LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1870

Droits de propriété et de traduction réservés

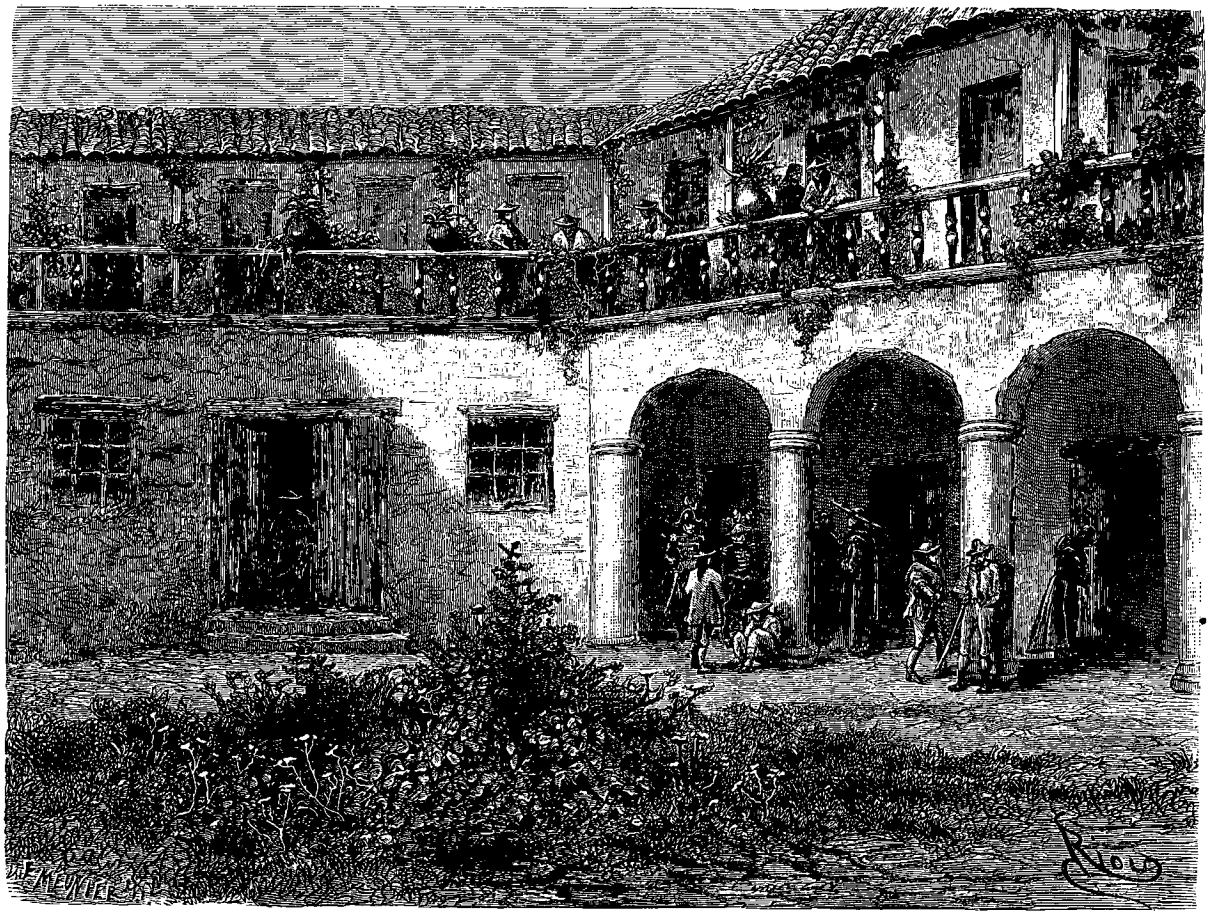
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Intérieur de la Maison d'Autriche, à Cuzco. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

A l'époque où j'habitais Cuzco, l'ancienne cité du Soleil, sur laquelle j'ai donné ailleurs d'assez longs détails[2], un homme et une maison attiraient les regards de sa population, défrayaient ses conversations journalières, et par leur luxe, leurs grands airs et leur façon de vivre, stupéfiaient le bas peuple, étonnaient les bourgeois, donnaient le ton à l'aristocratie et tenaient, comme on dit, le haut du pavé.

L'homme, Gaditan d'origine, appelé Juan Sanz de

1. Nous pouvons indiquer ce très-intéressant voyage comme véritablement inédit, quoique l'auteur en ait publié quelques épisodes, dans la *Revue contemporaine*, sous une forme volontairement déguisée (voy. les articles intitulés : *Une expédition malheureuse*).

2. *Traversée de l'Amérique du Sud.* Paris, Hachette, 1869. Voy. t. I, p. 212 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Santo Domingo, était un négociant de la localité, venu jeune en Amérique pour y chercher fortune. Longtemps il l'avait poursuivie sur différents points de la côte du Pacifique et de la Sierra; parfois il avait cru l'atteindre : mais, au moment de la saisir par le symbolique toupet que lui donnent les mythologues et qui fait d'elle la sœur puînée de l'Occasion, l'agile déesse s'était brusquement dérobée, et notre Andalou, dépité, mais non rebuté, s'était remis à son pourchas.

Ces mécomptes successifs avaient entraîné pour lui bien des pertes sèches sans que son énergie en fût affaiblie ou que son crédit en parût atteint. Cette dernière circonstance préoccupait surtout les commerçants des *Portales*[1], ses émules et ses rivaux. Pour ces braves gens qui passent la journée au seuil de leur boutique à guetter le chaland, tout en épluchant les actions d'autrui, disant leur chapelet et fumant force cigarettes, le crédit financier de Juan Sanz de Santo Domingo qui survivait aux nombreux échecs de sa carrière commerciale, était un inépuisable sujet de conversation et d'étonnement. Certains d'entre eux prétendaient qu'un tapado ou trésor caché du temps de la conquête que le *chapeton*[2] avait découvert, lui fournissait des capitaux pour ses entreprises; d'autres assuraient gravement qu'il avait fait un pacte avec le diable, qui à l'expiration de leur traité ne manquerait pas de lui briser les os pour prendre son âme, comme un singe fait d'une noix qu'il casse avant de la manger.

Indifférent à ces propos, qu'un effet d'acoustique propre aux petites villes apportait jusqu'à lui et qu'il comparait aux coassements des grenouilles, notre négociant marchait fièrement dans sa voie, menant, selon son habitude, les affaires à grand bruit et à grandes guides, tentant les opérations les plus hasardeuses, essayant des combinaisons les plus opposées, couvrant les chemins de ses caravanes et de ses émissaires et étendant son influence commerciale aux onze départements du Bas-Pérou.

Ses affaires privées ne l'empêchaient pas de s'occuper des affaires publiques et de mettre, comme il disait, la main à la cuisine politique du pays. On le voyait à l'occasion prendre parti pour Juan José contre Juan Pedro, appuyer de son or les intrigues d'un prétendant au fauteuil de la Présidence et préparer par ses manœuvres la déchéance du Président nommé par la nation. Attirer à tout prix l'attention publique, forcer la renommée à ne s'occuper que de lui et les échos à ne répéter d'autre nom que le sien, tel était le programme que notre Gaditan semblait s'être tracé, le problème qu'il s'était posé à lui-même et qu'il avait en quelque sorte résolu.

Sa nature physique l'avait puissamment aidé à jouer son rôle et le beau sexe, auquel il était sympathique, lui donnait toujours gain de cause dans les procès qu'il intentait aux opinions du sexe laid. Grand, svelte, bien découplé, Juan Sanz de Santo Domingo joignait à une régularité de traits toute sémitique un teint doré, une barbe et des cheveux noirs. Ses pieds, ses mains, la finesse de ses attaches et jusqu'à l'élégance de son geste, révélaient à première vue les liens de parenté qui l'unissaient aux Maures dont il se prétendait issu. A ces dons extérieurs s'ajoutaient, comme pour les mettre en relief, un esprit brillant et léger, une humeur enjouée et une verve intarissable.

A l'époque où se passent les faits que nous avons à relater, Juan Sanz de Santo Domingo approchait de la cinquantaine, bien qu'il n'avouât ostensiblement que trente-huit ans. Si la vie dissolvante qu'il avait menée, si le tracas et le souci des affaires non moins que l'abus des plaisirs avaient mis quelques rides sur son visage et mêlé des fils blancs à ses cheveux noirs, sa nature morale était restée insensible aux atteintes de l'âge. Chez lui la séve coulait toujours à flots pressés, l'énergie et la volonté semblaient avoir vingt ans et, dans sa faconde andalouse voisine de la gasconnade, il se serait senti la force, disait-il, d'entasser Pélion sur Ossa pour atteindre à l'Olympe et dérober sa foudre à Jupiter, si, comme au temps d'Homère, Jupiter eût encore habité l'Olympe.

Tel était l'homme avec qui le hasard nous mit en contact. Reste, pour donner un cadre au portrait que nous venons d'en faire, à passer de la biographie de Juan Sanz de Santo Domingo à la description de son logis.

La maison qu'il habitait était située dans la rue de *las Heladerias*, où naquit vers la fin du quinzième siècle l'historiographe Garcilaso de la Vega. Comme la plupart des maisons de Cuzco, elle se composait à l'extérieur d'un rez-de-chaussée, formé d'une seule pièce pouvant servir de remise ou de magasin, et d'un premier étage; à l'intérieur, d'une cour en figure de carré long, cintrée sur trois côtés et dont les cintres supportaient une galerie en bois sur laquelle ouvraient la salle à manger et les chambres d'habitation.

Cette cour, dont le cachet spécial eût attiré l'attention d'un artiste, était pavée de grès et son pavage présentait çà et là des solutions de continuité qui laissaient voir un terreau meuble. Toutes les folles herbes du pays, *poa*, *festuca*, *lolium*, *avena*, *dactylis*, *alopecurus* et bon nombre d'autres qu'un botaniste se fût empressé de débaptiser par égard pour les modifications ou les changements survenus dans leurs caractères, toutes ces herbes dont les graines avait été apportées par le vent s'étaient emparées des espaces dénudés et avec le temps y avaient cru et prospéré de telle sorte, qu'elles formaient d'épais massifs où les lombrics, les limaçons et les insectes grouillaient et pullulaient sans que rien

1. La plupart des villes de l'Amérique du Sud ont leur place centrale bordée sur trois côtés de galeries à arceaux cintrés (portales), sous lesquelles, dans des boutiques (tiendas) souvent fort exiguës, presque toujours obscures, se tiennent les commerçants et le commerce de la localité. Jusqu'à l'Angelus du soir (oracion), heure où les boutiques se ferment, les promeneurs affluent sous ces portiques, où, pendant que les négociants causent d'affaires, les flâneurs, toujours très-nombreux dans une ville de l'Amérique espagnole, se racontent les nouvelles et les propos du jour.

2. Les Péruviens désignent par ce nom, non pas l'Européen qui s'établit au Pérou, comme le dit Nuñez de Taboada dans son dictionnaire espagnol classique, mais le seul Espagnol de la Péninsule.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troublât leur sécurité. De ce fouillis de graminées que la faux avait toujours respecté par ordre du maître, s'élançait fièrement une mauve médicinale.

Aux poteaux de bois du balcon placés à distance et montant jusqu'à la toiture dont ils formaient le support, étaient accrochées des cages d'oiseaux chanteurs et siffleurs, merles, tarins, tian-tians, choclopocochos, en partie cachées par des plantes grimpantes et volubiles placées dans des urnes de pierre. De décembre à février où le soleil fait sa visite estivale au pays des Incas, lorsqu'un rayon de l'astre plongeant dans cette cour en échauffait le sol et les murailles, ses plantes languissantes et ses oiseaux muets pendant neuf mois de l'année verdissaient, fleurissaient, chantaient et semblaient se hâter de vivre.

Depuis longtemps la maison que nous achevons de décrire, partageait la population de la ville en deux camps opposés et avait, comme l'individu qui l'habitait, ses panégyristes et ses détracteurs. Aux premiers appartenaient la noblesse, les hauts fonctionnaires et quelques membres du clergé qui, trouvant chez elle la nappe mise, un menu varié, des vins de choix et l'autorisation de faire un nœud à leur serviette, chantaient ses louanges sur tous les tons, la proclamaient le centre des lumières, l'arbitre de l'élégance et du bon goût, et l'avaient surnommée sans qu'on sût pourquoi : *La Casa de Austria*, — la Maison d'Autriche.

Ses détracteurs étaient les commerçants des Portales qu'elle recevait pour affaires, mais n'admettait pas à sa table, et les corps militants, si nombreux à Cuzco, des docteurs, avocats, bacheliers, auxquels sa porte était impitoyablement fermée. Ceux-ci en particulier nourrissaient contre elle une haine intense et la déclaraient immorale et perturbatrice au premier chef du repos public. Immorale en ce sens qu'on y parlait de tout et de bien d'autres choses avec une entière liberté de langage et de jugement; perturbatrice, parce que l'on voyait flamboyer ses fenêtres longtemps après que les bourgeois ont fait leur premier somme, et qu'à cette heure indue un bruit de voix, d'assiettes et de bouteilles qu'on entendait chez elle, joint aux airs d'opéra reproduits par un orgue dont le premier venu tournait la manivelle, exaspérait très-fort les gens exclus de cette réunion.

La Maison d'Autriche, pour lui continuer ce nom bizarre, n'était pas seulement ouverte aux notabilités du cru. L'étranger de passage et de quelque valeur y recevait l'accueil le plus cordial, et sur la déclinaison de ses nom, prénoms, qualité y trouvait, avec une hospitalité somptueuse et gratuite, la plus complète indépendance. L'heure de son départ venue, le maître du logis et ses commensaux lui donnaient, selon l'usage du pays, une fête d'adieu, l'accompagnaient avec force vœux et force clameurs jusqu'aux portes de la ville et ne le quittaient pas sans vider avec lui une dernière coupe. Tous les hôtes de distinction que la maison reçut et hébergea durant sa période de gloire, depuis le colonel Miller, auteur de *Mémoires sur le Pérou*, jusqu'à Claude Gay connu par une *Flore du Chili*, tous, s'ils sont encore de ce monde, doivent se rappeler l'accueil sympathique et bruyant fait à leur personne et que je viens de mentionner.

A mon arrivée à Cuzco, bien qu'aucune lettre ne m'eût accrédité auprès du chef de la Maison d'Autriche, ni qu'un titre spécial me désignât à l'attention de ses habitués, j'avais été l'objet de leurs prévenances. Chacun d'eux, selon la coutume hispano-américaine, plus intelligemment gracieuse en ceci que la nôtre, était venu me voir à mon hôtellerie et s'était mis à ma disposition. Juan Sanz de Santo Domingo en particulier, m'avait offert d'emblée son amitié, sa table et un appartement dans sa maison. J'avais accepté l'amitié et refusé le reste. Les repas de l'amphitryon, par leur abondance, demandaient trop de temps à la digestion et le bruit que les allants et les venants faisaient chez lui, rendait toute contention d'esprit impossible. Pour y travailler avec fruit, il eût fallu être aveugle et sourd.

J'avais donc mon logis à part et me contentais de faire à la Maison d'Autriche des visites bi-mensuelles; mais je recevais ensemble ou séparément ses habitués le jeudi de chaque semaine, et nos relations mutuelles, sans être étroites, se maintenaient sur un bon pied. Afin de n'être pas taxé de sauvagerie, j'allais de temps en temps y prendre le thé et deux ou trois fois il m'arriva d'assister à de grands dîners à l'issue desquels les convives, surexcités par les vins de France et d'Espagne, poussaient en l'honneur de leur hôte des vivats à faire crouler le plafond et jetaient sa vaisselle par les fenêtres. Malheur au passant que la curiosité arrêtait dans sa marche et retenait le nez en l'air devant la bruyante maison à l'heure où voltigeaient ses plats et ses assiettes. Une entaille au front ou une balafre au visage était le moins qui lui pût arriver. Inutile de dire que, pressentant la catastrophe et dans l'impossibilité de la conjurer, j'avais soin de prendre congé avant le bris des porcelaines.

Mais de plus longs détails sur les us et coutumes de la Maison d'Autriche seraient superflus et ne pourraient qu'entraver la marche de ce récit. A cette heure le lecteur est suffisamment édifié sur le compte des commensaux de ce logis, dont le plus jeune était quadragénaire, et point n'est besoin d'entamer le chapitre inédit de leurs équipées. Nous ne reviendrons pas non plus sur le portrait que nous avons tracé en commençant du chef de ladite maison. Il est vrai de tous points, bien réussi, comme disent les peintres, et les retouches que nous y donnerions altéreraient sa ressemblance.

Disons toutefois, afin de le placer dans un jour convenable et le faire apprécier à sa juste valeur, que, si le rôle vaniteux et brillant que jouait devant le public Juan Sanz de Santo Domingo, lui attira souvent dans le tête à tête notre blâme sévère, les qualités de cœur que nous reconnûmes chez lui et que l'étrange milieu dans lequel il vivait n'avait pu détruire, lui valurent notre amitié : à ce titre nous lui devions la première

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

page de ce prologue, comme nous aurons à lui consacrer les dernières lignes de l'épilogue. Le lecteur sait déjà que Juan Sanz de Santo Domingo fut l'instigateur de notre voyage; reste à lui apprendre dans quelles conditions ce voyage s'effectua.

Certain soir de juillet, qu'une de ces averses torrentielles propres au climat de Cuzco m'avait retenu chez moi où je dessinais, un coup violent frappé à ma porte me fit sauter le crayon de la main. *Quien es?* criai-je assez brutalement. *Casa de Austria*, répondit une voix connue. J'allai ouvrir, et Santo Domingo, drapé jusqu'aux yeux dans son manteau ruisselant de pluie, entra dans ma chambre à coucher, où je me tenais d'habitude.

« Quelle idée vous a pris de sortir par un temps pareil? lui demandai-je, tout stupéfait de sa visite.



Le chef de la Maison d'Autriche, à Cuzco. — Dessin de Émile Bayard d'après une miniature faite à Cuzco.

— J'avais à vous parler de choses sérieuses, me répondit-il en se débarrassant de son manteau et s'asseyant près de la table où je travaillais. Un chasqui porteur de dépêches vient de m'arriver de Lima. Il doit repartir demain dans la matinée avec la réponse qu'on me demande, et, avant de faire cette réponse, j'ai voulu vous voir, vous consulter, et, disons le mot, vous demander un service.

— S'agirait-il de vous prêter quelque cent mille piastres pour une nouvelle entreprise? fis-je en riant. En ce cas je déclinerais sur-le-champ mon incompétence.

— Ne plaisantons pas, me dit-il, je parle très-sérieusement. Le service que j'ai à demander n'exigera de vous qu'un peu de complaisance et le sacrifice de quelques mois de votre temps.

— Quelques mois seulement! c'est par trop modeste; et qu'aurai-je à faire pendant ce temps?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Rien que de bien simple; vous vous promènerez une partie de la journée; vous observerez, vous écrirez, vous dessinerez; avec cela vous mangerez et boirez à vos heures, vous vous reposerez quand vous serez las, et le soir venu vous dormirez si vous avez sommeil.

— Mais c'est absolument ce que je fais ici!

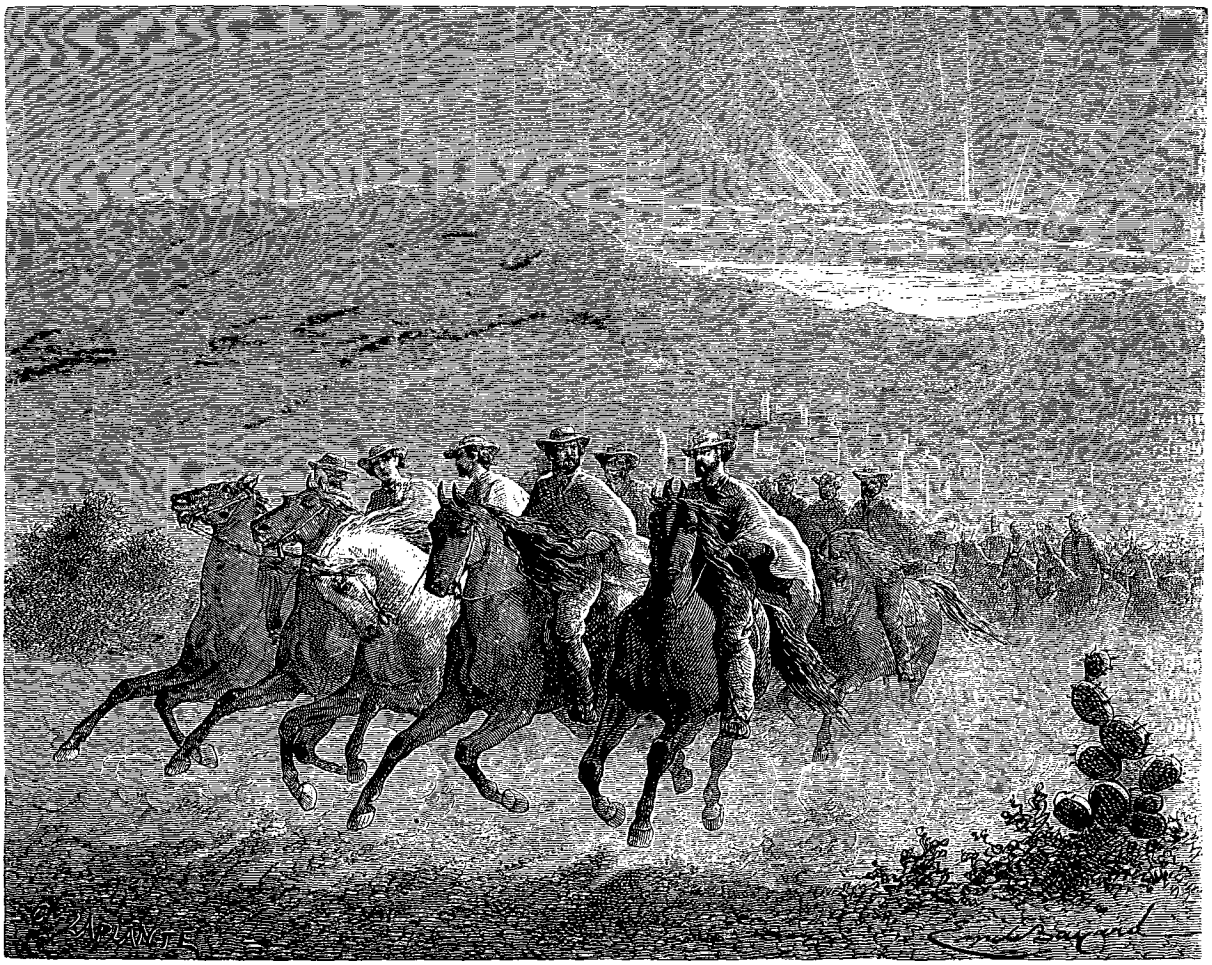
— Je le sais; seulement j'ai pensé que par amitié pour moi vous voudriez bien le faire ailleurs.

— Ailleurs! où ça? Voyons, soyez clair; de quoi s'agit-il?

— Il s'agit de me suppléer dans une entreprise et d'en être à la fois la tête et le bras.

— Vous oubliez que je n'entends rien au commerce?

— Aussi n'est-ce pas d'une opération commerciale que je veux vous charger, mais des préliminaires qui dans un temps donné amèneront sa réussite. Je vais m'expliquer là-dessus. Vous n'ignorez pas que j'ai contribué par mon or et mon influence à placer le sieur Menendez à la tête de la nation; de simple général de brigade qu'il était l'an passé, tirant le diable par la queue, le voilà devenu président de la République et en train de payer ses dettes avec les deniers de l'État. La position de l'homme est magnifique et c'est en partie à moi qu'il la doit. Comme l'heure était venue



Le départ de la caravane. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de l'auteur.

de régler nos comptes, je l'ai prié carrément de m'accorder en échange de ce que j'avais fait pour lui, non pas l'autorisation de visiter et de décrire les vallées orientales de cette partie du pays, ce droit est acquis à chacun, mais le privilége exclusif de l'exploitation des quinquinas, qui, dit-on, abondent dans leurs forêts. Que pensez-vous de mon idée?

— Qu'elle peut enrichir son homme ou le ruiner à plat; et qu'a répondu le sieur Menendez?

— Que le privilége que je demande me serait concédé sitôt la découverte faite par moi des arbres fébrifuges. Toutefois il exige qu'une relation détaillée de ce voyage d'exploration soit publiée dans le journal officiel de Lima, et cela, m'écrit-il, pour donner aux nations européennes en général et aux républiques du Sud en particulier une haute idée des ressources de ce pays.

— Toujours l'histoire de la grenouille s'enflant pour égaler le bœuf.

— En pareille occurrence, j'ai songé à vous mettre à la tête de l'expédition que je vais envoyer dans les vallées chaudes, afin que vous teniez registre des incidents de son voyage et de ses découvertes de chaque jour. Vous serez son historiographe.

— Le mot est superbe et je le retiens. Seulement,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour me charger d'une mission pareille, vous oubliez que je ne suis ni un savant ni un artiste ; que je n'appartiens à aucune classe de l'Institut, que je ne relève d'aucun ministre et qu'en l'absence de tout caractère officiel qui me recommande à votre public et m'accrédite auprès de lui, je risque fort, en lui racontant ce voyage, de le voir prendre mes descriptions des lieux pour des croquis imaginaires, mes récits véridiques pour des contes faits à plaisir et de m'entendre traiter de hableur et de charlatan.

— Erreur, mon très-cher; erreur grave ; notre public péruvien est un grand enfant qui s'intéresse à tout ce qu'il ignore, croit à ce qui le charme et admire volontiers ce qu'il ne comprend pas.

— Et puis il y a encore un empêchement auquel vous ne songez pas ; c'est que, pour parler à ce même public la langue de Zorilla et d'Espronceda, je n'ai pris mes degrés dans aucune université de Madrid ou de Salamanque, et bien que j'aie pu quelquefois accoupler en rimes blanches dans un sonnet *honor* et *laurel*, mon style castillan ne me semble pas avoir les reins assez forts pour porter ma pensée française.

— Écrivez alors en français; je vous ferai traduire en espagnol.

— Par un des polyglottes du pays qui ne peuvent lire une ligne de Télémaque sans recourir au dictionnaire? grand merci; je n'ai pas envie d'être mis en capilotade.

— Mais si je vous offrais Verarevenga, le traducteur de Hugo, de Sue et de Dumas?

— C'est différent; je trouverais l'offre sensée, j'y réfléchirais mûrement et dans huit jours vous auriez ma réponse.

— Je ne puis attendre huit jours; si vous vous décidez, que ce soit séance tenante. Mon chasqui part demain dans la matinée et doit emporter la réponse que je vais faire à Menendez.

— Vous m'accorderez bien quelques heures de réflexion?

— Pas une minute! mais hâtons-nous : le temps passe et j'ai besoin de rentrer chez moi pour écrire. Une dernière fois : acceptez-vous ma proposition?

— Eh! oui, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement!

— Bien; je sais que je puis compter sur votre parole.

— Mais moi, je ne sais pas encore où vous m'envoyez promener!

— D'abord dans la vallée de Marcapata comme une des moins rebattues de cette partie du pays, puis ensuite, s'il y a lieu, dans les vallées limitrophes du côté de Caravaya.

— A quand le départ?

— Oh! pas avant trois semaines; il me faut le temps de dépêcher en Bolivie un homme de confiance pour traiter avec les *cascarilleros*[1] dont nous aurons besoin pour guider nos recherches dans le voyage. On dit ceux de Sorate très-habiles et je compte embaucher cinq ou six d'entre eux.

— A votre aise ; maintenant bonne nuit et repassez dans trois semaines; vous me trouverez prêt à partir pour Marcapata. »

Santo Domingo me serra la main et s'en alla comme il était venu, par une pluie battante, me laissant tout étourdi de sa visite et surtout de la promesse qu'il m'avait arrachée d'entreprendre un voyage auquel dix minutes auparavant j'étais loin de songer. — La vie a des situations bizarres, pensai-je en taillant mon crayon et en me remettant à la besogne.

Les trois semaines à l'expiration desquelles il était convenu que nous devions partir, furent employées par l'ordonnateur de l'expédition à des préparatifs de toutes sortes. Pendant qu'il faisait traiter de la location de mules de selle et de charge, de muletiers, de mozos et d'Indiens destinés à suivre les bêtes et à les remplacer au besoin, on réunissait par son ordre des provisions solides et liquides, dont le choix et la variété décelaient chez lui une connaissance approfondie de l'estomac humain. Rien n'était oublié dans cette collection gastronomique : viande de bœuf découpée en lanières, mouton entr'ouvert et fumé, boîtes de conserves alimentaires, légumes secs et tubercules, riz, sucre, café, chocolat, sans compter les hors-d'œuvre, les biscuits et les confitures; puis pour faciliter la déglutition de ces choses, des vins de France et d'Espagne ou soi-disant tels, du rhum de la Jamaïque tiré d'Abancay et des liqueurs de la Martinique fabriquées par une veuve Amphoux de Cuzco. Pareil amas de victuailles qui éloignait de l'esprit toute appréhension de jeûne et de famine, donnait d'irrésistibles tentations à ceux qui le regardaient d'un peu près.

L'arrivée d'un propio ou messager, venu à pied en sept jours et sept nuits de la frontière bolivienne, imprima à l'activité générale un nouvel élan. L'homme apportait la nouvelle que les cascarilleros qui devaient nous accompagner, s'étaient mis en route et s'avançaient à petites journées. La Maison d'Autriche parut s'émouvoir de la base au faîte. Maître, amis, serviteurs, allaient et venaient avec l'empressement de fourmis affairées. Chacun faisait son œuvre et ajoutait son paquet au tas. Les caisses et les ballots superposés atteignaient à la hauteur du balcon; la cour, littéralement encombrée de selles et de bâts, de gens et de bêtes, qui y bivouaquaient en attendant l'heure du départ, offrait l'aspect d'un campement. Les beaux massifs de graminées dont s'égayait Santo Domingo et que j'ai mentionnés dans l'inventaire de son logis, disparurent dans la bagarre. Les mules n'en laissèrent pas la largeur de leur langue. Mais qu'importaient à cette heure quelques brins d'herbe à qui se voyait en idée possesseur de forêts entières d'où devaient sortir des millions?

1. De *cascara*, écorce; *cascarilla*, petite écorce; littéralement écorceur (un mot qui manque au dictionnaire de Littré) ou homme qui écorce un arbre. Le nom de Cascarilleros est surtout donné aux gens qui écorcent les arbres à quinquina.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le secret de notre expédition, si bien gardé qu'il eût été par les habitués de la Maison d'Autriche à qui son chef n'avait pu le cacher, était devenu bientôt celui de la comédie, grâce au moyen imaginé par des loustics du voisinage de payer à boire au gens de service pour les faire jaser. La nouvelle, à peine sue de quelques-uns, s'était répandue dans la ville, où grands et petits la commentaient à leur manière. Après quarante-huit heures de caquetages et par suite de l'esprit d'exagération propre aux gens de Cuzco, notre pacifique excursion dans les vallées chaudes était devenue une expédition guerrière qui s'étendait à tout le continent du Sud et dans laquelle Juan Sanz de Santo Domingo jouait le rôle d'Alexandre. L'Amérique subjuguée, son possesseur devait la démembrer et donner à chacun de ses lieutenants une des provinces conquises pour s'en faire un royaume. Pareille idée, qui sentait sa rhétorique d'une lieue, n'avait pu éclore, à coup sûr, que dans le cerveau creux d'un bel esprit de la localité qui s'était plu à la propager dans les masses.

L'arrivée des cascarilleros boliviens fit cesser ces propos absurdes : force fut à chacun de se rendre à l'évidence et de reconnaître qu'il s'agissait d'une exploration commerciale et non d'une invasion à main armée. Mais comme les langues des hommes et surtout des femmes, — j'en demande humblement pardon au sexe aimable qui me lit, — lorsqu'elles sont lancées à toute volée ne peuvent pas plus que les cloches s'arrêter instantanément, leurs vibrations durèrent quelque temps encore; seulement les opinions se modifièrent à l'égard de Santo Domingo qui, de conquérant qu'il avait été, ne fut plus qu'un accapareur.

Les gens qui sans s'en douter avaient opéré ce changement d'idées dans l'esprit du public, étaient de francs Indiens couleur de sépia, aux jambes courtes et au long torse, et dont le costume témoignait d'une civilisation plus avancée que celle de leurs congénères. Au lieu de la chevelure pendante et nattée en deux tresses, de la montera bariolée, de l'habit à trois basques et des culottes à canons, tenue habituelle de l'Indien des Sierras, ceux-ci portaient, avec les cheveux coupés ras, le feutre, la chemise et le pantalon de toile de nos manœuvres. A leur face ronde et aplatie, à leurs traits mous et chiffonnés, on les reconnaissait pour descendants des races *Llipi* et *Chancu* qui peuplaient autrefois les rivages de l'océan Pacifique, entre le quatorzième degré et le vingt-quatrième. Originaires des Yungas ou vallées chaudes du département de la Paz, en Bolivie, ils avaient successivement loué leurs services aux laveurs d'or de Tipoani et aux coupeurs de quinquinas de Pelechuco; puis, de ricochet en ricochet, ils étaient venus tomber à Sorata, où ils s'étaient définitivement établis et avaient femme et enfants. Disons, en passant, pour le Parisien de Montmartre ou de Batignolles qui pourrait l'ignorer, que Sorata est une bourgade d'environ cinq mille habitants, située au pied d'une montagne du même nom, dont le sommet est couronné de neiges éternelles. Le Sorata et son voisin, l'Illimani, — les géographes ont fait des monts de ces montagnes, — sont les points les plus élevés de la chaîne des Andes. La hauteur du premier au-dessus du niveau de la mer est de vingt-trois mille six cent quatre-vingt-huit pieds; celle du second, de vingt et un mille cinq cent dix-huit. Si ces chiffres étaient inexacts, ce n'est pas à nous, mais aux ombres de Pentland et de d'Orbigny qu'il faudrait s'en prendre.

Pour se procurer ces Indiens, dont le concours lui avait paru nécessaire, Santo Domingo s'était adressé à un habitant de Sorata, homme d'origine hispano-bolivienne et de couleur blanche, dont la profession consistait à examiner les écorces des quinquinas, afin de juger de leur qualité. Au nom que l'individu tenait de ses pères, et dont il signait sa correspondance, il ne manquait jamais d'accoler sa qualité d'*examinador de cascarilla*. Moyennant une commission raisonnable, ce vérificateur d'écorces avait embauché les hommes qu'on lui demandait, et sur lesquels, assurait-il, on pouvait compter comme sur lui-même, avait exigé vingt piastres par individu pour toute la durée de l'expédition, et demandé cent piastres pour lui, dans le cas où, son expérience pratique des quinquinas étant jugée utile aux besoins de la cause, il aurait à se déplacer pour accompagner ses recrues. Cette proposition avait paru avantageuse à l'ordonnateur du voyage, qui l'avait acceptée.

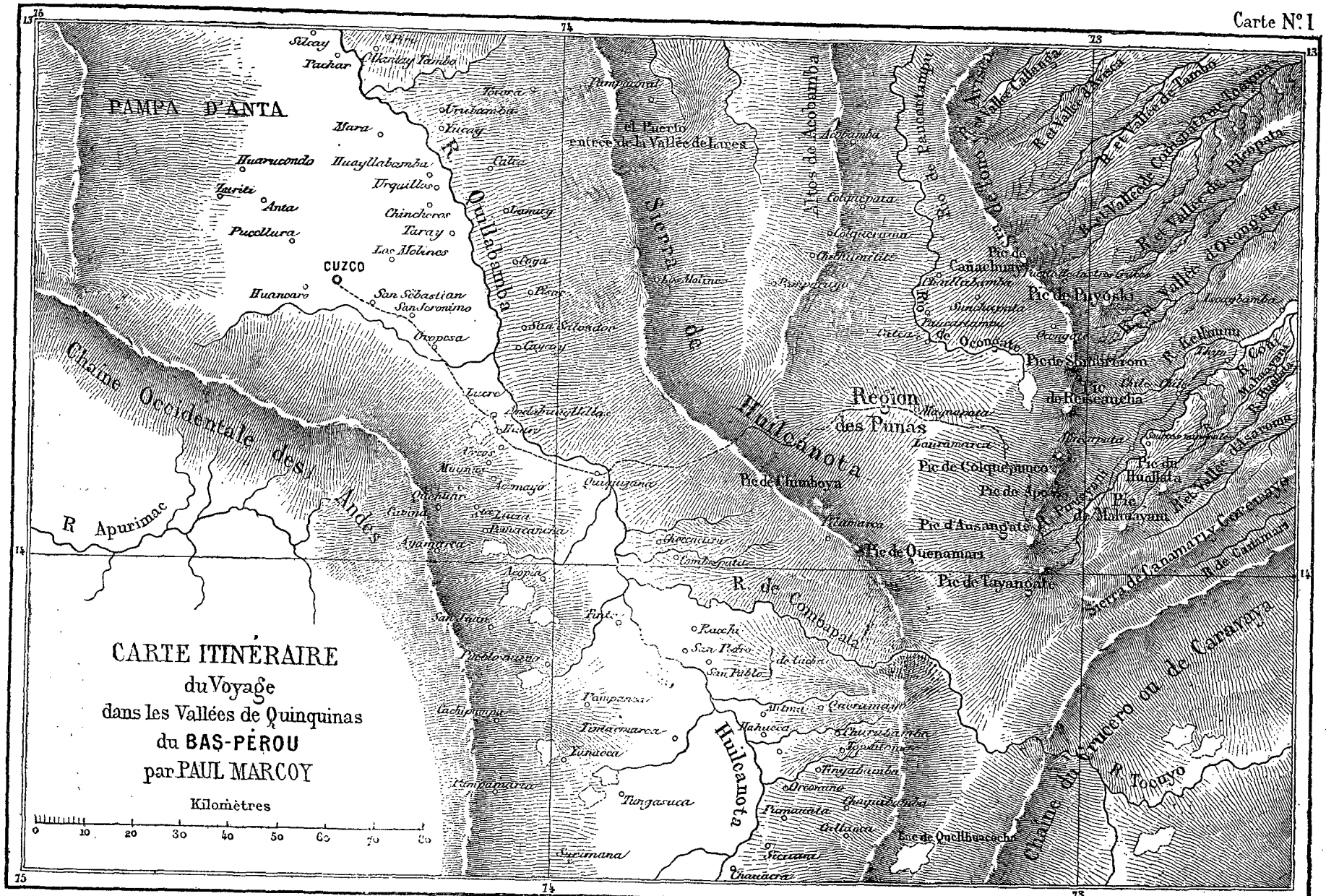
La petite troupe, composée de six hommes, y compris leur chef, reçut l'accueil le plus hospitalier de la Maison d'Autriche. On mit à la disposition des cascarilleros une chambre basse, récemment blanchie à la chaux, et quelques toisons de brebis, sur lesquelles ils purent allonger leurs membres. En outre, une ration de pommes de terre et de mouton sec leur fut accordée chaque jour, ainsi que l'autorisation d'occuper un des fourneaux de la cuisine pour la cuisson de leurs chupès.

Quant à l'examinador, sa qualité de descendant des Espagnols et la couleur de son épiderme lui valurent, avec une chambre particulière, confortablement meublée d'une couchette en fer, d'une chaise et d'un lavabo, l'avantage de prendre place à la table du maître.

Les cascarilleros à peine installés, chacun de nous alla les voir et tenta de les questionner sur leur pays, leur famille et surtout l'impression que pouvait leur causer la vue de lieux et d'hommes qu'ils ne connaissaient pas. Mais nos questions à ce sujet restèrent sans réponse. Leur air ahuri, leurs regards farouches et le mutisme dans lequel ils se renfermaient, prouvaient clairement qu'ils se sentaient dépaysés et trouvaient leur situation pour le moins étrange. Comme notre présence et notre babil paraissaient les importuner, nous nous retirâmes en leur laissant quelques cigares.

Mais ce malaise moral dura peu. Nos bonnes paroles et nos petits cadeaux les eurent bientôt apprivoisés. Vingt-quatre heures après leur arrivée, ils n'avaient

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



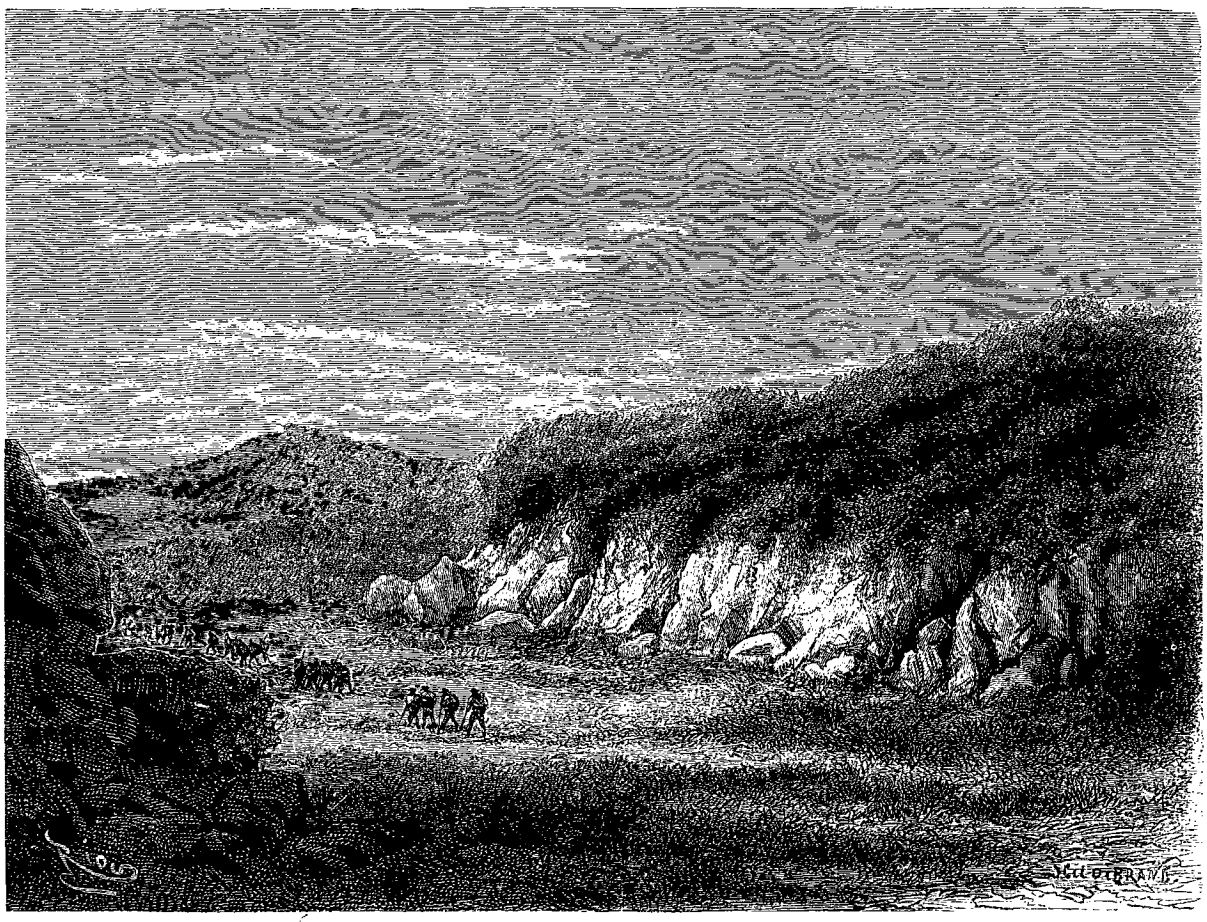
Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjà plus ces regards de fauve captif par lesquels ils avaient accueilli nos premières avances, et le troisième jour ils causaient comme tous les gens de leur race et absorbaient aussi lestement qu'eux les verres d'eau-de-vie qu'on croyait devoir leur offrir.

De son côté, l'examinador, admis sur-le-champ dans l'intimité du maître et de ses amis, s'était vu l'objet de leurs prévenances. Le soir même de son arrivée, ces messieurs lui avaient offert, en signe d'estime, un punch flamboyant et des plus corsés, à l'issue duquel ils l'avaient aidé à regagner sa chambre et à se mettre au lit, procédé dont le Bolivien, loin de se montrer touché, m'avait paru le lendemain leur garder rancune.

Détailler les déjeuners, les collations et les dîners que, durant la dernière semaine qui précéda notre départ, le chef de la Maison d'Autriche offrit à ses amis et connaissances, énumérer surtout les toasts qui y furent portés, serait une entreprise au-dessus de nos forces. Bornons-nous à dire qu'au dernier dîner, qui fut le bouquet du feu d'artifice bachique que la maison tirait depuis huit jours devant le public de Cuzco, deux prieurs de couvent, que la charité nous fait un devoir de ne pas nommer, passèrent la nuit sous la table, pendant que le préfet du département, exposé dessus dans un fauteuil entouré de bougies, et le front ceint des poires cuites du dessert, dormait, insoucieux



Les condesuyos de Cuzco. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

de la farandole que les autres convives, son secrétaire en tête, dansaient autour de lui.

De pareils tableaux, nous n'en doutons pas, indisposeront les esprits sérieux et répugneront aux organisations délicates. Mais que deviendrait la couleur locale dans la narration du voyage, si le voyageur ne dépeignait les lieux et les hommes tels qu'ils sont et qu'il les a vus ? Or, un fait acquis à l'ethnographie, mais que pour un motif ou l'autre les ethnographes ont craint jusqu'à ce jour de relater, c'est la disposition de l'indigène du Pérou à boire toujours et quand même. On peut dire du Péruvien qu'il est né buveur comme le Français est né malin ; l'Espagnol, gourmé ; l'Anglais, commerçant ; l'Allemand, polyglotte et partisan du lièvre aux confitures.

On ne saurait donc nous blâmer, en relatant les us et coutumes d'une nation, de dire ce qui est et pas autre chose. Quant à la façon de le dire, elle nous appartient en propre, et si nous consentons à l'expliquer, c'est uniquement par égard pour certaine classe de nos lecteurs. Tant d'autres avant nous avaient intercalé dans leurs comptes rendus des phrases stéréotypées du genre de celles-ci : « Le 28, nous gravîmes cette montagne ; le 29, nous descendîmes ce coteau ; le 30, nous nous arrêtâmes ; le 31, nous nous remîmes en chemin, » que, par lassitude du lieu commun autant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que pour relever ce ragoût toujours un peu fade qu'on appelle une relation de voyage, nous avons cru devoir, à l'exemple du littérateur-cuisinier baron Brisse, y ajouter un bouquet garni et quelques épices, sans trop savoir si le goût du public s'en accommoderait. Ceci dit une fois pour toutes, nous revenons à notre affaire.

Pendant que les habitués de la Maison d'Autriche fêtaient à leur manière les membres de l'expédition, des personnes pieuses du beau sexe, — le chef de la maison en comptait parmi ses intimes, femmes, sœurs, nièces ou cousines des gens qu'il recevait, — n'épargnaient rien pour attirer sur le voyage et les voyageurs les bénédictions du ciel. Certaines avaient commencé des neuvaines, d'autres faisaient dire des messes ou se procuraient, par l'entremise des béguines qui les allaient chercher dans les couvents, des médailles, des amulettes, des reliques, que les moines vendaient très-cher et qu'elles envoyaient à Santo Domingo pour qu'il les distribuât à ceux qui devaient partir. Une famille de la ville, qui me témoignait quelque estime, m'avait remis un morceau d'étoffe de laine, large de deux doigts, provenant du voile de sainte Rose de Lima et légué par une aïeule à la famille. Cette relique, que je devais porter sur moi, me préserverait, tant que j'en serais possesseur, des fièvres tierces qu'on contracte dans les vallées. Comme nous allions précisément à la recherche d'arbres fébrifuges et que le morceau d'étoffe eût fait double emploi, j'en gratifiai la propriétaire de la maison que j'habitais, une veuve quinquagénaire qui, en échange de ce don, me força d'accepter quelques boîtes de confitures. Avant de partir, j'eus la satisfaction de voir mon cadeau placé sur un coussinet de velours, recouvert d'un globe de verre.

Le jour du départ arriva enfin. Depuis la veille il avait été convenu que nous partirions le matin à six heures précises. Mais avant que les derniers apprêts fussent terminés, les mules chargées, les chevaux sellés et chacun à son poste, la matinée s'était écoulée. Midi sonnait à toutes les horloges de la ville lorsque nous mîmes le pied à l'étrier. Un joyeux carillon de cloches salua notre sortie de la Maison d'Autriche, devant laquelle la foule stationnait comme s'il se fût agi d'un grave événement.

Nous traversâmes la place de la cathédrale et prîmes par la rue du Triomphe pour gagner le faubourg de la Recoleta et sortir de la ville. La cavalcade était brillante et résonnait sur le pavé; à son approche les passants s'arrêtaient et les balcons se garnissaient de curieux des deux sexes. Selon que ces derniers étaient hostiles ou sympathiques à la Maison d'Autriche, leurs rires ou leurs vivats saluaient le défilé de la caravane.

En tête de la troupe caracolait l'ordonnateur du voyage, entouré de ses fidèles comme un général de son état-major. Par égard pour ce qu'il appelait ma dignité d'historiographe et de chef futur de l'expédition, il avait voulu d'abord que je prisse la conduite du détachement; mais j'avais décliné cet honneur, ne me souciant pas d'être le point de mire de la population.

Mêlé au groupe des cascarilleros boliviens, je causais avec eux des chances de réussite qu'offrait l'exploration que nous allions tenter. Dans leur opinion, d'accord en ceci avec les lois de la géographie des plantes, nous devions trouver dans les vallées situées au nord de Caravaya les mêmes quinquinas, à peu d'espèces ou de variétés près, qui croissent dans les vallées placées au sud, et dont Tambopata, Apolobamba et Pelechuco sont les plus renommées.

En écoutant jaser ces hommes avec qui plus tard j'allais tout avoir en commun, peines et joies, privations et fatigues, je remarquai que chaque fois qu'ils s'animaient en traitant leur sujet favori, l'examinador qui se tenait un peu en avant et sans paraître se mêler à la conversation, y avait néanmoins l'oreille, se retournait de leur côté, et les regardait en dessous d'un air qui semblait dire : Soyez prudents et circonspects avec cet étranger. Devant cet avertissement muet, les péons s'arrêtaient au beau milieu d'une période commencée, et s'il m'arrivait de les questionner de nouveau, ils ne faisaient à mes questions que de brèves réponses. Leur loquacité revenait lorsque l'attention de leur chef leur paraissait fixée ailleurs.

Cette remarque que je serrai dans un casier de ma mémoire pour la retrouver au besoin, me permit, en la joignant à d'autres que plus tard j'eus l'occasion de faire, d'arriver à la connaissance de faits que sans elles je n'eusse pas acquise.

Après une demi-heure de marche, la dernière maison du faubourg de la Recoleta était dépassée. Devant nous s'étendait la vaste plaine diaprée de maisons blanches, de champs, de vergers, de jardins d'une fertilité relative au nord de laquelle est situé Cuzco. Nous relevâmes successivement le couvent de la Recoleta qui a donné son nom à cette partie de la ville, puis le Beaterio ou béguinage qui lui fait face et enfin la Chaire du Diable et le Corridor du Ciel d'orgiaque mémoire, tous sites d'un charme médiocre dont j'ai donné ailleurs les légendes et les dessins.

La plaine dans laquelle nous venions d'entrer et qui conduit en se rétrécissant de plus en plus au cœur de la Sierra-Nevada, était appelée du temps des Incas, *CCozco-Cuntisuyu*, — région ouest de Cuzco. — Les historiographes de la conquête, et Garcilaso en tête, ont nommé cet endroit les Condesuyos de Cuzco, appellation que nous conserverons par égard pour eux, tout en faisant remarquer qu'elle n'est pas la véritable.

Au commencement du douzième siècle, sous le règne de Sinchi Roca, second empereur de Cuzco, cette plaine offrait du nord au sud, sur une étendue d'à peine trois lieues, quarante villages édifiés par ordre de Manco Capac, père de Sinchi et chef de la dynastie du Soleil. Les castes indigènes qui les peuplaient étaient celles que le premier Inca avait trouvées à son arrivée dans le pays. Leurs descendants y vécurent environ deux siècles. Quand vint la conquête espagnole, tous étaient éteints depuis longtemps ou avaient disparu sans laisser de traces. Leurs noms restés dans les recueils du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps, témoignent seuls aujourd'hui de leur passage sur cette terre.

Bientôt, sur un des talus qui bordent le chemin que nous suivions à travers la plaine, apparut, à droite, un arbre au tronc crevassé, à l'écorce rugueuse, au maigre feuillage, penché par l'âge autant que par les vents de la Cordillère, et dont les racines déchaussées rampaient sur le sol comme de gros serpents. C'était le *Chachacumayoc* ou arbre des Adieux, planté, s'il faut en croire la chronique, par le cinquième Inca Capac Yupanqui, qui vivait au milieu du treizième siècle.

Nous avons dit ailleurs[1] de quels épanchements ce vieil arbre est témoin à l'heure où un habitant de Cuzco se sépare des êtres qui lui sont chers pour entreprendre un voyage quelconque. Nous ne reviendrons pas sur les détails bachiques et larmoyants que nous avons donnés à ce sujet.

Ajoutons toutefois, à propos du Chachacumayoc, qu'en passant devant lui, Juan Sanz de Santo Domingo qui, malgré le scepticisme qu'il affichait, honorait d'un culte secret les vieux dires et les vieux usages, arrêta sa monture et proposa à ceux qui le suivaient et qui s'arrêtèrent aussi, de porter un dernier toast à la santé des voyageurs et au succès de leur voyage. Sa motion était de celles qui obtiennent d'emblée les suffrages de la majorité. Pas une voix ne protesta contre elle.

Sur son ordre deux Pongos se détachèrent de la troupe, gravirent le talus et déposèrent au pied du Chachacumayoc une caisse en sapin, cerclée de fer à ses extrémités et sur une des faces de laquelle étaient estampillés ces simples mots, qui pour certains avaient l'attrait d'un long poëme : *Champagne mousseux*. Pendant que chaque cavalier, mettant pied à terre, venait lire ou épeler, selon sa connaissance plus ou moins réelle de la langue française, l'étiquette de ce caisson, les Pongos se disaient tout bas l'un à l'autre avec quelle fureur le vin qu'il contenait, et que les Hueracochas appellent Tchanpan, tonne, pétille, écume en s'élançant de la bouteille.

Bientôt une explosion se fit entendre ; un premier bouchon venait de sauter en l'air aux applaudissements de l'assistance. D'autres bouchons lui succédèrent. Chacun vint tour à tour vider le verre que remplissait l'amphitryon et formula des vœux sans nombre pour la prospérité de la Maison d'Autriche et l'heureux résultat de son opération. Quand du glorieux et magnifique caisson de vin il ne resta plus que des planches disjointes, un peu de paille et des bouteilles vides, chaque cavalier se remit en selle.

Comme je prenais les trois élans classiques pour enfourcher ma bête, j'entendis l'examinador demander à un des habitués de la maison combien pouvait valoir à Cuzco le vin de Champagne.

« Mais, cinq piastres la bouteille, lui fut-il répondu.

— Alors, à douze bouteilles par caisson, c'est pour soixante piastres de ce vin que nous venons de boire en vingt minutes.

— Eh ! mon Dieu oui, señor ; mais le chef de la Maison d'Autriche ne saurait faire autrement les choses. Noblesse oblige. »

L'arbre des Adieux resta derrière nous. Les toasts qu'on venait de porter, ou plutôt le vin qu'on venait de boire eut pour effet immédiat d'accélérer la marche de la troupe. Chacun cédant à la trépidation nerveuse qui l'agitait, se mit à jouer de l'éperon au grand récri des muletiers et des Indiens qui, n'étant pas surexcités par le vin de Champagne, avaient toutes les peines du monde à nous suivre.

Au train dont nous allions, nous atteignîmes bientôt le village de San Sebastian, composé d'une seule rue. Des poules et leurs poussins mis en déroute et qui s'enfuirent à travers champs, deux ou trois chiens délogés de la voie publique avec une patte meurtrie, signalèrent notre passage dans la localité. Nous traversâmes du même pas San Jeronimo, un second village à peu près semblable au premier, et, quittant le chemin battu pour suivre la plaine, nous nous dirigâmes vers l'hacienda de Lucre, où, l'avant-veille de notre départ de Cuzco, Santo Domingo avait promis au propriétaire que nous nous arrêterions en passant.

Au bruit que fit la cavalcade en approchant de sa maison, l'hacendero parut sur le seuil, nous sourit collectivement et nous invita du geste à entrer chez lui. Comme nos relations avec l'individu s'étaient bornées, jusqu'à ce jour, à des coups de chapeau, tandis que depuis longtemps Santo Domingo traitait avec lui sur un pied intime, nous priâmes celui-ci d'entrer le premier pour nous servir d'introducteur.

Le personnage chez qui nous nous trouvions était un des hobereaux de Cuzco. Il y tenait un grand état de maison et n'habitait son hacienda de Lucre que pendant deux mois de l'année. Originaire de Salta dans la république Argentine, il avait quitté autrefois son pays à la suite d'une échauffourée politique, où le parti qu'il servait en qualité de colonel avait eu le dessous. Arrivé à Cuzco sans un réal vaillant, il avait eu l'esprit de s'y marier honorablement et le génie d'amasser en quelques années une fortune qu'on évaluait à un million de piastres. Santo Domingo, que ses affaires avaient mis en rapport avec l'individu, était en outre le parrain d'un de ses enfants. De là le titre de compère qu'il lui donnait devant le monde ; il est vrai qu'en particulier il ne l'appelait jamais autrement que Shylock l'usurier, d'accord en ceci avec l'opinion publique qui accusait notre homme de prêter aux gens momentanément empêchés, mais pouvant offrir des garanties sûres, de l'argent à gros intérêts. La suite de ce récit apprendra si l'accusation portée contre lui était vraie ou fausse.

Une merienda avait été préparée à notre intention. Viandes, fruits, sucreries, vins étrangers et liqueurs fines, rien ne manquait à cette collation. Pendant que nos compagnons mettaient la table au pillage, les deux compères, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, s'en-

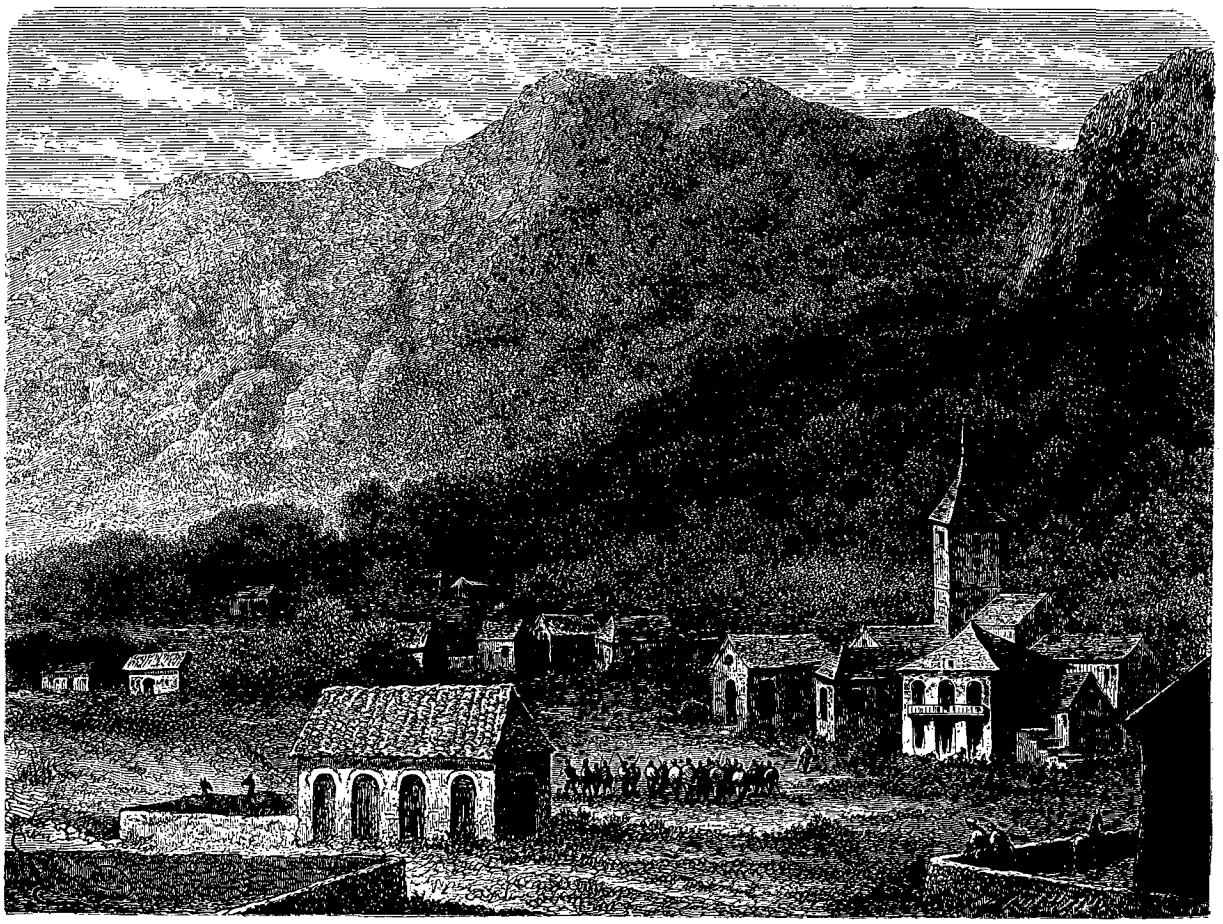
1. *Traversée de l'Amérique du Sud.* Paris, Hachette, 1869. Voy. t. I, p. 201, 202.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tretenaient à voix basse et d'un air animé. Leur entretien dura une demi-heure ; puis Santo Domingo, alléguant tout à coup que la route était longue jusqu'à Huaro où devait se borner l'étape de la journée, nous proposa de partir sur-le-champ. Notre hôte était probablement du même avis que son compère, car il n'essaya pas de le retenir.

A une lieue d'Andahuaylillas, village renommé pour les grossiers tissus de laine qu'y fabriquent des vieillards et des écloppés des deux sexes, nous fûmes l'objet d'une ovation aussi flatteuse qu'inattendue. Comme nous passions devant la propriété d'un ex-major du bataillon de Pultunchara, visiteur assidu de la Maison d'Autriche et qui depuis trois jours seulement avait quitté Cuzco pour habiter sa maison des champs, un Indien placé en vedette sur le chemin, et chargé par son maître de nous arrêter au passage, vint nous prier au nom de celui-ci de ne pas passer outre sans entrer un moment chez lui pour nous reposer et nous rafraîchir. Bien que cette halte et ces rafraîchissements nous parussent intempestifs, nous ne voulûmes pas y répondre par un refus, et, tournant bride, nous suivîmes le messager.

Comme nous arrivions devant la maison où l'ex-major nous attendait, tout de blanc habillé comme une rosière, ses domestiques mirent le feu à quelques piè-



Le village de Huaro. — Dessin de Riou d'après un croquis de l'auteur.

ces d'artifice attachées au haut d'une perche. L'effet des pétards et des serpenteaux n'eut rien de bien prestigieux au grand jour et ne surprit un peu que nos montures, mais un concerto de charangos et de queynas — guitares à trois cordes et flûtes à cinq trous — qui fut exécuté à notre entrée dans le logis, conquit les suffrages des cascarilleros boliviens et des muletiers.

Selon l'usage du pays, il fallut vider quelques coupes et formuler quelques souhaits de circonstance ; mais une fois ce tribu payé aux vieilles coutumes, dans la crainte que nos Péruviens, s'échauffant au jeu, ne prolongeassent indéfiniment la séance, nous nous hâtâmes de prendre congé du digne homme qui, par égard pour son ancienne profession, avait cru devoir nous brûler un peu de poudre sous le nez.

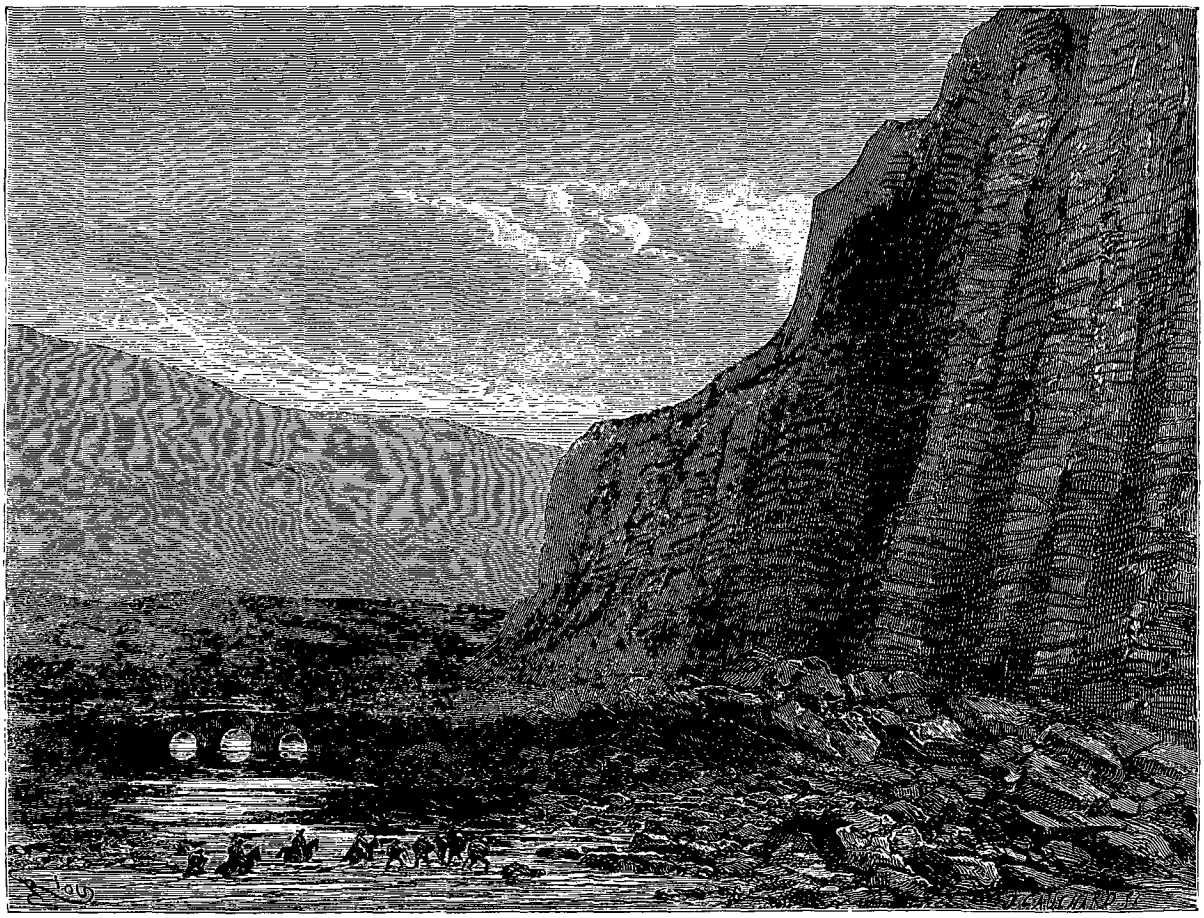
Aucun incident qui vaille la peine d'être relaté ne signala notre marche jusqu'à Huaro, que nous atteignîmes sur les six heures. Comme nous traversions la place du village que décore une église à clocher carré surmonté d'un coq-girouette, le sacristain commençait à sonner l'oracion. Nous arrêtâmes aussitôt nos montures, nous mîmes chapeau bas, et sans bouger, sans parler, au milieu d'un silence si profond que le bourdonnement d'une mouche eût été saisissable, nous attendîmes la fin de la prière. Quand la cloche eut cessé de sonner, nous nous couvrîmes, et chacun, s'inclinant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant son voisin, échangea avec lui le souhait de circonstance : Buenas noches, señor.

Dans toute l'Amérique du Sud et surtout dans les grandes villes, le moment de l'angelus a pour l'observateur l'attrait d'un spectacle curieux. Comme il est d'usage au premier coup de cloche de s'arrêter n'importe où l'on se trouve, d'interrompre sa causerie quelle qu'elle soit et d'écouter nu-tête et sans bouger de place les trois sonneries de l'oracion, on peut imaginer l'aspect d'une population surprise tout à coup dans son va-et-vient et fixée en place comme par l'effet d'un enchantement. De tous côtés vous n'apercevez que gestes contenus, bouches entr'ouvertes, sourires ébauchés, regards vagues ou voilés par le recueillement. C'est à se croire entouré d'un peuple de statues. Une ville de l'Amérique du Sud, quand tinte l'angelus, ressemble à cette capitale des Iles Noires dont un magicien avait pétrifié tous les habitants. Ici le magicien, c'est le sonneur de cloches.

Mais à peine le carillon final s'est-il fait entendre, qu'une acclamation immense sort à la fois de toutes ces poitrines qu'un poids inconnu semblait oppresser. Les mains se cherchent, les interpellations se croisent, les conversations suspendues reprennent leurs cours ; les chevaux, qu'on ne retient plus, piaffent et hennissent ; les chiens aboient, les enfants crient, les pères jurent



Montagne de schiste ardoisé aux environs de Huaro. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

et les mères jacassent ; la séve recommence à courir, la vie remonte du cœur aux lèvres, et la population, s'ébranlant à la fois comme un seul homme, reprend ses allures accoutumées.

Ce temps d'arrêt imposé par un usage dévotieux, outre qu'il scinde inopportunément le monologue et le dialogue et abuse de la syncope, donne à la conversation la plus sérieuse un cachet plaisant et parfois burlesque. Un jour dans une grande ville du littoral, je causais avec un de ces avocats du pays qui vieillissent et meurent sans avoir plaidé une cause. Celui-ci préparait avec l'aide de ses amis un de ces mouvements révolutionnaires dont le résultat se borne à échanger un président borgne contre un aveugle. Tout entier à l'œuvre qu'il méditait, l'avocat donnait carrière à sa faconde et se grisait de ses propres paroles. « Nous sommes maîtres de la situation, disait-il ; nous disposons du peuple et la moitié de l'armée est à nous. A un moment donné nous nous soulevons, nous marchons sur le palais et nous en tirons l'homme.... »

Le premier coup de cloche de l'oracion interrompit brusquement cette philippique. *Ave Maria purissima....* murmura l'avocat en se signant et me tournant le dos. Je n'eus garde de troubler son recueillement. Quand le carillon final eut succédé aux trois sonneries, mon homme se retourna avec la prestesse d'un hochequeue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ajouta furieusement, donnant suite à sa phrase suspendue depuis cinq minutes : Pour le pendre!

Notre logement avait été retenu à l'avance chez un des notables de Huaro, don Reducindo Jara. Instruit depuis la veille par un message, de notre départ de Cuzco, il nous attendait dans la matinée; mais pas plus que nous il n'avait prévu le changement d'heure de ce départ, les haltes et les collations de la route : aussi quand six heures sonnèrent sans qu'il nous eût encore vus paraître, crut-il fermement qu'un accident nous était survenu. Notre arrivée le tira d'inquiétude et c'est en rendant grâces au ciel de nous voir sains et saufs et nous grondant en même temps de venir si tard, qu'il nous introduisit dans sa maison. Tout y avait un air de fête : le corridor était éclairé par plusieurs chandelles, des fleurs trempaient dans des pots de faïence, et de chaque côté de la table où le couvert était dressé, deux Indiens, la serviette au bras, se tenaient immobiles.

Le dîner fut servi immédiatement. Le nombre des plats et surtout la grosseur des pièces témoignaient que notre hôte nous supposait à jeun depuis huit jours. La façon dont nous en usâmes le détrompa bien vite à cet égard. Comme il ne pouvait raisonnablement admettre que des voyageurs manquassent d'appétit, en nous voyant manger du bout des lèvres, il s'imagina que nous trouvions sa cuisine mauvaise et crut devoir nous dire que si les sauces étaient par trop réduites et les rôtis plus desséchés qu'il n'eût fallu, la faute n'en était pas à sa cuisinière, mais au retard que nous avions fait subir au dîner, qu'il avait commandé pour midi précis et qu'on nous servait à sept heures. Quels mets, à moins d'être en carton comme ceux des théâtres, n'eussent perdu de leur mine et de leur saveur à attendre ainsi!

Notre hôte avait si bien raison, que l'idée ne nous vint pas de le contredire. Nous nous contentâmes de l'assurer que son dîner nous semblait parfait de tous points, mais que le labeur digestif auquel notre estomac avait été soumis pendant la journée, nous empêchait d'y faire honneur. Pour le consoler de ce contre-temps, nous offrîmes, le lendemain à déjeuner, de lui donner une revanche en la prenant nous-mêmes. Il accepta faute de mieux.

Don Reducindo, qui n'est connu de nos lecteurs que par l'hospitalité qu'il nous donne, était, il est temps de le dire, un des principaux agents de l'expédition. Santo Domingo, en l'attachant à sa fortune, devait faire de lui le consignataire futur de ses quinquinas. L'idée était d'autant plus praticable que Huaro, par sa situation dans l'Entre-Sierra, est le comptoir naturel des vallées sises entre Paucartampu et Caravaya. Depuis que ce poste lui avait été offert, don Reducindo se multipliait pour assurer le succès de l'opération. Déjà, pour faciliter nos premières recherches dans la vallée de Marcapata, il avait envoyé des péons vérifier l'état des chemins, jeter des troncs d'arbres sur quelques torrents, reconstruire d'anciens ajoupas effondrés et en édifier de nouveaux sur des points connus. Ces hommes, partis depuis trois semaines environ, n'étaient pas encore de retour, mais il les attendait d'un moment à l'autre. Plein de foi dans l'aptitude commerciale du chef de la Maison d'Autriche, et dans l'avenir que celui-ci lui préparait, don Reducindo escomptait déjà en idée les avantages de sa nouvelle position; de son côté Santo Domingo se livrait aux mêmes calculs, et ce doux chapitre des espérances que chacun d'eux commenta tour à tour après le dîner, fut comme un plat sucré ajouté à ceux du dessert.

En sortant de table nous nous demandâmes sérieusement à quoi nous pourrions passer la soirée, l'heure n'était pas assez avancée pour songer à dormir. Les uns proposèrent une partie d'hombre ou de dés, les autres furent d'avis de faire à pied une promenade. Cette dernière motion fut adoptée, grâce à un clair de lune magnifique qui permettait de distinguer tous les objets comme en plein jour.

Nous prîmes le chemin qui conduit de Huaro à Urcos. La sérénité du ciel, le calme de la terre, joints à la douce température qui règne en tout temps à Huaro, nous pénétraient d'un bien-être indicible que ne troublait aucune appréhension. La lune nous montrait les casse-cou et les fondrières où, comme l'astrologue de la Fable, nous eussions pu nous laisser choir, et quant aux voleurs, s'il s'en fût trouvé, nous les eussions aperçus à une très-grande distance; mais ces industriels n'étaient pas à craindre; au Pérou ils ne se montrent guère que le jour, et dans les centres populeux; la nuit venue, ils renfoncent dans leurs poches leurs mains ballantes et dorment jusqu'au lendemain comme d'honnêtes gens.

Tout en causant et fumant d'excellents cigares, nous franchîmes la distance de deux kilomètres environ qui nous séparait du village d'Urcos. Il était dix heures quand nous y arrivâmes. Toutes les maisons étaient closes; aucun filet lumineux ne brillait à travers leurs joints. Vainement nous en fîmes le tour, appliquant notre œil aux serrures et notre oreille aux fentes des volets pour tâcher de surprendre un colloque quelconque, auquel nous eussions pris part du dehors; nous n'entendîmes que des ronflements plus ou moins sonores. Alors l'idée nous vint de réveiller ces dormeurs obstinés, et pour ce faire, nous frappâmes à quelques portes; mais ces appels réitérés dont nous avions augmenté graduellement le diapason, restèrent sans réponse. Les habitants d'Urcos devaient dormir d'un sommeil enchanté et l'écho du village fut seul à s'émouvoir du bruit que nous faisions.

Dans l'impossibilité de trouver à qui parler, nous gravîmes pour nous distraire le cerro revêtu d'herbe rase à la base duquel le village est appuyé; l'ascension sans être rude était fatiguante; nous marchions à la file, soufflant bruyamment comme un troupeau de buffles et nous arrêtant toutes les cinq minutes pour reprendre haleine. L'élévation du pays au-dessus de la mer, — douze à quatorze mille pieds, — et partant l'insuffisance de la pression atmosphérique, explique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et justifie le malaise qu'on éprouve toujours à gravir à pied la moindre colline. De là cette répugnance des descendants des Espagnols à faire pédestrement un bout de chemin, et la manie commune à beaucoup de leurs gens de monter à cru un cheval pour aller au bout de la rue faire emplette chez l'épicier d'une livre de sel ou d'un cornet de poivre.

Parvenus au sommet du cerro, nous jouîmes, la lune aidant, d'un charmant spectacle. Sous nos pieds, à quelque trois cents mètres de profondeur, s'étalait la nappe circulaire du lac de la Mohina, bordée d'arbustes nains et de roseaux. De hautes montagnes aux sommets arrondis et aux pentes douces la cerclaient de toutes parts, et formaient comme une vasque naturelle à ce bassin alpestre. Son eau, si calme qu'elle semblait figée, était sur les bords d'un vert noirâtre et velouté; au centre elle était blanche et étincelait sous une traînée de lumière. Quand nous nous fûmes suffisamment extasiés devant ce lac auquel la clarté de la lune et la beauté de la nuit prêtaient un charme inconcevable, quelques-uns de nos compagnons s'amusèrent à y jeter des pierres. En qualité d'historiographe du voyage, je crus devoir leur représenter l'inconvenance d'un pareil passe-temps. Mais j'eus beau m'indigner, crier au sacrilége, et leur rappeler la tradition qui place sous les eaux de la Mohina la chaîne d'or longue de huit cents mètres que l'empereur Huayna-Capac fit fabriquer à l'occasion de la première coupe de cheveux d'Inti-Cusi-Huallpa (*Aliter* Huascar), son fils aîné, nos compagnons me rirent au nez, et m'appelant perruque, n'en continuèrent pas moins de décrire des paraboles avec tous les cailloux qui leur tombèrent sous la main. La lassitude seule put mettre un terme à cet exercice.

Il était près de minuit quand nous revînmes à Huaro. Notre hôte, qui tombait de sommeil, nous conduisit au teuil d'une vaste pièce qu'il nous assignait pour dortoir et, après nous avoir souhaité une bonne nuit, se retira chez lui. Nos effets particuliers avaient été apportés en ce lieu et nos matelas étaient empilés l'un sur l'autre. Chacun alla prendre au tas son coucher respectif et le disposa sur le sol de façon à figurer les jantes d'une roue. Le centre ou moyeu fut occupé par la *bassinica*, près de laquelle on plaça le bougeoir. Ainsi rangés en cercle et coiffés de nuit, nous ressemblions assez aux momies encapuchonnées d'un sac qu'on trouve dans les chullpas ou sépulcres des Aymaras. Pendant un moment nous plaisantâmes sur le côté burlesque de la situation, puis le dernier d'entre nous dont la loquacité résistait au sommeil se chargea de souffler la chandelle.



Ornithogalum corymbosum (voy. p. 19). — Dessin de Faguet d'après une aquarelle de l'auteur.

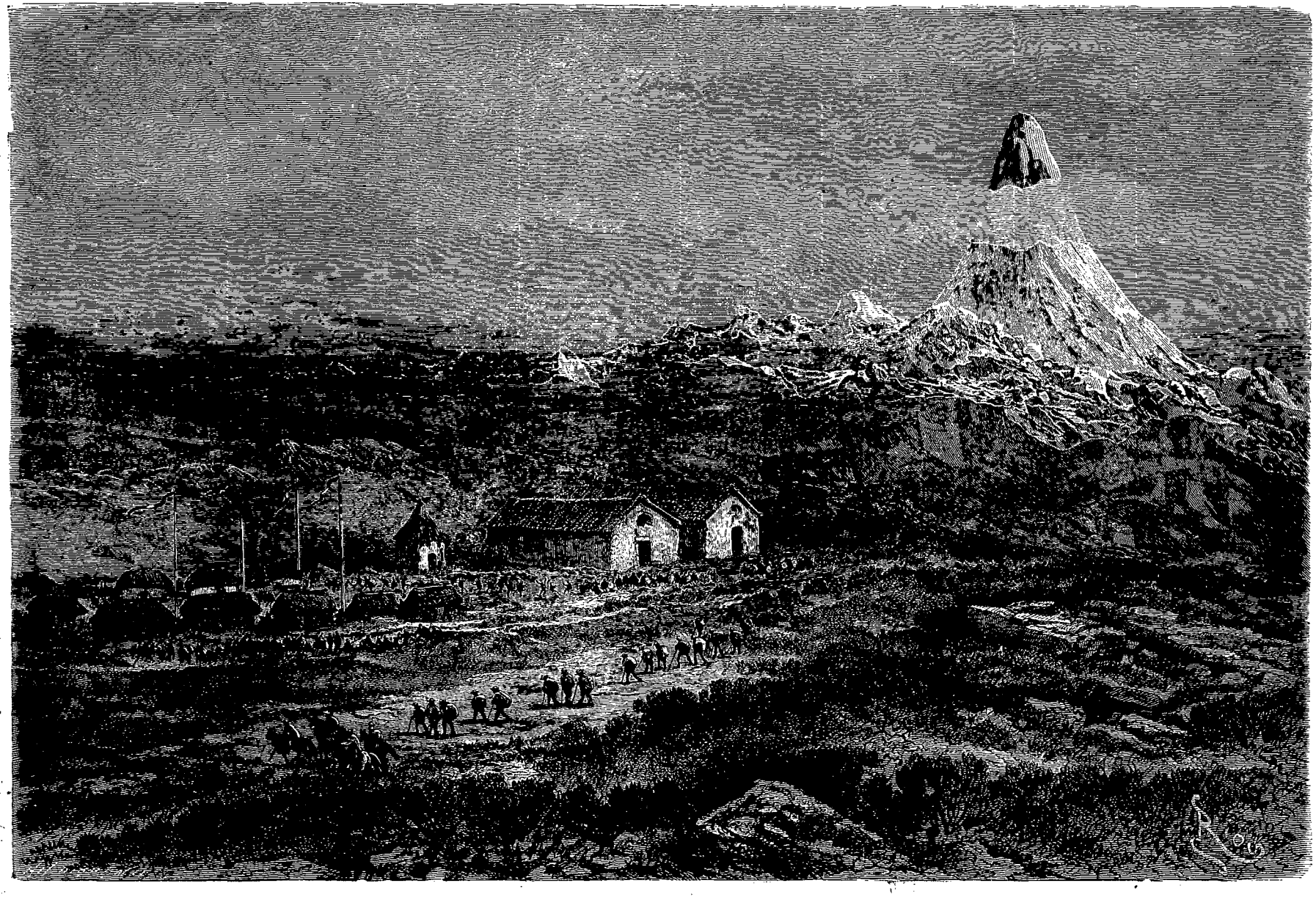
Le lendemain en nous réveillant, nous agitâmes la question du départ. Devions-nous quitter Huaro dans la matinée et sans nous occuper plus longtemps des péons envoyés par notre hôte dans la vallée, ou valait-il mieux attendre leur retour pour nous renseigner sur les lieux qu'ils auraient visités et que nous ne connaissions pas encore? Cette dernière motion réunit d'autant mieux les suffrages de la majorité, que notre hôte assurait que ses gens pouvaient arriver d'un moment à l'autre et qu'il serait charmé que nous les vissions.

Après un déjeuner qui racheta complétement nos torts envers le dîner de la veille, nous imaginâmes, pour charmer le séjour forcé que nous allions faire à Huaro, de visiter en détail les cultures et les vergers qui entourent le village et les fabriques de bayetas qui lui ont valu un certain renom. Cette visite, en y joignant les réflexions agricoles et industrielles qu'elle nous suggéra et dont nous faisons grâce à nos lecteurs, nous conduisit tant bien que mal jusqu'à l'heure du dîner. La soirée fut employée par nos compagnons à jouer à l'hombre et à boire du punch au thé. Quant aux péons que nous attendions, nous n'en vîmes pas l'ombre.

Paul MARCOY.

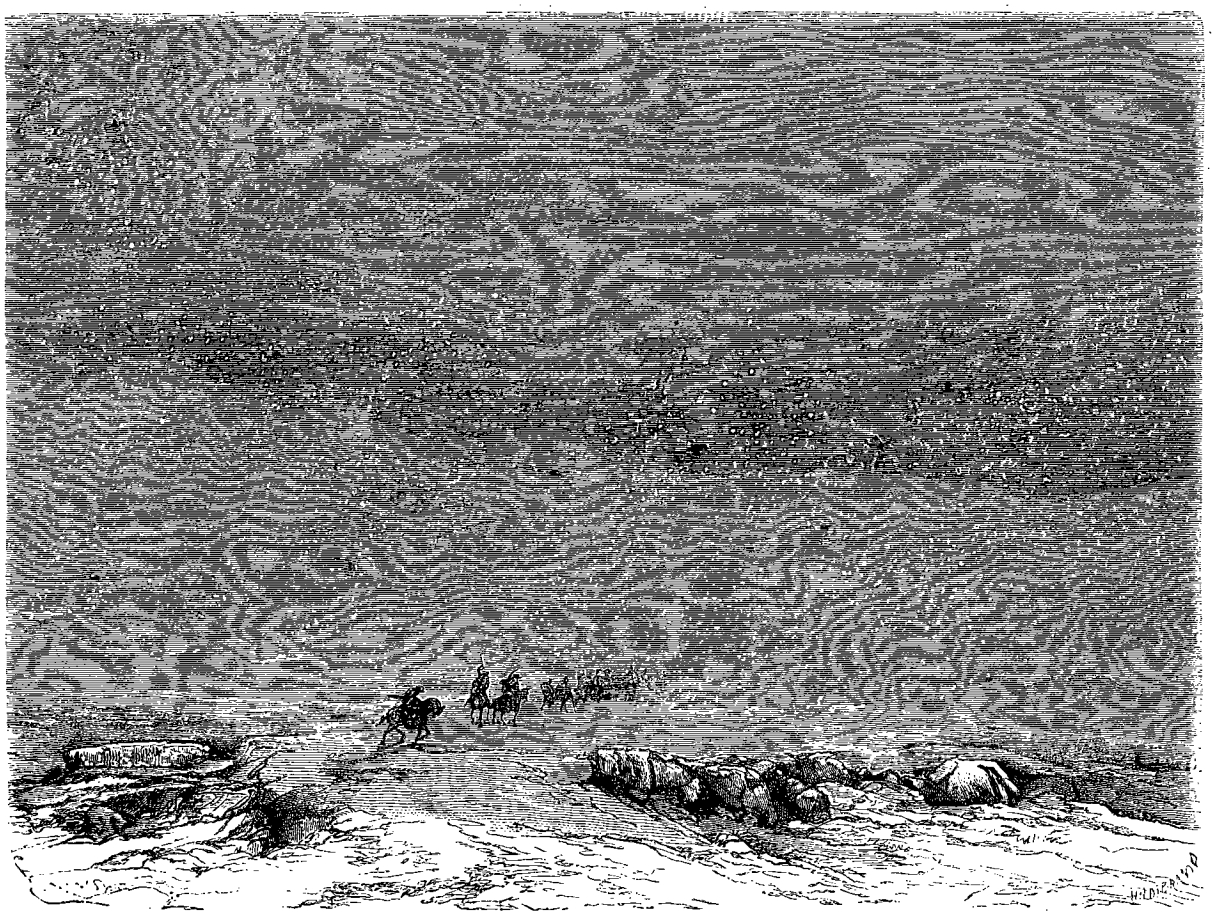
(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hacienda de Lauramarca (voy. p. 26). — Dessin de Riou d'apres une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de la Puna de Maynapata (voy. p. 21). — Dessin de Rieu d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le second jour, en errant dans le village qui compte neuf cent trente-sept habitants que les statisticiens du pays font monter à trois mille, par égard pour eux-mêmes et par amour des chiffres ronds, un murmure de voix qui ressemblait au bourdonnement d'une ruche nous conduisit devant la porte du maître d'école ou instituteur communal de l'endroit. Cette porte était grande ouverte et l'accord nasillard des voix annonçant l'heure de la classe, nous demandâmes la permission d'y assister qui nous fut gracieusement accordée. L'intérieur de l'école était simple et nu; ce sanctuaire de l'étude se composait d'une chambre carrée, de deux bancs de bois sur lesquels étaient assis les élèves et d'un vieux fauteuil à dossier de cuir de Cordoue dont la forme rappelait la chaise curule d'un sénateur romain. Dans ce fauteuil trônait le magister, tenant en main une longue gaule pareille à celle dont se servent les gardeurs de dindons pour diriger à travers champs leur troupe emplumée. Cette gaule lui servait à rappeler à son devoir l'enfant qui pouvait l'oublier.

La classe comptait onze élèves, un peu en guenilles il est vrai, et les cheveux fort emmêlés, qui sur l'appel nominatif du maître se levaient tour à tour et, après avoir fait le signe de la croix et baisé leur pouce, venaient près de lui lire à haute voix. Lire est peut-être un peu risqué, car, sur les onze, cinq n'en étaient en-

1. Suite. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

core qu'aux diphthongues de l'alphabet et trois lisaient à peu près couramment les prières du rituel. Quant au dernier, que le maître appelait « l'honneur de la classe, » il avait attaqué récemment la grammaire et commençait à mordre au substantif.

Flatté de l'attention que nous prêtions à ses paroles, le magister de Huaro nous donna sur son école et sur lui-même des renseignements détaillés. Chargé par le gouvernement de développer l'intelligence des enfants du village, de leur inculquer les maximes de la religion et de la morale, d'orner leur cœur et leur esprit, enfin de ne rien épargner pour en faire plus tard des citoyens utiles au pays, il ne recevait pour cette besogne que cent piastres par an, ce qu'il trouvait absurde et profondément ridicule. Sans les parents de ses élèves qui l'aidaient dans la mesure de leurs moyens en lui envoyant de temps en temps, qui des pommes de terre, qui un fromage mou, qui enfin une douzaine d'œufs ou une couple de cochons d'Inde, il n'eût pu joindre les deux bouts. De son côté, il reconnaissait les petites douceurs que lui faisaient ces pères et mères, par un redoublement de soins envers leurs enfants.

Pendant que le maître d'école nous donnait ces explications d'un air pénétré, ses élèves qu'il oubliait de surveiller, profitaient de sa distraction pour s'amuser à leur manière. Au cri poussé par l'un d'eux, qu'un de ses camarades avait pincé trop rudement, le magister, rappelé à ses devoirs, bondit sur sa chaise curule. Un coup d'œil lui suffit pour juger la situation. Sa figure bonasse prit alors une expression terrible. « A genoux, Quispé ! cria-t-il au marmot qui avait crié et dont la douleur se traduisait par une assez laide grimace, et toi, Mamani, viens ici, » dit-il à l'agresseur. Comme Mamani, sachant bien ce qui l'attendait, ne se hâtait que lentement selon l'expression du critique, le magister le saisit par le bras, l'attira à lui et, lui emboîtant la tête entre ses rotules, lui administra vivement sur le crâne une douzaine de coscorrons ou coups de poing péruviens[1] que l'enfant reçut en vrai spartiate. Comme nous nous récriions sur ce mode de répression qui pouvait avoir pour l'enfant des suites fâcheuses, le maître d'école nous dit gravement que les parents de Mamani avaient donné à leur enfant, avec un esprit endiablé, une tête si dure, que tous les coscorrons du monde n'auraient pu l'entamer.

Nous n'en écoutâmes pas davantage et prîmes congé sur-le-champ du maître d'école. Les coups de poing dont il se montrait si prodigue envers les enfants confiés à ses soins lui avaient aliéné l'estime des pères de famille qui se trouvaient parmi nous. Au lieu de la collecte qu'ils s'étaient proposé de faire avant de quitter la classe et qui eût valu au maître d'école une somme assez rondelette, ils ne lui laissèrent que leur mépris.

En rentrant chez notre hôte à l'heure du dîner, nous fûmes agréablement surpris d'y trouver nos cantonniers de Marcapata. Arrivés depuis deux heures, ils se délassaient de leur fatigue en buvant un pot de chicha, cette bière nationale dont ils étaient privés depuis quelque temps. Instruits par don Reducindo de notre présence à Huaro, ils avaient hâte de nous voir et de présenter leurs respects intéressés à Santo Domingo, que sa qualité d'ordonnateur de l'expédition rehaussait singulièrement à leurs yeux. Les détails qu'ils nous donnèrent sur leur excursion dans la vallée témoignaient chez eux d'une bonne volonté poussée jusqu'à l'héroïsme. A les entendre, ils avaient comblé des ravins avec des collines et défriché des lieues entières de forêts pour que nous pussions descendre sans encombre la grande vallée et passer de sa partie connue à l'inconnue. Mais que de mal ils s'étaient donné pour en arriver là ! que de dangers de toutes sortes ils avaient courus, sans compter la faim qu'ils avaient soufferte et les averses torrentielles qu'ils avaient eu à supporter des semaines durant !

Tant de zèle et de dévouement pour nos intérêts valaient bien sans doute une indemnité pécuniaire et les cantonniers croyaient fermement qu'elle leur serait accordée ; mais ils s'étaient bercés à cet égard d'un fol espoir. A la somme qui revenait à chacun d'eux pour son travail, on se contenta d'ajouter comme appoint une bouteille d'eau-de vie. Il est vrai que l'ordonnateur de l'expédition leur promit, si le chemin était convenablement frayé, ce dont nous ne pouvions juger qu'après l'avoir parcouru, de gratifier chaque travailleur d'un habit complet et d'y joindre un jupon de laine pour son épouse. Soit que les cantonniers ne fussent pas très-sûrs d'avoir fait leur devoir et gagné loyalement leur salaire, ou que la gratification qu'on leur promettait leur parût dérisoire, ils partirent dans la soirée pour leurs estancias des hauteurs et nous n'entendîmes plus parler d'eux.

Maintenant que le chemin de la vallée était frayé devant nous ou paraissait l'être, rien ne nous retenait plus à Huaro et nos apprêts de départ furent bientôt faits. Le lendemain, à sept heures, nous nous séparions de don Reducindo, emportant ses vœux les plus chers pour le succès du voyage et le laissant tout entier à l'idée que l'or allait bientôt pleuvoir dans sa maison comme dans la tour de feu Danaé.

Nous tournâmes le dos au village et coupant de l'ouest à l'est le chemin près duquel il est édifié, nous descendîmes par une suite de talus en zigzag vers le fond de la quebrada où coule le Huilcamayo[1]. La lar-

1. Nous avons dit ailleurs que le *coscorron* différait du *puñetazo* ou coup de poing vulgaire, en ce que la main, au lieu d'être complétement fermée comme pour celui-ci, laissait passer le doigt *medius* replié sur lui-même de façon à présenter une certaine saillie; qu'en outre il était appliqué, non pas perpendiculairement ou horizontalement, mais obliquement et de manière à produire sur la boîte osseuse du sujet une contusion suivie d'ecchymose.

1. Comme certains géographes qui appellent le Huilcamayo rivière de Huilcanota (Vilcanota), du nom de l'endroit où elle prend naissance, à Aguas-Calientes, pourraient se demander pourquoi nous appelons ainsi cette rivière, hâtons-nous de dire que *Huilcamayo* dans la langue quechua signifie rivière de Huilca, tandis que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geur de ce ravin, jonché d'énormes roches et de menus galets, est d'un kilomètre environ en temps de sécheresse. La rivière y trace alors un mince sillon argenté; mais à l'époque de la fonte des neiges, transformée en une nappe torrentueuse, elle emplit toute la quebrada, roulant dans ses flots bourbeux des blocs détachés des montagnes et des épaves enlevées aux villages qu'elle côtoie. A l'heure où nous la traversions, son eau limpide frôlait doucement les galets du fond et montait à peine aux genoux de nos hommes.

Parvenus sur l'autre rive, nous nous mîmes en devoir de gravir la montagne de schiste ardoisé qui du nord au sud borne l'horizon devant Huaro. Sa puissante masse présente de la base au faîte une superposition de feuillets réguliers, tantôt en recul, tantôt en surplomb, ici d'un bleu gris, là d'un bleu noirâtre et d'apparence vitrifiée. La haute température à laquelle elle fut soumise lors de sa formation par voie de l'acide sulfurique explique la singularité de son aspect. On croirait voir sur une immense échelle et brûlé par un feu plus intense que notre feu, un de ces édifices en briques étagées comme en construisirent jadis les peuples de la Bactriane et de la Médie.

D'abrupts et étroits sentiers qu'on ne saurait voir à distance, cachés qu'ils sont par les angles rentrants et saillants qui accidentent la face ouest de la montagne, servent aux piétons et aux cavaliers à s'élever vers les hauteurs. L'ascension est des plus pénibles. Gens et bêtes sont contraints de s'arrêter souvent pour accoutumer leurs poumons à l'air subtil de ces régions. A mesure qu'on monte, l'Atun Quebrada ou grande vallée qui rattache comme un trait d'union verdoyant Acopia à Cuzco, se révèle dans son ensemble et ses détails, et laisse voir les zones concentriques qui l'entourent. C'est d'abord comme une première barrière ceignant les verdures d'en bas, une région de cerros arrondis, trapus et verdâtres, puis derrière elle, étagés en amphithéâtre, les contreforts des Punas ou plateaux andéens, auxquels succèdent à leur tour les arêtes et les pics neigeux de la chaîne des Andes occidentales. Le panorama est alors complet.

Je ne sais si nos gens avaient l'œil au « panaroma » et si nos compagnons s'intéressaient aux curieuses magnificences qu'il déployait autour de nous, mais aux jurons des uns et aux interjections des autres qui exprimaient tour à tour ou conjointement la colère, la fatigue et l'ennui, je crus comprendre que la situation et le paysage ne les ravissaient que médiocrement.

Les premières rampes de la montagne nous avaient offert quelques échantillons de la flore de l'Entre-Sierra qui s'appauvrirent et se firent rares à mesure que nous montions. A trente mètres environ du sol, nous avions aperçu, sur le versant d'un étroit plateau, la charmante liliacée à corolle d'un blanc laiteux que les indigènes nomment *Coyllursisac*, les descendants des Espagnols *Flor de Cuentas* et les botanistes *Ornithogale à corymbe*. Des touffes de ces scylles bleues, naturalisées dans nos jardins sous le nom de jacinthes du Pérou, croissaient dans le voisinage de l'élégante fleur. A quelque cent mètres au-dessus du lit du Huilcamayo, des buissons de la magnifique salviée à fleurs pourpres que les Quechuas appellent *ñuccho*, sortaient d'entre les joints des pierres. La décomposition du minéral, la poussière apportée par le vent et l'humus fourni par le végétal même, avaient empli ces crevasses d'un maigre terreau dont la plante s'accommodait faute de mieux. Plus haut, sur une manière de plate-forme revêtue d'un gramen ras et dur, nous avions aperçu de ces liliacées naines à la fleur orangée et verte (*Lachenalia*), qui croissent dans les expositions abritées de l'Entre-Sierra, mais ne figurent pas encore sur le catalogue local des savants. A ces liliacées, et les dominant d'une hauteur d'au moins deux cents mètres, avaient succédé des touffes de l'*Aechmea paniculata*, qui porte dans le pays le nom de Quellusacsa. Avec ses feuilles glauques, résistantes, falquées et dentées sur les bords, ses fleurs d'un jaune paille dressées en panicule lâche au haut d'une hampe, la plante avait un cachet tropical assez en désaccord avec une bise glaciale que les neiges des Andes envoyaient jusqu'à nous. Cette broméliacée, que quelques botanistes ont englobée dans le genre *Pitcairnia*, présente avec lui des différences assez sensibles pour mériter une étiquette à part. Les Indiens des hauteurs voisines, privés de bois à brûler et de déjections de lama pour faire leur cuisine, arrachent avec ses racines l'Aechmea qui drageonne abondamment et en s'étalant comme notre joubarbe des toits, le font sécher et l'utilisent comme combustible.

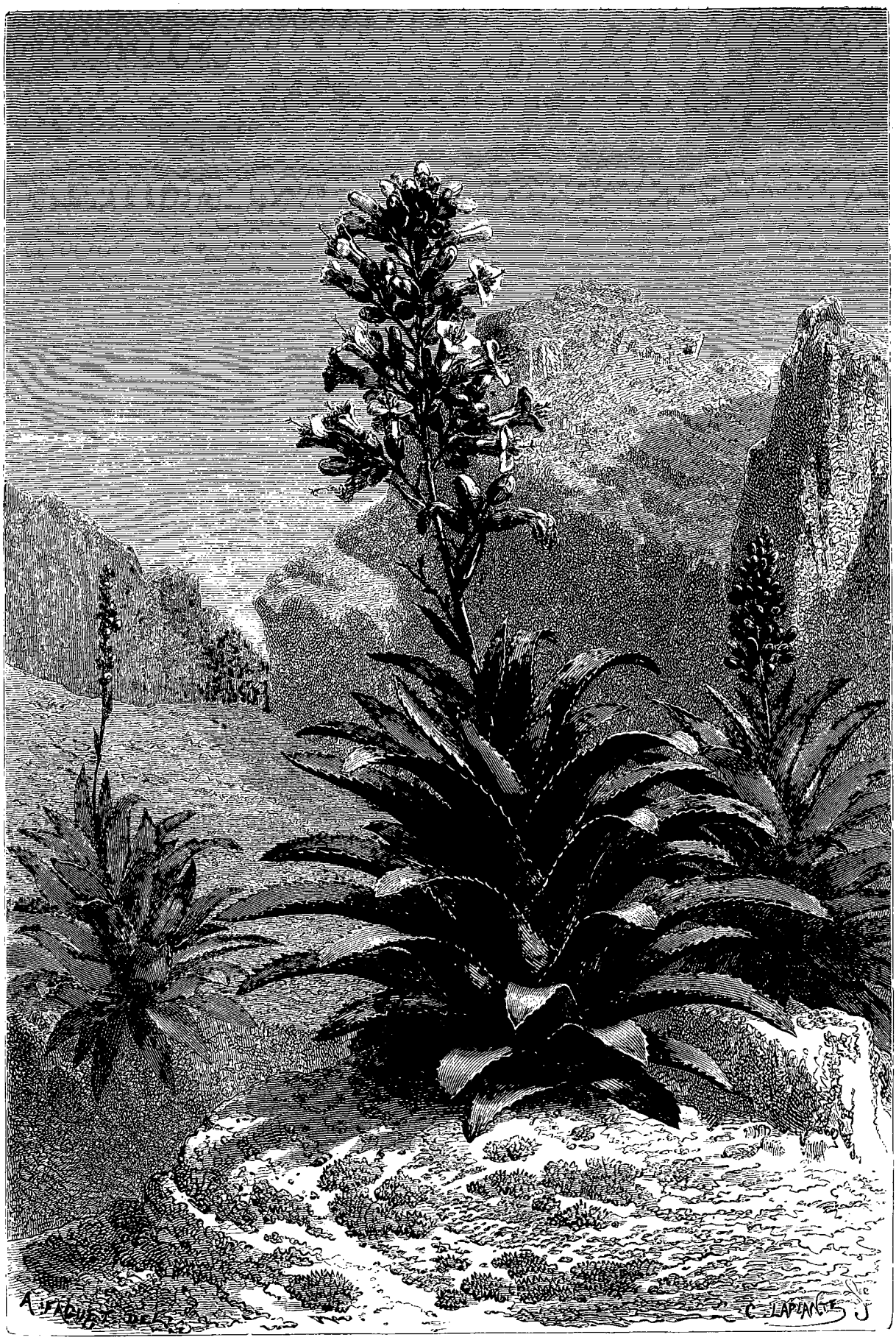
A mesure que nous nous élevions, la plante, devenue de plus en plus rachitique, sembla coller au sol sa maigre rosace de feuilles et finit par disparaître tout à fait. L'*ichu* (stipa), ce chaume rigide des Cordillères, recouvrit les versants d'un fauve tapis et fut remplacé à son tour par des leprarias collés sur les roches. Nous touchions aux derniers degrés de la rampe.

Durant cette montée qui nous prit trois heures, gens et bêtes avaient passé par toutes les phases du *soroche*, ce frère jumeau du mal de mer. Oppression, vertiges, céphalalgie, maux de cœur, s'étaient succédé chez nos compagnons; il ne manquait que l'hémorragie et la syncope pour compléter la liste; mais au moment où quelqu'un des nôtres allait peut-être leur payer son tribut, nous enjambions la dernière assise de la montagne et débouchions au seuil des punas ou plateaux andéens.

Devant nous s'étendait une plaine sans limites apparentes qui se perdait à l'horizon dans un vague azuré Avant de se lancer à travers cette immensité, véritable océan terrestre, qui lui aussi a ses tempêtes et ses écueils, les muletiers promenèrent sur le plateau un regard circulaire, non pour y chercher un chemin qui n'existait pas, mais pour s'assurer de la direction qu'il

Huilca nota veut dire ligne divisoire de Huilca. Le premier de ces noms est celui que lui ont toujours donné les indigènes du pays; le second est celui que lui donnent à tort les descendants des Espagnols et, d'après eux, nos géographes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



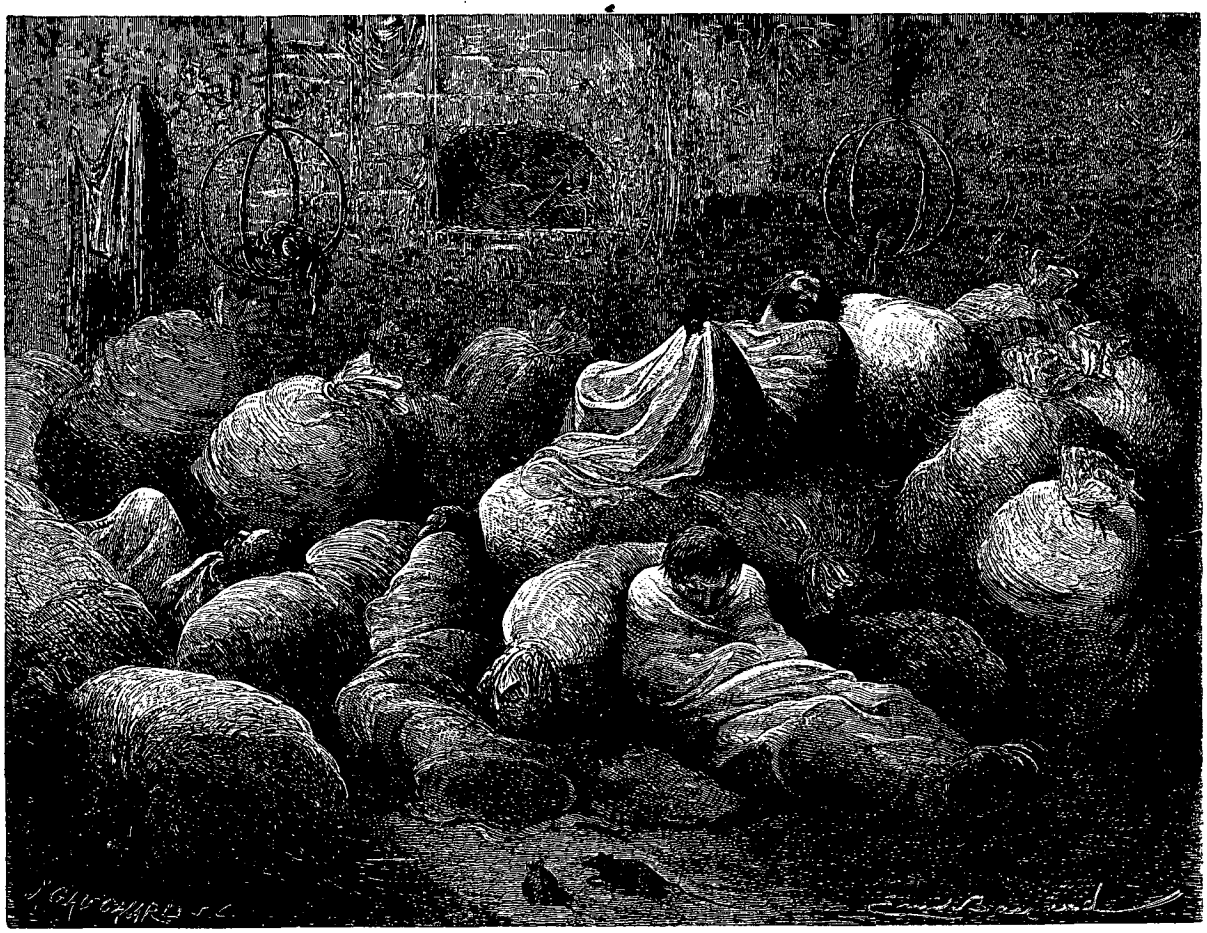
Aechmea paniculata. — Dessin de A. Faguet d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

convenait de prendre. Leur irrésolution fut de courte durée, et sans s'inquiéter si nous les suivions, ils marchèrent à l'est-sud-est, avec l'assurance de limiers qui prennent une piste.

Nous allâmes d'un bon pas pendant une couple d'heures, puis, le besoin d'une réfection s'étant fait sentir, chacun tira de ses sacoches des provisions dont il s'était muni et se mit à manger avec un appétit que décuplait l'air vif de ces régions. Ce déjeuner particulier fait en trottant au lieu d'un repas général qui nous eût réunis, avait pour but d'économiser une halte et de nous donner, comme disaient les muletiers, une chance de plus d'arriver avant la nuit à Lauramarca.

Mais nous avions compté sans le soleil, qui dans l'après-midi s'éclipsa derrière un amas de sombres nuages, lesquels, accourus vers nous du fond de l'horizon, envahirent le ciel qu'ils voilèrent complétement. Le vent endormi se mit à mugir par sourdes rafales. Comme nous allions au-devant de lui, nous ne tardâmes pas à nous rencontrer nez à nez avec la tempête. Le choc fut terrible. Aux roulements de la foudre et aux flambloiements des éclairs, les nuages qui, du jaune livide, avaient passé à l'indigo verdâtre, crevèrent sur nos têtes comme des outres trop pleines. La neige se mit alors à tomber à flocons pressés, émaillée de grêlons qui nous fouettaient le visage. Nous fîmes



Intérieur du rancho de Maynapata. — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

néanmoins bonne contenance et, pelotonnés sur nous-mêmes, afin de ne présenter aux projectiles que la calotte de nos feutres, nous continuâmes bravement d'avancer. La neige tombait si dru qu'à chaque instant nous nous secouions comme des caniches au sortir de l'eau afin d'en débarrasser nos épaules. Toute la plaine fut bientôt recouverte d'un tapis uniforme.

Longtemps nous marchâmes ainsi, levant parfois la tête pour chercher à travers le rideau mouvant que nos yeux ne pouvaient percer un point de repère quelconque qui nous permît de nous orienter. Déjà nous songions à l'affreuse nuit qui nous attendait dans ces plaines si nous étions forcés d'y bivouaquer, quand le ciel que nous invoquions eut pitié de notre détresse. Le vent se calma par degrés ; la neige cessa de tomber, puis les nuages se dispersèrent et le soleil se montra de nouveau. Comme nous rendions grâce à Dieu de nous avoir tirés sains et saufs du danger, les muletiers qui nous précédaient lâchèrent un juron formidable : ils venaient de s'apercevoir qu'ils faisaient fausse route. En pareille occurrence, le seul parti à prendre était de s'arrêter et de tenir conseil. Nos hommes s'arrêtèrent donc, et pendant que les plus expérimentés interrogeaient du regard l'horizon et, mouillant leur index de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

salive, l'exposaient en l'air pour savoir d'où soufflait le vent, les novices de la troupe les regardaient faire afin de pouvoir les imiter à l'occasion. Cependant leur pantomime n'aboutissait à rien. Nous avions si bien perdu la voie, et la retrouver à travers ces plaines poudrées à blanc était chose si difficile, qu'après un quart d'heure d'observations et de pourparlers les muletiers hésitaient à prendre un parti.

Sur ces entrefaites un Indien sortit à cent pas de là, d'une anfractuosité du terrain que l'uniforme blancheur de la plaine ne nous avait pas permis d'apercevoir. D'abord nous crûmes que Dieu, comme au temps d'Abraham, nous envoyait un de ses anges pour nous guider dans le désert; mais à la laideur de l'individu, à ses jambes crottées et à son quêpé passé en sautoir, nous reconnûmes que nous avions affaire à un chasqui portant un message écrit ou verbal d'un point à un autre. Comme il paraissait suivre un chemin opposé au nôtre, nous le hélâmes pour qu'il eût à venir à nous. A la question que lui adressa un des muletiers sur la proximité ou l'éloignement de l'hacienda de Lauramarca où nous comptions arriver le soir même, l'Indien sourit d'un air idiot et lui répondit qu'en continuant d'obliquer à gauche comme nous paraissions l'avoir fait jusqu'alors, nous arriverions vers minuit au village de Catca. Un instant je crus que le chasqui voulait se divertir à nos dépens, tant la route qu'avaient suivie nos muletiers s'éloignait de la véritable; mais le visage de l'Indien était si placide et son étonnement si naturel en nous voyant arrêtés en ce lieu, que, me défiant de ma susceptibilité, je regardai les muletiers pour voir comment ils accueillaient cette assertion. Leur air confus me fit comprendre que l'homme disait vrai. Comme celui-ci nous voyait assez embarrassés de prendre un parti, il nous demanda pourquoi, au lieu de continuer à marcher à gauche, nous ne prendrions pas à droite pour atteindre Maynapata où nous pourrions passer la nuit, sauf à n'arriver à Lauramarca que le lendemain dans la matinée.

La motion de l'Indien, dont aucun de nos compagnons ne pouvait apprécier la valeur, fut un trait de lumière pour les muletiers, fort troublés par la bévue qu'ils avaient commise. Ils déclarèrent d'une commune voix que c'était en effet le seul parti auquel on pût raisonnablement s'arrêter. Alors comme le chasqui, ayant lui-même à toucher à Maynapata, offrait de nous conduire, un gobelet d'eau-de-vie, décrété par le chef de l'expédition, lui fut offert incontinent. L'homme n'en fit qu'une gorgée et, après s'être essuyé les lèvres au revers de sa manche, se mit à la tête du détachement. Guidé par ce brave coureur dont le pas gymnastique devançait le trot de nos mules, nous arrivâmes à Maynapata à huit heures du soir.

Notre déception fut grande en mettant pied à terre. Au lieu du village ou tout au moins de l'hacienda que nous nous attendions à voir, nous n'aperçûmes qu'une rancheria, groupe de quatre ou cinq chaumières construites avec des éclats de pierre englués de boue. Leur toit, qui disparaissait sous un pied de neige, était si bas qu'un homme eût pu s'accouder aisément dessus. Aux cris que nous poussâmes pour avertir les habitants du lieu de notre arrivée, un individu entr'ouvrit la porte d'un de ces sordides logis et nous demanda timidement ce que nous voulions. La réponse ne se fit pas attendre. « Un gîte et de la lumière, » dirent plusieurs voix. L'Indien rentra chez lui et reparut l'instant d'après portant une écuelle en terre où trempait dans du suif liquide une mèche allumée. « Voilà la lumière, » dit-il. Restait à nous donner le gîte et, pour ce faire, il nous montra une cahute contiguë à la sienne. Un cuir de vache suspendu par la queue servait de porte ou de portière à ce logis. L'Indien la souleva en nous disant : « Vos seigneuries pourront dormir ici. » A la vue du trou noir qui donnait accès dans ce bouge, « nos seigneuries » ne purent s'empêcher de faire la grimace; mais un froid de dix degrés qu'il faisait au dehors eut raison de tous nos scrupules. Un de nous prit le lampion des mains de l'Indien et, se dévouant comme Curtius, disparut dans le gouffre. Une minute s'écoula. Comme il ne reparaissait pas, on lui demanda du dehors si l'endroit était convenable. — Plus que parfait, répondit-il. Rassurés par ce semblant de calembour, nous sautâmes à bas de nos montures. Nos compagnons avaient couru en toute hâte vers le trou afin de s'emparer des meilleures places. En qualité d'historiographe chargé de relater les faits et gestes de chacun, je ne passai que le dernier.

L'intérieur du logis était fort au-dessous du prospectus offert par sa façade. Qu'on se figure, si l'on peut, un carré long de cinq mètres et large de trois, littéralement encombré de sacs de pommes de terre, de jarres à chicha, de rapes de maïs, de crottins de lama, avec un sol en terre battue et dans tous les coins des toiles d'araignées assez épaisses pour qu'on pût les filer. Au plafond, fait de perches et de paille, pendaient, soutenus par un bout de corde, deux cerceaux emboîtés l'un dans l'autre et supportant, avec des pains de suif et des brassées de viande sèche découpée en lanières, des haillons de laine décolorés par le temps et l'usage, mais dans lesquels on pouvait encore reconnaître des caleçons d'homme et des jupons de femme Une odeur indéfinissable mais empestée se dégageait de cette chambre qui, à en juger par la collection de choses hétérogènes qu'elle contenait, devait servir à ses propriétaires de cave, de grenier, d'office et de vestiaire.

Après avoir examiné les lieux et reconnu l'impossibilité d'y allumer un feu quelconque, nous songeâmes à tirer de la situation tout le parti possible; le cuir de vache que, dans leur précipitation à entrer, nos compagnons avaient arraché de son clou, fut remis en place et intercepta tant bien que mal l'air glacé du dehors. Les haillons décrochés des cerceaux servirent à calfeutrer quelques lézardes. Ces soins pris en commun, nous cherchâmes de l'œil un espace libre pour y étendre nos membres fatigués. L'idée de prime abord sem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blait extravagante, mais avec de la patience et un peu d'adresse les Musulmans assurent qu'on peut faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, allégation qui n'a rien de risqué, puisque chacun de nous à force de chercher, de s'ingénier, de tourner sur lui-même finit par trouver une place vide. Il est vrai que cette place était plus ou moins bonne et la situation de l'individu plus ou moins perplexe. L un, couché en travers sur des sacs de pommes de terre, eut la tête et les pieds plus bas que les reins; l'autre emboîté entre deux jarres et les genoux au niveau du menton, figura un N majuscule, tandis que son voisin touchant à quelque objet, mais par ses extrémités seulement, avait la moitié du corps dans le vide. Les premiers arrivés, usant de leur droit de conquête, avaient pris possession du sol, un peu détrempé il est vrai par la neige que leurs pieds avaient apportée du dehors, mais ils pouvaient au moins étendre pour les dégourdir leurs bras et leurs jambes. C'étaient les plus favorisés.

Comme il était à peu près impossible de manger et de digérer dans ces postures anormales, nous décidâmes de joindre le souper que nous ne pouvions faire au déjeuner du lendemain et de prendre à la fois les deux repas. Cette décision prise, chacun alluma un cigare dans le but de se réchauffer. Durant un quart d'heure tout alla pour le mieux. Mais passé ce temps le calorique rayonnant que dégageaient nos corps joint à celui de nos cigares, atteignit le toit et pénétra la couche extérieure de neige qui le couvrait. D'abord ce fut une goutte partielle qui parut tomber d'un point isolé, puis d'autres gouttes la suivirent et bientôt cent gouttières ruisselèrent de tous les côtés à la fois. L'affreux dégel dura toute la nuit. Comme il avait éteint notre lampion, d'énormes rats que nous avions chassés de leur domaine profitèrent de l'obscurité pour en reprendre possession. Nous les sentions passer et repasser sur nous et s'arrêter pour nous flairer avec inquiétude. Il est probable qu'ils se demandaient qui nous étions, d'où nous venions et pourquoi nous nous étions installés chez eux. Les cris qu'ils mêlaient à leurs réflexions, à supposer toutefois qu'ils en fissent, dénotaient par leur diapason suraigu une impatience voisine de la colère. La gymnastique insensée à laquelle nous nous livrâmes pour tenir à distance ces animaux, put seule les empêcher de nous grignotter quelque membre.

A cinq heures, une lueur blafarde qui passait sous le cuir de vache, nous annonça que nos maux touchaient à leur terme. Nous tentâmes de nous lever, mais nos efforts à cet égard furent sans résultat. Le froid de la nuit avait gelé la synovie de nos jointures. Pas une articulation ne bougeait. D'après le conseil de nos Péruviens, nous recourûmes sur-le-champ aux spiritueux pour combattre cette étrange paralysie. Deux bouteilles de rhum furent successivement employées à nous frictionner intérieurement. Grâce à ce topique et les rayons du soleil aidant, nos membres finirent par recouvrer leur élasticité accoutumée.

Revenus à notre état normal, nous songeâmes à déjeuner. Un gigot froid, une daube et des confitures furent tirés des sacoches avec quelques pains blancs d'Oropesa. Un numéro du journal *El Comercio* de Lima étendu à terre servit de nappe, puis, sans réclamer l'aide de nos gens ni recourir à des fourchettes, nous réussîmes, en nous passant mutuellement le gigot, à le dépouiller de sa chair. Un vin de Xérès bu tour à tour à la même bouteille accompagna dignement ce déjeuner froid. Notre estomac satisfait et nos grâces dites, nous nous lavâmes les mains, en les frottant avec de la neige et nous allâmes à la recherche de nos hommes et de nos montures.

Celles-ci préalablement dessellées avaient passé la nuit à hennir aux étoiles. Ceux-là, sans s'inquiéter si la chose était ou non du goût de notre hôte, s'étaient introduits dans la pièce où il dormait entre sa femme et ses enfants, et sous l'insidieux prétexte qu'il faisait très-froid au dehors, s'étaient étendus pêle-mêle autour d'un feu de crottin sec qui brûlait à trois pieds du lit conjugal. L'Indien, pudique comme tous ses pareils, s'était bien un peu scandalisé de ce voisinage immédiat, mais, connaissant l'humeur irascible des muletiers et craignant que les représentations qu'il eût pu leur faire ne lui attirassent quelques bourrades, il avait pris le sage parti de se tenir coi dans ses couvertures. En acquittant le prix de notre couchée, nous n'oubliâmes pas de le dédommager de l'embarras que nos gens lui avaient occasionné. Une demi-heure suffit pour réunir les bêtes de charge et de selle et les préparer au départ. Avant de quitter la rancheria de Maynapata, je la marquai d'une croix sur mon livre de route. Cette croix, qui n'avait rien de commun avec le signe du salut ou la formule algébrique, signifiait, dans la langue sténographique que j'avais adoptée pour économiser le papier, que l'endroit et le gîte étaient exécrables.

Le soleil s'était levé dans un ciel pur. L'air était vif et piquant. Le vin de Xérès que nous avions fêté en déjeunant prédisposait notre âme aux pures jouissances de la nature. Nous souriions doucement au paysage sans trop savoir pourquoi. La plaine que nous traversions n'avait rien cependant qui pût éveiller le sourire. La neige qui recouvrait le sol commençait à fondre et se changeait en une boue liquide dans laquelle nos bêtes enfonçaient jusqu'au paturon et nos hommes jusqu'à la cheville. Mais je l'ai dit, l'esprit du xérès voyageait en croupe avec nous, et étendait complaisamment sur la laideur des lieux un voile nuancé des couleurs du prisme.

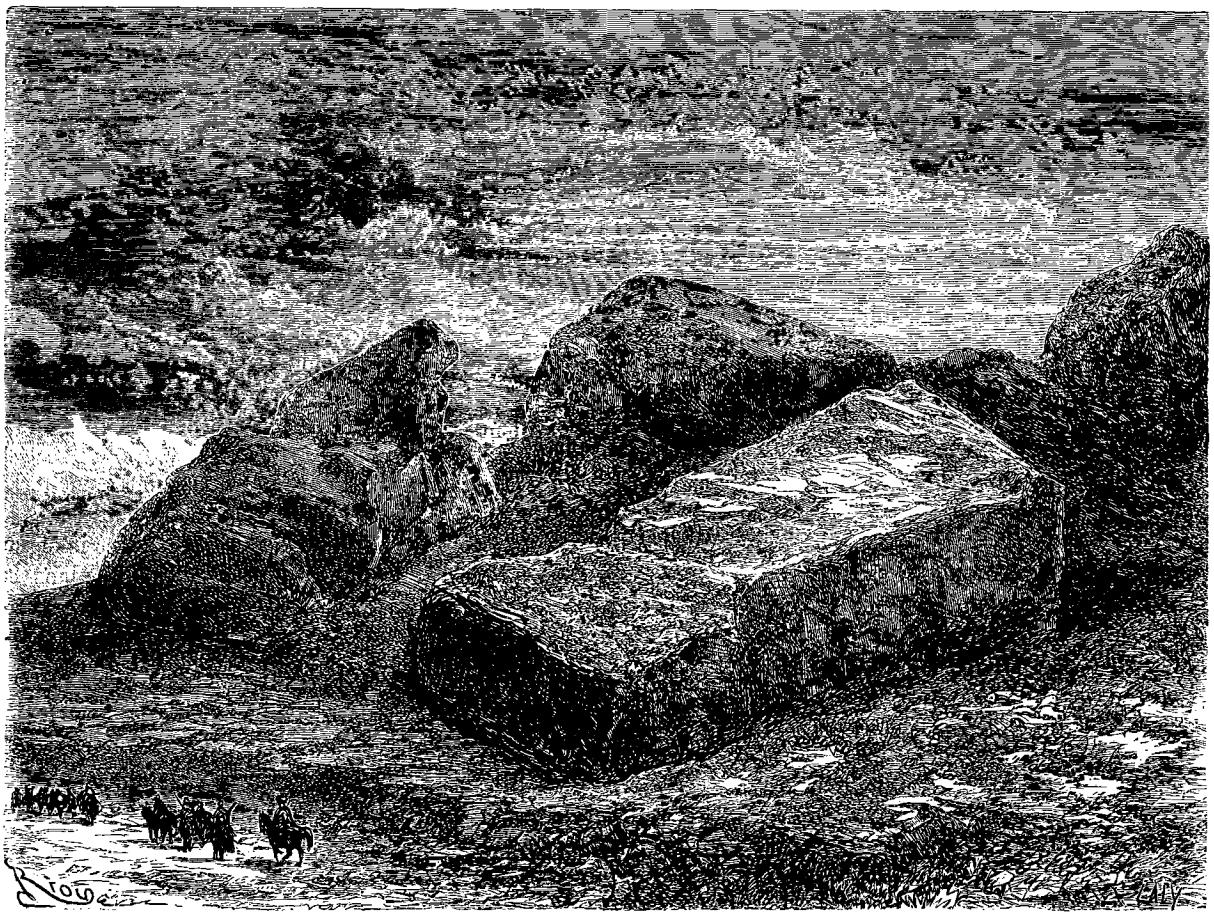
Vers onze heures, la neige avait disparu des punas. Seules quelques montagnes qui se dressaient à l'horison, conservaient encore leur blanche parure. L'eau boueuse provenant du dégel s'était évaporée; le sol était redevenu ferme et compacte. Comme l'air était calme et que le soleil, malgré le feu de ses rayons, n'avait pu absorber en si peu de temps la nappe liquide, nous pensâmes à tort ou à raison qu'elle s'éta

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

infiltrée par des crevasses et des gerçures dans l'intérieur du sol et était allée alimenter les lacs souterrains d'où naissent, comme des lacs extérieurs, certaines rivières des Andes.

La région des plateaux, jusque-là à peu près plane, prit du mouvement et ne tarda pas à s'accidenter. Des croupes pierreuses émergèrent à sa surface comme des îlots sur un océan. Des blocs erratiques se montrèrent sur le versant d'une colline, pareils aux débris gigantesques d'un édifice disparu. Ces pierres, dans lesquelles les Indiens d'avant la conquête espagnole voyaient des matériaux que leurs aïeux avaient tirés de la chaîne des Andes pour l'édification de temples et de palais, avaient été abandonnées en chemin, disaient-ils, à cause de leur poids énorme, par les gens chargés de les transporter. De là, par métonymie, le nom de *Piedras Cansadas* — pierres fatiguées — qu'elles portent dans le pays.

Ces blocs, désagrégés de la masse par des commotions volcaniques ou par l'action simultanée de l'air et de l'eau, sont transportés parfois à de grandes distances de leur gisement primitif par le déplacement des glaciers. Leur volume est souvent énorme. On en trouve dans maintes localités du Pérou et notamment dans le voisinage des chaînes neigeuses. Ceux dont il est question ici et qui proviennent des anciens gla-



Les pierres fatiguées. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

ciers d'Ausangaté et de Tayangaté que nous verrons plus tard, présentent une inclinaison très-prononcée d'est-sud-est à ouest-nord-ouest. La plus célèbre de ces pierres par son volume, la netteté de ses arêtes et les deux trous percés à son sommet, que les Indiens disent être ses yeux, se trouve dans le district de Silcay, à peu de distance des glaciers de Salcantay et d'Illahuaman, dans la cordillère d'Occobamba-Santa-Ana : c'est celle que Garcilaso de la Vega appelle dans son œuvre *Yahuar rumi* et dit avoir pleuré du sang par suite de la fatigue que lui occasionnèrent trois mille Indiens chargés par l'inca Huayna Capac de la transporter à Cuzco, et qui, rebutés par sa pesanteur, l'abandonnèrent en chemin.

Sur le versant d'une colline dont nous contournâmes la base, trois de ces monolithes de figure rectangulaire et juxtaposés surplombaient le chemin. Le plus grand, autant que nous en pûmes juger par un regard jeté en passant, nous parut avoir vingt mètres de long, sur douze de haut et huit de large. Nous le rangeâmes d'assez près, pour distinguer à son ombre, à demi cachées dans une herbe rase et à l'abri du vent des neiges, des loasas naines, et cette radiée acaule d'un blanc si pur, que les Indiens nomment *queratica* et les Espagnols *salive de Notre-Dame*. Plus loin dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une dépression du terrain où l'eau séjournait, nous découvrîmes des joncs ténus, rigides et noirâtres, et dans le creux d'un rocher exposé au sud, une maigre touffe de scolopendres. La végétation semblait se réveiller de son long sommeil.

La rencontre de ces plantes, si pâles et si souffreteuses qu'elles fussent, nous fit oublier sur-le-champ l'affreuse journée de la veille et la nuit plus affreuse encore que nous venions de passer à Maynapata. La zone rigide restait insensiblement derrière nous et chaque pas nous rapprochait d'une région plus douce à laquelle succéderait bientôt un éternel été. Nos compagnons aspiraient à l'avance ces tièdes brises, inconnues au climat de Cuzco. De leur côté les muletiers, oublieux de la bévue qu'ils avaient commise et certains à cette heure d'être dans la bonne voie, manifestaient le contentement qu'ils en éprouvaient par des plaisanteries où le sel et le poivre étaient prodigués. Il n'était pas jusqu'aux mules de charge qui, renaissant à l'espérance, ne trottassent de leur plein gré et sans qu'il fût besoin d'activer leur allure par une épithète injurieuse et un coup de bride. A voir les bonnes bêtes emboîter le pas, les oreilles droites, les naseaux ouverts et le cou tendu, on eût cru qu'elles flairaient par delà les monts un champ de luzerne encore invisible, dont le vent leur apportait les fraîches émanations.



Un banquet à Lauramarca. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de l'auteur.

Ainsi cheminant nous atteignîmes dans l'après-midi le versant sud-est de la puna, dont l'inclinaison à cet endroit était remarquable. Le paysage changea d'aspect: au lieu du sol aride et jonché de pierres que, depuis notre sortie de Maynapata, nous avions eu constamment sous les yeux, une suite de talus rapides qui terminent la puna du côté de l'est se déroulèrent devant nous. Au pied de ces talus s'ouvrait une gorge profonde au delà de laquelle recommençaient d'autres talus servant de contreforts à de nouveaux plateaux. Du sud au nord tout l'horizon était borné par une chaîne neigeuse que les derniers plateaux, reculés dans une perspective immense, coupaient par la moitié.

Laissant à notre gauche ce beau décor, nous continuâmes de suivre la partie du plateau qui se prolongeait dans le sud. Tout à coup un des muletiers qui nous précédait se retourna pour nous montrer juste en face de nous, à une distance de deux kilomètres environ, les lignes blanches d'un édifice à demi caché par un renflement du terrain. « Lauramarca ! » cria l'homme en poussant sa bête. Ses camarades suivirent son exemple. Les porteurs, ne se souciant pas de rester en arrière, prirent leurs jambes à leur cou et suivirent les muletiers. De notre côté nous rendîmes la bride à nos montures et leur chatouillâmes légèrement les flancs avec la molette de nos éperons. Grâce à l'émula-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion dont chacun se piquait, vingt minutes nous suffirent pour être en vue de l'hacienda.

Un corps de logis avec ailes en retour coiffé de belles tuiles rouges, de vastes communs et force cahutes d'Indiens se rattachant au tout, donnaient à cette demeure un aspect seigneurial. Comme nous admirions sa fière tournure, cherchant à deviner ce que pouvait signifier une série de banderoles multicolores suspendues à des perches et que le vent faisait onduler, une fanfare belliqueuse, mais des plus aigres, traversa l'espace et vint déchirer nos oreilles. A la qualité du son nous reconnûmes bien vite ces clairons en fer-blanc que les Indiens embouchent volontiers dans leurs jours de réjouissances. D'un commun accord, nous précipitâmes notre marche afin de savoir au plus tôt à quoi nous en tenir sur ce concours de clairons et de banderoles et l'air de fête répandu sur tout le logis.

A notre entrée dans la cour d'honneur, vaste parallélogramme où un bataillon entier eût pu manœuvrer à l'aise, des mozos basanés et chevelus accoururent au-devant de nous, prirent la bride de nos montures et nous aidèrent à mettre pied à terre, pendant que d'autres montraient à nos gens le chemin de l'abreuvoir et des écuries. Comme nous donnions un coup d'œil d'amateur à la disposition intérieure de ce logis, son propriétaire, un vieillard tout de gris habillé, parut sur le perron, et reconnaissant parmi nous le chef de l'expédition, s'exclama joyeusement à sa vue et lui ouvrit ses bras dans lesquels Santo Domingo alla poliment se précipiter. Chacun de nous reçut également à tour de rôle une embrassade chaleureuse du maître du logis dont les rides et les cheveux blancs accusaient soixante-dix ans bien sonnés, mais que la vivacité du regard et une certaine souplesse des membres rangeaient dans cette catégorie de septuagénaires, moissonneurs de l'été de la Saint-Martin, qui fauchent encore çà et là un maigre regain de jeunesse.

Précédés par le vieillard, qui nous avait dit être célibataire, se moquer du *qu'en dira t'on* et faire fi de l'étiquette, nous l'avions suivi un peu pêle-mêle et notre chapeau sur la tête, inconvenance que la rigueur de la température et l'absence de calorifères dans le logis rendaient jusqu'à certain point excusable; mais en entrant dans la salle à manger nous reculâmes involontairement de trois pas et, confus sinon rougissants, nous retirâmes nos couvre-chefs et saluâmes à la ronde.

Devant une table abondamment servie, mais dont les mets avaient été déjà mis au pillage, étaient assises quelques personnes du beau sexe, que leur surprise en nous apercevant retint une minute la bouche entr'ouverte et la fourchette en l'air. La nuance du teint de ces dames, leur robe d'indienne à volants, leur chapeau tromblon ceint d'un ruban rose ou bleu, orné d'un énorme *chou* du même ruban, et coquettement posé sur l'oreille, indiquaient qu'elles appartenaient à l'estimable classe des chacareras ou fermières. Tout en les priant d'excuser le négligé de notre mise, nous nous mîmes en devoir d'expédier les reliefs du dîner auxquels nous conviait l'amphitryon. Malgré certain trouble dont nos voisines ne purent se défendre en nous voyant prendre place auprès d'elles, trouble qui nous fut révélé par un peu de rougeur, je crus reconnaître qu'elles n'étaient pas trop fâchées d'une adjonction de convives du sexe fort qui promettait, à défaut de plaisir, de varier un peu la réunion. Le va-et-vient des langues et des fourchettes, un moment suspendu par notre arrivée, recommença sur nouveaux frais, aidé cette fois du puissant concours que nous y apportions. L'amphitryon, malgré ses cheveux blancs, peut-être même à cause d'eux, était d'une humeur guillerette qui échauffait la verve des convives au lieu de la glacer. Ses lazzis et les santés qu'il portait tour à tour à chacune de ses hôtesses lui attiraient de celles-ci de vives ripostes assaisonnées d'un sel andalou, bien supérieur comme mordant au sel attique.

Tout en accablant le digne vieillard de leurs épigrammes, ces dames, qui semblaient fort à l'aise chez lui, nous faisaient les honneurs de sa table avec une grâce parfaite. Elles amoncelaient sur notre assiette des mets de toutes sortes et veillaient à ce que nos verres fussent toujours pleins jusqu'aux bords. Parfois elles poussaient la prévenance jusqu'à prendre du bout des doigts un morceau de viande qu'elles roulaient dans quelque sauce et, sous le nom de bocadito ou petite bouchée, portaient délicatement à nos lèvres. Ces gracieusetés étaient accompagnées de questions sur notre âge, notre patrie, l'état de notre cœur et notre position sociale; de notre côté, et pour répondre selon l'usage du pays aux attentions aimables de ces dames, nous remplissions leurs verres d'un vin quelconque en leur faisant la douce loi de les vider, ou, choisissant parmi les mets étalés sur la table celui qui nous semblait le plus appétissant, un rôti par exemple, nous en enlevions un morceau cuit à point, bien entrelardé, et nous leur donnions poliment la becquée.

A celles de nos lectrices parisiennes qui pourraient trouver cet échange de procédés superlatif, exorbitant, inqualifiable, nous répondrons par ces seuls mots : chaque pays a ses usages. Or, un usage au Pérou entre gens bien nés, c'est d'échanger à table, par l'entremise d'un laquais, les fourchettes dont ils se servent, préalablement garnies d'un morceau choisi. Le laquais chargé d'opérer la substitution des fourchettes va porter à madame celle de monsieur, remet à monsieur celle de madame, puis les deux convives, souvent placés aux extrémités de la table, se sourient mutuellement, s'adressent une inclination de tête, absorbent chacun son morceau et le tour est fait. La bourgeoisie agit de même à l'égard des personnes qu'elle honore de son estime, mais use plus souvent des doigts que des fourchettes. Quant à l'homme ou à la femme du peuple qui n'a pas ces raffinements de délicatesse que donnent l'éducation et le savoir-vivre, il fourre volontiers le manche d'un gigot ou la moitié d'un cochon d'Inde dans la bouche de l'individu qu'il distingue entre tous les autres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant que nos compagnons rendaient à ces dames les devoirs que la civilité puérile et honnête impose à chacun au Pérou, je n'avais garde d'oublier la mission dont j'étais chargé. Obligé d'observer quand même et de consigner mes observations sur un calepin, afin que le public pût en extraire un jour la quintessence, je remarquai que tandis que les maîtres se gaudissaient à table, les serviteurs, profitant de la distraction générale, absorbaient à l'écart force bons morceaux qu'ils arrosaient copieusement. Le glouglou perfide de la bouteille appliquée à leurs lèvres, et qui eût pu les trahir, se perdait dans le bruit que faisaient les convives. Au reste l'ingestion de ces aliments et de ces liquides était pratiquée par eux avec une telle dextérité, qu'un prestidigitateur de profession n'eût pas plus lestement fait disparaître une muscade. On eut cru que leur œsophage était une bourse dont ils ouvraient et fermaient les cordons sans s'inquiéter de la destination ultérieure des choses qu'ils mettaient dedans. Sous le triple rapport de l'absorption, de la déglutition et de la digestion, l'Indien des Sierras nous a toujours semblé de force à rendre des points à l'autruche et au constrictor.

Ces épisodes de l'office se rattachant incidemment à l'action générale représentée par le banquet des maîtres, lui donnaient je ne sais quel cachet drôlatique et piquant. Les toasts et les bocaditos allaient toujours leur train, et les interpellations de plus en plus vives se croisaient d'un bout à l'autre de la table comme les fusées d'un feu d'artifice. Nos aimables voisines avaient allumé des cigares et ponctuaient leurs phrases de tourbillons de fumée qu'elles lançaient par la bouche et par les narines, et comme pour nous donner de leur crânerie une haute idée. Après nous avoir longuement entretenu de nous-mêmes, elles s'étaient enfin décidées à rompre l'incognito qu'elles gardaient vis-à-vis de nous; bientôt nous sûmes leurs noms, prénoms, qualités, j'allais dire leur âge, mais je me rappelle à temps que l'acte de naissance qu'elles nous produisirent fut légèrement falsifié. Elles habitaient les villages d'Ocongate et de Sunchupata, distants de huit lieues de Lauramarca, et renommés par l'hiver rigoureux qui y règne onze mois sur douze. Invitées personnellement par le propriétaire de l'hacienda à embellir de leur présence la fête de Notre-Dame des Neiges, patronne de Lauramarca, elles avaient quitté leur domicile sans avertir leurs époux ou leurs pères qui, n'étant pas compris dans l'invitation, eussent trouvé mauvais qu'elles se divertissent pendant qu'ils gardaient la maison. Depuis dix heures du matin que la nappe était mise, elles tenaient tête à l'amphitryon et s'étaient promis de ne pas quitter la partie avant de l'avoir endormi le nez dans son verre. Comme on le pense bien, nous plaidâmes près de ces dames la cause de l'infortuné, et grâce à nos accents persuasifs nous finîmes par obtenir un adoucissement de peine. Ainsi, au lieu d'une outre d'eau-de-vie qu'il était condamné à boire, on nous promit que, par égard pour nous, il en serait quitte pour six bouteilles.

Une telle faveur sollicitait notre gratitude et comme depuis un moment nos voisines jetaient des regards furtifs sur une guitare accrochée au mur, quelques-uns de nos compagnons, devinant leur pensée, leur offrirent galamment l'appui de leurs bras pour faire un tour de valse, offre qui parut combler tous leurs vœux. Aux premiers accords de l'instrument, le vieillard s'était levé et paraissait disposé à se joindre aux valseurs, mais deux dames qui semblaient avoir mission de veiller sur lui et ne le quittaient pas, le saisirent chacune par un bras, le forcèrent de se rasseoir et continuèrent de lui faire des contes bleus tout en lui remplissant son verre.

Pendant plus d'une heure, valseurs et valseuses tournoyèrent à qui mieux mieux, n'interrompant leur mouvement circulaire que pour s'essuyer le front et vider une coupe. Passé ce temps, la valse ayant été déclarée à l'unanimité trop raide et trop guindée pour satisfaire au besoin de mouvement dont chacun semblait possédé, on lui substitua la danse du pays comme plus remuante. Depuis le *Maicito* jusqu'à la *Moza mala*, depuis la *Zambacueca* jusqu'au *Pajarito*, tout le répertoire local fut passé en revue à la plus grande joie de nos chacareras, qui déclaraient s'amuser comme des folles.

Comme en ma qualité d'annotateur je ne m'amusais que médiocrement, je proposai à ceux de nos compagnons qui ne dansaient pas, de faire un tour de promenade à travers le domaine. Cette proposition, qu'ils acceptèrent, eut pour effet de rallier à nous les danseurs qu'un déhanchement continu avait un peu lassés. Les danseuses, d'abord contrariées de cette désertion, en prirent bientôt leur parti. Toutefois, ne voulant pas rester seules au logis, elles se décidèrent à nous accompagner. Encore moites de sueur et sans s'inquiéter d'un froid de six degrés qu'il faisait au dehors, elles partirent à notre suite, abandonnant leurs châles et leurs chapeaux tromblons comme des accessoires inutiles. Une Parisienne eût payé cher pareille imprudence; mais nos Péruviennes de la Sierra ont dans le jus du maïs, du raisin, de la canne à sucre, un antidote souverain contre les pleurésies, les points de côté et les pneumonies.

Nous errâmes quelque temps sans but déterminé, devisant de choses et d'autres et regardant le coucher du soleil. Le ciel était d'une pureté magnifique, l'horizon immense et borné seulement dans la partie de l'est par les Andes neigeuses d'Avisca. Un pareil tableau eût été doux à contempler immobile et rêvant; mais une bise âpre et plus déliée qu'une pointe d'aiguille nous rougissait le nez et les oreilles et nous forçait d'admirer le paysage avec des larmes dans les yeux.

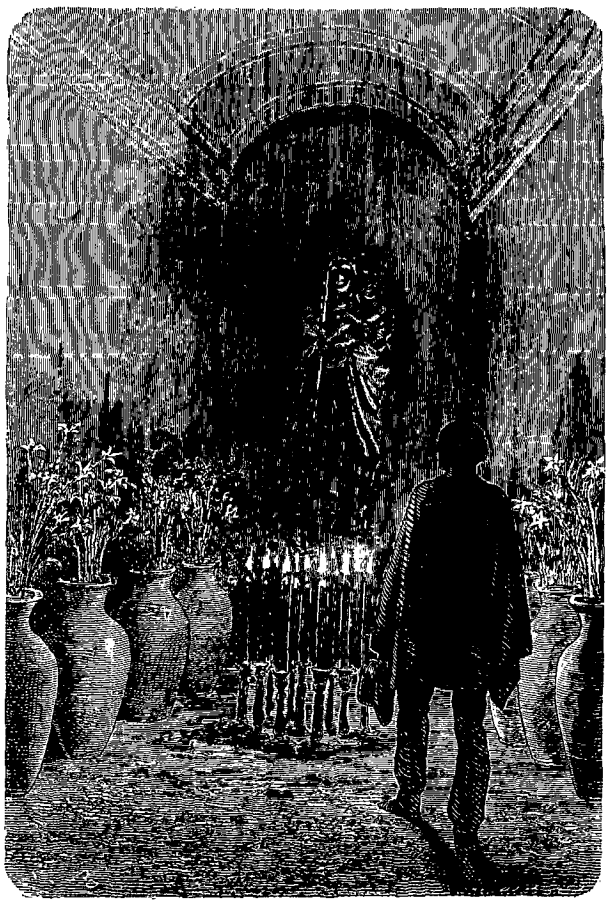
Lauramarca que les décès, les successions et les partages ont morcelée aujourd'hui, était à l'époque où nous la visitions la plus vaste et aussi la plus produc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tive de toutes les haciendas du département de Cuzco. Ses limites du nord au sud et de l'est à l'ouest n'étaient pas nettement définies et les produits du sol participaient des diverses zones de température qu'offrait son immense surface. Ses plateaux dans le voisinage des neiges nourrissaient d'innombrables troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas, d'alpacas, de vigognes, dont la viande fraîche ou séchée, le cuir, les cornes, le suif, la laine, le beurre et le fromage expédiés dans les provinces du Collao et jusque sur la côte du Pacifique, formaient une branche de revenus considérables. Au versant des punas, des troupes de chevaux à demi sauvages qu'on ne traquait en battue ou rodeo, et pour les marquer, que tous les trois ans, paissaient, croissaient et se multiplaient en liberté. La vente de ces chevaux, qui s'élevaient d'eux-mêmes et sans que l'art de l'éleveur y fût pour rien, constituait à leur propriétaire une rente certaine. Les produits de l'agriculture ajoutaient à ces revenus. Suivant les expositions on cultivait sur le domaine les trois variétés de pommes de terre appelées *Tunta*, *Morayo*, *Moscо*[1], l'alfalfa ou luzerne, le maïs, le blé, l'avoine, l'orge, le quinoa doux et amer et l'oxalis tuberosa (occa).

A ces ressources, Lauramarca ajoutait la fabrication des laines grossières appelées bayetones, et l'exploitation de deux mines : une d'or, dans le voisinage du cerro de Colquepunco, et une d'argent, près du pic de Sombreroni. Ces points sont deux volcans éteints des Andes de Tono y Avisca. Trois cents Indiens étaient attachés au domaine en qualité de laboureurs, vachers, pasteurs, capatazes, péons, mineurs, muletiers, mozos et chasquis. Tous travaillaient, avec leurs femmes et leurs enfants, à la prospérité de l'hacienda et à la fortune du maître, et retiraient de leur travail de quoi manger matin et soir une écuellée de bouillie de maïs (elagua) et acheter tous les cinq ans un habit de rechange. Les malades étaient soignés dans un hospice, et les délinquants enfermés dans une prison. Aussi disait-on généralement de notre hôte, qu'il était un père pour ses Indiens.

Sa paternité s'était manifestée, ce jour-là, par une distribution extraordinaire de chicha et d'eau-de-vie faite à ses gens à l'occasion de la fête de la patronne du domaine. « Que ces brutes s'enivrent et se divertissent aujourd'hui, » avait-il dit au majordome faisant fonctions de sommelier. Le majordome avait rapporté aux serfs les paroles de leur seigneur, et ceux-ci, fidèles au système d'obéissance que leur ont transmis comme un héritage leurs pères et leurs aïeux, s'étaient grisés de leur mieux, pour obéir au maître et faire honneur à ses largesses.



La chapelle de Lauramarca. — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

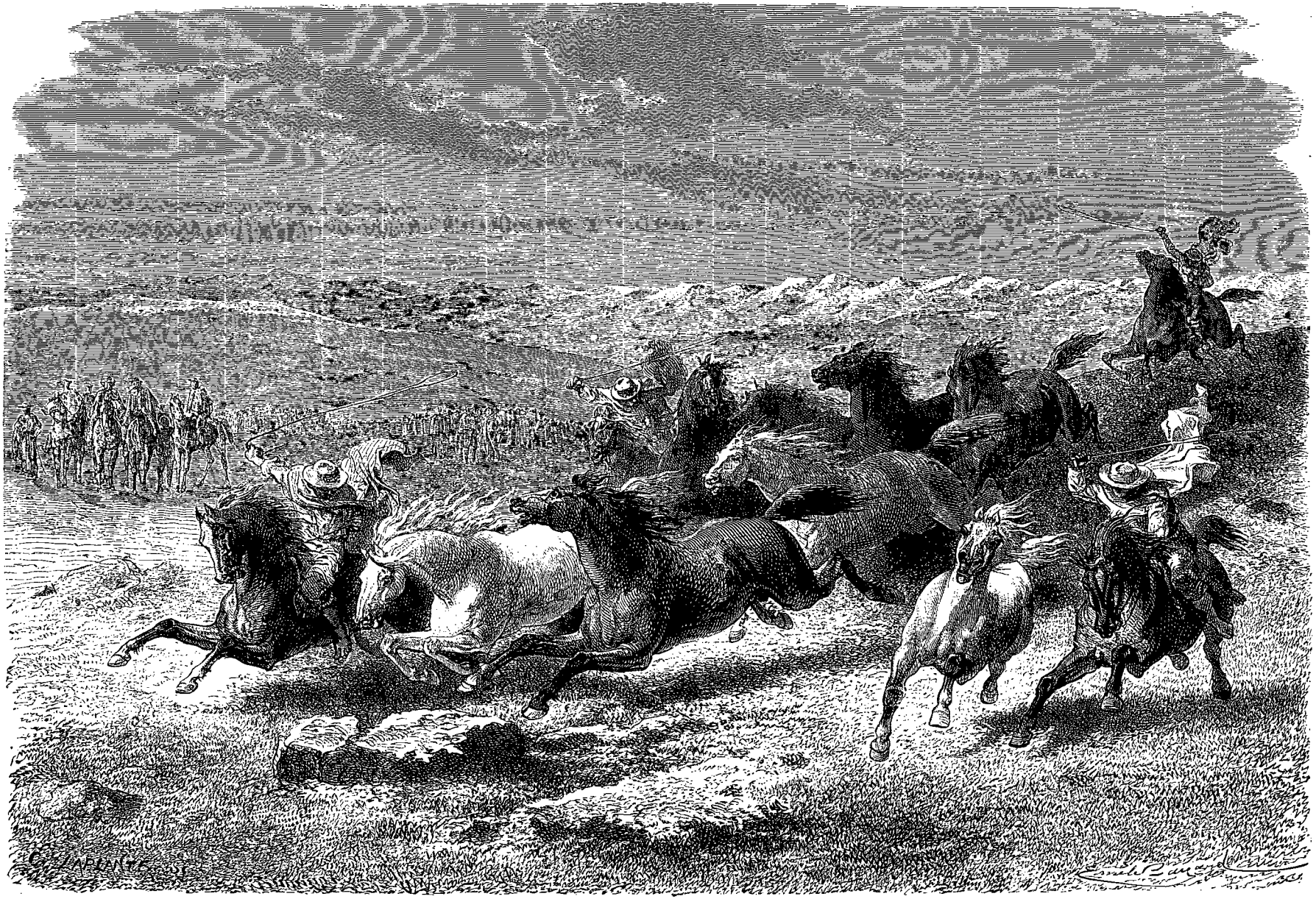
Leurs huttes, que nous visitâmes, étaient désertes ou de peu s'en fallait. Dans l'une d'elles, nous trouvâmes une vieille femme paralytique accroupie dans les cendres de son foyer. La malheureuse se consolait de n'avoir pu suivre ses enfants et petits-enfants, en buvant un peu d'eau-de-vie qu'ils lui avaient donnée en la quittant, comme on donne un jouet à un enfant qu'on laisse seul, pour le désennuyer.

Tout le personnel valide de l'hacienda était rassemblé à l'extrémité d'une avenue formée par la double rangée des huttes. Hommes et femmes riaient, criaient, buvaient et se divertissaient à leur manière. Certains jouaient aux quilles et au cochonnet ; d'autres soufflaient dans des trompettes et des cornes d'Ammon, ou battaient du tambour, et paraissaient ravis de leur propre tapage. Un orchestre, composé d'une flûte à cinq trous, d'un charango et d'un syrinx, accompagnait les danses de la sierra, exécutées par des danseurs placés sur une seule ligne. Le tafia des vallées et la bière de la sierra, dus à la munificence du maître, circulaient à la ronde, versés par des Hébés caduques et en haillons, et surexcitaient la verve des danseurs et des virtuoses.

Cependant la nuit était venue, et le froid allait

1. Ce sont ces variétés de pommes de terre qui, préalablement écrasées ou plutôt aplaties et exposées à la gelée pendant quelques nuits, forment le *chuño* dont les Péruviens des sierras se montrent très-friands. On fait bouillir avec du fromage cette pomme de terre ainsi préparée. Sa consistance est celle de l'amadou mouillé et son goût celui du savon de Provence. C'est un des mets du pays auquel l'Européen a de la peine à s'accoutumer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un rodeo à Lauramarca (voy. p. 34). — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

augmentant. Des torches résineuses furent attachées à des perches, et des feux de paille et de déjections de lama, entretenus par des enfants, flambèrent bientôt sur plusieurs points. Devant cette clarté, les clameurs et les vociférations redoublèrent. Un zapateo monstre fut organisé; des hommes et des femmes de tout âge vinrent y prendre part, au milieu d'un cercle d'assistants dont les battements de mains précipitaient ou ralentissaient la mesure de l'air en même temps qu'ils stimulaient les danseurs.

Je profitai de l'attention que prêtaient nos compagnons à cette danse nationale et épileptique, pour faire seul, aux clartés des foyers, le tour des bâtiments de l'hacienda. Un édifice de forme singulière attira mes regards. C'était une manière de parallélogramme étayé par des contre-forts, et dont la toiture en dos d'âne était percée de quatre œils-de-bœuf d'où s'échappait une vive lumière. Une porte en bois donnait accès dans l'édifice; comme elle n'était fermée qu'au loquet, je l'ouvris, et me trouvai dans une chapelle. Les murs lisses et sans ornements, mais passés au lait de chaux et revêtus d'un stuc dû à la glu du cactus, avaient la blancheur de la neige et l'éclat miroitant de l'ivoire. Une image de la Vierge dite *la Concebida*[1], de grandeur naturelle, sculptée en pierre de Verenguela transparente comme l'albâtre et blanche comme lui, s'élevait sur un cube de granit gris qui tenait lieu d'autel. Un grand nombre de chandelles de cire brûlaient devant l'image, mêlées à de grosses touffes de lis blancs qui trempaient dans des jarres, et dont l'odeur pénétrante, développée par la chaleur des cierges, saturait l'atmosphère du lieu. Au sortir de la température glacée du dehors, la moite tiédeur de cette chapelle et le parfum de ces beaux lis, fils d'une autre région, me causèrent une sensation de plaisir mêlé d'étonnement. Toutefois cet étonnement fut de courte durée. Je me rappelai que le *lilium candidum* de nos jardins[2], dont j'avais sous les yeux un spécimen, avait été importé autrefois d'Europe par les premiers colons espagnols, et que les Indiens habitant des fermes situées au revers oriental des Andes le cultivent avec la tubéreuse[3], ou plutôt laissent ces deux liliacées croître et se multiplier d'elles-mêmes, et d'août à septembre apportent, pour les vendre dans les villes de la sierra, d'énormes bottes de leurs fleurs.

Un moment je restai plongé dans une torpeur animale, mais pleine d'un bien-être indicible, sentant mes nerfs s'assouplir dans cette atmosphère attiédie, l'ivresse des parfums envahir mon cerveau, et regardant machinalement sur les murs l'ombre portée des fleurs et des potiches qui s'allongeait jusqu'à la voûte. Entre cette chapelle si simple et pourtant si coquette, cette blanche madone aux bras étendus, ces cires et ces fleurs prodiguant à l'envi, les unes leur éclat, les autres leur parfum; entre ce tableau, d'un charme et d'une douceur poétiques, et l'effroyable orgie qu'on entendait rugir et piétiner au dehors, le contraste était si frappant, l'antithèse si tranchée, que l'intelligence la plus obtuse en eût été saisie.

Je quittai la chapelle, où la poésie venait de m'apparaître symbolisée dans les parfums, les rayons et les ombres, et je regagnai le théâtre de la fête. Le froid avait sensiblement augmenté; mais les Indiens ne semblaient pas s'en apercevoir, à en juger par le délire bachique et trémoussant auquel ils paraissaient en proie. Leurs habits en désordre, leurs tresses dénouées et leurs visages hébétés par l'ivresse, entrevus à la vacillante clarté des foyers et des torches, leur donnaient un aspect fantastique et surnaturel. Je cherchai nos compagnons à travers les groupes, et, ne les trouvant pas, je pensai qu'ils s'étaient retirés, et je me dirigeai vers la maison d'habitation. Elle était morne et silencieuse; les gens de service l'avaient quittée pour aller s'ébattre avec leurs amis. Une seule bougie éclairait la salle à manger, où notre hôte dormait les coudes sur la table. Un mozo préposé à la garde du maître buvait à même une bouteille au moment où j'entrai. D'un coup d'œil, je jugeai que la sentence prononcée par ces dames, sur un vieillard crédule et prompt à s'enflammer, avait reçu son plein effet. J'allai à lui, je soulevai sa tête et l'appuyai contre le dossier du fauteuil, afin de prévenir une congestion cérébrale; mais cette tête, appesantie par les fumées de l'alcool, reprit sa position première. Alors, comme Hamlet dans le cimetière, je me surpris à méditer et discourir sur ce crâne chauve d'où l'ivresse avait banni l'intelligence. Ainsi l'homme que j'avais vu dans l'après-midi, l'œil brillant, la face empourprée, pleine de séve et d'animation, faire assaut de joyeusetés avec ses convives et couronner ses cheveux blancs de myrtes et de pampres verts, cet homme n'était plus, à cette heure, qu'un corps inerte, une chose sans nom, comme dit Bossuet. L'exécution terminée, les bourreaux femelles avaient disparu. « Sexe enchanteur, mais traître en diable, exclamai-je un peu hors de moi, voilà donc le prix dont tu payes la confiance que nous sommes toujours prêts à te témoigner! »

Cette boutade incivile, dont je demande humblement pardon à la généralité des lectrices, qui d'ailleurs n'ont rien à voir en tout ceci, m'était échappée à la vue de notre hôte ivre-mort, et confié aux soins d'un Indien ivrogne. L'ironie était évidente. Il me sembla que ces dames auraient pu faire mieux. Je bornai là mes réflexions, et demandai au mozo des nouvelles de nos

1. Le calendrier hispano-américain en compte douze, depuis la *Virgen de Belen* jusqu'à *la Dolorida* ou vierge des sept douleurs.

2. Originaire du Levant et connu dès la plus haute antiquité. Les seuls passages des poëtes grecs, latins, français et des prosateurs de toutes les nations qui ont parlé de cette plante et en ont fait l'emblème de la pureté, de l'innocence, de la majesté, etc., etc. formerait un très-respectable volume; des bulbes de ce lis que l'Espagnol appelle *azucena* furent importés autrefois dans le pays par les premiers colons et s'y sont propagés sans culture.

3. Originaire des Indes orientales et naturalisée en Europe où on la cultive en pot, sous châssis et dans l'orangerie. C'est de la tubéreuse proprement dite, *Polianthes tuberosa*, et non du *Polianthes gracilis*, originaire du Brésil, que nous parlons ici. Les Indiens la laissent croître à l'abandon, comme le lis, et font commerce de ses fleurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compagnons. L'homme, déjà gris sans doute, se mit à rire sottement, et me répondit que les Hueracochas s'étaient retirés dans leurs chambres, après l'avoir chargé de me souhaiter une bonne nuit. Par discrétion, je m'abstins de parler de ces dames, bien que leur absence m'étonnât d'autant plus que leurs châles et leurs chapeaux traînaient sur les chaises. Après avoir recommandé au mozo de tenir fermée la porte d'entrée, pour que l'air du dehors n'enrhumât pas l'infortuné vieillard durant son sommeil léthargique, je passai, précédé par l'homme, dans la chambre qui m'était destinée. Il ne s'y trouvait ni table, ni chaise, ni serviette, ni lavabo; mais douze toisons de brebis, empilées sur le sol et recouvertes de draps blancs, formaient une couche moelleuse. J'en pris possession en bénissant Dieu, et, jusqu'au lendemain, je ne fis qu'un somme.

Quand je me réveillai, le soleil était déjà haut. Étonné du silence qui régnait autour de moi, je m'habillai précipitamment et ne fis qu'un saut de ma chambre à la salle à manger. Le désordre de la veille avait été réparé; le vieillard n'était plus à la place où je l'avais laissé, et les châles et les chapeaux de nos partenaires avaient disparu. Un Indien que je trouvai, un balai d'une main, une éponge de l'autre, me renseigna sur ce que je ne pouvais m'expliquer. Au milieu de la nuit, le vieillard s'était réveillé, avait paru surpris de se trouver encore à table; puis, se rappelant tant bien que mal ce qui s'était passé, avait ordonné à son gardien de le mettre au lit et de lui préparer une infusion de *yerva buena*. Quant aux dames auteurs de sa mésaventure, elles s'étaient levées au petit jour, avaient fait seller leurs montures, et, piquant des deux, avaient regagné leurs villages.

Mon plus grand désir à cette heure eût été de les imiter et de me mettre en route; mais je ne pouvais partir seul et force me fut d'attendre le réveil de nos compagnons. Au bout d'un certain temps que j'employai à souffler dans mes doigts pour les préserver de l'onglée, car la température au lever du soleil était loin d'être douce, j'entendis s'ouvrir une à une les portes de leurs chambres. Bientôt ils furent au complet; tous étaient d'une gaieté charmante à en juger par leurs éclats de rire en me revoyant. J'inférai de cette bonne humeur matinale que leur sommeil de la nuit n'avait été troublé par aucun mauvais rêve, ce qu'ils me confirmèrent en riant de nouveau.

Restait à réunir nos gens et nos bêtes pour continuer le voyage. Comme nous ne savions trop où les prendre, nous chargeâmes un des pongos de la maison d'aller à leur recherche et de les ramener immédiatement. Après un moment d'attente, nous les vîmes paraître le visage bouffi et l'œil somnolent, par suite des excès bachiques auxquels ils s'étaient livrés en compagnie des Indiens du domaine qui avaient tenu à honneur de les recevoir sous leur toit. L'air particulièrement abruti des péons boliviens prouvait qu'ils avaient été l'objet d'une distinction flatteuse de la part de leurs hôtes, jaloux en ceci de démontrer à des étrangers la supériorité du Quechua sur le Chango.

Pendant qu'ils tiraient les bêtes des écuries et procédaient à leur harnachement, le majordome en chef de l'hacienda, un cholo trapu, crépu, carré par la base et bâti en Hercule, vint au nom de son maître prier le chef de l'expédition de retarder d'un moment son départ afin que le vieillard pût le voir et causer avec lui. Le bulletin qu'il nous donna de la santé de notre hôte était des plus satisfaisants. L'infusion de yerva buena que lui avait administrée son gardien nocturne, jointe à quelques heures d'un bon sommeil, avait remis sur pied le septuagénaire; il ne demandait qu'une demi-heure pour parachever sa toilette, recouvrer entièrement ses idées et se produire devant nous. Nous accordâmes la demi-heure demandée.

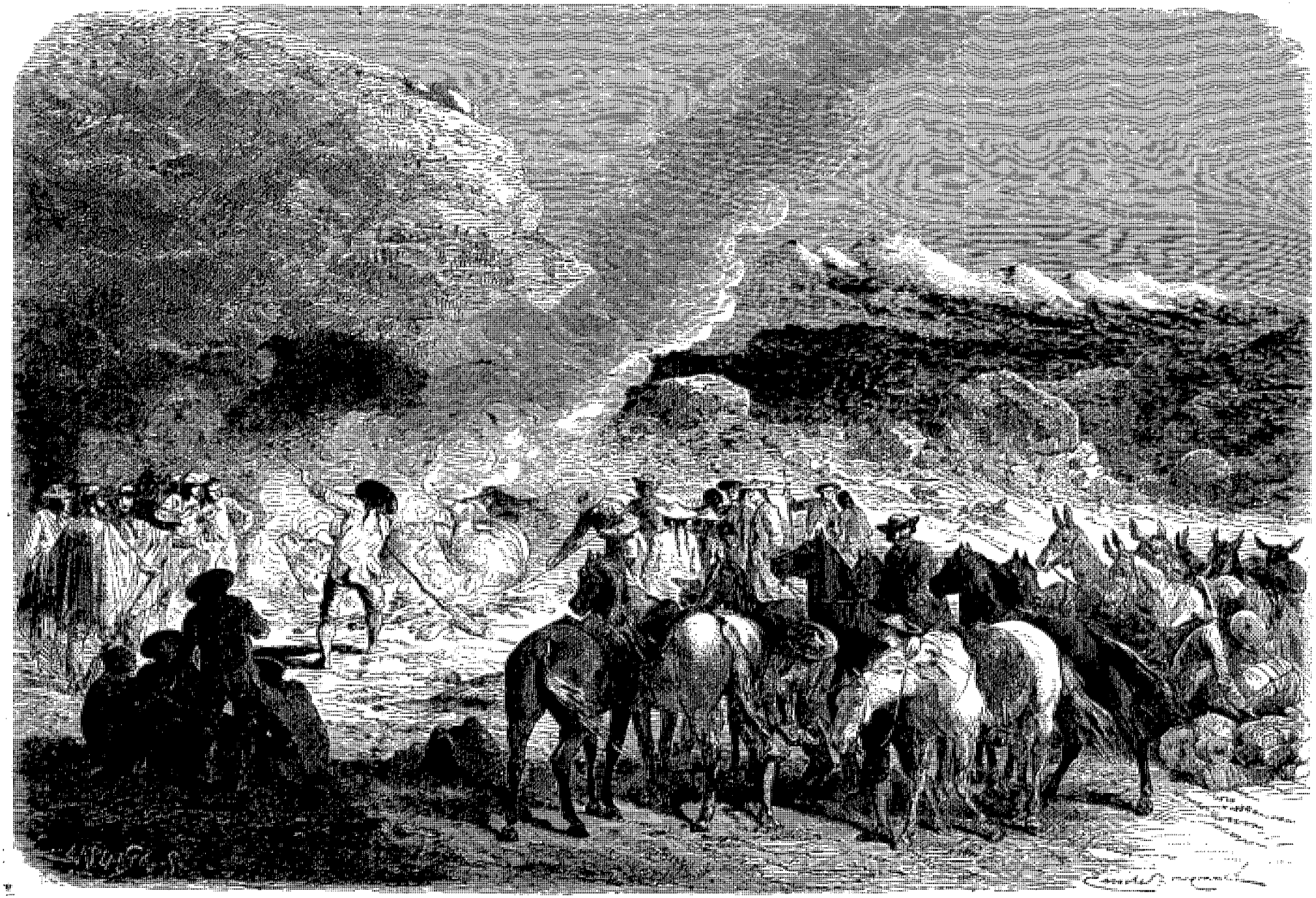
A l'expiration du délai, le vénérable amphitryon parut en effet, non pas abattu, pâli, énervé, comme nous l'imaginions, mais souriant, frétillant, rasé de frais, porteur de linge blanc et se frottant les mains d'un air qui semblait dire : « Hein! vous ne m'auriez pas cru de cette force-là? » Un instant je doutai que le personnage que j'avais devant moi fût l'individu sur le crâne duquel j'avais philosophé la veille. Rien à l'extérieur ne décelait l'effroyable lutte que son estomac avait soutenue douze heures durant contre l'ardent nectar versé par les chacareras. Mais Dieu, dans sa sagesse, fait toujours bien les choses, pensai-je; s'il donne la rosée aux fleurs et la pâture aux petits des oiseaux, il a blindé et cuirassé comme des monitors les deux sexes de ce pays, afin qu'ils pussent absorber sans danger des doses d'alcool qui tueraient un représentant de la race indo-germanique.

L'intention de notre hôte, en nous priant de différer notre départ jusqu'à son lever, était, comme il nous le dit aussitôt, de nous accompagner un bout de chemin et en même temps de nous faire assister à un rodeo de chevaux sauvages, qu'il ne comptait ordonner que la semaine suivante, mais que, pour nous être agréable, il avancerait de huit jours. Nos compagnons le remercièrent vivement de cette aimable surprise; seul j'objectai la perte de temps et le dérangement qu'elle allait nous occasionner. Mais le vieillard qui, comme les enfants, tenait à son idée, m'assura personnellement que la perte de temps serait insignifiante et le dérangement à peu près nul, le site du rodeo se trouvant au bas du plateau, à cinq cents pas du chemin que nous devions suivre.

Paul MARCOY.

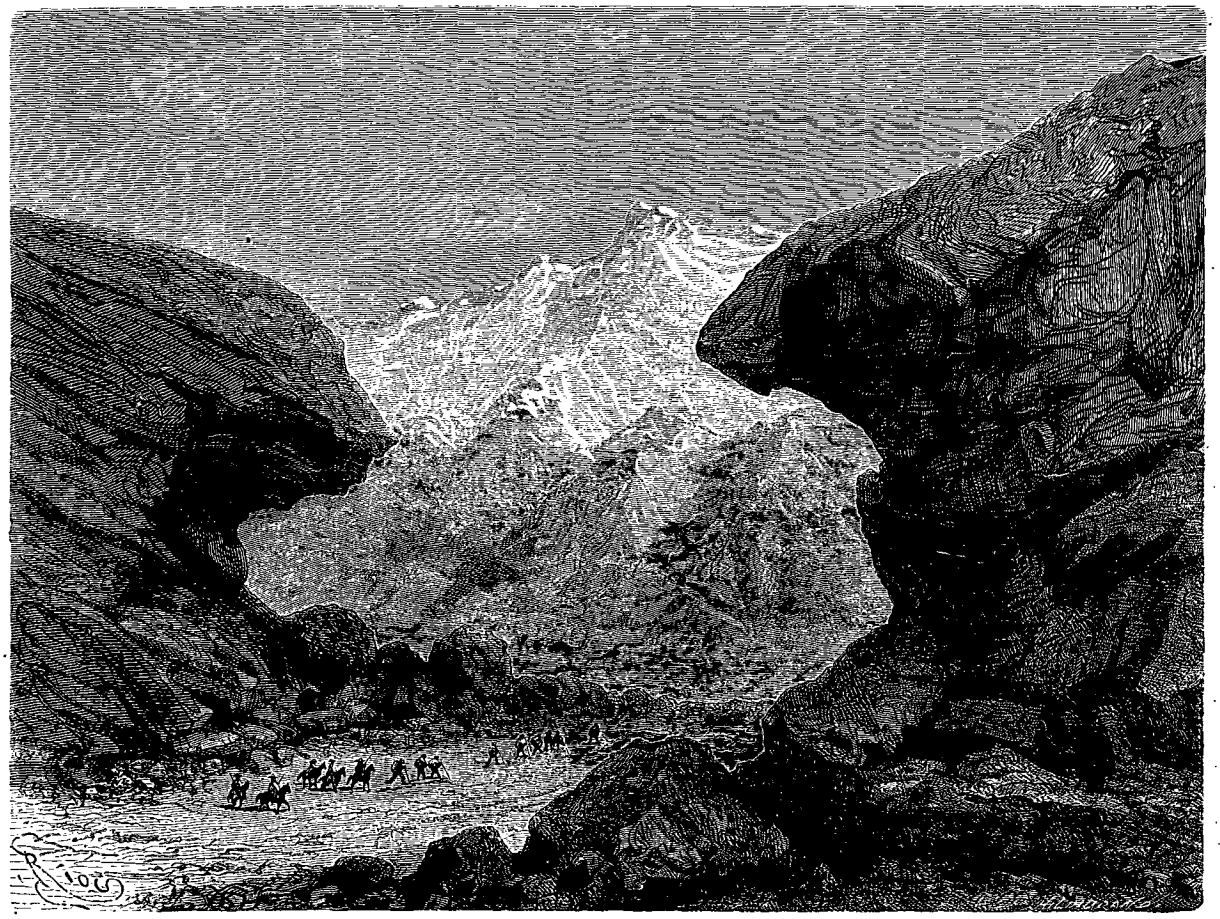
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Picana (voy. p. 39). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La puncu de la Cordillère (voy. p. 42). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

J'avoue que, devant ce nouveau bâton jeté dans nos roues, l'envie me prit d'envoyer notre hôte, non pas au diable, ce qui eût été déplacé, vu son grand âge et ses intentions bienveillantes, mais au rodeo dont il nous menaçait. Sous un prétexte ou l'autre, n'avions-nous pas perdu assez de temps en chemin sans qu'il fallût en perdre encore? — Par malheur j'étais le seul de cet avis; nos Péruviens, pour qui toute distraction était une aubaine, et qui d'ailleurs ne connaissaient que par ouï-dire le genre de plaisir auquel on les conviait, me firent une opposition des plus vives, battirent en brèche tous mes raisonnements, rétorquèrent mes arguments et conclurent en me traitant de trouble-fête.

Au plus fort de la discussion et sans en attendre l'issue, notre hôte avait fait un signe à son majordome, lequel était sorti précipitamment. Peu après la cloche de l'hacienda sonnait à toute volée, et les rauques appels des cornets à bouquin réunissaient tout le personnel de Lauramarca épars dans la plaine. Bientôt un effroyable hourvari qui se fit entendre autour de la maison et les cris Rodeo! Rodeo! proférés par une multitude, ne me laissaient aucun doute sur l'événement qui se préparait.

Pendant qu'on exécutait au dehors les ordres du maître avec un ensemble et surtout une promptitude

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je n'avais trouvés nulle part au Pérou, des mozos nous servaient à la hâte un déjeuner de chasseurs composé de pain, de vin et de viandes froides. Les fervents, qui la veille avaient fêté trop longuement Notre-Dame des Neiges, et notre hôte était de ce nombre, touchèrent à peine à ce déjeuner; mais les indifférents, qui s'étaient abstenus de lui rendre un culte à la manière du pays, mangèrent de bon appétit.

Comme nous avalions la dernière bouchée, nos muletiers venaient nous annoncer que leurs bêtes étaient chargées, nos montures sellées et qu'ils n'attendaient plus que notre bon plaisir pour se mettre en route. De son côté, le majordome de l'hacienda avertissait son maître que les apprêts du rodeo étaient terminés, les capataces et les péons à cheval et les Indiens du domaine prêts à les suivre.

Cinq minutes après nous étions en selle et sortions de la cour de Lauramarca. Une cohue de gens à pied et à cheval se joignirent à nous et nous escortèrent. Les capataces avec leur laso en bandoulière portaient passé au bras un rouleau de cordes de cuir. Quelques péons étaient chargés de combustible et les Indiens des deux sexes, les vieillards valides et jusqu'aux enfants, tenaient en main une perche au bout de laquelle pendaient des haillons de couleurs diverses qu'ils agitaient en manière de drapeau, de drapel ou de drapelet, je ne sais au juste. Les cris *Rodeo-deo-deo*, qu'ils poussaient à l'unisson avec des intonations et des modulations bizarres, n'étaient que sauvages au grand jour; mais la nuit ils eussent paru effrayants à quiconque eût pu les entendre, tant ils ressemblaient à des hurlements d'animaux féroces.

Nous descendîmes pêle-mêle l'abrupte rampe qui conduit de Lauramarca aux plateaux inférieurs. Il pouvait être alors onze heures. Le soleil, qui le matin s'était levé dans un ciel pur, nous montrait et nous dérobait tour à tour son disque, selon que des nuages venus du nord-ouest passaient en fuyant devant lui. Ces apparitions et ces éclipses successives de l'astre avaient pour effet d'éclairer inégalement le paysage, qui tantôt était inondé de lumière, tantôt submergé tout entier dans une pénombre, tantôt enfin zébré de bandes lumineuses et de zones d'ombres portées.

A cinq kilomètres environ de l'hacienda nous prîmes position sur une colline qui dominait l'endroit où le rodeo devait avoir lieu. C'était une manière de gorge étroite et sinueuse, formée par le rapprochement de deux plateaux situés à quelque mille mètres au dessous de celui de Lauramarca et dont les versants, d'une pente adoucie, étaient orientés l'un à l'est et l'autre à l'ouest. L'entrée de la gorge était seule apparente. Autour d'elle le sol, d'une teinte plus verte que le reste de la puna, accusait la présence d'une herbe rase due aux infiltrations de quelque source.

Assis sur leurs selles, une jambe ployée et l'autre pendante, nos compagnons attendaient le spectacle promis en fumant quelques cigarettes. Déjà les capataces, qui remplissaient dans le rodeo l'office de rabatteurs dans une chasse à courre, étaient partis au galop dans plusieurs directions afin de déloger les chevaux sauvages de leurs retraites et les ramener sur le théâtre de l'action. De leur côté, les péons avaient partagé en deux groupes le personnel de l'hacienda et placé l'un d'eux sur le versant de chaque plateau. Un laps de temps assez long s'écoula sans que nous visions rien paraître. Déjà quelques spectateurs commençaient à bâiller en signe d'ennui, lorsqu'un bruit sourd qui ressemblait assez au galop lointain d'un escadron de cavalerie ou au mugissement d'un raz de marée, attira subitement l'attention de chacun. De minute en minute le murmure allait grossissant. Le moment critique approchait. Tout à coup des bandes de chevaux sauvages apparurent sur les hauteurs. A l'effarement de ces animaux, on devinait que les capataces étaient à leurs trousses. Sans prendre le temps de se consulter, les fuyards descendirent avec une rapidité vertigineuse la pente du versant de l'est, et, apercevant au-dessous d'eux l'entrée de la gorge, s'y précipitèrent tête baissée. Comme ils allaient s'y engager, ils s'arrêtèrent brusquement, humèrent l'air avec inquiétude et, pressentant quelque danger, parurent disposés à rebrousser chemin. Mais déjà il n'était plus temps : la retraite venait de leur être coupée.

A un signal donné par les péons, les groupes des plateaux s'étaient développés au pas de course et embrassaient une vaste étendue de terrain. Chaque individu, pour se conformer aux instructions qu'il avait reçues, se mit à brailler de son mieux en agitant le drapeau qu'il tenait à la main. Les péons à cheval surveillaient l'exécution de cette manœuvre. L'homme ou la femme, le vieillard ou l'enfant qu'ils trouvaient immobile et bayant aux condors, était rappelé à son devoir par un coup de bride. Or l'Indien comme la mule et le lama répugne fort aux coups de bride. Pour les prévenir, chaque acteur redoublait de zèle et agitait, en même temps que son drapeau, sa tête, ses bras et ses jambes. Vus à la distance où nous étions d'eux, ces indigènes se démenant ainsi nous faisaient l'effet de pantins dont une main invisible eût tiré à la fois tous les fils.

Épouvantés par les gestes et les clameurs des Indiens, les chevaux s'étaient précipités en désordre dans les sinuosités de la gorge. Au moment où le dernier d'entre eux allait disparaître, les capataces arrivaient avec la vitesse de la tempête. Sur leur ordre, les Indiens disséminés commençèrent à opérer leur rapprochement et formèrent bientôt autour des chevaux comme une barrière vivante.

Le cercle humain se resserrant toujours parvint enfin jusqu'à la crête des talus qui formaient les parois de la gorge. De ce poste les chasseurs purent voir le gibier et être vus par lui. Hommes et chevaux échangèrent un regard fixe, acéré, profond, qui dura quelques secondes à peine, mais permit aux premiers de combiner leur plan d'attaque, et aux seconds de faire appel à leur instinct pour le déjouer.

Un brusque mouvement qui fit trembler le sol, s'o-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

péra parmi les chevaux. Tous s'élancèrent à la fois vers l'entrée de la gorge; leur masse compacte se ruant, se pressant, s'écrasant contre ses parois, allait la franchir et gagner la plaine lorsque les capataces et les péons qui savaient leur métier, profitèrent de ce moment de confusion pour dérouler leurs lasos et s'abattre sur les fuyards avec l'impétuosité de la foudre.

Ce fut une mêlée indescriptible d'hommes et de chevaux cabrés et renversés, un enchevêtrement de têtes, de jambes et de croupes entrevues dans un tourbillon de poussière duquel s'échappaient, comme l'éclair et le tonnerre de la nuée, des cris, des jurons, des hennissements de colère et d'effroi. Mais ce tumulte fut de courte durée; le tourbillon se dissipa et l'on put voir quinze étalons couchés sur le sol et empêtrés dans les replis des lasos. Un hourra poussé par tous les serfs du domaine salua l'issue de l'engagement.

Pendant que le gros de la troupe regagnait les hauteurs, laissant au pouvoir de l'ennemi quelques-uns des siens, les péons allumaient un feu de bosta, y mettaient à rougir un fer portant en creux les initiales du propriétaire de Lauramarca et, forçant à coups d'étrivières les chevaux captifs à se relever, les marquaient tour à tour sur la cuisse gauche. Désormais ils gardaient l'estampille du maître comme une plaque d'assurances qui défiait les tentatives des filous et rendait leur vente impossible. Cette opération terminée, on les laissa libres de retourner à leurs solitudes, ce qu'ils firent en détalant à fond de train.

Deux de ces animaux qui, par la couleur de leur robe et l'élégance de leurs formes, avaient attiré l'attention du maître, furent retenus pour son écurie et domptés sur place. Le premier était un étalon overo (fleur de pêcher[1]), haut de taille, large de poitrail avec le col arqué, les jambes sèches et les paturons courts. Sa crinière et sa queue étaient abondamment fournies. Son œil brillant, ses oreilles inquiètes et ses naseaux ouverts annonçaient un naturel ardent. Un des capataces lui jeta sa mante sur la tête et commença à le brider. Momentanément aveuglé, l'étalon ne bougea pas plus que s'il eût été de pierre. Satisfait de sa docilité, l'écuyer lui parla bas en le flattant de la main et, dédaignant l'aide de l'étrier, se mit gracieusement en selle. En même temps il enleva la mante qui couvrait les yeux de l'animal. A peine celui-ci eût-il senti sur ses reins ce poids inaccoutumé qu'il se raidit sur ses jambes de devant et qu'un frémissement nerveux courut par tout son corps. Mais le capataz ne lui donna pas le temps de se reconnaître. Par deux coups d'éperon il avertit son adversaire que la lutte était engagée. L'étalon le comprit si bien, qu'il releva la tête, souffla bruyamment et, s'enlevant des quatre pieds à la fois, fit un bond prodigieux pour se débarrasser de l'homme. Celui-ci avait prévu cette explosion de rage; il demeura en selle aussi ferme que s'il y eût été vissé et répondit à l'intention hostile du cheval en lui labourant les flancs avec la large molette de ses éperons. Un hennissement de douleur échappa à la bête qui tourna plusieurs fois sur elle-même, comme un taureau blessé, allongeant le cou pour saisir entre ses dents les jambes du capataz que protégeaient de forts houseaux en cuir de bœuf.

Alors entre le cheval et le cavalier commença un assaut de ruses où l'instinct de l'animal tint longtemps en échec la raison de l'homme. Mais ce dernier finit par l'emporter. Après une demi-heure de cet effroyable exercice, l'étalon luisant de eur, la bouche trempée d'une bave sanglante et frissonnant comme s'il sortait d'un bain d'eau glacée, fut forcé de s'avouer vaincu pour la seconde fois. On lui retira la selle et la bride pour lui passer au cou une rienda de cuir dont un péon garda l'extrémité, puis on le laissa se consoler de sa double défaite en paissant l'herbe rase.

L'overo dompté, ce fut le tour du second cheval, un tordillo (gris pommelé), qui, plus sauvage que son compagnon ou monté par un écuyer moins habile que le premier, parvint dans un écart à désarçonner son cavalier et l'envoya mesurer la terre si rudement, qu'on le releva avec des côtes brisées. Le malheureux geignait à fendre l'âme, mais ses camarades riaient de si bon cœur en le traitant de *gavacho* et de *maturango*, deux épithètes locales synonymes de maladroit, que, pour mettre un terme à leurs moqueries qui l'exaspéraient, il prit le parti de s'évanouir. On l'emporta dans une mante.

Le rodeo auquel nous avait conviés notre hôte était terminé. S'il avait pu offrir à nos compagnons une distraction agréable, il n'avait eu pour moi qu'un médiocre attrait. Maintes fois, aux pieds des Andes chiliennes de Mendoza et de Conchali, j'avais assisté à des battues de cinq cents chevaux faites par les Huasos, ces cousins-germains des Centaures, et le rodeo de Lauramarca avec ses quinze étalons capturés n'était pas de nature à m'enthousiasmer; je regrettais même assez vivement le temps que nous avions perdu à y assister.

Comme la journée était déjà avancée, notre hôte nous proposa de venir l'achever à Lauramarca, d'où nous pourrions partir le lendemain de très-bonne heure. Cette proposition parut sourire à tout le monde et même aux muletiers qui l'appuyèrent en objectant qu'il était un peu tard pour songer à franchir le port de la Cordillère. Mais j'avais résolu de pousser en avant et je combattis vigoureusement la motion, menaçant de donner séance tenante ma démission d'historiographe si nos compagnons retournaient sur leurs pas. Cette menace eut pour effet de rallier à mon avis le chef de l'expédition. L'appui d'un tel auxiliaire changea les dispositions de la majorité. Les muletiers, qui avaient tourné au nord-nord-est la tête de leurs bêtes et comptaient recommencer à Lauramarca leur nuit de la veille, firent volte-face et attendirent, non

1. L'Espagnol désigne par ce nom la nuance mixte entre le blanc et le bai.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans donner quelques signes d'humeur, que nous eussions pris congé de notre hôte, ce qui fut bientôt fait.

Un pli du terrain ne tarda pas à nous dérober le théâtre du rodeo. Nous nous engageâmes à la file dans une suite de sentiers en zigzag, dont le sol avait été raviné par d'anciennes fontes de neiges. L'inclinaison des terrains favorisait la marche de nos bêtes qui, bien reposées et ayant reçu dans les écuries de Lauramarca une hospitalité fastueuse, trottaient vaillamment et sans qu'il fût besoin d'user à leur égard de la bride ou de l'éperon.

Tout en cheminant, nous relevions, sur les escarpements qui bordaient les sentiers que nous descendions, des troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas paissant sous la surveillance d'une famille indigène et d'un roquet maigre au poil hérissé. Le père debout, sur un quartier de roche, comme une statue sur son piédestal, jetait aux échos de la Cordillère les modulations de son pincullu ou flûte à trois trous; la femme filait de la laine, et les enfants jouaient avec des cailloux. Le petit groupe nous saluait au passage d'un *Alli llamanta Hueracochas :* Bonjour, seigneurs ! et les bêtes de leur troupeau nous regardaient en ruminant. Seul le roquet dérangeait un peu le charme de l'églogue par les abois féroces et prolongés dont il nous poursuivait.

Après trois heures d'une descente continue, nous avions atteint le bas des plateaux de l'entre-sierra et nous touchions aux premiers escarpements des Andes d'Avisca, dont les hauts sommets depuis notre sortie de Maynapata étaient restés constamment en vue. La nature du sol et partant l'état du chemin nous forcèrent de ralentir le pas. Je profitai de ce changement d'allure pour examiner le paysage. A quelques détails près, il me parut semblable à tous les sites qu'on trouve au versant des punas situées entre deux cordillères. C'étaient la même pauvreté de végétation, les mêmes accidents de terrain, et cette physionomie morne et désolée qui caractérise les régions où le feu et l'eau ont tour à tour imprimé leurs traces.

Nous allâmes ainsi, trompant l'ennui de la marche par une conversation à bâtons rompus, jusqu'à ce qu'un des nôtres ayant fait la remarque que le soleil baissait de plus en plus à notre droite, tandis qu'à notre gauche des vapeurs montaient lentement du fond des ravins, nous arrêtâmes nos montures pour vérifier son dire. Les muletiers nous voyant arrêtés, vinrent aussitôt nous le confirmer, en ajoutant que le rodeo nous avait fait perdre un temps précieux et qu'il eût été plus sage de retourner dormir à Lauramarca comme on nous l'avait proposé, le jour devant infailliblement nous manquer pour traverser le Puncu des Andes d'Avisca.

Leur réflexion, dont nous ne pouvions plus méconnaître la justesse, assombrit un peu les physionomies; chacun regarda son voisin comme pour lui demander ce qu'il convenait de faire en cette circonstance. Nul n'ayant répondu, ce furent les muletiers qui prirent encore la parole pour proposer de chercher dans les environs une hutte de berger ou, à son défaut, une caverne, une grotte, une excavation quelconque où nous pussions nous blottir pour attendre le jour. A l'idée de passer la nuit dans un trou, nos compagnons sentirent un frisson dans leur moelle épinière, et les plus loquaces restèrent un moment sans voix. Quand leurs langues se délièrent, ce fut pour donner cent malédictions au rodeo qui les réduisait à cette extrémité.

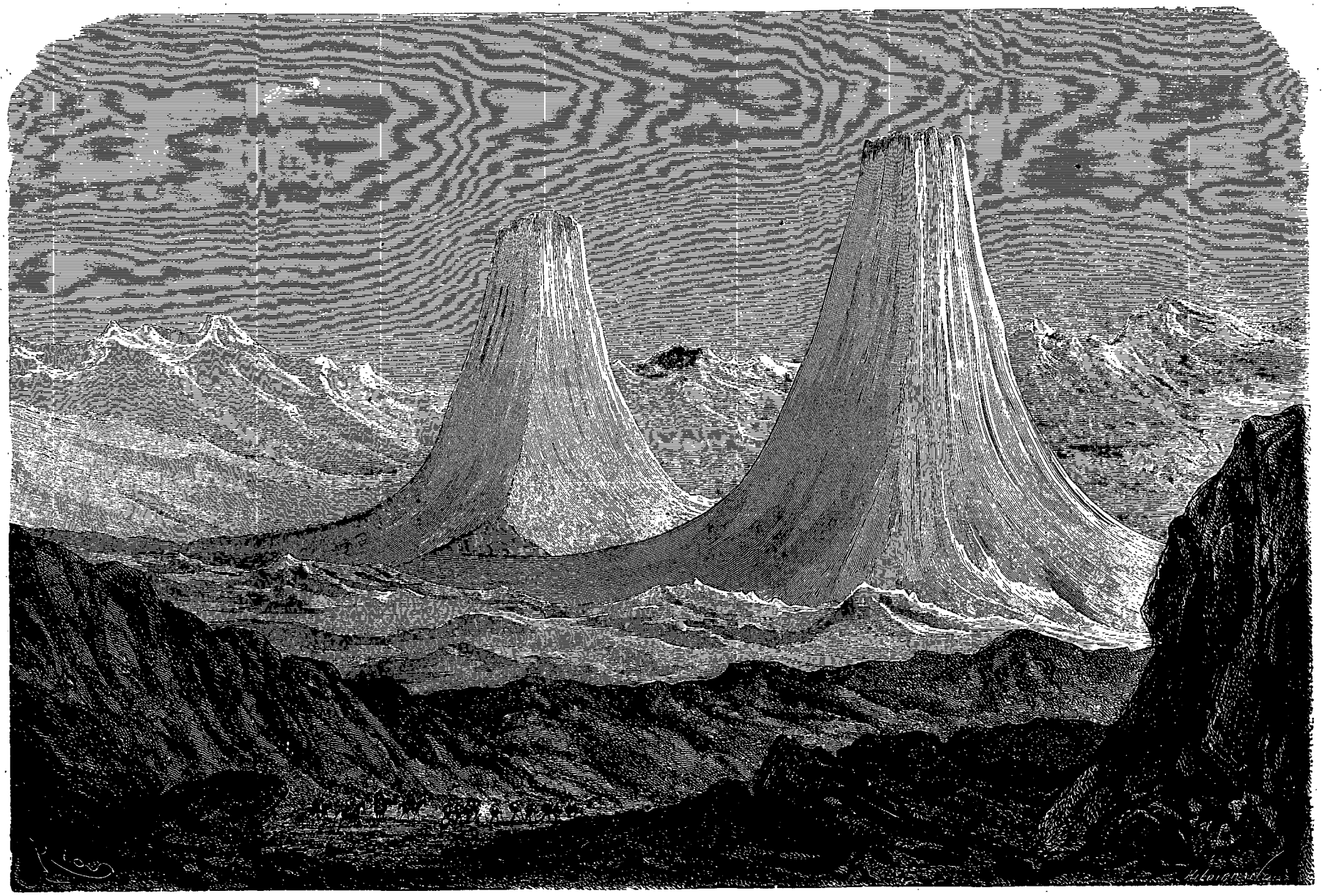
Comme avant tout il importait de se hâter, les muletiers nous quittèrent pour se mettre en quête d'un gîte. Nous attendîmes leur retour au milieu du chemin. Une heure s'écoula qui nous parut d'autant plus longue que le jour baissait rapidement. Enfin nous les vîmes reparaître, mais marchant avec une lenteur qui ne présageait rien de bon. Ils avaient eu la chance, dirent-ils, de découvrir une pascana, mais trois raisons majeures s'opposaient à ce que nous en prissions possession. D'abord elle était située à une lieue de là, sur un cerro escarpé qu'il eût été dangereux de gravir dans les ténèbres; ensuite elle se composait d'une seule pièce de quelques pieds carrés, où nous n'aurions pu nous mouvoir; et puis, considération plus grave que sa situation et son exiguïté, elle était occupée en ce moment par la femme du pascanero, dont la position intéressante, arrivée à terme, promettait cette nuit même à la république un citoyen de plus.

A défaut de la pascana dont ils ne pouvaient disposer, les muletiers offraient de nous conduire vers une cueva qu'ils avaient trouvée en chemin et qu'ils disaient être assez vaste pour contenir à la fois nos individus, nos bêtes et nos bagages. Dans nos circonstances on s'accroche à toutes les branches. Nous acceptâmes donc leur offre et, remorqués par eux, nous ne tardâmes pas à atteindre l'hôtellerie de hasard, où notre malencontreuse étoile allait nous forcer à passer la nuit.

Autant que j'en pus juger aux dernières clartés du jour, la prétendue caverne était formée par deux blocs erratiques, monstrueux rectangles dont les bases étaient engagées dans le sol et dont les sommets, se touchant par quelques points de leurs arêtes, figuraient à peu près un triangle équilatéral. L'ombre emplissait déjà cette immense ogive où les muletiers assuraient que nous serions comme chez nous. Une seule chose était à craindre, mais aucun de nous n'y parut songer : c'est que, pendant la nuit, au plus fort de notre sommeil, une commotion volcanique venant à ébranler le sol, les deux blocs, dans lesquels on eût trouvé l'étoffe d'une cathédrale, ne retombassent l'un sur l'autre et, comme une gigantesque mâchoire qui se referme, ne fissent qu'une bouchée de notre caravane.

Cette perspective exceptée, l'endroit me parut assez convenable pour un bivac de cordillère. De petits tas de cendres blanches laissés par des feux de bosta indiquaient que d'autres voyageurs y avaient élu domicile. En un tour de main les chevaux et les mules furent dessellés et libres d'aller paître aux alentours la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des pics d'Ausangate et de Tayangaté (voy. p. 42). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mousse et l'herbe rase. On rapprocha les ballots, les sacs, les paquets, de façon à figurer un paravent qui nous garantît de l'air du dehors; on alluma quelques bougies, et grâce aux conserves alimentaires dont nous étions pourvus, nous pûmes souper convenablement.

Ce pronom *nous*, qu'un lecteur pourrait croire applicable à toute la troupe, ne concerne que nos amis et compagnons, car eux seuls soupèrent. Les muletiers, les péons, les Indiens ne mangèrent pas et ne purent que simuler à vide le mouvement de nos mâchoires. Le manque de combustible empêcha de leur cuisiner un ragoût national au mouton sec et aux pommes de terre. Pour les consoler du jeûne forcé auquel les condamnait la circonstance, une ration de tafia leur fut délivrée.

Les Indiens, accoutumés à faire de longues traites sans autres provisions qu'une poignée de feuilles de coca, eurent bientôt pris leur parti de ce contre-temps. Mais il n'en fut pas de même des muletiers et des péons, habitués à manger à leurs heures, et que cette infraction à la règle établie par leurs estomacs paraissait avoir mis de mauvaise humeur. Comme après tout nous n'y pouvions rien, nous les laissâmes bougonner à leur aise. Après avoir étendu à terre nos pellons et nos couvertures et disposé nos selles en oreillers, nous nous couchâmes le plus près possible les uns des autres, afin de nous servir mutuellement de calorifères. Un silence profond ne tarda pas à régner dans le campement.

Pendant un moment le côté pittoresque de la situation et aussi la vue des blocs monstrueux penchés sur nos têtes me tinrent éveillé. J'écoutai les bruits qui se dégageaient de la solitude; le vent des Cordillères froissait en passant les tiges sèches des stipas, et imitait à l'ouïe le bruissement des pins sur les grèves de l'Océan. A ce murmure d'une harmonie mélancolique se mêlaient le grésillement des sources lointaines et le cacabement intermittent du canard brun (*anas andensis*) tapi dans les joncs de quelque marécage. Le ciel, d'une sérénité superbe et d'un bleu presque noir, était criblé d'étoiles. Mes yeux se fermèrent en essayant de les compter.

L'aube était sur le point de paraître et nous dormions encore comme des bienheureux, lorsque les modulations d'un syrinx nous réveillèrent en sursaut. Un Indien nu-jambes et coiffé du chulio, ce bonnet phrygien importé autrefois du pays d'Anahuac par l'aîné des fils du Soleil, se tenait debout à l'entrée de la grotte et, sans s'informer si la chose était ou non de notre goût, nous régalait de cette aubade. D'abord nos compagnons lui crièrent d'aller au diable; mais les muletiers qui le reconnurent l'invitèrent à s'approcher, et, comme nous nous récriions surpris de ce contre-ordre, ils nous dirent que le joueur de syrinx était le propriétaire de la pascana voisine et le père de l'enfant né dans la soirée. L'air qu'il venait de jouer sur son instrument était pour nous apprendre que les choses s'étaient heureusement passées et que la mère et l'enfant se portaient bien.

Ce billet de faire part nous parut assez original pour que nous ne gardassions pas rancune à l'Indien de nous avoir privés d'une heure de sommeil. Après l'avoir félicité, nous lui donnâmes quelques réaux pour acheter du ruban à l'accouchée, car l'Indienne des sierras, qui est généralement laide, sale, camarde, ébouriffée, remplie de vermine et souvent en haillons, a toujours six ou huit mètres de ruban rose, bleu, jonquille ou ponceau cousu à plat au bas de sa jupe de laine. Ce ruban, un peu de chicha ou d'eau-de-vie et une chique de feuilles de coca, consolent la pauvre femme de bien des misères.

Au don pécuniaire fait à l'Indien, nous ajoutâmes un verre de tafia qu'il absorba d'une gorgée. Ces bontés auxquelles il n'était pas accoutumé de la part des Hueracochas à peau blanche qui le rudoyaient sans cesse et le battaient quelquefois, fondirent la glace de son naturel en même temps qu'elles paraissaient éveiller sa reconnaissance. Il nous baisa les mains d'un air pénétré, nous appela ses petits pères et conclut en offrant de nous vendre une bête de son troupeau. Par curiosité nous nous enquîmes de la nature de la bête; c'était, nous dit-il, un novillo (taureau) de huit mois, bien à point, tendre en apparence et si désireux d'être mangé par des seigneurs de notre mérite, que ç'eût été pitié de faire languir plus longtemps le pauvre animal.

L'offre de l'Indien parut inacceptable à chacun de nous. Remorquer un taureau jusqu'à Marcapata nous semblait un tour de force aussi prodigieux que celui accompli jadis par Biton qui le portait sur ses épaules. Nos gens, qui n'avait pas soupé la veille, trouvaient au contraire que rien n'était plus simple et plus facile. L'Indien souriant et placide attendait notre décision. Comme il crut comprendre que nous ne nous souciions pas de faire route avec l'animal, il tourna la difficulté en nous proposant de le manger sur place. En pays boisé, pareille idée n'eût eu rien de déraisonnable, mais au cœur de la Cordillère, sans autre combustible que des pierres et de l'herbe rase, il était difficile sinon impossible de la mettre à exécution.

Mais l'homme était d'une race avide et têtue. L'occasion s'offrait de puiser dans la bourse des Espagnols, ces dominateurs abhorrés, et pour rien au monde il ne l'eût laissée échapper. Un mot des muletiers lui ayant appris que le manque de combustible nous empêchait de traiter avec lui, il offrit bien vite d'ajouter à son novillo, comme appoint, quelques sacs de bosta qu'il tenait en réserve et qui serviraient à le cuire. Sa nouvelle proposition obtint parmi nos compagnons un succès de fou rire. Faire cuire un taureau avec du crottin leur paraissait une de ces plaisanteries superlatives dont on pourrait chercher longtemps sans le trouver l'équivalent.

Cependant l'Indien avait l'air si sûr de lui-même et si surpris en même temps que sa proposition n'éveillât

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que des rires, que le doute finit par se glisser dans notre esprit. « Après tout, si la chose était possible? fit l'un de nous. — Je gage que non, » dit un autre. L'assemblée fut aussitôt divisée en deux partis dont l'un tint pour et l'autre contre. Le plus sage eût été de se mettre en route sans plus s'embarasser de l'Indien et de son taureau; mais il était écrit que la chose aurait une suite. Toute idée sotte, méchante ou vile est inexorable et veut passer à l'état de fait.

Une fois les partis ou plutôt les parieurs en présence, car je crois, mais sans l'affirmer, que des paris avaient été ouverts, le chef de l'expédition remit à l'Indien six piastres qui soldaient largement son taureau et son combustible. Il partit accompagné d'un muletier et d'une mule. Bientôt après ils étaient de retour. La mule rapportait trois sacs de bosta et l'Indien remorquait son novillo à l'aide d'une sogua ou tresse de laine contre laquelle l'animal protestait en tirant de droite et de gauche.

Alors se passa une de ces scènes comme on en trouve quelquefois dans les récits des voyageurs et qui, après avoir inspiré à Boileau son vers : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, » ont donné cours dans le public à ce dicton injurieux : « A beau mentir qui vient de loin. »

Le taureau, solidement attaché par les jambes, avait été couché à terre, où les muletiers et les péons, joyeux de prendre part à son égorgement, aidaient à le maintenir. L'Indien, élevé au rang de sacrificateur, lui enfonça à trois reprises dans la gorge un long couteau catalan qu'un des nôtres avait prêté. L'animal expira en anathématisant l'espèce humaine. Une fois mort, on le mit sur le dos, on incisa son cuir de la gorge à l'anus, on sépara à coups de hache les côtes du sternum, puis les viscères et les intestins de la bête, retirés de la cavité abdominale, furent jetés aux condors et aux urubus. Une source, que l'Indien indiqua à peu de distance, permit de laver à renfort d'eau l'intérieur de l'animal. Ces dispositions faites, le sacrificateur, descendu à la condition vulgaire de cuisinier, demanda du sel, du piment, des aulx et des oignons pour condimenter son rôti. Nous étions bien approvisionnés de ces ingrédients et nous nous empressâmes de faire droit à sa demande. Le défunt convenablement embaumé, on rapprocha ses côtes disjointes, une mince lanière fut enlevée à son cuir devenu trop large et servit ensuite à le coudre en zigzag comme un suron de cochenille. Cette opération eut pour résultat de changer la forme elliptique et gracieuse qu'avait l'animal avant de mourir en une manière de mortadelle assez ridicule.

Le plus difficile de la besogne restait à faire. La préparation du rôti n'était rien ou fort peu de chose; c'est à sa confection qu'on attendait le maître-queux. Sans s'émouvoir des regards attachés sur lui, l'homme vida sur l'animal tout le crottin contenu dans les sacs, puis, tirant de sa poche un tube de roseau, un éclat de silex et une corne pleine de linge brûlé qui lui tenait lieu d'amadou, il enflamma le linge, posa délicatement dessus quelques crottins et, s'aidant de son tube comme d'un soufflet, il les eut bientôt allumés. Quand ce petit foyer fut incandescent, il l'enfouit dans le tas sous lequel était couché l'animal, et abandonna au vent le soin de compléter son œuvre.

Ce travail préparatoire avait pris cinq minutes. Au bout d'une demi-heure la litière de bosta était devenue un vaste brasier d'une chaleur telle qu'elle obligeait les curieux à décrire un cercle de dix pieds de rayon. Une forte odeur de musc qui s'en dégageait, parfumait l'atmosphère.

Les convictions du parti dissident parurent ébranlées à la vue de cet amas de braise d'où pouvait fort bien sortir un rôti. L'Indien ne s'apercevait pas qu'en ce moment il était l'objet de l'admiration générale. Toute son attention était concentrée sur le feu qu'il éparpillait ou amoncelait, selon que les surfaces du cuir lui paraissaient plus ou moins exposées à son action.

Ceux d'entre nous qui avaient prophétisé le succès de la chose se frottaient les mains en signe de jubilation; pour éviter une perte de temps, ils avaient étendu à terre un poncho destiné à servir de nappe et placé au centre, avec une pile d'assiettes de fer-blanc, des pains d'Oropesa, plus que rassis, hélas! sous leur croûte blonde, deux moitiés de coco contenant du sel et du poivre et six bouteilles d'un délicieux vin de Xérès qui semblait d'or malgré l'opacité du verre. Ce couvert improvisé avait je ne sais quoi d'aimable et d'attrayant qui commandait la sympathie et provoquait par avance une sécrétion des glandes salivaires.

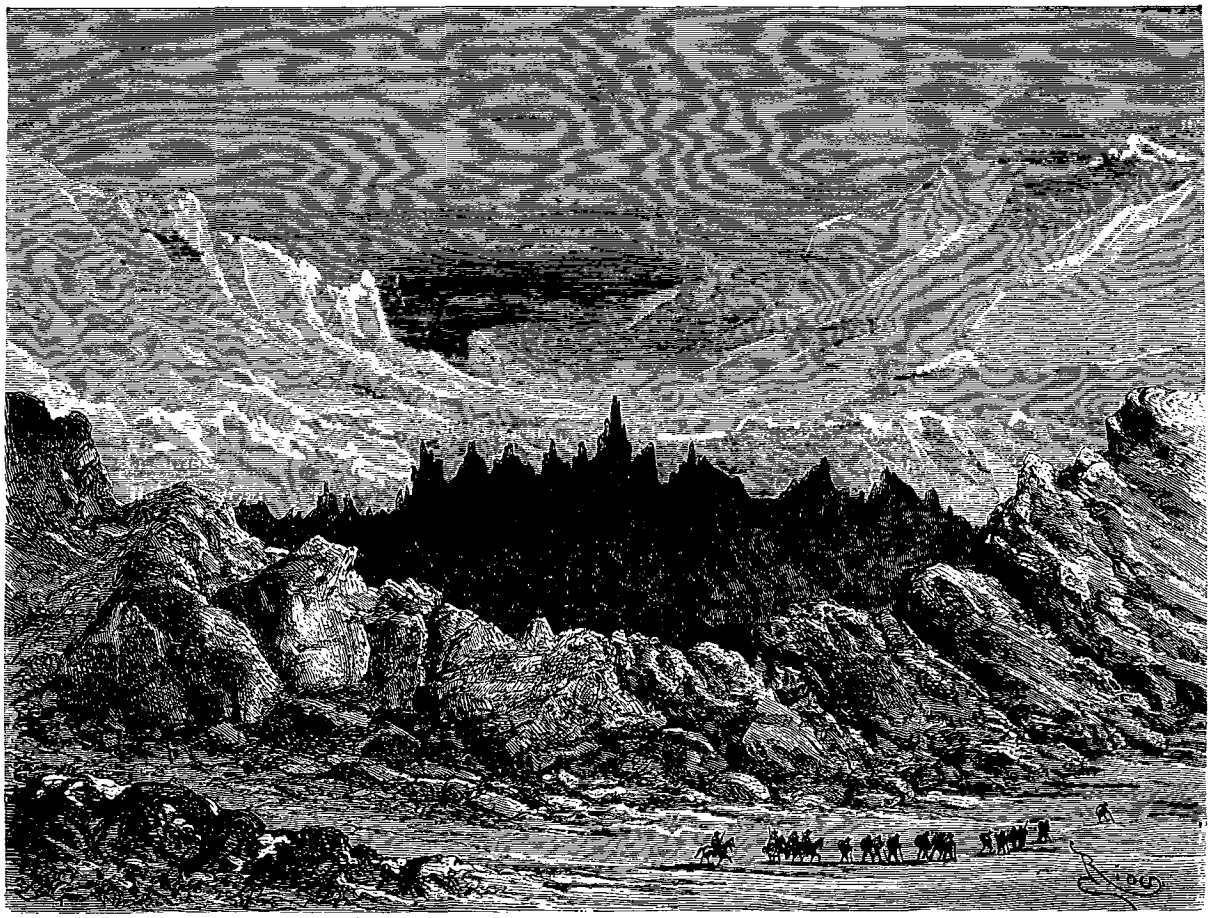
Nos montres marquaient dix heures lorsque l'Indien nous annonça gravement que le rôti lui paraissait à point. Il y avait juste deux heures et cinquante minutes qu'il était soumis à l'action du feu. Chaque estomac s'émut de la bonne nouvelle; chaque main saisit un couteau. Sans perdre de temps, notre rôtisseur écarta les braises avec un bâton qui lui servit ensuite à transporter son rôti loin du feu, en le faisant rouler sur lui-même comme un maçon eût fait d'une pierre brute.

A première vue, nous devons l'avouer, ce rôt n'avait rien d'engageant et ressemblait à un bloc de charbon plutôt qu'à un aliment propre à sustenter l'homme; mais il ne faut pas juger du vin sur l'enseigne, et la justesse de ce dicton nous fut démontrée lorsque, la suture du cuir ayant été tranchée et les côtes de l'animal entr'ouvertes, un tourbillon de vapeur brûlante, embaumée, éminemment stomachique, se dégagea de l'ouverture comme un avant-propos du plantureux festin qui nous attendait. Quand ce tourbillon se fut dissipé, chaque amateur, penché sur le trou béant, put admirer le ton rose et l'aspect juteux de la viande qui dénotaient une cuisson parfaite. Le rôtisseur fut acclamé par nos amis et compagnons qui proposaient déjà de lui tresser une couronne de paille à défaut de fleurs, si l'homme ne se fût soustrait à cette ovation en les engageant à attaquer vivement le rôti, qui pouvait refroidir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'avis était opportun, et nous le suivîmes. Chacun piquant, coupant, détaillant, tiraillant, se brûlant les doigts et les léchant bien vite pour calmer la douleur, préleva sur le novillo des tranches saignantes dont un fils de John Bull eût été jaloux. Les meilleurs morceaux y passèrent. Au fond de la cavité ténébreuse s'étalait une mare de jus, jus tout aussi divin que celui de la treille et moins traître que lui, mélange ineffable de graisse, de sang, d'osmazôme, à remettre à neuf les poumons avariés d'un phthisique. Nos compagnons en burent à longs traits. Quand leur faim et leur soif furent satisfaites, ils cédèrent leur place aux muletiers et aux péons. Après ceux-ci vint le tour des Indiens, les derniers dans la hiérarchie. Grâce à l'émulation dont ils se piquèrent et à la faculté de dilatation dont est doué leur estomac, il ne resta du novillo qu'un cuir carbonisé et des os assez propres pour figurer dans un musée d'anatomie.

Cette séance gastronomique, que Rabelais eût appelée un assaut de gueules, nous avait pris toute la matinée. Il fallut enfin songer au départ. Appesantis par un excès de nourriture, nous eussions fait bien volontiers un bout de sieste ; mais nos heures étaient comptées, et, sous peine de passer encore une nuit dehors, nous devions partir au plus vite et marcher d'un bon pas, sans nous arrêter, si nous vou-



Un nodus des Andes d'Avisca (voy. p. 43). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

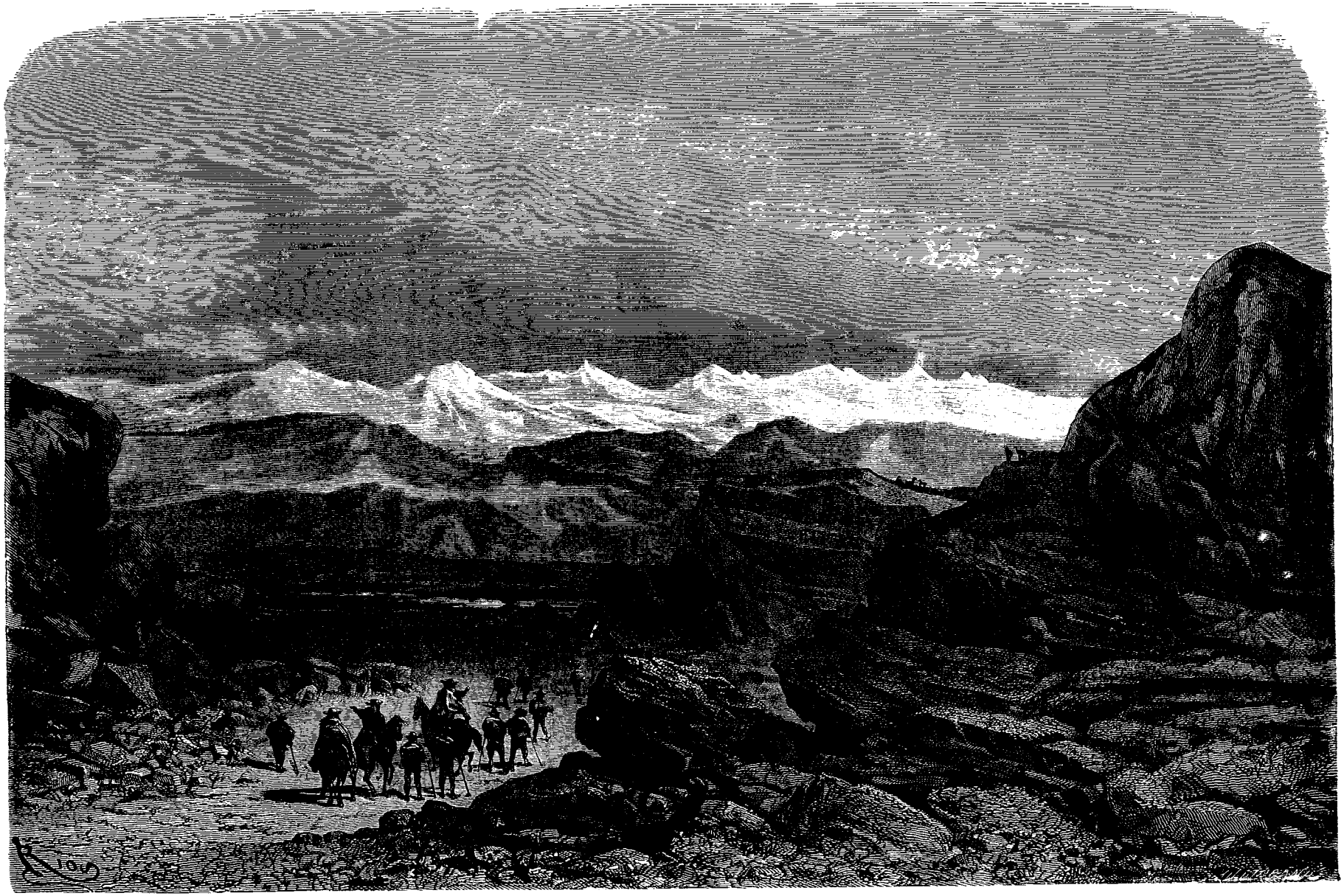
lions arriver le soir même à Marcapata. En conséquence, nous fîmes seller nos montures, et, souhaitant bonne chance à l'Indien, nous le laissâmes accroupi et rêvant sur les débris du déjeuner, comme Marius sur ceux de Carthage.

Une fois en route, je réfléchis à l'aventure, où nous avions eu le beau rôle. Point n'était besoin d'un grand effort d'imagination pour deviner que notre ex-cuisinier avait exploité la situation au préjudice d'un hacendero quelconque à qui devait appartenir le taureau que nous avions mangé. En tirant profit d'une bête de son troupeau dont toutes les têtes étaient comptées, une idée avait dû venir à l'Indien qui me vint aussi, c'est qu'au premier recensement fait par le patron, alors que celui-ci remarquerait l'absence de la bête et demanderait ce qu'elle était devenue, le pasteur infidèle jurerait ses grands dieux que le puma ou couguar l'avait emportée.

C'est à des tours d'escamotage de ce genre, auxquels excellent les bergers péruviens, que le puma a dû sa réputation d'audace, de férocité, voire de gloutonnerie et le rang distingué qu'il occupe dans la redoutable tribu des Félins.

Deux heures de marche nous conduisirent au pied des Andes d'Avisca. Nous franchîmes leur rempart extérieur à l'aide d'une de ces solutions de continuité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Source de la rivière Paucartampu (voy. p. 43). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les Quechuas appelent *puncu* (porte), les Espagnols *puerto* (port), et nous nous trouvâmes au seuil d'une région blanche de frimas de l'aspect le plus magnifique et le plus imposant.

Ces Andes d'Avisca, rameau que le grand massif de Titicaca étend dans le nord, se prolongent, mais en s'affaissant graduellement, jusqu'à la rive droite de l'Amazone, où elles ne forment plus derrière Sao Pablo de Olivença qu'une succession de collines. Sur cette étendue de près de dix degrés, elles se ramifient en chaînes secondaires, invariablement dirigées au nord-est, lesquelles, sous les noms de sierras de Piñi-Piñi, de Ticumbinia et de Cuntamana, donnent naissance à des rivières d'un volume considérable. A leur tête il faut placer la Madre de Dios qui porte au rio Madeira les eaux des vallées de Caravaya et celles du Beni, l'Aquiry, l'Hyuacu, l'Araca, têtes du Purus, puis le Purus lui-même, le Jurua et le Jahuary, trois grands affluents de la rive droite de l'Amazone.

De la chaîne-mère, comme de l'urne d'une naïade, ruissellent incessamment mille ruisseaux, mille torrents qui vont porter leur tribut aux rivières précitées. Si nous ne disons rien ici du réseau fluvial aux mailles multiples que cette même chaîne étend au nord-est à travers les vallées situées en deçà du bassin de la Madre de Dios, c'est que nous aurons à en parler plus tard et sur les lieux mêmes.

La partie de la chaîne d'Avisca comprise entre le treizième et le quatorzième degré, dans le voisinage de ce massif de Titicaca dont parlent les géographies, mais que bien peu de géographes connaissent *de visu*[1], cette partie offre une prodigieuse agglomération de volcans éteints et échelonnés sur une seule ligne, de pics, d'aiguilles et d'arêtes, de croupes difformes et d'abrupts versants couverts de neiges éternelles. D'étroits sentiers, tracés sur le flanc des abîmes, servent à traverser cette région glacée où les dangers et les fatigues qui attendent le voyageur sont suffisamment compensés par la splendeur et la variété des tableaux qu'il y découvre à chaque pas. Le pittoresque y revêt un charme terrible; l'horreur sacrée s'en dégage comme une ivresse et vous monte au cerveau; on est pris du vertige de l'incommensurable devant cette antithèse constamment répétée de cimes touchant aux nuages et de gouffres plongeant aux lieux profonds.

De Lauramarca à Marcapata, sur une étendue de vingt kilomètres que les circuits du chemin, les descentes et les montées allongent du double, le voyageur dont nous parlons peut, si la nature l'a fait artiste, rassasier ses yeux de ce spectacle et abreuver son esprit à cette coupe d'extravagante poésie dont Dante et Shakespeare dans leurs conceptions les plus audacieuses n'ont, comme effet plastique, rien d'approchant. Seule l'Apocalypse du visionnaire de Pathmos a comme un air de famille avec ce bouleversement formidable où le *fas* de la création semble empiéter sur la limite du *nefas*. A ceux de nos lecteurs qui pourraient douter de la chose, nous dirons simplement d'aller en juger sur les lieux.

A une lieue du Puncu nous eûmes à notre gauche le plus beau décor polaire que l'imagination puisse rêver. Deux chaînes neigeuses d'une hauteur de quelques milliers de mètres, aux plans lisses et presque verticaux, aux faîtes dentelés, partant du nord-ouest et du sud-ouest, s'avançaient dans l'est à la rencontre l'une de l'autre, et près de se rejoindre s'affaissaient brusquement, laissant entre elles une faille béante. Deux montagnes géantes, deux solides à quatre pans d'une régularité parfaite et dont la neige durcie avait le ton bleuâtre de la glace, se dressaient de chaque côté de cette ouverture qu'elles semblaient garder et au delà de laquelle un fouillis d'arêtes et de dentelures, de cônes et d'aiguilles, blancs de neige, éclatants de lumière et figurant à l'œil une mer aux vagues glacées, se détachaient sur le fond bleu de l'horizon.

Nous nous arrêtâmes un moment pour dessiner les profils de la double chaîne et prendre les noms de ses plus hauts sommets, car tous ces géants portent un nom quechua plus ou moins significatif, plus ou moins pittoresque, tiré de leur configuration spéciale ou des souvenirs qu'ils rappellent. C'est *Occlohualpa*, *Reycancha*, *Colquepunco*, *Sombreroni*, *Puyuski*, *Mayahuani*, etc.: la Poule couveuse, le Jardin du roi, la Porte d'argent, le Chapeau, etc. Quant aux montagnes debout comme de monstrueux pylônes de chaque côté de l'ouverture, elles se nomment: celle de gauche *Ausangaté;* celle de droite *Tayangaté;* le Vieil Aïeul et le Vieil Oncle.

En fermant mon album sur l'aïeul et sur l'oncle dont je venais d'esquisser les profils, je regrettai que les Pharaons d'autrefois, momies aujourd'hui couchées dans leur étui, les Chéops, Chéphren, Menkaré et autres, qui employèrent tant de bras et d'années à l'édification de leurs pyramides-sépulcres, n'eussent pu profiter des deux gigantesques glaciers que j'avais sous les yeux. Quels splendides et frais tombeaux ils eussent eu là, sans compter l'économie du temps et de la main d'œuvre!

Notre tribut d'admiration payé à ce tableau grandiose, nous reprîmes notre marche à travers les neiges

1. Est-ce à cette connaissance purement théorique du massif de Titicaca, le plus grand faîte de partage (*divortia aquarum*) de cette Amérique, qu'on doit attribuer l'erreur où est tombé M. Théophile Lavallée dans sa *Géographie universelle de Malte-Brun entièrement refondue et mise au courant de la science*, en faisant naître l'Apurimac (c'est le Huilcamayo qu'il aura voulu dire) à peu de distance de ce massif et faisant jaillir de ses flancs le Pilcomayo, un des principaux affluents du rio Paraguay? Nous ne savons qu'en dire; mais ce que nous pouvons assurer, c'est que la source de l'Apurimac (lac de Vilafro) est située au pied des Andes occidentales, à trente-cinq lieues ouest du massif de Titicaca, dont elle est séparée d'ailleurs par le rameau de la cordillère de Huilcanota. Quant au Pilcomayo, qui naît au versant oriental des Andes et se jette dans le Paraguay, lequel, en s'unissant lui-même au Parana, formera plus tard, concurremment avec l'Uruguay, la grande embouchure de la Plata, la source du Pilcomayo est située sur la limite des provinces boliviennes de Potosi et de Cochabamba, à soixante-dix lieues sud-ouest environ de ce même massif de Titicaca.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le reflet ne tarda pas à nous incommoder. Ceux d'entre nous qui avaient eu la précaution de se munir de lunettes locales, tubes de carton gros et courts, garnis de verres bleus dont on se sert habituellement pour voyager dans les Cordillères, les arborèrent fièrement en les attachant par derrière. Ceux qui n'en avaient pas, et j'étais du nombre, firent de leur cravate ou de leur mouchoir un voile qu'ils interposèrent entre leurs yeux et le paysage, Cette précaution nous préserva du *surumpi*, cette ophthalmie passagère[1], mais très-douloureuse, occasionnée par l'éclat de la neige.

Ainsi cheminant nous relevâmes bientôt dans le sud, à une assez courte distance, un de ces massifs secondaires comme on en trouve fréquemment dans les Andes, et qui font dire aux gens du pays que les veines (vetas) ou filons de la pierre se sont noués. Cette anastomose des strates qu'ils nomment *porco* et que les géographes appellent *nodus*, présente parfois jusqu'à trois ramifications qui vont se dirigeant chacune dans une aire de vent. Le *nœud* que nous relevions offrait la bizarre disposition d'un entonnoir de quelque trois lieues de circuit. Une épaisse couche de neige recouvrait les parois crevassées et les bords inégalement découpés de cette espèce de cratère, d'où le minéral en fusion avait dû s'épancher jadis. Des pics de trachyte, hérissés, rugueux, contrefaits, s'élançaient du fond de l'excavation, et leur couleur noirâtre ou fauve formait avec la blancheur des neiges qui les entouraient, un contraste de l'effet le plus saisissant.

A deux lieues de là, nous fîmes une autre rencontre, moins scientifique que celle-ci, mais en revanche plus pittoresque. Au pied d'un escarpement circulaire que ne pouvant franchir nous avions contourné, nous aperçûmes un petit lac de figure irrégulière encadré dans les neiges et dont l'onde immobile avait la couleur de l'étain. Un ruisseau en sortait, et après avoir décrit dans l'est quelques molles courbes, profitait de la déclivité du sol pour passer de l'est au nord, où il se perdait dans la perspective. Ce charmant bassin, caché comme une violette dans l'herbe, et qu'aucun hydrographe ne se fût avisé d'aller chercher là, était, nous dirent les muletiers, le manantial ou source de la rivière Paucartampu. Au moment où nous l'apercevions, sept à huit vigognes, conduites par un mâle, folâtraient sur ses bords. A notre approche elles se débandèrent, bondirent d'escarpement en escarpement avec une agilité prodigieuse, puis, lorsqu'elles se crurent en sûreté, elles s'avancèrent sur une saillie du rocher, et du haut de cette plate-forme, allongeant leur cou dans le vide, elles regardèrent défiler notre caravane.

Tant que nous restâmes en vue, les gracieuses bêtes, debout sur le piédestal qu'elles s'étaient choisi, gardèrent une immobilité d'attitude que j'aurais attribuée volontiers à la frayeur que nous leur inspirions, si les muletiers plus forts que moi en zoologie, mais moins polis à l'égard du beau sexe, ne m'eussent assuré que cette immobilité était l'effet de la curiosité, plus forte encore chez la vigogne que chez la femme.

Le temps d'arrêt que j'avais fait pour dessiner la configuration du lac, les méandres de son ruisseau et son entourage de neiges, ce temps, si court qu'il eût été, avait suffi à nos amis pour prendre les devants. Je galopai pour les rejoindre, et tout en galopant, je songeais que la rivière qui s'enfuyait au nord avait été pendant longtemps un sujet d'hypothèses pour bon nombre de géographes français, espagnols, anglais, allemands. La France et l'Espagne, il faut le dire à la louange de Bruè-Dufour et de Simon Bolivar, s'étaient le plus rapprochées de la vérité. En 1864, l'Angleterre, représentée par le secrétaire de la Société de Géographie de Londres, sir Clément Marckam, avait cru devoir faire de cette rivière un affluent de l'Amaru-Mayo ou Madre de Dios. Pareille erreur était d'autant moins concevable chez l'honorable secrétaire, qu'il avait visité personnellement quelques points des vallées orientales sises entre Paucartampu et Caravaya[1].

Disons une fois pour toutes que la rivière Paucartampu dont il s'agit, ne relève en aucune façon des vallées de ce nom dont tous les cours d'eau naissent sur le revers oriental des Andes d'Avisca, tandis qu'elle sort de leur versant occidental, à l'endroit où nous la voyons. Après un cours d'environ quatre-vingt-dix lieues dans le nord et une direction à peu près droite, elle s'infléchit à l'ouest, et sous le nom de Rio Camisia, se joint au Quillabamba-Santa-Ana-Ucayali, dont elle est un des principaux affluents de droite. Dans un précédent voyage nous avons donné le tracé de son cours, qui n'a, comme on en peut juger, rien de commun avec les vallées de Paucartampu et la direction de leurs rivières ; son seul tort est de porter le même nom que l'une d'elles. De là la méprise des géographes et l'erreur qu'ils ont propagée. Mais cessons de nous occuper des géographes et de leurs erreurs pour ne songer qu'à nos affaires.

A partir du lac de Paucartampu, la pente des terrains à l'est-sud-est parut décidée et nous en profitâmes pour pousser vivement nos bêtes. Les neiges qui durant trois heures nous avaient tenu fidèle compagnie, commencèrent à s'éclaircir et devinrent de plus en plus rares. Bientôt nous ne les vîmes plus que sur les

1. Sa durée varie de huit jours à un mois. Les docteurs du pays la traitent en renfermant le malade dans une chambre obscure et le soumettant à des lotions de blanc d'œuf battu.

1. Sur la carte qui accompagnait le compte rendu que sir Clément Marckam publia à cette époque dans un des bulletins de la Société de Géographie de Londres, le tracé du système des vallées de Paucartampu est incomplet sur quelques points et mal défini sur d'autres, l'indication des sources de ces mêmes rivières assez vaguement précisée et le confluent de trois d'entre elles parfaitement erroné. Ainsi notre rivière de Paucartampu, affluent du Santa-Ana-Ucayali, devient, sur la carte de l'honorable secrétaire, un tributaire de la Madre de Dios. Le rio de Marcapata, dont il paraît ignorer le véritable nom, conflue également avec la Madre de Dios, au lieu de se réunir à la rivière Ollachea, affluent de l'Inambari; enfin, la rivière Madre de Dios, au lieu d'aller rejoindre le Beni, forme sur sa carte la rivière des Purus. Le temps a déjà fait justice des opinions géographiques de l'honorable secrétaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommets élevés de la chaîne que la déclivité du sol finit par nous cacher.

Nous entrâmes alors dans une région hérissée de collines basses, inégalement espacées, et dont l'inclinaison de l'ouest à l'est était remarquable. Un sable compacte et de menus galets amoncelés à la base de ces collines indiquaient le passage des eaux qui l'avaient ravinée. En certains endroits ce sable et ces cailloux recouvraient le sommet même des collines, et donnaient aux lignes du paysage je ne sais quoi d'empâté, de lourd et d'informe. La nature, comme pour atténuer la laideur du site, y avait semé quelques humbles plantes. Parmi des mousses et des graminées, d'ailleurs fort rachitiques, nous aperçûmes une renoncule naine du genre *loasa* et un *baccharis* à rameaux étalés et à feuilles rigides. Sur d'énormes tas de cactées drageonnant à plat sur le sol, et que recouvrait, comme pour les abriter du froid, une bourre grisâtre et cotonneuse, voltigeaient de petits oiseaux à peu près semblables au tarin d'Europe, et dans lesquels je reconnus le Xilguero du pays ou *Fringilla campestris* des savants. Quant aux cactées, la rapidité de notre marche et l'épaisse toison sous laquelle elles se dérobaient ne me permirent pas de reconnaître si elles appartenaient aux *échinopsis*, aux *échinocactus* ou aux *mamillarias*. J'incline toutefois pour ce dernier genre.



Le gouverneur de Marcapata (voy. p. 46). — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

Bien qu'il fût à peine six heures, le jour nous paraissait baisser plus rapidement que de coutume. Ce prétendu phénomène était dû à notre descente continue qui, en élevant de plus en plus derrière nous la partie de terrains située à l'ouest, nous interceptait avant l'heure les obliques rayons du soleil couchant. Un assez long trajet nous séparait encore de Marcapata. Les muletiers, craignant que la nuit ne nous surprît en route, nous engagèrent à presser le pas sous peine de dormir encore une fois à la belle étoile. Chacun de nous témoigna tacitement de la répugnance que lui causait une pareille idée, en appliquant deux coups d'éperons à sa bête. Les péons, les mozos et les Indiens prirent d'eux-mêmes un pas gymnastique voisin de l'amble, et pendant une demi-heure environ la caravane tout entière alla d'un train de poste. Passé ce temps, il nous sembla que les collines rentraient en terre, que l'espace s'agrandissait, puis des bouffées d'un air tiède arrivèrent jusqu'à nous. *El valle! El valle!* (la vallée), crièrent à la fois les muletiers et les mozos. Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'en effet nous apercevions sous nos pieds un amas de pitons coniques, dont les sommets seuls étaient apparents. Leur base disparaissait dans une pénombre bleuâtre. Nous nous précipitâmes vers un étroit sentier qui plongeait en spirale au fond de ce gouffre. Nos montures et nos bêtes de somme, effrayées par sa pente vertigineuse, semblaient bien résolues à ne marcher qu'au pas; mais l'éperon et le laso les déterminèrent à changer d'allure. Grâce à un intelligent emploi de ces moyens coercitifs, les bonnes bêtes, fermant les yeux sur le danger et s'en remettant pour le reste à la Providence, se lancèrent dans l'escalier tortueux avec la vitesse de pierres qui dégringolent.

Le sentier que nous suivîmes tantôt un à un, tantôt deux de front, selon sa largeur ou les conseils de la prudence, serpentait le long des pitons, passant de l'un à l'autre avec une pente de plus en plus rapide. A mesure que nous doublions un de ces promontoires, la configuration de la vallée nous apparaissait plus distinctement. Les pitons d'abord chauves, groupés en tas et comme soudés au noyau de la Cordillère, s'en détachaient, s'espaçaient, prenaient leurs aises, verdoyaient sous la végétation qui les recouvrait et, alignés enfin sur une double file, s'allaient perdre à l'horizon dans une brume de velours. Jamais rien de si pittoresque ne s'était encore offert à moi dans mes descentes successives du revers oriental des Andes [1].

1. L'aspect pittoresque de certaines vallées du Pérou, et notamment de celles situées entre Paucartampu et Caravaya, tient uniquement à la direction des rameaux ou chaînons de la Cordillère qui les enserrent. Là où ces rameaux en se déprenant de la chaîne-mère se dirigent sans hésitation vers le nord-est, l'est ou le sud-est, la végétation déploie sur-le-champ une grande magnificence. Mais où ces rameaux remontent vers le nord et le nord-ouest, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente du versant oriental de la cordillère de Marcapata. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A mesure que nous abandonnions les régions supérieures, l'horizon, ouvert seulement devant nous dans la partie de l'est, se refermait au nord, au sud et à l'ouest, nous serrant comme dans un étau et nous retirant la lumière. Le jour, appréciable encore sur les versants que nous venions d'abandonner, devenait de moins en moins distinct dans notre descente en spirale. Bientôt le ciel ne fut plus qu'une longue et mince bande d'azur étendue sur nos têtes. Le paysage avait changé graduellement d'aspect. La végétation, timide à son début et contenue d'ailleurs par le voisinage immédiat de la Cordillère, commençait à déployer un certain luxe. Aux lichens, aux mousses rases, aux graminées, avaient succédé des plantes, des buissons, des arbustes, qui nous paraissaient, au débouquement de chaque piton, croître en nombre et en hauteur. Bientôt des sources filtrèrent des montagnes, des ruisseaux en jaillirent, puis des torrents s'en détachèrent avec bruit : nous continuions toujours de descendre. A un certain moment nous entrevîmes sur les escarpements, des cultures et des toits de chaume; mais ce fut comme une vision. La nuit descendit brusquement sur nous et confondit tous les objets dans une teinte sombre. Un brouillard dense et froid monta du fond de la vallée où grondait un torrent, rampa le long des pitons, escalada leur faîte et finit par les voiler entièrement. Pendant un moment encore nous cheminâmes au milieu des ténèbres, puis à un cri des muletiers toute la troupe fit halte. J'entrevis confusément un groupe de toitures ; je vis briller quelques lumières: nous étions à Marcarata.

Arriver de nuit, c'est-à-dire en aveugle, dans un recoin perdu qu'on ne connaît pas, dont on a à peine entendu parler, où l'on n'est connu de personne, c'est là une sensation neuve, bizarre, en somme assez désagréable. Il est si doux, après une longue traite, de se voir accueilli par un visage souriant et deux bras ouverts. Je ne sais trop ce que pensaient à cet égard nos compagnons, mais ils paraissaient aussi déconcertés que moi de n'apercevoir que des maisons closes se détachant en noir sur un fond de ténèbres.

Bien que notre entrée dans le village eût été assez bruyante pour faire aboyer quelques chiens et donner l'éveil à leurs maîtres, personne n'avait paru s'inquiéter de notre présence. Les muletiers se mirent alors à interpeller à tue-tête les gens de leur connaissance et à frapper de leurs étriers de bois contre les portes des maisons. A ce tapage une porte s'ouvrit, et un individu, dans lequel ils reconnurent le gouverneur de la localité, parut une chandelle allumée à la main. Sa vue, comme celle du régisseur sur un théâtre quand l'entr'acte a duré longtemps, calma l'irritation générale. Ce fonctionnaire, gros homme entre deux âges, dont la chemise et le pantalon étaient en lambeaux et qui marchait nu-pieds faute de chaussure, vint à nous et nous demanda si nous étions les honorables voyageurs qu'on attendait à Marcapata. Sur la réponse affirmative du chef de l'expédition, il s'excusa d'avoir tardé un peu à nous présenter ses devoirs, et offrit de nous conduire chez le curé, qui, dit-il, serait enchanté de faire notre connaissance et de nous recevoir chez lui. Point n'était besoin de longues réflexions pour comprendre que le gouverneur, effrayé par le nombre de gens dont il allait avoir à s'occuper, cherchait à rejeter sur le curé l'honneur et l'ennui de la chose. Mais son illusion à cet égard fut de courte durée. Un ordre émané du préfet de Cuzco, écrit sur une feuille de papier aux armes de la République, que Santo Domingo déplia et mit sous le nez de l'honorable fonctionnaire, lui enjoignait de loger nos personnes, nos gens et nos animaux, de nous fournir les guides et les renseignements dont nous pourrions avoir besoin, et de ne rien épargner pour nous rendre agréable le séjour de Marcapata. Cet ordre, que notre compagnon lut à haute voix, fut pour le gouverneur comme un coup de massue. Un peu remis de son émotion, il essaya de sourire en disant qu'il se conformerait de son mieux aux ordres de Son Excellence, et, nous montrant de la main sa demeure, il nous invita à mettre pied à terre.

La vue de ce logis produisit sur nous l'effet qu'avait produit sur son possesseur l'ordre de nous y installer. Les murs, formés de lattes rapprochées, étaient treillissés comme une volière, circonstance qui devait permettre à tous les vents de s'y engouffrer avec facilité. Trois pavés noircis par la flamme indiquaient l'âtre et le foyer domestique, et des peaux de mouton empilées dans un coin pouvaient, selon l'heure ou la fantaisie, servir de sofa pour la sieste ou de couche pour le sommeil. Nos compagnons, qui gardaient un doux souvenir de Lauramarca et de son hospitalité somptueuse, furent désagréablement surpris à l'aspect de la misérable demeure où le sort allait les contraindre à bivouaquer. Encore, si ses dimensions eussent pu suffire à nous contenir aisément! Mais un coup d'œil permettait de juger que nous y serions les uns sur les autres. Après avoir échangé un regard de désappointement que notre hôte ne surprit pas, occupé qu'il était à empêcher le vent de tourmenter la flamme de sa chandelle, nous convînmes à voix basse de nous rendre chez le curé, afin de voir si le logement qu'il pourrait nous donner serait aussi exigu que celui-ci, disposés en ce cas à nous partager en deux camps, dont l'un s'établirait chez le curé et l'autre chez le gouverneur.

Nous priâmes ce dernier de nous accompagner jusqu'au presbytère, où nous allâmes discrètement frapper un coup. L'humble maison, attenante à l'église, était gardée par un chien que ce bruit parut mettre en fureur. Une voix aigre, partant de l'intérieur, demanda qui frappait ainsi à cette heure indue — sept heures étaient au moment de sonner. — Le gouverneur se chargea de répondre. A cette voix de connaissance, la porte s'ouvrit, et une femme se montra sur le seuil.

suivant de plus ou moins près la direction de la Cordillère, la végétation, comprimée par le voisinage du minéral, est lente à se développer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Santa Virgen! que veut tout ce monde? » fit-elle en nous apercevant.

L'exclamation, on en conviendra, était peu polie. Sans nous arrêter à ce qu'elle pouvait avoir de blessant pour nous, nous demandâmes à la femme si le curé était visible. Sur sa réponse affirmative, nous entrâmes après elle dans la maison. Le gouverneur resta dehors à nous attendre.

Le curé de Marcapata, assis devant une petite table éclairée par un suif qui donnait plus de fumée que de clarté, était en train de prendre son repas du soir. C'était un homme d'environ soixante ans, au teint foncé, aux cheveux gris, et d'une constitution qui semblait robuste. Le digne homme n'était pas seul : trois chats, accroupis sur la table en face de lui, entouraient le plat où fumait un ragoût quelconque. A notre vue, il fit un soubresaut, chassa d'un revers de main ses trois commensaux, et, se levant à demi de son siége, nous salua en mastiquant sa dernière bouchée. Avant qu'il l'eût avalée, Santo Domingo s'était annoncé comme le chef de l'expédition projetée, et nous avait présenté au curé, qui nous pria de nous asseoir. Comme nous étions onze individus et que nous n'apercevions que quatre chaises dans la chambre, nous prîmes le parti de rester debout. La posture était fatigante, et, pour nous donner la possibilité d'en changer, Santo Domingo se hâta d'expliquer au curé la nature du service que nous attendions de lui. Mais aux mots d'hospitalité, de vivres, de couvert, la physionomie du pasteur, jusque-là ouverte et bénigne, se rembrunit subitement comme un riant paysage auquel un nuage cache tout à coup le soleil.



La Ama de Llaves. — Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

« Je suis bien pauvre et bien étroitement logé, » crut-il devoir dire.

Nous nous regardâmes du coin de l'œil.

« Mais le gobernador est riche, ajouta-t-il; il a deux maisons dans le village, un troupeau de moutons, trois vaches qui ont vêlé le mois passé, et, dans la vallée, à Sausipata, une chacara qu'il cultive.... Que ne le voyez-vous? C'est un brave et digne homme qui sera certainement heureux de vous obliger. »

Pris entre ces deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, Santo-Domingo, déjà sûr de l'un, crut devoir frapper un grand coup pour s'assurer de l'autre.

« Votre pauvreté m'afflige profondément, padre mio, dit-il au curé; mais elle affligera bien davantage Sa Grandeur l'évêque de Cuzco, qui m'avait adressé à vous avec l'idée que vous pourriez m'être utile.

— Quoi! s'écria le curé, notre illustrissime évêque a daigné vous parler de moi, vous adresser à moi! Mais Sa Grandeur me connaît donc? Et moi qui ne l'ai jamais vue!

— Est-ce bien possible, seigneur curé?

— Jugez-en vous-même, caballero. J'habite Marcapata depuis l'année 1818, où l'illustrissime seigneur docteur don José Perez Armendariz, alors évêque de Cuzco, me mit en possession de cette cure que depuis lors je n'ai plus quittée. L'an d'après, on m'apprit sa mort, et que l'illustre docteur Fray José Calixto Orihuela lui avait succédé dans la direction spirituelle du diocèse. A cela se bornent les renseignements que j'ai recueillis.

— Peu de mots suffiront à les compléter, répliqua notre ami. En mars 1819, don Calixte de Orihuela, nommé évêque de Cuzco, resta en possession de son évêché jusqu'en 1838, où don Eugenio Mendoza y Jara fut appelé à le remplacer. Mais des difficultés surgirent; les années s'écoulèrent, et ce ne fut réellement qu'en 1845 que ce dernier prit possession de l'évêché qu'il occupe encore. Et maintenant que j'ai été assez heureux pour vous apprendre ce que vous ignoriez, je vais, d'après votre conseil, demander au gouverneur, pour m'y loger avec mes amis, une des deux maisons qu'il possède dans le pueblo.

— Y pensez-vous, caballero? s'écria le curé. Eh quoi! vous me feriez cette injure, d'aller loger ailleurs que chez moi? Quand je vous ai dit que j'étais à l'étroit, c'était une façon de parler. Dieu merci, il y a assez de place dans ma maison pour vous et vos amis. Vous laisser aller chez le gobernador, un cholo de rien qui ne sait pas dire *nu nu!* Eh! que penserait de moi notre illustrissime évêque, qui me connaît, dites-vous, et vous a adressés à moi? Il penserait que je pratique mal les devoirs de mon ministère, et il aurait raison Pascua! Pascua!... »

A cet appel, la femme qui nous avait ouvert la porte apparut, l'œil brillant et le front plissé.

« Mon seigneur curé m'appelle, je crois? fit-elle d'un air entre chien et loup.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Oui, ma fille; ces honorables seigneurs que tu vois sont mes hôtes. Peut-être resteront-ils ici quelques jours. Tu vas dresser leurs lits dans la chambre aux pommes de terre, que Juan José mettra provisoirement dans le bûcher. Cirillo pourra l'aider dans ce travail, pendant que sa femme te donnera un coup de main. Va, ma fille, et ne perds pas de temps à bavarder. »

La Pascua se redressa comme si, nouvelle Eurydice, un serpent l'eût piquée au talon.

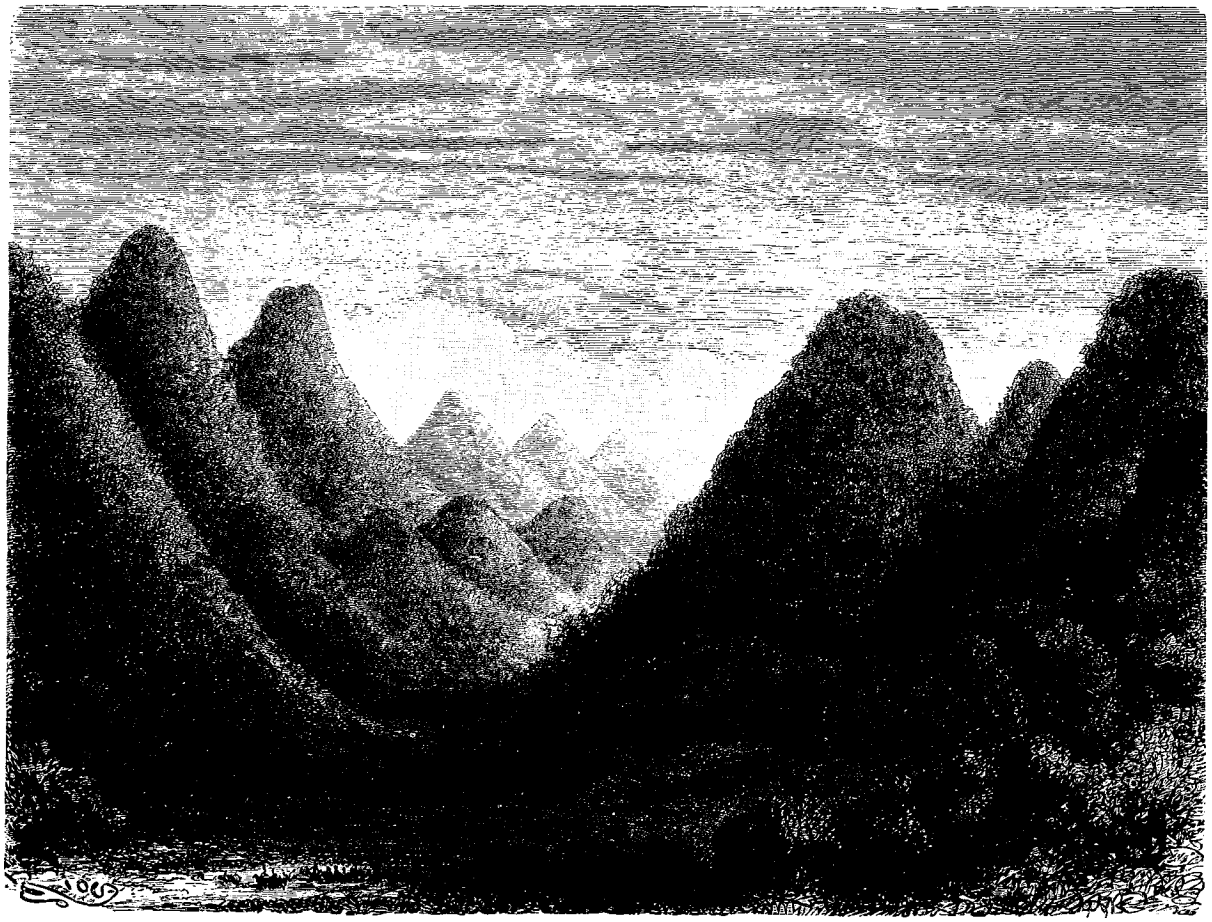
« Mon seigneur curé est le seul qui dise que je bavarde, fit-elle aigrement. On ne peut pourtant pas faire les choses sans parler!

— Non, certes; aussi, ce que j'en dis ici n'est pas pour te fâcher, mais seulement pour t'engager à faire diligence.

— On sait son devoir, » répliqua la Pascua en enlevant l'assiette à moitié pleine qui faisait vis-à-vis à celle du curé; et s'en allant elle ferma bruyamment la porte derrière elle.

Nous échangeâmes un sourire discret.

« C'est mon ama de llaves (gouvernante), nous dit le curé; une mauvaise tête, mais un cœur excellent. Si pour un rien elle se fâche et bougonne pendant des heures, elle tient ma maison en ordre et prend mes intérêts de telle sorte, que je passe sur les inégalités de son caractère en faveur des services qu'elle me rend. »



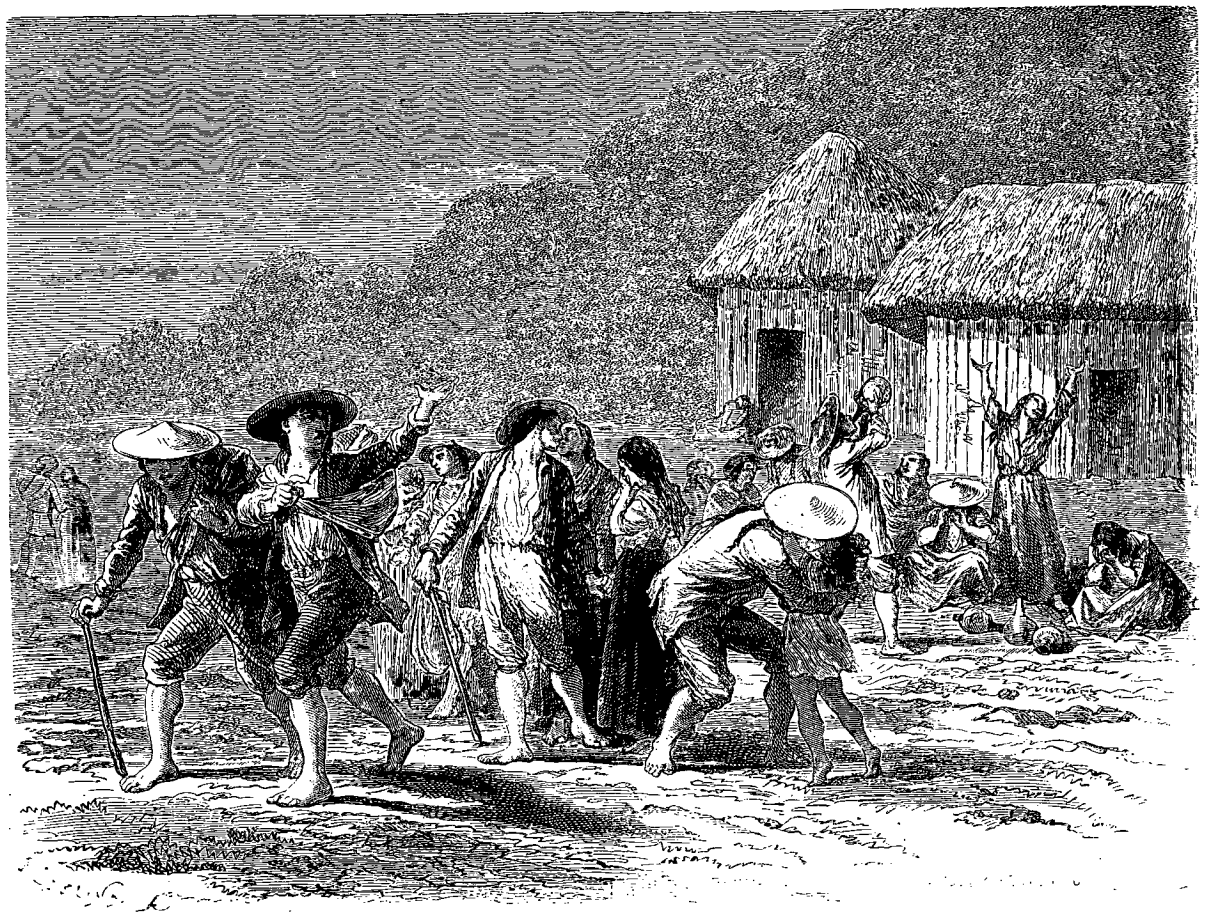
Aspect de la vallée de Marcapata au sortir des neiges (voy. p. 44). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur

Ces détails d'intérieur n'auraient eu pour nous qu'un médiocre intérêt, si l'accès d'humeur de la serva padrona ne nous eût paru déterminé par notre impatronisation au logis. Craignant qu'en qualité de ménagère elle ne frémît par avance du surcroît de dépenses que nous allions occasionner à son maître, nous mîmes à l'hospitalité de celui-ci certaines conditions qu'il éloigna d'abord, mais qu'il finit par accepter.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les adieux (voy. p. 67). — Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Séance tenante, il fut convenu que, sur onze individus dont se composait notre troupe, six logeraient au presbytère, et cinq chez le gobernador. La cloche de l'église, que le curé ferait sonner à l'heure des repas, nous réunirait à sa table, où nous mangerions en commun. Les frais de nourriture étaient à notre charge. Le curé possédait dans la montagne un troupeau de moutons, et devait nous céder ses plus beaux élèves à des prix doux. Comme entrée en matière, nous le priâmes d'en faire égorger un pour le lendemain, dont nous lui payâmes sur-le-champ la valeur. Quant aux gens de notre suite, dont nous étions assez embarrassés, il nous offrit de les caser chez les habitants du village où, moyennant un réal par tête et par jour, ils seraient nourris et couchés.

Ces choses réglées à notre satisfaction mutuelle, nous laissâmes au presbytère le chef de l'expédition, l'examinador et quatre de nos compagnons. J'allai avec les autres rejoindre le gouverneur, qui nous attendait à la porte. Par mesure d'économie, il avait éteint sa chandelle. Nous le priâmes de la rallumer, afin de pouvoir nous guider à travers les broussailles et les buissons qui couvraient le chemin de son logis au presbytère.

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si je m'étais décidé à bivouaquer chez le gouverneur quand ma qualité d'historiographe me donnait droit de logement chez le curé, c'est que je voulais voir comment nos voluptueux Péruviens s'accommoderaient de son indigence. Une mauvaise nuit est bientôt passée, et si, le lendemain, le logis de notre hôte était jugé inhabitable, nous transporterions nos pénates chez le curé, au risque de nous gêner les uns les autres.

En arrivant, le premier soin de nos compagnons avait été de pester à la barbe même du gouverneur contre l'absence totale de confort et de meubles meublants dans son logis, qu'ils qualifièrent de cage et de baraque. Debout au seuil et sa chandelle allumée à la main, notre hôte écouta leurs récriminations d'un air calme. Loin de s'en montrer blessé, comme il en avait bien le droit, il poussa la complaisance, c'est la longanimité que je devrais dire, jusqu'à nous indiquer les angles de sa demeure où nous aurions moins à souffrir du vent et de la pluie, s'il plaisait à Dieu de nous envoyer une averse à titre d'épreuve.

La question du coucher fut débattue et résolue en quelques minutes. Notre hôte, après nous avoir avoué qu'il ronflait très-fort en dormant et que ce bruit pourrait nous incommoder, réunit à la hâte les peaux de mouton qui composaient sa couche, les plaça sous son bras, et nous abandonnant, non sans regret, sa chandelle aux trois quarts fondue, s'en alla passer la nuit chez un voisin. Avant de nous quitter, il ne manqua pas d'appeler sur nos têtes les bénédictions du ciel. Restés seuls, nous étendîmes sur le sol les tapis et les pellons de nos montures ; nous rapprochâmes de la muraille à claire-voie nos selles destinées à nous tenir lieu d'oreillers et nous nous allongeâmes côte à côte comme des poissons sur un gril.

Le vent souffla toute la nuit à travers les barreaux de notre demeure, montant du grave à l'aigu, descendant de l'aigu au grave et secouant la toiture comme s'il eût voulu l'enlever. Nos amis, que ces modulations de harpe éolienne avaient empêchés de dormir, se levèrent avec le jour de fort mauvaise humeur et me déclarèrent que pour rien au monde ils ne s'exposeraient à passer une nuit semblable. Comme j'étais tout aussi peu satisfait qu'eux des arpéges exécutés par les parois de notre demeure, j'approuvai leur idée de s'installer le jour même chez le curé, idée au reste qui m'était personnellement venue longtemps avant que le jour eût paru.

Échappés de la volière du gouverneur, nous allâmes pousser une reconnaissance dans le village. Nous y trouvâmes nos compagnons qui, en réponse aux tortures musicales que nous déclarâmes avoir subies, nous dirent qu'ils avaient passé une excellente nuit et nous offrirent fraternellement d'occuper un coin de leur chambre. En attendant le déjeuner que la cloche de l'église devait, sur l'ordre du curé, sonner à neuf heures précises, je laissai nos amis errer dans le village et continuer sur les villageoises les études physiologiques qu'ils avaient commencées à Lauramarca.

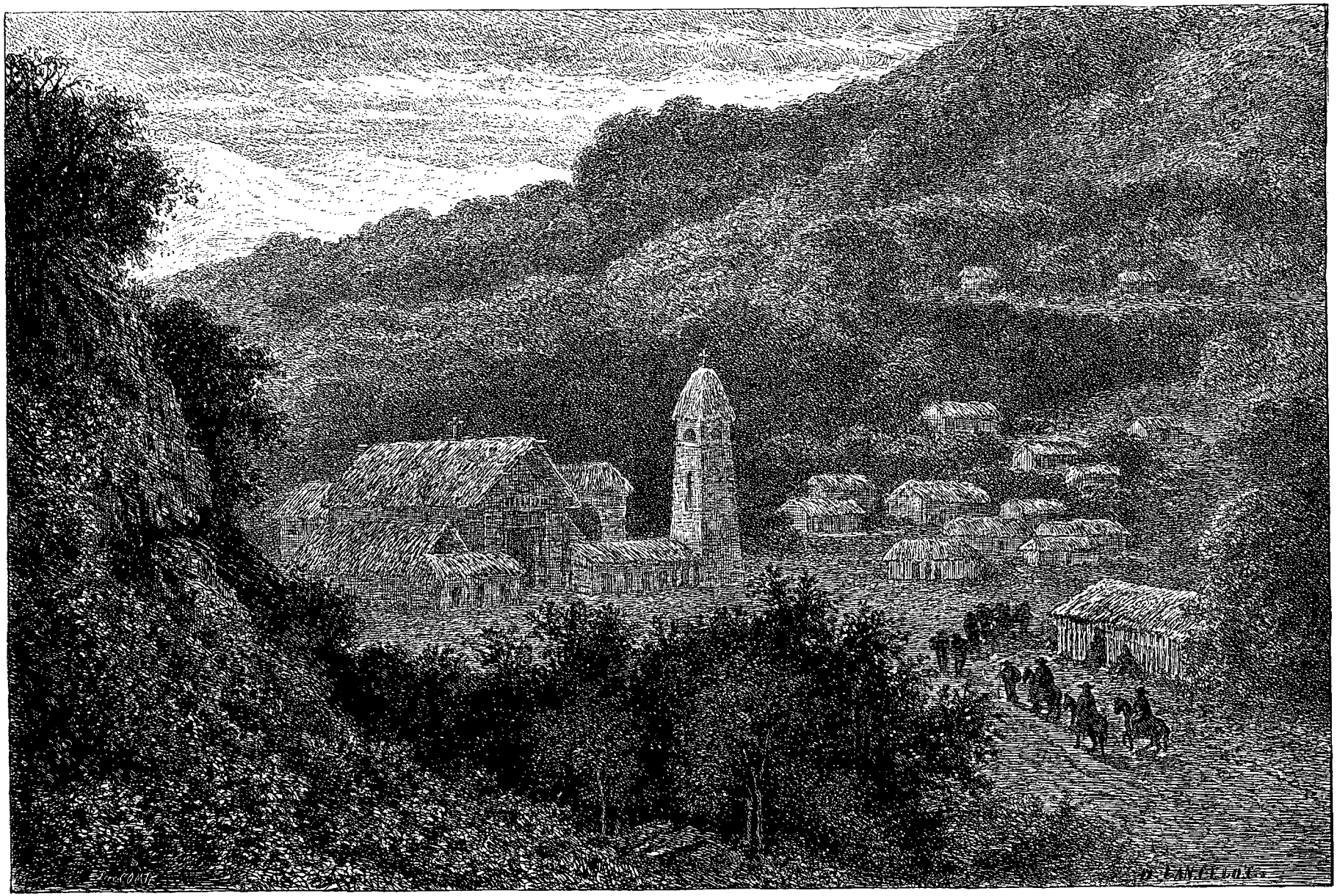
J'avais hâte de revoir au grand jour la vallée que la veille j'avais à peine entrevue au milieu des ténèbres. Un étroit sentier qui s'offrit à moi et que je suivis, me conduisit, après quelques minutes de marche à travers des broussailles et de hautes herbes, sur le bord même du coteau qui sert d'assiette au pueblo de Marcapata. Là, du nord au sud, mes regards purent embrasser tous les environs.

Ce côté des Andes, que je voyais pour la première fois, présentait au lever du soleil un tableau charmant. La vallée de Marcapata, développée de l'ouest à l'est et large à cet endroit de deux kilomètres, était bordée sur toute sa longueur par une double ligne de hauts pitons de figure conique, soudés l'un à l'autre jusqu'à mi-corps et boisés de la base au sommet. A l'ouest un plan de montagnes lisse et vertical à distance, du vert le plus sombre et le plus velouté, fermait l'horizon comme une muraille et formait un repoussoir vigoureux aux neiges d'Apu et de Choquechanca, doucement azurées du côté de l'ombre et d'un rose tendre du côté du levant. Deux torrents nés dans le nord-ouest et le sud-ouest, le *Kellunu* (eau jaune) et le *Ccachi* (salé), tombaient perpendiculairement du plan de montagnes qu'ils rayaient de deux traits d'argent, développaient à l'est leur cours parallèle et formaient en se rejoignant, après un trajet d'une lieue, un triangle isocèle au sommet duquel, sur une colline aux pentes rapides, qu'en Europe on eût qualifiée de montagne, s'élevait le village de Marcapata composé de cent dix chaumières capricieusement orientées et d'une église à clocher carré et à toit de paille.

Placé sur le bord de cette colline où le hasard venait de me conduire, je voyais devant moi, à droite et à gauche, reluire et serpenter les deux torrents dont la réunion forme l'Araza qui parcourt longitudinalement la vallée. Sur leurs bords s'arrondissaient les cimes de grandes forêts qui s'étendaient jusque sur les flancs des pitons. La hache et le feu y avaient pratiqué de larges trouées, sacrifiant ainsi l'harmonieuse beauté du site aux vulgaires besoins de l'homme. Le maïs, la courge, le piment, la pastèque, chers à l'indigène, et la luzerne appréciée de l'animal, recouvraient d'un manteau bariolé l'emplacement qu'avaient occupé les grands arbres et les massifs de lianes. A côté de ces défrichements, qui pouvaient remonter à une dizaine d'années, quelques-uns plus récents présentaient des amas de cendres et des tisons noircis. D'autres étaient couverts de troncs et de branchages qui se desséchaient lentement en attendant que le moment fût venu d'y mettre le feu. Deux ou trois Indiens, disséminés sur les hauteurs et pareils à de grosses fourmis, animaient la scène en même temps qu'ils servaient d'échelle de proportion pour juger de son immensité.

Toute la partie du paysage que j'avais devant moi flottait encore dans une vapeur lilas glacé d'argent d'une fraîcheur et d'une transparence idéales. Quelques rayons d'or glissant obliquement entre les pitons trouaient déjà cette gaze légère et faisaient resplendir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village et église de Marcapata. — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en les effleurant le feuillage d'un arbre ou le flanc d'un rocher. Derrière moi, l'horizon oriental, que le disque du soleil avait dépassé, ruisselait de flammes. Tout ce côté de la vallée, que l'œil ébloui cherchait vainement à fouiller, formait comme une tache sombre dans le rayonnement du foyer lumineux.

J'admirai longtemps ce lever de soleil et ce beau paysage où, depuis l'herbe jusqu'à la fleur, depuis l'arbre et les lianes de la forêt jusqu'à la montagne et ses neiges, tout s'éveillait à l'existence, aussi jeune, aussi frais, aussi ardent à vivre qu'au premier jour de la création. Inondé d'air et de lumière, enivré de senteurs étranges, bercé par mille bruits charmants qui se dégageaient du silence, chants d'oiseaux, bourdonnements d'insectes, bruissements des feuilles, murmures du vent et des eaux, je sentais mes pensées flotter et s'égarer dans une ivresse vague, le sentiment de mon individualité s'effacer en moi, la mesure du temps et la notion des lieux s'oblitérer ou se confondre, et bientôt, sous le coup d'une hallucination bizarre, il me sembla que les liens qui m'attachaient à la terre s'étaient rompus. Mon âme, délivrée de sa prison de boue, s'élançait joyeuse dans la pure atmosphère et, comme l'oiseau engourdi par une longue captivité, voltigeait un moment pour essayer ses ailes. Après un regard d'adieu jeté sur cette terre qu'elle abandonnait pour toujours, elle prenait son vol dans l'immensité, dépassait bientôt notre pauvre système, montait de sphère en sphère jusqu'aux dernières zones étoilées et, franchissant la borne inconnue qui sépare la création de l'infini, allait se perdre, humble étincelle, dans le foyer de lumière et d'amour d'où jadis Dieu l'avait tirée.....

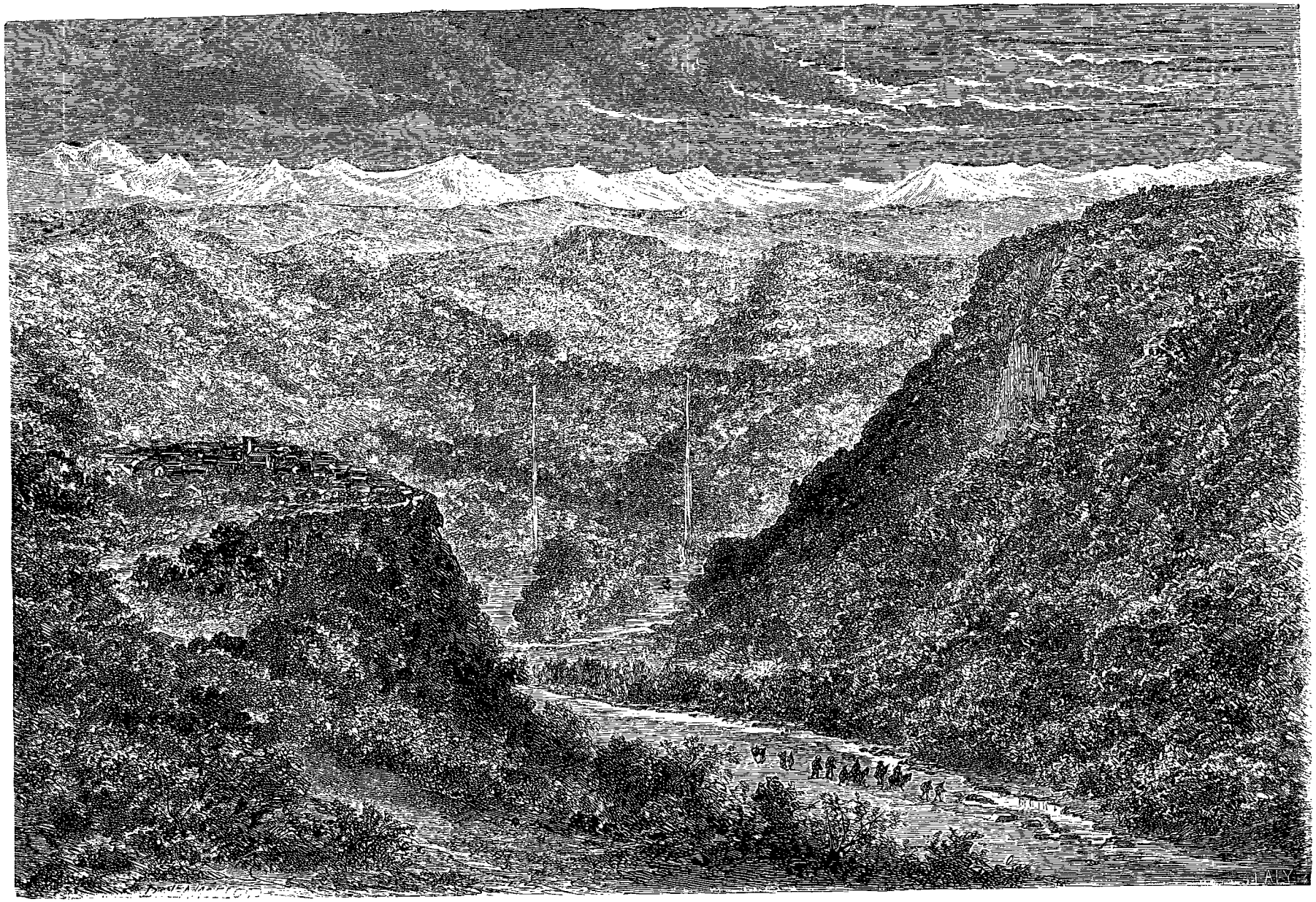
Des tiraillements d'estomac interrompirent cette extase. La splendide beauté du site avait pu m'emporter au delà des mondes créés, mais l'air vif de ces hauteurs, plus apéritif que le bitter, l'absinthe et autres drogues, me ramena sur terre au sentiment de la réalité. Ma montre que je consultai marquait neuf heures. Déjà je commençais à m'étonner de n'entendre aucun appel à déjeuner, lorsque la cloche de l'église, mise en branle comme pour un baptême ou un enterrement, m'annonça que le chupé était sur la table. Je tournai le dos au paysage et remontai le sentier par lequel j'étais descendu. En passant devant la maison treillissée où nous avions si mal et si peu dormi, j'aperçus son propriétaire assis devant la porte et tressant des folioles de latanier pour s'en faire un chapeau. Je lui donnai congé du logement, prétextant que mes compagnons le trouvaient trop sonore et que cette sonorité, qu'ils eussent appréciée dans un instrument, une guitare par exemple, leur paraissait un cas rédhibitoire dans la location d'une chambre à coucher. Loin de s'offenser du peu de cas que nous faisions de sa demeure, l'homme parut charmé d'apprendre qu'il pouvait sur l'heure en reprendre possession. En échange de quelques cigarettes que je lui donnai, il s'offrit à me promener de maison en maison, si l'idée me venait de faire un tour dans le village dont il était le régulateur temporel. Je le remerciai de son bon vouloir et le laissai à sa besogne.

Comme j'arrivai en vue du presbytère, j'aperçus de loin, sur le seuil, notre Euménide de la veille, la farouche Pascua, qui, une main sur ses yeux pour les préserver de l'éclat du soleil, regardait de tous côtés, cherchant à découvrir quelqu'un ou quelque chose. En m'apercevant, elle fit avec ses deux bras des signaux de télégraphe et me cria quand je fus à portée de voix : « Caballero, on n'attend plus que vous pour déjeuner. » Tant de politesse et d'empressement chez l'ama de llaves, qui la veille nous eût envoyés volontiers coucher en plein air, me parut tenir du prodige ; mais presque aussitôt je m'expliquai ce changement d'humeur en voyant sur les épaules de la gouvernante, coquettement disposé en fichu, certain foulard rouge dont notre ami Santo Domingo possédait plusieurs exemplaires. L'action des petits cadeaux sur l'humanité, me dis-je à part moi, équivaut à celle du soleil sur notre atmosphère ; comme l'astre dissipe les nuages et fait succéder au gris sombre l'azur céleste, ce mouchoir de soie a fait de notre tigresse une tourterelle. Béni soit le soleil ! bénis soient aussi les petits cadeaux !

Un murmure de mécontentement accueillit mon entrée dans la salle où tous nos compagnons étaient réunis. Par égard pour ma qualité d'historiographe que Santo Domingo avait révélée au curé, celui ci, sans trop savoir ce qu'était un historiographe, mais supposant un titre de noblesse entre comte et marquis, avait voulu qu'on retardât le déjeuner de vingt minutes par suite de ce respect inné que tout républicain des deux Amériques porte aux titres bien plus qu'aux gens. Je m'excusai de mon mieux de m'être fait attendre, et quand j'eus pris place à table, notre hôte, muni d'une longue cuiller, nous servit à la ronde d'un potage fumant que le grand air me fit trouver exquis, bien qu'il ne fût composé que d'eau de source, de fromage mou et d'herbes odorantes. Le potage absorbé, on plaça devant nous des grillades du mouton tué le matin et dont la dureté lassa bientôt nos muscles maxillaires. La Pascua, témoin de nos efforts désespérés, prétendit avoir attendri cette viande en la battant longtemps entre deux pavés, comme un cordonnier fait d'une semelle, précaution qui me confirma dans l'idée que le curé nous faisait manger la plus vieille et la plus coriace de ses brebis, au lieu du mouton jeune et gras dont il avait reçu le prix. Cette opinion, que j'émis en français, fut partagée par ceux de nos compagnons qui parlaient ou qui comprenaient cette belle langue.

A part cet épisode, qui prouvait simplement que notre hôte, comme tout le clergé d'au delà des Andes, avait des instincts commerciaux très-développés et savait, le cas échéant, vendre à ses amis du chat pour du lièvre, le repas fut charmant d'entrain et de gaieté. Le vin de Xérès, généreusement fourni par le chef de l'expédition, était pour quelque chose dans la surexci-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de la vallée de Marcapata. — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tation des convives. Il avait mis du rouge à toutes les pommettes, allumé une paillette dans tous les yeux et placé un bon mot sur toutes les langues, miracle, soit dit en passant, que n'eût pas opéré la carafe d'eau placée, selon l'usage du pays, à l'extrémité de la table. Jésus, n'en déplaise à beaucoup de gens qui ne voient dans le Rédempteur qu'une grave et sombre figure, tolérait, en la comprenant, l'honnête et douce joie [1] et savait bien ce qu'il faisait lorsque, le vin manquant aux noces de Cana, il en fabriqua de nouveau avec l'eau pure des amphores. Quels époux en effet, si enthousiastes et si ravis d'eux-mêmes qu'on les suppose, eussent pu croire, en buvant de l'eau, à la félicité qui devait être leur partage? De là, sans doute, l'épithète de *jus divin* qui depuis fut donnée au fruit de la treille, et l'expression : *Faire la noce*, en souvenir du miracle accompli.

Le dessert, composé d'un plat d'*umintas*, boulettes de maïs sucré, cuites à la vapeur et dans la feuille même de la plante, venait de nous être servi. A ce moment fortuné du repas, où bon nombre de gens s'accoudent sur la table et permettent à la conversation de s'accouder aussi, le curé donna l'ordre à sa gouvernante de retourner dans sa cuisine et de nous laisser seuls, afin que nous pussions causer en liberté. Mais celle-ci, qui n'avait jamais eu l'occasion d'assister à pareille fête et que les attaques et les répliques saupoudrées de sel andalou de nos compagnons divertissaient infiniment, n'eut garde d'obéir à l'ordre de son maître et, sous le prétexte d'avoir l'œil au service, alla se poster dans un coin, où elle ouvrit l'oreille à la conversation.

Mais cette conversation, gênée par sa présence même, perdit insensiblement le ton folâtre et enjoué qu'elle avait adopté, pour prendre le caractère d'une réunion grave. On en vint bientôt à causer de politique, c'est-à-dire à échanger force lieux communs entrelardés de morale et de philosophie, mais complétement dénués de saveur, de grâce et d'esprit. Douce moitié du genre humain qui parcourez ces lignes, que vous est-il arrivé de faire lorsque, à l'issue d'un déjeuner, d'un dîner, d'un souper quelconques, vos pères, vos frères, vos époux entamaient l'interminable chapitre de la question du droit des gens et, pour s'éviter des frais d'imagination, se débitaient l'un à l'autre, avec une verve croissante et sans prendre le temps d'avaler leur salive, les opinions préconçues de leur journal quotidien? D'abord vous êtes devenues sérieuses; puis vous avez essayé de comprendre et, n'y réussissant pas, vous avez bâillé. Enfin, n'y pouvant plus tenir, vous vous êtes retirées, laissant le champ libre aux sempiternels discoureurs et souhaitant tout bas peut-être que la politique n'eût qu'une tête qu'on pût abattre d'un seul coup.

C'est ce que fit exactement l'ama de llaves du curé, qui, après avoir passé par toutes les phases qui séparent la curiosité de l'ennui, s'en alla, fermant sur elle la porte de la chambre et laissant nos compagnons traiter à l'aise une matière à laquelle elle ne comprenait absolument rien.

Notre hôte, qui depuis trente ans vivait en dehors de la société et qui, sans notre arrivée à Marcapata, eût ignoré les noms de l'évêque et du président dont il relevait, notre hôte avait sur les hommes et les choses de son pays et de son temps des appréciations à nulles autres pareilles. Séparé par la chaîne des Andes des villes du Pérou qu'il appelait « le monde entier, » il nous adressait force questions naïves sur les événements dont ce « monde » avait été le théâtre, et trouvait nos réponses aussi incompréhensibles que si nous les lui eussions faites en langue mandchoue. Comme tous les membres du clergé péruvien, il était pour l'inquisition, les auto-da-fé et la monarchie absolue, qu'il qualifiait d'institutions de droit divin. Ses souvenirs en politique s'arrêtaient à l'arrivée d'Espagne de La Serna, dernier vice-roi du Pérou. En deçà il ne voulait rien comprendre, ni croire à rien, et s'il admettait des événements l'explication que nous lui donnions, c'était pour les exécrer et pour les maudire. La bataille d'Ayacucho et l'extinction du parti royaliste lui semblaient des faits désastreux comparables aux plaies d'Égypte; Simon Bolivar était l'Antechrist avec un tricorne et des épaulettes. En y regardant d'un peu près, on eût vu une queue enroulée dans son haut de chausses et des griffes percer ses bottes et ses gants. Le mot république horripilait surtout la nature du bon curé et lui paraissait synonyme de déshonnête et d'immoral. Chaque fois que ce mot revenait par hasard dans la conversation, le digne homme baissait les yeux comme une religieuse en passant devant des statues.

Quant à ses opinions humanitaires et surtout aux préceptes de charité qu'il mettait en œuvre à l'égard des brunes ouailles de son troupeau, ils participaient du retard de ses opinions politiques sur la marche du siècle, et nous parurent différer quelque peu des préceptes promulgués jadis par le divin maître. Il est vrai que les Péruviens ne sont pas des juifs de Syrie, mais des catholiques d'Espagne. De là cette distinction intelligemment pratiquée par le curé à l'égard de ses paroissiens, qu'il envisageait d'une façon toute spéciale. Une de ses maximes à leur égard me frappa par la profondeur de ses vues et son laconisme. « Ne fais pas de mal à l'Indien, la loi de Dieu te le défend; mais ne lui fais pas de bien non plus, car c'est une brute qui n'en vaut pas la peine. »

Quelque vieillottes et légèrement ridicules que nous parussent les appréciations de notre hôte, nous les admîmes sans discussion comme parole d'Évangile et cela par égard pour son âge, son caractère, et l'hospitalité, moins la nourriture, qu'il nous donnait dans sa maison. Cette condescendance de notre part, qu'il prit pour de la sympathie et une adhésion entière à ses doctrines, nous acquit son estime et nous posa parfaitement dans son esprit.

1. « L'Église, fille de Jésus-Christ, rit volontiers, » a dit saint François de Sales par l'organe de l'abbé Camus, évêque de Belley.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme cette ganache grecque qui renvoyait au lendemain les affaires sérieuses, nos compagnons avaient voulu consacrer tout ce jour au repos de l'esprit et du corps. Je les laissai donc tenir table, rire et jacasser de leur mieux ; mais, la nuit venue, je rappelai au sentiment de ses devoirs le chef de notre expédition, je l'obligeai à faire appeler sur-le-champ le gobernador du pueblo, et devant le curé nommé président du conseil, nous traitâmes de la question du départ de Marcapata pour l'intérieur de la vallée.

Contraints par la nature du climat et le mauvais état des chemins à simplifier nos moyens de transport, nous devions, avant de nous mettre en route, renvoyer avec les muletiers et leurs mules les Indiens qui depuis Cuzco nous accompagnaient en qualité de porteurs de charges, et les remplacer par d'autres porteurs prélevés sur la population de Marcapata. Comme il pourrait sembler singulier à quelque lecteur de nous voir répudier des serviteurs que nous connaissions et dont les services nous agréaient, pour en louer d'autres qui nous étaient tout à fait inconnus, nous intercalerons ici quelques lignes explicatives qui lui feront comprendre les motifs de ce changement, dans lequel notre caprice ou notre humeur n'était pour rien.

Après avoir dit que les cinq sixièmes du Pérou sont encore en friche comme à l'époque où Manco Capac vint y fonder le culte de la dynastie du Soleil, nous ajouterons que, dans toute la partie du vaste territoire situé au revers oriental des Andes et s'étendant jusqu'à la limite qui sépare la civilisation de la barbarie, les bras manquant pour le travail, les hacenderos ou fermiers qui cultivent sur une grande échelle la canne à sucre, le café, le cacao, le manioc, la coca, sont obligés, pour se procurer des travailleurs, de recourir à toutes sortes de moyens. Parmi ces moyens le plus usité consiste, de la part du propriétaire, à s'aboucher avec le gouverneur ou le curé d'un village de la sierra, lequel, moyennant une prime dont le chiffre est tenu secret, lui expédie à travers les Andes le nombre d'individus dont il a besoin pour façonner ses terres ou faire ses récoltes. *Au temps du Roi*, comme on dit dans le pays de l'époque féodale où le Pérou relevait de l'Espagne et était gouverné par des vice-rois, c'étaient les populations de provinces entières qu'on envoyait ainsi travailler aux mines. Nous avons donné sur ce genre d'enrôlement appelé *mità* (corvée) des détails qu'il est inutile de reproduire ici[1].

Pour en revenir aux travailleurs dont nous parlions, en quittant l'endroit où ils sont établis, ils emmènent leurs femmes et leurs enfants. Le salaire habituel qu'on leur accorde est de quatre réaux par jour pour les hommes, et de deux réaux pour les femmes. Tous sont nourris par le propriétaire, mais de quelle façon ! Heureusement pour ces indigènes, s'ils ont la faculté de dilater leur estomac comme le boa, ils ont aussi le privilége de le rétrécir comme le chameau, et tel qui déjeune ou qui dîne à l'occasion d'un mouton entier, se contentera, pendant des mois entiers, d'une ration quotidienne de douze fèves ou d'une poignée de grains de maïs grillés, à laquelle il ajoutera sa classique chique de feuilles de coca.

La durée de l'exil dans les vallées chaudes de ces travailleurs, qu'on nomme communément péons et leurs femmes péonnes, est toujours de trois mois au moins, et de six mois au plus. Si j'ai dit exil au lieu de séjour, c'est que ces naturels considèrent la chose comme telle, et ne se décident au départ que par crainte du fouet ou de la prison. Nés au milieu des neiges, accoutumés à un hiver perpétuel, ils redoutent à l'égal d'un fléau le climat humide et chaud des vallées, et s'imaginent qu'en traversant les Andes ils marchent à la mort. De là leur tristesse et leurs pleurs au moment du départ, pleurs et tristesse auxquels leurs proches, leurs amis, leurs voisins s'associent d'autant mieux qu'un sort pareil les attend tôt ou tard.

Le terme de leur exil arrivé, ces travailleurs rentrent dans leurs foyers, plus besoigneux encore qu'ils n'en étaient sortis. Le champ qu'ils cultivaient est tombé en friche ; les dernières neiges ont effondré leur toit de chaume ; leurs animaux domestiques sont morts ou dispersés ; les provisions leur manquent, et leurs habits sont en lambeaux. Quant au pécule que leur travail eût dû leur rapporter, il est absorbé depuis longtemps, les hacenderos étant dans l'usage d'ouvrir boutique sur leur domaine et de vendre, à 75 ou 80 pour 100 au-dessus du cours des marchés, à leurs péons, des liqueurs fortes, du tabac et de la coca ; à leurs péonnes, les mêmes articles, moins le tabac, plus les rassades et les bijoux de cuivre, les étoffes de laine et de coton dont elles s'habillent ou se parent. Un compte est ouvert à chaque travailleur, jusqu'à concurrence de la somme qui lui revient ou qui pourra lui revenir, le travail terminé. Loin de contrarier les goûts de l'indigène pour l'eau-de-vie et les jeux de hasard, l'hacendero leur donne plein essor. La journée finie, péons et péonnes peuvent danser, jouer et s'enivrer toute la nuit, s'ils l'ont pour agréable. Une liberté qui touche à la licence leur est donnée à cet égard.

Par suite de cette spéculation, fondée d'un côté sur l'ivrognerie, de l'autre sur la vanité, et qui rapporte au propriétaire rural d'assez beaux bénéfices, les travailleurs, leur temps d'exil fini et leur compte réglé, touchent à peine un maigre solde. Nombre d'entre eux ne touchent rien, et parmi ceux-ci se placent naturellement ceux qui meurent dans les vallées, et la moyenne en est de trois sur neuf. Mais la mort de ces péons est chose sans importance : on creuse une fosse, on la comble, et tout est dit.

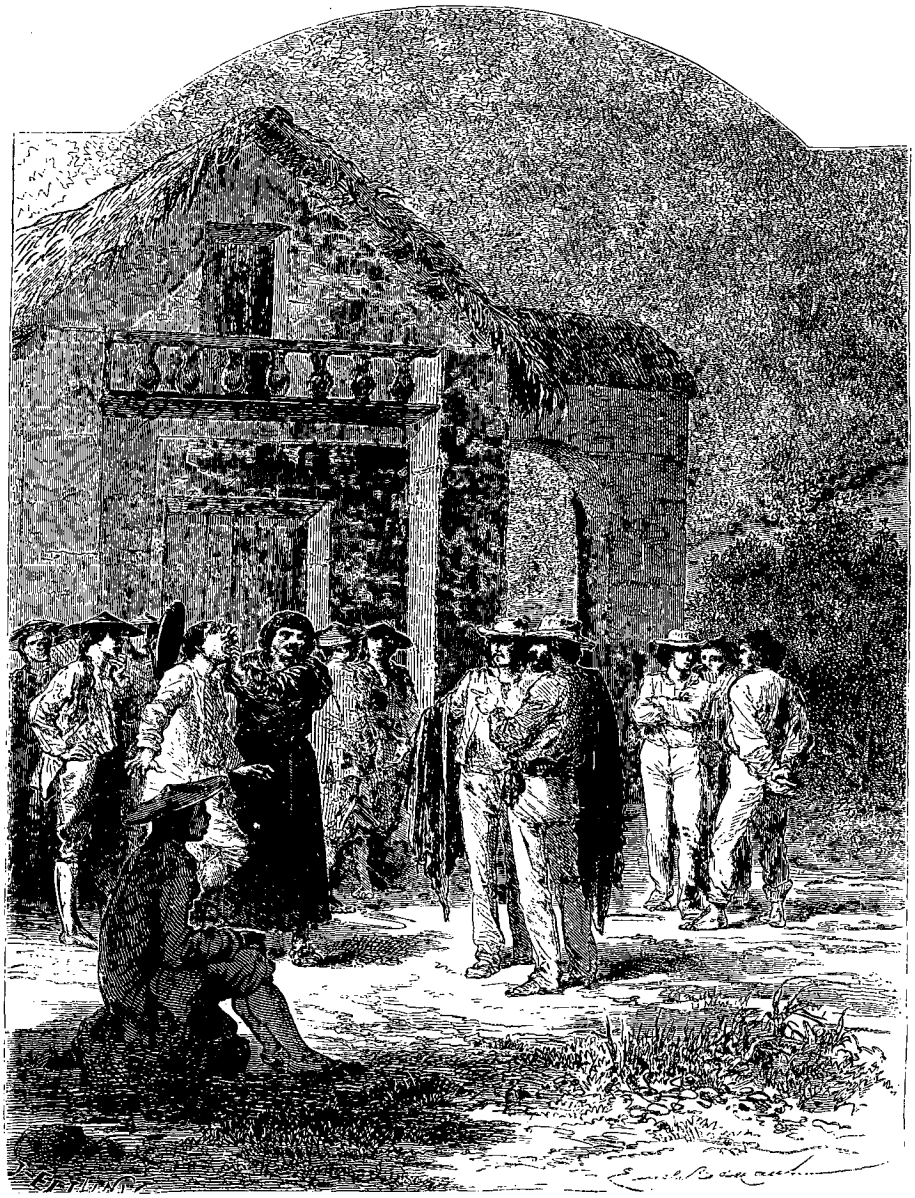
On peut imaginer maintenant l'état de la propriété rurale dans un pays où la culture est soumise à de pareilles éventualités. Souvent, au moment des récoltes, les péons qu'on attendait font défaut ou n'arrivent qu'en nombre insuffisant. Tantôt c'est la fièvre qui les surprend au milieu de leur travail qu'elle les force

1. *Voyage à travers l'Amérique du Sud*, t. I, p. 161, 162. (Canas et Canchis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'interrompre, ou bien encore la petite vérole qui les décime. Le propriétaire en est réduit alors, pour se procurer des péons valides, à payer à son correspondant, ecclésiastique ou séculier, une nouvelle prime.

Ceux des propriétaires de ces vallées qui sont préfets ou sous-préfets d'une province de la sierra n'ont pas à craindre de pareils contre-temps; il leur suffit d'user de leur pouvoir discrétionnaire pour se procurer les bras nécessaires aux travaux de leurs fermes. Sur un avis du majordome chargé de leur exploitation et des pleins pouvoirs de son maître, qui ne visite guère qu'une fois l'an sa propriété, une troupe de travailleurs des deux sexes prend aussitôt le chemin des vallées. Ici, quelque lecteur demandera peut-être si ces propriétaires, en qualité de préfets et de sous-préfets, accordent un salaire journalier aux travailleurs dont ils



L'inspection des recrues au seuil de l'église (voy. p. 58). — Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

disposent, ou si, les considérant comme leurs vassaux et leurs tributaires, ils les exploitent, les surmènent et ne les payent pas. C'est à quoi nous ne saurions répondre, les préfets et les sous-préfets à qui parfois nous avons adressé cette même question l'ayant éludée ou tournée en plaisanterie. Le lecteur peut donc, comme nous, croire à cet égard ce qu'il lui plaira.

Ni l'arbitraire ni la violence n'ayant présidé à l'enrôlement des Indiens qui nous avaient accompagnés de Cuzco à Marcapata, une fois leur compte réglé, nous les laissâmes libres de retourner vers leurs foyers, liberté qu'ils mirent à profit quelques heures après avoir touché leur salaire. Restait non-seulement à leur trouver des remplaçants parmi les habitants de Marcapata, mais à doubler leur nombre, afin de suppléer aux mules de charge qui allaient nous quitter aussi, l'état des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemins dans l'intérieur ne permettant pas à ces animaux de nous suivre. Au lieu de huit Indiens, qui nous avaient suffi jusqu'à présent, c'était donc seize individus qui nous devenaient nécessaires. En outre, nous désirions avoir des hommes d'élite, endurcis à la fatigue et familiarisés avec les dangers que pouvait offrir le voyage. Le curé et le gouverneur, après mûr examen de la situation, nous promirent de convoquer le ban et l'arrière-ban de la population de Marcapata, afin que nous pussions arrêter notre choix.

Le lendemain de ce jour était un dimanche, et les Indiens ayant l'habitude d'assister à la messe, non par dévotion, mais par obéissance et aussi par peur des entraves et du martinet, nous insinuâmes au curé que l'occasion nous semblait propice pour voir d'un coup d'œil ses administrés et choisir dans le nombre ceux qui nous paraîtraient offrir les conditions requises. Le pasteur fut de notre avis, et nous promit qu'au moment du prône il recommanderait aux fidèles du sexe fort de se grouper devant l'église, à l'issue de la messe, afin



Eusebio, chef des cascarilleros boliviens. — Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

que nous pussions passer notre revue et remplir convenablement notre office de recruteurs.

Les choses se passèrent comme le curé nous l'avait promis. Pendant la messe, à laquelle nous assistâmes le lendemain, entre le prône et la secrète, le pasteur se tourna vers la nef, où les deux sexes étaient accroupis sur leur derrière plutôt qu'agenouillés, et, s'adressant particulièrement aux hommes, leur fit part de notre projet de voyage dans l'intérieur de la vallée, appuya sur le service que nous exigions d'eux et leur enjoignit de nous attendre, après la messe, au lieu d'aller se griser et jouer aux boules, comme ils en avaient probablement l'intention. La seconde partie de ce discours, qui tint au curé lieu de prône, eut trait au respect, à l'obéissance, aux égards de toutes sortes que devaient avoir pour nous les individus assez heureux pour nous accompagner.

Pendant qu'hommes et femmes écoutaient leur pasteur, sinon avec plaisir, du moins avec une attention profonde, j'examinais l'intérieur de l'église, dont le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

délabrement, qui me rappelait les édifices de ce genre dans la Cordillère orientale, témoignait de l'indifférence des indigènes en matière de religion. Les murs, sillonnés de lézardes, étaient encrassés jusqu'à hauteur d'homme; puis, à partir de là jusqu'à la voûte, gris de poussière et tapissés d'anciennes toiles d'araignées qui pendaient comme des haillons. Un autel couvert d'une nappe en lambeaux, reprisée çà et là avec des épingles, un retable dédoré et deux tableaux dont le sujet se dérobait sous un enduit de crasse, formaient la décoration du sanctuaire, séparé de la nef par une balustrade en bois. Pour trouver une excuse à tant d'incurie jointe à tant de malpropreté, j'eus beau me citer à moi-même ces vers du poëte :

Venez! mais plus de mitre éclatante,
Plus de vaine pompe imprudente,
Plus de trône dans le saint lieu!
Rien que l'aumône et la prière!

je trouvai, tout en approuvant son conseil, que quelques coups d'éponge ou de balai eussent fait merveille, sans compromettre en rien le caractère du pasteur et l'orthodoxie des fidèles.

La messe dite, les Indiens, conformément à l'ordre qu'ils avaient reçu, s'étaient réunis sur la place, où ils attendaient notre bon plaisir. Le curé ne prit que le temps de dépouiller ses ornements sacerdotaux, et vint nous rejoindre. Bientôt commença l'inspection des recrues. Tout individu, bien planté sur ses pieds, large d'épaules et bombé de thorax, nous était présenté par notre pourvoyeur, qui le désignait par son nom, lui prenait le menton ou lui donnait sur la joue une tape amicale, et nous détaillait à haute voix ses qualités physiques et morales, comme un maquignon l'eût pu faire d'une mule ou d'un cheval. L'Indien, de son côté, se laissait palper, tourner, retourner, ausculter avec une certaine complaisance. A un sourire idiot éclos sur ses lèvres, on comprenait que son amour-propre était flatté plutôt que blessé de cette exhibition publique de sa personne.

Quand le nombre de nos porteurs fut complété, nous remerciâmes le curé et le laissâmes libre de renvoyer ses paroissiens à leurs plaisirs ou à leurs affaires. Restait à débattre avec lui la question d'intérêt, le rôle des recrues en cette circonstance étant tout passif. Le pasteur nous dit alors qu'à tous autres que nous il eût demandé quatre réaux de paye journalière par homme ; mais qu'en considération de nos mérites et du plaisir qu'il avait à nous voir chez lui, il se contenterait de deux réaux. Le montant des journées serait versé entre ses mains au retour du voyage, et il en tiendrait compte à ses administrés. Toutefois il nous invitait, et cela au nom de la charité, à remettre sur l'heure à nos futurs porteurs la somme de six piastres, à titre d'avances, afin qu'ils se pourvussent des petits objets qui pouvaient leur manquer, et se divertissent un peu, à l'occasion de leur départ, avec leurs familles et leurs connaissances. Cette demande était trop juste pour que nous n'y souscrivissions pas sur-le-champ. Pendant que Santo Domingo comptait la somme demandée, une mauvaise idée me vint, dont je demande ici pardon à Dieu. C'est que ces six piastres, que nous avancions aux porteurs, seraient le seul argent qu'ils auraient de nous; ce que nous pourrions leur devoir par la suite, et que notre traité oral nous obligeait de remettre au curé, serait employé par lui aux besoins du culte.

Le gouverneur présent à la revue et témoin de l'engagement que nous venions de prendre avec le curé, n'avait élevé aucune objection pour ou contre. Son silence, en cette circonstance, était la discrétion du commerçant qui voit, non sans quelque dépit, son rival et voisin d'en face conclure une affaire superbe qui lui échappe, mais croit devoir ne souffler mot, afin qu'un silence pareil le protége lui-même à l'occasion. N'est-ce pas là, sauf une altération légère du sens évangélique, l'application de la maxime : Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fît?

Dans les villages du Pérou ces deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, représentés par le curé et le gouverneur, ne sont jamais indifférents aux actes l'un de l'autre. Ou ils se détestent cordialement et cherchent alors à se contrecarrer en toutes choses, ou ils s'unissent dans un touchant accord et, en vertu de l'axiome l'union fait la force, ils accomplissent à eux deux des travaux d'Hercule. Habituellement le curé, plus lettré que le gouverneur, le conseille et le guide dans les affaires qui demandent un peu de tact. Hors de là, chaque pouvoir agit à sa guise et exerce son action dans la sphère qui lui est propre. Si l'un d'eux est forcé d'empiéter sur le domaine de l'autre, il l'en avertit préalablement, afin que la bonne intelligence qui règne entre eux ne soit pas troublée. De cet échange régulier de la rhubarbe et du séné entre les deux pouvoirs, résulte l'heureux équilibre de leurs relations mutuelles. Or, pour que le gouverneur fût resté tranquille spectateur de l'enrôlement de ses hommes et n'eût pas protesté énergiquement contre cette violation de ses droits, il fallait qu'un puissant motif lui fît une loi du silence.

De retour au presbytère, une idée bien simple à laquelle personne n'avait encore songé, me vint tout à coup à l'esprit : c'est que dans notre exploration de la vallée nous ne pouvions manquer de rencontrer des naturels peu ou point vêtus qui nous parleraient dans leur langue et auxquels, faute de savoir cette langue, nous serions fort embarrassés de répondre. Quant à compter sur nos porteurs pour nous servir de truchements, il ne fallait pas y songer, pour deux raisons majeures : la première, c'est que s'ils eussent pu se douter que nous nous enfoncerions assez avant dans l'intérieur de la vallée pour y rencontrer des Indiens sauvages, il y avait gros à parier qu'ils refuseraient de nous suivre, tant grande est la frayeur que cause à l'homme de la montagne la vue de son congénère l'homme des bois. La seconde raison était que cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frayeur des Indiens les ayant toujours empêchés de rechercher la société des Chunchos qu'ils traitaient d'hérétiques et d'enfants du diable, ils ne devaient pas savoir un mot de leur langue et ne pouvaient conséquemment faciliter nos relations avec ces naturels. Un interprète nous devenait donc nécessaire ; mais où trouver un pareil homme à Marcapata!

En déjeunant, nous confiâmes nos perplexités au curé. « J'ai votre affaire, nous dit-il. Seulement l'individu que je veux vous donner n'habite plus ce village et s'est retiré à Chile-Chile, un hameau distant de trois lieues. Mais je puis envoyer un chasqui qui le ramènera et vous promettre par avance que vous pouvez compter sur ces services. C'est un brave homme, âgé de quarante ans, veuf et père de famille, qui sera heureux de trouver l'occasion de gagner honnêtement quelques réaux. » Nous acceptâmes de grand cœur l'offre du curé, qui, le déjeuner achevé, envoya, comme il l'avait dit, un exprès à Chile-Chile.

Nous passâmes le reste de la journée à nous ennuyer formidablement, tout en causant de nos affaires, qui, abstraction faite des lenteurs propres au pays, nous semblaient prendre une bonne tournure. Le soir venu, à l'issue du souper, le curé, voyant bâiller nos compagnons, imagina pour les distraire de leur proposer une partie d'hombre, qu'ils acceptèrent avec empressement.

Le jeu, le vin, les belles, ce classique refrain des chansons de l'ancien Caveau, sont des passe-temps si chers à tout Péruvien, qu'il nous est arrivé de songer parfois que, si la civilisation les pousse quelque jour à abjurer le catholicisme espagnol qu'ils professent pour embrasser une religion dissidente, le réformateur, nouveau Mahomet, devra leur promettre, sous peine de ne faire chez eux aucun prosélyte, de leur donner dans un autre monde les dés, les bouteilles et le reste qu'ils ont tant aimé dans ce monde-ci.

Pour un homme qui depuis trente ans vivait dans la solitude, le curé maniait dextrement les cartes et combinait ses coups de façon à neutraliser la mauvaise chance. Le résultat de cette habileté, que j'étais loin de osupçonner chez lui, fut un gain d'une trentaine de piastres qui, en moins de deux heures, passèrent des poches de nos compagnons dans les siennes. Nos Péruviens ne bâillaient plus et semblaient tout près de faire la moue, ce que voyant, le curé, qui tenait à les consoler, leur dit que l'argent du jeu serait employé à de bonnes œuvres dont il ne serait que l'humble dispensateur et dont tout le mérite aux yeux de Dieu reviendrait à eux seuls. Cela fut si heureusement trouvé et si gentiment dit, que j'interrompis ma conversation pour crier à notre hôte : « Bravo, seigneur curé! »

L'homme de Chile-Chile arriva le lendemain sur les dix heures et nous fut présenté par son protecteur. Sa physionomie nous revint assez. La couleur de son teint relativement claire et la régularité de ses traits toute sémitique éveillaient l'idée d'une autre race et d'un autre pays. Santo Domingo lui trouva l'air d'un Arabe engraissé. Comme entrée en matière, nous l'interrogeâmes sur sa naissance. Il était fils d'une Indienne de Moyobamba dans la province de Maynas et d'un *estripa terrones* (laboureur) du Guipuscoa venu autrefois au Pérou pour y chercher fortune. Par égard pour le sang européen qui coulait dans ses veines, Pepe Garcia, tel était le nom de l'individu, avait répudié le costume local et l'avait remplacé par une veste de bayeta, un pantalon de cotonnade bleue, un feutre et des souliers à clous. La barbe épaisse, qu'il tenait de son père le laboureur, était rasée avec un soin extrême et ne se révélait que par la teinte d'un cendré bleuâtre qui s'étendait jusqu'à ses yeux.



L'Examinador (voy. p. 63). — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

Après un petit examen que nous lui fîmes subir sur ses aptitudes diverses, ses relations avec les naturels de l'intérieur et la connaissance qu'il disait avoir acquise de leur idiome, examen qu'il soutint de façon à s'attirer notre attention, le curé l'envoya se restaurer à la cuisine et eut avec lui une conversation dont il nous transmit le résultat. Garcia demandait pour nous accompagner dans la vallée, quels que fussent la durée du voyage et l'endroit où les circonstances nous conduiraient, une rémunération de vingt piastres. Il exigeait en outre six livres de poudre et douze de plomb, offrant d'ajouter de temps en temps à notre menu quotidien une pièce de gibier à poil ou à plume. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prétentions de l'interprète nous parurent bien élevées ; mais son concours nous était imposé par les circonstances et puis nous étions trop avancés pour pouvoir reculer. Nous acceptâmes donc ses conditions. Un écrit fut rédigé par l'un de nous, signé par l'interprète à l'aide d'une croix et d'un pâté d'encre et parafé par le curé qui voulut se porter garant de l'honnêteté de son protégé. Bien et dûment engagé vis-à-vis de nous et emportant un notable à-compte sur le prix de ses services futurs, Pepe Garcia regagna le jour même son hameau de Chile-Chile, où nous convînmes avec lui de le prendre en passant, ledit hameau bordant le chemin que nous devions suivre.

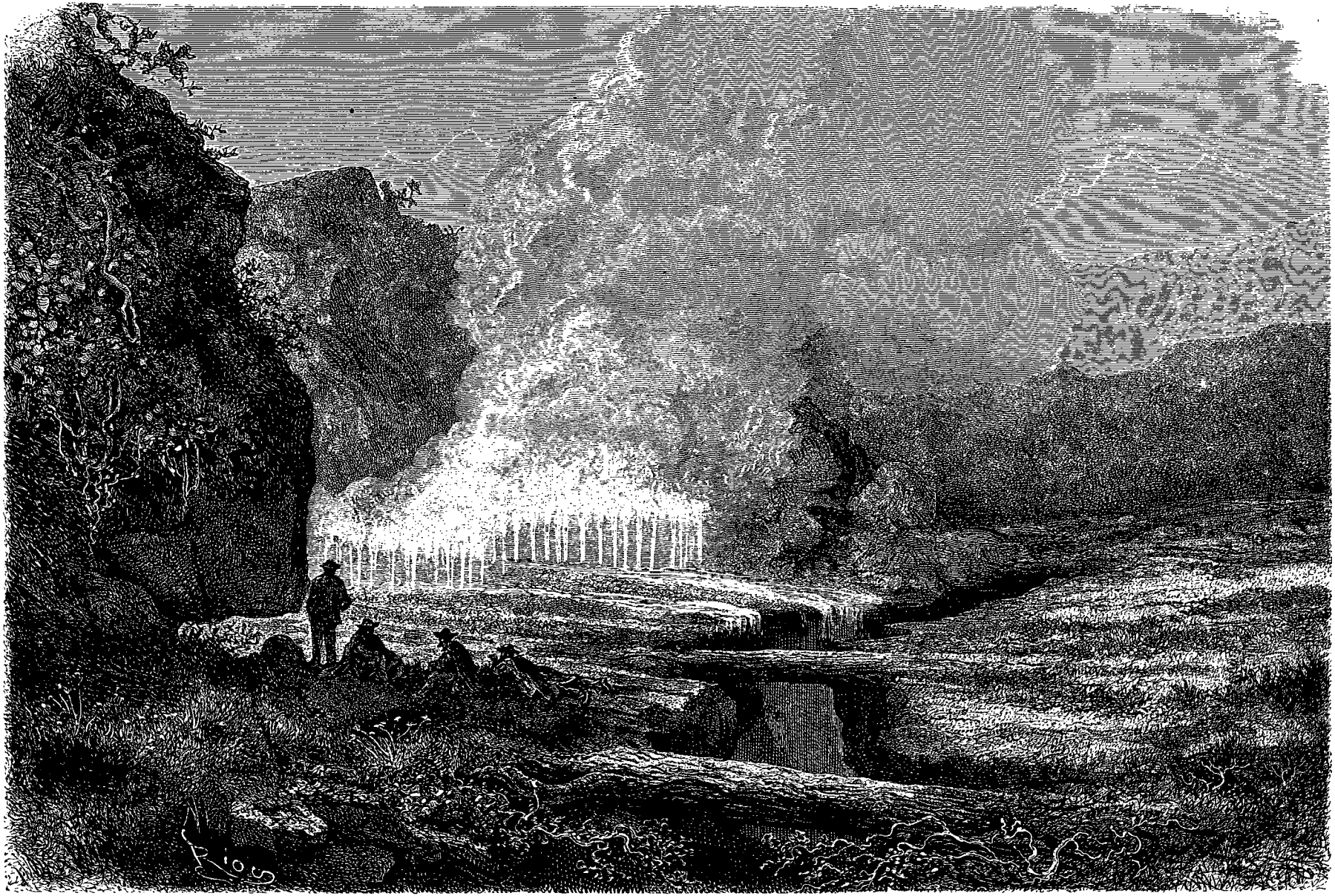
A cette heure, nos porteurs étaient au complet, l'interprète trouvé et les difficultés qui menaçaient de retarder notre départ heureusement vaincues. Certains désormais que nous pourrions marcher sans encombre et que sa présence était inutile à Marcapata, le chef de l'expédition parla de retourner à Cuzco. Nos compagnons furent de son avis et parurent disposés à le suivre. Comme avant tout Santo Domingo était homme d'exécution, entre son projet de départ et l'effectuation de ce même projet, il ne mit que l'intervalle d'une nuit. Les dernières heures que nous passâmes ensemble furent employées à disserter sur notre exploration de l'intérieur, dont l'examinador et ses péons promettaient monts et merveilles, et sur laquelle Santo Domingo fondait plus que jamais de grandes espérances. Jusqu'à l'heure où le succès viendrait couronner nos efforts, nous étions convenus de cacher à tous le but réel de ce voyage, que le curé et le gouverneur croyaient entrepris au nom de l'art et de la science, comme nous l'avions annoncé. Décrire ou peindre leur vallée, recueillir çà et là d'inutiles cailloux ou de mauvaises herbes, ainsi qu'ils avaient l'obligeance de le dire à nos gens, ne leur portait aucunement ombrage et flattait jusqu'à certain point leur amour-propre. Sans qu'ils en eussent l'air, ils étaient charmés qu'on s'occupât de leurs personnes et du pays qu'ils habitaient, et l'idée de voir un jour leur nom livré à la publicité dans le journal officiel de Lima, leur était particulièrement agréable. Aussi tout en exploitant la situation et tirant de nous pied ou aile, se montraient-ils très-disposés à nous servir. Leurs sentiments à notre égard eussent été tout autres, si nous leur avions indiqué la mine que nous nous proposions d'exploiter. Chaque parcelle d'écorce enlevée aux arbres de la vallée leur eût semblé une atteinte à leurs intérêts, un vol fait à leur préjudice, et, loin de favoriser notre voyage, ils eussent tout mis en œuvre pour l'empêcher. Dans ces circonstances, beaucoup de prudence était donc nécessaire et un peu de dissimulation ne pouvait rien gâter.

Dans la soirée j'étais sorti pour constater l'état du temps, lorsque je me trouvai nez à nez avec le gouverneur, qui paraissait rôder autour du presbytère avec l'espoir de recueillir quelque nouvelle ou de saisir quelque lambeau de conversation dont il pût faire son profit. L'homme m'aborda avec sa politesse accoutumée, et, après s'être plaint par manière d'acquit de l'abandon que nos compagnons et moi nous avions fait de sa maison pour aller vivre chez le curé, me demanda mes bons offices pour un de ses neveux qu'il appelait Juan Népomucène d'Aragon, lequel, connaissant à fond la vallée et vivant dans de bons termes avec ses naturels, pourrait nous servir à la fois de domestique et d'interprète. Par malheur, cet interprète était déjà trouvé, et j'eus le regret d'apprendre au gouverneur que le curé l'avait prévenu à cet égard en nous donnant un habitant de Chile-Chile dont il garantissait l'honnêteté, et avec lequel nous avions traité dans la matinée. A ces paroles, le fonctionnaire haussa les épaules d'un air de pitié : « Je le connais, me dit-il, c'est ce *picaro* (polisson) de Pepe Garcia ; un beau cadeau que le curé vous a fait là ! » Surpris au dernier point de la façon dont le gouverneur s'exprimait sur le compte de notre futur interprète, je le priai de m'en dire la raison. « Sachez, me dit-il alors en baissant la voix et regardant autour de lui pour s'assurer qu'aucun témoin n'allait être en tiers dans sa confidence, que l'individu que le curé vous a présenté, est un chenapan de la pire espèce qui, pour échapper aux poursuites judiciaires dont il était l'objet, a quitté notre pueblo qu'il habitait pour aller se fixer à Chile-Chile, où, pas plus



Le colonel Perez (voy. p. 63). — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sources thermales dans la vallée de Marcapata (voy. p. 63). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tard que l'an dernier, il roua de coups un malheureux Indien qui l'accusait, non sans raison, de lui voler ses poules. Sans l'intervention du curé et le soin qu'il eut d'étouffer cette affaire, en allouant à la victime une indemnité de quatre réaux, Pepe Garcia n'en eût pas été quitte à si bon compte. » Comme je m'étonnais que le curé pût s'intéresser à un pareil homme, le gouverneur crut devoir ajouter que la nature, par une de ces bizarreries inexplicables auxquelles elle se plaît parfois, avait doué Pepe Garcia d'une voix de baryton assez sonore et que cet organe que le vaurien, alors qu'il habitait Marcapata, mettait chaque dimanche à la disposition de son pasteur pour paraphraser le *Credo* de la messe ou le *Magnificat* des vêpres, lui avait acquis la protection de celui-ci.

Ma stupéfaction était telle qu'elle m'empêchait de conclure à rien; mais le gouverneur voulut bien le faire pour moi, en ajoutant que puisque son neveu ne pouvait être notre interprète en titre, l'emploi étant déjà occupé, il se contenterait de l'être en second. C'était un honnête garçon incapable de voler un œuf, et à plus forte raison une poule; il était actif et intelligent, fort comme un taureau, adroit de ses mains comme un singe, et nous rendrait une foule de petits services. En outre son talent reconnu comme guitariste, si nous lui permettions d'emporter sa guitare, serait pour nous une agréable distraction en pays lointain. Quant à la rétribution que nous pourrions lui accorder, le gouverneur n'en fixait pas le chiffre et s'en remettait là-dessus à notre générosité. Je lui promis de réfléchir à sa proposition et nous nous séparâmes.

De retour au presbytère, j'attendis que l'heure du coucher fût venue et que le curé se fût retiré pour communiquer à nos amis les renseignements que j'avais recueillis sur la moralité de notre interprète. D'abord ils ne virent que le côté plaisant de la chose, et l'idée d'un truchement voleur de poules les fit rire aux éclats. A mon observation qu'un tel homme était un singulier compagnon de route dans une expédition du genre de la nôtre, où l'honnêteté était de rigueur, ils répondirent que je m'alarmais à tort, et qu'il ne fallait pas se préoccuper plus longtemps des commérages du gouverneur ; qu'au fond, c'est-à-dire en ce qui avait trait aux poules volées, l'histoire de Pepe Garcia pouvait être vraie, mais que celui qui me l'avait racontée y avait ajouté des ornements de sa façon dans le but de faire renvoyer l'interprète et de le remplacer par son neveu.

Le lendemain après le déjeuner, Santo Domingo fit seller sa monture pour retourner à Cuzco. Ceux de nos compagnons qui devaient partir avec lui suivirent son exemple. Nous ne vîmes pas ces apprêts sans un certain serrement de cœur. Depuis tantôt huit jours que nous mangions, dormions et chevauchions de compagnie, nous avions contracté certaines habitudes de douce intimité qu'il allait falloir rompre violemment. Nous restions face à face avec l'inconnu, représenté par la vallée qui s'ouvrait devant nous, et le sentiment de notre faiblesse devant es dangers à venir s'augmentait à l'idée de l'isolement dans lequel nous allions nous trouver. L'air joyeux de nos compagnons démontrait assez qu'ils ne partageaient pas notre façon de voir, ce qui du reste était compréhensible. Pendant que nous n'avions en perspective, et pour longtemps peut-être, que des fatigues, des souffrances et des privations de tout genre, ils allaient retrouver, avec une famille et des amis, les aises de la vie dont ils avaient été privés durant quelques jours. Il est vrai qu'ils n'auraient aussi sous les yeux que l'aspect journalier des mêmes lieux et des mêmes visages, tandis qu'à chaque pas que nous allions faire, nous changerions de site et de pensée, avantage qui pouvait compenser jusqu'à certain point le bonheur monotone dont ils allaient jouir.

Le moment de la séparation était enfin venu; nous échangeâmes avec nos transfuges force poignées de main, force bonnes paroles inspirées par la circonstance, puis lorsque Santo Domingo nous eût fait tout bas ses dernières recommandations et promis tout haut de veiller de loin à nos besoins futurs, il nous souhaita avec la santé et le courage un heureux voyage et un prompt retour, et termina en priant le curé d'appeler sur nos têtes les bénédictions du ciel. L'ama de llaves, qui assistait à cette scène et portait ce jour-là un mouchoir de soie bleue, issu comme le rouge de la garde-robe de notre ami, l'ama de llaves, attendrie par la recommandation faite à son maître, feignit d'essuyer une larme et promit à Santo Domingo de brûler un bout de cierge à l'intention des êtres qui lui étaient chers. Cette pieuse attention de la serva padrona valait bien un troisième foulard sans doute, mais ne possédant que des mouchoirs de cotonnade et, n'osant lui en offrir un, je me bornai à lui sourire et à la remercier.

Après un dernier vivat de nos amis, auquel nous répondîmes en agitant nos mouchoirs et nos feutres, ils prirent au grand trot le chemin des hauteurs. Les muletiers et les mozos partirent à leur suite. Deux de ces derniers restèrent à Marcapata pour nous escorter jusqu'à Chile-Chile, où l'état des chemins permettait encore de voyager à dos de mule. Parvenus à cet endroit, nous devions dépouiller notre accoutrement de cavalier, endosser la livrée du piéton, et faire à pied le reste du voyage. Les mozos ramèneraient nos mules à Marcapata, où ils attendraient, dans un doux loisir, qu'un exprès envoyé par nous les avertît de venir à notre rencontre. Quel laps de temps s'écoulerait entre le départ de ces hommes et leur retour? C'est ce que Dieu seul pouvait savoir.

De la troupe joyeuse, il ne restait à Marcapata que trois individus : l'examinador, que sa charge retenait auprès de ses hommes; un ancien colonel espagnol, du régiment *Royal-Alexandre*, appelé Manuel Perez, établi à Cuzco, et qu'une velléité de vagabondage avait entraîné à notre suite; et moi, très-humble historiographe du voyage. Jusqu'à cette heure, nous n'avions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éprouvé les uns pour les autres qu'une médiocre sympathie. Mais l'isolement doit changer la nature de l'homme et le pousser, en dépit du raisonnement, à fraterniser avec son semblable ; car, à peine nos amis avaient disparu, que, mus par la même pensée, nous nous précipitions dans les bras l'un de l'autre, et, emboîtés comme les trois Horaces de David ou les trois Montagnards suisses du Grutli, nous nous jurions de mettre désormais en commun nos joies et nos douleurs, nos provisions solides et liquides, de n'avoir au besoin qu'un même gobelet, et de manger s'il le fallait à la même gamelle. A notre exemple, les péons boliviens se serrèrent la main en se promettant de ne jamais boire un coup les uns sans les autres.

Le presbytère, où nous rentrâmes, éveilla chez nous de nouveaux regrets. A la vue de cette chambre qui, l'instant d'avant, retentissait encore des voix de nos amis, et qui maintenant sonnait le creux et nous renvoyait lugubrement nos paroles, nous fûmes pris d'un irrésistible désir d'abandonner Marcapata. En conséquence, nous priâmes le curé de faire avertir ses administrés que, désirant nous mettre en route le lendemain même, ils eussent à se tenir prêts à nous suivre. L'ama de llaves fut chargée par son maître de transmettre nos intentions aux femmes des porteurs, afin qu'elles préparassent sans retard le havresac de leurs époux.

Ces ordres donnés, et pour passer agréablement une couple d'heures, nous convînmes d'aller visiter certaine source minérale dont le curé nous avait vanté les vertus curatives. Seulement, en nous parlant de cette source, il avait oublié de nous en désigner le gisement, et comme déjà nous étions hors du village, l'examinador revint se renseigner à cet égard auprès de notre hôte. Un moment après, il nous rejoignit, amenant un enfant de chœur que le curé lui avait donné pour nous servir de guide. Précédés par l'Éliacin, qui gambadait pieds nus avec des allures de chèvre, nous nous dirigeâmes vers le lit du torrent Ccachi, que nous côtoyâmes dans la direction du sud-sud-est. Après une demi-heure de descentes et de montées, et par d'affreux sentiers coupés de barrancas ou précipices, les approches de la source nous furent révélées par un nuage de vapeurs qui planent constamment au-dessus d'elle. Nous nous en approchâmes avec certaines précautions, que justifiait assez l'état du chemin, jonché de pierres roulantes et de cavités perfidement dissimulées par la végétation.

Arrivés par le travers de la source, nous reconnûmes qu'elle se trouvait de l'autre côté de la quebrada, au fond de laquelle mugissait le torrent. Cette quebrada, que nous mesurâmes de l'œil, nous parut large à cet endroit de quarante pieds, et profonde de plus du double. L'obstacle nous paraissait infranchissable, et, après avoir observé la source à distance, nous nous disposions à revenir sur nos pas, si l'enfant de chœur n'eût levé la difficulté, que nous jugions insurmontable, en nous montrant, à cent pas de là, en amont du torrent, deux troncs d'arbres jetés en travers sur le gouffre, et destinés à faciliter le transit d'une rive à l'autre. Nous arrivâmes bientôt près de la passerelle.

Comme nous hésitions à lui confier nos individus, tant à cause de sa mine équivoque que du bruit effrayant que le torrent Ccachi faisait au-dessus d'elle, notre guide se mit à rire, et, avec cette témérité de l'enfance, qui n'est que l'ignorance du danger, nous donna l'exemple, en battant un entrechat et partant du pied gauche. Quelques bonds lui suffirent pour atteindre le bord opposé, d'où il nous jeta un regard triomphant. Après quelques minutes d'indécision, nous tentâmes à notre tour le passage du pont branlant, et, grâce à la lenteur méthodique de nos mouvements, grâce au soin que nous eûmes de nous retenir mutuellement aux pans de nos vestes, nous parvînmes heureusement sur l'autre bord, dont la source n'était éloignée que de quelques pas.

L'emplacement qu'elle occupait, au sommet d'une roche de mica-schiste, et le paysage qui lui servait de cadre, eussent offert, au peintre d'aquarelles, un de ces motifs où le pittoresque tourne au joli plutôt qu'au beau. Qu'on se figure une surface horizontale, en manière de plate-forme, d'environ vingt mètres carrés, appuyée, d'un côté, à la montagne à laquelle elle servait de marchepied, coupée à pic de tous les autres côtés, et percée de vingt-trois ouvertures par lesquelles des jets d'eau bouillante, offrant deux groupes distincts, jaillissaient à une hauteur variable, ici de trois pieds, là de huit. L'orifice de chaque ouverture était cerclé d'un bourrelet formé par l'agglomération des matières sulfureuses. Ces bourrelets, en figure de cônes et d'une élévation de quinze à dix-huit pouces, présentaient l'exacte miniature de geisers en pleine éruption. Le ton local de la pierre, aux endroits en contact avec l'eau des sources, était une belle teinte jaune paille toute veinée de rameaux et de ramuscules bleuâtres qui imitaient les arborisations de certaines agates. Les parties de la roche que l'eau n'atteignait pas étaient nuancées de brun rouge, et couvertes par places de larges taches de moisissure d'un beau vert d'émeraude. Un épais fouillis végétal, où les ronces-mûres, les sauges, les menthes, les fuchsias et les alstroëmères entremêlaient leurs tiges, leurs feuilles et leurs fleurs, s'étalait sur la plate-forme, sans souci des jets d'eau bouillante qui l'arrosaient de toutes parts, et pendait ruisselant autour du rocher, comme une chevelure.

Notre guide, qu'attiraient souvent dans le voisinage des sources les mûres (*Rubus P. fruticosus*) qui y croissent en abondance[1], nous apprit une chose à laquelle le colonel et l'examinador refusèrent d'ajouter foi, mais que j'accueillis comme très-probable. C'est que, chaque fois qu'un tremblement de terre se faisait sentir à Marcapata, ce qui avait lieu vingt fois dans l'année,

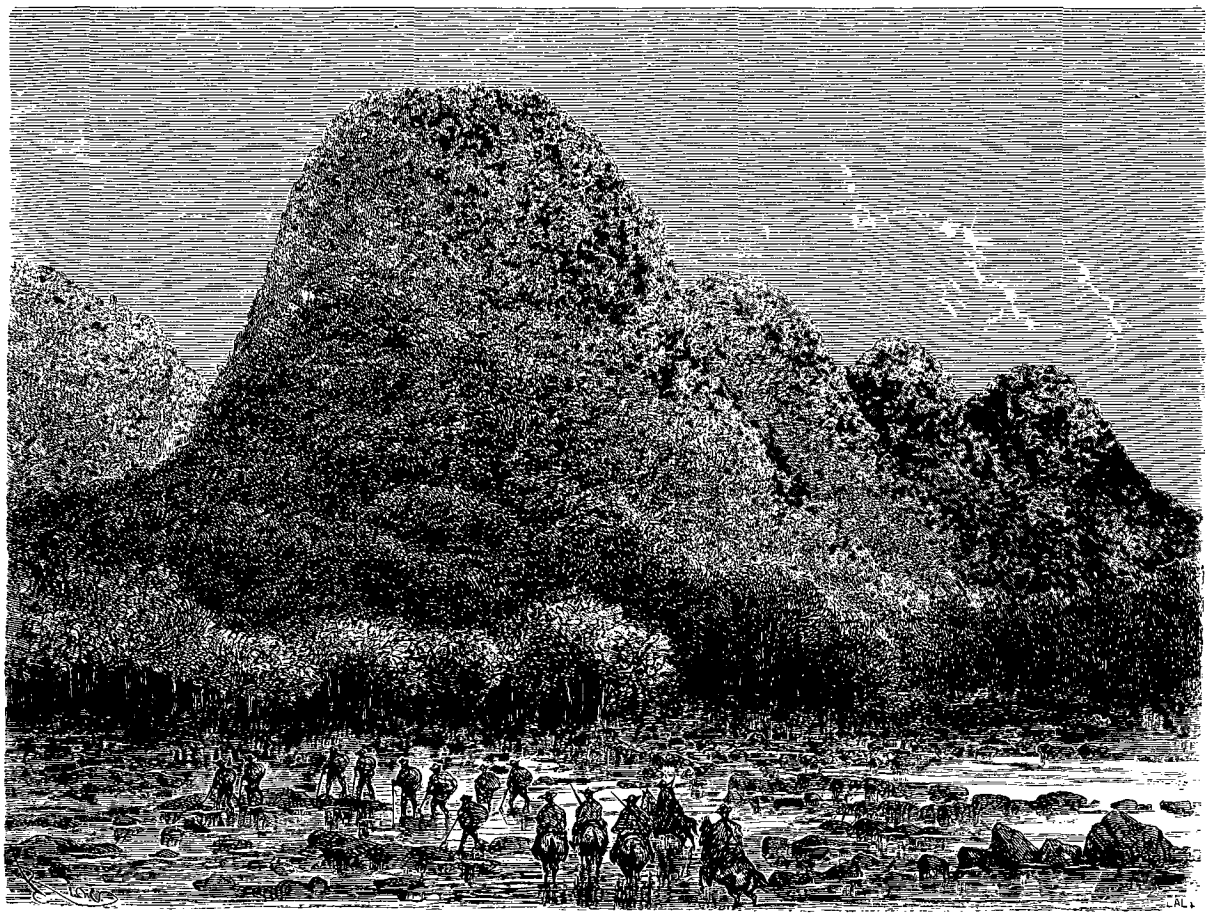
1. Cette rosacée commence à paraître à Marcapata, s'étend dans le sud-est jusqu'à Thyo distant de six lieues et disparaît à l'entrée des forêts vierges. Son fruit, plus sucré que notre ronce-mûre, a un léger parfum de framboise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les sources thermales cessaient un instant de couler ; puis jaillissant avec une force inaccoutumée, rejetaient, avec une boue rougeâtre, de petits poissons bleus qui sentaient trop le soufre pour qu'on les pût manger.

Comme mes compagnons riaient et s'étonnaient de ma facilité à donner crédit à ce qu'ils appelaient — les bêtises d'un petit drôle, — je crus de ma dignité d'historiographe, et pour mettre un terme à leurs railleries, devoir leur donner succinctement l'explication du fait qu'ils refusaient d'admettre.

« La géognostie moderne, leur dis-je en me rengorgeant un peu, et comme le professeur du *Bourgeois gentilhomme*, laissant tomber dédaigneusement la science de mes lèvres, range les monts ignivomes en deux classes essentiellement distinctes, les volcans centraux et les chaînes volcaniques. Les volcans andéens, qui appartiennent à cette dernière classe, se recommandent par leur élévation prodigieuse au-dessus des Cordillères, par la régularité de leur cône, la forme et la grandeur de leur cratère, les foyers de communication qui les relient les uns aux autres, et surtout par la nature de leurs émissions. Tous ces volcans sont entourés de neiges qui, fondant au moment des éruptions, occasionnent non-seulement des inondations redoutables, mais exercent encore une action continue durant la période de repos du volcan, par leurs infiltrations incessantes dans les couches sous-jacentes. Les cavernes, les failles, les fissures, tous les vides enfin qui se trouvent à la base de la montagne ou même sur ses flancs, se transforment peu à peu en réservoirs que d'étroits canaux, parfois apparents, souvent invisibles, font communiquer avec les lacs et les ruisseaux des plateaux et des plaines. Les poissons qui vivent dans ces eaux vont se multiplier de préférence dans les ténèbres des cavernes. Quand les secousses, qui précèdent toujours l'éruption, ébranlent la montagne et les couches minérales qui l'avoisinent, les voûtes souterraines, à défaut d'issues extérieures déjà existantes, s'entr'ouvrent tout à coup, et rejettent au dehors, avec une violence subordonnée à l'action dynamique d'ailleurs très-variable, l'eau, les boues tufacées, les poissons, et jusqu'à des insectes, galionnelles, oscillaires, hydropores, etc., qu'elles renfermaient dans leur sein. »



Première traversée du Ccoñi (voy. p. 71). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Marcapata à Chile-Chile (voy. p. 70). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

A cette tirade que le colonel et l'examinador avaient écoutée en baissant les yeux et l'enfant de chœur en ouvrant démesurément la bouche, j'ajoutai négligemment que dans la description que notre jeune guide avait faite des poissons bleus que rejetaient les sources thermales à l'heure d'une éruption volcanique, je croyais reconnaître, mais sans pourtant rien préciser, le *pimelodes cyclopum* des ichthyologistes que les Indiens appellent *pichingote* et les Espagnols *preñadilla*. Au silence profond qui accueillit ces paroles, je jugeai que ma pédanterie avait produit son effet.

Nous recueillîmes, après y avoir goûté, de l'eau de ces sources, dont la température est de 93°,6. Sa couleur est un peu jaunâtre et son odeur celle du gaz hydrogène sulfuré. Cette odeur, très-forte d'abord, se perd quand l'eau a séjourné quelque temps dans un vase. Quant à sa saveur, c'est celle des hydrosulfures alcalins. Refroidie, elle perd sa saveur lixivielle piquante et en prend une alcaline. Réchauffée, elle est nauséabonde.

Nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venus, non sans donner un regard de regret à la gracieuse décoration du site dont j'avais eu le soin de faire un croquis. De retour au village, je donnai à l'enfant de chœur, pour l'indemniser de sa peine, un réal d'argent, que d'abord il tourna et retourna dans sa main comme s'il eût douté de la bonté de son aloi, et qui lui fit jeter ensuite des cris de pintade comme une manifestation du plaisir que lui causait le don de cet argent, le seul qu'il eût possédé de sa vie.

En rentrant au presbytère, l'ama de llaves nous fit part du résultat de la commission dont son maître l'avait chargée à l'égard des Indiens qui devaient nous accompagner. Leurs femmes avaient répondu à l'ordre qu'on leur avait donné d'activer les apprêts du départ, qu'en ce qui concernait le trousseau de leurs hommes, la chose serait bientôt faite, mais qu'il n'en pouvait être de même du Cacharpari ou fête d'adieux qu'elles se proposaient de leur donner. Il fallait le temps de se procurer de la chicha et de l'eau-de-vie pour réjouir le cœur des malheureux condamnés à nous suivre dans la vallée. En conséquence elles demandaient qu'un nouveau délai de vingt-quatre heures leur fût accordé, promettant qu'à son expiration nos porteurs, repus et contents, et ayant satisfait à tous leurs devoirs d'époux et de pères, seraient à notre entière disposition. L'idée de ce nouveau retard nous exaspéra et nous fit maudire sur tous les tons la gent à laquelle nous avions affaire. Bientôt comprenant que le mal était sans remède, nous nous calmâmes et finîmes par en prendre notre parti. Toutefois, pour éviter qu'une prorogation du délai accordé ne nous fût demandée, nous envoyâmes l'ama de llaves signifier aux ordonnatrices du Cacharpari que, si le surlendemain à l'aurore leurs époux n'étaient pas alignés sur la place, le quêpé sur l'épaule, le bâton à la main et prêts à emboîter le pas, c'est à coups d'étrivières que nous les forcerions à se mettre en route.

Stimulées par ce second message, les femmes du pueblo durent activer les préparatifs de leur fête, car le soir même, sur les huit heures, un bruit de voix et de rires partant d'une chaumière voisine du presbytère, trouva un écho immédiat dans la chaumière contiguë. Bientôt, comme la tache d'huile qui grandit et s'étend, le bruit se propagea dans le pueblo et gagna jusqu'aux maisons les plus reculées. Vers dix heures, si Rabelais eût encore été de ce monde et fût passé par là, il eût comparé Marcapata à une vaste bouche éclatant de rire.

Cependant aucune porte ne s'était ouverte. La gaieté des convives était confinée dans l'intérieur de leurs logis. Seulement, comme ces logis ont au moins une de leurs parois treillissée, nous n'eûmes qu'à y appliquer l'œil pour juger du degré d'animation de la fête.

Le Cacharpari n'en était encore qu'à sa première phase. Les hommes assis à terre formaient un cercle au centre duquel une Indienne, métamorphosée en Hébé, versait tour à tour à chaque assistant une écuellée de nectar indigène, que celui-ci s'empressait d'avaler. Pour faire preuve de galanterie envers son échanson du sexe, le buveur, en lui rendant l'écuelle vide, lui appliquait en manière de madrigal une robuste claque, à laquelle l'Indienne répondait, non pas en minaudant et façonnant sa bouche en cœur, mais par une claque pareille. — Ce sont façons d'aimer propres à ces contrées. — Pour qui connaît les us et coutumes des Quechuas, il était facile de tracer par avance les phases diverses de ce Cacharpari, qui débutait par la tendresse pour finir par l'hébètement. Comme il n'entrait pas dans mes attributions d'historiographe de relater heure par heure ce qui s'allait passer, je laissai ces indigènes

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se divertir à leur manière et j'engageai nos compagnons à s'aller coucher. Le lecteur ignorera donc, comme je l'ignorai toujours, les incidents qui signalèrent cette nuit mémorable.

Nous consacrâmes la journée du lendemain à des préparatifs de toutes sortes. Effets d'habillement, objets d'échange, outils et instruments divers, munitions de bouche et de chasse furent examinés, classés et répartis en lots d'un volume et d'un poids à peu près égaux et chaque lot, enveloppé d'une banne de laine, devint un paquet qu'on sangla convenablement à l'aide de lanières découpées dans le cuir d'un bœuf. Le dernier lot se composa d'un sac de toile renfermant nos ustensiles de cuisine. Bien qu'à eux quatre les péons boliviens eussent travaillé comme douze Indiens, cette fastidieuse besogne ne fut achevée qu'à la nuit.

Pendant ce temps nos porteurs, enfermés chez eux où depuis la veille ils ingurgitaient des torrents de liquide, criaient et se démenaient d'une telle façon au son des pincullus et des charangos, qu'on eût cru qu'un conciliabule de démons se tenait dans chaque chaumière. Nous n'eûmes garde de troubler leur plaisir pendant la durée du délai que nous leur avions accordé, mais à l'expiration des vingt-quatre heures, et comme le soleil allait se lever, nous frappions rudement à la porte de chaque hutte et mettions un terme à l'orgie.

Pour donner une idée de la physionomie de nos porteurs au moment, où sortant de leurs ranchos, ils vinrent s'aligner sur la place du village, il eût fallu le pinceau de Téniers ou de Van Ostade. Seuls ces grands illustrateurs de la bête avinée eussent pu reproduire avec un cachet véritable l'air hébété, les yeux atones, la bouche avachie et frangée d'écume, l'allure titubante, les bras ballants, la chevelure hirsute et le costume débraillé de nos futurs compagnons de route. Jamais l'ivresse n'avait mis sur sa face un masque plus bestial. C'était à dégoûter de la bouteille l'ivrogne le plus altéré. Avec la passivité de l'animal, auquel leur état les assimilait, ils s'étaient assis à terre le dos appuyé aux paquets qu'on leur avait remis et semblaient insensibles aux lamentations de leurs femmes et de leurs enfants qui les avaient rejoints et leur prodiguaient à l'envi ces épithètes caressantes qu'aux heures de l'ivresse l'idiome quechua tire sans effort de son arsenal d'adjectifs qualificatifs. Pendant ce temps nous faisions seller nos montures.

Comme cette besogne tirait à sa fin, on vint de la part du curé nous avertir que, malgré l'heure matinale, le déjeuner venait d'être servi. L'examinador et le colonel, qui s'étaient constitués les chefs de la troupe, enjoignirent à nos porteurs, qui à eux seize n'avaient que trois noms, Pedro, Juan et José, de ne pas bouger de l'endroit où nous les laissions, dans la crainte que quelque camarade, rôdant par là, n'eût l'idée de visiter le contenu de leurs paquets et d'en extraire quelque objet à sa fantaisie. Les porteurs n'étaient pas en état de répondre, mais leurs femmes, moins ivres qu'eux, dirent à nos amis qu'on aurait égard à leurs ordres.

Le dernier repas que nous prîmes chez le curé fut un peu monotone, malgré quelques plaisanteries dont nous essayâmes de l'égayer. Une excursion dans le domaine des Chunchos est considérée par les Péruviens comme une entreprise téméraire, un voyage à tâtons fait vers l'inconnu, quelque chose enfin de ténébreux et d'inouï, dont ils ne parlent qu'avec une extrême circonspection. Le digne curé, d'accord en ceci avec ses compatriotes, s'effrayait par avance, nous disait-il, à l'idée des dangers que nous allions courir, et ne comprenait pas qu'on s'y exposât pour le seul plaisir de voir des arbres, des ruisseaux et des pierres, toutes choses qu'on pouvait fort bien voir ailleurs. Nous cherchâmes à le rassurer par nos éclats de rire. En échange du bon souvenir que nous gardions de lui et auquel nous jurâmes d'être fidèles, il nous promit non-seulement de joindre un cierge à celui que sa gouvernante devait brûler à notre intention, mais de dire chaque soir en songeant à nous le psaume *In exitu Israel*, dont il avait pu constater l'efficacité en matière de voyages et de voyageurs.

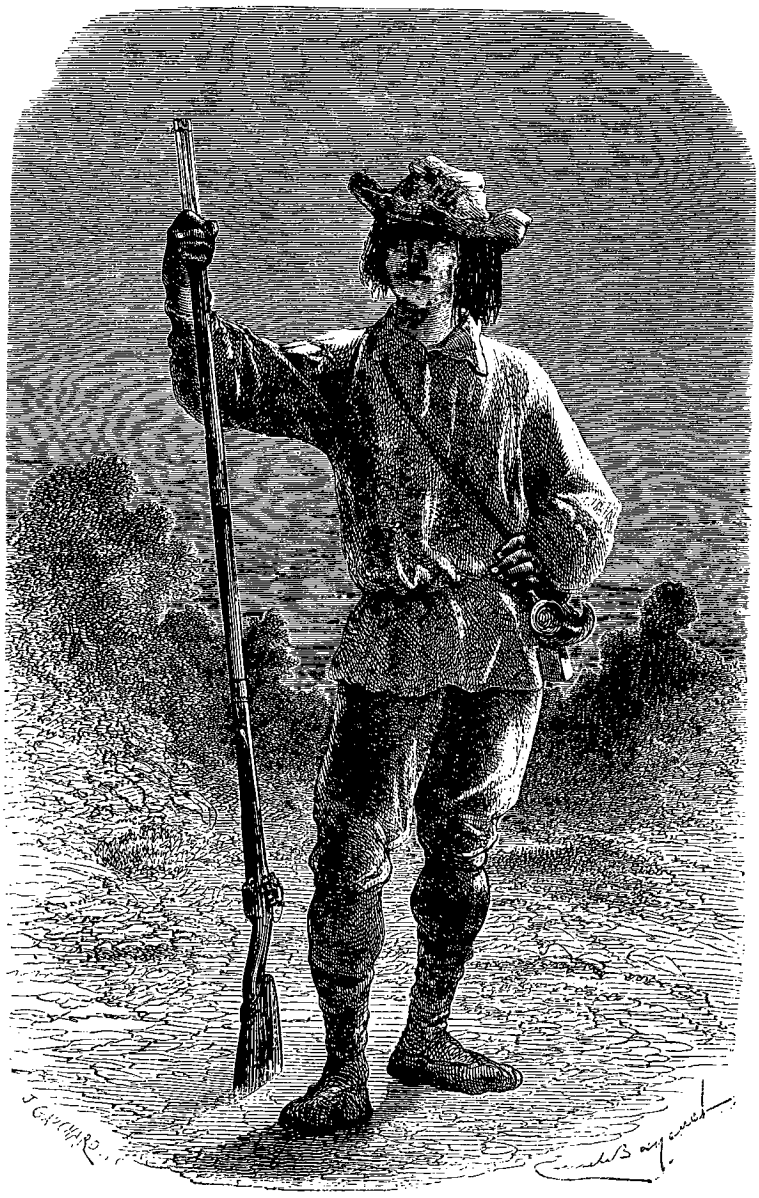
Accompagnés par lui, nous revînmes sur la place, où le gouverneur apostrophait brutalement nos porteurs, dont la situation physique et morale s'était améliorée. Après les avoir laissés étendus sur le sol, nous les retrouvions debout, rangés par deux de front, leur quêpé en sautoir et s'appuyant sur un échalas de huarango qui leur servait de canne. Quelques-uns se secouaient comme des caniches au sortir d'un bain. En m'approchant je vis que leurs habits ruisselaient d'eau. Le gouverneur me donna le mot de l'énigme. Pendant que nous déjeunions, il avait eu l'idée, pour dissiper la torpeur dans laquelle étaient plongés ceux de ses administrés dont nous avions fait choix, de leur vider quelques cruches d'eau sur la tête. Le moyen avait fait merveille. En se sentant mouillés par un liquide qu'ils abhorrent, les Quechuas avaient juré et blasphémé comme des païens, puis la fraîcheur de l'eau, en les pénétrant, avait déterminé des frissons salutaires et atténué l'action du foyer qui brûlait en eux. De là l'état presque normal dans lequel nous les retrouvions. Le remède employé par le gouverneur, qui pouvait occasionner à nos ivrognes une pleurésie, me parut pire que le mal.

A peu près certains que nos porteurs pouvaient se tenir sur leurs jambes, nous leur donnâmes le signal du départ; d'abord ils vacillèrent comme si la terre eût tremblé sous leurs pas, puis, s'ébranlant tout d'une pièce et tournant le dos à leurs femmes dont les cris allaient crescendo, ils prirent à la file le chemin en zigzag qui descend du village sur la rive droite du torrent Ccachi. La pente des terrains précipitait leur marche, et les récipients culinaires, marmites, poêlons et casseroles, que l'un d'eux portait dans un sac, s'entrechoquaient à chaque cahot trop brusque de l'individu et rendaient des sons belliqueux. Les mozos qui de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient ramener nos montures à Marcapata, suivirent de près les Indiens, et les quatre péons, leur hache sur l'épaule comme des sapeurs du génie, partirent derrière eux. Nous restions seuls de notre troupe au milieu d'une affluence de badauds des deux sexes, encore alourdis par les fumées de l'ivresse et qui nous considéraient de cet air ébahi qu'ont des paysans devant un charlatan. A quelques sanglots étouffés qui s'échappaient de cette foule, on devinait les mères ou les femmes de nos porteurs, à qui cette excursion dans leur vallée faisait l'effet d'un voyage aux confins du monde.

Enfin, comme nous nous disposions à suivre nos gens et rassemblions déjà les rênes, le curé, oubliant dans le trouble et l'émotion dont il paraissait agité, que j'étais né en France, le colonel Perez en Espagne et l'examinador au pied du mont Sorata, nous appela ses compatriotes (paisanos) et ses fils bien-aimés, nous recommanda de veiller sur notre santé et de ne pas commettre d'imprudence en mangeant trop de fruits sauvages ou en buvant froid lorsque nous serions en sueur. Quant aux Chunchos que nous pourrions rencontrer en chemin, il nous engageait à être circonspects dans nos rapports avec ces infidèles, à les tenir autant que possible à distance respectueuse, et à ne pas porter sur leurs femelles — le mot *hembras* fut prononcé par le pasteur — des regards indiscrets. La liste de ses recommandations épuisée, notre hôte nous donna tour à tour un baiser d'adieu à la mode espagnole, très-distincte de la française, et nous bénit collectivement.

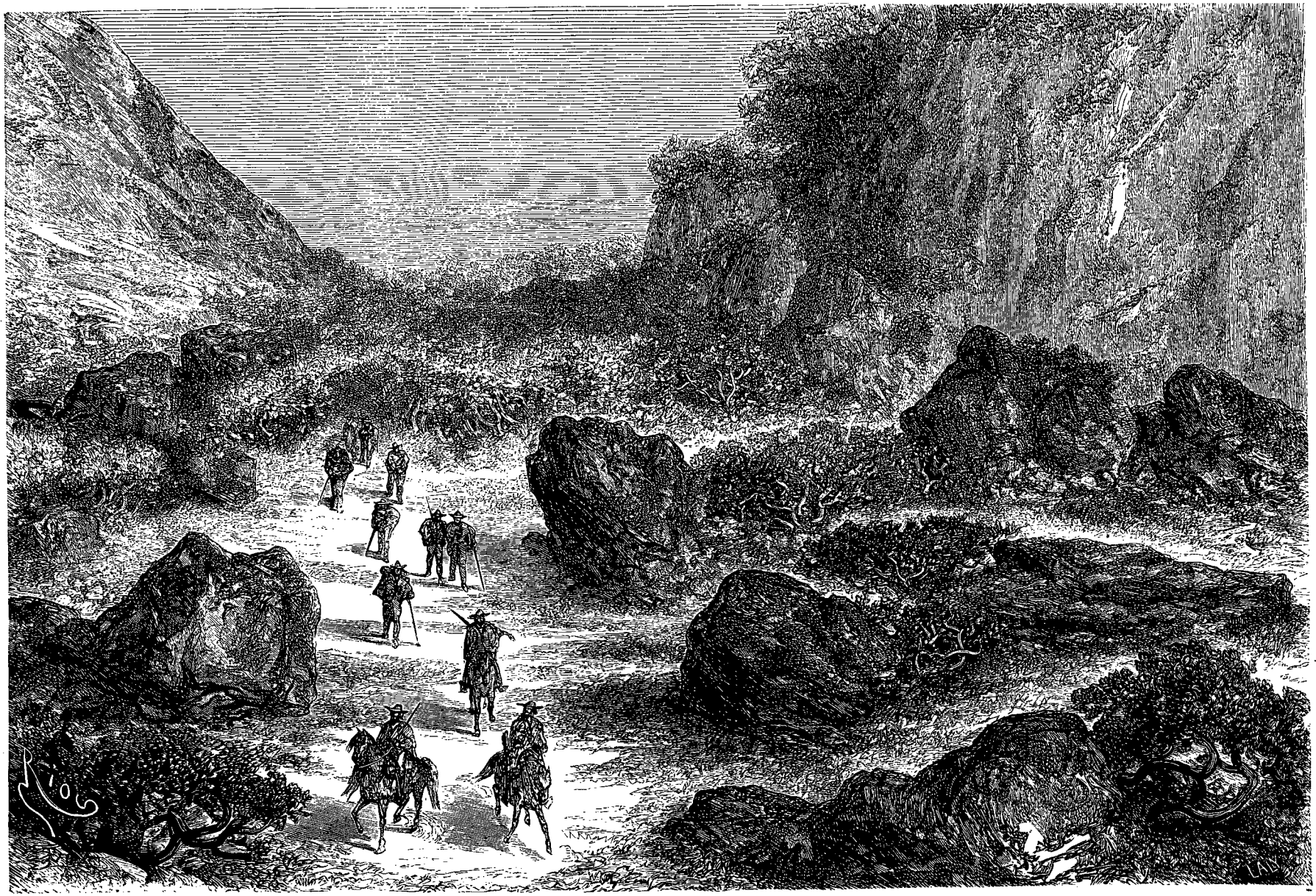


Jean Népomucène d'Aragon (voy. p. 71). — Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

Pendant cette scène touchante, le gouverneur s'était tenu un peu à l'écart, et sa physionomie m'avait paru exprimer l'inquiétude bien plus que l'attendrissement. Pensait-il que j'avais fait part au curé des renseignements vrais ou faux qu'il m'avait donnés sur la moralité de notre futur interprète, et s'attendait-il, une fois que nous serions partis, à avoir un compte à régler avec le protecteur de celui-ci? Je ne sais trop. Mais pour ôter de son esprit l'épine empoisonnée du doute, en supposant qu'elle y fût entrée, je lui fis signe d'approcher; et après lui avoir remis au nom de Santo Domingo deux piastres qui payaient dix fois la mauvaise nuit que nous avions passée dans sa volière, je lui soufflai quatre mots à l'oreille. Au soupir de satisfaction qui souleva les cavités de sa poitrine, à l'éclair de joie qui brilla dans ses yeux, je compris que j'avais touché juste. Un hourra poussé en notre honneur par la population entière salua notre sortie du pueblo de Marcapata.

Nous eûmes bientôt rejoint nos porteurs qui, sous l'insidieux prétexte qu'un fardeau de vingt livres était au-dessus de leurs forces, marchaient ou plutôt se traînaient avec la lenteur des tortues. Nous leur criâmes en passant de hâter le pas, et nous nous mîmes à la poursuite des péons et des mozos qui, partis après les Indiens, les avaient déjà dépassés. Nous les trouvâmes arrêtés au bord du torrent Ccachi, devant un massif de passiflores dont les fruits d'un beau jaune d'or étaient en parfaite maturité. La façon sensuelle dont nos gens les suçaient nous fit venir l'eau à la bouche. Nou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La région du Pedregal (voy. p. 72). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poussâmes nos montures dans l'épaisseur du massif et, dressés sur nos étriers pour atteindre aux plus hautes tiges, nous fourrageâmes si bien les pauvres passiflores, qu'un ouragan n'eût pas fait pis. Pendant ce temps, nos porteurs nous avaient rejoints et nous marchâmes pêle-mêle.

Avant de passer outre et d'extraire de ce récit la moralité quelconque qui y est attachée, démontrons son utilité en apprenant à ceux qui pourraient l'ignorer, que le fruit de la passiflore commune (*passiflora vulgaris*), depuis longtemps naturalisée en France où elle couvre les tonnelles de nos jardins, n'est pas vénéneux comme beaucoup de petits jardiniers et de petits bourgeois l'ont cru jusqu'à ce jour, mais parfaitement comestible. Nous avons entendu tant de fois des pères timorés où des mères crédules recommander très-instamment à leurs enfants de ne pas toucher à ce joli fruit qui pourrait les *empoisonner*, que nous croyons devoir, puisque l'occasion nous en est offerte, démontrer en public la barbarie d'un préjugé qui a fait des pauvres petits autant de Tantales, ayant à portée de leur main un fruit auquel ils ne pouvaient toucher sous peine d'atroces coliques.

Et maintenant que les parents sont rassurés à cet égard et que les enfants savent que le fruit de la passiflore est agréable au goût comme tous les fruits défendus, apprenons à nos charmants lutins à faire de ce fruit une caricature fantaisiste qui provoquera leurs plus joyeux rires. Il leur suffira pour cela de cacher sous les plis d'un mouchoir de poche ou d'un chiffon blanc un côté du fruit, de tracer sur l'autre côté avec une plume et de l'encre deux yeux, un nez et une bouche, de pratiquer à cette bouche une fente longitudinale, et de presser ce mascaron comme un de ces grotesques en caoutchouc dont on varie à son gré la grimace. Sous cette pression, la figurine emmaillotée dans le linge blanc figurant un bonnet de coton normand ou un serre-tête, paraîtra s'animer et vivre d'une vie dolente et reproduira très-exactement la face d'un de ces malades que chacun a pu voir immobiles et mornes derrière les fenêtres de l'Hôtel-Dieu.

Ajoutons que la pulpe glaireuse aux graines bleuâtres contenue dans le fruit, et que la pression fera jaillir à flots par l'incision buccale, donnera bien mieux qu'une page de notre prose l'idée des évacuations d'une victime du *vomito negro*. Cette rectification faite à l'endroit du fruit de la passiflore que l'Espagnol appelle *granadilla* et le Péruvien *tumbo*, reprenons avec notre marche notre récit interrompu.

Parvenus au sommet du triangle que forment dans leurs cours les torrents-rivières Kellunu et Ccachi, nous côtoyâmes un instant la rivière Ccôni[1] (*chaud*) à laquelle en se réunissant les deux torrents donnent naissance. Large à cet endroit de soixante mètres et profonde sur quelques points de deux à trois mètres seulement, cette rivière courait avec rapidité sur un lit de cailloux qu'elle entrechoquait avec bruit. Le site qui l'encadrait était inondé de lumière et se composait d'une succession de pitons coniques soudés jusqu'à mi-corps, boisés jusqu'au sommet et s'allant perdre à l'est-sud-est dans la perspective. La masse des forêts groupées à leur base découpait çà et là sur la rivière des promontoires verdoyants qui accidentaient heureusement sa physionomie. Bientôt la rive droite que nous longions, s'escarpa brusquement et, devenant impraticable, nous força de passer sur la rive gauche. Un gué où l'eau nous venait à peine à mi-jambes, nous permit d'effectuer cette traversée.

Parvenus sur l'autre bord où n'existaient ni chemin ni sentier tracés, nous réglâmes notre marche sur le cours de la rivière, tantôt rasant sa berge ou nous en écartant, selon que l'exigeait la topographie du site ou le mouvement des terrains. Ces difficultés de la route étaient compensées par des surprises artistiques qui nous attendaient presque à chaque pas. La végétation à peu près nulle sur la rive droite, bordée d'une muraille à pic, foisonnait sur la rive gauche et nous présentait tour à tour des détails inédits ou connus, mais toujours charmants. Tantôt c'étaient de sveltes bambous groupés au bord de l'eau sur laquelle ils jetaient leur ombre, et que le vent courbait et relevait comme un bouquet de plumes ou quelque haut jacaranda souvent feuillu, parfois aphylle, et couvert alors jusqu'aux deux tiers de sa hauteur d'un splendide caparaçon de plantes sarmenteuses, volubiles, grimpantes, cissus, dolichos, aristoloches, passiflores dont les fleurs blanches, pourpres, jaunes, bleues, étoilaient l'élégant feuillage. Parfois à la base d'un des pitons nous apercevions en passant, ombragée par un groupe de faux-noyers ou d'érythrines centenaires aux feuilles trilobées, aux grappes de fleurs d'un minium pourpré, une maisonnette d'Indiens avec son jardinet rustique où croissaient par touffes épaisses les lis que j'avais admirés dans la chapelle de Lauramarca. Leur corolle blanche que le soleil en s'y mirant faisait resplendir, mettait dans la tonalité du paysage d'un vert grisâtre comme une note lumineuse. Parmi les fleurs aux couleurs éclatantes qui se montraient à nous, ces lis saturés de lumière étaient celles que nous découvrions de plus loin.

Un mur de trois pieds de hauteur formé d'éclats de pierres superposés protégeait la maisonnette et le jardin contre l'empiétement des animaux. Aux endroits où la pierre se faisait rare, la clôture de l'héritage était une splendide haie d'agaves (*pita*) dont les feuilles glauques, charnues, résistantes, d'une apparence métallique plutôt que végétale, armées à leur extrémité d'un noir aiguillon et presque menaçantes dans leur immobilité et leur façon de s'étaler, semblaient dire à l'homme comme à la bête : regarde de loin, mais n'approche pas.

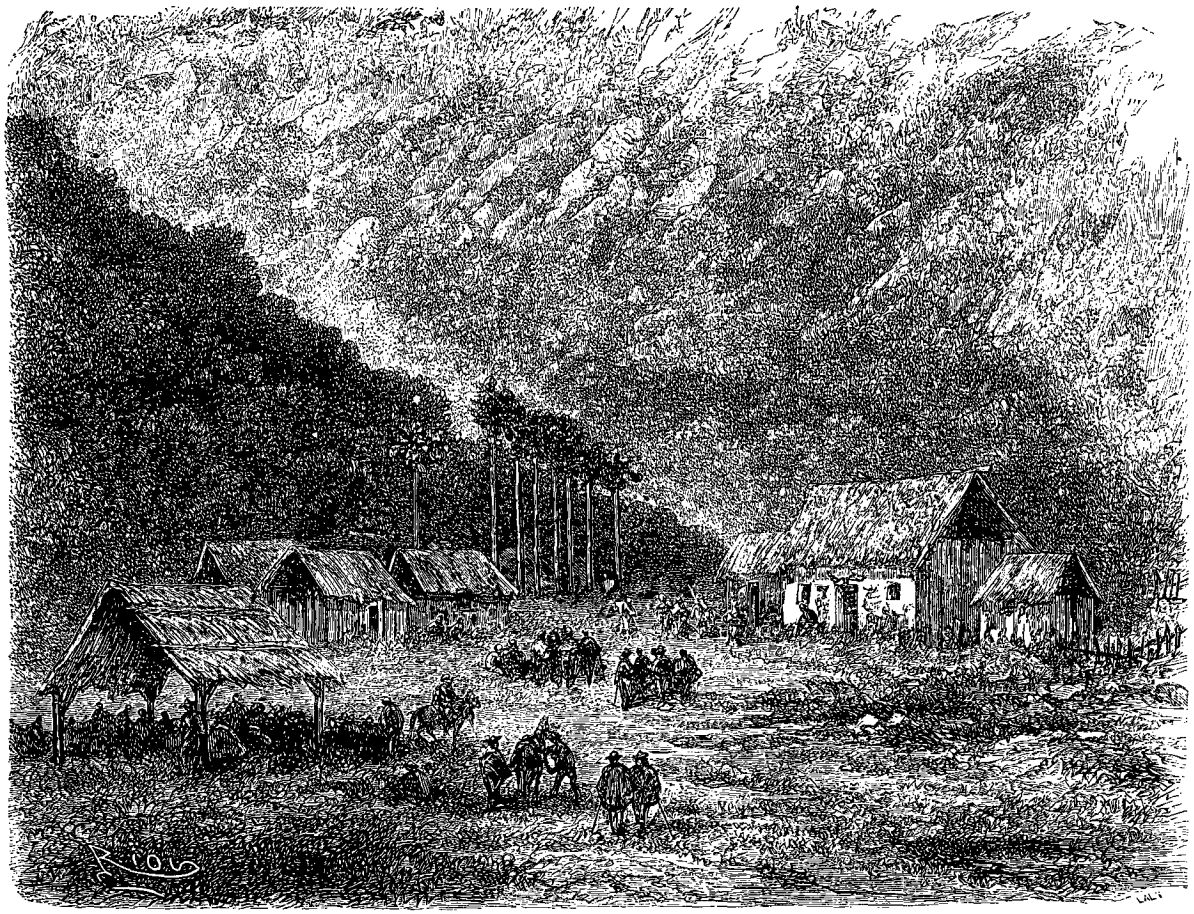
Les beaux lis avaient disparu et les chaumières ne se montraient qu'à de longs intervalles, lorsque de

1. Sur les anciennes cartes espagnoles, elle porte le nom d'Araza ou rio de Marcapata. Les Indiens l'appellent CCoñi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'une d'elles, à cent pas de nous, sortit un homme, la carabine sur l'épaule, qui vint se poster au milieu du chemin et, le poing sur la hanche, le nez au vent, parut attendre le passage de notre caravane. La pose de matamore de l'individu non plus que son costume n'étaient de nature à inspirer une vive confiance, et notre ami Perez, chez qui la bravoure n'excluait pas un excès de prudence, nous déclara qu'un tête-à-tête avec cet inconnu, la nuit, dans un endroit désert, lui paraîtrait assez compromettant pour qu'il le refusât. Le *salteador* (brigand), car telle était la qualification gracieuse que nos compagnons avaient donnée à l'individu en l'apercevant, était coiffé d'un feutre bas de forme, dont les ailes s'étaient recroquevillées sous l'action combinée du temps, du soleil et de la pluie. Un bourgeron de laine grise boutonné à la gorge et serré à la taille par une ceinture de cuir, des caleçons d'une étoffe pareille enfoncés dans des bas de laine grossière qui lui montaient jusqu'aux genoux composaient son costume. Comme un Indien, il était chaussé d'ojotas, sandales taillées dans un morceau de cuir brut que de minces lanières attachaient à ses jambes. Deux cornes de bœuf pendant à son côté renfermaient ses provisions de chasse, et un quêpé ou havresac passé en sautoir reposait sur son dos.

Ce mozo, qu'à distance nous avions cru âgé de qua-



Hameau de Chile Chile (voy. p. 72). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur,

rante ans, nous parut en avoir vingt ou vingt-deux lorsque nous fûmes près de lui. En outre, nous remarquâmes que s'il était brun comme une châtaigne, il n'était ni borgne ni brèche-dents, et que ses yeux vifs, ses dents blanches et son air décidé eussent été convenablement appréciés par une femme de sa race; ces remarques, qui ne nous avaient pris que quelques secondes, avaient atténué l'impression première et désagréable que nous avait causée la vue de l'individu. La façon polie dont il nous aborda, acheva de dissiper nos préventions fâcheuses à son égard.

« Ces messieurs, nous dit-il en ôtant son chapeau recroquevillé, voudront bien m'excuser si j'ai tardé jusqu'à présent à leur présenter mes respects et à leur faire mes offres de service. Je fusse bien allé les voir à Marcapata, mais mon oncle le gobernador m'en a empêché dans la crainte de déplaire au curé. C'est par son conseil que je suis venu me placer sur le passage de ces messieurs pour leur demander s'ils veulent m'admettre auprès d'eux en qualité de mozo-sirviente et d'interprète.

— Que diable nous chantez-vous là? exclama Perez qui n'avait rien compris à cette harangue et qu'une antipathie naissante, qui ne fit que grandir par la suite, éloignait déjà du mozo.

— Puisque vous êtes Jean Népomucène Aragon,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neveu du gouverneur de Marcapata, dis-je au jeune homme, votre oncle a dû vous dire que nous avions déjà traité avec Pepe Garcia de Chile-Chile.

— Il me l'a dit, señor; mais moi j'ai pensé que si un interprète était utile à ces messieurs dans leur voyage, deux interprètes feraient encore mieux leur affaire, par la raison qu'on marche mieux avec deux jambes qu'avec une, et je suis venu m'offrir à eux en cette qualité. »

Cette opinion franchement exprimée me fit rire, et comme l'Aragon pensa qu'il pouvait rire aussi, je n'eus plus le courage de refuser les services qu'il nous offrait un peu malgré nous. Je l'enrôlai donc séance tenante sans avoir égard aux murmures du colonel, qui trouvait à notre recrue la mine équivoque d'un vagabond plutôt que l'air franc et loyal qu'on devait attendre d'un interprète.

L'Aragon parut si charmé de son admission parmi nous, qu'il poussa un petit cri joyeux et hasarda même une pirouette. Je pus voir alors attaché à son havresac cet instrument local appelé charango que les musiciens du pays fabriquent eux-mêmes avec la moitié d'une calebasse et des boyaux de chat. C'était la fameuse guitare dont son oncle m'avait parlé en me vantant le charme qu'elle aurait pour nous en voyage.



L'interprète et sa famille (voy. p. 74). — Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

Après quelque temps de marche à travers des sites assez pittoresques, mais tout à fait déserts, nous vîmes la végétation s'amoindrir, les grands arbres et les belles plantes rentrer en terre. La couche d'humus s'amincit et fit bientôt place à des croupes de grès qui semblaient émerger du sol dont elles bosselèrent la surface. Entre ces croupes, des blocs en figure de peulvans et de dolmens celtiques étaient dressés ou inclinés dans tous les sens. A première vue on eût dit les pièces d'un gigantesque échiquier à demi renversées par une convulsion du sol. Des buissons de mimosas, tortus, rabougris, souffreteux, dont les petites fleurs couleur d'ocre jaune avaient l'odeur pénétrante du patchouly, croissaient çà et là dans les joints de la pierre. Cette morne région, que son aridité et le tapis de rousses graminées qui la couvrait de toutes parts, faisaient ressembler à un plateau des Andes plutôt qu'à une zone intertropicale, porte dans le pays le nom de *Pedregal*. Sa traversée nous prit une heure.

Comme nous franchissions un groupe de collines qui forme dans le sud-sud-est la limite de ce désert, nous vîmes à quelque distance verdoyer de nouveau les cimes des forêts, de grands arbres se dresser çà et là et devant nous, à l'horizon, se dérouler de longues chaînes de montagnes d'un ton bleuâtre, qu'à la lourdeur de leurs profils et à leur apparence moutonneuse on devinait boisées de la base au sommet. La végétation parut secouer la torpeur dans laquelle elle était plongée et nous montra mêlés aux mêmes buissons de mimoses du Pedregal des amaryllis aux pétales pourpres et blancs qui croissaient à leur ombre et des lantanas aux panicules de fleurs roses, dont les feuilles rugueuses répandaient une odeur fétide quand nous les frôlions en passant.

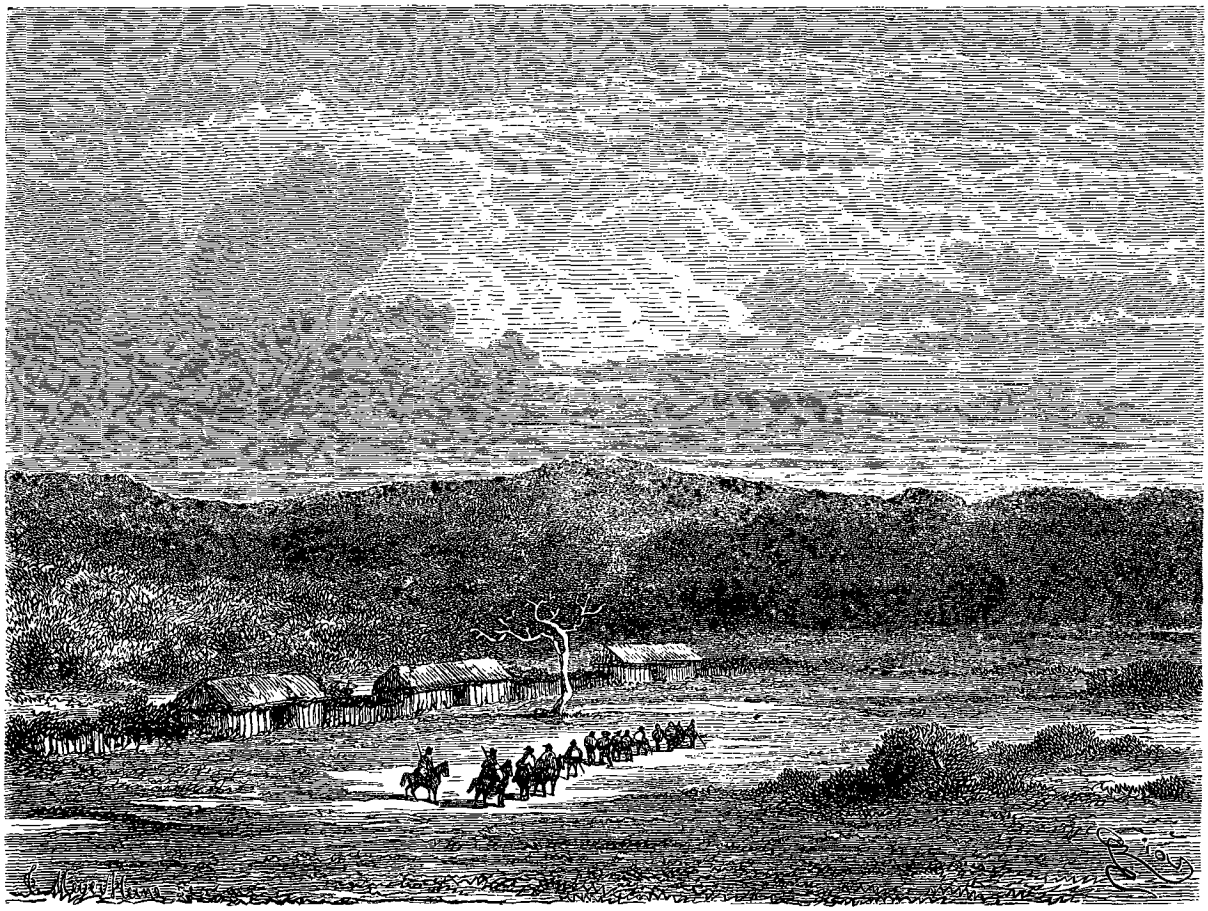
Aragon, qui depuis sa nomination à l'emploi d'interprète en second ou de doublure, comme disait Perez, croyait de son devoir de marcher à côté de nous et même d'appuyer son bras sur la coupe de ma monture, Aragon nous montra bientôt au-dessus des fourrés les toits de quelques chaumières qu'il nous dit être les maisons de Chile-Chile. Bien que par un effet d'optique ces maisons parussent assez rapprochées, nous mîmes, grâce aux sinuosités du chemin, trois quarts d'heure à les atteindre.

Chile-Chile qui ne figure sur aucune carte connue et que les géographes, depuis M. de Vaugondy jusqu'à Malte-Brun, ont oublié de mentionner, est un village ou plutôt un hameau composé de douze chaumières à parois treillissées, à toiture de chaume et comprenant une trentaine d'habitants. Cette part faite à la statistique, disons que l'endroit nous plut tout d'abord par sa situation pittoresque, son air de paix et d'innocence et le parfum d'églogue qu'il dégageait de toutes parts. Ses baraques étaient assises sur un gazon si doux à l'œil, des massifs d'orangers, de papayers, de sapotées les abritaient si bien à leur ombre, la rivière, que nous ne voyions pas, cachée qu'elle était derrière un rideau de broussailles, fuyait à l'

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec un si joyeux murmure, enfin les montagnes qui faisaient un cadre au village étaient si vertes à leur base et si bleues à leur sommet, que le colonel Perez, peu sensible de sa nature aux beautés agrestes, nous dit que l'endroit le sollicitait doucement, et que s'il n'avait eu femme et enfant, il y serait venu très-volontiers planter les piquets de sa tente. Une vieille femme accroupie devant une porte et filant au fuseau, de petits Indiens nus barbotant avec des canards et des porcs dans une mare privée d'eau, mais pleine de boue, formaient les accessoires du tableau d'un calme tout flamand.

Malheureusement ce calme fut troublé par notre arrivée. La vieille Parque cassa le fil de sa quenouille, les canards et les porcs s'enfuirent en désordre, les enfants jetèrent des cris d'effroi et leurs parents alarmés par ces cris accoururent pour en savoir la cause. Un mot de l'interprète en chef qui vint nous aider à mettre pied à terre, calma la panique des habitants de Chile-Chile. A peine eut-on su par Pepe Garcia que nous étions les honorables voyageurs qu'il devait conduire dans la vallée, que la population en masse, y compris deux aveugles qui se guidaient l'un l'autre, voulut nous souhaiter la bienvenue. Pendant que les parents nous congratulaient, les enfants crottés jusqu'à l'échine, mais rassurés sur notre compte, palpaient



Plaine et rancheria de Thyo (voy. p. 78). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

l'étoffe et les franges de nos ponchos et y laissaient des traces de leur appréciation.

Sans nous donner le temps de répondre aux politesses de nos voisins, ou peut-être bien dans le but de nous y soustraire, Pepe Garcia nous entraîna vers sa demeure, vaste chambre à claire-voie que recommanda tout d'abord à notre attention le trophée cynégétique placé, comme un panonceau de notaire, au-dessus de la porte. Ce trophée se composait de massacres de daims, accotés de têtes d'onces et de renards encore revêtues de leur peau, et montrant leurs dents acérées. Des cornes de bœufs, de béliers et de boucs, ajustées bout à bout, dessinaient à l'entour des festons et des astragales. Les vides étaient remplis par des chauves-souris dont les ailes ouvertes étaient retenues par des clous. Depuis la *rousette* jusqu'au *fer-de-lance*, depuis le *vespertilio* jusqu'au *philostoma*, toutes les variétés de chéiroptères américains figuraient dans cette collection, devant laquelle un naturaliste empailleur se fût extasié.

Comme opposition à cette décoration compliquée de l'extérieur de la maison, l'intérieur en était simple, et même un peu nu. Une claie de bambous la divisait en deux compartiments : celui de droite servait de cuisine, d'office, de cave et de grenier; celui de gauche, de salon de réception et de chambre à coucher.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une barbacoa, vaste gril en bois posé sur des pieux, occupait trois côtés de cette dernière pièce, et servait, selon l'heure, de table pour manger, de divan pour faire la sieste ou de lit pour dormir.

Laissant nos gens s'installer sous un ajoupa banal qui se trouvait au centre du village, Pepe Garcia avait transporté chez lui nos selles et nos couvertures, et, cet emménagement opéré, s'était mis en devoir de nous préparer à manger. Il fut aidé dans ces apprêts par ses enfants, deux fillettes jumelles de neuf à dix ans, à peine vêtues d'une chemise déchirée et d'un jupon en loques. Avec leur extérieur misérable et leur maigreur étique, qu'on pouvait mettre sur le compte de la croissance, ces enfants offraient dans leurs traits, d'ailleurs assez corrects, cette indéfinissable expression de nostalgie qui saisit l'âme du spectateur devant les deux Mignon d'Ary Scheffer. Le père, que nous questionnâmes à leur sujet, nous apprit que ces fillettes étaient le double gage d'une union longtemps heureuse, et les seuls enfants qui lui restassent de quinze qu'il avait procréés en divers pays où l'avait conduit sa fortune errante. J'avoue qu'à l'aspect chétif et souffreteux de ces petits êtres, les propos du gouverneur de Marcapata sur leur père, et l'épithète de chenapan dont il l'avait gratifié, me revinrent à l'esprit. Mais le ton affectueux de Pepe Garcia en parlant à ses filles, et les caresses qu'il leur prodiguait en cachette et que je surpris, effacèrent bientôt cette impression fâcheuse.

Restait à lui apprendre la nomination de Népomucène Aragon à l'emploi d'interprète en second, et l'annonce d'une chose si simple ne laissait pas de me causer un peu d'appréhension. Comme tous les polyglottes en général et les truchements en particulier,



Site et rancho d'Iscaybamba (voy. p. 81). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

Pepe Garcia devait avoir une assez forte dose d'amour-propre, et l'adjonction d'un aide, dans laquelle il pouvait voir comme un doute injurieux à l'endroit de son aptitude, allait froisser cet amour-propre; qui sait si l'homme, prenant alors la mouche, ne voudrait pas annuler le traité qui l'unissait à nous? D'un autre côté, en gardant le silence, et laissant aux circonstances le soin de découvrir à nos interprètes la parité de leurs fonctions, il était à craindre qu'ils ne se prissent aux cheveux, pour se démontrer à eux-mêmes aussi bien qu'à nous leur supériorité respective.

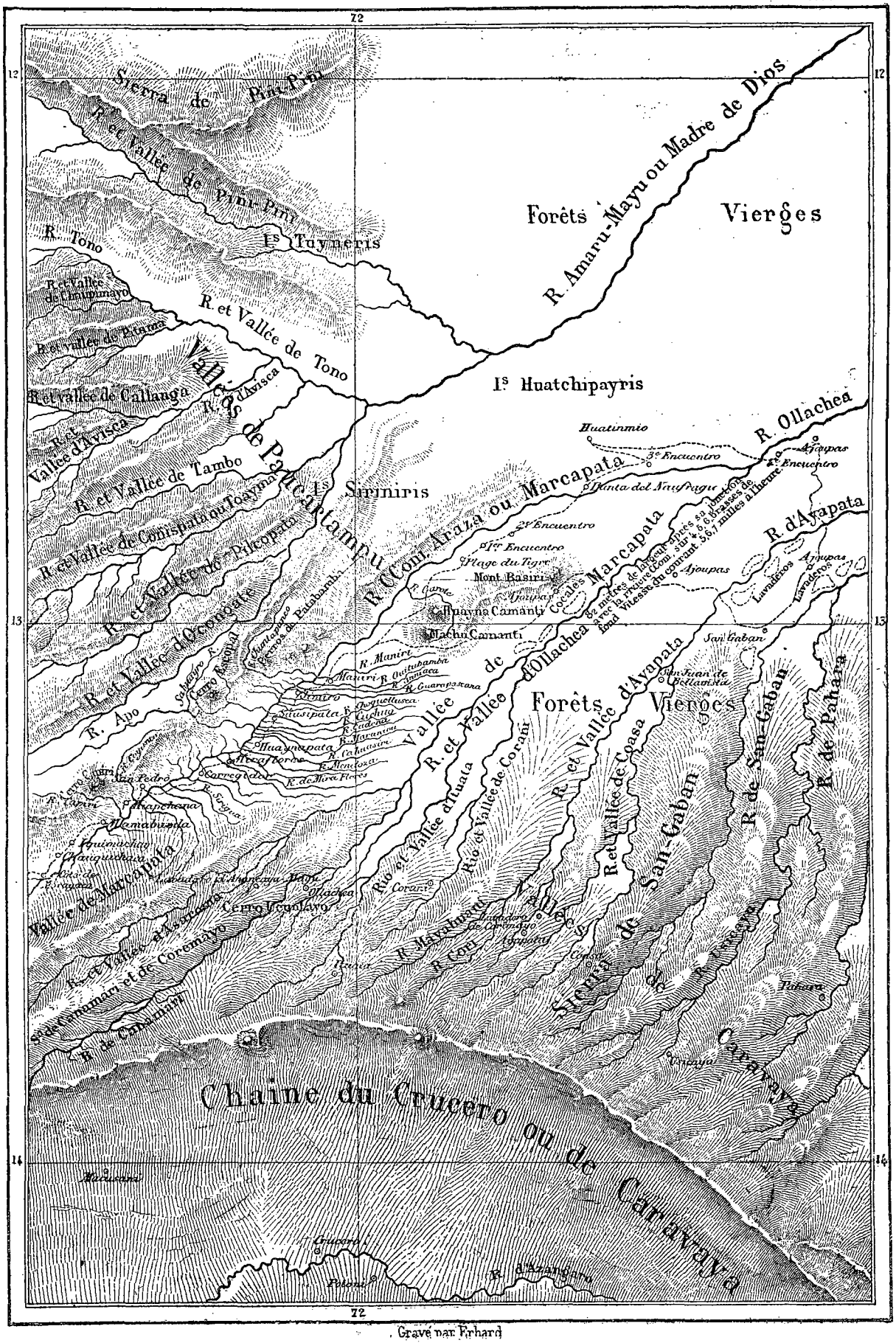
Mais, à mon grand étonnement, Pepe Garcia prit la chose à merveille, et comme j'appuyais sur la bonne opinion que nous avions de ses lumières, l'assurant qu'en toute occasion c'était à lui plutôt qu'à son collègue que nous aurions recours :

« Oh! je ne suis pas jaloux d'Aragon, me dit-il, et ces messieurs ont bien fait de le prendre avec eux : il ne pourra que leur être utile. C'est un mozo actif, entreprenant, intéressé, qui ferait dix lieues sur les mains pour gagner une piastre. Comme interprète, je le crois d'ailleurs de ma force. Nous avons appris la langue des Chunchos à la même école. »

Je n'eus que plus tard le secret des sentiments généreux de Pepe Garcia à l'égard d'Aragon, qu'en sa qualité de fils d'Espagnol il devait mépriser comme aborigène, et jalouser peut-être comme rival.

Notre hôte ne tarda pas à nous servir, avec des patates douces cuites sous la cendre et la moitié d'un giraumon bouilli, quelques grillades d'ours que le colonel et l'examinador repoussèrent d'abord avec horreur, mais auxquelles ils se décidèrent à goûter, lorsqu'ils m'en eurent vu manger sans le moindre scrupule. La première bouchée leur sembla dure à avaler; mais, à la seconde, ils se regardèrent avec étonnement, et, témoignant leur approbation mutuelle par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



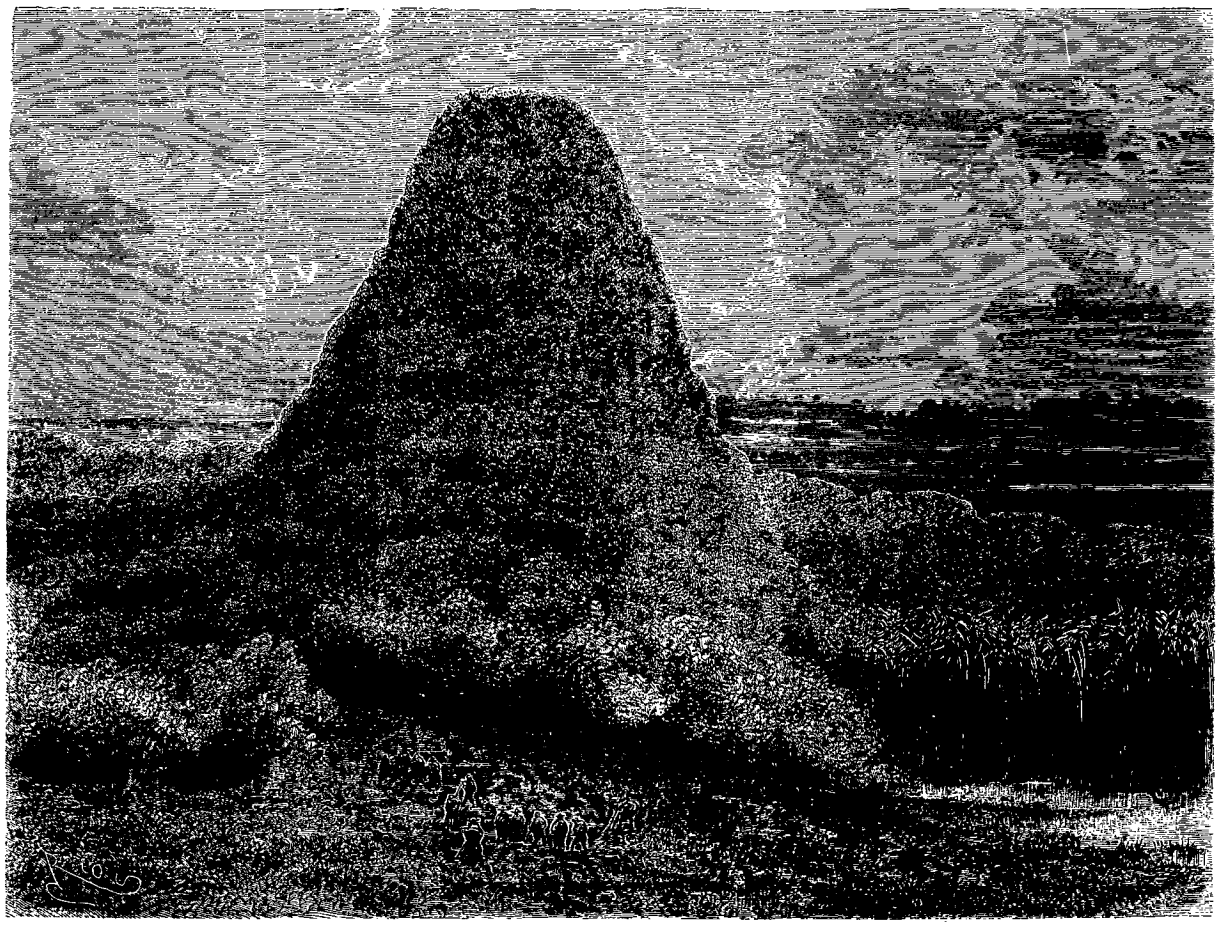
Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un signe de tête, ils attaquèrent les grillades avec un entrain surprenant. Pepe Garcia, debout derrière nous, avait suivi d'un œil inquiet ces différents jeux de physionomie; mais, lorsqu'il eut vu nos amis revenus de leurs préventions à l'endroit de la viande d'ours, en absorber coup sur coup de grosses bouchées, il sourit agréablement, flatté qu'il fut dans sa vanité de chasseur et de cuisinier.

Le plantigrade dont nous nous régalions était un de ces petits ours noirs, à ventre fauve (*ursus bicolor*), qu'on trouve au revers oriental des Andes, entre la région des fougères et celle des palmiers. Domicilié dans quelque anfractuosité d'un cerro voisin, il en descendait la nuit pour marauder dans le potager de notre interprète, qu'il dévalisait de ses courges et de ses citrouilles. Pepe Garcia, ennuyé de la chose, s'était porté un soir sur le passage du maraudeur, et avait mis un terme à ses déprédations, en lui logeant deux balles dans le corps. Avec la peau de l'ours, qu'il nous montra clouée sur une planche et séchant à l'ombre, il comptait se façonner une casaque pour la saison des pluies. Nous applaudîmes à sa bravoure et à sa prévoyance.

Le soir venu, et comme j'allais signer leur exeat aux mozos qui nous avaient accompagnés jusqu'à Chile-Chile et devaient ramener nos montures à Marcapata,



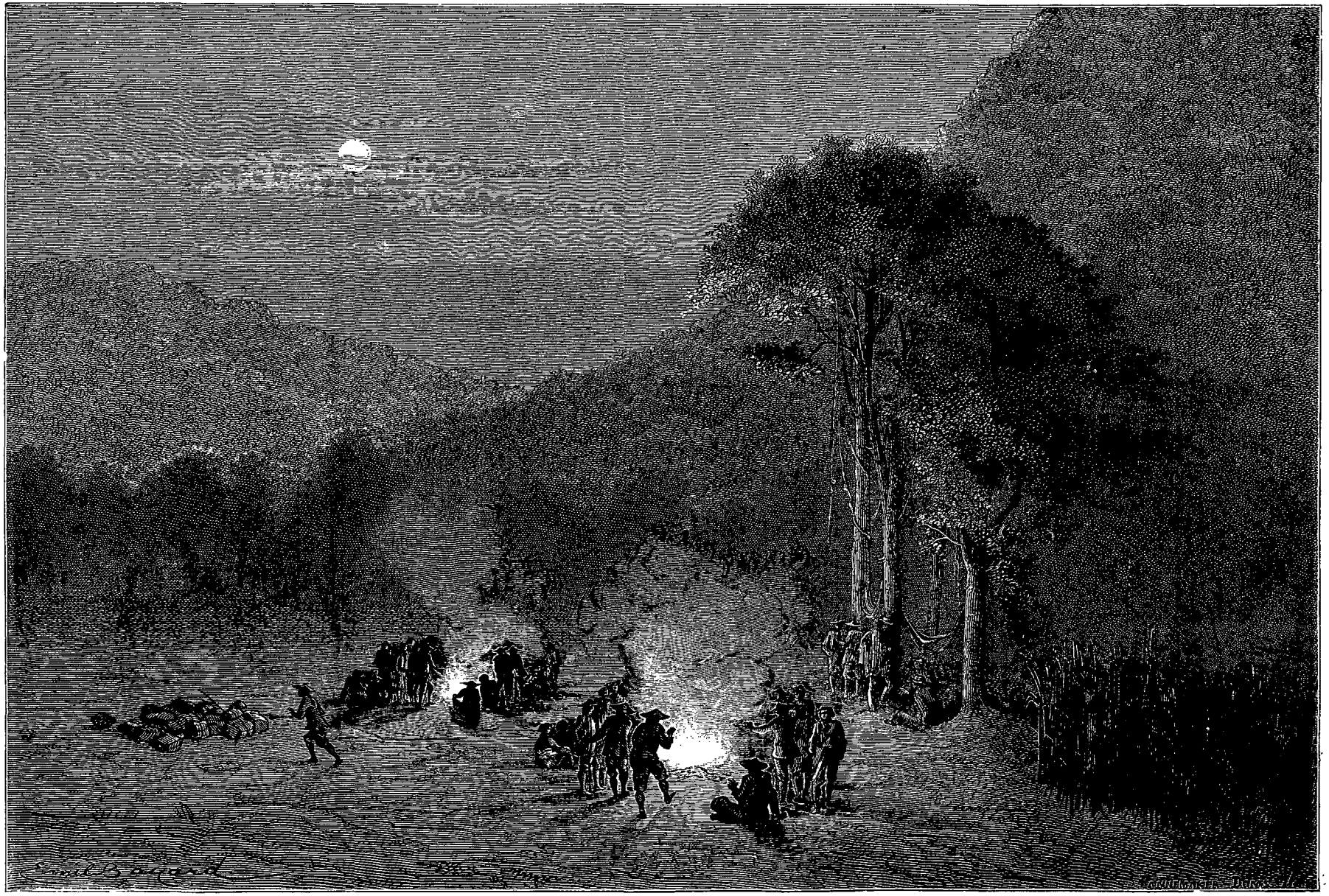
Côte de Morayaca vue de l'ouest (voy. p. 82). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

Pepe Garcia me dit de n'en rien faire, le chemin de Chile-Chile à Thyo, dernier hameau de la vallée, étant fort praticable et pouvant se faire à cheval. Une distance de trois lieues séparait ces deux points, et comme nous allions avoir le temps de voyager à pied, j'eus égard à la recommandation de l'interprète.

De leur côté, les mozos parurent charmés d'apprendre qu'ils auraient un jour ou deux de plus à passer avec nous. A la fétidité de leur haleine, on devinait qu'ils avaient déjà fêté la bière de maïs de Chile-Chile, et l'idée d'en vider quelques cruchons de plus ne pouvait, comme à leurs pareils, que leur être agréable. Pour mettre au plus tôt cette idée à exécution, ils allèrent rejoindre le gros de la troupe, qui bivaquait, au centre de la place, autour d'un grand feu allumé par les gens du village. Ceux-ci, fraternellement mêlés à nos gens, buvaient et babillaient en leur compagnie. Au milieu du bavardage collectif, qui ressemblait à un bourdonnement de grosses mouches, des rires poussés par les femmes éclataient comme des fusées.

Nos chevaux et nos mules, attirés par l'éclat de la flamme, ou conseillés peut-être par leur instinct, étaient sortis des fourrés, où rôdent la nuit le couguar et la chauve-souris vampire, et s'étaient rapprochés du bivac comme pour demander à l'homme aide et protection. Leurs têtes, allongées au-dessus des groupes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte de nuit au pied de la côte de Morayaca (voy. p. 82). — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formaient, avec les ballots, les harnais et les selles empilés sur les premiers plans, un de ces tableaux, éclairés à la manière de Rembrandt, où l'ombre et la lumière, en se heurtant, produisent d'étranges et vigoureux contrastes. Les chaumières et leurs massifs bornaient la perspective. Sur ce fond d'un bleu noir se détachaient, vaguement indiqués par le croissant délié de la lune, les fûts droits, blancs et lisses des papayers, sveltes colonnes que leur chapiteau de feuilles presque flabelliformes rattachait à l'ordre corinthien.

Nous errâmes quelque temps sur la place, devisant de choses et d'autres, et jouissant de la tiède température de cette nuit sereine. Nos gens, malgré leurs précédentes veilles et la fatigue de la route, semblaient très-disposés à donner suite au cacharpari de Marcapata, et, comme nous les engagions à retremper leurs forces dans le sommeil, notre intention étant de les faire partir au petit jour de Chile-Chile, ils nous répondirent que passer la nuit à rire et à boire les fatiguerait moins que de l'employer à dormir.

En rentrant chez Pepe Garcia, nous le trouvâmes occupé à fourbir une escopette à long canon qui nous parut remonter au temps de Pizarre. Cette arme, qu'il appelait son fusil de chasse et dont il nous vanta la justesse et la longue portée, était celle qu'il comptait emporter avec lui. Pendant qu'à l'aide d'un chiffon il tentait de lui restituer son ancien lustre, ses fillettes accroupies dans un coin colligeaient les bas, les chemises et les caleçons de rechange destinés au portemanteau paternel. N'ayant absolument rien à fourbir ni à colliger, nous priâmes notre hôte de nous désigner l'endroit de sa demeure où nous devions passer la nuit; il nous conduisit derrière une manière de paravent fabriqué pour la circonstance avec une corde et de vieilles nattes; et nous montrant nos trois lits dressés côte à côte, il nous assura gravement que nous y dormirions comme des Rois Mages. Sans demander à l'interprète l'explication de ces paroles, ni ce que Gaspar, Melchior et Balthazar avaient à voir en tout ceci, nous lui recommandâmes de ne pas manquer de diriger nos hommes sur Thyo dès qu'il ferait jour. Ne comptant partir qu'à huit heures et donnant sur nous à nos gens trois heures d'avance, nous avions quelque chance de les trouver déjà rendus à Thyo ou d'y arriver en même temps qu'eux. Ces détails réglés avec l'interprète, nous le renvoyâmes à sa besogne et nous passâmes derrière le paravent.

Notre sommeil de la nuit, s'il ne fut pas aussi profond que celui des Rois Mages dans leur tombeau de Cologne, dura néanmoins assez longtemps pour qu'un rayon de soleil entré par la toiture et venu jusqu'à nous par une déchirure de la natte, nous avertît qu'il était temps de nous lever. Nos gens étaient partis depuis longtemps. Nos montures sellées nous attendaient devant la porte, et les filles de l'interprète, en ménagères intelligentes, préparaient notre déjeuner. Leur père, forcé de s'absenter, les avait chargées de nous dire que s'il n'était pas de retour à huit heures, au lieu de perdre du temps à l'attendre, nous prissions les devants et qu'il nous rejoindrait en route. Nous déjeunâmes, et comme huit heures sonnèrent sans ramener Pepe Garcia, nous nous décidâmes à suivre son conseil. Les fillettes nous accompagnèrent jusqu'en dehors du village, et nous indiquèrent le chemin qu'il nous fallait suivre pour atteindre Thyo, où nous arrivâmes entre onze heures et midi.

L'endroit nous plut médiocrement. Une plaine circulaire tapissée d'herbe rase et jaunie; çà et là quelques buissons ramassés en boules; de loin en loin un maigre bouquet d'arbres; pour horizon une ligne de cerros bas et fuyants dans le sud-sud-ouest, brusquement redressés dans l'est et le nord, composaient le paysage dans son ensemble et ses détails. Le hameau de Thyo était à gauche du chemin, ruban poudreux qui tranchait sur le ton fauve de la plaine. Bien qu'il ne comptât que trois maisons, il occupait en étendue près de deux kilomètres, grâce aux palissades de jardins en friche et de cultures délaissées qui, pareilles à des traits d'union, rattachaient l'une à l'autre les trois demeures.

Devant la première dont on apercevait par la porte ouverte l'intérieur sans meubles et sans habitants, se dressait une borne de grès pareille à un menhir celtique. Une croix de bois d'où pendaient quelques fleurs fanées était placée à son sommet. Chaque année le curé de Marcapata, comme nous l'apprîmes plus tard, venait dire une messe devant ce monolithe, et en échange des bénédictions du ciel qu'il appelait sur la tête de ses ouailles et sur leurs propriétés représentées par les enclos improductifs situés entre les chaumières, emportait la charge d'un âne de fruits de passiflores dont il était aussi friand que nous, et que les naturels de la localité, connaissant son faible, récoltaient par avance dans les halliers des environs.

Un peu plus loin, devant la seconde maison veuve d'habitants comme la première, se tenait perché sur un goyanier desséché un *huacamayo* à la chappe bleue et au camail rouge, dans lequel je reconnus l'*ara splendens* des naturalistes. Le chef presque chauve, le bec écaillé et les pattes rugueuses de cet oiseau accusaient plus d'un demi-siècle. Comme je l'abordais avec la phrase consacrée: *Lorito, has almorzado*, — Jacquot, as-tu déjeuné? — il me regarda de travers, murmura entre ses mandibules quelques mots d'un jargon étrange et balançant sa tête de droite à gauche, comme le singe, cette autre caricature de l'homme, balance son corps, il se mit à croasser d'une façon sinistre. La mine augurale et le langage inintelligible de cet ara, qui semblait nous prophétiser des malheurs, me frappèrent d'une crainte superstitieuse; mais cette crainte fut de courte durée, et le souvenir de l'oiseau s'effaça même complétement de mon esprit à l'aspect de nos hommes que nous trouvâmes derrière la troisième maison, assis la tête à l'ombre et les pieds au soleil,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chacun tenant en main un pot de chicha et buvant à même. D'un coup d'œil je reconnus qu'ils étaient parfaitement ivres, et dans la colère que m'occasionna cette découverte, j'allais tomber sur eux à bras raccourcis, si Perez et l'examinador ne m'eussent retenu. Les mozos qui les avaient accompagnés dormaient à quelques pas de là, le ventre en l'air et les bras étendus. Leur face empourprée et luisante attestait qu'ils étaient gorgés comme des sangsues. D'un vigoureux coup de cravache sur les tibias, j'interrompis leur somme et leur ordonnai de se préparer à partir sur-le-champ pour Marcapata. Pendant qu'ils recouvraient à demi leurs esprits et harnachaient leurs mules, chacun de nous, discrètement voilé par l'ombre d'un buisson, dépouillait son costume de cavalier depuis le maillot collant jusqu'aux poleynas ou houseaux, et le remplaçait par des vêtements de toile plus appropriés à la marche et à la chaleur. Cette opération terminée et transformés complétement de la tête aux pieds, nous n'eûmes plus qu'à rassembler nos anciennes hardes, que nous adressâmes, avec quelques mots d'amitié crayonnés à la hâte, au curé de Marcapata. Dix minutes après, les mozos, un peu dégrisés par nos justes reproches et la façon dont nous venions de les traiter, entraînaient nos montures à leur suite du côté de Chile-Chile.

Sans se préoccuper de nos dispositions, ni paraître s'apercevoir de notre présence, les Indiens avaient continué de boire. Seulement, à mesure que la liqueur baissait au fond de leurs cruches, leur ivresse, jusque-là morne et silencieuse, prenait un caractère d'exaltation farouche, et le diapason de leur voix s'élevait par degrés. Bientôt, soit que leur provision de liquide fût épuisée ou qu'ils ne pussent plus rester en place, ils se levèrent, mais non sans chanceler un peu, et se tournant vers tous les points de l'horizon, en brandissant leurs cruches vides, ils poussèrent d'effroyables clameurs et se mirent à défier les Chunchos passés, présents et futurs, auxquels ils prodiguèrent toutes les injures que le vocabulaire quechua, fort riche en ce genre, put leur fournir. Ces démonstrations insensées, qu'aucun antécédent ne justifiait, me firent craindre un instant que nos ivrognes, l'insolation aidant, ne fussent devenus fous.

Après trois heures d'attente, au lieu de Pepe Garcia et d'Aragon, dont l'absence nous paraissait inexplicable, ce furent les péons boliviens qui nous rejoignirent. Ne sachant à quoi passer le temps à Thyo et ne se souciant pas de boire plus longtemps avec nos Indiens à la même cruche, ils étaient allés pousser une reconnaissance dans les environs. L'ivresse des porteurs ne parut pas les étonner, et comme l'examinador leur racontait la scène étrange dont nous venions d'être témoins, ils nous dirent que la peur des sauvages talonnait si fort les Indiens que, depuis leur départ de Marcapata jusqu'à leur arrivée à Thyo, ils n'avaient cessé de puiser dans la chicha et l'eau-de-vie un courage factice. De là sans doute ces insultes et ces défis qu'ils prodiguaient à toutes les hordes du continent.

Irrité de la conduite de nos gens et des contrariétés qu'ils nous suscitaient au début du voyage, j'étais allé m'asseoir à l'écart, et pour donner le change à ma colère, je me mis à prendre des notes. Perez et l'examinador s'étaient assis de leur côté et charmaient les ennuis de l'attente par la lecture d'anciens journaux de Lima que, faute de mieux, le colonel avait emportés avec lui. Les péons causaient à voix basse.

A en juger par les pages que mon crayon avait noircies, une heure avait dû s'écouler depuis que je griffonnais ainsi, quand un cri qui n'avait rien d'humain traversa l'espace. Involontairement je tressaillis. Ce cri, que les échos répétèrent avec des inflexions diverses, interrompit le sommeil des porteurs qui, las de hurler et n'ayant plus rien à boire, avaient fini par s'endormir. Dressés sur leur séant, ils interrogèrent les alentours d'un regard effaré, croyant à une attaque de Chunchos; le colonel et l'examinador s'étaient rapprochés de moi. Pendant que nous nous communiquions nos réflexions au sujet de ce cri dont la nature nous paraissait inexplicable, Pepe Garcia et Aragon parurent à peu de distance, fraternellement enlacés au bras l'un de l'autre. Un nouveau cri, embelli cette fois de modulations féroces, que poussèrent les interprètes en transformant leurs mains en porte-voix, rassura nos porteurs, dont la frayeur s'éteignit dans un rire stupide. Les deux amis, flattés de l'attention que nous leur accordions, s'avancèrent en se balançant sur leurs hanches.

Aux premiers mots qu'ils prononcèrent, je reconnus qu'ils avaient bu. Seulement Pepe Garcia, en qualité de chef d'emploi, avait cru devoir primer sa doublure en buvant jusqu'à s'enivrer, tandis que le mozo Aragon, pénétré de son infériorité hiérarchique, s'était grisé modestement. Le costume de l'interprète en chef ajoutait un cachet baroque à sa physionomie enlaidie par l'ivresse. Une tunique en laine grise, des cnémides en cuir de vache auquel adhérait un poil roux et blanc; un feutre sans ailes dont le fond primitif était remplacé par un morceau de cuir cousu sur la forme, composaient cet accoutrement de mardi gras auquel l'addition d'un porte-manteau ajoutait la bosse de Polichinelle. La façon belliqueuse dont l'interprète était armé rappelait l'ancien traître de mélodrame. A l'escopette qu'il fourbissait la veille, étaient joints un pistolet d'arçon, un coutelas et une hachette qu'il portait passés à sa ceinture. Un briquet d'infanterie lui battait les mollets, et deux cornes de bœuf pendant à son côté renfermaient ses munitions de chasse.

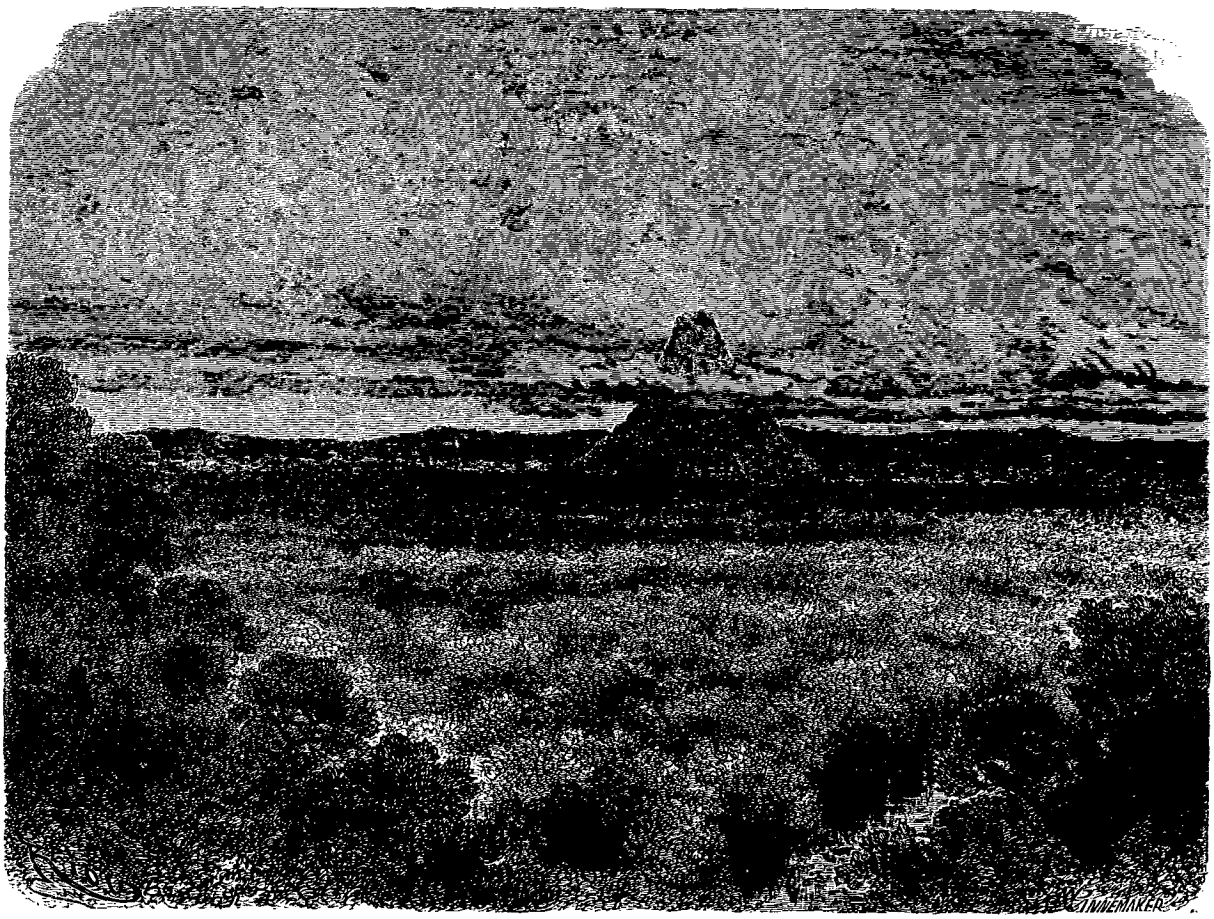
Aux motifs qu'il alléguait pour faire excuser son absence, laquelle n'avait eu d'autre cause que la collation d'adieu que ses amis et connaissances avaient dû lui offrir, je répondis par des reproches que justifiaient assez cette trop longue absence et surtout l'état dans lequel il nous revenait. Après lui avoir rappelé sa couleur et son origine et le mauvais exemple qu'il donnait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à nos gens qu'il eût dû édifier par sa conduite et sa bonne tenue, je jugeai l'admonestation suffisante et lui tournai le dos.

Durant cette scène, Aragon, confus, humilié, et ne montrant de son visage que la calotte de son feutre, s'était tenu à l'écart. Désarmé par l'air repentant du mozo, qui, je l'ai dit, était seulement gris, tandis que son compagnon était ivre, je l'avais intérieurement absous de sa faute, laissant à ses remords le soin de le punir. Mais le colonel jugea la punition insuffisante et, renchérissant sur la façon dont j'avais apostrophé l'interprète en chef, traita l'interprète en second de cholo, d'ivrogne et de saltimbanque. L'antipathie qu'il avait éprouvée à première vue pour le neveu du gouverneur de Marcapata, trouvait une occasion de s'affirmer, que notre ami saisit avec empressement. En recevant dans ses œuvres vives cette bordée d'un ennemi, l'Aragon fut superbe de calme philosophique.

L'ordre un peu rétabli, je proposai à Pepe Garcia, vu l'heure avancée de la journée et l'état supercritique de nos gens, de remettre le départ au lendemain, et d'établir notre bivac dans une des maisons de Thyo,



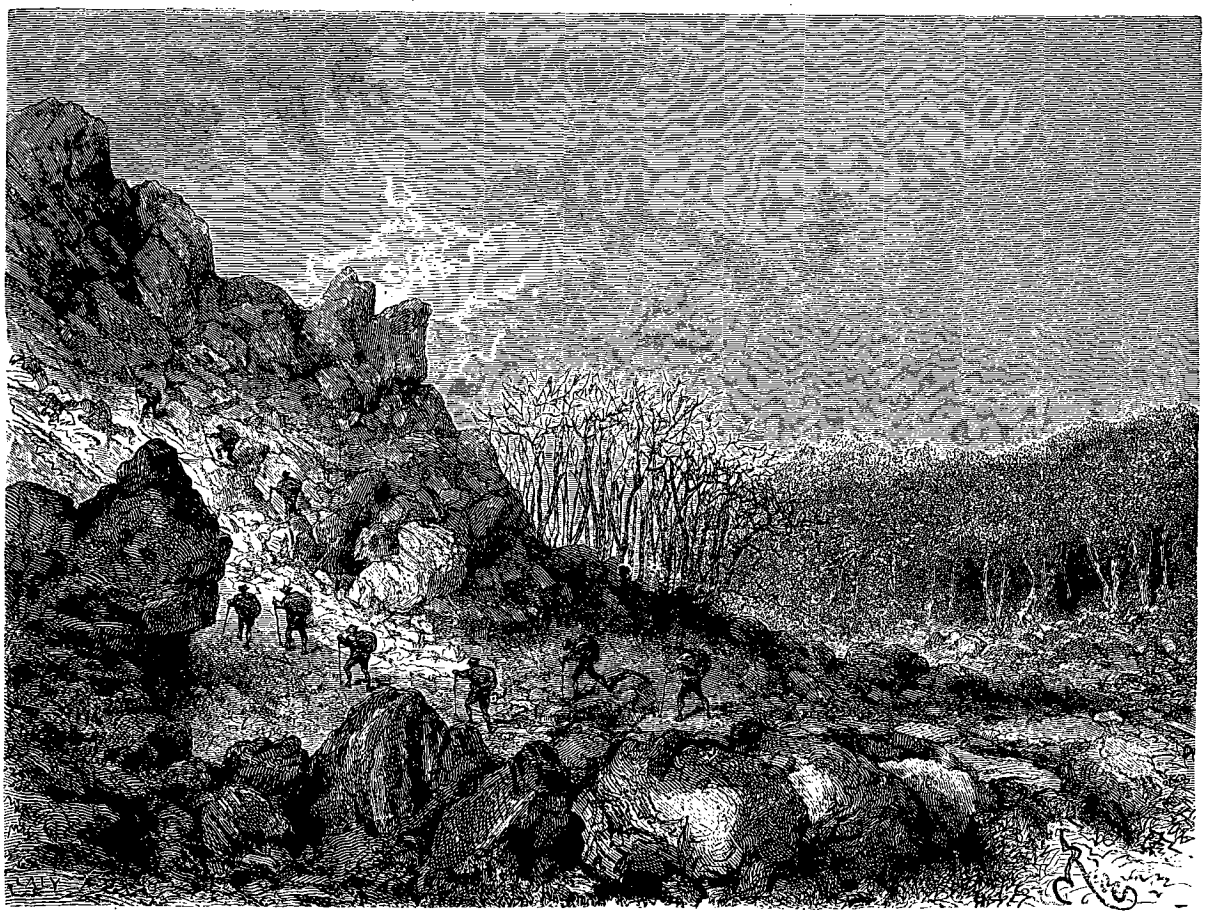
Le mont Capiri (voy. p. 86). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

dont les habitants semblaient avoir pris à tâche de rester invisibles. Si je ne dis pas à notre interprète que l'état dans lequel il se trouvait lui-même était pour beaucoup dans la proposition que je lui faisais, ce fut par pure charité. Mais soit qu'il devinât ma réticence à cet égard ou que mes précédents reproches l'eussent blessé au vif, pour me prouver que ses jambes étaient solides et qu'il possédait toute sa raison, il tira son briquet, aligna nos porteurs par deux de front, plaça deux péons sur chaque aile de la colonne dont Aragon forma l'arrière-garde, et nous laissant libres, le colonel, l'examinador et moi, de cheminer comme nous l'entendrions, il donna le signal du départ en criant d'une voix de Stentor : « Adelante ! — en avant ! » — Thyo et ses trois chaumières, le peul-van sanctifié et l'ara fatidique ne tardèrent pas à disparaître derrière nous.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Côte de Morayaca vue de l'est (voy. p. 87). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tant que nous restâmes en plaine, les porteurs, tout en flageolant sur leurs jambes et se heurtant du coude, purent suivre une ligne à peu près droite; mais la plaine, comme toute chose en ce monde, arriva à sa fin; le sol revêtu d'herbe rase, si favorable au pas titubant des ivrognes, disparut en même temps qu'elle et fut remplacé par des terrains hachés d'ornières et de crevasses où nos Indiens firent maintes culbutes, ce dont les provisions ou les objets à notre usage qu'ils portaient sur le dos eurent fort à souffrir. A ces terrains succédèrent des fourrés et de hauts taillis traversés par des rigoles d'eau courante formées par les brouillards et les rosées sur les cerros de gauche. Toutes s'allaient jeter dans la rivière, que depuis longtemps nous ne voyions plus, mais que nous entendions toujours.

Un sentier frayé dans l'épaisseur des taillis, et que nous suivîmes, aboutissait à la forêt encore clair-semée et sans caractère spécial. Des arbres de moyenne hauteur, avec leurs troncs, revêtus d'une caladiée à feuilles menues simulant le lierre, la faisaient ressembler à une futaie de Compiègne ou de Fontainebleau. Un instant je me surpris à y chercher de l'œil des violettes et des fraises. Une heure de marche sous ce couvert où les approches d'un orage, que nous pressentions depuis Thyo, déterminaient une chaleur suffocante, nous conduisit à l'entrée d'un défrichement.

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Déjà nos porteurs se disposaient à y faire halte, quand nous leur enjoignîmes de passer outre sans s'arrêter. Une chaumière ou plutôt un ajoupa clos de trois côtés, un pot cassé et les tisons noircis d'un ancien feu attirèrent notre attention. J'eusse volontiers demandé à Pepe Garcia des renseignements sur ces débris muets qui témoignaient en ce lieu du séjour de l'homme; mais l'interprète en chef, encore froissé par mes reproches, avait un air si rogue, que je n'osai le questionner à cet égard. Je dus me borner à croquer la bicoque et ses accessoires et devant le nom d'Iscaybamba qui était celui de ce site, je traçai l'*x* symbolique qui dans la langue de l'algèbre signifie inconnu.

Après un certain temps de marche et le passage d'une douzaine de ruisseaux, nos porteurs, énervés par la boisson autant que par la chaleur orageuse qu'aucun zéphir ne tempérait, s'assirent sans nous consulter au revers d'un talus et avec cette douceur d'agneau et cet entêtement de mule qui caractérisent l'antique race des Quechuas déclarèrent à l'interprète en chef, qu'ennuyés de tomber presque à chaque pas sur le dos ou le ventre, ils étaient résolus à ne pas pousser plus avant. Pepe Garcia les fit répéter comme s'il n'eût pas entendu ou qu'il eût mal compris, puis, lorsqu'il se fut convaincu qu'il y avait chez nos gens un parti pris de rébellion, il bondit sur celui qui se trouvait le plus près de lui, l'enleva de terre par les oreilles et, après l'avoir secoué vigoureusement, procéda de même à l'égard de ses camarades. En un clin d'œil toute la troupe se retrouva sur pied. Alors commença une distribution de coups de plat de sabre qui, bien que faite à tort et à travers et sans discernement, eut pour résultat de changer la détermination des Indiens de rester en ce lieu en un désir véhément de le fuir au plus vite. Chacun d'eux oubliant sa fatigue ou paraissant ne l'avoir jamais ressentie, se mit à trottiner non plus cahincaha, mais avec une sûreté d'allure et une vigueur de jarret dont nous fûmes surpris et charmés à la fois.

Un moment encore nous continuâmes d'avancer sous la futaie que rougissait un dernier reflet du soleil couchant, prêtant l'oreille au babil des oiseaux qui saluaient la fin du jour après en avoir salué l'aurore, tandis qu'au loin, dans les profondeurs de la vallée, les guaribas ou singes hurleurs, dont le système nerveux paraissait agacé par le fluide électrique répandu dans l'air, répondaient au chant des oiseaux par des hurlements prolongés qui ressemblaient aux roulements lointains du tonnerre.

La nuit qui s'avançait rapidement nous obligea bientôt à faire halte. En ce moment nous débouchions de la forêt dans un espace circulaire, au delà duquel une montagne de forme conique, haute de sept à huit cents pieds, boisée de la base au sommet, barrait entièrement le chemin. Comme il était matériellement impossible de tourner cette borne dont le versant de droite coupé à pic baignait dans la rivière[1], tandis que le versant de gauche allait de coteaux en coteaux se rattacher aux chaînons de la Cordillère, qu'en outre le jour nous manquait pour la gravir et passer sur le revers opposé, nous nous décidâmes à camper à sa base, où le sol capitonné de sable et d'herbe rase semblait avoir été disposé tout exprès par la nature pour la couchée des pauvres voyageurs.

Chacun de nous, en bon égoïste, chercha bien vite une place à sa convenance. Pepe Garcia, dégrisé par la marche et par une transpiration abondante, parut oublier sa mauvaise humeur et fit preuve de zèle pour regagner nos bonnes grâces. Par son ordre les Indiens se mirent en quête de combustible, pendant qu'il empilait des feuilles sèches et battait le briquet pour avoir du feu. De son côté, Aragon n'était pas oisif. A l'aide d'un sabre d'abatis, il avait élagué les basses branches d'un bouquet d'arbres, avait suspendu nos hamacs de toile aux plus gros d'entre eux et demandait, par intérêt pour nous autant que pour lui-même, ce qu'il fallait nous servir à souper.

Le colonel Perez, qui s'était constitué notre despensario et devait matin et soir délivrer sa ration à chaque homme, décida que notre souper ce soir-là se composerait de mouton sec (*sessina*) grillé sur les charbons et de pommes de terre cuites sous les cendres. Un tel repas n'était ni long ni difficile à préparer; aussi pûmes-nous souper dans un bref délai, éclairés en haut par la lune à son premier quartier, et en bas par la flamme de trois troncs d'arbres qui, brûlant bout à bout, rappelaient ces brasiers homériques où le blond Péliade et le Roi des Rois préparent eux-mêmes des grillades pour leurs convives.

Comme nous avalions la dernière bouchée, l'examinador tirant de sa poitrine un profond soupir :

« Que ne suis-je ce soir dans ma maison de Sorata au lieu d'être ici à la belle étoile! Je recevrais les caresses de mon épouse, les félicitations de mes amis et les parabiènes de mes domestiques. A huit heures nous prendrions des glaces et du chocolat. A neuf, nous commencerions à boire du vin doux, du vin âpre et de l'eau-de-vie anisée, puis aux sons d'un violon, d'une flûte et d'une guitare loués pour la nuit et la circonstance, nous danserions jusqu'à demain. »

Ne comprenant rien à ce monologue, nous regardâmes son auteur comme pour en avoir l'explication.

« C'est aujourd'hui le 10 août, nous dit-il, et j'ai pour patron saint Laurent.

— Quoi! c'est votre fête! exclama Perez.

— C'est ma fête, fit tristement notre compagnon, et pendant que j'en parle ici, on y songe là-bas, et chacun se demande où est Lorenzo et ce qu'il peut faire à cette heure. »

1. Depuis la découverte et l'exploitation des quinquinas dans la vallée de Marcapata, un pont jeté à cet endroit sur la rivière a fait abandonner aux voyageurs les chemins de la rive gauche qu'ils suivaient autrefois. Aujourd'hui ils n'ont plus à gravir le cône de Morayaca, ni à traverser la chute de la rivière sur le pont d'osier de San Pedro. Ces améliorations ont été introduites en vue de faciliter aux bêtes de somme le transport des écorces de quinquina.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les regrets e l'examinador pourraient sembler exagérés si nous ne disions qu'en Bolivie, comme au Pérou, l'anniversaire d'un saint est pour l'individu de l'un ou l'autre sexe qui porte le nom de ce saint, un jour vénéré parmi tous les jours de l'année[1]. Il croirait manquer à ses devoirs de chrétien s'il ne s'en souvenait à point nommé pour l'honorer et le fêter selon l'usage. Les esprits forts et les sceptiques, ceux qui ne croient pas comme ceux qui doutent, ne voient dans cet anniversaire qu'un prétexte à orgie, mais les personnes pieuses et bien pensantes le considèrent comme une occasion qui leur est offerte de se rapprocher humainement de leur patron céleste en le conviant à un divertissement modéré, lunch ou collation, mêlé d'un peu de musique et de danse. C'est, disent-elles, une façon de rendre hommage au bienheureux, qui, reconnaissant du culte qu'on lui rend sur la terre, n'a garde à son tour de vous oublier dans le ciel.

L'examinador, à en juger par son semblant mélancolique, devait partager ces idées, et nous comprîmes ce qu'il lui en coûtait de voir passer inaperçu l'anniversaire du saint diacre martyrisé sous le règne de Valérien et le consulat de M. Aurélius Memmius Tuscus l'an 111 de Jésus-Christ. A Cuzco, nous eussions pu lui venir en aide et trouver, avec une collation et des vins de tous les pays, les instruments à vent et à cordes qu'il



Site et hangar de Chaupichaca (voy. p. 89). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

jugeait nécessaires à la solennité; mais en voyage, au milieu d'une solitude, au pied du cerro de Morayaca, qu'offrir à notre compagnon pour lui être agréable? Perez me regardait à la dérobée et son regard semblait me dire: « Qui n'a rien, ne peut rien donner. »

En y réfléchissant, je trouvai un moyen d'arranger les choses. C'était de remplacer les glaces, les gâteaux et les liqueurs absents, par du pain grillé (biscotcho), des figues sèches et une bouteille de vieux cognac. Puis, comme une bonne idée en fait éclore une autre, je me rappelai que notre interprète Aragon était porteur d'une guitare dont le concours ne pouvait qu'ajouter au charme de la collation. Je proposai donc à l'examinador ce petit hors-d'œuvre avec accompagnement de musique. Il l'accepta faute de mieux. A ma demande, Aragon tira du havresac où il la gardait, sa

1. En pays espagnol, il est d'usage général de donner à l'enfant le nom du saint qui préside au jour où il vient au monde. Si cet enfant est un garçon et que le saint du jour soit une femme, on en masculinise le nom, comme on le féminise si ce saint est un homme et que l'enfant soit une fille. Ainsi Climaco, Telesphoro, Eclidonio, qui sont des saints du calendrier espagnol, deviennent, le cas échéant et grâce à la souplesse de la langue castillane, Climaca, Telesphora, Eclidonia, c'est-à-dire des noms de saintes. De Jesus on fait volontiers Jesusa, de Marie, Mario, de Rosaire, Rosario ou Rosaria, etc.: ni l'usage ni l'euphonie ne s'y opposent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

calebasse harmonieuse et, après l'avoir accordée, nous chanta d'une voix qui n'avait rien d'absolument désagréable un de ces yaravis locaux où l'amour constant est symbolisé dans la tourterelle et l'amour volage dans le papillon se posant tour à tour sur toutes les fleurs. En écoutant ces métaphores poétiques auxquelles la musique ajoutait un nouveau relief, nous grignotions notre pain grillé et nos figues sèches et nous buvions des petits verres de cognac à la santé de saint Laurent ou plutôt de son homonyme. Chaque fois que nous portions le verre à nos lèvres, Aragon, comme pour s'associer à notre pensée, à moins que ce ne fût pour applaudir à notre action et la signaler, pinçait à la fois les cinq cordes de sa guitare et cognait du poing son ventre sonore. Nos gens bayaient d'admiration.

Après une demi-heure consacrée à cet exercice, jugeant pour ma part l'honneur satisfait et ma dette payée à la circonstance, je me levai sous un prétexte et quittai la partie, laissant le colonel et l'examinador continuer leurs dévotions au saint du jour avec accompagnement de guitare.

Notre bivouac éclairé d'en haut par la lune et d'en bas par la réverbération du foyer avait à distance un aspect surprenant. Le fantastique et le réel s'y combinaient et s'y fondaient comme les couleurs primitives dans la lumière. La lune, que cachaient et découvraient des nuages, le vent qui, passant sur la flamme, la courbait et la relevait, animaient la physionomie du paysage qui semblait vivre et palpiter. Dans ces intermittences de l'ombre et de la clarté, les êtres et les choses revêtaient des formes étranges et inusitées. Nos Indiens me faisaient l'effet de démons attisant le feu d'un enfer quelconque, nos ballots empilés, des souches de gros arbres abattus par la hache, et dans la blancheur des hamacs se détachant sur les ténèbres des fourrés je croyais voir miroiter, au pied des talus, des flaques d'eau tantôt obscures, tantôt étincelantes, selon que la lune leur prêtait ou leur retirait sa lumière. Les voix de nos amis et celles de nos gens arrivaient jusqu'à moi, faibles, indistinctes et comme étouffées par le bruissement des roseaux, le craquement des branches et le murmure des feuillages que le vent agitait. La guitare d'Aragon, qui continuait de jouer, était le seul bruit appréciable que j'entendisse. Au milieu du pianto harmonieux de la nature, sa trépidation aigre et métallique ressemblait à l'éclat de rire d'un farfadet.



Passage du Piquimachay (voy. p. 89). — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle de l'auteur.

Tandis que j'écoutais, la guitare se tut et les conversations cessèrent. Le vent seul continua son dialogue avec la forêt. Tout à coup dans les profondeurs du bois retentit le chant d'un oiseau. Sa voix vibrante et cristalline passait en se jouant des notes graves et ve-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loutées du rossignol, ce contralto de nos oiseaux d'Europe, aux notes suraiguës du soprano chardonneret. Des sons filés et soutenus, des portements de voix, des trilles perlés, des points d'orgue à désespérer tous les *soprani e contralti* de l'avenir, sortaient de son gosier, montaient comme une gerbe d'artifice à des hauteurs vertigineuses et se résolvaient en pluie d'étincelles. Ce chant merveilleux dura deux ou trois minutes, puis au milieu d'une gamme chromatique que l'artiste avait attaquée et dont la spirale ascendante semblait devoir l'emporter jusqu'au ciel, il s'interrompit brusquement pour reproduire le croassement de l'Ara Rauna. Cette transition de la poésie à la farce, du sublime au trivial à laquelle j'étais peu préparé, coupa les deux ailes à mon enthousiasme. Je compris que j'avais eu affaire à un mauvais plaisant et, tout en continuant d'écouter, je n'admirai plus. Une fois le charme rompu, l'oiseau donna carrière à sa fantaisie en imitant tour à tour l'appel strident du picucule à tête rouge, le houhoulement d'une grande effraie aux yeux d'or et au plumage blanc, habitante de ces régions, le *ké-ké-i-ké-ké* du tùnki ou coq de roche péruvien, et bien d'autres cris et d'autres ramages qui m'étaient inconnus. Jamais ventriloque en renom n'eut plus de voix à son service, ni prestidigitateur plus de malices dans son sac, que ce mystérieux oiseau que je ne vis jamais [1].



Les grottes de Piquimachay (voy. p. 90). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

Je regagnai le campement où nos hommes faisaient leurs dispositions pour passer la nuit le moins mal possible. Les porteurs roulaient près du feu leurs ballots pour en faire des oreillers, pendant que de leur côté les interprètes et les péons étendaient à terre les bannes qui devaient leur tenir lieu de draps et de couvertures. Seuls le colonel et l'examinador ne semblaient pas s'apercevoir que l'heure du sommeil était sonnée à toutes les paupières et discouraient avec acharnement. Au moment où je parus, l'examinador tenait les mains du colonel dans les siennes et lui détaillait avec feu les qualités physiques et morales de l'épouse qu'il avait laissée à Sorata. A l'entendre, c'était un ange fourvoyé dans nos sentiers d'ici-bas où par hasard il l'avait rencontré. Sa seule crainte, et cette crainte l'empêchait de dormir ou le réveillait en sursaut, était de voir un jour ses omoplates s'allonger, se garnir de plumes et sous forme d'ailes l'emporter vers un ciel supérieur, d'où sans doute elle était issue. L'idiome castillan avec sa phraséologie pompeuse, ses qualificatifs hyperboliques et ses métaphores empanachées se prêtait mer-

1. Les Indiens le nomment Chasquero (postillon). C'est un sylvain de la grosseur du chihuanco ou merle du Pérou, laquelle est un peu moindre que celle de notre merle d'Europe. Le plumage du chasquero est d'un cendré bleuâtre uniforme, avec le bout des ailes et la queue noirs. Il appartient à l'espèce des moqueurs ou oiseaux imitateurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veilleusement à la reproduction orale de ce portrait que l'examinador, comme cet Allemand épris de l'idéal, semblait tracer sur le flanc d'un nuage.

Le colonel Perez accueillait avec une impatience mal déguisée ces confidences délicates, et pour ne pas être en reste avec son partenaire, car on est toujours agacé par la félicité de son semblable, lui vantait à son tour les charmes et les vertus dont le ciel avait doté la compagne qu'il laissait à Cuzco et qu'il appelait — sa Thérèse; — loin d'elle, il n'existait plus qu'à demi et maudissait l'idée qu'il avait eue de la quitter pour entreprendre, comme le pigeon de la fable, un voyage en lointain pays. En les écoutant, j'eus envie de rire.

Mme Lorenzo m'était tout à fait inconnue; mais je connaissais parfaitement Mme Perez, que la petite bourgeoisie de Cuzco, à laquelle elle appartenait, avait surnommée, je ne sais pourquoi, l'angine couenneuse. — Or le portrait qu'en faisait son époux ressemblait si peu à l'original, qu'en procédant comme l'algèbre du connu à l'inconnu et concluant de la moitié du colonel à celle de l'examinador, j'en vins à me persuader que les deux maris se mentaient réciproquement et disaient des bêtises. Il est vrai qu'ils avaient porté tant de toasts au grand saint Laurent que la bouteille de cognac était presque vide.

Les laissant revoir à leur aise la somme de Sanchez *De Matrimonio*, j'allai m'étendre dans mon hamac, où je ne tardai pas à m'endormir. Au milieu de la nuit, je fus brusquement réveillé par un coup de tonnerre. Je me dressai sur mon séant et j'interrogeai l'horizon d'un œil effaré. Nos gens, réveillés comme moi, s'étaient levés en toute hâte et se communiquaient leurs craintes sur le temps dont nous étions menacés. Le ciel, d'un noir opaque, s'illuminait à de courts intervalles sous le feu des éclairs. Un bruit sourd, pareil au roulement lointain d'un chariot, s'entendait au fond de la vallée, comme si les êtres crées qui l'habitaient, ralliés tout à coup par l'instinct du danger commun, se fussent concertés pour le prévenir ou lui faire face. Bientôt les bouffées intermittentes d'un vent lourd et chaud passèrent sur la forêt, dont les cimes s'émurent et frissonnèrent; puis ce vent fraîchit et souffla sans interruption, entrechoquant et couchant les uns sur les autres les arbres qui craquaient avec des bruits affreux. Ballottés par la houle aérienne, nos hamacs roulaient et tanguaient de façon à nous donner l'illusion du mal de mer. Nous jugeâmes prudent de sauter à terre et d'attendre sur pied la fin de la bourrasque. La nature se plaignait par toutes ses voix: roulements du tonnerre, tumulte des eaux et du vent, frissons convulsifs des herbes et des plantes, craquements des arbres et des branchages, rauquements des pumas, hurlements des singes, plaintes inarticulées d'animaux inconnus, tout, les êtres comme les choses, jetait son cri, sa clameur ou sa note dans cette symphonie à la fois admirable et terrifiante.

La pluie, qui ne tarda pas à tomber d'abord par gouttes partielles, puis à flots pressés, nous trouva sans défense et sans parapluie. En un clin d'œil notre feu s'éteignit et nos vêtements de toile furent imbibés. Accroupis ou plutôt repliés sur nous-mêmes comme des hérissons, le visage enfoui dans nos mains et le menton au niveau des genoux, nous attendîmes philosophiquement la fin de l'averse; nous l'attendîmes si longtemps, que l'aube azurait déjà le sommet du cône de Morayaca lorsque, trempés comme des éponges et raidis par le froid, nous pûmes relever la tête.

Notre premier soin, après nous être secoués, fut d'étirer nos membres et de faire craquer nos articulations afin de nous assurer qu'aucune d'elles ne nous refusait son service. Tranquillisés à cet égard, nous tordîmes alors nos vêtements, nos bannes et nos paquets pour en exprimer l'eau. Nos provisions de bouche, grâce à l'ingénieuse idée qu'avaient eue les Indiens de se coucher sur les ballots qui les renfermaient, s'étaient trouvées à l'abri de la pluie, circonstance qui n'aida pas peu à nous consoler de la mauvaise nuit que nous avions passée.

Le cerro de Morayaca que nous nous mîmes en devoir de gravir, éprouva rudement nos jambes par l'âpreté de sa montée; mais nous fûmes dédommagés de notre fatigue par le gracieux aspect de son couvert. Un sentier si nettement tracé par la nature, qu'on eût pu croire que l'homme y avait mis la main, serpentait sur la face de la montagne qui regardait l'ouest et conduisait jusqu'à son sommet. Ce sentier, assez profondément encaissé entre deux talus, était bordé de grands arbres, cédrèles, robinias, fromagers, dont le faîte arrondi en berceau le couvrait d'une ombre bleuâtre. A leurs pieds, et favorisées par cette ombre même, croissaient d'épaisses touffes de lycopodes, d'adianthées et de fougères, dont le feuillage d'un vert tendre et lustré, délicatement découpé, semblait une dentelle végétale. Des buissons de fuchsias, de rhexias et de mélastomes étoilaient de leurs fleurs pourpres et violettes le fond des fourrés Arbres, plantes et fleurs, rafraîchis et vivifiés par la pluie de la nuit, étaient emperlés de gouttes brillantes que le moindre souffle de vent faisait choir autour d'eux.

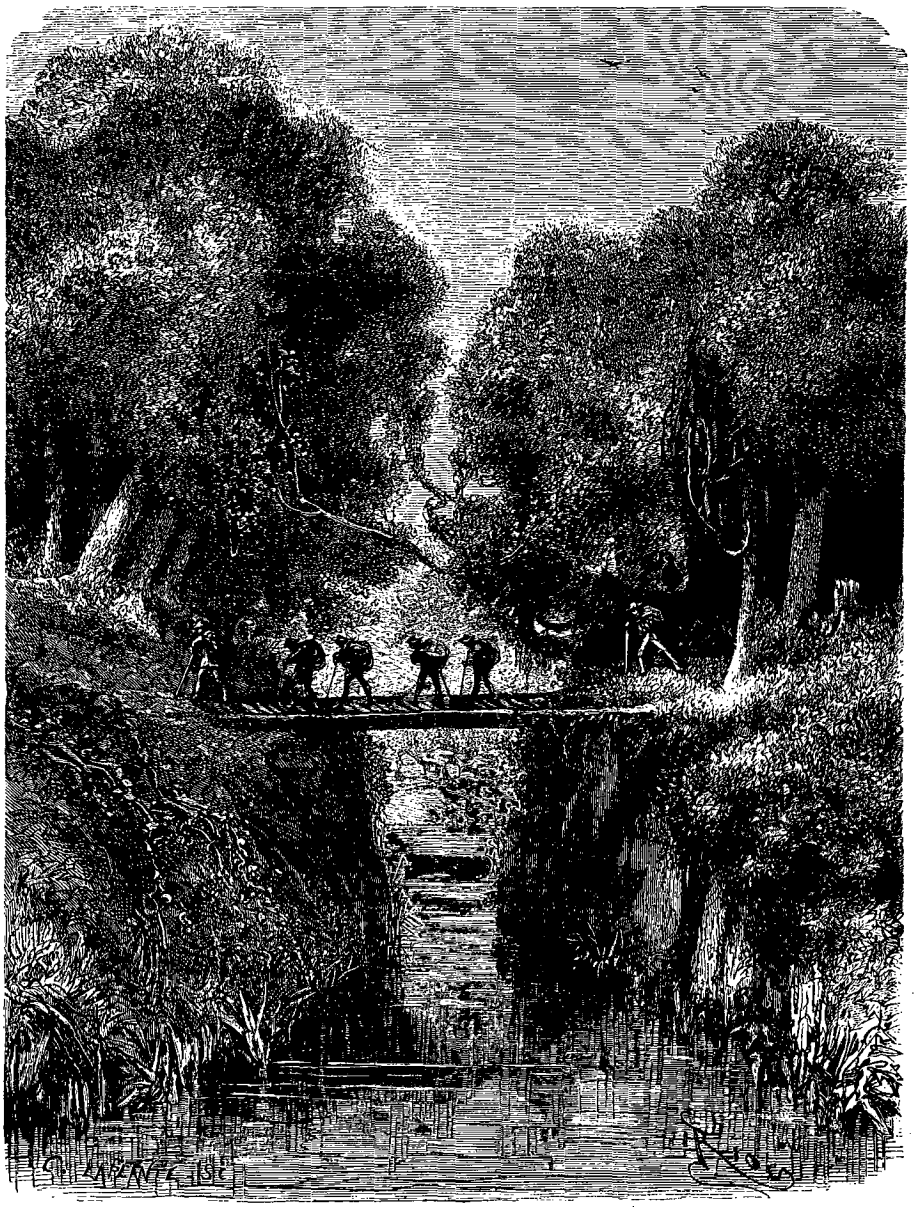
Parvenus au sommet du cône dont l'ascension nous prit une heure laborieusement employée, nous pûmes, en nous retournant, embrasser d'un coup d'œil l'itinéraire que nous avions suivi depuis les hauteurs neigeuses d'Apu et de Choquechanca jusqu'au pied de Morayaca. Cette carte en relief, déployée devant nous, nous donnait une idée très-exacte de la configuration orographique et géographique de la vallée, de ses parties arides et boisées, de la pente de ses terrains, des sinuosités et des accidents du chemin parcouru et des étapes que nous y avions faites.

En tournant le dos à l'ouest et regardant à l'est, nous n'apercevions qu'un moutonnement confus de verdures qui se prolongeaient jusqu'à l'horizon fermé par les dentelures d'azur des derniers chaînons de la Cordillère. De cet océan végétal dont chaque cime d'arbre était une vague, s'élançait dans l'est-sud-est, à trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieues de nous, le beau piton de Capiri d'une rectitude parfaite et couvert de hautes forêts dont l'éloignement changeait la couleur verte en teinte neutre. Une bande de vapeurs, accrochée à ses flancs, était en train de se dissoudre. A travers la vaste étendue, la rivière Ccoñi, tantôt apparente et tantôt cachée, déroulait son cours sinueux. On eût dit une couleuvre aux longs anneaux dont le soleil levant faisait briller çà et là les écailles.

Après un moment d'attention donné à ces deux côtés distincts du même paysage, dont l'un nous parlait du passé, l'autre de l'avenir, nous songeâmes à quitter notre observatoire. Le versant oriental de Morayaca était aussi aride et aussi désolé que son versant occidental était fertile et plantureux. Du haut en bas, la montagne retournée et bouleversée ne présentait qu'une agglomération de blocs de toutes formes et de



Pont de Mamabamba (voy. p. 90). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

toutes grosseurs. Jamais soulèvement volcanique n'avait mieux simulé le jeu d'une mine, car à première vue on était tenté d'attribuer à la poudre de projection ce fantastique écroulement. Aucun chemin n'était tracé à travers les décombres, et c'est en les contournant, les enjambant, ou bondissant de l'un à l'autre à la façon des chèvres, que nous parvînmes jusqu'au bas.

Une plaine au sol onduleux couverte d'une herbe roussie s'étendait à la base de la montagne, qui de l'endroit où nous avions campé la veille, nous avait fait l'effet d'une borne isolée, et que maintenant, du côté de l'est, nous voyions se rattacher par une suite de coteaux de plus en plus renflés au versant de la Cordillère. La plaine que nous coupâmes en diagonale était bornée du sud-est au nord-est par un amphithéâtre de cerros sur les gradins inférieurs duquel s'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tageait une forêt dont le feu n'avait laissé que le squelette. Il est vrai que ce squelette était dans un état de conservation parfaite, et reproduisait très-exactement l'ensemble végétal auquel il avait appartenu. La plupart des arbres, malgré leurs troncs charbonnés par la flamme, gardaient encore leurs branches, leurs rameaux et leurs ramuscules ; certains d'entre eux étalaient un feuillage roussi qui rappelait celui de nos jeunes chênes dans la saison d'hiver. Sur le sol, qu'avaient recouvert d'épais fourrés et des végétations vivaces, s'étalait une couche de cendre grise que perçaient çà et là des touffes d'un lichen couleur d'amadou. L'incendie de cette forêt remontait à huit jours au plus, car malgré les brouillards, les rosées, les averses, qui avaient pénétré le sol et les cendres fertilisantes dont il était couvert, nulle végétation ne s'y montrait encore.

Pepe Garcia, qu'étonnait autant que nous une pareille rencontre, attribua l'incendie de cette forêt aux Chunchos, qui poussent quelquefois des reconnaissances jusqu'au pied de la côte de Morayaca et avaient pu suivre à la piste les pionniers que don Reducindo avait envoyés dans la vallée vérifier l'état des chemins. Un feu de campement que les sauvages avaient allumé et que, selon leur habitude, ils laissèrent s'éteindre de lui-même, avait avec l'aide du vent incendié la forêt.

En entendant parler de Chunchos, un des porteurs, qui marchait devant nous, s'était arrêté court et prêtait



Site et ajoupa de Mamabamba (voy. p. 92). — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle de l'auteur.

à notre conversation une oreille attentive. Je lui criai de poursuivre sa marche et, tout en remerciant l'interprète en chef de ses explications, je le priai, lorsqu'il aurait quelque chose à nous dire où il serait question des aborigènes, de faire en sorte qu'aucun de nos porteurs ne pût l'entendre, l'idée d'un rapprochement avec les Chunchos pouvant déterminer chez eux une syncope ou les pousser à une désertion.

La plaine dépassée, nous entrâmes sous le couvert des forêts, qui du haut de notre observatoire de Morayaca nous avaient paru d'un beau caractère, et qu'en les voyant de près nous trouvâmes assez mesquines ; c'était toujours, comme au sortir de Thyo, une bande de terrain dont la largeur variait de cent mètres à un kilomètre, bornée à gauche par l'abrupt versant des cerros, à droite par la rivière et présentant avec quelques grands arbres, force taillis, force fourrés obstrués de buissons. Le voisinage du minéral expliquait jusqu'à certain point la maigreur de cette zone végétale et la répétition obstinée des mêmes espèces. Les deux rives du Ccoñi étaient invariablement bordées de bambous, de sara-sara ou faux maïs, alternant avec des roseaux digités et quelques cannées. Malgré ma ferme volonté d'admirer quand même, je commençais à ressentir avec certain ennui un peu de découragement.

La proposition de déjeuner qui fut faite par nos amis donna un autre cours à mes idées. La mauvaise nuit

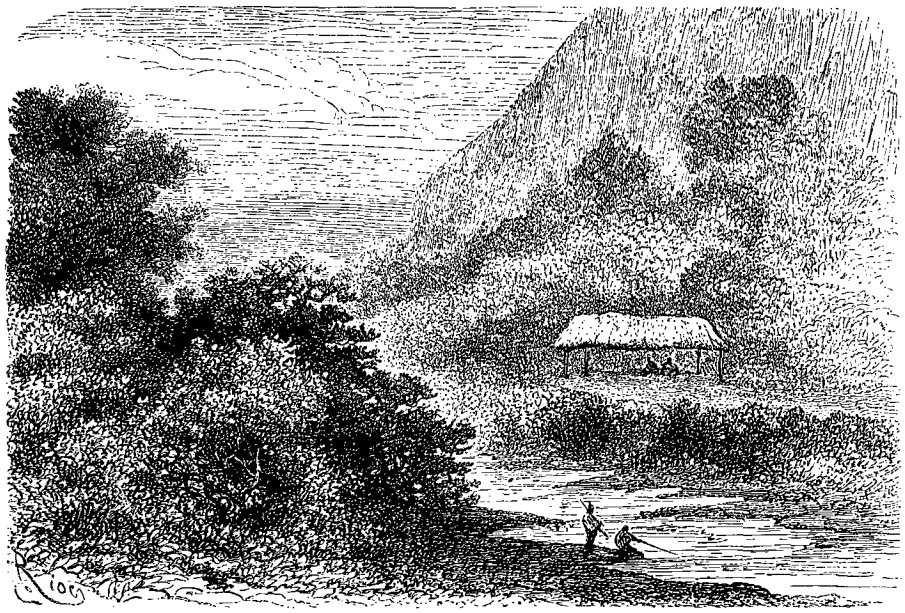
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils avaient passée au pied de la montagne de Morayaca, avait déterminé chez eux une fringale, et comme de mon côté je ressentais quelque chose de tout pareil ou d'approchant, nous convînmes de faire halte au premier endroit qui nous offrirait les commodités désirables pour un repas sur l'herbe. Cet endroit tarda si bien à se montrer, que nous eûmes le temps de faire un trajet de deux kilomètres.

Un ancien défrichement dans lequel nous débouchâmes tout à coup nous parut d'autant plus convenable, qu'il était pourvu d'un ajoupa posé sur quatre pieux. Au commandement de *alto alli!* — halte là! — fait par le colonel de ce ton dont il parlait jadis à ses fantassins, la troupe entière s'arrêta comme un seul homme. Les porteurs laissèrent tomber leurs ballots en poussant un *ouf* significatif; les péons boliviens déposèrent leurs haches, pendant que de nôtre côté nous nous asseyions sur un sol ni trop dur ni trop mou, entre sable et gazon, puis une distribution de vivres fut faite à la ronde. Un instant après toutes les mâchoires évoluaient avec un ensemble satisfaisant.

Le site que le hasard venait de nous offrir si fort à propos, avait nom Chaupichaca. C'était, comme je l'ai dit, un espace anciennement défriché et pourvu d'un hangar. La forêt, dénudée à cet endroit, se reboisait à vingt pas de là, nous montrant en perspective, comme les colonnes d'un temple ou les piliers d'une mosquée, les troncs de ses arbres enveloppés d'une chaude pénombre.

Certain détail dont nous avions été frappés en arrivant, caractérisait surtout la physionomie de ce lieu désert. C'était une de ces bornes quadrangulaires ou apachectas façonnée avec des éclats de pierre et un peu de boue. Cette borne, haute de dix à douze pieds



Gorge et ajoupa de Capiri (voy. p. 92). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

était surmontée de deux bâtons liés en croix auxquels une main inconnue, mais pieuse à coup sûr, avait attaché un bouquet de fleurs.

Pepe Garcia et Aragon que nous consultâmes sur la date du défrichement, l'édification du hangar et l'érection de cet autel de pierre, ne purent rien nous dire à leur égard. Tout ce que nous apprîmes, c'est que l'ajoupa, à peu près abattu par le vent et la pluie, avait été reconstruit par nos cantonniers. Le bouquet d'*amaryllis fulgens* qu'ils avaient attaché à la croix, en même temps qu'il témoignait chez eux d'une piété sincère, disait dans ce langage des fleurs propre aux maçons et aux tailleurs de pierre, qui dénoncent par un bouquet l'achèvement de l'édifice auquel ils ont travaillé et leur attente du pourboire, que l'ajoupa était fait et parfait, et la besogne de nos constructeurs achevée.

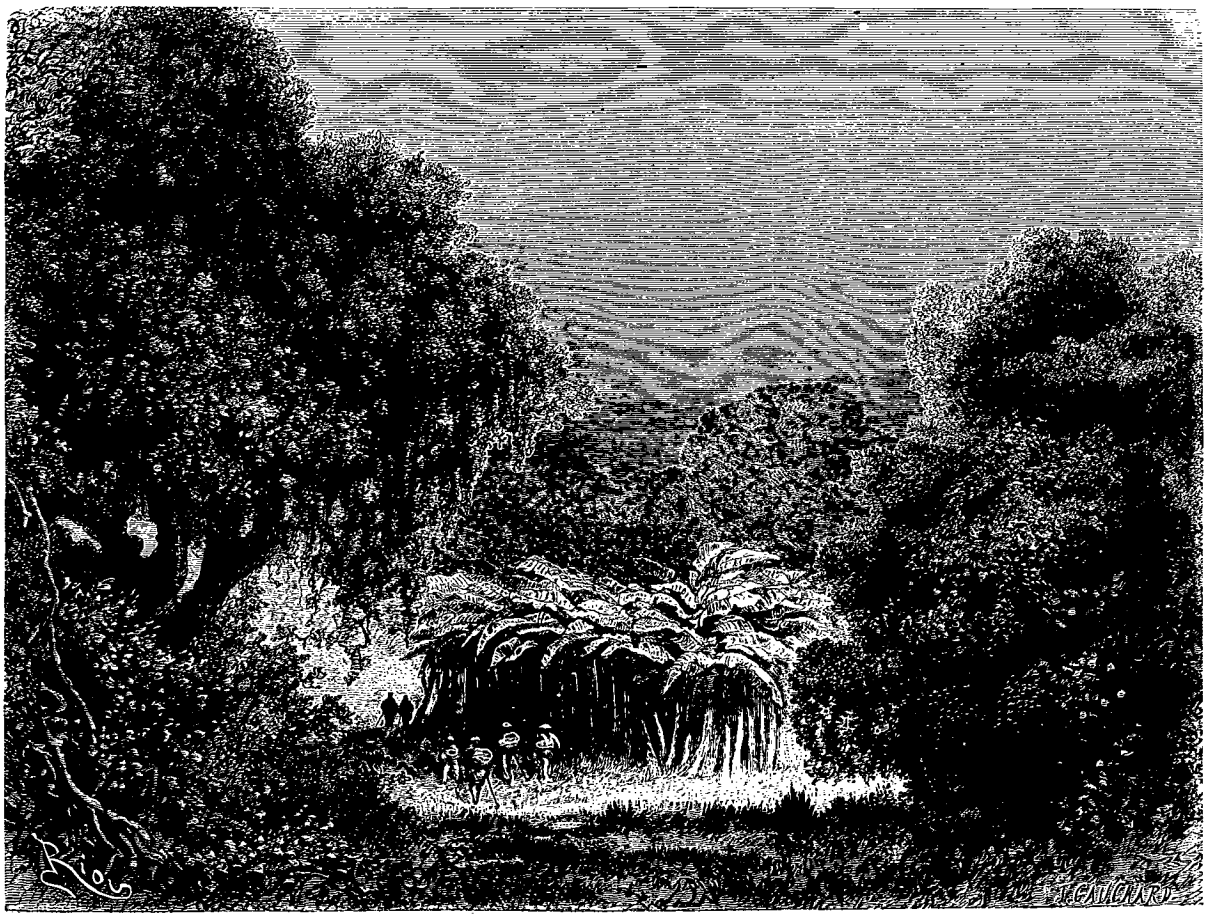
Comme une compensation poétique à l'indigence des renseignements recueillis, je notai que la pluie de la nuit qui avait si bien percé nos chemises, avait rendu aux fleurs de ce bouquet déjà flétries une apparence de fraîcheur. Deux de ces papillons blancs veinés de noir, dont le nom de *piérides* rappelle avec le plumage des pies le souvenir des filles de Piérus et la vengeance toute féminine des Muses, voltigeaient autour de ces fleurs dans le calice desquelles leur spiritrompe cherchait un miel absent.

A une lieue de Chaupichaca, nous trouvâmes sous bois un torrent appelé Piquimachay, profondément encaissé entre deux talus de glaise coupés à pic. Deux troncs avaient été placés en travers de ses bords par les cantonniers pour faciliter le passage. Seulement ces troncs, au lieu d'être ceux d'arbres neufs abattus pour la circonstance, étaient des troncs d'occasion et plus pourrais qu'il n'eût fallu, dont nos hommes s'étaient servis pour simplifier leur besogne. Nous hési-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tâmes un instant à leur confier nos individus ; toutefois en usant de précaution, en ne passant qu'un à un et tâtant le pont du pied droit avant d'y poser le pied gauche, nous effectuâmes sans accident notre traversée.

Vers le milieu du jour et sans avoir trouvé quoi que ce fût qui me parût valoir une mention descriptive sur mon livre de notes, nous arrivions devant un énorme rocher de grès schisteux, appuyé d'un côté aux cerros dont il paraissait s'être détaché autrefois et de l'autre côté baignant dans la rivière, qui murmurait en se heurtant contre ses aspérités. Trois porches d'inégale largeur, pratiqués à cet endroit dans le rocher qui portait le nom du torrent que nous avions précédemment franchi, donnaient accès chacun dans une grotte dont la plus grande pouvait avoir dix pieds en carré. Un sable fin, jonché de microscopiques galets blancs et noirs, recouvrait le sol de ces grottes d'une mignonne mosaïque, tandis que de leur voûte pendaient, en manière de girandoles, des scolopendres rubannées que le vent agitait. Dans les crevasses de leurs parois, que la rivière aux heures de ses crues emplissait d'un sable mêlé d'humus, des adianthées et des fougères d'une rare élégance, végétaient admirablement. Un jour doux

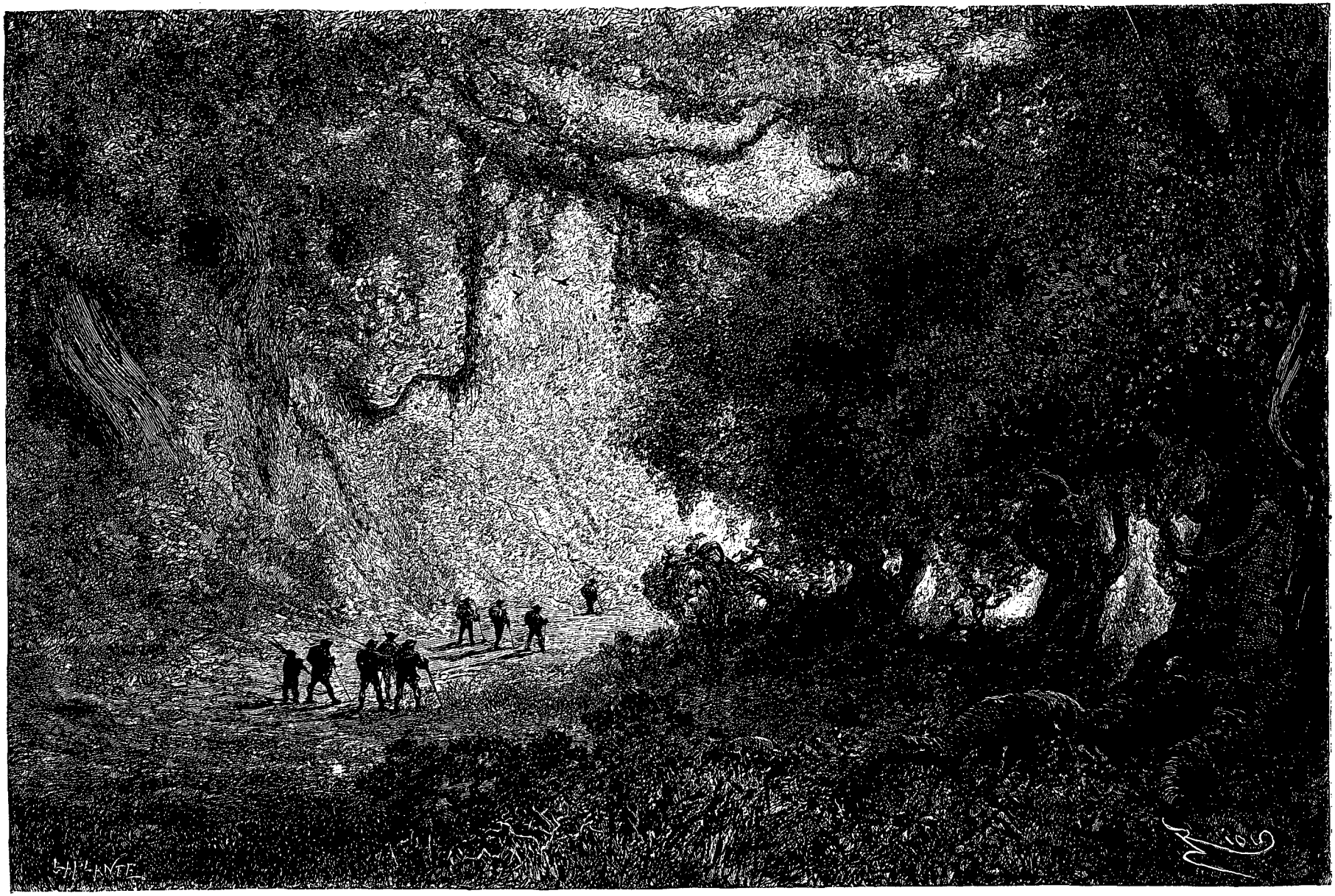


Platanal de Hiapchana (voy. p. 94). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

et verdâtre qui régnait dans ces grottes et contrastait avec la lumière crue, intense, aveuglante du dehors, conviait à la rêverie ou au sommeil ; afin que l'esprit ou les yeux ne reçussent des objets extérieurs aucune impression, un rideau de végétations pendait en guirlandes fleuries devant leur ouverture. L'auteur de *Rolla*, s'il les eût connues, n'eût pas manqué de placer sur leur seuil une de ces nymphes taillées sur le patron des allégories de Rubens, qu'on voit dans son œuvre agacer d'un éclat de rire — les faunes indolents couchés dans les roseaux. — Bien que Pepe Garcia n'eût rien d'une nymphe, il lui était arrivé quelquefois en voyageant dans la vallée, et quand la nuit le surprenait en route, de prendre possession d'un de ces trous, comme il disait, et d'y dormir la grasse nuit. De la mine prosaïque de l'interprète au poétique aspect du lieu dont il avait fait son logis, la distance était telle, que son action nous parut presque un sacrilége. Jamais à coup sûr Bernard l'Hermite le plus baroque n'avait usurpé plus gracieuse coquille.

Deux lieues séparaient les grottes de Piquimachay du rio de Mamabamba, un maigre affluent du Ccoñi. Nous le franchîmes à l'aide d'un pont façonné par nos gens. Le nom d'arroyuelo (petit ruisseau) conviendrait mieux à ce cours d'eau, que celui du rio (rivière) que nous lui donnons d'après l'appellation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



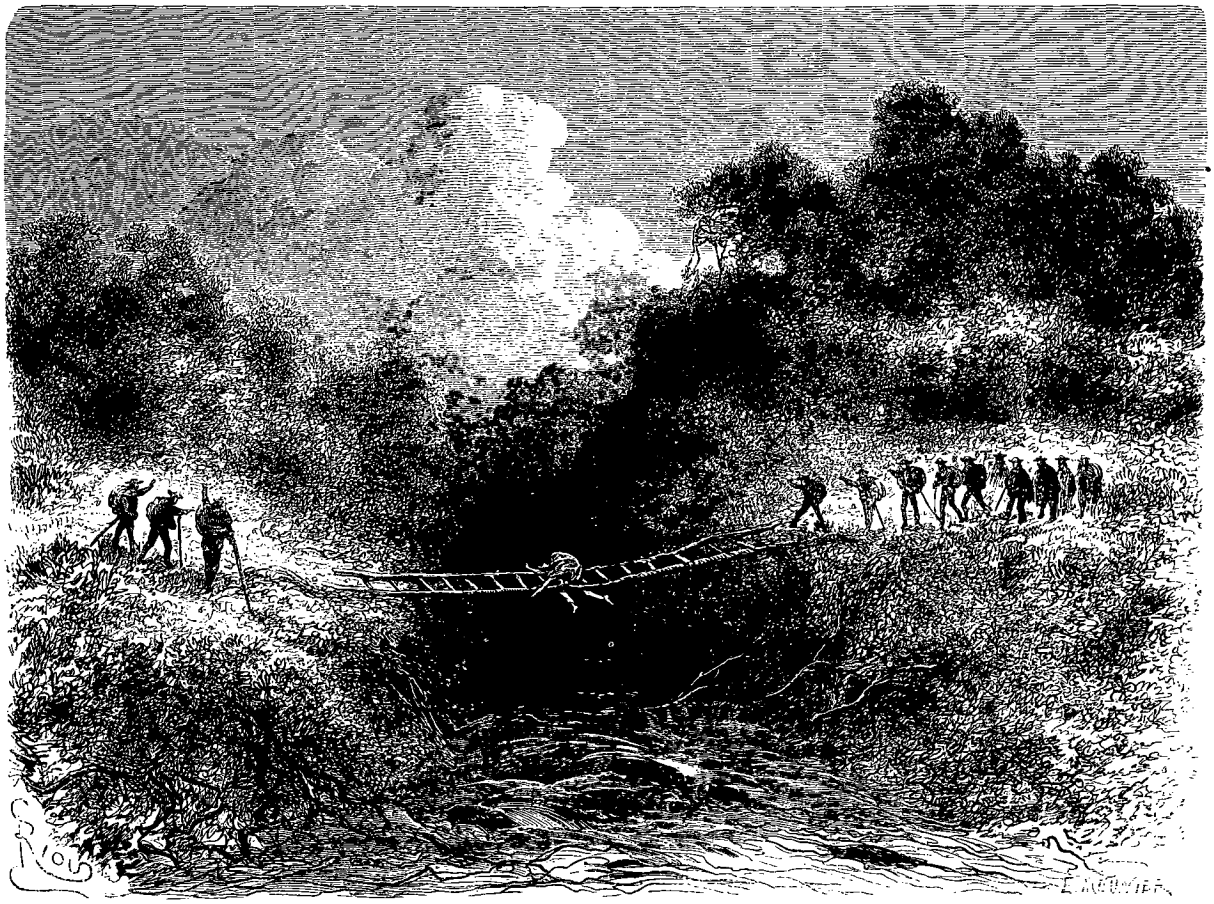
Entre Hiapchana et Coyunco (voy. p. 94). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des indigènes, ledit rio n'étant qu'un ruisseau large de dix à douze pieds sur une profondeur de quelques pouces, encaissé entre de hauts talus d'ocre rouge. Mais au Pérou, par la raison qu'on appelle cité la réunion d'une douzaine de demeures, tout filet d'eau prend le nom de rivière.

Le pont de Mamabamba nous conduisit à travers la forêt à un site du même nom, où nous trouvâmes un nouvel ajoupa que nos hommes y avaient construit pour le cas où, la nuit venant à nous surprendre aux environs, soit à l'aller soit au retour, nous aurions à chercher un endroit quelconque pour y bivouaquer. Comme le soleil était assez haut pour que nous pussions cheminer encore, nous nous contentâmes de faire à Mamabamba une courte halte, durant laquelle nous eûmes tout le temps d'examiner la disposition du paysage, uniquement composé de deux percées, l'une sombre, l'autre lumineuse, pratiquées dans la forêt. D'assez beaux arbres, érythrines, faux-noyers, guayaques, sabliers épineux[1], ombrageaient la première qui longeait les cerros; la seconde côtoyait la rivière et n'offrait qu'une lisière d'arbustes et d'épais fourrés de roseaux. Nous passâmes outre.

Jusque-là rien dans la végétation qui nous entourait n'avait indiqué la présence ou même le voisinage des arbres fébrifuges dont la recherche était le but



Episode du torrent Coyunco (voy. p. 94). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

de notre expédition. La seule circonstance qui me la rappelât de temps à autre, était une halte que faisaient les péons boliviens au milieu des forêts que nous traversions, et leurs conférences à voix basse avec l'examinador sur les espèces végétales qui nous entouraient et desquelles ils ne tiraient aucun indice favorable. Lorsqu'il m'arrivait de demander à celui-ci si rien n'apparaissait encore, il me répondait invariablement comme l'Anna Soror à dame Barbe-Bleue: « Je ne vois que la forêt qui verdoie, le soleil qui rougeoie; mais de cascarilla pas l'ombre. — Marchons encore, disais-je alors; nous finirons par trouver quelque chose. »

Ainsi marchant, nous ne trouvâmes en fait de cascarilla qu'un ajoupa édifié au fond d'une gorge appelée Capiri. Un ruisseau y coulait sans bruit et se rendait à la rivière. L'endroit me plut par son aspect sauvage et je ne sais quelle tristesse qu'il exhalait. Malgré son

1. *Hura crepitans*. Le fruit de cet arbre est une capsule ligneuse, profondément côtelée, de la grosseur d'une pomme et un peu aplatie. A l'époque de sa maturité, il éclate avec le bruit d'un coup de pistolet et projette ses graines à vingt pas à la ronde. Dans les Antilles, on le cueille lorsqu'il est mûr et avant qu'il éclate, et pour prévenir sa déhiscence, on en cachète le dessous avec de la cire à cacheter; il sert alors à mettre le sable mêlé de talc ou de mica dont on fait usage pour sabler l'écriture. De là le nom de *sablier* qui lui est donné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

importance infime, il demeura gravé dans mon esprit. C'est à l'effet qu'il produisit sur moi, qu'il doit de figurer parmi les dessins du voyage et de voir son nom gravé en toutes lettres sur la carte de la vallée.

La gorge de Capiri dépassée, nous convînmes de pousser jusqu'à Hiapchana et d'y terminer la journée. Six kilomètres environ séparaient ces deux points. Grâce à l'état des chemins, nous mîmes deux heures à les faire.

Hiapchana, un recoin perdu du désert, autrefois défriché par un habitant de Chile-Chile, qui y avait transporté ses pénates, était retourné à l'état sauvage par suite de l'abandon du propriétaire, que la mort de sa femme en avait éloigné. Après avoir inhumé celle-ci au pied d'un *laurus persea* ou avocatier, à l'ombre du-



Poutrelles et casse-cou (voy. p. 95). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

quel il aimait à lui témoigner sa tendresse, l'époux désolé avait disparu et nul ne savait ce qu'il était devenu. Tout en plaignant l'infortuné, nous prîmes possession de son domicile et parcourûmes son jardin dans l'espoir d'y trouver quelques fruits; mais nous n'y vîmes que des orangers sans oranges et des arbustes de coca que les plantes parasites avaient envahis et étaient en train d'étouffer.

Nous rentrâmes dans le logis un peu désappointés. Comme nous fauchions l'herbe qui avait crû aux abords du foyer, une couleuvre noire en sortit et se dirigea vers la baie qui tenait lieu de porte. Pleins d'un superstitieux respect à l'endroit du reptile dans lequel ils supposaient qu'était cachée l'âme de la défunte, nos Indiens s'écartaient pour le laisser passer, lorsque Pepe Garcia, qui ne partageait pas leur croyance à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

métempsycose, arrêta l'animal dans sa fuite en faisant de son corps deux tronçons distincts.

Rien de particulier ne signala la nuit que nous passâmes sous le chaume de Hiapchana comme en fait foi cette ligne écrite au crayon sur mon livre de route : « Soupé à sept heures. Couché à huit heures. Dormi sans bouger jusqu'au lendemain. »

Avant de quitter le domaine conjugal où la mort d'un des consorts avait amené la fuite de l'autre, nous visitâmes un platanal ou bananière qui s'y rattachait, afin de voir s'il n'avait pas quelque régime de fruits mûrs dont nous pussions faire notre profit. Mais tous étaient en fleurs ou à peine formés et, leur tournant le dos, nous les déclarâmes, comme le renard de la fable, beaucoup trop verts et bons pour des goujats.

De Hiapchana à San Pedro, les gens du pays ne comptent guère que deux lieues; mais quelles lieues, et par quels chemins il faut passer pour les faire ! Les versants les plus abrupts, les sentiers les plus âpres et les plus escarpés de la Sierra Nevada n'ont rien qui leur soit comparable. C'est une suite non interrompue de ravins et de fondrières, de trous, de crevasses et d'éboulements, de rochers, de torrents, de ruisseaux, qu'il faut contourner, escalader, franchir d'un bond ou passer à gué, ce qu'on ne parvient à faire qu'au détriment de sa chaussure, de ses habits ou de sa peau.

Il est vrai que la nature, comme pour vous distraire des ennuis et des fatigues de la route, vous montre çà et là un coin ravissant de paysage, une échappée lumineuse dans la forêt, un plan de terrains bien coupés, des rochers d'un beau ton et d'une forme heureuse, sans compter des arbres, des plantes et des fleurs qui vous sont inconnus. Mais le malheur rend souvent injuste; et, lorsqu'on voit ses habits en lambeaux, ses genoux écorchés et ses mains incrustées de petits cailloux par suite de la chute qu'on vient de faire, on est bien plus près de maudire que d'admirer ces choses ravissantes, tant la nature, en choisissant ces moments-là pour vous les découvrir, a l'air de se moquer de vous. Qui donc a dit que l'ironie était la figure de rhétorique dont elle usait le plus volontiers dans ses mystérieux rapports avec l'espèce humaine?

C'est probablement pour nous faire oublier quelques culbutes que nous venions de faire en nous aventurant dans les affreux chemins qui conduisent de Hiapchana à San Pedro, que cette même nature que nous aimons toujours, malgré les méchants tours qu'elle nous a joués, nous offrit un admirable effet de soleil levant. Comme nous marchions au-devant de l'astre dont nous n'eussions pu soutenir l'éclat fulgurant, elle eut soin d'interposer entre ses rayons et la rétine de notre œil le rideau vert de la forêt qui blondissait sur ce fond de lumière.

Partis à six heures de Hiapchana, nous n'arrivions qu'à neuf heures au bord de la rivière Coyunco, juste à moitié chemin de San Pedro. Nous avions mis trois heures pour faire une lieue; mais les circuits, les marches et les contre-marches, les descentes et les montées avaient allongé cette lieue de quelques kilomètres. Bien des changements étaient survenus durant ce trajet. Le brillant soleil du matin s'était éclipsé derrière des nuages; ces nuages avaient envahi tout le ciel; un orage s'était formé et depuis une heure environ nous marchions sous la pluie qu'un tonnerre lointain accompagnait en sourdine. C'est mouillés de la tête aux pieds que nous débouchâmes de la forêt devant le rio Coyunco.

Ce Coyunco, qu'un lecteur abusé par le mot rio qui le précède et le qualifie, et jugeant de la liqueur par l'étiquette, peut prendre pour une paisible rivière, est un torrent fougueux issu d'une de ces arêtes de la Cordillère que les gens du pays appellent cuchillas (couteaux) à cause de leurs sommets amincis et comme tranchants. Les cônes de Capiri et d'Escopal, placés sur cette arête, en sont les deux points culminants.

Resserrée entre une double rangée de cerros d'un beau ton et d'un bel effet, la nappe du torrent, large de vingt-cinq à trente pieds, accourt des hauteurs avec le bruit et la rapidité d'une avalanche et vient écheveléé et blanche d'écume donner tête baissée dans le lit du Ccoñi qui reste un instant étourdi du choc.

Après avoir admiré cette belle chute, nous songeâmes à la franchir. Certes l'entreprise était hasardeuse; mais un pont en figure d'échelle, jeté d'un bord à l'autre du torrent qu'il dominait d'une vingtaine de pieds, offrait quelque chance de probabilité à sa réussite. Un détail ne laissait pas de nous inquiéter. Les barreaux de l'échelle, verdis par l'humidité et couverts d'une épaisse couche de moisissure, semblaient devoir se rompre sous le poids d'un individu. Mais les interprètes nous dirent qu'il ne fallait pas juger de la chose sur l'apparence et que le pont de Coyunco, qui nous paraissait vermoulu, était en état de porter son homme, cet homme fût-il marié et eût-il sa femme avec lui. Pour nous donner la preuve de ce qu'ils avançaient, ils le passèrent les premiers, mais en marchant à quatre pattes.

Encouragés par leur exemple, nous tentâmes la traversée et parvînmes sans accident sur l'autre bord. Les péons boliviens, pour qui cette échelle placée au rebours du bon sens semblait chose fort naturelle, arrivèrent à notre suite. Nos porteurs vinrent les derniers. Déjà cinq d'entre eux nous avaient rejoints lorsque le sixième, moins prudent ou plus maladroit que ses camarades, trébucha, glissa et, passant entre deux barreaux, resta suspendu sur l'abîme. La surface de son quêpé plus large que l'ouverture l'avait arrêté au passage et le sauva d'une mort certaine. Ainsi accroché, le pauvre diable, fou de terreur, braillait à tue-tête et dans l'impossibilité de tendre vers nous ses bras suppliants, pris qu'il était par les aisselles, faisait avec ses jambes des signaux de détresse auxquels nous répon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dions par des cris d'encouragement. Ses camarades, qui le regardaient gigotter, délibéraient tranquillement sur les moyens de lui porter secours sans s'exposer eux-mêmes. Deux péons se dévouèrent et, le tirant par le collet de son habit, parvinrent à opérer son sauvetage. L'homme, hébété par le danger qu'il avait couru, resta quelques secondes étendu sur l'échelle, ne sachant trop s'il avancerait ou reculerait. Un verre d'eau-de-vie que nous eûmes l'idée de lui montrer, fit cesser son indécision et, rampant sur les barreaux comme une limace, il vint nous rejoindre.

Le délai d'un quart d'heure que nous donnâmes à notre maladroit pour reprendre ses sens, lui permit de siroter voluptueusement son verre d'eau-de-vie. Aux regards que les porteurs attachaient, non sur leur camarade, mais sur le verre qu'il tenait à la main, on comprenait sans peine qu'ils regrettaient qu'un accident pareil ne leur fût pas arrivé afin d'en être consolés de la même façon. Il va sans dire qu'ils en furent pour leurs regrets, auxquels nous eûmes l'air de ne rien comprendre.

Au-delà de Coyunco les chemins, détrempés par la



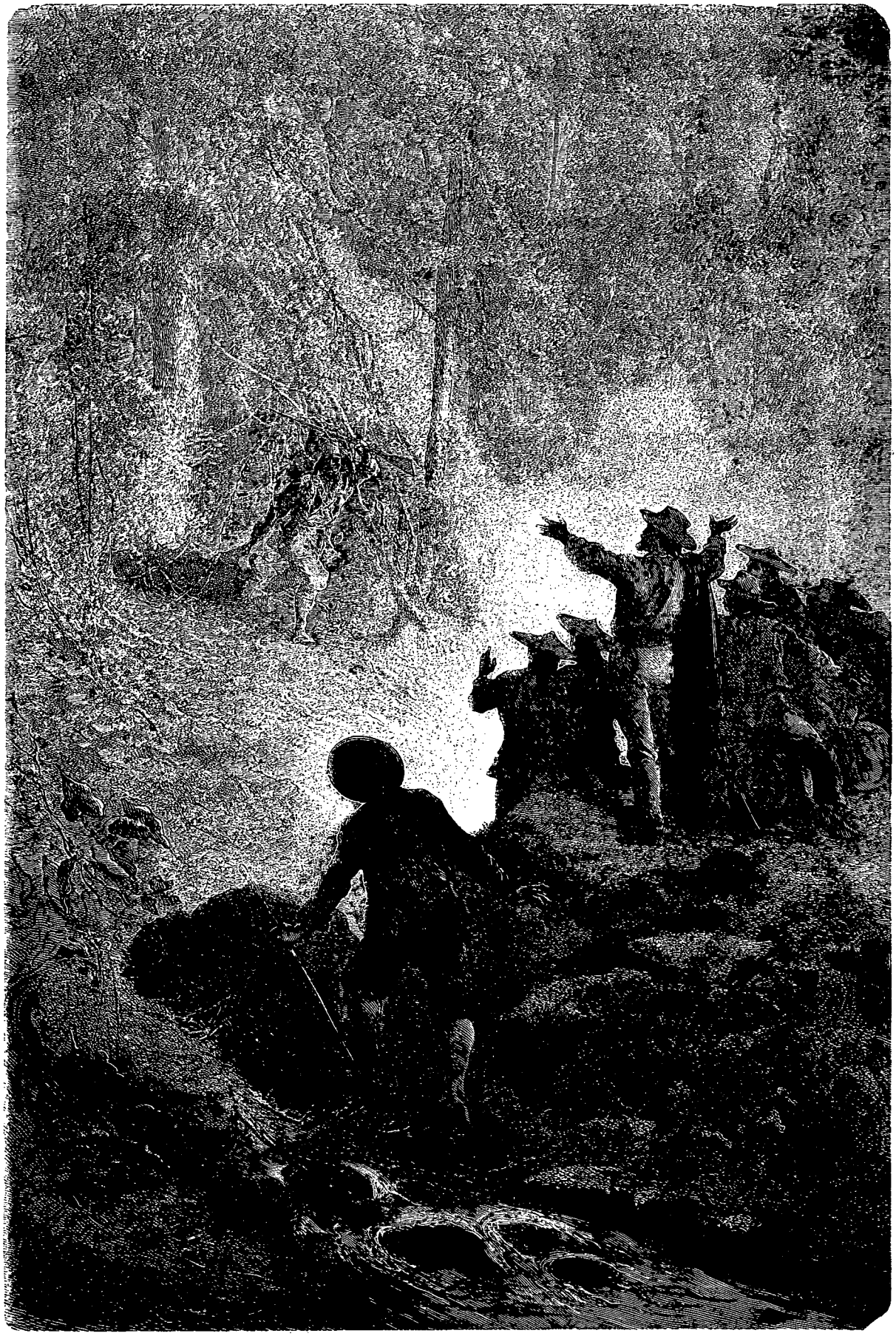
Ajoupa de San Pedro (voy. p. 97). — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

pluie, devinrent de plus en plus affreux. On eût dit qu'ils multipliaient sous nos pas les casse-cou de toute sorte pour nous empêcher d'aller en avant. C'étaient des ravins, des crevasses, des trous sans fond, des nappes d'eau et des mares de boue qui nous donnaient à chaque instant l'occasion d'exercer nos muscles, notre adresse ou notre patience. Jamais, dans les vallées voisines que j'avais parcourues, je n'avais trouvé rien de pareil ou même d'approchant. De ces obstacles naturels, les plus singuliers et en même temps les plus inexplicables étaient ceux où la forêt, coupée par une suite de talus étagés et tournant sur eux-mêmes à la façon d'une vis gigantesque, plaçait ceux d'entre nous qui venaient les derniers, à cent pieds d'élévation au-dessus de ceux qui marchaient en avant. L'aspect de notre caravane dont une moitié touchait au zénith et l'autre au nadir, était assez bizarre.

Paul MARCOY.

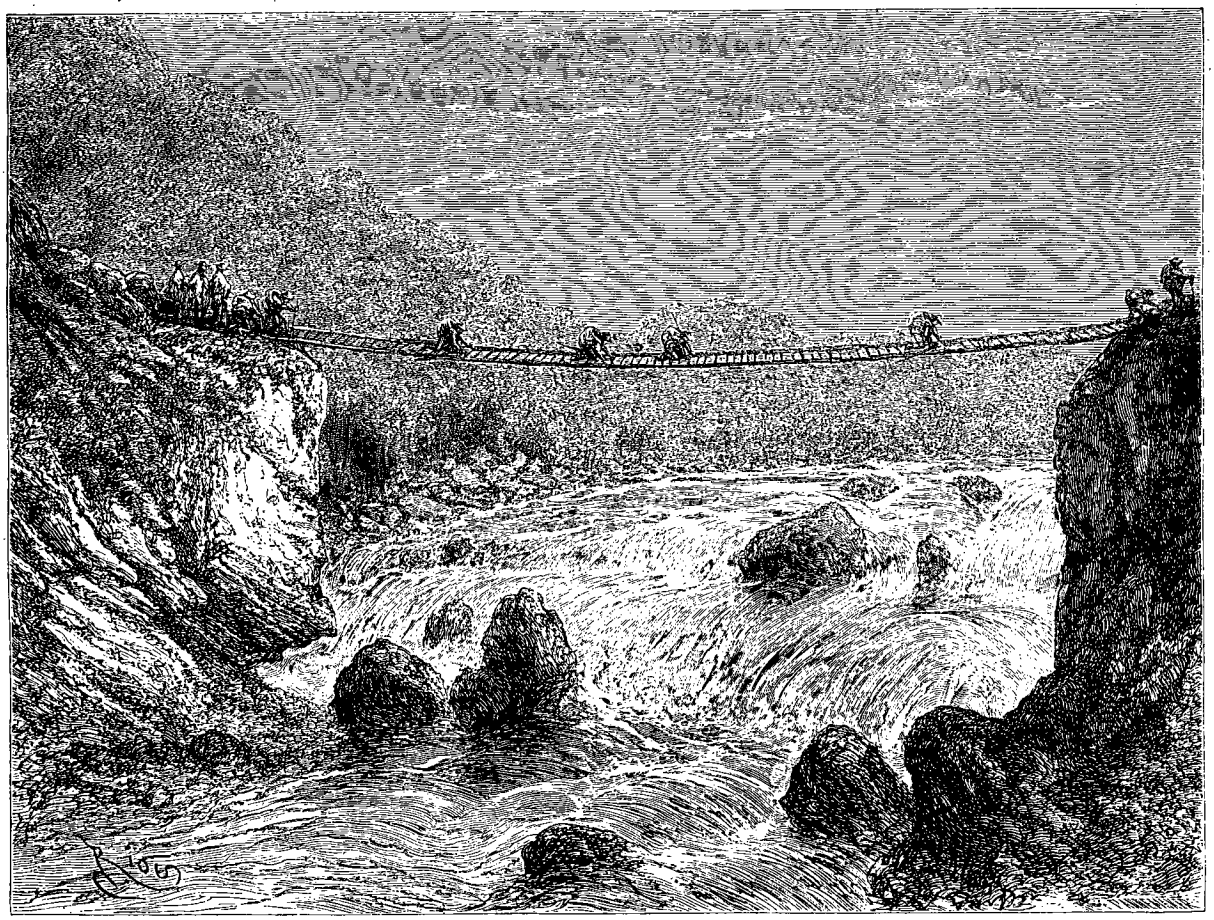
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un beau fait d'armes (voy. p. 101). — Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du pont de San Pedro (voy. p. 102). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Soutenus par l'espérance et la foi, ces deux vertus ailées, nous marchions courageusement au-devant des obstacles que j'achève de signaler, enjambant les uns, contournant les autres, acceptant avec résignation ceux que nous ne pouvions éviter, et les considérant dans leur ensemble comme autant d'épreuves qu'il nous fallait subir avant d'atteindre notre but. A celle de nos lectrices qui pourrait regretter que la charité ne soit pas présente pour figurer le groupe des trois vertus théologales, nous dirons que cette vertu dont son sexe s'enorgueillit à bon droit, est peu pratiquée en voyage. « Chacun pour soi » est la devise que tous les voyageurs, depuis qu'ils parcourent cette planète, ont inscrite sur leur drapeau et à laquelle, malgré la versatilité de sentiments propre à l'espèce humaine, nous pouvons assurer qu'ils restent fidèles.

Ces idées, qui nous viennent ici en ôtant un cheveu qui s'est collé à notre plume, n'étaient pas du tout celles qui nous préoccupaient dans le trajet de Coyunco à San Pedro. Depuis un moment la pluie avait cessé; mais derrière nous l'horizon se rembrunissait à vue d'œil; de longs éclairs se dégageaient de ce pot au noir, et les interprètes assuraient que l'averse que nous avions subie n'était rien en comparaison de celle qui se préparait. Le seul moyen de la conjurer, c'était d'arriver avant elle à San Pedro, et pour ce faire, nous

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prîmes le pas gymnastique. Pendant un moment nous nous flattâmes que l'avantage nous resterait, mais cette illusion fut de courte durée. Nos enjambées de pygmées ne pouvaient lutter de vitesse avec les nuages, oiseaux à l'immense envergure que chaque coup d'aile rapprochait de plus en plus de nous. Bientôt nous fûmes atteints et dépassés par eux. Alors la pluie se mit à tomber de plus belle, mais rapide et pressée cette fois, et résonnant sur le feuillage comme la grêle sur les toits. Encouragés par l'interprète en chef qui avait pris la tête du détachement et facilitait notre marche en abattant à l'aide de son sabre les broussailles et les branchages qui empiétaient sur le chemin, nous suivions ses traces de ce pas propre à des soldats en déroute que l'ennemi poursuit la baïonnette aux reins: tantôt glissant sur un terrain fangeux et l'épongeant avec nos pantalons et nos vestes, tantôt embarrassant nos pieds dans des lianes ou des racines, et allant piquer une tête à six pas de là, mais nous relevant aussitôt sans proférer ni cri, ni plainte, ni prendre le temps d'essuyer la boue dont nous étions couverts ou la sueur qui nous coulait du front.

Nous ruisselions à qui mieux mieux, lorsque au cri de halte! poussé par Pepe Garcia, chacun s'arrêta court. Nous étions à San Pedro. Un espace vide dans la forêt, un toit de chaume soutenu par huit pieux, un talus en pente douce qui conduisait à la rivière, furent les seuls détails que nous relevâmes en arrivant. Le reste du paysage était caché par un rideau de brume sur lequel la pluie dessinait en gris les fils d'une trame. Nous prîmes possession des lieux et, après avoir suspendu notre bagage aux perches transversales du toit de chaume, nous nous mîmes en devoir d'allumer du feu dont le besoin se faisait généralement sentir. Les péons boliviens allèrent battre la forêt pour découvrir dans quelque tronc creux un peu de moelle sèche qui pût remplacer l'amadou, tandis que nos porteurs, ramassant aux alentours de l'ajoupa tout le bois mort qui s'y trouvait, le disposaient en tas. Au bout d'une demi-heure d'attente, nous fûmes en possession d'un foyer qui, après nous avoir jeté au nez beaucoup de fumée, finit par nous réchauffer de sa flamme.

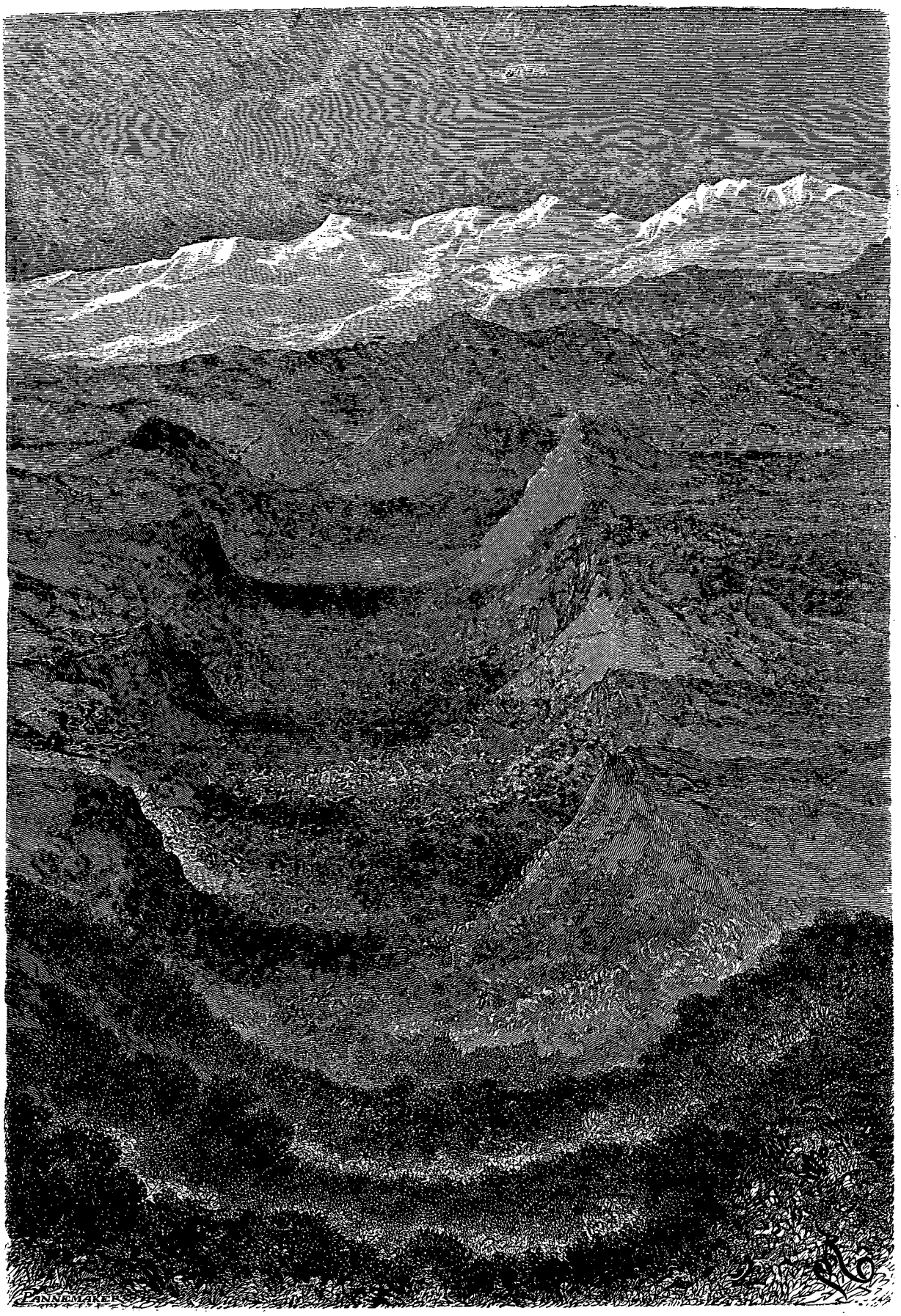
Pendant que nous nous occupions à tordre et à sécher nos vêtements, les nuages, débarrassés de leur trop-plein, s'enfuyaient au sud-est, les arbres égouttaient leur feuillage et quelques trapèzes d'un bleu pâle se montraient dans le ciel. Nos cœurs se reprirent à l'espérance; nous songeâmes alors à utiliser notre feu en plaçant dessus la marmite où devait cuire le souper. La douche continue que nous avions subie depuis Coyunco, jointe à notre marche forcée, nous avait singulièrement creusé l'estomac, et l'idée d'y introduire au plus tôt quelques aliments souriait à toute la troupe. Aussi chacun mit-il la main à la besogne pour arriver plus vite à sa conclusion. Nos gens se chargèrent d'entretenir le feu; le colonel détailla en menus morceaux un quartier de mouton fumé, tandis que l'examinador pelait gravement des pommes de terre. Bien que ma qualité d'historiographe m'exemptât de ces soins vulgaires, il me sembla peu convenable de rester oisif quand chacun apportait son concours à l'œuvre, et, prenant la marmite, j'allai à la rivière avec l'intention d'y puiser notre bouillon futur.

L'aspect du Ccoñi que j'avais perdu de vue depuis sa jonction avec le torrent de Coyunco, me fit oublier un instant le but de ma course. Je restai planté sur mes pieds, ma marmite à la main, attachant sur la rivière un regard d'épouvante. Sa physionomie justifiait assez cet effroi subit. Deux croupes de rochers se faisant vis-à-vis et s'inclinant l'une vers l'autre, étranglaient au passage la masse des eaux du Ccoñi qui se précipitait sur les plans inférieurs avec le fracas du tonnerre et une vitesse d'au moins quinze milles à l'heure. La couleur jaunâtre de l'eau disparaissait sous un amoncellement d'écume fouettée. On eût dit une nappe de lait en ébullition. Pour compléter ce tableau dont la vue faisait courir un frisson le long de la colonne vertébrale, une frêle escarpolette de lianes attachée aux croupes des rochers et placée en travers du gouffre qu'elle dominait de vingt-cinq ou trente pieds, paraissait former le pont à l'aide duquel on passait habituellement d'une rive à l'autre. La chose était d'autant plus certaine que la rive gauche que nous avions suivie jusque-là, s'escarpait brusquement aux environs de l'ajoupa et devenait intransitable, ce qui allait nous obliger de passer sur la rive droite. Or, pour effectuer ce passage d'une rive à l'autre, je n'apercevais en aval ou en amont de la rivière que ce pont fantastique, véritable fil de la Vierge sur lequel un funambule de profession eût craint de poser le pied.

Je revins assez penaud vers le campement, rapportant la marmite pleine qu'on mit devant le feu. Comme je dépeignais à nos compagnons l'aspect peu rassurant de la rivière, deux coups de feu retentirent dans la forêt et roulèrent de gorge en gorge avec un bruit formidable. A ces détonations simultanées, nos porteurs avaient bondi sur eux-mêmes comme des cerfs effarouchés. Mais leur panique fut de courte durée. Des cris joyeux retentirent sous la futaie, puis les branchages s'écartèrent, et les deux interprètes rouges, essoufflés, triomphants, vinrent déposer à nos pieds comme un hommage-lige le produit de leur chasse, qui consistait en deux bêtes énormes, un quadrumane et un quadrupède. Dans le quadrumane, tué par Pepe Garcia, je reconnus le singe hurleur que les Indiens appellent *guariba* et les savants *mycetes ursinus*, et dans le quadrupède occis par Aragon le cochon sauvage que les Indiens nomment *huangana* et les naturalistes *dicotyles labiatus* ou pécari à lèvres blanches. Un triple hourra fut poussé par toute la troupe en l'honneur de ce beau fait d'armes.

Le mouton sec, qui devait composer le souper, n'avait pas encore été jeté dans la marmite et l'on convint d'y substituer le singe tué par Pepe Garcia. La croupe d'un rocher, qui se trouvait à quelques pas de la rivière, servit de table de cuisine pour écorcher, ouvrir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

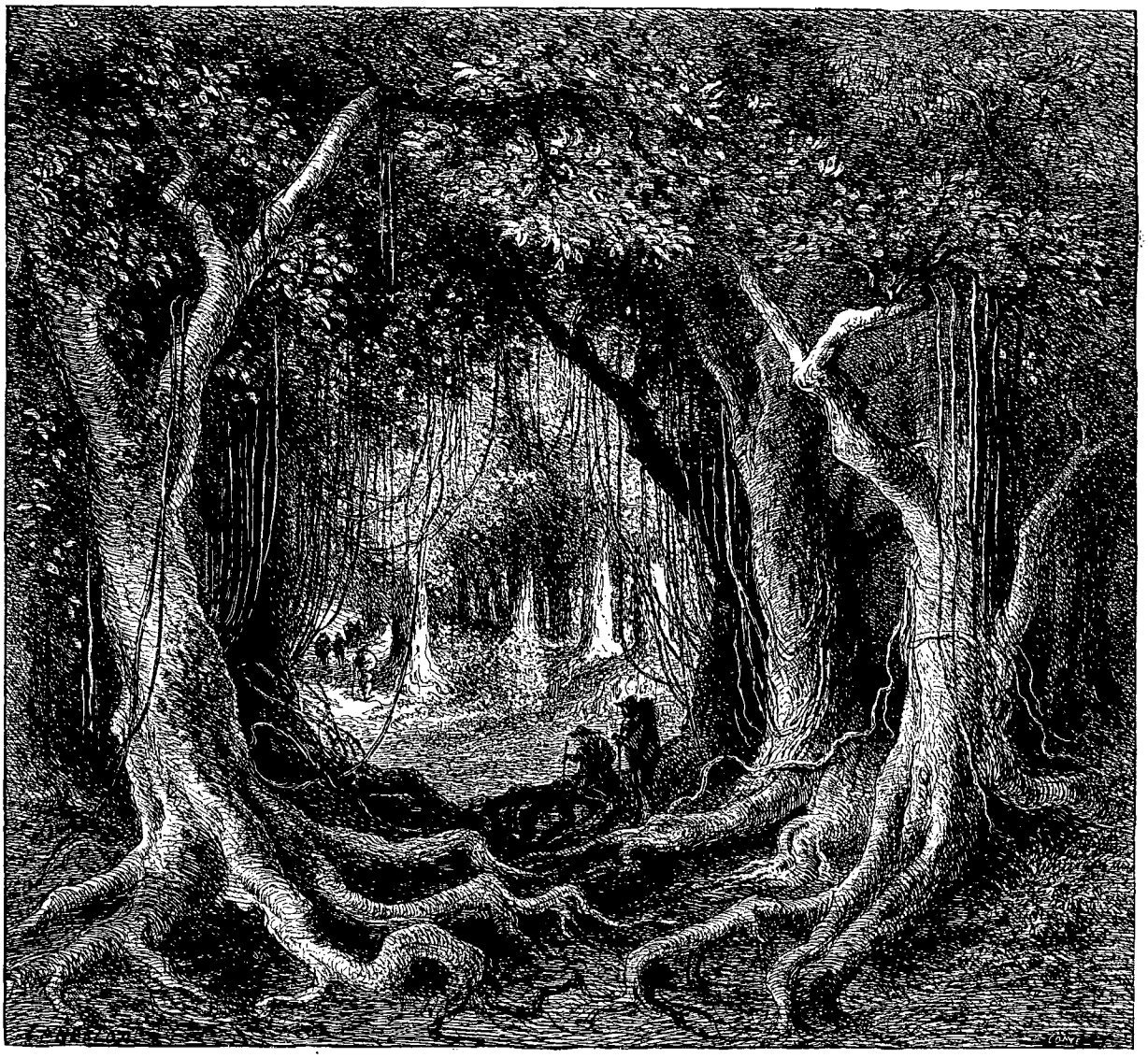


Vue générale de la vallée de Marcapata, prise de San Pedro (voy. p. 101). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et détailler l'animal, qu'une fois dépouillé de sa peau on eût pris volontiers pour un jeune nègre. Les mains coupées, tournées la paume en l'air, et qu'un gantier eût déclarées en état de ganter sept trois quarts, ressemblaient si fort à des mains humaines, que des estomacs timorés se demandèrent si manger de l'homme ou du singe n'était pas tout un.

Pendant qu'ils échangeaient tout haut des réflexions à cet égard, je me disais tout bas que l'intéressante question de préséance entre l'espèce humaine et l'espèce simiane n'est pas encore vidée, bien que les anthropologistes s'en occupent depuis longtemps. Certains de ces messieurs, frappés des analogies que présentent le genre *Simia* et le genre *Homo* représenté par quelques castes des Terres Australiennes, se sont demandé si le singe avait précédé l'homme à titre de moule d'ébauche, ou si la série humaine, arrêtée dans son développement, avait donné son dernier produit dans le



Sentier sous bois. — De San Pedro à Corregidor (voy. p. 102). — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle de l'auteur.

singe. Quel que soit celui des deux systèmes auquel on s'arrête, il n'a rien de flatteur pour notre amour-propre. D'après le premier, nous serions les fils d'un singe et d'une guenon, des macaques perfectionnés ; d'après le second, nous aurions donné le jour à des singes.

Ces théories paraîtront exorbitantes à beaucoup de gens, qui les rejetteront sans examen. Mais quelques philosophes prendront la peine de les étudier, et en songeant aux grimaces, aux folies, à la gymnastique insensée qui caractérisent le genre *Homo* de notre époque, trouveront que, si le premier des systèmes susénoncés s'éloigne de la vérité, le second doit s'en rapprocher quelque peu. Bien que nous n'ayons encore opté pour aucun des deux, nous engageons le lecteur à faire un choix selon ses sympathies.

Après deux heures de cuisson, le singe, auquel on avait ajouté des pommes de terre et des piments rouges, produisit un ragoût épais et noirâtre dont la vue n'avait rien de bien engageant, mais qu'en fermant les

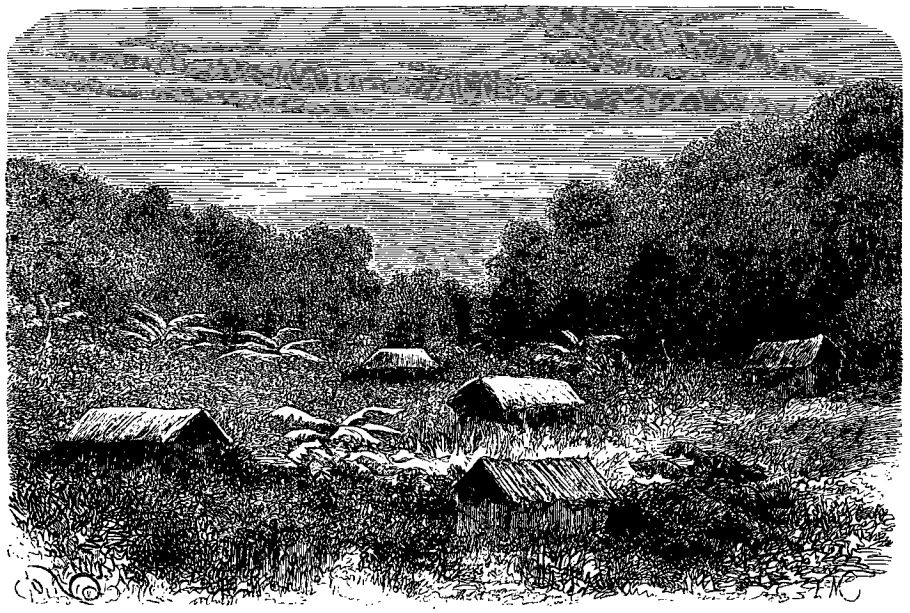
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

yeux nous ne laissâmes pas de manger avec appétit. La fressure de l'animal, que j'avais mise de côté et que je sautai dans une casserole avec du beurre en vessie dont nous nous étions approvisionnés à Lauramarca, fut déclarée supérieure au ragoût par les privilégiés qui en goûtèrent.

Restait à préparer le pécari, dont la glande dorsale avait été coupée sitôt l'animal expiré, afin qu'elle ne communiquât à sa viande aucun mauvais goût. Au lieu de l'échauder et le racler ainsi qu'il est d'usage, nous trouvâmes plus simple de l'écorcher, puis nous le dépeçâmes et l'étendîmes sur un gril de branchages façonné par nos gens pour la circonstance. Ces apprêts culinaires nous aidèrent à atteindre sans trop d'ennui l'heure du coucher. Un feu de bois vert allumé sous la bête et destiné à boucaner sa chair fuma doucement jusqu'au jour.

Nous nous réveillâmes au chant des oiseaux. La journée s'annonçait sous de riants auspices. D'obliques rayons de soleil ne tardèrent pas à éclairer la futaie, rafraîchie et comme vivifiée par la pluie de la veille. Pendant que nous nous préparions au départ, l'examinador et ses hommes allèrent pousser une reconnaissance dans la forêt, afin de s'assurer si parmi les espèces végétales qui croissaient à son ombre ils ne découvriraient pas celles qui nous intéressaient. De mon côté, désireux de faire partager au colonel l'émotion que j'avais ressentie la veille à la vue de l'escarpolette tendue sur le lit du Ccoñi, je l'emmenai au bord de la rivière, et j'eus le plaisir de le voir, comme moi, rester stupéfait et bouche béante devant le pont suspendu sur lequel nous allions bientôt nous aventurer.

Du haut des rochers où, comme autour d'un cabestan, venaient s'enrouler les maîtresses lianes qui formaient la membrure du pont, on avait en perspective



Site et ajonpas de Corregidor (voy. p. 102). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

tout le côté ouest de la vallée. A quelques détails près, c'était ce que déjà nous avions vu du sommet du cône de Morayaca, c'est-à-dire une double rangée de cerros emboîtés les uns dans les autres, revêtus à leur base d'une épaisse végétation qui allait s'amoindrissant à mesure qu'elle montait vers les hauteurs. Ce singulier paysage n'offrait que deux couleurs dont la lumière et l'ombre tiraient tout le parti possible : l'une verte, due aux forêts, aux taillis, aux buissons ; l'autre jaune pâle, aux endroits où la pierre apparaissait seule. En se retournant du côté de l'est pour avoir de la vallée un nouvel aspect, on ne voyait que le versant boisé d'un coteau qui descendait vers la rivière et murait complétement l'horizon.

Les cascarilleros que nous attendions pour partir ne revinrent qu'au bout d'une heure. Leurs recherches avaient été infructueuses. Toute la forêt aux alentours de San Pedro n'était qu'un vaste marais formé par les infiltrations de sources cachées. A défaut d'un échantillon quelconque des arbres que nous cherchions et auxquels ces terrains fangeux ne pouvaient convenir, ils me remirent un tronçon de liane de la grosseur du pouce, pourvu de feuilles abovalées, semi-coriaces et d'un vert presque noir. De leurs aisselles sortaient des fleurs rouge vif longues de cinq pouces, qu'à première vue on eût prises pour des tulipes. Ce bejuco, qu'ils appelaient l'herbe aux couleuvres, infusé à froid dans du tafia durant quelques jours, communiquait au liquide des vertus infaillibles contre la morsure des serpents, scorpions, myriapodes et araignées. Le huaco tant vanté des Brésiliens, assurait l'examinador, n'était que de l'herbe de saint Jean, comparé au spécifique dont il me gratifiait.

Un tel cadeau n'était pas de nature à éveiller mon enthousiasme ; et lorsque j'eus remercié le Bolivien par manière d'acquit et jeté sans qu'il le vît son tronçon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de liane dans le fourré, nous nous dirigeâmes vers la passerelle que le moment était venu de traverser.

A en croire nos interprètes, il suffisait d'y poser un pied ferme et d'avancer les yeux fixés sur la rive opposée, sans regarder à droite, à gauche ou au-dessous de soi, et cela pour éviter toute distraction dangereuse. Ces indications si précises qu'elles fussent ne nous suffisant pas, nous priâmes Pepe Garcia et Aragon de joindre l'exemple au précepte et de vouloir bien passer les premiers, ce qu'ils firent sans hésiter. Parvenus au milieu de la passerelle à laquelle leur marche imprimait un balancement formidable, ils s'arrêterent, brandirent leurs fusils au cri de *Viva el Peru!* et gagnant la rive opposée, ils nous invitèrent du geste à venir à eux.

Nous mîmes le pied sur le pont mouvant, mais au lieu de le traverser en acrobates, la tête haute et le jarret tendu, comme venaient de le faire les interprètes, nous nous agenouillâmes humblement et, nous traînant sur les mains et sur les genoux, nous franchîmes sans accident le périlleux passage. Nos porteurs s'aventurèrent après nous sur la passerelle, et, conseillés par celui de leurs camarades qui s'était laissé choir entre les barreaux de l'échelle de Coyunco, effectuèrent la traversée en rampant sur le ventre. Une fois notre troupe au complet et comme je paraissais regretter de n'avoir pu prendre la longueur de la passerelle, Pepe Garcia, pour me montrer que le vertige n'avait sur lui aucune prise, s'offrit à la traverser de nouveau, et, se servant de son fusil comme d'une toise, il m'en rapporta la mesure exacte. La passerelle avait soixante-dix pieds de longueur sur une largeur de sept pieds.

Les sentiers défoncés et fangeux de la rive droite n'avaient rien à envier à ceux de la rive gauche sous le rapport des mauvais pas. Après un quart d'heure de marche, nos porteurs, comme autrefois les Israélites dans le désert, recommencèrent leurs murmures. Pourquoi, grognaient-ils en chœur, les avait-on tirés de leur village où ils vivaient tranquilles et ne chômaient de rien, pour les obliger à courir les boues et à manquer de tout? Il va sans dire que nous fermions l'oreille à leurs clameurs. Seulement, lorsqu'elles devenaient par trop fatigantes, Pepe Garcia ou Aragon appliquait amicalement aux murmurateurs les plus obstinés un coup de crosse de fusil à l'endroit où la chute des reins se transforme et change de nom. Cet avertissement muet nous valait un moment de calme.

A une lieue de San Pedro, les arbres, qui jusque-là s'étaient contentés de croître de chaque côté du chemin et de le couvrir de leur ombre, s'avisèrent de l'encombrer de leurs racines qu'ils sortirent de terre et éparpillèrent de tous côtés comme pour nous barrer le passage. Ces racines qui se croisaient, s'intersectaient, se nouaient et se dénouaient de la façon la plus bizarre et en même temps la plus incommode, nous venaient tantôt à mi-jambes, tantôt nous montaient jusqu'à la ceinture, et pour être escaladées exigeaient l'emploi simultané de nos mains, de nos genoux et de nos pieds. A peine un de ces obstacles était-il franchi, qu'il fallait se préparer à en franchir un autre, au grand déplaisir de nos gens qui se demandaient en jurant combien de temps il leur faudrait jouer à ce singulier jeu de saute-mouton.

Ce jeu ou ce chemin, propre à exercer l'agilité d'un clown et qui nous valut maintes écorchures, ne cessa qu'au bas d'un monticule auquel il allait aboutir. Sur les pas des interprètes nous gravîmes cette éminence, où nous trouvâmes cinq ajoupas de paille au milieu d'une petite plantation de bananiers, de cannes à sucre et d'arbustes de coca. L'endroit portait le nom de *Corregidor* et appartenait à un habitant de Chile-Chile qui n'y venait que deux fois l'an, à l'époque des semailles et à celle des récoltes. Nous nous installâmes de notre mieux sous les ajoupas où nous déjeunâmes tout en examinant de l'œil les environs.

La végétation prenait un développement rapide. Son caractère longtemps monotone commençait à s'accentuer. De l'observatoire où nous étions placés, nous dominions une mer de feuillage dont les vagues, amoncelées sur quelques points, se creusaient sur d'autres et formaient comme autant de lacunes occasionnées par les gorges et les ravins au fond desquels coulaient les tributaires du Cconi. Deux coryphas dont les têtes en éventail perçaient le mur de verdure de la rive gauche en face de nous, témoignaient du degré supérieur qu'avait atteint l'échelle végétale. L'examinador et ses hommes, à qui ce diagnostic n'avait pas échappé, en tiraient un présage heureux pour le succès de leurs recherches.

Nous ne restâmes à Corregidor que le temps nécessaire au déjeuner, puis nous nous remîmes en route. Un sentier à peu près pareil à celui que nous avions suivi précédemment nous conduisit sous bois, où les faux pas et les culbutes signalèrent de nouveau notre marche. A deux lieues de Corregidor la forêt s'interrompit devant nous, coupée par une petite rivière, claire, rapide, murmurante, que nous passâmes à la file avec de l'eau jusqu'aux genoux. Sa rive droite était formée par le versant d'une colline trapue et large de base. Des degrés ébauchés dans l'argile de celle-ci nous conduisirent à son sommet où s'élevaient deux ajoupas couverts en paille. Des cannes à sucre et des bananiers croissaient à l'entour. Cette plantation avait nom Miraflores et appartenait à l'interprète en chef qui voulut que nous l'honorassions par une halte. Nous nous assîmes donc à l'ombre de ses ajoupas, où nous suçâmes des tronçons de cannes à sucre que Pepe Garcia alla couper et nous servit à titre de rafraîchissements.

Les plantations que nous avions relevées en chemin et celles qu'au dire de nos gens nous devions relever encore, m'étonnaient d'autant plus par leur éloignement des points habités, que leurs possesseurs, obligés pour les cultiver de s'enfoncer assez avant dans la vallée, devaient avoir de fréquentes rencontres avec les naturels, qui poussent des reconnaissances jusqu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pied de la côte de Morayaca. Or comment concilier cet amour de la culture et du défrichement avec la peur que leur causait le nom seul des sauvages? Pepe Garcia, que j'interrogeai là-dessus, me donna tous les éclaircissements désirables.

La température aux environs de Chile-Chile et de Thyo, d'une moyenne de 16° seulement, ne permettait aux habitants de ces localités qu'une culture fort restreinte. Le voisinage des neiges de la Cordillère expliquait cet abaissement. Si les plantes potagères, depuis le chou jusqu'à la citrouille, y croissaient à merveille, l'oranger, le papayer, l'inga, la sapotée dite *achras lucuma* (le *lucmo* des indiens) y fructifiaient à peine ou n'y donnaient que des fruits sans saveur. Cette température, insuffisante à la culture du bananier, de la coca et de la canne à sucre, obligeait les amateurs de ces produits à descendre dans la vallée où la chaleur croissait à raison d'un degré par lieue. Malgré la fatigue et l'ennui que leur occasionnaient de pareils voyages, malgré l'appréhension que leur causait le voisinage des Chunchos avec lesquels il leur arrivait parfois de se rencontrer, la nécessité de cultiver le coca pour en mâcher les feuilles, et la canne à sucre pour en extraire du tafia, les faisait passer sur bien des misères attachées à ces déplacements. La plus commune était d'être déshabillés par les sauvages qui, ayant l'habitude d'aller tout nus, trouvent surprenant que des chrétiens n'aillent pas de même. De là leur empressement à dépouiller les gens de leurs habits, sous le prétexte qu'un homme est suffisamment abrité sous sa propre peau sans y joindre la peau d'un autre. Dans l'idée de ces brutes, nos vêtements sont les peaux d'homme écorchés.



Site et ajoupas de Miraflores. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

Ces désagréments n'atteignaient, il est vrai, que les habitants de Chile-Chile et de Thyo, qui seuls entreprennent ces excursions lointaines. De là le petit nombre de chacaras que l'on compte dans la vallée entre Hiapchana, qui restait derrière nous, et Jimiro, dont un trajet de six lieues nous séparait encore. Les habitants de Narcapata, à moins qu'un ordre du curé ou du gobernador ne les y obligeât, ne quittaient guère leur pueblo pour descendre dans la vallée.

Leur antipathie prononcée pour un climat chaud et l'épouvante que leur causaient les infidèles, les retenaient sur leurs hauteurs. Ne pouvant se procurer par la culture la coca dont ils usent et le tafia dont ils font abus, ils les demandaient aux chacareros en échange de la laine de leurs moutons, quand par hasard ils en avaient, ou de la poudre d'or qu'ils allaient recueillir dans les ravins de la Cordillère.

Comme Pepe Garcia bornait là ses explications, je le priai de les compléter en m'apprenant pourquoi le site de Corregidor que nous avions dépassé et celui de Miraflores où nous nous trouvions, portaient des noms espagnols au lieu de noms indigènes. Il me répondit que Corregidor appartenait à un habitant de Thyo dont l'aïeul au temps de la domination espagnole était corregidor du pueblo de Marcapata. C'est pour perpétuer le souvenir du titre qu'avait porté autrefois son aïeul, que le cultivateur avait eu l'idée de le donner à sa plantation. Quant au nom de Miraflores, dont Pepe Garcia avait cru devoir baptiser la sienne, c'était par égard pour les fleurs magnifiques qu'il y avait trouvées en la défrichant. Comme je m'enquérais de la nature de ces fleurs, il me pria de le suivre, et après m'avoir fait faire deux ou trois fois le tour de l'éminence, comme pour exciter plus vivement ma curiosité, il me montra dans un bas-fond où l'eau des dernières pluies séjournait encore, deux touffes de cannées que suivant lui aucun œil humain n'avait encore vues et qu'aucune bouche n'eût pu nommer. J'eus le plaisir ou le regret de le désabuser à cet égard. Ses fleurs inconnues et même innomées étaient tout simplement deux héliconias, l'*erecta* et le *pendulata* des botanistes, que les Brésiliens, sur le territoire desquels ils croissent en abondance, appellent *pariri* et *pacoba-sororoca*. Bien que la trouvaille me semblât tout à fait médiocre, je pris les deux cannées pour en faire un dessin, non sans me couvrir de fourmis qui s'étaient introduites dans les spathes charnues et visqueuses des fleurs pour en sucer la glu

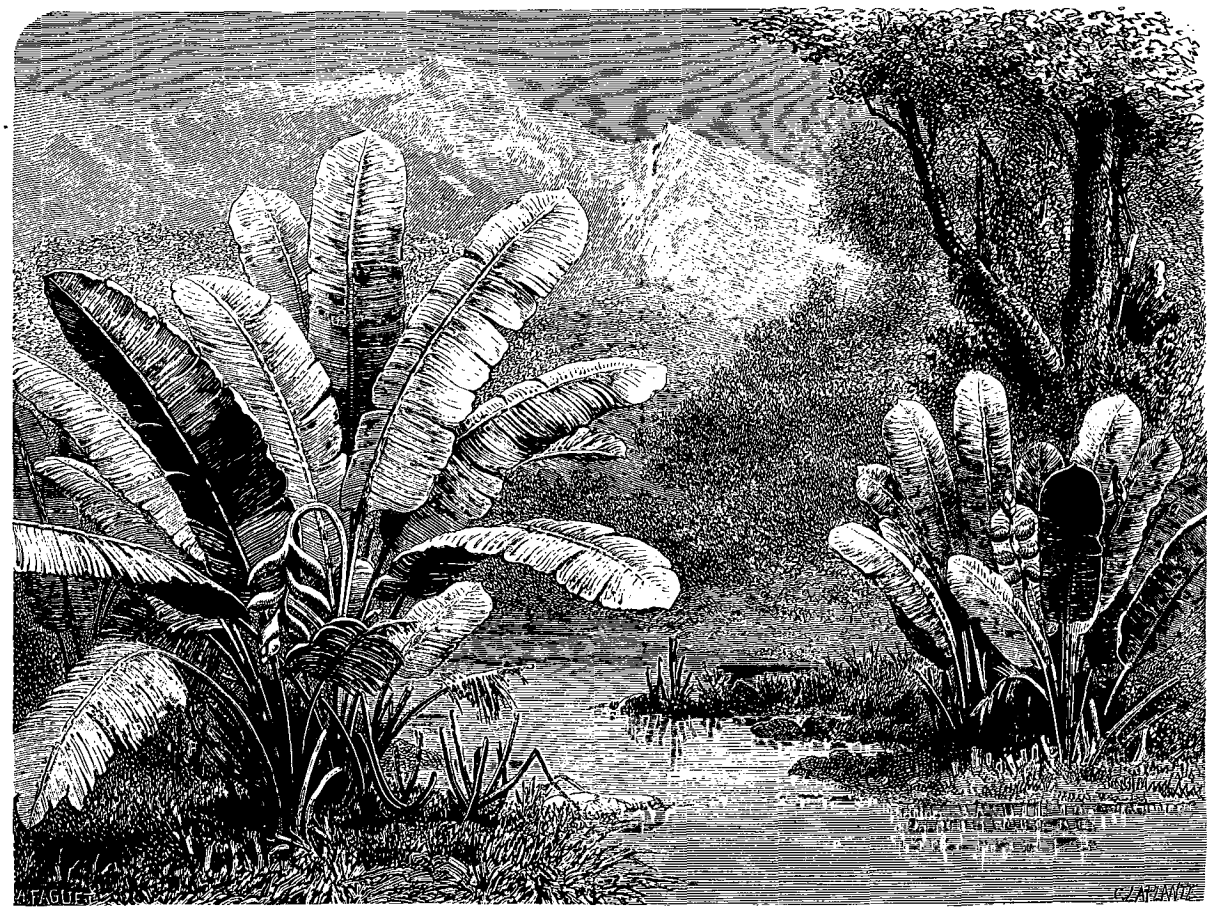
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mielleuse et qui déménagèrent en toute hâte quand j'y portai la main.

En quittant San Pedro nous étions convenus d'aller coucher à Sausipata, qui en est distant de sept lieues. Mais le mauvais état des chemins, l'obligation de ne marcher qu'à pas comptés, le temps d'arrêt des péons boliviens pour se livrer à leurs recherches, joints aux deux haltes que nous venions de faire à Corregidor et à Miraflores, avaient déjà trop entamé la journée pour que nous pussions réaliser notre programme du matin. En conséquence, au lieu de pousser jusqu'à Sausipata comme nous l'avions résolu, nous décidâmes de camper à Huaynapata, dont une lieue nous séparait encore.

Les seules choses que je notai durant le trajet furent les glissades de nos porteurs dans des flaques de boue et leurs jurements effroyables en se relevant crottés de la tête aux pieds. La rencontre de la rivière Mendoza, que nous eûmes à traverser, leur permit d'effacer leurs souillures, mais ne put dissiper leur mauvaise humeur.

Cet affluent du Ccoñi, venu du sud-sud-ouest, était fort calme dans toute sa partie visible. Ses rives accidentées de grosses roches caparaçonnées de mousses offraient çà et là de frais promontoires entourés à leur base d'une ombre bleue. Au fond de la perspective, assez bornée d'ailleurs, des blocs de grès entassés en désordre figuraient un mur écroulé. D'autres blocs



Heliconias erecta et pendulata. — Dessin de Faguet d'après une aquarelle de l'auteur.

épars dans le lit de la rivière étaient assez rapprochés pour qu'en sautant de l'un à l'autre on pût atteindre l'autre bord. L'examinador et le colonel, tendres aux rhumatismes, se prévalurent de ce moyen pour opérer la traversée sans mouiller leur chaussure ; mais le gros de la troupe, guidé par les deux interprètes, entre lesquels je cheminais, passa le rio Mendoza avec de l'eau jusqu'aux bretelles. Vers six heures nous arrivions à Huaynapata.

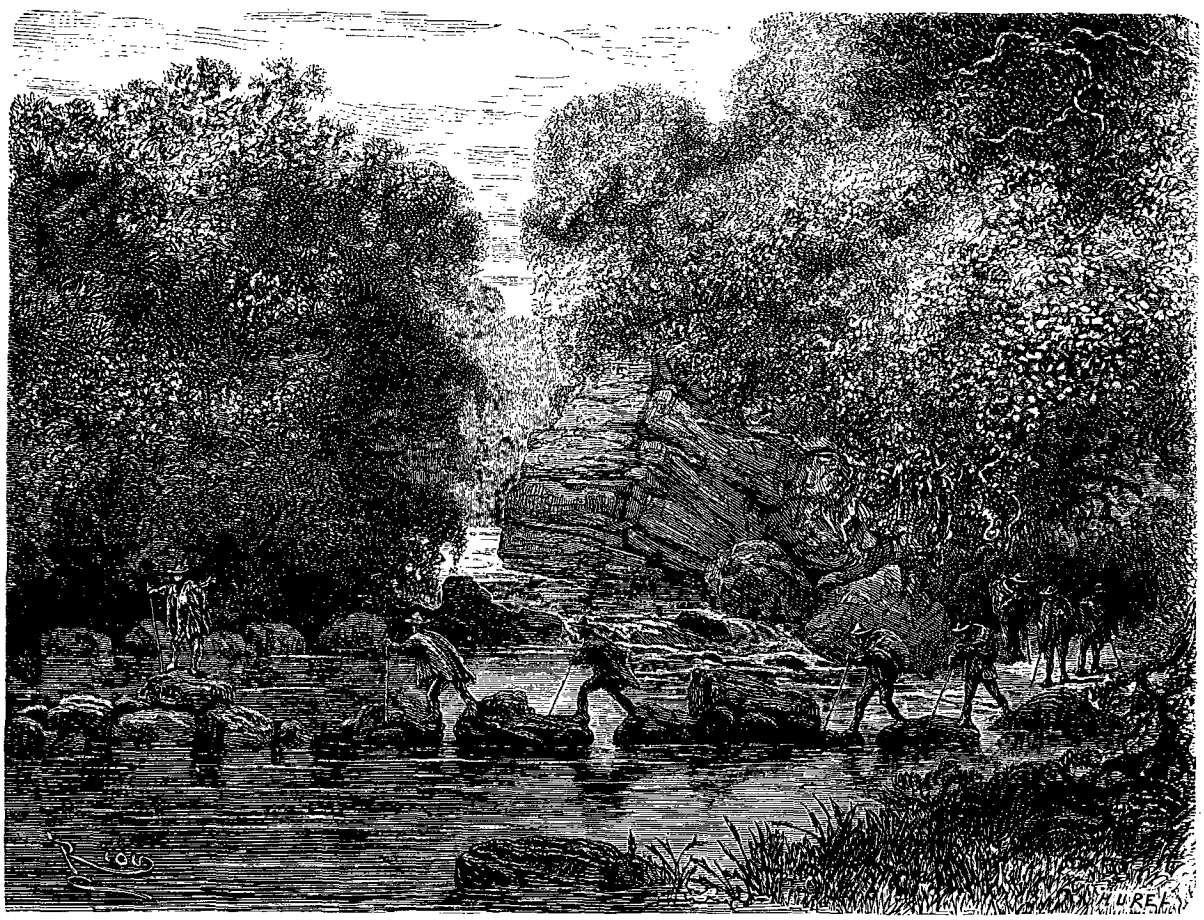
Huaynapata était une de ces collines isolées comme déjà nous en avions trouvé en chemin. Plus élevée que celles de Miraflores et de Corregidor, ses talus aussi étaient plus rapides et la glaise de ceux-ci si bien détrempée par les pluies précédentes, qu'ils glissaient à l'instar d'un mât de cocagne consciencieusement savonné. En essayant de les gravir nous reconnûmes à la façon dont nos pieds et nos mains égratignaient leur surface sans parvenir à y trouver un point d'appui, que notre adresse, notre force et notre patience réunies ne seraient pas de trop pour parvenir à leur sommet. L'entreprise paraissait surtout difficile pour nos porteurs, que le poids de leurs charges, si faible qu'il fût, entraînait invinciblement en arrière et faisait choir les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Néanmoins, après quelques essais dont nos chausses eurent à souffrir, nous parvînmes en les tirant un à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un par devant, pendant que les péons boliviens les poussaient par derrière, à les hisser à notre suite jusqu'au faîte de l'éminence.

Une hutte assez grande, close de trois côtés et entourée de bananiers, couronnait le plateau. L'ouverture de ce logis orientée au levant et le soin avec lequel ses parois étaient calfeutrées, dénotaient chez son constructeur une certaine entente du confort dont nous lui sûmes gré. Après que nous en eûmes pris possession, les interprètes songèrent à notre souper, dont une partie du pécari tué la veille à San Pedro devait faire les frais.

Pendant qu'ils allumaient du feu et détaillaient la viande, je rejoignis l'examinador qui s'était avancé jusqu'au bord de la colline et causait avec ses hommes en leur montrant la cime des forêts étendues à nos pieds. L'idiome aymara dont ils se servaient était pour moi lettre close ; mais les mots *anaranjada* et *morada* qui appartiennent à l'espagnol et revenaient dans leur conversation me firent comprendre qu'elle avait trait aux espèces de quinquinas que le commerce désigne par ces noms. J'interrompis leur entretien pour demander s'ils avaient découvert quelque chose. Rien encore, me dit l'examinador, et cette vallée doit être ensorcelée, car avec le chemin que nous avons fait, nous devrions avoir déjà trouvé notre affaire. Mais l'endroit me paraît favorable à nos recherches et demain j'enverrai mes hommes battre la forêt.



Traversée de la rivière Mendoza. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

Comme ils se remettaient à converser en aymara, je leur tournai le dos et regardai le soleil près de se coucher. La moitié de son disque disparaissait à l'horizon dans un ruissellement d'or, de pourpre et de flamme. Le ciel, d'une pureté idéale, passait par ces nuances insensibles dont la palette de l'artiste divin a seule le secret, du rouge incandescent à l'orangé, puis au jaune paille, tournait au vert léger et se fixait à l'occident dans un bleu pâle d'un éclat métallique. Bientôt le soleil disparut. Quelques étoiles s'allumèrent dans les profondeurs de l'espace. Les cimes des forêts se teignirent d'un bleu violâtre et parurent comme sablées de poudre de cinabre et d'or. L'effet splendide ne dura qu'un instant; les tons brillants se refroidirent et devinrent ternes et gris. De blanches vapeurs montèrent alors du fond des gorges et des ravins, flottèrent à l'aventure, et venant à se rencontrer, se joignirent, s'agglomérèrent et finirent par former ces longs bancs d'ouate qui, jusqu'à neuf heures du soir, comme nous l'observions depuis Marcapata, cachaient entièrement les plans inférieurs du paysage.

D'en haut, mes regards s'étaient reportés machinalement sur le sol, lorsque à trois pas de là je vis l'herbe onduler comme sous le passage d'un reptile. Croyant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avoir affaire à un serpent qui regagnait son trou, je me reculai prudemment. Mais le mouvement de l'herbe, fort peu sensible, devait être produit par une autre cause. Enhardi par cette remarque, je me rapprochai, et dans le sillon produit par l'écartement des herbes j'aperçus deux hélix dont les coquilles avaient la grosseur d'une belle orange. J'en pris un de chaque main et revins vers l'ajoupa avec l'intention de les faire cuire et d'ajouter un plat de plus à mon souper. Mais comme j'arrivais, on retirait la marmite du feu et force me fut de remettre au lendemain la préparation de mes escargots. Afin qu'ils ne pussent s'enfuir, je les couvris d'une corbeille en jonc, et, certain de les retrouver à leur poste, j'allai prendre ma part du chupè de pécari cuisiné par nos interprètes.

A première vue, je dois le dire, ce mets éveilla ma défiance plutôt qu'il n'excita mon appétit. La consistance et la couleur de son bouillon où trempaient de menus morceaux de la bête, rappelaient le ragoût de singe aux pommes de terre dont nous avions déjeuné le matin sous l'ajoupa de San Pedro. J'en mangeai néanmoins, car on doit manger de tout en voyage; mais j'y mis de la retenue et j'avalai sans trop mâcher. Aujourd'hui que l'absorption de ce porc sylvestre remonte à un certain nombre d'années, je puis, sans crainte de révolter mon estomac et de provoquer ses tempêtes, dire le goût que je trouvai à la viande en question. C'était quelque chose de rance et de fort à la fois, avec ce fumet sauvage et nauséabond qu'exhalent les mustéliens buveurs de sang ou bêtes puantes. Bien des voyageurs après moi pourront affirmer le contraire et prétendre que cette viande de belle mine et de haut goût, digne à tous égards d'un disciple de saint Hubert, peut être classée entre celle de l'ours et du sanglier, mais le lecteur n'en doit rien croire, et jusqu'à ce que la chimie culinaire ait trouvé un désinfectant qui



Colline et ajoupa de Huaynapata. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

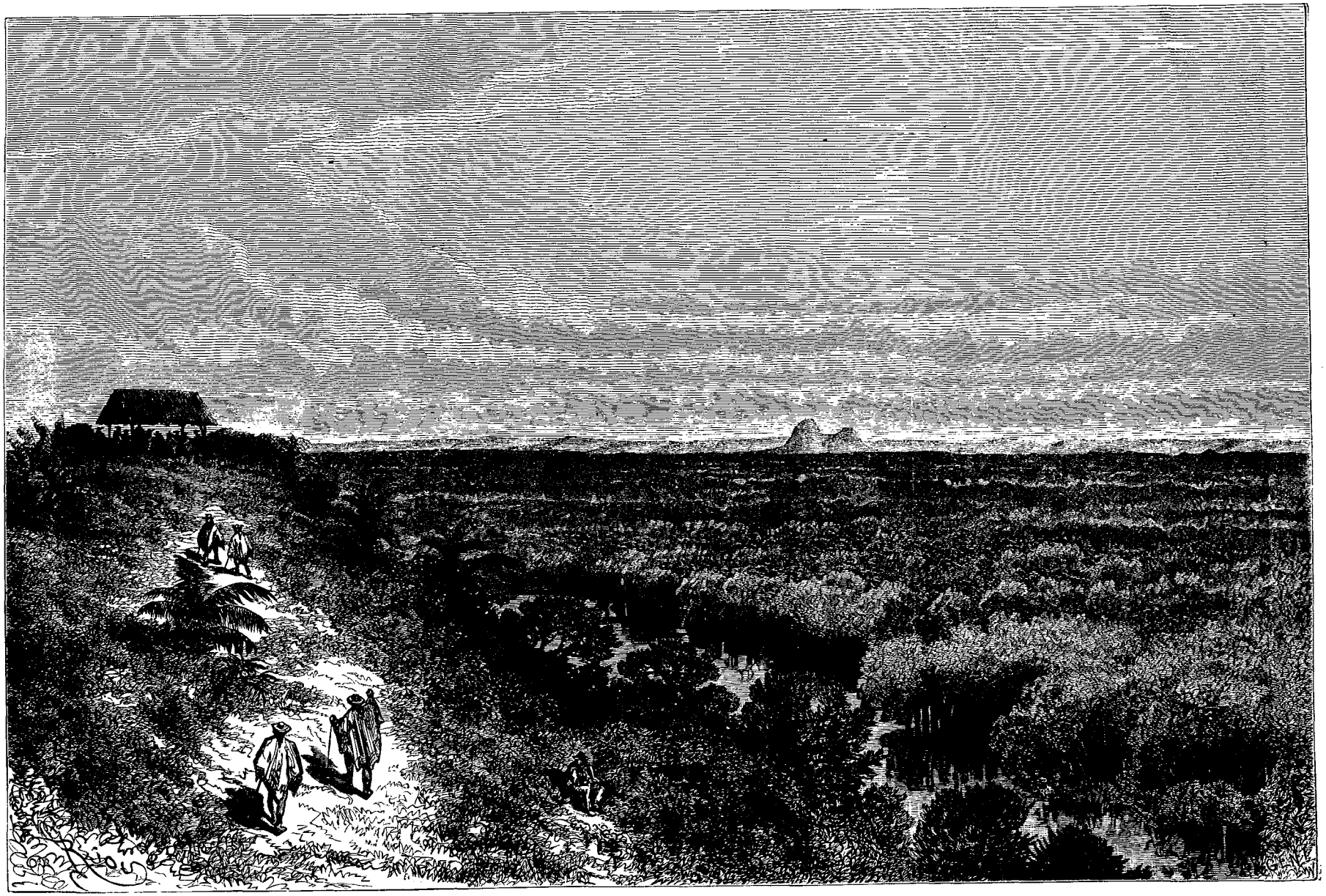
retire au pécari son fumet atroce, sa chair ne perdra rien à n'être pas connue.

Le souper terminé, on causa pendant un moment des désagréments du voyage, puis chacun fit ses dispositions pour passer la nuit. Usant du droit que nous avions de choisir nos places, nous nous installâmes au fond de l'ajoupa. Les péons s'allongèrent à trois pas de nous, sur le second plan, et les Indiens avec une moitié du corps abritée par le toit et l'autre exposée au grand air, formèrent comme les repoussoirs de ce tableau de bivac.

Une radieuse aurore vint éclairer notre réveil. La vaste étendue ouverte devant nous se dégagea de ses brumes nocturnes, fuma comme une solfatare, s'éclaircit graduellement et resplendit de tous les côtés à la fois, quand le soleil déborda l'horizon. Nous nous levâmes parfaitement remis de nos fatigues de la veille. Comme l'examinador et ses hommes se disposaient à pousser une reconnaissance dans les environs, j'offris de les accompagner dans cette excursion ; mais ils m'en dissuadèrent en alléguant que leurs recherches allaient les obliger à passer au travers des halliers où mes vêtements et ma peau pourraient subir de notables accrocs. Je n'insistai pas plus longtemps, par égard pour moi-même autant que par déférence pour leur avis, qui me parut dicté par la sagesse.

A peine avaient-ils disparu, que l'idée me vint, pour charmer le loisir forcé qu'allait me faire leur absence, de cuisiner les escargots que la veille au soir j'avais capturés. Je retrouvai bien à la même place la corbeille que je leur avais donnée pour prison ; seulement les prisonniers s'en étaient enfuis. D'abord je crus qu'un de nos gens m'avait fait la plaisanterie de les remettre en liberté; mais, en remarquant la bave argentée qui lustrait extérieurement un des côtés de la corbeille, je compris que les robustes captifs l'avaient soulevée et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

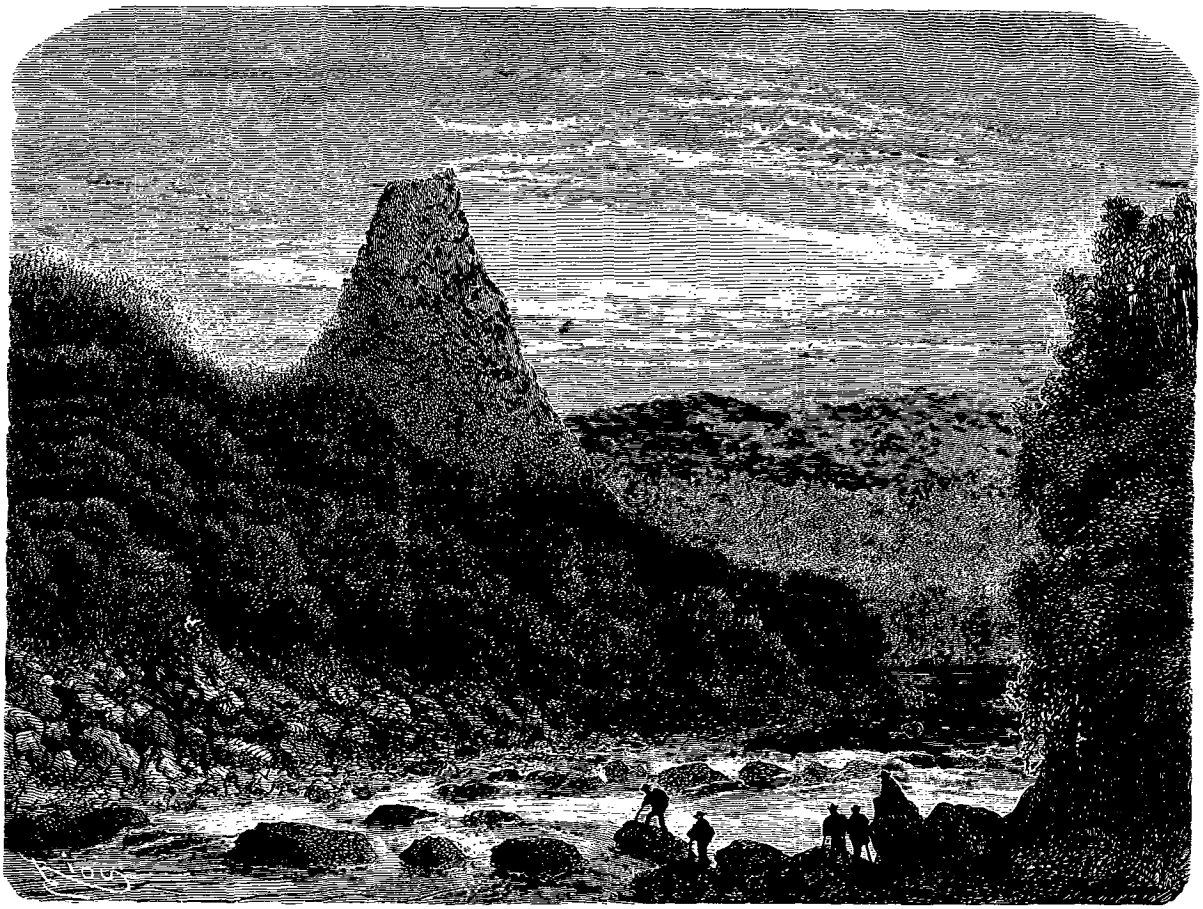


Vue de la vallée de Marcapata, prise du sommet de Huaynapata (voy. p. 108). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient pris d'eux-mêmes la clef des champs. Un sillon luisant que leur marche avait tracé sur le sol me conduisit jusqu'à l'endroit où les deux fuyards s'étaient réfugiés. Je les rapportai bien vite sous l'ajoupa, et quand je les eus lavés et relavés dans la saumure et débarrassés de leur bave, je les fis bouillir une demi-heure environ. Alors je les tirai de leur coquille, et les maniant d'un peu de farine et de piment moulu, je les mis cuire dans du beurre. Le colonel avait paru s'intéresser à la préparation de ce mets, qui lui rappelait, me dit-il, son heureuse enfance dans la Vieille-Castille et les escargots qu'apprêtait si bien madame sa mère. — L'Espagnol, plus respectueux que nous autres Français envers les auteurs de ses jours, ne parle jamais d'eux sans les qualifier préalablement de monsieur et madame. De là, *mi señor padre* et *mi señora madre*. — « Seulement, ajouta notre compagnon, feu madame ma mère les sautait dans la graisse et les assaisonnait d'une pointe d'ail. »

Je n'adore pas cette liliacée; mais par égard pour le souvenir de sa mère, que mes mollusques avaient réveillé chez le colonel, je le laissai libre de relever leur sauce par ce qu'il appelait « une pointe d'ail, » laquelle, à ma grande stupéfaction, ne comprit pas moins



Le cerro Escopal. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

de huit caïeux improprement appelés gousses. L'odeur qui s'éleva de la casserole eût conquis le suffrage d'un maçon limousin.

Comme nous devions attendre pour déjeuner que l'examinador fût de retour, je priai mon aide de cuisine de retirer les escargots du feu où ils se fussent desséchés et de les placer sur la cendre chaude. Pendant qu'il suivait mes indications et surveillait le contenu de la casserole, désireux de respirer un air plus pur que celui du foyer, chargé de corpuscules alliacés, je pris un album et ce qu'il me fallait pour peindre, et passant derrière l'ajoupa, j'allai m'asseoir au bord de l'éminence, d'où la vallée se présentait sous un nouvel aspect.

Désormais fermée du côté de l'ouest par suite de l'élévation des terrains qui restaient derrière nous, mais démesurément élargie dans le nord et le sud où les chaînons qui la bordent s'écartaient comme les doigts d'une main ouverte, la vallée s'allait perdre à l'est dans une brume lumineuse où flottait la ligne de l'horizon. La masse de ses forêts agitées par le vent avait le mouvement d'une mer calme dont les ondulations viennent expirer sur le sable. La rivière Ccoñi serpentait au travers avec le miroitement d'une lame d'acier frappée par le soleil. Quelques pitons isolés d'une chaîne qui rappelaient ceux de Morayaca et de Capiri que nous avions relevés en chemin, formaient çà et là comme autant d'îlots à cet archipel de feuilla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ges. Un seul détail nettement accusé apparaissait dans le vaste ensemble. C'était à gauche, dans les terres, à la distance d'une lieue, le cerro Escopal, un beau cône boisé sur presque toute sa hauteur et dont le sommet dénudé et d'un grès rougeâtre semblait ébréché par un coup de foudre. A sa base, cette solution de continuité dans les arbres qui se prolongeait jusqu'à la rive gauche du Cconi était occasionnée par le lit d'une assez large rivière, tributaire de celui-ci, formée par la jonction de deux ruisseaux issus des versants du cerro Escopal et à laquelle il a donné son nom.

Quelques lignes droites et courbes, quelques teintes jaunes et vertes suffirent à rendre le trait du paysage panoramique; mais la lumière qui le pénétrait de ses chaudes effluves, mais la poésie qui s'en dégageait, mais l'essaim tumultueux d'idées qu'il éveillait dans l'esprit, restèrent lettre close. Devant ces merveilleux aspects de la nature que la peinture est inhabile à reproduire et la description impuissante à retracer, le plus grand artiste, qu'il soit poëte ou peintre, sera toujours celui qui sentira le plus et exprimera le moins.

L'arrivée de l'examinador et des péons fut le lest de réalité qui, des mondes imaginaires que j'explorais à grands coups d'ailes, me ramena précipitamment sur le plateau de Huaynapata où je me retrouvai assis



Embouchure de la rivière Escopal (rive gauche du Cconi). — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

avec mon ébauche peinte sur les genoux. Aux cris du colonel qui remplaçaient la cloche du déjeuner, je me levai et j'accourus en toute hâte. Malgré l'appétit que j'avais, l'annonce que le chupé n'attendait plus que moi, me fut moins agréable que le résultat des investigations de nos Boliviens. Deux échantillons de quinquinas que rapportait l'examinador, comme la colombe de l'arche le rameau vert, nous montraient l'avenir gros de magnifiques promesses. Un grave considérant tempérait, il est vrai, la joie que me causait cette trouvaille. Un de ces échantillons n'était qu'une variété de carua-carua à grandes feuilles profondément nervées; l'autre un individu voisin de ces quinquinas que des botanistes, Ruiz et Pavon en tête, ont distrait du genre *Cinchona* pour en faire le genre *Cosmibuena*. Au point de vue botanique, ces deux sujets offraient quelque intérêt sans doute; mais sous le rapport commercial ils laissaient fort à désirer. Comme je soumettais timidement mes doutes à cet égard à l'examinador, il me répondit que la présence des quinquinas qu'il rapportait dénotait presque toujours le voisinage plus ou moins immédiat d'espèces actives et de qualité supérieure. La crainte de nous faire attendre pour déjeuner l'avait seule empêché de continuer ses recherches et de les compléter. Mais ce n'était que partie remise; maintenant que nous avions atteint la zone végétale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant cherchée, il était sûr de son affaire et ne tarderait pas à m'en donner la preuve.

Nous prîmes place autour du déjeuner préparé par les interprètes. Pour reconnaître autant qu'il était en moi la bonne nouvelle que nous apportait l'examinador, je lui servis un des escargots tout entier et partageai l'autre avec le colonel. Stimulé par l'odeur d'ail qu'exhalait le gastéropode, il le prit délicatement entre le pouce et l'index et mordit à même comme s'il se fût agi d'un boudin ou d'une saucisse. Mais ses canines, malgré la pression tranchante qu'elles exercèrent sur l'animal, n'en purent détacher un fragment. Tout ce qu'il obtint en tirant dessus, fut de l'allonger de quelques centimètres comme un morceau de caoutchouc. Avertis par ses efforts que les escargots de Huaynapata étaient d'espèce coriace et résistante, nous coupâmes, le colonel et moi, notre portion en menus morceaux que nous avalâmes l'un après l'autre, comme s'il se fût agi de pilules. A l'avenir, je me promis bien de laisser vivre en paix les mollusques de la vallée, qui ne valaient ni le temps, ni le beurre employés à les préparer, et dont tout le mérite, au point de vue de la conchyliologie, consistait dans la dimension de leur test réellement surprenante. En fouillant dans les vieilles caisses où sont entassées pêle-mêle les collections de ce voyage d'autrefois, peut-être y retrouverais-je encore les coquilles phénoménales des escargots absorbés par nos estomacs.

La descente de la colline de Huaynapata nous causa moins de fatigue que la montée, et surtout nous prit moins de temps, nos porteurs ayant eu l'ingénieuse idée de se laisser glisser sur le derrière, mode de locomotion qui leur permit d'arriver en bas avant nous. Précédés par les interprètes, nous reprîmes notre marche sous bois, nous dirigeant vers Sausipata.

Le sentier à peine frayé dans lequel nous nous engageâmes, tantôt s'écartait de la rivière que nous avions à gauche au point de nous la dérober entièrement, tantôt s'en rapprochait assez pour que nous pussions relever un à un tous les accidents de la rive opposée et reconnaître les espèces végétales qui y croissaient. Ces alternatives de proximité et d'éloignement avaient cela d'irritant pour nous, qu'au moment ou quelque gracieux aspect du paysage sollicitait notre attention, le sentier, comme pour nous taquiner, faisait un brusque détour à droite, et, s'enfonçant dans le bois, nous obligeait à tourner le dos au point de vue qui nous avait charmés. Ces contrariétés, qui se reproduisirent fréquemment dans le trajet de Huaynapata à Sausipata, constituèrent le chapitre des petites misères de cette partie de la route.

A un quart de lieue de Huaynapata, nous vîmes s'ouvrir sur la rive gauche une gorge ombreuse du fond de laquelle la rivière Escopal accourait des hauteurs voisines porter son tribut au Ccoñi. Le cerro de ce nom, que déjà nous avions relevé du haut de la colline de Huaynapata, restait caché à notre vue. Malgré notre admiration passée pour l'élégance de sa forme, nous ne le regrettâmes pas et l'oubliâmes presque, en considérant sa rivière et le site qui l'encadrait.

Resserrée entre une double file de cerros d'une belle coupe et d'un ton magnifique, cette rivière-torrent bondissait d'assise en assise, attachant une frange d'écume à chaque marche de cet escalier. Parvenue au niveau du lit du Ccoñi, elle calmait subitement la furie de son cours, et, transformée en un bassin limpide et circulaire, réfléchissait les pierres de son lit et les moindres accidents de ses bords.

A gauche de l'estuaire qu'elle formait à cet endroit, un arbre enguirlandé de lianes pendantes, simulant une chevelure, dominait la croupe d'un rocher tapissé de mousse et penché sur l'eau où s'allongeait son ombre. A droite, une énorme touffe de guttifères s'épanouissait sur un plan de rochers d'une coupe oblique, lisse et verdoyant comme une pelouse. Ces détails de droite et de gauche, vigoureusement accusés, formaient au tableau un premier plan d'une richesse surprenante. Nous ne prîmes que le temps de l'admirer de tous nos yeux et nous passâmes, regrettant qu'un paysagiste de profession ne fût pas là pour faire de cet estuaire du rio-torrent Escopal une étude sérieuse, au lieu du barbouillage au trait que nous en emportions.

La rivière Cahuasiri, un affluent de droite du Ccoñi qui vint nous barrer le passage, rivalisait de charme pittoresque avec la rivière Escopal. Un amant de la belle nature, comme on disait sous le premier Empire, appelé à faire un choix entre les deux rivières et ne sachant à laquelle donner la pomme, eût volontiers coupé le fruit en deux afin que chacune en eût la moitié. Qu'on se figure, si l'on peut, une échappée ouverte dans l'ombre de la forêt brusquement redressée à cet endroit de cinquante à soixante pieds, d'où sortait, glissait et tombait tout d'une pièce, avec des reflets de moire et des luisants d'acier, une nappe d'eau magnifique dominée par des blocs de grès rouge qu'on eût dit posés en équilibre. L'œil, trompé par le mouvement de la chute, croyait les voir vaciller sur leur base comme s'ils allaient s'en déprendre et rouler en bas. Des végétations d'un vert tendre et d'un galbe exquis sortaient des fentes de ces roches, et, mues par le déplacement de la colonne d'air, agitaient doucement leurs feuilles de guipure ou leurs éventails de dentelle. Certaines, en se penchant l'une vers l'autre, avaient l'air de s'adresser des salutations folâtres. A en juger par les descriptions de Théocrite et de Virgile, jamais Naïade, Oréade ou Napée n'avait eu, pour s'y dérober aux regards des mortels, réduit plus agreste, plus frais et plus charmant que la divinité de Cahuasiri. Comme nous songions à ces choses, nos porteurs entraient pêle-mêle dans le clair bassin de la nymphe, y pataugeaient avec leurs pieds sales, le troublaient, le souillaient et le traversaient avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Aux chemins hachés, crevassés, défoncés que nous avions trouvés dans le trajet de San Pedro à Corregi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dor et que le colonel, en souvenir de quelques glissades qu'il avait faites, avait surnommé la région des culbutes, venait de succéder une région fluviale où les ruisseaux se présentaient à chaque pas et les torrents-rivières à de courts intervalles. De ces derniers, dont on peut voir sur notre carte-itinéraire se dérouler le cours sous forme d'un trait frétillant, deux nous parurent valoir alors comme aujourd'hui les honneurs d'un dessin et d'une mention descriptive.

L'un, appelé Rio Cadena, était un torrent sans inclinaison ni chute violentes, mais néanmoins d'un mouvement rapide et presque impétueux. De grosses roches à demi submergées jonchaient son lit et divisaient la masse des eaux en larges nappes écumeuses. Des cerros à pic d'un schiste bleuâtre et d'une hauteur prodigieuse l'emprisonnaient de toutes parts. Cette barrière, qu'il ne pouvait renverser ni franchir, semblait l'animer d'une sourde colère à en juger par le rauque murmure qu'il faisait entendre en frôlant leurs parois.

Des trous, des crevasses, des fissures de ces cerros sortaient des touffes de cryptogames qui semblaient se nourrir exclusivement de l'humide brouillard amassé dans la gorge. Adiantées, lycopodes, aspléniées, polypodes, acrostics, ptéris de plusieurs sortes, toutes ces végétations pudiques aux amours cachées étalaient à l'envi leurs feuilles dentées, festonnées, rubannées, découpées comme à l'emporte-pièce et reproduisant dans leurs capricieux dessins les merveilleuses fantaisies de l'art arabe. L'écume nacrée du torrent, le bleu cendré des cerros et le vert des fougères, étaient les trois couleurs dominantes et presque les seules de ce paysage auquel une lumière douce et voilée venant d'en haut prêtait un caractère d'adorable sauvagerie.

Nous franchîmes l'embouchure du Rio Cadena, non pas en posant le pied sur les pierres qui s'y trouvaient, une glissade eût été par trop dangereuse, mais en entrant dans son lit même, nous accrochant les uns aux autres et faisant la chaîne. Arrivés sans accident sur l'autre bord, je demandai aux interprètes s'il était d'usage de traverser ainsi cette rivière, et comme ils me répondirent qu'ils ne connaissaient pas d'autre moyen, à moins de tenter le passage par les hauteurs, ce qui eût pris une demi-journée, j'en inférai, à tort ou à raison, que le nom de Cadena (chaîne) qu'elle portait, lui venait par métonymie du mode mis en œuvre pour la passer.

Le nouvel affluent du Ccoñi, que nous relevâmes après le Rio Cadena, sort du versant occidental d'un rameau que le massif de Titicaca envoie dans le nord des vallées de Caravaya. D'anciennes cartes d'Arowsmith et de Brué donnaient à ce rameau le nom d'Andes de Cuchao ou Cuchua qu'on ne retrouve plus sur les cartes modernes, bien que le tracé du rameau y soit figuré. Comme cette répudiation du mot et cette acceptation de la chose pourraient sembler inexplicables, nous tâcherons de l'expliquer.

Au commencement de ce siècle, un voyageur — son nom importe peu — aura produit une carte générale ou partielle de cette Amérique, tracée d'après un plan chorographique que quelque missionnaire, jésuite, carme ou franciscain, a pu laisser dans les archives d'un couvent où le voyageur, en faisant des recherches, l'aura trouvé. Sur ce plan, le nom d'Andes de Cuchao ou Cuchua était donné au rameau en question, et le voyageur l'aura conservé par déférence pour son modèle, comme les cartographes l'auront reproduit par égard pour le voyageur. Jusque-là rien que de fort simple.

Plus tard, la situation se sera compliquée par la venue d'un second voyageur qui, ayant puisé à une autre source et consulté un autre plan sur lequel le susdit rameau figurait peut-être, mais sans indication de nom, n'aura pas manqué de dire et même d'écrire que son prédécesseur avait voulu faire une niche aux savants en baptisant une chaîne innommée d'un nom quelconque qu'il avait pris sous son bonnet. De là grande rumeur au camp des cartographes qui, adoptant l'opinion du nouveau venu, — car en fait de voyages et de voyageurs le plus frais en date l'emporte toujours sur les autres, — auront retranché de leurs nouvelles cartes le nom malencontreux et gardé seulement le tracé du rameau auquel ils l'avaient appliqué.

Ne désespérons pas de voir plus tard un troisième voyageur protester à son tour contre la décision des cartographes, la taxer d'arbitraire et forcer ces messieurs à rétablir en toutes lettres le nom qu'ils avaient cru devoir biffer. De la sorte, leurs cartes de cette Amérique, après nous avoir montré dans notre jeunesse ces Andes de Cuchua dont elles nous privent dans l'âge mûr, nous les rendront pour consoler notre vieillesse. O voyageurs et cartographes, ce sont là de vos coups !

Ces idées nous venaient en traversant avec de l'eau jusqu'au nombril la limpide rivière de Cuchua, et regardant en haut, à l'extrémité de la quebrada qui lui sert de lit, les sommets neigeux de la chaîne où elle prend naissance. Comme une opposition charmante et radicale dans le paysage dont ces neiges découpées sur l'azur et baignées de lumière formaient la partie supérieure, deux touffes de palmiers (*Iriarteas*) s'épanouissaient en bas sur les premiers plans dans une pénombre discrète. Quel vigoureux coup d'aile il eût fallu pour remonter de la zone tropicale représentée par ces palmiers à la région polaire caractérisée par ces neiges !

Au delà de Cuchua, la forêt dans laquelle nous cheminions s'interrompit sur une assez vaste étendue et nous permit d'embrasser d'un coup d'œil la rivière mère, ses plages et leurs alentours. A cet endroit, l'eau du Ccoñi, calme et comme endormie, réfléchissait exactement les roches, les galets épars sur sa rive et les touffes d'arbres qui l'ombrageaient; on eût dit une seconde forêt, décalque de la première, s'y rattachant en sens inverse, et, comme elle, plongeant dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un vide azuré. Tout en marchant les yeux fixés sur la silhouette de ce paysage, je songeais à l'effet pittoresque qu'eût pu produire un homme en tenue de modèle d'académie qui s'y fût montré les pieds en haut et la tête en bas. Peindre la nature et l'homme par réflexion, et rompre de la sorte avec la tradition et la routine de l'école, est une idée qui n'est encore venue à aucun artiste, et dont il pourrait, ce nous semble, tirer parti pour se créer une manière neuve, originale, transcendante, et distancer du coup tous ses rivaux.



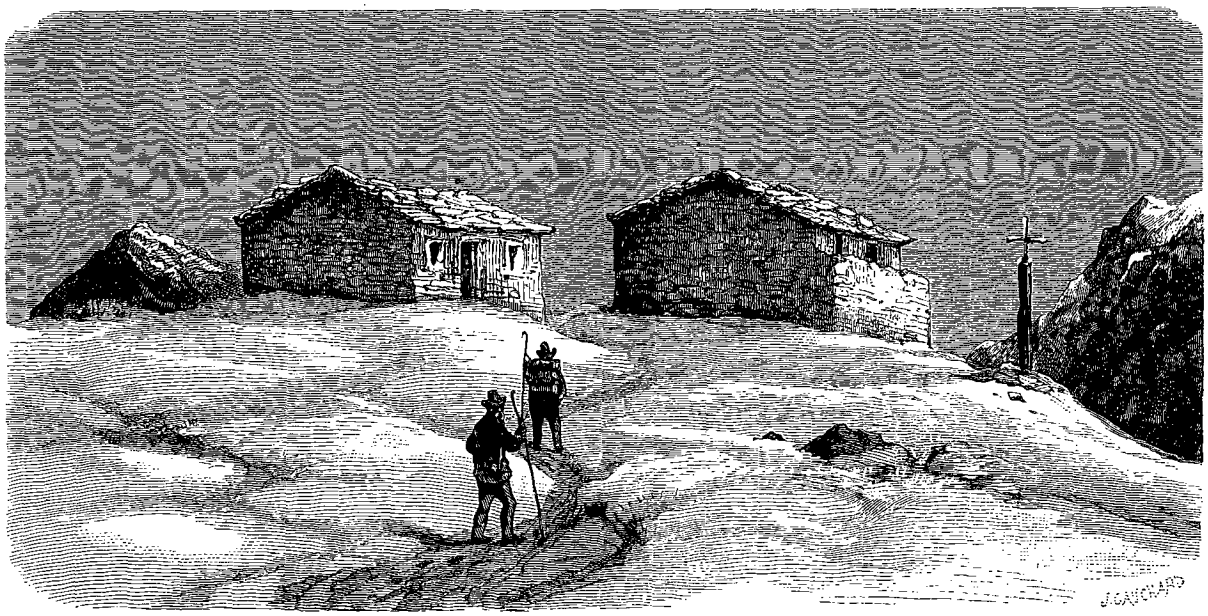
Vue de la rivière Cahuasiri. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

Quelle révolution complète, quelle transformation de l'art il opérerait par ce simple renversement des objets et du point de vue ! Mais l'artiste borne ses efforts à copier ses contemporains ou ses devanciers, et, satisfait de se tailler dans leur manière un talent composé de pièces et de morceaux n'a d'autre souci que d'en déguiser les coutures. Comme je me disais ces choses, un cri de Pepe Garcia interrompait mon monologue ; nous arrivions à Sausipata.

Paul MARCOY.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Station Dollfus au col de Saint-Théodule. — Dessin de C. Saglio d'après un croquis de M. Charles Grad.

COURSE SUR LES GLACIERS DU MONT ROSE

(VALAIS ET PIÉMONT)

PAR M. CHARLES GRAD.

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La station météorologique du col de Saint-Théodule. — Le gouffre des Busserailles. — Ascensions au Cervin. — Descente à Zermatt. — La vallée de la Viége. — Le glacier de Gorner et ses envahissements. — Le Riffelhaus et le Gornergrat. — Coup d'œil sur les Alpes du Mont-Rose. — Le glacier de Zmutt. — Vallée de Saas. — Habitants des vallées du Mont-Rose.

I

Élevons-nous d'un coup d'aile à trois mille trois cent cinquante mètres au-dessus du niveau des mers. Il y a là, entre le Breithorn et le Mont-Cervin, une dépression du sol qui mène de la vallée de Zermatt au Piémont : c'est le col de Saint-Théodule.

Sur la droite du passage monte une arête rocheuse que le vent balaye toujours, et presque toujours dépourvue de neige. Étreints par de puissants glaciers, ces rochers émergent au milieu des brumes comme un écueil de l'océan polaire. Une redoute en pierres sèches se dresse sur leur bord, solidement assise, avec les meurtrières tournées vers le Valais, et formant avec un second ouvrage de même nature une série de défenses élevées par les gens du val Tournanche contre les incursions des Valaisans à une époque où le passage était plus facilement accessible.

Aujourd'hui ces constructions ruinées ne sont d'aucun usage, perdues au sein des neiges persistantes, plus haut qu'aucune habitation humaine de l'Europe; mais, il y a quelques années, un savant intrépide est venu établir là un observatoire météorologique, afin d'étudier les lois qui président à la formation des glaciers.

L'observatoire n'impose pas par son aspect. C'est un simple chalet en bois entouré d'un mur en pierres sèches d'un mètre d'épaisseur. On y entre par une porte basse. L'intérieur forme une seule pièce, servant à la fois de dortoir, de cuisine, de cabinet de travail, bazar sans pareil, où se trouvent confondus une bibliothèque, des armes, des ustensiles, des instruments de toute espèce.

Deux chasseurs de chamois, les frères Jacob et Melchior Blatter, de Meyringen dans l'Oberland bernois, et le cantinier Gorret, ont demeuré ici pendant treize mois pour faire, sous la direction de M. D. Dollfus-Ausset, une série complète d'observations météorologiques et glaciaires. J'ai passé plusieurs jours avec ces courageux observateurs et je me plais à rendre hommage au zèle intelligent avec lequel ils ont suivi leurs expériences. Il leur a fallu une forte dose d'énergie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour rester aussi longtemps isolés dans ce site glaçant. Rien n'est plus monotone que leur genre de vie. Pendant un an et plus, un jour a suivi l'autre, employé uniquement à noter à chaque heure, avec une régularité mathématique, l'état du ciel, le degré de froid ou de chaleur, l'humidité de l'air, la force et la direction des vents, la quantité de neige tombée, l'intensité de l'ablation à la surface des glaciers. Toute diversion apportée à cette laborieuse existence, l'arrivée d'un voyageur transi par la tempête, la présence d'un oiseau sur les rochers du col, une fleur éclose dans la neige, sont autant d'événements minutieusement signalés sur le journal d'observation.

J'ai comparé le col de Saint-Théodule à un paysage polaire. On y voit les mêmes tourmentes, des champs de neige et de glace étendus à perte de vue, quelques rochers noirs qui surgissent au milieu des brouillards presque continus. La vie est absente ou bien elle paraît chétive quand elle se manifeste. Il n'y a plus à ces hauteurs ni chamois ni marmotte. J'y ai vu un seul mammifère, le campagnol, et un couple de corneilles des Alpes qui se nourrissaient des débris de notre cuisine. La flore est un peu plus riche : sur l'arête dénudée du Furkengrat qui se dirige en droite ligne de la station vers le grand Cervin sur une longueur de mille pas, vingt ou vingt-cinq espèces de plantes vasculaires. La vue est magnifique et un immense panorama se déploie comme par enchantement aussitôt qu'on s'élève sur la crête.

Le petit Mont-Cervin paraît au premier plan sous forme d'une pyramide de neige tronquée, surmontée par une dent aigue. Plus loin, le cône mince du Breithorn masque le Mont-Rose, mais le Weissthor et la Cima-di-Jazzi se dessinent nettement à ses côtés. En arrière, la crête déchiquetée de Saas borne l'horizon avec le Strahlhorn, le Rimsichorn, le Feehorn, le Taeschgrat, le Legerhorn, le dôme de Mischabel, le Balfrain et le Grachenberg, dernier piton de ce rameau. La plupart des cimes du versant d'Italie sont cachées; néanmoins l'œil peut suivre derrière l'aiguille du Theodulhorn le développement de la ligne de faîte entre le val Tournanche et le val d'Ayas ou Challant jusqu'à la dépression où elle fléchit vers la vallée d'Aoste.

Ces montagnes, malgré la diversité des formes et leur aspect grandiose ne reçoivent cependant qu'un regard : l'attention du spectateur est invinciblement fixée sur le Cervin.

Voici des heures que nous marchons, et le Cervin est toujours là, en face, et à égale distance. Il semble même plus élevé vu de la plate-forme du Théodule que du fond de la vallée. Il paraît grandi de toute la hauteur qui sépare le Théodule de Zermatt. Sa teinte brune et isabelle ressemble à celle des montagnes environnantes que la neige ne recouvre pas. Mais par son isolement, par sa forme élancée, étrange, par la raideur de ses parois où la neige ne peut s'attacher, cette dent aiguë se distingue entre toutes les montagnes de la chaîne. Le grand Cervin est sans égal dans les Alpes.

Nous comptions faire, le 23 juillet, l'ascension du Breithorn. Malheureusement le temps, magnifique à notre arrivée à la station, a subitement changé. La tourmente nous tient enfermés pendant tout le jour. Je sors cependant le soir. J'avais désiré voir le grand Cervin éclairé par la pâle lumière du zodiaque Mais nul objet n'est visible. Rien ne paraît dans la nuit que les déchirements des vents dans l'ombre. Il n'y a que rafales et sifflements stridents, que tourbillons chassant des nuages brisés, rasant à grand bruit les crêtes invisibles. On croit assister à l'agonie d'un monde! Aussi quel contraste entre ce trouble et l'aspect paisible de notre retraite. Je rentre. Nous nous serrons autour de la table. Un bon feu de mélèze flambe dans le poêle, et aux clartés blafardes de leur lampe les habitants du Théodule engagent les guides à jouer le *rams* quotidien, tandis que le bon Melchior Blatter raconte pour la dixième fois ses ascensions alpestres.

II

Une de nos premières courses sur le versant italien a eu pour but le gouffre des Busserailles dans la région moyenne du val Tournanche. C'est un site admirable, inconnu des touristes, intéressant à la fois comme paysage et comme accident géologique. Figurez-vous un bassin circulaire compris entre deux défilés que forment les rameaux méridionaux de la chaîne au-dessus des villages de Crepino et des Gresz. Le défilé supérieur, relativement large, montre des parois striées, polies, moutonnées; on y voit de belles cannelures tracées par un ancien glacier. Celui d'en bas, au contraire, est tellement étroit que les montagnes de serpentine se touchent en plusieurs points, sur lesquels le torrent s'est lentement frayé un chemin. Le fond du bassin entre ces deux brides rocheuses est plat, revêtu de prairies, avec des troupeaux et un chalet au bord d'un cours d'eau issu des glaciers environnants.

Les patois du Piémont me sont peu familiers; mais si j'ai bien compris l'étymologie des Busserailles, ce nom veut dire quelque chose comme l'*eau tonnante*, *le tonnerre des eaux*, ni plus ni moins que la signification de Niagara. Eau tonnante! On y croit à se méprendre. Mais le savant chanoine Carrel d'Aoste propose pour la dénomination de ce lieu une origine différente, un peu moins ambitieuse; à ses yeux Busserailles veut simplement dire le bruit des barattes, de *busse*, baratte, et *railles*, faire du bruit. Ce qui est plus certain, c'est que les habitants de la vallée étaient tellement habitués à ce bruit qu'ils n'y prêtaient pas d'attention et furent très-surpris vers la fin de l'an passé de la découverte d'une immense grotte que firent là quelques hommes courageux résolus d'interroger le gouffre de plus près. Pour explorer cette curieuse excavation, le guide Joseph Maguignaz dut s'y faire descendre à l'aide d'une longue corde et trouva sa peine amplement compensée par le spectacle inattendu que lui présenta l'intérieur. Heureux de cette découverte, il en fit part à un géologue d'Aoste, M. le chanoine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Carrel, qui l'engagea d'établir dans l'intérieur de l'abîme des galeries et des ponts. Maguignaz se mit à l'œuvre avec ses frères, et, grâce à ses travaux aujourd'hui terminés, on peut visiter sans danger tous les détails du gouffre.

Le gouffre des Busserailles forme une succession de grottes, disposées sur l'axe de la vallée, mesurant quarante-quatre mètres depuis l'issue de l'eau au midi jusqu'à la porte d'entrée. De cette porte au centre de la *Grotte des Géants*, la plus grande du groupe, il y a vingt-quatre mètres, plus trente-six mètres depuis ce point jusqu'à l'extrémité septentrionale du gouffre, qui atteint ainsi une longueur totale de cent quatre mètres. Les grottes sont généralement arrondies en coupole, mais la forme de la plus considérable présente beaucoup d'irrégularité. Le gouffre est si étroit au plafond que la lumière y pénètre seulement par de petites lucarnes. A son entrée, il y a une cascade, puis une autre vers le centre. La première tombe d'une hauteur de quinze mètres dans une *marmitte de géants :* l'élévation de la seconde est bien moindre. Entre les cascades, le torrent forme un bassin agité comme une mer houleuse; il se tord et se replie en bouillonnant dans les grottes latérales. Le bruit des chutes, les flots d'écume brisés, les colonnes de vapeur qui s'élèvent au-dessus des cascades en reflétant les couleurs du prisme, les formes fantastiques du gouffre et ses contrastes d'ombre et de lumière constituent un ensemble saisissant et pittoresque.

A l'intérieur du gouffre et près de l'entrée on remarque plusieurs cavités en forme de chaudières creusées dans les roches serpentineuses dont est formée la montagne. Ces creux sont produits par le remous des eaux qui impriment un mouvement giratoire au sable et aux caillous roulés, mais ceux situés en dehors de l'abîme se trouvent maintenant à l'écart du torrent. Leur poli mat, sans stries, sans brillant, se distingue de celui produit par les anciens glaciers. Les polis glaciaires s'élèvent à cent mètres plus haut sur les parois environnantes. Les anciens glaciers ont laissé ici des traces loin de leurs limites actuelles sur les cimes de Breil ainsi que dans les ramifications supérieures du val d'Ayas et au col de Betta-Furka.

III

Des escarpements vertigineux étreignent complétement le défilé des Busserailles. Pour jouir d'une vue étendue sur la vallée, il faut retourner vers l'auberge de Breil sur les pentes méridionales du Mont-Cervin. Là, comme à Zermatt, le Cervin domine la scène avec une audace superbe; mais le pic ne présente plus le profil aigu qui apparaît sur le versant suisse. Il a pris plus d'ampleur du côté du Piémont, la pente générale est moins raide, et, au lieu de s'élancer d'un seul jet jusqu'au sommet, une seconde montagne semble s'affaisser contre le pic principal sans pouvoir en atteindre la hauteur. Tel qu'il est cependant, même en face de l'Italie, le front du grand Cervin était réputé inaccessible alors que toutes les cimes du Mont-Rose avaient déjà été gravies. C'est seulement à une date récente qu'un homme a osé tenter cette entreprise réputée impossible, et cet homme n'est pas un montagnard, c'est un homme de cabinet, un professeur de physique. M. John Tyndall a essayé à deux reprises, en 1860 et en 1861, de gravir le Cervin sans pouvoir réussir; mais l'insuccès de ses tentatives, loin de l'arrêter, irrite son ardeur. A deux ans d'intervalle, il revient muni de crampons, d'échelles, de cordes faites avec les matériaux les moins lourds et les plus résistants. Il s'est préparé à la lutte pendant trois semaines, brûlant, comme il le dit avec l'énergique précision du physicien, dans l'oxygène des hautes montagnes la graisse accumulée dans ses membres durant dix mois dans l'atmosphère épaisse du laboratoire. Une ascension au mont Blanc, des courses au Galenstock et au Weisshorn ont rendu ses muscles durs comme de l'acier et élastiques comme un ressort, car il veut avoir la certitude d'accomplir tout ce qui est possible à l'homme.

Le premier jour, M. Tyndall monte avec deux guides et deux porteurs le long de l'arête qui regarde le val Tournanche. Il fait bâtir, vers le coucher du soleil, par ses guides une sorte de plate-forme sur des blocs détachés afin d'y établir sa tente, car l'arête n'offre nulle part un mètre carré de surface horizontale. On se couche ensuite au moment où le brouillard montant du fond de la vallée vient suspendre à tous les promontoires ses draperies humides. Au point du jour la petite caravane se remet en marche. La pyramide du Cervin se dresse devant elle avec des parois verticales, et le seul moyen de monter est de gravir une des arêtes qui dessinent son profil. Toutefois l'arête que suit M. Tyndall n'est pas découpée régulièrement. Le roc forme des tours, des bastions, des murs énormes qu'il faut prendre d'assaut un à un. Ces difficultés vaincues, une paroi perpendiculaire barre soudain le chemin sans issue : à droite, à gauche, des précipices s'ouvrent à pic à des profondeurs qui donnent le vertige. On s'arrête, on ne sait que faire. Après bien des hésitations et des essais inutiles, un des guides propose une tentative désespérée. Il a vu quelques corniches et des rebords dans la paroi, et s'il est possible d'y attacher une corde, le passage est franchi. Il s'élève en mettant un doigt dans une fissure, où il parvient aussi à introduire ses souliers ferrés en s'appuyant sur l'épaule de son compagnon. Il atteint une première corniche. Le second guide le suit. On fixe la corde, et, par un effort violent, la petite troupe grimpe, adhérant au rocher vertical et s'y cramponnant d'une main crispée avec l'énergie que donne la vue d'une mort certaine à la moindre faiblesse. M. Tyndall trouve au delà de cette épouvantable muraille une pente plus douce. Déjà l'un des sommets paraît. On l'a atteint et il ne reste que la dernière cime. Le guide Benen crie : « Victoire ! » Mais le Cervin n'est pas vaincu; l'arête qui lie la cime inférieure à la cime la plus haute qui surplombe Zermatt

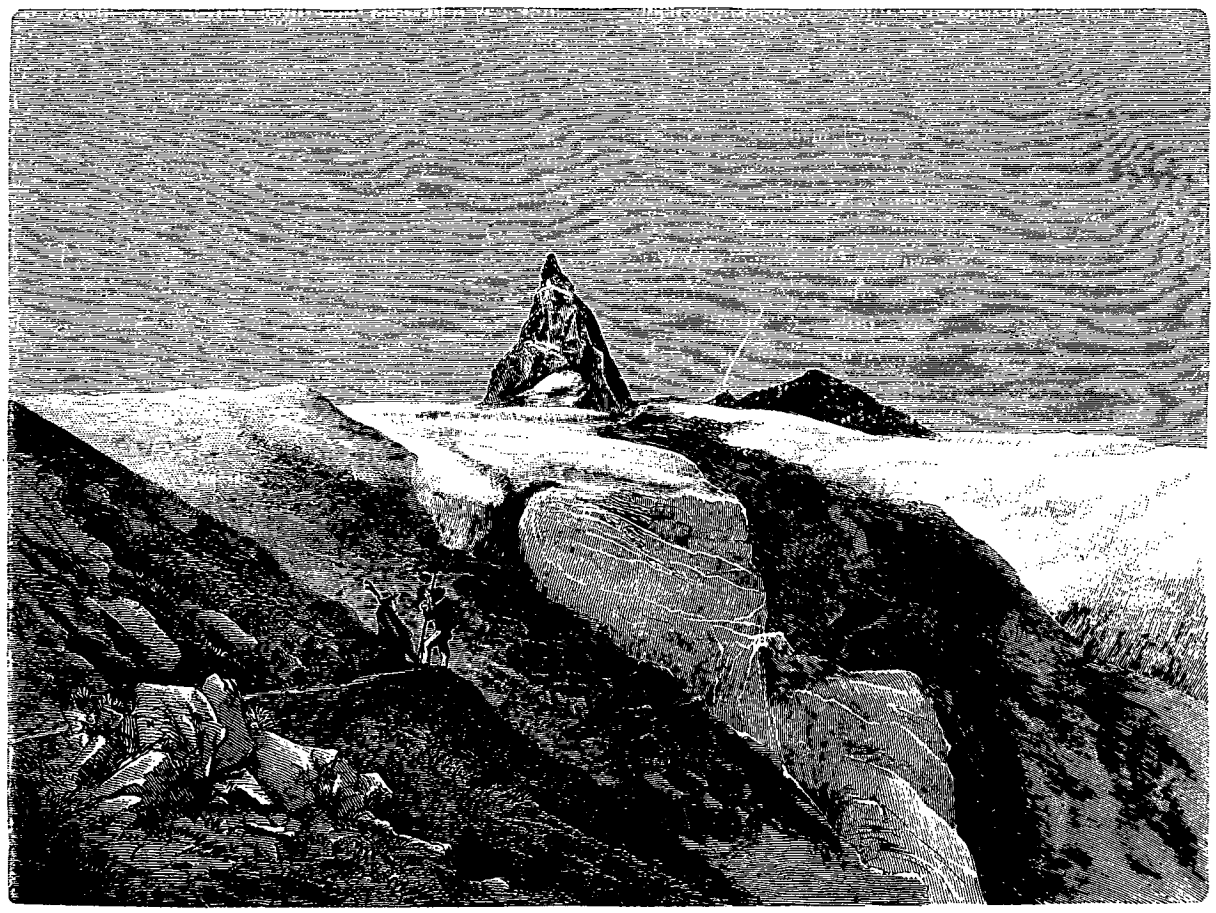
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est tranchante comme le faîte d'un toit et elle aboutit à un autre mur vertical. Ce mur s'abîme dans le vide à quatre mille pieds de profondeur. M. Tyndall et ses compagnons s'assoient, l'œil morne, pour tenir conseil. Il faut redescendre.

Tel est le récit de cette audacieuse tentative. Je n'ai pas essayé de la renouveler; mais, pendant mon séjour au col de Théodule, un ingénieur italien, M. Felice Giordano, résolut de tenter l'ascension après avoir fait reconnaître le pic par ses guides l'année précédente. Ces hommes avaient réussi à atteindre la dernière cime du Cervin après des fatigues inouïes le jour même où périrent trois touristes anglais qui tombèrent à la suite d'une ascension heureuse sur les glaciers situés au pied de la montagne du côté de Zermatt.

L'ascension de M. Giordano avait surtout un but scientifique. Avant de se mettre à l'œuvre, il vint demander au Théodule qu'on notât à la station les observations barométriques et thermométriques correspondantes de celles qu'il comptait faire au Cervin. Le courageux pionnier partit de l'auberge de Breil avec deux porteurs et ses anciens guides : Antoine Carrel, Jean-Baptiste Bich et Augustin Meynet. L'ascension se fit sans difficultés nouvelles jusqu'à quelques mètres au bas de l'arête de l'*Épaule* où s'était arrêté M. Tyndall.

Là, le mauvais temps, la neige, les brouillards arrêtèrent M. Giordano pendant toute une semaine, du 23 au 28 juillet. Pendant sept jours entiers, il attendit dans une cavité du roc que la disparition de la neige fraîche et de la glace lui permît de franchir le faîte tranchant de l'*Epaule* à deux cents mètres seulement du sommet. Ce fut en vain : le soleil ne parvenait pas à dissiper les brumes et des neiges nouvelles s'ajoutaient aux neiges anciennes réduites en glace. Les ascensionnistes étaient noyés dans un flot de nuages que le vent déchirait par moments en lambeaux; les uns montaient verticalement vers le zénith, d'autres étaient emportés en sens horizontal vers le col de Saint-Théodule. Deux courants contraires se disputaient ces flots tourmentés, ils les roulaient en spirale et produisaient des trouées à travers lesquelles on voyait les pâturages de Breil dorés par quelques rayons fugitifs. Puis quand la nuit venait plus calme, un silence glaçant succédait au conflit des tourbillons et rien ne le troublait que le retentissement momentané des pierres qui roulaient avec une vitesse terrible sur les flancs de la montagne. Un télégramme de Florence rappela subitement M. Giordano sur le théâtre de la guerre en Vénétie sans que le temps lui permît d'arriver jusqu'au sommet. Toutefois sa tentative ne fut pas sans résultat. Le savant ingénieur a rapporté, outre une série d'observations météorologiques, les données nécessaires pour



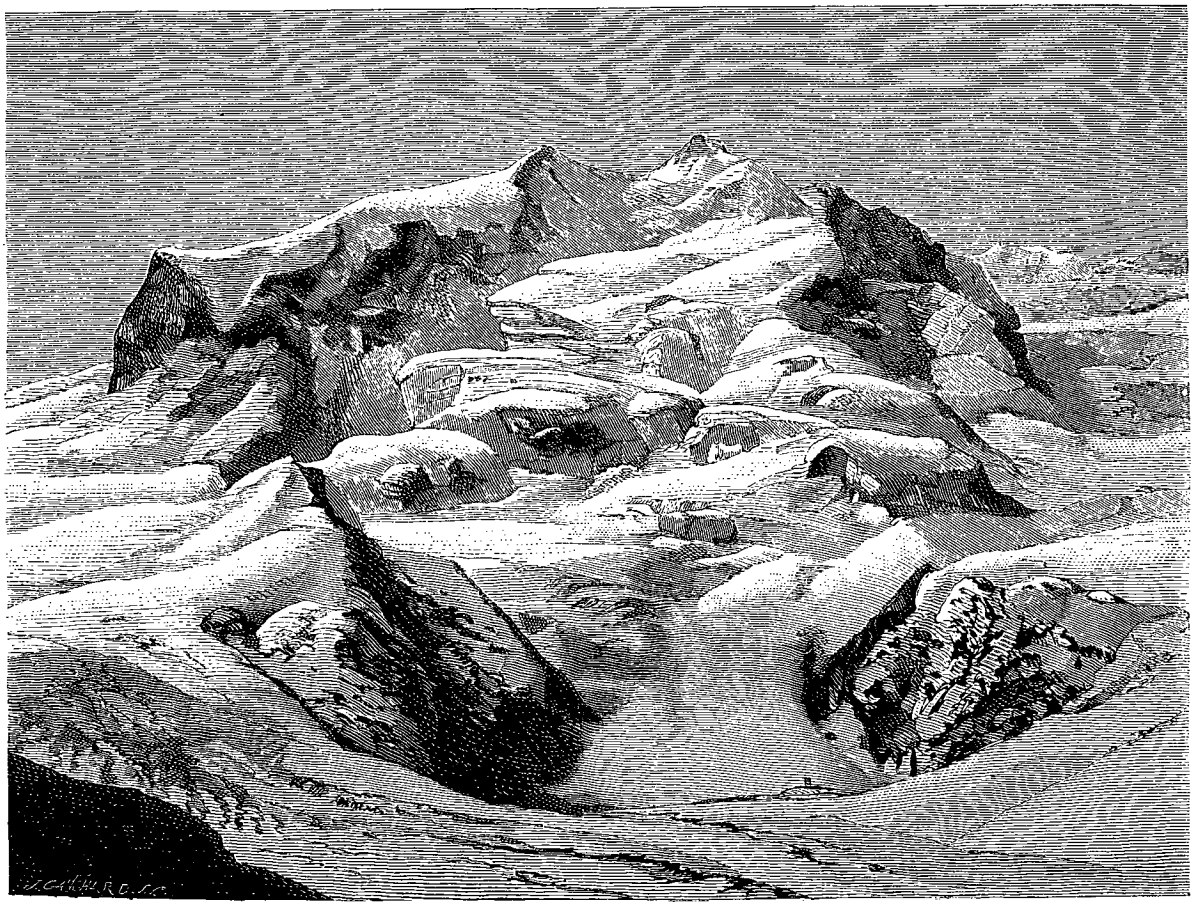
Le mont Cervin et le glacier de Furke. — Dessin de C. Saglio d'après un croquis de M. Charles Grad.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déterminer l'altitude des principaux points du pic et une intéressante coupe géologique.

IV

La persistance du mauvais temps m'a engagé à descendre à Zermatt sans faire l'ascension du Breithorn. Lorsque je quittai mes hôtes du Théodule, l'heure était déjà avancée. Le soleil s'élevait lentement au-dessus des montagnes de Saas dans un ciel d'un bleu morne; il était sans rayons et comme prêt à s'éteindre. Des nuages accumulés au haut du col ne tardèrent pas à voiler l'astre mourant pour faire place au spectacle d'une mer de vapeurs, dont les vagues livides, grandes comme des montagnes, poussées par l'impétuosité du courant d'air, se recourbaient en volutes et venaient déferler sur les champs de neige. Ces nuages envahirent tout le glacier, ils nous enveloppèrent d'une brume épaisse à teinte lactée au milieu de laquelle nous avancions lentement sans dire un mot, sans rien distinguer à une faible distance. La marche était fatigante. La neige tombée les jours précédents en quantité considérable était imparfaitement gelée. Un des guides s'arrêtait de temps en temps pour sonder les crevasses avec le manche de sa hachette. Puis nous avancions de nouveau jusqu'à notre arrivée au bord d'une large moraine qui termine le glacier.



Le mont Rose. — Dessin de C. Saglio d'après une photographi de Braun.

Sur ce point nous retrouvâmes avec bonheur quelques rayons de soleil. Nous avions traversé dans toute sa largeur le glacier supérieur de Saint-Théodule. La moraine latérale se trouve vers l'est et sa rive gauche est formée par le prolongement de la grande arête du Cervin, appelée *Hoernli* par les habitants de la vallée. C'est une sorte de serpentine schisteuse avec une végétation presque aussi riche que celle du Riffel. Le glacier même forme un vaste champ de neige ou de névé d'une blancheur éblouissante. Il y a peu de crevasses, mais elles sont profondes. Je n'ai vu nulle part la glace compacte paraître à la surface. Le névé est disposé en couches parallèles, diversement inclinées, dont quelques-unes paraissent même horizontales. Pareille disposition existe sur le glacier descendant du revers opposé du col vers le val Tournanche, toutefois on les voit s'incliner de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent du faîte en descendant jusqu'à l'escarpement qui marque la limite de la partie supérieure de ce glacier. Là, la masse entière se brise. Ces masses de glace et de névé éparses et détachées forment une sorte de coulée terminale suivant un grand plan incliné où des blocs de toutes grosseurs entassés pêle-mêle constituent de nouvelles couches remaniées. Le glacier inférieur de Saint-Théodule, du côté de Zermatt, alimenté par les névés du glacier supérieur, se déverse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du sud au nord dans le grand glacier de Gorner. Le sentier qui mène dans la vallée le laisse à droite, passe sur les escarpements de *Uf-der-Mur*, traverse sur quelques poutrelles le Garbach, torrent du glacier de Furke et serpente ensuite à travers les beaux mélèzes du promontoire *Auf Platten* pour aboutir sur les bords du torrent de Zmutt. Comme il n'était que midi, nous laissons ce chemin pour nous rendre par le glacier de Furke au lac Noir, site fort fréquenté à cause de son magnifique panorama.

Sur le glacier de Théodule, nous avions marché tous attachés à une longue corde, un à un, à la file comme des cygnes en promenade. Cette précaution nécessaire à cause des crevasses cachées sous la neige était devenue superflue sur un sol plus sûr et nous franchîmes librement les derniers escarpements et quelques taches de neige. Au passage d'un champ plus vaste que les autres formé de névé à surface parfaitement plane, Moser me proposa une de ces glissades si chères aux montagnards.

« Monsieur consentirait-il à une partie de traîneau? me demanda-t-il.

— Volontiers.

— En ce cas, soyez le traîneau, moi je ferai le cheval. »

Il se jeta sur son indéfinissable. Je fis comme lui. Il prit mes jambes sous ses bras. Et ssssst.... nous voilà en bas ayant accompli en deux minutes une demie-heure de chemin. Nous sommes à Zermatt.

V

Qu'est-ce que Zermatt? Un village du haut Valais, centre d'excursions dans les Alpes du Mont-Rose. Insignifiant en lui-même, ce groupe de masures noircies, privé de tout caractère pittoresque, a néanmoins acquis une importance considérable dans les fastes de l'Alpine-Club anglais, qui en a fait son quartier général et pourvu par conséquent de bons hôtels offrant le confortable des grandes villes au milieu d'un chaos de glaces et de rochers. Zermatt occupe ainsi l'extrémité supérieure d'une vallée profonde qui commence à Vispach et à Stalden. La profondeur de la vallée est telle qu'on dirait plutôt une crevasse, une fente immense dont les bords béants s'élèvent à une hauteur gigantesque, dont le fond est rempli par un torrent qui mugit et gronde par-dessus des montagnes écroulées, où le sentier que nous avons suivi serpente comme une corniche le long de parois à nu, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, et passant de l'une à l'autre d'un bond sur des troncs d'arbres jetés en travers des flots irrités, écumeux. Il est impossible d'imaginer une nature plus âpre et plus magnifique. Partout se trouvent empreintes les traces de commotions violentes. Les pans de rochers les plus raides sont dépourvus de végétation; des glaciers descendent entre les plus hautes cimes; plus bas les dépressions se revêtent de pâturages; puis des forêts de conifères; enfin quand la vallée s'élargit sur les bords mêmes du torrent, paraissent des hameaux et des cultures.

On entre dans la vallée de la Viège par Vispach, petite ville située sur le Rhône, où aboutit aussi la route du Simplon. De Vispach à Zermatt il y a neuf heures de marche. En deux heures on arrive à Stalden. Près de ce hameau, la vallée se resserre et se partage en deux branches dont l'une traverse le col de Monte-Moro par Saas, l'autre le col de Saint-Théodule au-dessus de Zermatt. Une puissante arête sépare les deux branches, c'est la crête de Saas, ou, comme disent les Valaisans, le Saasgrat. La crête rivalise de hauteur avec le Mont-Rose lui-même. Les rives de la Viège sont généralement resserrées, mais les montagnes qui l'encaissent s'écartent par intervalles assez pour donner place à de riants villages, à Saint-Nicolas, à Breitmatt, à Herbringen, à Randa, à Täsch. Saint-Nicolas est la plus considérable de ces communes, et Randa la plus pittoresque. Leur aspect indique généralement une vie pénible et peu de bien-être, cependant la beauté du site attire le regard. Randa surtout occupe une position superbe. Nous y vîmes une église blanche bâtie au sommet d'une moraine, dominant les chalets groupés alentour sous son égide; la Viège s'épanche à ses pieds dans la prairie, et sur la rive gauche, bien au-dessus de la flèche, le glacier du Weisshorn descend étincelant. La vallée se resserre plus haut pour s'élargir de nouveau à Täsch et faire place à des prairies plus étendues. On y admire l'excellent système de limonisation imaginé par l'ingénieur Venetz pour retenir les torrents des Alpes dans un lit permanent. Ce sont de simples digues en pierre, dirigées obliquement dans le sens du courant, de manière à le ramener toujours dans le lit qu'il tend à abandonner. Les flots sont forcés de suivre constamment la même direction; le limon qu'ils tiennent en suspension se dépose à l'abri des digues, et comme il est d'une fécondité rare, il se couvre d'herbages dès que la rivière baisse.

Les maisons en pierre sont rares et manquent dans la plupart des hameaux. Les chalets consistent en maisonnettes en bois de pin ou de mélèze de six à huit mètres de face, plus ou moins brunis, et posés en équilibre sur quatre ou six piliers surmontés de larges dalles en pierre en guise de chapiteaux. Un enfant que j'interrogeai sur l'usage de ces dalles me répondit : « Elles servent à défendre le blé amassé au grenier contre les souris. » Pauvres souris!

Dire qu'il y a du grain à la maison, c'est reconnaître que le pays en produit. En effet, les seigles étaient mûrs à Stalden au milieu de juillet, et je vis encore des champs d'orge à Findelen, à une altitude de deux mille mètres, plus haut que la langue terminale du glacier. La précocité du sol à une telle hauteur est un des caractères des vallées latérales du Valais. On y récolte de bons vins jusqu'à une altitude égale à la ligne de faîte des Hautes-Vosges. La vigne prospère jusqu'au delà de huit cents mètres, le châtaignier jus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'à mille mètres, le noyer jusqu'à mille deux cents, le poirier à mille six cents, à un niveau supérieur à la cime du Ballon d'Alsace. A Zmutt, le sapin s'arrête à deux mille mètres, le pin arole, dont la graine a le goût et la grosseur de la noisette, monte à deux mille trois cents mètres. Enfin, j'ai vu des touffes de rhododendrons et de genévriers à deux mille neuf cents mètres, limite des neiges persistantes dans cette partie de la chaîne. On peut cueillir sous la neige des glaciers des bouquets de myosotis et de renoncules.

La vallée de la Viège provient d'une rupture des montagnes qui l'encaissent. Mais les traces des grandes commotions de la nature ne sont pas seulement visibles sur ces escarpements, elles ont encore des retours terribles. C'est tantôt un glacier qui tombe, tantôt le sol qui tremble. Témoin Randa, où le glacier de Bies s'est plusieurs fois précipité sur le village. Il l'a écrasé une première fois en 1636, puis en 1819; il l'a de nouveau recouvert en partie de ses débris au milieu de l'hiver. Le désastre ne fut pas aussi grand cette dernière fois, parce que les habitations avaient été reconstruites à l'écart, mais le choc de l'air fut si violent, que nombre de chalets et de granges, emportés comme des feuilles sèches par la tempête, se trouvèrent jetés tout disloqués à une grande distance. M. Venetz estima à un million trois cent mille mètres cubes la masse de glace, de neige et de rochers qui s'éleva dans la vallée, interrompant pendant cinq jours le cours de la Viège, à laquelle il fallut ouvrir un débouché à travers les décombres. Plus loin, entre Randa et Taech, au lieu dit In-der-Wildé, où les eaux de la rivière s'étendent sur une plage unie, au milieu d'énormes blocs de gneiss descendus du dôme de Mischabel, la tradition indique un autre village enseveli, avec ses habitants, sous les débris d'une montagne. De même, le tremblement de terre qui fit tant de mal, en 1855, dans les Alpes valaisanes, rompit tous les chemins de cette vallée et faillit détruire entièrement Saint-Nicolas. Ce jour-là, la contrée prit un aspect effroyable. La chaîne du Mont-Rose tremblait comme si elle avait voulu s'entr'ouvrir. Ses cimes retentissaient de roulements rauques et d'éclatantes détonations. Des nuages lugubres couvraient la vallée, la pluie tombait, le mugissement de la Viège était recouvert par un tonnerre souterrain, des traînées de rochers s'écroulaient dans l'abîme. « De Saint-Nicolas à Stalden, nous a dit un témoin oculaire, j'ai couru sans regarder devant ni derrière moi. Je me figure que c'est ainsi qu'on s'élance au combat. A chaque moment il me fallait franchir d'un bond une crevasse faite au sentier. A tout moment, je voyais passer une avalanche de pierres ou bondir un rocher. »

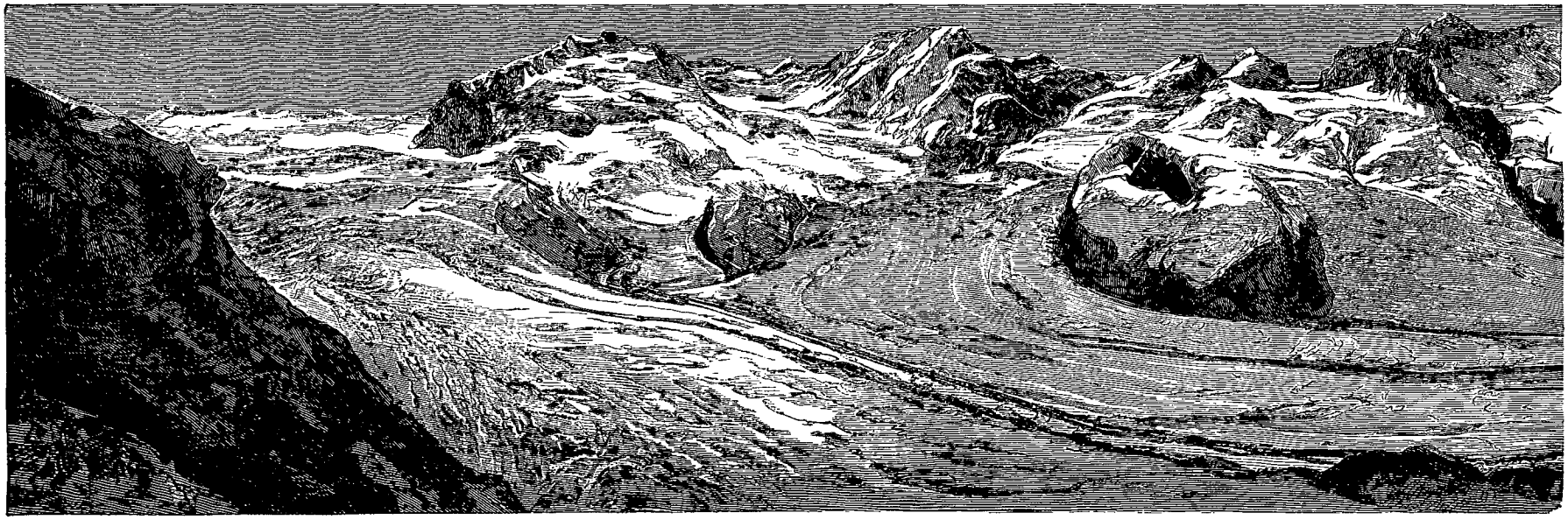
VI

Ce matin le ciel est beau, le soleil brillant. Nous montons en zig-zag par les rochers d'Augstkummen entre la rive droite du glacier de Gorner et le versant du Riffelhorn. Il y a là de beaux polis avec des stries profondes dans la paroi de serpentine. Plus haut se dressent des rochers découpés en colonnes, pareils à une rangée de tuyaux d'orgue dont nous frisons la base pour aborder le Gorner en face du glacier de Trifti. Jusque-là la montagne est généralement gazonnée. Le bord même du glacier s'élève à dix mètres au-dessus de la moraine latérale, il est très-arrondi par suite du rayonnement de la paroi du Riffel exposée au soleil de midi qui accélère la fusion de la glace. Aussi son accès n'est pas partout praticable. Nous longeons la moraine jusqu'à ce que quelques blocs d'un beau granit, des entailles dans la glace et un coup de main du guide nous aient hissés à la surface.

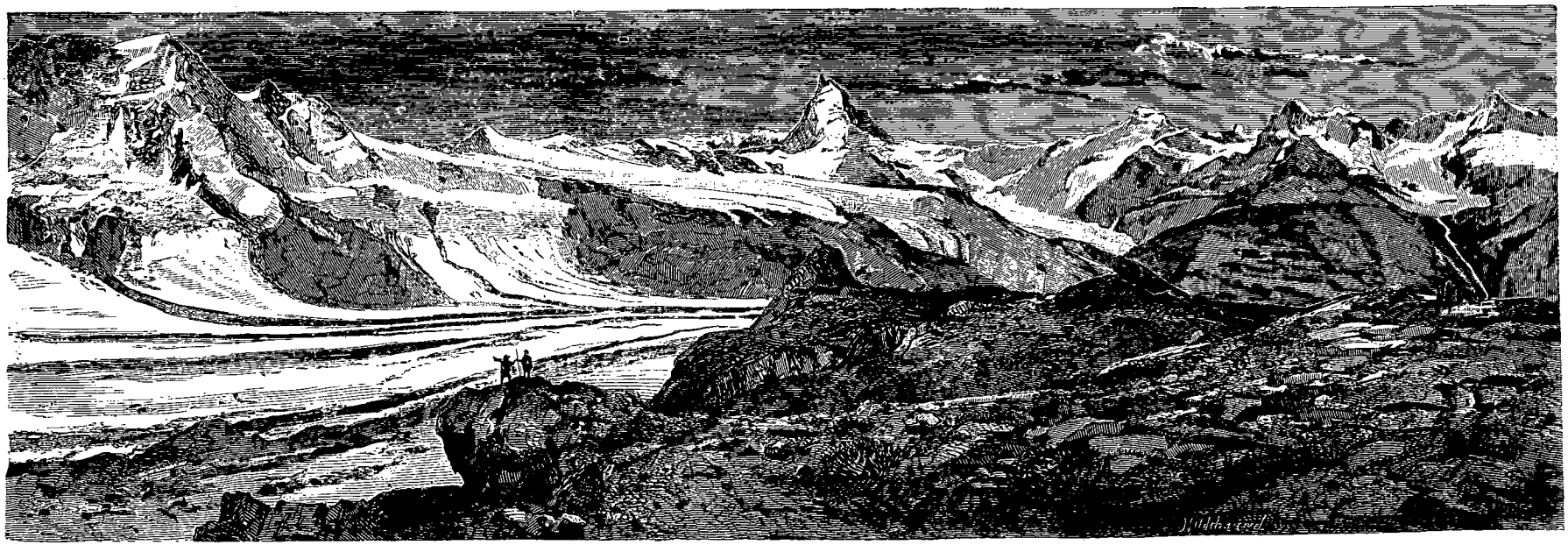
Le glacier de Gorner mesure quatre kilomètres de largeur en face du Breithorn. Au premier coup d'œil, sa surface paraît unie; mais, en le traversant, on ne tarde pas à remarquer une série de voussures séparées par de larges gouttières où s'étalent en lignes parallèles des débris de rochers. Les blocs, dès que le glacier se dégage des névés, tendent à s'accumuler sur les points les plus bas, vers les bords, pour former des moraines latérales. Deux de ces traînées réunies au contact de deux glaciers constituent une moraine médiane en se prolongeant sur leurs parcours. Vous avez sans doute entendu citer des rivières qui coulent après leur confluent, l'une à côté de l'autre, sans mêler leurs eaux. Pareille chose arrive à plus forte raison au grand glacier de Gorner qui présente une agrégation de glaciers secondaires marchant ensemble, côte à côte, sans se confondre. Les masses rigides dont il est formé ont chacune sa voussure distincte; elles sont séparées par des moraines médianes visibles jusqu'à la grande cascade, où elles se brisent toutes ensemble au-dessus de Zermatt. Le premier de ces glaciers vient de la Cima-di-Jazzi et longe le versant méridional du Mont-Riffel. Le second, issu du passage de Weissthor, reçoit des affluents du Nord-End et du Gornerhorn qu'il entoure au nord jusqu'au lac de Gorner. Il rencontre là le grand glacier du Mont-Rose qui prend naissance au pied de la Hoechste-Spitze et décrit un demi-cercle autour du Gornerhorn, à droite, près du lac, et le Granzgletscher sorti d'une gorge entre le Mont-Signale et la pointe Parrot. Le quatrième est celui des Jumeaux. Ceux de Schwarzi et de Trifti viennent ensuite, dirigés d'abord du sud au nord perpendiculairement à la chaîne centrale. Enfin, le double glacier du petit Mont-Cervin et de Saint-Théodule. Tous ces glaciers, en arrivant, réunis au pied de Riffelhorn, se précipitent en une seule masse par-dessus une paroi rocheuse pour former ces belles aiguilles qui frappent les yeux lorsque, en remontant les bords de la Viège, on découvre pour la première fois le bassin de Gorner.

La glace ne paraît pas transparente sur les bords du glacier et sur sa pente terminale qui sont revêtus d'un enduit de boue peu épais. Sur les bords, on voit des crevasses profondes, mais peu larges, ouvertes dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



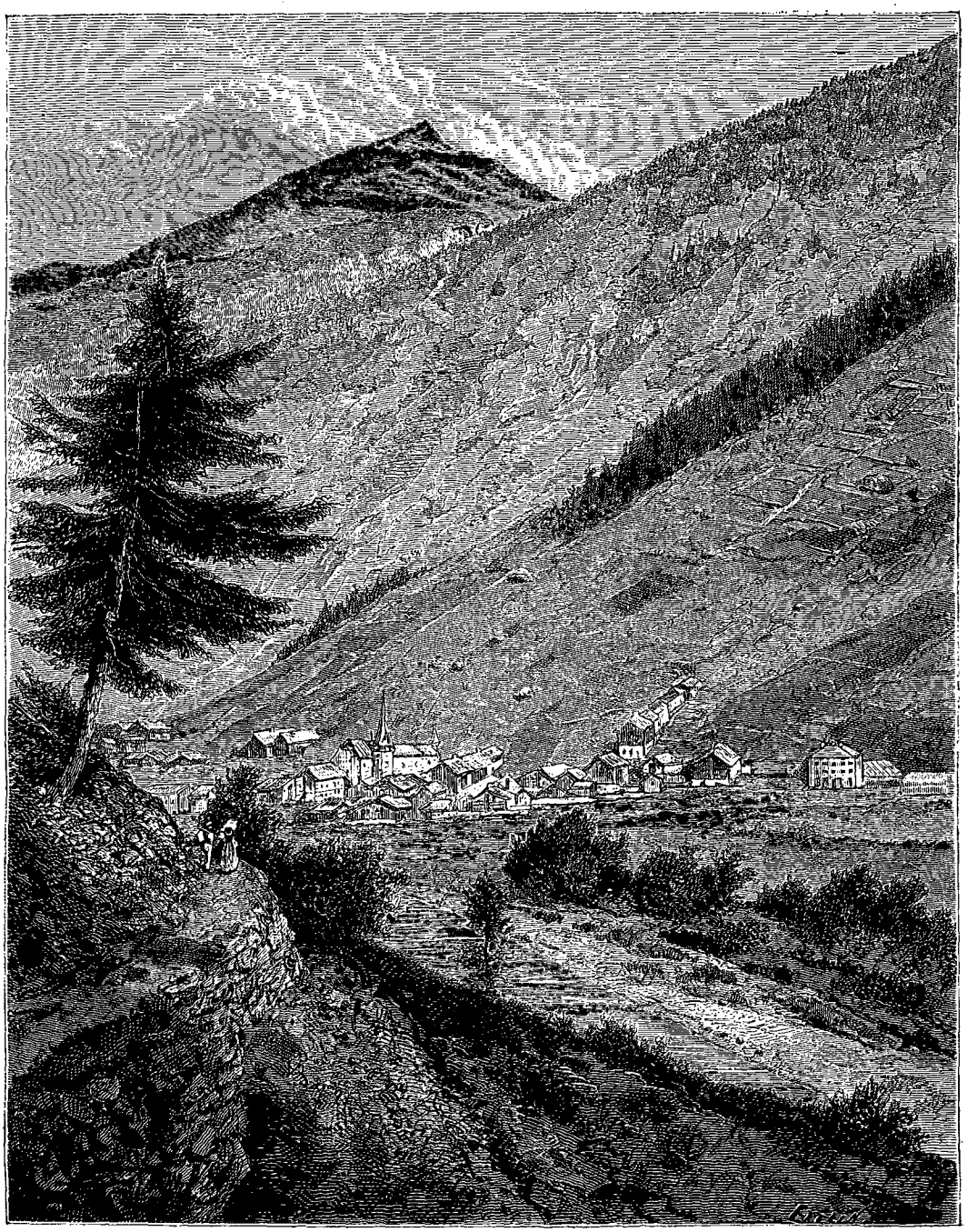
Le mont Rose et le glacier de Gorner. — Dessin de C. Saglio d'après une photographie de Braun.



Le glacier de Gorner et le Gornergrat. — Dessin de C. Saglio d'après une photographie de Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une direction perpendiculaire à l'axe de la vallée : presque toutes disparaissent vers la région moyenne, où elles prennent une direction longitudinale et indiquent un mouvement plus rapide au milieu que sur les bords. La surface du glacier n'est pas glissante, mais rugueuse, hérissée d'aspérités. Elle est sillonnée par une multitude de petits filets d'eau. Ces courants alimentés par la fonte sont d'autant plus forts que les crevasses sont plus rares, notamment dans la région médiane. Ils usent et corrodent la glace, ils y creusent des sil-



Vue de Saas. — Dessin de C. Saglio d'après une photographie de Braun.

lons sinueux, des *karren*, dans le cours desquels sont entraînés les menus débris de pierre, les galets, les graviers. Vienne une crevasse, toutes ces eaux s'y précipitent en mordant et en arrondissant ses bords. C'est ainsi que se sont formés les puits creusés dans le glacier, et appelés *moulins* par les montagnards. Ordinairement le courant d'eau en tombant dans une crevasse arrondit en demi-cercle la paroi sur laquelle il roule, la crevasse se referme lentement, puis si l'ouverture ne suffit pas pour livrer passage à tout le courant, la paroi opposée se corrode à son tour, et la cavité dans laquelle les flots continuent à s'engloutir devient un puits à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

section verticale plus ou moins circulaire. L'eau qui creuse les moulins a une température sensiblement supérieure à 0°.

Quoique le temps soit superbe, nous n'entendons pas le crépitement produit par le dégagement des bulles d'air renfermées dans la glace qu'Agassiz dit avoir observé au glacier de l'Aar pendant les belles journées d'été. Seulement à de longs intervalles retentit une violente détonation que l'écho répercute de cime en cime comme le roulement prolongé d'une avalanche, annonçant l'ouverture d'une fissure nouvelle sous nos pieds. Nous avons traversé le glacier en face du Breithorn et nous sommes arrêtés un instant près de la première moraine médiane. Nous avons vu parmi ses éléments des blocs de quarzite, de granit, de micaschiste. Le quarzite contient un peu de mica et de tourmaline. Quant au granit, il ressemble à celui du Grand-Cervin et des versants de la Hoechste-Spitze : il n'appartient pas au type normal, mais à une variété qui tend vers la texture feuilletée du gneiss. La seconde moraine, sur la rive gauche du glacier de Weissthor, ne présente plus que de la serpentine schisteuse. Après l'avoir franchi, on passe sur le glacier du Gornerhorn ou plutôt sur le glacier du Monte-Rosa avec lequel le premier se confond à peu près complétement.

Quelle différence entre ce glacier et la zone que nous avons déjà parcourue? Il n'y a plus de crevasses. Un grand nombre de cavités circulaires envahissent la glace. Les unes sont vides, les autres remplies d'eau claire; les unes renferment un fond de sable et de gravier, les autres sont à nu. On appelle ces cavités des *baignoires*. Elles ont deux à trois mètres de largeur et souvent plus. Dans celles qui contiennent un dépôt de gravier, le thermomètre marque dans l'eau une température de 1 à 1,5 degrés, tandis que les petits creux sans dépôt dépassent à peine 0°. La formation des creux provient en conséquence du séjour des graviers qui, en s'accumulant, s'échauffent plus que la glace et s'y enfoncent peu à peu en provoquant une fusion plus ou moins intense. Cette origine diffère complétement de celle des moulins, qui se développent seulement au bord des crevasses et sans le secours du gravier. Les baignoires ont une profondeur relativement faible, tandis que les moulins percent la glace de part en part; la forme des baignoires est conique, celle des moulins se rapproche du cylindre. Pour qu'une baignoire se forme, il faut que les parcelles de gravier soient arrêtées par un renflement quelconque à la surface de la glace. Rien ne varie du reste comme ces creux. Ils disparaissent aisément et chaque jour il en reparaît de nouveaux. A mesure qu'ils s'évasent, ils reçoivent un volume d'eau plus considérable. Quelques-uns ressemblent à de petits lacs qui ont leurs affluents et leurs débouchés; leurs flots limpides, d'un azur magnifique, paraissent alors comme un reflet du ciel sur le teint mat du glacier.

Plus ces bassins s'étendent, plus ils accumulent de gravier dans leur fond. Or il arrive parfois qu'une crevasse vient à les traverser et livre passage à leurs eaux. Les graviers et le sable recouvrent alors les parois de l'ancien lac, qui s'abaissent peu à peu jusqu'au niveau du glacier par suite de l'ablation. Le dépôt devient trop puissant pour être traversé par la chaleur solaire, même un moment vient où, par un phénomène inverse à celui qui a creusé le bassin, un cône graveleux s'élève à la place du lac avec un relief semblable à une grande taupinière. Pareille chose est aussi arrivée à la moraine entre les glaciers de Schwarzi et de Trifti, où l'on voit, au lieu d'une traînée de débris serrés, une file de monticules de hauteur variable. Les deux glaciers se réunissent au pied d'une arête du Breithorn, dont la roche très-fissurée subit de grands éboulements. Une première chute de pierres forme une nappe épaisse de débris entraînés par la marche du glacier. Une autre chute, qui arrive après un intervalle, dépose à la base de l'arête une seconde masse de décombres également compacte, mais séparée du premier éboulement par un espace libre, et ainsi de suite. Ces éboulements successifs, de même que les graviers des baignoires, protégent contre la fonte les parties du glacier qu'ils recouvrent, tandis que toute la masse s'abaisse autour d'eux sous l'influence des agents de dissolution, et de véritables cônes de glace se développent à l'abri des pierres. M. Dollfus-Ausset, à qui l'on doit de nombreuses observations sur l'ablation, a démontré que la fonte, absolument nulle sur un tertre artificiel disposé sur le glacier de l'Aar, absorba une tranche de glace de vingt centimètres d'épaisseur en cinq jours, du 9 au 14 août. Les monticules de la moraine de Trifti s'élèvent de six à huit mètres, et les décombres dans les espaces intermédiaires atteignent en moyenne un mètre d'épaisseur.

Les cônes graveleux ne démontrent pas seuls l'ablation superficielle de la glace. En remontant vers le Gornerhorn, on trouve, à la surface du glacier de Monte-Rosa, de larges dalles de gneiss ou de serpentine posées en équilibre comme des tables sur des piliers de glace. Ces tables sont généralement inclinées vers le midi, d'autant plus hautes qu'elles sont plus larges. La pierre protége la glace par son ombre, elle absorbe peu de chaleur et lui en transmet encore moins par conductibilité. Autour d'elle cependant, l'évaporation, la fusion abaissent le niveau de la glace, la table reste isolée et s'élève, son pied grandit, devient plus frêle, s'effile jusqu'au moment où, devenu trop faible pour supporter son poids, la colonne de glace se brise et la pierre glisse sur un autre emplacement où les mêmes phénomènes se renouvellent.

Entre le Gornerhorn et la jonction du glacier latéral du petit Mont-Cervin, le grand glacier de Gorner, sur une étendue de douze kilomètres, a une pente régulière, peu rapide. Sous les escarpements du Gornerhorn s'ouvre une longue crevasse, remplie par un petit lac, d'une profondeur inconnue. La direction de la crevasse est oblique à l'axe du glacier, et nos guides affirment que le niveau du lac varie. Ses eaux proviennent de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fusion des neiges et des névés d'un petit glacier penché sur ses escarpements. Un autre glacier secondaire, venu également du Gornerhorn, descend sous forme de marches sur la rive gauche du lac, à côté du glacier du Mont-Rose. Nous ne dépassons pas ce point aujourd'hui. Plus haut, des crevasses profondes traversent le glacier du Mont-Rose, les unes masquées par des pans de neige. les autres béantes. On ne peut se lasser d'admirer la teinte de ces abîmes : le ciel à peine est d'un bleu si profond et si pur.

Mais déjà le jour baisse et le soleil se penche derrière le Cervin. Après un dernier regard donné au magnifique panorama du Mont-Rose, nous revenons sur le bord du glacier. Nous touchons, en passant au pied du Riffelhorn, la serpentine polie qui convertit à la théorie de l'ancienne extension des glaciers Studer, nom du célèbre auteur de la *Géologie de la Suisse*. Nous suivons le sentier à travers la forêt de mélèzes jusqu'aux chalets d'Augstkummen.

Nous arrivons à nuit close sur l'autre bord de la Viège. Tout est calme autour de nous. Le ciel est serein, étincelant de mille étoiles. Nous ne rencontrons plus personne dans l'ombre. Seulement près de la rivière une lueur bleuâtre, un pâle follet brille en sautillant sur la prairie humide. « *Ein Irrlicht!* » s'écrie un de mes compagnons allemands. Irrlicht, lumière errante! Et notre science humaine qu'est-elle?

VII

Je suis plusieurs fois retourné au glacier de Gorner afin de l'étudier sous tous ses aspects. Le glacier se resserre au pied du Riffelhorn et se crevasse dans un couloir étroit en tranches transversales qui avancent sous forme de crêtes ondulées. Le sommet de chaque onde correspond au point culminant des voussures des glaciers partiels, avec cette différence que les courbes des profils sont encore exagérées par la compression de la glace dans un lit insuffisant. Et en même temps que le lit se resserre, la pente devient plus forte, la tension de la glace augmente au point que les tranches transversales se rompent à leur tour pour former un chaos d'aiguilles ou de brillants obélisques tombant en cascade. Puis, peu à peu, les aiguilles de glace s'affaissent les unes sur les autres et continuent à se pousser en avant jusqu'à ce que le regel les ait transformées en une masse compacte entièrement remaniée vers le pied terminal. Ce remaniement est plus rapide sur la rive gauche, au point où le torrent issu du glacier de Furke s'engouffre sous le glacier de Gorner.

La plupart des débris des moraines superficielles se perdent dans la cascade, mais ceux qui se maintiennent à la surface arrivent sur la moraine terminale. En juillet 1866, cette moraine figurait un arc plus ou moins régulier, de quelques mètres d'élévation, coupé sur deux points par les eaux de la Viège qui s'échappent de deux voûtes peu profondes. Vingt ans auparavant le torrent n'avait qu'un seul tronc selon M. Engelhardt. Lors de ma visite, la moraine touchait presque un éperon rocheux, terminé en amont par un escarpement vertical. Aux environs beaucoup de chalets s'élèvent dans la prairie, servant de granges à fourrage et tous de construction ancienne. D'après les gens de la vallée, le glacier a envahi depuis un siècle de magnifiques pâturages. Ce fleuve rigide avance, rasant les chalets, labourant le sol comme le soc d'une charrue. Il y a moins de cinquante ans, tout un hameau, avec habitations, chalets, greniers à foin existait sur la rive gauche du Gorner en un point maintenant couvert de glace. J'ai vu parmi les blocs et les graviers de la moraine des troncs de mélèzes en lambeaux, arrachés au pied du Riffel, à un kilomètre de distance. En ce moment un chalet abandonné se trouve à cinq mètres de la digue et déjà plusieurs blocs ont roulé à ses pieds. L'ancien curé de Zermatt, pendant vingt ans qu'il a habité la paroisse, a vu tomber et disparaître plusieurs de ces bâtiments. Il a observé, en hiver, la marche du glacier qui avance régulièrement de six mètres de décembre à la fin de février. Engelhardt assure également que de 1830 à 1850 le Gorner a gagné une demi-lieue de terrain en ligne droite. Enfin, un autre observateur qui passe tous les étés à Zermatt, M. Clémenz, constate que les progrès annuels du pied du glacier ont été de 1851 à 1855 inclusivement de 17 mètres, 19 mètres, 22 mètres, 11 mètres, 4 mètres. En 1856 et 1857, ses progrès n'ont pas dépassé 3 mètres, pour s'arrêter complétement de 1862 à 1864, en même temps que la langue terminale diminuait d'épaisseur. Depuis, par un effet contraire, le glacier a reculé un peu, comme le prouve le bourrelet de moraine frontale debout à quelque distance. Il y a peu de décombres en ce moment sur la pente terminale; mais, plus haut, près du sentier qui mène au glacier de Saint-Théodule, nous avons vu le gazon fraîchement soulevé, formant des bourrelets, des manchons de 1 mètre de diamètre. A côté de ce point, le glacier de Gorner est plus gonflé, et il porte à sa surface une masse compacte de pierres. Quand cette nappe approchera de l'extrémité, on verra une nouvelle marche en avant. Quelques années suffiront pour la conduire à ce terme, si immobile qu'elle paraisse au spectateur. Le glacier ne s'arrête pas, toujours il avance. Ce qui prouve sa progression, c'est le déplacement des blocs épars à sa surface, c'est le mouvement des crevasses qui, d'abord transversales, s'allongent successivement au point de prendre la direction de l'axe. Dans ses flancs mêmes, au fond des crevasses, on entend gronder le torrent qui le mine. Ces eaux souterraines, comprimées par la glace, luttent avec colère dans leurs replis tortueux, elles se gonflent et s'échappent des deux bouches du Gorner, elles forment la Viège, recueillent dans leur passage à travers la vallée les flots des glaciers environnants pour se jeter ensemble dans le Rhône.

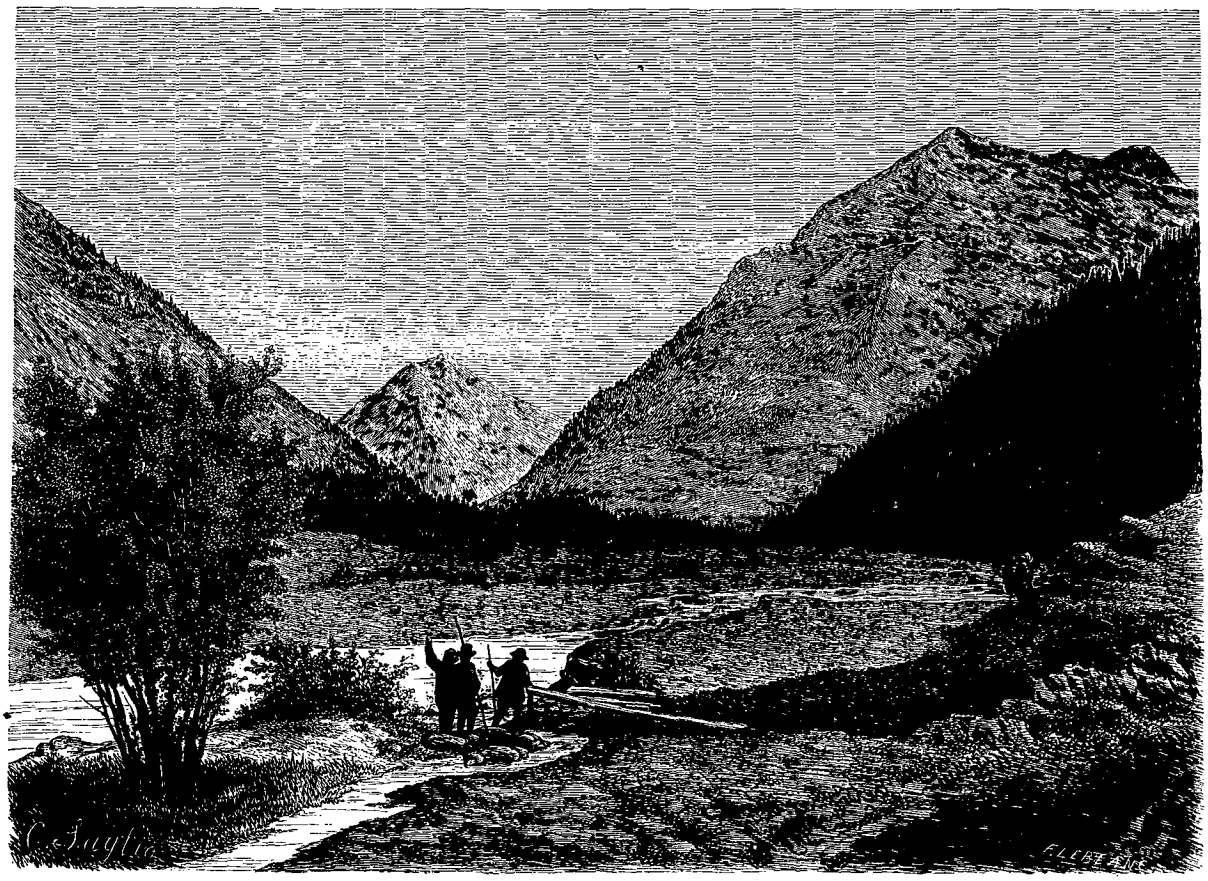
VIII

Monté au Riffel et au Gornergrat. Le Riffel se détache de la crête de Saas sous forme d'une montagne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allongée entre le glacier de Gorner et celui de Findelen. Il y a de belles cultures sur les premières pentes de la montagne : des prairies sur les bords de la Viège, des champs d'orge et de pommes de terre sur les versants moins humides. Champs de blé et prairies sont dominés par les brillantes aiguilles du glacier. Des volées d'oiseaux se jouent dans la verdure, mais rien n'anime la surface du champ de glace : c'est le contraste de l'été et de l'hiver embrassé d'un même coup d'œil. On monte sur le plateau du Riffel à travers la forêt de mélèzes par un sentier très-raide qui ne tarde pas à passer dans les pâturages. Sur le plateau, près de la limite des neiges persistantes, les propriétaires de l'hôtel du Monte-Rosa ont établi une succursale de leur établissement de Zermatt : le Riffelhaus. Les premières cimes du Monte-Rosa sont déjà visibles sur la terrasse de l'auberge, mais il faut s'élever jusqu'au Gornergrat pour saisir l'ensemble du massif.

Le Gornergrat s'avance comme une arête aiguë dans les champs de neige qui séparent le bassin de Findelen du glacier de Gorner sur lequel il s'affaisse par un escarpement à pic. La surface de la crête est sillonnée de vives déchirures comme au jour de son soulèvement. De larges dalles de serpentine schisteuse le recouvrent empilées par monceaux ou gisant à terre comme les écailles d'un reptile gigantesque. Il y a des taches de



Le Mittaghorn (vallée de Saas). — Dessin de C. Saglio d'après une photographie de Braun.

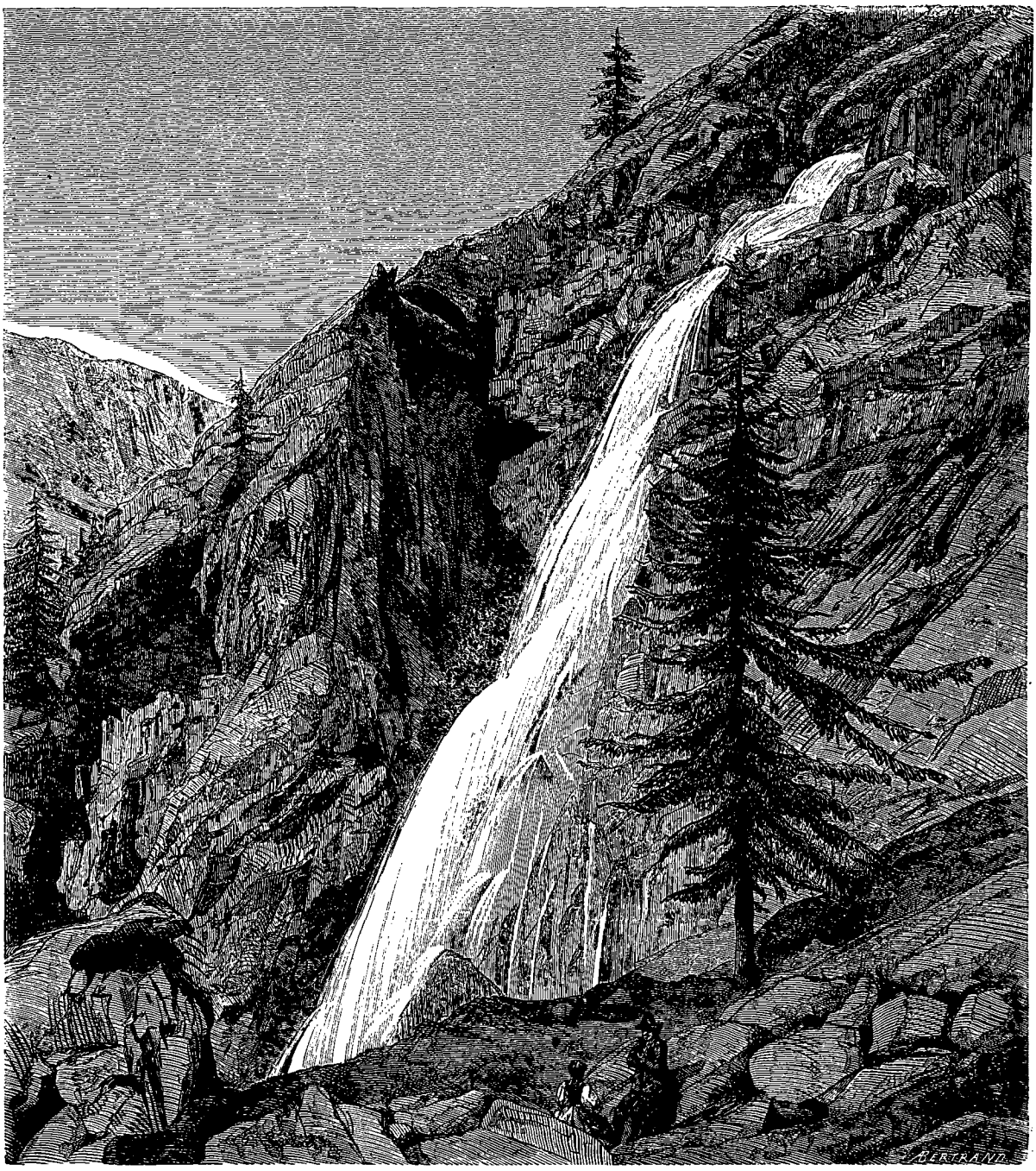
neige dans les fonds. La végétation paraît seulement par traces imperceptibles : quelques plantes vasculaires ou de chétifs lichens au sein des roches nues. La vie ne saurait jaillir de cette terre maudite. Et cependant la froide arête de Gorner exerce sur nous un attrait qui subjugue. Toute la chaîne du Mont-Rose se déploie à nos regards, et le grand glacier de Gorner, grossi par dix affluents, passe à nos pieds dans l'abîme. En face de nous se dresse le Gornerhorn, élevant au-dessus des autres les deux principales cimes du groupe, la Hoechste-Spitze et le Nord-End, séparées l'une de l'autre par une légère dépression. A sa droite sont le Lyskam; Castor et Pollux, les deux jumeaux; le Breithorn aux amples dimensions; l'obélisque du Cervin; la Tête-Blanche; la Dent-Blanche; le Weisshorn. A gauche on voit le passage de Weisshor, si élevé que les aigles seuls le traversent; la Cima-di-Jazzi; les têtes pyramidales de la crête de Saas; puis les Alpes du pays bernois, à peine estompées à l'horizon.

Des neiges amoncelées que la lumière inonde s'élèvent aux dernières hauteurs, et les glaciers étincellent de mille feux. Quel grand, quel beau spectacle ! A l'aspect de ces pics superbes, l'homme se renouvelle. Le calme imposant de cette nature grandiose retrempe l'âme; il apaise tout souci; l'existence devient limpide comme l'éther où se perd la pensée. On sent, on touche l'infini. Mais quel violent contraste, si, pour ana-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lyser les causes de ce ravissement, je reviens à la réalité des objets matériels. Un regard sur le sol ne me révèle que des ruines amoncelées, le séjour de la mort, un site de ces astres immenses, plus grands que terre, repoussés loin du soleil dans les ténèbres et le froid extérieurs. Il n'y a ici point de vie ni de mouvement. Pas un être animé; rien qui sente. Rien que le choc fatal, inconscient des forces physiques.

Tel est en réalité et dans son prestige le paysage du Gornergrat. Dirai-je que ce paysage varie selon le jour



Chute du Lehmbach, affluent de la Viège. — Dessin de C. Saglio d'après une photographie de Braun.

et l'heure, qu'il reste également beau sous ses aspects changeants, que toujours on l'admire, que de petites causes suffisent pour les transformations de ce magnifique spectacle? J'ai vu le matin la vallée de la Viège envahie par d'épaisses vapeurs formant une voûte opaque, une véritable mer de nuages, unie à sa surface d'un blanc mat, où les montagnes des deux versants émergeaient et dessinaient de longues lignes de falaises comme sur les bords d'un détroit. La mer de nuages s'arrêtait au-dessus de Randa et le soleil levant éclairait la partie supérieure de la vallée de Zermatt, entièrement libre ainsi que le bassin de Zmutt et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glaciers de la chaîne centrale. J'ai vu le soir un orage venant d'Italie se déchaîner sur le grand Cervin. Les nuages étaient dorés; à chaque éclaircie, les cimes environnantes apparaissaient comme d'immenses pyramides blafardes enveloppées par une atmosphère de feu; aucun bruit ne venait nous frapper; mais jusqu'à l'entrée de la nuit l'horizon resta illuminé comme par un vaste incendie. De pareils spectacles défient toute description et refoulent l'esprit d'analyse. Il est difficile de vaincre l'émotion que donnent les Alpes vues de ces lieux élevés; il faut un effort violent pour produire le calme nécessaire pour interroger les lois qui ont présidé à leur formation.

IX

Le massif du Mont-Rose appartient au groupe des Alpes Pennines et à la branche sud-ouest du système qui unit le Mont-Blanc au Saint-Gothard. Considéré comme unité géologique, il se partage en plusieurs rameaux allant jusqu'à Aoste et limités par les massifs du Valais et du Simplon. Mais généralement le nom de Mont-Rose sert seulement à désigner la crête élevée comprise entre le passage du Weissthor au nord et le col Delle-Piscie au sud, entre les glaciers de la vallée de Saas, de Gorner et de Macugnaga. Ainsi réduite, l'étendue du Mont-Rose ne dépasse pas neuf kilomètres. Sa crête forme neuf sommets rangés sur une ligne presque droite, sur le prolongement du Saasgrat, perpendiculaire au bief de séparation des eaux entre les bassins du Pô et du Rhône.

De ces neuf sommets, deux seulement sont visibles au Gornergrat : ce sont le Nord-End et la Hoechste-Spitze, qui dominent le Gornerhorn. Le Gornerhorn figure un tronc de pyramide à base carrée, dont la face supérieure plus ou moins arrondie aux angles ressemblerait à un vaste cirque cratériforme si elle était moins accidentée. Cette face est revêtue de champs de névés qui forment plusieurs bassins : le plus considérable alimente le glacier occidental du Mont-Rose; le plus petit s'engloutit dans le lac de Gorner. Au sud-est et vis-à-vis du lac se dresse la Hoechste-Spitze. C'est une crête de micaschiste légèrement arrondie, de quatre mille six cent cinquante mètres d'altitude, très-étroite, découpée de tous côtés par des escarpements vertigineux. Une paroi encore plus tranchante unit le sommet principal au Nord-End après une légère dépression. Le Nord-End s'élève à quatre mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept mètres. Son profil est plus anguleux que celui de la Hoechste-Spitze. La cime se partage à son extrémité septentrionale en deux arêtes qui s'affaissent en escarpements verticaux sur le glacier de Gorner. Un profond couloir situé dans l'intervalle accumule les neiges qui alimentent le glacier du Weissthor.

Derrière la Hoechste-Spitze s'élèvent la pointe de Zumstein, le Monte-Signale ou Signalkuppe et la pointe Parrot, visibles toutes trois au lac Noir, au-dessus de Zermatt. Puis viennent la cime de Louis, le Schwarzhorn, le Balmenhorn, la pyramide Vincent. Les quatre premiers sommets, qui sont aussi les plus élevés du Nord-End au Monte-Signale, décrivent un car autour de la vallée de Macugnaga. La crête du Mont-Rose rencontre du reste la chaîne centrale à la pointe de Parrot, près du mamelon de Silberbast. Elle détache ensuite une arête latérale entre le cirque de Macugnaga et la vallée de la Sésia, pour se prolonger au sud entre cette dernière et le val Lesa. Toutes ces vallées commencent au milieu des champs de glace, et quoique les neiges persistent à une plus grande élévation du côté du Valais que sur le versant italien, la paroi qui entoure le cirque de Macugnaga paraît presque toute blanche entre le Nord-End et le Monte-Signale. C'est un magnifique coup d'œil. La crête du Mont-Rose s'élève avec ses sommets dentelés à une hauteur presque verticale de deux mille six cents mètres. Plusieurs lignes de sombres escarpements contrastent avec la blancheur immaculée des neiges; elles se détachent des pics et se disposent en gradins parallèles au-dessus de l'alpe de Pétriolo.

X

En face du glacier de Gorner s'ouvre la pittoresque vallée de Zmutt, étroite, encaissée, pourvue de pâturages abondants et de belles forêts. Un torrent mugit à une grande profondeur. Sur les bords du torrent est situé un hameau composé d'un groupe de maisons noircies par la fumée, de pauvre apparence, mais dans la plus magnifique position qui puisse être imaginée. On traverse le torrent sur une étroite passerelle, on jette un coup d'œil à l'abîme, on admire la puissance de la nature. Puis paraît un glacier dissimulé d'abord sous une énorme masse de décombres qui s'étalent à sa surface. Ces débris de pierre tous anguleux sont tombés les uns du Cervin, les autres du Weisshorn et de la Dent d'Hérens. Le glacier de Zmutt en est couvert à partir de l'extrémité sur plus d'une lieue d'étendue. Ils s'étalent en éventail sur une épaisseur de quatre à cinq pieds et appartiennent à deux moraines distinctes, l'une d'un vert bleuâtre, l'autre rouge, composée surtout de blocs de serpentine colorés par l'oxyde de fer. Bien que la largeur du glacier ne dépasse pas ici un kilomètre, il faut une heure pour le traverser à cause des crevasses. Mais à mesure qu'on monte, la glace se dégage. Elle s'étend alors en larges plaines et en vallons à peine coupés de crevasses, si ce n'est immédiatement sous le Cervin. On avance dans une sorte d'avenue dont l'ingénieux critique Ruskin a fort bien rendu l'aspect. « Cette avenue silencieuse et morne est pavée tout entière de marbre blanc, assez large pour livrer passage à une nombreuse armée, mais muette comme la voie des tombeaux dans une cité morte et bordée des deux côtés de gigantesques falaises d'un rouge effacé, qui semblent dans l'éloignement aussi aériennes que le ciel d'un bleu foncé sur lequel elles se détachent. Toute la scène est si immobile, si éloignée, non-seulement de la présence de l'homme, mais même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sa pensée, si destituée de toute vie animale ou végétale, si incommensurable dans sa splendeur solitaire et dans la majesté de la mort, qu'on croirait voir un monde d'où l'homme a disparu depuis longtemps, et où les derniers des archanges, après avoir élevé ces grandes montagnes comme leurs monuments funéraires, se sont couchés pour jouir de l'éternel repos, chacun enveloppé d'un blanc linceul. »

La moraine superficielle du glacier de Zmutt favorise singulièrement sa marche progressive. M. Édouard Collomb vit, en 1848, les glaces atteindre un tertre, sur lequel se trouvaient encore quelques arbres isolés. L'année suivante, ce tertre était débordé par le glacier et quand nous l'avons visité, en 1866, il n'en restait plus de trace. Le glacier avait beaucoup avancé dans l'intervalle. Il culbutait la forêt dans sa marche, si bien que les troncs d'arbres brisés et broyés étaient presque aussi abondants dans la moraine terminale que les blocs de pierres. On sentait les atteintes du froid sur les vieux mélèzes les plus rapprochés de la glace. J'ai surtout remarqué sur un promontoire en saillie deux jumeaux sortis du même tronc, qui s'élançaient ensemble vers le ciel; ils étaient égaux en hauteur et en âge, mais l'un encore plein de vie et l'autre desséché.

Le promontoire où s'élevaient ces arbres, était séparé de la rive droite de la vallée par un ruisseau sorti de la forêt, il s'abaissait en amont par un escarpement que la moraine terminale allait toucher. La moraine avait une hauteur approximative de 30 mètres, élévation qui indiquait un arrêt momentané du glacier. Cet arrêt actuel est général dans les Alpes à cause des chaleurs et de la sécheresse du dernier été. Nous l'avons constaté au glacier de Gorner, et le glacier voisin de Findelen, au nord du Riffel, entièrement découvert, plus petit et plus exposé aux actions dissolvantes, a même un peu reculé. Sur la rive droite du glacier de Zmutt, la forêt de mélèzes occupe une ancienne moraine latérale, ses arbres ont trois cents ans et plus. En avant du glacier, on voit sur les deux versants de la vallée les restes d'un terrain de comblement qui figurent une sorte de corniche le long de la montagne. C'est l'ancienne moraine profonde du glacier, aujourd'hui fortement entamée par les flots du torrent. Sa pente horizontale est régulière, moins inclinée que le fond du torrent dont le bouillonnement se fait entendre à deux cents mètres au-dessous du sentier qui longe la vallée.

XI

La rivière issue du glacier de Zmutt rejoint le torrent de Gorner en amont de Zermatt, un peu au-dessus de son confluent avec celui de Findelen et tous ensemble forment la Viège. Le débit du courant augmente beaucoup du matin au soir suivant l'élévation de la température qui hâte la fonte des neiges. Que de fois j'ai vu dans les Alpes, au soir des plus belles journées, un torrent sordide là où le matin j'avais rencontré les eaux les plus pures. Les sources maiales alimentées par la fusion des glaces gonflent durant le jour les petits ruisseaux à sec presque tous pendant la nuit. Dans la vallée de Zermatt, la Viège reçoit en outre un bon nombre de tributaires qui sortent directement des glaciers accumulés dans le haut des vallons latéraux, mais cachés au regard pendant le trajet de Stalden à Zermatt.

Dans la vallée de Saas dont les eaux rejoignent la Viège à Stalden les glaces sont partout visibles au-dessus des forêts et des prairies. Mieux que la fameuse gorge qui s'ouvre au revers méridional du Mont-Blanc, cette vallée mériterait le nom d'Allée Blanche à cause de la multitude de glaciers qui descendent jusqu'au bord du chemin. Un de ces glaciers, celui d'Alalain, s'est avancé jusqu'à l'autre bord de la vallée pour la barrer et arrêter l'écoulement des eaux par une digue de glace qui a donné naissance au lac de Mattmark. L'ingénieur Venetz a fait creuser une galerie à travers la digue afin de livrer passage à une partie de l'eau provenant de la fonte des neiges. Cependant, malgré les secours de l'art, elle menace la vallée inférieure d'un cataclysme pareil à celui infligé en 1818 par le glacier de Gétroz à la vallée de Bagne, où un lac de même origine répandit en une demi-heure cinq cents millions de mètres cubes d'eau accumulés, arrachant tout : maisons, forêts, bétail, terre végétale, avec la rapidité d'un éclair. Plus bas que la digue d'Alalain, le glacier de Fée entoure complétement une alpe revêtue des plus beaux pâturages. La partie supérieure de la vallée ne montre que neiges et glaces jusqu'au passage de Monte-Moro. Plus bas et avant d'arriver à Saas les forêts de cembrons, de pins arole et de mélèzes, nombre de cascades, toute une nature alpestre tour à tour énergique et gracieuse présentent des points de vue superbes.

XII

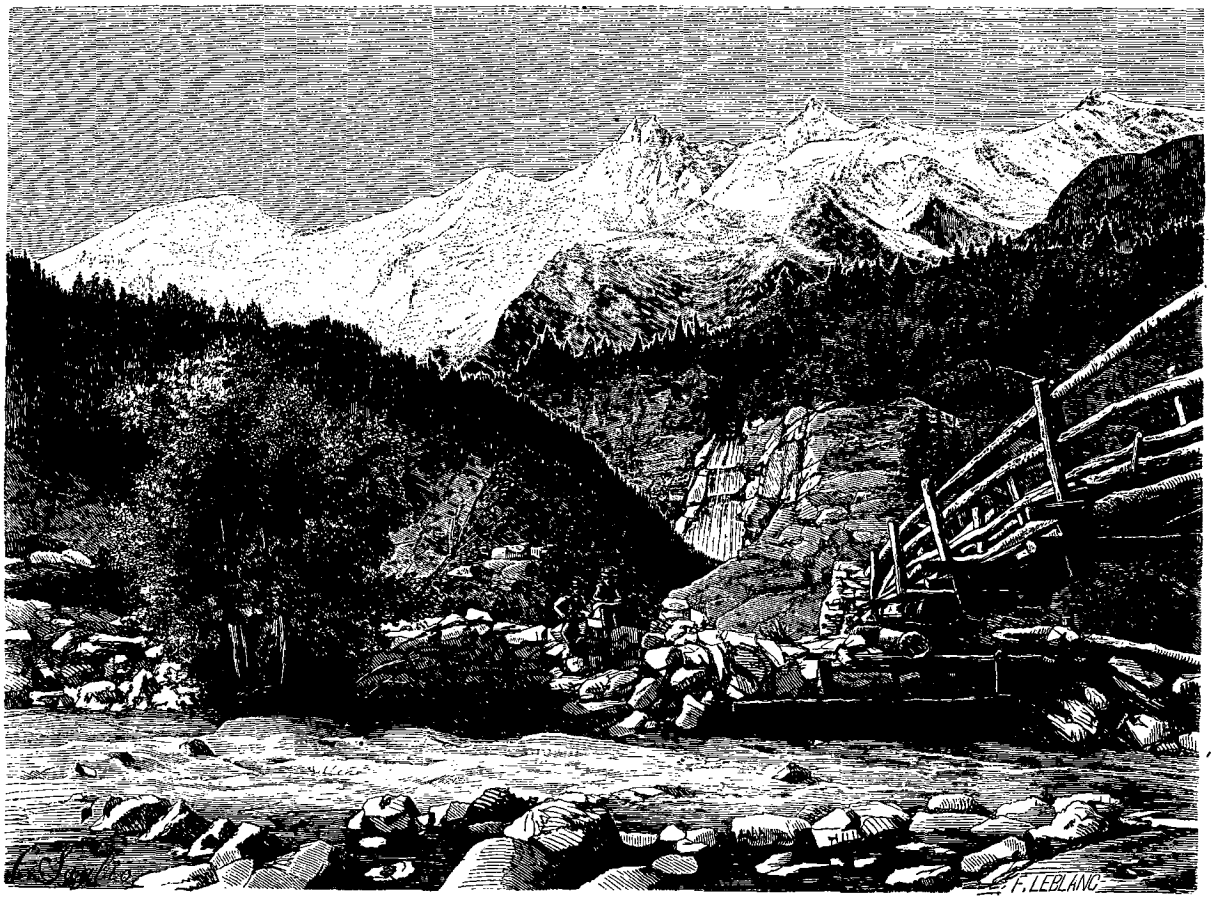
L'attrait que la nature glaciale du Mont-Rose exerce sur moi allait me faire oublier les populations de ces montagnes. A en juger par le grand nombre d'habitations désertes que l'on rencontre sur tout le parcours des vallées, on croit que l'homme a abandonné ce sol trop âpre. Il n'en est rien. La plupart des familles possèdent plusieurs chalets situés à diverses altitudes et vont habiter tour à tour, suivant la saison, l'alpe entourée de neige ou la zone plus chaude où la vigne réussit encore à l'entrée de la vallée. Les habitants du versant piémontais sont néanmoins plus nombreux que ceux du côté suisse et ils jouissent de plus d'aisance.

Chose singulière, toutes les vallées qui viennent aboutir au Mont-Rose sont occupées par une même race d'origine allemande, sauf le bassin de Tournanche, où l'on parle un patois roman. Les productions du sol ne suffisent pas à ces montagnards. Presque tous émigrent pour amasser un pécule, et la plupart savent un métier. Ils sont scieurs en long dans le val

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Challant, commerçants dans le val Lesa, mineurs dans le val Anzasca. Dans le val Sésia on travaille le stuc et le plâtre; on apprend à faire ces fresques à vives couleurs qui frappent tant l'œil des Italiens. Les jeunes gens du val Lesa qui s'adonnent au négoce commencent par être colporteurs et reviennent généralement enrichis, témoin les chalets somptueux qu'on voit surtout aux environs de Gressoney. Restées à peu près seules, les femmes s'occupent des bestiaux et de la culture des terres. Souvent aussi elles se chargent du transport des marchandises à travers les passages difficiles et les font avec une force, une diligence, une probité rare. Le rude labeur que leur inflige l'absence des hommes n'altère cependant pas la finesse de leurs traits ni la légèreté de leur démarche. Elles réunissent la vigueur d'un portefaix à la grâce d'une princesse de l'Iliade.

Sur le versant du Valais, le type devient plus dur. On y sent l'influence d'un autre milieu, car il y a là moins de soleil que dans les vallées ouvertes au midi.

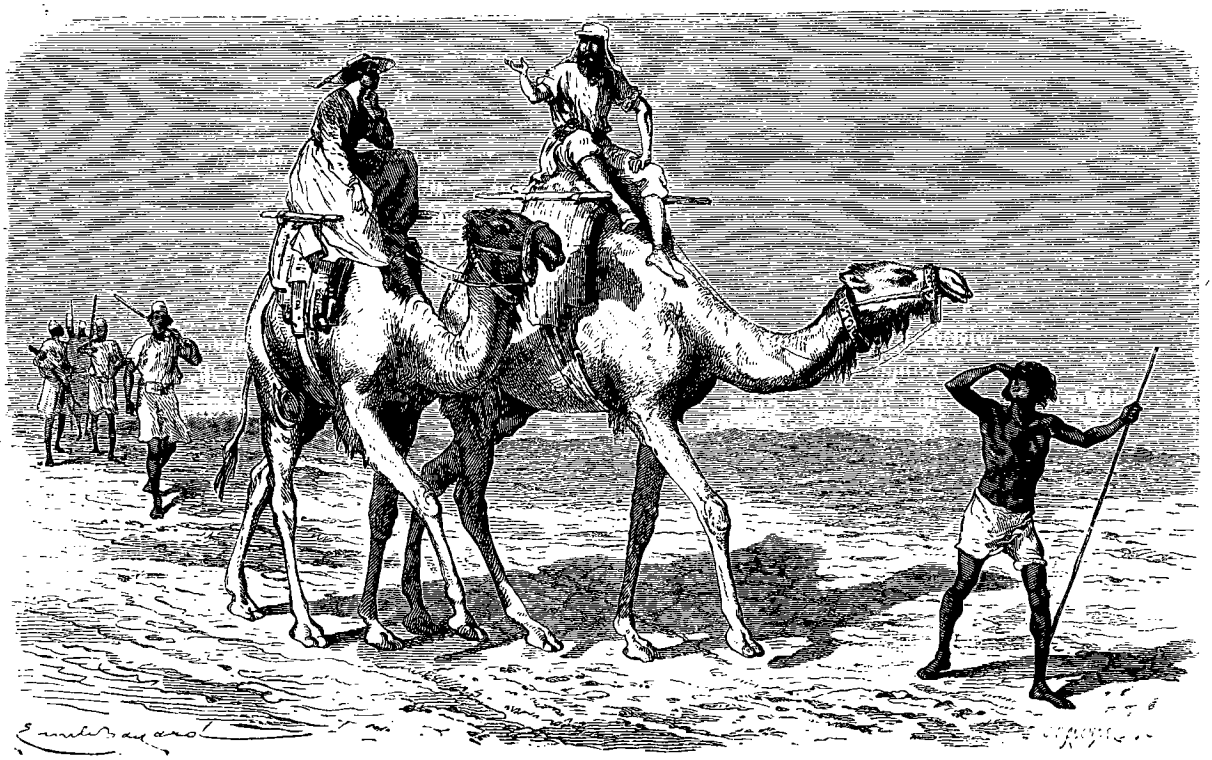


Bords de la Viège et glaciers de Fee. — Dessin de C. Saglio d'après une photographie de Braun.

Un travail incessant sur un sol ingrat, du pain sec trempé dans le petit-lait pour nourriture habituelle, tels sont les seuls moyens d'existence des paysans d'Hérens et de Saas. Ces gens n'en paraissent pas moins vigoureux et bien supérieurs à la population chétive qui végète dans la lourde atmosphère des vallées inférieures vers Sion et Aoste. L'air chaud, humide des rives de la Dora Baltéa nourrit au pied méridional des Alpes une végétation exubérante. Des châtaigniers au tronc séculaire, des bouquets de noyers revêtent les collines; la vigne attache aux pans rocheux ses pampres verdoyantes; le maïs porte des épis énormes; mille fleurs s'épanouissent sur le gazon; on entend le ramage d'oiseaux inconnus dans la zone des glaciers; de brillants insectes bourdonnent; le lézard se joue le long des murs; l'homme seul ne prospère pas et se déforme jusqu'à prendre l'expression hideuse des pauvres crétins qui errent dans les chemins de Villeneuve et d'Aoste.

CHARLES GRAD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée du désert. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

EXPLORATION DES AFFLUENTS ABYSSINIENS DU NIL,

PAR SIR SAMUEL W. BAKER.

RÉCITS DE CHASSE.

1861-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Bat de l'expédition. — Traversée du désert. — Allure du chameau. — Début de la saison pluvieuse. — Migration des Arabes. — Arrivée à Sofi. — Un chasseur allemand. — Installation. — Achat et transport d'une case. — Gibier sur l'autre rive. — Traversée de l'Atbara sur une couchette. — Girafes. — Trahi par le vent. — Poursuite. — Attaque. — Succès. — Beauté de la girafe. — Tué un bubale. — L'une des girafes est mangée par d'autres que par nous.

On se rappelle qu'au printemps de 1861 sir Samuel Baker partait de la basse Égypte avec l'espoir de rencontrer Speke et Grant aux environs des sources du Nil, et la ferme résolution d'ajouter à leurs découvertes ou de périr dans la lutte. On se rappelle également que Mme Baker, « presque au début de l'existence, » toute charmante et non moins brave, accompagnait son mari, et que pendant les cinq années de cette expédition elle montra un courage et un dévouement que rien ne put ébranler.

On sait enfin de quel succès fut couronnée la noble entreprise; nous n'avons pas à y revenir[1]. Mais avant d'aborder directement la question des sources, Baker voulut étudier les affluents que le Nil reçoit d'Abyssinie. Il en résulta une série d'explorations qui durèrent près d'une année et démontrèrent au voyageur que, si le cours permanent du fleuve est entretenu par les réservoirs des pluies équatoriales, l'inondation est produite inclusivement par les rivières abyssiniennes; et que ces rivières, aux ondes furieuses, non-seulement font déborder le fleuve, mais y apportent l'humus des plateaux qu'elles ravagent; d'où la fécondité des rives où ce limon est déposé, et la formation du delta égyptien.

A cette étude importante, faite dans un pays giboyeux entre tous, se joignirent des chasses merveilleuses qui enrichirent l'escorte du voyageur, et qui permirent à celui-ci de faire régner l'abondance sur tous les points où il s'arrêta.

Donc, au lieu de continuer à se diriger vers Khar-

1. Voy. la relation du voyage à l'Albert N'Yanza, *Tour du Monde*, t. XV, p 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toum, M. et Mme Baker remontèrent l'Atbara jusqu'à deux cent vingt milles de son embouchure; puis, le laissant à leur droite, ils prirent au sud, et se dirigèrent vers Cassala, qui est sur la frontière d'Abyssinie; ils y arrivèrent le 9 juillet. Depuis qu'ils avaient quitté le bateau du Nil, les deux voyageurs avaient fait, soit à âne, soit à dos de chameau, onze cent quarante-deux kilomètres, dont mille soixante-trois dans le désert; et cela en été : quarante-cinq degrés de chaleur à l'ombre des bagages, cinquante-huit au soleil.

Le désert, même à cette époque, n'est pas toujours horrible. « Les nuits sont fraîches et pures; le ciel est couvert d'étoiles; l'horizon se rapproche, les collines, à la clarté de la lune, prennent des formes étranges; et le calme qui vous entoure, dans cette solitude mystérieuse, revêt un caractère surnaturel qui est plein de charme. Pas un moustique, pas un de ces insectes qui sont la plaie des pays chauds. Dès que le soleil a disparu, vous jouissez d'un bien-être parfait. »

Mais le soleil revient; la plaine est sans limite; toujours du sable qui étincelle, des rochers qui s'embrasent. Aux rayons dévorants se joint l'haleine absorbante du simoun; « le bois est tordu, l'ivoire se fend, le papier se brise dès qu'on le froisse; la moelle des os se dessèche; les outres sont vides. La poussière emplit les oreilles, bouche les narines; elle passe en nuées épaisses, forme des colonnes de plus de mille pieds de haut, qui traversent la plaine en tournant, ou fuient dans tous les sens au gré de chaque tourbillon. »

Même sur les bords du fleuve, à part le fourré de mimosas et les bouquets de doums qui marquent la rive, c'est toujours la plaine ardente. Et pour franchir cette fournaise, on n'a qu'une monture exécrable. « De toutes les fatigues, dit Baker, la plus affreuse est celle que produit le mouvement du chameau : un balancement nauséeux qui vous brise. Si, perdant patience, vous faites prendre le trot à votre bête, le supplice de la roue n'était rien auprès de ce jeu de votre épine dorsale, qui, lancée comme par un marteau de forge, vous défonce le crâne. » Il y a bien l'hedgin, le dromadaire pur sang, dont l'amble délicieux fait un mille en six minutes, et se soutient sans faiblir pendant neuf ou dix heures; mais l'Arabe estime beaucoup trop sa monture pour la louer à un étranger.

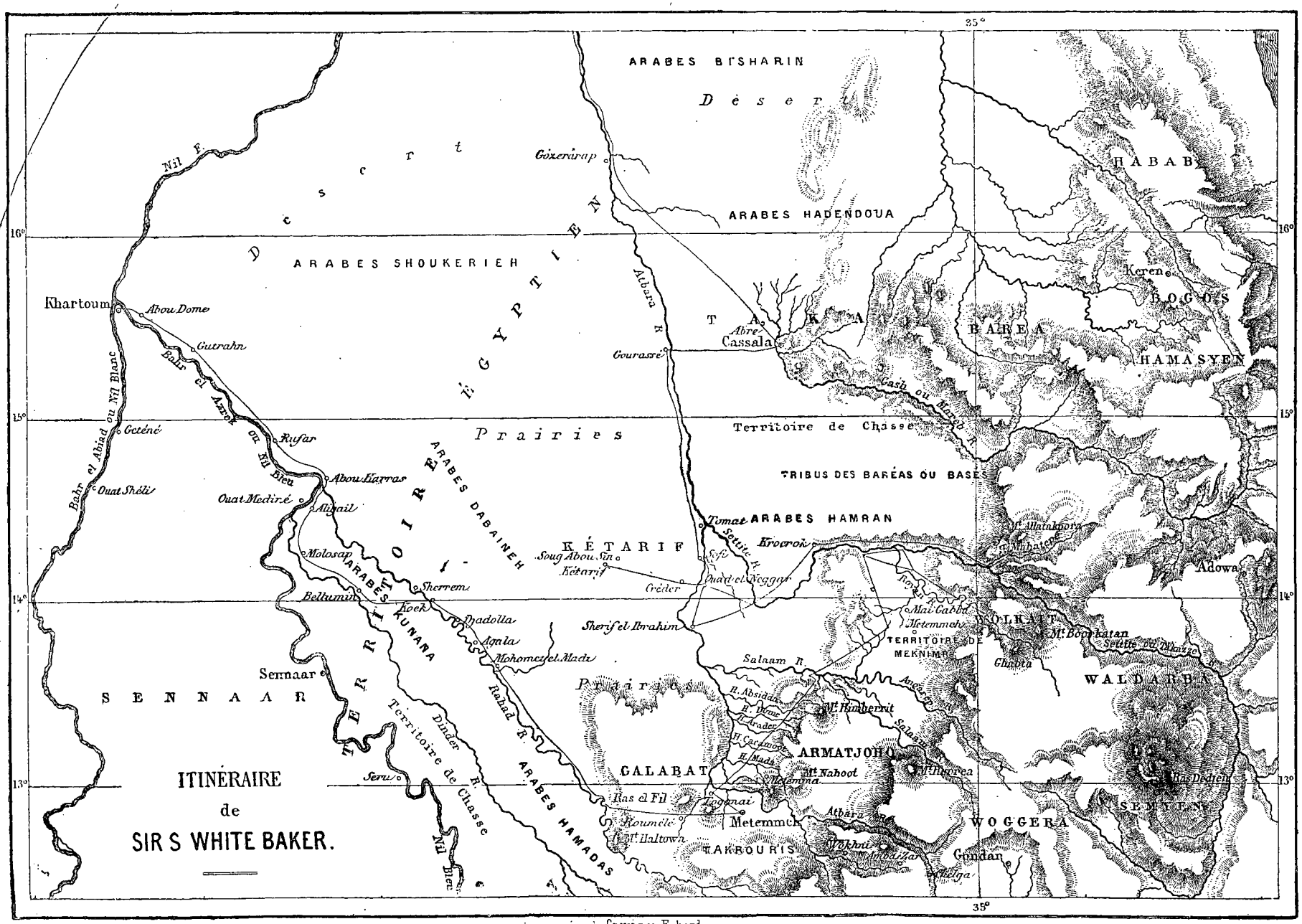
Partis de Cassala le 15 juillet, M. et Mme Baker prirent à l'ouest pour retrouver l'Atbara. Ils avaient eu de la pluie le jour même de leur sortie du désert. Depuis cette époque, les averses, de plus en plus copieuses, étaient devenues quotidiennes. Partout de la verdure; mais une terre humide où les chameaux enfonçaient, et qui, s'attachant à leurs pieds spongieux, les arrêtait sans cesse. Les Arabes se pressaient de conduire les leurs sur un terrain plus ferme. Des chèvres, des moutons sans nombre; des chameaux portant des femmes et des enfants, ou chargés de curieux objets de ménage, encombraient la route. De beaux hommes, drapés d'étoffe blanche, armés de l'épée et du bouclier, dirigeaient leurs dromadaires au milieu de la foule. Tous se rendaient au nord, où l'herbe commençait à paraître, et où ils n'avaient à craindre ni la fièvre, ni la mouche du bétail. Nos voyageurs, au contraire, poursuivaient leur route vers le sud; et malgré les difficultés croissantes, ils arrivaient à Sofi quatorze jours après leur départ de Cassala.

Sofi n'est qu'un misérable village, d'une trentaine de cabanes, mais dans une situation merveilleuse. Un maçon allemand s'y était construit une maisonnette en pierre, la seule de l'endroit, et l'habitait depuis quelques années. C'était un homme très-pâle, fortement bâti, mais auquel un travail constant et des maladies nombreuses n'avaient laissé que la peau et les os. Il était venu d'Europe avec les missionnaires autrichiens, qui se sont établis à Khartoum; puis, d'humeur entreprenante, il avait quitté la mission, avait acheté une carabine, s'était fait chasseur, et consacrait ses loisirs à divers ouvrages qui lui rapportaient quelque argent. Cet excellent homme, qui se nommait Florian, avait parcouru dans tous les sens une partie de la région que Baker se proposait de visiter; il pouvait donner de précieux renseignements; c'était pour le consulter que notre voyageur était venu à Sofi.

Plus moyen de vivre dehors; il fallait s'installer. La chose était facile. « Pour dix piastres, qui font deux francs cinquante, j'achetai, dit Baker, un logis d'une propreté remarquable. C'était là un prix modeste et que n'aggravait aucune dépense légale. Dans ce pays pratique le transfert de l'immeuble s'opère en mettant la toiture sur les épaules d'une trentaine d'hommes, et en la faisant déposer à l'endroit qui plaît à l'acquéreur. La mienne fut donc saisie, et portée en triomphe, pendant que les baguettes, dont se composait la muraille, se dressaient à la place où nous étions campés. Trois heures après j'étais propriétaire d'un franc domicile, avec parc immense et points de vue magnifiques. J'avais des bois superbes, l'Atbara à mes pieds et le bourg de Sofi à ma porte; droit de chasse dans toutes les provinces de l'Abyssinie et du Soudan; droit de pêche dans tout l'Atbara et les cours d'eau voisins; tout cela sans taxe des pauvres, sans dîmes, sans charge d'aucune espèce.

J'achetai deux nouvelles cases; et notre demeure eût fait envie à Robinson. Partout de ces détails charmants, de ces menus conforts d'un prix indicible, qui ne pouvaient être créés que par la main d'une femme. Nous étions bien heureux! Un oubli si complet des soucis de ce monde! La vue plongeait dans la vallée à une distance d'environ cinq milles. Tous les jours, prenant mon télescope, j'épiais les animaux sauvages qui paissaient tranquillement sur l'autre rive, où le pays était désert. Beaucoup de gibier là-bas; pas du tout de notre côté, et nul moyen de traverser l'Atbara! Une pluie diluvienne; le tonnerre presque sans trêve. Plus d'endroits praticables à l'exception des parties rocheuses. La terre du plateau se levait comme une pâte qui fermente, et l'on enfonçait jusqu'aux ge-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noux dans cette fange, où l'herbe croissait tellement vite qu'elle eut bientôt de neuf à dix pieds de haut. L'Atbara était dans toute sa gloire. Nous l'avions vu complétement à sec ; en ce moment son courant était de deux cents mètres de large et de plus de quarante pieds de profondeur. Il fallait pourtant le franchir. Soixante-seize girafes ! Nous abattîmes un arbre pour en faire un canot ; et je trouve dans mon journal :

16 *Août.* — Notre pirogue ne peut porter qu'un homme ; encore y est-il comme dans une baignoire. Neuf jours de travail pour en arriver là ! Florian est désolé; mais *nil desperandum*. Je vais construire un radeau.

18 *Août.* — Le radeau est fini ; quatre hommes y sont en sécurité ; mais il n'est pas gouvernable ; le courant l'emporte. Ce matin un éléphant flottait sur la rivière ; c'était le second que je voyais depuis quelques jours : un torrent qu'ils auront voulu franchir ; pour eux aussi le courant était trop fort.

2 *Septembre.* — Jusqu'à présent les girafes se tenaient sur le plateau, à deux milles environ. Aujourd'hui elles m'ont tantalisé en se mettant sur la côte. Il faut absolument passer. Ma couchette, soutenue par des outres, fera un excellent bateau. Il y a dans le bourg des chasseurs d'hippopotame qui nagent comme des phoques : les uns remorqueront la nacelle ; d'autres la dirigeront.

Nous voilà partis ; dérivant sur le pied de cinq milles à l'heure, faisant un tour de valse à chaque tourbillon ; et avançant néanmoins, bravement traînés par les nageurs, qui enfin gagnent le bord. Nous nous mettons à quatre pattes, et, nous hissant au milieu du hallier, nous gravissons la berge. La vallée ne présente que déchirures et rocailles, ruisseaux et ravins de soixante pieds de profondeur ; grès à nu, rochers et buissons, tertres herbeux, fourrés de mimosas ; bref, le meilleur des terrains de chasse.

En les observant avec ma lunette, j'avais remarqué que les girafes se plaçaient d'habitude sur un point élevé d'où elles voyaient à une grande distance. Il ne fallait donc pas gravir la côte directement. Ces animaux, grâce à leurs cous démesurés, jouissant de l'avantage qu'aurait un homme posté en haut d'un mât, nous auraient immédiatement découverts. C'est pourquoi je résolus de faire un circuit d'environ cinq milles, afin de rejoindre la bande par en haut, ce qui devait être possible avec des précautions. La marche commença ; tantôt gravissant des éboulis rocheux, tantôt dans l'eau vaseuse jusqu'aux épaules ; glissant au fond d'un ravin, serpentant dans l'herbe, ou à travers les buissons, pendant deux heures ; troublant dans notre marche de superbes tetels et de magnifiques nelleuts (*bubales* et *strepsicères*), nous gagnâmes l'endroit où devaient être les girafes. Presque immédiatement j'aperçus la tête de l'un de ces animaux à huit cents pas environ sur la gauche ; cette tête m'en fit découvrir d'autres qui entouraient le chef de la bande. Je pris à droite avec l'intention d'arriver sous le vent de la troupe.

Un buisson pouvait me servir d'abri ; tout allait pour le mieux, lorsque je vois que la bande a changé de place, qu'elle a le vent pour elle, que je suis à deux cents pas du grand mâle et qu'il est juste en face de nous. Deux autres s'approchent de lui. Tout à coup la brise m'effleure ; elle est d'une fraîcheur délicieuse, mais elle va nous trahir ! En effet, à peine ai-je senti ses caresses, que les trois girafes dressent la tête, et, attachant leurs grands yeux noirs sur la place où nous sommes, elles demeurent immobiles.

L'air attentif et la surprise des sentinelles avertissent la bande. Les girafes qui la composent se mettent à la file, rejoignent leurs camarades, puis regardent fixement de notre côté, formant un admirable tableau. Leur robe superbe, qui miroite comme celle d'un cheval de race, se détache en un relief vigoureux sur le vert sombre des mimosas.

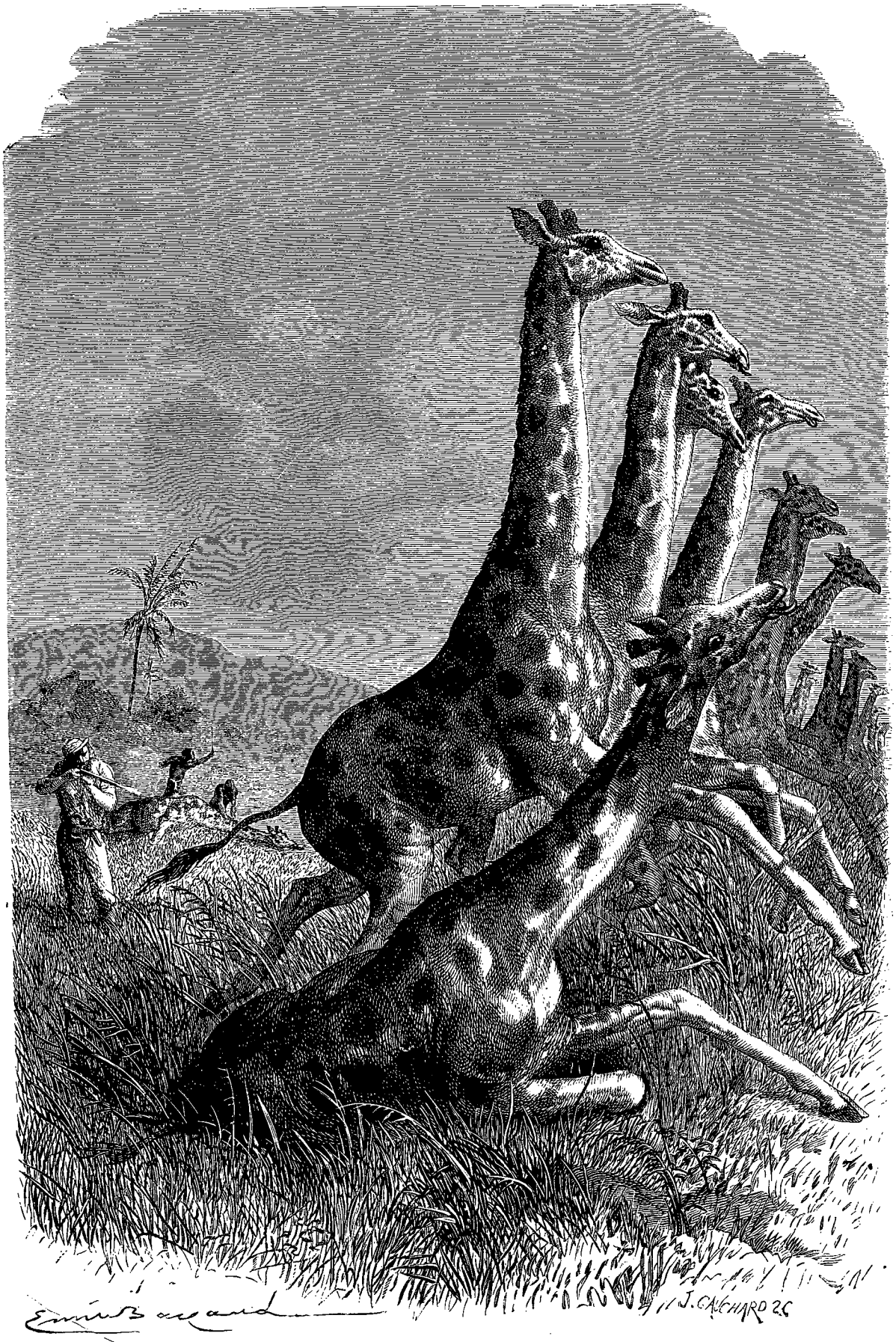
Mais cela ne pouvait pas durer, elles allaient prendre la fuite. N'ayant plus l'espoir de les tirer de près, je résolus de partir avant elles. Il était probable que la bande passerait à angle droit de la place que j'occupais ; puis, arrivée au sommet de la côte, elle gagnerait certainement la plaine, dont la surface unie empêcherait toute surprise.

Ayant appelé mes compagnons d'un signe, je pars à toute vitesse. Les girafes s'élancent ; elles fuient d'une allure pesante, mais d'une rapidité incroyable, et, prenant la direction que j'ai supposée, elles m'offrent l'épaule à deux cents pas. Malheureusement je tombe dans un trou profond caché dans l'herbe, et tandis que je me relève, la bande a gagné du terrain. Mais le chef tourne brusquement à droite pour arriver au plateau. Je prends la diagonale en courant de toutes mes forces. Lancée à fond de train, la bande passe devant moi à une distance d'environ cent soixante mètres. J'ai mon vieux Ceylan, carabine double, qui porte des balles d'une once et demie, et je vise un grand mâle dont la robe est foncée. Le bruit de la balle sur le cuir est suivi de quelques faux pas, qui se terminent au bout de vingt mètres par une lourde chute au milieu des buissons.

Ma seconde balle résonne également sur une autre bête, mais ne produit aucun effet. Bachit me passe rapidement une carabine simple — balle de deux onces. — Un mâle superbe est ajusté ; il tombe sur les genoux, se relève et prend la fuite en boitant : il a la jambe brisée au défaut de l'épaule ; mes Arabes le rejoignent et l'achèvent.

Après avoir suivi la troupe sur un terrain glissant et couvert de hautes herbes, ayant fait un mille sans résultat, je revins à mon gibier. C'étaient mes premières girafes ; je les admirai avec tout l'orgueil, toute la satisfaction du chasseur ; mais il se mêlait à ma joie un sentiment de pitié pour ces créatures si belles et si complétement inoffensives. Qui n'a vu la girafe que sous un climat froid ne se fait pas une idée de sa beauté. Sa robe soyeuse a des reflets changeants, suivant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse à la girafe. — Dessin de Emile Bayard d'après sir S. Baker.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la façon dont elle s'éclaire, et ses yeux sont l'exagération, ou plutôt le développement de ceux de la gazelle.

En revenant, comme nous traversions une herbe épaisse, qui pouvait avoir quatre pieds de haut, trois bubales sont partis d'une ravine, et ont passé devant nous à une soixantaine de mètres. Touché à l'épaule, celui que je visais est tombé mort au bout de quelques pas. C'est également mon premier bubale. Sa robe, d'un rouge bai, est brillante comme du satin. Il est en excellente condition et doit peser près de cinq cents livres. Une chasse magnifique : sur quatre coups, trois grosses bêtes.

La nuit était close lorsque nous atteignîmes la rivière; des chutes nombreuses nous avaient retardés, et ce fut avec plaisir que je me retrouvai chez moi, après avoir repassé l'eau comme le matin, mais dans l'obscurité la plus épaisse.

Le jour suivant nous traversâmes de nouveau l'Atbara pour aller chercher nos bêtes; il n'y avait plus qu'une girafe. Pendant la nuit les lions et les hyènes avaient dévoré l'autre, sans en laisser vestige. La foule sauvage avait piétiné dans la boue, laissant des empreintes qui témoignaient du vol. C'était une perte réelle. Les indigènes font grand cas de la viande de girafe; ils ont raison, jamais je n'en ai mangé de meilleure. Tout le reste s'utilise. Singulièrement dure, la peau a l'avantage d'être non moins légère que forte, ce qui la rend précieuse pour la confection des boucliers. Enfin les tendons, d'une grande longueur, sont très-estimés des Arabes, qui en emploient les filaments pour coudre le cuir, et fabriquer des cordes pour leur rhababa, espèce de guitare.

Aggagir ou chasseurs de la tribu des Hamran. — Épée et bouclier. — Chasse à l'épée. — Dernière averse. — Départ de Sofi. — Campés à Ouat el Négar. — Acquisition de trois chevaux. — Chasse à l'hippopotame. — Dépècement de la bête. — Assaut et carnage.

Il y avait un mois que nous étions à Sofi, lorsque j'eus la visite d'une bande de chasseurs que j'avais le plus grand désir de connaître. D'après ce que l'on m'avait raconté, certains Arabes de la tribu des Hamran, dont le territoire est au midi de Cassala, tuaient à l'arme blanche les animaux les plus redoutables. Je ne me figurais pas comment avec un sabre on pouvait tuer un éléphant, à moins que celui-ci ne fût entouré d'un grand nombre de traqueurs et criblé de coups finissant par amener la mort. On m'assurait néanmoins que, sur un bon terrain de course, l'éléphant le plus sauvage n'avait aucune chance d'échapper aux aggagir, ainsi qu'on appelle ces sabreurs héroïques. J'étais décidé à prendre à mon service quelques-uns de ces hommes extraordinaires et à les garder tant que durerait mon exploration des rivières abyssiniennes. Ce projet était connu, d'où la visite des aggagir.

Si ce n'est par leur chevelure, qu'ils portent beaucoup plus longue, et qui, séparée sur le milieu de la tête, est divisée en longues boucles pendantes, les Hamran ne diffèrent en rien des Arabes de cette région. Comme tous les autres, ils sont armés de l'épée et du bouclier. Celui-ci n'est pas toujours le même; il y en a de deux sortes : l'ovale étroit et la rondache. C'est du bouclier rond que les Hamran font usage. Quant aux épées, elles ont partout la même forme : une lame très-longue, à deux tranchants, ayant plus de quatre centimètres de large, et, comme poignée, tout simplement une croix, dont la traverse constitue la seule garde. L'épée des aggagir ne se distingue des autres que parce qu'elle est entourée, à partir du croisillon, sur une longueur de neuf pouces, d'une corde très-serrée qui permet de la saisir avec la main droite, tandis que la poignée est tenue par la main gauche; elle devient ainsi une épée à deux mains.

Les Hamran qui ne sont pas assez riches pour avoir des chevaux ne se mettent que deux pour chasser l'éléphant. Ils s'arrangent de manière à surprendre la bête de dix heures à midi : c'est le moment où elle repose; si elle ne dort pas, elle est au moins peu vigilante et d'une approche facile. L'éléphant est-il endormi, l'un des chasseurs se dirige en rampant vers la tête de l'animal, et d'un seul coup en détache la trompe qui est allongée par terre. La victime se lève aussitôt; mais, affolé par cet affreux réveil, l'éléphant ne sait pas poursuivre les chasseurs. Le sang coule à flots de sa blessure; une heure après il est mort. Si l'animal est éveillé, c'est par derrière qu'on l'attaque. Les deux jarrets sont alors tranchés l'un après l'autre, et, de même que dans le cas précédent, l'hémorrhagie ne tarde pas à tuer le colosse.

Néanmoins, disons-nous, cette méthode est celle des pauvres. Sitôt que la vente de l'ivoire leur permet de se monter, les chasseurs exercent leur art d'une manière à la fois plus lucrative et plus brillante. Trois cavaliers partent avant le jour et vont lentement à la recherche de la bête. Une fois sur la piste, ils la suivent d'une allure rapide. Vingt milles peut-être les séparent des éléphants; peu importe! La troupe est enfin découverte; le vieux mâle qui donnera le plus d'ivoire est choisi, la chasse est engagée. Après une courte poursuite, la bête se retourne, les cavaliers s'éparpillent et fuient devant elle. Dès que l'éléphant les abandonne, ils reprennent la chasse; et l'animal, qui s'est sauvé, fait tête une seconde fois. L'un des aggagir, qui a cette mission particulière, s'approche alors de l'éléphant dont il absorbe l'attention. La bête exaspérée reprend l'offensive et charge à toute vitesse. C'est le moment pour les chasseurs d'appeler à eux tout le sang-froid, toute l'habileté qu'ils possèdent; mais plus tard nous les verrons à l'œuvre.

Tandis que j'écoutais ces prodigieuses aventures qui m'étaient modestement racontées comme des choses toutes naturelles, je me sentais excessivement petit. J'avais, dès ma première jeunesse, passé ma vie à chasser les bêtes sauvages, et m'étais figuré jusque-là que j'en savais, à cet égard, autant que pas un autre; mais il y avait des hommes, qui, sans le secours de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes parfaites carabines, chargées de balles mortelles, allaient droit au monstre et l'attaquaient dans son antre, à la pointe d'une épée. J'éprouvais le besoin de me découvrir et de saluer profondément ceux qui étaient devant moi. Mon cœur allait à eux; nous fraternisâmes sur-le-champ, et ce fut avec bonheur que je songeai à l'époque où nous serions associés.

Il fallait pour cela se remettre en route.

Le 15 septembre une ondée capricieuse arriva tout à coup, ce fut la dernière de la saison. A partir de cette époque le soleil brilla sans relâche. Au bout d'une semaine l'herbe commençait à jaunir. A la fin d'octobre il n'y avait plus pour reposer l'œil de l'éclat doré du paysage que les roseaux des bancs de vase, mis à nu par le retrait de la rivière. Nous avions quitté Sofi le jour de la dernière averse, et, après avoir campé en différents endroits, nous étions installés sur la rive droite de l'Atbara, à deux cents mètres en aval d'Ouat el Négar, et à sept heures du Settite. Je possédais alors trois chevaux que j'avais achetés à des chasseurs d'éléphant, tous les trois de race abyssinienne : bêtes excellentes, bien que leur taille n'arrivât pas à un mètre et demi. Je les avais nommés Gazelle, Tetel et Aggar, qui est le singulier d'aggagir. Les deux derniers connaissaient parfaitement la chasse; Gazelle était novice, mais d'une beauté remarquable.

A peine étions-nous arrivés, que l'on m'invita à chasser un vieil hippopotame, qui avait eu l'impudence de menacer plusieurs personnes. Ce vieux drôle habitait la rivière à deux milles du village. Nous nous sommes rendus au point indiqué; l'animal était chez lui. En cet endroit l'Atbara, qui peut y avoir une largeur de deux cent cinquante mètres, fait un brusque détour, et il en est résulté un de ces bassins, toujours profonds, que nous avons décrits ailleurs. Au milieu de celui dont je parle, se trouvait un banc de vase arrivant jusqu'à fleur d'eau; c'était là que reposait notre adversaire.

A peine l'insolent nous eut-il aperçus que, de la façon la plus inconvenante, il se leva, secoua la tête et nous adressa des grognements significatifs, espérant nous intimider. J'avais remis à Bachit un pistolet et lui avais donné l'ordre d'aller se placer sur l'autre rive. Le voyant à son poste, je lui fis signe de tirer plusieurs coups sur la bête, afin de me l'envoyer; j'étais alors embusqué dans la rivière, à l'abri d'un banc de roche. Mais au premier coup de feu l'hippopotame, en vieux solitaire accoutumé à ne suivre que son caprice, se retourna vers Bachit et le chargea avec un mugissement effroyable, qui envoya notre homme jusqu'en haut de la falaise. Une fois à trente pieds au-dessus de l'eau, mon brave tira fièrement un second coup de pistolet; l'hippopotame n'en fut nullement troublé.

Comme ce dernier avait repris confiance, je me montrai au-dessus de la roche, et l'appelai à diverses reprises par son nom arabe : Hasinth! Hasinth! suivant la coutume du pays. L'hippopotame, se figurant qu'il allait se débarrasser de moi, comme il avait fait de l'autre, poussa un grondement sonore, plongea tout à coup, et reparut à cent pas de mon rocher, mais refusa absolument d'approcher davantage. Voyant cela, j'ordonnai à Bachit de crier de toutes ses forces pour attirer l'attention de l'animal, et, au moment où celui-ci tournait la tête, je le visai derrière l'oreille.

Ce fut un de ces coups heureux qui vous dédommagent et vous consolent de tous les coups manqués. Le vieux solitaire se renversa immédiatement, fouetta l'eau paisible du bassin, faisant surgir de grosses vagues autour de lui, et disparut après d'horribles convulsions.

Mes hommes étaient déjà près du village; en un instant la foule arriva avec des chameaux, des cordes, des couteaux, des haches, tout l'attirail nécessaire pour dépecer et pour transporter l'hippopotame, qui n'avait pas encore reparu.

Au bout d'une heure et demie, à compter du moment où il avait reçu la balle, nous l'aperçûmes qui flottait à deux cents mètres plus bas. D'énormes têtes de crocodiles surgirent à quelques pieds du cadavre et s'éclipsèrent tout à coup. Cette vision peu rassurante engagea les Arabes à différer l'assaut. On attendit que la proie eût dérivé jusqu'à un banc de cailloux situé à deux milles du bassin où nous l'avions découverte. Dès qu'elle y fut arrivée, la foule se précipita, des cordes nombreuses furent attachées au colosse, et les hommes le traînèrent sur la grève.

Une capture superbe : la peau, non compris la tête, mesurait douze pieds trois pouces. Je fis réserver les deux cuissots pour le cheik, ainsi qu'une forte quantité de graisse, qui est très-estimée dans le pays, non sans motif, car il n'en est pas de plus délicate. Un morceau de viande avait été choisi pour nous; et, ces deux parts mises de côté, la foule se jeta avidement sur la proie. Une bande d'hyènes affamées n'aurait pas été plus sauvage. Cent couteaux furent immédiatement à l'œuvre. La pièce à peine livrée, ils se l'arrachèrent et se battirent sur elle comme des loups. On ne vit plus qu'un amas sanglant. Les uns, plongés dans les entrailles fumantes, se disputaient la graisse; les autres se ruaient sur la viande, et se tailladaient réciproquement les mains pour faire lâcher prise à qui tenait un bon morceau. Je m'éloignai de cet odieux spectacle, que j'avais déjà vu ailleurs et qui se renouvelle toujours en pareille circonstance.

Personnel de la bande. — Abou Do et Djali. — Ile charmante. — Buffle tué à côté du camp. — Rugissements des lions. — A la recherche des éléphants. — Apparition d'un vieux solitaire. — Approche difficile. — Manœuvre audacieuse des aggagir. — Coup d'épée. — Éléphants en vue. — Attaque dans le fourré. — Sept éléphants morts; un d'eux tué par l'épée.

La bande est au complet. Outre nos gens de service: l'interprète, un palefrenier, deux Arabes et la femme qui moud le sorgho et fait le pain, j'ai neuf chaméliers, six Takrouris, un traqueur, nommé Taher Nour et trois aggagir : Abou Do, Djali et Soliman. Abou Do est magnifique : plus de six pieds[1], la taille svelte, les

1. Mesure anglaise; plus d'un mètre quatre-vingt-trois centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

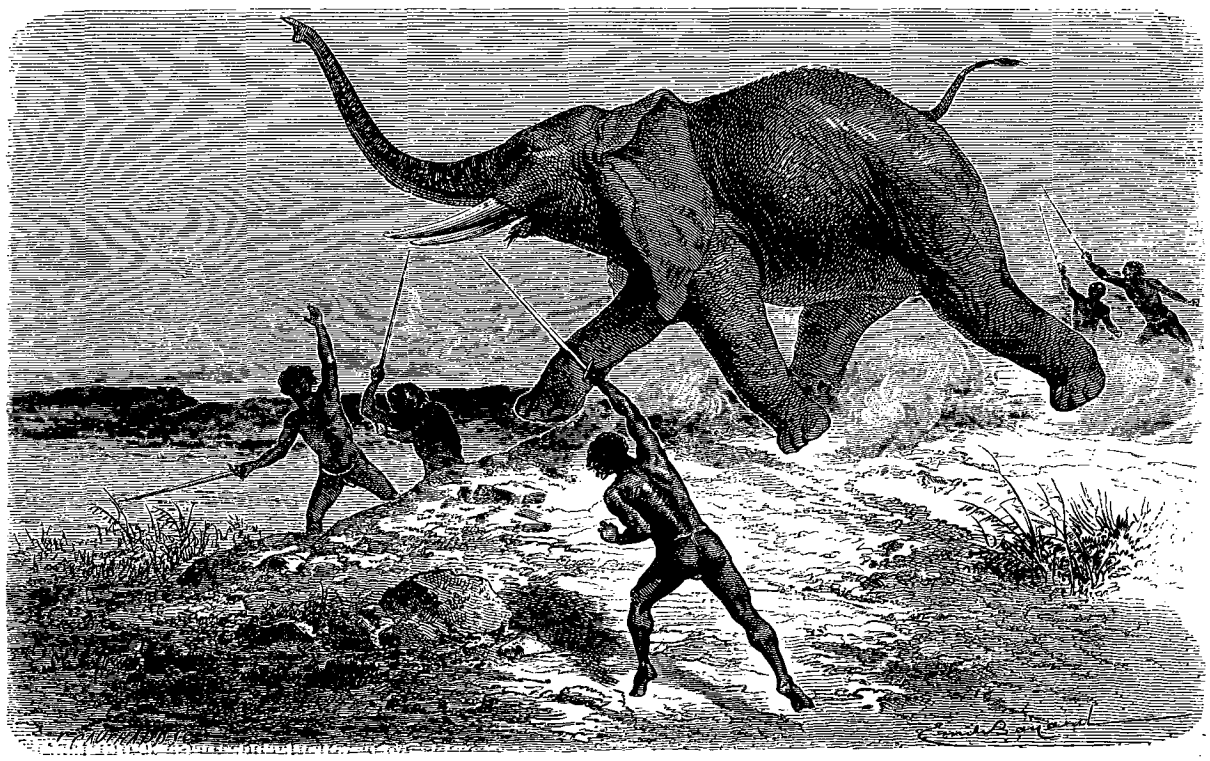
mouvements prompts et faciles, le visage d'une beauté remarquable, des yeux de girafe où brille soudain l'éclair qui traverse le regard de l'aigle. Djali a la tête de moins que l'autre, mais des muscles étonnants et la physionomie d'un homme à braver le diable.

Jamais le centaure n'a été réalisé comme par ces aggagir; le cavalier et la bête ne font bien qu'un seul et même individu, qui se replie dans tous les sens avec la souplesse du reptile. Il leur a suffi d'être à cheval pour que leur nature ait subitement changé. Ces hommes, si fiers et si calmes, ont été pris tout à coup d'une fougue délirante. Ils ont brandi leurs épées nues, et les voilà se précipitant sur les rocs, perçant les halliers, franchissant les ravins, escaladant les pentes, plongeant dans les abîmes, et se livrant à l'attaque d'un éléphant imaginaire. Je n'ai qu'une inquiétude, c'est que leurs chevaux ne résistent pas à de pareilles allures.

Nous remontons le cours de Settite. La région est fort belle, mais déserte au point que même le sable du bord de l'eau, qui garde, comme la neige, les empreintes les plus légères, ne porte pas vestige de trace humaine.

Près de la berge orientale, à deux jours de marche de Gira, se trouve une île qui est une véritable oasis. De gros nabaks (*rhamnus lotus*) y répandent une ombre épaisse et forment des bosquets entremêlés de clairières, où l'herbe est à la fois abondante et fine : c'est là que nous nous arrêtons.

Au moment où nous gagnons la rive, un buffle s'abreuve à moins de deux cents mètres. Il est près de l'office, double motif pour ne pas le laisser partir. J'avance avec précaution et le tire par derrière; il tombe sur les genoux, se relève immédiatement, reçoit ma seconde balle, tandis qu'il escalade le bord de l'îlot et disparaît dans les nabaks. Le voilà chez nous; il sera mort avant peu; la nuit approche, on le retrouvera demain matin.

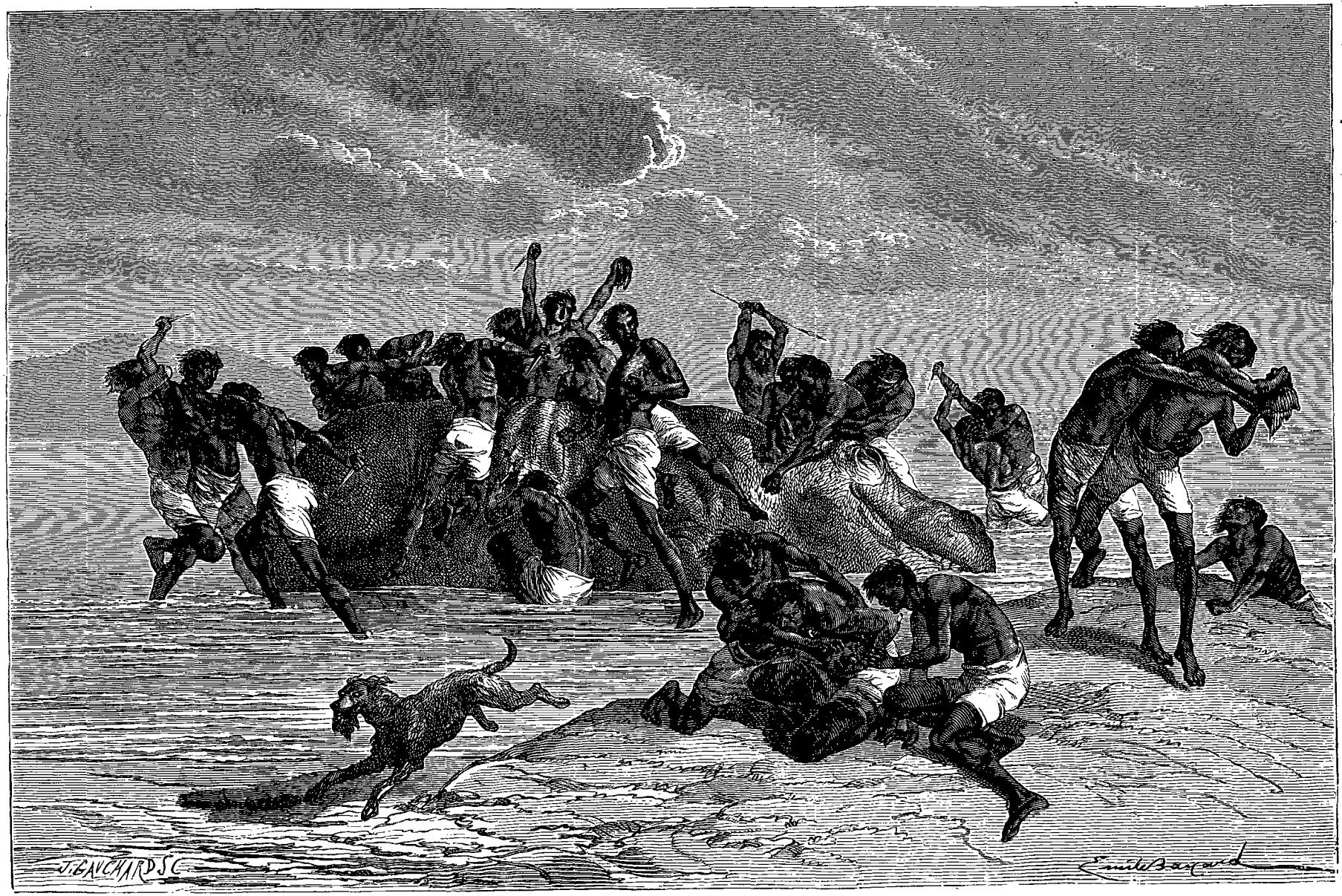


Attaque de l'éléphant à l'épée (voy. p. 138). — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

Pendant que les feux de nos hommes se couvrent de morceaux de bubale, le nôtre se garnit d'os à moelle. On met sur la table une nappe blanche, et tout ce qu'il faut pour dîner. Baraké, la boulangère, fait cuire ses galettes; et des tranches de foie d'antilope, avec sel et piment, sont posées sur le gril. Nous allons nous mettre à table, quand un rugissement terrible annonce qu'ailleurs on songe également à souper. Ce rugissement, qui a retenti à une distance d'environ cent cinquante mètres, est suivi de plusieurs autres, et les aggagir me disent tranquillement : « Les chevaux n'ont rien à craindre pour cette nuit; votre buffle a été trouvé par les lions.

Je n'ai jamais entendu de chœur aussi grandiose que celui de ces magnifiques voix de basse, unies aux craquements du fourré. Mais cette harmonie, qui plaît à nos oreilles, n'est pas du goût de l'interprète ni de la pauvre Baraké. Pour les rassurer on raconte d'effroyables histoires; c'est à qui se rappellera les plus horripilantes. Les aggagir, à leur tour, se mettent à parler des Basés, et les faits qu'ils relatent éclipsent tellement tout ce qui a été dit des bêtes féroces, qu'un lion serait maintenant le bienvenu, pourvu qu'il consentît à défendre les auditeurs contre ces hommes terribles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dépècement d'un hippopotame (voy. p. 135). — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès le matin j'étais à la recherche de nos voleurs de buffle. Comme je rentrais sans avoir rien trouvé, les aggagir venaient d'achever leur battue. Ils avaient découvert les traces d'une bande d'éléphants, et me priaient de les accompagner en toute hâte; pas besoin d'insister.

Nous sommes bientôt sur l'autre bord. Reconnaître la piste est d'une difficulté excessive. La terre est si dure qu'il est presque impossible de distinguer les empreintes les plus récentes de celles qui ont deux jours de date. On ne peut s'en rapporter qu'aux laissées, et la distance qui les sépare rend ce travail aussi ennuyeux que fatigant.

La journée s'avance. Nous avons passé et repassé la rivière à plusieurs reprises, lorsque nous arrivons à une courbe dont le fond sableux est inondé à l'époque des grandes eaux, et qui, d'une étendue de plusieurs acres, est bordée par une futaie. Les aggagir, qui semblent connaître chaque pouce de terre du pays, déclarent que si les éléphants n'ont pas quitté le canton, ils doivent être là, parmi les arbres. Tandis que nous cherchons la direction du vent, un coup de trompette se fait entendre, et un superbe éléphant, sortant de la forêt, s'avance avec majesté vers la rivière

Nous sommes cachés par un banc de sable derrière lequel nous descendons de cheval. La nappe qui sépare la forêt du bord de l'eau est d'une largeur d'environ trois cents pas. C'est, comme nous l'avons dit, une anse du Settite, qui, à partir de là, se détourne à angle droit et rase le pied d'une falaise, composée de galets reliés par un ciment calcaire. Le plan d'attaque est bientôt fait : je vais essayer de rejoindre la bête en rampant à l'abri du banc de sable; si je ne réussis pas, les aggagir couperont la retraite à l'éléphant, et nous aurons la chance d'un combat à l'épée.

J'ouvre la marche, suivi de l'un de mes Takrouris qui porte ma seconde carabine; Florian nous accompagne. Nous franchissons rapidement la moitié de la distance; nous sommes encore à cent cinquante pas de la bête, qui vient de gagner la rivière et qui s'est mise à boire.

Le banc de sable diminue de hauteur, il n'a pas plus de deux pieds; l'abri est mince, nous redoublons de précaution. Pas un arbre, pas une pierre; le sable est nu, et si mouvant qu'on y enfonce jusqu'à la cheville. Nous avançons néanmoins. L'éléphant cesse de boire pour lancer un jet d'eau qui retombe sur lui en ondée; puis il s'abreuve et s'arrose alternativement sans se douter de notre présence. Nous avançons toujours. Quinze pas tout au plus nous séparent lorsqu'il tourne la tête et nous aperçoit. Il relève ses énormes oreilles, sonne de la trompe et balance entre l'attaque et la fuite. Je cours à lui en criant; il se tourne vers le bois, je le tire à l'épaule. J'ai ma grosse carabine, celle que les Arabes ont nommée l'*Enfant du canon* et que par abréviation j'appelle le Bébé. Sa charge est de vingt-deux grammes de poudre, sa balle d'une demi-livre. Comme toujours, son effroyable recul m'a presque renversé; mais je vois la marque sur l'épaule de l'éléphant et dans une ligne excellente, bien qu'elle soit un peu haut. Toutefois, le seul résultat du coup est de faire sauver la bête, qui va gagner la forêt, lorsque les aggagir lui coupent la retraite, ainsi qu'il est convenu. L'animal furieux court droit à l'ennemi. Alors commence la partie héroïque et insensée de la chasse. Au lieu d'occuper l'éléphant par la fuite d'un cavalier, suivant la méthode usuelle, mes trois aggagir sautent de cheval en même temps, et, à pied sur le sable où ils enfoncent, attaquent l'énorme bête.

En fait de sport, je n'ai rien vu d'aussi beau et d'aussi follement périlleux. Malgré la rage qui le possède, l'éléphant n'en reconnaît pas moins que le but des chasseurs est de passer derrière lui, ce qu'il évite avec une incroyable adresse. Il tourne rapidement sur lui-même, charge les trois assaillants l'un après l'autre, toujours en face de celui qui est à craindre, et répand dans l'air des nuées de sable qu'il lance avec sa trompe en jetant des cris de fureur.

Les aggagir ne parviennent pas à triompher de cette manœuvre; le sable mouvant, qui n'est rien pour le colosse, leur est tellement contraire, qu'ils n'évitent l'ennemi qu'avec une extrême difficulté. Ce n'est qu'à force de bravoure et de sang-froid qu'ils sauvent alternativement celui d'entre eux que la bête va saisir. Pendant ce temps-là je traverse péniblement l'arène. Au moment où j'arrive, l'éléphant, qui passe entre les aggagir, reçoit à la fois une balle, que je lui envoie à l'épaule, et un coup d'épée que lui donne Abou Do. Celui-ci, malheureusement, n'a pu frapper à l'endroit voulu, en raison de la vitesse de la bête.

L'éléphant se détourne, franchit le sable et gagne la forêt. Nous sommes bientôt sur ses traces; il fait en courant quatre ou cinq cents pas, et tombe mort dans le lit d'un torrent desséché.

Revenus près de la rivière, nous voyons à un quart de mille une douzaine d'éléphants, qui, dans l'eau jusqu'à l'épaule, se dirigent vers les nabaks. Un détour nous amène au bord du fourré. Nous entendons craquer la jongle à notre droite; les craquements sont de plus en plus forts : il est évident que la bande approche. Djali, qui s'est glissé tout doucement parmi les broussailles, rapporte qu'il y a trois éléphants entre nous et le gros de la troupe, mais qu'il est impossible de se servir de l'épée. Je demande à être conduit où est cette avant-garde; et, suivi de Florian, des aggagir et de mes porteurs de carabine, je me mets sur les talons du brave petit chasseur, qui entre en rampant dans le hallier. Celui-ci serait absolument impénétrable sans les trouées qu'y ont faites les bêtes pesantes. C'est dans l'un de ces couloirs que nous avançons. Tout à coup Djali s'arrête, et j'aperçois, comme à travers un nuage, deux éléphants placés à sept ou huit pas derrière le lacis d'épines. L'un d'eux m'offre la tempe, où je lui envoie une balle qui le tue raide. Je ne vois pas suffisamment pour tirer la seconde bête, mais Florian,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un coup très-curieux, la démonte, et il nous est facile de la rejoindre.

Je prends une carabine à deux coups; à peine l'ai-je dans la main que le troisième éléphant se présente. Décidé à expérimenter le coup du front, je reste à ma place, et j'envoie ma balle — plomb et mercure — exactement au centre, presque à bout portant, moins de quatre pas. La bête recule, puis se remet à charger. Je tire ma seconde balle un peu plus bas. Arrêtée dans sa course, l'éléphante, car c'est une femelle, retourne vers le fourré en sonnant avec rage. Saisissant la carabine qu'on me présente, je cours droit à la bête et vise de nouveau au milieu du front : le seul effet produit est une charge plus active que les autres; décidément, c'est jouer à la tape. Je vais tirer de nouveau, mais Djali arrive, et, d'un coup d'épée, tranche le tendon du pied de derrière. Bravo, Djali!

Mes trois balles, de dix à la livre, poussées chacune par plus de dix grammes de poudre, ont été placées aussi juste que possible; j'ai bien tiré : à elles trois elles n'occupent dans le front qu'un espace de trois pouces, et pas une n'a causé la mort. On avait raison de dire qu'il ne fallait pas compter, pour l'éléphant d'Afrique, sur le coup du front qui est fatal à celui des Indes. Cela décuple le danger; à Ceylan j'étais sûr de la bête : je n'avais qu'à l'attendre et à tirer quand elle était près de moi.

Djali a donc fait un coup superbe. Je recharge mes carabines tandis qu'Abou Do et les autres vont se remettre à cheval, pensant que la troupe a débûché. Leur intention, dans ce cas-là, est de ramener les éléphants dans la jongle et de nous les envoyer s'il est possible. Je n'ai pas voulu détruire le prestige des armes à feu, en insinuant qu'il serait assez désagréable pour nous de recevoir le choc de cette bande furieuse, dont les colosses ont des fronts invulnérables; mais je fais des vœux pour que la troupe nous arrive moins directement que ne le souhaitent ceux qui nous l'envoient.

Il y a un quart d'heure que nous sommes dans cette position, lorsque tout à coup retentissent les cris des trois Arabes à une certaine distance. Quelques minutes après, un effroyable craquement, accompagné des clameurs des aggagir et du cri aigre de l'éléphant sauvage, nous annonce que la bande fond sur nous en ligne droite. Réunissant mes hommes en un groupe serré, je leur recommande de me passer mes armes à propos, et nous attendons l'ennemi qui arrive sur nous avec la rapidité de la foudre. Tout se déchire devant lui; la jongle tremble et s'écrase; c'est l'affaire d'une seconde.

La phalange est conduite par un chef énorme qui vient droit à moi; je lui décharge dans le front mes deux coups aussi vite qu'il m'est possible. Le choc le fait reculer; il se détourne, les autres le suivent. Une nouvelle carabine m'est servie avec une admirable précision, et je fais coup double sur deux éléphants qui, frappés à la tempe, ne se relèvent pas. Le Bébé m'est alors poussé dans la main juste à temps pour viser le dernier de la bande qui va disparaître dans le fourré : bang! je tourne comme une girouette, le sang me jaillit des narines, mais je suis sûr d'avoir la bête, qui, avec sa balle d'une demi-livre entrée derrière l'épaule, ne saurait courir longtemps.

Arrivent les aggagir tout lacérés par les épines. Il y a du sang à l'épée d'Abou Do : les éléphants s'éloignaient lorsque, tournés par les Arabes, ils ont fait volte-face. Dans la poursuite, Abou Do a réussi à rejoindre l'un d'eux et lui a coupé le jarret.

Total : sept éléphants morts et trois blessés; deux par Florian, le troisième par moi, qui l'ai touché à l'épaule. Il est trop tard pour les poursuivre, le jour s'en va; mais les aggagir viendront demain les chercher.

Recherche des blessés. — Chute de Djali. — Les quatre frères Chériff. — Rodar au bras desséché. — Pistes nombreuses, mais pas d'éléphants. — Flânerie. — Un couple de rhinocéros. — Attaque et poursuite. — Course prodigieuse. — Rivalité. — Désespoir d'Abou Do. — Effort suprême. — La victoire nous échappe. — Rhinocéros; ses habitudes; piége qu'on lui tend.

L'un des trois éléphants blessés était revenu dans les nabaks, où mes aggagir s'étaient trouvés face à face avec lui. Pas d'issue latérale dans ces broussailles; en pirouettant, la jument de Djali, repoussée par la muraille épineuse, était tombée et avait jeté son maître sous les pas de l'éléphant. Celui-ci, attiré par le cheval, qui, relevé aussitôt, avait pris la fuite, n'avait accordé nulle attention au chasseur; mais en courant il lui avait mis le pied sur la cuisse et la lui avait brisée net.

Peu de temps après, les frères Chériff, ayant appris les résultats de notre chasse, venaient me demander de faire partie de notre expédition. Ils étaient quatre, les plus célèbres de tous les aggagir. Abou Do lui-même, qui n'en serait pas convenu, se sentait inférieur à l'aîné de ces sportsmen accomplis; il en était jaloux, et déclara que si j'acceptais ces nouveaux alliés, il partirait avec Soliman. Je décidai toutefois que nous garderions les Chériff jusqu'à l'arrivée du chasseur qui devait remplacer Djali; Abou Do n'eut plus rien à répondre.

Le second des quatre frères, appelé Rodar, était manchot. Un jour l'éléphant, après lui avoir tué son cheval, lui avait ouvert le bras gauche d'un coup de défense. Broyés depuis le coude jusqu'au poignet, les os étaient sortis par fragments; les chairs, ratatinées, avaient maintenant l'aspect d'un morceau de cuir tordu, et la main crispée, semblable à une serre de vautour, ne pouvait plus que recevoir la bride qu'elle retenait comme un crampon. Rodar n'en était pas moins le plus renommé de la tribu pour la conduite de la chasse.

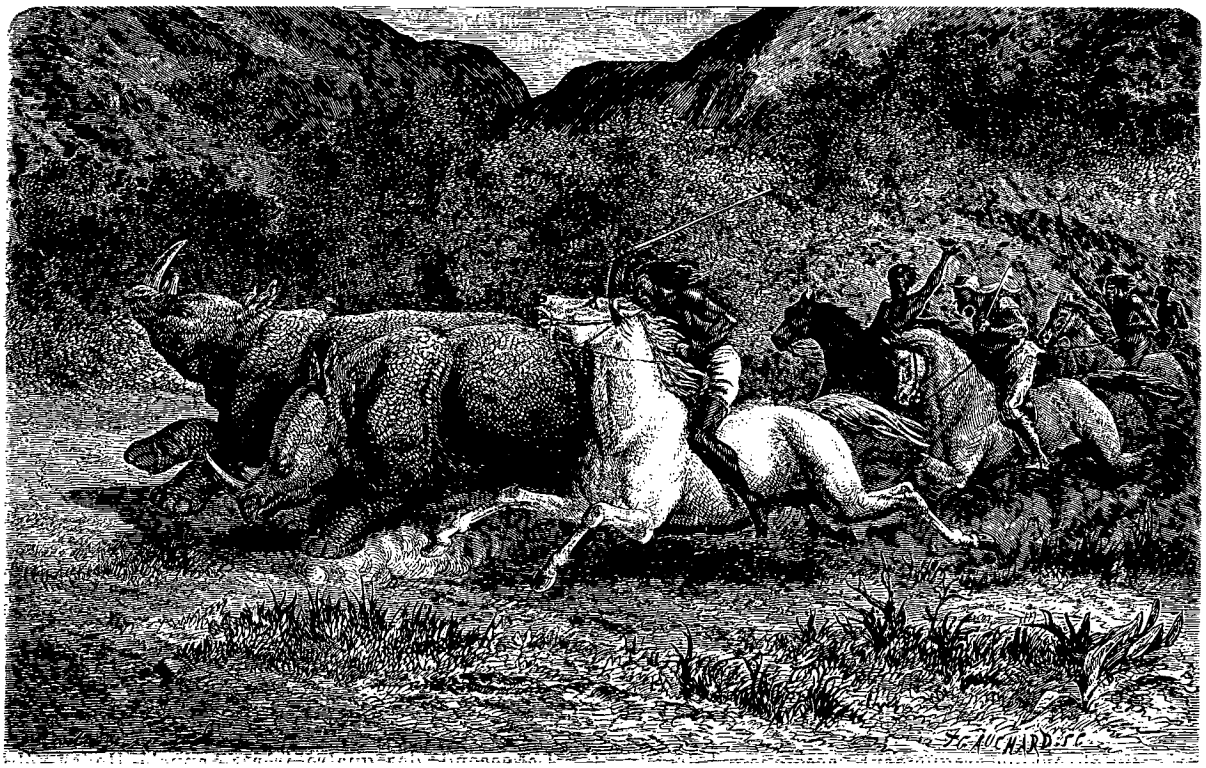
Le lendemain, 1er janvier, nous étions partis de bonne heure. Les pistes fraîches abondaient au bord de l'eau; mais pas une d'éléphant. Après avoir longtemps cherché, nous avions quitté la rive, et nous flânions avec délices, abattant les fruits mûrs des baobabs, cueillant aux acacias la gomme dont ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient couverts, et qui, pareille à des topazes, les faisait ressembler aux arbres des jardins enchantés. Chacun des aggagir en avait rempli la housse de peau qui forme toute la garniture de leur selle, et en avait eu sa charge, lorsque Taher, l'aîné des Chériff, s'arrêtant, nous montra un fouillis épineux près duquel était une masse informe. Je mis pied à terre, et, accompagné de Soliman, j'avançai avec précaution. En approchant du hallier, je vis deux rhinocéros profondément endormis sous d'épaisses broussailles, où ils étaient couchés tout près l'un de l'autre. Je dis à Soliman de retourner vers les aggagir, de reprendre son cheval, de tenir le mien à ma portée, et j'avançai de nouveau à pas de loup, jusqu'à moins de trente mètres des rhinocéros. Il est probable qu'au milieu de leurs rêves ils sentirent la présence d'un ennemi, car ils se levèrent tout à coup avec une prestesse étonnante, et poussant un ouiff, ouiff, ouiff, des plus aigus, l'un d'eux s'élança vers moi.

Inutile de viser à la tête, que protégeaient les deux cornes. Je lui envoyai ma balle dans la gorge; elle le détourna, mais sans produire d'autre effet; et les deux animaux s'éloignèrent avec une rapidité effrayante.

Tayau! tayau! A nous maintenant de les poursuivre. La gomme est jetée au vent; les aggagir s'élancent derrière le couple. Je remonte à cheval sans perdre le temps de recharger, et je talonne ma bête, afin de rattraper les autres. Mauvais terrain pour une course rapide : les mimosas, bien que largement espacés, n'en sont pas moins redoutables, en raison de leurs branches étalées à peu de hauteur, et dont les épines rendent toute collision sérieuse. Je reste quel-



Course furieuse. — Dessin de Emile Bayard d'après sir S. Baker.

que temps en arrière; mais au bout d'un mille, débuchant dans la plaine, je gagne peu à peu et je rejoins les aggagir.

Spectacle à rendre fou un chasseur! Les deux rhinocéros fuient côte à côte, ainsi qu'un attelage bien apparié, et bondissent avec une rapidité vertigineuse à dix mètres de Taher, qui, l'épée à la main, les cheveux au vent, jette sa monture au milieu du nuage de poussière que soulèvent les deux bêtes. Rodar, au bras desséché, les rênes pendues à la serre de vautour qui est le reste de sa main gauche, arrive après son frère. Abou Do est le troisième; ses talons battent son cheval, qu'il anime de ses cris, tandis que, penché en avant, sa longue épée tendue, il est sur le point de sauter pour frapper, même dans le vide.

Mes éperons! mes éperons! A eux de faire leur besogne. Vigoureusement appliqués, ils arrachent de Tetel un bond prodigieux; en une seconde je suis au milieu des hommes, des chevaux, des épées nues. Dépassant Abou Do, qui sent faiblir son cheval, et dont les traits expriment le désespoir, je me place à côté de Rodar, qui est bientôt derrière moi.

Il y a rivalité entre les deux bandes; c'est à qui s'efforcera de l'emporter sur les autres. Abou Do arrive à la folie en voyant l'avance de Taher. J'essaye de passer à gauche de l'un des rhinocéros, afin de lui décharger à bout portant la seconde balle de ma carabine; mais impossible de rejoindre les deux bêtes, qui fuient toujours du même galop. Tout ce que nous pouvons faire est de nous maintenir à trois ou quatre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas derrière elles. La seule chance qui nous reste est de conserver notre allure jusqu'au moment où les fugitifs seront forcés de se ralentir.

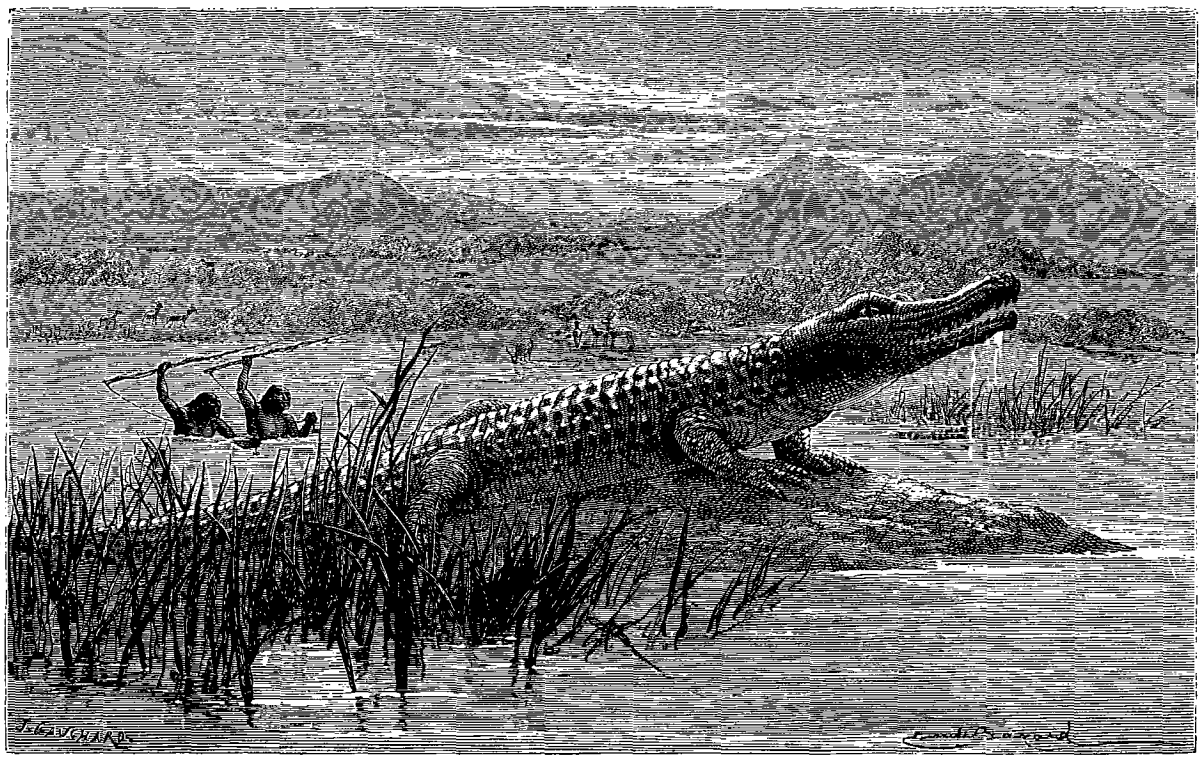
Nous avons déjà fait deux milles, et aucune apparence de fatigue : c'est toujours la même vitesse, la même course bondissante, tantôt dans la plaine, tantôt dans les basses futaies épineuses, ou dans les broussailles qui font subir aux chevaux de rudes épreuves.

Notre bande s'allonge; nous nous égrenons; quelques-uns seulement ont conservé leurs places. On arrive au sommet d'une chaîne de collines, dont le versant, d'un mille environ, s'incline doucement vers la rivière. Au bas de la pente se dresse le fourré de nabaks. Les poursuivis redoublent de vitesse; ils vont gagner cet asile impénétrable. Nous-mêmes, voyant le but, c'est-à-dire la jongle, où va se terminer la chasse, nous multiplions les efforts.

Il y a vingt minutes que dure cette course foudroyante. Le cheval de Soliman y renonce. Tetel n'est pas des plus vites, mais il a du fond, et prouve sa vigueur, car je pèse au moins vingt-cinq livres de plus que les autres.

Quatre seulement d'entre nous descendent la colline. Taher est toujours à notre tête. Abou Do est le dernier; son cheval va se ralentir; mais lui, en plein galop, saute par terre et continue la poursuite. Il a des jarrets d'antilope; pendant cent mètres je crois qu'il va nous dépasser et qu'il aura l'honneur de frapper le premier coup; mais la distance est trop longue, il est battu par les chevaux.

Plus que trois chasseurs : les deux Chériff et moi.



Crocodile harponné. — Dessin de Emile Bayard d'après sir S. Baker.

J'ai dû céder la seconde place à Rodar; mais je le suis de près. L'émotion est au comble; nous approchons des nabaks. Les rhinocéros commencent à montrer de la fatigue; le nez contre terre, ils soufflent en courant; la poussière vole devant leurs narines. Si j'avais un cheval frais! « Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! »

Le fourré n'est pas à deux cents mètres; et nos chevaux sont rendus! le mien chancelle et bronche. Mais les rhinocéros prennent le trot; ils sont las. Courage, Taher! En avant! en avant! Il est sur les talons des deux bêtes; penché sur le cou de son cheval, l'épée haute, prêt à frapper, il gagne sur la plus voisine. Deux secondes, et les fugitifs lui échappent. Un nouvel effort; l'épée brille et jette son éclair, au moment où le dernier rhinocéros disparaît dans les nabaks, ayant sur la croupe une estafilade d'un pied de long.

Encore deux cents mètres et la victoire nous restait! N'importe! « Bravo, Taher! » lui criai-je. Il avait supérieurement donné le coup.

Malgré notre défaite, jamais ni avant, ni depuis cette époque, la chasse ne m'a donné pareille jouissance. La course fut merveilleuse; mais plus merveilleuse encore est l'idée qu'un homme peut attaquer et vaincre, sans autre arme qu'une épée, les animaux les plus puissants de la création. Le rhinocéros est la bête la plus difficile à sabrer, en raison de sa prodigieuse vitesse. Chériff, qui en avait tué beaucoup, n'y était jamais arrivé qu'après une longue poursuite. Quand il est fatigué, l'animal se retourne et fait tête à l'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nemi; l'un des aggagir se détache, et va lui couper le jarret; mais tandis qu'en pareille circonstance l'éléphant est à peu près démonté, la bête cornue galoppe fort bien sur trois jambes, ce qui augmente le péril de ceux qui la provoquent.

Nous n'avons trouvé en Abyssinie qu'une seule espèce de rhinocéros, le noir à deux cornes, celui que, dans l'Afrique australe, on appelle *kéitloa*. Sa hauteur, prise à l'épaule, est généralement de cinq pieds six à huit pouces (un mètre soixante-dix-sept ou un mètre quatre-vingt-deux). Bien que très-massif, il est des plus rapides, ainsi qu'on vient de le voir.

Pas de bête au monde qui ait plus mauvais caractère; c'est l'un des rares animaux qui attaquent sans y être provoqués. Il voit un ennemi dans toutes les créatures; et, bien qu'il ait de mauvais yeux et l'ouïe médiocre, il n'en découvre pas moins un être quelconque à cinq ou six cents pas, lorsque le vent lui est favorable, tant chez lui l'odorat a de finesse. Il n'a pas besoin de le voir pour fondre sur l'objet qui l'irrite; passez-vous dans l'herbe ou dans le fourré qui vous cache à ses yeux, il entre en fureur dès qu'il vous a senti, et charge immédiatement en donnant trois coups de sifflet. Comme il est presque impossible de le tuer quand il vous arrive de face, cette charge imprévue, dans une jongle épineuse, est singulièrement déplaisante, surtout lorsque vous êtes à cheval.

Cette espèce va généralement par couple ou par famille, c'est-à-dire le mâle, la femelle et le jeune. La mère est excessivement farouche, très-attachée à son petit, et veille sur lui avec une extrême sollicitude.

C'est dans la soirée, deux heures après le coucher du soleil, que s'abreuve ce rhinocéros. Il quitte alors sa bauge, ordinairement située à quatre ou cinq milles de la rivière, et se rend au bord de l'eau par des chemins qu'il se fraye lui-même, en ayant soin de changer fréquemment de route. Quand il a bu, il se retire presque toujours sous un arbre, dans l'un des endroits qu'il s'est choisis, et qu'il visite d'une façon régulière. On trouve là de gros tas de fiente qu'il accumule dans un coin. Les chasseurs profitent de cette habitude pour mettre des piéges dans la voie qui conduit à la retraite de la bête; mais l'animal est si défiant, et possède un flair tellement subtil, que la pose du piége demande le plus grand art. Une fosse circulaire, d'environ deux pieds de profondeur et de quinze pouces de diamètre, est creusée au milieu du chemin qui mène à l'asile en question, à peu de distance de l'arbre visité depuis quelque temps. Sur la fosse est mis un cercle en bois, armé intérieurement d'un grand nombre de pointes aigues, faites d'un bois élastique et très-fort, et qui rayonnent vers le centre; qu'on se représente une roue qui n'aurait pas de moyeu et dont les rais, bien aiguisés, se rejoindraient en se recouvrant. Sur cet appareil, soigneusement adapté à l'entrée de la fosse, est posée la boucle d'un nœud coulant fait à l'extrémité d'un câble extrêmement solide; l'autre bout du câble est fixé au tronc d'un arbre que l'on vient d'abattre, et qui porte une rainure profonde où la corde s'engage. On creuse ensuite à côté de la roue un fossé où l'on place cette poutre, qui pèse cinq ou six cents livres, et l'on recouvre le tout avec de la terre que l'on a soin d'étendre au moyen d'une branche; sans cette précaution, l'attouchement de l'homme serait senti par le rhinocéros, qui ne manquerait pas de se détourner. Enfin, sur la terre qui dissimule le piége, on répand, toujours avec la branche, une couche de fiente prise au tas dont nous avons parlé.

Si la bête ne s'aperçoit de rien, elle marche sur la roue, à travers laquelle son pied enfonce; en essayant de le retirer, elle serre le nœud coulant qui lui entoure la jambe et que les épieux de la roue, entrés dans les chairs, empêchent de glisser. Une fois pris, l'animal fait un effort pour se dégager, arrache la poutre qui est retenue par le câble, et l'entraîne dans sa fuite; elle s'accroche aux racines, se prend dans les buissons, fait l'office de drague, et fatigue promptement le rhinocéros.

Le lendemain les chasseurs découvrent aisément le large sillon que la pièce de bois a tracé; dès lors ils ont la bête, et la tuent à coups d'épée ou de lance.

Départ de Delladilla. — Campés à seize milles en amont. — Chasseurs d'hippopotames. — Crocodile harponné. — Une famille d'hippopotames. — Attaque du mâle. — Lutte prolongée. — Capture.

Nous avions quitté l'îlot pour nous établir à Delladilla, cette arène où j'avais tué un éléphant lors de ma première chasse avec les aggagir. Aucun Européen n'avait dépassé ce point de la rive; Florian et Johann Schmidt, son compagnon, étaient même les seuls qui l'eussent jamais visité. Après avoir mis le feu aux grandes herbes, dont les chaumes, de deux à trois mètres, non-seulement nous cachaient le gibier, mais empêchaient de l'atteindre, quand nous l'avions découvert, je résolus d'explorer le pays pendant une quinzaine de jours, ce qui donnerait aux animaux, chassés par la flamme, le temps de revenir au gîte.

La rivière avait été suivie jusqu'au pied des montagnes, et nous étions campés à seize milles en amont de Delladilla, à la place même où, l'année précédente, un parti de Basés avait été sabré par des aggagir. Nos chasseurs prétendaient que l'ennemi essayerait d'en tirer vengeance; mais l'ennemi avait peur de nos carabines, et savait en outre que nous étions nombreux. Une douzaine de *houarti* (chasseurs d'hippopotames) de la tribu des Hamran s'étaient joints à notre bande; nous pouvions donc nous faire respecter.

Ces houarti sont des gens pleins d'adresse et de courage. Leur chasse est périlleuse, moins encore par le fait de l'hippopotame, que par celui des crocodiles au milieu desquels ils vivent continuellement sans nul moyen de défense. Il n'est pas d'hommes plus insouciants du danger. Le harpon dont ils se servent est un morceau d'acier détrempé formant une lame

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui n'a pas deux centimètres de large, et qui n'est barbelée que d'un seul croc. A cette arme, insignifiante en apparence, est attachée une bouée de la grosseur de la tête d'un enfant. La corde à laquelle cette flotte est suspendue a une longueur d'à peu près vingt pieds; le harpon est emmanché d'un bambou qui en a dix; la ligne est enroulée autour de cette canne, que le harponneur tient de la main droite, tandis que la bouée reste dans la main gauche.

Un peu avant l'aube, huit ou dix jours après leur arrivée, j'accompagnais les houarti qui s'en allaient en chasse. Ils étaient deux; je ne parle pas de leur suite. Beaucoup d'hippopotames habitaient cette partie de la rivière, et nous ne fûmes pas longtemps avant d'en rencontrer. Les harpons en manquèrent plusieurs; mais un crocodile fut traqué de la façon la plus intéressante. Il était couché sur un banc de sable de la rive opposée, à côté d'un bouquet de roseaux. Ayant pris la direction du vent, les houarti remontèrent la berge pendant un quart de mille, et entrèrent dans le Settite, le harpon à la main. Ils gagnèrent l'autre bord; et tantôt nageant, tantôt marchant au pied de la falaise, flottant à la dérive, ou se traînant sur le sable, ils finirent par gagner les roseaux derrière lesquels était le monstre qui dormait au soleil. Ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture et avançaient, le harpon levé, prêts à frapper le crocodile aussitôt qu'ayant dépassé le massif, ils pourraient voir la bête. Comme ils arrivaient à l'angle du rideau, le monstre, dont ils étaient encore à près de quatre-vingts pas, les aperçut ou les sentit, et se jeta dans la rivière. Au même instant les harpons furent lancés; l'un d'eux glissa sur les écailles, mais l'autre s'enfonça dans l'armure; et le fer, détaché du bambou, s'y maintient solidement, tandis que la flotte, courant avec la bête, en indiquait la fuite.

Les houarti choisirent un endroit convenable pour repasser l'eau, et revinrent en nageant, sans paraître plus se soucier des crocodiles qu'on ne s'inquiète des brochets quand on se baigne dans nos rivières.

Partis avec l'intention de prendre un hippopotame, ils ne voulurent pas s'attarder à suivre leur reptile, qu'ils étaient sûrs de retrouver plus tard, la bouée en marquant la position.

Nous continuâmes donc à chercher nos amphibies, qui semblaient être sur le qui-vive. Ne sachant pas si les harpons seraient plus heureux cette fois qu'au début, je visai derrière l'oreille la première bête qui se présenta, et la foudroyai du coup.

A la fin nous arrivâmes près d'un large étang, qui renfermait plusieurs bancs de sable, et des îlots rocheux. Parmi les rocailles était une famille d'hippopotames, composée d'un vieux mâle et de plusieurs femelles. Un jeune était debout, vilaine petite statue, posée sur une roche saillante, tandis qu'un autre bambin, dans la même attitude, mais sur le dos de sa mère, voguait avec insouciance.

La place était parfaite; les houarti me prièrent de me coucher, et se glissèrent dans la jongle où ils disparurent. Je les vis ensuite descendre en tapinois sur la grève, et s'y traîner jusqu'à deux cents pas des roches où les hippopotames se chauffaient au soleil.

La scène devenait extrêmement émouvante; nos chasseurs avaient pris l'eau, et, filant avec elle, se dirigeaient vers le vieux mâle qui ne se doutait de rien. Quand ils furent près des roches ils plongèrent tous les deux, et reparurent peu de temps après au coin du roc, où l'on voyait toujours le petit.

Fut-ce le jeune hippopotame qui se précipita dans l'eau avant le jet des harpons, ou ceux-ci qui d'abord quittèrent les mains des chasseurs? Je ne saurais le dire; dans tous les cas ce fut l'affaire d'une seconde. Les houarti plongèrent aussitôt, et, ne reparaissant qu'à une certaine distance, ils gagnèrent la rive en toute hâte, de peur d'être saisis par le blessé : l'un des harpons s'était fixé dans la tête du vieux mâle, à laquelle il avait été envoyé d'une main ferme; l'autre avait manqué le but.

Ce fut une belle chasse! L'animal furieux bondit à la surface de l'eau, renâclant et soufflant dans sa rage impuissante. Aiguillonné par le fer dont il ne pouvait se délivrer, il essayait de fuir ses persécuteurs imaginaires, et plongeait, et remontait aussitôt pour découvrir l'ennemi. Toutefois cela ne dura pas longtemps. Les chasseurs, dans tout le feu de l'action, avaient appelé leurs hommes, qui étaient dans le voisinage avec mes deux aggagir, Abou Do et Soliman.

La bande entière, pourvue des câbles qui font partie de l'équipement d'un harponneur, se rangea au bord de l'eau. Deux hommes prirent le bout de la corde la plus longue, et se jetèrent à la nage; quand ils eurent gagné la rive opposée, je vis qu'une seconde corde était solidement fixée au milieu de la ligne principale. Il y avait ainsi de notre côté deux bouts de câble, tandis que sur l'autre bord il ne s'en trouvait qu'un; d'où il résultait un angle aigu, dont le sommet était au point de jonction des deux lignes, et l'ouverture devant nous.

L'objet de cet arrangement me fut bientôt expliqué : deux hommes, placés auprès de moi, prirent chacun un de ces bouts de corde; l'un d'eux alla se mettre à dix pas de l'autre. Le câble principal fut alors traîné sur les deux rives jusqu'à ce que l'on eût rejoint la bouée, qui flottait çà et là, d'après les mouvements que l'animal faisait au fond de l'eau. Par une secousse habilement imprimée à cette ligne maîtresse, la flotte se trouva placée entre les deux câbles, et fut immédiatement saisie dans l'angle aigu, dont les deux côtés se rapprochèrent. Aussitôt les hommes, qui étaient sur l'autre rive, lâchèrent le bout de la grande ligne, tandis que ceux qui étaient près de moi tirèrent sur la bouée, maintenue fortement par les deux cordes.

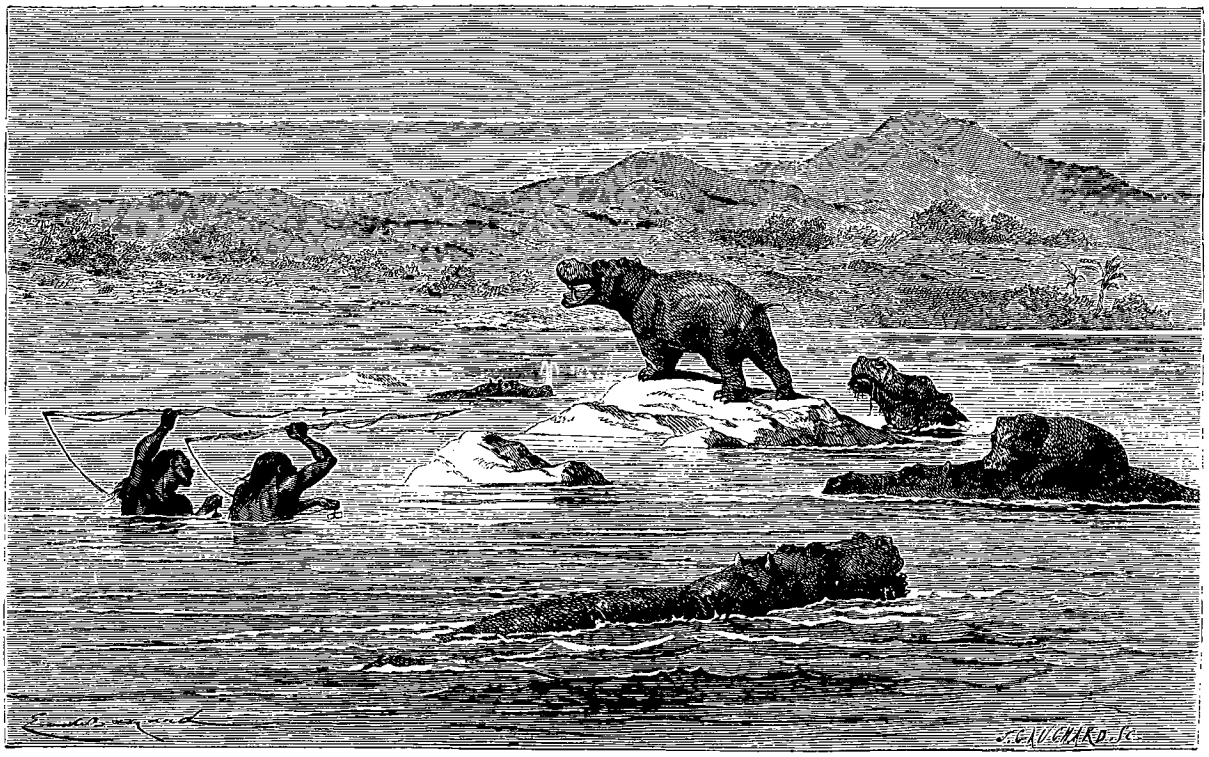
J'étais de la partie; et n'ai jamais rencontré d'efforts de résistance pareils à ceux de notre captif, auquel nous cédions par instants, pour le malmener ensuite. Plus furieux que jamais, il fit un bond hors de l'eau,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grinça des dents, et ronfla avec rage, en soulevant des flots d'écume; puis ayant plongé, il se dirigea sottement vers nous. La ligne détendue fut amenée promptement et enroulée autour d'une roche, qui était au bord de la rivière. L'hippopotame reparut alors à dix pas des chasseurs, bondit de nouveau et, faisant claquer ses mâchoires, essaya de saisir la corde. Au même instant deux harpons lui arrivèrent dans le côté.

Bien loin de fuir, l'animal en furie s'élança, prit pied sur un haut fond, leva sa masse énorme, et, la gueule ouverte, escalada le banc de sable, où il vint hardiment attaquer les chasseurs. Il connaissait peu l'ennemi; les hommes qu'il menaçait n'étaient pas gens à s'effrayer d'une gueule béante, fût-elle armée d'une denture formidable. Il reçut aussitôt une demi-douzaine de lances, dont quelques-unes, jetées de cinq ou six pas, lui entrèrent dans la gueule. En même temps d'autres hommes lui envoyaient dans les yeux des poignées de sable, qui lui furent plus sensibles. Il avait brisé les lances comme des brins de paille; mais le sable le fit reculer.

Pendant sa folle attaque, deux chasseurs avaient saisi les lignes des trois harpons qui le retenaient. Tout à coup l'une des cordes céda, tranchée par les dents de la bête, qui se trouvait au fond de l'eau. Immédiatement l'animal reparut, et, sans hésiter, courut



Hippopotame harponné. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

pour la troisième fois sur les chasseurs, en ouvrant une gueule tellement large, que deux personnes y auraient trouvé place.

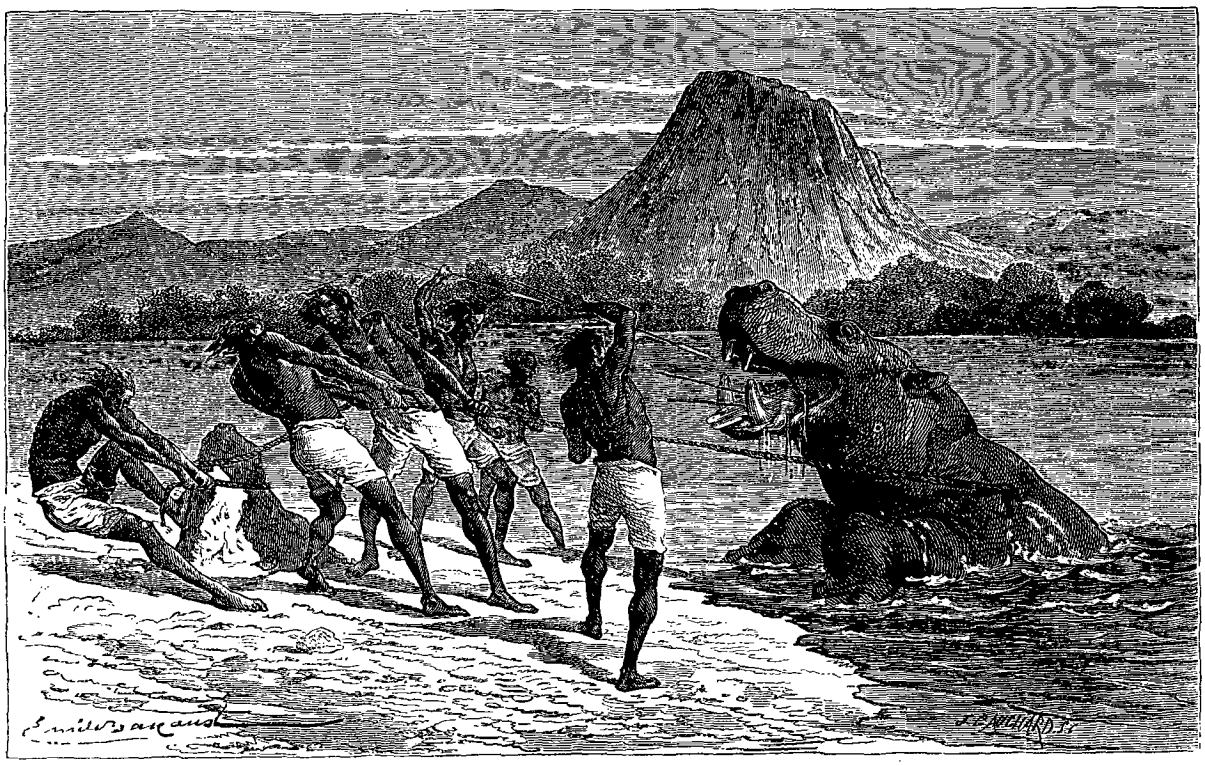
Soliman bondit, la lance au poing, et frappa l'horrible tête, sans produire aucun effet. Abou Do, en même temps, s'avançait l'épée haute, me représentant Persée allant tuer le monstre qui devait dévorer Andromède; mais la blessure ne fut qu'une entaille insignifiante. De nouvelles poignées de sable qu'on lui jeta à la face obligèrent l'animal à plonger pour se laver les yeux. Six fois pendant le combat il quitta sa retraite liquide et chargea bravement ses adversaires. Il avait broyé toutes les lances que sa gueule avait reçues; le fer des autres, émoussé en tombant sur le roc, ne pénétrait pas dans son cuir épais.

La lutte avait duré trois heures; le soleil allait se coucher, et le vaillant hippopotame, halé près du bord, se défendait toujours. Les houarti, craignant qu'il ne vînt à couper la corde, me prièrent de lui donner le coup de grâce. J'attendis une occasion favorable: il leva fièrement la tête au-dessus de l'eau, à trois pas de ma carabine; et la balle, le frappant entre les yeux, termina ce drame palpitant.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lutte suprême (voy. p. 144). — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

EXPLORATION DES AFFLUENTS ABYSSINIENS DU NIL,

PAR SIR SAMUEL W. BAKER[1].

RÉCITS DE CHASSE.

1861-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Poursuite d'un lion. — Habileté d'Agghar. — Comment on chasse le lion à l'épée. — Dépècement d'un buffle. — Morceau friand. — Traces de rhinocéros. — Sauve qui peut! — Herbe incendiée. — Le Méhédéhet. Fâcheuses nouvelles. — Les Basés. — Haine qu'ils inspirent. — Incertitude de leur origine. — Leur type. — On évite leur territoire. — Un affût. — Surprise d'un rhinocéros. — Valeur du cuir et de la corne du rhinocéros. — Petits oiseaux. — Ruses du crocodile.

Autour de nous, comme à Delladilla, de grands chaumes restaient sur pied dans les endroits où la terre était profonde. Voulant brûler cette herbe, non-seulement gênante, mais où l'ennemi pouvait se cacher, nous partîmes au point du jour, pendant que les houarti allaient à la recherche de leur crocodile. Je montais Agghar, ma meilleure bête de chasse.

La rivière avait été franchie ainsi que le fourré épineux qui la bordait, et nous nous trouvions dans une plaine entrecoupée de broussailles, lorsque nous vîmes à deux cents mètres un lion magnifique qu'une épaisse crinière faisait paraître colossal; il se dirigeait tranquillement vers son fort. « El assat! » (le lion) murmurèrent les aggagir, dont l'épée sortit du fourreau par un mouvement instinctif. Au même instant les chevaux rasèrent la plaine.

Le lion ne nous avait pas remarqués; mais en entendant les sabots de nos montures, il s'arrêta, releva la tête et nous regarda dévorer la distance. Quand il pensa que la fuite devenait urgente, il se mit à bondir, entraînant nos chevaux lancés à toute vitesse.

Nous continuâmes de la sorte, jusqu'à n'être plus qu'à environ quatre-vingts pas du félin, qui, malgré l'aisance avec laquelle il arpentait le sol, courait moins vite que nous.

Une admirable scène! Agghar était extrêmement rapide et comprenait merveilleusement la chasse qu'il avait apprise au service des aggagir. Son galop était

1. Suite et fin. Voy. p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la perfection même : de longues enjambées, souples et fermes, aussi douces pour le cavalier que faciles pour lui. Pas besoin de le conduire ; il suivait la bête comme un limier et se dirigeait seul au milieu des arbres, évitant avec soin les tiges nombreuses et choisissant l'endroit où les branches devaient me permettre de passer.

En cinq minutes le lion avait été mené à travers la plaine, et quelques mètres seulement nous séparaient du bois quand, au moment où l'aîné des Chériff et Abou-Do le rejoignaient chacun d'un côté, le lion sauta au fond d'un ravin et disparut dans les nabaks dont l'abîme était couvert.

Je fus très-désappointé ; le combat eût été glorieux et il y avait longtemps que je désirais voir attaquer le lion à l'arme blanche. Taher et Abou-Do n'étaient pas moins contrariés ; ils affirmaient qu'ils auraient tué la bête. Leur projet était de se maintenir de chaque côté du lion à quelques mètres de distance ; pendant que l'animal aurait chargé l'un d'eux, l'autre lui aurait tranché les reins d'un coup d'épée.

Un bon chasseur, disaient-ils, peut se défendre alors même que le lion saute sur la croupe du cheval ; il suffit pour cela de donner le coup en arrière. Le grand danger est lorsque l'ennemi s'accule dans les broussailles et se retourne pour faire tête. En pareille occasion les aggagir forment un cercle, ils vont droit à l'ennemi qui s'élance et qui est frappé au moment où il retombe. Chaque fois qu'il y a combat, la mort du lion est certaine, mais il n'est pas rare qu'un cheval ou un homme soit blessé dans la lutte, quelquefois ils le sont l'un et l'autre, quelquefois même plusieurs y perdent la vie.

Peu de temps après j'avais tué un buffle. Mes aggagir dépouillèrent la bête avec soin et en divisèrent la peau d'après certaines mesures, afin que chacune de ses portions pût faire un bouclier. Les autres, pendant ce temps-là, découpaient l'animal et préparaient le festin d'usage, c'est-à-dire qu'ayant ouvert la panse, ils l'arrosaient du fiel dont ils pressaient la vésicule pour n'en rien perdre. Ainsi accommodé, l'ignoble morceau est dévoré cru à l'instant même.

La viande fut mise promptement sur les chameaux, puis nous en revînmes à notre projet d'incendie. Il fallait prendre le vent et se diriger vers un endroit où le sol était couvert de chaume.

Nous traversions un massif de kittar à peu près caché dans l'herbe, tant celle-ci était haute, lorsque, marchant à la tête de la colonne, je tombai sur des traces de rhinocéros. Les empreintes évidemment étaient si récentes, que les animaux ne pouvaient pas être bien loin. J'avais emmené deux de mes Takrouris, et Mahomet le palefrenier qui, à l'occasion, devait tenir mon cheval. La marche était difficile pour les hommes, plus encore que pour les chevaux, à cause d'énormes pierres qu'on ne voyait pas dans l'herbe.

Nous étions arrêtés, nous demandant la position que pouvaient occuper les rhinocéros et pensant à ce qu'il y aurait de désagréable s'ils venaient à nous flairer, quand nous entendîmes ces cris bien connus : ouiff! ouiff! ouiff! suivis d'un ouragan à travers les grandes herbes et les épines : en même temps nous vîmes deux de ces énormes brutes arriver droit sur nous.

Sauve qui peut! et chacun de s'escrimer. A peine le temps de regarder derrière soi. Je creusai de l'éperon les flancs d'Agghar, je le saisis par le cou, plaçai au niveau de son épaule ma tête bien défendue par ma casquette de chasse, et me fiant à la Providence et à la bonté de mon cheval : en fuite! en fuite! par-dessus les rocs et les arbres tombés, à travers les broussailles et les chaumes, avec les deux brutes infernales à quelques pieds derrière moi.

J'avais leur sifflement dans l'oreille, mais mon cheval l'entendait également, et le brave chasseur volait en dépit des obstacles, franchissant barrières et rocailles, plongeant sous les épines et faisant des crochets comme un lièvre.

Les aggagir étaient dispersés ; Mahomet avait reçu le choc de l'un des rhinocéros ; les autres gravissaient les rochers en s'aidant de la crosse des carabines ; jamais déroute ne fut aussi complète.

A la sortie du fourré je regardai derrière moi. Voyant les rhinocéros continuer leur course en ligne droite, j'essayai de les poursuivre, mais impossible d'en rien faire. Une chose merveilleuse, c'est que mon cheval ait pu leur échapper sur un pareil terrain.

Bien que mes habits fussent en grosse étoffe arabe, étoffe de coton qui se déchire rarement et qui perd simplement un fil quand elle est prise par les épines, je me trouvais presque nu. Ma blouse était en lambeaux, et comme je portais des manches ne descendant que jusqu'au coude, le sang ruisselait de mes bras. Il était heureux que j'eusse saisi le cou de mon cheval, sans quoi les épines m'auraient arraché de la selle.

Tous mes hommes étaient de même déchirés et meurtris ; quelques-uns étaient tombés sur la tête au milieu des rochers, les autres étaient blessés à la jambe. Quant à Mahomet, le rhinocéros qui ne le voyait pas l'avait renversé, non avec sa corne, mais avec l'épaule et lui avait fait plus de peur que de mal. En somme, nous étions tous hors de péril.

Décidé à brûler les herbes, j'allai prendre le vent au bord de l'eau, puis échelonnant mes hommes sur une ligne qui pouvait avoir un mille d'étendue, je leur fis embraser le chaume à différents endroits. Les flammes s'élevèrent en rugissant et avec une rapidité surprenante. Fouettée par le vent du nord qui soufflait avec force, la ligne de feu courut dans tous les sens, dévorant l'herbe aussi inflammable que de l'amadou.

Nous repassâmes la rivière pour éviter la flamme et nous reprîmes le chemin du bivac. En route je tirai de fort loin un bubale que je blessai maladroitement ; l'instant d'après je fus plus heureux. Confiant ma monture à l'un des chasseurs, j'entrepris de rejoindre un beau méhédéhet (*redunca ellipsyprimnaa*) qui se trouvait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à quelques pas d'un troupeau, formé seulement d'un petit nombre d'individus, et posé sur la crête d'un pli de terrain, derrière lequel se trouvaient des broussailles. Je m'étais désigné comme abri un petit buisson que je parvins à gagner inaperçu et qui pouvait être à cent vingt mètres de l'animal.

Je visai à l'épaule avec ma petite carabine; la bête fit quelques bonds, puis tomba morte. Les autres la regardèrent tout étonnées, et de ma seconde balle j'abattis ce que d'abord j'avais pris pour une femelle; c'était un jeune mâle.

Le méhédéhet, *waterbok* du midi de l'Afrique, est de la couleur du cerf; il a le poil encore plus rude, plus gros que celui-ci, et n'en est pas moins d'une grande beauté. Sa taille est la même que celle du nelleut (*tragélaphe strepsicère*) : un mètre trente-deux centimètres. Ses cornes sont annelées et s'incurvent légèrement. La femelle, non plus que celle du nelleut, n'a pas d'armure de tête, et ressemble beaucoup à la biche de l'hippélaphe ou sambâr de l'Inde.

La nuit approchait lorsque nous atteignîmes le bivac; il y régnait une certaine agitation. Les houarti avaient retrouvé leur crocodile et s'en étaient emparés ; mais des rapports fâcheux avaient été faits par nos guetteurs qui avaient aperçu des Basés sur plusieurs points, et la bande entière désirait vivement retourner à Delladilla.

Lorsque, voulant explorer le Settite, qui traverse le territoire des Basés, j'avais cherché à me renseigner sur cette province, on m'avait fait partout la même réponse : « Pays sauvage et indépendant, habité par une race féroce, dont la main est levée contre tous les hommes; race détestée, qui a pour ennemis tous ceux qui l'avoisinent et qui vit en sûreté dans ses montagnes où elle défie ses adversaires. »

Le Basé est une portion de l'Abyssinie, mais l'origine de la tribu qui l'occupe est enveloppée de ténèbres. Est-ce un débris de la race éthiopienne qui possédait la contrée avant la venue des Abyssins, ou une fraction des peuplades à cheveux crépus qui demeurent sur la rive gauche du Nil-Bleu? On l'ignore. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Basés ont le même type que les habitants du Fazokl. Leur peau, qui est très-noire, et leur chevelure frisée et laineuse, les font ressembler aux nègres, mais ils n'ont pas le nez aplati, ni la machoire proéminente.

En dépit de l'écrasante supériorité de leurs voisins, les Basés n'ont jamais été asservis et ne peuvent pas l'être d'une manière définitive. Armés seulement d'une lance, mais comptant sur leur extrême agilité, plus encore sur les obstacles qui protègent leur demeure, ils ne fondent sur l'ennemi qu'à la dérobée. Leurs espions, qui rôdent sans cesse, glissent inaperçus comme le léopard, et leur attaque, toujours furtive, est invariablement une surprise. Vainqueurs ou vaincus, ils fuient d'une égale vitesse et rentrent dans leurs repaires.

Comme il n'y a chez eux d'autre butin à saisir que des femmes et des enfants, leur territoire est généralement évité, à moins qu'on ne l'aborde avec l'intention expresse d'y faire une razzia d'esclaves, ou qu'on n'y vienne pour la chasse, ce que font les aggagir. Dans ce cas-là, s'il y a rencontre, pas de quartier de part et d'autre; la guerre qu'ils se font est une guerre à mort.

Mes chasseurs ne redoutaient certes pas les Basés. Eût-il fallu en attaquer des légions, Abou-Do, Taher-Nour et Soliman auraient fondu sur eux l'épée à la main avec une joie réelle, mais le reste de la bande était vivement ému. Les Takrouris eux-mêmes, bien que très-braves à certains égards, se montraient peu rassurés.

Comme j'avais presque fini l'exploration que je voulais faire dans ces parages, il fut décidé que nous lèverions le camp sous peu de jours et que nous reviendrions à notre précédent bivac. Cela suffit pour calmer les inquiétudes.

Sur le point de partir, je voulus chasser une dernière fois dans les environs. Il y avait à trois cents pas du camp un sentier par lequel les animaux se rendaient à la rivière chaque matin de sept à neuf heures.

J'avais déjà tué plusieurs antilopes en me plaçant derrière un rocher qui se trouvait près de l'abreuvoir. Je m'embusquai à la même place, et vis bientôt arriver plusieurs troupes de bubales, de nelleuts, d'ariels (*gazelle dama*), de dorcas ou gazelles rayées de noir, et d'octérops (*calotragus montanus*); en outre deux autruches, gibier fort rare dans le pays, à en juger par le petit nombre de celles que j'y ai vues; elles remontaient vivement la berge suivies des autres animaux et passèrent à quatre-vingts pas de mon abri. J'avais ma petite carabine et fus tenté de faire coup double sur une autruche et sur un bubale.

L'un et l'autre tombèrent; l'antilope était morte, frappée à travers le cou; mais l'autruche, qui était un beau mâle, se releva immédiatement et s'enfuit avec sa femelle aussi vite que ses longues jambes le lui permirent.

J'étais on ne peut plus contrarié. Trompé par la rapidité de la bête, j'avais tiré trop en arrière.

Voulant racheter cette maladresse, je saisis la carabine que me tendait l'un de mes hommes, et tuai raide un nouveau bubale, qui fermait la marche de la seconde bande.

J'essayai de rejoindre mon autruche; mais il me fut impossible d'en retrouver la piste au milieu des rochers.

Prenant alors Agghar, je passai la rivière, accompagné de Taher-Nour, mon traqueur, ainsi que des Takrouris, qui portaient mes carabines, et j'allai droit devant moi. Le terrain, dont le feu avait consumé l'herbe, était couvert de cendres noires, où les traces des animaux se voyaient distinctement.

J'avais fait environ quatre milles, suivi, comme toujours, d'une couple de chameaux, portant des cordes, des outres pleines, etc., quand nous vîmes un rhinocéros, qui était seul au milieu d'une clairière. Je

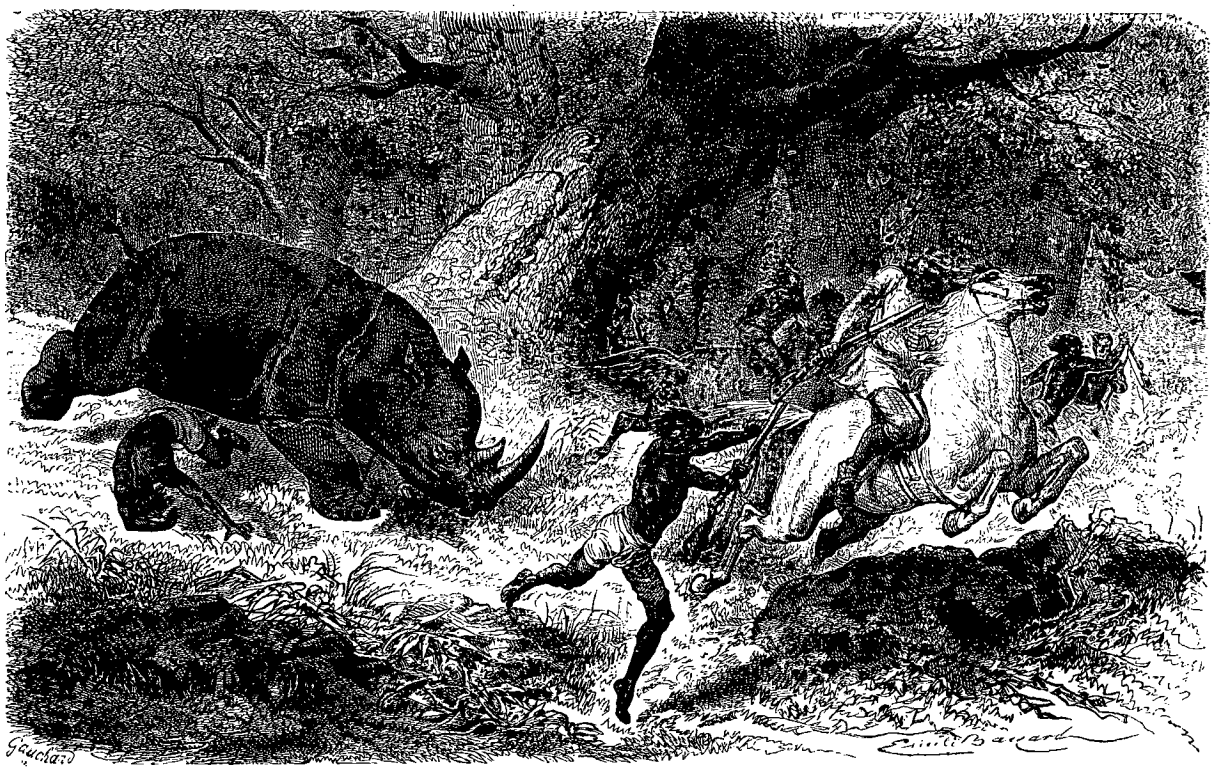
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fis placer mes gens hors de vue ; je leur confiai mon cheval ; et, accompagné seulement de Taher-Nour, je me mis à traquer la bête, qui à trente-cinq pas, reçut une première balle à l'épaule ; elle se retourna vivement, cherchant du regard d'où lui venait sa blessure ; puis, ne voyant pas qui avait pu la frapper, elle gagna le pied d'un arbre à large cime, et se coucha dès qu'elle y fut arrivée. C'était la preuve que sa blessure était grave. Relevé à mon approche, le rhinocéros aperçut Taher et me présenta le côté. Je me mis à courir, il s'élança vers moi ; mais le coup était parti. J'allais lui envoyer ma troisième balle quand il tourna sur lui-même en poussant un cri aigu et tomba sur le flanc. Je lui jetai une pierre ; il était déjà mort.

Pas d'animal plus facile à dépouiller ; le cuir en est tellement raide qu'on le détache de la chair comme on écorce une orange. Au bout de deux heures, non-seulement la peau du nôtre était enlevée et divisée par morceaux de la dimension voulue, mais elle était attachée sur les chameaux, ainsi que la tête et la quantité de viande nécessaire pour compléter la cargaison.

Une peau de rhinocéros fournit la matière de sept boucliers ; chacune des portions destinées à cet usage se vend deux thalaris, qui valent dix francs et quelques centimes. La corne du même animal se paye également, en Abyssinie, dix francs la livre ; on en fait des poignées d'épée qui sont en très-grande faveur.

Je revins lentement en suivant la rivière. Une foule de petits oiseaux couvraient les cépées touffues, qui,



Sauve qui peut! — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

en certains endroits, croissent sur les bords. Le poids du groupe fait incliner la branche jusqu'à la surface de l'eau ; c'est le moment de s'abreuver, et tous les becs donnent au courant un baiser rapide. Ces malheureux petits êtres n'ont aucun repos ; les crocodiles et les poissons les happent quand ils essayent de boire, les rapaces les poursuivent sans cesse. Dans ce pays, toute créature faible est misérable.

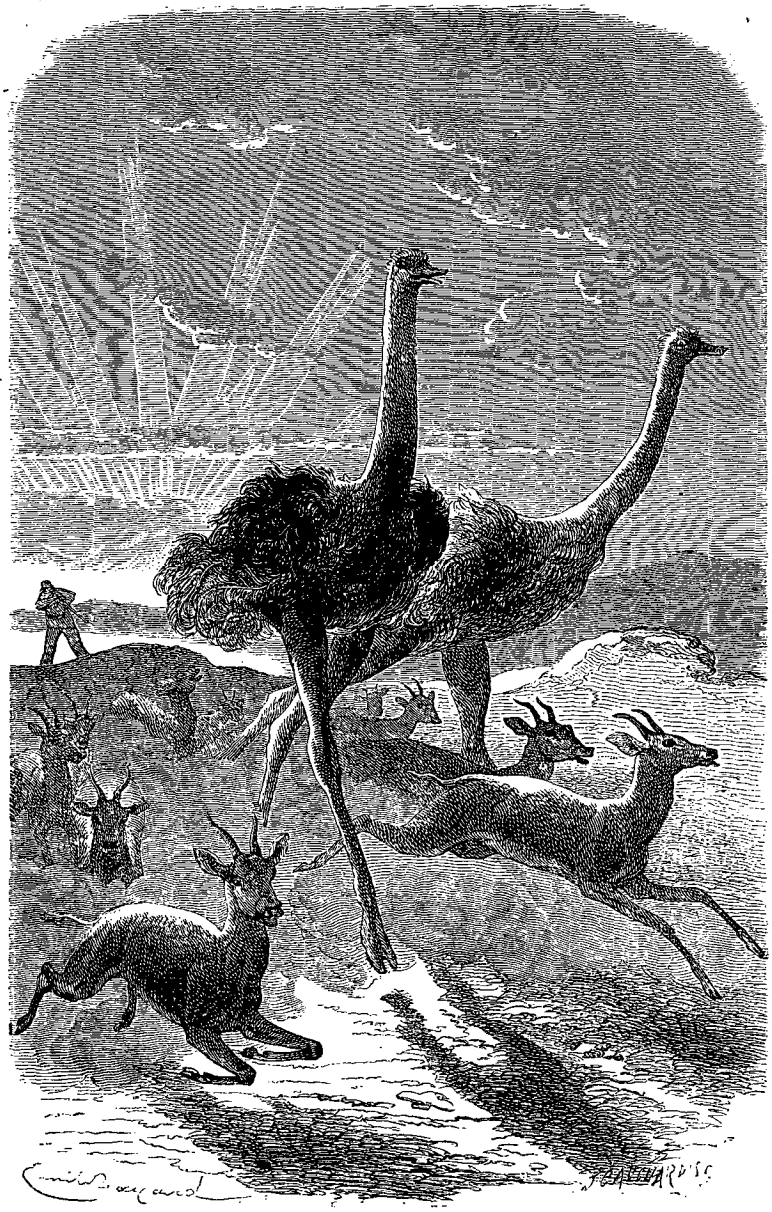
On ne se figure pas combien le crocodile est rusé ; il est facile de le voir à la manière dont il attaque ces oiseaux. Les pauvres petits connaissent fort bien le danger qui les menace, et, toujours prêts à partir, cherchent à y échapper en s'envolant. Il faut alors que le crocodile les rassure ; il se montre donc à la surface de l'eau, et reste là paisiblement, comme s'il y était venu par hasard. Quand il voit que toute la bande a les yeux sur lui, il s'en va d'un air d'indifférence, et, toujours à fleur d'eau, gagne un point éloigné. Les oiselets, qui s'étaient prudemment retirés du bord, croyant n'avoir plus rien à craindre, reviennent aux branches qu'ils ont quittées, et profitent de ce moment pour tremper leurs becs dans la rivière. Mais tandis qu'ils sont tout à la joie de pouvoir apaiser leur soif, ils ne s'aperçoivent pas que l'ennemi a disparu. Tout à coup l'eau s'entr'ouvre, et une gueule énorme, où s'engouffrent quelques douzaines de victimes, signale le retour imprévu du monstre, qui, après avoir plongé furtivement, est venu par une nage rapide se placer au-dessous des brindilles où les oiseaux pendaient en grappes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est toujours ainsi qu'il manœuvre. Découvre-t-il une femme qui puise de l'eau, un animal qui boit, il plonge immédiatement, reparaît après avoir franchi une centaine de mètres, qui l'ont rapproché du but; puis il jette un regard vers l'objet de sa convoitise, plonge de nouveau, et atteint l'endroit précis au-dessus duquel la personne ou l'animal est penché. En pareil cas il happe immédiatement sa victime ; si elle est à côté de lui, il la frappe à coups de queue, avant de la saisir avec sa gueule.

Quand la proie est volumineuse, le monstre ne l'entame pas sur-le-champ; il l'emporte dans quelque trou profond, sous un rocher, ou sous des racines, la garde longtemps entre ses mâchoires, puis la dévore à loisir.

A Delladilla. — Plus d'aggagir. — Dans le bois voisin. — Empreintes d'un lion autour du camp. — Recherche du lion au milieu des broussailles. — Deux lions au lieu d'un; et pas de carabine! — Mort d'une lionne. — Le nelleut. — Pêche d'un baggar et de trois tortues. — Singuliers poissons des affluents du Nil. — Beauté du pays. — Lions difficiles à rejoindre. — L'un d'eux veut pénétrer dans le camp. — Recherche de l'audacieux. — Tiré dans une clairière. — Tetel en face du lion.



Retour de l'abreuvoir. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

Le jour suivant nous rentrions à Delladilla, où rien n'était changé; mais je n'avais plus d'aggagir. Les frères Chériff, n'ayant pas pu s'entendre avec Abou-Do, étaient partis ; ils chassaient alors sur les bords du Royan, où je devais me rendre en quittant le Settite. Quant aux deux autres, ils avaient abusé de leur monture au point qu'il leur était maintenant impossible de faire une chasse sérieuse. Mes trois bêtes, au contraire, ménagées autant que faire se pouvait, étaient en parfaite condition. Abou-Do me demanda de les lui prêter. Je refusai, ayant un long voyage en perspective ; ce refus amena le désaccord entre nous. Bref, il valait mieux se quitter avant que la mésintelligence devînt plus grave, et nous nous séparâmes. Ils n'avaient pas à se plaindre: depuis que nous étions ensemble, ils avaient expédié à Gira, pour leur propre compte, plus de vingt charges de chameau composées de cuir, de graisse, de viande sèche. Outre cela, ils avaient eu la plus grande partie de l'ivoire ; jamais ils n'avaient fait d'expédition aussi fructueuse.

Tandis qu'on dressait le camp, je partis avec Taher-Nour, et j'allai flâner dans le bois, supposant que j'y trouverais un nelleut à moins d'un quart de mille. Bornée des deux côtés par la rivière, séparée de la terre ferme par un ravin, cette portion de la forêt avait été respectée par l'incendie et, l'herbe n'y étant pas détruite, elle servait d'asile à toute espèce de gibier, qui trouvait à son ombre la pâture et le couvert.

Ce ne fut pas une antilope qui fut tuée, mais un buffle.

Mes gens se mirent à écorcher la bête, et je continuai ma promenade. Avant de m'éloigner, j'avais donné l'ordre de laisser la carcasse et une partie de la viande, afin d'attirer les lions, qui, fort nombreux dans le voisinage, étaient néanmoins d'une découverte très-difficile, en raison de l'abri qu'ils trouvaient dans les nabaks. J'étais bien résolu à traquer ces animaux, si toutefois la chose était possible dans une région qui leur était si favorable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils rugirent cette nuit-là de tous les côtés, et, au point du jour, on trouva les empreintes que l'un d'eux avait laissées autour du camp.

Je pris immédiatement Taher, Hassan et Hadji-Ali, mes porteurs de carabine, et je me rendis à l'endroit où la veille j'avais fait laisser le buffle. Il n'en restait pas même un os; je m'y attendais. Le sol battu présentait partout des traces de lion; quant à la proie, on l'avait traînée dans la jongle; il était facile de le voir au sentier qu'elle avait marqué dans l'herbe. Malheureusement la piste descendait avec le vent, ce qui m'obligeait à faire un long détour, et à remonter au milieu des épines, jusqu'à l'endroit où mon nez m'indiquerait la position du cadavre, près duquel devaient se trouver les lions.

Je recommandai à mes hommes de ne pas s'éloigner de moi, et j'entrai dans le hallier. Mes carabines de rechange m'étaient d'autant plus nécessaires que je portais une arme d'une extrême précision, mais qui était simple.

Suivi de près par mes compagnons, j'avançais doucement et avec difficulté, glissant dans l'herbe, rampant sous les nabaks, regardant à travers les broussailles, les nerfs tendus et le doigt sur la gachette. Nous nous traînions ainsi depuis une demi-heure quand une bouffée de vent m'apporta tout à coup l'odeur bien reconnaissable de la viande gâtée.

Me tournant du côté de mes hommes, je leur fis signe que nous approchions du but, et qu'il fallait être prêt à me passer les carabines; puis je redoublai de précautions afin d'éviter le moindre bruit. L'odeur était de plus en plus forte; la charogne n'était pas loin; cela devenait palpitant.

J'avançais toujours, lorsqu'un rugissement effroyable, poussé tout près de nous, me fit porter l'arme à l'épaule. Presque aussitôt j'aperçus le corps d'un lion ou d'une lionne à trois pas de moi, de l'autre côté du buisson sous lequel je rampais; la tête m'était cachée par les feuilles; mais j'aurais presque touché l'animal du bout de ma carabine.

Le coup était sérieux; je visai droit à l'épaule. Un rugissement terrible, accompagné d'un bond, qui fit craquer les broussailles, fut suivi d'un rugissement pareil, et un nouveau lion, prenant la place de l'autre, apparut, tout surpris de ce qu'il venait d'entendre.

Les yeux fixés sur la bête, j'étendis la main derrière moi, car j'étais désarmé. L'animal, toujours debout, regardait du côté du vent, et reniflait l'air pour découvrir l'ennemi. Il était de grande taille; une crinière épaisse, un lion magnifique; et pas de carabine! Je tournai la tête, et vis mes gens qui trébuchaient à cinq ou six pas. Les dents grinçantes, les yeux pleins de fureur, je les menaçai du poing. Taher-Nour prit la carabine des mains d'Ali, et s'élançait pour me l'apporter, lorsque, honteux de lui-même, Hassan vint me donner la sienne; mais le lion avait disparu.

Jamais plus belle chance n'a été perdue plus sottement; et je fis vœu de ne jamais chasser la grosse bête avec un seul coup dans la main. Si j'avais eu mon petit Fletcher, l'animal était tué: cela ne fait pas le moindre doute.

Toutefois je n'avais pas le temps de réfléchir. Où était le lion que j'avais tiré? Quelques restes de buffle se trouvaient à ma droite; l'animal devait être dans le voisinage. Je pris l'une des carabines doubles, et prêtai l'oreille au moindre bruit. Un grondement se fit entendre à quelques pas. Taher-Nour mit l'épée à la main, et, le bouclier en avant, il chercha dans les broussailles, tandis que je rampais du côté où j'avais entendu la voix.

Tout à coup le lion rugit avec force, prit la fuite et bondit à dix mètres, sans que je pusse le tirer. Le grondement étouffé se répéta; je continuai à ramper dans cette direction, et je vis une magnifique lionne, couchée dans l'herbe qu'elle avait brisée. Elle était mourante de la balle qu'elle avait reçue. Dans sa rage elle se mordait la patte, et frappait le sol qu'elle déchirait avec ses griffes. Il n'y avait pas entre elle et nous plus de neuf mètres; je dis à mes hommes de lui jeter des mottes de terre, afin de savoir si elle pourrait se lever. Un rugissement sourd fut son unique réponse, et je terminai ses souffrances en lui logeant une balle dans la tête; la première l'avait traversée d'une épaule à l'autre.

Comme nous revenions au bivac par le fourré, un élan rapide eut lieu tout près de moi; je crus d'abord que c'était un lion; mais aussitôt je vis passer un beau nelleut que je tuai raide d'une balle à travers la nuque. J'avais de la chance: tuer en deux coups une lionne et une antilope dont le transport exigeait un second chameau!

De toutes les antilopes de grande taille, le nelleut, qui est le coudou du midi de l'Afrique, est la plus élégante. Le mâle a treize palmes environ (un mètre huit ou dix centimètres) du sabot à l'épaule. Il est armé de belles cornes en spirale de trois pieds de long. Sa robe d'un gris de souris foncé a des raies blanches sur les flancs, et une ligne de même couleur, allant du garrot à la naissance de la queue. Cette belle antilope n'habite pas la plaine, comme la plupart de ses congénères; on la trouve ordinairement dans les gorges profondes et boisées.

Le soir j'allai jeter ma ligne au pied d'une falaise, où, malgré la sécheresse, il y avait beaucoup d'eau. Je ne pris qu'un seul poisson d'une douzaine de livres, une sorte de perche, que les Arabes nomment El baggar, c'est-à-dire la vache et qui est un poisson d'une grande beauté et d'une chair parfaite. J'en avais pêché ailleurs de soixante à soixante-quinze livres: c'était donc une faible capture; mais j'amenai ensuite trois tortues qui mordirent à l'appât avec une extrême avidité. Elles appartenaient à l'espèce qui habite le Nil et qui, dans la science, est connue sous le nom de *trionis nilotica*. L'une d'elles renfermait plus de cent œufs, qui furent mangés en omelette, bien qu'ayant une saveur un peu forte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'un aspect désagréable, ces tortues qui ont la tête d'un serpent, n'en font pas moins d'excellente soupe. Leur corps est excessivement plat, et leur carapace, dont l'écaille est d'un vert foncé, tacheté de jaune, a la lisière molle. Elles sont très-vives, et arpentent la berge si rapidement qu'elles font penser à la tortue qui battit le lièvre à la course.

Dans le Settite, comme dans les affluents du Nil, on trouve des reptiles et des poissons étroitement alliés entre eux, et dont le passage d'une espèce à l'autre est facile à saisir. Il y a tel poisson pourvu d'une armure osseuse, qui lui couvre la tête et plus de la moitié du corps; au bas des nageoires pectorales sont placées deux longues pointes mobiles, sur lesquelles ce poisson à carapace se lève et s'appuie comme sur des jambes, lorsqu'il est sur terre. Le *lepidosiren annectens* du Nil Blanc est ambigu entre le poisson et la grenouille. Enfin certains poissons, dont la vase est l'habitat et qui passent toute la saison sèche dans la terre durcie par le soleil, ont avec les reptiles une étroite affinité.

Nous restâmes quelque temps à Delladilla, séjour délicieux d'où il était facile de rayonner dans tous les sens. En amont du camp le pays devenait extrêmement pittoresque : de hautes montagnes à l'horizon, des gorges profondes, revêtues de sombres tamariniers, ou laissant à nu leurs parois dont les racines noueuses du baobab étreignaient les quartiers de granite; puis, à travers cette solitude, le Settite roulant ses eaux limpides, tantôt resserrées entre de hautes falaises, tantôt se déployant sur une largeur de trois cents mètres.

Le gibier était là d'une prodigieuse abondance. Il serait impossible d'énumérer toutes les belles chasses que j'ai faites dans cette région. Mes Arabes, qui en avaient tous les produits, faisaient littéralement fortune. Non-seulement la grosse bête abondait, mais il y en avait de toute espèce : éléphants, hippopotames, rhinocéros, buffles, girafes, antilopes.

Quant aux lions, bien qu'on en vît beaucoup, il était toujours très-difficile d'en avoir. Pas d'autre moyen que de s'introduire dans leur repaire en courant les plus grands risques; je dois cependant reconnaître qu'ils avaient plus peur de moi que je n'étais effrayé d'eux. Les tirer de près ne suffisait pas; même en général cela ne m'a pas réussi; je les ai vus tomber, rouler sur le coup, et aller mourir dans une jongle où ils étaient perdus pour nous.

Quand il y avait de la lune, j'allais m'embusquer à vingt pas de l'amorce qui devait les faire venir, et j'attendais avec patience; mais le plus souvent apparaissaient les hyènes, et l'appât était dérobé avant l'arrivée des lions. Je n'ai jamais tiré sur ces avides nettoyeuses qui sont extrêmement utiles, et qui, en tant que gibier, ne valent pas un coup de fusil.

Cependant la masse de viande qui remplissait le camp faisait rôder les bêtes de proie autour de notre enceinte, les lions aussi bien que les autres. Une fois même l'un d'eux essaya de franchir la palissade et n'en fut empêché que par mes hommes qui le repoussèrent avec des tisons flambants. On vint me réveiller en me priant de tuer l'audacieux; mais impossible de tirer juste à travers la haie d'épines; il fallait attendre le jour.

Dès qu'on vit poindre l'aube, j'appelai Hassan et Hadji-Ali, qui, sévèrement admonestés, promirent de me suivre jusqu'à la mort. Sur ce je leur confiai deux carabines; et, le petit Fletcher à la main, je partis pour la jongle où devait se trouver la bête.

Toute la journée se passa inutilement. J'avais rampé dans les broussailles, renoncé à tirer des buffles, des antilopes qui s'étaient présentées de la façon la plus tentante; cela n'avait servi à rien. Le soleil allait disparaître et depuis l'aurore je n'avais pas tiré un seul coup.

Je revenais en flânant, la carabine sur l'épaule, traversant de petites clairières d'une largeur de quelques mètres et me frayant un passage dans le fourré, lorsqu'un rugissement poussé en face de nous me fit mettre en garde : un lion magnifique s'était levé à notre approche et se tenait au milieu de l'éclaircie où il prêtait l'oreille, les broussailles nous cachant à sa vue. Je le visai rapidement; il fit un bond convulsif, retomba sur le dos et reçut ma seconde balle avant d'avoir pu se relever.

Nous étions alors dans la clairière; Hassan m'avait passé une autre carabine; Taher-Nour était près de moi l'épée à la main. Le lion, au dernier degré de fureur, nous jetait ses menaces de mort et s'efforçait de nous atteindre; mais il traînait sa croupe sur le sol et je vis qu'une balle lui avait brisé les reins. Il roulait sur lui-même, se relevait, grinçait des dents et trouait la terre à chaque coup de ses formidables griffes, pour lesquelles le crâne d'un homme n'aurait été qu'une coquille d'œuf.

La nuit arrivait; je pensai qu'il était sage de revenir au bivac, d'autant plus qu'une nouvelle balle devait être inutile.

Le lendemain matin de bonne heure, suivi de presque tous mes hommes et d'un chameau vigoureux, j'allais chercher la bête. J'étais monté sur Tetel, qui m'avait donné maintes preuves de sa bravoure et que je désirais mettre en face du lion.

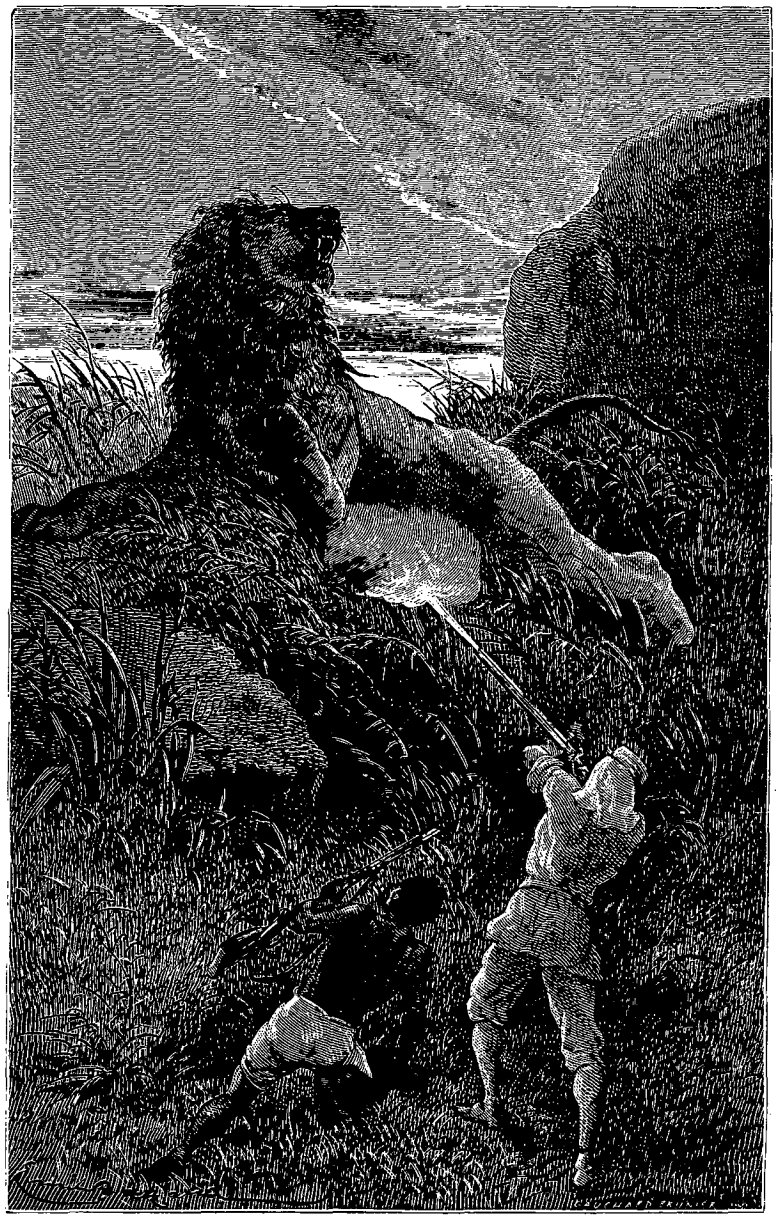
Arrivés à l'endroit où nous supposions que l'affaire avait eu lieu, nous nous trouvâmes assez embarrassés; aucune trace n'était visible. Évidemment ce n'était pas là; mais comment se reconnaître? toutes les clairières se ressemblaient : de petites places, au terrain uni et sableux, dispersées dans un fourré de nabak dont l'épaisseur et la verdure étaient partout les mêmes. Il fallut battre les broussailles.

« Le voilà! » s'écria tout à coup Hadji-Ali, « le voilà, il est mort. » Je m'y attendais et me dirigeai avec les autres vers le point que nous désignait Ali. Un rugissement effroyable salua notre approche; le prétendu mort se mettant à son séant, la crinière hérissée, les yeux remplis d'éclairs, nous jeta son défi en une série

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grondements brefs et profonds. Admirable à voir ! Il avait bien l'air du vrai roi de la forêt ; mais s'il gardait jusqu'à la fin la volonté de combattre, ses forces paralysées trahissaient son désir.

C'était pour Tetel une glorieuse occasion ; au premier rugissement le chameau avait pris la fuite, les hommes s'étaient dispersés. Le cheval avait fait un écart, mais je l'avais ramené et le conduisais maintenant droit au lion, qui l'attendait avec impatience à une vingtaine de pas.



Tiré de près. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

Je m'arrêtai en face du terrible animal dont mon approche avait redoublé la rage, et qui gronda en fixant sur le cheval ses grands yeux fulgurants. Je caressai Tetel et lui adressai de bonnes paroles. Il regarda attentivement le lion, sa crinière se hérissa, il se mit à ronfler, mais sans manifester le moindre désir de retraite. « Bravo, Tetel ! » lui dis-je ; et, continuant à l'encourager de la voix, à le caresser de la main, je lui fis sentir légèrement l'éperon et la bride. Il avança lentement, pas à pas, mais résolûment, vers le lion furieux qui le saluait d'un grondement continu. A plusieurs reprises il ronfla avec force et regarda fixement l'effroyable gueule ; mais comme je lui parlais et le caressais toujours, il ne refusa pas d'avancer.

Quand il fut à six pas de l'ennemi, je l'arrêtai. Ce devait être un magnifique tableau que ce cheval d'un si étonnant courage, face à face avec un lion aux abois ; tous deux le regard attaché l'un sur l'autre : celui-ci plein de fureur, celui-là plein de résolution.

L'épreuve était suffisante ; je laissai tomber les rênes. Tetel comprit le signal et devint ferme comme un roc : il savait que j'allais tirer. Visé à la tête, le lion reçut une balle qui termina son agonie. Jamais Tetel ne bougeait au coup de feu, il ne tressaillit même pas. L'ayant caressé, après avoir mis pied à terre, je le conduisis près du mort que je caressai également, et je lui donnai ma main à sentir. L'odeur le fit renâcler ; je lâchai la bride et le laissai entièrement libre. Il baissa lentement la tête, flaira la crinière du lion, puis se détourna et se mit à manger l'herbe qui était sous les nabaks.

Mes Arabes étaient émerveillés. Nous savions que l'ennemi était hors de combat ; mais Tetel l'ignorait et n'en avait pas moins affronté la colère d'un lion qui semblait prêt à bondir.

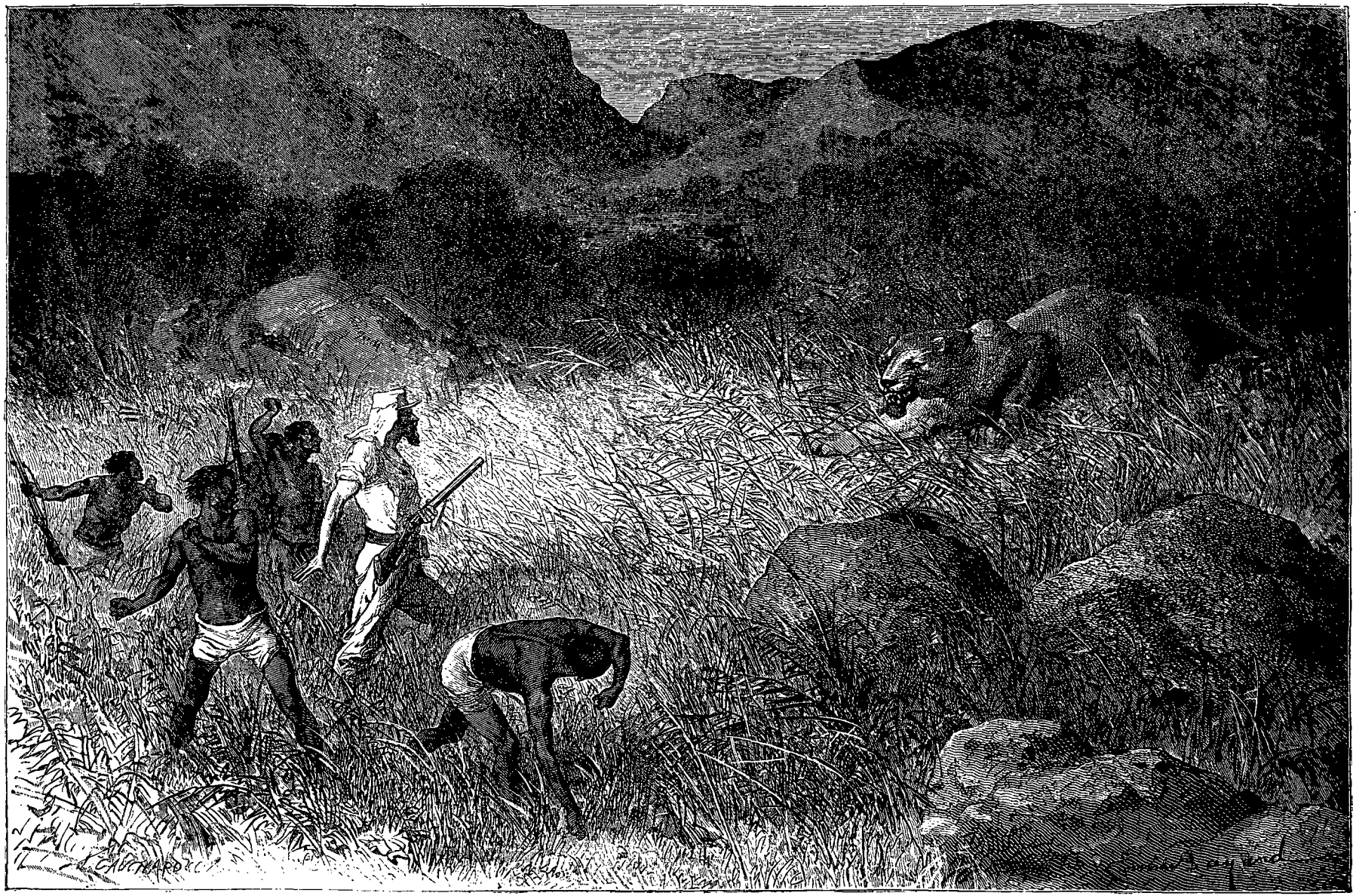
Le chameau ayant été ramené, on lui banda les yeux ; il s'agenouilla, et les efforts réunis de huit hommes furent nécessaires pour placer le lion sur le bât et pour l'y attacher.

Entré dans l'enceinte du bivac, le superbe animal fut déposé devant ma femme, à qui les griffes, que l'on porte en collier comme talisman, étaient destinées.

Royan. — Puits creusés par les babouins et les antilopes. — Campés à l'embouchure du Maï-Gabba. — Francolins. — On retrouve les frères Chériff. — Grande chasse. — Trente milles avant de rencontrer l'éléphant. — L'animal est en vue ; les chasseurs l'approchent. — Charge de l'éléphant. — Sa retraite. — Il se retranche dans les rocailles. — Attaque magistrale. — La jument de Rodar. — Course furieuse de l'éléphant. — Il est cloué sur place. — Les Basés s'emparent de la proie.

En quittant Delladilla, nous allâmes droit au sud ; et, après une marche d'environ douze milles, nous at-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort d'une lionne. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teignîmes le Royan, qui était complétement à sec. Nous descendîmes la berge à un endroit où les éléphants l'avaient rompue, et nous remontâmes le lit sableux de la rivière, qui formait une route excellente. On y voyait, non-seulement les empreintes d'animaux de toute espèce, mais des puits nombreux, d'environ deux pieds de profondeur, que les antilopes et les babouins avaient creusés pour avoir de l'eau. Beaucoup de petites antilopes, dépourvues de cornes, s'abreuvaient à ces puits, et ne semblaient faire aucune attention à nous; tandis que les tetels et les nelleuts, qui étaient en grande quantité sur la rive, prenaient la fuite dès qu'ils nous apercevaient.

Nous arrivâmes ainsi à l'embouchure du khor Maï-Gabba, où nous nous établîmes. Ce khor, qui est un torrent considérable, s'est ouvert un passage dans une falaise de grès blanc d'une hauteur de vingt-cinq mètres, et que surmonte une forêt composée des plus gros arbres que nous eussions vus depuis que nous étions en Afrique.

Il y avait dans cette forêt une grande quantité de francolins; me plaçant donc à l'embouchure du Maï-Gabba, tandis que mes hommes me rabattaient la proie, je tirais sur les oiseaux, quand ils traversaient la ravine; j'en tuai dix en moins de quelques instants. Pas de meilleur gibier à plume : une chair blanche et savoureuse, un fumet d'une exquise délicatesse.

Mes coups de fusil attirèrent les Chériff, dont le bivac se trouvait de l'autre côté du Royan, à quatre cents pas du nôtre; et j'étais à peine de retour, que les quatre frères nous arrivaient. Il fut convenu, séance tenante, que le lendemain nous ferions une grande chasse.

Suivant ma promesse, j'étais à cinq heures du matin au camp des aggagir, avec Hassan et Hadji-Ali, tous les deux à cheval : le premier sur Gazelle, l'autre sur Agghar; j'avais pris Tetel. Un coup de feu pouvant alarmer les éléphants, Taher Chériff me pria de ne tirer aucun des animaux que j'apercevrais, et je ne gardai ma carabine que pour le cas où nous serions attaqués par les Basés qui chassaient dans les environs.

Notre chemin était parallèle au Royan, dont il remontait le cours. Nous fîmes d'abord sept heures de marche, tantôt parmi des rochers, tantôt sous les grands arbres qui bordaient la rive; puis de temps à autre, pour éviter une courbe, à travers un pays accidenté, où se voyaient d'énormes baobabs.

A la fin nous nous trouvâmes au pied de la grande chaîne de montagnes, et la scène devint magnifique. Le Royan n'était plus là qu'un simple gave d'une largeur de trente ou quarante pas, bloqué en maint endroit par les rochers, ailleurs formant de grands bassins, et dont le lit parfaitement sec n'offrait alors qu'un fond de sable étincelant. Des torrents nombreux débouchaient dans ce lit inégal; partout le pays raviné, usé, déchiqueté par les eaux, témoignait de la violence des pluies.

Nous avions fait environ trente milles, et atteint l'endroit où mes aggagir espéraient trouver le gibier. Un grand nombre d'animaux s'étaient montrés sur la route; mais, fidèle à ma promesse, je n'avais chassé aucun d'eux.

Arrivés-là, nous quittâmes le Royan, et nous descendîmes une vallée sableuse, qui à l'époque des grandes eaux avait dû être inondée. Les arbres s'y distribuaient en larges bandes, sur un terrain coupé de nombreux lits de ruisseaux torrentiels, maintenant tout à fait à sec. Nous côtoyâmes l'un de ces lits desséchés, et bientôt nous y vîmes les traces profondes des éléphants, qui avaient creusé dans le sable des citernes précieuses où nos outres furent remplies.

Tandis que les chevaux se reposaient, mes chasseurs continuèrent à suivre le bord du ruisseau, afin de reconnaître la piste. Ils rapportèrent qu'elle allait se perdre au milieu des rocailles, où il était inutile de la chercher.

Remontés à cheval, nous dépassâmes l'endroit où les empreintes s'effaçaient. Près d'un mille avait été fait à partir de ce dernier point, et nous commencions à désespérer, lorsque, à un détour du ruisseau, Taher, qui ouvrait la marche, s'arrêta brusquement, puis revint sur ses pas. Je suivis son exemple et quand nous fûmes cachés par l'angle que décrivait la berge, il nous dit tout bas qu'un éléphant buvait à une citerne voisine.

Les chasseurs prirent immédiatement, et sans bruit, la place qu'ils devaient occuper; je me mis derrière eux; mes deux hommes composèrent l'arrière-garde.

Ayant tourné le coin, nous vîmes l'éléphant, qui buvait toujours. C'était un beau mâle. Ses énormes oreilles, projetées vers le front, l'empêchaient de nous voir. Le sable étouffait le bruit de nos pas, le vent nous était favorable; nous approchâmes sans que rien trahît notre présence.

Nous n'étions plus qu'à une vingtaine de mètres, quand tout à coup l'éléphant dressa la tête, agita les oreilles, et leva sa trompe. Il parut écouter, remonta lentement, bien qu'avec aisance, la berge qui était très-haute, et se retira.

Les aggagir s'arrêtèrent pour délibérer; puis, se remettant dans l'ordre où ils étaient avant, ils continuèrent à marcher près du ruisseau. Pas de plus mauvais terrain que celui où nous étions. Arrêté par le lit du torrent, le feu n'avait pas détruit l'herbe, qui s'élevait au-dessus de nos têtes; des fragments de rocher, des crevasses s'y rencontraient à chaque pas. Jamais endroit n'avait été moins fait pour la course. Pourtant, dès que la bête ne fut plus en vue, Taher mit son cheval au trot, et fut suivi de toute la bande. Il nous fit gravir une côte. Arrivés au sommet, nous découvrîmes l'éléphant à une distance de quatre-vingts mètres. Tout en s'éloignant, l'animal regardait à droite et à gauche; il nous aperçut, vit que nous approchions, se retourna brusquement, puis s'arrêta.

« Tenez-vous prêt, et attention aux rochers, » me dit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Taher, que j'avais fini par rejoindre. A peine avait-il proféré ces mots, que l'animal secoua la tête d'un air menaçant, poussa un cri aigu, et s'élança vers nous.

Pêle-mêle à travers l'herbe sèche, qui nous sifflait aux oreilles, en fouettant les roches qu'elle nous dérobait, nous voilà au galop devant l'éléphant lancé à toute vapeur et qui s'inquiétait peu des obstacles.

Toutefois, chacun de nous ayant pris une direction différente, l'éléphant ne sut bientôt plus où donner de la tête et abandonna la poursuite. Pendant un instant il avait été fort près de moi ; Tetel avait la jambe sûre, et n'étant pas ferré, ne glissait jamais sur les pierres ; mais avec un pareil terrain, je ne fus pas fâché de voir le colosse renoncer à la chasse.

Nous fûmes bientôt rassemblés, et de nouveau à la recherche de la bête, qui effectuait une seconde retraite. Peu de temps après nous l'avions en vue. Dès que le solitaire revit les chevaux, il alla délibérément se retrancher sur un sol rocailleux, dont les fissures contenaient quelques arbres épars, de la grosseur de la jambe. Arrivé dans ce fort, il se retourna fièrement, et s'arrêta, bien décidé, à nous tenir tête.

« Il sera difficile de courir dans un pareil endroit, me dit Taher ; mieux vaudrait lui envoyer une balle. »

Je déclinai cet honneur, désirant que l'épée terminât le combat ; mais je proposai de déloger la bête pour la conduire en meilleur terrain. A son tour, le chasseur refusa : « Peu importe, répondit-il ; et plaise à Dieu que nous ne soyons pas battus ! » Puis il me recommanda de rester près de lui, et de faire attention à moi.

L'éléphant était toujours en face de nous, immobile comme une statue. Excepté ses yeux, qui se dirigeaient vivement de tous les côtés, pas un de ses muscles ne bougeait. Taher et Ibrahim, l'aîné et le plus jeune des quatre Chériff, prirent l'un à droite, l'autre à gauche, et allèrent se rejoindre derrière l'éléphant, à vingt pas de celui-ci. J'accompagnai Taher, qui me fit placer à la même distance, mais à gauche de l'animal. Hassan et Hadji-Ali, ne devant pas être utiles, restèrent en dehors de la scène. Vis-à-vis de l'éléphant étaient les deux autres frères, dont le célèbre Rodar, l'homme au bras desséché.

Quand tout le monde fut à son poste, Rodar s'avança lentement vers l'ennemi, qui attendait l'occasion de le saisir. Il montait une jument rouge, admirablement dressée, qui comprenait à merveille sa mission périlleuse. Lentement et froidement elle approcha de son terrible adversaire, jusqu'à n'être plus qu'à sept ou huit mètres de la tête du colosse. Celui-ci n'avait pas fait un mouvement, et gardait son immobilité.

La mise en scène était superbe : chacun de nous à sa place ; pas un mot, pas un geste ; la jument, le regard fixé sur le vieux mâle, et cherchant à pressentir l'attaque ; le chasseur, calme et froid sur sa monture et les yeux rivés sur ceux de l'énorme bête.

Au milieu du silence, la jument se prit à ronfler, puis avança d'un pas. Je vis remuer l'œil de l'éléphant. « Garde à vous, Rodar ! » m'écriai-je. Poussant un cri aigu, le colosse se précipitait comme une avalanche.

La jument pirouetta, et franchissant pierres et rochers, emporta le petit Rodar, qui, penché en avant, regardait par-dessus l'épaule la bête formidable s'élancer vers lui.

Je crus un instant qu'il n'échapperait pas : si sa jument avait bronché, il était perdu ; mais en quelques bonds elle prit l'avantage ; et Rodar, regardant toujours en arrière, conserva la distance qui le séparait de l'ennemi, distance si faible qu'il y avait à peine quelques pieds entre la croupe du cheval et la trompe de l'éléphant.

Pendant ce temps-là, rapides comme des faucons, Taher et Ibrahim suivaient la bête, évitant les arbres et franchissant les obstacles avec une extrême adresse. Arrivés sur un terrain libre, ils précipitèrent leur course et rejoignirent l'éléphant, qui, entraîné par la poursuite, ne s'occupait que des fugitifs. Quand il fut sur les talons mêmes du colosse, Taher sortit l'épée du fourreau et la saisit à deux mains, en sautant de cheval, pendant qu'Ibrahim s'emparait de sa monture. Il fit deux ou trois bonds ; l'épée étincela au soleil, un bruit sourd suivit l'éclair, et l'éléphant s'arrêta : la lame avait coupé le tendon et entamé l'os profondément à trente centimètres au-dessus du pied.

Taher avait fait de côté un saut rapide ; d'un bond il s'était remis en selle. Rodar fit volte-face et, comme au début, se trouva vis-à-vis de l'éléphant. Sans descendre de cheval, il ramassa une poignée de sable qu'il jeta à l'animal furieux. Celui-ci voulut reprendre sa course, mais impossible : le pied disloqué revint en avant comme une vieille pantoufle. Quittant de nouveau la selle, Taher frappa la seconde jambe ; cette fois c'était le coup de mort ; l'artère était ouverte et le sang jaillissait de la blessure à flots saccadés.

Je voulus achever le pauvre colosse par une balle derrière l'oreille, mais Taher s'y opposa. L'éléphant, dit-il, sera mort avant peu, il s'éteindra sans douleur, et ce coup de fusil, nullement nécessaire, pourrait attirer les Basés, qui s'empareraient de la proie.

Nous reprîmes aussitôt le chemin du camp ; il était près de minuit lorsque nous arrivâmes. Nos chevaux, sans compter la poursuite de la bête, avaient fait plus de soixante milles dans la journée.

Quels chasseurs merveilleux que ces Chériff ! A une extrême audace ils joignent un calme, un sang-froid dans l'attaque, une possession d'eux-mêmes bien supérieure à la brillante furie d'Abou-Do. Je ne saurais dire ce qu'il y a de plus admirable, ou de l'intrépide habileté de celui qui entraîne l'éléphant, ou de l'incroyable adresse du chasseur qui porte le coup.

Le lendemain matin ils partirent avec des chameaux et des sacs pour aller chercher la bête, et revinrent le soir extrêmement désappointés : les Basés, guidés sans doute par les vautours, avaient recueilli le butin ; chair

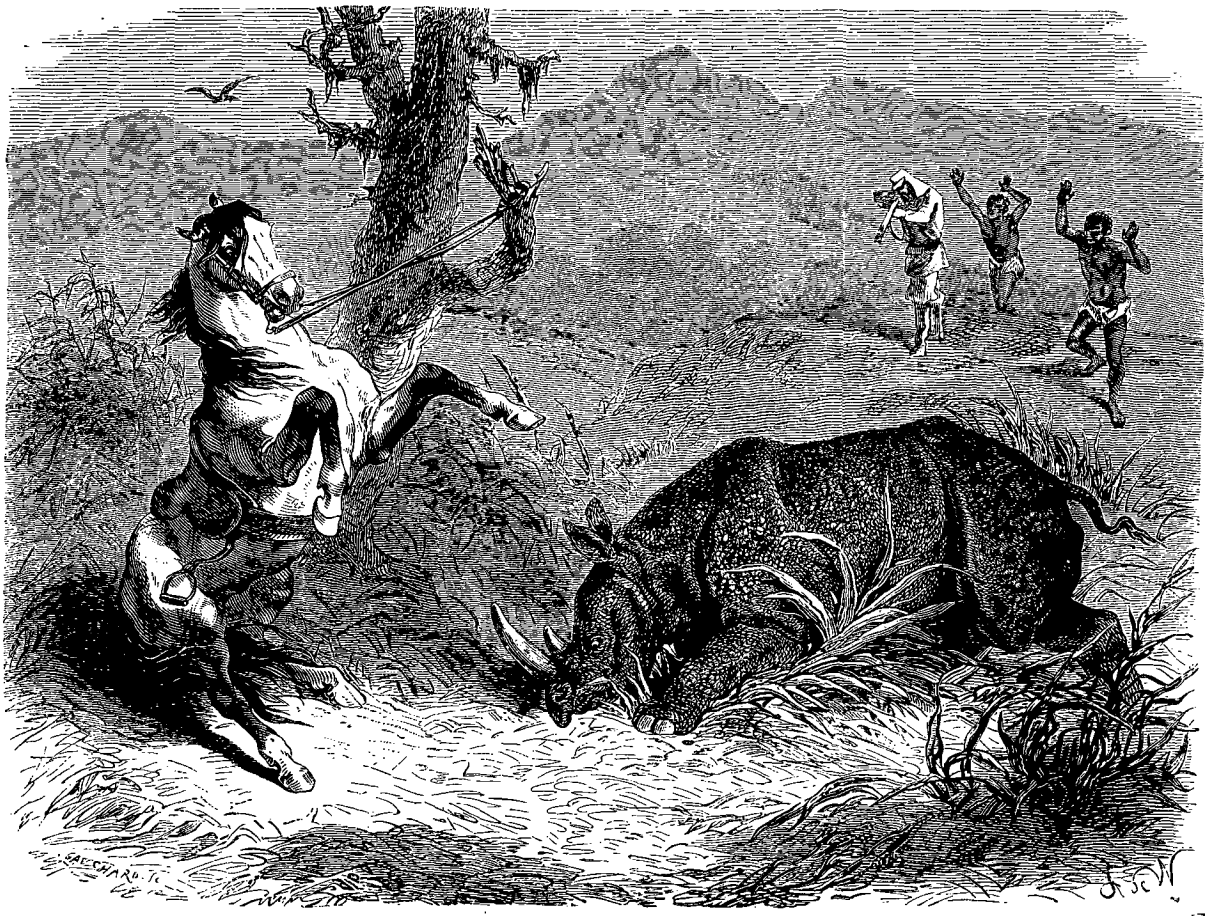
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et défenses, tout avait disparu. Les pas d'une foule nombreuse étaient marqués sur le sol; et les aggagir furent très-heureux d'avoir échappé à une attaque où ils auraient été vaincus par le nombre.

En route pour Gallabat. — Campés dans une vaste plaine. — Du sommet d'une colline. — Deux rhinocéros débuchant d'un ravin. — Tetel est conduit au bas de la colline. — Il est vu par l'un des rhinocéros. — Le rhinocéros reçoit une balle. — Poursuite du second rhinocéros. — Vautours — L'Atbara près de sa source. — Gallabat. — Takrouris. — Leur amour du travail. — Sur les bords du Rahad. — Arrivée à Khartoum.

J'avais complétement exploré les bords du Salâm et de l'Angrab; l'idée me vint de pousser jusqu'à Gallabat, ville frontière d'Abyssinie, où se tient un marché périodique.

Après avoir gravi une côte rocheuse, nous étions descendus par une pente très-douce dans une vaste plaine, couverte de petits arbres épars. Marqué par de sombres lignes, que le feuillage dessinait au loin sur l'herbe jaune, le cours des ruisseaux était nettement indiqué. Nous allions rapidement, tantôt sur des cendres noires, tantôt dans les grandes herbes qu'un ravin avait préservées du feu. Arrivés près d'un joli ruisseau, bordé de palmiers, qui pouvait être à dix-sept milles de notre dernier bivac, nous nous y arrêtâmes; quelques heures après on y dressait les tentes.



Tetel en danger. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

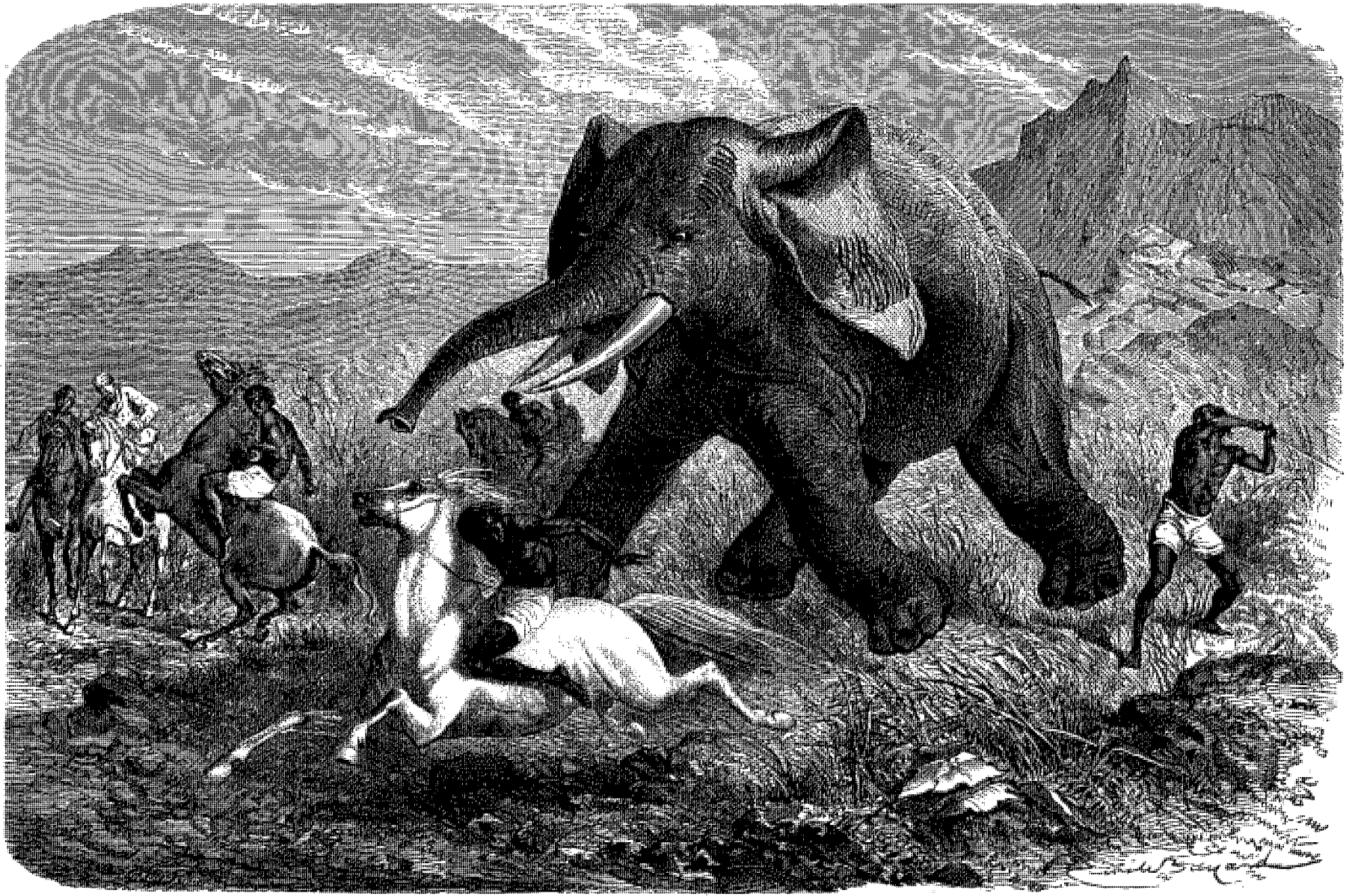
Le lendemain matin je pris Tetel, et, suivi de Taher-Nour, d'Hassan et d'Hadji-Ali, je me dirigeai vers une colline pyramidale, qui se trouvait à près de trois milles du bivac. Cette colline pouvait avoir cent mètres d'élévation, et le feu ayant détruit l'herbe, au moins en grande partie, à plusieurs milles à la ronde, je devais découvrir du haut de cette pyramide tous les animaux du voisinage.

Lorsque je fus au bas de la côte, je descendis de cheval, puis, conduisant Tetel par la bride, je lui fis gravir la pente escarpée au milieu d'un éboulis de quartiers de basalte, qui provenait du sommet. Ainsi que je l'avais pensé, l'œil embrassait du haut de ce pic une étendue considérable et je découvris immédiatement, à différents endroits, des girafes, des antilopes, des sangliers et des buffles.

J'étudiais le pays depuis quelque temps lorsque tout à coup je vis deux rhinocéros débucher d'un ravin. Ils marchaient avec lenteur et vinrent raser le pied de la colline où j'étais avec mes hommes. Arrivés là, ils flairèrent quelque chose, prirent le trot et retournèrent se cacher dans l'herbe d'où ils étaient sortis.

Je les voyais fort bien de la place où je me trouvais alors, mais il était certain qu'une fois dans la plaine je ne les verrais plus du tout, ce qui me laissait peu de chance d'arriver jusqu'à eux. Je pensai donc à envoyer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'épée est victorieuse. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chercher mes deux autres chevaux pour forcer la bête, dans le cas où il me serait impossible de l'approcher à pied.

Mes ordres furent donnés en conséquence. Je dis à l'homme que j'envoyais au bivac de prendre Tetel avec lui et de l'attacher à un arbre au pied de la colline; j'avais peur, en le gardant près de moi, que les rhinocéros ne vinssent à remarquer sa silhouette qui se découpait sur le ciel.

L'homme fit ce que je lui avais dit et se mit à courir dans la direction du camp. Pendant ce temps-là je guettai les rhinocéros qui étaient couchés dans l'herbe, où ils ressemblaient à deux grosses pierres.

Bien qu'il n'y eût pas longtemps qu'ils fussent remisés, ils paraissaient dormir. Deux cochons, qui flânaient, passèrent dans la direction du vent, juste en face de leur cachette. Les intrus furent aussitôt flairés, et les rhinocéros, se levant d'un bond, cherchèrent du regard où pouvaient être les importuns. Ils ne purent rien voir à cause de l'herbe qui les entourait; mais, troublés par cet incident, ils sortirent de la ravine; leur marche était lente et ils s'arrêtaient fréquemment pour écouter.

Tous les deux suivaient la même route, à cent pas l'un de l'autre, en se dirigeant vers la colline, ce qui les conduisait juste à la place où était mon cheval. Je fis observer à Taher-Nour qu'ils pourraient bien tuer le pauvre Tetel. « Non, me répondit Taher; ils veulent se coucher et dormir; le ciel est en feu, c'est l'ombre qu'ils cherchent. »

Cependant ils avançaient toujours. Arrivé sur une éminence, le premier s'arrêta; il avait vu Tetel.

Une rampe descendait de la colline parallèlement à la route qu'avaient prise les rhinocéros. Je me mis à courir aussi vite que le permettaient les pierres de cette corniche et sans quitter du regard la première bête, qui maintenant allait droit au cheval avec l'intention de l'attaquer.

Tetel ne se doutait de rien et se tenait tranquille au pied de son arbre. Courant de toutes mes forces, je me trouvai au bas de la colline, précisément comme il s'apercevait du danger. Le rhinocéros n'était plus qu'à cinquante pas; jusqu'ici il avait marché, mais alors, baissant la tête, il prit le galop et s'élança vers le cheval.

J'étais à deux cents mètres, n'osant pas tirer dans la crainte de tuer Tetel. Cependant il le fallait. Je manquai le rhinocéros; mais la balle, en frappant le sol, lui jeta à la face du sable et des éclats de rocher qui l'arrêtèrent au moment où il paraissait atteindre le malheureux cheval.

Lançant une ruade, Tetel rompit sa bride et s'enfuit dans la direction du camp, tandis que le rhinocéros, aveuglé par le sable, secouait la tête et s'en allait par où il était venu.

J'avais pris l'avance et m'étais caché derrière un buisson. L'animal passa au trot, la tête haute, cherchant la cause de sa défaite. Je n'étais qu'à cent pas de lui; la balle l'atteignit à l'épaule. Il releva la queue et chargea de mon côté; mais tout à coup il changea de direction, tourna plusieurs fois sur lui-même, s'arrêta pris de vertige, puis s'éloigna lentement et se coucha quand il eut fait cent mètres.

Il était mortellement blessé, j'en étais sûr; mais je voulais m'emparer de son camarade qui était venu le rejoindre et qui, regardant avec alarme autour de lui, cherchait d'où venait le péril et ne trouvait pas : le fourré nous cachait trop bien.

Un instant après, s'étant relevé, le blessé partit, suivi de son compagnon; il marchait péniblement, traversa le pli de terrain qui était au pied de la colline et disparut avec l'autre.

J'envoyai aussitôt Hassan, qui courait comme une antilope, à la recherche de Tetel; puis j'expédiai Taher-Nour au sommet du pic, afin de savoir si les rhinocéros étaient toujours en vue. Dans le cas où on ne les verrait pas de cet endroit, nous saurions qu'il faudrait les chercher dans les broussailles entremêlées d'arbres qui étaient au pied de la colline.

Après une longue attente, je vis enfin arriver les deux chevaux qu'amenait Hadji-Ali. Je serrais les courroies de la selle indigène que portait Agghar, j'en maudissais les étriers, où l'on ne peut mettre que le gros orteil, lorsque mes yeux furent réjouis par la vue d'Hassan qui galopait sur Tetel et venait de l'endroit où avaient disparu les deux rhinocéros. « Courez vite! me cria-t-il; l'un est mort tout près d'ici, l'autre est sous un arbre à deux pas de là. »

Je fus aussitôt en selle, et, prenant ma petite carabine comme plus facile à manier, je fis monter Hassan et Hadji-Ali sur les deux autres chevaux, en leur disant de me suivre avec des armes de recharge.

Le défunt gisait à deux cents pas de la place où il avait été frappé. Quant à son compagnon, il était toujours à l'endroit où Hassan l'avait découvert. Il nous aperçut immédiatement, mais resta bravement en face de nous, me laissant arriver jusqu'à cinquante pas de lui.

Pour la chasse, Tetel valait son pesant d'or; il était ferme comme un roc et aurait affronté le diable : on l'a vu en face du lion. Ne pouvant pas tirer dans la position où je me trouvais, je dis à mes hommes de décrire un demi-cercle, afin d'appeler sur eux l'attention du rhinocéros, qui alors me présenterait le côté.

La chose arriva ainsi que je l'avais prévue; et l'animal, frappé exactement à l'épaule, tomba sur le coup. « Bien tiré! » s'écria Taher-Nour.

Le rhinocéros se débattait convulsivement; je crus en effet l'avoir tué; mais pas le moins du monde. La balle du petit Fletcher n'était pas de force à briser l'épaisse omoplate; elle n'avait fait que paralyser le membre, qui bientôt reprit sa vigueur. La bête se releva, et partit au galop, nous entraînant derrière elle, d'abord du côté de la colline; puis sur la pente de celle-ci, en ligne droite, en zigzag; fuyant à toute vitesse au milieu des arbres, gagnant le sommet, puis la descente; et parmi les rochers et les blocs mobiles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Doucement, Tetel ! doucement, sur les pierres ! » et je serrai la bride jusqu'au bas de la côte.

Le rhinocéros avait une avance considérable ; mais la plaine était bonne ; le feu en avait détruit l'herbe presque partout, les arbres clair-semés livraient passage ; le terrain, à la fois uni et solide, était des meilleurs.

Je lançai Tetel à fond de train sur la bête, qui galoppait devant nous à cent cinquante mètres, et qui perdit bientôt ce que la descente lui avait fait gagner. Tout à coup elle pirouetta avec une prestesse merveilleuse et arriva droit sur nous. Je m'y attendais, ainsi que mon cheval, qui évita le choc par un brusque détour, et qui, se retrouvant derrière la bête, la suivit à quelques mètres.

La chasse continua de la sorte pendant un mille et demi, le rhinocéros faisant volte-face de temps à autre, et prenant l'offensive ; mais il était toujours évité par son habile adversaire. Tetel chassait comme un lévrier. Toutefois je n'avais pas pu dépasser le rhinocéros, qui partait comme la foudre dès que j'étais sur le point de l'atteindre. A la fin cependant sa blessure se fit sentir ; il boîtait d'une manière évidente et, apercevant à peu de distance la ligne brune qui annonçait une terre profonde et friable, je fus certain qu'il ne nous échapperait pas longtemps.

J'avais raison ; quand il fut sur cette terre croulante, où il enfonçait à chaque pas, il se retourna, fit une charge peu rapide, que j'évitai sans peine, et, resta immobile, me présentant sa formidable tête.

Pendant ce temps Gazelle, qui, d'un caractère excessivement craintif, ne valait rien pour la chasse, s'effrayait à la vue du rhinocéros ; ses plongeons et ses ruades attirèrent les regards du monstre, qui se détourna et voulut charger la peureuse. J'en profitai pour conduire ma monture près du flanc de la bête, qui reçut dans l'épaule les deux coups du petit Fletcher ; cette fois la mort fut immédiate. Heureuse conclusion d'une chasse où mon pauvre Tétel avait bien failli mourir !

Le soleil étant d'une ardeur extrême, je me dirigeai vers le camp, d'où mes hommes devaient être envoyés avec des chameaux pour rapporter nos bêtes. En passant près de celle des deux qui était morte la première, je la vis entourée d'un légion de vautours qui s'augmentait à chaque minute ; elle avait déjà les yeux arrachés, et l'un de ces voraces fouillait dans la blessure qu'elle portait à l'épaule. Une quantité de marabous se tenaient orgueilleusement au milieu de la foule, attendant, pour faire leur métier de croque-morts, que le cadavre fût suffisamment décomposé. Tous les autres d'ailleurs en étaient réduits comme eux à prendre patience, le cuir épais du rhinocéros étant à l'épreuve de leurs becs avides.

C'est un spectacle étonnant que celui de l'arrivée de ces mangeurs de charogne qu'on n'apercevait nulle part, qui abondent sitôt qu'une bête est frappée de mort, et qui se présentent invariablement dans le même ordre. Je crois qu'il y a pour chaque espèce un degré particulier d'altitude, et que l'atmosphère contient des strates de rapaces invisibles, toujours à l'affût de ce qui se passe ici-bas. La corneille blanche et noire, individu rusé, très-habile à chercher pâture, et qui n'est jamais bien loin du sol, découvre l'aubaine et la révèle aux moins élevés. Des hauteurs où il plane qu'un vautour aperçoive les autres se diriger vers un point de l'horizon, il les suit immédiatement, certain qu'une proie est en vue ; et sa course dès lors devient un signal, qui, répété de proche en proche, se communique à ses pareils.

Je me suis étendu fréquemment sur le dos, à côté de la bête qu'on allait écorcher. Le ciel était pur ; pas une tache sur la voûte lumineuse ; à peine mes hommes avaient-ils entamé la peau et mis à nu la chair rouge, que deux ou trois craou, craou, s'entendaient dans les buissons voisins : la corneille était là. Aussitôt, les busards, les parasites s'abattaient près de la bête et ramassaient un caillot de sang. Alors des points mobiles apparaissaient dans l'espace, grossissaient rapidement et devenaient des créatures ailées, pareilles à des mouches, tant la distance était grande. Tout à coup un bruit d'ouragan retentissait derrière moi ; c'était un vautour à face rouge, qui, les ailes closes, se laissait tomber des nues, bientôt suivi de beaucoup d'autres. Partout des taches noires se pressaient de tous les coins du ciel, et fondaient vers le repas sanglant. Puis à une grande hauteur, on voyait se dessiner une vaste couronne d'ailes puissantes, qui paraissaient hésiter à descendre, et continuaient à planer autour du centre d'attraction. Pendant ce temps, l'animal était dépécé ; mes gens mettaient en lieu sûr la viande qu'ils avaient choisie, et nous nous retirions à une centaine de pas. Aussitôt les grands vautours au col nu s'abattaient, et se faisant respecter de la foule, qui se ruait sur les débris, ils s'emparaient des premières places. Mais une autre forme se dessinait dans le ciel bleu ; sous d'énormes ailes pendaient de grandes échâsses qui touchaient bientôt la terre, et Abou Sinn, *le Père des mâchoires*, ainsi que les Arabes appellent le marabou, écartait à coups de bec la multitude qui se disputait. Bien qu'arrivé le dernier, il prenait la part du lion.

Poursuivant notre marche à travers la plaine, nous sommes arrivés à Métemmeh, village peuplé de Takrouris ; puis le 15 avril, ayant traversé une forêt basse et franchi maints ruisseaux qui descendent des hauteurs, nous avons retrouvé l'Atbara au coin d'une montagne, d'où il s'échappe en formant un angle aigu.

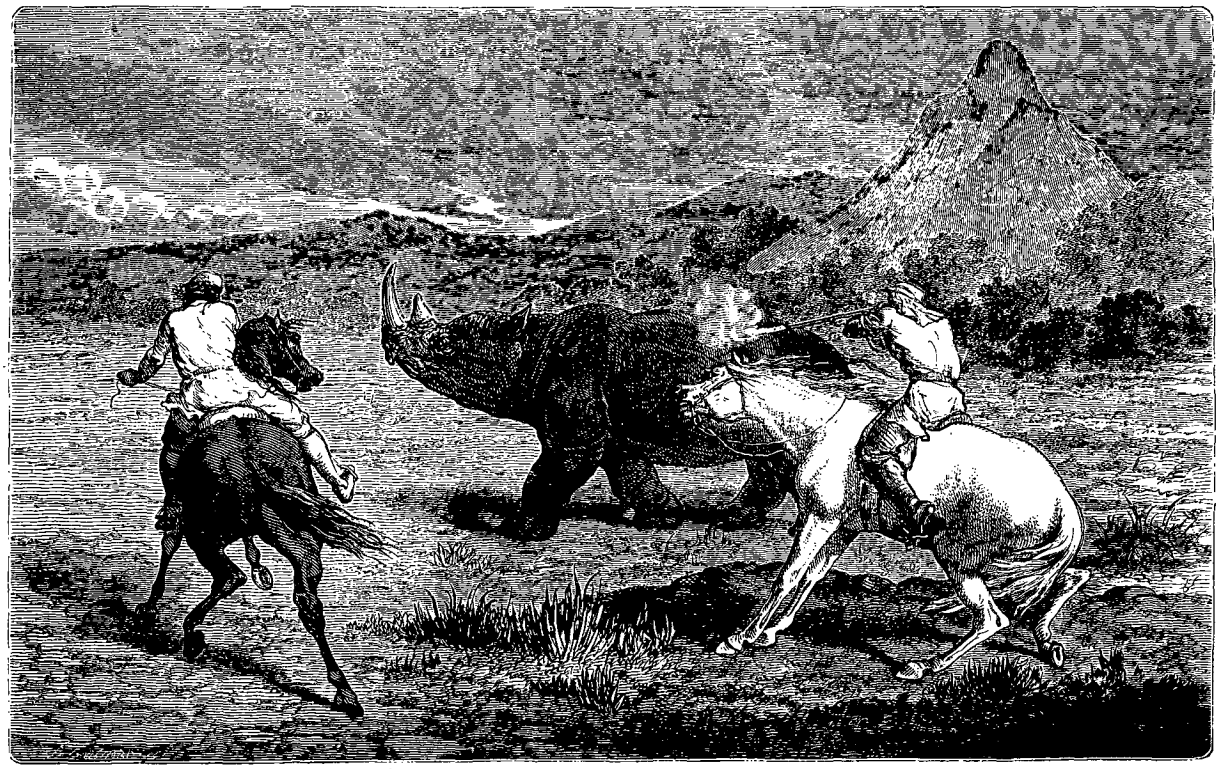
A notre première rencontre ce n'était qu'un lit de sable étincelant, une continuation du désert qui étreignait ses rives bordées à ce moment-là d'arbres flétris, souvenirs d'une rivière morte. Puis dans l'ombre d'une nuit calme, le torrent mystérieux avait brusquement envahi ce lit desséché. Après avoir assisté à sa croissance, nous l'avions vu dans toute sa gloire. Enfin, ayant suivi chacune des rivières, traversé chacun des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruisselets qui l'alimentent, nous le retrouvions près de son berceau.

Tout en le suivant du regard, je pensais au Nil, à ce fleuve merveilleux qui traverse les déserts brûlants sans jamais s'épuiser. Malgré l'apport du Settite et du Salâm qui ne tarissent jamais, l'Atbara est à sec pendant toute la saison ardente; chaque goutte des eaux que lui versent ses puissants tributaires se vaporise ou est dévorée par le sable à deux cents milles de son embouchure; mais le grand fleuve ne cesse jamais de couler.

Le jour suivant nous étions à Gallabat ou Métemmeh, qui est la capitale d'une province fertile, colonisée par des Takrouris. Excessivement noirs et d'une belle et forte race, ces nègres, originaires du Darfour, sont éminemment laborieux; hommes et femmes travaillent sans cesse. J'ai vu souvent les miens, pendant la marche, recueillir le coton des champs abandonnés, improviser un fuseau en plantant un brin de jonc dans un crottin de chameau, et se mettre à filer en suivant la caravane. Au bivac, pas un instant de loisir; dès qu'ils étaient libres, chacun prenait son ouvrage et faisait une sandale, un courbatch, un bracelet de cuir, etc. En arrivant à Gallabat ils avaient une cargaison de tous les menus objets qu'ils avaient confectionnés. Le lendemain matin je les trouvai sur la place, chacun devant son étal et vendant ce qu'ils avaient recueilli ou fabriqué pendant le voyage.



Poursuite d'un rhinocéros. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

Ils étaient maintenant chez eux; c'était là que nous devions nous séparer. A ce qui leur était dû, j'ajoutai quelques jarres d'hydromel, qui fait leurs délices, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

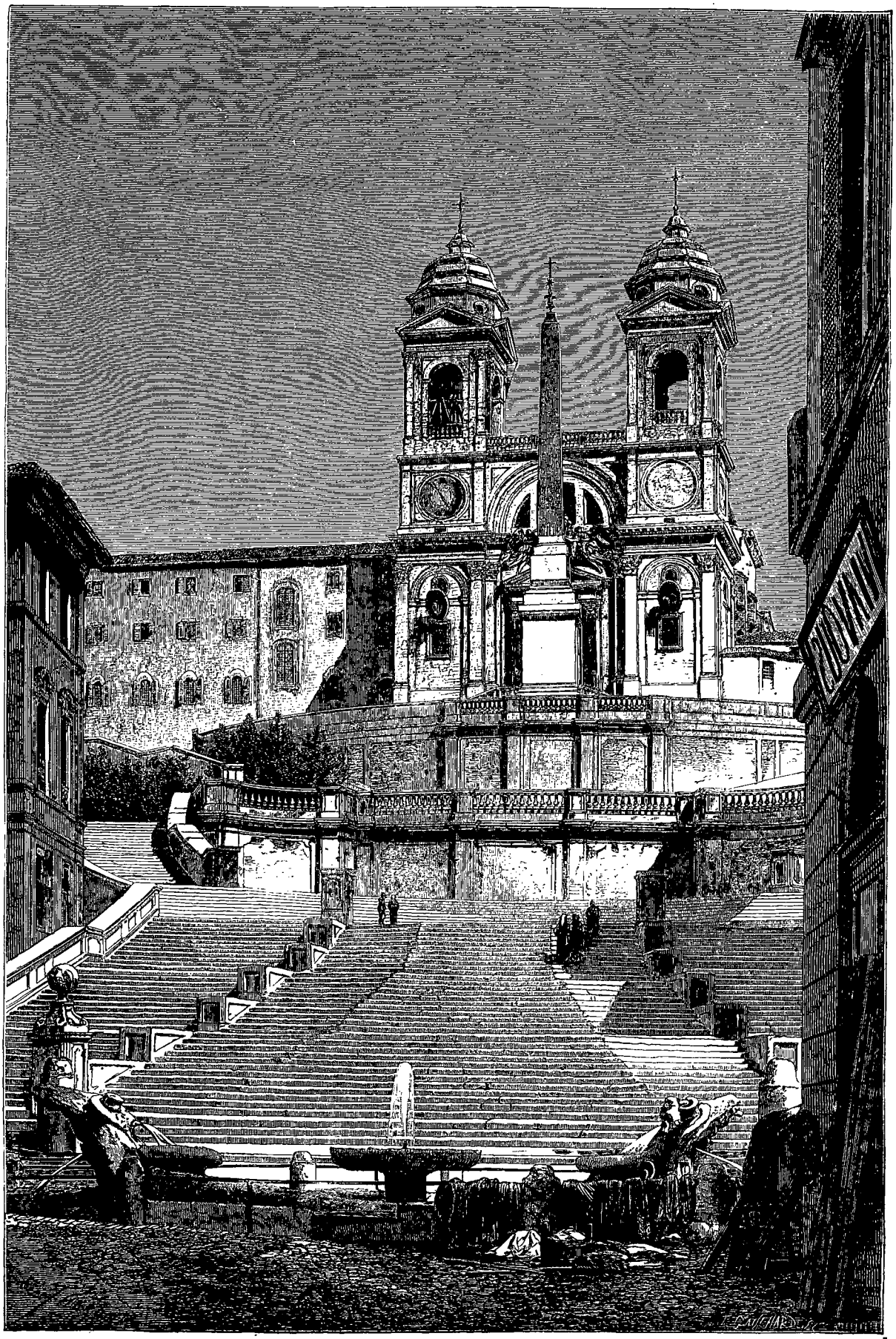
Le 16 mai nous suivions la rive droite du Dinder, à dix-huit milles du Rahad; et après avoir gagné le Nil Bleu, au village d'Abou-Haraz, nous arrivions à Khartoum dans la matinée du 11 juin.

De nos anciens compagnons il ne nous restait que Bachit, Ouat-el-Baggar, Richarn et mon brave Tetel. Florian était mort, tué par un lion. Baraké, la pauvre femme qui broyait le doura et faisait le pain, était enterrée à Delladilla; et Agghar, mon habile chasseur, pris d'un mal subit à quelques milles de Gallabat, avait succombé peu d'heures après au milieu des plus vives souffrances. Gazelle, attaquée du même mal presque en même temps, lui avait à peine survécu.

La première partie de notre tâche était accomplie. Il nous restait maintenant à pénétrer dans le sud; et le 18 décembre 1862, pleins de vigueur et d'espoir, nous quittions Khartoum, nous dirigeant vers l'inconnu.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scala de la Trinité-des-Monts (voy. p. 172). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1870. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVIII

Soirée de musique : M. Frantz Liszt. — Anecdote sur les réceptions de notre ambassade. — Visite au palais Colonna : ses galeries, ses illustrations, ses jardins et ses ruines. — *Via della Pilotta.* — Église des *Santi-Apostoli :* Canova et Volpato; Jules II, le cardinal Bessarion, etc. — Fontaine et place Monte-Cavallo. — Aspects, caractère et souvenirs du palais Quirinal. — Sainte-Marie *des Anges* et les Thermes de Dioclétien. — Michel-Ange et le cloître des Chartreux. — F. Alciat; — le *saint Bruno* d'Houdon. — La place d'Espagne et l'*Immacolata.*— La *Barcaccia* et les grands degrés du Pincio. — Sur les inondations du Tibre.... — A la Trinité-des-Monts : Daniel de Volterre et le Poussin; — M. Ingres et son violon. — Illustrations des rues *Sistina* et *Gregoriana.* — *Montanari* d'atelier devant Saint-Pierre : la *Pascuccia.* — Jardins de Messaline : Galilée chez les Médicis.— Le couvent du Sacré-Cœur : impressions et souvenirs.

Lorsque je rencontrais à Rome quelque compatriote, il ne manquait guère de me demander si j'avais vu M. Liszt et de me dire qu'un prélat ou qu'une grande dame avait promis de le lui montrer. Il fallut donc classer entre les monuments Franz Liszt, qui a la romanesque vocation d'occuper le monde de sa personne et par là de semer partout des fanatiques et des détracteurs, également passionnés. Une occasion s'offrit et je m'empressai de la saisir.

J'avais retrouvé au *Corso* le prince de Caraman qui m'engagea à entendre un *trio* de Mozart: « musique de ménage, » ajouta-t-il avec modestie. La princesse a sur le piano un talent remarquable; son mari est très-bon violon; un de leurs amis traita magistralement la partie de violoncelle. Nous étions en petit comité : Mme de Montessuy, le baron de Meyendorf; le commandeur Visconti, archéologue adextre; le naturaliste Poulletier de Verneuil, un véritable savant; le comte de Sartiges, notre ambassadeur, esprit de notre temps, causeur charmant et cœur ouvert : c'était le *pater-familias* de notre colonie; enfin, la marquise Rocca-Giovine, cette aimable princesse Julie, esprit tout français que nos salons de Paris ont réclamé.

La soirée commençait lorsque pendant le *trio* Liszt entra et, pour ne pas interrompre, se coula sans bruit dans un fauteuil. Après le morceau il fut l'objet de beaucoup de cajoleries, et il s'y prêta avec une modestie d'enfant qui ne me parut pas tout à fait simple. On nous nomma l'un à l'autre et, se retournant avec vivacité, il me tendit des yeux si sympathiques et deux mains si cordiales, que j'en fus tout à coup réchauffé. Qui m'aurait dit que ces grands traits sillonnés, que ce regard enfoncé et profond, pouvaient se dérider jusqu'à l'expression de cette candeur! C'est une nature énergique et mobile; il est souple et doux avec une tête austère; il a toujours le cœur affairé: comment ne pas s'occuper de lui! D'ailleurs, jamais vulgaire ni banal, et couvrant son exubérance d'une tenue remplie de dignité. Il parla de lui; on ne voulait pas autre chose: Liszt n'est-il pas devenu le roman d'une âme? Avec une âpre franchise, il traduisit sa lassitude de la musique, du piano surtout et de son talent de virtuose; ensuite, et vingt fois dans la soirée, il laissa percer sa passion pour ce même art dont il est excédé. Avec un bon sens impitoyable, il sangla la situation fâcheuse d'un virtuose qui n'est plus jeune; expliquant ainsi de hardis efforts pour lancer son âge mûr dans le domaine des créations et des idées.

Et lorsqu'il eut bien maudit cet ingrat piano qui ne l'a élevé qu'au sommet d'une renommée à ses yeux secondaire, alors mes hôtes l'engagèrent à nous jouer quelque chose. Sa défense fut sans roideur et même gaie. Je ne pouvais exprimer qu'un vœu discret; il eut la grâce d'y paraître sensible, et il s'assit devant le clavier, heureux de faire plaisir et ne songeant plus à tenir sa conduite en accord avec les arrêts qu'il avait fulminés.

Il joua avec M. de Caraman la *Sonate IX* de Beethoven, pour piano et violon, et ensuite *le Roi des Aulnes.* Dans le premier morceau, c'était Beethoven pur et respecté, mais comme exposé sous les feux d'une illumination. Dans la fantaisie tirée de Schubert, l'éblouissante mosaïque des difficultés vaincues me parut s'être voilée d'une buée mystérieuse. Ce talent s'est envolé plus haut que jamais : ce qu'il fait éprouver ne se retrouvera plus. « Mais, répondit-il à nos louanges, après moi qu'en restera-t-il? » Et telle est la maladie de cette ambition, aussi vaste que le goût de l'artiste a de grandeur et son style de pureté.

Vers minuit, nous revînmes ensemble, babillant comme vieux amis qui se sont retrouvés. Il voulut me reconduire; de ma porte, je le ramenai assez loin, et il rebroussa pour ne pas me laisser revenir seul. Je le quittai à regret devinant que, comme à la vingtième année, il aurait passé la nuit à causer aux étoiles.

Peu de jours après nous déjeunâmes ensemble avec de joyeux convives chez un camérier du saint-père, chez Mgr Bastide, un compatriote de qui l'âme ouverte et l'esprit élevé font honneur à ma province et qui s'est livré, au sujet des *Stances* vaticanes, à une étude approfondie qui m'a été fort utile. Dans cette réunion

1. Suite.— Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225; t. XX, p. 353, 369, 385 et 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intime, Liszt fut naturel, animé, charmant camarade; sa gaieté fut sans mélange comme sans prétention; mais c'était un homme tout différent du personnage de l'autre soir. Trois semaines après, j'apprenais que Franz Liszt venait de tout empaqueter dans une soutane. A ce sujet, de méchantes langues ont raconté.... Mais n'oublions pas qu'un touriste n'est point un chroniqueur!

—

Nous nous sommes revus depuis à l'ambassade d'Espagne; à celle du Portugal chez le maréchal de Saldanha; mais surtout au palais Colonna, vaste habitation que ses propriétaires partagent intimement avec notre ambassade : le salon d'entrée est commun aux deux seigneuries.

Le palais des Colonna est situé entre le Corso et le mont Quirinal sur le versant duquel se prolongent les jardins, contigus à l'église des *Santi-Apostoli*. Les bâtiments occupent avec elle un des grands côtés d'une longue place limitée au nord par l'étroit palais Saporelli où trépassa le dernier Stuart, le roi nominal Jacques III, prince légitime si le bon Dieu avait jamais prêté à des rois le serment d'une fidélité perpétuelle. C'est au palais Saporelli qu'a été élevée une jeune fille qui a laissé de romanesques souvenirs et une correspondance habilement enchâssée par Edmond About dans le roman de *Tolla*, ce livre qui valut à l'écrivain naissant, deux fois clémente fortune! des admirateurs et des ennemis. Son héroïne est venue mourir près de là, au couvent de *Sant'-Antonio* qui touche à la place Sainte-Marie-Majeure.

Entrons au palais Colonna dont l'escalier d'honneur, commun à notre légation et aux grands appartements du prince, s'ouvre au fond d'une vaste cour. Il produit un certain effet les jours de gala, lorsqu'on le gravit entre des taillis d'arbres en fleurs. Un tapis garnit le centre des marches, l'éclairage est brillant, des suisses sont échelonnés avec leur hallebarde; de riches livrées animent les paliers. Il en était de même il y a vingt-cinq ans, à un détail de mœurs près, qui n'est pas joli, mais très-caractéristique. Descendus de leur voiture et lorsqu'ils avaient été signalés par deux coups que frappent les hallebardiers sur le marbre du seuil, princes romains et prélats, s'échelonnant le long des degrés, se tournaient contre le mur et, selon le rite du pays, se postaient devant une caisse de myrthe ou d'oranger pour prendre certaines précautions. Leurs libations aux dieux hospitaliers ruisselaient jusque sur les robes des dames.

M. de La Tour-Maubourg ne s'avisa-t-il pas de trouver à un usage si commode quelque chose à reprendre! Il signifia un *bill* de réforme au *portinaio* terrifié. « Grosse affaire! s'écria le bonhomme; Son Excellence va brouiller la France avec la cour de Rome. » Mais en vain ce concierge représenta-t-il les périls d'une prohibition si hardie, l'ambassadeur tint bon. Il dut pourtant, par prudence et sur de vives représentations, excepter quelques notabilités : les ministres, les cardinaux. Si bien qu'à la réception suivante, un auditeur de rote se mettant, selon l'expression racinienne, en devoir « d'inonder les portiques », le Suisse.... qui était romain, s'interposa quoique à regret, et tout honteux de sa consigne incongrue, dit avec douleur : « Monseigneur n'est pas cardinal! »

A raison de certaines analogies de style, le palais Colonna est d'un aspect curieux pour les personnes qui ont étudié la décoration intérieure de nos résidences royales du grand siècle. Ce n'est pas que les galeries soient chargées de peintures; mais les choix sont heureux, les portraits de famille du plus haut prix, et le palais Colonna conserve des tableaux introuvables ailleurs. Tel est par exemple le *Portrait* en profil d'un adolescent, par ce Giovanni Santi, père de Raphaël, dont nos *Biographies*, par une recherche vulgaire des effets de contraste, n'ont pas manqué de faire un peintre médiocre pour rehausser d'autant le génie du fils. Par malheur, les ouvrages du Santi sont très-rares; mais ils sont d'une couleur chaude et vigoureuse pour des tableaux d'un fini si précieux. Le *Giovinetto* du palais Colonna unit à la délicate physionomie d'un Francia le coloris profond d'un Vénitien.

Parmi les tableaux qui ont le privilége d'attirer tout d'abord les regards, on ne peut s'abstenir de nommer *la Madone et l'Enfant* de Botticelli, et le même sujet avec *Saint Jean* par Jules Romain, deux toiles de prix; la dernière a le charme d'un *Raphaël* de la seconde période. Près d'un petit portrait de *Maria Mancini* d'une beauté qui explique les jeunes ardeurs de Louis XIV, s'étale un *Jugement dernier* composé par Pierre de Cortone tout exprès pour la famille Colonna : une idée plaisante y est traduite avec gravité. On voit sortir de leurs tombes tous les héros de cette race jusqu'à Philippe Colonna qui fut deux fois marié. La *Lucrezia*, sa première femme, paraît indignée en revenant à la lumière de voir surgir insolemment à ses côtés une autre épouse, et plus jeune.... Mais un ange s'entremet pour lui expliquer la chose tandis que, triomphant et embarrassé, Philippe Colonna regarde obliquement comment la pilule passera. Un sémillant portrait d'*Isabelle Colonna*, par Pietro Novelli qui l'a représentée en pied avec son enfant rose et de rose habillé, justifie plus encore les posthumes jalousies de la Lucrezia que Van Dyck a, dans un autre cadre, armée en guerre pour lutter d'attraits devant la postérité. Cette figure vêtue de noir comme sa rivale, et dont la tête s'encadre dans une fraise empesée, est un des plus vivants chefs-d'œuvre du maître flamand.

Ces toiles sont placées à l'extrémité de la grande galerie des Colonna, splendeur entrevue de loin et qui nous fit passer plus vite devant un *Paris Bordone*, devant un *Bonifazio* dignes d'un souvenir; devant le *Saint Jérôme* du Spagna, le plus bel ouvrage qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouve à Rome de ce fidèle disciple du Pérugin : le *Christ*, le *Saint*, respirent dans un de ces paysages édéniques comme les pèlerins du quinzième siècle les entrevoyaient dans le monde futur. Il fallut cependant modérer sa curiosité pour saluer au passage un beau *Palma* (*rara avis*) ; puis deux *Portraits* hors ligne, l'un de Paul Véronèse et l'autre du Titien. Ce dernier représente le moine Augustin, frère *Onofrio Panvinio*, l'historien des *Antiquités romaines*, figure pensive où la vie rayonne sous une carnation blonde et transparente. Et comme on s'éloignait, *Lorenzo Colonna*, frère du pape Martin V, nous retint immobiles sous son regard. C'est maître Holbein qui jette sur vos pas ce gentilhomme à barbe rousse mêlée aux fourrures d'une robe garnie de renard bleu, et sur les traits duquel la vie éclate avec tranquillité. Contre l'ordinaire, la recherche du réel n'aboutit pas dans ce portrait à la sécheresse ; la peinture est grasse, puissante, et comme les rapports sont justes, la couleur prend un éclat profond. Je n'ai vu aucun portrait d'Holbein comparable à celui de *Lorenzo Colonna*.

Établie en 1572 après la bataille de Lépante, pour consacrer la gloire de Marc-Antoine Colonna qui commandait contre les Turcs les galères chrétiennes, la grande galerie de ce palais fait penser à celle de Saint-Cloud, et plus encore à la galerie des Glaces, à Versailles.

Cette architecture repose sur pilastres en jaune antique ; des médaillons, des bas-reliefs ont été disposés en soubassements à chacune des dix grandes fenêtres, dont les entre-deux sont occupés dans toute leur hauteur par des panoplies d'armes orientales : les fresques racontent la *Bataille de Lépante* à travers les cintres du plafond. Sur une série de glaces ajustées le long de cette nef, Mario *De' fiori* a peint des *Cupidons* batifolant parmi les plus belles guirlandes que son pinceau ait mises en fleurs. Rehaussez cette élégance et cette richesse d'un dallage en marbres antiques, multipliez symétriquement les meubles chantournés, les consoles géantes dont les tables, de brèche orientale, sont portées par des *Turcs* accroupis et enchaînés ; les cabinets de l'Asie en ivoire et en lapis, en ivoire et en ébène, fines miniatures sur d'énormes proportions ; énumérez les statues, les groupes, les portraits et les cartouches : vous aurez une idée de cette vaste galerie où, comme à Saint-Cloud, les peintures ainsi que les portraits sont ajustés dans l'ornementation.

Plus on contemple cette pièce, mieux on est convaincu que Mansart, pour la décoration de Versailles, s'est inspiré de la grande salle du palais Colonna, et, ce qui ajoute à la probabilité de cette imitation, c'est la timidité de la copie. Les vestibules qui servent de portiques à cette galerie la prolongent aux extrémités avec plus de richesse encore ; on les a ornementés de manière à retenir le visiteur devant la longue perspective de cette nef héraldique. Swanvelt, Canaletto, Le Guaspre, Claude le Lorrain, Berghem, Paul Brill, Breughel, l'Orizzonte ont animé de paysages placides et lumineux les cartouches, les tympans, les médaillons ménagés par le dessin des architectes. Les *Ruines du palais des césars* font face à une très-belle *Vue de l'église des Saints-Jean-et-Paul* que les Vénitiens, dans leur parler glissant et doux, appellent *Zanipolo*.

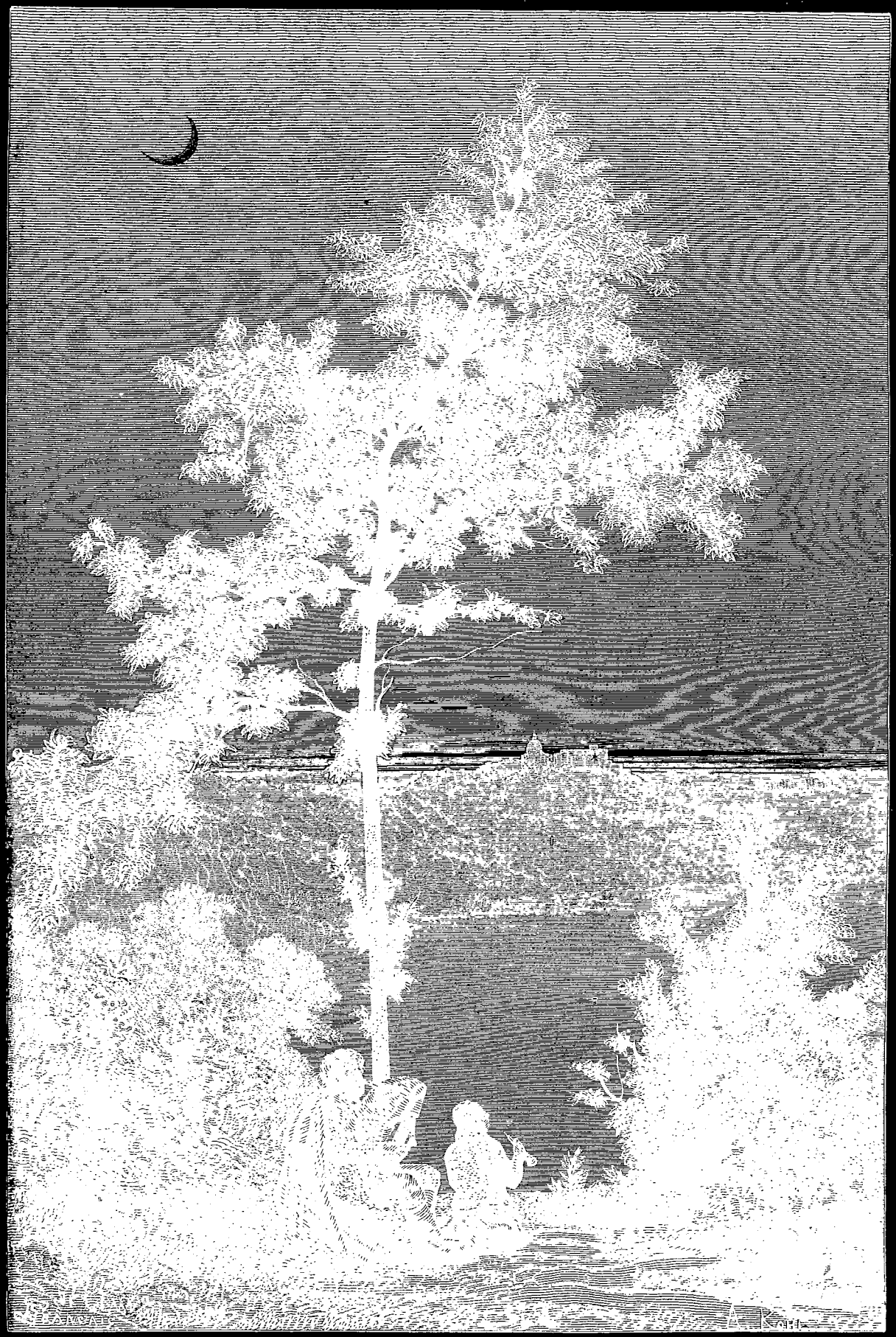


Rue *della Pilotta* (voy. p. 166). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

Entrez dans le sanctuaire : les Colonna vous y attendent en grande tenue d'immortalité, grâce à Van Dyck qui a fait un superbe portrait équestre de *Carlo Colonna;* à Scipion Gaëtan qui nous présente le victorieux *connétable;* à Augustin Carrache qui sert de parrain au cardinal *Pompée Colonna;* à Sustermans qui de main de maître a traité *Federigo;* au Giorgion qui, dans un fond de campagne féodale avec château fort et terrains en glacis, a créé la figure puissante et tout armée en guerre de *Sciarra-Colonna*. D'autres toiles, sujets d'histoire et de sainteté, varient la scène et mettent de l'air entre ces personnages que l'on ne peut saluer tous, mais que l'on ne quittera guère sans décocher plus d'une œillade à la poétique *Vittoria Colonna*, cette muse d'une beauté fine et pénétrante.

Pour arriver au second vestibule, on gravit quelques degrés de marbre. Une des marches, incident presque incroyable, a été brisée durant le dernier siége par un boulet qui, lancé horizontalement du Janicule,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac d'Albano et villa pontificale de Castel-Gandolfo : Effet du soir (voy. p. 190). — Dessiné d'après nature par L. Français.

a dû, pour se fixer là, traverser à la file les quatre fenêtres de deux maisons séparées par une cour, puis entrer par l'extrémité de la galerie et la suivre sans obstacle dans sa plus grande longueur. Élevé justement au rang de curiosité, ce projectile a été fixé sur le bloc de marbre qu'il a éventré. Tout proche de ces degrés on rencontre, entre un faux *Poussin* et un *Ghirlandajo* suspect, le *Saint Jean-Baptiste* de Salvator-Rosa, fort étrange à raison de sa formelle réalité : c'est le portrait de l'artiste qui a pris ce prétexte original pour se représenter dans la nudité du désert.

Jules II habita quelque temps ce palais commencé vers 1420 par Martin V et dont les jardins, prolongés en terrassements rapides jusqu'au sommet du Quirinal, conservent les substructions et les voûtes énormes de plusieurs édifices antiques dont l'origine est inconnue. Du haut d'une terrasse, on plonge avec une sorte de vertige sur les profondeurs de ces hypogées où des trouées d'une lumière glauque, précipitée par les échancrures des voûtes, arrachent à la terre humide quelques plaques de verdure phosphorescente qui projettent sur les parois les reflets d'un clair de lune.

A l'autre bout de ce rempart égayé d'arbustes, de ruisselets et de fontaines, sont les restes d'un temple du Soleil rebâti par Aurélien après ses victoires de la Syrie. Sous ce règne, on s'était mis à remonter le courant de la décadence et à chercher la pureté des formes sans renoncer au goût du colossal, passion barbare de l'adolescence et de la sénilité des civilisations. Les entablements monolithes des jardins Colonna, deux roches taillées d'une dimension formidable, ont des profils qui sembleraient trop fins pour cette période, si Palmyre n'offrait des ruines de l'époque Aurélienne tout aussi exquises de pureté : c'était déjà de l'archéologie. Un de ces fragments comprend, en un seul bloc, une architrave et sa frise, avec des corbeaux de près d'un pied pour les tenons de fer destinés à relier entre eux ces rocs mis en œuvre.

On communique du palais à ses jardins escarpés, par deux ou trois ponts d'une seule arche lancés au-dessus d'une rue profonde, la via *della Pilotta*, qui cerne le pied de la colline et sur laquelle les branches d'arbres font pleuvoir des ombres festonnées. Le palais, les ruines vingt fois centenaires, les bassins d'eau verte et ce précipice changé en cascade de fleurs, tout est situé au cœur de la ville, dans un quartier populeux : le silence n'a jamais plané sur cette solitude. Mais le bruit y est plus grand pour l'esprit que pour l'oreille : de la plate-forme, qui a une issue sur la place du Palais-Quirinal, on embrasse toute la cité, du Capitole jusqu'au Monte-Mario, et du Janicule au Palatin : Saint-Pierre surmonte les collines et, dans les lointains, l'azur du mont Cimino rafraîchit la vue des ardeurs de la banlieue romaine, hérissée de rocailles qui furent des villas ou des thermes. C'est un de ces points de vue remplis comme les pages d'un beau livre, au temps où l'on préférait les faits et les pensées aux dissertations et aux discours. Pour raconter ces horizons, il faudrait un volume; on s'oublierait à les contempler tant que dure le soleil aux plus longs jours de juin.

—

A côté du palais, sur la longue place par où nous y sommes entrés, s'étale l'église des Saints-Apôtres, froids échantillons d'architecture sage où s'ajuste aux pruderies linéaires de Fontana l'indigence du bonhomme Valadier qui a surmonté d'une façade le portique surbaissé, bâti sous Sixte IV.

Vous trouverez ici un de ces petits musées de second ordre où l'intérêt historique vous attache à des ouvrages souvent médiocres qui prennent de la valeur quand on les voit à leur place. Sous le porche même est la tombe de Volpato, ce Vénitien qui a rendu populaires, en les interprétant si mal avec beaucoup de talent, les *Chambres* de Raphaël. Le Volpato était l'ami de Canova qui a rédigé en marbre une épitaphe allégorique : devant le buste du défunt l'*Amitié* se penche et pleure. Rien de plus maigre que le bas-relief; mais cette figure désolée est très-touchante.

Voici la grande nef, avec le pompeux *Triomphe des franciscains*, délayé par le Baciccio. Les décadences perdent, en même temps que le dessin, la qualité du ton : les lignes miroitent, la couleur n'est plus que de l'eau claire. En même temps, le goût s'infatue de sobriété et je ne sais si la décoloration ne fait point partie d'un système d'abstinence. Dans cette grande machine vitreuse, le Baciccio semble être un Tiepolo bolonais plus lâché, comme il convient à un Génois du temps d'Innocent XII. On peut passer en revue à travers ce temple des peintres de la dernière heure comme Francesco Coghetti fort en renom là-bas, Lapiccola, Benedetto Luti, Nasini, Muratori même : je les entremêle sans scrupule; car depuis cent cinquante ans ils sont tous du même âge, ceux d'à présent ne s'inspirant plus que de la dernière période. — Pourquoi? Un critique d'art qui y entendrait quelque chose pourrait dévider un long écheveau, s'il cherchait comment sont devenus myopes ces artistes dont la vue ne porte plus au delà du dix-huitième siècle.

Au côté droit de la *tribune*, personne ne faillira au devoir d'admirer le mausolée du neveu favori de Sixte IV, de ce cardinal Riario qui mourut à point pour laisser le champ libre à Julien de la Rovère. Michel-Ange a dessiné, dit-on, cette tombe qui rappelle beaucoup plus le style de Maïano, témoin ces deux *angelots* qui, posés en manière de génies sur des panonceaux, boudent *la Mort* en gémissant sur le défunt. A la vérité, le sarcophage en forme de cuve est porté par trois *Ché rubins-griffons* d'une fantaisie assez *michel-angesque ;* mais sur les chambranles, le *Saint Augustin*, le *Saint Bernardin de Sienne*, puis la figure couchée du prélat sont des morceaux d'une recherche purement florentine. Je crois me rappeler cependant un couvercle si mulant le fronton coupé, signature baroque du maître à qui l'on doit les monuments de *San-Lorenzo* de Florence. — Presque au-dessous de cette ambitieuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décoration, un regard à ce petit tombeau, simple et d'un goût exquis, en l'honneur d'un cavalier français des armées de Louis XII. La voûte de cette chapelle mérite qu'on porte les yeux sur les choses inquiétantes qui s'y passent : un de ces décorateurs endiablés du dix-septième siècle qui parfois, pour se dérider de leurs épures, se donnaient la farce d'un trait de fantaisie, Odazzi a peint là-haut les *Anges rebelles précipités*. Lancés par un grands trou, il dégringolent par grappes et roulent à travers les voûtes comme chair à pâté. Ce bizarre décor ne laisse pas que d'être saisissant.

De même qu'on recommande pour le nom de Michel-Ange la tombe du cardinal Riario, on vante celle de Clément XIV parce qu'elle est de Canova. Celle-ci n'est pas très-bonne : les figures de *la Tempérance*, de *la Clémence* manquent de caractère et d'élan ; mais dans sa statue assise, le pape Ganganelli en a trop ; il bénit d'un geste mélodramatique. Que d'effigies papales dont le mouvement est forcé parce qu'on a prétendu reproduire l'attitude de *l'Urbain VIII!*

Cette église est enchâssée dans un couvent ; pour y pénétrer on parcourt un corridor orné des monuments commémoratifs les plus intéressants. Ces arrangements intimes des logis claustraux, il faut se hâter d'en aspirer le mystique parfum ; bientôt les visigoths du progrès auront tout saccagé. Sixte IV a été religieux de ce monastère ; Jules II aussi. De quel pied impatient ce dernier en sa jeunesse a dû faire claquer sa sandale sur le marbre de ce corridor ! Le berceau du pape Jules a reçu le cercueil de Michel-Ange décédé sur cette paroisse en 1564. Ses ossements ont été gardés quelque temps dans cette galerie où il ne reste plus qu'un cénotaphe de marbre représentant *Buonarotti* couché parmi les emblèmes des arts : portrait curieux, *très-particulier ;* intéressante sculpture qui n'a pas été reproduite.

On a placé en face de lui le cardinal Bessarion, helléniste de naissance et théologien renommé qui, amené de Trébizonde en Italie par l'empereur Jean VIII Paléologue, opéra pour trop peu de temps, lors du concile de Florence, la réunion des Églises latine et grecque. Défenseur de Platon, traducteur de Xénophon et d'Aristote, né parmi les Grecs et citoyen de Rome où son palais était une académie, ce Mécène qui prêchait d'exemple vint rendre, comme en terre neutre, son dernier soupir à Ravenne. Le grand médaillon à profil barbu qui le représente coiffé d'un chapeau de cardinal bien vaste, bien enfoncé, comme on le mettrait pour s'en aller en guerre, offre à la pensée un personnage d'un type étrange. Les monuments se pressent le long de ces parois comme les petits cadres dans un boudoir d'amateur.

Abordons maintenant le plateau du Quirinal par la sortie des jardins Colonna.

—

Pourquoi la colline qui s'élève entre le Viminal et le Pincio a-t-elle conservé le nom mystique de Romulus ? Cette dédicace n'est pas d'une antiquité formelle, puisque sous la République, et même sous les Empereurs, on désignait le Quirinal sous le nom de *Mons-Agonalis*. Les doctes allèguent à ce sujet des étymologies sabines. Chez nous, quand on prétend déduire les mots d'une langue inconnue, on remonte au celtique, à peu près aussi bien étudié que peut l'être le sabin dans Rome.

Chacun sait que les Papes ont enfermé la plus notable portion du Quirinal entre les murs du vaste palais à deux fins où ils se sont organisé une résidence sinon d'été, au moins de *demi-saison*, et une résidence d'hiver. Mais cette construction de Grégoire XIII dessinée par le Lombard Flaminio Ponzio, terminée sous Sixte-Quint et Clément VIII par Fontana, agrandie par Charle Maderne, complétée par Fuga, par le Bernin et restaurée sous Pie VII, cette œuvre de dix pontifes, le palais Quirinal, n'a pas eu l'honneur de léguer son nom à la place que décore sa façade principale.

Au milieu de la *piazza* ruisselle sous un jet d'eau une vasque en granit oriental ; Pie VII l'a apportée là du Forum. Au-dessus de ce bassin se dessinent durement sur le ciel où les enfonce un piédestal trop haut, deux *Statues* athlétiques et deux *Chevaux* en marbre séparés par un obélisque. C'est le vénérable Pie VI qui, voulant embellir ce qu'avait accommodé Sixte-Quint avec une simplicité plus heureuse, a disposé cette machine et subordonné les deux groupes, en les réduisant à servir d'accessoires à une aiguille en granit rouge, postée jadis en sentinelle devant le mausolée d'Auguste.

Une chose heureuse ici, c'est que, pour désigner les rues et les places, la voix du peuple ait fait loi ; il en résulte que bien des lieux-dits rappellent une légende, un souvenir, une croyance plébéienne, ou retracent quelque chose des mœurs : — notre ville de Paris rebaptisée par les édiles de la *Biographie-Michaud* ne donnera plus de pareilles satisfactions. — Dès que le pape Sixte eût campé devant la bâtisse de son prédécesseur ces belles figures qu'une inscription Constantinienne attribue à Praxitèle et à Phidias, soudain le Quirinal — colline et palais — fut oublié ; le peuple romain comprit que ces magnifiques œuvres de la grande époque grecque étaient l'honneur, l'illustration de la place et devaient la désigner. Son discernement fit mieux encore : les deux figures nues sont d'un mouvement superbe ; mais les *Chevaux* qui se cabrent à leurs côtés révèlent un art sinon supérieur, tout au moins plus rare et plus surprenant. Dans les cavaliers nos Quirites se complurent à reconnaître leurs vieux patrons *Pollux* et *Castor ;* mais c'est aux coursiers qu'ils consacrèrent, en guise de piédestal, la montagne entière : si bien que depuis lors la colline et la place n'ont plus d'autre nom que *Monte-Cavallo*. Ces groupes sont d'un marbre poreux que l'humidité imbibe et noircit ; juchés trop haut et dominant le terrain incliné qui les environne, ils

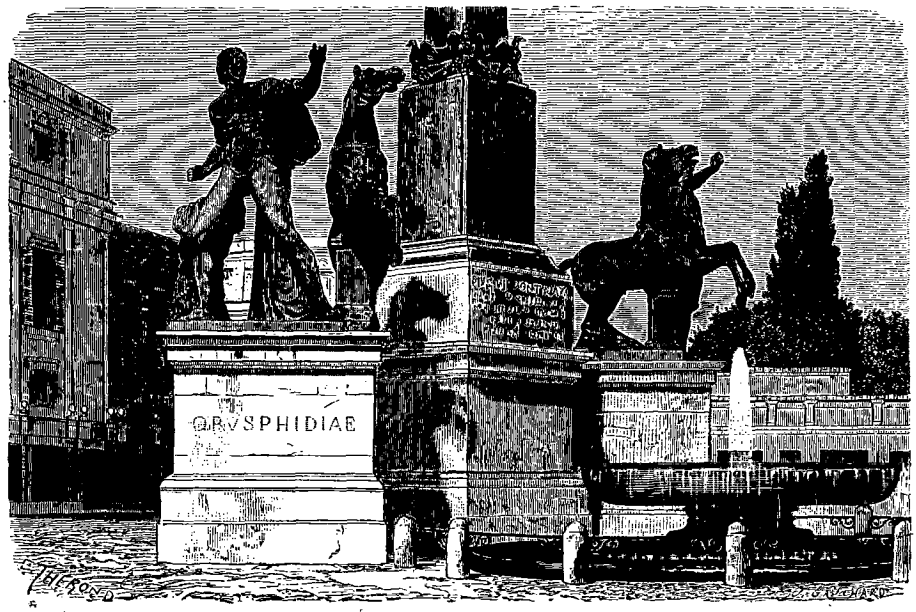
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'apparaissent dans les airs qu'en silhouette : d'autre part, l'obélisque planté en entre-deux comme une tige d'huilier éparpille l'intérêt; le bruit de cette machine est discordant.

Elle fait presque face à la croisée d'où, à l'issue des conclaves, on proclame les élus du Sacré-Collége; c'est de ce balcon que les Papes laissent tomber sur le monde leur bénédiction première. Le président de Brosses qui eut la bonne fortune d'assister à une élection l'a racontée en quelques pages curieuses, bien observées, spirituelles, qui sont la fleur de son livre. Mais il n'a point parlé du palais : au temps où il eut le bonheur d'exister, les soucis, les labeurs forcés de la vie de galériens que la Révolution nous a faite, n'avaient pas disposé les esprits à se reposer comme en un rêve dans la description des sites ou des lieux célèbres.

Vu du dehors, c'est une assez noble caserne avec de menues élégances d'architecture plaquées avec sobriété. D'amples escaliers, une énorme cour d'aspect claustral, des jardins d'une ordonnance toute particulière : tel apparaît le Quirinal.

Quand vous y pénétrez, vous démêlez avec une certaine surprise l'intime physionomie de cette résidence, faite pour un souverain unique en son caractère. C'est une combinaison bizarre du luxe des potentats avec les scrupules d'une humilité pastorale tenue de se manifester. Le sens religieux et la prestance suzeraine se vont contredisant, et le côté un peu incohérent de la situation constitue la singularité de la chose. Cette quantité de trônes et cette profusion de prie-Dieu; tant de petites chapelles défaites et de salles d'apparat mieux tenues, — le velours des trônes et le sapin des autels; ces salles d'audience avec un dais de pourpre et d'or près d'une table en noyer verni qui porte un

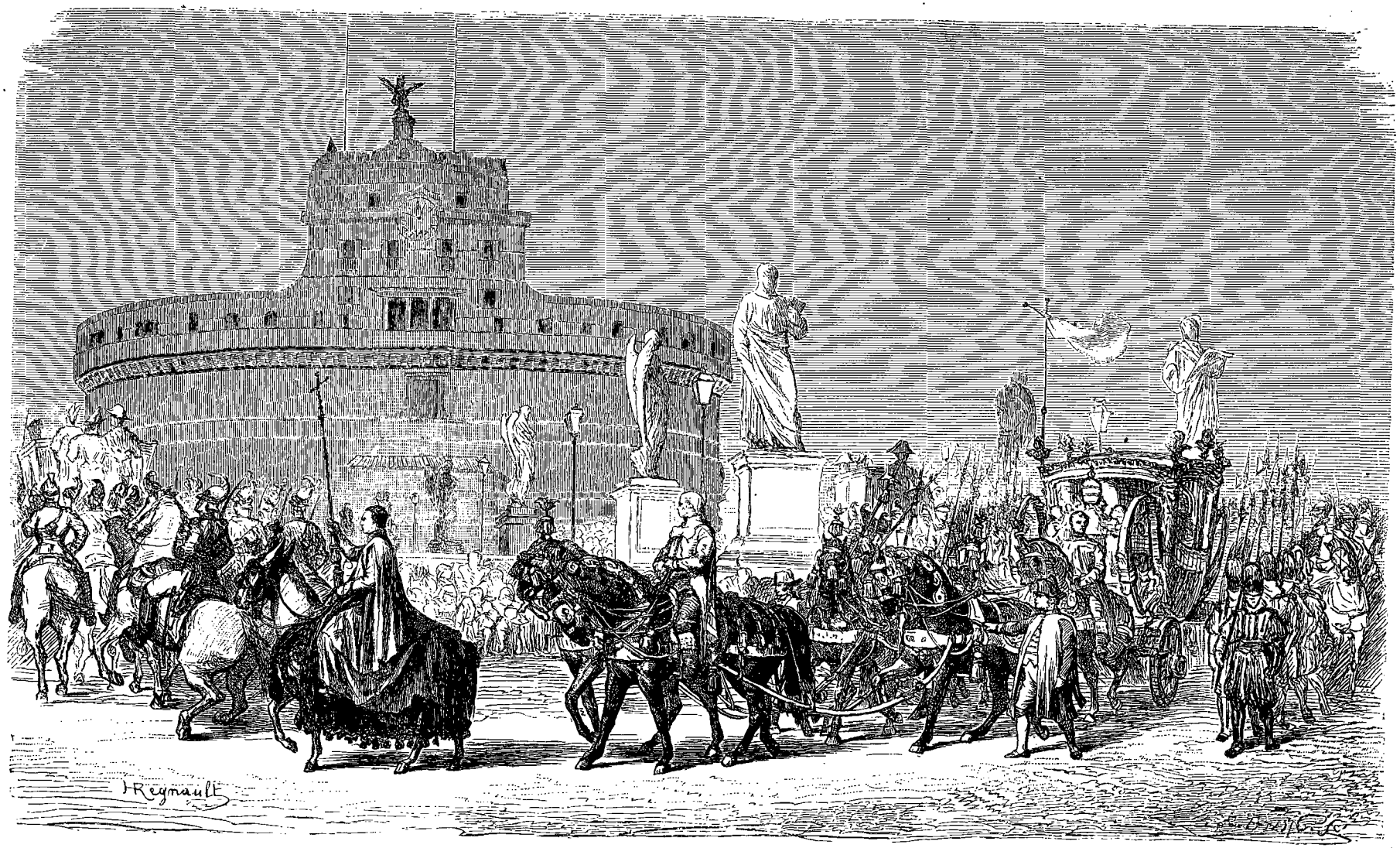


Fontaine de la place *Monte-Cavallo*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

crucifix de hêtre; dans les chambres à coucher, de petits souvenirs, consacrés comme chez les gens simples aux dévotions du foyer : tout contribue à tenir la pensée indécise entre le sourire et le respect. Dans cette familière Italie, la candeur du prêtre n'est pas en souci de se cacher: entre le trône et la table s'étale un crachoir; dans les plis du velours s'encadre un meuble suspect, qui forme avec l'oratoire un pendant trop équivoque.

A cela près, ni la distribution, ni le luxe ne sont mal entendus dans cette résidence où, relâchant sa ceinture, le Pontife se repose un peu dans la simplicité d'un prince de la terre. Si on se fût avisé de cette construction un siècle plus tôt, aux âges heureux de Bramante et de Pollajuolo, ils auraient fait épanouir le plus splendide palais monastique de la catholicité. La décadence académique s'en est tirée comme elle a pu : le fond est austère; les splendeurs sont de simples placages. Sauf les petits appartements, où le saint Père a disposé à son usage de jolis meubles que leur simplicité ennoblit, vous ne rencontrez dans l'interminable kyrielle des antichambres que stucs bariolés et criards, que plafonds chantournés, peinturlurés, que portes à cartouches, que consoles tarabiscotées. Puis se succèdent, à la suite de la grand'-salle, très-longue, avec le fauteuil et le dais à l'extrémité, des salons de réception multipliés et spéciaux. — Trône pour être salué par les ambassadeurs, trône pour les audiences du matin, trône pour les audiences extraordinaires, trône pour les réceptions du soir, trône pour dîner seul dans une pièce dont l'usage n'est pas indiqué; trône pour les galas où le pape mange à part, comme *à la petite table;* trône.... je désespère de me les rappeler tous!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cortége pontifical en *grand gala* (voy. p. 174). — Dessin d'après nature par Henri Regnault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaque salle a donc son affectation rigoureusement voulue; on voit se révéler dans ces appropriations une impitoyable étiquette qui ne fait qu'un esclave et qu'une victime : le prince tenu de s'y soumettre et de la maintenir. Pas un cabinet; nul corridor de dégagement, point d'escalier dérobé : ce palais est transparent. La patience d'un moine, l'innocence d'une colombe s'acclimateront seules à cette grande cage dont on a déguisé les barreaux sous des *scènes* qui offrent la vie libre, la puissance.... en peintures de tapisseries, cadeaux de tous les princes.

Ce sont nos Gobelins qui sous Louis XIV et Louis XV ont fourni les meilleures pages : tout *Jean Jouvenet* y a passé. Napoléon III ne figure que pour la copie d'un *Ribeira*. Devant ces tentures, de grands vases impériaux de la Chine étincellent sur les meubles; mais les siéges, simples pliants, sont en bois, cirés et lustrés ainsi qu'au parloir d'un hôpital. Comme on a demandé aux saintes Écritures les motifs des tableaux décoratifs, vous croyez traverser une suite de sacristies florentines ou siennoises, trop librement traduites en art de pacotille. La sévérité claustrale a évité l'emploi des miroirs et des glaces; mais les cheminées relevées de filets, de perles d'or et de feuilles d'eau en cuivre moulu, ont des panneaux de porphyre, de rouge antique, ainsi que des bas-reliefs en bronze complaisamment ciselés.

Substitué à l'éclat, le précieux s'est insinué par une innocente et délicate hypocrisie. Un parquet sentirait la mollesse; mais sur de simples dallages de stuc ou de marbre viennent s'encadrer quelques mosaïques fines, tirées des villas d'Adrien ou de la maison dorée de Néron. Et que les emblèmes sont imaginés par une flatterie savante! La gloire de la religion est symbolisée dans le *Triomphe de Constantin; Jules César dictant en quatre langues* à autant de secrétaires appartenant aux quatre points du globe personnifie la souveraineté universelle continuée par les pontifes sur tous les empires; un grand plafond d'Andrea Corsi célèbre *Trajan* que Dieu, sur le témoignage de Pline, reçut en paradis à la prière de saint Grégoire. *Trajan*, le seul païen que l'enfer ait rendu, nous est montré recevant les ambassadeurs de tous les peuples du monde. L'allusion est doublement prophétique; car, par un hasard singulier, le *Trajan* de Corsi, incarné dans un autre césar que l'Europe attendait encore, est un saisissant portrait de Napoléon Ier. Le Sueur, dans sa *Légende de saint Bruno*, a créé un profil de Napoléon presque aussi ressemblant.

Rien n'est plus austère ni moins orné, malgré ses colonnes de *Porta-Santa*, que la grande chapelle consistoriale où l'on proclame les cardinaux de promotion nouvelle. Sur l'autel est une colossale *Madone* d'Étienne Maderne, dont la copie a été ajustée à l'horloge historiée de la grand'cour. On a placé à l'autre extrémité un tableau de *la Vierge environnée de saints*, tryptique sur fonds d'or attribué à Lorenzo de Florence et qui me paraît plutôt d'un siennois : Vanni peut-être ou plus probablement Taddeo di Bartolo. Ce panneau est intéressant. A travers les appartements sont disséminées quelques pages estimables. C'est pour l'ancienne galerie subdivisée en trois salles que, complice heureux de Luidgi Agricola et de Madras, grecs thermidoriens, l'un de Rome et l'autre de l'Espagne, Ingres avait jeté à la détrempe ce *Romulus vainqueur d'Acron* que j'eus quelque peine à dénicher dans les greniers du palais de Latran, et que Pie IX nous a donné. Madras avait brossé un *Combat d'Achille contre Hector;* Agricola, *Horatius Coclès* sur son pont. On attendait, au moment où ces commandes furent faites, la visite de Napoléon que l'on se proposait de loger au palais Quirinal et, pour rendre l'habitation moins *spéciale*, il avait paru à propos de substituer à des peintures religieuses ces ébauches historiques.

Dans la salle plus particulièrement consacrée aux tableaux, le custode ne manquera pas d'appeler votre attention sur le *David* du Guerchin, posé comme un troubadour de l'*Astrée;* sur le *Saint Jérôme* de Ribeira, — qui a vu un de ses vieillards les connaît tous; sur des *Carrache*, sur des *Dominiquin*, des *Lanfranc* des *Reni* fades et prônés; sur une *Naissance de la Vierge*, peinture très-fraîche, très-maniérée, de Pierre de Cortone; sur un *Saint Jean* attribué à Jules Romain, faible copie du même sujet donné à Raphaël dans le catalogue des *Uffizi* de Florence. — Tout auprès est une chapelle où Guido Reni a fixé quelques traits de la *Vie de la Vierge :* l'*Annonciation* (sur l'autel) est un chef-d'œuvre de gentillesse. Aux cadres signalés partout il n'est pas inutile d'ajouter une jolie *Madone* de Rubens, un *Barocci* non terminé, le *Saint Georges* du Pordenone : armé en guerre, il terrasse l'hydre du mal; composition d'un effet énergique. Mentionnons surtout deux très-belles figures de Fra Bartolommeo, *Saint Pierre* et *Saint Paul*, pages de maître tracées en 1514 sous l'influence de Michel-Ange, lorsque notre religieux vint faire le pèlerinage de la chapelle Sixtine. Le *Saint Paul*, la meilleure des deux figures, n'est pas sans analogie avec l'*Isaïe* de Raphaël, ce jeune ami d'un artiste trop impressionnable. Della Porta laissa inachevé le *Saint Pierre* (moins bon) que termina Raphaël : les dédains de Léon X avaient rebuté Fra Bartolommeo. Je me souviens aussi d'une salle où Overbeck a laissé un plafond désagréable; quel apprêt dans sa naïveté de commande! Je ne le signale qu'en guise de point de repère : cette chambre est celle où Pie IX a reçu les envoyés de la Révolution et où, près d'un demi-siècle auparavant, avait été arrêté Pie VII : souvenirs pénibles à rappeler.

Les jardins de ce grand couvent érigé en résidence royale, les jardins avec leurs terrasses, leurs statues, leurs fontaines, leurs avenues taillées, leurs parterres découpés en arabesques, leurs arbres travestis par le ciseau, leurs tonnelles et leurs berceaux architecturés, et leur kiosque pimpant que Fuga construisit pour en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire une buvette pontificale où le saint-père, au milieu des paysages de Battoni et de l'Orizzonte, offre des sorbets et du café aux grandeurs de ce monde; ces cultures aux capricieuses allées, avec tant de perspectives sur des groupes de campaniles et de dômes, seraient pour nos clergeons provinciaux une vision du paradis enfantin de la mysticité. Ils font songer aux verdures des tapisseries d'autrefois, aux cultures labyrinthiformes qui décorent la Jérusalem céleste dans les peintures des imagiers du moyen âge : symétriques et doctrinales fantaisies que discuteront les gens de goût, mais qu'adorent les très-simples et peut-être les très-spirituels aussi.

En de certains jours, le Quirinal où l'herbe pousse, où l'araignée file, appelle à lui l'attention du monde entier et voit affluer devant ses murs les carrosses, les riches livrées des prélats. C'est lorsque le palais, veuf de son seigneur usufruitier, se transforme en une chartreuse de cardinaux, et que chaque soir une population bigarrée de vingt peuples, les yeux attachés à un large balcon, attend pour le lancer à tous les échos le nom du maître que se donnera le conclave, du père que va retrouver la chrétienté orpheline.

—

La via *di Porta Pia* qui fait suite à celle du Quirinal nous conduira à la Chartreuse de Sainte-Marie *des Anges*. Buonarotti avait passé quatre-vingts ans lorsqu'il s'avisa d'établir dans la rotonde des Thermes de Dioclétien, cette église que Pie IV l'avait chargé de bâtir. Il conserva donc, mais en exhaussant de douze pieds le sol du temple pour l'assainir, les huit énormes colonnes monolithes de granit syénois qui supportaient l'entablement, et il en revêtit les bases avec des socles de marbre. On sait comment Vanvitelli et les chartreux ont achevé de déshonorer cet édifice où l'œil choqué tout d'abord par des disproportions, s'attache au chef-d'œuvre d'un sculpteur français : le *Saint Bruno* d'Houdon. « Il parlerait, s'écria Clément XIV, s'il n'était retenu par la discipline! » Ce fut une entreprise pour un artiste de la fin du dix-huitième siècle, imbu de modèles antiques et de philosophie, que de retrouver par le savoir seul et la souplesse de l'esprit, l'expression séraphique qui éclaire l'âme des saints. Houdon y est parvenu : son œuvre est de son siècle; la figure est angélique et ne rappelle ni les procédés, ni le sentiment d'un Fra Angelico, d'un Rossellino, ou de Mino da Fiesole.

C'est à Sainte-Marie *des Anges* que l'on a rapporté, après l'avoir adroitement enlevé de Saint-Pierre pour y substituer une copie en mosaïque, le *Martyre de saint Sébastien*. Sans être enamouré de Dominiquin, on ne peut se défendre d'admirer cette composition et la puissante harmonie de couleurs que l'artiste savait donner à la fresque. Sur ce point, nul ne l'a égalé. Le *Saint*, les *Anges*, le *Christ* qui apparaît dans les cieux, sont des figures magistrales. Au premier plan, il y a un groupe de femmes et de gens du peuple, refoulés par la cavalerie tandis qu'on garrotte le martyr : — chef-d'œuvre de mouvement et d'exécution.

On passe devant cette fresque pour gagner le fameux cloître *aux cent colonnes*, un des plus vastes qui soient. Il a cette grandeur que rêvait partout la volonté de Michel-Ange. C'est un de ces monuments simples et purs, où l'on éprouve la satisfaction qui résulte de la délicatesse des profils et de la mystérieuse harmonie des lignes : genre d'effet peu sonore dont on n'a aucune perception tant qu'on n'a pas abordé aux rivages antiques. Au centre de ce cloître tranquillement assis sur cent piliers de travertin, quatre cyprès inégaux fracassés par les siècles, et que Michel-Ange a plantés, déguisent en tombeau la margelle d'un puits : les plans lointains des galeries basses et claires, inscrites sur le ciel bleu, prêtent à ce groupe de géants sombres des dimensions colossales. Les carrés de la cour sont un potager où sourient quelques roses du Bengale; mais rien n'atteint la grave poésie de cet enclos dévolu à la méditation.

Ce monastère est tellement encastré dans les Thermes de Dioclétien, qu'en traversant une petite cour où me conduisit à titre de compatriote un frère-portier d'origine alsacienne, on se trouve en présence d'un des fragments les plus considérables de cette architecture, moins antique, moins pure, moins bien conservée que les Thermes de Caracalla dont les constructeurs du troisième siècle ont presque reproduit le plan. Le bon chartreux, tout en exaltant ces ruines, ne laissait pas que de regretter la thébaïde maternelle des Alpes dauphinoises et de songer aux versants légumineux des Vosges. Il m'avait montré avec orgueil des choux alignés dans le cloître et, pour être sincère, je dois confesser que nous échangeâmes quelques paroles sur la choucroute.

En revenant, comme nous traversions l'église, je remarquai un buste assez vivant du cardinal *François Alciat*, professeur de saint Charles Borromée. Ce neveu d'André Alciat fut, au dire de Muret, « l'ornement de son siècle et l'appui des gens de lettres. » Légiste consommé, il a beaucoup écrit, et ses contemporains ont à l'unisson encensé son génie. Sa gloire ne passera jamais.... car il n'a rien publié. On lui a composé en six mots une très-grande inscription :

Virtute vixit, memoria vivit, gloria vivet.

—

Regagnons la rue des *Quattro Fontane* et dépassons *Capo le Case* pour aller jusqu'à notre église de la Trinité-des-Monts, élevée sur le Pincio en 1494 par le roi Charles VIII pour les Minimes de saint François de Paule. C'est un monument médiocre, mais qui a beaucoup d'apparence : pour en garder une idée avantageuse, bornez-vous longtemps à le contempler du dehors, et surtout de la place d'Espagne, au sommet de laquelle il couronne un magnifique escalier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsqu'on débouche de la rue cosmopolite baptisée par les conduits souterrains (*condotti*) de l'*Acqua Vergine*, on est ébloui de cette cascade de degrés qui, ménageant à moitié de sa chute deux terrasses encorbellées de balustres et de pilastres, s'évasent en se partageant à l'entour et vont se relier sur le Pincio aux marches d'une église. Tout le versant est absorbé par l'installation de ce décor qui donne un aspect grandiose à des espaces restreints. Ces architectures dessinées par A. Specchi et terminées par de' Sanctis ne sont pas dues, ainsi qu'on l'a écrit partout, à un M. de Gouffier, notre ambassadeur : la France n'a jamais envoyé aux papes un ambassadeur de ce nom. C'est le cardinal Melchior de Polignac qui, ministre de France auprès de Benoît XIII, utilisa, en l'augmentant des deux tiers, une somme qu'en 1632 avait laissée dans ce but un de ses prédécesseurs, *Gueffier* — et non Gouffier, — somme restée depuis lors sans emploi parce qu'elle était insuffisante. Cette construction princière ne fut achevée qu'en 1725. Le pied en est masqué par une fontaine bizarre, *la Barcaccia*, objet d'une autre erreur de la part de nos biographes. Ils l'attribuent au Bernin : elle est l'œuvre de son père, Pietro Bernini, que son naturel aventureux induisit à chercher fortune au pays de Naples.

La fontaine a pour motif principal une nacelle échouée dans un bassin à fleur du sol. Au milieu de cette barque est une vasque d'où s'élance un jet d'eau. Ce motif original n'a pas le sens commun ; seulement, ce petit inconvénient-là est si manifeste que ce n'est pas la peine de le démontrer. *La Barcaccia* rappelle un fait mémorable : vers l'an 1624, les eaux du Tibre traversant toute la ville et ayant envahi le Corso avec les rues adjacentes, sont montées jusqu'au pied du Pincio, et une barque est venue s'amarrer au fond de la place d'Espagne. Louis Français me contait un soir comme nous revenions ensemble que, quinze hivers auparavant, comme il rentrait au logis par une nuit épaisse, il entendit un bruit sourd, formant basse continue sur un clapotement étrange. Un réverbère qui dansait se mit à festonner des serpents de lumière sur une eau noire qui montait à petit bruit entre les murs de la *via Condotti*. Il ne manquera pas d'économistes pour vous conter que les inondations proviennent du déboisement des montagnes : mais les archives de nos provinces m'ont produit dès le treizième siècle les sinistres causés par les fleuves et, pour ce qui est du Tibre, nous savons par Tite-Live que, au temps de Scipion l'Africain, les bas quartiers et le Champ de Mars — où sont les principales rues de la ville actuelle — furent envahis par les grandes eaux douze fois dans la même année.



Petite contadine filant. — Dessin d'après nature par Célestin Nanteuil.

Au fond de la place d'Espagne, devant le collége de la Propagande, pépinière de missionnaires pour les contrées barbaresques, s'élève la colonne de l'*Immacolata*, monument qui consacre depuis 1856 la définition dogmatique de l'Immaculée Conception. On y a utilisé un fût en marbre de Carystos exhumé en 1778 de la place *Campo-Marzio*.

Chacun a monté cent fois, par son large ravin de degrés peu rapides, la pente qui conduit de la Place que le palais des ambassadeurs espagnols a dénommée, jusqu'aux jardins du Pincio et à la villa Medici. A mesure qu'on s'élève, on voit décroître la façade de la Trinité-des-Monts coupée en deux verticalement par un petit obélisque campé devant le portail où il cherche à se grandir à l'aide d'un piédestal trop long. Idée fâcheuse du bon Pie VI que cet obélisque, coiffé en 1789 — il était temps ! — d'une fleur de lis surmontée d'une étoile, avec une croix en fer par-dessus. Deux clochetons carrés avec pilastres et frontons accostent la façade ; on les prendrait pour des pavillons trop grêles, si les frontons ne portaient sur leurs quatre triangles les pans octogones et la toiture de deux campaniles en forme de cloches à melons, qui ajustent sur ces attiques des coiffures de village empruntées aux églises séquanaises. De *la Barcaccia* jusqu'aux lanternes de ces clochers, que de discordances et d'hérésies ! L'ensemble est d'un attrait singulier.

Sur une pile angulaire des marches de l'église, deux papes ont ajusté leurs armes ; on a posé là-dessus un énorme chapiteau en marbre tiré de quelque temple du troisième siècle ; sur le chapiteau, on a fiché un cippe et, comme on en a fait autant de l'autre côté, ce petit bric-à-brac meuble agréablement le carrefour où aboutissent les voies *Gregoriana* et *Sistina*, séparées par la maison à porche tétrastyle où mourut le Poussin, à dix pas du logis de Salvatore Rosa, et presque en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



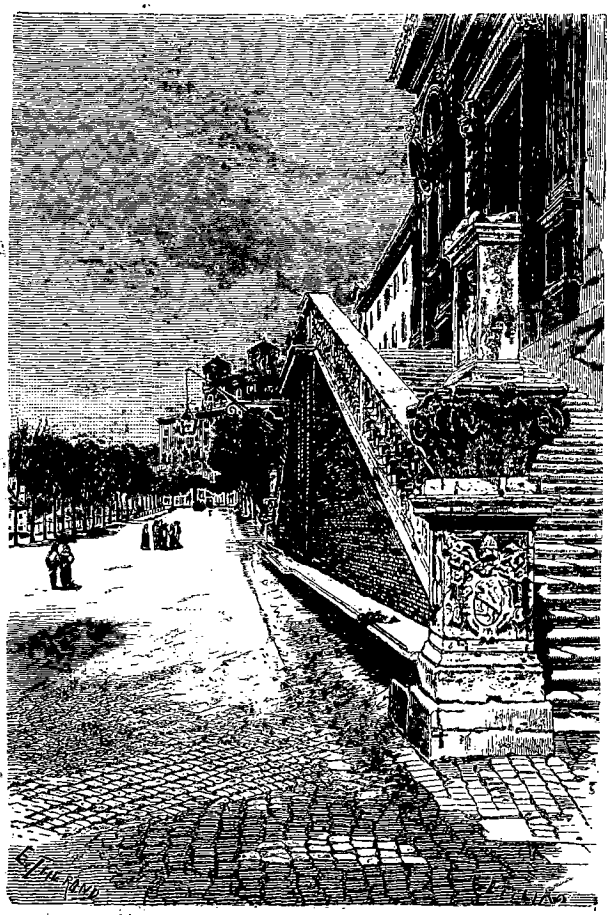
Arrivée des cardinaux au palais Quirinal (voy. p. 171). — Dessin d'après nature par Henri Regnault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

face du domicile de Claude le Lorrain. Ces trois sanctuaires gardent l'entrée de la terrasse qui aboutit à notre académie de peinture et aux jardins du Pincio dont la France a doté la ville d'Auguste et de Jules II. Ils vont jusqu'au bout de cette chaîne de collines et plongent sur la place du Peuple, si pimpante à la fête de la *Madonna*, lorsque, entré dans la ville en cortége de *grand gala* par le pont Saint-Ange, le carrosse du souverain pontife, précédé de son porte-croix sur une mule caparaçonnée, débouche de la via *di Ripetta* pour se rendre à Sainte-Marie *del Popolo*.

Ces jardins et notre académie sont donc une terre presque française placée sous le patronage de notre église de la Trinité, centre d'un belvédère d'où le regard plane en liberté sur la ville.

Pénétrez dans cette église, élevée comme un tabernacle au bout de la cité : le monument est lourd et sans caractère. La Révolution française avait fait de ce temple un galetas ; Louis XVIII l'a rendu au culte et M. de Blacas l'a fait restaurer selon le goût indigent et glacial du temps, par le correct archéologue du *Palais de Scaurus*. Exclusivement dévoué à la science de l'antiquité, le gendre d'Alexandre Duval, et le grand-oncle de Henri Regnault, l'estimable Mazois n'a pas su restituer sa physionomie à une église du quinzième siècle ; il l'a modernisée à l'*antique* du jour.



Perron de la Trinité et villa *Medici*. — Dessin de E. Therond d'après une photographie.

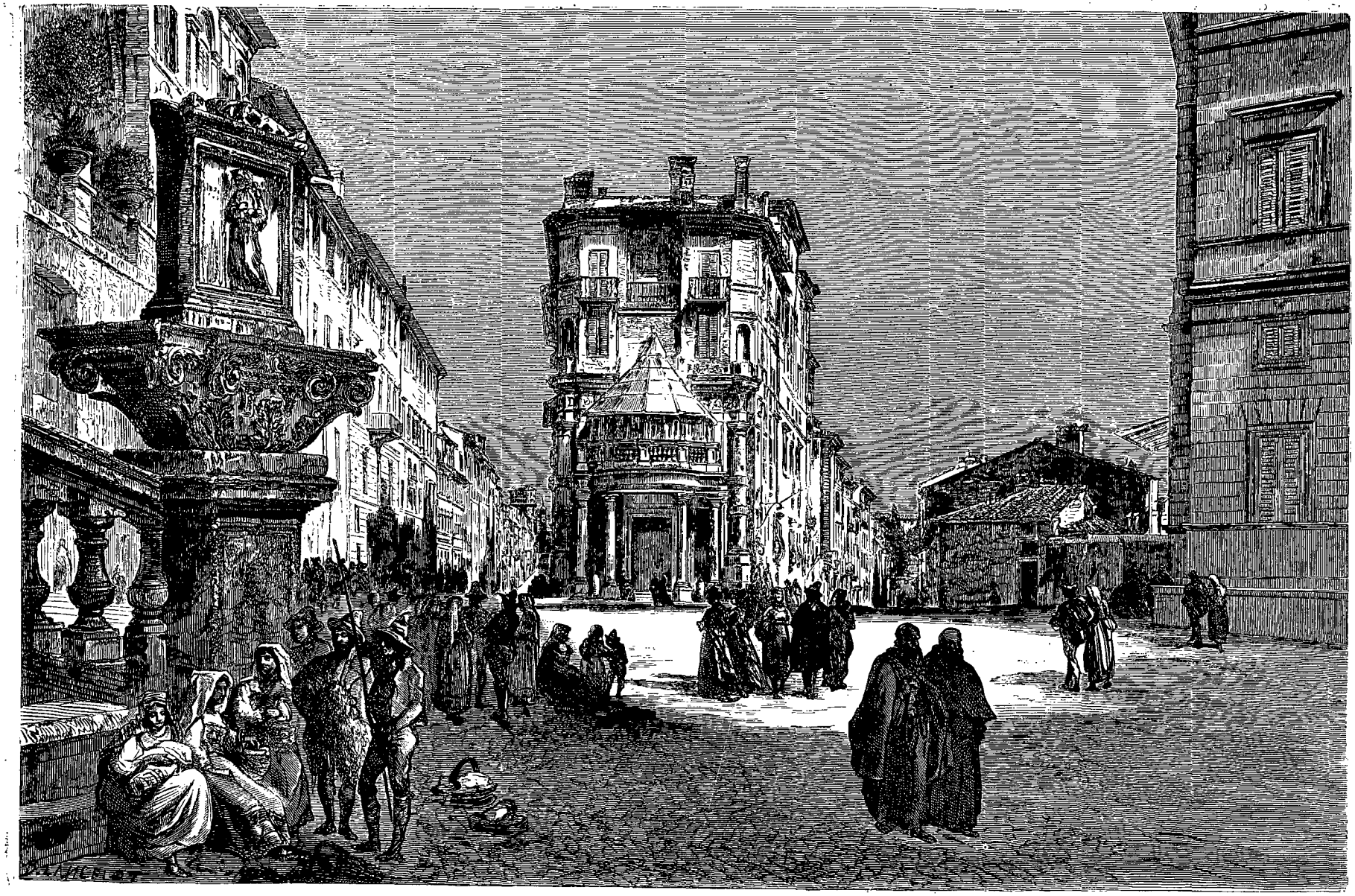
Que je l'eusse préférée telle que l'a vue M. Ingres lorsque vers 1810 il en fit son atelier pour y peindre son énorme ébauche à la détrempe du *Romulus vainqueur d'Acron !* Dans une petite aquarelle, l'artiste s'est représenté presque microscopique et vu de dos, occupé à peindre sur un tabouret, dans cette église, à l'angle de sa toile énorme : son fidèle violon est posé à terre contre le tableau ; au-dessus de la toile vous reconnaissez les cintres de la nef. On évoque ainsi les journées solitaires du jeune peintre grignotant sa grande page, et de temps en temps par manière de distraction prenant son archet, pour régaler d'un filet de vinaigre les échos orphelins de la Trinité....

Le public d'aujourd'hui vient y regarder quelques fresques ennuyeuses d'Alberti, de Rossetti, d'après les cartons de Daniel de Volterre ; quelques peintures nulles attribuées à l'école du Sodoma par des gens qui n'ont jamais vu Sienne ; puis, dans la dernière chapelle à droite, des fresques intéressantes et ternes contemporaines du Pérugin, c'est-à-dire de la fondation de l'église, mais faibles comme sentiment et d'un goût peu élégant. Signalons aussi *l'Apparition du Christ à la Madeleine*, uniquement parce qu'on prête à Jules Romain cette médiocre page d'un peintre plus moderne ; et certaines figures de Cesare Nebbia, un peu soufflées, mais non sans mérite. Vien, Langlois et quelques autres sont les interprètes compromettants de notre école. Ingres avait donné mieux : le *saint Pierre recevant les clefs ;* mais cette toile a été ramenée de l'exil.

Enfin, le chef-d'œuvre classique traditionnellement admiré depuis trois siècles à la Trinité-des-Monts : *la Descente de croix* par Daniel de Volterre. C'est sur la foi du Poussin que l'on continue à exalter cette peinture : « *La Transfiguration* de Raphaël terminée par Jules Romains, *la Communion de saint Jérôme* par Dominiquin, *la Descente de croix* par Daniel de Volterre, voilà, disait Nicolas Poussin, les ouvrages les plus parfaits qui existent. » C'était donner la palme à trois œuvres *de facture*, savantes, académiques, faibles d'inspiration et qui, cette suprématie acceptée, ont dirigé le goût public dans une voie trop favorable à l'école du Poussin. Avec cet arrêt formulé d'autorité à plusieurs reprises, l'artiste *normand* a égaré deux siècles l'opinion moutonnière.

Cette *Descente de croix* conservée dans la seconde chapelle à gauche de la Trinité-des-Monts est une composition un peu tassée, avec des reliefs durs, accentués par le contraste prononcé du clair et des ombres. Le *Christ* présente un corps inerte et défunt d'un mouvement plus réel que divin ; la *Vierge* se renverse avec une expression tout à fait forcée ; les figures accessoires restent dans un sentiment indécis entre la velléité du *naturalisme* et le convenu des figures de style. Beccafumi, le véritable maître de Daniel de Volterre, se débat souvent de la sorte quand il voudrait passionner ses anatomies. Peinte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carrefour des rues *Sistina* et *Gregoriana* (voy. p. 172). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

originairement sur l'enduit du mur, *la Descente de croix* a été transportée sur toile en 1811 pour être envoyée à Paris; mais l'opération terminée, l'objet parut trop fragile, et depuis lors on l'a fait restaurer par Camuccini.

Vous lirez partout que la Trinité-des-Monts et l'ancien couvent des Minimes appartiennent à nos compatriotes les religieuses du Sacré-Cœur. Cet immeuble, que je ne crois pas aliénable, leur a sans doute été prêté et non donné par le gouvernement français: c'est un bel établissement avec de vastes cultures, où sont élevées les filles de nos nationaux de distinction, dispersés tant à Rome que dans l'Italie. Elles se promènent innocemment dans des jardins où se plaisait Messaline qui les avait acquis des héritiers de Lucullus; elles s'ébattent où rêvait Galilée, lorsque condamné par le saint-office, non pour avoir dit que la terre tourne, mais pour avoir prétendu mettre d'accord avec Copernic les textes de *la Bible* dont il n'avait point à s'occuper, ce grand homme fut installé avec honneur par l'ambassadeur de Toscane dans le palais des ducs. C'est là que venaient le visiter les cardinaux et les princes; c'est au retour qu'il écrivit à son disciple le père Rineceri cette *lettre*, citée dès 1784 par Mallet-Dupan, calviniste qui s'est fait le défenseur de la cour de Rome, par amour de la vérité: « Le Pape me croyait digne de son estime; on m'a logé dans les délices du palais de la Trinité-des-Monts. Quand j'arrivai au saint-office, deux Jacobins m'invitèrent très-honnêtement à préparer mon apologie. Pour répression, on a interdit mes *Dialogues* et, après cinq mois de séjour à Rome, on m'a donné congé. Comme la peste sévissait à Florence, on m'a assigné pour demeure le palais de mon meilleur ami à Sienne, Mgr l'archevêque Piccolomini. Maintenant, je respire un air pur près de ma ville natale, à ma campagne d'Arcetri. » Tels furent, pour ce grand homme, *les cachots* de l'Inquisition



La *Pascuccia*. — Dessin de Paquier.

Presque chaque matin, je passais devant la Trinité, soit pour aller contempler au Pincio les collines éclairées par le soleil du matin, soit pour gagner la villa Medici aux abords de laquelle se tiennent à la disposition des peintres quelques filles des champs vêtues de costumes rustiques, matériaux de *couleur locale* à l'usage des ateliers. Là se campait souvent une ravissante fille que nos pensionnaires s'efforcaient de regarder avec les yeux de Léonard: la *Pascuccia*, dont j'ai revu sur bien des toiles les grands yeux noirs et les cheveux ondés.

Parfois j'entrais, la messe finie, dans l'église d'où s'écoulaient un à un quelques fidèles. Deux ou trois religieuses de service apparaissaient alors, et je cherchais l'occasion de leur parler pour retrouver en elles quelque chose du lieu natal. Leur sourire discret, leur aspect mystique me rappelaient nos couvents provinciaux.

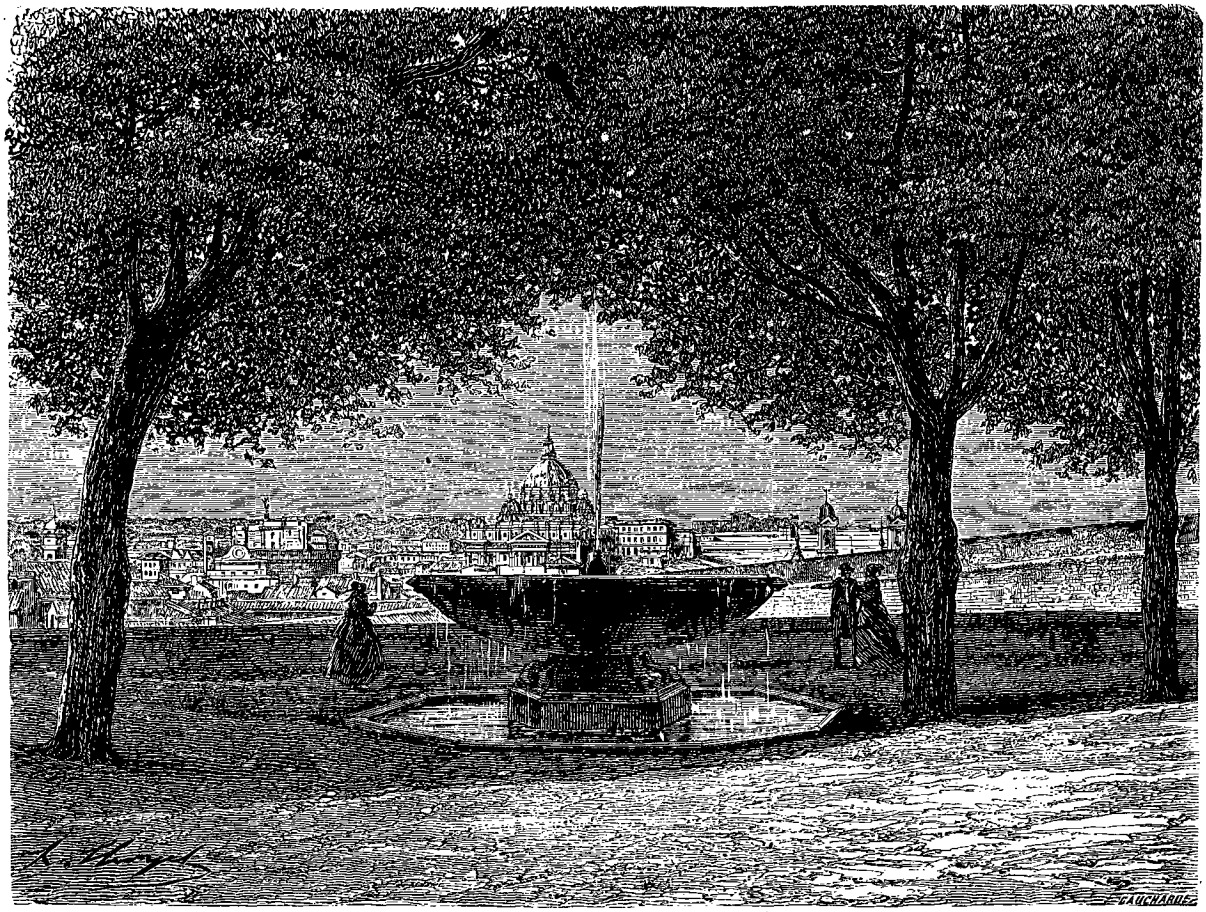
Un jour de grande fête, j'eus la bonne inspiration, attiré par des voix mêlées à l'orgue, de pénétrer dans l'église qui était pleine, illuminée, embaumée d'encens et où les pensionnaires chantaient en chœur des cantiques français sur des thèmes empruntés à nos vieux maîtres. Depuis sept à huit mois, je n'avais entendu que des mélopées italiennes: la douceur un peu estompée des timbres du nord, leur son de flûte moins sonore et nullement cuivré, la timidité des rhythmes, l'émission plus sensitive qu'artistique des phrases musicales, tout vint retracer dans mon souvenir un essaim d'ombres aimées de ma jeunesse: émotion mélancolique où les distances des chemins et des années intervenaient dans leurs chères perspectives. ..

A Saint-Louis *des français*, les clairons de la patrie militaire m'avaient électrisé; ce chœur ailé des jeunes anges de la France me laissa jusqu'au soir sous une plus tendre impression.

Francis WEY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jardins de l'Académie de France : Point de vue sur Saint-Pierre et le *Borgo*. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

Visite à la *Calcografia camerale* et aux *Bijoux antiques* du joaillier Castellani. — Aventure de trois voleurs et d'un Polonais. — Histoire de toute une bande de brigands. — Protectorat de l'Institution. — Multiplicité des lieux d'asile.

La Villa Medici et ses réfugiés. — Le bandit.... *pour l'art*. — Origine de l'Académie de France; ce qu'on y fait, comment on y vit; principaux directeurs. — Anecdotes diverses. — Luxe et indigence. — Cérémonial comique pour la réception des *nouveaux*. — Historique et aspect de la Villa. — Rome considérée comme métropole des arts et des lettres. — Notre Académie serait-elle mieux placée ailleurs? — Rôle de l'Institution; services qu'elle a rendus. — Développements désirables. — Nos artistes privés de tout enseignement. — Exemple donné par la Prusse. — Origine, travaux et mission de l'*Instituto di Corrispondenza Archeologica*. — Pourquoi la littérature nationale n'a-t-elle pas ses lauréats à notre Académie de Rome?

Pour encourager l'art du graveur et de répandre les œuvres de leurs peintres, les souverains pontifes ont créé la *Calcografia camerale*, de longtemps antérieure à notre calcographie du Louvre qui a produit davantage et repris, sous le règne actuel, un heureux essor. Un jour que, revenant par la place Trevi, je suivais pour regagner le Pincio la *Via della Stamperia*, il me prit fantaisie d'entrer au magasin pontifical. J'aurais voulu rencontrer une jolie épreuve gravée des petits *Claude* du palais Barberini et surtout, *rarissimæ aves!* quelques pièces de Marc-Antoine. Mais, je le constatai avec regret, les anciens papes n'ont pas acquis une seule planche de l'illustre Raimondi, ce fin disciple du Francia que l'étude d'Albrecht Durer avait rendu si habile et qui, en simplifiant sa manière agrandie, mit au service de Ra-

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225; t. XX, p. 353, 369, 385, 401; t. XXI, p. 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phaël une science du dessin si vigoureuse en ses traductions. C'est à ce grand artiste Marc-Antoine que, peu fidèle aux traditions des Médicis, Clément VII voulut un jour faire couper la tête, parce qu'il avait gravé certaines compositions de Giulio Pippi pour une édition des versicules égrillards de l'Arétin.

A la calcographie Romaine, vous rencontrerez ces planches grises, lourdes et molles, qui, dues à Volpato et à son élève Morghen, ont compromis et popularisé les *Chambres* de Raphaël. Exterminées par des tirages multipliés, retouchées d'âge en âge au point que tout doit avoir été retaillé, et Dieu sait comme, ces planches rendent aujourd'hui des interprétations d'une idéale platitude. Rien n'est plus triste que de voir ce que sont devenues les têtes si fines du *Parnasse* et de la *Dispute sur le Saint Sacrement!* Au reste, ces figures, à fleur de coin, n'étaient déjà que trop alourdies et vidées. Les romains sont convaincus que tout cela est la perfection, la perfection inaltérée; aussi les prix ont-ils monté à mesure que s'est avilie l'œuvre : ces *Chambres* de Volpato coûtent 220 francs et ne valent rien du tout. Le *Moulin* de Claude, une parodie sans relief ni lumière : 35 francs. A la vérité, personne n'achète ; ce commerce officiel est une véritable institution.

Parmi les peintres de la dernière période, l'administration *Camerale* n'a guère fait graver que Camuccini : Guercino, Dominiquin, Guido Reni constituent le fonds sérieux de la collection. Anomalie surprenante et louable: ils ont reproduit, mais comment, ô Jupiter! les fresques trop peu visitées de Fra Angelico dans la Chapelle de Nicolas V au Vatican : quelle traduction *Letourneur!* Si l'on insistait pour citer quelques bonnes estampes, il faudrait choisir *la Tentation d'Adam et d'Ève* (des Loges), gravée par Carocci; *la Cène* de Léonard par Foli, et *les Sibylles* de Sainte-Marie de la Paix, par Bertini. En somme, pauvres collections, administration sans ressort, école sans activité, boutique aussi sans chalands.

Puisque nous sommes dans ce quartier, profitons-en pour visiter l'unique établissement industriel qui soit digne d'une mention. L'art en est l'objet; c'est sur des études historiques qu'est fondée une exploitation qui nous offrira des monuments intimes du goût et de la mode aux âges les plus reculés de l'antiquité. Des parures, des joyaux assyriens, égyptiens, grecs et tyrrhéniens qu'il a exhumés et étudiés, l'orfévre Castellani a déduit les principes d'un genre qui a paru très-nouveau tant il était ancien, et qui a promptement fait école. Ses magasins constituent un cabinet unique, formé par un homme très-expert et comme amateur et comme trafiquant. Dès la porte cochère de son officine, il offre aux yeux *le boniment :* son escalier est un muséum de rogatons enchâssés dans les murs. Lambeaux d'inscriptions, bas-reliefs écloppés; lions, panthères d'armoiries ; louves héraldiques sans tête ou sans queue, détritus de sarcophages; il a tout utilisé pour la montre, et tout prépare les nababs innocents aux prestiges d'une artisterie transcendante. D'ailleurs Castellani a fait ses preuves d'érudition : ses brochures sur l'*Orfévrerie des anciens*, sur la *Civilisation primitive*, ont été d'autant plus remarquées, qu'habile à impliquer dans les traditions d'art certaines questions d'histoire religieuse, l'auteur, qui entend la réclame politique autant qu'académicien de ce monde, a tendu le piége au gouvernement candide de propager, en le mettant à l'*index*, un *prospectus* déguisé.

Dans les magasins, surcharge de vases grecs et de bibelots équivoques. C'est grand dommage ; car la collection des joyaux antiques, tant de l'Orient que des peuples du vieux Latium, est d'une valeur inappréciable. Les tombeaux ont cédé des parures complètes : colliers, bracelets, anneaux, pendants d'oreilles et fibules; il y a des bijoux toscans et des merveilles qui remontent peut-être aux Pélasges. Dans quelques-unes de ces miniatures, l'ambre se marie aux perles d'or; d'autres, où le métal est travaillé au repoussé, offrent des figurines drapées d'une finesse extrême. Puis, ce sont des miroirs étrusques où la gravure, d'une délicatesse féerique, a figuré des scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* des fibules creusées en barquettes, un *torques* dont le travail est d'une complication fort savante; un vase d'argent tyrrhénien estampé, avec ornements entremêlés d'animaux chimériques : l'anse est d'un fini miraculeux. Parmi ces chefs-d'œuvre, document bizarre à insérer dans l'histoire des décadences, les orfévreries de la Grèce sont inférieures à celles de l'Égypte; Babylone est supérieure à Memphis et les aborigènes du Latium aux joailliers d'Athènes : c'est à des nations demi-fabuleuses qu'il faut demander le secret de la perfection.

Dans quelques-uns de ces ouvrages dont la provenance est latine, l'or sans alliage est filé, ciselé, repoussé avec une dextérité incompréhensible : la loupe vous révèle des rosaces, des caissons ; des églantines, des pervenches et autres fleurs que l'œil ne peut percevoir; c'est à se demander si depuis lors la portée de la vue humaine n'a point baissé. Ces ornements microscopiques, évidés sur toutes leurs faces, font souvent corps avec une plaque niellée, sans soudure apparente : dès lors le procédé devient un problème à défier la sagacité des ouvriers les plus ingénieux, et ce secret perdu a longtemps mis obstacle à l'imitation de ces joyaux que l'on croirait travaillés par les fées.

Castellani avait couru l'Europe et l'Asie à la recherche de ce procédé de soudure lorsque un jour, dans les monts de la Sabine, il regarda travailler en plein air un de ces orfévres de village qui, des Abruzzes ou des Apennins jusqu'au midi de l'Espagne, fabriquent sur place des bijoux pour les paysannes. C'est près d'eux qu'il a retrouvé l'artifice ignoré des soudures étrusques, perpétué par tradition, depuis vingt-cinq à trente siècles, entre les mains de ces artisans nomades. Les copies, les interprétations dues à la persévérance de Castellani, et pour l'exécution desquelles il a fallu créer un outillage spécial, ne sont guère moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miraculeuses que les originaux sabelliques; mais ces prodiges de goût et de style se vendent à des prix dont l'énoncé fait tomber à la renverse les maris français de la société honnête. Aussi certaine feuille de lierre, bonne à mettre aux oreilles d'une enfant, obtient-elle une vogue enthousiaste : on ne veut pas sortir les mains vides et la feuille en question ne vaut que deux piastres.

Il est malheureux pour l'art contemporain que les meilleures pratiques de ce monde, les Américains, soient en même temps les moindres des connaisseurs : car, pour les affriander, Castellani se voit réduit à fabriquer des produits hybrides, des vulgarités cocasses qu'il échelonne devant ces chalands inexpérimentés en évaluant, par gradations timides, avec un dédain qu'enveloppe le plus obséquieux respect, le degré de sauvagerie inhérent à chaque famille *cossue*. Sa façon d'interroger les physionomies, les tournures pour y proportionner ses offres, traduit dans une comédie plaisante la finesse italienne. J'ai vu, devant certaines pièces voyantes que l'artiste m'avait pudiquement soustraites, hésiter, profondément recueillis, des ménages qui n'avaient pas accordé un regard à des œuvres où l'exécution surhumaine était dissimulée par la simplicité d'un style qui aurait été une révélation pour l'Orcagna et pour Benvenuto. La principale consolation de Castellani est de composer ses chefs-d'œuvre véritables pour les montrer à des amateurs qui les apprécieront sans les acheter. Après avoir admiré son cabinet, qui comprend des œuvres de la Renaissance italienne écrasées par les monuments dus à des civilisations évidemment plus raffinées, réputées presque sauvages, j'ai dû me borner à demander le *Catalogue* des bijoux de notre collection Campana, qui a été dressé par cet habile expert. Il prétend qu'on a oublié de l'en remercier.

Du carrefour antique des *Tre Vie*, et du cabinet Castellani, montons s'il vous plaît à la colline *des Pins*. Nous entrerons à la Villa Medici, et en nous acheminant vers cet établissement célèbre, je vous conterai pour abréger la route deux ou trois histoires de brigands : introduction imprévue au Palais de France.

—

Pendant que je résidais à Rome, la première moitié du mois de janvier fut illustrée de quinze vols nocturnes accomplis à main armée dans les rues, et déclarés par les victimes. Ces quinze attentats en autant de jours, commis sur des étrangers seulement, car jamais un romain ne porte plainte, supposent en moyenne, dans Rome et sa banlieue, deux cents épisodes du même genre par mois.... Sur les quinze coupe-jarrets signalés, la police n'a pas réussi à faire une arrestation. Au reste, si l'un d'eux eût été incarcéré, un essaim de braves gens, de la qualité la plus haute, eussent intercédé en sa faveur.

Trois semaines après, il advint une inconcevable aventure.

Un passant arrêté le soir dans le *Vicolo Santi-Apostoli*, par trois hommes dont l'un lui enfonça le poing dans la bouche en guise de bâillon, eut le temps de saisir entre ses dents le doigt annulaire, et de le mordre si fort, que, le voleur ayant poussé des cris, ses compagnons prirent la fuite. L'autre, d'un coup de couteau dans la cuisse de l'étranger, se fit lâcher et se sauva à son tour.

Plainte est portée le lendemain matin, non à la police romaine, mais à la gendarmerie française, par le passant, gentilhomme polonais que j'ai vu boitant de sa blessure. Aussitôt, notre prévôt ayant aposté des plantons chez les apothicaires et dans les hôpitaux, le voleur fut arrêté parce qu'il eut l'effronterie d'aller faire panser à *San-Spirito* son doigt mordu. Il me fut sommairement conté qu'on le soumit à *une petite question* (espérons qu'elle fut bénigne) et qu'il se détermina à dénoncer ses complices au nombre de trente, plus deux recéleurs qui furent également arrêtés.

« *Poverini !* me disait un honnête bourgeois; quel malheur pour eux d'avoir accosté *un Polacco!* Jamais un romain n'eût dénoncé personne; *ma, questi Polacchi!...* » Il en parlait comme d'un traître. Les romains en sont venus à célébrer la courtoisie de messieurs les escarpes, dans l'espoir sans doute que ces puissances reconnaissantes leur seront favorables. Un joli gandin, dépouillé la veille au coin de la borne sans résistance et avec propreté, s'extasiait sur les procédés de ces *gentlemen*, les qualifiant de *gentilissimi ladroni*. Ils avaient négligé de le bâtonner; j'en eus quelque regret.

Revenons à notre bande qui avait pour recéleurs deux orfévres des plus considérés. Quant aux trente bandits, on a reconnu en eux les membres d'une association commerciale composée des garçons bouchers de la ville, réunis sous la direction de quelques chefs patentés pour exploiter en commun cette source de profits. Dès lors, la chose étant régulière, organisée par des gens établis et non par des vagabonds, chacun s'y est intéressé; tout ce qu'il existe d'éminent dans Rome s'est mis en campagne en leur faveur. Des démarches si considérables pouvaient-elles échouer?

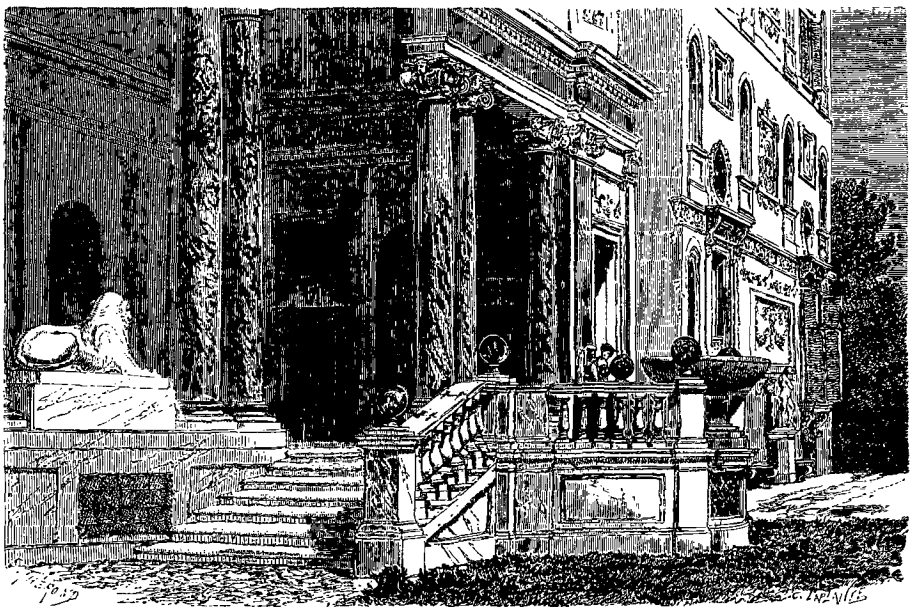
On doit concevoir qu'avec de pareilles mœurs la police française avait tout le monde contre elle. Quand nos gendarmes poursuivaient dans la campagne les meurtriers de nos soldats, les coupables, bien que serrés de près, disparaissaient tout à coup : un couvent les avait recueillis. Faisait-on des perquisitions : rien! Sous la bure on remarquait à la vérité quelques frères d'une physionomie peu ascétique; mais le froc couvrait tout. Beau texte à déclamation, n'est-ce pas, sur les tendances des moines, et sur l'occulte exploitation du brigandage par un certain parti? Catilinaires en pure perte ! ces religieux hébergent les bandits dans la crainte d'être assassinés s'ils refusaient asile; mais surtout ils redoutent que le ressentiment ne les porte à incendier le monastère. Réduits à ne compter que sur eux-mêmes, les couvents, les palais, les villas, les grandes fermes et les usines élisent dans les rangs du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brigandage une clientèle qu'ils soutiennent, et qui les protége à son tour. Les bandits et leurs clients sont patrons les uns des autres par mutuelle assurance et chaque troupe, je devrais dire chaque compagnie, devient à son heure une association *de bienfaisance*.

C'est de la sorte que se sont multipliés les lieux d'asile et les refuges d'impunité, au nombre desquels les scélérats de quelque mérite citaient autrefois avec éloge et recherchaient de prédilection *la Villa Medici*, résidence des artistes français, redevables d'une juste popularité à cette féodale condescendance. Dans les premiers temps de mon séjour on y comptait encore quelques lurons qui fuyaient les risques d'une *causarella;* l'un d'eux, sous le coup d'un mandat d'arrêt, se promenait derrière les grilles protectrices du jardin, et de là faisait la figue au carabinier pontifical posté en observation sur la terrasse du Pincio, à l'extérieur de la clôture. Ce chat, cette souris préservée par sa cage, réjouissaient les passants.

Les mœurs du pays sont dépeintes par de tels usages; ils ont exercé leur influence sur l'esprit impressionnable de nos artistes. Le bandit pittoresque a défrayé notre école; sa domestication à notre Académie remonte, dit-on, à Horace Vernet, qui a tiré de l'*Institution* certains tableaux fort goûtés. On a reproché à l'un de ses successeurs, dont l'administration a duré plus que toutes les autres, de n'avoir pas rigoureusement banni de la Villa cet ustensile d'atelier; mais considérons qu'entraîné vers les mêmes aspirations et devenu profondément romain, M. Schnetz n'a pu éviter d'acquérir une clientèle de protégés en côtoyant tant d'années une population faite, en somme, pour intéresser les natures vigoureuses. Ne ferez-vous aucune distinction entre le bandit des peintres, passionné,



Académie de France : Vue extérieure du portique. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie

vindicatif, énergique, compromis par les suites d'un acte furieux, et l'escarpe froidement cupide et préméditée que maître Lachaud est seul appelé à poétiser? De temps immémorial, l'Académie est lieu d'asile, et l'ambassade aussi; mais pour entrer au premier de ces refuges, que de candidatures, que de puissantes apostilles pour les étayer! Si notre directeur n'a pas uniquement ouvert la porte à de petits saints, du moins le chiffre énorme, *la qualité* des solliciteurs repoussés lui font honneur; et le petit nombre des élus, pauvres diables pourchassés par des créanciers, sacripants byroniens et pittoresques, constate la tolérance intelligente et l'originalité d'un homme à la fois rude et bienveillant : physionomie singulière que notre Académie accentue, et qui nous aidera mieux que toute autre à dépeindre librement l'institution.

M. Schnetz que j'ai retrouvé là, je me le rappelais encore aux vertes années de sa jeunesse immortelle: grand, osseux, le regard d'un klephte, des cheveux d'un noir de pêche sur un teint bistré, l'œil étincelant et couvert : c'était le type d'un Transtéverin ou d'un hardi compagnon des Abruzzes. Ami de la guerre et des armes comme les gens à forte trempe qui ont vu les pompes de l'Empire, intrépide et enfant comme un soldat, passionné pour son art, mais supérieur à la vanité comme à l'ambition, cet homme spirituel a tiré des illusions d'autrui, en guise de moralité, un scepticisme que je lui reprocherais; car cette disposition a contenu l'essor d'un génie qui s'est presque ignoré. « Je ne conçois pas, disait-il à un artiste, les peines que vous vous donnez pour peindre! De mon temps on n'y mettait pas tant de façon ; la première chose venue.... Tenez, je viens de trouver un petit modèle; j'ai pris une petite toile, et.... vous verrez cela: *un petit Titien!* »

Rien de plus innocent que cette bonhomie à se gaus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ser de soi-même ! Aussi dans sa préoccupation de faire oublier le maître, M. le directeur avait-il pour l'indépendance de ses pensionnaires un respect presque exagéré. Loin d'imposer ses idées ou sa manière, il se jetait dans les faux-fuyants quand on le contraignait à donner son avis ; parfois même il se tirait d'affaire à ses dépens le plus gaiement du monde.

Baudry avait placé un chien au pied de *la Diane*, tableau d'une finesse et d'une grâce exquises qu'il a terminé à Rome. Invité à l'examiner, M. Schnetz se garda bien d'aborder la figure principale : il ne risqua que cette observation : « Sur le cou du chien, cette ombre portée paraît un peu noire.... »

Le peintre répondit que rien ne projetait ombre et qu'il s'agissait d'un collier. « Tant qu'il vous plaira ! repartit le directeur atteint d'une surdité qu'il utilise ; mais je la trouve un peu noire.... »

Et chacun de crier : « C'est un collier ! Le collier du chien !

— Vous avez peut-être raison ; mais la nature nous tend des piéges ; il ne faut pas toujours la prendre au mot.

— Un collier.... C'est un collier !

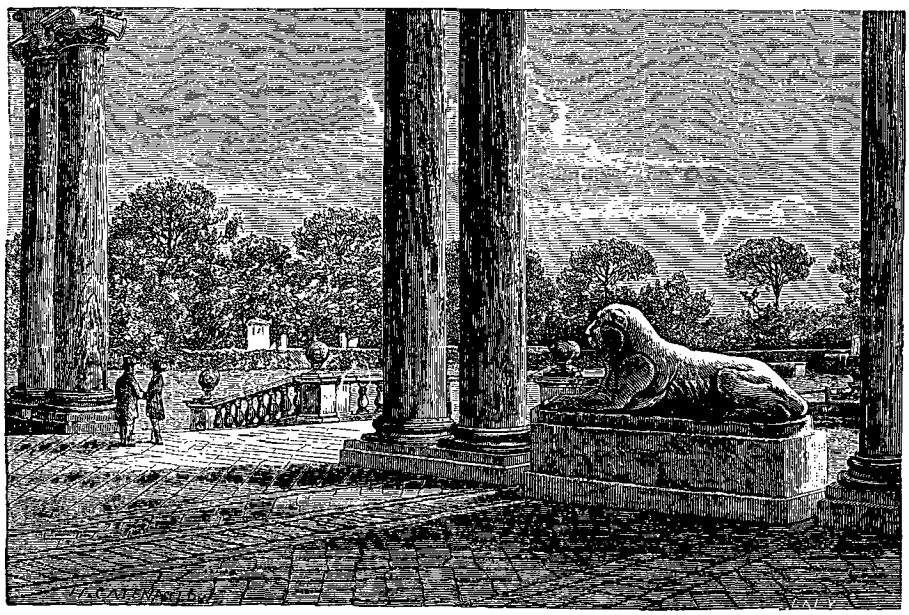
— Que ne le disiez-vous ? En effet, *comme collier* c'est très bien ; mais *comme ombre*, j'avais raison ; ce serait un peu noir.

— Mais puisque c'est un collier ?

— Oui, comme collier, c'est parfait ! »

Il n'est pas sorti de là. Seulement, plus d'un témoin de l'entretien est resté convaincu qu'il riait dans sa barbe aux dépens de ceux qu'avait divertis sa prétendue naïveté.

Un de nos artistes avait, pour son second envoi, couvert une très-grande toile, d'où il suit que, vu l'importance de la page, le directeur crut devoir deux visites à son atelier. A la première, il s'écrie : « Oh ! que c'est grand ! Je parierais pour plus de quinze pieds. »



Sous le portique de l'Académie de France. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

On ne parla que des dimensions. A la seconde visite, M. Schnetz apporta un mètre : « Eh bien ! s'écria-t-il, que vous avais-je dit? »

Il s'en alla sur ce triomphe inoffensif, en regrettant que l'auteur se fût donné tant de mal au lieu d'envoyer tout bonnement une petite figure sans prétention, qui est plus vite faite. Mais, du tableau, pas un mot ! Ne croyez pas cependant que ce soit pleine indifférence ! cet esprit délié qui s'enveloppe d'insouciance savait fort bien vous dire : « Chacun est libre de suivre son inspiration : je ne suis pas assez systématique pour faire autour de moi des ilotes, ni assez vain pour chercher des imitateurs. »

C'est une vérité à confesser que, sous cette administration peu autoritaire, l'Académie a vu fleurir des talents aussi variés qu'originaux. Pour justifier une si complète réserve, on rappellera que ce séjour, contrairement à des préjugés trop affermis, n'est nullement *une école :* c'est une résidence conquise par des artistes formés, qui ne sont plus des élèves et qui le savent bien. En France, nous voulons voir partout des lycées ou des casernes ; témoin ce guerrier qui, recevant à Rome nos peintres présentés par leur chef, demanda avec bonté aux hôtes de la Villa Medici : « Eh bien, travaille-t-on? *est-on sage dans les dortoirs?* »

L'institution ne confine à l'enseignement que par le cours d'archéologie du *signore Visconti*, suppléé depuis trois ans par son neveu. L'oncle était plus plaisant pour l'auditoire. Au surplus, jamais M. le directeur n'a partagé, au sujet de cette farce pédagogique, en y comprenant les promenades doctorales, objets de quolibets traditionnels, les irrévérences de ses administrés. Il assistait à ce cours intermittent et solennel, en tenue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

solennelle aussi. Seulement, dès l'exorde il plaçait à son œil un lorgnon, entre ses lèvres le tronçon d'un cigare éteint; et jusqu'au dernier mot, M. le directeur déclinait toute responsabilité en dormant du sommeil des justes.

Sa personnalité cherchait si peu à se mettre en relief, qu'un des nombreux officiers auxquels il consacrait les soirées du jeudi, hospitalité de fort bon goût que les arts offraient à l'armée, n'était point parvenu à deviner si M. le directeur était sculpteur, peintre ou statuaire. Intimidé par l'exemple d'un de ses chefs qui avait demandé au lauréat de la composition musicale : — quel était *son instrument*, — ce jeune homme, craignant auprès des artistes l'effet d'une si singulière incertitude, vint me questionner dans un coin sur *la spécialité* de Schnetz.... pour être plus sûr que personne n'en saurait rien.

Ce peintre aime donc les militaires et avec raison. Je suis persuadé que si nos braves et leur uniforme étaient plus pittoresques, les dandits auraient à ses yeux perdu leur principal intérêt. Constatons à leur sujet que, depuis l'époque où Charles Errard, le premier directeur de l'Académie fondée sur la proposition de Colbert, est parti suivi de douze pensionnaires pour occuper le palais Mancini, rarement on a hébergé moins de gredins que sous la gestion de ce roi des modernes directeurs. Cependant, pour vingt-six artistes, en y comprenant leur chef, on comptait encore il y a peu d'années soixante-quatre suppôts d'une valetaille équivoque; car plus d'un *picaro* introduisait sa nichée. Aussi ne restait-il plus assez de place pour caser les élèves de notre école d'Athènes lorsqu'ils accomplissaient leur pèlerinage dérisoire de Rome, limité, comme celui d'un procureur en vacances, à quatre semaines. Les valets de l'Académie avaient leurs domestiques, et ceux-ci se faisaient servir pas des *grooms*. Grâce à ce nombreux personnel, la maison était un peu pillée : pendant que j'étais là, on troua la toiture d'un atelier pour dévaliser un sculpteur; un graveur rencontra dans l'escalier certain *famulus* qui descendait familièrement de chez lui avec un gros paquet: il le fit remonter; tout fut remis en place et le larron donna pour excuse qu'il avait cru entrer chez un autre de ces messieurs.

Ce sont en général des taudis que les chambres, que les ateliers de nos pensionnaires dans ce magnifique palais dont les murailles forment presque un musée. Les cloisons sont lézardées, les murs infiltrés, les poêles fument et sont en désarroi; tout m'a semblé mal tenu, sale, détérioré; les serrures ferment à peine les portes branlantes : de telles facilités invitent à faiblir des vertus peu exercées. Qu'y faire! Par un sentiment tout italien des prérogatives nationales, un directeur peut tenir à ne pas laisser périmer le droit d'asile exercé par la France dans son palais, et il est certain que ces tolérances entourent notre académie d'une extrême popularité. Outre qu'elles semblent aux Romains princières et du meilleur goût, elles protégent nos pensionnaires quand ils affrontent les banlieues et la campagne. Un grand seigneur de ce pays s'il a du savoir-vivre ne fera pas la maladresse de rester sans accointances avec le brigandage. Cependant, tout gentilhomme romain qu'il était devenu, M. Schnetz s'efforçait d'atténuer les trop vives débauches de couleur locale : quand ses administrés se plaignaient d'avoir été dévalisés, il mandait le délinquant à sa barre; il le sermonnait, il l'engageait à ne point récidiver; surtout il tenait à le convaincre du délit. « Ah! ah! disait-il ensuite, il a bien fallu qu'il avouât! » Un de ces messieurs ayant été volé d'un ou deux louis par un valet de chambre : « Menez-le rondement, dit notre directeur; tenez bon : tâchez qu'il vous restitue au moins la moitié, et même exigez-le. Il faut de la fermeté! »

Nos peintres étaient enclins à murmurer bourgeoisement contre cette insouciance d'artiste, lorsqu'un matin le bruit se répand que l'argenterie du directeur s'est envolée. M. Schnetz garda le silence; il ne se plaignit pas, il n'exerça aucune perquisition, et s'il eut à renouveler son argenterie, la dépense porta sur lui seul : seulement, pour sauver l'honneur de la maison en laissant supposer que le coup était parti du dehors, il fit consolider les serrures extérieures.... Ces exemples démontrèrent que l'ancienne génération des gens à *coltellate* valait mieux pour ses hôtes que la séquelle plus modérée des faillis frauduleux et des tire-laines. Si j'ai appuyé sur ces détails, c'est parce qu'ils dépeignent ce qui se passe dans la plupart des palais de Rome où résident d'assez gros seigneurs pour avoir *une clientèle*. Ces dévorants qui nous feraient peur sont assimilés par eux à des rats, qui vont grignotant à travers le logis et n'empêchent pas de l'habiter. Prenez vos précautions!

—

La France se procure à bon marché l'honneur de décerner à l'élite de ses artistes un si glorieux couronnement de leurs études : nos pensionnaires de la Villa Medici reçoivent de l'État 210 francs par mois. Ils ont à prélever là-dessus leur nourriture : soixante-quinze francs; il faut qu'en outre ils achètent leur vin et qu'ils donnent la bonne-main aux serviteurs ; cette pension alimentaire obligatoire absorbe environ 1200 fr. Il leur reste donc à peu près 1300 livres pour se vêtir, se chauffer, s'éclairer, s'approvisionner de toiles et de couleurs, pour payer des modèles et.... pour voyager. Tel est le sort des lauréats de la peinture, de la sculpture, de la gravure et de la composition musicale. Les architectes ont, par exception et en vue du voyage d'Athènes, le bénéfice d'une indemnité réglée à 600 fr. : munificence si restreinte, qu'un jeune homme réduit aux subsides officiels ne peut pas même visiter l'Italie. Plusieurs, sur un si modeste pécule, prélèveront encore quelque chose au profit d'une famille dans la gêne : s'agit-il d'une bonne œuvre, ils accourent. J'ai rarement observé tant de générosité de cœur que dans les rangs de cette jeunesse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

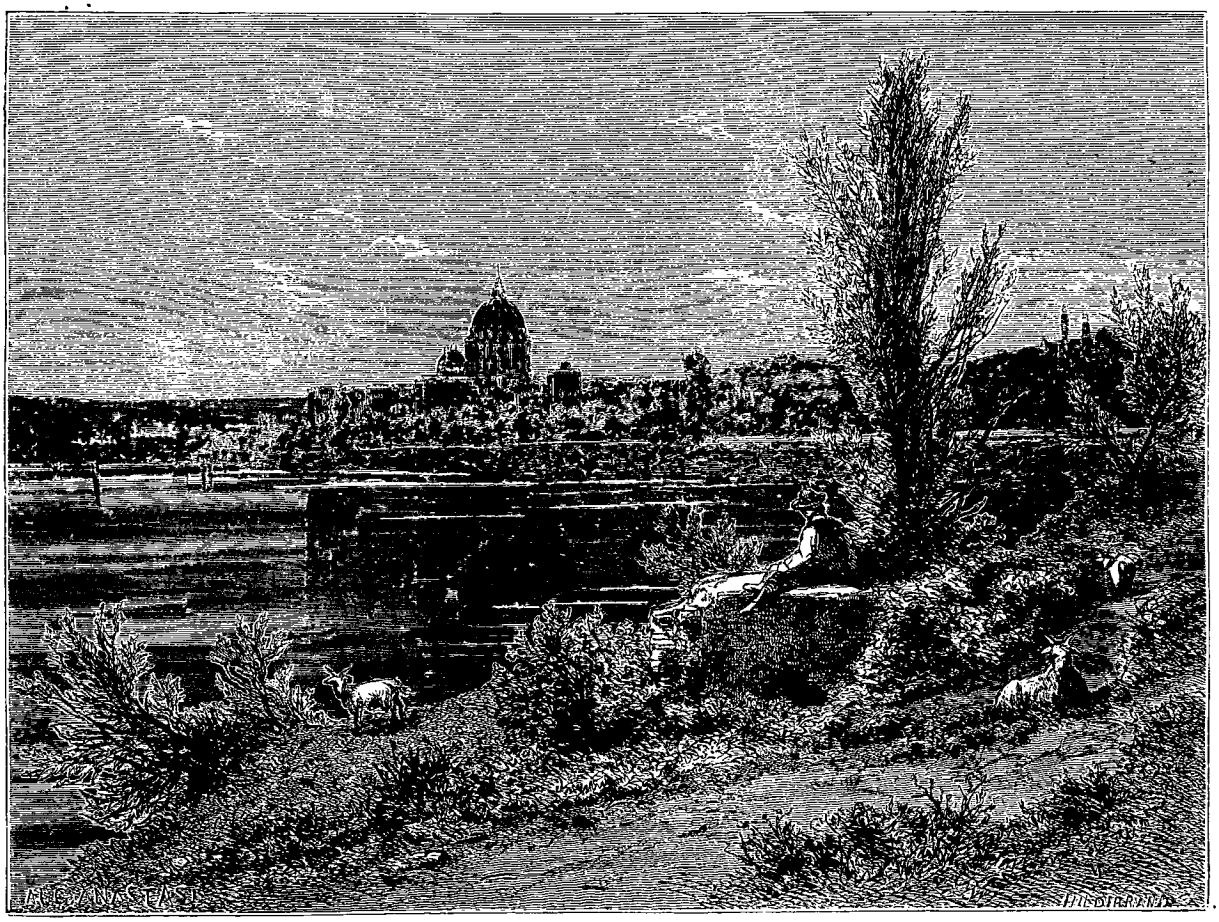


Terrasse et façade de la Villa Medici (voy. p. 187). — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les pensionnaires de l'Académie d'Anvers n'ont aucun palais ; mais, après l'obtention du grand prix et un examen littéraire pour constater s'ils sont assez instruits pour utiliser leur voyage (faute de quoi leur départ est ajourné), ils reçoivent de ce petit État une pension de 3500 francs pour vivre quelques années en Italie. Les nôtres, qu'un fâcheux décret récemment rapporté avait astreints à une limite d'âge abrégée de cinq ans, n'ont plus devant eux, et je le regrette, que quatre années au lieu d'un lustre ; ils ont acquis l'autorisation d'employer en voyages la moitié de leur temps, s'ils ont de quoi se défrayer, et il leur est loisible, vu l'absence de tout enseignement intellectuel, de rester ignorants comme des vaudevillistes. Il en est qui souhaiteraient d'être mis en état de connaître plus à fond les annales romaines, d'apprécier mieux les anciennes écoles, les œuvres d'art que vingt siècles ont entassées là ; mais quelques-uns considèrent comme le gage d'une liberté salutaire au génie la prohibition des études générales. Voilà qui aurait surpris Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, Van Dyck et Le Poussin!

Ce n'est donc pas sans y regarder à deux fois qu'un homme de tact, qui ne se sent pas sûr d'être l'égal d'Apelles ou de Phidias, se hasarderait à trancher du maître ou du conseiller avec des lurons qui peuvent se

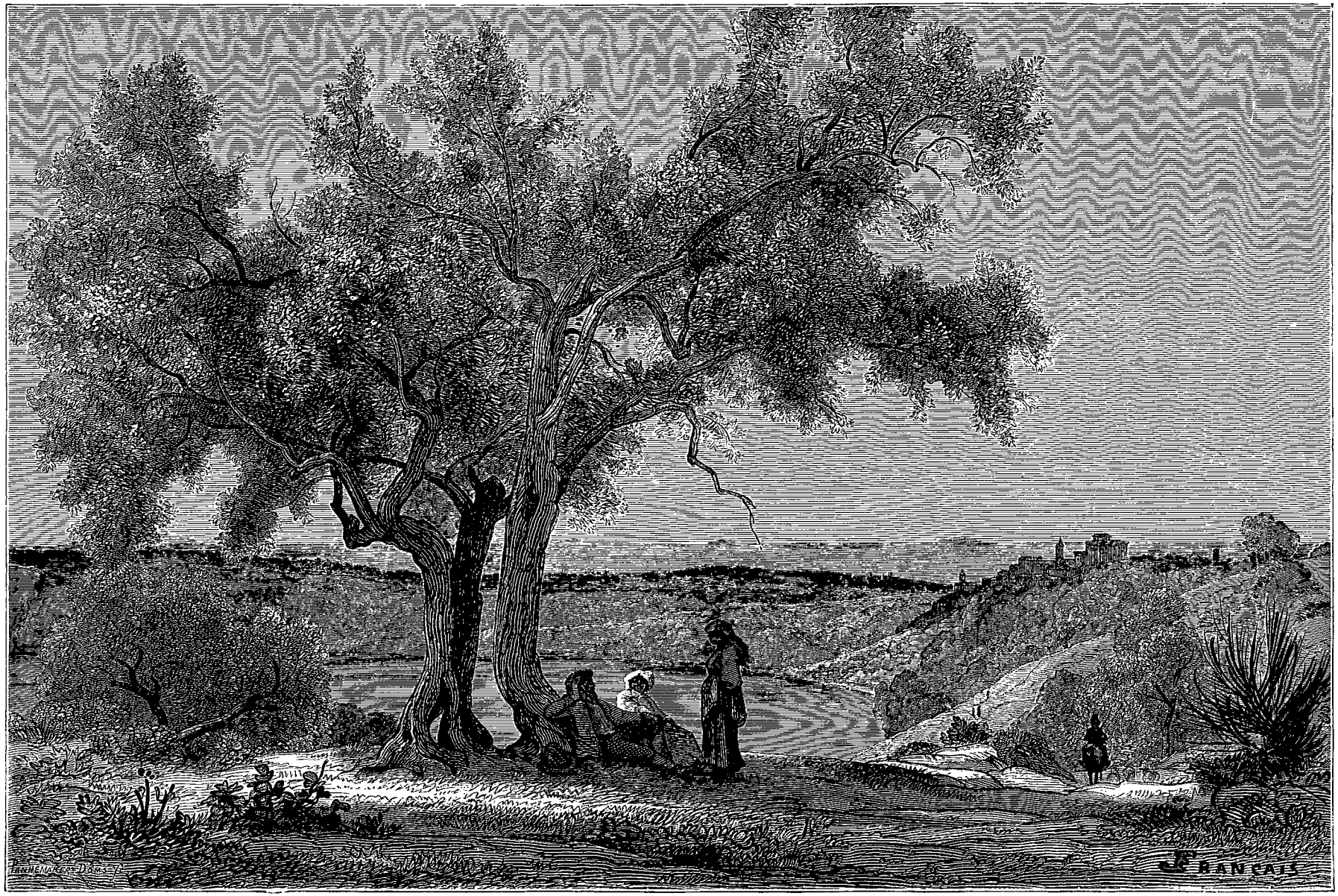


« .... Les coteaux qui mirent dans le Tibre leurs ruines et leurs coupoles.... » (voy. p. 190). — Dessin d'après nature par A. Anastasi.

croire sortis tout armés du front de Jupiter ; et voilà sans doute pourquoi M. Schnetz s'attachait avec une circonspection, peut-être ironique, à offrir des exemples plutôt que des conseils. Romain par l'insouciance, par le culte d'un certain idéal détaché des intérêts matériels, M. Schnetz ne regrettait point pour ses pensionnaires la modicité du traitement ; quant au bien-être intérieur qui laisse tant à désirer, ce philosophe trouvait bon que ses jeunes amis, appelés tout à coup à vivre dans un séjour enchanté, sentissent au milieu d'un palais l'aiguillon de la détresse, et fussent préservés par la gêne de la mollesse capouane.

C'est que, dur à lui-même et facile à contenter, M. Schnetz, romain encore par la sobriété, tenait aussi à l'héritage des Fabricius et des Caton : à quel degré d'ascétisme la cuisine de l'hôtel était tombée ! Le vin des pensionnaires aurait mis en danse la chèvre de Théocrite ; à tout moment il fallait, tant l'ordinaire était inabordable, improviser des *en cas* que ces messieurs devaient payer à part. Tant crièrent-ils, qu'au lieu de remplacer le cuisinier, on augmenta le prix de la pension. Mais M. le directeur dévorait sans sourciller des mets sacrés pour ses commensaux, et il prétendait en riant qu'ils se plaignaient *de trouver des cheveux dans un œuf à la coque*. Le bel empire que de rester ainsi, plus qu'octogénaire, facile à vivre, facile à servir, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords du lac de Nemi (voy. p. 190). — Étude d'après nature par L. Français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle excellente morale en action prêchait ce compagnon robuste! Voilà comment, au point de vue sensuel, on vivait naguère en ce palais de fées qui s'élève, ô dérision! au milieu des jardins de Lucullus.

Qu'ils sont radieux pourtant, et comme ils seront aimés toute la vie, les souvenirs que rapportera dans sa patrie un artiste qui a rêvé cinq années de sa jeunesse sous les ombres élyséennes de la Villa Medici! Avec quelle ardeur, exilé dans le Nord, il aspire à les revoir; avec quelle ivresse il repassera le seuil de ce paradis! C'est ce que démontra vers la fin de mon séjour un ancien lauréat devenu célèbre, fier de déployer ses ailes sur le nid d'où il avait pris son vol. Comme *l'Olympio* du poëte, M. Gounod voulut tout revoir; mais ce n'était point pour évoquer les tristesses du souvenir. A peine arrivé, il s'élance et, tout poudreux, gravit les degrés de la Trinité-des-Monts. Sur le seuil de la villa, il reconnaît ému la fenêtre de la chambre affectée au lauréat compositeur. Elle était ouverte, et soudain, ô flatterie du hasard! l'élève qui l'occupait fait retentir sur son piano la marche de *Faust!*...

Alors l'heureux maître envahit la maison; il escalade trois à trois les degrés; il pousse la porte et tombe avec transport dans les bras du pensionnaire abasourdi. — *Almaviva son' io!* Le disciple pris au dépourvu n'en donna que mieux la réplique : la petite scène aurait pu figurer dans *Corinne*. Ces messieurs offrirent un repas à l'illustre *maestro*, et nos musiques militaires vinrent exécuter dans le jardin quelques morceaux du bel opéra de *Faust*. Mais il y eut, disent-ils, tant d'effusion, tant d'élans et d'attendrissements, qu'ils avaient grand'peine à ne pas tomber au-dessous du ton.

Quelques usages naïfs font ressortir le tour d'esprit, les façons de vivre propres à cette jeunesse, et le prestige de la résidence. De l'institution, quant aux doctrines, nous n'avons guère à dire : accompagnons nos pensionnaires à cette heure inoubliable où, venant de quitter leur famille, et la tête montée par les approches de la Ville éternelle, ils entrent dans Rome qui remplit leur pensée et dont ils ne savent rien. Ce sera consigner les us et coutumes de la veille; car si l'intermittente *ferro-via* qui vient de la Toscane par les Maremmes, parvient à fonctionner d'une manière continue, elle contraindra nos jeunes pensionnaires à inventer quelque chose de neuf : grave écueil pour des académiciens futurs!

Les nouveaux lauréats sont attendus à jour fixe par la route de terre, et leur réception est une fête. Dès l'aube, les anciens montés sur des ânes et guidant des charrettes pour les bagages s'avancent, par la *Porta del Popolo*, sur la route de Viterbe, et après un déjeuner au *Ponte-Molle*, ils continuent jusqu'à la rencontre de la berline ou des voiturins, que la bande joyeuse arrête et dont elle extrait les arrivants. On se précipite sur eux, on les embrasse une quinzaine de fois, on les tutoie d'emblée, et telle est la chaleur de cet accueil que plusieurs, tout en riant aux éclats, sont attendris jusqu'aux larmes. — Après un premier et un si grand voyage, retrouver la famille ainsi!...

Mais ces cajoleries sont le prélude insidieux d'une série d'épreuves : *brimages* innocents qui débutent par la cordialité. — Cette différence avec les anciennes coutumes de Saint-Cyr est en faveur des artistes, l'*ancien* n'abusant pas de son grade pour humilier, et quelquefois pour punir. Après les embrassades, la troupe revient à pied, et du plus loin possible, jusqu'aux faubourgs de Rome où, sous prétexte d'abréger les chemins, on faufile les arrivants dans un dédale de ruelles affreuses : on les y fera piétiner jusqu'à la nuit close en leur nommant quelques palais fameux, devant de vilaines masures qu'ils seront induits à admirer de confiance. Ce piége, un des plus comiques, n'épargne pas même les directeurs : Alaux s'était, en pareille occurrence, tellement illustré par sa crédulité, que les élèves lui avaient conservé le surnom d'*Alaux de Rome*.

Quand la nuit est descendue, harassés de fatigue et stupéfaits de l'immensité, de la laideur de la Ville éternelle, nos jeunes gens pénètrent dans la Villa Medici plongée à dessein dans les plus épaisses ténèbres. On les dirige à tâtons vers la cuisine où, à la lueur d'un lumignon, ils sont munis d'un petit morceau de pain noir et ranci, et où, devant une table sans nappe éclairée d'une chandelle, ils prennent part à un parcimonieux et détestable souper servi par des valets en guenilles ou travestis en moines-mendiants, brusques et grossiers tant qu'ils peuvent. Cependant les anciens ne laissent pas que de célébrer les charmes de la maison devant leurs nouveaux hôtes, graduellement assombris; puis toujours empressés jusqu'à la tendresse, ils les escortent aux plus hideux galetas du palais où sont préparés *leurs appartements* : un grabat dans un cloaque, une chaise éventrée, un pot à eau sans cuvette, ou une cuvette sans pot à eau. L'antichambre du *luogo commodo* est en cette circonstance utilisée de prédilection pour le grand prix de peinture. Chacun lui fait valoir les avantages de ce logis où dès le matin l'on reçoit ses amis, et où l'on bénéficie d'une situation privilégiée sans importuner personne. Vous devinez bien que, la nuit durant, les camarades se succèdent au *sanctuaire*, sous prétextes d'indispositions très-fréquentes sous le ciel romain. « Ah! s'écrient-ils, que tu vas être heureux d'être logé si près! »

Il va sans dire aussi que les matelas posés sur des tréteaux s'écrouleront, que les chats harmonieux donneront des concerts, et qu'à peine assoupis dans le cauchemar de cet Eldorado, ces pauvres enfants, brisés de lassitude, seront réveillés par des bruits terrifiants. Comme la croisée, s'il y en a une, a été bouchée et masquée, une nuit épaisse les environne; ils ne savent où ils sont, et quand enfin ils tombent dans un sommeil tardif, cette obscurité le prolonge fort avant dans la matinée.

C'est pour leur préparer un réveil prestigieux qu'a été combinée cette originale et lugubre fantasmagorie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout à coup le soleil et la gaieté pénètrent avec les camarades dans ces galetas nocturnes; les dormeurs encore engourdis, arrachés de ces cavernes où ils se croyaient écroués, sont entraînés à grands cris de joie au milieu des marbres du portique, devant la façade du palais aux murs ouvrés de bas-reliefs antiques, sur la terrasse d'où l'on contemple Rome entière à ses pieds; puis dans ces joyeuses chambrettes d'où la vue s'étend sur les horizons des monts Sabins; enfin, à leurs ateliers blottis dans la verdure, où l'on s'achemine en saluant les dieux et les muses de la Grèce, par de sombres avenues de lauriers avec des trouées sur les horizons d'azur. L'extase de ces enfants éblouis, tel est le spectacle heureux qu'attendaient leurs aînés. Un repas brillant, dans le beau réfectoire de l'Académie, est le couronnement de ces folles journées.

Ni l'esprit, ni le sentiment ne font défaut à ces divertissements, et l'*imbroglio* a été conçu en vue d'une pensée qui le rend aimable. On s'étonne cependant que de génération en génération le secret de cette petite comédie ait été gardé . vers la fin du long règne de M. Schnetz, quelques portions du programme avaient transpiré, celle entre autres qui consistait à déguiser en marquis de Fontanarose le concierge du Palais et à lui présenter les élèves en le faisant passer pour M. le directeur. Cette *scie* étant éventée, on y renonça sans en informer les nouveaux; de telle sorte que l'un d'eux, présenté réellement à M. Schnetz, lui dit en le poussant par l'épaule : « Va, mon vieux : va, tu es connu ! »

La soirée du lendemain est consacrée, après le dîner d'apparat qu'offriront les anciens, à une réception dont les honneurs seront faits par le lauréat de la musique : il exécutera pour sa nouvelle famille la cantate victorieuse qui lui a valu sa place au foyer. Et les voilà tous attentifs à l'œuvre du jeune frère, impatients d'y démêler le germe du génie. Nulles rivalités encore; aucun souci de l'argent et des réclames, ni de l'avenir dont on se croit assuré ! N'est-ce point l'âge d'or pour ces jeunes gens fiers les uns des autres, glorieux en commun d'un triomphe sans partage, et tous vainqueurs aux jeux olympiques !

—

Élevée sur la colline des Jardins d'où elle domine la ville et les campagnes, la Villa Medici, que de toute part on découvre, est caractérisée par les deux pavillons élancés qui la surmontent et qui se dressent au-dessus des arbres, épaulant une façade large et claire. Du côté extérieur qui regarde Rome, le bâtiment est d'un aspect froid; des fenêtres assez simples et fort espacées, une porte très-haute qui a un balcon pour couronnement : telle est la placide ordonnance adoptée en 1540 par Annibale Lippi lorsqu'il érigea ce palais pour le cardinal de Montepulciano. Cette sobriété a été bien entendue, surtout si dès cette époque on avait l'intention de faire de la façade opposée un joyau d'architecture, enrichi, en guise d'émaux et des pierres fines, d'une collection de bas-reliefs en marbre, débris précieux de la sculpture antique. Ce côté du palais, avec son portique porté sur des colonnes splendides et gardé par des lions, cette façade d'une somptueuse fantaisie, contraste vivement avec l'autre dont le dessin a été, sans preuve aucune, attribué à Michel-Ange.

Il est probable, au reste, que le plan fut modifié lorsque le cardinal Alexandre-Octavien de Médicis, ami des arts et des sciences, fit l'acquisition de ce domaine qui a retenu son nom. Il se plut à le décorer dans les rares loisirs que lui laissèrent sous Clément VIII les négociations dont il fut chargé près de divers souverains, et entre autres à la cour du béarnais Henri IV. A la mort d'Aldobrandini, le cardinal ayant été élu pape le 1er avril 1605, il décéda vingt-sept jours après, laissant autant de regrets qu'il avait donné d'espérances au monde intelligent et lettré. C'est donc lui qui prépara, dans les jardins de Lucullus et de Domitien, la demeure royale où peu d'années plus tard devait être festoyé Galilée quand l'inquisition l'appela à Rome. Le cardinal de Médicis avait commencé des collections qui sous les souverains de Florence continuèrent à enrichir la villa du Pincio. Sur la vasque placée devant les degrés on voyait jadis le *Mercure* de Jean de Bologne : un document de publication très-récente nous apprend qu'en 1671 le jeune marquis de Seignelay a admiré dans ces jardins *Cléopâtre*, le *Ganymède*, le *Marsyas*, l'*Émouleur*, ainsi que la *Niobé* avec ses quatorze enfants. C'est Cosme III, qui vers la fin de son interminable règne, a dépouillé de ses chefs-d'œuvre la villa de Rome au profit de sa galerie *des Offices* à Florence. L'époux délaissé de Marguerite d'Orléans est mort octogénaire en 1723.

A cette époque, notre Académie de peinture était installée au Corso dans le palais de Nevers, ainsi nommé depuis que Philippe-Julien Mancini, neveu de Mazarin, avait hérité du duché de Nevers acheté par son oncle en 1660 : ce Mancini, qui occupa des charges à la cour de France, était le frère des jolies nièces du cardinal. Les pensionnaires de Charles Errard ayant été hébergés au Corso, leur directeur tarda peu à regagner Paris, puisque dès 1672 Coypel l'avait remplacé et que, deux ans auparavant, Errard, peintre et architecte, achevait de construire notre église de l'Assomption et sa coupole mal réussie que les contemporains appelèrent assez sottement : *le sot dôme*. On avait choisi cet artiste pour inaugurer la nouvelle institution, attendu qu'il connaissait Rome où Richelieu, reprenant d'après l'avis du Poussin un projet de François Ier, l'avait envoyé pour collectionner des œuvres d'art au profit de la France et faire exécuter des copies, des moulages dans l'intérêt des études nationales. Charles Errard était de Nantes; ensorcelé des séductions de Rome, il revint y mourir en 1689, à quatre-vingt-trois ans.

De Troy (1738), Natoire (1751), Vien (1774) ont tour à tour illustré les fonctions directoriales, exercées au début de la Révolution par l'allégorique et gracieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ménageot, trait d'union entre l'école de Boucher et les réformes de Vien son second maître. En 1792 Louis XVI nomma Joseph-Benoît Suvée, né à Bruges en 1743 et qui avait obtenu le grand prix en 1771; mais cet artiste respectable n'eut pas le temps de partir avant le 10 août; il fut jeté dans les prisons de la Terreur, tandis que l'Académie de France à Rome était supprimée.

Suvée ne put se rendre à son poste qu'en 1801 quand nos écoles furent réorganisées par le premier Consul. C'est alors que par négociations dont il fut l'âme, ce fils adoptif de la France a fortement contribué à la doter du plus magnifique domaine qu'elle possède à l'étranger. Il y est mort en 1807.

C'est donc aux efforts de Suvée que l'art français est principalement redevable de son installation en 1803 à la Villa Medici, établissement d'un aspect royal qui fait honneur à la patrie et ajoute un grand lustre à notre école. Pour arriver à faire passer aux beaux-arts cet héritage des Médicis, Suvée eut à surmonter bien des obstacles; mais comme il obtint que l'affectation ne pourrait être changée, il n'hésita point à ajouter aux ressources insuffisantes de l'État, soit pour l'acquisition soit pour l'appropriation du palais, sa fortune personnelle qui, enfouie là presque en entier, consacre la destination de la Villa Medici, sinon pour jamais, du moins tant que notre pays gardera le respect des engagements contractés. La diplomatie, qui naguère convoitait, dit-on, cette résidence, ignorait à quel blâme universel elle dévouerait le souverain qui bannirait de leur sanctuaire dans Rome les beaux-arts de la patrie française.



« .... Le moindre *pecoraro* sera campé comme le roi des Montagnes.... » (voy. p. 190). — Dessin d'après nature par Henri Regnault.

Depuis le commencement du siècle les plus renommés des directeurs qui se sont succédé à la Villa Medici sont: Guérin, plus remarquable encore comme professeur que comme peintre; Horace Vernet, qui eut plus de prestige que d'influence et versa sur l'Académie une part de sa popularité. Il administra de 1828 à 1834 et fut remplacé par Ingres, qui pendant six années exerça sur nos lauréats un extrême ascendant. Après lui, comme auparavant, les chefs de cette institution ayant moins de ténacité, une foi moins robuste en leurs doctrines et beaucoup plus de cette finesse d'esprit qui engendre le doute, se sont rarement considérés comme *des maîtres* ayant à propager tel ou tel système. Guérin avait prêché en matière d'art cette liberté dont M. Schnetz fut le soutien le plus respectueux, mais aussi le plus désintéressé. Cette réserve répond au sentiment de nos jeunes artistes, dans la pensée desquels le directeur est ou doit être *un marchand de soupes* relevé par des attributions honorifiques.

Cependant cet administrateur n'administre guère, suppléé qu'il est par un économe à mandat illimité et à responsabilité presque nulle: combinaison qui n'est pas sans inconvénients. Il y paraît bien à l'état matériel de la maison qui, n'ayant probablement pas été restaurée depuis 1803, offre cet aspect délabré que j'ai signalé plus haut et qui fait un bizarre contraste avec la splendeur d'un pareil séjour. Au reste, on peut trouver je ne sais quoi d'éthéré dans ce sacrifice du nécessaire à un superflu qui est le contentement des yeux. Le mobilier directorial et ses étoffes flétries participent de cette vétusté, ainsi que les deux pièces principales occupées en commun par les pensionnaires.

La plus remarquable est la salle à manger, accointée d'une cuisine qui exhale l'odeur inquiétante et trop connue de ces sortes d'officines dans les lycées et les pensionnats. Ce beau réfectoire est voûté, et le cintre a été divisé en compartiments où depuis 1811 viennent s'ajuster les portraits à l'huile de nos lauréats par leurs camarades; idée fraternelle qui trop souvent donne lieu à de mélancoliques réflexions: que d'inconnus parmi ces têtes à lauriers!

Indépendamment du mauvais goût propre à chaque période de la mode, deux choses m'ont frappé: à quel point sont peu communs les portraits passables, et combien est rare sur ces jeunes fronts la lumineuse auréole de la jeunesse. Un des plus extraordinaires, c'est *Hector Berlioz* avec de hautes crêtes chevelues sur une tête de coq emmanchée dans une cravate d'un demi-pied qui l'étrangle. Dans les traits de *F. Halévy* presque enfant, on reconnaît à peine l'homme bienveillant et attristé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chemin couvert, d'Albano à Castel-Gandolfo (voy. p. 190). — Dessin d'après nature par A. Anastasi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui portait avec une résignation visible le fardeau de sa vie. *Ambroise Thomas* (par Flandrin) et *François Bazin* sont les modèles que les ans ont le moins modifiés. Un des chefs-d'œuvre de cette galerie est un musicien vu de profil et peint par M. Henner. Dans ces effigies, les lauréats épiques de 1812 et les romantiques de 1827 ont, les uns des mines assombries *à la Curtius*, les autres des expressions byroniennes qui semblent ridicules aux réalistes plus bourgeois du temps actuel.

La salle à manger ouvre sur un salon où gisent deux journaux, ainsi qu'une des *Revues* publiées à Paris; je me suis assuré que, sauf exceptions, cette prudente jeunesse s'abstient de les parcourir. De jolis dessins d'après les *envois*, des médaillons, quelques modèles ou maquettes de statues décorent la pièce où se réunissent le soir nos pensionnaires. Ils n'omettent guère de vous faire remarquer le buste et l'inscription du bienfaisant et persévérant Suvée. L'établissement possède une bibliothèque traitée par la plupart de ces messieurs avec une considération respectueuse.

—

Rome est la dernière cité de notre siècle besogneux où l'abstention du travail mercenaire ait gardé sa dignité antique. Affranchi de la soif d'amasser et des desirs du luxe, soustrait par son indépendante fainéantise à l'abâtardissement qui résulte des besognes manufacturières, exempt de la conscription militaire et de nos lourdes contributions, comme aussi des préoccupations envieuses attachées à la possession des droits politiques, bienfaits qu'il perdrait sous la domination italienne, le peuple des États romains, qui vit au soleil en pleine liberté, a conservé sa beauté originelle; il a une allure fière, le geste dominateur et de sculpturales attitudes : le moindre *pecoraro* sera campé comme le roi des Montagnes. En aucun autre pays on ne trouve une pareille réunion de créatures dignes de fournir aux arts des modèles de haut style. Éloignez-vous de quelques milles : les coteaux qui mirent dans le Tibre leurs ruines et leurs coupoles, les arbres géants de Castel-Gandolfo, les rivages d'Albano, de Nemi, feront revivre les inspirations de Claude et du Poussin. Ces campagnes historiques, façonnées par les maîtres du monde, ont gardé les lignes cadencées, les aspects graves qui, faisant songer aux siècles lointains, pénètrent dans la pensée comme une harmonie sonore : majesté de la nature que, dans le langage des arts, le mot *style* exprime aussi. Enfin, cette cité, l'aïeule de nos civilisations, est le dépôt des monuments les plus nombreux, les plus parfaits de l'art ancien comme de l'art moderne. A travers la Grèce et l'Asie, Rome avait tellement écumé que les ruines enseignantes des siècles augustes percent le sol à chaque pas. Plus tard, les germes de la Renaissance, développés dans les États voisins, sont venus fleurir dans la capitale de Martin Colonna, de Nicolas V, de Jules II et de Léon X. Pour toutes les branches de l'art, Rome est donc le plus vaste atelier et le musée le plus complet qui existent.

C'est bien là, et non ailleurs, qu'il convenait d'établir pour les sculpteurs, pour les peintres, pour les architectes, un centre d'études, un foyer d'observations où tout vienne se classer et aboutir. Seulement, je me demande s'il ne serait pas opportun d'aider au développement des talents envoyés à ces pâturages intellectuels en donnant, au moyen d'un programme d'études, une impulsion à la culture des esprits. Le peintre Pamphyle qui, sous Philippe de Macédoine, fonda l'école de Sicyone et fut le maître d'Apelles, exigeait de ses élèves une étude approfondie de l'histoire, des sciences naturelles et des poëtes. Nous savons que les artistes de la Renaissance, à partir de Giotto qui fut l'ami de Dante, et de Simone Memmi qui fut l'ami de Pétrarque, vivaient avec les philosophes, avec les érudits et les écrivains de leur temps. Je me suis attristé, je l'avoue, de rencontrer le plus fréquemment dans notre Académie des talents accouplés à des intelligences laissées incultes par le dénûment des études premières; de voir des exécutants supérieurs réduits, pour interpréter, au seul instinct, devant un si grand livre où on ne leur a point appris à lire.... A ces virtuoses il faudrait une direction spirituelle : je la choisirais plutôt dans les classes lettrées que dans la section des peintres. On est d'accord, en effet, que ceux-ci n'ont plus rien à professer devant des artistes experts en leur état et que même, s'ils exerçaient un ascendant, ce serait aux dépens de l'originalité propre à certaines natures impressionnables, exposées à se perdre en subissant une influence extérieure. Un érudit, au contraire, un archéologue, un historien critique, un poëte même, écoutés sans porter ombrage, seraient mis à profit; car, en dehors de toute culture littéraire, le statuaire ne sera qu'un praticien sans style ni poésie : le peintre, bien rarement, saura composer.

C'est non-seulement avec des conférences ou des cours, c'est par un commerce intime avec les hommes d'étude et de savoir, ressource à l'aide de laquelle on peut à Paris compenser les disgrâces d'une éducation classique insuffisante, mais ressource qui dans Rome manque à nos artistes absolument; c'est par la fréquentation habituelle d'un groupe de lettrés à la trempe solide, que l'État développerait dans cette Académie les bienfaisants résultats de l'instruction.

Pourquoi faut-il que des nations voisines et rivales aient sur nous l'avantage d'une institution de ce genre, demeurée, par l'abandon volontaire de la France, sous le patronage exclusif de la Prusse! M. de Blacas, notre représentant, avait été de moitié avec Bunsen et Ghérard dans la fondation, au Capitole, de l'Institut archéologique de Rome; la Restauration contribuait à soutenir un établissement destiné à prospérer, par une souscription de cinquante exemplaires aux *Annales* de la compagnie, lorsque, après la révolution de 1830, M. Guizot supprima l'allocation. Vainement alors le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

généreux duc de Luynes reprit-il à son compte pendant plusieurs années cette dette du pays envers les lettres : l'influence officielle manquait et l'ascendant de la Prusse s'exerça sans partage. Elle constitua une bibliothèque archéologique, la plus riche de Rome à cette heure; elle organisa là-haut, dans le palais de son résident, des salles académiques; les érudits des diverses nations furent associés, des professeurs d'archéologie installés, et bientôt l'Académie de Berlin put envoyer à l'Institut de Correspondance archéologique, en qualité de pensionnaires, de jeunes écrivains consacrés aux travaux d'érudition. Ils y sont défrayés deux ans avec une indemnité insuffisante de douze cents francs, ce qui les oblige à travailler, pour vivre plus à l'aise, dans les bibliothèques où ils copient des manuscrits pour les libraires de l'Allemagne. Placés sous l'égide du directeur et des deux secrétaires de cet institut, qui font des cours, des lectures et sous la conduite desquels les élèves explorent avec fruit les monuments et les musées, ces érudits, mis en rapport avec les correspondants, collaborent aux recueils de la Société et profitent de ses travaux qui sont considérables. Quarante-deux volumes d'*Annales*, — le répertoire le plus complet des études archéologiques ;— deux volumes de *Mémoires*, trente-trois volumes de *Bulletins*, huit registres *in-folio* de *Planches* démontrent la féconde activité de cette institution internationale où notre gouvernement a laissé périmer le droit d'envoyer des disciples en qualité de pensionnaires, mais que nous sommes en devoir de citer avec éloge, comme un exemple à imiter et un sujet d'émulation pour notre patrie.

Ne serait-il pas raisonnable et salutaire que la France installât enfin à Rome, en sa Villa Medici, des lauréats littéraires aussi bien que des sculpteurs et des peintres! D'où procèdent nos littératures, sinon des écoles latines? Par rapport aux lettres humaines, Paris n'est qu'un chef-lieu; la capitale c'est Rome, et les études transcendantes doivent remonter là.

Puis donc qu'en notre âge démocratique, où chacun doit vivre de son œuvre, la littérature est devenue une profession, ne serait-il pas bon d'en élever le niveau, de fortifier par de hautes études et par le plus précieux des voyages pour un homme de plume, des génies qui chez nous aux prises dès l'âge tendre avec la nécessité de produire, tendent de plus en plus à descendre pour percer plus tôt!

Vous avez pour les peintres une école de Rome où ils ne s'instruisent que par involontaire absorption; vous en avez une à Athènes pour quatre échappés de l'École normale, et elle est sans notoriété, parce que le concours est sans éclat; vous envoyez des graveurs à Rome où l'on ne grave plus; vous exilez à Rome des musiciens qui n'y entendent aucune musique et qui au retour, invariablement, imitent à Paris la musique allemande : et vous n'avez aucune place pour les écrivains, pour les critiques d'art, pour les historiens et les poëtes, dans une contrée où tout exalterait leur verve, où tout leur serait un sublime enseignement!

Je demande pour l'élite de mes jeunes confrères aux diverses branches des lettres et de l'érudition, j'implore en leur faveur une part aux bienfaits de notre Académie romaine, où ces esprits, cultivés déjà et qui auront fait leurs preuves, seront pour nos artistes une intimité fécondante. Comme leurs camarades, ils seront astreints à des envois, — publications qui commenceront leur renommée et éclaireront les points obscurs de cette Rome, sujet inépuisable d'étude et d'amour.

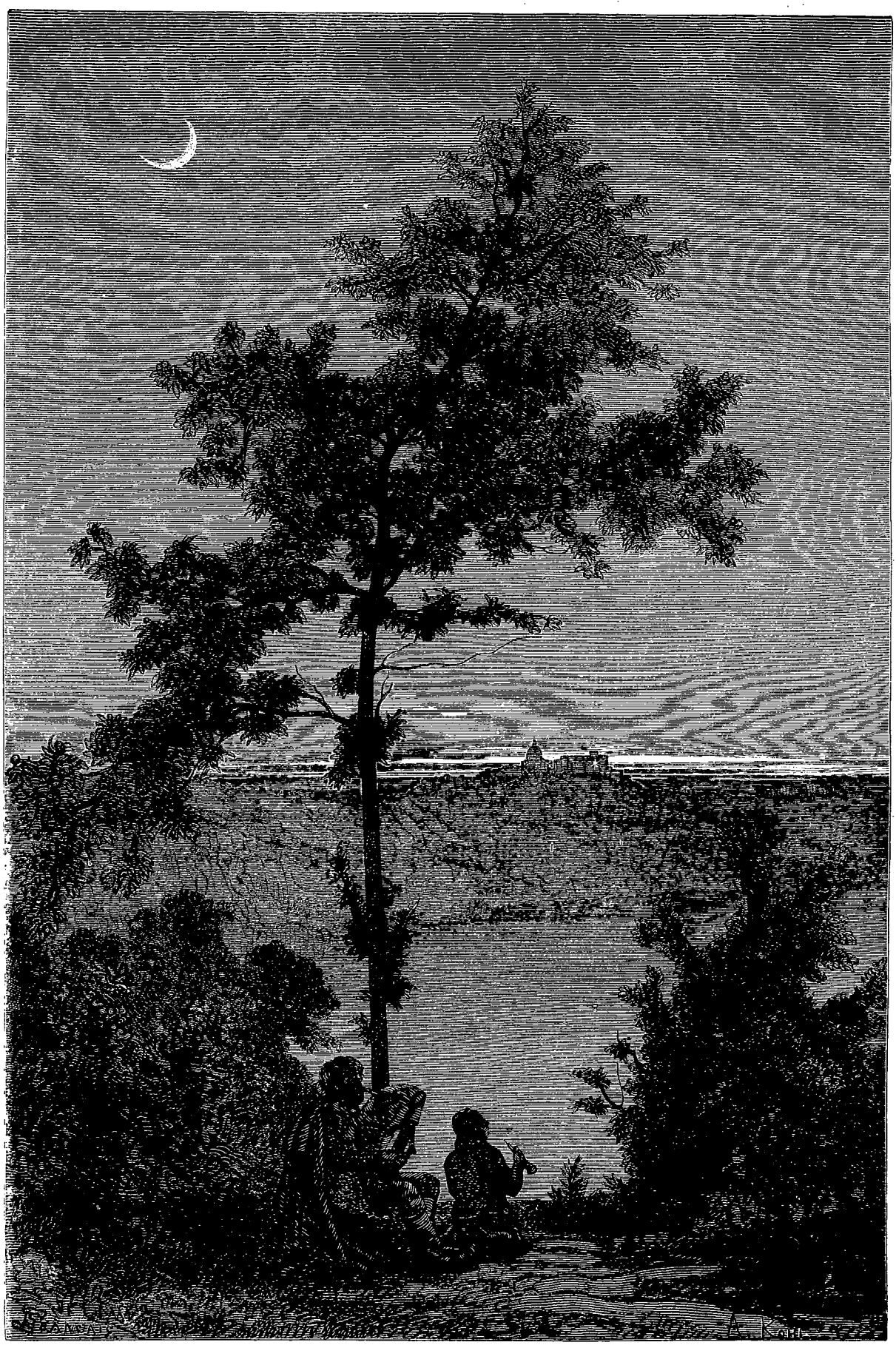
Institution incomplète, l'Académie de France laisse à désirer beaucoup; s'ensuit-il qu'elle soit stérile dans son influence et dans ses résultats? Ah! laissons cette opinion *avancée* à la légèreté impardonnable et à l'ignorance! Jusqu'où ne serait pas tombée, par le mercantilisme qui court, la peinture de procédés et de *ficelles;* que serait à cette heure l'art décoratif et monumental, déjà bien entamé pour ne point dire avili, si de génération en génération quelques chefs de file, prenant leur vol de la Villa Medici, ne revenaient soutenir les traditions, perpétuer le style en le transformant, et maintenir de quelques jets vigoureux un niveau qui s'abaisse! Sans l'initiation romaine qu'auraient été Pradier, M. Ingres et tant d'autres?

N'eût-elle d'autres avantages que d'isoler dans un milieu où les idées s'épurent, où les horizons s'élargissent, où le silence même est éloquent, une jeunesse choisie qu'alourdirait chez nous la triple prose des intérêts, des exemples, des plaisirs dangereux, l'Académie de France serait encore un grand bienfait: c'est un préservatif des appétits cupides et sensuels où s'enfoncent de plus en plus les *Yankée* de ce temps, — gangrène sénile des peuples où l'industrialisme a subordonné les arts moins lucratifs. C'est une grâce qui doit laisser dans la pensée, dans les sentiments, et par suite dans les œuvres, un idéal ineffaçable, que d'avoir pendant cinq années soustrait aux commandes de la mode et de ses pourvoyeurs, respiré l'air avec les marbres de la Grèce, contemplé le beau sous les horizons de Rome, absorbé l'arome de toutes les grandeurs: en un mot vécu, aux phases décisives de la jeunesse, à l'ombre de ces jardins où Armide est remplacée par l'étude et où, comme dans l'Élysée des poëtes, on écoute presque, aux lieux mêmes où ils erraient, Cicéron, Horace et Virgile.

Francis WEY.

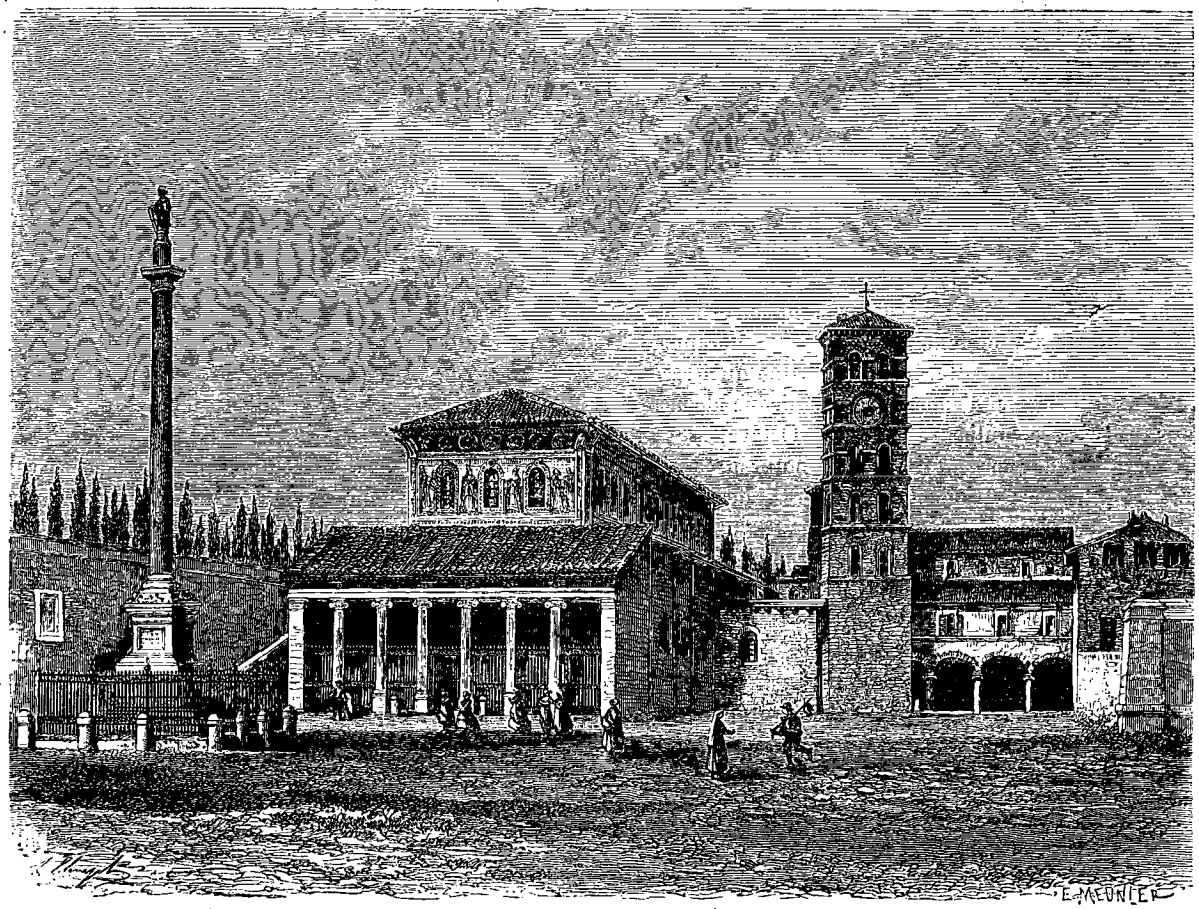
(La suite à la prochaine livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac d'Albano et villa pontificale de Castel-Gandolfo : Effet du soir (voy. p. 190). — Dessiné d'après nature par L. Français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Basilique et couvent de Saint-Laurent *hors des murs*. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

Supplice et prophétie de saint Sixte. — Tombe du diacre Laurent; exhibition d'un césar empaillé. — Origine de la basilique San-Lorenzo *fuori delle mura*. — Bataille électorale dans le sanctuaire en 366. — Description de l'église et du cloître. — Un homme égaré dans les catacombes. — *Santa-Pudenziana* et les hôtes de saint Pierre. — Deux mots sur la *Légende*. — Mosaïque des *Pudentii* au IVe siècle: opinion du Poussin. — Tullie et la *via Scelerata*. — Mosaïque des saints Cosme et Damien. — Souvenir à Sainte-Prassède. — *Funzione* populaire à Sainte-Marie-Majeure. — Décoration, richesses, curiosités de cette basilique. — Symbolisme de ses mosaïques. — Éphémérides. — Légende iconographique de Notre-Dame *des Neiges*.

Au temps où l'empereur Valérien châtiait les chrétiens de Rome, le siége pontifical était occupé par un vieillard natif d'Athènes, que l'Église honore sous le nom de saint Sixte : il fut mis à mort en 259, ainsi que l'avait été deux années auparavant son prédécesseur Étienne.

Comme il marchait au supplice, un jeune diacre s'attachait à ses pas et lui disait tout en pleurs :

« Partirez-vous sans votre enfant! ne vous assisterai-je plus à ce dernier sacrifice?...

— Mon fils, lui répondit le vieillard, tu me rejoindras dans trois jours. »

Ce diacre qui appelait le martyre se nommait Laurentius. Sixte II avait confié à sa garde les trésors de l'Église, et lorsqu'il s'était vu traîner au prétoire il lui avait ordonné de vendre les vases sacrés et d'en partager le prix aux pauvres. L'évêque étant décapité, le préfet enjoignit au diacre de livrer à l'*ærarium* les richesses des chrétiens, et Laurent ayant demandé quel-

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225; t. XX, p. 353, 369, 385, 401; t. XXI, p. 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques heures pour les réunir, reparut suivi d'une foule de mendiants. « Voilà, dit-il, voilà les trésors des enfants du Christ! »

Prenant pour une moquerie des paroles dont le sens devait échapper à un païen de cette caste, le préfet commanda que le jeune diacre fût battu de verges, puis il le fit étendre tout ensanglanté sur un gril que rougissaient des charbons ardents. Son courage, sa douceur parurent tellement surhumains, que nombre de gens revinrent convertis à la foi chrétienne, de cette exécution qui eut lieu le 10 août, le quatrième jour après la mort de saint Sixte, ainsi qu'il l'avait prédit. La nuit venue, des chrétiens enlevèrent le corps et le portèrent dans un cimetière du domaine Veranus, à un mille au delà de cette porte Tiburtine qu'a reconstruite Honorius, en l'adossant à l'aqueduc des eaux Marcia, Tepula et Julia, restauré par Octave.

A cette époque, les chrétiens déjà nombreux avaient parmi les classes patriciennes des frères, des protecteurs qui acquéraient les champs sous lesquels reposaient les martyrs, et c'est dans les cryptes que, pour célébrer les mystères sur ces tombeaux, se réunissaient les premiers rêveurs de la liberté évangélique. Les anciens terrains de Veranus, proche la porte Tiburtine, avaient été acquis par une dame nommée Cyriaque, qui a légué son nom canonisé à la catacombe dont elle fut la dernière gardienne : elle livra le sol à ses coreligionnaires triomphants, et ceux-ci effondrèrent deux étages de *loculi* autour de la sépulture de saint Laurent, pour élever à l'entour les nefs d'une église.

Ainsi le granit, le porphyre et les marbres festoyaient cette sépulture, où brûlaient les lampes et l'encens, tandis qu'au fond de l'Asie la peau tannée, gonflée et enluminée en rouge du césar Valérien, mort captif chez les Perses où il avait servi d'étrier au roi Chahpour, se balançait pendue à la voûte de leur temple. Lorsque Constantin vint inaugurer l'église de Saint-Laurent, les aînés parmi les vieillards pouvaient se rappeler le supplice du martyr, sa translation et les veillées souterraines devant les reliques du bienheureux.

Mais, par un retour bizarre qui trahit la fragilité des institutions et leur promptitude à dégénérer, les fidèles qui dans leur enfance avaient vu la consécration de la basilique furent à même, sur leurs derniers jours, d'assister dans cette enceinte à des brigues, à des scènes meurtrières qui ne rappelaient plus guère les âges de saint Sixte ni de saint Sylvestre. C'est à Saint-Laurent qu'eut lieu en 366 la tumultueuse élection du pape Damase, disputée par un compétiteur de sac et de corde, Ursinus, que soutenait le parti des diacres, renforcé des vagabonds, des mimes et des cochers du cirque. On se battit autour de l'église, dans le sanctuaire même qui fut pris et repris, et tandis que les partisans de Damase protégeaient l'autel où le nouvel élu était sacré par l'évêque d'Ostie, les électeurs divisés rugissaient et trépignaient dans le sang. Trois semaines après, dans la basilique Sicinienne, Ursinus prit sa revanche et se fit ordonner à son tour par l'évêque de Tibur; mais, secondés par les soldats du préfet, les Damasiens intervinrent armés de haches, de glaives, et comme leurs adversaires barricadés soutinrent l'assaut, on grimpa sur la toiture dont on arracha les tuiles qu'on fit pleuvoir, ainsi que des flèches, sur les défenseurs de l'antipape. Enfin, on les incendia avec l'édifice. Suivant Ammien-Marcellin, cent trente personnes périrent, et selon Rufinus, cent soixante.

Au temps des catacombes, l'évêché de Rome était moins disputé; mais, depuis, les empereurs avaient fait de cette fonction la plus enviable des charges. « Si vous voulez me faire évêque de Rome, je suis prêt à devenir chrétien! » disait un préfet au pape qui essayait de le convertir.

C'est au milieu des persécutions que Damase passa les seize premières années de son pontificat, jusqu'au moment où, désespérant d'obtenir des juges, il assembla un concile général où il eut pour secrétaire et pour défenseur saint Jérôme, qui devait aider ce vieillard à réformer l'Église, à étendre sa juridiction sur les siéges de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie. Fils d'un scribe, d'un lecteur attaché à la basilique où il fut élu, le pontife Damase avait eu en quelque sorte Saint-Laurent pour patrie.

Ce quartier fut témoin de plusieurs tragédies. C'est à la porte Tiburtine, devenue la porte Laurentienne que, dans la nuit du 20 novembre 1347, Cola Rienzi écrasa, à un seul rejeton près, toute la race des Colonna coalisée pour reprendre Rome avec les barons du pays. Gregorovius a fait revivre dans un admirable récit cette épopée qui rappelle l'antique massacre des Fabiens.

Au sixième siècle, Saint-Laurent *hors des murs*, une des basiliques patriarcales, était à demi enterré, lorsque le pape Pélage le fit dégager : rendant centrale l'abside au pied de laquelle reposent les restes du diacre, il doubla l'étendue de l'église en dressant nef contre nef. Vers 1216, Honorius III simplifia ce temple qui avait deux étages, en surélevant le *presbyterium* dont le sous-sol fut comblé. L'autel, depuis lors, a dominé de plus haut le caveau sépulcral. Pie IX a voulu tout exhumer, tout rendre à la lumière. Ayant achevé d'isoler l'église de la colline, il dégagea les huit colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens de la basilique constantinienne, auxquelles Pélage avait ajouté deux piliers couronnés de trophées, de figures, et reposant sur des socles ornés de rosaces et de croix.

C'est au pape Honorius qu'on est redevable de la belle mosaïque qui, sur l'arc de la voûte, représente d'un côté : *saint Laurent et le pape Pélage II conduits devant le Sauveur par saint Pierre;* et de l'autre, *saint Paul entre saint Étienne et saint Hippolyte*, drapés de blanc. Le *Christ* est assis sur le globe; Bethléem, Jérusalem, son berceau et sa tombe, sont figurés à cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cune des extrémités de cette importante composition. Le pavé en *opus alexandrinum*, bouquet multicolore de marbre précieux formant des arabesques, des roses et des compartiments est, surtout à la *tribuna*, un des plus beaux, parmi ces tapis de pierreries inconnus dans nos contrées.

Les ambons qu'Innocent III a fait décorer de panneaux en porphyre rouge et en serpentin vert, sont rehaussés par des encadrements de petite mosaïque. Rome ne possède en ce genre rien qui arrive à un effet si charmant avec tant de simplicité. Le chœur ayant été dégagé par Pie IX des décombres qui le portaient, on a dû le soutenir sur une colonnade qui soutient un plafond d'un goût moderne et mal assorti au style de l'église. Cet espace isole la tombe de saint Laurent que l'on entrevoit au travers d'une clôture en serrurerie dorée. Le lieu est obscur; mais la *Confession* du saint n'est plus dans une crypte, depuis qu'on a pratiqué ce rez-de-chaussée sous les deux étages du temple. Ces restaurations m'avaient inquiété dès leur début; le talent moins souple que correct du chevalier Virginius Vespignani, architecte en renom, n'était pas fait pour rassurer. En me promenant sous ce péristyle qui rappelle ceux de notre galerie vitrée du Palais-Royal, je ne me suis que trop souvenu de Fontaine et Percier, ces dioscures de notre Grèce thermidorienne.

Aux angles de la basilique adossée de deux côtés contre un mamelon, on a retrouvé des portes murées qui continuaient les nefs à travers les catacombes. Il est arrivé que l'illustre auteur de *Rome souterraine*, M. de' Rossi (qui m'a fait l'honneur de m'expliquer Saint-Laurent *hors les murs*), étant un jour, fort loin dans la plaine, descendu au fond d'un cimetière inexploré, s'y égara, se mit à marcher au hasard en quête d'une issue, et finit par entendre avec surprise des chants religieux accompagnés par les orgues.... Il poussa plus avant, se buta contre une porte pourrie et encombrée et, s'étant frayé un passage, il se vit, stupéfait, dans la basilique de Saint-Laurent. Ces labyrinthes offrent à l'imagination de plus terrifiantes perspectives.

On raconte dans les ateliers l'histoire de cet archéologue qui, s'étant perdu à trois milles de Rome dans un réseau du cimetière de Sainte-Agnès, erra désespéré toute une longue nuit de quarante heures entre deux haies de sépultures, et finit par revenir à la lumière le surlendemain sous la Trinité-des-Monts, devant un soupirail de la place d'Espagne. Chacun se rappelle en outre l'aventure de Hubert Robert que l'abbé Delille a versifiée.

La basilique Laurentienne a été si profondément implantée dans les catacombes, que des niches, que des pans de murs peints au troisième siècle subsistent encore enchâssés dans l'église; sous la sépulture même de saint Laurent circule un troisième étage de catacombes : fond de cale profond de cette nef chrétienne des premiers âges. Il sera bientôt livré à la lumière, qui n'y est jamais descendue.

Cette basilique, une des cinq cathédrales de l'évêché pontifical romain, possède au centre de son *presbyterium* un antique et massif siége qui, en 1254, a été décoré de deux jolies colonnettes torses, bordé de mosaïques fines et encastré dans un revêtement de marbre, à caissons de porphyre encadrés de gemmes. On ne peut se dispenser de mentionner ces ornementations, ni de parcourir un monument où tant de siècles ont laissé leurs traces. En effet, la basilique primitive a son entablement formé de débris sculptés des palais ou des temples, et le tout repose sur douze colonnes antiques de marbre violet à coiffures corinthiennes. De plus, la galerie supérieure forme une enceinte carrée reposant sur douze autres colonnettes à chapiteaux ioniques, également cannelées, en marbres violet et blanc, en granit verdâtre d'Égypte, les plus rares du monde.

Ces matériaux donnent lieu à de curieux rapprochements. Ainsi, particularité dont peu de gens s'occupent, les chapiteaux ioniques de la portion constantinienne ont reçu parmi leurs feuillages deux petites figures inusitées : *une grenouille* et *un lézard*. Or, Pline nous apprend qu'au temps d'Agrippa, deux artistes de Corinthe dont il admira les œuvres, n'ayant pu obtenir la faveur de signer leurs noms dans les temples par eux décorés, les avaient traduits en hiéroglyphes parlants. Il ajoute que l'un se nommait Σαῦρος (lézard) et l'autre, Βάτραχος (grenouille) : voilà les origines de la construction Laurentienne éclaircies par un contemporain de Tibère.

Et comme, jusqu'à nous, les intervalles sont remplis! Après les travaux du sixième siècle et les mosaïques brodées d'âge en âge, l'abbé Hugo fait placer en 1147, sur quatre colonnes de porphyre, l'élégante coupole percée à jours du tabernacle ou *ciborium;* dans la grande nef d'Honorius, que soutiennent vingt-deux piliers ioniques en granit, une mosaïque interrompt les arabesques alexandrines du pavé : elle représente deux chevaliers des croisades avec leurs pannonceaux; l'un d'eux est *Pierre de Courtenay*, empereur d'Orient dont le règne fut court et que le pape Honorius a sacré dans la basilique Laurentienne. Près de la porte, au-dessous d'une mosaïque de la Renaissance à peine éclose, cherchez sur ce sarcophage antique le cérémonial des *Noces* dans Rome païenne : la cuve contient les os du cardinal Fieschi, neveu d'Innocent IV. Que de merveilles sauvées ainsi par le culte des arts!

Pour terminer ce qui regarde Saint-Laurent, n'oublions pas, sous son vaste porche, quarante fresques du treizième siècle consacrées aux *légendes de saint Hippolyte, de saint Laurent*, et de cet autre saint qui périt neuf mois après le Sauveur, *de saint Étienne*, le premier diacre, le premier martyr, le second supplicié qui ait prié pour ses bourreaux. Depuis l'an 415, où les restes d'Étienne ont été exhumés du champ de Gamaliel, le diacre romain Laurent et l'archidiacre de Jérusalem — saint Irénée lui donne ce titre, —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont réunis sous l'autel de San-Lorenzo *fuori delle mura*. Les fresques sont extrêmement curieuses comme mouvement, comme costumes, et par les usages qu'elles retracent; mais elles ont été repeintes avec une lourdeur qui les déprécie.

Après qu'on a donné son dernier regard aux *Lions* héraldiques accroupis sous l'un et l'autre pilastre de la porte, et revu de la place les murs à corniche évasée de cette maison peu apparente qui à l'intérieur est une magnifique église, profils qui cependant sont animés de quelques figures peintes; quand on a bien contemplé sur leurs arcades surbaissées les bâtiments claustraux des franciscains, leur clocher sombre, saint Laurent sur sa colonne et les cyprès du cimetière, l'intérêt du lieu n'est point épuisé.

Sous le prétexte obligeant de demander un avis sur quelques inscriptions, M. de Rossi nous introduisit dans un cloître qu'on ne visite guère. Ses galeries ont des arceaux en plein cintre, étroits et bas; leurs piliers disparates et parfois accouplés adaptent la simple gorge qui les surmonte à des entablements coupés en biseau. Des niches trilobées ornent l'étage supérieur, assis sur une frise d'un goût *roman* très-accentué. Antérieur aux cloîtres merveilleux de Saint-Paul et de Saint-Jean *de Latran*, celui-ci, qui montre le même principe d'art à ses débuts, est du onzième siècle : un



Cloître de Saint-Laurent *hors des murs*. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

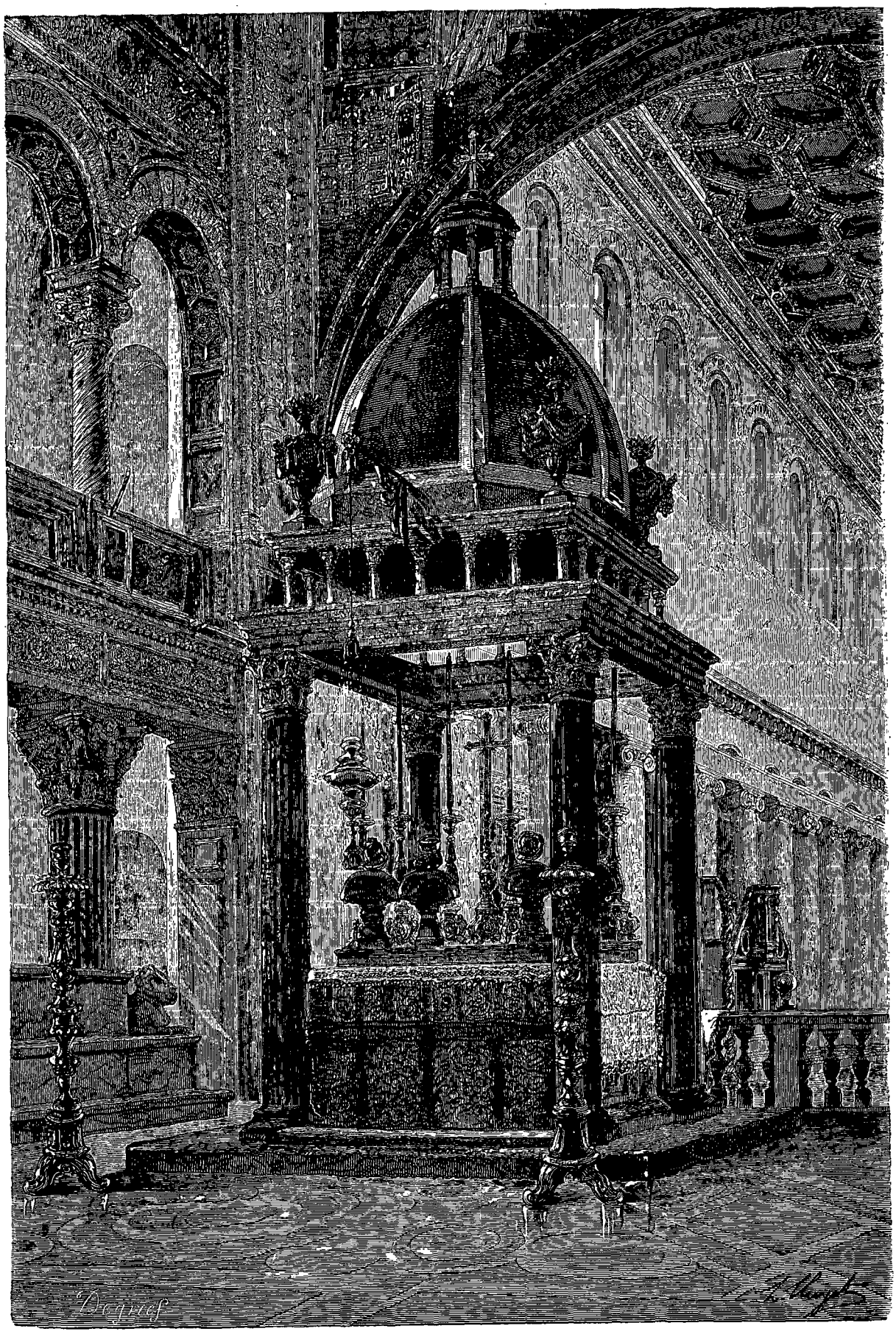
amateur édifié par les monuments de la Gaule ne pouvait que confirmer sur ce point les opinions du savant de' Rossi.

Par ses soins, les galeries du cloître Saint-Laurent, le plus ancien qui soit à Rome, remplies d'inscriptions, de bas-reliefs, de fragments ramassés dans la basilique et dans les catacombes de Cyriaque, deviennent un musée d'histoire et d'archéologie. Le centre de la cour a été transformé par les franciscains, qui allaient et venaient sarclant ou maniant l'arrosoir, en un jardinet de plantes rares, des lointains climats. Lorsqu'on eut griffonné des notes sur l'angle d'un sarcophage, il fallut accorder un sourire aux aloès, aux orchidées, aux plantes syriennes des bons religieux qui ont si bien mérité de la science en favorisant les travaux du commandeur de' Rossi.

—

Lorsque en rentrant en ville par une longue rue rectiligne et défoncée où des murailles vous cachent les cultures de l'Esquilin, on arrive en vue de la place Sainte-Marie-Majeure, on ne résiste guère au désir de revoir ce temple renommé, pour comparer entre elles deux des plus vénérables basiliques de Rome. Mais si vous préludez à cette visite par une inspection des murailles extérieures, si, faisant le tour d'un édifice

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue prise au fond du chœur de Saint-Laurent *fuori delle mura*. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui n'est pas entièrement dégagé, vous descendez pour prendre de la distance jusqu'à l'angle de la *via Urbana*, vous serez distrait du but par l'aspect d'une petite église placée en contre-bas du sol. Comme elle est de moindre apparence, c'est là que vous pénétrerez tout d'abord. Puis, le voisinage et la logique des idées vous mèneront à Sainte-Prassède et plus loin encore si, faisant bon marché de vos pas et ne prenant que la saine fantaisie pour guide, vous tenez à épuiser dans un ordre intelligent une série d'églises dont Sainte-Marie-Majeure sera le terme.

Sainte-Pudentienne ou *Pudentiane* est annoncée par un clocher carré en briques, d'un aspect solide et grave, bien que sur ses quatre faces il soit troué à jours d'un triple étage d'arceaux trilobés, soutenus chacun par deux piliers de marbre. Orné de petits médaillons en marbre noir, chaque étage est séparé par une corniche à tuiles rondes, avec des modillons dont les denticules font saillie. Un double cordon encadre les cintres; une toiture basse surmontée d'une croix de fer qui jaillit du poinçon couronne le tout: quelque peu d'herbe mêle des jaspures vertes aux tons de la brique.

Ces sortes de clochers sont nombreux à Rome; ils joignent à un certain air d'indigence beaucoup de style. A l'angle de la rue se démasque un de ces couvents d'un âge indéfinissable, aux murailles nues, maculées d'une vétusté dont l'art n'appartient qu'au temps, et où le goût des beaux siècles ne se trahit que dans quelques détails peu apparents.

Au delà de ces bâtisses, quelques degrés descendent dans une cour carrée, aboutissant à la porte de l'église toujours close, qui a un air de mystère et où l'on se sent désireux de pénétrer. Les pieds-droits de cette porte ont pour cadre une demi-douzaine de moulures d'un relief doux; elle est accostée de deux colonnes antiques à cannelures torses dont les chapiteaux, corbeilles de lotus, portent sur de larges abaques un entablement surmonté d'une frise du douzième siècle décorée de cinq médaillons reliés par des feuillages. L'église est sous l'invocation des premiers patriciens de Rome qui aient professé le christianisme: on distingue encore sous la crypte les substructions d'un palais dont Pie Ier fit un oratoire en l'an 154; ce palais était celui d'une famille sénatoriale qui, sous ce pontife, donna l'hospitalité à saint Justin, comme les aïeux l'avaient donnée à saint Pierre. Ainsi, les fastes catholiques auraient commencé là avec les premières prédications.

Peut-être sommes-nous devenus trop dédaigneux des documents légendaires, sortes de gazettes édifiantes que les diverses églises échangeaient entre elles. Bien que les découvertes épigraphiques viennent parfois démentir les historiens du paganisme, Suétone, Tite-Live, Polybe qui souvent se contredisent entre eux, Salluste qui fut un vaurien, Quinte-Curce même, sont des puissances, tandis que les annalistes de l'Égliste primitive, qui comme gage de sincérité prodiguaient leur sang, ne sont pas même discutés. Pour avoir douté de Tacite, et à bon droit, Rollin et Voltaire ont été tancés par d'Alembert, par Thomas et par La Harpe.

Il me semble pourtant que les énormités dont les historiens profanes inculpent les césars prêtent quelque vraisemblance aux cruautés rapportées par les écrivains de l'Église. Elles étaient dans les usages; on traitait ainsi les esclaves, les prisonniers de guerre, les familles sénatoriales mêmes, et si les historiens parlent peu des martyrs, c'est que ces victimes étaient en général obscures, et qu'on prétendait étouffer et non mettre en lumière les fauteurs d'une secte dangereuse.

Comment ne deviendrait-on pas timide à nier, en voyant qu'une des monstruosités les moins vraisemblables, le *massacre des Innocents*, se trouve attestée par le platonicien Aurelius-Macrobe qui, parmi les *anas* de ses *Saturnales*, rappelle à ce sujet, comme faisant allusion à un fait notoire, certain mot d'Auguste perpétué par la tradition!

« Ayant appris, dit textuellement Macrobe, que parmi les enfants au-dessous de deux ans massacrés en Syrie par Hérode roi des Juifs, ce prince avait fait tuer aussi son propre fils, Auguste s'écria :

— Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son enfant! »

Ne laissons donc pas que d'admettre au nombre des autorités, les *Actes des Apôtres*, les *Épîtres de saint Paul*, les *Actes de saint Justin*, la *Chronique* d'Eusèbe, les travaux d'Anastasius, de saint Jérôme, les *Annales* mêmes de Baronius, et les *Bollandistes* qui ont tout compulsé.

Ces auteurs suivent pendant plus d'un siècle la famille du sénateur Punicus Pudens qui, avec sa mère Priscille, accueillit et hébergea saint Pierre Les *Acta* ont transmis le souvenir de ses enfants, Pudentius et Sabinella; enfin, de la troisième génération représentée par deux frères: Timothée, Novatus; et par deux filles : Prassède et Pudentiane. Des inscriptions confirment les témoignages des historiens sacrés : le cimetière souterrain où fut inhumé proche du Viminal, hors de la porte Salaria, Punicus Pudens avec sa femme, a gardé le nom de *Priscille; saint Pierre* y est représenté entre les deux filles de Sabinella; au huitième siècle, Pascal Ier y retrouva et rapporta dans Rome les corps de sainte Prassède et de sainte Pudentiane, les hôtesses de Saint-Justin: on lit encore aux catacombes de Priscille l'inscription d'une *Cornelia Pudentianeta* qui atteste la pérennité de cette sépulture de famille.

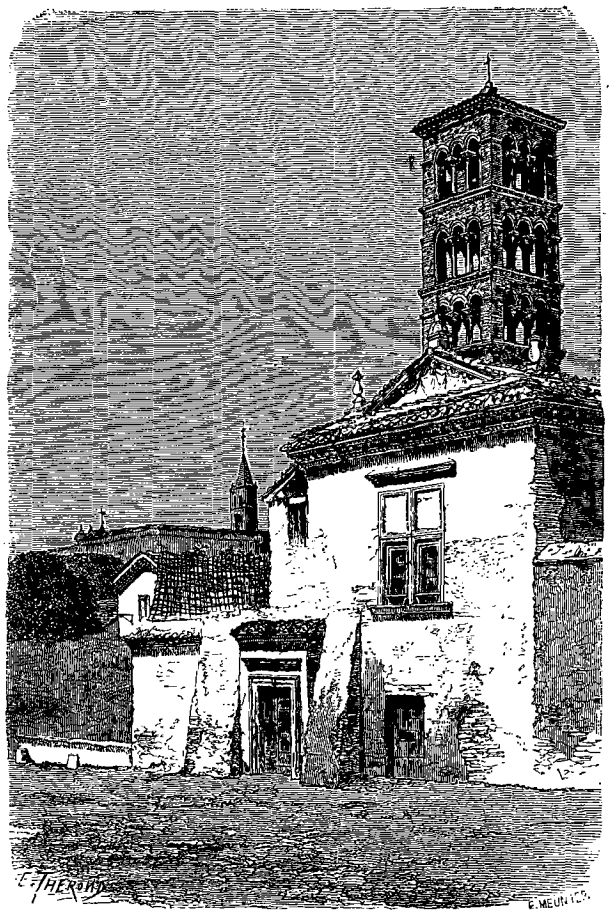
De tant de preuves qui se corroborent l'une par l'autre, il est raisonnable de déduire qu'après avoir fondé l'église d'Antioche dont il fut le premier patriarche, le prince des Apôtres, vers l'an 42, sous le règne de Claude, est arrivé à Rome, précédé sans doute d'un certain renom; car on l'avait récemment appelé à Césarée pour baptiser un centurion romain, et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus, Simon le Magicien qui l'avait devancé dans la Ville éternelle, l'avait probablement fait connaître en cherchant à le discréditer. Comme dans tous les pays où l'aristocratie n'est pas encore tombée dans la stupidité sensuelle, les grands seigneurs de Rome se faisaient honneur d'accueillir les philosophes de la Grèce et de l'Orient. Saint Pierre dut loger chez quelque partisan des idées nouvelles; la preuve de ces tendances résulte de la prompte conversion de Pudens et de sa famille. Cette maison, où saint Pierre a vécu, où il a professé avant d'aborder les basiliques, où il a siégé dans la chaise curule du sénateur qui très-probablement a été conservée, cette maison était tellement désignée, qu'après moins de cent années un pape la consacrait et que, sous Constantin, on remplaça la modeste chapelle par une église dédiée à *sancta Pudentiana*.

Constantin sépara les nefs par douze colonnes antiques en marbre gris, qu'en 1598 il a fallu enchâsser dans des pilastres; il fit placer dans une chapelle, à droite, un autel où, disait-on, saint Pierre avait sacrifié; il laissa ouvert sous les dalles le *puteolus* d'une catacombe domestique où Pudentiane avait recueilli les corps d'une légion de martyrs dont les restes se voient encore.

Au cimetière de Priscille on a relevé plusieurs portraits de cette famille, ce qui ajoute à l'intérêt de l'important travail dont il me reste à parler.



Couvent et clocher de Santa-Pudenziana. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

La mosaïque constantinienne, de grande dimension, exécutée à la *tribune* du chœur derrière le maître-autel, et composée en l'honneur de la famille de Punicus Pudens, est mieux qu'un document ou qu'une curiosité : c'est un chef-d'œuvre de l'antiquité chrétienne. Jules Romain devait aimer cette page rare que ne se lassait ni de contempler, ni de vanter notre compatriote Nicolas Poussin.

La composition est simple et bien ordonnée dans sa symétrie. Au centre est assis le *Christ*, drapé dans une toge d'or; à sa droite, à sa gauche sont placés *saint Pierre* et *saint Paul* couronnés, l'un par *sainte Pudentiane*, l'autre par sa sœur *Prassède;* autour de ces figures principales se groupent : *Pisicle*, *Prudens* et leurs enfants, *Novatus*, *Timothée* et *Sabinella*. Les draperies du Sauveur, qui est très-beau, sont admirablement distribuées. La tranquillité du tableau, la construction, la pose, l'ajustement, le caractère des figures, tout est remarquable.

C'est la plus antique peinture chrétienne qui puisse être étudiée à Rome au point de vue de l'art; car celles des catacombes ne sont que des documents curieux : les mosaïques de Sainte-Constance et de Sainte-Agnès ne représentent guère qu'ornements et décors; celles de Sainte-Marie-Majeure, éclairées faiblement, sont si petites, que d'en bas on ne peut les examiner; enfin celles de Ravenne sont postérieures.

Quelques critiques italiens ont attribué cette mosaïque au règne du pape Adrien Ier : il faut en vérité n'avoir rien vu ou n'avoir rien su voir, pour caser un ouvrage de ce caractère en la pleine décadence de la fin du neuvième siècle! Si l'on se rend compte des révolutions de l'art entre le second et le douzième, on comprendra que plus une œuvre paraît pure de forme et de style, plus elle se rapproche de l'antiquité; de même que plus on y découvrira le sentiment tendre ou l'expression mystique, plus elle sera proche du treizième siècle.

En suivant jusqu'au bas la *via Urbana* qu'Urbain VIII a fait aligner, mais qui sous les rois, Tite-Live en témoigne, se nommait déjà *clivus Urbius*, la côte *Urbia*, on tombe dans le quartier de la Suburra si souvent mentionné dans les fastes de la République. Si l'on remonte ensuite une certaine ruelle escarpée d'un côté, tournante et qui mène à Saint-François de Paule, on foule un sol qu'une légende a rendu célèbre. «Tullie regagnait sa demeure, écrit Tite-Live, et arrivée au sommet de la voie Cyprienne, où fut naguère l'autel de Diane, elle tournait à droite pour descendre la pente *Urbia* afin de remonter le coteau des Esquilies, quand s'arrêta terrifié le conducteur du char qui, retenant les freins, montra à sa maîtresse Servius gisant égorgé. Là, dit la tradition,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'accomplit un crime hideux, et ce lieu en est le monument; car, depuis on nomme *voie Scélérate* celle où, délirante et tourmentée par les Furies, Tullie fit pousser son char sur le corps de son père et, aspergée par le véhicule rougi, rapporta dans ses pénates sa part du sang et du meurtre paternel : par quoi les dieux irrités, dès ce mauvais début du régne, lui préparèrent un dénouement fatal. »

Le *vicus Sceleratus* a l'aspect immonde et horrifique des emplacements maudits.

Puisque la curiosité nous a fait descendre à la Suburra, mettons ce détour à profit pour aller jusqu'aux abords du Forum devant le chœur des Saints-Cosme et Damien, regarder d'autres mosaïques presque aussi importantes que celles de Sainte-Pudentiane, et qui doivent trouver leur place ici.

—

Ainsi que Saint-Laurent *in Miranda* sa voisine, l'église de Saint-Cosme a pour enveloppe les colonnades et la *cella* d'un temple antique. Ce temple, chacun vous le dira, était consacré à Romulus et à son frère : la vérité est que personne ne sait à qui il fut dédié et que probablement, de l'an 526 à 530, lorsque Félix IV a érigé cette petite église en lui donnant la *cella* païenne pour vestibule, les contemporains n'en savaient pas davantage.



Porte de Santa-Pudenziana (voy. p. 198). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Cette rotonde possède une porte antique en bronze, ajustée à ses marbres primitifs : ce fait rend douteuse à mes yeux la tradition qui fait venir de Pérouse, à une époque indéterminée, cette porte dont l'ornementation curieuse est probablement, comme le temple même, de la fin du troisième siècle. C'est Félix IV qui a fait exécuter les mosaïques des Saints-Cosme et Damien qui se rattachent encore, par le style et le goût du dessin, aux écoles expirantes de l'antiquité.

Pour me les faire apprécier mieux, un jeune moine avec qui j'avais navigué, et que je retrouvai là, m'apprit que le substantif *mosaïque* provient de *musivum* et signifie *digne des Muses*. O la bonne étymologie! Elle serait discutable pourtant, s'il était prouvé que les mosaïques du temple de la Fortune élevé à Prœneste par Sylla, les premières, dit Pline, qu'on eût vues à Rome, représentaient les *Muses*. Il ajoute que les Grecs avaient reçu des Perses les procédés de la mosaïque, et que de son temps on commençait à la faire en verres de couleur.

En examinant sur l'arcade du chœur de Saint-Cosme, coupée malheureusement à ses extrémités, l'ensemble des compositions qui la décorent, on reconnaît que dès ces temps la Révolution chrétienne avait apporté aux artistes, avec une inspiration nouvelle, des moyens d'effet particuliers pour pallier la décadence du beau et de la science qui en éclaire le sentiment.

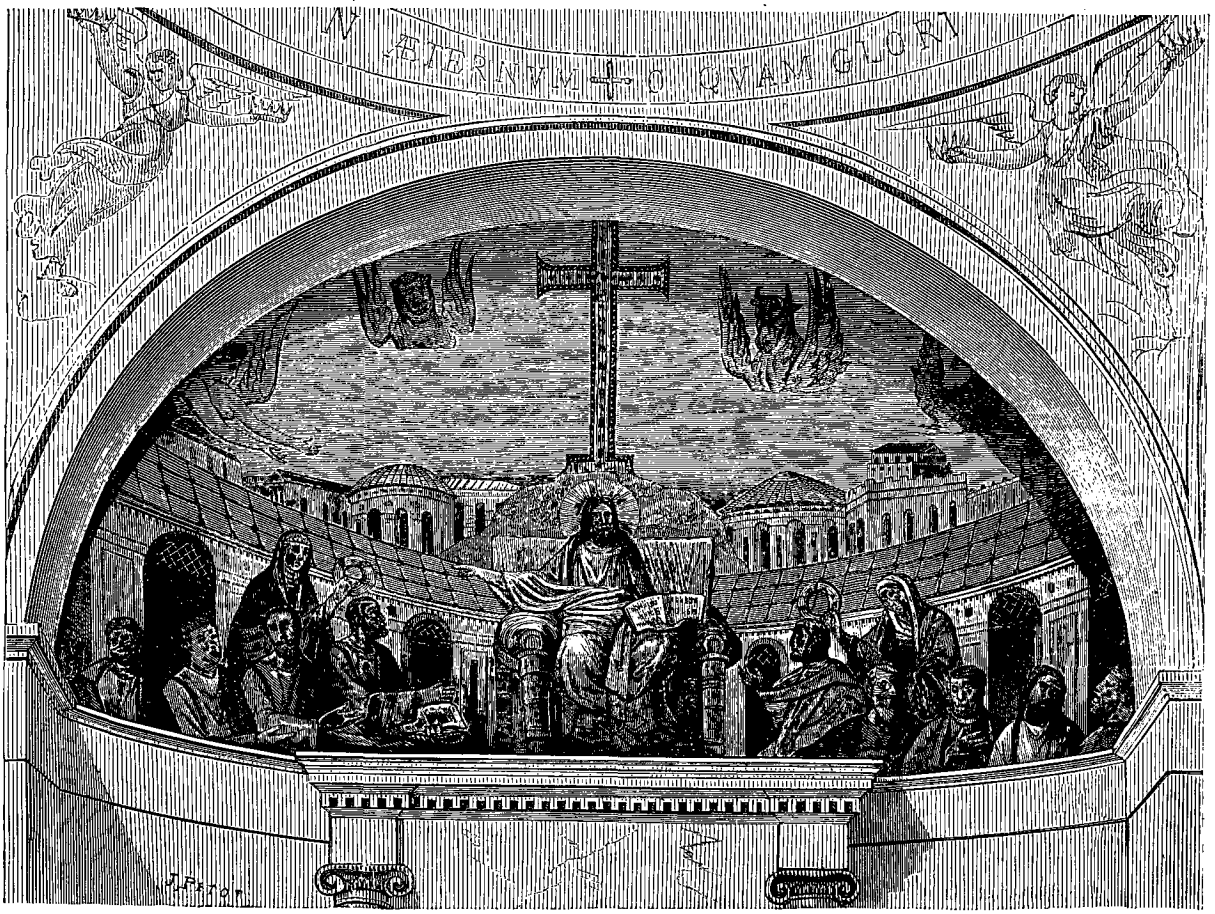
Placée debout au sommet de l'arc, entre *saint Damien* et *saint Cosme* présentés par *saint Pierre et saint Paul*, la figure du *Sauveur* bénissant de la droite, tenant de la gauche les *Évangiles* et vêtue, sous un grand manteau blanc, d'une dalmatique pourpre, cette figure nimbée est d'une majesté incontestable. *Saint Cosme* porte une de ces couronnes de fleurs qui recouvraient le pain de l'oblation présenté par les fidèles : usage perpétué jusqu'à nous. Distribuées avec noblesse, les draperies sont bien adaptées aux attitudes et aux formes : c'est encore un peu l'art antique, mais sous une autre loi. A gauche est représenté le quatrième pape canonisé sous le nom de *Félix*, précieux portrait dont la tête, trop restaurée par un mosaïste du seizième siècle, semble bien *veule* auprès du reste. De l'autre côté, *saint Damien* est suivi par *saint Théodore*. Au-dessous de ce grand sujet monumental et simple, les *douze brebis*, entourant l'*Agneau couronné*, sortent alignées *en prédelle* des deux cités saintes : *Bethléem et Solyme*; le berceau du rédempteur et sa tombe. A la frise planent des *Chérubins* avoisinés du *Livre aux sept sceaux* et du *Chandelier d'or*; au-dessus du *Christ* s'étendent le *Jardin* et les *quatre Fleuves* du paradis terrestre : emblèmes de la vérité qui descendue des cieux va féconder les points cardinaux de la terre. N'omettons pas le *Phénix*, prophète ailé de la résurrection; il est nimbé d'une étoile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces mosaïques ne peuvent être comparées qu'à celles de Sainte-Pudentiane et à celles que nous entreverrons bientôt à Sainte-Marie-Majeure. N'oublions pas que neuf siècles après, lorsqu'il a dessiné pour les tapisseries de Léon X les cartons dont le palais de Hampton possède sept originaux, Raphaël ne dédaigna point, pour une figure du *Sauveur*, de copier ou peu s'en faut le *Christ* en mosaïque des Saints-Cosme et Damien. Retournons sur l'Esquilin et saluons, avant d'entrer à la basilique *des Neiges*, la petite-fille du sénateur Pudens : la jeune sœur de sainte Pudentiane.

—

Au-dessus de l'ancien théâtre de Flore et de la place où fut le logis de Properce, que fréquentaient Ovide et Tibulle, à quelques pas de la maison des Pudentii et probablement dans leur domaine, se trouvaient les thermes de Novatus, frère de Prassède. Pie Ier a fondé là un oratoire que Pascal Ier, au huitième siècle, érigeait en église. Innocent III a cédé aux religieux de Vallombreuse ce temple très-intéressant encore, bien qu'il ait été *embelli* par saint Charles Borromée, cardinal de Sainte-Prassède. En matière de restauration, les saints ont sans doute la main moins hardie que les autres princes; car Sainte-Prassède a conservé un air de vétusté vénérable et attrayant. Des nefs divisées par seize colonnes de granit, un baldaquin d'autel porté sur des piliers



Grande mosaïque de Santa-Pudenziana (voy. p. 199). — Dessin de Petot d'après une aquarelle de M. Paul Baudry.

de porphyre; un chœur à deux rampes dont les marches sont d'énormes blocs de rouge antique, la plus précieuse des pierres, puisqu'elle est devenue introuvable : tels sont les matériaux qui reculent jusqu'à l'antiquité un temple carlovingien tout bardé de fragments de l'ère païenne. Le grand arc et la *tribune* ont aussi des mosaïques; elles sont du neuvième siècle, et curieuses à divers points de vue.

Tandis qu'à Sainte-Pudentiane les deux sœurs couronnaient les apôtres, ici elles sont présentées au *Christ* par les hôtes de la famille : *saint Pierre et saint Paul*. En mémoire de leur haute naissance, l'artiste les a vêtues en grandes dames du temps d'Étienne V, dans leurs plus beaux atours. Aux angles de l'hémicycle interviennent le premier Pie et Pascal Ier : ce dernier est un portrait. Au-dessus du grand arc, *les vingt-quatre Vieillards* de l'Apocalypse drapés de blanc présentent leurs couronnes. Cette importante mosaïque a dans sa violente incorrection une tournure étrange; le goût, l'exécution y sont d'une sauvagerie qui atteste, entre le travail presque classique de Sainte-Pudentiane et celui de Sainte-Prassède, de longues distances séculaires.

On y rencontre encore, en soubassement ou bordure,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les *douze brebis et l'Agneau* qui, substitués de plus en plus sous les successeurs de Théodose aux représentations réelles du Christ et des apôtres, menacèrent d'annihiler à son début la peinture chrétienne. Il fallut qu'en 707 un concile, appelé à statuer sur cette question, promulguât la défense de métamorphoser en moutons Jésus et ses disciples; interdiction qui ne fut pas très-absolue puisque plus de cent ans après, de 817 à 824, les mosaïques de Sainte-Prassède reproduisent ces emblèmes. Ils ne tombèrent en désuétude qu'avec les sujets tirés de l'*Apocalypse*, c'est-à-dire après l'an mille, lorsque la vision de saint Jean qui assignait ce terme à la fin du monde se vit momentanément discréditée par la continuation du siècle. D'autres mosaïques, inférieures à celles de Sainte-Pudentiane, c'est-à-dire plus récentes, décorent la chapelle fermée où est conservé un fût de colonne en brèche orientale, renflé à sa base et étranglé en cou d'amphore : morceau rapporté de Jérusalem en 1223 par Jean Colonna qui l'acquit avec une piété crédule, dans la persuasion que le Christ y fut attaché pour être flagellé.

Enrichie de mosaïques à fond d'or pour la plupart, étrange comme disposition, ornée avec une splendeur exquise, cette chapelle est un coffre d'orfévrerie. Le treizième siècle, en la complétant, s'est borné à lui donner une finesse qui rehausse la physionomie orientale de l'ensemble. Sur trois côtés, la base des murs est revêtue de brèches d'une nuance ambrée; aux angles s'élèvent sur des stylobates antiques quatre piliers de granit à chapiteaux corinthiens dorés : piédestaux de quatre *Anges* en mosaïque dont les têtes se rapprochent du sommet de la voûte, occupé par la figure du *Christ*. L'espace est rempli par plusieurs *Saints* bizarrement costumés; au-dessus de la porte sont représentées : *Sabinella*, les



Saint Pierre entre les saintes Prassède et Pudentiane (voy. p. 198). — Peinture des catacombes de Priscille.

saintes *Prassède*, *Pudentiane* et *Brigitte*; sur l'autel tenre deux colonnes d'albatre oriental on a peint en mosaïque une *Madone* très-bizarre. Rien de plus inattendu dans sa demi-obscurité que ce petit sanctuaire qui nous montre dans son éclat scintillant le sentiment du beau chez les barbares, traduit avec une originalité servie par des matériaux précieux.

Si l'on ne parle pas de la *Flagellation*, qui est à la sacristie, c'est que cette toile de Jules Romain, maniérée avec des recherches d'archaïsme, est d'un aspect glacial. C'est néanmoins pour vous convier à admirer ce cadre, et surtout à cette fin, que les guides bien appris et formés par de saines lectures vous attireront à Sainte-Prassède.

—

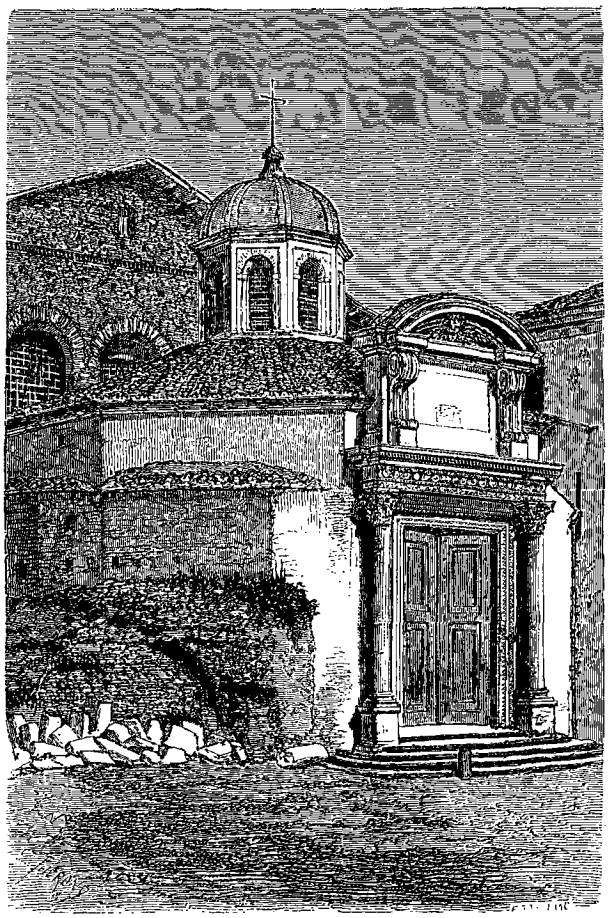
Avec ses dômes écrasés, ses façades du dix-septième et du dix-huitième siècle, ses doubles portiques vaguement dégénérés de Saint-Pierre et les deux logis à l'italienne qui emmaillottent sa nef, la patriarcale basilique de Sainte-Marie-Majeure n'annoncerait qu'un monument moderne, si notre compatriote le pape Grégoire XI ne l'avait dotée d'un grand clocher de quatre étages à toiture conique, qui est le plus élevé de Rome; ce n'est pas beaucoup dire. On le voit, ce clocher, des deux bouts de la très-longue voie que cette église interrompt et partage, — la rue qui, de *Santa-Croce* à la Trinité-des-Monts, enjambe l'Esquilin, le Viminal et le Pincio, traversant des régions populeuses et des déserts.

C'est un grand nom que Sainte-Marie-Majeure : Pierre le Vénérable dit que la basilique de Latran mise à part, celle de Liberius est la première (*major dignitate*) des églises de Rome et du monde : une fondation à ce point vénérée, favorisée d'indulgences et qui est dotée de la *Porte sainte*, a dû revenir assez ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che pour changer fréquemment de parure. Médiocrement alléché par un clocher de 1367, date bien fraîche à Rome, peu attiré par l'aspect banal et récent des revêtements extérieurs, je m'étais accoutumé à passer indifférent devant Sainte-Marie-Majeure : je saluais en passant l'obélisque d'Auguste et la haute colonne cannelée de la basilique de la Paix, devenue le piédestal d'une *Madone;* plus loin, je donnais un coup d'œil aux moulures vives et multiples de la belle porte du couvent de Sant'Antonio, un sourire au pilier commémoratif de la conversion du Béarnais; et j'allais à mes affaires.

Cependant, un soir que la foule se portait dans cette église, l'entraînement de l'exemple me fit suivre la foule. C'était le jour de Noël : dès le bas de la nef, je fus soudainement enivré de parfums, de lumière et d'harmonie. Des nuages de poussière empourprée, soulevés par les fidèles, se dégagèrent profondes les trois nefs, que séparent, sous un entablement magnifique, trente-six colonnes blanches, en marbre poli et reluisant du temple de Junon. L'antique appareil des primitives basiliques, en dépit des enjolivures modernes, se révélait dans la vie, dans la pompe inaccoutumée d'une fête : Sainte-Marie-Majeure me rendit étonné comme j'aurais pu l'être en reconnaissant, sous une perruque à marteaux, les traits d'un Père de l'Eglise.



Église des Saints-Cosme et Damien (voy. p. 200). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

La Nativité est une solennité partout, mais plus encore pour cette basilique qui se targue de posséder le berceau même du Sauveur : toute la journée du 25 décembre, l'église est illuminée de bougies; les nefs en sont étoilées.

Derrière l'autel un clergé nombreux, où brillent des cardinaux mitrés, célèbre des offices jusqu'au soir; l'orgue, les chants en chœur, les orchestres de la maîtrise donnent un concert perpétuel, et les sons errants de ces mélopées se mêlent à travers les nefs avec les âcres senteurs du buis, du myrte écrasés sur les dalles; avec les parfums de l'encens dont les vapeurs roses enveloppent les officiants d'une brume translucide où l'on voit scintiller l'or des vêtements sacrés. A travers l'église et dans les chapelles, toutes les classes du peuple se promènent confondues On s'aborde et l'on cause; ce mouvement d'une grande réunion accompagne les hymmes d'un murmure singulier : c'est le brouhaha confus d'un salon, contenu par une sourdine.

Chacun se comporte aux *réceptions* du bon Dieu comme chez un patron d'humeur débonnaire; les enfants jouent, des moines vont par groupes en échangeant leurs observations; ils coudoient contadins et contadines; princes et marquises cheminent suivis de leurs livrées. Au milieu de cette promenade en musique sous des colonnades, vous rencontrez des gens prosternés à la file qui trottirent sur leurs genoux en priant et baisant les dalles : on se détourne un peu pour les laisser s'acheminer vers le berceau du Christ. Ils reviendront causer avec les passants quand leur affaire sera finie; car céans chacun agit pour soi, sans s'inquiéter de personne. Mais voilà des lévites en surplis, des diacres en chape d'or qui se mêlent au public; ici, c'est un paysan qui rajuste ses guêtres; sur la marche d'une chapelle, au pied d'un pilastre, une villageoise allaite son nourrisson.... Étrange cohue où chacun se cherche et se complimente, sous les auspices du souverain maître du logis. Il semble qu'en cette ville de Rome où se sont accomplis tant de mystères, où tant de martyrs ont témoigné de la foi du pays, on n'ait plus à se contraindre au cérémonial du respect.

Rien ne restitue plus vivement le tableau d'une fête nationale; car à vrai dire il n'exista jamais de véritable fête sans l'inspiration d'un motif religieux.

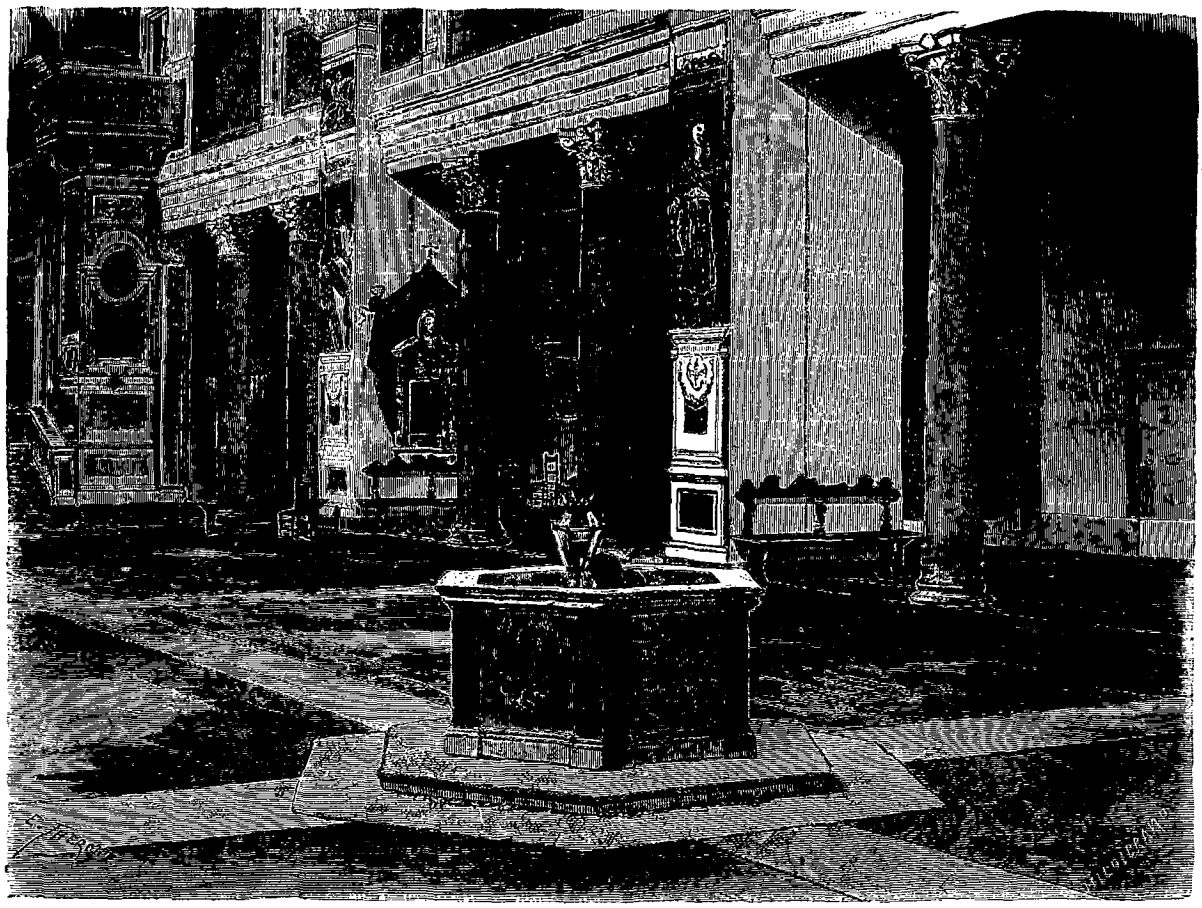
Lorsqu'un temple d'un âge si reculé n'a pas cessé d'être en honneur, le mauvais goût y a travesti bien des choses; mais les siècles y ont laissé des richesses précieuses. Les mosaïques qui, derrière le baldaquin de l'autel papal, décorent la grande arcade du bras de croix, et celles qui, sur l'architrave de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

principale nef, courent en soubassement des fenêtres sur les deux côtés, ne forment pas moins de trente-huit compositions. Le but était d'exposer dans une suite logique les traits de *la vie de la Vierge* et de son fils qui corroborent le dogme de la divinité du Christ. Ces peintures seraient, en ce genre, les plus anciennes que l'on connût, si celles de Sainte-Pudentiane n'existaient pas. La critique, en Allemagne, en Italie même, a mis en doute leur antiquité et, à défaut d'arguments précis, prenant un moyen terme raisonnable, elle a attribué au huitième siècle ce qui est en réalité de l'an 434 à l'an 438 : nous le démontrerons sans peine.

On sait qu'à cette époque, quatre vingts ans après la fondation primitive, Sixte III a reconstruit l'église; on sait aussi que ce pontife venait de lutter contre l'hérésie de Nestorius, qui niait la divinité de Jésus. Or, l'examen des mosaïques par Ciampini, leur étude par les docteurs, démontrent que la symbolique de ce grand ouvrage se résout dans une démonstration iconographique des vérités niées par les nestoriens. Le pape d'alors, appréciant l'importance de ce travail et de l'enseignement qu'il offrait, a inscrit sur l'arc de l'abside : « SIXTUS PLEBI DEI. » — Ajoutons que ces peintures ont été citées au second concile de Nicée comme une preuve de l'ancienneté du culte des images.

Ce sont d'intéressantes compositions où l'art, déjà



Intérieur et *puteolus* de Sainte-Prassède (voy. p. 201). — Dessin de E. Théroud d'après une photographie.

religieux par le mouvement des figures et des groupes, remonte pour le dessin, plus que par le costume, à la tradition antique. Elles se placent entre la mosaïque de Sainte-Pudentiane et celle de Saint-Cosme. Par malheur, ces petits sujets qui couronnent les frises sont placés si haut, que pour les étudier il faut de bons binocles ou des yeux de lynx.

Vers la fin du treizième siècle, Nicolas IV a rajusté le dallage de la nef avec un ancien *opus alexandrinum* composé de rosaces sur des fonds circulaires de granit et de porphyre : ce tapis est superbe. Notons aussi que les deux papes Borgia ont fait ajuster le long du vaisseau, par Julien de San Gallo, le plafond, le moins lourd et le plus vraiment noble que l'on ait fait à Rome. Il est formé de caissons à rosaces variées, reliées par des culs-de-lampe; la catholique Isabelle envoya pour le dorer les premiers lingots rapportés par Colomb de l'archipel américain. Ces plafonds écrasent les nefs et mieux valent, pour masquer les combles, nos voûtes avec leurs nervures.

Laissant à droite et à gauche le mausolée tardif et déjà maniéré de Nicolas IV, ainsi que celui de Clément IX où la *Charité* donne à téter devant tout le monde, ce qui la fait minauder joliment, on arrive au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maître-autel et à son baldaquin, dont je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'il limite la nef et qu'il masque la mosaïque de l'hémicycle Mais Benoît XIV, le plus grand philosophe des papes, n'était pas sans accointances avec *le bon goût* du président de Brosses. La *Confession* doit être superbe; car sa réorganisation a coûté fort cher à Pie IX. Seulement, les marbres de couleur plaqués sur les parois, de façon à former des ronds et des rectangles, rappellent les boiseries en bois des îles dont on décore les paquebots de luxe aux États-Unis. Les balustres ne s'accordent ni au style de la nef, ni au genre du baldaquin.

Au risque d'être incomplet, laissons aux admirateurs instinctifs des objets coûteux : le bassin de porphyre des fonts baptismaux, leurs colonnes, leurs peintures; l'*Assomption* du Bernin, et même



Basse nef de Sainte-Prassède; porte de la chapelle de Jean Colonna (voy. p. 202). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

le buste polychrome de l'*ambassadeur du Congo;* mais pénétrons dans une petite salle contiguë au baptistère, où se cache une belle statue en bronze du pape *Paul V* par Silla de Milan. Cette figure mitrée est un portrait vivant et personnel; le pontife y est représenté plus jeune que dans la statue posthume exécutée par le même artiste pour le tombeau. Dans cette éblouissante chapelle que Paul V a fait construire pour les Borghèse, il a érigé à Clément VIII un mausolée à grand ramage, mais d'un aspect froid.

Les *custodes* ne manqueront pas de vous arrêter devant l'*autel de la Vierge*, en guettant sous vos traits les symptômes d'une admiration ébaubie. Ce n'est que jaspe oriental, que dorures, que frises d'agate et bas-reliefs d'or encadrant, au milieu d'un fond de lapis de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près de quinze pieds de haut, une image de la *Madone*, très-ancienne et fort noire, mais encadrée de pierres précieuses et portée par cinq *Anges* dorés. Par bonheur, la peinture écrasée de la sorte ne vaut rien; mais était-ce une raison pour l'attribuer à saint Luc? La décadence extrême éclate dans ces appareils avec une présomptueuse prodigalité

Je ne dirais rien de la *chapelle des Sforza* où les chanoines font leurs offices, si elle ne contenait quelques ouvrages du Sermonetta, et n'avoisinait deux tombes françaises superposées et d'un beau style : le cardinal *Philippe de Levis* et *son frère*, l'un et l'autre archevêques d'Arles vers la fin du quinzième siècle. Mais je préfère encore, au fond de la basse nef à droite, une simple tombe des premiers ans du quatorzième siècle, ornée de charmantes mosaïques par Jean Cosimato qui y a ajouté un portrait en prière du défunt : le *cardinal Rodriguez* mort en 1299. Les œuvres d'un artiste romain sont rares, surtout à des époques si lointaines.

Que de fois, en errant avec nos compatriotes, avec des dames surtout, ne les ai-je pas quittées au seuil de la chapelle du *Saint-Sacrement!* Dans les compartiments historiés de ces écrins, le fussent-ils par Fontana, j'oublie le monument et je me produis à moi-même l'effet d'un charançon tombé dans un coffre à bijoux.

Il y a là pourtant deux belles sculptures et même trois, sur les *tombes de Pie V* et de *Sixte-Quint*. Cette dernière, machinée avec un certain style, est surmontée d'une statue du pontife en oraisons, par Valsoldo : portrait simple, vrai, fort intéressant. Une statue de Léonard de Sarzanne représente, ascétique et souriant, le bienheureux *Pie V*. Cette figure barbue, bien vivante, on la retrouve aux soubassements du mausolée, défaite et glacée par la mort, dans un bas-relief doré d'une indication très-fine : aussi l'œuvre est-elle de Nicolas Cordier, qui s'est inspiré de nos tombes françaises. Les fidèles honorent sous la coupole de cette grande chapelle en croix grecque le berceau, le vrai berceau de notre Sauveur : *Beati qui crediderunt!* C'est en l'honneur du *Santo Presepio* que l'on a érigé cet édicule, — petite église dans la grande basilique.

Sainte-Marie-Majeure, au surplus, possède quantité de reliques, parmi lesquelles on compte les restes de douze papes canonisés.

On aimerait à retrouver inaltérée la physionomie grave des premiers siècles, dans cette église où l'on se représente saint Grégoire le Grand faisant son entrée processionnelle suivi de tout le peuple, lors de la peste du sixième siècle, causée par des amas de vers qu'à la suite d'une inondation le limon du Tibre avait engendrés; dans cette église où, du temps de l'empereur Lothaire, Léon IV, suivi d'un cortége, vint demander à la Madone de délivrer Rome d'une hydre qui l'infestait. Ces monstres symbolisent les calamités publiques. La pompe des âges modernes laisse regretter aussi l'autel où célébrait le pape saint Martin, lorsque l'exarque Olympius accouru pour le tuer devint subitement aveugle au milieu de la nef.

La légende étant la poésie des églises, plus on se rapproche des âges légendaires moins l'ornementation est inexpressive et banale. Sous ce rapport, Sainte-Marie-Majeure est fort redevable au pape Nicolas IV, ce pontife un peu romanesque et très-éclairé qui favorisait les Gibelins, qui rêvait de nouvelles croisades, et qui fonda notre Université de Montpellier. Il avait fait agrandir et consolider l'abside de la basilique; il y fit exécuter, de 1288 à 1292, par Fra Jacopo da Torrità, des mosaïques de grande étendue, les plus belles de ce siècle. Vers le même temps, il avait confié à Philippe Rossuti, élève de Torrità (il signait *Russuti*), la tâche de décorer la façade extérieure donnant sur la place, d'une vaste peinture en mosaïque, offrant à l'instruction iconographique du peuple le récit de la Fête *des Neiges* et de la fondation Libérienne. C'est cette page si curieuse que Benoît XIV a masquée avec les galeries d'une façade vulgaire dessinée par Fuga. Il reste à parler de ces mosaïques d'une importance peu commune, à attirer sur celles de la tribune intérieure l'attention des touristes, et peut-être à révéler les autres à bien des voyageurs mal dirigés.

Sur le large hémicycle qui enveloppe et domine le *presbyterium* derrière le maître-autel, le moine franciscain Turrita ou Torrità, avec la suavité propre à un disciple de l'école siennoise éclos à l'aurore des prospérités de cette république, a peint dans un énorme médaillon, au milieu d'un fond d'azur étoilé : le *Couronnement de la Vierge*. Le divin trône, siége à deux places, occupe le centre de cette composition où le *Christ* est d'une victorieuse beauté. Le surplus du cintre est garni par des *Saints* sur fond d'or, que séparent de la *Vierge* deux théories d'*Anges*, surmontées et accostées d'une sorte de cadre de branches enroulées qu'émaillent des fleurs et qu'animent des oiseaux.

Rien n'est plus riche ni plus tendre à l'œil que la blonde harmonie de ce décor; dans les figures on retrouve le style de nos imagiers du règne de saint Louis, avec une majesté moins rigide. La *Madone* est personnifiée, ajustée, posée avec un charme indicible. C'est l'apogée d'un art qu'on n'a pas vu éclore, et qui donne le plaisir inhérent aux œuvres parfaites où l'effort ni l'imitation ne se trahissent. Entre les ogivettes des fenêtres et dans l'épaisseur bien éclairée du mur, Gaddo Gaddi a façonné d'autres mosaïques d'un effet heureux, belles aussi avec moins de souplesse, et parmi lesquelles il faut signaler la *Mort de la Vierge*, une charmante page. Gaddi, trop près d'un rival si redoutable, paraît moins dégagé de la raideur byzantine. Le cardinal Colonna, c'est un honneur pour cette noble maison, a aidé de sa fortune le pape Nicolas IV à doter Notre-Dame de ces chefs-d'œuvre. Aussi Torrità a-t-il placé à un des angles le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portrait agenouillé de ce prélat; lui-même il s'est représenté sous des proportions modestes, à genoux, dans sa robe de moine : il appartenait, je l'ai dit, aux Frères mineurs, ordre dont le pape avait été religieux. Sa mosaïque, qu'il n'a pas entièrement achevée, m'a paru plus lumineuse que celle dont il a orné Saint-Jean *de Latran*, et où le Gaddi a travaillé davantage.

J'ai indiqué d'autres mosaïques plus considérables encore, dont Nicolas IV avait confié l'exécution à Rossuti, élève du Torrità, et que Benoît XIV a fait disparaître derrière les cintres et le grand balcon de sa façade. Elles existent encore, à peu près confisquées : pour les voir il faut se glisser entre le mur qu'elles décorent et les colonnades que le dernier siècle a plaquées devant. Or, tout le monde ne sait pas que, pour se hisser là-haut, on doit venir grimper les degrés d'un bâtiment capitulaire transformé naguère en caserne, escalier le long duquel ont été déposés, avec plusieurs pierres tombales des treizième et quatorzième siècles enlevées de l'église, plusieurs bas-reliefs du même temps, arrachés par Vespigniani à l'ancienne *Confession* où des placages ne les ont point remplacés.

Ces mosaïques captives, aux armes du cardinal Colonna, ont dû être achevées avant la mort de Boniface VIII, à l'aurore du siècle qui s'ouvrit par le grand *Jubilé* de 1300. Elles sont d'un art moins chaste, moins élevé que celles du maître Torrità; mais elles forment une série plus considérable de sujets qui s'enchaînent, traités avec une intention dramatique et un parti-pris de réalité très-intéressant. Il y a des chambres à coucher avec leur mobilier du temps, des palais ayant aux combles leur *loggia* et leurs créneaux guelfes; l'intérieur d'une basilique peinte, un trône fort ouvragé; des costumes civils et pontificaux très-particuliers : celui du pape entre autres, que drape un manteau vert, et que précédait déjà, outre la croix d'or, un dais ayant la forme d'un énorme parasol indien à pavillon conique. Ces pages sont précieuses pour l'histoire du costume, des mœurs, de l'étiquette même et du mobilier. Elles racontent la légende de Sainte-Marie-Majeure; on ne peut donc les comprendre si l'on ignore l'origine de la fête des Neiges.

Au temps du pape Libère, un riche bourgeois nommé Jean Patrice, et sa femme, résolurent de donner à la Vierge Marie tous leurs biens. Mais afin de savoir comment ils devaient les employer pour lui plaire, ils se disposèrent par des jeûnes et des oraisons à recevoir les inspirations d'en haut. Bientôt, daignant apparaître dans un songe à chacun d'eux, par une ardente nuit du 5 août, la Reine des Anges leur dit d'aller dès l'aube sur le mont Esquilin, et de faire bâtir une église sur l'emplacement qu'ils trouveraient couvert de neige. Réveillés en même temps, les deux époux se racontèrent leur vision et n'attendirent pas le jour. Ils courent chez le Souverain Pontife qui déjà les attendait, également averti par un rêve. Les prêtres sont appelés; le peuple s'assemble, — on ne sommeille guère dans Rome par ces nuits où la chaleur dévore : le soleil se levait à peine, lorsque le pape Libère, suivi de Patrice et du clergé, sortit en procession du palais de Latran.

Sur le mont Esquilin, ils virent qu'un grand espace était couvert d'un tapis de neige; on en marqua les limites, et les pieux époux y élevèrent la première église que Rome ait dédiée à la Vierge Marie. Aussi la nomma-t-on d'abord Notre-Dame *des Neiges* et l'église *de Libère*, parce que ce miracle était arrivé de son temps. Depuis, on l'a qualifiée basilique *de Sixte*, à cause du successeur de Célestin qui la fit rebâtir et parer de riches mosaïques. Mais après qu'on eut décerné dans Rome de belles églises à Notre-Dame, celle *des Neiges* fut appelée SAINTE-MARIE-MAJEURE pour montrer son excellence et sa primauté par-dessus les autres. Elle occupe un emplacement qui avait été cher aux Apicius de l'empire : l'ancien marché de Livie, que Tibère avait construit avec luxe et où se débitaient les friandises rares des lointaines provinces.

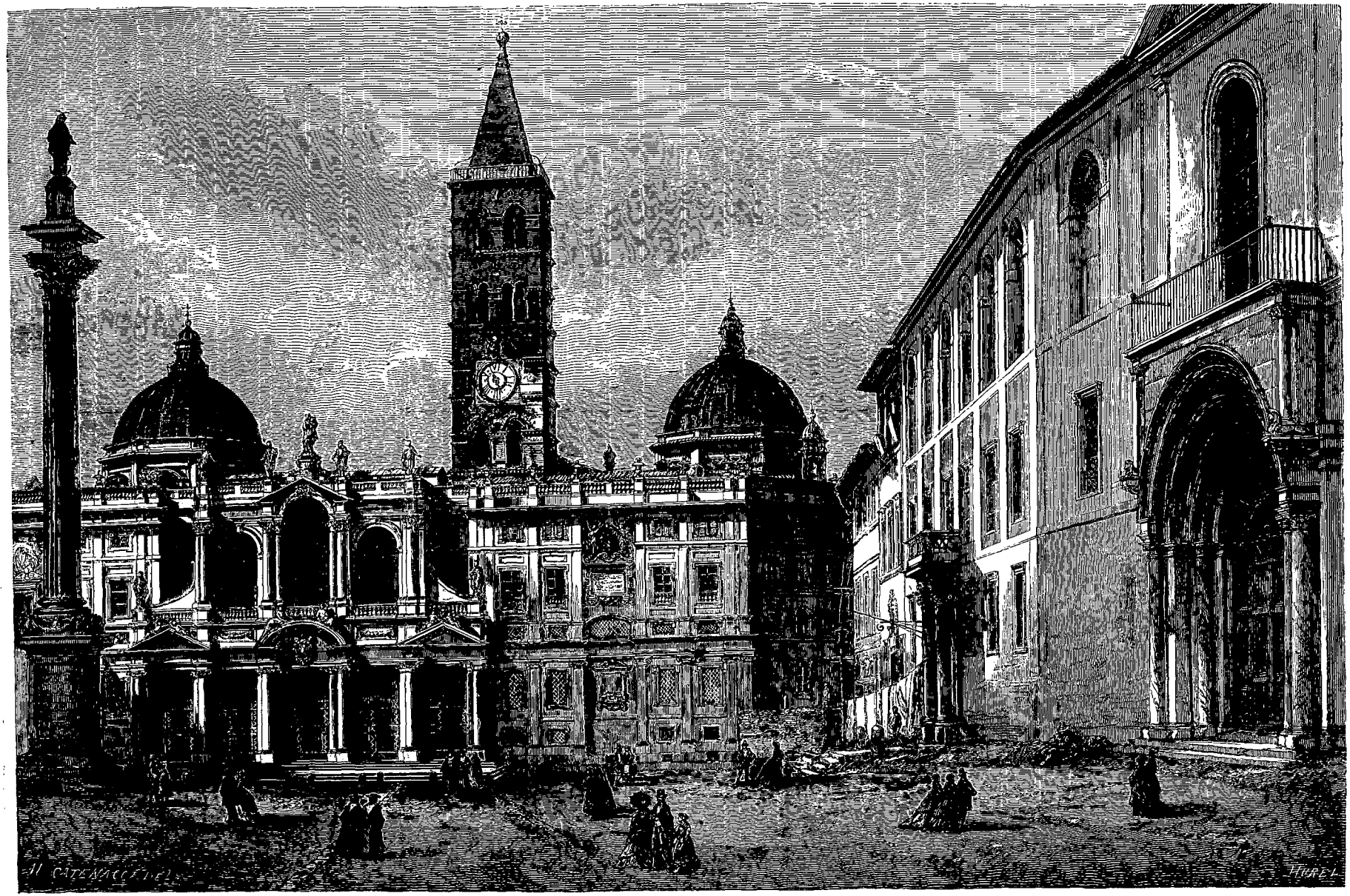
Telle est l'aventure dont Nicolas IV voulut que le récit fût étalé aux regards des fidèles. Dans une série de tableaux l'artiste a donc évoqué : la maison où dort le bon Patrice et le palais où sommeille le Pape, — deux intérieurs trop précisément caractérisés pour ne pas être pris sur nature; puis, le riche bourgeois venant conter sa vision à Libère; la Vierge assistée de son Fils qui fait pleuvoir en souriant la neige sur l'Esquilin; enfin, le cortége qui escorte le Pape coiffé de la tiare pointue du treizième siècle, tandis qu'il va sur la colline privilégiée relever l'emplacement de la basilique future.

Pour ériger sa façade à colonnes, mesquine réminiscence de celle du Latran, traduite elle-même de celle de Saint-Pierre qui n'est pas bonne, le sage Lambertini a déchiré la plus gigantesque *miniature*, — pardon de l'antithèse, — dont on ait jamais illustré une page manuscrite de la *Légende dorée*.

Francis WEY.

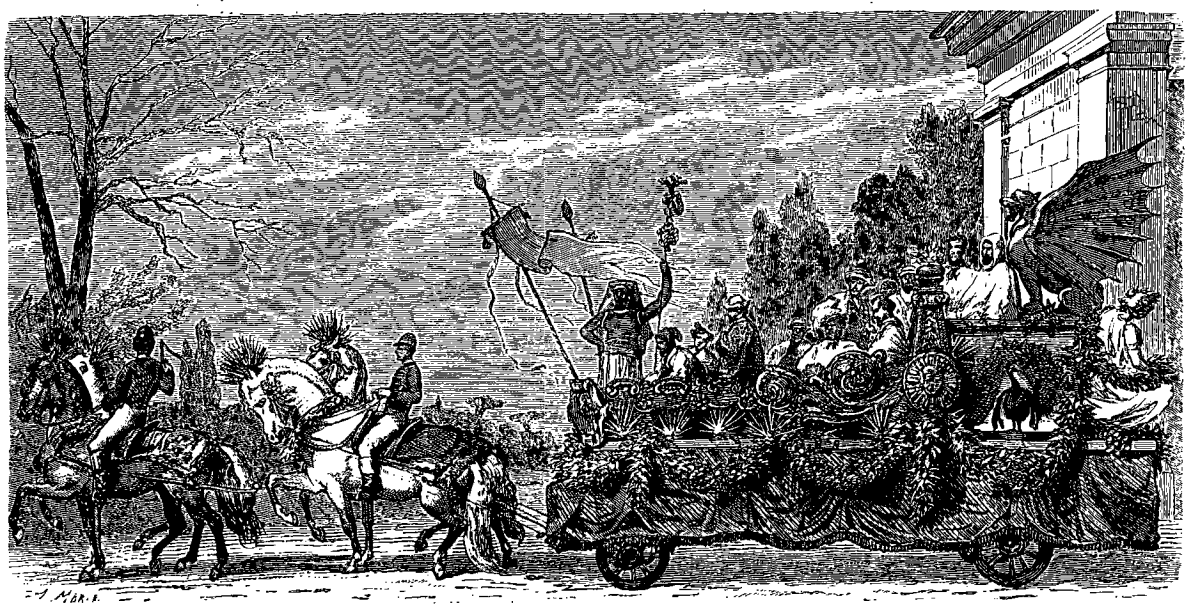
(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sainte-Marie-Majeure (façade de Benoît XIV) et couvent de *Sant' Antonio*. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Char de l'Academie de France à sa sortie du Pincio. — Dessin par A. Marie d'après une aquarelle de MM. Bellay et Henri Regnault.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXI

LE CARNAVAL DE ROME. — Conséquence imprévue d'un mandement pastoral. — Aspects du Corso; batailles de masques. — *Colezione* au palais Simonetti. — Mitraillades politiques. — La reine de Naples et François II. — Un souvenir à Pise.... — Messieurs de l'Académie de France et leur char de parade. — Cérémonial officiel pour l'inauguration des fêtes. — Comment sont organisées les courses; ce qu'elles étaient au temps de Montaigne. — Les *Céréales* et les *moccoli*. — Scènes burlesques. — Bouquet d'artifice. — Origine, description de la grande mascarade *des Allemands*. — Promenade aux jardins de Salluste. — Illustrations historiques du *Ponte-Salario* et de la Porte-Colline. — Points de vue de la villa Albani. — Style et caractère des bâtiments. — Causeries dans la galerie des Antiques; œuvres principales. — Hommage à Winckelmann. — Retour par la villa Ludovisi. — Paul Delaroche devant l'*Aurore* du Guerchin. — La *Junon* d'Argos, etc. — Effet de la *malaria*. — Repos du soir....

Notre saint-père le Pape ayant, pendant l'hiver de 1865, édicté une encyclique où les idées modernes se trouvaient malmenées, quelques évêques français s'en autorisèrent pour prêcher une croisade contre l'indépendance transalpine. Il en résulta que, mécontent de la France, le comité italien résolut de supprimer dans Rome les réjouissances du carnaval. Les quatre années précédentes il en avait été de même, sous d'autres prétextes, non sans dommage pour le commerce, non sans tristesse pour un peuple qui ne se divertit guère, et surtout pour les gens des campagnes, tellement épris des joies séculaires du carnaval, que l'engagement de conduire aux fêtes de la grand'ville une nouvelle mariée est stipulé dans le contrat. Les États pontificaux allaient pour la cinquième fois obéir au firman d'un parti, dure servitude, lorsqu'un incident survenu bien loin du Corso changea les dispositions de l'occulte pouvoir.

Persuadé qu'il était dangereux pour la cause pontificale de la mettre en antagonisme avec le gouvernement français, et de satisfaire aux dépens de Sa Sainteté des rancunes politiques, Monseigneur l'archevêque de Paris publia une *Lettre pastorale* conciliante et modérée. Alors le parti d'action, qui avait cru lire dans les écrits de quatre ou cinq évêques l'opinion de la France, la déduisant tout à coup dans un autre sens, du nouveau mandement, se hâta de mettre l'allégresse à l'ordre du jour, et de se costumer *per la libertà!* Mgr Darboy ne se doutait guère qu'en calmant par son mémorable *quos ego* la trop vive ardeur de ses collègues, il ferait dépenser à Rome tant de *confetti*, tant de farine et de bouquets, et que le plus brillant carnaval qui depuis longtemps ait mis en fête la ville de Romulus, serait un résultat de ses veilles.

Pendant les huit journées de ces fêtes populaires, un

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225; t. XX, p. 353, 369, 385, 401; t. XXI, p. 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coup de canon tiré à deux heures fait disparaître du Corso les charrettes, les équipages de maître, les gens affairés et les promeneurs qui craignent les horions d'une mêlée. Chacun s'étant éclipsé par les rues adjacentes, à l'instant s'élancent les voitures de mascarades mêlées à des polichinelles, à des arlequins, et surtout à des gens coiffés de méchants feutres gris et affublés de paletots clairs ou de vêtements blancs. Contadins et contadines sous leurs habits de fête circulent cherchant un abri; les calèches découvertes se forment en deux files et, de toutes les fenêtres, de tous les balcons tendus d'étoffes criardes et gorgés de spectateurs, il pleut avec un bruit assourdissant une grêle de petits bonbons en plâtre colorié, sur les voitures d'où rejaillissent des amas de fleurs, à l'adresse des beautés qui se penchent aux balcons.

Autrefois, les *confetti* étaient des sucreries véritables et même l'usage n'en est pas tout à fait perdu. On a, par économie, substitué des grêlons de plâtre, et telle en est la consommation, qu'une heure avant l'ouverture des jeux, les *facchini* montent aux maisons l'approvisionnement du jour qui remplit des paniers aussi grands que des cuves: on y puise avec des cornets en carton, pareils à ceux qui servent pour le tric-trac. De majestueux personnages, de nobles dames, des souverains dans l'exil, ne dédaignent point ces exercices: vous les reconnaîtrez dans leurs chars de parade sous des défroques qui peuvent défier tout outrage : leurs visages sont préservés par des masques en mailles de laiton comme ceux dont on use aux salles d'armes. Au bout d'un moment, cette cohue où se confondent toutes les classes est enfarinée de plâtre en grains et de poudre; car on lance sur les équipages d'épais nuages de farine.

Et voilà le comble de l'amusement! De la Place du Peuple au pied du Capitole, la rue du Corso qui est longue, d'une largeur médiocre et dont les maisons, bariolées ces jours-là d'étoffes que le vent agite, ont leurs fenêtres peuplées du grenier au rez-de-chaussée, la rue du Corso retentit d'un caquetage étourdissant; car entre les voitures et les palais s'échangent des lazzis, des compliments, des épigrammes: c'est une mitraille de paroles, de projectiles et de fleurs! Aux balcons, d'où les contemple une personne aimée, les galants lancent à grand effort des bouquets splendides qui bien souvent, manquant le but, retombent au milieu d'une marmaille de gamins qui se les disputent et courent les revendre, soit à celui qui les a perdus, soit à l'objet de ses pensées. Ils savent deviner quel sera le plus offrant.

Malheur à l'innocent qui, obligé de traverser le Corso, s'y risque vêtu de noir! Il se voit assailli et en un clin d'œil passé au blanc. Des estrades à la fois militantes et assiégées relient le pied des maisons au spectacle de la rue; de telle sorte que le mouvement, que l'animation désordonnée et l'infernal tapage sont partout à la fois. Ces jeux qui ressemblent à des batailles se prolongent d'un mardi à l'autre sans une querelle, au milieu d'une licence égalitaire inimaginable. Quiconque entre dans l'arène sait que tout lui est permis et qu'il doit tout supporter en riant. J'ai vu de graves personnages qui n'étaient plus qu'un informe ragoût de jaunes d'œufs et de farine, aveuglés à demi, recevoir à bout portant de vertes cendrées et, rouges de dépit, se donner carrière par les éclats forcés d'une gaieté quand même.

Un compatriote hospitalier, le général Polhès, qui commandait la place de Rome et résidait à l'ancien palais Simonetti, avait invité la belle société romaine et française à assister au défilé des masques. C'est de là que, réuni à une brillante compagnie, assise sous des tentures parmi des corbeilles et des mangeoires remplies de *confetti* où fréquemment on puisait, c'est de ce balcon que je contemplais: dans les appartements ouverts la gaieté qui accompagne un goûter somptueux; au dehors le dévergondage du Corso.

Quand mes regards se portaient sur la droite, des vagues agitées de la foule ils voyaient se dresser en saillie les corniches de Sainte-Marie *in Via Lata* où jadis, chez le centurion son hôte, saint Paul a baptisé des néophytes qu'il avait convertis. En face de nos fenêtres, à côté de Saint-Marcel consacré à un pape torturé par Maxime, était grande ouverte une maison monastique qui remplace le logis où vécut sainte Lucine : maison que les frères servites avaient mise à la disposition du bon peuple. Sous ce fronton claustral contemporain d'Urbain VIII apparaissaient aux fenêtres des combles plusieurs groupes de soldats; à l'étage inférieur, des moines s'étaient accoudés aux fenêtres; au balcon drapé de l'entre-sol s'étalaient de vigoureuses contadines et des couples transtévérins lançant des *confetti*. C'est ainsi que Rome à chaque instant vous présente l'occasion de noter des contrastes, et d'éviter des antithèses.

Sur les chars et dans la rue, les meuniers au feutre large, les pierrots en chapeau pointu formaient l'immense majorité; mais je ne tardai guère à reconnaître que chaque peuple caractérise par ses couleurs nationales le déguisement qu'il adopte; il en résulte de terribles combats quand, sur deux voitures qui se rencontrent, figurent des empires en rivalité. Rien alors n'est comparable aux *confetti* pour dénouer les questions brûlantes.

Il fallait voir, aux prises avec les factions tricolores d'Italie, les jolis meuniers jaunes qui déguisaient les zouaves du saint-père! Les officiers français avaient composé deux grandes voitures où figuraient les dames du régiment : l'un et l'autre sexe portaient de galants costumes tout à fait blancs, avec des chaperons comme celui de Mercure, ornés de fleurs et d'ailerons d'épervier. Dans les hautes régions, la courtoisie avait conclu quelques armistices : au palais Bonaparte où j'allai faire une visite (car en ces jours de désœuvrance on circule de case en case comme au théâtre de loge en loge), lorsque passa la jeune reine de Naples sous le balcon des princesses alliées à la maison impériale, elle fit lancer d'énormes bou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quets; nous ripostâmes par une averse de fleurs. Il y eut des bonbonnières et des surprises : s'il m'était permis de mentionner certain échange de portraits.... mais c'est un document à réserver pour une histoire diplomatique de la photographie.

Lorsque François II passait, coiffé d'une casquette et totalement enfariné, alors, aux balcons, la grêle des *confetti* suspendait ses rigueurs; mais il n'en était pas de même dans la rue où j'ai vu le royal couple bombardé comme à Gaëte. Un attelage à livrée jaune, qui traînait une phalange de costumes bleus avec des fleurs de lis au dos, a été notablement hué par la plèbe: c'étaient des royalistes de Naples; leur prince les saluait en passant.

En remontant au palais Simonetti qui s'appelle aujourd'hui Buoncompagni, et sous les cloîtres ouverts duquel n'arrivait pas le fracas de la rue, je me trouvai tout à coup transporté bien loin, par l'aspect d'un large escalier tournant, à hélice portée sur des colonnes accouplées, beaucoup plus beau que celui du palais Barberini, mais imité de même, par Alessandro Specchi, de celui que j'avais contemplé dans le couvent désert de San-Nicolo, près du quai silencieux de Pise.

Tandis que je montais ces degrés, je me rappelais les rives tranquilles de l'Arno et la tour de ce monastère; Notre-Dame *de Sainte-Épine* penchée sur le fleuve comme une châsse oubliée; et les larges rues où personne ne passe, bordées de belles maisons de brique et de pierre jaune d'où personne ne sort; et la mosaïque d'herbe qui verdit le pavé autour du Baptistère, du Dôme et du *Campo-Santo;* et les grands pins des cascines sous lesquels on regarde passer, comme aux solitudes orientales, des dromadaires exilés depuis le temps des croisades.... Je les voyais en souvenir, se dandiner sur cette grève plate où le vent de mer continue jusqu'aux monts violets de Carrare le chant mystérieux des flots.

—

C'est le mardi gras que les divertissements d'une population tombée en enfance, et agglomérée dans une seule rue, arrivent à la souveraine frénésie de leur gaieté. Les factions jaunes ou vertes, violettes ou bleues, blanches ou d'un incarnat garibaldien, entrent en lice : sous prétexte de coiffer des *Folies*, le bonnet phrygien fait briller sa corne rouge dans la cité de Jules II. Une heure avant l'*Ave Maria*, moment où un coup de canon exterminera subitement cette allégresse, il faut parcourir le Corso au risque d'être déchiré par les Ménades. Je ne sais comment parviennent à circuler entre les rangs serrés des équipages les marchandes de bouquets qui les portent échelonnés sur des perches jusque dans les voitures, et les revendeurs de *confetti* venant réapprovisionner les espèces d'auges dont sont bordés tous les chars!

Contadines dans leurs costumes appétissants et criards, polichinelles et arlequins, dominos errants, marmots encapités de têtes colossales; dragons à cheval parmi ces vagues humaines où des files de masques lancées à travers les foules y tracent des courants qui serpentent; musiques militaires, fanfares ambulantes, grelots des équipages, détonations d'artifice; militaires de toute arme et femmes de toute couleur; Turcs et *chauchardes*, cortéges bigarrés à la suite d'un tambour de basque, chevaux maquillés de festons et de rosaces voyantes, belles filles aveuglées et qui rient; balcons qui regorgent et d'où il semble que vont tomber des grappes vivantes; grêle incessante qui pleut des fenêtres et forme sur le pavé un tapis neigeux de plâtre écrasé; nuages de farine qui plongent les acteurs dans la brume; paquets de verdure qui montent ou descendent incessamment dans les airs; homards, dauphins et autres monstres vomissant à pleine gueule des bouffées de craie; sur les estrades disposées contre les murs, ces corsets rouges, ces dentelles, ces flots de rubans dont la rue est bordée: tout, enfin, tout ce qu'on voudrait énumérer et rendre avec le désordre de ses contrastes, tout est joyeux, insensé, fait pour tourner les têtes et enivrer les yeux!

De grands fantômes drapés en vestales cheminent rossés par la batte d'arlequin; d'autres fous dansent pour leur propre satisfaction en chantant des couplets qu'ils improvisent. Le burlesque naît à chaque pas et le rire jaillit de ces cratères en ébullition. Fussiez-vous seul, vous perdriez la sensation de l'isolement; car chacun vous accoste et s'égayant avec vous, de vous, s'offre en plastron à vos lubies. Je me rappelle qu'un gros garçon crépu, à teint bronzé, qui avait quatre belles filles à conduire à travers une cohue épaisse, en prit une sous chaque bras, me campa les deux autres, passa devant et nous ouvrit un chemin en distribuant de grands coups de pieds à la foule, assaisonnés de facéties tellement drôles, que les blessés riaient à pleine gorge. Au milieu de tout cela, des tourbillons de masques à pied, heurtés en sens contraire, se ruent les uns sur les autres comme des corybantes, et il semble que les équipages oscillent soulevés.

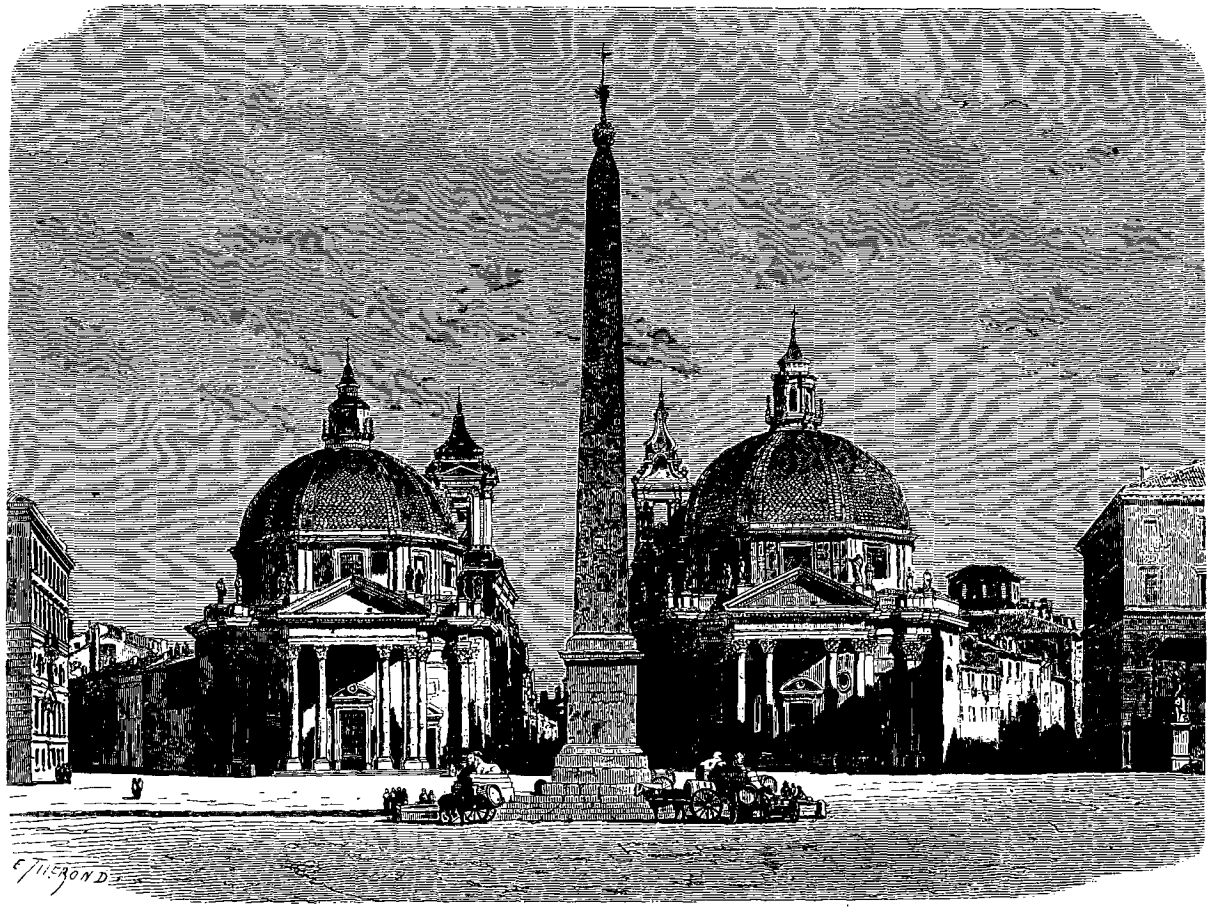
Les pensionnaires de notre Académie de France avaient organisé un *break* tendu de blanc, avec des écussons aux angles et des roues dorées : l'énorme caisse était posée, telle qu'un nid, dans une litière de feuilles; les quatre chevaux de l'attelage avaient des guirlandes de fleurs pour rênes et pour harnais. Vêtus de blanc, coiffés de chaperons fleuris ou de burnous africains, nos jeunes artistes lançaient une telle profusion de bouquets qu'ils semblaient naître sous leurs doigts. Au centre du char fumait de l'encens sur un trépied antique; à l'arrière, surgissait de la croupe d'un griffon un joli petit modèle que ces messieurs avaient barbouillé en nègre.

Égalitaires et populaires, ces fêtes, qui pour quelques instants nivellent toutes les classes, ne ressemblent en rien à notre ignominieux carnaval, anan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donné par la taciturne pruderie de notre époque aux derniers rangs de la population. Le carnaval, dans ce peuple enfantin de Rome, est pris au sérieux par tout le monde, ce qui associe chacun à la commune folie : c'est une institution.

Aussi, comme autrefois par les consuls, les jeux sont-ils ouverts avec solennité par le Sénateur de Rome et par les Conservateurs, dignitaires municipaux plus riches d'honneurs que de puissance. Le lundi, le jeudi après la Sexagésime, le canon tiré, les magistrats de la commune, précédés de coureurs et de massiers en costumes du seizième siècle, font leur entrée par la Porte du Peuple entre deux piquets de cavalerie. Ils parcourent le Corso jusqu'au pied du Capitole, voiturés dans cinq carrosses de gala d'une magnificence princière. Chacun se presse pour contempler la lointaine postérité des préteurs et des édiles, ces fonctionnaires d'apparat figés dans de longues robes en drap d'or, rehaussées d'écharpes pourpres et de retroussis incarnat. Des salves d'artillerie solennisent ce défilé qui rappelle le cortége du lord-maire, tandis que les soutanes d'or réveillent le souvenir des doges. C'est ainsi que s'inaugurent ces divertissements véritables, les seuls que vous offrira ce siècle, ô lecteur, à la condition d'aller à Rome; car partout ailleurs, en notre pauvre vieux monde utilitaire et constitutionnel, les récréations



La place du Peuple : entrée du Corso. — Dessin de F. Théroud d'après une photographie

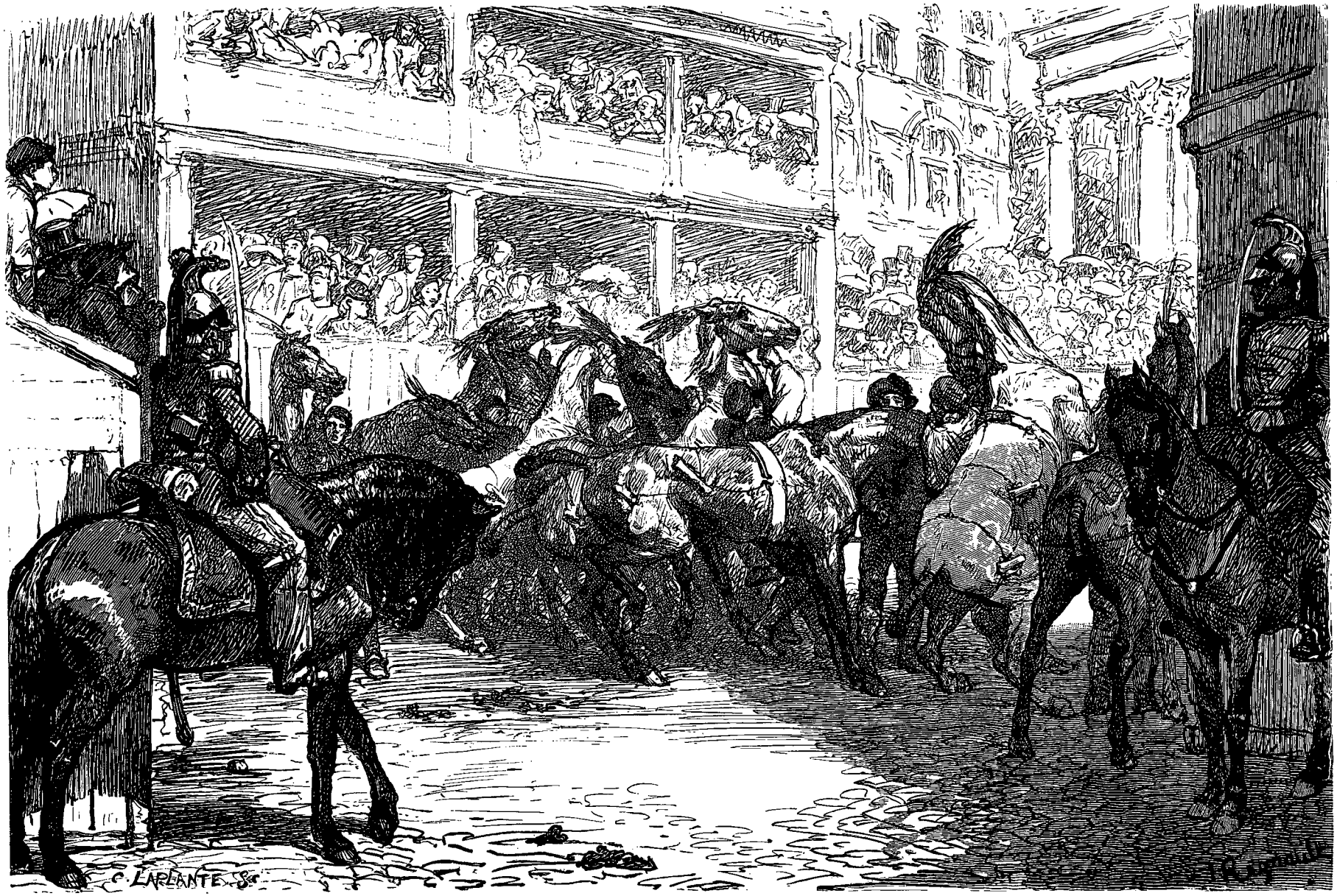
publiques sont passées : les fêtes de la famille nationale ont fini avec la jeunesse des peuples.

Ces ébats ont conservé, outre leur vivacité, une certaine candeur : pas une querelle, pas un homme ivre, pas une bataille au sein de cette population si prompte à verser du sang pour laver une injure! Les cochers se heurtent en échangeant quelques lazzis, au lieu de se jeter des insultes infâmes : combien nous sommes plus civilisés que tout cela!

Quatre fois pendant la durée du carnaval, on termine la journée par un spectacle qu'il serait impossible d'improviser avec un peuple infatué par la gloriole de ne jamais obéir. Les préparatifs en sont aussi curieux que la représentation même. Vers cinq heures et demie, les soldats ayant fait écouler les attelages par les rues adjacentes, il ne reste au Corso que le populaire, mosaïque mouvante de chapeaux et de bonnets.

Alors, envahissant par files de deux de front le milieu de la voie, des carabiniers partagent cette foule compacte; ils la versent pour ainsi dire en deux talus sur les trottoirs, comme on rabat la neige sur les routes des montagnes. Le centre est donc à peu près vidé, mais inégalement; la haie déborde : aussi, à peine cette première opération est-elle accomplie que, pour achever de dégager la rue, s'élance au triple galop

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Course de chevaux libres ; départ des *barbers* à la place du Peuple. — Croquis d'après nature par Henri Regnault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un escadron de cavalerie. C'est une chose effrayante! J'ai vu des chevaux, sous la robuste poigne des dragons, se cabrer tout droits et bondir par-dessus des groupes effarés; les sabots font jaillir l'étincelle sur d'enragés enfants qui viennent jusque-là ramasser des bouquets. Après cette double expédition, la route est faite et le champ balayé.

Presque aussitôt, de la Place du Peuple où ils sont retenus par des câbles que souvent ils brisent, sont lancés sur le Corso, parmi cette foule rangée en deux massifs épais, six chevaux barbes, sauvages et nus; sans cavaliers, ni mors, ni brides. La crinière tressée, la croupe parée de pasfillons bruyants qui les excitent; le flanc marqué d'un chiffre, mais libres comme au désert; l'œil ardent, l'écume à la bouche, ils enfilent au vol cette étroite et longue avenue où les maisons mêmes sont passionnées et vivantes : ils accomplissent en un clin d'œil cette course rectiligne, effarés par les hurlements de la foule qu'ils côtoient et des populations amoncelées aux fenêtres.

Les plus rapides sont applaudis et stimulés par des clameurs qui les font bondir; les derniers sont escortés de sifflets et de huées. Cette cavalcade franchit l'espace comme un éclair sombre; derrière elle la cohue reprend possession de la voie soudainement réencombrée. A l'issue de la Place de Venise, les *barberi* viennent s'abattre au pied du balcon, où siége le Sénateur qui remet au vainqueur le prix de la course, ainsi qu'un très-grand étendard en étoffe précieuse, de huit à douze mètres de long. Ce sont draps tissés d'or et de soie dont la magnificence est grande, parce que tenus, depuis le moyen âge, de fournir ce gonfanon comme redevance féodale, les Israélites de Rome ont à honneur de se montrer généreux.

Il est difficile de comprendre que cette organisation sauvage et primitive d'une course ne donne pas lieu à d'affreux accidents; car, entre les massifs du populaire et les coursiers barbes qui se ruent épouvantés trois ou quatre de front, il n'y a pas même un cordeau pour barrière : le souffle de ces hippogriffes brûle en passant le front des spectateurs. Ceux-ci sont tellement tassés, qu'un passant attardé sur le turf cherche en vain à faire son trou dans le bloc, et qu'on voit de malheureux chiens fourvoyés qui, échouant à se blottir entre les jambes de la foule, sont contraints de fuir éperdus, hurlant d'épouvante, jusqu'au bout du Corso, le long duquel ils donnent le spectacle d'une première course vertigineuse et plaisante; car la terreur leur a donné des ailes.

Depuis plusieurs années, les chevaux de ce divertissement, vainqueurs et battus, appartiennent au banquier Cecchi, tellement sûr de vaincre, que ses élèves ne trouvaient plus de rivaux. Ses triomphes auraient amené l'abolition des courses, s'il ne s'en était fait l'entrepreneur. Le prix n'est donc plus une couronne; c'est une indemnité. Autrefois on ne se bornait pas à lancer des chevaux : Montaigne a vu courir, *au Caresme prenant*, des enfants, des vieillards tout nus, des ânes, des buffles.... et *des Juifs*, d'un bout à l'autre du Corso. Chaque course était l'objet d'un prix appelé *il palo* (*palio*), parce qu'il consistait en étoffes de drap ou de velours. Mais ce qui était mieux, les carrières burlesques fournies, les gentilshommes « couroient *la quintaine* devant les dames, entre lesquelles il y en a moins de laides qu'en France.... » Cependant, ajoute Michel de Montaigne, en France le corps est mieux fait; « car ici elles ont l'endret de la ceinture trop lâche. »

Les chevaux disparus, la folie reprend son cours jusqu'à l'heure où l'autorité, d'un monosyllabe articulé par le canon du fort Saint-Ange, rend subitement à la raison une ville en délire. Les *confetti* cessent de pleuvoir, les cris s'éteignent : vous ne voyez plus au Corso que de tranquilles citoyens regagnant leur logis.

—

La naissance d'Arion, le plus ancien cheval qui ait eu le don de la parole, causa comme l'on sait tant de honte à Cérès qu'elle se retira dans une grotte où elle serait encore, si Pan ne l'avait signalée au maître des dieux, qui l'exhorta à chercher une distraction dans les voyages. La déesse venait de quitter Corcyre pour visiter ses moissons siciliennes, accompagnée de la brune Pherephata, une fille qu'elle avait eue de Jupiter, lorsque Pluton rencontra cette jolie enfant qui cueillait des narcisses, et l'emporta dans les fournaises souterraines de son empire. Cérès au désespoir porta plainte à l'Olympe, qui prit la chose froidement et se contenta de conseiller à cette affligée des infusions de pavot pour lui rendre le sommeil. Aussi, ne comptant plus que sur elle-même, la mère de Proserpine attela deux dragons ailés; elle retroussa sa longue robe couleur d'épis mûrs et, armée d'une torche qu'elle alluma en passant aux flammes de l'Etna, elle se mit à courir les airs en appelant sa fille à grands cris.

C'était la coutume chez les anciens, dans les fêtes qu'ils célébraient à l'honneur des dieux, que l'on perpétuât par des rites imitatifs la mémoire des faits et gestes attribués aux Immortels. Lors donc que l'édile Quintus-Memmius importa de la Grèce et installa dans le Grand-Cirque les fêtes céréales instituées par Triptolème, il y joignit quelques cérémonies usitées déjà en Sicile, et notamment l'usage de faire courir autour des temples à la tombée de la nuit, le 15 des ides apriliennes, des femmes vêtues de blanc et munies de torches allumées que suivait la foule en poussant des clameurs. Ce n'est pas uniquement pour déduire, après beaucoup de savants, l'institution carnavalesque des Céréales d'avril, combinées avec les Lupercales de février, que j'ai rappelé ces douteuses origines : j'ai supposé que, pour les personnes qui aiment les distractions érudites, cette docte filiation prêterait plus de valeur à la scène finale du carnaval romain qu'il me reste à raconter, et qui en est comme le bouquet d'artifice.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le dernier soir du carnaval, les *barberi* disparus et la nuit close, les voitures parées rentrent au Corso où se pressent plus nombreux que jamais les piétons travestis. De petites bougies ont été distribuées et, autour des chars illuminés de torches, de pots à feu et de cierges, chacun tient en l'air son *moccolino* allumé. Sur les estrades, aux balcons, aux fenêtres, jusque sur les toits et dans les salons dont les croisées sont ouvertes, les *moccoli* brillent également. La voie haute et profonde, aux perspectives lointaines, en est étoilée.

Aux clameurs prolongées de la foule ont succédé des rires étouffés et brefs, de petits cris haletants, comme essoufflés : bruit grêle et guilleret dont l'effet est étrange. Une lutte s'est engagée, qui donne à ce moment de la fête une indicible animation, chacun devant tâcher d'éteindre la bougie de son voisin et de conserver la sienne allumée; et cela, non-seulement dans la rue où ne se voient que gens qui sautent et qui soufflent, mais sur les balcons, aux croisées et le long des estrades. Un homme est-il trop grand, son *moccoletto* est-il au bout d'une perche : on monte sur ses épaules, on se pend à ses bras; on le poursuit avec d'autres gaules, armées de bouquets en guise d'éteignoirs. Sur les chars escaladés, les feux vacillent, vingt fois éteints et subitement rallumés. De la rue vous verrez, par les fenêtres ouvertes des palais, ondoyer des clartés aux plafonds, et sauter des fous qui continuent à domicile le drame hilarant du Corso : c'est un mouvement universel et d'un entraînement contagieux.

J'ai vu des princes, des ambassadeurs, jusqu'à des prélats, lutter ainsi dans un véritable délire, et les plus nobles beautés de Rome, perdues dans la milice des rues, sacrifier, pour éteindre des cierges et des flambeaux de résine, leurs mouchoirs brodés, leurs châles de l'Inde, leurs manchons des plus belles fourrures. Enivré par ce tumulte joyeux, on voudrait courir partout à la fois; on se livre avec furie à la guerre aux chandelles, riant de ceux que le rire empêche de gonfler leurs joues pour souffler, riant plus encore à l'aspect de quelque majestueux dignitaire en cheveux à frimas qui, sur la pointe des pieds, traversera un salon en mettant en joue le soufflet de la cuisine....

Si, poursuivant jusqu'au balcon quelque Cérès fugitive, vous vous penchez derrière elle sur la perspective du Corso pavé de têtes, constellé de feux, avec des gerbes de bengale sur les chars dont la file décrit un fleuve de lumière; si, plongeant dans les lointains, vous contemplez cette nef dessinée par des épluies d'or qui dansent à tous les étages, vous serez tenté de croire que la céleste Uranie s'est faite meunière, et qu'elle s'amuse à vanner dans les ténèbres la moisson des étoiles.

—

Rome a d'autres fêtes carnavalesques, mais d'importation germanique et célébrées le 1er mai, jour de réjouissance au delà du Rhin, où l'on solennise encore la saison nouvelle.

La mascarade où nous allons assister a été créée par les artistes du club allemand, organisé lui-même au début de ce siècle lorsque les *Tedeschi* nous empruntèrent la coutume d'aller recevoir au *Ponte-Molle* les recrues qui arrivaient à Rome. Pour les affilier à la colonie, on leur faisait passer avec un certain cérémonial le pont Milvius, après un repas commun où le néophyte payait à la compagnie sa bienvenue : usage inverse des nôtres, où c'est le candidat qui est défrayé. A la suite de la paix de 1815, cette *Société du Ponte-Molle* s'étant agrandie et organisée, elle institua la Fête du Printemps, qui, à partir de 1820, a diverti la population romaine. Sa plus brillante période a été de 1832 à 1845, sous la présidence du chevalier Nerly, que depuis j'ai connu à Venise, où il avait son atelier dans la chambre qui vit mourir si tristement Léopold Robert.

Le caractère de la fête rappelle le moyen âge, comme toute exhibition burlesque des rites païens. Elle a ses dignitaires, sa milice; ses corporations de musiciens, de grands-prêtres, de cuisiniers, de marmitons, de poëtes, de maîtres de cérémonies et de *vetturini*, qui tous doivent accepter la fonction qu'on leur désigne et s'affubler d'un costume grotesque. Dès l'aube, toute la bande sort par la Porte Majeure et va jusqu'à *Torre de' Schiavi*, rendez-vous général d'où le cortége se dirigera sur les grottes de la Cervara, à sept milles de Rome, près du Teverone.

Au moment du départ, sur un char festonné de guirlandes et traîné par quatre grands bœufs dont on a doré les amples cornes, apparaît le président au milieu de sa cour de chambellans, de fous et de poëtes : il passe en revue ses nationaux, leur fait un discours solennel et bouffon et distribue aux plus dignes l'Ordre chevaleresque du *Baiocco;* puis le cortége s'achemine, escorté de ses fourgons de vins, de sa batterie de cuisine et de ses échansons, vers les grottes choisies pour le festin-monstre, à raison de leur fraîcheur et de leur obscurité favorable aux effets d'illuminations. Comme à la fête des Fous, les ânes sont la monture héroïque des héros de la mascarade; on les harnache en joujoux de Nuremberg; leurs cavaliers s'accommodent aussi des défroques qui les font ressembler à des bonshommes de bois : caractère saisi par notre ami Regnault dans sa pochade, avec une particulière supériorité.

Bientôt commencent, sous le titre de Jeux olympiques, des parades qui attiraient naguère à la Cervara la population élégante de Rome et même les représentations officielles des diverses nationalités : courses de baudets, courses à pied ou dans des sacs et autres divertissements, où sont décernés aux vainqueurs des diadèmes et des vases campaniens burlesques, décorés pour la circonstance. Au fond des grottes, un grand-prêtre évoque la Sibylle qui, apparaissant aux feux de Bengale, récite en vers drolatiques les exploits de l'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

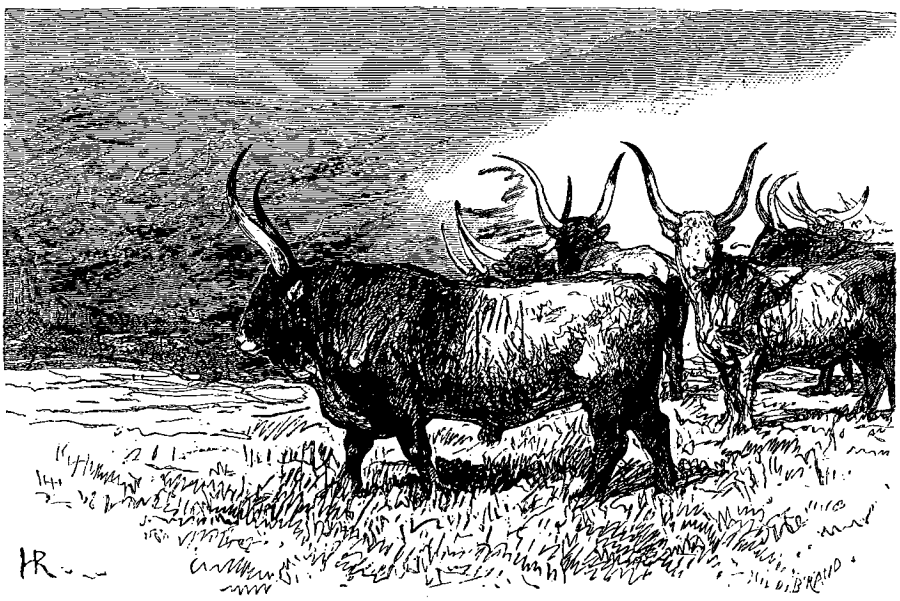
cole et prophétise la destinée de ses artistes pour l'année suivante.

Un souper homérique préparé et servi par ces messieurs sur des tables de pierre, au cœur de la caverne éclairée par des torches et festonnée de guirlandes, précède le retour, qu'animent des flambeaux et des fanfares. Je ne pense pas que jamais colonie ait organisé à l'étranger une fête nationale avec un esprit, un éclat et une originalité comparables. L'énormité de la farce y traduit la vieille gaieté germaine que nulle prétention ne bride : le déploiement pittoresque de la mise en scène ne pouvait être imaginé que par des artistes. L'ère de la Fête des Allemands se compte par olympiades. Interrompue par les révolutions de 48, elle s'est renouée en 1853, où le cortége a pris pour théâtre *Castel-Giubileo;* en 1855, où l'on s'est réuni dans le vallon mal nommé de la *Nymphe-Égérie;* tout récemment enfin (Olympiade-Werner), on est retourné à la Cervara, où notre collaborateur Regnault a assisté à la mascarade, qu'il a charbonnée d'après nature à la hâte, dans deux croquis vigoureux.

—

Le tumulte des foules finit par éveiller le désir du silence et du repos. Le carnaval romain s'agitait encore que je me promettais d'aller chercher au lac Nemi des vacances, après tant de laborieuses récréations : mais l'incertitude du temps réduisit mes ambitions à la banlieue, et c'est du côté de la villa Albani-Castelbarco que, le mercredi des Cendres, je suivis quelques artistes de notre Académie, dépaysés du travail par les dissipations de la semaine.

La ville étant l'apanage d'un gouvernement qui ne va jamais à pied, les chemins sont peu praticables. Nous allions sautillant d'une flaque à l'autre le long de la voie *Salaria*, route bien ancienne par où l'on



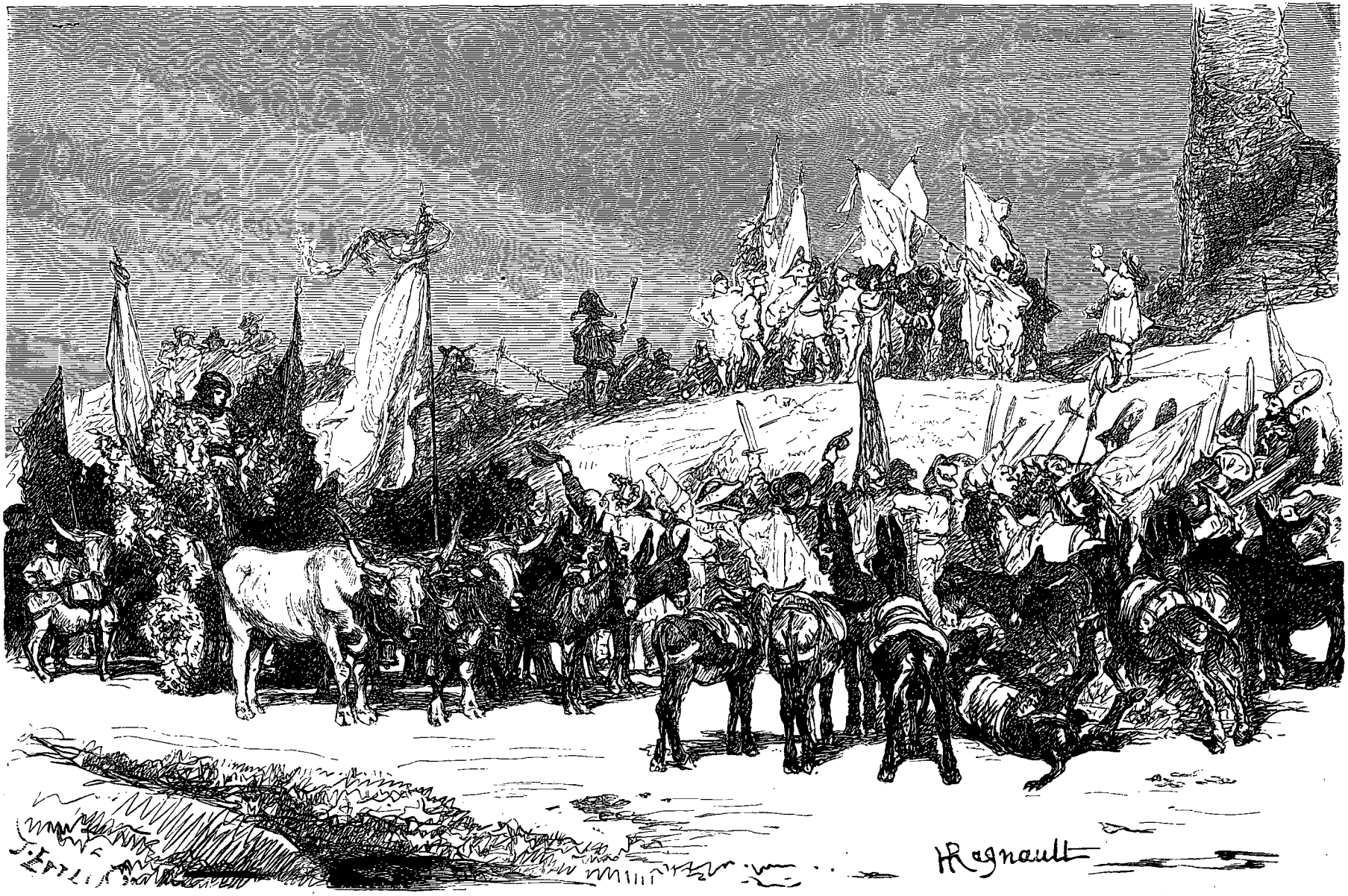
Détail de la campagne de Rome. — Étude d'après nature par Henri Regnault.

apportait le sel aux Sabins. Sur la droite, l'interruption des murs permet de suivre le vallonnement de vergers et de vignes qui sépare le Pincio du Quirinal, et d'entrevoir les contours à demi effacés du cirque où l'on a découvert l'obélisque aujourd'hui replanté devant la Trinité-des-Monts. C'est un ancien proconsul de Numidie, l'historien Salluste, qui, pour embellir ses villas, avait tracé cet hippodrome dont les ruines soulèvent une toison de verdure. Sur l'autre versant, au-dessous des festons que forment les murs, c'est la vigne Barberini où commence l'*agger* de Servius-Tullius, près duquel fut parqué le Champ-Scélérat où l'on enterrait vivantes les vestales sensibles.

D'un style inférieur à la porte de Saint-Paul, moins riche d'aspect que la *Porta-Pia*, moins plaisante que la porte *San-Lorenzo* qui encadre de sa haute et massive arcature un bosquet appuyé aux aqueducs des eaux Marcia, Tepula et Julia, restaurés par Auguste, la Porta-Salaria qui interrompt la muraille d'Honorius, et sous laquelle vous passez, est une poterne double, d'un aspect militaire. C'est par là qu'en 409 Alaric pénétra dans Rome; il incendia les palais de Salluste, habités après lui par Néron, par Vespasien et par Nerva qui y mourut. La voie conduit à l'antique pont sur le Teverone où Manlius a conquis le surnom de *Torquatus;* c'est là que Tullus-Hostilius a défait les Véiens et que fut mis à mort Metius-Suffetius, ce qui causa la ruine d'Albe-la-Longue. La dernière invasion garibaldienne a causé la destruction du *Ponte-Salario*, rebâti par Narsès. La poterne qu'on traverse pour s'y rendre a remplacé l'ancienne Porte-Colline par où Annibal faillit surprendre Rome; car ce point est le côté faible de la ville.

Les chefs italiens, coalisés contre Sylla avec les débris du parti de Marius, le savaient, lorsque, par une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mascarade *des Allemands* : défilé du cortege. — Croquis d'après nature par Henri Regnault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuit sombre, Pontius-Telesinus poussa une pointe jusqu'à la Porte-Colline pour s'emparer de Rome et « enfumer ce terrier de loups ». La bataille, une bataille de géants où Sylla combattit depuis midi jusqu'au lendemain soir, dura plus de trente heures, et la revanche de cette partie où il fut ramené jusqu'à ses campements, constitua sa dictature. C'est le surlendemain de cette mêlée que, haranguant le sénat dans le temple de Bellone, il vit l'auditoire troublé par d'horribles cris qu'on entendait au loin : par son ordre on égorgeait huit mille captifs. Il partit de là pour reprendre Prœneste et les proscriptions commencèrent.

La campagne onduleuse, vide, mouvementée, bossuée d'*aggeres* et de *tumuli*, est bien le théâtre de ces grandes luttes : c'est un cimetière retourné. Son aspect fauve et taciturne dispose par un saisissant contraste aux spectacles de la villa Albani-Castelbarco.

Ici, tout paraît sémillant, heureux et jeune; tout est splendeur, tout est lumière. Les portiques et leurs statues, les terrasses festonnées de verdure, les massifs d'arbres tropicaux lancés en gerbes d'un premier plan de compartiments fleuris, s'enlèvent avec une harmonie ferme sur les lointains rosés et sur l'azur des monts sabins. Ils sont découpés par l'argent des neiges, dans le ciel bleu où s'encadrent si bien les citronniers, le laurier des poëtes; le cyprès, flèche assombrie des architectures; le pin-parasol et les blonds palmiers du désert qui apportent à la ville des Apôtres un souvenir du Jourdain.

Les constructions de la villa, atournée à la grecque du siècle passé, ont été faites à l'intention d'un musée d'antiques et rendues dignes d'une famille originaire de l'Épire, qui, après les luttes de Skanderbeg, a quitté pour l'Italie les vallons du Pinde. Docte traducteur des pensées du savant cardinal Alexandre Albani, Winckelmann a épuré la conception du neveu de Clément XI. L'illustre archéologue réalisa avec grâce à cette villa célèbre des théories qui chez nous n'ont guère engendré que l'école de David et l'antiquité thermidorienne.

Quels que soient les préjugés qui aient effacé ceux de cette époque, on sera bien avisé de prendre intérêt à ces résultats de certaines excursions à la recherche des *manières et coutumes* du beau. Il s'agissait de mettre dans leurs meubles des divinités, des héros d'Athènes et de Rome, sans les dépayser. A ce point de vue, la réussite est frappante; le théâtre sied aux acteurs.

Je ne m'épuiserai point à décrire les galeries, les petits temples de ces habitations ouvertes au soleil; depuis le vestibule des *Cariatides* qui font cortége à la belle *Canéphore* signée de Criton et Nicolaos, jusqu'à l'édifice pimpant dénommé prosaïquement *Billard*, et au charmant portique demi-circulaire, élevé pour des *Masques scéniques*, pour des *Statues*, pour des *Hermès* qui y sont symétriquement disposés. Ce pavillon étalé dans la verdure distribuée en compartiments, image probablement fidèle des écrins où les proconsuls du siècle des Flaviens groupaient les chefs-d'œuvre de la Grèce par eux dépouillée, cette réminiscence de l'antiquité pure se nomme, ô barbarie! *Coffee-house*. Cette note anglo-saxonne et rauque excita la gaieté de mes compagnons, rendue plus vive par la mine scandalisée des gardiens accoutumés à respecter les dieux du logis. Nous les choquions davantage en échappant à leurs méthodiques obsessions aggravées de commentaires; mais, dans ces lieux mythologiques, la curiosité vous appelle d'un endroit à un autre, et la nature apporte aussi des distractions imprévues.

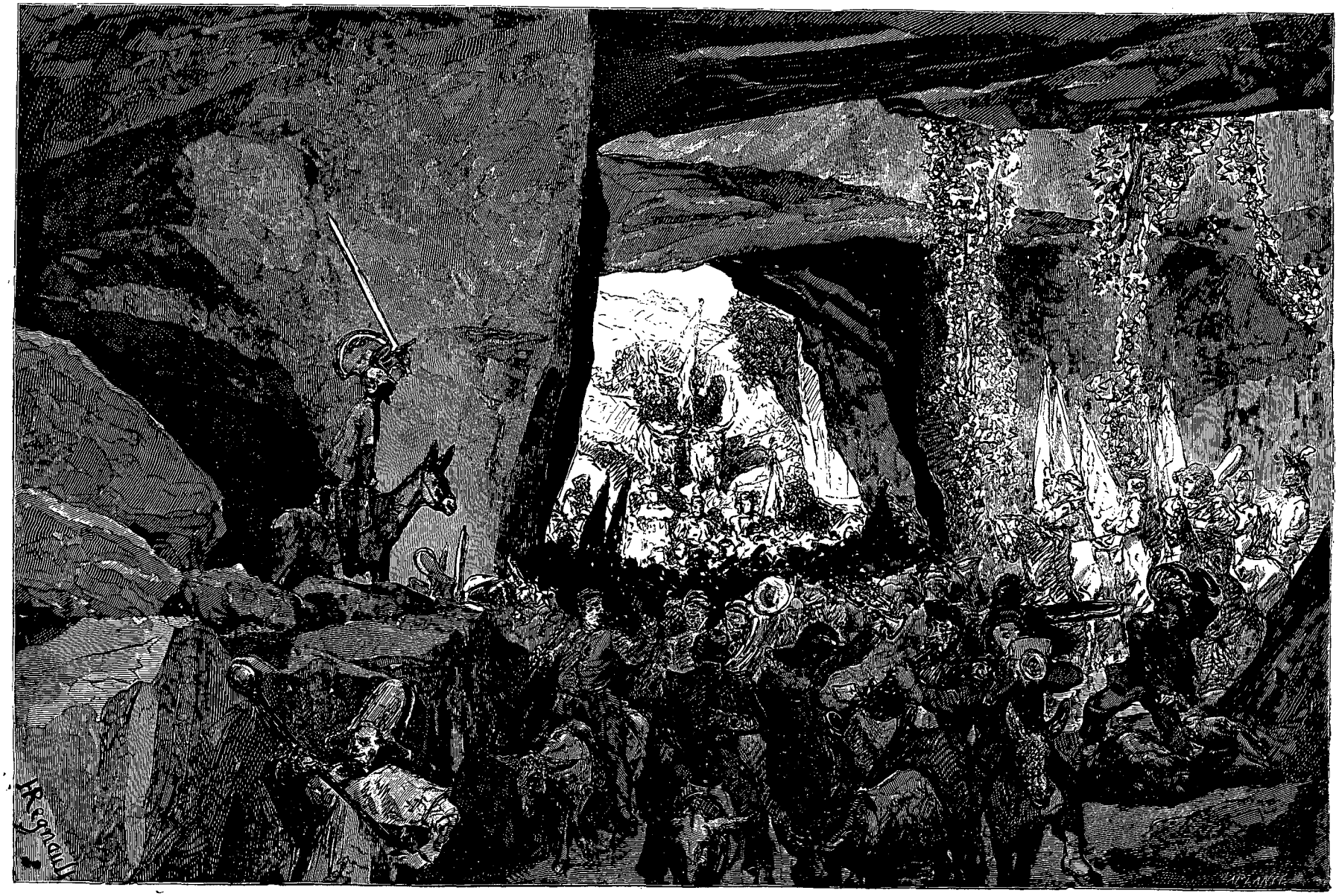
Confessons toutefois que parmi les marbres de la villa Albani, la plus riche des collections particulières, on compte nombre d'exemplaires frustes des statues en renom, et de morceaux sans valeur des âges tardifs : il ne laisse pas que d'être consolant, pour notre temps stérile, de prendre l'antiquité classique en flagrant délit de médiocrité.

Parmi les pièces de valeur et d'importance, j'ai remarqué une reproduction, forte demi-nature, du bas-relief de *Zéthé, Antiope et Amphion*, ainsi désigné aux *Livrets* du Louvre, et qui représente évidemment *Eurydice entraînée par Mercure* et qu'*Orphée* voudrait retenir. Les compositions des grands maîtres contemporains de Périclès se reproduisaient copiées d'âge en âge : celle-ci est très-belle; les exemplaires de Paris et de Naples m'ont paru inférieurs au type de la villa Albani. L'artiste grec qui a si grassement fait épanouir sur un marbre profondément creusé le profil sensuel et potelé de l'*Antinoüs*, a revêtu ce type viril de la beauté des courtisanes : art un peu lourd, un peu soufflé peut-être; mais on a rarement, même dans un buste d'Aphrodite, rendu par un poli si fin la fleur veloutée des carnations juvéniles et le satiné de la peau.

Des jardins aux galeries, des salons aux portiques et jusque dans les serres, tout est peuplé d'une cohue de figures en marbre parmi lesquelles nous recherchions les personnalités étranges comme race ou comme costume : ce qui ne se verrait pas en tout lieu. Que de fois n'ai-je pas entendu, devant certaines audaces, nos jeunes pensionnaires s'écrier : « Chez nous on ne se permettrait rien de semblable! » Il est certain que, faute d'avoir vu l'antiquité dans ses caprices et sa libre allure, notre goût s'est rendu rigoriste et borné. Nous trouvions là des statues d'*Hiérophantes* et des bas-reliefs étrusques très-curieux : la *Bérénice-Évergète*, un *Hercule*, un *Apollon*, productions déjà grecques de l'art égyptien, sont soumis à des conventions d'attitude et de galbe qui ne mêlent plus rien de sauvage à l'épanouissement de la forme.

Ce serait, au surplus, risquer de se méprendre, que d'attribuer une origine étrusque, comme l'a fait parfois Winckelmann, à nombre de statues, de cippes, de bas-reliefs, traités avec un parti pris d'archaïsme et d'imitation. Comme nous faisons du gothique ou du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



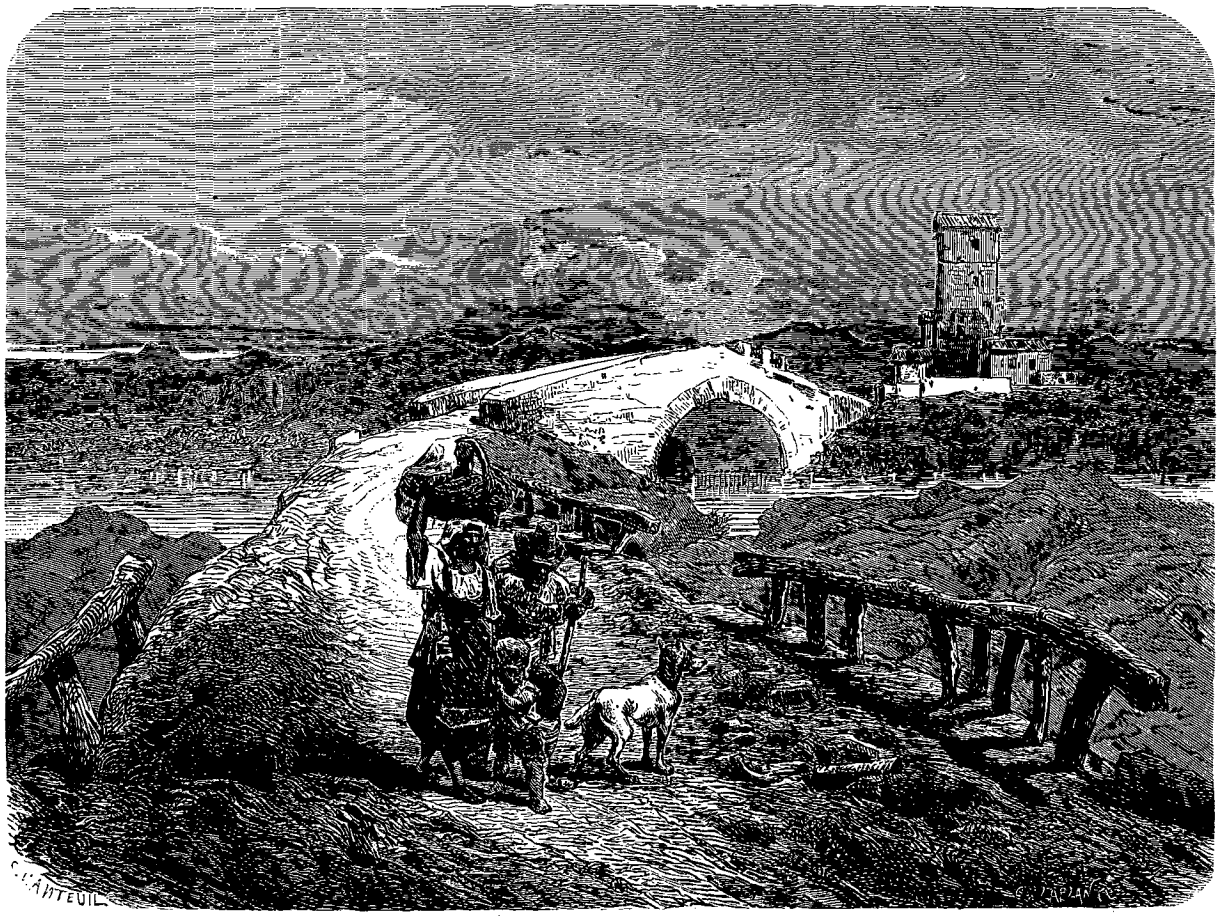
Fête *des Allemands* : entrée dans les grottes de la Cervara (voy. p. 216). — Croquis d'après nature par Henri Regnault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roman, on fabriquait alors du grec primitif et de l'étrusque. La villa Albani possède nombre de ces pastiches : l'étude en est profitable. Un des meilleurs résultats du séjour de Rome, c'est d'étendre l'horizon de nos idées par la diversité infinie des observations : il ne faut pas, comme disait un vieil élève du prytanée, « se borner à lorgner le temple des arts par le trou de la serrure. »

Nous faisions ces réflexions en passant devant les jolis bronzes de la *Pallas*, de l'*Apollon*, devant le bas-relief du *Repos d'Hercule;* en saluant ce médaillon de *Perse* en quasi ronde bosse, que soutiennent de si jolies figurines; en parcourant les rives de cette grande vasque de marbre où un ciseau délicat a fait courir les *Travaux d'Hercule*, et en admirant le sarcophage des *Noces de Pélée*.

Parmi nous, les uns s'éparpillaient en éclaireurs; on accourait à leur appel, interrompant des conversations sur Paris, dont on se plaît à parler pour savourer plus encore la volupté d'en être si loin. Au nombre de ces jeunes maîtres qui préparaient leur avenir en s'efforçant de l'oublier, se trouvait Jules Lefebvre, déjà signalé par ses premiers coups de pinceau. Quand il avisait un morceau remarquable, il tombait en arrêt, et il nous attendait pour se donner le plaisir ou l'étude des impressions d'autrui.



Le *Ponte-Salario*. — Dessin d'après nature par Célestin Nanteuil.

Il nous précéda de la sorte devant une monstruosité qui est un des plus étranges monuments de la villa Albani, de Rome et du monde. Ne serions-nous pas très-curieux de savoir comment les grands artistes d'Athènes auraient pu introduire dans l'art les difformités populaires d'un *Quasimodo* ou d'un *Richard III?* Un sculpteur grec a surmonté cette difficulté par une exagération savante, soumise à certaines conditions d'une stridente harmonie. Le portrait d'*Ésope*, le philosophe poëte, le bossu renommé de la Phrygie, comprend le torse entier jusqu'aux cuisses. Les contours anguleux, les saillies de l'ossature, les reliefs d'une gibbosité double ont été équilibrés d'une façon si ingénieuse; les bras étrangement contournés se dégagent d'une attache si vigoureuse et si peu lourde; de ce tronc où une section horizontale donnerait presque le plan d'une étoile, surgit d'une bizarre encolure une tête de mascaron tellement jolie et d'une si pénétrante intuition, que, devant ce torse noué, stupéfiant, mais qui par la force du style arrive presque à une beauté de monstre et de chimère, on demeure charmé au point de n'en pouvoir détacher sa vue. Cette figure à demi repliée sur un plastron saillant où le sternum va se relier, par la suppression du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte et aqueduc de la via di San-Lorenzo (voy. p. 216). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ventre, à un bassin qui rentre dans les fantaisies de l'arabesque; ce visage qui souffre, qui pense, qui juge et qui semble tout pénétrer comme le serpent de la Genèse : voilà une apparition impossible à oublier!

Du côté de la salle de billard, bas-reliefs, cénotaphes, cippes et *Dieux Termes* animent les ombrages épais des chênes verts qui conduisent à un pavillon placé en observatoire devant la rase campagne. De là, par des parterres géométriquement découpés, que nous appelons *à la française* et dont le dessin a été enseigné par l'Italie aux ordres religieux du moyen âge, on revient au *coffee-house* dont le portique à colonnes doriques, tirées de la villa Adriana où se trouvait aussi l'*Antinoüs*, est orné de *Masques scéniques* recueillis au théâtre de Marcellus. Ces collections rangées dans des édifices largement percés pour elles, sous la préoccupation des villas de Cicéron, d'Hortensius et de Pompée, n'ont rien de l'aspect sépulcral que leur prêtent chez nous les geôles où nous les écrouons sous des voûtes.

J'ai gardé un souvenir confus d'une série de monuments qui initient le voyageur à quantité d'usages et de rites mythologiques. Notons en courant : une très-belle *Junon*, un *Marsyas* qui serait pur si les jambes et le nez n'eussent été refaits; un fort bel *Ibis* égyptogrec en rouge antique; dans les serres : un *Brutus* trivial, cherché dans la réalité violente, mais plus négligé que mal compris; un *Buste* élégant et sur gaîne qui passe pour représenter *Léonidas;* puis, sous le grand portique : deux statues assises, l'une d'*Auguste*, un peu trop rapiécée, et l'autre de *Faustine*.

Dans les niches où sont en pied des hôtes impériaux, je ne citerai que le *Jules César*, dont la tête par trop restaurée a été ajustée sur un corps contemporain de Trajan. Les peintures sont peu nombreuses : je ne me rappelle guère qu'un tryptique représentant l'*Annonciation*, la *Crèche*, le *Crucifiement*, et qui doit être un des premiers tableaux du Pérugin, à moins qu'on ne l'attribue à Lorenzo di Credi. La *Vierge* en adoration devant l'Enfant-Dieu est d'un sentiment qui rappelle les plus tendres inspirations de l'école d'Ombrie. Citons aussi les deux cartons de *l'Amour et Psyché* par Giulio Pippi, pour rappeler que ces esquisses de Jules Romain ont été par lui exécutées à Mantoue, au château *du T.*

L'impression définitive que nous a laissée ce beau lieu est à la fois celle d'un riche bazar et d'un sanctuaire : beaucoup de pièces intéressantes, mais quantité de geais pavanés sous des plumages d'emprunt. En général, à la villa Albani, les bas-reliefs sont supérieurs aux statues; si l'on y revient plusieurs fois, c'est à cette section importante que l'on fera bien de s'attacher.

Un bosquet confine au palais, bois sacré où les colonnes des grands chênes avoisinent des futaies de granit et de marbre, portant en commun les voûtes d'un feuillage qui tamise des grains de lumière sur les *Dieux* dispersés dans le taillis. A un carrefour de ce bocage élyséen, la reconnaissance a érigé un buste colossal de *Winckelmann*, au milieu de cette savante féerie qu'il a créée et qui le dépeint. Rien de plus disparate que cette tête, deux fois germanique (car l'Allemand Wolf l'a ciselée), parmi tout ce monde du pays d'Alcibiade ou d'Évandre!

—

Nous étions trop près de la villa Ludovisi, devant laquelle on passe en rentrant dans Rome, pour ne pas mettre à profit l'autorisation de la visiter, obtenue avec assez de peine.

S'il ne restait à cette maison champêtre *intra muros* que la tête colossale de *Junon* devant laquelle Goethe s'honorait d'aller faire sa prière du matin, un pareil attrait suffirait à compenser la fatigue des démarches oiseuses qu'il faut faire pour pénétrer dans cette portion rajeunie des jardins de Salluste.

Le parc est limité d'un côté par la muraille et les tours d'Honorius, et de l'autre par la rue *Salaria*. Une des trois habitations du domaine, la principale, a été bâtie par Dominiquin Zampieri : elle ne présente rien de curieux. La seconde est un musée de statues; la troisième ne laisse qu'un souvenir médiocrement agréable : celui d'une fresque représentant l'*Aurore* en carrosse, bannissant la *Nuit* et lançant des fleurs devant elle. Plus fade que ne le sont parfois les peintures renommées d'une école affaiblie, l'*Aurore* du Guerchin est loin de valoir l'*Aurore* de Guido Reni au palais Rospigliosi. C'est un morceau d'un effet discordant et manqué : des types vulgaires, rien d'aérien, un dessin dépourvu d'élégance. La composition est enchâssée dans de lourds décors d'architecture qui ne contribuent point à la faire valoir.

Pour me consoler de cette déception et de quelques autres, on me raconta que pendant vingt années la villa Ludovisi est restée interdite au public, tant le prince de Piombino, son propriétaire, avait été irrité de l'indélicatesse d'un Anglais qui avait mutilé une des statues du jardin pour en emporter un fragment. Cet Anglais-là, signalé partout, doit être toujours le même; car il déroge par une exception déplorable pour ses compatriotes à la discrétion, à la délicatesse de la *gentry* britannique. Peut-être aussi fait-on peser les méfaits de tous les touristes sur la nation la plus excursionniste de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, c'est aux démarches, c'est aux prières de Paul Delaroche que les curieux sont redevables de la levée d'une consigne rigoureuse. Il ne voulut pénétrer au salon de l'*Aurore* qu'après avoir obtenu pour le public la même faveur, et ses amis racontent que, devant cette fresque trop vantée qui gagnait beaucoup à être admirée sur parole, notre illustre compatriote regretta d'avoir pris tant de peine pour si peu de chose.

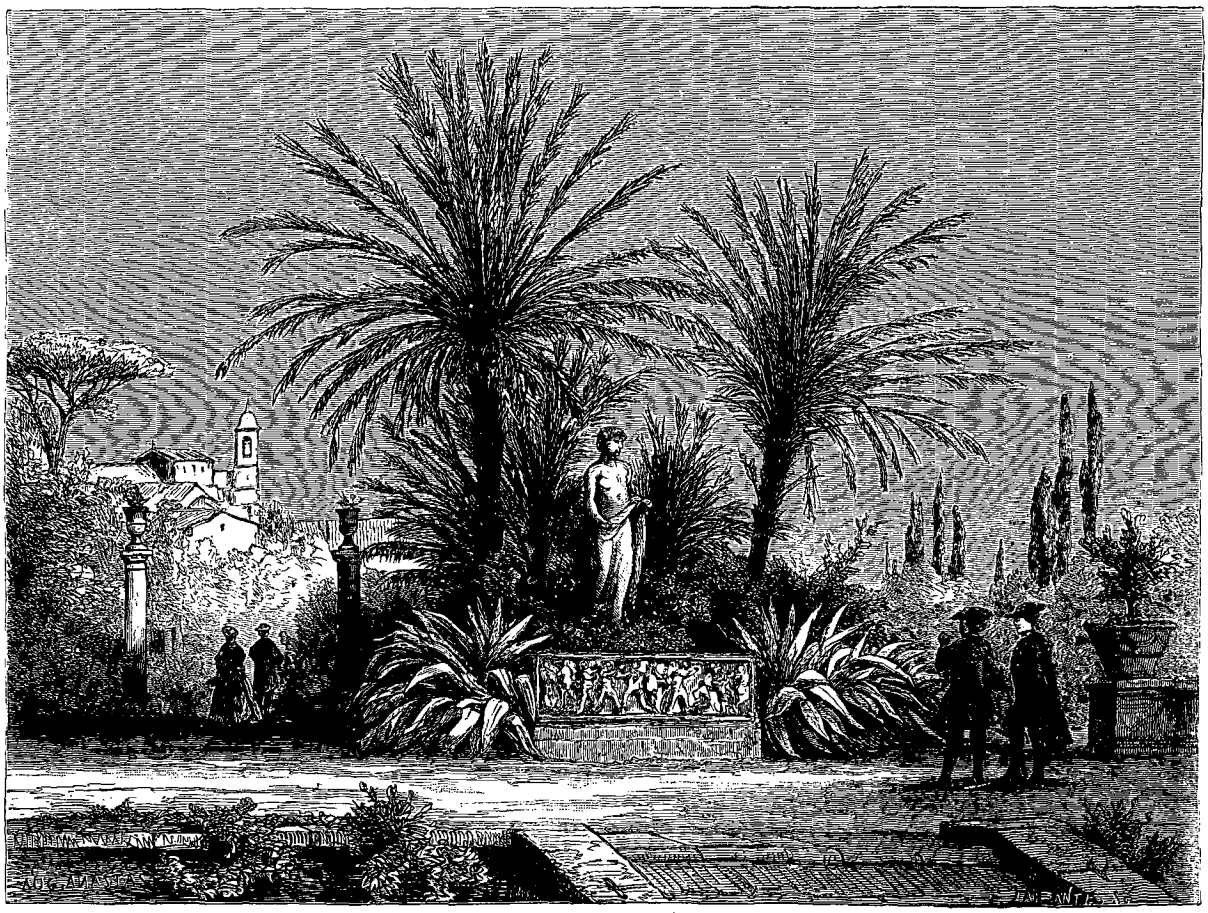
J'aime à penser que la *Junon-Ludovisi*, chef-d'œuvre des âges poétiques et inspirés de l'art grec, où la pu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reté des formes se traduit sans sécheresse dans ce modelé généreux qui n'appartint qu'au siècle de Périclès, aura fait oublier le Guerchin à l'artiste regretté qui nous a rouvert cette villa. Tout concourt à faire présumer qu'en contemplant cette merveille, on est en présence d'un exemplaire très-ancien et très-fidèle de la célèbre *Junon* d'Argos, par Polyclète.

Le bâtiment qui contient la galerie des sculptures offre d'autres ouvrages dignes d'attirer les amateurs. Nous citerons : le *Mars au repos;* une tête en bronze de *César*, déjà vieux : portrait *réel* d'une physionomie fort étrange et qu'il faut comparer avec le *César en grand pontife* du Vatican, — ils n'ont été moulés ni l'un ni l'autre; un groupe émouvant d'*Oreste reconnu par Électre :* deux portraits probablement, et d'une indicible suavité (les cheveux d'*Électre*, qui est d'une beauté tendre, ont été peints en blond doré); le *Gaulois* qui, après avoir poignardé sa femme, se tue pour échapper au vainqueur : autre chef-d'œuvre d'expression et de sentiment; un charmant petit *Faune :* tels sont les morceaux les plus saisissants parmi beaucoup de bons ouvrages.

Mes amis eurent, il m'en souvient, quelque peine à quitter définitivement le *Groupe d'Électre* où semble se jouer dans des formes antiques le souffle d'une âme moderne. Les noms inscrits sur ce marbre répondent



Jardins de la villa Albani. — Dessin d'après nature par A. Anastasi.

à cette double impression : le sculpteur se nommait *Menelas* et son maître *Stephanos*. Dans les jardins, qui sont d'une très-vaste étendue, on s'arrête devant un buste colossal, mais trop rajusté, de *Constantin* dans sa jeunesse. C'est un des deux portraits connus du fils de sainte Hélène; l'autre, plus important et qui est en pied, décore, nous l'avons dit, le porche de Saint-Jean *de Latran*.

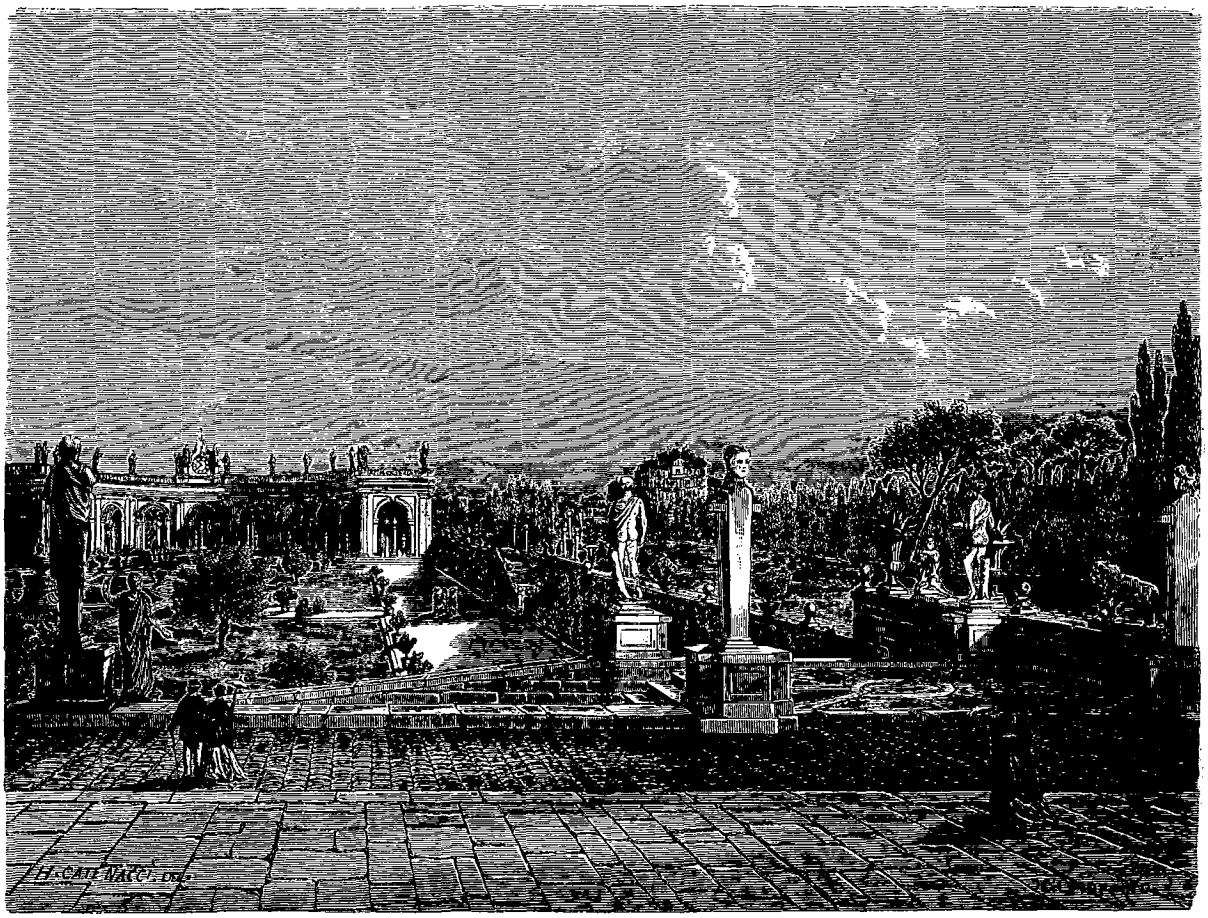
Lorsque, après avoir admiré les deux platanes géants qui avoisinent le bloc de granit égyptien sur lequel a été posé l'obélisque de Salluste, on va se perdre, au delà des pelouses, parmi les futaies du parc, on ne tarde guère à oublier le Latium dans une sorte de vision des mélancolies que font naître les solitudes helvétiques. A travers les prés-bois, des vaches du nord qui ruminent, des chèvres, des chalets conspirent à cette illusion, incomplète parce que les alaternes, les cyprès et autres arbres verts ont des teintes trop dures pour se prêter aux effets changeants et nuancés des essences de nos climats, aux feuillages diaphanes : sous ce déguisement fribourgeois, la nature ausonienne semble grelotter d'ennui. Aux jardins de l'ardente Italie, il faut des terrasses, des plans en saillie où la lumière rebondisse en joyeuses cascades, avec des perspectives artistement ouvertes sur la fraîcheur azurée des montagnes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoi qu'en aient dit nos romantiques de *la jeune école*.... en cheveux blancs, les symétries du jardin d'architecture s'harmonisent aux sites de la vieille Rome où deux mille ans de possession les ont acclimatés, et où ils répondent à l'impression des ruines. L'artificiel est la seconde nature de ces villas, demeurées, tout le prouve, ce qu'elles furent au temps de Germanicus et d'Octavie.

Comme nous revenions vers les parterres, où les nuages violets du soir se miraient dans les pièces d'eau qui ridait la brise des *vinti-quatro*, si perfide conseillère, nous vîmes une jeune femme assise contre un pan de mur empourpré d'une vigne-vierge qu'enflammaient les derniers rayons du couchant. Sa maladive pâleur recevait du crépuscule une teinte ambrée, ses grands yeux atteints déjà par les songes de l'autre vie cherchaient l'inconnu dans l'espace; ses lèvres désaccoutumées de la parole avaient pris une finesse ascétique.

C'était la fille d'un gardien : depuis sept mois, les fièvres de la contrée la guettaient à la brune et la minaient lentement. Devant cette image de la souffrance



Terrasses et galeries de la villa Albani-Castelbarco. — Dessin de H. Catenacci d'après une étude au trait par Viollet-le-Duc.

résignée, une certaine émotion nous rappela que tout l'art est loin de résider dans la forme, et nous eûmes une pensée pour le génie moderne qui a cherché à entrevoir l'âme au travers.

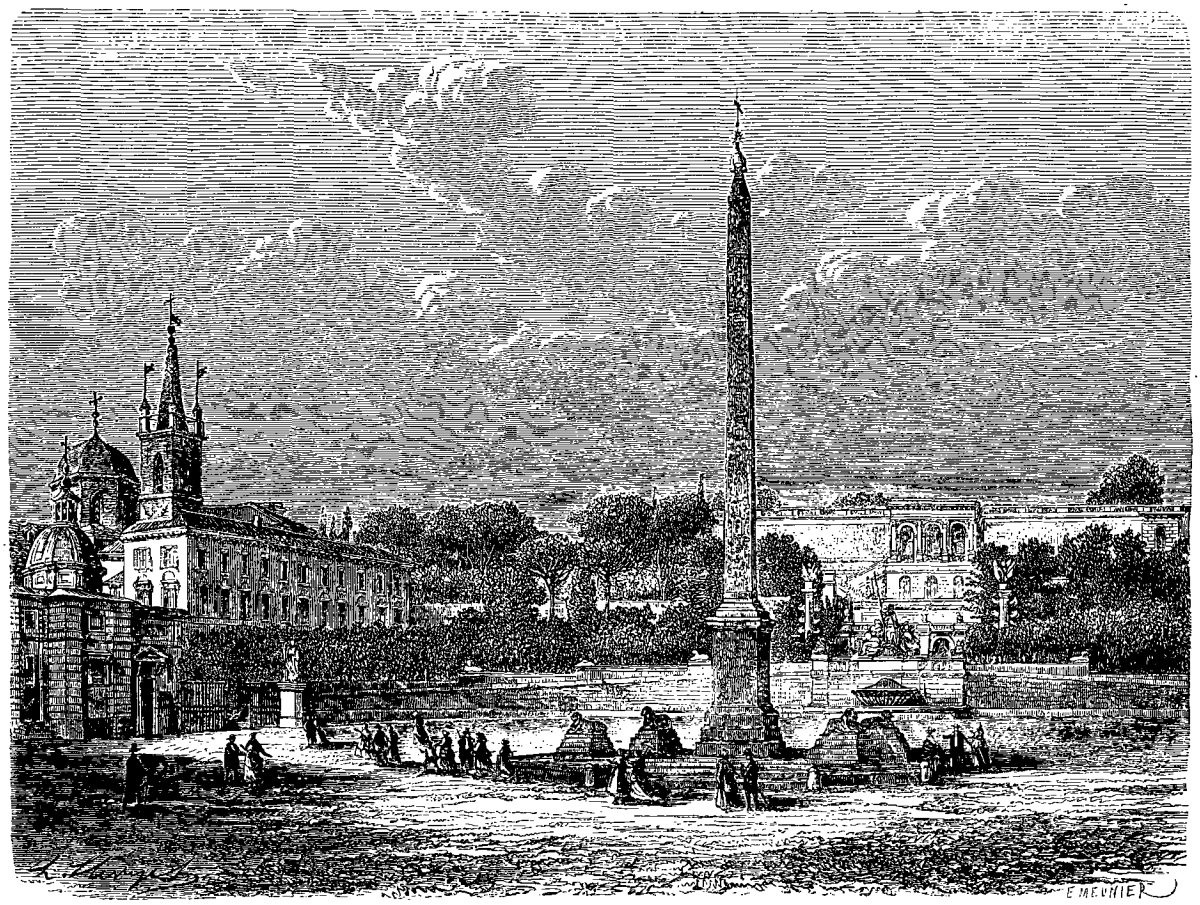
Au reste, l'impression fut rapide, tant cette soirée avait de charme et d'éclat. Nous restâmes les derniers à la villa Ludovisi, libres de tout souci d'étude, comme ens qui ont fini leur journée; babillant avec entrain ainsi qu'on fait quand l'esprit tendu se repose, et laissant courir nos yeux sur un vaste horizon de merveilles, sans plus rien regarder.

La nuit tombait quand nous quittâmes ces domaines, en face desquels, sur le côté du chemin qui touche au Quirinal, Salluste s'était donné le luxe patricien d'un cimetière. Pour illustrer sa catacombe, il y exhibait dans des *loculi* les squelettes de *Posion* et de *Secundilla*, deux géants de dix pieds trois pouces : Pline l'ancien prétend qu'il en a mesuré les os.

Francis WEY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église Sainte-Marie *du Peuple* et terrasse du Pincio (voy. p. 231). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXII

Passion des anciens pour les collections. — Palais et galeries Borghèse. — Aperçu de l'école de Ferrare; Garofalo, Francia, etc. — La *Danaé* du Corrége. — Procédé économique du Dominiquin. — Incongruité du Caravage. — Singularités décoratives. — Les *Noces d'Alexandre et Roxane*. — Jean Bellin, Titien, Bonifazio et le Corrége. — *Marie de Médicis*, le *Maximilien* d'Holbein. — Mésaventure d'un amateur trop consciencieux. — Place et église Santa-Maria *del Popolo*. — *Légende* sur le tombeau de Néron. — Pinturicchio, Lorenzetto, Rossellini et l'art florentin à l'église du *Peuple*. — Nos verrières de Limoges. — Raphaël sculpteur. — Bas-relief des Pisans, etc. — Jardins et villa Borghèse: origine de la collection des antiques. — Débuts du Bernin. — Canova et la *Vénus Borghèse*. — Van Bloemen à Rome. — Scènes de barbarie. — Bélisaire et Justinien. — Où fut égorgée Messaline. — CONCLUSION : Coup d'œil à vol d'oiseau sur quelques édifices, sur les campagnes et sur les Musées vaticans. — Invitation, et *rendez-vous*, au lecteur.

L'amour des collections a distingué de tout temps l'aristocratie romaine : dès la fin de la République, les habitations des citoyens notables étaient remplies de peintures, de sculptures grecques et même de curiosités étrusques. Le public était admis à visiter les galeries de Lucullus ainsi que les statues qui peuplaient les jardins de Servilius; César avait collectionné les ouvrages les plus purs, moins raffiné, Pompée préférait les morceaux étranges, colossaux, ou faits d'une matière très-précieuse; Pollion, qui demeurait sur l'Aventin où il ouvrit sa bibliothèque au public, possédait des statues de Praxitèle, ainsi que ce groupe resté si connu sous le titre du *Taureau Farnèse;* les villas d'Hortensius, de Cicéron, d'Agrippa étaient jonchées de merveilles recueillies à grand prix.

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIX, p. 177, 193, 209, 225; t. XX, p. 353, 369, 385, 401; t. XXI, p. 161, 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Généraux, proconsuls avaient dépouillé les deux Grèces et l'Asie Mineure; Juvénal, Pline et d'autres, transmettent, à propos de cette somptuosité intelligente dans son but, scandaleuse souvent par l'emploi des moyens, des détails très-piquants. Cependant les philosophes n'ont jamais cessé de déclamer contre le luxe. Les écrivains qui font dater de la guerre contre Antiochus, cent quatre-vingt-sept ans avant notre ère, l'invasion de la mollesse orientale, nous transmettent les diatribes des vertus contemporaines contre l'importation des lits ornés de bronzes, des tapis, des buffets et, *proh pudor!* des tables *monopodes*, c'est-à dire des guéridons avec un seul pied central. De telles richesses sembleront modestes, si on les compare aux trésors amassés dans certaines demeures, telles que le palais des Borghèse.

Cette vaste et solide conception de Martin Longhi, que termina le Ponzio sous Paul V, est si proche de la *Via Condotti* et du Corso, que d'ordinaire on la visite des premières, et ce n'est pas un mal; car bâtie dans les dernières années du seizième siècle, elle donne une idée juste de ces palais de Rome où l'on s'efforçait d'éblouir les contemporains, en complaisant aux ombres errantes des patriciens de l'antiquité. Les frises, la corniche du palais Borghèse, son ample porte, répondent à l'importance de la cour environnée de deux étages d'arcades portées, au rez-de-chaussée sur quatre-vingt-seize colonnes doriques en granit, accouplées deux par deux, et à l'étage supérieur sur des piliers corinthiens. Nombre de bas-reliefs et de sarcophages contribuent, avec les colosses décoratifs de *Cérès*, de *Sabine* et de *Julie*, à revêtir l'ensemble d'un aspect majestueux. Les effigies césariennes semblent dans leur logis, et les princes actuels continuer au milieu d'elles des générations prouvées.

Les galeries sont le principal attrait de cette hospitalière demeure, où le public et les artistes sont admis à circuler, à copier, aussi libres que dans nos musées, des chefs-d'œuvre amassés longuement. Ce sont les familles des papes qui ont créé, pour la grandeur de Rome et l'instruction des autres peuples tant de galeries et de bibliothèques. Douze salons (tout le rez-de-chaussée) sont remplis de panneaux et de toiles. D'élégantes fontaines font jaillir leurs gerbes, distraction des yeux, au centre des principales salles, où des verres à boire sont mis à la disposition des visiteurs, des copistes, qui peuvent en hiver dégourdir leurs doigts transis par le travail immobile à des brasiers attisés, selon la mode antique, dans de larges réchauds en bronze.



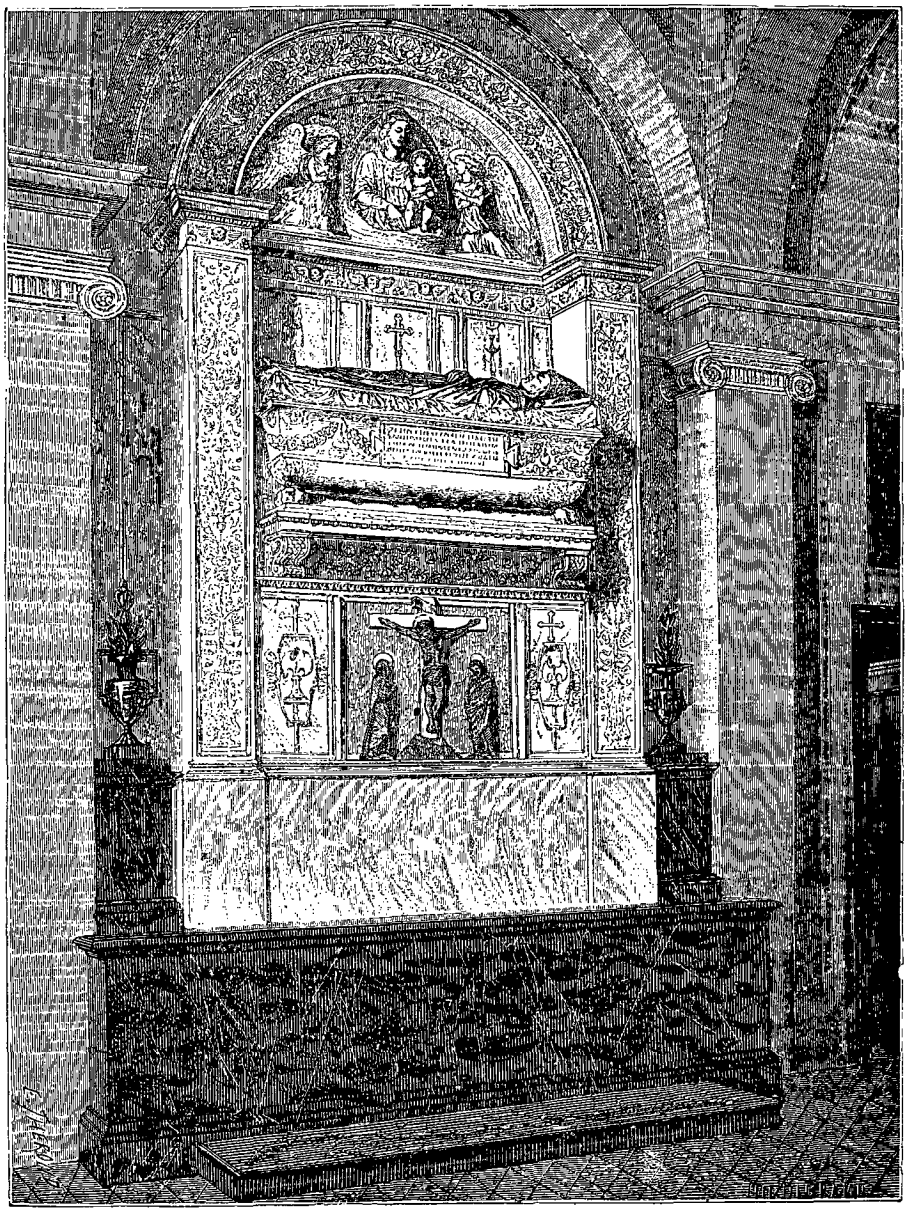
Les *Noces d'Alexandre et de Roxane*, par Raphaël (galerie Borghèse) (voy. p. 230). — Dessin de L. Crépon.

Un des principaux mérites de cette collection, c'est de faire connaître mieux que nulle autre l'école de Ferrare, non dans ses primitifs comme Galassi ou Cosimo Tura, mais dans les disciples et arrière-disciples de Francia et de Lorenzo Costa, dans cette pléiade si différente où gravitèrent autour de Dosso Dossi et du Garofalo des artistes comme Mazzolino, François et Jérôme Cotignola, Ercole Grandi, Scarcellino, Ricci, Girolamo da Scarpi, jusqu'à ce Bonone qui a tant imité les Carraches. Il est même à remarquer que les chefs de l'école figurent plus largement ici que leurs satellites. Benvenuto Tisi, dit le Garofalo, est représenté par une *Sainte Famille*, par les *Noces de Cana*, petite et précieuse reproduction d'une grande toile perdue; par la *Résurrection de Lazare*, peinte pour l'église de Saint-François à Ferrare; par *une Madone*, entre *saint Joseph* et *saint Michel;* par cette *Descente de Croix*, justement renommée, qui oppose au même sujet traité par Raphaël dans sa jeunesse la rivalité d'une inspiration déduite de sa troisième manière par un disciple de génie. L'un et l'autre tableau sont à la galerie Borghèse. Citons encore du même Garofalo deux charmantes petites toiles de la *Vierge avec des saints;* puis l'*Adoration des Mages* de Mazzolino de Ferrare, cet émule du Tisi, moins suave et plus mignon qui, après s'être exilé également à Bologne, revint finir au gîte; et la *Circé* de Dosso Dossi, un des maîtres rares parmi les Ferrarois : le coloris en est presque vénitien. Tel est au surplus la tendance de cette école; on y sent déjà les approches des lagunes adriatiques, cette Hollande moins rembrunie de la peinture italienne. On remarque, parmi les artistes de Ferrare à cette époque, et surtout dans les ouvrages si nombreux du Garofalo, une constante préoccupation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de charmer par d'élégantes harmonies. Les nuances pures, qui sourient à l'œil et le rafraîchissent, chatoient comme dans une gerbe de fleurs; seulement, le ton général est monté à une intensité si puissante, que l'on ne voit pas sans surprise une palette suave se dégager d'une gamme si profonde. Il n'est pas impossible que les qualités supérieures du Garofalo, comme coloriste, ne fassent illusion sur la réelle valeur de ses compositions. Disons aussi qu'une âme honnête et pure se reflétait sur les œuvres; elle donnait un charme sympathique aux compositions de cet amoureux du beau et du bien, de la nature et de la lumière, qui expia les joies de ses yeux par dix années d'une cécité douloureuse.

Qu'il me soit permis de ne point décrire cette galerie, mais d'en causer à bâtons rompus avec le lecteur



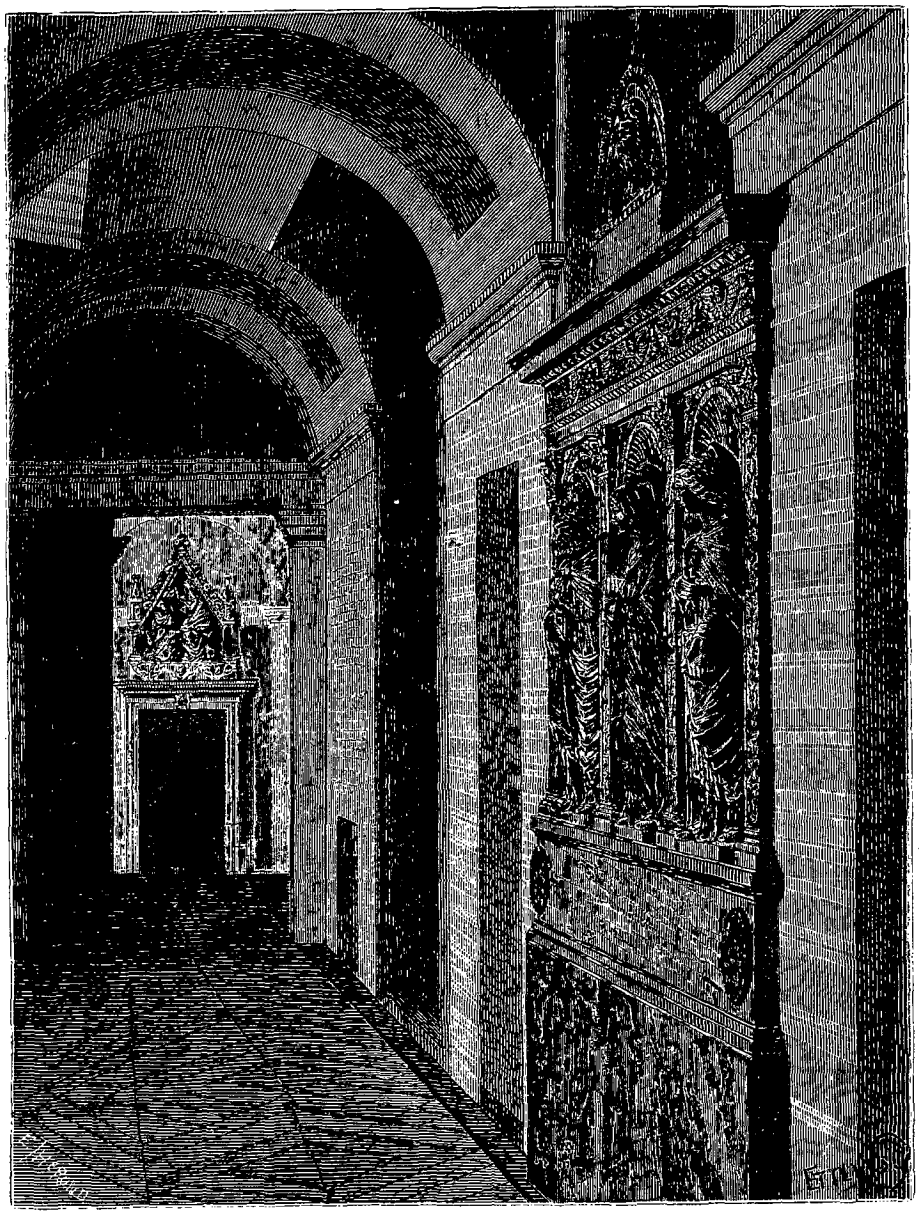
Tombe de Guillaume Rocca, archevêque de Salerne, 1482 (sacristie de Sainte-Marie *del Popolo*) (voy. p. 234).
Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

comme si nous y errions ensemble. Dès l'entrée, j'arrêterais mon compagnon devant une *Madone* de Sandro Botticelli, qu'environne le chœur des *Anges :* c'est un morceau plus important que la *Sainte Famille* de Lorenzo dit Credi, attribuée au Verocchio. Le *César Borgia*, compté parmi les *Raphaël* dont on ait le plus parlé, est une figure très-remarquable, étrangement ajustée; mais rien ne prouve qu'elle représente le neveu d'Alexandre VI, et tout démontre qu'elle n'est point de Raphaël. L'absence de certaines souplesses, l'uniformité du ton feraient présumer plutôt que ce portrait a été peint par un habile artiste d'après une ancienne gravure. Le portrait voisin (*un Cardinal*) appartient à Raphaël; mais on est réduit à le deviner sous les retouches dont ils l'ont empâté. Il ne faudrait pas se croire obligé à prendre pour des chefs-d'œuvre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Léonard de Vinci et de Francia tous les ouvrages de la vieille école de Milan et de celle de Ferrare qui vous séduisent en passant le long de ces galeries. La première œillade attire; mais si l'on s'approche, on distingue bientôt que les sujets inspirés de ces maîtres et composés dans leur manière sont d'une exécution moins fine : çà et là quelques duretés, des contours plus secs, un modelé moins souple, des morceaux moins étudiés.... Au surplus, le palais Borghèse possède une perle de Francesco Francia, qui peut servir de pierre de touche. C'est la petite figure agenouillée et en extase du *saint Étienne*, peinture claire, d'un fini égal et suprême, et d'un sentiment mystique presque transmondain. Autour de ce cadre, tout pâlit, tout s'alourdit et s'efface.

Et quand on pense que durant près de trois siècles



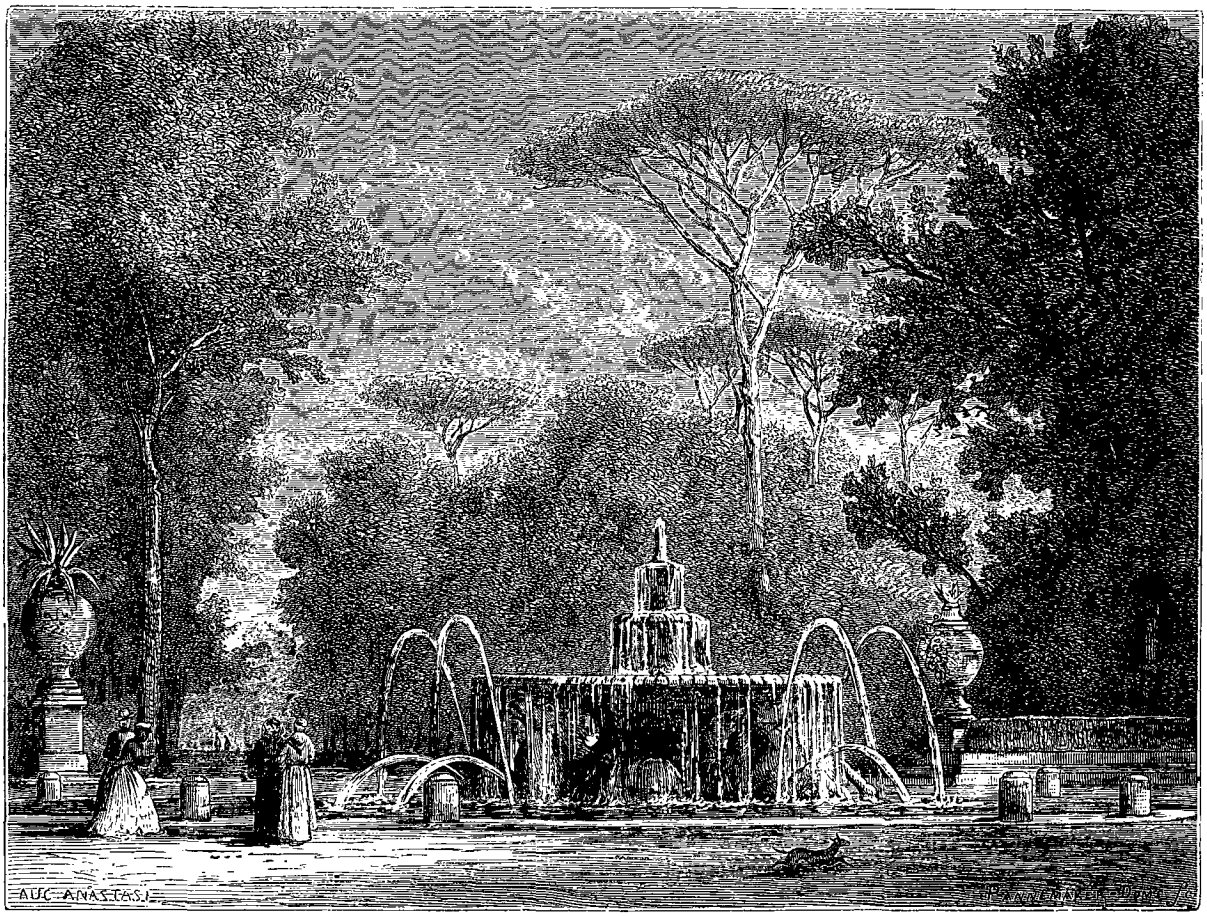
Corridor de la sacristie à Sainte-Marie *du Peuple* (voy. p. 234) : Statues florentines; *Couronnement de la Vierge* (bas-reliefs des Pisans). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

un pareil artiste était retombé dans l'oubli! Cochin et Marigny dans leur livre sur les peintures de Bologne ne l'ont même pas mentionné; plus tard, à l'époque de nos conquêtes, on dédaigna d'enrichir le Louvre d'une seule toile de Francia....

Si nous avions, lecteur, à reviser ensemble cette galerie, on irait droit et sans transition à la *Danaé* du Corrége et nous la regarderions bras dessus, bras dessous, très-longtemps, sans prononcer un traître mot. Devant ces sortes de merveilles où la science s'est dépensée à réaliser le charme des formes, il faut ouvrir les yeux tout grands, se faire un peu de morale et ne pas causer; car l'impression, comme la description, ne se traduisent en telle occurrence que par des fadaises. L'*Antiope* du Louvre est endormie; sa sœur *Danaé* est occupée différemment;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette page vaut l'autre. Ce qui semble lui donner l'avantage, ce sont, épisode plus réjouissant qu'un *Satyre* un peu commun, deux petits *Cupidons* qui, une flèche à la main en guise de plume ou de style, inscrivent avec ponctualité la dernière conquête de Jupiter. Ces figurines m'ont paru exemptes de repeints et de retouches. Comme on voit fort mal au Janicule le *Christ à la colonne* de Sébastien del Piombo, on n'est pas fâché de retrouver ici dans une belle esquisse ce qu'on avait cherché à Saint-Pierre *in Montorio*. Ricciarelli, qu'on appelle Daniel de Volterre, et son émule Tibaldi, pour se donner des difficultés à vaincre, exagèrent les attitudes et tortillent leurs personnages : c'est ce que l'on remarque devant leurs toiles au palais Borghèse. Voici le Dominiquin, qui nous entraîne à la chasse avec *Diane*, escortée de ses nymphes. C'est une page célèbre qui ravise de l'Albane et dont raffola le défunt père de feu Dupaty. Seulement, il ne s'est pas aperçu que le peintre, qui imitait les Romains antiques jusqu'à manquer de femmes, au lieu d'enlever quelques Sabines, a fait toutes ses nymphes avec le même modèle, sauf des variantes peu ingénieuses improvisées sous le pouce : les infidélités seraient sans excuse dans une chaste cour recrutée ainsi. Une des suivantes de *Diane*, qui se baigne au premier plan du tableau, dut être surprise d'être replongée à quelque temps de là



Jardins de la villa Borghèse : Fontaine du Bernin (voy. p. 235). — Dessin d'après nature par A. Anastasi.

dans une étuve de Jérusalem sous le nom de *Suzanne*, et contemplée par des Actéons séniles que des chiens ne mangeaient pas. — C'est au palais Corsini que j'ai retrouvé cette ancienne connaissance. Puis surviennent les Carraches, et Guido Reni, et Carlo Dolci, et le Padouan avec *Vénus à sa toilette*, et l'Albane avec ses *Saisons;* petites nudités à la brochette servies dans la verdure, pour ragaillardir les Jocondes de 1808, et exciter les pâmoisons de Stendhal. Voici le seul tableau profane de Federigo Barocci : *Énée emportant son père*. Les mouvements, les têtes ont de la grâce; mais la singulière visée pour un ascète, que de chercher la sensuelle et plantureuse manière du Corrége! Un tableau à réjouir Jordaens, Goya et M. Courbet, c'est la *Sainte Famille* de ce Caravage qui compromettait avec un si intelligent cynisme le prénom de *Michel-Ange*. Quel sacripant que ce peintre! D'ailleurs, une patte d'enfer, un relief splendide et des *charnuosités* scandaleusement opulentes. Mais quoi : la *Sainte Vierge* — comme elle est fagotée! — écrase la tête d'un dragon, tandis que le *Bambino*, petit transtévérin de dix ans, lève sa petite jambe et.... arrose le monstre. Il était écrit que la Vierge écraserait le serpent; mais les prophètes n'avaient point prévu qu'on le mettrait au court-bouillon.

Deux Anglaises s'efforçaient d'en rougir en entrant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une exquise petite galerie tendue de huit grandes glaces, sur le cristal desquelles Ciro Ferri et Mario de' Fiori ont peint des cupidons voltigeant parmi d'amples guirlandes de fleurs, touchées plus largement et d'un faire presque aussi délicat que si Van Huysum les eût exécutées. Ce Mario rendit aimable la bizarrerie de barbouiller des miroirs; ses festons couraient sur la vitre avec une si pimpante légèreté, que les objets réfléchis par le tain fuient à des profondeurs surprenantes.

Au reste, les ornementations hardies ont été de tout temps goûtées chez les Romains; leurs monuments le démontrent. Moins asservis que les Grecs à raisonner leurs décors, moins purs et par là plus audacieux quant au goût, soustraits aux critiques des sots constitués qui trouvent barbare toute idée originale qu'ils n'auraient pu concevoir, les artistes, les architectes de Rome ont admis parfois, lors de la Renaissance aussi bien que dans l'antiquité, des idées presque enfantines. Telle est la perspective incompréhensible au premier abord qui, en trompant les yeux, prolonge le palais Borghèse sur des jardins imaginaires. Vous êtes à l'extrémité de la maison; par une fenêtre, vous plongez sur la rue étroite et sombre et, du même côté, une ouverture dans la muraille vous fait voir au dehors une autre épaisseur de bâtiment, des fleurs, un jet d'eau; puis les bords du Tibre vers le port de Ripetta, avec une lointaine échappée de ces cultures où Fabius-Maximus, quand on vint le chercher pour la prodictature, sarclait des laitues sans se soucier d'Annibal. Ce pertuis, à l'extrémité des galeries qu'il double et motive, semble être le chemin d'un vaste parc. Retournez à la fenêtre voisine : tout a disparu; vous ne verrez qu'une ruelle obscure. Pour obtenir cet effet décoratif, on a percé dans le mur, au bout des galeries qui forment avec la ruelle un angle obtus, on a, dis-je, percé une porte en biais, après avoir acheté la maison qui fait face : cette maison, qui donne sur le quai, on l'a perforée de part en part en suivant l'axe de la galerie Borghèse; au milieu du couloir oblique ainsi pratiqué, on a fait jaillir de l'eau dans une petite cour qu'on a revêtue de lianes, et la trouée prête au palais un fond de paysage.

Ce problème amusant fournit aux visiteurs un intermède récréatif qui leur permet de donner une attention moins fatiguée aux tableaux des dernières salles par lesquelles on revient au point de départ et, tout d'abord, dans une pièce contiguë au salon des glaces, à trois célèbres petites fresques de Raphaël sauvées en 1848 des vandales qui ont saccagé la villa Borghèse. Les *Noces d'Alexandre et de Roxane*, formant deux sujets où l'allégorie et les emblèmes galants interviennent comme au temps de Gessner, nous montrent des données de Boucher, de Moreau le jeune ou de Lancret, élevées à la dignité du beau. Quelle absence d'afféterie dans cette bergerie héroïque, et comme cependant le grand artiste a su dissimuler sa vigueur sous une grâce où rien n'est énervé! J'ai remarqué un paquet d'*Amours* qui dans leurs bras en enlèvent un autre : ils sont d'un mouvement, d'un dessin adorables. Certain cupidonneau dans une armure se traîne sur le sol : allusion diaphane. Une autre fresque du maître, *les Vices attaquant la Vertu*, n'est pas moins remarquable. La *Vertu* sous l'apparence d'un dieu Terme reçoit sur un bouclier qui la défend, une grêle de traits que lui décochent coalisées les funestes *Passions*. L'élan de ces élégantes figures qui tirent de l'arc est digne des plus heureux bas-reliefs. Cette page est curieuse en ce qu'elle est, non pas imitée, mais *amendée* du style de Michel-Ange. La préoccupation est manifeste; l'intention d'alléger, de *spiritualiser* (comme nous dirions), ne l'est pas moins. Jules Romain semble avoir procédé en sens contraire dans sa *Découverte du tombeau de Numa*, et dans les sujets non moins lourds de la *Clélie*, rapportés de la villa Lante. C'est de la villa Aldobrandini que proviennent deux jolies fresques du Dominiquin : l'*Apollon écorchant Marsyas;* la *Mort de la nymphe Coronis :* du milieu des airs où il est jeté dans un mouvement superbe, le dieu lui décoche une flèche. Une chose charmante, c'est le paysage de ces tableaux, du second surtout : personne n'a donné une vision plus simple ni plus grandiose de la campagne de Rome. Ouvrages précieux de ce salon qui présente sous un jour particulier Raphaël, et le Dominiquin, ce coloriste de la fresque.

Il convient de citer à la hâte ce qu'on n'a pu oublier : une *Madone à l'enfant* de Jean Bellin, toile d'une blonde harmonie, perle peu commune dans l'œuvre d'un maître qui a poussé au noir; — le chef-d'œuvre tant copié du Titien qui représente, assises au bord d'un puits, deux jeunes femmes d'une beauté suprême, l'une ajustée et l'autre nue, de façon à mettre à la torture les allégoristes de la critique. Est-ce le *Vice* et la *Vertu*, ou l'*Artifice* et la *Vérité*, ou l'*Amour sacré* et l'*Amour profane*, supposition la plus admise, mais la plus absurde; car ces métaphysiques sur les deux amours ne sont ni du siècle, ni du pays, ni dans les habitudes du Titien. Sur cette toile, inspirée de Giorgione, quelle suavité, quelle enivrante couleur! et le beau paysage qui s'enfuit derrière ces mystérieuses beautés!

Jacopo Palma, maître rare, figure dans cette galerie où Paul Véronèse n'a pas laissé que de signer quelques paravents, comme le *saint Jean-Baptiste au désert*. Mieux vaut cette *illustration* d'une légende sur *saint Antoine de Padoue :* il prêchait au bord de la mer à des oreilles distraites; pour leur faire honte il se retourne, et s'adresse aux poissons qui se dressent en buste sur l'eau pour l'écouter. De bons portraits, l'un du Pordenone, l'autre de Giorgione (celui-ci trop restauré); la *Vierge entre deux saints* par Lorenzo Lotto, Vénitien de haut prix resté plus fidèle que le Titien aux traditions de Jean Bellin leur maître commun, ne sauraient être passés sous silence; ni les trois jolis tableaux de Bonifazio, Vénitien tendre et doux qui retrouve parfois de la puissance en ne cherchant qu'à

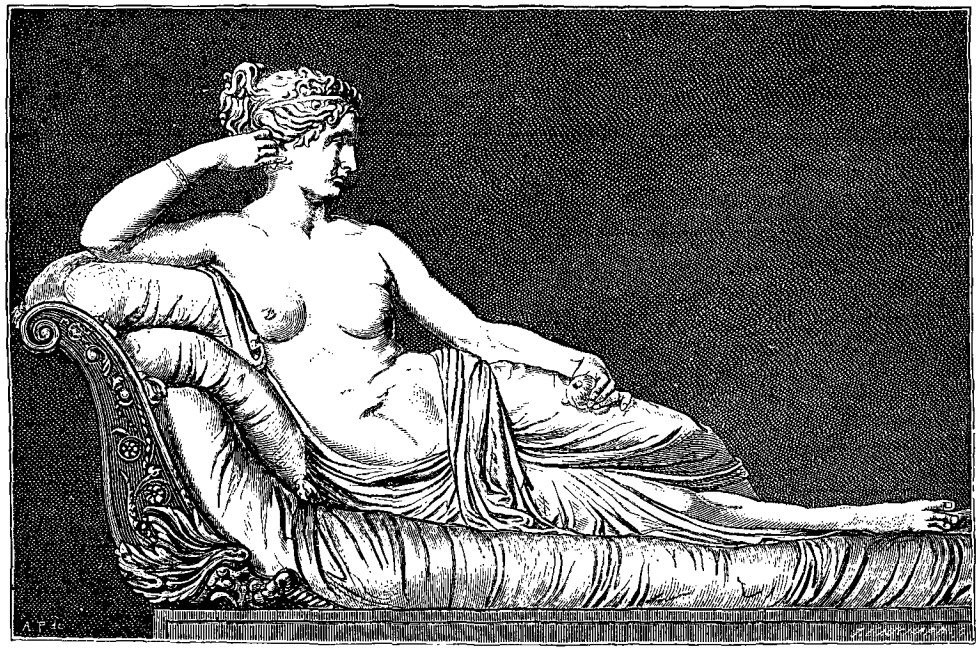
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaire; ni le tableau de *la Famille du Pordenone*, encore un Vénitien de la belle époque; ni tant d'autres pages qui feraient honneur à tous les musés. Au milieu de ces constellations je n'ai signalé que les planètes.

A travers les galeries italiennes, je suis enclin à négliger les exilés de la Hollande et des Flandres. Cependant le palais Borghèse possède dans cette série, outre quelques cadres estimables, deux joyaux que ne peuvent dédaigner ni l'amateur ni l'historien. L'un est un portrait de *Marie de Médicis* par Van Dyck, très-fin de physionomie, fort expressif et qui est doublement remarquable : à raison de ses qualités, et des différences qu'il présente comme expression et caractère avec les interprétations plus communes de Rubens. L'autre est un des plus beaux *Holbein* et le mieux conservé que j'aie vu. Il représente en pleine lumière et de face, forte demi-nature, un personnage vêtu de fourrure et coiffé d'une toque. La *Notice*, que l'on trouve collée sur une planchette dans chacune des salles, dit que l'original est inconnu. C'est en réalité un portrait de l'empereur *Maximilien* quand il n'était encore qu'archiduc, et avant qu'il portât la barbe.

—

Puisque nous avons parcouru le palais des Borghèse, allons finir la vêprée à leur villa, pour apprécier dans leur ensemble les collections de la famille. La distance n'est pas grande; il suffit de suivre le Corso jusqu'à la Porte du Peuple que décorent : les terrasses du Pincio, un obélisque de Ramsès III tiré du Grand-Cirque et relevé par Sixte-Quint; les deux petits dômes appariés de Sainte-Marie *de' Miracoli*, de Sainte-Marie *de Monte-Santo;* enfin, l'importante église



La Vénus-Borghèse par Canova (voy. p. 236). — Dessin de Paquier d'après une photographie.

de *Santa-Maria del Popolo* qui nous arrêtera au passage.

Bien que, grâce au privilége qui préserve de l'oubli les émules de Croque-Mitaine, Néron soit le personnage le plus populaire de Rome, comme Richard III est le bouffon favori de John Bull, on ne peut nier que, par suite peut-être de quelque ingratitude des chrétiens, il n'ait couru des bruits fâcheux sur le successeur de Claude. Au moyen âge, des revenants suspects, des fantômes de mauvaise mine venaient rôder sous les jardins du Pincio, autour de la tombe du fils d'Agrippine. Exorcisés vingt fois, ces farfadets trouvèrent un moyen ingénieux de rester en possession de la sépulture de Néron : sur le tombeau de la race Domitia où, comme nous l'apprend Suétone, ce grand artiste couronné avait été enseveli par ses nourrices Eglogue et Alexandria, ils plantèrent un noyer qui prit des proportions gigantesques, et où élurent domicile les Génies du mal sous la forme d'une nuée de corbeaux. L'arbre, dôme de verdure, soir et matin semblait un dôme de basalte, et ces oiseaux désolaient tout ce quartier de Rome. Pour l'en délivrer, Pascal II eut recours à la madone qui dans un songe lui ordonna d'abattre l'*albero malnato*, d'en jeter les cendres aux vents, et d'élever un temple à la place du môle de Néron. Que le pontife Pascal ait offert à son peuple cet édifice propitiatoire, ou que les quirites du treizième siècle l'aient relevé à frais communs, toujours est-il que l'oncle de Jules II le fit rebâtir de pied en cap au quinzième siècle par le Florentin Bacio Pintelli qui convia à l'embellissement de son œuvre les grands artistes de son pays, dans le temps même où ils ont eu les meilleures inspirations. Parcourir l'église si bien ornée de Sainte-Marie *du Peuple*, c'est donc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rentrer à Florence et faire une révision sommaire de l'art fécond de la Toscane.

Dès le seuil on est attiré vers la première chapelle à droite établie par la famille de Sixte IV, comme le prouvent les armes de la Rovère, ce chêne enraciné qui symbolisait si bien le pape Jules. Pinturicchio a éclairé de quelques fresques lumineuses les angles des voûtes, et quelques tympans où il a figuré des *Traits de la vie de saint Jérôme* qui reparaît au tableau d'autel, représentant une de ces *Crèches* où la Madone s'agenouille avec les saints pour adorer l'Enfant-Dieu qu'elle a porté. Ce motu se prête à de fines interprétations de la physionomie; car il faut rendre à la fois la protection du sentiment maternel et le respect que la divinité commande. La *Vierge* du Pinturicchio a pris rang parmi ses chefs-d'œuvre. Au pourtour de l'autel, l'artiste a enluminé un de ces paysages rayonnants que chacun a rêvés, et que les peintres mystiques découvraient dans les horizons de la vie future. Au milieu de ces splendeurs s'élève la *Tombe du cardinal Christophe de la Rovère*, par un Florentin du bon temps, Rossellini peut-être. Les perfections de cette sculpture font penser au fameux mausolée de San-Miniato.



La *Daphné* du Bernin (villa Borghèse) (voy. p. 235). — Dessin de L. Crepon d'après une photographie.

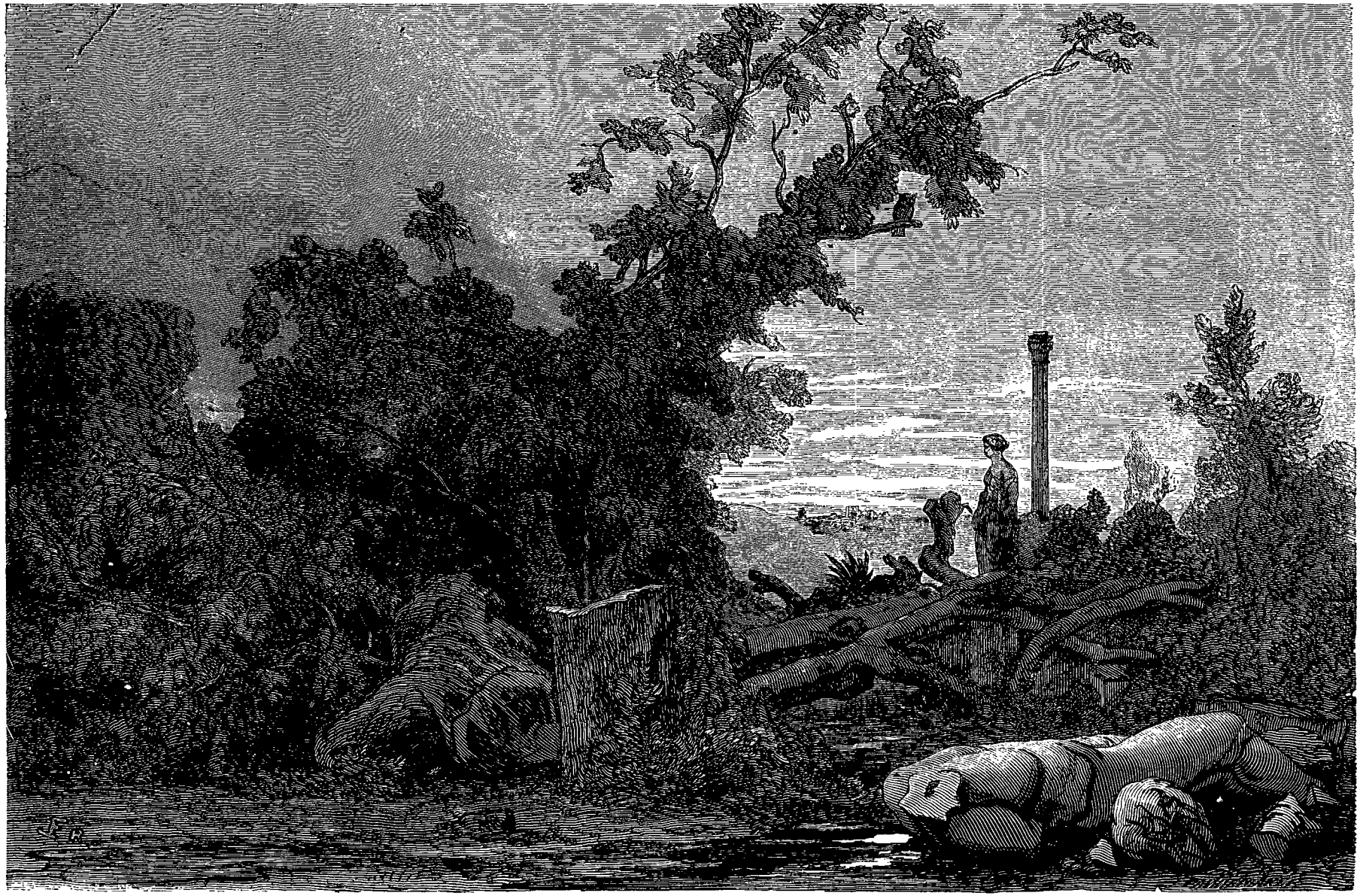
Vous retrouverez Pinturicchio, cet artiste plein d'élégance et de naïveté, ce contemporain plus chaleureux du premier âge de Raphaël, vous le retrouverez dans la troisième chapelle, qu'il a décorée en entier pour Sixte IV. C'est là qu'il s'est surpassé dans le tableau de l'*Assomption*, voisin de la statue en bronze d'un évêque endormi, que Pollajuolo ne désavouerait pas. Pinturicchio, dans la chapelle suivante, a donné pour gardiens à deux beaux monuments florentins : les *Pères de l'Église latine*. Enfin, il a peint à la voûte du chœur, derrière le maître-autel, le *Couronnement de la Vierge*, environné de compartiments ornementés avec une légèreté blonde, où sont disposés les *Évangélises* et *quatre Pères*, avec *quatre Sibylles* accroupies. Le tout forme un modèle de goût, de style et de grâce. Pinturicchio se montre là le précurseur immédiat de Raphaël; le charme de ces figures, l'ordonnance des compositions, tout fait penser à la chambre de la *Signature* où de si radieuses qualités seront grandies dans un espace plus restreint. Comme on le voit, cette église est d'une primordiale importance pour l'œuvre d'un grand maître à peu près inconnu dans notre France, et que nous retrouverons moins brillant, moins épuré qu'ici, à la Sixtine, puis au Vatican dans les appartements d'Alexandre VI.

C'est au chœur de Sainte-Marie *du Peuple* que s'élèvent à droite et à gauche, jusqu'à la voûte, les deux meilleurs tombeaux florentins que Rome possède. Jules II les fit exécuter par Andrea Contucci pour les cardinaux Basso et Ascanio Forza. Dans le second, les statues des *Vertus* et particulièrement la *Force*, sont des morceaux splendides. L'agencement des compositions, leur finesse qui n'est jamais sèche, leur opulence qui reste sobre; ce faste qui reste grave et tant de grandeur sans emphase ni surchage : tout contribue à rendre ces monuments admirables.

On ne doit pas oublier, surtout en France, les vitraux de Pierre et de Claude de Marsillac, et non *de Marseille* comme l'ont écrit tant de critiques. C'étaient des dominicains de Limoges que Léon X avait mandés pour peindre les verrières du Vatican, art où notre patrie était sans rivale au moyen âge. De tous les travaux que ces maîtres ont exécutés à Rome où ils se sont acquis un grand renom, il ne reste que ceux-ci : *une Vie de la Vierge*. Bonnes compositions, d'un ton calme et d'un beau sentiment; Jean de la Rovère les avait fait dessiner par Pinturicchio. Carle Maratte, les Carraches, Contucci qui a restauré avec tact une portion des fresques du maître de Pérouse, se sont signalés aussi à Sainte-Marie *du Peuple*. Nous les négligerons pour pénétrer dans la *Chapelle des Chigi*, qui par malheur ont remanié et modernisé cette église à trois nefs.

Ces Chigi étaient les banquiers de Jules II. Selon l'usage des financiers parvenus à leur plénitude, ceux-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les jardins Borghèse après la révolution (voy. p. 238), dessinés d'après nature par L. Français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ci, dans la décoration de leur chapelle, prétendirent éclipser les puissances qu'ils avaient rançonnées. Mais dans ces temps à jamais regrettables, point ne suffisait d'être prodigue et cossu : il fallait avoir du goût, et les Chigi le savaient bien. Seulement, Mondor se plaît à se singulariser : ils voulurent que Raphaël leur dessinât une statue et ils la firent exécuter par Lorenzetto. C'est le *Jonas*, gracieusement assis sur sa baleine. Lorenzetto mit en pendant un *Isaïe*, que le *Jonas* déprécie par la comparaison. Le peintre d'Urbin a dessiné toute la chapelle : sa coupole, ses mosaïques, et des cartons pour la frise, ainsi que pour le tableau d'autel (*Naissance de la Vierge*) confié à Sébastien del Piombo, et qu'acheva Salviati trop petitement. Le Bernin a fourvoyé là deux autres *Prophètes*, avec deux mausolées dont j'ai été heureusement distrait par la lampe suspendue à la voûte de ce sanctuaire. Elle représente trois petits *Anges* portant une couronne fleuronnée : perle florentine dont ne parle personne.

Sur les dalles de la dernière chapelle, n'omettons pas, outre deux monuments florentins dont l'un, de 1501 à 1507, a été érigé pour un cardinal Pallavicini qui, se faisant tailler un si bel écrin sépulcral, voulut en jouir avant d'y être serré ; n'omettons pas, disais-je, de rappeler que parmi les dalles du pavé on a encastré une myriade de figures tombales du quatorzième siècle, débris bien conservés de l'église antérieure : usage fréquent et toujours louable.

Ces renseignements donneraient une insuffisante idée de l'importance de Sainte-Marie *du Peuple* si l'on ajoutait ceux qui manquent partout, à savoir : la mention de trois autres tombes florentines du quin-



« .... Des chèvres ramenées le soir à quelque cabane pratiquée dans des substructions antiques.... (voy. p. 238).
Dessin d'après nature par Henri Regnault.

zième siècle, admirables, inconnues et dont l'une, celle de Guillaume Rocca, archevêque de Salerne, peut être attribuée à Benedetto da Maiano : elles ont été remontées dans la sacristie lorsqu'on a coupé l'ancien cloître pour établir les terrasses du Pincio. Enfin, dans le corridor de cette sacristie où vous rencontrerez dans un *ex-voto* trois statues florentines de 1497, se trouve aussi, au-dessus d'une porte, un bas-relief d'une école rarement représentée à Rome. C'est une sculpture des Pisans : le *Couronnement de la Vierge*. Le morceau est des plus remarquables : on y sent déjà les approches du Giotto. Des belles choses disséminées là on formerait chez nous un brillant musée de cet art florentin du quinzième siècle : âge d'or de la muse moderne, dont nos pédagogues des siècles de fer et de plomb se sont longtemps efforcés de nous dérober la connaissance.

Franchissons maintenant la muraille d'Honorius par l'ancienne porte Flaminienne qu'ouvrit Narsès au pied du coteau et dont la décoration mesquine, en dépit de Vignole et de Michel-Ange qui l'ont dessinée, a été compromise par le Bernin ; puis, tournons à quelques pas, sur la droite, en quittant la route de Viterbe : nous arriverons aux propylées de la villa Borghèse.

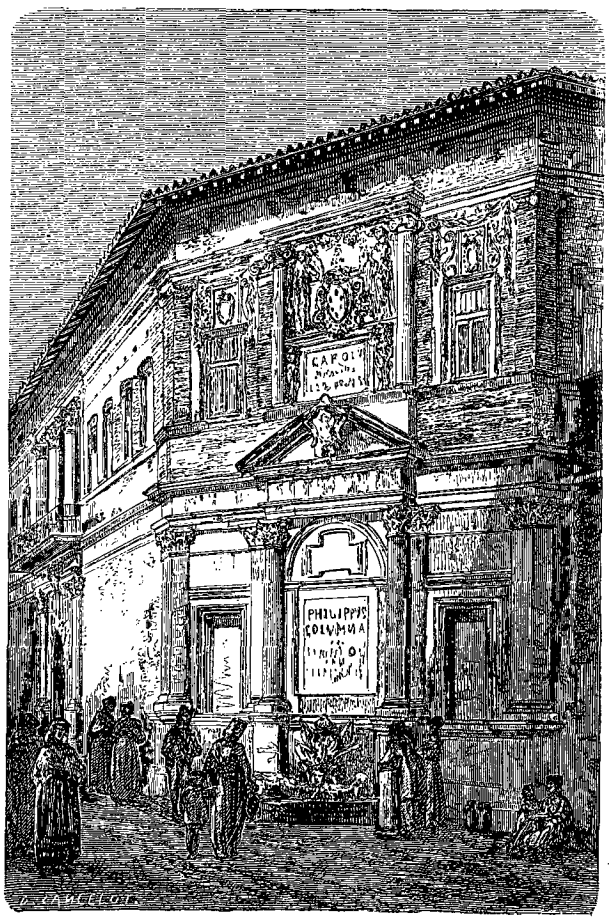
Ses jardins, où l'on pénètre tout d'abord, ne justifient plus qu'à moitié leur réputation ; bientôt nous dirons pourquoi. L'énorme galerie de statues rassemblée dans le palais cause un vif étonnement quand on en connaît l'origine. Lorsque, après son mariage avec Pauline Bonaparte, le prince Camille Borghèse, *invité* par son beau-frère à lui vendre sa collection, l'eut vue partir pour le Louvre, où elle constitue notre musée des Antiques, il fut saisi, devant ses galeries dépeuplées, d'un regret bien naturel. Alors il fit labourer à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fond les terres de ses domaines et elles lui donnèrent, comme les semailles de Cadmus, une seconde moisson de personnages en marbre, plus abondante encore que la première. Telle est la provenance de la collection actuelle. Que de trésors doit receler un sol d'où, sans sortir de chez soi, on extrait à coups de pioche une carrière de statues !

On ne peut songer à dresser un compte rendu des objets d'art de la villa Borghèse; c'est l'affaire d'un catalogue ou d'un *Guide-Murray*. Ces sortes d'ouvrages ont pour devoir de tout mentionner; nous ne signalerons que des objets particulièrement notables, ou par leur mérite ou par quelque circonstance. Dès la première salle, on est attiré par les mosaïques du pavé représentant des *Gladiateurs* en action : œuvre de la fin de l'empire trouvée à Tusculum, et qui transmet des notions précieuses sur l'équipement, le costume, les armes de ces combattants. L'un d'eux est coiffé de ce casque à visière baissée où le jour ne se voit que par deux trous, modèle que j'avais vu non sans surprise à Naples, parmi les mobiliers de Pompéi. On a encastré dans le mur le relief très-saillant d'un *Cheval antique* lancé dans un précipice; le mouvement en est si juste, il est trouvé avec une telle puissance, que le Bernin n'a point dédaigné de restaurer ce morceau et de jeter sur la croupe de l'animal un *Curtius*, ajusté avec une singulière conformité de style. C'est à résoudre de pareils problèmes que les artistes témoignent de leur force et de leur souplesse. Il est rare que l'on puisse condamner sans appel un homme illustre et le siècle qui l'a glorifié : certains ouvrages bien choisis du Bernin lui restituent un rang primordial. Dans ce nombre on comprendra l'étrange *Fontaine des jardins Borghèse*, composée d'une ronde d'*Hippogriffes* sortant de l'onde, et dont les queues entrelacées supportent la vasque. C'est un chef-d'œuvre décoratif très-original. La *Cassandre arrachée du sanctuaire par Pyrrhus* est une œuvre grecque, et du bon temps. Au salon d'*Hercule*, la statue du héros sous des ajustements de femme est remarquable; mais le grand sarcophage qui représente ses *Travaux* l'est plus encore. Winckelmann en a décrit le couvercle, où sont figurées les *Amazones* allant au secours de Troie. Le petit *Autel triangulaire* est plus ancien; il remonte à l'école d'Égine. N'oublions pas cette *Daphné* que déjà le laurier enveloppe de son écorce, et dont les doigts s'allongent en rameaux : c'est l'unique statue antique qui la représente pendant sa métamorphose.

Dans la galerie, la plus riche qui soit, car elle est entourée de vingt pilastres en albâtre orientale à chapiteaux dorés, ménageant des compartiments où s'ajustent des camées en marbre de Paros sur des médaillons de lapis-lazuli, dans cette salle sont alignés onze bustes modernes des *Empereurs*, en porphyre rouge avec les draperies en albâtre, et posés sur des fûts de colonnes en granit africain. Notons une cuve splendide en porphyre, et un bronze exquis qui représente *Néron enfant*.



Villa de Jules III, près la Porte du Peuple (voy. p. 238). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

A l'étage supérieur se groupent trois ouvrages intéressants de la jeunesse du Bernin : *Énée emportant son père*, groupe un peu froid, sans grande noblesse, mais où les jambes sont d'une beauté magistrale et l'exécution d'une habileté consommée (cet artiste avait quinze ans lorsqu'il se produisit avec cette autorité). — *David faisant jouer sa fronde* est un portrait du Bernin à vingt ans; sa *Daphné* qui, poursuivie par Apollon, se débat entre les bras du dieu et qui crie encore tout en subissant déjà sa métamorphose, est un groupe justement renommé. Page vivante, audacieusement conçue, exécutée avec fougue, avec science dans ses moindres parties et qui dut jeter l'auréole des maîtres sur un front de dix-huit printemps. Avant de devenir le pape Urbain VIII, le cardinal Barberini improvisa au pied de ce groupe ces deux vers en guise de moralité :

« Quisquis amans sequitur fugitivæ gaudia formæ
« Fronde manus implet, bacchos seu carpit amaros. »

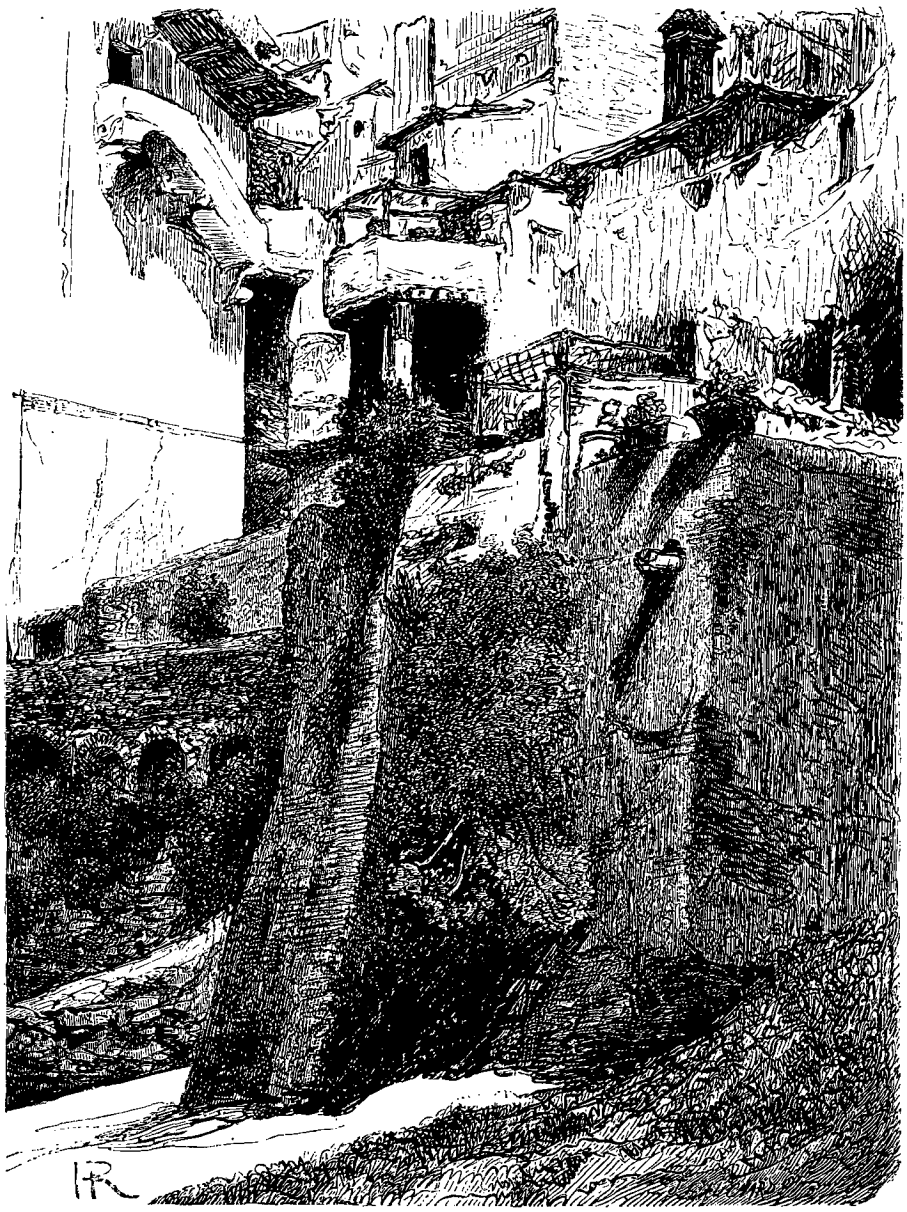
On les a placés sur le socle, en regard de ceux d'O-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vide sur le même sujet. Le chevalier Bernini, très-bien représenté dans ce palais, a exécuté un magnifique buste du cardinal *Scipion Borghèse* qui a fait bâtir cette maison par un architecte flamand.

Parmi tant de merveilles, au nombre desquelles figure le *Gladiateur-Borghèse*, l'art tout moderne est agréablement introduit par Canova, grâce à la sculpturale beauté de son plus célèbre modèle. C'est là que la *princesse Pauline* prête à Vénus rajeunie ses formes exquises, nées pour le marbre qui semble les avoir créées, et les lignes pures d'un visage inspiré des camées athéniens au temps d'Alexandre. L'impériale Cypris tient victorieusement la pomme.

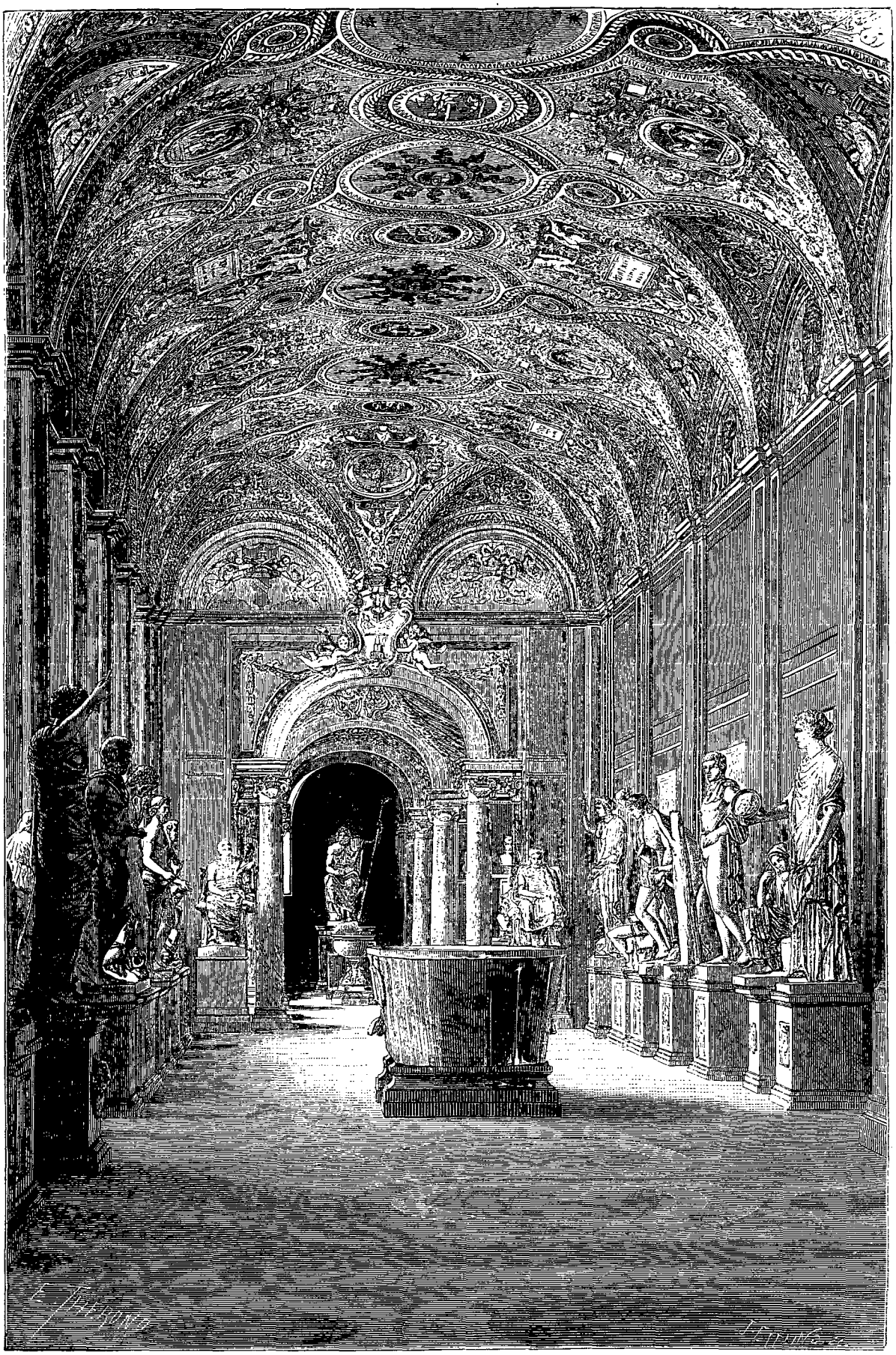
Si je mentionne des répétitions assez pures de la *Vénus accroupie*, du *Corbulon*, de l'*Hermaphrodite*, du *Tireur d'épine*, et surtout du *Faune*, interprétation du



« .... Des maisons juchées les unes sur les autres rappellent les cités de l'Orient.... » (voy. p. 238).
Dessin d'après nature par Henri Regnault.

Praxitèle, moins fine peut-être, mais plus large et plus simple que celle du Capitole, qui cède à son tour la palme au fragment original trouvé sur le Palatin, c'est afin de rappeler qu'autrefois, au lieu d'exiger comme aujourd'hui du nouveau sans cesse, et d'attendre un chef-d'œuvre inconnu de tout praticien qui manie du plâtre, on adoptait, on consacrait certaines interprétations vraiment dignes de la vénération des peuples, de la majesté des dieux, et que dès lors, jusqu'à l'avénement d'un autre type, non pas intrus ni proposé, mais demandé à un grand artiste pour un temple nouveau, on reproduisait avec une piété traditionnelle la pensée des héros favoris de la muse. De ce fait résulte la presque certitude que la plupart des figures de l'art grec sont des traductions plus ou moins fidèles des Phidias, des Zeuxis, des Apollodore, des Praxitèle et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Musées vaticans : Salle *des Statues* (voy. p. 239). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de Soulier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quelques rares génies dont les noms sont arrivés jusqu'à nous. Il en est de ces statues comme des épreuves d'une gravure : les premières tirées, c'est-à-dire les plus anciennes, l'emportent par l'accent et la pureté.

Mais qu'il est rare de rencontrer, dans cette Rome où l'on a versé les dépouilles du monde, non pour les conserver, hélas! mais pour détruire en masse avec une fureur aveugle, qu'il est, dis-je, peu commun de voir surgir, des décombres amoncelés par tant de barbaries, un exemplaire voisin des âges héroïques, tel que notre *Vénus de Milo* que rien n'égale, tel que l'*Hercule* du théâtre de Pompée, tel que notre *Achille*, ou même que le *Torse du Ganimède* à cette villa Borghèse où l'on revoit tant de belles choses ignorées de nos pères! Signalons dans le nombre une mosaïque du second siècle, représentant un *Sacrifice des féciaux :* trois paysans concluent un marché ou jurent un pacte sur une peau de chèvre, devant la statue de *Mars*. Rien n'est plus curieux comme costume, comme type ni comme document, que cette cérémonie du culte usuel et domestique aux derniers âges païens.

Grâce à la diversité qui brille en ces villas, vous ferez ample connaissance avec un paysagiste hollandais peu représenté chez nous : Van Bloemen, mort en 1740, après avoir passé une partie de sa vie en Italie, où il est connu sous le nom de l'*Orizzonte*. Ce maître a décoré de cinquante-deux toiles un salon de la villa Borghèse, et les princes reconnaissants ont voulu garder le portrait de l'hôte qu'ils ont longtemps hébergé. En gardant à Rome sa bonne et grasse palette hollandaise, Van Bloemen y a pris les allures françaises du temps où se naturalisaient au pied du Capitole le Poussin et Guaspre Dughet. Sa peinture est large, et même d'une touche un peu lâchée, quoique vive. Compliqués dans leur composition afin d'offrir à l'œil l'amusement des plans multipliés, les points de vue de l'Orizzonte entassent au profit des lointains des formes saccadées; mais il les échelonne avec harmonie; sa couleur est vigoureuse, ses sites plaisants et bien à l'effet. Il traite le paysage comme un décor mignon, avec une dextérité qui se complaît à se montrer transcendante.

J'ai dit que les jardins de cette villa, but ordinaire de promenade pour les élégants du Pincio, avaient perdu de leur splendeur. Depuis que le neveu de Paul V les a fait dessiner, cette noble famille les a mis à la disposition de la population romaine. Aussi, lorsque en 1848 la démagogie remplaça *le tyran* pontifical par Mazzini et ses deux collègues, la populace reconnaissante, pour payer l'hospitalité reçue par dix générations, s'empressa de supplicier les grands arbres, de tailler les futaies en bûchers, d'égorger les statues, de saccager le palais, de brûler les pavillons qui lui avaient si longtemps offert un abri. Le prince Borghèse a replanté; mais les arbres sont encore jeunes : espérons que le bon peuple à qui il a rouvert son domaine leur permettra de grandir....

Autrefois, on pouvait sortir du parc par la *Porta Pinciania* qui date d'Honorius et que Bélisaire a rebâtie sans réussir à lui léguer son nom. C'est là cependant, sur le socle d'un pilier rompu, que la tradition fait asseoir, son casque à la main, pour implorer l'aumône, le général aveugle et disgracié. Muratori a réhabilité sur ce point l'empereur Justinien, aux vertus de qui je ne tiens guère. Mauvaise besogne : cet exemple d'ingratitude souveraine a consolé tant d'illustres, et grandi tant de médiocrités jetées au rebut!

Au sommet du Pincio, parc public de création française et ancienne *colline des Jardins*, se trouvaient, vous le savez, ceux de Lucullus, que depuis s'appropria la femme de Claude en remettant de les payer *aux calendes grecques*, comme on dit depuis le temps d'Auguste, auteur de ce dicton. C'est là, derrière la villa Medici, dans les bosquets où elle avait cherché un refuge, que Messaline fut égorgée par un tribun que l'affranchi Evodius avait conduit à sa poursuite.

—

Si nous avions l'intention d'épuiser dans ce recueil les trésors presque infinis de Rome il faudrait, de la villa Borghèse, gagner, en remontant le Teverone, ces coteaux mal vêtus de maigres pâturages où, parmi les *tumuli* des ruines, semblent méditer plutôt que paître des chèvres ramenées le soir à quelque cabane pratiquée dans les substructions d'une villa antique. Ou bien, prenant la route de Viterbe à l'issue de la Porte du Peuple, nous passerions devant le *Casino* que Vignole a dessiné pour le pape Jules III. Nous reverrions le *Ponte-Molle* qui existait déjà du temps d'Asdrubal et auquel ont donné une célébrité triple l'arrestation des députés complices de Catilina, les débauches de Néron et la défaite de Maxence; puis, de ce monument où vingt siècles se résument, nous irions, en suivant la promenade du Poussin par delà le *Monte-Mario*, jusqu'à la villa *Madama*, où Raphaël s'épanouit en fleurs dans une corbeille de ruines.

Et l'école du Sanzio, par une filiation mystérieuse, nous ferait remonter jusqu'aux merveilles contemporaines de Claude, récemment exhumées sur la voie Latine : modèles que Raphaël a si bien devinés et qu'il n'a pu connaître.

De cette voie Latine on revoit les monts d'Albe, terre promise contemplée de loin et où j'aimerais, escorté de mes lecteurs, *égarer nos pas et nos discours* sur les rives d'Albano et de Nemi, sous les ombrages de Rocca-di-Papa; à Frascati, à *Tusculum*, où Caton le Censeur a précédé Cicéron.

Au cœur de la ville même, nous aurions à fouiller ces quartiers riverains du Tibre où des masures juchées les unes sur les autres rappellent les cités de l'Orient; et ces bords escarpés du fleuve où sur des parapets indigents se profilent les *loggie*, les campaniles des palais voisins du *Ponte-Sisto*, aux voûtes repri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sées par quinze siècles, sous lesquelles vous rencontrerez à peine un pêcheur aux aguets, devant sa *girella* tendue au pied d'une arche.

Puis il faudrait parcourir les palais Corsini, Massimi et bien d'autres; l'église de *la Minerve*, rivale en beauté de Sainte-Marie *du Peuple;* Saint-Sylvestre au Quirinal, Saint-André *della Valle*, Sainte-Marie *in Vallicella;* Santa-Maria *dell' Anima*, la fondation curieuse des Allemands; Saint-Augustin, Sainte-Marie *della Pace* où nous retrouverions Raphaël, et quelques autres églises si différentes entre elles, dont chacune recèle des curiosités d'art et d'histoire, de cette histoire intime et anecdotique en vain cherchée dans les annalistes.

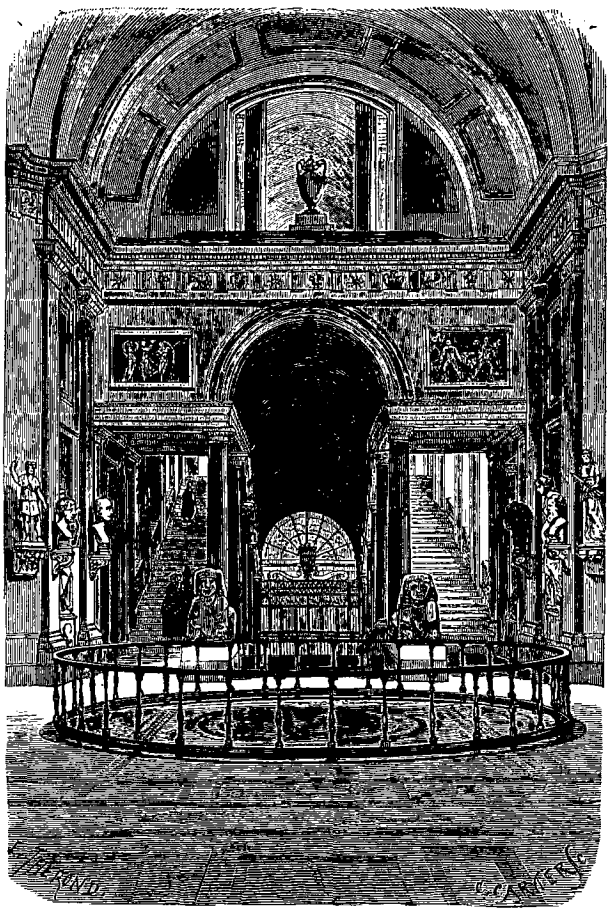
Ensuite, pénétrant dans les mœurs par l'examen des institutions, ne serions-nous pas convié à exposer le but et les collections du Collége Romain, à retracer par leurs fondations les annales curieuses de la bienfaisance publique et des établissements charitables dans la ville des papes?

Que de révélations piquantes et d'observations utiles! Combien de charmants dessins, inspirés de tant de merveilles, et exécutés par les plus aimés de nos artistes qui s'y sont surpassés, demeurent ajournés dans les limbes du portefeuille!

Les salons officiels abordés, la société romaine entrevue dans quelques scènes d'intérieur, il nous resterait tout un monde à mettre en lumière : — les immenses et nombreux musées, les habitations séculaires des palais Vaticans, amas de constructions dont l'enceinte, vaste comme Turin, contient, dit-on, onze mille chambres où l'on accède par deux cent huit escaliers; où tableaux, bas-reliefs et statues forment une population de dix mille *âmes;* et le mot âme n'est que juste : le génie a fait vivre ces figures enfantées par la Grèce, par l'Égypte, par les Étrusques, et par la divine Italie de la Renaissance.

La *Pinacothèque* ne compte qu'une quarantaine de toiles; mais presque toutes ont une importance première et donnent lieu, soit pour relever des erreurs, soit pour révéler des faits obscurs, à quelques remarques : il faut tout dire, ou ne rien entamer; car une sèche mention serait aussi banale que le premier venu des catalogues.

Cette observation est applicable à tout le reste. Déroger aux proportions de cette étude, équilibrée avec soin; clore par un entassement confus de notices étriquées, incolores, et sans utilité comme sans attrait, un tableau où l'on a rêvé une certaine harmonie, ce serait fausser les perspectives du récit; ce serait, pour s'astreindre aux limites ordinaires d'un cadre, y accoupler, à des figures développées, des Lilliputiens, ou bien ajuster à une statue de grandeur naturelle les bras d'une poupée.



Musées vaticans : La salle *en Croix grecque*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de Soulier.

Ce *cosmos* artiste du Vatican, qui n'a pas été exposé chez nous dans son ensemble, je l'ai étudié et interprété de mon mieux : c'est tout ce que j'en puis dire; mais un tel travail, quoiqu'il soit fort condensé, serait, à mon sens, difficilement abordé dans ce recueil.

Bornons-nous donc en offrant, dans un prochain livre dont je n'ai osé présenter ici que les prémices, un autre rendez-vous aux lecteurs qui désirent faire l'exploration complète de Rome, bornons-nous à signaler les splendides musées Chiaramonti, Pio-Clémentin, et ces collections antiques qui préludent par des manuscrits lapidaires d'épigraphie païenne et chrétienne.

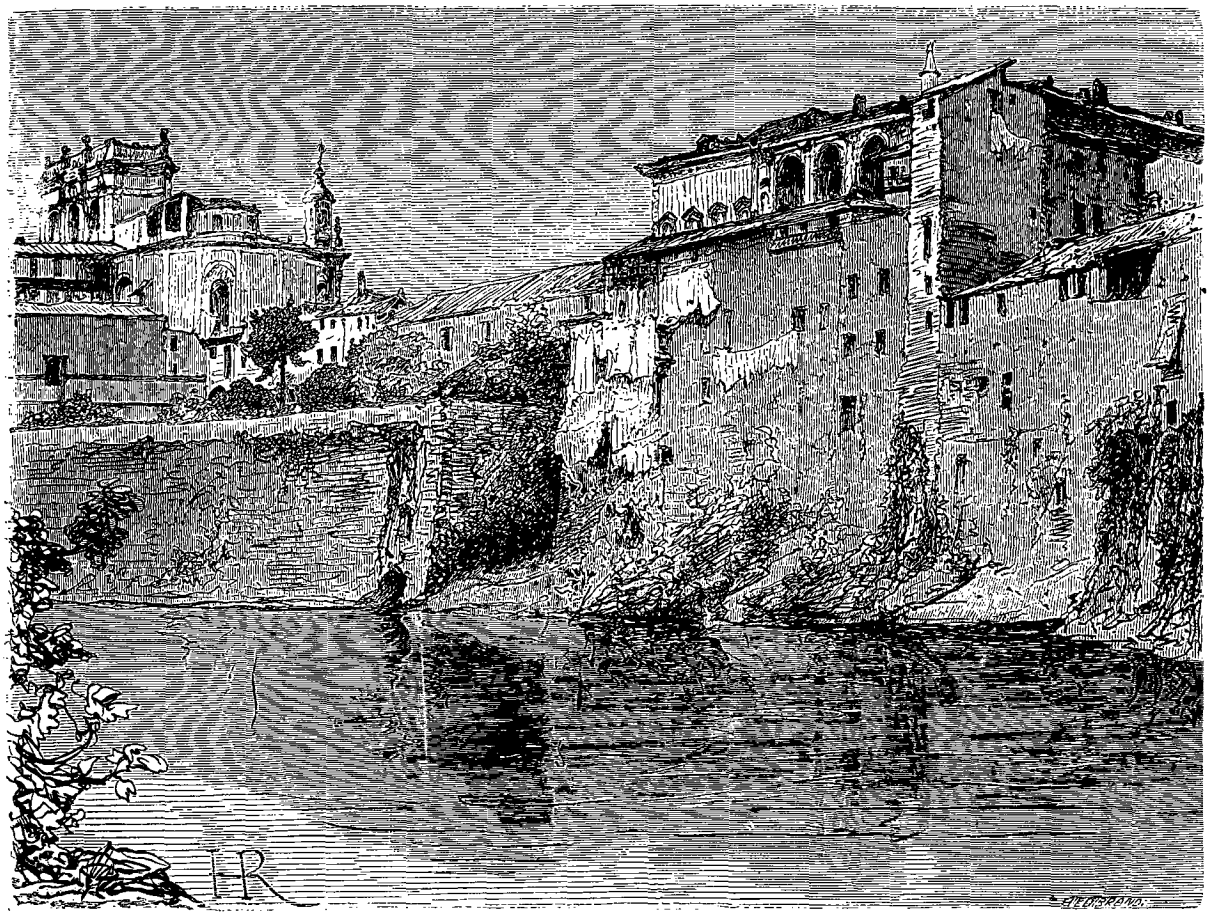
Citons à la hâte les sanctuaires du *Belvedere*, du *Braccio Nuovo*, du portique de Simonetti; de la salle *des Animaux*, muséum zoologique légué par les Grecs; de la salle *des Bustes*, de la salle *des Statues*, de la salle octogone *des Muses*, de la *Rotonde*, de la salle *en Croix grecque :* adorables architectures où Pie VI, bien servi par Simonetti, a donné aux chefs-d'œuvre de l'antiquité des installations si riches et si pures, que les contemporains de Caligula et de Néron croiraient y rentrer dans leurs magnifiques galeries.

Lorsqu'on a bien oublié le temps présent pour vivre avec le siècle d'Auguste à travers ce labyrinthe, et revu ce qu'il a contemplé, — de l'Égypte des pharaons à l'Égypte de Cléopâtre et d'Adrien, et, de Cerœ, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tarquinies à la Maison-d'Or, voici que la Renaissance prélude, par la *chapelle de Nicolas V* tapissée des fresques de Fra Angelico, par les *appartements d'Alexandre VI*, œuvre du Pinturicchio, et par les *Loges* de Bramante, pour aboutir à l'éblouissante décoration de la *Bibliothèque vaticane!*

Entre ces éléments s'interpose le Parthénon de l'art moderne : la CHAPELLE SIXTINE qui contient, au milieu de ses prédécesseurs immédiats Michel-Ange tout entier, de son aurore à son couchant; et tout à côté, le long des *Loggie*, mais surtout dans les chambres ou *Stanze*, Raphaël escorté de son école, dans leur plus éclatante manifestation. Ce sont ces deux étoiles qui viennent éclairer et qui aident à classer le reste. Ce pèlerinage à *la Jérusalem* de l'art antique et de l'art moderne, au sanctuaire où tout se résume et d'où sont parties, en ce qui concerne les arts, les civilisations actuelles, — catholicité de l'esprit gardée par le chef de celle de la foi; — ce récit d'histoire fait avec des matériaux poétiques, on s'est efforcé de l'animer de



Vue prise au Transtévère, près du *Ponte-Sisto* (voy. p. 239). — Dessin d'après nature par Henri Regnault.

toute sa vie, pour en donner le spectacle à ceux qui n'ont point contemplé la réalité.

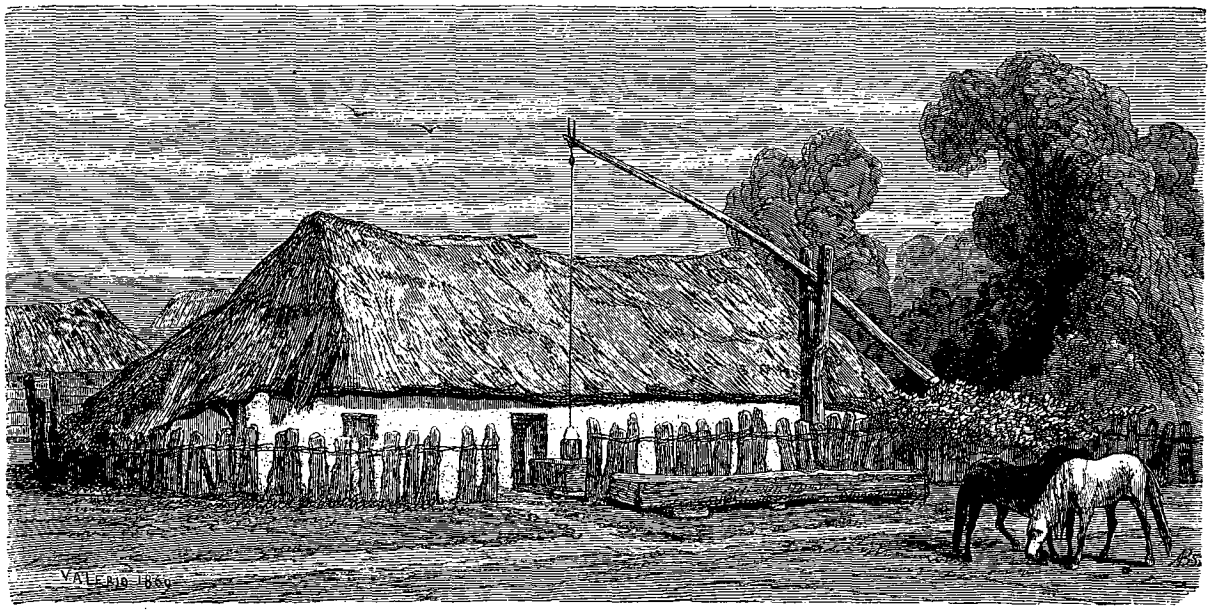
Mais peut-être serait-il téméraire d'interner plus longtemps dans une seule ville, encore que cette ville soit un monde, un public accoutumé à planer sur toutes les régions du globe avec tant d'explorateurs : race ailée de voyageurs hardis qui accoutument notre France casanière aux longues enjambées, par les si curieux récits du retour.

Ceux que passionne la vieille capitale de l'Empire romain, la mère patrie des États actuels des trois mondes, et qui ont daigné nous accompagner jusqu'à moitié chemin, retrouveront bientôt dans notre livre, s'ils daignent y poursuivre avec nous le voyage, le complément nécessaire des travaux dont ils n'ont eu qu'une portion[1].

Francis WEY.

1. L'édition *complète* et illustrée du grand ouvrage de M. F. Wey sur Rome (*ancienne et moderne*) s'imprime en ce moment : elle paraîtra avant la fin de l'année à la Librairie Hachette et Cie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaumière des environs d'Essek. — Dessin de Valério d'après nature.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE CHEZ LES SLAVES DU SUD,

PAR M. GEORGES PERROT. — DESSINS PAR M. TH. VALÉRIO [1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MAIRIE DU 5E ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE

I

DE PESTH A ESSEK.

Le 1er septembre 1868, à six heures du matin, je quittais, à bord d'un bâtiment à vapeur du Lloyd autrichien, le quai de Pesth. Le temps était splendide, mais les premiers rayons du jour avaient fait monter sur toute la largeur du grand fleuve, où commençaient à courir barques et steamers, une brume matinale d'un charmant effet. Le Danube me rappelle le Nil et cette belle matinée de janvier où je le traversai pour aller escalader les Pyramides; mais le brouillard de l'Égypte était plus léger, plus brillant et plus lumineux. Là-bas, c'était un voile transparent, une fine vapeur argentée qui ne cachait à l'œil aucun détail, mais qui seulement adoucissait les contours et tempérait les couleurs, si vives et si crues sous le soleil de midi; on distinguait, comme derrière une gaze, les grandes vergues des *daabiehs* et leurs grandes voiles pendantes, les blanches huttes des fellahs et les verts feuillages qui les couvraient; les femmes en chemise bleue venant puiser de l'eau au fleuve, les bois de palmiers, et, par derrière, les colossales Pyramides. Ici, au contraire, dès que nous avons fait quelques tours de roue, nous ne voyons plus rien de la ville, que certaines façades frappées par le soleil, qui s'aperçoivent encore quand déjà tout le reste échappe et se perd dans le nuage.

Pendant une heure à peu près, nous avions encore, à notre droite, des collines, dernière prolongation du Bakony-Wald, qui vont s'abaissant de plus en plus. Bientôt après, des deux côtés, c'est la plaine immense, où le fleuve coule à pleins bords; tantôt les champs et les prés qui bordent le Danube ne paraissent pas plus élc-

1. Les dessins qui accompagnent ces notes sont presque tous tirés de l'album de M. Théodore Valério; c'est assez dire quelle exactitude ils présentent, quelle confiance ils doivent inspirer. Personne ne connaît mieux et n'a plus longtemps exploré en tout sens le bassin du Danube que M. Valério. En 1851 et 1852, il a visité la Hongrie, la Bosnie et les frontières militaires; en 1854 et 1855, pendant la guerre, la Serbie et les Principautés danubiennes; en 1863, la Dalmatie et le Monténégro. C'est aux riches portefeuilles qu'il a rapportés de ces voyages que nous avons fait des emprunts que nous espérons renouveler un jour ou l'autre. Le gouvernement français s'est rendu acquéreur d'une collection de costumes et de types, peints à l'aquarelle, que M. Valério avait formée dans le cours de ces longues explorations, et qui est d'un haut prix pour la science ethnographique.

En même temps, l'artiste, dans une série d'eaux-fortes qui forment près d'une centaine de planches et qui n'ont pas eu moins de succès en Allemagne qu'en France, a offert au public des échantillons variés de ces plus beaux croquis de voyages; mais il reste encore, dans ces cartons que nous avons eu souvent le plaisir d'ouvrir et de feuilleter tout à notre aise, bien des pièces inédites, bien des types étranges, bien des groupes et des scènes d'un aspect saisissant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vés que le niveau de ses eaux; tantôt, sur la rive droite, il y a une berge grisâtre haute de quelques mètres. On rencontre, de temps en temps, quelques bateaux pontés, semblables à ceux qui font la navigation de nos fleuves, glissant lentement au fil de l'eau; d'autres fois, c'est un grand radeau chargé de foin, que l'on dirige tant bien que mal avec une ou deux rames. Entassée jusqu'à la hauteur de quatre ou cinq mètres au-dessus de l'eau, l'herbe sèche vous envoie, au passage, de doux parfums de prairie fauchée. Enfin, ce qui peuple surtout le fleuve, c'est, de place en place, des groupes de moulins comme je n'en ai jamais vu ailleurs. Ces moulins sont formés de deux bateaux, entre lesquels tourne une roue à palettes étroites et écartées. L'un de ces bateaux est une simple barque sur le bord de laquelle l'axe de la roue porte par une de ses extrémités; l'autre bateau soutient une cahute dans laquelle se trouve la meule et où loge le meunier. Une nacelle amarrée à côté de cette maisonnette lui permet de communiquer avec la terre quand il en a envie.

Ces petits moulins qui, dans leur journée, font quelques sacs de farine seulement, devront disparaître, tout pittoresques qu'ils soient, devant les progrès que fait en Hongrie la grande industrie. Les dernières récoltes ont été si belles, et la farine hongroise commence à être si recherchée et à trouver de si lointains et si sûrs débouchés, que partout s'élèvent aujourd'hui de grands moulins à vapeur, dont un seul suffit à faire le travail de toute une escadre de ces petits moulins.

C'est surtout la récolte de 1867 qui a répandu dans le pays des sommes énormes, et qui a encouragé producteurs et commerçants aux grandes entreprises. Par Trieste, Brême et Hambourg, Pesth a expédié cette année au Brésil de grandes quantités de farine. Le commerce d'exportation est presque tout entier aux mains de négociants allemands, qui y font de belles fortunes; ils n'achètent d'ailleurs pas directement aux producteurs; les intermédiaires obligés sont des juifs, qui ont des traités avec les grands cultivateurs, ou qui ramassent les grains que l'on apporte sur les marchés de l'intérieur. Les juifs, eux aussi, gagnent beaucoup d'argent à ce commerce, qui ne peut que se développer. On a reconnu, m'assure-t-on, que la farine hongroise donnait au pain un goût excellent, qu'elle était plus riche en gluten que toute autre; seule, celle qui vient de Pologne aurait autant et même plus de saveur. Quant aux blés des Principautés et de la Russie, quant à ceux même de l'Amérique, ils ne vaudraient pas les blés hongrois.

La navigation du Danube, entre Pesth et le *Draveck* ou embouchure de la Drave, la navigation de la Drave jusqu'à Essek ont de la monotonie, mais, pour qui sait regarder, ne manquent pourtant pas d'un certain intérêt. C'est uniforme, mais il y a de la grandeur. Hors et près de Mohacz, où il y a des collines basses sur la rive droite du fleuve, la plaine s'étend à droite comme à gauche; on la sent d'ailleurs et on la devine, indéfinie, immense, plutôt qu'on ne la voit. En effet, de la dunette même du bateau, on ne découvre pas le pays que l'on traverse. Le fleuve est partout bordé d'une véritable forêt de saules, de trembles, de peupliers A peine, de place en place, cet épais rideau s'entr'ouvre-t-il pour laisser apercevoir la prairie frangée de roseaux, ou quelques champs de maïs dans une clairière, auprès d'une habitation qu'ombragent des saules énormes. De temps en temps, on distingue un grand troupeau de bœufs blanchâtres aux longues cornes, arrêtés sur la rive du fleuve et s'y désaltérant. On dirait d'abord que ces rivages se ressemblent partout à eux-mêmes; mais, en y mettant un peu d'attention, on découvre des différences qui occupent et amusent l'œil sans le retenir longtemps. C'est l'ouverture des canaux où s'engage le Danube; on le voit fuir entre les îles qu'il entoure mollement et dont il arrondit les contours; ce sont les diverses nuances des feuillages mêlés, mais non confondus, les jeux du vent qui blanchit les trembles quand la brise passe sur la forêt, les accidents de la lumière qui fait saillir sur les rideaux d'un vert sombre les surfaces et les cimes qu'entre deux nuages passant au ciel elle éclaire et égaye pendant un moment.

Après avoir passé devant les pittoresques pêcheries d'Apathin, nous nous arrêtons, un peu après le coucher du soleil, au milieu du Danube, en face de l'embouchure de la Drave; un petit steamer, le *Local-Schiff*, comme on dit ici, vient se ranger bord à bord du grand bâtiment qui fait le service du Danube, et prend les lettres, les marchandises, les passagers pour Essek. Pendant que s'opère ce transbordement, je jouis du spectacle animé que présente une pointe de terre, au confluent des deux cours d'eau. Il y a là un campement de pêcheurs. A la lueur des grands feux qui flambent en plein air, on distingue des cahutes couvertes en branchages et en feuilles sèches, des filets qui sèchent tendus sur des pieux, des chaudières où cuit et fume le repas du soir; des enfants dorment sur le sable, et sur le rideau d'arbres éclairé par de rouges reflets, on voit se détacher les ombres noires des pêcheurs et de leurs femmes qui vont et viennent autour des flammes joyeuses.

Un quart d'heure après, nous remontions la Drave. Dans toute cette partie inférieure de son cours, elle présente les mêmes aspects que le Danube, et ne paraît guère moins large. La nuit est venue; mais la lune, du haut d'un ciel pur, répand sa lumière sur ce vaste, tranquille et silencieux paysage, et lui donne plus de grandeur et de charme qu'il n'en aurait en plein midi. Ici, comme sur les bords du Danube, les saules, que l'on n'ébranche pas, forment de véritables futaies.

A onze heures du soir, nous arrivions à Essek, où d'aimables compatriotes, MM. Lemaître, dont la mère possède une propriété près d'Essek, m'attendaient sur le quai. Ils tenaient à m'avertir de ne pas laisser mon bagage aux soins des nombreux commissionnaires qui en serbe, en magyare, en mauvais allemand, apostro-

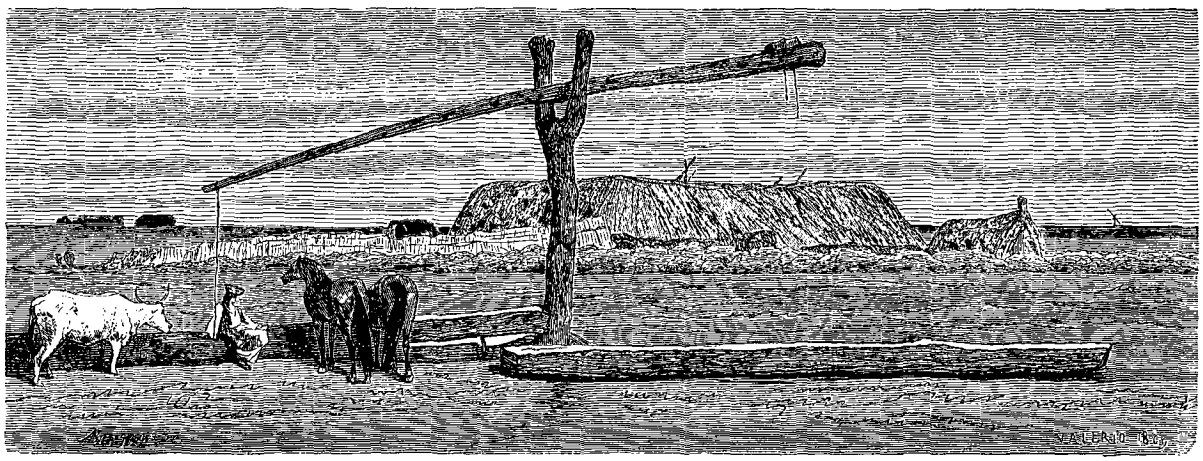
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phent et s'arrachent les rares voyageurs; il arrive souvent, paraît-il, que si on n'est pas assez leste pour courir sur les talons de son porteur, la malle s'en va de son côté, pendant que le malheureux étranger s'égare dans la singulière ville qui sert de capitale à la Slavonie. Quand on fait connaissance avec Essek, on comprend qu'il soit difficile de retrouver son voleur au milieu de cette population mêlée et dans ces trois grands bourgs qui ne parviendront pas de longtemps, quelque désir qu'ils en aient, à faire une seule cité.

II

ESSEK ET SES ENVIRONS.

Essek, où je passai quatre jours, retenu par le cordial accueil de la famille Lemaître, est divisée en trois villes, l'*Untere*, *Obere* et la *Neue Stadt* (ville haute, ville basse, ville neuve), que sépare et qu'isole l'une de l'autre la forteresse qui, elle-même remplie de maisons, forme une quatrième ville. Un bon kilomètre de chemin, sur des glacis plantés d'arbres, conduit de chacune de ces villes à la forteresse; celle-ci, bâtie par le prince Eugène, pour défendre contre les Turcs la vallée de la Save, n'a jamais servi à rien; ses canons, m'assure-t-on, n'ont jamais fait feu qu'en 1848, où les Hongrois s'en sont servis pour faire peur à des bandes croates qui menaçaient de pénétrer en Hongrie en franchissant sur ce point la Drave. Le bon sens commanderait aujourd'hui de la déclasser et de la démolir; alors ces trois quartiers, dont chacun est entouré de terrains vagues et de jardins, dont chacun conserve des intérêts séparés et jalouse ses voisins, pourraient peu à peu se rapprocher et se rejoindre; l'ancienne citadelle, débarrassée de ses remparts et de ses glacis, deviendrait, avec les places et les édifices publics qu'elle contient, le centre et le noyau d'une cité florissante, située au bord d'une grande rivière navigable, et traversée par la voie ferrée qui irait de Pesth à Agram, Trieste et Fiume. Mais le ministère de la guerre ne l'entend pas ainsi; il regrette toujours le



Puits sur la Pusta. — Dessin de Valério d'après nature.

bon temps où le plus clair des ressources de l'empire était absorbé par l'entretien de cette armée qui s'est fait battre à Solferino et à Sadowa; il défend avec opiniâtreté tout ce qui lui reste de priviléges contre les progrès de l'esprit libéral et de l'élément civil. Peu lui importe que le commerce, l'industrie, l'agriculture souffrent de l'exagération de certaines charges, du maintien de certaines servitudes et de certaines contraintes surannées; il ne cédera pas volontairement un pouce de terrain, et ce n'est que sur les sommations dix fois répétées de l'opinion publique qu'il consentira à sacrifier des bicoques comme celles d'Essek, de Brod et de Gradisca; jusqu'à ce que cette victoire ait été remportée sur la routine, Essek, malgré ses quatorze mille âmes, restera un grand village. C'est maintenant l'*Obere Stadt*, le quartier situé en amont de la forteresse, qui s'enrichit des constructions les plus neuves. On vient d'y bâtir, par souscription, un théâtre, qui joue pendant l'hiver, un casino où, en toute saison, on danse tous les dimanche. Autour de ses édifices se sont élevées, sur les dessins d'architectes viennois, quelques maisons à deux étages, qui causent d'autant plus d'admiration que le style en est plus chargé et plus prétentieux. Mais ce qui gênera toujours les relations sociales à Essek, tant qu'y seront maintenues les servitudes militaires, c'est le temps qu'il faut perdre pour aller de l'un à l'autre de ces quartiers, ou plutôt de l'une à l'autre de ces villes. La *ville haute*, la *forteresse*, et la *ville basse*, à elles trois, occupent le long de la Drave un espace dont les deux points extrêmes sont séparés par environ cinq kilomètres; la *ville neuve* est située dans l'intérieur des terres, derrière la citadelle. Pendant le jour, ces quatre quartiers sont reliés tant bien que mal par des omnibus qui partent toutes les demi-heures; mais la nuit, si l'on n'est pas disposé à entreprendre, dans la boue et les ténèbres, un revolver en poche, un rude voyage qui peut durer plus d'une heure, il faut s'assurer les services d'un cocher de louage. Essek possède en tout, à cette fin, une vingtaine de vieilles voitures d'aspect varié et bizarre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Pesth et à Vienne, où elles ont, pendant de longues années, rendu d'honorables services, c'étaient des calèches qui ont conduit au *Prater* ou au *Stadtswäldchen* banquiers, magnats et beautés à la mode. Aujourd'hui, modestes fiacres, elles achèvent leur carrière en promenant les jours de fête et les soirs de bal les bourgeoises endimanchées d'une petite ville de province; mais cochers et chevaux sont hongrois : c'est dire que, malgré leur air délabré, ces véhicules vont d'un autre train que nos voitures de place et même de remise.

Il y a à Essek, si on veut en classer la population d'après les races, des Juifs, des Allemands, des Magyars et des Slaves. Si on considère les religions, la diversité est encore plus grande : on y distingue les Israélites, les Allemands catholiques, les Allemands protestants, des Magyars catholiques et des Magyars protestants, des Slaves catholiques romains, des Slaves grecs-unis, d'autres enfin, en assez petit nombre, qui appartiennent à l'église orientale. Enfin, on voit souvent camper aux portes de la ville des bandes de Tsiganes demi-nus, comme on en rencontre encore en Europe partout où la population n'est pas très-dense et où il reste de vastes espaces en friche.

Toutes ces races et toutes ces religions sont ici trop mêlées pour se détester les unes les autres et pour que l'un de ces éléments puisse aisément prendre le dessus et devenir oppresseur. Les Slaves, quoique de beaucoup les plus nombreux, sont loin d'avoir ici la même ardeur qu'à Agram et de s'y sentir aussi maîtres du terrain. C'est que l'on est ici sur la limite même, sur le *border* qui sépare les deux peuples, les Magyars et les Slaves : c'est qu'on a trop besoin de Pesth, avec qui on est en relations quotidiennes et dont on va encore se trouver rapproché par les chemins de fer projetés, pour avoir le désir de se brouiller avec les Hongrois.

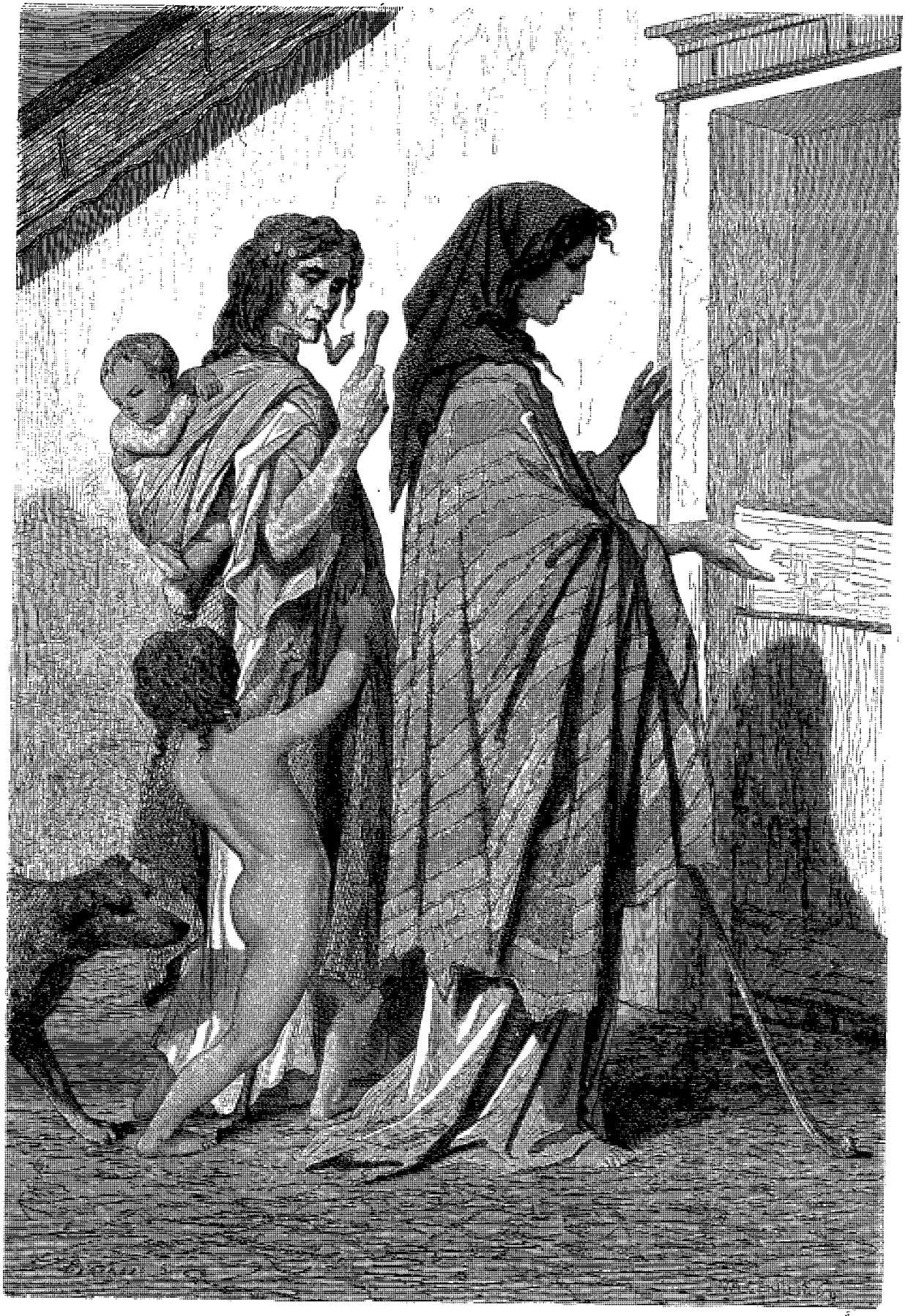


Maisons sur la Pusta. — Dessin de Valério d'après nature.

Le lendemain de mon arrivée, un jeune Croate, M. Félix Lay, qui a représenté la Slavonie à l'exposition universelle de Paris et qui parle très-bien notre langue, m'emmenait dans sa voiture, au galop de ses deux beaux chevaux, fils du steppe hongrois, visiter les environs d'Essek. Tout plats qu'ils soient, et quoique l'on n'aperçoive à l'horizon ni fleuve ni montagnes, ils sont intéressants à parcourir : on peut y étudier, sous des aspects variés, l'effort et le mouvement d'une société qui se transforme, y relever de curieux vestiges d'un passé qui disparaît et y signaler les espérances et les promesses de l'avenir.

Tout ce pays offre l'apparence d'une grande plaine qui, dans le voisinage immédiat de la ville, est tout en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes tsiganes demandant l'aumône. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tière cultivée, et plus loin présente de vastes friches. Toutes ces terres, où chaque année la charrue pousse plus loin ses sillons, ont été conquises sur la forêt et les marais. Il y a vingt ans, la forêt venait encore jusqu'aux glacis de la forteresse d'Essek ; sur l'emplacement de l'hôtel, fort propre et fort bien tenu, où j'ai établi mon quartier général, dans la maison du Casino, la forêt épaississait encore des ombrages d'où sortaient souvent, la nuit, des bandes de malfaiteurs : toutes les anciennes maisons d'Essek ont leurs fenêtres grillées, comme des jours de prison, et leurs murs épais, leurs portes massives les mettaient à même de repousser des attaques qui n'étaient point rares. Partout dans la campagne se dressent, laissés en place comme témoins et souvenirs de l'ancien état du pays, ce que l'on nomme en allemand *Müttereichen*, « des chênes mères ; » ce sont de grands arbres que la cognée a épargnés pour donner un peu d'ombre aux moissonneurs pendant les chaleurs de juillet, et pour fournir un jour ou l'autre quelque pièce de charpente dont on prévoyait avoir besoin. La *pusta* (c'est un mot hongrois qui veut dire originairement friche, lande, et qui a pris le sens de propriété, domaine) de la famille Lemaître est tout près de la ville ; on en atteint l'entrée en vingt minutes ; or elle était tout entière, il y a dix ans, bois et marais ; M. Albert Lemaître se souvient très-bien d'avoir plus d'une fois mangé des carpes de quinze à vingt livres pêchées là où maintenant s'étendent de grands champs de blé et de maïs. Il a suffi, pour obtenir ce résultat, de quelques fossés de deux à trois mètres de profondeur ; on les a conduits jusqu'à un grand canal, qui passe à trois kilomètres de là, et que trois seigneuries avaient exécuté à frais communs. Des marais que je vois marqués tout autour d'Essek sur une carte de Kieper exécutée en 1853, il ne subsiste plus que de très-faibles restes vers l'embouchure de la Drave. Aussi ce pays qui était autrefois très-malsain, et où la fièvre paludéenne était endémique, a-t-il beaucoup gagné en salubrité.



Jeune fille tsigane. — Dessin de Valério d'après nature.

C'est il y a vingt ans à peu près que cette transformation a commencé à s'opérer. Ce qui a donné l'impulsion, l'élan non encore arrêté, c'est la révolution de 1848. En Autriche, la révolution de 1848 a servi à quelque chose. Les assemblées de Vienne, de Pesth, d'Agram, divisées et ennemies sur tant de points, s'étaient rencontrées, sans se concerter, dans une commune pensée d'émancipation du paysan ; c'est aux principes posés et aux lois votées par ces diètes que le paysan, jusque-là, dans certaines contrées, vrai serf de la glèbe, ailleurs colon corvéable et tout au plus simple tenancier, dut devenir enfin propriétaire. Le seigneur à qui, dans les provinces orientales de l'empire des Hapsbourg, appartenait encore presque partout toute la terre, se vit contraint d'abandonner au paysan, en toute propriété, outre la maison qu'il habitait, le nombre d'arpents qui lui étaient jusqu'alors concédés, en usufruit, pour la nourriture et l'entretien de sa famille ; cette quantité était, suivant les lieux, fixée par l'usage, et elle fut d'ailleurs déterminée d'une manière plus rigoureuse, au moment où s'opéra cette réforme, par toute une série de mesures législatives et de décrets ; on tint compte et de la nature des terres et du nombre des personnes qui composaient la famille. Les propriétaires furent indemnisés d'une part de leurs sacrifices au moyen d'obligations (*Entlassungs-obligationen*) qui leur furent distribuées au prorata du nombre d'arpents qu'ils abandonnaient ; ces obligations, au moyen de ressources spéciales qui furent affectées à cet usage sur les revenus des provinces, devaient être amorties dans un temps donné. L'opération fut d'ailleurs aussi avantageuse au moins au propriétaire qu'au paysan ; la plus-value qu'a prise le sol l'a largement dédommagé de son sacrifice et de ce que pouvait paraître avoir d'insuffisant l'indemnité stipulée.

En même temps qu'il devenait propriétaire, le paysan cessait d'être corvéable. Maître d'une partie du sol et libre d'user de son temps à sa fantaisie, le paysan ne serait plus qu'exceptionnellement à la disposition du seigneur, même contre salaire ; il fallait donc trouver d'autres bras pour exploiter les vastes domaines qui restaient encore aux seigneurs. C'est alors qu'ils appelèrent sur leurs terres des colonies de Tchèques, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Slovaques, de Polonais, quelques-unes aussi d'Allemands. A ces nouveaux venus ils fournissaient les matériaux nécessaires pour se construire une maison, et ce qu'il fallait d'arpents de terre pour la nourriture du colon et de sa famille. L'insalubrité du climat aurait pu chasser ou décimer ces recrues; on assainit la contrée et on augmenta l'étendue du sol cultivable en jetant dans le Danube ou dans la Drave les eaux croupissantes qui remplissaient toutes les dépressions de la plaine. Pour exécuter ces travaux, pour installer les colons et payer leur travail, il fallait de l'argent liquide; la plupart des seigneurs détachèrent de leurs vastes domaines des parcelles plus ou moins importantes qu'ils cédèrent à des Allemands, à des étrangers, comme M. Lemaître, et surtout à la *Compagnie immobilière*, société de spéculateurs qui s'était fondée à Francfort. Ces acheteurs n'étaient pas disposés à risquer leurs capitaux dans ces acquisitions pour laisser la terre ne leur rapporter, comme elle faisait aux seigneurs, que un ou deux pour cent; ils voulurent un produit immédiat. Les flaques d'eau furent partout desséchées; la forêt (on n'a ici besoin, à cet effet, d'aucune permission) fut partout abattue et défrichée. Hier encore bois ou marais, le sol est partout riche et fécond; une épaisse couche d'humus se prête à une culture intense.

Grâce à cette fertilité et à ces efforts, l'aspect des villages voisins d'Essek a tout à fait changé depuis quelques années; c'est ce que me faisaient remarquer MM. Lemaître et Lay pendant que nous parcourions les vingt kilomètres qui séparent Essek du grand bourg de Vouka, un des plus riches de la Slavonie et le terme de notre excursion. Les anciennes maisons, nombreuses encore dans les villages que nous traversons, avec leurs toitures de chaume et le toit à porcs adossé à l'habitation, ont quelque chose de rustique et de misérable; mais à côté d'elles s'élèvent partout maintenant des maisons très-propres, en briques cuites, gaiement crépies en plâtre et ornées de quelques moulures; le toit est en belles tuiles rouges, qui brillent de loin à travers la verdure. C'est que le paysan tire bon parti des produits de sa terre; en outre, quand il veut se louer, il trouve tout de suite à se faire bien payer sa journée. A travailler à la terre, dans un pays où la vie est à très-bon marché, les hommes gagnent aisément trois francs et les femmes deux francs.

Le premier village important par lequel nous passons s'appelle *Tchépin*.

Nous y rencontrons une bande de Tsiganes nomades. De vieilles femmes s'approchent des maisons en demandant l'aumône; rien de plus noble que leurs gestes, et de plus fier que les lignes de leur visage. Elles sont belles malgré leurs haillons sordides et la couleur de leur peau cuivrée, le désordre et la saleté de leur chevelure. L'une d'elles porte un enfant sur son dos et en traîne un de cinq ou six ans, tout nu, par la main. A côté d'elles, une toute jeune fille, étrange avec ses grands yeux noirs et ses cheveux ébouriffés, fume sa pipe. Un gars d'une douzaine d'années, admirablement beau, porte en bandoulière un petit sac orné de clous de cuivre. Il est plus propre que ses compagnons; mais tous, vieux et jeunes, ont grand air, et, à les suivre dans la dédaigneuse et fantasque liberté de leur vie, on comprend que l'imagination des poëtes et des artistes s'en éprenne.



Jeune Tsigane. — Dessin de Valério d'après nature.

C'est à Tchépin que se trouve le manoir, très-simple et très-lourd d'apparence, des Adamovitch, auxquels appartenaient, il y a une quarantaine d'années, presque toutes les terres voisines d'Essek. Le père du seigneur actuel a commencé à écorner son domaine par les dépenses qu'il faisait à Pesth et à Vienne; on l'a vu plus d'une fois, raconte-t-on, risquer et perdre sur un coup de bouillotte ou d'écarté des centaines d'hectares. Pour sortir des embarras d'argent que lui avait légués son père, et mettre en valeur ses terrains, le propriétaire actuel a dû consentir à de nouvelles aliénations, de sorte qu'aujourd'hui la seigneurie de Tchépin ne compte plus guère que 8000 hectares. En France, un pareil domaine passerait pour énorme; ici on en parle comme d'une petite seigneurie. Le baron Brandau possède environ 60 000 hectares, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

40 000 en forêts; les Peyacevitch ont à peu près 40 000 hectares. Les biens de l'évêque de Diakovar auraient presque la même étendue, nous assure-t-on, et rapporteraient par an environ 300 000 flórins. Des domaines de 290 hectares, comme celui de la famille Lemaître, tout d'un tenant et cultivés par un même agriculteur, ne sont pas regardés ici comme appartenant à la grande culture, mais comme rentrant tout au plus dans la moyenne. Ainsi, sur les 60 000 hectares du baron Brandau, il y en a 9000 environ qu'il fait valoir lui-même, ou plutôt que fait valoir la baronne, dure, hautaine et intelligente personne, secondée par son frère et par des intendants qu'elle surveille de très-près. Eux-mêmes, les paysans cultivent plus en grand que chez nous; par suite de cette indivision qui, comme nous aurons l'occasion de l'expliquer, subsiste presque toujours, au moins pendant un certain temps, entre les enfants d'un même père, chaque chef de famille, parmi les paysans propriétaires, dispose d'un domaine et d'un matériel qui passerait en France pour considérable. Les plus pauvres, parmi ceux qui n'appartiennent pas à la classe des journaliers, ont au moins une vingtaine d'hectares; on peut évaluer leur avoir en terre, au plus bas mot, à une dizaine de mille francs.



Paysan slavon. — Dessin de Valerio d'après nature.

Une des curiosités de Tchépin, c'est la maison où demeurait, au siècle dernier, le fameux chef de Pandours, le baron de Trenck, dont George Sand a rajeuni chez nous le nom redouté en lui donnant un rôle dans son admirable roman de *Consuelo*. On a conservé l'habitation, assure-t-on, dans l'état où elle était lorsqu'il y faisait de longs séjours, quand il vivait sur son domaine de Tchépin. C'est une maison de paysan, couverte en chaume, et composée d'une seule pièce; aujourd'hui les cultivateurs un peu aisés, dans les villages slavons, sont déjà mieux logés. A deux ou trois lieues de là, au milieu de ce qui était autrefois le vaste et profond marais de Kolojivar, se trouvent les restes du château où il se retirait quand il se sentait menacé; ce château était situé au milieu d'un étang qu'entourait de toutes parts la forêt, sur une petite île où l'on ne pouvait aborder qu'au moyen d'une barque. Il a été détruit depuis longtemps; mais, au milieu des décombres, on montre encore l'entrée d'un souterrain que personne n'a osé explorer, et sur lequel courent dans le pays les récits les plus fantastiques.

Entre Tchépin et Vouka, M. Lay m'expliquait les curieuses particularités que présente encore presque partout, chez les populations rurales de la Iougo-Slavie, en Autriche comme en Serbie et en Turquie, la constitution de la famille et de la propriété. Avant de me montrer à Vouka, comme il comptait le faire, une de ces associations (en slave *zadrouga;* dans le latin qui était jadis la langue officielle de la Hongrie, *communitates*) qui sont un des traits caractéristiques de la société slave, il cherchait à m'en exposer le régime et répondait, avec une inépuisable complaisance, à mes éternelles questions. Je suis, à cet égard, un des plus insupportables interrogateurs que l'on puisse imaginer; j'ai la manie de comprendre.

Voici ce qui existe, en pays slave, de temps immémorial, et ce qui se maintient encore sur bien des points dans les campagnes. Les enfants d'un même aïeul restent réunis dans une habitation commune et forment une sorte d'association fondée sur le lien de famille, une vraie société coopérative pour l'exploitation d'un fonds commun et indivis. Ce n'est pas, comme chez nous, à l'individu, c'est à la famille que se transmet le patrimoine, qu'appartient le bien héréditaire. C'est ordinairement le plus âgé des hommes qui a la conduite des affaires communes et le droit de commander; mais il n'y a rien là d'absolu; si les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysannes des environs d'Essek. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

associés craignent que leurs intérêts ne soient compromis entre les mains de ce doyen d'âge, ils peuvent le déposer et lui donner comme successeur n'importe lequel d'entre eux, celui qui leur paraît présenter le plus de garanties d'ordre et de capacités : on a vu le fils, élu par le libre choix de ses coassociés, donner, en qualité de chef du groupe, des ordres à son père.

Celui que désigne ainsi son âge ou que l'élection a porté au premier rang, est le gérant de la société ; quand il sait écrire, il a la signature; en tout cas, il a l'autorité et la responsabilité ; c'est lui qui ordonne et divise le travail, qui conclut les marchés. Chacune des jeunes femmes de la famille a son jour de service, pour les soins de la maison et de la cuisine; c'est la femme du patriarche-gérant ou une autre matrone choisie par lui qui règle les tours et qui partage entre toutes les belles-sœurs et cousines les différentes fonctions domestiques.

Il y a de ces groupes qui sont très-nombreux. Celui auquel nous allons faire visite à Vouka compte dix-neuf couples ou restes de couples; M. Lay en connaît un autre dans un village voisin, à Ténié, où on est tous les jours une quarantaine de personnes à table.

Aussitôt arrivés à Vouka, après avoir donné l'avoine au cheval, nous nous présentons, escortés d'un homme du village que connaît beaucoup M. Lay, dans la *Zadrouga* des Koplyar, la plus riche du bourg. Nous y sommes parfaitement reçus; le chef de la famille nous fait apporter, par deux jeunes femmes, du pain, de l'eau fraîche, et le *slivobitz* ou eau-de-vie de prunes, la boisson favorite des Slaves du Sud. Il fait beau; nous nous installons sous un pommier, dans le verger qui sert de cour et nous causons pendant plus d'une heure avec ces braves gens, pressés autour de nous. Je me serais cru en Grèce ou en Asie Mineure; maint épisode de nos voyages d'autrefois me revenait en mémoire, tandis que M. Lay nous faisait montrer par les femmes les fichus, les chemises, les ceintures, les tabliers qu'elles tissent et brodent elles-mêmes pour la toilette des jours de fête. Une ou deux d'abord, sur une demande de M. Lay, nous avaient montré ce qu'elles avaient sous la main; on leur avait acheté, sans marchander, une ceinture et des serviettes. Alors leurs compagnes de les envier, et chacune d'elles d'aller au coffre où est enfermé tout son trousseau, d'en tirer tout ce qu'elle a de mieux, de nous l'apporter en toute hâte, et de le déployer sous nos yeux pour nous le faire apprécier. Nous admirons surtout certains tapis d'un arrangement et d'un goût charmants; mais j'avais encore trop de chemin à faire, avant de rentrer en France, pour rien prendre de lourd, et force nous fut de faire bien des jalouses. Pendant que plusieurs de celles à qui nous n'avions rien pu acheter s'éloignent d'un petit air chagrin et dépité pour retourner serrer leurs trésors dédaignés, M. Lay prend à partie les hommes de la famille et leur fait des reproches. « Pourquoi, leur dit-il, n'envoyez-vous pas plus régulièrement vos enfants à l'école? Jusqu'à quand resterez-vous ainsi comme des animaux? Ne voyez-vous pas que les Allemands suivent mieux que vous les écoles, que, plus instruits, ils deviendront plus riches, et s'empareront ainsi peu à peu de votre pays? » Un ou deux des vieillards hasardèrent bien quelques timides objections sur les exigences du travail rural, sur le besoin que l'on avait de tous les bras pendant la belle saison ; mais la plupart des auditeurs, de la voix et du geste, approuvaient l'orateur, et, comme pères de famille, faisaient de belles promesses dont ils se souviendront sans doute.... jusqu'à la moisson prochaine. On se mit ensuite à parler de l'emploi des machines pour l'agriculture; avec la même vivacité, M. Lay se prit à leur en faire la description, à leur en expliquer l'usage, à combattre des préjugés qui d'ailleurs, m'assure-t-il, ne résistent plus qu'à grand peine aux exemples déjà donnés par plusieurs propriétaires. Que de fois ainsi, au milieu d'un groupe de montagnards crétois, de pêcheurs des îles, de laboureurs et de bûcherons turcs, j'avais répondu aux mille questions dont on m'accablait, et tâché de faire naître dans ces esprits l'instinct du mieux et le désir du progrès!

La plupart des hommes qui nous entourent ont les cheveux blonds ou d'un chatain plus ou moins foncé : tout brunis qu'ils soient par le soleil, ils sont en général moins noirs que les Magyars. Plusieurs des femmes, grandes et sveltes, sont vraiment jolies. Les yeux surtout, clairs et brillants, bleus ou plus souvent d'un gris sombre, sont charmants. Le bas de la figure est moins bien; le menton est en général proéminent, et les lèvres sont un peu grosses.

Ce sont aussi les costumes qui me rappellent l'Orient. Les hommes ont un béret de feutre noir à bords relevés, une chemise de toile, et de larges pantalons flottant sur la cheville ; quand il fait chaud, comme aujourd'hui, et qu'ils sont en tenue de travail, c'est là tout leur vêtement. Un ou deux flâneurs, qui nous ont rejoints, sont plus couverts que les autres. Ils ont aux pieds de grandes bottes de cuir épais, et par-dessus la chemise un gilet de drap bleu orné par devant de boutons blancs en métal et dans le dos de galons jaunes ou blancs appliqués en soutache. L'autre jour, sur le bateau, quelques hommes avaient encore, en sus du gilet, une cape courte ou demi-caban, qui ne tombe pas plus bas que la ceinture et dont en général, on ne se donne pas la peine de passer les manches. L'hiver, on ajoute à ce costume de chaudes douillettes en peau de mouton ou de grands manteaux qui rappellent un peu les limousines de nos charretiers.

Quant aux femmes, elles me font songer aux Albanaises de l'Attique. Par cette belle après-midi de septembre, elles ont pour tout vêtement une longue chemise brodée de points à jour et de dessins de couleur : cette chemise, qui laisse le cou très-dégagé, tomberait jusqu'aux pieds; mais, pour courir plus commodément dans les champs et dans la maison, elles la relèvent en la remontant sous une ceinture de couleur qui fait deux ou trois fois le tour de la taille; ainsi retenue, la che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mise forme des plis élégants et symétriques; par devant, elle descend jusqu'au-dessus de la cheville, et par derrière s'arrête au milieu du mollet. Sur la tête est jeté en diverses manières un fichu, tout blanc les jours ordinaires, brodé d'argent et d'or les jours de fête; les bouts en retombent sur le dos ou sur la poitrine; chacune l'arrange à sa guise. Quand on veut se parer, un tablier de drap, dont la couleur et le dessin rappellent les tapis que j'ai retrouvés en Serbie et en Bosnie, descend jusqu'aux genoux : par-dessus la chemise, on met une espèce de gilet ou de veste sans manches ornée de broderies d'or et d'argent. L'hiver, pour se garantir du froid, on couvre le tout d'une veste en peau de mouton, d'une sorte de houppelande fourrée. Tous les vêtements que portent les femmes sont l'œuvre de leur propre industrie, du travail de leurs doigts agiles pendant les longues veillées d'hiver. Sur la route, nous avons aperçu des femmes occupées à battre le chanvre au moyen d'une machine ingénieuse et simple. C'est une espèce de hachoir mobile qui repose sur un pivot placé dans le milieu. Suivant qu'elles avancent ou reculent, le hachoir s'abaisse ou se relève. Un enfant accroupi près de la batteuse fait passer au fur et à mesure les tiges de chanvre sous la planchette. Pour avoir plus de force et moins se fatiguer, la femme est appuyée sur une barre de bois posée transversalement sur des barres verticales. Le dessin de M. Valério fera mieux comprendre cette disposition.

Après avoir décrit les costumes, il convient de donner quelque idée de l'habitation. Les constructions qui servent à loger la famille sont des maisonnettes d'un aspect chétif qui entourent trois des côtés d'une cour plantée d'arbres et gazonnée. Sur cette cour donnent une vingtaine de petites chambres ou plutôt de cellules dont chacune appartient à un ménage; ces chambrettes sont si petites, si encombrées de lits et de coffres que l'on se demande comment un couple peut y vivre, sans qu'il y ait suffocation, avec trois ou quatre enfants, quelquefois avec sept ou huit. Certainement plusieurs de ces couples, s'ils avaient quitté la ruche patriarcale, s'ils étaient devenus maîtres d'arranger à leur gré leur vie et leur demeure, se seraient donné, au lieu de cette cellule monacale, qu'ils ne peuvent songer à embellir, une maison spacieuse, qui, à mesure que l'aisance serait venue, se serait, d'année en année, assainie, étendue et ornée.



Batteuses de chanvre. — Dessin de Valério d'après nature.

Le phalanstère que nous visitons, ne pouvant songer à donner à chacun de ses membres une demeure plus vaste et plus moderne, a du moins eu l'idée de faire quelque chose pour les pièces destinées à la vie commune. Sans le savoir, ces paysans ont imité ces cités grecques où les particuliers ne regardaient guère leurs maisons que comme des tanières destinées au sommeil de la nuit, mais s'imposaient de lourdes dépenses pour les édifices publics. Le quatrième côté de la cour commune, celui qui borde la grande route, est occupé par un bâtiment récemment construit, et dont on commencera à se servir cet hiver. Il contiendra le logement des chefs de la famille, et deux pièces destinées aux repas et à la veillée, ce que l'on pourrait appeler la salle à manger et le salon. C'est un rez-de-chaussée exhaussé sur plusieurs marches, et que surmonte un haut grenier où se serreront les fourrages. Sur la route donnent seulement les fenêtres et une porte, située à l'une des extrémités. Cette porte ouvre sur un passage qui conduit à un long couloir, ou plutôt à une *loggia*, éclairée du côté de la cour par une série de petites arcades. Sur ce couloir s'ouvrent les quatre ou cinq pièces spacieuses et bien éclairées que contient l'habitation. Si on continait cette construction sur les trois autres côtés de la cour, on aurait une sorte de cloître.

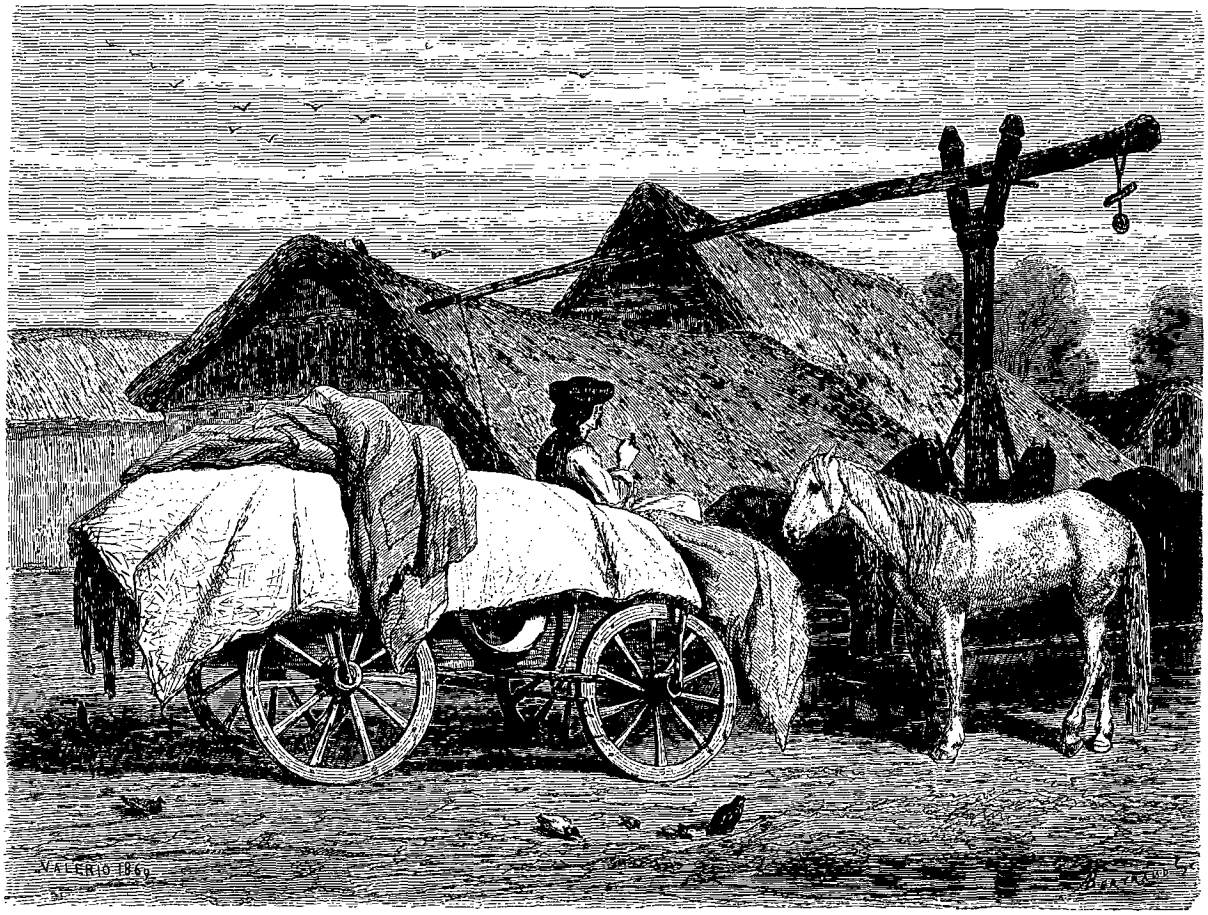
Le soleil descendait à l'horison : il nous fallut re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre le chemin d'Essek. En route, j'interrogeais M. Lay sur ce que pouvait posséder la famille que nous venions de visiter. Voici, d'après les renseignements qu'il avait recueillis à diverses reprises, quel serait à peu près le capital dont elle dispose et quelle somme il représenterait.

300 bœufs valant 30 000 florins; — 1000 moutons valant 5000 florins; — 20 chevaux valant 6000 florins; — 300 hectares valant 30 000 florins; — constructions et instruments de culture valant 10 000 florins, ce qui fait un total de 81 000 florins, soit bien près de 200 000 francs. En même temps on ne trouverait certes pas dans la maison 1000 francs d'argent monnayé.

Cette forme de la propriété, ce régime patriarcal, qui ont, avec de légères différences, existé jadis dans toute l'Europe, peuvent avoir leurs avantages, et M. Leplay, dans ses études sur les ouvriers européens, les a trop souvent signalés pour qu'il soit utile d'y revenir ici. Mais ce régime a aussi des inconvénients et des dangers qu'il est bon d'indiquer. Ces inconvénients sont assez graves, ces dangers assez sérieux pour qu'il tende à disparaître partout où il subsiste encore ou tout au moins à se modifier profondément. C'est là partout un des premiers effets de cette transformation sociale dont le signal a été donné par la révolution française et qui, avec plus ou moins de rapidité,



Chariot et intérieur de ferme. — Dessin de Valério d'après nature.

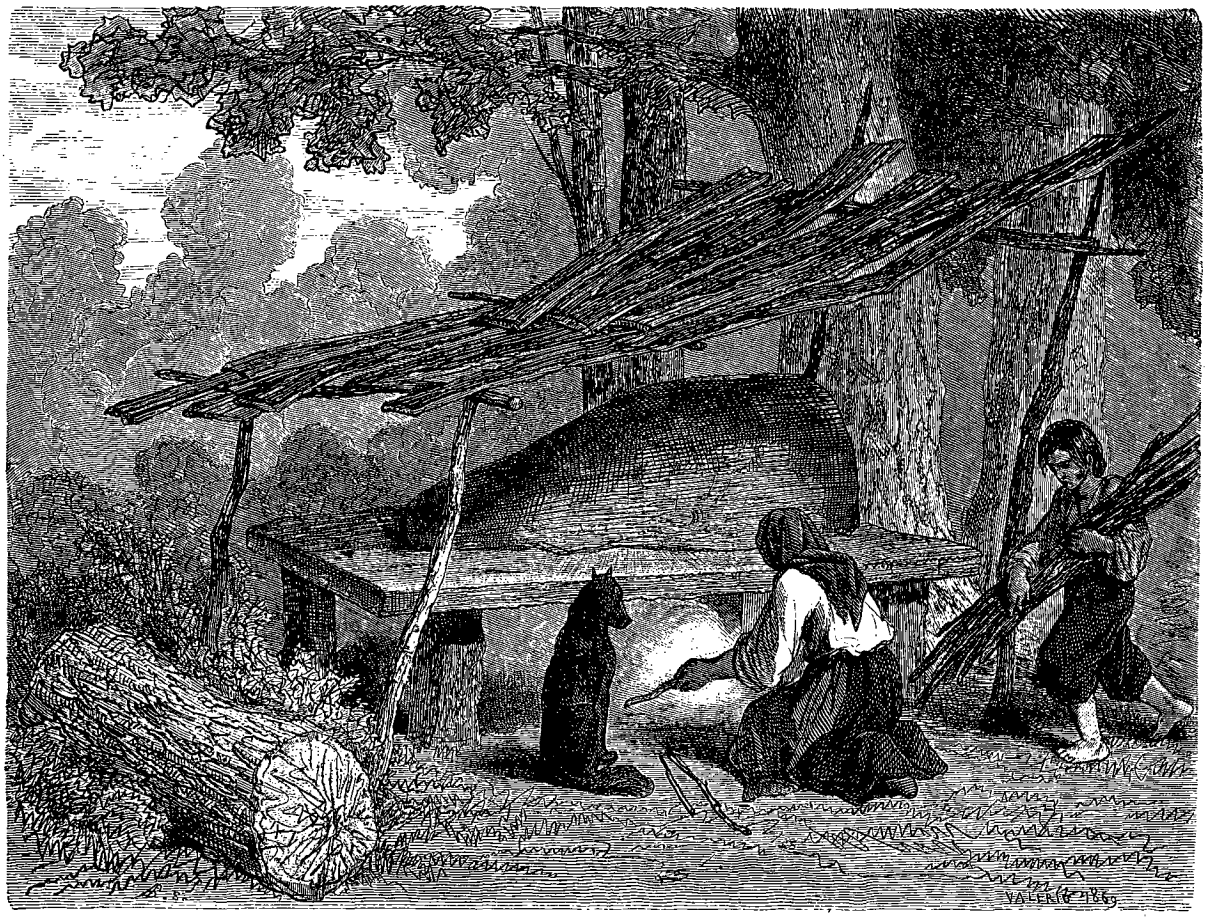
se poursuit d'un bout à l'autre de l'Europe. Si ce communisme patriarcal, qui date de la tribu, de la *gens*, du clan, comme on voudra l'appeler, est le régime le plus favorable au développement de l'aisance et de la moralité générale, le monde civilisé, depuis un siècle, fait fausse route, et n'a qu'à rebrousser chemin.

C'est qu'en effet cette indivision et la vie que l'on mène dans cette espèce de phalanstère doivent amortir singulièrement l'ardeur et l'ambition, affaiblir le ressort, diminuer la personne. L'individu y tourne au rouage. On est toujours sûr d'avoir sa place au foyer commun, à la gamelle publique; on sait que les enfants trouveront toujours leur alvéole dans la ruche; on n'a donc pas besoin de peiner et d'*ahanner*, comme disait notre vieux Dubelloy, autant que celui qui veut se bâtir une maison à lui, l'orner à son goût, et épargner quelque chose pour ses enfants. Ce qui doit parfois aussi décourager du travail les plus intelligents et les plus laborieux, c'est que, dans la pratique de ces associations, il doit y avoir souvent violation de la justice distributive, et par suite révolte de la conscience, froissement intérieur. Le paresseux peut plonger aussi souvent que le travailleur sa cuiller dans la soupe sociale. Chacun n'est pas récompensé selon ses œuvres. De là sans doute des mécontentements et des querelles qui amèneront des partages de plus en plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fréquents. La propriété individuelle est si bien dans la nature de l'homme que, partout où elle commence à exister, elle exerce sur les autres formes de la propriété une influence absorbante et destructrice, et tend à les ramener toutes, plus ou moins vite, à son type propre. Aussi les partages commencent-ils à être très-fréquents, surtout dans les viillages allemauds, où on avait aussi autrefois l'habitude de ces associations. Les Slaves s'en tiennent encore plus souvent à l'ancien usage; mais chez eux aussi les exemples sont déjà nombreux du partage demandé et obtenu.

Ce sont surtout les susceptibilités, les rivalités féminines qui provoquent ces séparations, nous assure-t-on; c'est aux femmes que s'en prennent ceux qui regrettent la dissolution des *zadrougas*, comme un colonel serbe avec qui j'ai causé à Belgrade. Les duretés de telle ou telle acariâtre mégère, les jalousies des belles-sœurs peuvent, en effet, souvent devenir le prétexte et l'occasion de la rupture; mais il serait puéril de chercher dans ces misères, qui sont de tous les temps, la cause d'un changement, d'une révolution, qui ne date que du dix-neuvième siècle. Ceux qui veulent imputer aux femmes la décadence d'une institution qui leur est chère s'imaginent-ils par hasard qu'autrefois, dans cet âge d'or du régime patriarcal, les femmes avaient le cœur et l'esprit faits autrement?



Four établi dans les bois. — Dessin de Valério d'après un croquis de M. Albert Lemaitre.

que la vanité, la jalousie, la rancune, n'avaient pas encore été inventées?

Il faut, nous croyons l'avoir déjà montré, prendre la question de plus haut, et chercher dans un des traits éternels de la nature humaine, dans un de ses instincts les plus impérieux, la vraie cause de cette transformation. Ajoutez à cela que l'émancipation du paysan, qui date de 1848, a dû singulièrement accélérer ce mouvement. Tant qu'a subsisté en Autriche le régime féodal, tant que la terre n'a point appartenu au paysan, celui-ci, simple tenancier à titre héréditaire, s'accommodait volontiers de la vieille communauté patriarcale, il n'en sentait que les avantages et les agréments; dès que l'accès de la propriété a été ouvert au paysan, il a commencé à la désirer, à la vouloir entière et complète, c'est-à-dire personnelle, individuelle. On sait quelle séduction puissante la terre a, de tout temps, exercée sur celui qui la cultive, avec quelle passion sourde, obstinée, presque féroce parfois, le paysan s'attache à son champ, à son pré, à sa vigne, contemple d'un œil d'amant ce qu'il a de bien au soleil, et n'a qu'une idée, ne donne à sa vie qu'un but, arrondir, comme il dit, son domaine. C'est ce sentiment, auquel ne suffit point une part d'usufruit dans une propriété indivise, c'est ce sentiment énergique, exclusif, on pourrait presque dire égoïste, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les lois de 1848 ont éveillé dans ces âmes où il sommeillait jusqu'alors ; il ne cessera pas désormais d'y grandir, il les agitera jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction en établissant la propriété sur des bases nouvelles.

On ne rencontrera, tout au moins en dehors des *confins militaires*, aucune difficulté ni dans la loi ni dans la jurisprudence. Toutes les fois qu'un des membres de la communauté réclame sa part pour essaimer, pour aller fonder une autre famille, l'association est forcée de la lui remettre ; les tribunaux interviendraient au besoin pour assurer au demandeur, par toute voie de droit, le succès de sa requête. Comme la loi française, la loi autrichienne admet ce principe « qu'à l'indivision nul n'est tenu. »

Tout en échangeant ces réflexions, nous retournions au grand galop à Essek. L'aspect du pays a quelque monotonie ; ce qui varie un peu l'uniformité des grands maïs, des chaumes et des friches, ce sont les futaies de chênes que l'on aperçoit à l'horizon ; la route en longe deux ou trois qui paraissent vigoureuses et touffues. Un regard jeté sur la campagne apprend tout d'abord au voyageur que le bois ici n'a pas de valeur. Partout on aperçoit d'énormes pièces de chêne, longues de quatre à cinq mètres, gisant sur le sol, au milieu du maïs ou de la lande, là où la forêt a été récemment défrichée. Toute la peine que prennent les paysans, pour débarrasser leurs champs de ces troncs que le bûcheron a abandonnés sur place, c'est de les jeter dans les fossés ou d'y mettre le feu ; mais il faut s'y reprendre à bien des fois avant de réduire en cendre ces bûches colossales.

Il y a ici toute une population de bûcherons qui passe sa vie dans les bois. Je n'ai pas eu le temps d'aller faire visite, comme j'en avais eu un moment le projet, à un des hameaux que ces robustes ouvriers se construisent, en quelques jours, au milieu de la forêt qu'ils sont occupés à éclaircir ou à défricher ; mais nous donnons (voy. p. 253) un croquis de M. Albert Lemaître représentant un des fours que l'on établit dans la clairière, pour ne pas avoir besoin d'aller chercher le pain au village. Il est construit en terre réfractaire, et porté sur une large table de bois, sur une planche épaisse qui l'élève au-dessus du sol. Pendant que les hommes sont à l'ouvrage, et que la forêt retentit du bruit de la cognée, femmes et enfants chauffent le four, et préparent le pain pour le repas du soir.

A la forêt, on ne demande qu'une chose, les douves de chêne ; la Slavonie les fournit excellentes, et elles font déjà la matière d'un très-important commerce. Plusieurs négociants français ont des comptoirs et des agents dans le pays, achètent de grandes étendues de forêt qu'ils exploitent eux-mêmes, et c'est par centaines de mille qu'il faut compter les douves qu'ils dirigent tous les ans sur Marseille. Le difficile, ce sont les transports, pour aller de la forêt même au port d'embarquement sur la Drave ou le Danube. Les routes manquent partout en Slavonie ; il n'existe dans toute la province que deux ou trois grandes chaussées empierrées, et encore sont-elles si mal tenues que les charretiers passent le plus souvent à côté. Il se forme ainsi, aux dépens des propriétés limitrophes et en contrebas du grand chemin macadamisé, par là même plus exposé à être entamé et déchaussé, une double voie de largeur variable, où l'on enfonce en hiver jusqu'à l'essieu, où l'on soulève en été des flots de poussière. Quant à la petite et moyenne vicinalité, il n'en existe même pas l'ombre ; les chemins qui vont d'un village à un autre, d'un village à la ville, sont de vraies fondrières.

C'est un trait de plus par lequel ces provinces frontières de l'Autriche orientale rappellent la Turquie. Tandis que dans les provinces allemandes et surtout dans le royaume lombardo-vénitien le gouvernement autrichien paraissait sentir l'utilité des grands travaux publics et leur donnait une assez vive impulsion, pour toute la partie de la monarchie qui appartenait à la couronne de Saint-Étienne, l'empereur et roi, jusqu'à ces derniers temps, n'avait guère plus fait que le sultan pour l'Anatolie ou la Roumélie. Il y a aux environs d'Essek tel pont sur la Vouka, formé de planches étroites et branlantes portées sur des pieux enfoncés dans le lit de la rivière, qui fait songer aux romans de Cooper.

Des lois plusieurs fois votées par les diètes provinciales ont bien essayé de mettre à la charge des villages cette construction et cet entretien des routes dont s'est si peu occupé jusqu'ici le pouvoir central ; mais les villages sont rares en Slavonie, et de longtemps les ressources des habitants ne suffiront pas à la tâche. La population est ici très-clairsemée, surtout dans la Haute-Slavonie, dans ces vastes forêts qui couvrent encore tout le pays montueux que domine le Papuk.

C'est surtout le régime féodal et sa longue durée qu'il faut accuser de l'insuffisance de la population slavonienne. Tant que toute la terre fut entre leurs mains, les propriétaires de ces immenses domaines avaient beau n'en mettre en culture qu'une très-faible partie, ils n'en tiraient pas moins un énorme revenu. Quelques rares villages suffisaient pour l'exploitation du petit nombre d'hectares destinés à produire des grains qui, faute de routes, ne pouvant sortir du pays, ne devaient pas en dépasser les besoins : tout le reste était forêt, et n'avait guère pour habitants que des charbonniers et des bûcherons dont les huttes étaient éparses dans les clairières.

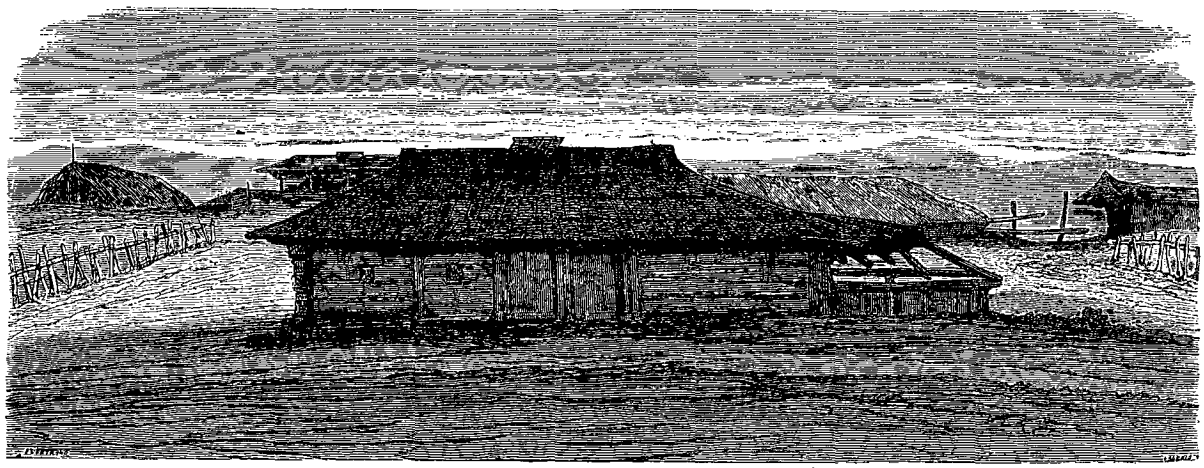
Depuis l'émancipation du paysan, depuis que les seigneurs eux-mêmes ont appelé sur leurs terres de nombreux colons, la population, que l'on évalue maintenant à trois cent mille habitants pour 209 myriamètres carrés, doit augmenter assez rapidement ; mais il faudra du temps avant que la différence se fasse sentir. Le rapport de la terre, en Slavonie, varie naturellement beaucoup, suivant qu'il s'agit d'un sol nouvellement défriché et cultivé avec soin par un propriétaire actif et intelligent ou bien d'un de ces vastes domaines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont une très-grande partie se compose de forêts à peine exploitées à la périphérie et de terres données à ferme. On calcule que le baron Brandau ne tire guère de l'ensemble de ses biens que un ou deux pour cent, tandis qu'à tel cultivateur de la vallée d'Essek un domaine de petite ou de moyenne grandeur peut rapporter en moyenne six à sept pour cent.

Ce qui manque surtout ici, outre les bras, ce sont les débouchés. Les propriétaires de la Slavonie espèrent beaucoup gagner sous ce rapport quand seront terminés les chemins de fer, déjà étudiés et en grande partie concédés, qui doivent mettre Essek en communication, d'une part avec le centre de la Hongrie et le bas Danube, de l'autre avec Vienne par Fünfkirchen et avec Fiume par Agram. Maintenant les blés de la Slavonie ne valant pas, comme qualité, les blés du banat de Temeswar, et le transport coûtant plus cher, les années où la récolte est bonne en Hongrie, on ne sait ici que faire de son blé.

Une de causes qui retardent et retarderont encore pendant quelque temps les progrès de la population rurale en Slavonie, c'est qu'elle est très-peu instruite; grecs-unis, grecs orthodoxes, catholiques romains en sont, sous ce rapport, à peu près au même point. Le paysan slavon, me dit-on partout, est en général d'une apathie qui s'explique par ces longs siècles pendant lesquels il travaillait pour autrui, et d'une dévotion superstitieuse où sa paresse sait trouver d'ingénieux prétextes pour diminuer dans sa vie la part de l'effort et du travail. Une grêle terrible ayant, il y a longtemps, ravagé les champs d'un village voisin d'Essek (j'en ai oublié le nom), il y a, depuis lors, quatre jours de fête particuliers à ce village; ils s'appellent les *jours de la grêle*, et sont censés consacrés à des prières destinées à éviter le retour du fléau. Sous un prétexte analogue, on a plus récemment ajouté à ces quatre jours de grêle quatre autres jours dits *jours du tonnerre*, que l'on célèbre de même, au cabaret. Dans un autre village, le travail cesse tous les samedis à midi. Ajoutez ces congés particuliers aux soixante



Chaumière de paysan. — Dessin de Valério d'après nature.

jours de fête environ, dits *normentage*, que consacrent ici l'église et l'habitude du pays, et vous verrez combien se trouve réduit le temps consacré au travail, à la production.

Encore un curieux exemple de superstition que l'on nous rapporte dans la maison même qui en a été le théâtre, chez les Koplyar. C'est à propos du bâtiment neuf dont nous avons donné la description. Les travaux avaient été commencés au printemps de 1867; pendant qu'ils se poursuivaient, plusieurs des hommes de la famille tombèrent malades et moururent. Voilà tout aussitôt nos gens qui se mettent en tête qu'une malédiction est attachée à cette maison, qu'ils ont commis, à ce propos, quelque faute qu'il leur faut maintenant expier. Alors vient une des fortes cervelles du village qui leur rappelle qu'ils ont employé, dans la construction de leur maison, le tronc d'un gros arbre jadis frappé par la foudre; en ce faisant, ils se sont rendus coupables d'une impiété dont ils sont justement punis. L'explication parut lumineuse, indiscutable; après délibération, toute la famille se mit à l'œuvre: on démolit, quoiqu'il fût aux trois quarts terminé, le nouveau bâtiment, et on en jeta au loin les débris. L'année suivante, sur le même emplacement, on éleva, avec des matériaux entièrement neufs, l'habitation que nous avons visitée et où la famille a dû s'installer cet hiver. Voilà donc, par égard pour une étrange et puérile superstition, un capital assez important anéanti, et le travail de tout un été gaspillé et perdu!

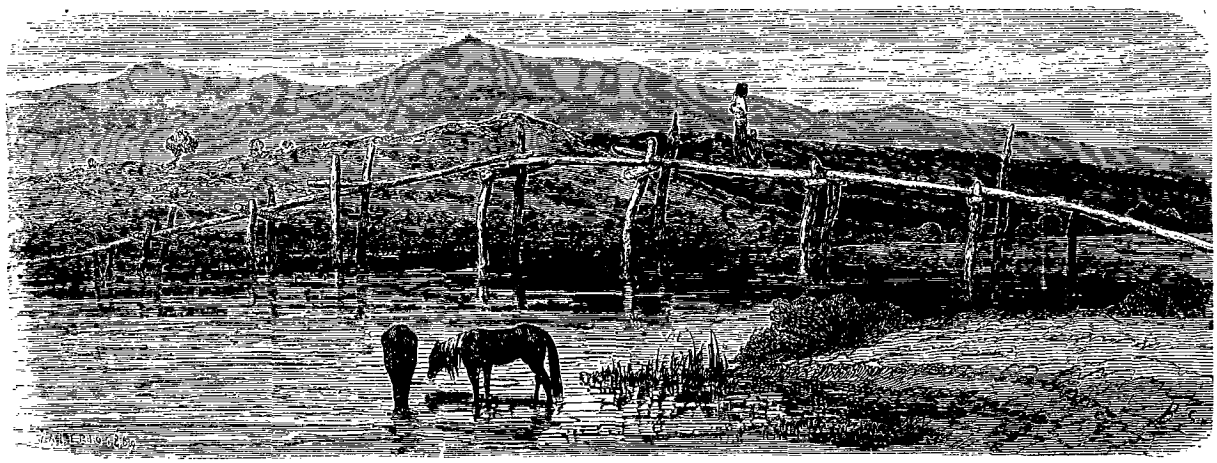
Une des causes, me dit-on, qui gênent aussi les progrès du pays, ce sont les complications et les lenteurs de la justice. Pour peu que naisse une contestation judiciaire à propos d'une mutation quelconque, d'un héritage, d'une vente ou d'une autre transaction, on ne parvient pas à en sortir, on dépense beaucoup d'argent et on perd beaucoup de temps avant d'arriver à faire reconnaître son droit et à donner à sa propriété une assiette certaine, une origine régulière et légale. Le moindre procès, après avoir été jugé en première instance à Essek, chef-lieu du comitat, va en appel à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Agram, capitale du royaume de Croatie, auquel a toujours été rattachée la Slavonie, en cassation à Pesth, où doivent se trancher en dernier ressort toutes les questions soulevées sur un point quelconque des pays qui font partie de la couronne de Saint-Étienne. Avant 1867 et la nouvelle organisation donnée à la monarchie hongroise, il fallait souvent aussi aller à Vienne. A chaque instant on est forcé de traduire les pièces; un même document doit passer du slave en allemand, de l'allemand en magyare, ou tout au moins du slave en magyare. Ce sont dépenses et longueurs infinies. Il y a ainsi des procès qui durent trente, quarante, cinquante ans. Donnez à un avocat tant par an; il se charge, si vous avez intérêt à écarter indéfiniment une solution, de faire durer le procès jusqu'à ce que votre adversaire soit las ou ruiné.

Ajoutez à cela de nouvelles complications qui résultent de la différence des lois autrichienne et hongroise, sans parler des coutumes locales qui ne peuvent manquer dans un pays comme la Croatie et la Slavonie. La loi civile du royaume de Saint-Étienne se sépare de la loi des provinces cisleithanes sur plusieurs points très-importants, entre autres sur le droit successoral. Ainsi un homme marié vient-il, en Hongrie, à mourir intestat, c'est à la femme, et non, comme chez nous et dans la partie allemande de l'empire, aux enfants que va l'héritage. On songe à modifier cette disposition de la loi; on voudrait tout au moins attribuer la moitié de la succession à la femme, et l'autre moitié aux enfants. On se figure aisément combien peut devenir embrouillé et long un partage, pour peu qu'il s'élève une contestation judiciaire, si, des ayants droit, les uns sont sujets de l'empereur d'Autriche, les autres du roi de Hongrie, si une partie des biens est située dans la Cisleithanie, et l'autre dans la Transleithanie.

Cette variété des lois, comme la diversité encore plus



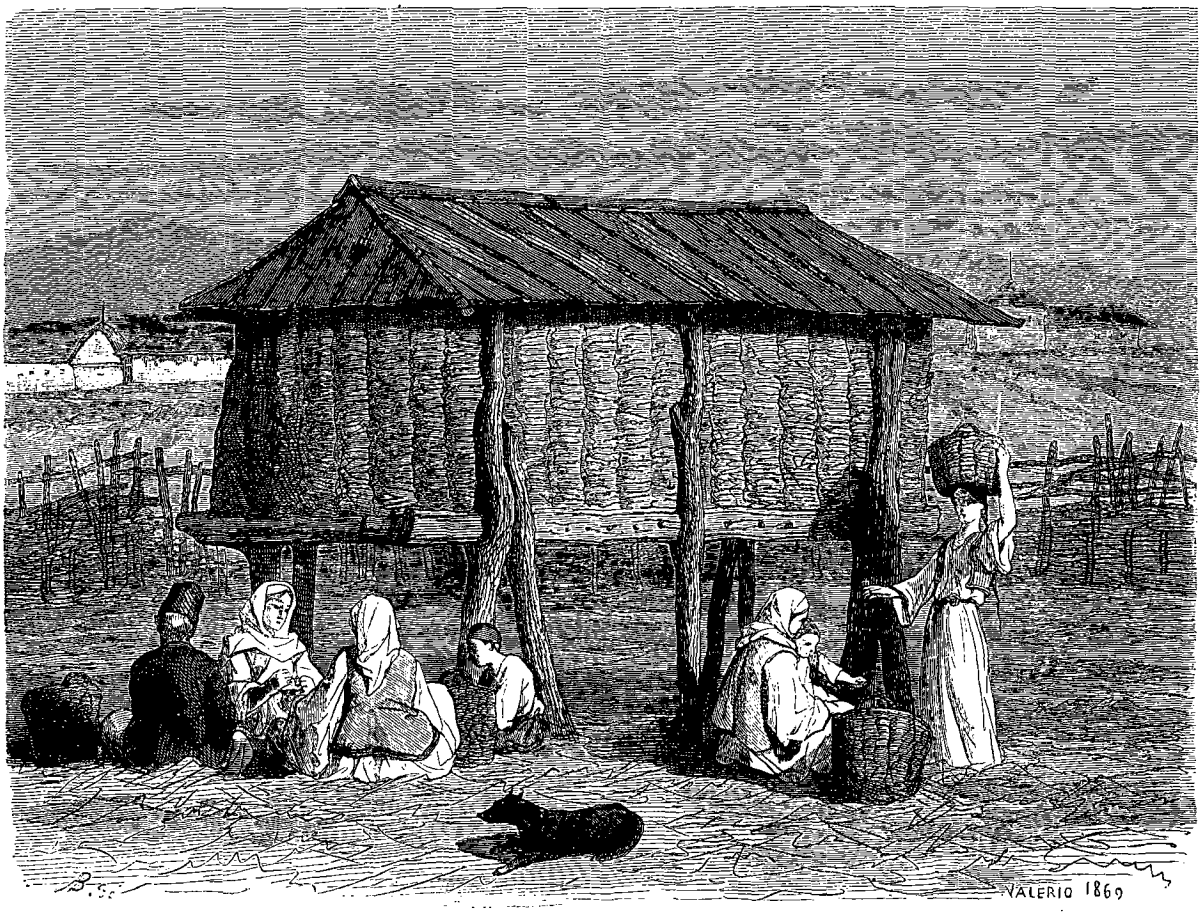
Pont sur la Vouka. — Dessin de Valerio d'après un croquis de M. Albert Lemaitre.

grande des langues et des costumes, ce sont autant de traits par lesquels l'Autriche, même après tous les pas faits en avant et tous les progrès accomplis, rappelle l'Orient à ceux qui l'ont visité, et nous fait songer à notre propre moyen âge. La meilleure préparation pour un historien qui se proposerait de présenter le tableau de la vie complexe d'un groupe quelconque en Occident, avant les siècles de centralisation et d'uniformité, ce serait de faire un voyage à travers l'Autriche, d'Antivari à Lemberg, de Prague à Cronstadt. Ainsi seulement il comprendrait un mode d'existence si différent du nôtre, cette vie non concentrée en puissants et rares foyers, mais éparse en étincelles sans nombre; il entendrait ces voix si diverses de timbre et d'accent, il devinerait quelle lutte incessante d'éléments vivaces et distincts agitait ces sociétés dont la soumission à un seul maître n'était qu'une vaine apparence, et que seul quelque grand mouvement religieux, comme la croisade, réussit, pour un moment, à faire vivre dans une pensée, dans une passion commune. Je n'avais fait encore qu'entrevoir ce monde confus de l'Europe orientale, dans ma course rapide de Salzbourg à Essek, et déjà je sentais combien il différait profondément du nôtre, de notre unité et de notre uniformité. On a dit de l'immobile Asie qu'elle n'était point dans le temps, mais dans l'espace; on pourrait, en un certain sens, appliquer à l'empire des Hapsbourg la même formule, tant ce qui chez nous est le passé, un passé à jamais disparu et que l'historien même a peine à comprendre, est resté là-bas le présent, un présent auquel ressemblera bien longtemps encore ce que l'on peut deviner de l'avenir!

G. Perrot.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La grange au maïs. — Dessin de Valério d'après nature.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE CHEZ LES SLAVES DU SUD,

PAR M. GEORGES PERROT. — DESSINS PAR M. TH. VALÉRIO [1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

ESSEK ET SES ENVIRONS (suite).

Ces idées, qui s'étaient offertes à moi dès mes premiers pas au delà des frontières autrichiennes, mes quelques jours de séjour à Essek leur donnèrent bien plus de netteté et de précision. C'était toujours la même impression que je rapportais de chacune de nos promenades. Un matin, à la *pusta*, M. Lemaître me montrait ses ouvriers; celui-ci était un Slovaque, né au pied des Karpathes; ceux-là, c'étaient des pâtres magyares; les journaliers qui venaient des villages voisins, c'étaient des Croates. Un soir, nous nous promenions entre l'Untere Stadt et la citadelle, dans le bois de grands saules touffus où le régiment qui occupe la citadelle a tracé des allées sablées et vient faire de la musique deux fois par semaine. Par moments l'orchestre jouait la *tchardach*, ou danse magyare, et dans le kiosque qui forme le milieu de la promenade, palefreniers, cochers et servantes bondissaient et tournaient joyeusement, obéissant à un rhythme qui allait s'accélérant jusqu'à la frénésie. Puis c'était la mesure plus lente et plus grave de la danse serbe, du *kolo*, qui, de l'Adriatique à la mer Noire, fait les délices de toutes les fêtes, de tous les dimanches slaves : le long ruban qui se forme en un instant, aux premiers sons de l'orchestre, me rappelle, en se déroulant, la *romaïque* et toutes ses variétés, désignées par des noms qui varient d'une province à une autre. Pour les bals du

1. Suite. — Voy. p. 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Casino, à Essek, le kolo a été arrangé, par les Cellarius slaves, en une espèce de quadrille qui ressemble bien plus aux lanciers qu'à la vieille danse nationale.

Tout en écoutant cette musique et en regardant ces danses, nous avions abordé quelques officiers autrichiens que connaissait M. Lemaître, et qui me firent tous, comme je m'y attendais d'ailleurs d'après mes souvenirs d'Italie, un accueil empressé et courtois. Un d'eux, avec qui je causai assez longtemps, me racontait avec beaucoup d'entrain et de bonne humeur ses campagnes; il était à Solferino et à Sadowa. Il me parle avec admiration des zouaves, avec rancune et colère des Prussiens; il lui démange, dit-il, que nous fassions ensemble, le plus tôt possible, la guerre à la Prusse, et il compte bien que l'on en viendra là avant qu'il soit longtemps. Dans le cours de la conversation, je m'informe de son lieu de naissance, et j'apprends qu'il est Valaque, du banat de Temeswar. Il parle avec la même facilité, ou à peu de chose près, le valaque, le serbe, le magyare, l'allemand et l'italien. S'il reste tout à fait étranger à l'une de ces langues, un officier de l'armée austro-hongroise est bien souvent exposé à se trouver embarrassé pour donner des ordres à ses soldats ou pour entrer en rapport avec les habitants du pays où on l'envoie en garnison. C'est toujours cette même diversité de races, d'instincts et de langues qui s'offre à vous sous les formes les plus variées : c'est la même impression que vous rapportez de vos expériences et de vos découvertes de voyageur.

Après la musique, nous revînmes en suivant les bords de la Drave, le long de laquelle s'étendent des chantiers où sont rangées en hautes piles les douves, les planches, les pièces de charpente : tout cela a été apporté par la rivière, sur laquelle le flottage est très-actif. Çà et là, de la berge se détache, comme une jetée naturelle, s'avançant de quelques mètres au milieu des eaux, quelque énorme tronc de chêne; il a été entraîné au printemps par l'inondation jusqu'au moment où quelque obstacle de la rive l'a arrêté au passage.

Mon séjour à Essek était arrivé à son terme. Après avoir dit un cordial adieu aux hôtes qui m'y avaient si bien accueilli, j'en partais le 4 septembre à cinq heures et demie. La soirée n'est pas moins belle que le jour où j'avais remonté la Drave. D'abord le fleuve rougit et s'ensanglante entre nous et le couchant enflammé, puis, à mesure que s'éteint l'éclat des derniers nuages, il blanchit et s'argente sous le rayon de la lune.

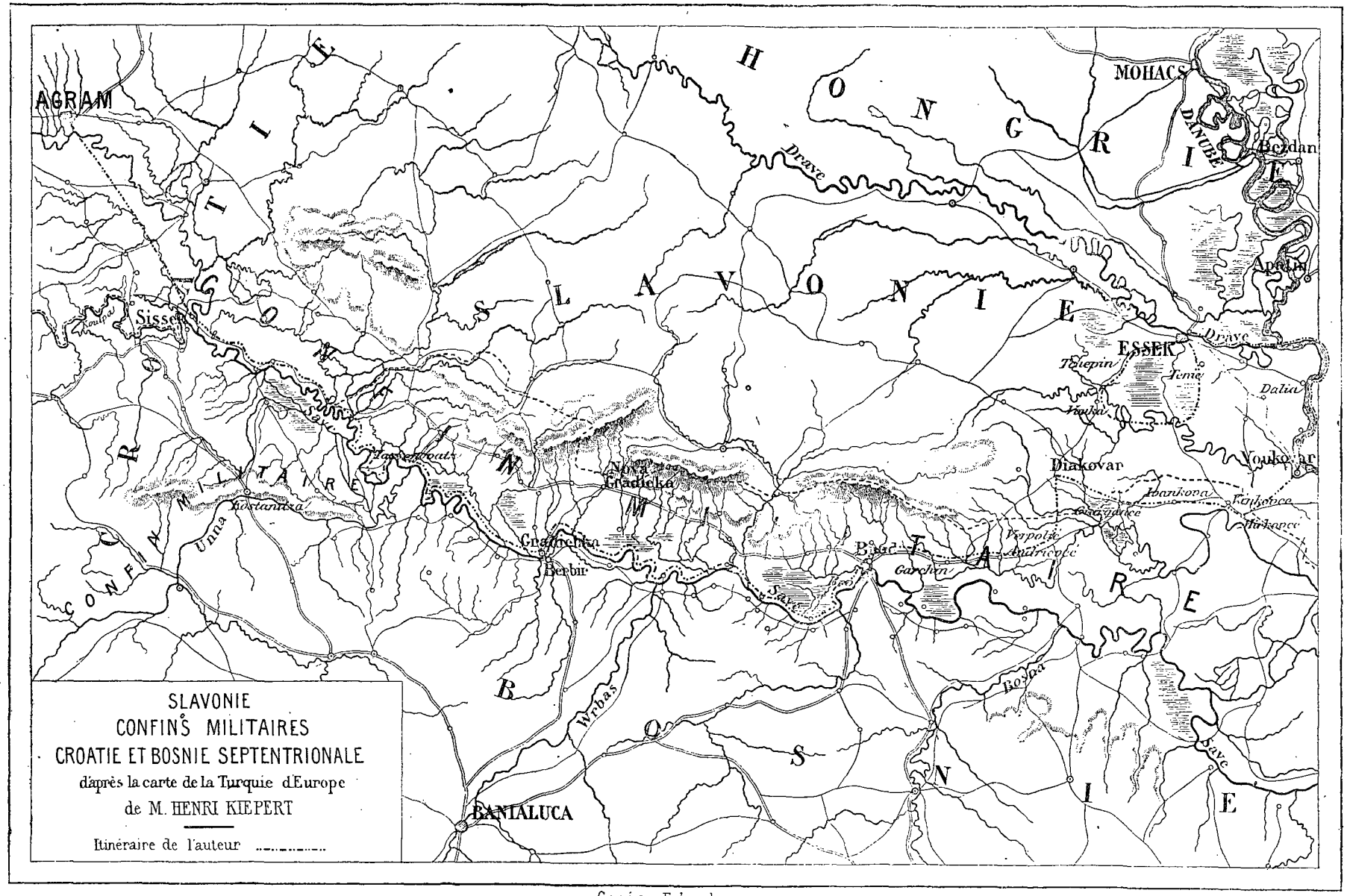
Au Drau-Eck, après une assez longue attente, nous fûmes recueillis par le bateau de Semlin; le lendemain j'étais à Belgrade. Pendant le séjour que j'y faisais, une invitation de Mgr Strossmayer, évêque de Diakovar, me décida à pousser une nouvelle pointe en Slavonie, et à regagner la France par la Save, Agram, Laibach et Trieste.

III

L'ÉVÊQUE STROSSMAYER ET SA RÉSIDENCE DE DIAKOVAR.

Le 17, je quittais Belgrade riche d'impressions et de souvenirs, mais avec le chagrin de n'avoir pu voyager dans l'intérieur de la Servie: le temps m'avait manqué. Ce ne fut donc pas sans regret que, le matin de ce jour, je dis adieu sur le quai de la Save à quelques hommes de mérite dont j'avais fait connaissance à Belgrade. Plusieurs d'entre eux étaient déjà pour moi des amis. C'était M. Bétant, jeune Genevois que le prince Michel avait ramené d'un de ses voyages en Occident et qu'il avait attaché à la *chancellerie*, comme on dit là-bas, c'est-à-dire au ministère des affaires étrangères; curieux et appliqué, M. Bétant a appris le serbe, il le parle et l'écrit couramment; établi depuis plusieurs années en Serbie, il la connaît mieux que personne, il s'intéresse à ses progrès et la tient presque pour sa patrie adoptive. C'était M. Huet, le précepteur du jeune prince Michel; lui aussi aimait ce pays et travaillait à en préparer l'avenir. Esprit élevé et sincère, il a cherché, pendant de longues années, avec Bordas-Demoulin et quelques autres intelligences généreuses, à concilier le catholicisme et la liberté; puis, avant même le *Syllabus*, il a compris qu'il fallait choisir. D'abord professeur pendant vingt ans à l'Université de Gand, où son enseignement, original et hardi, avait jeté beaucoup d'éclat, il s'était, depuis son retour de Belgique, créé à Paris une studieuse retraite. C'est alors que, sur les conseils d'amis avisés, Michel Obrenovitch III, prince de Serbie, lui avait confié son cousin, un enfant auquel pouvait revenir plus tard le trône de Serbie. Le jeune Milan suivait les cours du lycée Louis-le-Grand depuis la classe de septième, et, quand, le 10 juin 1868, l'assassinat du *kniaze* de Serbie l'appela au trône, il faisait sa quatrième, sinon brillamment, au moins d'une manière honorable; ce qui valait mieux encore pour lui que cette instruction qu'il rapportait du collége, ce sont les bons conseils ou plutôt les bons exemples qu'il trouvait sous le toit de M. Huet, dans cette famille grave sans pédanterie, dans le cercle d'amis choisis qui l'entourait. Malheureusement il ne respira pas assez longtemps cet air salubre : une douloureuse catastrophe vint avant le temps changer l'écolier en prince, et en faire l'hôte principal d'un palais où bientôt il sera le maître. M. Huet, par intérêt pour l'enfant qu'il a eu pendant plusieurs années à son foyer, et auquel sa femme et lui s'étaient vivement attachés, par intérêt pour le pays dont le prince lui avait confié une si honorable tâche, consentit à se séparer de ses vieux amis et à s'expatrier pour essayer d'achever à Belgrade ce qu'il avait commencé à Paris; il continue à diriger là-bas l'éducation de celui qui s'appelle aujourd'hui Milan Obrenovitch IV, et il lutte de son mieux contre ces influences qui, en tout temps et en tout pays, risquent de corrompre l'héritier désigné du pouvoir suprême.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ç'avait été un bonheur pour moi de trouver à Belgrade M. Huet, son cordial accueil, sa conversation riche d'idées et de souvenirs [1]. En lui serrant la main ainsi qu'à M. Bétant, il me semblait que je disais adieu à de vieux amis. C'est là une des tristesses de la vie du voyageur que d'être condamné à nouer ainsi des amitiés pleines de promesses, que l'absence vient ensuite relâcher et détendre. Il n'y a, dit le proverbe turc, que les montagnes qui ne se rencontrent pas; mais quand on se revoit, après bien des années, il arrive souvent que l'on se reconnaît à peine; on ne retrouve plus cette confiance avec laquelle, pendant ces quelques jours où l'on avait été réunis par les hasards du voyage, on s'était hâté de s'ouvrir l'un à l'autre sur tous les points importants, comme pour mieux profiter d'heures que d'avance on savait comptées, d'une rencontre heureuse qui peut-être n'aurait pas de lendemain.

Obligé, par les heures du bateau à vapeur, de passer toute mon après-midi à Semlin, je pus me faire quelque idée de ce que devait être la vie des officiers autrichiens condamnés à tenir garnison dans ces petites villes des frontières militaires. Dans les rues, aucun mouvement; il n'y a ici ni industrie, ni commerce, et, sans les casernes et les bureaux de l'administration militaire, la ville, avec ses larges rues qui se terminent par de vraies huttes et qui aboutissent à des marécages, redeviendrait bien vite, à ce qu'il semble, un pauvre village. Les cafés seuls présentent quelque animation; encore n'y trouve-t-on presque point de journaux, et les habitués, malgré les cartes, les dominos, le trictrac et le billard, ont-ils l'air presque aussi embarrassés que je l'étais moi-même des longues heures qui séparent le déjeuner du dîner.

Enfin, vers le soir, arrive le bateau qui remonte vers Pesth, et j'y prends place pour descendre vers quatre heures du matin à Voukovar, sur la côte de Slavonie; j'y trouve, au débarcadère, le médecin de Mgr Strossmayer, l'évêque de Diakovar, qui m'attend avec sa voiture. Pendant qu'on attelle, nous parcourons Voukovar, petite ville de sept mille âmes, moitié orthodoxe, moitié catholique; elle doit son nom à la Vouka, faible affluent du Danube, rivière dont le lit est encore marqué par un profond sillon creusé à travers la plaine, mais qui, depuis le desséchement des marais voisins d'Essek, n'a plus d'eau que quand il a beaucoup plu pendant un jour ou deux.



Tsigane nomade. — Dessin de Valério d'après nature.

En sortant de Voukovar, nous trouvons une route détestable. Malgré nos quatre vigoureux chevaux, qu'un cocher hongrois excite de la voix et du geste, nous n'avançons que bien lentement. Ici, comme en Turquie, il n'y a aucun empierrement; ce sont les voitures qui tracent le chemin à travers les friches, et quand les ornières sont trop profondes, on passe à côté. La route se trouve, à certains endroits, avoir ainsi trente à quarante mètres de large; partout où il y a quelque dépression du sol, on enfonce jusqu'à l'essieu dans une boue grasse que les pieds des chevaux font rejaillir en pluie jusque dans la voiture. Aussi les charrois sont-ils difficiles, parfois im-

1. Je ne me doutais guère, au moment où j'écrivais ces lignes, dont la publication a été retardée par les nécessités de la gravure, qu'elles paraîtraient après la mort de M. François Huet. Au début d'un congé qu'il était venu passer à Paris dans l'été de 1869, le savant philosophe a été subitement enlevé à l'affection de ses amis par une maladie dont il souffrait depuis longtemps sans que les siens aient jamais cru devoir s'en inquiéter; c'était sans doute le climat de Belgrade, très-chaud l'été, très-froid l'hiver, qui en avait aggravé le caractère. Rarement homme a laissé plus de regrets à ceux qui l'ont connu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de Tsiganes nomades. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possibles pendant une bonne partie de l'année ; ils restent toujours chers ; le prix de toutes les matières premières et de toutes les denrées s'en augmente dans une forte proportion. C'est ainsi que la belle pierre de taille employée pour la cathédrale de Diakovar revient très-cher à l'évêque, quoiqu'on la prenne seulement à cinq ou six heures de distance.

A *Mikhovcé*, nous entrons dans les *Confins militaires* et la route devient meilleure. Nous reparlerons, avec détail, du régime auquel est soumise cette longue bande de terrain qui s'étend tout le long de la frontière austro-turque, de l'Herzegovine à la Valachie. Pour le moment, avant de signaler tous les inconvénients de la situation exceptionnelle faite aux habitants de cette zone, contentons-nous d'indiquer un des avantages qu'ils doivent au gouvernement militaire : les routes sont bien meilleures dans les *Confins* que dans les provinces civiles limitrophes. C'est que les officiers, souverains absolus de la frontière, maîtres de requérir tous les bras et d'imposer toutes les corvées qu'ils voulaient, ont tenu la main à l'exécution de routes qui avaient leur utilité stratégique.

Après Mikhovcé, nous trouvons un village protestant, *Neudorf ;* il est habité par des colons allemands qui se sont établis ici, nous dit-on, du temps de Joseph II. Le village est plus riche, m'assure lui-même M. Hegedowitz, le médecin de Mgr Strossmayer, que ses voisins ; les paysans y sont plus laborieux et plus aisés. L'église protestante s'élève au bord de la route, et tout auprès le presbytère et la maison d'école, blanche et commode.

Tout le long du chemin, nous voyons les femmes assises à terre, égrener et engranger le maïs. Le vaisseau qui sert à le recevoir est un énorme panier, aux parois formées de larges claies ; des poutres le supportent à un mètre environ au-dessus du sol, et il est recouvert d'un toit qui le défend contre la pluie.

Nous nous arrêtons, pour laisser souffler les chevaux, à *Vinkovcé*, petite ville assez animée, un des chefs-lieux du confin militaire slavonien. Elle doit son importance, qu'elle perdrait peut-être bien vite si le régime militaire était supprimé, à la résidence des officiers supérieurs du régiment. C'est chez le curé que nous descendons ; il fait le meilleur accueil à l'hôte de son évêque et nous offre le *slibovitz* ou eau-de-vie de prunes.

Avant d'entrer à Vinkovcé, j'avais vu avec intérêt, sur la lande, au bord d'un reste de forêt, un de ces campements de Tsiganes comme j'en avais si souvent rencontré autrefois en Thrace, en Macédoine et autour de Constantinople. C'est toujours le même mélange de sauvagerie farouche et d'élégance native. Le maigre cheval, aux longs crins épars, tond l'herbe courte auprès de la cahute basse, formée de quelques perches, de quelques lambeaux d'étoffe et de quelques branchages secs. Des enfants nus se roulent sur la bruyère, aux pieds des femmes qui nous regardent passer.

Sur la place plantée d'arbres qui fait le centre du village, il y a foule autour de quelques Tsiganes qui, nous dit-on, accusés d'assassinat, viennent d'être extraits de la prison et vont partir, sous bonne escorte, pour Brod où ils seront jugés. Parmi les groupes de femmes qui sont mêlés au rassemblement, je remarque de charmants visages. Le costume est à peu près le même qu'à Essek ; la différence est surtout dans la manière d'arranger l'écharpe jetée sur la tête. La mode, à cet égard, varie d'un village à l'autre, et de plus chaque femme se coiffe et se drape à sa guise.

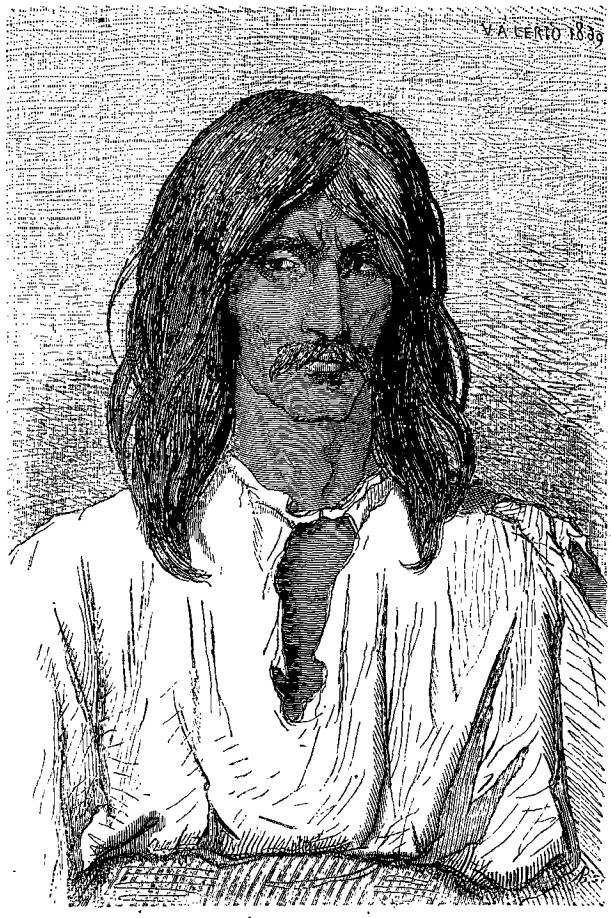
Après une demi-heure de halte, nous repartons ; rafraîchis par ce court repos, nos chevaux galopent en bêtes qui se savent sur le chemin de l'écurie. La rapidité de notre course amène une amusante méprise. Dans un petit village au delà de Vinkovcé, on reconnaît de loin et on signale l'équipage de l'archevêque. Nous voyons les gens sortir en toute hâte de leurs maisons, et, avant d'avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur de la voiture, deux ou trois femmes tombent à genoux sur le bord de la route, en faisant force signes de croix et en marmottant des prières. On me prenait pour l'évêque. Jadis, en France, dans nos voyages à pied, nous nous sommes souvent divertis des plaisantes erreurs auxquelles donnait lieu la surprise des paysans, qui ne comprenaient pas que l'on pût par plaisir s'imposer une pareille corvée. En Bretagne, un cultivateur des environs de Saint-Pol voulait absolument que nous fussions marchands de parapluies ; en Normandie, c'était un cantonnier qui s'obstinait à nous traiter de colporteurs, et qui prétendait nous acheter des couteaux ; dans un village du Berri, près de ces *pierres jomâtres* où George Sand a placé l'aimable scène qui forme le prologue de son roman de *Jeanne*, nous entendîmes, en nous présentant au seuil de l'auberge et demandant un gîte pour la nuit, la servante effarée crier à sa maîtresse : « Madame, madame, voici les comédiens qui arrivent ! » Cette fois, la confusion était plus flatteuse, mais plus comique encore. Qu'auraient dit ces braves dévotes, si elles avaient su qu'elles s'agenouillaient devant un protestant, qu'elles sollicitaient la bénédiction d'un mécréant ?

La conversation, qu'avait fort égayée cet épisode, n'avait pas langui pendant le trajet. M. Hegedowitz, qui a appris notre langue pour pouvoir lire nos livres de médecine, mais qui n'a que très-rarement l'occasion de la prononcer, me parle moitié français, moitié allemand ; je lui réponds en français, et, quand il ne saisit pas bien, j'essaye de l'allemand. A chaque instant nous nous interrompons pour rire de notre patois composite, de notre dialogue bilingue, de son français et de mon allemand. Pendant la dernière heure seulement, nos estomacs se creusant (il était dix heures, et nous étions en route depuis six heures du matin), nous nous taisons et nous commençons à nous assoupir. Je suis réveillé par les cahots au moment où nous quittons l'excellente route qui va de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Brod à Voukovar et où nous rentrons dans le territoire civil. Il faut de nouveau traverser des fondrières où nos quatre chevaux ne sont pas de trop. Enfin, à onze heures, crottés et affamés, nous faisons notre entrée à *Diakovar*.

La ville épiscopale de Mgr Strossmayer, évêque de Slavonie, vicaire apostolique de Bosnie et de Serbie, est un grand village de quatre mille âmes environ, situé sur un terrain qui commence à s'onduler légèrement. Que l'on vienne du Danube ou de la Save, on aperçoit, derrière Diakovar, les premiers contre-forts de la chaîne boisée qui sépare les bassins de la Drave et de la Save. Toute la vie du lieu, à Diakovar, paraît se concentrer autour de la résidence épiscopale, sans laquelle ce ne serait qu'un bourg insignifiant, à peine digne de figurer sur les cartes. Bâti au dernier siècle par un des prédécesseurs de Mgr Strossmayer, l'évêché, au milieu de toute cette pauvreté, de toutes ces petites maisons basses, produit un assez grand effet, malgré son style lourd et chargé, par la rangée de pilastres dont est décorée la façade, par l'étendue et la masse des bâtiments. Ce sera bien plus imposant encore quand, à côté de la résidence, s'élèvera la cathédrale, dont Mgr Strossmayer a commencé la construction depuis plusieurs années. Ce sera une très-grande église, de style roman, à coupoles; elle sera intérieurement décorée de fresques que l'évêque compte faire exécuter sur les dessins d'Overbeck. Le tout doit coûter, pense-t-on, d'après les devis et au plus bas mot, environ un million de florins. Ce chiffre sera probablement dépassé de beaucoup si l'évêque actuel peut achever son œuvre, ou si son successeur a les mêmes goûts de magnificence.



Tsigane. — Dessin de Valério d'après nature.

Quand on entre dans la résidence, où on est reçu par des *pandours* tout cuirassés de cuivre doré et tout couverts de brandebourgs; quand on monte le large escalier, que l'on traverse la longue file de salons dont les murs sont couverts de tableaux italiens, quelques-uns fort beaux, on éprouve une impression plus vive encore, que ne contrarie et ne diminue pas l'attitude, l'aspect, la tournure du maître de céans. Mgr Strossmayer, âgé de cinquante-quatre ans, a très-grand air; le cadre va bien au personnage; celui-ci relève encore, par la dignité de sa personne, toute cette richesse, tout cet éclat extérieur : le front est haut et large, le regard doux et vif, le nez d'une élégance rare, la bouche fine et un peu ironique. L'accueil a ce caractère un peu caressant que l'on trouve souvent chez les gens d'église; mais les manières n'en restent pas moins toujours nobles, calmes et graves. On sent tout de suite que l'homme est accoutumé à se voir entouré d'un profond respect; personne ne l'approche sans s'incliner profondément et lui baiser la main; mais on devine bien vite, en causant avec lui, qu'il prend toutes ces démonstrations pour ce qu'elles valent, qu'il a plus d'orgueil que de vanité, et qu'il tient plus à l'estime qu'au rang.

Ce fut surtout pendant l'après-midi, tandis que nous nous promenions seuls dans le beau parc attenant à son habitation, que je pus apprécier l'évêque Strossmayer. C'était certainement, si les circonstances qui l'ont poussé vite à une haute situation avaient continué à le servir, c'était un de ces hommes qui sont nés pour jouer un grand rôle. Il a l'esprit vif, curieux, élevé, et c'est en même temps une âme ardente et passionnée, à qui la nature a donné tout ce qu'il faut pour agir sur ceux qui l'approchent, pour les séduire et les remuer pour être orateur et chef de parti. C'est son éloquence qui a commencé sa réputation et sa fortune. Enfant d'une famille bourgeoise d'Essek, il avait fait ses études à Pesth, puis à Vienne, et il était retourné comme professeur au petit séminaire de Diakovar. Ce fut de là qu'un peu avant 1848 on l'appela à Vienne comme *Hofprediger* ou prédicateur de la cour; son succès y fut très-vif. Aujourd'hui encore, m'assure-t-on, il n'y a pas en Autriche de prédicateur qui puisse lui être comparé, qu'il prêche en slave ou en allemand. Je le crois volontiers. Dans notre promenade, il s'était animé, en me racontant ce qu'il avait fait « pour sa nation, » comme il dit; en m'exposant ses projets, ses dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sirs, ses espérances, les obstacles que rencontraient ses efforts, les erreurs et les préjugés auxquels ils se heurtaient. Dans cette conversation, sans jamais tomber dans l'emphase et la déclamation, il était éloquent; tout le servait merveilleusement pour traduire ses idées : le regard qui brillait; le geste noble et vif; une voix nette, sonore, accentuée; une langue abondante, ferme, pleine d'images heureuses et colorées. Dans une église ou dans une assemblée, l'effet doit être grand [1].

Il y a de la tristesse chez Mgr Strossmayer : la manière dont les affaires ont tourné, dans ces dernières années, a trompé ses espérances. Bien que son nom soit allemand et qu'il ne soit slave que du côté maternel, Mgr Strossmayer, né et élevé dans une ville toute slave, s'est de bonne heure attaché à la nation dont il



Prisonnier tsigane. — Dessin de Valério d'après nature.

devait devenir un des pasteurs; il a pris parti pour elle dans la lutte qu'elle soutenait, d'une part, contre le tenace pédantisme de la bureaucratie allemande; de l'autre, contre l'ambitieux orgueil des Magyars. Lié avec Jellachich, le célèbre ban de Croatie, il l'aida, en 1848, à soulever les Croates et autres Slaves du Sud contre le gouvernement hongrois, et l'amitié de Jellachich contribua beaucoup à le faire nommer, jeune encore, au siége de Diakovar. Quand Jellachich fut mort, abreuvé de dégoûts, sans avoir pu obtenir que l'on

1. Malgré toutes les précautions prises et le secret gardé, les correspondances de Rome nous ont apporté, pendant l'hiver dernier, l'écho des discours prononcés dans les séances du concile par Mgr Strossmayer. Il figurait, cela va sans dire, à la tête du parti des catholiques dits libéraux, et il a trouvé moyen, paraît-il, d'être éloquent même en latin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danseuse bosniaque. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tînt à Vienne les promesses qui en 1848 avaient été faites aux Croates, l'évêque de Diakovar, membre, en vertu de son titre, de la chambre haute de la diète d'Agram, lutta de son mieux contre le centralisme des ministères Bach et Schmerling; il devint le vrai chef du parti national chez les Slaves du Sud. Aussi, quand le ministère Majlath-Belcredi, en 1865, tenta de satisfaire les aspirations des différentes races de l'empire et qu'il convoqua la diète de Croatie, qui n'avait pas été rassemblée depuis 1850, le rôle de Mgr Strossmayer fut encore plus considérable. A son titre d'évêque, il ajouta, pendant deux ans, celui d'*Obergespann* ou chef du comitat d'Essek : il réunissait alors entre ses mains le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Après Sadowa, rencontrant des obstacles de toute espèce sur son chemin, et voyant que c'était aux dépens des Slaves que l'Autriche et la Hongrie allaient faire la paix, il donna sa démission.

Aujourd'hui, il est en défaveur à Vienne, pour avoir réclamé tout haut la suppression des confins militaires, auxquels tient si fort l'état-major autrichien; pour avoir demandé l'adjonction, à la Croatie et à la Slavonie, de la Dalmatie, que le ministère cisleithan voulait garder pour lui. On ne le suspecte et on ne le craint pas moins à Pesth. Les chefs hongrois, Deak, Andrassy et autres, ne sont pas arrivés, malgré plusieurs entrevues où l'on a vivement et longuement discuté, à s'entendre avec lui; ils le regardent comme un de leurs plus dangereux adversaires, comme le champion le plus déclaré et le plus brillant de l'autonomie des Slaves méridionaux. Mgr Strossmayer ne diminuera jamais son autorité morale par des violences de parole comme celles que prodigue, par des alliances compromettantes comme celles que recherche M. Miletitch, l'orateur et journaliste fougueux qui cherche à échauffer de sa haine contre les Magyars toute la Iougo-Slavie[1].

Quand il a fallu se prononcer sur les propositions qu'en 1867 et 1868 le ministère hongrois a faites à la Croatie, Mgr Strossmayer a eu le chagrin de ne pas se voir suivi par tous ceux sur lesquels il avait compté; un certain nombre des hommes importants du pays ont cru qu'il convenait d'accepter, au moins comme base provisoire, les offres de la Hongrie, ils ont consenti à siéger dans la diète croate et à aller, comme ses délégués, prendre place dans le parlement qui doit réunir à Pesth les représentants de tous les pays relevant de la couronne de Saint-Étienne. Les adversaires de toute concession, les radicaux cherchent à soulever contre eux l'opinion publique; ils les désignent par le sobriquet injurieux de *magyarones*, ou suppôts des Magyars. Une partie d'entre eux ont pu, comme on le leur reproche, se laisser séduire par l'idée de rester en bons termes avec les ministres hongrois, qui disposent des places et des faveurs; mais d'autres ont dû obéir à des motifs plus relevés, céder au désir de contribuer pour leur part, en évitant de raviver les vieilles haines, à faire réussir la grande entreprise de progrès pacifique et libéral qui se tente en ce moment de l'un et l'autre côté de la Leitha. N'accepter aucun compromis, n'était-ce pas tout remettre en question, et renouveler les malheurs et les fautes de 1848, au profit sans doute du despotisme viennois, qui n'avait peut-être pas abdiqué sans retour, et de qui on pouvait toujours craindre un retour offensif? Ces scrupules, là où ils étaient sincères, n'avaient rien que de naturel et même d'honorable, et Mgr Strossmayer avait trop de tact et de sens pour ne supposer à ceux qui s'étaient séparés de lui sur cette question de conduite que des motifs bas et intéressés. Il ne lui en avait pas moins été douloureux de se voir abandonné par quelques-uns de ceux qui jadis, de leur plume et de leur parole, combattaient auprès de lui pour la cause nationale. Les séances de la diète de Croatie et de Slavonie s'ouvraient à Agram au moment même où je me trouvais à Diakovar; on savait la majorité disposée à ratifier le projet d'entente (*Ausgleich*) qui avait été préparé à Pesth par le ministère hongrois. Ce n'était pas sans amertume qu'il me parlait de cette assemblée qui, m'assurait-il, n'avait pas été librement élue, et de la résolution qu'elle allait prendre; imitant ces hommes d'État hongrois qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer tout en les combattant, il voulait que la Croatie se plaçât, elle aussi, sur le terrain du droit historique, comme disent les Magyars, et qu'elle ne s'en laissât débusquer par aucune argutie, par aucune promesse. On se décidait, pour faciliter l'accord, à mettre de côté les vieilles lois qui réglaient *ab antiquo* les rapports de la Croatie et de la Hongrie; une fois engagé dans cette voie des accommodements, où pourrait-on s'arrêter? Mgr Strossmayer était résolu à ne pas sanctionner, même de sa présence, des arrangements qui lui semblaient à la fois une faute et une trahison; comme les principaux chefs du parti national, il s'était, jusqu'à nouvel ordre, réfugié dans l'abstention; il s'était privé d'assister aux dernières sessions de la diète croate et cette année encore il ne voulait point y paraître.

Son activité trouvait d'ailleurs de quoi s'occuper amplement dans l'administration des vastes domaines de l'évêché. Ces biens rapportent, d'après les chiffres que m'ont fournis plusieurs personnes, de 150 à 250 000 florins de rente, c'est-à-dire entre 400 000 et 600 000 fr. En dehors même de toute part prise à la direction des affaires publiques, cette situation lui assure encore une influence énorme qu'il emploie de son mieux pour le bien du pays.

En vivant une journée auprès de Mgr Strossmayer, on comprend mieux ce que l'on a lu, dans les mémoires du vieux temps, de l'existence féodale et splendide des princes-évêques au siècle dernier, soit en France, soit en Allemagne. Il y a tous les jours, soit pour le dîner, soit pour le souper, de vingt à vingt-cinq personnes; on y voit s'asseoir, sans compter les visiteurs

1. En janvier 1870, la chambre des députés, à Pesth, a autorisé les poursuites que le procureur général demandait à diriger contre M. Miletitch, pour excitation à la révolte et à la guerre civile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de passage, qui ne font presque jamais défaut, le médecin de l'évêché, les chanoines du chapitre et les professeurs du séminaire épiscopal, un architecte de Vienne, inspecteur des travaux de la cathédrale, un peintre et un sculpteur, originaires du Frioul et ayant étudié à Venise, qui préparent la décoration de la nef, des autels, du portail. Avec ses professeurs et ses chanoines, Mgr Strossmayer parle croate, et quelquefois, pour que je puisse suivre la conversation, il se sert du latin; les gens d'église, en Autriche, gardent de leurs études du séminaire l'habitude d'employer le latin comme langue courante. A l'architecte viennois, l'évêque adresse la parole en allemand ; aux deux artistes, en italien; à moi, tantôt en allemand, tantôt en français. Le français, qu'il lit très-couramment, est de toutes les langues qu'il sait celle qu'il parle avec le moins de facilité.

Autour de la résidence sont groupés les dépendances de la métropole, un séminaire, un couvent de religieuses, un hôpital, les maisons des chanoines capitulaires, puis les bâtiments qui servent à l'exploitation rurale, des écuries où il y a une soixantaine de chevaux, une vaste étable qui renferme quatre-vingts vaches; au-dessus de l'étable sont d'immenses greniers à foin et à blé. L'évêque possède les terres de vingt villages, formant douze paroisses.

Une fois la cathédrale achevée, Mgr Strossmayer se propose de faire bâtir, auprès d'elle, une bibliothèque diocésaine. Lui-même possède une bibliothèque, très-riche en bons livres français. Il est d'usage, à la mort de chaque évêque, que sa bibliothèque revienne au diocèse. J'imagine que peu de ses prédécesseurs auront laissé autant de volumes, et des ouvrages aussi bien choisis. Quant à la collection de tableaux qu'il a formée lui-même avec goût, en Italie, et qui lui a déjà coûté plus de 60 000 florins, il compte la laisser, par testament, à l'Académie d'Agram, dont il a été, il y a quelques années, un des principaux fondateurs.

Mgr Strossmayer s'est beaucoup occupé de répandre l'instruction dans son diocèse. Par les ordres qu'il a donnés à ses prêtres, par les encouragements qu'il a accordés aux instituteurs, par les recommandations qu'il a adressées aux parents, il a obtenu, m'assure-t-il, que, dans les environs de Diakovar, dans les districts où son influence se fait le mieux sentir par de fréquentes visites, quatre-vingts enfants sur cent aillent à l'école. C'est un très-beau résultat pour un pays aussi peu avancé ; mais il ne semble pas espérer lui-même que cela se soutienne longtemps à ce niveau ; il y a encore trop d'indolence et de paresse dans les esprits.

Les vingt-quatre heures que je passai à Diakovar, dans ce milieu si nouveau pour moi et si curieux à étudier, auprès de cet homme distingué qui me témoignait la plus cordiale bienveillance, s'écoulèrent rapidement. Le soir, au souper, les professeurs du séminaire et quelques-uns de leurs élèves que l'on avait fait venir tout exprès nous régalèrent de chants slaves que malheureusement je ne comprenais pas; tout au plus pouvait-on m'en indiquer, en quelques mots, le sens général. Je n'en suis pas moins frappé de la passion qu'exécutants et auditeurs paraissent avoir pour la musique, et de la vivacité avec laquelle, toutes les fois que le chant rappelle des souvenirs ou exprime des espérances patriotiques, les assistants s'y associent par l'expression de leurs physionomies, par l'éclat subit dont brillent leurs yeux, par leurs gestes et leurs applaudissements, par l'entrain avec lequel ils répètent le refrain. La veillée se prolongea ainsi assez tard. Je ne m'ennuyais pas ; ce fut pourtant avec un vrai plaisir que je gagnai, sur les dix heures, mon lit et ma chambre. J'étais sur pied depuis quatre heures du matin.

Le lendemain, réveillé avec le jour, je m'amusai, tout en apprêtant mon léger bagage, à regarder les peintures de l'école vénitienne qui ornaient les murs de mon appartement; quelques-unes ne manquaient pas de valeur. Après une légère collation, je prenais congé de l'évêque, et, toujours accompagné de M. Hegedowitz, je remontais dans la calèche qui m'avait amené de Voukovar. Il s'agissait d'arriver avant onze heures à Brod, sur la Save, où devait passer dans la matinée le bateau à vapeur qui de Semlin se rendait à Sissek en remontant la rivière. Nous avions à faire environ vingt-cinq kilomètres; mais nos quatre chevaux, excités par les cris de leur cocher hongrois et par l'air vif du matin, galopaient la crinière au vent et nous menaient grand train. On nous avait d'ailleurs annoncé que, selon toute apparence, le bateau serait en retard : allez donc demander de l'exactitude à un capitaine et à un bâtiment qui naviguent, depuis des années, entre l'Autriche et la Bosnie, dans des eaux à demi turques, sur la frontière de ce pays où on n'a pas la notion du temps!

M. Hegedowitz aime les haltes; il nous fait arrêter, un peu malgré moi, sous prétexte de laisser souffler les chevaux, à *Garchin*, village situé environ à moitié chemin de Brod. Nous y descendons chez le curé, bon vieux prêtre qui, en apprenant que j'étais l'hôte de Monseigneur, ne sait qu'inventer pour me faire accueil; il nous fait manger d'excellent raisin et boire de vieille eau-de-vie de prunes. Ce n'est pas tout ; pour ne point le désobliger, il faut encore goûter son eau-de-vie de marc, son eau-de-vie de sureau, de l'eau-de-vie où il a fait infuser des noix vertes et qu'il déclare un stomachique puissant, du genièvre, etc.

Dans tous les villages que nous traversons, des oies, par centaines, barbotent au bord de la route ou sont couchées sur le chemin ; quand la voiture approche, elles se lèvent comme par déférence, et nous regardent passer d'un air grave et solennel. On dirait un peuple docile et respectueux sur le passage de son maître, des courtisans et chambellans s'inclinant en silence quand le grand roi, à Versailles, traversait ses appartements. Les hommes ne sont pas moins polis que les bêtes; en territoire civil comme dans le territoire militaire, sur lequel nous rentrons à deux ou trois lieues de Brod,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous les paysans se découvrent respectueusement sur notre passage. A plusieurs reprises nous croisons des chariots rustiques qu'entraînent rapidement quatre chevaux attelés de front. Sur la belle route que nous suivions depuis Garchin, celle qui va de Vinkovcé à Brod et que nous avons rejointe en rentrant dans les confins, il ne semble pas que ce luxe de traction soit nécessaire; on se l'explique mieux quand on a affronté, comme je l'avais fait la veille, les détestables chemins du territoire civil, avec leurs ornières ou plutôt leurs ravins et leurs précipices; on se l'explique surtout quand on a visité, comme je l'avais fait auprès d'Essek, une *pusta* ou un domaine. Les roues enfoncent profondément dans ces terres humides, grasses, et comme visqueuses; à chaque instant elles butent contre quelque souche que l'on a oubliée en terre quand on défrichait la forêt; ce n'est pas trop, pour l'arracher de ces boues et pour faire passer par-dessus ces obstacles le char gémissant, de quatre chevaux, enfants du steppe, que leur cocher anime de la voix et excite du fouet.



Portrait de Mgr Strossmayer, evèque d'Essek, vicaire apostolique de Sirmium et de Bosnie.
Dessin de Valério d'après une photographie.

Depuis le village de *Verpolgé*, on a à sa droite, à une lieue environ de distance, de hautes côtes boisées dont les pentes inférieures portent des vignes et des vergers. C'est dans cette région montueuse de la Slavonie, dont la petite ville de Poszega est le chef-lieu, que se trouvent les vignobles de l'évêché, dont j'avais pu la veille apprécier les fruits. Il en tire un bon vin blanc, qui rappelle un des meilleurs vins hongrois, le *villani* blanc; il y fait aussi, mais en moindre quantité, un vin rouge sucré, qui fait songer au *negotin* que j'avais bu à Belgrade, chez le prince Milan. Quand on approche de Brod, sur la côte brillent de toutes parts de blanches maisonnettes où les habitants de la petite ville vont passer la journée du dimanche et faire leurs vendanges.

Nous arrivons à Brod à peu près à l'heure où le bateau devait y arriver de son côté, et nous courons déposer nos paquets à l'agence; là nous apprenons que, parti de Semlin avec six heures de retard, le bateau ne sera à Brod que dans la nuit. Nous pouvons donc retourner faire honneur au dîner que nous prépare le curé, auquel nous avons annoncé notre visite en passant devant sa maison, une des premières de la ville. C'est vendredi, jour où des convives inattendus embarrassent souvent un amphitryon qui se sent tenu de respecter les lois de l'Église et qui ne veut pourtant pas que chez lui on fasse trop maigre chère. Mais le doyen de Brod n'est pas de ceux qu'on prend au dépourvu; à peine avions-nous été signalés à l'horizon que sa cuisinière s'était mise à l'œuvre, et nous n'étions pas revenus de la plage depuis une heure que nous nous mettions à table, et que, d'une voix onctueuse et grave, le brave curé entonna le *Benedicite*. J'avais l'appétit trop éveillé par trois heures de course en voiture découverte et par la piquante fraîcheur d'une matinée de septembre pour ne pas m'associer joyeusement à cette prière; mais je me demandais, à par moi, si je dirais *Grâces* d'aussi bon cœur, si j'aurais vraiment à remercier Dieu et notre hôte du dîner qui se préparait. C'était manquer de foi; j'aurais dû, en pareil lieu, m'attendre à un miracle. Le dîner ne fut composé que de légumes, de riz et de poisson; les mêmes sortes de poisson reparurent plusieurs fois, mais assaisonnées de si différentes manières et de sauces si variées, accommodées avec tant d'art, que nous croyions, à chaque plat, manger d'une nouvelle espèce. Le poisson de la Save passe, dans le pays, pour plus tendre et plus savoureux que celui du Danube; je serais volontiers de cet avis. M. Hegedowitz et moi, ainsi que les deux vicaires du curé, ses commensaux quotidiens, nous faisons tous honneur au repas. Le bon curé reçoit nos compliments d'un air modeste et s'excuse, sur le peu de temps qu'il avait devant lui et sur les exigences du jour, de n'avoir pu mieux nous traiter. Son ordinaire doit d'ailleurs être excellent, à en juger par la mine des deux vicaires, du plus jeune surtout. C'est un grand garçon fort, bien nourri, haut en couleur; il mange vite et longtemps; il boit sec, et il a l'air d'aimer la plaisanterie salée. Dalmate de naissance, ayant reçu à Zara une éducation tout italienne, il ne savait pour ainsi dire pas un mot de slave avant d'être appelé dans le diocèse de Diakovar. Heureux de parler avec lui l'i-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

talien qui me coûte moins d'effort que l'allemand, j'accepte avec plaisir la proposition qu'il me fait, une fois pris le café, de me conduire passer l'après-midi en Bosnie, de l'autre côté de la Save, dans ce que l'on appelle le *Brod turc*.

Nous ne nous quittâmes qu'à la nuit tombante, après avoir passé ensemble toute la journée et beaucoup causé, grâce à l'emploi commun de l'italien. Il n'est distingué ni d'esprit, ni de sentiments, mais, à cause même de cette vulgarité, qui le classe dans la moyenne, il m'en a peut-être plus appris sur le caractère et la situation vraie du clergé catholique dans ces provinces méridionales de l'Autriche et de la Bosnie voisine que ne l'aurait fait un homme éminent comme Mgr Strossmayer, avec sa hauteur de vues, ses grandes façons et son beau langage. Il y a des gens qui se défendent d'eux-mêmes contre les questions indiscrètes; ce ne sera donc pas à ceux-là que s'adressera avec le plus de profit le voyageur, dont le devoir est d'être questionneur et au besoin indiscret.

Ce n'est point ici le lieu d'indiquer ce que l'on peut deviner, grâce à des demi-confidences et à des mots, à des gestes saisis au passage, des habitudes et des mœurs de ce clergé : il nous suffira de faire comprendre comment sa subsistance est assurée et quelle est sa situation en face des pouvoirs publics.



Femme des frontières militaires. — Dessin de Valério d'après nature.

En Slavonie, on déclare paroisse tout village qui a plus de mille cinquante fidèles; les villages qui n'atteignent pas ce chiffre dépendent, sous le rapport spirituel, d'une paroisse voisine. Suivant l'étendue de la paroisse et le nombre de ses succursales, chaque curé a un ou deux vicaires qui vivent sous son toit et mangent à sa table. On reste sept ou huit ans vicaire avant de devenir curé. C'est le seigneur du lieu qui doit fournir au curé la maison, le jardin et une vigne; c'est lui qui doit entretenir et réparer l'église. Là où aurait disparu la grande propriété, qui existe encore presque partout en Slavonie, ce serait sans doute à la commune qu'incomberaient ces obligations. Quant au revenu des curés, outre ce que leur rapportent ces terrains, il est formé non-seulement par le casuel, mais par une contribution que doit toute famille, et qui est proportionnelle à son degré d'aisance. Toute contestation qui peut s'élever au sujet du chiffre de cette contribution est tranchée par l'évêque dans ses tournées épiscopales. La contribution s'acquitte en grande partie en nature. De plus, si le curé s'est fait aimer ou s'est fait craindre, les présents ne manquent pas. Tout cela, dans un pays où la vie est à meilleur marché qu'au fond de nos campagnes les plus reculées, compose aux curés un revenu qui dépasse de beaucoup celui de nos desservants. Brod est une petite ville de deux mille cinq cents âmes tout au plus; or, la cure rapporte à son titulaire, nous assure-t-on, de cinq à six mille francs, année moyenne.

Les prêtres, on le voit, n'ont, pas plus que leur évêque, rien à démêler avec l'État; ce n'est pas lui qui leur sert les subventions dont ils vivent : il n'a donc point sur eux la prise et l'action que garde toujours celui qui tient les cordons de la bourse.

D'ailleurs, grâce au for ecclésiastique qu'a reconnu et consacré à nouveau le concordat autrichien, le prêtre, hors dans des cas très-rares, échappe presque entièrement à la justice du pays : il est en dehors et au-dessus de la loi. Qu'il ait commis une de ces fautes graves qui en France le conduiraient sur les bancs de la police correctionnelle ou de la cour d'assises, ici, tout ce qu'il risque, c'est qu'une plainte soit adressée à l'évêque. Celui-ci, par esprit de corps et, comme disent les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

âmes pieuses, pour éviter le scandale, se hâte d'étouffer l'affaire. Le mauvais prêtre est envoyé dans une cure plus éloignée où, tout en retombant peut-être dans les mêmes errements, il attirera moins les yeux.

A cet égard, l'Autriche, malgré les profonds changements qu'elle a subis et les étonnants progrès qu'elle a faits depuis 1848, en est tout à fait encore, on le voit, à l'ancien régime. Il n'est pas besoin de vivre longtemps avec des membres de ce clergé autrichien pour deviner, avant même d'avoir pris des renseignements à ce sujet, que leur situation est très-différente de celle de nos ecclésiastiques. Ici les prêtres que nous avons visités, dans les villages et les petites villes de la Slavonie, sont mieux tenus, ils ont l'air plus comme il faut peut-être et sont d'un plus agréable commerce que la plupart de nos curés de campagne; à l'assurance aisée de leurs manières, à la liberté de leur conversation et de leurs allures, on devine tout d'abord qu'ils sont plus riches que nos prêtres, qu'ils exercent autour d'eux, sans avoir besoin de s'en cacher, une bien autre influence. Mais on sent aussi qu'ils ne se savent pas sous la surveillance d'une opinion jalouse et sévère, qu'ils ne sont pas retenus par le frein salutaire de la loi commune. Autant que peut en juger un passant qui a quelque habitude d'interroger ceux dont le rapproche le hasard des voyages et qui sait comprendre à demi-mot, il paraît douteux que ces prêtres, avec qui on a plus de plaisir à vivre, vaillent les nôtres en sérieux honnête et en moralité.

Je ne crois sans doute pas que l'idéal de la civilisation moderne soit de faire de l'évêque et du prêtre un fonctionnaire semblable à ces évêques du premier Empire, dont M. d'Haussonville, dans son dernier ouvrage, a si justement flétri les serviles complaisances pour le pouvoir dont ils avaient tout à craindre et tout à attendre. Il y a là, dans le régime que le Consulat et l'Empire ont créé chez nous au commencement du siècle, un inconvénient et un danger réels, qui s'atténuent d'ailleurs singulièrement dans la pratique là où ont triomphé les mœurs de la liberté; mais, entre notre organisation actuelle et les priviléges qui, dans l'ancienne monarchie française, immobilisaient entre les mains du clergé une grande part de la richesse sociale et, en le soustrayant au joug des lois, le rendaient à peu près irresponsable, n'y a-t-il pas un terme moyen qu'il s'agirait aujourd'hui de déterminer et d'établir? Cette solution tant désirée, Cavour, Ricasoli et les hommes d'État de leur école n'en avaient-ils pas trouvé la vraie formule quand ils se déclaraient *pour l'Église libre dans l'État libre?*

Il s'agirait de soumettre l'Église aux conditions du droit commun et de lui en assurer en même temps les avantages. Pourvu que ses membres fussent astreints à répondre, devant la justice du pays, de toute atteinte portée à ses lois et à l'ordre public, l'Église, comme toutes les autres associations, aurait le droit de s'administrer elle-même; pourvu que, par un impôt spécial, elle acquittât l'équivalent des droits de mutation, elle pourrait acquérir et posséder. Assurés ainsi d'une existence honorable, par la rente des biens qu'aurait affectés à cet usage la piété des fidèles et par leurs contributions annuelles, les pasteurs n'auraient plus à compter qu'avec leur troupeau et avec les supérieurs hiérarchiques qu'ils ont acceptés en entrant dans les ordres, les prêtres avec leur évêque, les évêques avec le saint-père.

IV

UNE PROMENADE EN BOSNIE.

Après dîner, pendant que notre hôte se retire pour faire sa sieste, nous traversons, le vicaire et moi, les tristes rues de Brod, et nous allons passer la Save dans un grand bac avec des marchands qui se rendent sur l'autre bord. Depuis qu'il n'y a plus de quarantaines le long de cette frontière, et que les bons rapports des gouvernements turc et autrichien permettent aux populations des deux rives de la Save de communiquer librement, il s'est élevé, en face de la petite ville autrichienne, une petite ville bosniaque qui tend à devenir un marché très-fréquenté et qui s'accroît tous les jours. Les paysans bosniaques amènent là leurs moutons, leurs œufs, leurs volailles, que des négociants juifs achètent en bloc pour les expédier vers Agram ou vers Pesth. Par la même occasion, ces paysans font leurs provisions dans le bourg, où ils trouvent en abondance des marchandises autrichiennes. De ces paysans, nous voyons les uns stationner sur la rive, avec leur marchandise, les autres remplir les cafés ou faire leurs emplettes dans les magasins, quelques-uns s'en retourner déjà, l'escarcelle garnie, par les chemins qui partent du bourg.

Notre guide, qui vient tous les vendredis faire ici un tour, nous apprend à distinguer les chrétiens des musulmans. C'est surtout le turban qui fait la différence; les chrétiens ont presque tous autour de la tête un châle rouge à dessins noirs. Les musulmans se servent de châles blancs, gris ou verts, de couleur plus claire. La plupart des chrétiens ne portent que la moustache, tandis que les musulmans ont toute leur barbe. On voit ici beaucoup de blonds ou de châtains clairs, bien plus qu'en Serbie, ou du moins qu'à Belgrade. Les femmes chrétiennes ont à peu près le même costume que leurs sœurs les Slavonnes de la rive gauche; leurs tabliers sont de couleurs moins vives et moins variées; mais elles s'ornent la tête de gros bouquets de fleurs naturelles qui pendent sur la tempe. Les vieilles femmes remplacent souvent par des immortelles les soucis et les marguerites que préfère la coquetterie des jeunes filles. Nous n'apercevons qu'une femme turque; son *iachmak* est très-épais; enveloppée d'un *férédjé* noir, traînant à ses pieds de larges babouches jaunes, elle a bien la démarche vacillante et paresseuse des *quadines* de Stamboul.

Ce qui nous attire tout d'abord, grâce au bruit d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orchestre zingare, c'est un cabaret construit par un certain Hadji-Agha, le seul propriétaire mahométan un peu riche qu'il y ait dans le canton. Ce cabaret, Hadji-Agha l'a loué à un juif, qui y vend de la bière, du *slibovitz* ou eau-de-vie de prunes, et du vin. Hadji-Agha, qui passe pourtant pour bon musulman, n'éprouve, on le voit, aucun scrupule à donner à boire, tout au moins tant qu'il ne le fait que par procuration.

Nous entrons donc, sur l'invitation même du prêtre qui nous accompagne, et nous nous plaçons au premier rang. Contre le mur du fond, l'un debout, l'autre assis, deux musiciens tziganes jouent, l'un du violon, l'autre du violoncelle. Parmi les spectateurs il y a trois ou quatre musulmans qui fument leurs *tchibouks* en buvant de la bière; il y a surtout des paysans chrétiens avec leurs femmes, ainsi que quelques habitants de la rive autrichienne venus là pour flâner pendant une heure ou deux; on n'est pas gâté à Brod en fait de distractions.

Entre les spectateurs et les musiciens, dans l'étroit espace que laisse libre la curiosité de la foule, sont les quatre danseuses, qui tantôt se relayent, tantôt travaillent ensemble. Une seule de ces filles a quelque jeunesse et quelques restes de beauté; les autres sont usées et ont le regard dur, le teint bistré, les traits tirés. Pourtant, avec leurs vêtements aux vives couleurs, leurs cheveux d'un noir de jais pendant sur leurs épaules, leurs sourcils peints, elles ne manquent pas d'originalité; elles fourniraient à un peintre un motif heureux. L'une d'elles, d'un geste vif et nerveux, qui fait songer à la détente d'un ressort d'acier, rejette de temps en temps sur son dos l'épaisse chevelure qui vient, quand elle danse, lui couvrir les yeux.

Quant à la danse, c'est celle que vous retrouverez, toujours et partout, sous divers noms, goûtée des Orientaux, des rives du Gange et du Nil à celles du Danube et de l'Adriatique. C'est ce frémissement de tout le corps, ces mouvements lascifs que Virgile, s'il est, comme je le croirais volontiers, l'auteur de cette charmante petite pièce des *Catalecta*, décrivait, il y a plus de dix-huit siècles, dans quelques vers d'une précision toute pittoresque. C'était aussi dans une taverne, c'était devant un public semblable que se trémoussait cette danseuse syrienne qui arrêta un jour le regard attentif et curieux du poëte, à Pouzzoles peut-être, dans le quartier des matelots, sur cette plage où abordaient tant de navires phéniciens et alexandrins :

> Copa Syrisca, caput Graia redimita mitella,
> Ad crotalos crispum docta movere latus,
> Ebria famosa saltat lasciva taberna.

Ici, comme au seuil de l'*osteria* italienne, la danseuse, le buste légèrement infléchi en arrière, accompagne, du son aigu des castagnettes qui claquent sous ses doigts, sa pantomime et ses rapides tressaillements.

Parmi les pratiques vont et viennent, coiffées d'un fez, deux servantes autrichiennes, blondes et grasses, qui ont l'air au moins aussi effrontées que les Bohémiennes. Ce café est un mauvais lieu international; sur la frontière de ces deux mondes, l'Occident et l'Orient échangent leurs produits; les danseuses tziganes, sœurs des bayadères de l'Inde et des *gawazis* de l'Égypte, sont associées ici à des Viennoises, qui, pour avoir trop valsé à Sperl et dans les guinguettes du Prater, sont venues échouer dans ce bouge. Elles ont jeté leur bonnet par-dessus les moulins, et le vent l'a emporté jusqu'en Bosnie. Mon compagnon m'assure d'ailleurs qu'il se fait, sur cette frontière, une sorte de traite des blanches; selon lui, dans ces dernières années, un juif qu'il me nomme aurait, en diverses fois, exporté de Sissek, avec leur consentement, bien entendu, une trentaine de jeunes filles qu'il aurait, comme on voudra, placées ou vendues en Turquie.

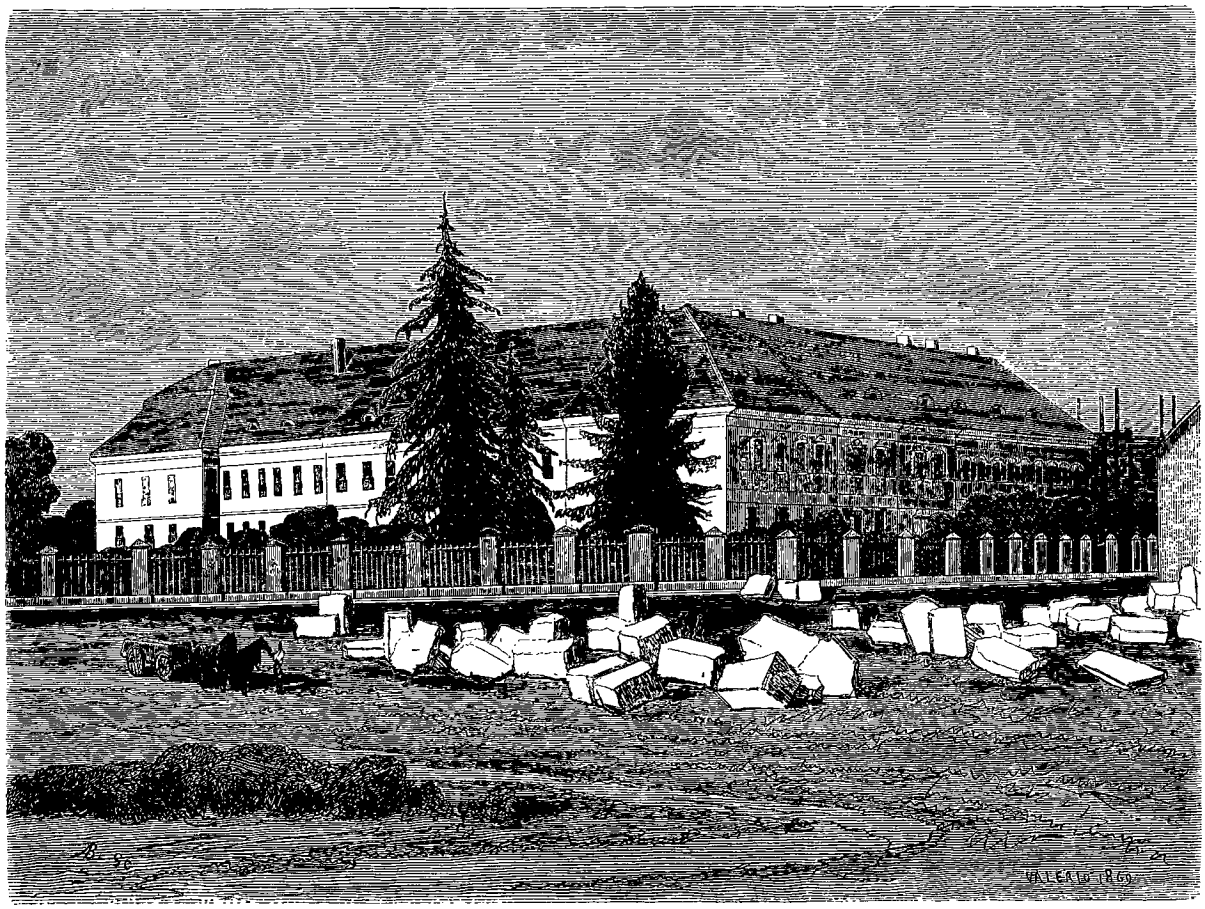
La danse des femmes chrétiennes de Bosnie que représente, dans cette livraison même, un des plus beaux dessins de M. Valério, n'a pas l'indécence de la danse des tziganes ou de celle des *gawazis* du Caire, mais elle se rattache à la même école; c'est une traduction, en langage honnête, de la même pensée. En Occident, depuis que le menuet et la gavotte sont passés de mode, et que la valse est devenue le type préféré, celui que reproduisent, avec des variantes plus ou moins gracieuses, toutes les autres danses dites tournantes, le plaisir du bal consiste, surtout pour les hommes, dans le rapprochement momentané qu'il autorise. Le danseur est heureux de tenir, pour un instant, embrassée dans son étreinte, la jeune femme qui, en obéissant au rhythme sonore de la musique, semble céder à la pression de son bras; il est heureux de sentir si près de lui ces yeux brillants, ces lèvres roses, ces fraîches épaules, ce cœur qui palpite, ce corps souple et bondissant. Quant aux femmes, nous n'avons pas qualité pour analyser leurs sensations; ce qui est certain, c'est qu'elles ne dansent guère entre elles que quand elles ne peuvent pas faire autrement, dans les pensions et les couvents. Tout ceci revient à dire qu'en Occident, partout ailleurs qu'au théâtre, ceux qui dansent le font pour leur propre compte; la danse est un plaisir que l'on se donne à soi-même.

En Orient, tout au contraire, il y a très-peu de danses où se mêlent les deux sexes, et encore quand cela arrive, comme dans différentes variétés de la *romaïque*, n'est-ce que dans une sorte de ronde où figurent d'abord, se tenant par la main, tous les hommes, puis, à la suite, toutes les femmes; on ne danse jamais par couples. Dans la romaïque même, celui-là seul danse qui conduit la ronde; les autres font nombre et marchent pendant que le chorége saute et bondit. En dehors de cet exercice, qui rappelle le chœur homérique, et auquel prend part tout un village, la danse n'est guère qu'un spectacle comme celui de nos ballets; les uns payent pour en jouir; les autres, des femmes ou parfois des garçons habillés en femmes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'exposent aux regards et dansent parfois pour faire admirer leur beauté, leur souplesse et leur grâce, le plus souvent pour gagner de l'argent. On ne connaît pas cette douce ivresse du premier bal qu'a si merveilleusement peinte Lamartine dans *Jocelyn;* on ne danse que par coquetterie et par vanité quelquefois, d'ordinaire par métier et pour un salaire. C'est aussi pour les yeux des autres que danse la grande et belle fille dont M. Valério, grâce à son séjour prolongé en Bosnie, a pu saisir une fois sur le vif, chez un primat chrétien, la gracieuse image, le mouvement plein de franchise et de noblesse.

Je ne pouvais avoir la prétention, durant les quelques heures que j'avais à passer sur la terre turque, de pénétrer ainsi dans l'intérieur des familles; mais, grâce à l'obligeance de mon guide, nous mîmes bien à profit le peu de temps dont nous disposions. Nous nous présentâmes au *konak* de Hadji-Agha, le propriétaire du cabaret; il a souvent vendu des chevaux à Mgr Strossmayer et a plus d'une fois été l'hôte de



Résidence de l'évêque d'Essek (voy. p. 263). — Dessin de Valério d'après une photographie.

la résidence épiscopale; nous étions donc sûrs de trouver un excellent accueil chez ce vieillard sans préjugés. Malheureusement il n'était pas au logis; pendant que l'on allait voir s'il ne se trouvait pas au harem, nous faisions le tour de son jardin, très-soigné, rempli de parterres en fleurs, de boules en verre, de petits jets d'eau.

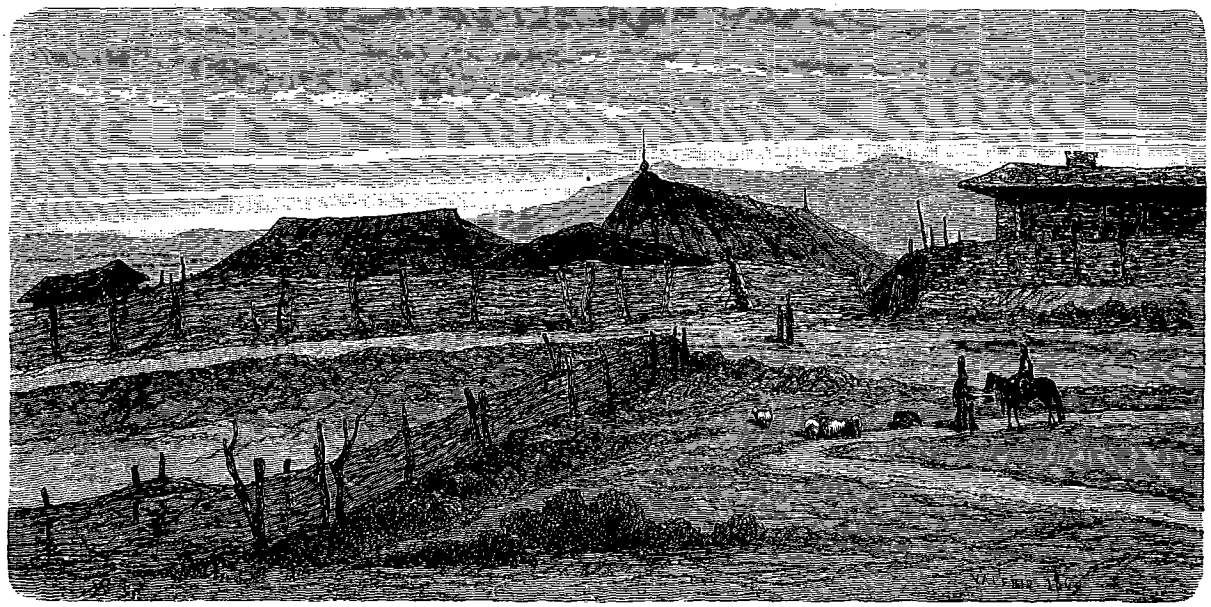
Comme les Turcs de l'Asie Mineure et des rives du Bosphore, les musulmans de Bosnie ont le goût le plus vif pour les beautés de la nature et pour les effets obtenus par l'art qui prétend l'imiter ou l'embellir; eux aussi, ils aiment à *faire leur kief*[1] dans un kiosque orné de verres de couleur, rafraîchi par des eaux jaillissantes, ombragé par de beaux arbres.

G. Perrot.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Dans nos *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure* (Michel Lévy. in-8°. 2e édition, 1866, p. 141) nous avons essayé d'expliquer l'état psychologique que désigne cette expression, *faire son kief*, état qu'un Européen, s'il n'a pas vécu un certain temps en Orient, a quelque peine à se représenter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ferme bosniaque. — Dessin de Valério d'après nature.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE CHEZ LES SLAVES DU SUD,

PAR M. GEORGES PERROT. — DESSINS PAR M. TH. VALÉRIO [1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

UNE PROMENADE EN BOSNIE (suite).

Les Grecs et, en général, les chrétiens d'Orient ne semblent pas avoir au même degré que les Turcs l'amour des arbres et des fleurs, le sentiment exquis des beautés naturelles : on le leur a parfois reproché avec quelque dureté. C'était manquer de justice ; pour jouir ainsi de toutes les douces choses, pour laisser errer ses yeux, dans une paresseuse rêverie, sur

Les horizons lointains, pleins de rayonnements,

il faut avoir cette liberté d'esprit que donne la tranquille possession de la richesse et du pouvoir, il faut être sûr du lendemain. Opprimés, insultés, toujours à la merci des surprises et des caprices de leurs maîtres, les *raïas* ou sujets de toute race avaient, jusqu'à ces derniers temps, d'un bout à l'autre de l'empire ottoman, bien autre chose à faire que de s'amuser à ces bagatelles, que de se donner ces plaisirs de poëte et d'artiste ; il leur fallait travailler à s'affranchir par l'instruction et par l'épargne, à se préparer, par de longs et patients efforts, un meilleur avenir.

Pour jardinier, Hadji-Agha a un Autrichien qui a longtemps été employé à la résidence de Diakovar, dans le beau parc anglais et le riche potager de l'évêque. Ce brave homme se trouve très-bien de son nouveau maître, et nous montre avec orgueil ses melons dont, paraît-il, on est très-friand au harem. Sur toute cette frontière, entre les slaves autrichiens et les slaves turcs, les rapports deviennent de jour en jour plus fréquents et plus faciles. Depuis l'expédition d'Omer-Pacha en Bosnie, qui date environ d'une vingtaine d'années, les Bosniaques musulmans sont, me disent toutes les personnes que j'interroge, devenus bien moins insolents, bien moins durs pour les chrétiens qu'ils ne l'avaient été jusque-là ; la situation des *raïas* s'est beaucoup améliorée, leur attitude est devenue moins timide et moins humble. Ce n'est plus guère que dans la partie de la Bosnie voisine de l'Albanie qu'il y a encore des chrétiens très-malheureux, très-opprimés.

Les beys et agas musulmans, qu'il s'agisse des turcs de l'Anatolie ou des slaves mahométans de la Roumélie, sont plus sensibles qu'on ne le croit généralement à la séduction du progrès matériel. Accoutumés à voir, pendant des siècles, les raïas travailler

1. Suite. — Voy. p. 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour leur compte, ils ont pris l'habitude d'aimer leurs aises, ils ont perdu le goût de l'effort; maintenant qu'il leur devient chaque jour plus difficile de subsister sans produire eux-mêmes, de vivre aux dépens d'autrui, maintenant qu'ils s'appauvrissent à mesure que tendent à se restreindre leurs priviléges, ils n'en apprécient que plus vivement les facilités que mettent à leur portée les inventions modernes. Partout ils ont profité avec empressement des routes carrossables comme celle qui joint Damas à Beyrouth, des chemins de fer comme celui de Smyrne à Aïdin, des bateaux à vapeur qui naviguent dans leurs eaux et le long de leurs frontières; c'est par centaines qu'à chaque départ du Bosphore pour Trébizonde ou Smyrne et Alexandrie ils s'entassent à bord des paquebots, sur le pont et dans l'entrepont. Le gouvernement autrichien, jusqu'à ces derniers temps, n'avait malheureusement guère plus fait pour ses provinces méridionales que la Porte pour toute l'étendue de l'empire; moitié par négligence, moitié de propos délibéré et pour ne pas éveiller les esprits endormis, il avait laissé toute cette partie de son territoire dans un état d'abandon qui la rattachait plutôt à la barbarie orientale qu'à la civilisation occidentale. Si l'Autriche, au lieu de gaspiller son argent et ses forces vives dans de dispendieuses entreprises militaires, dans des luttes stériles contre la Hongrie et l'Italie, avait travaillé, depuis trente ans, à sillonner de routes, de canaux et de chemins de fer toute la *Iougo-Slavie* ou Slavie méridionale, la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie, si elle avait en même temps donné satisfaction aux aspirations nationales de ces peuples, elle n'aurait pas eu à craindre, comme il y a lieu de le faire aujourd'hui, que la Serbie n'attire à elle toutes les sympathies des slaves du Sud, ne les entraîne tous dans son mouvement. L'Autriche avait jadis possédé la Bosnie; avec un peu d'habileté, en faisant aboutir à ses frontières de nombreuses routes, en lui donnant le spectacle de populations actives et heureuses chez qui l'aisance aurait grandi chaque jour, elle aurait pu entreprendre une nouvelle conquête, conquête d'abord tout économique et toute morale, qu'au premier ébranlement la politique serait venue achever et ratifier. Aujourd'hui il est peut-être bien tard pour réparer le temps perdu, pour espérer encore cette annexion, à laquelle tout le monde, slaves autrichiens et slaves turcs, musulmans comme chrétiens, aurait trouvé son compte.

Ce qui aurait rendu la chose plus facile encore, c'est que l'on compte en Bosnie un grand nombre de catholiques. Toutes leurs églises sont desservies par des franciscains, qui tous sont sous la protection autrichienne. Ces franciscains sont originaires de Bosnie; c'est dans les rangs des catholiques indigènes qu'ils se recrutent; ils font leurs études théologiques à Diakovar; le séminaire qui leur est destiné renferme d'ordinaire trente jeunes gens.

Le vicaire de Brod nous mène faire visite à son confrère le franciscain, curé du Brod bosniaque. Celui-ci habite, tout à l'extrémité du village, une petite maison où il nous reçoit poliment, mais sans aucune cordialité; entre les prêtres séculiers de la Slavonie et ces franciscains de Bosnie, il ne semble pas y avoir grande sympathie. D'une armoire le curé tire quelques verres et une cruche pleine d'une triste piquette; nous lui offrons des cigares et restons un instant à causer avec lui. Quand nous sortons, le vicaire me demande comment j'ai trouvé le vin: « Mauvais. » — « Il en a de meilleur, le coquin; mais il le garde pour lui; ces franciscains sont toujours à crier misère et à vouloir se rendre intéressants; ce n'est pas moi qui leur servirai de dupe; j'ai voyagé en Bosnie et je sais comme y vivent ces moines, et que leur cave, que leur garde-manger sont toujours bien garnis. » Il alla même plus loin dans son réquisitoire; il me fit entendre très-clairement que le vœu de pauvreté n'était pas le seul avec qui les clercs bosniaques prissent de singulières libertés. Je n'insisterai pas sur ces confidences; j'y vis surtout alors un effet de la mauvaise humeur qu'inspirait à notre compagnon le froid accueil fait à son hôte, à l'hôte de son évêque. C'était là un sentiment dont j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre et à blâmer même l'excès.

Au premier moment, quand nous avions rencontré sur le marché ce franciscain, et que le vicaire s'était mis à causer avec lui, j'avais été loin de me douter que nous étions en conférence avec un ecclésiastique. Comme tous les prêtres catholiques de Bosnie, celui-ci portait le costume d'un marchand grec ou serbe, le fez, le gilet et la veste de drap noir, la large ceinture de laine rouge, le pantalon large. En Bosnie, au lieu de la robe de bure grise, les franciscains ont toujours revêtu l'habit oriental. Cet usage a sans doute été adopté dans un temps où il eût été imprudent de se signaler par le costume aux yeux et à la haine des musulmans.

On m'avait dit à Belgrade que les plus pauvres et les plus apathiques des chrétiens bosniaques étaient les catholiques. J'aurais pu me défier de ce renseignement, qui venait de source orthodoxe; mais il m'est indirectement confirmé par le vicaire de Brod. En parcourant le bourg, je lui demande à qui appartient telle ou telle boutique, qui paraît mieux garnie et mieux achalandée que les autres, telle ou telle maison, qui a meilleur air. « A un Grec, » me répond-il toujours, c'est-à-dire à un serbe orthodoxe. Pasteurs spirituels de la Bosnie, les franciscains ne font pas, à ce qu'il semble, grands efforts pour éclairer et instruire leurs ouailles; sortis d'un milieu sauvage et grossier où ils ont passé toute leur jeunesse et auquel ils n'échappent, par un séjour de deux ou trois ans à Diakovar, que pour y retomber bientôt à jamais et pour être ressaisis tout entiers par les habitudes de leur enfance, ils ne sont pas assez supérieurs au peuple qu'ils sont chargés de conduire. Un Italien ou un Autrichien, quelles que pussent être les lacunes de son éducation première, l'étroitesse de sa dévotion, l'obstination de ses préjugés, apporterait toujours ici avec lui certaines habitudes d'activité et de curiosité d'esprit, certain

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amour du progrès qu'il n'aurait pu s'empêcher de respirer avec l'air natal. Les théories qu'il professerait, fussent-elles les plus hostiles du monde à la civilisation moderne, il en serait toujours par quelque côté, à son insu et comme malgré lui, le fils et le serviteur; mais du peu qu'ils ont appris au séminaire, ces Orientaux n'ont dû comprendre et retenir que ce qui flattait secrètement leur paresse naturelle et leur goût pour la domination. A ces enfants attardés de la famille slave, il faudrait, pour se remettre en marche et rejoindre ceux de leurs frères qui ont pris l'avance, d'autres guides que les franciscains de Bosnie.

Après cette station chez le curé bosniaque, nous flânons dans le bourg; nous y faisons diverses petites emplettes pour nous donner le plaisir d'un peu de contrebande. J'emplis mes poches et celles du complaisant vicaire d'un tabac de Bosnie qui est loin d'ailleurs de valoir celui de Macédoine. J'achète un de ces tapis comme les femmes en tissent aussi en Slavonie et dans les confins militaires; ce n'est point, comme les tapis de Perse ou d'Anatolie, un tissu épais et moelleux, mais une sorte de drap assez mince, assez sec au toucher. On retrouve d'ailleurs ici, dans les dessins et le mélange des couleurs, le même goût inné, les mêmes hardiesses heureuses que dans tous les ouvrages des Orientaux; les femmes slaves, en Autriche comme en Turquie, ne seraient point indignes de rivaliser avec les femmes turcomanes qui, des environs de Smyrne et des hauts pâturages du Taurus jusqu'au fond des déserts de la Perse, tissent, sous leurs tentes noires en poil de chèvre ou de chameau, ces merveilles que nous payons aujourd'hui un si haut prix. Ce qui fait l'infériorité des produits de cette industrie domestique dans la Turquie d'Europe, c'est qu'ici les femmes, plus voisines de grands marchés tout remplis de marchandises européennes, y trouvent des laines déjà teintes par des procédés industriels et s'en servent à l'occasion; or, les couleurs ainsi obtenues, pour coûter meilleur marché et être plus variées, sont loin d'avoir la franchise et l'éclat durable de ces couleurs, en petit nombre, toujours les mêmes, et à peu près toutes empruntées aux règnes animal et végétal, dont le secret se transmet, dans les bazars de l'Orient et sous les tentes des nomades, depuis le temps où florissaient Ninive, Babylone, Suse, Tyr et Sidon.

Nos achats terminés, nous retournons au bord de la Save, et, pendant que le bac achève de passer un troupeau de bœufs qui vient d'être acheté en Bosnie, je m'amuse à regarder le pittoresque mélange de costumes et de types que m'offre la berge, où se tient en plein air le gros du marché.

Ici, c'est un forgeron tsigane qui a établi son atelier volant en plein air; il bat et raccommode les chaudrons qu'on lui apporte; il effile au marteau la pointe de longues fiches de fer qui servent à assembler les poutres des maisons. L'appareil est des plus simples. Deux tiges verticales supportent une traverse horizontale sur laquelle ba cule le levier qui sert à faire mouvoir le soufflet; en avant de l'orifice par lequel l'air se dégage, une petite enclume basse est fichée en terre. Autour de l'ouvrier, qui travaille accroupi, quelques outils sont épars sur le sol. La longue chemise et les pantalons bouffants du Tsigane paraissent blancs, quoiqu'il les porte depuis des semaines peut-être, à côté de sa peau : sa poitrine et ses bras ont la teinte du bronze.

Un peu plus loin, les groupes les plus variés attirent et retiennent les yeux. Ici, ce sont des Bosniaques musulmans, des pandours qui surveillent le marché; leurs attitudes et leurs costumes me transportent en plein Orient et me rappellent de bien vieux souvenirs. L'un d'eux est coiffé d'un turban blanc qui laisse voir une mèche de cheveux tressés tombant sur le cou; il se tient debout, la main appuyée sur la crosse de son fusil qu'il porte en bandouillère. Un sac en tapisserie, orné de longues floches de laine, particulier aux frontières des deux pays, est jeté sur ses épaules. A côté de lui, un autre Bosniaque, appuyé contre une muraille, est enveloppé d'un long manteau de laine rouge; ses pieds sont chaussés de sandales en cuir tressé. Un riche propriétaire des environs, noble homme dont on nous dit le nom, fait emmener par ses serviteurs le bétail qu'il n'a pas vendu; des paysans remontent sur leurs chevaux, dont j'admire le gai et pittoresque harnachement.

Le soleil baissait. Il me fallut, bien à regret, m'arracher à cette scène et rentrer dans le bac, qui en quelques minutes me déposait sur la rive autrichienne. J'avais, pour la troisième fois, dit adieu à l'Orient. Quand me serait-il donné d'y revenir, d'entreprendre à nouveau d'éclaircir un de ces problèmes par lesquels il a de si bonne heure piqué ma curiosité? Dieu le sait, comme disent les Musulmans. Si chaque année le voyage devient plus facile, d'autre part, la vie, avec ses devoirs et ses charges, resserre aussi d'année en année les liens qui rattachent au sol natal l'incorrigible voyageur, et raccourcit sa chaîne. Je n'avais fait, en 1868, qu'effleurer la terre turque, que l'entrevoir du seuil et comme du vestibule, à Belgrade et sur toute cette frontière serbe et bosniaque. Cela avait suffi cependant pour éclairer à mes yeux tout un côté de cette vaste question d'Orient, côté qui jusqu'alors était pour moi resté dans l'ombre; cela m'avait révélé l'importance et fait deviner l'avenir des peuples slaves riverains du Danube. A Belgrade, j'avais vu les Serbes, livrés à eux-mêmes, travaillant à se rendre dignes, par leurs progrès et par l'effort militaire et patriotique qu'ils s'imposaient, des hautes destinées dont ils rêvaient la gloire; en Bosnie, je les apercevais courbés sous une domination dont le poids, jadis écrasant, s'était déjà bien allégé, mais qui pourtant les mettait encore en dehors de l'Europe, les laissait encore soumis à tous les caprices d'un gouvernement à la fois faible et tyrannique, d'une ignorante et orgueilleuse aristocratie locale. Dans les Confins militaires de l'Autriche, j'avais pu reconnaître combien les Slaves étaient aisément

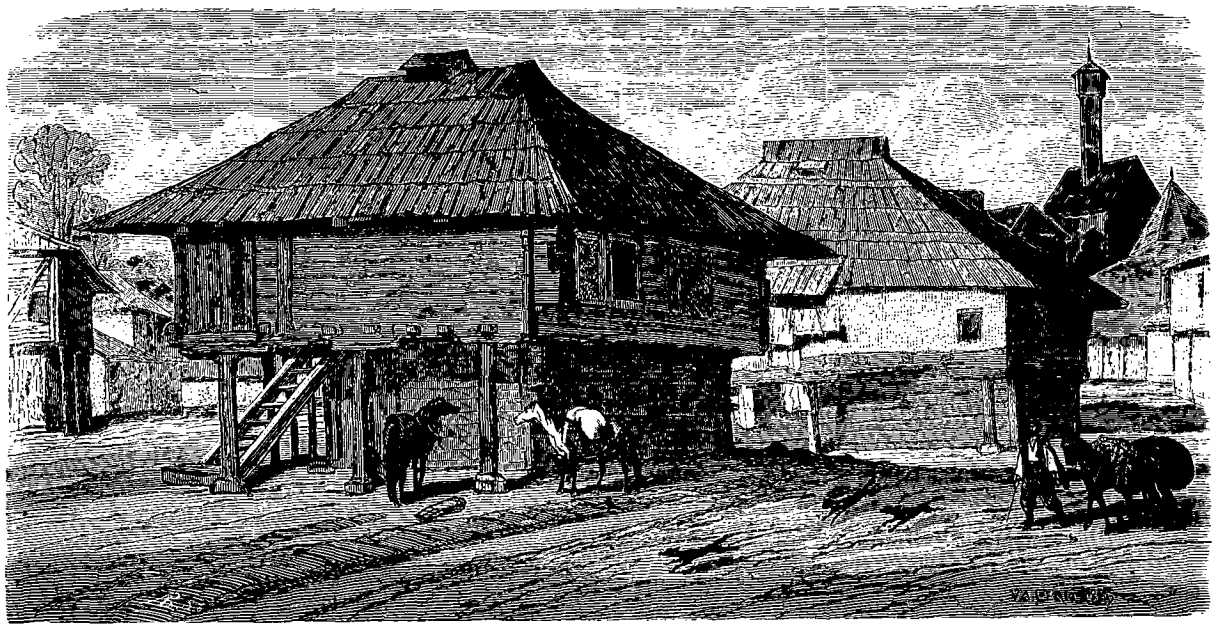
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disciplinables, et quels soldats ils pouvaient devenir quand ils étaient bien commandés. En Slavonie, soit à Essek, soit chez Mgr Strossmayer, j'avais trouvé les Slaves du Sud plus avancés qu'en Bosnie, qu'à Belgrade même, et luttant avec énergie contre les obstacles qui avaient longtemps retardé leur réveil, contre la bureaucratie allemande et l'orgueil magyare. Il me restait à visiter Agram, le centre du mouvement national et patriotique; la ville qui, à plus juste titre que Belgrade, peut se dire la capitale des Slaves du Sud. A Belgrade se rattachent, il est vrai, certaines espérances ambitieuses d'annexion et de conquête qui pourraient se réaliser plutôt qu'on ne le croit; mais c'est à Agram surtout que les Slaves méridionaux, par la poésie, par la philologie, par l'histoire, par la diffusion des connaissances utiles et le goût déjà éveillé des recherches scientifiques et d'une haute culture de l'esprit, arrivent à prendre conscience d'eux-mêmes et de leur génie propre, à entrer en rapports avec l'Europe savante et à l'intéresser à leurs efforts. C'est Agram, avec son Académie croate et son Université, qui est et sera de plus en plus, pour les Slaves du Sud, Turcs ou Autrichiens, ce qu'est Athènes pour les Grecs de l'Orient.

V

DE BROD A AGRAM.

Nous étions de retour, à six heures du soir, de notre excursion en Bosnie; je pris congé du vicaire, en le remerciant encore de l'agréable journée qu'il m'avait fait passer, et je restai, jusqu'à ce que tombât la nuit, assis au bord de la Save, à repasser ce que j'avais vu et entendu pendant ces quelques heures, et à prendre en toute hâte quelques notes. Mon isolement



Petite ville bosniaque. — Dessin de Valério d'après nature.

ne me déplaisait pas; depuis trois jours, je n'avais pas été un instant abandonné à moi-même, hors au moment du sommeil; j'éprouvais quelque jouissance à m'appartenir de nouveau et à pouvoir recueillir mes impressions et mes souvenirs. L'horizon de Brod, vers le couchant, est d'ailleurs fermé par de belles montagnes boisées à triple sommet, qui tracent sur le ciel empourpré des lignes harmonieuses et d'un heureux dessin.

Une fois venues les ténèbres, laissant mes bagages à l'agence, je songe à souper et à trouver moyen de passer, sans trop d'ennui, les quelques heures qui me restent : le bateau n'arrivera qu'assez tard dans la soirée. J'entre dans une brasserie où est annoncé un concert donné par une troupe styrienne; j'y rencontre, outre une poule au riz et au piment qui se laisse manger, tout l'état-major de la garnison. Brod est, en effet, le chef-lieu d'un cercle militaire; on y compte donc un certain nombre d'employés et d'officiers qui ne savent que faire de leur temps, une fois terminée l'ennuyeuse et monotone besogne quotidienne, et qui pour rien au monde ne manqueraient une pareille distraction. La bande errante se compose d'un homme d'une cinquantaine d'années, qui semble le père de famille; de deux garçons d'une quinzaine d'années, et d'une jeune fille qui en a peut-être dix-huit ou vingt. Tous ont l'air honnête et modeste. La jeune fille et l'un des garçons chantent des tyroliennes que les deux autres virtuoses accompagnent sur une espèce de large guitare dont je n'ai jamais vu la pareille; cela se pose à plat sur la table, comme un accordéon, et on en joue tantôt avec un archet, tantôt avec les doigts qui pincent les cordes. Ces musiciens sont loin d'avoir la *furia* et l'originalité des bandes tsiganes; mais ils ne manquent pourtant pas de sûreté et de verve; ils sont très-applaudis, et me paraissent récolter beaucoup de ces pe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Musiciens tsiganes. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tits chiffons de papier, sales et déchirés, qui remplacent ici la petite monnaie, et valent cinq ou dix *kreuzers*, quarante ou vingt centimes. La jeune fille et les hommes qui l'accompagnent portent un costume assez frais et assez coquet, très-semblable à celui que nous voyons paraître au théâtre dans nos opéras-comiques.

Enfin, à dix heures, on entend la cloche du bateau. Je me précipite à bord, et j'y retrouve le compagnon attendu, M. Édouard Huet, qui était allé à Belgrade faire une visite à son frère, et que la fin des vacances ramène à Paris. Nous avons formé, à Belgrade, le projet de revenir ensemble, au moins jusqu'à Venise. Parti la veille de Semlin, il est déjà au courant des êtres du bateau, et il m'aide à m'installer sur un des divans du salon, où je dors en voyageur émérite. Quelques Bosniaques ronflent sur le pont; un *effendi* est installé aux premières.

Vers le matin, je sens le bateau qui se remet en marche; mais je n'ai pas le courage de m'arracher à mon canapé. Quand je monte sur le pont, vers les sept heures, nous longeons des hauteurs boisées, du côté de la Bosnie. La rive autrichienne est plate. D'un bord à l'autre, les corps de garde autrichiens et turcs se font vis-à-vis. Les uns et les autres, à cause des inondations de la Save, sont en l'air; mais ceux des Autrichiens, construits sur de bons piliers de briques, d'après un modèle qui est le même d'un bout à l'autre de la frontière, blanchis à la chaux et bien entretenus, ont bonne apparence. Ceux des Turcs, à peu près en équilibre sur quelques poutres tant bien que mal enfoncées dans le sol, sont plus pittoresques, avec leurs agas de blanc ou de vert enturbannés qui fument leurs longs tchibouks, au haut de leur perchoir, en regardant couler la Save et passer le bateau; mais ils ont cet air d'abandon, de négligence et de ruine qui vous frappe d'un bout à l'autre de l'empire.

Le même contraste s'offre encore à nous, sous une autre forme, un peu plus loin. A plusieurs reprises, les côtes s'éloignent et la Save coule, comme une rivière dans un parc, au milieu d'une forêt de vieux chênes. Sur la rive européenne, ce sont de beaux et grands arbres, d'une centaine d'années environ, une verte et florissante futaie. Sur la rive turque, on ne voit qu'arbres morts, dont personne ne songe à débarrasser la forêt, chênes couronnés qui, d'un air triste, laissent émietter par les vents d'automne leur branchage desséché et leur tête grise. D'où vient cette différence? Je ne sais trop, mais elle existe, et elle frapperait les yeux les moins prévenus, ceux même qui n'en saisiraient pas le sens et n'y chercheraient pas un symbole.

Gradiska, devant laquelle nous passons et nous arrêtons une demi-heure vers le milieu de la journée, est une victime infortunée de ce que l'on appelle sa forteresse. Cette forteresse est une vraie masure à laquelle fait pendant, sur le rivage turc, un retranchement en terre plus piteux et plus inutile encore, qui porte le nom de Berbir. La forteresse de Gradiska renferme une centaine de forçats; elle sert aussi à couper la cité civile, que le commerce a fondée sur ce point et qu'il pourrait enrichir, en quartiers éloignés l'un de l'autre d'une demi-lieue, en tronçons qui ne parviendront pas à se rejoindre tant qu'ils rencontreront sur leur chemin les glacis avec l'espace qui doit rester libre sur leur front. Nova-Gradiska, petite ville assez prospère, me dit-on, est située à trois heures de là dans les terres, au pied des collines, sur un terrain plus élevé qui communique avec la forteresse par des chaussées construites sur des digues. Les terres basses qui entourent la forteresse sont inondées pendant l'hiver.



Paysanne bosniaque. — Dessin de Valério d'après nature.

Ce sont aussi les inondations qui ont déterminé le mode de construction adopté pour les maisons que nous apercevons sur le bord du fleuve, après Iassinowatz, quand les deux rives sont autrichiennes; la frontière turque a tourné vers le sud-ouest en suivant le cours de l'Ounna. Nous sommes maintenant en Croatie. Ces maisons semblent d'abord très-grandes, et paraissent avoir deux étages; mais on s'aperçoit, en les regardant avec plus d'attention, que le rez-de-chaussée n'est point habité. Ce n'est qu'une sorte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

resserre à claire-voie où l'on abrite, pendant la belle saison, des outils et des fourrages; l'hiver, l'eau passe et repasse entre ces pilotis, qui lui laissent libre cours, sans rien endommager. Au-dessus, il y a un grenier, et le tout est surmonté d'un grand toit pointu recouvert de bardeaux de chêne. A chaque étage règne un cordon de bardeaux inclinés en saillie qui forment une sorte de corniche en appentis protégeant les murs contre la neige et la pluie. Le toit déborde comme dans les chalets suisses.

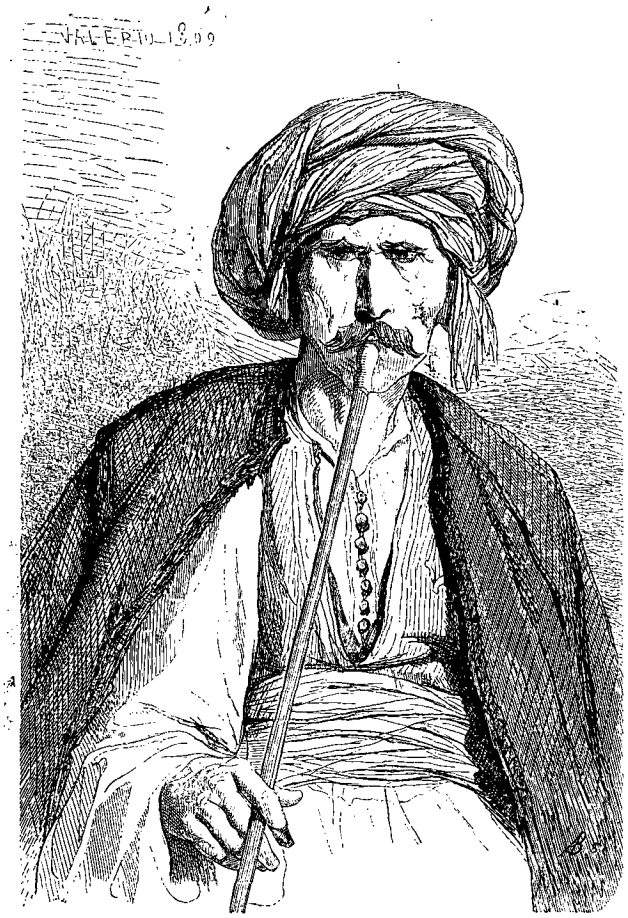
Les villages sont rares. Les femmes, au moins celles que nous apercevons sur la rive, sont ici tout de blanc vêtues; elles n'ont pas ces tabliers de couleur, ces broderies aux chemises que l'on voit en Slavonie.

Jusqu'à Sissek, depuis le moment où la Save cesse de servir de frontière, les rives sont plates et bordées de saules; la navigation est monotone et endormante. Nous sommes distraits un instant par des pêcheurs qui, vêtus seulement d'un caleçon de toile, traînent dans l'eau leurs filets; une femme est sur la berge, avec un sac, parmi les broussailles, pour recevoir leur poisson.

C'est à neuf heures et demie du soir seulement que nous arrivons à Sissek, fatigués de la route et heureux de quitter enfin le bord. M. Huet et moi nous nous faisons conduire sur la rive droite de la Save, à l'hôtel Bruckner, tout près du chemin de fer. La rivière sépare la ville en deux. Le quartier situé sur la rive gauche ou la vieille ville appartient aux Confins; sur la rive droite est une ville neuve, qui est en dehors du territoire militaire, et qui, depuis l'ouverture du chemin de fer d'Agram, s'augmente chaque année. D'Agram en effet part une ligne qui se relie à celle de Vienne à Trieste et met ainsi la Croatie en relation directe d'une part avec l'Allemagne, de l'autre avec les ports de l'Adriatique. C'est donc maintenant à Sissek que vient aboutir soit par la Save, soit par les routes de terre toute la partie du commerce de la Slavonie et de la Bosnie qui ne se dirige pas vers la Hongrie ou la mer Noire. Les bois surtout sont l'objet d'un grand mouvement d'affaires; ils viennent de la Bosnie, de la Slavonie, de la Croatie. Ce commerce est presque tout entier entre les mains de deux négociants français, MM. Henri et Lheureux. L'un et l'autre, par la voie de Trieste, expédient tous les ans à Marseille pour plusieurs millions de douves.

Sissek est l'ancienne ville roumaine de Sissia. On y trouve beaucoup de débris antiques, vases, inscriptions, lampes, autels, tombeaux. Ce sont surtout des objets provenant de Sissek qui forment le noyau du musée que l'académie croate a commencé de former à Agram.

Entre Sissek et Agram, nous traversons la contrée appelée Toropolia. Elle est en partie plantée de millet et de maïs; d'autres fois la route traverse des chênaies, où le sol, entre les arbres très-espacés, est couvert de hautes fougères et de bruyères roses. Cela me rappelle ce que l'on appelle en Lorraine des clairs chênes.



Paysan bosniaque chrétien. — Dessin de Valério d'après nature.

Les habitants de ce district, en récompense de la valeur qu'ils avaient montrée jadis dans une lutte sans cesse renouvelée contre les Turcs, avaient reçu de grands priviléges. Ils avaient été tous anoblis; chaque paysan était gentilhomme. Le jour où se tenait l'assemblée du comitat, il ceignait son sabre par-dessus ses vêtements de laboureur. Ses pieds, accoutumés à fouler tout nus le sol humide, il les engageait dans des bottes hongroises; il attachait un grand sabre à son côté, mettait des pistolets à sa ceinture, et, sans se soucier des sourires que provoquait parfois son entrée, se présentait fièrement pour voter parmi les gentilshommes.

VI

AGRAM ET SES ENVIRONS.

Après une bonne nuit passée à l'hôtel, nous avions pu partir de Sissek par le premier train; avant neuf heures, nous étions donc à Agram. Agram, Zaghreb en croate, est dans une belle situation. Quand on l'aperçoit de quelque distance, on voit ses groupes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de blanches maisons, les faîtes de ses édifices et les pointes de ses clochers se détacher sur la sombre verdure des forêts qui revêtent de haut en bas la longue et haute montagne où le regard s'arrête de ce côté. C'est sur quelques mamelons assez abrupts, adossés à cette chaîne, que s'étaient établis, au-dessus de la plaine fertile qu'ils surveillaient et dominaient, les premiers habitants de Zaghreb; c'est là que s'étaient dressés ses premiers édifices, forteresse, église, palais des évêques. Dans les temps modernes tout un quartier neuf, moins pittoresque et plus élégant, s'est formé au pied de ces hauteurs, et, depuis qu'Agram a le chemin de fer, ce quartier se développe tous les jours. C'est là qu'est le commerce et que se trouvent les hôtels.

De la gare, nous nous faisons conduire au premier

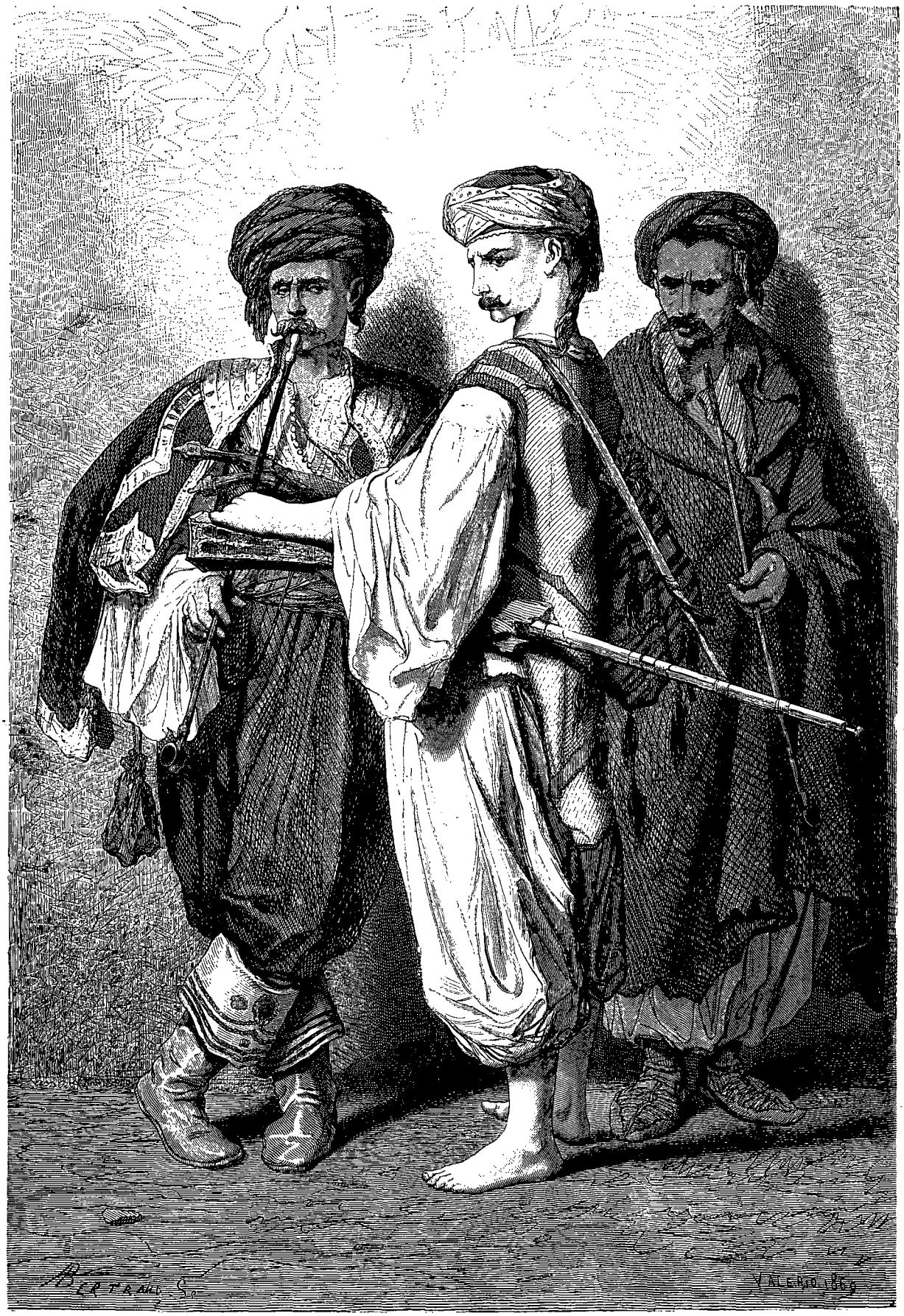


Paysan bosniaque. — Dessin de Valério d'après nature.

hôtel d'Agram, le *Kaiser von Œsterreich*, que nous avait fort recommandé un des rares Parisiens qui connaissent Agram et en parlent la langue, M. Louis Léger. Nous en fûmes en effet très-contents; il est bien tenu, et les prix n'en ont rien d'exorbitant. A peine installés, nous ressortions, en attendant l'heure du dîner, pour faire connaissance avec la ville.

Le premier coup d'œil d'Agram, tel au moins qu'il s'offre à nous, est fort agréable. C'est le dimanche; la grande place où, le bras tendu du côté de la Hongrie, comme pour la menacer, se dresse la statue équestre de Jellachich, est couverte de paysannes et de paysans des environs qui sont venus apporter en ville leurs denrées et faire en même temps leurs provisions, après une visite à l'église. L'aspect de cette foule est gai, souriant et comme fleuri. Le rouge clair et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Turcs et pandours bosniaques. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blanc dominent. Le costume des hommes est très-simple. Tous ont un feutre brun, une chemise blanche, un pantalon blanc. Par-dessus la chemise un bon nombre portent des gilets sans manches, en cuir, ornés de morceaux de drap rouges, jaunes, bleus, verts, qui y forment des rosaces, des bordures, des dessins variés. Quelques-uns ont encore, par-dessus la chemise et le gilet, la veste, que l'on porte surtout l'hiver. Cette veste est en drap brun ou noir, toute garnie de passementeries rouges. Quant aux femmes, le fond de leur costume est aussi la longue chemise blanche, ici le plus souvent tout unie. Par-dessus, elles portent un tablier de toile blanche, dont le bas est orné de dessins brodés à l'aiguille, en rouge ou en bleu. Sur ce tablier pend, comme un second tablier plus court, un foulard rouge à grands ramages, fixé à la ceinture. Sur le sein, dont la saillie s'accuse sous la toile de chanvre, tombe un collier de verroteries rouges qui imitent le corail; parfois, parmi ces grains vermeils étincellent quelques pièces d'or ou d'argent. Il y a beaucoup de variété dans les coiffures. Quelques femmes ont seulement un foulard noué sur la tête; d'autres portent une espèce de serviette blanche brodée de rouge ou de bleu, qu'elles disposent à peu près comme les paysannes italiennes de la Campanie et des Abruzzes. Les jolis visages abondent. Je remarque surtout une jeune femme de grande taille; ses formes tout à la fois fines et fortes, son teint mat, ses beaux yeux noirs et son fier profil me rappellent tout à fait les Romaines. A chaque instant on rencontre des attitudes gracieuses et de beaux mouvements. Dans la cathédrale, je m'arrête surpris et charmé devant plusieurs groupes de femmes agenouillées au pied d'autels adossés aux piliers. Il me semble que je suis la dupe d'une hallucination; je ferme les yeux, je me tâte, je me demande où je suis. C'est que par la couleur, par le caractère des types et des poses, l'ensemble est tout italien: on se croirait dans une église de la Sabine.

Avant le dîner, je vais faire une visite au chanoine Raczki, président de l'académie d'Agram, une des personnes auxquelles m'avait tout particulièrement recommandé Mgr Strossmayer. En causant avec lui, je suis frappé de l'ardeur que le pays tout entier a apportée à la fondation de ce centre d'études, de cette compagnie qui doit être la première institution scientifique de l'Iougo-Slavie ou Slavie méridionale. Mgr Strossmayer a tout de suite offert 50 000 florins; d'autres ont contribué, en proportion de leurs moyens, avec la même générosité. Un riche propriétaire a fait cadeau à l'académie de la belle maison où elle tient aujourd'hui ses séances et où elle a commencé à réunir ses collections naissantes. Ceux-ci lèguent des livres, ceux-là font cadeau de tableaux, d'antiquités, de médailles, d'objets d'histoire naturelle pour le musée qui s'organise en ce moment sous la direction de l'académie. Seul le gouvernement n'a rien donné. Il n'a pas d'argent pour les choses utiles, et d'ailleurs pas plus à Vienne qu'à Pesth on ne voit d'un bon œil ce réveil du génie slave. On a donc fait tout ce que l'on a pu pour mettre des bâtons dans les roues; on a réussi à retarder jusqu'en 1866 l'organisation de l'académie, et, au dernier moment, on a interdit une grande fête que voulait donner la ville d'Agram pour l'inauguration de l'académie.

On trouvera d'intéressants détails sur Agram et sur son Académie, sur la fondation de cette compagnie, sur les plus remarquables des savants qui la composent, sur l'ordre qu'elle compte mettre dans ses travaux, dans un article de M. Louis Léger que la *Revue des Cours littéraires* a publié le 7 décembre 1867. Cet article a pour titre: *Une Académie chez les Croates*. M. Léger, qui suit avec une vive curiosité et une ardente sympathie le mouvement d'esprit du monde slave, était accouru tout exprès de Paris pour assister à la séance d'inauguration. Nous ferons un court extrait de son compte-rendu.

« Obligeamment convié par MM. Strossmayer et Raczki, j'assistais, le 31 juillet dernier, dit M. Léger, à l'ouverture de l'Académie. Agram, qui n'est pas un camp tartare, mais une ville charmante et tout hospitalière, était en fête. Une députation de Serbes était venue de Belgrade et de plus loin encore témoigner de la sympathie qu'éveille au delà de la Save la nouvelle Académie. Les Slovènes, les Monténégrins étaient également représentés. De nombreux télégrammes envoyés de Prague, de Moscou, de Raguse, affirmaient une fois de plus la solidarité littéraire des Slaves. Il en est un surtout qui m'a frappé. Il venait de Sarajevo (Bosna-Seraï) en Turquie, et portait la signature des consuls prussien et italien. Heureux, pensai-je, les pays dont les agents diplomatiques savent comprendre le mouvement intellectuel des peuples au milieu desquels ils vivent! Des réjouissances populaires avaient été préparées; elles furent interdites par le gouvernement hongrois.... La solennité fut donc purement académique. La séance d'inauguration fut ouverte par un discours du protecteur (*pokrovitel*), Mgr Strossmayer, à qui ses libéralités ont valu ce titre tout honorifique. Dans une brillante improvisation, l'éloquent évêque, qui apprécie et possède mieux que personne notre littérature, rappela les rapports de la science et de la religion. Pascal, Bossuet, Chateaubriand, lui avaient fourni plus d'une citation, et c'était vraiment plaisir, pour un Français égaré si loin de la ville natale, de retrouver les grands génies de son pays traduits en cet idiome mâle et sonore.

« Le président, le docteur Raczki, exposa ensuite le but de l'œuvre; on le connaît déjà. Le secrétaire, M. Danicitch, un philologue *serbe* dont la réputation n'est plus à faire, fit connaître les ressources sur lesquelles elle repose, et les éléments qui en assurent l'existence. Sur la liste des membres nouvellement élus, je remarquai les noms des Miklosicz, des Haltala, des Hilferding, etc.

« L'Académie se compose de trente-deux membres, plus un président, deux secrétaires et un protecteur. Destinée à concentrer toute l'activité intellectuelle des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Slaves du Sud, elle se divise en quatre sections qui reproduisent à peu près les divisions de notre Institut : 1° histoire et philologie; 2° philologie et droit; 3° mathématiques et sciences naturelles; 4° beaux-arts.

« Ses ressources sont assez vastes pour suffire à tous ses besoins. Le capital consiste en une somme de 200 720 florins (plus de 400 000 francs). Un article fort sage des statuts défend de dépenser par an plus des quatre cinquièmes des revenus. Le dernier cinquième doit être capitalisé.

« L'Académie publie tous les trois mois un recueil de ses travaux; elle récompense et provoque au besoin les publications : déjà a paru sous ses auspices un excellent ouvrage, l'*Histoire de la littérature serbo-croate*, par M. Jacic. L'Académie a sous sa direction le musée de la ville d'Agram. Ce musée renferme une collection d'histoire naturelle et d'archéologie; on s'occupe à y réunir toutes les inscriptions latines de la province, qui ont été fort négligées jusqu'ici, et que M. Raczki compte mettre bientôt à la disposition du monde savant. Une galerie de peinture sera prochainement annexée au musée. Mgr Strossmayer se propose de faire don à l'Académie des tableaux qu'il a rassemblés dans ses voyages en Italie. Ce sera le germe du musée des beaux-arts. Ce musée deviendrait fort intéressant s'il parvenait à grouper les maîtres dalmates, que l'on rattache en général à l'école vénitienne, par exemple Marulic, dit « le Schiavone, » Clovio, *le roi des enlumineurs*, etc. La ville d'Agram possède trois grandes bibliothèques qui comprennent à elles trois plus de cent mille volumes. L'Académie se propose de les grouper en une seule, dont elle prendrait la direction. Comme on le voit, elle a beaucoup à faire; je n'ai pas sous les yeux la liste des membres; mais j'ai l'honneur d'en connaître quelques-uns, j'ai lu leurs ouvrages, et je puis affirmer qu'ils sauront remplir la tâche qu'ils se sont imposée.

« Déjà l'influence de l'Académie se fait sentir au loin. Les Bulgares éclairés se tournent vers elle et lui confient les intérêts de leur littérature naissante.... Quelques livres bulgares, notamment un magnifique recueil des chants populaires, publié aux frais de Mgr Strossmayer, ont déjà paru à Agram. Espérons que l'Académie donnera une attention spéciale au peuple le plus déshérité des Slaves du Sud. Elle aura aussi bien mérité de la civilisation européenne.... »



Marchand bosniaque. — Dessin de Valério d'après nature.

L'Académie, on le voit, n'a rien à demander au gouvernement, et peut laisser passer sa mauvaise humeur. Les obstacles n'ont fait d'ailleurs qu'augmenter l'ardeur commune. L'Académie et son président sont pleins de feu; on s'est déjà mis en rapport avec les corps savants de l'Europe, on a publié, depuis un an que l'on existe, cinq volumes in-8 de mémoires, on prépare un recueil des monuments inédits de l'histoire slave, un *corpus juris slavici*, des collections des chants populaires et des poésies, encore manuscrites, de plusieurs poëtes ragusains d'autrefois.

Nous causons, M. Raczki et moi, de Jellachich, le héros croate, qui en 1848 a précipité les Slaves sur la Hongrie et a ainsi empêché les Magyares de prendre Vienne. Fils d'un feld-maréchal, il avait été colonel d'un régiment des Confins. Poëte, orateur chaleureux, il était très-connu et très-aimé déjà dans le pays avant la révolution; ce fut donc l'opinion publique qui le mit en avant et lui fit donner, en 1848, le titre de Ban de Croatie. Ce titre, qu'il avait bien gagné par les services rendus à l'empereur, il le possédait encore quand il est mort en 1859; mais depuis un an déjà,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quoiqu'il n'eût pas atteint la soixantaine, sa tête était très-affaiblie; sa raison s'en allait. On croit que les dégoûts éprouvés n'avaient pas été étrangers à ce malheur; c'est qu'il avait plus d'imagination que de sens politique, et qu'il s'était livré au prince de Schwarzenberg, qu'il lui avait, dans un moment critique, assuré le concours des Slaves du midi sans stipuler et obtenir en leur faveur des libertés et des garanties. La plupart des promesses que, pendant les années de lutte, il avait cru pouvoir faire au nom de l'empereur n'avaient pas été tenues.

Depuis la mort de Jellachich, il n'y a plus eu de ban, mais seulement un lieutenant du ban, *locum tenens banalis*, comme on dit dans ce latin barbare qui a été si longtemps la langue officielle de tous les pays dépendant de la couronne de Hongrie. C'est ce titre que portait le personnage qui, en septembre 1868, gouvernait la Croatie et la Slavonie, le baron Rauch. C'est bien un Slave d'origine, mais, au moins d'après ce qu'en disent les radicaux du parti national, un Slave qui s'est tout à fait livré aux Allemands. Dans ces derniers temps, le journal national, le *Poszor*, pour pouvoir vivre, a été forcé de se réfugier sous la protection des lois et de la magistrature du royaume cisleithan; il s'imprime à Vienne.

Pour me reposer de la politique, je vais passer l'après-midi, avec M. Huet, au beau parc des archevêques-primats de Croatie; il est généralement connu, à cause de son fondateur, sous le nom de *Massimir;* on l'appelle aussi *Giourgevatch*, du nom de son possesseur actuel, l'archevêque et cardinal George Raulich[1].



Forgeron tsigane. — Dessin de Valério d'après nature.

Située à environ deux kilomètres des portes d'Agram, c'est une des plus belles promenades que puisse posséder une ville. Elle a été dessinée et taillée en pleine forêt; aussi, au lieu de ces prétentieux petits massifs grillant sur une pelouse sèche comme on en rencontre partout, a-t-elle de hautes futaies qui rappellent Fontainebleau ou Compiègne. Les montagnes sont voisines; de plusieurs kiosques habilement placés dans des endroits découverts, l'œil se plaît à remonter en suivant une aimable vallée toute verte déjà de cette fraîche verdure des prairies alpestres, vers le doux et sombre velours d'épaisses forêts; ailleurs c'est une jolie perspective qui s'ouvre sur la ville et ses édifices.

1. Le cardinal Raulich est mort fort âgé, peu de temps après mon passage à Agram. Depuis près de deux ans, le siége archiépiscopal d'Agram est vacant; la Croatie n'a pas de primat. Le vœu de la nation appelait à ce poste Mgr Strossmayer; mais le gouvernement hongrois a eu peur de son patriotisme slave, et aujourd'hui, après l'attitude qu'a prise à Rome Mgr Strossmayer, il est probable que, fût-il nommé par l'empereur d'Autriche archevêque-primat de Croatie, le saint-siége se refuserait à ratifier ce choix.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes croates des frontières militaires. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les chalets, pagodes et autres colifichets que le goût un peu baroque des archevêques a semés sur divers points du parc ne réussissent pas à le gâter, tant le lierre et la vigne les enveloppent d'un épais feuillage, d'où s'échappent, pour tenter les gourmandes promeneuses qui becquètent quelques grains au passage, des grappes lourdes et dorées.

A l'entrée du parc, sous les grands chênes, se trouve un café où viennent boire de la bière, souper et entendre de la musique les habitants d'Agram. Il y a foule ici, nous dit-on, pendant les longs soirs du printemps et de l'été; maintenant la noblesse et toute la haute bourgeoisie sont dans leurs terres, de sorte que le parc est presque désert. On n'y rencontre guère que quelques officiers, quelques employés et de petits commerçants. Tout ce monde d'ailleurs a l'air aimable et gai; il me semble que la vie doit être assez douce à Agram.

Ce n'est pas l'avis des *irréconciliables* croates avec lesquels je me suis abouché d'après le conseil de Mgr Strossmayer.

M. Mrazovitch, avocat, un des chefs du parti national, et un de ses amis, un jeune Dalmate, viennent me trouver à l'hôtel et me parlent longuement politique. Leurs plaintes, pour n'être pas dénuées de tout fondement, ne m'en paraissent pas moins fort exagérées; la liberté même avec laquelle, dans une salle d'hôtel où il se donne en ce moment un concert et où il y a plusieurs centaines de personnes réunies, ces messieurs tonnent contre le gouvernement, me prouve qu'ils ne sont pas aussi opprimés qu'ils veulent bien le dire. C'est déjà quelque chose que de pouvoir se plaindre tout haut. Sans doute les Slaves font bien d'affirmer avec énergie leurs vœux et leurs désirs, ils ont raison de développer leur vie nationale et de lutter contre tous les obstacles qui voudraient en restreindre l'essor; mais dire à quelqu'un qui avait voyagé autrefois en Autriche et qui vient de parcourir l'empire de Salzbourg à Vienne, Pesth, Essek et Agram, que rien n'y est changé depuis le temps des Schwarzenberg et des Schmerling, n'est-ce pas le croire trop naïf, trop incapable d'observer et de juger par lui-même?



Cheval bosniaque, ornement de la tête. — Dessin de Valério d'après nature.

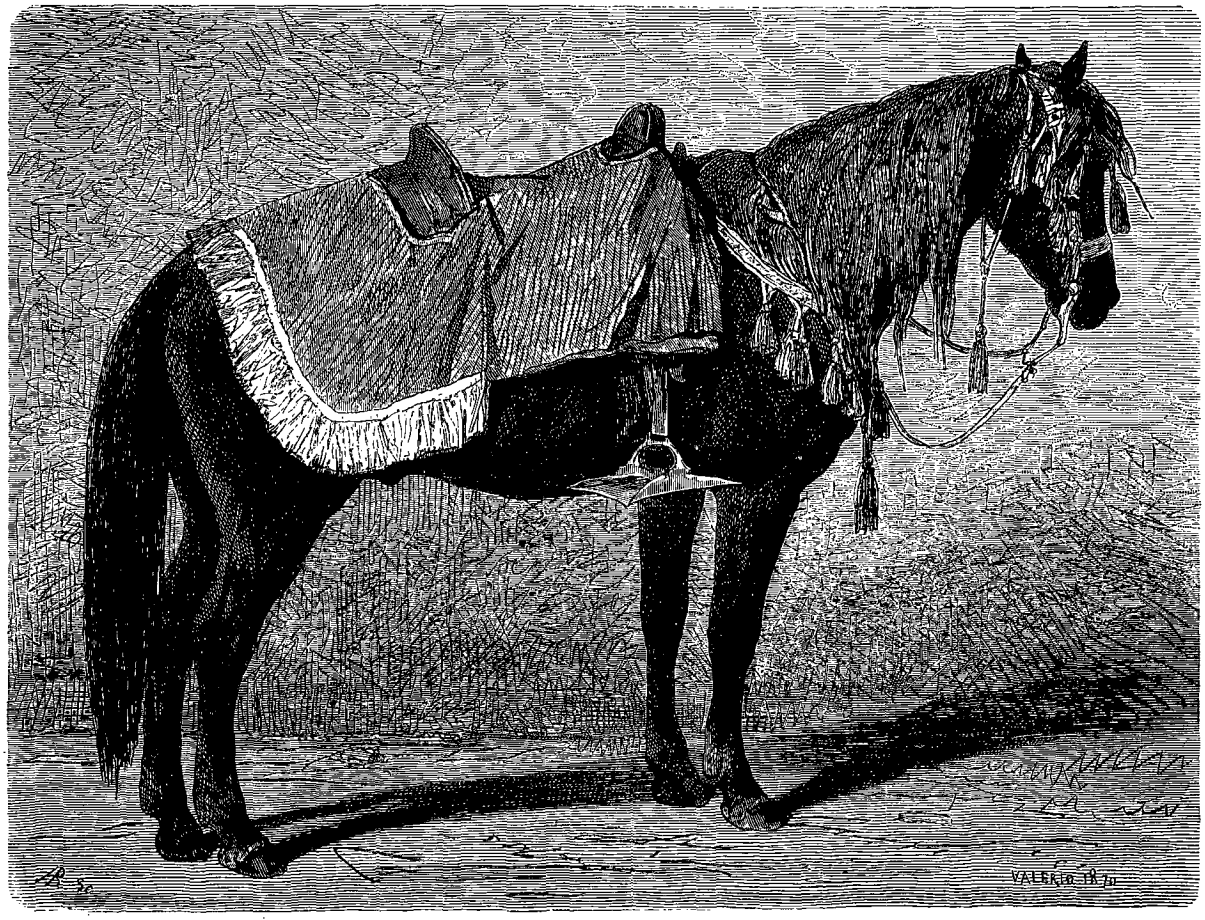
Ce n'est point ici le lieu de discuter la question du compromis entre les Croates et le ministère hongrois, compromis qui fut accepté cette année même par une chambre dont les séances s'ouvraient la semaine où je passai par Agram. Les radicaux qui s'étaient abstenus dans les élections et dont les chefs, élus à la diète, avaient refusé d'y paraître, déclaraient que cette assemblée n'était formée que de traîtres et de vendus; il me semble pourtant que, tout en regrettant telle ou telle clause, de fort bons esprits ont pu accepter, tout au moins comme base provisoire d'un nouveau régime légal, les conditions offertes par le ministère hongrois. A l'user, on verra quels détails de ces institutions nouvelles il convient de modifier; ceux qui montreront le plus de sens et de vertu politique sauront bien trouver l'occasion de faire reviser le pacte à leur profit. Quelques critiques que l'on puisse faire, non sans motif, de tel ou tel article de la convention, une chose est et demeure certaine : il est de l'intérêt des Magyares et des Slaves du Sud de s'unir. Sans parler des retours offensifs que peut tenter encore, appuyé sur l'armée, le despotisme, le centralisme autrichien, Magyares et Slaves méridionaux sont également menacés par deux masses vivantes, par deux ambitions colossales qui les pressent et qui pèsent sur eux, l'une au nord, l'autre à l'est, par l'Allemagne et par la Russie.

Mais ne parlons pas politique. Ce qui me frappait, pendant que je causais avec M. Mrazovitch et avec son compagnon, c'est ce qu'il y a de différence entre les différents groupes des Slaves du Sud, différences qui doivent tenir surtout à la variété des influences que chacun d'eux a subies. M. Mrazovitch parle très-peu le français, au lieu que son compagnon se sert de l'italien aussi bien que du croate, et l'italien m'est très-familier; c'est donc le jeune Dalmate qui porte le poids principal de la conversation. Pendant que je cause avec lui, il me semble avoir affaire à un Napolitain; c'est la même pantomime animée, le même éclat du regard, la même volubilité de langage, avec cette emphase et cette exagération à laquelle se prête si bien la langue ita-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lienne. Mon interlocuteur n'appartient pas à l'opinion modérée; il vient de passer un mois en prison pour ses articles contre le gouvernement; mais on sent d'ailleurs, en l'écoutant, que c'est le fils d'un peuple qui a été, pendant des siècles, à l'école de l'Italie, qui en a pris le ton avec l'idiome. Cela diffère singulièrement de cette réserve, de cette froideur apparente du Serbe. Le Serbe, longtemps courbé sous l'oppression turque, a appris à renfermer en lui-même ses colères et ses espérances. Maintenant encore, sachant que depuis trente ans il a plus gagné par la diplomatie que par l'action militaire, habitué à suivre docilement l'impulsion que lui donne, à mi-voix, un gouvernement à la fois réservé et hardi, le Serbe ne laisse pas éclater ainsi sa passion devant le premier venu; il s'observe et se contient bien plus.

En Dalmatie, jusqu'à ses dernières années, il n'y avait pas d'autre langue parlée dans les villes que l'italien; le slave n'était guère que le patois des campagnes. C'est tout récemment que, sur la demande des hommes qui dirigent le mouvement slave et par l'ordre du gouverneur actuel de la Dalmatie, un Slave, le slave a commencé à tenir quelque place dans l'enseignement. Un prêtre que je voyais à Brod était Dalmate de naissance, et il avait fait toute son éducation à Spalatro; or, comme il me le disait lui-même, quand



Cheval bosniaque richement harnaché. — Dessin de Valério d'après nature.

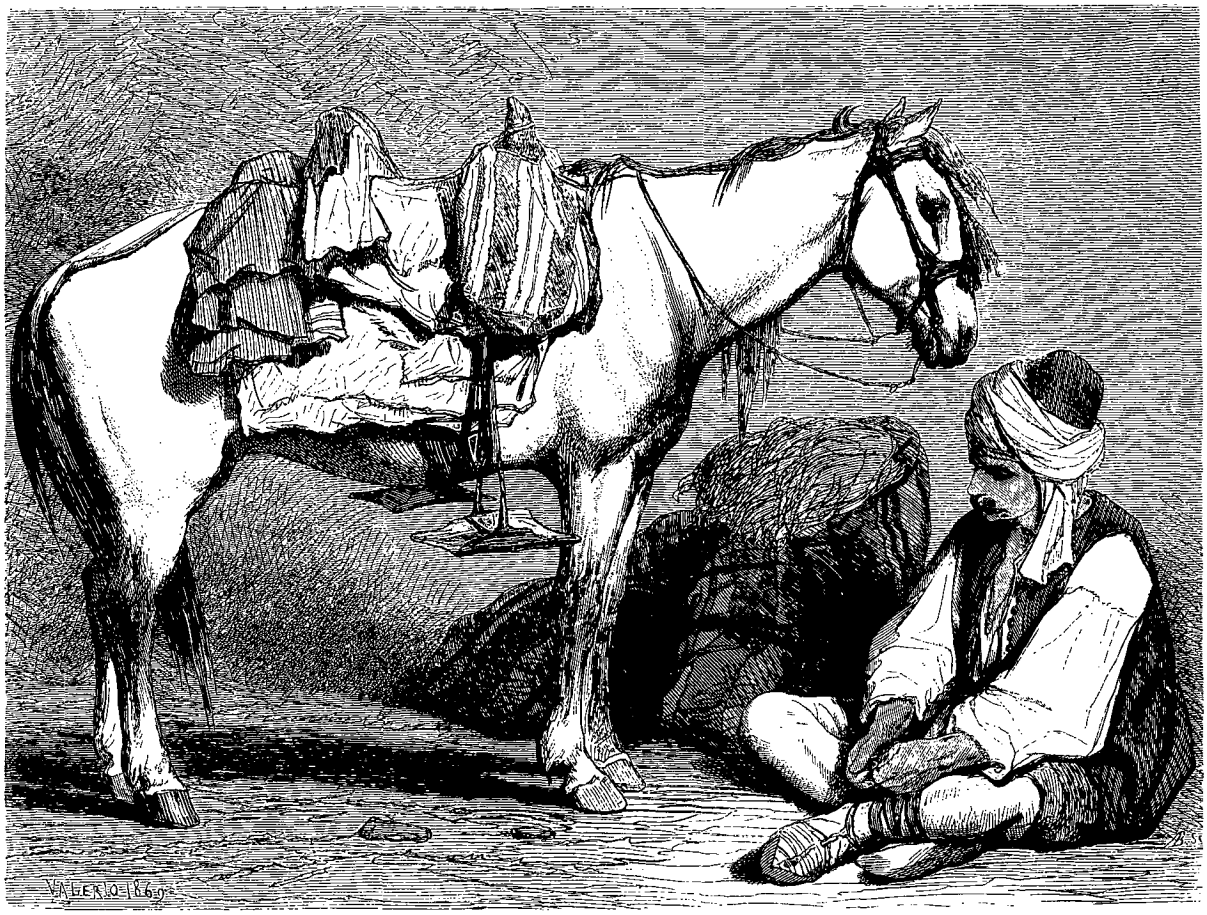
il est venu se fixer en Slavonie, il ne savait pas un mot de slave. La Dalmatie a été jadis unie à la Croatie, et formait alors avec elle et la Slavonie ce que l'on nomma *le royaume triple et un;* à la suite des événements de 1848, elle avait été détachée de la Hongrie, et aujourd'hui encore elle dépend du ministère cisleithan. Les Hongrois la réclament comme une annexe de la Croatie, comme une dépendance de la couronne de Saint-Étienne, mais la diète dalmate n'a point jusqu'ici soutenu ces réclamations du ministre transleithan. Quoi qu'il en soit à cet égard des vrais désirs du pays, en Dalmatie le pouvoir semble plutôt encourager les aspirations slaves, le réveil de la langue et de la littérature slave; c'est que là il a à lutter contre les ambitions italiennes qui trouvent un écho dans une partie du peuple des villes, et qui rêvent l'annexion à l'Italie de toute cette côte orientale de l'Adriatique.

Le 25 septembre 1868, M. Édouard Huet et moi, nous quittions Agram; je regrettais pour ma part d'en partir si vite, et je me promettais d'y revenir un jour ou l'autre. Le chemin de fer, jusqu'à Gurkfeld, suit le pied des montagnes; on a à sa droite des côtes boisées, couvertes de villages, de vergers et de forêts, à sa gauche un pays cultivé, avec la Save qui s'écarte et se rapproche de la voie ferrée. Après Gurkfeld on s'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gage, à la suite de la Save, dans les montagnes; la vallée est étroite, abrupte, sauvage; elle me rappelle un peu celle de la Meuse entre Namur et Givet. Au-dessous de nous, le fleuve coule rapide et sonore sur un lit de cailloux blancs; la voie est souvent dominée par de grands pans de rochers gris; dans des ravins boisés plusieurs torrents forment de petites cascades. Steinbruck, où se rencontrent la ligne qui va de Vienne à Trieste et celle qui vient d'Agram, est dans un des endroits les plus resserrés de la gorge, en un point où la Save est rejointe par un affluent qui suit depuis quelque temps le chemin de Vienne et qui descend des Alpes Styriennes.

C'est un peu avant d'arriver à Laibach, capitale de la Carniole, que nous quittons enfin cette Save dont nous avons remonté le cours depuis son confluent avec le Danube. Notre regard la suit avec regret, comme une amie de qui nous prendrions congé, au moment où elle se détache de la voie ferrée; nous devinons sa source derrière un massif de hautes montagnes grisâ-



Paysan bosniaque. — Dessin de Valério d'après nature.

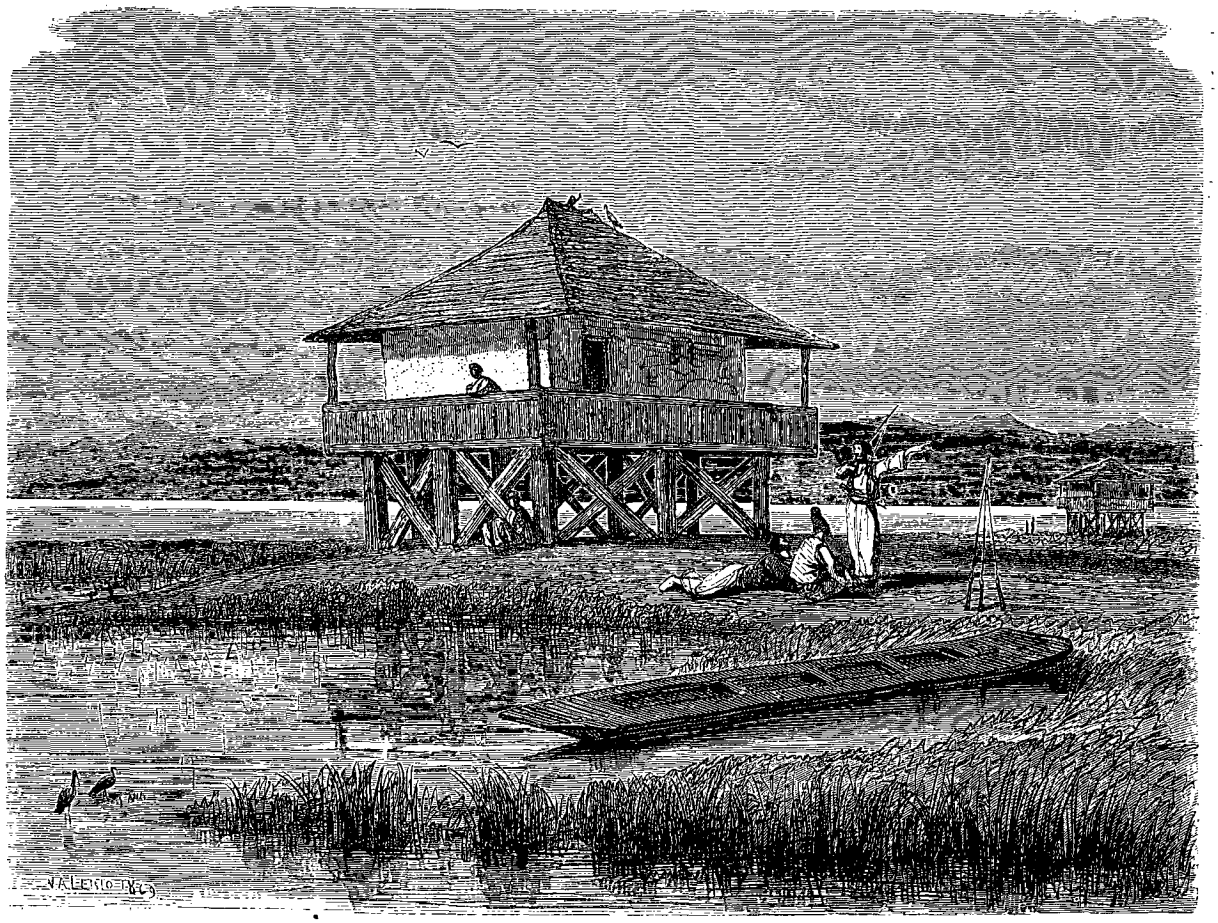
tres et décharnées, au sommet couvert de nuages, qui se dressent vers le nord-ouest et qui appartiennent aux Alpes de Carinthie.

C'est ici que nous arrêterons ces souvenirs, au moment où nous quittons cette rivière qui, depuis son origine jusqu'à Belgrade où elle verse ses eaux dans le Danube, coule toujours en terre slave. De cette rapide excursion chez les Slaves du Sud, je rapportais les meilleures impressions : j'avais trouvé chez les Serbes, comme en Slavonie et en Croatie, de curieux et pittoresques vestiges du passé, d'heureuses espérances et promesses d'avenir. Avant de clore ce récit, il me reste à donner quelque idée d'une société soumise à un régime tout particulier, d'une singulière institution, celle des Confins militaires, que j'ai rencontrée sur mon chemin, de Belgrade à Agram, et que je me suis appliqué à étudier avec tout le soin possible.

G. Perrot.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Postes des frontières militaires. — Dessin de Valério d'après nature.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE CHEZ LES SLAVES DU SUD,

PAR M. GEORGES PERROT. — DESSINS PAR M. TH. VALÉRIO [1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

LES CONFINS MILITAIRES.

J'avais traversé déjà à deux reprises, en allant de Voukovar à Diakovar, de Diakovar à Brod, la zone de territoire que l'on appelle les *Confins militaires*. Je la longeai encore de Brod à Sissek, avec le bateau de la Save, en touchant aux petites villes fortifiées, comme Brod et Gradiska, qui défendaient cette frontière et qui étaient confiées à l'armée des Confins ; ce ne fut qu'en sortant de Sissek, où s'arrête le bateau qui remonte la Save et où commence le chemin de fer, que je rentrai dans le territoire civil. Les incidents de cette course se confondent avec ceux du voyage, et, quand ils en valaient la peine, ont été racontés en leur lieu et place ; mais j'ai recueilli à Essek, à Diakovar, à Brod, sur le bateau qui dessert les Confins, à Agram enfin et dans les publications spéciales que mirent à ma disposition les hommes intelligents auxquels j'étais recommandé [1], bien des renseignements sur cet étrange régime des frontières militaires ; j'essayerai de les résumer ici pour donner à nos lecteurs quelque idée d'une organisation qui ne peut tarder à disparaître.

Le 22 août 1869, la *Gazette de Vienne* publiait une lettre impériale adressée au ministre de la guerre de

1. Suite. — Voy. p. 241, 257 et 273.

1. Le livre qui m'a rendu le plus de services et qui m'a surtout servi de guide est intitulé : *Die militärgränze und die Verfassung, eine studie über den Ursprung und das Wesen der Militärgränz-Institution und die Stellung derselben zur Landesverfassung.* Il a été publié à Vienne en 1861 par M. Utiésénovicz, un Slave du Sud, qui avait longtemps vécu dans les Confins et y avait été employé dans l'administration.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'empire austro-hongrois; cette lettre l'invitait à mettre à la disposition des ministres des deux parties de l'empire les matériaux nécessaires pour préparer les mesures législatives qui feront passer sous le régime de l'administration civile une portion du territoire des *Confins* (Militärische Gränze). La remise des confins aux fonctionnaires civils ne devra d'ailleurs s'opérer que lorsque les propositions présentées à cet effet auront été examinées par les diètes des provinces limitrophes, auxquelles se rattacheront désormais ces territoires. Il ne s'agirait, pour le moment, d'appliquer cette réforme qu'aux deux régiments de Warasdin, à une partie de celui de Szlaïn, et aux districts de Zengg et de Sissek.

Ce n'est, on le voit, qu'un commencement; alors même que seront accomplis les changements annoncés, il restera encore onze régiments frontières dont le territoire et l'organisation seront intacts. Pas un mot n'indique, dans le manifeste impérial, que le gouvernement abandonne le principe, cher à l'état-major autrichien, de ce que l'on appelle l'*Institution des frontières* (Gränz institut). Il semble seulement que, contraint par les conditions nouvelles de son existence, de compter avec l'opinion, il ait voulu, sur un ou deux points, céder à des réclamations dont il ne pouvait plus méconnaître la justice. C'est ainsi que le territoire des régiments de Warasdin séparait l'une de l'autre la Croatie et la Slavonie civiles, et que les gènes du régime militaire retardaient également dans leur essor Zengg, qui peut devenir un port important sur l'Adriatique, et, sur la Save, Sissek, qui est déjà, comme nous l'avons dit, le centre d'un vaste commerce de céréales et de bois.

Nous ne savons quelles sont les arrières-pensées du cabinet autrichien, et s'il espère obtenir quelque répit par ces concessions. Ce qui est certain, c'est qu'il y aurait d'aussi bonnes raisons pour supprimer les autres régiments que les deux dont il est question aujourd'hui. Il y a comme une sorte de muraille de la Chine qui sépare les confiniaires du reste des sujets autrichiens; au pied de cette barrière vient expirer la puissance des idées et des principes qui ont déjà triomphé dans tout le reste de l'empire; or il sera bien difficile à l'empereur François-Joseph, maintenant qu'il a fait lui-même brèche dans ce rempart, de ne point être amené par la force des choses à l'abattre bientôt tout entier. Avant que disparaisse la génération qui est aux affaires, ces colonies de soldats ne seront plus qu'un souvenir dont la poésie populaire perpétuera la mémoire sur les bords de l'Ounna, de la Save et du Danube, tandis que les érudits en étudieront avec curiosité la singulière organisation. Avant que nous ne décrivions ce que nous avons entrevu au passage et appris, par la conversation ou par les livres, du régime et des mœurs de la Frontière militaire, il importe de se reporter aux origines de cette institution, et d'en résumer rapidement l'histoire.

Pour comprendre comment se sont formées ces colonies de soldats laboureurs, et dans quel sol a poussé, de quels germes est sorti « cet arbre hérissé de baïonnettes, » il est nécessaire de remonter assez loin dans l'histoire de la Croatie.

A la fin du onzième siècle, le peuple serbe, ayant vu s'éteindre la dynastie nationale, se rattacha, par le lien d'une union personnelle, à la couronne de Hongrie, et la Croatie devint une des annexes, *partes adnexæ*, du royaume de Saint-Étienne. Ce fut après la chute de la Serbie que les Turcs, maîtres de la Bosnie, commencèrent à pousser leurs expéditions jusqu'en Carinthie et en Carniole. Le danger était d'autant plus grand que les plus riches et les plus énergiques des chefs bosniaques avaient embrassé l'islamisme; ces renégats étaient devenus les plus brillants auxiliaires de leurs anciens ennemis. Aussi, pendant la fin du quinzième siècle, Agram vit plus d'une fois, de la haute colline que couronnent sa cathédrale et son château, passer dans la plaine les bandes musulmanes. La funeste bataille de Mohacz, en 1526, vint aggraver encore la situation. Par la mort du roi Louis II, le trône de saint Étienne était vacant, et les Turcs occupaient une grande partie de la Hongrie. La Croatie se décida, une fois encore, à suivre la fortune de la Hongrie; elle déféra, en 1527, la couronne à Ferdinand d'Autriche, roi de Hongrie depuis un an déjà. Dès lors, pendant près de deux siècles, ce fut la maison d'Autriche qui eut à supporter le principal effort de la lutte contre les musulmans. Aussi les Turcs se sont-ils jetés deux fois sur Vienne avec toutes les forces de l'Empire. C'est là qu'ils voulaient enfin étreindre et abattre cette puissance dont la patiente ténacité fatiguait et usait leur élan. Le contraire arriva; ce fut l'Autriche qui refoula de l'autre côté du Danube et de la Save la barbarie musulmane.

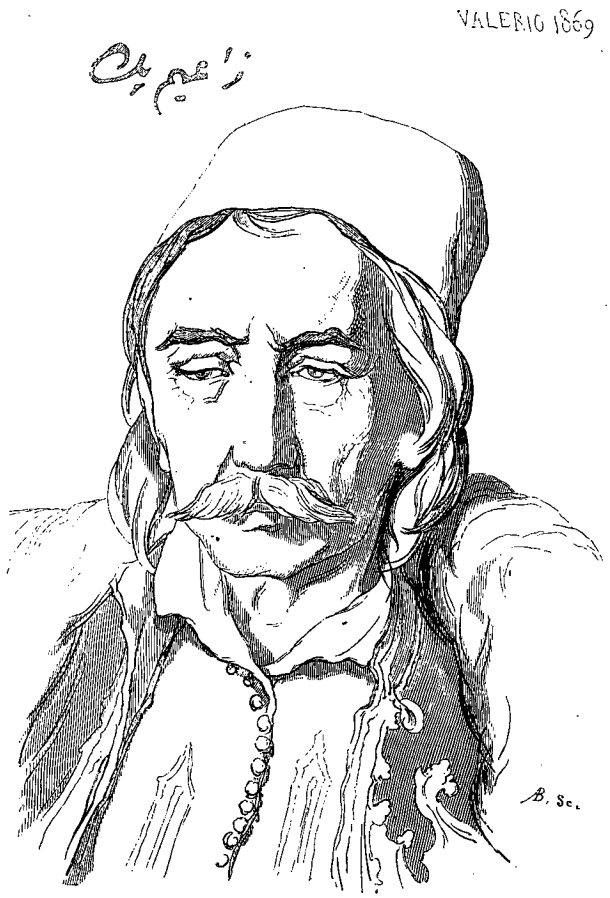
L'armée des Confins fut un des plus utiles instruments de cette résistance victorieuse. Comme tout ce qui doit vivre longtemps, ce fut peu à peu qu'elle naquit et s'organisa, par l'effet des efforts obstinés et continus que firent les commandants autrichiens pour garnir et défendre la frontière. Sous le règne de Ferdinand, le quartier général des troupes autrichiennes fut fixé à Warasdin, là même où était celui des deux régiments qui vont bientôt être licenciés; c'était d'ordinaire un archiduc qui recevait le commandement supérieur de la frontière, à titre de « généralat permanent et perpétuel (*ewiges und immerwährendes generalat*). »

Les archiducs et leurs principaux officiers, établis ainsi comme représentants directs de l'empereur dans un pays qu'ils devaient souvent regarder comme barbare, y commandant des troupes en partie étrangères à la contrée, durent prendre aisément l'habitude de considérer le terrain occupé par leurs soldats comme formant une sorte de zone intermédiaire où eux seuls, responsables de la défense commune, avaient des ordres à donner; c'est là qu'on trouve l'origine véritable de cette juridiction spéciale, de ce régime exceptionnel, qui ont fini par s'imposer à une si vaste étendue de terrain et à une si nombreuse population.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est à la fin du seizième siècle que remontent les plus anciens documents où il soit question des premiers corps destinés à la défense permanente des frontières. D'après le *Bruckerlibell*, tableau dressé en 1578, cette armée se composait alors de deux corps, cantonnés l'un autour de Karlstadt, l'autre autour de Warasdin, et formant en tout un effectif de près de 7000 hommes. Mais avait-on déjà songé à occuper les loisirs de ces soldats en leur accordant des lots de terre pour les intéresser à la défense du sol? L'histoire ne nous le dit pas. C'est qu'il est probable que la chose commença d'elle-même. Sur cette frontière, la guerre avait sévi pendant près d'un siècle; ceux des habitants qui avaient échappé à la mort ou à l'esclavage s'étaient presque tous enfuis vers l'intérieur. Villages et vergers avaient été incendiés; les terres les plus fertiles s'étaient hérissées de broussailles; ces immenses forêts de chênes et de hêtres qui couvrent encore aujourd'hui de leur ombre presque toute la Slavonie et une partie de la Croatie, ne cessaient de gagner du terrain sur la culture; là où finissaient les bois commençaient les marécages. Les plaines jadis les plus riches étaient changées en tristes déserts. Ces terres vacantes, quoi de plus simple que de les cultiver pendant les heures et les journées que laisse au soldat des frontières sa mission toute défensive? Ces grasses prairies qu'inondent au printemps la Save et ses affluents n'étaient-elles pas faites pour nourrir le bétail que l'on aurait pris sur l'ennemi? Quand on aurait ainsi le champ et le troupeau, la maison serait bientôt bâtie, une maison en bois, comme celles qu'habitent encore aujourd'hui les confiniaires; la forêt était là pour fournir les poutres de la charpente, les bardeaux de la toiture, les marches de l'escalier par lequel on gagne la porte. Quelle jeune fille refuserait alors de devenir la femme du hardi *gränzer*, d'habiter et de garder cette demeure où il apportait à la fois gloire et butin?

Etait-il d'ailleurs plus sûr moyen de fermer la frontière que de repeupler ce désert aveugle et muet qui laissait si souvent passer, à travers les roseaux de ses marais et à l'ombre de ses futaies, les bandes rapides des *sipahis* et des *timariotes* bosniaques, le meurtre, le pillage et l'incendie? Quelle plus sûre barrière opposer à ces incursions qu'un vivant rempart d'hommes armés, agiles et braves, toujours prêts à laisser la charrue au milieu du sillon commencé pour saisir le fusil chargé qui ne quitterait pas leur épaule? Ce qui les rendrait plus vigilants encore et plus intrépides, ce serait, quand ils verraient accourir les cavaliers turcs, la pensée que leurs femmes et leurs enfants étaient là, dans le village menacé, à deux pas et qu'ils ne pouvaient reculer sans les livrer à la mort ou à l'esclavage. D'ailleurs, à mesure que la contrée serait plus habitée, ces surprises mêmes et ces rencontres deviendraient de jour en jour plus rares. Le pâtre, du roc sur lequel il s'assied aux premières pentes des montagnes, pour suivre du regard ses vaches ou ses chèvres éparses dans la bruyère ou dressées contre les buissons qu'elles tondent, verra au soleil du matin étinceler sur la lande les armes et les brillants costumes des beys et de leur troupe, ou bien le soir, pendant qu'il veille sous le ciel étoilé pour empêcher le troupeau de se disperser et le défendre contre les loups, il distinguera, du côté par où vient l'ennemi, les lueurs d'un bivouac ou les clartés de l'incendie. Aussitôt, qu'il fasse jour ou nuit, le signal convenu sera donné; l'un après l'autre, des feux tout préparés s'allumeront sur les sommets, ou bien l'on entendra retentir de colline en colline un de ces cris que les montagnards savent prolonger si longtemps, et qu'ils envoient, au-dessus de la vallée profonde et sonore, bien loin, jusqu'au versant opposé sans que la voix grave des torrents réussisse à couvrir ces notes aiguës et vibrantes. Alors dans chaque village résonneront, sous les coups pressés du marteau, les planchettes d'alarme[1]; on fondra des balles, on posera des sentinelles; quand arriveront les maraudeurs, sur toute la ligne on sera prêt à leur faire



Noble Bosniaque musulman. — Dessin de Valério d'après nature.

1. Les planchettes sont placées, au moins dans le confin croate, devant chaque maison des frontières; le dessin de M. Valério (p. 307) en donnera une idée. L'ensemble de l'appareil se compose de deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accueil. S'ils attaquent les villages, chaque maison sera une forteresse où les femmes prendront part à la défense ; s'ils s'engagent dans les sentiers qui serpentent à travers bois, du fourré partiront des coups de feu qui jetteront le désordre dans leurs rangs. Une fois la frontière ainsi garnie d'une dense et belliqueuse population, filet animé et souple qui ne laisserait rien passer entre ses mailles, il devenait bien plus facile de tenir l'ennemi à distance.

Il y avait une raison pour que ce régime plût au conseil aulique et aux chefs militaires. Au seizième et au dix-septième siècle les souverains de l'Autriche étaient loin encore d'avoir conquis ce pouvoir despotique qu'ils s'arrogèrent plus tard; ils avaient encore à compter avec les diètes provinciales, qui tenaient les cordons de la bourse; or les diètes allemandes, qui ne se sentaient pas sous le coup d'un danger immédiat, et les diètes hongroise et croate, qu'indisposaient les allures des généraux autrichiens, faisaient souvent des façons pour voter des subsides. Ne serait-il pas bien plus commode d'échapper à toutes ces chicanes ? Pour y parvenir, il suffirait d'avoir des soldats qui se nourriraient eux-mêmes du blé de leurs champs, de la chair et du lait de leurs troupeaux.

La nature spéciale du service imposé aux gardiens de la frontière, l'état du pays, les besoins de la défense nationale, l'esprit monarchique et militaire, tout conspirait donc à favoriser le développement de ces colonies de soldats laboureurs. Nous manquons de détails sur la première phase du régime, celle où il s'ébauche; nous voyons seulement la diète de Croatie au dix-septième siècle élever souvent la voix contre les chefs de l'armée des Confins; elle obtient à plusieurs reprises la promesse toujours violée que soldats et officiers de ces corps se conformeront désormais aux lois du pays. On s'engage à placer ces troupes sous la haute direction du *ban* de Croatie. Les publicistes croates ont dressé la longue liste de ces réclamations et des rescrits par lesquels les souverains accordent aux états une satisfaction illusoire; ils ont voulu montrer que jamais la nation n'avait consenti à considérer le territoire des Confins comme légalement détaché des provinces limitrophes. Ces plaintes deviennent plus vives à mesure qu'on avance; c'est donc que pendant le dix-septième siècle, d'année en année, le régime militaire se constituait plus fortement et gagnait du terrain le long de la frontière.

L'émigration des chrétiens soumis à la Porte contribua aussi à augmenter l'effectif de l'armée des Confins. De tous ces Serbes qui quittèrent en foule avec leurs évêques ce qu'on appelle *la vieille Serbie*, les environs de Prisren, et qui vinrent repeupler la Syrmie, horriblement ravagée dans les guerres du seizième siècle, beaucoup entrèrent dans les troupes des Confins. Une partie des confiniaires de la Slavonie descendent de ces exilés; leur religion seule les distingue des Croates; ils appartiennent à l'église orientale et relèvent du patriarche orthodoxe, qui réside à Carlovitz, près de Péterwardein. Bien souvent aussi des *haïdouks* serbes ont trouvé un asile dans les Confins, et fourni à ces troupes de braves soldats et de brillants officiers. Un groupe d'émigrants qui a gardé plus longtemps son caractère distinct, c'est celui qu'on appelle les *Clémentins*, nom tiré de celui du chef sous lequel, au quinzième siècle, ces Albanais quittèrent leur pays pour ne pas se soumettre aux Turcs. Ils se réfugièrent d'abord dans les montagnes de la Serbie; puis quand, là aussi, ils se sentirent serrés de trop près, ceux d'entre eux qui ne voulurent pas embrasser l'Islamisme se dirigèrent vers la Hongrie, et ils y furent accueillis à la condition qu'ils se soumettraient au régime des Confins. Ils ont formé auprès de la forteresse de Péterwardein une agglomération d'environ deux mille personnes, et ils y ont conservé presque jusqu'à nos jours, leur langue et leur costume national.

En 1699, la paix de Carlovitz rendit la Hongrie à l'Autriche, et fixa à peu de chose près la frontière austro-turque là où elle est aujourd'hui; or un document officiel qui se rattache à ce traité pose déjà le principe qui est comme la clef de voûte de tout le système. « Les *Gränzer* ou soldats des Confins, y est-il dit, doivent à l'État le service militaire en retour des terres dont ils ont la jouissance. » Une série de priviléges furent accordés à ces colons par différents décrets royaux; sous condition pour les familles de fournir et d'entretenir un nombre déterminé de soldats, on les exempta de l'impôt foncier et de la plupart des contributions indirectes.

Il s'agissait de faire vivre cette société nouvelle, formée d'éléments très-divers que les circonstances et l'initiative de quelques chefs avaient ainsi constituée à côté et en dehors des provinces dont était censé dépendre le territoire des Confins. Or toutes ces provinces, appartenant à la couronne de Hongrie, étaient divisées en *comitats*. On sait quelle large place était faite, dans cette organisation, à la volonté populaire; on sait à quoi y était réduit le rôle du pouvoir central et quelles facilités chacun de ces groupes trouvait dans le droit public et les traditions de la Hongrie pour éluder l'application des lois régulièrement votées par les états du royaume. Parfois des *Comitats* refusèrent de se soumettre à telle ou telle décision de la diète, et tinrent ainsi en échec tous les pouvoirs publics. Sans doute c'était là l'exception, et il faut reconnaître tout ce que le pays doit à ces assemblées de district où il a commencé son éducation politique; mais en tout cas, l'autorité militaire ne pouvait guère admettre, dans

poutres verticales supportant une poutre transversale surmontée d'un petit toit en planches. A la poutre transversale est suspendue une planchette mobile sur laquelle on frappe à coups redoublés en cas d'incendie, d'attaque subite ou de vol à main armée : deux ou trois marteaux de bois ou maillets, campés dans des trous pratiqués dans les portes verticales, sont toujours là, à portée de la main. Ce signal donné, la maison voisine le répète, et le village peut être ainsi tout entier sur pied en quelques instants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes des frontières de religion grecque. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce vaste camp où elle avait tout réglé selon ses convenances, ce régime de libre, bruyante et souvent tumultueuse discussion; la discipline en eût trop souffert. D'autre part, on n'avait point ici une armée comme les autres. C'est une vie en partie double que celle de l'homme des Confins. A certaines heures il est soldat, et ne peut avoir d'autre souci que l'honneur du drapeau. Le jour suivant, le voici redevenu époux et père; il a un ménage à nourrir et un domaine à soigner. Ces hommes, dont la situation se complique ainsi de devoirs qui semblent difficiles à concilier, ne peuplent pas à eux seuls le territoire des Confins; il y a des enfants, des vieillards, des jeunes filles, des femmes, des veuves; il y a des commerçants qui fournissent certaines denrées étrangères dont ne saurait se passer aucune société, toutes simples et rudes que soient ses mœurs; il y a des ecclésiastiques appartenant à diverses communions. On estime aujourd'hui à un peu plus d'un million d'âmes la population totale des Confins; elle ne devait pas être moindre alors, car l'armée des frontières comprenait des corps qui ont cessé d'exister, comme par exemple, le long de la frontière moldo-valaque, en Transylvanie, des régiments de hongrois, dits *zeklers* ou gardiens, qui se sont dissous d'eux-mêmes en 1848. On peut donc admettre ce chiffre d'un million pour cette population, cantonnée sur une étroite bande de terrain qui courait de l'Adriatique au renflement le plus oriental des Carpathes. Près des deux tiers de cette multitude étaient Slaves; venaient ensuite les Roumains sur la rive gauche du Danube, puis les Magyares. Une certaine quantité d'Allemands étaient compris dans les Confins soit comme soldats, soit surtout comme officiers ou employés; mais ils ne formaient nulle part de groupe compacte. Les religions dominantes étaient le catholicisme et l'orthodoxie orientale; il y avait aussi des grecs-unis et quelques protestants.

Tels étaient les éléments très-importants que l'autorité militaire avait pris sous sa tutelle; il ne pouvait lui convenir de les laisser éternellement livrés à l'arbitraire des capitaines. Il importait de régler par un ensemble de dispositions prévoyantes et précises la situation des personnes et celle des terres, les rapports des individus avec le gouvernement et entre eux, les relations de l'élément civil avec l'élément militaire. C'était une entreprise malaisée, car de 1702 à 1803 plus de trente systèmes différents furent essayés sur la frontière et l'une après l'autre abandonnés. De toutes ces tentatives d'organisation, les seules qui aient laissé des souvenirs, sont la « loi des Confins » (*Gränitzrechte*) de 1704, le « système des cantons » (*Kantons-system*) de 1783, et la « loi foncière des Confins » de 1807 (*Gränz-grundgesetz*).

Les deux premières de ces ordonnances établissaient une distinction entre le soldat et tout ce qui n'appartenait pas à l'armée; le soldat lui-même, quand il n'était pas sous les armes, n'était pas justiciable des conseils de guerre; pour tous crimes et délits, il rentrait dans le droit commun. L'ordonnance de 1783 instituait même des autorités spéciales, indépendantes du chef de l'armée pour tout ce qui était justice, administration, économie et finances. Il y avait là le germe d'incessants conflits où le dernier mot devait toujours rester aux officiers; ceux-ci tenaient en effet toutes les familles par ceux de leurs membres qui figuraient sur les rôles. Des châtiments infligés sous prétexte de discipline, on ne devait compte qu'à ses chefs, et l'esprit de corps ne permettait guère à ceux-ci de désavouer leurs inférieurs. Si des réclamations parvenaient jusqu'à Vienne, là encore les hommes de loi n'étaient pas de force à lutter, sauf peut-être sous un Joseph II, contre l'influence de la *Burg*, contre ces princes et ces grands seigneurs qui composaient les états-majors.

L'essai fut donc malheureux, le désordre et l'anarchie étaient partout, et en 1800 l'administration fut rendue, ainsi que la justice, aux chefs des compagnies et régiments. Les officiers reprirent le pouvoir avec une singulière violence; ils firent sentir le poids de leurs rancunes à ceux dont ils avaient eu à se plaindre pendant la durée du régime mixte. Depuis que le danger n'était plus du côté des Turcs, l'usage s'était établi de faire servir les régiments des confins loin du territoire qu'ils avaient autrefois assez à faire de garder. En 1801, plusieurs régiments de *Gränzer* étaient campés sur les bords du Rhin; ils reçurent du pays de si affligeantes nouvelles qu'ils se mutinèrent et voulurent reprendre le chemin de la frontière. Il fallut appeler contre eux d'autres troupes, en fusiller quelques-uns, et faire aux autres des promesses qui finirent par les calmer.

Aussi, après la paix de Lunéville, l'archiduc Charles, le célèbre adversaire de Moreau et de Napoléon, entreprit-il une sérieuse enquête sur l'état des confins. Ministre de la guerre, il ne se contenta pas de les inspecter lui-même; il y envoya des officiers intelligents, qui passèrent plus d'une année à les visiter canton par canton. Il fit appel à toutes les lumières; plus de deux cents projets lui furent présentés; tous furent lus et analysés. Ce travail dura plusieurs années. Il en sortit l'ordonnance qui fut promulguée, sans le concours d'aucun parlement, l'ordonnance connue sous le nom de *loi foncière des Confins*.

C'est l'acte le plus important de cette législation obscure et compliquée. Le législateur de 1807 s'y est montré dur et inflexible; mais au moins il est clair et logique, et tout se tient dans son système. D'ailleurs cette loi, en réglant les droits et les devoirs de chacun, mettait dans une certaine mesure un frein à l'arbitraire. C'est ainsi qu'elle a mérité de rester, jusqu'en 1848, la charte des Confins. Après la révolution, il y a été introduit quelques changements qui portent plus sur les mots que sur les choses. Ce sera donc encore en l'expliquant et en l'analysant que nous mettrons en lumière les traits saillants de ce régime, vraie curiosité archéologique qu'il est piquant de rencontrer à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques heures de Vienne, ce Paris de l'Allemagne.

Avant 1837, les terres étaient attribuées aux *Gränzer* à titre de bénéfice ou de *fief perpétuel et irrévocable*, contre l'obligation du service militaire. C'était, on le voit, quelque chose d'analogue à la féodalité; seulement on n'avait pas d'autre seigneur que le souverain. Il n'y a jamais eu dans les Confins de noblesse territoriale, ni de droits seigneuriaux. Aussi la condition du soldat paysan de la frontière pouvait sembler meilleure que celle du paysan hongrois ou croate; celui-ci n'avait pas en effet sur le sol un droit permanent et héréditaire.

Après la grande secousse de 1848, tout était bien changé dans le territoire civil. Les seigneurs terriens, indemnisés, comme nous l'avons dit (p. 246) par la province, avaient abandonné en toute propriété à leurs anciens tenanciers une portion du sol. D'autre part, les soldats des frontières avaient rendu à la maison de Hapsbourg des services signalés. Près de 50 000 d'entre eux, conduits par le croate Jellachich, s'étaient jetés sur les Hongrois; 30 000 avaient combattu en Italie sous Radzetky. On voulut donc paraître faire quelque chose pour ces fidèles sujets, et en 1850 une nouvelle ordonnance déclara que le gouvernement leur abandonnait « en pleine et entière propriété » les terres dont ils n'avaient eu jusque-là que l'« usufruit ». Mais en même temps il restait établi « qu'à la possession de biens fonciers dans les Confins est attachée l'obligation du service militaire, et que, par conséquent, quiconque devient d'une manière ou d'autre propriétaire de ces biens accepte par là même cette obligation ». Une telle condition mise à la jouissance rendait la concession illusoire.

C'est sur la culture du sol que repose l'institution des confins. Or le droit d'acquérir et de posséder des terres dans ce district n'appartient qu'à celui qui est déjà établi sur le territoire militaire. Les habitants des provinces civiles limitrophes ne peuvent prétendre à l'exercice de ce droit, non plus que les citoyens des villes mêmes situées dans les Confins: celles-ci en effet, quoique enveloppées de tous côtés par le territoire d'un régiment, n'en font point partie. Elles sont bien soumises à certaines servitudes fort gênantes: ainsi à Brod, je m'étonnais de voir des rues entières bordées de maisons en bois qui doivent, au moindre accident, flamber comme paille; on me répondit que, dans tout le rayon de la forteresse, c'est-à-dire jusqu'à sept ou huit cents mètres de ses murs, le génie ne permettait pas de construire en pierre. A cela près, les citadins ont l'administration et la loi civile.

Par exception, des étrangers peuvent parfois être admis à acquérir des terrains sur le territoire des Confins pour y installer une usine ou y établir des magasins. Les prêtres, les employés et les officiers ne peuvent avoir en propriété qu'une maison et un *yoch* (57 ares) de terre pour jardin. Les officiers vivent de leur solde; seulement ils sont logés, ils ont la jouissance d'un jardin et d'un verger, et l'entretien de ces habitations, la culture de ces parcelles de terre sont au nombre des charges imposées aux gens de la frontière. C'est ce qui décide beaucoup d'officiers sans fortune à faire toute leur carrière dans l'armée des Confins. Les sous-officiers continuent à compter parmi les paysans cultivateurs et à vivre de leur vie. Les commerçants, médecins, professeurs, etc., autorisés à s'établir dans la circonscription, sont limités à trois *yochs*. Aux uns et aux autres, il est défendu de prendre des terres à bail.

Il fallait éviter un trop grand morcellement du sol et assurer pour toujours à chaque famille les moyens d'entretenir les hommes propres au service. A cette fin, la fortune immobilière a été divisée, pour chaque maison ou « communauté » (*Communitat*), en « biens de fondation » (*Stammgut*), et « biens excédants » (*Ueberland*). Les biens de fondation forment le véritable avoir patrimonial de chaque famille; chacune de ces parts doit comprendre, outre l'habitation et ses dépendances, des terres arables d'une certaine étendue. Le *Stammgut* n'est aliénable que dans un seul cas; lorsqu'une famille s'est éteinte ou qu'elle a perdu assez de ses membres pour ne plus suffire à l'exploitation des lots qu'elle possède, une autre famille peut acquérir les biens qui risqueraient d'être laissés improductifs; il faut seulement qu'elle soit en mesure de fournir un nombre d'hommes en rapport avec celui des parts qu'elle détient. Chaque ménage doit toujours garder un minimum d'au moins un quart de lot. Il est interdit d'hypothéquer les biens patrimoniaux. Tout ce que la loi permet au cultivateur, s'il se trouve en un pressant besoin d'argent, c'est d'engager le tiers de ses récoltes sur pied.

Quant aux biens *excédants*, on peut en disposer moyennant une autorisation qui n'est guère refusée. Dans toutes ces transactions, il faut en référer, par l'intermédiaire du capitaine, à l'état-major du régiment. Veut-on transformer un champ en prairie ou un pré en une terre labourée, on doit signaler le fait à la compagnie, qui le mentionne sur son protocole et en avertit le régiment; celui-ci l'inscrit à son tour sur le registre foncier. Pour planter une vigne, il faut une permission spéciale du colonel.

L'autorité qui empêche ainsi que l'on ne change la destination du sol, ne veille pas avec moins de soin à ce qu'il ne reste pas stérile. Lorsqu'une terre est demeurée inculte trois ans de plus que ne l'exige le système d'assolement en usage dans le pays, le propriétaire reçoit un avertissement, et on lui accorde encore un délai d'un an. S'il n'en profite pas pour faire cesser la jachère, il est déclaré déchu de son droit, et le terrain est attribué gratuitement à une autre famille. Si pourtant ce champ fait partie du *Stammgut*, on n'y touche pas, pour ne point diminuer la dotation héréditaire de la famille; mais on distrait une part équivalente de l'*Ueberland* ou excédant de biens. Si déjà tout l'excédant a disparu, avant de toucher au « bien de fonda-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion, » on emploie contre les délinquants, pour les guérir de leur paresse, des moyens coercitifs, la prison et le bâton.

Ainsi la pensée qui domine toute cette « loi foncière des Confins, » c'est le maintien dans chaque famille d'une parcelle de terre qui doit rester intacte, et dont le revenu garantit l'entretien régulier du soldat. L'étendue de ces parts varie suivant les cercles : pour arriver à nourrir une famille, il est besoin de moins d'espace, cela va de soi, dans l'humide et gras banat de Témesvar, ce grenier de la Hongrie, qu'en Croatie, sur les flancs rocheux des Alpes Dinariques. Les lots sont assez vastes pour être divisibles; telle famille réunira entre ses mains deux ou trois parts; telle autre, réduite à un petit nombre de bras, n'aura qu'un demi-lot ou même un quart de lot. Quant aux vastes forêts que renferment les Confins, elles appartiennent à l'État; mais elles sont grevées de servitudes au profit des paysans; ceux-ci y conduisent leurs troupeaux à la glandée, ils y trouvent leur bois de chauffage, et y prennent, sous le contrôle des officiers, tout le bois de charpente qui leur est nécessaire.

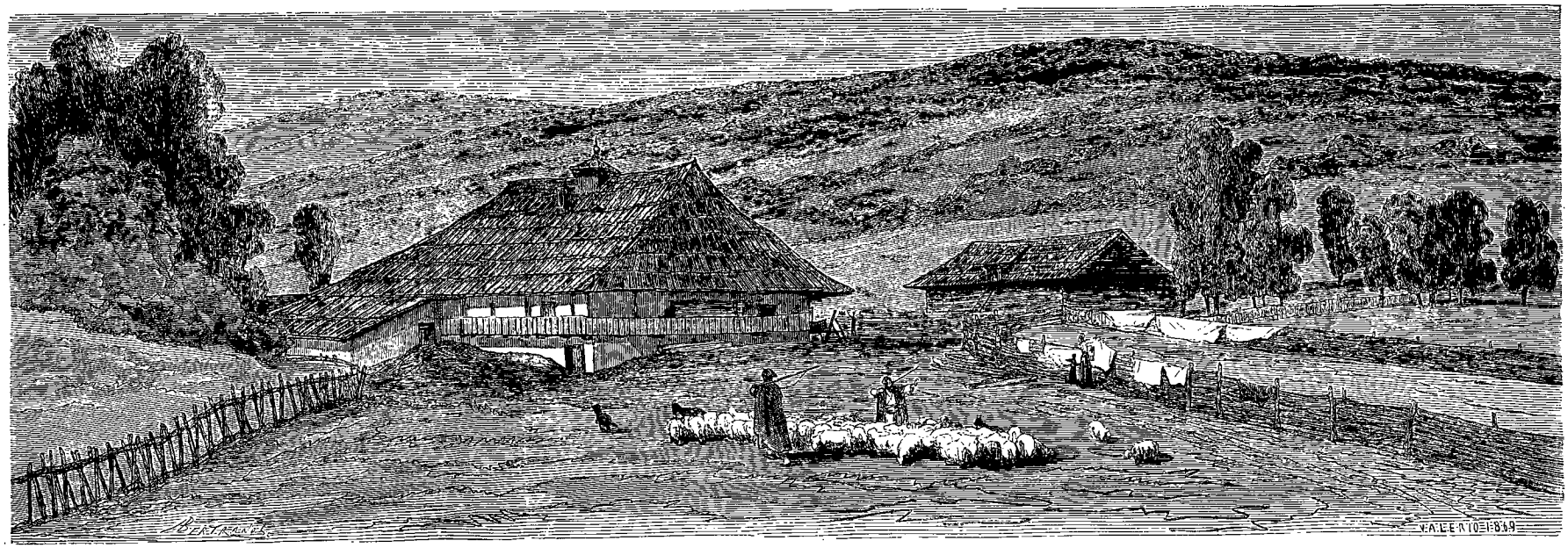
Tout, on le voit, dans cet ensemble de prescriptions, a été calculé avec une adresse infinie pour perpétuer le mariage de l'homme et de la terre, pour créer et entretenir d'un bout à l'autre des Confins une classe de soldats paysans assez aisés pour ne rien coûter à l'Etat, trop pauvres et trop dépendants pour s'instruire, pour concevoir des espérances dangereuses et se dégoûter de leur métier. Cette loi, l'application en est confiée à un corps d'officiers qui a des traditions et de l'expérience, et dont tous les membres sont intéressés à la prospérité de l'institution. Pourtant, selon toute apparence, ces précautions auraient été déjouées depuis longtemps, le système aurait échoué contre la force des choses, s'il avait eu à lutter contre l'habitude de la propriété individuelle, contre les ambitions et les énergies qu'elle éveille dans le cœur de l'homme. Heureusement pour les législateurs des Confins, ils trouvèrent chez les Slaves méridionaux une constitution particulière de la famille et de la propriété qui favorisait singulièrement leurs desseins. Les Valaques du Banat présentent le même phénomène; ils entrèrent donc aisément dans les cadres d'abord préparés pour les Slaves.



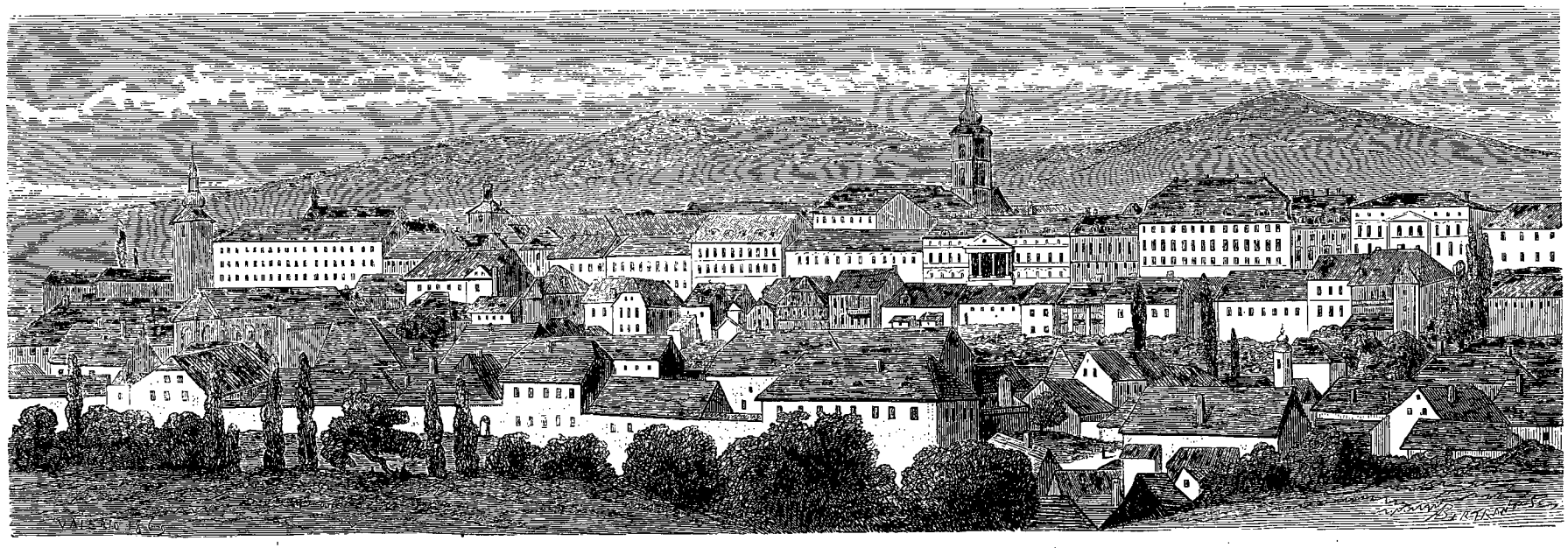
Femme des frontières. — Dessin de Valerio d'après nature.

Ce qui caractérise ce régime tel que nous l'avons rencontré et décrit dans les environs d'Essek (p. 248); c'est que la propriété foncière y est non pas individuelle, mais collective, qu'elle y est répartie entre des associations que l'on appelle *zadrouga* chez les Iougoslaves, *communitas* dans le latin qui était jadis la langue officielle de la Hongrie, et *Hauscommunion* dans l'allemand administratif des Confins. Nous avons déjà dit de quelle manière et d'après quels usages s'administraient ces groupes; il ne nous reste qu'une chose à montrer ici, c'est pour quelles raisons et dans quel esprit le législateur est intervenu ici pour régler par voie légale des rapports que partout ailleurs régit seule la coutume, comment il travaille ici à perpétuer des institutions qui, en territoire civil, tendent à disparaître. La propriété individuelle dégage et développe l'individu, lui donne l'idée de nouveaux devoirs et un plus vif sentiment de son droit, le rend moins insoucieux du lendemain, moins avare de sa peine, mais en revanche plus économe de son argent et de son temps. Là où existe depuis longtemps ce régime, allez donc, sous prétexte d'exercices et de patrouilles, retenir les paysans, pendant près du tiers de l'année, hors de chez eux, et enlever à tout ménage la sécurité en gardant le droit d'arracher à leurs foyers, chaque fois que la guerre éclate, presque tous les pères de famille. La première fois que vous tenteriez une de ces levées, si une révolte n'éclatait pas, vous n'auriez que des réfractaires ou de mauvais soldats. L'autre constitution de la propriété a des effets tout contraires. L'homme y est moins maître de sa personne et de sa vie, moins nécessaire aux siens; aussi y demeure-t-il plus indolent, plus apathique. C'est là ce qui fera de lui, aux mains de l'autorité militaire, une matière plus docile et plus molle. Ainsi donc, si la propriété collective n'avait pas existé, les commandants des Confins, avant d'établir leurs colonies, auraient dû l'inventer. Com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison dite de *communion*, dans les Confins militaires. — Dessin de Valério d'après nature.



Vue d'Agram. — Dessin de Valério d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien il leur était plus avantageux et plus commode de l'y trouver tout organisée, et de bâtir leur édifice sur ces fondements qui semblaient préparés tout exprès pour le recevoir !

La loi foncière de 1807 est donc une sorte de rédaction de la coutume slave, la traduction des mœurs en un droit écrit. Seulement sur ces usages se sont adroitement greffées certaines prescriptions calculées pour mieux serrer la chaîne du soldat des frontières, pour établir un indissoluble lien entre le régime patriarcal et l'institution des Confins.

Ainsi la loi ne reconnaît le droit d'être chef d'une communauté qu'à celui qui a passé l'âge du service actif, c'est-à-dire qui a une cinquantaine d'années.

Un homme qui serait encore soldat se verrait trop souvent éloigné du village pour remplir utilement ces fonctions. On ne peut non plus mettre dans ce poste les infirmes au moral et au physique, ni ceux qui ont été condamnés pour quelque crime par un conseil de guerre. Afin de conserver au patriarche son prestige, les peines qu'il viendrait à encourir, dans l'exercice de ses fonctions, pour des fautes de peu de gravité, ne lui sont jamais appliquées publiquement. Si la faute a au contraire été assez grave pour que le châtiment doive être public, le patriarche est d'abord destitué et remplacé.

Si les membres de la famille, obéissant à quelque antipathie ou quelque jalousie qui ne semble point justifiée, refusent de placer à la tête de la communauté celui que son âge et sa capacité semblent désigner pour ce rôle, le capitaine intervient, il interroge et il conseille; si ses avis ne sont pas écoutés et qu'il rencontre une résistance que n'expliquent point de bonnes raisons, il peut passer outre, et nommer d'office le patriarche.

Jusqu'à ce que l'homme soit presque un vieillard, la loi le traite en mineur; elle le soumet à une double tutelle, celle du patriarche dans la maison, celle de l'autorité militaire, qui intervient dès qu'elle en est requise pour prêter main-forte à l'autorité domestique. L'homme ou la femme ne peut travailler hors de la maison et du domaine commun sans le consentement du patriarche.

Aucun associé ne peut non plus contracter une obligation quelconque, au nom de la communauté, sans la participation du chef. Toutefois quand il est prouvé qu'un acte de cette sorte a profité à la maison, celle-ci est tenue de le reconnaître. Tout ce qui est acquis par le travail commun appartient au même titre à tous et doit servir à l'entretien des hommes qui sont sous les armes et à la satisfaction des besoins de tous les membres de l'association. La garde des provisions est confiée au chef; il s'occupe des ventes et des achats. Les autres hommes peuvent, il est vrai, lui demander compte de sa gestion, et préposer l'un d'entre eux à la surveillance de la caisse; de même, pour les principaux actes d'administration, le chef doit demander l'adhésion des hommes âgés de la famille ; mais si ceux-ci font une opposition systématique à leur gérant, le commandant de la compagnie, parfois même le colonel du régiment, interviennent et se font rendre compte des raisons de part et d'autre alléguées. Comme ils n'aiment pas l'agitation et la résistance, les officiers se prononcent le plus souvent en faveur du chef, et ratifient les actes de sa gestion.

Lorsqu'une année, tous comptes réglés, a donné des bénéfices, les membres de la famille, s'il n'y a pas lieu d'augmenter le cheptel ou d'élever de nouveaux bâtiments, peuvent partager entre eux la somme disponible; seulement ils sont tenus de réserver la part des hommes qui sont absents pour affaires de service, soit dans l'intérieur du pays, soit au delà des frontières. Si l'accord ne peut s'établir entre les intéressés, ils peuvent faire procéder à la répartition par la Compagnie. Celle-ci donne une part égale à chaque membre, sauf au patriarche et à sa femme, qui ont ensemble quatre parts. S'il y a des coassociés dont la paresse ou la négligence aient donné lieu à de fréquentes plaintes, ils sont exclus du partage.

Aucun membre de la communauté ne peut avoir, soit par lui-même, soit par l'entremise de sa famille, une exploitation qui reste indépendante, et dont il perçoive seul les fruits. Si un homme a été autorisé par le patriarche à travailler au dehors, une fois terminé son travail dans la maison, une part du gain ainsi réalisé est versée dans la caisse de la famille. S'il y a plainte à cet égard, c'est encore l'officier qui partage d'office par moitié. Si le travail fait au dehors a été fait sans la permission du chef de la maison, tout le gain appartient à la caisse commune.

De cette situation doivent naître souvent des froissements et des querelles. Si le *Gränzer* veut quitter une communauté où la vie lui est devenue trop difficile, il peut, autorisé par le patriarche et le capitaine, entrer dans une autre; mais, s'il sort de sa famille sans permission, il est appréhendé au corps comme vagabond et reconduit dans la maison à laquelle il appartient. S'il s'échappe une seconde fois, il est puni de la prison ou du fouet. S'il récidive encore, on lui inflige une sorte de servitude pénale, on l'emploie comme voiturier dans les transports qui s'exécutent pour le compte du régiment. En revanche la loi garantit au soldat sa part dans les fruits récoltés et dans l'argent gagné par l'association, pendant tout le temps où le retiennent au dehors les besoins du service.

La loi ne se contente pas de contraindre le *Gränzer* à rester membre d'une association; elle ne lui permet même pas d'employer sa force et son intelligence comme il le juge convenable. Commerçant ou habile artisan, il ne pourrait être aisément remplacé, et il lui serait déjà bien difficile de fournir à l'État les cent jours et plus que celui-ci demande chaque année au soldat des frontières en temps de paix pour exercices et patrouilles. A plus forte raison, en cas de guerre, aurait-il l'âme déchirée d'abandonner un fructueux négoce où nul ne pourrait le suppléer, et jamais on ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ferait de lui un soldat qui eût du cœur à la bataille. Ce sont là les réflexions qui ont inspiré au législateur les dispositions par lesquelles il indique quelles occupations seront permises aux paysans de la frontière.

Les métiers qui ne sont qu'un simple travail auxiliaire dans une exploitation agricole, comme ceux de charpentier, de forgeron ou de maréchal-ferrant, peuvent être exercés par le *Gränzer*. Quant aux métiers qui sont, comme celui de tailleur, un moyen principal d'existence, ceux-là seuls peuvent s'y adonner qui sont impropres au service par suite de quelque infirmité. Là où il n'y aurait pas assez d'infirmes, des enfants bien conformés peuvent par exception être autorisés à se vouer tout entiers à ces professions manuelles ; mais on aura soin de les choisir dans les familles nombreuses et pauvres, et ils devront s'engager à s'établir dans les Confins.

Pour ce qui est du commerce, les *Gränzer*, moyennant une licence spéciale et personnelle délivrée par les autorités du régiment, ont la faculté de vendre et d'acheter des bestiaux et des coupes de bois. Ils peuvent, sur certains points désignés, échanger avec les sujets du Sultan des produits bruts contre des marchandises confectionnées ; mais ces relations se réduisent naturellement à fort peu de chose. A cela près, tout échange de produits bruts contre des marchandises ouvrées est strictement interdit. On veut que les ménages conservent l'habitude de tanner eux-mêmes le cuir et de filer la laine de leurs troupeaux, de tisser leur chanvre et leur lin. Mais, dira-t-on, tout ce qui gêne et restreint ainsi les échanges appauvrit le pays. Sans doute, et qui pourrait songer à le nier? Les Lycurgues de cette Laconie autrichienne n'ont pas voulu que leurs soldats laboureurs arrivassent jamais à l'aisance. Une population enrichie par le travail et l'épargne supporterait-elle le poids écrasant de toutes ces contraintes?

Certains enfants se font remarquer dans les écoles, toutes placées sous la surveillance des officiers, que renferment les principaux villages. On s'imaginera peut-être qu'il leur sera permis de pousser plus loin leurs études et d'entrer dans quelque carrière libérale. Mais chacune de ces vocations diminuerait d'autant l'effectif; ce serait un soldat de moins. Celui qui se sent plus fait pour les travaux de l'esprit que pour le soc de la charrue et le fusil ne trouve qu'une porte ouverte pour échapper au servage militaire; il est forcé d'entrer dans les ordres. Encore pour les chrétiens orientaux l'accès des études théologiques n'est-il accordé qu'à un nombre de jeunes gens qui varie d'année en année, d'après le chiffre des paroisses et celui des vacances probables.

Même arbitraire et même logique dans les articles principaux du droit successoral des Confins. La faculté de tester n'existe que pour ce qui est en dehors de la fortune patrimoniale. S'il échoit à un membre d'une *zadrouga* un immeuble quelconque, soit par héritage, soit par donation, il doit se confondre avec la fortune commune; il en est de même s'il s'agit des bestiaux. L'argent et les ustensiles agricoles peuvent seuls rester propriété particulière. Tous les hommes de la maison, sauf les domestiques, ont un droit égal sur les immeubles appartenant à la société. Si l'un d'eux vient à se détacher du groupe, il perd son droit, qui est acquis par le fait même aux autres hommes, et cette réversion a lieu jusqu'au dernier survivant. Si celui-ci disparaît à son tour, le droit passe de la même manière aux femmes; mais alors l'une d'entre elles doit épouser un homme apte au service militaire. Si la dernière héritière vient à épouser un homme qui ne soit pas soumis à la loi des Confins, elle est tenue de vendre ses immeubles à des *Gränzer*, et cela dans un délai de deux ans. Si enfin la communauté tout entière s'éteint, les terres et les bâtiments du bien patrimonial ou *Stammgut* reviennent aux parents mâles du dernier possesseur. En l'absence d'héritiers, ils font retour à l'État, et sont employés soit à mieux doter des communautés déjà existantes, soit à en fonder de nouvelles. Il arrive souvent en effet qu'une *zadrouga* devienne trop nombreuse pour que la vie commune soit facile. La loi lui permet alors de se diviser en deux ou plusieurs groupes, pourvu que chacun de ceux-ci possède, comme minimum, un demi-lot de terre patrimoniale et puisse fournir au moins un soldat. Il faut que la séparation soit désirée par le plus grand nombre des intéressés et approuvée par les hommes âgés. Sous la surveillance de ceux-ci, on procède au partage de l'actif social, et quand il s'élève des discussions, un officier intervient pour les trancher.

Avions-nous tort de dire, en commençant à analyser la constitution des Confins, que la loi de 1850, quand elle avait prétendu accorder aux soldats des Confins un droit de « pleine et entière propriété, » ne les avait investis que d'un titre dérisoire?

L'armée des Confins, telle qu'elle existait avant 1848, se divisait en deux groupes que partageait le Danube, et que séparaient aussi la race et la langue. Sur la rive gauche du fleuve, dans la Transylvanie et le banat de Témesvar, on avait des Magyars et des Valaques; sur la rive droite, tout le long de la Save et de ses affluents, des Serbes et des Croates. Depuis que les *zeklers* se sont dissous, le groupe oriental ne comprend plus que les régiments du banat de Témesvar. Le groupe occidental forme quatre districts militaires désignés sous le nom de districts de Slavonie, de Warasdin, de Banal et de Karlstadt; le commandement en a été souvent confié au ban de Croatie. Ces différents groupes se partagent en cercles de régiments comprenant de 60 000 à 80 000 âmes, et ceux-ci en cercles de compagnies qui renferment chacun de 5000 à 6000 habitants.

Dans ce territoire, tout jeune homme qu'aucune infirmité ne rend impropre au service appartient, dès l'âge de vingt ans, à l'armée des frontières; il ne peut se soustraire à cette obligation ni par rachat ni par

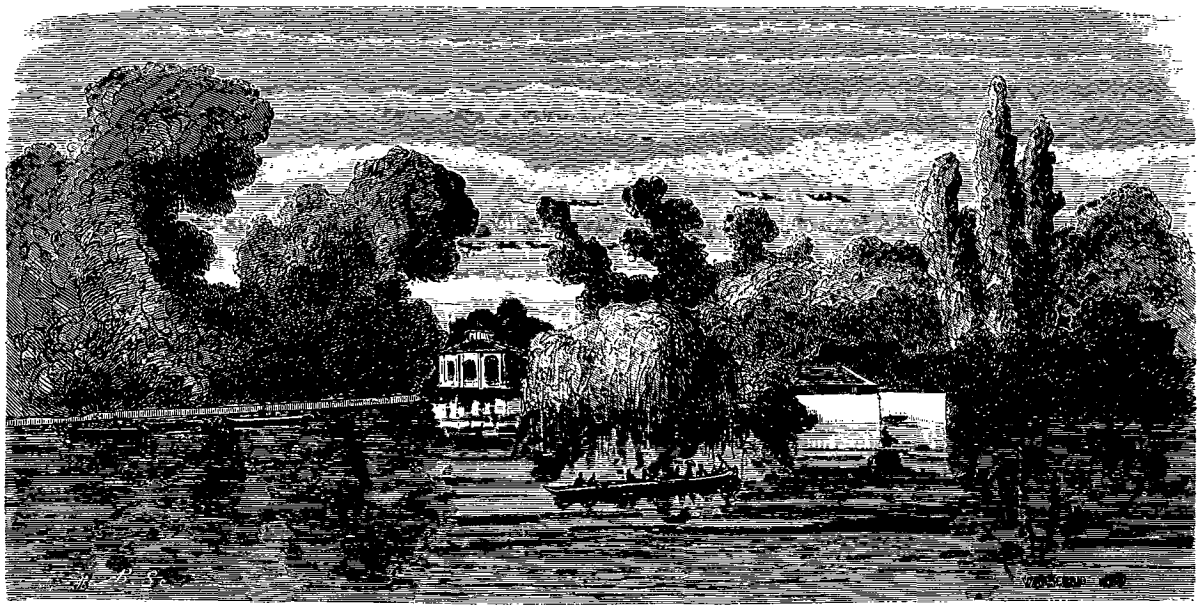
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remplacement; nous avons indiqué plus haut quelles rares exceptions comportait cette règle. Aujourd'hui et depuis le siècle dernier, cette armée n'est plus chargée seulement de la surveillance des frontières méridionales; elle est également appelée à prendre part aux guerres en pays étranger.

En temps de paix, le soldat des Confins n'est pas constamment sous les armes. On l'envoie de huit en huit jours aux exercices, aux différents postes établis dans les villes et villages, à ce que l'on appelle *le cordon*. On désigne sous ce nom la série des corps de garde établis à une très-courte distance l'un de l'autre le long de la frontière turque; de l'un à l'autre circulent nuit et jour des patrouilles qui jouent aujourd'hui surtout le rôle de rondes de douane. Le *Gränzer* sert en moyenne de cent à cent vingt jours par an.

La famille doit aux soldats qu'elle fournit, tant qu'ils ne sont pas occupés hors du cercle de la compagnie, la nourriture qu'ils emportent avec eux, ainsi que les uniformes de grande et de petite tenue. Elle est exempte de la taxe foncière en proportion des charges qui résultent pour elle de cette obligation. Dès que le *Gränzer* est envoyé hors de la circonscription de sa compagnie, l'État lui paye une solde et pourvoit à son entretien.

Les Confins possèdent quatorze régiments d'infanterie; chaque régiment se compose de quatre bataillons entre lesquels les hommes sont répartis d'après leur âge et leurs années de campagne. En temps de guerre, on mobilise et on fait marcher les deux premiers bataillons, dont l'effectif total est d'environ quatre mille cinq cents hommes, en y comprenant une réserve de mille cinq cents hommes qui reste en arrière pour être versée au fur et à mesure dans les cadres. Le troisième bataillon, qui représente la



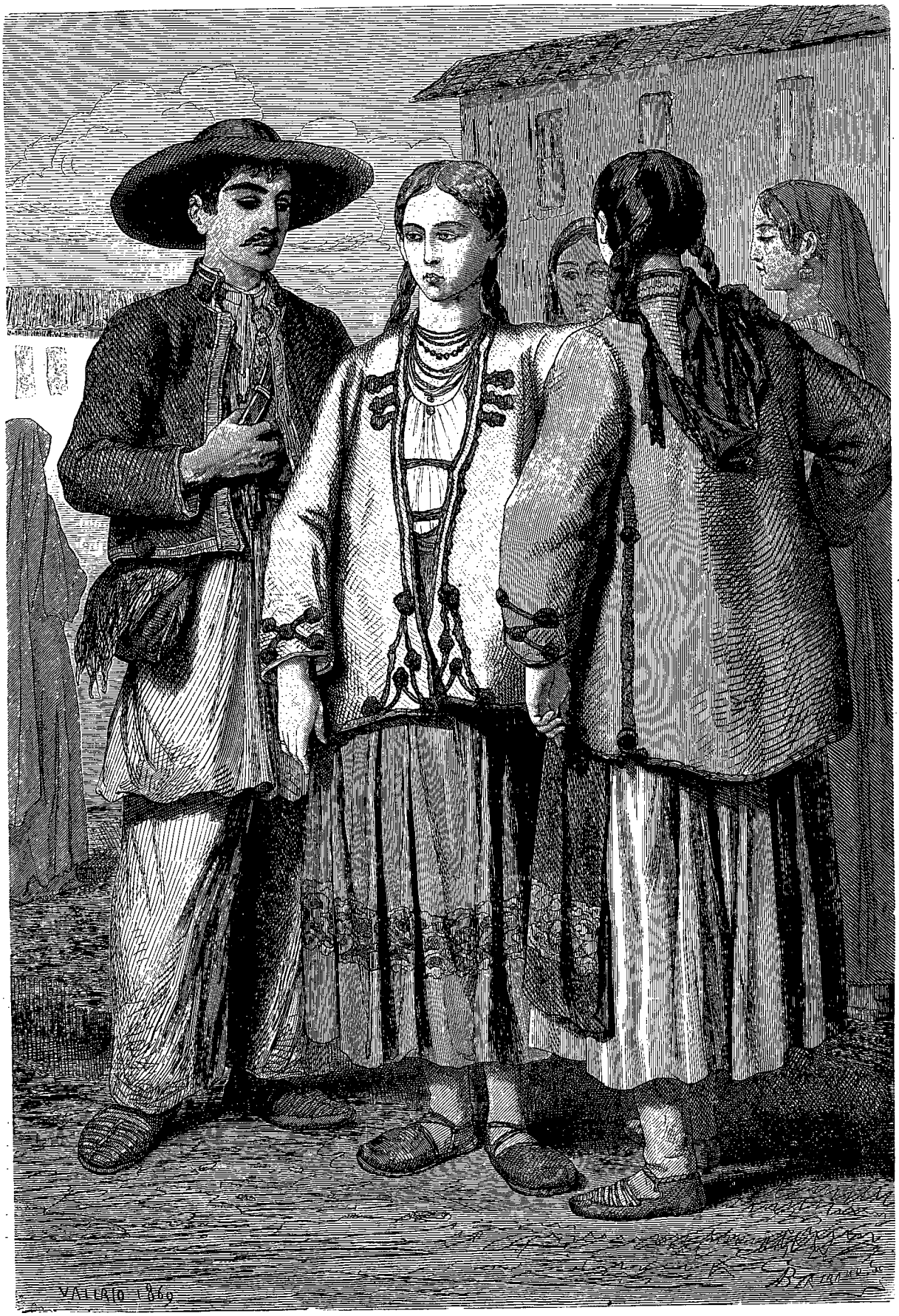
Etang dans le parc de Massimir. — Dessin de Valério d'après une photographie.

réserve proprement dite, est alors substitué aux premiers dans le service intérieur. Si celui-ci était également appelé hors du pays, il serait remplacé par le quatrième bataillon; mais on n'en vient guère là. Les hommes de ces deux derniers contingents ne forment pas un corps régulièrement équipé; ils ne reçoivent de l'État que le fusil et les cartouches.

Dans un moment de suprême effort, les Confins pourraient donc mettre sur pied une armée de cent mille hommes; mais c'est seulement à soixante mille que l'on évalue le nombre des *Gränzer* prêts à entrer en campagne. Si l'on prend pour le total de la population des Confins le chiffre de un million quatre-vingt-deux mille âmes que fournit le recensement de 1857, il y aurait donc dans les Confins un soldat par quatre-vingt-dix-huit habitants. Nous sommes entrés ailleurs[1] dans des calculs qui montrent, par une comparaison entre ce chiffre et celui que fournit le reste de la monarchie, combien cette proportion est écrasante; nous avons montré aussi que, malgré le poids dont pèse sur elle, bien plus lourd que partout ailleurs, l'impôt du sang, la population des Confins supporte en même temps une énorme surcharge pécuniaire. Nous avons fait le compte de ce que l'État épargne par an sur l'armée des frontières, et de la perte de travail utile que représente le temps employé par les hommes en exercices et en patrouilles; nous sommes arrivés ainsi à un total de près de six millions de florins qu'il faut inscrire au passif du peuple des Confins. Le dégrèvement de l'impôt foncier qui leur est accordé ne les fait rentrer que dans

1. Voir notre travail sur les *Confins militaires et leur législation*, dans la *Revue des Deux Mondes*, t. LXXXIV, p. 63.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysan et paysannes des environs d'Agram. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une très-faible partie de ces avances, et les impôts indirects, y compris le monopole du sel et du tabac, y sont aujourd'hui, à très-peu de chose près, les mêmes que dans le reste de la monarchie.

Il n'est pas étonnant que l'on plie sous un pareil fardeau : aussi l'accroissement de la population est-il loin de suivre ici la progression ordinaire. On a même constaté que de 1847 à 1859 il y avait eu, sur l'ensemble des Confins, une diminution de vingt-quatre mille sept cent cinquante âmes. Ce chiffre est d'ailleurs loin de représenter l'appauvrissement réel. Des calculs établis d'après les recensements opérés dans les provinces voisines ont démontré que la population des Confins pendant cette période aurait dû, si elle avait été placée dans des conditions normales, s'augmenter d'environ dix mille âmes par année. Ce serait donc, en une douzaine d'années. près de cent cinquante mille hommes qu'aurait coûtés à l'Autriche le régime qu'elle impose aux habitants des Confins[1].

Les guerres de ce siècle ont d'ailleurs été plus meurtrières, assure-t-on , pour les troupes des Confins que pour tous les autres corps de l'armée. Les *Gränzer* représentant pour l'État une moindre valeur que les hommes des autres armes, les généraux, assure-t-on, les ménagent moins, leur font toujours essuyer le premier feu, et les sacrifient, à l'occasion, avec moins de scrupule. Les seules guerres d'Italie et de Hongrie, de 1848 à 1849, ont coûté aux Confins, me répète-t-on à Essek comme à Agram, plus de trente mille soldats.

Le territoire militaire forme une étroite bande de terrain qui, avant 1848, avait une longueur de mille six cent quatre-vingt-un kilomètres sur une largeur moyenne de vingt-neuf environ. La ligne de démarcation qui le sépare des provinces voisines est toute factice. Les caractères naturels et les aspects pittoresques en sont donc, dans la partie occidentale, ceux de la Dalmatie, de l'Istrie et de la Carniole; au centre, ils se confondent avec ceux de la Croatie et la Slavonie, et, sur la rive gauche du Danube, la frontière militaire ne diffère pas du reste de la plaine hongroise. Nous en dirons autant pour les usages, la religion, les langues des Confins. Le fond des mœurs et des coutumes y est le même, on y professe les mêmes croyances, on y parle les mêmes idiomes que dans les provinces limitrophes; seulement la dissolution y est plus grande, les esprits y sont plus superstitieux, parce que l'ignorance y est plus générale.

Dans ce que l'on me rapporte des coutumes de la frontière, il y a sans doute bien des traits qui sont communs aux Slaves des provinces voisines et à ceux des Confins; je me crois pourtant autorisé à les rappeler ici, parce qu'ils persistent avec plus de ténacité chez ces populations isolées du mouvement général de l'empire que chez leurs congénères plus libres, plus instruits, plus commerçants. Les districts dits *Banal* et de Karlstadt sont deux des parties de l'Europe où se sont conservés et où se conserveront le plus longtemps encore certains usages caractéristiques, que l'on peut ranger sous ces trois chefs : naissance, mariage et mort.

L'enfant une fois né, on le dérobe aux yeux des voisins et des étrangers; on le garde dans le coin le plus obscur de la chambre, on cherche à cacher sa naissance, s'il est possible, jusqu'au moment même du baptême. Il est ainsi mieux à l'abri des maléfices auxquels il pourrait être exposé, des dangers qui pourraient le menacer et menacer ainsi en même temps son salut éternel, jusqu'au moment où le baptême sera venu tout à la fois le mettre à l'abri des sortiléges et, en cas d'accident, lui assurer une immortalité bienheureuse.

Le cérémonial des noces varie suivant les cantons. A Karlstadt et dans les environs, le marié, conduit dans la chambre nuptiale par les garçons d'honneur, y reste seul avec sa jeune femme; au bout de quelques instants, s'il la trouve bien ce qu'il l'avait espérée et désirée, il met toute la noce dans la confidence de sa joie en tirant un coup de pistolet par la fenêtre. A ce signal répondent aussitôt, tout autour de la maison, de bruyantes détonations, et le couple est acclamé par le village tout entier. Que si, au contraire, la fenêtre ne s'ouvre pas, chacun se retire en silence, et le lendemain les nouveaux époux osent à peine se montrer. J'imagine que plus d'une fois le mari, s'il a fait quelque fâcheuse découverte, doit, par amour-propre et pour n'avoir point tant de confidents de sa déconvenue, faire retentir de son coup de feu tous les échos d'alentour. Une statistique dressée sur ces bases exposerait, si je ne me trompe, à bien des erreurs. En Slavonie, celui qui a organisé le repas de noces et présidé à toute la fête porte le titre de *Debilikum;* il suit les nouveaux mariés, lorsqu'ils prennent congé. Le mari déshabille sa femme, la femme son mari devant lui, après quoi le *Debilikum* les attache l'un à l'autre par une corde, symbole du lien indestructible par lequel ils se sont unis l'un à l'autre; puis il se retire.

Un malade une fois mort, on sonne les cloches. Chez les Slaves, on ne se préoccupe pas de la nourriture du mort, comme chez les Valaques, qui approvisionnent sa tombe de pâtisseries bénites et de vin. L'usage des pleureuses, qui suivent le cercueil en poussant de grands cris et se frappant la poitrine, existe encore dans les Confins.

Une mère qui a perdu son enfant, brise son berceau sur son cercueil, en adressant des imprécations à la

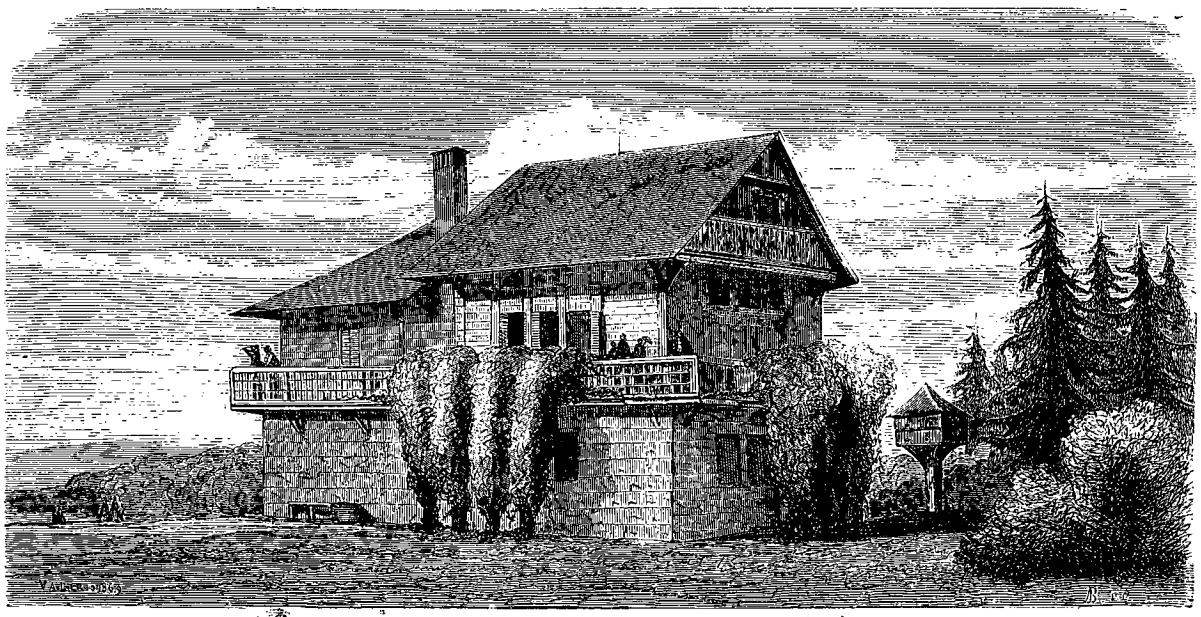
1. D'après l'*Almanach de Gotha* de 1869, la densité de la population, pour les Confins, était, en 1865, de 33,7 habitants par kilomètre carré. Pour l'empire d'Autriche, la population n'est plus clair-semée que dans les pays où une grande partie du sol est couverte par de hautes montagnes inhabitables, comme la Carinthie (33), le Tyrol (30), la province de Salzbourg (20). Pour la Croatie et la Slavonie nous trouvons 49,9, pour la Hongrie 50 habitants par kilomètre carré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mort. Comme les Valaques, les Slaves restent tête nue pendant toute la durée du deuil.

La piété des confiniaires consiste surtout en un superstitieux attachement aux pratiques. Ainsi catholiques et surtout orthodoxes observent-ils le carême avec une rigueur dont nous n'avons pas l'idée. L'âge même n'en dispense pas; enfants et vieillards sont soumis à toutes les sévérités du jeûne. Les orthodoxes ont, on le sait, trois carêmes; pendant celui qui précède Pâques, le beurre, les œufs, le poisson même et l'huile leur sont interdits, hors à certains jours, et on arrive dans les dernières semaines à ne plus guère se nourrir que d'herbes bouillies dans l'eau. Beaucoup d'hommes, surtout chez les Valaques, poussent l'abstinence jusqu'à rester séparés de leurs femmes pendant toute la durée du carême, et il en est qui, pour être plus maître d'eux-mêmes et plus sûrs de se mortifier jusqu'au bout, se font pratiquer des saignées. Le résultat le plus marqué du régime d'un pareil carême, qui en débilitant le corps surexcite le système nerveux, c'est, m'a-t-on souvent assuré en Orient, que pendant ce temps les rixes sont plus fréquentes et les violences plus nombreuses et plus graves qu'à toute autre époque de l'année. A Athènes, j'en ai causé avec des magistrats, qui m'ont affirmé que c'était le moment où les prisons recevaient le plus de pensionnaires; on m'en a dit autant à Constantinople. Il est vraisemblable que, dans les Confins, les mêmes causes produisent des effets analogues.

Les langues nationales, telles que le croate et le serbe à l'ouest, le valaque à l'est, ne s'y relèvent point, comme à Agram, Neusatz, Témesvar, par la culture littéraire, et y demeurent à l'état de dialectes populaires; mais la plupart des hommes y entendent et y parlent même tant bien que mal, plutôt mal que bien, l'allemand, qui, d'un bout à l'autre de la frontière, est la



Le chalet suisse, dans le parc de Massimir. — Dessin de Valério d'après une photographie.

langue de l'administration et du commandement. Ce que nous voudrions marquer ici, ce sont seulement les nuances qui séparent la population des Confins de ses congénères, et qui tiennent, non pas aux conditions générales de la race et du milieu, mais aux conditions spéciales qu'a faites aux confiniaires un régime exceptionnel. C'est là le seul moyen d'apprécier le système à sa juste valeur, de juger l'arbre à ses fruits.

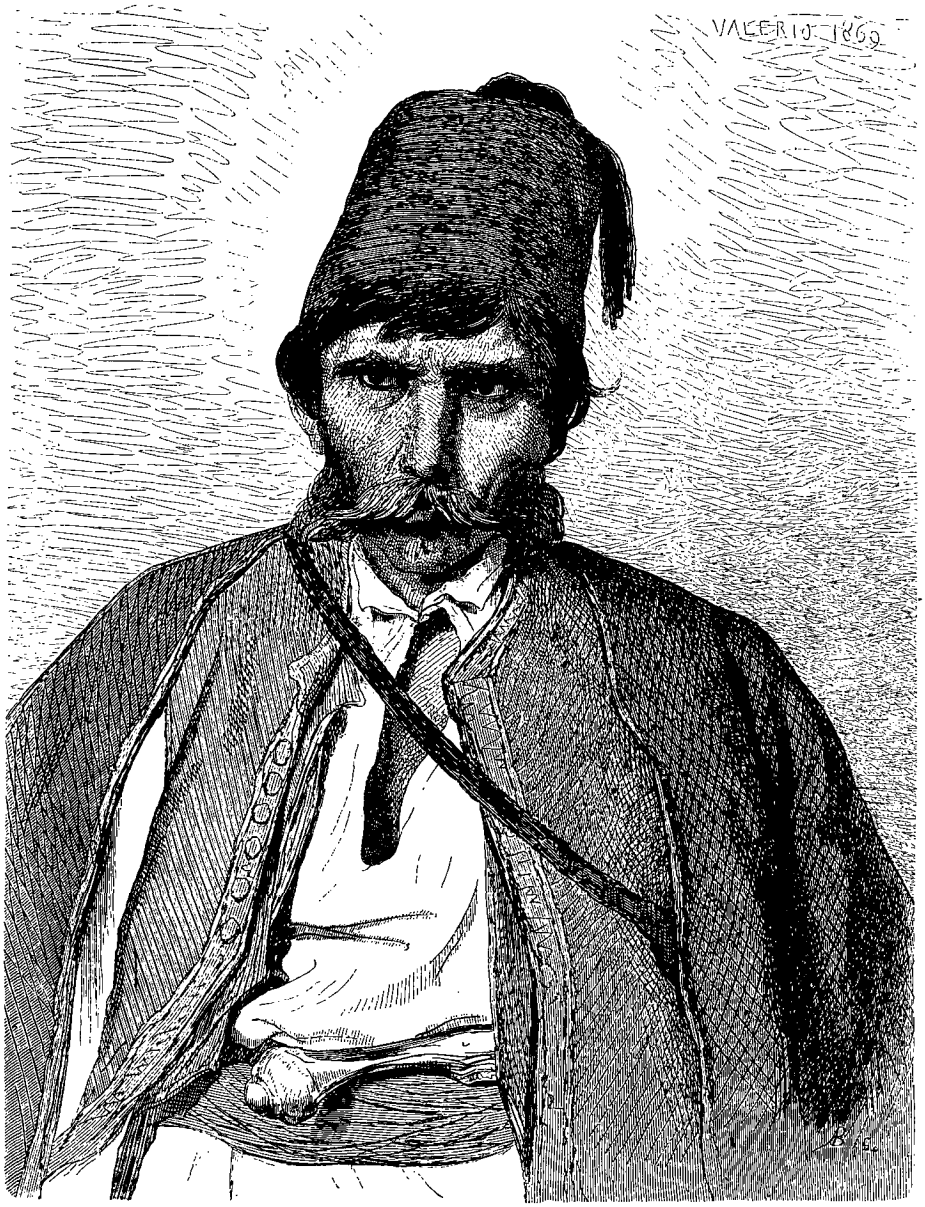
Ce qui frappe tout d'abord le voyageur quand il franchit la limite des Confins, c'est, nous l'avons fait remarquer en racontant notre course de Voukovar à Brod, que les routes y sont beaucoup meilleures que dans les provinces civiles contiguës. On ne peut d'ailleurs conclure du bon entretien des chemins à l'aisance et à la prospérité du pays que là où le peuple est maître de son travail et de ses deniers. Ici, tout ce que l'on en peut induire, c'est que la corvée existe, et que l'autorité comprend l'utilité de bonnes routes stratégiques.

Quant aux villages, bâtis avec une régularité toute militaire, ils se ressemblent tous. Pas de rues venant déboucher sur la route, pas de hameaux épars dans les arbres et les vergers. Toutes les maisons, presque pareilles et séparées par une égale distance, sont plantées sur le bord du grand chemin, comme autant de soldats en faction. A côté de la maison d'habitation, au milieu de la cour, se trouvent de pittoresques constructions de bois, le toit à porcs, les greniers à foin et à blé. Derrière la maison s'étendent un jardin et un verger. Quelques maisons, plus soignées que les autres, plus spacieuses et de meilleur air, attirent le regard. Ce sont en général les demeures des officiers; on m'en indique pourtant quelques-unes comme appartenant à des paysans un peu plus aisés que leurs camarades. La couche de chaux, souvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

renouvelée par ordre, qui est appliquée sur les façades, donne à l'ensemble des habitations un aspect assez gai; mais si on pénètre dans l'intérieur, on s'aperçoit bien vite que le paysan est misérable. Il y a peu de meubles, peu d'ustensiles de ménage, une médiocre propreté. Beaucoup de maisons ne se composent que d'une seule pièce, où vivent et couchent tous les membres d'une nombreuse famille. Il en résulte, en cas d'épidémie, une mortalité effrayante.

Parmi les bâtiments qui attirent l'attention dans tout village des Confins se trouve le grenier public, édifice à plusieurs étages. Lorsque l'année est bonne,



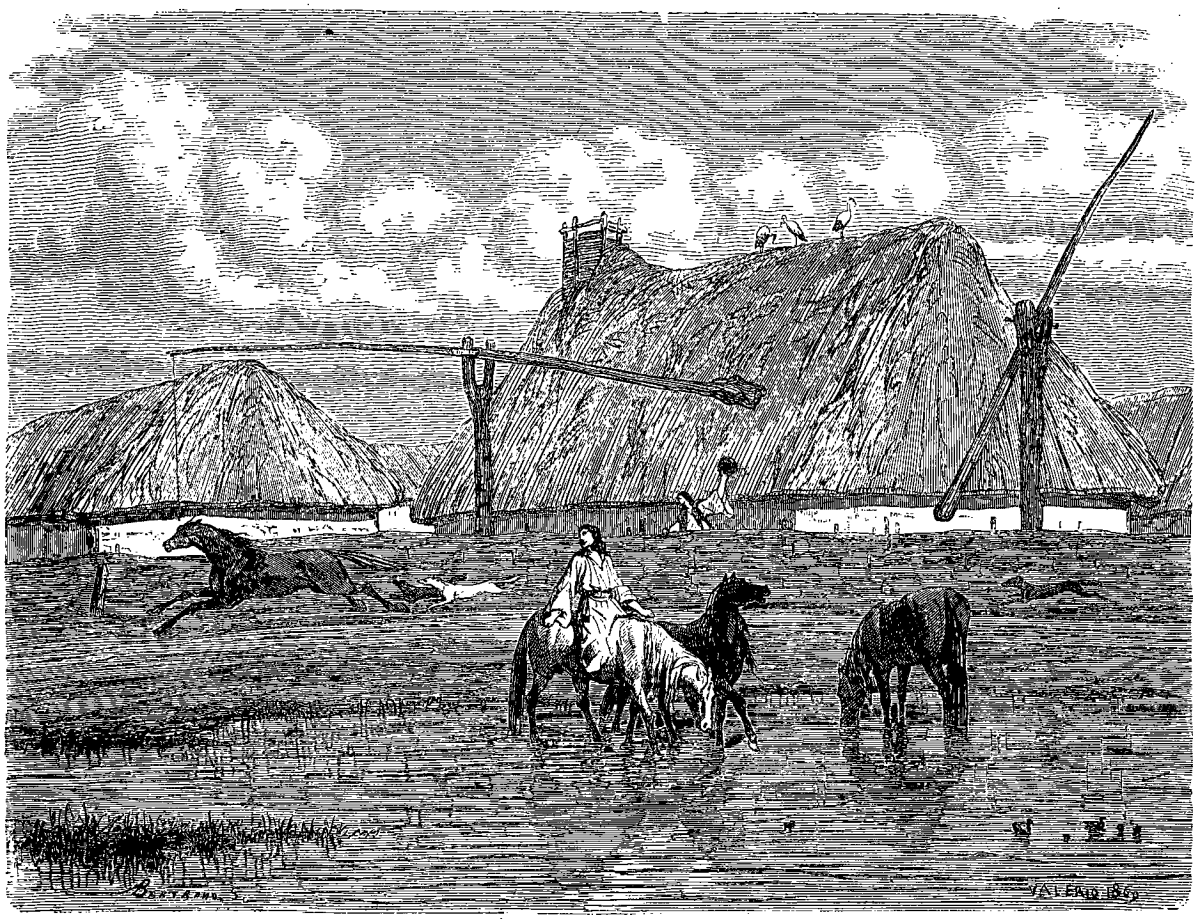
Colon des frontières militaires. — Dessin de Valério d'après nature.

chaque paysan doit y déposer une part déterminée de sa récolte. Avec ce fonds, le dépôt fait aux nécessiteux, dans les mauvaises années, des avances de blé que ceux-ci remboursent après la moisson suivante. Le soldat des frontières n'est pas tenu, comme les autres hommes, d'apprendre à la dure école de l'expérience l'utilité de la prévoyance et de l'épargne; l'autorité se charge de prévoir et d'épargner pour lui.

G. Perrot.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maisons valaques. — Dessin de Valério.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE CHEZ LES SLAVES DU SUD,

PAR M. GEORGES PERROT. — DESSINS PAR M. TH. VALÉRIO [1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

LES CONFINS MILITAIRES (suite).

On voyait aussi il y a quelques années, dans tous les villages situés sur la ligne même des frontières, un édifice, appelé *rastel*, qui servait à la fois de lazaret et de marché international; depuis que la peste a disparu de la Turquie d'Europe, que les mœurs se sont adoucies et que les communications se sont multipliées, les *rastels* ont sans doute été fermés ou appliqués à d'autres usages. Toujours est-il que je n'en ai pas aperçu dans la partie des Confins que j'ai parcourue; j'en emprunte aux notes de M. Valério une description, que complétera une vue du *rastel* de Zavaglia, en Croatie, prise du côté bosniaque.

Le *rastel* est un grand bâtiment entouré de murs crénelés. Sur le devant, où se tient le marché, un toit supporté par de grosses poutres forme auvent. Une porte massive en bois, près de laquelle se tiennent un pandour bosniaque et un soldat croate, sert d'issue, sur le territoire autrichien, à la place du marché qu'encombrent les bestiaux, les sacs de laine et de blé apportés par les Bosniaques. On fait le trafic des menus objets à travers les palissades massives qui séparent les deux populations; il y a là, autour des barreaux de cette grille un bruit et des cris rauques dont il est impossible de se faire une idée. Quand il s'agit d'acquisition de bétail, le colon des frontières, escorté des deux sentinelles, va examiner le bétail,

1. Suite et fin. — Voy. p. 241, 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conclure le marché et payer le prix convenu; puis il rentre, sous la même escorte, avec son achat. Une fois amené sur le territoire autrichien, le bétail subit un lavage répété trois fois; on le force à traverser trois fois, sous les coups de fouet, un passage étroit entre deux murs que sépare une mare d'eau assez profonde pour que l'animal soit contraint de nager.

Les choses se passent-elles encore ainsi dans la région méridionale des Confins où les mœurs sont restées plus violentes, et où l'absence de ces précautions pourrait amener des rixes sanglantes entre Croates turcs et Croates autrichiens? je l'ignore. A Brod, les marchands de bétail et les amateurs de tabac turc vont faire leurs emplettes en Bosnie sans aucune cérémonie, aussi aisément que les bourgeois de Strasbourg passent le Rhin quand il leur prend fantaisie d'aller acheter à Kehl de mauvais cigares.

Ce qui m'a frappé, dans tous les villages des Confins que j'ai traversés, ce sont les corps de garde devant lesquels flânent ou dorment, à côté de leurs fusils pendus au mur, cinq ou six *Gränzer*. En été, ils n'ont pas d'autre vêtement que leur pantalon et leur chemise de grosse toile blanche, et parfois une sorte de jaquette brune à brandebourgs rouges, qu'ils portent aussi pour les travaux des champs. En hiver, on les voit enveloppés dans leurs grands manteaux de drap rouge à capuchon, que relève par derrière la crosse du fusil jeté sur l'épaule: c'est ainsi équipés et armés qu'ils vont garder leurs troupeaux sur la lande. L'État leur fournit, pour les exercices et pour la guerre, des fusils de munition, semblables à ceux dont sont pourvues les troupes de ligne; mais hors du service, beaucoup d'entre eux préfèrent encore de longs fusils de fabrique ou tout au moins de forme albanaise, à crosse en queue d'aronde, qui se transmettent dans les familles de père en fils depuis un ou deux siècles. De plus, ils passent dans leurs ceinture un ou deux pistolets, et une sorte de dague à manche d'os incrusté de corail ou de verroteries. En cet équipage, ils ont plus l'air de *bachibozouks* bosniaques que de sujets civilisés de Sa Majesté François Joseph, empereur constitutionnel d'Autriche et roi de Hongrie. Quant à l'uniforme, un pantalon bleu serré au mollet et une veste de laine noire ou blanche, il ne sert que les jours de revue et à la guerre.

Sur quoi veillent les sentinelles qui peuplent ces corps de gardes? C'est ce que je ne suis pas arrivé à comprendre. Aucun ennemi, de Belgrade à Sissek, ne menaçait le pays, et ces villages ne sont pas exposés à plus de désordres que ceux des provinces voisines, où l'on se passe de tout ce déploiement de force armée. C'est donc encore là une de ces exigences inutiles, fâcheuses conséquences du régime militaire; ce sont des bras enlevés chaque jour sans nécessité au travail des champs, des habitudes de paresse et d'ivrognerie contractées dans l'oisiveté forcée du corps de garde.

Pour tous ceux qui ont vécu quelque temps au milieu des *Gränzer*, ce qui les caractérise surtout, c'est leur indolente apathie, c'est une certaine paresse insouciante et bornée. Pour qui s'épuiseraient-ils à travailler? Avec le régime de la communauté, leurs femmes et leurs enfants sont à peu près à l'abri du besoin. Quant à eux, demain peut-être on les arrachera à leurs vergers et à leurs champs pour les envoyer mourir en Italie ou sur quelque autre frontière; ne serait-ce pas folie de s'imposer des privations et de la fatigue en vue d'un avenir sur lequel on n'a pas le droit de compter? D'ailleurs leur bien, qu'ils ne peuvent ni mettre en valeur comme ils l'entendent, ni vendre et léguer à qui il leur convient, leur appartient-il assez pour qu'il y ait plaisir et profit à l'améliorer? Aussi ont-ils ces maximes, qui les peignent au naturel: « Va tard au champ, et reviens de bonne heure, pour éviter la rosée; — si Dieu ne m'aide pas, à quoi sert le travail? » Habitués à ne compter, comme ils disent, que « sur Dieu et l'empereur, » ils se refusent à comprendre les avantages qu'ils tireraient de telle ou telle invention moderne, de meilleurs outils et de méthodes de culture plus savantes. « Ainsi je l'ai trouvé, ainsi je le laisserai, » répètent-ils souvent en parlant du domaine patrimonial.

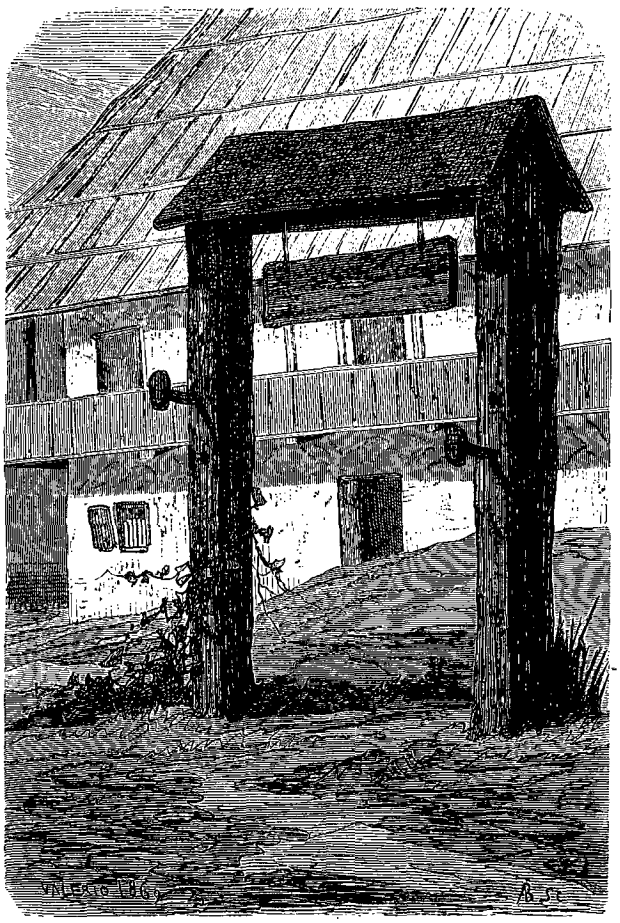
La seule chose qui aurait pu, malgré toutes les entraves qui enchaînent et engourdissent leurs membres, éveiller ces esprits et leur donner quelque désir du progrès, c'est l'instruction. Or l'ignorance est profonde dans les Confins; les écoles régimentaires y sont fort insuffisantes et comme nombre et comme tenue; dans certains districts, surtout dans la Croatie méridionale, les villages sont assez éloignés les uns des autres pour que les enfants qui n'habitent point le bourg où est l'école ne puissent aisément s'y rendre en toute saison. Comment d'ailleurs l'autorité ferait-elle beaucoup pour l'enseignement? Elle sent bien que, plus instruits, les hommes des Confins se résigneraient moins aisément à leur dure condition. Si elle était logique, l'instituteur serait banni de tout ce territoire.

Sur les bords du Danube et de la Save, là où le Confin borde le fleuve, que remontent et descendent paquebots, voyageurs et marchandises, les gens des frontières ont malgré tout des rapports quotidiens avec les habitants des provinces voisines, et même avec des étrangers. Ce contact leur ouvre peu à peu l'esprit, et leur suggère quelques idées nouvelles; mais c'est surtout dans la Croatie méridionale, dans les districts dits Banal et de Karlstadt, que sont sensibles et marqués les traits qui caractérisent la physionomie du *Gränzer*. Là commence, au sud-est de Karlstadt, ce que l'on appelle la *frontière sèche;* ce n'est plus un cours d'eau, comme le Danube ou la Save, c'est une ligne toute conventionnelle qui fait la limite de l'Autriche et de la Turquie. Les surprises et les coups de main n'ont cessé que très-tard sur cette frontière, plus difficile à définir et à garder; on s'y disputait encore, au commencement de ce siècle, certains forts, certaines places, comme Zettin, que les Turcs assaillirent en 1809 et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1813. Aussi le territoire des Confins est-il là, non plus seulement de 15 à 20 kilomètres, mais de 5 à 6 myriamètres de largeur; la population soumise au régime militaire y forme une masse plus homogène et plus compacte. Les actes de brigandage à main armée et les assassinats, qui étaient très-communs dans toute cette contrée, commencent à y devenir plus rares; mais le vol est encore le délit qu'on a le plus souvent à punir. Les ancêtres des *Gränzer* vivaient surtout de butin, et de pareilles habitudes ne s'effacent pas en un jour.

Voici un moyen que l'on a souvent employé avec quelque succès pour débarrasser un canton d'une famille dont tous les membres tenaient plus ou moins du bandit. Déjà quelques-uns avaient été punis de mort; d'autres avaient été mis en prison ou bâtonnés; de nouveaux crimes revenaient bientôt effrayer le pays. Pour bien faire, il eût fallu fusiller tous les hommes de la maison, car ceux que l'on avait épargnés ne valaient pas mieux que les autres; mais c'eût été sacrifier bien des soldats. L'autorité se contentait donc de transporter la famille tout entière sur un autre point de la frontière, où on lui assignait une maison et des terres. Là, pensait-on, dépaysée, inconnue, il lui serait plus facile de changer d'habitudes; elle serait éloignée de ceux qui avaient pu lui servir de complices, et son passé ne pèserait plus sur elle; sans y songer, elle subirait l'influence d'un nouveau et meilleur milieu.



Planchette d'alarme (voy. p. 291). — Dessin de Valério d'après nature.

L'ignorance, la superstition, la grossièreté, on pourrait presque dire la sauvagerie qui ont ainsi persisté, surtout chez ces régiments groupés le long de la *frontière sèche*, voilà ce qui a valu aux Croates en Italie, en Hongrie, dans toute l'Europe, cette réputation qui désole les habitants d'Agram et de toute la Croatie civile.

M. Louis Léger, dans l'article que nous avons cité plus haut, insiste sur le tort qu'a fait aux Croates cette assimilation, fruit de notre ignorance. « C'est à peu près, dit-il, comme si on confondait un *turco* avec un bourgeois de Paris. » Et cependant ces farouches Croates, si mal famés chez nous, objets de tant d'exécrations puériles, sont plus civilisés, à coup sûr, que leurs frères les Serbes de la principauté, et autant, j'oserais le dire, que les Allemands, du moins les Allemands d'Autriche. J'en parle peut-être avec quelque compétence, ayant vécu chez eux et sachant assez leur langue pour tenir conversation même avec le paysan le plus illettré. C'est une race vaillante, énergique, que n'a pu dompter ni l'oppression allemande, ni l'oppression italienne, ni l'oppression magyare, et qui puise, dans le désir de sauver son existence nationale, le besoin de développer par elle-même sa civilisation et sa littérature. Le croate est, comme le serbe, avec lequel il ne fait qu'un seul et même idiome, une langue sonore et harmonieuse. Grimm en proclamait la supériorité sur toutes les langues slaves. Cette langue a été cultivée de bonne heure. Elle eut, au seizième et au dix-septième siècle, son centre littéraire à Raguse : elle l'a plus tard transporté à Agram. De ce nouveau foyer, elle rayonne sur les centres secondaires de Belgrade (Serbie), de Zara (Dalmatie), de Tsétinié (Montenegro), de Novi-Sad (Hongrie méridionale). Sœur des idiomes slovène et bulgare, la langue croato-serbe — c'est le vrai nom qui lui convient —, sera peut-être adoptée un jour comme langue littéraire de tous les Slaves du Sud. Leur développement intellectuel ne pourra que gagner à cette unité; le morcellement des dialectes ne prête guère à la grande littérature.

« Agram a été, il y a bientôt quarante ans, le théâtre de ce qu'on appelait alors la *Renaissance illyrienne*. Ce fut une véritable explosion d'œuvres poétiques, historiques, etc. Elle eut son contre-coup en politique; au grammairien Gaï répondit le ban Jellachich. Aujourd'hui, en des temps plus calmes, bien que gros de tempêtes, se lève une génération nouvelle; à l'inspiration, à l'enthousiasme qui caractérisent ses aînées, elle ajoute un nouvel élément, la critique. Elle a écrit des livres sérieux et vraiment scientifiques, créé des revues, réimprimé de vieux ouvrages, publié des manuscrits inédits, ouvert un théâtre national. Enfin, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui est un fait capital, elle vient de fonder l'Académie iougo-slave. »

Non-seulement les Slaves des Confins sont restés en dehors de ce mouvement, mais le rôle qu'on leur a fait jouer dans les guerres étrangères et civiles qu'a soutenues la monarchie, a comme déshonoré les Croates dans toute l'Europe.

On s'explique que les troupes des frontières, composées d'éléments plus étrangers à toute civilisation et à toute réflexion que ceux qui entraient dans l'armée de ligne, aient laissé partout un sinistre souvenir. Voici ce que racontait lui-même à M. Valério un officier de l'armée des Confins.

En 1848, plusieurs de ces régiments croates des frontières furent employés à combattre, dans les rues mêmes de Vienne, l'insurrection qui fut un



Poële des frontières militaires. — Dessin de Valério d'après nature.

moment maîtresse de la capitale. Les *Gränzer* se précipitaient sur les barricades défendues par les étudiants, et quand ils les avaient prises, ils coupaient la tête aux malheureux qu'ils avaient tués ou blessés, puis, comme ils faisaient autrefois pour les Turcs, ils venaient jeter aux pieds de leurs chefs ces sanglants trophées. C'était l'antique barbarie reparaissant tout d'un coup au milieu des luttes politiques provoquées par de généreuses passions et par les idées modernes.

Cette apathique ignorance, ce penchant au vol et à l'ivrognerie, cette brutalité qui caractérisent les hommes de la frontière, c'est là, nous l'avons vu, une naturelle conséquence de la condition qui leur est faite. C'est par les mêmes causes que s'explique le mauvais renom des femmes des Confins. Il faut que le mal soit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien grand pour qu'il ait frappé les yeux dans ces provinces méridionales de l'Autriche et de la Hongrie où les mœurs sont si faciles, où l'on est si indulgent pour soi-même et pour les autres. Les femmes, tout le long de la Save et de la *frontière sèche,* sont grandes, bien découplées, souvent jolies, parfois d'une rare beauté, et portent un costume pittoresque qui rappelle celui des filles serbes et bosniaques; mais elles passent pour respecter fort peu le lien conjugal. Tout les prépare dès l'adolescence à se livrer au désordre. Elles prennent leurs premières leçons dans la grande chambre où, pendant l'hiver, chez les plus pauvres, tout le monde, enfants, jeunes filles et jeunes garçons, couples d'époux, vieux parents, dort ensemble autour du grand poêle, bourré de bois de chêne, que représente, à la page précédente, un dessin de M. Valério[1]. N'y a-t-il pas là de quoi singulièrement nuire à la jeunesse et émousser la pudeur?

Ce qui est plus grave encore, c'est que les pères, les maris, les frères, même en temps de paix, sont souvent absents; s'il faut faire campagne, ils partent pour de longs mois, et souvent ne reviennent pas au pays. Surtout quand il y a eu de grandes guerres, le nombre des femmes est, dans tout le territoire militaire, bien supérieur à celui des hommes, et beaucoup d'entre elles n'ont plus de soutien et de protecteur naturel; les guerres d'Italie et de Hongrie auraient fait dans les Confins, assure-t-on, trente mille veuves et soixante mille orphelins.



Retour du pâturage. — Dessin de Valério d'après nature.

C'est au milieu d'une telle population que sont lâchés, comme des enfants dans un verger, des centaines d'officiers, dont la plupart, jeunes et célibataires, s'ennuient dans ce pays perdu et sont avides d'y trouver des distractions. Leurs fonctions les conduisent à se mêler de tout et à intervenir dans tous les débats de famille; elles leur ouvrent ainsi la porte de toutes les maisons. Le pouvoir à peu près illimité dont ils disposent fait qu'on redoute leur colère, et qu'on tient à s'assurer leur bienveillance. Est-il donc étonnant que les filles et les femmes, quand ces sultans au petit pied leur font l'honneur de les distinguer, ne songent guère à leur résister? Il naît de ces liaisons beaucoup d'enfants naturels et adultérins, et le nombre en serait encore plus grand si les femmes, moins par peur de la honte que pour s'épargner une charge, ne recouraient souvent à l'avortement et à l'infanticide. Comme me le disait l'évêque Strossmayer, adversaire déclaré de l'institution des Confins, les prêtres, par la confession,

1. Comme on peut le voir sur le croquis, ces poêles sont bâtis en terre, et dans leurs épaisses parois sont creusés un grand nombre de trous où se concentre et d'où rayonne la chaleur de l'argile échauffée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont mis dans le secret de bien des crimes qui échappent à la justice ; celle-ci d'ailleurs, pour ne pas faire de découvertes gênantes, est intéressée à ne pas avoir la vue trop perçante.

Voilà donc quels semblent être les effets nécessaires du régime que nous venons d'étudier ; dans tout le territoire auquel il s'applique, la culture est moins avancée, la misère plus grande, le caractère plus grossier et plus farouche, l'immoralité plus générale et plus scandaleuse que dans les provinces voisines. En dépit de toutes les assurances d'optimistes qui ont de bonnes raisons pour défendre des abus dont ils profitent, les *Gränzer* commencent à s'apercevoir qu'ils sont les enfants déshérités, les parias de l'empire. Sans doute, presque tous illettrés, ils ne lisent pas les livres et les journaux où se discute la question des Confins ; mais ils causent avec les habitants des provinces limitrophes, ils comparent leur sort à celui de leurs frères, qui sont citoyens et soumis seulement à la loi civile ; ils réfléchissent et s'irritent secrètement. Le travail se fera avec lenteur dans ces cerveaux obscurs, dans ces têtes habituées à se courber sous la verge. Mais un jour, si on ne les délivre, ces esclaves se soulèveront, et, d'un effort, briseront tous leurs liens.

C'est la révolution de 1848 qui a commencé à poser la question des Confins. Jusqu'à ce moment cette séparation établie par une série d'usurpations de l'autorité militaire entre le territoire de la frontière et celui des provinces limitrophes n'avait fait que se marquer chaque jour davantage ; c'est le mouvement de 1848 qui provoqua la réaction dont nous pouvons aujourd'hui prévoir le succès.

Les populations de la Slavonie et de la Croatie, au bruit des événements de Vienne, se sentirent agitées par les mêmes espérances et les mêmes désirs que les autres nations de l'empire, et les Confins, malgré toutes les rigueurs de la discipline, ne purent rester fermés à la propagande des idées et des aspirations nouvelles ; on prévoyait d'ailleurs trop les sacrifices que l'on aurait bientôt à demander aux *Gränzer* pour ne pas avoir pour eux quelques complaisances, quelques apparents ménagements. Les Confins envoyèrent donc, sans que les autorités militaires tentassent de s'y opposer, des délégués à la diète d'Agram et à l'assemblée nationale de Karlowitz ; leurs droits politiques furent ainsi, par le fait, proclamés et reconnus. Devant ces assemblées, les Confiniaires exposèrent avec énergie leurs griefs ; ils n'allèrent pas jusqu'à demander l'abolition des colonies militaires, mais ils réclamèrent une modification radicale du régime militaire, et des mesures qui rattachassent pour toujours les Confins aux provinces limitrophes et leur assurassent leur part des mêmes bienfaits. On élabora donc à Agram un projet de réforme qui, tout en conservant, comme une nécessité temporaire, l'institution des régiments de la frontière, transférait l'administration aux autorités provinciales, et ménageait ainsi une sorte de transaction. C'était, de la part de la diète, faire preuve d'autant de loyauté que de modération, car, alors même, trente mille *Gränzer* combattaient en Italie avec Radetzky.

Après la guerre de Hongrie, à laquelle prirent part, du côté autrichien, cinquante mille *Gränzer*, la constitution octroyée de mars 1849 n'appelait point les *Gränzer* à participer au gouvernement de leur pays ; l'accès des diètes provinciales leur était refusé. La *nouvelle loi foncière des Confins*, promulguée en 1850, tout en déclarant que, sauf le service militaire, les Confiniaires seraient traités comme les autres peuples de l'Empire, ne faisait guère, comme nous l'avons vu à propos du régime de la propriété, que confirmer et maintenir les prescriptions de la loi de 1807. On promettait bien aux habitants la faculté d'envoyer des représentants à des assemblées municipales que l'on constituerait ; mais cet engagement ne fut pas tenu, et les Confiniaires restèrent, comme par le passé, dépourvus de toute initiative et de tout droit.

Lors de l'ouverture des délibérations du *Reichsrath* en 1860, François-Joseph manifestait solennellement le vœu que ses peuples, sans aucune exception, jouissent désormais de la protection des mêmes lois. Ces intentions reçurent une consécration nouvelle dans le diplôme du 20 octobre 1860, qui annonçait le rétablissement des institutions représentatives. Néanmoins la constitution du 26 février 1861 ne fit aucune mention de ces provinces, et, quoique, dans une conférence spéciale convoquée à Agram, les délégués de la Croatie et de la Slavonie se fussent déclarés à plusieurs reprises pour l'admission des députés des frontières au sein de la diète nationale, un rescrit impérial les maintint à l'écart, en alléguant que les décisions de la diète ne pourraient être applicables aux Confins sans porter atteinte aux besoins de la défense nationale et aux exigences de la discipline militaire.

Ainsi, depuis 1860, à travers des variations de forme qui ne paraissent point avoir abouti encore à quelque chose de définitif, tous les peuples de l'Empire austro-hongrois ont été appelés à prendre une part plus ou moins directe au règlement des affaires communes, et à régler eux-mêmes leurs affaires privées ; tous les peuples ont eu leurs diètes provinciales, représentées à Vienne ou à Pesth par les députés qu'elles avaient choisis dans leur sein. Pourtant un million de sujets est encore resté privé des bénéfices de cette organisation, sous le prétexte que le système constitutionnel est inconciliable avec l'organisation spéciale qui régit ces provinces depuis des siècles.

Cela ne saurait toujours durer, et, si le régime des Confins ne peut se concilier avec un système de garanties qui est devenu la loi même des sociétés modernes, c'est le régime des Confins qu'il faut changer.

Le gouvernement autrichien paraît l'avoir compris ; cédant à l'opinion et aux instances de la diète croate et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du parlement hongrois, il va faire cesser cet anachronisme. Il y a aujourd'hui des deux côtés de la Leitha une vie publique trop intense et trop libre pour qu'un million d'hommes puisse rester ainsi dans une sorte de servage, en dehors du mouvement, du progrès et de la liberté. La presse de Vienne, qui compte plusieurs journaux rédigés tout à la fois avec un sincère libéralisme et une ferme modération, est souvent revenue sur cette question ; elle la discutait encore avec vivacité et intérêt en 1869, lors de mon dernier voyage en Allemagne ; elle s'occupait à examiner les raisons que faisaient valoir, pour défendre cette organisation, les partisans du passé, les états-majors. Elle montrait, comme nous l'avons fait plus haut, quelle est l'illusion de ceux qui prétendent que ces soixante mille hommes ne coûtent pas cher au pays ; elle faisait ressortir d'autre part comment, dans les conditions nouvelles où se trouve l'Autriche et avec les exigences de la stratégie moderne, il devenait difficile de tirer des régiments de la frontière un parti vraiment utile. Ainsi les avis avaient été déjà très-partagés sur les services rendus par ces régiments en 1859, et, dans la dernière guerre, des quatorze régiments confiniaires, deux seulement ont servi en Italie ; les autres, mobilisés, n'ont fait qu'un service de garnison dans les places de l'Adriatique.

Si l'on peut douter du profit que l'Autriche a tiré dans ces dernières circonstances et tirerait désormais, dans une guerre avec l'étranger, de l'armée des Confins, ce que la presse ne cesse point de faire ressortir, c'est que, de 1848 à 1850, cette armée a été un des principaux instruments de la réaction. L'opinion libérale n'en a point perdu la mémoire, et elle a eu raison ; elle manifeste à ce sujet des inquiétudes qui font honneur à sa clairvoyance.

Le temps des demi-mesures est donc passé. Pour satisfaire l'opinion, la dissolution des deux régiments de Warasdin doit être suivie à bref délai de celle des autres corps de la frontière ; dans quelques années, il ne doit plus y avoir ni d'armée ni de législation des Confins.

Ce qui retardera peut-être un peu cette solution si désirable, ce qui préoccupe en ce moment la presse libérale de Vienne, tout entière d'accord sur le principe, c'est que le ministère hongrois réclame l'annexion à la couronne de saint Etienne de tout le territoire des Confins, le jour où il sera rendu au gouvernement civil ; il se fonde sur ce fait incontestable que partout la frontière militaire touche à des provinces qui ressortent de Pesth. Ce serait donc plus d'un million d'hommes qui viendraient s'adjoindre à la Transleithanie, et, une fois qu'il jouirait des bienfaits de la liberté civile et politique, ce million d'hommes s'accroîtrait rapidement. Il y a là de quoi déranger, au profit de la Hongrie, l'apparent équilibre que l'on a, avec tant de peine, réussi à établir entre les deux moitiés de l'empire ; les Allemands, qui craignent déjà de voir se déplacer un jour et se transporter à Pesth le centre de gravité de la monarchie austro-hongroise, demandent à réfléchir avant de faire aux Magyares cette concession nouvelle. Déjà plus d'une fois, les Magyares ont essayé de faire trancher la question, fût-ce par un coup de surprise. Voici ce que raconte la *Correspondance du Nord-Est* du 25 juin 1869 :

« Le ministère commun de la guerre a l'intention de vendre une partie considérable de bois dans les Confins militaires. La diète de Croatie a protesté contre ce projet et a demandé au parlement de Pesth de charger le ministère d'empêcher cette vente. L'affaire a été discutée dans la séance d'aujourd'hui. Le comte Andrassy a expliqué que le ministre commun de la guerre ne songe pas à aliéner le sol, mais à vendre des coupes de bois sur une certaine étendue pour en employer le produit au profit des Confins militaires. Cette vente n'a pas encore eu lieu jusqu'ici, et aucun marché ne sera conclu sans l'assentiment du gouvernement hongrois.

« La majorité a accueilli cette explication avec faveur, et même le député croate Zuvics s'est déclaré satisfait, en exprimant seulement le vœu qu'on abandonnât l'idée de vendre même les coupes. Mais la gauche ne s'est pas contentée des paroles du ministre. D'après ses orateurs, le parlement hongrois seul peut décider dans cette affaire, car les Confins militaires sont partie intégrante du territoire de la couronne de saint Étienne et ne doivent pas dépendre du ministre de la guerre. L'assentiment du gouvernement hongrois ne suffit pas, car le ministère commun n'a nullement à se mêler des affaires des Confins militaires. En conséquence, M. Ghiczy a fait une motion tendant à ce que la Chambre déclare d'avance nulle et non avenue toute vente de bois faite par le ministère de la guerre.

« L'opposition veut donc, à propos de cette affaire toute spéciale, trancher dans son ensemble la question des Confins militaires. Si le parlement déclarait que le ministre de la guerre ne peut rien décider dans ce cas, même avec l'assentiment du ministère hongrois, et si cette déclaration passait sans contestation, la question pendante des Confins militaires serait résolue d'un seul coup et d'une manière incidente ; personne ne pourrait plus nier que les Confins fussent partie intégrante du royaume de Hongrie. Ainsi une question de coupes de bois deviendrait une question de droit public.

« Demain la Chambre votera sur la proposition de M. Ghiczy. »

Le lendemain, la proposition était écartée par l'ordre du jour ; mais des occasions se représenteront, et il viendra un moment où toute la sagesse du ministère hongrois ne pourra plus différer de réclamer la solution que lui impose l'opinion du pays.

Il est une réflexion qui se présentera sans doute à l'esprit des hommes d'État autrichiens, et qui les décidera peut-être à surmonter leurs hésitations, à faire au ministère hongrois une apparente concession dont celui-ci pourrait bien être le premier à souffrir ; c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les Slaves forment au moins les quatre cinquièmes de la population des Confins. Or les Slaves, dont Agram est la capitale politique et morale, sont partout en lutte ouverte ou cachée avec les Magyares; faire entrer dans la Transleithanie près d'un million encore de Slaves qui, aussitôt émancipés, partageront les ambitions, les espérances, les passions de leurs frères, liront les journaux de Neusatz et d'Agram, c'est peut-être plutôt préparer au ministère hongrois, pour l'avenir, un surcroît de difficultés, qu'augmenter sa force, son prestige et sa liberté d'action.

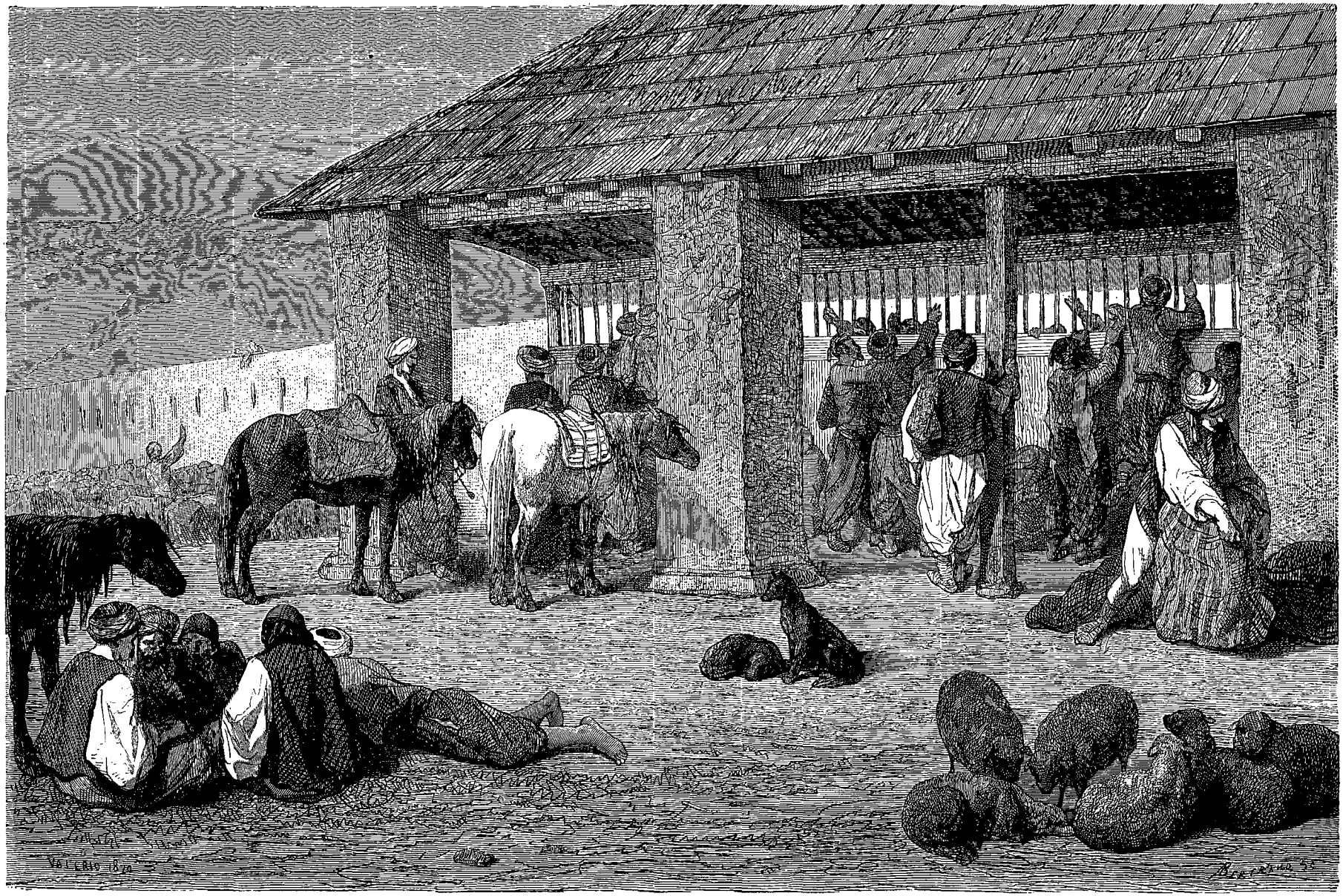
Il y a d'ailleurs là, pour l'empereur et ses ministres, un acte de justice à accomplir, une dette à payer, une réparation tardive à accorder; les soldats des Confins ont trop prodigué leur sang depuis trois siècles



Gränzer des frontières (voy. p. 306). — Dessin de Valério d'après nature.

dans toutes les guerres de l'Autriche, ils ont trop contribué à élever et à soutenir, à travers tant de vicissitudes, le prodigieux édifice de sa grandeur politique et de sa puissance militaire, pour que l'héritier des Hapsbourg ne soit pas conduit, par un naturel sentiment de reconnaissance et d'équité, à faire partager à ces fidèles serviteurs le bienfait de ces libertés nouvelles et de cette prospérité renaissante dont s'apprêtent à jouir aujourd'hui tant de peuples divers des Carpathes à l'Adriatique et au lac de Constance. Ce ne sera sans doute, à vrai dire, ni Vienne, ni Pesth qui profiteront de cette émancipation, et il est permis d'entrevoir l'heure où tous les Slaves du midi se grouperont en un vaste et jeune État dont le centre sera Belgrade ou Agram; mais cette heure est encore bien lointaine. Peu importe d'ailleurs : comme les individus, les gou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'un rastel, prise du côté bosniaque (voy. p. 305). — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vernements trouvent toujours honneur et profit tout à la fois à ne point reculer devant une bonne action, à faire leur devoir.

VIII

LE RETOUR EN FRANCE.

Par les observations que nous avons recueillies dans le cours d'une rapide excursion en Slavonie et en Croatie, et par les dessins de M. Valério mieux encore que par nos descriptions, on a pu se faire quelque idée de l'intérêt que présenterait ce voyage au politique et au moraliste, des surprises qu'il réserverait aux amateurs de pittoresque. Toutes ces provinces méridionales de l'Autriche, qui, par la diversité des races qui les habitent, par le caractère de leurs sites, par la noblesse et la variété des types, par la richesse des costumes, tiennent à la fois de l'Italie et de la Turquie, sont encore trop peu connues chez nous. Les guides, même les meilleurs, n'en mentionnent même pas les capitales, et les voyageurs mêmes qui se piquent le plus de fuir les chemins battus n'oseraient guère plus se mettre en route pour la Dalmatie, la Croatie ou la Slavonie que pour l'Albanie ou la Bosnie. On a beau consulter son Bouillet, on n'arrive pas à se mettre dans l'esprit que Spalatro, Agram et Essek sont en Europe et non pas en Orient; il y a là une illusion d'optique qui s'explique aisément par des raisons que nous avons indiquées à plusieurs reprises dans les pages précédentes. Pour ceux dont nous aurions commencé à ébranler les préjugés, et qui ne seraient pas éloignés de songer à pousser un de ces jours jusqu'à Agram, nous allons profiter de la place qui nous reste afin de leur montrer comment on arrive à Agram, et quelles intéressantes stations ils pourraient faire en route, s'ils disposaient d'un peu plus de temps que je n'en avais à dépenser quand je revins de Belgrade.

J'avais cru dire adieu à mes lecteurs en même temps qu'à la Save dans le voisinage de Laibach; c'est là qu'ils me permettront de les retrouver et de les reprendre pour les emmener jusqu'à Trieste.

Laibach, Lubbiana en slave et en italien, est une petite ville d'environ vingt mille âmes, qui sert de capitale à la Carinthie. La plaine où elle est située paraît très-fertile, et la propriété y semble très-divisée; la population, nous dit-on, s'y est sensiblement augmentée depuis plusieurs années. J'aurais aimé m'y arrêter, ne fût-ce que pour parcourir cette promenade de Tivoli dont les beaux massifs de marronniers et les ombreuses allées sont un souvenir de la domination française. De 1809 à 1814, Laibach fut la résidence du gouverneur général des provinces illyriennes, poste qui fut occupé pendant plusieurs années par Marmont. Dans les intéressants mémoires du maréchal Marmont, on pourra lire de curieux détails sur la manière dont il remplit sa tâche. Charles Nodier, nommé bibliothécaire à Laibach par la protection de Fouché, a donné aussi, dans plusieurs de ses ouvrages, d'utiles renseignements sur cette période; mais le difficile est toujours de distinguer, chez lui, le roman de l'histoire.

Charles Nodier, à la direction de la bibliothèque, ajoutait la publication d'un journal, qui paraissait dans ce qu'il appelle les trois langues littéraires du pays, le français, l'italien et l'allemand; il y adjoignit plus tard, et pendant deux mois seulement, une version dans la langue vulgaire, c'est-à-dire en slave windique. « Mes feuilletons sur la statistique nationale, et particulièrement sur les idiomes et les productions, dit-il dans ses *Souvenirs et portraits*, m'avaient procuré de nombreux rapports avec les hommes studieux et zélés pour la science, qui sont partout l'élite des peuples, et que l'Illyrie compte par centaines. »

Charles Nodier avait conservé le meilleur souvenir du peuple illyrien. L'évacuation put s'accomplir sans provoquer de vengeances, sans faire courir de dangers « à une armée innombrable d'employés venus à la suite des baïonnettes, et qui n'avaient plus de baïonnettes pour les défendre, quand arriva cette catastrophe inévitable de l'évacuation qui est le quart d'heure de Rabelais des triomphateurs. Dirai-je, poursuit-il, que la bienveillance la plus tendre et la plus empressée prit soin de nous adoucir les rigueurs de cette humiliante nécessité, et de nous en épargner jusqu'à la pudeur? Dirai-je que les hommes les plus opposés à l'invasion française et qui en avaient le plus souffert, furent les premiers à cacher nos fourches caudines sous des draperies et des guirlandes, et que nous en reçûmes un adieu d'amitié sur leurs frontières affranchies? Ils ne nous aimaient point cependant! Quel peuple a jamais aimé l'étranger pour maître, et quels maîtres que les Français chez les peuples qu'ils ont soumis! Il faut l'avoir vu pour le croire! Mais celui-là, c'était le peuple illyrien, si naïf dans ses impressions, si exemplaire dans ses mœurs, si fidèle à ses affections et à ses croyances, si éclairé pourtant sur toutes les questions qui intéressent la véritable gloire et le véritable bonheur des sociétés; c'était le peuple sans assassins, sans voleurs, sans méchants, dont on peut, suivant le proverbe vénitien, traverser les six provinces avec son argent sur sa main; un peuple auquel nous avons presque enseigné l'usage de la serrure et de la clef, mais qui a refusé avec une intrépidité à toute épreuve, de recevoir de notre perfectibilité philanthropique l'invention de la guillotine; la meilleure agrégation de bonnes gens que Dieu ait placée sur la terre : celle au milieu de laquelle on voudrait mourir. »

Voici le portrait que fait Nodier des trois gouverneurs qui se succédèrent dans les provinces illyriennes avant Fouché, qui vint, dans la dernière année, présider à l'évacuation. « S'il y avait eu moyen de discuter avec Bonaparte, qui n'aimait pas la discussion, l'Illyrie aurait pu être difficile en gouverneurs; ses trois vice-rois l'avaient gâtée; car jamais peut-être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays conquis de vive force ne subit un despotisme plus affable et plus élégant: Le premier était le duc de Raguse, homme poli, spirituel, libéral, né dans une position élevée pour de grandes positions, le plus aimé comme le plus digne de l'être des compagnons d'Alexandre. Le second fut le comte Bertrand, esprit posé, réfléchi, sévère, administrateur religieux de la fortune publique, dont on n'avait pas besoin de réprimer les largesses, mais dont le peuple honorait la modération et la probité. Le troisième, un vieux soldat, brave comme son nom, qui valait mille épées, brusque et même violent quelquefois avec les gens à grands airs, parce que la représentation l'ennuyait; mais d'ailleurs patient et doux dans les affaires, modeste et presque timide dans le monde comme un jeune sous-lieutenant en semestre, et toujours prêt à écouter avec bienveillance et à saisir avec ardeur une vérité contre laquelle il était arrivé armé de toutes pièces. L'Agamemnon de ma jeunesse n'avait pas de guerriers plus dévoués que l'Achille dont je parle. C'était Junot ou le duc d'Abrantès. »

Ce fut un bienfait pour les Slaves du Sud que cette réunion en un seul corps politique de provinces où dominait leur langue et leur génie; la création inspirée à Napoléon par son amour des conquêtes et son désir de tenir par le sud l'Autriche en échec, restera dans l'histoire moderne comme la première ébauche de ce grand État que rêvent de former, et qu'arriveront un jour à constituer Serbes et Croates. Comme le royaume d'Italie, avec son vice-roi Eugène de Beauharnais, a donné un corps à l'idée de l'unité italienne, qu'avaient à peine entrevue jusque-là quelques grands esprits qu'on traitait de rêveurs, le gouvernement des provinces illyriennes, malgré sa courte durée, suggéra aux Slaves du Sud la pensée de se rapprocher les uns des autres, de se suffire à eux-mêmes, de réagir contre ces influences magyare, italienne, allemande qui depuis plusieurs siècles les avaient réduits à un rôle subordonné et leur avaient fait perdre conscience d'eux-mêmes. D'ailleurs l'administration française, malgré ce que certaines de ses exigences avaient de tyrannique, malgré le poids des impôts, du blocus continental et de la conscription, ne pouvait avoir intérêt à combattre le patriotisme slave, où elle devait au contraire trouver un point d'appui pour lutter contre un retour offensif de l'Autriche. Ce fut donc vers ce moment que commença cette renaissance littéraire de la Slavie méridionale sur laquelle nous avons insisté à propos d'Agram, renaissance que n'a cessé de combattre la lourde suffisance et le pédantisme méthodique de la bureaucratie allemande. Malgré sa courte durée et les sacrifices qu'elle imposa au pays, l'occupation française, au témoignage même des écrivains slaves, fut donc un bienfait et rendit des services qui ne risquent point d'être méconnus.

Jusqu'à ces dernières années, on trouvait encore dans toutes ces provinces, d'Agram à Laibach et Pola, un certain nombre de vieillards qui parlaient plus ou moins bien le français ; c'étaient ou des employés qui avaient été jadis attachés à l'administration rapidement organisée par Marmont, ou surtout d'anciens soldats qui avaient servi dans les armées de Napoléon. On comprend que ces survivants d'une période close sans retour en 1814 deviennent chaque jour plus rares; mais pourtant, m'assure-t-on de toutes parts, si les esprits cultivés, d'un bout à l'autre de la Iougo-Slavie, désirent vivement entrer en relations suivies avec la France et lui faire mieux connaître le mouvement slave, la domination française n'a pas laissé non plus de mauvais souvenirs dans le peuple, sous le toit des chaumières.

Après Laibach, le chemin de fer fait un énorme détour pour contourner la plaine marécageuse de Franzdorf. On passe sur plusieurs viaducs, au débouché de vallées latérales par où descendent les eaux, dernières tributaires de la Save. On arrive ensuite, à travers de belles forêts de sapins, sur un plateau qui appartient aux Alpes Juliennes et qui forme la ligne de faîte entre le bassin de la mer Noire et celui de l'Adriatique. Quand nous commençons à descendre, nous sommes dans ce que l'on appelle le *Karst*, en italien *il Carso*, en slave *Gabrek*, pays étrange qui rappelle beaucoup certaines parties de la Grèce continentale et de la Morée. Les sommets sont dépouillés de toute végétation; la roche grise, sans cesse fouettée par la Borra, ce terrible vent qui arrête en chemin, prétend-on, des convois de chemin de fer, la roche, lavée par la neige et la pluie, n'a pas gardé assez de terre végétale pour qu'un buisson épineux ou une plante alpestre puisse y cramponner ses racines. Sur les pentes un peu abritées verdissent quelques bois de chênes; mais ce ne sont pas ces grands chênes de nos forêts, qui poussent à la fois en hauteur et en largeur, qui nous paraissent si beaux parce qu'ils éveillent en nous l'idée de la force se développant en liberté, l'idée d'une vie calme, heureuse et puissante. Les chênes du Karst sont courts et trapus; leurs branches sont noueuses, tordues, rabattues vers le sol; c'est bien encore la vie et la force, mais la vie gênée et contrariée, la force luttant péniblement, l'effort incessant et douloureux. Certains hommes éprouvent ce qui arrive à ces pauvres chênes de la Carniole ; comme ces arbres, battus du vent avant d'avoir pris leur croissance, condamnés trop tôt à lutter et à souffrir, ils gardent toujours une attitude raide et tendue; ils se développent sans grâce et vieillissent sans avoir eu de jeunesse.

Au-dessous de ces chauves et tristes cimes et de ces maigres forêts, dans quelques fonds où s'est déposée la terre végétale enlevée aux sommets, des prairies, des vergers, des champs cultivés reposent un peu le regard. Les villages sont pourtant assez rares; le sol est trop pauvre, le pays trop inhospitalier pour en nourrir beaucoup.

Ce désert a ses curiosités, qui attirent, de l'Italie et de l'Allemagne, un certain nombre de voyageurs, et qui ont été souvent décrites dans des ouvrages savants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce sont des ruisseaux qui, comme ceux de l'Arcadie, disparaissent tout à coup pour reparaître plus loin; ce sont les *Doline* ou *Foiba*, espèces d'entonnoirs qui rappellent ce que l'on nomme en Grèce *katavothra*. On en cite dont la profondeur atteint cent soixante-dix mètres et dont le diamètre en a jusqu'à trois cent cinquante; les eaux s'y engouffrent, en temps d'orage, et y sont plus ou moins rapidement absorbées par des canaux souterrains cachés parmi les pierres et les broussailles. On désigne sous le nom de *Taubentœcher* ou trous à pigeons des cavités plus étroites qui se creusent en grand nombre à la surface de ce sol tourmenté et crevassé en mille manières, et qui servent d'asile aux ramiers. Un lac, le *Zirknitzerzee*, situé à quatre heures du bourg de Planina, rappelle tout à fait le régime du lac Phonia en Arcadie. Le fond en est percé

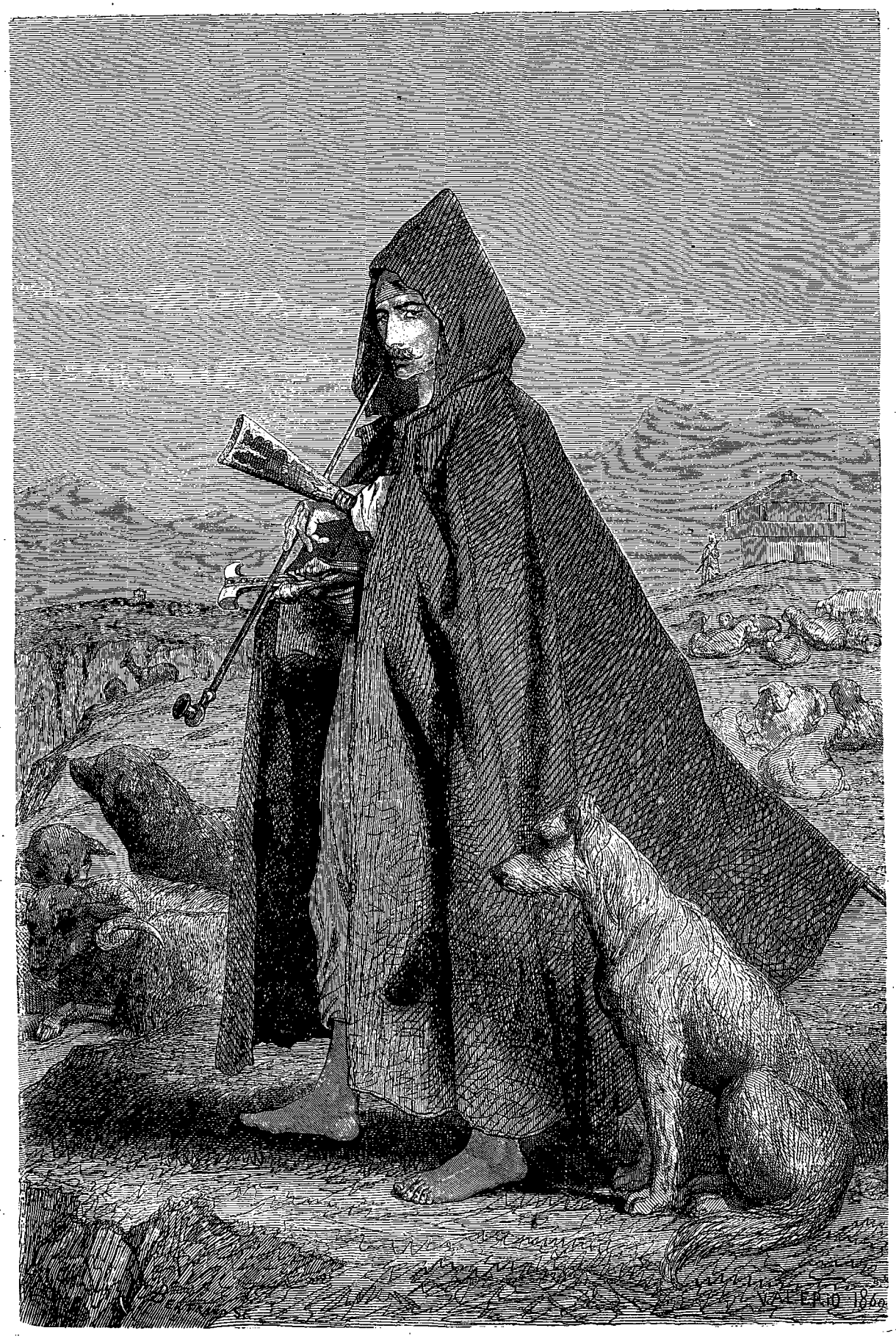


Paysans bosniaques au rastel. — Dessin de Valério d'après nature.

d'orifices naturels par lesquels ses eaux s'écoulent avec plus ou moins de rapidité; à certains moments ce mouvement de déperdition s'accélère avec une telle rapidité que parfois, en une vingtaine de jours, le bassin arrive à se vider complétement. Alors les habitants des villages voisins chassent et labourent là où ils pêchaient quelques semaines auparavant; puis, tout d'un coup, les eaux refluent et remontent par les canaux qui les avaient emmenées, et avec elles reviennent les poissons. Alors, dit-on, la cuvette se remplit bien plus vite qu'elle ne s'était vidée, et en très-peu de jours les eaux ont repris leur ancien niveau. Du mois de janvier 1834 au mois de février 1835, le fond du lac resta complétement à sec, et on en profita pour nettoyer l'orifice des canaux d'écoulement.

Mais ce que la Carniole et l'Istrie, qui se partagent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Berger des frontières. — Dessin de Valério d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Karst, ont encore de plus curieux, ce sont leurs grottes, célèbres par leur étendue, par la beauté des stalactites et des stalagmites qu'elles renferment, ainsi que par les espèces animales, inconnues ou très-rares ailleurs, qui y vivent dans des eaux obscures et froides. On cite surtout les grottes de *Kleinhæusel*, de *la Madeleine*, d'*Adelsberg* et de *Saint-Casian*. Dans presque toutes se rencontre le *proteus anguinus*, cet étrange animal bien connu des naturalistes et que l'on s'accorde généralement à citer comme un curieux exemple de l'influence modificatrice des milieux sur un organisme vivant.

Le soleil était malheureusement couché quand, partis le matin d'Agram, nous arrivâmes à Opschina, d'où l'on découvre, nous disaient nos compagnons de route, d'aimables officiers en résidence à Fiume, une vue admirable sur Trieste, la mer Adriatique, la plaine de l'Italie, les Alpes du Frioul et les montagnes de l'Istrie. Au lieu de ce beau panorama, nous dûmes nous contenter d'apercevoir les feux allumés des phares de Trieste. Nous les saluâmes avec presque autant de joie que doivent souvent le faire les navigateurs lassés par la vague sèche et courte de l'Adriatique, et qui, poussés par le vent du sud, iraient, sans l'abri sauveur que leur indiquent ces fanaux, se perdre sur les plages inhospitalières du Frioul. Pour nous, il nous semblait que quatorze heures passées dans de mauvais wagons n'étaient guère moins fatigantes qu'une bonne tempête, et nous renaissions à l'idée de quitter notre étroite et chaude prison, de dégourdir nos membres fatigués, de souper en prenant notre temps et de dormir dans un lit. Il y a de bons hôtels à Trieste; celui de l'*Aquila Nera*, qui m'avait été recommandé à Vienne et où j'allai descendre, ne mérite pas, ou du moins ne mérite plus la mauvaise note que lui a donnée M. Joanne. Sans être un des premiers établissements de la ville, il est proprement tenu, et on y trouve une cuisine tout italienne que, pour ma part, je préfère infiniment même à la meilleure cuisine allemande.

Trieste est d'ailleurs une ville tout italienne, et que seuls ses intérêts commerciaux pourront rattacher, pendant un temps plus ou moins long, à l'Autriche. Nous y passâmes toute une journée, et tout nous y faisait songer à l'Italie. Le dallage des rues, qui ressemblent à celles de Gênes ou de Naples, le style des constructions, l'aspect de la population, le son de la langue qui frappe les oreilles et dont les mots composent les enseignes des magasins et les affiches des théâtres, tout nous avertit que nous ne sommes plus en terre magyare, slave ou allemande. Les Allemands ont fait de Pesth, au moins pour ce qui est de son aspect général et de sa vie sociale, une ville à peu près allemande; mais ils n'ont même pas entamé Trieste, quoique cette ville tienne depuis plusieurs siècles à l'Allemagne par tous ses intérêts, et qu'elle doive tout ce qu'elle est à la complaisance et aux faveurs de l'Autriche. Chose curieuse, les Italiens ont mieux résisté que tous les autres peuples à l'influence allemande. Sur les rives de la Baltique comme en Lusace, en Saxe et en Moravie, de grandes quantités de Slaves ont été absorbées et germanisées; les Magyares eux-mêmes ont été, dans une certaine mesure et jusqu'à ces derniers temps, atteints par l'influence allemande et subordonnés à son action; seuls les Italiens, là même où la conquête les avait mis dans la main et sous la suprématie des Allemands, comme à Milan et à Venise, n'ont pas perdu un pouce de terrain, et le génie italien s'est vigoureusement défendu contre le génie germain; il a même sur certains points pris l'offensive. Ainsi, tandis que sur la frontière du Tyrol l'Allemand n'a pas gagné un hameau, les *sette communi*, dans la haute Lombardie, désapprennent l'allemand, et Trieste, le principal port de l'Autriche, est une ville tout italienne. Si on appliquait à la rigueur le principe des nationalités, si la langue était prise pour unique criterium, Trieste devrait certainement être annexée à l'Italie.

Il y a à Trieste un parti assez puissant et très-bruyant qui rêve ce résultat, et, en maintes occasions, à propos des élections municipales, par des manifestations tumultueuses, les *italianissimes* ont déjà réussi à agiter la ville. A Trieste comme dans les autres villes du littoral istrien ou dalmate, où ce même parti est à l'œuvre, les administrateurs autrichiens cherchent à s'appuyer, pour lutter contre l'influence italienne prédominante dans les villes, sur l'élément slave, maître des campagnes. Chez les Morlaques et les Dalmates, il encourage l'étude et l'usage de la langue slave, il cherche à répandre les publications des poëtes et des écrivains slaves, il travaille à éveiller ce patriotisme slave qu'il a combattu pendant longtemps avec tant d'opiniâtreté à Essek, à Agram, à Laibach; déjà même, en prévision de dangers prochains, il a cherché à organiser, en une sorte de milice sur laquelle il croit pouvoir compter à l'occasion, les montagnards des districts voisins de Trieste et de Fiume, mesures qui ont causé dans ces villes une sérieuse irritation et de vives alarmes.

Cette politique, que l'Autriche à appliquée avec succès et pendant si longtemps sur d'autres théâtres, réussira-t-elle en Istrie et en Dalmatie? On peut le penser, ou tout au moins il est permis de croire que si ces provinces doivent échapper un jour à l'Autriche, ce n'est point l'Italie qui en héritera. D'une part, Trieste et Fiume n'ont aujourd'hui même aucun intérêt à s'adjoindre au royaume d'Italie, et, quand seront achevés les chemins de fer, dès maintenant en voie d'exécution, qui les mettront en communication directe avec la Hongrie et le bas Danube, ces ports auront encore bien plus de profit à rester aussi étroitement unis que possible au royaume austro-hongrois. D'autre part, la propagande slave, dont Agram est dès aujourd'hui, dans la Slavie méridionale, l'ardent foyer, se fera ici l'auxiliaire dévouée de l'administration autrichienne, et l'aidera d'autant plus efficacement qu'elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne paraîtra pas se concerter avec le pouvoir ni pour suivre le même but.

En revanche, ce qui pourrait bien arriver, c'est que les Allemands de Vienne finissent par payer cher les avantages qu'ils retirent aujourd'hui de cette coopération momentanée; peut-être un jour découvriront-ils, mais trop tard, que ce n'est pas eux qui profitent le plus de cette alliance. Le jour où Agram serait devenu le centre d'un royaume ou d'une confédération des Slaves du Sud, cet empire slave ne pourrait guère manquer de réclamer et de s'adjoindre toute la côte orientale de l'Adriatique, de l'Istrie à l'Épire, et la population des campagnes, à qui l'Autriche travaille aujourd'hui à rendre la conscience de son origine slave et chez qui elle éveille ainsi des désirs nouveaux et des espérances illimitées, cette population compacte qui se compte par millions, entraînera alors dans son mouvement, malgré toutes les répugnances, les villes du littoral, tout italiennes qu'elles seront de sympathies et de goûts. Mais ce danger est si éloigné encore que l'Autriche, habituée depuis des siècles à vivre au jour le jour, peut ne pas le faire entrer en ligne de compte; elle n'a d'ailleurs pas le choix, et je ne vois guère d'autre expédient auquel elle puisse recourir avec quelque espoir de succès, dans toute cette région, pour y contrecarrer l'action de la propagande italienne. Il s'agit, d'un côté, de multiplier les liens entre les villes de la côte istrienne et dalmate et l'intérieur de l'empire, de leur donner les moyens de faire avec Vienne, Pesth, la Slavonie et la Bosnie des affaires chaque jour plus profitables, de l'autre d'opposer les Slaves, encore dans l'élan d'un premier réveil et d'espérances que l'événement n'a pu démentir, aux Italiens et au spectacle assez décourageant des mécomptes et des embarras par lesquels passe aujourd'hui le royaume de Victor-Emmanuel. Tant que l'Autriche, en évitant les actes de violence et en s'abstenant de provoquer des conflits sanglants, persévérera dans cette voie, qu'elle s'appliquera avec sagesse et résolution à cette double tâche, on ne peut que lui souhaiter bon courage et heureux succès.

Le lendemain de notre arrivée à Trieste, nous nous embarquions, M. Huet et moi, à minuit, pour Venise, sur le paquebot à vapeur qui fait entre l'ancienne et la nouvelle reine de l'Adriatique un service quotidien. Nous devions, d'après le programme, débarquer sur les six heures du matin, à la Piazzetta; de là, après quelques jours employés à revoir Venise, je comptais rentrer en France par le lac de Côme et la Via Mala, le seul des principaux passages des Alpes que je ne connusse pas. Nous étions sortis de cette Europe orientale où on se sent presque encore en Orient et où on ne pénètre guère encore sans quelques appréhensions; il semblait que nous n'eussions plus rien à redouter, et que dans notre voyage de retour il n'y eût même plus de place pour l'imprévu. Mais, tant que l'on a à compter avec la mer et les montagnes, il ne faut jamais désespérer de rencontrer quelque anicroche, quelque aventure. Partis à minuit de Trieste, à peine sortis du port, nous trouvions au large la tempête; battus par un vent debout et par une forte mer qui nous empêchait d'avancer et qui fit au bâtiment quelques avaries, il nous fallut rebrousser chemin et aller chercher un refuge dans un petit port naturel sur la côte d'Istrie, au sud de Trieste, au pied de montagnes dont les pentes inférieures, couvertes d'oliviers, me rappelaient plus d'un incident de nos navigations d'autrefois dans les mers de Grèce. Il nous fallut attendre là, jusqu'au milieu du jour, que le vent eût diminué, et le malheur voulait que la houle, trop forte jusque dans la partie du bassin où nous étions mouillés, ne nous permît pas de communiquer avec un pittoresque petit village dont j'ai oublié le nom. Si je m'en affligeais, ce n'était point que je fusse mal à bord; j'avais vaillamment résisté aux orages de la nuit, et je me sentais très-fier, pendant que presque tous nos compagnons souffraient et geignaient, de faire encore aussi bonne contenance que jadis dans la mer Noire ou dans la mer de Syrie; mais je mourais de faim, et pour toute provision, sur ce bateau qui avait compté jeter l'ancre dans la lagune au bout de six heures de traversée, il n'y avait que du vin de Chypre et des biscuits, des biscuits et du vin de Chypre. J'aurais, je crois, pour obtenir un bifteck ou une côtelette, vidé volontiers ma bourse — il est vrai qu'elle ne contenait plus grand'chose — entre les mains de celui que l'affiche du Lloyd autrichien, placardée dans le salon avec les prix d'une foule de comestibles qui n'existaient malheureusement que sur la pancarte, appelait très-improprement le *restaurateur*; mais à toutes mes prières l'infâme ne répondait qu'en m'assurant que c'était la première fois de l'été qu'arrivait pareille chose, et que pendant l'hiver il ne manquerait pas de prendre des provisions. J'ai compris alors comment les naufragés de *la Méduse* avaient pu en venir, sur leur fameux radeau, à manger les plus gras de leurs compagnons d'infortune.

Nous ne nous remîmes en route que vers midi, et si le capitaine, qui paraissait soucieux, se décida à lever l'ancre, ce fut, je crois, qu'il mourait aussi de faim, et qu'il ne voulait pas, à son bord, donner l'exemple de l'anthropophagie. La mer était encore bien mauvaise; nous ne commençâmes à respirer qu'en approchant de la côte italienne. A cinq heures nous franchissions la passe de Malamocco, et aussitôt nous voyions, colorés par un beau soleil couchant, sortir de la mer les maisons et les édifices de Venise, tandis qu'à l'aide de mes souvenirs et de la carte je cherchais à reconnaître les îles auprès desquelles nous passions ou qui nous semblaient flotter à l'horizon entre ciel et terre. C'est un spectacle que mon compagnon lui-même, pour qui la traversée avait été très-pénible, ne se plaignait pas de payer trop cher. Pour moi, je n'avais qu'une crainte, c'était de m'être pour jamais brouillé avec le vin de Chypre; je n'ose dire, de peur de donner une mauvaise idée de ma sobriété, combien de verres j'en avais ab-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sorbé depuis minuit, et j'avais peur de m'en être dégoûté pour le reste de mes jours.

Après avoir employé trois ou quatre journées à revoir cette chère Venise que je n'avais pas visitée depuis 1852 et que je retrouvais libre, mais toujours bien pauvre et bien ruinée, je dis adieu à M. Huet, qui pouvait donner quelques jours encore au Titien, au Tintoret et à Giorgione. Je me faisais une joie de passer le Splügen; mais j'avais compté sans les grandes pluies d'automne. Elles commençaient au moment de mon départ de Venise; si elles me permirent, en cessant, dans la plaine lombarde, vers midi, de refaire au passage une visite aux arènes de Vérone et de m'arrêter pour la première fois à Brescia, le lendemain ce ne fut qu'entre deux ondées que je pus, vers le soir, apercevoir, enfin éclairés d'un brillant rayon, le lac de Côme et ses rives merveilleuses. Après Naples et Constantinople, le lac de Côme est peut-être ce que j'ai vu de plus beau; je ne connais point de paysage qui unisse ainsi la grâce et la force, le charme et la grandeur. J'aurais volontiers passé ici une semaine, un mois, plus peut-être; je ne connais point de lieu où il doive être plus aisé d'oublier le temps et la vie; mais j'étais déjà en retard; je me hâtai donc de gagner Chiavenna, d'où je comptais repartir dans la nuit même. Là, à peine arrivé, je trouve entassés dans l'hôtel les voyageurs amenés par les deux diligences précédentes, et j'apprends avec stupeur que l'on ne passe plus depuis la veille, que la route a été emportée sur plusieurs points par les torrents entre Chiavenna et le village de Splügen. Il était écrit que je ne verrais point la Via Mala! au moins pouvait-on passer par quelque autre route pour gagner la Suisse? Devais-je me hâter de regagner Milan pour prendre par le Saint-Gothard? Non, m'assurait-on; elle aussi, la route du Saint-Gothard était rompue. Le plus sage était de faire un détour par l'Engaddine, où les chemins, disait-on, avaient peu souffert et seraient bientôt réparés. C'est à quoi je me décidai après un jour d'une attente impatiente, que j'essayai de tromper par une longue promenade dans les belles forêts de châtaigniers qui entourent Chiavenna. Dans la nuit, je partais pour Saint-Maurice et Silva-Plana; le lendemain soir, par le Juliers, un des cols les moins intéressants et les plus monotones qu'il y ait dans les Alpes, j'arrivais à Coire. Là nous apprenions que le Rhin débordé avait traité le chemin de fer comme la route du Splügen, et enlevé partout des tronçons de la voie ferrée; mais déjà des omnibus vous prenaient là où étaient forcés de s'arrêter les wagons, et le soir j'étais à Bâle.

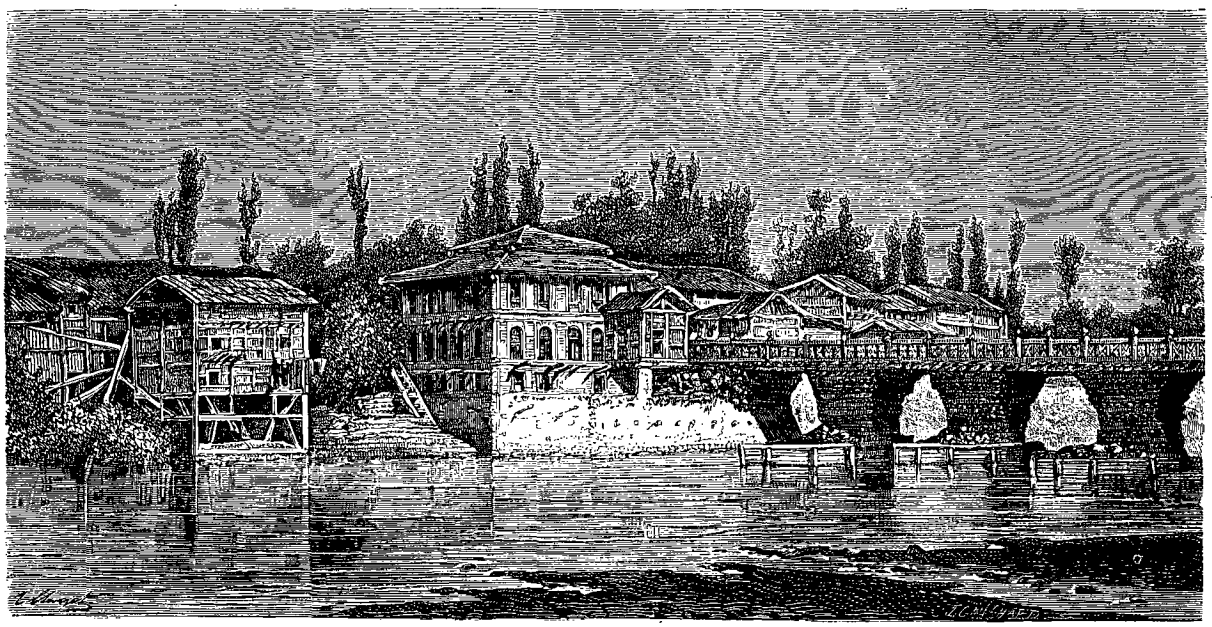


Femme valaque. — Dessin de Valério d'après nature.

Je vous ai dit, cher lecteur, comment on allait en Slavonie et en Croatie, comment on en revenait; j'espère que vous vous laisserez tenter, et que vous ferez, un jour ou l'autre, le voyage, ne fût-ce que pour voir, sur la route, Munich, où il y a les marbres d'Égine, des Rubens presque aussi beaux qu'à Anvers, et la première bière du monde, Vienne, le Paris de l'Allemagne, Pesth et Bude, avec leur fleuve royal, Belgrade avec sa blanche couronne de murailles croulantes et de bastions; — au retour, cet étrange et sauvage pays du Karst, Trieste et ses bassins, Venise libre et belle, mais toujours triste et touchante, le lac de Côme et les Alpes; mais méfiez-vous, en automne, de la mer Adriatique et des torrents débordés, des grandes eaux mugissantes qui emportent les routes et les ponts comme le vent la poussière de nos rues.

G. Perrot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont à Srinagar (voy. p. 322). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

LE PANDJAB ET LE CACHEMIR,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Digression et retour en arrière. — Srinagar. — Le Hari-Parvata, et comme quoi il a changé de couleur. — Manière ingénieuse d'apprécier la beauté des Cachemiriennes. — Pourquoi il ne faut pas généraliser cette recette.

Je m'aperçois, en relisant mes derniers récits, que je suis tombé dans une de ces distractions qu'un voyageur désavoue avec une componction plus ou moins sincère : j'ai raconté un séjour de bien des jours à Srinagar, et regardant ingénument mes lecteurs comme des bourgeois du Cachemir, j'ai oublié de leur décrire la ville, absolument comme s'il s'agissait de Londres ou de Madrid. Mais mieux vaut tard que jamais. Je vais, pour leur instruction, laisser là Naochera et son joli paysage, et rentrer pour un quart d'heure à Srinagar afin de payer ma dette.

Il est probable que mon lecteur ne tient pas bien particulièrement à ce que cette lacune soit remplie, comme on dit en langue classique. Mais un auteur bien né ne doit jamais supposer que ce qu'il dit soit indifférent au lecteur, et je vais lui parler de la « Venise indienne. »

Srinagar s'allonge sur les deux rives de l'Hydaspe, surtout le long de la rive droite, sur plus de cinq kilomètres d'étendue. Le chiffre de la population a beaucoup varié depuis un demi-siècle : Moorcroft, qui y passa en 1823, évalue ce chiffre à deux cent quarante mille âmes : c'est une de ces exagérations où excellent les Orientaux et dont les voyageurs sont invariablement victimes à leurs débuts. Hügel, qui ne donne que quarante mille habitants, est encore plus incroyable : Cunningham, qui double ce chiffre, me paraît s'éloigner un peu moins de la vérité. J'ai évalué à vue d'œil à cent vingt mille âmes la population actuelle de la ville : mais les ruines qu'on voit çà et là appuient assez la croyance générale que cette population était jadis bien plus nombreuse qu'aujourd'hui. La tyrannie est dépeuplante de sa nature, et je crois avoir surabondamment prouvé qu'en fait de tyrannies il est difficile d'en trouver de plus réussie que celle qui épuise en ce moment « l'heureuse vallée. »

La ville a été fondée par le roi Pravarasena, il y a dix-sept cents ans : elle a fait peu de bruit dans l'histoire. Le sultan Baber, contemporain de notre Henri IV, la fit fortifier, s'il faut en croire l'inscription de la porte de la citadelle, datant de l'an 1005 de l'hégire et portant que l'enceinte construite alors « a coûté onze millions et demi de roupies. »

A propos, pourquoi cet usage ingénu de révéler à la

1. Suite. — Voy. t. XVIII, p. 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

postérité ce qu'a coûté tel ou tel ouvrage public, n'est-il point passé dans nos mœurs? Probablement parce que nos gouvernements européens ont en face de l'opinion des timidités que l'Orient ne connaît pas. On peut avoir intérêt à construire soit de vastes palais, soit des temples grecs ou des églises gothiques, et ne pas être charmé de révéler à ceux qui vivront en l'an 2000 — époque où la majorité des hommes sera raisonnable — le nombre de millions qu'auront coûté le palais-joujou, le faux temple ionien et l'église à physionomie demi-chinoise.

Parlons de choses plus gaies. J'ai déjà décrit les ponts de Srinagar faits de couches superposées de solides madriers en bois de *déodar :* malgré les crues et la rapidité de l'Hydaspe, il y a de ces ponts qui ont plusieurs siècles d'existence. Ils commencent à se dégrader par le haut, et le gouvernement actuel ne fait rien pour les réparer. Il faut espérer qu'avant qu'ils soient tout à fait emportés, le gouvernement anglo-indien se sera substitué au maharadja : c'est leur seule chance de longue durée. On a construit des maisons sur ces ponts massifs, ce qui m'a fait songer avec un certain plaisir à nos anciens ponts français du moyen âge, couverts d'un double rang de boutiques.

Du reste, ce n'est pas le seul côté par lequel le Cachemir rappelle l'Europe : pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les vues que je donne ici de quelques groupes d'habitations de Srinagar. Quoi de plus européen — et de plus agréable pour les yeux fatigués de la vulgarité monotone des maisons indoues — que ces maisons-chalets de Cachemir, à plusieurs étages, sveltes, dégagées, aériennes, avec leurs longs balcons et leurs bois découpés? Décidément, les riches musulmans que je voyais accoudés à ces balcons, causant gravement en prenant leur thé et faisant leur kef la moitié du jour, protégés contre les bruits d'une grande ville par des massifs de peupliers et bercés par le murmure étouffé de l'Hydaspe, ces hommes, dis-je, entendent supérieurement certaines délicatesses subtiles et charmantes de la vie.

Pas de monuments, car je ne puis donner ce nom à la grande mosquée, qui n'est qu'une halle à prières et qui d'ailleurs est moderne. L'islamisme a été très-iconoclaste dans les parties de l'Inde où il a été le maître absolu. Avant lui, il devait y avoir dans la « ville du Soleil » (*Surya-nagara*, Srinagar) force jolies chapelles bouddhiques, comme les édicules que j'ai déjà décrits : aujourd'hui, je n'en ai pas vu dans la ville proprement dite. En revanche, me promenant en barque entre les ponts, j'ai vu incrustés dans un quai de soutènement des bas-reliefs bouddhiques, débris de quelque *vihara* mis à contribution pour réparer ce mur. J'ai aussi vu dans le jardin de M. Cooper une pierre (basaltique, si j'ai bon souvenir) couverte d'une longue et belle inscription en caractères à moi inconnus. Je crois que c'est le caractère *kachi* ou cachmiri, aujourd'hui disparu du pays, et conservé — hasard étrange! — par une colonie de trente mille ouvriers en châles qui, fuyant leurs foyers opprimés par l'étranger, se sont groupés à Loudhiana, sur territoire anglais. Ils n'ont pas seulement gardé leur langue, mais leur écriture nationale, tandis que leurs frères restés dans la vallée ont dédaigné l'une et l'autre, oubliant celle-ci et abandonnant de plus en plus l'autre aux paysans et aux petites gens.

Il y a dans la ville et surtout dans les faubourgs un grand nombre de maisons de riches négociants de fort belle apparence, mais toutes sont enlaidies par ce revêtement en terreau gazonné qui en couvre la toiture, et donne aux plus belles maisons, aux palais même, une sorte de rusticité d'autant plus frappante que le gazon ne verdit pas toujours et qu'une herbe pelée et roussie n'est jamais bien agréable à voir.

Ce qu'il y a de mieux dans la ville, c'est l'eau. J'ai déjà dit quelque chose du charme de ces excursions en barque le long du fleuve, à l'abri des haies et des peupliers. Mais on éprouve un charme plus étrange encore en glissant le long des eaux dormantes de ces canaux qui ont rappelé à un voyageur (Vigne) le grand canal de Venise. Ces canaux, œuvre des princes mogols qui firent du lac et de ses bords leur Versailles ou leur Fontainebleau, ont des écluses à clapet qui permettent au lac, lorsque l'Hydaspe est bas, de lui apporter le tribut de ses eaux plus limpides qu'elles n'en ont l'air : au contraire, dès que le fleuve sacré monte et dépasse le niveau du lac, la simple pression de ses flots ferme les écluses.

Bernier, qui visita Srinagar il y a bientôt deux siècles, est encore le voyageur le plus intéressant à lire sur la ville et le pays. Il trouva la capitale très-agréable, au rebours de Moorcroft qui appuie trop sur les laideurs et les inconvénients communs à toutes les grandes villes d'Orient. Il nous décrit les maisons voisines de la rivière avec leur jardin sur le fleuve, et insiste sur le charme que cela donne à l'ensemble du panorama : il n'oublie pas les maisons de l'intérieur de la ville avec leurs canaux débouchant au lac et leurs barques pour s'y promener.

Il ajoute : « On y voit encore quantité de vieux temples d'idoles en ruines.... » J'ai déjà dit que ces ruines mêmes, qui seraient si curieuses pour l'histoire de l'architecture bouddhique, n'existent plus, sauf quelques pierres encastrées dans des murs. Il nous apprend plus bas que le Hari-Parvata veut dire montagne verte et tire son nom d'un jardin et de « quantité de beaux arbres verts qui lui servent de couronne. » Ce passage est une autorité et sert à expliquer un nom qui, dans l'état actuel des lieux, ne se comprend plus du tout.

Bernier est franchement enthousiaste de toute cette contrée, et je ne puis résister au plaisir de citer textuellement, à l'appui de ma propre admiration qui contredit Jacquemont, ce témoignage d'un homme illettré qui n'était pas porté à la poésie, mais qui voyait sincèrement et voyait juste :

« Tous ces ruisseaux qui descendent des montagnes

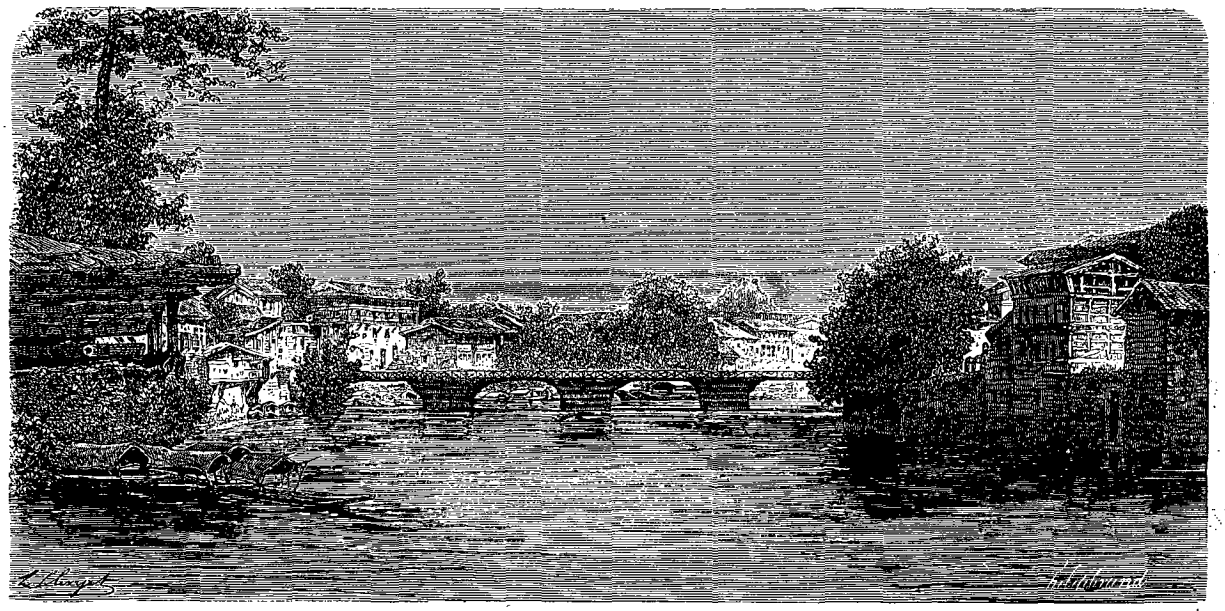
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rendent la campagne et toutes ces collines si belles et si fertiles, qu'on prendrait ce royaume pour quelque grand jardin tout verd, mêlé de villages et de bourgades qui se découvrent entre les arbres, et diversifié de petites prairies, de pièces de riz, de froment, de plusieurs sortes de légumes, de chanvre et de safran, tout cela entrelassé de fossés pleins d'eau, de canaux, de quelques petits lacs et ruisseaux : tout y est parsemé de nos plantes et de nos fleurs d'Europe, et couvert de tous nos arbres, pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers et noyers chargés de leurs propres fruits et de vignes et de raisins dans la saison. Les jardins particuliers sont pleins de melons, de patèques ou melons d'eau, de chervis, de bêtes-raves, de réforts, de la plupart de nos herbes potagères et de quelques-unes dont nous n'avons pas....

« De tout ce que je viens de dire on peut assez conjecturer que je suis un peu charmé de Kachemire et que je prétens qu'il n'y a peut-être rien au monde de pareil ni de si beau que ce petit royaume.... »

Notre voyageur n'était pas seul de cet avis : Djehanghir, un des plus connus des princes mogols, disait qu'il aimerait mieux perdre l'empire des grandes Indes que de perdre le Cachemir.

La population appartient là, comme dans toute la vallée, au type arien le plus accompli : j'ai trouvé là une quasi-race européenne, sans ces caractères qui frappent assez désagréablement nos yeux dans les indigènes de l'Inde : maigreur, saillie exagérée des pommettes, et teint presque noir. Le teint plus clair des Cachemiris tient évidemment à la pureté de la race autant qu'à sa position géographique dans les hautes terres. Si les paysannes, hâlées et brunies par le travail, approchent un peu comme teint des femmes du Pandjâb, les femmes de la classe aisée, qui sor-



Pont de Sopor, en aval de Srinagar. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

tent peu, m'ont paru aussi blanches que des Italiennes.

J'en ai vu quelques-unes au logis, mais je n'ai pas été aussi ingénieux que Bernier, qui s'introduisait partout sous le patronage d'un professeur de persan connu dans la ville, et avait toujours ses poches pleines de bonbons et de confitures qu'il distribuait aux enfants. Les grandes sœurs et même les mamans s'empressaient alors autour du curieux pour avoir leur part des friandises, « ou pour se faire voir, » ajoute-t-il judicieusement.

Décidément, ce singulier homme connaissait bien les femmes d'Orient, surtout les musulmanes. Atrophiées par la reclusion et le manque à peu près absolu d'éducation, elles deviennent de charmantes brutes et n'ont plus que deux instincts : gourmandise et coquetterie. Le stratagème des sucreries est exquis, mais je ne conseillerais pas aux gens circonspects d'en user en Turquie ou en Perse. Là, les maris ont des préjugés, et les frères sont tout à fait intolérables.

XIV

Nagapoura. — Une légende au lieu d'une dissertation géologique. Agréable rencontre. — La meilleure manière de voyager.

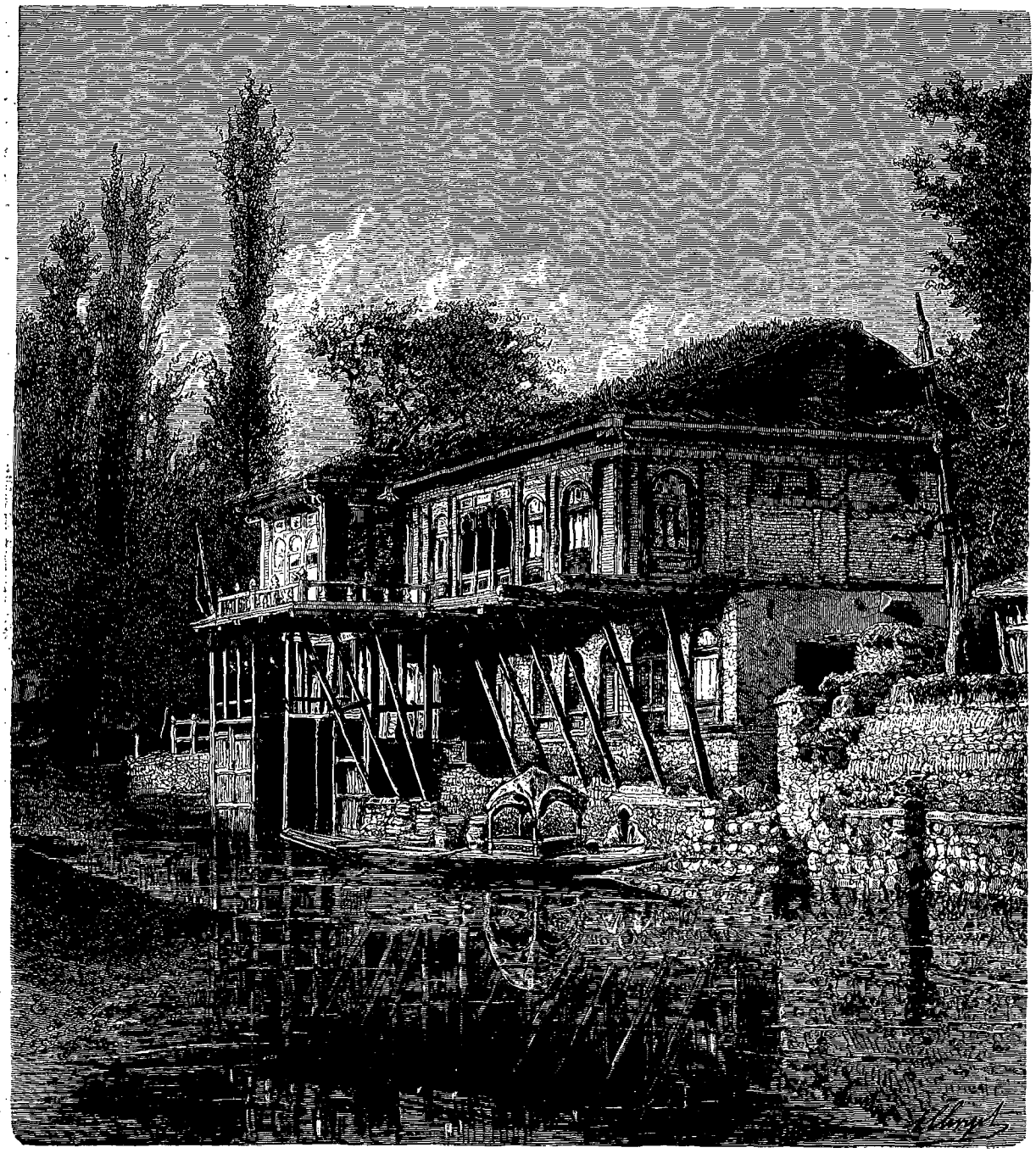
Je reprends ma route, et mon temple bouddhique de Naochera, celui que j'eus quelque peine à découvrir au milieu du fouillis d'arbres qui le masquait. J'appris que cette ruine charmante s'appelait Nagapura ou *ville des Nagas*, des dragons ou serpents que les légendes de l'Inde donnent pour premiers habitants à l'*heureuse vallée*. J'ai raconté plus haut une légende bouddhique où ils figurent. En voici une autre, toujours sur les Nagas et l'apôtre Madhyantika, et qui est censée avoir eu pour théâtre la partie de la vallée de l'Hydaspe qui m'occupe en ce moment.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Madhyantika, arrivé aux environs de Baramoula, s'assit sur un rocher et s'absorba dans la méditation. Dans le bouddhisme, la méditation donne aux saints une force infinie, qui se manifeste souvent par des bouleversements de la nature. Les Nagas, qui s'en doutaient, furent inquiets de voir Madhyantika en extase et vinrent timidement lui demander en quoi ils pouvaient lui être agréables.

« Donnez-moi, dit le pèlerin, la roche sur laquelle je suis assis.

— Vous vous moquez, répondirent les génies-serpents : on ne donne pas une pierre nue en présent. Demandez des terres, des bois, des eaux.... »



Maison de faubourg de Srinagar (voy. p. 322). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

Madhyantika tint bon, et les Nagas, heureux de s'en tirer à si bon compte, lui concédèrent la propriété de son rocher. Alors l'apôtre se plaça dans un lieu où sept vallées convergeaient, et s'assit à terre les jambes croisées, position canonique de Bouddha et de ses disciples.

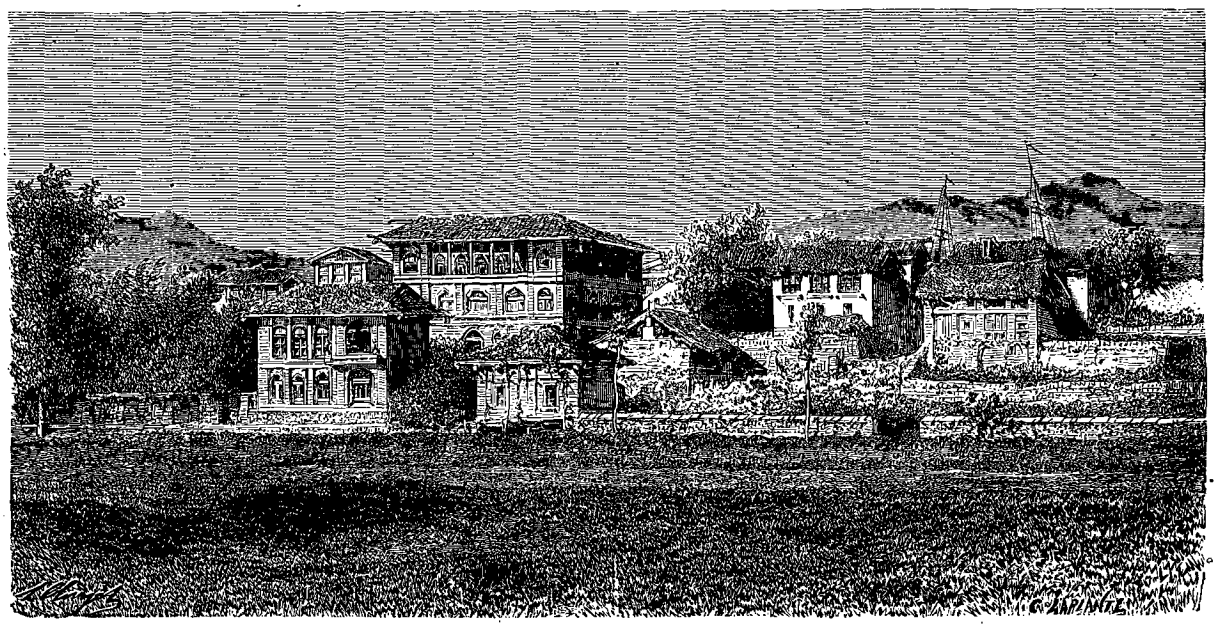
Aussitôt une effroyable convulsion déchira l'Himalaya. La terre, ne pouvant supporter le poids d'un saint aussi chargé de méditations, s'affaissa autour de lui, une faille de quatre-vingts lieues de long s'ouvrit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la montagne, l'eau du lac s'y engouffra avec furie pour se précipiter vers l'Indus.

Un fleuve nouveau, l'Hydaspe, était né, et le sombre lac des Nagas, presque entièrement desséché, faisait place aux merveilles de la *vallée heureuse*.

J'admire la géologie, mais elle n'aura jamais la poésie ingénue de ces deux contes mystiques de l'Inde. Il ne me déplaît pas d'ailleurs d'y trouver, dans un pays où l'homme est si petit et la nature si gigantesque et si tyrannique, cette théorie de l'asservissement des élé-



Vue d'un faubourg de Srinagar (voy. p. 322). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

ments à l'homme devenu quasi dieu par la méditation et la foi. Quels résultats une pareille croyance n'eût elle pas donnés chez un tout autre peuple! Les races bonnes et molles de l'Inde bouddhique n'en ont tiré que le quiétisme le plus affadissant et, en pratique, la résignation à toute oppression extérieure. Le christia-



Maisons sur l'Hydaspe en amont de Srinagar (voy. p. 322). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

nisme primitif a failli verser dans cette ornière, qui nous eût menés tout droit à l'état politique et social du Thibet, si nous n'avions été sauvés par l'énergie farouche des jeunes races d'Occident.

J'allai jusqu'à Naochera, voyageant à pied : à Naochera, mon Grec Dimitri, garçon de ressources s'il en fut, trouva moyen de séduire un vieil indigène et de l'amener, moyennant quelques roupies, à me louer une mule jusqu'à Marri. Comme Rambir-Sing ne lira pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces souvenirs de voyage, je n'ai pas à craindre, en divulguant cette contravention, que le brave homme soit recherché, trouvé et expédié aux galères de Ghilghit.

Un bonheur en amène un autre. Pas loin de Naochera, je rencontre une joyeuse caravane de quatre jeunes officiers anglais qui rentrent comme moi à Marri. Les uns sont à cheval, les autres à pied : tous vigoureux, lestes, dispos et de belle humeur. Ils se sont arrêtés dans une jolie clairière, près du fleuve, et ont étalé sur l'herbe un déjeuner auquel ils m'invitent à prendre part, ce que je fais sans me faire prier. Le soir, à l'étape d'Uri, je les vois arriver : pendant que nous renouvelons connaissance, ils se concertent à demi-voix et finissent par me proposer, avec une franche cordialité, de continuer mon voyage avec eux, ce qui m'épargnera les petits mécomptes auxquels un étranger est exposé quand il compte pour ses repas sur l'approvisionnement des *bungalows* du maharadja. Chose acceptée aussi naturellement qu'elle est proposée, et qui me procure pour les quatre jours suivants la plus agréable compagnie qu'on puisse souhaiter pour un pareil voyage.

Mes amis improvisés, MM. Taylor, Reeves, Rivaz et Smith (je crains bien d'avoir fait erreur sur ce dernier nom), avaient réalisé la plus exquise manière que je connaisse de faire un voyage d'agrément. Sans aller bien loin, comme on aimerait, à quatre ou cinq amis, à faire ensemble, à pied, une de ces excursions que tout le monde ne fait pas, à visiter l'Auvergne, les Highlands d'Écosse, l'Espagne, la Dalmatie, la Roumanie ou la Grèce! Chaque matin, on discute et on vote l'itinéraire et l'emploi de la journée, en laissant la plus grande marge possible à la fantaisie de chacun. On passe le moins de temps qu'on peut dans les villes, sauf dans celles qui ont des musées ou qui sont elles-mêmes des musées. On évite diligemment les hôtels polyglottes intitulés Victoria, Couronne de Prusse, Europe, London-Hôtel : on tâche de dénicher de préférence les vieux hôtels à bonne cuisine fréquentés par la noblesse de campagne : en certains pays, savoir faire soi-même sa soupe ou son bifteck est un talent des plus nécessaires et que je salue chapeau bas. De la santé, une bonne humeur inaltérable, voilà le capital indispensable de ces joyeuses échappées, qui laissent dans la mémoire un rayon de soleil pour bien des années.

Mais, je le répète, il faut être, pour cela, quatre plutôt que trois et plutôt cinq que quatre. Voyager à deux, pendant plus de huit jours, est fort chanceux : il est très-difficile d'éviter les petits froissements résultant du choc de deux volontés qui ont les mêmes droits. Il va sans dire que cette observation ne s'applique point aux voyages où les deux compagnons sont *uno e una* : ceux-là sont les plus charmants de tous. La Fontaine a dit dans des vers exquis et faux :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau....

C'est parler d'or. Mais je ne vois pas en quoi ce monde-là serait moins beau, s'il s'encadrait dans des horizons comme ceux de Grenade, du Parthénon ou des Thermopyles.

XV

Excursion au Hazara. — Beaux paysages. — Le dernier d'une race. — Abbotabad. — Un nouveau Vieux de la Montagne. — L'Aornos : pris par Alexandre le Grand.

Je ne veux pas décrire en détail les stations de la route que je parcourus entre Uri et Kohala, car j'en ai parlé à l'aller : nos lecteurs trouveront ici, comme complément de mes descriptions, des vues prises sur divers points de la route : Chayati, charmant lieu de halta; à Chikar, à Dana, à Kohala, où je repassai le fleuve rugissant.

A mon retour à Marri, je n'eus rien de plus pressé que de courir chez M. Thornton, qui y était en villégiature et qui avait eu l'obligeance de se charger de m'adresser mes lettres d'Europe. « Voilà, me dit-il dès qu'il me vit, un fâcheux contre-temps : je vous ai expédié un paquet de lettres hier soir à Cachemir. Voyons d'abord si le courrier ne serait pas parti. »

Vérification faite, il se trouve que le courrier était en route et devait avoir dépassé Kohala. Impossible de songer à ravoir mes lettres avant son retour de Srinagar, c'est-à-dire avant huit jours. Pour tromper mon impatience, je résolus d'aller passer ces huit jours dans les montagnes du Hazara, qui commencent à Marri même et s'étendent jusqu'à l'Indus.

Ce pays m'attirait pour plusieurs raisons : d'abord son caractère physique, qui est celui d'une Transylvanie indienne (avez-vous jamais eu la bonne fortune de visiter la Transylvanie?); puis, c'était une possession nouvelle de l'Angleterre, possession si peu assimilée au reste de l'Inde, que les officiers appelés à la parcourir pour les besoins du service avaient des instructions spéciales que j'ai lues, et qui leur enjoignaient de quitter le moins possible les routes fréquentées, d'être toujours armés et bien accompagnés et d'éviter toute rixe entre leurs gens et les indigènes.

En effet, le Hazara n'est pas l'Inde pacifique et timide : c'est un pays habité par une foule de tribus parmi lesquelles dominent les durs et belliqueux Afgans. La confusion des races y est telle, que les lettrés du pays prétendent que son nom vient du persan *hazara* (mille), c'est-à-dire mille nations. Le fond de la race m'a paru être, au moins au sud, de l'hindou afganisé, si je puis parler ainsi. Une des tribus porte le nom de *Svati* et passe pour descendre des aborigènes aryas de la vallée de Svat, expulsés par une tribu afgane qui a à son tour usurpé le nom de Svati, et dont je parlerai plus bas.

Rundjit-Sing conquit le Hazara et y fit bâtir une ville, la seule du pays, Harripour (Hurrapoor des cartes anglaises), ainsi nommée du général sikh Harri-Sing, qui s'en empara. Les Anglais, qui ont hérité du Hazara quand ils ont annexé le Pandjâb en 1849, ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remplacé Harripour (situé dans les terres chaudes et par conséquent fort défavorable aux Européens) par une petite ville toute neuve, dans une jolie plaine, qu'ils ont nommée Abbotabad pour honorer la mémoire du colonel Abbott, à la fois soldat, administrateur et antiquaire, connu par d'excellents travaux sur ces pays.

Au temps du sultan Baber, la majorité des habitants du Hazara était de race turque, sans doute depuis le temps de l'invasion des Indo-Scythes dans la vallée de l'Indus. Aujourd'hui, l'élément turc a si bien disparu du Hazara, qu'on ne le trouve plus que dans un village voisin de Harripour et appelé, je crois, Mangae. On m'a aussi parlé d'un vieux Turc qui habite dans les bois du côté de Marri, et qu'on ne connaît dans le pays que sous le nom de *Turc :* il paraît inspirer aux indigènes actuels quelque chose de ce respect qui, dans nos campagnes, entoure les bergers *jeteurs de sorts*. J'aurais aimé à le voir, ce dernier descendant sans héritiers d'une race historique, qui a assez vécu pour voir les vainqueurs des vainqueurs de ses ancêtres soumis à leur tour par les Européens. Quelles leçons dans l'existence de ces témoins des races disparues! Viendra-t-il le temps où le dernier des Français, bûcheron ou *schlitteur* dans les Vosges, sera un objet de curiosité pour la race peut-être inférieure qui nous remplacera?

Je suivis pendant un jour et demi une bonne route bien nivelée qui court le long de la crête des montagnes, ayant à droite et à gauche des profondeurs effrayantes de vallées boisées, assez semblables aux *sollas* d'Abyssinie. Celles de gauche allaient à l'Indus, celles de droite à l'Hydaspe. Au milieu du second jour, je descendis dans une des premières, qui va vers Harripour : c'était, bien qu'en juillet, un mince filet d'eau, mais la largeur du lit pavé de gros cailloux montrait assez qu'à certaine époque de l'année ce filet d'eau devenait un fleuve rugissant.

J'arrivai de bonne heure à Abbotabad, et allai présenter ma lettre de recommandation au capitaine Ommaney, *deputy commissioner* du district, lequel se mit obligeamment à ma disposition pour toute information possible. Nous causâmes de choses et d'autres, notamment des affaires des Wahabites et des troubles dont les environs du Hazara avaient été le théâtre en décembre 1863.

On sait, par le voyage de Palgrave, ce que c'est que le mouvement religieux appelé Wahabitisme en Arabie : mais ce qu'on sait moins, c'est que les Wahabites du Nedjd ont envoyé depuis plusieurs années dans l'Inde musulmane des émissaires chargés de prêcher, en même temps que la réforme religieuse, l'expulsion des *Angresi* du sol de l'Indoustan. La conspiration est aujourd'hui flagrante : à l'époque même de mon voyage, on jugeait un procès de Wahabites à Patna; les plus résolus de la secte n'avaient pas attendu ce moment pour aller fonder sur l'Indus, à Sattana, en face du territoire anglais, un centre actif de propagande insurrectionnelle. Ce lieu de Sattana leur avait été concédé par le souverain du pays, l'*akhond* de Svat, un personnage dont je dois dire quelques mots.

On a beau dire que notre temps n'est pas favorable au prophétisme, il est incontestable que le monde musulman n'a jamais eu plus de prophètes et de réformateurs qu'aujourd'hui. Un marabout de la vallée de Svat, près de Pechawer, lequel avait peut-être entendu parler de Chamyl et d'Abd-el-Kader, s'était fait leur imitateur dans son pays de Svat, très-longue vallée populeuse, habitée par plusieurs tribus afganes indépendantes les unes des autres, condition politique très-favorable à la propagande politique. Je n'ai jamais su son nom : on l'appelait l'*akhond* (celui qui enseigne, ce qu'on exprime en anglais par *teacher*). Il n'enseignait du reste rien de nouveau, et n'aspirait qu'à produire dans sa zone d'action une recrudescence de ferveur. Sans probablement rien savoir de l'histoire du Vieux de la Montagne, il avait puisé dans un milieu à peu près analogue, dans un fanatisme farouche et dans une imagination sans scrupules, l'imitation des pieux assassinats qui forment une des pages les plus sinistres de l'histoire de l'Orient au moyen âge. Du fond de sa sauvage vallée, il lançait sur divers points de la frontière anglaise des fanatiques sans peur, chargés de poignarder tel ou tel officier civil ou militaire signalé pour son zèle à « persécuter les croyants. » Persécuter l'islam, c'était faire pendre haut les malfaiteurs, coupe-jarrets et bandouliers musulmans qui *exerçaient* aux dépens des idolâtres hindous, peccadille vue de très-bon œil par les théologiens de la *foi*. Aussi les garnisons de cette frontière étaient-elles assez redoutées des officiers anglo-indiens : on m'avait cité à Pechawer de nombreux exploits de ces zélotes, dont quelques-uns avaient échappé grâce à la complicité tacite de la population indigène.

Le capitaine Ommaney m'apprit que l'an dernier il avait perdu son propre frère de cette façon tragique. « Il paraît, ajouta-t-il, qu'il y avait un malentendu (mistake) et que la vraie victime désignée était un autre officier qui lui ressemblait beaucoup, qui remplissait des fonctions judiciaires dans le district et était la terreur des malfaiteurs afgans. » Je n'ai pas besoin de dire combien je fus peiné d'avoir involontairement réveillé chez mon hôte un aussi cruel souvenir.

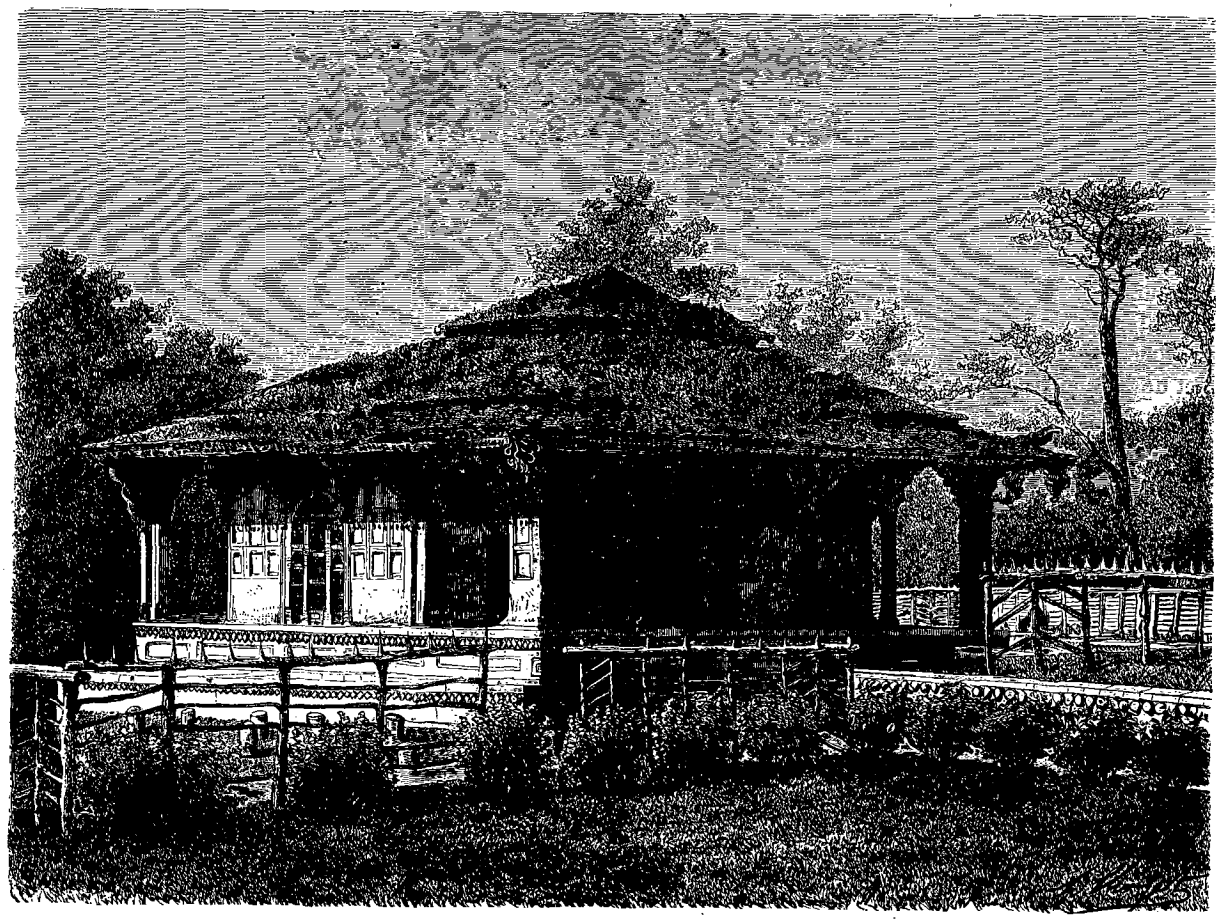
Je n'ai pas très-bien compris pourquoi les Anglais, limitrophes de Svat, ont laissé subsister à leurs portes ce repaire de bandits que nous n'aurions sûrement pas supporté en Kabylie. Les montagnes de Svat sont rudes à franchir, mais pas plus rudes après tout que le Djurjura ou l'Ouarenseris, et les armes de précision ne connaissent plus rien d'inaccessible. En revanche, le gouvernement de l'Inde, provoqué par les maraudages des tribus voisines de Sattana, comprit qu'il fallait en finir avec cette nichée d'étranges patriotes; et, en 186', une fois les chaleurs de l'été passées, une expédition se dirigea de Pechawer sur la vallée de Baneyr, dont le sultan était l'hôte et le champion des Waha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bites. L'*akhond* fut fort contrarié de l'incident. Ce scélérat était sage à sa manière, et tout en prêchant sans doute à ses fidèles que les balles coniques des mécréants s'aplatissent comme des graines de pastèque sur la poitrine des hommes armés d'une foi vive, il savait parfaitement le contraire, et avait toujours évité une collision avec les Anglais. Il eût voulu cette fois en faire autant; mais l'esprit belliqueux des Svatis était surexcité par cette démonstration des Anglais, et, pour ne pas être accusé de trahison et d'impiété, il dut se résigner à prêcher la *guerre sainte*.

Elle eut le succès qu'on devait attendre. Les Svatis et leurs amis se battirent très-bien deux jours à Ombeyla (16-17 décembre 1863), mais ils furent culbutés, et l'armée marcha sur Sattana qui fut livré aux flammes. Le sultan de Baneyr fit amende honorable et demanda la paix. Les Wahabites se retirèrent à Svat, où l'*akhond* leur loua, moyennant finances, une nouvelle concession; mais deux ans plus tard, comme ils n'étaient pas en état de payer leur rente, ils furent, malgré leur qualité de réfugiés et de martyrs de l'islam, prosaïquement expulsés comme locataires insolvables.

C'est là un trait du caractère de ces montagnards : amour de l'argent avant tout. La religion est bonne quand elle invite à tuer des infidèles anglais ou à ré-



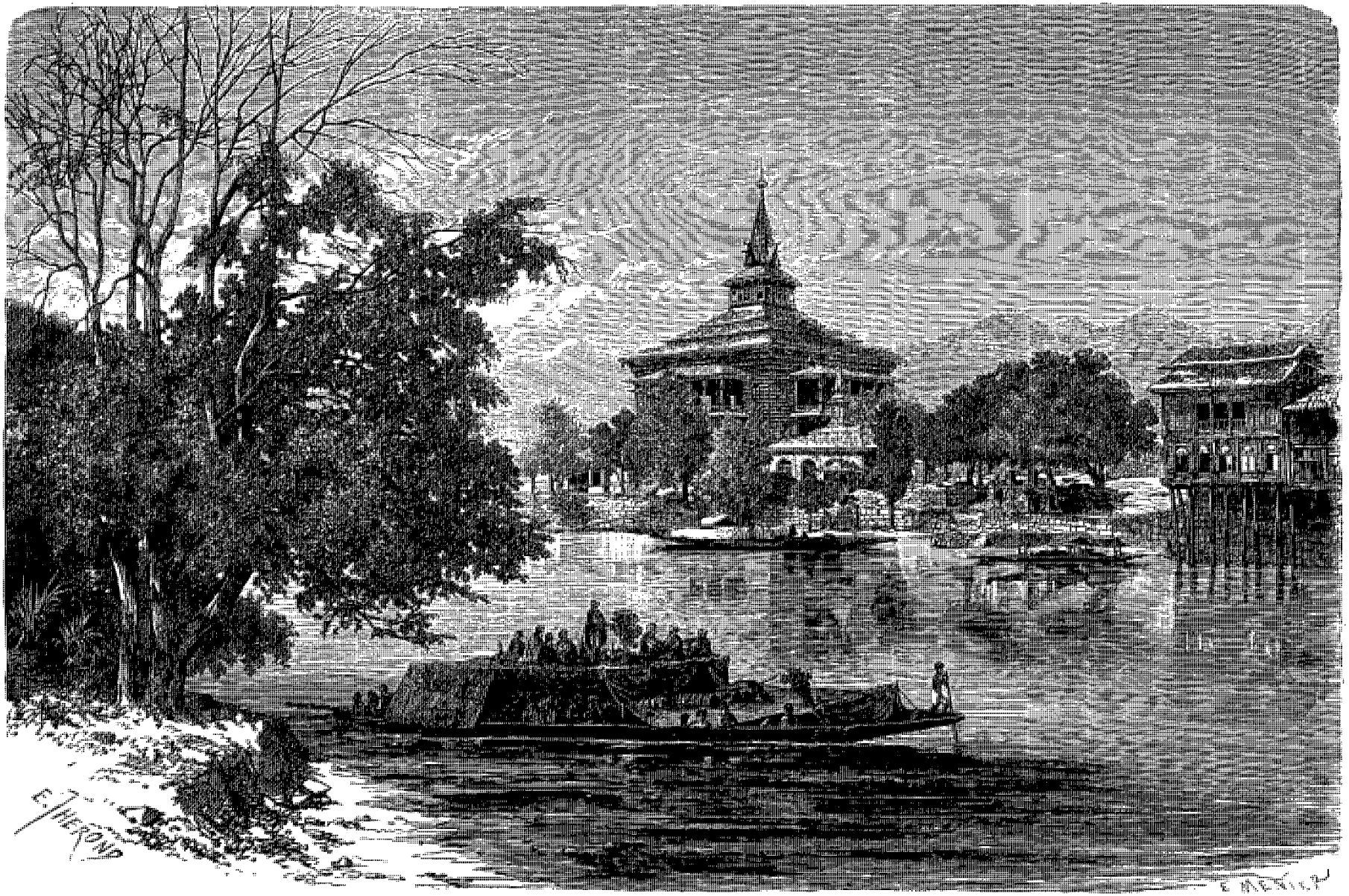
Maison de Srinagar (habitation de M. Gosselin) (voy. p. 322). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

duire en esclavage des infidèles hindous; mais si on voulait marchander leur foi, on l'aurait bien pour dix roupies. Lors de la grande *mutiny* de 1857, les cipayes débandés de la garnison de Pechawer s'étaient sauvés à Svat : le gouvernement anglais les réclama au prix de tant par tête. Les montagnards n'eurent garde de manquer pareille aubaine et livrèrent environ deux cent quatre-vingts réfugiés, qui furent fusillés à Pechawer.

Je défie bien qu'on me cite le peuple chrétien le plus abruti, à qui on eût pu proposer une infamie pareille. Les cipayes musulmans, révoltés de 1857, entendaient bien faire une guerre de religion : c'était donc une double gredinerie que les Svatis commettaient là. L'islam enseigne quelques vertus, comme l'hospitalité, mais il en désapprend une foule d'autres, et surtout il n'enseigne pas l'honneur.

Je pris un croquis des belles montagnes neigeuses qui m'apparaissaient au nord, par-dessus les monts vert sombre d'Abbotabad, et qui ferment par en haut la vallée de Hazara. Ces montagnes sont occupées par des Patans (Afgans) indépendants de tout le monde, même du maharadja de Cachemir : ils en ont débusqué les Hindous de race darâda, qu'on ne trouve plus aujourd'hui que bien plus au nord, à la hauteur de ces pays d'Astor, Hanz et Ghilghit sur lesquels ma curio-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



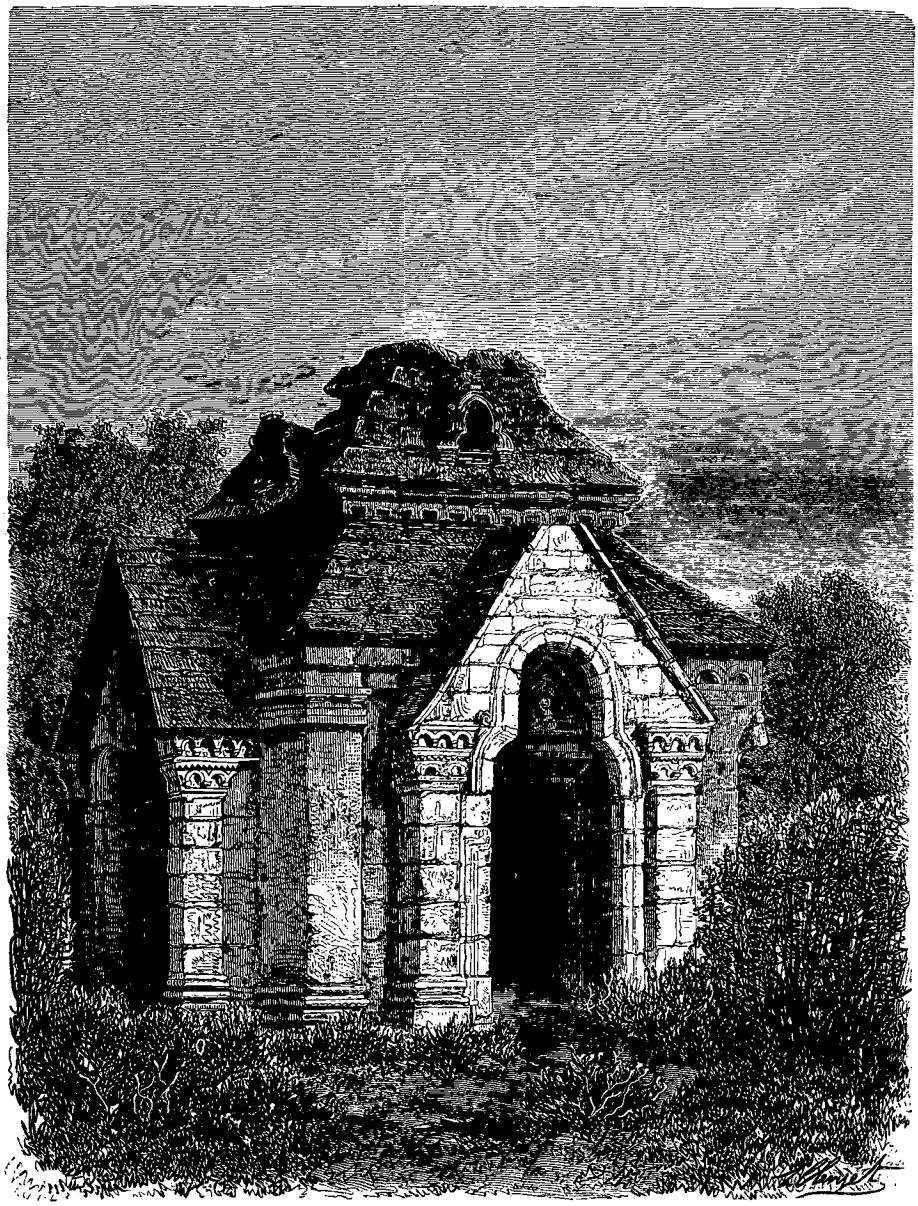
Mosquée à Srinagar (voy. p. 322). — Dessin de E. Theroud d'après une photographie et un dessin de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sité avait été si fâcheusement déçue par les sottes défiances du maharadja.

Je repartis le lendemain et refis en deux jours la route que je viens de décrire. A mi-chemin, je rencontrai des soldats anglais en petite tenue, et qui, armés d'un filet à papillons, se livraient flegmatiquement à ce plaisir d'amateurs-naturalistes. Je savais que les officiers encourageaient ce goût, dont profitaient le musée de Lahore et d'autres collections, indispensables à visiter pour le naturaliste qui veut étudier l'entomologie de la région himalayenne. Libre aux gens pointilleux de trouver ce passe-temps peu militaire : il est en tout cas moins niais que de se promener deux à deux en se tenant par le petit doigt et en écorçant une baguette de coudrier.

Vers le même endroit, je me croisai avec un convoi



Pandradar, reste de l'ancienne capitale du Cachemir. — Dessin de H. Clerget d'après un dessin de M. G. Lejean.

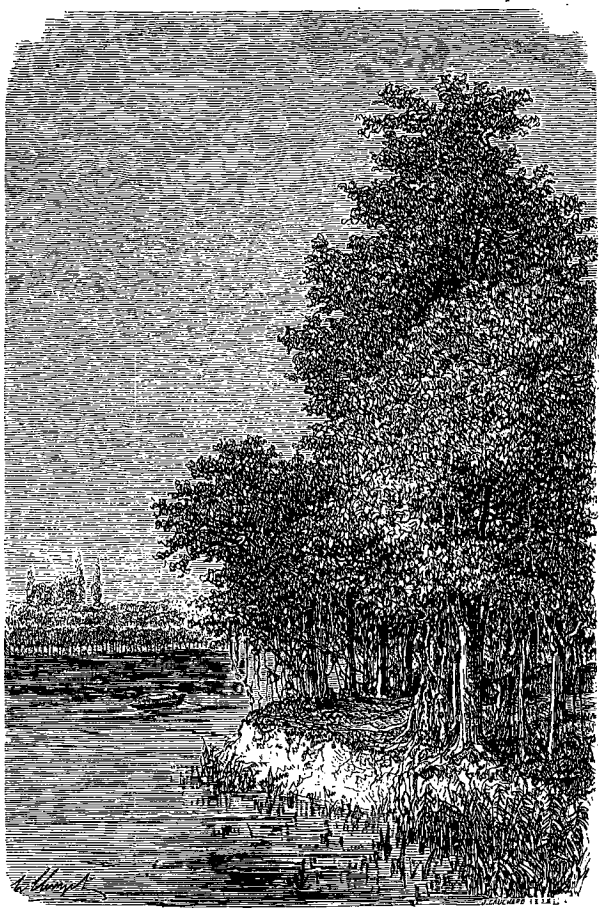
de mules chargées d'effets de campement et escortées de quelques soldats. Le chemin était étroit et tournait court; par la maladresse de mon muletier, une des bêtes du convoi, heurtée par une des miennes, roula avec sa charge dans le fond d'un ravin en faisant plusieurs tours sur elle-même, — et, par un véritable miracle, se releva saine et sauve et regagna la route d'un pied sûr. En la voyant tomber, le soldat qui était en tête du convoi alla droit au muletier et se mit à le menacer en hindoustani, avec une sorte de fureur calme assez originale à voir. Sans être directement mêlé à l'incident, j'étais dans une position désagréable, étant moralement responsable de la sottise de mon gagiste. En ce moment survint un sergent qui se fit rendre compte de l'accident; je lui dis que j'étais Français, *travelling on duty :* il termina l'incident en me disant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fort courtoisement : « Passez, monsieur, nous ne tracassons pas les étrangers (*we don't interfere with the strangers*). »

Ce soir-là, j'arrivai au *travellers' bungalow* qui est à mi-route, mais je le trouvai plein de voyageurs : circonstance peu gaie, car il commençait à pleuvoir. Un officier anglais eut l'obligeance de me tirer d'embarras en mettant sa tente à ma disposition, et le lendemain matin je continuai ma route.

J'arrivai, vers midi, à un petit col où je fis halte pour admirer un des plus beaux panoramas dont j'aie jamais joui. C'était une succession de montagnes étagées qui descendaient jusqu'à une large coupure où l'on ne voyait rien, vu la distance et la profondeur, mais où il était facile de deviner l'Indus, étranglé par un fouillis de hauteurs abruptes qui en font un torrent : seulement ce torrent, avant d'arriver là, a déjà cinq ou six cents lieues de cours et une masse d'eau probablement égale à celle du Volga.



Cours de l'Hydaspe au-dessus de Srinagar (voy. p. 322). — Dessin de H. Clerget d'après un dessin de M. G. Lejean.

Puis, au delà de cette faille, les montagnes se relevaient jusqu'à un haut sommet un peu arrondi qui ne venait qu'au neuvième plan, et qui dominait tout le panorama. Je demandai à des passants le nom de cette fière cime : ils me la nommèrent *Mahaban*.

Ce nom ne dit rien à mes lecteurs ; trois mois plus tôt il ne m'eût rien dit à moi-même. Mais je venais de faire des recherches sérieuses pour reconnaître le théâtre des principales actions d'Alexandre le Grand dans la vallée de l'Indus, et j'en étais arrivé, par des calculs dont j'épargne le détail au lecteur, à reconnaître que le Mahaban seul pouvait, par sa position, sa forme et sa hauteur, répondre à la description si précise qu'Arrien nous donne de ce mont Aornos ou Aorne, que la victoire du Macédonien a rendu si illustre dans l'histoire ancienne.

Cette illustration n'a peut-être tenu qu'au hasard d'un jeu de mots. Le mot indigène paraît avoir été Aoüârâna, « le lieu fortifié » en sanscrit. De ce nom, les Grecs firent avec une légère contraction Aorna, — Aornos, et comme c'était un peuple qui voulait se rendre compte de tout par sa langue, on s'explique ce mot par le grec A-ornis, « sans oiseaux. » Pourquoi sans oiseaux ? — « Parce que le lieu était si haut que les oiseaux mêmes ne pouvaient y atteindre. »

Le Mahaban n'a jamais été mesuré : mais il ne m'a pas paru dépasser trois mille mètres. Ce n'est donc pas plus de la hauteur de l'Olympe ; mais trois mille mètres presque à pic sur l'Indus, on conçoit que cela ait pu expliquer l'exagération grecque. Quoi qu'il en soit, un faux jeu de mots donna à un beau fait d'armes la consécration qui immortalise, la consécration de la légende. Le nom d'Aornos remplit les légendaires grecs, et les latins qui les ont copiés.

L'histoire vraie, pour être moins haut dans les nuages, n'en est pas moins dramatique.

« L'Aorne a deux cents stades de tour et onze de haut au minimum. On n'y parvient que par des degrés taillés dans le roc. Du sommet coule une source pure et abondante : on y trouve un bois et des terres labourables pouvant suffire à nourrir un millier d'hommes.

« Des indigènes viennent offrir à Alexandre de lui enseigner un côté par où l'attaque sera plus facile. Il les envoie à Ptolémée avec l'ordre de s'emparer du lieu en question, de s'y fortifier et de lui annoncer son succès par un signal. Ptolémée, après avoir suivi des sentiers abrupts et difficiles, occupe le poste à l'insu des Indiens qui occupent la place, s'y entoure de palissades et fait le signal convenu.

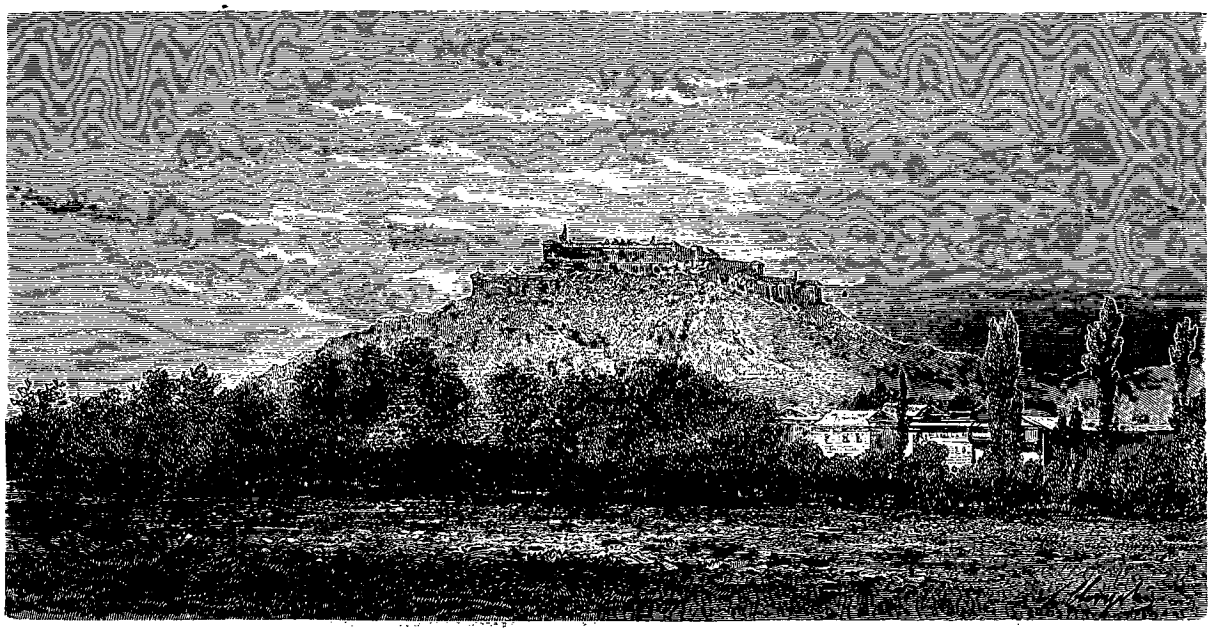
« Alexandre, dès le lendemain matin, ouvre l'attaque ; mais à la difficulté des lieux s'ajoute la vigueur de la défense : il est repoussé. Les Indiens, heureux de ce côté, se retournent contre Ptolémée, qui défend son poste avec la même ténacité que les Barbares mettent à l'assaillir. Ceux-ci ont le dessous et se retirent vers le soir.

« Cependant le roi fait avertir Ptolémée, par un indigène sûr, d'attaquer les Indiens pendant que lui-même les abordera de front, afin de désorganiser leur plan de défense ; et au point du jour il se dispose à faire sa jonction avec son lieutenant. Un combat furieux s'engage et dure jusqu'à midi : les Macédoniens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se relayaient sans cesse, et la jonction tentée s'opéra avant le soir.

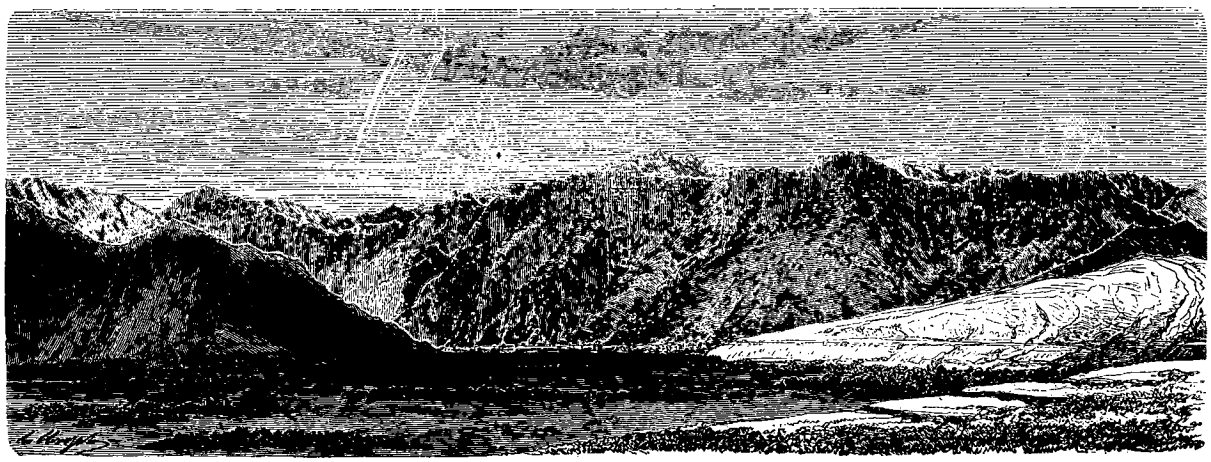
« Un assaut, tenté le lendemain, n'eut aucun succès. Alors le roi commande à ses hommes de couper chacun une centaine de pieux, afin de construire une plate-forme qui permette d'aborder la position des assiégés. Grâce à ses encouragements mêlés de réprimandes, ce travail avance rapidement : le premier jour, on fait un stade ; le second jour, des archers et des frondeurs y prennent position ; le troisième, l'ouvrage est terminé. Alexandre le fait prolonger vers une hauteur de niveau avec la place



Hari-Parvata, citadelle de Srinagar (voy. p. 322). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

assiégée, et dont les soldats se sont emparés le quatrième jour.

« Cette ténacité décourage les Indiens. Ils envoient des gens pour traiter de la reddition d'Aorne : mais au fond ils ne tenaient qu'à gagner du temps pour évacuer la position pendant la nuit. Alexandre, qui a pénétré leur dessein, feint de s'y prêter, fait retirer ses troupes, et pendant que les Barbares se retirent, il prend sept cents hommes d'élite et arrive le premier sur le plateau abandonné. Ses hommes le suivent péniblement, l'un aidant l'autre. On tombe sur les Indiens en pleine retraite : beaucoup sont tués sur place.

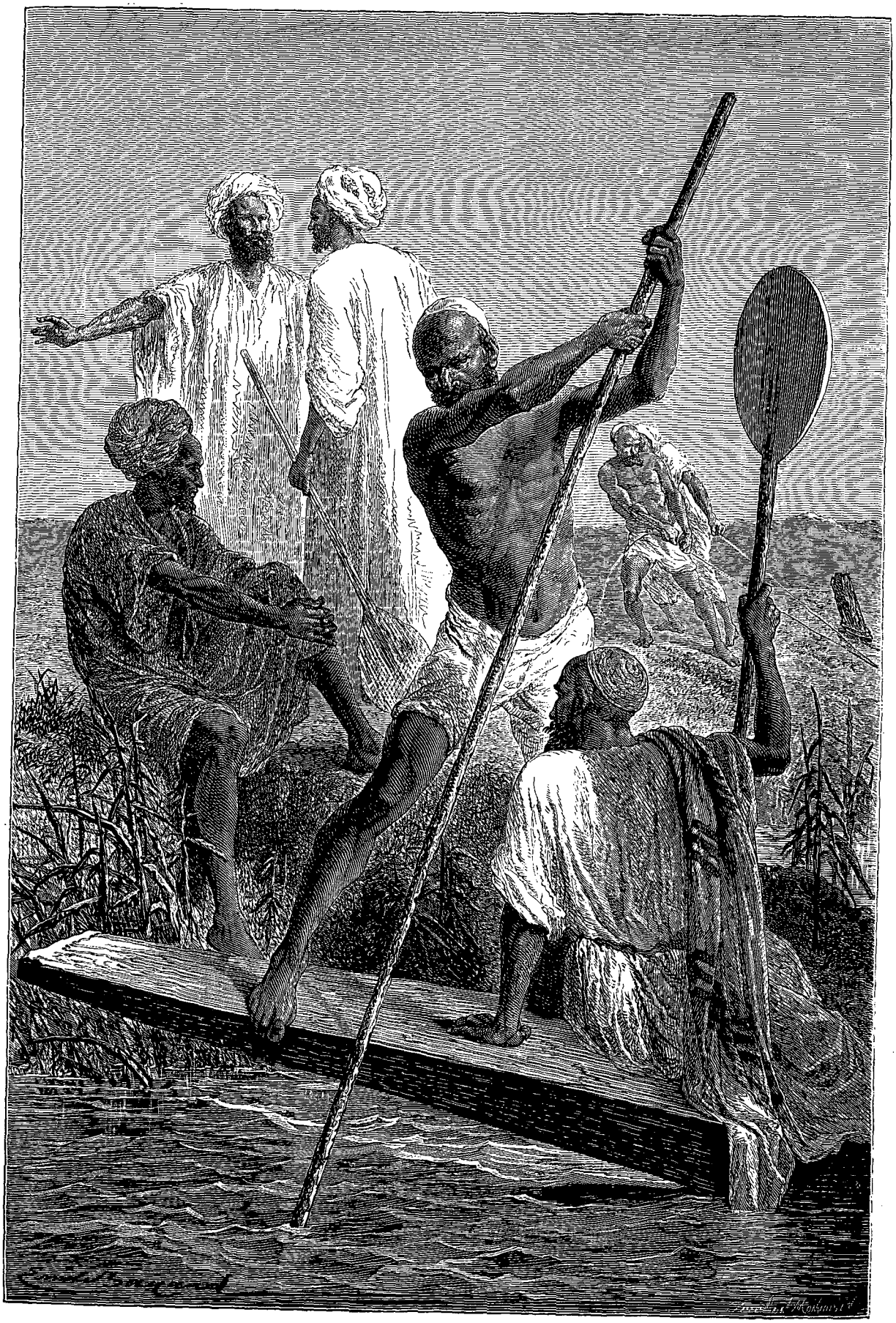


Vallée de Martand et portion de l'Himalaya, près Islamabad. — Dessin de H. Clerget d'après un dessin de M. G. Lejean.

beaucoup d'autres périssent en roulant dans les précipices. »

De retour à Marri, je ne trouvai plus l'obligeant major Boileau, si bien que j'allai loger à l'un des deux hôtels de la petite colonie. L'hôtel que je choisis était tenu par un vieux guerrier sikh à moustaches blanches, portant la barbe à la sikhe, c'est-à-dire courte et retroussée des deux côtés vers les joues, ce qui donne aux gens les plus vénérables un certain air d'ébouriffement et de férocité. Il s'appelait Peer *Sing*, c'est-à-dire Peer le Lion ; il est vrai que tous les Sikhs s'appellent Sing : c'est l'équivalent de *monsieur*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bateliers cachemiriens. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

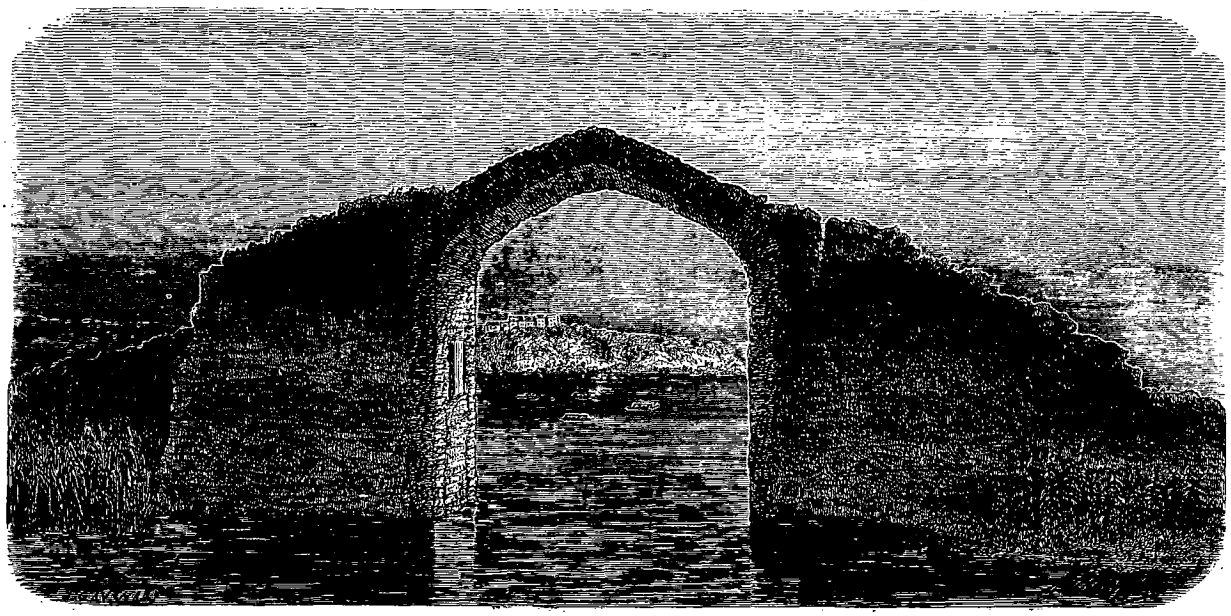
Mon « Lion » avait belle prestance, bonnes manières et représentait bien. En sa jeunesse, il avait dû quelque peu tuer de ses semblables, en Sikh comme il faut, et les mauvais plaisants lui eussent pardonné de continuer en les empoisonnant comme hôtelier. La vérité est qu'il était fort honnête, et que son hôtel, modéré de prix, heureusement situé, était bon.

En y entrant, j'avais dû m'inscrire au registre, et comme presque tous les Anglais qui voyagent dans l'Inde ont une qualification à ajouter à leur nom, j'avais accolé au mien les deux mots : *scientifical traveller*. En sortant, je demandai ma note. Le vieux sabreur ne savait pas écrire l'anglais, mais un voisin obligeant écrivait sous sa dictée. J'aurais aimé à ce que cette note me fût présentée piquée au bout d'un sabre : je l'aurais reconnue vraie sikhe et payée avec l'enthousiasme voulu. La vérité m'oblige à dire que Peer, en cette circonstance, ne différa d'un hôtelier de Pithiviers ou d'Aubenas que par l'absence du bonnet de coton. Je jetai les yeux sur le papier et lus avec stupéfaction : *Doit M. Scientifical à M. Peer Sing, tenant l'hôtel V.... à Marri, la somme de....* J'ai encore cette note chez moi, pour la confusion de ceux qui pourraient m'accuser de hâblerie.

XVI

Retour à Lahore. — Excursion à Amritsir.

Je quittai Marri et descendis dans les plaines par une belle route, agréable et ombragée pendant quelques milles, fort pénible durant les trois quarts de son parcours, et je tombai sur la grande route de Pechawer-Lahore à Rawul-Pindi, où l'hospitalité cordiale



Le Hari-Parvata vu par le travers du pont de Chalimar (voy. p. 322). — Dessin de H Clerget d'après M. G. Lejeau.

du chapelain catholique, Padre Agostino, me délassa fort à point de mes fatigues.

De mauvaises nouvelles m'arrivèrent en cet endroit. Une effroyable inondation, la même qui venait de couvrir le railway de Calcutta-Delhi sur une longueur de cent milles, avait endommagé quarante milles de la chaussée sur laquelle j'avais à voyager : j'étais emprisonné à Rawul-Pindi. Mais je me rassurai vite. L'admirable activité anglo-saxonne était pour moi une garantie que la ligne ne serait pas longtemps coupée, et j'allai louer un *dak* à la station. Mon attente ne fut pas trompée : je n'eus pas, sur tout le trajet, deux heures d'interruption, et j'arrivai sans fatigue à Lahore, où je m'installai au *dak bungalow*, libre de toute sujétion d'hôtel et de table d'hôte et chargeant Dimitri de me cuisiner mes repas.

Mes lecteurs ne me pardonneraient pas d'avoir passé à Lahore sans leur donner une idée de cette capitale du *Nort w st India* et de ses merveilles architecturales. La vérité est que, m'y trouvant en juillet, j'ai évité avec soin cette fournaise populeuse qui est la ville indigène, et que j'ai passé tout mon temps dans la ville anglaise, qui m'offrait d'ailleurs le puissant attrait de son musée d'antiquités. Pour être en règle avec tout le monde, j'emprunte à un voyageur plus curieux que moi de monuments hindous modernes une description courte, nette et complète de Lahore [1].

« L'ancienne capitale s'étendait de l'est à l'ouest sur une longueur de cinq milles, et en avait trois de large, comme on peut encore le voir par les ruines. Les mosquées et les tombeaux, qui ont été plus solidement bâtis que les maisons, s'élèvent aujourd'hui à travers des champs cultivés où ils servent de caravansérails aux voyageurs. La cité moderne occupe l'angle occi-

1. Barnes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dental de l'ancienne et est ceinte d'une forte muraille. Les habitations y sont très-hautes; et les rues, qui sont fort étroites, traversées en outre par des ruisseaux, offrent toujours une saleté dégoûtante. Les bazars n'ont pas l'air fort riches, et la raison en est que la plupart des opérations commerciales du Pandjâb se font sur la place d'Amritsir, la capitale moderne.

« Il y a dans Lahore quelques édifices publics qui méritent une mention particulière. La mosquée du roi, par exemple, est un spacieux bâtiment de pierres rouges qu'Aurengzeb a tirées des environs de Delhi. Ses quatre immenses minarets subsistent encore; mais le temple lui-même a été converti en un magasin à poudre. Restent aussi deux autres mosquées avec des minarets, comme pour proclamer la grandeur passée de l'empire musulman, où les fidèles, de même que partout ailleurs dans le Pandjâb, doivent offrir leurs prières en silence.

« Mais il faut qu'un étranger franchisse le Ravy pour voir le plus beau monument de Lahore, le *Shah Dura*, en d'autres termes le tombeau de l'empereur Juhangeir.

« C'est un édifice quadrangulaire, dont chaque coin est décoré d'un minaret qui s'élève à soixante-dix pieds de hauteur. Il est principalement construit en marbre et en pierre rouge, lesquels dans toutes les parties s'entremêlent de la façon la plus symétrique. Le sépulcre est du travail le plus exquis; toutes les inscriptions, tous les ornements sont en superbe mosaïque; les nuances les plus délicates de quelques roses et d'autres fleurs sont même rendues par les différentes couleurs des pierres. Deux lignes de lettres noires sur un fond de marbre blanc annoncent le nom et le titre de celui dont la dépouille repose en ce lieu, « de Juhangeir, le conquérant du monde; » et une centaine environ de noms différents, tant arabes que persans, qui tous ont la même et seule signification de Dieu, sont parsemés sur les faces du sépulcre. Le plancher de l'édifice est aussi une mosaïque. Le tombeau était autrefois recouvert d'un dôme; mais Bahadour-Shah l'a renversé pour que la rosée et la pluie du ciel pussent mouiller la tombe de son aïeul Juhangeir. Il est probable que le magnifique monument sera bientôt emporté par la rivière Ravy qui est fort capricieuse dans son cours près de Lahore, et qui a récemment démoli une portion des murs du parterre qui entoure le sépulcre.

« Ce qui peut et même doit aussi piquer à Lahore la curiosité du voyageur, c'est le jardin de Shah-Jehan; *le shalimar*, comme l'appellent les habitants, ou *l'asile de la joie*. Superbe reste de la grandeur mogole, il s'étend sur une longueur d'un demi-mille, et forme trois terrasses à la suite l'une de l'autre dont chacune est plus élevée que la précédente. Un canal qui amène l'eau d'une distance énorme traverse ce jardin et alimente quatre cent cinquante fontaines qui y entretiennent une délicieuse fraîcheur. Le pavillon de marbre où couchait l'empereur subsiste encore mais les autres bâtiments ont souffert d'injurieuses dégradations. »



Jeune paysanne cachemirienne (voy. p. 323). — Dessin de Gilbert d'après une photographie.

Au petit et très-intéressant musée de Lahore, je passai tout un jour à dessiner les bas-reliefs et les divers antiques recueillis à Takt-i-Bahi, près Pechawer, et sur d'autres points de la province. En joignant ces dessins à ceux que je rapportais de Pechawer, je me trouvai à la tête d'une bonne collection d'environ quarante sujets, représentant cet art tout spécial que j'appellerai gréco-bouddhique et dont j'espère faire l'objet d'un travail approfondi. Les spécimens de Lahore me parurent inférieurs, comme valeur d'art, à ceux du musée de Pechawer, mais ils ont un haut intérêt comme archéologie. Je citerai notamment une amazone d'une fière tournure qui tire l'épée, un cavalier en turban, et un soldat qui paraît en sentinelle à la porte d'un palais : le costume ressemble assez à celui d'un soldat *franc* du temps des croisades, le guerrier porte des moustaches et un heaume d'une forme originale.

Je copiai aussi quelques terres cuites, qui me montrèrent une sorte de transition entre l'art gréco-indien et l'art hindou proprement dit, ce dernier représenté par une figure de femme aux longs yeux obliques, à la coiffure très-compliquée, souriante, bestiale.

Par contraste, un pilier en pierre tendre, gisant à terre, portait une très-belle figure colossale de Bouddha : je la copiai également.

Ai-je dit qu'à Lahore j'avais acheté un certain nombre de miniatures hindoues représentant divers personnages indigènes contemporains? J'en donne plus loin sept spécimens, et sans doute celui qu'on re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marquera le plus est ce fameux Nana-Sahib, qui a joué un rôle si considérable dans l'insurrection de 1857.

Lahore n'avait pas d'autre attrait pour moi, mais je ne pouvais guère le quitter avant d'avoir visité sa voisine, Amritsir, ville industrielle qu'un railway d'environ dix lieues relie à la capitale du Pandjâb. J'y arrivai en une heure et demie, et me rendis à la maison de M. Bigex, agent français d'une des deux grandes maisons de cachemires de Paris. Je trouvai chez mon jeune compatriote l'hospitalité gracieuse et franche que j'avais reçue de ses deux confrères de Cachemir (MM. Gosselin et Dauvergne). M. Bigex vivait fort



Veuve cachemirienne. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis.

retiré à Amritsir, ne voyant guère que les grands fabricants indigènes avec lesquels il était en relations d'affaires, et un confrère anglais, M. Johnston, qui tâchait d'oublier courageusement, dans le travail et les joies de la vie de famille, les premiers symptômes d'une hépatite, maladie presque aussi redoutable dans l'Inde qu'au Sénégal. Je suis heureux de consigner ici le souvenir agréable que j'ai gardé de mes soirées d'Amritsir, doucement passées dans ce milieu si sympathique.

G. LEJEAN.

(*La fin à la prochaine livraison.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bayadère à Srinagar (voy. p. 323). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE PANDJAB ET LE CACHEMIR,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

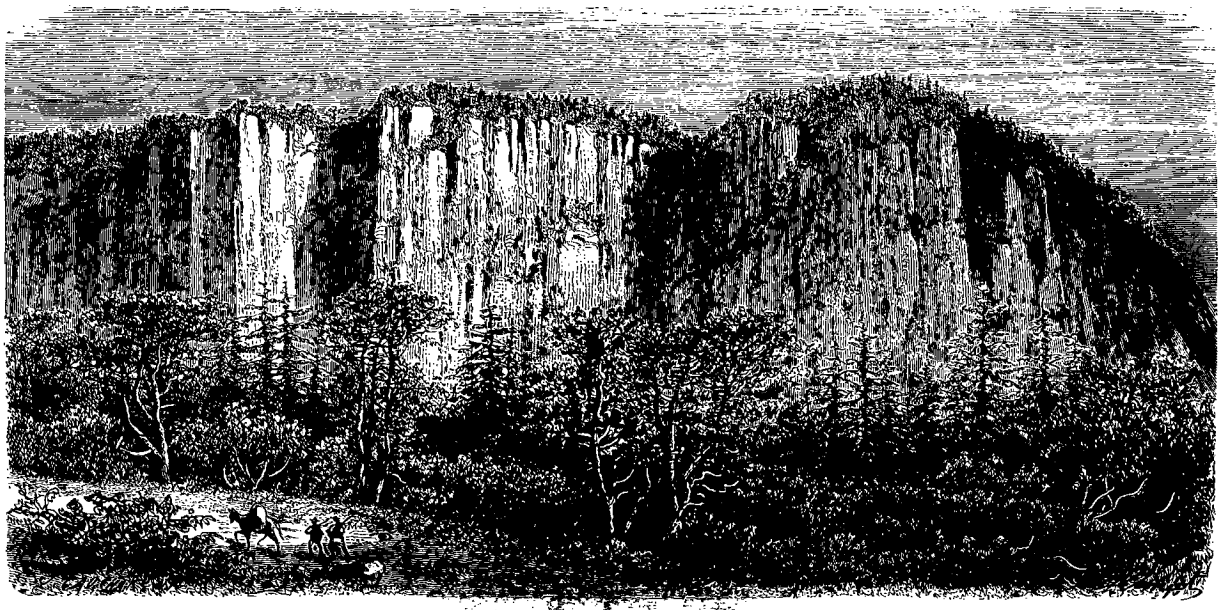
1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI (suite).

Le Temple d'Amritsir. — L'*étang de l'Immortalité*. Un prêtre sans scrupules. — Excursion archéologique à Sanga. — Un vieillard casanier. — Chamba. — La princesse charitable.

La première chose que mon hôte s'empressa de me montrer, ce fut la merveille d'Amritsir, le magnifique temple qui est le *Sanctum Sanctorum* de la religion sikhe, et que le chef de cette réforme, Gourou-Nama, bâtit, dit-on, avec les contributions volontaires des adorateurs de Mahadeva. En ce cas, il faut convenir que la ferveur de ses adhérents était grande, car ce prophète mendiant a construit peut-être le plus somptueux temple de l'univers.

Je m'attendais à être charmé, et je fus ébloui. On ne sait, dans cette superbe basilique, ce qu'il faut admirer le plus, ou le choix du site, ou l'art exquis de la



Après Naochéra (voy. p. 326). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

construction, ou la richesse prodiguée à satiété. Au milieu d'un bassin rectangulaire, qui porte le nom mystique d'*amrîta-sara* (étang de l'immortalité, en langue courante *amritsar*, d'où le nom de la cité elle-même) le temple de Mahadeva élève son dôme d'or massif et ses clochetons du même métal. Sur les murs en marbre blanc courent une multitude de dessins, d'enroulements, d'arabesques, de petits paysages, le tout en pierres précieuses incrustées dans le marbre. Ainsi chaque feuille d'arbre est une émeraude, telle fleur bleue ou tel oiseau un lapis-lazuli ou un saphir, tel fruit un grenat, et ainsi du reste.

Une large et belle chaussée de marbre blanc relie le temple à la terre ferme : une double rangée de piliers-candélabres borde la chaussée ; ces piliers, en marbre, ont chacun un petit dôme d'or. L'effet de toute cette blancheur et le reflet de toutes ces surfaces métalliques sous l'ardent soleil de l'Inde n'est pas aussi aveuglant qu'on pourrait se l'imaginer, et l'œil s'y habitue.

La réflexion la plus naturelle qui vient à l'esprit, en face de tant de richesses étalées à la vue des multitudes, est celle-ci : — Comment un pareil temple a-t-il pu échapper aux nombreuses révolutions qui ont désolé ce pays, et comment, dans ce pays où l'extrême richesse coudoie l'extrême misère, des foules affamées et surtout des soldatesques sans frein ne se sont-elles pas ruées sur cet or, sur ces émeraudes, sur ces millions en lingots !

La réponse est facile à qui connaît les populations superstitieuses, comme le sont tous les Orientaux sans exception. Elles n'ont pas le frein moral, mais elles ont celui d'une religion matérielle : les crimes les plus inouïs sont fréquents dans ces contrées, mais j'ose af-

1. Suite. — Voy. t. XVIII, p. 177, 193 et 209 ; t. XXI, p. 321.

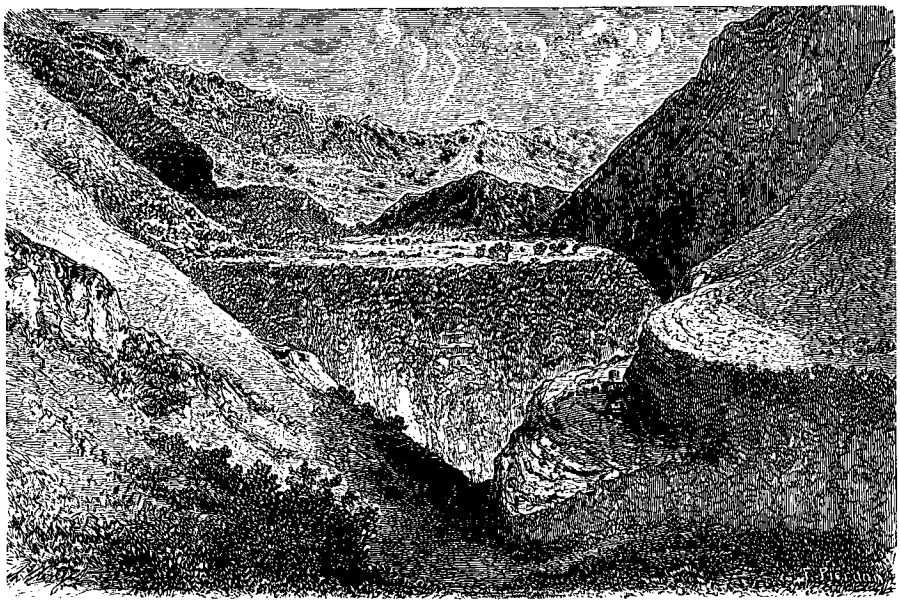
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

firmer que le sacrilége y est inconnu, sauf des cas extrêmement rares, où figurent le plus souvent les desservants mêmes du culte. Le soudard le plus perdu y regarde à dix fois avant de toucher à l'idole : le prêtre qui la fait parler sait très-bien, lui, ce qu'elle vaut, — surtout si elle est en métal précieux.

Juste au moment de ma visite à l'*étang d'Immortalité*, il y avait dans la geôle de la ville un exemple vivant de ma thèse. C'était un prêtre ingénieux qui avait eu l'idée d'enlever des plaquettes d'or massif de la coupole, en les remplaçant au fur et à mesure par des plaques de fer doré. Cet homme d'esprit, en sortant de prison, aura bien de la peine à trouver une seconde paroisse à desservir. Le chiffre de ses *opérations* était estimé un *lack* de roupies (deux cent cinquante mille francs).

Nous visitâmes l'intérieur du temple pendant la prière, sans que les indigènes en parussent offensés ou simplement contrariés. Les Hindous n'ont pas le fanatisme aussi querelleur que les musulmans. Il est évident que pour eux nous étions quelque chose comme une bande de singes sans poil et sans queue, même un peu moins que les singes, puisque Hanouman, si secourable à Rama, était un singe : on évite le contact de ces bêtes-là, mais on ne se fâche pas contre elles. Dans la douceur et même la feinte humilité de l'Hindou, il y a un dédain impossible à sonder : dédain qui se concilie fort bien avec la frayeur très-réelle qu'il a du tout-puissant *sahib angrez* (seigneur anglais), qui l'a si rudement maté en 1857. Ainsi, au cinquième siècle, le Grec byzantin se mourait d'épouvante rien qu'à la pensée de voir les cavaliers d'Attila, et ne s'en regardait pas moins comme très-supérieur à ces monstres impurs et difformes.

Je me souviens qu'en arrivant à la chaussée de marbre dont j'ai parlé, je vis nos hommes qui plaisantaient



Vallon de Chikar (voy. p. 326). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

une façon de vieux derviche d'une mine, à ce qu'il me sembla, peu encline à se laisser bafouer. Ce bonhomme portait un turban pointu, dans lequel étaient passés quelques disques creux, en fer, à bord extérieur effilé, et qui me firent tout de suite reconnaître ce qu'était le porteur : c'était un *akali*. J'aurais regretté de ne pas voir un de ces originaux et je jouais de chance.

Les *akalis* formaient, avant la conquête anglaise, une corporation religieuse fort puissante, analogue aux derviches de Turquie. C'étaient des moines errants et mendiants. Leur signe distinctif était ce disque dont j'ignore la signification mystique, à supposer qu'il en eût une (peut-être *sourya*, le soleil) : les akalis étaient renommés pour l'adresse redoutable avec laquelle ils lançaient ce disque à de grandes distances, après lui avoir imprimé une rotation très-rapide autour de l'index. Le bord tranchant du disque coupait fort bien à vingt pas une jambe ou un bras nus, et même, dit-on, une tête. L'autorité ne se mêlait jamais des méfaits des *akalis*, de peur d'avoir sur les bras toute cette pieuse canaille.

Les *akalis*, qui ont aujourd'hui un peu plus à compter avec la police, nient avoir estropié des gens avec leur engin sinistre : cela ne leur sert, disent-ils, qu'à des jeux d'adresse inoffensifs, comme de tuer un oiseau au vol. Je veux les en croire, mais seulement pour le présent.

Amritsir est une cité compacte dont j'évalue volontiers la population à trois ou quatre cent mille âmes. Rien ne peut donner l'idée de ces fourmilières humaines de l'Indoustan, surtout des villes qui ont, comme Amritsir, une industrie florissante. On m'avait, à Amritsir même, évalué la population de la ville et de sa banlieue industrielle à un million huit cent mille âmes, chiffre que j'ai reproduit, un peu à la légère,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une lettre datée d'Amritsir et qui a paru dans divers journaux. Je le rectifie ici.

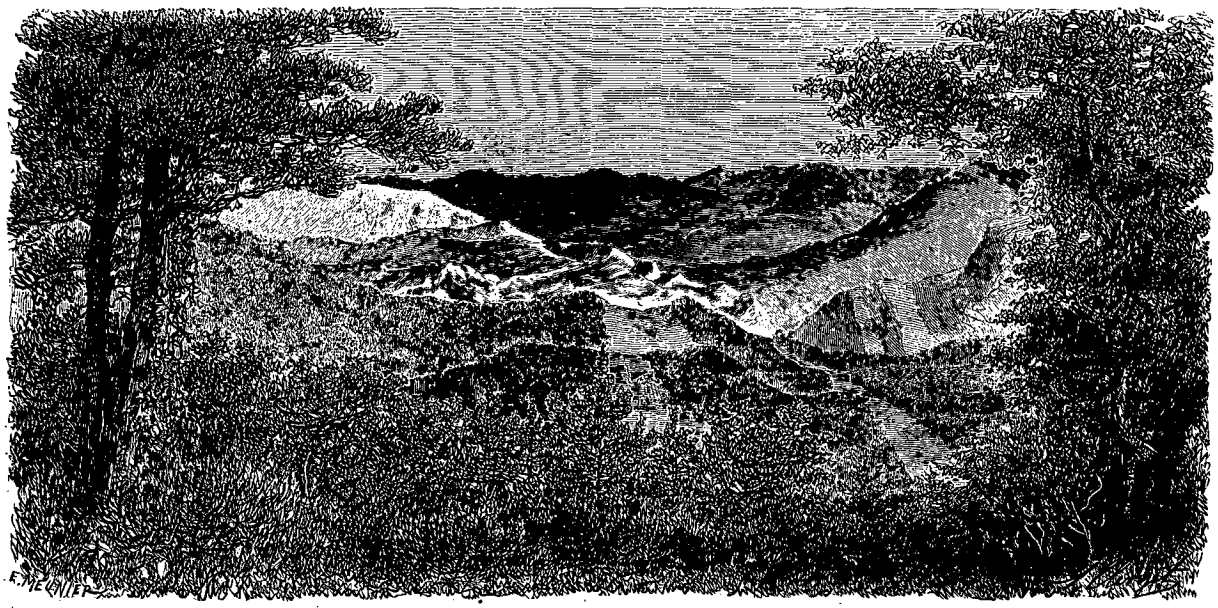
L'industrie d'Amritsir est la fabrication des tissus de cachemire, surtout des articles bon marché, de deux à cent francs : ces articles ont un débit énorme. Cachemir garde toujours, à ce qu'il m'a semblé, la spécialité de la fabrication de luxe, quoique j'aie vu fabriquer à Amritsir des châles du même prix que ceux de Srinagar. La tyrannie du maharadja profite indirectement au Pandjab, comme la révocation de l'é-



Près de Chagati (voy. p. 326). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

dit de Nantes a profité à la Hollande et à la Prusse. Au temps où l'émigration était encore libre, trente mille Cachemiris sont venus chercher en territoire anglais un régime plus tolérable, et ont créé la ville industrielle de Loudiana.

Mais aujourd'hui, comme je l'ai dit, la fuite même

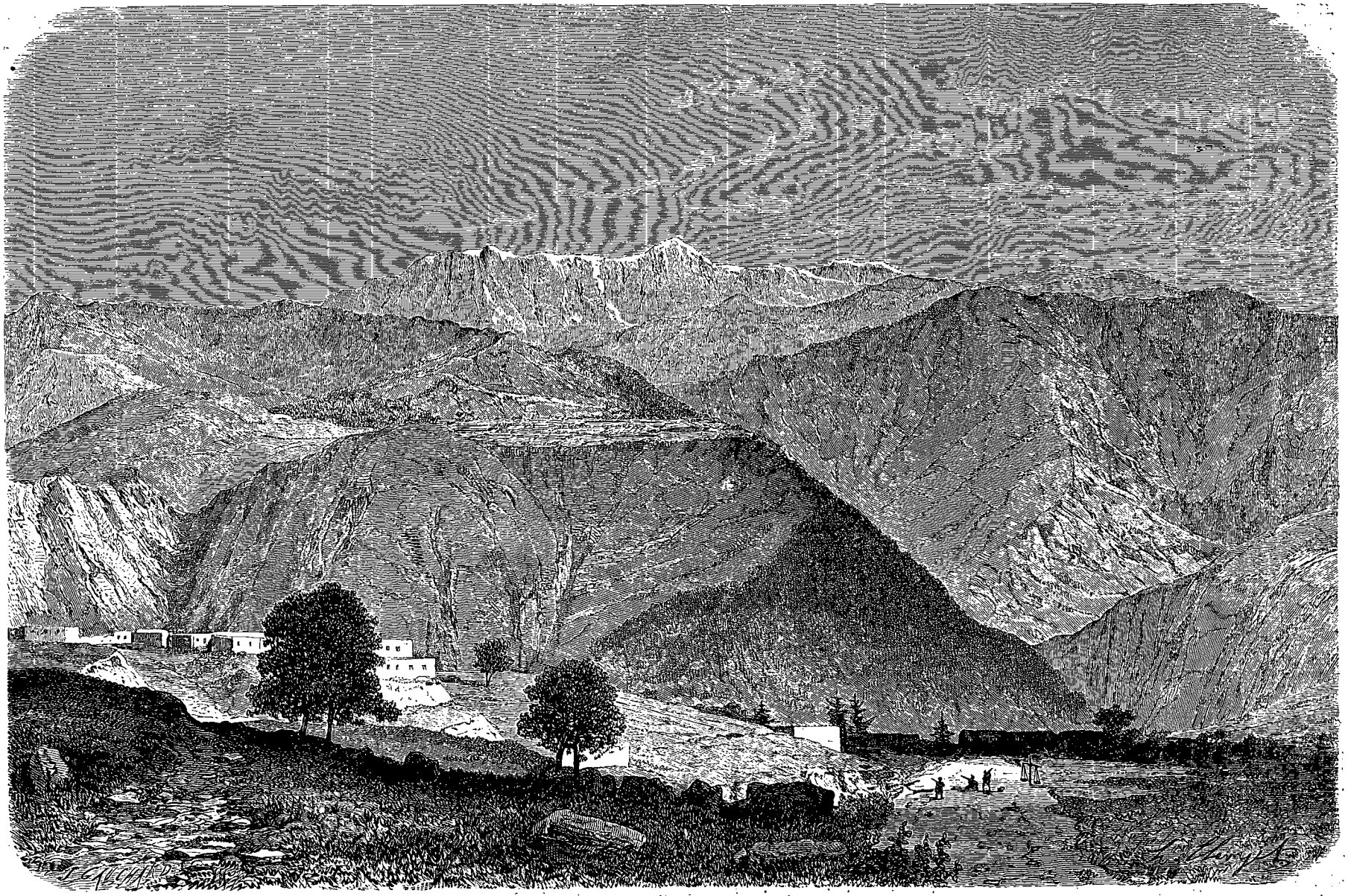


Entre Dana et Chikar (voy. p. 326). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

est interdite aux malheureux sujets de Rambir-Sing. Un enfer ne serait qu'un enfer dérisoire, si l'on pouvait s'en échapper à volonté.

Amritsir n'est pas une ville ancienne, si on la compare à Delhi ou à Benarès, même à Lahore : mais elle occupe l'emplacement d'une cité qui fut capitale de la contrée longtemps avant l'invasion musulmane, puisqu'elle était déjà disparue avant Hiuen-tsang. C'était Tchèka : ses ruines couvraient une surface peut-être double de celle d'Amritsir actuelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Dana (voy. p. 326). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A cinq ou six kilomètres de Tchèka, l'illustre pèlerin chinois mentionne une cité qui a eu plus d'illustration que cette dernière : c'est Çakala, célèbre dans l'histoire de l'Inde du nord, et qui est évidemment Sangala, la dernière conquête d'Alexandre le Grand vers l'Orient. Je tenais beaucoup à vérifier le site de Sangala, et je pris des informations à Amritsir : je finis par savoir qu'à peu près à la distance indiquée plus haut, il y avait un village de Sanga qui me parut être ce que je cherchais. Nous arrangeâmes une excursion, M. Bigex, M. Johnston et moi, et nous partîmes.

Au bout d'une heure, nous tombons dans un village inconnu, et voyant un vieux paysan sur le pas de sa porte, nous lui demandons si nous sommes loin de Sanga. « C'est à deux *kos* (une lieue), » nous dit-il, et il nous indique la direction. Je lui demande quelques renseignements sur la position du lieu : il me répond avec vivacité : « Comment voulez-vous que je connaisse Sanga! un endroit qui est à deux *kos* d'ici! »

J'ai eu de bons étonnements dans ma vie, mais ceci les dépasse tous.

J'arrivai enfin à Sanga, et du premier coup d'œil je reconnus la description d'Arrien : une petite élévation flanquée d'une longue pièce d'eau sans profondeur. L'élévation est presque insensible : on serait tenté d'y voir une petite terrasse artificielle, et dans l'étang, la cavité produite par l'enlèvement des terres. Les Indiens, en outre de la pièce d'eau qui les défendait mal, s'étaient couverts contre l'attaque d'Alexandre d'un rang de chariots. Ce retranchement fut enlevé d'assaut par les Macédoniens et les indigènes rejetés dans la ville. La nuit, ils essayèrent de s'échapper en filant par l'étang, mais ils furent surpris et taillés en pièces.

Je n'ai rien trouvé d'antique à Sanga. Dans l'étang, il y a quelques arbres, un, notamment, d'une grosseur prodigieuse, plusieurs fois séculaire, témoin peut-être de la conquête macédonienne. Je remarquai que les villageois qui venaient puiser de l'eau à l'étang, faisaient des libations à ce tronc vénérable. Est-ce une superstition locale! J'oubliai de m'en informer et je le regrette un peu.

Un autre de mes regrets est celui de n'avoir pas eu le temps de visiter Chamba, à quelques heures dans le nord d'Amritsir, juste à l'entrée de l'Himalaya. C'est la capitale agreste d'une assez grande principauté, et j'y étais attiré par les dessins que j'avais vus de quelques paysages de la contrée, par la réputation de courtoisie et d'hospitalité du prince actuel, et enfin par le *peu-connu* du pays. Le prince de Chamba est jeune, ami des Européens et de leurs arts : il fait de la photographie en amateur instruit : j'ai vu son portrait photographié par lui-même, et comme le soleil ne flatte pas, je le tiens pour un fort bel homme, à figure intelligente et réfléchie.

Il a une généalogie qui remonte au temps de la guerre des Kouravas et des Pandavas, deux cents ans avant la guerre de Troie. Si pareille antiquité ne suffit pas, je plains les légitimités européennes, dont la plus ancienne remonte à Witikind, c'est-à-dire à mille ans.

Cette généalogie est pleine d'histoires et de légendes charmantes : j'en prends une au hasard. Il y avait à Chamba une jeune princesse d'une beauté splendide et d'une vertu non moins éclatante. Or il arriva que les gens de Chamba eurent besoin de creuser un canal d'irrigation, et que, le canal une fois creusé, un malin génie l'ensorcela : il fut impossible d'y amener une goutte d'eau. L'existence de ce canal était pour le pays une question de vie ou de mort. Dans la consternation générale, quelque magicien vint à découvrir que le sort pouvait être conjuré, si la princesse de Chamba consentait à avoir la tête coupée, après avoir parcouru, toute nue, une longueur donnée dans la plaine, sous le regard indiscret du populaire. Après bien des hésitations, l'humanité triompha des répugnances de la pudeur et l'héroïque princesse commença sa douloureuse épreuve. Mais, ô prodige! à mesure qu'elle avançait, une épaisse ligne de jeunes arbres surgissait à droite et à gauche, la dérobant aux regards cyniques. Et voilà pourquoi Chamba a aujourd'hui pour ornement le beau canal ombragé que les gens du lieu montrent avec orgueil aux étrangers comme un des monuments les plus authentiques de leur histoire.

Pourquoi pas, après tout! Ils y croient : c'est une jouissance que je n'ai pas et que je leur envie, car la légende m'a charmé.

Elle a fait mieux que de me charmer : elle m'a longtemps fait réfléchir, car j'ai trouvé partout en Occident cette tradition étrange d'un sort jeté sur une construction commencée, et qui ne peut être levé que par le sacrifice d'une vierge ou d'une jeune femme. J'ai pu voir dans la fameuse *tour aux têtes* de Cetigne, dans le mur de la forteresse albanaise de Rosapha les suintements calcaires où le peuple voit le lait pétrifié de la jeune femme murée vive dans ces pierres. On trouverait, en cherchant bien, des légendes analogues chez les Celtes et ailleurs. Quel est le fond commun, primordial, d'où s'est envolé tout cet essaim brillant de traditions dispersées sur un tiers du vieux monde? L'étude des légendes mène par une voie plus fleurie et non moins sûre que celle de la philologie comparée, à la démonstration de l'unité d'origine de la race aryenne dont nous sortons.

XVII

Orage. — Le delta de l'Indus. — Un saint musulman. — Arrivée à Bombay.

Je revins sans incidents notables à Lahore, à Moultân, à Kotrée. Là, j'eus de nouveau de mauvaises nouvelles. Une inondation venait de répandre le deuil dans le Scinde : en un seul village et en quelques minutes, quatre-vingt-seize indigènes avaient été noyés. Le chemin de fer était dégradé, des viaducs emportés. Cependant on allait essayer d'organiser des trains pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

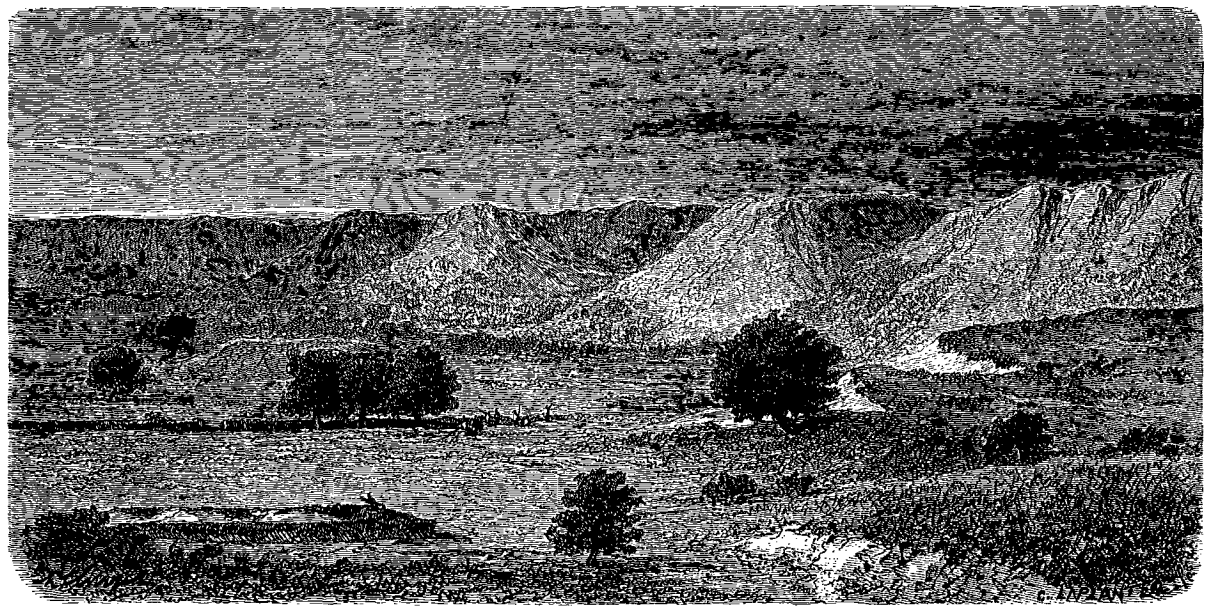
Kuratchée. On délivrait des billets pour la seconde station après Kotrée, là où le viaduc était rompu : on avait déjà établi une passerelle : on devait, pendant sept milles, monter sur des camions poussés par des coolies, et, après ces sept milles, retrouver la partie intacte du chemin.

Je prends mes billets : nous partons. Tout va bien jusqu'au viaduc brisé. Là il ne se trouve que deux camions : les premiers venus, deux dames et deux officiers s'y installent. Le reste doit rétrograder sur Kotrée.

Dès les premiers tours de roue, un orage, comme je n'en ai vu de ma vie, éclate sur la ligne. Justement, le train avait à passer dans une tranchée assez profonde, d'un mille au moins de long. L'eau s'y engouffrait, jaune, écumante et furieuse. Le train s'y lance hardiment. Je n'avais pas un soupçon d'inquiétude : je n'étais pas en Amérique, et je savais à quels mécaniciens j'avais affaire. Je jouissais comme un enfant du spectacle de la tempête qui battait les portières, du *frou* des wagons fendant les eaux qui rebondissaient comme sous les palettes d'un bateau à vapeur.

La pluie cesse : une éclaircie se fait : je regarde la campagne que j'avais vue une heure auparavant nue, sèche, pierreuse. C'est à présent un lac immense, d'où monte un brouillard plombé. Nous arrivons en grand désarroi à la station, et les employés, plus ahuris que nous, oublient de nous demander nos billets.

Comment gagner Kuratchée ! Heureusement mes compagnons d'infortune ont des *thorough tickets* (billets directs) de Lahore à Bombay : donc il faut qu'ils passent à tout prix. On finit par chauffer un petit vapeur à charbon de bois, assez petit pour naviguer dans les canaux étroits du Delta de l'Indus, et nous partons. Le voyage dure cinq jours, nous sommes pressés, et cependant nous sommus si heureux d'échapper à



Vallée de Khairvara. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

Kotrée que nul ne songe à se plaindre. Puis, la compagnie est charmante : quelques jeunes officiers, un colon de Firozepore, aimable et cordial, qui s'empare de moi et me présente à sa smala, un neveu et deux nièces. Le neveu est un jeune Toscan, un des *mille* garibaldiens de Marsala : il a sa femme et sa sœur, deux types ravissants de beauté anglaise et italienne.

Tout en me livrant au plaisir intime et très-vif de parler italien en naviguant sur l'Indus, je me garde bien de négliger la géographie, et je dévore des yeux le paysage étrange que ces cinq jours déroulent à ma vue. Au premier abord, ce paysage semble triste, maussade et plat : en y regardant mieux, on le trouve grave, mais toujours un peu attristant : puis, à la fin, on s'en pénètre et on l'aime.

Figurez-vous une immensité grise comme une *inondation* d'Antigna, mouchetée d'un vert triste, des plaines humides couvertes par endroits de tamarises et de plantes aquatiques : pas un arbre, pas un rocher, pas un village, pas une cabane, pas même un loup ou un chien errant. Est-ce un marais? est-ce terre ferme? est-ce lacs de mer ou plutôt de fleuve? C'est un peu de ces trois choses, c'est le delta de l'Indus. Arrien le dit plus grand que le delta du Nil, et en cela il se trompe : mais son erreur s'explique. Le paysage, ici, *paraît* beaucoup plus vaste que dans la basse Égypte, où les œuvres d'une agriculture perfectionnée l'embellissent en le rapetissant.

J'ai toujours passionnément aimé ces immensités silencieuses : elles ouvrent une échappée de jour sur l'infini. Au delà de ce désert mouillé, qu'y a-t-il? La science m'enseigne qu'il y a ceci à tant de milles, et cela à tant de milles encore : mais ma rêverie chasse pour un moment cette science importune, et le regard perdu dans l'espace, je me figure sans effort que cette table rase se prolonge au levant, mille lieues, mille

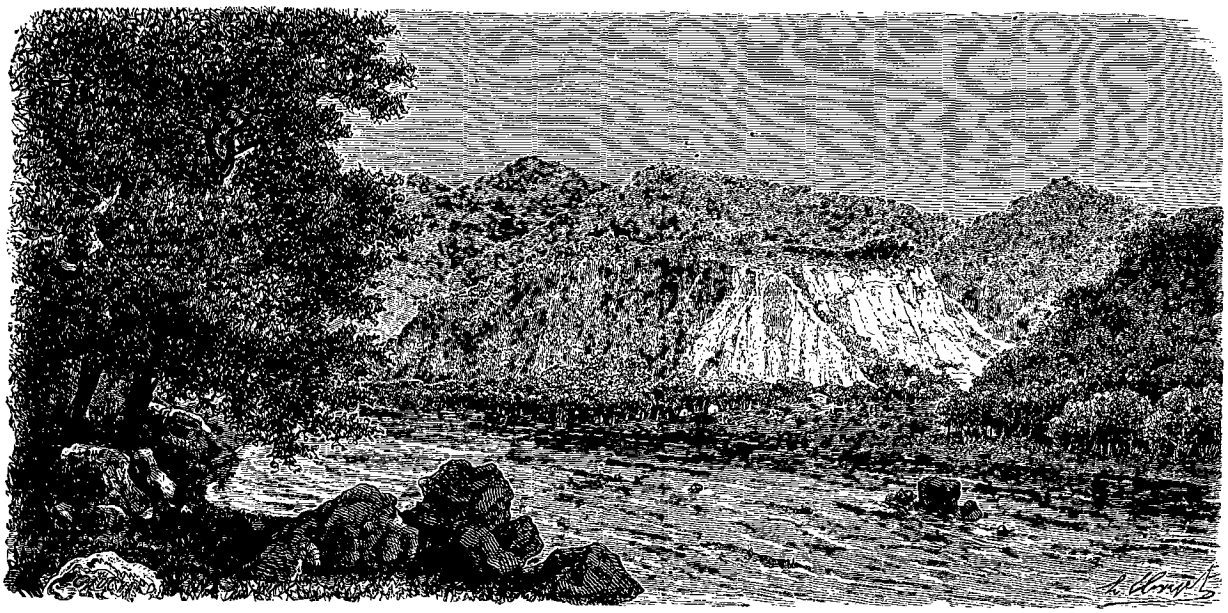
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieues encore, jusqu'au bord de la tab e carrée imaginée par la science enfantine de nos pères....

L'Indus n'est plus ici le fleuve immense et mugissant que j'ai décrit devant Kotrée : divisé en nombreux canaux, apaisé et comme endormi, il glisse paresseusement vers la mer entre les berges d'argile noirâtre couvertes de maigres buissons. On ne se douterait pas que c'est là le fleuve-roi qui verse par seconde 446 080 pieds cubes d'eau en été, et dont le débit annuel atteint un chiffre qui confond l'imagination : 5 383 600 934 400 (pieds anglais). Quant au limon qui déverse en partie sur le delta et en partie à la mer, on l'a calculé annuellement à une couche de 8 536 255 949 pieds carrés, de quoi couvrir sept milles et demi carrés à une profondeur de quatre pieds.

Aussi n'y a-t-il rien de bien étonnant dans les changements surveuus, depuis les temps historiques dans la configuration du delta, et y a-t-il presque de la naïveté à rechercher sur la carte actuelle du Scinde les souvenirs du voyage de Néarque de Pattala jusqu'à la mer. Tous les ans, le fleuve envase quelques canaux et en ouvre d'autres : chacun a pu lire dans Burnes l'histoire de ce navire de guerre envasé en pleine terre et resté là avec ses canons rouillés comme un témoin de la puissance du dieu fluvial.

La plate surface du delta n'offre à mes yeux qu'une seule diversion : c'est une colline isolée, émergeant d'une ceinture de roseaux et autour de laquelle nous passons les yeux fixés sur un santon blanc qui en couronne le sommet. Ce santon me rappelle un peu celui d'Ezra [1], dont j'ai donné un dessin dans ma Babylonie, ce qui me dispensera de le décrire : ici l'architecture musulmane est à peu près la même partout. Le saint vénéré en ce lieu est, je crois, Châg Pir, le saint patron de l'Indus et de ses bateliers qui l'invoquent avec ferveur dans les passages difficiles.



Près Kohala (voy. p. 326). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

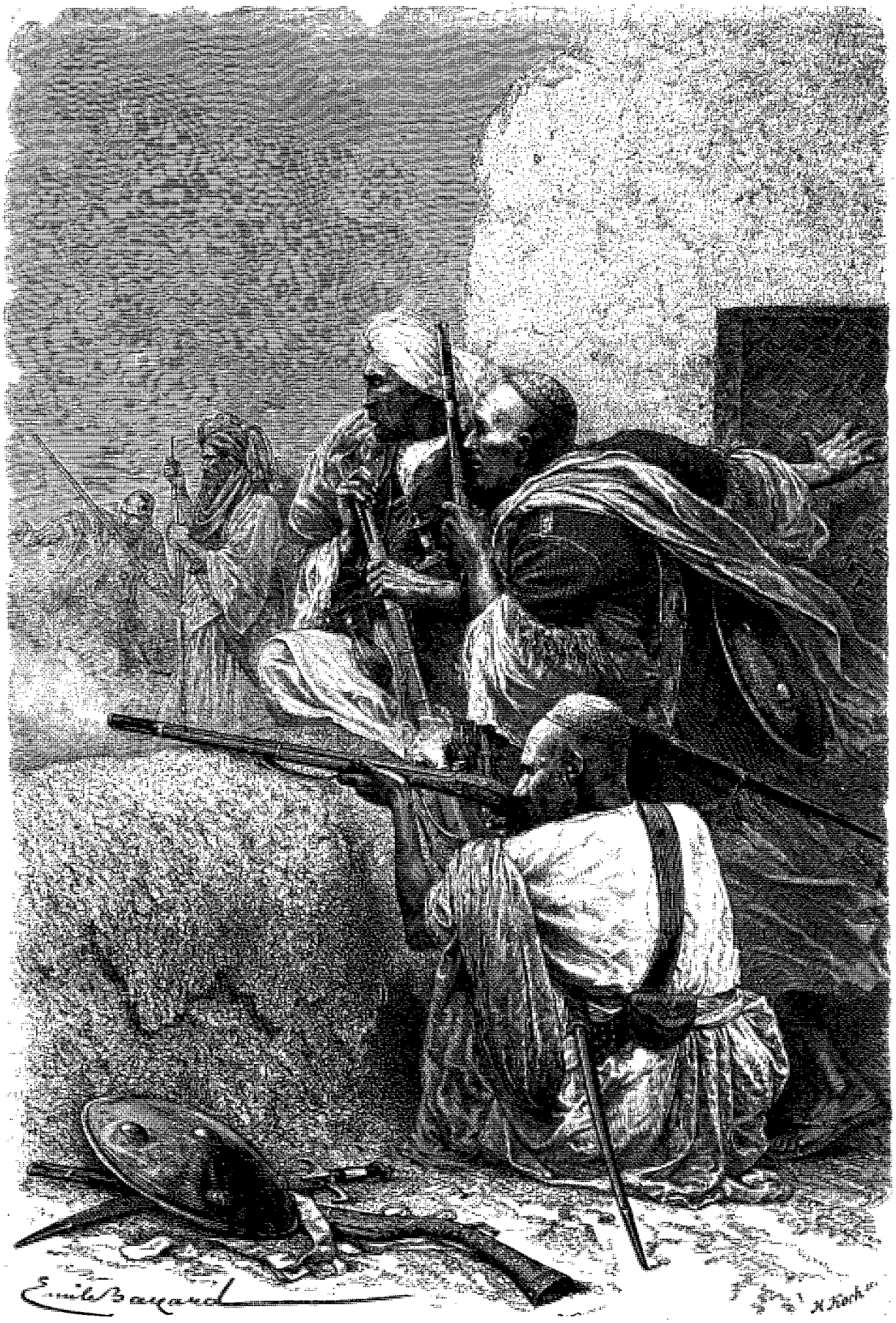
Bien des personnes s'étonneront que l'islam ait emprunté au christianisme le culte des saints, qui est contraire au principe même de cette religion. Nous sommes en général trop portés à voir en beau les cultes et les gouvernements qui ne nous touchent pas. J'ai connu un savant illustre, que je respecte trop pour le nommer ici, et qui, malgré son très-vaste savoir, était sincèrement convaincu de la supériorité dogmatique de l'islam sur le christianisme. Ce sont là des préjugés qu'il faut laisser aux journalistes ingénus qui ont fait tant de *copie* sur ce thème lors de la guerre de Crimée, au nom du progrès religieux. L'islam, qui a exalté tous les instincts humains, surtout les mauvais, a fait la part de cet instinct bien naturel qui porte l'homme à chercher des intermédiaires et des intercesseurs entre son néant et l'infinie grandeur de la Divinité. Seulement, le paysan bulgare ou basbreton qui invoque son saint patron dans les actes divers de sa vie, est plus logique que le chamelier arabe qui prie le chekh Abd-el-Kader, patron du désert, car le premier croit au *bon* Dieu, au lieu que le nom d'Allah évoque des images terribles.

Avez-vous visité la Savoie au temps où le chemin de fer franco-italien s'arrêtait à Culoz, et où l'on gagnait le lac du Bourget en remontant une sinueuse petite rivière, à bord d'un vapeur lilliputien qui donnait du nez toutes les dix minutes dans quelque verte prairie? C'est un peu comme cela que nous naviguons sur l'Indus, ou plutôt sur un huitième d'Indus, un bras qu'un lièvre mollement poursuivi franchirait d'un bond. Après tout, nous avons le temps : cinq jours pour descendre le Delta ! Je m'y suis si bien fait que je soupire un peu en débarquant sur une plage sablonneuse d'où un *carriage* me transporte en une demi-heure à Kuratchée.

Le vapeur de Bombay attend les voyageurs.

1. Voy. t. XVI, p. 96.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montagnards du Nord-Ouest combattant contre les Anglais (voy. p. 328). — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

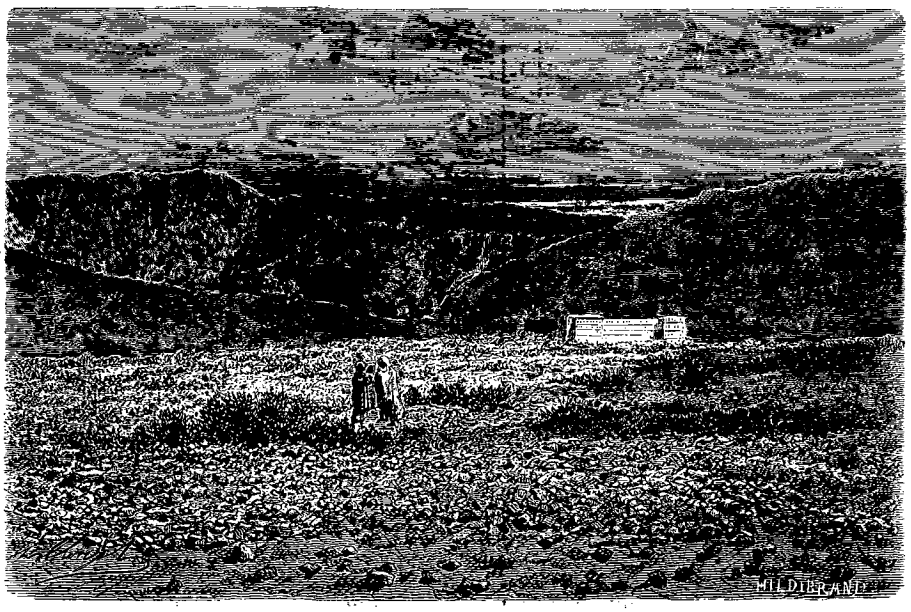
Cinq jours après, je débarque à Bombay, ville immense, que la géographie assigne à l'Inde, la politique à l'Angleterre, et que j'appelle simplement : la capitale des Parsis. Je ne suis plus dans l'Inde, et cette première période de mon voyage est dûment finie.

XVIII

Notions complémentaires sur les pays au nord de Cachemire. — Le Turkestan chinois : les révolutions contemporaines. — Des *saints* révolutionnaires et un abattoir humain en permanence. — Meurtre d'Adolphe Schlagintweit. — Un habile artiste en restauration. — Yarkand et Kachgar.

J'ai déjà dit que l'objet principal de mon voyage à Cachemir était, non de visiter la principauté, déjà suffisamment décrite (surtout par Hügel et Cunningham), mais de pénétrer dans les régions presque inconnues du nord et de l'ouest, soit derrière l'Indus vers Ghilgit, soit au delà de la passe Karakoram, dans la Petite-Boukharie. On a vu plus haut quelle complication inouïe de contre-temps me ferma toutes les voies autour du Cachemir. Certes les contre-temps ne sont, comme le mot le dit assez, que temporaires mais pour trouver mieux, il eût fallu rester plusieurs mois dans le pays, à l'affût des circonstances, et mes ressources s'épuisaient. La vie est très-chère dans l'Inde : je n'ai jamais trouvé qu'un pays au monde où elle le soit davantage, c'est la Transcaucasie. Je sais qu'un voyageur qui veut « garder son prestige » doit toujours parler des questions d'argent avec une superbe indifférence : cependant elles ont aussi quelquefois leurs incidents dramatiques, même dans la vie la plus vulgaire, et à plus forte raison dans les voyages lointains, que j'appellerais volontiers « des drames réguliers et permanents. »

Donc j'ai manqué les pays au nord du Cachemir : il faut que j'en prenne mon parti. J'ai gagné à ce



Désert de Kohat, frontière nord-ouest du Pandjab. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

voyage, entre autres résultats scientifiques personnels, un bon assortiment de notions sur ces intéressantes contrées, au point qu'elles me sont aujourd'hui, je crois, plus familières que tels pays que j'ai *vus* de mes yeux, mais seulement en courant. Peut-être mon public ne m'en voudra-t-il pas de lui communiquer quelques-unes de ces notions : ce qui m'en fera pardonner l'insuffisance, c'est que d'ici longtemps, j'en ai peur, aucun voyageur n'en donnera d'autres[1].

Quand on jette les yeux sur une carte d'Asie, on voit les Monts-Célestes et l'Himalaya courir vers l'ouest et converger à un massif très-important, le plateau de Pamir, nœud de la géographie asiatique, et qui, sans doute à cause de cela, n'est nommé sur presque aucune carte. Ces deux chaînes forment les deux branches d'un compas dont l'écartement enferme une immense et haute plaine séparée de la Chine proprement dite par des steppes et des sables. On nomme ce pays la Petite-Boukharie, je ne sais trop pourquoi, car les habitants, quoique turcs et musulmans de race comme les gens de Bokhara, ne sont point des Boukhares d'origine : on l'appelle aussi le Turkestan Chinois, nom plus exact, car la Chine est parvenue depuis un siècle à s'annexer ce grand territoire. Les indigènes, qui le divisent usuellement en six provinces (politiquement réduites à quatre, Yarkand, Aksou,

1. J'ai lu, l'an dernier, dans la *Liberté*, un article très-bien fait sur ces régions par un jeune journaliste, M. Léon Cahun, qui a recueilli des informations nouvelles de *hadjis* turcomans et autres qu'il a interrogés à Suez. Il m'a paru que l'auteur préparait un grand voyage dans ces pays, que les progrès récents de la Russie ont signalés à l'attention publique. Je ne puis qu'applaudir des deux mains à ce projet hardi, que les aptitudes spéciales d'un homme jeune, instruit, très-bien préparé, ne peuvent manquer de rendre très-profitable à la science.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kachyar, Khotan), l'appellent à cause de cela les Six-Villes (Atti-Chehr).

Puissamment arrosée par une foule de rivières qui descendent des glaciers de l'Himalaya et de diverses chaînes de montagnes, la plaine des Six-Villes, composée d'une couche d'alluvion d'épaisseur variable, est d'une rare fertilité.

Les habitants, sans être des agriculteurs capables de rivaliser avec les Chinois et les Persans, ne sont pas étrangers aux bonnes méthodes de culture, si l'on en juge par les canaux de dérivation qui couvrent les plaines de Yarkand et de Kachgar. Ces deux districts produisent en abondance des céréales et du coton : plus à l'est, on a le lin, les fruits, et le mûrier qui donne la soie.

Les révolutions qui n'ont cessé de désoler le pays depuis une quinzaine d'années paraissent avoir porté un très-rude coup à sa prospérité commerciale. J'ai déjà dit, dans la première partie de ce voyage, un mot de ces révolutions, dont la vraie origine n'est pas d'hier.

Au moyen âge, les Six-Villes avaient une très-nombreuse population chrétienne nestorienne, que les persécutions des châhs de Perse avaient refoulée vers les pays barbares du Turkestan. Le grand voyageur Rubruquis signale un couvent arménien de Saint-Matthieu près du lac Issyk-koul. Le fameux prêtre Jean, dont les légendes du moyen âge ont fait un être aux trois quarts fabuleux, était en réalité le chef d'une vaste principauté chrétienne qui avait son centre à Karakoram et fut détruite par Djengis-khan vers 1203. Le christianisme disparut alors et fut remplacé par l'islam, déjà en décadence et qui ne fut jamais dans ces régions qu'un instrument de barbarie, d'ignorance et d'anarchie. Le pays fatigué accepta aisément l'intervention des Chinois, qui, en 1752, s'emparèrent des Six-Villes et y établirent un gouvernement modéré et régulier. Mais les anciens chefs et les fanatiques se réfugièrent dans le pays de Khokand, à Andidjan, et y formèrent un noyau d'émigrés qui correspondaient perpétuellement avec les mécontents des Six-Villes et venaient de loin en loin y tenter des révolutions.

Ces tentatives sont devenues plus fréquentes depuis quelques années. Je suis persuadé que la conquête russe dans le Turkestan, en faisant refluer vers Khokand et les Six-Villes toute cette tourbe de derviches et de mollahs qui pullule dans les grandes villes des deux Boukharies, n'a pas été étrangère à ces révolutions, qui ne cesseront réellement qu'à l'arrivée des aigles russes.

Il faut savoir que tout gouvernement musulman *régulier* (je ne parle pas de la Turquie et de l'Égypte, qui sont le scandale des vrais croyants) est une monarchie absolue, appuyée sur deux armées également brutales et presque aussi déguenillées l'une que l'autre : des soldats mal payés, vivant de pillage et d'extorsions de toute espèce, et des milliers de *saints* vagabonds qui affectent une complète indifférence à l'égard des richesses mondaines et cette pieuse extravagance que les fidèles regardent comme un des dons les plus rares du ciel. En réalité, j'ai toujours vu que ces prétendus fous étaient d'une adresse incroyable à flatter la vanité grossière des riches et des princes, d'autant mieux que le *nec plus ultrà* de l'éloge pour un souverain musulman est celui-ci : « Il a la main large pour les pauvres (les foukara et les derviches) et pour les mosquées. » Comme chez les musulmans l'État a pour règle de percevoir le plus possible et de ne rien donner en échange, ce qui simplifie d'autant la comptabilité budgétaire, le plus clair des sommes énormes que le souverain n'engloutit pas dans ses caisses ou dans les dépenses de son harem, va aux grands officiers, aux soldats sous la forme de dons occasionnels, aux bouffons et aux derviches. Un gouvernement régulier comme nous l'entendons a donc pour premier effet de rendre la vie impossible à toute cette canaille malfaisante et oisive, dont le chiffre, dans les villes d'Orient, est en raison directe de la sauvagerie et de l'ignorance de la population, mais qui a à peu près disparu d'Alger, de Simferopol, de Kasan, et même du Turkestan russe. Naturellement, les pays voisins de cette dernière province ne s'en trouvent pas mieux.

La révolution de 1857 à Kachgar est surtout connue pour avoir coûté la vie à un jeune savant dont le nom



Vieux Sikh (voy. p. 334). — Dessin de Gilbert d'après une photographie du *People of India*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a retenti en Europe. Elle eut pour promoteur un des réfugiés d'Andidjan, Vali Khan, qui, d'intelligence avec les fanatiques de Kachgar, descendit sur cette ville avec ses montagnards, et inaugura le règne de la



Tantia Topi,
dernier chef de l'insurrection de 1857.



Dinannât,
grand jurisconsulte contemporain.



Dost Mohammed, sultan du Caboul.



Chaam Sing.



Akbar, fils de Dost Mohammed.



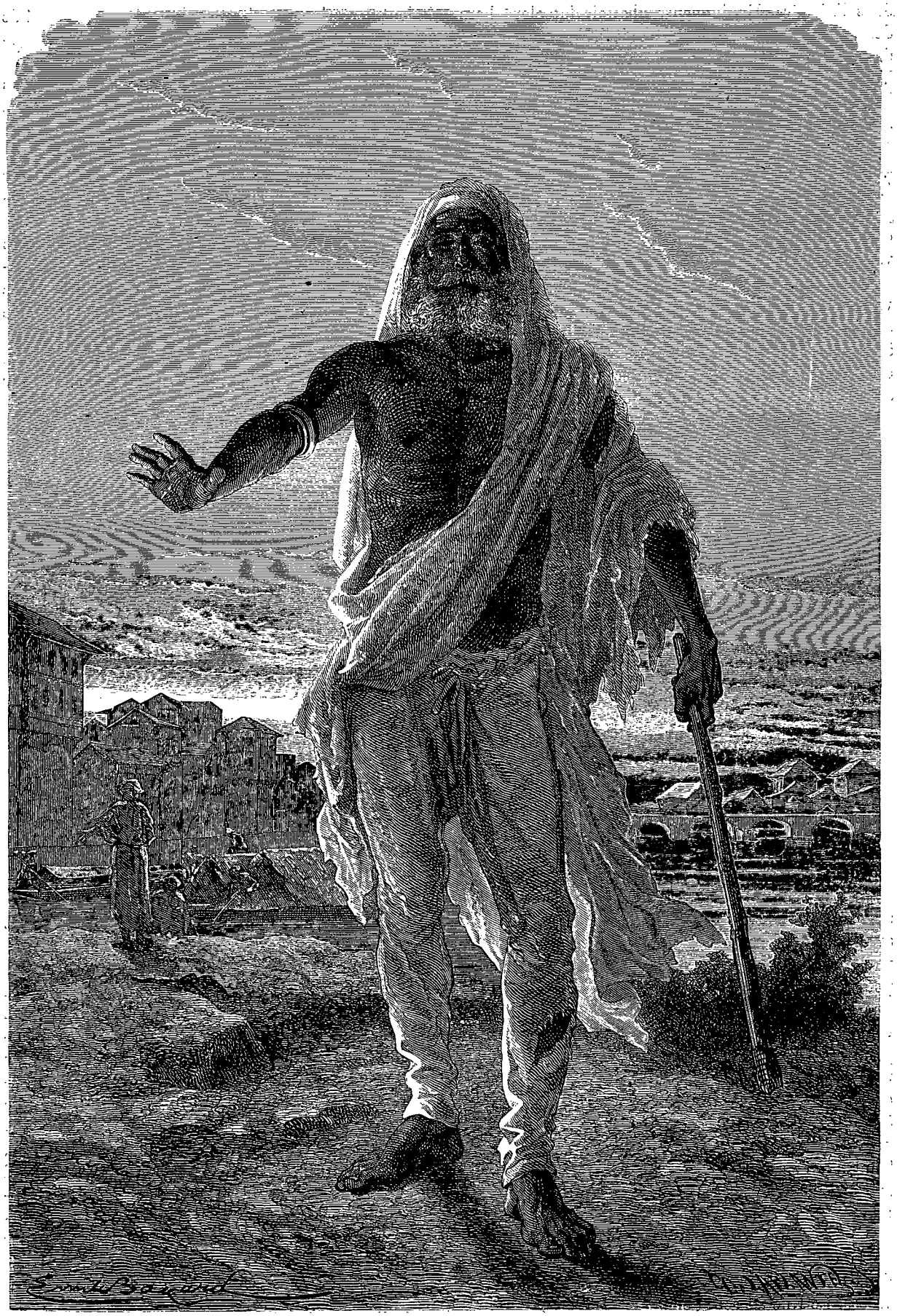
Nana Sahib.



Jung Bahadour (Nepaul).

foi en massacrant la population sur sa route et en couvrant tout le pays de ruines. Il entra sans résistance à Kachgar, et, de concert avec les *saints*, il établit dans cette ville un despotisme bigot sans exemple

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vieux paysan aveugle. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie du *People of India*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'histoire. Un immense abattoir fut élevé hors des portes, et on y exécutait quiconque était accusé de la moindre transgression du Koran interprété par Vali et ses *saints*. Une nuée de pieux espions inondait les bazars, pénétrait à toute heure dans chaque maison et n'avait d'autre occupation que de dénoncer des minuties ridicules en elles-mêmes, mais sinistres en ce sens qu'elles aboutissaient toutes à la peine capitale. L'abattoir *extra muros* ruisselait de sang tous les jours : c'était en été, et ce foyer d'infection devint en peu de temps un voisinage empestant pour la ville.

Dans ces circonstances, Adolphe Schlagintweit, voyageant dans l'Himalaya sous le patronage de la compagnie des Indes, fut amené par sa mauvaise étoile à Yarkand, d'où un lieutenant de Vali l'expédia à son chef à Kachgar. Aux yeux d'un scélérat de la trempe du *hadja*, la religion et la nationalité de l'étranger étaient des crimes suffisants. Il paraît que, sommé de se faire musulman, Schlagintweit refusa intrépidement, et fut décapité.

L'abominable régime des *saints* ne dura que trois mois. Une armée chinoise arriva à Kachgar, et le hadja, comprenant bien que toute la population lui était hostile, se sauva à Khokand avec les six mille bandits qui l'avaient appuyé. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, qu'il périt dans cette débandade ou immédiatement après.

En 1862, une nouvelle insurrection, plus générale que les autres, expulsa les Chinois de Kachgar, Yarkand et Khotan, et rendit le pouvoir aux *saints*. Cette révolution a été, il y a environ quatre ans, escamotée avec des circonstances très-curieuses, et qui n'ont manqué que d'un théâtre un peu plus éclatant. Un vizir du khan de Khokand s'était réfugié à Kachgar avec le fils de son maître, à la suite d'une bataille désastreuse perdue contre les Russes par le khan qui y avait été tué. Le réfugié vécut dans ce pays sans faire parler de lui, jusqu'au moment où il trouva tout mûr pour une contre-révolution. Il jugea très-sainement que les *saints*, déjà peu sympathiques aux habitants comme étrangers, fatiguaient tous les gens paisibles par leur tyrannie, leur paresse insolente et leur habitude de vivre aux dépens des travailleurs honnêtes : il comprit que le pays verrait avec plaisir leur expulsion, à condition que les intérêts religieux seraient sérieusement sauvegardés. Il appela tout doucement à lui les Tunganis ou miliciens chinois de l'Ili, livra bataille au parti des derviches et l'expulsa, et prit le gouvernement de Kachgar et Yarkand au nom du petit prince-soliveau dont il était le tuteur, et sous la suzeraineté de la Chine, qui se trouva fort heureuse de rester dans ces conditions en possession de ces belles provinces. Le Khotan seul demeura libre.



Arbre sacré : Étang de Sanga (voy. p. 342). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

Voilà, à moins de nouvelle révolution, quel paraît être l'état présent des choses dans les Six-Villes.

La cité la plus importante de toutes ces provinces est Yarkand, ville de cinquante mille âmes, centre de toutes les routes caravanières. Elle a deux lieues de tour, un mur d'enceinte de trente pieds de haut, cinquante mosquées et *medressés* (écoles), et plusieurs bazars, dont l'un traverse la ville entière. Elle est sillonnée de canaux de dérivation partant de la rivière Tarafchan, qui coule à l'est de la cité et roule de l'or. Je n'ai aucune donnée sur la population de Kachgar, mais elle doit être moindre. Les deux villes étaient si peu connues il y a un siècle, que Pétis de la Croix déclare que ce sont les deux noms d'une même cité. Pinkerton, en 1802, n'a d'autre autorité pour le réfuter qu'un rapport officiel d'un général chinois qui décrit avec soin la route entre ces deux lieux. Nous sommes un peu plus riches aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIX

États montagnards : Sirikoul, Kandjouti.— Un gouvernement à bon marché : ni armée, ni impôts.

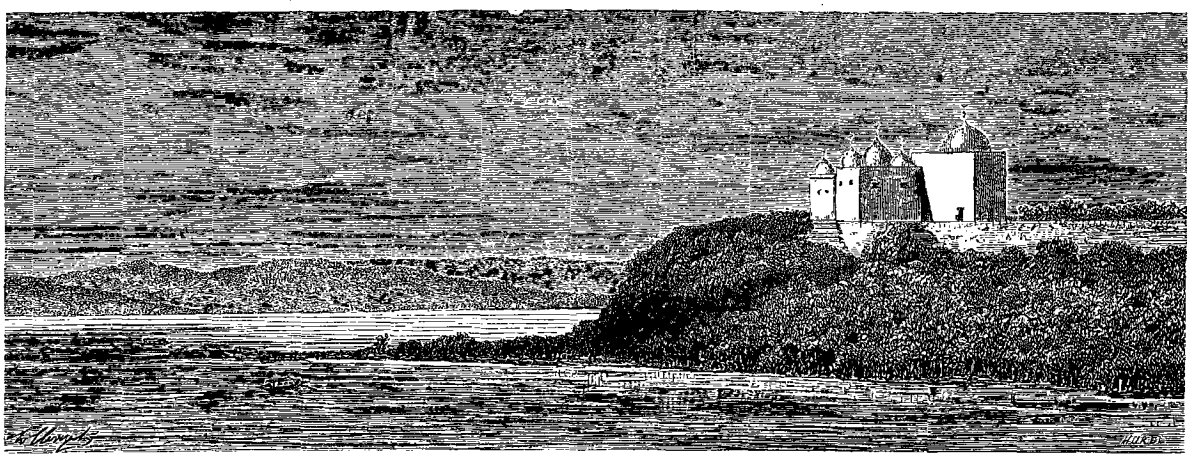
J'aurais beaucoup à dire des districts montagneux auxquels est adossée la Petite Boukharie : mais je me borne cette fois à signaler deux États tout à fait indépendants et qui ne figurent, je crois, sur aucune carte parue en Europe.

Le premier est celui de Sirikoul ou de Tachkurgan : ce dernier nom est celui de la capitale, l'autre est celui d'un lac peu étendu, mais important en ce sens que l'Oxus y a sa source principale. Tout au rebours du pays des Six-Villes, le Sirikoul est une agglomération de vallées fertiles, bien arrosées, servant à la pâture et à la culture des céréales. Les nombreuses rivières qui créent la fécondité et la richesse agricole de ce pays finissent toutes par affluer au Zarafchan au fleuve de Yarkand, qui lui-même va finir dans les sables, on ne sait trop où.



Delta de l'Indus (voy. p. 343). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

La majorité de la population du Sirikoul appartient à cette race essentiellement agricole, si intéressante et si peu connue, qu'on appelle *Sart* ou *Tadjiks* dans tout le Touran. Le type comme la langue des Tadjiks les rattachent aux Aryas : corvéables et dominés partout, ce n'est que dans Sirikoul et dans deux petites principautés voisines (Wakhan et Darvaz) qu'ils sont les maîtres. C'est une race blonde, avec un teint clair et des yeux bleus : et comme elle occupe précisément tous les environs du plateau de Pamir, aujourd'hui reconnu comme le berceau probable de la race aryenne, elle pourrait bien représenter la plus ancienne branche de cette race. Dans tous les cas, elle est bien distincte de la race persane, avec laquelle quelques ethnologues veulent la confondre.



Santon (dans le Helta) (voy. p. 44). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

Le Sirikoul a toujours formé depuis la dissolution de l'empire des Khalifes un État particulier, gouverné par une dynastie indigène. En 1752, quand les Chinois conquirent le Turkestan, le prince de Sirikoul alors régnant reconnut leur suzeraineté et se fit confirmer par eux. L'un des derniers princes de cette famille, Mohammed-Chah, ayant été tué lors d'une invasion des troupes de Khokand, la population élut successivement trois habitants notables du pays. Le premier fut tué dans un combat contre les Kokandiens, le second mourut après un an de règne, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troisième fut déposé pour incapacité et remplacé par l'émir actuel, Babach-beg, qui descend de l'ancienne famille régnante. C'est un prince habile, qui règne au milieu de difficultés de tout genre et les a tournées et surmontées avec beaucoup de bonheur. Ses prédécesseurs étaient sans cesse attaqués par les petits princes de Kandjouti, Chignan, Badakchan, qui faisaient des razzias dans la principauté et emmenaient les habitants en esclavage. Babach-beg s'est concilié les deux premiers en mariant l'une de ses filles au chef de Chignan, l'autre au fils du chef de Kandjouti, et il s'est fait un allié utile du khan de Badakchan en assurant dans ses États un parcours libre et assuré aux caravanes de Badakchan qui se rendent à Yarkand.

Babach-beg réside à Chang-Tang, dans la vallée d'Abi-Tang. Tach-Kurgan, qui est censée la capitale de la principauté, est le fief propre d'un *arbab* ou chef indigène. Le prince n'a presque pas d'armée, et fort peu de revenus : la principauté proprement dite ne paye rien : l'impôt ne se prélève que dans les vallées enlevées à Yarkand. De plus les Kirghis payent un impôt en nature d'une tête de bétail sur quarante.

Babach-beg ne se doute pas qu'il a réalisé chez lui le problème après lequel courent et courront vainement tous les économistes de l'Europe. Il est vrai qu'il n'a pas de cour et qu'il *représente* peu, ce qui scandaliserait de fort honnêtes gens chez nous. Qui ne se rappelle ce dialogue des deux maçons de Gavarni qui politiquent tout en portant leur auge :

« Mais, Limousin, avec un méchant petit budget de 500 millions, quoi que tu peux fiche? »

Sirikoul est, au point de vue des communications, d'une très-haute importance, et l'a toujours été même dans l'antiquité, s'il est vrai, comme j'en suis persuadé, que Tach-Kurgan (la tour de pierre) est le Λιθινος πυργος ou la *turris lapidea* de Ptolémée, station principale des caravanes qui faisaient le commerce avec la *Serica*. Je crois trouver cette *Serica* dans la plaine de *Serikia*, entre l'Himalaya et le Karakoram, plaine aujourd'hui déserte, mais qui, à ce que j'ai su des gens du pays, était peuplée il n'y a pas longtemps. Je trouve dans Moorcroft qu'une *route royale* passant par Sarikia (c'est Serikia) faisait communiquer Yarkand avec l'Inde par Gartok (Thibet chinois).



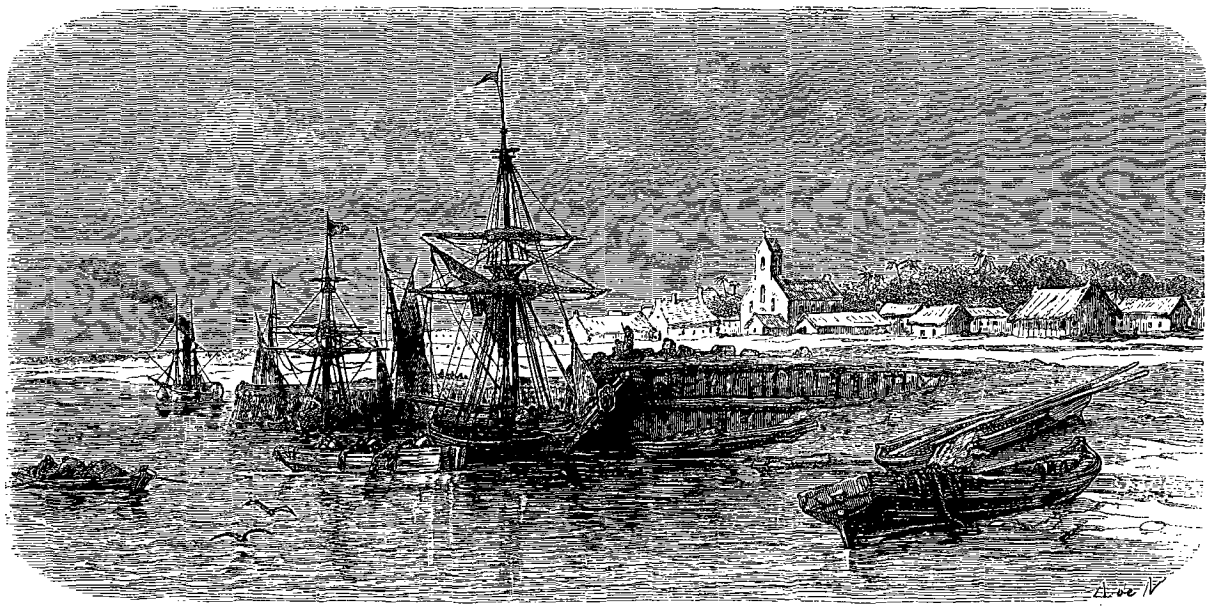
Le docteur Leitner en costume afghan. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

Grâce aux documents qui m'ont été fournis, je possède les éléments d'une carte assez satisfaisante du Sirikoul, et j'ai pu, par parenthèse, constater la haute valeur de la grande carte manuscrite de la Tartarie que Klaproth a dressée d'après les géographes chinois, dont il ne faut pas dire trop de mal. Je suis moins heureux en ce qui regarde la principauté de Kandjouti : tout ce que j'en sais, c'est qu'elle est située entre le Cachemir et le Sirikoul, et qu'elle se compose d'une maigre vallée avec une bicoque princière, plus un assez vaste fragment de l'Hymalaya.

Je dois m'arrêter ici, car au sud du Kandjouti je touche au domaine scientifique du jeune docteur Leitner, qui a fait en 1866 un fort beau voyage dans ces contrées, voyage qu'il eut l'obligeance de me proposer de faire en commun. Des raisons toutes personnelles m'empêchèrent d'accepter, et M. Leitner partit seul. Je suis heureux de constater que ce hardi voyage a eu les résultats les plus complets.

Guillaume LEJEAN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Jacksonville. — Dessin de A. de Neuville.

QUATRE MOIS EN FLORIDE,

PAR M. POUSSIELGUE[1].

1851-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

JACKSONVILLE.

Aspect de la ville. — Le comté Duval. — L'hôtel Jost. — La puce chique. — Un docteur en jupon. — L'aigle et les chats. — Menawa ou le gentleman scalpé. — Une poignée de serpents. — Monsieur West. — La maison de commerce du vicomte A. de B. — Le métis Paddy Karr. — Conclusion du roman de l'héroïne du phare. — Combat singulier pour un poisson. — L'ours du montreur de bêtes. — Le cimetière nègre. — Dîner avec les notabilités à la scierie West.

Jacksonville, 20 *septembre*. — Grâce au bon vent, nous n'avons pas mis vingt-quatre heures à franchir les trente milles qui séparent Jacksonville de la crique Pablo. — Depuis la Pointe-aux-Dames, sorte de promontoire de sable mouvant qui s'avance fort avant dans le lit du fleuve, jusque vers la crique Trout, le Saint-Jean s'élargit et devient semblable à un grand lac; puis, après avoir coulé de l'est à l'ouest, il prend son cours vers le sud.

Jacksonville est situé sur la rive gauche, dans une plaine basse et sablonneuse qu'entourent de belles forêts. La ville, si on peut donner ce nom aux quelques

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 97, 113 et 129.

L'auteur de cette relation a été enlevé à sa famille et à ses amis l'an dernier, par une rapide maladie. Il était jeune, vigoureusement constitué, aimable, vif d'esprit, prêt à de nouvelles excursions.

Achille Poussielgue, petit-fils de M. Poussielgue, trésorier général des corps d'armée de l'expédition d'Égypte, était né à Paris le 11 septembre 1829. Il avait fait de fortes études au lycée Henri IV et obtenu plusieurs nominations au concours général. Attaché à la légation de France aux États-Unis, ce fut à cette époque qu'il visita la Floride et recueillit les notes que nous achevons de publier. On y voit qu'il avait un goût très-vif pour l'histoire naturelle. A son retour d'Amérique, il fit don d'une collection considérable de zoologie au Muséum de Paris. A cette occasion, l'assemblée des professeurs administrateurs du Muséum adressa au ministre de l'instruction publique un rapport que nous avons sous les yeux et qui contient l'éloge de M. Poussielgue, non-seulement pour sa générosité, mais aussi pour le mérite de ses études scientifiques. Ce souvenir ne pouvait pas nous être indifférent: il autorise notre confiance dans les observations d'histoire naturelle mêlées aux récits de ses aventures réelles.

Nos lecteurs n'auront pas oublié la relation du voyage en Chine de M. et Mme de Bourboulon (tomes IX, X et XI, 1864 et 1865), rédigée par M. Poussielgue. Il est mort âgé de moins de quarante ans, le 23 juillet 1869, à Levallois, près Paris.

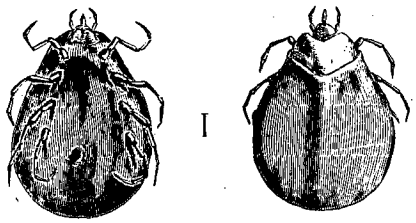
Depuis, et dans la même année, nous avons eu aussi la douleur de perdre un de nos autres collaborateurs, M. Mage, l'infortuné commandant de *la Gorgone*, que son *expédition en Sénégambie* (voy. tome Ier de 1868) avait si noblement mis en lumière C'était un homme du caractère et du mérite des Bellot, des Faidherbe, et, déjà en possession de l'estime et de la sympathie publiques, il était appelé à rendre de nouveaux et éminents services et à croître encore en renommée.

Dieu veuille que nous n'ayons pas à insérer de longtemps dans ce recueil des morts si prématurées et si profondément regrettables!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maisons réunies sur ce point, se compose de deux rangées d'habitations en bois, quelques-unes avec des fondations en briques, s'élevant dans un ordre régulier parallèlement au fleuve. Au milieu est une place où se trouve le *Court House* ou maison de justice, une école mutuelle, une église épiscopale, et une mauvaise auberge décorée du nom d'hôtel. Des cases de nègres en torchis et en roseaux, couvertes en feuilles de palmier, forment un faubourg à la ville blanche. Deux scieries hydrauliques et quelques plantations sont disséminées dans les environs, et se relient à la ville par des chemins mal entretenus; il n'y a aucune route de grande communication. Il est vrai qu'on parle d'établir un chemin de fer qui joindrait, à travers les profondes solitudes du nord de la Péninsule, Jacksonville à Talhassee, capitale de l'État de Floride. Le chemin de fer se fera certainement [1].

Jacksonville, fondé vers 1835, compte une population de mille âmes. C'est le chef-lieu du comté Duval, une des divisions territoriales de la Floride, ainsi nommée du général Duval, qui fut un des premiers gouverneurs de cet État, en 1825, lors de la réunion de la Floride aux États-Unis. Le comté Duval, qui a une étendue de quatre cent trente milles carrés, possède une population de deux mille huit cent cinquante habitants, ainsi divisés : blancs, quinze cents; Indiens ou hommes de couleur libres, cent cinquante; esclaves, douze cents. Il produit du maïs, du sucre, du coton, et beaucoup de patates. On voit que ce district est encore un désert.



Puce Chique. — Dessin de A. Mesnel.

A mon arrivée, je laissai Constant et Corneille à bord, et, accompagné du père Maurice et de mon négrillon Job, j'allai me loger à l'hôtel Français.... Il y a un hôtel français à Jacksonville, hôtel tenu par des Suisses, et où on est servi par des Allemandes! Ce *Boarding*, vaste maison mal construite, décorée sur le devant d'une peinture vert bouteille à filets jaunes, et ayant pour enseigne un Guillaume Tell abattant la pomme, a pour propriétaire M. Jost, Suisse de Berne, ancien sous-officier de la garde de Sa Majesté Charles X; lui et sa femme, une grosse et puissante commère au nez bourgeonné par le culte de la dive bouteille, sont d'excellentes gens; malheureusement on ne peut suivre une conversation avec eux parce qu'on ne sait de quel langage se servir. Nés tous deux dans la Suisse allemande, ils vinrent jeunes en France et désapprirent l'allemand pour le français; puis étant passés de là aux États-Unis, ils furent forcés d'apprendre l'anglais : la vérité, c'est qu'ils ne parlent plus aucune langue, et qu'ils se servent d'un jargon polyglotte incompréhensible. A part cela, la maison est tenue proprement, et la cuisine n'est pas trop hétéroclite. Je suis logé dans la chambre d'honneur; le père Maurice est près de moi.

Tout irait le mieux du monde sans la découverte que j'ai faite hier en me couchant. J'éprouvais depuis deux jours des démangeaisons et des douleurs sourdes aux doigts des pieds; je me suis aperçu que j'y avais sept ou huit boutons blancs de la grosseur d'un pois : mes pieds nourrissaient une famille de chiques qui s'y étaient introduites pour coloniser!

J'avais déjà entendu parler de cet insecte redoutable, mais je n'en avais jamais été attaqué. Ne sachant trop comment m'en débarrasser, et craignant d'aggraver le mal par une extraction mal opérée, je fis monter mon hôtelier Jost, et je lui confiai mon cas.

Il partit aussitôt à la recherche du médecin des pieds, et revint avec une jeune mulâtresse de quatorze ans, qui procéda à l'extraction avec une adresse merveilleuse au moyen d'aiguilles très-fines terminées par un crochet. Il faut des yeux perçants et une grande habitude pour saisir cet insecte imperceptible sous la peau, sans crever la vésicule où sont enfermés ses œufs, ce qui amènerait une grave inflammation.

Chaque fois que la jeune fille avait extrait une de ces affreuses bêtes, elle disait avec un sang-froid impayable : *Well* (bien!) et l'approchait d'une bougie enflammée, où la chique éclatait en faisant le même bruit qu'un grain de poudre.

Quand je fus délivré, elle lava les plaies avec de l'huile, introduisit du tabac mêlé de cendre dans les trous, les boucha avec de l'amadou, me banda les pieds, et me recommanda de ne pas sortir pendant deux jours: Je demandai à mon docteur en jupons (je puis dire en jupons sans euphémie, car elle n'avait pas d'autres vêtements) ce que je lui devais pour ses soins : elle réclama six cents, ou douze sous; je lui donnai un demi-dollar, et elle fut émerveillée de ma générosité.

J'avais fait réserver une de ces chiques, que les Américains appellent *jigger*, pour l'examiner à la loupe. La tête de cette puce (*pulex penetrans*, Linné) est armée de stylets au moyen desquels elle pénètre à travers les chaussures et les vêtements, et s'introduit sous la peau la tête la première; ce sont les femelles seules qui percent la peau pour y déposer leurs œufs et leur assurer une abondante subsistance. L'abdomen de ces chiques femelles est gonflé, transparent, et laisse voir dans son intérieur une quantité innombrable d'œufs cylindriques et rougeâtres : cela fait frémir! La puce chique est tellement commune en certains endroits qu'ils en sont inhabitables : sa piqûre cause quelquefois la gangrène, des tumeurs sympathiques des vaisseaux de la région inguinale, et même des sphacèles!

Les chasseurs et les Indiens se frottent les jambes,

1. En 1863, le chemin de fer de Talhassee à Jacksonville a été ouvert. Depuis ce temps, les comtés du nord font des progrès véritables. Jacksonville se transforme, et l'on y trouve déjà beaucoup plus de confortable qu'en 1852.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour s'en préserver, de suc de tabac mêlé au jus de plantes vénéneuses : désormais j'userai de la recette!

Après notre installation à l'hôtel, le père Maurice s'est occupé du soin d'y amener nos bêtes ; une petite basse-cour fermée, plantée de salades et de choux et située derrière l'hôtel, lui sert de ménagerie.

L'aigle à tête blanche a été enfermé dans une cage de bois. L'ourson, qui commence à s'apprivoiser, et que j'ai appelé Jacques, est attaché par une chaîne de fer à un anneau scellé dans le mur. La poule sultane que nous avions laissée en liberté, après lui avoir coupé l'aile, se promenait hier à pas comptés, en étalant au soleil son plumage bleu pourpré que relèvent son bec, ses yeux et ses pieds écarlates ; cette nuit elle a été dévorée par un de ces chats à moitié sauvages qui infestent la ville. Le père Maurice en a tiré une vengeance éclatante ; il a pris au piége deux chats, et les a mis tout vivants dans la cage de l'aigle.

« Ils ont mangé un oiseau, me disait-il : ils seront mangés par un oiseau! C'est la peine du talion! »

L'aigle n'a d'abord rien dit ; il a regardé d'un air d'empereur ces deux misérables tapis dans le bas de sa cage : peu à peu ceux-ci se sont enhardis, et, confirmés dans leur mépris pour la gent emplumée par l'immobilité de leur hôte, ils ont eu l'audace de grimper sur son bâton à côté de lui, et de dérober un poisson dans sa mangeoire. Une seconde après, ils avaient cessé de vivre! En deux coups de serre, l'aigle leur a ouvert le crâne, et a laissé retomber leurs cadavres avec mépris.

Ma première journée de réclusion s'est écoulée ainsi.

Le lendemain matin, je venais de me lever, quand Job ouvrit solennellement la porte de ma chambre, et annonça le gentleman scalpé.

Je vis entrer un individu, accoutré de la manière la plus étrange, et qui, après m'avoir salué avec une inclination de tête automatique, se tint debout devant moi au port d'arme : sa figure était cuivrée, sillonnée de rides profondes, avec un long nez recourbé et une bouche fendue jusqu'aux oreilles ; un épais sourcil retombait sur un œil petit et profondément enfoncé dans l'orbite : je dis *un*, car l'autre était caché par un large emplâtre en taffetas noir qui sortait de dessous un foulard rouge noué sur le haut de la tête ; des cheveux noirs tressés en nattes pendaient sur les oreilles. Ce qu'il y avait de plus bizarre dans cette tête, c'était le manque de proportion, la figure paraissant plus large que haute à cause de l'absence du front et du crâne coupés carrément suivant une ligne horizontale.

Cet individu, un vieil Indien, portait un habit bleu barbeau à boutons dorés, une cravate blanche et une chemise de couleur, sur laquelle s'étalaient des médailles, des boutons en verroterie et une grosse chaîne de montre. Le manche d'un formidable couteau apparaissait sur sa poitrine [1].



Menawa le Scalpé. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

C'était le buste d'un parfait gentleman, et un tel habit eût demandé pour le moins une culotte de nankin et des souliers à boucles! Hélas! un pantalon en cuir de bœuf, tanné par le sang et la graisse de ses victimes, couvrait ses jambes, et il n'avait pas de souliers!

« Que demandez-vous? » lui dis-je, en lui faisant signe de s'asseoir.

Le vieil Indien resta debout, et, fouillant dans les poches de son pantalon qui lui servaient de gibecière, il en tira une poignée de serpents rouges, verts, noirs, qui se tordaient autour de son bras, de son corps et de ses jambes, en sifflant de la manière la plus inquiétante.

Je fis un bond en arrière.

Lui souriait placidement, et me dit en mauvais anglais :

« Jolis serpents pour le monsieur qui les aime.

— Au nom du ciel! m'écriai-je, remettez tout cela dans votre poche! Êtes-vous fou d'apporter ici ces reptiles vivants, au risque de nous faire mordre tous les deux?

— Les serpents connaissent Menawa.

— Oui, mais ils ne me connaissent pas, moi, et je les connais encore moins! »

J'appelai le père Maurice, qui, aidé de l'Indien, jeta tout vivants les reptiles dans des bocaux de whiskey. Le scalpé regardait avec convoitise les serpents se débattre dans l'eau de feu, ouvrir la gueule as-

1. *Bownie knife*, grand couteau à lame triangulaire, en usage dans le sud des États-Unis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phyxiés, et s'affaisser morts dans le fond du bocal. Je crois qu'il enviait sincèrement leur genre de mort.

Il y a soixante espèces de serpents aux États-Unis; les savants ne sauraient désigner sûrement celles qui sont venimeuses; pourtant Menawa, sans se soucier de leurs formes et de leurs couleurs, les maniait impunément à la poignée. Les Indiens connaissent, assure-t-on, l'usage d'une herbe dont il suffit de se frotter pour que les serpents les plus venimeux évitent de vous mordre.

Menawa, le gentleman scalpé, venait me demander de l'engager pour mon expédition au lac Okee-chobee. Il me parlait de ses talents de chasseur, de sa meute de chiens, qui était la meilleure du pays, et qu'il emmènerait avec lui, et enfin de sa connaissance des mœurs et de la langue des Séminoles :

« Je les connais bien, ajouta-t-il, car ce sont eux qui m'ont enlevé mon scalp ! »

En disant ces mots, il ôta le foulard qui lui couvrait la tête, et me montra son crâne tranché carrément que garnissait une peau écarlate tachée par places de bleu livide; cette peau flasque cédait sous le doigt quand on la pressait : on sentait que les os de l'occiput avaient été enlevés.

Menawa était né Muscoluguge : dans une affaire avec les Séminoles, il avait eu l'œil crevé, et la tête fendue d'un coup de hache; son adversaire l'avait scalpé, mais sans l'entailler profondément. Sauvé par des Espagnols dont les Muscoluguges étaient les alliés, il fut soigné à Saint-Augustin, et trépané par un chirurgien qui lui sauva la vie.



Paddy Karr. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Depuis ce temps, l'Indien était resté parmi les hommes civilisés, et était devenu citoyen américain. Il vivait à Jacksonville du produit de sa chasse, et du trafic des chevaux : c'était un habile maquignon.

J'engageai le scalpé pour toute la campagne, moyennant une prime de deux cent cinquante dollars, payables à notre retour à Jacksonville.

J'avais reçu, on se le rappelle, une lettre de recommandation de M. Potter, le planteur du château des Palmes, pour un de ses amis, propriétaire d'une scierie à Jacksonville. Dès mon arrivée, j'avais envoyé Job porter cette lettre à M. West, c'était le nom de cet industriel, en m'excusant sur mon état de maladie de ce que je n'allais pas me présenter moi-même.

Dès le même soir, il arrivait en voiture à l'hôtel, et voulait à toute force m'emmener chez lui, où il m'offrait l'hospitalité la plus complète; je refusai, en me fondant sur ce qu'il demeurait à quelque distance de la ville; je ne voulais pas perdre de vue mon équipage et les recrues que je comptais faire. J'acceptai pourtant une promenade en voiture avec lui, et je lui promis d'aller dîner à sa scierie la veille de mon départ que j'ai fixé irrévocablement au 23 septembre. M. West, qui s'est mis de suite à ma disposition avec cette cordialité qui distingue les Américains du Sud, m'a blâmé d'avoir engagé le vieux Menawa, en me disant que c'était un ivrogne fieffé, un hâbleur et un adroit filou; Menawa ayant ma promesse, je ne pouvais me dédire, mais il m'a conseillé de traiter avec un métis indien nommé Paddy Karr, qui parle parfaitement le séminole, qui a fait comme interprète du gouvernement la dernière guerre contre ces Indiens, et qui doit revenir ici demain d'une course dans l'intérieur; M. West m'a promis d'envoyer Paddy Karr me parler.

J'avais besoin de quelques objets de toilette; je demandai à M. West si je pouvais me les procurer dans la ville.

« Jacksonville est une cité civilisée, me répondit-il en souriant : nous avons un magasin français; voulez-vous que je vous y mène? »

Il fit arrêter sa voiture devant une maison basse couverte en chaume et d'un aspect malpropre, à la devanture de laquelle se balançait une enseigne toute neuve où on lisait en lettres dorées l'inscription suivante : *Maison de commerce du vicomte A. de B. et Compagnie.* On pense bien que cette réclame singulière piqua ma curiosité, et que je descendis aussitôt pour y faire mes emplètes; mais le vicomte A. de B. était absent, et au trouble de la femme que j'interrogeai, je supposai qu'il s'était enfermé dans sa chambre, ne se souciant pas de se trouver en face de moi. Où donc la vanité, le ridicule français par excellence, va-t-elle se nicher, et pourquoi ce pauvre diable s'affublait-il sur son enseigne d'un titre pompeux dans ce pays de liberté et de simplicité?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une surprise. — Dessin de A. de Neuville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La maison de commerce était fort mal assortie : il y avait un peu de tout, mais aucun choix; on y voyait pêle-mêle des bottes à tiges rouges, des vêtements confectionnés, un baril de goudron, du savon et des essences, deux charrues nouveau modèle, des chapeaux de paille, des bijoux chatoyants et faux, des accordéons, quelques foulards, et des brosses à tête, véritables étrilles à l'usage des nègres. Je supposai, d'après l'aspect des lieux, que le vicomte était quelque peu barbier, et qu'il jouait du violon dans les réjouissances publiques, ce qui me fut confirmé par M. West.

Je fis quelques achats que je payai à une mulâtresse courte et énorme, assise dans un petit comptoir. Deux petits garçons et cinq fillettes suivaient des yeux avec curiosité chacun de mes mouvements : c'était la famille du vicomte A. de B., famille nombreuse qui justifiait suffisamment le *et compagnie* de son enseigne.

En sortant je fis un profond salut à la mulâtresse; je ne pouvais faire moins pour la compagne de ce gentilhomme incognito.

Jacksonville, à part la place et quelques maisons qui l'entourent, n'est qu'une réunion de hangars en bois et de huttes mal bâties, occupées par des nègres et des hommes de couleur. Ce quartier fort sale est pittoresque. Des vautours urubu, chargés de la voirie publique, y perchent en rangées sur les toits de chaume, attendant l'apparition de quelque ordure ou de quelque charogne, qu'ils disputent aux cochons, aux chiens, aux enfants, aux chats et aux poulets. Tout ce monde-là vit dans la meilleure intelligence. Je vis en passant un gros morceau de galette de maïs enlevé des mains d'un marmot par un coq, aller du coq à un chien, du chien à un vautour, du vautour à un cochon, et du cochon à un grand garçon qui arracha la galette du groin de l'animal, et se mit à la dévorer à belles dents. Voilà le libre échange appliqué!

Les alentours de la ville sont cultivés; on y rencontre des champs de maïs et de cannes à sucre, et des rizières couvrent les bords du fleuve.

M. West me mena jusqu'à un endroit, d'où on apercevait sa scierie, assise d'une façon pittoresque au milieu de la forêt qu'il exploite; puis il me reconduisit obligeamment jusqu'à l'hôtel, après m'avoir rappelé ma promesse de venir passer la journée et dîner chez lui le 22.

Ce soir mes pieds vont mieux, les plaies s'étant cicatrisées, et je commence à marcher sans peine.

21 *septembre*. — Le métis Paddy Karr s'est présenté, et je l'ai engagé : cet homme, qui a environ trente-cinq ans, a une belle figure, mais son regard voilé a une expression fausse qui m'a frappé. J'aime encore mieux l'air abruti du gentleman scalpé. Paddy a sur ses joues d'un rose légèrement cuivré des tatouages bleus, composés d'un cœur entouré de petits cercles. Il porte une sorte de blouse de flanelle bleue, serrée à la taille par une ceinture de soie rouge; sa taille est souple et distinguée : c'est un beau garçon comme presque tous les métis.

Nous avons beaucoup causé ensemble; il fait le colportage dans les fermes des *settlers* (colons) et parmi les villages indiens, et m'a demandé à emporter ses marchandises avec lui, ce à quoi j'ai consenti.

J'ai présenté mes deux recrues indiennes à Constant, qui commande après moi, et je lui ai donné quelques instructions pour installer tout mon monde à bord. Nous avons fait ensemble la revue des provisions et des armes, et j'ai complété ce qui pouvait nous manquer.

Le mulâtre Toby m'est revenu par le steamboat de Savannah, qui vient de stopper devant la ville. On se rappelle que je l'avais laissé au phare de Hazard à la disposition de miss Fanny Brandt[1]. Le vieux Brandt était mourant, quand le capitaine du steamboat vint chercher ces malheureux, ainsi qu'il me l'avait promis; on les reçut à bord tous trois, Toby demanda qu'on les débarquât; le capitaine lui promit de le déposer à bord de l'autre steamboat qui le ramènerait directement à Jacksonville. Le steamboat se fit attendre, et Toby, désespéré, fut emmené jusque sur les côtes de Géorgie. Pendant la traversée, Brandt mourut, et fut jeté à la mer.

« Que devint sa malheureuse fille, demeurée sans protecteur? » demandai-je à Toby.

Il paraît que je disais une naïveté, car Toby me regarda d'un air un peu narquois.

Décidément, je crois que mon héroïne de roman n'était qu'une aventurière, et que son père n'avait pas eu tort de l'enfermer dans un phare!

22 *au soir*. — Ce matin, comme je m'habillais pour aller faire une promenade dans les environs de la scierie de M. West, où je devais dîner, j'ai assisté de ma fenêtre à un combat qui prouve l'intrépidité de l'aigle; le mien, ne pouvant prendre son essor à cause de sa blessure, on laisse la porte de sa cage ouverte : or la cour est habitée aussi par un gros chien de Terre-Neuve appartenant à l'hôtelier. Ce matin donc, le père Maurice venait d'apporter des poissons vivants pour la nourriture de l'aigle, et, voulant l'habituer à venir chercher sa nourriture, il les avait déposés devant sa cage. L'aigle ne bougeait pas; le chien, qui était dans sa niche, à l'autre extrémité de la cour, et qui adore le poisson comme tous les vrais terres-neuves amphibies, saisit dans sa gueule le plus gros de ces poissons, et l'emporta dans sa niche. Aussitôt l'aigle, sautant maladroitement sur ses pattes, et étendant ses longues ailes, qui lui servaient d'appui, se mit à la poursuite du chien, et malgré ses grognements entra dans sa niche.... Un grand bruit se fit entendre; je crus l'oiseau étranglé; mais bientôt le chien sortit en poussant des hurlements de douleur, et le museau en sang, la queue entre les jambes, alla se blottir près de la porte pour échapper à son terri-

1. Voy. t. XIX 1868, p. 110.

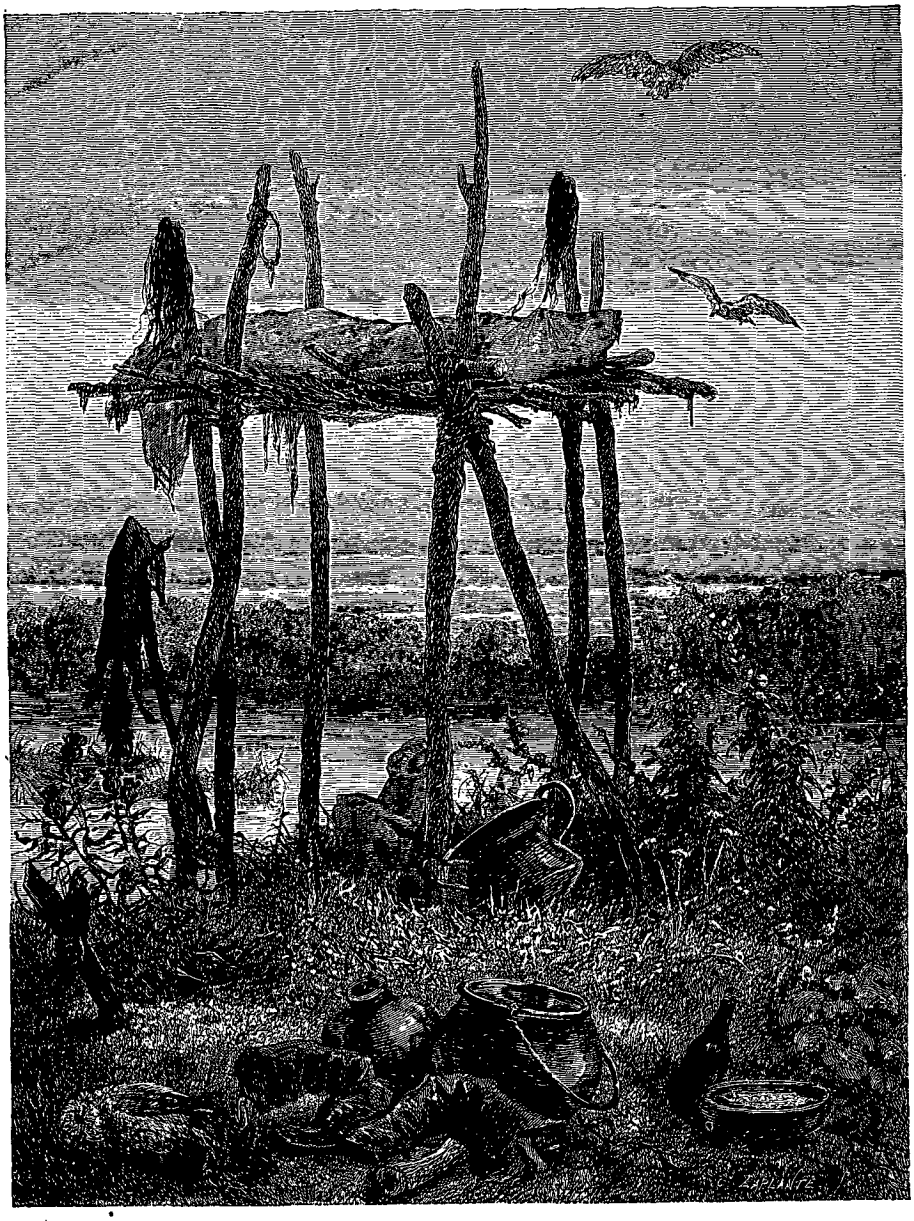
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ble adversaire, qui avait repris le poisson et l'écaillait pour le manger à son aise. Pourtant ces terres-neuves sont des chiens féroces et d'une grande vigueur !

Il y a cinq milles environ de Jacksonville à la scierie West. L'hôtelier m'a loué un petit cheval du pays pour faire cette promenade. Je partis, décidé à flâner en route, emportant mon album et mon fusil. Coiffé de mon plus beau panama, chaussé de longues guêtres avec des éperons mexicains, j'avais revêtu un costume en toile d'une entière blancheur.

A moitié chemin, j'entrai dans une case, où, moyennant quelques sous, on me servit des patates cuites sous la cendre et un melon musqué.

Comme j'allais remonter à cheval, j'aperçus sur une haie voisine une paire d'orioles, dont le mâle était revêtu d'un splendide plumage or et pourpre[1]. Cet



Tombe dans un cimetière nègre. — Dessin de A. de Neuville.

oiseau manquait à ma collection. Je laissai mon cheval devant la case et je me lançai à la poursuite de l'oriole. Mais celui-ci me laissait approcher presque jusqu'à portée, et quand j'allais le tirer, il plongeait derrière les haies et les buissons, et allait se percher cent pas plus loin, en ayant soin de se laisser toujours voir pour m'amorcer.

Je m'acharnai à sa poursuite par-dessus les barrières et les fossés, sans souci des épines et de la boue qui souillait mon costume immaculé.

L'oriole s'était blotti au milieu d'un cèdre de Virginie, planté dans un enclos entouré de palissades : j'écartai une planche et j'entrai.

Je m'avançais le fusil en joue, décrivant autour de

1. Sorte de loriot, *Oriolus tricolor*, Bonaparte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'arbre des cercles concentriques, et prêt à tirer aussitôt que le moindre mouvement me décélerait la position de l'oiseau : soudain je sentis une haleine chaude et humide frapper ma nuque et mon cou; une odeur forte et nauséabonde me monta au cerveau et un poids énorme pesa sur mes épaules.

Je fis un saut en avant et je me retournai brusquement.

Un grand ours était là, dressé contre moi qu'il dépassait de toute la tête, les bras tendus pour m'étreindre et la gueule ouverte pour me déchirer!

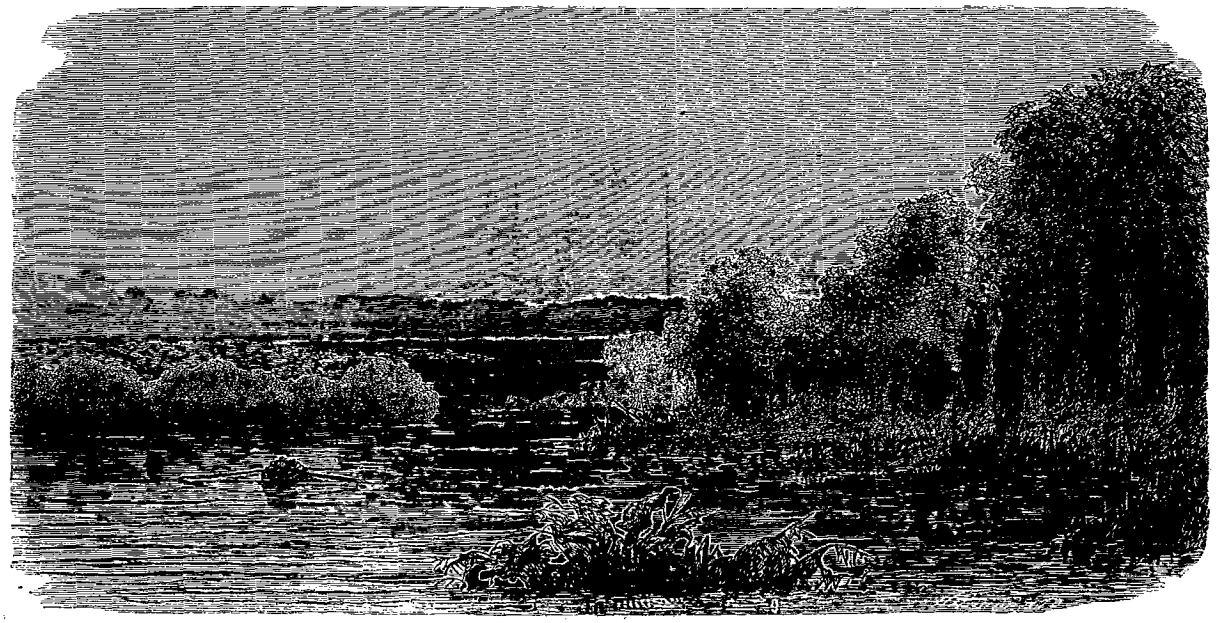
Je crois être aussi brave qu'un autre, mais j'avoue que j'ai eu une peur affreuse! Mon fusil m'échappa des mains, je pensai me laisser choir moi-même, et pendant quelques instants je tremblai de tous mes membres.

L'ours aurait eu bon marché de moi en ce moment, s'il avait voulu m'attaquer; mais la pauvre bête n'en avait ni le moyen ni l'envie; il avait un collier au cou et était attaché par une forte chaîne. C'était un animal appartenant à un montreur de bêtes, qui le faisait battre avec des chiens pour le plaisir des curieux. Dans l'enclos se trouvait sa cabane en planches que je n'avais pas remarquée en entrant.

Le compère semblait enchanté de la belle frayeur qu'il m'avait faite et me regardait d'un air méprisant : la colère me saisit, je tombai dessus à coups de pieds et à coups de poings, et je le reconduisis à sa cabane où il rentra en grognant.

Pendant ce temps, l'oriole s'était envolé, et je rentrai à la case avec un habit taché et déchiré : voilà tout ce que j'avais gagné à mon équipée.

J'ai déjà couru bien des dangers : jamais je n'ai éprouvé une terreur semblable à celle que m'a causée



Iles aux Magnolias. — Dessin de A. de Neuville.

cet animal. Le péril qui vous surprend à l'improviste et qu'il est impossible de prévoir, est celui qui ébranle le plus les nerfs. L'homme est brave plutôt par réflexion que par tempérament.

La scierie West est située au milieu d'une belle forêt de chênes verts, d'hickorys et de mahoganys, qui s'étend sur un coteau au-dessus du fleuve. Le paysage est très-majestueux entre ces grands bois et ces grandes eaux.

Je pris un chemin de traverse ou plutôt un sentier qui devait servir aux bûcherons.

Je suppose que je m'égarai, ou que du moins je fis beaucoup plus de chemin qu'il n'était nécessaire; car au bout de deux heures je n'étais pas arrivé à la scierie que j'avais aperçue des bords du fleuve. Je me trouvais dans un vallon herbeux, arrosé par un petit ruisseau. Devant moi, sur une éminence, était placé un enclos carré, entouré d'une haie de cactus énormes couverts de fleurs écarlates, qui formaient une ceinture épineuse infranchissable.

Espérant que cet enclos contenait une habitation où je pourrais demander mon chemin, je tournai alentour et j'y entrai par une barrière à claire-voie.

C'était un cimetière nègre!

Des éminences en terre gazonnée indiquaient les tombes; quelques croix rustiques, à demi renversées par le vent, se dressaient çà et là; une foule d'*ex-voto*, d'amulettes, d'offrandes plus bizarres les unes que les autres, étaient placés sur les tombes. Il y avait des marmites, des calebasses pleines de riz que dévoraient des légions de fourmis, des figures d'idoles ou de saints en bois sculpté et peint en rouge, des cheveux pendus à des perches, des oiseaux empaillés, des chaussures éculées, des peaux d'animaux, etc., etc.

Deux choses me frappèrent surtout : une sorte de croix fabriquée avec des vieilles boîtes à sardines enfi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Épisode des guerres de la Floride. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lées dans des tiges de fer, et un pot à lait placé par une mère désolée sur la tombe d'un enfant; des couleuvres, attirées par le lait, s'étaient glissées dans le pot, et quand je m'approchai, elles s'enfuirent en sifflant.

Quoique devenus chrétiens, les nègres ont gardé une foule de superstitions de leur pays natal, et leurs pasteurs sont forcés de tolérer ces coutumes touchantes qui se rapportent au souvenir des morts.

Ce cimetière, entouré de sa haie de cactus en fleurs, tapissé de pensées sauvages qui croissaient sur les tombes abandonnées, au milieu des grands bois et des prairies verdoyantes, aurait inspiré un poëte: moi, j'y ressentis cette douce mélancolie que donnent les choses de la mort.

Un négrillon qui faisait paître une vache me conduisit à la scierie, où j'ai dîné avec les notabilités de la ville, le pasteur épiscopal, le *recorder* [1] et quelques riches planteurs. Si cette industrie des scieries hydrauliques réussit dans le pays, elle enrichira Jacksonville, qui est entouré de forêts splendides des meilleurs bois de construction.

Au dessert, on a porté des toasts chaleureux à la réussite de mon expédition.

IX

DE JACKSONVILLE A PICOLATA.

Mandarin. — Les îles aux Magnolias. — Les spectres et les anolis. — La maison de sang. — Souvenirs de la guerre des Séminoles. — Ivrognerie de Menawa. — La brique noire. — Forêt de tulipiers. — Les oiseaux chanteurs. — L'oiseau chat et le moqueur. — La chevelure des bois. — L'attacus lune. — Le porc-épic ursón. — Rencontre d'un émigrant. — Orage. — Cordiale hospitalité. — Une nuit blanche. — Un compagnon de lit incommode. — Ketty, la couleuvre familière. — Combats des poissons d'or et des écrevisses. — Pierres précieuses dédaignées. — Les patates et les ignames. — Rapide colonisation.

Picolata, 25 septembre. — Bonne brise! Nous avons fait cinquante milles en trente-six heures.

Mes deux nouvelles recrues, Paddy Karr et Menawa, sont installés à bord : il a fallu ménager la susceptibilité de ces gentlemen sauvages, qui, comme tous les Indiens, éprouvent un profond mépris pour les nègres, et les classent dans une race inférieure à la leur; ils ont leur quartier à l'arrière, et mangent avec nous; le mulâtre et les deux nègres font leur cuisine et dressent leur hamac dans un autre coin.

De Jacksonville jusqu'en face Mandarin, le Saint-Jean continue à présenter le même aspect marécageux : ce ne sont que grèves basses et fangeuses, couvertes de forêts de roseaux et inondées à marée haute; le fleuve ressemble à un lac. Sans le flux et le reflux, ces grandes eaux resteraient immobiles.

Vers Mandarin, le pays s'accidente un peu; les terres s'élèvent, le marécage se rétrécit, le fleuve est couvert d'îles, et le courant commence à se faire sentir.

1. Juge de paix nommé à l'élection.

Mandarin n'est qu'un bureau de poste, dont on aperçoit les trois maisons groupées sur le coteau au milieu des champs de maïs jaunissants qui font tache parmi le sombre feuillage des grands bois de chênes qui l'entourent. Le coteau de Mandarin forme un promontoire qui s'avance jusqu'au milieu du fleuve; au delà, le Saint-Jean, qui tourne vers le sud-est, est couvert de longues îles qui le séparent en trois bras : la goëlette s'engage dans celui du milieu.

Ces îles sont merveilleuses en cette saison de l'année : les magnoliers dont elles sont plantées, ont atteint l'époque de leur seconde floraison, et étalent sur leurs cimes toujours vertes des milliers de grandes fleurs blanches épanouies au soleil; l'atmosphère est parfumée par les douces senteurs qu'elles livrent à la brise.

La goëlette a jeté l'ancre en face de la plus belle de ces îles, où je me suis fait débarquer.

Le magnolier à grandes fleurs (*Magnolia grandiflora*, Linné), qui n'atteint en France dans nos parcs que la hauteur d'un arbrisseau de moyenne taille, se présente ici en son pays natal dans toute sa majesté imposante et sa splendide beauté; quelques-uns de ces magnoliers que j'ai mesurés s'élèvent jusqu'à cinquante mètres de haut. Leur verdure riante et éternelle, la blancheur et le parfum de leurs grandes fleurs sont une fête pour la vue et pour l'odorat. Pourtant, quand on s'engage sous ces futaies d'arbres à feuilles persistantes, l'impression change : les feuilles d'un vert si gai en dessus, sont d'un blanc grisâtre en dessous; les troncs dénués des branches latérales, et unis comme du granit, forment d'immenses colonnades d'un gris cendré; les mousses, et les quelques touffes de crassulas, à tiges gonflées, à feuilles épaisses, qui poussent çà et là dans ce milieu privé d'air et de lumière, sont encore du même gris monotone. A voir ces formes raides, cette immobilité végétale, cette uniformité de couleur, on éprouve une sensation désagréable; on se croirait dans une forêt en zinc.

J'ai découvert sur les crassulas un insecte curieux : c'est un spectre d'espèce nouvelle (*Spectrum rubronigrum*, Nobis). Assis sur les feuilles les plus larges, la tête et le corselet relevés, les pattes antérieures tantôt croisées sur la poitrine, tantôt étendues et agitées dans toutes les directions, le spectre a l'air ainsi de prier, ou plutôt de réciter une oraison funèbre. Un insecte d'espèce analogue, la mante religieuse qui habite le midi de l'Europe a reçu en raison de cette posture le sobriquet de *petit-prêtre;* au moyen âge on attribuait à la mante une haute influence dans la magie. Les Indiens, qui sont moins superstitieux que nos ancêtres, prétendent pourtant, que, lorsqu'on est égaré, il faut demander son chemin au spectre qui vous l'indique en étendant une de ses pattes. Cet insecte, que j'examinai avec curiosité, ne prend cette posture que pour guetter sa proie : dès qu'un coléoptère passe à sa portée, il jette sur lui ses pattes armées de formidables crochets, en suce la substance,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rejette la dépouille vidée, et reprend aussitôt son immobilité trompeuse. Le spectre atteint une grande taille : j'en ai pris un qui mesure près de quinze centimètres; il n'a pas vestige d'ailes; sa tête et ses cuisses sont rouges; le reste du corps est d'un noir sombre.

De nombreux lézards habitent les îles aux Magnolias; ils se sauvaient devant moi, en relevant la queue en trompette, et en jappant comme de jeunes chiens, montant sur les arbres et se cachant parmi les feuilles, où ils se tiennent accrochés par les pelotes ventouses de leurs doigts. L'anolis de la Caroline (*Anolis Carolinensis*, Cuvier), que les Espagnols appellent *papavento*, et les créoles des Antilles françaises *goîtreux*, est vert, avec la gorge rouge, et des marbrures noires sur les flancs. Il a un goître prononcé sous le cou, qui, lorsqu'il n'est pas gonflé, pend comme un fanon. Les anolis, qui vivent d'insectes, de spectres spécialement, deviennent à leur tour la proie des milans que je voyais planer autour de ces îles, et qui nichent au sommet des plus grands arbres.

En naviguant en canot dans le petit bras qui longe la rive occidentale du fleuve, j'aperçus sur une presqu'île entre le fleuve et les marais les ruines d'une maison de colon : un toit effondré, des murs en briques, des poutres et des boiseries noircies par le feu portaient les traces d'une dévastation récente.

« C'est la maison de sang, » me dit Paddy Karr qui m'accompagnait.

Je me fis débarquer.

Le *hammock*, sur lequel s'élevaient ces ruines, avait été cultivé; quelques légumes civilisés, des choux et des salades poussaient encore au milieu des plantes sauvages; des communs, une étable, une basse-cour et un toit à porcs étaient en bon état, mais veufs de leurs animaux; des clôtures en bois à demi renversées séparaient le terrain récemment cultivé de l'épaisse forêt qui entourait l'habitation.

« Pourquoi, demandai-je à Paddy Karr, cette maison qui a été incendiée, mais qu'on pourrait relever à peu de frais, est-elle restée inhabitée? »

Paddy me fit entrer dans le parloir, la principale pièce de la maison, et me montra le parquet en bois de sapin couvert d'une croûte noirâtre.

« Beaucoup de sang! » murmura-t-il avec son laconisme habituel.

Voici le récit que j'obtins du métis sur les lieux mêmes où le drame s'était accompli.

« Il y a quelques années, me dit-il, la guerre faisait rage ici : l'homme blanc et l'homme rouge se détruisaient mutuellement, et personne n'obtenait grâce. Je faisais partie d'un bataillon de volontaires, qui, depuis que les Séminoles avaient signalé leur présence par des massacres commis jusqu'auprès de Jacksonville, surveillait sous le commandement du major Hart la contrée environnante. Nous étions campés de l'autre côté du Saint-Jean, sur le coteau de Mandarin, quand un nègre, qui avait passé le fleuve à la nage, arriva jusqu'à nous, exténué, à demi mort de fatigue et de frayeur, et nous apprit que les Indiens étaient sur l'autre rive depuis le matin, et qu'ils avaient attaqué l'habitation de son maître, M. Montgommery. Traversant aussitôt le fleuve sous la conduite du nègre, nous atteignîmes l'habitation menacée; à notre approche les Indiens avaient disparu dans les bois, et nous trouvâmes M. Montgommery sain et sauf avec sa famille; les colons avaient neuf fusils, et s'étaient vigoureusement défendus. M. Montgommery nous exprima ses craintes pour l'habitation Motte, située à quelques milles plus bas, qui avait dû être attaquée avant la sienne et qui n'avait d'autres défenseurs qu'un vieillard, trois jeunes filles et un domestique nègre. Après avoir laissé un poste à l'habitation Montgommery pour la défendre en cas de retour offensif, nous nous acheminâmes par les rives du fleuve vers l'habitation Motte : c'était celle-ci.

« Elle était en feu! En entrant dans cette pièce où nous sommes, je vis quatre cadavres couchés l'un sur l'autre, un vieillard et trois belles jeunes filles! Leurs vêtements brûlaient; de leurs blessures et de leurs têtes scalpées s'épanchaient des flots de sang qui coulaient sur le plancher! On voyait qu'ils s'étaient bien défendus : une des jeunes filles tenait encore un pistolet à deux coups que les Indiens n'avaient pu arracher de ses mains crispées.

« Consternés par ce spectacle affreux, nous faisions cercle autour de ces cadavres mutilés. Cependant l'incendie redoublait d'intensité : les uns s'occupèrent de l'éteindre, d'autres s'approchèrent des victimes. Comme nous allions emporter les cadavres de ces malheureux, un cri épouvantable retentit, et une vieille se jeta sur nous, grinçant des dents, mordant nos bras, et nous déchirant la figure avec ses ongles : c'était Mme Motte, la femme du vieillard, la mère de ces trois jeunes filles.

« L'infortunée était devenue folle.

« Il fallut l'attacher pour en venir à bout, et pour la panser; car elle avait été scalpée aussi, mais le couteau de l'Indien ayant glissé sur son front n'avait enlevé que le cuir chevelu, et n'avait pas entamé la cervelle.

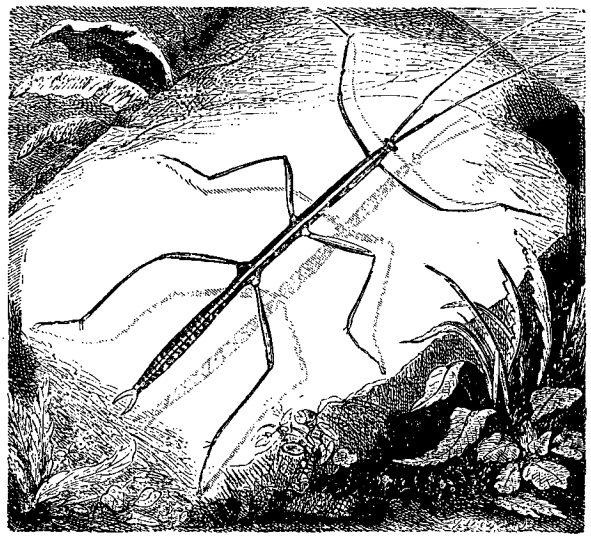
« En allant enterrer les morts dans le pré qui borde le marais, nous trouvâmes le cadavre du jardinier nègre qui avait été tué d'un coup de carabine. Enfin, comme nous allions nous retirer, après avoir rendu les derniers devoirs aux victimes, et en emportant l'infortunée Mme Motte qu'on avait attachée sur un cheval et qui continuait à pousser des cris affreux, un des nôtres, qui était allé faire boire son cheval, entendit de faibles plaintes s'échapper des joncs qui couvraient le marais; il y entra, et y trouva blottie dans l'eau et dans la vase jusqu'au menton une mulâtresse à demi morte de froid et de frayeur : elle était cachée là depuis dix heures sans avoir fait un mouvement.

« Ce fut par elle, car Mme Motte ne recouvra ja-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais la raison, qu'on connut les détails de ce drame sanglant.

« M. et Mme Motte avec deux de leurs filles étaient dans leur jardin, à vingt pas de leur maison, quand ils aperçurent les Indiens escaladant les barrières de leur propriété : ils eurent le temps de s'enfuir dans la maison et de barricader leur porte. Le jardinier nègre, qui travaillait au potager, fut tué en voulant les joindre ; la mulâtresse, qui était allée chercher de l'eau, se cacha dans le marais, et dut la vie à sa présence d'esprit. Cependant les Indiens firent feu sur la maison, et sommèrent en anglais les habitants de leur ouvrir, promettant de ne pas faire de mal, si on leur obéissait de suite. Mais les jeunes filles préférèrent mourir que de devenir les *squaws*, les esclaves des hommes rouges. D'ailleurs quelle confiance peut-on avoir aux promesses des Indiens des bois?



Spectre jaune et noir. — Dessin de A. Mesnel.

« Les malheureux colons ne firent pas de réponse.

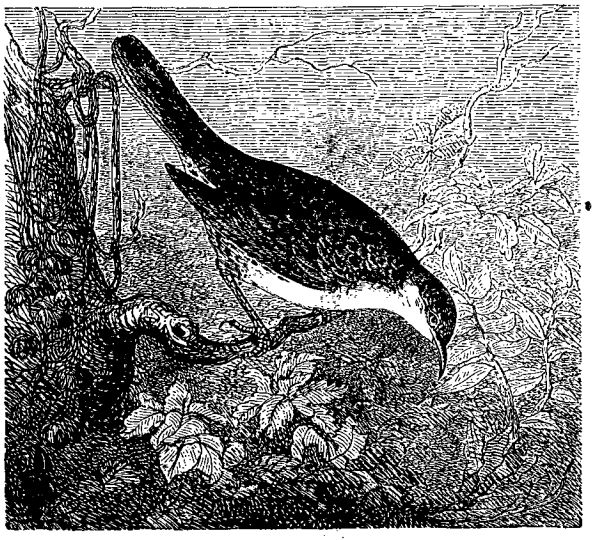
« Alors les guerriers enfoncèrent la porte à coups de madriers, tandis que d'autres montaient sur le toit, et, déplaçant les tuiles, visaient les habitants à loisir : ils tombèrent les uns après les autres.

« Quand la porte céda, le père et les filles étaient déjà morts ou mortellement blessés.

« Un guerrier féroce, apercevant la vieille Mme Motte évanouie dans un coin, la saisit par ses longs cheveux blancs, la traîna au dehors, la scalpa, puis la rapporta, jeta son corps sur les cadavres des siens, et mit le feu à ses vêtements avec un tison.

« Quand les Indiens eurent pris tout ce qui avait de la valeur dans la maison, entre autres un porte-manteau qui contenait cent dollars en or, ils incendièrent l'habitation, et disparurent dans les bois. »

Ce récit, fait sur la place même où ces horreurs avaient été commises, me fit frissonner. Pendant les dix dernières années, chaque journée a été signalée dans ce malheureux pays par des meurtres et des dévastations semblables. Les féroces Séminoles ont fini par succomber; les uns ont été transportés à l'ouest du Mississipi; les autres sont relégués dans les marais du Sud. Maintenant que les colons sont débarrassés des Indiens, le pays se repeuplera vite, si on l'assainit.



Le moqueur. — Dessin de A. Mesnel.

Le lendemain, au soleil levant, comme j'allais me lever, le père Maurice s'approcha de moi en grommelant, et m'invita à entrer dans son laboratoire (c'était la cabine que je lui avais cédée pour ses préparations), où il avait, disait-il, quelque chose à me montrer. Les reptiles, que nous avions déjà recueillis, étaient soigneusement rangés dans des bocaux en verre étiquetés et suspendus au plafond; mais l'alcool baissait chaque jour, et le père Maurice m'apprit qu'il avait surpris la veille au soir Menawa pompant la liqueur avec un chalumeau de paille. Le vieux drôle était ivre depuis qu'il s'était embarqué, et, grâce à cette infusion de serpents, de lézards et de crapauds qu'il dégustait chaque jour, il restait couché sur le pont tout le long de la journée, sans faire œuvre de ses dix doigts. Les Indiens sont vindicatifs; je ne lui fis aucun reproche; mais Constant plaça, dans la même journée, à l'entrée de la cabine, une porte garnie d'un cadenas qui mit mes collections à l'abri de la soif inextinguible de cet ivrogne.

Le soir, le vent tomba, et il fallut jeter l'ancre en face de la crique Noire, à vingt milles de Picolata, où j'espérais arriver dans la nuit.

Les deux rives du Saint-Jean sont couvertes de forêts magnifiques; à gauche, le pays est désert; à droite, on aperçoit quelques traces de culture.

Je ressentais un peu de fièvre depuis deux jours; je pris du quinine, et je résolus de passer la journée dans mon hamac à lire et à me reposer. Mes hommes étaient tous partis à la chasse avant le soleil levé, sous la direction de Constant; je les avais vus avec ma lorgnette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'enfoncer sous les bois inextricables de chênes, de palmiers et d'orangers qui couvraient la rive gauche. Pendant la matinée, j'entendis sans cesse les échos de la fusillade des chasseurs, qui me faisaient tressaillir dans mon hamac; vers le soir, n'y tenant plus, je me décidai à aller faire une promenade de deux ou trois heures sur la rive droite, où j'apercevais, de la goëlette, une fumée blanche monter au-dessus de la forêt.

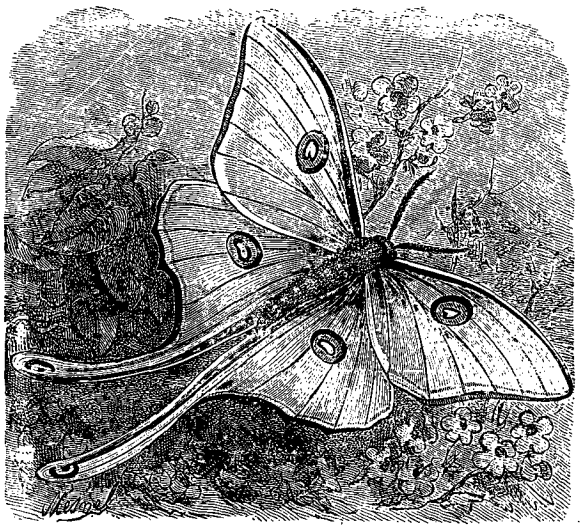
Je m'embarquai dans le squif[1] avec ma chienne Diggy, et en quelques coups de pagaie je gagnai le rivage, décidé à marcher droit vers cette fumée qu'on apercevait du fleuve.

Après avoir traversé une région marécageuse, j'arrivai sous une magnifique futaie de tulipiers : ces grands arbres, au lieu de détruire et d'étouffer les végétaux subalternes, comme les pins et les magnoliers, les protégent contre les rayons du soleil; leurs larges feuilles tamisent la lumière, au lieu de l'intercepter; leurs fleurs, en forme de tulipes, vertes, panachées de jaune, de brun et de rouge, attirent les insectes et les papillons qui se nourrissent de leurs sucs; des aristoloches et des bignones se suspendent à leurs branches, jetant çà et là des ponts aériens de verdure et de fleurs; les serpentaires courent sur leurs racines; les azalées qui brillent comme des réseaux de corail, l'arbre de neige, le magnolier parasol, dont les feuilles sont longues de deux pieds, dont les fleurs blanches sont larges comme des assiettes, les yuccas, dont le tronc grisâtre et guilloché, semblable à une colonne d'argent ciselé s'élève à vingt pieds, soutenant une touffe de longues feuilles à côtes qui se dessinent comme l'S gracieuse d'un vase antique, et dont les fruits, en forme de poires, sont rangés autour de la tige comme des cristaux de verre, les rhododendrons aux bouquets roses, les abutilons dont la fleur en clochette est jaune veinée de couleur de sang, des palmiers à éventail, les mahoniers aux fruits rouges, les myrtes embaumés, forment des taillis épais sous l'ombre protectrice des tulipiers. Des milliers d'oiseaux, attirés par les fruits et les insectes, chantent sous la feuillée : c'est un concert perpétuel qui monte comme un hymne de joie et d'amour vers le ciel resplendissant!



L'oiseau-chat. — Dessin de A. Mesnel.

Les naturalistes européens qui, comme Buffon et Linné, ont classé et ordonnancé la nature sans sortir de leur cabinet, ont sans le vouloir calomnié les pays tropicaux, en disant que si les oiseaux y étaient revêtus des parures les plus éclatantes, leurs voix étaient rauques et désagréables, qu'ils criaient, mais qu'ils ne savaient pas chanter comme les habitants de nos bocages. Cette opinion s'est enracinée et a été répétée depuis par tous les naturalistes, parce qu'elle venait des maîtres de la science; d'ailleurs, elle était confirmée par les cris inharmonieux des oiseaux exotiques apportés en Europe. C'est que tous ces oiseaux, faciles à nourrir à bord parce qu'ils sont granivores, sont les seuls qu'on puisse amener vivants chez nos oiseleurs. Qu'on se figure nos moineaux francs ou nos verdiers transportés au Brésil : croyez-vous qu'ils donneraient une haute idée des chanteurs de nos bois?



L'attacus luna. — Dessin de A. Mesnel.

L'Amérique tropicale possède une nombreuse tribu de figuiers (trente espèces au moins) qui peuplent les taillis; ces oiseaux, voisins de nos fauvettes, ont une voix aussi variée qu'agréable, et, dans le pays, on leur a donné le nom général de *warblers* ou chanteurs.

Parmi eux, l'orphée roux et le moqueur sont les rois du chant.

Le moqueur, oiseau célèbre, et qu'on a opposé à notre rossignol, a un chant personnel composé d'une dizaine de syllabes; sa voix claire, sonore et harmonieuse parcourt une gamme très-étendue; mais ce que cet oiseau a de plus remarquable, c'est d'approprier à

1. Petit canot qui se mène à la pagaie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son chant tous les bruits qu'il entend, depuis les plus singuliers jusqu'à la voix humaine, qu'il imite avec perfection; il brode des variations à l'infini sur un air donné; c'est un compositeur inépuisable. Le moqueur a un gosier supérieur, une voix plus variée que le rossignol; il est meilleur comédien, mais il lui manque cette suavité d'expression, ce charme mélancolique qui ont fait la réputation de la plaintive Philomèle.

Le chant de l'orphée roux a de l'analogie avec celui du merle européen; il est plus complet, plus sonore, plus mélodieux; l'orphée roux chante, mais ne compose pas comme le moqueur.

Ces deux oiseaux, à qui leur talent musical a valu d'être réunis dans le genre Orphée, créé exprès pour eux par les ornithologistes américains, sont plus gros que notre rossignol, d'une forme gracieuse et allongée comme tous les becs-fins. Le moqueur est gris-brun en dessus, blanc en dessous; l'orphée a le plumage d'un brun rouge sur le dos, et d'un jaune fauve tacheté de noir sur la poitrine et sur le ventre. Ils abondent dans les forêts vierges du sud, au milieu des taillis de cèdres, de myrtes et de houx, dont ils mangent les fruits; ils font aussi la chasse aux insectes ailés. Ces oiseaux nichent à six ou sept pieds de terre sur des buissons épineux, tels que les féviers, les orangers sauvages et les houx; leurs nids sont composés de mousses, de laines ou de duvets de plantes reliés par les fibres brunes d'une sorte de lin sauvage; les œufs du moqueur sont bleu cendré avec des taches brunes, ceux de l'orphée sont d'un beau bleu d'azur.

Le bois de tulipiers était peuplé d'oiseaux-chats; chaque fois que je passais près d'un buisson, j'étais salué par leurs cris bizarres; j'aurais pu croire que de petits chats abandonnés dans les épines me demandaient assistance. Ces oiseaux familiers, qui semblent rechercher la société de l'homme, me suivaient sous les bois en miaulant. L'oiseau-chat est une grive (*Turdus felivox*, Linné) brune, avec une calotte noire sur la tête, et du roux orange au croupion; il reproduit tous les bruits qu'il entend, sans chanter, en parlant avec une voix caverneuse de ventriloque : quand, dans le silence des grands bois, se font entendre ces sons bizarres imitant l'aboiement du chien, le glapissement du renard, le crépitement du serpent à sonnettes, le coassement de la grenouille, l'éternuement de l'homme, le grincement des essieux de chariot, le cliquetis de la batterie de fusil qu'on arme, l'étranger surpris se met sur la défensive; pourtant ce n'est qu'un innocent oiseau qui s'efforce, en reproduisant ces sons familiers à son oreille, de rappeler au visiteur qu'il est le bienvenu dans ses forêts natales. L'oiseau-chat est très-difficile à conserver en captivité, sans quoi je suis certain qu'il serait préféré aux perroquets par les amateurs à cause de son talent supérieur d'imitation.

Au *hammock* couvert de tulipiers que je venais de traverser, succéda un vallon marécageux planté de liquidambars, où poussait un véritable champ de fougères d'une espèce particulière, et que je ne connaissais pas encore. D'une tige rampante sortaient des frondes vertes et des milliers de brins noirs et soyeux comme des cheveux. J'enfonçais jusqu'à mi-jambe dans cette chevelure des bois qui, froissée et foulée par mes pieds, exhalait une douce odeur de rose (capillaire adiante). Aux branches d'un liquidambar dont il suçait la séve je trouvai collé un magnifique papillon de nuit, l'*Attacus luna*, dont le corps est couleur de chair et les ailes d'un vert tendre, lisérées de bleu et ocellées de carmin et d'orange; mais je ne rencontrai aucun gibier, et je renonçai bientôt à pousser mon excursion plus avant.

En tournant sous bois ma chienne leva et poursuivit un porc-épic urson qui était descendu à terre pour manger des fruits; l'animal, pressé de près, se roula en boule, et Diggy qui avait voulu le saisir revint vers moi en hurlant, le museau plein de ces longues épines qui se détachent facilement au contact d'un corps étranger. Pendant que j'en opérais l'extraction, l'urson (*Erethison dorsatus*, Cuvier) se remit sur ses pieds et gagna en courant son trou, pratiqué au pied d'un vieux genévrier. La fuite de son ennemi raviva le courage de Diggy qui m'échappa et assiégea le fuyard en poussant des aboiements répétés.

Attiré par ce bruit, un bûcheron qui travaillait dans le bois déboucha vers moi, et me demanda la permission de s'emparer de l'animal, ce que je lui accordai volontiers. En quelques coups de hache il agrandit l'ouverture du trou, assomma l'urson en le frappant sur la tête, le pendit à son épaule par un bout de corde et me remercia, m'assurant que la chair de cet animal était excellente, que sa peau, revêtue d'épais poils bruns, faisait une excellente fourrure, et que sa femme se servirait volontiers de ses longs piquants en guise d'aiguilles et d'épingles.

Je causai quelques minutes avec ce brave homme qui m'apprit qu'il était Hanovrien, qu'il était venu s'établir en Floride depuis une année seulement et qu'il s'était bâti une maison à deux milles plus loin sur les bords de la crique Noire.

Comme nous allions nous séparer, une nuée éclata au-dessus de nous, avec la rapidité soudaine des orages tropicaux : nous courûmes nous réfugier sous une cabane que l'émigrant avait construite près du chantier où il abattait des arbres. Pendant deux longues heures, la pluie, entremêlée de violents coups de tonnerre, tomba par torrents.

Quand l'orage s'apaisa, il était nuit noire, et il m'eût été impossible de retrouver mon chemin sous ces grands bois. L'émigrant lui-même m'assura que je ne pourrais franchir les marais de la rive du Saint-Jean qui devaient être inondés, qu'il fallait donner le temps aux eaux de s'écouler; enfin il me proposa de venir coucher chez lui, où il m'offrait l'hospitalité.

J'acceptai avec plaisir.

Malgré sa connaissance du pays, mon hôte eut de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peine à retrouver le chemin de sa maison. Après une longue route sous bois, où les épines nous déchiraient les jambes et la figure, où chaque branche, changée en réservoir, nous inondait le visage et le dos, après avoir traversé avec de l'eau jusqu'à la poitrine quelques ruisselets changés en torrents, nous arrivâmes enfin dans un vallon découvert où j'aperçus une lumière tremblotante et où nous fûmes accueillis par les aboiements formidables d'un énorme mâtin : c'était la maison du colon.

Sa famille se composait de sa femme, d'une grande fille et de trois garçons de cinq à dix ans qui sommeillaient en attendant le souper.

La maison inachevée, dont la toiture et la cheminée, qui n'était qu'un trou béant, laissaient passer la pluie, la rusticité des meubles fabriqués à coups de hache, l'usure des vêtements annonçaient la gêne où étaient ces braves gens. Les premières années sont toujours dures pour les émigrants européens qui viennent s'établir en Amérique sans posséder aucune avance.

J'étais heureux d'avoir trouvé un gîte pour m'abriter et du feu pour sécher mes vêtements qui étaient inondés. La femme fit cuire à la poêle quelques grillades de porc et de petits poissons, souper succulent auquel cependant je ne fis pas grand honneur, parce que j'étais trop fatigué.

Mon hôte voulait me faire coucher dans sa chambre, mais, outre que je ne voulais pas le déranger, il y régnait une odeur nauséabonde qui m'incommodait. Sur ma demande, il me monta une paillasse au grenier, me fit un traversin avec une botte de paille, me prêta une couverture pour me rouler dedans, et après m'avoir souhaité le bonsoir se retira en emportant tous mes vêtements, jusqu'à ma chemise qu'il voulait faire sécher pendant la nuit. Ma chienne qui m'avait suivi se jeta à mes pieds dans la paille de maïs dont le grenier était plein.

A peine la lumière avait-elle disparu, que je sentis des démangeaisons insupportables; il me semblait que ma couverture grouillait autour de mon corps nu, et que ma paillasse fourmillait de vermine!

Je jetai ma couverture, j'écartai la paillasse et je me fis un lit, comme ma chienne, dans la paille. Mais je ne pus m'endormir; les feuilles coupantes de maïs me piquaient, les tiges dures m'entraient dans la chair..... D'ailleurs les rats faisaient un sabbat insupportable dans le grenier; on les entendait sauter, ronger, se disputer. Je ne me souciais pas que ces voisins incommodes vinssent coucher avec moi, et je me tins sur mes gardes.

Soudain le bruit cessa comme par enchantement; puis un rat poussa des cris désespérés, et j'entendis la troupe des rongeurs escalader les lucarnes et s'enfuir sur le toit. Il me semblait distinguer le bruit de mâchoires qui broyaient! C'était le chat du colon sans doute qui avait interrompu les ébats de messieurs les rats, et qui était en train d'en croquer un.

J'étais si fatigué que je commençai à m'assoupir.... mon sommeil d'abord agréable devint tout à coup agité. Je me sentis vaguement oppressé. J'avais le cauchemar, je rêvais qu'un monstre s'était accroupi sur ma poitrine, et m'enlaçait de ses bras et de sa queue pour m'étouffer!...

Je m'éveillai haletant et la sueur au front : je portai machinalement ma main sur ma poitrine et j'eus la sensation d'un corps froid!

Je fis un soubresaut, en poussant un cri! Le corps froid se déroula, glissa en rampant sur ma poitrine et sur mes cuisses nues, et s'enfonça dans la paille!

D'un bond je fus debout.

Ma chienne hurlait avec terreur : il y avait un serpent dans le grenier, peut-être un serpent venimeux!

Je me précipitai sur les premières marches de l'échelle qui menait à la chambre de mes hôtes, sans me soucier de mon costume primitif, et je les éveillai en appelant à haute voix et en demandant de la lumière.

Le colon monta aussitôt avec une lanterne, ma chemise de laine et mon pantalon. Il se mit à rire, lorsque je lui appris la cause de ma frayeur, et s'excusa de ne pas m'avoir prévenu que son grenier servait aussi de logement à Katty, une couleuvre privée qui lui rendait de grands services, en faisant la guerre aux rats qui dévoraient son grain; puis, après m'avoir prié de tenir ma chienne, il se mit à siffler doucement entre ses doigts, et une grande couleuvre noire qui avait au moins six pieds de long apparut à la lucarne, entre-bâillant sa gueule rouge, dardant sa langue effilée, et nous fixant avec ses yeux ronds et phosphorescents; il siffla de nouveau et Katty vint s'enrouler autour de ses jambes et de son corps, frottant amoureusement sa tête plate sur la figure de l'homme.

Certes, je commence à m'habituer aux serpents et je n'en ai pas peur. Cependant je ne puis me défendre aujourd'hui même d'une sorte de frisson en songeant que cette grande couleuvre, frileuse comme tous les animaux à sang froid, était venue se pelotonner sur mon corps; elle devait peser au moins vingt livres, et un pareil poids sur ma poitrine suffisait bien pour me donner le cauchemar.

Je terminai ma nuit sur un escabeau devant le feu dans la salle du bas.

J'avais le corps endolori, et, dès qu'il fit jour, j'allai me baigner dans un petit bassin formé par le ruisseau à une portée de fusil de la maison.

L'eau en était peu profonde et si transparente que je pouvais distinguer au fond les plus petits objets. Je m'amusai quelques instants à regarder les ébats des poissons d'or qui vivaient dans ce ruisseau. Il est impossible de rien voir de plus beau que ce petit roi des ondes : sa tête est bleue, son ventre étincelle comme du feu, son corps est couleur d'or bruni et rayé d'outre-mer. Ce poisson, qui appartient à la famille des labres (*Labrus fulgens*, Mitchill), et qui n'a que quelques pouces de long, est orné d'épines et de dents formidables; il est très-carnivore. A quelque distance du rivage, à l'ombre d'un baumier et parmi ses racines

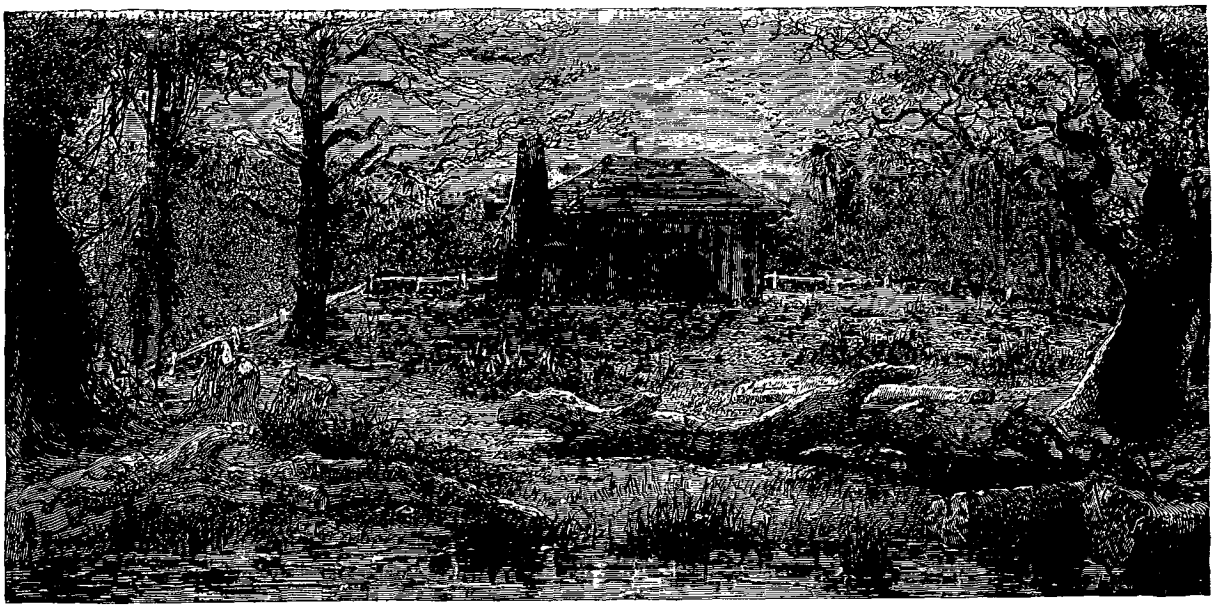
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

touffues, s'élevaient des pyramides limoneuses qui montaient jusqu'à la surface de l'eau. Une légion de poissons d'or assiégeait ces citadelles : soudain l'eau bouillonnait; les assiégeants fuyaient chargés par des écrevisses qui sortaient, les pinces ouvertes, de la place investie; puis la garnison reculait à son tour, et rentrait dans la forteresse.

Cette guerre, ou plutôt ce carrousel, car les combattants des deux partis évitaient de s'approcher de trop près, fut interrompu par mon entrée dans l'eau, où je me baignai avec mes bottes, dans la crainte des sangsues. Je ramassai au fond quelques cailloux transparents que je pris pour des morceaux de quartz; ils étaient d'un jaune vitreux avec un chatoiement bleuâtre; ils abondaient dans le lit de ce ruisseau, mais je n'en conservai que deux échantillons[1].

Rafraîchi et ranimé par ce bain matinal, je retournai à la maison du colon. Sa femme préparait pour le déjeuner l'urson que nous avions pris la veille : j'avais très-faim, mais cette viande me répugnait. Je demandai à mon hôte s'il y avait quelque gibier autour de sa ferme; il m'assura que je trouverais des perdrix et de grosses alouettes à collier dans son champ de maïs. Sur cette assurance, je m'assis devant la maison, et je commençai à laver mon fusil encrassé par l'orage de la veille.

Devant moi s'étendait un carré de patates et d'ignames, dont les tiges rampantes couvraient le sol d'un fouillis inextricable de feuilles et de fleurs. Quelques arbres à fruit sauvages, des plaqueminiers et des asiminiers, respectés par le colon, s'élevaient au-dessus de cette plantation; des melons et des concombres,



Établissement d'un émigrant à la crique Noire. — Dessin de A. de Neuville.

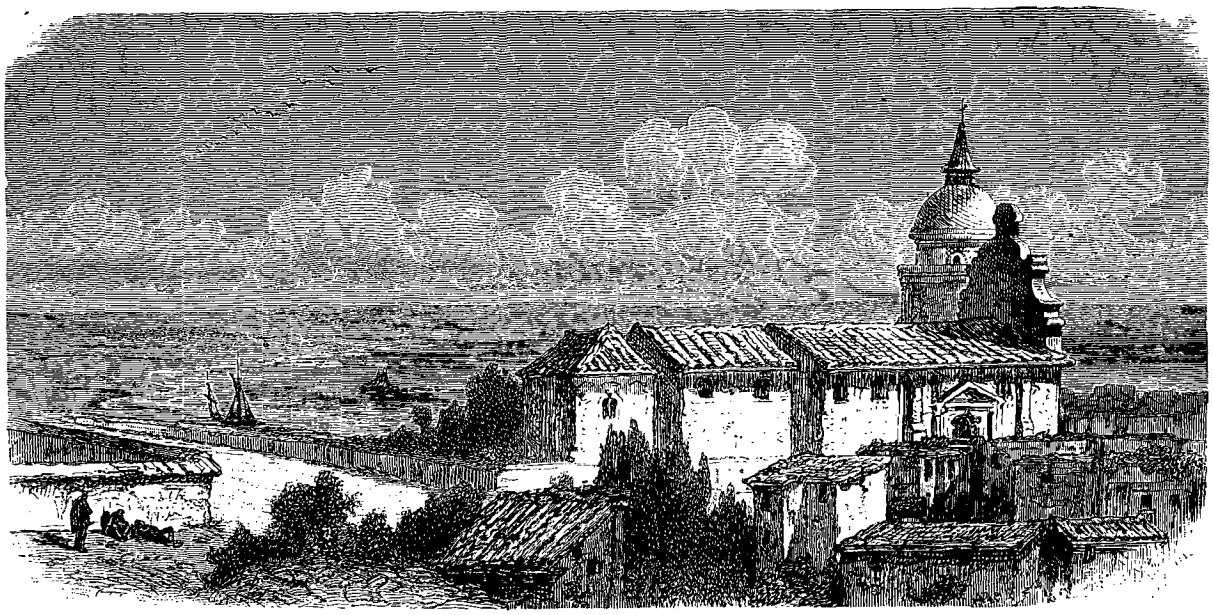
qui poussaient avec une vigueur inconcevable dans ce sol humide, chaud et vierge, jetaient leurs bras armés de vrilles sur les plus hautes branches. Je demandai à mon hôte pourquoi il avait planté des patates et des ignames de préférence aux pommes de terre. Il me répondit que, n'ayant ni bras ni bons outils, il avait choisi ces plantes vigoureuses qui étouffaient dans leurs enlacements les herbes parasites, au lieu que les herbes auraient étouffé les pommes de terre; il avait reconnu que la meilleure culture, quand on ne pouvait sarcler le sol, c'était, après avoir coupé les arbres et mis le feu aux broussailles, de planter pendant deux années des patates qui purgeaient la terre, et qu'après les patates on pouvait faire une belle récolte de maïs ou de toute autre céréale. D'ailleurs, ajoutait-il, quoique la patate soit un peu trop sucrée, elle est aussi nourrissante que la pomme de terre, et on s'y habitue vite; ses tubercules sont plus gros, surtout ceux des ignames qui pèsent jusqu'à quatre kilogrammes [l'igname (*Convolvulus batatas*, Linné), si célèbre comme plante alimentaire dans les pays chauds, n'est qu'une variété à racines blanches de la patate]; enfin, la patate fournit un excellent fourrage vert qu'on peut couper à mesure pour les vaches, sans que le développement des tubercules en souffre.

A. Poussielgue.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. A mon retour à Paris, ces prétendus morceaux de quartz furent reconnus comme étant des cymophanes, pierres fines d'une certaine valeur. J'aurais pu en ramasser un panier; je les dédaignai, non pas par mépris des richesses, mais par ignorance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église du Calvaire (Saint-Augustin). — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

QUATRE MOIS EN FLORIDE,

PAR M. POUSSIELGUE [1].

1851-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

DE JACKSONVILLE A PICOLATA (suite).

Mon hôte m'accompagna à la chasse pour me faire voir sa propriété : depuis un an il avait beaucoup travaillé; son champ de maïs était prêt à être récolté; il cultivait aussi du tabac et du riz sur les bords du ruisseau; ses animaux, la première richesse de l'émigrant, celle qui se développe le plus vite, commençaient à prospérer; une vache et une truie pleines au bout de quelques années font souche de nombreux troupeaux qui vivent en liberté dans les bois; le colon, pour les reconnaître, se contente de les marquer à la cuisse avec ses initiales : c'est son titre de propriété. Peu à peu l'émigrant, qui est arrivé misérable et dénué de tout de la vieille Europe, devient un riche cultivateur; ses enfants grandissent, ses cultures augmentent, sa propriété se constitue et acquiert de la valeur, et au bout de dix ans on trouve le confortable et même le luxe dans ces établissements d'abord si précaires.

Le pauvre émigrant des villes manufacturières, abruti, ignorant, habitué au servage politique, est devenu le libre citoyen de la libre Amérique, connaissant ses droits et ses devoirs, et marchant la tête haute dans sa dignité personnelle.

O merveilleux résultat de ces choses saines et fortes qu'on appelle la terre, la culture, la vie au grand air, dans les bois, dans les prairies, avec la liberté, loin des passe-ports, des gendarmes, des juges, de la police, des contraintes, des préjugés et des hypocrisies sociales!

En Floride, malheureusement, le climat est l'ennemi des émigrants : il est rare d'échapper aux fièvres qui règnent à l'automne et au printemps. La fille et la femme du colon en étaient atteintes; on voyait cela à leur maigreur, à leurs yeux caves et à la rougeur maladive de leurs pommettes. Ces pauvres femmes, n'ayant pas le moyen d'acheter des médicaments, prenaient de la tisane faite avec de l'écorce de laurier sassafras, qui passe pour antifiévreuse dans le pays, et qui n'est tout au plus qu'un sudorifique impuissant contre ces fièvres invétérées.

En quittant ces braves gens, que je remerciai de leur cordiale hospitalité, mais à qui je n'aurais osé rien offrir de peur de les blesser, je glissai une pièce de cinq dollars au plus âgé des petits garçons. L'émigrant m'accompagna jusqu'à la goëlette, où je lui donnai quelques bouteilles de vin de quinquina pour sa femme et sa fille.

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 97, 113, 129; t. XXI, p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je trouvai mes gens de retour : ils avaient tué trois daims, beaucoup de rats de bois et quelques coqs de bruyère.

Nous avons parcouru vingt milles, vent arrière, et nous venons de jeter l'ancre devant Picolata, petit hameau où aboutit la route pour Saint-Augustin, la ville la plus importante de la Floride orientale.

Demain je serai à Saint-Augustin.

X

SAINT-AUGUSTIN.

Arrangements à bord de la goëlette. — Picolata. — Le stage. — Les jongles de palmiers à scie. — Épisode de la guerre Séminole. — Troupe d'acteurs attaquée par les Indiens. — Le chat sauvage sous le turban d'Othello-City. — Hôtel. — Plan d'une ancienne habitation espagnole. — Promenade dans Saint-Augustin. — La calle de la Merced. — Singulier mélange de types. — L'église du Calvaire. — La tienda de la señora Gonzalès. — Le marché. — Fruits tropicaux. — Vautours chargés de la voierie. — Faubourg désert. — Visite au château Saint-Marc. — Quelques détails de statistique.

29 *septembre.* — On m'avait donné à Washington des lettres de recommandation pour le général Llorente, un des héros de la guerre floridienne, et le plus riche planteur de Saint-Augustin. Je n'avais garde de manquer à lui faire visite, d'abord parce qu'il pouvait me donner des renseignements précieux pour mon voyage dans l'intérieur, ensuite parce qu'on m'avait dit qu'il consacrait une partie de sa grande fortune à l'introduction des cultures tropicales en Floride, et que je trouverais dans ses plantations des échantillons de tous les végétaux précieux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique du sud. Constant, que son humeur aventureuse, avait amené à Saint-Augustin au moment de la guerre, et qui avait servi comme volontaire sous les ordres du général, me vantait sans cesse son aménité, et m'assurait qu'il serait heureux de me recevoir.

Je laissai donc ma goëlette à l'ancre devant Picolata.

Constant, Paddy Karr et mon négrillon Job m'accompagnant à Saint-Augustin, l'indien Menawa m'ayant demandé la permission de profiter de mon absence pour aller visiter des amis sur la rive occidentale, je laissai, en attendant mon retour, la direction suprême à mon vieux naturaliste Maurice, qui préférait collectionner des fleurs et des insectes dans cette riche contrée que d'aller s'enfermer dans une ville.

La rive orientale du Saint-Jean où est bâti Picolata est assez peuplée; il y a là un village où sont établis un briquetier, un forgeron et un charpentier. Entre Picolata et Tocoi, situé un peu plus bas, on voit des plantations d'indigo, de coton, de canne à sucre, et les rives du fleuve sont bordées de belles rizières; quelques habitations sont en construction et le pays commence à se peupler depuis la fin de la guerre. Il ne lui manque que des voies de communication, car le chemin entre Picolata et Saint-Augustin, le seul qui existe dans la contrée, n'est qu'un ravin boueux, défoncé par les lourdes roues des wagons à bœufs.

A Picolata on voit encore les ruines d'un ancien fort espagnol, bâti il y a cent ans aux frontières de la colonie de Saint-Augustin qui était limitée par le fleuve Saint-Jean : il n'en reste plus qu'une tour carrée assez élevée, percée de meurtrières, et entourée d'un rempart en pierres et d'un profond fossé; les pierres, d'un rouge brique, proviennent des carrières de l'île Anastasia, dans la baie de Saint-Augustin.

De Picolata à Saint-Augustin il y a douze milles environ. Je louai pour mon usage particulier le stage qui transporte en ville deux fois par semaine les voyageurs amenés par les steamboats du Saint-Jean. Ces stages sont des sortes de diligences ou d'omnibus à huit places, à deux ou quatre chevaux, solidement construits pour affronter les mauvais chemins; les conducteurs, fort habiles du reste, franchissent les fondrières à fond de train : tant pis pour les voyageurs, qui s'accrochent où ils peuvent, afin de n'être pas brisés contre les parois de la voiture sur lesquelles ils sont lancés à chaque cahot.

Le chemin contourne des terres marécageuses et des cyprières; puis il s'engage sous une épaisse et vaste forêt de chênes de différentes essences et de platanes, que dépassent çà et là les cimes majestueuses des grands palmistes (palmier à chou, *Oreodoxa palma*). Au-dessous de la futaie assez clair-semée, règne, à quinze ou vingt pieds de hauteur, un fourré impénétrable de palmettes et de petits palmiers à scie (*Rhapis* et *Corypha obliqua*) à feuilles tranchantes et à tiges épineuses, parmi lesquels serpentent des milliers de lianes et de glycines.

Il faudrait la hache ou le feu pour se frayer un passage dans cette jongle! Pourtant elle a servi quelque temps de retraite à une bande d'Indiens séminoles.

Comme nous passions dans un carrefour, auquel venait aboutir un chemin qui menait au fort Fraser, Constant nous apprit que ce carrefour avait été naguère le théâtre d'une attaque audacieuse.

« C'était en mai 1840, nous dit-il, les Indiens, battus en plusieurs rencontres, avaient été refoulés vers le sud, et on n'entendait plus parler d'eux dans les environs.

« Un M. Forbes, directeur d'une troupe théâtrale, eut l'idée de se rendre de Savannah à Saint-Augustin par le steamboat du Saint-Jean pour donner des représentations dans la ville; il comptait que les habitants préféreraient la fiction à la réalité, et que les drames de chaque jour ne les empêcheraient pas de prendre goût à ceux de Shakespeare qu'il comptait représenter devant eux : c'est ainsi du moins qu'il s'exprimait dans les affiches qu'il avait fait apposer dans la ville.

« A Picolata la troupe monta dans le stage, mais il ne suffisait pas pour tout le monde, et le directeur dut louer un grand wagon à six bœufs, qui chargea les bagages, les costumes et les décors.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Le convoi des acteurs arrivait à l'endroit où nous sommes, quand, des deux côtés du fourré, une fusillade terrible fut dirigée sur les voitures. Le stage, qui était en tête et qui contenait le directeur, trois actrices et les deux musiciens, échappa grâce à la présence d'esprit du conducteur qui enleva ses quatre chevaux; mais le wagon plus lourd fut entouré par les assaillants : c'était une bande de Séminoles commandés par le fameux chef le Chat-Sauvage. Les Indiens commencèrent par tuer et par scalper malgré leurs prières les quatre malheureux comédiens qui avaient pris place dans le wagon, pillèrent les bagages, et se retirèrent après avoir mis le feu à la voiture et enlevé les bœufs.

« Nous n'étions que vingt hommes de garnison au fort Fraser : dans la soirée une centaine d'Indiens vinrent caracoler autour du fort, et dansèrent en nous défiant, et en nous provoquant à sortir pour les combattre. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir les costumes dont étaient revêtus les Séminoles : le Chat-Sauvage avait entouré sa tête du turban étoilé d'Othello, et avait endossé une riche tunique de velours; les principaux guerriers avaient des ceintures et des habits à paillettes, des écharpes de gaze et des ornements en clinquant; enfin il y en avait qui avaient introduit leurs jambes nerveuses dans les maillots couleur de chair des danseuses!

« Plus tard, quand le Chat-Sauvage fit sa soumission, il exprima ses regrets d'avoir fait tuer les acteurs : à la magnificence de leurs costumes, il avait pris, disait-il, ces hommes pour rire pour de grands guerriers. Le chef a emporté avec lui en exil l'habit de velours d'Othello, et il affirmait à qui voulait l'entendre qu'il ne le donnerait pas pour cent vaches!

« Ce premier exploit du Chat-Sauvage jeta l'effroi dans le pays, mais, malgré les efforts des volontaires, les Indiens réussirent à se maintenir pendant trois mois dans cette forêt inextricable, d'où ils sortaient la nuit pour attaquer les habitations isolées. Ils disparurent un jour comme ils étaient venus, sans qu'on pût savoir où ils étaient passés!

« — Et le reste de la troupe de M. Forbes? demandai-je à Constant.

« — Ils arrivèrent à Saint-Augustin plus morts que vifs, jurant, mais un peu tard, qu'on ne les prendrait plus dans cet affreux pays. On fit une souscription pour ces pauvres diables, et on les renvoya par mer vers des régions plus tranquilles et plus convenables à l'exercice de leur profession. »

En sortant de la forêt, on traverse un petit cours d'eau, qui va se jeter dans la baie de Saint-Augustin. Dès lors on approche de la ville; le pays sablonneux et déboisé présente quelques traces de culture.

On passe non loin du fort Marion et on entre dans le faubourg.

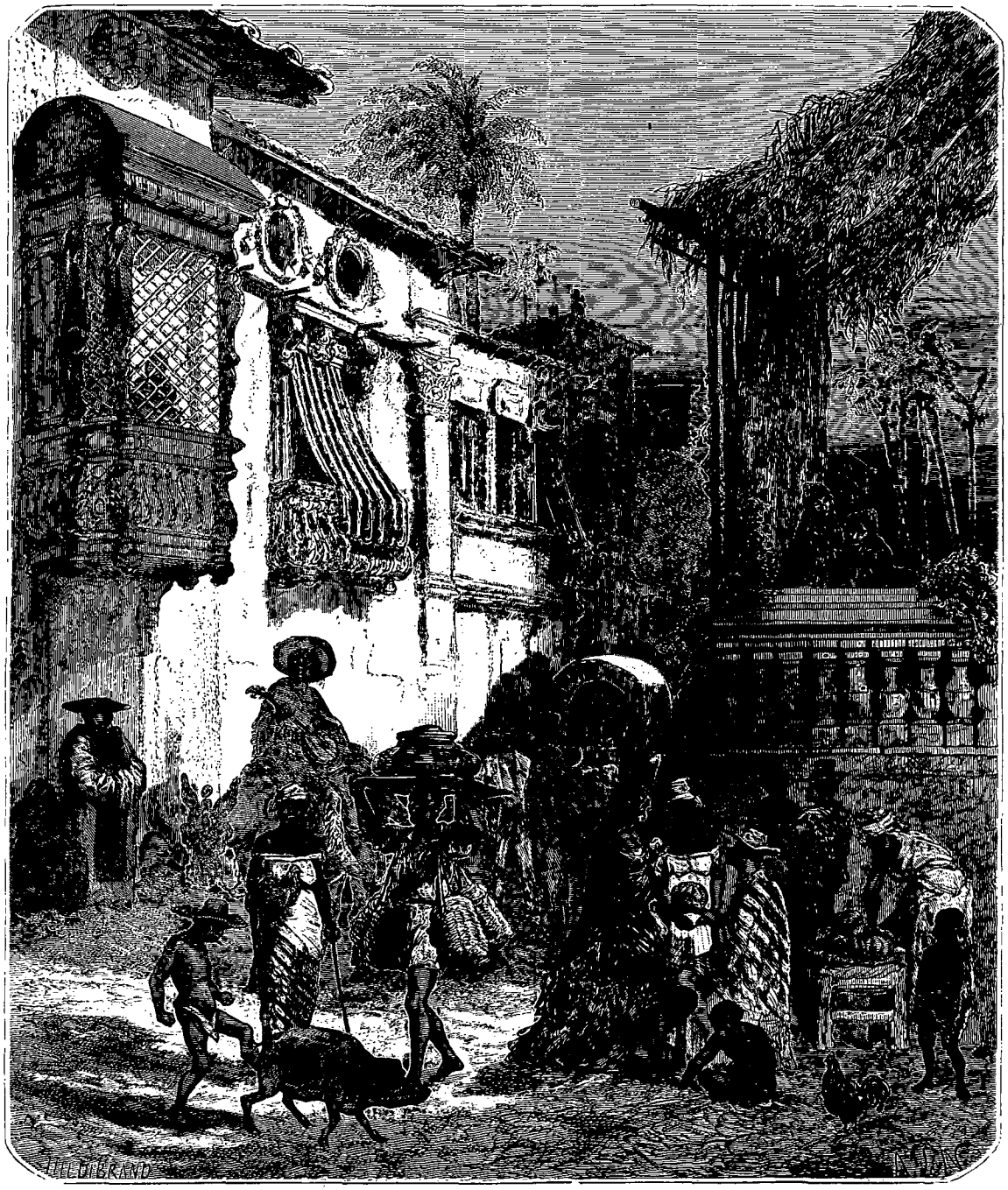
J'allai me loger à City-Hôtel qu'on m'avait désigné comme l'auberge la plus convenable de la ville. City-Hôtel est une ancienne construction espagnole, le *patio* du corrégidor, premier magistrat de la ville; on y voit encore sur un panneau en pierre, placé au-dessus du portail de la grande porte, un casque de chevalier et un écusson sculptés en ronde-bosse. Cette maison, bâtie vers la fin du seizième siècle, époque de la fondation de Saint-Augustin et qui n'a subi depuis aucun changement, est un modèle achevé de ces curieuses habitations appropriées à la vie indolente des créoles de race espagnole. Les fondations sont en pierre rouge; le toit très-plat, en tuiles creuses, déborde sur la rue de trois pieds au moins, tant pour rejeter loin des murs les eaux pluviales, que pour garantir les habitants des ardeurs du soleil; les toits de ces anciennes maisons, qui se touchent les uns les autres dans les rues étroites de Saint-Augustin, forment comme des passages où le promeneur peut circuler à couvert. Il y a peu d'ouvertures sur la rue, trois ou quatre, mais elles sont monumentales; ce sont des petits salons qui avancent sur la voie publique; des balcons en fer forgé et sculpté les entourent entièrement; de grands stores d'étoffes rayées, éclatantes, les mettent à l'abri; de massifs volets en bois peint les protégent pendant la nuit. C'est là que les señoras se tiennent assises vers le soir dans leurs toilettes les plus élégantes, recevant les visites, prenant des glaces et des bonbons, et échangeant des sourires et des saluts avec les cavaliers de leur connaissance qui passent dans la rue. Tout le luxe architectural est réuni dans ces fenêtres à balcon, et dans la *puerta*, la grande porte d'honneur qui forme portail en arche couronné de sculptures. Dans le portail est encadrée une très-massive porte garnie de clous en cuivre, qui en contient elle-même une plus petite ouvrant sur la cour. Sur le devant de la maison est la *sala* ou salon d'honneur donnant sur la rue; puis viennent les appartements privés avec des fenêtres s'ouvrant sur la cour; dans toutes ces chambres, où sont ménagés des courants d'air, on ne ferme jamais les fenêtres; les planchers, pavés de longues briques, sont lavés avec soin et toujours humides. La cuisine avec ses dépendances est en retour sur la cour. Toutes ces pièces s'ouvrent uniformément sur une vaste vérandah ou corridor en bois qui règne intérieurement le long de la maison, et dont les piliers sont garnis de plantes grimpantes, vanilles, lianes, passiflores. C'est dans ce corridor intérieur qu'on prend les repas. Salons, chambres, corridors sont peints des couleurs les plus éclatantes, laque, vert émeraude, jaune d'or. Au centre de la cour d'honneur s'élève une fontaine flanquée de quatre massifs de gazon et de fleurs; la maison elle-même est contenue dans un enclos, ou *patio*, plus ou moins vaste, entouré de murs élevés; derrière est le jardin avec arbres à fruits, bosquets, puits à manivelle, communs et écuries construites en bois

L'installation d'un hôtel dans le *patio* des corrégidors n'en a pas changé l'aspect; les visiteurs, qui sont presque tous des malades du Nord attirés par la douceur du climat, s'y arrangent fort bien de cet aménagement intérieur si bien entendu pour combattre les grandes chaleurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussitôt mon arrivée à Saint-Augustin, j'avais envoyé Constant à la plantation de San Géronimo, à cinq milles de la ville, où réside actuellement le général Llorente.

Le lendemain matin, accompagné de Paddy Karr, j'allai faire une promenade : les rues de Saint-Augustin, qui sont généralement très-étroites (douze à dix-huit pieds de large), ont un pavage concave au lieu d'être convexe, ce qui fait que les ruisseaux coulent au milieu; les rues populeuses sont seules pavées; les autres forment à la saison des pluies des bourbiers où se vautrent les cochons et autres animaux domestiques.



La casa de la Merced, à Saint-Augustin. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

Saint-Augustin, qui est la plus ancienne ville de l'Amérique du Nord, fondée en 1565, vingt ans avant le premier essai de colonisation des Anglais dans les Carolines, est restée ce qu'elle était sous la domination espagnole, et est intéressante à visiter comme relique des temps anciens. L'énergique race anglo-saxonne n'y domine pas encore, et n'a pas essayé de changer les habitudes créoles.

Nous suivîmes la rue principale, qui s'appelle, je crois, la *Calle de la Merced*. Les maisons sont basses, à un étage, avec une seule ouverture sur la rue fermée par des barreaux de fer; mais en revanche elles sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marchande de fruits, à Saint-Augustin. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enjolivées de pignons, de tourelles, de colonnades et de balcons sculptés.

C'était un dimanche : la population, attifée de ses plus beaux habits, allait à la messe. On y voyait un singulier mélange de types appartenant aux points extrêmes de la civilisation : des nègres vêtus seulement d'un étroit caleçon, des coureurs de bois blancs ou Indiens, chaussés de mocassins et de jambières en poils de loup, couverts de blouses en peaux de daim tachées de sang et de graisse, y coudoyaient des planteurs en costume de toile blanche, et des gentlemen du Nord parés de l'éternel habit noir; des négresses, la tête coiffée d'un madras, chargées de bijoux et de bagues, drapées fièrement dans des châles éclatants, mais marchant jambes et pieds nus, sans souliers et sans le moindre jupon, des mulâtresses ou des Indiennes de sang mêlé portant un *nagua* ou pièce de cotonnade à fleurs enroulée autour des hanches, et une camisole avec deux trous pour passer les bras nus, y croisaient de blondes misses parées à la dernière mode de Paris, ou de brunes señoras vêtues de la mantille nationale et coiffées de reboso à raies jaunes et blanches. Les enfants même présentaient le plus étrange contraste : près des petits vagabonds nègres ou métis se roulant dans les rues, n'ayant pour tout costume qu'un chapeau de paille et un cigare allumé, passaient, marchant d'un pas compté, l'air dédaigneux et recueilli, des jeunes fils de ministres presbytériens tout de noir habillés comme de petits hommes; dans les jardins au-dessus des maisons, des troupes de perroquets sauvages se jouaient à la cime des grands palmiers balancés par la brise; dans le port, à côté des cheminées fumantes des steamboats, pagayaient des canots indiens creusés avec le feu dans un seul tronc d'arbre, charriant des fruits et des légumes, et semblables à ceux des naturels d'Hispaniola qui allèrent à la rencontre des vaisseaux de Colomb.

J'ai remarqué, quoique toute la population fût à l'église ou en promenade, que les portes des maisons restaient ouvertes : cela prouve la probité des habitants.

L'église paroissiale du Calvaire, dans laquelle j'entrai, n'a rien de remarquable extérieurement; c'est une construction du dix-septième siècle. A l'intérieur et autour du maître-autel, qui est fort riche, on voit une série de bas-reliefs naïfs représentant la vie du Christ et des apôtres; il y a aussi quelques peintures accrochées aux murs, mais elles sont tellement encroûtées qu'il est impossible de distinguer ce qu'elles représentent.

Paddy me conduisit alors dans une *tienda* ou boutique, tenue par une de ses cousines, fille d'Espagnol et de femme creek (les Indiens, quand ils sont de la même tribu, se traitent de cousins; la marchande ayant du sang creek dans les veines était donc la cousine de Paddy); la señora Gonzalès tenait un assortiment complet de verroteries, coutellerie, sucre candi, confitures sèches, chandelles, tabacs, drogues, etc., etc. Pendant qu'une négresse faisait un paquet des articles que j'avais demandés, j'allai rendre visite à la maîtresse de céans, qui, couchée dans un hamac suspendu à un palmier dans son jardin, daigna se soulever pour me souhaiter la bienvenue. La señora Gonzalès, qui avait été la plus jolie femme de la ville à quinze ans, en avait vingt maintenant, et commençait à engraisser, ce qui la désolait : ce fut du moins ce qu'elle m'apprit, en me demandant comment je trouvais la ville et les señoras. Je me tins dans une réserve prudente : la marchande se laissa retomber dans son hamac en poussant un bâillement, et me dit d'un air nonchalant : « *Señor, muchas culebras aqui.* Monsieur, il y a beaucoup de serpents ici; » ce qui était une vérité incontestable, et ce qui termina notre conversation.

Pendant ce temps Paddy, qui m'avait laissé seul avec sa cousine, avait obtenu à vil prix de la négresse une foule d'articles qu'il comptait revendre à grands bénéfices aux Indiens que nous allions visiter.

En revenant, nous passâmes dans le marché : près des grands chariots qu'ils avaient amenés, des attelages de bœufs ruminaient sur une litière de légumes; des femmes étalaient des fruits dans des corbeilles ou sur des chemises blanches étendues par terre; des nègres pêcheurs portaient du poisson au bout de longues perches; des marchands de volaille et des bouchers attendaient, le couteau à la main, que les acheteurs leur désignassent les victimes, poulets, canards, agneaux, cochons de lait : dans ce pays on ne peut tuer d'avance; la viande s'y corrompt en une heure! Il y avait aussi des cuisiniers en plein vent, vendant des *frijoles*, petites fèves cuites, des œufs, du riz, des bananes frites ou bouillies.

Les poulets valaient de six à huit sous la paire; avec un escalin ou douze sous, on achète assez de bananes pour nourrir une famille toute une semaine. On voit qu'il fait bon vivre à Saint-Augustin

Rien de plus beau que ces étalages de fruits tropicaux de couleurs et de formes si variées! Dattes, olives, ananas, goyaves, piments, cannes, melons musqués, papayas, oranges, grenades, pêches, figues, marañons, jacotes (poires d'avocat), bananes grosses comme la tête étaient amoncelés devant moi.

Ce qui m'étonna le plus, ce fut le nombre incroyable de vautours qui occupaient ce quartier de la ville. Ces oiseaux ignobles, protégés par les lois (la mort d'un vautour est punie de cinq dollars d'amende), sont, comme plusieurs voyageurs l'ont déjà dit aux lecteurs du *Tour du Monde*, les entrepreneurs de la voierie publique; respectés par tous, ils sont devenus si familiers qu'ils ne se dérangent même pas dans les rues pour les chiens et les voitures; le marché est envahi par eux dès le matin; ils sont perchés sur les timons de chariots, sur les paniers, sur les éventaires, et jusque sur les chaises des marchandes qui ont soin de leur jeter les entrailles de volaille et de poisson et les débris de viande.

Ma chienne épagneule Diggy, qui est un peu folle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et une vraie braque pour le caractère, court et aboie sans cesse après ces citoyens emplumés de Saint-Augustin qui, plusieurs fois déjà, se sont réunis contre elle, et lui eussent fait un mauvais parti sans mon intervention; elle finira par s'attirer malheur par son inconséquence avec les vautours, les caïmans, les crabes et les serpents!

J'entrai en conversation avec une jeune marchande qui paraissait au mieux avec une douzaine de ces dégoûtants oiseaux : elle voulut bien me permettre de dessiner son portrait et celui de ses commensaux.

La population de Saint-Augustin est concentrée dans cinq ou six rues qui touchent au port; dans le faubourg on ne trouve que des maisons abandonnées et qui tombent en ruines, quelques pauvres cases de nègres en cannes, couvertes de feuilles de palmiers, et des rues boueuses où se vautrent des négrillons tout nus, et où errent à l'aventure des vaches, des cochons et des chiens.

Non loin du château, mon attention fut attirée par une cabane qui avait pour enceinte une haie de cierges à grandes fleurs d'une hauteur et d'une vigueur extraordinaires. Quelques-uns de ces beaux cactus s'élevaient jusqu'à vingt pieds de haut. Cette clôture est la meilleure de toutes; d'abord elle est impénétrable; ensuite elle n'épuise pas le sol comme les haies d'orangers et de féviers.

Le fort Marion, ou château Saint-Marc, est un donjon castillan du milieu du dix-septième siècle; on y voit des fossés, des machicoulis, deux tours, plusieurs tourelles, une demi-lune et des bastions dans le style du temps; il y a encore des mortiers et des canons abandonnés par les Espagnols lors de la cession aux États-Unis : une de ces pièces porte la date de 1735.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le général Llorente qui était venu me chercher, et qui voulut à toute force m'emmener à son habitation de San Geronimo. L'hospitalité créole est proverbiale dans sa franchise : j'acceptai, sans me faire prier.

Avant de quitter Saint-Augustin, je compléterai ma description par quelques détails statistiques.

Saint-Augustin, situé par vingt-neuf degrés de latitude et quatre-vingt-un degrés de longitude, est bâti à l'extrémité d'une île et à l'entrée d'un havre spacieux, commode et sûr, à deux milles de la mer. Ce havre serait un des meilleurs du littoral, si une barre puissante, sans cesse reformée par le remous du golfe du Mexique (le Gulf-Stream), n'en obstruait l'entrée, ne laissant que dix pieds d'eau à marée haute aux navires qui veulent entrer dans le port. Le terrain, plat et sablonneux, s'élève de quelques pieds seulement au-dessus du niveau de l'Océan; le climat est très-doux, le thermomètre n'y étant jamais descendu au-dessous de quatre degrés au-dessus de zéro; la chaleur du soleil y est tempérée par les fraîches brises de mer qui y règnent matin et soir : aussi les médecins des États-Unis envoient-ils résider à Saint-Augustin pendant l'hiver les phthisiques et les poitrinaires. On compte dans cette ville une population de deux mille âmes, cinq cents maisons, dont beaucoup en ruine, une église catholique, trois temples protestants ou baptistes, un journal, un bureau pour la vente des terres (*land's office*), une scierie à vapeur, une distillerie de térébenthine et une fabrique de cigares. Une cour de circuit ou cour de justice (une des six de l'État de Floride) siége à Saint-Augustin.

Cette ville est le chef-lieu du comté Saint-Jean, un des plus grands (neuf cent quatre-vingt-dix milles carrés), et un des plus déserts de l'État : la population totale, compris celle de Saint-Augustin, n'est que de deux mille cinq cents âmes, quinze cents libres et mille esclaves. Ses exportations se composent de mélasses, de céréales (maïs), de cotons, d'indigos, de résines, de merrains et bois de construction, et surtout de fruits que les caboteurs emportent sur les marchés du Nord; Saint-Augustin exporte aussi du sel et du poisson à Cuba.

La décadence de cette ville, son immobilité, l'absence de tout progrès, dues en partie à la paresse et à l'ignorance de la race qui l'a fondée, et cela sur un sol d'une admirable fécondité, sous un des plus beaux climats de l'univers, frappent l'étranger qui voyage aux États-Unis par son opposition avec les autres centres de l'Union, qui respirent la vie, la jeunesse et l'activité fiévreuse. L'encombrement du port, l'isolement de la ville sur le bord de belles terres inhabitées ont contribué avec la nonchalance des habitants à ce triste résultat. En attendant que la race anglo-saxonne donne l'impulsion à la Floride orientale, les créoles de Saint-Augustin vivent heureux et à peu de frais du commerce des fruits et de l'argent qu'y laissent les malades attirés par son délicieux climat.

XI

LA GUERRE DE FLORIDE.

Topographie. — Découverte de l'Amérique septentrionale par Ponce de Léon. — Expéditions de Vasquez d'Ayllon, de Narvaez et de Fernand de Soto. — Fondation de Saint-Augustin. — Cession de la Floride aux Etats-Unis. — Décret d'expulsion des Indiens Séminoles. — Le chef de guerre Osceola. — Succès des Indiens. — Osceola et Micanopy prisonniers.

La Floride forme une péninsule qui, détachée du continent de l'Amérique du Nord, s'avance au sud dans la mer des Antilles, et touche aux îles de Bahama, premières terres visitées par Colomb.

Ses latitudes extrêmes sont par 31′ et 24′,30″; ses longitudes par 82′,15″ et 87′,40″ [1].

La péninsule floridienne a trois cent quarante-cinq milles de largeur sur trois cent quatre-vingts milles de longueur.

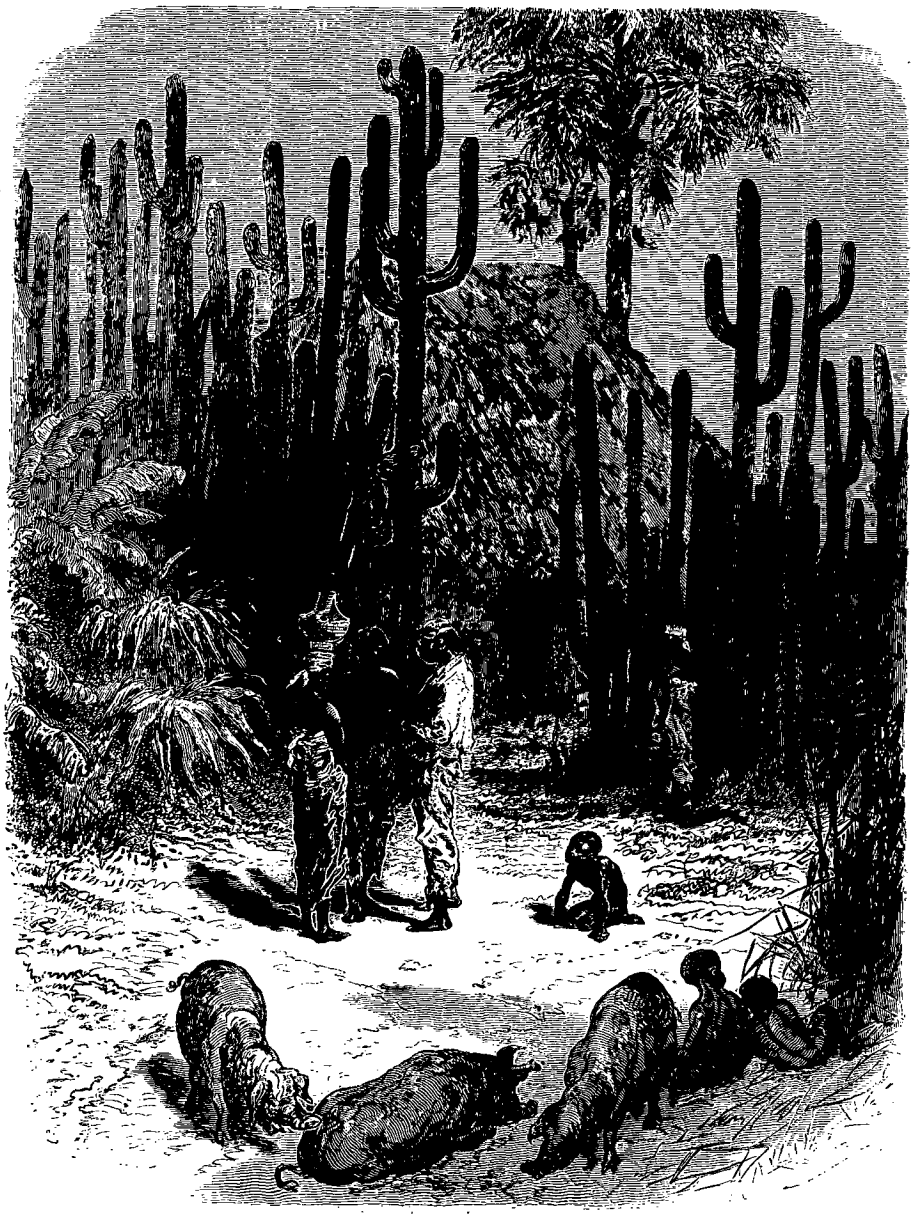
Le nord et le centre se composent d'immenses plaines boisées; au nord-ouest on voit quelques chaînes de collines qui ne dépassent pas cent mètres d'alti-

1 Voy. la carte, t. XIX, p. 99.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tude; le sud n'est qu'un marais inondé tantôt par les débordements de l'Océan, tantôt par les pluies hivernales qui n'ont pas d'écoulement : là, les eaux douces et les eaux salées se confondent et se mêlent, formant des lacs saumâtres, et des sources alternatives Ces sombres et tristes solitudes, peuplées de cyprès et de pins stériles, aux eaux noires et croupissantes, ceintes de sables blancs, ces everglades mystérieuses, repaires des sauvages désespérés, berceau de la fièvre blême, laboratoire de la mort, sont couvertes d'îles d'une beauté inexprimable! Végétations luxuriantes, fleurs aux parfums embaumés, oiseaux aux couleurs étincelantes, respirent l'air infesté par la malaria, chantent et s'épanouissent parmi les millions de reptiles qui grouillent au sein de ces limons.

Sur une totalité de trente-huit millions d'acres que



Une case de Nègres. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

contient la péninsule floridienne, trois cent cinquante mille seulement sont sinon cultivés, du moins en faire-valoir. La population est d'environ cinquante mille âmes : c'est un vaste désert, dont les colons ont été repoussés jusqu'ici, tant par les fièvres mortelles que par les sauvages habitants.

L'histoire de ce pays est courte et dramatique.

C'était en 1512, vingt ans après la découverte de l'Amérique et l'établissement des Espagnols à Saint-Domingue : Ponce de Léon, *adelantado* de Porto-Rico, visitait avec une balancelle le groupe septentrional des îles Caraïbes; le vieil hidalgo, usé par les aventures et ridé par les soucis politiques, était à la recherche de l'eau de Jouvence qui devait lui rendre sa verte jeunesse : les Caraïbes lui ayant assuré que la source merveilleuse coulait dans une île vers le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Défaite de Vasquez d'Ayllon par les Indiens Euchées. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nord, le crédule Espagnol navigua dans cette direction, et vint aborder sur la côte d'une grande terre qu'il appela la Floride, en raison de la beauté admirable des fleurs qui en couvraient les rivages ; il demanda l'eau de Jouvence aux naturels, qui lui indiquèrent l'intérieur.

En cherchant l'eau merveilleuse, Ponce de Léon découvrit le continent de l'Amérique du Nord !

Quelques années après, un marin espagnol, jeté par la tempête sur la côte atlantique de la Floride, y trafiqua avec les naturels d'objets d'or et d'argent qu'il rapporta à Saint-Domingue.

Il n'en fallut pas tant pour allumer la convoitise des insatiables conquérants des Amériques. Vasquez d'Ayllon obtient le titre d'adelantado des Florides, et va débarquer sur les côtes de la Caroline du Nord avec trois vaisseaux ; mais il maltraite les Indiens Euchees, qui massacrent une partie de son équipage et le forcent à se rembarquer (1515).

Les Espagnols venaient de conquérir avec une poignée d'hommes le Mexique et le Pérou, et avaient pu dompter sans résistance ces populations indolentes, pacifiques et servilisées par un gouvernement despotique. Ce ne fut pas la même chose avec les Peaux-Rouges athlétiques du continent septentrional. Ceux-ci n'avaient pas de villes, pas d'aqueducs, pas de palais, pas d'empereurs, pas de mines d'or, pas de routes, mais des sentiers de guerre, du courage, de la force, et la passion de l'indépendance.

Les expéditions de Ponce de Léon et de Vasquez d'Ayllon leur avaient fait regarder les Espagnols comme des écumeurs de mer et des pirates.

Aussi, lorsque, en 1517, Narvaez, un des conquérants du Mexique, vint débarquer avec six cents aventuriers à la baie de Tampa (Floride orientale), fut-il reçu à coups de lances et à coups de flèches. Les Creeks et les Chickasaws ennemis se réunirent contre les Espagnols, et lorsque les envahisseurs eurent perdu leur flotte, dispersée par un ouragan, ils les détruisirent un à un dans des escarmouches incessantes.

Un officier et trois hommes échappèrent seuls à la mort, et, après être restés huit ans prisonniers des Indiens, regagnèrent le Mexique par terre.

Cet officier, appelé de Vaca, a été le premier historien de l'Amérique du Nord.

L'insuccès de Narvaez anima les Espagnols au lieu de les décourager ; les récits merveilleux de Vaca à la cour d'Espagne décidèrent la formation d'une seconde expédition, dont le commandement fut donné à Fernand de Soto, un des compagnons de Pizarre ; il avait une armée de onze cents hommes, deux cents chevaux, de l'artillerie, une vingtaine de prêtres et un convoi de douze vaisseaux. Abordé à la baie de Tampa en 1529, il prit possession de la Floride au nom du roi d'Espagne. Mais cette troupe formidable, la plus nombreuse qu'on eût vue sur le continent des deux Amériques, fut affaiblie peu à peu par la guerre et par les maladies. Poussé par la soif de l'or, de Soto s'enfonça au centre du continent, parcourut en bataillant et en négociant les Florides, la Géorgie, les Carolines, l'Alabama, le Tennessee, le Missouri, l'Arkansas, où il mourut de la fièvre. Deux cents hommes environ, survivants de l'expédition, sans chef et dénués de tout, purent s'embarquer sur le Mississipi, et regagner Saint-Domingue après une course de quinze cents lieues au milieu de pays inconnus et de populations hostiles.

Ce fut seulement en 1565 que les Espagnols, las de chercher des métaux précieux, songèrent à s'établir dans la Floride. Mendez de Avila fonda Saint-Augustin cette même année, et traita avec les Indiens, qui cédèrent aux Espagnols les terres de la côte orientale jusqu'au Saint-Jean.

Cependant les Anglais s'étaient établis dans la Virginie, les Carolines et le Massachussetts, les Français au Canada et dans les Louisianes ; la colonie espagnole subit le contre-coup des guerres européennes, qui se faisait ressentir jusque dans les contrées les plus lointaines. Saint-Augustin fut brûlé par l'amiral Drake, en 1586, pris par les boucaniers en 1665, assiégé par les Anglais en 1702, cédé à la Grande-Bretagne en 1763, reconquis par les Espagnols en 1781, qui en restèrent tranquilles possesseurs jusqu'en 1821, où ils vendirent la Floride aux États-Unis.

Sous la domination espagnole, la Floride servait de refuge aux Indiens repoussés des États-Unis, aux nègres fugitifs, aux déserteurs et criminels de race blanche. Du mélange de ces réfugiés avec la population primitive, qui paraît avoir été de sang caraïbe (les Jemassis), se formèrent les diverses tribus connues sous le nom de Séminoles, qui veut dire en langue creek *exilés*, parce qu'ils avaient abandonné leur pays. Retranchés dans les forêts impénétrables de la Floride, les Séminoles se jetaient de là sur les établissements américains de la Géorgie et de l'Alabama, emmenant les esclaves et les troupeaux et dispersant les colons. Aussi le premier acte du congrès américain fut-il de décréter l'expulsion en masse des Séminoles.

Il fallut d'abord achever la guerre commencée avec les Creeks. Quand elle fut terminée et que vingt-cinq mille Indiens eurent été transportés de force dans les déserts de l'ouest, on mit à exécution le décret contre les Séminoles. Ces malheureux, comprenant qu'ils n'étaient pas de force à résister, consentirent d'abord (traité de la crique Moultrie) à se retirer à l'intérieur, dans les marais et les *barrens*, cédant leurs meilleures terres aux blancs ; mais cela ne suffisait pas.

En 1832, le gouverneur réunit les principaux chefs à Paynes-Landing, sur la rivière Oklawa, et leur déclara qu'ils devaient émigrer à l'ouest du Mississipi, près des Creeks, et que le gouvernement leur donnait trois ans pour exécuter cette convention. En récompense de sa soumission, chaque chef de famille recevrait une somme de seize cents dollars, une couverture et un vêtement.

Trois ans se passèrent en négociations et en préparatifs. Vers l'automne de 1835, un conseil général de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la nation séminole se réunit au centre de la péninsule, et condamna à mort les traîtres qui accepteraient les propositions des blancs.

C'était une déclaration de guerre.

Un jeune chef, Powell, se distingua au conseil par son éloquence et la véhémence de sa haine; il était de sang mêlé; son grand-père était un Écossais marié à une femme creek; sa mère elle-même avait épousé en secondes noces un blanc, Powell, dont le jeune homme portait le nom. Enthousiasmés par ses discours, les Séminoles nommèrent Powell chef de guerre, et lui décernèrent le surnom d'Osceola, qui veut dire cascade d'éloquence : *osce* est le nom de la boisson donnée avant le conseil aux orateurs, boisson qui enflamme le cerveau; *ola* veut dire cascade.

Osceola fut le héros de la guerre de Floride.

Six chefs, accompagnés de quatre cents guerriers, firent seuls défection et vinrent se réfugier sous les canons du fort Brooke; Osceola se trouva à la tête de deux mille hommes déterminés.

Aucune agression n'avait encore été commise.

Le 25 décembre (1835), un corps de troupes régulières, composé de huit officiers, cinquante artilleurs et cinquante fantassins, commandé par le major Dade, se rendait avec des munitions et six pièces de campagne du fort Brooke au fort King, situé au centre du pays indien. Le 28, au matin, l'avant-garde, se préparant à passer la rivière Ouithlecochee, s'engagea dans une savane d'herbes de six pieds de haut qu'entourait un épais fourré de palmiers. Un terrible feu à bout portant l'accueillit. Le major Dade fut tué à la première décharge; les soldats, surpris par cette attaque soudaine, essayèrent de se rallier et de charger à la baïonnette; mais, fusillés par des ennemis invisibles, ils battirent en retraite sur le camp. Là, l'artillerie se mit en position et commença à tirer à mitraille. Les Indiens, couchés à plat ventre, ripostaient à coups de carabine et tuaient les servants sur leurs pièces. Le camp était entouré; une centaine d'Indiens à cheval le surveillaient du côté opposé. La résistance dura une partie de la journée, mais les Américains, mal couverts par leurs palissades, tombaient un à un, et leurs munitions s'épuisaient. Soudain les Séminoles s'élancèrent à l'assaut avec des hurlements si terribles qu'on n'entendait plus la fusillade, escaladèrent les retranchements, et une terrible lutte corps à corps s'engagea; elle ne fut pas longue. Les Américains, écrasés par le nombre, furent tous tués ou blessés grièvement. Quand les guerriers indiens, satisfaits de leur victoire, eurent battu en retraite, une bande de pillards nègres qui les suivaient acheva tous ceux des blancs qui donnaient encore signe de vie; trois soldats seulement échappèrent à cet horrible massacre.

Le soir du même jour, comme on attendait au fort King l'arrivée de la troupe de Dade, le général Thompson, agent en chef des affaires indiennes, alla, suivant son habitude, dîner en compagnie de quelques officiers au magasin de M. Rogers, situé à environ deux cents mètres du fort : au moment où le général et ses invités se mettaient à table, trente coups de carabine leur furent tirés par la fenêtre et la porte ouvertes, et une bande d'Indiens se jeta sur eux avec une sauvage fureur! Ceux qui n'avaient pas été tués sur le coup sautèrent par la fenêtre; cinq purent atteindre le fort, les autres furent massacrés dans le fourré. Une négresse cuisinière placée au comptoir se cacha dans une futaille vide, et échappa à la mort. Le général Thompson fut tué avec quatre officiers. Osceola, qui commandait cette bande, et qui avait juré de se venger du général qui l'avait fait emprisonner injustement, scalpa son cadavre de sa propre main. Ce drame sanglant fut accompli à portée des canons d'un fort défendu par cent hommes, sans qu'il fût possible de porter secours aux victimes.

En même temps, dans la Floride orientale et dans les établissements situés autour du lac Georges, les Séminoles firent subir d'autres échecs aux Américains.

Un bataillon de troupes de ligne et deux régiments de volontaires à cheval s'étant avancés à l'intérieur pour délivrer les troupes assiégées dans le fort King, furent attaqués au passage de la rivière Ouithlecochee : l'action dura trois heures; trois charges furent faites sur les Indiens retranchés dans les marais; la victoire resta indécise : les Indiens disparurent, mais les blancs furent forcés de repasser la rivière, et de renoncer à pénétrer plus avant. Plus du tiers des combattants avait été blessé. Osceola commandait les Séminoles : la tête coiffée d'un turban d'où pendaient trois longues plumes blanches, la taille entourée d'une ceinture de soie écarlate, il était au plus fort de la mêlée; il s'était posté derrière un arbre, et de là il abattait un blanc à chaque coup de carabine; on tirait sur lui, l'arbre, criblé de balles, fut mis en pièces par la mitraille.

En 1836, devant le soulèvement de l'opinion publique, le gouvernement de Washington nomma le général Gaines commandant en chef de l'armée de Floride, qui fut réorganisée et considérablement augmentée. Gaines débarqua à la baie de Tampa avec trois steamers de guerre, deux mille hommes de troupes et des volontaires, et marcha aussitôt sur le fort King dont on n'avait pas de nouvelles : il était temps que des secours arrivassent; la garnison, décimée par le feu et par les maladies, était prête à succomber.

Toutefois l'expédition du général Gaines échoua : après une lutte incessante de dix jours au milieu des marais impénétrables de l'Ouithlecochee, manquant de vivres et de munitions, le général, qui avait la lèvre inférieure traversée d'une balle et trois dents cassées, fit une sorte de trêve avec Osceola, se retira dans les forts de la côte, et remit son commandement au général Scott.

Je ne continuerai pas ces récits de combats et d'expéditions qui se ressemblent tous; je dirai seulement que les intrépides Séminoles s'épuisaient par leurs succès mêmes : ils ne pouvaient remplacer leurs guer-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riers morts, tandis que les volontaires affluaient de tous les États de l'Union à l'armée américaine.

En janvier 1837, il y avait dix mille hommes de troupes américaines en Floride, outre les volontaires, les marins et deux mille Indiens alliés, Creeks, Delawares et Shovannies.

En octobre, Osceola envoya un message au fort Peyton demandant à traiter, et, sous la foi du général Jessup, vint camper sous le fort avec une centaine de guerriers. La nuit, tandis qu'ils dormaient, les dragons américains les entourèrent par surprise, et firent soixante-quinze prisonniers, dont Osceola, Micanopy et huit chefs principaux.

Micanopy, le *mico* des Séminoles, et Osceola, leur grand chef de guerre, furent envoyés dans un fort à Charleston comme prisonniers de guerre; les autres chefs furent déportés à l'ouest, ainsi que deux mille quatre cents Séminoles; la moitié à peine de ces malheureux arriva aux territoires de l'Arkansas qu'on leur avait assignés.

Osceola et Micanopy traînèrent pendant quelques années une existence empoisonnée par la douleur et moururent enfin l'un et l'autre en prison.



Osceola, chef des Séminoles. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

La tribu des Miamis, retranchée dans l'extrême sud, était la seule qui n'eût pas été décimée.

Favorisés par la supériorité du nombre, instruits par leurs échecs précédents, les Américains pénétrèrent jusqu'au lac Okee-cho-bee et aux Everglades, bâtissant des forts derrière eux, enlevant les femmes et les enfants, détruisant les bestiaux et les récoltes. Deux échecs sanglants les arrêtèrent (combats de l'Okee-cho-bee et du fort Jupiter). Plus on avançait vers le sud, plus l'influence de la malaria se faisait ressentir; l'armée était ravagée par les fièvres.

Le général Jessup eut une entrevue avec les Indiens qui ne demandaient qu'à vivre en paix, et écrivit au ministre de la guerre que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'abandonner aux Séminoles le sud de la péninsule, où *personne autre qu'eux ne pourrait vivre*.

Le ministre autorisa le général à faire une trêve avec les Indiens pendant la saison des fièvres, jusqu'à ce que l'hiver permît de reprendre avantageusement les opérations; mais il insista sur l'exécution du traité, et déclara que pas un Séminole ne devait rester en Floride.

Le général Jessup négociait près du fort Jupiter avec les principaux chefs des Miamis; un brick de guerre apporta des ordres formels et secrets du cabinet de Washington; le colonel Twiggs, sans en informer le général, fit cerner pendant la nuit les Indiens, et en fit prisonniers douze cents, dont trois cents guerriers.

Mécontent de cette trahison qu'il n'avait pas autorisée, le général donna sa démission (avril 1838).

Les Indiens, désespérés par la trahison, la faim et la misère, chassés sans pitié et sans relâche, se répandirent comme des loups affamés dans toute la Floride, massacrant dans l'ombre tout ce qu'ils pouvaient surprendre, femmes, vieillards, enfants, jusqu'aux naufragés jetés sur leurs côtes par la tempête; les villes les plus importantes, Jacksonville, Saint-Augustin, Talhassee, Saint-Mark, aux portes desquelles ils venaient assassiner des colons et brûler des habitations (1840), mirent à prix de mille francs chaque tête d'In-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dien, et se cotisèrent pour faire venir de Cuba un grand nombre de limiers dressés à la chasse des nègres, et que les Espagnols avaient employés jadis à la destruction des Caraïbes; ces limiers à sang (*blood hounds*) devaient guider les soldats dans les repaires mystérieux des Séminoles. Ces horribles expéditions, ces chasses à l'homme, blâmées par les philanthropes du Nord (voir les journaux de l'époque), ne suffirent pas encore, et il fallut que le général Macomb, successeur de Taylor, permît aux débris des malheureuses tribus indiennes de résider au sud dans un territoire qu'il leur assigna, jusqu'à ce que, disaient les conventions, ils fussent bien assurés de l'heureuse condition de leurs compatriotes transportés à l'ouest.

Grâce à ce compromis, le pays, depuis 1845, est tranquille au nord et dans le centre. Quelques bandes



Le serpent fouet. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

de nègres marrons et d'Indiens insoumis, commandés par le chef Chitti-Jolo, *le Loup enragé*, sont traquées dans les Everglades par les troupes des nombreux forts qui entourent ces régions inaccessibles.

Quand le dernier Séminole aura quitté sa patrie, le sud de la Floride n'aura plus d'autres habitants que les fauves et les reptiles; aucun blanc ne peut supporter ce climat meurtrier. Il faudrait des milliers de bras et des milliards, en supposant que ce soit possible, pour assainir et pour drainer ces immenses marais infestés par la malaria.

Tel est l'heureux résultat qu'aura atteint le gouvernement américain par une guerre injuste et cruelle qui dure depuis vingt ans, qui lui a coûté cent cinquante millions de dollars, et la vie de quinze mille hommes tués par le feu et les maladies!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII

LA PLANTATION DE SAN-GERONIMO.

Le général Llorente. — Voyage en compagnie d'un serpent. — L'avenue de San-Geronimo. — La señorita Inésilla. — Un cuisinier voleur, mais casuiste. — Mademoiselle Jacqueline. — Dîner créole. — Un singulier domestique.

30 *septembre*. — Le général Llorente est un homme de soixante ans environ, les cheveux poivre et sel, petit, sec, vif, très-brun, un véritable type de créole espagnol; il est originaire du Guatemala, d'où il est venu s'établir à Saint-Augustin, il y a trente ans. Maintenant il est citoyen américain, et il en est fier.

Mon hôte avait pris soin de me faire amener un cheval équipé exprès pour moi avec de larges étriers plaqués en argent et une selle brodée en filigrane : cet harnachement à la mexicaine me paraissait devoir jurer un peu avec mon costume, mais je fus sensible à cette attention et je lui en fis de vifs remercîments.

Notre cavalcade, qui se composait de Constant, de deux nègres de San-Géronimo et de Job, traversa la rue de la Merced, et s'engagea dans le faubourg du Nord. Le général est très-aimé à Saint-Augustin; de toutes les fenêtres, de toutes les portes, on lui adressait des saluts et des souhaits amicaux. Je fus bientôt au mieux avec lui; il me parlait avec l'abandon d'un vieil ami; les mœurs espagnoles sont faciles, on met de suite l'étranger à son aise : *mi pobre casa*, ma pauvre maison sera à votre disposition, ainsi que moi-même, m'avait dit le général, en me serrant vigoureusement la main; la pauvre maison était la plus belle habitation du pays!

La route qui mène à San-Geronimo, située à cinq milles au nord de Saint-Augustin, suit, non loin de l'Océan, un ravin comblé par des sables mouvants, et bordé d'un côté par une forêt de pins. Il faisait une chaleur étouffante : nos chevaux, petits, vifs, à tous crins, barbes dignes de leur origine andalouse, avaient d'abord pris ce train intermédiaire entre le trot et le galop qu'on appelle *paso-trote* et qui est si commode pour les cavaliers, mais les sables, où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, les arrêtèrent et ils se mirent d'eux-mêmes au pas en soufflant; en pareil cas, pour leur éviter les insolations si fréquentes dans le pays, pour ranimer et rafraîchir sa monture, le cavalier se sert d'une éponge qui est attachée au cou du cheval, et lui en mouille l'occiput et les naseaux : c'est ce que fit le général et je m'empressai de l'imiter.

Au milieu de la forêt, un serpent fouet, qui dormait au soleil sur la route, se mit à nous suivre, comme c'est l'habitude de ce singulier reptile qui paraît se plaire dans la société des chevaux. Quand nous débouchâmes sur un terrain plus solide, et que nos montures eurent repris leur rapide allure, le serpent fouet, qui avait rampé jusque-là, s'élança par petits bonds pour se maintenir à notre vitesse; nous prîmes le galop : le fouet fit des bonds désordonnés, s'arc-boutant sur sa queue, et s'élançant à la hauteur du poitrail de nos chevaux. On voyait étinceler au soleil ses écailles vertes et dorées, et il sifflait avec tant de force qu'on l'entendait malgré le carillon des grelots! Les chevaux commençaient à renifler et à se jeter de côté pour éviter les approches de ce voisin incommode; d'un coup de cravache, un nègre lui brisa l'échine! Je voulais le conserver; je le fis ramasser par Job. Il avait cinq pieds de long, la queue faisant environ la moitié du corps qui est très-grêle; la tête est grosse, aplatie et les yeux fort grands. Le serpent fouet est vert bronzé, taché de lunules jaunes et de croissants bruns (*Herpetodryas flagelliformis*, Duméril); il passe à tort pour venimeux dans le pays : je n'ai pu lui découvrir ni crochets, ni dents perforées, ni glandes à venin.

A la forêt succède une vallée cultivée en cotonniers, cannes et caféiers; la route est mieux entretenue; on aperçoit au loin les méandres de la rivière du Nord.

Nous entrons sur les terres de San-Geronimo; bientôt nous nous engageons dans une avenue bordée d'une double rangée de superbes limoniers, et fermée d'une barrière en bois peinte en blanc que nous ouvre un nègre; au fond sur une colline apparaît un vaste ensemble de constructions modernes groupées en quadrilatères : c'est la maison du général.

Nous mîmes pied à terre devant un perron décoré de vases en fonte peinte; le général me fit entrer dans le parloir ou salon, me présenta en quelques mots à la maîtresse du logis, la señorita Inès Llorente sa fille, et, s'excusant sur une affaire imprévue, il s'éloigna.

La señorita, à demi couchée sur un hamac au-dessus duquel une jeune négresse agitait un éventail en plumes de perruche, se souleva nonchalamment, me fit une inclination de tête et me présenta sa petite main en me souhaitant la bienvenue. Il est à remarquer que le salon était richement et copieusement meublé de chaises, de fauteuils et de sophas; mais le hamac est le siége d'honneur pour les dames, qui y sont étendues toute la journée; les autres meubles ne sont là que pour la décoration.

Après avoir rempli les devoirs hospitaliers, m'avoir fait servir des fruits et des boissons glacées, et avoir excusé son père de son brusque départ nécessité par une querelle survenue au camp des nègres, dona Inésilla, accablée par tant d'efforts, se laissa retomber sur son hamac.

C'est une délicieuse personne que dona Inésilla! Fille d'Espagnol et d'Écossaise, elle a gardé du type des deux races ce qu'elles ont de plus parfait : avec des cheveux blonds dorés et une peau d'une blancheur éblouissante, elle vous a de longs yeux noirs fendus en amande, estompés sous la paupière et ombragés par des cils soyeux; comme une Anglo-Saxonne, elle est mince, grande, d'une tournure distinguée, et elle a la taille souple et onduleuse, les pieds et les mains charmants, et toute la langueur provoquante d'une créole. Ne vous fiez pas à cette apparence de nonchalance et de paresse : élevée dans un des meilleurs pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sionnats de Baltimore, cette charmante jeune fille parle quatre langues, est instruite, capable, et dirige énergiquement sa maison et ses gens.

J'en eus la preuve en redescendant auprès d'elle, après avoir été surveiller mon installation dans l'appartement qui m'avait été désigné.

Il s'agissait de petites cuillers d'argent disparues à l'office.

Dick, le cuisinier accusé du vol, fit son entrée suivi d'un mulâtre athlétique tenant à la main le fouet, signe de son commandement. Cette association de la victime et du bourreau ne laissait pas que d'avoir son côté comique, et je ne pus m'empêcher de sourire.

« Drôle, fit Inésilla en se redressant sur son hamac, et en s'adossant à un coussin pour prendre une attitude plus imposante, voici dix cuillers d'argent qui disparaissent depuis quelques jours! Où sont-elles? Tâche qu'elles se retrouvent, ou je me payerai sur ta peau! Dix coups de fouet par cuiller : elles valent bien cela!

— Maîtresse, moi pas savoir, dit le nègre dont la figure était restée impassible : Dick n'est pas un voleur! Li honnête homme, li religieux, li méthodiste, croire en Dieu et en Jésus-Christ, li pas capable de voler le prochain!

— Assez d'homélies comme cela, vieux prêcheur; je te donne cinq minutes pour me dire où tu as caché ces cuillers, ou je te livre au commandeur! »

Dick se redressa fièrement.

« Dick n'avoir jamais reçu le fouet depuis qu'il est grand : maîtresse ne pas penser que Dick valoir trois mille piastres, et que si acheteurs voir mauvaises traces sur ses épaules, eux penser li pas bon cuisinier, et pauvre Dick valoir plus son prix! Mauvaise affaire, maîtresse!

— Le drôle a raison, s'écria Inésilla en éclatant de rire de ce singulier argument. Tu es libre, mais fais attention que si les vols recommencent, je t'enverrai passer un mois à la geôle, où on saura bien te délier la langue. »

Nous nous mîmes à parler musique et littérature, Paris et Londres; la jeune créole est excellente musicienne, dessine avec beaucoup de goût, lit tous les livres intéressants qui paraissent, et est abonnée aux revues littéraires, scientifiques et politiques. Elle a la passion des animaux et s'entoure d'une véritable ménagerie : outre de magnifiques volières remplies d'oiseaux de toute espèce, elle avait avec elle dans le parloir un couple de bichons havanais gros comme le poing, un chat angora blanc à poils frisés, à queue écourtée, et une guenon, mademoiselle Jacqueline.

Le chat, albinos dégénéré sous ce climat brûlant, est le souffre-douleur de la guenon.

Il paraît que j'ai déplu aussi à Jacqueline qui est devenue mon ennemie intime, et qui est l'ennemie en général de tous ceux à qui sa maîtresse accorde quelque attention. La guenon m'a volé, sans que je m'en aperçoive, mon mouchoir, mon étui à cigares et mon porte-monnaie, et pour remplacer ces objets qu'elle avait cachés, elle a rempli ma poche de pacanes, de noisettes et de trognons de carottes servant à son usage particulier.

« Voyez donc, s'écria la señorita en riant, si tout le monde ne se met pas à voler maintenant.... Jacqueline, une guenon à qui j'ai donné des principes sévères, descendre au niveau des nègres! Rendez ce que vous venez de prendre, mademoiselle, ou je me fâcherai! »

Jacqueline est une charmante macaque au museau noir encadré par un camail de longs poils blancs soyeux.

Ainsi le temps s'écoulait dans ces délicieuses niaiseries, dans ce babil des petites choses, dont la créole a plus que personne le secret, et qui vont à sa nature capricieuse comme la langueur à sa beauté.

Le général est rentré pour souper.

La salle à manger de l'habitation, percée de quatre fenêtres, est fort vaste; on y voit un vaste buffet sur lequel sont posés des flacons et des bouteilles de toute forme, le Bourbon whiskey à la couleur dorée, le gin, le bitter, et toute la collection des *sweet things*, liqueurs douces à l'usage des dames. Quelques gravures de chasse, et, en pendant, deux portraits de Washington et de Bolivar décorent les murs, couverts d'un papier tapisserie d'un goût extravagant, représentant des bergers et des bergères de Watteau. La table est grande en prévision des visiteurs et en vue de l'hospitalité généreuse qui est la vertu des planteurs. Une énorme planche se balance en guise d'éventail à deux leviers fixés au plafond; à l'extrémité inférieure on attache une pièce d'étoffe; puis, à l'aide d'un cordon, un jeune nègre met l'immense machine en mouvement, et produit un courant d'air destiné à rafraîchir les convives. Quatre autres nègres, tout de blanc habillés, servent à table, et deux mulâtresses se tiennent derrière leur maîtresse pour chasser les moustiques dont les dames créoles ne peuvent supporter même le bourdonnement.

Le dîner a brillé par l'abondance; il y aurait eu de quoi nourrir vingt convives, mais les plats n'avaient rien de civilisé; c'était bien un vrai repas créole avec la soupe au gombo, avec le bouillon de volaille accommodé à la poudre de sassafras et aux gousses de piment, avec le riz au pilau en guise de pain, avec des *ollas podridas* de veau, de porc, de poulets, de gibiers et de poissons; puis le splendide dessert des pays chauds arrosé de vins de palme et de vins d'Espagne, les ananas, les mangues, les jaquiers, les pêches, les figues, les confitures et les gelées de toute espèce.

« Voulez-vous voir Antonio en fonctions, me dit le général?

— Qu'est-ce qu'Antonio, demandai-je?

— C'est un de mes serviteurs, et ce n'est pas le plus maladroit. »

« Le général frappa sur un timbre : aussitôt je vis entrer un être étrange, haut de quatre pieds environ,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui marchait en se tenant courbé, et en grimaçant! Il avait un pantalon blanc, une veste et un bonnet écarlate. C'était un grand singe de l'espèce des Chimpanzés, âgé, me dit-on, de douze ans.

Sur un signe de son maître, Antonio se mit à desservir; il avait placé une serviette sous son bras, et essuyait avec une frénésie de propreté les assiettes qu'il nous apportait. Le Chimpanzé servait mieux et plus vite à lui seul que les quatre domestiques nègres; malheureusement il était capricieux et voleur : quand il emportait un plat, surtout des sucreries, il cherchait à y donner un coup de langue à la sourdine, ou tout au moins à faire râfle sur la desserte avec ses mains crochues; les poches de sa veste, malgré la



Antonio le chimpanzé. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

surveillance qu'on exerçait sur lui, regorgeaient à la fin du repas de confitures et de fruits. Son gouverneur, un nègre du Gabon qui l'avait élevé, qui était venu avec lui d'Afrique, et qui ne le quittait pas, lui allongeait alors un coup de badine qui le faisait grincer des dents, mais il rendait ce qu'il avait dérobé. Son service eût été fort agréable sans le mouvement convulsif qui agitait sans cesse ses bras, et le tremblement nerveux qui faisait grimacer sa figure.

A. Poussielgue.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse à courre dans les forêts vierges (voy. p. 394). — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

QUATRE MOIS EN FLORIDE,

PAR M. POUSSIELGUE[1].

1851-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII (suite).

Habitation et cour d'honneur. — Les sources. — Scierie et moulin hydrauliques. — Le camp des nègres. — Goût des nègres pour le ricin et le séné. — Les abeilles méliponites. — Le ver de Guinée. — Le bouc phénomène. — Lézards venimeux.

31 *septembre*. — San-Geronimo, bâti sur une colline escarpée, dont le plateau peut avoir deux acres de superficie, est entouré de hauts murs crénelés et de fossés pleins d'eau; une grille et un pont-levis donnent accès dans l'habitation. Cette forte position a sauvé en 1840 San-Geronimo de l'incendie et du pillage : les Indiens du Chat-Sauvage ne pouvant emporter cette enceinte défendue par l'économe, les ouvriers de la scierie et les domestiques noirs (le général était à l'armée, et par précaution il avait envoyé sa fille à Saint-Augustin) se rabattirent sur les dépendances et sur le camp des nègres, qu'ils dévastèrent après avoir dispersé les esclaves dont une partie se rallia à eux pour piller.

La maison d'habitation se compose d'un bâtiment principal, vieille construction en bois, à piliers en briques et à toit plat, entourée de vérandahs et de balcons ombragés par des arbustes grimpants qui se sont accrochés à toutes les saillies des corniches, et de deux pavillons plus modernes en pierre de marbre et en rocaille de différentes couleurs. Les communs, écuries, logements des serviteurs, hangars, greniers à coton, entrepôts de sucre et de tafia, forment à l'habitation deux ailes en retour; l'immense cour, soi-

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 97, 113, 129; t, XXI, p. 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gneusement sablée, contient des parterres de fleurs, des pelouses de gazon, un bassin avec un jet d'eau, des volières, un kiosque chinois et des statues de déesses et de bergères en fonte coloriée qui n'annoncent pas un goût exquis chez le propriétaire, mais qui sont fort admirées ici. Tout le tour des murs d'enceinte est occupé par une charmille d'orangers; la terrasse, placée à pic au-dessus de la rivière du Nord et d'où on jouit d'une vue magnifique, est ombragée par des cèdres, taillés par un jardinier barbare en arceaux, en boules et en chandeliers.

Les sources d'eau douce jaillissent au point le plus élevé du plateau et en dedans des murailles, d'où, après avoir alimenté les fossés d'enceinte, elles se déversent dans un vaste réservoir taillé à main d'homme dans le flanc de la colline; ce réservoir fait mouvoir les machines d'une scierie hydraulique et les meules d'un moulin à broyer le sucre et à peigner le coton; scierie et moulins sont placés au fond d'un vallon qui contourne la colline et se change en un ravin au fond duquel coule en torrent le trop plein des eaux de San-Geronimo.

Des fenêtres du moulin on aperçoit sur le flanc de l'autre colline, moins élevé que celle où est bâtie l'habitation, le camp des nègres entouré de hautes palissades, et la maison blanche de l'économe qui s'élève fièrement au milieu des humbles cases et des petits jardins des esclaves.

Ce fut de ce côté que nous nous dirigeâmes.

L'aspect du camp est propre et gai; les cases en bois peint, bariolé des couleurs les plus criardes suivant le goût des occupants, sont situées au milieu d'enclos où les nègres cultivent des fruits, des légumes et des plantes médicinales; des courges, melons, choux, salades, ignames, sont ombragés par des bananiers, orangers, vignes, figuiers, avocatiers; chaque jardin contient quelques pieds de séné et de spigélie: la plante au séné, la casse obovée (*Cassia obovata*, Linné) a les feuilles d'un vert pâle et les fleurs jaunes; les nègres en tirent de l'huile en en faisant macérer les feuilles dans l'eau bouillante; il paraît qu'ils considèrent l'huile de séné comme une panacée universelle, et qu'ils se l'appliquent à tout propos, le goût de cette horrible purgation ne leur étant pas désagréable; la spigélie du Maryland, belle plante à épis de fleurs rouges et oranges, porte le nom d'*herbe aux vers*, nom justifié par son emploi en médecine; elle est considérée aussi comme sudorifique et antifiévreuse; appliqué à haute dose, son suc frais empoisonne.

Dans beaucoup de jardins il y a des ruches; les nègres, malgré l'abondance des cannes à sucre, aiment passionnément le miel; les ruches, faites avec les exostoses ou gonflements des racines des cyprès chauves, contiennent deux espèces de mouches : l'abeille ordinaire d'Europe qui a suivi les colons au delà des mers, et qui se montre la première dans les défrichements, et l'abeille indigène ou méliponite; celle-ci, plus petite, plus poilue et à pattes plus longues que l'abeille d'Europe, est sans aiguillon, ce qui la rend entièrement inoffensive. Les méliponites n'ont pas de reine : dans leurs ruches, il y a jusqu'à vingt femelles plus grosses que les ouvrières; je n'ai pas vu de mâles; leurs gâteaux, placés sur une seule rangée, sont admirablement construits, et contiennent, entre autres choses remarquables, de véritables amphores en cire fermées avec un couvercle mobile qui servent aux méliponites à déposer leurs provisions de miel. Ce miel, très-parfumé, a un arrière-goût amer.

En continuant notre promenade dans la rue du Camp, le général me fit remarquer un nègre qui portait sur son avant-bras, soutenu par une bandoulière, un singulier appareil, composé d'une bobine en carton cousue sur une bande de coutil. Je crus d'abord que cet homme avait une fracture dont il opérait la réduction, mais en approchant je vis avec dégoût que ce malheureux était atteint du ver de Guinée ou filaire! C'était un nègre de quarante ans environ, originaire du Dahomey, d'où on l'avait amené récemment; il supposait qu'il avait été attaqué par ce hideux parasite en traversant les marais de son pays natal pour venir s'embarquer à la côte. Le mal était resté un an sans se déclarer, et il le soignait à la mode de son pays. Une tumeur avait paru à l'avant-bras; elle avait grossi; puis un point noir s'était fait voir à la surface des chairs tuméfiées : c'était la tête du ver! Le nègre alors s'était fabriqué cette machine qu'il avait appliquée à son bras, et, dégageant la tête du parasite avec la pointe d'une aiguille, il l'avait tiré peu à peu au dehors et l'avait enroulé tout vivant autour de la bobine; chaque jour il faisait faire avec d'extrêmes précautions quelques tours à son dévidoir, et retirait de son bras quelques centimètres du corps du monstre qui l'habitait. Le ver de Guinée ayant ordinairement de trois à quatre mètres de long, il en avait pour longtemps avant d'être débarrassé! Le danger de cette opération, c'est de tuer l'animal et de briser son corps qui est mince comme un fil et cassant comme du verre; ce corps est rempli de petits vivants; les jeunes filaires se répandent dans la plaie, l'enflamment, occasionnent au malade des douleurs horribles, et souvent la gangrène à laquelle il succombe. Le ver de Guinée ressemble à un gros fil blanchâtre annelé de rouge avec des points noirs à la naissance des téguments; il ne s'enfonce pas dans la chair, mais il vit en parasite sous la peau dans le tissu extra-musculaire. Ce hideux animal est originaire de l'Afrique équinoxiale, d'où les esclaves nègres l'ont porté en Amérique.

C'était l'heure du repas du matin : la distribution des vivres venait d'être faite; une odeur de cuisine s'échappait des cases, devant lesquelles des marmots tout nus dévoraient des *tortillas* de maïs, sorte de crêpes qui font la base de la nourriture des noirs en Floride.

Le général m'avait parlé d'un bouc phénomène qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait du lait et qui donnait à teter à ses petits : nous allâmes voir la femme qui gardait les chèvres; le fait était vrai, et j'assistai à l'allaitement. Cette négresse m'assura qu'il n'était pas rare dans le pays que les mâles eussent du lait, et que sur une plantation voisine un nègre avait allaité sa fille pendant cinq mois : on l'appelle encore *papa nourrice*, ajouta-t-elle.

Voyant que j'examinais attentivement ce bouc extraordinaire, la gardeuse en conclut que j'étais physicien, ou médecin, si on aime mieux, et me demanda une consultation. Elle se plaignait d'être empoisonnée pour avoir mangé du fromage touché par un lézard gecko; je crois qu'elle avait tout simplement un commencement de jaunisse.

Ces geckos, communs ici sur tous les murs des habitations, sont des petits lézards d'un aspect affreux qui courent suspendus aux surfaces les plus unies, grâce aux bouts de leurs doigts munis de lames écailleuses formant ventouses; les ménagères pensent que leur contact suffit pour empoisonner les provisions qu'ils touchent : c'est une erreur, ils ne sont pas venimeux.

Le soir, quand nous repassâmes avec le général, les travailleurs, hommes et femmes, dansaient en poussant des cris de joie autour de grands feux; une distribution de tafia qu'on leur avait faite en l'honneur de mon arrivée causait toute cette joie.

Les esclaves sont bien logés, bien nourris, ne travaillent que huit heures par jour, ont la disposition de leur journée du dimanche, et sont généralement bien traités, sinon par philanthropie, au moins parce que leur santé et leur travail sont la fortune du planteur. S'ils s'appartenaient, s'ils étaient libres, on pourrait dire que leur condition matérielle est plus heureuse que celle des classes ouvrières des grandes villes manufacturières.

XIII

AGRICULTURE TROPICALE.

Les cacaoyers et les caféiers. — Les champs de cannes à sucre. — Résidus et sirops. — Les arbres aux épices. — Le quinquina. — Oranges et citrons. — Futaie de bois de Campêche. — L'arbre guazuma. — Une scène de la vie créole. — Le paradis terrestre. — Le rond point de la Lagune. — Baobab, pachiriers et génipayers. — Arbres à fruits des tropiques. — Les ananas et le manioc. — Mort d'un serpent à sonnettes. — Rencontre sanglante entre un bichon et un chat cervier. — Adresse de dona Inès à la carabine. — Ce qu'on appelle une chasse à courre en Floride. — Les loups chassés par les chiens et les chiens chassés par les loups.

A l'extrémité du camp des nègres aboutit un chemin d'exploitation qui rayonne au milieu des cultures; le général s'y engagea, et je le suivis. Il m'expliqua qu'on pouvait diviser les terres de Floride en *high hummocks* et *low hummocks*, hautes et basses terres; dans les *high hummocks*, la terre forte se desséchant et se crevassant pendant les chaleurs, ne convient guère qu'aux céréales; au contraire, le sol des *low hummocks*, qui paraît excessivement sablonneux, étant composé en dessous d'une argile couleur de cendre, très-fertile et imprégnée d'humidité, le cacao et le café y poussent vigoureusement. Les prairies, formées par les alluvions d'eau douce, servent de pâturages à la saison sèche, et se transforment en marais pendant l'hiver; les savanes, *marsh*, ou prairies salées, sont très-recherchées pour la culture de la canne à sucre et du riz; c'est à l'abondance de ces savanes que San-Geronimo doit sa richesse.

Nous trottions depuis une demi-heure environ; à notre droite, on voyait, à perte de vue, des champs de tabac, de maïs ou blé indien, et des cotonniers; sur la gauche, le long de la rivière du Nord, s'étendaient de vastes rizières et des cannes à sucre.

« Allons voir mes cacaoyers, me dit le général, en mettant pied à terre devant un bois d'arbres superbes à tiges rouge sang, à fleurs d'un cramoisi brillant recourbées comme des cimeterres; de la route, le sommet de ces arbres fleuris me paraissait couronné de flammes.

« C'est du bois corail, *cacao madre*, reprit-il; je les ai fait venir de Guatemala avec le plant de cacaoyers, et ils ont poussé ensemble, l'un abritant l'autre. »

Après avoir franchi une triple rangée de bois corail, dans lequel l'inspection des fleurs me fit reconnaître un végétal de la famille des érythrines, nous arrivâmes dans une espèce de parc carré, coupé en huit par des allées rayonnantes, et planté uniformément et régulièrement, à quatre mètres de distance, d'arbres assez semblables à des cerisiers. C'étaient les cacaoyers. Le cacaoyer a cinq mètres de haut; ses feuilles sont oblongues et pointues, ses fleurs sont petites et rouge pâle, ses fruits ressemblent à des cornichons pourpres. Quand ces fruits sont mûrs, on les laisse fermenter sur le sol sous des paillassons chargés de pierres, puis on en extrait les graines ou les noix dont chaque fruit contient une dizaine; on les fait sécher au soleil, et on les livre au commerce. Personne n'ignore que le chocolat n'est autre chose que la noix de cacao torréfiée et moulue comme le café. Le général m'apprit que sa plantation de cacaoyers, qui contenait mille arbres, lui rapportait trois cents dollars nets par an (cent cinquante noix de cacao valent un dollar). Cette culture est une des plus productives; il est vrai qu'il y a des frais considérables, il faut attendre six ou sept ans les premières récoltes.

Dans un autre carré, le plant de cacaoyers n'avait encore que deux ans; pour le protéger contre les vents et le soleil que cet arbuste redoute extrêmement, on lui avait fait un rideau d'érythrines et de bananiers; quand l'érythrine a atteint une hauteur suffisante, on arrache les bananiers. La culture se fait d'une manière très-simple : la graine est semée dans des paniers en liane; dès que le jeune plant est assez fort, on l'enterre avec le panier qui pourrit, et qui laisse les racines se développer en pleine terre. On étête, et on taille les cacaoyers pour les maintenir en boule et faciliter la récolte des fruits.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

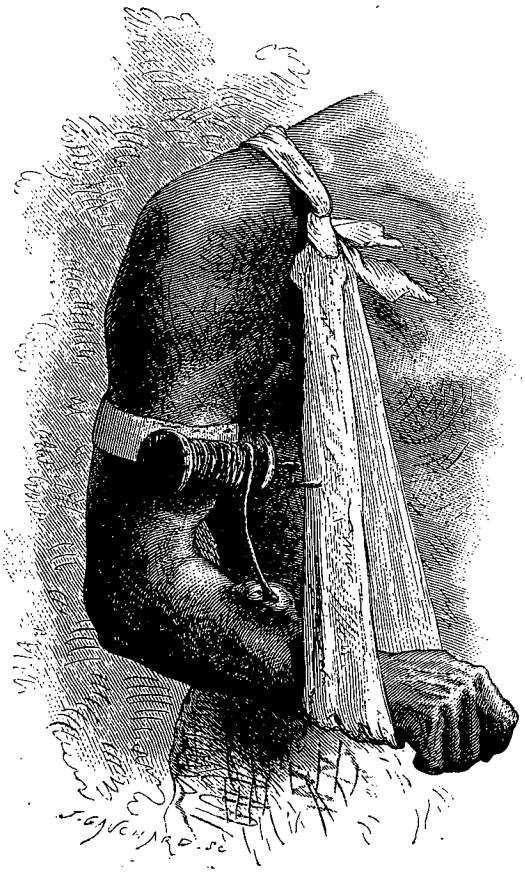
La culture du caféier a les plus grands rapports avec celle que je viens de décrire. A San-Geronimo, elle se fait dans des conditions identiques. Chaque carré de mille arbres est confié à une famille nègre qui est intéressée à la récolte, et qui n'a pas d'autre occupation que de cueillir les fruits qui mûrissent durant toute l'année; de tailler et de pincer les arbres, de sarcler, d'arracher les plantes parasites, d'éloigner les oiseaux, et enfin de faire sécher les graines. Le caféier est un arbuste de six mètres, à feuilles lancéolées, toujours vertes, à fleurs odorantes assez semblables à celles du jasmin d'Espagne; le fruit, qui est de la grosseur et de la couleur d'une merise, contient deux noyaux opposés qui constituent le café. Avant de livrer les graines de café au commerce, il faut les débarrasser de la pulpe qui est adhérente; il y a des pays où on se contente de laisser sécher cette pulpe au soleil; alors la graine est d'un gris brun. A San-Geronimo on se sert d'une gruge, sorte de moulin à décortiquer, qui sépare les noyaux du fruit sans les dépouiller de la pellicule qui les entoure. Le café traité ainsi a une teinte verdâtre. Le caféier, qui représente maintenant pour l'Amérique tropicale une richesse agricole de six cents millions par an, y fut apporté vers le commencement du dix-huitième siècle par le capitaine Déclieux, qui en avait pris trois pieds dans les serres chaudes du Jardin du Roi à Paris. La traversée fut longue et périlleuse: on manqua d'eau; l'équipage et les passagers furent rationnés. Déclieux se priva de boire et souffrit de la soif pour arroser ses précieuses plantes. Sur trois pieds, il ne put en sauver qu'un, avec lequel il arriva à la Martinique. C'est de ce caféier que sont sorties les vastes plantations qui couvrent les Antilles et toutes les contrées chaudes du continent américain. Le nom de ce bienfaiteur modeste de l'humanité doit être conservé.

J'avais déjà vu des plantations de cannes en Géorgie, mais à San-Geronimo cette graminée tropicale développe un luxe de végétation qui donne un aspect vraiment extraordinaire aux vastes champs de la rivière Salée.

La brise agitait les panaches de ces roseaux gigantesques qui commençaient à mûrir et qui s'entre-choquaient avec un cliquetis étrange; cette mer végétale ondulait, se creusait en profonds sillons; le dessous argenté des feuilles moutonnait comme les vagues de l'Océan.

En entrant dans la plantation, où on ne peut circuler de pied ferme que sur des sentiers en terre battue plus élevés que le sol, des milliers de rats et de couleuvres interrompus dans leur sabbat s'enfuirent en trottant et en rampant dans toutes les directions.

On cultive trois espèces de cannes à San-Geronimo : la *canne à sucre officinale*, originaire des Indes Orientales; elle fut plantée en 1506 par les Espagnols à Saint-Domingue; la *canne à sucre violette* de Batavia, remarquable par ses tiges et ses feuilles empourprées; la *grande canne à sucre*, de Taïti, d'où elle fut portée aux Antilles par Bougainville.



Le ver de Guinée (voy. p. 386). — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

La canne est un grand roseau de trois à six mètres de haut, à fleurs en panicule, à graines revêtues d'une houppe de longs poils; de la racine s'élèvent plusieurs tiges lisses séparées par des nœuds; les feuilles sont engainées à la base, étroites, et longues de plus d'un mètre. Lorsqu'on coupe une canne fraîche, on la trouve garnie d'une moelle blanche, molle, succulente, d'où s'écoule une liqueur sucrée. Cette liqueur, mise en fermentation dans des tonneaux et mêlée à du jus d'ananas et d'orange, donne le vin de canne, qui est une chose exquise. On ne fait qu'une récolte par an; au bout de dix mois, on coupe les cannes à maturité et on les porte au pressoir; l'année suivante, de nouvelles tiges repoussent des vieilles souches, et lorsqu'une plantation est bien entretenue, elle peut produire durant plusieurs années. Quand on veut la renouveler ou en créer une nouvelle, on fait des boutures enracinées avec des têtes de cannes, et on plante pendant les pluies.

Les sirops qu'on obtient de la canne se divisent en sirops fins, gros sirops, sirops amers; avec ce dernier on fabrique le rhum; avec les résidus ou marcs de cannes on fait le tafia commun. Depuis une vingtaine d'années la fabrication du sucre a fait de grands progrès en Amérique, et la raffinerie y est devenue aussi parfaite que celle de la betterave en Europe. La canne a deux ennemis. Le premier est une espèce de blatte (*phoraspis*) qui se réunit en grand nombre à l'aisselle des feuilles de la plante, et qui s'envole à grand bruit,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dona Inesilla et ses femmes. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dès qu'on y touche; ces blattes rongent les feuilles et les tiges, dont elles empêchent le développement. Le second est un gros hanneton noir (*micrognattæ*), dont les larves qui naissent dans les sucreries infectent les résidus, les sirops, et se multiplient avec une rapidité extraordinaire.

Le général a tenté avantageusement à San-Geronimo la culture des épices : au fond d'un vallon marécageux, il a choisi un emplacement abrité des vents du nord-ouest, et l'a fait drainer par de profonds fossés d'écoulement; la terre noire y paraît d'une fertilité extraordinaire.

J'ai trouvé là réunis sur un espace peu considérable le giroflier, le cannellier, la vanille, le poivrier et le gingembre.

Le laurier cannellier, originaire de Ceylan, est un arbuste assez élevé, dont l'écorce, les feuilles et les fleurs sont couvertes d'un duvet blanc soyeux. Pour obtenir la cannelle, on coupe les branches qui ont atteint une certaine grosseur, on détache l'écorce par des incisions, on la sépare de son épiderme duveteux en la grattant, on la fait sécher au four, et on la livre au commerce en paquets d'égale longueur. On fait de l'huile aromatique avec les débris de l'écorce de cannelle. Les grosses tiges et les racines contiennent une forte partie de camphre. L'aspect de la plantation de cannellier est celui d'un bois taillis en exploitation sur lequel il aurait neigé. Le cannellier réussit bien en Floride.

Il n'en est pas de même du giroflier qu'on y a apporté des Moluques. Cet arbuste, à cime pyramidale, à rameaux effilés chargés de superbes panicules de fleurs roses qui ont la forme et l'odeur de nos œillets, est une merveille végétale, et ravit les yeux. C'est le calice de ses fleurs desséchées qu'on appelle clou de girofle, et qui constitue une des quatre épices du commerce. Le giroflier pousse vigoureusement à San-Geronimo, mais ses produits y manquent de saveur; et le général en a déjà abandonné la culture.

Le poivre noir et la vanille, plantes grimpantes, poussent accrochés à des branches mortes plantées en terre; c'est un peu l'aspect de nos champs de haricots. Le poivrier, qui vient aussi d'Asie, a des feuilles coriaces et des fleurs insignifiantes; la graine séchée de ses petits fruits rouges semblables à des groseilles est le poivre ordinaire ou le poivre noir : chaque pied peut produire environ cinq kilogrammes par an. La vanille, dont on trouve une espèce à l'état sauvage dans le sud de la Floride, est une belle orchidée à fleurs blanches odorantes, dont la gousse cueillie avant maturité et convenablement séchée forme la vanille alimentaire.

Le gingembre, qui ressemble assez à un gros pied de luzerne, est une plante herbacée, dont la racine mince, longue et ridée a une saveur aromatique et une odeur peu pénétrante : on l'emploie beaucoup aux États-Unis pour la fabrication de boissons stimulantes; en Europe elle n'est guère utilisée que par la pharmacie.

Près de là sur le coteau, le général a établi une pépinière de quinquinas envoyés du Pérou : le quinquina devient un grand arbre dans ses forêts natales; ici, ce n'est encore qu'un faible arbrisseau. Son écorce, qui forme un des médicaments les plus importants et les plus actifs, est très-chère; il serait à désirer que ces essais l'acclimatent aux Antilles et en Floride. Un de ces arbrisseaux portait un corymbe de fleurs superbes; d'un blanc soyeux en dessous, elles ont un labelle supérieur purpurin moucheté de noir et d'or : on dirait un essaim de colibris volant autour de la tige.

Un des grands produits de San-Geronimo, et le plus fructueux peut-être, ce sont les oranges et les limons. Il y a de grands bois et des avenues de ces arbres sur toute l'étendue des terres. Outre l'oranger commun, on cultive les variétés de Chine et de Malte, et le bigaradier qui fournit l'orange amère. Le limonier est un arbre d'un port plus majestueux que l'oranger, à feuilles et à fleurs plus grandes; le limettier, variété du limonier, a les fleurs violettes en dehors; son fruit est un limon doux qu'on appelle la bergamote. Je n'ai pas vu de citronniers à San-Geronimo, mais il y a quelques pamplemoussiers, petits orangers tortueux dont les fleurs sont larges comme des camellias, et qui produisent des fruits superbes, ronds, d'un jaune pâle, aussi gros que la tête d'un enfant : ces pamplemousses ont une chair verdâtre très-sucrée, mais qui m'a paru un peu fade.

J'ai pris sur les fleurs de cet arbre un beau coléoptère, un bupreste émeraude à reflets pourpres et à taches d'or, qui n'a pas encore été décrit.

En revenant à l'habitation, nous pénétrâmes sous une haute futaie habitée par des troupes de paons et de pintades à demi sauvages. Les arbres de deux espèces qui la formaient m'étaient entièrement inconnus : l'un portait de petites feuilles disposées quatre par quatre et des fleurs jaunes en grappes odorantes; l'autre, couvert de bouquets blancs en corymbes, avait le feuillage d'un frêne.

« Vous voyez, me dit le général, des arbres que j'ai apportés de mon pays il y a trente ans et que j'ai plantés moi-même; pendant que je vieillissais et que je m'abaissais vers la terre, eux devenaient forts et superbes ! Le premier, c'est le bois de campêche (*Hæmato scyle*), qui sert à colorer vos mauvais vins : sous cette écorce brune et rugueuse, on trouve un aubier jaune, puis un cœur rouge brun qui donne la teinture; chaque année on en coupe du merrain que je fais expédier à New-York; c'est un bon produit. Le second est le guazuma, l'orme du Mexique, l'*arbre à tout faire*, comme l'appellent mes nègres. Vous allez voir s'il mérite son nom ! avec son bois blanc et mou on confectionne les barriques dans lesquelles on expédie le sucre brut en Europe; avec ses fruits fermentés on obtient une bière agréable et de l'eau-de-vie; avec ses graines, qui remplacent l'avoine, on nourrit les chevaux; avec ses feuilles on fait des cataplasmes plus onctueux que ceux de graine de lin; enfin en se cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chant à l'ombre de cet arbre merveilleux on se guérit des rhumes les plus invétérés ! »

A la sortie des bois en exploitation, nous retrouvâmes nos chevaux qu'un nègre nous avait amenés, et nous rentrâmes à l'habitation pour déjeuner.

Dans l'après midi, après une sieste prolongée que justifiaient mes longues courses du matin, la señorita m'a fait prévenir que son père m'ayant fait voir ses cultures, elle voulait à son tour me montrer son jardin, ses fleurs et ses fruits, et qu'elle m'attendait sur la terrasse.

Je m'empressai de me rendre à ses désirs.

Un tableau charmant s'offrit à mes yeux dans la charmille d'orangers. La jeune créole, la tête coiffée d'un grand chapeau de paille sous lequel voltigeaient en mille boucles les torsades dorées de sa blonde chevelure, était étendue avec une nonchalance gracieuse sur un fauteuil à bascule; une femme de chambre quarteronne accroupie devant elle avait placé un des petits pieds de sa maîtresse sur ses genoux, et repassait dans les œillères les lacets de sa bottine mignonne qui s'étaient détachés. La créole était blonde, blanche, et d'une suprême élégance; la quarteronne, un type de beauté populaire, était une brune aux longs cheveux noirs nattés, aux formes opulentes; une négresse, les jambes nues, drapée dans une pièce de cotonnade rayée, immobile comme un sphinx, tenait un parasol au-dessus de la tête de sa maîtresse, tandis qu'un négrillon en livrée rouge portait la ménagerie, une perruche verte sur l'épaule, sous chaque bras un bichon havanais aux longs poils blancs frisés. Les deux jeunes filles riaient, la perruche jacassait, les petits chiens jappaient.

J'offris la main à la señorita, et nous entrâmes dans le jardin par une petite porte pratiquée dans l'enceinte des murailles.

Seule, la guenon Jacqueline avait été exclue de la promenade; sa présence dans le potager eût été le signal d'une dévastation générale des arbres à fruits.

C'est un paradis terrestre que ce parc de San-Geronimo, qui couvre sur une étendue de plusieurs acres le versant de la colline où s'élève l'habitation; des eaux courantes y entretiennent une fraîcheur perpétuelle, et donnent à la végétation une vigueur luxuriante.

Quand, au sortir d'une allée sombre pratiquée au milieu d'un bosquet de bambous gigantesques, j'arrivai au rond-point ménagé sur les bords de la rivière du Nord, je ne pus retenir un cri d'admiration.

De la terrasse en pierres rouges baignée par les eaux salées de la lagune et sur laquelle se brisent en clapotant les vagues poussées par la brise, on aperçoit un immense horizon encadré dans un ciel bleu : au delà de la lagune, ce sont des montagnes de sable blanc sans cesse déplacées par les vents et par les eaux; au dernier plan le grand Océan agite dans sa houle perpétuelle ses flots sombres frangés d'écume. Voir cette mer houleuse, ces déserts de sables arides, ce saisissant spectable de l'immensité, d'une oasis où jaillissent des sources d'eaux pures, où s'entrelacent des végétations exotiques aux feuilles énormes, aux fleurs étranges, c'est une sensation d'autant plus forte qu'elle est doublée par le sentiment du contraste.

Le rond-point de la lagune est le séjour de prédilection de la maîtresse de San-Geronimo, qui y a fait tout disposer pour les jouissances de la vue et pour le confortable.

Au milieu de la terrasse sablée s'élève un grand baobab à feuilles digitées (*Adansonia digitata*) qui la couvre de son ombre protectrice; des milliers de racines adventives se sont développées autour du tronc comme les ailes d'une hélice, et lui forment une enceinte de vingt mètres de tour. Sous cette galerie pittoresque, on a établi des hamacs, des bancs, des chaises, des tables rustiques; au centre d'un bassin en rocaille, qui contourne le baobab, jaillit avec force une gerbe d'eau qui retombe en pluie sur les lianes et les plantes aquatiques; de jolies sarcelles à éventail, prisonnières dans une volière en filigrane doré, naviguent sur ces eaux pures, où s'ébattent des poissons aux écailles d'azur et d'argent. Le trop-plein du bassin va rejoindre en petites cascades qui susurrent parmi les graviers le ruisseau qu'on entend courir au fond des bosquets touffus. A droite s'élance un bouquet de cocotiers et de palmistes semblables à d'élégantes colonnades, à gauche s'étale un massif de pachiriers et de génipayers.

Le pachirier est peut-être l'arbre le plus élégant et le plus singulier qui existe. Sur un tronc tortueux, biscornu, surgissent des bouquets de feuilles gigantesques, à neuf pétioles, profondément divisées et veinées de blanc sur toutes les nervures; on dirait d'immenses pattes d'oiseaux aquatiques. Les fleurs, aussi extraordinaires que les feuilles, s'épanouissent au bout d'un long calice cotonneux et contourné en de larges corolles écarlates qui ont plus d'un pied de diamètre : c'est la forme d'une trompe de chasse. De ces fleurs se dégage un parfum vireux, pénétrant, très-agréable, mais qui produit une sensation nerveuse étrange. Le fruit est une grosse capsule à compartiments, s'ouvrant en plusieurs valves au soleil de midi pour jeter au dehors ses nombreuses graines avec une détonation aussi forte qu'un coup de pistolet.

Des génipayers aux fleurs blanches, aux fruits verts, pyriformes, dégageaient leurs rameaux effilés et leurs feuilles délicates de cette végétation monstrueuse. La poire de génipayer a la chair jaune, la pulpe est acide et rafraîchissante, mais le suc tache en violet foncé le linge et la peau; il paraît que je portais les marques de ma gourmandise, car, après en avoir mangé deux, j'avais une superbe moustache violette que je dus savonner avec une brosse pour lui rendre sa nuance primitive : la señorita a ri de bon cœur de ma mésaventure, dont elle était la cause première : c'était elle qui m'avait invité à goûter de ce fruit perfide.

Nous prîmes pour sortir du rond-point une allée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droite bordée d'arbres à fruits, de manguiers et de jaquiers, sur lesquels s'appuyaient des vignes chargées de grappes aussi grosses que celles de la terre de Chanaan.

Le manguier et le jaquier sont deux beaux arbres qui atteignent de grandes dimensions, et qui forment des cimes touffues. Le manguier a l'écorce brune, les feuilles grandes en fer de lance, les fleurs rouge foncé en longues grappes paniculées; son fruit, la mangue, dont la forme est celle d'une gourde ou d'un gros concombre, est jaune, vert ou rouge, suivant les variétés; ce fruit est exquis, coupé en tranches arrosées de rhum et de vin d'Espagne et sucrées avec du jus de canne. Une décoction de ses feuilles guérit, assure-t-on, le mal de dents. Quoique le manguier soit originaire de l'Inde, sa culture est très-répandue ici et aux Antilles où son fruit sert à la nourriture des nègres. Le jack ou le fruit du jaquier est gros, vert et rond; sa chair a le goût du melon, et ses graines, aussi grosses que des châtaignes, se cuisent de même, et sont aussi savoureuses. Avec les feuilles du jaquier on fait de la glu excellente.

Je ne parlerai pas des oliviers, des figuiers, des grenadiers, des pêchers à fruits énormes et excellents, et de tous nos autres arbres d'Europe qui sont cultivés avec succès à San-Geronimo, sauf quelques espèces qui ont dégénéré, le cerisier par exemple, dont les fruits ne contiennent plus qu'un noyau sans chair; je citerai seulement l'icaquier et le sapotillier : l'icaquier est un arbrisseau qui donne un fruit assez semblable à une prune, blanc, rouge ou violet, d'une saveur douce un peu insipide, mais délicieuse en confitures et en gelées; le noyau à cinq pans contient une amande excellente que les Espagnols appellent noix d'*icaco;* la confiture d'*icaco* passe pour être efficace contre la dyssenterie. Les sapotilliers ou *misperos* sont relégués à l'extrémité du parc la plus éloignée de l'habitation; il se dégage matin et soir de ces arbres, qui sont fort beaux, une odeur cadavéreuse extrêmement désagréable; en outre leurs fruits attirent des milliers de chauves-souris, qui en sont très-friandes. Le sapotillier a les feuilles alternes, coriaces, les fleurs blanches en tête des rameaux; les fruits ovoïdes ne sont comestibles que quand ils sont devenus blets; alors leur pulpe est sucrée et fondante : ils renferment de très-jolies graines noires marquées d'une ligne blanche sur la charnière, dont les négresses se font des bracelets.



Pêche des éponges. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

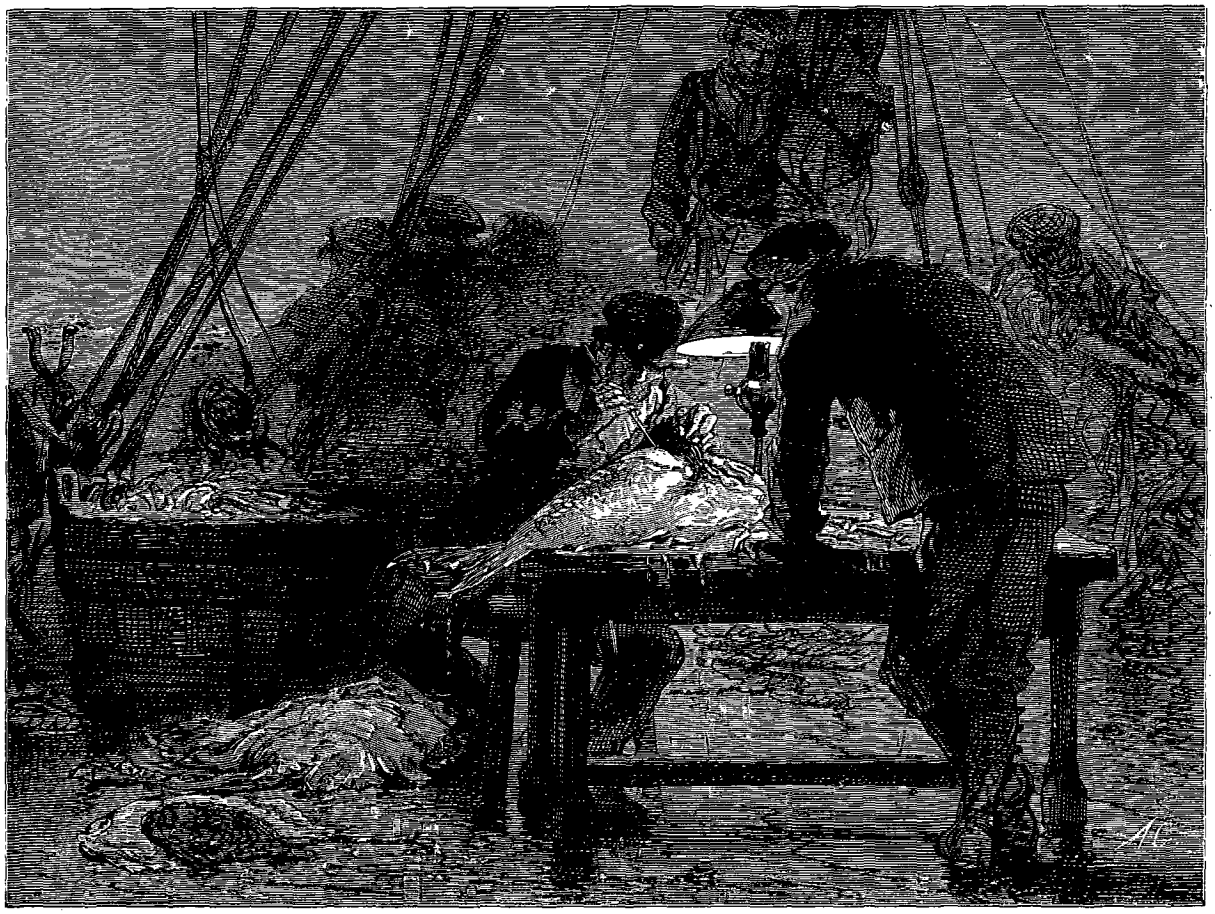
Parmi les légumes de toutes sortes et de tous pays, à l'ombre de ricins aussi hauts que des arbres, je vis des plates-bandes d'arracachas, espèce d'ombellifère dont les tubercules se mangent comme les pommes de terre, de chénopodes dont les feuilles en décoction

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent le maté ou thé du Mexique, et de jeunes arbres à pain qui n'ont que quelques centimètres de haut, et dont on essaye la culture en Floride.

Il y a aussi de nombreuses plantations d'ananas et de manihot : il y a plusieurs espèces d'ananas, avec ou sans épines, blancs ou rouges, gros, pesant jusqu'à trois kilogrammes, ou petits à peine de la dimension du poing. Il s'en fait un grand commerce à Saint-Augustin, et le général en envoie tous les ans des bâtiments chargés à New-York et à Boston. Les plantations d'ananas ressemblent assez à des champs d'artichauts ; on les multiplie d'œillets et de graines. Le manihot, vulgairement manioc, est une plante grimpante de la famille des euphorbes, à feuilles palmées, grandes et belles, à fleurs jaunes en grappes ; la racine du manihot contient un suc laiteux qui est un poison violent, capable de tuer en quelques minutes. Pourtant on tire de cette racine, en la broyant et la pressant avec force, une farine qui est d'un usage général sous les tropiques. Le pain de manihot ou de cassave est jaunâtre, léger, agréable ; la farine de cassave est devenue un article d'exportation important, depuis qu'en en desséchant la fécule sur des plaques de fer rougi, on en a obtenu le tapioca, si répandu en Europe pour les potages.

Dans le champ de manihot, il y avait un serpent à



Opération de la puncture (voy. p. 398). — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

sonnettes blotti. Quand nous approchâmes, il fit résonner ses grelots : la négresse coupa une gaule, sans plus de façon, le fit déloger et lui brisa l'échine pendant qu'il traversait l'allée.

Nous rejoignîmes le rond-point de la lagune par une terrasse qui suit la clôture du parc : cette clôture est une haie de cinq mètres de haut, de deux d'épaisseur, en féviers si serrés et si redoutablement hérissés d'épines trifides qu'aucun animal ne saurait la franchir, me disait la señorita. A peine venait-elle d'émettre cette opinion que des cris de douleur et des hurlements d'effroi furent jetés par un de ses petits chiens qui chassait les mulots dans un bosquet : nous courûmes au secours du pauvre animal qui se roulait par terre, et dont les longs poils blancs étaient souillés de sang ; sa peau et ses oreilles étaient couvertes de déchirures, mais il n'avait pas de blessures graves. J'entendais comme un bruit de lime grinçant sur le fer d'une scie, puis un grondement sourd, mais significatif ! Le chat cervier ! s'écria le négrillon qui regardait sur les arbres. En effet, derrière la maîtresse branche d'un oranger, j'aperçus deux oreilles pointues, deux yeux jaunes qui reluisaient. C'était l'ennemi du pauvre bichon qui s'était blotti là, en nous entendant venir. La señorita envoya chercher sa carabine ; le chat se croyant à l'abri ne bougea pas, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques instants après il tombait raide mort, frappé d'une balle entre les deux yeux. La jeune fille l'avait visé avec le sang-froid d'un vieux chasseur! C'était un chat cervier, grand comme un renard, à oreilles garnies de longs pinceaux noirs, à queue courte, à pelage bai ondé de brun foncé : ce chat est le plus grand ennemi des nids et des oiseaux.

Après cet exploit nous sommes rentrés à l'habitation, où nous appelait la cloche du souper.

1er *octobre*. — Je reviens exténué, le corps rompu d'une chasse à courre, dont le général a voulu me donner le plaisir malgré mes protestations.

Dès le matin des voisins amateurs de steeple-chase se sont réunis à San Geronimo; on a bu force liqueurs; on a engagé des paris sur la valeur des chevaux, comme sauteurs, coureurs, trotteurs; puis un grand nègre à livrée rouge est venu sonner de la trompe dans la cour. Nous sommes montés à cheval : deux piqueurs menaient devant nous une douzaine de limiers au poil hérissé; on causait, on se vantait, on sautait des barrières pour s'entretenir la main et mettre les chevaux en haleine. Dès que nous fûmes arrivés à la lisière d'une profonde forêt à huit milles de l'habitation, la trompe unique a retenti de nouveau, les chiens ont donné sur une piste avec des hurlements féroces, les chasseurs ont piqué des deux, et je les ai suivis : en vérité je ne sais pas comment je suis revenu tout entier (je ne parle pas de mes vêtements) de cette partie de plaisir!

Mon cheval, un étalon enragé qui avait des jarrets de daim, m'emportait sous bois, bondissant à travers les cépées d'épines, franchissant les ravins, traversant à la nage les étangs et les rivières, gravissant les rochers comme une chèvre, sautant au milieu des lianes entrelacées comme les chevaux de Franconi dans les cerceaux du cirque. Il suivait la chasse pour son compte sans s'occuper de son cavalier.

Quant à moi, il fallait, sous peine d'avoir la figure et les yeux arrachés par les épines, ou d'être décapité par les grandes lianes suspendues à la hauteur de ma tête, que je me tinsse couché la figure collée sur le pommeau de la selle.

Et ce supplice infernal a duré huit heures!

J'ai bien eu l'idée d'arrêter mon cheval, d'abandonner la chasse, et de revenir à San Geronimo : comment se reconnaître dans ces immenses forêts, et de quel côté se diriger? Il savait bien le chemin, lui, le traître de cheval, mais il voulait suivre la chasse! Je pris donc le parti de le laisser maître de ma destinée.

Ces prétendues chasses à courre ne sont que des courses d'obstacles. La chasse est le moindre souci des Américains : les limiers dépistent un loup, le suivent par monts et par vaux; les chasseurs suivent les chiens. Quand les chevaux et les chasseurs en ont assez, on revient; les chiens à leur tour reviennent ou ne reviennent pas : si les loups sont nombreux dans le pays, le loup chassé fait courir la meute, la fatigue à dessein; puis, quand il est sûr que les cavaliers n'appuient plus les chiens, il attire ceux-ci au fond de quelque gorge sauvage, où ses complices les loups sont aux aguets; ceux-ci se jettent à l'improviste sur les chiens, qui se sauvent, et sont chassés à leur tour. Les chasseurs ne s'occupent ni de l'animal chassé, ni des chiens. Lorsqu'il n'y a plus de chiens, on en achète. Quant à forcer l'animal de chasse, cela n'est jamais arrivé.

Je me couche, jurant bien qu'on ne m'y reprendra plus.

XIV

LE BATEAU-VIVIER.

Description d'un *vivero*. — L'île Anastasia. — Un hameau de pêcheurs. — Les éponges et les huîtres perlières. — Les cancrelas à bord. — Admirable instinct de ces hyménoptères. — Les nasses à crustacés. — Découverte du parthénope horrible. — Les serpules ou tuyaux de mer. — Un coin de la mer des Sargasses. — Les fruits et les fleurs de l'Océan. — Branle-bas de pêche. — Ma première capture. — Singulière opération pratiquée sur les poissons par le patron du bateau. — Je me livre avec succès à la puncture. — Prise d'un loup aux grandes lèvres. — Un coup d'œil dans le vivier. — Admirables couleurs des poissons des mers tropicales. — La jarretière d'argent, le hareng cheval et la maman baleine. — Les homards fossoyeurs. — Organisation intelligente et productive de la grande pêche sur les côtes d'Amérique. — Le squale marteau. — La pêche au thon. — Débarquement à la pointe du Vieux-Château.

3 *octobre au soir*. — Me voici en mer, au large de Saint-Augustin.

Je suis à bord d'un *vivero*, d'un bateau-vivier de la Havane, commandé par un patron canarien et monté par un pilote américain, quatre matelots, et un cuisinier nègre. Je vais faire la grande pêche.

Ce *vivero*, appareillé en goëlette, et jaugeant environ soixante tonneaux, tient très-bien la mer, et a une marche supérieure. Pourtant on est frappé à première vue de l'écartement des mâts, et de la forme singulière du pont : c'est que le centre du *vivero*, le quart environ de la jauge totale, est occupé par le vivier ou réservoir à poissons; séparé de la poupe et de la proue par deux fortes cloisons, isolé au centre du bateau, doublé de zinc à l'intérieur, mis en communication avec la mer par un grand nombre de trous pratiqués au fond du bateau et garnis de plomb, recouvert enfin par un faux pont cintré percé de deux écoutilles, ce vivier est aménagé de la façon la plus ingénieuse pour conserver le poisson vivant, sans nuire en rien à la sécurité et à la marche du bâtiment.

Ainsi, à la Havane et aux États-Unis où les mers sont plus poissonneuses que celles d'Europe, l'industrie particulière a découvert ce moyen de préserver de la corruption et de transporter à de grandes distances le poisson de mer, qui est un des articles les plus importants de l'alimentation publique. Ces bateaux-viviers en arrivant au port débarquent leur cargaison vivante dans des bassins éclusés construits tout exprès pour conserver le poisson : c'est là qu'il est vendu et livré aux consommateurs.

Lors de mon retour à Saint-Augustin, Constant, qui m'y avait précédé, me parla de ce bateau-vivier : j'ai voulu le voir pour me rendre compte de sa construc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion, du système de pêche qu'on y emploie, et après une entrevue avec le patron qui était encore en ville, je me suis décidé à faire avec lui une expédition de quelques jours.

Constant retourne à Picolata prendre le commandement de ma goëlette, et remontera le Saint-Jean jusqu'à la crique du Riz au-dessus de Pilatka, où il doit m'attendre ; moi, je me suis embarqué avec Paddy Karr et mon négrillon. Nous débarquerons après-demain à la pointe du Vieux-Château, où Paddy se fait fort de trouver des chevaux qui nous feront traverser rapidement la Grande-Cyprière.

Je suis parti ce matin de Saint-Augustin sur un canot de pêcheur d'éponges pour gagner l'île Anastasia, au vent de laquelle était ancré le *vivero*.

Comme le bateau-vivier ne devait appareiller que le lendemain, j'ai été à la pêche aux éponges avec les insulaires.

Cette pêche se fait à marée basse : les femmes et les enfants, les épaules chargées d'un grand sac, vont faire la récolte parmi les rochers ; on dirait les chiffonniers de la mer ; les hommes s'embarquent sur un canot, et sondent de l'œil les profondeurs de l'Océan ; ils ont la vue si exercée qu'ils aperçoivent des éponges à la base des rochers par trois ou quatre brasses ; ils les détachent adroitement, et les ramènent avec un trident armé de trois pointes et de deux crochets, et muni d'un très-long manche : quand ils ne peuvent s'en rendre maîtres ainsi, ils plongent un couteau ouvert dans les dents, et vont les arracher du rocher où elles se cramponnent.

Quelle singulière production que l'éponge ! Est-ce un animal, est-ce une plante ? La question a été controversée par les savants depuis Aristote jusqu'à nos jours, et n'a pas encore été jugée. J'incline à croire que l'éponge est voisine des zoophytes madréporiques : c'est l'opinion des pêcheurs d'Anastasia, qui en parlent comme d'un animal doué de sensibilité et d'intelligence ; ils prétendent qu'elles se font petites, qu'elles se contractent de moitié pour échapper à la main qui cherche à les saisir, et que, pour se dérober à la vue du pêcheur, elles salissent l'eau autour d'elles en dégageant un liquide jaunâtre. Tout ce que je puis affirmer, c'est que celles qu'on rencontre fixées aux rochers à marée basse contractent et ferment leurs trous à l'air et au soleil. Celles-ci sont moins belles et ont moins de valeur que les éponges pêchées au large ; généralement elles sont incrustées de sable et de matières siliceuses difficiles à extraire, et ne servent qu'aux usages grossiers. Les éponges affectent les formes les plus diverses : il y en a de rondes, de coniques, en forme de champignons, de clefs, d'étoiles, de vases : nous en avons pris une de celles-ci qui était aussi large qu'un bénitier de cathédrale, auquel elle ressemblait parfaitement.

En plongeant pour détacher une éponge, l'Indien rapporta quelques pintadines ou huîtres perlières dont il connaissait bien la valeur : je les lui achetai à raison d'un demi-dollar les dix. Je voulais les ouvrir pour voir si elles contenaient quelque perle, mais il m'en détourna en me disant que j'altérerais la pureté de la nacre, et que sa femme me les ferait bouillir en rentrant au hameau ; ces huîtres perlières, plus larges que les nôtres, sont verdâtres rayées de blanc. Nous récoltâmes aussi à la surface de la mer une provision de peignes, sorte de mollusques à coquille plate, dentelée, marbrée de rouge sur un fond blanc, qui sont un manger fort délicat. Les peignes nagent singulièrement : en chassant l'eau avec force, ils sont repoussés en arrière ; on dirait l'effet rétrograde d'une bille de billard !

Des jarres d'eau bouillante nous attendaient au retour : la femme y jeta la pêche, éponges et huîtres. Je surveillais attentivement l'opération, espérant tout au moins apercevoir au fond de chacune de mes coquilles, dès qu'elles s'ouvriraient, un collier de perles de la plus belle eau ; mais les éponges dégagèrent une matière graisseuse qui troubla l'eau, et je ne vis plus rien. Il fallut attendre une heure que la cuisson fût opérée. Hélas ! il n'y avait pas de perles dans mes huîtres ! Je me trompe, il y en avait une si petite, qu'elle était à peine de la dimension d'une tête d'épingle : il fallut me contenter d'admirer la nacre superbe dont était tapissé l'intérieur des coquilles. C'est des pintadines en effet qu'on extrait la nacre du commerce. Les huîtres à perle sont assez rares sur les côtes de Floride, où leur pêche ne donne pas lieu à un trafic régulier ; en revanche, les éponges y sont fort abondantes. Quand on a passé les éponges à l'eau bouillante, on les plonge dans des acides qui enlèvent les sels calcaires dont elles sont encroûtées : en cet état elles se vendent aux Antilles et aux États-Unis pour les usages domestiques ; elles sont moins estimées que celles de la Méditerranée.

Dans l'après-midi, mon pêcheur m'a mené à bord du bateau-vivier, où j'ai été parfaitement accueilli.

Il est dix heures du soir ; j'écris ces mots dans la cabine du patron qu'il m'a cédée ; son cadre est devant moi tout prêt à me recevoir, et, quoique je sois exténué de fatigue, je tarde à m'y étendre à cause des milliers de cancrelas que j'entends grouiller, ronger, gratter tout autour de moi. La cabine est empestée de leur odeur nauséabonde ! Quel fléau que ces insectes !

4 *octobre*. — J'ai dormi si profondément cette nuit que ces horribles bêtes m'ont rongé la barbe et les ongles des mains ! Elles m'ont couru sur la figure qui est sillonnée de traces rouges ; elles ont attaqué mes vêtements et la semelle de mes bottes : si je m'étais couché nu, elles m'auraient dévoré !

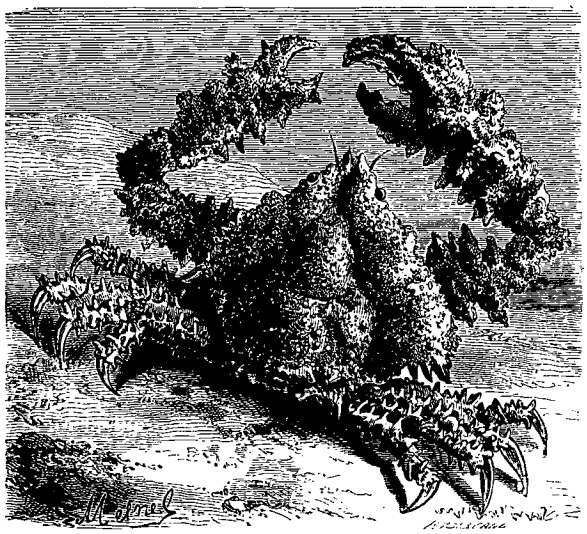
Ce matin on n'en aperçoit plus une ; elles ont disparu avec l'obscurité qui favorise leurs ravages ; elles sont blotties dans la cale ou dans des trous de la membrure du bâtiment qu'elles creusent au moyen du liquide qui suinte de leur bouche, liquide si caustique qu'il ramollit et qu'il brûle le bois le plus dur !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Leur abondance est extraordinaire sur les navires qui naviguent aux Antilles : dans la cale elles percent les malles, les caisses, dévorent le linge, les vêtements, les provisions.

L'équipage est à la récolte des vers marins : je m'embarque avec le patron pour aller relever les nasses à homards, tendues dans les rochers depuis que la goëlette est à l'ancre.

6 *octobre. — Dans la guérite du Vieux-Château, avant souper.* — Assis sur une pierre renversée, j'écris ces notes à la lueur du bûcher où cuit notre souper, et où Job jette de temps en temps une poignée de broussailles pour m'éclairer : Indiens et nègres ont un respect superstitieux pour l'homme qui écrit ou qui dessine !

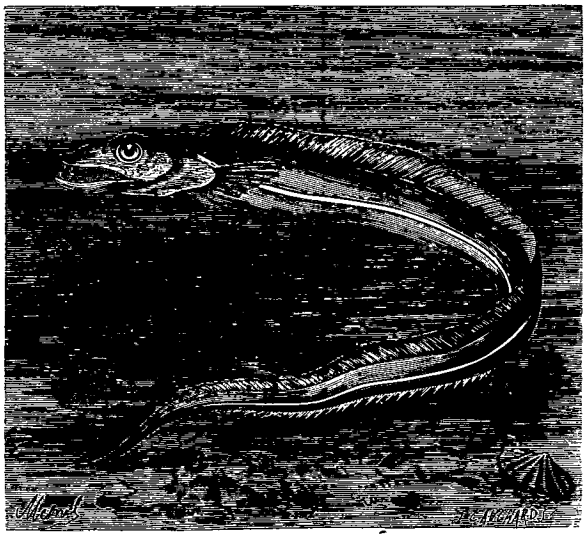


Parthénope horrible. — Dessin de Mesnel.

La pêche des nasses a été très-abondante : elles sont grandes, à deux ouvertures, en fer galvanisé qui résiste à l'action dissolvante de l'eau de mer, et chargées au centre de saumons en plomb; l'amorce, qui se compose de morceaux de poisons, est fixée sur un crochet au milieu de la nasse, de façon à ne pouvoir être atteinte extérieurement par les longues pattes des crustacés; une bouée en bois, flottant au bout d'une corde de jonc, indique leur position, et sert à les hisser; une porte pratiquée sur le côté dans le grillage permet d'en retirer les prisonniers. Ces nasses sont beaucoup mieux faites, beaucoup plus solides, et beaucoup plus productives que celles que j'ai vues sur les côtes de France, où sur dix langoustes les trois quarts, quand ce n'est pas le tout, mangent l'amorce en dehors et disparaissent d'un coup de queue aux yeux du pêcheur désappointé, au moment même où il hisse son engin à la surface. Avec celles-ci, pas de surprises, pas de tricheries; si le crustacé veut manger, il faut qu'il entre.

Nous avons pris des homards énormes, un entre autres qui avait au moins un mètre de long, et qui pesait huit kilos. Cette espèce paraît voisine de celle de nos côtes; elle est également bleue, maculée de jaune, mais les couleurs sont plus éclatantes. Il y avait aussi des tourteaux ou platycarcins de la plus belle dimension, et une sorte de gros crabes hérissés d'épines, à pinces creusées en cuiller, qui sont fort méchants (*Mithrax*, Cuvier); enfin un crustacé extraordinaire que je m'empressai de dessiner et qui ressemble à un rocher moussu qui marcherait; il appartient au genre parthénope, et je le nomme le Parthénope horrible, nom qu'il mérite bien, et que j'espère qu'il conservera.

Le moment critique de la pêche aux crustacés, c'est quand la porte est ouverte, et qu'il faut fourrer son bras au milieu de ces prisonniers féroces qui guettent vos mains avec leurs pinces ouvertes : d'un seul coup, ils pourraient vous trancher un doigt. Le patron opposait pince à pince, c'est-à-dire qu'il avait un outil très-ingénieux, avec lequel il saisissait l'ennemi par le dos sans risquer de se faire blesser. On transporte tout vivants dans le réservoir les homards et les tourteaux; les crabes, qui ne sont pas de vente à cause de leur mine affreuse, servent au souper de l'équipage.



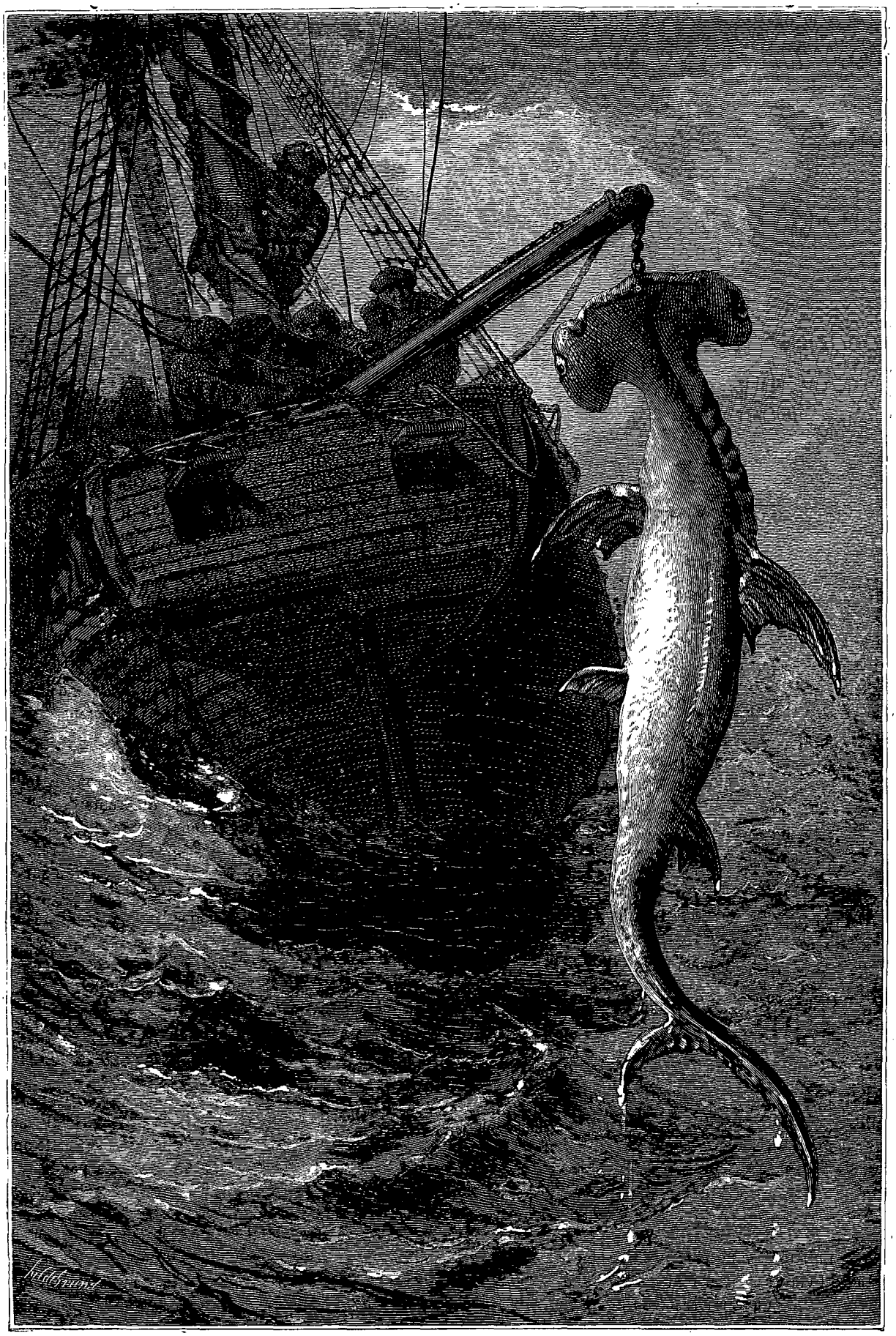
Jarretière d'argent (voy. p. 399). — Dessin de Mesnel.

Les matelots étaient revenus avec une abondante récolte de serpules ou de vers marins, assez analogues aux vers de terre, privés de tête, d'yeux, de mâchoires, mais ayant des pieds armés d'une foule de petits crochets avec lesquels ils s'attachent aux surfaces des rochers les plus polis. Les pêcheurs, qui les trouvent blottis dans un tube calcaire qu'ils ont sécrété, ou dans un étui de grains de sable imperceptible qu'ils agglutinent autour de leur corps, leur ont donné le nom pittoresque de *tuyaux de mer :* cet helminthe, qui a jusqu'à quarante centimètres de long (*serpula gigantea*), est excellent pour amorcer les hameçons.

La goëlette a appareillé à neuf heures du matin pour gagner les fonds de pêche.

Dans la soirée nous étions à trente milles au large,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marteau pendu. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous jetions l'ancre dans un espace découvert de la mer des Sargasses par un fond de quarante brasses. Cette fameuse mer d'herbes, qui couvre une partie de l'Océan entre l'ancien et le nouveau continent, a reçu à juste titre le nom de l'algue (sargasse) qui en forme la plus grande masse; en certains endroits les frondes de cette algue sont si nombreuses qu'elles peuvent arrêter un bâtiment sous voiles. Cependant, comme je pus le constater, il n'y a pas que des sargasses. Je profitai de ce qu'il y avait encore quelques heures de jour pour faire mettre un canot à la mer et visiter ces prairies océaniques. La sargasse (*fucus natus*, Linné) vit à la surface de la mer comme certaines mousses sur les marais d'eau douce : elle porte de longues tiges, des feuilles, des fruits, mais pas la moindre racine; c'est à tort qu'on a cru que ces plantes provenaient des bas-fonds, d'où elles avaient été arrachées, et qu'elles étaient charriées par les flots à la surface; ce qui prouve le contraire, c'est que sur les mêmes tiges on voit des feuilles noircies presque mortes, à côté de feuilles, de branches, de graines nouvelles qui poussent et se développent. La sargasse est une immense végétation flottante! La prairie océanique est dans certains endroits d'un beau vert, dans d'autres d'un jaune rouillé; des feuilles, des frondes, des fruits, qui émergent au-dessus des eaux, lui donnent un aspect inextricable. D'autres algues, arrachées du fond de l'abîme et charriées par le *Gulfstream*, flottent parmi la sargasse; il y en a de toutes formes et de toutes couleurs, de rouges, de roses, de jaune d'or, de nacrées (*Iridæa*), mais le vert olive domine; j'ai recueilli une fronde de laminariée qui avait trente mètres de long et ressemblait, à s'y méprendre, à une immense lanière de cuir verni. A côté de cette phycée gigantesque, l'eau était couverte d'une algue microscopique nuancée d'écarlate (*Protococcus atlanticus*), dont il faut une centaine au moins pour couvrir un centimètre carré; il y en avait tant que sur des espaces considérables la mer paraissait d'un rouge sang. Ces plantes marines portent des fleurs et des fruits, et nourrissent des animaux : les fruits, ce sont des grappes de petites graines rondes connues sous le nom de *raisins des Tropiques*, ou bien des sacs et des gibernes, formes affectées par les graines des grandes phycées; les fleurs, ce sont les cavolines et les éolides, fleurs animées, mollusques bizarres, allongés, revêtus des nuances les plus éclatantes, qui s attachent aux feuilles sur lesquelles elles rampent et dont elles se nourrissent; des crevettes, de petits crabes, des paleinons, des coquilles baleines vivent parmi les sargasses; la présence de ces petits animaux y attire les poissons qui s'en nourrissent; les poissons attirent l'homme.

Aussi le patron se promettait-il une pêche abondante.

A la nuit tombante, chacun prit son poste.

Le ciel était superbe, tout émaillé d'étoiles.

Je m'installai à l'arrière, où on m'avait confié la surveillance de deux lignes. Paddy Karr pêchait aussi; mon négrillon Job était près de moi pour amorcer les hameçons et transporter le poisson.

Une sarde pesant quatre ou cinq kilos fut ma première capture; elle se laissa amener sans trop de résistance, et dès qu'elle fut hissée hors de l'eau à hauteur du plat-bord, j'arrêtai la corde à un cran de la roue et l'enlevai sur le pont au moyen de la poche en filet; c'était un beau poisson armé d'une dorsale épineuse, gris, tacheté de jaune; il paraissait déjà mort et ne faisait pas un mouvement; ses yeux lui sortaient des orbites, son abdomen était gonflé, le sac de son estomac était remonté dans sa gueule, et paraissait l'avoir étouffé.

Je savais par expérience que le poisson pêché à de grandes profondeurs présentait en arrivant à la surface tous les symptômes de l'asphyxie. Déjà suffoqué par la lutte qu'il soutient au fond de la mer, blessé par l'hameçon, fatigué et noyé par le pêcheur qui le laisse filer et le ramène alternativement, le poisson est étouffé par l'air libre qui, n'étant plus comprimé par la grande colonne d'eau qui pesait sur lui, dilate la vessie natatoire, et fait saillir l'abdomen. Ce fait curieux est connu des pêcheurs et des naturalistes, et a été expliqué par l'illustre Cuvier dans son ichthyologie.

Comment donc des poissons pêchés dans quarante brasses d'eau pouvaient-ils être conservés vivants?

J'allai porter moi-même ma capture au patron de pêche qui se tenait assis près des écoutilles du vivier, et je lui en fis l'observation. Il sourit et m'invita à déposer ma sarde dans une grande baille pleine d'eau où elle flotta aussitôt le ventre en l'air, en compagnie de deux ou trois autres poissons qui ne faisaient pas meilleure figure. Sur une petite table, scellée au faux pont et éclairée par une lampe à réflecteur, se trouvait toute une collection de tubes en fer de différents diamètres enchâssés dans des manches en bois taillés en bec de flûte par un des bouts, et ouverts à l'autre extrémité. Le patron prit un de ces tubes, plaça la sarde sur la table, releva une de ses grandes nageoires pectorales et lui enfonça l'instrument dans le côté; aussitôt l'air comprimé s'échappa par la partie ouverte du tube avec un léger sifflement, la sarde ressuscitée commença à s'agiter, à frapper de la queue, et dès que tout l'air eût été expulsé de ses organes, le patron la jeta dans le vivier, où elle se mit à nager vigoureusement.

Les autres poissons furent opérés de même, et ressuscitèrent aussi promptement; j'en vis opérer une trentaine de suite, et toujours avec le même succès.

J'avoue que j'étais ébahi, et que j'exprimai mon étonnement et mon admiration au patron sur cette opération ingénieuse dont je ne soupçonnais pas la possibilité.

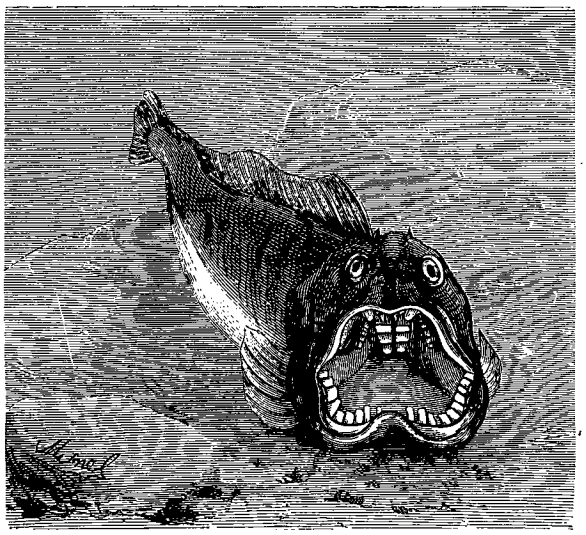
« Señor, me répondit-il, pour bien manier la *pica* (c'est le nom de l'instrument), il ne faut qu'un peu d'expérience, et, pourvu qu'on sache l'enfoncer sans blesser les parties sensibles, le poisson en revient toujours. »

Sur son invitation, j'essayai d'opérer moi-même la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puncture, et je réussis parfaitement. Il faut que le poinçon perce l'enveloppe de la vessie natatoire qui se vide ainsi que l'estomac au moyen du tube aspirant l'air comme une pompe; dès que l'air est épuisé, l'estomac se ride, rentre dans la gorge, et l'asphyxie cesse.

La pêche donna abondamment jusqu'à une heure assez avancée de la matinée; je pris une quarantaine de poissons, parmi lesquels un ange (*squatina Dumerilii*, Cuvier), espèce de raie à peau chagrinée, à nageoires blanches et bleues, ainsi nommée par antiphrase à cause de son aspect repoussant, et un loup de mer énorme (il avait quatre pieds de long) qui se débattit tellement que je fus complimenté par les pêcheurs de la force que j'avais déployée en l'arrimant à moi seul. Ce loup (*Zoarcès aux grandes lèvres*, Cuvier), malgré sa grande taille, est une espèce analogue à ces petits poissons qu'on prend à marée basse dans les rochers de la Manche, et qu'on nomme vulgairement baveuses ou blennies; celui-ci a de grandes lèvres, des babouines qui pendent, laissant à découvert des crocs formidables d'où découle une salive gluante; sa tête, vue de face, est quelque chose d'effrayant : je l'ai dessinée.



Loup de mer. — Dessin de Mesnel.

Ces poissons, qui ne sont pas de vente, sont assommés immédiatement à coups de maillet, et leur chair sert à prendre les autres.

Dès qu'il fit jour, j'allai m'installer sur la margelle du vivier, qui est éclairé comme un aquarium par des carreaux doubles. C'est un spectacle fort curieux que de voir réunis dans une même prison tous ces poissons formidablement armés et d'espèces ennemies. Les sardes et les labres, dont la taille ne dépasse pas deux pieds, voguent de compagnie entre deux eaux pour se tenir hors de la portée des grands poissons qui tiennent obstinément le fond du réservoir; j'en comptai cinq espèces, toutes parées des couleurs les plus admirables. Le cleptique créole est rouge pourpre comme moiré d'une nuance changeante gorge de pigeon; le sarde colas est jaune cuivré, à tête pourpre, chaque écaille vermiculée de noir; le vivanet doré est d'un bleu d'acier en dessus, en dessous d'un rose vif sur lequel courent sept ou huit bandes d'or; ses nageoires sont couleur d'aurore liséré de noir, ses lèvres carmin, ses yeux irisés; une autre sarde est couleur de vermillon avec les écailles cerclées d'argent. Rien de plus éclatant que les couleurs chatoyantes de ces habitants des mers tropicales.

Parfois une jarretière d'argent (*Trichiurus lepturus*, Cuvier), se dressant sur sa queue, s'élevait verticalement du fond, en faisant serpenter son corps plat, et montrait hors de l'eau sa gueule démesurée, armée de dents tranchantes. Alors les sardes effrayées se dispersaient dans toutes les directions pour aller reformer leur troupe dans un autre coin du vivier. A côté de ces poissons rubans qui roulaient et déroulaient leur long corps semblable aux flammes d'un pavillon agité par la brise, se tenaient immobiles comme des troncs d'arbre échoués, le cavallo ou le mégalope, hareng gigantesque, long de quatre mètres, dont la nageoire dorsale se termine par un long filet, et les chevaliers, reconnaissables à leur épaisse crinière : le chevalier à baudrier rayé de noir et d'argent sur fond azur, et le chevalier tacheté que les pêcheurs appellent, je ne sais pourquoi, *mamam baleine*. Ce dernier poisson est le plus estimé de tous pour sa chair, et se vend à la Havane jusqu'à trois francs le kilogramme. Les homards et les tourteaux, acculés dans les angles du réservoir, se dressent, les pinces ouvertes, en face de ces formidables voisins; ce sont eux qui, dans le vivier, font office de fossoyeurs : dès qu'un poisson blessé par l'hameçon ou mal opéré vient à s'affaiblir, il est aussitôt saisi et dépecé par les crustacés qui le dévorent, empêchant ainsi l'eau de croupir par la présence des cadavres.

En moins de quatorze heures, quatre cents poissons bien vivants et d'espèces estimées ont été déposés dans le réservoir qui ne peut en contenir qu'environ huit cents, c'est-à-dire que le bateau-vivier a reçu la moitié de son chargement, et que, ces poissons pesant ensemble quinze cents kilogrammes environ, le patron et l'équipage ont gagné deux mille francs en une journée.

Il serait bien à désirer que ce système de pêche, qui permet aux bateaux d'aller chercher le poisson à des distances de trois ou quatre cents lieues, sur les fonds les plus poissonneux, qui enrichit les pêcheurs, et qui fournit du poisson toujours frais à la consommation, fût adopté sur nos côtes de France, où l'état de la pêche est encore si précaire à cause de la routine obstinée des pêcheurs et du manque de capitaux. Puissent ces quelques renseignements devenir utiles à cette classe intéressante de la population française.

Cette pêche miraculeuse ne continua pas; des requins et d'autres grands squales vinrent s'établir sur nos fonds et firent le vide autour d'eux.

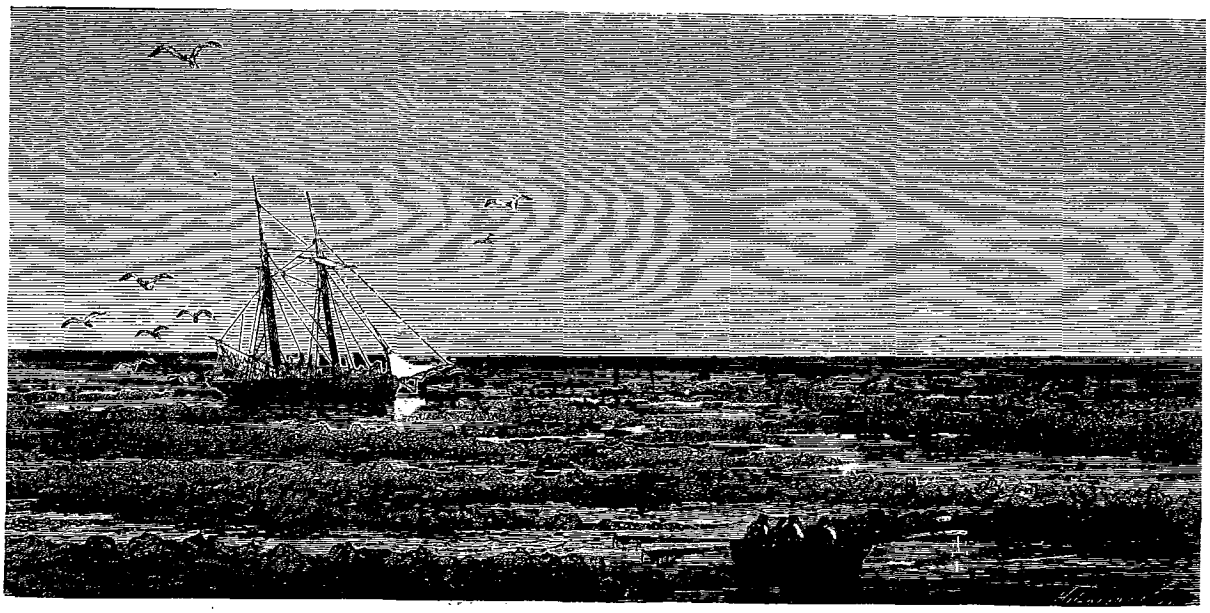
Je m'étais couché au pied d'un mât, enroulé dans mon manteau, et il y avait déjà quelque temps que je dormais, quand je fus éveillé par des cris et un grand bruit de chaînes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En attendant la brise, les matelots avaient lancé à la mer une ligne à requins, composée d'une chaîne de fer terminée par un formidable crochet en acier; un gros morceau de lard servait d'amorce. La chaîne s'était raidie et des secousses formidables avaient ébranlé le cabestan sur lequel elle était enroulée; quatre hommes avaient empoigné les bras de levier, et hissaient l'animal en s'encourageant de la voix.

Bientôt une tête hideuse apparut au-dessus de la poupe. Ce n'était pas un requin, c'était un grand squale de sept mètres de long, un marteau. Sa tête avait exactement la forme d'un marteau de charpentier; les deux extrémités, aplaties carrément, contenaient un œil rond, d'un jaune phosphorescent; le devant de la tête était garni par une frange de peau ridée et lâche; la gueule énorme était percée à l'entrée de la gorge; le corps allongé et de couleur grise était terminé par une longue nageoire taillée en faux. Le monstre se débattait, frappait les parois du bâtiment de sa queue puissante, et, cherchant à broyer avec sa triple rangée de dents l'hameçon qui s'était enfoncé dans ses entrailles et dont on ne voyait plus que l'anneau, vomissait, à chaque effort, des flots de sang vermeil qui coulait sur son ventre blanc.

Le marteau est un des poissons les plus carnassiers et les plus redoutables que nourrissent ces eaux si fertiles en monstres. On le laissa pendant toute la journée pendu à l'arrière, jusqu'à ce qu'il ne donnât plus signe de vie; les matelots ont appris à redouter les convulsions mortelles de ces grands poissons qui,



La mer des Sargasses (Floride). — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

en se débattant sur le pont, ont quelquefois fait des victimes.

Les requins sont traités de même : digne châtiment de ces féroces assassins de la mer.

Vers midi, à la marée montante, une forte brise vint enfler nos voiles, et le pilote mit le cap au sud-ouest.

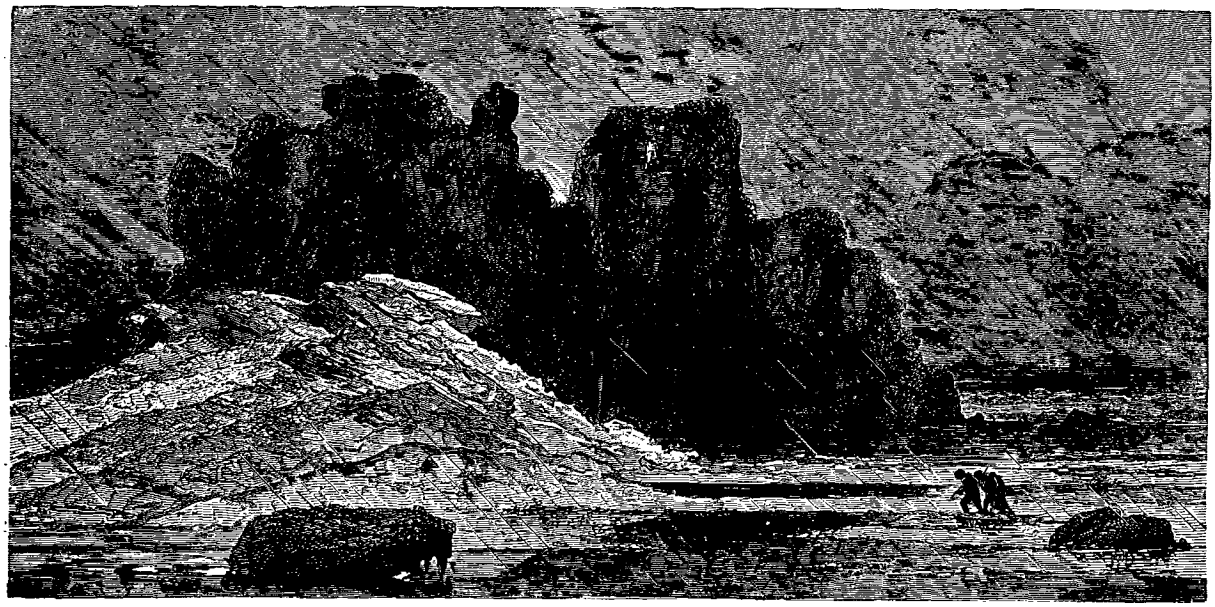
Alors commença un autre genre de pêche. On tendit à l'arrière de longues lignes flottantes amorcées avec de la peau de poisson; entraînées dans le sillage du bâtiment qui filait à toutes voiles, les amorces sautaient au-dessus de l'eau et ricochaient parmi les lames. Une vingtaine de thons furent pris ainsi dans l'après-midi. Ce poisson vorace se tient à la surface de la mer et se jette sur tout ce qui s'agite parmi les vagues. Le thon des côtes de Floride, dont la chair, jaune et dure comme du veau, est fort estimée, appartient à un genre différent de celui de la Méditerranée; c'est la sériole à bandes, ainsi nommée des bandes brunes qui coupent diagonalement son dos d'un bleu d'acier bruni.

Le pilote fit jeter l'ancre à une demi-lieue de l'entrée de Mantazas, à cause des bas-fonds qui s'étendent fort loin au large; une partie de l'équipage se prépara à pêcher à la seine vers la pointe méridionale de l'île Anastasia, tandis que je m'embarquais dans le canot avec le patron et un matelot pour débarquer à la pointe du Vieux Château.

A. POUSSIELGUE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Vieux Château. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

QUATRE MOIS EN FLORIDE,

PAR M. POUSSIELGUE [1].

1851-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

LA GRANDE CYPRIÈRE.

Le Vieux Château. — Campement dans la guérite. — Le trigonocéphale tête de cuivre. — Petermann, régisseur de Mantazas. — La savane de Colton. — Flore admirable. — Les serpents venimeux et la plante sénéka. — Le condylure étoilé. — Une prairie pudique. — Aspect de la grande cyprière. — Forêts dans l'eau. — Les limiers sur la piste d'une esclave fugitive. — Halte forcée. — Les locataires du cyprès chauve. — Le trinkajou et les congos. — Retour de Paddy. — La mouche Mydas fléau des cyprières. — Affaires mystérieuses de Paddy. — Bivouac de bûcherons nègres. — Arrivée à la goëlette.

« Le régisseur m'a manqué de parole ! » s'écria Paddy.

Il y avait une heure que nous attendions sur la plage, sans voir venir ni hommes, ni chevaux; la pluie tombait fine et froide; le jour à son déclin faisait place à une brume épaisse qui sortait de la mer.

« Je connais près d'ici, dit l'Indien qui frissonnait, un endroit où nous pourrons camper à l'abri et faire du feu. »

« Allons, repris-je, montre-nous le chemin ! »

Au fond d'une anse voisine, se dressait un grand mur baigné par l'eau et tout lézardé au-dessus duquel apparaissaient les créneaux démantelés d'un donjon. C'étaient les ruines du Vieux Château. Cette antique construction espagnole, qui date de trois siècles, a été abandonnée par les Américains : on l'a jugée inutile pour la défense du pays. La mer, qui à marée haute l'entoure de trois côtés, a roulé des monceaux de sable contre ses remparts : ces vieilles murailles, noires, moussues, couvertes de plantes parasites, sont ensevelies à moitié dans les sables blancs. Les dunes, desséchées par le vent de mer, sont d'une aridité extrême; il n'y pousse pas un buisson, pas un brin d'herbe. En revanche la cour, le donjon et les bâtiments accessoires disparaissent sous une végétation luxuriante; le Vieux Château semble un îlot de verdure au milieu de la mer.

Nous sommes entrés par une brèche, en nous aidant des racines et des branches d'une vigne sauvage : les hautes herbes ont envahi la cour du donjon; au centre, un trou circulaire annonce l'orifice d'un puits profond : çà et là s'élèvent des monceaux de vieilles pierres moussues, tombées des remparts, et cimentées par le temps. La toiture du donjon est effondrée; les murs écroulés par endroits ne tiennent plus que par des

1. Suite et fin. — Voy. t. XIX, p. 97, 113, 129; t. XXI, p. 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miracles d'équilibre; des graines, apportées par les oiseaux, sont devenues de grands arbres qui ont poussé jusque sur la toiture, et dont les racines disjoignant les murailles activent encore la destruction commencée par les orages et par les pluies.

C'est l'heure du crépuscule.

Les hibous et les chouettes perchés sur les poutres commencent à s'éveiller, et jettent des cris lugubres: les corbeaux croassent en s'endormant; les renards glapissent à l'entrée de leurs terriers; sous les vieilles pierres, parmi les buissons, dans les trous des murs, on entend des bruissements sinistres; les serpents venimeux, les hideux crapauds, les scorpions, les araignées noires s'agitent, et se préparent à leurs chasses nocturnes.

Les habitants des ruines protestent contre notre entrée : l'homme n'est-il pas l'ennemi commun de tous les animaux?

Paddy notre guide s'avance par un petit sentier, frayé le long des remparts. Après avoir contourné le donjon, nous arrivons sur une plate-forme plus élevée, qui commande les abords du château du côté de la terre. C'est dans une guérite en pierre, attenant a un ancien corps de garde, que nous allons nous abriter : un lit de mousse, des pierres disposées pour former un siége, annoncent que cette guérite sert parfois d'asile aux pâtres ou aux chasseurs; Paddy m'apprend en effet qu'il y a déjà couché.

Pendant que mes compagnons improvisent une cuisine pour le repas du soir, je profite des dernières lueurs du jour pour errer parmi les ruines. Sur la plate-forme je découvre de vieux affûts de canons; des figuiers et des grenadiers plantés par les Espagnols ombragent le terre-plein; les arbres ont duré plus longtemps que les hommes.

Job y a fait une récolte abondante de fruits pour notre souper....

....Un feu clair petille dans un coin de la guérite; la fumée s'échappe en flocons, par une embrasure. La chaleur et le souper nous ont ranimés...

....Mes notes sont terminées, et mon lit m'attend : c'est une couverture étendue sur les dalles, et une grosse pierre carrée en guise de traversin. Comme je vais bien dormir!

7 *octobre*, *au soir*, *à bord de la Découverte*. — A peine hier étais-je étendu qu'une odeur fade et nauséabonde, s'échappant de la pierre même où reposait ma tête, vint frapper mon odorat; j'essayai de changer de côté, mais cette senteur désagréable me poursuivait; je me levai en maugréant, et j'appelai l'Indien qui sommeillait assis le dos au feu, en fumant sa pipe. Il vint à moi, et à peine eut-il perçu cette odeur qui augmentait d'intensité à chaque instant qu'il mit un doigt sur sa bouche, et me dit à l'oreille : une tête de cuivre! La chaleur du feu l'a réveillée; il faut attendre qu'elle sorte! »

Puis il poussa du pied le négrillon qui ronflait déjà, et tous deux s'armant de baguettes en bois se postèrent aux deux bouts de la pierre, prêts à frapper.

Je l'avoue : je frissonnais! La tête de cuivre, le *copper head*, c'est le trigonocéphale, un serpent dont la morsure tue l'homme le plus vigoureux en quelques minutes. Le reptile s'éveillait pendant que je me couchais sur lui. J'avais dormi sur la mort!

Peu confiant dans les baguettes, je pris mon fusil, je l'armai, et je me tins prêt..... Mais, soit que le serpent eût entendu du bruit, soit qu'il fût rentré dans sa torpeur, il ne sortait pas de sa retraite. Je proposai de soulever la pierre : Saddy se récria, en m'assurant que l'un de nous serait infailliblement piqué en posant ses mains sur les bords de cette lourde masse.

Il fallut attendre. Une partie de la nuit s'écoula ainsi; impossible de coucher dehors : la pluie tombait sans discontinuer; impossible de dormir dans la guérite avec un tel voisin!

Enfin le trigonocéphale montra sa tête plate au dehors, et fut assommé : il avait quatre pieds de long, et des crochets saillants d'où découlait goutte à goutte un venin épais et jaunâtre.

Il était deux heures du matin, quand je me réinstallai sur mon lit improvisé.

Au point du jour Job m'éveilla.

Paddy causait sur la plage avec un blanc à cheval qui menait à la longe deux chevaux sellés et bridés : c'était lui qui nous avait fait attendre la veille, et qui nous avait forcés à coucher dans les ruines.

Je descendis les rejoindre, tandis que Job emballait nos couvertures et nos ustensiles de cuisine.

Master Petermann, régisseur de la plantation de Mantazas est un vigoureux Allemand, au front déprimé, aux yeux gris, à la barbe rouge, à l'air sinistre; il est accompagné de deux grands chiens, moitié lévriers, moitié loups, d'un aspect féroce. Moyennant vingt dollars il avait consenti à nous louer deux chevaux pour gagner les rives du Saint-Jean, l'un pour moi, l'autre pour Paddy qui doit prendre Job en croupe.

Il me salua assez poliment, et me demanda la permission de faire route avec nous, afin de nous guider à travers la Grande Cyprière que nous devons traverser, afin surtout, ajouta-t-il avec un mauvais sourire, de battre la campagne environnante, où il avait affaire.

J'acquiesçai à sa demande, et je donnai le signal du départ.

Les dunes de sable blanc qui bordent la plage se prolongent fort avant dans l'intérieur : elles y sont coupées de taillis de pins rabougris, de palmiers et d'orangers sauvages, et couvertes de buissons épineux, de plantes grasses, agaves, cactus, mamillaires. Des zuinias, des œillets d'Inde, des pensées étalent çà et là leurs fleurettes sur le sable : rencontrer à l'état sauvage toutes ces fleurs cultivées dans nos jardins, cela m'a fait songer que j'étais à deux mille lieues de la patrie.

Il y a peu d'animaux dans ces terres arides : nous ne

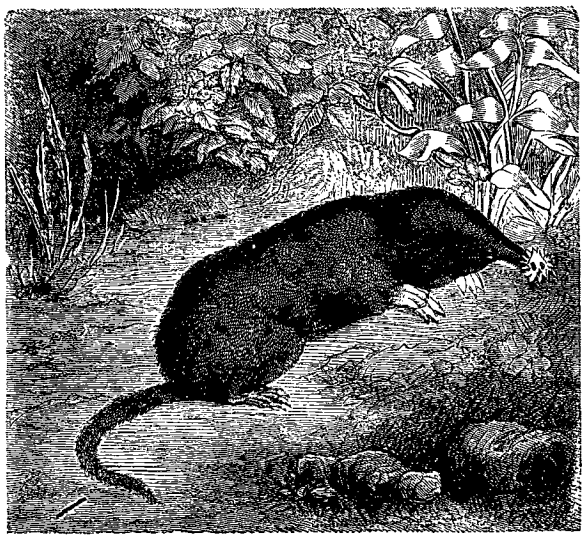
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rencontrons pendant un long trajet que des lapins, quelques volées de perdrix, et les traces de daims et de bêtes fauves.

Nous contournons la crique Pélissière et les marais que nous laissons sur notre gauche; vers dix heures nous débouchons dans la prairie de Colton.

L'aspect de cette savane est imposant : elle occupe toute une vallée intermédiaire à l'extrémité de la crique; l'immense prairie, où l'on ne voit pas un buisson, est couverte de troupeaux, de bêtes à cornes et de hardes, de chevaux à demi sauvages gardés par des pâtres nègres à cheval; les propriétaires y envoient leurs animaux en pâturage pendant la saison sèche de trente milles à la ronde. Au loin à l'horizon, une ligne noire semblable aux côtes vues de la pleine mer annonce la Grande Cyprière.

Le sol de la prairie est solide, mais rebondit sous les pieds de nos chevaux : un tuf tourbeux s'étend sous une mince croûte de terre végétale. Des étangs couverts de roseaux en occupent le centre; tout le reste est tapissé d'un gazon verdoyant, parsemé çà et là de superbes plantes vivaces particulières à la flore de la savane : ce sont les gentianes (*Chisonia pulcherrima*) à fleurs roses en panicule, des lobélias (*Lobelias cardinalis*) chargées de grappes de fleurs écarlates, des mauves (*Hibitus palmatus*) revêtues de poils dont les larges fleurs blanches à centre jaune ont un œil rouge; puis des plantes à oignons, des amaryllis atamasco, et des pancratiers dont les hautes tiges sont couronnées de fleurs ponceau et blanches, tigrées de noir, à odeur de vanille. La *plante à soie*, l'asclépias étale sur la prairie ses graines surmontées de houppes soyeuses : au dernier siècle l'industrie a cherché à tirer partie de cette soie végétale; les Allemands en fabriquèrent des velours et des molletons, mais la rareté de la matière textile les fit renoncer à ces essais.



Le condylure étoilé. — Dessin de A. Mesnel.

Généralement les fleurs de prairie qui sont jaunes ou blanches en Europe, revêtent en Amérique toutes les nuances de rouge, depuis le pourpre jusqu'au rose le plus tendre.

Les troupeaux de bœufs fuyaient en beuglant devant notre cavalcade; Petermann piqua des deux vers un grand nègre qui gardait les troupeaux de la plantation de Mantazas, et, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec lui, il revint nous inviter à le suivre au carbet du pâtre, où nous trouverions quelques provisions fraîches pour déjeuner.

Cette cabane, construite entièrement en cannes de roseaux, est située sur une petite éminence adossée à un étang.

Pendant qu'on préparait le déjeuner, j'ai fait le tour de l'étang avec mon fusil pour tâcher de tirer sur des vanneaux gris qui en habitent les bords en bandes innombrables, mais ils étaient trop farouches, et je suis revenu bredouille.

J'ai recueilli en cet endroit un animal fort singulier qui ressemble à une taupe et construit comme elle des galeries sous terre : c'est le condylure étoilé, sorte d'insectivore à pelage brun, à très-longue queue, assez élevé sur pattes et qui paraît entièrement aveugle; ce que cet animal a de plus remarquable, c'est que son museau est entouré de petites pointes cartilagineuses formant une étoile; cela lui donne une physionomie bizarre et, au premier aspect, peu naturelle.

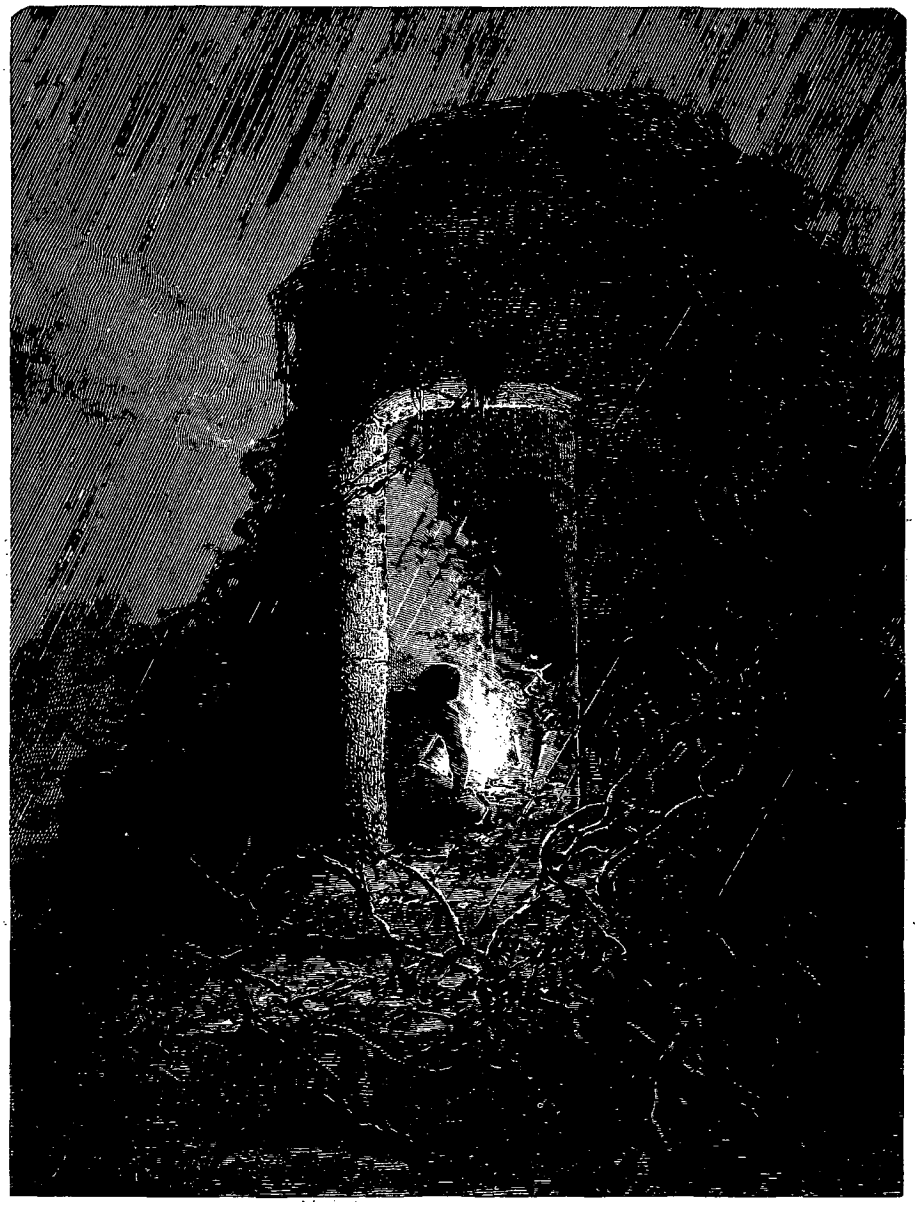
Après le déjeuner, qui fut court, nous traversâmes au galop la savane, en nous dirigeant vers les masses sombres de la Grande Cyprière qui encadraient l'horizon. Le pâtre nègre avait, sur l'ordre de Petermann, fermé son carbet, et nous accompagnait à cheval.

Nous approchions de la Grande Cyprière. L'aspect de la forêt est des plus étranges et remplit d'étonnement ceux qui n'ont pas encore vu ces puissants et bizarres végétaux; de loin on dirait une immense plaine verte soutenue par des milliers de colonnes, ou encore une armée de gigantesques parapluies. Au milieu de la cyprière, il ne fait pas sombre comme dans les bois de pins; le feuillage des cyprès est si délicat, si fin, d'un vert si tendre, et s'étale d'ailleurs à une si grande hauteur que l'ombre semble un nuage destiné à amortir seulement les rayons du soleil. Jusqu'à vingt pieds de haut, l'arbre est contourné, tordu, et toujours creux; ce tronc énorme est renforcé par des piliers qui le flanquent circulairement et qui forment dans leurs intervalles de véritables cavernes; les racines, semblables à de gigantesques serpents, s'étendent fort loin sous l'eau, d'où elles émergent soudain pour se couvrir d'exostoses ou de gales qui prennent avec les années des proportions démesurées; les habitants les appellent *genoux de cyprès*, et en font des ruches à abeilles et des cages à poulets. De cet enchevêtrement malsain de bois creux, presque pourri, s'élance avec une vigueur étonnante une belle colonne droite d'un bois rouge, plein et odoriférant qui s'élève d'un seul jet jusqu'à quarante mètres sans porter une branche; à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette hauteur le cyprès se ramifie pour former une tête plate, horizontale ; toutes les têtes se touchent et s'unissent en un vaste dais de verdure. C'est une forêt dans l'eau, car le sol des cyprières étant imperméable, les eaux pluviales y séjournent toute l'année. Nous sommes dans la saison sèche ; pourtant il faut connaître les passages pour se hasarder au milieu de ces tourbières perfides, où chevaux et cavaliers disparaîtraient sans laisser de traces. Les racines des cyprès interceptent parfois le chemin ; alors il faut mettre pied à terre pour soutenir les chevaux.

Pendant plusieurs milles, le pâtre nègre, qui est notre chef de file, dirige notre marche avec beaucoup de présence d'esprit, d'agilité et d'adresse : il fait de nombreux circuits pour trouver le terrain solide et éviter les fondrières.



Campement dans la guérite du Vieux Château. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

Il y eut un moment où Master Petermann et le pâtre, peu soucieux des merveilles naturelles, s'arrêtèrent sur un des îlots. Nous les entendîmes échanger des exclamations de joie et, en approchant, nous vîmes qu'ils examinaient avec attention une vieille loque en cotonnade qui pendait à une branche épineuse ; ils firent sentir cette loque à leurs chiens, qui aussitôt se mirent à aboyer avec fureur et à courir en rond comme s'ils ramassaient une piste. Puis tout à coup hommes et chiens, sans se soucier davantage de nous, s'élancèrent dans une direction opposée à celle que nous suivions et disparurent. Nous étions abandonnés.

Je ne sais si Paddy connaissait aussi bien la cyprière qu'il s'en vantait, mais la vérité est qu'après nous avoir fait errer et tourner sur nous-mêmes pendant longtemps, il me pria de l'attendre, et m'avoua

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il allait chercher à reconnaître le sentier de voyage dont nous nous étions écartés.

Il se débarrassa de ses vêtements, ne gardant que ses grandes bottes et sa chemise en peau de daim, attacha son cheval à une racine de cyprès, et après nous avoir recommandé avec une grande placidité de ne pas nous inquiéter et d'avoir patience, il s'éloigna tranquillement et s'enfonça dans le marais.

Nous nous établîmes sur un monceau de sable solide au pied d'un cyprès centenaire. Job se mit à grignoter un biscuit qu'il avait trouvé dans les fontes, tout en distribuant des poignées d'herbe fraîche à ses amis les chevaux. Quant à moi, assez peu satisfait, je me fis un siége avec ma selle, et, faute d'autre occupation, je regardai autour de moi.

La partie de la cyprière où nous étions campés était



La prairie de Colton. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

une des plus marécageuses que nous eussions encore traversées. Il y avait de l'eau partout, et en certains endroits elle paraissait avoir de la profondeur. Aussi n'y voyait-on d'autre végétation que des lichens noirâtres et des champignons microscopiques d'un beau violet, *trochiscus*, qui teignaient les eaux de couleur de pourpre. Quand un reptile s'agitait dans ces eaux immondes, elles s'irisaient des couleurs prismatiques de l'arc-en-ciel, et dégageaient une odeur empestée de phosphore. Ce n'était, à vrai dire, qu'une purée de détritus animaux. Sur le vieux bois des cyprès poussait une orchidée, l'arpophylle épineuse, lugubre parasite à feuilles tournées en cornet, d'où s'échappent des fleurs livides, semblables à de petites têtes de mort et dégageant une odeur cadavérique. Les cyprès eux-mêmes avaient un aspect souffreteux; leur écorce était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

galeuse, noire, et se pulvérisait sous les doigts ; ils portaient à peine quelques feuilles, et leurs branches, dépouillées de verdure, étaient revêtues de longues mousses argentées qui, descendant en festons gracieux, se balançaient au-dessus de nos têtes comme d'immenses toiles d'araignée.

Cependant les habitants de la cyprière, rassurés par notre immobilité, revenaient peu à peu à leur vie habituelle. Les grenouilles, les tortues et les salamandres poursuivaient à la surface des eaux les vipules et les larves aquatiques dont elles se nourrissent ; les rats et les écureuils montraient leurs têtes éveillées à l'entrée de leurs trous ; les perroquets verts jacassaient au sommet des cyprès en cherchant les amandes dont ils sont friands.

Bientôt un roulement sourd annonça l'arrivée d'un vol de pélicans bruns. Ces énormes oiseaux planèrent pendant quelques instants au-dessus de la forêt, en battant sept ou huit fois des ailes avec un bruit semblable à une décharge d'artillerie, puis ils s'abattirent tout autour de nous sur les branches des arbres, où ils savent se tenir en équilibre malgré leurs larges pieds palmés.

Aux pélicans succédèrent des bandes de cigognes et de grues-autruches, des volées de mouettes et de corbeaux de mer.

Je fus alors témoin d'un drame en plusieurs actes.

Il y avait en face de nous, séparée par un marécage profond, une antique et immense souche de cyprès, habitée à tous les étages par des locataires de races différentes, et qui paraissaient peu faits pour vivre en bons rapports de voisinage.

Sur un îlôt formé par une racine de cet arbre, au milieu des eaux croupissantes, se trouvait une habitation creusée dans une gale du cyprès, et qui contenait deux chambres, une grande et une petite, ouverte de deux côtés opposés ; or, une cicindèle (*tetracha*) verte à taches d'ivoire était venue se poser en volant sur la racine, et dévorait avec des frémissements voluptueux une larve qu'elle avait enlevée dans le marais. Mais voici qu'une tête hideuse, conique et pointue apparut à l'entrée de la plus petite des chambres ; puis un corps livide, gluant, tout verruqueux, se glissa par l'étroite ouverture, et un gros crapaud agua s'avança la gueule ouverte vers la cicindèle qui continuait son repas.

Ce crapaud venait de saisir l'imprudent insecte, quand une vipère d'eau, un trigonocéphale, qui était aux aguets à l'entrée de la plus grande chambre où il demeurait, se lança d'un seul bond sur le crapaud, enfonça ses crochets venimeux dans ses reins, et, se retirant à l'orifice de son repaire, attendit, levé sur lui-même, l'effet de sa morsure empoisonnée. Le crapaud lâcha sa proie, essaya en vain de sauter, de se retourner en poussant des cris sourds ; bientôt son corps trembla, et il se renversa les pattes en l'air dans les dernières convulsions de l'agonie. Alors le serpent rampa vers le cadavre, distendit sa gueule lentement, comme il convient à un gourmet qui va faire un bon dîner, saisit le crapaud par la tête, et commença à l'avaler avec effort. Il était au plus fort de cette pénible déglutition, lorsque soudain une cigogne s'abattit sur lui ; le reptile, la gueule pleine, ne pouvant plus faire usage de ses terribles crochets, fut vaincu et tué par l'oiseau, malgré ses soubresauts, les enlacements de son corps et ses coups de queue. Qui fut bien embarrassé ? Ce fut la cigogne victorieuse. Le serpent était trop lourd pour qu'elle pût l'emporter au sommet de quelque cyprès ; d'un autre côté, il ne fallait pas songer à dévorer en paix une proie aussi volumineuse dans cet endroit découvert où des nuées de mouettes et de corbeaux allaient venir lui disputer sa pâture.

La cigogne réfléchit quelques instants, puis, prenant un parti décisif, elle se mit à traîner péniblement le cadavre du reptile, en voletant au-dessus du marais, jusqu'à l'orifice d'une anfractuosité du grand cyprès où elle le laissa tomber ; ensuite, se perchant sur un des piliers de l'arbre, elle commença son repas en jetant des regards soupçonneux autour d'elle.

Or un couple de pélicans, la tête cachée dans les plumes soyeuses de leurs ailes, dormait près de là sur un autre pilier ; l'odeur de la cuisine les réveilla ; la pêche avait été mauvaise sans doute ; leurs poches à provisions étaient vides, et, après un combat entre leur conscience et leur appétit (le pélican est un oiseau honnête), combat où l'appétit fut le plus fort, comme de juste, ils saisirent traîtreusement la queue du serpent dont la cigogne tenait la tête.

Il y eut grande contestation, querelle, injures échangées. Pendant quelques instants on n'entendit que battements d'ailes, craquements de becs et cris de colère. Dans leur rage, les deux partis avaient lâché le serpent, objet de la contestation ; celui-ci gisait inerte à l'entrée de cette noire caverne ; je le vis s'enfoncer dans le trou où il disparut bientôt. Pélicans et cigogne s'en aperçurent, mais il était trop tard. Le trou était trop étroit pour ces grands oiseaux, qui s'efforcèrent en vain de reprendre leur proie. Comme ils se regardaient confus et hébétés à l'entrée de la caverne, deux yeux jaunes et phosphorescents brillèrent comme des charbons dans l'ombre, et un éclat de rire strident se fit entendre ; c'était la chouette qui se moquait d'eux en dînant à leurs dépens. Cette leçon valait bien un serpent sans doute.

Dans ce cyprès, dont les racines servaient de perchoir aux oiseaux aquatiques, il y avait une vingtaine de logements habités : au rez-de-chaussée, dans l'eau et dans le limon gîtaient des tortues émydes et des couleuvres d'eau ; au premier, dans les plus grands appartements, des chouettes et des loutres avaient élu domicile ; les étages supérieurs étaient occupés par des rats congos et des lézards anolis ; dans les combles, enfin, grouillait tout un peuple d'insectes, les gros papillons de nuit, les araignées mygales et les scorpions venimeux. Les perroquets et les écureuils, gracieux habitants des régions lumineuses, se jouaient sur les hautes branches.

Une famille de rats congos était occupée à emmaga-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siner dans son trou une provision de noix de cyprès, de tiges de plantes et de racines. Ce rongeur, qui est de la taille du lapin, brun, à museau et à bout de la queue noirs, passe pour un excellent gibier.

Mais toute observation a sa fin : l'attention se lasse. Je commençais à m'inquiéter de l'absence de Paddy et à craindre que nous ne fussions égarés dans la cyprière. Je pris le parti, à la fois pour le rappeler et pour nous assurer des provisions fraîches au cas où nous serions forcés de coucher sur place, de chasser aux congos.

J'attendais que deux d'entre eux eussent lié conversation d'assez près pour faire coup double, quand Job me tira par la manche, en me montrant du doigt une branche morte située à trente pieds au-dessus de la souche.

Un quadrupède à tête de chat, gros comme un renard, s'y balançait pendu par sa queue flexible, prêt à s'élancer sur les congos qu'il guettait de son côté; je reconnus de suite le kinkajou, carnassier fort rare aux États-Unis, et célèbre par cette propriété qu'il partage avec les singes d'avoir la queue prenante. Avant que j'eusse eu le temps de le viser, il avait ramassé son corps souple sur lui-même, et s'était laissé tomber sur sa proie comme une masse, les pattes en avant. Je le tirai, et il tomba raide mort dans l'eau, emportant dans ses griffes le congo qu'il avait saisi.

Le retentissement de mon coup de fusil dans ces solitudes vierges fut suivi d'un grand bruit d'ailes, de cris, de sifflements, et toutes les bêtes disparurent devant l'homme qui affirmait sa présence.

Puis, un coup de feu répondit dans l'éloignement, et, après quelques instants, Paddy nous rejoignit.

Après avoir écorché le kinkajou, besogne à laquelle l'Indien était fort expert, nous remontâmes à cheval et nous nous enfonçâmes dans une direction différente de celle que nous avions suivie en venant.

Nos chevaux avançaient péniblement; ils avaient de l'eau jusqu'aux genoux.

Dans une clairière formant une sorte d'étang, nous eûmes maille à partir avec des ennemis d'un nouveau genre qui auraient pu nous faire un mauvais parti, si nous n'avions été que des pygmées. Une trentaine de grues autruches, blanches et noires, à faces couleur de chair, à queues en panache, aussi hautes que des hommes, étaient occupées à la pêche; le passage de nos chevaux, au lieu de les effrayer, excita leur colère; elles nous entourèrent, en poussant des cris retentissants comme le son de la trompette, et en faisant claquer leurs becs formidables. Nos chevaux impatientés les chargèrent en piaffant; pour éviter les atteintes de leurs sabots, elles sautaient à reculons en faisant les contorsions les plus comiques du monde, tout en redoublant leurs clameurs. Nous sortîmes de ce défilé littéralement assourdis.

Enfin nous atteignîmes un sentier frayé, défoncé par les bestiaux, mais assez solide pour supporter nos chevaux

Nous étions arrivés, sans nous en douter, sur le bord du fleuve. Cheminant encore sous la voûte des grands chênes, nous aperçûmes la nappe miroitante du Saint-Jean qui reflétait avec netteté jusqu'aux moindres détails les plus riches décors de ses rivages.

Ce fut avec une véritable joie qu'après cette excursion intéressante pour un naturaliste, mais assez pénible, je me retrouvai à mon bord parmi mes compagnons d'aventures.

XVI

LE CAMP MAUDIT.

Sarah l'esclave fugitive. — Pilatka. — Le mont Hope. — Aspect du lac Dunns. — Prairies flottantes de *pistia*. — Vaste nappe de serpents entrelacés. — La crique Hans. — Pélicans traquant le poisson. — Intelligence merveilleuse de ces oiseaux. — Partage équitable. — Rêve étrange. — Un caïman importun. — Premier campement. — Inondation nocturne. — Phénomènes hydrologiques. — Déplacement du camp. — La grenouille taureau et les jeunes sarcelles. — Accident arrivé à Paddy et à Corneille. — Le renard prisonnier. — Acharnement des canards sauvages contre cet animal. — Chasse abondante. — Le ravin aux champignons. — Une fusillade d'un nouveau genre. — Déroute complète. — Abandon précipité du camp maudit....

Volasia, 15 *octobre*. — Mon équipage s'est enrichi d'un mousse dont la présence à bord m'a causé de vives inquiétudes.

Le lendemain du jour où j'avais regagné la goëlette, comme je m'éveillais au matin, il me sembla entendre une douce voix murmurer à mes oreilles des remercîments et des actions de grâces; en même temps une bouche humide s'appuyait sur ma main qui pendait inerte en dehors de mon hamac. Était-ce un rêve? J'ouvris les yeux, et je vis une jeune mulâtresse à genoux près de moi.

C'était l'esclave fugitive que le régisseur Petermann poursuivait avec ses limiers dans la Grande Cyprière. La pauvre enfant était drapée dans de mauvaises guenilles, au travers desquelles on voyait son corps déchiré et ensanglanté par les épines; ses pieds tuméfiés par la fatigue étaient entourés de loques boueuses; sur sa figure, amaigrie par huit jours de famine, je lisais la souffrance et l'angoisse.

Paddy s'avança vers moi :

« C'est ma cousine Sarah, » me dit-il.

Il était visible en effet que l'esclave avait du sang indien dans les veines : son nez était droit, ses lèvres minces, ses traits réguliers; la nuance était belle : on eût dit un bronze florentin.

Je m'expliquai pourquoi Petermann mettait tant d'acharnement à la poursuivre : elle devait valoir une somme assez considérable.

Tout mon équipage, indiens et nègres, accourut et me supplia de la cacher à bord. Si je l'abandonnais, elle serait certainement reprise et cruellement punie. Le père Maurice s'indignait des préjugés qui vouaient à un esclavage honteux une si belle créature.

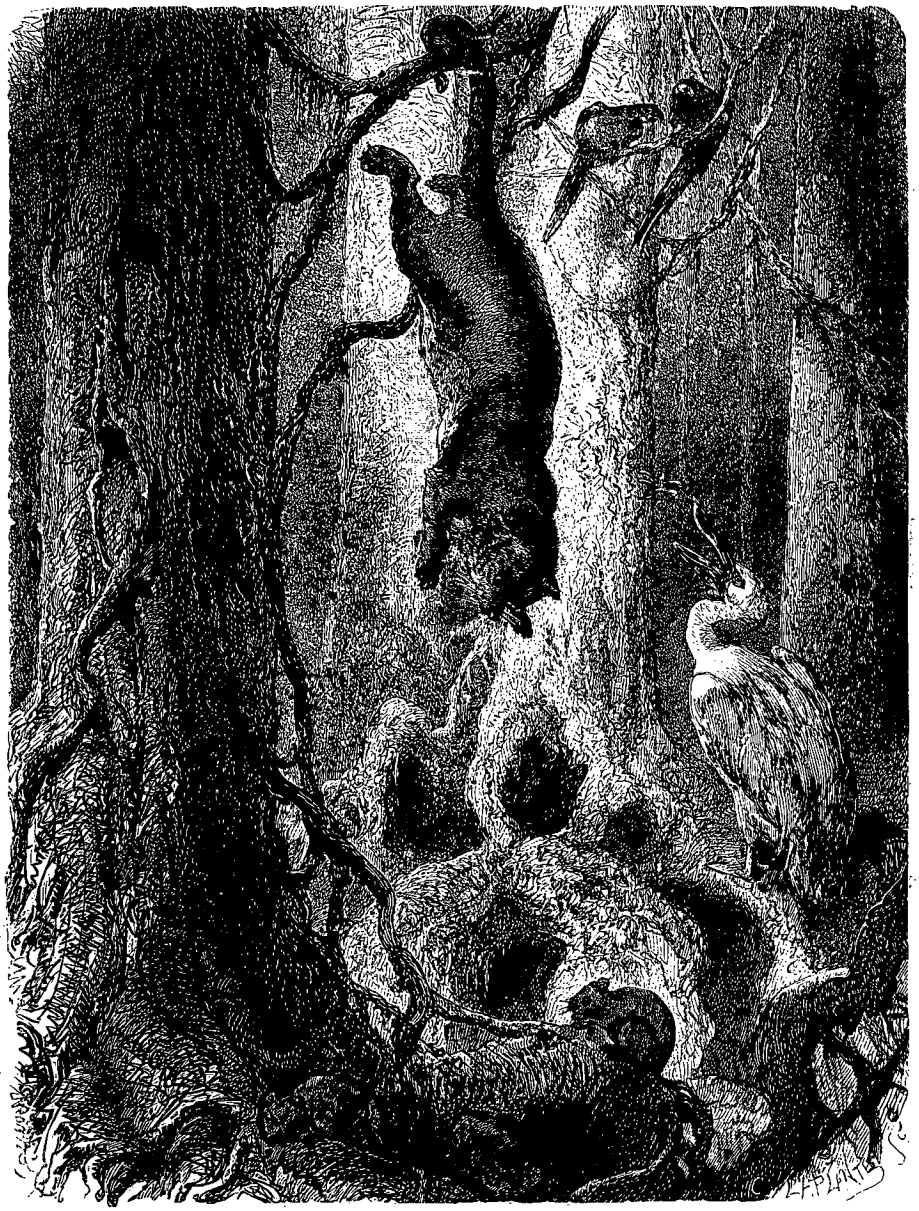
Constant seul, homme prudent et calme, hochait la tête, et murmurait entre ses dents :

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Mauvaise affaire! »

Je cédai; ma conscience se révoltait à la pensée du sort réservé à cette pauvre fille si je lui refusais un asile. Mon action était d'autant plus méritoire que je savais quelle conséquence il en pouvait résulter pour moi. Cacher un esclave fugitif, c'est le plus grand crime qu'on puisse commettre dans ce pays. Si ma bonne action était découverte, je serais, non-seulement condamné à une forte amende, mais chassé de la Floride, et exposé à la haine de tous les planteurs qui m'avaient reçu avec tant de cordialité. Mais, après tout, quand la voix intérieure parle, il faut obéir.

Je fis donner un costume de matelot à Sarah, et je l'admis dans mon équipage sous le nom de Charley. Quand elle reparut sous ses nouveaux habits, après avoir coupé ses cheveux, elle avait l'air d'un jeune



Le kinkajou et les rats congars. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

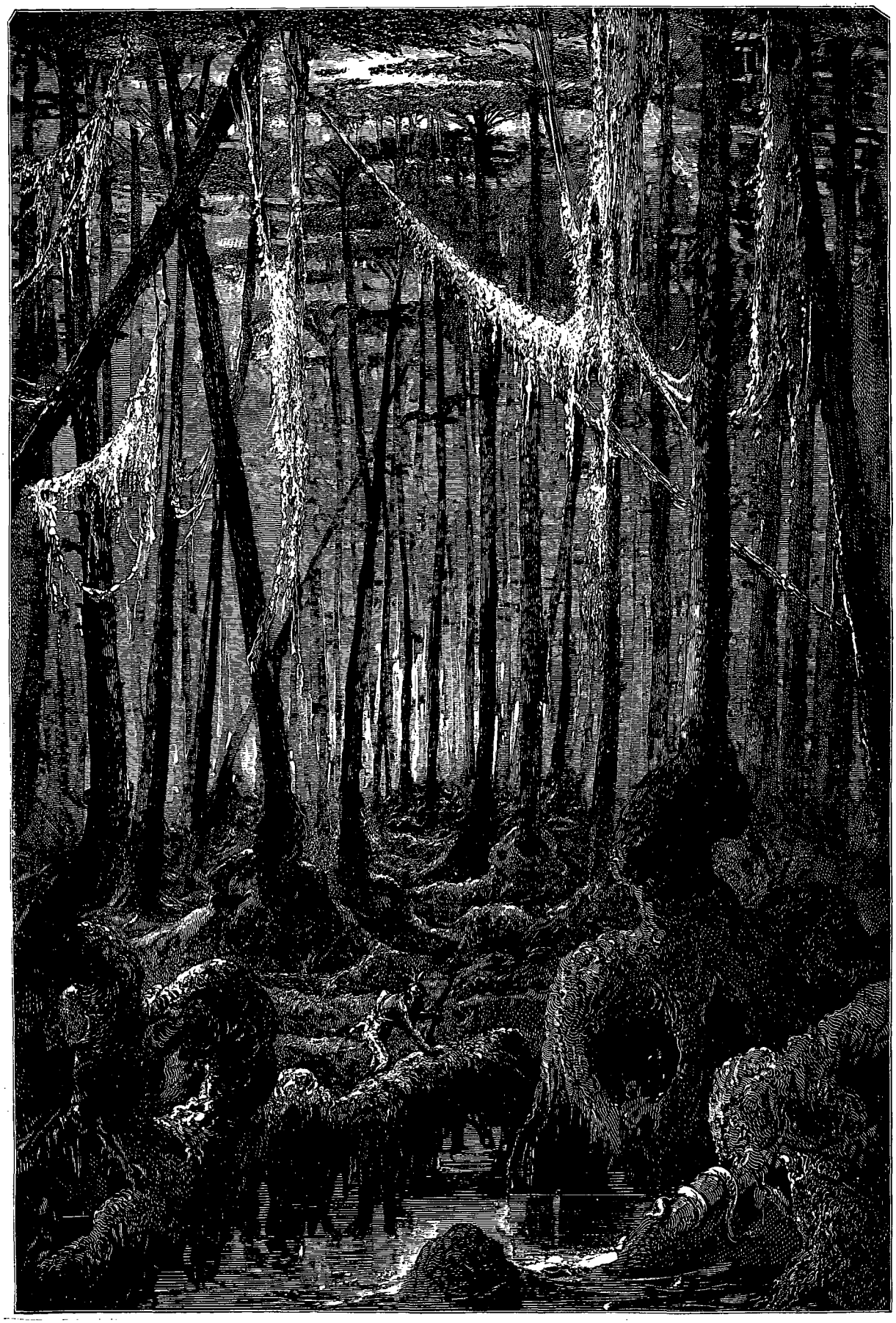
garçon. L'espoir et la reconnaissance donnaient à sa physionomie une animation qui l'embellissait encore. Pour notre sûreté et la sienne, j'aurais préféré la laideur.

La prudence me conseillait de ne pas rester dans le comté de Saint-Jean, et de m'enfoncer au cœur de la Floride, afin d'éviter la surveillance que Petermann ne manquerait pas de faire exercer à mon bord : il s'agissait de le gagner de vitesse.

Heureusement le vent était favorable, et Constant avait fait mettre la voile à la fin de la nuit.

Dans la journée nous passâmes au large de Pilatka, bâti sur la rive droite du fleuve. C'est un petit village d'une douzaine de maisons, chef-lieu du comté de Pectnam. Aux environs, il y a quelques plantations d'où l'on exporte du coton, du sucre et de l'indigo à Savannah.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Grande Cyprière. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus bas sur la rive gauche s'élèvent le fort Hunter, et Buena-Vista, vieux château en ruines : c'est le poste le plus avancé que les espagnols aient occupé au centre de la Floride.

Vers le soir le vent sauta au sud-ouest, et nous fûmes forcés de courir des bordées au milieu du lac Dunns dans lequel nous venions de déboucher.

Un steamboat suspect nous croisa ; je craignais d'être poursuivi par la justice du pays ; le vent contraire persistait ; mais Constant eut la bonne pensée de diriger la goëlette en dehors du chenal du Saint-Jean qui traverse le lac, et de lui faire gagner le milieu des îles et des bas-fonds de cette vaste lagune intérieure.

Nous fîmes voile en vue d'une hauteur abrupte, située sur la rive septentrionale à l'entrée du lac, et qui n'est autre qu'un gigantesque amas de coquilles marines et fluviatiles cimentées par des terres d'alluvion. Les Floridiens l'appellent le mont-Hope : il est couvert de champs d'indigo.

A partir de ce point, nous commençâmes à respirer plus à l'aise : nos craintes se dissipèrent : nous n'avions plus devant nous de terres cultivées, ni d'habitants. Le lac, qui va en se rétrécissant et finit en pointe, est entouré d'un vaste rideau de cyprières, et couvert de roseaux, de joncs et d'herbes aquatiques.

Des prairies flottantes ralentirent la marche de la goëlette, et, comme la nuit venait, nous jetâmes l'ancre par deux mètres d'eau à peine. C'est une seule plante, le *pistia stratiotes*, qui forme ces prairies naviguant çà et là au gré des vents : le *pistia* est d'un vert tendre ; on dirait une laitue étalée sur les eaux. De longues racines fibreuses partent du centre de chaque plante, descendent au fond, nourrissent la tige et la maintiennent. Quand il y a des débordements, les *pistia* se détachent, se divisent, et forment de nouvelles colonies sur les rivages où ils ont été poussés. Ces prairies mobiles offrent un coup d'œil extraordinaire : l'illusion est d'autant plus complète qu'au milieu de ces plantes en fleurs on voit des groupes d'arbrisseaux et de troncs d'arbres déracinés garnis de mousses et de feuilles encore vertes, et habités par des loutres, des corbeaux, des choucas, des hérons, des courlis.

Le lac Dunns est fameux par ses serpents. Dans un espace de vingt milles, toutes ces végétations flottantes sont couvertes de reptiles entrelacés ; ce sont des trigonocéphales piscivores, un des serpents, comme je l'ai déjà dit, les plus venimeux et les plus redoutables que nourrisse l'Amérique du Nord.

Autour de la goëlette, nous entendions des sifflements continuels, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt ; nous apercevions de toutes parts des yeux étincelants, des langues trifides, des gueules enflammées dégouttantes de venin, et des queues armées d'aiguillons qui s'agitaient en l'air comme des fouets.

Ce spectacle effrayant ne nous donnait pas envie de nous baigner.

Le vent contraire continuant, je me décidai à camper quelques jours sur la rive septentrionale du lac Dunns.

Après reconnaissance, je choisis une éminence de sable blanc, située à un mètre au-dessus des eaux, à l'extrémité du lac, et à l'entrée de la crique Hans. La position était superbe et sûre ; on y dominait à la fois les débouchés de la forêt et les eaux environnantes.

Aussitôt mes hommes s'occupèrent du déménagement.

Le mulâtre Toby et Charley, ou plutôt la pauvre Sarah, qu'il importait de ne pas exposer à la vue de quelque visiteur imprévu, furent laissés à la garde de la goëlette.

Pendant qu'on enfonçait les pieux, qu'on transportait en canot les tentes, la batterie de cuisine, et les coffres à vêtements et à munitions, je jugeai à propos d'aller faire un tour de chasse.

Seul, avec ma chienne Digger, car Maurice ne s'était pas soucié de venir avec moi, et le négrillon Job ramassait de la litière pour notre coucher, je remontai la crique Hans, en suivant une série de collines boisées moins mouillées que la Grande Cyprière qui s'étend au nord. Le gibier y est abondant, surtout le gibier de marais : bécasses, bécassines, sarcelles, canards ; j'y tuai aussi quelques petits oiseaux rares.

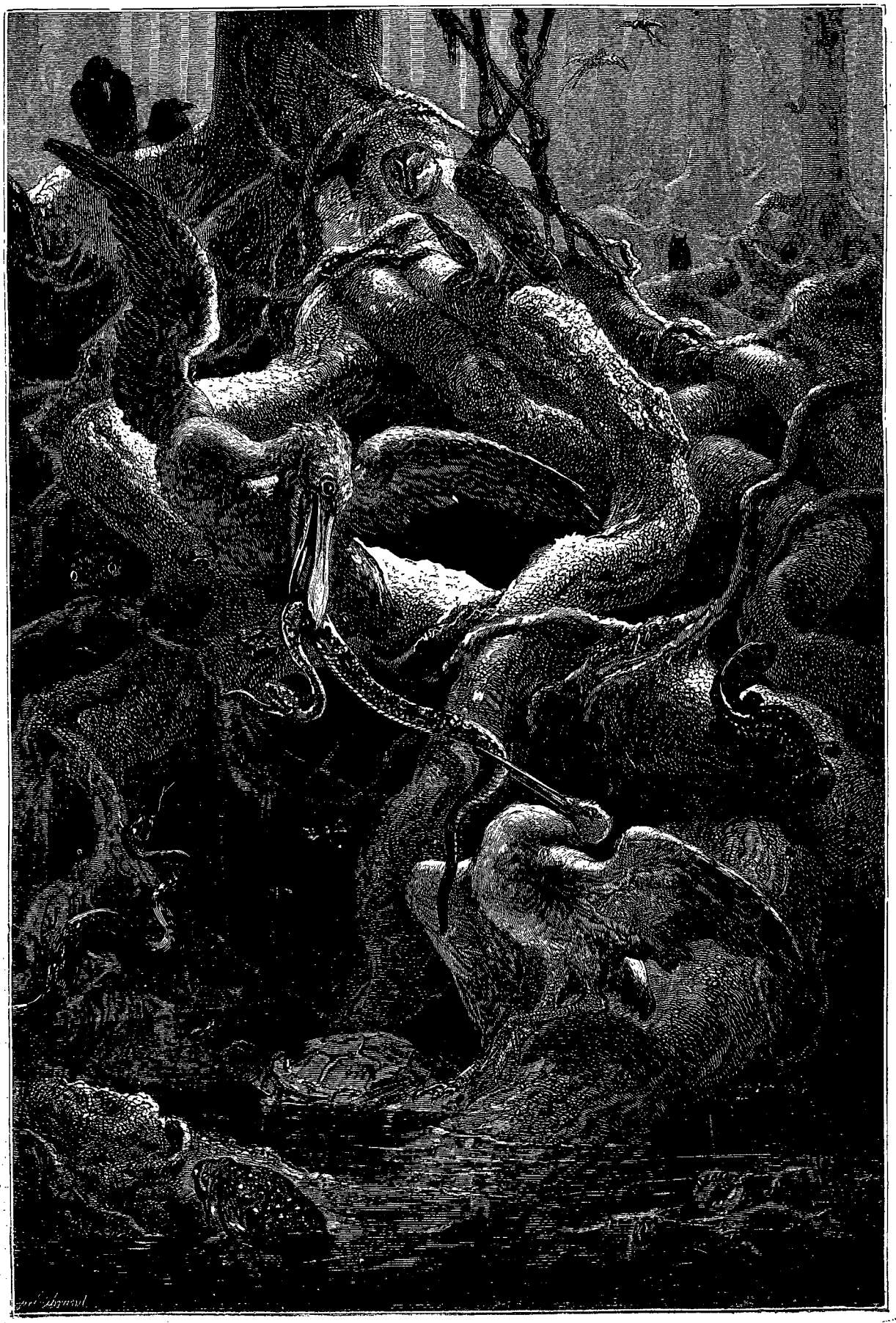
Vers midi le soleil devint très-chaud ; ma chienne était fatiguée, et, après avoir déjeuné, je cherchai un endroit propice pour faire la sieste.

En ce moment mon attention fut attirée par les cris discordants d'oiseaux aquatiques, qui paraissaient réunis en grand nombre sur un point peu éloigné de moi.

Je traversai un bois touffu, pour découvrir ce que signifiait ce vacarme insolite, et je me glissai derrière un épais buisson. Là, tenant ma chienne par son collier, et retenant presque ma respiration, je fus bien payé de ma peine par un spectacle vraiment curieux et que je pus contempler tout à loisir.

Une cinquantaine de pélicans blancs s'étaient posés en file au milieu de la crique, plongés jusqu'à mi-corps dans l'eau. Ils se tenaient droits, le cou en l'air et au port d'armes, attendant le signal que le chef de la bande ne tarda pas à leur donner, en poussant deux cris formidables avec une voix caverneuse : *hoeu korr! hoeu korr!* Aussitôt la troupe s'ébranla, en battant l'eau avec ses ailes déployées, et en plongeant le cou étendu en avant. Les deux extrémités de la file avançant plus vite que le centre, les pélicans formaient un vaste croissant qui occupait toute la surface de l'anse, et comme la distance d'un oiseau à l'autre était mesurée et équivalait exactement à leur envergure, rien ne pouvait franchir ce cercle de becs menaçants et d'ailes puissantes. Les pélicans traquaient le poisson, en formant avec leurs cent ailes réunies un véritable filet aussi continu et serré qu'un tramail ou une seine. Leur cercle se rétrécissait peu à peu ; le poisson manquant d'eau commençait à sauter en l'air et à nager précipitamment, laissant une traînée boueuse sur son passage. Alors cinq ou six pélicans, les plus gros, les plus forts de la bande, firent l'office de pêcheurs ; immobiles au bout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les locataires du cyprès chauve. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'anse, les pattes dans l'eau, ils saisirent les poissons au passage, et les engloutirent méthodiquement dans l'énorme poche qui pend sous leur œsophage ; pendant ce temps leurs associés, qui continuaient à rabattre avec leurs ailes, paraissaient occupés exclusivement de ne pas laisser échapper la proie.

Ce n'était pas tout. Attirée par cette pêche merveilleuse, toute la gent emplumée du voisinage s'était donné rendez-vous sur les bords de la crique, emplissant l'air de ses cris discordants. C'étaient les parasites qui cherchaient à vivre aux dépens de ces braves et intelligents pêcheurs. Rassemblés par centaines sur les tas d'ulves, de conferves et de coquilles amoncelées sur la rive, les corbeaux se disputaient des lambeaux de poissons volés ; les nuées de mouettes et d'hirondelles de mer voletaient au-dessus de l'eau, saisissant au passage quelque menu fretin ; deux ou trois grèbes plus hardis s'introduisirent dans le cercle en plongeant, et pêchèrent à loisir à la barbe des pélicans, évitant avec adresse les coups de bec formidables qui leur étaient adressés ; quelques cormorans, perchés sur de vieux troncs d'arbres immergés, appuyés gauchement sur leurs queues pointues, se laissaient tomber comme des flèches sur les plus gros poissons, qu'ils saisissaient et rapportaient à leur poste, les jetant en l'air par la queue, et ne manquant jamais de les rattraper par la



Les pélicans à la pêche. — Dessin de Van Elven d'après M. Poussielgue.

tête et de les avaler d'une bouchée. A ceux-ci, les pélicans ne disaient rien ; c'étaient des voleurs redoutables par leur taille et par leur force. Venait enfin la tourbe des honteux, les aigrettes, les crabiers, les petits hérons, qui, perchés sur les arbres d'alentour, assistaient, l'estomac vide, à cette curée appétissante ; ils allongeaient leurs cous comme des ressorts ; ils roulaient des yeux effarés, et dansaient avec des contorsions de dépit sur les branches mortes, en poussant des cris de ventriloques.

Ce qui me parut plus merveilleux, ce fut le partage équitable de la proie.

Quand la pêche fut terminée, les pélicans se rangèrent en cercle sur le sable, et chacun d'eux, vidant consciencieusement sa poche, en étala le contenu devant lui, en ayant soin d'écraser la tête des poissons qui se débattaient encore.

Alors, à un cri du chef, chaque oiseau prit un poisson et l'avala ; nouveau cri, nouveau partage, et ainsi de suite. Quand ils furent bien repus, les pélicans lustrèrent avec soin leur plumage mouillé et recourbèrent leur cou sur leur dos. Puis, ce devoir de propreté accompli, ils se mirent paisiblement à faire la sieste.

J'aurais dû en faire autant, mais la passion du collectionneur s'était éveillée en moi, et en voyant tant d'oiseaux rares réunis, il me fut impossible de lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le ravin aux champignons. — Dessin de Van Elvén d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

résister : je tirai sur un crabier bleu perché au-dessus de ma tête.

Au retentissement du coup de fusil, tout ce rassemblement d'oiseaux se dispersa. Les pélicans, prirent leur essor en bon ordre, suivis par les cormorans et les corbeaux; les mouettes et les sternes gagnèrent à tire d'ailes le milieu de la crique; les hérons, plus courageux ou stupides, restèrent perchés avec un air d'insouciance parfaite sur les hauts arbres de la forêt.

Outre le crabier bleu et quelques espèces communes, je tuai une superbe aigrette (*Egretta leuce*, Bonaparte) toute blanche, haute d'un mètre, dont le dos était orné d'une véritable crinière de longues houppes de plumes soyeuses et argentées; c'est avec ces plumes que les marchandes de modes composent d'élégantes coiffures pour les dames; j'abattis encore un blongios à tête marron (*Ardea exilis*, Bonaparte), héron en miniature, gros comme une grive, et assez rare.

Le silence s'était fait, les oiseaux avaient fui.

Accablé de fatigue, car j'avais vingt kilogrammes de gibier sur le dos, je pendis ma chasse aux branches basses d'un tulipier sous la garde de ma chienne, et je m'assis près de là sur un vert gazon, le dos appuyé à un tronc d'arbre renversé. — Je tombais presque aussitôt dans un lourd sommeil. J'eus un singulier rêve. Il me semblait que j'étais au théâtre, dans une loge près de femmes élégantes, mais trop parfumées. « Peut-on abuser du musc à ce point? » pensais-je à part moi. Mais l'odeur devint si forte que je m'éveillai. Je poussai un cri. Un gros caïman était à six pas de moi, ouvrant une gueule armée de crocs formidables, et prêt à emporter ma pauvre chienne qui dormait profondément. Je fis un bond pour saisir mon fusil, mais avant que j'eusse eu le temps de l'armer, le caïman avait regagné son élément et avait disparu sous l'eau. Je crois qu'il avait eu encore plus peur que moi. Néanmoins, je n'avais plus envie de dormir; je sifflai ma chienne, ignorante du danger qu'elle avait couru, et je regagnai le campement, en me promettant bien de ne plus faire la sieste si près des eaux perfides du pays.

A mon arrivée, je trouvai le camp installé et le souper prêt. Je couchai à terre sous ma tente en caoutchouc avec Constant et les deux nègres. Maurice et les Indiens retournèrent à bord.

A minuit, nous fûmes envahis par les eaux. Lorsque, éveillés en sursaut, nous fûmes debout, le sommet de la butte ne formait déjà plus qu'un étroit îlot; le vallon par lequel on pouvait gagner les bois, était devenu un profond canal.

L'inondation nous gagnait rapidement. L'eau montait par flots qui se succédaient en roulant, comme les vagues de la mer.

Bientôt l'îlot fut submergé, et nous eûmes de l'eau jusqu'à la cheville.

Par bonheur nous savions tous nager; mais les eaux étaient froides, et la température, depuis quelques jours, s'était abaissée à neuf degrés au-dessus de zéro.

Sans nous émouvoir, nous tirâmes des coups de fusil pour appeler à notre aide nos gens qui couchaient sur la goëlette. Ils eurent apparemment de la peine à s'éveiller, et l'eau montait de plus en plus vite. Il fallut donc abandonner la tente, les fusils, les coffres et les ustensiles de cuisine, et gagner le coteau à la nage.

Mouillés jusqu'aux os, transis de froid, n'ayant aucun moyen de faire du feu, nous attendîmes, serrés les uns contre les autres, que le canot vînt à notre secours.

Enfin il parut, nous apportant des vêtements de rechange, et, grâce à la flamme d'un grand bûcher allumé en plein bois, nous parvînmes à reprendre l'usage de nos membres engourdis.

Le reste de la nuit fut employé à opérer le sauvetage du campement. Rien ne fut perdu ni avarié, pas même le gibier que j'avais tué la veille; nous en fûmes quittes pour la peur et pour de gros rhumes qui persistèrent pendant quelques jours.

J'avais cru d'abord à une inondation d'eau douce; mais la salure du lac me prouva que cette crue n'était autre chose qu'une marée venue de l'Océan par la crique Hans, qui va prendre sa source dans les marais à quelques milles de la mer. Les jours suivants, la marée se fit à peine sentir dans le lac. Paddy Karr m'assura que les reflux d'eau de mer y étaient rares, et avaient lieu seulement à certaines époques du printemps et de l'automne. On se demande comment l'Océan, contenu par les hautes dunes de sable de la côte, peut se frayer souterrainement un passage jusqu'aux marais de la crique Hans. Les lois hydrologiques sont souvent inexplicables; dans cette péninsule, qui n'est qu'une vaste éponge, la capillarité produit les phénomènes les plus étranges.

Je choisis la pente d'un coteau boisé et pierreux pour y réinstaller notre campement; il fallait brûler les broussailles, sonder les trous et les rochers suspects, établir une terrasse pour les tentes. Je laissai Constant surveiller et diriger tous ces apprêts, et je partis sur la piste d'une bande de cerfs avec Paddy Karr, Menawa et mon cuisinier Corneille qui avait demandé à m'accompagner, en m'assurant qu'il était un fin tireur.

Toute ma meute se composait de deux chiens courants, demi-mâtins, demi-briquets, achetés à Picolata; le gentilhomme scalpé, qui devait amener avec lui six bons chiens, n'avait embarqué qu'un ivrogne, c'est-à-dire sa triste personne.

Notre chasse a réussi pourtant; nous avons abattu trois cerfs; nous en aurions rapporté quatre, sans la maladresse de Corneille qui en a manqué un à bout portant.

Une bande de jeunes sarcelles conduites par leurs parents s'ébattait devant moi sur un petit bassin encadré de nymphéas.

Comme elles folâtraient gaiement avec l'innocence du jeune âge, une énorme grenouille, tapie sous les feuilles des plantes aquatiques, bondit comme un tigre, saisit un des oisillons par la patte, et, malgré sa résistance et ses cris, l'entraîna au fond, tandis que la famille éplorée s'enfuyait vers des eaux plus tranquilles.

Ainsi ces grenouilles mangent des oiseaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maurice à même trouvé dans l'estomac de l'une d'elles des os de rats musqués.

La grenouille taureau (*Rana mugiens*, Linné) est la plus grande espèce connue; elle atteint jusqu'à cinquante centimètres de longueur du museau à l'extrémité des pattes, et pèse jusqu'à trois livres; sa couleur est d'un vert olive marbré de noir et pointillé de blanc; sa forme est analogue à celle de notre grenouille commune, mais elle s'en distingue par les sacs vocaux énormes qui pendent sous sa gorge et donnent un volume extraordinaire à sa voix.

J'ai entendu dire à des Français que c'était un excellent manger; quant à moi, j'ai horreur de cet animal au point de vue culinaire. Les nègres du pays, qui dévorent les rats, les serpents et les lézards, ont le même préjugé que moi; il en résulte que les grenouilles pullulent par millions dans toutes les eaux du sud.

La nuit suivante, Paddy et Corneille furent piqués l'un à la figure, l'autre au pied : tous deux éprouvèrent une léthargie qui dura plus de deux heures, léthargie suivie de fièvre et de convulsions nerveuses; je dus faire transporter ces deux hommes à bord de la goëlette, où ils furent soignés par Sarah, tandis que Toby venait les remplacer à terre.

Constant avait pris au piége un renard fauve, et l'avait conservé vivant, en me promettant une chasse amusante.

Dès le matin, il m'invita à prendre mon fusil, une cartouchière bien garnie et à le suivre.

Maurice vint avec nous.

Le renard, le collier au cou, était attaché par une chaîne de fer sur la plage de sable de l'anse des pélicans. Il tournait, tournait, tirant sur sa chaîne, l'air effaré et la queue entre les jambes.

Des centaines de canards couvraient l'eau, cancannant à l'envi, se félicitant de la captivité de leur ennemi, l'insultant par des gestes méprisants et des éclats de voix ironiques; en nageant, ils s'approchaient jusqu'à toucher le rivage.

Nous nous postâmes sans prendre aucune précaution; mais tel était l'acharnement des canards, que pas un ne tourna la tête de notre côté pour donner l'alarme. Nous tirions tous trois ensemble dans la masse (le père Maurice s'était laissé tenter par cette chasse facile); les canards s'envolaient, tournaient en s'appelant à une grande hauteur au-dessus de l'anse, puis revenaient s'abattre en face du renard. Nous n'avions qu'à attendre sans faire un mouvement; le gibier s'offrait de lui-même à nos coups.

Cependant, à force d'entendre la fusillade, ils s'effarouchèrent, et ne revinrent plus.

Après en avoir ramassé une trentaine, nous nous mîmes à la recherche des blessés.

Maurice avait tiré un canard qui lui avait paru d'un plumage extraordinaire, noir comme une macreuse avec une huppe blanche relevée comme celle d'un harle: blessé, l'oiseau était allé tomber au milieu d'un massif de liquidambars.

Nous nous enfonçâmes à sa poursuite dans ce fourré inextricable. Au plus épais, le canard s'envola devant nous, et alla s'abattre à quelques pas dans une dépression de terrain.

Nous y courûmes, mais nous nous arrêtâmes tous trois, en poussant des exclamations d'étonnement : un profond ravin s'ouvrait béant devant nous; large à peine d'une trentaine de mètres, il s'étendait sur une longueur considérable; une profonde obscurité y régnait; les arbres, qui le bordaient et dont les têtes se touchaient, étaient étouffés par des aristoloches énormes qui avaient formé en s'entrelaçant une voûte impénétrable à la lumière du jour. C'était le royaume des champignons. Il y en avait là de toutes formes, de toutes couleurs; il y en avait de microscopiques, agrégés par milliards sur le même bois pourri; il y en avait de gigantesques, aussi volumineux que les vieux troncs d'arbres du ravin.

Le canard était-là, dans une petite mare, tapi derrière une branche morte.

Nous contournâmes le ravin, trop escarpé pour qu'on pût y descendre, et nous y entrâmes par une des extrémités.

Une insupportable odeur de moisissure, et des effluves cadavériques nous montèrent aussitôt à la gorge : la moisissure était partout. Les mares stagnantes étaient couvertes d'une huile croupie verdâtre, qui à la moindre agitation s'irisait de violet, comme de l'essence tombée dans l'eau; le sol même était enduit d'une efflorescence blanchâtre qui se collait aux pieds et nous faisait glisser. Aucun végétal, autre que les champignons et les mousses, ne pouvait vivre dans ce milieu infect et dépourvu d'air. De vieux troncs d'arbres centenaires corrodés par l'humidité gisaient çà et là, décharnés comme des squelettes, n'ayant plus d'autre usage que celui de nourrir les champignons qui croissaient vigoureusement sur cette pourriture végétale. Je vis là des apiospores, grosses masses gélatineuses et transparentes, qui se collent aux parois des rochers, d'où elles laissent suinter goutte à goutte un liquide jaunâtre et empesté; des phylacies, qui ressemblent à des morceaux de charbon agglomérés, mais dont le contact est si venimeux qu'il est dangereux d'en approcher même les doigts; des lentiums, d'un blanc si éclatant qu'on eût dit un écrin de perles soutenu par des pédoncules d'azur; des ustalées, gros agavés en forme de chapeaux chinois, d'un rouge orange marbré d'argent, qui vivent en république au pied des arbres; puis toute la famille des lycoperdacées, les géants de la famille : il y en avait d'aussi hauts que des enfants, étalant des chapeaux de plus de deux mètres de diamètre; ceux-là étaient roses, et ressemblaient à de vastes parapluies; d'autres plus nombreux, des pézizes, avaient la forme d'une coupe et étaient de couleur bois; l'intérieur ressemblait à une grande marmite.

Nous nous avancions à la file les uns des autres, entre les rangées de champignons géants, non sans une certaine appréhension dans cette gorge, à travers cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

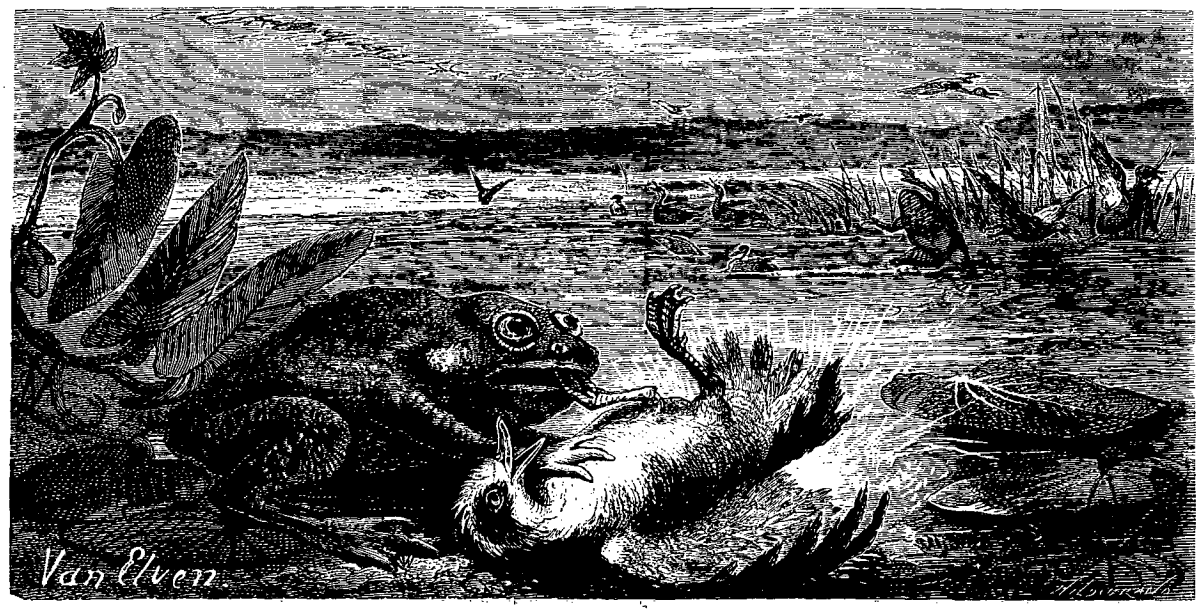
végétation antédiluvienne, il me semblait que quelque monstre étrange allait m'apparaître, débris des âges passés, conservé dans cette moisissure!

Soudain Maurice, qui venait le dernier, glissa sur un tronc d'arbre pourri, et en tombant alla choquer un des plus gros champignons : celui-ci fit explosion avec une détonation semblable à un coup de fusil, et lança en l'air un nuage de spores. Alors le ravin tout entier retentit de détonations ; les champignons, défendant leur demeure contre l'invasion de profanes étrangers, éclataient de tout côté comme des caissons d'artillerie! Étonnés par ces bruits insolites, aveuglés par la poussière rouge, qui, retombant en pluie sur nos têtes, nous faisait éternuer et tousser, nous fîmes une retraite précipitée, oubliant même le canard que nous étions venus chercher.

Cette fusillade, dirigée contre nous par des champignons, paraîtrait incroyable si nous ne donnions quelques mots d'explication. Les champignons de la famille des lycoperdacées ont, comme d'autres végétaux, la faculté d'éclater bruyamment quand ils sont mûrs, et qu'on les touche : la nature leur a donné ce moyen de répandre leur semence sur une vaste étendue de terrain : cette poussière rouge qu'ils nous lançaient aux yeux se compose de spores imperceptibles, dont chacun contient un germe. L'ébranlement causé par la chute de Maurice, la détonation d'un des plus gros pézizes avaient mis tous les autres en branle....

Voilà comment trois chasseurs furent mis en fuite par des champignons!

L'aventure n'était que comique : les suites en furent douloureuses; nous eûmes tous les trois la figure et les mains couvertes de pustules, et notre poitrine était en un tel état que nous ne pouvions plus



Grenouille-taureau attaquant de jeunes sarcelles. — Dessin de Van Elven d'après M. Poussielgue.

respirer; la poussière des pézizes nous avait presque empoisonnés.

En rentrant au camp, Menawa et Toby, que j'avais chargés en mon absence de découvrir les insectes venimeux qui nous attaquaient chaque nuit, m'annoncèrent que le plateau sur lequel nous étions campés était miné en dessous par les galeries de milliers d'araignées endormeuses (*Latradectes*) dont la morsure est si dangereuse qu'elle cause quelquefois des léthargies où l'on passe du sommeil à la mort; ces venimeux insectes bouchent pendant le jour leurs tubes souterrains avec des sables agglutinés, et ne sortent que la nuit.

L'araignée endormeuse est d'un rouge sombre; elle a la tête taillée à facettes.

Contre de si petits ennemis toute lutte était impossible. Des bêtes fauves eussent été moins redoutables. Nous n'avions qu'un parti à prendre : je donnai l'ordre de lever le camp.

Nous étions tous plus ou moins écloppés, plus ou moins malades. Notre campagne n'avait pas été heureuse. En quatre jours nous avions été inondés par la crique, blessés par les araignées, empoisonnés par le faux persil et par les champignons.

Constant appela cet endroit le Camp maudit : certes il ne calomniait pas les plages du lac Dunns[1]!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

A. Poussielgue.

1. Interrompu par la mort. (Voy. la note p. 353.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1870

(PREMIER SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

I. Livingstone et ses dernières lettres. Le réseau hydrographique du plateau de l'Afrique australe, et ses rapports supposés avec le bassin du Nil. — II. Remarques à ce sujet. Fausses inductions que l'on tire des latitudes des sources du Nil dans Ptolémée. Savoir douter et attendre. — Esquisse du plateau central, construite par M. Aug. Petermann sur les données contenues jusqu'à présent dans les lettres du voyageur. — III. Livingstone sur le plateau central. Système hydrographique. Rivières et vallées. Vues et conjectures. — IV. Découverte d'un nouveau lac. Description d'un pays inconnu. — V. Les grands lacs à l'ouest et au sud-ouest du Tanganika. Scènes d'inondations. La ville de Cazembé. Remarques sur les explorations portugaises. — VI. Coup d'œil sur quelques autres expéditions en diverses parties de l'Afrique. MM. Baker et de Bizemont au fleuve Blanc; le docteur Schweinfurth au Bahr el-Ghazal; M. Walker à l'Ogovaï. — Ce que nous savons des grands fleuves de l'Afrique; pas une seule de leurs sources n'est connue. De quel intérêt serait un voyage au centre de l'Afrique par le Gabon ou l'Ogovaï. — VII. M. Reade au Soulimana; tentative vers les sources du Dhioliba. Attente déçue. — Sur notre récente expédition militaire vers le Ghir, dans le Sahara marocain. Réminiscences classiques. — VIII. Les prix décernés par les Sociétés de géographie. Prix de l'Impératrice à M. Ferdinand de Lesseps. Généreux abandon des dix mille francs du prix à l'officier français qui s'est joint, pour les observations scientifiques, à l'expédition égyptienne dirigée en ce moment vers le haut bassin du Nil. — Les expéditions polaires. Situation. M. Lambert. *La Germania.*

I

Au moment même où j'écrivais, au mois de novembre dernier, ma dernière Revue trimestrielle, on recevait à Londres des lettres du docteur Livingstone; ces lettres ont été publiées depuis (au mois de février), et je puis en résumer le contenu.

Elles sont bien loin encore de répondre à la vive impatience avec laquelle nous attendons, en Europe, les résultats que le nom et la persévérance courageuse du grand explorateur, aussi bien que son habileté éprouvée, promettent à la géographie positive du plateau de l'Afrique australe. Néanmoins elles nous apportent déjà des faits d'un grand intérêt et des indications précieuses; surtout elles nous rassurent de plus en plus sur le voyageur lui-même, dont la constance ne faiblit pas au milieu des épreuves parfois très-rudes qu'il lui faut traverser sous le climat du tropique et au milieu de populations souvent hostiles.

Les dernières lettres un peu circonstanciées de Livingstone étaient du 2 février 1867 (voir notre Revue du premier semestre de 1869); elles laissaient le voyageur dans une localité appelée Bamba, vers le dixième degré de latitude australe, à peu près à mi-chemin entre le Nyassa du sud ou lac Maravi et le *Tanganîka*, que nous appelons par excellence le *grand lac central* de l'Afrique du sud; c'est de ce point que part le récit sommaire des lettres actuelles, écrites, le 8 juillet 1868, au voisinage d'un lac appelé *Bangouéolo*, situé vers le sud-ouest du Tanganîka, à la distance d'une dizaine de journées. Une lettre adressée au docteur Kirk, consul britannique à Zanzibar, en même temps que les dépêches destinées à l'Angleterre, présente sous une forme résumée les principales observations géographiques du voyageur, en même temps que les vues qu'il s'est formées sur la position des sources du Nil.

« Pour le capitaine Fraser et pour nos amis de Zanzibar, lit-on dans cette lettre intime, je puis dire que j'ai trouvé ce que je crois être les sources du Nil, entre le dixième et le douzième degré de latitude sud, par conséquent dans la position à peu près que Ptolémée leur assigne. Ce n'est pas seulement une source sortant d'un lac, mais au delà de vingt sources. Il y a un lac appelé Liemba, peut-être en communication avec le Tanganîka, où affluent quatre rivières déjà considérables. L'une de ces rivières, dont j'ai pris les mesures, apporte au lac les eaux de onze gros ruisseaux qu'elle reçoit. Prenant ces quatre rivières (et l'on en peut ajouter une cinquième qui passe à Maroungou) comme formant un système particulier d'écoulement ou de drainage, le *Tchambézé* forme un autre système latéral, centre d'une grande vallée où se trouvent trois autres cours d'eau aussi forts que l'Isis à Oxford ou l'Avon à Hamilton. Le Tchambézé se déverse dans le lac *Bangouéolo*, reçoit deux affluents, puis change son nom pour celui de *Louapoula;* puis, coulant au nord, il reçoit deux nouveaux tributaires larges d'une cinquantaine de mètres, et va se déverser dans le lac *Moero* où arrivent cinq autres rivières, dont une de quatre-vingts mètres de large que l'on ne peut traverser qu'en canot. A sa sortie du Moero la rivière est appelée *Loualaba;* elle se grossit encore de deux courants assez forts avant d'aller former l'*Oulènghé*. Ce dernier nom s'applique soit à un lac avec beaucoup d'îles, soit à une division de la rivière avec beaucoup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'affluents ; le tout va se réunir au *Loufira*, rivière considérable formée de cinq branches qui réunit les eaux du côté occidental de la grande vallée, laquelle, probablement, n'est autre que celle du Nil. Il me reste à descendre la Loualaba, et à vérifier si, comme le disent les indigènes, elle passe à l'ouest du Tanganîka, ou bien si elle s'y jette pour en ressortir sous le nom de Loanda, d'où elle arriverait au lac Tchouambé que je conjecture être celui que M. Baker a découvert[1].

« S'il arrive des lettres pour moi, ajoute le docteur Livingstone en finissant, veuillez me les adresser à Oudjidji, jusqu'à nouvel avis[2]. »

II

Quelques courtes observations sur cette lettre d'envoi au docteur Kirk, avant de reproduire les missives plus détaillées que le voyageur adresse à Londres.

Notre première remarque est que la lettre que nous venons de transcrire, très-rapidement et très-incorrectement écrite, n'est pas très-claire quant à la disposition relative des lacs et des affluents. Une simple esquisse, insérée par le voyageur dans son message, aurait donné de tout ce réseau hydrographique une notion infiniment plus nette. Les voyageurs ne songent pas assez aux mille accidents qui peuvent couper court à leurs communications, ce qui devrait les porter, chaque fois que l'occasion s'en présente, à les rendre aussi nettes et aussi arrêtées que possible, au moins pour les choses essentielles. Les voyageurs allemands dont les explorations africaines ont été inspirées et dirigées en partie par le Comité de Gotha, les Heuglin, les Munzinger, les Beurmann, les Rohlfs, les Mauch et autres, donnent sous ce rapport un exemple que l'on ne saurait trop rappeler et qui devrait toujours être suivi dans l'intérêt de la science. Il est triste de penser, dans l'intérêt même du voyageur et de sa gloire, qu'à un moment donné un accident, une catastrophe peuvent anéantir les résultats de plusieurs années d'explorations, de fatigues, de périls, d'études, de recherches locales et d'informations, dont l'explorateur aura cru pouvoir réserver l'exposé circonstancié pour le moment de son retour en Europe.

L'habile directeur des *Mittheilungen*, dans le cas actuel comme en bien d'autres, s'est efforcé d'atténuer ce grave danger. Avec son esprit éminemment pratique, toujours en éveil sur ce qui peut servir la science de la manière la plus effective, le docteur Augustus Petermann a fixé sur une carte spéciale, dans le dernier numéro de son précieux journal (qui doit être entre les mains de tout ami de la géographie, ne serait-ce que pour les cartes qui en sont la substance), a fixé, dis-je, sur une carte spéciale, les données (si vagues qu'elles soient encore) contenues dans les dernières lettres du docteur Livingstone[3]. Ceux-là seulement qui ont essayé de pareilles constructions sur des données de cette nature peuvent en apprécier la difficulté. Les indications souvent indécises et flottantes, données par les lettres trop rapides du voyageur, prennent un corps et présentent un ensemble, ainsi fixées sur l'esquisse du savant cartographe ; d'autant plus que M. Petermann y a fait entrer les données antérieures fournies par les explorateurs et les pombeiros portugais dans la même région depuis la fin du dernier siècle, aussi bien que celles que l'on doit aux communications de Ladislaüs Magyar. C'est un point de comparaison fort utile, que fait encore mieux ressortir le commentaire de M. Petermann contenu dans une note additionnelle. Quoique bien des points de cette esquisse aient dû être laissés à l'à-peu-près et à la conjecture, elle n'en sera pas moins d'un grand secours pour y rapporter les informations ultérieures.

Notre seconde remarque est que dans les dernières communications du docteur Livingstone, à côté de notes personnelles et des observations directes du voyageur, une large part est faite non pas seulement aux informations orales, mais aussi aux conjectures. Il va sans dire qu'il y a une grande différence à faire entre ces deux ordres de faits ; nous n'aurions pas même à nous y arrêter s'il ne s'agissait pas d'un voyageur dont la parole a tant d'autorité. Dans sa juste préoccupation de la question des sources du Nil, rencontrant sur le plateau, entre le huitième et le onzième degré de latitude australe, un système d'eaux qui se porte de là vers le nord, mais dont l'issue finale est encore inconnue, Livingstone pense tout d'abord au grand fleuve d'Égypte. Son hypothèse, parfois réservée comme on le verra tout à l'heure, se laisse aller parfois aussi jusqu'à l'affirmation absolue ; et l'une de ses raisons est l'accord qui se trouverait ainsi entre sa conjecture et la carte de Ptolémée. Mais Livingstone, et bien d'autres avec lui, oublient ici un fait capital : c'est l'énorme déplacement de toutes les latitudes du géographe alexandrin, par suite de sa méthode prodigieusement erronée de réduire les distances. Dans le cas actuel, ce que Ptolémée porte au douzième degré de latitude australe doit se ramener aux environs de l'équateur ; de même que la source du Nil d'Abyssinie, qu'il met sous l'équateur, est en réalité vers le douzième degré de latitude nord. Ce sont là des choses familières à quiconque a fait une étude tant soit peu critique de l'œuvre géographique de Ptolémée[1] ; ce qui n'empêche pas que déjà, en Angleterre, les raisonnements et les discussions pour ou contre vont leur train, sans que nul semble avoir soupçon de la fausseté radicale du point de départ. Laissons donc là Ptolémée et ses fausses latitudes pour nous attacher aux faits constatés par l'observation ; et si l'on oublie si aisément, à Londres, la leçon de réserve que devrait don-

1. L'Albert Nyanza.

2. On se rappellera qu'Oudjidji, localité visitée par Burton et Speke en 1859, est sur la côte orientale du Tanganîka.

3. *Mittheilungen*, 1870, n° 5, carte n° 9.

1. Voir la discussion fondamentale de ce point de critique dans l'ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions en 1860 : *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*, p. 477 et suiv. Paris, 1863, in-8.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ner l'exemple encore si présent de Speke et de sa prétendue découverte « des sources du Nil, » n'oublions pas, nous, combien il est difficile de réagir contre la fausseté d'une première impression. Que le système d'eaux dont Livingstone n'a eu jusqu'à présent qu'une vue très-rapide et très-limitée à deux ou trois cents lieues au sud de l'équateur, appartienne au haut bassin du Nil, la chose n'est pas impossible sans doute, bien qu'il y ait à cela de sérieuses objections ; mais sachons attendre, avant de nous prononcer, que l'explorateur ait vu les choses par lui-même, et qu'il ait pu fixer ainsi ses doutes et les nôtres.

III

Nous arrivons maintenant à la lettre adressée par le docteur Livingstone au comte de Clarendon ; c'est dans cette dépêche que l'explorateur expose avec le plus de détails la suite de ses recherches[1].

« Mylord, lorsque j'eus l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie, au mois de février 1867, j'étais persuadé que je me trouvais alors sur la ligne de faîte qui sépare le Zambézi soit du Congo, soit du Nil. Des observations plus étendues m'ont convaincu, depuis, de l'exactitude générale de mon impression à ce sujet; et tant par ce que j'ai vu que par ce que j'ai appris de natifs intelligents, je crois pouvoir assurer que les sources principales du Nil se trouvent entre le dixième et le douzième degré de latitude sud, c'est-à-dire presque dans la position que leur assigne Ptolémée, dont le fleuve *Rhaptus* est probablement la Rovouma[2]. Sachant toutefois que d'autres se sont trompés, et n'ayant aucune prétention à l'infaillibilité, je n'affirme rien d'une manière positive, particulièrement sur les contrées qui sont à l'ouest et au nord-ouest du Tanganîka, attendu que mes observations n'ont pas encore atteint ces parties du plateau ; mais si Votre Seigneurie veut bien parcourir la courte esquisse que je vais lui tracer de mes découvertes, elle verra que les sources du Nil ont été cherchées jusqu'à présent beaucoup trop loin dans le nord. Le grand fleuve prend naissance à quatre cents milles environ au sud de la partie méridionale du Victoria Nyanza, en deçà de tous les lacs, sauf le Bangouélo.

« Quittant la vallée de la Loangoua [au douzième degré de latitude sud], rivière qui va se jeter dans le Zambézi à Zumbo, nous commençâmes à gravir ce que nous prîmes d'abord pour une grande masse de montagnes, mais ce qui n'est en réalité que l'escarpement méridional d'une région élevée de mille à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer[1]. On peut dire d'une manière générale que ce plateau occupe, au sud du Tanganîka, un espace de trois cent cinquante milles de côté[2]. Il est couvert en partie de forêts plus ou moins épaisses; sa surface est ondulée, parfois montueuse. Le sol est riche, de nombreux ruisseaux l'arrosent, et, pour l'Afrique, l'air y est frais. Son inclinaison est au nord et à l'ouest, mais je n'y ai trouvé aucune partie au-dessous de mille mètres d'altitude. Le pays d'Ousango, situé à l'est de l'espace indiqué, est aussi un plateau qui donne des pâturages aux immenses troupeaux de bétail des Basango [les Ouasango des Arabes[3]], race remarquable par la teinte claire de sa peau, et qui se montre très-amicale envers les étrangers. Ousango forme le côté oriental d'une grande vallée encore élevée malgré sa dépression. L'autre côté, le côté occidental, est formé par ce qu'on nomme les monts Koné, au delà des mines de cuivre de Catanga. C'est encore plus loin à l'ouest, au delà de la chaîne ou du plateau de Koné, que se trouve, dit-on, sous le nom de Djambadji, l'origine de notre vieille connaissance le Zambézi. L'extrémité méridionale de la grande vallée comprise entre Ousango et la chaîne de Koné est entre onze et douze degrés de latitude sud. Il est rarement possible ici de voir une étoile; mais une nuit, m'étant éveillé entre deux et trois heures, j'en trouvai une qui me donna pour latitude onze degrés cinquante-six minutes sud, et nous étions alors en plein sur le plateau. A mesure que nous avancions, les cours d'eau, évidemment permanents, devenaient nombreux. Quelques-uns se dirigeaient à l'ouest vers la Loangoua; d'autres [en plus grand nombre] allaient [au nord] et au nord-ouest se réunir au Tchambézé. Trompé par une carte qui applique à cette rivière la dénomination de « Zambézi, branche orientale, » je la pris en effet pour la rivière méridionale de ce nom ; mais le Tchambézé, avec tous ses tributaires, coule de l'est vers le centre de la grande vallée du plateau, laquelle probablement est la vallée du Nil. C'est une rivière intéressante en ceci qu'elle contribue à former trois lacs, et qu'elle change trois fois de nom dans les cinq ou six cents milles (huit ou neuf cents kilomètres) de son cours. Les premiers qui la traversèrent furent les Portugais, qui cherchaient de l'ivoire et des esclaves et ne s'enquéraient de rien autre. Une personne qui a tout recueilli, même les ouï-dire géographiques des Portugais, sait par le fait si peu de chose du pays, qu'elle met ici une grande rivière qui remonte une montagne de trois mille pieds et qu'elle appelle « le Nouveau Zambézi. »

« Je traversai le Tchambézé par dix degrés trente-

1. Nous y avons introduit un certain nombre d'additions, qui précisent certains faits particuliers, tirées des autres lettres écrites sous la même date à d'autres personnes. Ces additions accidentelles ont été renfermées entre crochets [ ].

2. Le docteur Livingstone est là dans une immense erreur. La position du fleuve Rhaptus, très-approximativement fixée par les Périples où Ptolémée avait puisé les éléments de cette partie de sa carte, ne peut se chercher qu'aux environs de Zanzibar, probablement à la rivière Pangani, un peu au delà du 5e degré de latitude australe; la Rovouma est à 5 degrés ou 125 lieues plus loin, au delà du 10e degré.

1. Livingstone dit de trois mille à six mille pieds anglais, ce qui est un peu au-dessous de notre conversion ; mais, pour des approximations de cette nature, il n'y a pas lieu de chercher une précision illusoire.

2. De cinq à six cents kilomètres.

3. *Oua, va, ba, ma* sont des particules initiales qui, dans toute l'Afrique australe, depuis la frontière des Hottentots jusqu'à l'équateur et au delà, servent à former les noms de peuples ou de tribus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre minutes sud, ainsi que plusieurs de ses affluents sud et nord aussi grands que l'Isis à Oxford, mais plus rapides et dans lesquels il y a des hippopotames. Je mentionne ces animaux, parce que dans ma navigation du Zambézi j'ai toujours pu conduire hardiment le steamer là où je les voyais, sûr de n'y pas trouver moins de deux mètres et demi d'eau. Le Tchambézé va se jeter dans le lac Bangouélo, et quand il en sort il prend le nom de Louapoula. Le Louapoula coule au nord jusqu'au delà de la ville de Cazembé; à douze milles au-dessous de cette place il entre dans le lac Moero. A sa sortie du Moero, à l'extrémité nord du lac, il franchit une fissure des montagnes de Roua; et sous le nom de Loualaba, prenant son cours au nord-nord-ouest, [il devient très-large] et forme l'Oulènghé dans le pays à l'ouest du Tanganîka. Je n'ai vu le Loualaba qu'au point où il sort du Moero et se fraye son passage à travers les hauteurs de Roua; mais je ne doute pas que même avant d'avoir reçu le Sofunso qui vient du Maroungou, et le Sobouri qui vient du pays de Baloba, il ne suffise à former l'Oulènghé, soit que ce nom désigne un lac avec beaucoup d'îles, comme le disent quelques-uns, ou, comme d'autres l'assurent, que ce soit seulement une séparation du courant en plusieurs branches, — une sorte de pendjab, si je puis employer ce terme. Ces branches, dans tous les cas, portent toutes leurs eaux à la Loufira, grande rivière [qui a ses sources entre onze et douze degrés sud], et qui par elle-même et ses nombreux tributaires arrose le côté occidental de la « grande vallée. » Je n'ai pas vu la Loufira; mais partout où on me l'a désignée vers l'ouest au delà du onzième degré sud, on m'a toujours dit qu'on n'y pouvait naviguer qu'en canot. Ceci est une information purement native. Des hommes intelligents m'ont assuré qu'après avoir reçu les eaux de l'Oulènghé, la Loufira coule au nord-nord-ouest vers le lac Tchowambé, que je conjecture être le même que le lac découvert par M. Baker[1]. D'autres croient qu'elle va se jeter dans le Tanganîka à Ouvira, et que le Tanganîka lui-même se déverse au nord dans le Tchowambé par une rivière appelée la Loanda. Sur tout cela je suspends mon jugement. Si je suis ici dans l'erreur et que je vive assez pour la reconnaître, je me rectifierai. Mon opinion, quant à présent, est que si le grand volume d'eau que j'ai vu se portant au nord ne suit pas, à l'ouest, une direction parallèle au Tanganîka, il doit s'écouler du Tanganîka même, et, selon toute probabilité, par la Loanda. »

IV

Après avoir exposé ses vues sur ce grand problème dont l'observation directe peut seule donner la solution, — et nous devons tous désirer qu'elle soit réservée au docteur Livingstone lui-même, — le voyageur reprend sa narration. Il va nous faire connaître un nouveau lac qu'il a vu le premier non loin de l'extrémité méridionale du Tanganîka, et décrire sommairement l'aspect et la nature d'une région lacustre avant lui complétement inconnue.

« Je reviens au plateau. Il est partagé en districts : Lobisa, Lobemba, Oubengou, Itava, Lopéré, Kabouïré, Maroungou, Lounda ou Londa, et Roua. Le nom des tribus est précédé de l'initiale *Ba;* les noms de pays sont précédés de *Lo* ou de *Ou*. Les Arabes adoucissent *ba* en *oua*, conformément à leur dialecte souahéli; les indigènes, jamais. Sur la pente nord du plateau, [dans le pays de Baloungou[1]], le 2 avril 1867, j'ai découvert le lac Lièmba. Il est situé dans un creux dont les côtés descendent en pentes rapides à une profondeur de six cents mètres; le site est fort beau, les côtés, le sommet et le fond étant également couverts d'arbres et d'arbustes. Les éléphants, les buffles et les antilopes paissent sur les pentes escarpées, tandis que les eaux pullulent de crocodiles, d'hippopotames et de poissons. Le canon étant inconnu, les éléphants ont ici leurs coudées franches, si ce n'est que çà et là il y en aura un de pris dans les fosses. C'est un véritable paradis naturel, tel que Xénophon aurait pu le souhaiter. Sur deux îles rocheuses, des pêcheurs cultivent le sol, élèvent des chèvres et prennent du poisson; les villages qui entourent le lac disparaissent sous les palmiers à huile de la côte occidentale d'Afrique. Quatre cours d'eau considérables descendent dans le Lièmba, et un grand nombre de ruisseaux de dix à douze pieds de large, — ce qu'en Écosse on appelle *burns*, ruisseaux à truites, — se précipitent en franchissant les rochers de schiste argileux d'un rouge brillant, où ils forment de magnifiques cascades devant lesquelles s'arrêtaient même les plus stupides de mes hommes. Un des courants, le Lofou, que je mesurai à cinquante milles de son embouchure, avait quatre-vingt-dix mètres de large au gué, l'eau venant jusqu'à la cuisse ou à la ceinture, et coulant avec rapidité sur un lit de grès durci : c'était au mois de septembre, et les dernières pluies étaient tombées le 12 mai. Partout ailleurs le Lofou exige des canots Le Louzua, dont le cours est semé d'îles herbeuses, apporte au Lièmba un volume considérable d'eau calme. Le lac a dix-huit à vingt mètres de profondeur. Un autre des quatre courants est, dit-on, plus considérable que le Lofou; mais la circonspection exagérée d'un chef officieux a fait que de ce dernier affluent et du quatrième je n'ai vu que les embouchures. Le lac n'est pas grand; il peut avoir une trentaine de kilomètres dans un sens, et de cinquante-cinq à soixante dans l'autre. Son inclinaison est au nord-nord-ouest, et un prolongement pareil à une rivière de trois kilomètres de large, d'après ce qu'on m'en a dit, verse ses eaux dans le Tanganîka. Je l'aurais regardé comme un appendice de ce dernier lac, n'était-ce que sa surface est à huit cent cinquante-trois mètres au-dessus du niveau de la mer (deux mille huit cents pieds anglais), tandis

1. L'Albert Nyanza. Je ne puis, sur ce point, que m'en référer à mes remarques précédentes.

1. Ou Marourgou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que d'après Speke le Tanganîka n'est qu'à cinq cent soixante-deux mètres (dix-huit cent quarante-quatre pieds[1]). J'essayai de suivre le déversoir qui communique d'un lac à l'autre, mais j'en fus empêché par un conflit qui venait d'éclater entre le chef d'Itava et un parti de traitants d'ivoire arrivés de Zanzibar. Je redescendis alors au sud, dans l'intention d'aller à cent cinquante milles tourner vers l'ouest pour dépasser le canton agité, et pouvoir explorer l'ouest du Tanganîka; mais après une marche de quatre-vingts milles (cent trente kilomètres) je rencontrai le parti d'Arabes. Je leur montrai une lettre du sultan de Zanzibar que je dois aux bons offices de Son Excellence sir Bartle Frere, gouverneur de Bombay, et ils me fournirent aussitôt de provisions, d'habits et de verroteries; bref, ils eurent pour moi toutes les prévenances possibles, et ils me témoignèrent la plus grande sollicitude pour ma sûreté et ma réussite. Les chefs de la caravane s'aperçurent bientôt que la continuation des hostilités était synonyme de clôture du marché d'ivoire; mais il n'en fallut pas moins trois mois et demi pour rétablir la paix et la bonne entente.

« Je dus séjourner avec eux dans un village dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de quatorze cent trente-deux mètres (quatre mille sept cents pieds anglais). Je fus charmé de voir comment ces gens procédaient dans leur commerce d'ivoire et d'esclaves, — un parfait contraste avec les us et coutumes des bandits de Kiloa, et les procédés atroces des Portugais de Tetté, avec lesquels le gouverneur d'Almeida a été de connivence. »

V

Les derniers paragraphes de cette dépêche, d'un si grand intérêt malgré sa concision, nous conduisent aux parties du plateau les plus occidentales où Livingstone eût pénétré à la date de ses lettres, c'est-à-dire au milieu de la large dépression lacustre où coule du sud au nord, à l'ouest du Tanganîka, la grande rivière que le voyageur croit être la tête tant cherchée du fleuve d'Égypte. Que cette conjecture soit vraie ou fausse, les aperçus entièrement nouveaux que nous trouvons ici n'en promettent pas moins des acquisitions précieuses, quand viendra la relation complète du grand explorateur.

« Après que la paix fut conclue, continue-t-il, je fis une visite à Msama, le chef d'Itava; et ayant quitté les Arabes, je me dirigeai vers le lac Moero que j'atteignis le 8 septembre 1867. Dans sa partie du nord, le Moero a de trente à cinquante kilomètres de large; plus au sud sa largeur est bien de cent kilomètres. Du sud au nord il peut mesurer quatre-vingts kilomètres. Des rangées de montagnes boisées en bordent les deux côtés; mais dans la partie la plus large les montagnes de l'ouest s'éloignent hors de vue. Longeant le côté oriental du Moero nous arrivâmes à la ville du roi Cazembé[1], dont les prédécesseurs ont été visités trois fois par les Portugais. Sa ville est située sur le bord nord-est du petit lac de Mofoué, dont les dimensions sont de trois à quatre kilomètres sur six à sept. Il est semé d'îlots bas couverts de roseaux, et ses eaux nourrissent une grande abondance de poisson, — une sorte de perche. Il ne communique ni avec la rivière Louapoula, ni avec le Moero.

« Je passai quarante jours dans la ville de Cazembé. J'aurais pu aller au Bangouélo, le plus grand des lacs de cette région de l'ouest; mais on était arrivé au temps des pluies, et le lac, d'après ce qu'on m'en rapportait, est alors très-insalubre. N'ayant plus un atome de médicament d'aucune sorte, et la fièvre, quand on ne peut pas la couper, produisant des effets fort désagréables, je pensai qu'il serait très-imprudent de m'aventurer dans un canton où le gonflement de la glande thyroïde et l'éléphantiasis (scroti) sont très-communs. Je me remis donc en route vers le nord pour Oudjidji, où m'attendaient des envois de la côte, et, je l'espérais, des lettres: car depuis deux ans et plus je n'avais aucune nouvelle du monde. Mais j'étais encore à treize journées du Tanganîka, lorsque l'inondation du pays qui s'étendait devant moi m'arrêta court. Une troupe de gens du pays qui venait de traverser ces cantons me représenta la plaine comme tellement couverte d'eau qu'on en avait souvent jusqu'à mi-corps, et qu'il était difficile de trouver des endroits à sec pour y passer la nuit. Cette inondation dure jusqu'en mai ou en juin. Il fallut m'arrêter; mais bientôt l'inactivité me pesa au point que je rebroussai chemin et revins à Cazembé. [Nous étions en avril].

« Pour donner en petit une idée de l'inondation qui a lieu plus bas dans cette partie de la vallée du Nil[2], je mentionnerai un seul cas. J'avais à franchir deux cours d'eau qui débouchent dans la partie nord du lac Moero, l'un qui est large d'une trentaine de mètres, l'autre de trente à trente-cinq, et qui sont traversés par des ponts; or, l'inondation couvrait le sol de chaque côté de l'un de ces ruisseaux sur une largeur de quatre cents mètres au moins, et l'autre sur une étendue totale d'un kilomètre et demi. Il nous fallut traverser ces plaines noyées, ayant de l'eau au moins jusqu'à mi-cuisse, et parfois jnsqu'à la ceinture. De plus, le débordement de l'un des deux, le Luao, avait couvert une plaine voisine du Moero, si bien qu'il nous fallut barboter dans une vase noire, à travers des herbes qui nous allaient au-dessus de la tête. Les pieds de ceux qui avaient passé là avant nous y avaient creusé des

1. Cette difficulté n'en est pas une, attendu que l'on sait, par Speke lui-même, que son observation ne mérite aucune confiance, à cause de l'état de son baromètre.

1. Nous rappellerons que le nom de *Cazembé*, sous lequel cette place est communément désignée dans les relations, n'est proprement que le titre royal du prince qui y a sa résidence; le vrai nom de la ville est *Lucenda*, ou, comme le mot doit se prononcer, Loucenda.

2. De la vallée supposée, bien entendu. Nous sommes toujours obligé de tenir le lecteur en garde contre la manière affirmative dont le voyageur s'exprime ici, affirmation si opposée à la sage réserve qu'il montrait tout à l'heure.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ornières et des trous où nous glissions à chaque pas, amenant chaque fois à la surface des centaines de bulles qui répandaient en éclatant une effroyable odeur. Nous eûmes quatre heures de cet agréable exercice, et le dernier quart d'heure fut le pire; aussi ce fut avec un véritable bonheur que nous atteignîmes la plage sablonneuse du Moero, où nous pûmes nous plonger dans les eaux claires et tièdes du lac.

« Continuant de remonter la rive du lac, nous eûmes de nouveau à passer quatre torrents, l'eau jusqu'à micuisse; puis une rivière large de soixante-quinze mètres, avec près de trois cents mètres de terrain détrempé sur l'autre rive; puis enfin quatre ruisseaux encore larges de quatre, dix et quinze mètres [avant d'atteindre Cazembé.] L'un de ces derniers ruisseaux, le Tchungou, présente un triste intérêt: c'est là que mourut le docteur Lacerda. Lacerda est le seul voyageur portugais dans ces parties qui ait eu quelque éducation scientifique, et cependant sa latitude de la ville de Cazembé sur le Tchungou est en erreur de cinquante milles (80 kilomètres). Il est probable qu'au moment de sa dernière observation son attention était obscurcie par la fièvre; et quiconque sait quelle est alors la prostration de l'esprit et du corps verra cette erreur avec compassion. »

Qu'on nous permette, avant d'aller plus loin, de rapporter à ce sujet une remarque essentielle du docteur Petermann. « Sans aucun doute, fait observer le savant directeur des *Mittheilungen*, Livingstone rabaisse par trop la valeur des travaux portugais; et lorsqu'il dit que la latitude de la ville de Cazembé, déterminée par Lacerda en 1798, est en erreur de cinquante milles anglais, il oublie qu'en réalité nous n'avons pas la détermination de latitude obtenue par Lacerda. Il est très-douteux que Livingstone ait eu en main une construction faite avec le soin nécessaire des itinéraires portugais conduisant à Cazembé. Nous ne doutons pas que Livingstone ait aussi apporté une grande attention à la détermination astronomique de ce point important, bien que les seules observations de latitude dont il ait jusqu'à présent donné communication soient celle de son point de passage du Tchambézé (10° 34′ S.), et sa détermination de la ville de Bemba (10° 10′ S., et 31° 50′ E. de Greenw.). Au total, le grand mérite de Livingstone en regard des Portugais est à nos yeux dans les reconnaissances d'ensemble, dans la liaison que ses travaux établissent entre tous les grands traits de cette configuration géographique. » Ces remarques nous paraissent fort justes, surtout si l'on ajoute à ces mérites éminents du grand voyageur, sans parler de sa rare et froide énergie, l'autorité scientifique qui s'attache à ses longues explorations, et le caractère de certitude qu'elles donnent à la carte d'une immense région, naguère inconnue ou peu s'en faut, malgré les indications vagues et flottantes de ses prédécesseurs.

Nous reprenons la suite des tribulations du voyageur, au milieu d'un pays que les pluies tropicales venaient de transformer en immenses nappes d'eau présentant plus d'une sorte de dangers. « Les eaux gonflées du Tchungou nous venaient à la poitrine, et il fallait nous hausser autant qu'il nous était possible pour éviter de nous mettre à la nage. L'état des rivières et du pays m'avait obligé de ne prendre qu'un très-léger bagage; j'avais dû me borner aux instruments les plus nécessaires. Je n'avais d'autre papier qu'un couple de calepins et ma Bible. Ayant fait la rencontre inattendue de gens qui allaient à la côte, j'empruntai quelques feuilles de papier à un Arabe; vous serez assez bon pour excuser les défectuosités inévitables en de telles circonstances. [Je confie mes lettres actuelles à la caravane qui se rend à la côte par l'Ousango]. Quatre de mes hommes seulement sont venus jusqu'ici; les autres ont lâché pied sous un prétexte ou sous un autre. Le fait est qu'ils sont tous fatigués de ce piétinement perpétuel, et véritablement je le suis aussi. N'était-ce que je ne puis prendre sur moi de céder devant les difficultés sans avoir fait l'impossible pour les vaincre, j'aurais renoncé, moi aussi. Mais je puise de nouvelles forces dans l'espérance qu'en faisant mieux connaître ce peuple et ce pays j'aurai fait quelque chose d'utile, et qu'en apportant çà et là quelques informations nouvelles, j'aurai servi les vues de la Providence. »

Rappelons en finissant que les lettres dont nous venons de donner le texte sont datées du 8 juillet 1868; elles vont avoir tout à l'heure deux ans de date. L'explorateur, durant ces deux années, a sûrement agrandi encore le cercle de ses recherches et beaucoup ajouté à ses reconnaissances. Pas un mot, dans ses dépêches, ne fait pressentir l'intention de reprendre le chemin de la côte avant d'avoir poussé aussi loin que possible dans le nord l'investigation du plateau central et de son réseau hydrographique.

VI

Livingstone nous a retenu longtemps près de lui: c'est que là est toujours le grand intérêt des explorations africaines, et nous pouvons ajouter de toutes les explorations actuellement entreprises ou projetées. Rien encore n'a pu nous arriver de l'expédition égyptienne conduite par M. Baker, assisté d'un officier français, M. de Bizemont, aux hautes contrées du Fleuve Blanc; si la grandeur des résultats répond de ce côté à la grandeur des préparatifs, nous pouvons compter, là aussi, sur des découvertes importantes. Un naturaliste allemand, le docteur Schweinfurth, familiarisé de longue date avec le climat des contrées tropicales, remonte également de son côté le haut Nil, et doit en ce moment avoir pénétré au delà du Bahr el-Ghazal, se dirigeant, lui aussi, vers les lacs équatoriaux. Ce serait un grand jour dans les fastes de la science, celui où nos intrépides explorateurs, partis des points opposés de l'horizon, se donneraient la main au milieu de la région où affluent les courants supérieurs dont se forme le Nil!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y a eu sur d'autres points de l'Afrique des tentatives intéressantes. C'est toujours vers les fleuves que se portent ces tentatives : et cela doit être, car dans un continent fermé tel que celui-ci, les grandes artères fluviales sont les routes naturelles. Ces routes, malheureusement, sont elles-mêmes semées d'obstacles. Il faut bien remarquer que de tous les grands fleuves du continent africain il n'en est pas un seul dont on connaisse l'origine. Non-seulement le Nil, dont on cherche les sources depuis tant de siècles, mais le Dhioliba, qui arrose toute la Nigritie, et le Zambézi qui porte ses eaux à la mer des Indes, et le Zaïre qui débouche dans l'Atlantique, et l'Ogovaï, dont le large delta se trouve presque sous l'équateur, tous, jusqu'à présent, cachent leur point de départ dans les profondeurs inexplorées du continent. Du cours du Zambézi, on connaît la moitié inférieure; et c'est aux deux premiers voyages de Livingstone lui-même qu'est due en très-grande partie cette conquête. Du Zaïre, on n'a vu que la partie inférieure; de l'Ogovaï, moins encore. Très-voisin de notre colonie du Gabon, ce dernier fleuve, dont le nom même était à peine connu il y a dix ans, doit à cette proximité la notoriété qu'il a conquise. Des tentatives de reconnaissances, parmi lesquelles il faut mettre en première ligne celles de du Chaillu, à cause du retentissement que la polémique leur a donné, n'ont pas conduit bien loin dans l'intérieur. Nous ne parlons pas des relevés nautiques qu'y ont effectués nos officiers sous l'habile direction du contre-amiral Fleuriot de Langle, quoique ces opérations, dont les résultats ont toute la rigueur scientifique, donnent à la carte d'une contrée nouvelle des points d'attache certains qui manquent trop souvent aux courses des voyageurs. Tout récemment encore, un résident anglais du Gabon, M. Walker, a renouvelé la même tentative avec moins de succès encore que du Chaillu[1]. La ligne d'exploration qui, partant du delta de l'Ogovaï, réussirait à s'enfoncer au loin dans l'intérieur, aurait un immense intérêt géographique. Elle aurait d'abord tout l'intérêt de l'inconnu, car la région intérieure, dans cette partie de la zone tropicale du sud, présente sur la carte un vide absolu, un vide de cinq cents lieues au moins à partir de la côte. En inclinant légèrement sa route au sud, le voyageur se porterait directement sur la dépression lacustre que Livingstone vient de reconnaître à l'ouest du Tanganîka ; en s'élevant un peu au nord, au contraire, il irait droit aux lacs équatoriaux vers lesquels Baker et Schweinfurth s'avancent en ce moment, et sûrement il trouverait devant lui une région de hautes montagnes d'où nous croyons, quant à nous, que doivent rayonner, en même temps que les premiers courants dont se forme le Nil, les grandes rivières qui s'écoulent dans toutes les directions, vers le Tchad (le Chari), vers le Dhioliba (la Binoué), vers l'Atlantique et la mer des Indes. Chaque pas, ici, serait marqué par une découverte, et chaque découverte avancerait la solution de quelque grand problème.

1. La tentative de M. Walker est du mois de février 1866; mais la notice n'en a été publiée qu'au mois de janvier dernier.

VII

Les sources du Dhioliba, à l'autre extrémité de l'Afrique, ont été aussi le but d'une entreprise, qui, sans avoir eu un grand déploiement, présente de l'intérêt par son objet seul. Un jeune voyageur anglais, M. Winwood Reade, déjà connu par une très-intéressante relation des contrées qui bordent le fond du golfe de Guinée, a conçu le projet d'une exploration des contrées qui bordent la côte de Guinée à l'ouest du pays d'Achânti. C'est encore là, en effet, un des grands *desiderata* de la géographie africaine. Depuis Sierra Leone jusqu'à l'Achânti, sur une étendue de trois cents lieues que bordent les côtes du Poivre et de l'Ivoire, il y a une large zone de pays aussi inconnus que le centre de l'Australie, quoique le littoral soit bordé d'établissements européens. La nature justement redoutée du climat, l'accès difficile des rivières obstruées de barres et de rapides, le caractère farouche des tribus toujours en défiance contre les projets européens, peut-être aussi la crainte un peu exagérée de tous ces obstacles, ont jusqu'à présent détourné de ces contrées le courant des voyageurs. Pas un seul Européen ne s'est jamais avancé à dix lieues de la côte. Le grand système de montagnes connues sous le nom de Kong, que l'on sait vaguement couvrir au nord les plaines de la Guinée qu'elles séparent du Soudan, n'a été visité dans aucune de ses parties; le prolongement oriental de cette chaîne, tel que nos cartes le tracent jusqu'au delta du bas Dhioliba, est même un objet de doute. M. Reade voulait courageusement attaquer ce champ de découvertes. Encouragé par la Société de géographie de Londres, il quitta l'Angleterre dans ce dessein au mois de mai 1868. Son plan était de remonter l'Assinî, grande rivière où le commerce français a des établissements et qui borde à l'ouest la Côte d'Or et le pays d'Achânti; mais l'opposition des chefs indigènes et l'état de guerre où se trouvait le pays, joint à la nature de la rivière où les canots mêmes des indigènes ne peuvent pas naviguer à cause des rochers dont elle est coupée, l'arrêtèrent dès les premiers pas. Il tenta sans plus de succès de s'ouvrir d'autres routes sur la Côte d'Or; mais tandis qu'il était là, il se trouva en rapport avec le gouverneur en chef des établissements britanniques de la Côte d'Or, qui suggéra l'idée de porter l'exploration plus à l'ouest, au-dessus de Sierra Leone. C'était un tout autre voyage, plus important aux yeux du gouverneur; il y aurait à examiner l'état et les ressources du pays qui confine à la colonie anglaise, et peut-être ne serait-il pas impossible d'arriver aux sources probablement peu distantes du Dhioliba. Cette dernière considération était surtout de nature à séduire le voyageur. Il accepta avec empressement l'ouverture qui lui était faite. Le voyage a été entrepris au mois de janvier 1869.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On n'en a pas encore le détail ; on en connaît seulement les premiers résultats.

M. Reade, dans ce voyage du mois de janvier, ne dépassa pas Falaba, ville où réside le roi de Soulimana, à deux cents milles anglais de la côte; c'est exactement le voyage que fit Gordon Laing en 1822. Falaba n'est pas éloignée de la pente occidentale des montagnes qui limitent ici le bassin des rivières de la côte. Il est bien certain que le grand fleuve du Soudan passe à l'orient de ces montagnes; mais il n'est pas aussi sûr que les sources soient aussi rapprochées que semblent l'indiquer les vagues indications recueillies par les voyageurs. L'exploration de la vallée, en remontant jusqu'au point où le fleuve surgit du sol, fixera seule nos incertitudes à cet égard.

Une lettre postérieure de M. Reade, écrite de Sierra Leone au commencement de janvier 1870, nous apprend que le voyageur a renouvelé sa tentative. Cette fois, en effet, il a passé les montagnes et il est arrivé au fleuve. Mais une guerre qui agitait le pays l'empêcha de se porter vers le point désigné. Ne pouvant monter au sud, il se retourna vers le nord. Il croisa la route que Caillé a suivie le premier en 1827 dans cette région élevée, et vit quelques-uns des lieux que notre célèbre compatriote a visités ou signalés dans son mémorable voyage. Cette seconde course de M. Reade dans la haute vallée du Dhioliba sera certainement suivie avec un grand intérêt, quand nous en aurons le récit; mais elle ne résout rien quant aux sources. La voie est ouverte, néanmoins, et là encore on a lieu d'espérer d'importantes et prochaines informations.

Je voudrais pouvoir annoncer dès à présent que l'expédition française qui s'est avancée, au mois d'avril dernier, de la province d'Oran dans le bassin du Ghir à la poursuite de tribus insoumises dont nous avions à châtier les brigandages, en a rapporté de bonnes reconnaissances militaires propres à fixer la carte de cette contrée frontière de l'Algérie; je ne puis encore en exprimer que l'espoir. Le nom du Ghir éveille des réminiscences classiques et géographiques qui donnent à cette rivière du Sahara marocain un intérêt tout particulier.

VIII

J'ai nommé M. de Bizemont, officier distingué qui a obtenu du vice-roi d'Égypte et de notre gouvernement l'autorisation de se joindre à l'expédition égyptienne envoyée vers les hauts pays du Nil; dégagé de toute préoccupation et de toute responsabilité militaire dans cette expédition à double fin, M. de Bizemont en représente plus spécialement le côté scientifique. Signalons à ce sujet un acte d'inspiration généreuse, qui doit aider aux résultats que la science en peut attendre. Le premier prix de l'Impératrice, dont notre Société de Géographie est appelée à disposer désormais chaque année en faveur du travail, du voyage, de l'entreprise ou de la publication française la plus utile à l'avancement des découvertes ou à la propagation des études géographiques, a été décerné d'une voix unanime à M. Ferdinand de Lesseps; on ne pouvait l'inaugurer d'une manière plus digne. L'illustre instigateur du canal de Suez, en répondant à cet honneur par quelques paroles bien senties, a déclaré que son intention était d'ajouter la valeur du prix, — qui est de dix mille francs; — à la somme déjà réunie pour subvenir aux dépenses du voyage de M. de Bizemont. Le sentiment public ne saurait trop applaudir à de pareils exemples de munificence individuelle.

Les récompenses honorifiques et les prix annuellement décernés par les corps savants méritent à leur tour d'être rappelés avec distinction, parce qu'en signalant les travaux qui marquent dans la science, ils en accusent la direction et le progrès. Nous avons vu avec plaisir, cette année, la Société de géographie de Londres décerner la médaille d'or de la reine (*Victoria medal*) au lieutenant Garnier, de la marine française, pour la grande exploration de Mékong et la reconnaissance du Yang-Tse-kiang, dont il a eu la direction après la mort du commandant de Lagrée. Cette distinction est d'autant plus flatteuse pour celui qui l'a reçue, qu'il est bien rare que les récompenses décernées par la Société anglaise sortent du cercle des voyageurs nationaux.

Aujourd'hui, pas un mot à dire de la question polaire, qui nous a tant occupés depuis deux ans. M. Gustave Lambert et son navire sont toujours embossés dans les bassins du Havre, attendant que les souscripteurs, toujours invoqués, leur envoient un vent propice. Je ne reviendrai pas sur cette regrettable situation, dont j'ai précédemment fait connaître la cause. De *la Germania* et de son hivernage à la côte orientale du Groënland, aucune nouvelle jusqu'à l'heure actuelle. Mais la saison arrive qui va rouvrir cette partie des mers boréales. Nous allons savoir très-prochainement comment la petite flottille allemande a passé la rude saison d'hiver, et l'expédition interrompue va reprendre son cours.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

10 juin 1870.

FIN DU VINGT ET UNIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Intérieur de la maison d'Autriche a Cuzco	Riou	1
Le chef de la maison d'Autriche, a Cuzco	Émile Bayard	4
Le départ de la caravane	Émile Bayard	5
Les condesuyos de Cuzco	Riou	9
Le village de Huaro	Riou	12
Montagne de schiste ardoisé aux environs de Huaro	Riou	13
Ornithogalum corymbosum	Faguet	15
Hacienda de Lauramarca	Riou	16
Traversée de la Puna de Maynapata	Riou	17
Æchmea paniculata	Faguet	20
Intérieur du rancho de Maynapata	Émile Bayard	21
Les pierres fatiguées	Riou	24
Un banquet a Lauramarca	Émile Bayard	25
La chapelle de Lauramarca	Émile Bayard	28
Un rodeo a Lauramarca	Émile Bayard	29
La Picana	Émile Bayard	32
La puncu de la Cordillère	Riou	33
Vue des pics d'Ausangaté et de Tayangaté	Riou	37
Un nodus des Andes d'Avisca	Riou	40
Source de la rivière Paucartampu	Riou	41
Le gouverneur de Marcapata	Émile Bayard	44
Descente du revers oriental de la cordillère de Marcapata	Riou	45
La Ama de Llaves	Émile Bayard	47
Aspect de la vallée de Marcapata au sortir des neiges	Riou	48
Les adieux	Émile Bayard	49
Village et église de Marcapata	Lancelot	51
Panorama de la vallée de Marcapata	Lancelot	53
L'inspection des recrues au seuil de l'église	Émile Bayard	56
Eusébio, chef des Cascarilleros boliviens	Émile Bayard	57
L'examinador	Émile Bayard	59
Le colonel Perez	Émile Bayard	60
Sources thermales de la vallée de Marcapata	Riou	61
Première traversée du Ccoñi	Riou	64
De Marcapata a Chile-Chile	Riou	65
Jean Népomucène d'Aragon	Émile Bayard	68
La région du Pedregal	Riou	69
Hameau de Chile-Chile	Riou	71
L'interprète et sa famille	Émile Bayard	72

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Plaine et rancheria de Thyo	Riou	73
Site et rancho d'Iscaybamba	Riou	74
Côte de Morayaca vue de l'ouest	Riou	76
Halte de nuit au pied de la côte de Morayaca	Émile Bayard	77
Le mont Capiri	Riou	80
Côte de Moracaya vue de l'est	Riou	81
Site et hangar de Chaupichaca	Riou	83
Passage du Piquimachay	Lancelot	84
Les grottes de Piquimachay	Riou	85
Pont de Mamabamba	Riou	87
Site et ajoupa de Mamabamba	Lancelot	88
Gorge et ajoupa de Capiri	Riou	89
Platanal de Hiapchana	Riou	90
Entre Hiapchana et Coyunco	Riou	91
Épisode du torrent Coyunco	Riou	92
Poutrelles et casse-cou	Riou	93
Ajoupa de San Pedro	Émile Bayard	95
Un beau fait d'armes	Émile Bayard	96
Passage du pont de San Pedro	Riou	97
Vue générale de la vallée de Marcapata, prise de San Pedro	Riou	99
Sentier sous bois. — De San Pedro a Corregidor	Lancelot	100
Site et ajoupas de Corregidor	Riou	101
Site et ajoupas de Miraflores	Riou	103
Heliconias erecta et pendulata	Faguet	104
Traversée de la rivière Mendoza	Riou	105
Colline et ajoupa de Huaynapata	Riou	106
Vue de la vallée de Marcapata prise du sommet de Huaynapata	Riou	107
Le cerro Escopal	Riou	108
Embouchure de la rivière Escopal (rive gauche du Ccoñi)	Riou	109
Vue de la rivière Cahuasiri	Riou	112
Station Dollfus au col de Saint-Théodule	Saglio	113
Le mont Cervin et le glacier de Furke	Saglio	116
Le mont Rose	Saglio	117
Le mont Rose et le glacier de Gorner	Saglio	120
Le glacier de Gorner et le Gornergrat	Saglio	120
Vue de Saas	Saglio	121
Le Mittaghorn (vallée de Saas)	Saglio	124
Chute du Lehmbach, affluent de la Viége	Saglio	125
Bords de la Viége et glaciers de Fee	Saglio	128
Traversée du désert	Émile Bayard	129
Chasse a la girafe	Émile Bayard	133
Attaque de l'éléphant a l'épée	Émile Bayard	136
Dépècement d'un hippopotame	Émile Bayard	137
Course furieuse	Émile Bayard	140
Crocodile harponné	Émile Bayard	141
Hippopotame harponné	Émile Bayard	144
Lutte suprême	Émile Bayard	145
Sauve qui peut !	Émile Bayard	148
Retour de l'abreuvoir	Émile Bayard	149
Tiré de près	Émile Bayard	152
Mort d'une lionne	Émile Bayard	153
Tetel en danger	Émile Bayard	156
L'épée est victorieuse	Émile Bayard	157
Poursuite d'un rhinocéros	Émile Bayard	160
Scala de la Trinité-des-Monts	E. Thérond	161
Rue *della Pilotta*	H. Clerget	164
Place d'Espagne, l'*Immacolata*	E. Thérond	165
Fontaine de la place *Monte-Cavallo*	E. Thérond	168

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Cortége pontifical en *grand gala*	Henri Regnault	169
Petite contadine filant	C. Nanteuil	172
Arrivée des cardinaux au palais Quirinal	Henri Regnault	173
Perron de la Trinité et villa *Medici*	E. Thérond	174
Carrefour des rues *Sistina* et *Gregoriana*	Lancelot	175
La *Pascuccia*	Paquier	176
Jardins de l'Académie de France : Point de vue sur Saint-Pierre et le *Borgo*	H. Clerget	177
Académie de France : Vue extérieure du portique	E. Thérond	180
Sous le portique de l'Académie de France	H. Catenacci	181
Terrasse et façade de la villa Medici	H. Catenacci	183
Les coteaux qui mirent dans le Tibre leurs ruines et leurs coupoles	A. Anastasi	184
Bords du lac de Nemi	L. Français	185
Le moindre *pecoraro* sera campé comme le roi des Montagnes	Henri Regnault	188
Chemin couvert, d'Albano a Castel-Gandolfo	A. Anastasi	189
Lac d'Albano et villa pontificale de Castel-Gandolfo : effet du soir	L. Français	192
Basilique et couvent de Saint-Laurent *hors des murs*	H. Clerget	193
Cloître de Saint-Laurent *hors des murs*	H. Clerget	196
Vue prise au fond du chœur de Saint-Laurent *fuori delle mura*	H. Clerget	197
Couvent et clocher de Santa-Pudenziana	E. Thérond	199
Porte de Santa-Pudenziana	E. Thérond	200
Grande mosaïque de Santa-Pudenziana	J. Petot	201
Saint Pierre entre les saintes Prassède et Pudentiane	J. Petot	202
Église des saints Cosme et Damien	E. Thérond	203
Intérieur et *puteolus* de Sainte-Prassède	E. Thérond	204
Basse nef de Sainte-Prassède ; porte de la chapelle de Jean Colonna	E. Thérond	205
Sainte-Marie-Majeure (façade de Benoît XIV) et couvent de *Sant' Antonio*	H. Catenacci	208
Char de l'Académie de France a la sortie du Pincio	A. Marie	209
La Place du Peuple : entrée du Corso	E. Thérond	212
Course des chevaux libres ; départ des *barberi* a la Place du Peuple	H. Regnault	213
Bétail de la campagne romaine	H. Regnault	216
Mascarade *des Allemands* : défilé du cortége	H. Regnault	217
Fête *des Allemands* ; entrée dans les grottes de la Cervara	H. Regnault	219
Le *Ponte-Salario*	C. Nanteuil	220
Porte et aqueducs de la via di San-Lorenzo	H. Clerget	221
Jardins de la villa Albani	A. Anastasi	223
Terrasses et galeries de la villa Albani-Castelbarco	H. Catenacci	224
Église Sainte-Marie *du Peuple* et terrasse du Pincio	H. Clerget	225
Les *Noces d'Alexandre et de Roxane* par Raphaël (Galerie Borghèse)	L. Crépon	226
Tombe de Guillaume Rocca, archevêque de Salerne, 1482 (sacristie de Sainte-Marie *del Popolo*)	E. Thérond	227
Corridor de la sacristie a Sainte-Marie *du Peuple* : statues florentines ; *Couronnement de la Vierge* (bas-relief des Pisans)	E. Thérond	228
Jardins de la villa Borghèse, Fontaine du Bernin	A. Anastasi	229
La Vénus Borghèse par Canova	Paquier	231
La *Daphné* du Bernin (villa Borghèse)	L. Crépon	232
Les jardins Borghèse après la révolution	L. Français	233
Des chèvres ramenées le soir a quelque cabane pratiquée dans des substructions antiques	H. Regnault	234
Villa de Jules III, près la Porte du Peuple	Lancelot	235
Des maisons juchées les unes sur les autres rappellent les cités de l'Orient	H. Regnault	236
Musées vaticans : Salle *des Statues*	E. Thérond	237
Musées vaticans : la salle *en Croix grecque*	E. Thérond	239
Vue prise au Transtévère, près du *Ponte-Sisto*	H. Regnault	240
Chaumière des environs d'Essek	Valério	241
Puits sur la Pusta	Valério	243
Maisons sur la Pusta	Valério	244

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Femmes tsiganes demandant l'aumône	Valério	245
Jeune fille tsigane	Valério	246
Jeune Tsigane	Valério	247
Paysan slavon	Valério	248
Paysannes des environs d'Essek	Valério	249
Batteuses de chanvre	Valério	251
Chariot et intérieur de ferme	Valério	252
Four établi dans les bois	Valério	253
Chaumière de paysan	Valério	255
Pont sur la Vouka	Valério	256
La grange au maïs	Valério	257
Tsigane nomade	Valério	260
Campement de Tsiganes nomades	Valério	261
Tsigane	Valério	263
Prisonnier tsigane	Valério	264
Danseuse bosniaque	Valério	265
Portrait de Mgr Strossmayer, évêque d'Essek, vicaire apostolique de Sirmium et de Bosnie	Valério	268
Femme des frontières militaires	Valério	269
Résidence de l'évêque d'Essek	Valério	272
Ferme bosniaque	Valério	273
Petite ville bosniaque	Valério	276
Musiciens tsiganes	Valério	277
Paysanne bosniaque	Valério	278
Paysan bosniaque chrétien	Valério	279
Paysan bosniaque	Valério	280
Turcs et pandours bosniaques	Valério	281
Marchand bosniaque	Valério	283
Forgeron tsigane	Valério	284
Femmes croates des frontières militaires	Valério	285
Cheval bosniaque, ornements de la tête	Valério	286
Cheval bosniaque richement harnaché	Valério	287
Paysan bosniaque	Valério	288
Postes des frontières militaires	Valério	289
Noble bosniaque musulman	Valério	291
Femmes des frontières, de religion grecque	Valério	293
Femme des frontières	Valério	296
Maison dite de *communion* dans les confins militaires	Valério	297
Vue d'Agram	Valério	297
Étang dans le parc de Massimir	Valério	300
Paysan et paysannes des environs d'Agram	Valério	301
Le chalet suisse, dans le parc de Massimir	Valério	303
Colon des frontières militaires	Valério	304
Maisons valaques	Valério	305
Planchette d'alarme	Valério	307
Poêle des frontières militaires	Valério	308
Retour du paturage	Valério	309
Granzer des frontières	Valério	312
Vue d'un rastel, prise du côté bosniaque	Valério	313
Paysans bosniaques au rastel	Valério	316
Berger des frontières	Valério	317
Femme valaque	Valério	320
Pont a Srinagar	H. Clerget	321
Pont de Sopor, en aval de Srinagar	H. Clerget	323
Maison de faubourg de Srinagar	H. Clerget	324
Vue d'un faubourg de Srinagar	H. Clerget	325
Maisons sur l'Hydaspe en amont de Srinagar	H. Clerget	325
Maison de Srinagar (habitation de M. Gosselin)	H. Clerget	328

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Mosquée a Srinagar	E. Thérond. . .	329
Pandradar, reste de l'ancienne capitale	H. Clerget. . .	330
Cours de l'Hydaspe au-dessus de Srinagar	H. Clerget. . .	331
Hari-Parvata, citadelle de Srinagar	H. Clerget. . .	332
Vallée de Martand et portion de l'Himalaya, près Islamabad	H. Clerget. . .	332
Bateliers cachemiriens	Émile Bayard. .	333
Le Hari-Parvata vu par le travers du pont de Chalimar	H. Clerget. . .	334
Jeune paysanne cachemirienne	Gilbert.	335
Veuve cachemirienne	Émile Bayard .	336
Bayadère a Srinagar	Émile Bayard .	337
Après Navchéva	H. Clerget. . .	338
Vallon de Chikar	H. Clerget. . .	339
Près de Chagali	H. Clerget. . .	340
Entre Dana et Chikar	H. Clerget. . .	340
Village de Dana	H. Clerget. . .	341
Vallée de Khairvara	H. Clerget. . .	343
Près Kohala	H. Clerget. . .	344
Montagnards du Nord-Ouest combattant contre les Anglais	Émile Bayard .	345
Désert de Kohat, frontière nord-ouest du Pandjab	H. Clerget. . .	346
Vieux Sikh	Gilbert.	347
Tantia Topi, dernier chef de l'insurrection de 1857	J. Petot	346
Dinannat, grand jurisconsulte contemporain	J. Petot	346
Dost Mohammed, sultan du Caboul	J. Petot	346
Akbar	J. Petot	346
Nana Sahib	J. Petot	346
Chaam Sing	J. Petot	346
Jung Bahadour (Népaul)	J. Petot	346
Vieux paysan aveugle	Émile Bayard .	349
Arbre sacré. Étang de Sanga	H. Clerget. . .	350
Indus. Delta de l'Indus	H. Clerget. . .	351
Santon (dans le Delta)	H. Clerget. . .	351
Le docteur Leitner	Émile Bayard .	352
Vue de Jacksonville	A. de Neuville.	353
Puce Chique	A. Mesnel . . .	354
Menawa le Scalpé	A. de Neuville.	355
Paddy Karr	A. de Neuville.	356
Une surprise	A. de Neuville.	357
Tombes dans un cimetière nègre	A. de Neuville.	359
Iles aux Magnolias	A. de Neuville.	360
Épisode des guerres de la Floride	A. de Neuville.	361
Spectre jaune et noir	A. Mesnel . . .	364
Le moqueur	A. Mesnel . . .	364
L'oiseau-chat	A. Mesnel . . .	365
L'attacus luna	A. Mesnel . . .	365
Établissement d'un émigrant a la Crique Noire	A. de Neuville.	368
Église du Calvaire (Saint-Augustin)	A. de Neuville.	369
La casa de la Merced, a Saint-Augustin	A. de Neuville.	372
Marchande de fruits, a Saint-Augustin	A. de Neuville.	373
Une case de nègres	A. de Neuville.	376
Défaite de Vasquez d'Ayllon par les Indiens Euchees	A. de Neuville.	377
Osceola, chef des Séminoles	A. de Neuville.	380
Le serpent-fouet	A. de Neuville.	381
Antonio le chimpanzé	A. de Neuville.	384
Chasse a courre dans les forêts vierges	A. de Neuville.	385
Le ver de Guinée	A. de Neuville.	388
Dona Inesilla et ses femmes	A. de Neuville.	389
Pêche des éponges	A. de Neuville.	392
Opération de la puncture	A. de Neuville.	393

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Parthénope horrible	A. Mesnel . . .	396
Jarretière d'argent	A. Mesnel . . .	396
Le marteau pendu	A. de Neuville.	397
Loup de mer	A. Mesnel . . .	399
La mer de Sargasse (Floride)	A. de Neuville.	400
Le vieux chateau	A. de Neuville.	401
Taupe étoilée (condylure étoile)	A. Mesnel . . .	403
Campement dans la guérite du vieux chateau	A. de Neuville.	404
La prairie de Colton	A. de Neuville.	405
Le kinkajou et les rats congars	A. de Neuville.	408
La grande Cyprière	A. de Neuville.	409
Les locataires du cyprès chauve	A. de Neuville.	410
Les pélicans	Van Elven . . .	412
Le ravin aux champignons	Van Elven . . .	415
Grenouille-taureau attaquant de jeunes sarcelles	Van Elven . . .	416

CARTES ET PLANS.

Carte itinéraire des vallées de Quinquinas du Bas-Pérou (carte n° 1)	8
Carte itinéraire des vallées de Quinquinas du Bas-Pérou (carte n° 2)	75
Itinéraire de sir White Baker	131
Slavonie. Confins militaires. Croatie et Bosnie septentrionale	259

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS (BAS-PÉROU), par M. PAUL MARCOY. (1849-1861. — Texte et dessins inédits.) 1

COURSE SUR LES GLACIERS DU MONT-ROSE (VALAIS ET PIÉMONT), par M. Charles GRAD. (1866. — Texte et dessins inédits.)

La station météorologique du col de Saint-Théodule. — Le gouffre des Busserailles. — Ascensions au Cervin. — Descente à Zermatt. — La vallée de la Viége. — Le glacier de Gorner et ses envahissements. — Le Riffelhaus et le Gonergrat. — Coup d'œil sur les Alpes du Mont-Rose. — Le glacier de Zmutt. — Vallée de Saas. — Habitants des vallées du Mont-Rose. 113

EXPLORATION DES AFFLUENTS ABYSSINIENS DU NIL, par sir Samuel W. BAKER. — RÉCITS DE CHASSE. (1861-1862. — Texte et dessins inédits.)

But de l'expédition. — Traversée du désert. — Allure du chameau. — Début de la saison pluvieuse. — Migration des Arabes. — Arrivée à Sofi. — Un chasseur allemand. — Installation. — Achat et transport d'une case. — Gibier sur l'autre rive. — Traversée de l'Atbara sur une couchette. — Girafes. — Trahi par le vent. — Poursuite. — Attaque. — Succès. — Beauté de la girafe. — Tué un bubale. — L'une des girafes est mangée par d'autres que par nous. — Aggagir ou chasseurs de la tribu des Hamran. — Épée et bouclier. — Chasse à l'épée. — Dernière averse. — Départ de Sofi. — Campés à Ouat el Négar. — Acquisition de trois chevaux. — Chasse à l'hippopotame. — Dépècement de la bête. — Assaut et carnage. — Personnel de la bande. — Abou Do et Djali. — Ile charmante. — Buffle tué à côté du camp. — Rugissements des lions. — A la recherche des éléphants. — Apparition d'un vieux solitaire. — Approche difficile. — Manœuvre audacieuse des aggagir. — Coup d'épée. — Éléphants en vue. — Attaque dans le fourré. — Sept éléphants morts; un d'eux tué par l'épée. — Recherche des blessés — Chute de Djali. — Les quatre frères Chériff. — Rodar au bras desséché. — Pistes nombreuses, mais pas d'éléphants. — Flânerie. — Un couple de rhinocéros. — Attaque et poursuite. — Course prodigieuse. — Rivalité. — Désespoir d'Abou Do. — Effort suprême. — La victoire nous échappe. — Rhinocéros; ses habitudes; piége qu'on lui tend. — Départ de Delladilla. — Campés à seize milles en amont. — Chasseurs d'hippopotames. — Crododile harponné. — Une famille d'hippopotames. — Attaque du mâle. — Lutte prolongée. — Capture. 129

Poursuite d'un lion. — Habileté d'Agghar. — Comment on chasse le lion à l'épée. — Dépècement d'un buffle. Morceau friand. — Traces de rhinocéros. — Sauve qui peut! — Herbe incendiée. — Le Méhédéhet. — Fâcheuses nouvelles. — Les Basés. — Haine qu'ils inspirent. — Incertitude de leur origine. — Leur type. — On évite leur territoire. — Un affût. — Surprise d'un rhinocéros. — Valeur du cuir et de la corne du rhinocéros. — Petits oiseaux. — Ruse du crocodile. — A Delladilla. — Plus d'aggagir. Dans le bois voisin. — Empreintes d'un lion autour du camp. — Recherche du lion autour des broussailles. — Deux lions au lieu d'un, et pas de carabine! — Mort d'une lionne. — Le nellent. — Pêche d'un baggar et de trois tortues. — Singuliers poissons des affluents du Nil. — Beauté du pays. — Lions difficiles à rejoindre. — L'un d'eux veut pénétrer dans le camp. — Recherche de l'audacieux. — Tiré dans une clairière. — Tetel en face du lion. — Royan. — Puits creusés par les babouins et les antilopes. — Campés à l'embouchure du Maï-Gabba. — Francolins. — On retrouve les frères Chériff. — Grande chasse. — Trente milles avant de rencontrer l'éléphant. — L'animal est en vue; les chasseurs l'approchent. — Charge de l'éléphant. — Sa retraite. — Il se retranche dans les rocailles. — Attaque magistrale. — La jument de Rodar. — Course furieuse de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'éléphant. — Il est cloué sur place. — Les Basés s'emparent de la proie. — En route pour Gallabat. — Campés dans une vaste plaine. — Du sommet d'une colline. — Deux rhinocéros sortant d'un ravin. — Tetel est conduit au bas d'une colline. — Il est vu par l'un des rhinocéros. — Le rhinocéros reçoit une balle. — Poursuite du second rhinocéros. — Vautours. — L'Atbara près de sa source. — Gallabat. — Takrouris. — Leur amour du travail. — Sur les bords du Rahad. — Arrivée à Khartoum. 145

ROME, par M. Francis WEY. (1864-1870. — Texte et dessins inédits.)

Soirée de musique : M. Frantz Liszt. — Anecdote sur les réceptions de notre ambassade. — Visite au palais Colonna : ses galeries, ses illustrations, ses jardins et ses ruines. — *Via della Pilotta.* — Église des *Santi-Apostoli :* Canova et Volpato; Jules II, le cardinal Bessarion, etc. — Fontaine et place Monte-Cavallo. — Aspects, caractère et souvenirs du palais Quirinal. — *Sainte-Marie des Anges* et les Thermes de Dioclétien. — Michel-Ange et le cloître des Chartreux. — F. Alciat. — Le *saint Bruno* d'Houdon. — La place d'Espagne et l'*Immacolata.* — La *Barcaccia* et les grands degrés du Pincio. — Sur les inondations du Tibre.... A la Trinité-des-Monts : Daniel de Volterre et le Poussin. — M. Ingres et son violon. — Illustrations des rues *Sistina* et *Gregoriana.* — *Montanari* d'atelier devant Saint-Pierre : la *Pascuccia.* — Jardins de Messaline : Galilée chez les Médicis. — Le couvent du Sacré-Cœur : impressions et souvenirs. 162

Visite à la *Calcografia camerale* et aux *Bijoux antiques* du joaillier Castellani. — Aventure de trois voleurs et d'un Polonais. — Histoire de toute une bande de brigands. — Protectorat de l'Institution. — Multiplicité des lieux d'asile. — LA VILLA MEDICI et ses réfugiés. — Le bandit.... *pour l'art.* — Origine de l'Académie de France; ce qu'on y fait, comment on y vit; principaux directeurs. — Anecdotes diverses. — Luxe et indigence. — Cérémonial comique pour la réception des *nouveaux.* — Historique et aspect de la Villa. — Rome considérée comme métropole des arts et des lettres. — Notre Académie serait-elle mieux placée ailleurs? — Rôle de l'Institution; services qu'elle a rendus. — Développements désirables. — Nos artistes privés de tout enseignement. — Exemple donné par la Prusse. — Origine, travaux et mission de l'*Instituto di Corrispondenza Archeologica.* — Pourquoi la littérature nationale n'a-t-elle pas ses lauréats à notre Académie de Rome? 177

Supplice et prophétie de saint Sixte. — Tombe du diacre Laurent; exhibition d'un césar empaillé. — Origine de la basilique San-Lorenzo *fuori delle mura.* — Bataille électorale dans le sanctuaire en 366. — Description de l'église et du cloître. — Un homme égaré dans les catacombes. — *Santa-Pudenziana* et les hôtes de saint Pierre. — Deux mots sur la *Légende.* — Mosaïque des *Pudentii* au IVe siècle : opinion du Poussin. — Tullie et la *via Scelerata.* — Mosaïque des saints Cosme et Damien. — Souvenir à Sainte-Prassède. — *Funzione* populaire à Sainte-Marie-Majeure. — Décoration, richesses, curiosités de cette basilique. — Symbolisme de ses mosaïques. — Éphémérides. — Légende iconographique de *Notre-Dame des Neiges.* 193

LE CARNAVAL DE ROME. — Conséquence imprévue d'un mandement pastoral. — Aspects du Corso; batailles de masques. — *Colezione* au palais Simonetti. — Mitraillades politiques. — La reine de Naples et François II. — Un souvenir à Pise.... — Messieurs de l'Académie de France et leur char de parade. — Cérémonial officiel pour l'inauguration des fêtes. — Comment sont organisées les courses; ce qu'elles étaient au temps de Montaigne. — Les *Céréales* et les *moccoli.* — Scènes burlesques. — Bouquet d'artifice. — Origine, description de la grande mascarade *des Allemands.* — Promenade aux jardins de Salluste. — Illustrations historiques du *Ponte-Salario* et de la Porte-Colline. — Points de vue de la villa Albani. — Style et caractère des bâtiments. — Causeries dans la galerie des Antiques : œuvres principales. — Hommage à Winckelmann. — Retour par la villa Ludovisi. — Paul Delaroche devant l'*Aurore* du Guerchin. — La *Junon* d'Argos, etc. — Effet de la *malaria.* — Repos du soir..... 209

Passion des anciens pour les collections. — Palais et galeries Borghèse. — Aperçu de l'école de Ferrare; Garofalo, Francia, etc. — La *Danaé* du Corrége. — Procédé économique du Dominiquin. — Incongruité du Caravage. — Singularités décoratives. — Les *Noces d'Alexandre et Roxane.* — Jean Bellin, Titien, Bonifazio et le Corrége. — *Marie de Médicis*, le *Maximilien* d'Holbein. — Mésaventure d'un amateur trop consciencieux. — Place et église *Santa-Maria del Popolo.* — *Légende* sur le tombeau de Néron. — Pinturicchio, Lorenzetto, Rossellini et l'art florentin à l'*église du Peuple.* — Nos verrières de Limoges. — Raphaël sculpteur. — Bas-relief des Pisans, etc. — Jardins et villa Borghèse : origine de la collection des antiques. — Débuts du Bernin. — Canova et la *Vénus Borghèse.* — Van Bloemen à Rome. — Scènes de barbarie. — Bélisaire et Justinien. — Où fut égorgée Messaline. — CONCLUSION : coup d'œil à vol d'oiseau sur quelques édifices, sur les campagnes et sur les Musées vaticans. — Invitation, et *rendez-vous* au lecteur 225

SOUVENIRS D'UN VOYAGE CHEZ LES SLAVES DU SUD, par M. Georges PERROT. — Dessins par M. Th. VALÉRIO. (1868. — Texte et dessins inédits.)

De Pesth à Essek. — Essek et ses environs. 241

Essek et ses environs (suite). — L'évêque Strossmayer et sa résidence de Diakovar. — Une promenade en Bosnie 257

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une promenade en Bosnie (suite). — De Brod à Agram. — Agram et ses environs. 273

Les Confins militaires. 289

Les Confins militaires (suite). — Le retour en France. 305

LE PANDJAB ET LE CACHEMIR, par M. Guillaume LEJEAN. (1866. — Texte et dessins inédits.)

Digression et retour en arrière. — Srinagar. — Le Hari-Parvata, et comme quoi il a changé de couleur. — Manière ingénieuse d'apprécier la beauté des Cachemiriennes. — Pourquoi il ne faut pas généraliser cette recette. — Nagapoura. — Une légende au lieu d'une dissertation géologique. — Agréable rencontre. — La meilleure manière de voyager. — Excursion au Hazara. — Beaux paysages. — Le dernier d'une race. — Abbotabad. — Un nouveau Vieux de la Montagne. — L'Aornos : pris par Alexandre le Grand. — Retour à Lahore. — Excursion à Amritsir. — L'*Étang de l'immortalité*. — Un prêtre sans scrupules. — Excursion archéologique à Sanga. — Un vieillard casanier. — Chamba. — La princesse charitable. 321

Le temple d'Amritsir. — Orage. — Le delta de l'Indus. — Un saint musulman. — Arrivée à Bombay. — Notions complémentaires sur les pays au nord de Cachemire. — Le Turkestan chinois : les révolutions contemporaines. — Des *saints* révolutionnaires et un abattoir humain en permanence. — Meurtre d'Adolphe Schlagintweit. — Un habile artiste en restauration. — Yarkand et Kachgar. — États montagnards : Sirikou, Kandjouti. — Un gouvernement à bon marché : ni armée, ni impôts. 338

QUATRE MOIS EN FLORIDE, par M. POUSSIELGUE. (1851-1852. — Texte et dessins inédits.)

Jacksonville. — Aspect de la ville. — Le comté Duval. — L'hôtel Jost. — La puce chique. — Un docteur en jupon. — L'aigle et les chats. — Menawa ou le gentleman scalpé. — Une poignée de serpents. — Monsieur West. — La maison de commerce du vicomte A. de B. - Le métis Paddy Karr. — Conclusion du roman de l'héroïne du phare. — Combat singulier pour un poisson. — L'ours du montreur de bêtes. — Le cimetière nègre. — Dîner avec les notabilités à la scierie West. — De Jacksonville à Picolata. — Mandarin. — Les îles aux Magnolias. — Les spectres et les anolis. — La maison de sang. — Souvenirs de la guerre des Séminoles. — Ivrognerie de Menawa. — La brique noire. — Forêt de tulipiers. — Les oiseaux chanteurs. — L'oiseau-chat et le moqueur. — La chevelure des bois. — L'attacus lune. — Le porc-épic urson. — Rencontre d'un émigrant. — Orage. — Cordiale hospitalité. — Une nuit blanche. — Un compagnon de lit incommode. — Ketty, la couleuvre familière. — Combats des poissons d'or et des écrevisses. — Pierres précieuses dédaignées. — Les patates et les ignames. — Rapide colonisation. 353

De Jacksonville à Picolata (suite). — Saint-Augustin. — Arrangements à bord de la goëlette. — Picolata. — Le stage. — Les jongles de palmiers à scie. — Épisode de la guerre séminole. — Troupe d'acteurs attaquée par les Indiens. — Le chat sauvage sous le turban d'Othello-City. — Hôtel. — Plan d'une ancienne habitation espagnole. — Promenade dans Saint-Augustin. — La calle de la Merced. — Singulier mélange de types. — L'église du Calvaire. — La tienda de la señora Gonzalès. — Le marché. — Fruits tropicaux. — Vautours chargés de la voirie. — Faubourg désert. — Visite au château Saint-Marc. — Quelques détails de statistique. — La guerre de Floride. — Topographie. — Découverte de l'Amérique septentrionale par Ponce de Léon. — Expéditions de Vasquez d'Ayllon, de Narvaez et de Fernand de Soto. — Fondation de Saint-Augustin. — Cession de la Floride aux États-Unis. — Décret d'expulsion des Indiens Séminoles. — Le chef de guerre Osceola. — Succès des Indiens. — Osceola et Micanopy prisonniers. — La plantation de San-Géronimo. — Le général Llorente. — Voyage en compagnie d'un serpent. — L'avenue de San-Géronimo. — La señorita Inésilla. — Un cuisinier voleur, mais casuiste. — Mademoiselle Jacqueline. — Dîner créole. — Un singulier domestique. 369

Habitation et cour d'honneur. — Les sources. — Scierie et moulin hydrauliques. — Le camp des Nègres. — Goût des Nègres pour le ricin et le séné. — Les abeilles méliponites. — Le ver de Guinée. — Le bouc phénomène. — Lézards. — Agriculture tropicale. — Les cacaoyers et les caféiers. — Les champs de cannes à sucre. — Résidus et sirops. — Les arbres aux épices. — Le quinquina. — Oranges et citrons. — Futaie de bois de Campêche. — L'arbre guazuma. — Une scène de la vie créole. — Le paradis terrestre. — Le rond-point de la Lagune. — Baobab, pachiriers et génipayers. — Arbres à fruits des tropiques. — Les ananas et le manioc. — Mort d'un serpent à sonnettes. — Rencontre sanglante entre un bichon et un chat cervier. — Adresse de dona Inès à la carabine. — Ce qu'on appelle une chasse à courre en Floride. — Les loups chassés par les chiens et les chiens chassés par les loups. — Le bateau-vivier. — Description d'un *vivero*. — L'île Anastasia. — Les éponges et les huitres perlières. — Les cancrelas à bord. — Les nasses à crustacés. — Découverte du parthénope horrible. — Les serpules ou tuyaux de mer. — Un coin de la mer de Sargasse. — Les fruits et les fleurs de l'Océan. — Branle-bas de pêche. — Ma première capture. — Singulière opération pratiquée sur les poissons par le patron du bateau. — Je me livre avec succès à la puncture. — Prise d'un loup aux grandes lèvres. — Un coup d'œil dans le vivier. — Admirables couleurs des poissons des mers tropicales. — La jarretière-d'argent, le hareng-cheval et la maman-baleine. — Les homards fossoyeurs. — Organisation intelligente et productive de la grande pêche sur les côtes d'Amérique. — Le squale marteau. — La pêche au thon. — Débarquement à la pointe du Vieux-Château. 385

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Grande-Cyprière. — Le Vieux-Château. — Campement dans la guérite. — Le trigonocéphale tête-de-cuivre. — Pétermann, régisseur de Mantazas. — La savanne de Colton. — Flore admirable. — Les serpents venimeux et la plante sénéka. — Le condylure étoilé. — Une prairie pudique. — Aspect de la Grande-Cyprière. — Forêts dans l'eau. — Les limiers sur la piste d'une esclave fugitive. — Halte forcée. — Les locataires du cyprès chauve. — Le trinkajou et les congos. — Retour de Paddy. — La mouche Midas, fléau des cyprières. — Affaires mystérieuses de Paddy. — Bivouac de bucherons nègres. — Arrivée à la goëlette. — Le camp maudit. — Sarah, l'esclave fugitive. — Pilatka. — Le mont Hoppe. — Aspect du lac Dunns. — Prairies flottantes de *pistia*. — Vaste nappe de serpents entrelacés. — La critique Hans. — Pélicans traquant le poisson. — Intelligence merveilleuse de ces oiseaux. — Partage équitable. — Rêve étrange. — Un caïman importun. — Premier campement. — Inondation nocturne. — Phénomènes hydrologiques. — Déplacement du camp. — La grenouille-taureau et les jeunes sarcelles. — Accident arrivé à Paddy et à Corneille. — Le renard prisonnier. — Acharnement des canards sauvages contre cet animal. — Chasse abondante. — Le ravin aux champignons. — Une fusillade d'un nouveau genre. — Déroute complète. — Abandon précipité du camp maudit. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE 1870, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN 417

LISTE DES GRAVURES 425

LISTE DES CARTES. 430

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1870-1871

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1863

Droits de propriété et de traduction réservés

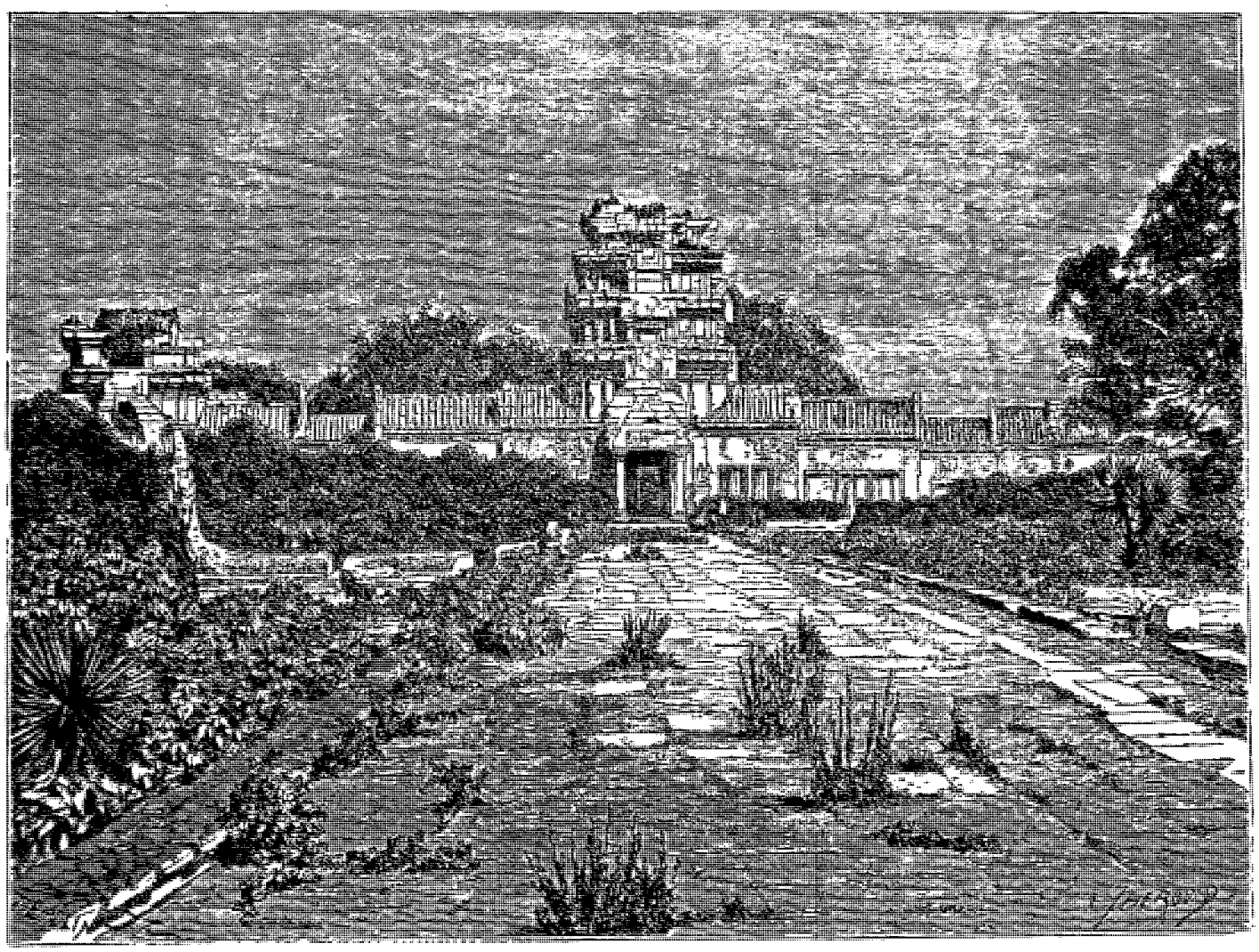
LE

TOUR DU MONDE

XXII

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Entrée principale d'Angcor Wat vue en dedans. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Gsell.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE[1].

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

I

Départ de Saïgon. — Arrivée à Compong Luong. — Excursion aux ruines d'Angcor.

Le 5 juin 1866, vers midi, la rade de Saïgon offrait le spectacle assez habituel de deux petites canonnières sous vapeur, faisant leurs derniers préparatifs de départ. Mais, à l'animation, à l'émotion des adieux échangés, il était facile de deviner qu'il ne s'agissait pas, pour ceux qui y prenaient passage, d'un de ces déplacements,

1. Ce voyage, entrepris par ordre du gouvernement français et dirigé par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, a été couronné par les Sociétés de Géographie de Paris et de Londres. La première, dans sa séance du 30 avril 1869, a partagé sa grande médaille d'or entre les deux chefs successifs de l'expédition, MM. de Lagrée et Garnier; la seconde, dans sa séance du 23 mai 1870, vient de décerner à M. Garnier sa *patron's medal*, ou médaille de la reine Victoria. E. C.

d'une de ces séparations, si ordinaires en Cochinchine qu'ils semblent être l'existence elle-même. Les voyageurs allaient plus loin que de coutume: ils étaient chargés de remonter ce grand fleuve dont eux-mêmes, et tous ceux qui les entouraient, avaient parcouru si souvent le fertile delta en rêvant parfois à son origine ignorée; ils partaient pour l'inconnu et nulle limite de distance ou de temps n'était assignée à leur entreprise.

Il y avait longtemps déjà que les regards de la colonie étaient tournés avec curiosité et impatience vers cet intérieur de l'Indo-Chine sur lequel régnaient de si grandes incertitudes. La période de la conquête était passée. Les faits d'armes et les actions hardies des premiers jours n'avaient plus de théâtre ni d'objet. Il semblait même, dans l'intérêt de notre établissement naissant, que tout bruit guerrier dût être étouffé avec soin. Deux années auparavant, la colonie avait failli succomber aux attaques dirigées en France contre les expéditions lointaines, et le projet d'évacuation, mis en avant à cette époque, n'avait été abandonné que sur l'assurance qu'elle pouvait désormais subsister avec ses seules ressources. A peine remise de cette alerte, elle sentait qu'en fille sage, elle devait faire parler d'elle le moins possible et éviter ce fracas des armes qui, s'il parvient presque toujours à la métropole accompagné d'un bulletin de victoire, lui annonce toujours en revanche une carte à payer. C'était maintenant sur l'organisation et l'exploration de la contrée que devait se porter toute l'attention du gouvernement local. Là était encore un vaste champ ouvert aux activités et aux ambitions du corps expéditionnaire et lui promettant des résultats plus féconds et des découvertes plus glorieuses que la stérile poursuite de pirates insaisissables ou des luttes trop inégales contre un ennemi toujours vaincu.

Telle était la voie nouvelle où, depuis deux ans, étaient entrés tous les esprits en Cochinchine avec cet élan et cette spontanéité qui sont le propre de notre caractère national. Un comité agricole et industriel, fondé depuis peu, essayait de coordonner tous les efforts en leur imprimant l'unité de direction et l'ensemble dont ils manquaient encore, en même temps qu'il travaillait à compléter et à réunir en un corps de doctrine les renseignements vagues et souvent contradictoires qui étaient insuffisants à éclairer les colons à leur arrivée dans le pays. Une vive impulsion avait été ainsi donnée au développement commercial et agricole de notre établissement, et une exposition locale, qui avait rassemblé pour la première fois à Saïgon des échantillons de tous les produits de la contrée, avait permis de se faire une idée plus juste de ses richesses et de l'industrie de ses habitants.

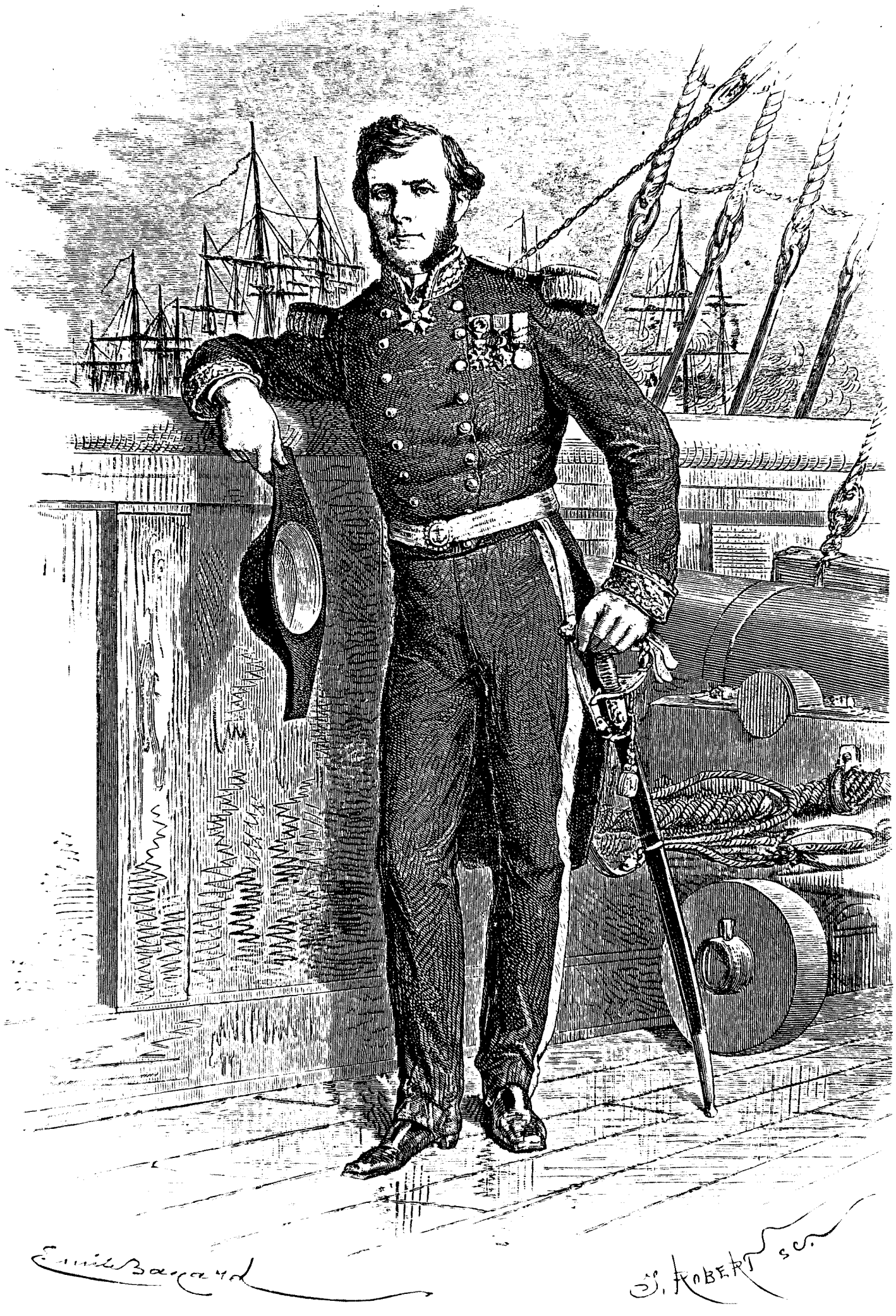
Naturellement l'étude des ressources que la vallée supérieure du fleuve pouvait fournir à la colonie nouvellement fondée à son embouchure n'avait point été oubliée; quelques indices épars, quelques on-dit des indigènes, joints au prestige que revêt toujours pour l'imagination une région inconnue et lointaine, donnaient à ces ressources une importance considérable. Plusieurs des officiers du corps expéditionnaire qui avaient assisté, à la fin de la guerre de Chine, au départ de Shanghaï d'une petite expédition anglaise, celle du capitaine Blakiston, qui devait remonter le fleuve Bleu le plus loin possible, en avaient rapporté l'idée d'un projet analogue pour le Cambodge et l'avaient mis plusieurs fois en avant. Ce fut donc avec la plus vive satisfaction que la colonie tout entière apprit, vers la fin de 1865, que M. de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et président de la Société de géographie, avait décidé l'exploration de la vallée du Mékong, et les vœux les plus sympathiques allaient accompagner les voyageurs chargés de cette aventureuse mission.

La plupart d'entre eux comptaient déjà plusieurs années de séjour en Cochinchine et s'étaient intimement associés aux destinées de la jeune colonie. Le chef de l'expédition, M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, arrivé à Saïgon au commencement de 1863, avait eu presque immédiatement à exercer un commandement dans le haut du fleuve, et, le premier, il avait su conquérir une influence et une situation politiques à la cour du roi de Cambodge, dont le petit État sépare la Cochinchine des possessions siamoises. Il avait réussi à faire accepter à ce prince le protectorat français et à l'affranchir ainsi de la lourde vassalité de Siam. Depuis cette époque, il était resté au Cambodge, sorte de sentinelle avancée chargée de fortifier et d'agrandir l'influence française et de lui préparer les moyens de s'avancer au delà. Le voyage d'exploration qu'il allait diriger semblait n'être que la suite naturelle et la conséquence de ce rôle, et nul ne pouvait être mieux préparé que lui à l'entreprendre. Agé de quarante-quatre ans, d'un tempérament vigoureux et énergique, d'une intelligence nette, vive, élevée, il possédait toutes les qualités physiques et morales qui devaient assurer le succès.

M. Thorel, chirurgien de marine, chargé de la partie botanique du voyage, était depuis 1862 dans la colonie. Infatigable coureur de forêts et d'arroyos, il avait, dès cette époque, travaillé avec la plus louable persévérance à la flore d'un pays où presque tout était à découvrir, et, passionné pour son œuvre comme le sont tous les spécialistes, il était impatient d'élargir le cercle de ses recherches. Agé de trente et un ans, sa santé robuste paraissait n'avoir que peu souffert de l'énervant climat sous l'influence duquel il vivait depuis plus de quatre ans.

Arrivé depuis une année seulement en Cochinchine, M. Delaporte, le plus jeune officier de vaisseau de la commission, avait été au contraire déjà vivement éprouvé par la fièvre, et c'était au sortir d'une indisposition assez grave qu'il se mettait en route pour ce lointain voyage, pour lequel il quittait la lieutenance d'une grande canonnière. Dessinateur et musicien, il représentait surtout dans la commission le côté artistique.

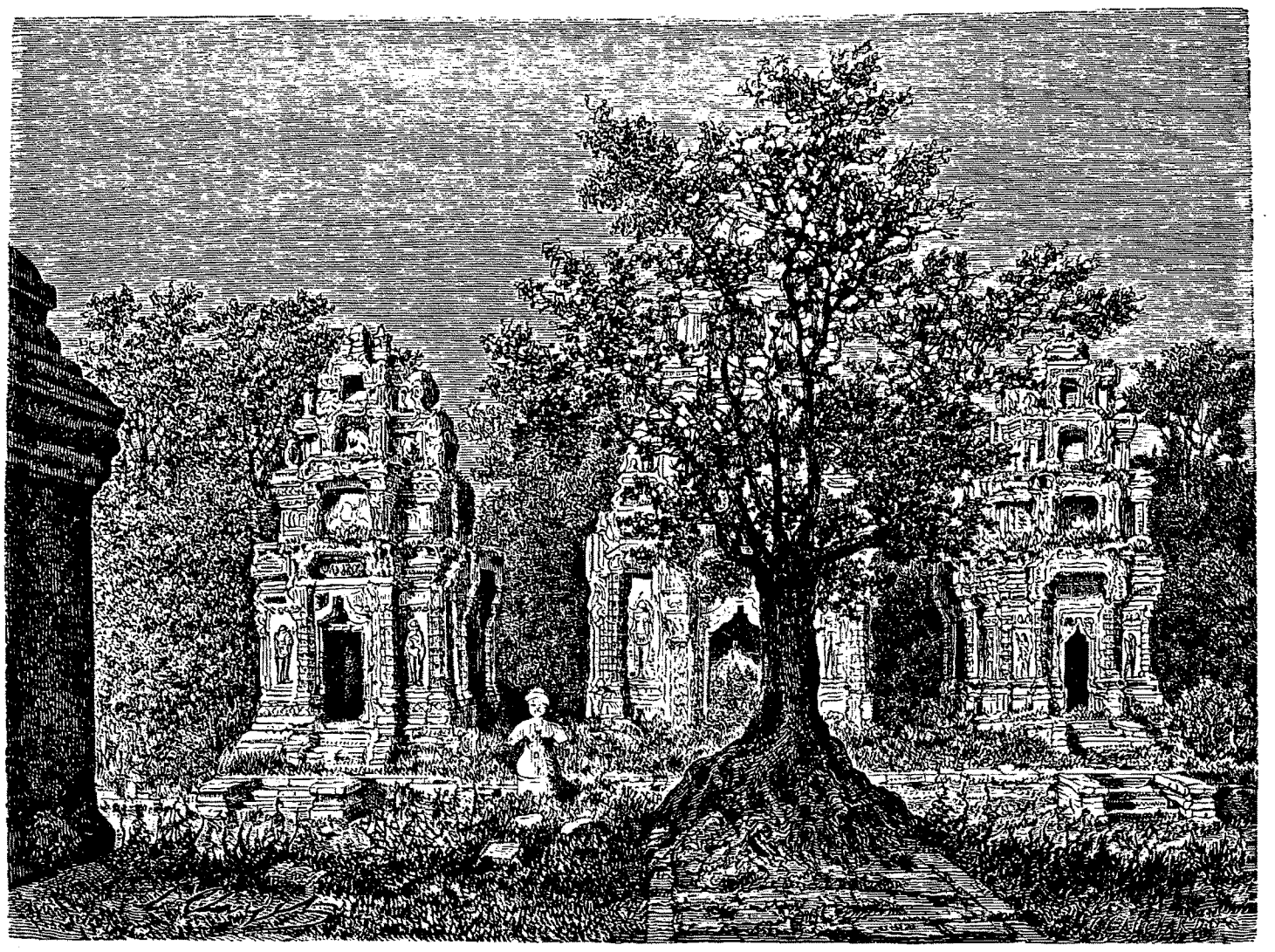
Deux des voyageurs étaient absolument nouveaux venus dans le pays. L'un d'eux était le docteur Jou-



Le commandant de Lagree. — Dessin de Émile Bayard d'apres une photographie

bert, médecin de l'expédition, dont il devait être en même temps le géologue. Un long séjour au Sénégal l'avait accoutumé aux climats chauds, et son habileté de chasseur, son humeur vive et joyeuse devaient en faire un des plus utiles et des plus aimables compagnons de la route. Le second était M. de Carné, jeune attaché au ministère des affaires étrangères, qui devait à sa parenté avec le gouverneur de la colonie de commencer par ce voyage d'exploration sa carrière de diplomate. M. Joubert était, après le commandant de Lagrée, le membre le plus âgé de la Commission; M. de Carné en était le plus jeune.

C'était la seconde fois que les chances de ma carrière militaire m'amenaient en Cochinchine. Après avoir assisté à la conquête même du pays, j'y étais revenu en 1863 et j'étais entré presque aussitôt dans l'administration indigène. Aidé du concours de quelques amis[1], j'avais à plusieurs reprises essayé de plaider en France la cause du voyage d'exploration qu'il m'était enfin donné d'entreprendre[2]. Ce n'était cependant pas sans quelque regret que j'abandonnais le poste qui m'avait été confié dans la colonie. Je m'étais attaché à ces populations intelligentes avec lesquelles les progrès sont si faciles et si rapides, et l'œuvre commencée au milieu d'elles avait encore pour moi une séduction bien grande. Si beaucoup avait été fait, il

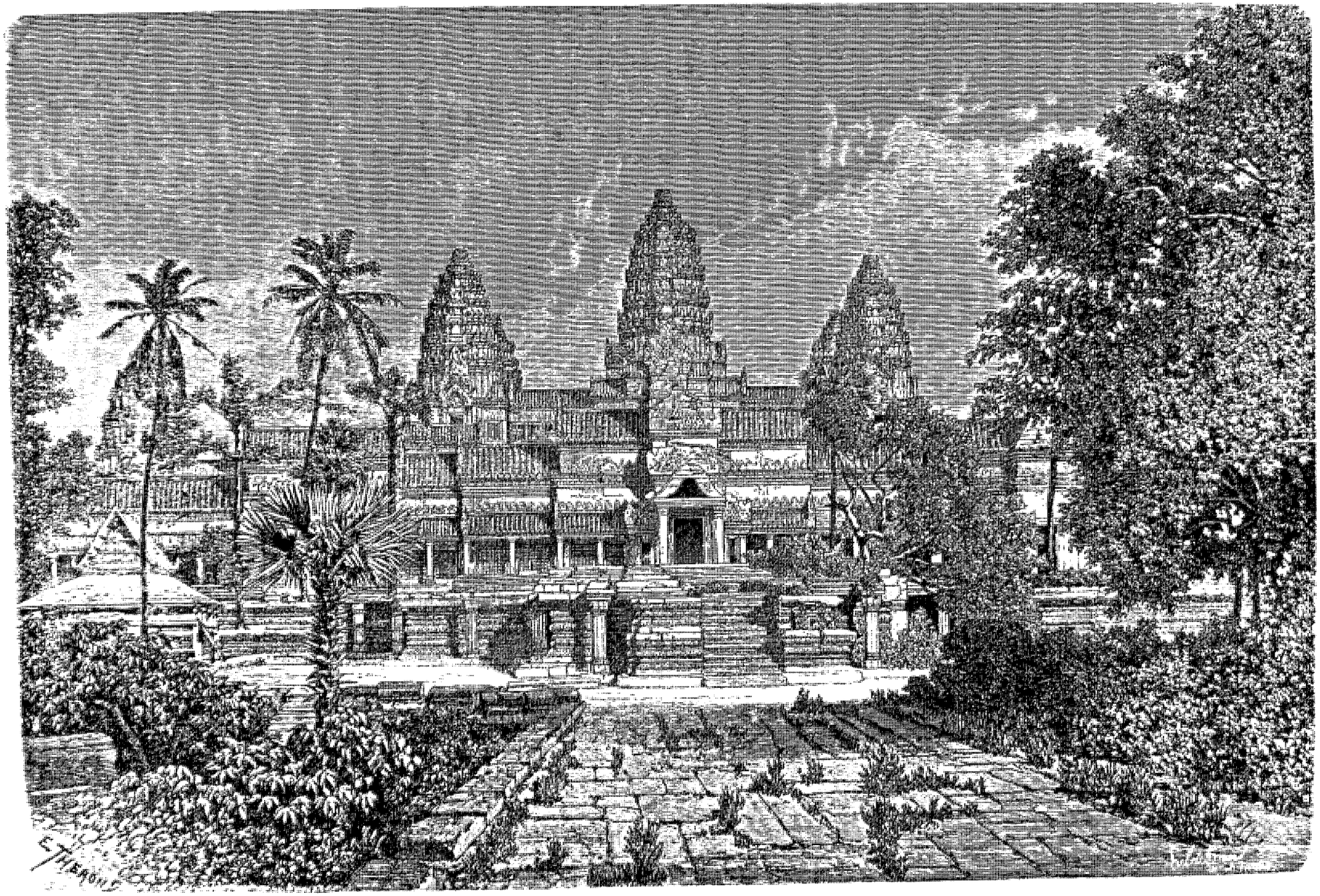


Sanctuaire du mont Crôm. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. Delaporte.

restait bien plus à faire, et il est pénible pour celui qui a semé de ne pouvoir assurer la moisson. Ce n'est qu'à ce prix qu'il se console de la voir récolter par d'autres. Aussi fut-ce avec une vive émotion que je me séparai des amis dévoués avec qui jusque-là travaux, projets, espérances, tout m'avait été commun en Cochinchine, dont les conseils m'avaient soutenu, dirigé, fortifié dans ma voie, dont quelques-uns avaient désiré et espéré même un instant être mes compagnons de voyage. Je sentais que la période de mon existence la plus remplie par l'esprit et par le cœur prenait brusquement fin, et je pleurais involontairement ce passé qui s'évanouissait et dont ma mémoire me retraçait rapidement les plus heureuses journées et les plus charmants souvenirs. Puissent, comme moi, mes amis ne point les avoir oubliés aujourd'hui!

1. Qu'il me soit permis de rappeler ici leurs noms et d'adresser à MM. Nogues, de Bizemont, Rochoux, mes remercîments les plus vifs et les plus sincères. Je prie aussi M. le capitaine de vaisseau de Jonquières d'agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance pour l'accueil toujours sympathique qu'il a daigné faire à mes demandes, dont il avait bien voulu se constituer l'avocat auprès du gouverneur de la colonie, M. le vice-amiral de la Grandière.

2. Notamment dans deux brochures publiées sous un pseudonyme : *La Cochinchine française en* 1864, par G. Francis; Dentu, 1864, et *De la colonisation de la Cochinchine,* par G. Francis; Challamel, 1865.



Façade principale d'Angcor Wat. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Gsell.

Vers midi et demi, les deux canonnières sur lesquelles étaient répartis le personnel et le matériel de l'expédition se mirent successivement en marche. L'une, la canonnière 32, sur laquelle le chef de l'expédition avait pris passage, était commandée par M. le lieutenant de vaisseau Pottier, qui allait remplacer M. de Lagrée dans le commandement de la station du Cambodge ; l'autre, la canonnière 27, sur laquelle je me trouvais, était sous les ordres d'un de mes camarades, M. Espagnat, qui devait quelques mois plus tard être victime de son dévouement et périr dans l'explosion de son navire.

Les deux petits bâtiments jetèrent l'ancre à sept heures du soir devant le poste de Tan-an, à l'entrée de l'arroyo de la Poste, pour attendre le jour et la marée favorable. Le lendemain, ils s'engageaient dans cet étroit passage, et, après un court arrêt à Mytho pour renouveler leur approvisionnement de charbon, ils commencèrent l'ascension du grand fleuve.

Le 8 juin, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Compong Luong (en cambodgien, port du roi), grand marché situé un peu au-dessus de Pnom Penh, sur le bras qui conduit au Grand Lac, à quatre ou cinq kilomètres d'Oudong, capitale du Cambodge. Nous nous installâmes tous dans l'hospitalière demeure qui était la résidence habituelle de M. de Lagrée, et pendant que celui-ci retournait à Pnom Penh présenter son successeur au roi du Cambodge, je dus m'occuper d'exercer le personnel subalterne de l'expédition à ses nouveaux devoirs, et d'achever l'installation de notre matériel. Un sergent d'infanterie de marine nommé Charbonnier, un interprète pour les langues siamoise et annamite nommé Séguin, un soldat d'infanterie de marine et deux matelots composaient la partie française de notre escorte. Un Cambodgien chrétien nommé Alexis Om, un Laotien qui se faisait appeler Alévy, du nom de la province du Laos dont il venait, deux Tagals et sept Annamites devaient en former la partie indigène, les deux premiers comme interprètes, les autres comme soldats ou comme domestiques. Ces éléments assez hétérogènes avaient besoin de vivre quelque temps ensemble, de s'amalgamer et de se comprendre, avant qu'on pût en attendre un service actif et intelligent. La commission était loin d'ailleurs d'être pourvue de tout ce qui lui était indispensable pour se mettre en route. La corvette *le Cosmao* allait partir de Saïgon pour aller chercher à Ban Kok la monnaie et les passe-ports siamois dont nous avions à faire usage tout d'abord, puisque au sortir du Cambodge nous passions sur le territoire de Siam : il fallait attendre son retour. D'autres passe-ports non moins importants et des instruments d'astronomie et de physique nous manquaient aussi ; mais le gouverneur de la colonie comptait nous les faire parvenir, au commencement de la saison sèche, dans la partie inférieure du Laos où nous devions séjourner jusque-là.

Nous avions le temps avant l'arrivée du *Cosmao* d'aller visiter ces fameuses ruines d'Angcor situées à l'extrémité nord-ouest du Grand Lac et dont tant de merveilles nous avaient déjà été racontées par des témoins oculaires. M. de Lagrée, qui travaillait depuis longtemps à en lever les plans, désirait compléter ses travaux avant son départ, et il avait amené avec lui un photographe de Saïgon, M. Gsell, pour lui faire reproduire les parties accessibles des monuments en ruine. Nous ne pouvions faire cette excursion sous un meilleur guide, et l'arrivée à Compong Luong de deux Français, MM. Durand et Rondet, qui venaient d'Angcor et nous en montrèrent quelques admirables dessins, augmenta encore notre impatience.

Le 21 juin, à huit heures du soir, tous réunis cette fois sur la canonnière 27, nous nous mîmes donc en route pour la capitale de l'ancien royaume des Khmers. Je ne m'arrêterai pas ici à décrire le Grand Lac que nous traversâmes dans toute sa longueur. Comme nous, le lecteur doit être impatient d'arriver à ces ruines que le récit et les dessins de Mouhot, publiés ici même[1], lui ont déjà fait connaître en partie. Le lendemain, à l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre devant l'embouchure de la petite rivière d'Angcor. Le 23, de très-bonne heure, nous montâmes tous dans une grande barque annamite pour nous rendre à terre. L'obscurité, encore très-épaisse, permettait à peine de distinguer des deux côtés de l'embouchure de la rivière les rangées multipliées de pieux qui indiquaient l'emplacement d'une grande pêcherie. Une forte brise d'ouest soulevait en petites vagues les eaux du lac, et un long mouvement de houle se propageait le long de la rive et couvrait et découvrait tour à tour la tête de quelques-uns de ces pieux contre lesquels notre barque venait se heurter. De rares lumières brillaient encore dans les petites cabanes, élevées sur pilotis à une certaine hauteur au-dessus de l'eau, qui servaient d'abri aux pêcheurs. Au delà, on distinguait confusément la ligne basse des arbres rabougris qui forment la rive, forêt noyée et inhabitable sous les arceaux de laquelle l'eau se perd avec un clapotis sourd ; le bris de la vague entourait parfois d'un cercle d'écume les troncs rugueux et marquait d'une ligne blanchâtre la limite de cette singulière forêt. L'obscurité, la houle, la pesanteur de notre barque nous y jetèrent bientôt. Il fallut que tout le monde mît la main à l'ouvrage pour dégager notre embarcation que la lame lançait lourdement contre chaque arbre et pour la remettre un peu au large. Il n'y avait là environ qu'un mètre de profondeur : nos Annamites se mirent à l'eau, nous doublâmes les avirons et nous réussîmes, non sans efforts, à nous éloigner. Le jour vint ; nous distinguâmes tout près de nous l'embouchure de la petite rivière et nous nous y engageâmes. La houle se calma aussitôt et nous pûmes arriver sans autre encombre à l'un des établissements provisoires, construits sur les bords de la rivière pour le séchage du poisson, et que l'on commençait déjà à démolir, la crue des eaux mettant fin à la

1. Voir les livraisons 196 à 205 du *Tour du Monde*.

101° 35'
101° 40'
101° 45'
101° 50'
13° 25'
13° 20'
13° 15'

Sasiou Vge
Carrières de grès
Pn. Coulen
Melea (R)
(R)a.
Ben Vge
Carrières de Bay Kriem
Pn. Boc
Sena Cream Vge
Preacan (R)
ANGCOR LA GRANDE (Ruinée)
Enceinte de la Ville
Tours
Precpithn
Palais
Magasins
Baphoum
Baion
Ports
Tours
Village
(?? Chaussée supposée)
Tours (R)
Takeu (R)
Fossé (R)
Taprom (R)
Preadac Vge
Fosse des Rhinocéros (R)
Ekdey (R)
Chaussée
Sra Sronĝ (R.)
Ph Bakeu
Daitchu Vge
Tour (R)
Chaussée
Angcor Wat (R)
??
(Chaussée supposée)
Citadelle de Siemreap (Résidence du gouverneur de la province)
Preacon (R)
Leley (R)
(Position incertaine)
Bacong (R)
Athvea (R)
Pn. Crom
(R)
Enceinte extérieures en terres levées ???

CARTE
DES ENVIRONS D'ANGCOR
dressée

par M. M. DOUDART DE LAGREE, Capitaine de Frégate

et FRANCIS GARNIER, Lieutenant de Vaisseau.

La lettre R désigne tous les monuments appartenant à l'époque Khmer
?? indique des traditions ou des renseignements non vérifiés
Pn abreviation de Phom veut dire montagne
Prek ..... veut dire ruisseau
Wat ..... veut dire pagode

Gravé par Erhard

saison de la pêche. Ce fut là que nous mîmes pied à terre.

Sur la rive droite et à deux ou trois kilomètres de notre point de débarquement s'élève une petite colline à deux sommets[1] qui domine toute la plaine environnante et qui, à l'époque des grandes eaux, est baignée de tous côtés par les eaux du lac. C'est le mont Crôm, seul point saillant qu'offre l'horizon à une grande distance à la ronde et qui sert de repère au navigateur le long de ces rives basses, noyées, d'aspect uniforme. Sur la cime la plus élevée de cette colline, un bouquet d'arbres isolé dissimule au regard un sanctuaire en ruine. Ce fut notre première étape sur le terrain de cette antique civilisation khmer dont tout a disparu, édifices, organisation sociale et politique, littérature, puissance, commerce, sans nous laisser, parmi tous les débris de ce passé écroulé, autre chose à admirer que des ruines.

Un long séjour dans les pays chauds, loin des merveilles de l'art européen, au milieu de populations à demi civilisées, prédispose singulièrement à l'enthousiasme pour tout produit, même imparfait, du goût et de l'intelligence. On est habitué à ne plus admirer que les splendeurs de la nature tropicale et à détourner ses regards avec dédain de tout ce qui est de fabrique humaine. Aussi l'impression produite par une œuvre



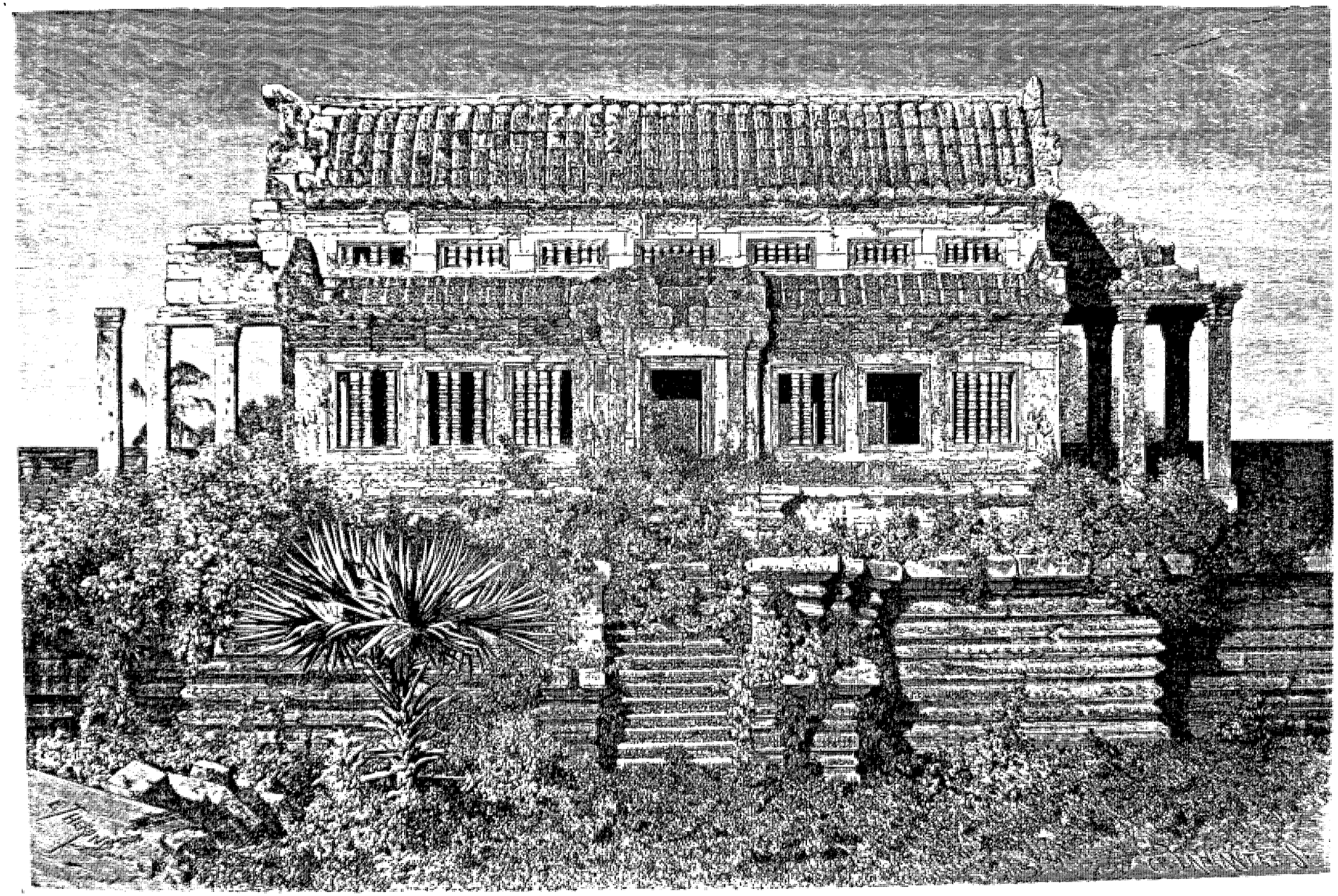
Bouddha à quatre faces du mont Crôm. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

d'un niveau réellement élevé est-elle très-vive et se mélange-t-elle d'un profond sentiment d'étonnement qui contribue encore à saisir l'imagination. Les points de comparaison sont trop éloignés et trop oubliés pour contre-balancer cette première sensation et permettre une juste appréciation de l'objet qui vous a frappé.

C'est ce que j'éprouvais à la vue du sanctuaire du mont Crôm. Cette architecture, sévère dans ses formes générales, élégante dans ses détails, savante et originale dans ses conceptions, me transporta d'admiration. Pendant que M. de Lagrée, avec la sagacité d'un archéologue, cherchait à nous expliquer la disposition et les usages des différentes parties de l'édifice, ma pensée se reportait à la grande époque qui avait enfanté un art aussi parfait, et, à ce moment, j'eusse à peine hésité à ajouter un quatrième âge, l'âge khmer, aux trois siècles classiques de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

La vue d'un groupe de statues mutilées gisant non loin du monument principal vint calmer chez moi ce premier enthousiasme. Si remarquables que fussent quelques-unes des têtes qui se trouvaient là, elles étaient loin cependant des chefs-d'œuvre du ciseau grec. Un type humain moins parfait comme modèle, les nécessités même du mythe religieux reproduit, suf-

1. Consulter pour tout ce récit la carte des environs d'Angcor, jointe à ce numéro.



Angcor Wat : Édicule nord-ouest. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Gsell.

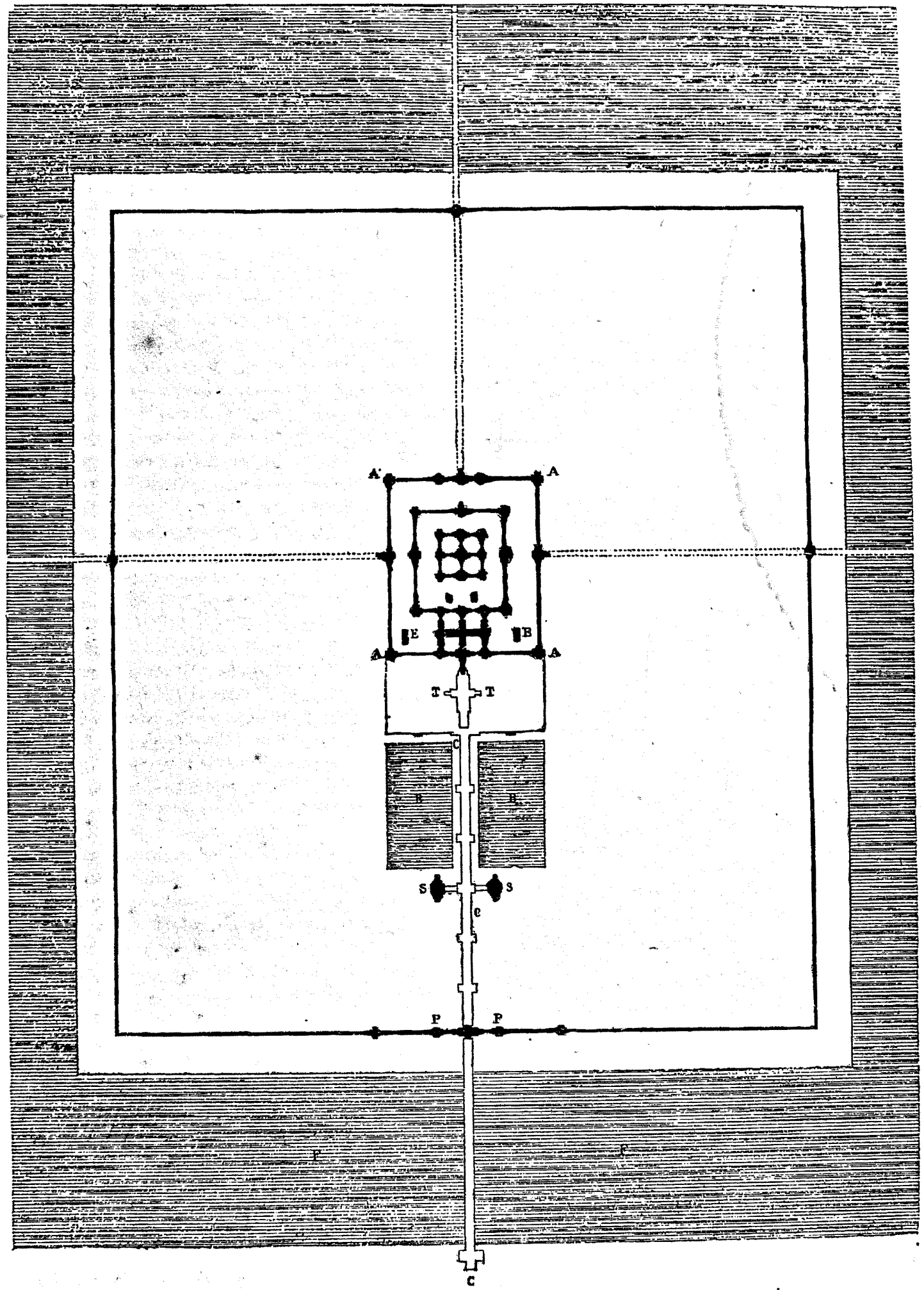
fisaient peut-être à expliquer cette infériorité, sans que l'on dût faire déchoir l'art khmer du haut rang que je lui avais assigné tout d'abord. Je n'en devins que plus impatient d'arriver à ce groupe imposant de ruines que forment la pagode et l'ancienne ville d'Angcor et qui fournit au problème artistique et historique de cette civilisation détruite ses plus nombreux et plus importants éléments de solution.

Le lendemain de notre visite au mont Crôm, nous continuâmes notre route par terre jusqu'à Siem Réap, l'Angcor moderne, gros bourg à cheval sur les bords de la rivière, à quelques kilomètres des ruines de l'Angcor ancienne. Sur la rive droite est une citadelle construite par les Siamois il y a une quarantaine d'années, pour assurer leur domination sur cette province, enlevée avec plusieurs autres au royaume actuel du Cambodge, qui ne possède même plus l'emplacement de son antique capitale. Cette citadelle contient la résidence du gouverneur de la province, chez lequel nous reçûmes la plus gracieuse hospitalité. Ce haut fonctionnaire était accoutumé à des visites de ce genre; il avait accueilli plusieurs fois des voyageurs de haut rang dont il aimait à citer les noms. M. de Montigny, l'amiral Bonard, l'amiral de La Grandière étaient du nombre. Il se trouvait depuis longtemps en relations avec le commandant de Lagrée, qui était à ses yeux quelque chose de plus que le roi du Cambodge, et, après le roi de Siam, l'homme qu'il estimait et redoutait par dessus tout. Cambodgien de naissance, il sentait instinctivement que la France, après avoir pris le Cambodge sous son protectorat, en viendrait tôt ou tard à réclamer à Siam les territoires injustement soustraits à l'autorité de leur souverain légitime. Il lui importait donc de se ménager un appui solide dans le cas d'un changement de domination. Dans toutes les éventualités, sa situation de gouverneur d'une province frontière lui commandait les plus grands ménagements. Les rôles étaient maintenant singulièrement changés : alors qu'avant le protectorat tout empiétement de la part de Siam restait impuni, au contraire depuis la balance semblait devoir tomber du côté du Cambodge, et il ne fallait donner aucun prétexte de retour en avant à un royaume jusque-là si humilié et si misérable, aujourd'hui si puissamment soutenu. Tel était du moins ce que pouvait faire pressentir l'attitude hardie qu'avait constamment prise M. de Lagrée dans ses relations avec les agents de Siam. Malheureusement la diplomatie défaisait à Ban Kok l'œuvre de réhabilitation et de restauration de l'autonomie cambodgienne tentée sur les lieux mêmes.

Le 24 juin au matin, nous prenions congé de l'hospitalier gouverneur pour aller camper plus près des ruines. Chacun de nous était juché sur un éléphant, et, peu habitués pour la plupart à ce moyen de locomotion, nous étions plus occupés à nous garantir des durs cahots de notre monture qu'à jouir du coup d'œil de la forêt où nous entrions et de la fraîcheur relative de l'heure matinale où nous nous mettions en route. Je montais pour ma part une jeune femelle qui, craintive et sensible comme le comportait son âge et son sexe, prit soudainement peur à la vue de je ne sais quel tronc d'arbre de forme bizarre et se lança au galop au travers de la forêt au risque de semer en lambeaux sur la route sa cage et ceux qu'elle portait. Son cornac ne réussit à l'arrêter qu'en lui enfonçant dans le crâne deux ou trois pouces du fer recourbé qui sert d'aiguillon aux conducteurs d'éléphants, et je fus quelque temps à me remettre des rudes secousses que m'avait données l'allure un peu trop vive de ma bête.

Au bout d'une heure de marche, nous nous arrêtions au pied de la terrasse en forme de croix qui précède Angcor Wat. A deux cent cinquante mètres de nous environ, s'élevaient les trois tours qui couronnent la triple entrée du temple; une longue galerie à colonnade extérieure se continue de part et d'autre de cette sorte d'arche triomphale : c'est la première enceinte du monument. De la terrasse, ornée jadis de lions en pierre, qui gisent aujourd'hui sur le sol au milieu des herbes, part une chaussée construite en larges blocs de grès, qui traverse le fossé, large de plus de deux cents mètres, creusé en avant de cette enceinte. Nous suivîmes cette chaussée qui aboutit à l'entrée du milieu. Dès que nous l'eûmes franchie, l'édifice lui-même apparut à nos regards, à un demi-kilomètre de là, masse sombre et imposante dessinant ses neuf tours sur le bleu du ciel. Nous parcourûmes encore plus de quatre cents mètres sur la chaussée qui se continue en dedans de l'enceinte, avant d'arriver au premier péristyle de la pagode. Une seconde terrasse, plus grande et plus décorée que la première et supportée par des colonnes rondes élégamment sculptées, termine la chaussée au-dessus du niveau de laquelle elle s'élève d'environ trois mètres. A sa gauche, sous les murs mêmes de l'édifice, sont les logements des bonzes qui desservent l'antique sanctuaire. Auprès de ces logements, sur la même esplanade, est une autre case, construite en bambous comme les précédentes, où viennent s'abriter les pèlerins qu'attire le saint lieu.

Ce fut dans cette dernière demeure que nous nous établîmes. Après les premiers soins donnés à notre installation, nous voulûmes visiter rapidement les principales parties de l'édifice qui allait pendant quelques jours nous avoir pour hôtes. Cette entrée monumentale, cette longue chaussée, ornée de dragons fantastiques, et lentement parcourue au pas solennel de nos éléphants, les deux immenses pièces d'eau, vrais petits lacs qui s'étendaient des deux côtés, l'aspect colossal du temple lui-même, tout nous indiquait que nous nous trouvions en présence d'une œuvre capitale conçue en dehors des proportions ordinaires. C'était bien là, comme le dit Mouhot, non un temple rival de celui de Salomon, qui ne méritait pas sans doute une comparaison pareille, mais le chef-d'œuvre d'un Michel-Ange inconnu. Il fallait quelque temps pour se rendre compte de la disposition exacte d'un édifice qui mesure



PLAN D'ANGCOR WAT, LEVÉ SOUS LA DIRECTION DU COMMANDANT DE LAGRÉE.

Échelle de 0,00015 par mètre.

FF. Fossés remplis d'eau. — CCC. Chaussée en pierre. — PP. Entrée principale de la première enceinte. — SS. Petits sanctuaires.
BB. Pièces d'eau. — TT. Terrasse. — AAAA. Temple. — EE. Édicules intérieurs.

hors fossés cinq kilomètres et demi de tour. Cette première visite ne m'en donna qu'une idée confuse. Ces escaliers et ces galeries sans fin, ces cours intérieures à colonnades d'aspect uniforme me semblaient, malgré leur symétrie, ou plutôt à cause même de leur symétrie, former un dédale inextricable. Les énormes dimensions de chacune des parties de ce grand tout empêchent d'ailleurs le regard d'en embrasser facilement l'ensemble.

Après plusieurs excursions, — car on peut appeler ainsi les visites à un monument dont les dimensions se chiffrent par kilomètres, — les principales dispositions de l'édifice m'apparurent plus nettement : son enceinte est de forme rectangulaire et mesure trois mille cinq cent cinquante mètres sur ses quatre faces réunies; elle est allongée dans le sens est et ouest. Elle a sa principale entrée du côté ouest, celle que nous avions franchie à notre arrivée.

Celle-ci se compose essentiellement d'une galerie, longue de deux cent trente-cinq mètres, reposant sur un soubassement de sept mètres de large. Cette galerie est formée, extérieurement par une double rangée de colonnes, intérieurement par un mur plein dans lequel sont pratiquées de fausses fenêtres à barreaux de pierre sculptés qui font face à la pagode. Au centre de la galerie s'élève l'arche triomphale à triple ouverture dont j'ai déjà parlé, aux extrémités sont deux autres ouvertures de niveau avec le sol et qui servaient au passage des chars. Sur les trois autres faces de l'enceinte s'ouvrent trois portes d'importance beaucoup moindre.

Le monument lui-même se compose essentiellement de trois rectangles concentriques formés par des galeries et étagés les uns au-dessus des autres. Le rectangle extérieur a sept cent cinquante mètres de développement, et tout autour de sa paroi intérieure règne un bas-relief ininterrompu, représentant des combats mythologiques et des scènes religieuses. Cet étage de la pagode reçut de nous pour ce motif le nom de galerie des bas-reliefs. Le second et le troisième rectangles sont sommés de tours aux quatre angles : le premier est à mur plein intérieur et à double colonnade extérieure; le second au contraire est à mur plein extérieur et à mur intérieur coupé de fenêtres, disposition que reproduit la paroi extérieure du troisième. Ce dernier présente intérieurement une double colonnade. Une tour centrale s'élève au milieu, à l'intersection de galeries médianes qui divisent l'étage en quatre parties. Quoique cette tour soit découronnée déjà par la main du temps, sa hauteur actuelle au-dessus du niveau de la chaussée par laquelle nous étions entrés est de cinquante-six mètres.

Je mentionnerai en outre les deux petits sanctuaires situés le long de cette chaussée à mi-distance de la principale entrée, les deux grands édicules construits dans les angles ouest de la cour qui sépare le premier étage du second, et qui sont à eux seuls des monuments complets et remarquables, deux autres pavillons situés dans la cour suivante au pied du grand escalier conduisant au troisième étage, enfin les trois galeries longitudinales qui réunissent le premier étage au second. Telles sont les lignes générales du temple d'Angcor. Le plan et la légende que nous publions complètent cette courte description et permettent de se faire une idée exacte des dimensions d'ensemble de cette construction grandiose.

On remarquera sans doute que rien dans ce vaste édifice ne paraît disposé pour l'habitation des hommes. Les seules galeries fermées sont celles du second étage et leur largeur ne dépasse pas deux mètres cinquante centimètres. Toutes les autres galeries de l'édifice sont à jour, et n'étaient évidemment pas destinées à servir de demeure. Il semble que tout dans le monument n'ait de destination et de but qu'en vue du quadruple sanctuaire qui est établi à la base de la tour centrale : tout y monte, tout y conduit. Quel que soit le point par lequel on aborde à l'édifice, on se trouve involontairement porté et guidé vers l'une des quatre énormes statues qui occupent chacune des faces de cette tour et regardent les quatre points cardinaux. La base des tours d'angles est vide et n'est que le point de croisement très-légèrement élargi des galeries voisines. Rien n'arrête sur la route. Les édicules compris entre le premier et le second étage passent même inaperçus, car toutes les galeries qui les entourent sont à mur plein du côté qui leur fait face. Seuls les deux petits sanctuaires situés au pied du principal escalier du troisième étage peuvent détourner un instant le regard. Mais ils ne sont là que pour faire ressortir davantage la hauteur de l'édifice central, que le visiteur découvre subitement devant lui au sortir des galeries couvertes. L'attraction est alors irrésistible et l'on gravit, sans se laisser distraire, les hautes marches du grand escalier.

Est-ce à une préoccupation religieuse qu'il faut attribuer ce manque de parties logeables dans cet immense édifice ou bien la science des architectes ne leur permettait-elle pas de construire des voûtes plus larges? Aucune galerie en effet ne présente une ouverture supérieure à trois mètres cinquante centimètres. Les voûtes sont toutes construites en encorbellement, c'est-à-dire se composent de pierres superposées par assises horizontales, se rapprochant graduellement et se rejoignant d'ordinaire à la cinquième assise. Même avec ce procédé, il eût été possible d'obtenir de plus grandes portées, et la question ne peut pas être tranchée d'une façon absolue. Peut-être existait-il autrefois des logements en bois dans les cours intérieures ou sur les terrasses qui entourent l'édifice. Peut-être aussi fermait-on avec des nattes les intervalles des colonnes dans les galeries et celles-ci servaient-elles à loger les prêtres ou les pèlerins. Il est infiniment probable du moins que les choses devaient se passer à peu près ainsi dans la galerie de l'entrée ouest de la première enceinte et qu'elle devait avoir, en dehors de son but décoratif, une utilité réelle, celle de loger des gardes



Angkor Wat : Angle extérieur des galeries qui conduisent du premier au deuxième étage. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Gsell.

et des gens préposés à l'ouverture et à la fermeture des portes.

Les portes devaient être en bois ainsi que les plafonds; nulle part en effet on ne retrouve de plafond en pierre et l'on distingue cependant les voûtes qui étaient autrefois masquées, de celles qui étaient destinées à rester en vue. Dans les premières, la face intérieure des pierres reste à l'état brut et une corniche est sculptée à la naissance de la voûte pour supporter les traverses du plafond; dans les secondes, les extrémités intérieures des assises de la voûte sont rabattues de manière à obtenir une courbe ogivale composée d'autant de segments qu'il y a d'assises. La tradition veut que tous ces plafonds ou toutes ces voûtes aient été dorés.

La construction des tours est analogue à celle des voûtes; les assises, carrées à la base, vont en s'arrondissant vers le sommet, et sont placées successivement en retrait de manière à se rapprocher peu à peu et à recevoir une assise unique qui couronne et ferme la tour. Au-dessus, disent les habitants, étaient jadis une boule et une flèche en métal. Sur les saillies extérieures des assises sont placées de petites pyramides à forme triangulaire élancée, dont la dimension va en décroissant rapidement à mesure que l'on s'élève, de manière à augmenter l'effet de la perspective et la sensation de la hauteur. Le même procédé est employé pour tous les escaliers, dont les marches sont étroites et hautes, et des deux côtés desquels sont disposés sur des socles de plus en plus rapprochés des lions en pierre de grandeur décroissante.

A la partie centrale de chaque face des tours, sont des tympans sculptés, se succédant également en décroissant d'assise en assise, qui représentent des scènes mythologiques : le même genre d'ornementation se reproduit à tous les péristyles et à la partie milieu de tous les toits étagés qui s'élèvent au-dessus des portiques ou des croisements de galeries. Les toits eux-mêmes sont formés par la surface extérieure des assises en encorbellement qui composent les voûtes: cette surface est soigneusement sculptée de manière à présenter l'apparence de tuiles.

Toutes les colonnes d'Angcor Wat sont carrées, à l'exception de celles qui supportent la terrasse de la façade ouest et de celles qui forment péristyle dans les galeries médianes de l'étage central. Le chapiteau et la base sont en général d'une ornementation uniforme, et d'une exécution admirable. Le fût est le plus souvent uni ; quelquefois aussi il est sculpté à une très-faible profondeur. Les pilastres engagés dans les côtés des portes étalent une ornementation encore plus riche et sont couverts du haut en bas de rosaces, de figures d'animaux, de personnages légendaires agencés avec un art infini. Quoique le temps ait émoussé toutes les arêtes vives de ces sculptures, elles conservent un admirable aspect et peuvent être comparées à ce que le ciseau grec nous a laissé de plus parfait. Il y a à Angcor Wat près de dix-huit cents colonnes ou pilastres. La plupart des fûts sont monolithes. Les colonnes les plus hautes atteignent quatre mètres vingt centimètres et ont quarante-neuf centimètres de large.

Les seuls matériaux employés dans la construction de cet édifice sont le bois et un grès à grain très-fin, qui provient de carrières situées au pied de Pnom Coulen, à une quarantaine de kilomètres dans l'est-nord-est d'Angcor Wat. Tout ce qui dans le temple était bois, plafonds ou lambris, a disparu. Quelques-uns des blocs de grès parallélipipédiques dont se composent les colonnes, les voûtes ou les murs atteignent trois mètres soixante centimètres de longueur sur quatre-vingts et cinquante centimètres dans les deux autres dimensions.

Ici se présente, comme pour les monuments égyptiens, le problème mécanique du transport et de l'élévation, souvent à des hauteurs très-considérables, de masses dont le poids dépasse parfois quatre mille kilogrammes. Presque toutes les pierres présentent des trous ronds ou carrés disposés assez irrégulièrement à leur surface et dont la profondeur est de trois centimètres environ. Est-ce là qu'il faut chercher la solution du problème? Peut-être bien. Les habitants qui attribuent aux génies la construction de cet édifice et qui ne sauraient concevoir une force humaine capable de soulever de tels fardeaux, racontent que, suivant une tradition déjà rapportée par Mouhot, Prea Ên (le dieu Indra?) pétrit jadis toutes les parties du monument dans l'argile et les cisela à son aise — les trous que l'on voit à la surface des pierres ne sont que les empreintes de ses doigts — puis il versa sur chaque pierre un certain liquide qui la solidifia et lui donna sa dureté actuelle. C'est pour cela que le grès est appelé aujourd'hui au Cambodge *thma poc* ou pierre de boue. Tous les Cambodgiens ne se contentent point cependant d'explications de ce genre et les bonzes rapportent sur la construction d'Angcor des versions moins fabuleuses et plus vraisemblables. D'après eux, les sculptures n'ont été faites qu'une fois les pierres en place, et ils expliquent les trous que celles-ci présentent par l'usage de crampons en fer destinés à les réunir ou à retenir des placages en plomb ou des lambris en bois. Les traces des crampons en fer sont visibles partout où ils ont existé, mais la plus grande partie des trous n'en porte aucune marque. Cette version, plus raisonnable que la précédente, n'est donc pas encore satisfaisante et reste muette sur le moyen de transport employé. Une étude plus approfondie de la disposition de ces trous donnera peut-être un jour la solution cherchée.

Aucun ciment n'est employé dans l'assemblage des pierres : elles sont jointes par simple juxtaposition, et on a poli les deux surfaces en contact en les frottant l'une contre l'autre; l'adhérence est si parfaite qu'en appliquant une feuille de papier contre la ligne de séparation, on obtient un trait aussi net que s'il avait été tracé avec une règle.

Le monument renferme un assez grand nombre

d'inscriptions; beaucoup sont placées, en guise de légendes explicatives, le long et au-dessus des bas-reliefs de la galerie inférieure; d'autres, plus anciennes et qui contiennent peut-être des documents historiques plus sérieux, se rencontrent dans les galeries de la partie est du temple. Les caractères dont elles sont composées se rapportent à l'écriture cambodgienne actuelle et les bonzes peuvent lire encore beaucoup de ces inscriptions; mais les plus anciennes, celles qui par suite offriraient le plus grand intérêt, restent lettre morte pour eux. Toutes les inscriptions qu'ils traduisent ne contiennent que des prières ou des formules religieuses, sans importance historique.

Comme je l'ai dit plus haut, quelques bonzes sont attachés à l'antique sanctuaire et ont ramassé avec soin dans l'une des trois galeries parallèles qui relient le premier étage au second, celle du sud, toutes les statues ou fragments de statues en pierre, en bronze ou en bois qui se trouvaient disséminées dans le temple ou dans les environs. La plupart proviennent d'*ex-voto* et portent des traces de dorure. Il en est de toutes dimensions et il est bien facile de distinguer celles qui sont d'une époque ancienne des statues de fabrication moderne.

Les prêtres sont trop peu nombreux pour suffire à l'entretien de l'immense temple; aussi doivent-ils se contenter de balayer chaque matin les galeries centrales les plus fréquentées et d'arracher une partie des herbes qui croissent entre les pierres. Le reste de l'édifice est à peu près complétement abandonné à la végétation et aux oiseaux de nuit qui ont pris leur gîte sous les voûtes. L'odeur qu'ils répandent et la fiente dont ils recouvrent le sol de la galerie du premier étage rendent complétement inabordables certains portiques de la partie nord.

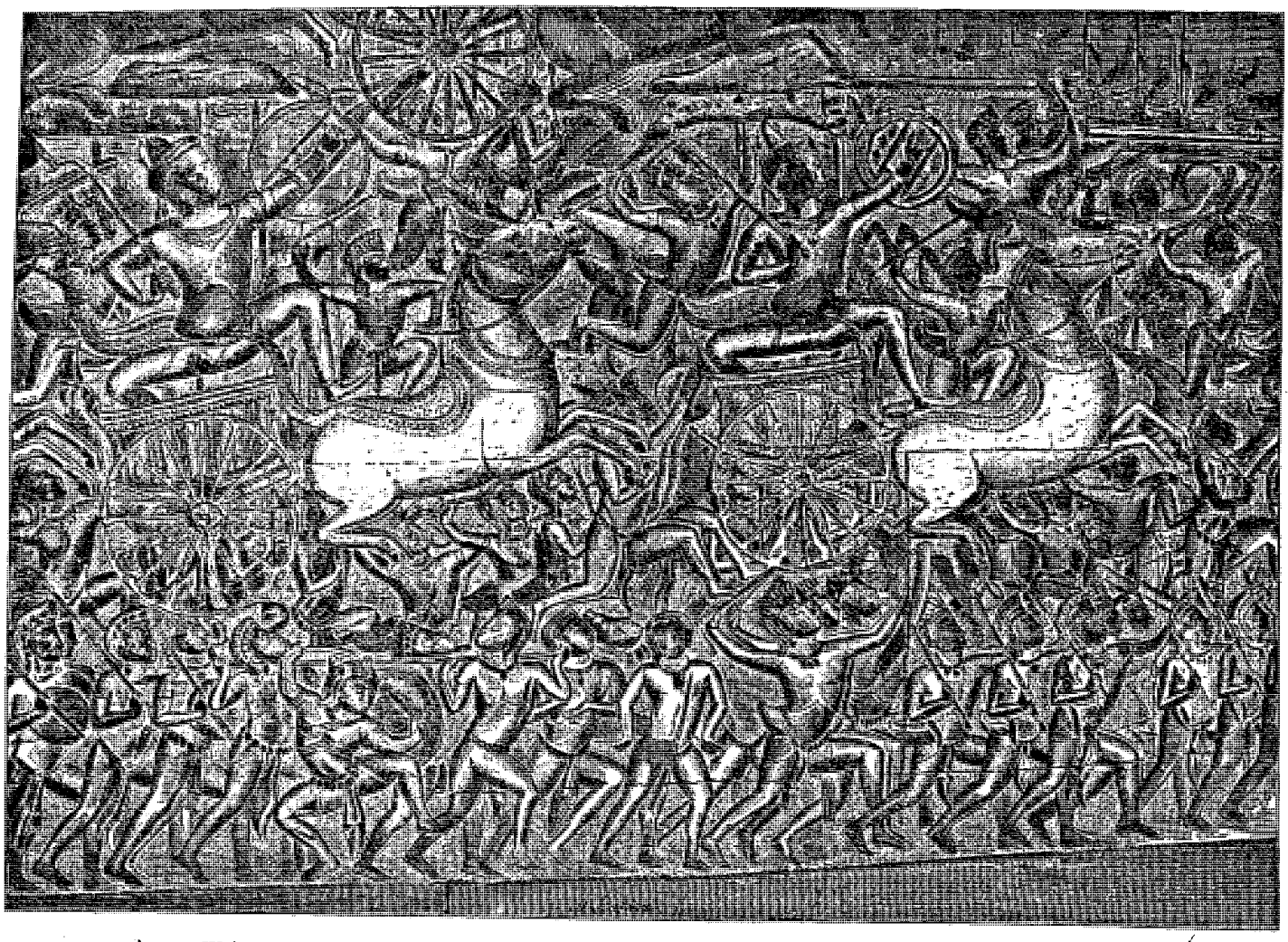
La plupart des lions qui décoraient les escaliers du temple ont été précipités du haut de leurs socles, dans les invasions successives qui ont amené la décadence et la chute de l'empire khmer. C'étaient les parties du monument les plus faciles à détruire. Ceux qui restent encore debout sont dans un état de conservation plus que médiocre, soit parce qu'ils ont été mutilés sur place, soit — et telle a été surtout pour eux la cause la plus puissante de destruction — parce qu'ils ont supporté sans aucun abri toutes les intempéries des saisons. Les tours du second étage sont également écroulées à moitié. L'édifice central est encore, à tous les points de vue, celui qui a le moins souffert, quoiqu'il fût le plus élevé et le plus destructible. Le sanctuaire redouté qu'il contient a été sans doute et un préservatif contre les envahisseurs et un stimulant à piété réparatrice des habitants.

J'ai essayé de donner en ces quelques pages la description d'un monument qui est à lui seul tout un poëme, et des notions générales indispensables pour se faire une idée de l'architecture et du genre de construction adoptés par les Khmers. Le lecteur trouvera peut-être que je me suis trop appesanti sur d'arides et minutieux détails, mais ils rendront plus facile à comprendre tout ce qui me reste à dire de cette civilisation disparue, et ils m'éviteront de nombreuses répétitions. Le temple d'Angcor est le résumé le plus complet de tout un art, de toute une époque : il me servira désormais de point de comparaison pour tous les monuments de cette période. Là est mon excuse, et les dessins qui accompagnent cette trop longue description achèveront sans doute de me faire pardonner l'enthousiasme que j'ai témoigné et que je témoignerai encore pour cet édifice où j'ai passé de si rapides et si agréables heures, en compagnie du savant et infatigable cicerone qui m'a appris à le connaître et à le comprendre.

Après nous avoir donné les indications nécessaires pour mettre notre temps à profit pendant notre séjour à Angcor Wat, M. de Lagrée nous quitta pour aller s'installer au centre même de la ville en ruine d'Angcor Tôm ou Angcor la Grande, située à peu de distance. Une semaine devait se passer ainsi en diverses occupations ou en excursions, suivant la nature des travaux ou les goûts de chacun. Je restai pour ma part l'un des hôtes les plus assidus du vieux temple dont j'étais chargé par le commandant de Lagrée de relever certaines cotes et de fixer exactement la position géographique. Le dernier étage de la pagode, celui que j'ai appelé l'édifice central, est très-élevé au-dessus des autres, et du sommet des douze escaliers de quarante-deux marches chacun qui le mettent en communication avec l'étage inférieur, on découvre un vaste horizon. De ce point, les sommets du mont Crôm et du mont Bakheng, l'un et l'autre couronnés de ruines, la croupe dénudée de la petite colline appelée le mont Bok, l'extrémité lointaine de la chaîne de Pnom Coulen, se détachent nettement au-dessus de l'immense plaine dont ils rompent la monotonie. La plus élevée de toutes ces collines n'atteint pas deux cents mètres et la plupart égalent à peine en hauteur la tour centrale d'Angcor Wat; mais elles fournissent de précieux points de repère pour s'orienter au milieu de ces forêts uniformes parsemées de clairières qui dissimulent aux recherches du touriste les ruines de la ville d'Angcor et des nombreux monuments épars en dehors de ses murs.

Ce fut donc sous l'un des péristyles de l'édifice central d'Angcor Wat que j'établis ma station d'observation. A l'heure où la chaleur du jour retenait immobiles tous les habitants du temple, j'aimais à parcourir ces longues et silencieuses galeries que troublaient seuls les battements d'ailes des innombrables chauves-souris qui y ont élu domicile. La vie active et bruyante que je venais de quitter me faisait trouver un charme infini à cet isolement. La contemplation de ces bas-reliefs, de ces sculptures, l'étude de cette décoration savante, qui s'étend jusqu'aux toits et à la surface extérieure des tours, et dont je découvrais à

chaque instant un nouveau détail, suffisait à faire couler rapidement les heures. Je ne suis ni assez savant ni assez artiste pour reprendre ici au point de vue descriptif les différentes particularités de cette architecture, si complète dans toutes ses parties, et dont tous les effets sont si soigneusement étudiés. A d'autres que moi d'interpréter au point de vue historique et mythologique ces longues pages de pierre qui retracent dans la galerie des bas-reliefs les combats du roi des singes contre le roi des anges, les délices du paradis et les supplices de l'enfer bouddhiques; à d'autres encore d'essayer de formuler les lois d'une architecture arrivée là à son apogée. Je me contente de rendre l'impression profonde que produisait sur moi l'examen de cet immense édifice. Jamais nulle part peut-être une masse plus imposante de pierres n'a été disposée avec plus d'art et de science. Si l'on admire les pyramides comme une œuvre gigantesque de la force et de la patience humaines, à une force et à une patience égales il faut ajouter ici le génie. Quelle



Angcor Wat : Fragment de bas-relief. — Dessin et gravure de M. Rapine d'après une photographie de M. Gsell.

grandeur et en même temps quelle unité! La conception première se poursuit et s'achève jusque dans les détails les plus infimes. Cette symétrie, qui semble devoir n'engendrer à la longue que monotonie et fatigue, n'est qu'apparente; il n'en existe que ce qui est nécessaire pour arrêter et satisfaire le regard. Par une singularité étonnante, les axes du monument n'en partagent pas les côtés en portions égales; les espaces vides compris entre les rectangles s'allongent vers l'ouest, et c'est dans cette partie ainsi agrandie que viennent se placer les sanctuaires et les édicules dont j'ai parlé dans la description du temple et qui servaient sans doute à la garde des objets destinés au culte. L'entrée même des étages successifs n'est pas au milieu, et, comme la partie ouest, la partie sud de l'édifice est agrandie au détriment de la partie nord.

F. Garnier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Ruines du mont Bakheng (voy. p. 26). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INEDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

I

Excursion aux ruines d'Angcor (suite).

Les différences s'accentuent davantage encore entre les trois étages du monument, et les deux premiers ne sont là que pour faire valoir l'étage central, qui forme à lui seul un tout merveilleux. Son énorme soubassement, sorte de piédestal qui le détache aux regards, se couvre de moulures horizontales d'un énorme relief et du plus remarquable effet. En approchant du sanctuaire, la décoration redouble de richesse : le ciseau fouille plus profondément la pierre, les colonnades se doublent, des merveilles de sculpture éclatent partout. Quelles admirables arabesques se dessinent sur ces pilastres qui encadrent les portes mêmes du sanctuaire! Des deux côtés, le dessin général paraît symétrique; mais l'on s'approche et l'on aperçoit les différences les plus grandes, la variété la plus agréable dans les détails : la curiosité et l'intérêt en redoublent d'autant. Chacun de ces gracieux entrelacements, de ces capricieux dessins paraît être l'ouvrage d'un artiste unique qui, en composant son œuvre, n'a rien voulu imiter, rien emprunter de l'œuvre voisine : chacune de ces pages de pierre est le fruit d'une inspiration délicate et originale et non l'habile reproduction d'un modèle uniforme. Parfois la page commencée ne s'achève pas, la pierre reste fruste et attend

1. Suite. — Voy. page 1.

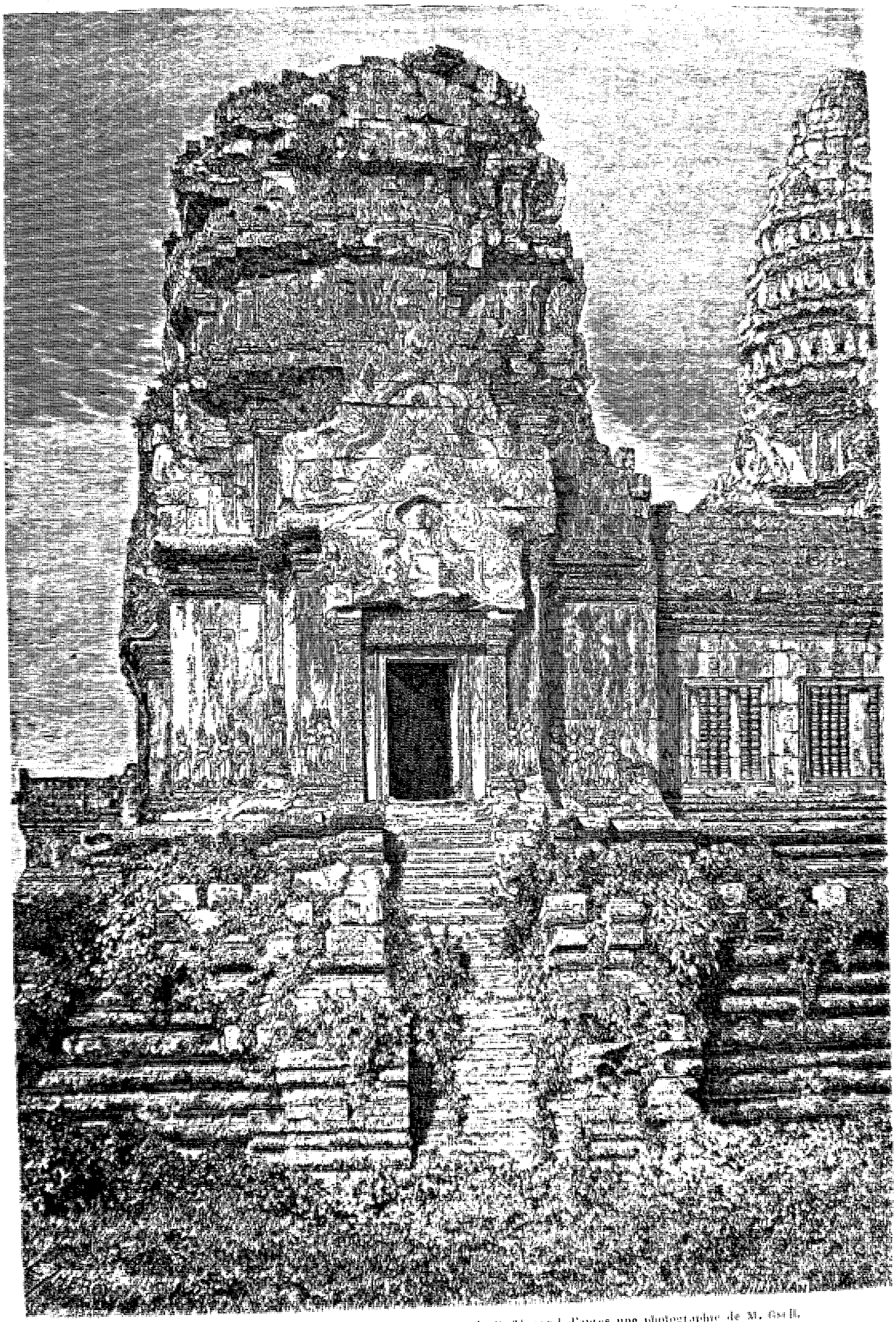
encore le ciseau. L'artiste est-il mort au milieu de son travail et ne s'est-il trouvé personne qui ait voulu lui succéder? Il semble que ce soit là le sort de tous les grands monuments : Angcor Wat est tombé en ruine avant d'avoir jamais été achevé!

Il se mêle à l'admiration que l'on éprouve pour ces richesses artistiques répandues là avec tant de profusion un profond sentiment de tristesse. Est-ce la vue de ces tours découronnées et croulantes qui semblent n'attendre qu'un dernier effort du temps pour ensevelir le monument sous leurs ruines? Est-ce le regret de ne pouvoir pénétrer cette énigme grandiose qui se dresse tout d'un coup devant vous en évoquant toute une civilisation, tout un peuple, tout un passé disparus? Est-ce la crainte que ce merveilleux chef-d'œuvre du génie humain ne puisse livrer le secret qu'il renferme avant sa destruction complète? Presque partout en effet les voûtes s'entr'ouvrent, les péristyles chancellent, les colonnes s'inclinent et plusieurs gisent brisées sur le sol; de longues traînées de mousse indiquent le long des murailles intérieures le travail destructeur de la pluie : bas-reliefs, sculptures, inscriptions, s'effacent et disparaissent sous cette rouille qui les ronge. Dans les cours, sur les parois des soubassements, sur les toits et jusqu'à la surface des tours, une végétation vigoureuse se fait jour à travers les fissures de la pierre; la plante devient peu à peu arbre gigantesque; ses racines puissantes, comme un coin qui pénètre toujours plus avant, disjoignent, ébranlent et renversent d'énormes blocs qui semblaient défier tous les efforts humains. C'est en vain que les quelques bonzes consacrés au sanctuaire essayent de lutter contre cet envahissement de l'œuvre de l'homme par la nature : celle-ci les gagne de vitesse.

En travaillant dans la pagode, j'étais surpris quelquefois par un de ces grains, journaliers pendant la saison des pluies, et auxquels il ne manque que la durée pour devenir un ouragan. A peine à l'abri dans un angle de la galerie la plus proche, j'écoutais le vent s'engouffrer avec le bruit du tonnerre dans le monument et tous les échos du vieil édifice, réveillés soudain, sourdement gronder et gémir. Les éclairs illuminaient d'une immense et sinistre lueur le temple tout entier et montraient ses tours bravant fièrement encore la rage des éléments. Mais chaque jour cet assaut, que pendant des siècles il avait supporté sans sourciller, semblait lui devenir plus lourd : son épais manteau de pierre, déchiré par les ans, livrait passage à la tempête et d'impétueuses ondées de pluie pénétraient jusque dans les coins les plus reculés des galeries. Peu à peu le vent tombait, la pluie continuait seule son œuvre lente de destruction et, à travers les ouvertures des voûtes, tombait en ruisseaux pressés le long des colonnes moussues. Tous les bruits du dehors étaient absorbés par l'immense murmure que formaient les chutes d'eau, qui, de voûte en voûte, de galerie en galerie, de terrasse en terrasse, venaient tomber en cascades dans les cours inférieures.

La pluie a cessé, le bruissement des eaux diminue, s'apaise et meurt. On n'entend plus par intervalles que la chute argentine de larges gouttes d'eau qui fait résonner la galerie sonore. Quelques chauves-souris se heurtent effarées sous les voûtes. Le silence se rétablit enfin complétement. Le soleil reparaît, les chants des oiseaux un instant interrompus reprennent, les ramiers s'appellent en roucoulant du haut des tours. Mais le touriste attristé constate en quittant son abri quelque dégradation nouvelle, quelque injure plus profonde que le climat vient d'infliger à la pagode. Combien de temps durera-t-elle encore sous l'influence destructrice vraiment effrayante que la végétation et les pluies exercent sous cette latitude? De toutes les ruines voisines seul monument encore complet aujourd'hui, ne mériterait-elle pas d'éveiller un peu la sollicitude des amis de l'art et de l'histoire? La France, à qui Angcor Wat devrait appartenir, puisqu'il est sur un territoire cambodgien, ne pourrait-elle, sinon en revendiquer la possession, du moins s'entendre avec le gouvernement siamois pour en assurer la conservation? Dans un pays où la réquisition et la corvée sont dans les habitudes des populations, ne serait-il pas bien facile d'adjoindre aux prêtres trop peu nombreux qui desservent le temple des travailleurs en quantité suffisante pour combattre et annuler les effets de la végétation? Le résident français au Cambodge ne pourrait-il, une fois par an au moins, venir s'assurer de l'état du monument et donner aux travaux une direction intelligente? Le but religieux de ces travaux, la vénération des habitants pour l'antique sanctuaire rendraient sa tâche bien facile. Quelques réparations faites aux toits pour empêcher l'eau de pénétrer à l'intérieur sauveraient de la destruction complète d'admirables sculptures, notamment les bas-reliefs de la galerie sud du premier étage, dont certaines parties sont aujourd'hui complétement méconnaissables grâce à l'infiltration des eaux le long de la paroi interne. Le gouvernement de Siam a fait quelques dépenses de restauration; la France ne pourrait-elle à son tour y consacrer une obole et assurer, alors qu'il en est temps encore, la conservation de ce temple, le Saint-Pierre ou la Notre-Dame du bouddhisme. Puissent ces pages et surtout ces dessins intéresser assez les artistes, les archéologues et les historiens du monde occidental pour que l'idée que j'émets ici soit adoptée et défendue par eux!

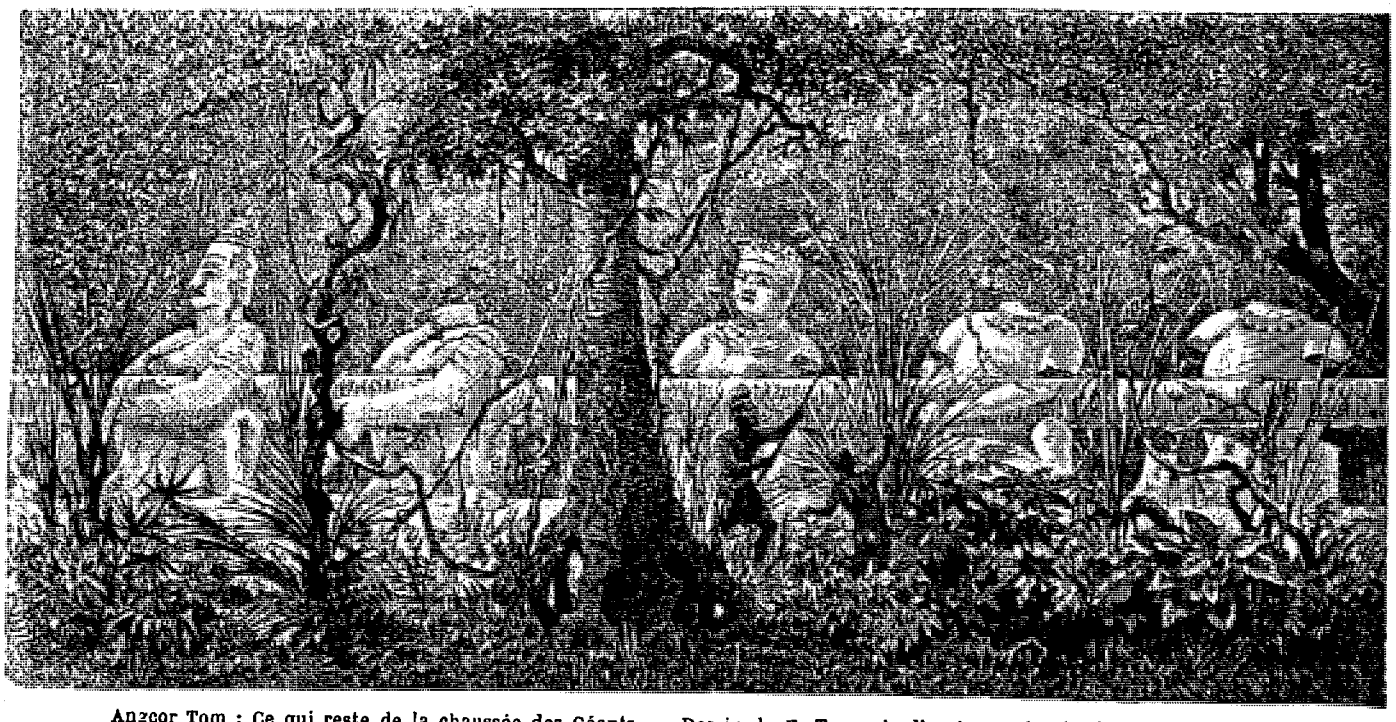
Par quelle singulière mauvaise fortune ces ruines, découvertes depuis trois siècles, ont-elles éveillé si peu jusqu'à ces derniers temps l'attention des savants? En 1601 déjà, Ribadeneyra, dans son *Histoire des îles de l'Archipel*, écrivait : « Il y a au Cambodge les ruines d'une antique cité que quelques-uns disent avoir été construite par les Romains ou Alexandre le Grand. C'est une chose merveilleuse qu'aucun des indigènes ne puisse vivre dans ces ruines qui sont le repaire des bêtes sauvages. Ces gentils tiennent par tradition que cette ville doit être reconstruite par une nation étran-



Angcor Wat : Tour d'angle du second etage. — Dessin de E. Therond d'apres une photographie de M. Gsell.

gère. » En 1606, Christoval de Jaque écrivant la relation des voyages qu'il avait accomplis en Indo-Chine de 1592 à 1598, raconte à son tour qu'en 1570 on découvrit au Cambodge[1] « une ville remplie de nombreux édifices : elle est entourée d'une forte muraille qui a quatre lieues de tour et dont les créneaux sont sculptés avec beaucoup de soin : ils représentent des licornes, des éléphants, des onces, des tigres, des lions, des chevaux, des chiens, des aigles, des cerfs et toute espèce d'animaux sculptés dans une pierre très-fine. Dans l'intérieur de cette muraille, on voit de superbes maisons et de magnifiques fontaines : elles sont ornées d'écussons armoriés et d'inscriptions que les Cambodgiens ne savent pas expliquer. On y voit un très-beau pont dont les piliers sont sculptés de façon à représenter des géants : ils sont soixante et supportent le pont sur leurs mains, leur tête et leurs épaules. Cette ville se nomme Angoz (*sic*); on la nomme aussi la ville des Cinq Pointes, parce qu'on y voit cinq pyramides très-élevées au haut desquelles on a placé des boules de cuivre doré comme celle de Churdumuco. »

Malgré ces attrayantes descriptions, les préoccupations purement mercantiles ou religieuses des voyageurs de cette époque les détournèrent de porter la moindre attention à des ruines aussi considérables, et ce ne fut que plus d'un siècle après leur découverte, vers 1672, qu'un missionnaire français, le P. Chevreul, en parle de nouveau. Cette fois, il ne s'agit plus que d'Angcor Wat : « Il y a, dit-il, un très-ancien et très-célèbre temple éloigné environ de huit journées de la peuplade où je demeure. Ce temple s'appelle Onco (*sic*) et est aussi fameux parmi les gentils que Saint-Pierre de Rome. C'est là qu'ils ont leurs principaux docteurs qu'ils viennent consulter : Siam, Pégu, Laos, Ternacerim (*sic*) y viennent faire des pèlerinages quoiqu'ils soient en guerre, et le roi de Siam, quoi-



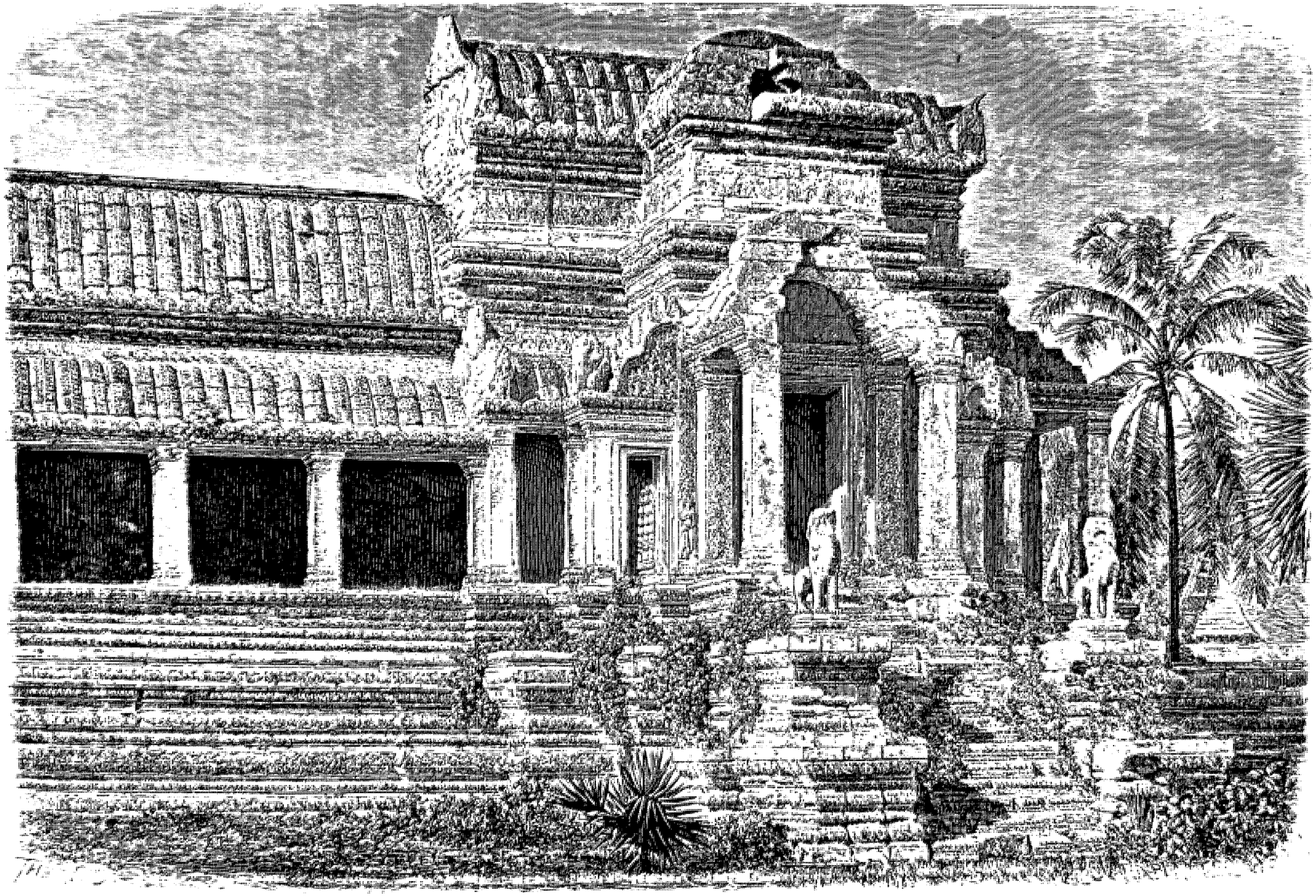
Angcor Tom : Ce qui reste de la chaussée des Géants. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

qu'il soit ennemi déclaré de ce royaume (le Cambodge) depuis sa révolte, ne laisse pas de mander tous les ans à ce temple le nom de ses ambassadeurs par une religieuse observance. »

Ainsi, alors qu'au seizième siècle les ruines voisines d'Angcor la Grande étaient déjà complétement abandonnées, au dix-septième siècle Angcor Wat était toujours l'objet d'un culte assidu, et c'est probablement de cette époque que datent les restaurations inintelligentes dont on retrouve les traces aujourd'hui, surtout dans les galeries à quadruple rangée de colonnes qui conduisent au sanctuaire central. Quelques-unes des colonnes tombées ont été remplacées par d'autres prises à diverses parties du monument; on a essayé à grand'peine de consolider les péristyles et de replacer les architraves; mais, si la piété était restée, les architectes et les artistes avaient disparu; on ne savait plus manœuvrer ces lourdes masses et à peine a-t-on réussi à remettre gauchement une colonne ronde, le chapiteau en bas, au milieu de colonnes carrées, ou à retourner sens dessus dessous une architrave mal assise sur deux colonnes inégales. A cette époque, les plafonds en bois sculpté et doré, qui masquaient autrefois les voûtes, étaient probablement entretenus, et l'on remarque encore aujourd'hui des traces de dorure dans les creux des sculptures des pilastres qui encadrent les portes du sanctuaire. Notons aussi que dès 1570, d'après l'une des citations ci-dessus, les inscriptions de ces ruines étaient déjà lettre close pour les Cambodgiens, ce qui ne doit être entendu sans doute que pour les plus anciennes.

A partir du P. Chevreul, le silence se fit de nouveau sur Angcor la Grande et sur Angcor Wat. En

1. Traduction Ternaux-Compans.



Angcor Wat : L'une des entrées de la galerie des bas-reliefs. — Dessin de E. Therond d'après une photographie de M. Gsell.

1819, Abel Rémusat traduisit une description du royaume de Cambodge écrite par un voyageur chinois qui avait visité cette contrée à la fin du treizième siècle, sans se douter que la cité merveilleuse dont l'écrivain racontait les richesses avait déjà été retrouvée quelque part dans l'intérieur de l'Indo-Chine. Il n'eût pas manqué sans cela, comme il l'a fait pour d'autres parties de son récit, de relever dans une note la coïncidence du texte de son auteur, dont il avait à cœur de prouver la véracité, avec les descriptions que j'ai citées plus haut. Ce document, qui est aujourd'hui ce que nous possédons peut-être de plus important et de plus précieux sur cette antique civilisation khmer, nous montre la ville d'Angcor en pleine prospérité vers 1295, alors que vers la fin du seizième siècle, selon Ribadeneyra, elle était déjà devenue le repaire des bêtes sauvages. Que s'était-il passé dans l'intervalle? Comment cet empire qui, selon la tradition rapportée par Mouhot, comptait vingt rois parmi ses tributaires, et plusieurs millions de soldats, s'est-il si subitement écroulé que, deux siècles et demi après, de son histoire il ne reste plus que des légendes? Sans doute il a fallu plus encore qu'une décadence politique et la nature elle-même n'est peut-être pas étrangère à ce grand bouleversement. Les indications topographiques données par l'écrivain chinois semblent justifier cette dernière manière de voir.

Angcor Wat ne paraît pas mentionné dans la description chinoise traduite par Abel Rémusat; les ruines voisines du mont Bakheng y sont au contraire assez clairement indiquées. Quoiqu'il puisse paraître extraordinaire de n'attribuer à la pagode d'Angcor qu'une date aussi récente, l'omission de ce monument par un écrivain qui a apporté tant d'exactitude et de minutie à décrire la ville elle-même et les édifices qui l'entourent semble presque impossible à admettre. Dans tous les cas, les témoignages donnés plus haut, le caractère même de l'architecture d'Angcor Wat, l'inachèvement et l'imperfection de certains détails, tout en un mot s'accorde à faire de ce temple la plus récente comme la plus grandiose des œuvres de l'architecture khmer.

Ce fut le malheureux et regrettable Mouhot qui fit, pour ainsi dire une seconde et nouvelle découverte de ces ruines. Elles étaient alors si profondément oubliées que la grande compilation de l'*Univers illustré*, la plus complète publication de ce genre, qui parut vers 1838, ne faisait même pas mention du royaume du Cambodge. Si Mouhot ne fut pas le premier Européen à visiter Angcor dans ce siècle-ci, il fut le premier à en donner une description fidèle et des dessins intéressants. Après lui, M. de Lagrée commença la première étude approfondie, appuyée de plans exacts et de renseignements de toute nature, qui ait été tentée sur cette matière, et la publication officielle du voyage que je raconte ici permettra d'apprécier la valeur et l'étendue de son travail. M. Bastian, président de la Société de géographie allemande, entreprit vers 1866 un travail analogue, mais beaucoup moins complet; il s'est contenté de signaler dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître la ressemblance de l'architecture cambodgienne avec l'architecture des anciens monuments de Java, ressemblance au moins fort douteuse. M. Kennedy, attaché au consulat anglais de Ban Kok, se rendit aussi à Angcor à la même époque, accompagné d'un photographe, M. Thompson, et rapporta quelques photographies d'Angcor Wat. Ces photographies, ainsi qu'un plan assez imparfait d'Angcor Wat, levé par M. Thompson, ont été reproduites dans le bel ouvrage de M. J. Fergusson, qui a paru à Londres en 1867, et qui est intitulé : *Histoire de l'Architecture chez tous les peuples*. Enfin MM. Durand et Rondet, cette même année 1866, firent également ce pèlerinage; mais ils n'ont pas jusqu'à présent, à ma connaissance du moins, publié leurs travaux.

En résumé, après être si longtemps restées dans l'oubli, ces ruines intéressantes paraissent devoir aujourd'hui attirer l'attention de l'Europe savante; mais qu'il me soit permis de constater ici que c'est à deux Français qu'aura été dû ce résultat: Mouhot, par son initiative, le commandant de Lagrée par ses patientes recherches et les nombreux documents qu'il a amassés pendant deux années de séjour sur les lieux. Ni l'un ni l'autre n'ont pu jouir, hélas! de l'honneur de leur découverte ou du fruit de leurs travaux. Que leurs noms restent du moins inscrits par les savants et les archéologues au frontispice de l'histoire de cette civilisation qu'ils leur ont révélée!

On me pardonnera sans doute ces deux courtes excursions dans le domaine de la politique et de l'histoire, faites pour plaider la cause de deux chères mémoires et d'un monument précieux. Je me hâte de reprendre maintenant mon récit de touriste.

En dehors de nos occupations, les localités voisines nous fournissaient d'agréables buts de promenade, et la certitude que l'on foulait un sol où s'étaient jadis passées de grandes choses, où à chaque pas l'on pouvait retrouver des débris d'une admirable civilisation, donnait à ces excursions un charme tout particulier.

La petite rivière d'Angcor coule à un kilomètre environ de la porte est de l'enceinte d'Angcor Wat; ceux qui redoutaient les eaux dormantes et les plantes aquatiques des deux grands bassins creusés au pied de la façade principale du temple, trouvaient là un lieu de baignade fort agréable. Ce petit cours d'eau creuse son lit sinueux entre des berges à pic, couvertes de végétation, le long desquelles la circulation est peu aisée. Mais l'espoir de découvrir les traces d'une chaussée, le soubassement d'un édifice détruit, en un mot le moindre vestige khmer m'entraînait souvent au milieu des lianes et des herbes qui obstruent toujours les forêts de ces climats. Il y a à cette recherche de l'antique je ne sais quelle vive jouissance que ne connaissent pas les touristes européens. Au lieu de parcourir des endroits cent fois décrits à la suite d'un cicérone bavard, être soi-même son guide, découvrir

sous les herbes, ici une pierre, là une statue, plus loin des fondations, chercher par l'imagination à reconstruire l'édifice détruit, à le placer sur la carte, à le relier aux ruines déjà découvertes, jouir par avance du plaisir d'annoncer sa trouvaille à ses compagnons, de la faire valoir, d'en exagérer l'importance, tel était le genre d'émotion tout à fait nouveau que nous trouvions à ces promenades, et que je recommande aux voyageurs. Pendant quelque temps encore il sera possible de l'éprouver dans le Cambodge, car les épaisses forêts de ce royaume, si peuplé jadis, recèlent sans doute bien des monuments inconnus.

En même temps que des ruines, elles contiennent aussi force endroits giboyeux; c'était là un attrait de plus pour quelques-uns d'entre nous. Malheureusement la chaleur qui devenait extrême et les orages qui annonçaient à grands coups de tonnerre le commencement de la saison des pluies rendaient toutes ces courses très-fatigantes. M. Thorel, herborisateur infatigable, rapporta de ces premières courses faites avec trop d'entrain les germes de la dyssenterie qui devait quelques jours après éveiller toutes nos sollicitudes.

Le plus intrépide et le plus heureux promeneur était sans aucun doute M. de Lagrée, qui réussit pendant ce court séjour à découvrir trois monuments importants, situés dans le sud-est d'Angcor Wat, à trois lieues environ. Ces monuments, appelés Leley, Preacon et Bakong, lui paraissaient encore plus récents que la pagode, et témoigner d'une perfection artistique arrivée au dernier terme du raffinement.



Angcor Tom : Un géant à neuf têtes. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

Ce n'était pas sans les plus grandes peines que M. de Lagrée obtenait des indigènes les renseignements nécessaires pour arriver à toutes ces ruines. Malgré l'autorité de sa situation, sa connaissance de la langue cambodgienne, la douceur et la simplicité de ses manières, il ne réussissait pas toujours à vaincre les répugnances des habitants et à se faire conduire aux endroits de la forêt qui contenaient un monument de quelque importance. La tradition locale conservait le souvenir de l'existence et du nom de ces monuments; mais il ne se trouvait personne qui avouât en connaître le chemin, ou, le connaissant, qui consentît à servir de guide. Au milieu de ces forêts, où l'on ne peut prendre aucun point de repère, les indications vagues des anciens du pays ne sont de nulle valeur, et l'on peut passer cent fois à quelques mètres de la ruine la plus considérable sans se douter de son voisinage, grâce à l'impénétrable rideau que la végétation tropicale étend partout devant le regard.

En outre des craintes superstitieuses qu'éprouvaient les indigènes à pénétrer dans les profondeurs de ces forêts hantées, selon eux, par des esprits facilement irritables, leurs répugnances avaient quelquefois aussi des mobiles intéressés. Ce n'est pas seulement au Cambodge que les ruines passent pour recéler des trésors et les ruines khmers en ont d'ailleurs réellement contenu. Si bouleversées et si dépouillées qu'elles aient été durant les longues guerres qui ont désolé pendant des siècles cette malheureuse contrée et amené sa sujétion définitive à Siam, on peut espérer encore d'y trouver quelques unes des statues en cuivre ou des ornements en métal si prodigués autrefois dans tous les sanctuaires. Le Cambodgien qui connaît les localités de la forêt où se trouvent des ruines, garde donc souvent son secret pour lui et se défendra surtout d'y conduire un Européen, dont l'habileté à découvrir des trésors passe à ses yeux pour très-grande.

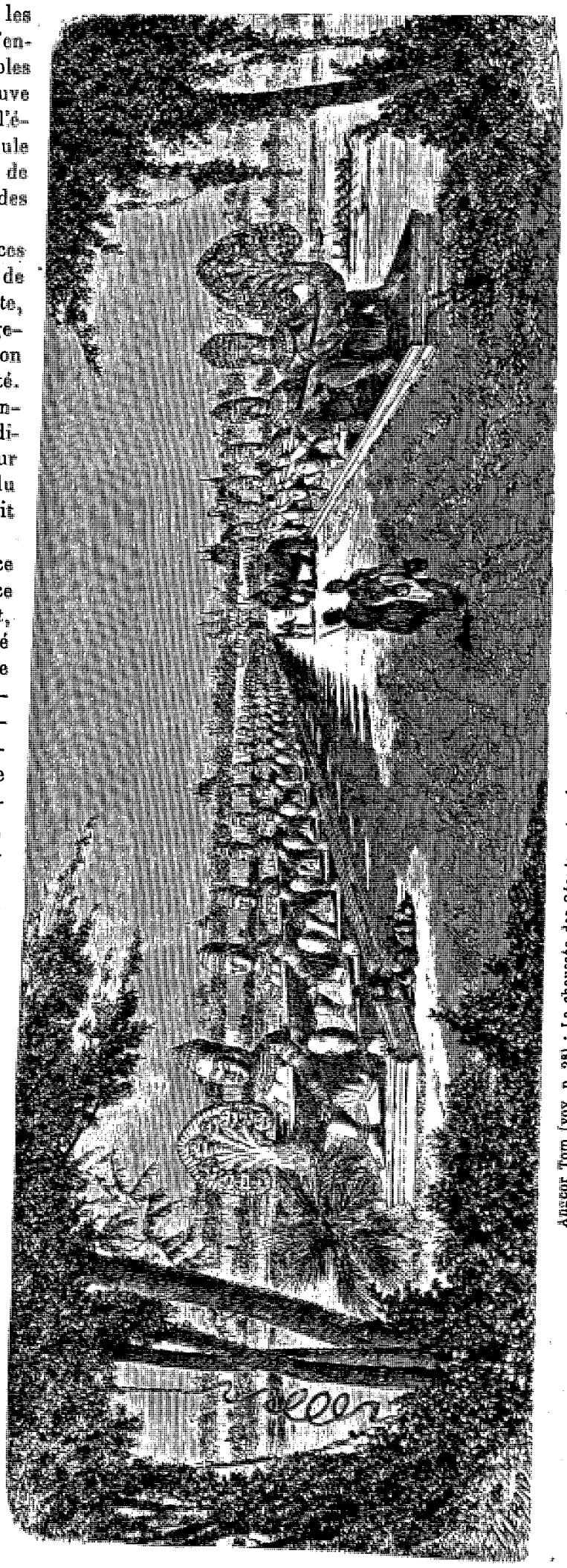
Dans l'enceinte même de la ville d'Angcor habitent quelques malheureux, la plupart réfugiés des provinces voisines, auxquels la cupidité ou le besoin font surmonter la terreur qu'inspire ce lieu redouté. Ils

cultivent du riz dans les fossés qui entourent l'enceinte et lavent les sables aurifères que l'on trouve dans l'intérieur de l'épaisse forêt qui dissimule aux regards les ruines de l'ancienne capitale des Khmers.

C'était chez l'un de ces pauvres gens que M. de Lagrée avait pris gîte, en l'indemnisant largement, comme bien on pense, de son hospitalité. Par un singulier contraste, la case de l'indigène était construite sur l'emplacement même du palais qui jadis s'élevait au centre de la ville.

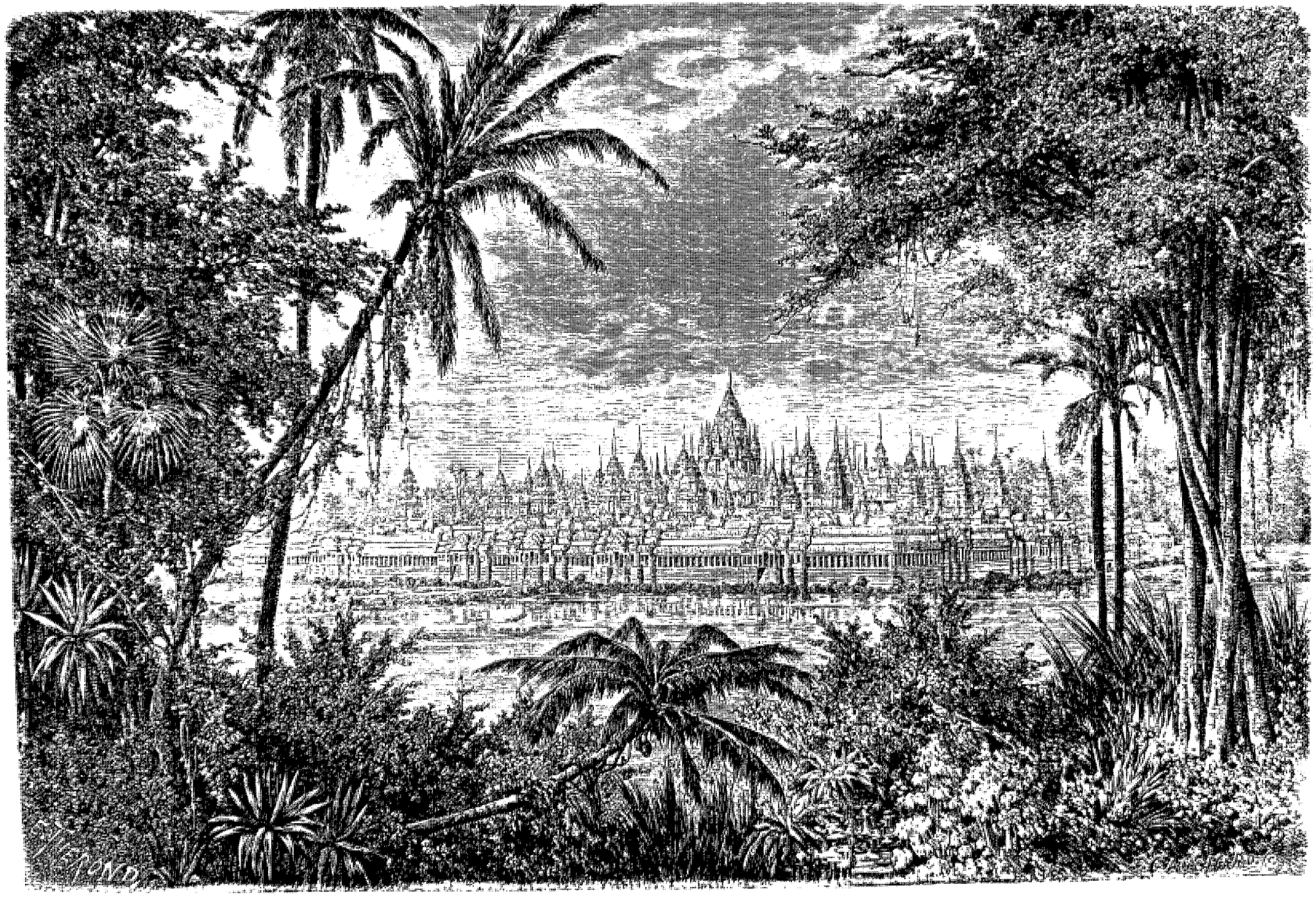
M. de Lagrée, grâce aux indications de ce vieil hôte de la forêt, dont il avait enfin gagné toute la confiance, grâce aussi à ses longues investigations personnelles, était parvenu à reconstruire à peu près le plan des lieux et à retrouver sans hésitation, au milieu des étroits sentiers de la forêt, le chemin de tous les principaux monuments. Avec lui, on pouvait, en un jour, sinon étudier tous ces monuments, du moins les visiter tous et en prendre une idée exacte, tandis que, livré à lui-même, le touriste le plus infatigable et le plus judicieux eût mis plusieurs semaines à en faire successivement la découverte.

Telle fut la promenade que nous proposa M. de Lagrée au retour de sa visite aux ruines de Leley, Preacon et Bakong. Le capitaine de la canonnière 27, M. Espagnat, était venu nous rejoindre sur ces entrefaites à notre campement



Angcor Tom (voy. p. 28) : La chaussée des Géants restaurée. — Dessin de E. Therond d'après un dessin de M. Delaporte.

d'Angcor Wat. Nous passâmes toute une soirée, sur un escalier d'Angcor, à combiner la grande excursion du lendemain. Il faisait un magnifique clair de lune, et l'on sait que les ruines apparaissent cent fois plus belles à cette poétique lueur. Inspiré sans doute par la vue du monument qu'il aimait avec la passion d'un antiquaire, M. de Lagrée discuta avec vivacité et éloquence les origines de cette race cambodgienne dont la civilisation avait atteint un si grand degré de puissance. Il se refusait à croire, pour sa part, à cet abandon si précipité, à cet oubli si brusque dont cet admirable passé aurait été l'objet. Il pensait que l'Angcor décrite au treizième siècle par le voyageur chinois d'Abel Rémusat, qui était bien la ville en ruine où il allait nous conduire le lendemain, n'était point celle de Christoval de Jaque et de Ribadeneyra. Il croyait que les débris dont parlaient ces deux écrivains étaient ceux de Pnom Bachey, située sur la rive droite du Mekong, à plusieurs journées en amont de Pnom Penh, monument dont il sera question dans le cours de ce récit. Il déclarait impossible qu'en moins de trois siècles le souvenir même d'Angcor la Grande ait pu disparaître chez les Cambodgiens eux-mêmes, alors qu'ils conservaient encore des annales qui relataient le séjour de leurs rois dans cette ville. Si en ce dernier point il avait complétement raison, et s'il ne faut voir dans l'assertion de Riba-



Angcor Tom : Baion ou Monument des Quarante-Jeux Tours : estaure. — Dessin de E. Thérond d'après une aquarelle de M. Delaporte.

deneyra à cet égard qu'une exagération de langage, il me paraît également bien difficile d'admettre l'assimilation des ruines de Pnom Bachey à celles que décrivaient les deux auteurs espagnols. Quelque temps après, M. de Lagrée eut comme le pressentiment de l'explication que j'ai indiquée plus haut, et que Mouhot avait effleurée, un peu au hasard peut-être, en énumérant les tremblements de terre parmi les causes de l'abandon d'Angcor. En effet, quand je quittai, quelques mois après, le chef de l'expédition pour gagner Pnom Penh en repassant par Angcor, il me recommanda de chercher sur ma route s'il n'existait point de traces d'un bras du fleuve ayant coulé jadis dans cette direction. Je n'ai point trouvé ces traces ; mais tout me porte à croire aujourd'hui que tel est l'ordre des recherches à tenter pour concilier tous les récits et tous les faits historiques relatifs à Angcor. J'ai essayé de faire ailleurs cette démonstration[1] ; mais, en effeuillant ici un à un tous les souvenirs du passé, je ne puis m'empêcher de regretter bien amèrement pour la science qu'il n'ait pas été donné de la faire à celui dont les investigations sur cette matière auraient été aidées de si précis et de si nombreux souvenirs des localités, et dont l'esprit exact et judicieux joignait à de minutieuses études archéologiques la connaissance de la langue et de l'écriture cambodgiennes.

De la terrasse extérieure d'Angcor Wat part une chaussée, aujourd'hui à demi enfouie sous le sol de la forêt, qui conduit à la porte sud de la ville en ruine ; elle laisse à gauche une petite colline que nous avions tous aperçue dans nos promenades et que j'ai déjà nommée plus haut, le mont Bakheng, petit mamelon de moins de soixante mètres d'élévation, et qui ne paraît d'abord qu'un insignifiant accident de terrain, dissimulé et atténué encore par l'épaisse végétation qui le recouvre. C'est à deux kilomètres environ d'Angcor Wat que l'on rencontre les premières déclivités de la croupe orientale du mont. Un cerf passe ; vous faites deux ou trois pas en dehors du sentier pour essayer de le suivre du regard, et vous découvrez dans le fourré deux lions en pierre, d'une taille imposante, qui semblent vous inviter à aller plus loin. Au delà, quelques marches d'escaliers sont encore visibles de distance en distance. Sans aucun doute la petite colline recèle des ruines à admirer, et nous allons nous y arrêter un instant, avant de poursuivre notre route vers Angcor la Grande.

L'escalier au pied duquel se trouvent les lions est presque entièrement détruit et remplacé par une sorte de pente unie et recouverte de mousse, sous laquelle on retrouve bien vite la pierre. L'ascension en est facile : au bout de peu de temps on arrive à une sorte d'esplanade pratiquée dans la roche même, et dont la surface paraît avoir été jadis soigneusement nivelée avec du ciment. Une petite construction en briques attire le regard ; elle abrite une empreinte d'un pied de Bouddha dont la dorure et les dessins sont, comme cette construction elle-même, de date très-moderne ; mais on découvre bientôt, dans le roc, plusieurs trous ayant servi à l'encastrement de colonnes, et, un peu plus loin, on aperçoit debout quelques-unes d'entre elles. Si l'on suit les traces de cette colonnade, on arrive à une enceinte qui s'ouvrait peut-être par une porte monumentale ; mais il ne reste plus de vestiges suffisants pour reconstituer sûrement cette partie de l'édifice. En dedans de l'enceinte, et symétriquement placées des deux côtés de la colonnade, se trouvent deux constructions ruinées, dans l'intérieur desquelles sont de nombreuses statues ou fragments de statues pieusement recueillis par les habitants. En continuant toujours à marcher vers l'ouest, on arrive enfin au pied de ce qui constituait autrefois le monument lui-même. Ce sont cinq terrasses taillées dans le sommet de la colline et régulièrement étagées. Leur forme est légèrement rectangulaire, et elles sont en retrait, les unes sur les autres, d'un peu moins de quatre mètres ; la hauteur des gradins qu'elles forment est de trois mètres vingt : on les franchit à l'aide d'escaliers, construits sur les milieux des quatre faces, et que gardent des lions de pierre placés sur des socles. Aux angles de chacune des terrasses, et à neuf mètres environ des deux côtés de chaque escalier, sont construites d'admirables petites tourelles de cinq mètres d'élévation. Ces soixante tourelles contenaient chacune une statue.

Au centre de la terrasse supérieure est un soubassement haut d'un mètre environ, et ayant trente mètres dans le sens nord et sud, sur trente et un mètres cinquante dans le sens est et ouest. C'était sur ce soubassement qu'étaient élevées les tours qui dominaient la contrée avoisinante. Mais on n'y retrouve plus qu'un amas informe de ruines. Leur examen permet de reconnaître que ces tours étaient au nombre de trois, faisant face à l'est, et que celle du milieu devait être la plus considérable. Du sommet des ruines, la vue est ravissante : aux pieds du spectateur s'étend le dôme mobile de la forêt dont les vagues et indéfinissables rumeurs montent jusqu'à lui. Cette forêt s'étend à perte de vue dans la direction du nord, et le regard cherche en vain à découvrir au milieu des arbres le faîte de quelques-uns des hauts monuments de la ville d'Angcor. Dans le sud-est, Angcor Wat, ses tours et ses colonnades se détachent nettement au-dessus de la plaine dénudée, et les quelques bouquets de palmiers et d'arbres à fruit qui l'entourent donnent au paysage un caractère oriental plein de poésie et de grâce. Vers l'ouest, un petit lac réfléchit dans son miroir la verdure environnante. Dans le sud, on entrevoit confusément, au travers des chaudes vapeurs qui voilent l'horizon, la jaunâtre étendue du Grand Lac.

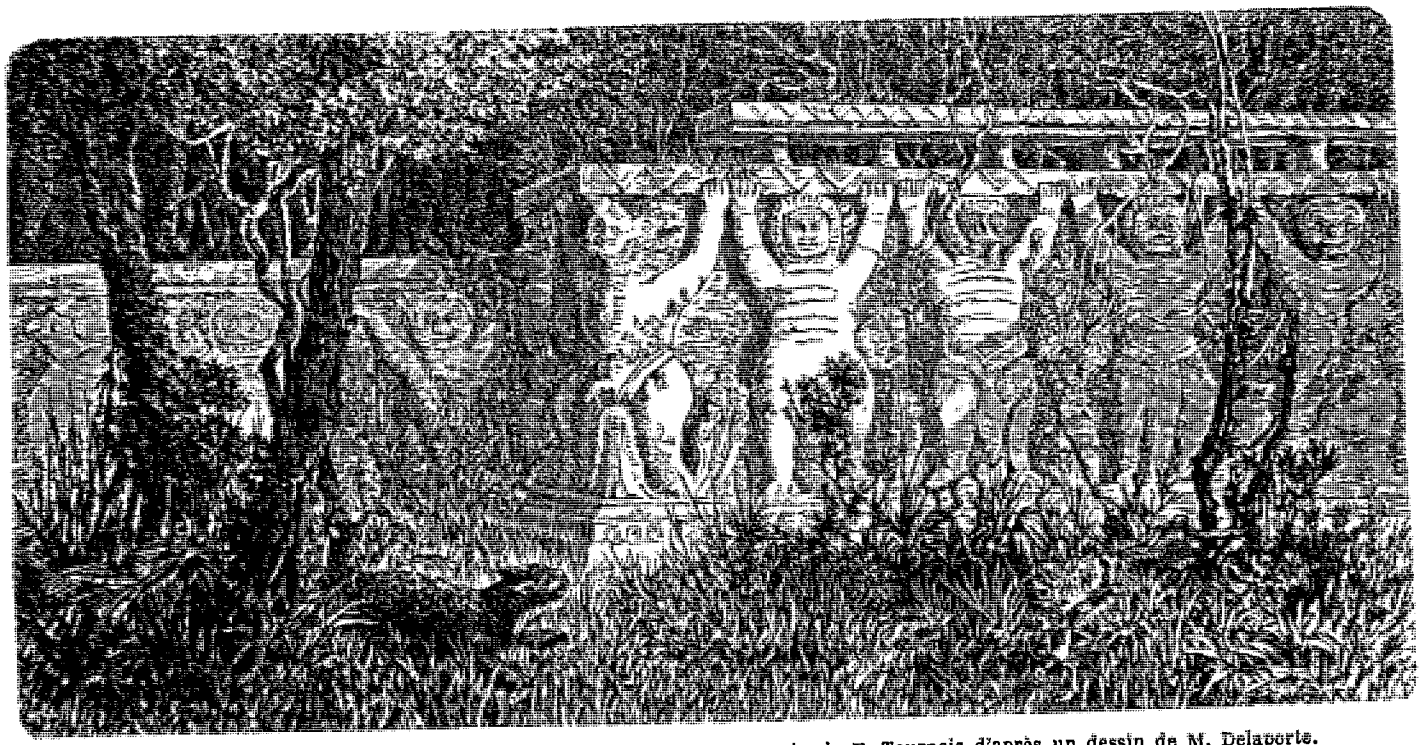
Quel féerique aspect devaient jadis présenter du haut de ces tours la montagne elle-même avec ses lions, ses tourelles, ses gradins de pierre descendant jusqu'à la plaine et à la ville d'Angcor Tom avec ses

1. On la trouvera dans la prochaine publication officielle du voyage.

remparts et les monuments innombrables sur la cime desquels l'or étincelait et que la forêt recouvre aujourd'hui d'un uniforme linceul de verdure!

Les débris qui sont accumulés au pied de la montagne permettent de supposer qu'autrefois une double rangée de constructions en briques entourait la base du monument : c'était là sans doute le logement d'une garnison ou d'une garde nombreuse. La position du mont Bakheng par rapport à la ville voisine lui assigne en effet le rôle d'acropole et il a dû être choisi pour cette destination dès le premier établissement de cette ville. Mais M. de Lagrée se refusait à voir dans le monument qu'il supporte, si ancien qu'il puisse être, l'enfance de l'art cambodgien, comme l'a écrit Mouhot. Le mode d'ornementation et le style de l'architecture y sont à peu près les mêmes que dans les autres ruines khmers. Il semble d'ailleurs que cette architecture soit née tout d'une pièce et n'ait eu ni tâtonnements à ses débuts, ni longue agonie avant sa brusque disparition, comme si elle avait été apportée du dehors par une race conquérante, qui se serait ensuite subitement éteinte.

Continuons maintenant notre route vers la ville elle-même. Au bout de quelques minutes de marche, nous arriverons devant une porte qui appartient à la face sud de l'enceinte. Celle-ci est rectangulaire et offre un développement total de quatorze kilomètres et demi. Un fossé de cent vingt mètres de large et de quatre à cinq mètres de profondeur l'entoure complétement. Les murailles ont neuf mètres de hauteur et sont soutenues intérieurement par un fort épaulement en terres levées qui a plus de quinze mètres d'épaisseur au sommet. La porte vis-à-vis de laquelle nous nous trouvons est précédée d'un pont de pierre jeté sur le fossé; mais les guerres, les destructions de toute sorte ont ici tellement bouleversé le terrain qu'à peine peut-



Angcor Tom (voy. p. 30) : Géants supportant une terrasse. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

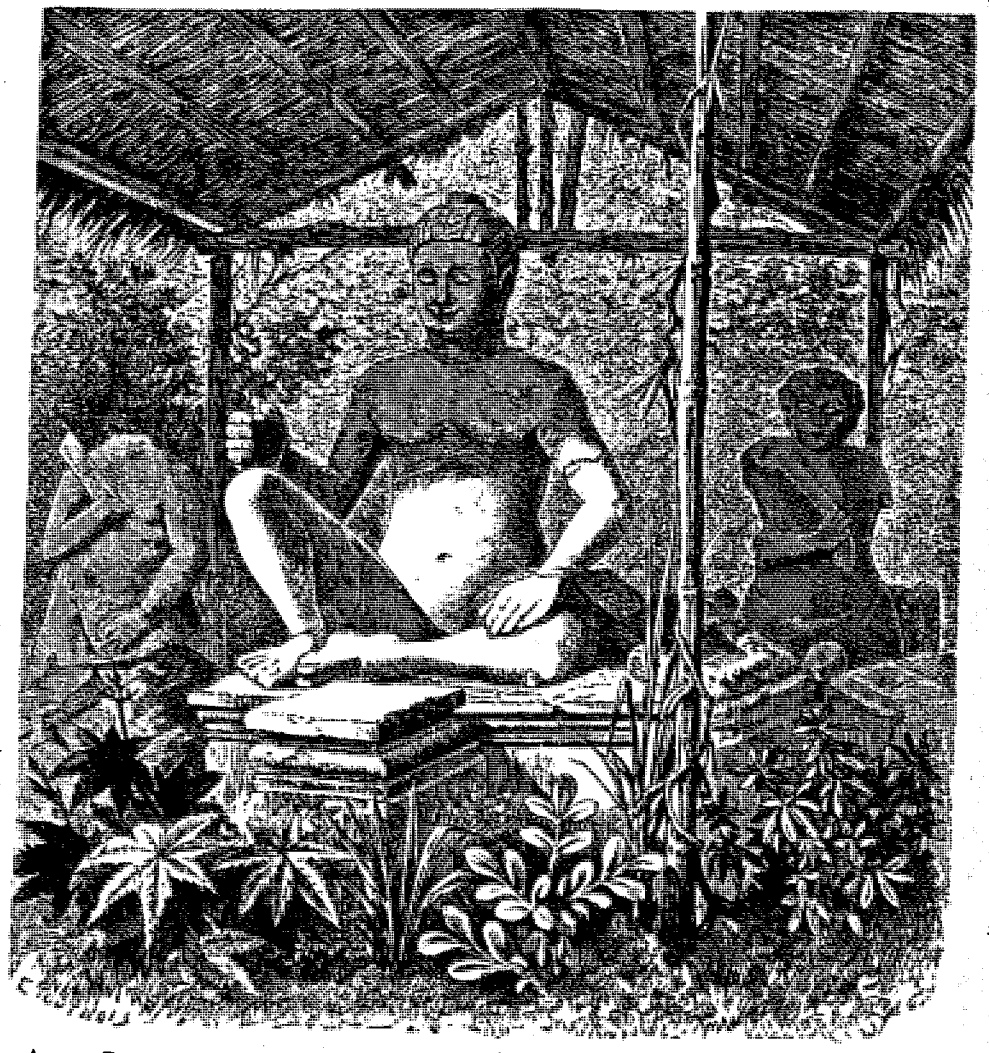
on reconnaître, au milieu des débris accumulés, les principales dispositions de la construction de ce pont. Heureusement il existe quatre autres portes pareilles, une sur chacune des faces nord et ouest et deux sur la face est. C'est surtout à la porte de l'ouest et à celle du sud-est, celle que la tradition appelle la porte des Morts, que l'on peut bien juger de ce que devaient être autrefois ces avenues monumentales. Elles sont construites en larges blocs de grès, et reposent sur une série d'arches étroites à peine suffisantes pour la circulation des eaux du fossé. Un gigantesque dragon de pierre forme balustrade des deux côtés et vient redresser à l'entrée du pont ses neuf têtes en éventail; il est supporté de chaque côté par cinquante-quatre géants assis faisant face à l'extérieur. A la porte sud-est, ces statues représentent des personnages à figure grave, couverts de riches vêtements, la tête ornée d'une haute coiffure. Ceux qui sont les plus rapprochés de la porte sont plus élevés que les autres et ont une tête à plusieurs faces ou des têtes multiples.

Les portes elles-mêmes n'ont qu'une seule ouverture pratiquée dans un énorme massif relié à l'enceinte par une galerie. Ce massif sert de base commune à trois tours qui se terminent en pointe et dont la tour centrale est la plus élevée. Sur chacune des quatre faces de ces tours se profile une grande figure humaine et une cinquième tête les couronne. D'après la relation chinoise que j'ai déjà mentionnée, la coiffure de cette cinquième figure du Bouddha était dorée, et c'était le sommet pointu de cette tiare, commune à toutes les idoles bouddhiques, qui terminait la tour. A la base des tours et dans les angles successifs qui ménagent des deux côtés la transition du massif central de la porte au mur d'enceinte de la ville, sont des figures en haut-relief. Des éléphants de pierre de grandeur naturelle paraissent sortir de la muraille; leur trompe

saisit un arbuste, l'appuie sur le sol et lui fait partager ainsi l'effort que semble supporter cette cariatide d'un nouveau genre.

Cette longue chaussée peuplée d'êtres de pierre à apparence étrange, ces tours qui dessinent et répètent à profusion la grande physionomie du Bouddha, les sculptures gigantesques dont elles sont revêtues font rêver aux prodiges des Mille et une Nuits et l'aspect devait en être autrefois des plus saisissants. L'habile restauration que M. Delaporte a si heureusement tentée de l'une de ces entrées triomphales fait mieux comprendre que toutes les descriptions l'admiration qu'elles excitaient jadis et que notre auteur chinois ne peut s'empêcher, quoi qu'il en ait, de laisser éclater naïvement dans son récit. « Les statues, dit-il, sont très-grandes : elles ressemblent à des généraux. » Et plus loin : « Je pense que les éloges donnés par les marchands qui arrivent de ce pays, à la richesse du Tchen-la, viennent de l'admiration que leur ont inspirée ces monuments. »

Pénétrons par la porte sud dans l'intérieur même d'Angcor la Grande. La forêt, interrompue un instant par la large bande du fossé qui forme autour de la ville en ruine comme une éclaircie lumineuse, redevient ici plus dense et plus sombre. Un étroit sentier serpente sous les grands arbres en se dirigeant



Angcor Tom : Le roi Lépreux. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

vers le nord; çà et là apparaissent quelques pierres isolées recouvertes de mousse. Au bout d'un kilomètre et demi environ, on rencontre quelques pauvres cases cambodgiennes. A droite de ce hameau, en s'engageant dans le taillis, on découvre l'un des plus singuliers et des plus beaux monuments de toutes ces ruines. L'enceinte extérieure en est à moitié enfouie sous les détritus végétaux qui depuis des siècles ont exhaussé le sol de la forêt, et le fossé est entièrement comblé. On distingue cependant encore les restes des chaussées qui le traversaient et aboutissaient aux quatre entrées principales. Il faut escalader des monceaux de pierres provenant de la chute des parties supérieures de l'édifice et se frayer un passage difficile au milieu des lianes qui étendent de tout côté leur réseau souvent épineux. Une fois l'enceinte franchie, le monument n'offre au premier coup d'œil qu'un amas confus de tours et de galeries dont il est difficile de comprendre l'agencement. Une galerie rectangulaire à colonnade extérieure, aujourd'hui complétement détruite, paraît avoir entouré autrefois tout l'édifice; elle mesurait environ cent vingt mètres sur cent trente. Le mur intérieur de cette galerie, qui est resté debout, est couvert de bas-reliefs enfouis sous les débris du toit et de la colonnade. En continuant à s'avancer dans l'intérieur de l'édifice, on arrive par des couloirs per-



Commission d'exploration du Mekong. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Gsell.

pendiculaires à une seconde galerie concentrique à la première. Au centre de chacune des faces de ce nouveau rectangle s'élèvent trois tours; les angles en sont également munis, de telle sorte que cette seconde galerie supporte seize tours. De riches sculptures ornent partout les murailles. Dans l'intérieur des tours, ce sont des rois et des reines accompagnés d'une cour nombreuse; ailleurs, des combats navals, des animaux fantastiques, des personnages dans l'attitude de la prière, de longues processions où l'on retrouve les êtres légendaires et les animaux fantastiques des bas-reliefs d'Angcor Wat. Une troisième galerie rectangulaire, concentrique aux deux premières, supporte également un certain nombre de tours, mais ici les galeries se superposent en deux étages et l'étage inférieur est tellement obscur, les entrecroisements des couloirs perpendiculaires tellement compliqués, qu'il devient à peu près impossible de se reconnaître dans ce labyrinthe et qu'il est nécessaire de monter sur la terrasse qui s'étend au-dessus, pour mieux juger du reste du monument. De là le coup d'œil est des plus saisissants : autour de vous, de tous côtés, s'élèvent de nombreuses tours, de hauteurs et de circonférences inégales, dont les faces représentent de grandes figures humaines tournées vers les quatre points cardinaux. Ce n'est qu'après plusieurs tentatives qu'on arrive à compter ces tours : il y en a quarante-deux !

La tour centrale qui les domine toutes est d'une merveilleuse construction : c'est peut-être le chef-d'œuvre le plus remarquable et le plus original de toutes ces ruines. Elle a dix-huit mètres de diamètre à la base, une quarantaine de mètres de hauteur, et elle se compose de trois étages distincts. A l'étage inférieur viennent se croiser à angle droit les deux galeries perpendiculaires qui aboutissent aux quatre entrées du monument. De forts massifs partagent en deux secteurs égaux l'espace qui sépare chaque bras de la croix ainsi formée, et les huit compartiments qui en résultent et qui ne communiquent pas avec les galeries elles-mêmes, s'ouvrent au dehors sur une colonnade circulaire d'une grande beauté. Le second étage de la tour est une galerie également circulaire à laquelle viennent aboutir les galeries supérieures de l'édifice. Enfin, au niveau de la terrasse prennent naissance huit tourelles qui entourent la flèche centrale. Ces deux derniers étages sont presque entièrement ruinés. Dans le vestibule inférieur de la tour sont des inscriptions. Grands furent notre étonnement et l'indignation du commandant de Lagrée, quand il s'aperçut que l'une de ces inscriptions, encore intacte lors de sa précédente visite, avait été grattée et détruite. Cet acte de vandalisme inintelligent était-il le fait d'un indigène superstitieux ou d'un touriste anglomane qui aurait voulu, après avoir pris l'empreinte de l'inscription, s'en assurer la connaissance exclusive? Nous nous perdîmes en conjectures à ce sujet.

Les caractères de ces inscriptions, le style de l'ornementation semblent attribuer au Monument des Quarante-deux Tours une antériorité de construction sur Angcor Wat. Notre auteur chinois fait une description assez obscure de ce monument, et il semble en résulter que la tour centrale était complétement dorée. L'impression produite par ces tours nombreuses admirablement disposées pour se démasquer réciproquement et, par leurs différences de taille, exagérer l'effet de la perspective, devait être prodigieuse, et il est possible de s'en faire une idée par le dessin ci-joint (voy. p. 25), qui est un essai de restauration de l'ensemble du monument, fruit des patientes et consciencieuses recherches de M. Delaporte. Le nom khmer de ce singulier édifice est Baion; les Cambodgiens l'appellent aussi, en raison du labyrinthe de galeries qu'il présente : Preasat ling poun, « Pagode où l'on joue à cache-cache. » Faut-il reconnaître dans ce monument l'Ile aux Cent Tours dont parlent les historiens de la dynastie des Ming, où l'on réunissait des singes, des paons, des éléphants blancs, des rhinocéros auxquels on servait à manger dans des auges et des vases d'or? Peut-être; et cette destination, dans les idées bouddhiques, ne contredirait en rien l'affectation et le caractère essentiellement religieux de ce singulier édifice.

Malgré l'ombre épaisse de la forêt, la chaleur se faisait fortement sentir quand nous quittâmes les sombres et fraîches galeries de Baion. Nous avions hâte d'arriver au centre de la ville en ruine, pour nous rafraîchir dans la petite case où le commandant de Lagrée avait pris gîte les jours précédents. Elle se trouvait d'ailleurs, on se le rappelle, au milieu même des ruines du palais, ou de ce que M. de Lagrée appelait les Enceintes centrales. Chemin faisant, nous traversâmes les restes d'une pagode en dehors de laquelle se dresse, sur les bords du sentier, une pierre couverte d'une inscription en vieux caractères khmers.

Deux murailles séparées par un large fossé circonscrivent rectangulairement la résidence royale, qui mesurait dans le sens est et ouest plus de cinq cents mètres, et environ deux cent quatre-vingt-dix dans le sens nord et sud. Six portes donnaient accès à l'intérieur, une au milieu de chacune des faces, les deux autres aux angles de la face est. L'entrée la plus monumentale est celle de cette dernière face, qui est encore assez bien conservée; les autres portes, comme les enceintes elles-mêmes, sont presque entièrement détruites. En avant de la face est, et parallèlement à elle, s'étend sur toute la longueur de la façade une grande terrasse qui offre cinq espèces de bastions ou parties saillantes, trois au centre, deux aux extrémités. Les murs de soutènement de cette terrasse sont couverts d'admirables sculptures d'un très-grand relief. Ce sont des combats de géants, des êtres fantastiques à bec et à pattes d'oiseaux et à corps humain, plus loin des scènes de guerre ou de chasse où figurent de longues séries d'éléphants dans les attitudes les plus variées et les plus naturelles. Au delà de l'extrémité nord de cette terrasse, est un belvédère en forme de croix sur lequel repose, abritée par

un mauvais toit, la fameuse statue que Mouhot a fait connaître sous le nom de Roi Lépreux, et pour laquelle il est difficile de partager son enthousiasme. Ici se retrouve, en effet, la même infériorité de ciseau que j'ai déjà signalée à propos des statues du mont Crôm. Les murs du belvédère du Roi Lépreux sont, comme ceux de la terrasse, couverts de sculptures en haut-relief représentant une série de femmes ou de saintes de la légende bouddhique.

Le bastion central de la terrasse est le plus considérable des cinq et supporte une esplanade, également en forme de croix, et d'une certaine élévation, qui conduit à la porte monumentale de la face est. Si l'on franchit cette dernière porte pour pénétrer dans l'intérieur des Enceintes centrales, on ne trouve d'abord que quelques vestiges de murailles et de tours n'offrant aucun intérêt. Plus avant, en appuyant vers le sud, on rencontre, presque enfoui sous les hautes herbes, un petit belvédère isolé supporté par des colonnes rondes et analogue à celui qui orne la façade d'Angcor Wat, quoique de dimensions beaucoup moindres. Du côté du nord sont plusieurs bassins de forme rectangulaire et à revêtements de pierre dont le plus grand mesure quatre-vingt-quatre mètres sur quarante-cinq. Les parois en sont ornées de sculptures plus remarquables encore que celles qui recouvrent les murs de la grande terrasse. C'est près de ce bassin que se trouvait la case que nous cherchions.

Après quelques minutes de repos, nous continuâmes nos investigations. Tout près de nous se trouvait le monument appelé Phi man acas, qui paraît occuper exactement le centre des Enceintes centrales. La partie supérieure de l'édifice, qui devait être une tour, s'est écroulée récemment; la base a deux étages. Par la position de ce monument et l'importance de ses débris, il semble que ce soit là la tour d'or dont parle le voyageur chinois. C'était le lieu où se retiraient la nuit les rois d'Angcor. Écoutons la légende curieuse qu'il rapporte à ce sujet : « Plusieurs personnes d'un rang distingué m'ont raconté qu'anciennement il y avait dans cette tour une fée sous la forme d'un serpent à neuf têtes, laquelle était la protectrice du royaume; que, sous le règne d'un des rois du pays, cette fée prenait chaque nuit la figure d'une femme et venait trouver le prince; et, quoiqu'il fût marié, la reine sa femme n'osait entrer chez lui avant une certaine heure; mais au signal de deux coups la fée se retirait et le prince pouvait recevoir la reine ou ses autres femmes; si la fée était une nuit sans paraître, c'était un signe de la mort prochaine du roi; si le roi, de son côté, manquait au rendez-vous, on pouvait être sûr qu'il y aurait un incendie ou une autre calamité. »

En s'avançant toujours vers l'ouest, et à très-peu de distance de la tour de Phi man acas, on rencontre les ruines d'une enceinte intérieure. Ce serait là, d'après la tradition, l'emplacement de l'habitation particulière des rois. Cette enceinte ne contient aucun vestige important.

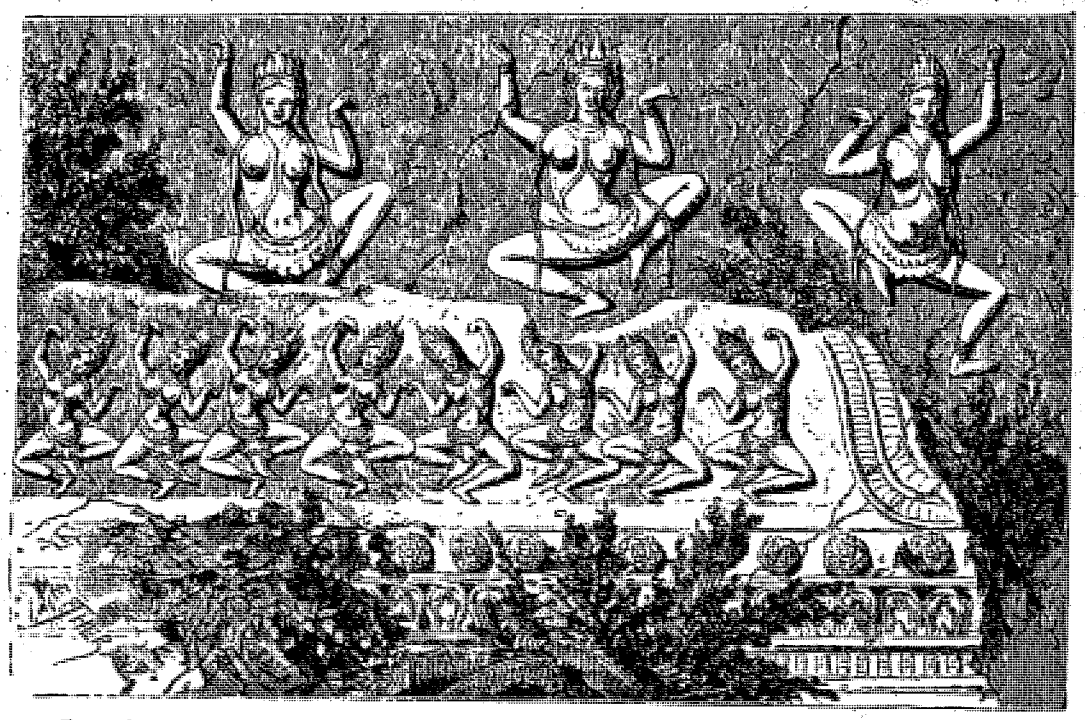
Au delà, on ne trouve plus que des murs ruinés, déterminant de nouveaux compartiments dans l'intérieur du palais. Si l'on sort par la porte ouest, on rencontre une dernière enceinte en terres levées qui s'étend parallèlement aux faces ouest et sud des Enceintes centrales, à une distance de quatre-vingts mètres environ. Le long de la face sud, cet intervalle est occupé par un bel édifice nommé Baphoun, auquel conduit une longue chaussée qui vient se terminer du côté est par une entrée monumentale et trois hautes tours, placées presque sur l'alignement de la grande terrasse. Nous gravîmes par le côté nord les deux étages inférieurs de cet édifice qui se compose de cinq terrasses superposées. Là, des escaliers en ruine conduisent au troisième étage sur lequel s'élève une galerie à portes monumentales. Les deux derniers étages paraissent avoir supporté un édifice analogue à l'édifice central d'Angcor Wat. Des restes de tours, des pans de galeries encore debout, semblent reproduire en effet, sur une échelle moindre, les principales dispositions de ce dernier temple. Seulement, les étages sont proportionnellement plus élevés et le développement des galeries plus restreint. La végétation a tellement recouvert toutes les parties de ce monument, que, malgré sa grande hauteur, on parvient à peine au sommet à découvrir la surface ondoyante de la forêt environnante. Les banians, les grands arbres de la famille des diptérocarpées, appelés Yao par les Annamites, se sont multipliés partout et ont servi de points d'attache à de gigantesques lianes, qui s'entrecroisent de tous côtés. Un grain vint nous surprendre pendant que nous cherchions à distinguer la cime du mont Bakheng au travers de ce rideau de verdure. Nous nous réfugiâmes dans une fraction de galerie inclinée tout entière à plus de vingt degrés de la verticale et retenue dans cette position, au-dessus des étages inférieurs, par un solide lacis de ces plantes vigoureuses particulières aux régions tropicales, et qui donnent à leurs forêts un aspect si caractéristique.

Nous avions encore à visiter le groupe de ruines appelé par M. de Lagrée les Magasins et qui se trouve à deux cents mètres environ à l'est de la grande terrasse. Là se trouvent, exactement alignées du nord au sud, dix grosses tours en pierre de Bien-hoa. En arrière de ces tours et à très-peu de distance sont deux édifices rectangulaires construits en grès et qui paraissent avoir été jadis soigneusement fermés. Cette circonstance et l'absence d'ornementation semble indiquer qu'ils étaient destinés à contenir le riz et les autres approvisionnements nécessaires à la capitale d'un grand empire. Près des Magasins sont des restes de pagodes, deux pièces d'eau à revêtements de pierre et quelques autres ruines de moindre intérêt.

Si des Magasins on se dirige vers le nord en obliquant légèrement à l'ouest, on rencontre, après avoir parcouru environ trois cents mètres dans le taillis, des belvédères à colonnes rondes, des tours en grès, des bassins réunis dans un petit espace. Ce nouveau groupe de ruines est appelé par les habitants Preapithu.

Tels furent les monuments que le commandant de Lagrée nous fit rapidement visiter. C'étaient les seuls dignes d'intérêt qu'il connût dans l'intérieur d'Angcor Tom. Si l'on veut bien se rappeler que toutes ces ruines se trouvent au milieu d'une épaisse forêt, et que le temps et les moyens que M. de Lagrée avait pu consacrer à leur recherche avaient été fort limités, on ne trouvera pas étonnant qu'il y ait lieu d'espérer encore de nouvelles et importantes découvertes. Il n'y aurait pour cela qu'à suivre exactement la description donnée par l'auteur chinois si souvent cité dans les lignes qui précèdent, et à se diriger d'après elle. En dehors de la ville, il y aurait surtout grand intérêt à retrouver les vestiges de deux lacs dont elle parle et qui contenaient de remarquables constructions. La non-existence actuelle de ces lacs est une forte preuve à l'appui de l'opinion qui attribuerait à une cause géologique la brusque disparition de la civilisation khmer.

Quelque temps après notre visite à Angcor Tom, je fis avec M. Delaporte une excursion le long des remparts est de la ville; pendant que mon compagnon dessinait la porte et la chaussée des Géants, je m'aventurai dans les épais taillis parsemés de clairières qui bordent de ce côté les fossés de l'ancienne capitale des Khmers. Je voulais retrouver les ruines d'Ekdey, Taprom et Ta Keu, déjà décrites par Mouhot et visitées par M. de Lagrée; je ne parvins à découvrir qu'une grande pièce d'eau appelée par les indigènes Sra Srong, et dont la margelle est en grès. Au sud de ce bassin est une chaussée en terres levées que j'essayai de suivre. Je n'aboutis qu'à une partie inextricable de la forêt, et après une pénible marche au milieu des herbes et des lianes, je



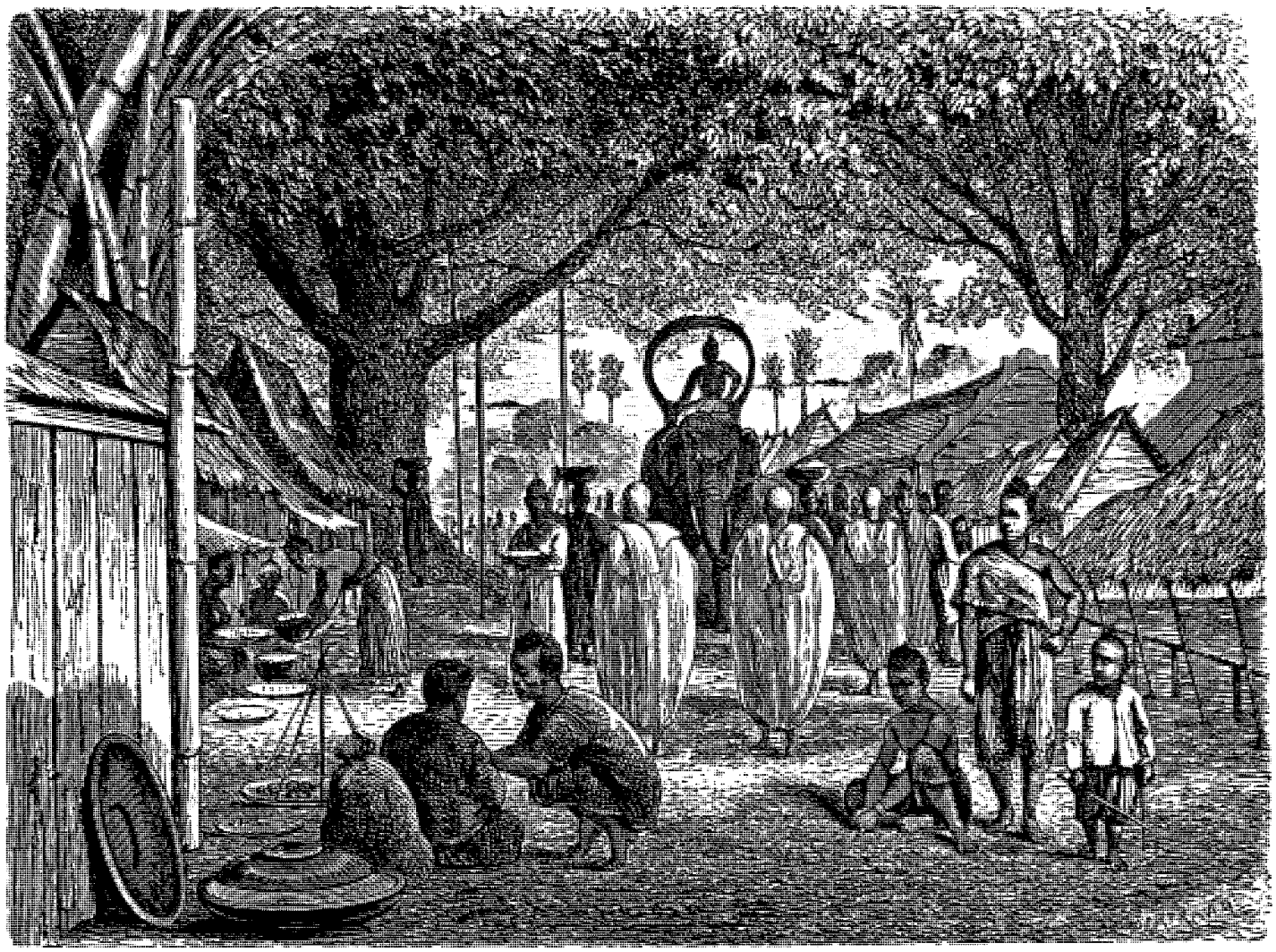
Angcor Tom : Fragment de bas-reliefs de Baion. — Dessin de E. Thérond d'après un dessin de M. Delaporte.

revins sur les bords de la petite rivière d'Angcor, que j'avais déjà traversée une fois et que je suivis jusqu'à la hauteur d'Angcor Wat sans pouvoir rencontrer le pont dont Mouhot a signalé l'existence et dont le commandant de Lagrée avait levé le plan.

Ce fut ma dernière excursion dans les environs d'Angcor. Le temps s'était rapidement écoulé au milieu de ces nouvelles et intéressantes occupations. L'heure du retour avait sonné; le 1er juillet, à dix heures du matin, nos éléphants nous attendaient tout sellés, sur la plate-forme qui précède Angcor Wat, et nous nous remettions en route pour Siemréap, où un bon repas nous était préparé par les soins du gouverneur. A midi, après lui avoir dit un cordial adieu, nous nous embarquions vis-à-vis la porte même de la citadelle, dans des barques légères. La crue des eaux rendait possible la navigation de la rivière d'Angcor de ce point jusqu'au Grand Lac. La chaleur était étouffante et prédisposait plus à la sieste qu'à la contemplation du paysage monotone qu'offraient les prairies noyées au travers desquelles la rivière promenait ses capricieux méandres. D'innombrables bandes d'oiseaux de marais volaient lourdement au-dessus de nos têtes, ou, rangés impassibles le long des rives, nous regardaient passer sans interrompre leur pêche. Le soir, nous étions rendus à bord de la canonnière 27 qui appareillait immédiatement. Le 2 juillet, à la tombée de la nuit, nous jetions de nouveau l'ancre devant Compong Luong.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Une rue à Compong Luong. — Dessin de E. Bocourt d'après un croquis de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

II

Pnom Penh. — Départ du Cambodge. — Pnom Bachey. — Rapides de Sombor. — Stung Treng.

Comme tous les villages annamites et cambodgiens, Compong Luong se compose d'une longue rangée de maisons parallèles au fleuve et bâties sur l'espèce de chaussée que forme la rive elle-même, et qui domine les terrains environnants. Seulement, alors que les cases annamites reposent directement sur le sol, les cases cambodgiennes sont élevées sur pilotis à un, deux, quelquefois trois mètres au-dessus. On pourrait croire, de prime abord, que cet usage doit son origine à la nécessité d'échapper aux inondations du fleuve, dont les crues atteignent en cet endroit dix à douze mètres. Mais comme on retrouve le même usage dans l'intérieur des terres, en des lieux où les habitants n'ont pas à craindre d'être envahis par l'eau, il faut plutôt l'attribuer à un instinct de race, particulier à quelques peuples de l'Inde et de l'Indo-Chine, et son utilité réelle est de préserver le logement de l'humidité, des scorpions, des sangsues, voire des serpents et autres visiteurs désagréables.

Il n'était plus possible déjà de parcourir les environs de Compong Luong, en raison de la crue des eaux qui avait pris depuis notre départ des proportions considérables. Il n'y avait plus d'autre route fréquentable que la haute et large chaussée qui conduit à Oudong. Cette promenade même n'offrait plus grand intérêt, le roi du Cambodge et toute sa cour s'étant

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

transportés depuis peu à Pnom Penh. En suivant cette chaussée, on laisse à gauche une colline au sommet de laquelle se trouve une vieille pagode en grand renom de sainteté et qui possède une statue colossale de Bouddha. A droite, et dans le village même de Compong Luong, est une pagode neuve où l'art cambodgien moderne a déployé toutes ses magnificences, pâle reflet de celles que déploient à Ban Kok les temples siamois.

La canonnière 32 nous attendait à Compong Luong: M. de Lagrée régla complétement avec son successeur tout ce qui était relatif aux magasins et au petit établissement français de ce village, et les deux canonnières appareillèrent ensemble le 5 juillet pour Pnom Penh, où nous allions prendre définitivement congé de Sa Majesté cambodgienne Norodom.

De Compong Luong à Pnom Penh, la rive droite du bras du lac ne présente qu'une suite ininterrompue de maisons et de villages. L'un des plus importants est celui de Pignalu, siége de la mission catholique qui fut fondée au Cambodge, en 1553, par les prêtres portugais Luis Cardoso et Jean Madera. Plusieurs évêques y ont été enterrés et, au dix-septième siècle, cette chrétienté servit de refuge à Paul d'Acosta, vicaire général de l'évêché de Malaca, après la prise de cette dernière ville par les Hollandais. Pignalu avait été en dernier lieu la résidence de Mgr Miche, évêque de Dansara, qui ne l'avait quitté que lors de sa promotion au siége épiscopal de Saïgon.

Vers midi, nous jetions l'ancre aux Quatre-Bras, un peu en amont de la pointe sur laquelle le roi Norodom se faisait construire une habitation à l'européenne. Rien de plus vivant que l'aspect que présente cette partie du fleuve. Par sa position au confluent du grand fleuve et du bras du Grand Lac, Pnom Penh est appelé sans aucun doute à un immense avenir commercial, si la domination française s'implante d'une façon durable et intelligente dans ces parages. Cette ville comptait, dit-on, cinquante mille habitants avant son incendie par les Siamois, en 1834, et elle avait été autrefois la capitale du pays: les rois du Cambodge y ont résidé au quinzième siècle. Elle s'appelait à cette époque Cho-do-mouc, dont les Portugais ont fait Churdumuco. Son nom actuel, qui veut dire « montagne pleine, » lui vient, suivant les uns, d'un monticule que surmonte un monument de forme pyramidale dont l'ancienneté est fort grande. La base de ce monument est carrée, et le cône légèrement évidé qu'elle supporte est orné de moulures horizontales d'un fort relief. Le commandant de Lagrée pensait que le monticule, qui a vingt-sept mètres de hauteur, était artificiel. Quant au monument lui-même, qui a trente-deux mètres de la base au sommet, c'est un de ces *stoupas* ou *dagobas* si communs dans les pays bouddhiques et qui sont censés contenir une relique de Cakyamouni. Suivant une autre tradition, cette pyramide aurait été érigée par une femme d'un haut rang et d'une grande piété, nommée Penh, d'où le nom de Pnom Penh. Jadis, disent les habitants, il y avait au sommet de cette pyramide un gros diamant, mais il fut volé par les Portugais. Il est plus vraisemblable, d'après un récit de voyage déjà cité dans le cours de ce travail, que le monument se terminait par une boule et une flèche dorées.

La population de Pnom Penh est une des plus mélangées de tout le delta du Cambodge. On y coudoie tour à tour des Annamites, des Cambodgiens, des Siamois, des Malais, des Indiens, des Chinois de toutes les provinces du Céleste-Empire. Ceux-ci constituent, là comme partout, l'élément le plus actif et le plus commerçant, sinon le plus nombreux; par rang d'importance viennent ensuite: les Annamites, qui fournissent tous les bateliers qu'emploient le trafic avec les provinces de la basse Cochinchine et la pêche du Grand Lac, et un grand nombre de petits boutiquiers; les Malais, constitués en corporation puissante, et qui sont les principaux détenteurs des quelques marchandises européennes qui viennent faire concurrence aux importations analogues de Chine; enfin les indigènes. Sur le marché, les porcelaines, les faïences, la mercerie et la quincaillerie du Céleste-Empire s'étalent à côté de quelques indiennes, de quelques cotonnades anglaises et de la bouteille de vermouth ou de parfait-amour qui caractérise plus spécialement la part de l'importation française.

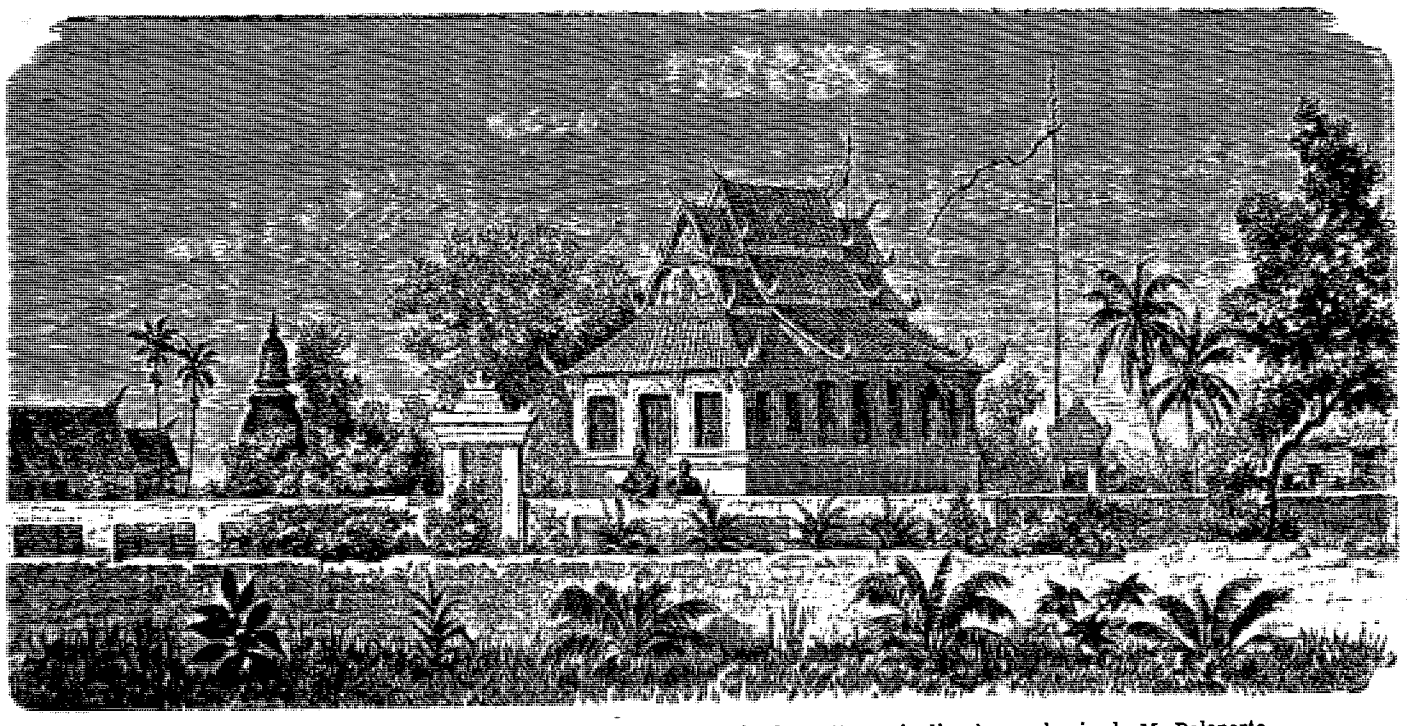
Nous complétâmes sur le marché de Pnom Penh notre provision d'objets d'échange; nous fîmes surtout une emplette considérable de fils de laiton de toutes dimensions, les Chinois en relations commerciales avec le Laos ayant indiqué cet article au commandant de Lagrée comme l'un des plus estimés dans la partie de la vallée du fleuve que nous allions rencontrer immédiatement.

Le 6, nous fûmes présentés par M. de Lagrée à Sa Majesté cambodgienne qui nous fit le plus brillant accueil et voulut bien, à l'instar des divertissements usités jadis à la cour du grand roi, nous faire assister à un ballet donné par le corps entier de ses danseuses. J'admirai plus, pour ma part, l'originalité et l'élégance de leurs costumes et la richesse des tissus de soie brodés dont ils se composaient, que la grâce des entrechats ou l'expression de la pantomime des acteurs, quoique au point de vue de la couleur locale il y eût là pour moi quelque chose de caractéristique. J'avais assisté souvent déjà aux représentations théâtrales en Chine et en Cochinchine; ce spectacle me parut fort différent et procéder d'une tradition opposée. On se rapprochait évidemment ici de l'Inde. La danse, on le sait, est complétement étrangère à la race mongole et les Chinois ne s'accommodent guère que de représentations historiques où les héros et les guerriers de l'antiquité viennent déclamer sur la scène le récit de leurs exploits.

La récréation du ballet, à laquelle toute la cour parut prendre le plus vif plaisir, fut suivie d'une collation, à laquelle seuls nous prîmes part avec le roi.

Ce n'était pas sans les plus vifs regrets que celui-ci se séparait de son conseiller intime et de son tuteur politique, M. de Lagrée. L'horizon était gros d'orage : un cousin de Norodom, connu sous le nom de Pou Combo, était parvenu à s'échapper de Saïgon, où on l'avait interné, et avait levé l'étendard de la révolte contre son parent. Les compétitions au trône entre les membres de la famille royale sont pour ainsi dire éternelles au Cambodge et ont été l'une des causes les plus puissantes de l'amoindrissement et de la décadence de ce royaume. Le père de Norodom, Ang Duong, avait eu les fortunes les plus diverses et son fils était né alors qu'il n'était point encore parvenu à s'asseoir sur le trône du Cambodge. Cette naissance en dehors de la condition royale était un des griefs les plus graves invoqués par les révoltés contre le roi actuel. Pou Combo avait su exploiter habilement les rancunes des Cambodgiens du district français de Tayninh contre l'autorité locale, et il avait réussi à massacrer dans un guet-apens l'infortuné capitaine Savin de Larclauze qui en était l'administrateur. Des troupes, immédiatement envoyées contre le rebelle, avaient essuyé un échec qui avait coûté la vie au lieutenant-colonel Marchaisse ; grâce au prestige de ce succès sur les Français, on pouvait craindre que le mouvement ne se propageât dans le Cambodge proprement dit, et que Pou Combo ne tentât le passage du grand fleuve et l'attaque directe de la capitale du royaume.

Dans de telles circonstances, la connaissance que M. de Lagrée avait du caractère cambodgien, l'influence personnelle qu'il avait acquise sur les gouverneurs de province et les principaux personnages de la cour pouvaient être de l'utilité la plus grande, non-seulement au roi Norodom, mais encore au gouverneur de la colonie qui avait toujours agi jusqu'à ce



Pagode nouvellement construite à Compong Luong. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

moment d'après les indications d'un officier dans le jugement duquel il avait la confiance la plus entière et la mieux justifiée. Mais il était trop tard pour remettre un voyage solennellement annoncé en France. Rien ne faisait encore prévoir que ce mouvement insurrectionnel dût atteindre des proportions sérieuses. Quelques mesures promptes et énergiques devaient probablement suffire à l'étouffer. La présence de canonnières françaises à Pnom Penh assurait d'ailleurs Norodom contre un coup de main, et ce n'avait pas été sans doute l'un des moindres motifs qui l'avaient porté à abandonner sa résidence d'Oudong.

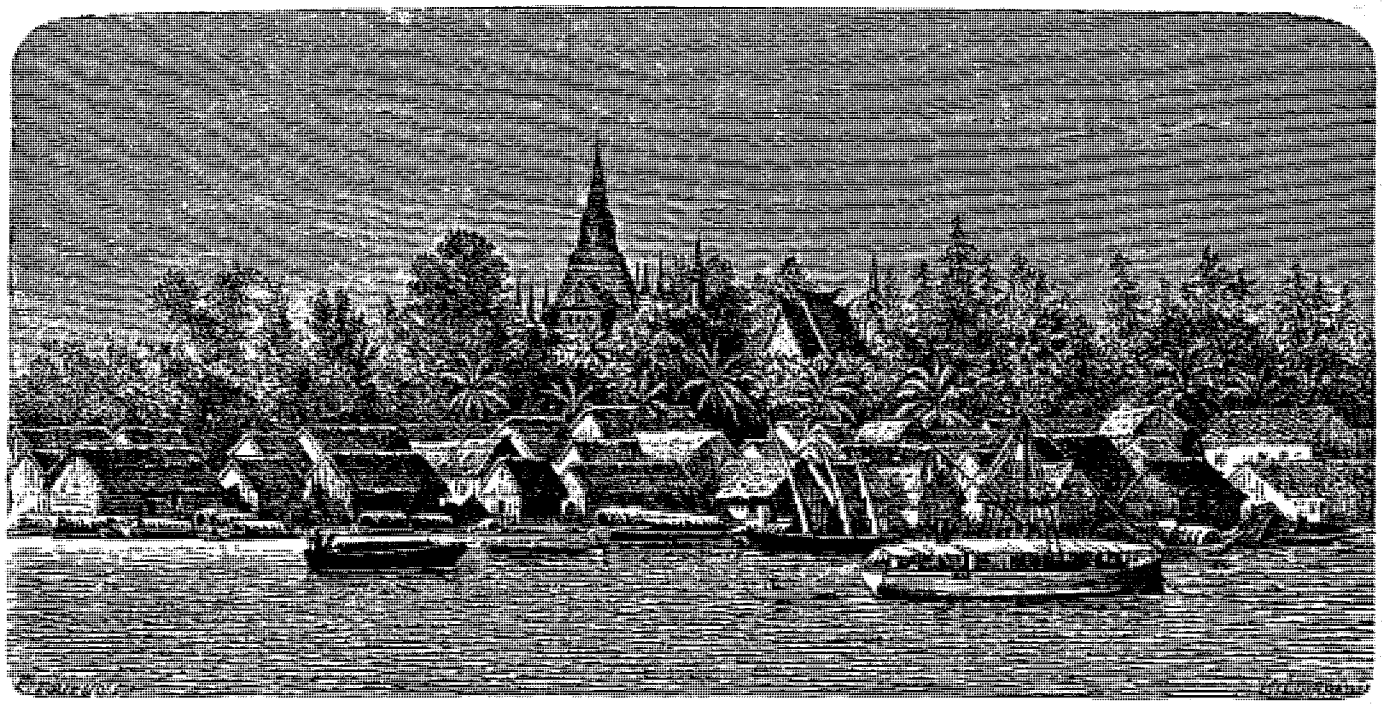
Le *Cosmao*, de retour de Ban Kok, venait de mouiller à Compot, et l'or et les passe-ports siamois qu'il rapportait avaient été immédiatement expédiés à Pnom Penh. L'heure du départ allait sonner. Le roi fit tous ses efforts pour faire accepter à M. de Lagrée le cadeau d'une barre d'or, dernier témoignage de sa royale munificence. Il ne réussit pas. Ce n'était pas le premier sujet d'étonnement que lui donnaient les mœurs françaises, si différentes à cet égard des mœurs cambodgiennes.

Le 7 juillet, à midi, tous nos préparatifs étant entièrement terminés, la canonnière 27, sur laquelle se trouvaient tout le personnel et tout le matériel de l'expédition, et la canonnière 32, commandée par M. Pottier, appareillèrent en même temps de la rade de Pnom Penh. M. Pottier fit route avec nous pendant quelque temps pour témoigner jusqu'au dernier moment ses sympathies et sa déférence à son prédécesseur au Cambodge. A une certaine distance de la pointe de la Douane, les deux canonnières se séparèrent après un salut de quatre coups de canon fait par la canonnière 32. Les pavillons s'abaissèrent en signe de dernier adieu ; les deux équipages poussèrent en même temps les cris de Vive l'empereur ! Vive le commandant de

Lagrée! Quelques instants après nous voguions seuls sur l'immense fleuve.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, nous laissâmes sur notre gauche le groupe d'îles de Sutin au delà duquel se dessine la croupe de Pnom Bachey. C'est là que se trouvent les ruines d'une importante pagode et de quelques autres constructions khmers que M. de Lagrée avait longuement étudiées, et dont M. le lieutenant de vaisseau Lefèvre, qui l'avait accompagné, a dessiné les vues que l'on trouve ici même. Je dois adresser à cet excellent ami tous mes remercîments pour l'empressement avec lequel il a bien voulu m'autoriser à les reproduire.

La pagode de Pnom Bachey se compose de quatre enceintes rectangulaires qui comprennent un sanctuaire central : l'enceinte extérieure n'est qu'un simple mur de trois mètres de hauteur qui mesure quatre cents mètres dans le sens est et ouest et deux cents dans le sens nord et sud; la seconde enceinte, construite, comme la première, en pierre de Bien-Hoa, présente deux portes monumentales en grès sur chacune des faces est et ouest. La troisième enceinte est formée par une sorte de couloir à compartiments et n'est séparée que par un très-faible espace de la quatrième et dernière enceinte. Celle-ci se compose d'une galerie voûtée à fenêtres intérieures. Sur le milieu des quatre faces s'élèvent quatre portes monumentales en grès, toutes semblables, au-dessus de chacune desquelles s'élève une tour. Au centre de cette dernière enceinte est le sanctuaire central, sorte de tour à base carrée dont chaque face est précédée d'un avant-corps et offrait jadis une statue de Bouddha à l'adoration des fidèles. Des pilastres très-ornementés, analogues à ceux d'Angcor Wat, mais moins beaux peut-être, encadrent les parties de ce sanctuaire et supportent un tympan richement sculpté qui masque la voûte de l'avant-

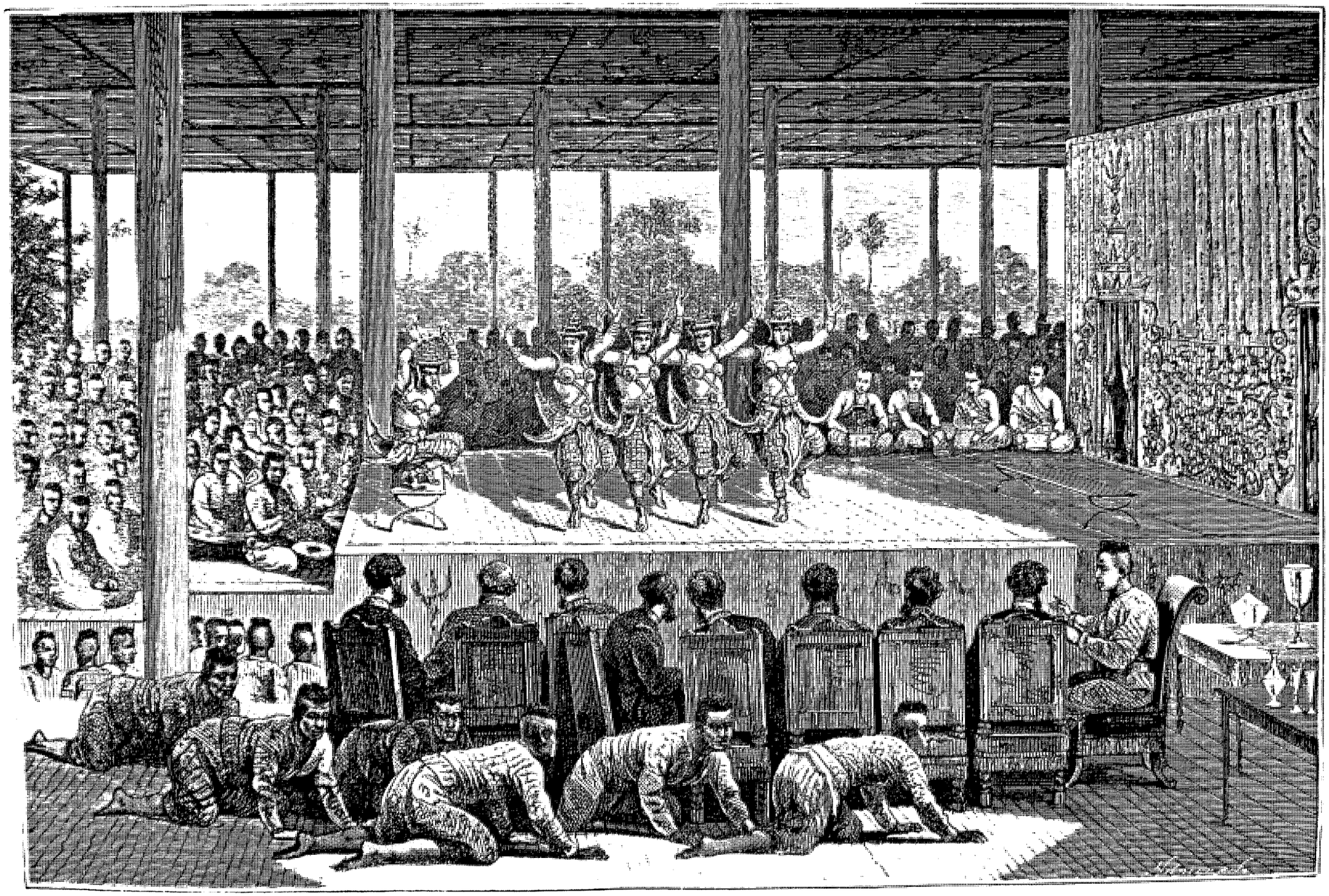


Pyramide de Pnom Penh. — Dessin de E. Tournois d'après un croquis de M. Delaporte.

corps. Ce tympan représente sur chaque face des scènes religieuses qui semblent se suivre et dérouler les diverses phases de l'existence de Cakyamouni. Comme il est d'usage dans les monuments khmers, les intervalles qui séparent les différentes enceintes sont remplis de constructions accessoires, bassins, autels, petites pagodes, qui accusent des époques différentes ou des restaurations successives.

D'après une inscription retrouvée dans ces ruines et traduite, à la prière de M. de Lagrée, par le chef des bonzes du Cambodge, cette pagode daterait du dixième siècle. Comme je l'ai déjà dit, M. de Lagrée pensait que c'était là le groupe de ruines découvert par les Portugais en 1570. Ce n'est pas le lieu de discuter cette opinion que je ne partage point. Je renvoie les lecteurs qu'intéressent les détails archéologiques à la publication officielle du voyage. Ils y trouveront une description plus complète et plus technique de Pnom Bachey, due au commandant de Lagrée et dont les lignes qui précèdent ne sont qu'un résumé rapide.

Un peu au-dessous de Compong Thma (Port ou Rivage des Pierres) qui est le point où l'on aborde quand on veut visiter Pnom Bachey, j'ai dit que se trouvaient plusieurs îles, dont la principale est Co Sutin; ces îles sont fort importantes par leur production en coton et sont l'objet d'un important revenu pour le roi du Cambodge, qui prélève un fort impôt sur cette culture. Après un court arrêt à Peam Chelang, la canonnière 27 arriva le 9 juillet devant Cratieh, village cambodgien situé sur la rive gauche du fleuve. A son extrémité sud se trouve une résidence royale dans laquelle nous nous installâmes, en attendant que les barques demandées au gouverneur de la province de Samboc-Sombor fussent prêtes pour la continuation de notre voyage. Nous nous trouvions près des rapides de Sombor et à l'extrême limite des reconnaissances hydro-



Le Gala chez le roi du Cambodge. — Dessin de E. Bocourt d'après un dessin de M. Delaporte.

graphiques tentées sur le fleuve en bateau à vapeur. Le commandant de Lagrée eût désiré que M. Espagnat essayât de remonter un peu plus haut avec sa canonnière, afin que je pusse me rendre compte de l'aspect que présentait le Cambodge en cet endroit et des chances de passage qu'il pourrait offrir à cette époque de l'année à un navire à vapeur de faibles dimensions. Mais l'état des chaudières et de la coque de la canonnière 27, qui avait été montée à Tchéfou, en 1860, dès le début de la guerre de Chine, rendait cette expérience assez dangereuse et le commandant de Lagrée se rendit aux observations que M. Espagnat lui fit à ce sujet. Nous nous empressâmes de clore notre dernier courrier pour Saïgon et pour la France, et, le 11 juillet, la canonnière 27 nous quitta, nous laissant définitivement livrés à nos propres ressources.

Le commandant de Lagrée s'était informé avec soin des mouvements de Pou Combo et il avait appris que ce rebelle avait fait, à la tête de quatre cents hommes, une tentative pour s'établir dans une forteresse ruinée, ancienne résidence des rois du Cambodge, située à peu de distance de la rive gauche du fleuve, mais qu'il avait été battu et refoulé du côté de Tayninh par le mandarin de Thbong Khmoun. De ce côté, il ne semblait donc pas qu'il pût y avoir des inquiétudes à concevoir sur nos communications à venir. Nous n'avions plus pour le moment qu'à nous préoccuper de l'organisation de notre navigation future et nous dûmes y employer quatre ou cinq journées. Les huit barques mises à notre disposition nécessitaient une installation toute particulière pour être à même de remonter les forts courants du fleuve. C'étaient de simples troncs d'arbres creusés, d'une longueur variant entre quinze et vingt-cinq mètres. Pour les rendre manœuvrables, on doit appliquer autour de chacun d'eu un soufflage en bambou assez large pour qu'un homme puisse y circuler facilement. Ce soufflage forme à l'avant et à l'arrière deux plateformes qui prolongent et élargissent les extrémités de la pirogue, et dont l'une sert à l'installation de la barre. La partie creuse de la barque est recouverte d'un toit semi-circulaire, dont la carcasse est faite en bambou et dont les intervalles sont remplis par des nattes ou par des feuilles. Pendant que nos bateliers cambodgiens travaillaient activement à revêtir chaque barque de cette sorte d'armature, nous achevions de disposer le matériel de l'expédition et de prendre toutes les précautions nécessaires pour le garantir autant que possible de toute avarie. Le travail devenait d'ailleurs la seule distraction possible au milieu de l'isolement complet où nous nous trouvions.

Cratieh est un petit village de quatre à cinq cents âmes où n'apparaît aucune espèce de mouvement commercial. Les cases, proprement construites, se disséminent sur une grande longueur le long de la rive, s'entourant de quelques arbres fruitiers et de quelques petits jardins. Derrière l'étroite bande qu'elles occupent au sommet de la berge du fleuve, le terrain s'abaisse rapidement et l'on ne rencontre plus au delà que quelques pauvres cultures de riz éparpillées dans la plaine. Rien ne donne une idée plus triste de l'incurie et de l'indolence du Cambodgien, que la vue de ces petits carrés de riz, perdus au milieu de fertiles terrains restés en friche alors que ni les bras ni les bestiaux ne manquent pour les cultiver. Ce qui est nécessaire à sa consommation, mais rien de plus, telle est la limite que le Cambodgien paraît presque partout donner à son travail. Aussi, au milieu d'éléments de richesse qui n'attendent qu'une main qui les féconde, au milieu du pays le plus admirablement favorisé de la nature, reste-t-il pauvre et misérable, repoussant par paresse ou par découragement le bien-être et la fortune qui lui tendent la main : triste résultat du système de gouvernement qui tue ce riche et malheureux pays. L'intermédiaire du mandarin en tout et pour tout, en faisant toujours à celui-ci la part du lion dans les bénéfices, a tué toute initiative. Le roi et quelques autres grands personnages paraissent être les seuls propriétaires et les seuls commerçants de tout le royaume. Les goûts dispendieux du roi, beaucoup accrus depuis son contact avec les Européens, laissent sa caisse toujours vide et il a été obligé d'affermer une à une toutes les branches de l'impôt ou du revenu public. Les Chinois, auxquels est concédée en général l'exploitation de ces monopoles, en tirent parti avec l'âpreté au gain qui caractérise leur race, et le malheureux contribuable est souvent tellement pressuré, qu'il n'a plus d'autre ressource que de se réfugier dans les forêts et de devenir voleur ou rebelle.

Sans doute le protectorat français ne doit s'immiscer dans les affaires intérieures du Cambodge qu'avec précautions et ménagements; mais si l'on veut que ce protectorat ait pour notre commerce et notre influence les résultats qu'on est en droit d'en attendre, si l'on tient à ramener l'activité dans cette belle et fertile zone du Cambodge supérieur, il sera indispensable d'indiquer nettement, d'imposer même, au gouvernement cambodgien des réformes administratives. En l'état actuel des choses, l'appui des Français, en augmentant les forces de ce gouvernement, ne devient pour lui qu'un moyen d'exaction de plus, qu'un encouragement à augmenter ses exigences vis-à-vis des populations : au lieu d'être pour le pays une cause de développement et de progrès, notre protectorat en amène peu à peu l'épuisement et la ruine.

Le 13 juillet, nos barques étant enfin prêtes, nous procédâmes à l'embarquement et à l'arrimage à bord de chacune d'elles de tout notre matériel; le personnel fut à son tour réparti entre elles aussi également que possible et le pavillon français fut arboré sur celle qui portait le chef de l'expédition. A midi, les pirogues débordèrent successivement et commencèrent leur long et pénible halage le long de la rive gauche du fleuve. L'équipage de ce genre de barques se compose, suivant leur dimension, de six à dix hommes appelés pi-

queurs. Chacun d'eux est armé d'un long bambou aux extrémités duquel se trouvent, d'un côté un croc en fer, de l'autre une petite fourche, selon que l'on veut tirer ou pousser à soi. Les piqueurs partent de la plate-forme avant, fixent leur bambou à un point quelconque de la rive, pierre ou branche d'arbre, et marchent vers l'arrière pour revenir ensuite par le bord opposé prendre un nouveau point d'appui ou de halage. Cette espèce de manége circulaire peut imprimer à la pirogue la vitesse d'un homme marchant au pas de course quand les piqueurs sont habiles et que la rive que l'on suit est droite et nette. Le patron doit porter toute son attention à maintenir la barque dans le sens du courant ou plutôt son avant légèrement incliné vers la rive; s'il laissait le courant frapper l'avant du côté opposé, la barque viendrait en travers et il faudrait lui laisser faire le tour entier avant de songer à la ramener le long de la berge.

Nous ne fîmes que peu de chemin le 13 : après un court arrêt à Sombor, nous vînmes nous remiser pour la nuit à l'entrée du Peam Champi, petit affluent de la rive gauche. Nous nous trouvions là au commencement des rapides de Samboc-Sombor. La lisière d'un champ de maïs nous servit de dortoir : la nouveauté de la situation, les conversations prolongées fort avant dans la nuit, les moustiques, quelques grains de pluie, firent passer une nuit blanche à la plupart d'entre nous. Le lendemain, à six heures du matin, après un déjeuner sommaire composé, comme à bord, de biscuit et de café, nos barques continuèrent l'ascension du fleuve.

Le courant était rapide; les eaux avaient monté de cinq mètres environ et charriaient déjà des arbres, des branches, des amas de feuilles enlevés aux rives. Au lieu des têtes de roches qui parsèment cette partie du fleuve à l'époque des basses eaux, on n'apercevait sur l'immense fleuve que quelques lointains et rares bouquets d'arbres qui indiquaient la place des rochers submergés; à plus d'un mille de distance apparaissait la rive droite. Le long de la rive que nous suivions, un large espace semblait libre de tout obstacle et offrait



Départ de Pnom Penh en canonnière. — Dessin de A. Herst d'après un dessin de M. Delaporte

un passage facile à un navire à vapeur doué d'une force suffisante pour refouler le courant. En définitive, les rapides tant redoutés semblaient s'évanouir avec la crue des eaux, et la navigabilité du fleuve, qui était au début du voyage le point le plus important à constater, pouvait jusque-là s'affirmer sans crainte. A cinq heures du soir, nous étions arrivés à Sombor.

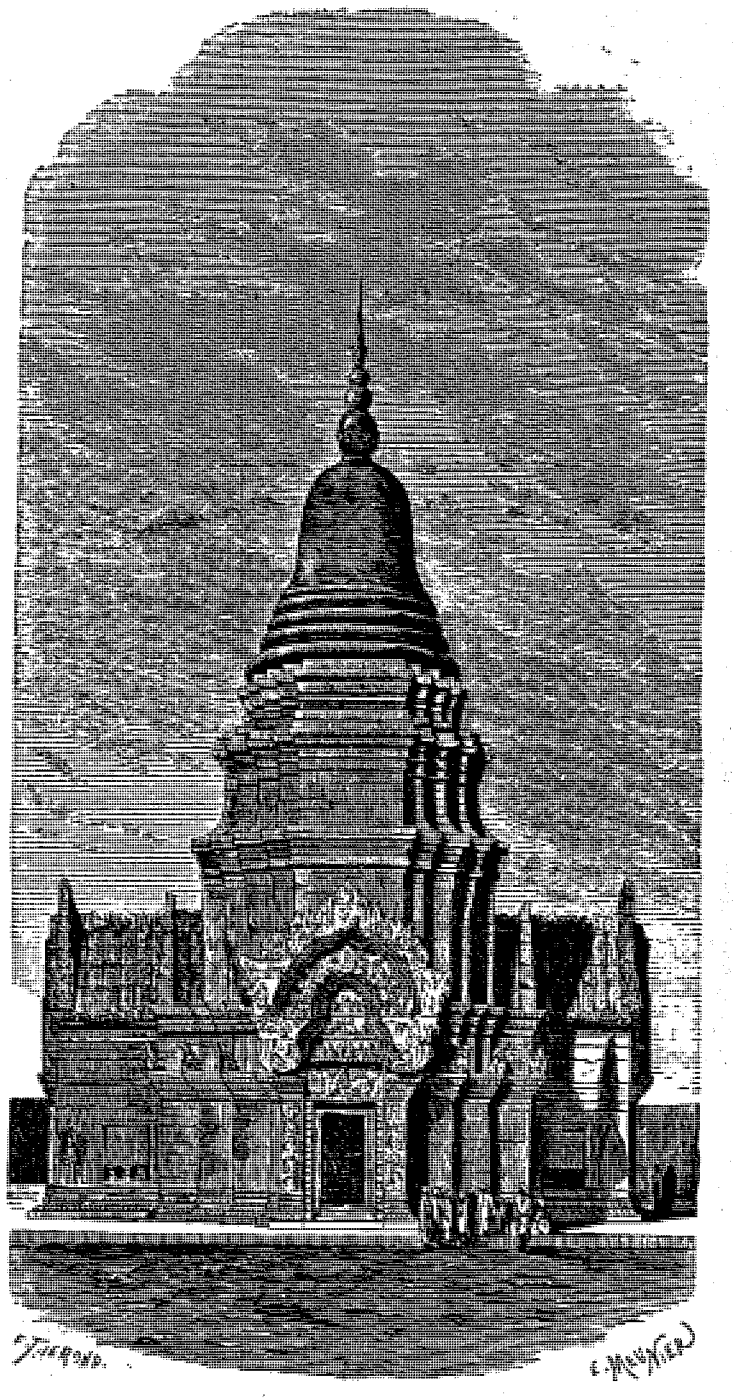
C'était le dernier point de quelque importance appartenant au Cambodge que nous devions rencontrer. Le gouverneur de la province de Samboc-Sombor y réside : il accueillit le commandant de Lagrée avec tout le respect dû à son rang. Confortablement installés dans l'une des nombreuses cases qui composent la demeure de ce fonctionnaire, et bien à l'abri sous nos moustiquaires, nous passâmes une nuit meilleure que la précédente. L'excellent mandarin reçut de M. de Lagrée, en retour de quelques cadeaux de volaille et de fruits, un revolver choisi dans notre stock d'objets d'échange. A ce prix, il eût volontiers prolongé une hospitalité dont ses contribuables faisaient tous les frais. Mais le temps pressait et nous ne pûmes donner à ses instances que la matinée du jour suivant. Vers onze heures, nous nous remettions en route.

A partir de Sombor, le lit du fleuve s'encombre d'une multitude d'îles qui l'élargissent démesurément et ne permettent pas d'embrasser toute son étendue et de juger de sa configuration, tout en variant davantage ses aspects successifs. La zone que nous traversions était à peu près complétement inhabitée et couverte de forêts magnifiques. Les essences les plus communes parmi celles que nous rencontrions étaient le yao dont j'ai déjà parlé, le ban-lang qui fournit au batelage d'excellents avirons, le Cam-xe[1] qui donne un beau bois d'ébénisterie. Le premier de ces trois

1. Toutes ces essences, inconnues en Europe, n'ont pas d'appellations équivalentes en langue vulgaire et je leur donne le nom annamite sous lequel elles commencent à être connues dans notre colonie de Cochinchine. C'est sous cette forme seulement que ce renseignement peut avoir chance d'être utile à quelques lecteurs.

arbres, qui est le plus remarquable par sa grosseur et son élévation, était le seul qui parût exploité. Des excavations en forme de niche, creusées par le feu, étaient pratiquées dans la plupart des troncs et servaient de réservoir à l'huile de bois que cette espèce produit en quantité considérable. Quelques-unes de ces excavations étaient recouvertes avec soin de larges feuilles pour empêcher l'introduction de l'eau de pluie.

Le 16 juillet nous nous trouvions en présence de véritables rapides : les rives nettes et bien dessinées des îles qui avaient encadré jusque-là le bras du fleuve que nous suivions s'effacèrent tout d'un coup. Le Cambodge se couvrit d'innombrables bouquets d'arbres à demi submergés; ses eaux limoneuses roulaient avec impétuosité dans mille canaux dont il était impossible de saisir l'inextricable réseau. D'énormes blocs de grès se dressaient le long de la rive gauche que nous suivions et indiquaient que des bancs de la même roche traversaient la rivière et la barraient dans toute sa largeur. A une assez grande distance de la rive, les bambous des piqueurs trouvaient le fond à moins de trois mètres, et nos barques n'avançaient qu'avec le plus grand effort contre un courant qui, en certains endroits resserrés, atteignait une vitesse de cinq milles à l'heure. L'avenir de ces relations commerciales rapides que la veille encore je me plaisais à rêver sur cet immense fleuve, route naturelle de la Chine à Saïgon, me sembla dès ce moment gravement compromis.



L'une des faces du sanctuaire de Pnom Bachey. — Dessin de E. Thérond d'après un dessin de M. Lefèvre, lieutenant de vaisseau.

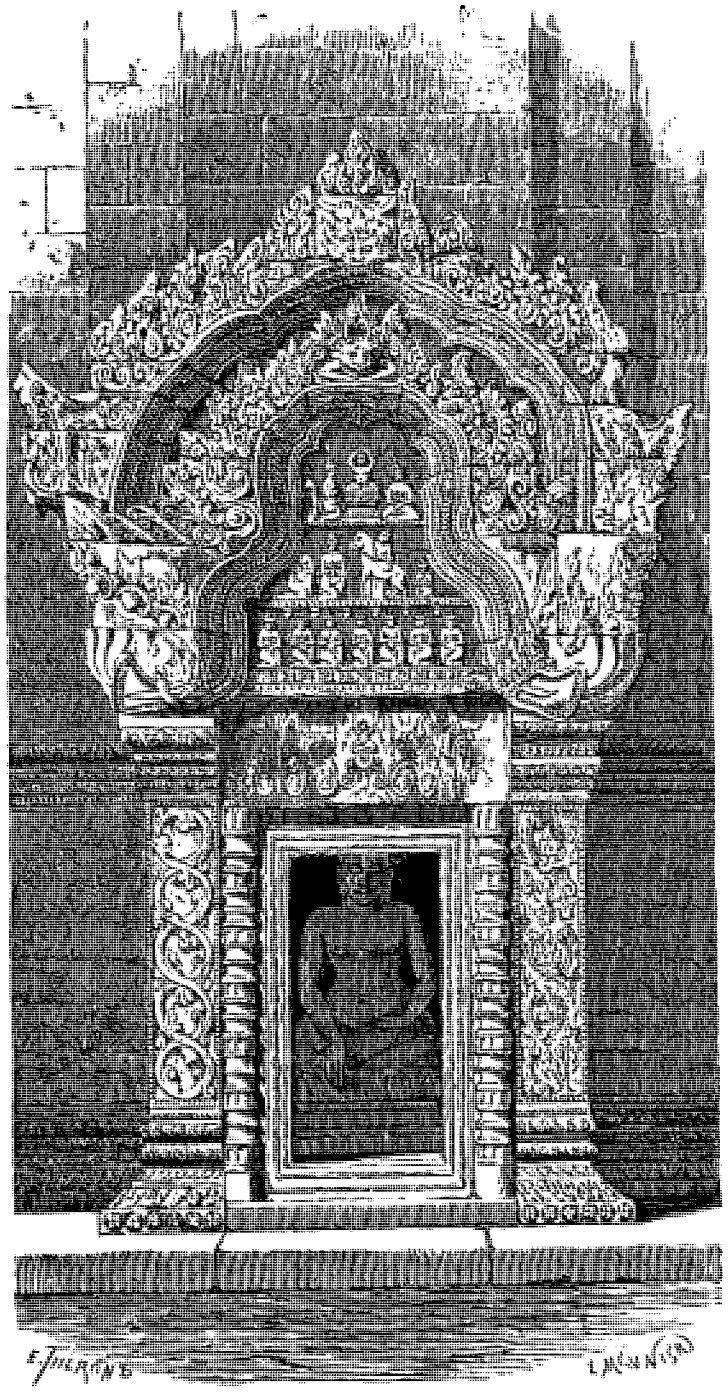
Les pluies et les orages contribuèrent encore à rendre notre marche plus lente et notre voyage plus pénible. Nous avions les plus grandes peines à trouver le soir un gîte sûr pour nos barques, et les crues subites des petites rivières à l'embouchure desquelles nous cherchions un abri nous mirent plusieurs fois en danger d'être emportés pendant notre sommeil et jetés à l'improviste au milieu du courant du grand fleuve. Nous couchions maintenant dans nos pirogues, dont le toit nous garantissait un peu de la pluie; mais il ne fallait pas que l'orage durât bien longtemps pour percer de part en part les nattes et les feuilles qui le composaient. La température ne rendait point ces douches bien pénibles à supporter, et on se résignait assez facilement à ne pas dormir en contemplant l'illumination fantastique et véritablement grandiose que les éclairs incessants entretenaient sous les sombres arceaux de la forêt, et en écoutant le bruit éclatant du tonnerre, répercuté par tous ses échos, se mêler au grondement sourd et continu des eaux du fleuve.

Le 19 juillet, nous sortions de cette zone de rapides. Nous nous trouvions à la limite du Cambodge et du Laos, sur la rive gauche du fleuve que nous suivions toujours. Sur la rive droite, un peu en aval de ce point, se trouvait un rapide terrible, celui de Preatapang, que les bateliers donnaient comme le passage le plus dangereux de toute cette partie du fleuve. M. de Lagrée m'engagea à essayer de le reconnaître et je partis à cet effet dans une petite pirogue. Arrivé au milieu du fleuve, le long d'une île d'où l'on découvre une assez longue perspective en aval, mes rameurs me montrèrent du doigt la direction de Preatapang. Ce fut tout ce que j'en obtins : malgré toutes mes instances, ils me ramenèrent à la rive d'où nous étions partis et qu'avait continué de suivre le reste de l'expédition. Nous convînmes, M. de Lagrée et moi, que ce ne serait que partie remise, et que, dès notre arrivée à la prochaine étape, je tenterais une reconnaissance de la rive droite du fleuve jusqu'à Sombor, point où nous avions cessé d'apercevoir cette rive.

Le 20 juillet, le cours du fleuve qui s'était infléchi à

l'ouest dans le passage des rapides, était revenu exactement au nord, et pour la première fois l'horizon nous montrait dans cette direction quelques ondulations de terrain. Le fleuve était redevenu calme et d'une apparence magnifique; sur la rive gauche se montraient les premières habitations laotiennes. Le 21 au matin, nous apercevions le large confluent du Se Cong ou rivière d'Attopeu et nous doublions la pointe de Stung Treng, chef-lieu de province situé sur la rive gauche de cette rivière, à peu de distance de son embouchure. Nous allions rencontrer là le premier fonctionnaire dépendant de Siam avec qui nous eussions encore eu affaire.

Dès les premiers pourparlers, ce gouverneur, qui était laotien, se montra d'une froideur et d'une défiance qui nous firent fort mal augurer de nos relations futures avec les autorités siamoises. Nous devions congédier à Stung Treng nos barques et nos équipages cambodgiens, qui ne pouvaient s'éloigner davantage de leur point de départ, réunir d'autres moyens de transport, compléter la reconnaissance hydrographique de la partie du fleuve parcourue jusque-là. Tout cela demandait du temps et le concours des habitants du pays. Il importait donc de rompre la glace qui, dès le début du voyage, menaçait de compromettre la bonne entente si nécessaire à la réussite, sans cependant se départir de la dignité nécessaire au prestige du pavillon et aux intérêts que nous voulions servir. Après avoir fait une première visite au gouverneur pour lui demander un abri et des vivres pour l'expédition, M. de Lagrée, ne voyant pas se réaliser les promesses faites, me renvoya au *Muong* (c'est au Laos le nom de la résidence des gouverneurs de province et le titre des gouverneurs eux-mêmes) pour renouveler ses demandes et manifester tout son mécontentement. Il y avait plus de timidité et de crainte que de mauvais vouloir dans la conduite du pauvre fonctionnaire. Après quelques pourparlers, il finit par avouer franchement que le pays était très-indisposé contre les Français, parce que la récente visite d'un négociant de cette nation, le sieur L..., avait donné la plus mauvaise opinion de leur manière de faire; que, par cette raison, il serait difficile de se procurer des vivres et des moyens de transport, tant cet étranger avait usé de violence et de mauvaise foi dans les relations qu'il avait essayé de nouer avec les indigènes; enfin, que nos armes et notre nombre, relativement considérable, n'étaient point de nature à rassurer des populations naturellement douces et craintives. Le commandant de Lagrée promit d'examiner ces plaintes, assura que la conduite des hommes de l'expédition serait de nature à dissiper toutes les préventions des Laotiens, obtint à son tour l'assurance du gouverneur que celui-ci ne se croyait en aucune façon le droit d'entraver la marche de la mission française, et, cette assurance reçue, exhiba les passe-ports de Siam. Il fit sentir en même temps que si l'on continuait à montrer devant ses justes demandes la même inertie, le même manque d'empressement, il s'établirait lui-même à Stung Treng sans le consentement de qui que ce soit et en référerait au gouverneur de la Cochinchine française.



Detail de la porte du sanctuaire. – Dessin de E. Therond d'après un dessin de M. Lefèvre, lieutenant de vaisseau.

Ce mélange de douceur et de fermeté, qui était le fond du caractère de M. de Lagrée, et à l'aide duquel il est parvenu dans la suite à vaincre tant d'obstacles, réussit parfaitement. Le gouverneur vint peu après lui rendre sa visite en personne et s'excuser de sa conduite en alléguant son ignorance des usages. Ses cadeaux, qui avaient été d'abord refusés par le commandant de Lagrée, furent acceptés, et il reçut à son tour en échange quelques objets français. On se mit immédiatement à nous construire une case, et nous nous installâmes en attendant dans le *sala*, sorte de maison commune que

l'on trouve dans tous les villages laotiens, où le jour on délibère des affaires publiques, et où, la nuit, se tiennent quelques gardiens qui annoncent les veilles et protégent les habitants contre les déprédations des tigres et des autres rôdeurs nocturnes.

Nous pouvions dès ce moment renvoyer nos barques et nos rameurs cambodgiens, ces derniers au nombre de cinquante, tous fort impatients de retourner chez eux, l'époque du repiquage des riz étant arrivée et réclamant tous leurs soins. Quoique le roi du Cambodge eût donné l'ordre de nous conduire à Stung Treng sans aucune rémunération, en prélevant ce voyage sur les corvées qui lui étaient dues à titre d'impôt par les villages frontières, M. de Lagrée ne voulut pas avoir déplacé pour rien ces pauvres gens et fit remettre à chacun d'eux quatre ligatures (environ quatre francs de notre monnaie) et le riz nécessaire pour rejoindre leurs villages. Cette générosité avait également pour but de rassurer les Laotiens, devant qui elle était faite, sur le payement de leurs services à venir. En même temps, M. de Lagrée retint une petite pirogue et les deux bateliers cambodgiens les plus hardis et réputés connaître le mieux le fleuve, et les décida à prix d'argent à me reconduire à Sombor, en suivant la rive droite ou telle autre route que je leur indiquerais. Comme je l'ai déjà dit plus haut, la nature même de notre navigation jusqu'à Stung Treng avait rendu impossible toute reconnaissance hydrographique sérieuse, et l'objet de cette seconde excursion faite avec le courant en pleine eau, était surtout d'essayer de constater l'existence d'un chenal navigable au milieu de tout ce dédale d'îles, de roches et de rapides.

Je m'embarquai donc, moi quatrième, dans la frêle pirogue : en outre des deux Cambodgiens, j'emmenais un matelot français nommé Renaud, à qui un long séjour au Cambodge avait donné une certaine connais-



Arrivée aux rapides de Sombor. — Dessin de A. Herst d'après un dessin de M. Delaporte.

sance de la langue, et qui devait me servir à la fois de sondeur et d'interprète. Nous partîmes de Stung Treng le 24 juillet, à midi et demi. La légère barque, emportée par le courant, était gouvernée avec une merveilleuse adresse par les deux rameurs, armés chacun d'une courte pagaye et accroupis aux extrémités. Renaud et moi étions assis au centre, lui sondant de temps à autre, moi relevant rapidement la route suivie avec ma boussole et notant au crayon les différentes particularités qu'offrait le fleuve. Nous eûmes bientôt gagné la rive droite, et nous entrâmes dans le bras étroit et sinueux que le groupe d'îles de Salanh dessine le long de cette rive. A la tombée de la nuit, nous étions déjà arrivés, grâce à la vitesse du courant, à la tête de la zone des rapides; je fis faire halte et nous cherchâmes sur la berge le gîte pour la nuit que ne pouvait nous offrir l'étroite embarcation. Nous nous trouvions sur un territoire cambodgien dépendant de la grande province de Compong Soai, et au centre d'une exploitation forestière. Tout autour de nous gisaient d'énormes arbres abattus, dans le flanc desquels on avait commencé à creuser des pirogues; de forts coins en bois, enfoncés de distance en distance, maintenaient entr'ouverte la plaie béante pratiquée à coups de hache dans le cœur de l'arbre et allaient servir à l'élargir démesurément. Les bûcherons avaient déjà abandonné leur travail; mais nous trouvâmes les restes d'un feu allumé autour duquel nous amoncelâmes de nouveau combustible pour la nuit. Non loin de là s'élevait une petite case perchée sur quatre hauts piquets à plus de trois mètres au-dessus du sol, et à laquelle conduisait une grossière échelle. Cette espèce d'observatoire ou de *mirador* que l'on trouve dans toutes les parties de forêt exploitées, et qui sert d'abri et de lieu de veille contre les bêtes féroces, fut transformée en dortoir. Bercé par les oscillations que le vent imprimait par-

fois à notre domicile, et par le concert des mille bruits dont résonnait l'atmosphère de la forêt, je m'endormis bien vite, en compagnie de Renaud et de l'un de mes bateliers; l'autre s'était allongé dans la petite pirogue qu'il remplissait tout entière, pour veiller pendant la nuit à la sécurité de notre unique véhicule.

A six heures du matin, nous nous remîmes en route. Le bras étroit que nous avions suivi la veille s'élargissait brusquement jusqu'à atteindre un kilomètre et demi de large; le courant s'accélérait en même temps. La profondeur du fleuve, que j'avais trouvée supérieure à trente mètres au départ de Stung Treng, n'était plus ici que de quinze mètres. Sur notre gauche était la grande île de Prea, qui masquait l'autre rive. Nous n'aperçûmes celle-ci qu'après avoir dépassé la pointe sud de l'île, et j'estime qu'en ce point la largeur du bras unique que forme le Cambodge atteint cinq kilomètres; puis le fleuve se couvrit de nouveau d'îles de toutes dimensions, et le bruit lointain du rapide de Preatapang arriva à nos oreilles. La rive droite s'infléchissait légèrement vers l'ouest, et dans ce léger renflement venaient se placer une série d'îles longues, effilées comme des navires et dont les formes aiguës divisaient sans effort le courant devenu de plus en plus rapide. Mes bateliers voulurent à ce moment prendre le large et essayer de traverser le fleuve pour rejoindre la rive gauche; mais je m'opposai à leur dessein et je leur manifestai mon intention de suivre de très-près la rive droite, qui me paraissait, d'après la configuration générale du fleuve, devoir offrir en cet endroit la profondeur la plus grande. Mon désir fut accueilli par les dénégations les plus énergiques. Il y avait, dirent-ils, folie à tenter ce passage; l'eau bouillonnait, le courant était de foudre, la barque y serait infailliblement submergée. Je leur objectai qu'ils s'étaient engagés à me conduire au passage même de Preatapang, que c'était dans ce but précis qu'ils avaient été engagés à Stung Treng et qu'ils avaient reçu une rémunération exceptionnelle, qu'à ce moment ils n'avaient point considéré la



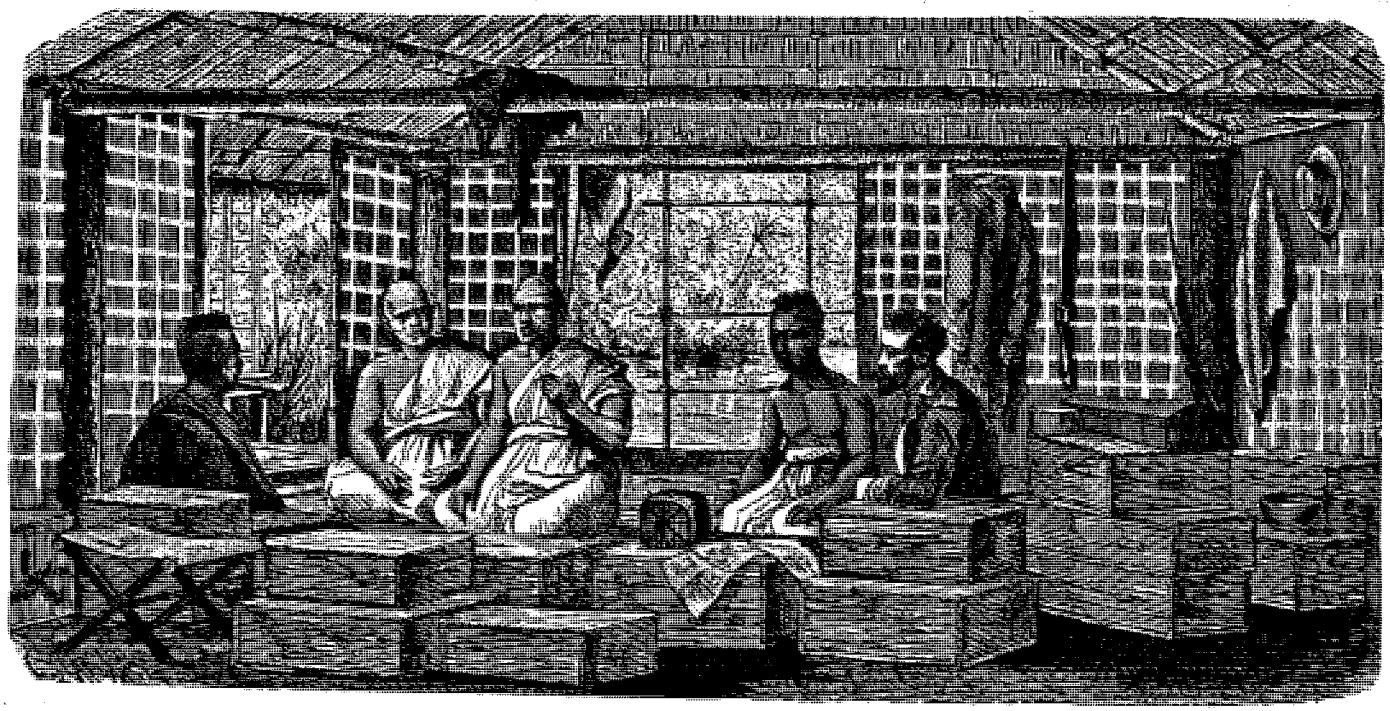
Navigation dans la forêt. — Dessin de A. Herst d'après un dessin de M. Delaporte.

chose comme impossible et que je pouvais juger moi-même qu'elle ne l'était pas avec une barque aussi légère et aussi facilement manœuvrable. Enfin je leur promis de doubler le prix convenu. Après s'être consultés un instant, ils m'assurèrent qu'ils me feraient voir Preatapang, mais ils continuèrent à s'éloigner de la côte. Je m'aperçus bien vite que leur intention était de passer au milieu du fleuve en laissant le rapide et l'île même de ce nom sur notre droite. Bien décidé à ne pas échouer comme la première fois dans la reconnaissance de ce fameux passage, j'ordonnai à Renaud de faire mine de s'emparer de la pagaye de l'arrière, en même temps que je signifiai de nouveau aux bateliers, la main sur mon revolver, de suivre la route que j'indiquai. Ils obéirent. Un instant après nous nous engagions entre la rive droite et la série des îles longues et étroites dont j'ai parlé. Là, le courant atteignait une vitesse irrésistible de six à sept milles à l'heure, et il était trop tard pour retourner en arrière. Si je n'avais été préoccupé par l'examen de la partie du fleuve que j'avais sous les yeux, l'air de comique angoisse de mes deux rameurs m'eût fait rire. Je voyais du reste, à leur contenance, que s'il y avait danger à franchir ce terrible passage, il n'y avait pas mort certaine, et je m'aperçus avec plaisir qu'ils prenaient toutes leurs dispositions pour manœuvrer la pirogue avec énergie et promptitude. La menace de nous emparer des pagayes avait fait son effet; ils préféraient se confier à leur habileté et à leur connaissance des lieux pour se sauver eux-mêmes que de remettre leurs destinées à l'audace ignorante d'un Européen.

Je vis bientôt ce qui formait le rapide. Après avoir longtemps couru presque exactement nord et sud, la rive droite du fleuve s'infléchit brusquement à l'est et vient présenter à l'eau une barrière perpendiculaire. En amont, sur l'autre rive, une pointe avancée renvoie dans ce coude toutes les eaux du fleuve qui la frappent et s'y réfléchissent, de sorte que la masse entière des eaux du Cambodge vient s'engouffrer avec la rapidité et le bruit du tonnerre dans les

quatre ou cinq canaux que forment les îles à base de grès qui se profilent le long de la rive droite. Irritées de la barrière soudaine qu'elles rencontrent, les ondes boueuses attaquent la berge avec furie, l'escaladent, entrent dans la forêt, écument autour de chaque arbre, de chaque roche et ne laissent debout dans leur course furieuse que les plus grands arbres et les plus lourdes masses de pierre. Les débris s'amoncellent sur leur passage; la berge est nivelée, et, s'élevant au milieu d'une vaste mer d'une blancheur éclatante, pleine de tourbillons et d'épaves, quelques géants de la forêt, quelques roches noirâtres résistent encore, pendant que de hautes colonnes d'écume rejaillissent et retombent sans cesse sur leurs cimes.

C'était là que nous arrivions avec la rapidité de la flèche. Il était de la plus haute importance de ne pas être entraîné par les eaux dans la forêt, où nous nous serions brisés en mille pièces, et de contourner la pointe en suivant la partie la plus profonde du chenal. Nous y réussîmes en partie. Ce ne fut d'ailleurs pour moi qu'une vision, qu'un éclair. Le bruit était étourdissant, le spectacle fascinait le regard. Ces masses d'eau, tordues dans tous les sens, courant avec une vitesse que je ne puis estimer à moins de dix ou onze milles à l'heure et entraînant au milieu des roches et des arbres notre légère barque perdue et tournoyante dans leur écume, auraient donné le vertige à l'œil le moins troublé. Renaud eut le sang-froid et l'adresse de jeter, à mon signal, un coup de sonde qui accusa dix mètres; ce fut tout. Un instant après, nous frôlions un tronc d'arbre le long duquel l'eau s'élevait à plusieurs mètres de hauteur. Mes bateliers, courbés sur leurs pagayes, pâles de frayeur, mais conservant un coup d'œil prompt et juste, réussirent à ne point s'y briser. Peu à peu la vitesse vertigineuse du courant diminua : nous entrâmes en eau plus calme; la

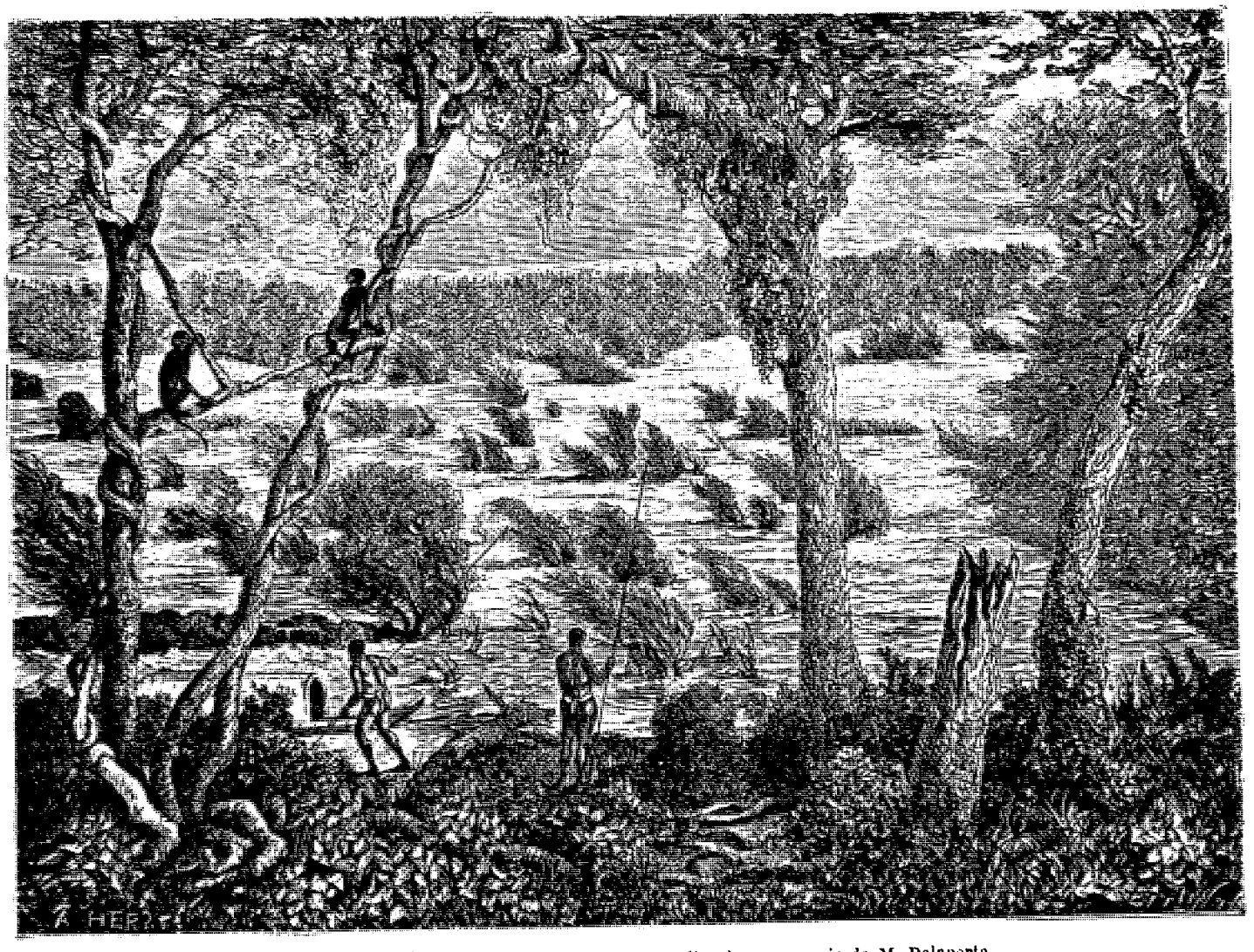


Le commandant de Lagree recevant le chef des bonzes à Stung Treng. — Dessin de E. Bocourt d'après un croquis de M. Delaporte.

rive se dessina de nouveau; mes bateliers essuyèrent la sueur qui ruisselait de leurs fronts. Nous accostâmes pour les laisser se reposer de leur émotion et des violents efforts qu'ils avaient dû faire. Je remontai à pied le long de la berge pour essayer de prendre quelques relèvements et compléter la trop sommaire notion que je venais d'avoir de cette partie du fleuve : si la profondeur de l'eau paraissait suffisante pour laisser passer un navire, la force du courant enlevait tout espoir que ce passage pût jamais être tenté, et le chenal, s'il existait, ne devait plus être cherché de ce côté, mais plus probablement au milieu des îles qui occupent la partie centrale du lit du fleuve.

En continuant la descente du fleuve le long de la rive droite, je trouvai encore quelques passages assez rapides, mais aucun qui présentât le moindre danger. Le même jour, à deux heures et demie, j'arrivais à Sombor, ayant parcouru en douze heures, grâce à la rapidité du courant, la distance que nous venions de mettre six jours à franchir en remontant le fleuve! Je trouvai à Sompor une barque cambodgienne chargée de caisses que nous avions dû laisser à Cratieh, faute de moyens de transport suffisants, et qui allait rejoindre l'expédition à Stung Treng; j'abandonnai ma petite pirogue trop incommode pour un long trajet, je récompensai généreusement mes deux pilotes, et, après avoir pris définitivement congé d'eux et du gouverneur de Sombor, chez lequel je passai une nuit, je repartis avec cette barque retardataire. Ce fut avec la plus vive satisfaction que je m'aperçus, pendant le trajet, qu'elle contenait des caisses de biscuit : j'étais parti sans provisions, et je n'avais pu acheter à Sombor des vivres en quantité suffisante. Ce biscuit et un peu d'eau-de-vie me permirent de ne point recourir absolument aux boulettes de riz des bateliers. Le 30 juillet, j'étais de retour, sans autre incident, à Stung Treng.

Tout s'y passait le plus tranquillement du monde. Le commandant de Lagrée en était parti, la veille, pour faire une excursion dans le Se Cong. Le logement de l'expédition était complétement achevé et plaisamment situé à l'embouchure d'un petit arroyo, sur la berge même de la rivière. Il n'était séparé des maisons du village que par le sentier qui en forme la rue principale. La population s'était bien vite accoutumée à la petite expédition; les approvisionnements et les achats de toute nature se faisaient avec la plus grande facilité. Les environs offraient d'agréables promenades et de fructueuses parties de chasse; on y rencontrait même comme une réminiscence des ruines d'Angcor : à la pointe même de la rivière et du grand fleuve, au milieu de la solitude d'un petit bois, sont des restes fort remarquables de tours en briques de l'époque khmer, que M. Delaporte a dessinés avec soin. Les bases de ces tours sont divisées en deux compartiments, dont chacun forme un petit sanctuaire rectangulaire. En dedans de l'enceinte qui enclôt ces tours, sont des restes d'édicules, comme dans les monuments du Cambodge. Les encadrements des pertes sont en grès; mais si les briques employées sont d'une grande beauté et d'une grande perfection de cuisson et de forme, la pierre est plus grossière, plus mal jointe; l'ornementation est d'un goût plus lourd.



Une vue sur les rapides. — Dessin de A. Horst d'après un croquis de M. Delaporte.

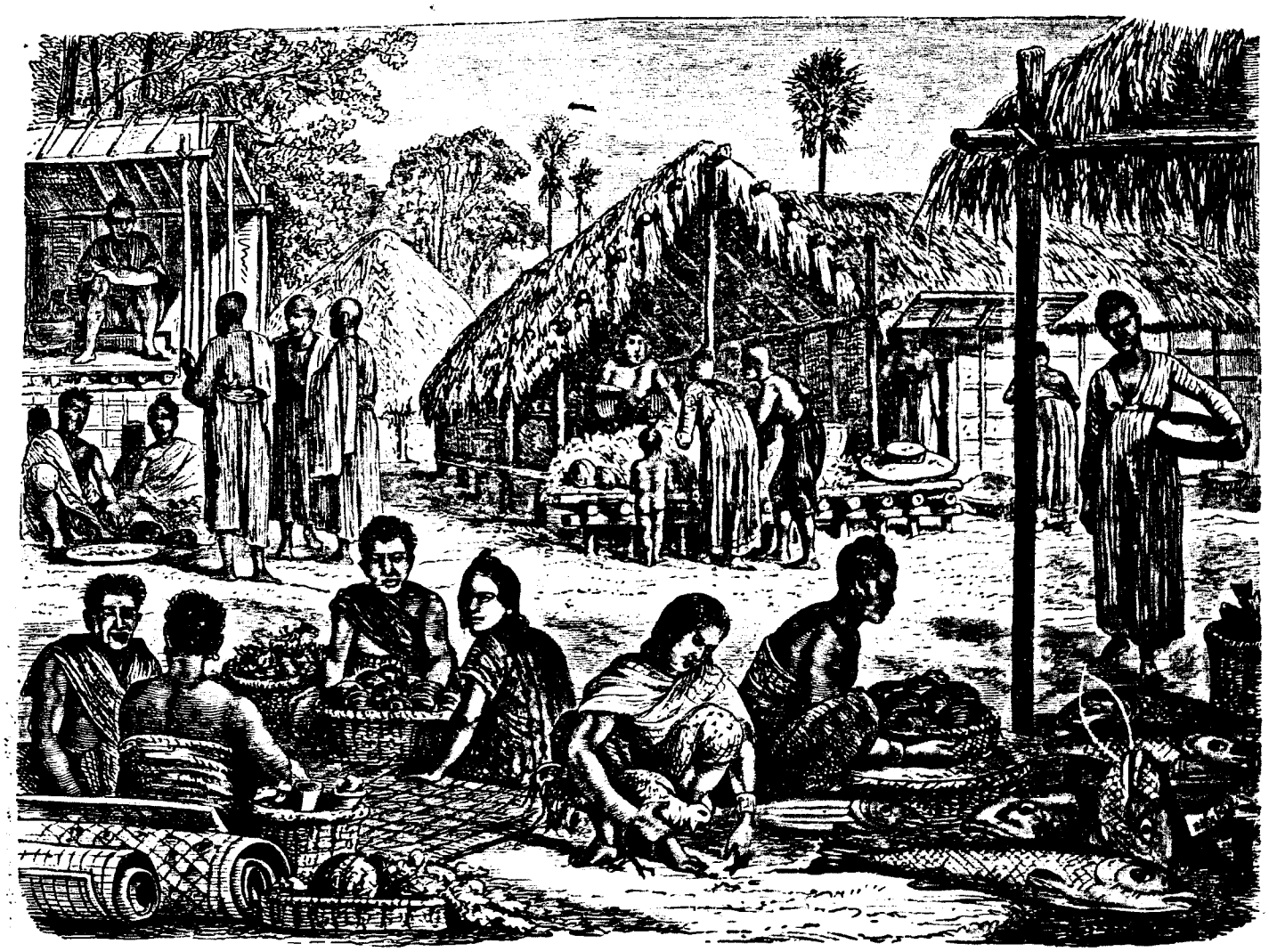
Il semble résulter de la relation du voyage d'une mission hollandaise, celle de Gérard van Wusthof, qui en 1641 remonta le fleuve du Cambodge jusqu'à Vien Chang[1], que ces ruines étaient autrefois le lieu d'une résidence royale, et que la domination cambodgienne, à Stung Treng, ne remonte pas à une époque bien éloignée. « Le 17 août, dit cette relation, nous passâmes la nuit à Bætrong (ce qui précède permet d'identifier cette localité avec Stung Treng), près d'une église en pierre, ruinée de vétusté, où les Louwen (Laotiens) faisaient des cérémonies et des sacrifices. Des cierges brûlaient dans cette église sur les autels de deux idoles. Il y a cinquante ans environ, les rois du Cambodge résidaient en cet endroit; mais, obligés de reculer devant les attaques incessantes des Louwen, ils abandonnèrent cette église à elle-même dans la solitude d'un bocage, et descendirent au lieu où ils résident actuellement. » D'après la même relation, il y avait

1. *Voyage lointain aux royaumes de Cambodge et Laouven par les Néerlandais et ce qui s'y est passé jusqu'en* 1644 (Harlem, 1669), petite brochure en langue flamande qui a été traduite pour la première fois en français *in extenso*, sur ma demande, par M. Paul Vœlkel, directeur de l'Institut allemand de Paris. Les extraits que j'en donne ici, de même que les citations françaises de l'Espagnol Ribadeneyra contenues dans les livraisons précédentes, sont complétement inédits.

encore, à l'époque du passage des Hollandais, des Cambodgiens établis jusque dans le haut de la vallée du Se Cong. Aujourd'hui il n'y en a plus un seul.

Le village même de Stung Treng peut contenir environ huit cents habitants, tous Laotiens. La province dont il est le chef-lieu s'étend tout entière sur la rive gauche du Cambodge. Stung Treng est l'intermédiaire commercial entre Pnom Penh et Attopeu, centre assez considérable, situé dans le haut de la rivière, et le dernier point qui à l'est relève de Ban Kok. Attopeu est le lieu d'une production de poudre d'or autrefois importante, aujourd'hui presque nulle. De nombreuses tribus sauvages, dont quelques-unes, les Proons, sont réputées très-cruelles, habitent les régions montagneuses qui circonscrivent la vallée de Se Cong, et surtout la zone comprise entre cet affluent du grand fleuve et la grande chaîne de Cochinchine.

Le commerce est entre les mains de quelques Chinois, la plupart originaires du Fo-kien, arrivés là par la Cochinchine. Les produits qu'ils apportent sont : de la noix d'arec, des étoffes de soie, des cotonnades, du sucre, du sel, divers articles de mercerie et de quincaillerie. Ils remportent à Pnom Penh de la cardamone, de l'ortie de Chine, de la cire, de la laque, de l'ivoire, des peaux et des cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes de paon et quelques objets de van-



Le marché à Pnom Penh. — Dessin de E. Bocourt d'après une aquarelle de M. Delaporte.

nerie et de boissellerie artistement fabriqués par les sauvages. Tous ces échanges se font en nature, et il faut une saison entière pour transformer de la sorte le chargement d'une barque. Ce n'est pas que la monnaie soit inconnue dans le pays : le tical siamois, qui est la monnaie officielle, et la piastre mexicaine, y ont cours; mais ils ne s'y trouvent qu'en quantité excessivement faible. Comme monnaie divisionnaire, on se sert à Stung Treng de petites barres de fer aplaties de forme lozangique, de trois centimètres de largeur au milieu, sur moins d'un centimètre d'épaisseur et sur quatorze ou quinze centimètres de long. Elles pèsent environ deux cents grammes et l'on en donne dix pour un tical; cette monnaie singulière et incommode, qui attribue au fer une valeur huit ou neuf fois supérieure à celle qu'il a dans les pays civilisés, vient de la province cambodgienne de Tonly Repou. Pour une de ces barres de fer, les habitants donnent ordinairement deux poules. Un peu plus haut dans la vallée du Cambodge, à Bassac et à Oubon, on se sert comme monnaie divisionnaire de petits saumons de cuivre de la grosseur du petit doigt et d'une longueur de six à sept centimètres, appelés *lats*. On en donne vingt-quatre pour un tical.

Comme on peut le pressentir aisément, le commerce dont je viens de parler ne se fait que dans des proport'ons excessivement restreintes. Les Laotiens de cette

zone ne sont guère plus producteurs que les Cambodgiens, et ce que j'ai dit plus haut de ces derniers peut s'appliquer également à leurs voisins de Stung Treng. Sans l'intervention de l'élément chinois, ces contrées éloignées mourraient bientôt à toute relation extérieure. Malheureusement, le régime douanier déplorable auquel est soumis le Cambodge est un puissant obstacle aux efforts des laborieux émigrants que le Céleste-Empire fournit à toutes ces régions. Dès notre arrivée à Stung Treng, quelques-uns des Chinois qui y résidaient adressèrent à ce sujet de vives plaintes à M. de Lagrée : l'augmentation des droits de douane à Pnom Penh, pour toutes les marchandises venant du Laos, était devenue telle, dirent-ils, que cette route commerciale cependant si directe, et relativement si facile, se trouvait trop onéreuse et qu'il allait falloir y renoncer pour prendre celle de Ban Kok. Outre la dîme prélevée sur tous les produits, le fermier récemment installé par le roi exigeait encore des cadeaux en nature qui élevaient le total des droits perçus à vingt pour cent environ de la valeur des marchandises !

Si l'on se rappelle que le Cambodge couvre complétement au nord-ouest la frontière de nos possessions de Cochinchine et qu'il est le lieu de transit obligatoire de toutes les marchandises qui, de la vallée du fleuve, veulent se diriger vers Saïgon, on comprendra quelle importance il y aurait pour cette dernière ville à faire disparaître de parcilles entraves commerciales. On a cru beaucoup faire en supprimant toute douane entre le Cambodge lui-même et notre colonie. C'est surtout entre le Cambodge et la zone extérieure qu'il conviendrait de prendre une mesure analogue.

A côté de ce commerce, qui est peu florissant, le Se Cong est la route d'un autre genre d'échanges moins avouable, mais plus actif et plus avantageux, qu'il appartiendrait à l'influence française de faire dispa-



Ruines à la pointe de Stung Treng. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

raître. Je veux parler de la vente des esclaves. Pour un peu de laiton ou de poudre, pour quelques verroteries, les chefs des tribus sauvages de cette zone consentent à livrer des adolescents, souvent même des familles entières, que les Chinois vont vendre ensuite sur le marché, aujourd'hui français, de Pnom Penh. Quoique la condition de ces esclaves au milieu des Laotiens ou des Cambodgiens ne soit point comparable à ce qu'était jadis celle des nègres dans les colonies européennes, qu'ils jouissent même souvent d'un bien-être plus grand qu'à l'état de liberté, ce commerce n'en a pas moins les plus déplorables conséquences pour la race au détriment de laquelle il s'exerce : la guerre entre toutes les tribus presque à l'état de permanence, des enlèvements à main armée et d'indignes violences de la part des marchands qu'attire chaque année ce trafic lucratif. Je fus témoin, quelques mois après, de l'arrivée à Stung Treng d'un convoi d'esclaves, et je ne pus m'empêcher d'être profondément ému de ce spectacle. Si les hommes paraissaient en général assez indifférents à leur sort, les femmes serraient convulsivement autour d'elles leurs enfants en bas âge, les cachaient dans leurs bras, et leurs regards trahissaient une angoisse poignante chaque fois qu'un curieux s'approchait pour les examiner.

Un esclave qui a coûté à Attopeu cent ou cent cinquante francs en marchandises, se revend à Pnom Penh cinq cents francs environ.

Le 5 août, M. de Lagrée était de retour de son excursion. Il avait remonté la branche la plus ouest du Se Cong qui, à très-peu de distance de Stung Treng, se divise en trois bras principaux. L'un de ces bras vient du sud et traverse le pays habité par les sauvages Radé ; les deux autres sont parallèles et descendent du nord-est. M. de Lagrée s'était arrêté à Sieng Pang, chef-lieu d'une petite province laotienne, intermédiaire

entre Stung Treng et Attopeu, et située à vingt lieues environ du premier de ces deux points. Il pensait que cette partie de la rivière pourrait être très-facilement rendue navigable à l'aide de quelques travaux. A la première bifurcation du Se Cong, il avait rencontré quelques ruines analogues à celles qui se trouvent à la pointe du Stung Treng.

Dès son retour, il demanda au gouverneur les barques et les hommes que les lettres de Ban Kok ordonnaient de nous fournir en échange d'une rémunération suffisante. Ces barques devaient nous conduire jusqu'aux cataractes de Khon; là, un transbordement devait avoir lieu, et des barques de la province suivante devaient venir nous chercher. Ces cataractes de Khon nous étaient signalées comme le plus grand obstacle à la navigabilité du fleuve et nous étions impatients d'en juger *de visu*.

Pendant que le gouverneur expédiait des ordres aux différents villages pour réunir les moyens de transport qui nous étaient nécessaires, M. de Lagrée essayait par tous les moyens d'attirer à lui les anciens du pays, pour en obtenir tous les renseignements possibles sur la partie de la vallée du fleuve vers laquelle nous nous dirigions. Il dressait aussi une espèce de carte qu'il appelait en riant la carte de l'avenir, et à l'aide de laquelle il réglait nos étapes, calculait la quantité de vivres qu'il était indispensable d'emporter avec soi, tâchait en un mot de pourvoir à toutes les éventualités, à tous les besoins, avec une sollicitude minutieuse et un sens pratique que l'on rencontre bien rarement à un degré aussi développé chez un chef d'expédition. Il s'informait également avec soin de tout ce qui se rapportait à l'histoire, à l'administration, à la politique du pays. La curiosité, les petits cadeaux qu'il faisait à ses visiteurs attiraient au campement une affluence assez grande. A l'exemple du gouverneur, toutes



Têtes de sauvages à Stung Treng. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

les autorités subalternes du Muong s'y rendirent. Le chef des bonzes de l'endroit ne crut pas déroger à son sacré caractère et à la vénération attachée à sa robe jaune, en allant saluer à son tour le commandant français. Les indications vagues, les renseignements souvent contradictoires que celui-ci recueillait dans ses conversations avec les indigènes témoignaient souvent d'une grande ignorance, quelquefois d'une défiance extrême de leur part; mais, en pays inconnu, les moindres données ont une importance énorme. Leur discussion fournissait un élément à nos causeries et un stimulant à nos imaginations. Malgré les pluies qui étaient torrentielles et produisaient parfois en une nuit des crues de plus d'un mètre, tout le monde avait hâte de sortir du repos dont le plus grand nombre jouissait depuis plus de deux semaines. La santé générale de l'expédition paraissait assez bonne; M. Thorel qui, à la suite de l'excursion d'Angcor, avait été atteint d'une dyssenterie assez grave, s'était remis à peu près complétement, après nous avoir donné à Cratieh les plus vives inquiétudes. Seul, depuis mon retour de Sombor, je me sentais assez sérieusement indisposé, et M. Delaporte avait dû me remplacer dans mes diverses fonctions. Au milieu des préparatifs de départ, cette indisposition se transforma tout à coup en maladie grave, et à partir de ce moment je perds tout souvenir de ce qui s'est passé pendant une douzaine de jours.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Passage du petit bras qui separe l'île de Khong de la chute de Salaphe. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

III

Les cataractes de Khong. — Ile de Khong. — Arrivée et séjour à Bassac.

Le premier souvenir un peu net que je retrouve dans ma mémoire, après cette obscure période de cauchemars et de fantastiques évocations du passé dont se compose le délire, est un calme et riant paysage des tropiques. Sur les bords d'une rivière étroite et torrentueuse, non loin d'une cascade brillante que les rayons du soleil enveloppent d'une poussière diamantée, se trouvent disséminées quelques cases. Au delà, derrière un rideau de cocotiers, s'étendent de larges rizières dont la surface ondoyante jaunit déjà, verte étendue que des talus étroits et réguliers encadrent de filets blancs. Quelques barques stationnent devant les maisons et une trentaine d'indigènes vont et viennent, transportant des caisses et des ballots, Au milieu d'eux, les surveillant et les dirigeant, je reconnais la plupart de mes compagnons de voyage qui m'adressent un sourire ou une parole d'encouragement. On me porte dans un hamac et j'éprouve une singulière sensation de plaisir à me sentir vivre, balancé entre les bras de robustes porteurs. J'ouvre de toutes mes forces mes poumons à l'air chaud et vivifiant qui se joue à travers la cime des palmiers et allonge leurs ombres insaisissables devant moi; mais la force me manque pour tout autre mouvement. Je ne vis encore que par la pensée et le regard.

C'était le 18 août, jour de notre arrivée dans l'île de Khong, au pied même des cataractes. Nous étions partis de Stung Treng depuis quatre jours, à un moment où l'on désespérait de me sauver. M. Joubert et M. Thorel, qui m'avaient soigné pendant toute ma maladie avec le plus grand dévouement, avaient pensé qu'un changement d'air ne pouvait que m'être favorable. Le jour même du départ, je m'étais jeté à l'eau malgré le soldat qui était chargé de me garder à vue, et ce bain, pris dans un accès de délire, sans que j'eusse moi-même la moindre conscience de ce que je faisais, avait produit une réaction salutaire devant laquelle le typhus dont j'étais atteint avait cédé. Je n'avais plus maintenant qu'à me résigner à la longue convalescence qui suit toujours une maladie de ce genre.

Que MM. Joubert et Thorel reçoivent ici tous mes remercîments pour leurs soins empressés.

C'est à Khong, si le lecteur s'en souvient, que de nouvelles barques, envoyées de Khong, chef-lieu de pro-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

vince situé à quatre ou cinq lieues plus haut dans l'île de ce nom, devaient venir nous prendre. Les communications étant assez lentes à cette époque de l'année, et la préparation des barques toujours longue, nous dûmes séjourner environ une semaine dans le sala du village sis à l'extrémité nord de l'île de Khong. Ce temps fut employé par M. de Lagrée et M. Delaporte à diverses reconnaissances. Le dessin qui précède représente ce dernier franchissant le petit bras qui sépare l'île de Khong de l'une des chutes les plus importantes, celle de Salaphe. J'explorai moi-même avec soin cette région quelque temps après, et je vais essayer d'en donner une idée. Cette partie du cours du Cambodge présente une physionomie unique, et il serait impossible, je crois, de trouver quelque chose d'analogue dans la description de tous les autres grands fleuves du globe.

Après avoir cheminé depuis Stung Treng entre une multitude d'îles qui empêchent presque toujours d'apercevoir en même temps les deux rives, on arrive, en remontant le fleuve, dans un immense et magnifique bassin qui a environ une lieue et demie dans sa plus grande dimension et une quarantaine de mètres de profondeur. Il est limité au nord par un amas compacte d'îles, au milieu desquelles surgissent pour la première fois quelques collines. C'est au travers de ces îles et par vingt canaux différents que les eaux du fleuve, quelque temps retenues dans les sinuosités de leurs rives, se précipitent dans le tranquille bassin où elles viennent se confondre et s'apaiser. A l'extrémité ouest de ce bassin et sur la rive droite, s'élève un groupe de montagnes. On sent que c'est là le point de départ de l'arête rocheuse qui est venue si malencontreusement barrer le cours du fleuve. En traversant le bassin, on aperçoit successivement, à l'entrée de chacun des bras qui s'y déversent, des chutes d'eau, différentes d'aspect et de hauteur, qui ferment l'horizon de leur mobile rideau d'écume. Les eaux ne tombent point cependant partout en cascade. Dans quelques bras longs et sinueux, elles ont aplani l'obstacle et coulent en torrent. Ce sont là des chenaux dont profitent les indigènes pour faire passer leurs barques complétement allégées. Ces passages varient avec les saisons et quelques-uns restent complétement à sec pendant plusieurs mois de l'année. Les deux canaux les plus importants et les cataractes les plus belles se trouvent dans les deux bras extrêmes du fleuve, le bras de Salaphe et celui de Papheng. Là on voit des chutes d'eau de plus de quinze mètres de hauteur verticale et d'une longueur qui atteint parfois un kilomètre. La ligne des cataractes s'étend, décomposée en plusieurs tronçons, sur une longueur totale de douze à treize kilomètres. En amont, le fleuve se retrécit un instant jusqu'à ne plus atteindre que la moitié de cette dimension ; puis il s'épanouit de nouveau sur l'immense plateau de roches qui précède les chutes, en se perdant au milieu d'îles sans nombre, et en embrassant entre ses deux rives un espace de près de cinq lieues ! Tout, dans ce gigantesque paysage, respire une force et revêt des proportions écrasantes. Cette grandeur n'exclut pas la grâce : la végétation, qui recouvre partout le rocher et vient se suspendre jusqu'au-dessus des chutes, adoucit l'effrayant aspect de certaines parties du tableau par d'heureux et saisissants contrastes. Au pied des cataractes viennent s'ébattre d'énormes poissons analogues aux souffleurs, et, dans les parties plus tranquilles, des pélicans et autres oiseaux aquatiques se laissent nonchalamment emporter par le courant.

Parmi les îles des cataractes, deux seulement sont habitées, l'île de Khong et celle de Sdam. Toutes les autres sont recouvertes d'une épaisse forêt. Au-dessus, au contraire, les bords du fleuve et les îles sont très-peuplés et très-cultivés. L'île de Sitandong ou de Khong est la plus considérable de tout le groupe; elle a donné son nom à la province. La ligne continue de palmiers, de maisons, de jardins que présentent ses rives est du plus riant aspect. De petites chaînes de collines la traversent dans toute sa largeur et forment autant de réservoirs naturels d'où l'eau de pluie se répand partout en petits ruisseaux, distribués avec intelligence dans toutes les plantations. Le Muong se trouve sur la côte est de l'île. Nous y arrivâmes le 26 août, après avoir quitté l'île de Khong la veille. Un logement nous était déjà préparé sur le bord de l'eau presque vis-à-vis la résidence du gouverneur.

Celui-ci, bon et jovial vieillard de quatre vingts ans, nous accueillit avec les marques de sympathie et de curiosité les plus vives : il était complétement sourd, et pour le tenir au courant de la conversation, un serviteur devait écrire sans relâche sur un tableau qu'on lui mettait sous les yeux. Sa bienveillance et son empressement à satisfaire toutes nos demandes ne se démentirent pas un instant. A Khong, nous n'étions annoncés par aucun antécédent fâcheux pour la considération des Européens : la tranquillité et la richesse de cette province, assez éloignée des frontières pour ne ressentir jamais les contre-coups des guerres voisines, rendaient la population plus confiante qu'à Stung Treng, où l'on était exposé souvent aux incursions des sauvages et des rebelles annamites ou cambodgiens. Notre générosité, la douceur de nos allures, la régularité de la conduite des hommes de l'escorte justifièrent et augmentèrent cette confiance. Les habitants se montrèrent plus qu'empressés et nous importunèrent souvent par leur curiosité de toute heure et de toute circonstance. Les moindres objets européens, apportés comme cadeaux ou comme objets d'échange, excitaient la plus vive admiration et les plus grandes convoitises. Le gouverneur, rendu l'heureux possesseur de quelques-uns d'entre eux, disait que bien certainement Bouddha avait dû naître en France et non dans un pays aussi dénué et aussi barbare que le sien. Il nous envoya un bœuf en retour, ce qui nous causa un plaisir infini, pareille aubaine ne nous étant point arrivée depuis notre départ de Pnom Penh.

La position de Khong en fait un centre commercial assez important et les échanges y paraissent plus actifs qu'à Stung Treng. Les principaux négociants sont des Chinois fixés dans le pays depuis longtemps et mariés à des indigènes. Aux denrées déjà signalées à Stung Treng, il faut ajouter la soie que l'île de Sitandong produit en quantités relativement considérables. Khong est en relation avec les tribus sauvages de l'est par une route qui part de la rive gauche du fleuve et qui paraît assez fréquentée. A la hauteur de Khong, et sur la rive droite, s'étend la province cambodgienne de Tonly Repou, tombée aujourd'hui au pouvoir des Siamois. Elle doit son nom à une jolie petite rivière, dont la vallée était autrefois riche et peuplée ; depuis sa séparation du Cambodge, elle a été désertée en partie et les montagnes qui la limitent sont le lieu de refuge de bandes de voleurs. Le commandant de Lagrée alla visiter, pendant notre séjour à Khong, un ou deux villages qui dépendent de cette province et remonta pendant quelques milles la rivière Repou, que les Laotiens appellent Se Lompou[1]. Il revint convaincu de l'importance qu'il y aurait, pour le Cambodge et pour le commerce de notre colonie de Cochinchine, de revendiquer la possession d'un territoire dont Siam s'est emparé par une véritable trahison. Sous le roi Ang Cham, prédécesseur d'Ang Duong, père du roi de Cambodge actuel, le Déchu Ming, grand mandarin de Compong Soai, se révolta contre son souverain légitime ; poursuivi par les troupes royales, auxquelles s'étaient joints les Annamites, il se réfugia dans la province de Tonly Repou qui relevait de son gouvernement. N'espérant pas pouvoir y tenir longtemps, il implora le secours du roi de Siam et lui offrit de lui livrer, non-seulement cette province, mais encore celle de Muluprey, située plus à l'ouest. Siam accepta l'offre, lui donna le commandement de ces deux provinces que les Cambodgiens n'osèrent plus revendiquer, et la scission fut consommée en fait sans avoir cependant jamais été proclamée ou reconnue de part et d'autre d'une façon officielle.

Si l'on veut que le commerce par la vallée du Mékong prenne l'extension qui est dans la nature des choses, il faut que le pavillon français flotte sur la rive droite du fleuve, au-dessus des cataractes, pour protéger le transbordement des marchandises qui remontent ou qui descendent le fleuve, faciliter les travaux pouvant améliorer le passage et agrandir le cercle de l'influence civilisatrice, qui seule peut faire atteindre à ces riches contrées le développement dont elles sont susceptibles.

La position du groupe d'îles que commande Khong lui assurera, dès que le pays se trouvera en possession de communications commerciales plus faciles et moins onéreuses, une prospérité analogue à celle que les districts les plus favorisés du delta du Cambodge ont acquise sous la domination française. Malheureusement, à Khong comme à Stung Treng, nous avons recueilli de la part des commerçants chinois les mêmes plaintes sur les exigences et les rigueurs de la douane cambodgienne de Pnom Penh.

Dans le sud de l'île de Khong, M. de Lagrée a trouvé quelques vestiges peu importants, mais non méconnaissables, de constructions khmers. Le pays, plus accidenté, plus pittoresque que la monotone et plate étendue que nous avions traversée jusque-là, invitait, malgré les pluies, aux excursions et aux promenades. Vis-à-vis notre campement, sur la rive gauche du fleuve, s'élevaient des hauteurs boisées : habitués aux plaines sans limites de la Cochinchine et du Cambodge, nous nous imaginions retrouver là de véritables montagnes. La complaisance des habitants dont nous commencions à balbutier un peu la langue rendait nos déplacements plus faciles : nous nous sentions plus libres dans nos mouvements, plus indépendants qu'au début du voyage, et chacun mettait plus d'activité et plus de plaisir à ses recherches.

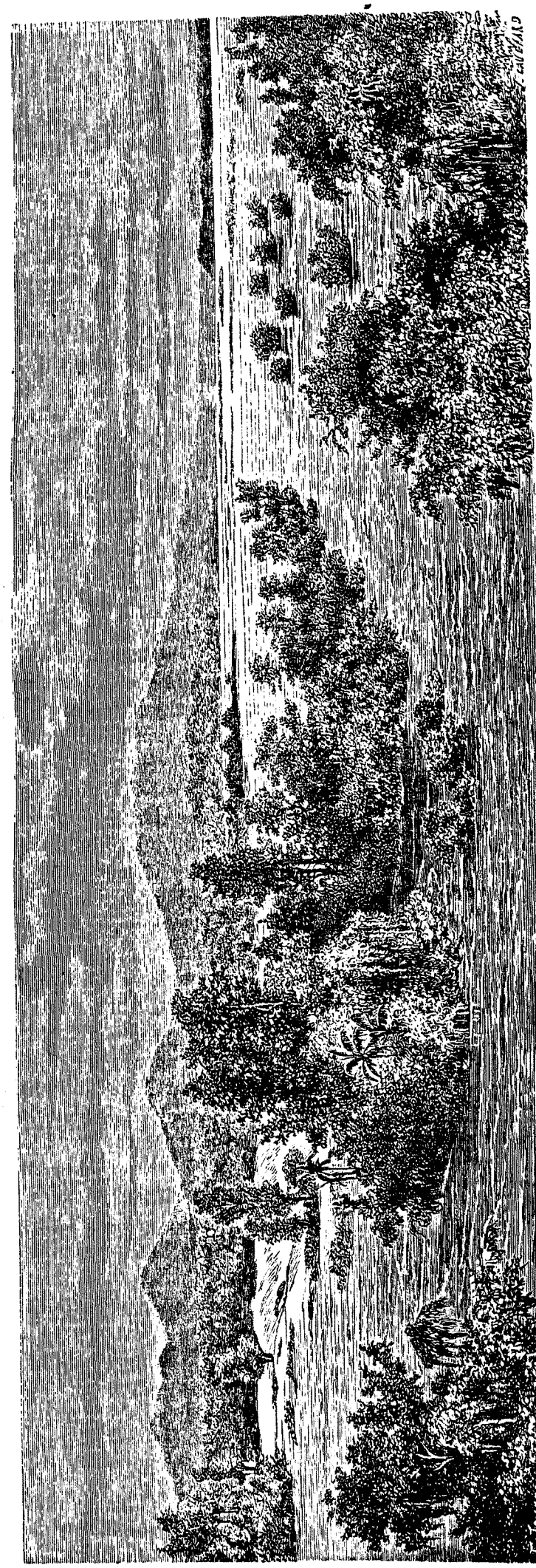
On se rappelle sans doute qu'avant de nous engager définitivement dans la partie supérieure de la vallée du fleuve, nous devions recevoir du gouverneur de la colonie les passe-ports et les instruments qui nous manquaient encore. Il fallait choisir un point de stationnement commode et agréable pour attendre le retour de la saison sèche au commencement de laquelle on devait expédier de Pnom Penh les objets attendus. M. de Lagrée avait hésité un instant entre Khong et Bassac, chef-lieu de la province qui confine immédiatement au nord la province de Khong, et qui se trouve sur le fleuve à un peu plus de vingt lieues de ce dernier point. Après quelques jours passés à Khong, le chef de l'expédition fixa son choix sur Bassac, dont l'importance politique lui parut plus grande et où il pensa qu'il serait plus facile d'obtenir des renseignements sur le haut du pays.

Le 6 septembre, nous nous remîmes en route pour cette nouvelle destination. Au-dessus de l'île de Khong, le fleuve réunit toutes ses eaux en un seul bras ; pour la première fois depuis Sombor, il n'occupe plus qu'une largeur de douze à quinze cents mètres et son lit se trouve débarrassé des rochers et des bouquets d'arbres qui l'obstruaient. Ses rives, très-peuplées et très-cultivées, offrent partout des lieux de halte commodes et bien approvisionnés. Il fallut au début réprimer vigoureusement les tentatives de vol et de pillage de nos bateliers laotiens ; l'honneur de nous conduire leur accordait, disaient-ils, le privilége de l'impunité. Nous eûmes toutes les peines du monde à leur faire comprendre que nos usages répugnaient à de telles libertés, mais nous apprîmes que chaque fois qu'un mandarin siamois traversait le pays, les hommes de son escorte et les bateliers qui l'accompagnaient s'arrogeaient le droit de prendre dans les villages tout ce qui se trouvait à leur convenance. Il fallut user de menaces pour convaincre nos indigènes que nous n'acceptions pas cette assimilation.

1. *Tonly* en cambodgien, *Se* en laotien veulent dire rivière.

De Khong à Bassac, la direction du Cambodge est exactement le nord. Des deux côtés de ses rives, les collines, que nous avions commencé à rencontrer à Khong, s'élèvent graduellement en chaînes régulières et composent des horizons plus variés Au fond de la longue perspective que nous offrait le cours du fleuve, se dessinait un groupe lointain de montagnes qui, chaque jour, prenait au-dessus de l'horizon des proportions plus considérables. Au bout de cinq jours de marche, nous commencions à parcourir l'immense arc de cercle que décrit le fleuve au pied de ces montagnes, et le lendemain, 11 septembre, à neuf heures du matin, nous prenions terre encore une fois à Bassac.

Bassac est situé sur la rive droite du Mekong, au pied d'un imposant massif montagneux qui est le trait géographique le plus saillant de tout le Laos inférieur. Ce massif, à cheval sur le fleuve, occupe sur la rive gauche un immense espace à peu près circulaire et se prolonge sur la rive droite par deux ou trois sommets remarquables. L'un d'eux, appelé Phou Bassac par les indigènes, d'une forme conique très-élancée, s'élève à une faible distance à l'ouest du village et jette de tous côtés des contre-forts puissants. Au nord de Bassac et sur les bords mêmes du fleuve, un plateau à arêtes très-vives et coupé à pic sur sa face sud — ce que nous devions apprendre plus tard à nos dépens — est le point de départ d'une chaîne d'un fort relief qui longe la rive droite. Elle se termine par un pic, Phou Molong (*phou* signifie montagne en laotien), qui est le plus important de tout ce groupe et dont la cime peut se voir, par un temps clair, de la pointe nord de l'île de Khong, c'est-à-dire d'une distance de vingt-cinq lieues.



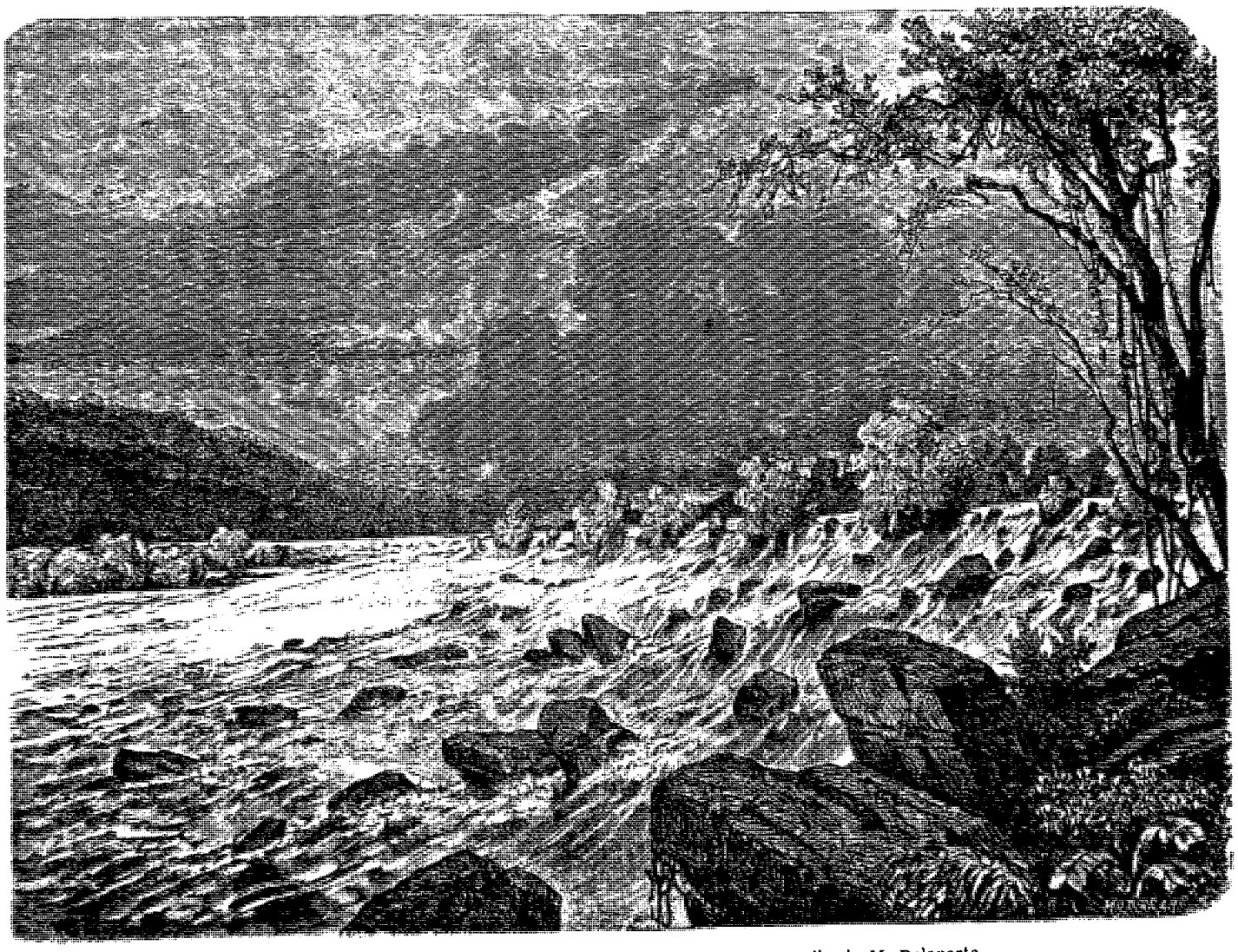
Vue du fleuve au-dessus de la chute de Salaphe. — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. Delaporte.

Vis-à-vis Bassac, le Cambodge est divisé en deux bras très-inégaux par une grande île, Don Deng, qui ne ménage le long de la rive gauche qu'un canal de quatre cents mètres de large et laisse les eaux du fleuve se déployer devant Bassac sur une largeur de plus de deux kilomètres. Dans l'est-nord-est, les sommets volcaniques de la partie du massif montagneux située sur la rive gauche dentellent l'horizon, et à l'angle le plus sud de ce massif s'avance une haute montagne ronde que nous avions surnommée le Teton en raison de sa forme et à laquelle j'ai donné depuis le nom de pic de Lagrée.

La beauté du fleuve, le cadre puissant de montagnes au milieu duquel il déroule ses paysages grandioses, font de Bassac l'une des situations les plus remarquables et les plus pittoresques de la vallée du Cambodge. Elle est aussi l'une des plus heureusement choisies au point de vue politique et commercial. Le voi-

sinage de Phou Bassac tempère singulièrement les ardeurs du climat; quoique l'on soit à peine sous le quinzième degré de latitude nord, on retrouve ici pendant quelques matinées de janvier les températures de douze à quatorze degrés, si vivifiantes pour des Européens anémiés par un long séjour sous les tropiques; au fort de l'été, la chaleur n'est jamais aussi insupportable qu'elle l'est en Cochinchine et dans quelques autres endroits de la vallée du fleuve situés plus au nord. L'immense nappe d'eau qui s'étend devant le village rafraîchit l'atmosphère et produit des jeux réguliers de brise qui le renouvellent constamment. Cette position exceptionnelle désigne Bassac comme l'un des points du Laos inférieur où l'influence française doit désirer de s'implanter le plus solidement.

Les pluies diluviennes qui nous accueillirent à notre arrivée nous empêchèrent de goûter tout d'abord les charmes et les avantages de notre nouveau séjour. Le gouverneur de Bassac nous avait donné pour résidence le vaste sala construit sur la berge vis-à-vis sa demeure. Nous y fûmes claquemurés par le temps pendant une dizaine de jours. Notre seule distraction était de contempler les eaux jaunâtres du fleuve, chaque jour plus rapides et plus hautes, charrier des arbres énormes, parfois même des îlots arrachés à ses



Chute de Salaphe. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. Delaporte.

rives. Tout autour de notre habitation, des Laotiens à figure stupéfaite restaient des heures entières à nous regarder à travers le treillage en bambous qui en formait les murs, et nous fournissaient un genre de spectacle moins grandiose et aussi monotone que le premier.

Enfin, vers le 20 septembre, les pluies cessèrent. J'avais hâte, en ma qualité de géographe, de fixer la position du point où nous étions arrivés, et je profitai pour cela du premier rayon de soleil. Je laisse à penser si la curiosité des badauds en redoubla. Mes calculs achevés et débarrassé de ce souci scientifique, je pus faire plus ample connaissance avec le pays et me joindre aux excursions qu'organisaient avec entrain mes compagnons de voyage.

Nous n'avions d'autres prédécesseurs européens à Bassac que les voyageurs hollandais du dix-septième siècle. Leur relation peu connue et fort incomplète ne contient aucune observation sérieuse sur les mœurs des habitants et l'histoire de la contrée. Depuis ce voyage jusqu'à celui de Mouhot, les quelques descriptions que l'on possède sur les régions indo-chinoises sont remplies de tant de faits erronés et d'assertions contradictoires qu'il ne sera pas inutile, avant de continuer ce récit, d'esquisser rapidement l'aspect général de la population nouvelle, au milieu de laquelle

nous devions vivre pendant de longs mois. Le lecteur, brusquement arraché du milieu des ruines d'une antique civilisation, et rapidement conduit, d'île en île, de cataracte en cataracte, dans le cœur d'un pays inconnu et presque sauvage, doit être un peu hors d'haleine et ne sera pas fâché de se reposer un peu. Après ces quelques données sur la nation laotienne, il lui sera plus facile de comprendre et de partager les impressions du voyageur.

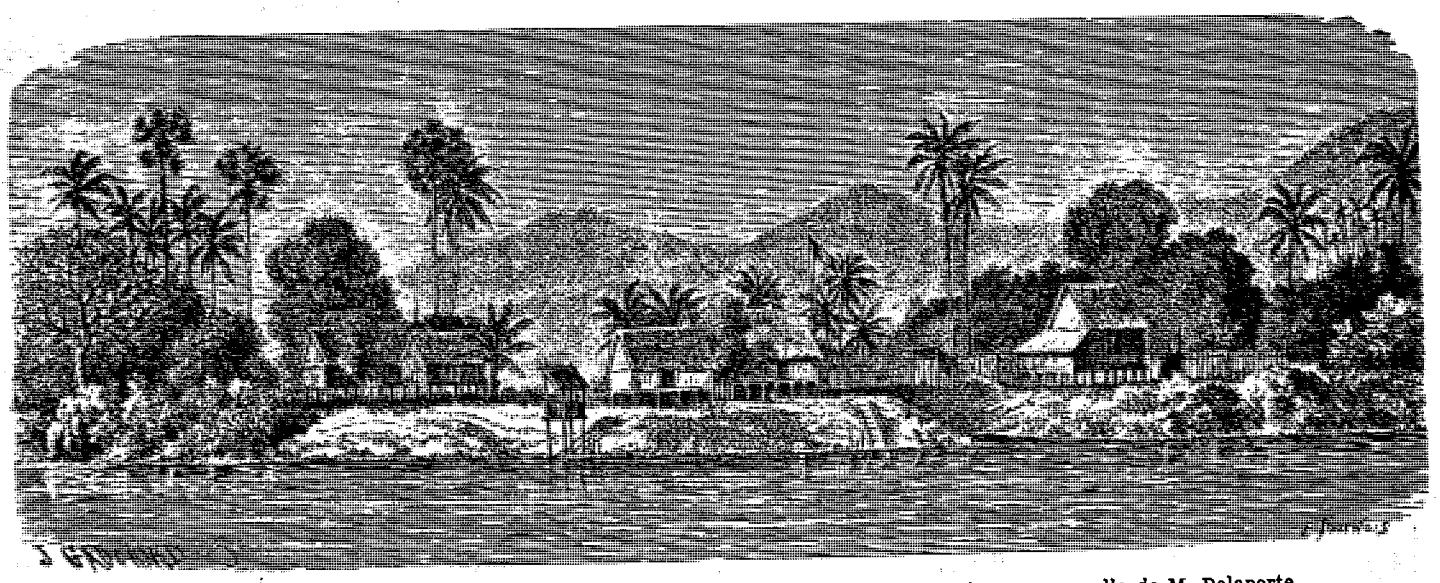
La race laotienne est d'origine mongole et ne s'est avancée que graduellement du nord au sud le long de la vallée du Cambodge. Les vagues souvenirs que l'on peut recueillir encore s'accordent à la faire venir de la partie orientale du plateau du Tibet. Elle se serait établie tout d'abord dans l'État de Xieng Mai, un des royaumes laotiens qui apparaissent les premiers dans l'histoire, vers le septième ou le huitième siècle avant notre ère. Concentrée pendant longtemps dans cette région, elle aurait réussi à former, sur les frontières mêmes de la Chine, un puissant royaume dont on retrouve quelques mentions dans les annales chinoises. Peu avant notre ère, un rameau considérable de cette souche d'émigrants s'en détacha pour s'avancer dans le sud par la vallée du Ménam. C'est la nation siamoise actuelle. La langue laotienne et la langue siamoise diffèrent encore aujourd'hui tellement peu entre elles que les deux peuples se comprennent sans difficulté. Les traditions siamoises reportent dans l'intérieur du Laos toutes leurs origines ; c'est la terre sainte où se sont accomplis tous les prodiges et d'où est venu l'enseignement religieux. Les Siamois eux-mêmes ne s'appellent que les Petits Thay (*thay* signifie homme libre) alors qu'ils donnent le nom de Grands Thay à tous les Laotiens du Xieng Mai et de la partie du Laos plus septentrionale qui dépend aujourd'hui de la Birmanie. Sur l'étymologie du mot Laos lui-même on ne peut hasarder que des conjectures, et j'ignore si c'est une appellation indigène ou étrangère. Dans le Laos inférieur, les habitants se nomment eux-mêmes Léo ; c'est également ainsi qu'ils sont désignés par les Annamites. Jose de Barros, qui est le premier auteur où l'on rencontre le mot Laos, semble tenir ce nom des Siamois. Dans la relation de Gérard van Wusthof, le Cambodge est appelé le fleuve Laouse et le royaume de Vien Chang le pays de Laouven ou de Louwen. Dans tous les cas, le nom de Laotien semble s'appliquer plus spécialement à la branche de cette race qui occupe la vallée du Cambodge, et le nom de Thay est réservé aux Laotiens du nord. Cette division des Laotiens en deux grandes tribus est adoptée à la fois par les Siamois et les Birmans ; c'est surtout à la première de ces deux tribus que s'appliqueront les notions que l'on trouvera plus loin sur les institutions du Laos.

Alors que les Siamois réussissaient à fonder aux embouchures du Ménam un empire qui est aujourd'hui le plus florissant de toute l'Indo-Chine, le rameau laotien qui nous occupe rencontrait les difficultés les plus grandes à s'établir sur les rives du Cambodge ; il eut à combattre longtemps contre les populations autochtones. Divisé sous un grand nombre de chefs, ses luttes intestines ne contribuèrent pas peu à arrêter son développement et à l'assujettir pendant de longues périodes aux royaumes voisins. C'est probablement une principauté laotienne qu'il faut reconnaître dans le royaume de Lam-ap dont les annales tongkinoises retracent les longues guerres avec les Annamites, vers les quatrième et cinquième siècles de notre ère. A plusieurs reprises, la domination chinoise s'étendit sur ces contrées, et ce fût autant pour la fuir que pour chercher, en se rapprochant de la mer, les débouchés et les relations extérieures qui leur manquaient, que les Laotiens continuèrent à s'avancer vers le sud. La décadence de l'empire khmer leur permit de fonder, vers le treizième siècle, un puissant royaume, celui de Lantschang ou de Vienchang, qui s'étendit bientôt des cataractes de Khong au vingtième degré de latitude nord et toucha un instant aux portes d'Ajuthia, capitale du royaume de Siam. Une révolution chassa du trône, vers 1528, le roi conquérant et habile qui avait su réunir sous sa domination tout le faisceau des tribus laotiennes, et ses successeurs ne purent se maintenir à ce degré de puissance. A ce moment se placent des luttes acharnées avec les Gueos, gent cruelle et anthropophage, qui habitaient les montagnes et que les Laotiens ne purent soumettre qu'avec le concours des Siamois. Au dix-septième siècle, le royaume de Vienchang brilla d'un nouvel éclat et fut souvent heureux dans ses guerres avec le Cambodge ; ce fut à cette époque que sa capitale fut visitée par Gérard van Wusthof et qu'un jésuite, le P. Jean-Marie Léria, parvint à s'établir pendant quelque temps dans le pays pour y prêcher la religion chrétienne. Les impressions de ce missionnaire se trouvent consignées dans Marini et dans Martini. Peu après, la puissance du royaume laotien déclina ; il se fractionna de nouveau. Bassac, qui n'était, lors du passage de Wusthof, en 1641, qu'un simple poste frontière, devint, en 1712, la capitale d'une petite principauté, en même temps qu'au nord de Vienchang s'en élevait une autre, celle de Luang Prabang. Les Siamois et les Annamites se hâtèrent de profiter de ces divisions et commencèrent à se disputer la suprématie de la vallée du fleuve. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Siam avait réussi à faire reconnaître sa suzeraineté à tout le Laos, à l'exception du royaume de Bassac qui resta encore complétement indépendant. La prise d'Ajuthia par les Birmans, en 1767, fit juger aux populations soumises le moment favorable pour secouer le joug ; mais la révolte, un instant victorieuse, ne tarda pas à être comprimée et Bassac fut entraîné dans le désastre commun. En 1826, les princes de Vienchang essayèrent de nouveau de proclamer l'indépendance du Laos ; mais la répression fut prompte et terrible : le roi de Vienchang fut vaincu, livré par les Annamites chez lesquels il s'était réfugié, et mourut en prison à Ban Kok.

Depuis cette époque, toute velléité d'indépendance semble avoir disparu chez les Laotiens. Partagés en un grand nombre de provinces dont tous les gouverneurs relèvent directement de Ban Kok, ils paraissent résignés à une domination dont la moindre impatience leur a coûté de si sanglantes et de si cruelles représailles. Cette résignation n'est sans doute que momentanée, et le gouvernement de Siam se sent obligé à de certains ménagements vis-à-vis des vaincus. C'est ainsi qu'il a conservé à la tête des provinces laotiennes des chefs issus des grandes familles du pays et qu'il a laissé le titre de roi aux descendants de race royale. A Bassac même, nous avions affaire à un roi.

Il est difficile de croire que cette domination de Siam, si lourde à porter malgré les précautions dont elle use, doive être la destinée définitive de cette race intelligente et douce à laquelle il n'a manqué, pour arriver à une civilisation plus complète, que des circonstances géographiques plus favorables à son expansion extérieure et des communications plus fréquentes avec les nations voisines. Alors que chez les Cambodgiens tout ressort a disparu, toute vitalité semble éteinte, il existe chez les Laotiens des germes nombreux de développement et de progrès qui n'attendent qu'une féconde impulsion. Leur esprit est curieux, leur religion tolérante. Chez leurs voisins du sud, au contraire, une apathie profonde, un stupide dédain pour toute chose nouvelle, un fanatisme religieux presque incompatible avec les dogmes bouddhiques, sont des signes non équivoques d'irrémédiable décrépitude. Les premiers peuvent renaître à l'activité et à la richesse, au milieu des contrées admirables qu'ils habitent, sous l'influence civilisatrice de la France; les seconds semblent n'être qu'une barrière aux progrès de cette influence dans l'intérieur de l'Indo-Chine.

Le Laotien est en général bien fait et vigoureux. Sa physionomie offre un singulier mélange de finesse et d'apathie, de bienveillance et de timidité. Il a les yeux moins bridés, les pommettes moins saillantes, le nez plus droit que les autres peuples d'origine mongole, et



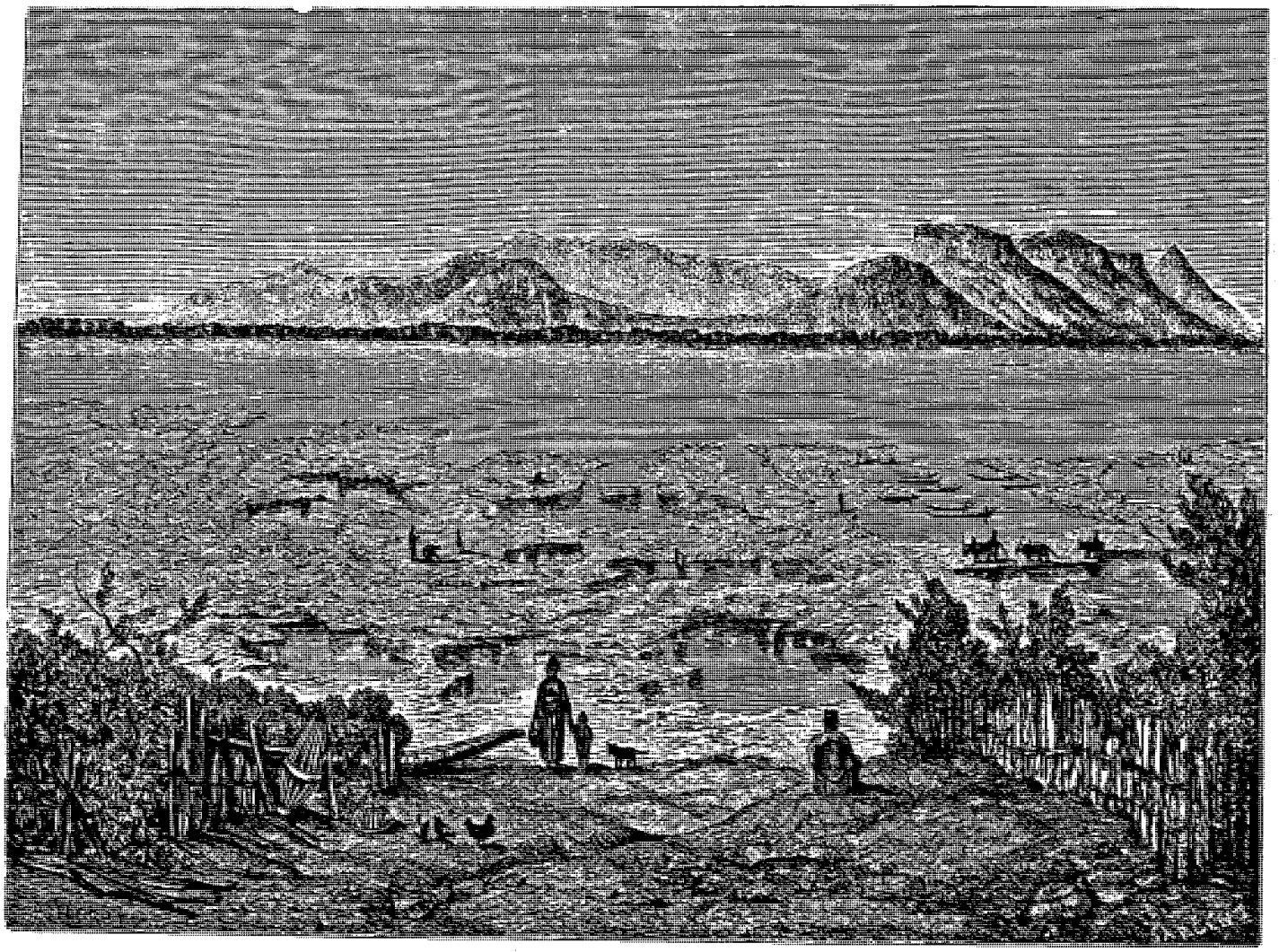
Campement de la commission française à Khong. — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. Delaporte.

n'était son teint plus pâle qui le rapproche beaucoup du Chinois, on serait tenté de lui attribuer une assez forte infusion de sang hindou. Il a la tête rasée et ne conserve, comme les Siamois, qu'un rond de cheveux longs de trois ou quatre centimètres sur le sommet de la tête. Il sait se draper avec goût et porter les plus belles étoffes avec aisance et dignité. Il choisit toujours les couleurs les plus voyantes, et le coup d'œil d'une assemblée nombreuse où ces vives nuances du costume tranchent sur le teint cuivré des acteurs est parfois d'un effet saisissant. Le costume se compose, pour les gens du commun, d'une simple pièce de cotonnade appelée *langouti*, passée entre les jambes et autour de la ceinture; pour les gens d'un certain rang, le langouti est en soie et on y ajoute souvent une petite veste boutonnée droit sur la poitrine, à manches très-étroites, et une autre pièce d'étoffe, également en soie, que l'on porte soit en guise de ceinture, soit en écharpe autour du cou. La coiffure et la chaussure sont choses presque hors d'usage au Laos; seuls les gens de peine et les bateliers, quand ils travaillent ou quand ils rament sous un soleil ardent, se couvrent la tête d'un immense chapeau de paille presque plat qui ressemble à un parasol. Les personnages d'un rang élevé portent, quand ils sont en grande toilette, des espèces de pantoufles ou de mules qui paraissent les gêner beaucoup et qu'ils quittent dès qu'ils en trouvent l'occasion.

La plupart des Laotiens sont tatoués sur le ventre ou sur les jambes; cette habitude tend à disparaître dans le sud du Laos, et c'est pour cela que ses habitants sont désignés dans certaines relations sous le nom de Laotiens à ventre blanc, par opposition aux Laotiens du nord qui sont complétement tatoués entre la ceinture et la cheville et que l'on appelle Laotiens à ventre noir. Je ne crois pas que cet usage ait été spontané chez la nation laotienne. L'auteur portugais que j'ai déjà cité, Jose de Barros, parle des horribles peintures qui couvraient presque complétement le corps des sauvages Gueos, contre lesquels les Laotiens ont

été en lutte au quinzième et au seizième siècle. Ne serait-ce pas là l'origine de la coutume adoptée par ces derniers? Les Gueos me paraissent être les ancêtres des sauvages à type océanien que l'on rencontre dans les régions montagneuses de l'Indo-Chine, et j'ai été frappé de l'analogie d'aspect et de dessin que présentent les tatouages du Laos, comparés à ceux des habitants des Marquises et d'autres îles de la Polynésie. Je livre en passant ce renseignement et cette hypothèse aux ethnographes.

Les femmes laotiennes ne sont guère plus vêtues que leurs maris. Le langouti, au lieu d'être relevé entre les deux jambes, est simplement serré à la ceinture et tombe un peu au-dessus des genoux, de manière à former une sorte de jupon court et collant. En général, une seconde pièce d'étoffe se drape sur la poitrine et se rejette sur l'une ou l'autre épaule sans grand souci de cacher les seins. Les cheveux, qui sont toujours d'un noir magnifique, sont portés dans toute leur intégrité et relevés en chignon sur le sommet de la tête. Une bandelette en étoffe ou en paille tressée, large de deux travers de doigt, les retient et les entoure ; ce petit diadème est orné souvent de quelques fleurs. Toutes les femmes portent au cou, aux bras et aux jambes des cercles d'or, d'argent ou de cuivre, entassés parfois en assez grand nombre les uns au-

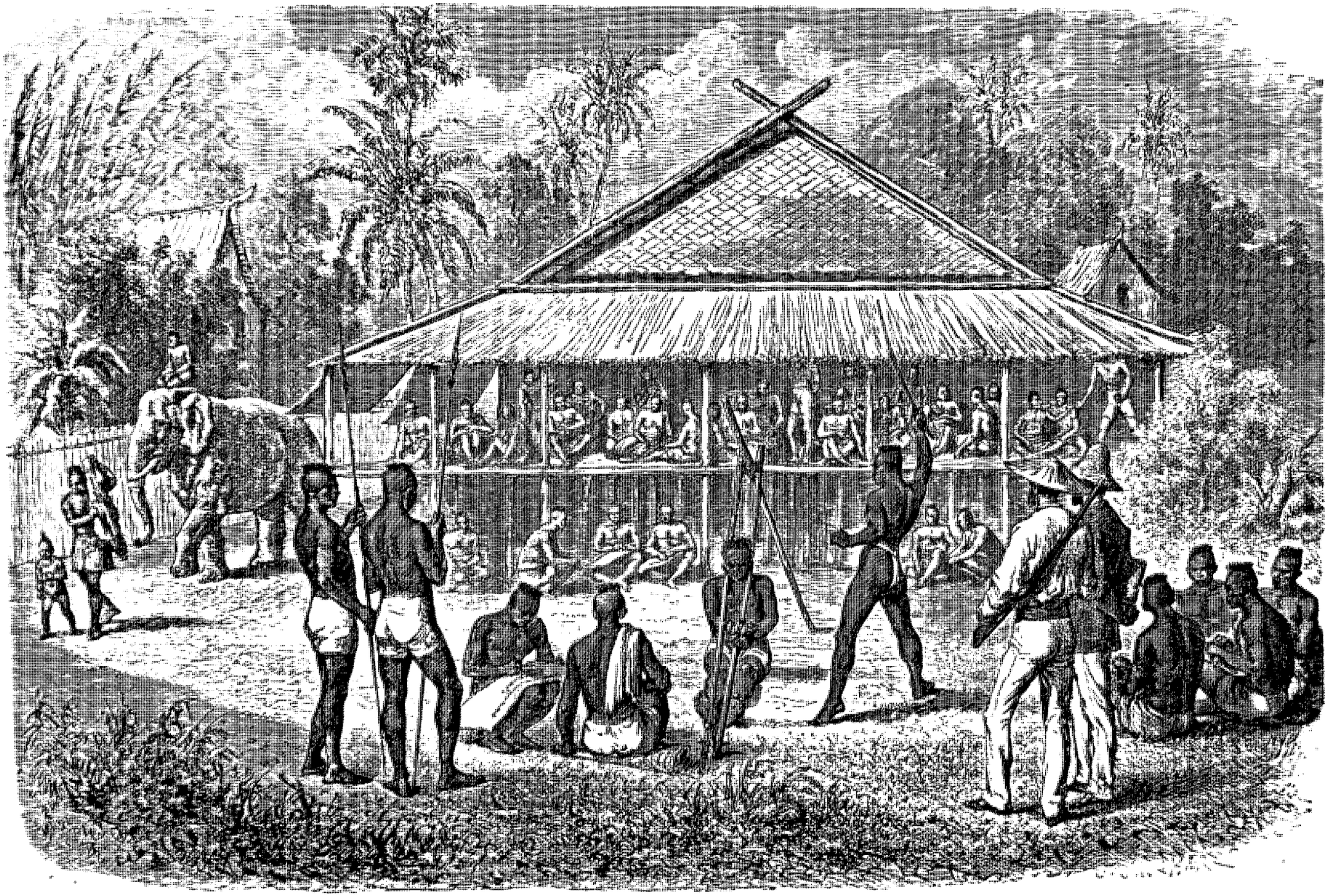


Les montagnes de Bassac, vues de l'île Deng. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. Delaporte.

dessus des autres. Les plus pauvres se contentent de cordons de coton ou de soie auxquels sont suspendus, surtout chez les enfants, de petites amulettes données par les prêtres comme talismans contre les sortiléges ou comme remèdes contre les maladies. Les hommes faits dédaignent ces ornements et n'estiment que les bagues à pierres brillantes que l'on achète fort cher aux colporteurs qui viennent de Ban Kok. Les gens riches en ont les doigts chargés. Les boucles d'oreilles sont aussi d'un usage assez répandu. Mentionnons encore parmi les accessoires du costume l'énorme cigarette, roulée en forme de tronc de cône dans un fragment séché de feuille de bananier et posée sur l'oreille comme la plume d'un scribe. Il faut plusieurs séances pour la fumer entièrement.

N'en déplaise à mes lectrices, beaucoup de femmes laotiennes m'ont paru gracieuses et même jolies. Était-ce l'effet d'une longue absence de France et d'un séjour prolongé en Cochinchine, où les femmes annamites s'éloignent davantage du type de beauté qui est convenu chez les Européens? Sans aucun doute, et le goût avait dû se dépraver chez moi.

La polygamie n'existe pas, à proprement parler, dans les mœurs. Les gens riches seuls ont plusieurs femmes, et encore en est-il toujours une parmi elles qualifiée de légitime. La pureté des alliances est une condition



Le supplice du rotin au Laos. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

indispensable pour établir la succession aux diverses charges. Une femme qui ne serait pas noble et princesse ne saurait au Laos donner à un roi un fils apte à lui succéder.

Quant au régime civil de la famille, il semble être réglé à peu de nuances près par la loi chinoise qui domine dans toute la péninsule, à Siam comme au Tong-king. Les mœurs sont assez libres et la fidélité conjugale tient souvent à bien peu de chose. L'adultère se punit d'une simple amende et l'opinion est pleine d'indulgence pour les faiblesses de l'humaine nature. Le célibat des prêtres, dont l'inobservance au Cambodge entraîne la mort, se garde au Laos beaucoup moins rigoureusement. Quand, ce qui arrive quelquefois, un coupable est signalé dans les rangs sacerdotaux, on se contente de lui administrer quelques coups de rotin et de le défroquer comme indigne.

Comme à Siam et au Cambodge, l'esclavage existe au Laos : on devient esclave pour dette, par confiscation judiciaire, pour éviter la mendicité; mais cette catégorie d'esclaves est excessivement restreinte. L'immense majorité de ces malheureux se recrute, comme je l'ai déjà dit, chez les tribus sauvages de l'est. Ils sont employés à la culture et aux travaux domestiques, et ils sont traités avec la plus grande douceur. Ils vivent même souvent si intimement et si familièrement avec leurs maîtres que, sans leurs cheveux qu'ils conservent longs et leur physionomie particulière, on aurait de la peine à les reconnaître au milieu d'un intérieur laotien.

Les Laotiens sont fort paresseux, et quand ils ne sont pas assez riches pour posséder des esclaves, ils laissent volontiers aux femmes la plus grande partie de la besogne journalière; en outre des travaux intérieurs de la maison, celles-ci pilent le riz, travaillent aux champs, pagayent dans les pirogues. La chasse et la pêche sont à peu près les seules occupations réservées exclusivement au sexe fort.

Il serait oiseux de décrire ici tous les engins dont on se sert pour attraper le poisson, principal aliment, après le riz, de toutes les populations riveraines du Mékong et que le fleuve fournit en quantité presque inépuisable. Ce sont, en général, de vastes tubes en bambou et en rotin, ayant un ou plusieurs cols en entonnoir dont les pointes repoussent le poisson une fois qu'il est entré. On fixe solidement ces appareils, en présentant leur ouverture au courant, à un arbre de la rive, ou bien on les immerge complétement à l'aide de grosses pierres. On va les visiter ou les relever tous les deux ou trois jours. On se sert encore d'un ingénieux petit système de flotteurs qui supportent une rangée d'hameçons et réalisent la pêche à la ligne en supprimant le pêcheur. Il est des genres de pêche plus actifs que ceux-là : la pêche au tramail, au filet, au harpon, à l'épervier, tous exercices dans lesquels les indigènes acquièrent dès l'enfance une adresse remarquable. La chasse est plutôt le partage des sauvages que des Laotiens et ceux-ci sont loin de tirer parti des ressources giboyeuses de la contrée. Quelquefois on se réunit en troupe nombreuse pour une battue dans la forêt et l'on réussit à abattre un cerf ou deux; mais ces sortes de divertissements sont plus bruyants qu'utiles. Les fosses et les divers autres piéges que les Laotiens savent construire, sont à ce point de vue d'une efficacité plus grande que leurs fusils à pierre et leurs chasses à courre.

Les ustensiles domestiques sont nombreux : il en est d'un usage général que l'on trouve dans la maison du plus pauvre comme dans celle du plus riche. Tel est le plateau à bétel qui contient les feuilles fraîches de cette plante, les noix d'arec, l'étui à chaux et le tabac, ensemble des condiments indispensables à la formation de la chique, qui est en usage chez tous les peuples de l'Indo-Chine, et qui leur fait ces dents noires et ces lèvres sanguinolentes, dont le premier aspect est si repoussant. Un petit bâton sert à étendre la chaux sur la feuille de bétel; des ciseaux à ressort, toujours bien aiguisés, aident à découper l'arec en rondelles minces. Parfois on met dans un tube en bronze tous ces divers ingrédients, et une fille respectueuse les broie longuement avec un pilon en fer, avant de les présenter au vieillard, chef de la famille, dont les dents branlantes se refusent à ce service. Sur un autre plateau en métal, s'étalent les cigarettes, qui jouent le rôle le plus important dans l'hospitalité laotienne. Un crachoir est toujours mis à la portée des chiqueurs et des fumeurs. Les gens aisés offrent après la cigarette une tasse de thé, et les théières, les crachoirs, les boîtes à bétel ou à chaux sont en argent ou même en or chez les grands personnages.

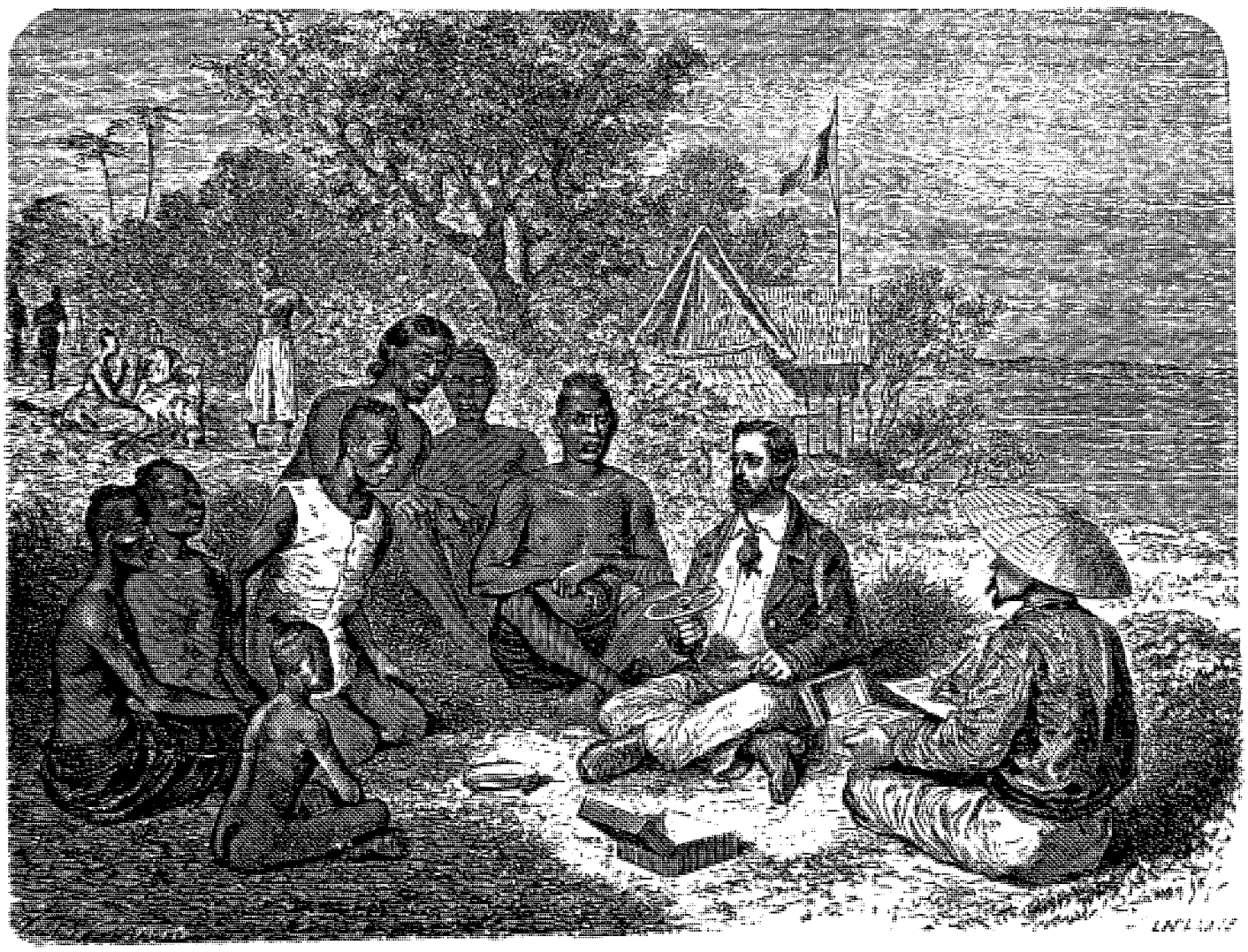
Les ustensiles de table sont à peu près tous empruntés aux Chinois; ils sont moins nombreux et plus simples. On range sur un grand plateau en cuivre ou en bois tous les bols en faïence ou en porcelaine qui contiennent le poisson, les viandes et les condiments. Des bols un peu plus grands ou de petits paniers en bambou, de formes souvent élégantes, sont placés, remplis de riz, à côté de chacun des convives. Ceux-ci puisent tour à tour avec leurs baguettes dans les différents bols du plateau et composent avec toutes les sauces un savant mélange auquel une boulette de riz vient servir de lien. On ne boit guères en mangeant. Ce n'est qu'après le repas que chacun va puiser un bol d'eau dans la jarre voisine et que se succèdent — si la réunion est nombreuse et l'hôte généreux — les libations d'eau-de-vie de riz et de thé. Les femmes mangent à part. Le chef de la famille mange ordinairement seul.

Le système de gouvernement et d'administration des provinces laotiennes est à peu près le même que celui qui est en vigueur à Ban Kok et dans le Cambodge. Le gouverneur de la province, quand il a le titre de roi comme à Bassac, prend le nom de Kiao-Muong (maître du Muong) : il a sous lui trois grands dignitaires, l'Opalat, qui est quelque chose d'analogue au second roi à Siam, le Latsvong et le Latsbout. Ces fonctions

ne sont qu'honorifiques, et comme à l'époque de l'indépendance du Laos, elles sont remplies par des princes de sang royal. C'est Ban Kok qui désigne toujours les titulaires de ces dignités.

Le gouverneur nomme directement aux premières charges administratives de la province, qui sont au nombre de trois : le Muong Sen, le Muong Kiao, le Muong Khang. Ces trois mandarins sont appelés aussi mandarin de droite, mandarin de gauche et mandarin du milieu, et c'est devant leur tribunal que viennent se porter toutes les affaires. On peut toujours appeler de leur décision au gouverneur et même appeler à Ban Kok du jugement de ce dernier ; mais il est rare que le peuple use de ce droit onéreux, qui n'est à la portée que des grands seigneurs du pays.

Comme en Chine et en Cochinchine, les pénalités corporelles, échelonnées en une série ingénieusement croissante, forment un code où le bâton se retrouve à chaque ligne. On n'a pas au Laos des idées trop exagérées sur la dignité humaine, et quelques coups de bambou ou de rotin ne font rien perdre dans la considération publique. Les plus hauts mandarins comme les plus humbles travailleurs sont journellement exposés à en recevoir, et ce supplice est en général l'accompagnement obligé de l'interrogatoire des prévenus.



M. Garnier observant la hauteur du soleil. — Dessin de A. Marie d'après une aquarelle de M. Delaporte.

L'endroit frappé est le haut des reins; en Cochinchine et au Cambodge, on frappe au contraire sur la partie charnue qui les termine. Le sang jaillit dès les premiers coups et il arrive quelquefois que le coupable succombe à ce supplice, si la colère du juge le prolonge trop longtemps. La cangue, les fers, la prison, l'exposition publique, les amendes, l'exil, l'esclavage, complètent la série des peines en usage. Le supplice capital est fort rare et la plupart des gouverneurs ne peuvent condamner à mort sans en référer à Ban Kok.

Tout en affectant des formes cérémonieuses aussi exagérées que celles que l'on trouve à Siam et en Chine, l'étiquette laotienne est au fond très-patriarcale, presque familière. En présence du gouverneur, qu'il ait ou non le titre de roi, les assistants accroupis contre le sol, tout en se prosternant très-bas chaque fois qu'ils lui adressent la parole, ne se gênent nullement pour rire, fumer, causer bruyamment et troubler l'audience. Le dernier venu prend la parole avec autant de hardiesse que le premier mandarin, et chacun est sûr d'être écouté du grand chef, accessible toujours et à tous. C'est là sans doute l'un des vestiges de l'ancienne organisation de la race laotienne en tribus ou en clans à chefs électifs, et le plus ou moins de popularité des gouverneurs est un indice consulté avec soin par Ban Kok, lorsqu'il y a lieu de pourvoir à une place vacante.

Malgré cette simplicité d'allures, les distinctions de rang et de naissance sont scrupuleusement observées au Laos. Il y a des lois somptuaires qui interdisent le port de certaines étoffes ou de certains bijoux aux gens du commun. La maison des princes se compose d'un nombre d'officiers déterminé; quand ils sortent, les personnes qui composent leur suite, les ustensiles d'or ou d'argent que l'on porte derrière eux, la forme même du parasol qui les abrite sont fixés avec soin et indiquent au public les titres ou les fonctions dont ils sont revêtus.

Ce sont les prêtres ou bonzes qui forment au Laos la classe la plus instruite : ils sont les dépositaires de toutes les traditions religieuses, historiques ou littéraires. Malheureusement la destruction des livres, réitérée à chaque révolution ou à chaque guerre, a singulièrement diminué cet héritage entre leurs mains, et les renseignements que l'on peut tirer des plus éclairés d'entre eux, se réduisent à bien peu de chose. Le sens historique manque complétement à la race laotienne ; son imagination se complaît en des fables grossières, en des légendes merveilleuses, sans date et sans portée, dont il est impossible d'apprécier le côté réel. Tous les faits qui se rapportent à son établissement dans le pays sont oubliés depuis longtemps et l'étonnement des Laotiens est grand que l'on songe à s'informer de



Laotiens. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

choses que leurs vieillards n'ont point vues. Il semble que le passé ne saurait leur apporter que des souvenirs importuns et qu'ils ne peuvent en retirer aucun enseignement. Comme au Cambodge, la religion est le bouddhisme réglementé par Ceylan, île vénérée dans toute l'Indo-Chine sous le nom de Lanka. Les livres saints sont écrits en pali avec explications en langue vulgaire; les caractères en sont gravés au poinçon sur des feuilles de palmier découpées en étroites lanières et réunies en cahiers. Ces cahiers sont très-souvent dorés sur tranche. Aux doctrines bouddhiques, le Laotien mélange d'anciennes croyances aux démons et aux génies de toutes sortes.

Les bonzes sont excessivement nombreux au Laos, et le plus petit hameau possède toujours au moins deux pagodes. A Bassac, il y en a seize. Chaque matin, vers huit heures, on voit passer dans le sentier du village de longues files de ministres de Bouddha, vêtus de robes jaunes et la tête complétement rasée, tenant sous le bras gauche le panier aux offrandes. Ils ne s'arrêtent ni ne demandent; mais les habitants, surtout les femmes, les guettent au passage et déposent respectueusement dans le panier le riz destiné à leur nourriture, et qu'ils n'auront le droit de manger qu'après le coucher du soleil.

Les bonzes sont chargés de l'éducation des enfants,

et un certain nombre de ceux-ci, que l'on appelle *nèns*, vivent avec eux. Ils sont vêtus de la même robe jaune et sont formés de bonne heure aux cérémonies du culte. Les vœux des bonzes sont loin d'être perpétuels et la robe jaune peut se quitter aussi facilement qu'elle se prend. Il est même d'un bon effet, pour les gens du monde, de se faire ordonner prêtres à une certaine époque de leur vie et de se consacrer pendant quelque temps au service d'une pagode. Les princes se conforment à cet usage, le plus souvent par politique, quelquefois par piété sincère. Dans tous les cas, il est rare qu'un grand personnage, sur la fin de sa carrière, ne fasse, en expiation de ses péchés, élever un temple à Bouddha. Mais ces monuments, résultats d'un vœu personnel, ou emploi d'une grande fortune acquise par des concussions, sont le plus souvent délaissés par les fils du constructeur; l'activité de la végétation tropicale les couvre bientôt de mousse, de plantes grimpantes, d'arbres robustes qui leur donnent, au bout d'une quarantaine d'années à peine, un aspect fort trompeur de vétusté. Il y a au Laos presque autant de pagodes dans cet état que de pagodes neuves ou bien entretenues.

Le terrain d'une pagode est toujours une aire nivelée avec soin, de forme généralement rectangulaire. Au centre s'élève le temple, dont les murailles sont en



Femmes d'un mandarin laotien. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

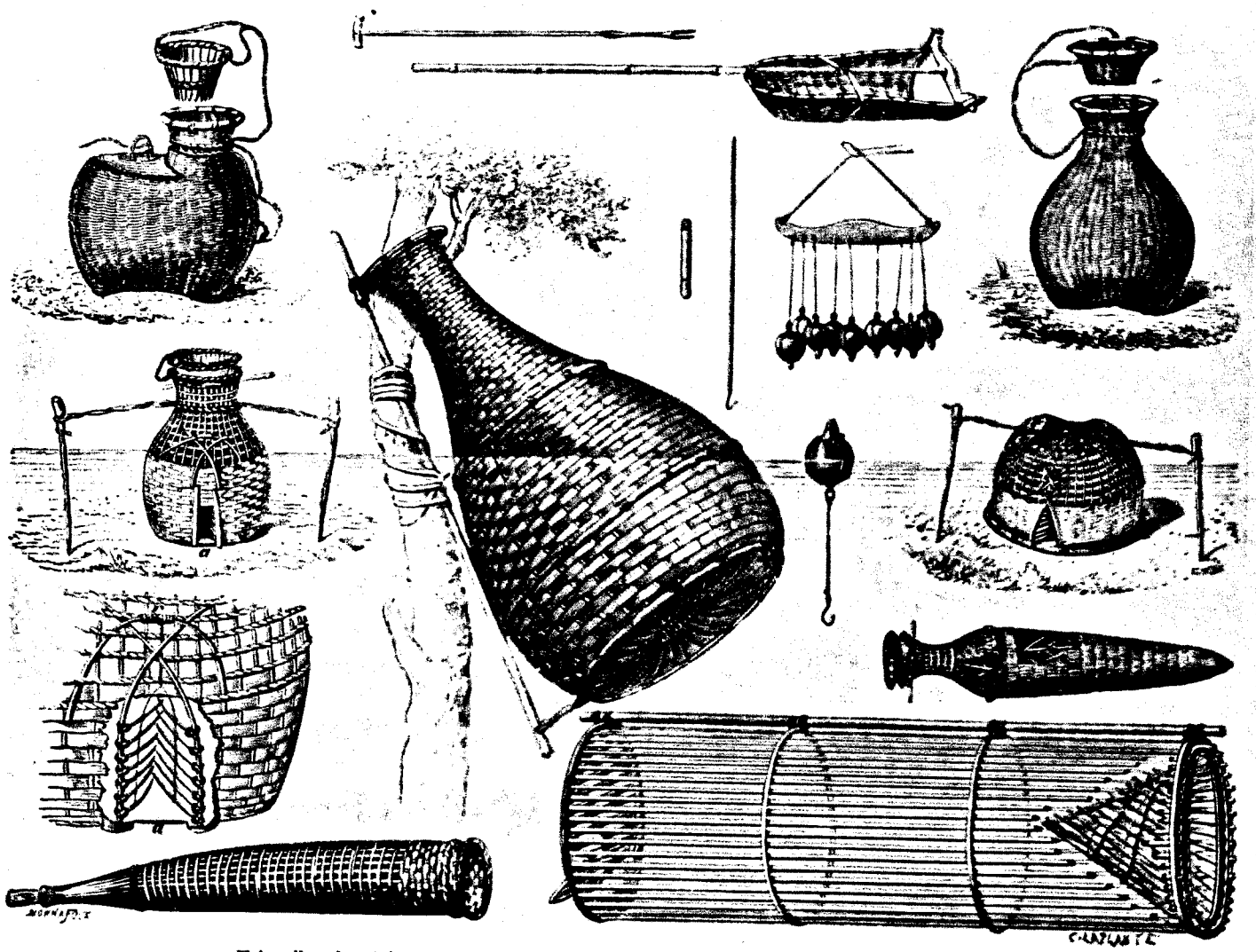
briques, au moins dans leur partie inférieure. Le toit est supporté par plusieurs rangées de colonnes. Le sanctuaire se compose d'un autel en briques, sur lequel repose la statue, qui est de dimensions souvent très-considérables. Elle est ordinairement en bois, quelquefois en briques recouvertes d'une épaisse couche de chaux, quelquefois en bronze. Elle est toujours dorée. A gauche et en avant de l'autel est placée dans les grandes pagodes une sorte de banc ou de chaire. C'est là que le chef des bonzes vient lire les livres saints à l'assemblée des fidèles. A côté du temple s'élèvent les habitations des bonzes. Derrière la pagode, on trouve des pyramides en briques ou de simples colonnes de bois verticales qui indiquent le lieu de la sépulture du fondateur de la pagode, ou de quelque personnage remarquable par son rang ou sa sainteté. Il y a, en outre, presque toujours, dans l'intérieur de l'enceinte, une sorte de clocher en bois, supporté par quatre piquets, qui contient soit une cloche, soit un tambour, ou tout autre instrument en bois creux destiné à annoncer les cérémonies.

Celles-ci sont des plus simples et parfois des plus touchantes. Les fidèles viennent isolément au temple déposer sur l'autel un peu de riz, des fleurs, faire brûler des bougies ou quelques fils de coton imbibés d'huile, pour appeler la bénédiction de Bouddha sur

leur famille ou sur leurs champs ; d'autres fois ils apportent une offrande de viande ou de fruits pour un parent ou un ami en voyage. Le bonze appelé récite une prière à l'intention qu'on lui indique, soit en langue vulgaire, soit en pali ; cette dernière prière passe pour bien meilleure, mais ne se récite qu'autant que le cadeau est considérable.

Les bonzes eux-mêmes se réunissent régulièrement pour prier, et trois fois par jour ils récitent deux à deux devant l'autel une sorte de prière qui rappelle la confession : le plus jeune énumère ses fautes ; le plus âgé lui répond : « Je n'ai rien à te reprocher, mon frère, car moi aussi j'ai péché. » Aux premiers temps du bouddhisme, disent les vieillards, cette prière était d'or, aujourd'hui elle est de plomb.

Les autres prières qui se disent dans le courant du jour sont le plus souvent des extraits de légendes des vies antérieures de Bouddha. Chaque pagode a son histoire préférée. Une prière très-fréquente et très-longue est celle qui consiste à demander que la paix subsiste entre tous les animaux qui vivent sur la terre. Quelquefois on récite de longues litanies où l'on invoque tous les personnages sacrés, d'autres fois un chapelet partagé en dizaines, que chaque bonze porte à la ceinture. Il se compose de petites prières répétées chacune dix fois. En voici un exemple : « Aujourd'hui j'ai mangé



Ustensiles de pêche. — Dessin de B. Bonnafoux d'après un croquis de M. Delaporte.

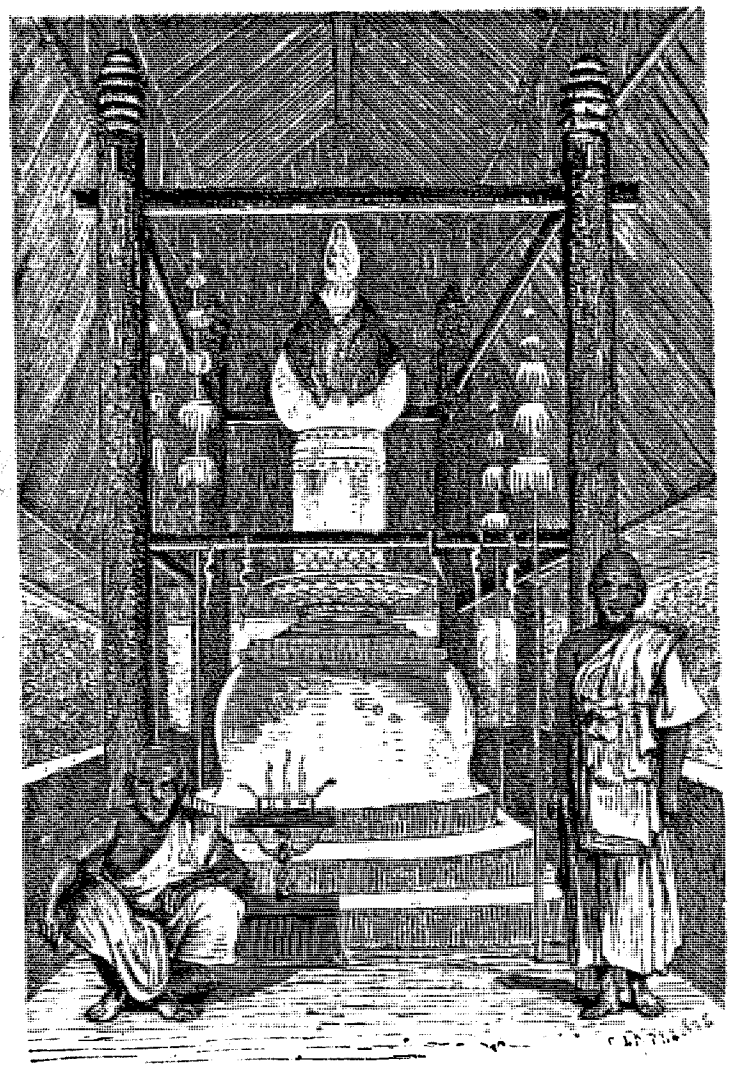
du riz ; ce riz n'est pas le mien. Que ceux qui m'en ont fait l'aumône voient leurs vœux accomplis et soient heureux. » — Autre : « J'ai des habits ; ils ne m'appartiennent pas, etc. » — On sait que d'après la loi bouddhique les bonzes ne peuvent rien posséder et doivent tenir de l'aumône leurs vêtements et leur nourriture.

Dans l'intérieur de leurs habitations, les bonzes s'exercent à la lecture et à la copie des livres sacrés. Ces lectures, faites à haute voix et psalmodiées sur une espèce de rhythme monotone, se prolongent souvent le soir assez tard, et alors que tout autre bruit a cessé, se font entendre d'une extrémité à l'autre du village.

En outre de ces pratiques journalières, il est, à certaines époques fixes du mois et de l'année, à la nouvelle et à la pleine lune, au renouvellement des saisons, à la fin de l'inondation, à la fin de la récolte, des fêtes générales auxquelles toute la population prend part. On construit des autels portatifs en feuillage et en bambou, sur lesquels on porte en procession les fruits et les autres offrandes destinées à la pagode. Des banderoles, des oriflammes de toutes les couleurs, dont quelques-unes sont en soie artistement brodée, précèdent ou accompagnent le cortége ; d'autres se déploient à l'extrémité de mâts de pavillon plantés sur les différents points de son parcours ; le temple lui-même en

est entièrement décoré. Rien de plus riant et de plus champêtre que l'aspect des villages ces jours-là : partout des fleurs, des arcs de verdure, des habits de fête ; le bruit du tam-tam et des pétards témoigne incessamment de l'allégresse publique. Malheureusement quand vient le soir, grâce à des libations trop fréquentes d'eau-de-vie de riz, la fête se transforme souvent en une orgie bruyante.

L'influence des bonzes est fort grande au Laos. Toutefois cette influence et le pouvoir civil vivent côte à côte en fort bonne intelligence, et aucun des deux ne songe à empiéter sur les droits de son voisin. La neutralité du clergé bouddhique, dans toutes les questions politiques, paraît absolue ; peut-être au fond n'est-elle qu'apparente, et sera-ce un jour d'une pagode du Laos que partira un nouvel appel à l'indépendance et à la révolte contre Siam.



Tombeau d'un bonze. — Dessin de E. Bocourt d'après une aquarelle de M. Delaporte.

J'entends quelques-uns de mes lecteurs me demander ce qu'il faut penser du bouddhisme en lui-même, comme croyance religieuse, et s'il mérite les attaques ou les louanges dont il a été tour à tour l'objet. J'avoue que je n'oserai prendre trop ouvertement son parti et le défendre contre l'accusation d'athéisme et de croyance au néant qui lui a souvent été adressée. L'idée d'un être suprême, souverain créateur et dominateur de l'univers, est bien difficile à dégager nettement des croyances des populations bouddhiques. A vrai dire, je ne pense pas qu'elle existe. Elle ne trouve, du reste, aucune place dans leur cosmogonie religieuse, et cet être suprême n'aurait à jouer que le rôle le plus inerte et le plus passif dans la distribution des récompenses et des peines. Pour un bouddhiste, le châtiment consiste à vivre, à se voir renouveler indéfiniment par la transmigration les soucis et les douleurs de l'être ; la récompense n'est que la cessation de cet état de choses, l'absorption de l'âme dans une sorte de milieu indéfinissable, le *Nireupan* ou le *Nirvanan*. Cette transformation définitive, but suprême de tous les efforts des bouddhistes, est-elle, comme on l'a dit, l'anéantissement absolu, la destruction sans retour de la personnalité, du *moi?* Je ne le crois pas, surtout si l'on veut bien se placer au point de vue des populations elles-mêmes et non à celui de certains métaphysiciens abstraits, tenus à déduire avec rigueur de certaines prémisses des conséquences fatales et inévitables. Les masses ne sont point d'une logique aussi rigoureuse, et si les doctrines qu'elles professent contiennent en germe une aussi épouvantable conclusion, elles sont loin d'en avoir conscience et se promettent, au contraire, un résultat bien différent. Ce qui attire et séduit surtout leur imagination, c'est cette possibilité donnée à tous d'arriver par la pratique de la vertu à l'état surnaturel de Bouddha[1], dernier terme de la série des transmigrations et qui précède immédiatement l entree dans le Nirvana, séjour de l'éternel repos. L'homme devenu Bouddha possède le don des miracles et signale cette suprême période de son séjour sur la terre par des merveilles innombrables. Comme dans la croyance chrétienne, la mort d'un juste n'est considérée que comme une délivrance. C'est la fin d'une longue et pénible étape. C'est un pas de plus fait vers la perfection, vers le terme définitif du voyage. On se hâte de brûler le corps, siége périssable de tant d'infirmités et de souffrances. Le bûcher est dressé au milieu de la plaine, surmonté d'un dais de verdure et de fleurs. Les prêtres, les parents, revêtus de leurs plus beaux habits, s'y rendent en procession, et l'on y met solennellement le feu. La piété filiale recueille les cendres de cette mortelle dépouille et les ensevelit dans le jardin de la maison, ou sur le territoire d'une pagode. Il n'y a guère que les pauvres gens, ou les voyageurs qui meurent loin de leur famille, à qui l'on ne fasse pas au Laos ces funérailles ardentes. Ils sont simplement couchés dans une bière et ensevelis à une faible profondeur dans le terrain en friche le plus voisin.

1. On sait que Bouddha n'est qu'un qualificatif et non pas un nom propre. Ce mot signifie en pali *sagesse*, et s'est substitué peu à peu, dans le langage ordinaire, au nom de Cakya mouni (solitaire de Cakya) ou de Sommonacodom, qui sont les appellations indienne et siamoise du fondateur du bouddhisme.

En résumé, une morale excessivement pure, empreinte d'une profonde mansuétude et d'une immense charité, qui de l'homme s'étend à tous les êtres vivants, caractérise les préceptes du bouddhisme. C'est à son élévation, à l'austérité forte et saine de ses enseignements, et non à la prétendue insalubrité du climat, qu'il faut attribuer la résistance que rencontrent les missions catholiques ou protestantes à Siam et au Laos, où cette doctrine s'est conservée plus pure et plus fervente qu'ailleurs.

Quand on oublie l'étouffant régime que Siam fait peser sur le pays, aucune région ne présente des aspects aussi calmes, aussi riants, aussi heureux, que celle dont je viens d'esquisser rapidement la situation politique, matérielle et morale. Une généreuse et luxuriante nature semble avoir inspiré à tous ceux qui l'habitent les mœurs les plus douces et les plus paisibles ; nulle passion turbulente ou cruelle ne vient troubler la rêveuse nonchalance des habitants ; ces charmants paysages que caresse de ses plus beaux rayons le soleil des tropiques respirent partout une tranquillité, une innocence singulières. Toutes les rumeurs, tout le fracas du monde civilisé, viennent s'éteindre et mourir aux portes de cette contrée dont rien ne réussit à troubler le profond silence, et le souvenir qu'on en garde, une fois qu'on est rentré dans l'agitation du dehors, est si lointain, si étrange, qu'il semble appartenir à une autre planète, à une autre existence, et qu'il fait involontairement songer à la métempsycose.

Je reprends maintenant mon récit un instant interrompu. Les eaux du fleuve avaient atteint le 20 septembre leur hauteur maximum, et inondaient toute la



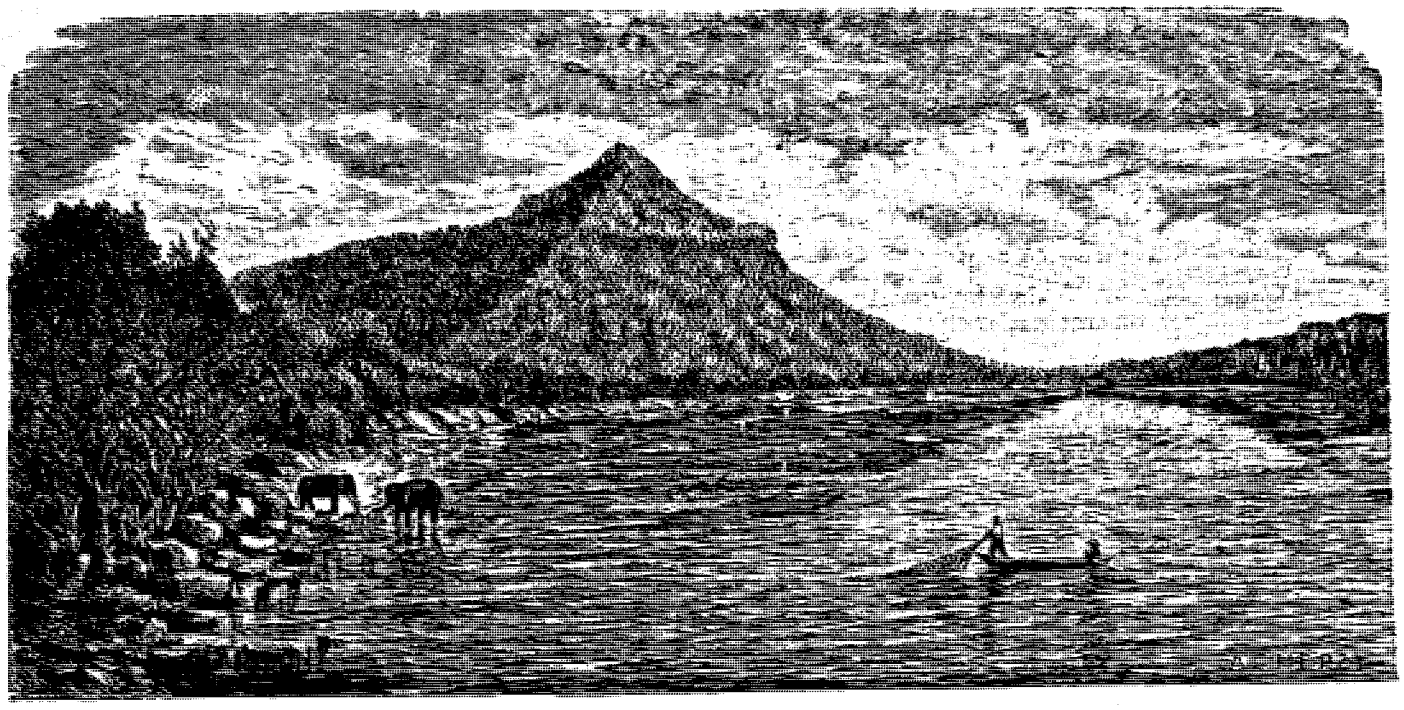
Chasse au cerf. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

campagne par le lit de deux petits ruisseaux, dont le cours circonscrit au nord et au sud le territoire de Bassac. Au pied même du plateau qui s'élève au nord et tout le long de la petite chaîne qui le relie à Phou Bassac, se trouve une assez forte dépression de terrain, qui, à ce moment, était transformée en un lac couvert d'îlots de verdure. Pour sortir du village, il fallait prendre une pirogue et voguer au milieu des arbres pendant plus d'un kilomètre. On mettait pied à terre au bas des premières pentes de la montagne, où de nombreux troupeaux de bœufs et de buffles paissaient librement en attendant la fin de l'inondation.

Nous fîmes une première excursion au plateau, M. Delaporte, M. Thorel et moi, dès les premiers jours de beau temps. Nous avions la ferme résolution d'en accomplir l'escalade, et ce devait être là un premier exploit destiné à nous encourager à l'ascension future des montagnes de l'Himalaya et du Tibet. Nous gravîmes assez facilement le premier tiers de la hauteur, en suivant les sentiers tracés par les troupeaux, qui abandonnent la prairie pendant la chaleur du jour et viennent se réfugier à l'ombre des grands arbres. Peu à peu les sentiers disparurent, la forêt se hérissa de bambous et de lianes au milieu desquels la hache de M. Thorel ne réussissait que difficilement à nous frayer un passage. Nous arrivâmes ainsi devant une haute muraille rougeâtre, formée par une roche à pic de trente à quarante mètres de hauteur le long de laquelle trois ou quatre petites cascades retombaient en pluie fine.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Vue de Phou Molong. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

III

Séjour à Bassac (suite).

Au pied de cette muraille, dans les cavités de la roche, se trouvaient plusieurs petits bassins d'une eau fraîche et pure. Nous étions altérés et affamés : les provisions furent retirées des gibecières, étendues devant nous, et après nous être convenablement restaurés, nous nous mîmes en devoir de gravir la roche qui nous barrait le chemin. Sur la droite, elle s'était affaissée sur elle-même et brisée en blocs énormes qui en facilitaient l'escalade. En moins d'un quart d'heure, nous arrivions au sommet de ce premier échelon. Nous nous trouvions au milieu d'une clairière, sur les bords d'un ruisseau qui un peu plus loin se répand le long de l'arête vive du rocher et alimente les chutes d'eau que nous avions rencontrées. Un gazon épais formait tout autour de nous un tapis moelleux, qui était extraordinairement foulé et avait été récemment le lit de repos de quelque bête sauvage. De là rien ne limitait le regard du côté du sud et nous jouissions d'un coup d'œil magnifique : nous dominions complétement la forêt que nous avions eu tant de peine à traverser, et Bassac, le fleuve dans son lointain parcours, les grandes îles qui l'émaillent se déroulaient au delà du sombre rideau de verdure étendu à nos pieds. A cette distance les maisons et les rizières se dessinaient avec une netteté d'autant plus singulière que la nuance plus claire de la plaine contribuait à les faire paraître dans un éloignement plus grand. A notre droite, au contraire, le pic de Bassac et ses hauts contre-forts nous apparaissaient avec un si puissant relief, qu'il semblait que nous n'eussions qu'à étendre le bras pour les toucher. Tout ce paysage était baigné de l'éclatante lumière qui est propre aux pays chauds et qui moirait de reflets argentés le long ruban du fleuve. Cette admirable perspective, dont quelques parties nous étaient encore masquées par les ondulations inférieures de la montagne, nous encouragea à continuer notre ascension. Nous quittâmes l'étroite clairière pour remonter le lit du ruisseau qui était incliné à quarante-cinq degrés. Après une marche longue et pénible, nous aboutîmes à une seconde muraille plus haute que la première et complétement à pic. L'eau suintait en filets imperceptibles à chaque point de la surface rocheuse. Au-dessus de nos têtes, nous apercevions, suspendus à une grande hauteur, quelques arbres gigantesques surplombant légèrement du

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

plateau supérieur. Il nous sembla que ce devait être là l'arête culminante de la montagne. Nous examinâmes le rocher de tous côtés : nulle part il ne s'inclinait de façon à en rendre l'accès possible. Mais, sur la gauche, une étroite crevasse, presque verticale, partageait en deux cette énorme masse de pierre. De nombreuses plantes, quelques arbustes croissaient le long des parois de cette fente et pouvaient fournir des points d'appui suffisants. Une de ces plantes attira l'attention de M. Thorel. Il s'élance, l'atteint, nous entraîne à sa suite, et après une gymnastique assez rude, nous arrivons au sommet du rocher, non sans quelques égratignures aux mains et aux genoux. Quel ne fut pas notre désappointement en voyant se dresser devant nous, à une centaine de mètres en arrière, une nouvelle et plus formidable barrière. C'était le dernier de ces gradins de pierre, taillés pour des géants dans les flancs de la montagne; nous n'avions plus le courage et le temps de continuer cet exercice. Après nous être reposés sur le bord du plateau étroit où nous étions parvenus et avoir longuement regardé le panorama de la vallée du fleuve agrandi, mais plus confus et se perdant de tous côtés dans les vapeurs d'un lointain horizon, nous dûmes songer à revenir sur nos pas. La descente fut plus difficile que l'avait été l'ascension. Le regard mesurait maintenant la hauteur qu'il fallait franchir, et cet aspect que l'on n'avait pas eu en montant donnait le vertige et faisait trembler le pied et la main. Ce fut encore M. Thorel qui se suspendit le premier au-dessus de l'abîme et s'assura des premiers échelons où nous allions poser le pied. Nous nous tendîmes successivement la main et nous arrivâmes en bas sans encombre. Il était fort tard quand nous rejoignîmes le campement. Nous n'avions réussi à gravir que les trois quarts de la hauteur totale de la montagne et nous serions parvenus au sommet avec dix fois moins de peine et de fatigue, si, au lieu de nous en prendre au côté le plus inaccessible, nous eussions attaqué le versant est qui offre une pente douce et continue. Ces sortes de méprises, inévitables quand on parcourt sans guide un pays inconnu et couvert d'une épaisse végétation, ne sont pas à regretter : elles font acquérir mieux que tous les renseignements et toutes les descriptions une idée juste de la topographie de la contrée et sont absolument nécessaires pour en bien comprendre la carte, en d'autres termes, pour arriver à en trouver la formule géographique.

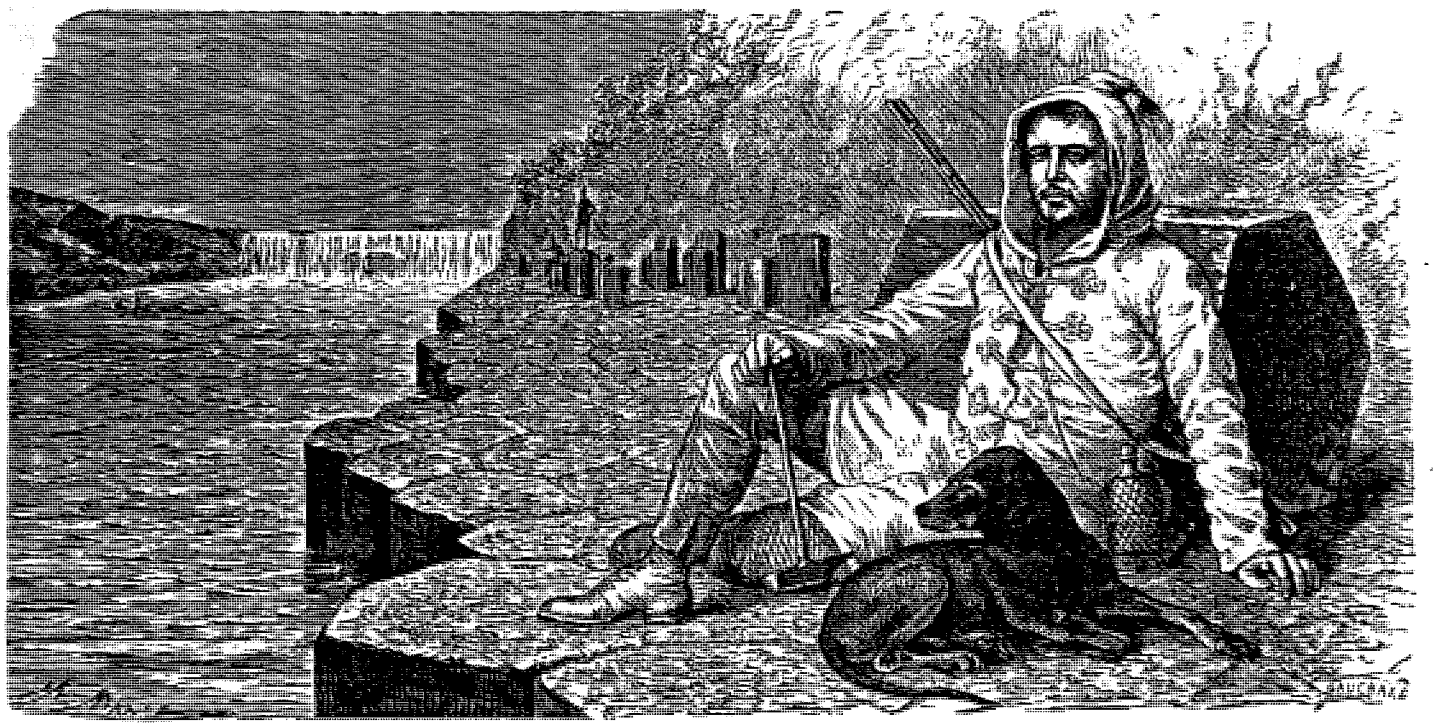
Quelques jours après, je fus chargé par M. de Lagrée d'aller reconnaître le cours inférieur du Se Don, grand affluent de la rive gauche du fleuve qu'il vient rejoindre un peu au-dessus de Bassac. Cette rivière contourne et limite au nord le massif volcanique dont j'ai parlé et qui lui donne naissance. M. Thorel se joignit à moi pour cette excursion, et j'emmenai, comme dans ma première reconnaissance des rapides, le matelot Renaud, dont les connaissances en cambodgien devaient faciliter nos relations avec un fonctionnaire de Bassac, auquel cette langue était familière et qui avait l'ordre du roi de nous accompagner.

Nous partîmes le 3 octobre, à sept heures du matin, dans une barque légère. Le fleuve avait déjà sensiblement baissé et son courant était moins rapide. Au-dessus de la grande île de Deng, ses eaux se réunissent en un seul bras, mais son lit se sème de brousses et de rochers, et s'élargit jusqu'à atteindre trois à quatre kilomètres. Nous approchions du Phou Molong, le grand pic que j'ai dit terminer au nord la chaîne de montagnes de la rive droite, et sa base arrondie semblait barrer le passage devant nous. Le fleuve vient, en effet, la contourner sur la moitié de sa circonférence, et, maintenu de ce côté par cette puissante barrière, de l'autre par une chaîne de collines, dernière ramification du massif de la rive gauche, il se réduit subitement à une largeur de cinq à six cents mètres ! Sa profondeur là doit être énorme et je ne trouvai pas le fond à trente mètres. Le caractère du paysage change en même temps d'une façon brusque; au lieu de ces plaines riantes et uniformes que les eaux brillantes parcouraient lentement en y dessinant des centaines d'îles, au lieu de ces rives presque noyées que dissimulaient de longues lignes de palmiers et de maisons, des berges à pic où la roche fait irruption partout, de hautes ondulations couvertes de forêts encadrent de tous côtés l'onde noire et rapide. Chaque perspective du fleuve, au lieu de se perdre dans un horizon sans limites, s'arrête à peu de distance et le coup d'œil se renouvelle sans cesse. Si nous fûmes charmés au point de vue pittoresque de ce changement de décors, je fus surtout heureux, pour ma part, de l'allégement qui en résultait pour mon travail de géographe. D'un seul regard je pouvais embrasser le fleuve et en arrêter le contour. Les sommets des montagnes avoisinantes fournissaient de nombreux et d'excellents points de repère, et il ne fallait plus comme auparavant revenir sans cesse sur ses pas, pour se rendre compte de la configuration des rives.

L'étranglement du fleuve produit par le Phou Molong est assez court et le Cambodge revient bientôt à une largeur d'un kilomètre. Après avoir passé au pied du Phou Salao, colline de deux cents mètres de hauteur environ, qui infléchit le cours du fleuve à l'est, nous découvrîmes sur la rive gauche l'étroite embouchure du Se Don, en aval de laquelle s'élèvent le long de la berge des colonnes basaltiques d'un aspect original. A cinq heures du soir nous entrions dans la rivière. Elle est d'une largeur uniforme de près de deux cents mètres, et son cours est aussi sinueux que celui de la Seine aux environs de Paris. Notre marche devint plus rapide au milieu de ses eaux tranquilles. Il était presque entièrement nuit quand nous nous arrêtâmes à un petit village situé sur la rive gauche. Notre mandarin d'escorte se hâta d'annoncer aux autorités locales la visite des étrangers, et s'employa à nous procurer ce qui devenait pour nous le problème à résoudre chaque jour, le bon souper et le bon gîte du fabuliste. La pagode du

hameau nous fournit le second ; nos provisions et quelques achats faits aussitôt, les éléments du premier. Pendant que Renaud se livrait à de savantes préparations culinaires, nous liâmes conversation avec les bonzes et le maire de l'endroit, pour nous former à cette gymnastique de langage qui devenait notre exercice quotidien. Gestes variés, dessins ingénieux étaient appelés au secours de notre ignorance des mots, et il était rare que l'on n'obtînt pas par ce procédé, au bout d'une demi-heure d'efforts, sept ou huit réponses entièrement contradictoires. Il fallait ensuite satisfaire la curiosité des indigènes, leur expliquer le maniement de nos armes, l'usage de nos montres et de nos ustensiles de toute sorte. La conversation se terminait par une distribution de petits cadeaux, tels que des aiguilles, des couteaux ou des images qui comblaient de joie ces naïves gens.

Le lendemain, nous continuâmes notre reconnaissance : la baisse des eaux se prononçait de plus en plus, et au pied des berges droites et hautes de trois ou quatre mètres qui encaissaient régulièrement le cours de la petite rivière, quelques plages de sable ou de rocher se montraient çà et là à découvert. Le calme des rives, la marche silencieuse de notre pirogue qui s'avançait à la pagaye, encourageaient de nombreux caïmans à venir y bâiller au soleil du matin. J'essayai à plusieurs reprises de troubler par des coups de feu la rêverie paresseuse de ces gracieux animaux ; mais ma carabine, arme Lefaucheux fort légère et fort commode, était d'un calibre trop faible pour leur dur épiderme. Les balles ricochaient ou s'aplatissaient sur les écailles, à la grande stupéfaction des rameurs, devant lesquels je me sentais humilié de l'impuissance de mon arme. Le seul effet que produisaient mes projectiles était de sortir de leur torpeur les indolents amphibies ; après quelques secondes de réflexion, ils



M. Joubert aux chutes du Se Don. — Dessin de A. Marie, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

se laissaient glisser dans l'eau avec majesté et disparaissaient aux regards. Quelques paons picoraient aussi sur la grève, mais il eût fallu du gros plomb et non des balles pour les atteindre, et ce gibier délicieux ne nous donna que des convoitises inassouvies.

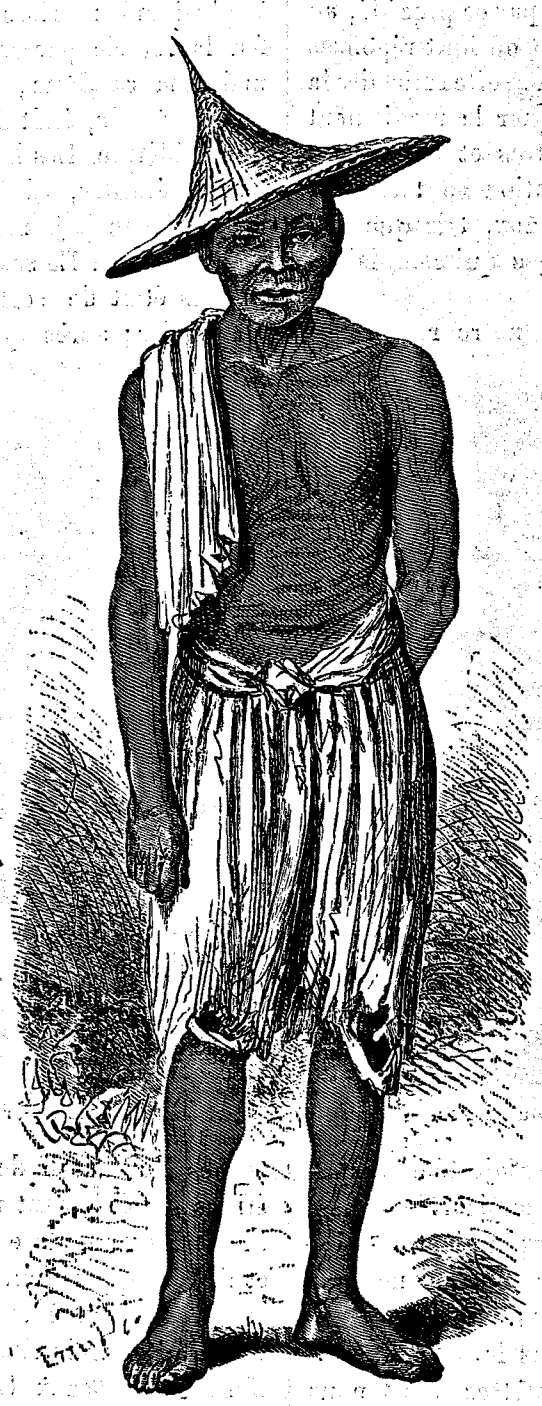
Le soir, après avoir remonté dans la direction du nord pendant une trentaine de kilomètres, nous nous arrêtâmes à Solo Niai, village situé sur la rive gauche et qui paraît être le point d'embarquement des marchandises qui arrivent de l'intérieur à dos d'éléphant. Nous étions à peu de distance de chutes considérables qui interrompent la navigation de la rivière et que le commandant de Lagrée m'avait recommandé d'examiner avec le plus grand soin. Les rives du Se Don, qui jusque-là nous avaient paru assez plates, commençaient à s'accidenter ; de petites chaînes de collines ondulaient les environs de Solo Niai, et de tous côtés surgissaient à l'horizon les cimes bleuâtres des montagnes du massif de la rive gauche, dont nous nous étions sensiblement rapprochés. Les sauvages qui habitent les versants extérieurs de ce massif faisaient çà et là leur apparition. Nous vîmes quelques-uns d'entre eux arriver en même temps que nous à la pagode-caravansérail de Solo Niai, avec un chargement d'orties de Chine et de peaux. Sur les contre-forts ouest du massif, Mouhot avait signalé l'existence de mines d'argent, et tous mes efforts, tous ceux de Renaud, mon interprète en cambodgien, tendirent à obtenir quelques renseignements précis sur le lieu du gisement. Après beaucoup de pourparlers, nous crûmes comprendre que notre mandarin laotien se faisait fort de nous conduire à un village kha (*kha* est l'appellation générique des sauvages en laotien), où l'on exploitait le précieux métal. Nous prîmes acte de sa promesse, et nous remîmes cette excursion à notre retour des cataractes du Se Don.

A peu de distance de Solo Niai, la rivière se bifurque en deux bras étroits. Nous nous engageâmes le 5 octobre au matin dans le bras de l'ouest, mais nous fûmes arrêtés presque aussitôt par une petite chute de deux mètres de hauteur, formée par deux assises rocheuses aussi horizontales et aussi régulières que deux marches d'escalier. Nous mîmes pied à terre et nous nous dirigeâmes vers la partie nord de l'île. Nous étions arrivés aux chutes à midi. Le coup d'œil en est des plus pittoresques. Le Se Don vient directement du nord se heurter à la pointe aiguë que lui oppose la masse rocheuse de l'île, et ses eaux, divisées par cet obstacle qu'elles ne peuvent franchir, retombent des deux côtés en cascades. Dans le bras de l'est, elles se précipitent d'une hauteur verticale de quinze mètres dans un bassin circulaire à parois de lave ; dans celui de l'ouest, elles coulent torrentueusement sur une pente inclinée à quarante-cinq degrés environ et que coupent çà et là d'énormes blocs de rocher, des aiguilles basaltiques contre lesquelles elles s'élèvent en bouillonnant.

Nous restâmes longtemps à examiner ces chutes. Elles n'offraient au point de vue géographique et commercial, le seul qui fût de ma compétence, qu'un intérêt négatif. Mais au point de vue géologique, elles étaient de la plus grande importance en mettant à nu la constitution du sous-sol. M. Joubert, qui les visita un mois plus tard avec le commandant de Lagrée, en rapporta de curieux échantillons et de précieux renseignements.

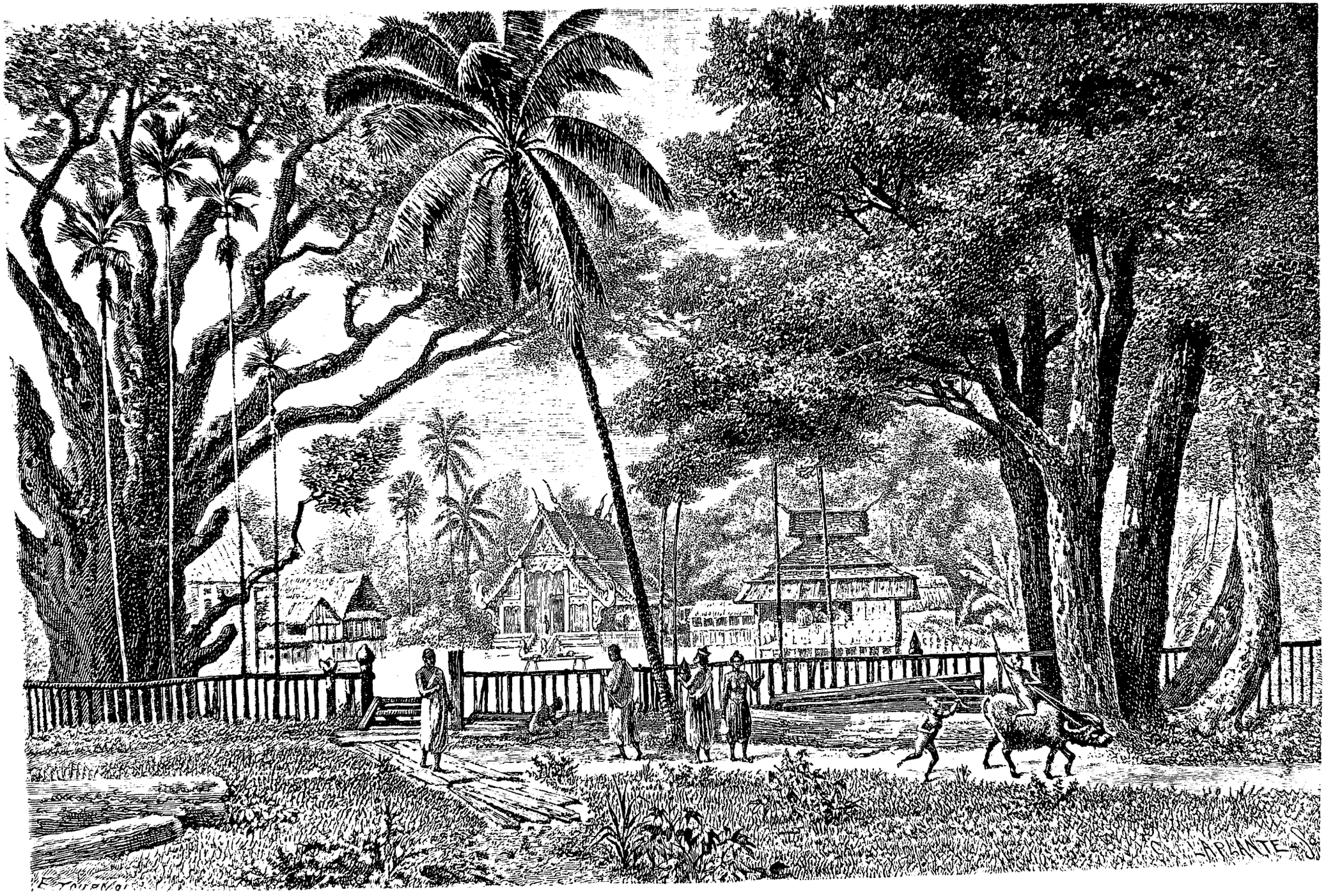
Le 6 octobre, nous redescendions le Se Don jusqu'à Ban Song, village situé à environ trois lieues de l'embouchure. Nous y reçûmes une confortable hospitalité dans la maison du Muong khang de la province de Bassac. Ce mandarin était absent, mais ses éléphants nous avait été promis comme moyens de transport pour aller visiter les exploitations d'argent dont on nous avait parlé et qui se trouvaient au pied des premiers contre-forts montagneux de l'est.

Le lendemain, en effet, trois de ces nobles animaux, rappelés des pâturages, stationnaient devant la plate-forme de la maison, et à dix heures et demie nous nous mettions en route. La monture de M. Thorel et la mienne étaient des femelles, et chacune d'elles était suivie d'un petit en bas âge. Le plus jeune avait un an à peine, le plus âgé en avait trois ; le premier était de la taille d'un buffle, le second était sensiblement plus haut. Ils n'avaient point encore la gravité qui est particulière à ces majestueux animaux, et leurs gambades folâtres nous égayèrent beaucoup pendant toute la route. Ils se poursuivaient jusque dans les jambes de leurs mères, qui, sans ralentir ni changer en rien leur allure, suivaient d'un œil complaisant et attentif les évolutions de leurs nouveau-nés. Quand ils s'éloignaient trop et, par une excursion trop hardie dans les champs de riz voisins, risquaient de s'attirer la colère et les coups des cornacs, un cri de la mère rappelait bien vite l'enfant indocile, qui accourait aussitôt se ranger auprès d'elle, caressait un instant ses mamelles du bout de sa trompe, puis, apercevant une mare d'eau voisine, courait y remplir le mobile organe et en jetait malicieusement le contenu sur son camarade ou sur ses propres épaules.



Portrait du vieux Chinois de Bassac.
Dessin de Janet-Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

En sortant de Ban Song, on traverse une plaine dénudée où la roche apparaît à chaque pas en larges plaques noirâtres. Peu après, le terrain se boise et s'ondule légèrement. Un fort torrent gronde à peu de distance. Il n'avait guère à ce moment qu'un mètre et demi de profondeur, mais le courant en était fort rapide. Le plus âgé des deux petits éléphants se jeta bravement à la nage, tandis que son compagnon, effrayé par le bruit, restait indécis sur la rive. La mère de ce dernier — c'était l'éléphant que je montais — le fit placer contre elle du côté d'amont, de manière à le retenir et le protéger contre la violence des eaux. Le jeune animal appuya ses jambes contre celles de sa mère. Celle-ci s'inclina légèrement, de manière à lui donner un point d'appui, et le fit rouler pour ainsi dire de ses jambes de derrière à celles de devant jusqu'à ce que le torrent fût traversé. Au delà, nous entrâmes en pleine forêt, et j'admirai de plus en plus l'intelligence de ces puissants quadrupèdes. Un mot du cornac, un



Pagode royale à Bassac. — Dessin de E. Tournois, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

simple geste étaient à l'instant compris d'eux. Tantôt c'était une branche trop basse et nous barrant le passage qu'ils détournaient ou qu'ils arrachaient avec leur trompe, tantôt un détour habilement calculé qu'il fallait faire à un coude trop brusque du sentier pour ne pas heurter leur cage contre un tronc noueux. Puis, quand la route était moins obstruée et demandait une attention moins grande, leur trompe s'en allait cueillir à droite et à gauche quelques jeunes pousses de bambou qu'elle secouait longuement pour détacher la terre adhérente aux racines. L'animal n'était satisfait que quand il n'y restait plus un grain de poussière, et si, après les avoir frappées les unes contre les autres, une motte de terre rebelle s'obstinait à y demeurer, il la plaçait sous son pied et l'arrachait avec une étonnante précision. Tous ces mouvements étaient exécutés par lui sans ralentir d'une seconde son allure et sans que le cornac pût lui reprocher de sacrifier à sa gourmandise les intérêts du voyageur.

Le terrain s'élevait graduellement et le sentier que nous suivions gravissait parfois de hauts escarpements de roches que j'aurais crus inaccessibles à nos lourdes montures. Là encore elles m'émerveillèrent. Sondant chaque pierre avec leur trompe pour s'assurer de sa solidité avant d'y poser le pied ou le genou, elles n'hésitaient pas à se suspendre au-dessus des profonds ravins qui bordaient la route. En certains moments, je ne pouvais me défendre d'une vive appréhension en voyant ma cage s'incliner au-dessus de ces pentes rapides et rocailleuses au bas desquelles coulait quelque torrent invisible.



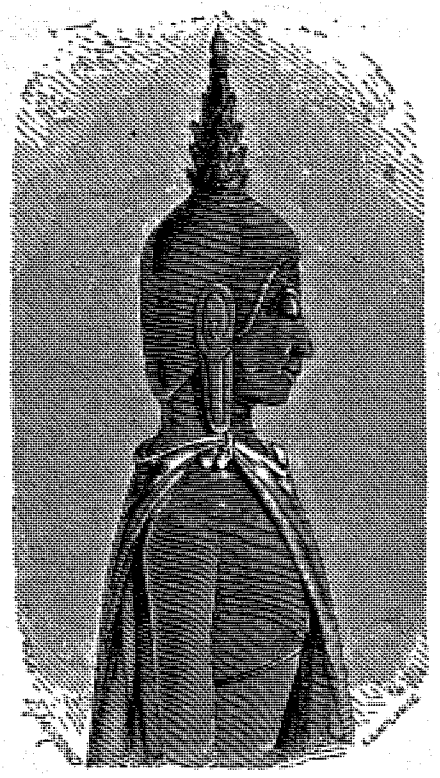
Le chef de l'île de Khon et sa femme. — Dessin de Janet-Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

Nous rencontrions parfois quelques autres éléphants chargés d'orties de Chine et conduits par des sauvages qui, un arc à la main, utilisaient en chassant leur voyage à travers la forêt. Par places, celle-ci avait été incendiée et transformée en rizières, qu'une forte palissade protégeait contre les excursions des grands quadrupèdes. C'est là le seul mode de culture employé par les sauvages, et ces plantations nous annonçaient le voisinage d'un de leurs villages. Au bout de trois heures de montée, nous étions arrivés sur un plateau où la forêt moins épaisse et de plus en plus dévastée par le feu s'entre-coupait de clairières herbeuses. Tout autour de nous surgissaient de nombreux sommets de montagnes que nous n'apercevions que par intervalles. A cinq heures et demie du soir nous nous arrêtâmes au milieu d'un petit hameau composé d'une dizaine de cases et nommé Petoung en laotien. Au dire du fonctionnaire de Bassac qui nous escortait, c'était non loin de là, sur les bords d'un petit ruisseau, que nous devions trouver les gisements argentifères que nous cherchions. Désirant m'y rendre dès le lendemain matin, je m'informai immédiatement de la distance à parcourir. Mais à ce moment on ne me comprit plus. Des mines d'argent? Il n'en avait jamais été question. Nous en parlions pour la première fois. On avait cru que nous voulions tout simplement voir les sauvages et la montagne, et on nous avait conduits dans la montagne au milieu des sauvages. Quant à voir des mines d'argent, c'était impossible, par une raison très-simple : il n'en avait jamais existé dans la province. Notre stupéfaction était grande. M. Thorel, Renaud et moi nous nous regardions sans parvenir à croire à la réalité d'un quiproquo pareil. Nous avions montré ce métal lui-même, et si le mot avait pu être mal prononcé, l'objet n'avait pu être méconnu. J'insistai; Renaud fit appel à tout son savoir en cambodgien pour convaincre le mandarin qui nous escortait qu'il nous avait bien réellement affirmé la présence de mines d'argent dans cette localité. Nous n'obtînmes que des dénégations faites avec la tranquillité la plus grande et l'étonnement le mieux joué. Sans aucun doute les gens du pays avaient réussi à faire regretter au fonctionnaire laotien sa franchise première, en lui exposant les dangers d'une visite de cette nature. N'allait-on pas, en permettant à des Européens l'appréciation des richesses métallurgiques de la contrée, attirer leur attention et celle de Ban Kok, exciter la cupidité des étrangers et des gouvernants, faire augmenter les impôts? Cette difficulté qui allait se dresser perpétuellement devant nous pendant tout le reste de notre voyage était d'une nature

insurmontable : les instances, les menaces, les promesses ne faisaient que confirmer la résolution prise. Nous nous résignâmes et nous reprîmes dès le lendemain matin la route de Ban Song. Le 9 octobre, à une heure de l'après-midi, nous étions de retour au campement de Bassac.

La contrée avait complétement changé d'aspect depuis notre départ. Les eaux du Cambodge avaient baissé de plus de cinq mètres; toutes les dépressions de terrain inondées s'étaient asséchées, les sentiers avaient reparu; les berges, fertilisées par le limon du fleuve, se couvraient de cultures de tabac, de coton, de mûriers, de plantes maraîchères. Partout on préparait les engins pour la pêche, on se disposait à arrêter le poisson dans les arroyos que la baisse des eaux mettait à sec. Dans les campagnes, les riz jaunissants appelaient la faux du moissonneur, et l'on construisait déjà les hangars où pendant la récolte on dispose les gerbes en carrés symétriques. Dans les villages, on réparait les chars qui gisaient démontés et sans emploi sous les maisons, et les bœufs coureurs, rappelés des terrains élevés où ils avaient passé la période de l'inondation, revenaient reprendre leur service accoutumé. La vie, un instant suspendue, recommençait partout.

L'expédition était dans les meilleurs termes avec les autorités et les habitants du pays. Près du campement, demeurait un vieux Chinois qui s'était lié bien vite avec les hommes de l'escorte et leur servait d'intermédiaire auprès des indigènes. Le roi de Bassac, jeune homme de 24 à 25 ans, à la figure douce et timide, avait fait au commandant de Lagrée les avances les plus courtoises et les offres de service les plus bienveillantes. Le sort de son voisin le roi du Cambodge, qui s'était depuis peu soustrait, grâce à la France, à la lourde tutelle de Siam, lui paraissait digne d'envie, et il ne laissait passer aucune occasion de témoigner ses sentiments au chef de l'expédition. Celui-ci n'avait accueilli ces avances qu'avec la réserve la plus grande, ne voulant pas compromettre avant l'échéance l'imprudent jeune homme qui semblait oublier que son grand-père était mort en prison à Ban Kok pour avoir partagé les velléités d'indépendance des princes de Vien Chang. Mais M. de Lagrée ne pouvait s'empêcher de penser que Bassac était une position admirablement choisie pour commander la vallée du fleuve et en détourner le commerce vers la Cochinchine française. Il avait insisté plusieurs fois auprès du gouverneur de la colonie sur les injustices violentes de Siam vis-à-vis du Cambodge, sur l'enlèvement, au mépris du droit, des provinces de Battambang, d'Angcor, de Tonly Repou, de Mulu Prey, et il voyait dans les dispositions du roi de Bassac l'occasion d'une revanche naturelle et légitime que la France pouvait se ménager un jour vis-à-vis du gouvernement de Ban Kok. Malheureusement nous manquons de l'esprit de suite nécessaire pour conduire de tels projets à bonne fin; un renseignement donné est pour nous un renseignement oublié, et nous laissons toujours nos rivaux, plus patients et plus habiles, l'emporter sur nous. La politique une et persévérante qui en un demi-siècle pourrait placer notre commerce et notre pavillon en plein cœur de l'Indo-Chine n'est pas notre fait. Nous en changerons vingt fois d'ici là : toutes seront plus intelligentes et plus sages les unes que les autres, mais toutes mourront avant d'avoir porté des fruits. Plaise au ciel que les lignes qui précèdent ne tombent point sous les yeux du roi de Siam et n'aillent point exciter sa colère contre notre hôte de Bassac.



Profil du Bouddha en bronze de la pagode royale. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.

Une grande fête se préparait dans toute la vallée du fleuve : c'est celle par laquelle les populations ont l'habitude de célébrer la fin de l'inondation et de préluder à la récolte. Son nom populaire est *Heua Song* ou « Fête des bateaux, » et sa signification réelle est un hommage de reconnaissance au fleuve, pour la fécondité et la richesse qu'il apporte au pays. Le gouvernement de Ban Kok a su habilement faire tourner au profit de sa politique ces réjouissances populaires, et c'est au milieu de cette fête, en présence du concours de peuple qu'elle attire, que le roi de Bassac et tous les gouverneurs de province doivent renouveler solennellement dans une pagode leur serment d'obéissance au roi de Siam. Tout est calculé pour rehausser l'éclat de cette cérémonie et pour qu'elle soit un aliment de plus à l'allégresse publique.

Nous avions dû quitter le sala que nous occupions sur les bords du fleuve, et où le roi et sa cour viennent assister aux courses nautiques et aux réjouissances publiques. On nous avait construit non loin de là un domicile composé de plusieurs cases et emménagé en vue de nos convenances particulières. Le roi était venu y rendre une visite officielle au commandant de Lagrée; son ambition secrète était d'obtenir la présence de la commission française et de son escorte armée pour la solennité qui devait avoir lieu à la pagode royale. La population verrait ainsi en quels excellents termes il était avec les Français et le fondement que l'on pouvait faire sur leur appui le cas échéant. Le commandant de Lagrée lui promit d'accéder à ce désir.

Les fêtes commencèrent le 24 octobre. Les Laotiens et les sauvages des parties les plus éloignées de la

province affluèrent dès le matin au chef-lieu; toutes les pagodes regorgèrent d'offrandes; les mandarins, les parents, les amis échangèrent entre eux les présents d'usage. Le soir, des festins et des concerts s'organisèrent dans toutes les cases; un feu d'artifice, composé de quelques fusées, fut tiré sur le fleuve.

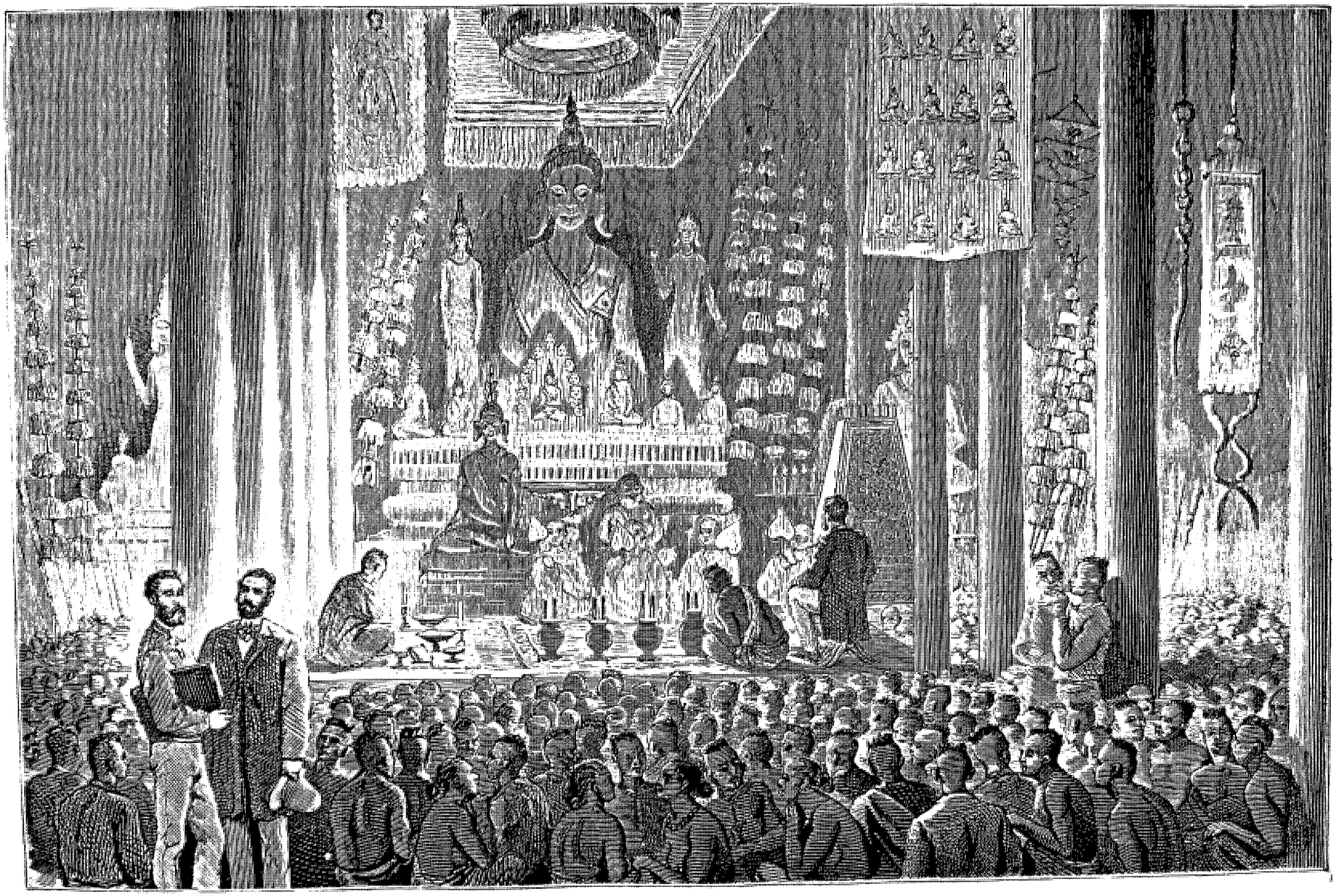
Ce fut le lendemain qu'eut lieu la prestation de serment. Un bonze remplit le personnage du souverain de Siam, et le roi de Bassac lui jura obéissance et fidélité. En même temps, les eaux du fleuve furent solennellement consacrées et bénites; c'était là sans doute, à l'époque de l'indépendance, la partie essentielle de la fête. La présence de M. de Lagrée et des quelques baïonnettes françaises qui l'escortaient ne contribua pas peu à sa splendeur. Le cliquetis des armes manœuvrées à l'européenne remplit le roi de fierté et les nombreux spectateurs d'admiration. Pour comble de bonheur, un fils naquit ce jour-là au roi de Bassac. Sa joie, le soir, alla jusqu'à l'ivresse.

Des régates sur le fleuve remplirent le troisième jour des fêtes et en furent la partie la plus intéressante au point de vue des costumes, de l'animation, de la couleur locale. Ces longues pirogues, dont quelques-unes atteignaient jusqu'à ving-huit mètres de long, manœuvrées à la pagaye par plus de soixante hommes, portaient chacune les couleurs d'un village ou d'une pagode. Des bouffons, la tête abritée derrière un masque grimaçant, se démenaient avec rage au milieu des rameurs dont ils excitaient l'ardeur par leurs chants et leurs propos souvent lascifs. L'équipage leur répondait par des cris poussés en cadence; les nombreuses pagayes frappaient l'eau avec une précision merveilleuse, et la barque semblait disparaître sous l'écume soulevée autour d'elle. Les rameurs khas se faisaient surtout remarquer par un costume d'une grande simplicité : une feuille de vigne.... en toile, attachée par un fil autour de la ceinture, était le seul et invisible ornement de ces bustes bronzés qui paraissaient émerger du fleuve, tant la pirogue qui les portait était rase sur l'eau.



Intérieur de la pagode royale de Bassac. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

Le lendemain, notre campement ne désemplit pas de visiteurs. Soit curiosité, soit politique du roi, tous les mandarins, tous les chefs de tribus sauvages accourus pour la solennité, vinrent saluer M. de Lagrée et furent pour lui une occasion nouvelle de renseignements et d'étude. Le 28, cette brillante série de fêtes se termina par une illumination du fleuve et un nouveau feu d'artifice. De grandes carcasses en bambou, dessinant des objets divers et chargées de feux de couleur, furent lancées au courant sur des radeaux. Sur tous les points du fleuve on voyait de fantasti-



Cérémonie de la prestation de serment du roi de Bassac. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

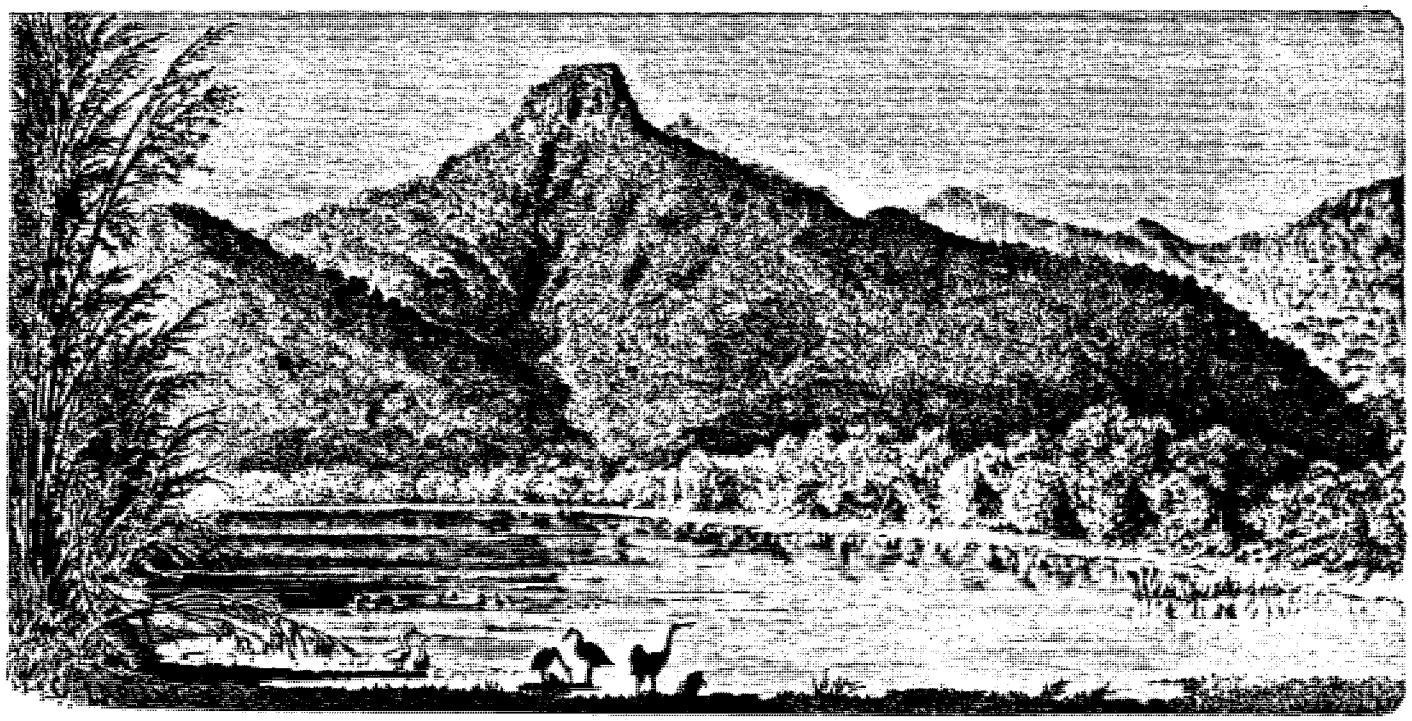
ques lueurs répercutées dans l'onde. Parfois le feu gagnait la carcasse elle-même et tout s'abîmait dans un embrasement général. La science de nos artificiers et de nos machinistes saurait produire de plus grands effets avec ce genre d'illumination, mais elle ne dispose jamais d'une nuit et d'un fleuve pareils.

Plus de six semaines s'étaient écoulées depuis notre arrivée à Bassac. La saison sèche était complétement établie et nous invitait à reprendre notre voyage. Cha-



Costumes observés pendant les courses de Bassac. — Dessin de E. Bocourt, d'après un dessin de M. Delaporte.

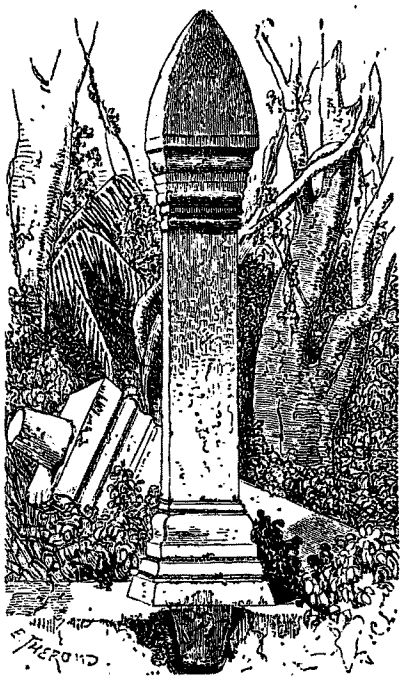
que jour passé dans l'immobilité était un jour perdu et pouvait prolonger notre voyage d'une année entière. D'un autre côté, nous n'avions aucune nouvelle du courrier de Saïgon que nous devions recevoir, on se le rappelle, avant de continuer notre route. J'avais à compléter bien des études hydrographiques dans le bas du fleuve. L'interprète cambodgien, Alexis Om, qui ne s'était engagé à nous suivre que jusqu'à Bassac, désirait vivement retourner au Cambodge. M. de Lagrée se décida donc à m'envoyer avec cet interprète à la rencontre du courrier attendu. Il ne mettait pas en doute que je ne trouvasse ce courrier déjà arrivé ou sur le point d'arriver à Stung Treng, et il me donna pour instruction de ne dépasser ce dernier point qu'autant que je jugerais qu'il y aurait un grand intérêt géographique à le faire. Après avoir reçu le courrier, je devais en accuser réception par lettre au gouverneur de la colonie, confier cette lettre et le courrier de l'ex-



Pièce d'eau du monument de Wat Phou (voy. p. 78). — Dessin de E. Tournois, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

pédition à l'interprète Alexis, lui faire continuer sa route sur Pnom Penh, et revenir moi-même le plus promptement possible à Bassac.

Pour utiliser le temps passé à attendre mon retour, M. de Lagrée avait résolu de continuer l'exploration du cours du Se Don que j'avais commencée, de contourner ainsi par le nord le massif volcanique de la rive gauche du fleuve et de revenir à Bassac par le sud de ce massif, après avoir visité à l'est le Muong d'Attopeu. Il amenait dans cette excursion MM. Joubert et de Carné. MM. Delaporte et Thorel devaient rester au campement de Bassac.



Une borne de la chaussée de Wat Phou. Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. Delaporte.

Je partis le 2 novembre au matin, emmenant avec moi, en outre du matelot Renaud, un Annamite de l'escorte qu'un ongle incarné rendait impropre à la marche et qui devait regagner Pnom Penh avec l'interprète Alexis. J'arrivai le surlendemain à Khong, où je fus reçu avec toutes sortes d'attentions et d'égards par le jovial vieillard qui en était le gouverneur. Le 5, après avoir suivi une route différente que celle qu'avait prise l'expédition la première fois, j'étais rendu au sala de l'île de Khong. J'employai toute la journée du 6 à explorer à pied les cataractes voisines. La baisse des eaux, en laissant à sec la plupart des bras torrentueux qui, à l'époque de l'inondation, sillonnent le groupe d'îles dans tous les sens, rendait ces excursions plus faciles. Les *hua song* se prolongeaient encore à Khong et dans les villages environnants. Tout était en fête; les pagodes regorgeaient de fleurs et d'offrandes; les travaux de la récolte commençaient partout. Je n'eus cependant pas trop de peine à obtenir du chef de Khong une nouvelle barque pour continuer ma route au-dessous des rapides.



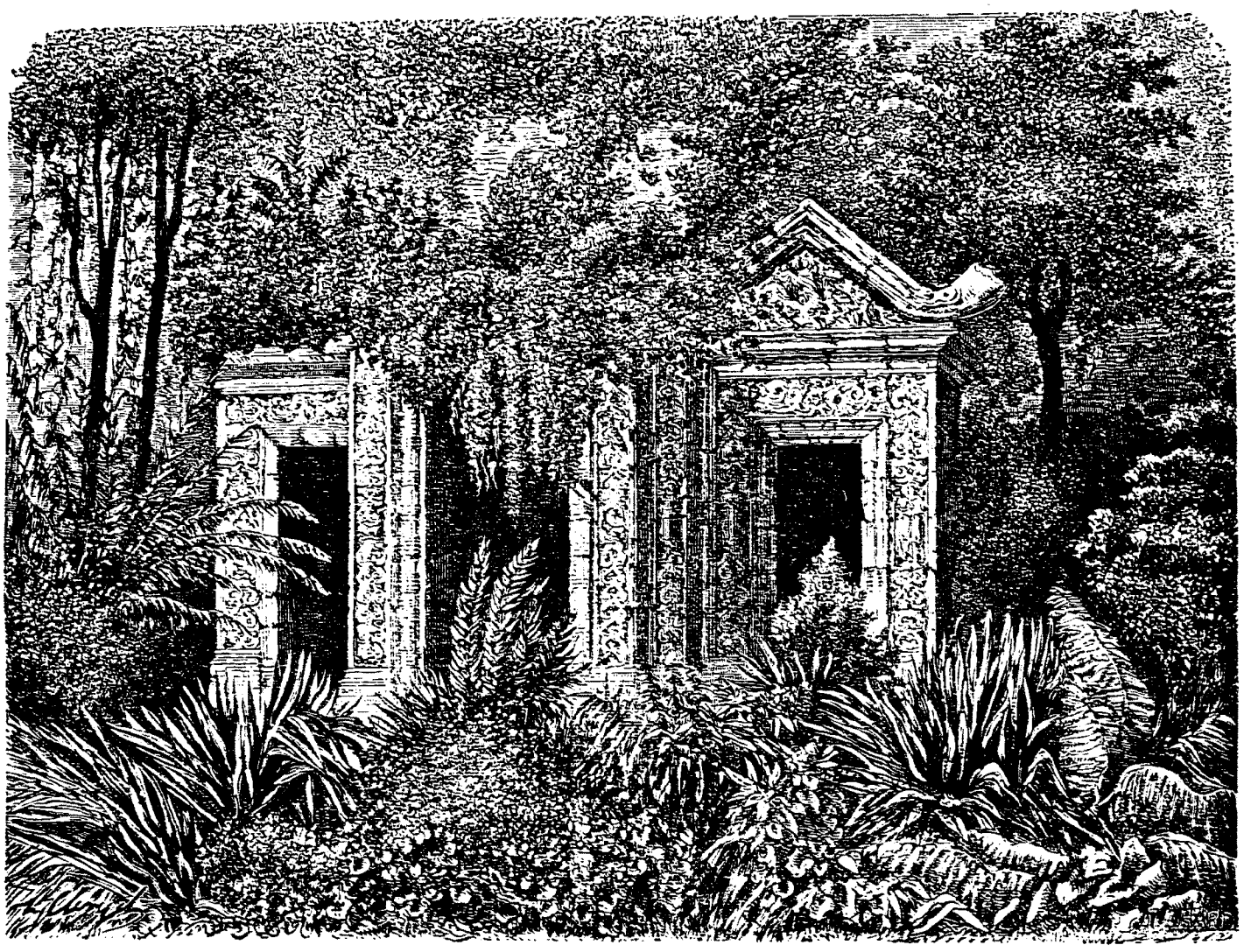
Statue du roi qui a bâti Wat Phou. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. Delaporte.

Le 7, à midi, je quittai Kong, et le 8 novembre, à onze heures du matin, j'arrivais à Stung Treng.

Du courrier attendu, point de nouvelles. L'insurrection de Pou Combo, dont nous avions presque perdu le souvenir, était devenue menaçante et coupait toutes les communications avec le bas de la rivière. Les rebelles s'étaient établis sur les deux rives et avaient fait mine de remonter jusqu'à Stung Treng pour poursuivre la petite expédition française. Ils n'avaient renoncé à leur projet qu'en apprenant son départ. Le gouverneur de Stung Treng parut fort inquiet en me voyant. Il m'engagea à revenir le plus vite possible sur mes pas, de peur que le bruit de ma présence ne se répandît. Beaucoup de sauvages des tribus voisines de Stung Treng faisaient cause commune avec les insurgés et avaient enlevé, sur son territoire même, des Laotiens étrangers à la querelle. Il ne se sentait pas en force pour me défendre et restait effrayé de la pénible responsabilité qui retomberait sur lui en cas de malheur arrivé à ma personne. Le pauvre homme avait la fièvre depuis un mois, et il était devenu d'une maigreur excessive. Fallait-il attribuer sa maladie à ses frayeurs, ou ses frayeurs à sa maladie? Je pensai que l'une exagérait au moins les autres, et je commençai par lui administrer de la quinine. Le lendemain un mieux sensible s'était prononcé dans son état; je lui déclarai que, pour achever sa guérison, il me fallait plusieurs jours encore. Je désirais surtout gagner du temps en l'intéressant à la prolongation de mon séjour à Stung Treng. Cependant Alexis prenait des renseignements qui ne confirmaient que trop le dire du gouverneur. Si j'étais convaincu qu'une barque pouvait, sans le moindre danger, grâce à la rapidité de sa marche et à la largeur du fleuve, descendre jusqu'à Pnom Penh, je voyais d'assez grandes difficultés au retour, pendant lequel il faut suivre l'une ou l'autre rive et se haler lentement contre le courant; d'un autre côté, l'importance du courrier attendu me faisait un devoir de tenter l'aventure. Je demandai donc avec insistance au gouverneur de Stung Treng les moyens de continuer ma route sur Pnom Penh. Il refusa avec une énergie dont je ne le croyais pas capable, me représentant le danger certain auquel je courais, les reproches qui lui seraient faits plus tard pour m'avoir laissé accomplir une telle imprudence. Il m'affirma

de nouveau que les communications étaient impossibles même pour les simples bateaux de trafiquants, et que, consentirait-il à me laisser partir, je ne pourrais trouver aucun batelier de bonne volonté pour me conduire. Il avait envoyé, quelques jours auparavant, des émissaires à la frontière pour lui rapporter des nouvelles, et ces émissaires venaient de lui apprendre l'assassinat par les rebelles du gouverneur de Sombor, celui-là même auquel M. de Lagrée avait donné un revolver. Enfin il me promit, si je voulais renoncer à mon projet, de faciliter par tous les moyens le départ de l'interprète Alexis qui, comme indigène, pouvait circuler sans éveiller l'attention, tandis qu'il était toujours impossible de dissimuler la présence d'un Européen. Devant ce refus formel et inébranlable, je dus accepter cette dernière combinaison, qui, si elle ne garantissait nullement l'arrivée du courrier que nous attendions, permettait au moins de faire parvenir à Saïgon les indications nécessaires pour qu'on pût tenter en connaissance de cause de communiquer avec nous.

Je voulus cependant utiliser mon voyage à Stung Treng, et je me proposai d'aller reconnaître le confluent du Se San, la branche la plus sud de la rivière d'Attopeu. Je commençais mes préparatifs de départ, quand arriva la nouvelle que les sauvages insurgés venaient



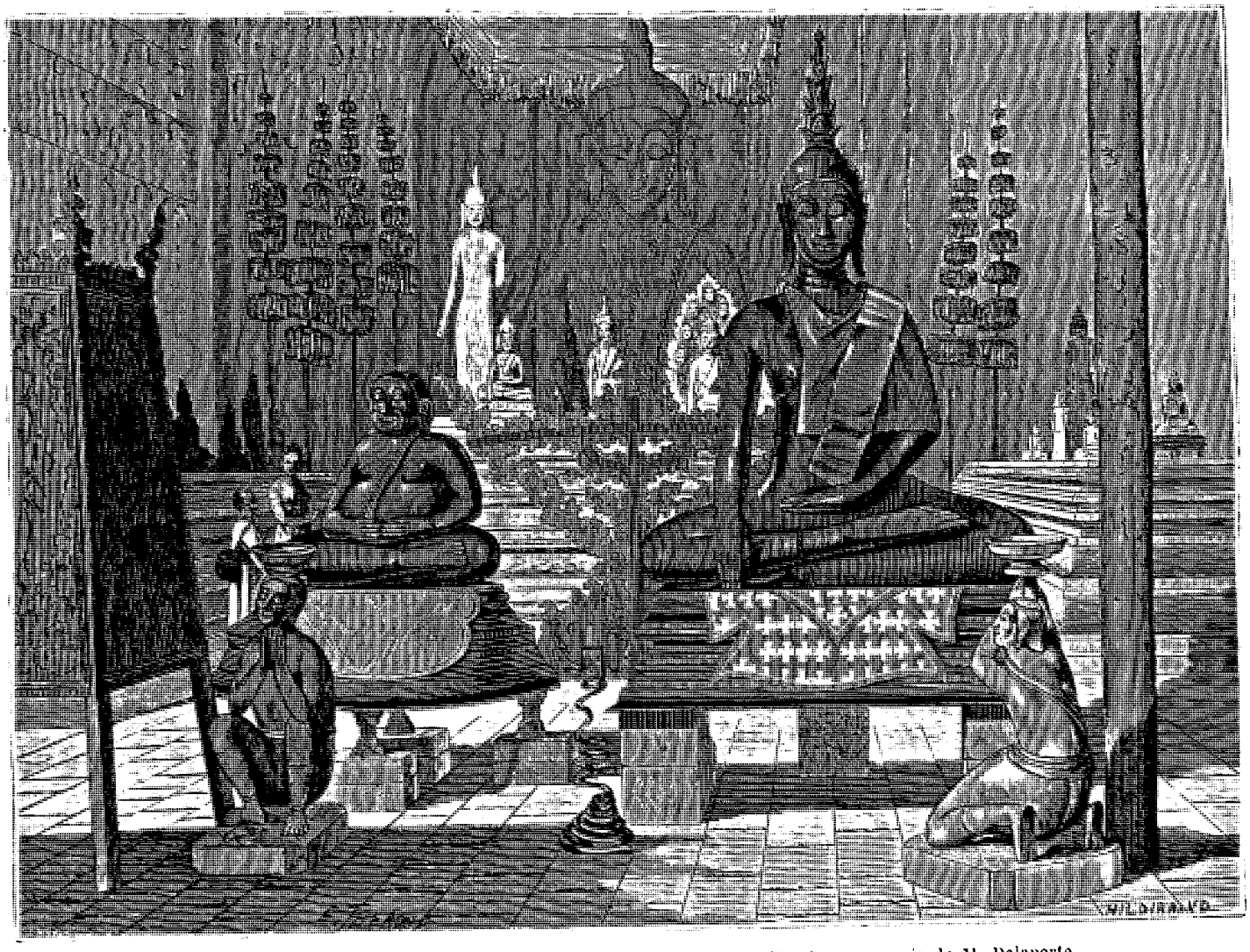
Extérieur du sanctuaire de Wat Phou. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.

de faire irruption sur ce point et de brûler le village laotien qui s'y trouvait. Le gouverneur me fit en même temps de nouvelles et plus vives instances pour m'engager à reprendre le chemin de Bassac; mon séjour se prolongeait beaucoup trop au gré de ses inquiétudes. Je dus céder; je laissai à Alexis une lettre pour l'amiral, l'informant des raisons qui m'avaient empêché d'aller plus loin à la rencontre du courrier de la colonie. Je recommandai à cet interprète de saisir la première occasion favorable pour effectuer son retour à Pnom Penh, et le 12 novembre au matin, je repris le chemin de Bassac. Ce n'était pas sans peine, on le croira facilement, que je renonçais ainsi à l'espoir de recevoir de longtemps des lettres et des nouvelles de France. Ce courrier, dont on causait si souvent au campement de Bassac, dont l'attente trompait notre ennui, était donc perdu pour nous, et il fallait continuer à s'éloigner sans un mot, sans un souvenir de la patrie! Ce ne fut donc point avec la hâte d'un messager dont l'arrivée va combler ses compagnons de joie que je me remis en route. J'allongeai à dessein mon voyage pour compléter la carte de la partie du fleuve que je parcourais; j'errai, un peu à l'aventure, de plage en plage, d'île en île.

A mi-chemin, entre Stung Treng et Khong, le fleuve coule le long de la rive droite entre d'énormes blocs

de marbre que les eaux ont creusés et polis. Je fus vivement frappé de cette particularité qui avait échappé aux investigations de l'expédition lors de son premier passage, la crue des eaux recouvrant à ce moment les berges du fleuve. Quoique sans outils, je parvins à détacher quelques fragments de couleurs variées. La proximité de ces marbres de notre colonie de Cochinchine, les facilités d'exploitation et de transport qu'ils présentent, puisqu'ils sont sur les bords mêmes du fleuve et au-dessous des cataractes, la pénurie de matériaux de construction où l'on se trouve à Saïgon, me firent penser qu'il importait de communiquer le plus tôt possible ce renseignement. Mes échantillons, polis avec soin, furent donc envoyés en Cochinchine deux ou trois mois après, dans des circonstances que je raconterai plus loin. Quand, au bout de deux ans, nous revînmes à Saïgon, quel ne fut pas mon étonnement d'y retrouver ces échantillons encore enveloppés et vierges de tout regard curieux !

Arrivé aux cataractes, désirant reconnaître entièrement la rive droite du fleuve qui décrit un immense arc de cercle à l'ouest de l'île de Khong, je dus abandonner la route directe de Khong à Bassac. J'avais voyagé jusque-là à l'aide de pirogues fournies par les gouverneurs de province et me conduisant d'un chef-lieu à l'autre : il fallait me résigner maintenant à



Intérieur du sanctuaire de Wat Phou. — Dessin de E. Therond, d'après un croquis de M. Delaporte.

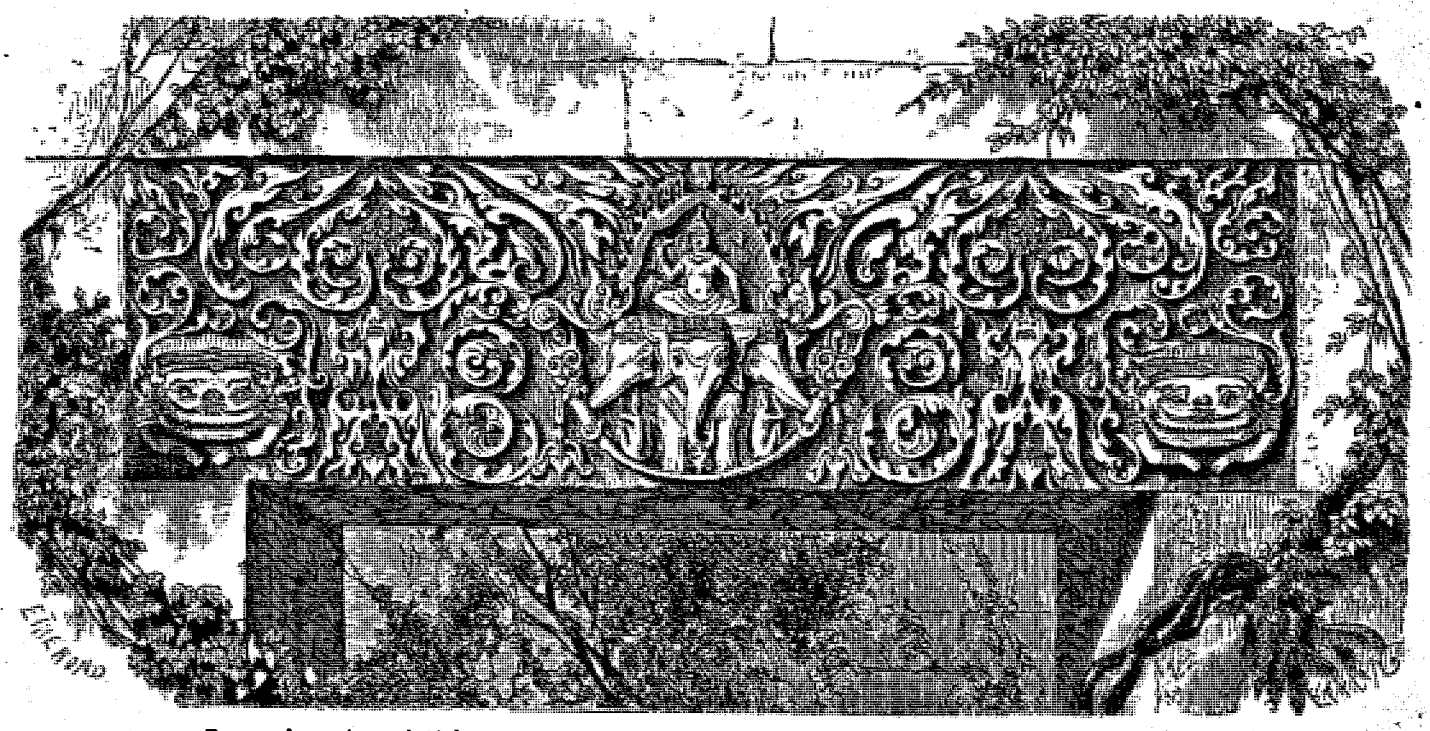
changer de barque à chaque village rencontré sur ma route. Ces étapes multipliées et obligatoires, si elles allongeaient beaucoup le voyage, me permettaient au moins de mieux juger du pays et d'entrer plus avant dans ses mœurs. Que de tableaux variés, que de scènes gracieuses et naïves ces nombreuses stations ont laissés dans ma mémoire, et combien parfois j'ai envié le nonchalant bien-être et le bonheur insouciant de ces tranquilles populations ! Le plus souvent j'étais accueilli avec cordialité et sympathie, malgré le dérangement que j'occasionnais et les rameurs qu'il fallait mettre en réquisition. Parfois, j'excitais la crainte ; toujours, la curiosité. Les localités que je choisissais comme lieu de halte pour mes repas ou comme gîte pour la nuit étaient à ce dernier point de vue favorisées entre toutes. On accourait voir manger le *Falang* [1] ; c'est le nom générique que l'on donne aux Européens dans tout le Laos. Dans un village cambodgien de la province de Tonly Repou, je fus l'objet d'attentions toutes particulières. La fille même du chef, gracieuse enfant de dix-huit

1. Chez un peuple à qui la prononciation de l'*r* est impossible, ce mot est évidemment la corruption du mot *Franc* par lequel on désignait au moyen âge dans toute l'Asie occidentale les individus de provenance européenne. Ce nom s'est-il dès lors propagé à l'autre extrémité de l'Asie ? Dans tous les cas, la coïncidence est assez curieuse pour mériter d'être signalée.

ans, vint me servir un repas tout préparé sur un plateau et, pendant que je satisfaisais mon appétit, veilla attentivement à ce que je ne manquasse de rien. Ce n'avait été là sans doute qu'un moyen de donner carrière à sa curiosité et de toucher successivement à tous les objets qui composaient mon mince bagage. Un cercle de nombreux assistants la regardait faire et paraissait envier la liberté entière dont je la laissais jouir. Ma gourde contenait un peu d'eau-de-vie : elle voulut en goûter; je versai dans ma timbale une assez forte rasade, m'attendant à voir reculer l'enfant dès la première gorgée; mais la belle fille avala le tout sans hésitation, se recueillit un instant, puis me dit d'un ton qui fit venir l'eau à la bouche à toute l'assemblée : « Étranger, le vin de France est doux. » Je crois cependant que le « vin de France » aida puissamment le soir à l'union de Samadèn — c'était son nom — avec un jeune Laotien du village. Mais je serai aussi discret que les tamariniers qui prêtèrent aux deux amants leur ombre silencieuse.

Le 23 novembre, j'étais de retour à Bassac. Le commandant de Lagrée, qui était parti le même jour que moi pour l'excursion dont j'ai parlé plus haut, était encore absent. Je ne retrouvai au campement que MM. Delaporte et Thorel, qui savaient déjà par les reporters de la localité l'inutilité de ma tentative, et qui croyaient même que je n'avais pu arriver jusqu'à Stung Treng. Il n'y avait plus qu'à attendre ce que déciderait notre chef à son retour.

Dans l'intervalle, j'allai visiter de nouveau des ruines khmers situées non loin de Bassac et que les habitants appellent Wat Phou ou « Pagode de la montagne. » Ces ruines avaient été jusque-là l'un des buts les plus fréquents des promenades de l'expédition, et M. Delaporte en avait rapporté de nombreux dessins. Je vais en donner une description succincte.

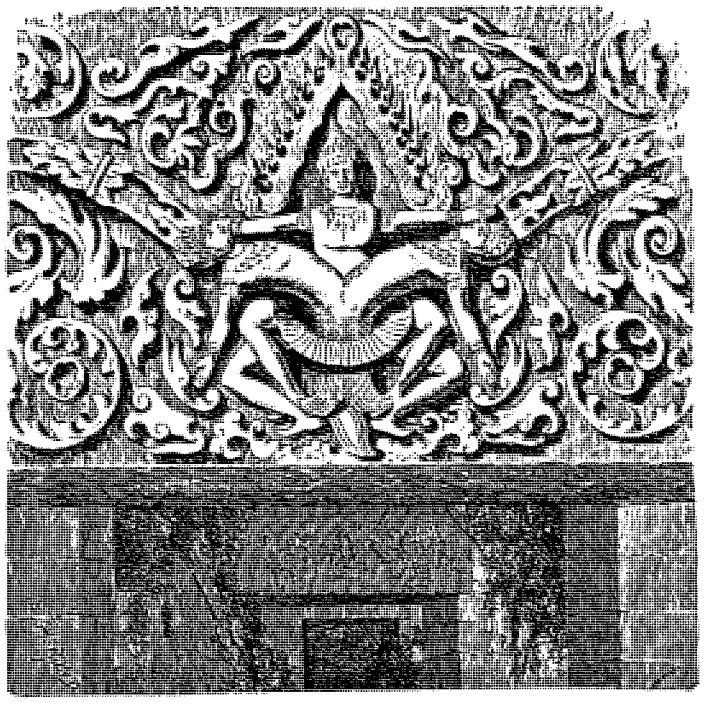


Dessus de porte sculpté à Wat Phou. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.

Du pic appelé Phou Bassac se détache dans le sud-est un contre-fort composé de trois sommets qui vont en diminuant. Au pied du premier de ces sommets, dont l'élévation est d'environ mille mètres, s'étend une immense pièce d'eau, à revêtement de grès, identique aux bassins ou *sras* que l'on rencontre au milieu des ruines khmers. Sur ses bords s'étend une épaisse forêt qui recouvre entièrement les flancs de la montagne; à l'ouest, est une terrasse d'où part une longue chaussée dallée, limitée de chaque côté par une série de bornes ou de colonnes à chapiteau pyramidal. Cette chaussée suit les mouvements du terrain et s'élève le long de la montagne, tantôt par des pentes douces, tantôt par des séries d'escaliers. Elle se termine par un long escalier d'une pente très-raide qui se compose de plus de cent cinquante marches et des deux côtés duquel sont des statues. L'une de ces statues, qui est renversée sur le sol, représente, d'après la tradition, le roi qui a bâti Wat Phou. Au haut de l'escalier, est un sanctuaire en forme de croix, comme ceux que nous avions déjà trouvés à Angcor. Les encadrements des portes offrent des sculptures d'une admirable conservation, et quelques-unes sont égales à ce que l'art khmer a laissé de plus parfait. En arrière du sanctuaire est une longue terrasse, établie dans la roche même; à peu de distance de là, la montagne est complétement coupée à pic et n'offre plus qu'une haute muraille d'un grès rougeâtre, d'une quarantaine de mètres de hauteur, et au pied de laquelle jaillissent quelques petites sources. Une quantité énorme d'ex-voto est déposée sur la terrasse, dans les fissures du rocher, et jusque dans les petits bassins où se réunit l'eau des sources. Une balustrade règne le long du bord extérieur de la terrasse; au-dessous, dans la paroi verticale du rocher, sont des sculptures curieuses, dont l'une est reproduite page 80. A droite et à gauche de la chaussée inférieure, sont

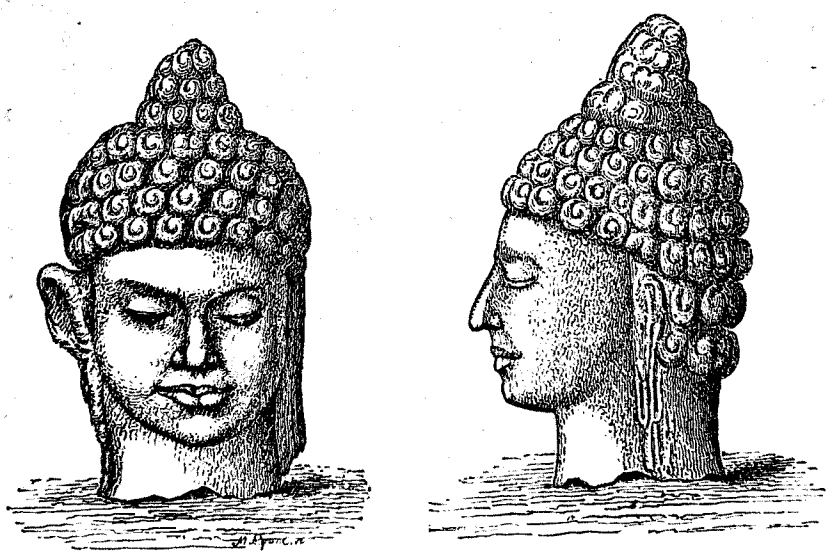
deux grands monuments carrés; c'étaient sans doute des habitations. Ces constructions paraissent n'avoir jamais été terminées : commencées au moment où l'art khmer était dans tout son éclat, il semble qu'elles aient été continuées à plusieurs reprises par des architectes inhabiles et des ouvriers inexpérimentés.

Le site de Wat Phou est admirablement choisi; et du haut de la terrasse supérieure, le coup d'œil qu'offrent la plaine et le fleuve est ravissant. L'idée première de ce monument était d'un grandiose prodigieux : elle n'a été qu'entrevue et non réalisée. Ces élans du génie des peuples à leur berceau ressemblent souvent aux premiers balbutiements de l'intelligence à son entrée dans la vie. Qui de nous ne se rappelle ces rêves de l'adolescence, visions charmantes pleines de chimères et de sublimes illusions que l'on regrette encore alors que depuis longtemps déjà on ne les comprend plus? Après s'être hardiment élancés aux régions de l'idéal, ils retombent toujours dans le vide, trompés par de trop hauts désirs et de trop faibles ailes. Ainsi en est-il de ces ruines : dans ces constructions inachevées, conçues sur une échelle immense, on sent une exubérance de vie et de force qui cherche à tâtons son issue et ne la trouve point. H. Taine a dit quelque part que l'architecture d'un pays s'inspirait toujours de sa végétation. Les édifices des Khmers ont la solidité et l'ampleur de la végétation tropicale. Ils n'en ont point les élancements et la grâce. Cependant l'ingrate forêt dissimule, jalouse, et détruit ces belles ruines. La nature, un instant vaincue par l'homme, reprend ses droits et efface en quelques siècles, qui pour elle ne sont qu'un jour, les traces éphémères de tout un peuple!



Corniche sculptée à Wat Phou. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.

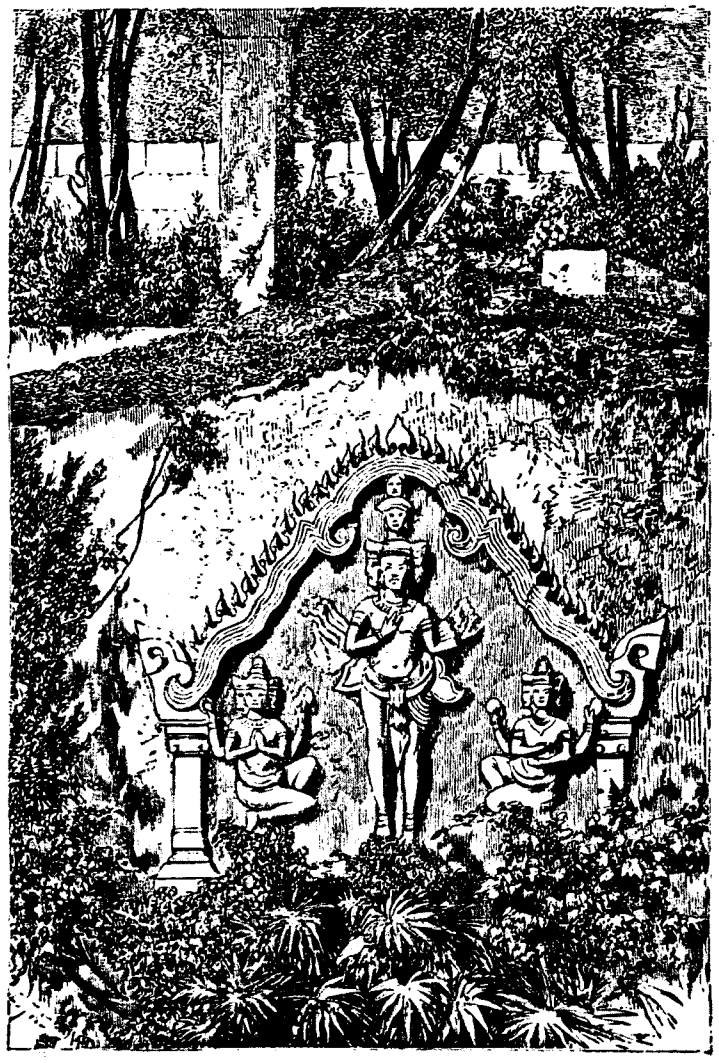
Le 4 décembre, M. de Lagrée et ses compagnons de voyage rallièrent enfin le campement de Bassac. Le chef de l'expédition fut très-vivement contrarié de la non-arrivée du courrier attendu de Saïgon. Par les renseignements recueillis auprès des commerçants chinois, par le dire de quelques colporteurs venus du nord, il s'était convaincu de plus en plus de l'importance des passe-ports de Chine qui avaient été demandés pour nous à la légation de Pékin et qui ne nous étaient point encore parvenus. L'absence de ces passe-ports pouvait faire échouer le voyage et rendre tous nos efforts inutiles. M. de Lagrée ne pouvait cependant se résigner à penser que la colonie ne ferait aucune tentative pour communiquer avec nous. Il se décida à demander au roi de Bassac de nouvelles barques pour nous rendre à Oubon. Il avait l'intention, avant de s'engager définitivement dans la vallée du fleuve d'aller visiter ce chef-lieu de province qui se trouve sur les bords du Se Moun, grand affluent de la rive gauche du Cambodge. Oubon est directement au nord et à une quarantaine de lieues du Grand Lac. Il pouvait être plus facile de là de rouvrir nos communications avec Pnom Penh. Sur ces entrefaites, l'interprète Alexis, que j'avais laissé à Stung Treng, nous rejoignit à Bassac. La route du fleuve, nous dit-il, paraissait indéfiniment fermée et il ne lui avait pas paru prudent de séjourner plus longtemps aussi près de la frontière cambodgienne. M. de Lagrée songea alors à renvoyer cet interprète à Pnom Penh par terre, en prenant à l'ouest du grand fleuve et en allant faire tête à Angcor même. De la sorte, il n'aurait à traverser que des territoires soumis à Siam. Quant à la navigation d'Angcor à Pnom Penh, M. de Lagrée pensait qu'elle devait être restée libre et à l'abri des incursions des rebelles. Dès son arrivée à ce dernier point, Alexis prierait M. Pottier de faire parvenir à l'expédition par la même route les paquets qu'il devait avoir reçus pour elle.



Tête de Bouddha trouvée dans un sanctuaire en ruine à Bassac. — Dessin de Rapine, d'après un dessin de M. Delaporte.

M. de Lagrée sentait vivement les difficultés énor-

mes que nous rencontrerions, lorsque, la voie du fleuve nous manquant, nous serions obligés d'adopter un autre mode de transport. Notre nombre, nos bagages trop considérables, nos moyens trop faibles l'effrayaient avec raison. Le temps qu'il fallait pour réunir les moyens de transport qui nous étaient nécessaires, l'obligation d'en changer à chaque chef-lieu de province, prolongeaient et multipliaient nos haltes au delà du nécessaire. La saison des pluies allait décupler toutes ces difficultés, et nous obligerait peut-être à rester immobiles pendant plusieurs mois. D'après le nombre de Muongs échelonnés sur le fleuve avant Luang Prabang, le dernier point du Mekong reconnu par Mouhot, M. de Lagrée n'espérait pas y arriver avant le retour du mauvais temps, ce qui semblait remettre à la saison sèche suivante, c'est-à-dire à un an, toute découverte sérieuse. Il y avait là de nombreux motifs d'inquiétude et de découragement, qu'augmentait encore la mauvaise conduite de quelques-uns des hommes de l'escorte, pris trop au hasard ou trop à la hâte, au moment de notre départ, dans la garnison de Saïgon. J'insistai vivement auprès de M. de Lagrée pour obtenir une diminution de notre personnel, et je m'offris à reconduire à Angcor, et s'il le fallait à Pnom Penh, la partie de l'escorte ainsi renvoyée. En même temps je rapporterais moi-même plus fidèlement et surtout plus rapidement que des indigènes le courrier que nous attendions. Je n'avais pour ma part qu'une bien médiocre confiance dans les efforts qui seraient faits du côté de la colonie pour communiquer avec nous. Nous étions partis et oubliés depuis près de six mois. On avait dû nous appliquer le mot favori de la marine : Qu'ils se débrouillent! sans songer que pour un voyage de cette nature il est des ressources politiques que nous ne pouvions pas nous créer tout seuls. M. de Lagrée avait reçu du gouverneur des promesses trop formelles pour partager mon sentiment sur ce point; mais il consentit à me faire repartir d'Oubon à la rencontre du courrier, qu'Alexis, parti avant moi de Bassac, aurait soin de faire diriger à l'avance sur Angcor. Je laisserais dans ce dernier point les hommes de l'escorte dont le retour avait été décidé, en leur procurant les moyens d'effectuer leur retour par barque à Pnom Penh, et je rejoindrais en toute hâte l'expédition, qui pendant ce temps continuerait sa route. Un homme isolé pouvait aller beaucoup plus rapidement qu'elle et la rattraper facilement.

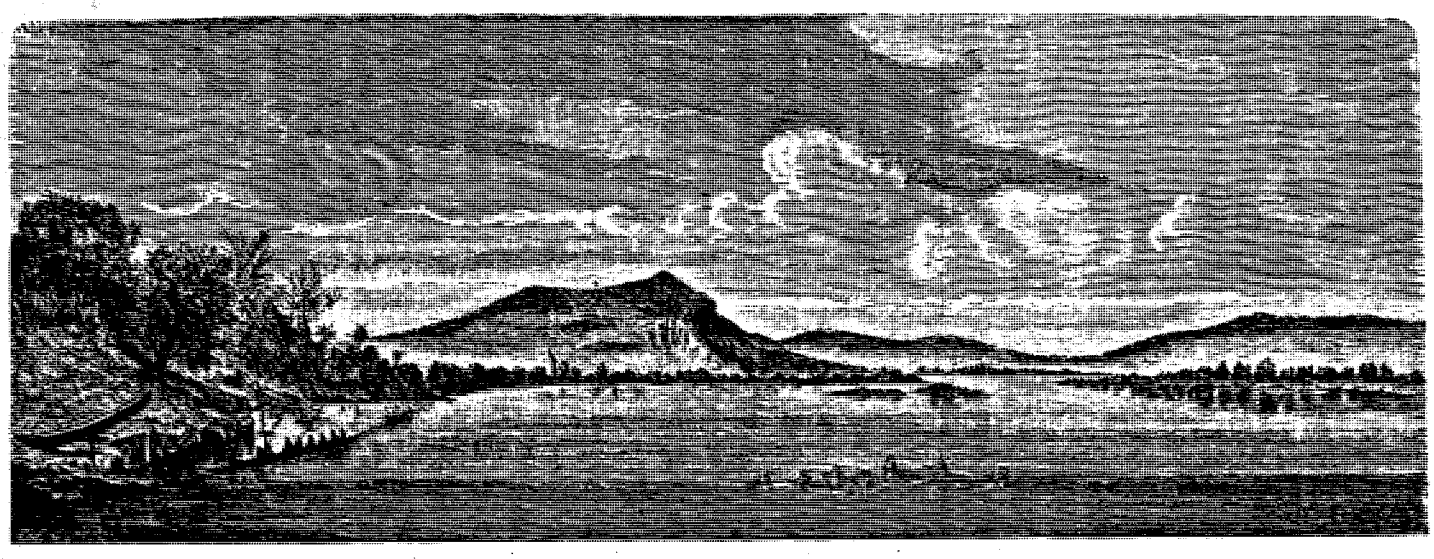


Figures sculptées sur un rocher à Wat Phou. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. Delaporte.

Le 25 décembre, nous partions tous de Bassac, où nous laissâmes Alexis. Celui-ci devait, le lendemain même, se diriger sur Pnom Penh par la route d'Angcor, pour commencer à mettre à exécution le plan convenu. Nous laissions d'excellents souvenirs dans la contrée où nous venions de faire un séjour de trois mois et demi. A notre visite d'adieu, le roi sut nous exprimer simplement et sincèrement les sympathies que nous avions inspirées. Aux deux médecins de l'expédition était due la meilleure part des remercîments qu'il nous adressa. Ils avaient prodigué leurs soins à tous les malades, et ils étaient parvenus à soulager bien des souffrances. Les bonzes, dont ils usurpaient le rôle, avaient dû s'avouer vaincus par la science européenne. La gratuité des secours accordés, la bonté témoignée en toute circonstance aux enfants et aux vieillards avaient touché tout le monde. Aussi, à notre départ, auquel le roi lui-même voulut assister, toute la population accourut sur la rive, témoignant ses regrets et nous adressant ses vœux; on suivit longtemps du regard les barques qui emportaient les voyageurs vers de plus lointains rivages.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Vue du fleuve au pied de Phou Fadang. — Dessin de A. Herst, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

IV

Départ de Bassac. — Voyage à Pnom Penh et retour dans le Laos

Le temps s'était singulièrement rafraîchi depuis quelques semaines, et tandis que les Laotiens grelottaient le matin sous les couvertures de laine dont ils se couvraient les épaules, nous nous sentions tous ragaillardis par une température française de dix à douze degrés. Le 26 décembre, nous franchîmes l'étranglement du fleuve formé par Phou Molong; nous consacrâmes la journée du lendemain à l'ascension de Phou Salao. Au pied de cette petite montagne, du côté du nord, s'étend la plaine de Muong Cao ou de « l'Ancien Muong », lieu où ont résidé tout d'abord les rois de Bassac. Quelques constructions en briques à demi ruinées y témoignent de leur passage.

Au delà, quelques îles réapparaissent dans le fleuve; mais bientôt de nouvelles montagnes surgissent à l'horizon. Le 29 décembre, nous nous trouvions au pied de contre-forts chevauchant les uns sur les autres sur la rive gauche. Sur l'autre rive, une montagne isolée, Phou Fadang, contient les eaux du fleuve qui, pour la première fois, quitte complétement la direction du nord pour se diriger à l'ouest; il s'effile comme sous les rouleaux d'un laminoir entre deux murailles de roches à peine distantes l'une de l'autre de deux cents mètres. Sa profondeur est énorme en ce point, et je ne trouvai pas fond à soixante-dix mètres. Au sortir de cet étroit passage, on se trouve devant l'embouchure du Se Moun qui vient du sud-ouest, alors que le grand fleuve se redresse lentement vers le nord. Le village de Pak Moun (embouchure du Moun) est bâti au confluent.

De nombreux rapides s'échelonnent depuis le confluent du Se Moun jusqu'aux deux tiers environ de la distance d'Oubôn, et nos bateliers durent se livrer à une rude gymnastique pour faire franchir à nos pirogues tous ces obstacles successifs. Le premier et l'un des plus considérables est à deux kilomètres à peine de l'embouchure. Tout auprès, sur la rive gauche, est la borne qui sert de limite aux royaumes d'Oubôn et de Bassac. Le dernier jour de l'année 1866 fut employé à franchir ce rapide. Il fallut décharger entièrement toutes nos barques et les faire passer à force de bras par-dessus les rochers. Tout le monde s'y employa avec entrain, et les Laotiens ne la ssaient pas que d'être assez étonnés du concours actif et entendu qu'ils recevaient de l'escorte et des officiers mêmes de la commission française. Nous fîmes un peu moins

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

N. B. — Dans les deux dernières livraisons, une erreur typographique m'a fait orthographier de la même façon deux noms de lieux différents, ce qui a rendus inintelligibles certains passages du texte. Je rétablis ici la véritable orthographe : l'île des cataractes s'appelle l'île de *Khon*, et un peu en amont se trouve l'île de *Khong*, où est le chef-lieu de la province de même nom.

d'un kilomètre dans toute 'après-midi du 31 décembre, et nous passâmes d'une année à l'autre au milieu des plus grandes fatigues. Les bords de la rivière étaient déserts et couverts de taillis. En faisant quelques pas dans les broussailles, on découvrait bien vite les traces de toutes sortes d'animaux sauvages : cerfs, tigres, buffles, éléphants, sangliers. M. Joubert s'y engagea et nous en rapporta presque aussitôt un lièvre: ce fut le plat de luxe de notre jour de l'an. Un magnifique bloc de grès se dressait sur la rive; le sergent Charbonnier y grava au ciseau la date européenne. Nous prîmes ainsi possession scientifique de ces parages que nul pied d'Européen n'avait foulés avant nous. Le 3 janvier, nous arrivâmes à Pimoun, village récemment formé sur les bords de la rivière; il y avait là un dernier rapide, infranchissable pour nos barques à cette époque de l'année. Il fallut attendre que d'autres barques nous fussent envoyées d'Oubôn. Les dernières collines qui prolongent le massif de Bassac venaient mourir sur la rive droite. Au delà, vers l'ouest, s'étendait une plaine sans limites. Nous nous trouvions sur l'immense plateau qu'arrosent le Se Moun et ses nombreux affluents, et qui s'étend au nord jusqu'à Vien Chang, à l'ouest jusqu'à Korat, à l'est jusqu'au pied de la grande chaîne de Cochinchine. Les rapides successivement franchis depuis l'embouchure de la rivière sont comme des escaliers qui conduisent de ce plateau à la vallée inférieure du Mekong.

A partir de Pimoun, la rivière redevient libre; un courant très-faible, des berges droites, une largeur uniforme lui donnent en certains endroits l'aspect d'un canal creusé de main d'homme. Le 7 février, l'expédition arriva à Oubôn. Le gouverneur de cette province, récemment nommé, portait, comme celui de Bassac, le titre de roi. Il appartenait à la famille royale de Vien Chang et avait été amené, fort jeune encore, à Ban Kok, où il avait rempli divers emplois dans les grades inférieurs du mandarinat. Homme intrigant et habile, il devait sa position actuelle à sa souplesse d'esprit et à de riches présents. Il nous apprit que le roi de Bassac était appelé à Ban Kok pour répondre à une accusation de concussion. Nous découvrîmes bientôt qu'il cherchait à le faire remplacer par un de ses parents. L'accueil qu'il nous fit se ressentit de son séjour dans la capitale du royaume; nous avions affaire à un homme frotté de civilisation, qui connaissait l'influence et le pouvoir des Européens. Malgré la modestie de notre costume et de nos allures, il savait d'autant mieux à qui il avait affaire, qu'il avait été à Ban Kok le traducteur laotien de nos passe-ports siamois. Aussi ses attentions et ses empressements n'eurent-ils point de limites.

Oubôn était le centre le plus vivant que nous eussions encore rencontré. Quelques rues tracées en amphithéâtre sur la rive gauche du Se Moun, une ou deux pagodes construites en briques dans le style chinois, de nombreuses boutiques lui donnent un aspect important. C'est plus qu'un village, ce n'est pas encore une ville. Toute relation commerciale a cessé ici avec le bas du fleuve, et les échanges se font par Korat avec Ban Kok. Je n'eus pas le temps de faire ample connaissance avec les environs. Dès notre arrivée, le commandant de Lagrée s'était hâté de prendre les renseignements et les dispositions nécessaires pour mon voyage à Angcor; il espérait toujours que, grâce aux indications fournies par Alexis, je trouverais arrivé en ce point le courrier de l'expédition. Ma confiance était moins entière, et j'obtins de M. de Lagrée l'autorisation de poursuivre ma route jusqu'à Pnom Penh dans le cas où mes craintes se réaliseraient. Le chef de l'expédition me chargea d'une lettre particulière pour le gouverneur d'Angcor sur lequel, comme je l'ai déjà dit, il avait une influence considérable : il espérait ainsi aplanir les difficultés que je pourrais trouver à accomplir ma mission. Il me recommanda la hâte la plus grande pour ne pas ajouter de nouveaux retards à tous ceux que nous avions déjà dû subir. Pendant mon absence, il comptait aller par terre à Kemarat, chef-lieu de province situé sur le Cambodge en amont de Pakmoun, pendant que M. Delaporte redescendrait seul le Se Moun, et reprendrait, à partir de son embouchure jusqu'à ce dernier point, la reconnaissance interrompue du Mekong. De Kemarat, l'expédition remonterait ensuite lentement le cours du fleuve pour que je pusse la rejoindre en faisant toute la célérité possible.

Le 10 janvier, je dis adieu à mes compagnons de voyage que je quittai pour un temps difficile à prévoir, mais probablement assez long. J'emmenai avec moi le sergent Charbonnier, le soldat d'infanterie de marine Rande et le matelot Renaud, que j'avais à rapatrier à Pnom Penh. Un Annamite nommé Tei, qui devait, au retour, composer toute mon escorte, me servait d'ordonnance. Je remontai le Se Moun pendant trois jours. Au-dessus d'Oubôn, il promène son cours sinueux au milieu de plaines où de nombreux troupeaux trouveraient d'excellents pâturages. Çà et là, de beaux bouquets d'arbres s'élèvent au-dessus des hautes herbes; un rideau continu de ban-langs et d'euphorbiacées dessine au loin les contours de la rivière et de ses affluents. Partout des plages de sable d'un éclat infini, mais d'ailleurs peu ou point d'animation: les villages ont abandonné la berge pour se retirer dans l'intérieur du plateau. La voie fluviale n'est plus ici, comme sur les bords du Mekong, le moyen le plus commode de communication et de transport. Les routes par terre sont aussi faciles et plus directes; le feu fait partout à l'homme une large place à travers la plaine. Ce mode primitif de défrichement n'a pas peu contribué à transformer les forêts épaisses qui jadis recouvraient le sol en prairies herbeuses, et le pied se heurte encore çà et là aux troncs noircis des arbres consumés.

Jusqu'à l'embouchure du Sam Lan, affluent de la rive droite, et point où je devais quitter la rivière, je ne rencontrai que quelques pêcheries. Raconterai-je ici l'affreux événement qui vint attrister pour moi

cette pérégrination solitaire? Muse, prête-moi tes accents les plus touchants, aide-moi à attendrir mes lecteurs sur la perte de ma fidèle Dragonne. Dragonne, chienne intelligente, ne s'était décidée qu'à regret à m'accompagner lors de mon départ de Cochinchine. Née pendant la guerre de Chine sur la canonnière dont elle portait le nom, elle avait déjà beaucoup couru le monde, et la préfecture de Cholon, que j'avais quittée pour entreprendre le présent voyage, lui paraissait un lieu admirablement choisi pour terminer sa carrière. Mère de nombreux enfants qui faisaient son orgueil et que l'on se disputait dans la colonie, fêtée de tous pour sa gentillesse et son savoir-faire, célèbre depuis longtemps par ses exploits cynégétiques, rien ne manquait à sa gloire; elle n'aspirait plus qu'au repos. Elle avait donc énergiquement blâmé son maître de son inconstance, et elle pleurait toujours l'hospitalière demeure où elle avait vécu pendant trois ans. Son humeur s'était altérée ; elle était restée obéissante; elle avait cessé d'être affectueuse. Les tours qu'elle savait exécuter lui avaient fait au Laos une renommée qui nous précédait partout. A la requête des plus hauts personnages, il avait fallu souvent la donner en représentation, et j'avais là un gagne-pain tout trouvé en cas de malheur; mais un pareil rôle devant des gens qu'elle tenait pour barbares humilia sa fierté et augmenta son ennui. Elle essaya d'attenter à ses jours. A Bassac, elle se jeta à l'eau à plusieurs reprises; je réussis à la sauver. Mon départ d'Oubôn la séparait de son seul et dernier ami, Fox, le chien du docteur Joubert. C'en était trop. Le surlendemain de cette séparation, —je ne puis y penser encore sans douleur, — elle vint comme d'habitude se coucher auprès de moi dans ma barque et me fit quelques caresses plus tendres qu'à l'ordinaire. Au matin, quand je me réveillai, elle n'était plus là. J'interrogeai le Laotien de garde : il l'avait vue se jeter au milieu de la nuit dans la rivière et disparaître dans l'obscurité. Je parcourus la rive, elle était déserte; j'appelai, ce fut en vain. Dragonne s'était noyée ou était devenue la proie des tigres. Il me fallut faire un violent effort sur moi-même pour ordonner aux bateliers de se remettre en route. Que ceux qui ont connu la pauvre bête ne refusent pas ici un regret à sa mémoire!

Le 14 janvier, j'arrivai à Si Saket, chef-lieu d'une province laotienne située à peu de distance du confluent du Sam Lan et du Se Moun. Je congédiai les gens d'Oubôn qui m'avaient conduit jusque-là, et je demandai aux autorités du lieu quatre chars à bœufs [1] pour continuer ma route par terre dans la direction d'Angcor. Il me fallut attendre ces chars pendant un jour entier. Quelques colporteurs chinois et pégouans campaient en plein air, au milieu de leurs voitures de voyage, semblables à ces charlatans qui encombraient autrefois les places des petites villes de France. Les Pégouans vinrent à moi et me montrèrent une sorte de certificat émané du consulat anglais de Ban Kok. Ils mirent l'obligeance la plus grande à me donner les renseignements que je leur demandai. Ils avaient parcouru la plus grande partie du Laos, et j'obtins d'eux des données politiques et géographiques qui, un an plus tard, m'étaient encore utiles. Ils m'offrirent quelques présents que je refusai, et me demandèrent une lettre de recommandation pour le consul de France à Ban Kok. Je fus étonné de l'influence énorme que ces mots « consul falang », qui n'impliquent du reste aucune nationalité distincte, ont dans cette région, où n'ont pas encore pénétré les Européens. Le moindre bout de papier écrit en caractères romains est un excellent passe-port, et un fragment de lettre, informe et déchiré, est aussi bon pour cet usage qu'un diplôme parafé et scellé. C'est à l'aide d'une pièce de cette nature que des marchands birmans, se disant sujets anglais, prétendirent à l'impunité pour certains désordres commis à Oubôn pendant le séjour de l'expédition. Le roi, fort embarrassé de les voir se réclamer ainsi des autorités de Rangoun, recourut au commandant de Lagrée, qui déclina sa compétence, et essaya d'établir la différence de nationalité qui existait entre les « Falangs » de Rangoun et ceux de Saïgon. Ce petit incident, raconté dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. de Carné, de façon à faire croire que ces Birmans possédaient réellement un passe-port signé des autorités anglaises, m'a valu une demande d'explications de la part du général Fytche, commandant les possessions anglaises en Birmanie. Cet officier songeait à rechercher les auteurs de cette fraude, aucune pièce de ce genre n'ayant jamais été délivrée par son administration. Je me suis hâté de lui apprendre quelle était la nature du passe-port incriminé.

A Si Saket, la population se mélange de Cambodgiens dont la langue est à peu près comprise de tout le monde. Quoique restant toujours dans un pays soumis à Siam, je sentais que j'allais me retrouver bientôt sur le territoire de l'ancien empire khmer, si même je n'avais pas déjà franchi ses limites. Cette pensée me faisait trouver de l'intérêt au paysage le plus triste. En partant de Si Saket, on traverse une immense plaine dénudée où quelques arbustes rabougris se pressent autour des nombreuses mares disséminées dans tous les plis du terrain. C'est toujours auprès d'un de ces petits étangs que se groupent les maisons des villages; les arbres fruitiers qui les entourent forment comme des îlots de verdure au milieu de cette vaste étendue que le feu a stérilisée. Au bout de sept ou huit lieues, la forêt reparaît, le paysage devient moins monotone; la route serpente en ruisseaux de sable rose sous les arceaux ombreux d'une végétation luxuriante, et n'étaient les horribles cahots que le trot saccadé des bœufs coureurs imprimait à mon char dépourvu de toute espèce de ressort, mon voyage m'eût paru à ce moment

1. Ces chars sont des voitures fort légères traînées par une race de bœufs particulière à cette partie de l'Indo-Chine et que l'on appelle *bœufs coureurs*. Il y a eu, en 1866, des courses de chars à bœufs à Saïgon où ces animaux, surtout ceux qui venaient du Cambodge, ont été fort remarqués.

une délicieuse promenade. Les *sao*[1] en fleurs embaumaient l'air d'un parfum suave; les flamboyants étalaient au milieu de la verdure leurs immenses panaches rouges, auxquels les *ca-sach* mêlaient leurs floraisons blanches et violettes. Çà et là quelques pins se mélangeaient aux essences tropicales, et leur feuillage connu venait rappeler la patrie absente. Une éclaircie se faisait dans le feuillage : les rizières apparaissaient, et, au fond, les cimes élancées de quelques palmiers annonçaient le prochain village.

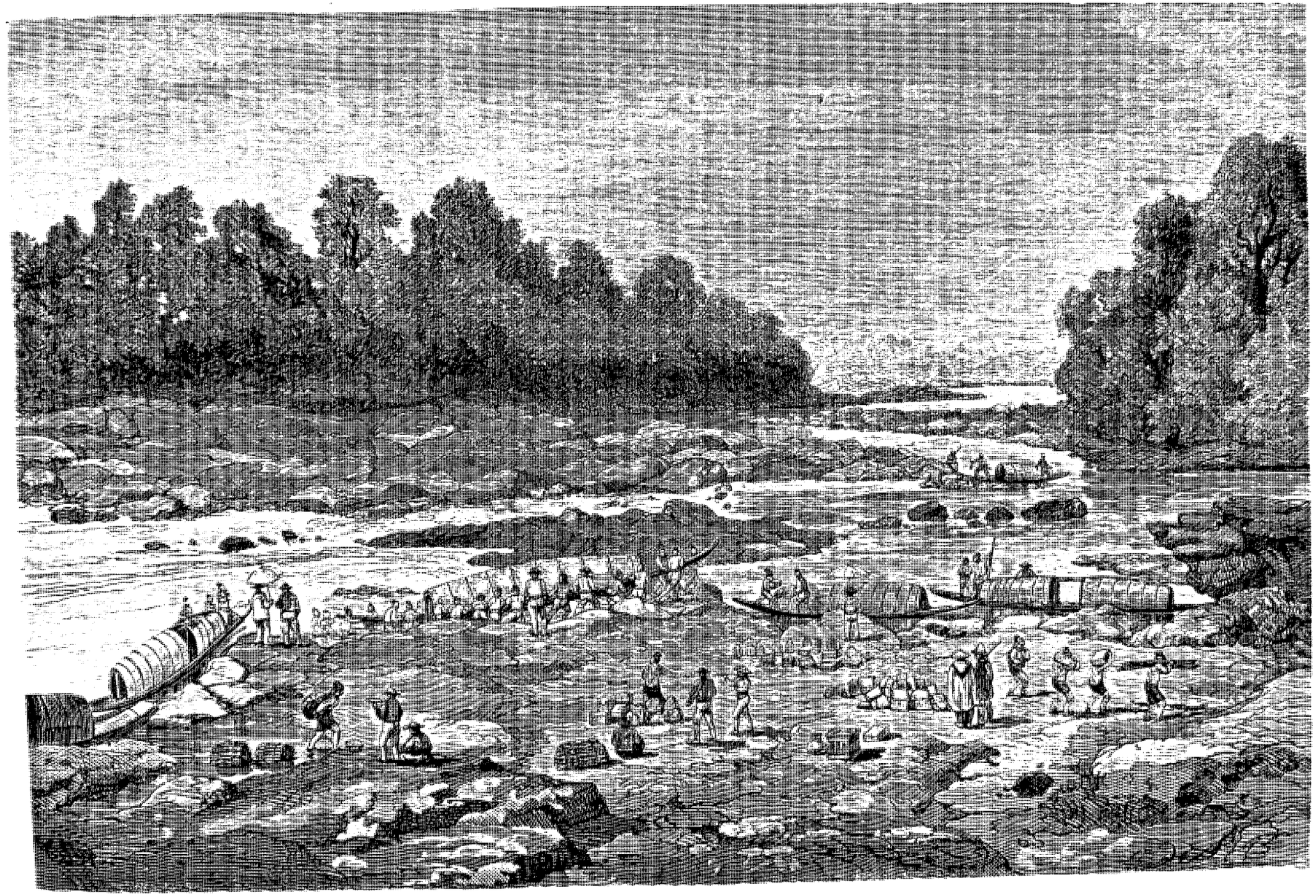
Je m'étais presque exactement dirigé à l'ouest en remontant le Se Moun entre Oubôn et Si Saket; de ce dernier point à Coucan, chef-lieu de la province suivante, je fis environ soixante kilomètres au sud. A Coucan j'étais en plein empire khmer et le cambodgien devenait la seule langue comprise des habitants. L'époque de la conquête par Siam de cette partie du Cambodge est déjà assez éloignée; elle est antérieure de beaucoup à celle de l'enlèvement des provinces de Battambang et d'Angcor. Je fus à Coucan l'objet de la plus indiscrète curiosité : le gouverneur, oubliant son rang et l'étiquette, accourut me voir avec une suite nombreuse, au moment même où, suffoqué par la chaleur et la poussière du chemin, je commençais mes ablutions. Je m'informai de l'interprète Alexis, qui avait dû passer par ce point pour se rendre à Angcor. Il n'avait point paru; peut-être avait-il pris une autre route. Le gouverneur m'affirma que d'ailleurs le Cambodge était pacifié et que je ne rencontrerais aucun obstacle. J'étais arrivé le soir à cinq heures; je repartis le lendemain matin pour Sankea, chef lieu d'une petite province également cambodgienne, et que l'on m'indiquait comme le point de bifurcation de la route, dont un bras se dirige au sud vers Angcor, et l'autre à l'ouest vers Ban Kok. Sankéa est dans l'ouest-sud-ouest de Coucan et à une dizaine de lieues. Le gouverneur, qui s'empressa également de venir me rendre visite, me persuada que je devais continuer ma route par Sourèn, qui était à l'ouest, au lieu de m'enfoncer directement au sud comme j'en avais l'intention. De ce côté il n'y avait point de route praticable, disait-il; il me parla de montagnes, ce que je compris difficilement au milieu de pays aussi plats que celui où je me trouvais et que celui vers lequel je me dirigeais. Ce gouverneur était un Kouy[2], que je comblai de joie en lui faisant cadeau d'une pièce de cotonnade à carreaux rouges et d'une boîte d'allumettes hygiéniques. Je lui dis que j'avais hâte de repartir : une heure ou deux après mon arrivée, de nouveaux chars étaient prêts et je me remettais en route. Je fus bientôt inquiet et désappointé en voyant que la route que nous suivions inclinait de plus en plus vers le nord. J'essayai d'obtenir de mes guides quelques explications; ils me répondirent évasivement que le gouverneur de Sourèn pouvait seul me faire conduire à Angcor, et je soupçonnai dès lors mon sauvage kouy de s'être déchargé sur un autre de la responsabilité de me faire rentrer dans le Cambodge. Il fallut me résigner à ce détour et à cette perte de temps. Par une sorte de compensation, j'appris que non loin de Sourèn se trouvaient des ruines khmers extrêmement importantes. Je me promis de les visiter si leur éloignement n'était pas trop considérable. Comme Coucan et Sankéa, Sourèn est le chef-lieu d'une province cambodgienne passée sous la domination siamoise. C'est un gros village, et sa position par rapport à Korat et à Ban Kok lui procure un certain mouvement commercial. Les ruines qu'on m'avait signalées se trouvaient dans le nord-ouest, à une petite journée de marche. Il aurait fallu consacrer deux jours au moins à cette excursion, qui était à l'opposite de la route que je devais prendre. Les circonstances où se trouvait l'expédition n'autorisaient point cette perte de temps, et j'abandonnai, non sans de vifs regrets, mon projet de visite.

Le gouverneur de Sourèn était absent, et celui qui le remplaçait, tout ahuri d'une aventure aussi surprenante que l'arrivée d'un Français dans son village, ne sut trop quelle attitude il convenait de prendre à mon égard. Il voulut exiger que j'attendisse le retour de son chef; je m'y refusai; mais je dus, pour obtenir de nouveaux moyens de transport, le menacer à plusieurs reprises de la colère du « consul falang ». Les chars qu'il me procura, après une journée entière d'attente, avaient ordre de ne me conduire que jusqu'au prochain village, et, au lieu de faire directement route sur le chef-lieu de la province suivante, celle de Tchoncan, je dus subir un relais toutes les deux ou trois heures. Ce que j'usai de patience et de colère durant ce long trajet me restera toujours en mémoire; toute ma *furia francese* venait se briser sans résultat contre l'apathique indolence des chefs de village qui me proposaient toujours de remettre mon départ au lendemain: les bœufs étaient au pâturage, les chars en réparation, la chaleur était bien grande, disaient-ils. L'un d'eux parut prendre tant de plaisir à me voir qu'il me proposa d'attendre pour repartir la confection d'un char tout neuf, dont il avait ébauché le timon. Vous n'en aurez que pour quatre ou cinq jours, me répéta-t-il plusieurs fois. Aucun de ces braves gens ne paraissait comprendre que l'on pût être pressé.

Le 22 janvier au soir, la plaine s'accidenta un peu, la forêt s'épaissit. La nuit était tombée depuis longtemps lorsque j'arrivai au village de Soukrom. Le chef de la localité parut considérer comme une grave affaire mon départ du lendemain; de nouveau on me parla de montagnes, de précipices, d'impossibilité pour les chars d'arriver à la station suivante. Ne comprenant que très-imparfaitement la langue, et ne croyant pas à l'existence de difficultés sérieuses dans la direction que je suivais, je crus que l'on n'employait vis-à-vis

1. Noms annamites d'arbres de la famille des diptérocarpées. Le bois incorruptible du sao est très-recherché pour la construction des ponts et des barques.

2. Les Kouys sont des tribus soi-disant sauvages qui habitent entre le grand fleuve et le grand lac, et dont une partie reconnaît la domination du Cambodge.

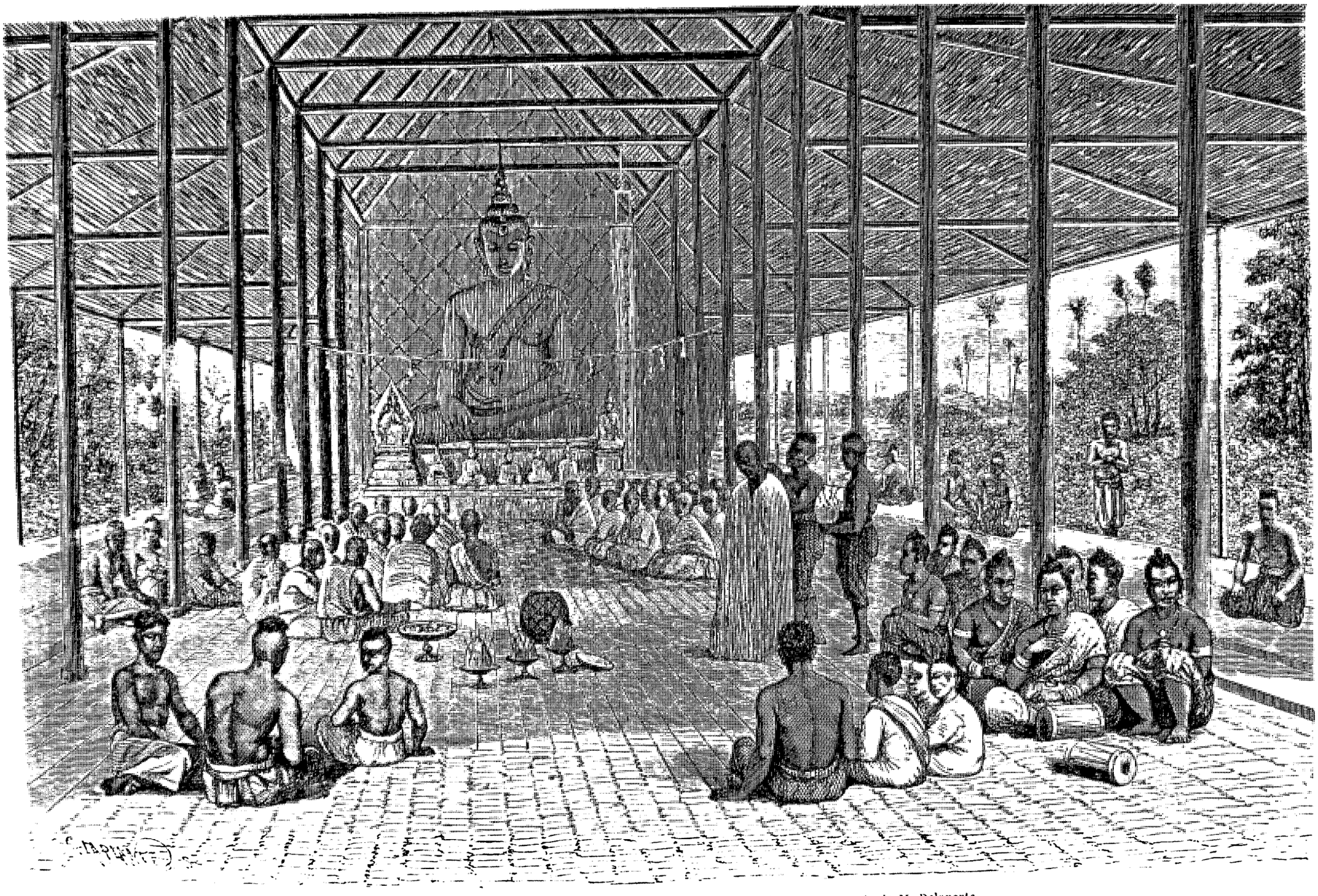


Passage du premier rapide du Se Moun. — Dessin de Laurens, d'après un dessin de M. Delaporte.

de moi qu'une de ces nombreuses ruses dilatoires à l'aide desquelles on avait coutume de tromper mon impatience. S'il y avait des difficultés, c'était une raison pour partir de meilleure heure le lendemain matin. — Mais le temps manquait d'ici là pour réunir des hommes. — Je me mis à rire : les trois ou quatre conducteurs de chars qui m'avaient été nécessaires jusque-là me paraissaient faciles à trouver. — Mais il en faut bien davantage. — Je haussai les épaules et déclarai que je me contenterai de ce nombre. J'étais habitué à voir toujours les indigènes annoncer des difficultés et à ne rencontrer jamais les obstacles signalés. Je ne pris donc aucune objection au sérieux. Ma résolution paraissait si ferme, mon irritation de toutes ces fins de non-recevoir se trahissait si grande, que l'on se tut, et que le lendemain au point du jour, comme je l'avais exigé, trois chars à buffles étaient prêts. Je me remis en route. Le sol de la forêt s'élevait graduellement et nous traversions successivement de petits ruisseaux qui paraissaient très-près de leur source ; au dernier de ces cours d'eau, mes conducteurs demandèrent à s'arrêter ; il était encore de très-bonne heure, et il valait mieux cheminer pendant que la chaleur était supportable. Je promis un repos vers midi. Mais plus loin il n'y a pas d'eau, me dirent-ils ; cette ruse avait été employée si souvent pour me forcer à choisir une halte à la convenance de la paresse des indigènes, je me trouvai si bien du système de n'en faire qu'à ma tête, que, sans en écouter davantage, j'ordonnai de continuer à marcher. Je cheminais à pied et en avant ; Renaud conduisait lui-même l'un des chars, et les deux autres Français se mirent à faire comme lui, en manière de passe-temps. Les indigènes en profitèrent pour se laisser attarder peu à peu, puis ils finirent par disparaître. Je m'aperçus au bout d'un certain temps que nous étions seuls, et cela ne laissa pas que de m'inquiéter un peu. Du côté du sud, la voûte de la forêt semblait devenir plus transparente. Tout d'un coup une éclatante lumière pénétra sous ses arceaux. Le sol nous manqua sous les pieds. La forêt prenait fin, et un immense horizon s'ouvrait devant nous. Ce fut pour moi comme une révélation : nous étions parvenus à l'arête du plateau que nous avions parcouru jusque-là. La plaine inférieure qui s'étendait à deux cents mètres environ au-dessous de nous était au niveau du Grand Lac, et ces deux cents mètres représentaient toute la hauteur dont nous nous étions graduellement élevés en remontant le fleuve de Pnom Penh à Oubôn.

Les bords du plateau étaient presque à pic. La muraille de grès qui les soutenait présentait une série de rampes irrégulièrement tracées en zigzag, à pente très-inégale et très-raide, où l'on distinguait les traces du passage des hommes et des chars. J'étais en présence de la difficulté que l'on m'avait signalée, et je compris alors la nécessité d'un grand nombre de bras. Il fallait décharger nos chariots, les démonter et les transporter pièce à pièce au bas du plateau. Retourner en arrière ou attendre des secours nous eût fait perdre un temps précieux. Je donnai l'exemple et tous les cinq nous nous mîmes résolûment à l'œuvre. Au-dessous de nous, à mi-hauteur environ, un rocher en saillie formait une plate-forme de huit ou dix mètres carrés de surface. Nous commençâmes par y conduire nos bêtes de somme qui, une fois dételées, faisaient mine de vouloir regagner leur village. Nos légers bagages les suivirent bientôt : le transport des chars fut beaucoup plus long et beaucoup plus fatigant.

Il était midi : le soleil dardait à pic sur nos têtes ; aucune ombre ne nous protégeait ; les rochers, que nous gravissions et que nous descendions sans cesse, nous brûlaient les pieds et les mains ; une soif ardente nous dévorait tous. Autour de nous, tout était aride. Le dernier ruisseau franchi était à plusieurs lieues de distance, encore n'était-il point facile d'en retrouver la route, au milieu des nombreux sentiers qui se croisaient dans la forêt. Il nous fut bientôt impossible de continuer notre travail ; nos gorges saignaient, nos voix devenaient rauques. Je n'eusse jamais cru que la soif pût devenir une souffrance aussi vive. Les hommes se couchèrent découragés. Le plus profond silence régnait autour de nous. Seul, j'essayai de chercher encore : les bords du plateau se dentelaient sur notre droite en plusieurs gorges au fond desquelles croissaient quelques arbres ; là il pouvait y avoir dans le roc des cavités assez profondes pour conserver un peu d'eau provenant des pluies ou des suintements qui alimentent les ruisseaux de la plaine inférieure. Je trouvai en effet plusieurs lits de petits torrents ; ils étaient tous à sec. Je commençai à perdre tout espoir et j'avais comme un nuage devant les yeux. Tout à coup des buissons d'un aspect vigoureux et d'une verdure fraîche attirèrent au-dessous de moi mes regards ; je me laissai glisser le long d'un rocher poli par la chute des eaux de pluie de la saison dernière : à mes pieds était un bassin rempli d'une eau claire et chaude. J'eus comme un éblouissement de joie. Je me jetai à plat ventre et je me mis à boire : il y avait là de quoi désaltérer largement tout le monde. Je reconnus bientôt qu'un sentier moins à pic que la route que j'avais prise conduisait à cet abreuvoir naturel. Je retrouvai des poumons pour signaler ma découverte, et au bout de quelques minutes hommes et bêtes furent réconfortés. Dès que le plus fort de la chaleur du jour fut passé, nous reprîmes notre rude besogne. A dix heures du soir nous étions au bas du plateau, à l'entrée de la forêt inférieure : nos chars étaient remontés, nos buffles parqués auprès de nous. Mon Annamite Tei nous avait rendu les plus grands services en maniant ces farouches animaux que la vue d'un Européen mettait hors d'eux-mêmes. Quelques arbres abattus gisaient çà et là ; nous mîmes le feu à l'un d'entre eux pour éclairer notre campement et nous protéger contre les bêtes féroces. Depuis la tombée de la nuit, les miaulements du tigre se faisaient entendre, et nos bêtes paraissaient inquiètes ; le feu les rassura et elles vinrent d'elles-mêmes se coucher à l'entour.



Ordination d'un bonze au Cambodge. — Dessin de E. Bocourt, d'après un croquis de M. Delaporte.

Nous avions quelques provisions : du riz et des poules. Renaud les assaisonna en habile cuisinier. J'ai rarement fait un meilleur repas. J'étais enchanté d'avoir vaincu la difficulté et de me trouver à la tête de moyens de transport qui me conduiraient jusqu'au prochain Muong. M'approprier jusque-là les buffles et les chars de Soukrôm me paraissait d'excellente guerre vis-à-vis du village dont les hommes m'avaient abandonné.

Ce mince résultat de tant de fatigues m'échappa bientôt : vers quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par le bruit de voix nombreuses s'appelant au-dessus de nos têtes. Des torches éclairaient du haut en bas la pente rapide au pied de laquelle nous nous trouvions. C'étaient les gens de Soukrom, conduits par le chef même du village, qui accouraient à notre secours. Ils furent abasourdis de voir que nous n'avions plus besoin d'eux et ils se confondirent en excuses. Je leur avais prouvé que leurs impossibilités de la veille n'en avaient pas été pour moi, et que cinq Français pouvaient faire le travail de trente Laotiens. Je me gardai bien de leur avouer que quelques heures auparavant je n'aurais eu garde de me montrer si fier, et qu'*in petto* j'implorais ardemment leur présence.

Dès que le jour fut venu, nous nous remîmes en route. La forêt fit bientôt place à une plaine sablonneuse entièrement dénudée. Le pays, désert aux abords de l'arête du plateau, se peupla de nouveau et nous dûmes recommencer à changer de véhicules et de conducteurs. Le 25 janvier, j'arrivai enfin à Tchoncan ; c'était le dernier Muong que je dusse traverser avant d'arriver à Angcor.

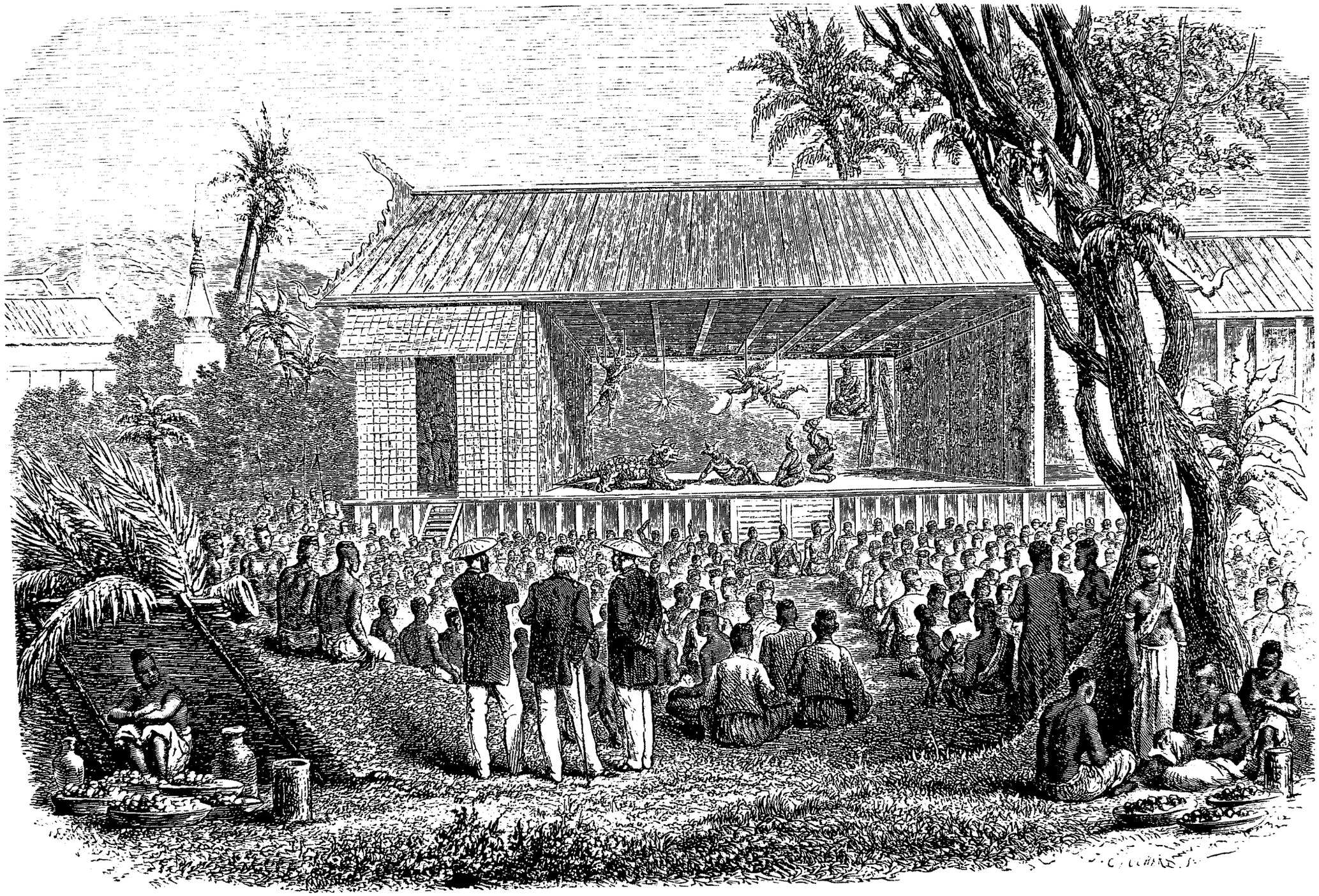
Tchoncan est encore une province cambodgienne passée en même temps que Coucan, Sourèn et Soukéa sous la domination siamoise. Le gouverneur, qui était Siamois de naissance, était absent ; mais son remplaçant fut aussi complaisant et aussi aimable pour moi que la seconde autorité de Sourèn avait été ennuyeuse et tracassière. Il me convia à un grand repas donné en l'honneur d'un riche Cambodgien qui se faisait bonze. J'assistai avec curiosité à une partie de la cérémonie. Les cheveux du néophyte furent complétement rasés ; il fut dépouillé successivement de tous ses vêtements et soumis à un examen sévère. Après de nombreuses offrandes faites par ses parents ou ses amis, et de longs discours dont le sens m'échappa, il revêtit la robe jaune qui allait le désigner désormais au respect de la foule.

Je recueillis, à Tchoncan, de nombreuses indications sur les ruines échelonnées sur ma route jusqu'à Siemréap. Non loin du village est un magnifique pont khmer, auprès duquel j'allai camper quelques heures. Les habitants le désignent sous le nom de Spean Teup (*spean* veut dire pont). Il est jeté sur le Stung Sreng, rivière qui va se jeter dans le Grand Lac et dont je devais, à mon retour, retrouver la source. En ce point, elle est très-large et divisée par des îles en trois bras ; le pont se compose donc de trois tronçons ; le plus important, celui du milieu, a cent quarante-huit mètres de long, quinze mètres de large, dix mètres de hauteur au-dessus de l'eau et trente-quatre arches. Les rampes, qui sont en grès, sont supportées par des groupes de singes ; elles se terminent, comme à Angcor, par des serpents à neuf têtes ; le reste de la construction est en pierre de Bienhoa[1]. A partir de ce point, les vestiges khmers réapparurent souvent ; je sentais que je me rapprochais d'Angcor, et je regrettai bien des fois la célérité qui m'était imposée. En même temps les villages devinrent plus nombreux et plus rapprochés ; les immenses espaces en friche qui les séparent sur le plateau d'Oubôn disparurent. Le pays est partout admirablement cultivé en rizières ; la population en est douce, les habitations respirent l'aisance.

Cette partie du Cambodge, dont on ne soupçonne même pas l'existence, et que l'on croit purement et simplement habitée par des Siamois, m'a paru être plus fidèle aux anciens usages, et conserver plus intactes les traditions du passé qu'aucune autre région de cet ancien royaume. La situation intérieure de ces provinces, leur éloignement de toute frontière, de tout théâtre d'action, ont contribué sans doute à ce résultat, en leur évitant tout contact étranger. J'ai remarqué là certaines singularités de mœurs dont l'origine devrait être recherchée avec soin et pourrait fournir des indications historiques précieuses sur le passé des Khmers ; la manière d'ensevelir les morts paraît se rapprocher de ce que raconte, sur cette nation, l'écrivain chinois du treizième siècle cité dans les livraisons précédentes. Dans beaucoup de villages, j'ai rencontré, à l'écart des maisons, des bières à peine closes, abritées d'un léger toit en paille et soutenues par quatre piquets ; quelquefois une simple natte enveloppait le corps, qui était ainsi à la merci de toutes les bêtes sauvages.

La fertilité et la richesse de cette zone, qui est arrosée par de nombreux cours d'eau se déversant tous dans le Grand Lac, justifient le choix de la position d'Angcor pour la capitale d'un puissant empire. Malheureusement, la division actuelle du Grand Lac en deux dominations, celle de Siam et celle du Cambodge, interdit à cette magnifique contrée sa route commerciale naturelle, et la laisse isolée sans voies d'échange avantageuses. Ses produits, au lieu de descendre, par le lac et le fleuve, jusqu'à Saïgon, prennent la route de terre, plus difficile et plus longue, qui mène à Ban Kok. Le manque absolu d'initiative d'une race en pleine décadence, l'intérêt qu'ont les mandarins à accroître sans cesse les relations commerciales avec la ville du gouvernement de laquelle ils dépendent, les rapports soupçonneux qui ne peuvent manquer d'exister entre les gouverneurs cambodgiens du protectorat et les gouverneurs pour Siam des autres provinces, sont les principaux obstacles au rétablissement du commerce sur le Grand Lac. Il n'est pas rare, par

1. Sorte de pierre ferrugineuse que l'on trouve très-abondamment répandue dans toute la Cochinchine, le Cambodge et le Laos.



Un théâtre au Cambodge. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

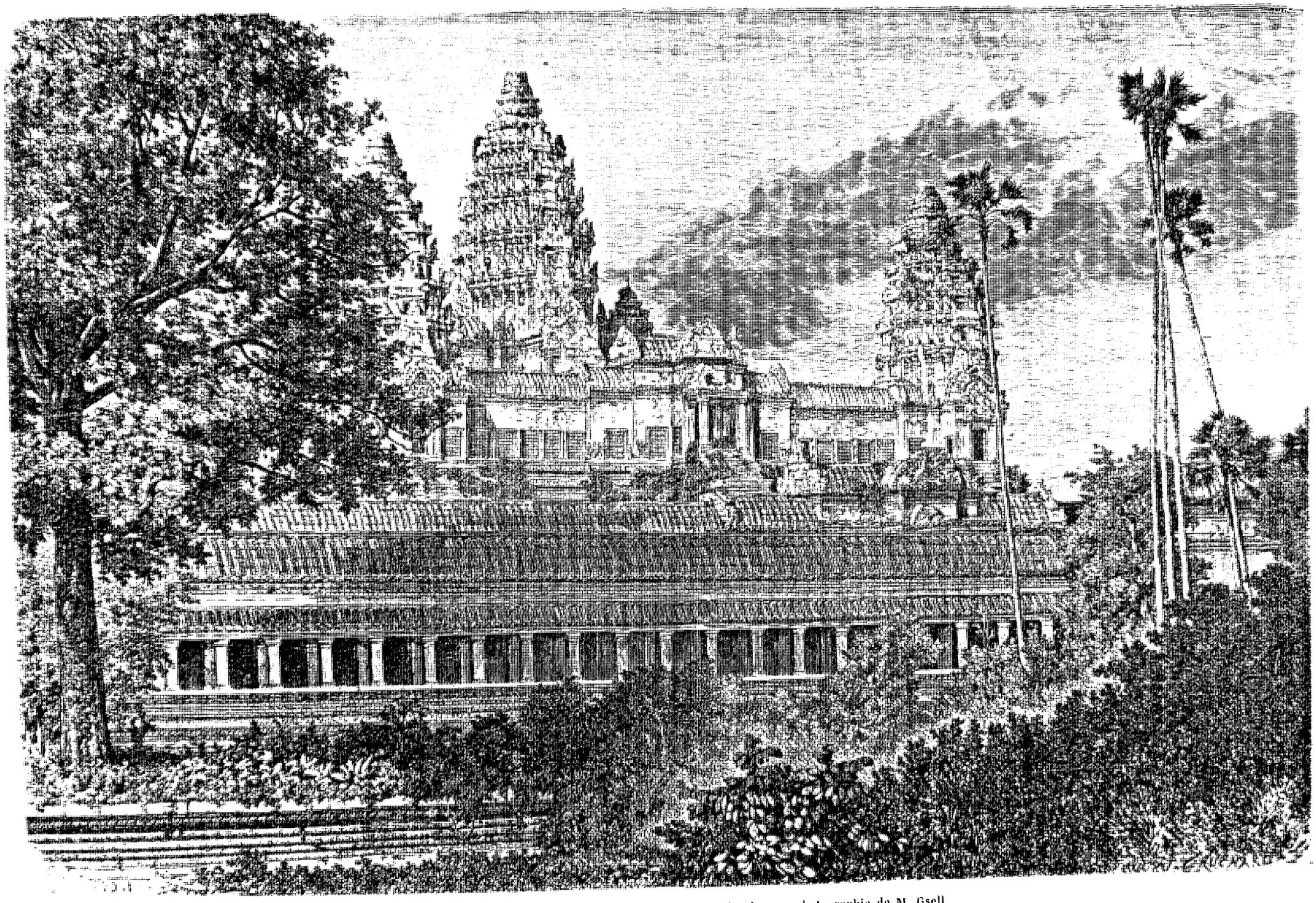
exemple, de voir des Cambodgiens de l'une ou l'autre frontière retenus indûment chez leurs voisins : la communauté de race et de langue, les liaisons de parenté qui existent des deux côtés d'une frontière factice, fournissent mille prétextes à des vexations de ce genre, dont le but inavoué est d'augmenter les inscrits de la province, et par suite l'impôt. Cette situation est telle qu'il n'y a guère aujourd'hui que les Annamites qui exploitent la pêche si fructueuse de cette petite mer intérieure.

On voit de quelle importance serait, pour les populations du bassin nord-ouest du Grand Lac, l'unification de pavillon et d'influence sur ses rives. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas su arracher des mains de Siam la possession de ces eaux, qui sont le plus beau fleuron de la couronne du Cambodge et qui lui ont été injustement ravies. Cette restitution légitime, à laquelle notre diplomatie, mieux éclairée sur nos véritables intérêts, aurait dû faire consentir le gouvernement de Ban Kok, eût représenté, pour notre colonie de Cochinchine, l'accès à l'une des régions les plus riches de l'Indo-Chine.

A quatre heures du soir, le 29 janvier, au sortir d'un petit bois taillis qui s'étend à l'ouest du mont Bakheng, je débouchais dans la plaine où s'élève la citadelle de Siemréap. C'était le moment de la moisson. Rien de plus riant et de plus animé que le paysage que cette plaine offre alors au voyageur. Toute la campagne a revêtu une teinte dorée. De nombreux troupeaux de bœufs et de buffles, au milieu desquels folâtrent les nouveaux-nés de la saison, diaprent les rizières de taches rouges et noires d'où s'échappe un sourd murmure de grelots. Colosse isolé qui domine toute la création vivante, l'éléphant secoue lentement avec sa trompe la gerbe de riz qu'il vient de glaner dans le champ récolté. Dans le chemin creux qui serpente sur la plaine, passe parfois avec un bruit étourdissant de clochettes une légère voiture à bœufs qui éclabousse tout le paysage d'un épais nuage de poussière. Les lourds et lents chars à buffles se croisent partout, rentrant au village le riz qui va être emmagasiné dans les huttes en bambou lutées de terre glaise, d'où on le retirera au fur et à mesure des besoins. Sur les aires nombreuses disséminées dans les champs, des attelages de buffles piétinent les gerbes, et après un long et monotone travail séparent le grain de l'épi. — Cadre ravissant de grâce et de fraîcheur, une longue ligne d'arbres à fruits encadre tout ce tableau et cache les toits de chaume éparpillés sous leur ombre. Il n'y a que la végétation des tropiques qui puisse offrir une pareille variété de nuances et de formes : les cimes mobiles des bambous se jouent le long des troncs élancés des palmiers ; parmi ceux-ci, le borassus élève jusqu'aux nues sa raide collerette de feuillage et semble de sa colonne robuste soutenir tout cet édifice de verdure. Le cocotier échevèle ses longs et tremblants rameaux sur le large faîte du tamarinier ; l'aréquier svelte se fait jour à travers l'épais feuillage des manguiers, et sa forme aérienne contraste vivement avec le massif échafaudage du banian qui s'étale à côté. Autour des cases, le papayer balance son léger parasol, et un rideau bas et continu de bananiers masque les troncs des pamplemoussiers, des orangers et des jacquiers. La sombre ligne des créneaux de la forteresse vient se dessiner sur ce fond riant. Que votre regard ne s'arrête point trop de ce côté : il pourrait y découvrir quelque tête humaine, desséchée au soleil et tristement balancée à l'extrémité d'un bambou. Le soir arrive ; le soleil s'abaisse derrière le rideau d'arbres qui cache la rivière et ses rayons décomposés mélangent la pourpre et l'émeraude ou se tamisent au travers du feuillage. Les troupeaux rentrent dans les parcs et les beuglements sonores des taureaux se mêlent aux cris brefs et plaintifs des buffles. Le silence et le calme se font peu à peu ; l'on n'entend plus que la note monotone et douce que la brise du soir fait rendre aux cerfs-volants captifs qui planent dans les airs et auxquels les habitants qui les lancent chaque année dans cette saison attachent de superstitieux présages. Quelques lumières s'allument dans les cases accumulées sur la rive droite de la rivière, à peu de distance de la citadelle, et dans l'intérieur de celle-ci, le bruit du gong et du tam-tam, successivement répété par tous les corps de garde, va marquer à de réguliers intervalles les veilles de la nuit.

Alexis n'avait pas encore paru à Siemréap, quoique, si on se le rappelle, il y eût plus d'un mois qu'il fût parti de Bassac pour cette destination. L'excellent gouverneur me reçut à merveille et me donna ainsi qu'à mon escorte la plus confortable hospitalité. J'avais hâte d'apprendre de lui des nouvelles de la colonie et du Cambodge. Elles étaient bien différentes de ce qu'on m'avait annoncé à Coucan. La révolte de Pou Combo avait pris des proportions de plus en plus grandes. Les provinces de Compong Soai et de Pursat s'étaient soulevées. Norodom avait été cerné à Pnom Penh, et il avait fallu que les troupes françaises livrassent un grand combat pour le dégager. Les entrées du lac, Compong Leng et Compong Chenang, étaient gardées par les rebelles, et quand je parlai de continuer ma route jusqu'à Pnom Penh, le gouverneur d'Angcor se récria vivement. Mais je n'étais pas venu de si loin pour rebrousser chemin sans rapporter le courrier attendu. Je déclarai donc à mon hôte que ma résolution était inébranlable et que je tenterais de passer à tout prix. Je lui donnai même cette déclaration par écrit pour qu'on ne pût le rendre en rien responsable des conséquences de ma décision. Je lui remis aussi une lettre pour le commandant de Lagrée, qui informait mon chef de l'état des choses et du parti auquel je m'arrêtai. Il s'empressa d'expédier cette lettre par estafette à Tchoncan avec prière aux autorités du lieu de la faire parvenir de province en province dans la direction du grand fleuve.

Ces précautions prises, je m'occupai de mes préparatifs de départ. Le gouverneur m'offrit pour la tra-



Façade sud d'Angcor Wat. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. Gsell.

versée du lac une grande et forte barque qui lui appartenait, mais il n'y avait pas à songer à recruter mes bateliers parmi les Cambodgiens : les sympathies des gens de la province étaient pour Pou Combo et je pouvais trouver un traître parmi eux. Je préférai m'adresser aux Annamites qui résident à Siemréap et se livrent à la pêche sur le lac. Je trouvai là, avec la promesse d'une forte récompense d'argent, un équipage adroit, méprisant fort les Cambodgiens par habitude, et rendu courageux par la présence de Français bien armés. Je gréai ma barque avec soin, je la munis de haches pour couper les estacades qui pourraient nous barrer le passage, de torches, de combustible, en un mot de tous les ustensiles nécessaires, et, le 2 février, nous nous lançâmes sur le lac dont nous côtoyâmes la rive orientale. A la tombée de la nuit, nous passions devant Compong Kiam, dont la rivière sert de limite aux provinces d'Angcor et de Compong Soai. Nous entrions dans les eaux ennemies.

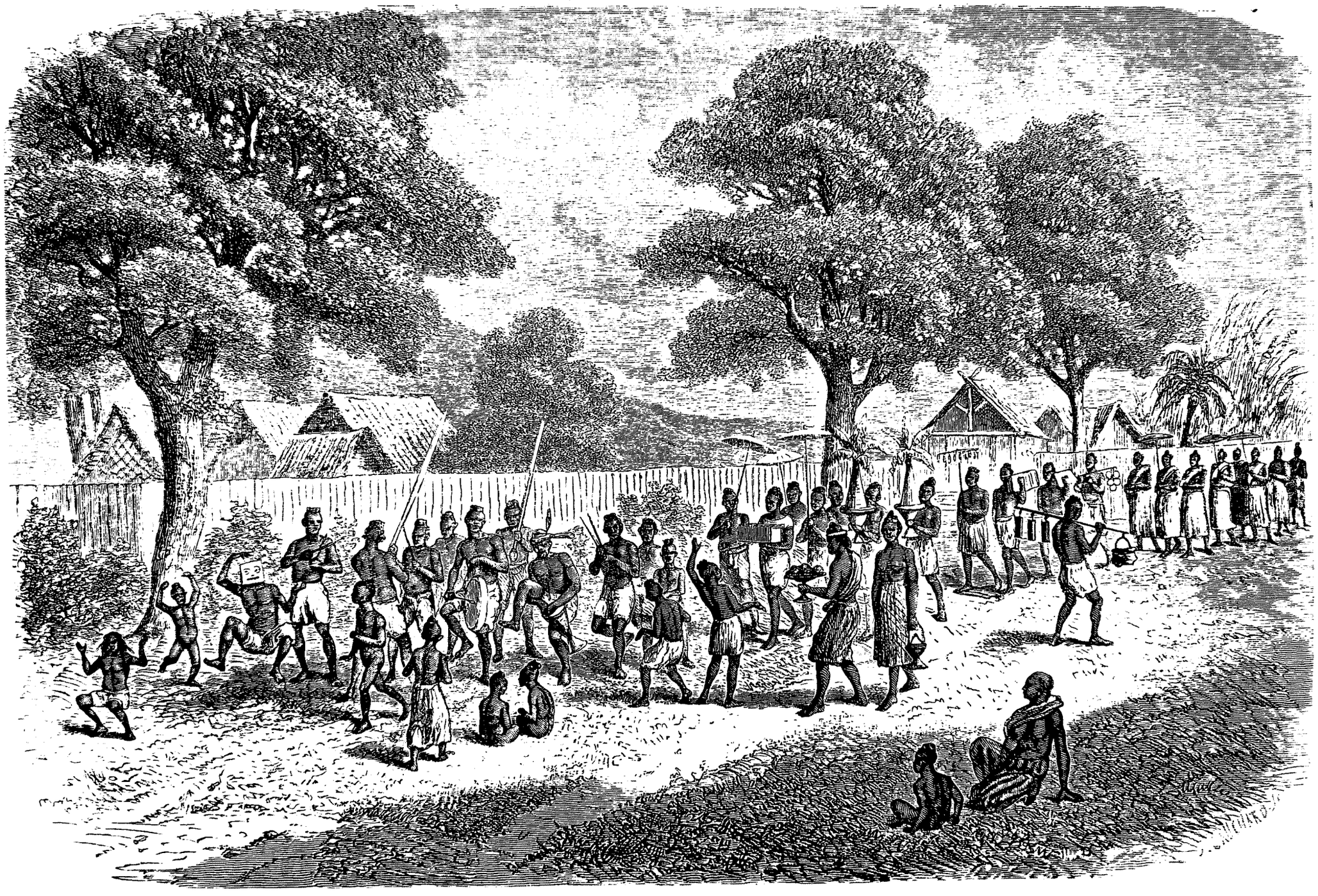
Le lendemain, comme nous nous étions engagés, pour déjeuner et laisser reposer nos Annamites, dans la forêt noyée qui couvre les bords du lac, on vint me prévenir que deux barques armées venant du large se dirigeaient de notre côté. Examinées à la longue-vue, elles me parurent être, en effet, des barques de guerre : plumes de paon et pavillon rouge à la poupe ; lances, fusils et hallebardes plantées à l'avant de la chambre. Je fis cacher tout mon monde et préparer les armes. On pouvait nous prendre pour une simple pirogue de pêche, montée par des Annamites seulement. A grande portée de voix, je fis héler par mon patron les nouveaux venus : leur contenance témoigna de la surprise de se voir ainsi devancés. « Nous sommes les rameurs du mandarin de Compong Thom qui chemine par terre avec une escorte de dix soldats armés de fusils. Nous portons ses bagages. Et vous tous, qui êtes-vous? répondirent-ils. — Peu vous importe, dit l'Annamite, passez au large, il n'y a ici rien de bon pour vous. » L'assurance de mon patron leur donna à penser. Le reflet d'un sabre-baïonnette leur fut sans doute renvoyé par le soleil. Notre barque était grande et pouvait cacher bien des soldats. Leur chef n'était point avec eux ; à quoi bon se compromettre inutilement? Les deux barques s'éloignèrent sans mot dire. Ce fut la seule alerte de la journée.

Dans la nuit du 4 au 5 février, nous donnâmes dans les passes qui conduisent du lac au bras de Compong Luong et nous les franchîmes sans encombre. Au petit jour, nous passâmes devant le poste rebelle de Compong Prak. A notre vue le tam-tam fut battu sur la rive et l'on nous héla : « Capitaine français qui se rend à Pnom Penh, » telle fut la fière réponse de mon patron. Un grand silence s'ensuivit sur la rive : quelques hommes coururent à droite et à gauche, cherchant du feu pour faire partir leurs espingoles. Quand ils y réussirent, le courant nous avait mis hors d'atteinte.

Le soir, à cinq heures, j'aperçus le pavillon français flottant sur Compong Luong. La canonnière 28 y était au mouillage ; j'appris de l'officier qui la commandait que M. Pottier était à Pnom Penh et je continuai immédiatement ma route sur ce dernier point. J'y arrivai à onze heures et demie du soir.

Il faut avoir subi un long isolement au milieu de contrées étrangères, et être resté plusieurs mois privé de toute communication avec des gens civilisés pour bien comprendre la joie que j'éprouvai en me retrouvant tout à coup au milieu de Français et d'amis. Leur surprise n'était pas moins grande que ma joie. M. Pottier, après avoir fait une tentative infructueuse pour nous faire parvenir notre courrier, s'était résigné à attendre et il n'était pas sans inquiétude à notre sujet. Comme il arrive toujours en pareil cas, des bruits fâcheux avaient circulé dans le pays sur notre compte ; deux membres de la commission avaient, disait-on, succombé aux fatigues et aux maladies de ce redoutable Laos. Je rassurai tout le monde et, à mon tour, je m'enquis des nouvelles de la patrie. Ce fut à ce moment que j'appris la guerre d'Allemagne et son dénoûment. La nuit se passa à causer de tout et de tous, et mes interlocuteurs retournèrent prendre un peu de repos, bien avant que ma curiosité fût entièrement satisfaite.

Le lendemain, je me hâtai de faire le dépouillement du courrier destiné à l'expédition. Il contenait les passe-ports de Chine, si nécessaires pour continuer notre reconnaissance du fleuve au delà de Luang Prabang ; mais les instruments qui nous manquaient encore étaient restés à Saïgon, où ils dormaient à l'observatoire depuis leur arrivée de France. Je ne trouvai à emporter, faute de mieux, qu'un baromètre holostérique. Une grande partie de nos lettres particulières étaient également restées au chef-lieu de la colonie, et cette incurie, cet oubli étaient trop dans mes prévisions pour que je m'en affligeasse. M. Pottier m'offrit une canonnière pour me rendre à Saïgon ; mais, si attrayante que fût cette offre, j'aurais manqué à mon devoir en l'acceptant. Tout retard pouvait être préjudiciable à l'expédition, et le commandant de Lagrée comptait les heures. Mon voyage s'était déjà prolongé au delà de tous ses calculs, et il avait dû continuer à s'avancer dans le Nord. Chaque jour augmentait donc la distance qui nous séparait. Enfin j'avais à retraverser le Grand Lac, seul avec un Annamite, et je ne voulais pas que le bruit de mon retour pût me précéder. Le 7 février, après avoir clos mon courrier pour l'amiral, j'allai avec M. Pottier rendre visite au roi Norodom, qui me remit une lettre pour M. de Lagrée. Pnom Penh offrait à ce moment un singulier aspect : un bataillon d'infanterie de marine y campait, et donnait à la ville une animation toute militaire. On était au milieu des fêtes du jour de l'an chinois, et, malgré la guerre, les théâtres à grandes marionnettes mues par des ficelles, analogues à notre Guignol, les jeux de toute sorte attiraient une foule énorme sur la place du marché, dont presque toutes les boutiques étaient fermées. J'eus quelque peine à faire mes pro-



Famille laotienne portant des présents à la pagode. — Dessin de Janet Lange, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

visions de route. Le lendemain, à huit heures du matin, je repartis pour Angcor, emportant le meilleur souvenir du bienveillant et hospitalier accueil de M. Pottier. Celui-ci ne laissait pas que d'être un peu inquiet, en me voyant repartir dans de telles conditions, et il me recommanda, si je rencontrais sur ma route la canonnière 28, de m'en faire escorter jusqu'aux entrées du lac. Ce secours me fut inutile. Je réussis à passer sans encombre, et le 13 février j'étais de retour à Siemréap. — Alexis n'y était pas encore arrivé. Le courrier de l'expédition qu'il portait me sembla fort compromis. Le gouverneur d'Angcor était parti depuis deux jours pour Ban Kok, où il était appelé pour les funérailles du second roi de Siam. Je priai son frère qui le remplaçait d'expédier sur Pnom Penh notre interprète dès que celui-ci ferait son apparition et je me préparai à reprendre le chemin du Laos. Il fallait allonger mes étapes pour rattraper l'expédition le plus vite possible. Au lieu de suivre la route sinueuse que j'avais prise en venant, je résolus d'aller droit dans la direction du nord, pour rejoindre Oubôn. On m'objecta que je traverserais une zone déserte, dont certaines parties étaient impraticables aux chars. Nous n'étions plus que deux; notre bagage était assez mince, malgré ce que je rapportais de Pnom Penh. Je répondis que nous irions à pied.

La nouvelle route que j'allais suivre me faisait passer par Angcor Wat. Je consacrai une heure ou deux à revoir le temple. C'est un de ces monuments qu'on ne se lasse jamais de visiter. Je traversai la rivière d'Angcor et je me dirigeai vers la chaîne de Pnom Coulèn. Après en avoir gravi les premières pentes, je me trouvai au milieu d'une plaine complétement déserte, recouverte de hautes herbes et de quelques bouquets d'arbres. Sur l'un des points les plus élevés, je rencontrai des ruines khmers : ce sont des tours en briques dont la base est déjà profondément enfouie dans le sol. La décoration dont la surface extérieure est revêtue est d'une grande perfection de dessin et de moulage. Tout auprès se trouve un grand bassin à revêtement de pierre. Ces tours présentent cette singularité que, seules parmi les trente ou quarante monuments khmers que l'on connaît aujourd'hui, elles n'obéissent point à la loi qui veut que les façades en soient exactement orientées selon les quatre points cardinaux. Plus loin, le plateau s'ondule légèrement, de nombreux ruisseaux coulant tous vers l'est le sillonnent; nous nous trouvions sur la lisière d'une épaisse forêt, célèbre au Cambodge sous le nom de Prey Saa (en cambodgien, forêt magnifique). La [route qui la traverse n'avait pas été pratiquée depuis longtemps. Il fallut que nos Cambodgiens nous la rouvrissent à coups de hache. L'unique char à buffles qui portait toutes nos affaires se trouvait souvent arrêté par des lianes ou par les arbres qui bordaient le sentier et dont les troncs grossis ne laissaient plus entre eux un espace suffisant. Nous étions alors obligés de les entailler à hauteur des essieux de la voiture. La nuit nous surprit un soir à ce travail; une bande d'éléphants sauvages vint à passer et s'arrêta pour nous regarder faire. On distinguait vaguement à travers le feuillage les défenses blanches qui brillaient dans l'obscurité. En guise de passe-temps sans doute, le chef de la troupe appuya son large front contre un jeune arbre et se mit en devoir de l'ébranler; ses compagnons vinrent à la rescousse; un grand déchirement se fit dans le feuillage, et l'arbre vint tomber à peu de distance de nous en travers de la route. Il avait environ un pied de diamètre et ce n'était pas un petit travail que de se débarrasser de la barrière que formaient son tronc et ses branches, enchevêtrés dans le feuillage voisin. Mes Cambodgiens se lamentèrent, et dans un premier mouvement de fureur, j'ajustai l'éléphant coupable de ce méfait; mais les indigènes me supplièrent de ne pas tirer, me représentant que la bande entière se précipiterait sur nous. Je me rendis; les éléphants s'éloignèrent en riant sans doute du bon tour qu'ils venaient de nous jouer. A minuit, nous terminions à peine de déblayer la route.

Le 18 février, nous sortions de Prey Saa, et nous quittions la province d'Angcor pour entrer dans celle de San Kéa. Quelques petits hameaux se montraient çà et là. Nous venions de faire cinquante kilomètres sans rencontrer un être humain.

Le lendemain, j'abandonnai toute espèce de véhicule; j'engageai quelques porteurs, et, après avoir traversé le Stung Sreng très-près de sa source, j'allai coucher en pleine forêt, au pied même du plateau d'Oubôn. Il était là aussi à pic qu'au point où je l'avais descendu, en venant de Sourèn. Mais à pied cette escalade n'était qu'un jeu. Au sommet du plateau, j'appris que je me trouvais à deux jours de marche de Coucan. Je n'avais pas assez appuyé dans l'est; il ne me restait plus qu'à reprendre, à partir de ce chef-lieu de province, la route que j'avais déjà suivie.

J'appris à Coucan qu'Alexis avait enfin passé quelques jours auparavant, se rendant à Angcor. Ce paresseux interprète avait prolongé outre mesure son séjour à Bassac, et, sans se préoccuper davantage de la mission qui lui était confiée, s'était laissé séduire par les beaux yeux d'une Laotienne qu'il avait prise pour femme. Après avoir consacré plus d'un mois aux douceurs de cet hyménée, il s'était enfin mis en route en promettant à sa nouvelle famille de revenir bientôt. Il avait, bien entendu, l'intention formelle de ne pas tenir sa parole : Alexis était catholique et légitimement marié à Pnom Penh, où sa femme était venue tout en larmes me demander de ses nouvelles.

Ce fut le gouverneur de Coucan qui me raconta la première partie de cette histoire; j'achevai de lui conter le reste. Mes explications firent rire aux larmes ce haut fonctionnaire et toute sa cour, et la plaisanterie d'Alexis leur parut du meilleur aloi. J'avais fait changer à Pnom Penh les boutons et les galons d'uniforme de ma redingote de flanelle. L'éclat nouveau de mon costume éblouit les regards de mon interlocuteur, qui,

après en avoir admiré et touché toutes les parties, finit par me proposer de le lui vendre. Naturellement, je refusai. Attribuant mon refus à la crainte de n'être pas assez payé, le gouverneur se fit apporter plusieurs *nèns*[1] et les étala sous mes yeux. Rien ne put me toucher. En désespoir de cause, il me supplia de lui permettre de revêtir pendant quelques minutes le vêtement tant convoité. Je finis par y consentir. Mais las ! j'étais bien loin de la puissante encolure de l'indigène et ses épaules nues ne purent se loger que difficilement dans l'étroite redingote. Raide, les bras en l'air, et n'osant faire un mouvement, le gouverneur s'offrit, plein d'orgueil, à l'admiration de l'assistance, dont le respect pour lui redoubla. Il fallut cependant se dévêtir, et ce fut avec un grand soulagement d'esprit que je rentrai en possession de mon unique costume de gala, sorti intact de cette épreuve redoutable.

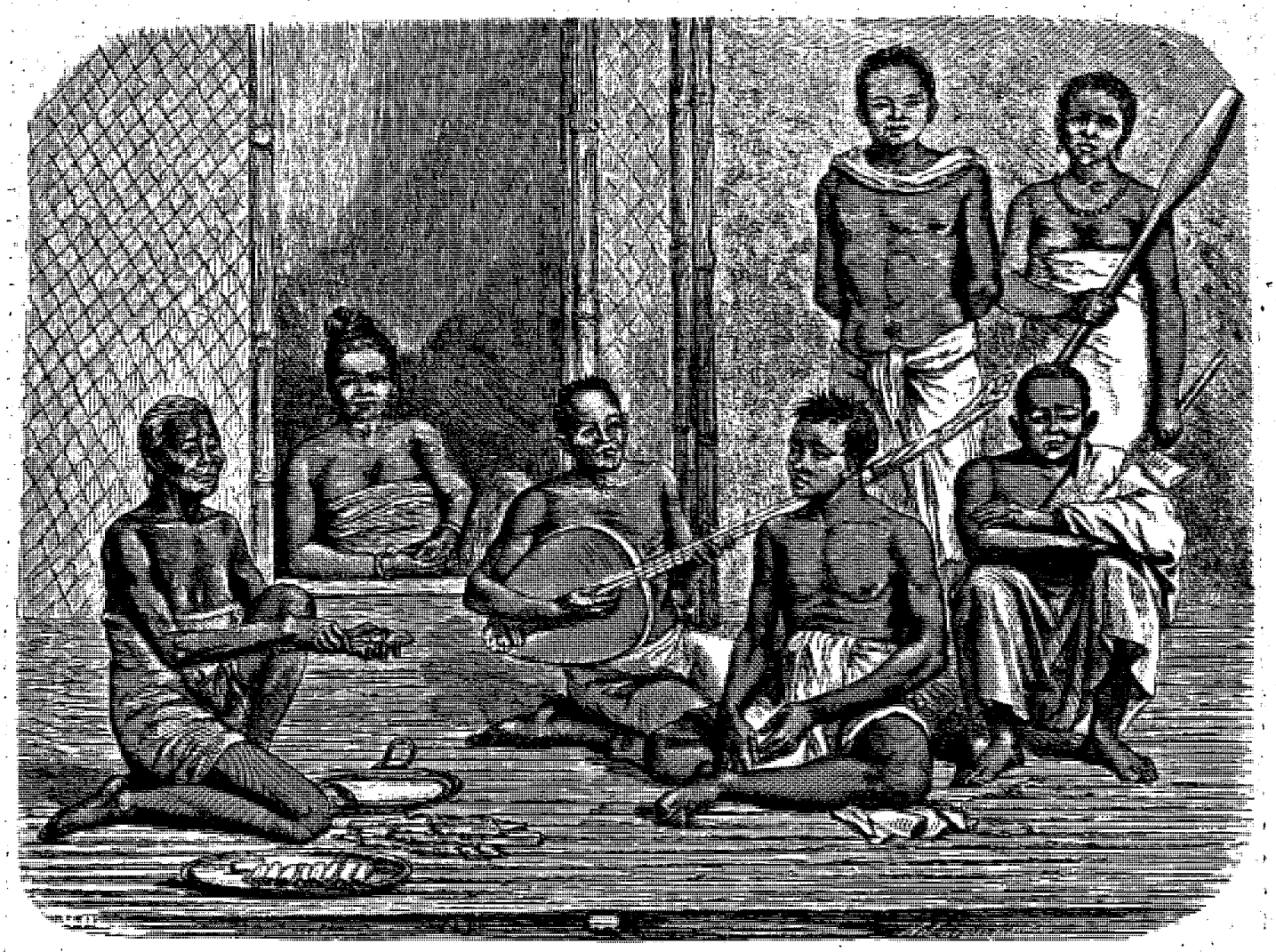
Le 26 février, j'étais de retour à Oubôn. J'appris que l'expédition était partie le 20 janvier pour Kémarat, mais qu'elle avait dû quitter ce point depuis longtemps pour remonter le fleuve. Le chef-lieu de province le plus rapproché de Kemarat, sur les bords du Cambodge, était Ban Mouk; je résolus de me diriger par terre sur ce dernier Muong, et, pour éviter tout retard, de faire la route à pied. Je repartis d'Oubôn le 27 février. Les environs en sont excessivement peuplés, et il m'arrivait de changer sept ou huit fois de porteurs dans le même jour. Plus de forêts; partout des rizières, des arbres fruitiers. Cette plaine entière sue le sel, que les habitants extraient par des lavages après la récolte du riz. Après avoir laissé, sur ma gauche, le petit Muong d'Amnat, et croisé la route que l'expédition avait suivie pour se rendre de ce point à Kémarat, j'entrai dans une zone plus accidentée et moins habitée. La forêt reparut. Le 1er mars, j'arrivai au dernier village relevant d'Oubôn. Les hommes étaient fort occupés à la récolte; on ne put me trouver, comme porteurs, qu'une douzaine de jeunes filles de dix-huit à vingt ans. Je me remis en route avec cette escorte, dont la gaieté et les éclats de rire donnaient fort affaire aux échos de la forêt. La chaleur était lourde à supporter, et quoique la charge de chacune fût assez mince, les jeunes Laotiennes s'arrêtaient à chaque ruisseau ou à chaque source. Sans le moindre souci de l'étranger qui était témoin de leurs ébats, elles se débarrassaient aussitôt de leurs langoutis, et, dans le costume du paradis terrestre, se baignaient ou se versaient réciproquement de l'eau sur la tête. Je m'asseyais et contemplais d'un œil philosophique les gracieuses académies qui s'offraient à ma vue, un peu humilié cependant du peu de cas qu'on paraissait faire de ma présence. Ma grande barbe rassurait : aux yeux des indigènes, j'étais un vieillard à qui ce spectacle devait rester indifférent. La barbe n'arrive que fort tard au Laos, et reste toujours assez clair-semée. En calculant d'après le pays, je ne devais pas avoir vécu moins d'un siècle. La vertu de ces folles enfants ne courait donc aucun danger, et je n'essayai jamais de les détromper. Il n'en était pas de même de mon ordonnance annamite Tei, qui se prenait parfois à faire en mauvais laotien de beaux discours où il déployait toute l'éloquence et la galanterie imaginables. Mais il n'obtenait jamais pour réponse que les éclats de rire les plus moqueurs et les plus décourageants.

Le surlendemain, j'entrai dans la province de Ban Mouk; les ondulations du sol étaient devenues de véritables collines, entrecoupées de ruisseaux à l'eau claire et vive. La forêt était d'une puissance et d'une beauté au-dessus de toute comparaison. Je n'ai jamais vu ailleurs de pareils géants végétaux, de semblables entrelacements de troncs et de branches. Je n'avais plus de jeunes filles, mais bien de vigoureux Laotiens comme porteurs, et je dus faire ce jour-là une quarantaine de kilomètres sans en changer. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes auprès d'un endroit habité : on entendait le bruit sourd des coups de hache résonner dans les profondeurs du bois. C'était un village nouveau qui s'installait au milieu de la forêt. Nous nous dirigeâmes de ce côté pour y chercher un gîte. Tout d'un coup, des cris perçants éclatèrent à nos oreilles, et devant moi, à quelques mètres à peine, déchirant le feuillage dans un immense bond, parut et disparut un tigre qui emportait un enfant. Décharger mon revolver sur l'animal, crier à mes compagnons de jeter bas leur fardeau et de me suivre, nous élancer tous ensemble en criant à la poursuite de la bête féroce, fut l'affaire d'une seconde. Quelques instants après, nous étions auprès du bébé que l'animal, effrayé ou blessé, avait laissé tomber dans sa fuite. C'était un enfant de quatre ou cinq ans. Les cris qu'il continuait à pousser prouvaient surabondamment qu'il n'avait point encore rendu le dernier soupir. Je m'empressai de le relever, je le retournai dans tous les sens; il n'avait pas une égratignure ! Il ne cessa pourtant de crier que lorsqu'il fut dans les bras de sa mère, qui accourait tout en larmes. Le père coupait des branches sur un arbre, quand son enfant, qui jouait non loin de là, avait été enlevé. Éperdu, il avait été donner l'alarme dans le village. Les détonations de mon revolver avaient guidé les habitants qui me prirent pour un Dieu sauveur, maniant le tonnerre. La soudaineté de mon apparition, ma physionomie nouvelle, mon costume bizarre donnaient à ce sauvetage quelque chose d'étrange et de miraculeux. En quelques minutes, j'eus à mes pieds tous les cochons, toutes les poules, tous les fruits dont disposaient ces pauvres gens, et que la mère, pleurant maintenant de bonheur, me suppliait à genoux d'accepter. Les hommes se mirent à me construire une case et je ne reçus jamais une hospitalité plus empressée. On voulait me retenir à toute force et l'on me promit la souveraineté de la forêt. Je refusai: malgré toutes les

1. Sortes de barres ou de prismes rectangulaires en argent, très-légèrement recourbés et d'une longueur d'un décimètre environ, qui sont usités comme monnaie au Cambodge et en Cochinchine. Leur valeur varie de quatre-vingts à cent francs.

instances, je repartis le lendemain au point du jour. La mère me suivit pendant plusieurs lieues en me bénissant. J'ai songé souvent depuis que j'avais perdu une occasion unique de vivre heureux et tranquille.

Le 4 mars, j'arrivai à Ban Mouk; l'expédition en était repartie depuis douze jours. Les autorités du lieu me remirent une lettre adressée au commandant de Lagrée. Quel ne fut pas mon étonnement de reconnaître le pli que je lui avais envoyé d'Angcor, avant mon départ pour Pnom Penh. J'avais devancé la poste indigène. A Ban Mouk, je retrouvais le grand fleuve que j'avais cessé d'apercevoir depuis notre entrée dans le Se Moun, il y avait plus de deux mois. Je n'avais qu'à le remonter le plus rapidement possible, sûr maintenant de rencontrer l'expédition le long de ses rives. Le 5 mars, je repartis dans une petite barque. Je n'étais point fâché, surtout pour Tei, l'Annamite qui m'accompagnait, de changer de mode de transport. Le pauvre garçon, peu habitué à la marche, avait les pieds enflés; il y avait sept jours consécutifs que nous allions à pied, en faisant trente à quarante kilomètres par jour, sous un soleil de plus en plus ardent.



Types de Cambodgiens. — Dessin de Janet Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

Le 6, je ne faisais que toucher à Peunom, grand village de la rive droite, où se trouve une pagode renommée. Une fête s'y préparait, et de tous côtés des familles entières se rendaient au temple les mains chargées d'offrandes. J'avais trop grande hâte de rejoindre mes compagnons de voyage, pour aller voir un monument qu'ils avaient déjà dû visiter. Le lendemain, je passai à Lakon, chef-lieu de province où se trouve établie une petite colonie annamite. Tei s'aboucha avec ses compatriotes et leur donna des nouvelles de la basse Cochinchine. Enfin, le 10 mars, j'aperçus avec un léger battement de cœur le pavillon français flottant au milieu des palmiers, sur la rive de Houtén. J'avais enfin rejoint l'expédition : c'était mon trentième jour de route depuis Pnom Penh, et j'avais parcouru 1660 kilomètres depuis que je m'étais séparé, à Oubôn, du commandant de Lagrée. Il y avait un mois que je n'avais dit ou entendu un mot de français. Je laisse à penser si j'eus hâte de me dédommager.

F. Garnier.

(*La suite à une autre livraison.*)



Embouchure de la rivière Cadena. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Deux maisonnettes en torchis, dont une plus grande que l'autre, pourvues chacune d'une porte qu'on pouvait ouvrir ou fermer à l'aide d'un loquet en bois, caractérisaient ce site, enclos à distance par le mur de verdure de la forêt. Une plantation de bananiers, de caféiers, d'orangers, de cannes à sucre s'étendait à droite de la principale demeure. Derrière l'autre étaient disposés des carrés d'ananas, de batata convolvulus ou patates douces et d'arachides. A la bonne tenue de ce domaine, aligné, sarclé, ratissé avec autant de soin que si le propriétaire y eût constamment habité, je ne pus m'empêcher de témoigner hautement ma surprise. Aragon, qui nous précédait, m'apprit qu'il appartenait à son oncle, le gouverneur de Marcapata, qui en surveillait la culture avec un intérêt jaloux. Après nous avoir introduits dans la plus grande des maisonnettes et avoir ouvert l'autre à nos porteurs, le mozo alla cueillir quelques fruits mûrs auxquels il nous pria de faire honneur. Tout en pelant une banane, le colonel, qui ne perdait aucune occasion de donner un coup d'épingle à l'individu, lui demanda s'il était bien et dûment autorisé à disposer ainsi du bien de son oncle : ce à quoi Aragon répondit, sans se démonter, qu'en qualité de neveu et d'héritier direct du gouverneur de Marcapata, c'était un droit qu'il exerçait par avancement d'hoirie ; qu'au reste Pepe Garcia, notre interprète en chef, nous

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

ayant fait à Miraflores les honneurs de sa chacara, il ne voyait pas pourquoi lui, Népomucène Aragon, interprète en second, il n'agirait pas de même à notre égard à Sausipata. Un coup de coude que je donnai au colonel arrêta sur ses lèvres la réplique désobligeante près d'y éclore.

L'examinador, que les alentours de Sausipata avaient paru intéresser au point de vue de ses recherches, ne prit que le temps de laisser reposer ses hommes, et les entraîna à sa suite dans la forêt qui bordait le défrichement. Restés seuls, le colonel et moi, nous procédâmes à notre installation dans celle des maisons qui nous était assignée pour demeure. Quand ce fut fait, laissant aux interprètes le soin de préparer le souper dont les deux membres postérieurs du pécari de San Pedro devaient faire les frais, je proposai à mon compagnon de clore la journée par un bain prolongé pris à la rivière, volupté qui jusqu'alors nous avait été interdite par la fraîcheur glaciale des ondes du Ccoñi. Mais il rejeta ma proposition, dans la crainte de réveiller certain rhumatisme mêlé de goutte, que, par cette manie propre à l'Espagnol d'ennoblir les choses vulgaires, il qualifiait pompeusement « d'anciennes blessures reçues sur les champs de bataille. » Toutefois il consentit à m'accompagner jusqu'à la rivière, et même à s'asseoir assez près du bord pour que nous pussions causer sans fatigue.

Bientôt, plongé dans l'eau jusqu'au menton, et m'abandonnant sans réserve aux fraîches étreintes de la Naïade, je pus jouir à la fois des harmonies de la nature et de la conversation du colonel. De quart d'heure en quart d'heure, j'interrompais ma jouissance pour allonger le bras et réclamer de mon compagnon une cigarette qu'il confectionnait aussitôt et me tendait tout allumée.

Cette séance balnéaire fut assez longue pour que le colonel s'endormît la tête sur ses genoux. La voix d'Aragon, qui nous cria que le dîner refroidissait, interrompit le somme de mon compagnon et m'engagea moi-même à quitter la partie. Quand je sortis de l'eau, mon épiderme avait la couleur de ces squales appelés peaux-bleues, et mes dents claquaient à faire saigner mes gencives; nonobstant, j'étais tout à fait satisfait de ce bain, et prêt à déclarer, comme le matelot qui s'enivre et qu'on rosse, et que la garde emmène achever sa nuit au violon, que je m'étais prodigieusement amusé.

Les cascarilleros ne tardèrent pas à reparaître, rapportant de leur tournée deux rameaux de quinquinas qu'ils s'étaient procurés en grimpant sur les arbres. En l'absence de fleurs, je crus reconnaître aux feuilles coriaces et mates de l'un de ces échantillons, à leurs nervures fortement colorées et à la rigidité des pétioles qui les portaient, la prétendue variété de *cinchona calisaya* que les Indiens appellent *ichu-cascarilla*, à cause de la graminée *ichu* qui couvre les plateaux inférieurs de la Cordillère (*pajonales*), où croît habituellement cette variété de quinquina. Nos gens auxquels je la montrai la désignèrent aussitôt par le nom que je viens d'écrire.

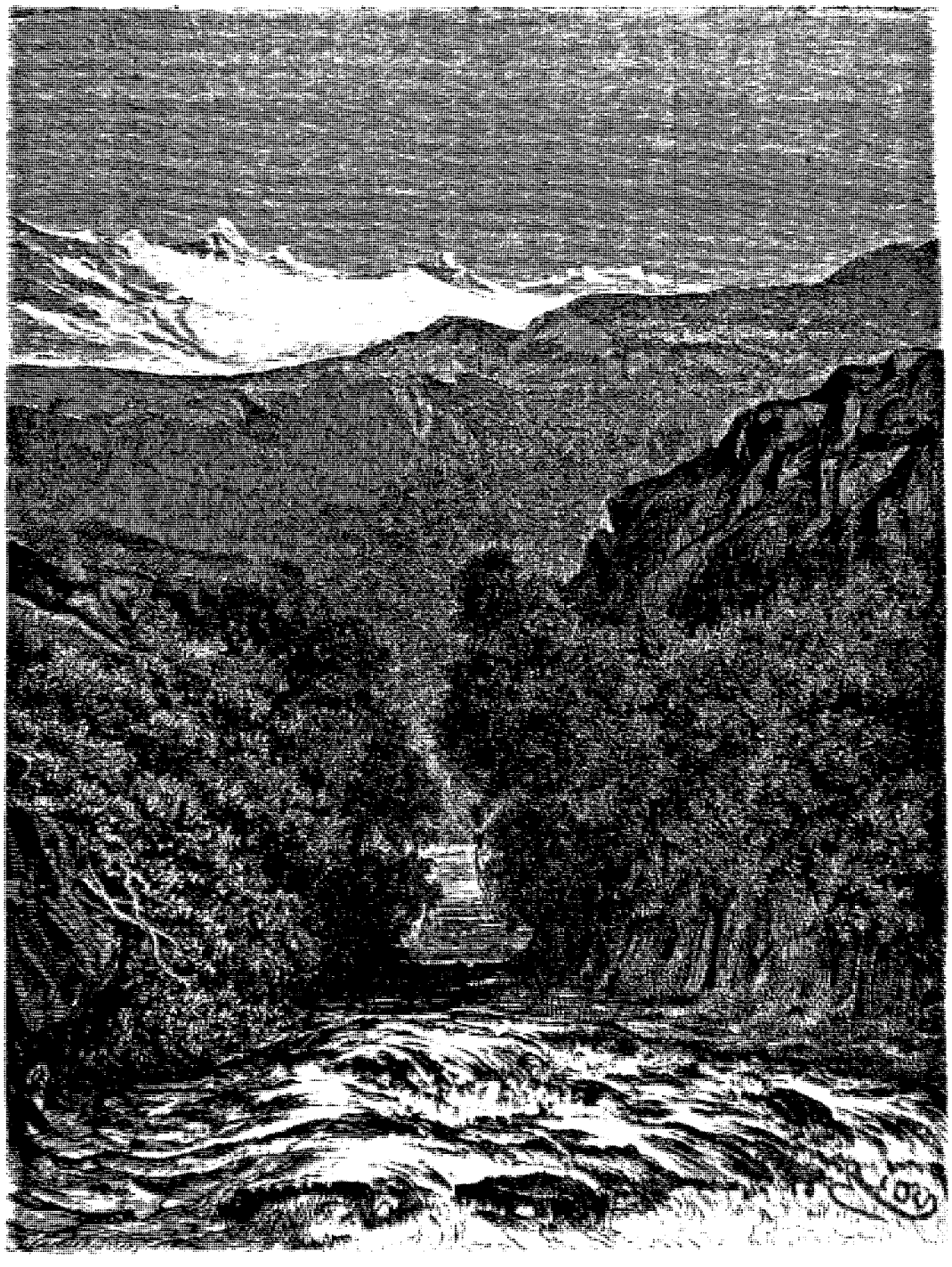
Le second échantillon, privé de fleurs comme le premier, me parut présenter dans ses feuilles molles et d'un vert velouté, leurs pétioles flexibles et la configuration spéciale de ses fruits capsulaires, longs de deux pouces, les caractères du *cinchona acutifolia* de Ruiz et Pavon, que les quinologistes modernes ont distrait du genre *Cinchona*, où les avaient placés les botanistes espagnols, pour les rattacher définitivement au genre *Cascarilla*.

Comme pour atténuer le plaisir que nous causait cette trouvaille des péons boliviens, leur chef nous revenait, au bras d'Eusebio, avec un violent mal de tête et une courbature qui, disait-il, ne lui permettait pas de mettre un pied devant l'autre. Dans l'idée que le malaise de notre compagnon se dissiperait en mangeant, nous fîmes servir le souper et l'engageâmes à en prendre sa part; mais il refusa toute nourriture, fit dresser son lit par ses gens et s'alla coucher sur-le-champ.

Bien que l'indisposition de l'examinador ne nous parût offrir aucun caractère alarmant, elle ne laissa pas d'influer sur l'humeur générale. Chacun se sentit attristé sans savoir pourquoi. Nous expédiâmes promptement le souper, et, au lieu de rire et de converser comme nous le faisions d'habitude, pour suppléer au dessert absent de nos repas, nous allâmes nous coucher après avoir avalé la dernière bouchée.

Les plaintes de notre compagnon nous réveillèrent au milieu de la nuit. Nous lui demandâmes s'il souffrait davantage et ce qu'il voulait qu'on fît pour le soulager; mais nous n'en obtînmes aucune réponse. Eusebio, qui le veillait, nous répondit pour lui. Le brave homme craignait que d'anciennes fièvres dont son patron avait puisé le germe aux environs de Tipoani, en Bolivie, alors qu'il surveillait l'exploitation des quinquinas, ne l'eussent repris en parcourant cette vallée, circonstance d'autant plus fâcheuse qu'elle le mettrait dans l'impossibilité de nous accompagner. Une telle nouvelle acheva non-seulement de nous réveiller, mais nous fit dresser sur notre séant. Au même instant l'examinador, comme pour confirmer le dire de son fidèle Achate, faisait entendre des plaintes déchirantes. D'un bond nous fûmes sur pied. Pendant que je battais le briquet pour allumer une bougie, Perez s'approchait du malade et cherchait à lui prendre la main afin de juger, par les pulsations de l'artère, de l'intensité de son mal; mais celui-ci la retira par un mouvement brusque, et articulant de nouvelles plaintes, se roula plus étroitement dans ses couvertures. Ne sachant trop que faire, et le majordome assurant qu'un repos absolu était nécessaire au malade, nous nous assîmes près de sa couche et passâmes ainsi le reste de la nuit. De temps en temps, le colonel et Eusebio échangeaient d'un air perplexe une courte phrase; de mon côté, je réfléchissais à la situation. L'examinador, las de geindre, avait fini par s'assoupir.

Vers le matin, notre malade sortit de son assoupissement et nous déclara, d'une voix dolente, que, son état ne lui permettant pas de continuer le voyage, il se voyait forcé de nous quitter pour retourner à Cuzco. D'abord nous crûmes qu'un redoublement de fièvre motivait chez lui cette décision ; mais, en nous la signifiant, son air était si calme, que nous comprîmes qu'il avait toute sa raison. Vainement j'essayai de le faire changer d'avis, en lui représentant que son abandon pouvait compromettre le succès de l'opération ; vainement Perez combattit sa résolution par tous les moyens que put lui suggérer la raison jointe à l'amitié, le Bolivien persista dans son projet de départ. Son abandon, nous dit-il, ne pouvait entraver la marche du voyage, ni influer en rien sur l'heureux résultat qu'il en attendait, ses hommes devant nous accompagner,



Embouchure de la riviere Cuchua. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

et leur expérience pratique étant supérieure à la sienne. Les instructions que d'ailleurs il leur donnerait en partant devaient bannir à cet égard toute crainte de notre esprit. Comme nous revenions à la charge, espérant toujours le détacher de son idée, il nous déclara qu'il mourrait s'il restait plus longtemps dans la vallée, et que, par humanité, nous ne devions pas chercher à le retenir.

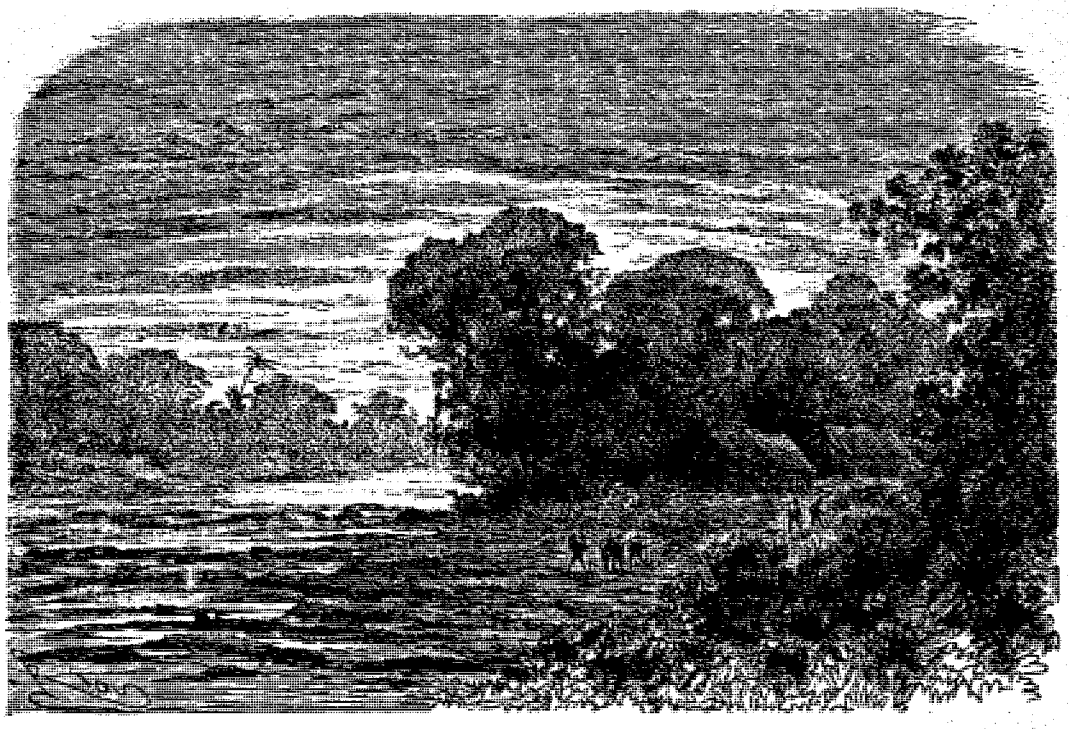
Devant cette obstination de notre compagnon toute insistance eût été superflue et nous le laissâmes libre d'agir comme il l'entendait, Ses gens eurent bientôt tout préparé pour son départ. Eusebio s'était offert à l'accompagner. Le colonel, jugeant que l'état du malade ne lui permettait pas d'entreprendre la route à pied, lui offrit son hamac de toile dans lequel il serait commodément couché. A l'aide d'un bambou, deux

péons le porteraient sur leurs épaules et leurs camarades les accompagneraient pour les relayer au besoin. De la sorte, on atteindrait sans trop de fatigue Chile-Chile, d'où un exprès envoyé à Marcapata ramènerait une monture pour le malade. Leur tâche remplie, les péons reviendraient à Sausipata, où nous allions attendre leur retour pour continuer le voyage.

En achevant, le colonel me regarda comme s'il eût craint que je n'élevasse quelque objection contre la proposition qu'il avait cru devoir faire sans prendre mon avis ; mais je le rassurai en l'approuvant par un signe de tête.

Cette proposition devait agréer fort au malade, à en juger par un sourire singulier qui éclaira sa physionomie. Ce sourire semblait dire que l'issue du débat était toute à son avantage, et qu'on lui accordait au delà de ce qu'il eût osé demander. Après des adieux que notre situation respective rendait fort tristes, nous le vîmes partir suspendu aux épaules de deux de ses hommes, et précédé par les deux autres qui frayaient le passage. Eusebio étendait au-dessus de la tête de son patron, en manière de parasol, un bouquet de palmes. Bientôt le petit groupe atteignit le seuil de la forêt, qui sembla s'ouvrir et se fermer sur lui comme une gueule sombre.

Ce brusque départ de gens auxquels nous unissaient, comme autant de liens, la vie du désert et les misères subies en commun depuis le commencement du voyage avait laissé dans les esprits un vide singulier. Il semblait à chacun de nous qu'une portion de son être s'était détachée, que l'examinador et les péons emportaient avec eux. Le colonel Perez en particulier semblait vivement affecté de l'abandon de notre compagnon, que, depuis leur petite orgie au pied de la côte de Morayaca et les confidences délicates qu'ils



Vue de Sausipata. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

avaient échangées sur leurs épouses, il traitait comme un vieil ami.

« Pauvre diable ! fit-il après une pause ; qui sait s'il reverra jamais sa Bolivie, et même s'il arrivera vivant à Chile-Chile !

— Bah ! vous croyez cela ? fis-je.

— Comment si je le crois ! Vous n'avez donc pas vu la triste mine qu'il avait en partant ?

— C'est parce que je l'ai vue au contraire, que j'oserais vous assurer que cet homme n'est pas plus malade que vous et moi. »

En m'entendant parler ainsi, la figure du colonel eut une expression d'ahurissement si comique, qu'en toute autre occasion je n'eusse pas manqué d'en rire.

« Qui a pu vous donner une pareille idée ? me demanda-t il.

— Plusieurs choses dont je ne vous dirai que les principales. D'abord la maladie de l'individu survenue comme un coup de foudre ; ensuite son empressement à retirer sa main, quand vous avez voulu lui toucher le pouls, que probablement vous auriez trouvé égal et fort calme ; et puis encore certain sourire à la fois joyeux et narquois qu'il n'a pu réprimer lorsque vous lui avez offert de le faire accompagner par ses hommes, sourire qui était bien moins celui d'un malade reconnaissant de ce qu'on fait pour lui que celui d'un homme qui s'applaudit intérieurement du succès de sa ruse.

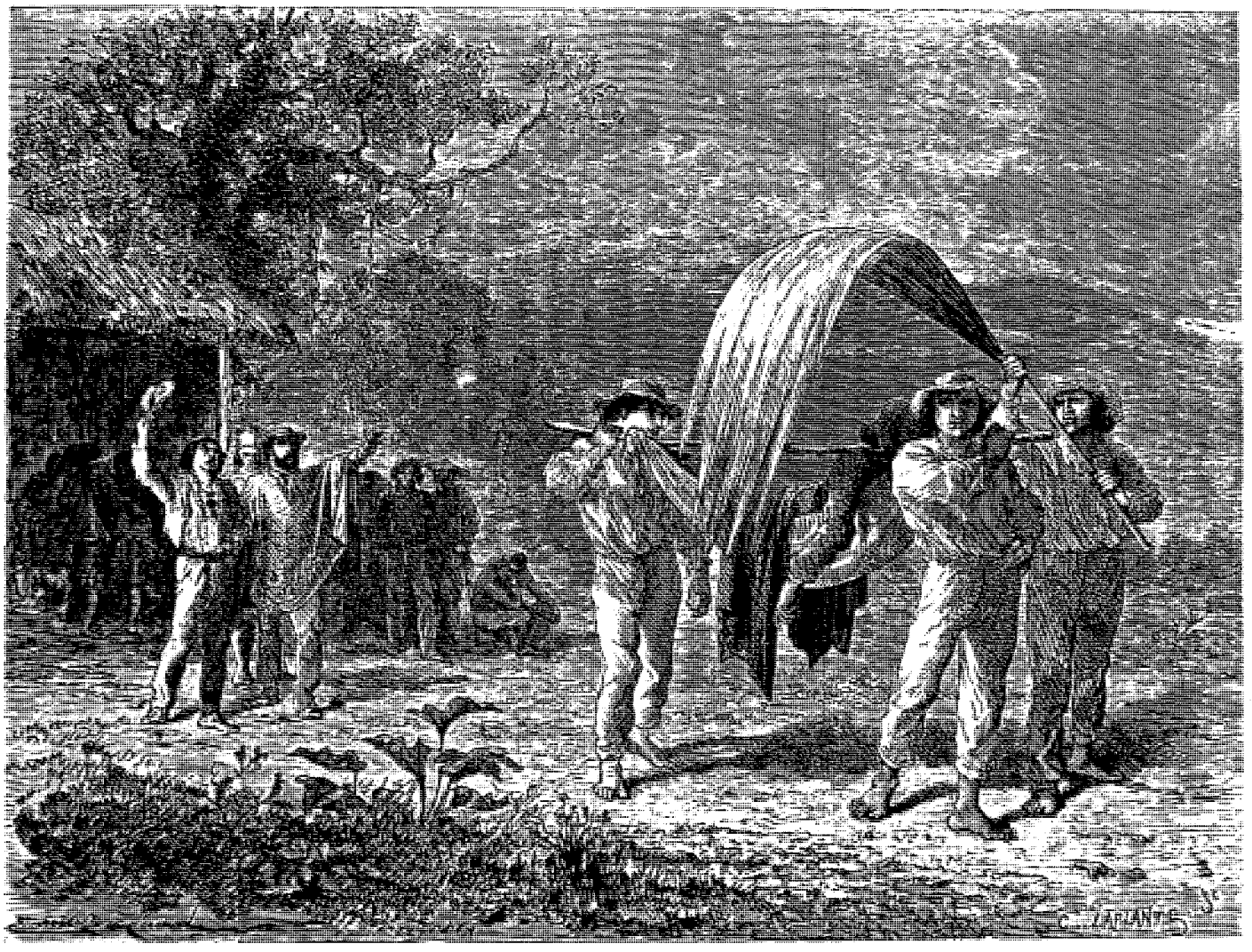
— Tiens, tiens, tiens ! fit le colonel sur trois tons différents ; mais dans quel but aurait-il joué cette comédie ?

— Ah ! voilà. Ce señor bolivien est de nature délicate et n'a pu s'accommoder de notre genre de vie. Marcher tout le jour, traverser à gué torrents et rivières, recevoir la pluie sur le dos, risquer à chaque instant de se casser les jambes ou le cou, dormir sur

la dure et se nourrir de viandes détestables, tout cela lui paraissait absurde, ridicule, fatigant à l'extrême, et pour y mettre un terme il n'a rien vu de mieux que de feindre une maladie qui pouvait l'emporter s'il fût resté plus longtemps avec nous. L'expérience de ses gens, comme il nous l'a dit, pourra suppléer à la sienne, et pendant que nous traînerons nos guêtres à travers les forêts et mangerons de la vache enragée, notre homme se reposera et attendra tranquillement à Cuzco le résultat de notre exploration. »

Une des manies du colonel était de se croire fin comme l'ambre et de ne s'en laisser conter, comme il disait, par qui que ce fût. Aussi parut-il singulièrement mortifié à l'idée d'avoir été la dupe de notre compagnon. Si l'examinador eût été présent, il est certain que Perez lui eût dit vertement son fait; mais à cette heure il était loin et riait probablement dans sa barbe du tour qu'il nous avait joué.

Cet échange de paroles entre le colonel et moi avait eu lieu à voix basse, et les interprètes, pas plus que nos porteurs, n'en avaient entendu un mot. Pour eux la maladie de l'examinador fut toujours bien réelle et son départ impérieusement commandé par la circonstance. Comme nous étions convenus d'attendre à Sausipata le retour des cascarilleros, nous profitâmes du loisir forcé que nous imposait leur absence, pour éta-



Départ de l'examinador. — Dessin de Emile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

ler nos hardes au soleil, donner de l'air au contenu de nos ballots et mettre un peu d'ordre dans nos affaires.

Les provisions de bouche, auxquelles nous n'avions pas touché depuis Hiapchana, le singe et le pécari tués à San Pedro ayant pu suffire à notre alimentation quotidienne, furent les premières choses que nous nous empressâmes de visiter. Mais à peine eut-on déroulé les bannes qui les enveloppaient qu'une odeur empestée nous monta aux narines, comme un présage de malheur que l'aspect de nos victuailles eut bientôt confirmé. Le mouton sec, devenu d'un brun violacé, était la proie de vers immondes; le pain grillé, gonflé comme une éponge, se couvrait d'un duvet grisâtre, où la loupe eut permis de voir de curieuses végétations; le riz, malgré sa dureté, s'était ramolli et entrait en fermentation, et les oignons, comme pour nous narguer, tiraient un bout de langue verte. Le reste de nos provisions était à l'avenant.

A la vue de ce plantureux amas de vivres, si réjouissant l'avant-veille et dans lequel la pluie et la chaleur combinées avaient apporté le désordre et la corruption, nous restâmes l'œil morne et la tête baissée, comme les coursiers d'Hippolyte dans le récit de Théramène. Quant au colonel, que sa qualité de conservateur du garde-manger de l'expédition rendait jusqu'à

certain point responsable de ce désastre, il en fut si fort affecté que, lâchant un juron terrible et fourrageant ses cheveux gris, il allait s'en arracher deux ou trois poignées, lorsque je l'arrêtai à temps en lui représentant que la dépouille de son chef n'améliorerait en rien nos affaires et pourrait l'exposer à prendre un coryza ; que la seule façon de se consoler d'un mal sans remède, c'était de l'oublier : n'avions-nous pas avec nos fusils des munitions de chasse? Pepe Garcia, à défaut de nous-mêmes, ne pourrait-il tuer un autre pécari et Aragon un autre singe? Le colonel écoutait mes raisons de l'air d'un homme qu'on réveille en sursaut. La perche que je lui tendais lui semblait si fragile qu'il hésitait à la saisir et à s'y confier. Néanmoins, à force de lui répéter que la Providence était grande et miséricordieuse, qu'elle avait l'œil sur nous et ne permettrait pas que nous en fussions réduits à tirer à la courte paille pour savoir lequel d'entre nous servirait de pâture aux autres, son cœur finit par se reprendre à l'espérance et sa physionomie, jusque-là bouleversée, ne tarda pas à se rasséréner.

Le premier moment de stupeur passé, nous vérifiâmes plus attentivement l'état des provisions, afin d'en tirer tout le parti possible. Le mouton, débarrassé de ses hôtes, fut lavé avec soin et exposé au feu après qu'on en eut retranché les parties corrompues. Le riz, étendu sur des bannes, fut soumis à l'action du soleil. Le pain, que nous flairâmes, sentait l'aigre et s'attachait aux doigts comme une colle. Rebutés par son odeur et par sa mine, nous allions l'abandonner aux oiseaux du ciel, si nos porteurs présents à l'inventaire ne l'eussent demandé pour eux. Il va sans dire que nous le leur donnâmes. Comme ils avaient eu soin de colliger les débris de viande gâtée au fur et à mesure que nous les enlevions, ils n'eurent qu'à joindre le pain à la viande, à les déposer dans une marmite avec addition d'eau, de sel et de piment, et à brasser vivement le tout, pour composer au bout d'un moment de cuisson une manière de panade d'une teinte et d'un fumet équivoques, mais dont l'abondance parut les dédommager de la qualité.

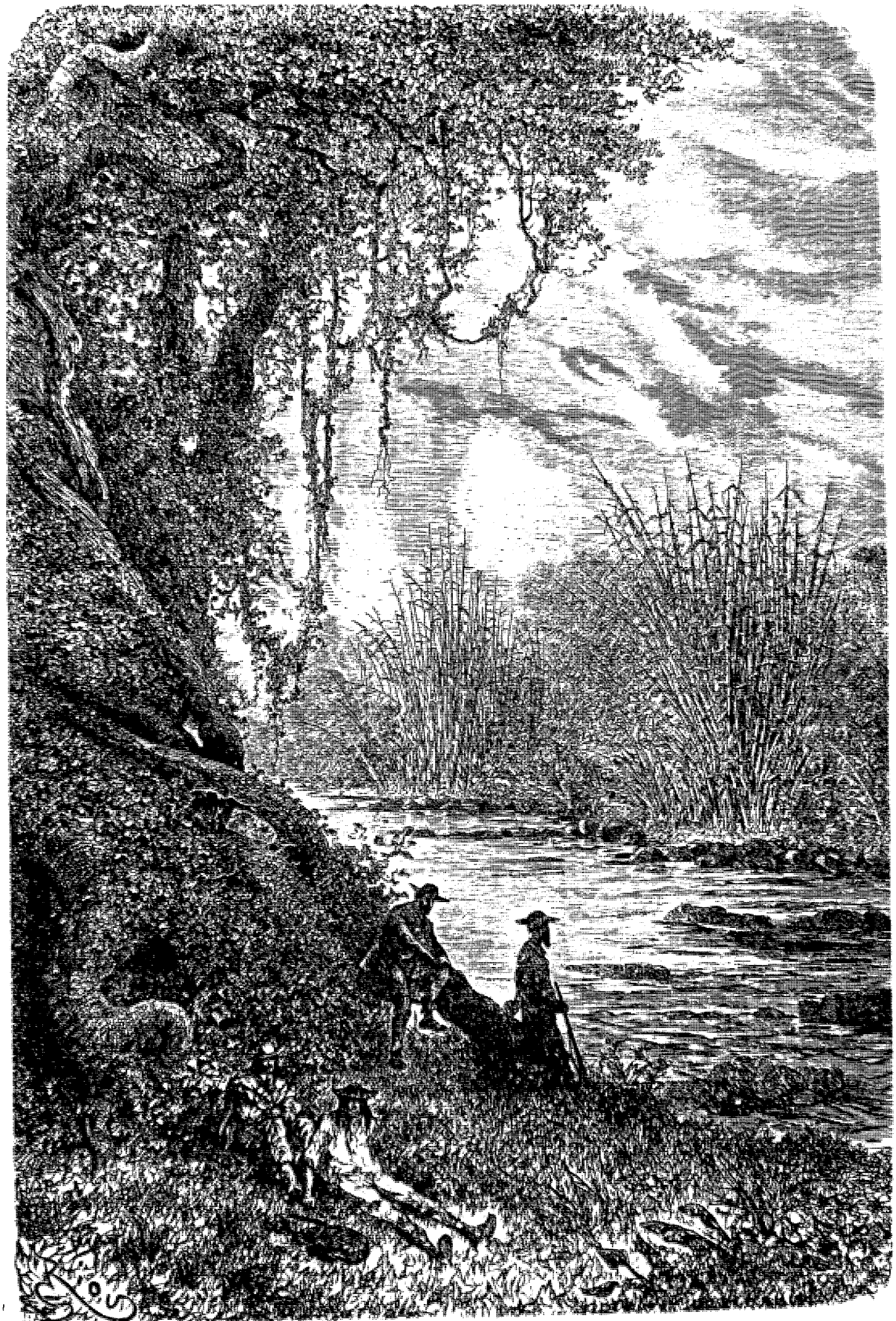
De leur côté, Pepe Garcia et Aragon, pour nous prouver que nous avions eu raison de compter sur eux dans cette circonstance critique, chargèrent leurs fusils, et s'encourageant mutuellement de la voix et du geste, allèrent battre la forêt en quête de gibier, nous laissant le colonel et moi à nos affaires.

Au coucher du soleil, ils revenaient avec quelques oiseaux qu'ils avaient tués. Le doyen d'entre eux était un pénélope de la taille de notre coq-faisan d'Europe. Son plumage d'une teinte olive sombre était tiqueté de points blancs. Deux cachets blancs formés par une pellicule dénudée entouraient les ouïes de ce gallinacé, dont la minceur du col et la finesse délicate des plumes à cet endroit rappelaient beaucoup la pintade. Deux pics qui figuraient dans cette collection ornithologique destinée à notre souper me parurent assez curieux. Le plus robuste était de la grosseur d'un corbeau. Son plumage d'un vert obscur et uniforme, sa queue longue et cunéiforme avaient des reflets mordorés, chatoyants, qui passaient du vert au brun-roux, selon le jeu de la lumière. La robe entière de l'oiseau paraissait sablée de poudre de bronze. Une aigrette de velours noir ornait sa tête et se prolongeait en s'effilant jusque sur le dos. Son compagnon, de la taille d'un merle, était d'une nuance générale olive sale. Les premières rémiges des ailes et les grandes rectrices étaient d'un jaune paille frangé de noir. Ces deux grimpeurs avaient, comme leurs congénères d'Europe, le bec long, droit, fort et aigu, les ongles courbes et puissants. On me laissa juste le temps de les examiner, puis on jeta leur plume au vent et leurs cadavres furent mis en brochette. Ce soir-là notre souper fut peut-être un peu maigre, au propre comme au figuré, les beaux oiseaux n'ayant que la peau sur les os et la part de chaque convive étant assez réduite; mais nous nous en consolâmes par un bon somme qui dura sans interruption jusqu'au lendemain.

Pour charmer le séjour forcé que nous imposait à Sausipata l'absence des cascarilleros, chacun de nous régla l'emploi de ses heures à sa fantaisie et se créa des distractions selon ses goûts. Le colonel Perez et Pepe Garcia passèrent dans les bois une partie de leurs journées, pendant que j'explorais les environs en compagnie d'Aragon, dont le babil me fatiguait parfois, mais m'amusait le plus souvent. En notre absence, les porteurs commis à la garde du domaine faisaient provision d'eau potable et de combustible, récuraient la marmite, balayaient nos demeures et remplissaient convenablement leur office de ménagères. Quand leur besogne était finie, et une heure y suffisait amplement, ils s'allongeaient sur l'herbe et faisaient un somme ou s'asseyaient en rond, et, mâchonnant des feuilles de coca, ils causaient de la patrie et du foyer absents. Les soupirs qu'ils leur envoyaient par delà les monts, s'adressaient moins aux femmes et aux enfants qu'ils y avaient laissés qu'à la chicha dont ils étaient sevrés depuis quelques jours et que l'eau du Ccoñi, malgré sa teinte blonde et louche qui rappelait le ton de la bière locale, ne pouvait remplacer pour eux.

Les environs de Sausipata, que je visitai en détail, m'offrirent les aspects les plus variés. Guidé par Aragon, qui connaissait tous les coins et recoins de son futur domaine, comme il se plaisait à le dire, je pus en passant de la plage au taillis et du défrichement à la haute futaie, admirer, dessiner, annoter à mon aise, et cela dans un périmètre de plus d'une lieue. Si voir, c'est avoir et savoir, je m'appropriai le paysage et je l'appris par cœur. Je crois même, sans toutefois rien préciser à cet égard, que, dans ces promenades faites la hache sur l'épaule et l'album sous le bras, il m'arriva de découvrir des essences végétales dont le secret ravirait les industriels auxquels je pourrais le livrer pour l'exploiter avec ou sans garantie du gouvernement.

Un endroit entre autres m'avait plu à première vue, et de moi-même j'y revins plusieurs fois. C'était une manière d'étroite prairie coupée par un ruisseau clair et murmurant, qui se divisait en petites rigoles avant



Rivière Ceoñi aux environs de Sausipala. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

d'atteindre le Ccoñi où il s'allait perdre. Tout verdoyait et s'épanouissait sur son passage, depuis l'herbe jusqu'aux fleurs représentées par des celsias, des amorphas, une admirable variété de rhexia qui m'était inconnue, des buissons de mimoses et force calcéolaires. Deux croupes de rochers d'un grès carbonifère, ici dénudés, là recouverts d'épais fourrés, s'élevaient à l'entrée de ce joli square, que des coteaux boisés, d'une perspective assez rapprochée, entouraient comme un mur d'enceinte.

Ce qui caractérisait surtout sa physionomie et attirait tout d'abord le regard, c'étaient deux magnifiques groupes de fougères arborescentes du genre Alsophila, placés en avant des rochers de chaque côté du ruisseau. Leur vue me remit en mémoire un fait que j'avais oublié. C'est que, dans les vallées orientales du Pérou, chaque fois qu'il m'était arrivé de trouver ce genre de fougère, ç'avait été, presque toujours à ciel découvert, près de quelque rocher, dans une exposition humide et rarement à l'ombre des forêts. J'en avais inféré que l'exception avait été prise ici pour la règle et que notre fougère, malgré la sympathie de sa famille pour le couvert des bois, et le nom d'alsophila que lui avait donné quelque botaniste plus soucieux de l'habitat de la plante que de ses caractères, n'était pas si *amie de la forêt* que ce nom semblait l'indiquer.

Au reste, en botanique comme en zoologie, le remaniement de la nomenclature et la révision des noms de la plupart des ordres, des genres et des individus sont des besoins vivement ressentis par les intelligences sincères de notre époque. Aujourd'hui que la démolition et la reconstruction de nos édifices sont à l'ordre du jour, qu'on retire aux boulevards, aux places et aux rues leurs anciens noms pour leur en donner de nouveaux, pourquoi n'en userait-on pas de même à l'égard des qualificatifs ignares ou absurdes qui fourmillent dans les traités scientifiques et dont le *Chrysophyllum argenteum* du révérend Plumier est un échantillon botanique pris au hasard entre dix mille?

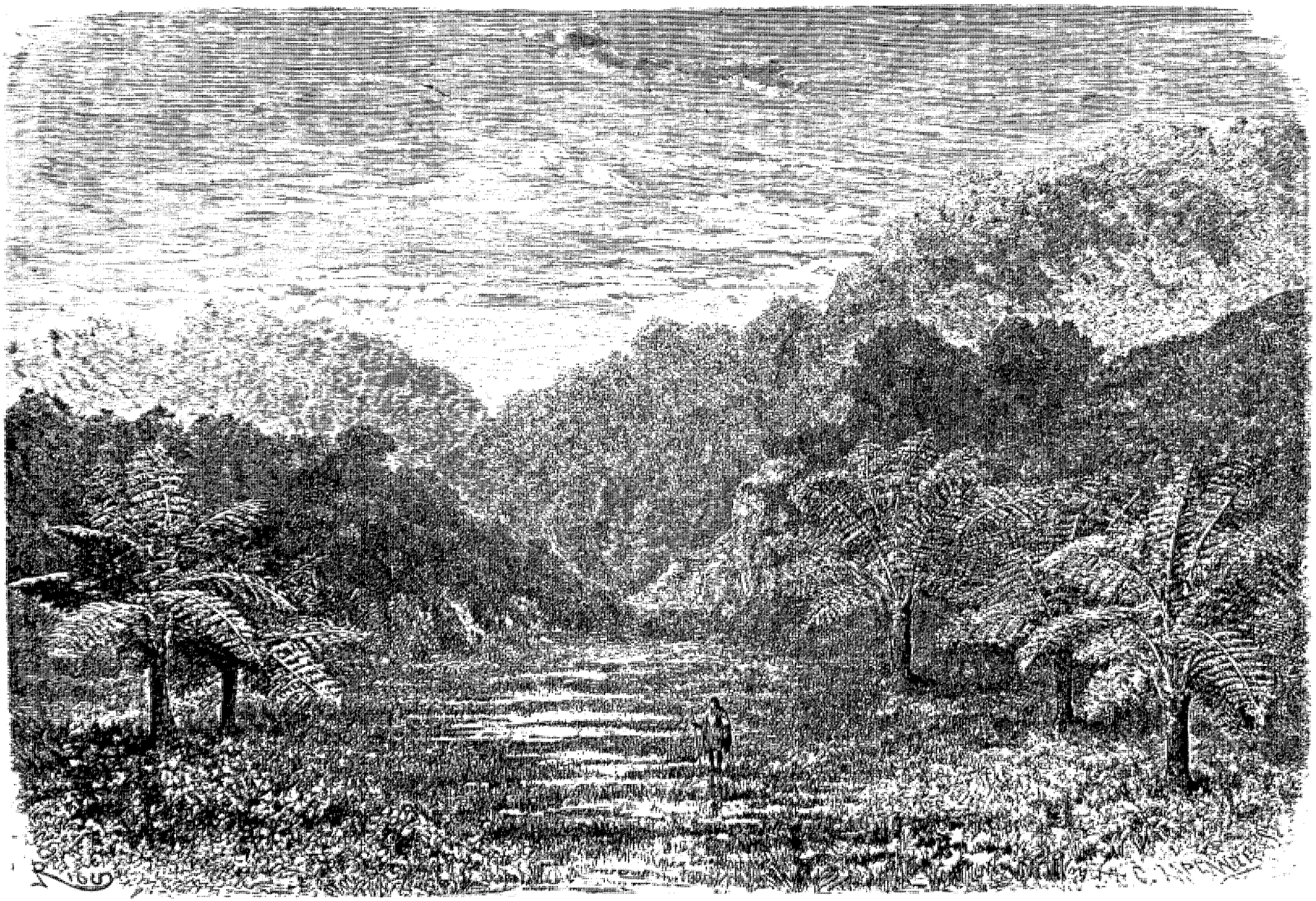
Les alentours de notre bivouac, aux endroits dépourvus d'arbres et baignés de lumière, abondaient en papillons de plusieurs sortes, auxquels chaque jour je faisais la chasse sans pouvoir réussir à en prendre un seul. Il existait alors à Cuzco une charmante enfant, aujourd'hui digne épouse et heureuse mère; je lui avais promis de rapporter un souvenir quelconque de mon voyage. Or les beaux papillons qui passaient et repassaient devant moi me paraissaient par leurs vives couleurs, la légèreté de leur vol et la mobilité de leurs allures, un symbole vivant de l'enfance gracieuse, folâtre, toujours en mouvement et le don le plus en harmonie avec sa nature qui pût lui être fait. Mais les papillons de Sausipata, comme s'ils avaient deviné ma pensée et que l'honneur d'être offerts en cadeau ne leur eût pas souri, se tenaient prudemment entre ciel et terre, et faute d'un lambeau de gaze qui me permît de les arrêter dans leur vol, lassaient mes jambes et mes bras, esquivaient mes coups de mouchoir et déjouaient toutes mes tentatives.

Leur zone de prédilection était l'espace découvert qui s'étendait entre les maisons et la plage. Des pierres et du sable y tenaient lieu de fleurs. Les papillons s'y donnaient rendez-vous aux heures les plus chaudes de la journée. Immobiles, les ailes ouvertes et posées à plat sur les pierres, ils semblaient pâmés de plaisir sous l'ardente chaleur qu'elles résorbaient. A ces moments, je pouvais les approcher d'assez près pour reconnaître le genre auquel ils appartenaient et admirer les couleurs éclatantes de leurs ailes squammeuses. Dans cet écrin de pierreries volantes, l'espèce des Piérides était la plus nombreuse. Il y en avait de blanches, de citron pâle, de jaune d'or, de lilas fade, de mates comme l'opale, de diaphanes comme la gaze, de transparentes comme le cristal, d'unies et d'ocellées avec ces nervures noires ou grises qui s'anastomosent sur leurs ailes et caractérisent si bien cette espèce, qu'on la reconnaît d'un coup d'œil en la voyant traverser l'air.

Pêle-mêle avec ces Piérides se trouvaient des Argus d'un bleu céleste assez étrange, terne et grisâtre à contre-jour, argentin satiné à la lumière; des Colias d'un jaune de chrome ponctué de minium; des Satyrides brunes ou fauves, avec un amas régulier de taches oculaires; des Vanessas blanches et vertes, des Polyommates d'un brun de suie frangé de pourpre, des Apaturas à la livrée sombre flammée de couleurs vives. J'en omets à dessein, et non des moins brillants.

Tous ces papillons, les grands, les moyens, les petits, fraternellement confondus dans le même rayon de soleil, se laissaient pénétrer par la chaleur de l'astre jusqu'à ce qu'elle eût rendu les pierres assez brûlantes pour qu'on n'y pût poser la main. Alors, interrompant leur bain de feu, ils s'envolaient vers la rivière, s'abattaient sur le sable humide et, déroulant leur spiritrompe, pompaient, à défaut du suc des fleurs absentes, la fraîcheur qui s'en exhalait. Leur œuvre ne les absorbait pas au point de se laisser surprendre, et chaque fois que, mettant à profit leur torpeur apparente, j'allongeais la main vers l'un d'eux, l'essaim entier se dispersait aussitôt dans l'espace.

Un matin, j'aperçus sur le sable plusieurs groupes de ces lépidoptères dont les individus étaient tellement rapprochés les uns des autres qu'à distance ils formaient comme des tas compactes. Leur immobilité semblait plus profonde que de coutume. Je m'approchai d'un groupe et j'ôtai mon chapeau pour en coiffer à la fois, si c'était possible, tous les papillons qui le composaient. Mais au moment où mon couvre-chef allait s'abattre sur eux, je restai le bras en l'air, occupé à les considérer. Tous piétinaient simultanément, à la façon de vendangeurs foulant la grappe, certaine masse brune dont je ne pouvais définir la nature et dans laquelle leur spiritrompe fouillait avec acharnement. Un frémissement continu de leurs ailes témoignait du plaisir que leur causait ce genre d'exercice, qui n'était autre que l'acte de la réfection. J'allongeai le pouce et



Groupe de fougères arborescentes aux environs de Sausipata. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

l'index avec précaution et saisis un magnifique individu du genre Podalarius, que j'examinai à mon aise et remis ensuite à sa place sans qu'il manifestât le moindre effarement. Deux ou trois de ses voisins, que je pris à la fois au risque d'endommager les squammes de leurs ailes, se montrèrent d'aussi bonne composition que lui. Jusque-là je n'avais surpris que l'effet; restait à découvrir la cause, et pour ce faire je ne vis rien de mieux que de toucher du doigt l'appât auquel les papillons s'étaient laissé prendre. Une interjection de dégoût m'échappa en reconnaissant sa nature....

Les entomologistes ont déjà constaté le fait de papillons recherchant des immondices de toutes sortes et des cadavres d'animaux pour s'en nourrir à défaut du suc des fleurs. Mais ils n'attribuent ce goût singulier qu'à certains genres de ces insectes, et notamment aux Apaturas, aux Vanessas et aux Limenitis. D'après ces savants d'autres espèces ont également des goûts spéciaux qui les caractérisent. Ainsi les unes affectionnent la séve qui découle de certains arbres; d'autres la miellée qui recouvre les feuilles et les bourgeons de certains végétaux; d'autres enfin les terrains fangeux ou seulement mouillés dont ils pompent l'humidité.

Nos remarques à l'égard des Rhopalocères ou papillons diurnes de Marcapata ne sont pas restreintes à telles ou telles espèces, mais s'appliquent indistinctement à tous les lépidoptères qui composaient les essaims que nous avions journellement sous les yeux.... Tous recherchaient également le sable humide pour y plonger leur spiritrompe ou s'abattaient en foule sur les immondices que le hasard plaçait sur leur chemin. Grâce au goût spécial, on pourrait dire dépravé de ces lépidoptères, qui les attirait sur un point donné d'une lieue à la ronde, je pus choisir au tas, comme s'il se fût agi de pommes ou de noix.

A défaut d'épingles et de liége pour les piquer, de boîtes ou de cartons pour les contenir, j'eus l'idée de les renfermer, les ailes ouvertes dans des triangles de papier que j'empilai et recouvris de deux planchettes assujetties par des ficelles. Si les entomologistes et les chasseurs de papillons pouvaient sourire de ce mode un peu bien naïf de conserver les insectes qu'ils passent leur temps à poursuivre, je leur dirais qu'il fit merveille : que mes papillons arrivèrent sains et saufs à leur destination; que ma petite amie battit des mains quand je les déballai, en fut joyeuse au delà du possible et par ses élans naïfs me paya bien mieux de mes soins et de mes fatigues, que ne l'eussent fait Messieurs de la quatrième classe de l'Institut, en m'accordant publiquement une mention flatteuse avec tremolo de cymbales et de grosse caisse.

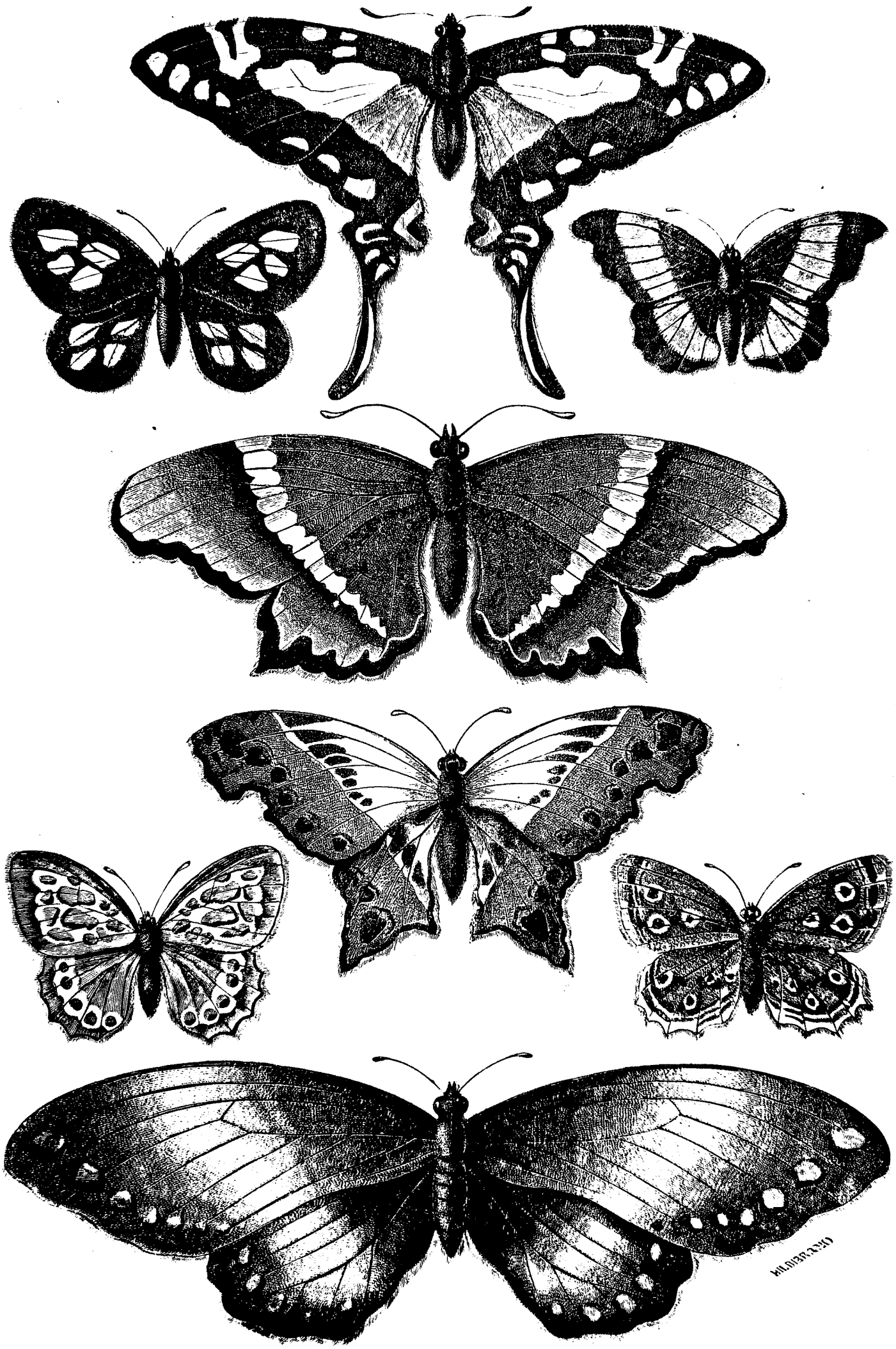
Cette chasse aux insectes, en y rattachant comme distractions une plante cueillie çà ou là, un caillou ramassé sur la plage, une note prise au hasard, un coucher de soleil observé, un effet d'ombre ou de lumière fixé sur le papier, remplissaient assez agréablement mes heures. J'ai dit que le colonel et Pepe Garcia passaient les leurs au fond des bois en quête de gibier. Chaque soir j'attendais leur retour pour examiner en détail le produit de leur chasse, qui consistait le plus souvent en beaux oiseaux. Si l'un de ceux-ci me paraissait rare ou curieux, je réclamais sa dépouille au nom de la science; mais comme mes réclamations, si modérées qu'elles fussent d'ailleurs, diminuaient d'autant la portion congrue, ce n'est pas sans rechigner qu'on y faisait droit. Donc, pour ne pas mécontenter nos pourvoyeurs, je les laissais vouer à la casserole les orioles, les coqs de roche, les tangaras et les toucans, les perroquets et les perruches dont le vent dispersait le brillant plumage comme il eût fait d'une jonchée de fleurs. Un instant j'avais eu l'idée de recueillir cette plume éclatante digne de composer l'oreiller d'un sylphe ou d'une péri; mais les moyens de transport me manquaient. Les Indiens, fidèles au rôle d'animaux surmenés qu'ils jouaient depuis Marcapata, en se plaignant sans cesse du poids de leurs ballots, n'eussent pas manqué sous un prétexte ou l'autre de laisser mon butin en route.

Comme on en peut juger par ce qui précède, notre séjour à Sausipata n'avait rien de bien déplaisant et nul ne songeait à s'en plaindre. Seules nos affaires en ce qui touchait au but du voyage s'accommodaient peu de ce *statu quo* et n'avançaient pas. Déjà je commençais à trouver que les péons prolongeaient par trop leur absence, lorsque le dixième jour, au matin, des cris retentissant sous la futaie nous annoncèrent leur retour. Ils apportaient des nouvelles satisfaisantes de la santé de leur patron, que la fièvre avait quitté peu après son départ de Sausipata et qui depuis ce moment s'était porté de mieux en mieux. Ils l'avaient conduit à petites journées jusqu'à Chile-Chile, et pendant qu'il se reposait chez Pepe Garcia, un Indien du village était allé à Marcapata lui chercher une mule. En se séparant de ses hommes, il les avait chargés de nous transmettre, avec ses amitiés, les regrets qu'il éprouvait de n'avoir pu nous suivre.

Le colonel avait écouté, le poing sur la hanche et les sourcils froncés, la relation du voyage de notre prétendu malade faite par Eusebio. Quand celui-ci l'eut terminée, en nous annonçant qu'à cette heure l'examinador devait être arrivé à Cuzco, Pérez se retourna vers moi et me dit à mi-voix : « Il a dû faire la leçon à ses hommes; mais j'aurai l'œil sur eux, et le premier qui bronche.... » Un geste significatif compléta sa phrase.

Je souris de cette bravade du colonel, qu'à première vue et sur la foi des moustaches rébarbatives dont la nature avait armé sa lèvre supérieure on eût pu croire un don Spadavento, un Tranche-montagne et peut-être pis, et qui pour ses amis et connaissances n'était qu'un brave homme, égoïste, tatillon, susceptible et passablement vaniteux.

La façon dont les péons avaient retrouvé leur chemin à travers les méandres de la vallée, vraiment inextricables et où, sans le secours de nos interprètes,



Papillons de Sausipata. — Dessin de Mesnel, d'après une aquarelle de l'auteur

je me fusse infailliblement perdu, m'étonnait fort et m'intéressait bien plus, je l'avoue, que la surveillance immédiate que se proposait d'exercer sur eux notre compagnon. Aux questions que je leur fis à ce sujet, ils répondirent que les traces laissées par notre précédent passage leur avaient fourni des indications suffisantes pour se guider. Ici nos porteurs avaient fait une chute et moulé leur empreinte en creux dans l'argile du sol. Plus loin, leurs mains, en cherchant un point d'appui, avaient cassé une branche d'arbre ou déraciné une touffe d'herbe; ailleurs, c'était une fleur que j'avais lacérée pour en examiner les divers organes, et qu'ils avaient retrouvée en chemin. Une seule fois, leur sagacité avait été mise en défaut, ou plutôt les traces qu'ils suivaient s'étaient interrompues. C'était dans la forêt, près d'un ruisseau large, mais peu profond, que nous avions traversé à la file. Toutefois leur indécision n'avait duré qu'un instant : un batardeau qu'ils avaient eu l'idée de construire, pour détourner le cours de l'eau, leur avait permis de découvrir dans son lit de glaise le sillon creusé par notre passage. Cette piste les avait remis sur la voie.

Jusqu'à cette heure, je n'avais vu que les Peaux-Rouges de Cooper en état d'accomplir, avec l'aide du romancier, de pareils prodiges d'adresse. Mais, en trouvant chez les péons boliviens cette acuité des sens qui m'avait fait l'effet d'un artifice littéraire, je fus forcé de reconnaître que la vie sylvestre, sinon sauvage, développe chez l'homme une merveilleuse sagacité, dont nos populations urbaines n'offrent aucun exemple, par cela même que cette qualité serait sans emploi. Seul l'agent de police, avec son flair de limier pour suivre le crime à la trace, peut être comparé au Peau-Rouge, reconnaissant, dans sa forêt, à l'aide de faibles indices,



Ajoupa de Jimiro. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

e passage de ceux qui l'ont traversée, leur nombre, leur âge et jusqu'à la race dont ils sont issus.

Rien ne nous retenait plus à Sausipata. Après deux heures de repos accordées aux péons, nous le quittions pour continuer notre route. Comme d'habitude, les interprètes avaient pris la tête du détachement; nos porteurs suivaient pêle-mêle. En remarquant que certains d'entre eux étaient restés en arrière, je revins sur mes pas pour savoir ce qui les retenait. Je les trouvai courant à travers la plantation et la saccageant de leur mieux. Déjà ils avaient brisé bon nombre d'arbustes de coca, arraché des cannes à sucre, ployé les bananiers en se suspendant à leur cime et décapité les ananas encore verts. Indigné de cet acte de vandalisme, je courus sus à l'un d'eux que je pris au collet en lui demandant s'il était ivre ou fou pour se conduire de la sorte.

« Ni fou, ni ivre, Taytachay (petit père), me répondit-il avec un sourire placide. Mais mes camarades et moi nous ne voulons plus qu'on nous envoie travailler à Sausipata. »

Comme je le regardais d'un air étonné, cherchant à deviner le sens de ses paroles :

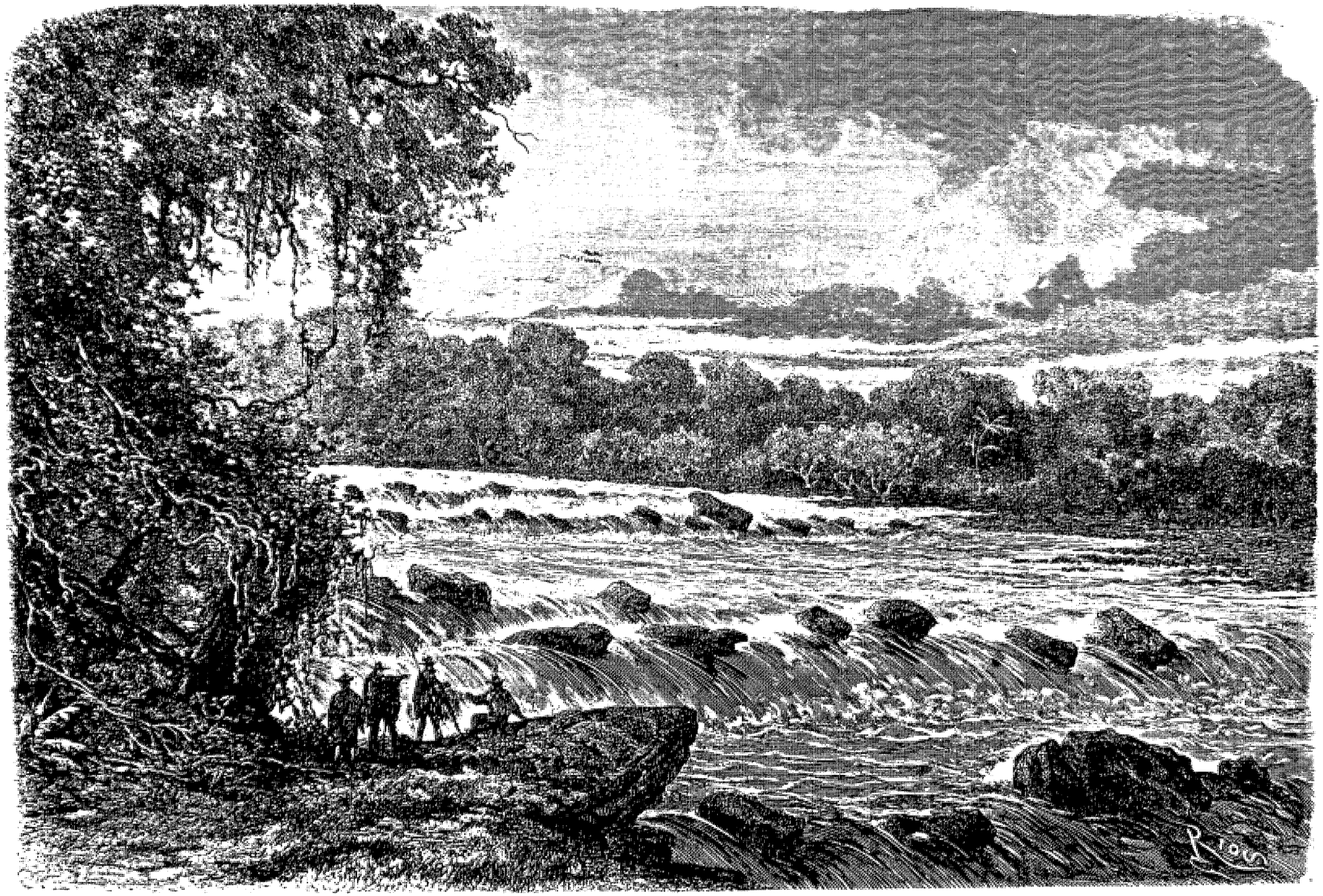
« Tu es étranger au pays, me dit-il, et tu ne peux savoir ce qui s'y passe. Promets à l'Indien de ne pas redire ses paroles au señor Aragon, et il t'apprendra ce que tu ignores.

— Pourquoi Aragon plutôt qu'un autre ? lui demandai-je.

— C'est que le señor Aragon est le neveu de don Rebollido, le gouverneur de Marcapata; que Sausipata appartient à don Rebollido, et que s'il apprenait par son neveu que nous avons coupé ses arbres, il nous fouetterait, nous mettrait en prison et nous y laisserait pourrir, aussi vrai que le soleil de Pachacamac nous éclaire !

— Avouez, drôles, que vous ne l'auriez pas volé ! »

L'Indien allait répliquer quand je lui ordonnai de



Vue de la riviere Ceoñi aux environs de Jimiro. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

se mettre en route. Le gros de la troupe avait sur nous une avance qu'il importait de regagner. La conversation entamée pouvait d'ailleurs se poursuivre en marchant. L'homme obéit et ses compagnons le suivirent, non sans manifester à haute voix le regret de n'avoir pu compléter leur œuvre de destruction en incendiant les deux chaumières.

Chemin faisant, moitié par intimidation, moitié par la promesse de leur garder le secret vis-à-vis d'Aragon, qu'ils semblaient redouter à l'égal du diable, je pus obtenir des Indiens l'explication de leur conduite, motivée par un système d'exaction que j'étais loin de soupçonner.

Ainsi, le domaine de Sausipata, dont j'avais admiré la bonne tenue, n'était pas cultivé par son propriétaire, le gouverneur de Marcapata, mais par des Indiens du village, qui, sur son ordre, y venaient tour à tour. Retenu chez lui par les devoirs de sa charge et ne pouvant, comme ses voisins de Huaynapata, de Miraflores, de Corregidor, travailler lui-même à sa plantation, le fonctionnaire avait imaginé d'en faire un pénitencier et d'y envoyer ses administrés en punition des fautes qu'ils pouvaient commettre. Selon la gravité du cas, les condamnés passaient à Sausipata de huit jours à un mois, occupés à des travaux agricoles dont le programme leur était remis en partant; le gouverneur ne s'y montrait qu'une ou deux fois l'an pour en récolter les produits; mais Aragon, en qualité d'héritier de son oncle, y venait tous les mois s'assurer par lui-même que les ordres de ce dernier étaient exécutés.

Parfois il arrivait qu'au temps des semailles ou des façons à donner au domaine, le gouverneur n'avait sous la main aucun délinquant qu'il pût envoyer à Sausipata, les Indiens qui pressentaient cette époque néfaste, redoublant de zèle, d'activité, et remplissant exactement tous leurs devoirs; mais ils avaient beau surveiller leurs actions et leurs paroles, le gouverneur, qui rôdait autour d'eux et les guettait comme un chat fait d'une souris, parvenait toujours à les prendre en faute. L'idée que sa plantation était en souffrance le rendait ingénieusement féroce à l'endroit de ses administrés, et dans l'action la plus futile il trouvait matière à délit. A ces moments-là l'Indien qu'il surprenait buvant un verre de chicha et plaisantant avec un camarade devenait un ivrogne et un perturbateur du repos public; d'un autre qu'il eût rencontré cueillant des fruits sauvages dans les halliers ou ramassant des branches mortes, il faisait un déprédateur, un larron du bien de l'État, qu'il importait de châtier pour le bon exemple. Une fois les travailleurs raccolés et partis pour Sausipata, il se frottait les mains, souriait volontiers et devenait assez traitable.

Durant leur séjour au pénitencier, ces condamnés à la culture étaient visités quelquefois par les Chunchos, qui poussaient des reconnaissances dans la vallée et qui, non contents de s'approprier leurs coiffures et leurs habits, leur ôtaient jusqu'à leurs chemises. Sans amis ni voisins à qui ils pussent emprunter des effets de rechange, les malheureux étaient forcés d'achever leur temps d'exil dans la tenue d'Adam avant son péché. Pour rentrer à Marcapata sans blesser les regards des populations, ils ceignaient leurs reins d'une feuille de bananier qu'ils renouvelaient fréquemment, le tissu végétal, plus brillant que solide, se recroquevillant bientôt sous l'ardeur du soleil. C'est dans ce costume, qui rappelait celui des ascètes de la Thébaïde, qu'ils s'étaient présentés au gouverneur de Marcapata, le prenant à témoin de l'injuste rigueur de la destinée; mais ce fonctionnaire les avait brutalement éconduits, en objectant qu'il n'était pas responsable des faits et gestes des Chunchos; que s'ils fussent restés honnêtes et tranquilles chez eux, au lieu de s'exposer par leur conduite à la sévérité des lois, ils n'auraient perdu dans l'exil ni leurs habits, ni leurs chemises.

J'avoue qu'en écoutant cette narration à la fois lamentable et grotesque, l'envie de rire m'était venue plus d'une fois. Mais je l'avais contenue par pitié pour le narrateur et ses camarades, que leur mauvaise étoile, en les obligeant à vivre à Marcapata sous le régime absolu de don Rebollido, vouait fatalement au pénitencier, chaque fois que la plantation du gouverneur avait besoin de bras.

En terminant, l'Indien me demanda s'il était coupable d'avoir détruit des arbres et des plantes qu'on le forçait de cultiver en qualité de galérien. J'eus bien envie de lui répondre qu'au contraire j'approuvais sa conduite et qu'à sa place j'en aurais fait de même, peut-être pis; mais une considération diplomatique m'en empêcha. Comme je gardais le silence, l'homme, loin de s'en inquiéter, sourit et regarda ses camarades; il le prenait pour une approbation tacite, en vertu du dicton : Qui ne dit mot consent.

Sa confidence, dont je le remerciai intérieurement, me découvrait à la fois les intrigues et la position respective des deux pouvoirs qui régentaient Marcapata. Notre ancienne connaissance le gouverneur, que, sur la foi de son humilité et de son costume, j'avais cru jusqu'alors simple d'esprit et tout à fait inoffensif, m'apparaissait maintenant comme un despote ingénieux et redoutable à qui tous moyens étaient bons pour en arriver à ses fins. Son attitude indifférente lors de l'enrôlement de nos porteurs et la liberté d'action qu'en cette circonstance il avait laissée au curé, m'étaient expliqués à cette heure par la situation où le plaçait vis-à-vis d'un pouvoir rival l'arbitraire dont il usait envers les Indiens et la consommation abusive qu'il faisait de ces malheureux sur sa plantation de Sausipata. En homme habile et supérieur, le curé profitait des fautes de son adversaire pour se conduire à sa guise et disposer des Indiens du pueblo, sans s'inquiéter d'outrepasser ses priviléges et d'empiéter sur les attributions du gouverneur.

Pour mettre un terme à cet état de choses, je me promis, au retour du voyage, d'engager l'oncle d'Aragon à laisser vivre en paix ses administrés, prêt, s'il

s'y refusait, à invoquer l'autorité du préfet de Cuzco pour que le pénitencier de Sausipata retombât en friche ou ne fût cultivé que par le gouverneur lui-même.

Deux lieues de pays équivalant à douze kilomètres séparent Sausipata de Jimiro où nous avions résolu de borner l'étape de la journée. Durant ce trajet, que l'état des chemins ne permettait de faire qu'à pas comptés, nous eûmes souvent à passer des plages du Ccoñi sous le couvert de la forêt où, malgré l'empressement des interprètes à frayer le passage, des ronces et des broussailles armées en guerre endommagèrent notre peau et nos vêtements. Pour ajouter à ces inconvénients, la pluie, qui s'était montrée clémente envers nous pendant le temps que nous avions passé à Sausipata se remit à tomber dès qu'elle nous eut vus en route. Toute la journée nous l'eûmes sur le dos à l'état de bruine; aux approches du soir elle redoubla de violence, et sous forme d'averse nous accompagna jusqu'à Jimiro, où nous arrivâmes entre chien et loup.

Nous ne trouvâmes d'autre abri qu'une méchante hutte, dont le chaume troué par places laissait apercevoir le ciel. Une baie sans porte donnait accès dans ce taudis, où nous entrâmes pêle-mêle. D'abord nous n'y vîmes goutte, et chacun tâtonna devant soi, enfonçant ses coudes dans les côtes de son voisin, qui lui rendit la pareille en grognant; mais Pepe Garcia battit le briquet et alluma une bougie; l'ordre s'établit, et une distribution de mouton fumé et de chuño cru fut faite à la ronde. Nous mangeâmes quelques bouchées, et ce maigre souper achevé, l'exiguïté du logis ne nous permettant pas de nous allonger côte à côte, nous nous entassâmes de notre mieux les uns sur les autres. J'eus pour matelas les jambes d'un de nos porteurs, et pour oreiller le dos d'un cascarillero.

Nous passâmes à Jimiro une nuit affreuse. La pluie qui tomba sans interruption détrempa le sol de la hutte et en fit une mare de boue dont l'étiage, quand vint le jour, était marqué à nos chevilles. En outre, nous tremblions de froid et nos dents battaient la chamade. Un moment l'idée nous vint, pour nous réchauffer, de mettre le feu à la case inhospitalière, mais cette tentative eût été sans succès; son chaume et ses parois imbibés comme une éponge par l'eau du ciel étaient hors d'état de flamber et n'auraient donné que des tourbillons de fumée. Dans l'impossibilité d'en faire un monceau de braise, nous la maudîmes et la quittâmes sur-le-champ.

Une fois dehors, nous examinâmes les lieux que la veille au soir nous avions à peine entrevus. Un espace d'un kilomètre de circuit, conquis sur la forêt, s'étendait autour de la hutte. La plantation qu'y avait formée autrefois un voisin de Pepe Garcia était retournée par degrés à l'état sauvage. Des arbustes de coca, des caféiers, des citronniers s'y voyaient encore, mais envahis et comme étouffés par des végétations parasites. Les pauvres arbres se tordaient désespérément sous les étreintes des lianes et des sarmenteuses qui rampaient autour de leurs troncs, escaladaient leurs branches et s'y enroulaient d'un air de serpents en fureur. On eût dit Laocoon et ses fils, empêtrés dans leurs nœuds classiques.

Ce domaine en friche, malgré certaine tristesse qu'il empruntait à la couleur du ciel et l'aspect larmoyant que lui donnait la pluie, avait un cachet remarquable; il n'eût fallu que l'azur d'un beau jour et les chauds rayons du soleil pour mettre en relief tous ses avantages et faire de lui un endroit charmant; des coteaux boisés l'entouraient à distance; un ruisseau glissant sur son lit de cailloux polis le traversait en se rendant à la rivière; des fleurs y étalaient leurs corolles noyées, et dans ses profondeurs brumeuses, des perroquets et des perruches, joyeux de se sentir mouillés, faisaient retentir la futaie de leurs croassements.

Sur sa lisière, un *citrus limonia* dépouillé de feuilles offrait à la soif du passant quelques fruits en maturité. Nous les cueillîmes avec l'intention d'en faire de la limonade, mais plus tard, aucun de nous, après la nuit qu'il avait passée, n'éprouva le besoin de se rafraîchir.

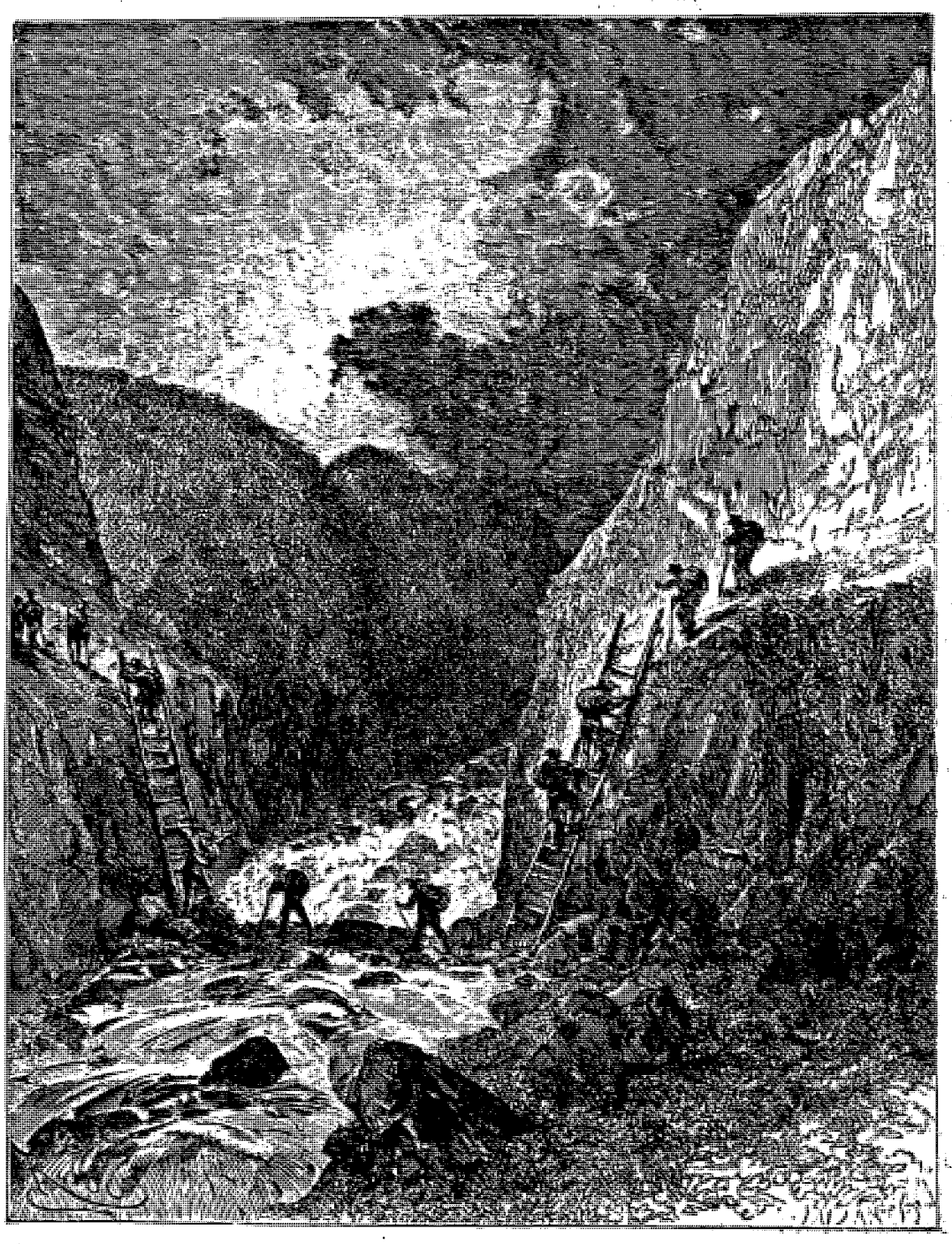
Au delà de Jimiro, les chemins détrempés par la pluie qui tombait toujours rendirent notre marche extrêmement pénible. Une argile visqueuse comme la poix s'attachait aux pieds et retenait les sandales de nos porteurs, qui pestaient et juraient en se sentant pris à cette glu d'un nouveau genre. Rebutés par cet obstacle, et surtout par les glissades et les chutes qu'il nous occasionnait, nous profitâmes d'une éclaircie dans la forêt pour redescendre vers les plages du Ccoñi que nous côtoyâmes.

La rivière que nous avions perdue de vue depuis Sausipata nous parut accrue. Ses berges, quoique toujours encombrées de pierres, tendaient à s'abaisser de plus en plus. Deux ou trois rapides qui la plissaient en cet endroit de rides transversales, indiquaient dans son lit une inégalité de niveau que j'attribuai à la configuration des terrains, bien que nos gens prétendissent qu'ils étaient dus à la présence de roches que les débordements du Ccoñi avaient enlevées à ses rives et roulées jusque-là.

Nous suivîmes son cours pendant près d'une heure, sautant et boudissant de pierre en pierre comme un troupeau de chèvres en gaieté. Une langue de terre en figure de promontoire qui vint nous barrer le passage nous força de rentrer en pleine forêt. Le premier obstacle sérieux que nous y rencontrâmes fut le rio-torrent de Guarapascana, profondément encaissé entre des cerros qui le couvraient d'ombre. A l'aide d'échelles de lianes ajustées bout à bout contre leurs parois par nos cantonniers de Huaro, nous pûmes descendre au fond de cette gorge, traverser son torrent avec de l'eau jusqu'aux aisselles et gagner la rive opposée; là, d'autres échelles, dressées en regard des premières, facilitèrent notre ascension vers la forêt, restée à trente pieds au-dessus de nos têtes.

Au delà de Guarapascana, les cours d'eau se succédèrent fréquemment. Dans un trajet d'une demi-lieue,

nous en comptâmes onze, plus ou moins profonds, plus ou moins rapides, que nous franchîmes tour à tour. Au début du voyage, où la rencontre de ces affluents du Ccoñi était assez rare, nous ôtions, pour les traverser, nos souliers et nos pantalons; mais depuis Miraflores, leur nombre augmentant sans cesse, cette précaution nous avait paru fastidieuse et nous les traversions tout habillés. Seul le colonel, par égard pour ses rhumatismes, n'avait pas cru devoir nous imiter, et profitant des pierres qui jonchaient le lit de ces affluents, avait effectué leur passage à pied sec. Le moyen avait été bon tant que les affluents avaient eu des pierres; mais un beau jour le sable étant venu les remplacer, notre compagnon, à qui les porteurs refusaient l'aide de leur

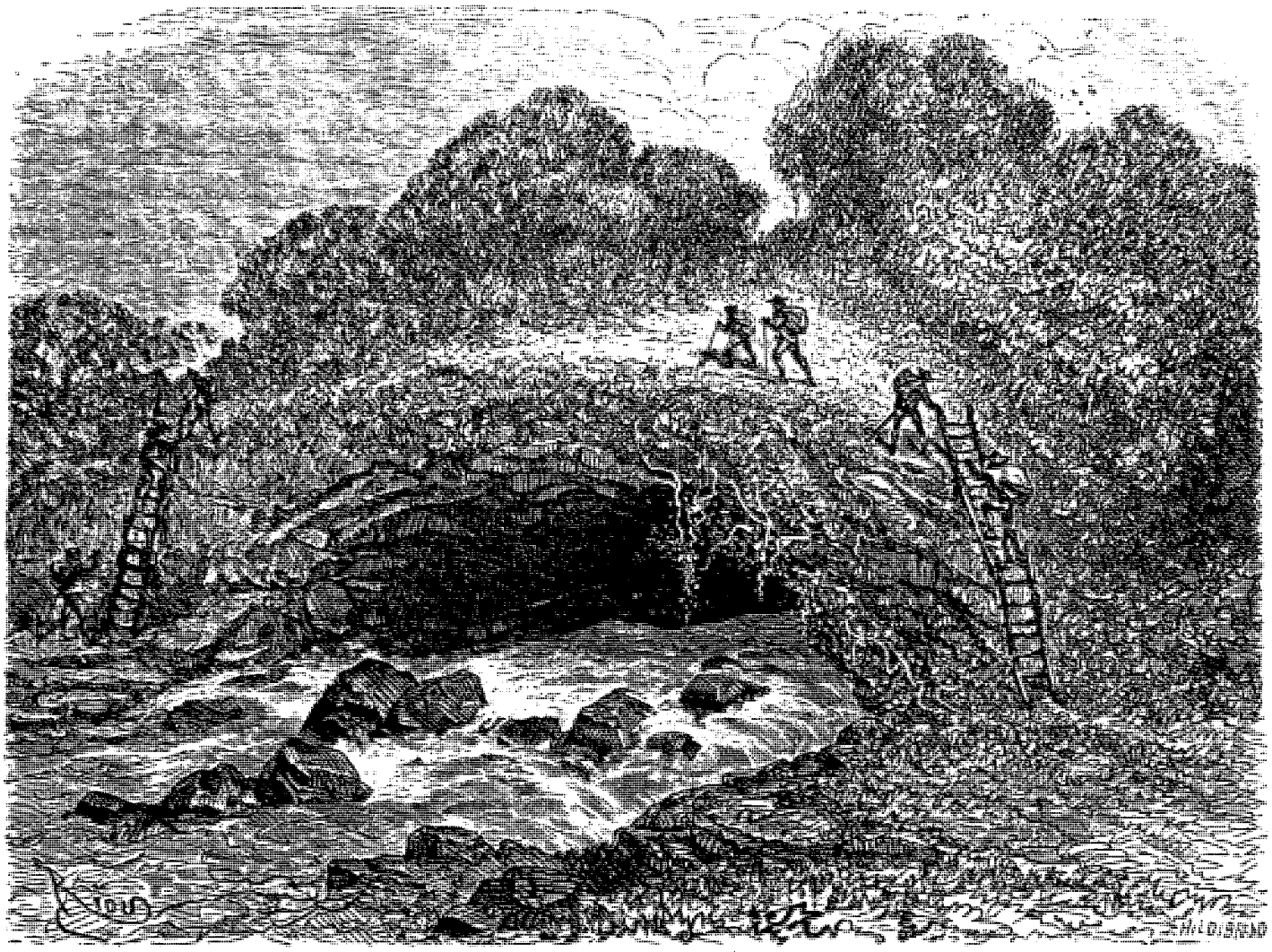


Torrent et échelles de Guarapascana. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

dos, s'était vu forcé, pour passer d'une rive à l'autre, de se mettre à l'eau comme nous. D'abord il avait fait quelques grimaces et même poussé quelques cris, alléguant que cette eau lui semblait glaciale; puis l'hydrothérapeutique dont il essayait malgré lui ayant momentanément engourdi ses douleurs, il l'avait acceptée sans trop s'inquiéter de ses suites. A cette heure, aguerri par quelques immersions complètes, il franchissait à notre exemple, et sans même ôter son chapeau, tous les rios, riachos et riachuelos que nous pouvions trouver en route.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Rivière de Ouitubamba. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Demi-heure après notre traversée du Guarapascana, nous arrivions au bord du rio Saniaca. Depuis la côte de Morayaca, c'était le cinquante-huitième affluent du Ccoñi que nous relevions. Bien que les interprètes donnassent à celui-ci le nom de rio, que nous lui conservons, ce n'était qu'un torrent, mais un torrent de fière mine, que son bruit, son écume et son mouvement rendaient digne de figurer au premier rang parmi les cours d'eau de ce genre que nous avions rencontrés en chemin. Des roches pointaient au milieu de son lit, dont on eût pu profiter pour passer d'une rive à l'autre; mais, conseillés par la prudence, nous ne crûmes pas devoir y poser le pied, ni même tenter un à un le passage, les eaux furieuses de ce torrent, dont le seul aspect donnait le vertige, pouvant emporter vers le Ccoñi, avec la rapidité de la flèche, le maladroit qui s'y fût laissé choir. En conséquence, nous nous appréhendâmes mutuellement pour faire la chaîne, et nous laissant heurter et souffleter par le courant, irrité de l'obstacle que nous lui opposions, nous atteignîmes le bord opposé, sans autre accident que quelques écorchures aux genoux faites contre les roches et l'empreinte autour des poignets des mains que la frayeur avait rivées aux nôtres.

Au Saniaca succéda plus loin une rivière du nom de Ouitubamba, laquelle, au lieu de couler *sub Jove crudo*

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97.

comme ses voisines, s'était creusé dans la montagne un tunnel qu'elle emplissait d'écume et de bruit. L'arche du tunnel, noire d'ombre, bayait en regard du Ccoñi dont cette rivière souterraine était tributaire. Sur la courbe qu'elle décrivait, un rideau d'arbres aux troncs menus, aux branches déliées, au feuillage maigre, offrait dans sa localité terne, diffuse, un peu grisâtre, son ensemble de tons fins et légers plutôt que solides, un motif dans la manière de Cabat, ce charmant artiste que la recherche et la préoccupation du style ont jeté dans la convention. Ainsi placé entre deux masses sombres et vigoureuses de la forêt qui lui servaient de repoussoirs, ce rideau d'arbres avec sa pâleur de ton, son aspect chétif et malingre résultant du peu d'épaisseur de l'humus dans lequel il croissait, avait l'air d'un phthisique entre deux poussahs.

A l'aide d'échelles pareilles à celles de Guarapascana, mais engluées d'un limon verdâtre qui les rendait singulièrement glissantes, nous pûmes tenter l'escalade de la montagne et atteindre au sommet du tunnel. Là, nous nous arrêtâmes un instant pour regarder la rivière bouillonnant sous nos pieds. Ses eaux, au dire de Pepe Garcia, reposaient sur un sable d'or et charriaient en temps de crue des pépites de ce métal d'une grosseur qui variait entre la noisette et la prune. C'est à grand'peine que j'arrachai le colonel à la contemplation de ce pactole apocryphe dont les richesses l'avaient rendu rêveur.

Des terrains arides qui s'étendaient à droite du tunnel, et portaient le nom de plages de Ouitubamba, permirent à l'interprète en chef de reprendre sa dissertation minéralogique au point où il l'avait laissée. Suivant lui, ces espaces où nous ne voyions que du sable et des pierres renfermaient de riches dépôts de métal que les moindres fouilles eussent fait découvrir. L'homme, en s'exprimant ainsi, avait l'air si sûr de lui-même, que notre compagnon Perez, dont les yeux brillaient de convoitise, jura ses grands dieux qu'il ne quitterait pas la vallée sans savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

A partir de cet endroit, les affreux chemins que nous avons décrits assez de fois pour que le lecteur ait pu nous y suivre en idée et compter une à une nos glissades et nos culbutes, ces chemins parurent s'améliorer. Bientôt la forêt venant à s'interrompre, nous pûmes gagner de nouveau les plages du Ccoñi et nous déployer de front au lieu d'emboîter le pas à la file. Chaque fois qu'après un long trajet sous bois, il nous arrivait de nous retrouver ainsi à ciel découvert, nous éprouvions quelque chose de la sensation du prisonnier auquel la liberté vient d'être rendue; tout notre être semblait s'épanouir; nos poumons, allégés d'un poids inconnu, fonctionnaient plus à l'aise; puis c'étaient des exclamations de joie et de naïves remarques à propos de ce qui nous entourait et que nous avions cessé de voir pendant quelque temps : l'espace et les nuages, les lointains azurés, le soleil radieux, le paysage en pleine lumière. Il n'était pas jusqu'à la pluie qui, sans nous paraître attrayante, ne nous semblât plus acceptable sur les plages que dans les bois, et cela par la raison qu'en tombant sur nous sans intermédiaire, elle ne nous mouillait qu'une fois, tandis que nous l'étions deux fois dans la forêt : d'abord par la pluie elle-même, ensuite par les feuilles des arbres qui la recueillaient goutte à goutte et la vidaient à flots sur nos épaules.

Dans l'après-midi, comme nous venions de doubler un angle du Ccoñi, nous vîmes s'ouvrir devant nous une étendue circulaire où des blocs de toutes formes et de toutes grosseurs alternaient avec des espaces couverts de sable et d'herbe rase. Bordée d'un côté par la ligne de la forêt, et d'un autre par la rivière, cette plaine, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, était littéralement couverte de plantes en pleine floraison, dans lesquelles je reconnus des calcéolarias. Jamais il ne m'avait été donné de voir une pareille pépinière de ces scrophularinées. Toutefois l'immense bouquet étalé devant moi était loin d'offrir cette variété de couleurs dans l'espèce que nos horticulteurs européens, et Van Houtte en tête, ont obtenue par le semis. Ses fleurs reproduisaient uniformément la nuance jaune citron tiqueté de points rouge brun. En outre, toutes ces plantes étaient de nature herbacée et je cherchai vainement dans leur nombre une espèce ligneuse.

Cette plage inconnue, solitaire et charmante que peu de voyageurs de race blanche avaient traversée, attendait un nom que nous nous empressâmes de lui donner. Ce baptême d'un nouveau genre eut lieu sans déclaration officielle, sans carillon de cloches, sans parrain ni marraine et surtout sans dragées; aussi n'y songerions-nous guère aujourd'hui si le nom de Plage des Calcéolaires et la date du jour de cette rencontre, écrits sur le livre de route d'où nous extrayons ces lignes, ne nous remettaient en mémoire l'étrange site diapré de fleurs bizarres.

Au lieu de traverser directement la plaine, nous la coupâmes par une diagonale pour rallier à droite la lisière de la forêt, tandis que la rivière restée à notre gauche remontait dans le nord-nord-est. Nous nous dirigions à cette heure vers Maniri où s'élevait le dernier ajoupa que nous dussions trouver dans la vallée. Ce point, au dire de nos gens, était comme la borne-frontière qui séparait la civilisation représentée par les plantations trouvées en chemin, de la barbarie dont le domaine sans limites apparentes s'ouvrait devant nous. Avant de l'atteindre, nous étions convenus d'y prolonger notre séjour, tant pour nous concerter à loisir sur la direction que désormais il conviendrait de suivre, que pour donner aux péons boliviens le temps d'en explorer les environs.

La plage des Calcéolaires était restée derrière nous et nous nous rapprochions insensiblement de Maniri, lorsque la forêt que nous n'avions cessé de côtoyer s'interrompit, coupée par une allée profonde et d'une rectitude telle, qu'on eût été tenté d'attribuer à la main de l'homme, aidée de la serpe et du sécateur, ce

qui n'était qu'un caprice de la nature. Dans le clair-obscur produit par les arbres qui la bordaient et se rejoignaient par leurs cimes, on entrevoyait vaguement un amas de pierres dont la forme pyramidale rappelait ces tumuli sous lesquels l'Indien des Sierras cache la dépouille de son semblable. La chose nous parut surprenante et nous hâtâmes le pas pour la voir de plus près. Bientôt, rangés en cercle autour de ce sépulcre, car en l'apercevant nos porteurs l'avaient désigné par ce nom, nous nous communiquions les impressions diverses que son aspect éveillait en nous. Une croix grossière qu'on avait dû placer à son sommet, en avait été retirée et, cassée en deux, gisait à terre à quelques pas de là. Plus loin le sol gardait la trace d'un ancien feu près duquel blanchissait la mâchoire supérieure du pachyderme que les Espagnols appellent *gran bestia*, les Indiens *vaca de anta* et les savants *tapir*.

Au milieu de cette solitude que la présence de l'homme semblait n'avoir jamais troublée, dans la pénombre verdâtre de cette allée où jamais rayon de soleil n'avait lui, ce tombeau, cette croix, ces traces de feu, cette mâchoire d'animal formaient, on en conviendra, un ensemble de choses inusitées, étranges, ténébreuses, en somme fort peu rassurantes. Aussi ne nous sentions-nous pas complétement à l'aise devant cette lugubre énigme que la mort nous proposait en passant. Cependant aucun de nous n'était en état de la deviner, et tous les regards tournés vers Pepe Garcia semblaient l'interroger à ce sujet. Notre interprète en chef, devenu l'homme indispensable, sourit, se rengorgea, et du ton d'un démonstrateur de phénomènes expliquant au public les surprises peinturlurées sur son enseigne : « Cette huaca (tombeau), dit-il en touchant de sa carabine l'objet en question, est celle d'un homme étranger au pays, d'un Allemand d'Allemagne[1], que l'amour de l'or avait conduit dans notre vallée en compagnie d'un de ses compatriotes. Tous les deux venaient d'Ocongate et pour se rendre ici avaient pris à travers les lomas qui bordent la rivière. Avec un guide, ce voyage eût été facile; mais les Allemands avaient refusé d'en prendre un, possédant, disaient-ils, une aiguille mouvante qui valait mieux à elle seule que tous les guides du pays. Cette aiguille ne les empêcha pas de s'égarer, et leurs provisions s'étant épuisées, l'un d'eux, qui se vantait de savoir la langue des Chunchos et se donnait pour interprète, mourut de misère et de faim au coin de ce bois où son compagnon lui creusa la fosse que vous voyez. Resté seul, celui-ci put encore se traîner jusqu'au delà des premières lomas; là il tomba de fatigue et d'épuisement. Des Indiens venus dans la forêt pour faire du charbon le trouvèrent étendu sous un arbre et donnant à peine signe de vie. Ils parvinrent à le ranimer, et comme sa faiblesse était surtout causée par la privation d'aliments, ils le firent manger, le restaurèrent, et l'ayant remis sur ses jambes, ils le ramenèrent à Ocongate, d'où il put gagner la Sierra. Depuis on n'eut de lui ni vent ni nouvelles. Il y a cinq ans que cela s'est passé. Je tiens l'histoire d'un de nos voisins de Chile-Chile à qui l'alcade d'Ocongate l'a racontée. Ce sont les gens de ce pueblo qui sur la fosse à peine comblée par le compagnon du défunt ont élevé ce tas de pierres qu'ils nomment *Apachecta-interpretacho*[1] — lieu de repos de l'interprète — bien que le malheureux qu'elles recouvrent n'ait jamais rien interprété.

« La croix que vous avez trouvée à terre avait été placée par eux sur la sépulture de l'Allemand, pour apprendre aux passants qu'un chrétien était couché là. Les Chunchos en remontant la vallée auront aperçu cette croix, et la prenant pour quelque maléfice des *Punarunacunas*[2] dont l'influence pouvait les atteindre au passage, l'auront brisée et jetée à l'écart. Cela fait, ils n'auront pas manqué de causer entre eux de cette rencontre, et afin d'en causer plus à l'aise, ils auront allumé du feu à quelques pas de l'apachecta et fait griller pour la manger la tête de vache d'Anta, dont nous retrouvons la mâchoire. Je gagerais ma bonne escopette contre une fronde, que les choses se sont passées ainsi et pas autrement. »

L'explication donnée par Pepe Garcia avait été écoutée par nous avec une attention profonde et par nos porteurs avec une inquiétude qu'ils n'avaient pu dissimuler. En entendant parler des Chunchos, ils s'étaient retournés à plusieurs reprises, comme s'ils eussent craint de voir sortir de l'ombre des fourrés une escouade de ces terribles autochthones. La fin de l'histoire de l'interprète parut mettre un terme à leur anxiété. Il ne nous restait qu'à placer une nouvelle croix au sommet du monticule et à laisser dormir de son dernier sommeil l'interprète ou soi-disant tel, que l'appât des richesses avait entraîné à sa perte. Ce devoir rempli, nous nous éloignâmes de cet endroit funèbre, méditant avec plus ou moins de fruit l'histoire que nous venions d'entendre. Au bout d'un quart d'heure de marche nous arrivions à Maniri.

Le site nous plut à première vue. Ce n'est pas qu'il fût d'un grand style, ou même d'un agencement pittoresque; mais il offrait çà et là de gracieux détails que je me promis de voir à loisir. Et puis l'air y circulait librement; un vaste pan du ciel lui faisait comme un dais d'azur et la lumière l'éclairait de tous les côtés à

1. Allemand d'Allemagne, Français de France, Anglais d'Angleterre, etc., sont des expressions ou plutôt des nuances de langage qu'emploient les Quechuas pour désigner l'Européen récemment arrivé d'Allemagne, de France ou d'Angleterre et le distinguer de son congénère allemand, français ou anglais établi depuis longtemps dans le pays.

1. Aux vocables que les Quechuas n'ont pas dans leur idiome et qu'ils ont empruntés depuis longtemps à la langue espagnole, ils ajoutent invariablement, et comme pour leur donner une désinence locale, la diphthongue *acho* ou *acha* selon le genre masculin ou féminin de ces vocables.

2. *Puna*, plateau, *runa*, homme, *cunas*, article pluriel des deux genres; homme des plateaux. C'est par ce nom que la plupart des tribus sauvages qui vivent dans le voisinage de la Cordillère orientale désignent les habitants de la Sierra.

la fois. A des gens qui depuis quinze jours ne voyaient comme nous le ciel, le soleil et l'espace qu'à de longs intervalles et par échappées, de pareils avantages devaient sembler infiniment précieux.

L'ajoupa édifié à notre intention était vaste, clos sur trois faces et d'une solidité de construction à défier un ouragan et même un tremblement de terre. Le seul défaut qu'on pût lui reprocher gisait dans sa toiture, dont le chaume inégalement réparti présentait quelques ouvertures par où la pluie eût pu entrer en liberté. Mais comme pour le moment le temps semblait fixé au beau, nous n'attachâmes à ce détail qu'une importance secondaire.

Notre emménagement fut fait en un instant. Nous suspendîmes nos hamacs aux perches transversales de la toiture, et sur une barbacoa ou sofa treillissé qui occupait un des côtés de l'ajoupa, nous étalâmes tous les objets à notre usage. Pendant que nous nous livrions à ces soins, Pepe Garcia faisait allumer en dehors un feu clair et flambant et, profitant des dernières clartés du jour, allait avec Aragon pousser une reconnaissance dans la forêt, distante d'environ cent pas de notre nouveau domicile.

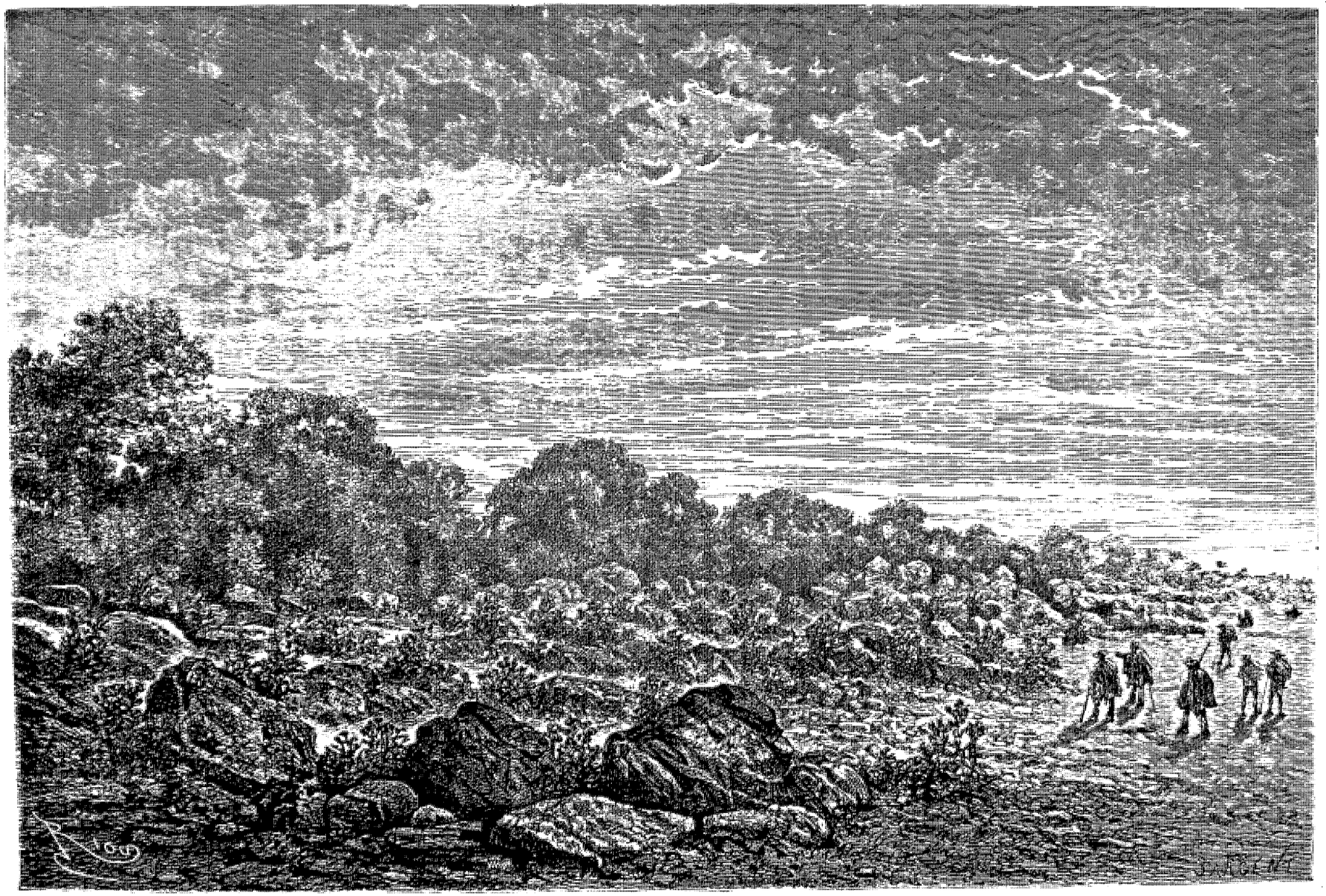
Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis leur départ, lorsqu'une double détonation qui retentit dans la forêt fut répétée par ses échos comme un roulement de tonnerre. Sans trop savoir à quoi rimaient ces coups de feu, mais pressentant quelque chose d'heureux, je remerciai mentalement la Providence de la pâture qu'elle nous dispensait si à propos. Le colonel, que notre régime de chuño sec et de mouton fumé commençait à lasser, sourit en entendant cette détonation qui promettait un supplément quelconque au menu du souper. « Sera-ce un pénélope, un hocco, un pauxi? me demanda-t-il. — A moins que ce ne soit un oiseau-mouche, » lui répondis-je.



Rivière de Saniaca. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

L'instant d'après nous étions fixés sur la nature du gibier : ce n'était ni un gallinacée, ni un trochyle que rapportaient les interprètes, mais un fort beau pacca de la grosseur d'un cochon de trois mois. Cette capture que nous saluâmes par des cris d'enthousiasme et dont les chasseurs auraient dû se montrer joyeux, paraissait au contraire les avoir mis d'assez mauvaise humeur; partis en bon accord, ils nous revenaient en se chamaillant. La cause de leur dispute était le meurtre du pacca que chacun d'eux s'attribuait, non par générosité, mais par amour-propre. Pepe Garcia disait l'avoir tiré au défaut de l'épaule; Aragon assurait l'avoir touché entre les côtes; tous deux, au reste, affirmaient l'avoir tué sur le coup. Pour contrôler leurs dires, nous examinâmes les blessures de l'animal; le défunt avait la tête en marmelade et la cuisse gauche brisée. Déboutés de leurs prétentions mutuelles et ne voulant pas convenir qu'ils avaient tiré la bête au juger et l'avaient tuée un peu au hasard, les chasseurs insinuèrent que Supay, le démon des bois, avait dû déranger leur tir pour leur faire une espièglerie, mais qu'il s'était montré bon diable en ne permettant pas qu'ils fissent buisson creux.

Le jour baissait rapidement, et la métamorphose du pacca velu en rôti doré devant tarder longtemps encore, j'engageai nos deux interprètes à se partager la besogne, afin que l'heure du coucher ne fût pas sonnée quand viendrait celle du souper. Tous deux obéirent avec un empressement dont je leur sus gré. Pepe Garcia se chargea d'écorcher, de vider, de trousser proprement la bête, et Aragon, d'en mener à bien la cuisson. Tandis que le premier s'armait d'un couteau, retroussait ses manches et se mettait à l'œuvre, le second allait couper une forte gaule destinée à servir de broche, la raclait, l'affilait, et attendait pour l'utiliser que son chef de file eût fini d'habiller l'animal. La



La plage des Calcéolaires. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

façon dont il l'empala et la demande qu'il fit d'une lèchefrite pour recueillir la graisse, me firent bien augurer de son aptitude à confectionner un rôti. Un Indien de bonne volonté se chargea de tourner la gaule. Bientôt j'eus la satisfaction de voir nos interprètes perdre par degrés leur air rogue, échanger quelques paroles amicales et enfin se sourire agréablement. La perspective de manger en commun la bête que l'instant d'avant chacun voulait être seul à avoir tuée, avait opéré ce beau changement. Certain désormais que tout marcherait sans encombre, j'allai flâner aux environs de l'ajoupa, après avoir prié nos cuisiniers de me faire avertir quand le rôti serait à point.

Une plage jonchée de pierres et de broussailles entourait notre domicile éloigné de la rivière de quelque deux cents pas. Du côté de l'ouest, la lisière de la forêt faisait à cette plage un mur d'enceinte; à l'est elle avait pour limite un ravin où coulait le rio Maniri, venu de l'intérieur. Soit effet du hasard, soit par suite de défrichements antérieurs, la rive droite du Ccoñi était dépouillée d'arbres sur une étendue de plus d'une lieue. Toute la végétation paraissait s'être réfugiée sur la rive gauche, dont les massifs ombreux étaient revêtus de talus d'ocre rouge, auxquels les reflets du couchant prêtaient une chaleur de ton et une puissance d'effet incroyables. Quelques palmiers debout sur ces talus agitaient au vent du soir leurs gracieux panaches. L'embouchure de la rivière Chuntapunco coupait la ligne de ce premier plan d'une façon bizarre.

Issue du versant oriental d'une de ces arêtes de la Cordillère dont les Cerros de Capiri et d'Escopal forment les sommets principaux, cette rivière se montrait dans la direction du nord-est en pleine lumière, puis s'engouffrant tout à coup entre deux murailles très-rapprochées et chaperonnées de verdure qui la couvraient d'une ombre noire, ne reparaissait au grand jour qu'à son confluent avec le Ccoñi. Ainsi éclairée en amont et en aval par ces deux touches d'un blanc mat que séparait un trait obscur, elle produisait un effet étrange.

Au delà de son embouchure et dominant les forêts d'alentour, les cônes de Patabamba soudés jusqu'à mi-corps et boisés jusqu'au faîte, découpaient sur le ciel leurs silhouettes d'un vert sombre. Le soleil déjà disparu empourprait encore de ses chauds rayons le triple sommet du colosse dont la base unique participait déjà du ton de teinte neutre dans lequel se refroidissait le paysage.

Une paix profonde, un charme ineffable se dégageaient de cet ensemble aux approches du soir. Du fond des forêts s'élevait une clameur sourde et continue à laquelle le murmure de la rivière servait de basse; les hurlements des singes, le gazouillement indistinct et confus des oiseaux, le grésillement des grillons, le coassement des grenouilles brodaient de fioritures cet *ave* solennel, bien qu'un peu monotone, par lequel la nature saluait l'astre roi, déjà couché à l'horizon dans un linceul de nuages violets frangés de pourpre et d'or.

Bientôt le crépuscule étendit ses voiles grisâtres sur le paysage, les contours s'amoindrirent, les lignes s'effacèrent, tout prit le caractère d'une ébauche et sembla flotter dans le vague. L'ombre, hydre à mille têtes, sortit en rampant du fond des fourrés, gravit les talus, escalada les pentes et finit par atteindre aux plus hauts sommets; quelques étoiles s'allumèrent comme des phares; la nuit se fit. Désormais n'ayant plus rien à voir jusqu'au lendemain et commençant à m'inquiéter de n'entendre aucun appel de nos cuisiniers, je crus devoir regagner l'ajoupa. J'y trouvai chacun empressé autour du rôti. Pepe Garcia le disait cuit à point; mais Aragon, en artiste qui donne à son tableau les dernières retouches, jugeait devoir lui accorder quelques tours de gaule de plus.

Nous attendîmes, non sans une vive impatience, que l'œuvre culinaire eût atteint le degré de perfection voulu. Quand le pacca préalablement salé, poivré, acidulé d'un jus de citron eut été retiré du feu, nous courûmes sous l'ajoupa où, assis en cercle, nous nous préparâmes à l'accueillir de notre mieux. Deux bougies attachées à des bâtons fichés en terre devaient éclairer le repas et nous empêcher de porter à l'oreille ce que la bouche réclamait. L'animal nous fut servi sur un plat de feuilles de balisier dont le vert gai contrastait très-heureusement avec sa teinte blonde. Le colonel, armé d'un couteau catalan, procéda sur-le-champ à sa dissection, et tout en faisant la part de chaque convive, sut mettre intelligemment de côté quelques morceaux choisis. Ma qualité d'historiographe me valut avec les rognons du pacca une bonne portion du râble. Un bruit de mâchoires entrecoupé de sourdes onomatopées ne tarda pas à remplacer la conversation; chacun mordait, mâchait, engloutissait et s'extasiait en même temps. Disons que la succulence et la tendreté de cette viande ne laissaient rien à désirer. Quant à son goût, c'était quelque chose d'exquis et de composite entre porc, volaille et lapin. Nos porteurs, chargés de nettoyer la carcasse et les os du pacca, sanctionnèrent par des exclamations réitérées les éloges que nous en avions faits.

En sortant de table, — je parle ici métaphoriquement, car nous mangions à terre, — nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit. Perez et moi nous nous allongeâmes dans nos hamacs, les interprètes et les péons se couchèrent en travers de la barbacoa et les Indiens prirent possession du sol; dix minutes après, chacun de nous ronflait dans un ton différent, selon la position plus ou moins heureuse qu'il avait adoptée.

Au petit jour nous nous réveillâmes frais et dispos. Après avoir absorbé quelques bouffées d'air pur, nous causâmes de nos affaires. Les péons étaient d'avis de pousser une reconnaissance dans les forêts qui entouraient notre ajoupa, et s'ils n'y trouvaient rien d'intéressant au point de vue de leurs recherches, d'aller

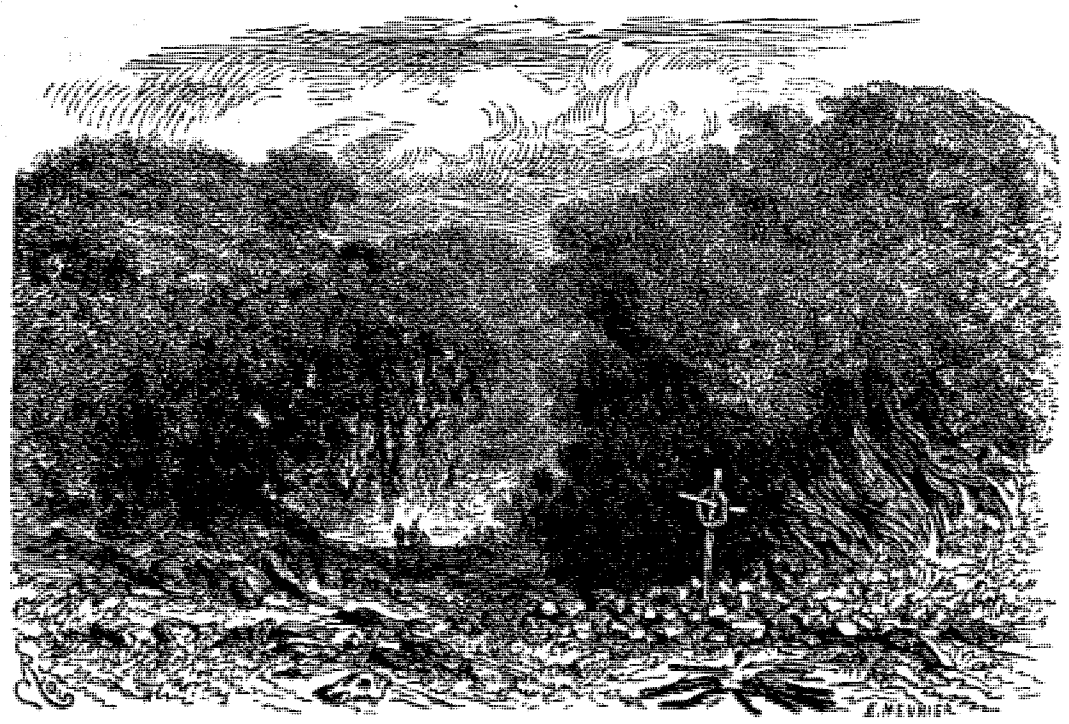
sur la rive gauche du Ccoñi explorer les versants de Patabamba. Nous les laissâmes libres d'agir à leur idée, nous bornant à faire des vœux pour que leurs investigations eussent un résultat heureux.

En leur absence, qui devait durer une couple d'heures, nous défîmes les ballots pour faire prendre l'air à notre garde-robe et à nos munitions de bouche. Cette précaution n'était pas inutile, car nous reconnûmes que la chaleur et l'humidité combinées avaient quelque peu moisi notre linge et donné à nos viandes certain fumet qui n'avait rien d'appétissant. Nous étalâmes vêtements et provisions sur la plage, où le soleil se chargea de sécher les uns et de désinfecter les autres. La moitié de la matinée fut consacrée à ces travaux.

Un chupé local, préparé par les interprètes, venait de nous être servi, lorsque les cascarilleros reparurent. Au lieu d'échantillons de quinquinas, ils rapportaient des troncs de toroli ou arbre trompette, qu'ils avaient coupés dans les bois. Point n'était besoin d'explication pour comprendre que leurs recherches ayant été infructueuses, ils se préparaient à traverser la rivière, et que le bois poreux dont ils s'étaient munis devait servir à confectionner un radeau.

Après avoir pris leur part du déjeuner, ils se mirent à l'œuvre. Les billes de toroh alignées sur le sol et reliées entre elles au moyen de lianes formèrent un plancher de dix pieds en carré. Sa légèreté était telle, que deux hommes purent aisément le transporter jusqu'au rivage et le mettre à flot.

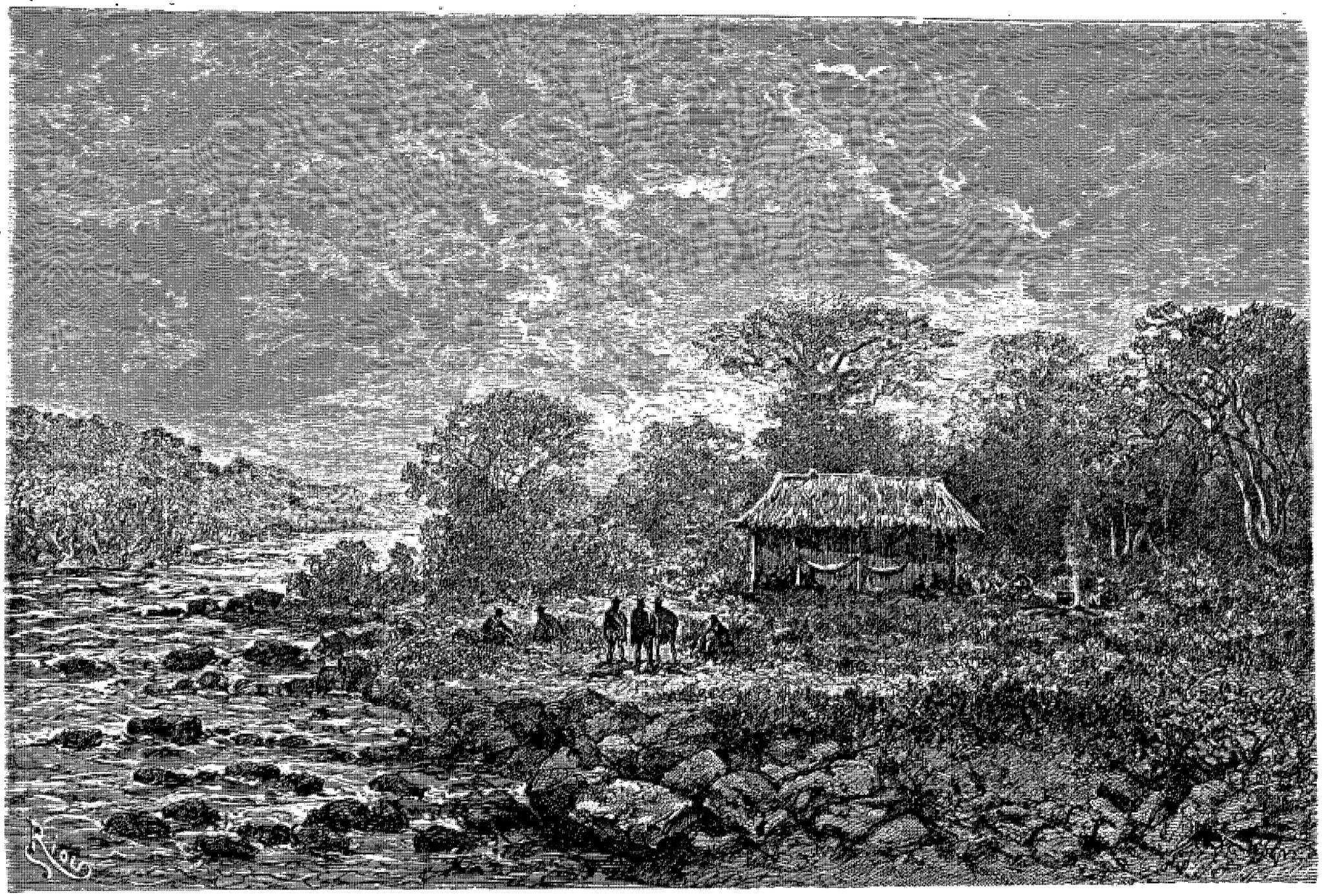
Restait à approvisionner les travailleurs de vivres pour le temps qu'ils passeraient loin de nous. Interrogés sur sa durée probable, ils répondirent qu'elle durerait de six à huit jours. Le colonel calcula ce que cinq hommes doués d'un appétit robuste pouvaient consommer de vivres en une semaine, et à raison de



Le tombeau d'un interprète. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

deux repas par jour, et sans faire part aux péons du résultat de son calcul, leur délivra tout juste la moitié des rations nécessaires. Cette lésinerie contre laquelle je protestai tout bas était, me dit-il gravement, une mesure d'économie qu'en qualité de conservateur du garde-manger de l'expédition et vu le délabrement d'icelui, il croyait devoir prendre dans mon intérêt comme dans le sien; que depuis le commencement du voyage les cinq cascarilleros avaient mangé à eux seuls autant que dix des nôtres, et que si on ne musclait l'appétit de ces étrangers, nous en serions réduits bientôt à nous alimenter de nos chaussures. Tout en comprenant ce que la réflexion de notre ami avait de sensé, sa mesure de prévoyant, son économie d'admirable, je ne pus m'empêcher de lui opposer le dicton : « Où il y en a pour deux il y en a pour quatre, » mais l'argument parut si faible au colonel, qu'il dédaigna de le rétorquer; tout ce que j'obtins de lui fut qu'aux maigres provisions de mouton fumé, de bœuf en lanières, de pommes de terre gelées qu'emportaient les Boliviens, il ajoutât quelques poignées de maïs égrené et de fèves sèches. Ces grains et ces légumes, qu'ailleurs on abandonne à la volaille et au bétail, sont appréciés de l'indigène, qui les fait griller, en met dans ses poches et en croque de temps en temps, moins avec l'idée de calmer sa faim, que pour entretenir par cet exercice l'heureuse élasticité de son estomac, qu'un trop long jeûne annulerait.

Leur havresac garni et leurs apprêts de départ terminés, les cascarilleros s'étaient rendus au rivage, où nous avions voulu les accompagner. Quatre d'entre eux s'accroupirent sur le radeau; le cinquième, debout et muni d'une perche destinée à servir de gaffe, de rame et de gouvernail, se mit en devoir d'éloigner la machine du bord : un instant elle hésita, tournant sur elle-même et comme incertaine de la direction qu'elle

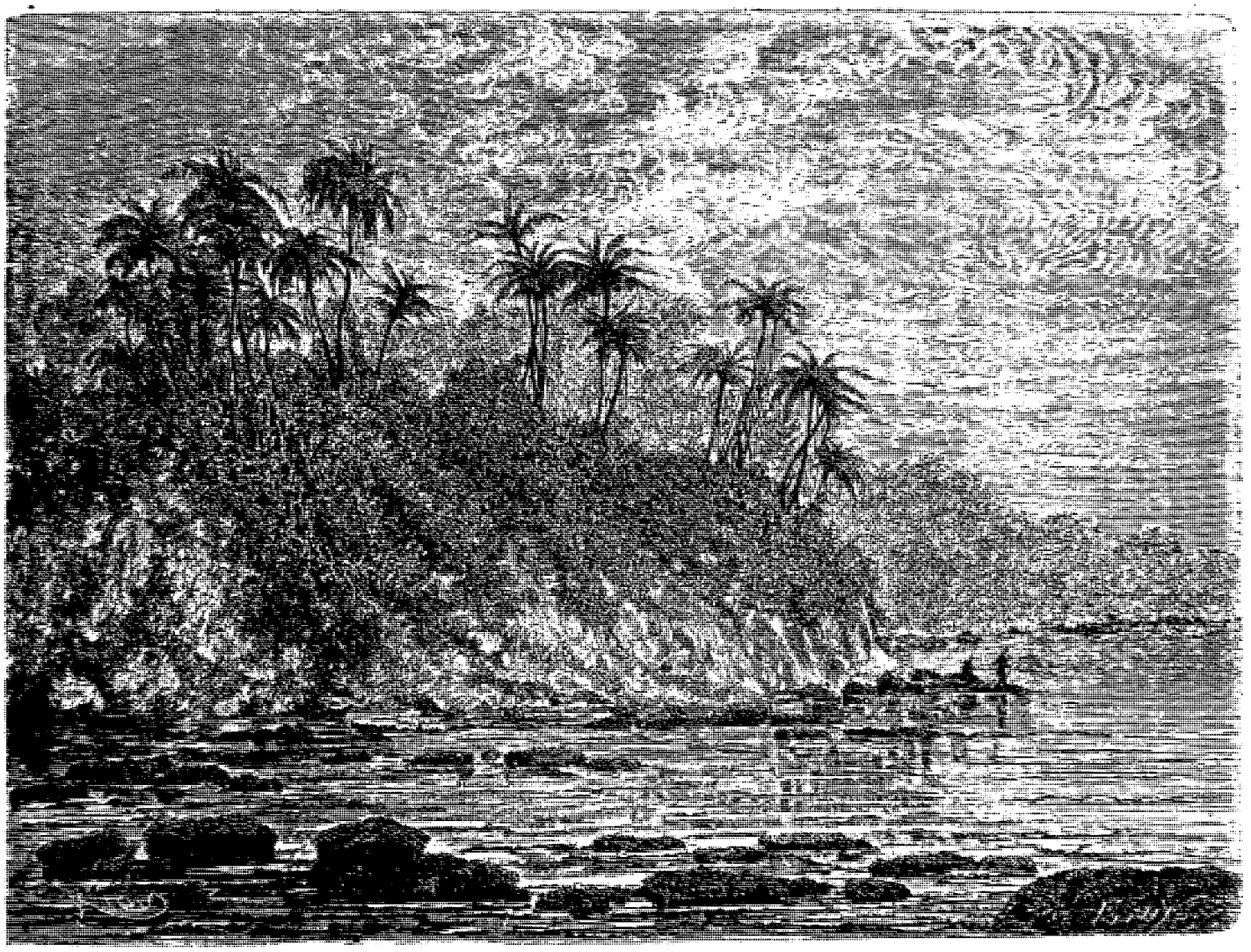


Site et ajoupa de Maniri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

devait prendre. Mais le pilote parvint à la pousser au large où le courant la saisit brusquement. Entraînée aussitôt à toute vitesse, elle fût allée se briser au loin contre quelque obstacle ignoré, si au même moment une manœuvre du pilote, qui s'aida de sa perche comme d'une rame et d'un gouvernail, ne l'eût fait dévier de la ligne qu'elle suivait et rejetée hors du lit du courant. Contrainte de couper la rivière en diagonale, elle vint s'échouer sur la rive opposée, à deux portées de fusil environ de son point de départ. Nous vîmes les péons débarquer un à un, attacher leur radeau à un arbre afin de le retrouver au retour et disparaître dans le bois.

Nous regagnâmes l'ajoupa, émerveillés de l'adresse et du sang-froid qu'ils avaient déployés dans cette traversée aussi courte que périlleuse; leur entente parfaite de la manœuvre du radeau au milieu de courants dont la vitesse est de huit lieues à l'heure, rassurait jusqu'à nos timides porteurs qui déclaraient que, le cas échéant, ils n'hésiteraient pas à confier aux cascarilleros le soin de les passer d'une rive à l'autre.

Restait maintenant à nous créer des ressources contre l'ennui durant le séjour que leur absence nous imposait à Maniri. Pour ma part j'avais déjà résolu d'employer le temps à faire des retouches à mes croquis, à mettre de l'ordre et de la clarté dans mes notes



Groupe de palmiers devant Maniri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

dont les abréviations sténographiques tournaient quelquefois au rébus, enfin à combiner le plan d'une classification des quinquinas que nous avions recueillis et pouvions recueillir, avec l'indication des lieux où ils croissaient et leur disposition en taillis, en groupes ou manchas et même en sujets isolés. Cette façon de tableau synoptique que je comptais offrir à l'ordonnateur de l'expédition, en témoignage de ma parfaite estime, devait simplifier beaucoup la besogne des gens qu'il chargerait plus tard de la coupe et de l'exploitation des arbres fébrifuges.

De son côté, le colonel que je croyais en train de se creuser la tête pour trouver à défaut d'une occupation un passe-temps quelconque, avait sans que je m'en doutasse réglé déjà l'emploi de ses journées, dont la majeure partie devait être consacrée au lavage des terrains aurifères de Ouïtubamba. Je ne sais quels contes dorés l'interprète en chef avait pu lui faire, ni quelles perspectives enchanteresses il avait ouvertes à ses yeux, mais l'enthousiasme de notre compagnon me parut tenir du délire. Quant à sa foi dans le succès, elle eût facilement transporté des montagnes.

Comme il parlait de commencer ses expériences le jour même, je l'engageai à laisser reposer nos porteurs jusqu'au lendemain, sous peine d'éveiller leur mauvaise humeur et de provoquer leurs murmures. Les pauvres

diables, qui déjà savouraient en idée le calme et le repos dont ils allaient jouir à Maniri, étaient loin de penser que les loisirs qu'un Dieu leur faisait à propos devaient être employés à remuer des pierres et à déblayer des terrains. Il est vrai que le colonel, une fois sa fortune faite, promettait de récompenser magnifiquement ceux qui l'auraient aidé à l'établir. Mais je doute que sa promesse eût éveillé l'ambition de nos gens ou même stimulé leur activité; l'Indien est ainsi fait, que la paresse et l'immobilité ont pour lui plus de charmes que le travail et l'agitation, ce travail dût-il emplir ses poches de numéraire. Dans notre société moderne, une individualité qui tend à disparaître, le rêveur, a, sous le rapport du désintéressement insoucieux et de l'apathie, beaucoup de ressemblance avec le Peau-Rouge de la Sierra.

Le lendemain, sur les dix heures, après un déjeuner modeste, nos gens, qui s'étaient assis la tête à l'ombre et les pieds au soleil, avec l'intention de passer le reste du jour dans cette posture, reçurent du colonel l'ordre de se préparer à partir pour Ouitubamba, emportant avec les leviers et les pelles que possédait l'expédition, les poêlons, casseroles et autres récipients qui composaient sa batterie de cuisine. Ce voyage à reculons parut les étonner; mais le poids des objets qu'ils allaient avoir à porter les contraria vivement, à en juger par les regards qu'ils échangèrent et la grimace qu'ils ne songèrent pas à dissimuler. Toutefois cette impression désagréable fut de courte durée; l'idée que les ustensiles de cuisine dont on les chargeait ne pouvaient servir qu'à la préparation d'un repas quelconque auquel ils prendraient part, cette idée dérida un peu leur physionomie.

Bientôt, rangés par deux de front et le quêpé au dos, ils défilèrent lentement. Le colonel, accompagné des interprètes, leur fusil sur l'épaule, les précédait de quelques pas. Curieux d'assister au premier essai de lavage qu'allaient faire les travailleurs, je m'étais joint à eux et fermais le cortége. Malgré la recommandation de notre ami de me munir d'une sacoche pour y renfermer ma part des pépites d'or qu'on pourrait recueillir, je n'emportais que mon livre de notes. L'occasion d'y griffonner quelques lignes me fut offerte presque au sortir de Maniri.

A vingt lieues de là, juste en face de nous et comme un décor placé entre ciel et terre, se dressait l'extrémité supérieure de la vallée, représentée par les dentelures neigeuses d'Ocongate, d'Apo et de Choquechanca. Un amas de vapeurs d'une densité singulière et d'un noir violâtre les enveloppait en partie, ne laissant pointer çà et là que le sommet aigu d'un pic ou d'une aiguille dont la blancheur resplendissait sur le fond sombre du nimbus. Au bas de cette zone, sur une pente que la distance faisait paraître verticale, apparaissaient confusément les montagnes dont nous avions précédemment côtoyé la base et dont on ne voyait que les flancs et les hauts sommets. Placées sur une double ligne, leur écartement simulait une gorge profonde où la rivière Ccoñi, immobile et comme figée, faisait l'effet d'une barre d'argent incrustée dans le minéral. Un enchevêtrement de croupes boisées dont on ne découvrait ni les bases ni les versants formait un premier plan à ce paysage aérien.

Pour gagner Ouitubamba, nous avions rallié les bords du Ccoñi, laissant à gauche la lisière de la forêt et dépassant successivement le tumulus de l'interprète et la plage des Calcéolaires. Ce nouveau chemin, s'il abrégeait la distance de quelques kilomètres, était aussi bien plus fatigant que l'ancien, en ce qu'il nous obligeait à louvoyer à travers les roches et les amas de bois flotté qui couvraient la plage, ou à sauter d'une pierre à l'autre à la façon des kangurous; heureux celui qui calculait assez bien son élan pour ne pas tomber sur le ventre! C'est en gambadant de la sorte que nous arrivâmes par le travers du rio de Ouitubamba à deux cents pas environ de son embouchure. Une suite de talus ombragés par les premiers arbres de la forêt nous cachait l'entrée du tunnel sous lequel passait la rivière.

Pepe Garcia, qui devait diriger les travaux, donna l'ordre de faire halte. Nos porteurs surent alors à quoi s'en tenir sur le but du voyage et la destination des outils et des ustensiles dont ils étaient chargés. D'abord ils eurent à enlever de cette partie de la plage les grosses pierres et les galets qui s'y trouvaient, et ensuite à creuser dans le sol une fosse longue de vingt pieds et large de quatre. Leur mine refrognée en exécutant ce labeur contrastait avec la bonne humeur des interprètes et l'animation joyeuse du colonel. Assis sur une roche, je les regardais faire en dessinant le site.

Au sable qu'ils retirèrent de la fosse avait succédé un lit de cascajos d'un quartz laiteux reposant sur un banc d'argile veinée d'ocres de diverses nuances. Ces déblais, à mesure qu'on les enlevait, étaient portés dans des quêpés au bord de la rivière pour être soumis au lavage. Tant que l'excavation resta au-dessus du niveau du Ouitubamba, les travailleurs purent continuer leur œuvre; mais à une profondeur de trois pieds, l'eau filtrant par tous les côtés à la fois eut bientôt envahi la fosse où ils pataugèrent alors dans une boue liquide.

Ce travail préparatoire, dont j'ai pu relater les diverses phases en quelques lignes, ne fut achevé qu'à trois heures de l'après-midi. A ce moment, sur un avis de l'interprète et un ordre du colonel, nos gens déposèrent leviers et pelles, et s'emparant, qui d'une poêle à frire, qui d'une casserole ou d'un plat en fer-blanc, se rendirent au bord de l'eau pour procéder au lavage des terres déblayées. Au bout de cinq minutes tous les récipients culinaires étaient en mouvement. Le colonel lui-même avait mis la main à la pâte. Accroupi sur la rive et muni d'un poêlon à queue qu'il remplissait et vidait tour à tour, je le voyais écarquiller ses yeux pour y trouver quelques pépites d'or; mais le sable coulait, l'argile passait, les ocres venaient à leur suite sans laisser au fond du poêlon une paillette du pré-

cieux métal. Au plus fort de l'opération, au moment où chaque homme, le visage penché sur son récipient, redoublait d'attention pour qu'un atome d'or, s'il se trouvait dans ces terres alluvionnaires, ne pût lui échapper, un coup de tonnerre retentit dans l'espace. Toutes les têtes inclinées vers le sol se relevèrent aussitôt. Le nimbus qui le matin voilait les sommets neigeux de la Cordillère s'était renforcé de toutes les vapeurs errantes, et, descendant sur la vallée, s'avançait vers nous à grande vitesse. Déjà rebutés du travail auquel on les avait soumis, nos gens, à la vue du temps qui se préparait, interrompirent leur besogne. C'était bien assez, dirent-ils, de s'être grillé la nuque au soleil et courbatus outre mesure, sans recevoir comme appoint l'orage sur le dos. Le syllogisme, en soi, était assez sensé; mais le ciel n'admet pas toujours les raisonnements de l'homme, renfermassent-ils d'ailleurs les trois propositions : majeure, mineure et conséquence; et la preuve, c'est que nous n'avions pas fait cent pas dans la direction de Maniri, qu'une rafale de vent à décorner un bœuf s'abattait sur nous, nous enveloppait, nous soulevait de terre, s'engouffrait dans nos vêtements comme si elle eût voulu nous déshabiller, puis une pluie chaude, serrée, continue, nous imbibait en un clin d'œil de la tête aux pieds et nous accompagnait dans notre marche. Nous rentrâmes sous l'ajoupa, recevant l'eau du ciel par le haut de nos vestes et la rendant par le bas de nos pantalons.

Ainsi se termina l'expédition glorieuse qui, dans l'idée du colonel, devait avoir un résultat magnifique et certain. Le soir venu, en voyant à la clarté du feu notre compagnon tordre prosaïquement ses chaussettes pour en exprimer l'eau, je ne pus m'empêcher de sourire et de soupirer à l'idée des plans ambitieux qu'il formait le matin encore et du luxe insensé qu'il s'était promis d'étaler à Cuzco. Son rêve si complaisamment caressé avait duré ce que durent les roses. Hélas ! chacun ici-bas s'endort et rêve plus ou moins, et, comme notre ami Perez, se réveille et tord ses chaussettes devant l'âpre réalité. Disons pourtant à sa louange que quelques heures lui suffirent pour se consoler de cette déception. Avant de s'allonger dans son hamac, il plaisantait d'assez bonne grâce sur sa facilité à donner crédit aux contes dorés de notre interprète, lequel, assez penaud de l'insuccès de l'entreprise, s'était couché en arrivant sous un prétexte de migraine et faisait semblant de ronfler.

Ceux que la chose avait véritablement affectés étaient nos porteurs, qui, s'imaginant que des poêlons et des casseroles ne pouvaient servir qu'à la préparation d'un repas dont ils se pourléchaient d'avance, n'avaient trouvé rien de semblable ou même d'approchant, et ne rapportaient du voyage à Ouitubamba et du travail de la journée qu'un appétit désordonné que la maigre ration qu'on leur délivra ne put satisfaire. Je ne saurais dire quelles réflexions ils firent à ce sujet, ni quelles paroles ils échangèrent; mais le lendemain, en ouvrant les yeux, nous constatâmes la disparition de quatre d'entre eux. Une enquête fut ouverte aussitôt par Pepe Garcia. A peine sut-il que les Indiens s'étaient enfuis au petit jour et se dirigeaient vers Marcapata, qu'il invita Aragon à le suivre. Tous deux, armés de leurs fusils, se mirent à la poursuite des fuyards, qu'ils rejoignirent au delà de Jimiro. Quelques taloches lestement appliquées payèrent cette tentative d'évasion; les brebis égarées rentrèrent au bercail dans l'après-midi. Le colonel était d'avis de leur infliger séance tenante une punition corporelle, afin d'ôter à leurs camarades toute envie de les imiter; mais, en considération du repentir que témoignaient les délinquants et des claques préventives qu'ils avaient reçues, j'obtins qu'on leur ferait remise de leur faute.

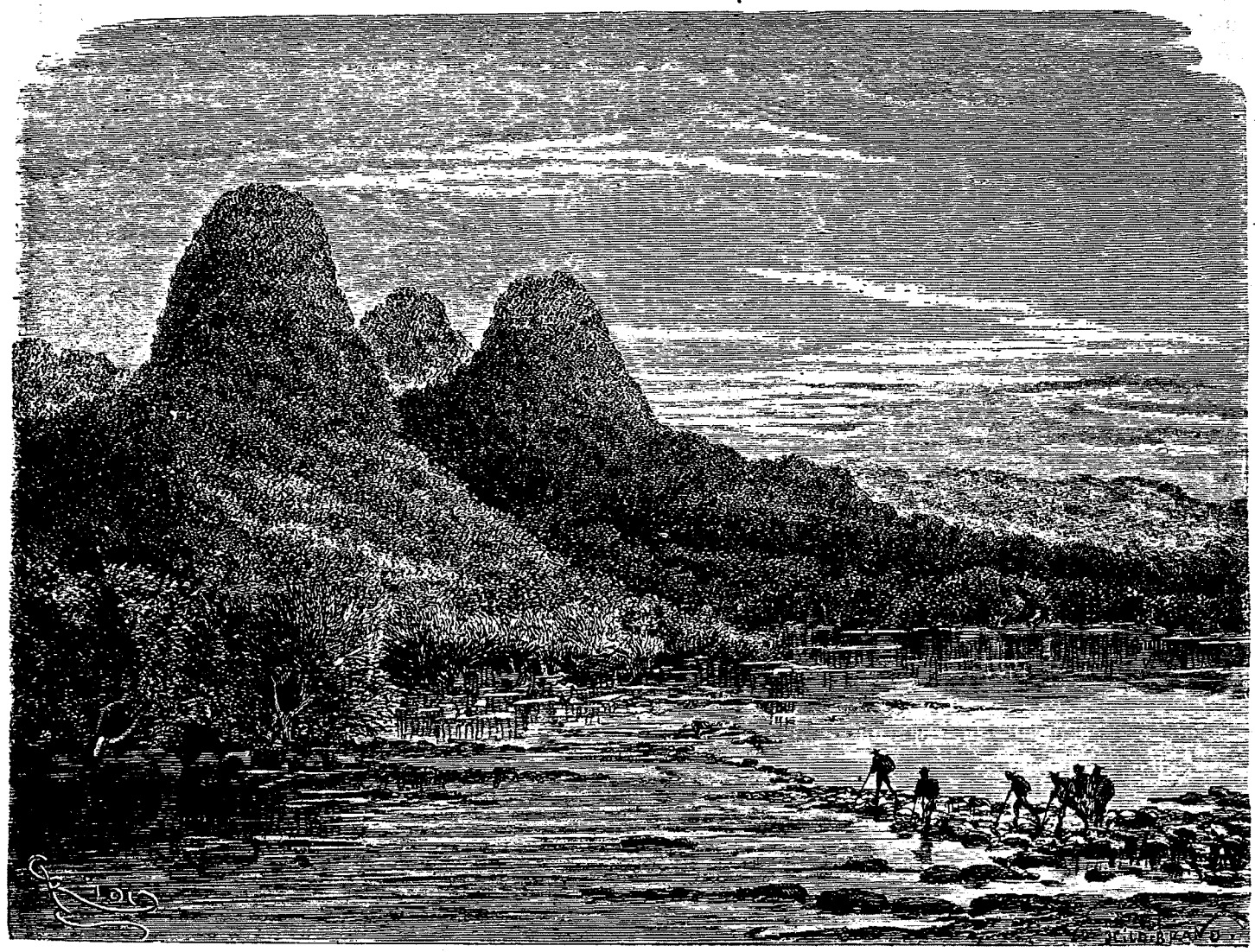
Un calme plat régna dès lors sous l'ajoupa de Maniri. Le surlendemain de leurs fouilles improductives, le colonel et l'interprète se remirent à battre les bois et purent chaque jour ajouter quelque chose à la portion congrue que nous imposait l'état du garde-manger. Aragon, dont l'assistance m'était utile, fut exempté de ces corvées cynégétiques. Je l'emmenai dans mes tournées, afin qu'il grimpât sur les arbres ou se glissât au travers des buissons quand la liane ou la fleur que je convoitais croissait trop haut ou avait trop d'épines. Ces excursions et ces services mirent dans nos rapports plus de franchise et d'abandon qu'il n'y en avait eu jusque-là. J'en profitai pour causer avec le mozo de son oncle le gouverneur et de la façon dont celui-ci se procurait à peu de frais des travailleurs pour son domaine. Toutefois, pour qu'il ne soupçonnât pas nos porteurs de m'avoir fait cette confidence, j'eus soin de dire que je tenais la chose de don Rebollido lui-même. Rassuré par ce mensonge véniel, et certain que j'approuvais le système mis en œuvre par son parent, le brave garçon me confirma non-seulement ce que je savais, mais m'apprit ce que j'ignorais. Ainsi, l'oncle chéri dont il hériterait un jour, désireux d'opérer en grand et de réaliser d'un seul coup de gros bénéfices, s'était proposé d'étendre à plusieurs points de la vallée le genre d'exploitation dont Sausipata n'était qu'un timide essai. Des arrangements pris à cet égard avec ses voisins les gouverneurs d'Ocongate et d'Asaroma, qu'il intéresserait par l'appât d'une prime honnête, devaient lui permettre de cultiver à la fois sur plusieurs haciendas la canne à sucre, le cacao et le café. L'entreprise était magnifique, et si Dieu — Aragon prononça ce nom sans que la langue lui fourchât — daignait la bénir, un jour viendrait où la fortune de son oncle, solidement assise, ferait de lui un puissant hacendero, l'orgueil et la joie du pays.

Aux idées commerciales de don Rebollido, le jeune homme associa ses propres idées qui n'étaient ni meilleures ni pires, et témoignaient par leur similitude des liens de parenté qui existaient entre eux. Combattre ces idées eût été m'exposer à troubler la bonne harmonie qui depuis Chile-Chile régnait entre nous et qu'il importait de conserver jusqu'à la fin du voyage

Je laissai donc croire au mozo que sa façon d'envisager les choses et d'exploiter les hommes était de tous points conforme à la mienne, et si, depuis cette heure, il chut un peu dans mon estime, je crus comprendre que je m'étais haussé dans son esprit. Mensonge et dissimulation seront longtemps pour notre humanité encore en enfance, non des mots, mais des sentiments à l'ordre du jour.

Ces réserves faites à l'égard d'Aragon, je ne vis plus en lui que l'humble compagnon dont la complaisance pour moi était inépuisable et dont le babil m'amusait quand il ne me fatiguait pas. Nos excursions continuèrent malgré le déplaisir qu'elles causaient au colonel, qui trouvait de fort mauvais goût l'abandon familier dont j'usais envers le mozo. Une fois même il arriva à notre ami de me prendre en particulier pour me communiquer à ce sujet ses impressions intimes et désagréables. Que j'eusse traité Aragon en bête de somme ou en chien d'arrêt, rien n'eût été plus naturel et plus logique; mais faire de ce « drôle venu on ne sait d'où » ma société habituelle, causer, rire et vagabonder avec lui, voilà ce que mon austère censeur ne comprenait pas et se refusait à admettre.

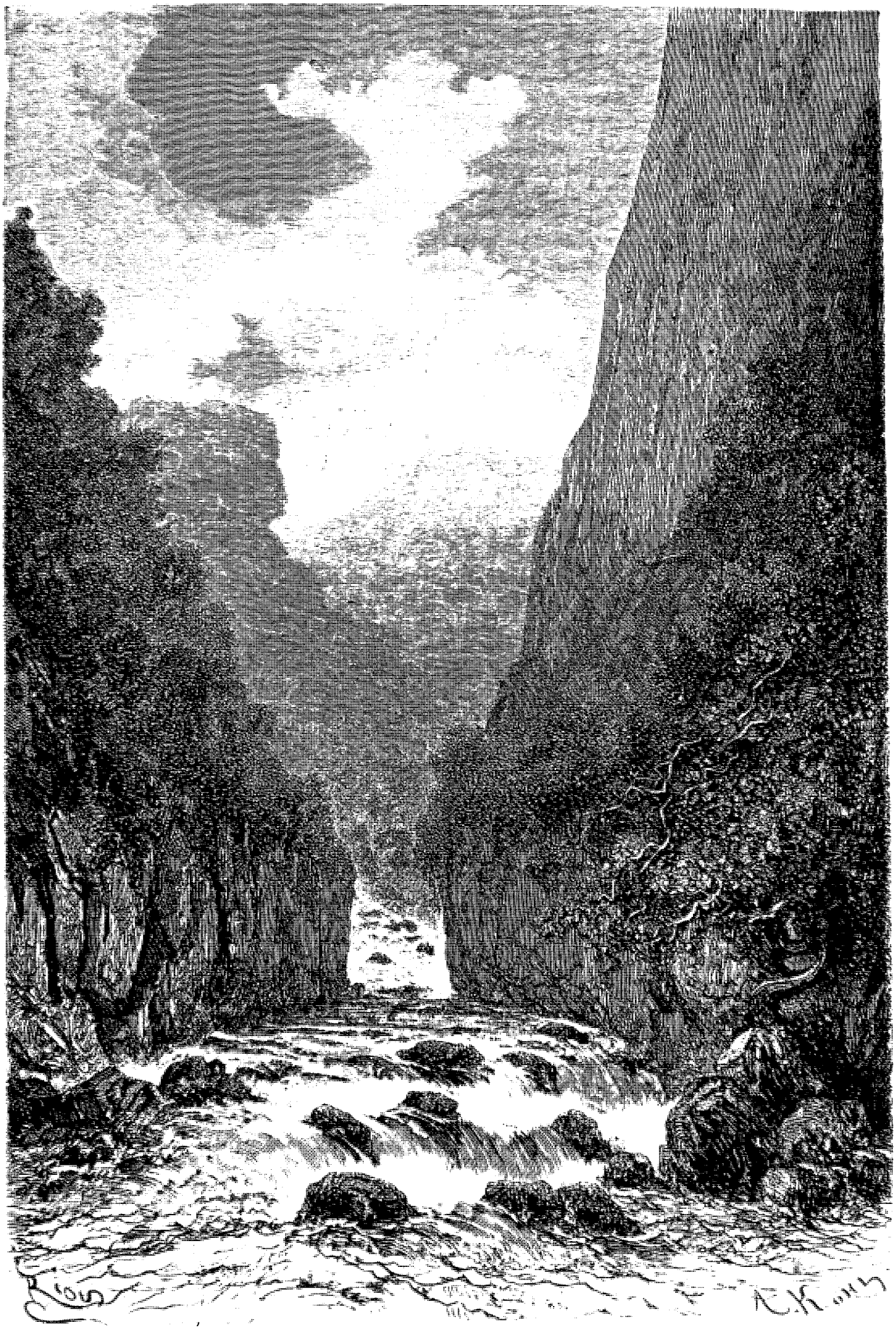
Aux observations peu charitables du colonel j'aurais pu répondre qu'il avait fait de Pepe Garcia son compagnon de tous les jours et le témoin de ses prouesses;



Les cônes de Patabamba. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

que les deux interprètes se valaient bien, et que, puisqu'il avait accaparé l'un, je croyais pouvoir disposer de l'autre. Mais ces arguments péremptoires eussent animé le débat et même envenimé les choses, et par égard pour l'âge de Perez autant que pour ses rhumatismes qui se réveillaient quelquefois, je préférai le laisser grogner à son aise et continuer d'agir à ma guise.

Certaine niaiserie avait surtout le don d'émouvoir sa bile et d'agacer ses nerfs outre mesure; c'était lorsque, la nuit venue et notre frugal souper terminé, je priais Aragon d'accorder son carango et de faire un peu de musique. Tant que l'instrument exécutait seul un yaravi quelconque du répertoire péruvien, le colonel gardait assez d'empire sur lui-même; mais si le yaravi m'était connu et qu'il me passât par l'esprit d'en chanter les paroles, je voyais notre compagnon s'agiter en place, donner des signes d'impatience, et dans ses gestes saccadés je devinais comme une envie secrète et furieuse de briser la guitare sur la tête du musicien. Quand il sentait sa patience près de lui échapper, il se levait, allait faire un tour au dehors ou se jetait tout habillé dans son hamac. La première fois que j'avais été témoin de cette mimique, je lui en avais demandé tout bas la raison; il m'avait répondu alors qu'il ne pouvait voir de sang-froid que je m'encanaillais. L'expression m'avait semblé pittoresque, et



Rivière de Guantapunco. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

pour montrer à notre ami le cas que j'en faisais, le lendemain à la veillée, au lieu d'un yaravi j'en avais chanté deux.

Devant cette incartade et le dédain des conventions sociales qu'elle impliquait, notre compagnon, haussant les épaules, m'avait traité d'original; le mot, dans son idée, avait une portée immense; c'était comme un stigmate dont il avait la prétention de me flétrir, un écriteau de pilori qu'il me clouait au front, un fer rouge dont il m'appliquait la brûlure. Mais, loin que ce mot m'eût fâché, je l'avais accueilli par le plus aimable de mes sourires, en objectant à notre ami que le vulgaire s'en servait comme lui pour désigner l'individu dont l'idiosyncrasie se dérobait à son contrôle; que, chaque fois qu'on m'avait montré un de ces parias de l'ordre social en m'engageant à fuir tout contact avec lui, j'avais eu la curiosité de m'en rapprocher et de le connaître, et qu'au lieu de trouver dans cette nature mise à l'index matière à répulsion et à ostracisme, j'avais découvert au contraire quelque qualité de cœur ou d'esprit mal à l'aise parmi la foule, et préférant vivre à l'écart et se nourrir de sa propre substance. Depuis lors, je m'étais habitué à considérer comme un brevet de supériorité cette qualification d'original que le vulgaire n'employait jamais qu'à titre d'injure. En écoutant cette définition du mot, nouvelle pour lui, le colonel était resté bouche béante.

Pour compléter ces détails d'intérieur qui pourront plaire à nos lectrices et faire bâiller nos lecteurs, j'ajouterai qu'à part les petites castilles que le mozo Aragon suscitait entre nous, Perez et moi nous vivions dans les meilleurs termes. Lorsqu'il nous arrivait de batailler au sujet du neveu de don Rebollido, c'était dans le secret du tête-à-tête et loin de l'œil et de l'oreille de nos gens, qui ne se doutèrent jamais de ces querelles intestines. Mettant en pratique la règle de conduite du premier des Napoléons à l'égard des siens, nous lavions notre linge sale en famille.

Cette phrase, employée ici dans le sens figuré, peut être prise aussi dans le sens propre, car une ou deux fois il nous arriva d'entrer jusqu'à mi-corps dans la rivière pour y laver nos vestes et nos pantalons, et jusqu'au vêtement que feu l'abbé Delille, par respect pour lui-même, eût nommé la « tunique intime ». Qui nous eût vus le torse nu et coiffés d'un chapeau de paille, immerger une à une les diverses pièces de notre défroque et faire écumer le savon sous nos doigts agiles, eût été surpris de l'habileté que nous déployions dans un exercice nouveau pour nous. La vie du désert doit développer instantanément chez l'individu des qualités de ménagère qui, dans la vie sociale, existent à l'état latent, et comme tout poëte complet et bien organisé joint à ses facultés viriles un peu du cœur et du tact délicat de la femme, dans tout voyageur taillé pour l'exploration, outre la spécialité de géographe, d'ethnographe ou de botaniste qui lui est propre, doivent se trouver l'aptitude domestique et les dons divers qu'on réclame aujourd'hui d'une bonne à tout faire. Au reste, la physiologie de l'*homomigrator*, encore inédite, attend son Balzac pour être convenablement traitée et mise en lumière.

Malgré ce que j'ai dit de notre genre de vie à Maniri et des distractions que pouvaient offrir les parties de chasse, les promenades, les études, les concerts du soir et le reste, nous commencions à nous ennuyer formidablement, lorsque, dans l'après-midi du neuvième jour, un hourra des péons boliviens nous apprit qu'ils venaient d'aborder au rivage. Nous courûmes à leur rencontre, et tout joyeux de les revoir, nous les ramenâmes sous l'ajoupa. Avant de nous donner des détails sur leur expédition de Patabamba, ils demandèrent à manger, n'ayant rien pris depuis la veille. Le colonel, à ma prière, leur délivra double ration de mouton sec et de chuño. Pendant qu'avec l'aide des interprètes ils allumaient du feu et faisaient leur pot-bouille, j'examinai les échantillons végétaux que leur majordome Eusebio avait apportés. Sur les sept dont se composait sa collection quinologique, quatre étaient pourvus de fleurs glabres ou velues, aux nuances rose rouge ou rose vif; je crus reconnaître en eux les variétés *hirsuta*, *lanceolata*, *purpurea* et *ovata* du genre *Cinchona* de Ruiz et Pavon. Si ces espèces étaient bien ce que je croyais, leur étiquette scientifique ne pouvait que gagner à être changée, les botanistes espagnols l'ayant tirée, à ce qu'il me parut, d'insignifiantes ou tout au moins de futiles particularités de la feuille ou de la corolle, quand le caractère individuel de chacune de ces espèces, apparent et tranché, aurait dû les frapper comme il me frappa. Comme excuse à ces dénominations impropres, on peut alléguer que la *Flora Peruviana et Chilensis*, née dans la période de 1798 à 1802, touche aujourd'hui à sa soixante-huitième année; que cet âge, pour une flore comme pour une femme, est très-respectable, et que, sans dire absolument que l'ouvrage radote, ce qui serait inconvenant, on peut insinuer que le besoin se fait sentir pour lui d'être remanié dans son ensemble, revu, corrigé, augmenté dans la plupart de ses détails.

Tout en plaçant les échantillons entre des feuilles de papier buvard, je me demandais pourquoi, dans le groupe quinologique, les variétés des genres *Cinchona* et *Cascarilla*, et même des sous-genres *Pimentella*, *Gomphosia*, *Lasionema*, *Chrysoxylon*, etc., qu'y rattachaient les anciens botanistes, et que les modernes en ont détachées, pourquoi, dans ces genres, les variétés dont les fleurs sont blanches, carnées ou rose pâle, fleurissent généralement de janvier à juillet, tandis que les variétés à fleurs pourpres ou rose vif fleurissent de juillet à octobre? Dans quel but la nature a-t-elle partagé en deux époques si distinctes la floraison d'individus de même famille et de même genre, croissant indifféremment dans les mêmes lieux et sous un même parallèle, et ne différant entre eux que par la nuance? Chez nous toutes les roses, qu'elles soient blanches, jaunes, roses ou pourpres, ne fleurissent-elles pas en juin? tous les œillets multicolores en

juillet? tous les asters en août? les dahlias en septembre? les chrysanthèmes en octobre? — Le majordome ne put me donner la raison de cette bizarrerie naturelle; mais un savant la trouvera sans doute; le savant a réponse à tout.

Les trois variétés de quinquinas qui complétaient la collection rapportée de Patabamba m'étaient inconnues; elles n'avaient d'ailleurs qu'un intérêt purement botanique, nos péons les déclarant inertes et conséquemment impropres au commerce. S'ils les avaient jointes aux quinquinas actifs, c'était pour nous prouver le soin qu'ils avaient apporté dans leur exploration de la montagne tricéphale.

Au reste, ils étaient d'avis de continuer à marcher à l'est en côtoyant les rives du Ccoñi et en poussant des pointes dans les forêts de droite, jusqu'à ce qu'un changement survenu dans la végétation leur indiquât qu'ils touchaient à l'extrême limite de la zone des Quinquinas. Alors ils se dirigeraient au sud-sud-est et suivraient autant que possible, à travers les vallées voisines, la même parallèle. L'itinéraire qu'ils se traçaient étant celui que dès le commencement nous nous étions promis de suivre, nous ne pûmes que l'approuver. Comme la journée était avancée et que nous avions nos paquets à faire, nous remîmes au lendemain notre départ de Maniri.

L'énorme feu qui avait servi à préparer un maigre déjeuner brûlait dans toute sa splendeur quand nous quittâmes l'ajoupa pour nous mettre en route. Depuis que nous étions entrés dans la vallée, c'était un peu notre habitude d'incendier deux ou trois troncs d'arbres pour cuire nos pommes de terre. Petite cuisine, gros feu. Il est vrai que le combustible abondait partout et toujours. Sur les plages, c'étaient des épaves de bois flotté; dans les forêts, des arbres morts; comment résister au plaisir de faire des feux homériques lorsqu'il n'y avait qu'à se baisser et à prendre au tas!

A peu de distance de l'ajoupa, la rivière Maniri vint nous barrer le passage. J'étais prêt à me mettre à l'eau pour la traverser, quand les interprètes m'engagèrent à n'en rien faire, ladite rivière offrant en amont toute la commodité désirable pour être passée à pied sec. En conséquence, nous obliquâmes à droite, et remontant son cours pendant un quart d'heure, nous atteignîmes l'entrée de la forêt sous laquelle elle sinuait.

Des roches de grès schisteux disposées en assises et voilées par de longues draperies végétales bordaient ses rives en cet endroit. Quelques-unes, placées au milieu de son lit, formaient un obstacle au courant et déterminaient de petites chutes d'un mouvement gracieux. Toute cette partie du paysage, nettement accusée en pleine lumière, formait une opposition radicale et charmante avec les derniers plans vaguement entrevus sous le couvert de la forêt. Un coude de la rivière, endormie dans une pénombre verdâtre, fermait la perspective. Le motif me parut assez pittoresque pour que j'essayasse de le fixer sur mon album. Pendant que je m'escrimais de mon mieux, nos gens, profitant des strates horizontales placées comme des ponts sur le Maniri, le traversaient sans se mouiller et attendaient sur l'autre rive que j'eusse fini ma besogne.

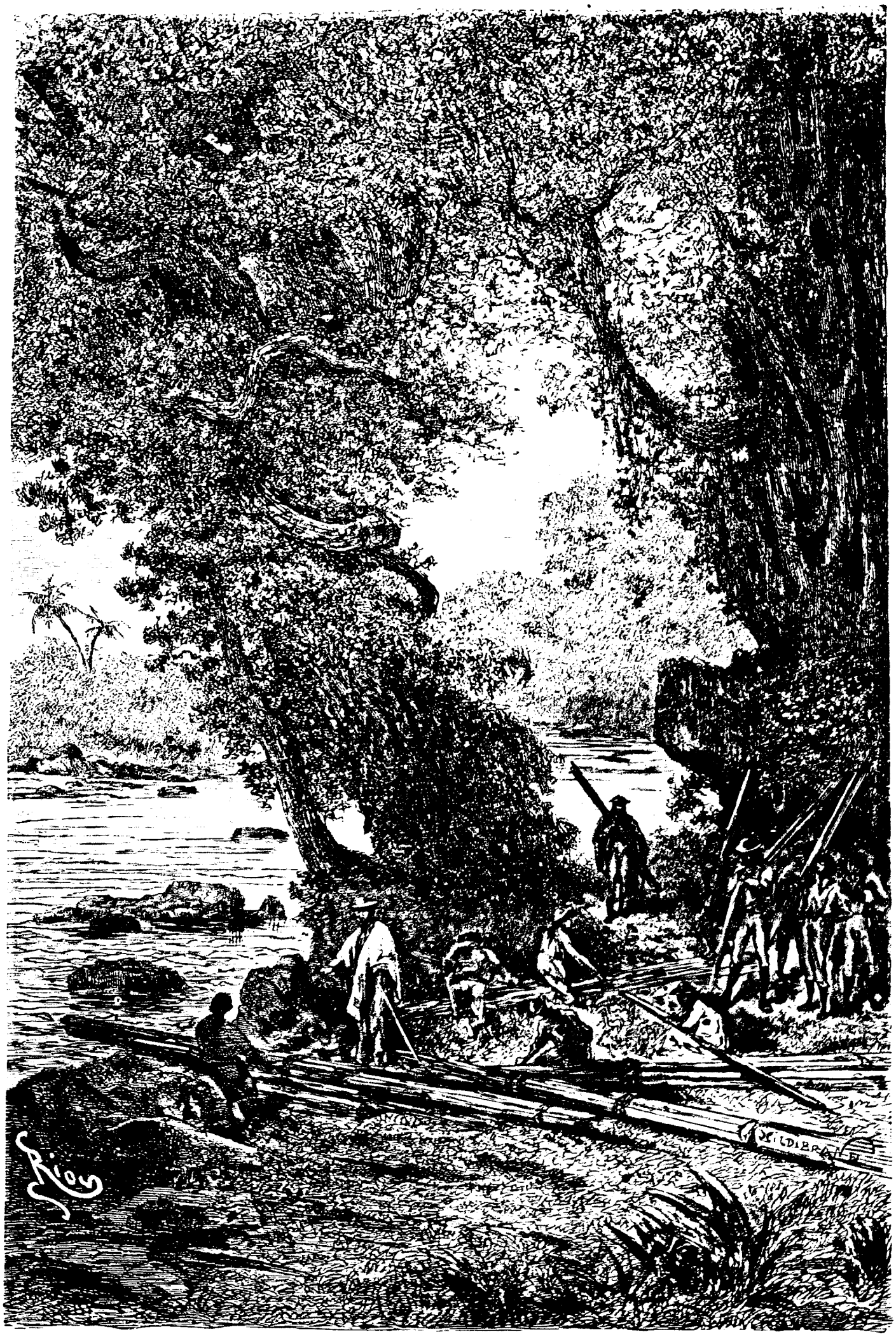
Cet affluent du Ccoñi dépassé, nous avions tourné le dos à la forêt et nous nous étions rapprochés de la grande rivière. Une amélioration sensible s'opérait déjà dans ses plages. Les pierres et les galets de tout format, qui longtemps les avaient couvertes, commençaient à devenir rares. De grands espaces sablonneux où croissait un chiendent local, s'étendaient devant nous. Mais ce tapis moelleux au pied avait, à côté de ces avantages, de terribles inconvénients. Un soleil de feu y tombait d'aplomb et, réverbéré par les sables, nous grillait littéralement la peau. Nous marchions la tête basse et comme aveuglés par la lumière crue, intense, implacable de l'astre alors à son zénith. Jamais il ne m'avait paru regarder avec tant d'ardeur notre pauvre planète qui lui doit ses biens et ses maux. C'était à croire que son disque, monstrueuse lentille, allait l'incendier.

Cette zone torride dont la traversée nous prit environ deux heures, n'offrait, en fait de végétation, que son chiendent dont nous ignorions les vertus, trois variétés de calcéolaires, une jaune à points bruns, deux rouges à points noirs et des verveines microphylles à odeur de citron.

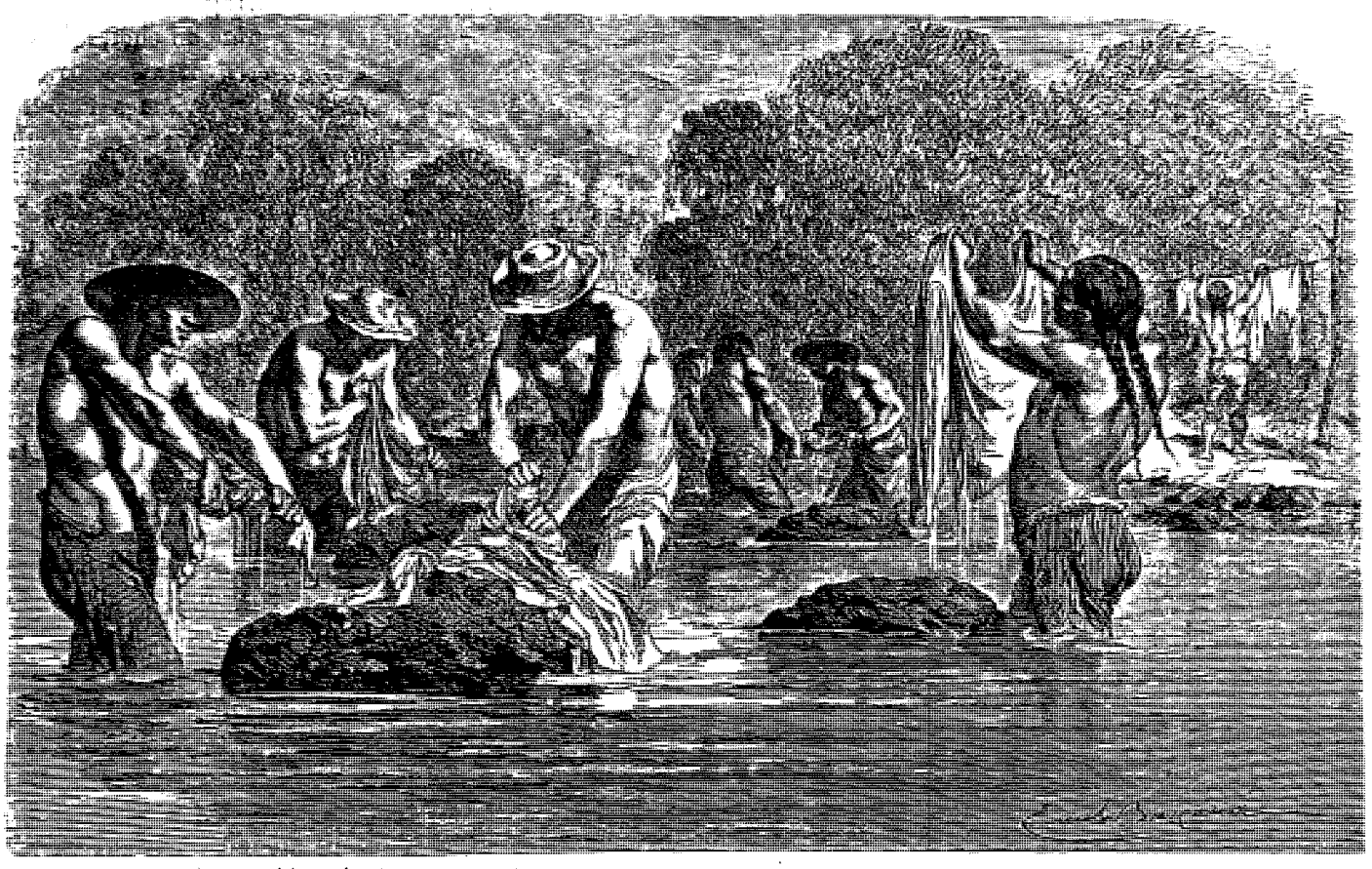
Encore haletants du trajet et baignés de sueur, nous entrâmes dans une région boisée, si cette qualification peut être donnée à un fouillis de buissons et d'arbustes unis, liés et reliés les uns aux autres par les inextricables nœuds des sarmenteuses et des lianes. Force fut aux interprètes et aux péons de s'aider du sabre d'abatis et de la hache pour rompre les mailles du filet végétal qui nous entourait. Placés à la file, nous avancions pas à pas derrière les pionniers. Cette façon de s'ouvrir un passage au moyen de tierces, de quartes et de dégagements, outre son extrême lenteur qui permettait au soleil d'appliquer à chacun de nous un moxa sur la nuque, faisait suer sang et eau à nos gens. Après trois heures de cet effroyable exercice, ils se déclaraient à bout de forces et dans l'impossibilité de mouvoir les bras. Heureusement pour eux comme pour nous, l'immense maquis touchait à sa fin; un vigoureux coup de collier donné par les péons avait bientôt raison des derniers obstacles et, profitant de la trouée, nous débouchions de nouveau sur les plages.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Construction d'un radeau à Mauiri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.



Voyageurs lavant leur linge sale en famille. — Dessin de Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PEROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1840-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Bien que le jour fût encore loin de sa fin, j'étais d'avis de faire halte afin que nos gens pussent se reposer jusqu'au lendemain; mais l'endroit ne leur offrant pas les commodités désirables pour un bivac de nuit, ils préférèrent passer outre. Nous continuâmes donc de marcher jusqu'à ce que, ayant trouvé un site convenable ou jugé tel par les interprètes et les péons, nous nous y arrêtâmes. Le bivac élu par leur fantaisie était une longue et étroite bande de sable, bordée du côté de la rivière par une lisière de sara-sara ou pseudo-maïs, et du côté de la forêt, par un cañahual ou fourré de roseaux géants à tête digitée.

Ce roseau, que les gens du pays nomment cañabrava, croît au bord de tous les cours d'eau de cette Amérique où quelquefois il forme des lisières de deux à trois lieues de longueur; il commence à paraître un peu en deçà de la limite des palmiers, entre le cinquième degré nord et le vingt-cinquième degré sud, et s'avance jusqu'au cinquantième parallèle. Là le rhizophora-mangle et le palétuvier lui disputent la possession des plages et des terrains humides, et quelquefois la partagent avec lui.

Rien de plus pittoresque et de plus gracieux à la fois que ce roi des roseaux, dont aucun phytologue enthousiaste n'a célébré encore la tige haute de vingt pieds et le large éventail de feuilles se repliant sur elles-mêmes à la façon des lanières du sabal ou du latania. Humble rival du palmier dont il rappelle de loin la sveltesse et l'élégance, il est employé comme lui à différents usages. Ses tiges, pleines d'une moelle fibreuse, fournissent des pieux aux clôtures et des cloisons aux ajoupas. Ses feuilles servent de toiture. Les sauvages récoltent chaque année ses hampes florales qu'ils battellent et font sécher à l'ombre pour en faire des flèches. Le duvet de ses épilets sert aux oiseaux à tapisser leur nid; enfin les poëtes quechuas

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97 et 113.

qui ne l'ont jamais vu, mais qui le connaissent par ouï-dire, comparent dans leurs coplas et leurs yaravis le fin corsage de leurs belles à la tige de ce roseau.

Quant à la façon de l'employer pour obtenir un abri commode, elle est simple et n'exige pas un long apprentissage. On coupe une brassée de ces roseaux qu'on fiche en terre sur une seule ligne et en les rapprochant le plus possible; leur éventail de feuilles, entraîné par son propre poids, se courbe en avant et forme une volute d'une rare élégance. Si cet abri est jugé insuffisant contre le soleil, le vent et la pluie, on dispose les roseaux sur trois faces de manière à figurer les parois d'une hutte ; les longues courroies de la plante, tressées ou seulement posées à plat les unes sur les autres, forment alors un toit brillant et vernissé sur lequel l'eau du ciel glisse sans s'arrêter comme sur une vitre.

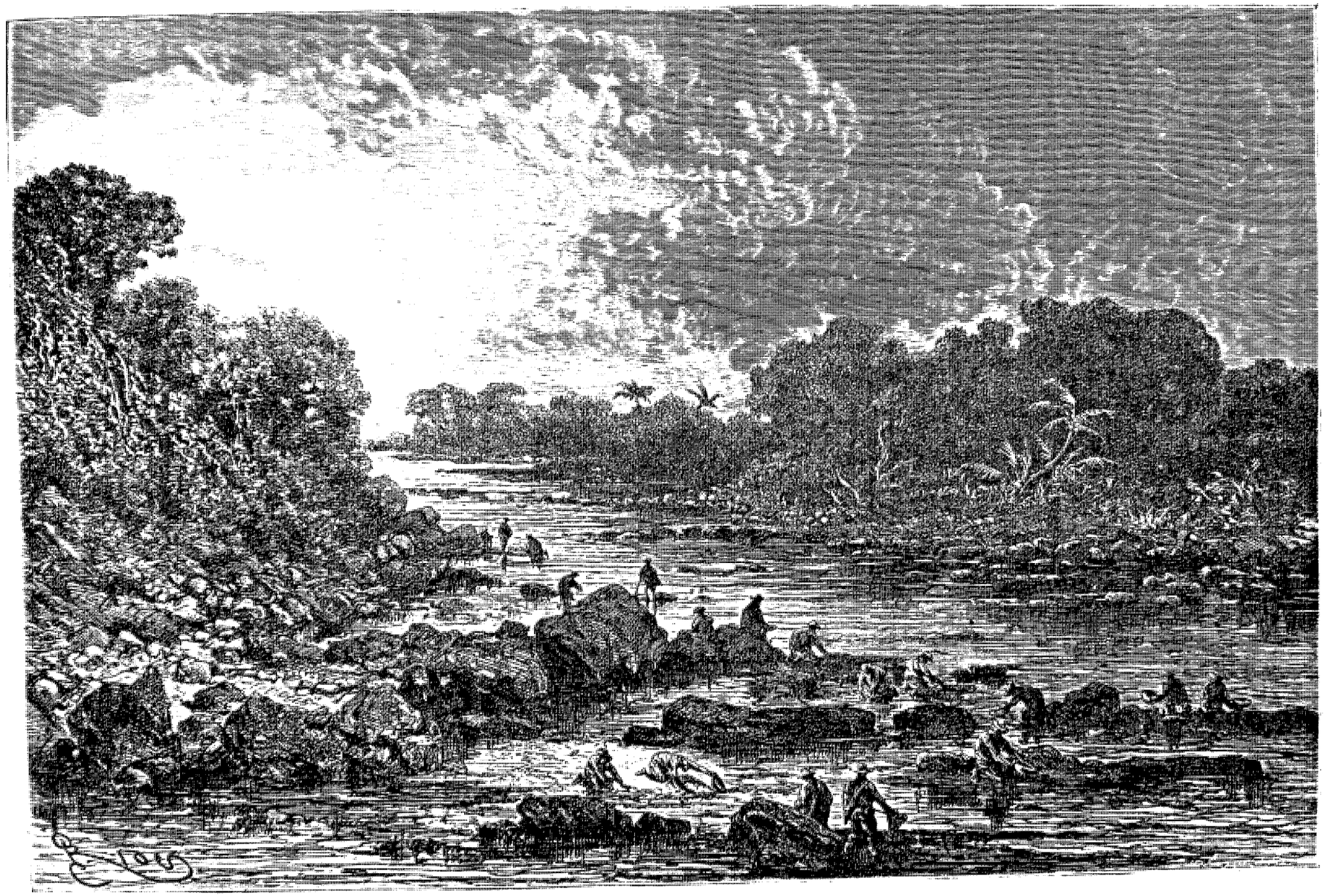
Comme les roseaux abondaient en ce lieu, nous pûmes, avec le concours de nos gens, en recueillir assez pour façonner trois abris d'inégale grandeur que nous plaçâmes à vingt pas l'un de l'autre. Le colonel et moi nous nous arrangeâmes du plus petit ; les interprètes et les péons s'accommodèrent de celui de moyenne grandeur et le plus vaste fut affecté à nos porteurs. Après la distribution des logements vint celle des vivres. Au déplaisir du colonel le souper tout entier dut être prélevé sur le garde-manger de l'expédition, nos pourvoyeurs habituels n'ayant tué en route qu'un énorme crapaud. La part afférente à chacun fut donc assez mesquine. Par un hasard malheureux, il se trouva que ce jour était précisément un de ceux où l'Indien se sent disposé à rompre le jeûne, et absorberait à lui seul un mouton entier. Aussi la poignée de maïs grillé que nous donnâmes aux porteurs leur parut-elle dérisoire ; ils la croquèrent néanmoins, mais, quand ce fut fait, au lieu de rester près de nous comme ils en avaient l'habitude, ils allèrent s'asseoir sous leur ajoupa où nous les entendîmes bourdonner comme des mouches irritées.

Pendant qu'ils exhalaient leur mauvaise humeur, nous nous glissions, mon compagnon et moi, sous l'abri que nous possédions en commun. Étendus côte à côte sur nos hamacs pliés en quatre, nous suppléâmes par une causerie à l'insuffisance du repas que nous avions fait. La nuit arriva sur ces entrefaites. Une torpeur langoureuse ne tarda pas à s'emparer de nous et les mots expirèrent dans notre gorge. Nos yeux étaient déjà fermés que notre ouïe percevait encore le susurrement des voix de nos porteurs, qui semblaient disposés à prolonger indéfiniment la veillée.

Le cortége des heures noires avait défilé dans le ciel sans que notre sommeil eût été troublé ni que nous eussions changé de posture, lorsqu'un cri terrible nous réveilla, juste au moment où le matin, comme dit Shakespeare, se balançait à la cime des monts. D'un coup de tête et d'épaule simultané, nous entr'ouvrîmes la toiture de notre abri, afin de juger de l'imminence du péril que ce cri semblait présager. A quelques pas de là Pepe Garcia nous apparut, le visage bouleversé par la colère et menaçant du poing les Indiens qui baissaient la tête et se tenaient cois. Aragon et les cascarilleros, groupés autour de l'interprète en chef, loin de chercher à calmer sa colère, semblaient au contraire l'attiser par leurs propos. Nous demandâmes l'explication de cette pantomime. Huit de nos porteurs avaient déserté, laissant à leurs camarades le soin de veiller sur les quêpés qui renfermaient nos quincailleries, mais emportant une partie de nos munitions de bouche. Cette saignée copieuse faite au garde-manger de l'expédition arracha au colonel un juron terrible et me fut plus sensible que la désertion de nos hommes. Si le mal était grand, il était aussi sans remède. Les fugitifs s'étaient enfuis dans la soirée, et la peur d'être rattrapés ayant dû leur mettre, comme à Mercure, des ailes aux talons, ils devaient être si loin à cette heure qu'on ne pouvait songer à les poursuivre. Je proposai donc de continuer le voyage sans eux, sauf à régler plus tard ce petit compte auquel nous aurions à joindre les intérêts. Mais ma proposition, qu'on trouva modérée, fut rejetée à l'unanimité. Chacun opinait pour qu'on se mît sur-le-champ à la poursuite des fuyards et qu'on leur coupât les oreilles. Les cascarilleros prenant goût à la chose offrirent leurs services, et le mozo Aragon voulut les accompagner. Pour donner à l'expédition un air belliqueux, les Boliviens prirent nos fusils déchargés et Pepe Garcia confia son briquet à leur majordome. L'instant d'après les volontaires partaient en promettant qu'avant la fin de la journée nous aurions des nouvelles de nos voleurs.

En attendant leur retour, nous nous assîmes à l'ombre de nos huttes, car le soleil montait rapidement, éveillant des essaims de mouches microscopiques qui se montraient très-avides de notre sang. Ceux des porteurs qui nous étaient restés fidèles reçurent, en manière de récompense et de déjeuner, une poignée de fèves sèches qu'ils grignotèrent en s'entretenant du châtiment réservé à leurs camarades, dans la peau desquels, disaient-ils, ils n'auraient pas voulu se trouver. Côte à côte avec eux, nous déjeunâmes d'une tablette de chocolat et de quelques gorgées d'eau de rivière. Cette satisfaction donnée à notre estomac, nous ne vîmes rien de mieux pour passer le temps que de causer longuement de choses et d'autres.

Durant cette conversation entrecoupée de cigarettes et de bâillements, j'essayai de tirer parti des connaissances que je supposais exister chez Pepe Garcia sur l'hydrographie des vallées qui nous entouraient ; mais les renseignements que j'obtins de lui étaient erronés ou insignifiants, et je me rebutai bientôt de cette étude. Son système sur le réseau fluvial de cette partie du pays était inadmissible, non qu'il battît en brèche les opinions géographiques reçues jusqu'à ce jour, mais parce qu'il était inconciliable avec l'orographie de la contrée, dont la direction des chaînes devait déterminer la direction des cours d'eau qui y ont leur source.



Lavage de sables aurifères sur les plages de la rivière Ouitubamba. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur

Mes investigations botaniques relativement à certain détail qui m'avait frappé furent plus heureuses ; à la question que j'adressai à notre cicerone sur la rareté des palmiers que j'avais observée sur la rive droite du Ccoñi, et leur abondance, au contraire, sur sa rive gauche, il répondit que cette différence tenait à ce que, depuis tantôt deux siècles que les habitants de Marcapata, d'Ocongate et les chercheurs d'or des Camantis hantaient la rive droite, ils l'avaient dépouillée en partie des palmiers qu'elle possédait autrefois, et cela pour se procurer le cogollo ou bourgeon terminal qui surmonte leur stipe. Or ce bourgeon, feuille déjà complète mais non développée, étant trop élevé pour qu'on puisse l'atteindre sans couper l'arbre, et un palmier sous ces latitudes mettant de vingt-cinq à trente ans à passer de l'état d'embryon à celui d'adulte, la nature, quelque empressement qu'elle mît à réparer les pertes qu'on lui faisait subir, n'avait pu parvenir à balancer le passif par l'actif. Si la rive gauche, au contraire, continuait d'abonder en palmiers quand la rive droite en était à peu près privée, c'est que les Indiens et les chercheurs d'or n'avaient jamais osé s'y aventurer, la sachant habitée par les Chunchos ou infidèles. Or ces derniers, qui mangent volontiers des insectes crus, mouches, moustiques, sauterelles, accompagnés de boulettes de glaise, ne comprennent pas qu'on puisse manger les bourgeons des palmiers ; leur indifférence à l'égard de ces monocotylédones dont ils se contentaient d'abattre de temps en temps un vieil échantillon, pour tailler dans son bois des arcs, des flèches et des massues, avait permis à ces derniers de croître et de multiplier.

La conséquence que je tirai de la dissertation de Pepe Garcia fut que, sous beaucoup de rapports dont l'énumération ferait longueur ici, l'homme civilisé était inférieur à l'homme sauvage, puisqu'on est convenu d'appeler de ce nom tout représentant des castes déchues.

Dans l'après-midi nos gens reparurent, chassant devant eux, comme un troupeau timide, les fuyards qu'ils avaient rejoints sous l'ajoupa de Maniri, où, tranquillement assis, ils déjeunaient avec les provisions volées. Fondre sur eux et leur administrer une volée de coups de crosse de fusil, de plat de sabre et de lanière, avait été le premier devoir des péons ; l'interrogatoire des prisonniers avait eu lieu ensuite ; aux questions de nos gens sur les motifs qui les avaient poussés à déserter, l'avocat de la troupe avait répondu que, voyant la ration qu'on leur délivrait diminuer de jour en jour d'une façon sensible, ses camarades avaient pensé qu'on ne tarderait pas à la retrancher tout à fait ; effrayés à l'idée de mourir de faim, ils s'étaient décidés à prendre la fuite. Ces raisons de l'avocat avaient paru d'un faible poids à nos délégués et les coups de laso et de plat de sabre avaient recommencé de plus belle. La lassitude des exécuteurs et la promesse faite à genoux par les Indiens de ne plus retomber dans la même faute, avaient pu seules y mettre un terme.

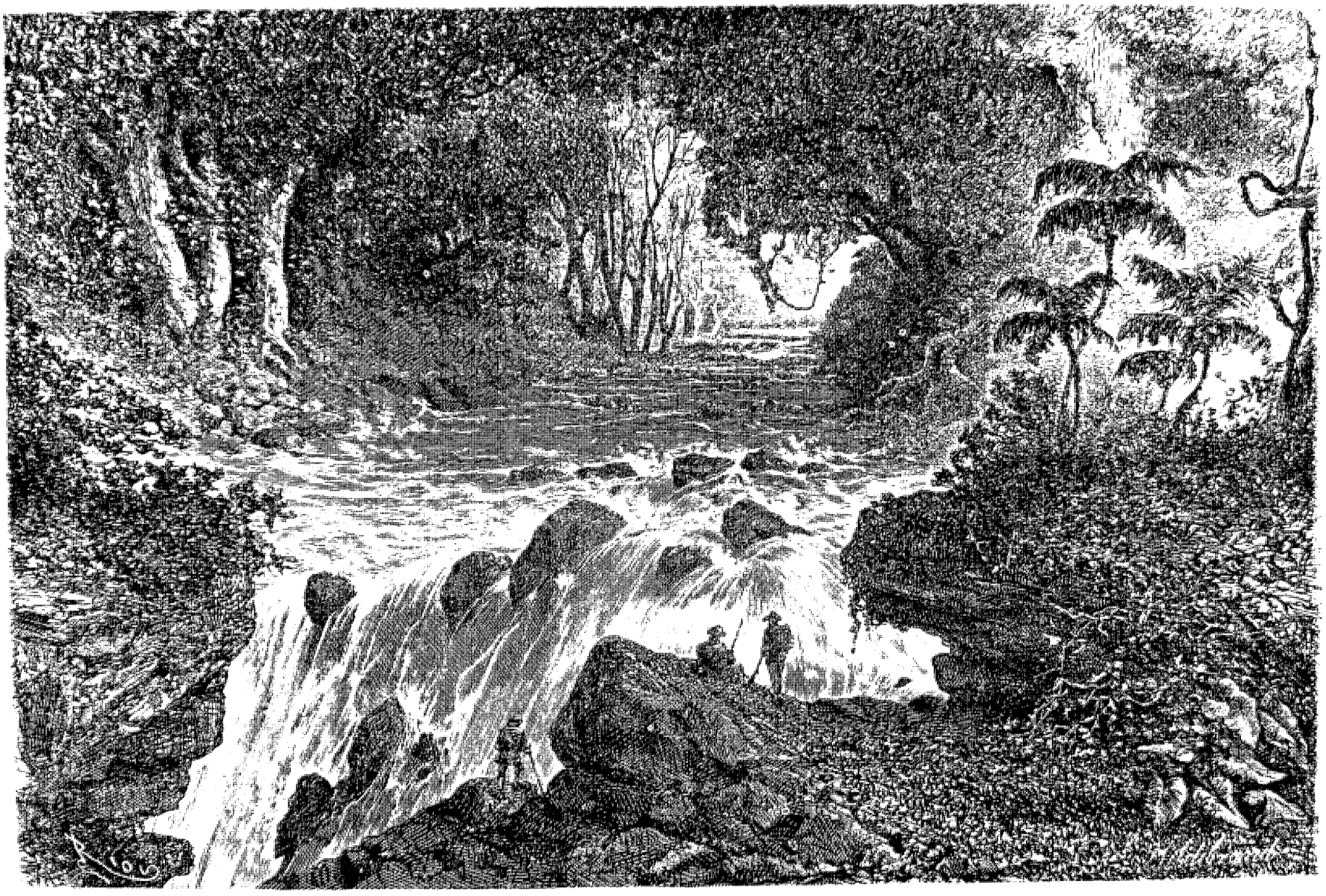
J'avais écouté ce récit d'un air impassible. Nos gens croyant que je suspectais leur véracité ou que la volée qu'ils avaient administrée aux porteurs ne me semblait pas suffisante, demandèrent impudemment à leur infliger séance tenante une nouvelle correction, afin que nous pussions juger qu'ils n'y allaient pas de main morte. Mais je les priai, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, de s'abstenir de toutes voies de fait à l'égard de ces malheureux. Le colonel, que ces détails avaient amusé, se récria contre ce qu'il appelait ma faiblesse ; déjà il donnait à nos gens l'ordre de passer outre à l'exécution, lorsque je le priai tout bas de n'en rien faire, et comme il insistait, je le renvoyai poliment à son garde-manger. Seulement, à dater de cette heure, je ne perdis plus de vue nos porteurs, et la nuit, au bivac, pendant que nous dormîmes, une sentinelle fut chargée de veiller sur eux.

Après un moment de repos que les déserteurs mirent à profit pour panser leurs égratignures, je donnai l'ordre du départ. Nous continuâmes notre marche le long des plages. Leur aspect devenait de plus en plus monotone ; le sable, le faux maïs et les roseaux composaient à eux seuls les sites que nous traversions ; à l'ennui que peut causer la répétition constante des mêmes choses s'ajoutait une chaleur étouffante. Le sable chauffé à blanc nous brûlait les pieds, et les deux lisières végétales entre lesquelles nous marchions, opposaient à la brise un double paravent. Pour tempérer un peu cet air embrasé, nous avions eu l'idée d'emprunter aux roseaux leur couronne de feuilles et de l'utiliser en guise d'éventail ; mais cet exercice, au lieu de nous procurer le rafraîchissement que nous en attendions, n'avait eu d'autre résultat que de lasser nos bras et de faire jaillir plus abondamment la sueur de nos pores. Cuisson pour cuisson, nous avions préféré être rôtis que de bouillir dans notre jus.

Nous allâmes ainsi durant une couple d'heures ; puis, sans que rien nous eût préparés à cette surprise, la double ligne des faux maïs et des roseaux s'acheva brusquement, laissant voir à gauche et tout près de nous la rivière et ses fraîches rives, à droite, et dans la perspective, l'arête verdoyante d'une loma sur laquelle deux énormes pitons, soudés par leur base, distincts par leurs sommets et d'inégale hauteur, se dressaient dominant tous les environs.

Ces pitons étaient les Camantis, dont le nom n'éveille aucun intérêt chez ceux qui nous lisent, mais dont la réputation aurifère est bien établie dans les soixante-trois provinces du Bas-Pérou. Nous marchâmes à leur rencontre avec un empressement d'autant plus joyeux que les grandes forêts dont ils sont couverts et les ruisseaux qui les sillonnent, semblaient offrir aux Boliviens matière à leurs recherches et au colonel une occasion de recommencer ses expériences de Ouitubamba.

A mesure que nous en approchions, leur masse apparaissait plus imposante, et la simple curiosité que nous avions ressentie d'abord, tournait insensiblement



Traversée de la rivière Manin. — Dessin de Rion, d'après une aquarelle de l'auteur.

à l'admiration. Déjà quelques détails commençaient à se dégager de l'ensemble; des renflements et des dépressions de terrains, cachés par la végétation, se laissaient deviner çà et là. Bientôt nous pûmes distinguer les troncs lisses et droits de grands arbres qui se détachaient en gris clair sur le ton sombre des verdures. Le soleil, près de se coucher, ajoutait à l'effet puissant du tableau; son disque, à l'horizon, ruisselait de pourpre et de flamme, et sur ce fond du ciel magnifiquement embrasé, se détachait la colossale silhouette de la double montagne.

Un tel spectacle valait plus qu'un regard sans doute, et je sentis se réveiller mon enthousiasme que la chaleur et la fatigue avaient endormi. Aragon, à qui je le manifestai, parut n'y rien comprendre, mais eut l'air de s'y associer par des renseignements topographiques qu'il me fournit à l'appui. Ainsi je sus par lui que la base des Camantis avait quatorze lieues de tour; que le plus grand des deux pitons était appelé Machu Camanti, — le vieux Camanti, — et le plus petit Huayna Camanti, — le jeune Camanti; — que les forêts qui les couvraient, abondaient en productions végétales de toutes sortes, et que la rivière qui sillonnait le vieux Camanti et dont la source était inconnue, reposait sur un sable d'or et roulait des pépites de ce métal d'une grosseur phénoménale. Comme le mozo en était là de ses explications, nous arrivions au pied de la montagne.

L'endroit était aussi commode qu'on le pût souhaiter pour un bivac en plein air : une herbe fine et drue couvrait le sol; le combustible abondait au seuil de la forêt et une petite rivière assez profondément encaissée et qui devait jaillir des flancs de la montagne, sinuait à vingt pas de là, se rendant au Ccoñi. Dès que la halte eut été résolue, nous nous occupâmes en commun des apprêts du coucher; les roseaux nous manquant pour construire des huttes, nous nous décidâmes à camper sous le couvert de la forêt. Une banne fut attachée par les quatre coins aux branches des arbres, afin que la rosée ne nous atteignît pas; cela fait, nous n'eûmes plus qu'à donner un coup de balai au logis, c'est-à-dire à débarrasser le sol des plantes et des broussailles qui l'obstruaient. Pendant que nous nous livrions à ces soins divers, les interprètes, profitant des dernières clartés du jour, allaient battre le bois et rapportaient bientôt de leur tournée deux pénélopes à cachet blanc, mari et femme, comme j'en pus juger, qu'ils avaient surpris perchés côte à côte sur une basse branche et faisant en commun la prière du soir. Ce gibier, joint à un ara macao et à deux aigrettes — *ardæa alba* — tués en route, composaient un repas sortable que nos pourvoyeurs s'empressèrent de préparer et auquel nous nous promîmes de faire honneur. En gens qui connaissent le prix des choses et la qualité du gibier, nous avions remis aux porteurs, pour qu'ils les accommodassent à leur manière, l'ara et les aigrettes dont la maigreur étique et l'incroyable dureté parurent les surprendre, mais ne les rebutèrent pas.

Dans la soirée, réunis autour d'un grand feu dont le reflet empourprait la futaie et prêtait aux arbres et aux lianes qui nous entouraient des formes bizarres et inquiétantes, Pepe Garcia nous donna sur les Camantis des renseignements qu'en qualité d'historiographe je m'empressai de recueillir et que je crois devoir intercaler ici comme à leur véritable place.

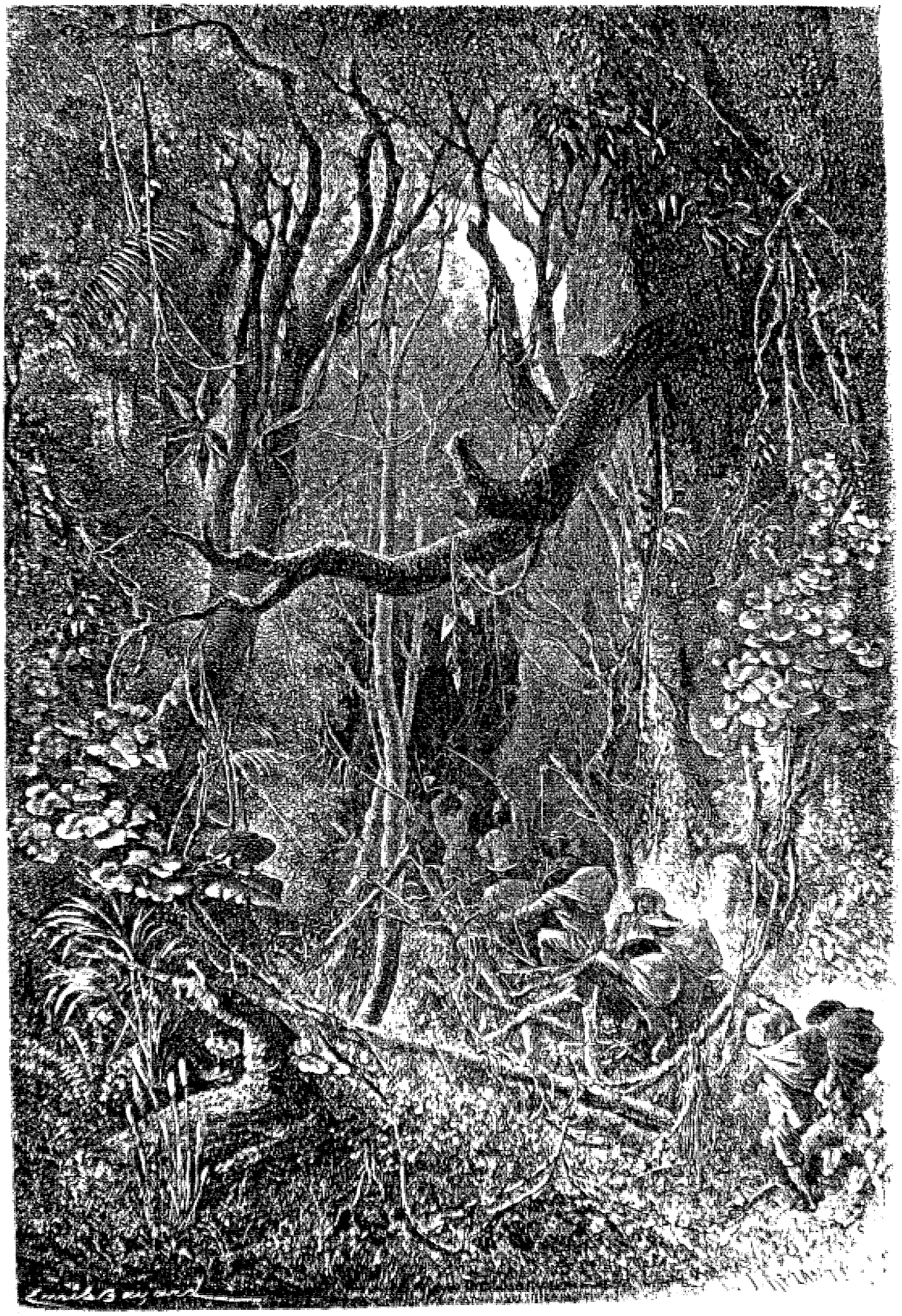
La réputation de la montagne bicéphale datait de l'époque où les conquérants espagnols poussaient des reconnaissances à main armée sur tous les points du territoire péruvien où l'or et l'argent semblaient abonder. Des déserteurs du parti d'Almagro l'avaient découverte en cherchant un passage de la vallée d'Asaroma au Crucero, et, émerveillés à la vue des richesses de ce sol vierge, en avaient pris possession et s'étaient mis à l'exploiter, au grand scandale des *Carangas* et des *Suchimanis*, tribus sauvages qui vivaient alors dans les environs[1].

Le secret de cette fortune, si bien gardé qu'il eût été par les intéressés, n'avait pas tardé à être connu. Des émigrants et des aventuriers étaient venus de plusieurs points de la Sierra se joindre aux déserteurs dans le but de partager leurs travaux et leurs bénéfices. Mais les premiers occupants, se refusant à tout partage, avaient prétendu maintenir leur droit de rester seuls maîtres des lieux. A ce droit les derniers avaient opposé la force et l'on s'était égorgé quelque peu. Comme le sang répandu n'avançait en rien leurs affaires, les parties bataillantes avaient reconnu la nécessité d'entrer en accommodement. Une association s'était formée entre les travailleurs, et son résultat pour les trois premières années avait été de vingt-sept millions de piastres, dont le jeu, l'orgie et les *huarmipampayrunacunas* — lisez vierges folles — avaient eu la plus grosse part.

Les choses allèrent ainsi pendant un quart de siècle; puis les conquérants s'éteignirent, et les gîtes métallifères qu'ils avaient si vaillamment exploités à l'aide des populations décimées furent abandonnés par la génération qui leur succéda. A peine de loin en loin entendit-on parler d'une bocamina nouvellement ouverte où l'argent vierge se taillait au ciseau, ou d'un lavadero dont le produit d'une semaine avait suffi pour enrichir son possesseur.

Bien du temps s'était écoulé lorsqu'on songea à reprendre les travaux d'excavation et de lavage dont le pays ou plutôt ses exploiteurs primitifs avaient tiré d'incalculables revenus. On se mit à la recherche de nouveaux gîtes, tout en revoyant un à un ceux dont la tradition orale, à défaut de livres, perpétuait le souvenir. L'ancienne réputation aurifère des Camantis attirait naturellement l'attention des ambitieux pressés de faire fortune. Tous y coururent, comptant bien la prendre d'assaut; mais soit que leurs entreprises, conçues à la légère, péchassent dans l'exécution, soit que les bras devenus rares manquassent au travail ou que les

1. Les descendants de ces tribus, représentés aujourd'hui par quelques familles, habitent la rive gauche du Beni.



terrains épuisés eussent donné tout l'or et l'argent de leurs veines, la plupart de ces essais rétrospectifs ne produisirent qu'un résultat médiocre ou tout à fait nul. Comme il fallait trouver une cause à cet insuccès, les Nestors du pays prétendirent que depuis la conquête espagnole les deux Camantis étaient enchantés et la surveillance de leurs richesses commise à la garde d'esprits malins, qui, pour éloigner les travailleurs de leurs domaines, égaraient les recherches de ces derniers et leur jouaient quelquefois de fort méchants tours.

A quelque temps de là, un événement tragique était venu confirmer ces dires. Un Espagnol du Vascongado appelé Goïcuro, qui exploitait un lavadero au bord du rio Garote, sur le versant ouest du Machu Camanti, avait excavé, lavé, relavé quatre mois durant, sans découvrir au fond de sa sébile une paillette d'or. Un tel résultat ne pouvait avoir, à coup sûr, qu'une cause surnaturelle; tout autre que le Vascuense l'eût compris et eût abandonné la partie; mais il n'y vit qu'un effet de la mauvaise chance et se flatta de la conjurer en continuant ses recherches; mal lui en prit. Un beau matin, des Indiens qui l'aidaient dans son œuvre et allaient une fois par semaine l'approvisionner de vivres à Corani, le trouvèrent à leur retour pendu par sa cravate à la branche d'un *palo santo* et à moitié dévoré par les urubus. Ce genre de mort et le choix du bois saint auquel le chapeton était accroché éloignaient toute idée de suicide et prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il avait été victime du mauvais esprit. Dix lustres s'étaient accomplis depuis cet événement tragique, et les Camantis, réputés maudits, n'avaient été visités par personne.

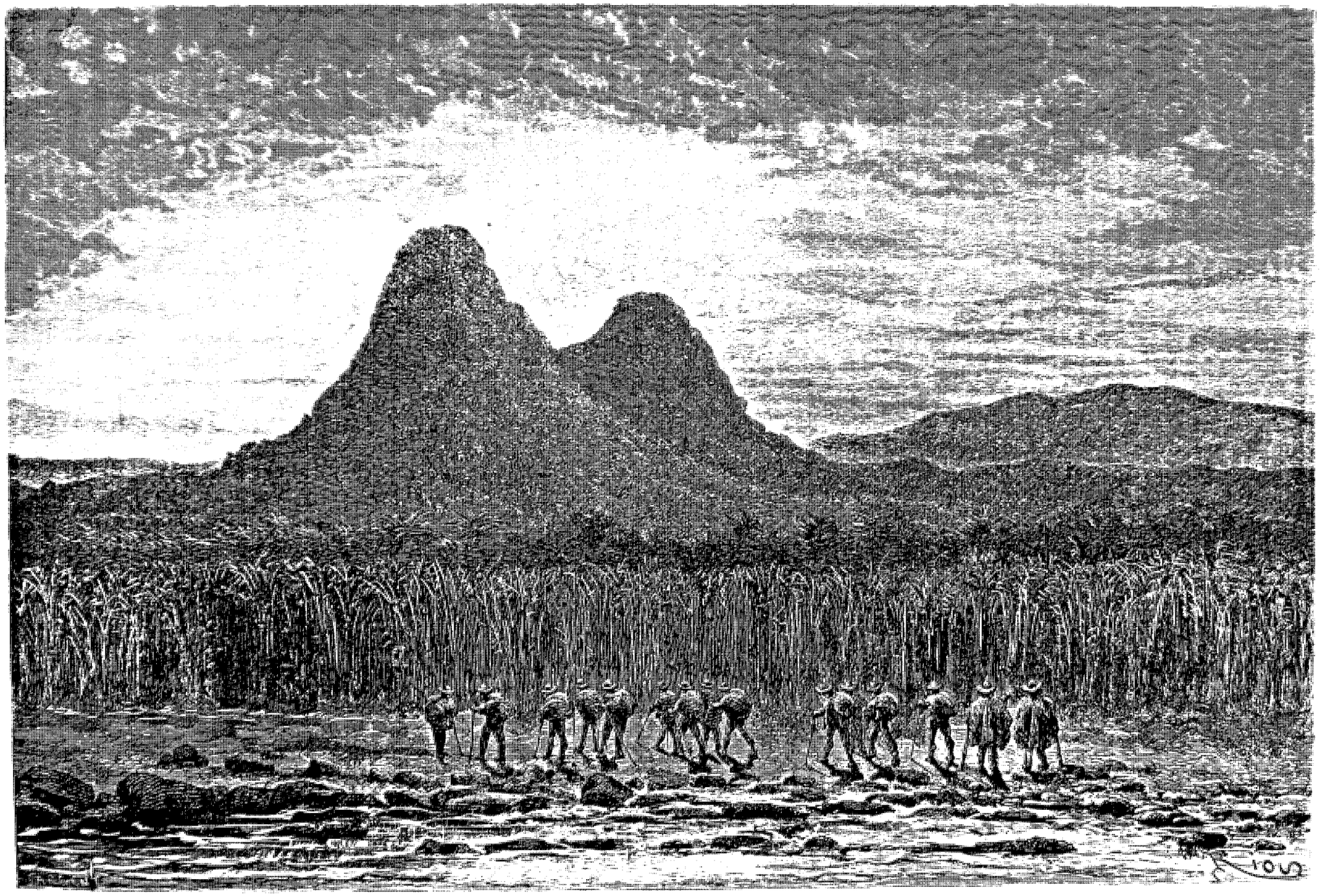
Cette histoire, débitée par Pepe Garcia d'un accent convaincu, avait impressionné vivement les péons et donné la chair de poule aux porteurs, qui, même après que le narrateur eut cessé de parler, l'écoutaient encore la bouche béante; l'intervention du diable dans les affaires d'ici-bas est pour eux un fait avéré et tout aussi indiscutable qu'une parole d'Évangile. Leurs régulateurs spirituels leur ont dit tant de fois au prône du dimanche, en leur reprochant leur paresse et leur ivrognerie, que Supay (le démon) les guette et rôde sans cesse autour d'eux pour les induire au mal, qu'il leur arrive quelquefois de tourner la tête dans l'idée de l'apercevoir derrière eux. En ce moment, l'heure et le lieu aidant, et leur croyance au surnaturel ayant atteint tout le degré d'exaltation possible, si quelque sceptique se fût avisé de leur dire que Goïcuro, après avoir joué son va-tout dans un essai de lavadero, s'était pendu pour éviter la banqueroute, ils eussent crié à l'imbécillité et au blasphème. Aussi me gardai-je bien d'exprimer là-dessus mon opinion individuelle, qui m'eût fait le plus grand tort dans leur esprit.

La nuit que nous passâmes au pied du Machu Camanti fut profondément calme. Notre sommeil n'y fut troublé par les taquineries d'aucun des farfadets qui, d'après la version de Pepe Garcia, habitaient la vieille montagne. Peut-être en ce moment étaient-ils occupés ailleurs. La seule particularité que je notai, à l'heure où l'aube commençait à blanchir le ciel, fut une abondante rosée qui pénétra la banne étendue sur nos têtes et nous gratifia bientôt d'autant de gouttières que si nous eussions été placés sous la pomme d'un immense arrosoir.

Pendant que nous nous épongions, les cascarilleros donnaient un coup d'œil d'amateur à la végétation qui nous entourait, afin d'en tirer un présage heureux ou défavorable pour le succès de leurs recherches. Certaines nuances de verdure qu'ils entrevirent au loin à travers les arbres les confirmèrent dans l'idée, qui leur était venue la veille, d'explorer en détail les versants des deux Camantis. Ces nuances, qu'ils nous montrèrent, étaient ici d'un vert pâle, là d'un vert rougeâtre et tranchaient assez faiblement sur la tonalité du paysage. Elles indiquaient, suivant eux, des manchas ou veines d'arbres fébrifuges, qui naissent sur un point quelconque de la forêt, se poursuivent parmi ses diverses essences et s'interrompent tout à coup pour ne reparaître qu'à une certaine distance, soit en deçà, soit au delà du premier parallèle. Les quinquinas, qu'ils devinaient plutôt qu'ils ne les voyaient, étaient, à leur avis, d'espèce inerte sans intérêt pour le commerce; mais le seul fait de leur présence donnait tout lieu de croire que d'autres espèces actives se trouvaient dans leur voisinage, ou devaient croître aux environs. Comme ils parlaient de commencer sur-le-champ leurs recherches, nous ne prîmes que le temps de décrocher la banne et de la tordre pour en exprimer l'eau, puis nous gravîmes sur leurs pas les premières assises de la montagne.

Leur pente était des plus abruptes et le sol fort accidenté, comme nous en pûmes juger après quelques instants de marche. A ces difficultés se joignirent bientôt des obstacles sérieux qui réclamèrent toute notre attention, en même temps qu'ils exerçaient les muscles de nos jambes. C'étaient des superpositions de roches couvertes d'une mousse rase et gluante, des arbres morts et tombés en travers, d'inextricables fouillis hérissés de dards et d'épines, d'étroites et profondes gerçures traîtreusement dissimulées par un réseau de plantes et de lianes dans lesquelles nous courrions risque d'enfoncer et de disparaître avec armes et bagages.

Comprenant le danger de marcher plus longtemps à la débandade, ainsi que nous l'avions fait jusqu'alors, nous nous plaçâmes à la file, cédant aux porteurs l'honneur et le soin de nous précéder. Ainsi alignés, si nous venions à rencontrer une crevasse, un trou, un embarras quelconque, le chef de file, qui tâtait le terrain avec son bâton, obliquait aussitôt à droite ou à gauche, et la colonne, s'exécutant comme un seul homme, reproduisait ce changement de conversion; quand ce chef de file, pareil à l'oiseau conducteur d'une troupe émigrante, était las de remplir l'office dont nous l'avions chargé, il quittait son poste et allait se placer à la queue du détachement, abandonnant à son voisin le soin de nous conduire.



Les deux Camantis. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

Les cascarilleros, que leurs recherches obligeaient de s'écarter à chaque instant, vaguaient en liberté sur les ailes de la colonne. L'insouciance de leur allure et leur façon de cheminer le nez en l'air prouvaient clairement que les obstacles qui nous paraissaient formidables leur étaient très-indifférents.

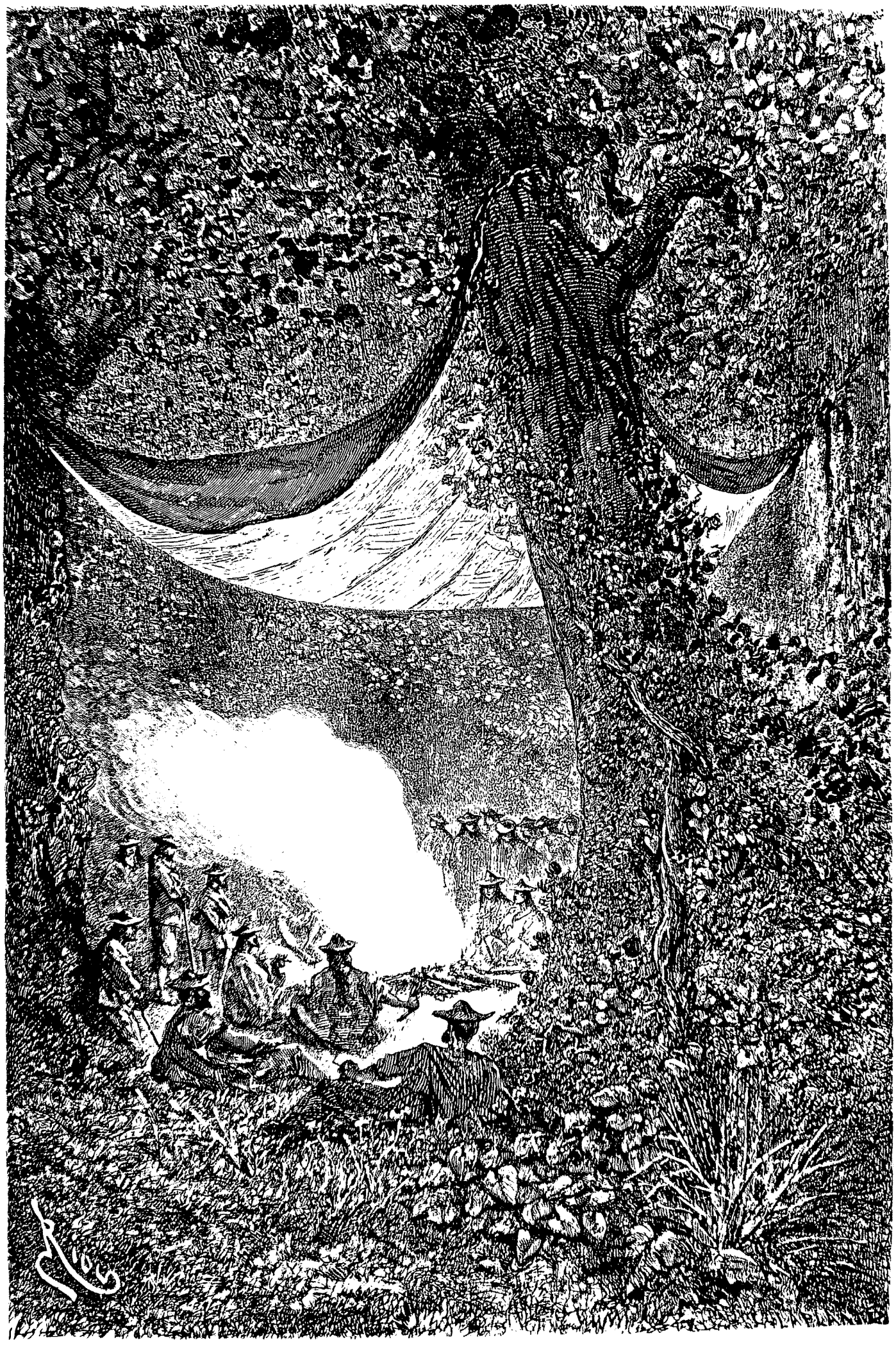
Rien de plus étrange et de plus intéressant à la fois que de les voir consulter un à un les indices épars autour d'eux, afin d'en tirer des probabilités ou des certitudes. Aux endroits où l'épaisseur et la hauteur de la futaie leur dérobaient, avec la vue du ciel, la nuance précise de la végétation, ils marchaient courbés vers le sol, remuant son détritus et cherchant, parmi les feuilles qui en composaient la couche superficielle, certaines feuilles dont ils examinaient attentivement les deux faces du limbe. Quand, par hasard, ils étaient assez rapprochés pour échanger des réflexions à ce sujet, car chaque péon se livrait à une enquête particulière, ils se demandaient, en se montrant les feuilles qu'ils avaient trouvées, si elles s'étaient détachées des arbres voisins ou si le vent les avait apportées en ce lieu de telle ou telle direction et de telle ou telle distance.

Ce mode d'investigation, employé par des gens qui depuis leur enfance hantent l'intérieur des forêts, pourrait sembler quelque peu puéril si nous ne nous hâtions de dire qu'il est souvent difficile, et même parfois impossible, de reconnaître à leur écorce les arbres fébrifuges, enveloppés qu'ils sont, de la base du tronc à la bifurcation des branches, par des végétations de toutes sortes, loranthées, bignonias, caladiées, etc., qui y implantent leurs racines griffues, les escaladent d'un seul jet ou les étreignent de nœuds multipliés, tout en les revêtant d'un splendide manteau de feuilles et de fleurs. Comme un exemple de cette difficulté que les plus habiles ne sauraient vaincre, on cite l'histoire d'un practico ou majordome qui dirigeait une exploitation de ces arbres dans la vallée d'Apolobamba. Après avoir fait abattre, écorcer, détailler, sécher et ensuronner tous les quinquinas qui composaient un de ces taillis appelés manchas, opération qui avait duré quatre mois, il allait abandonner le site et poursuivre ailleurs ses recherches, lorsque le hasard lui fit découvrir dans l'énorme tronc revêtu de plantes grimpantes contre lequel était appuyé son ajoupa, un *cinchona nitida*, le doyen en grosseur de tous les quinquinas qu'il avait abattus. L'histoire ne dit pas s'il fut à la fois confus et charmé de sa découverte. Comme nous n'en étions encore qu'à la recherche des arbres fébrifuges et que leur exploitation ne nous regardait pas, l'erreur ou l'omission du practico d'Apolobamba, à supposer que nos péons l'eussent reproduite, eût été sans inconvénient.

Déjà trois heures s'étaient écoulées depuis que nous explorions les forêts du Machu Camanti; durant ce temps nous n'avions fait que monter, gravir, escalader, sans égard pour les muscles de nos jarrets qui ployaient de lassitude et demandaient grâce. A ce moment, je m'avisai de remarquer que les obstacles semés à profusion sur notre chemin et qui nous obligeaient, pour les éviter, à décrire une foule d'angles bizarres, nous avaient si bien écartés de la ligne droite que du nord-est, que nous suivions en commençant, nous étions passés au nord-ouest, et cela sans nous en douter. Comme je communiquais cette remarque au colonel qu'elle étonnait plus que moi-même, nous débouchions devant un ravin assez large où coulait un rio-torrent dont les extrémités d'aval et d'amont étaient cachées par les verdures. Ce torrent qui, pareil au gamin allongeant le trajet de la maison à l'école, s'amusait à sinuer à travers la montagne au lieu d'aller en ligne droite porter son tribut au Ccoñi, ce torrent était le Garote, célèbre à défaut d'autre chose par la fin tragique de Goïcuro. En remontant son cours pendant cinq minutes, nous arrivâmes à l'endroit où le chapeton avait établi son lavadero. Pepe Garcia, qui nous faisait les honneurs de ce site funèbre, nous montra dans le lit du Garote quelques pieux grossièrement équarris à la hache et encore debout. C'était tout ce qui restait d'un trapiche ou barrage construit par l'Espagnol pour détourner la masse du courant. Le palo santo, auquel s'était branché ce malheureux, se dressait encore sur la rive, mais à l'état de squelette. La foudre, assurait gravement l'interprète en chef, était tombée sur cet arbre et l'avait desséché en punition de l'aide qu'il avait prêtée à l'action criminelle du chapeton.

Malgré les souvenirs lugubres attachés à ce site, il me parut convenir à l'églogue plutôt qu'au drame, et offrir toutes les commodités désirables pour la halte et le déjeuner auxquels nous avions droit après une ascension de trois heures. En conséquence, nous nous laissâmes choir sur une herbe courte, fine et lustrée qui revêtait les berges du torrent et, tout en écoutant murmurer, plutôt que gronder, les petites chutes que déterminaient dans son lit des pierres tombées en travers, nous fîmes ce que le colonel appelait un repas champêtre, mais qui n'était qu'un maigre déjeuner.

Un supplément, sur lequel nos porteurs n'étaient pas en droit de compter, leur permit d'allonger un peu leur repas. En vaguant le long du Garote, ils trouvèrent, collés contre les pierres, des hélix de la famille et du volume de ceux que j'avais cuisinés sur le plateau de Huaynapata et dont le souvenir m'importunait encore. Bien que les Indiens n'eussent jamais goûté de ces mollusques, ils n'hésitèrent pas à les ramasser, en se disant que, puisque des Hueracochas comme nous en avaient mangé, ils pouvaient sans crainte en manger eux-mêmes. Le syllogisme en soi était assez sensé, mais la façon dont ils préparèrent leurs escargots n'avait pas l'ombre du bon sens et ne relevait d'aucune recette connue. Sans prendre la peine de les laver pour les débarrasser de leur bave, ils cassèrent les tests, en retirèrent les mollusques vivants qu'ils mirent en brochette, puis, ayant allumé du feu, ils placèrent sur les braises ces animaux, qui prirent aussitôt la forme de



tire-bouchons. Après quelques minutes de cuisson, ils les retirèrent du feu et vinrent poliment me prier d'y goûter pour faire honneur à leur cuisine ; mais je les remerciai de grand cœur, tout en les repoussant du geste et les engageant à expédier vivement ces mollusques grillés qui voulaient être servis chauds et mangés de même. Sans plus tarder ils partagèrent le produit de leur chasse, qui valut à chaque homme une douzaine d'escargots de la grosseur d'une mauviette.

La torpeur de nos gens après l'absorption de ce mets me prouva jusqu'à certain point qu'il pesait à leur estomac, lequel avait pu se l'assimiler, mais consentirait difficilement à le réduire en chyme. Comme ils paraissaient disposés à s'étendre sur l'herbe afin de digérer plus sûrement dans cette posture, l'idée vint au colonel d'activer leur digestion en les employant au déplacement et au transport des pierres qui jonchaient le lit du Garote. L'essai tenté par son compatriote lui trottait dans la tête, et avant de quitter ces lieux, il désirait savoir si l'infortuné avait eu tort ou raison de jeter le manche après la cognée. Nos porteurs furent donc requis d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps, et malgré la mauvaise humeur qu'ils ne manquèrent pas d'en témoigner, durent s'armer du pic et de la pelle et recommencer leur œuvre de Ouitubamba. Après deux heures d'un travail assidu, le colonel eut la chance de recueillir une pincée de poudre d'or et deux pépites de la grosseur d'une tête d'épingle qu'il enveloppa de papier et mit dans son porte-cigare. Ce résultat, dont il paraissait fier, prouvait à n'en pas douter, me dit-il, que le rio Garote était aurifère, et que son compatriote n'avait pas assez réfléchi avant de se pendre.

A cette allégation tant soit peu risquée, je crus devoir répondre que le Garote, aurifère aujourd'hui par suite d'une commotion volcanique, pouvait bien ne pas l'être au commencement de ce siècle, fait qui s'était produit à l'égard de bien des rivières que dans une courte période les volcans avaient enrichies et appauvries tour à tour. L'absence de l'or dans le lit du Garote expliquait alors l'insuccès des tentatives de Goïcuro, sa lassitude et son dégoût de ce travail sans résultat, et enfin son suicide.

D'un autre côté, en admettant que déjà à cette époque le Garote fût aurifère, ce devait être dans de si faibles proportions, à en juger par les échantillons recueillis sur l'heure, que le chapeton, désespérant de couvrir les frais de son entreprise, s'était décidé à y mettre fin en ce monde et à l'aller continuer dans un monde meilleur. Pris dans ce dilemme dont les deux propositions concluaient fatalement à la pendaison, le colonel baissa la tête et ne sut que répondre.

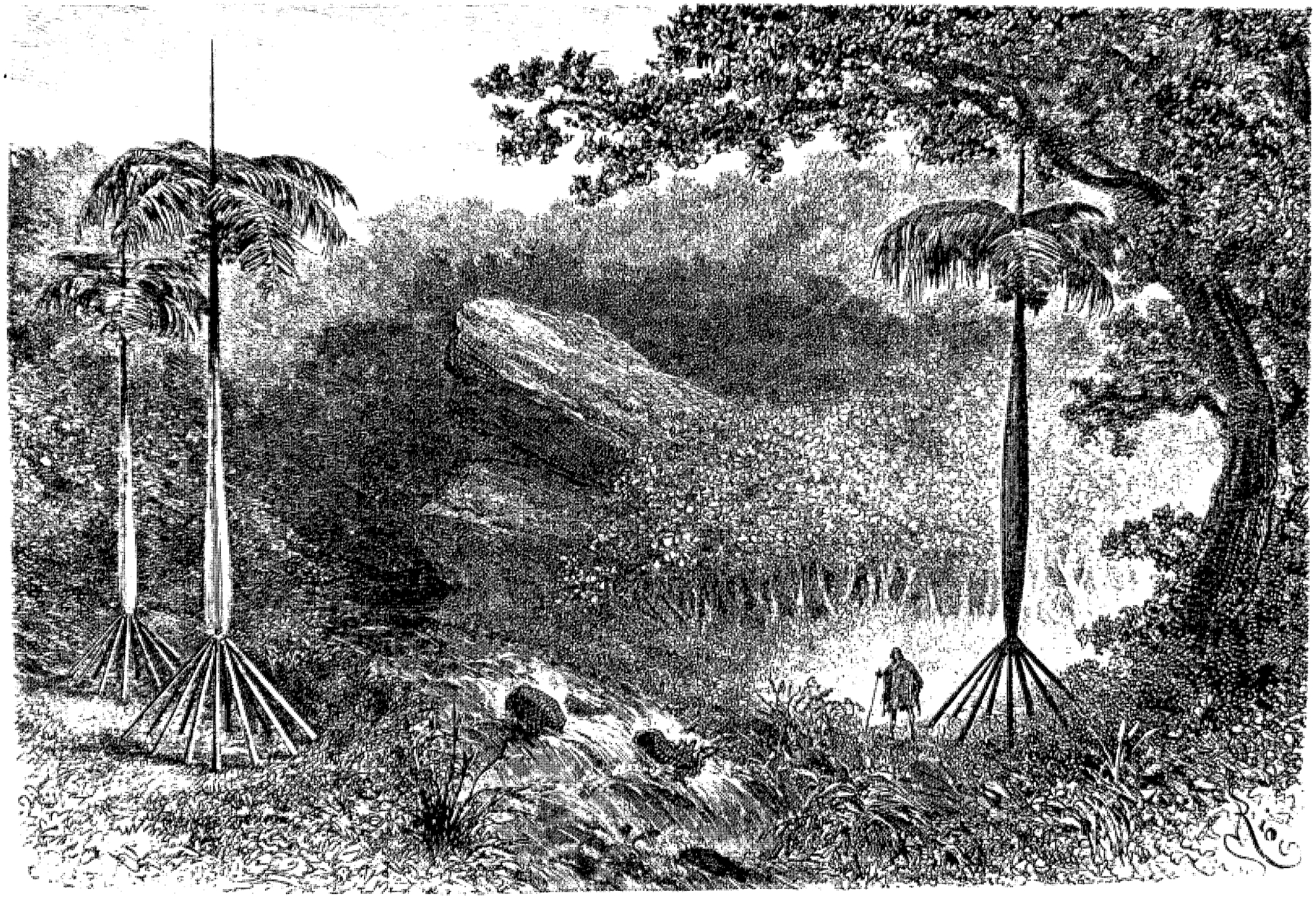
Rien ne nous retenait plus sur les bords du Garote. Les péons venaient de s'éloigner pour continuer leurs recherches, et le rude labeur auquel nos gens s'étaient livrés avait complétement dissous le bol alimentaire qui surchargeait leur estomac. A cette heure ils paraissaient ingambes, guillerets et tout disposés à se mettre en marche. Nous profitâmes de leurs bonnes dispositions pour reprendre sous le couvert de la forêt notre ascension du Machu Camanti.

La végétation, loin de s'appauvrir, semblait devenir plus épaisse et plus luxuriante. C'était juste le contraire de ce que j'avais observé jusqu'alors dans les forêts placées sur les versants d'une montagne, où la vigueur et l'exubérance qu'elles déployaient à sa base s'amoindrissaient sensiblement en remontant vers son sommet. Mais le Machu-Huayna Camanti, en qualité de montagne bicéphale, et même enchantée, s'il fallait en croire la tradition, devait jouir de priviléges que n'avaient pas les montagnes vulgaires.

Pendant les premières minutes de marche, nous pûmes voir encore par échappées l'azur du ciel et les gais rayons du soleil ; puis la lisière de taillis qui bordait le Garote se referma derrière nous ; les arbres devinrent plus corpulents et plus serrés, leur feuillage s'épaissit et s'entremêla, une pénombre verdâtre remplaça par degrés la clarté du jour, et bientôt j'eus quelque peine à distinguer l'aiguille de ma boussole.

Cette clarté crépusculaire donnait aux objets qui nous entouraient des formes bizarres et grimaçantes. Les troncs d'arbres et les vieilles souches avaient des profils difformes et rechignés. Les lianes pendantes ou traçantes faisaient l'effet, selon leur taille et leur allure, de couleuvres en marche ou de pythons à l'affût d'une proie ; des touffes d'orchidées suspendues par un fil invisible à distance, simulaient d'énormes chauves-souris arrêtées dans leur vol. L'air, d'abord chaud et même suffocant, s'était graduellement refroidi. Une humidité pareille à de la bruine tombait d'en haut avec le suintement des feuilles et pénétrait nos vêtements qui nous semblaient avoir doublé de poids. De ce paysage, mystérieux ensemble de choses indécises, de formes ébauchées, de lignes et de contours submergés et flottant dans la vague lueur qui leur donnait l'apparence du rêve, se dégageait je ne sais quelle grandeur morne, quelle majesté taciturne et presque menaçante. L'horreur sacrée des bois, ce sentiment propre aux anciens qui n'admettaient pas la divinité sans son cortége obligé d'épouvante, cette horreur qui jusqu'alors m'avait fait sourire, me pénétrait à mon insu. Le vers de Virgile : *Horrendum silvis et religione parentum* qui me revenait en mémoire, me semblait à cette heure d'une vérité saisissante. J'avais beau me citer à moi-même, pour me donner du cœur, le *nunc animis opus.. . nunc pectore firmo* du même poëte, une appréhension vague, une crainte indéfinissable contractaient mes plexus nerveux ; le frôlement des feuilles au-dessus de ma tête, le craquement des branches sous mon pied, faisaient courir de singuliers frissons dans ma moelle épinière, et comme le *pius Æneas* traversant le sombre royaume, j'avais la chair de poule et me sentais « tout chose. »

Cette région du mystère et de l'inconnu avait pour habitants des êtres d'aspect fantastique qui vivaient, croissaient et multipliaient dans ses profondeurs téné-



Taillis de quinquinas aux environs des Camantis. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

breuses et n'eussent pu s'acclimater ailleurs. De grands sphinx ocellés, de lourdes phalènes aux ailes de velours se détachaient à notre approche des troncs d'arbres contre lesquels ils étaient collés plutôt que posés, voletaient un instant au-dessus de nos têtes avec l'allure inquiète et saccadée qui distingue de leurs congénères diurnes ces fils de l'ombre et de la nuit, et disparaissaient aussi brusquement qu'ils étaient apparus.

Bien qu'ils fussent d'humeur farouche et eussent repoussé les premières avances que j'avais cru devoir leur faire, je ne me tins pas pour battu. A force d'adresse, de patience, de sollicitations et de coups de chapeau, je finis par en avoir raison et nouer avec eux des relations intimes, comme en témoignent leurs portraits que j'ai conservés.

Notre marche à tâtons durait depuis deux heures, lorsque, au plus fort de cette obscurité qui nous entourait, un rayon pâle glissant obliquement sous la futaie sembla nous indiquer l'approche du jour. Un bruit d'eaux grondantes qui provenait de quelque chute arrivait en même temps jusqu'à nous. Nous nous dirigeâmes vers l'endroit d'où nous venaient la lumière et le mouvement représentés par ces eaux et cette clarté; après vingt minutes de marche, durant lesquelles l'obscurité s'était graduellement dissipée, nous débouchions sur un côté de la montagne où la végétation disparaissait pour faire place aux pierres.

En revoyant la lumière, nous poussâmes une exclamation de joie; jamais le ciel ne nous avait paru si bleu, le soleil si vivifiant, les verdures si chatoyantes. A ce sentiment de bien-être succéda bientôt une impression d'étonnement que justifiait l'aspect du site où le hasard venait de nous conduire.

Ce côté de la montagne dont la ligne se profilait sèchement sur le ciel, présentait un ravin, ou mieux une rainure, longue d'environ trente mètres et large de cinq à six, encombrée sur ses bords de lourds polyèdres de grès rouge posés en équilibre. Dans cette rainure qui rappelait les acéquias des villes espagnoles autant qu'une forêt vierge et ébouriffée peut rappeler un parc anglais, le Garote troublé, sali, jaunâtre, galopait, avec des soubresauts furieux, et venant à rencontrer un obstacle, s'éparpillait en jets nombreux couronnés de panaches de bruine.

Un instant je doutai que le torrent que nous avions sous les yeux et dont le bruit était assourdissant fût le pittoresque cours d'eau que quelques centaines de mètres plus bas nous avions vu murmurant et limpide tomber d'assise en assise comme un rideau de gaze bleue qu'une main invisible aurait déroulé pli à pli. Cependant il fallait bien se rendre à l'évidence, le Machu Camanti n'ayant qu'une seule rivière affluent du Ccoñi.

En se reculant un peu à gauche, de façon que la silhouette des pierres cachât le sommet des arbres voisins et terminât la perspective, le site apparaissait dans toute sa sauvagerie et l'on ne pouvait souhaiter rien de plus morne et de plus désolé. Cet abrupt ravin où courait le Garote sur une pente de quelque trente-cinq degrés, appartenait de droit au cœur de la Sierra et semblait tout dépaysé dans cette région intertropicale. Ni herbes, ni roseaux ne croissaient sur ses bords, où deux ou trois pauvres arbres, noyés sans doute, mais dégonflés, dressaient leurs squelettes.

Pendant que je faisais un dessin de la chose, les cascarilleros, qui depuis longtemps nous avaient faussé compagnie, nous rejoignirent un à un. Leur récolte d'échantillons avait été bonne et comprenait six variétés actives de quinquinas; dans le nombre se trouvait un quinquina rouge, le *cinchona succirubra*, et un quinquina gris qui semblait se rapporter au *C. condaminea* de Bonpland. Mais la perle, le joyau de la collection était sans contredit une branche dont l'écorce, d'un blanc grisâtre, faiblement rayée de sillons longitudinaux, les feuilles lancéolées, obovales, longues de douze centimètres et larges de six, le limbe d'un vert gai sur sa face supérieure, d'un vert plus pâle et teinté de carmin sur sa face inférieure, présentaient tous les caractères du *cinchona calisaya*. C'était bien la plante, en effet, et les cascarilleros paraissaient stupéfaits plutôt que joyeux de l'avoir trouvée ailleurs que dans leur pays, cette espèce étant propre aux vallées de la Bolivie et ne dépassant guère l'extrémité nord des vallées d'Apolobamba. Leur dire à cet égard s'accordait avec l'opinion des quinologistes, qui assignent à cette variété de cinchona, la plus appréciée de toutes, une limite qu'elle ne franchit pas et au delà de laquelle or la chercherait vainement.

La trouvaille inespérée des péons était d'un grand intérêt pour la science et pour le commerce; elle jetait un jour nouveau sur l'habitat géographique de la plante et, du même coup, réhabilitait sur les marchés d'Europe les quinquinas du Bas-Pérou, considérés jusqu'à ce jour comme inférieurs à ceux du Haut-Pérou ou Bolivie[1]. Je demandai donc aux péons des renseignements sur le site où ils avaient découvert ce quinquina, prêt à revenir sur mes pas pour étudier sa topographie, le dessiner et avec lui tous les calisayas qui pouvaient y croître. Mais l'endroit, paraît-il, était inaccessible ou de peu s'en fallait, et le majordome, qui de loin avait reconnu ces calisayas à certain reflet

1. La réputation des quinquinas boliviens, habilement surfaite par la compagnie de la Paz à qui le gouvernement a concédé depuis longtemps le monopole de l'exploitation des quinquinas de ses vallées, cette réputation n'a d'autre cause que l'abondance dans les forêts de la Bolivie des variétés de quinquinas dites *calisaya* et *boliviana*, que le commerce place au premier rang. Mais pour deux variétés de quinquinas hors ligne que possède la Bolivie, le Pérou en a vingt variétés, dont huit au moins sont de qualité excellente. Il est vrai que jusqu'à ce jour sa voisine a fait tout ce qui dépendait d'elle pour les déconsidérer en public afin de donner plus de valeur à ses produits. Les quinquinas péruviens se relèveront de leur déchéance et jouiront de toute la faveur qu'ils méritent, lorsque les forêts des Yungas de la Bolivie, dépouillées de leurs quinquinas par la compagnie qui depuis vingt ans a outrepassé de plus en plus chaque année le chiffre d'exportation (quatre mille quintaux) que lui assignait son traité, lorsque ces forêts, sans produits, disons-nous, auront obligé le gouvernement bolivien à faire de ses quinquinas l'objet d'une culture réglée

chatoyant des feuilles propre à l'espèce, avait risqué vingt fois de se casser le cou en descendant le plan d'une barranca, ravin profond qui le séparait de ces arbres dont il tenait à rapporter un échantillon. Force me fut de refréner, jusqu'à une nouvelle rencontre de la précieuse espèce, le désir que j'avais de la voir de près.

Les échantillons mis en sûreté, je continuai mon croquis du Garote interrompu par l'arrivée des Boliviens et les explications qu'ils m'avaient données. A peine l'eus-je terminé qu'ils parlèrent de redescendre, en alléguant qu'à cette heure, la hauteur de la zone des quinquinas étant atteinte et même dépassée, il était parfaitement inutile de continuer notre ascension fatigante. De très-grand cœur j'eusse fait droit à leur requête, si les deux aspects du Garote que j'avais vus ne m'eussent donné l'envie de remonter jusqu'à sa source. Un trajet de quelque trois cents mètres à peine nous séparait du sommet du Machu Camanti, et je crus devoir l'entreprendre, persuadé que nous trouverions en chemin l'endroit d'où jaillissait du roc ou sortait de la terre l'affluent torrentueux du Ccoñi, sur l'origine duquel aucun de nos gens n'était renseigné. C'était un caprice de géographe et de curieux que je tenais à satisfaire, et comme jusqu'ici j'avais fait beaucoup pour les autres, il me paraissait assez juste que les autres à leur tour fissent quelque chose pour moi. Leur opinion à cet égard devait différer de la mienne, car ce ne fut pas sans grogner qu'ils se décidèrent à m'accompagner dans cette excursion.

A mesure que nous nous élevâmes, cherchant autour de nous de quelle fissure du sol, de quelle fente de rocher pouvait sortir le torrent que nous avions perdu de vue et dont le bruit était allé s'affaiblissant, les arbres si longtemps rapprochés commencèrent à s'espacer, et leurs troncs diminuèrent de grosseur; seul leur feuillage était encore assez épais pour nous cacher la vue du ciel, bien qu'il tamisât la lumière. La végétation avait complétement changé d'aspect. Aux bombax, aux palmiers, aux fougères arborescentes, aux puissantes aroïdées qui caractérisaient les zones inférieures, avaient succédé des myrtacées et des capparis au feuillage rigide, de hauts taillis d'actynophylles, de bambusas et de cypéracées. D'énormes faisceaux de sarmenteuses ténues comme des fils pendaient en écheveaux du sommet des arbres et remplaçaient les monstrueux béjucos et les gigantesques lianes d'en bas. La flore locale haletait, et, comme nous, était à bout de forces en atteignant à ces hauteurs.

Le bruit du Garote, que nous n'entendions plus depuis longtemps, revint de nouveau frapper notre oreille; mais, à l'exemple de la végétation qui s'était appauvrie, le mugissement du torrent n'était plus qu'un simple murmure. Bientôt nous sûmes à quoi nous en tenir sur ce changement.

Le sommet du Machu Camanti était occupé par un lac dont le centre qui reflétait la couleur du ciel était seul apparent. Les bords de ce lac, voilés par les cimes des derniers arbres des versants, en reproduisaient si exactement le feuillage, qu'ils semblaient participer de la végétation qui les entourait. De là une singulière illusion d'optique où le pourtour du lac semblait bordé d'un revêtement de verdure touffue, ombreuse et du ton le plus velouté, tandis que le milieu, où se peignait le ciel, simulait une trouée dans le vide.

Séduits par l'étrange beauté de ce lac alpestre, dont la présence en ce lieu leur paraissait tenir du prodige, nos gens s'en étaient approchés et l'admiraient de tous leurs yeux. Ses bords, qui dépassaient de trois pieds le niveau de l'eau, étaient revêtus d'une herbe courte et drue que l'humidité du sol et l'ombre des arbres entretenaient dans une constante fraîcheur. Le diamètre du lac, autant qu'une simple évaluation du regard permettait d'en juger, était de cinquante-cinq à soixante mètres. D'une fracture de sa vasque s'épanchait la nappe verte qui formait le Garote, ce torrent-rivière aux multiples aspects.

Un calme si profond régnait à la surface de ce lac que l'envie me prit de suspendre mes vêtements aux arbres de la rive et de piquer une tête dans ses eaux vierges et sans souillure qui n'avaient jamais reflété que les splendeurs du ciel; mais l'essai que j'en fis en ôtant ma chaussure et les touchant du pied, suffit à bannir cette envie. Ces ondes attrayantes étaient d'un froid de glace et eussent paralysé sur-le-champ l'imprudent baigneur qui s'y fût confié; et puis, considération non moins grave, qui sait si sous leur torpeur apparente elles ne cachaient pas quelque abîme sans fond, quelque remou perfide, quelque vorace tourbillon d'autant plus disposé à engloutir une proie que, depuis des siècles sans doute, il l'attendait en vain. A ces réflexions, la phrase de Chateaubriand entrée dans mon esprit sans que je l'en priasse : — « Le cœur le plus serein en apparence ressemble à ces puits naturels de la savane Alachua : la surface en est calme et paisible; mais si vous regardez au fond, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux. » — Cette phrase de circonstance venait prêter l'appui de son autorité. Le crocodile du grand homme me semblait surtout formidable, et la crainte d'être amputé par lui de quelque membre me retint sur le bord. Toutefois, désireux de savoir quelle pouvait être la profondeur d'un lac ainsi placé sur le sommet d'une montagne, je fis retirer des ballots la corde et le plomb de sonde qui nous servaient à jauger le lit des rivières, et, dans l'impossibilité de les filer verticalement, je les lançai aussi avant qu'il me fut possible vers le centre du lac. Trois fois je trouvai fond par trente-sept, quarante et quarante-cinq brasses; mais deux fois aussi je déroulai sans rien trouver toute la longueur de la corde qui mesurait quatre-vingts brasses. J'inférai de cette variation singulière, que l'assiette du lac était loin d'être de niveau.

Ces expériences hydrographiques avaient intéressé médiocrement les cascarilleros, qui bâillaient à se détraquer la mâchoire. En outre, leur majordome pré-

tendait que, si je continuais à m'amuser de la sorte, nous n'atteindrions jamais avant la nuit le bas de la montagne et serions forcés de camper en pleine forêt. Son observation était de celles qu'on accueille avec déférence, et j'y fis droit en donnant l'ordre du départ. Au moment où nous rentrions pêle-mêle sous la futaie, je me retournai pour saluer d'un regard d'adieu le lac charmant que je ne devais plus revoir.

Ici quelque lecteur, à moins que ce ne soit quelque lectrice, qui nous accompagne en idée et s'intéresse à nos découvertes de chaque jour, demandera à quelle cause on doit attribuer la formation du lac de Machu

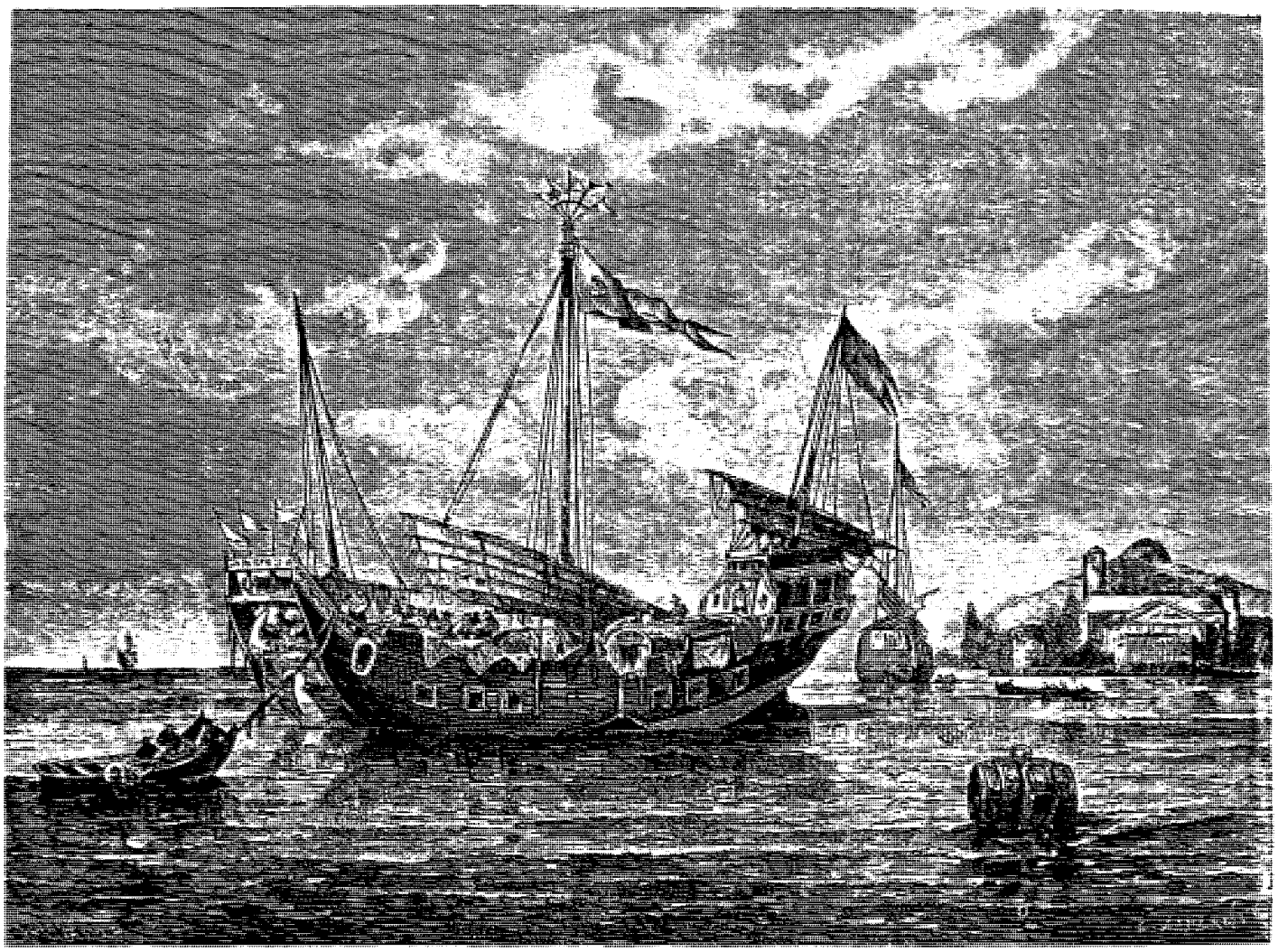


Déserteurs passés par les armes. — Dessin de Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

Camanti sur le sommet de cette montagne. Je m'attendais à la question et je m'empresse d'y répondre. Je ne sais pas. Après cet aveu, le lecteur ou la lectrice est parfaitement libre de voir dans ce lac un ancien volcan, dont le cratère a été envahi lentement par les infiltrations des sources intérieures, ou rempli tout à coup par la rupture et la dislocation des couches sous-jacentes qui lui servaient de conduits ou de réservoir.

Paul MARCOY.

(*La suite à une autre livraison.*)



Jonque chinoise, à Singapore. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

L'ARCHIPEL MALAISIEN,

PATRIE DE L'ORANG-OUTANG ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE[1].

I

Singapore. — Description de la ville et de l'île, que j'ai visitées plusieurs fois de 1854 à 1862.

Peu d'endroits sont plus intéressants pour un voyageur venant d'Europe que la ville et l'île de Singapore, où s'offre à l'observation une grande variété de races orientales, de religions et de mœurs différentes. Le gouvernement, la garnison et les notables marchands sont Anglais, mais le fond de la population, en y comprenant quelques-uns des négociants les plus riches, les agriculteurs de l'intérieur, les artisans et

1. Le *Tour du Monde* ne publie cette fois que quelques-uns des premiers chapitres de ce voyage, qui a déjà valu à son auteur une grande célébrité.

La Société de géographie de Paris a décerné à M. Wallace une médaille d'or. Voici un extrait du rapport fait au nom de la commission des prix de cette Société, par un de nos savants géographes, M. Cortambert, conservateur du département des cartes à la Bibliothèque impériale :

« .... Le plus remarquable de tous les voyages dont l'Océanie a été le théâtre depuis quelques années est sans contredit celui de M. A. Russell Wallace, qui a séjourné huit ans dans la Malaisie, visitant dans tous les sens ce vaste archipel, l'étudiant, le scrutant à fond, en naturaliste, en ethnologue, en philosophe, mais aussi en géographe. La grande gloire de M. Wallace, c'est la détermination de la vraie limite de l'Asie et de l'Océanie.

« Observant sur les cartes marines les sondages de toute cette mer pleine d'îles qui s'étend entre l'Indo-Chine, la Nouvelle-Guinée et l'Australie, il a remarqué que ces îles reposent sur deux plateaux

les ouvriers, est chinois. Les Malais indigènes sont pour la plupart pêcheurs, bateliers, et composent le corps entier de la police. Les Portugais de Malacca sont représentés par un nombre assez considérable de commis et de petits marchands. Les Klings de l'Inde occidentale[1], qui forment un groupe nombreux de mahométans, de même que beaucoup d'Arabes, s'adonnent aux petites industries et tiennent boutique. Tous les Bengalis sont gens de service et porteurs d'eau.

Les Parsis, peu nombreux, forment une classe de marchands très-respectée. On rencontre aussi de nombreux Javanais, la plupart matelots ou domestiques, et des trafiquants de Célèbes, de Bali et de plusieurs autres îles de l'archipel. Le port est rempli de vaisseaux et de bâtiments de commerce de diverses nations européennes, de centaines de barques (*proas*) malaisiennes et de jonques chinoises, de navires de toutes dimensions, depuis ceux qui jaugent plusieurs centaines de tonnes jusqu'aux petits bateaux pêcheurs et aux *sampans* omnibus. Ajoutez que la ville a de beaux monuments publics, des églises, des mosquées, des temples hindous, des *joss-houses* chinoi[2], des maisons européennes confortables, des magasins massifs, de vieux bazars originaux klings et chinois, et de longs faubourgs faits de cottages chinois et malais.

En somme, parmi tous ces divers éléments de la population, ce sont les Chinois qui dominent et qui attirent le plus l'attention de l'étranger : leur nombre et leur activité donnent à Singapore beaucoup de l'apparence d'une ville chinoise.

Le marchand chinois est, en général, un gros homme à face ronde, à l'air important, préoccupé de ses affaires. Ses vêtements (large chemise blanche, pantalon bleu ou noir) sont de la même forme que ceux des plus pauvres coulies, mais d'étoffe plus belle, et toujours propres et nets. Sa longue queue, entourée de soie rouge, pend jusqu'à ses talons. Il a en ville un beau magasin ou une boutique, et à la campagne une bonne maison. Il a aussi un cheval et un cabriolet, et chaque matin on le voit se promener pour jouir de la fraîcheur. Il est riche : il possède des dépôts de vente en détail et des navires de commerce; il prête à haut intérêt et sur bonnes garanties; en un mot, il fait de gros marchés, et d'année en année s'engraisse et s'enrichit.

Dans le bazar chinois, on voit des centaines de petites boutiques où se vendent toutes sortes d'objets de quincaillerie et d'autres marchandises utiles, dont la plupart sont d'un bon marché merveilleux. On peut y acheter des vrilles à deux sous, quatre pelotes de fil de coton blanc pour un sou, des canifs, des tire-bouchons, de la poudre à canon, du papier à lettres et beaucoup d'autres articles à un prix aussi modique et même moindre qu'en Angleterre.

Le boutiquier a très-bon caractère; il vous montre tout ce qu'il a dans son magasin, sans témoigner aucun mécontentement si vous ne lui achetez rien. Il surfait un peu, mais pas autant que les

sous-marins, d'altitudes très-inégales : l'un, à l'ouest, qu'on atteint à une profondeur moyenne de moins de cinquante brasses; l'autre, à l'ouest, qui se trouve à plus de cent brasses. Entre les deux plateaux règne une profonde fissure, une sorte de vallée sans fond, dirigée du sud-ouest au nord-est, parcourue par un courant considérable, et passant entre Bali et Lombok, entre Bornéo et Célèbes, entre les Philippines et les Moluques. L'un de ces plateaux est la continuation naturelle de l'Asie, c'est-à-dire des Indes; l'autre semble un prolongement de l'Australie, un reste de quelque grand continent affaissé sous les eaux et dont les épaves seraient les terres actuelles de l'Océanie orientale et méridionale. Ainsi, M. Wallace appelle la partie occidentale de la Malaisie *région indo-malaise*, et la partie orientale *région austro-malaise*.

« La différence des productions entre les deux régions n'est pas moins caractéristique que celle qui naît de la géographie sous-marine : à l'ouest, c'est-à-dire à Sumatra, à Java, à Bali, à Bornéo, aux Philippines, on trouve les oiseaux de l'Asie, les éléphants, les rhinocéros, les grands ruminants, les orangs-outangs, les pies, les grives et une foule d'autres oiseaux qui appartiennent aux Indes. A l'est de la fissure dont nous avons parlé, à partir de Lombok, ce sont des êtres tout différents, qui se rattachent à la faune de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie : des didelphes, les oiseaux de paradis, etc.

« L'ethnographie vient se joindre à l'hydrographie et à la zoologie pour la détermination des deux grandes divisions physiques de l'archipel : à l'ouest sont les Malais, au type mongolique, au teint brun ou olivâtre, ou légèrement rouge, au visage plat, au nez petit et bien fait, aux cheveux noirs, droits, à la barbe rare, droite aussi, à la petite stature, à l'esprit défiant, au maintien réservé et poli, au caractère tranquille, impassible, et point affectueux.

« A l'est sont les Papouas, à la stature élevée, à la couleur de suie, aux cheveux abondants, disposés en une brosse immense autour de la tête, à la bouche large et avancée, au nez très-proéminent, surtout allongé et anguleux (ce qui les distingue essentiellement des nègres de l'Afrique); leur caractère est aimable et gai, leur parole rapide, forte, expressive, et leur esprit communicatif. Ils sont toujours en mouvement, d'une activité presque fébrile, et ont beaucoup plus de goût que les Malais pour les arts : on le reconnaît à leurs demeures et à leurs ustensiles, qu'ils savent orner d'une manière pittoresque. Ils sont enfin plus intelligents, quoiqu'on croie généralement le contraire, et si les Malais ont gagné du terrain sur eux, en franchissant un peu la limite naturelle que nous avons fait connaître, ils le doivent à l'influence puissante de la civilisation asiatique qui règne depuis longtemps chez eux et qui les a portés jusqu'à Célèbes, à Lombok, à Sumbava et dans une partie des Moluques.

« Du reste, il y a dans la Malaisie des populations qui sont un mélange des deux races et que M. Wallace décrit avec le même soin que les Malais et les Papouas.

« Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de tant de faits intéressants qui remplissent les deux attachants volumes où le voyageur présente ses observations, où il raconte ses chasses de naturaliste, les dangers qu'il a courus à travers des pays où les tigres, les orangs-outangs, les crocodiles, les boas, les pythons, les sangsues de terre et mille insectes malfaisants sont les hôtes ordinaires des forêts, et où les tremblements de terre, les éruptions des volcans menacent si souvent la vie des hommes....

« ... Ce voyageur a rapporté en Angleterre cent vingt-cinq mille six cent soixante objets du règne animal seulement. Ce n'est cependant pas pour cette admirable collection que nous lui décernons aujourd'hui notre médaille d'or : c'est pour le service éminent rendu à la géographie par l'établissement rationnel de la séparation de l'Asie et de l'Océanie, et la distinction si profonde et si nette qu'il fait entre les deux grands peuples de la Malaisie, ainsi que de leur distribution géographique. »

1. *Klings* est le nom générique que l'on donne dans l'archipel aux Hindous qui y passent ou s'y établissent. Le terme vient de la côte occidentale du golfe du Bengale, entre le Gange et la Godaveri, appelée Kalinga dans la géographie des Brahmanes. C'était de là que venaient originairement la plupart des émigrants et des marchands.

2. Probablement des maisons de jeu.

Klings, qui demandent toujours le double du prix qu'ils désirent. Si vous lui achetez quelque chose, il vous parlera ensuite chaque fois que vous passerez devant sa boutique, vous priant d'entrer, de vous asseoir et de prendre une tasse de thé; et vous vous demandez comment il peut gagner sa vie, au milieu de tant d'autres qui vendent tous ces mêmes articles de si peu de valeur.

Les tailleurs sont assis à une table, et non sur une table, et, comme les cordonniers, ils travaillent bien et à bon marché. Les barbiers ont beaucoup à faire; ils rasent la tête et nettoient les oreilles; pour cette dernière opération, ils ont tout un outillage de petites pinces, de cure-oreilles et de brosses.

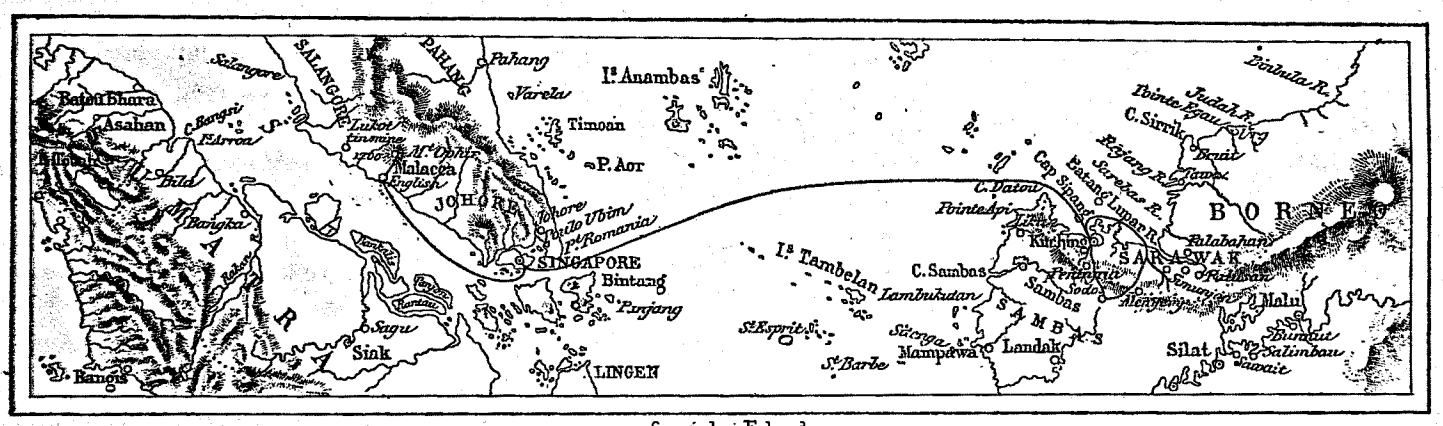
Les faubourgs sont remplis de menuisiers et de forgerons. Les premiers paraissent surtout occupés à fabriquer des cercueils et des coffres à vêtements, décorés et peints à effet. Les forgerons sont la plupart armuriers, et font à la main des fusils avec des barres de fer massif. On peut les voir tous les jours appliqués à ce travail difficile; ils le mènent à bien jusqu'à la fin, et les armes, dont ils font aussi les platines, ont très-bonne façon.

Partout dans les rues on rencontre des marchands d'eau, de légumes, de fruits, de soupe et d'agar-agar (gelée de plantes marines) : ces gens crient d'une manière aussi inintelligible que les marchands de Londres; d'autres portent un appareil pour faire la cuisine au bout d'une perche ayant à l'autre bout une table qui forme contre-poids; ils servent un repas de coquillages, de riz et de légumes pour deux ou trois sous. De tous côtés, enfin, des coulies et des bateliers attendent qu'on les emploie.

A l'intérieur de l'île les Chinois abattent des arbres dans la jongle, et les scient pour en faire des planches. Ils cultivent des légumes qu'ils portent au marché, et aussi le poivre et le gambir, articles de commerce importants.

Les jésuites français ont établi dans ces colonies chinoises des missions qui semblent bien réussir. J'ai passé plusieurs fois quelques semaines avec un des missionnaires, à Bukit-Tima, à peu près au milieu

Itinéraire de Wallace de Malacca à Bornéo.


Selangore
SALANGORE
PAHANG
Pahang
Is Anambas
Varela
Timoan
P. Aor
Batu Bhara
Asahan
C. Bongsi
Edrroa
Bild
Malacca
English
JOHORE
Johore
Pulo Wim
pt Romania
SINGAPORE
Bintang
Panjang
Tambelan
Sagu
Sink
Rangis
LINGEN
Is Tambelan
Lambuhdan
C. Sambas
Sambas
St Esprit
Mampawa
Landak
Silat
Pinang
Sedo
Kuching
SARAWAK
Rajang R.
Sarebas R.
Tanjong Lumar R.
Cap Sipang
C. Datoo
Pointe Api
Tanjong
Tabuan
Tanjong
Tanjong
Tanjong

ceux qui avaient besoin de lui. Si un homme venait lui dire : « Je n'ai pas de riz à donner à manger à ma famille aujourd'hui, » il lui faisait prendre la moitié de ce qu'il avait chez lui, si peu que cela pût être. Si un autre lui disait : « Je n'ai pas d'argent pour payer une dette, » il lui donnait la moitié de ce que contenait sa bourse, fût-ce son dernier dollar.

Aussi, quand il était lui-même dans le besoin, il envoyait chez l'un des hommes les plus riches de son troupeau et lui faisait dire : « Je n'ai plus de riz à la maison, » ou : « J'ai donné tout mon argent, et j'ai besoin de telle ou telle chose. »

Tous avaient confiance en lui et l'aimaient, car ils étaient convaincus qu'ils avaient en lui un véritable ami, ne poursuivant aucun dessein caché en vivant parmi eux.

L'île de Singapore est composée d'une multitude de petites collines de trois ou quatre cents pieds (quatre-vingt-dix à cent vingt mètres) de haut. Les sommets d'un grand nombre d'entre elles sont encore couverts de forêts vierges.

La maison de la mission à Bukit-Tima est entourée de plusieurs de ces collines à la cime boisée ; à l'époque de mon voyage, les forêts en étaient très-fréquentées par les bûcherons et par les scieurs de long. C'était un excellent endroit pour faire une collection d'insectes.

Çà et là aussi se trouvaient des fosses à tigres, soigneusement couvertes de bâtons et de feuilles, et si bien cachées que plusieurs fois je fus en danger d'y tomber. Elles ont la forme d'un haut fourneau, sont plus larges au fond que près de l'ouverture, et ont peut-être quinze ou vingt pieds de profondeur, de sorte qu'en cas d'accident il serait presque impossible d'en sortir sans l'aide de quelqu'un.

Autrefois, on dressait un poteau pointu au fond de la fosse; mais un infortuné voyageur, qui traversait une forêt sans le soupçon d'aucun péril, s'étant tué en tombant sur une de ces pointes, on en a interdit l'usage.

Quelques tigres rôdent constamment autour de la ville de Singapore. On assure que le nombre de leurs victimes est, en moyenne, d'une par jour. Ils font surtout leur proie des Chinois qui travaillent dans les plantations de gambir, au milieu des jongles nouvellement éclaircies.

Un soir, nous entendîmes une fois ou deux le rugissement d'un tigre. Ce n'était pas sans un certain trouble que nous nous exposions en cherchant les insectes parmi les vieux troncs d'arbres et les anciennes fosses de scieurs de long ; un de ces terribles animaux sauvages pouvait être aux aguets et n'attendre qu'une occasion pour s'élancer sur nous.

Quand la journée était belle, nous passions plusieurs heures de l'après-midi dans ces forêts délicieusement fraîches et ombragées, et qui contrastaient si agréablement avec le pays découvert que nous avions à traverser pour y arriver.

La végétation y est des plus luxuriantes, et toute composée d'énormes arbres, ainsi que d'une grande variété de fougères, de caladiums et d'autres plantes et arbustes entremêlés d'un grand nombre de palmiers *rattan*.



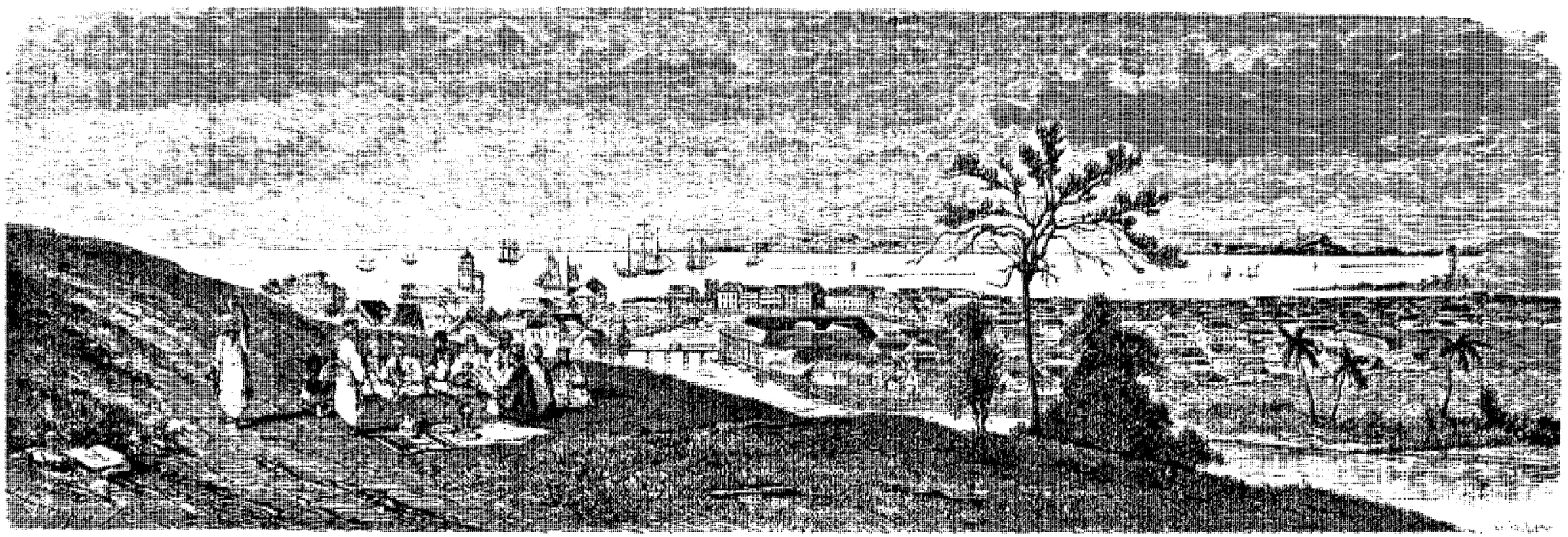
Fougères rares sur le mont Ophir.

Je trouvai là une quantité considérable d'insectes d'espèces intéressantes ; tous les jours nous en rapportions par vingtaines, de formes nouvelles et curieuses. En deux mois environ, je ne recueillis pas moins de sept cents espèces de coléoptères, dont la plus grande partie étaient des espèces tout à fait inconnues, et, entre autres, cent trente espèces distinctes de ces élégants longicornes (*cerambycidæ*), si estimés des collectionneurs d'Europe.

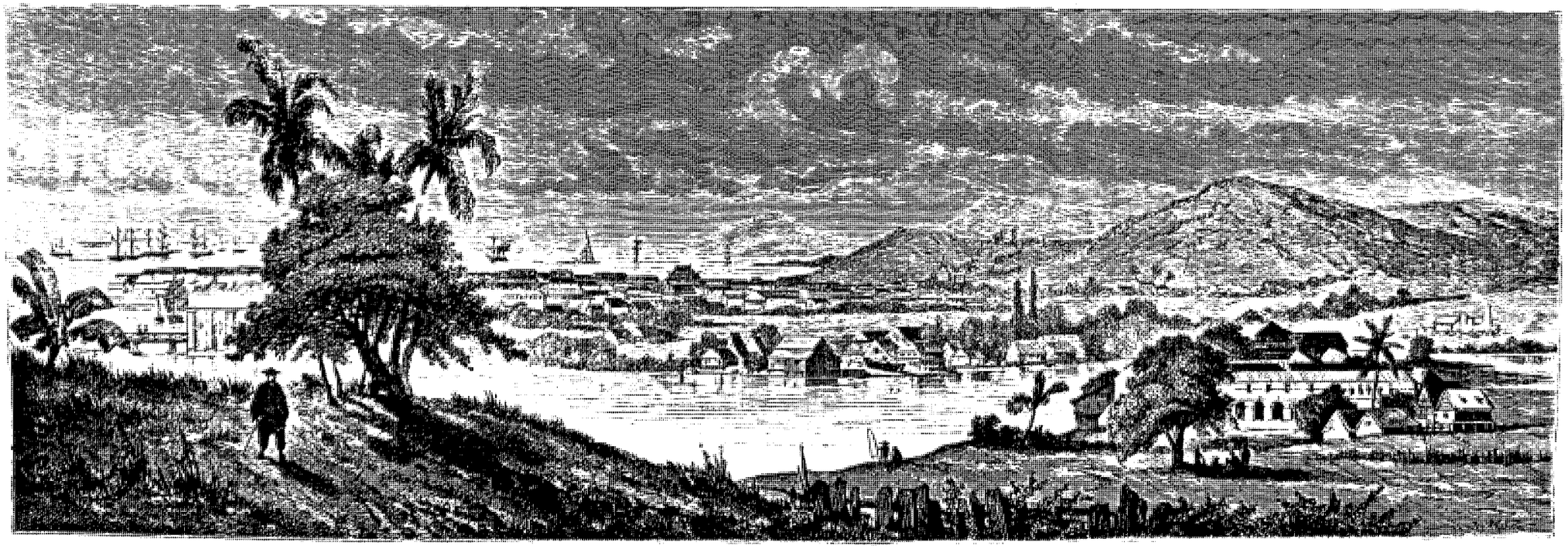
Je rencontrai presque toutes ces espèces à un endroit de la jongle qui n'avait pas plus d'un mille carré. Dans tous les voyages que je fis plus tard à l'est, je n'ai que bien rarement parcouru un lieu aussi riche en insectes. Ce qui produisait sans doute une abondance si prodigieuse, c'étaient certaines conditions de sol, de climat et de végétation; de plus, le soleil avait beaucoup brillé durant cette saison, et d'abondantes rosées nocturnes avaient entretenu une fraîcheur bienfaisante.

Mais une autre grande cause était, j'en suis sûr, le travail des bûcherons chinois qui vivaient en cet endroit depuis plusieurs années; pendant tout ce temps ils avaient fourni aux insectes et à leurs larves une nourriture continuelle de feuilles sèches, de feuilles flétries, d'écorce de bois et de sciure. Par suite, une grande variété d'espèces s'était réunie dans cet espace limité, et j'eus la bonne fortune d'être le premier naturaliste à mettre la main sur la récolte ainsi préparée.

Pendant mes promenades dans d'autres directions,



Rade de Singapore. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville.



Rade de Singapore. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

je fis aussi une belle collection de papillons et d'autres ordres d'insectes, de sorte que j'eus lieu d'être content des premières tentatives que j'avais faites pour connaître l'histoire naturelle de l'archipel malais.

II

Malacca et le mont Ophir (de juillet à septembre 1854).

Les oiseaux et la plupart des autres espèces d'animaux étant rares à Singapore, je quittai cette île en juillet pour aller à Malacca, où je passai plus de deux mois dans l'intérieur et où je fis une excursion au mont Ophir.

La vieille et pittoresque ville de Malacca est située dans un espace resserré, sur les bords d'une petite rivière; ses rues sont étroites; ses boutiques et ses habitations servent aux descendants des Portugais et aux Chinois. Dans les faubourgs se trouvent les maisons des fonctionnaires anglais et de quelques marchands portugais; elles sont entourées de bosquets, de palmiers et d'arbres à fruits, dont le feuillage varié repose agréablement la vue et donne un délicieux ombrage.

Le vieux fort, la grande maison du gouvernement et les ruines d'une cathédrale témoignent de la richesse et de l'importance qu'eut jadis cette ville lorsqu'elle était le centre du commerce de l'Est, ainsi que l'est aujourd'hui Singapore. La description qu'en a faite Linschott, il y a deux cent soixante-dix ans, donne une idée saisissante des changements qu'elle a subis :

« Malacca, dit-il, est habitée par les Portugais et par les naturels du pays, les Malais. Les Portugais ont ici une forteresse comme à Mozambique, et il n'y a pas de forteresse dans toutes les Indes, après celle de Mozambique et celle d'Ormuz, où les capitaines accomplissent mieux leur devoir que dans la forteresse de Malacca. Cet endroit est le marché de l'Inde entière, de la Chine, des Moluques, et d'autres îles environnantes. De tous ces pays, ainsi que de Banda, de Java, Sumatra, Siam, du Pegou, du Bengale, de Coromandel et de l'Inde, arrivent des vaisseaux qui vont et viennent continuellement, chargés d'une infinité de marchandises. Il y aurait un beaucoup plus grand nombre de Portugais dans cette ville si l'air n'y était pas aussi malsain; mais il est pernicieux pour les étrangers et même pour les indigènes. Quiconque habite Malacca paye son tribut à une certaine maladie qui lui fait écailler la peau ou perdre les cheveux. Ceux qui échappent à ce mal considèrent cela comme un miracle. C'est pour cette raison que beaucoup de personnes quittent ce pays, tandis que d'autres, poussées par l'amour du gain, exposent leur santé et tâchent de s'habituer à cette funeste atmosphère.

« A l'origine, disent les naturels, cette ville était très-petite; elle n'était habitée, à cause de l'insalubrité de l'air, que par cinq ou six pêcheurs; mais ce nombre s'accrut par l'arrivée successive de pêcheurs de Siam, du Pegou et du Bengale, qui s'y fixèrent et y bâtirent une ville; ils se firent une langue particulière, tirée des manières de parler les plus élégantes des autres nations, de sorte que la langue des Malais est à présent la plus raffinée, la plus exacte et la plus renommée de toutes les langues de l'Est. On donna le nom de Malacca à cette ville qui, par sa situation favorable, devint si riche en peu de temps qu'elle put rivaliser avec les villes et les pays les plus puissants qui l'environnent. Les habitants, hommes et femmes, sont très-affables et réputés pour être les plus habiles du monde dans l'art des compliments. Ils s'exercent beaucoup à composer et à répéter des vers et des chants d'amour. Leur langue est en vogue dans les Indes, comme le français est en vogue ici. »

Ainsi parle Linschott. Aujourd'hui, à peine entre-t-il dans le port de Malacca un vaisseau de plus de cent tonneaux, et le commerce se borne à quelques produits des forêts et aux fruits que produisent pour la jouissance des habitants de Singapore les arbres plantés par les anciens Portugais. Bien qu'il y ait encore des fièvres, on ne considère plus maintenant Malacca comme une ville exceptionnellement malsaine.

Plusieurs races composent la population de Malacca : les ubiquistes Chinois y semblent être les plus nombreux; ils conservent leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage. Viennent ensuite les Malais indigènes; leur langue est la *lingua franca* de l'endroit. On peut classer au troisième rang les descendants des Portugais, race mélangée, dégradée et dégénérée; ils continuent à parler leur langue mère, mais en la mutilant terriblement. Notons en outre les autorités anglaises et les descendants des Hollandais, qui parlent tous anglais.

Le portugais que l'on parle à Malacca est vraiment un phénomène philologique singulier; les verbes ont pour la plupart perdu leurs inflexions et la même forme sert pour tous les modes, tous les temps, tous les nombres et toutes les personnes. *Eu vai* s'emploie pour « je vais », « j'allai » ou « j'irai. » Les adjectifs se sont aussi dépouillés de leurs terminaisons féminines et plurielles, de sorte que la langue est devenue d'une simplicité étonnante; si l'on ajoute qu'il s'y est introduit des mots malais, on concevra combien elle doit être difficile pour ceux qui n'ont entendu jusqu'alors que le pur lusitanien.

Les différents habitants de Malacca varient autant dans leurs costumes que dans leurs langages. L'Anglais conserve l'habit ajusté, la veste, le pantalon, la cravate, et l'abominable chapeau européen. Le Portugais préfère une jaquette légère, ou le plus souvent une chemise et seulement un pantalon. Les Malais portent leur jaquette nationale et le sarong, espèce de jupe comme en portent les montagnards écossais, avec un caleçon large, tandis que les Chinois ne changent jamais leur costume national, qu'il serait vraiment impossible de rendre plus commode : leur pantalon large et flottant et leur vêtement blanc, moitié che-

mise, moitié jaquette, sont, en effet, le vêtement le plus convenable à cette latitude.

Je pris deux Portugais à mon service avant de m'engager dans l'intérieur; l'un pour faire la cuisine, l'autre pour chasser les oiseaux et leur enlever la peau, ce qui est une industrie particulière à Malacca. D'abord je restai une quinzaine dans un village appelé Gading, où je fus logé chez des Chinois convertis auxquels j'étais recommandé par les missionnaires jésuites. Leur maison était un simple hangar, tenu très-proprement et je m'y arrangeai assez confortablement. Mes hôtes avaient entrepris une plantation de poivre et de gambir, et tout près de nous s'étendaient sur une grande surface des lavages de minerai d'étain : mille Chinois environ y étaient occupés. On tire l'étain, sous forme de grains noirs, de lits de sable quartzeux, et on le fond en lingots dans de grossiers fourneaux d'argile. Le sol semblait pauvre; il était couvert d'épais bois taillis; j'y trouvai peu d'insectes; mais de l'autre côté il y avait des oiseaux en quantité et je pénétrai tout à coup au milieu des riches trésors ornithologiques de la région malaise.

La première fois que je tirai, j'abattis un des plus curieux et des plus beaux oiseaux de Malacca, le *podarge* au bec bleu (*Cymbirhynchus macrorhynchus*), appelé par les Malais l'Oiseau de pluie. Il est à peu près de la dimension d'un étourneau, son plumage est de couleur noire et rouge de vin, il a des raies blanches au haut des pattes, et un très-grand et très-large bec du plus pur cobalt bleu sur le dessus, et orange dessous; son iris est d'un vert émeraude. Dès que la peau de ces oiseaux sèche, le bec devient d'un noir très-foncé; mais leurs dépouilles restent belles quand même. Lorsqu'ils sont nouvellement tués, il y a un contraste frappant entre le bleu vif de leur bec et les riches couleurs de leur plumage.

Je trouvai bientôt aussi : les délicieux trogons de l'Est, dont le plumage est d'un beau brun sur le dos; ils ont les ailes magnifiquement peintes et la poitrine cramoisie; — les grands barbets verts (*Megalæma versicolor*), oiseaux mangeurs de fruits qui ressemblent aux petits toucans; ils ont le bec court, droit, épineux; la tête et le cou sont bigarrés de mouches du bleu et du cramoisi le plus vifs.

Un jour ou deux après, mon chasseur m'apporta un spécimen du podarge vert (*Calyptomena viridis*), qui est semblable au petit *Rupicola crocea*, mais dont le corps entier est du vert le plus vif; il a sur les ailes des barres noires délicates.

De beaux piverts et de gais martins-pêcheurs, des coucous verts et bruns, aux faces d'un rouge velouté et aux becs verts, des colombes à la poitrine rouge, des *nectarinia* à couleurs métalliques me furent apportés successivement et tinrent continuellement et agréablement mon attention en éveil.

Vers le quinzième jour, un de mes domestiques fut pris de la fièvre; puis, aussitôt après notre retour à Malacca, le mal atteignit mon second domestique et moi. Grâce à beaucoup de quinine, je me remis bientôt et j'engageai d'autres personnes à mon service. Cette fois, le but de mon excursion était le *bungalow* de Ayer-Panas, appartenant au gouvernement; j'avais pour société un jeune homme de l'endroit qui aimait l'histoire naturelle.

A Ayer-Panas, nous habitâmes une maison confortable où nous avions assez de place pour sécher nos spécimens et les garantir de toute atteinte. Mais comme il ne se trouvait pas en cet endroit d'industrieux Chinois pour abattre les arbres de la forêt, les insectes étaient comparativement rares, moins les papillons, dont je fis une très-belle moisson. Je me procurai un bel insecte d'une manière curieuse, et qui prouve combien la collection d'un simple voyageur doit être imparfaite et fragmentaire. Je me promenais une après-midi, mon fusil sur l'épaule, à travers la forêt, dans mon sentier favori, lorsque je vis un papillon à terre; il était grand, de couleurs magnifiques et d'une espèce qui m'était tout à fait inconnue; j'allai tout près de lui avant qu'il ne s'envolât et m'aperçus alors qu'il s'était arrêté sur les excréments de quelque animal carnivore. Je pensai qu'il pourrait revenir au même endroit et le lendemain, après déjeuner, je pris mon filet et fus enchanté de voir mon papillon sur le même fumier; je réussis à m'en emparer. C'était une espèce d'une grande beauté et tout à fait nouvelle : elle a été nommée par M. Hewitson *Nymphalis calydona*: je n'en ai jamais vu d'autre spécimen; douze années plus tard, un second papillon de cette espèce a été pris dans le nord-ouest de Bornéo.

Nous avions résolu de visiter le mont Ophir, situé au milieu de la péninsule, à cinquante milles environ à l'est de Malacca; nous engageâmes six Malais pour nous accompagner et porter notre bagage. Comme nous nous proposions de rester une semaine au moins à la montagne, nous emportâmes une bonne provision de riz, du biscuit, du beurre, du café, du poisson sec et un peu d'eau-de-vie, des couvertures, des vêtements de rechange, des boîtes à insectes et à oiseaux, des filets, des fusils et des munitions. Nous supposions qu'il y avait environ trente milles d'Ayer-Panas au mont Ophir.

Notre premier jour de marche fut assez agréable. Nous traversâmes des forêts, des clairières, des villages malais. Nous passâmes la nuit dans la maison d'un chef malais. Il nous prêta une vérandah et nous donna à manger une volaille et quelques œufs.

Le lendemain, le pays devint plus sauvage et plus accidenté. Nous passâmes à travers de vastes forêts, le long de sentiers où nous avions souvent de la vase au-dessus des genoux, harcelés par les sangsues qui ont valu à ce district une fâcheuse réputation. Ces bêtes avides infestent les feuilles et les herbes des sentiers; quand un voyageur passe, elles s'étendent de toute leur longueur, et dès qu'elles touchent le vêtement ou le corps des passants, elles quittent leurs feuilles pour s'attacher à leur victime, ramper lentement sur les jambes, les pieds

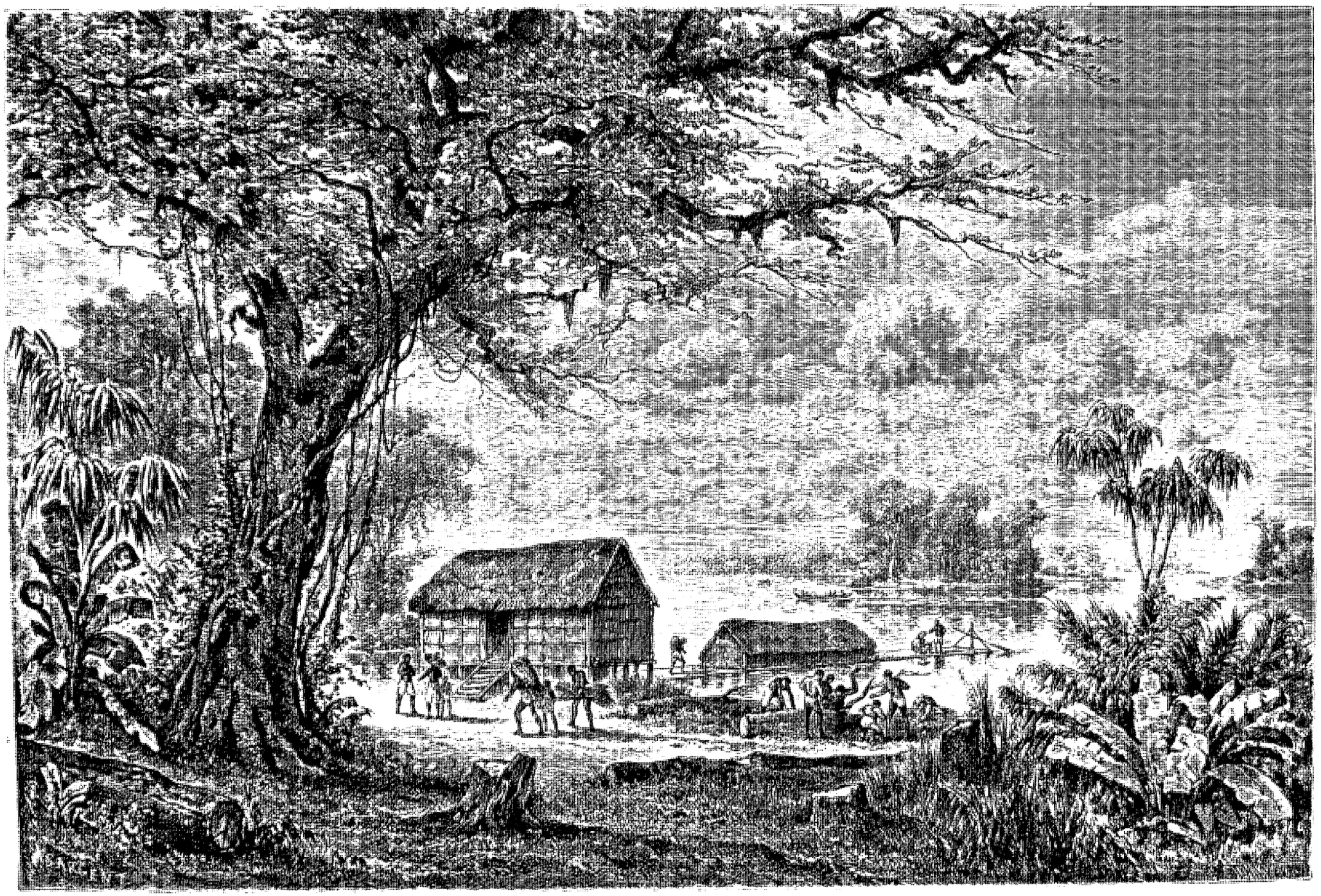
ou toute autre partie du corps et sucer le sang à leur aise, car on sent rarement la première piqûre pendant l'excitation de la marche. En nous baignant le soir, nous en trouvions généralement une demi-douzaine ou une douzaine sur nous, le plus souvent sur nos jambes, mais quelquefois plus haut; ainsi l'une d'elles me suça au cou, à côté de la veine jugulaire, qu'elle n'atteignit pas, heureusement. Il y a plusieurs espèces de ces sangsues des bois; toutes sont petites; quelques-unes sont marquées de jolies raies d'un jaune clair. Elles s'attachent probablement à la peau du daim ou des autres animaux qui fréquentent les sentiers des forêts et ont par suite acquis l'habitude de s'allonger au bruit d'un pas, au froissement du feuillage.



Faisans Argus, mâle et femelle. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

Nous arrivâmes au pied de la montagne de bonne heure dans l'après-midi, et nous établîmes notre camp à côté d'un joli ruisseau dont les bords rocailleux étaient tissés de fougères. Le plus vieux de nos guides malais avait déjà fait la chasse aux oiseaux dans ces parages pour les commerçants de Malacca, et il était allé jusqu'au sommet de la montagne. Tandis que nous nous amusions à tirer et à chercher des insectes, accompagné de deux autres Malais, il alla frayer le sentier pour notre ascension.

Nous partîmes donc de bonne heure le lendemain matin, après déjeuner, emportant des couvertures et des provisions, avec l'intention de passer la nuit sur la montagne. Après avoir traversé une petite jongle



Un village à Bornéo. — Dessin de Th. Weber, d'après Temminck.

épaisse et des taillis marécageux où nos hommes avaient pratiqué un passage, nous entrâmes dans une haute forêt où les broussailles étaient rares; nous pûmes y marcher sans obstacles. Nous gravîmes d'un pas ferme, pendant plusieurs milles, une pente modérée, le long d'un ravin profond ouvert à gauche; puis il nous fallut traverser un plateau uni; la montée devint plus raide et la forêt plus épaisse; nous atteignîmes le *Padang-batu* ou champ de pierre, endroit dont nous avions beaucoup entendu parler, mais que personne n'avait jamais pu nous décrire intelligiblement. C'était une pente escarpée de roc uni s'étendant à perte de vue d'un côté de la montagne. Il s'y trouvait des endroits nus, mais dans les crevasses et dans les fissures croissait une végétation luxuriante; on y remarquait surtout des *Nepenthes distillatoria*. Ces plantes superbes viennent mal dans nos serres chaudes; elles y font triste figure; ici ce sont des arbustes demi-grimpants; leurs nombreux et curieux vases, de forme et de grandeur différentes, provoquaient notre admiration par leurs dimensions et leur beauté. Nous aperçûmes en cet endroit quelques conifères du genre *Dacrydium*, et dans les taillis, juste au-dessus de la surface rocheuse où nous étions, nous vîmes des buissons de splendides fougères *Dipteris Horsfieldii* et *Matonia pectinata*, qui portent de grandes feuilles palmées sur de minces tiges de six ou huit pieds de haut. De toutes les fougères, la matonia est la plus grande et la plus élégante; on ne la trouve que dans ces montagnes; elle n'est pas encore introduite dans nos serres (voyez p. 154).

Entre les forêts sombres, fraîches et ombreuses que nous avions traversées depuis notre départ et cette montagne rocheuse, découverte et brûlante, le contraste était saisissant: nous venions de passer tout d'un coup de la végétation du bas pays à la végétation des Alpes; d'après le sympiésomètre nous nous trouvions à 854 mètres d'élévation.

On nous avait dit que nous rencontrerions de l'eau sur le Padang-batu; nous en cherchâmes en vain. Fort altérés, nous eûmes recours aux *nepenthes distillatoria:* mais l'eau contenue dans chaque vase, une demi-pinte environ, était pleine d'insectes et d'autres choses peu attrayantes. Nous la goûtâmes pourtant; elle était agréable, quoique presque chaude. Nous étanchâmes ainsi notre soif à ces cruches naturelles.

Plus loin, nous arrivâmes encore à une forêt aux arbres plus petits, plus rabougris que ceux d'en bas; montant et descendant alternativement, nous atteignîmes un pic séparé du sommet principal de la montagne par une brèche considérable. Là, nos porteurs lâchèrent pied, déclarant qu'ils ne pouvaient aller plus loin avec leurs fardeaux, car les versants du pic sont des plus escarpés. Sur le sommet où nous étions il n'y avait pas d'eau, mais nous étions sûrs de trouver une source près de la cime principale; nous nous décidâmes à continuer notre chemin seuls, ne prenant que l'indispensable, des couvertures, des provisions, et nous nous mîmes en route avec le vieux Malais et son fils,

A partir du col entre les deux pics, l'ascension devint très-pénible; la pente était si rapide que souvent il fallait s'aider des mains. Le sol était couvert de broussailles touffues, et jusqu'à la hauteur des genoux nous nous enfoncions dans une couche de mousses reposant sur un lit de feuilles mortes et de rocs raboteux; ce fut une heure fatigante que celle de notre ascension jusqu'aux roches au-dessous du sommet; là une saillie en surplomb forme un abri commode, avec un petit bassin où l'eau tombe goutte à goutte.

Nous déposâmes nos fardeaux en cet endroit, et quelques minutes après nous étions sur le mont Ophir, à douze cent vingt mètres au-dessus de la mer, sur une petite plate-forme couverte de rhododendrons et d'autres arbrisseaux. Le temps était clair et la vue fort belle : c'étaient des rangées de collines et des vallées encombrées de forêts interminables, des rivières étincelantes. Vu de loin, un pays de forêts est très-monotone; aucune des montagnes que j'ai gravies sous les tropiques ne présente un panorama égal à celui du Snowdon, et les vues de la Suisse sont bien autrement belles. Tandis que notre café bouillait, je fis des observations avec un bon thermomètre et avec un sympiésomètre, puis nous prîmes notre repas du soir, égayés par le noble horizon qui se déroulait devant nous. Le soir était calme et très-doux; nous arrangeâmes un lit de branches sur lequel nous étendîmes nos couvertures, et nous passâmes la nuit très-confortablement.

Nos porteurs étaient venus nous rejoindre après avoir pris quelque repos; ils n'apportaient que du riz; heureusement nous n'eûmes pas besoin des bagages.

Le matin, j'attrapai quelques papillons et quelques coléoptères; mon ami prit quelques coquillages terrestres. Nous descendîmes alors, emportant quelques spécimens des fougères et des *nepenthes distillatoria* du Padang-batu.

L'endroit où nous avions d'abord campé au pied de la montagne était très-sombre: nous en choisîmes un autre dans une espèce de marais, près d'un ruisseau tout couvert de plantes ressemblant au gingembre. Nos hommes élevèrent deux petites huttes sans parois, juste pour nous abriter de la pluie. Nous y passâmes une semaine, chassant les insectes et rôdant autour des forêts du pied de la montagne. C'était le pays du « grand faisan Argus », (voyez p. 152) et nous entendions continuellement son cri. Je demandai au vieux Malais d'en abattre un pour moi; il me répondit que, bien qu'il fît la chasse aux oiseaux depuis vingt ans dans ces bois, il n'avait pu en tirer un seul et n'avait jamais vu que ceux qui se prenaient dans les filets. Cet oiseau est tellement circonspect, tellement avisé, il court si vite dans les profondeurs de la forêt, qu'il est impossible de l'approcher. Ses couleurs sombres et ses belles marques semblables à des yeux, que nous admirons dans nos musées, doivent bien s'harmoniser avec les feuilles mortes au sein desquelles il habite et le rendre en même temps moins visible. Tous les spéci-

mens vendus à Malacca sont pris au piége, et le vieux Malais en avait attrapé beaucoup au lacet.

On trouve encore là le tigre et le rhinocéros ; il y a quelques années, les éléphants y étaient très-nombreux ; ils ont disparu. Nous vîmes des tas d'excréments qui semblaient provenir de l'éléphant, quelques traces aussi de rhinocéros, mais nous n'aperçûmes aucun de ces animaux. Nous gardâmes cependant un feu allumé toute la nuit dans la crainte de quelque visite fâcheuse. Deux de nos hommes nous assurèrent qu'ils avaient vu un jour un rhinocéros.

Quand notre provision de riz fut épuisée et que nos boîtes furent remplies de spécimens, nous retournâmes à Ayer-Panas, puis à Malacca, et de là à Singapore.

Le mont Ophir est mal famé pour ses fièvres, et tous nos amis avaient été étonnés de notre halte imprudente au pied de cette montagne ; pourtant nul de nous n'en souffrit, et je penserai toujours avec plaisir à cette excursion, la première qui m'ait mis en relation avec les montagnes des tropiques d'Orient.

Si j'ai parlé aussi brièvement de ma visite à Singapore et à la péninsule malaise, c'est que des lettres et un livre de notes auquel j'avais confié mes souvenirs ont été perdus. J'avais écrit aussi un journal sur Malacca et sur le mont Ophir ; je l'ai envoyé à la Société royale de géographie : mais il n'a été ni lu ni imprimé, parce qu'il est arrivé à la fin d'une session et qu'il y avait encombrement de matières. On n'a pu retrouver ce manuscrit, perte que je ne regrette pas : on a publié nombre d'ouvrages sur ces parties de l'archipel, et j'ai toujours eu l'intention de passer légèrement sur mes voyages dans les portions connues, afin de m'étendre plus longuement sur les districts éloignés, encore fort peu connus en Europe.

III

Bornéo. — L'orang-outang.

J'arrivai à Sarawak le 1er novembre 1854, et je quittai cette ville le 25 janvier 1856. Dans l'intervalle, je résidai dans différentes localités, et je vis beaucoup de tribus dyaks ainsi qu'un grand nombre de Malais de Bornéo. Sir James Brooke me donna l'hospitalité toutes les fois que je vins à Sarawak. Tant de livres ont été écrits sur cette partie de Bornéo depuis que j'y suis allé, que j'éviterai d'entrer dans le détail de ce que j'ai vu, entendu et pensé de Sarawak et de son gouverneur. Je me bornerai à parler de mes expériences comme naturaliste, à la recherche de coquillages, d'insectes, d'oiseaux, d'orangs-outangs, et à relater un voyage dans une partie de l'intérieur que les Européens ont rarement visitée.

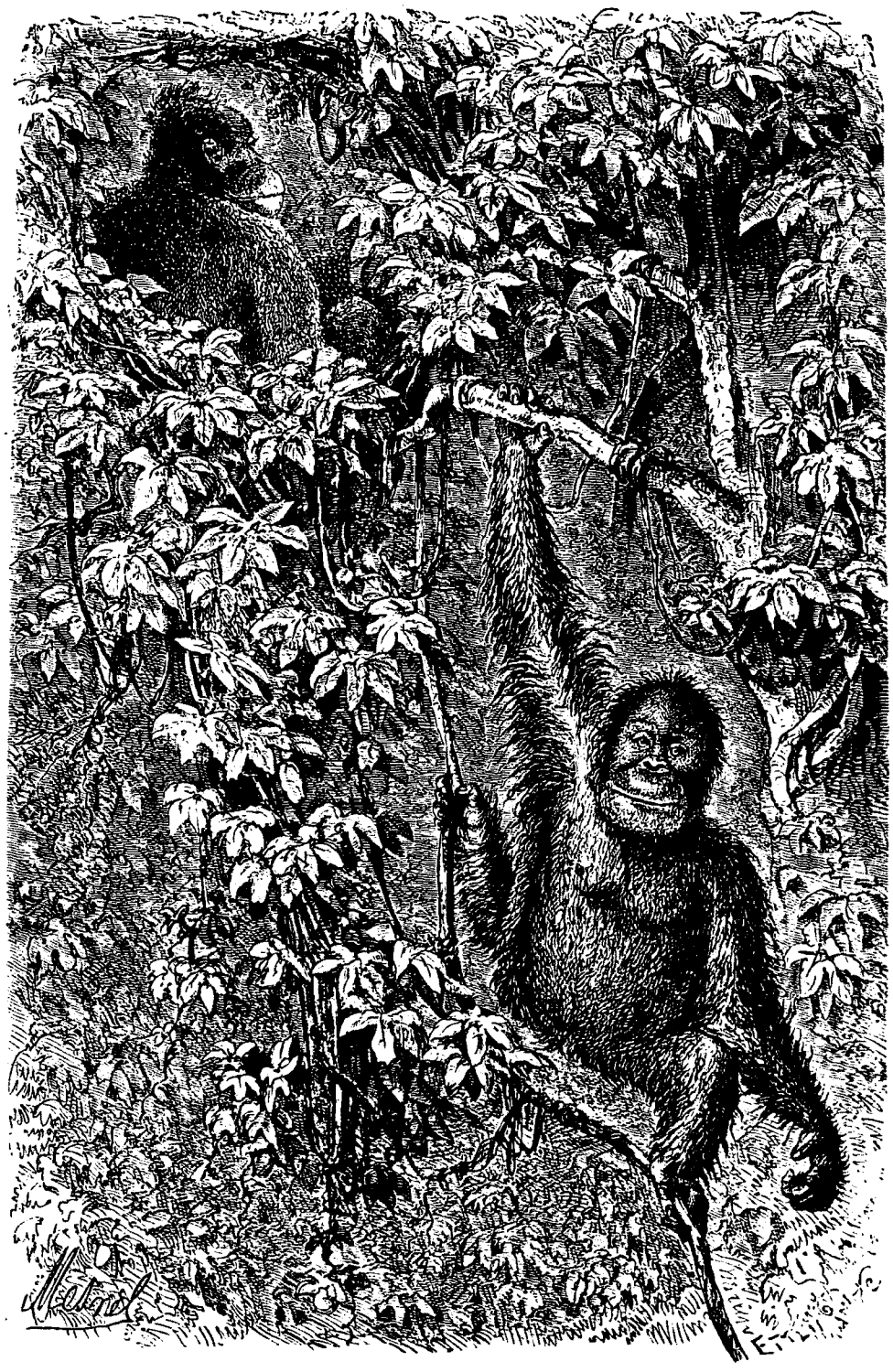
Je passai les quatre premiers mois en différentes parties du pays qui borde la rivière Sarawak, de Santubong, lieu de l'embouchure, jusqu'aux pittoresques monts calcaires et aux champs d'or chinois de Bow et de Bédé. Ce pays a été fréquemment décrit ; je n'en dirai rien : je m'y trouvais pendant la saison la plus humide et mes collections furent relativement pauvres et insignifiantes.

En mars 1865, je me déterminai à aller aux mines de houille exploitées près de la rivière Simunjon, petite branche du Sadong, rivière située à l'est de Sarawak, entre cette ville et le Batang-Lupar. La Simunjon se jette dans le Sadong à vingt milles environ plus haut ; elle est étroite, sinueuse et très-ombragée par la forêt, dont les grands arbres quelquefois se touchent presque d'une rive à l'autre. Tout le pays entre la Simunjon et la mer est plat, marécageux et couvert de forêts, avec quelques collines isolées ; au pied de l'une d'elles sont les mines de houille. De l'atterrage à la colline, les Dyaks ont tracé un chemin fait de troncs d'arbres placés bout à bout ; les naturels, pieds nus et portant de lourds fardeaux, le parcourent avec la plus grande facilité, mais les Européens glissent avec leurs chaussures, et quand l'attention est constamment sollicitée par des objets intéressants et variés les chutes dans la fondrière sont presque inévitables. A ma première promenade sur ce chemin, je ne vis que peu d'insectes et d'oiseaux, mais je remarquai surtout, parmi les fleurs, de très-beaux orchis du genre *Cœlogyne ;* ils abondent dans ce district et en caractérisent la flore. Sur la pente de la colline, près de sa base, dans une clairière de la forêt, on avait élevé des maisons où demeuraient l'ingénieur, M. Coulson, et ses ouvriers chinois.

Je m'installai d'abord dans la maison de M. Coulson ; mais, le lieu étant très-favorable à mes projets et m'offrant de grandes facilités pour collectionner, je fis construire pour moi une petite habitation : deux pièces et une vérandah. J'y restai près de neuf mois, et je fis une immense collection d'insectes ; je leur consacrai toute mon attention, car je me trouvais dans les meilleures conditions. Sous les tropiques, les insectes de toutes les classes, et spécialement le groupe nombreux et intéressant des coléoptères, se rencontrent en plus ou moins grande abondance, selon la végétation : le bois, l'écorce et les feuilles à des degrés variés de décomposition les attirent. Dans les forêts vierges les insectes sont disséminés sur de vastes espaces, et se trouvent seulement aux endroits où les arbres tombent de vieillesse ou sous l'effort des tempêtes ; vingt milles carrés de pays peuvent ne pas contenir autant d'arbres renversés ou vermoulus que la plus petite clairière. La quantité et la variété des coléoptères et autres insectes que l'on peut collectionner en un temps donné dans une localité des tropiques dépendront donc du voisinage immédiat d'une grande forêt vierge, ensuite du nombre d'arbres abattus depuis quelques mois et qui sont encore à sécher et à pourrir sur le sol. Pendant les douze années que j'ai collectionné sous les tropiques, je n'ai jamais été aussi favorisé, sous ce rapport, qu'aux mines de houille de la rivière Simunjon.

Depuis plusieurs mois, de vingt à cinquante Chinois et Dyaks étaient employés presque exclusivement à

ouvrir la forêt pour un chemin de fer tracé jusqu'à la rivière Sadong, distante de deux milles. En outre, des fosses à scier étaient pratiquées sur différents points de la jongle, et de grands arbres étaient abattus pour être débités en poutres et en planches. Dans toutes les directions s'étendait, sur un terrain tantôt uni, tantôt montagneux, sur des rocs et sur des marais, une forêt magnifique de plusieurs centaines de milles de superficie, et j'arrivais juste au moment où les pluies commençaient à diminuer et le soleil à se tenir plus long‘emps sur l'horizon : pas de moment plus favorable pour collectionner. Les diverses clairières librement ouvertes au soleil attiraient aussi les guêpes et les papillons. Moyennant un cent[1] par insecte, les Dyaks

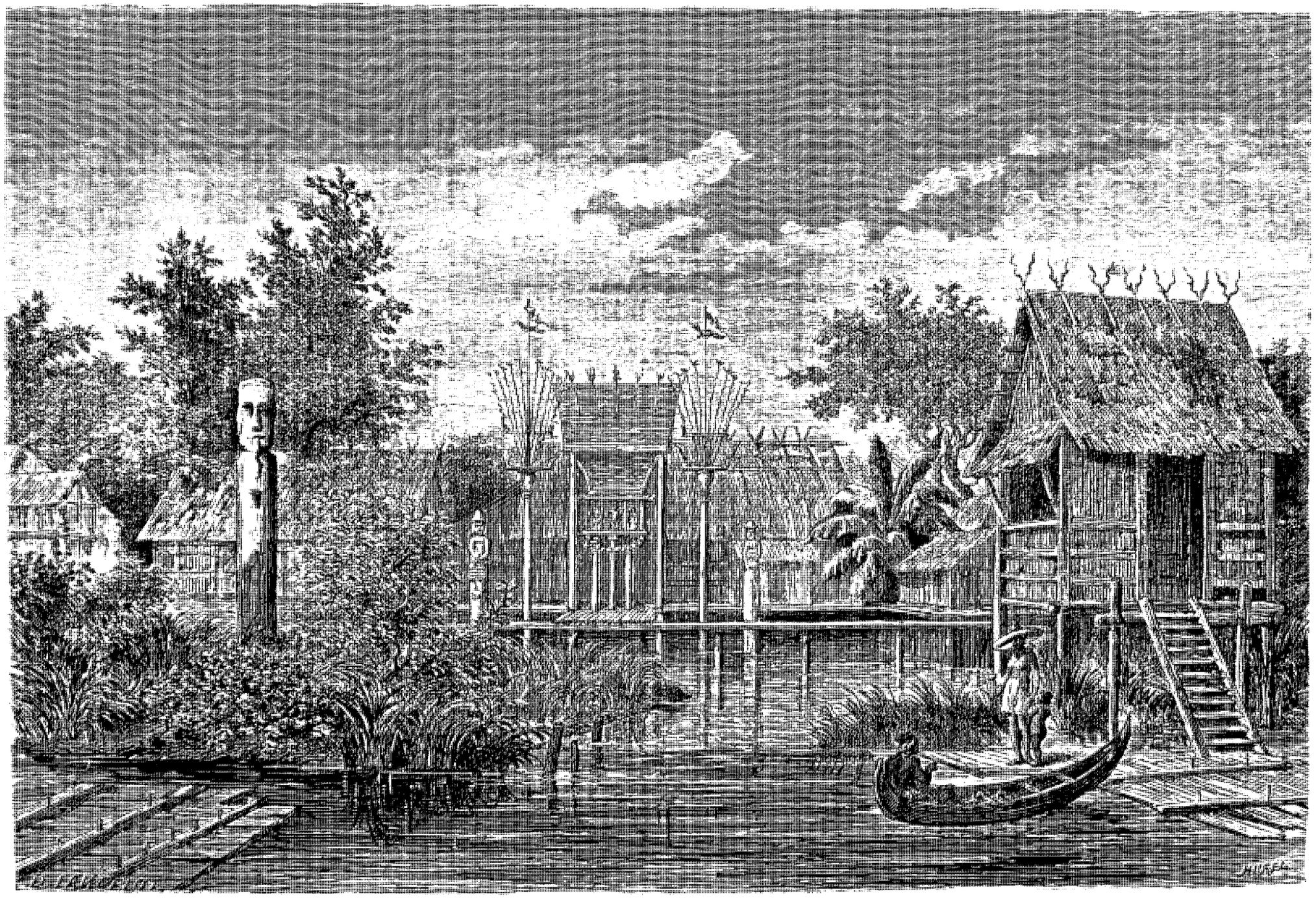


Orangs-outangs. — Dessin de A. Mesnel.

et les Chinois m'apportèrent beaucoup de grandes sauterelles et de *phasmidæ*, ainsi qu'une multitude de beaux coléoptères.

Quand j'arrivai aux mines, le 14 mars, j'avais déjà recueilli, dans les quatre mois précédents, 320 espèces différentes de coléoptères; en moins d'une quinzaine, j'eus doublé ce nombre, ce qui faisait, en moyenne, 24 espèces nouvelles par jour. En un jour, je collectionnai 76 espèces différentes, dont 34 étaient tout à fait nouvelles pour moi. A la fin d'avril, j'avais plus de 1000 espèces; depuis lors, le nombre en augmenta toujours, mais dans des proportions plus faibles. Je

1. Le cent est la centième partie du dollar américain, qui vaut cinq francs trente-sept centimes.



Un village à Borneo. — Dessin de D. Lancelot, d'après Temminck.

recueillis, en tout, dans l'île de Bornéo, 2000 espèces distinctes : toutes, à l'exception d'une centaine, furent collectionnées à cet endroit, sur un espace d'un mille carré.

Les groupes des coléoptères les plus nombreux et les plus intéressants étaient les *longicornes* et les *rhynchophores*, tous deux éminemment mangeurs de bois. Les premiers, caractérisés par leurs formes gracieuses et par leurs longues antennes, étaient les plus nombreux; il y en avait trois cents espèces, les neuf dixièmes entièrement nouvelles, la plupart se faisant remarquer par leurs grandes dimensions, leur forme étrange et leurs belles couleurs. Les derniers correspondent à nos charançons et aux groupes alliés; ils sont excessivement fréquents et variés sous les tropiques; ils fourmillent tant sur le bois mort que je recueillis quelquefois cinquante ou soixante espèces différentes en un jour. J'ai collectionné plus de cinq cents espèces de rhynchophores à Bornéo (voy. p. 164).

Ma collection de papillons n'était pas considérable, mais je me procurai quelques insectes très-beaux et rares; les plus remarquables étaient les *Ornithoptera Brookeana*, une des espèces connues les plus élégantes. Ce bel insecte a des ailes très-longues et très-pointues; il ressemble presque par la forme au papillon sphinx. Il est d'un noir foncé et velouté, avec une bande courbe de taches d'un brillant vert métallique, s'étendant au travers des ailes d'un bout à l'autre. Chaque tache a exactement la forme d'une petite plume triangulaire et fait l'effet d'une rangée de dessus d'aile de trogon mexicain étendue sur du velours noir. Il a de plus un large collier du cramoisi le plus vif et quelques délicates touches blanches sur le bord externe des ailes. Cette espèce tout à fait nouvelle, à laquelle je donnai le nom de sir James Brooke[1], était très-rare. On ne voyait que par hasard un de ces papillons voler rapidement dans les clairières et demeurer un instant près des mares; je ne pus m'emparer que de deux ou trois spécimens. On m'assura qu'ailleurs dans le pays il n'était pas rare, et qu'on en avait envoyé beaucoup en Angleterre; on n'a encore trouvé que des mâles.

Un des plus curieux reptiles que j'aie rencontrés à Bornéo est une raine qui me fut apportée par un ouvrier chinois. Cet homme m'assura qu'il l'avait vue descendre d'un arbre élevé, obliquement, comme si elle volait. En l'examinant, je lui trouvai les doigts très-longs et palmés jusqu'à leur extrémité, de manière que lorsqu'ils étaient étendus, ils offraient une surface beaucoup plus large que le corps. Les pattes de devant étaient aussi bordées d'une membrane, et le corps était susceptible de se gonfler considérablement. Le dos et les membres étaient d'une couleur verte très-foncée et très-brillante, le dessous du corps et des doigts jaune, tandis que les palmes étaient noires, rayées de jaune. Le corps avait 10 centimètres de long, tandis que les palmes de chaque patte de derrière couvraient, tout à fait déployées, une surface de 25 centimètres carrés environ. Les quatre pattes étendues auraient fait ensemble 76 centimètres carrés. Comme les extrémités des doigts ont des disques d'adhésion, ce qui montre que l'animal est une véritable grenouille des arbres, il est difficile d'imaginer que ces immenses membranes ne servent qu'à nager. Le dire du Chinois, affirmant qu'il l'avait vue descendre en volant d'un arbre, devient plus croyable (voy. p. 165).

Ce serait, je crois, le premier exemple d'une grenouille volante, et un cas intéressant pour les darwiniens comme preuve de la variabilité des pattes qui, déjà modifiées pour nager et grimper, ont pu l'être pour permettre à une raine de s'élancer dans les airs comme le lézard volant.

Cette grenouille semblerait appartenir à une espèce nouvelle du genre *Rhacophorus*, qui comprend des grenouilles d'une plus petite dimension que celle-ci, avec des palmes moins développées.

Pendant mon séjour à Bornéo, je n'avais personne qui pût faire la chasse pour moi régulièrement, et étant moi-même entièrement occupé de mes collections, je ne pus me procurer que très-peu d'oiseaux et de mammifères : la plupart sont des espèces bien connues, identiques à celles de Malacca. Au nombre des mammifères, j'eus cinq écureuils, deux chats-tigres, le *Gymnurus Rafflesii*, espèce de compromis entre le porc et le putois, et le *Cynogale Bennetti*, animal rare qui ressemble à la loutre : il a un très-large museau couvert de longues soies de cochon.

Un de mes principaux buts en venant m'établir à Simunjon était de voir l'orang-outang (ou le grand singe anthropomorphe de Bornéo) dans ses repaires, d'étudier ses habitudes et de me procurer de bons spécimens des différentes espèces des deux sexes, tant des animaux adultes que des petits. Je réussis au delà de mes espérances et je vais donner quelques détails sur les observations que j'ai faites en chassant l'orang-outang ou *mias :* ainsi l'appellent les naturels, et comme ce nom est court et facile, je l'emploierai de préférence à celui de *Simia satyrus* ou d'orang-outang.

Il y avait une semaine que j'étais aux mines, lorsque je rencontrai pour la première fois un mias. J'étais dehors, collectionnant des insectes, à un quart de mille de la maison; j'entendis un bruissement dans un arbre près de moi, je levai la tête et vis un grand animal au poil roux avançant lentement, suspendu par les bras aux branches des arbres (voy. p. 156). D'arbre en arbre il se perdit dans la jongle, qui était si marécageuse que je ne pus le suivre. Cette manière de voyager est cependant très-rare chez l'orang-outang et plus particulière aux Hylobates. Je suppose que cet animal avait quelque particularité individuelle ou que la nature des arbres rendait cette manière d'avancer plus facile pour lui.

Une quinzaine de jours après, on m'avertit qu'un

1. Sir James Brooke est l'Anglais qui devint rajah de Sarawak. est mort il y a quelques années.

orang-outang était à manger sur un arbre du marais, juste au bas de la maison. Je pris mon fusil et je fus assez heureux pour trouver l'animal à la même place. Dès que j'approchai, il essaya de se cacher dans le feuillage, mais je pus tirer sur lui, et au second coup il tomba presque mort, les deux balles dans le corps. C'était un mâle à moitié croissance, ayant à peine trois pieds de haut.

Le 26 avril, je chassais avec deux Dyaks, lorsque nous trouvâmes un autre mias de la même dimension à peu près. Il tomba au premier coup, mais il ne semblait pas gravement blessé et grimpa immédiatement à l'arbre le plus proche; je fis feu alors, il tomba de nouveau, le bras cassé et une blessure au corps. Les deux Dyaks coururent aussitôt sur lui, et chacun d'eux le saisit d'une main, me disant de couper une perche pendant qu'ils le retiendraient. Mais bien que cet animal eût un bras cassé, et qu'il fût encore tout jeune, il était trop fort pour ces deux sauvages, et malgré tous leurs efforts, il les rapprochait de plus en plus de sa gueule; ils furent obligés de le lâcher; il grimpa pour la seconde fois à l'arbre, et pour éviter une nouvelle lutte, je lui logeai une balle dans le cœur.

Le 2 mai, j'en aperçus un, sur un arbre très-élevé, mais je n'avais qu'un petit fusil du calibre 80. Cependant je tirai; en me voyant, il se mit à hurler de la voix la plus étrange : on eût dit une toux; il paraissait en fureur, cassait les rameaux et les jetait à terre; il s'enfuit ensuite par les hautes branches des arbres. Je ne le suivis pas, car le terrain était marécageux et dangereux en quelques endroits et j'aurais pu me perdre dans l'ardeur de ma poursuite.

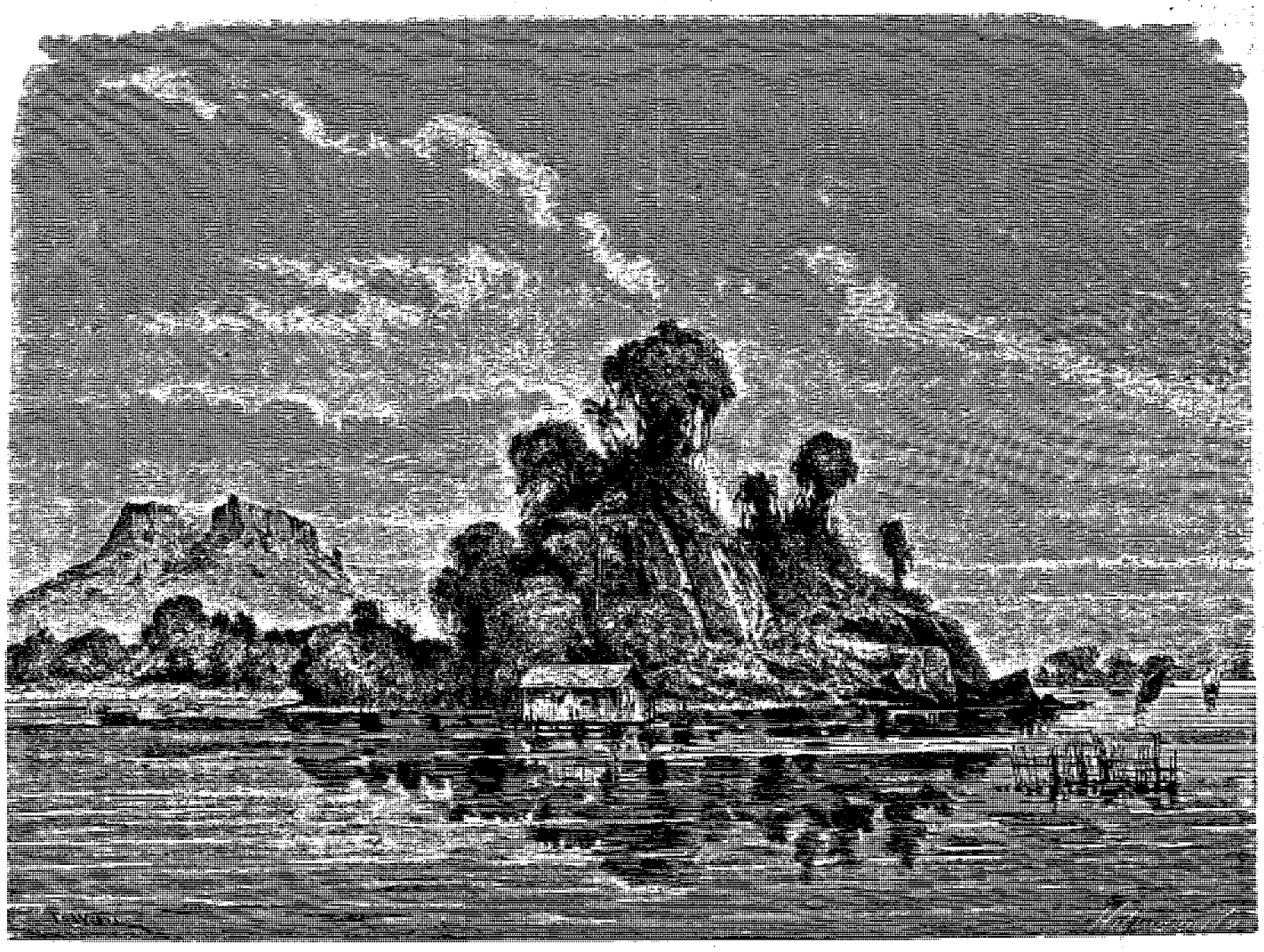
Le 12 mai, j'en trouvai un autre, qui se comporta de la même manière, hurlant avec rage et criant comme un hibou; il jetait aussi des branches à terre; je tirai cinq fois sur lui et il resta mort sur le sommet de l'arbre, à la fourche de deux branches, ne pouvant tomber de lui-même; je retournai donc à la maison, j'y trouvai heureusement quelques Dyaks qui revinrent avec moi et grimpèrent sur l'arbre pour prendre l'animal, premier spécimen à toute croissance dont je m'emparai; mais c'était une femelle, ni aussi grande, ni aussi remarquable que les mâles adultes. Celle-ci avait cependant trente-six centimètres de haut, et ses bras étendus mesuraient soixante-six centimètres. Je conservai la peau dans un baril d'arack et je préparai un squelette parfaitement réussi, qui fut acheté pour le musée de Derby.

Quatre jours après, des Dyaks virent un autre mias près du même endroit et vinrent m'en informer. Il était sur les plus hautes branches d'un grand arbre et paraissait d'une forte taille. Au second coup de feu, il tomba en roulant, mais il se releva aussitôt et se mit à grimper à l'arbre. Un troisième coup le fit tomber mort; c'était aussi une femelle arrivée à toute sa croissance, et tandis que nous faisions nos préparatifs pour la porter à la maison, nous trouvâmes un petit, la face contre terre, dans le marais : il avait environ un pied de long et était évidemment attaché à sa mère quand elle tomba la première fois. Il paraissait, heureusement, n'avoir pas été blessé, et quand nous eûmes nettoyé la boue qu'il avait au museau, il commença à crier, et nous parut très-fort et très-vif. Pendant que je le portais à la maison, il saisit ma barbe avec ses petites pattes, et la tenait si serrée que j'eus grand peine à me débarrasser, car les doigts des orangs-outangs sont ordinairement courbés en dedans à la dernière phalange, de manière à former de véritables crochets. Il n'avait pas encore de dents, mais quelques jours après il lui perça deux dents de devant à la mâchoire inférieure. Malheureusement je n'avais pas de lait à lui donner, car ni les Chinois, ni les Malais, ni les Dyaks n'en font usage; je cherchais en vain une femelle qui pût l'allaiter. Je fus obligé de lui donner de l'eau de riz à l'aide d'une bouteille dont le bouchon avait un tuyau de plume dans le milieu; après plusieurs essais, il finit par sucer très-bien tout seul. C'était une bien maigre nourriture, qui ne faisait pas engraisser le petit animal, bien que j'y ajoutasse de temps en temps du sucre et du lait de noix de coco pour rendre son eau de riz plus nourrissante. Quand je mettais mon doigt dans sa bouche, il le suçait de toutes ses forces, cherchant à extraire un peu de lait, et après avoir persisté longtemps, il y renonçait avec dégoût et se mettait à crier comme le ferait un bébé en semblable circonstance.

Lorsqu'on le tenait ou qu'on lui donnait sa nourriture il était très-tranquille et paraissait très-content; mais si on le couchait, il criait toujours et ne cessait de se remuer et de faire du bruit. J'arrangeai une petite boîte en guise de berceau, je mis dans le fond une natte bien molle, qui était changée et lavée tous les jours; il fallut aussi bientôt laver le petit mias; quand je lui eus fait cette opération plusieurs fois, il y prit goût, et dès qu'il était sale, il se mettait à crier, jusqu'à ce que je l'eusse pris et porté à l'eau; il devenait alors tranquille, sauf quelques coups de patte à la première sensation de l'eau froide, et quelques grimaces quand l'eau coulait sur sa tête. Il se plaisait à être essuyé et frotté, et tandis que je brossais les longs poils de son dos et de ses bras, il semblait parfaitement heureux, sans mouvement, les jambes et les bras étendus; les premiers jours, il se cramponnait en désespéré par ses quatre pattes à tout ce qu'il pouvait attraper, et il fallait faire attention à ce que ma barbe ne fût pas à sa portée, car ses doigts serraient poils et cheveux avec plus de ténacité que tout autre objet, et il m'eût été impossible de me débarrasser sans aide. Quand il était agité, il s'efforçait, se démenant pattes en l'air, de saisir quelque chose. Quand il tenait un morceau de bois ou un chiffon, il semblait très-heureux; faute d'autre chose, il s'empoignait souvent les pattes; bientôt il prit l'habitude de croiser constamment ses bras et de saisir avec chaque main les longs poils qui poussaient juste sous l'épaule opposée. Enfin, il cessa de saisir tout ce qu'il trouvait avec au-

tant de ténacité, et je fus obligé d'inventer quelque moyen d'exercer ses membres et de leur donner de la force. Je fis une échelle de trois ou quatre échelons, sur laquelle je le mis, un quart d'heure chaque fois, pour se suspendre : d'abord il parut très-content, mais ses quatre pattes ne pouvaient être dans une position commode en même temps, et après les avoir changées plusieurs fois, il lâchait une patte, puis une autre et finissait par se laisser tomber à terre.

Quelquefois, quand il était pendu par deux pattes, il en lâchait une et la croisait sur l'épaule opposée, empoignant ses propres poils, et comme cela lui semblait beaucoup plus agréable que le bois de l'échelon, il lâchait encore l'autre et tombait; il croisait alors les deux mains et restait sur le dos, l'air parfaitement content et ne semblant jamais souffrir de ses nombreuses chutes. Le voyant si amateur des poils, je lui fabriquai une mère artificielle : je fis un paquet d'une peau de buffle, et je le suspendis à un pied de terre. Cela parut d'abord lui convenir admirablement, car il pouvait se rouler les jambes autour et empoigner des poils. J'espérais avoir fait le bonheur



Cases de pêcheurs, à Bornéo. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

du petit orphelin; ce bonheur dura jusqu'au jour où il se souvint de sa mère; il essaya de teter, se hissant près de la peau et cherchant partout la place favorable; mais ne trouvant que poil et laine, il se fâcha, jeta les hauts cris, et après deux ou trois tentatives, abandonna tout. Un jour il avala un peu de laine; je crus qu'il allait étouffer; à grand'peine il reprit sa respiration et revint à lui; je mis en morceaux la fausse mère et renonçai à ce dernier espoir de faire prendre un peu d'exercice au petit animal.

Au bout d'une semaine, je trouvai que je pouvais lui donner à manger avec une cuiller, et je lui fis prendre une nourriture un peu plus variée et solide. Il aimait assez le biscuit bien trempé, mélangé d'œuf et de sucre, et les pommes de terre au sucre. C'était un amusement d'observer les curieux changements qui s'opéraient en lui selon l'amour ou le dégoût de ce qu'on lui donnait. Le pauvre petit léchait ses lèvres, tournait ses yeux avec béatitude quand la bouchée lui plaisait. S'il n'aimait pas ce qu'on lui offrait, il poussait des cris et lançait des coups de pied, comme un bébé en colère.

R. WALLACE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Guerriers dyaks. — Dessin de A. de Neuville, d'après Temminck.

L'ARCHIPEL MALAISIEN,

PATRIE DE L'ORANG-OUTANG ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE[1].

IV

L'orang-outang (suite).

J'essayais d'élever le petit mias depuis trois semaines lorsque je pus me procurer un jeune singe bec-de-lièvre (*Macacus cynomolgus*). Quoique tout petit, il était très-vif et pouvait manger seul. Je le mis dans la même boîte que le mias et ils devinrent immédiatement d'excellents amis, ne témoignant aucune crainte l'un de l'autre. Le petit singe s'asseyait sur l'estomac du mias et même sur sa figure, sans le moindre égard pour son compagnon. Quand je donnais à manger au mias, le singe était assis à côté de lui, ramassant tout ce qui tombait et cherchant de temps en temps à arrêter la cuiller au passage ; aussitôt que j'avais fini, il prenait ce qui restait collé aux lèvres du mias et lui ouvrait ensuite la bouche pour voir s'il y avait encore quelque chose; après quoi il se couchait sur le ventre du pauvre animal comme sur un coussin confortable. Le petit mias se soumettait à toutes ces insultes avec la patience la plus exemplaire, trop content d'avoir près de lui quelque chose de chaud qu'il pût tenir affectueusement embrassé. Il prenait quelquefois sa revanche, car, lorsque le singe avait envie de s'en aller, le mias le tenait aussi longtemps qu'il le pouvait par la peau du dos, par la tête ou par la queue, et ce n'était qu'après un grand nombre de sauts vigoureux que le fuyard parvenait à s'échapper.

Il était curieux d'observer les différentes manières d'être de ces deux animaux dont l'âge ne différait guère : le mias, semblable à un bébé, presque toujours couché sur le dos, roulait nonchalamment de côté et d'autre, tendait parfois ses quatre pattes en l'air, comme s'il eût voulu saisir quelque chose, mais incapable de guider ses doigts vers un objet déterminé; mécontent, il ouvrait une large bouche où les dents manquaient encore ; il exprimait ses besoins par un vrai cri d'enfant. Le petit singe, au contraire, en mouvement continuel, courait et sautait à son caprice, examinait tout ce qui l'entourait, saisissait les plus petits objets avec une extrême précision, se balançait ou courait sur le bord de la boîte et mangeait en route tout ce qu'il trouvait de bon. On ne pouvait voir de plus grand contraste, et la comparaison faisait paraître le mias plus enfantin encore. Je l'avais depuis un mois lorsqu'il parut vouloir apprendre à marcher seul. Quand il était à terre, il se traînait sur ses jambes ou roulait sur lui-même et avançait ainsi lentement. Quand il était dans la boîte, il essayait de se lever, de se hausser jusqu'au bord; une fois ou deux il réussit à tomber en dehors. S'il lui arrivait d'être sale ou affamé, ou qu'il eût été oublié en quoi que ce fût, il poussait des cris qui ressemblaient à une espèce de toux ou à un bruit de pompe, presque pareil à celui que fait l'animal adulte. S'il n'y avait personne dans la maison, ou si l'on ne répondait pas à ses cris, il s'arrêtait; mais dès qu'il entendait un pas, il recommençait de plus belle.

Au bout de cinq semaines, les deux dents de devant de la mâchoire supérieure commencèrent à percer, mais pendant tout ce temps il n'avait pas grandi et ne pesait pas plus que le jour où je m'en étais emparé; cela tenait sans doute au manque de lait ou de toute autre nourriture plastique. L'eau de riz, le riz et les biscuits remplaçaient mal le lait naturel, et le lait de coco que je lui donnais quelquefois n'allait pas à son estomac. A tout cela j'attribuai une attaque de diarrhée dont le pauvre petit souffrit beaucoup; une dose d'huile de ricin le guérit. Une semaine ou deux après, il tomba encore malade et cette fois plus sérieusement; il avait tous les symptômes de la fièvre intermittente, accompagnés d'enflure humorale aux pieds et à la tête. Il perdit l'appétit et mourut après avoir langui une semaine. Je l'avais depuis trois mois; je regrettai beaucoup mon petit favori : j'avais espéré l'élever et l'emmener en Angleterre. Il m'avait bien amusé par ses drôleries et ses petites mines inimitables. Son poids était d'un kilogramme six cent seize grammes; il avait trente-cinq centimètres de haut, et ses bras étendus avaient cinquante-huit centimètres. Je conservai sa peau et son squelette, et je m'aperçus, en enlevant les chairs, que mon petit mias avait dû se casser un bras et une jambe lorsqu'il était tombé de l'arbre; ces deux membres s'étaient cependant ressoudés si rapidement que j'avais remarqué seulement une forte enflure aux endroits où la soudure irrégulière des os avait eu lieu.

Il y avait juste une semaine que j'avais capturé cet intéressant petit animal, lorsque je tirai avec succès sur un orang-outang mâle adulte. Je rentrais à

1. Suite. — Voy. page 145.

la maison, revenant d'une excursion entomologique, quand Charles[1] se précipita dans la maison, hors d'haleine, en s'écriant d'une voix haletante :

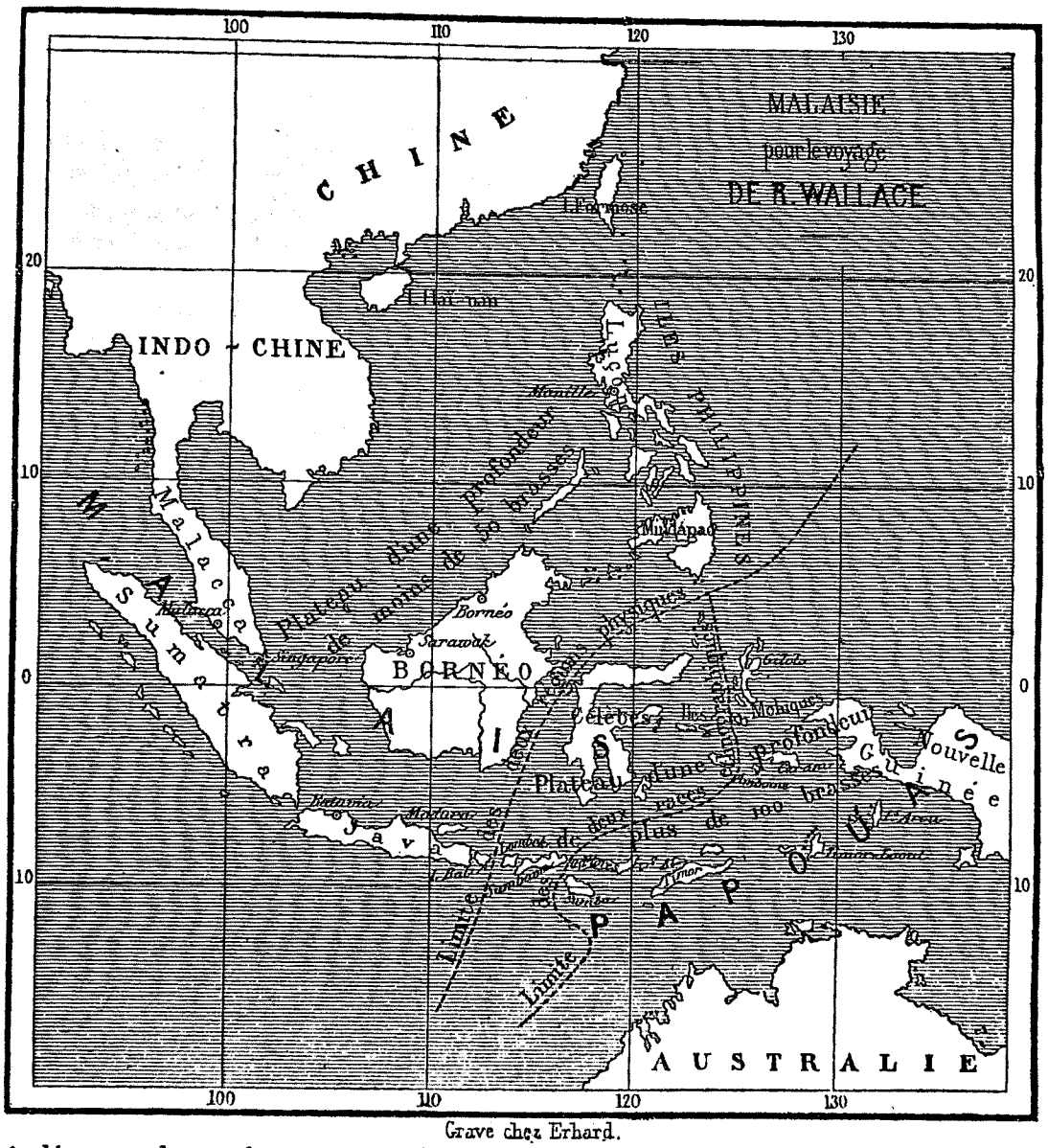
« Prenez votre fusil, monsieur, dépêchez-vous! un grand mias !

— Où est-il ? demandai-je en prenant mon fusil qui avait heureusement un canon chargé à balle.

— Tout près, monsieur, dans le sentier des mines ; il ne peut se sauver. »

Par bonheur deux Dyaks se trouvaient à la maison ; je les appelai et je partis, disant à Charles de m'apporter des munitions au galop.

Le sentier de notre clairière aux mines s'élevait sur le penchant de la colline, parallèlement au tracé d'un nouveau chemin qui en contournait la base, et où travaillaient plusieurs Chinois ; le mias ne pouvait donc s'échapper dans la forêt marécageuse d'en bas sans descendre pour traverser la route ou sans franchir le sentier pour tourner les clairières. Nous marchâmes avec précaution, sans bruit, écoutant le plus léger son qui pût trahir le mias, nous arrêtant par intervalles pour regarder. Charles nous rejoignit bientôt à l'endroit où il avait vu l'animal ; il mit une balle dans l'autre canon du fusil et nous choisîmes nos positions, certains que le singe devait être quelque part près de nous. Au bout de quelques instants, j'entendis un



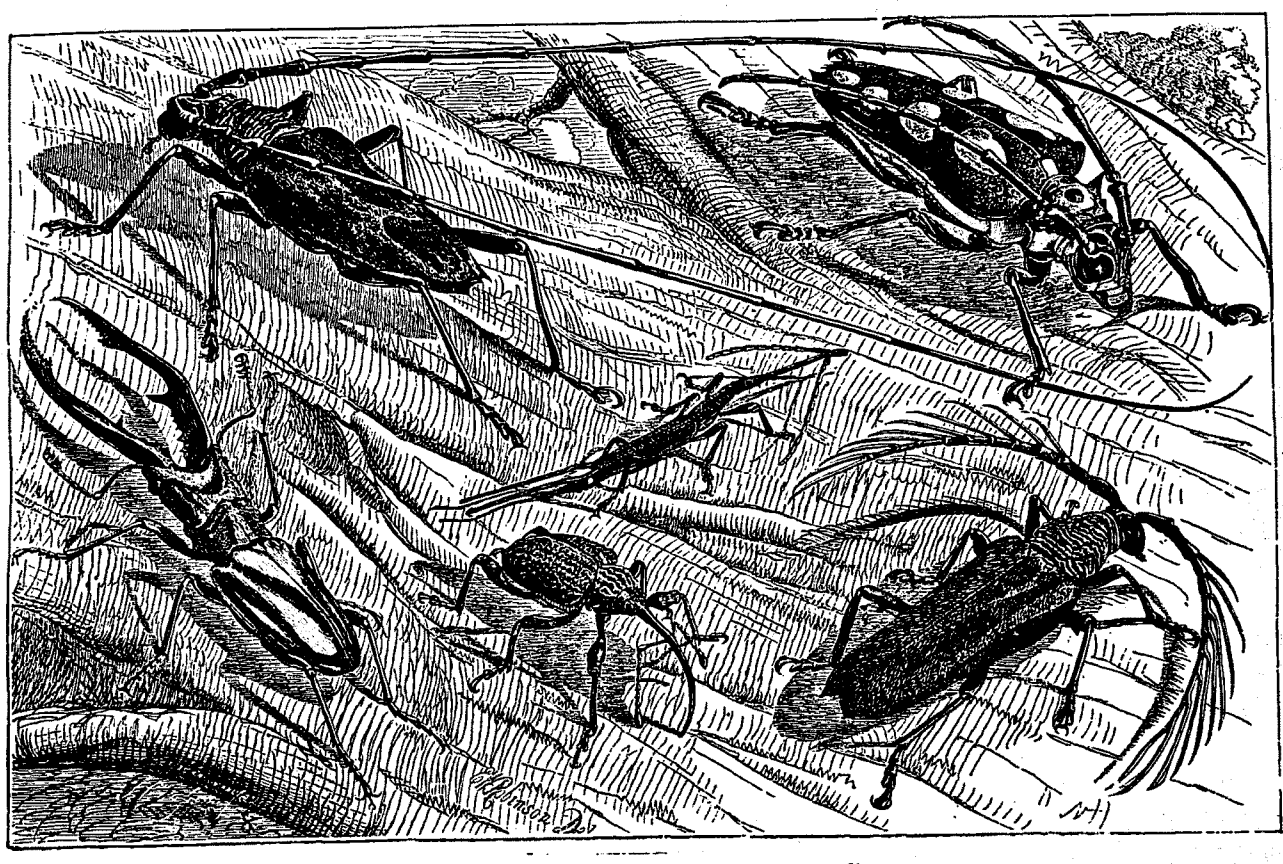
Gravé chez Erhard.

bruissement très-léger au-dessus de ma tête, mais j'eus beau regarder, je n'aperçus rien. Je marchai dans toutes les directions pour voir en plein chaque côté de l'arbre sous lequel je me trouvais ; j'entendis encore le même bruit, mais plus distinct, et je vis les feuilles remuer comme par le mouvement d'un animal pesant, passant à un arbre voisin. Je criai immédiatement à tout le monde de venir et d'essayer de découvrir quelque chose, de façon que je pusse tirer ; mais cela n'était pas facile, car le mias avait un talent particulier de se dérober à notre vue au milieu du feuillage épais. Bientôt cependant un des Dyaks m'appela en me faisant signe du doigt ; j'aperçus un grand corps à poils rouges, et une énorme face noire qui regardait en bas comme pour savoir ce qui causait un tel tumulte. Je fis feu immédiatement, l'orang se sauva, de sorte que je ne pus dire si je l'avais atteint. Pour un aussi grand animal, il se remuait très-silencieusement et pourtant vite ; je dis aux Dyaks de me suivre et de ne pas le perdre de vue pendant que je chargeais mon fusil. La jongle, en cet endroit, était remplie de grands débris angulaires de rocs tombés de la montagne et de plan-

1. Charles Allen, jeune Anglais de seize ans, qui m'accompagnait comme aide.

tes grimpantes entrelacées. Nous vîmes le mias, courant, sautant et rampant, atteindre le sommet d'un arbre élevé qui se trouvait près du chemin où les Chinois travaillaient, là précisément où l'animal avait été découvert; les Chinois exprimaient leur étonnement, criant de toutes leurs forces : « *Ya, Ya, Tuan, Orang-outang, Tuan !* » Voyant qu'il ne pouvait aller plus loin sans quitter le bois, il retourna vers la colline; je tirai deux fois sur lui, et le suivis le plus vite possible, en tirant deux autres coups pendant qu'il regagnait le sentier; mais il était toujours plus ou moins caché par le feuillage et protégé par les grosses branches sur lesquelles il marchait. Une fois, tandis que je chargeais, je le vis parfaitement : il suivait une grande branche, à moitié debout. Arrivé au sentier, il monta sur un des arbres les plus élevés de la forêt et nous vîmes qu'il avait une jambe fracassée par une balle : il ne pouvait plus s'en servir et la laissait pendante. Il se logea entre deux branches, caché par le feuillage, et parut ne plus vouloir bouger. Je craignis qu'il ne restât et ne mourût dans cette position ; or, comme la nuit arrivait, je ne pouvais faire abattre l'arbre ce jour-là; je tirai donc encore. Il quitta sa place, gagna la colline et fut obligé de se réfugier sur des arbres plus bas; il se fixa sur des branches de manière à ne pas tomber, et se ramassa sur lui-même, comme mort ou mourant.

Je priai les Dyaks de monter sur l'arbre et de couper la branche sur laquelle reposait l'animal; mais ils eurent peur, disant qu'il n'était pas mort et qu'il les



Coléoptères, à Bornéo (voy. p. 153), d'après Wallace.

Neocerambyx Æneas. Cladognatus tarandus. — Diurus furcellatus. Ectatorhinus Wallacei. — Megacriodes Saundersii. Cyriopalpus Wallacei.

attaquerait. Nous secouâmes alors l'arbre voisin, arrachâmes les plantes pendantes, et fîmes tout ce que nous pûmes pour le déranger, mais sans effet; je pensai que le mieux était d'envoyer chercher deux Chinois avec leurs haches pour abattre l'arbre. Pendant que le messager était en route, un Dyak prit courage et grimpa; le mias ne l'attendit pas, gagna un autre arbre où il s'enfonça dans une masse épaisse de branches et de plantes grimpantes qui nous le cachaient presque complétement. L'arbre était petit heureusement; quand les haches arrivèrent, nous l'eûmes bientôt abattu; mais il était tellement accroché par des lianes aux arbres voisins, qu'au lieu de tomber il pencha seulement. Le mias ne bougeait pas, et je craignais que malgré tous nos efforts il ne nous échappât.

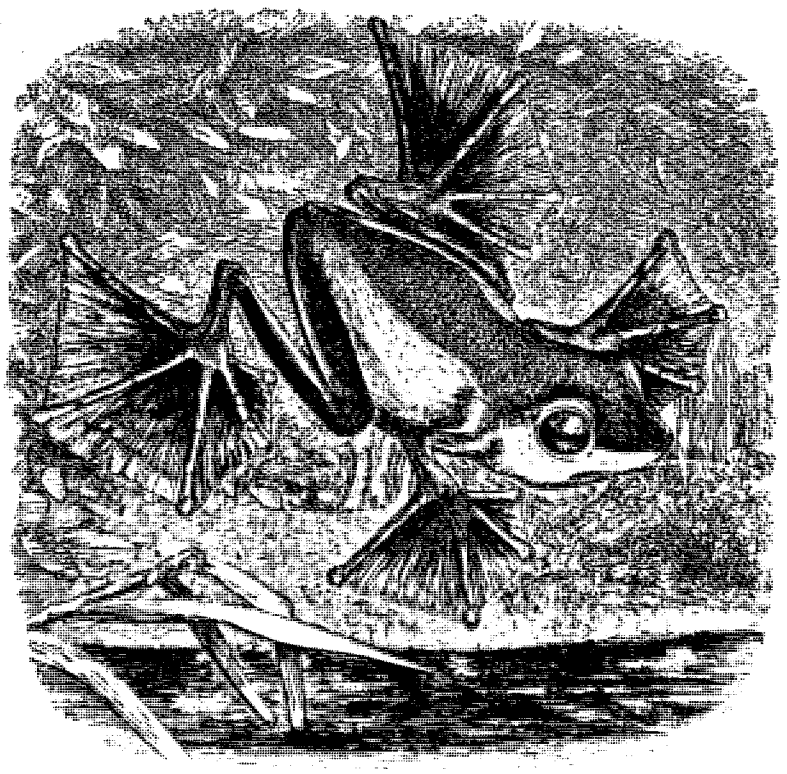
La nuit arrivait, et il aurait fallu abattre six troncs au moins pour renverser l'arbre auquel nous en voulions. Comme dernière ressource, nous nous mîmes tous à arracher les lianes; l'arbre fut alors très-ébranlé, puis au bout de quelques minutes, quand nous commencions à perdre tout espoir, l'animal tomba pesamment comme un géant. C'était un géant, en effet, grand comme un homme; il était de l'espèce appelée par les Dyaks : *mias chappan* ou *mias pappan*, dont la face s'élargit des deux côtés par un repli de la peau; ses bras étendus avaient une longueur de deux mètres vingt et un centimètres; il avait un mètre vingt-sept centimètres de la tête aux talons; le tour du corps, juste sous les bras, était de quatre-vingt-seize centimètres; le buste était aussi long que chez l'homme, les jambes étant excessivement courtes à proportion. En l'examinant, nous vîmes qu'il avait été blessé

d'une manière terrible ; ses deux jambes étaient cassées, une jointure de la hanche et le bas de l'épine dorsale étaient complétement brisés. Nous trouvâmes deux balles aplaties, l'une dans son cou, l'autre dans ses mâchoires, et pourtant il vivait encore quand il tomba. Les deux Chinois le lièrent à une perche et le portèrent à la maison, et je fus occupé avec Charles, la journée entière du lendemain, à préparer sa peau et à faire bouillir les os pour nettoyer le squelette, conservé maintenant au musée de Derby.



Femelle orang-outang, à Bornéo, d'après Wallace.

Dix jours après, le 4 juin, des Dyaks vinrent nous dire que, la veille, un de leurs compagnons avait été presque tué par un mias. A quelques milles en descendant la rivière, il y a une maison dyak dont les habitants avaient vu un grand orang-outang manger les jeunes rejetons d'un palmier au bord du cours d'eau : cet animal, effrayé, se retira dans la jongle voisine, et des hommes armés de piques et de haches coururent pour lui barrer le passage. L'homme qui marchait devant essaya de passer sa pique au travers du corps de l'animal, mais le mias s'empara de l'arme, et, saisissant le bras de l'ennemi entre ses dents, le mordit au-dessus du coude et le déchira d'une manière terrible (voy. p. 169). Si ses compagnons avaient été loin, il aurait été plus sérieusement blessé, sinon tué, car il ne pouvait plus se défendre ; mais l'animal fut bientôt achevé à coups de pique et de hache. Le blessé resta longtemps malade et ne recouvra jamais complétement l'usage de son bras.



Grenouille volante, à Bornéo, d'après Wallace.

Ces Dyaks me dirent que le mias était encore sur la place où il avait été tué ; je leur offris une récompense pour l'apporter immédiatement à notre débarcadère : ils me promirent de le faire, mais ils ne vinrent que le lendemain, et déjà la décomposition avait commencé et de grandes plaques de poils tombaient : il était donc inutile d'enlever la peau ; je le regrettai beaucoup, car le cadavre était celui d'un très-beau mâle adulte. Je coupai la tête et l'emportai à la maison pour la préparer ; je fis faire à mes hommes une palissade fermée de cinq pieds de haut, pour entourer les restes du mias ; de cette manière, les chairs ne devaient pas tarder à être dévorées par les vers, les petits lézards, les fourmis, et le squelette devait être ainsi parfaitement nettoyé. La face de mon mias avait une grande balafre, l'os était même profondément entamé, mais le crâne était superbe et les dents remarquablement grandes et belles.

Le 18 juin, je me procurai encore un beau mâle adulte. Un Chinois me dit qu'il avait vu un orang-outang en train de manger à côté du sentier qui menait à la rivière ; je le trouvai, en effet, à l'endroit même où j'avais tiré le premier mias : il mangeait un fruit vert ovale, à bel arille rouge, semblable à la fleur de la muscade ; il paraissait ne manger que l'arille, coupant avec ses dents l'enveloppe extérieure et la jetant sur le sol. J'avais trouvé le même fruit dans l'estomac d'autres orangs-outangs tués par moi. Deux coups de feu lui firent lâcher prise, mais il se suspendit longtemps par une main, puis tomba à plat sur la face et s'embourba dans le marais. Pendant quelques minutes, il resta là, gémissant et palpitant ; nous nous tenions près de lui, attendant son dernier soupir. Tout à coup, il se releva par un dernier effort, nous fit reculer d'un mètre ou deux, puis, se redressant presque de toute sa hauteur, il empoigna un petit arbre et se mit à grimper ; il reçut alors dans le dos un coup de feu qui le fit tomber mort. Nous trouvâmes une balle aplatie dans sa lan-

gue, elle était entrée par le bas-ventre, avait traversé tout le corps et cassé la première vertèbre cervicale. C'était après cette terrible blessure qu'il s'était relevé et s'était mis à grimper à la hâte. Ce mâle adulte avait presque les dimensions des deux autres que j'avais mesurés précédemment.

Le 21 juin, je tuai une femelle adulte qui mangeait du fruit sur un arbre peu élevé ; c'est le seul mias que j'aie jamais tué d'un seul coup.

Le 24 juin, je fus appelé par un Chinois pour tirer sur un mias qui, me dit-il, était sur un arbre, près des mines de houille. Arrivé sur les lieux, il nous fut difficile de trouver l'animal, qui était entré dans la jongle, toute remplie de rocs et très-difficile à traverser. Enfin nous l'aperçûmes au sommet d'un arbre très-élevé ; c'était un mâle de la plus grande dimension. Aussitôt que j'eus tiré, il monta plus haut ; je tirai une seconde fois, nous vîmes alors qu'il avait un bras cassé. Arrivé à la cime, il brisait des branches tout autour de lui pour se faire un refuge. C'était curieux de voir comme il avait bien choisi sa place, et comme il remuait avec vitesse le bras qui n'était pas blessé, brisant les branches à la longueur voulue, avec la plus grande aisance, les plaçant et les accumulant autour de lui ; en quelques minutes il s'était fait un lit compacte de feuillage, qui le couvrait entièrement. Il avait évidemment l'intention de passer la nuit là, et de partir de bonne heure le lendemain matin, s'il n'était pas blessé trop grièvement. C'est pourquoi je tirai plusieurs fois pour le faire quitter sa retraite ; j'étais sûr de l'avoir atteint.

A chaque coup de feu, il remuait, mais il ne voulait pas fuir. Enfin, il se leva un peu ; la moitié de son corps était visible, il s'affaissa ensuite ; sa tête seule resta sur le bord du nid. Cela me prouvait qu'il était mort ; je priai le Chinois et son compagnon d'abattre l'arbre, mais c'était un arbre très-élevé ; ils avaient travaillé toute la journée et rien ne put les décider à travailler encore.

Le lendemain, dès l'aurore, je revins à cet endroit : le mias était m..rt, car on voyait sa tête exactement dans la même position que la veille. J'offris alors à quatre Chinois le prix d'une journée de travail à chacun, pour abattre l'arbre, quelques heures de soleil devant amener la décomposition à la surface de la peau ; mais après avoir examiné l'arbre, même essayé leurs forces, ils trouvèrent que ce serait un travail trop pénible et ne voulurent pas continuer. Si j'avais doublé mon offre, ils auraient probablement consenti, car je ne leur demandais que deux ou trois heures de travail, et j'aurais pris ce parti si je n'avais dû rester que peu de temps en cet endroit ; mais j'y étais installé avec l'intention d'y passer plusieurs mois ; il ne me convenait donc pas de payer un prix trop élevé : plus tard je n'aurais pu rien obtenir à un prix raisonnable.

Quelques semaines après, pendant tout le jour, une nuée de mouches bourdonnait sur le cadavre du mias ; au bout d'un mois, tout était tranquille ; le corps s'était desséché sous un soleil vertical alternant avec les pluies des tropiques. Deux ou trois mois après, deux Malais grimpèrent à l'arbre pour un dollar et descendirent les restes du mias. La peau était presque entière et entourait encore la carcasse, mais dans l'intérieur je trouvai des millions d'œufs de mouches et d'autres insectes, avec des milliers de deux ou trois espèces de petits coléoptères nécrophages. Le crâne avait été fracassé par les balles ; la carcasse était seule en parfait état, à l'exception d'un petit os du poignet qui était probablement tombé et avait été emporté par un lézard.

Un jour, Charles découvrit trois petits orangs-outangs mangeant ensemble. Nous leur fîmes la chasse longtemps, et nous eûmes une bonne occasion de voir comment ils passent d'arbre en arbre : ils choisissent toujours les branches entremêlées à celles d'un autre arbre, saisissent plusieurs branchilles à la fois, puis se lancent sur l'arbre voisin. Ils font cela si vite et avec tant d'assurance, qu'ils voyagent ainsi sur les arbres à raison de huit à dix kilomètres à l'heure ; aussi fallait-il courir continuellement pour se tenir près d'eux. Nous tirâmes et nous en tuâmes un, mais il resta suspendu entre deux branches, et comme les jeunes orangs-outangs sont moins intéressants que les autres, je ne fis pas abattre l'arbre.

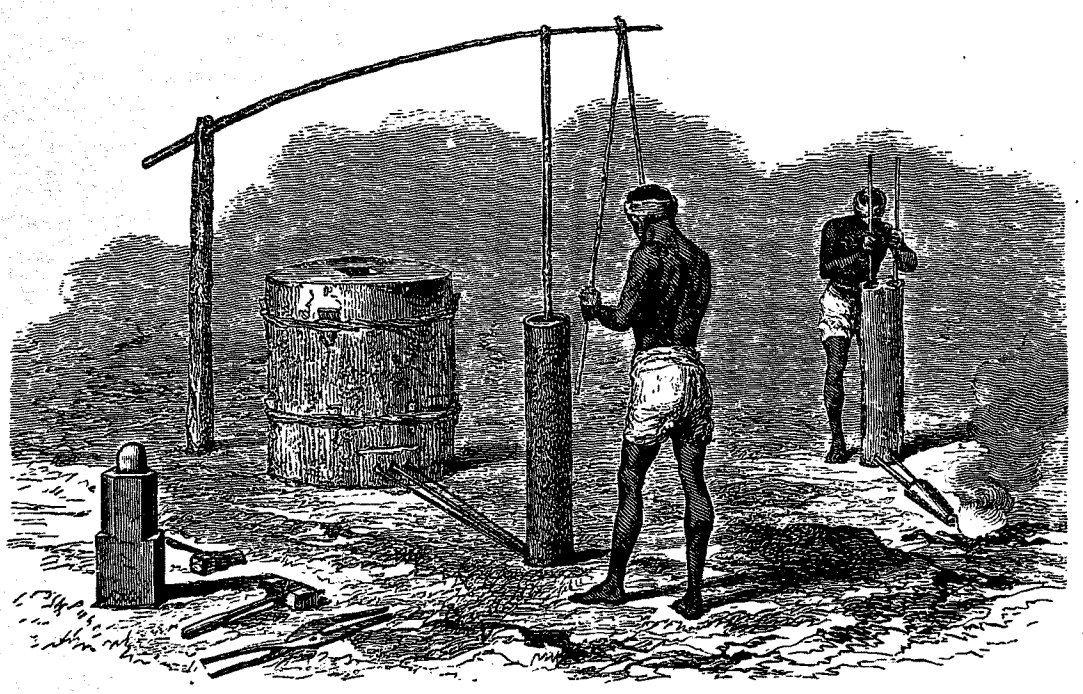
J'eus à cette époque le malheur de glisser au milieu d'arbres tombés et de me blesser à la cheville ; comme je ne me soignai pas assez immédiatement, je finis par souffrir d'un ulcère sérieux, qui ne se cicatrisait pas et qui me retint à la maison tout le mois de juillet et une partie d'août. Quand je pus sortir, je me déterminai à faire un petit voyage, sur une branche de la rivière Simunjon, jusqu'à Semabang, où il y avait, disait-on, une grande maison dyak, une montagne couverte de fruits, des orangs-outangs et de beaux oiseaux en quantité. Comme la rivière est très-étroite, et que j'étais obligé de voyager dans un très-petit bateau, avec très-peu de bagages, j'emmenai seulement avec moi un jeune domestique chinois. J'emportai un baril d'arack pharmaceutique afin d'y conserver les peaux de mias, des provisions et des munitions pour une quinzaine de jours.

Au bout de quelques milles, la rivière devint très-resserrée et très-tortueuse : tout le pays de chaque côté était entièrement inondé. Il y avait sur les bords quantité de singes : le *Macacus cynomolgus* commun, le *Semnopithecus niger* et le *singe au nez long* (*Nasalis larvatus*), qui, aussi grand qu'un enfant de trois ans, a une très-longue queue et un nez charnu plus long que le nez d'homme le plus saillant. Plus nous avancions, plus la rivière devenait étroite et sinueuse ; quelquefois des arbres tombés mettaient obstacle à notre passage, des branches enlacées barraient la rivière, et il fallait les couper pour avancer. Nous mîmes deux jours pour faire le trajet jusqu'à Semabang, et à peine aperçûmes-nous un petit coin de terre sec tout le long du chemin. Dans la dernière partie du voyage, je pouvais toucher de la main pendant des milles les

arbustes de la rive, et nous fûmes souvent arrêtés par les pandanus qui croissaient dans l'eau en grande quantité et tombaient en travers de la rivière. Dans d'autres endroits, d'épais radeaux d'herbes flottantes remplissaient complétement le canal : notre voyage ne fut que difficulté sur difficulté.

Près du débarcadère nous trouvâmes une belle maison de deux cent cinquante pieds de long, élevée sur des poteaux à une grande hauteur au-dessus du sol ; la façade était précédée d'une large vérandah reposant sur une plate-forme de bambous plus large encore. Presque tous les habitants étaient absents : ils étaient en course, cherchant du miel et des nids d'oiseaux comestibles ; il ne restait au logis que deux ou trois vieillards, hommes et femmes, et des enfants. Tout auprès se trouvait une colline, véritable forêt d'arbres fruitiers ; il y avait surtout des *dourians* et des *mangoustines* en quantité, mais les fruits n'étaient pas encore mûrs.

Je passai une semaine dans ce lieu, battant tous les jours la montagne. Un Malais resté avec moi (les autres bateliers étaient partis) m'accompagnait. Le quatrième jour, nous vîmes un mias qui mangeait sur un dourian très-élevé, et nous le tuâmes après l'avoir tiré huit fois. Malheureusemeni il resta sur l'arbre, suspendu par les mains : il fallut le laisser et retourner au logis, éloigné de plusieurs milles. Sûr qu'il tomberait pendant la nuit, je revins le lendemain de bonne heure et le trouvai à terre. A mon grand étonnement et à ma satisfaction, il paraissait appartenir à une espèce différente de celles que j'avais vues jusqu'alors, bien que par ses dents entièrement développées et par ses grandes canines il fût évidemment arrivé à toute sa croissance, il n'avait aucune protubérance latérale à la face



Forgerons à Bornéo. — Dessin de A. Marie, d'après Temminck.

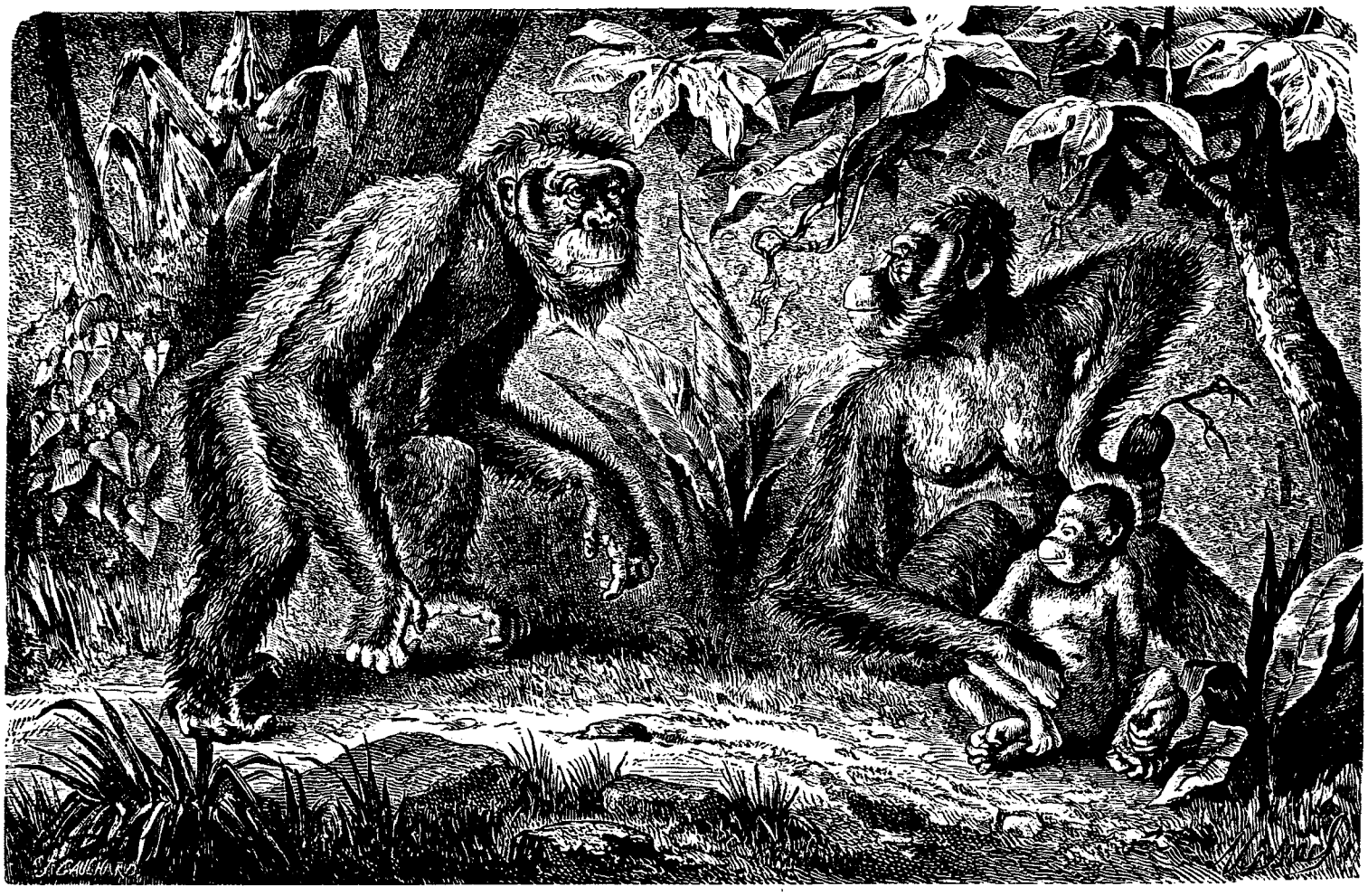
et était d'un dixième environ plus petit dans toutes ses dimensions que les autres mâles adultes. Les incisives supérieures paraissaient cependant plus larges que chez les grandes espèces, caractère qui distingue le *Simia morio* que le professeur Owen a décrit d'après le crâne d'une femelle. Trop loin de la maison pour y porter l'animal, j'enlevai la peau sur place. Ce spécimen est au Musée britannique.

Après une semaine, ne trouvant plus d'orangs-outangs, je retournai à mon habitation des mines. Je pris des provisions fraîches, et accompagné, cette fois, de Charles, je m'embarquai sur une autre branche de la rivière, assez semblable à celle que je venais de parcourir, pour me rendre à un endroit appelé Menyille, où se trouvaient une grande maison dyak et plusieurs plus petites.

L'endroit où l'on débarquait était un long pont sur pilotis; je crus devoir mettre mon baril d'arack entre deux branches, et pour empêcher les naturels d'en boire, je m'arrangeai pour qu'ils me vissent mettre dans le baril des serpents et des lézards, mais je pense que cela ne les empêcha pas d'y goûter. Nous nous installâmes sur la vérandah ; il s'y trouvait de grands paniers pleins de têtes humaines desséchées, trophées des chasses à l'homme des générations passées. Non loin s'élevait une petite montagne couverte d'arbres fruitiers, et tout près de la maison de magnifiques dourians portant des fruits mûrs. Les Dyaks me considérant comme un bienfaiteur puisque je tuais les mias, grands dévastateurs de leurs cultures, il nous fut permis de prendre de ces fruits, les meilleurs qui soient au monde, autant que nous en voulûmes, et nous pûmes les apprécier dans toute leur excellence.

Le lendemain de mon arrivée, je fus assez heureux pour tuer un mâle adulte de la plus petite espèce des orangs-outangs, le *mias kassir* des Dyaks. Il tomba frappé mortellement, mais il resta fixé entre deux branches de l'arbre. Je voulus persuader à deux jeunes

Dyaks de ma compagnie d'abattre l'arbre qui était très-élevé, parfaitement droit, d'écorce unie, et n'ayant de branches qu'à cinquante ou soixante pieds du sol. A ma grande surprise, ils dirent qu'en somme ils préféraient grimper, et, après s'être consultés, ils tentèrent l'ascension. Allant vers un bouquet de bambous voisin, ils coupèrent une des plus grandes tiges, en prirent un morceau assez court, le fendirent, et firent une couple de fortes chevilles d'un pied de long, pointues à un bout. Coupant alors un épais morceau de bois pour en faire un maillet, ils enfoncèrent une des chevilles dans l'arbre et s'y suspendirent de tout leur poids ; la cheville tint bon; ils en firent alors beaucoup d'autres. Je les regardais avec intérêt, me demandant comment ils pourraient monter à un arbre aussi élevé en y enfonçant seulement des chevilles : qu'une d'elles vînt à manquer, un peu haut, et c'eût été la mort! Quand deux douzaines de chevilles furent prêtes, l'un des Dyaks se mit à couper d'autres bambous longs et minces, et fit ensuite une corde avec l'écorce d'un petit arbre. Ils fichèrent alors tous deux, très-fortement, une cheville à trois pieds de terre à peu près, et, apportant un long bambou, ils le placèrent debout à quelques centimètres du tronc et l'attachèrent solidement aux deux premières chevilles, au moyen de la corde d'écorce et de petites entailles faites près de la tête de chaque cheville. Un des Dyaks se tenait debout sur la première cheville et en enfonçait une troisième au même niveau à peu près que sa figure ; il y fixa le bambou comme la première fois avec corde et entailles, puis montant sur la seconde cheville, il s'y tint d'un pied, et d'une main à la troisième, et continua l'opération pour enfoncer la quatrième cheville, et ainsi de suite jusqu'à vingt pieds. Le bambou devint alors trop mince, un autre lui fut tendu par son compagnon; il l'ajouta à l'autre, en les fixant tous les deux à trois ou quatre chevilles ; quand ce second bambou fut à son tour trop mince, un troisième fut ajouté, et le jeune Dyak atteignit les plus basses branches : il s'y accrocha et fit bientôt tomber le mias, la tête la première. Je fus frappé de cette manière ingénieuse de grimper et de mettre à profit les propriétés particulières du bambou. Cette échelle était parfaitement sûre : si une cheville s'était détachée ou cassée, l'effort aurait porté sur celles de dessus et de dessous. Je compris alors l'usage des chevilles de bambou que j'avais vues souvent fichées le long des arbres sans savoir pourquoi.



Famille d'orangs-outangs. — Dessin de A. Mesnel.

L'animal était presque identique, comme dimension et comme aspect, à celui dont je m'étais emparé à Semabang; ce fut le seul autre spécimen mâle de *Simia morio* que je me procurai. Il est au musée de Derby.

Je tuai ensuite deux femelles adultes et deux petits d'âges différents. Je les conservai tous les quatre. Une des femelles mangeait, avec plusieurs petits, du fruit



Combat d'un Dyak et d'un orang-outang (voy. p. 161). — Dessin de A. de Neuville, d'après Wallace.

vert sur un dourian; dès qu'elle nous vit, elle se mit à casser, avec toutes les apparences de la colère, des branches et les grands fruits à épines et les fit tomber comme une véritable pluie; elle nous empêchait ainsi d'avancer près du tronc. On a mis en doute cette habitude des singes de jeter des branches du haut des arbres quand ils sont irrités, mais j'ai observé le fait au moins trois fois, et c'était toujours le mias femelle qui se comportait ainsi: il se peut que le mâle, plus confiant dans sa grande force et dans la puissance de ses dents canines, ne soit effrayé d'aucun autre animal et ne sente jamais le besoin de les mettre en fuite; l'instinct maternel, chez la femelle, peut lui donner l'idée de défendre ainsi la vie de ses petits et la sienne propre par la même occasion.

En préparant les peaux et les squelettes de ces animaux, je fus très-tracassé par les chiens dyaks, qui,

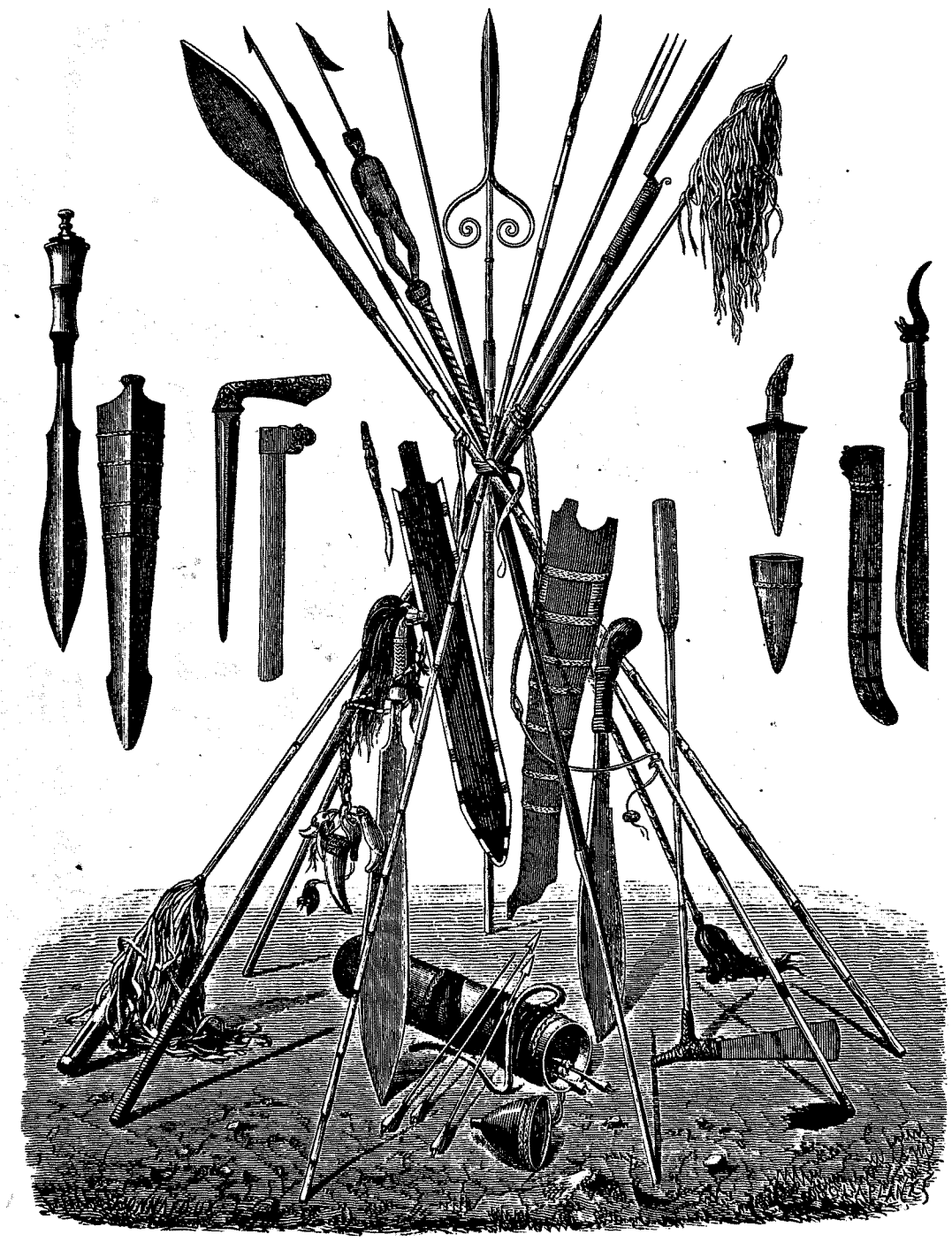


Armes et ustensiles des indigènes de Bornéo. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après Temminck.

toujours à demi morts de faim, sont très-avides de chair. J'avais une grande casserole de fer où je faisais bouillir les os de mes squelettes; je la couvrais, le soir, avec des planches sur lesquelles je posais de lourdes pierres; mais une fois les chiens les ôtèrent et emportèrent un de mes spécimens presque entier. Une autre fois ils rongèrent une grande partie de l'empeigne de mes bottes fortes; ils mangèrent aussi un morceau de ma moustiquaire, sur laquelle était tombé de l'huile à brûler quelques semaines auparavant.

En descendant la rivière pour retourner à notre habitation, nous eûmes la chance de trouver un vieux mias mâle qui mangeait sur des arbres très-peu élevés croissant dans l'eau. Le pays était inondé à une grande distance, et il y avait tant d'arbres et de troncs au milieu des eaux, que le bateau chargé ne pouvait

passer; du reste, si nous avions pu approcher davantage, nous aurions effrayé le mias. C'est pourquoi j'entrai dans l'eau; j'en avais jusqu'à la ceinture, et j'avançai jùsqu'à ce que je fusse assez près pour tirer. La difficulté était de pouvoir recharger mon fusil, car j'étais si enfoncé dans l'eau, que je ne pouvais pas le tenir assez penché pour y verser de la poudre. Je cherchai une place où il y eût moins d'eau, et après avoir tiré quelques coups, je vis avec joie le monstrueux singe rouler dans l'eau. Je le remorquai à ma suite, mais les Malais firent des difficultés pour mettre l'animal dans le bateau; il était si lourd que je ne pouvais l'y déposer sans leur aide. J'interrogeai du regard un endroit où je pusse enlever sa peau, mais on n'apercevait pas la moindre place sèche; enfin je découvris un bouquet de vieux arbres et des troncs entre lesquels il y avait quelque espace au-dessus de l'eau; cela formait un emplacement suffisant pour que nous pussions



Armes et ustensiles des indigènes de Bornéo. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après Temminck.

y traîner l'animal. Je le mesurai et je constatai qu'il était le plus grand de tous les mias que j'eusse vus jusqu'alors : sa hauteur était la même, un mètre vingt centimètres, mais les bras étendus avaient deux mètres trente-six centimètres, quinze centimètres de plus que le dernier que j'avais tué; son immense face avait trente-quatre centimètres et demi de large, tandis que la plus grande face que j'eusse vue avait vingt-neuf centimètres seulement. Le tour du corps était d'un mètre six centimètres. D'après cela, je crois que la longueur et la force des bras et la largeur de la face augmentent jusqu'à un âge avancé, tandis qu'il est rare que la hauteur, des pieds à la tête, dépasse un mètre vingt-sept centimètres.

Comme ce fut le dernier mias que je tuai, et la dernière fois que j'en vis un adulte, je parlerai mainte-

nant des habitudes de cet animal, en y ajoutant quelques faits qui s'y rattachent.

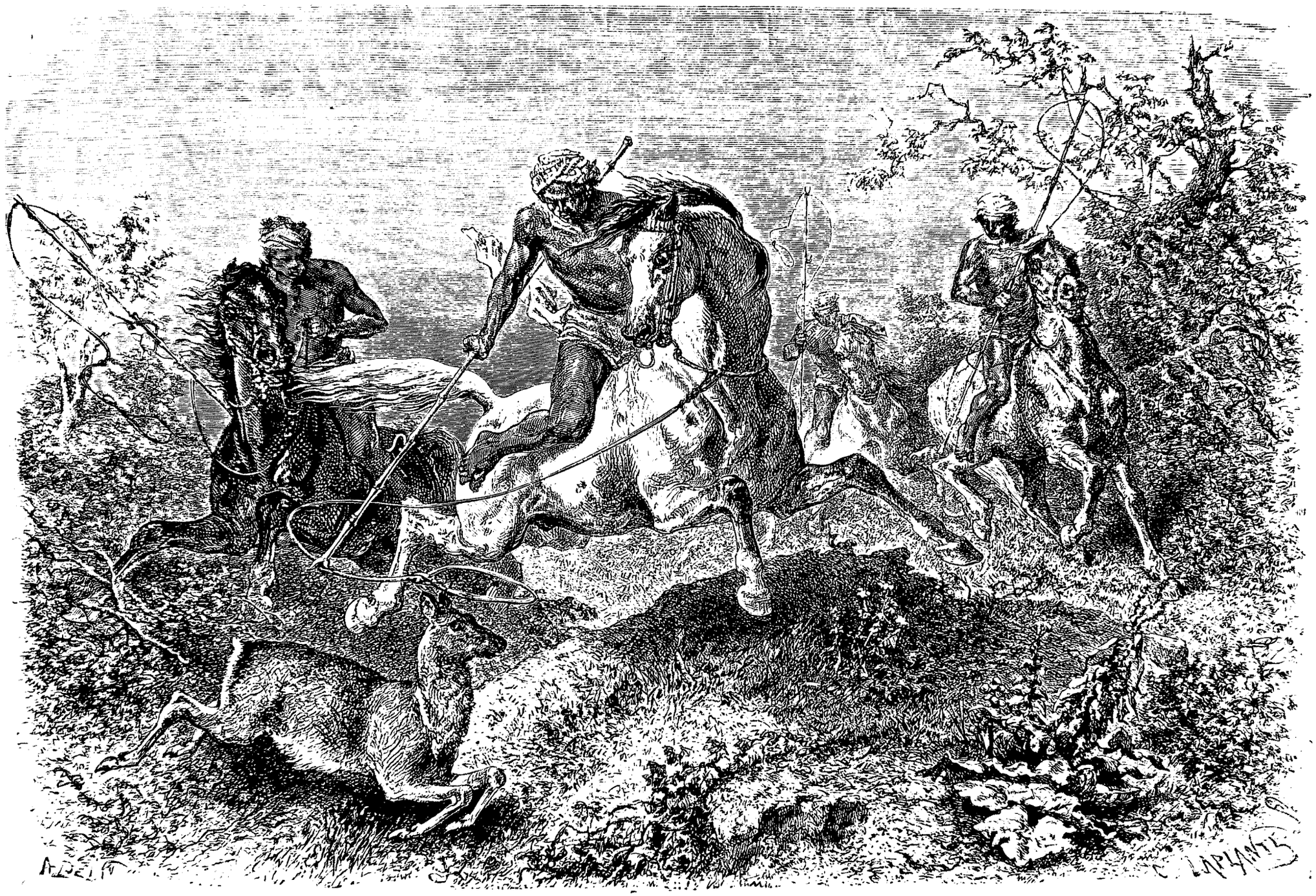
Il est connu que l'orang-outang habite Sumatra et Bornéo, et tout porte à croire qu'il est confiné dans ces deux grandes îles. Il paraît beaucoup plus rare à Sumatra qu'à Bornéo; dans cette dernière contrée, il peuple de vastes districts. On le voit surtout au sud-ouest, au sud-est, au nord-est et au nord-ouest; il préfère les forêts basses et marécageuses. Il semble, au premier abord, inexplicable que le mias soit tout à fait inconnu dans la vallée de Sarawak, tandis qu'il est fréquent à Sambas à l'ouest, et à Sadong à l'est. Mais quand on connaît les habitudes et la manière de vivre de cet animal, on trouve une raison suffisante de cette anomalie apparente dans la constitution physique du district de Sarawak. Au Sadong, où je l'ai observé, on ne trouve le mias que dans la partie basse, plate et paludéenne, couverte de hautes forêts vierges.



Famille dyak. — Dessin de A. de Neuville, d'après Temminck.

Au milieu de ces marais s'élèvent quelques montagnes isolées. Les Dyaks s'y sont établis et y ont planté des arbres fruitiers. C'est assez pour attirer le mias, qui vient manger les fruits verts et se retire toujours dans le marais pendant la nuit. Dans les endroits élevés, où le sol est sec, plus de mias. L'animal est commun dans la basse vallée de Sadong; mais, dès que l'on monte au-dessus du niveau des marais, là où le pays, quoique plat encore, est assez élevé, le grand singe disparaît. La vallée de Sarawak, bien que marécageuse dans sa partie inférieure, n'est pas couverte entièrement de forêts; on y trouve surtout le palmier nipa, et près de la ville de Sarawak, sur un sol qui n'est plus humide, mais ondulé et bien égoutté, des massifs de forêts vierges et des jongles poussant sur un terrain que cultivèrent autrefois les Malais ou les Dyaks.

Il me semble qu'une étendue compacte de hautes

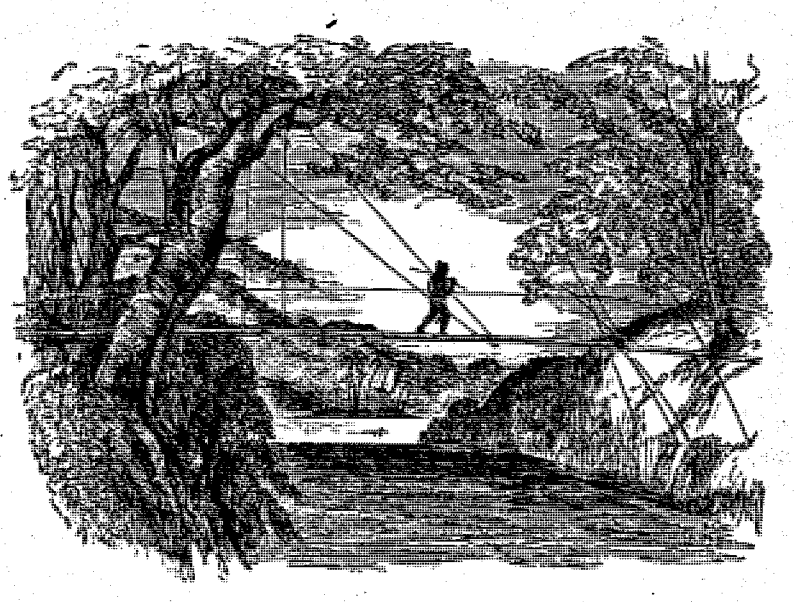


Dyaks en chasse. — Dessin de A. de Neuville, d'après Temminck.

forêts vierges est nécessaire à l'existence de ces animaux. Ces forêts sont leur véritable patrie ; ils peuvent y rôder aussi facilement que l'Indien dans la prairie ou que l'Arabe dans le désert, passant de tête d'arbre en tête d'arbre sans être obligés de descendre sur le sol. Les districts élevés et secs sont plus fréquentés par l'homme, plus coupés de clairières, et la jongle ne s'y prête pas à la manière de voyager du mias : il y serait plus exposé, plus souvent obligé de descendre à terre. Il y a probablement aussi une plus grande variété de fruits dans les districts des mias ; les petites montagnes qui s'y élèvent comme des îles sont des espèces de jardins où les arbres des terres hautes s'étagent au-dessus des plaines marécageuses.

Il est très-curieux de guetter un mias cheminant à son aise à travers la forêt : il marche résolûment le long de quelques grandes branches, à moitié droit, attitude que ses longs bras et ses jambes si courtes à proportion l'obligent à prendre. La disproportion entre ses membres supérieurs et inférieurs s'accroît par la manière dont il marche sur les articulations, au lieu d'appuyer sur la paume de la main, comme nous le ferions. Il suit les branches qui s'entremêlent à celles d'un arbre voisin ; puis il étend ses longs bras, et, saisissant des deux mains les rameaux, paraît en essayer la force, et s'élance sans hésitation pour continuer sa marche. Il ne saute ni ne bondit, et ne paraît pas se presser : pourtant il va presque aussi vite qu'une personne qui courrait dans la forêt. Ses longs bras vigoureux lui sont de la plus grande utilité : ils lui permettent de monter facilement aux arbres les plus élevés, pour s'emparer des fruits et des jeunes feuilles sur les minces rameaux qui ne supporteraient pas son poids, et de cueillir les feuilles et les branches dont il fait son chenil. Il place ce lit assez bas, sur un petit arbre, à une hauteur de six à quinze mètres de terre, sans doute pour avoir plus chaud et pour être moins exposé au vent. On dit que chaque mias se fait un nouveau gîte toutes les nuits ; mais je ne crois pas cela possible ; on en trouverait plus de restes épars. J'en ai bien vu plusieurs autour des mines, mais ce district était sûrement visité par plusieurs orangs tous les jours, et au bout d'une seule année le nombre de leurs gîtes abandonnés aurait dû être prodigieux. Les Dyaks disent que pendant les nuits très-humides le mias se couvre de feuilles de pandanus ou de grandes fougères ; d'où peut-être le conte qu'il se fait des huttes dans les arbres.

L'orang ne quitte pas son gîte avant que le soleil ait séché la rosée sur les feuilles. Il mange pendant tout le milieu de la journée : rarement il retourne après deux jours de course au même arbre. Il ne semble pas craindre beaucoup l'homme ; j'en ai vu souvent me regarder pendant plusieurs minutes, puis filer tranquillement vers un arbre prochain. Quand j'en avais aperçu un, il me fallait faire parfois un mille ou deux pour aller chercher mon fusil, et presque toujours, en revenant, je retrouvais le mias sur le même arbre, ou tout au plus à cent mètres de distance. Je n'ai jamais vu deux adultes ensemble ; mais les mâles et les femelles sont parfois accompagnés de jeunes orangs-outangs ; d'autres fois on trouve trois ou quatre petits groupés. Le mias se nourrit presque exclusivement de fruits ; mais il mange aussi de temps en temps des feuilles, des bourgeons, de jeunes rejetons. Il semble préférer les fruits verts ; quelques-uns de ces fruits sont très-acides, d'autres fort amers, particulièrement l'arille, grand, rouge et charnu, l'un de ses fruits favoris. Parfois il mange seulement la graine d'un fruit ; il gaspille et détruit presque toujours plus qu'il ne dévore ; de l'arbre sur lequel il se trouve tombe constamment une pluie de débris. Le dourian est un de ses fruits préférés ; partout où il croît près de la forêt, ce fruit délicieux est mangé ou détruit par l'orang-outang, mais l'animal ne traverserait pas les clairières pour se le procurer.



Pont de bambous, d'après Wallace.

Il semble étonnant que le mias puisse ouvrir ce fruit dont l'enveloppe est si épaisse, si dure et couverte de si fortes épines très-rapprochées ; probablement il arrache d'abord quelques épines, et, faisant ensuite un petit trou, ouvre le fruit avec ses doigts vigoureux.

Le mias descend rarement à terre, excepté quand, pressé par la faim, il cherche de succulents rejetons au bord de l'eau, ou quand, par un temps très-sec, il ne trouve plus de quoi boire dans le creux des feuilles.

Une fois seulement, j'ai vu deux jeunes orangs-outangs assis sous un creux de roche, en terrain sec, au pied de la colline de Simunjon. Ils jouaient tout droit, et se saisissaient par les bras. Rarement l'orang-outang marche droit ; il prend cette attitude seulement lorsqu'il va se suspendre aux bran-

ches au-dessus de sa tête, ou quand on l'attaque. Le représenter marchant avec un bâton, c'est pure imagination.

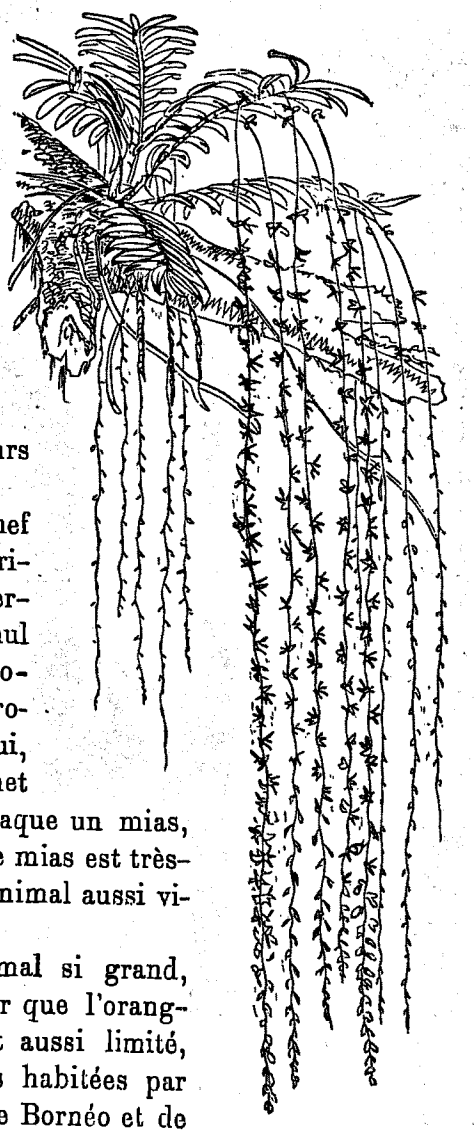
Les Dyaks déclarent tous que le mias n'est jamais attaqué par aucun des animaux de la forêt, à deux rares exceptions près; les détails qu'on m'a donnés à ce sujet sont si curieux, que je vais rapporter presque textuellement ce que m'ont dit de vieux Dyaks qui ont passé toute leur vie dans les endroits fréquentés par ce singe. L'un d'eux s'exprimait ainsi : « Aucun animal n'est assez fort pour faire du mal au mias; le seul avec lequel il combatte jamais est le crocodile. Quand il n'y a plus de fruits dans la jongle, le mias cherche sa nourriture sur les bords de la rivière, où il y a une grande quantité de jeunes rejetons qu'il aime et de fruits venant près de l'eau. Quelquefois alors le crocodile essaye de le saisir; mais le mias saute sur lui, le frappe de ses mains, de ses pattes, le déchire et le tue. »

Le vieux Dyak ajoutait qu'il avait été témoin d'un semblable combat, et qu'il croit le mias toujours vainqueur.

L'autre Dyak, l'Orang-Kaya ou chef des Dyaks-Balous, qui habitent la rivière Simunjon, me parla en ces termes : « Le mias n'a pas d'ennemis; nul animal n'ose l'attaquer, hors le crocodile et le python. Il tue toujours le crocodile par la force; se tenant sur lui, il lui arrache les mâchoires et lui met la gorge en pièces. Si un python attaque un mias, celui-ci le saisit, le mord et le tue. Le mias est très-fort; il n'y a pas dans la jongle d'animal aussi vigoureux que lui. »

Il est très-remarquable qu'un animal si grand, si original, d'un type aussi supérieur que l'orang-outang, soit confiné dans un district aussi limité, dans deux îles, presque les dernières habitées par les grands mammifères; car à l'est de Bornéo et de Java, les quadrumanes, les ruminants, les carnivores et d'autres groupes de mammifères vigoureux diminuent rapidement et disparaissent. Quand nous considérons, en outre, que presque tous les autres animaux ont eu dans les premiers âges des précurseurs; que ces précurseurs, tout en ressemblant par la forme aux types qui leur ont succédé, s'en écartaient cependant en beaucoup de points; qu'à la fin de la période tertiaire l'Europe était habitée par des ours, des daims, des loups et des félins, l'Australie par des kangurous, et autres marsupiaux, le sud de l'Amérique par de gigantesques tardigrades et par des fourmiliers, tous animaux différents de ceux qui existent maintenant, quoique alliés intimement à eux, nous avons toute raison de croire que l'orang-outang, le chimpanzé et le gorille ont eu aussi leurs précurseurs. Avec quel intérêt le naturaliste doit-il attendre l'époque où les cavernes et les dépôts tertiaires des tropiques seront entièrement reconnus! Alors on s'édifiera sur l'histoire des singes anthropomorphes et sur la forme sous laquelle ils ont fait leur apparition dans le monde.

J'ai examiné moi-même, aussitôt après leur mort, dix-sept orangs-outangs; je les ai tous mesurés soigneusement, et j'ai conservé la carcasse de sept d'entre eux. Je me suis aussi procuré deux squelettes d'orangs-outangs tués par d'autres personnes. Il y avait dans cette série seize adultes : neuf mâles et sept femelles. La taille des adultes mâles, mesurée exactement de la tête au talon, de manière à donner la hauteur de l'animal s'il se tenait parfaitement droit, varie de 124 centimètres à 127 centimètres seulement; la longueur des bras étendus, de 2 mètres 18 centimètres à 2 mètres 33 centimètres, et la largeur de la face de 25 centimètres à 34 centimètres. Les dimensions données par les autres naturalistes s'accordent avec les miennes. Le plus grand orang-outang mesuré par Temminck avait 1 mètre 22 centimètres de haut. Sur vingt-cinq spécimens collectionnés par Schlegel et Müller, le plus grand, vieux mâle, avait 1 mètre 24 centimètres, et le plus grand squelette du musée de Calcutta avait, selon M. Blyth, 1 centimètre de plus. Mes spécimens venaient tous de la côte nord-ouest de Bornéo; ceux du savant hollandais, des rivages ouest et sud. Il n'est pas encore parvenu en Europe d'exemplaires dépassant ces dimensions, bien que le nombre total de peaux et de squelettes se monte à plus de cent.



Vanda-lowii, orchidée de Bornéo, de l'ordre des *Cœlogynes*, d'après Wallace.

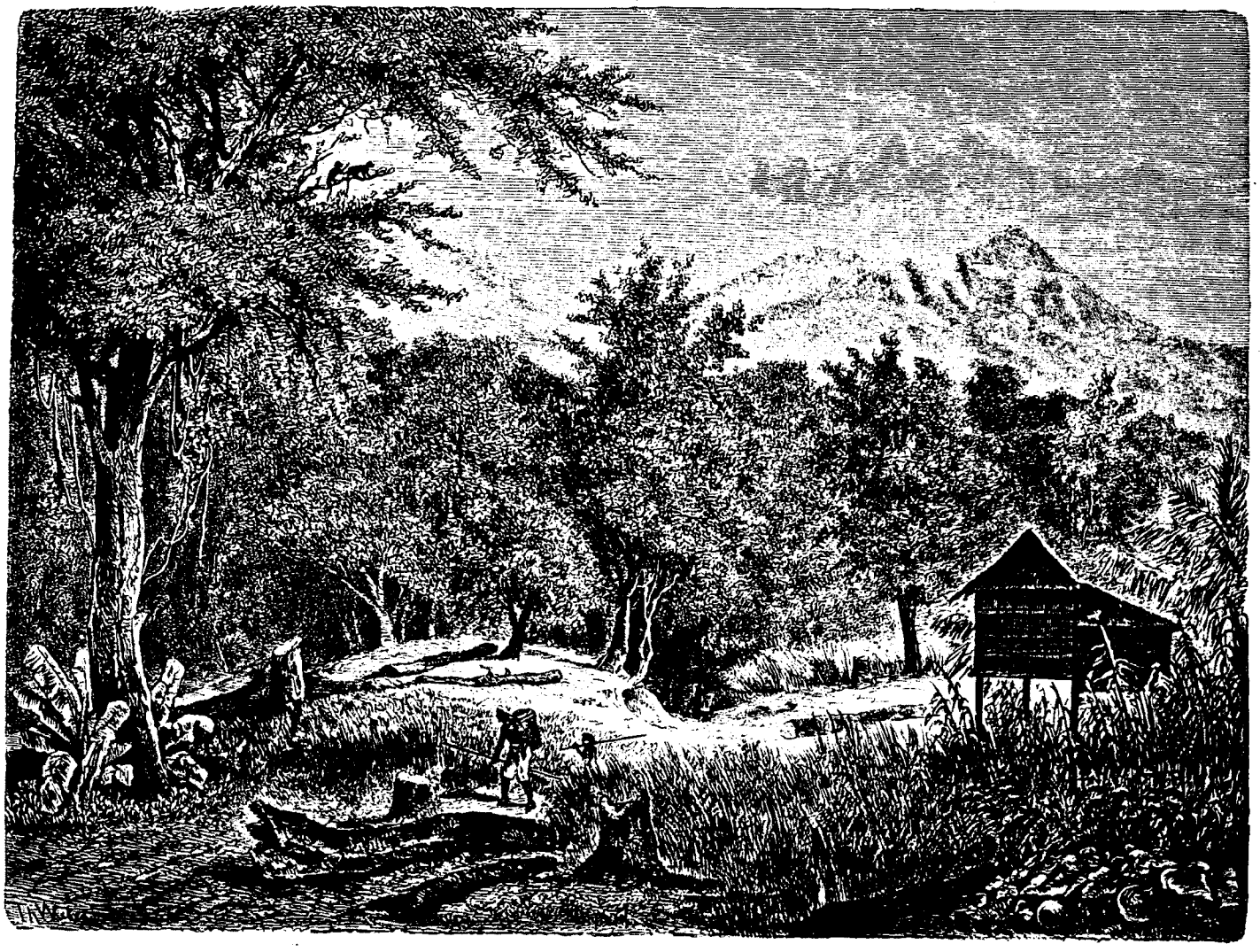
Cependant des personnes déclarent avoir mesuré des orangs-outangs de beaucoup plus grandes dimensions, plus hauts que le gorille. Temminck, dans sa *Monographie de l'Orang-outang*, dit qu'il vient de recevoir la nouvelle de la capture d'un singe de 1 mètre 60 centimètres de haut; malheureusement, il semble que ce spécimen ne soit jamais arrivé en Hollande, car depuis on n'en a jamais entendu parler. M. Saint-John, dans son ouvrage intitulé *Life in the forests of the Far East*[1], nous dit qu'un orang, tué par un de ses amis, avait

1. *Vie dans les forêts de l'Extrême Orient*, t. II, p. 237.

1 mètre 57 centimètres des talons au sommet de la tête, que son bras avait 42 centimètres de tour, son poignet 30 centimètres. La tête de cet animal fut apportée à Sarawak, et M. Saint-John ajoute qu'il était présent quand on la mesura, et qu'elle avait 38 centimètres de large sur 36 centimètres de haut. Malheureusement encore, ce crâne aussi paraît ne pas avoir été conservé. Aucun spécimen correspondant à ces dimensions n'est parvenu en Angleterre.

Sir James Brooke, dans une lettre d'octobre 1857, en m'accusant réception de mes notes sur l'orang-outang, publiées dans les *Annals and Magazine of natural History*, m'envoie les mesures d'un spécimen tué par son neveu, et les voici telles qu'il me les donne.

« 3 septembre 1867, tué un orang-outang femelle. Hauteur, de la tête aux talons, 1 mètre 37 centimètres; longueur transversale entre l'extrémité des doigts de chaque main, 1 mètre 83 centimètres; largeur de la face, y compris les callosités, 28 centimètres. » Il y a dans ces dimensions une erreur palpable : chez tous les orangs jusqu'à présent mesurés par un naturaliste, une longueur de bras de 1 mètre 83 centimètres correspond à une hauteur de 1 mètre 6 centimètres environ; les spécimens de 1 mètre 24 à 1 mètre 27 centi-



Paysage à Bornéo. — Dessin de Th. Weber, d'après Temminck.

mètres de haut ont toujours une longueur de bras de 2 mètres 21 centimètres à 2 mètres 34 centimètres. C'est un des caractères de cette espèce d'avoir les bras si longs qu'un mias debout, presque droit, peut laisser ses doigts reposer sur le sol. Un orang-outang de 1 mètre 37 centimètres devrait avoir une longueur de bras d'au moins 2 mètres 44 centimètres. Si cette longueur n'était que de 1 mètre 83 centimètres, pour 1 mètre 37 centimètres de hauteur, comme l'indiquent les dimensions données ci-dessus, l'animal ne devait pas être un orang-outang, mais le représentant d'une autre espèce, en différant dans ses habitudes et sa manière de marcher. M. Johnson, qui a tué cet animal et qui connaît bien les orangs-outangs, l'a cependant considéré comme appartenant évidemment à cette espèce; il nous est donc permis de croire qu'il a fait une erreur de 60 centimètres dans la longueur des bras, ou de 30 centimètres dans la hauteur du corps. Il nous semble très-probable que cette dernière erreur est bien celle qui a été commise, car il est très-facile de se tromper sur la hauteur vraie de ces animaux.

R. Wallace.

(*La suite à une autre livraison.*)



Étudiants de la *tuna*. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

MADRID (suite).

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Les environs de Madrid. — Les châteaux en Espagne ou *castillos en el aire*. — Le *Cazador del Canal*. — La *Casa del Campo*. — Le Pard et ses chasses — Les tapisseries espagnoles : la fabrique royale de Santa-Barbara; les anciens tapis de « l'ouvrage d'Espaigne. »

Il est difficile de rien imaginer de plus sec, de plus nu, de plus triste que les environs de Madrid. Au lieu des innombrables maisons de campagne qui donnent tant de gaieté, tant d'animation aux abords de Londres et de Paris, on ne voit près de la capitale de l'Espagne, surtout quand on arrive du nord, qu'un désert dans lequel d'énormes pierres, disséminées çà et là, rendent impossible toute espèce de culture. Ces pierres, dont la couleur noirâtre ajoute encore à la désolation du paysage, ont fait dire de Madrid, comme de la petite ville de Trujillo en Estrémadure, qu'elle est entourée de feu, — allusion aux étincelles produites par le silex qui abonde en ces parages. On pourrait croire, en vérité, qu'un immense incendie a passé par là, tant la végétation est rare, et, à part les *sitios reales* ou résidences royales qui avoisinent la capitale, on ne trouve aux environs que peu de maisons de campagne et quelques villages; nous n'avons guère à citer que Carabanchel, à une lieue de Madrid, dans la direction de Tolède, et le village d'Alcorcon, que le duel entre le duc de Montpensier et le prince Henri de Bourbon a récemment rendu célèbre.

On comprend facilement que le goût de la villégiature ne soit pas très-développé chez les Madrilènes, et nous répéterons ici qu'il ne l'est guère plus, en général, chez les autres Espagnols, car dans la Péninsule les châteaux et les maisons de campagne sont moins nombreux que dans la plupart des autres pays de l'Europe.

N'est-ce pas à cette rareté de châteaux qu'il faut

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273, 289, 305 et 401.

attribuer l'origine de la locution proverbiale relative aux *châteaux en Espagne*, et que nos voisins traduisent par *castillos en el aire*, — châteaux en l'air ? Il est vrai que nous en avons lu quelque part une autre explication : Vers la fin du onzième siècle, Henri de Bourgogne, à la tête de nombreux chevaliers, franchit les Pyrénées pour aller porter secours à Alphonse, roi de Castille. Ce prince lui donna, dit-on, en récompense, la main de sa fille, avec le comté de Lusitanie, qui devint plus tard le royaume de Portugal. Le succès de ces illustres aventuriers excita l'émulation et les espérances de la noblesse française, et il n'y eut fils de bonne famille qui ne se flattât de fonder, comme eux, quelque riche établissement, qui ne fît dans son esprit des *châteaux en Espagne*.

C'est dans les environs immédiats de la ville que les bourgeois madrilègnes vont ordinairement faire leur promenade du dimanche. Tantôt, sortant par la porte d'Alcala, ils vont faire une *merienda* ou repas champêtre à l'ombre d'un des rares arbres de la contrée; tantôt ils se dirigent vers la plaine nue et triste de *Chambéri;* ou bien encore ils suivent les bords du Manzanarès ou ceux du canal.

Dans ces parages se donnent également rendez-vous chaque dimanche les chasseurs naïfs de la capitale. Le *cazador del canal* est un type madrilègne qui rappelle beaucoup le chasseur de la plaine Saint-Denis, ou l'inoffensif *cassairé* des environs de Marseille. Les caricatures locales nous représentent le *cazador del canal*, guêtré, bouclé et sanglé, armé de toutes pièces, succombant sous le poids des munitions de toute sorte et des provisions de bouche; et il se charge de tout cet équipage pour faire la guerre, presque toujours sans résultat, à quelques alouettes et aux rares moineaux des environs.

Un endroit où le gibier est plus abondant, est la *casa del campo*, un des rendez-vous de chasse favoris de Charles III, ce roi veneur dont nous avons déjà parlé à propos d'Aranjuez, et qu'on pourrait comparer, sous ce rapport du moins, à notre Charles X. C'est une des promenades les plus agréables des environs de la capitale. Une autre promenade que nous fîmes à peu de distance de Madrid eut pour but le *Pardo*, dont les bois touffus et les ombrages séculaires contrastent fort heureusement avec la sécheresse et l'aridité d'une grande partie de la contrée. Ces bois, plantés de châtaigniers et de chênes verts, sont depuis longtemps le théâtre des exploits cynégétiques des rois d'Espagne, et, nous assura-t-on, ils sont encore aujourd'hui très-giboyeux. Saint-Simon raconte une chasse curieuse à laquelle il assista en compagnie de Philippe IV :

« Deux, trois, quatre cents paysans commandés avoient fait dans la nuit des enceintes, et des huées dès le grand matin, au loin, pour effrayer les animaux, les faire lever, les rassembler autant qu'il étoit possible, et les pousser doucement du côté des feuillées. Dans ces feuillées, il ne falloit pas parler ni remuer le moins du monde, ni qu'il y eût aucun habit voyant, et chacun demeuroit en silence. Cela dura bien une heure et demie d'attente, et ne me parut pas fort amusant. Enfin nous entendîmes de loin de grandes huées, et bientôt après nous vîmes des troupes d'animaux passer à reprise à la portée et à demi-portée de fusil de nous, et tout aussitôt le roi et la reine faire beau feu. Ce plaisir ou cette espèce de boucherie dura plus de demi-heure à voir passer, tuer, estropier, cerfs, biches, chevreuils, sangliers, lièvres, loups, blaireaux, renards, fouines sans nombre... A mesure que les paysans s'approchent et se resserrent, la chasse s'avance, et elle finit quand ils viennent tout près des feuillées, huant toujours, parce qu'il n'y a plus rien derrière eux. Alors les équipages reviennent et les deux feuillées sortent et se joignent; on apporte les bêtes tuées devant le roi. On les charge après derrière les carrosses. Pendant tout cela, la conversation se fait, qui roule sur la chasse. On emporta ce jour-là une douzaine de bêtes et plus, et quelques lièvres, renards et fouines. La nuit nous prit peu après être sortis des feuillées. Voilà le plaisir de Leurs Majestés Catholiques tous les jours ouvriers. »

Ce plaisir était aussi celui de Charles III. Ce prince faisait souvent, dans les bois du Pardo, des battues dans le genre de celle dont on vient de lire la description. Il passait pour un très-habile tireur, et un auteur contemporain assure qu'il tuait au vol, d'un coup de fusil chargé à balle, jusqu'aux plus petits oiseaux.

Le palais du Pardo est d'une architecture qui n'offre rien de remarquable; nous en dirons autant de l'intérieur, orné de fresques du siècle dernier comme on en voit tant en Espagne. Nous devons cependant mentionner des tapisseries espagnoles dignes de l'attention des amateurs, et qui représentent des sujets champêtres d'après Goya, et différentes scènes empruntées à l'histoire de l'ingénieux chevalier de la Manche. Ces tapisseries, qui ne sont pas sans mérite, quoique bien inférieures à celles des Gobelins, proviennent de la fabrique établie à Madrid en 1720 par Philippe V, à peu de distance de la porte de Santa Barbara. Le premier directeur de cette fabrique, Jacques Van der Goten, qu'on avait fait venir d'Anvers, eut pour successeurs ses enfants, qui la dirigeaient encore à la fin du siècle dernier. On y employait une centaine d'artistes ou d'ouvriers, qui travaillaient d'après les compositions de différents peintres étrangers, tels que Luca Giordano, Téniers, Amicomi et quelques autres, sans compter les peintres espagnols, parmi lesquels nous citerons Maella, Castillo, les deux Bayeu, Goya, etc.

Il en est des tapisseries espagnoles comme de plusieurs des produits de l'art et de l'industrie de la Péninsule : elles sont inconnues, ou peu s'en faut, et c'est à peine si on les a jamais citées. Un voyageur anglais du siècle dernier en parle, il est vrai, mais il les enveloppe dans le même mépris que les porcelaines du Buen-Retiro. « Ces établissements, dit-il,

sont une singerie qui tient à une vanité puérile... » La fabrique royale de tapisserie de Santa Barbara méritait cependant d'être mieux jugée; les nombreuses pièces qu'on voit dans les divers palais et *sitios reales* montrent que cette fabrique a eu au siècle dernier une assez grande importance.

Les antiquités espagnoles sont généralement si peu connues, que nous dirons en passant quelques mots de l'ancienneté de l'art des tapisseries chez nos voisins de l'autre côté des Pyrénées. Dès le douzième siècle, on connaissait, et des inventaires du quinzième siècle mentionnent les « *tappis velus de l'ouvrage d'Espaigne* », qui étaient probablement l'ouvrage des Mores espagnols et du même genre que les tapis orientaux. Dans l'inventaire des meubles de Charles-Quint, fait à Yuste après sa mort, nous trouvons la mention de tapis d'Alcaraz; mais nous ignorons de quel genre ils étaient. On fabriquait en outre en Espagne de très-beaux tissus de soie; ceux de Tolède étaient particulièrement renommés, et le chapitre de la cathédrale de Mexico faisait dans cette ville, au siècle dernier, d'importantes commandes de riches étoffes de soie et d'or.

L'Escurial n'est qu'à une courte distance du Pardo; dirigeons-nous vers le célèbre monument que plusieurs écrivains espagnols ont appelé la huitième merveille du monde, la *octava maravilla*, et même la *unica maravilla del mundo*.

L'Escurial. — Le vœu de Philippe II. — Le gril de saint Laurent. L'architecte Juan Bautista de Toledo. — Le guide aveugle Cornelio. — Le *Patio de los Reyes*. — Le *Relicario*. — Le *Panteon* et le *Podridero*. — Le cercueil de l'infant don Carlos. — La bibliothèque de l'Escurial. — Les appartements de Philippe II.

« La distance de Madrid à l'Escurial, dit un ancien voyageur français, approche fort de celle de Paris à Fontainebleau. » On ne compte guère, en effet, qu'une huitaine de lieues d'Espagne entre la capitale et le *real monasterio*. C'était pourtant, avant le chemin de fer, un voyage long et fatigant; plus d'une fois nous l'avons fait, soit en diligence, soit dans un de ces antiques carrosses à panneaux jaunes ornés de peintures fantastiques, et attelés de quatre mules empanachées, véhicules comme on n'en voit plus aujourd'hui, même en Espagne.

Il y a quelques années, il ne fallait pas moins de huit ou dix heures pour parcourir ce chemin, qu'on faisait rarement sans maudire des cahots sans nombre et une poussière asphyxiante. Nous nous souvenons d'avoir lu quelque part qu'autrefois on avait soin, quand les rois d'Espagne se rendaient à l'Escurial, de faire arroser la route qu'ils devaient parcourir, opération fort ingénieuse sans doute et fort utile, car les mules des écuries royales couraient tout le temps ventre à terre; malheureusement on n'a jamais eu l'idée de pratiquer cet arrosage pour les voyageurs du commun. Aujourd'hui le voyage se fait par chemin de fer et dure tout au plus une heure et demie ou deux heures, suivant les trains.

Tout le monde connaît la tradition suivant laquelle la fondation de l'Escurial se rattacherait au gain de la bataille de Saint-Quentin. « Les Espagnols, dit un des combattants qui avait survécu au désastre, pouvoient parachever la totale extermination des forces de France, et nous oster toute ressource et toute espérance de nous remettre sus.... Mais il semble que le supresme dominateur, Dieu des victoires, les arresta là tout court. » Philippe II, qu'on a appelé *el prudente*, justifia son surnom en ne marchant pas sur Paris. S'il fit réellement, le jour de la bataille, le vœu d'élever à Saint-Laurent, après la victoire, un temple magnifique en souvenir du jour de sa fête (10 août 1557), il est difficile de croire que ce vœu ait été inspiré par une frayeur panique, comme on l'a prétendu souvent.

Quoi qu'il en soit, le *real monasterio de San Lorenzo* fut fondé par ordre de Philippe II, en 1563, cinq ans après la bataille de Saint-Quentin. Les plans de l'édifice ont été attribués, au moins en partie, à différents architectes français ou italiens; ainsi Vincenzo Danti et d'Aviler prétendent que ceux de l'église sont dus à Vignole; on a parlé aussi de Palladio, et Voltaire dit même positivement, dans son *Essai sur les mœurs*, que « l'Escurial fut bâti sur les dessins d'un Français ». Le Français en question est Louis de Foix, celui qui construisit la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde. Cet architecte a en effet séjourné en Espagne à l'époque de Philippe II; il joua même un certain rôle dans l'histoire de don Carlos, rôle assez triste du reste, puisqu'il trahit la confiance de ce malheureux prince en aidant à le faire arrêter; mais il n'est nullement démontré que l'architecte français, dont on a voulu à tort faire un simple maçon, ait même contribué d'une manière quelconque à la construction du monument.

La vérité est que les plans de l'Escurial ont été tracés par un architecte espagnol, Juan Bautista de Toledo; le même construisit une des rues les plus connues de Naples, la *Strada di Toledo*. Ces plans approuvés par Philippe II, Juan Bautista posa lui-même la première pierre de l'édifice, le 23 avril 1563, en présence du roi et des moines hiéronymites qui devaient habiter le couvent. L'inscription suivante, qui existe encore, fut placée en souvenir de la fondation, sous le siége du prieur dans le réfectoire :

DEUS O. M. OPERI. ASPICIAT
PHILIPPUS. II. HISPANIARUM. REX.
A FUNDAMENTIS EREXIT.
M. D. LXIII.
IOAN. BAPTISTA. ARCHITECTUS
IX. KAL. MAII.

Juan Bautista mourut en 1567; les fondations étaient presque terminées; la suite des travaux fut confiée à un autre Espagnol, le célèbre Juan de Herrera, et à l'ingénieur italien Pacciotto, qui apportèrent certaines modifications au plan primitif. L'édifice ne fut entièrement terminé qu'en 1583, l'année même de la mort de Philippe II.

Chaque voyageur a jugé l'Escurial à sa manière, et suivant son impression particulière. Pour nous, le sentiment qui domine tous les autres au premier aspect, c'est la tristesse. C'est grandiose, assurément, et très-imposant, mais cette masse énorme de granit, semblable à une nécropole, laisse à tous une impression des plus lugubres.

Les premières fois que nous visitâmes l'Escurial, nous fûmes accompagnés par un aveugle nommé Cornelio, qui faisait pour ainsi dire partie du personnel attaché au monument, et était lui-même une des curiosités de l'endroit. Ce Cornelio était un petit vieillard sec et maigre, qui passa sa vie à guider les étrangers dans un dédale de cours, de cloîtres, d'escaliers, de salles, etc. Rarement il se trompait; cependant cela lui arriva un jour qu'il nous conduisait, et qu'il avait négligé un de ses points de repère. Nous lui fîmes simplement observer qu'une fresque dont il nous expliquait le sujet était précisément sur la paroi opposée à celle qu'il nous désignait du doigt; notre observation piqua vivement le bonhomme, qui était du reste très-susceptible, et il nous planta là sans façon. Le pauvre Cornelio est mort depuis quelques années, mais la dernière fois que nous visitâmes l'Escurial, il y a deux ans, nous fûmes assaillis par plusieurs guides qui se disaient tous fils de Cornelio, bien que l'aveugle, à ce qu'on nous assura, soit mort célibataire. Le guide qui nous accompagna, et qui paraissait être un ancien soldat, était un original qui faisait marcher militairement ses visiteurs; il nous faisait l'effet d'un sergent instructeur commandant l'exercice à des recrues; et quand l'un de nous souriait à quelques-uns des *disparates* (non-sens) qu'il débitait avec un sang-froid imperturbable, il l'apostrophait vivement, et, au besoin, il nous forçait à admirer, quand nous lui paraissions trop froids.

On sait que l'architecte de l'Escurial a donné à l'édifice la forme d'un gril; cette singulière disposition avait pour but d'honorer la mémoire de saint Laurent, diacre espagnol qui fut martyrisé à Huesca en l'an 258, par ordre de l'empereur Valérien. Les circonstances de son martyre, qui sont bien connues, ont été racontées en détail par le poëte Prudentius, de Tarragone.

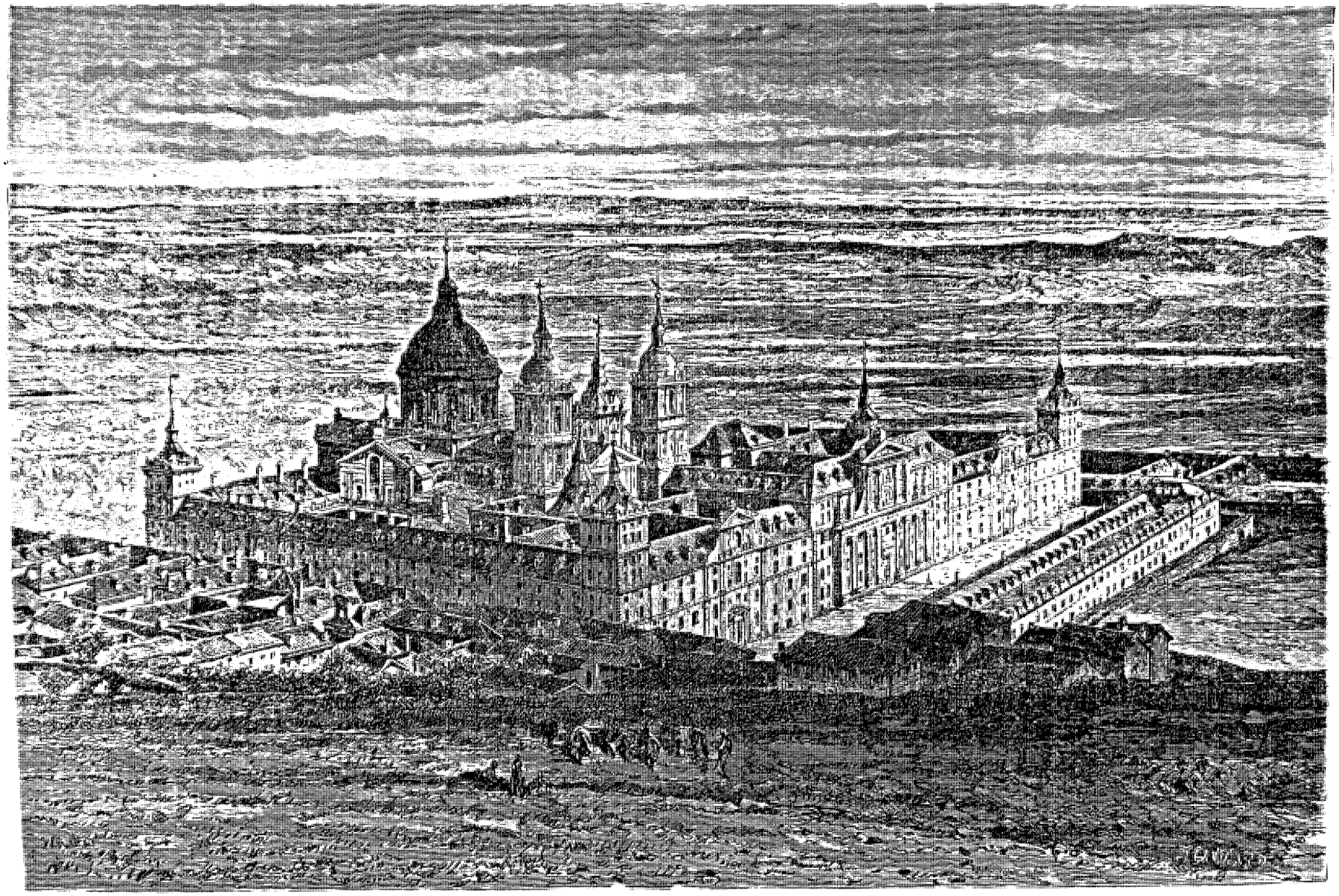
Nous devons dire qu'il est à peu près impossible de retrouver dans le monument la forme du gril de saint Laurent, à moins de monter jusqu'à la lanterne qui surmonte la coupole de l'église. De cette position élevée on aperçoit à vol d'oiseau la disposition de l'édifice : les grandes tours carrées placées aux angles occupent la place des pieds du gril, et les cours intérieures représentent les intervalles des barreaux. Quant au manche, il est figuré par les bâtiments de la résidence royale. Du reste, on retrouve à chaque pas, dans les détails de l'ornementation, l'instrument du supplice de saint Laurent. Cette remarque a été faite depuis longtemps. « On a représenté des grils partout, dit un voyageur du siècle dernier; on y voit des grils en sculpture, des grils peints, des grils de fer, de bois, de marbre, de stuc; des grils sur les portes, dans les cours, dans les croisées et dans les galeries. Jamais aucun instrument de martyre ne fut honoré en tant de manières. Quant à moi, je ne vois plus de gril sans songer à l'Escurial. »

Notre guide ne nous fit grâce d'aucun chiffre dans l'énumération des merveilles que renferme l'Escurial : les bâtiments ont la forme d'un parallélogramme ayant d'un côté cent quatre-vingt-dix, et de l'autre cent cinquante mètres; on compte soixante-trois fontaines, quatre-vingts escaliers, douze cloîtres, seize cours, et, pour finir, onze mille fenêtres, en souvenir des onze mille vierges de Cologne. Ces chiffres, qui nous paraissent de fantaisie, varient du reste suivant l'imagination de chaque guide, et personne, que nous sachions, n'a eu l'idée de les vérifier.

Pénétrons dans le monument : nous remarquons en entrant, à côté d'une statue colossale de saint Laurent, les mâchoires d'une baleine qui fut prise, dit-on, en 1574, dans les eaux de Valence; nous avons vu des curiosités de ce genre conservées depuis des siècles dans plusieurs cathédrales d'Espagne, notamment dans celle de Séville. La première cour que nous traversâmes est appelée *el patio de los Reyes*, à cause des statues colossales de six rois de Juda qui la décorent. Ces statues sont en pierre du pays, sauf les têtes, les mains et les pieds, qui sont en marbre blanc; les couronnes, sceptres et autres attributs sont en bronze doré au feu, et notre guide ne manqua pas de nous en détailler le poids à une livre près.

Un corridor froid et sombre conduit de la cour des Rois à l'église, qu'on appelle *el templo de San Lorenzo;* l'aspect général est nu et triste, mais l'ensemble est grandiose et vraiment imposant; la voûte plate, une des plus vastes qui existent, est d'une hardiesse surprenante. Au-dessus du maître-autel s'élève un retable gigantesque, le plus grand peut-être qu'il y ait dans toute l'Espagne.

A droite du grand-autel se trouve le *relicario*, où Philippe II avait rassemblé un nombre de reliques vraiment prodigieux; le P. Ximenez, qui était un des moines de l'Escurial, fait une curieuse énumération de ces reliques, comprenant onze corps entiers, cent trois têtes de saints, parmi lesquelles figure celle de saint Laurent, six cents bras, etc. Ce Ximenez, auteur d'une *Description de l'Escurial*, que nous avons sous les yeux, assure que les reliques montaient de son temps (1764) à plus de treize mille, et qu'on en remarquait quelques-unes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, et même, ajoute-t-il, des prophètes qui annoncèrent la venue du Christ. Les reliquaires étaient ornés d'or, d'argent et de pierres précieuses, et peu d'églises possédaient un trésor aussi riche. La plus grande partie de ces merveilles a malheureusement disparu pendant la guerre de l'indépendance, notamment une statue de saint Laurent dont la valeur intrinsèque était énorme.



L'Escurial : Vue générale. — Dessin de Gustave Doré.

Le caveau royal, *el panteon*, est une des parties les plus curieuses de l'Escurial; il est placé exactement au-dessous du maître-autel, et sa richesse en marbres et en bronzes défie toute description. La forme du panthéon est octogonale, et les niches destinées à recevoir les corps sont au nombre de trente-six. Malgré le luxe de l'ornementation, l'impression qu'on éprouve en pénétrant dans ce séjour des morts est des plus lugubres, et le froid glacial qui vous pénètre jusqu'aux os contribue à l'augmenter encore. Le panthéon est réservé aux rois et aux reines d'Espagne et à leurs mères. Les corps des infants et des autres princes sont déposés dans un autre caveau, le *panteon de los Infantes*, qu'on appelle souvent aussi *el Podridero*, — littéralement le *Pourrissoir*. Parmi les corps qui y sont déposés, nous mentionnerons celui du duc de Vendôme, le fils naturel de Louis XIV, qui fut placé en cette royale compagnie comme Turenne le fut à Saint-Denis.

N'oublions pas non plus le corps de l'infortuné don Carlos. On sait de combien de fables le fils de Philippe II a été le sujet. Cet enfant, de nature bizarre et maladive, qui mordait, dit-on, le sein de ses nourrices, montra plus tard un caractère sauvage et indomptable. « Il aimoit fort à ribler le pavé, dit Brantôme, et faire querelles à coups d'espée, fust de jour, fust de nuit.... Moy estant en Espaigne me fust faict un conte de luy que son cordonnier luy avoit faict une paire de bottes très-mal faictes; il les fit mettre en petites pièces et fricasser comme tripes de bœuf, et les luy fit manger toutes devant luy en sa chambre de ceste façon. »

Il paraît aujourd'hui hors de doute que la mort de don Carlos fut toute naturelle, mais on a cru longtemps qu'il s'était suicidé, ou même qu'il avait été exécuté d'après les ordres de son père. C'est au sujet de cette croyance que Saint-Simon s'amusait à tourmenter un des moines de l'Escurial qui lui faisait visiter le *Pourrissoir* : « Passant au fond de la pièce, le cercueil du malheureux don Carlos s'offrit à notre vue : « Pour celui-là, lui dis-je, on sait pourquoi et de quoi il est mort. » A cette parole, le gros moine s'altéra, soutint qu'il étoit mort de sa mort naturelle, et se mit à déclamer contre les contes qu'il dit qu'on avoit répandus. Je souris en disant que je convenois qu'il n'étoit pas vrai qu'on lui eût coupé les veines. Ce mot acheva d'irriter le moine, qui se mit à bavarder avec une sorte d'emportement. Je m'en divertis d'abord en silence. Puis je lui dis que le roi, peu après être arrivé en Espagne, avoit eu la curiosité de faire ouvrir le cercueil de don Carlos, et que je savais d'un homme qui y étoit présent (c'était Liouville) qu'on y avoit trouvé sa tête entre ses jambes, que Philippe II, son père, lui avoit fait couper dans sa prison devant lui. « Hé bien! s'écria le moine tout en furie, apparemment qu'il l'avoit bien mérité! car Philippe II en eut la permission du Pape.... » Quoique mon caractère me mît à couvert, je ne voulus pas disputer et faire avec ce piffre de moine une scène ridicule. Je me contentai de rire et de faire signe de se taire, comme je fis, à ceux qui étoient avec moi.... Enfin il nous montra le reste du tour de la chambre, toujours fumant, puis nous descendîmes au panthéon. »

La bibliothèque est une des pièces les plus belles et les plus grandioses de l'Escurial. De magnifiques tables de marbre et de porphyre, des armoires d'ébène, d'acajou et d'autres bois précieux, forment le plus splendide mobilier de ce genre qu'on puisse imaginer. Les peintures qui décorent les diverses parties de la salle sont en rapport avec le sujet des différentes catégories d'ouvrages au-dessus desquelles elles sont placées. Nous remarquâmes ceux qui traitent de la linguistique, de la philosophie, de l'astrologie, de la musique, etc. Une particularité qui frappe la plupart des visiteurs, et que nous n'avons trouvée dans aucune autre bibliothèque, c'est que les livres, au lieu d'être placés comme ils le sont d'habitude, présentent au spectateur le côté de la tranche, sur lequel se lisent les titres, écrits de haut en bas et non horizontalement. D'après ce qu'on rapporte, cet usage remonte au seizième siècle. Le savant espagnol Arias Montanus, dont la bibliothèque servit de noyau à celle de l'Escurial, avait, à ce qu'il paraît, l'habitude de placer ses livres de cette manière, et on adopta cette méthode, peut-être pour éviter de rompre l'uniformité. Cette disposition fut sans doute adoptée parce que la tranche, plus large que le dos, offre plus de place pour le titre, et ne présente pas l'inconvénient de la saillie produite par les nerfs, saillie très-prononcée dans les anciennes reliures.

N'oublions pas une des curiosités les plus intéressantes de l'Escurial : l'appartement occupé par Philippe II, et où le sombre monarque, comme Charles-Quint à Yuste, vécut en moine bien plus qu'en roi. Ces humbles pièces, plus que modestes, contrastent par leur simplicité avec la richesse des autres parties du monument. On les montre aujourd'hui à tous les visiteurs, mais autrefois personne n'y pouvait pénétrer, et les plus grands personnages eux-mêmes n'y étaient pas admis. C'est en vain que Saint-Simon, malgré sa qualité, tenta d'y entrer, lorsqu'il séjourna trois jours à l'Escurial.

Avant de quitter l'Escurial faisons le tour des appartements royaux, qui représentent, comme nous l'avons dit, le manche du gril dans le plan de l'édifice. C'était autrefois la résidence d'automne des rois d'Espagne, et ils y venaient chaque année passer six semaines. Nous y remarquâmes un certain nombre de tapisseries exécutées d'après les cartons de Goya, dans la fabrique de Santa Barbara dont nous avons déjà parlé. Ces tapisseries, qui représentent des scènes champêtres, des *toreros*, etc., offrent un intérêt particulier en ce qu'elles sont entièrement espagnoles, tant par la composition que par l'exécution. Signalons aussi en passant aux amateurs les serrures, les verrous et les espagnolettes de certaines pièces, ciselés en acier, vers la fin du siècle dernier, avec une rare perfection.

L'Escurial n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois ; les moines hiéronymites, cet ordre jadis si puissant en Espagne, ont depuis longtemps cessé d'habiter leurs nombreuses cellules. Les longs corridors, froids et humides, sont à peu près déserts, et dans les vastes cours aux échos sonores, l'herbe et la moisissure verdissent les pavés et les murs.

Alcala de Hénarès. — L'université et le cardinal Ximenez. — Encore l'infant don Carlos. — La maison où naquit Cervantès. — Les étudiants espagnols. — *L'estudiante de la tuna.* — Quelques couplets populaires. — La *sotana*, le *tricornio* et le *manteo.* — La *cuchara de palo.* — Le *pandero.* — Les *estudiantinas.* — Une sérénade burlesque. — La quête. — Le *moscon.* — Les *filosofos.* — Les *teologos.* — Les *medicinantes.* — Les *legistas.*

Alcala de Hénarès, la cité savante de la vieille Espagne, l'ancienne rivale de Salamanque, n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville de dix mille habitants, une station peu importante du chemin de fer de Madrid à Saragosse. Après avoir laissé sur notre droite une vaste caserne, nous arrivâmes à la rue principale, où rien ne nous rappela au premier abord l'ancienne splendeur d'Alcala.

Notre première visite fut pour l'université, bâtie par ordre du célèbre cardinal Ximenez, plus connu en Espagne sous le nom de Cisneros, le bienfaiteur d'Alcala. La façade, bien que malheureusement fort détériorée, est ornée de très-belles sculptures de ce gracieux style espagnol de la Renaissance, si élégant dans ses ingénieuses fantaisies. La chapelle conserve encore des traces de son ancienne richesse, et ses ornements, dans le goût moresque, sont un des plus beaux spécimens de ce gracieux style *mudejar* du seizième siècle, dont nous avons déjà dit quelques mots en parlant de Tolède.

L'université d'Alcala était au seizième siècle la plus célèbre de toute l'Espagne après celle de Salamanque. Les étudiants, qui étaient aussi nombreux que ceux de cette dernière ville, — on assure que leur nombre montait à plus de dix mille, — firent à François Ier un accueil splendide lorsque le prisonnier de Pavie visita la célèbre université.

Andrea Navagiero, l'ambassadeur de la république de Venise, qui visita Alcala en 1523, donne quelques curieux détails sur l'université, « dans laquelle, dit-il, tous les cours se font en latin, et non comme dans les autres universités d'Espagne, dans lesquels on les fait en espagnol. *Fra Francesco Ximenes*, archevêque de Tolède et cardinal, y fonda une bibliothèque pleine de nombreux livres latins, grecs et hébreux. Il fit bâtir une église à côté, de très-belles écoles, et les dota d'un revenu suffisant, aussi bien l'église que les professeurs. En outre il embellit beaucoup la cathédrale, non loin de laquelle il fit bâtir un palais pour lui; et il introduisit dans le pays beaucoup d'améliorations et d'embellissements. »

Le plus illustre des étudiants d'Alcala fut l'infant don Carlos, qui avait plus de goût pour les armes que pour les livres, et c'est dans un des escaliers de l'université qu'il fit une chute dont il se ressentit toute sa vie. Le 9 mai 1562, étant tombé sur la tête, il se blessa dangereusement, et le roi, qui était à Madrid, accourut en toute hâte, amenant avec lui le corps du bienheureux Diégo, de l'ordre de Saint-François, qui passait pour guérir miraculeusement les malades. On étendit le corps du moine sur celui de don Carlos, qui échappa heureusement à la mort. Il est vrai qu'il fallut lui faire l'opération du trépan; on assure que son cerveau ne se remit jamais entièrement des suites de cette opération; ce qui est certain, c'est que le malheureux prince donna plus tard de nombreuses marques de folie.

La cathédrale d'Alcala, qu'on appelle la *Iglesia Magistral*, ou simplement la *Magistral*, est la seule en Espagne, dit-on, qu'on désigne sous ce nom. Cette église date du quinzième siècle, et renferme des détails très-intéressants. Mentionnons tout d'abord la *reja* ou grille du chœur, qui est l'œuvre d'un Français, comme le montre cette inscription :

Maestro Juan, Frances, maestro mayor de las obras de fierro en España.

« Maître Jean, Français, grand maître des ouvrages de fer en Espagne. »

On sait que plusieurs villes d'Espagne se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à Cervantès, comme jadis pour Homère quelques villes de Grèce. Il est démontré aujourd'hui que l'immortel auteur du Don Quichotte naquit à Alcala le 9 octobre 1547, et qu'il y fut baptisé dans l'église paroissiale de Santa Maria la Mayor. On nous fit voir la maison où il naquit, et qu'une inscription gravée signale aux passants.

Puisque nous nous trouvons dans une ville que son université rendit autrefois si célèbre, nous ne devons pas oublier de mentionner un des types les plus curieux de l'ancienne Espagne; nous voulons parler de ces étudiants qu'on désigne habituellement sous le nom d'*estudiantes tunantes* ou *de la tuna;* on entend par ce mot la vie oisive, libre et vagabonde.

On comprend, d'après ce qui précède, que les *estudiantes de la tuna* n'étudient guère, et qu'à l'exemple de ceux dont parle Cervantès dans sa nouvelle de la *Tia fingida* (la Tante supposée), ils sont plus amis du fleuret et de la rondache que de Bartole et de Baldus. « *Mas amigos del baldeo y rodancho que de Bartolo y Baldo.* » Cervantès, qui connaissait bien les étudiants espagnols, en parle encore, notamment de ceux qui étudiaient la médecine dans sa ville natale, dans une autre de ses nouvelles, le *Coloquio de los Perros* (le Dialogue des Chiens), où il trace une curieuse peinture de la vie des *estudiantes*, en faisant parler comme suit le chien Berganza : « .... Je menais une vie d'étudiant, sauf la faim et la gale, ce qui est dire que c'était une joyeuse vie : car, si la faim et la gale n'étaient si inséparables des étudiants, il n'y aurait pas de vie plus agréable et plus réjouissante. En effet, la vertu et le plaisir y font assaut, et la jeunesse se passe en apprenant et en s'amusant. »

Les anciens romans *picaresques* sont pleins de récits des espièglerie auxquelles les étudiants espagnols employaient une partie de leur temps : quand ils ne bâtonnaient pas quelque *alguacil*, ils s'amusaient, en carnaval, à berner sur une couverture les chiens du voisinage, comme Othon, la nuit, les ivrognes dans les rues de Rome, ou comme on fit au pauvre Sancho dans l'hôtellerie que son maître avait prise pour un château. Nous avons lu, dans un des plus anciens recueils espagnols, la *Philosophia vulgar* du commandeur Juan de Mal Lara, un vieux proverbe, d'après lequel avec le latin, un florin et un bidet on peut parcourir le monde :

Con latin, florin, y rocin,
Andarás el mundo.

Qui sait si le proverbe n'a pas été fait, en partie du moins, pour les étudiants nomades ? Il n'est pas de plaisanteries qui n'aient été faites sur ces pauvres étudiants ; on en trouve à foison, avec accompagnement de caricatures, dans ces chansons populaires à deux *cuartos* que vendent par les rues les pauvres marchands d'images et les *guitarreros* aveugles.

Voici d'abord la *Relacion jocosa del estudiante enamorado, que vendió la sotana y el manteo por casarse con una tuerta*, c'est-à-dire la « Joyeuse relation de l'étudiant amoureux qui vendit sa soutane et son manteau pour se marier avec une femme louche. » Quelquefois le sujet du *romance* est tout à fait dramatique, et tourne même à la complainte ; tel est celui de *Lisardo, el estudiante de Cordoba*, « en lequel on déclare les transes d'amour, frayeurs et angoisses qu'il eut à souffrir avec une religieuse, dona Teodora, native de Salamanque. On y rapporte comment, ayant été une nuit escalader les murs de son couvent, il fut témoin de son enterrement, et autres particularités. »

Nous possédons même quelques-unes de ces chansons en dialecte valencien, par exemple celle qui a pour titre : *Chiste dels estudiants y el porc, ahon se declara el chasco que li donaren à un llaurador de Benifayo*, ou la « Farce des étudiants et du cochon, dans laquelle on déclare la plaisanterie qu'ils firent à un paysan de Benifayo. » Il est question, dans ce *chiste*, d'un cultivateur des environs de Valence qui se rend à la ville pour vendre son cochon ; le *llaurador* était à peine installé sur la place du marché que passent quatre étudiants qui s'en allaient courant la *tuna;* ils lui achètent l'animal, sans le payer, bien entendu, et ils imaginent pour l'escamoter de le couvrir de leur manteau et de le faire passer pour un mort.

L'université de Valence était fameuse autrefois, et elle est encore aujourd'hui l'une des plus importantes de l'Espagne ; aussi les étudiants valenciens ont-ils été souvent chansonnés, notamment dans ce couplet si connu, qui se chante ordinairement sur l'air de la *Jota aragonesa :*

Un estudiante en Valencia
Se pusó á pintar el sol,
Y de hambre que tenia
Pintó un pan de municion !

« Un étudiant à Valence — Se mit à peindre le soleil, — Et à cause de la faim qu'il avait, — Il peignit un pain de munition ! »

Il n'y a personne en Espagne qui ne connaisse ce couplet ; seulement il se chante avec quelques variantes : ainsi, au lieu du soleil on met la lune, et au lieu du pain de munition, un plat d'olives. Du reste, la misère des étudiants est proverbiale, et eux-mêmes la chantent gaiement : « Depuis que je suis étudiant, dit l'un d'eux, depuis que je porte le manteau, je n'a mangé que des soupes aux semelles de bottes. »

Desde que soy estudiante,
Desde que llevo manteo,
No he comido mas que sopas
Con suelas de zapatero.

Un autre étudiant reprend ensuite :

Tres meses ha que no como ;
Me tiene abatido el hambre ;
Me pongo en las piernas plomo
Porque no me lleve el aire.

« Il y a trois mois que je ne mange plus ; — Je suis abattu par la faim ; — Et je me mets du plomb aux jambes, — Pour que le vent ne m'enlève pas. »

De la mucha hambre que tengo,
Santisima Encarnacion,
Tengo las tripas torcidas
Como cuerdas de violon.

« Avec la grande faim que j'éprouve, — Par la très-sainte Incarnation, — J'ai les boyaux tordus — Comme des cordes à violon. »

Écoutons maintenant cet étudiant de Grenade ; il n est pas moins affamé que ses camarades :

Me comiera, me comiera,
Me comiera, sin mentir,
Los poyos de la Carrera,
Plaza Nueva y Zacatin.

« Je mangerais, je mangerais, — Je mangerais, sans mentir, — Les bancs de la *Carrera*, — De la *Plaza Nueva* et du *Zacatin*. »

Même sous les balcons, la vue de sa belle ne fait pas oublier à l'étudiant sa faim dévorante, que le proverbe appelle une faim d'étudiant, — *hambre estudiantina :*

Es tanta la hambre que tengo,
Que ahora mismo me comiera
Los hierros de ese balcon,
Y el cuerpo de mi morena.

« Ma faim est si grande, — Que maintenant même je mangerais — Les barreaux de fer de ce balcon, — Et le corps de ma brunette. »

Nous avons parlé plus haut du *chiste* ou *tour* des quatre étudiants qui escamotent le cochon qu'un paysan valencien avait amené au marché : ces messieurs ont



Bibliothèque de l'Escurial — Dessin de Gustave Doré

la réputation d'être fort sujets à ces peccadilles, et on les accuse de faire assez volontiers main basse sur les comestibles que des marchands imprudents laissent à leur portée. C'est surtout aux femmes du marché, si nous en croyons certaines *coplas*, que les *tunantes* inpirent une frayeur particulière :

Cuando un estudiante llega
A la esquina de una plaza,
Dicen las revendedoras :
Fuera ese perro de caza !

« Quand un étudiant apparaît — A l'angle d'une place, — Les revendeuses s'écrient : — A la porte ce chien de chasse ! »

Cuando un estudiante sale
Al mercado en dia cubierto,
Los jamones y embuchados
Se ponen en movimiento.

« Quand un étudiant se présente — Sur le marché un jour d'orage, — Les jambons et les saucissons — Commencent à s'agiter. »

Le costume des étudiants de la *tuna* a servi de texte, comme on le pense bien, à de nombreuses chansons comiques ; il se compose de la *sotana*, longue robe assez semblable à la soutane des ecclésiastiques, et du *manteo*, manteau destiné à couvrir la *sotana*, ce qui leur a fait donner le surnom de *manteistas* ; il ne faut pas oublier le tricorne, *el tricornio*, posé de face, et orné de l'inévitable cuiller de bois, et les *alpargatas* tressées, chaussure ordinaire des pauvres gens. Qu'on se figure tout cela, râpé, déguenillé, effiloché, rapiécé, troué, et l'on aura une idée du costume classique des *estudiantes de la tuna ;* aussi la chanson populaire compare-t-elle le manteau de l'étudiant, avec toutes ses reprises de différentes couleurs, à un jardin orné de fleurs :

La capa del estudiante
Parece un jardin de flores,
Toda llena de remiendos
De diferentes colores.

« Les armes de l'étudiant, dit un autre couplet, — Je te dirai ce qui les compose : — La soutane et le manteau, — La cuiller et la marmite. »

Las armas del estudiante
Yo te diré cuales son :
La sotana y el manteo,
La cuchara y el perol.

La cuiller de bois est, nous l'avons dit, l'ornement indispensable du *tricornio*, dans lequel elle est passée comme le serait un plumet ; cette cuiller, on le conçoit, est indispensable à des gens nomades, dont la *sopa* ou soupe quotidienne constitue la principale nourriture, et leur a valu le surnom de *sopistas*, ou mangeurs de soupe ; de là aussi le nom d'*estudiantes de cuchara y aceituna*, donné à ces étudiants à cause de la cuiller qu'ils portent, et des olives qu'ils mangent, un des aliments les moins chers qu'il y ait en Espagne.

Un autre couplet nous apprendra même les dimensions formidables de ces cuillers :

De una cuchara de palo
Que llevaba un estudiante
Se fabricaron las puertas
Del castillo de Alicante.

« Avec une cuiller de bois — Que portait un étudiant, — On fabriqua les portes — De la forteresse d'Alicante. »

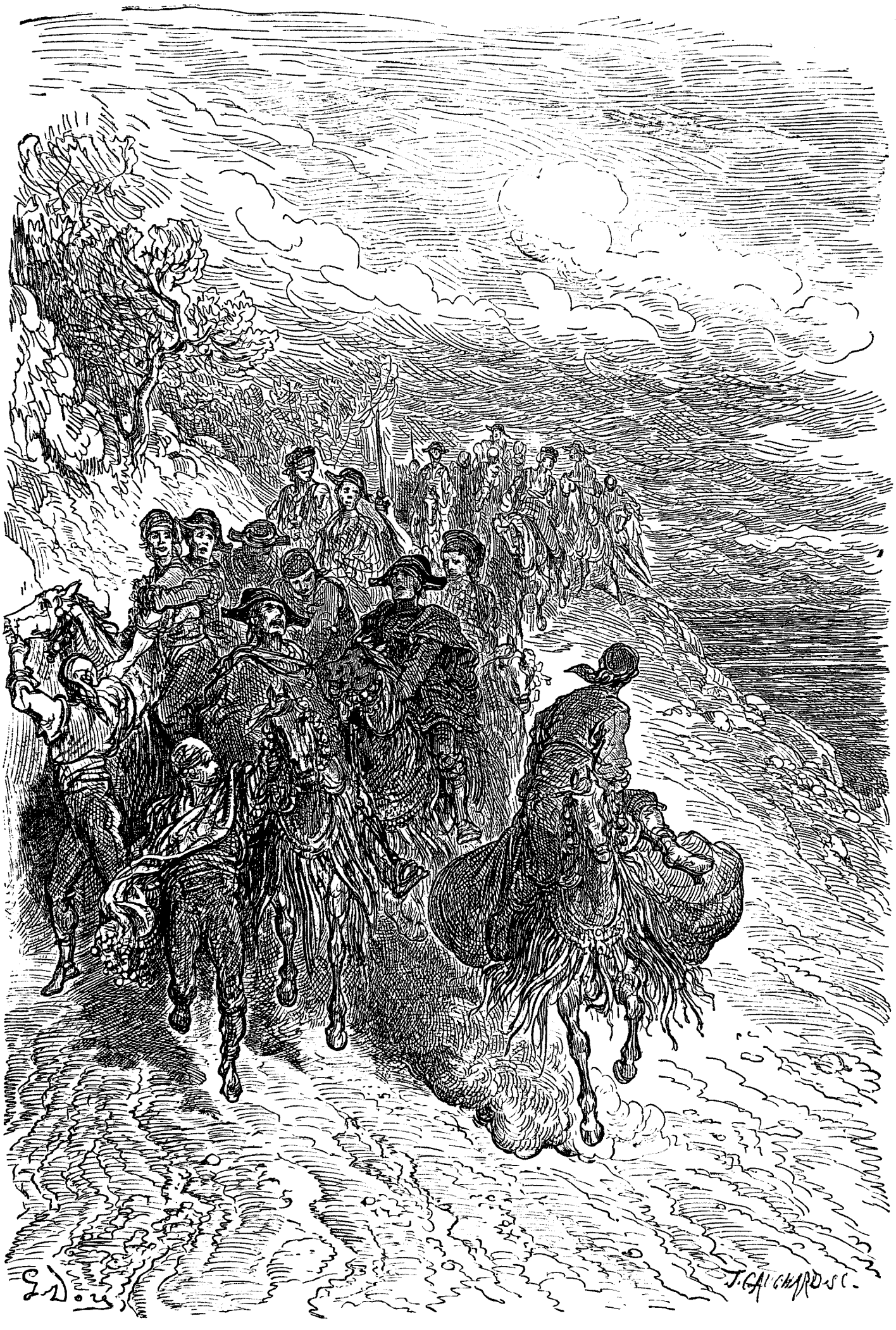
Il y a plus d'un point de ressemblance entre la vie des *estudiantes de la tuna* et celle des anciens chevaliers errants et des *juglares* et *trobadores* ou trouvères du moyen âge. Pauvres et nomades comme les premiers, poëtes et musiciens comme les seconds, c'est ainsi que nous les représentent les images et les chansons populaires, chantant sous les fenêtres et sous les balcons, et tendant leur tricorne pour demander un *cuarto* ou une *piécette* en échange de leurs *jotas* et de leurs *seguidillas*. Ils se rencontrent souvent, dans leurs pérégrinations, avec les *arrieros* ou *recueros* (muletiers), qui passent, comme eux, une bonne partie de leur existence sur les grandes routes, et qui leur prêtent parfois leurs montures ; aussi un très-ancien *refran* compare-t-il un étudiant sans muletier à une bourse sans argent :

Estudiante sin recuero,
Bolsa sin dinero.

Plus d'un étudiant est devenu un habile *torero* ; tel était le *muy diestro* (très-habile) *estudiante de Falces*, que Goya nous représente, dans une des planches de sa *Toromaquia*, enveloppé dans son manteau, et se jouant de son adversaire.

Il faut mettre au premier rang, parmi les instruments favoris de l'étudiant, la guitare et le *pandero* ou tambour de basque ; c'est surtout dans l'exercice du *pandero* qu'il fait briller ses talents avec une dextérité et une prestesse incroyables : non content de faire résonner la peau sous son doigt, il en joue aussi avec son coude, avec son nez, avec sa tête, avec ses genoux et avec le bout du pied. Tantôt, après l'avoir fait passer alternativement sous chacune de ses jambes, il lance en l'air son instrument, et le reçoit sur le bout de son doigt, en lui imprimant un mouvement de rotation très-rapide ; tantôt il le fait résonner en frappant tour à tour la tête des gamins qui le regardent ébahis, et tout cela, bien entendu, sans jamais abandonner la mesure. A la guitare et au tambour de basque, il faut ajouter la flûte et le violon ; quelquefois un ophicléide et une clarinette viennent compléter l'orchestre, et il est facile de se figurer l'effet produit par cet ensemble.

On donne aux chansons d'étudiants le nom d'*estudiantinas ;* la plupart du temps elles ont pour sujet les joies et les misères de leur existence vagabonde ; parfois aussi ce sont des sérénades qui se chantent sous les balcons. Nous donnons ici une très-jolie *estu-*

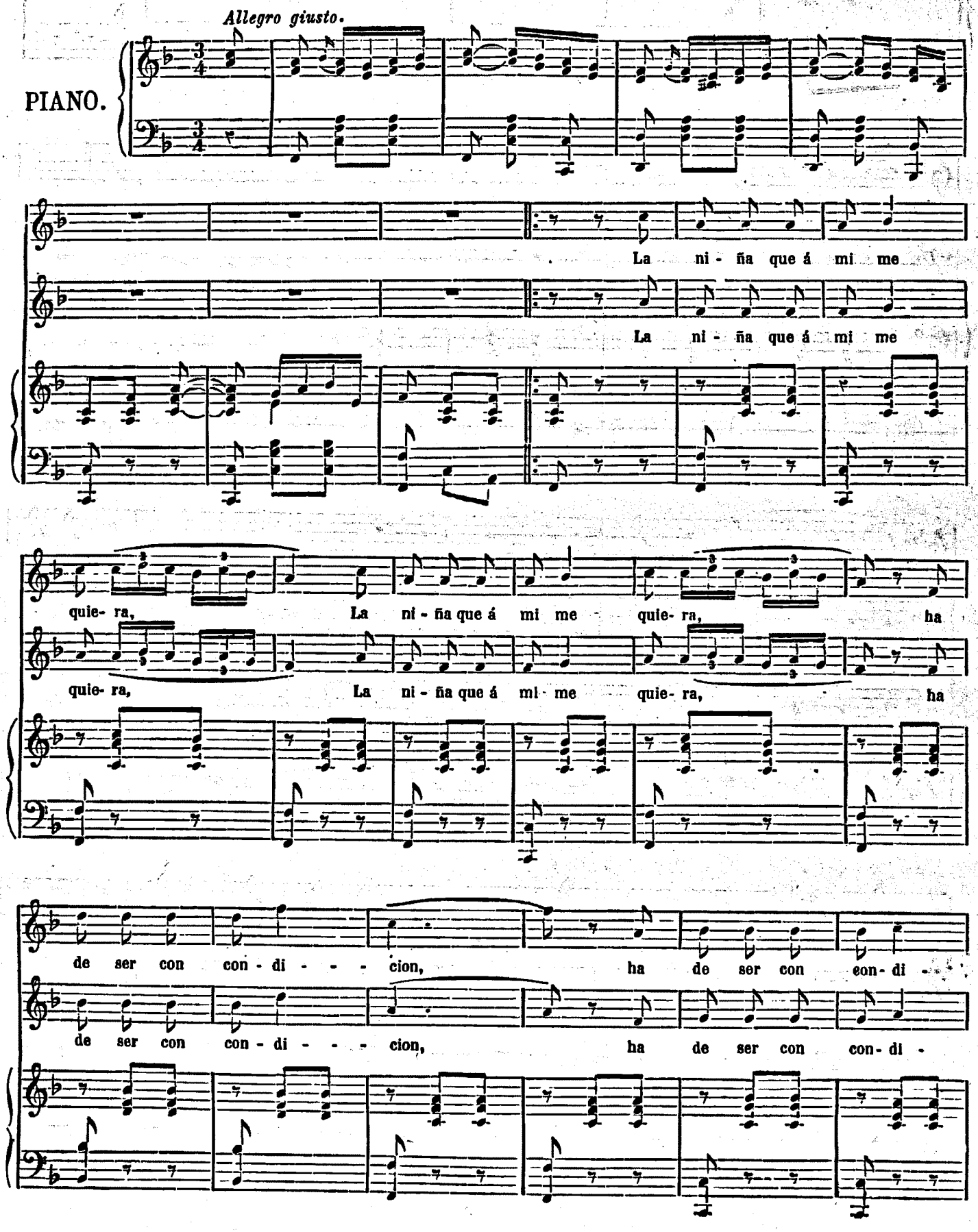


Étudiants de la *tuna* voyageant avec des *arrieros* (muletiers).

diantina ancienne, dont nous devons l'accompagnement à M. L. Pagans, l'excellent ténor et professeur de chant : « La jeune fille qui m'aimera, ce sera à condition que quand je lui ferai un signal, elle paraisse au balcon ; et quand je lui ferai de nouveau le signal : *Pst*, *pst*, elle répondra.... »

LA NIÑA A QUE MI ME QUIERA,

Estudiantina ou sénérade burlesque à deux voix.



- cion. Que en ha - cien - do-le yo u - na se - ña, que en ha -

- cion, Que en ha - cien - do-le yo u - na se - ña, que en ha -

- cien - do-le yo u - na se - ña, ha de sa - lir al bal -

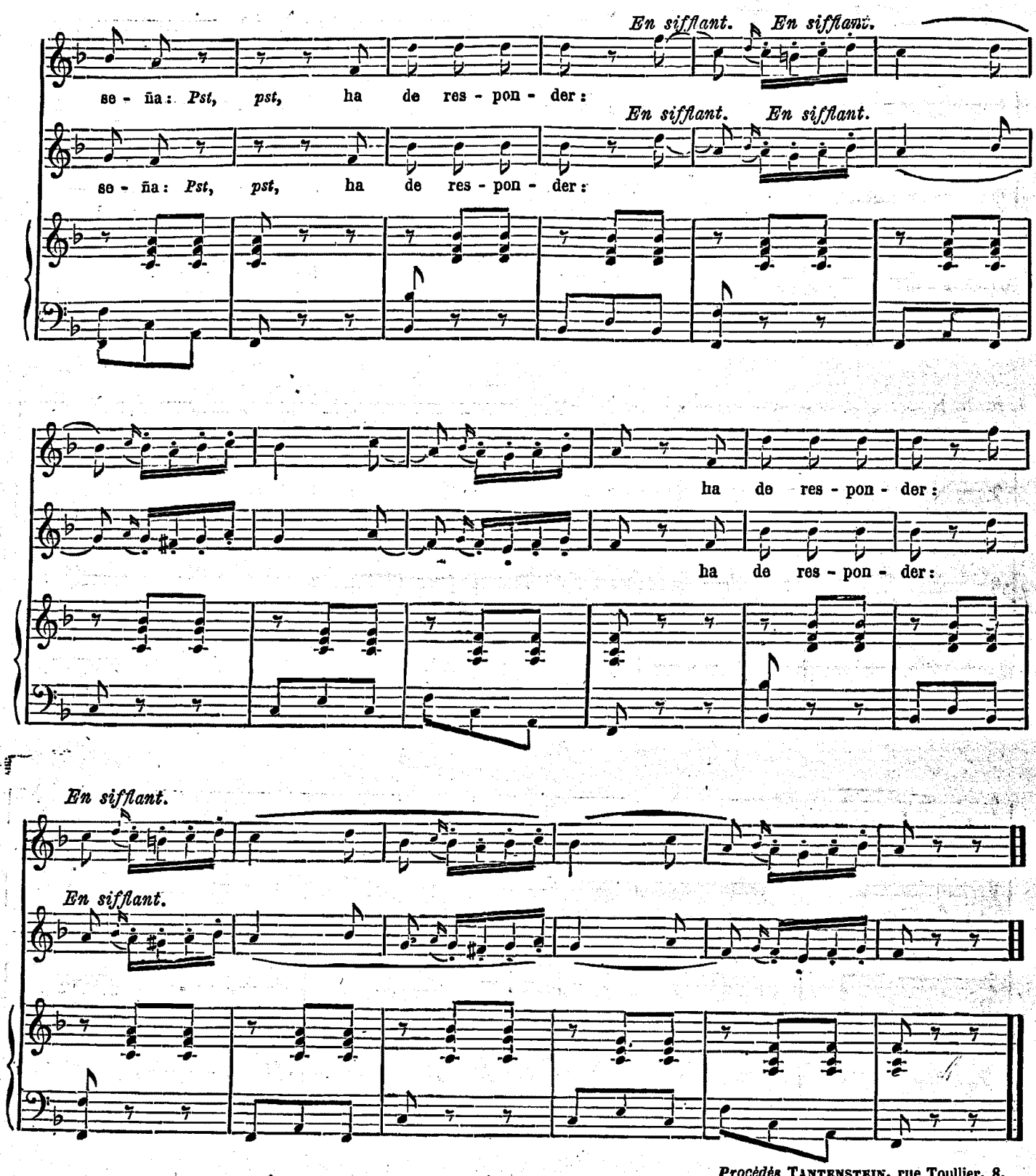
- cien - do-le yo u - na se - ña, ha de sa - lir al bal -

- con, ha de sa - lir al bal - - con; Y en vol -

- con, ha de sa - lir al bal - - con; Y en vol -

- vien - do-le ha - cer la se - ña: *Pst, pst,* y en vo - vien - do-le ha - cer la

- vien - do-le ha - cer la se - ña: *Pst, pst,* y en vol - vien - do-le ha - cer la



Procédés TANTENSTEIN, rue Toullier, 8.

Nous donnerons encore, comme type des chansons d'étudiants, une des *estudiantinas* les plus populaires en Espagne :

« Par le monde de Dieu — Cheminent les étudiants, — Cherchant qui les secoure — Comme de pauvres mendiants.

« Jeune fille candide, — Qui es sur ce balcon, — Jette-nous une piécette..., — Ou un napoléon.

« Jette-nous de l'argent, — Ne nous lance pas de cuivre, — Car c'est une monnaie — Qui sent le pauvre. »

Les autres couplets sont une peinture assez complète de la vie de l'étudiant nomade.

« Nous passons notre pauvre vie comme les caméléons, et pour remplir notre panse, nous n'avons que des illusions.

« Noble *caballero*, soulage notre peine : nous nous contenterons d'un seul *duro*.

« Ah ! que notre espérance ne soit pas illusoire, et notre ventre chantera victoire !

« Les étudiants vont toujours gagnant des indulgences, car ils ne s'alimentent que de pénitences et de jeûnes.

« Semblable à une guitare — Est notre panse : — Brillante à l'extérieur, — Vide au dedans.

« O vous, noble dame, jetez-nous une piécette, notre unique ressource pour pouvoir la remplir.

« Nous avons perdu la Foi, et son amie l'Espérance ; si

nous ne trouvons pas la Charité, que deviendra notre panse, vide comme le canon d'une escopette?

« Bouquet de fleurs, ne sois pas trop dure; car les dames d'Espagne sont toujours généreuses.

« Jette-moi quelque argent, petit minois de rose; quand je serai ministre, je te promets de t'épouser.

« Si vous voulez savoir, madame, quelle est la vie de l'étudiant, c'est de manger peu, de marcher beaucoup, toujours la misère en avant.

« Nous jouirions de mille plaisirs en courant la *tuna*, si n'était cette malheureuse panse, qui toujours nous importune.

« Vous tous qui êtes ici présents, passez soigneusement en revue les doublures de vos poches.

« Envoyez-nous l'argent dans ce tricorne; et celui qui n'a pas le sou..., que le diable l'emporte! »

L'étudiant qui s'adresse ainsi au public est connu sous le nom du *moscon*, un mot espagnol qui n'a pas d'équivalent en français; ce mot sert à désigner un homme qui, en affectant l'ignorance et la simplicité, parvient à obtenir ce qu'il désire. Il n'est pas de ruse et de singerie que le *moscon* n'imagine pour faire arriver l'argent dans son tricorne : aux vieilles il sait faire un compliment plein d'à-propos, et si une jeune fille passe à côté de lui, il met un genou à terre et étend son manteau en guise de barrière, exigeant un tribut; la pauvrette rougit, et jette sa pièce; alors le *moscon* la laisse passer, et baise galamment la trace de ses pieds.

Voici encore, pour achever de peindre les étudiants espagnols, la *Nueva estudiantina*, *coplas sevillanas que cantan los estudiantes en los dias de su tuna*, couplets sévillans que chantent les étudiants dans leurs jours de vagabondage :

« Avec leur cape noire en lambeaux et leur *sombrero*, conservés comme des antiquailles, une troupe d'étudiants, joyeuse et bruyante, entonnait sous un balcon cette sérénade, dont une méchante guitare accompagnait le refrain :

« Vive la joie! — Vive la vie errante! — En courant le monde — On fait fortune; — Prends garde, Antonia, — Prends garde, Inès, — Car l'étudiant est très-fripon! »

« Nous allons parcourant l'Espagne, et les fillettes, que nous amusons, nous donnent la soupe, le saucisson, le fromage, et le reste; mais malheur à nous si quelque vieille, voyant que nous sommes des étudiants, s'écrie : Ma fille, ce sont des *tunantes;* ils sont pires que Barabbas!

« Marquant le pas au son de la guitare, nous visitons toutes les provinces d'Espagne : la Catalogne et la Navarre, la Castille et l'Aragon; et quoique sans un *cuarto* en poche, notre joyeuse *estudiantina* trouve toujours de quoi souper.

« Nous avons un coup d'œil et quelques mots de consolation pour la mère et pour la fille, et lorsque, drapés dans notre manteau et la flûte en position, nous commençons notre sérénade, elles nous disent : Allons, il y a un gîte pour vous.

« Et tandis que la plupart des hommes vont à la recherche des emplois avec mille déceptions et mille intrigues, nous autres étudiants, la flûte et le *pandero* à la main, nous ne pensons, après dîner, qu'à chanter sous les balcons.

« Enfin, vive la joie, vive la danse et le mouvement, vive la beauté, la grâce et la faveur; bénie soit la jolie femme que je salue avec un sourire, et à qui je dis avec conviction qu'elle est la reine de l'amour! »

Et maintenant, disons-le franchement à ceux qui, parcourant l'Espagne en touristes se flatteraient de l'espoir d'y rencontrer encore sur les grandes routes ou dans les auberges des *estudiantes de la tuna :* c'est peut-être en vain que vous les chercherez; l'ancien *tunante* n'existera plus bientôt qu'à l'état de souvenir. Ce type entièrement espagnol, qui tend à disparaître tous les jours, deviendra avant peu aussi rare que les êtres fossiles et antédiluviens, et le dernier spécimen de cette race disparue est destiné à aller rejoindre la *manola*, le *fraile* ou moine, et d'autres restes de la vieille Espagne.

Les étudiants peuvent se diviser en plusieurs classes, comme les *filosofos*, *teologos*, *medicinantes* et *legistas;* ces deux derniers, bien entendu, sont beaucoup plus nombreux que les autres, car l'étude de la théologie et du droit canon est loin d'avoir l'importance qu'elle avait jadis à l'époque où florissaient les fameux casuistes espagnols. La jeunesse studieuse est plus rangée et moins turbulente de nos jours; cependant les *estudiantes* conservent toujours leur esprit d'espièglerie. Dans les villes de province, ils font la pluie et le beau temps au théâtre; malheur à l'acteur qui leur déplaira : outre les sifflets et les interruptions, il faudra qu'il endure une pluie de pommes de terre et de navets, projectiles qui remplacent ici les trognons de pomme. Et si quelque chose cloche dans l'orchestre, c'est qu'une main perfide aura graissé les cordes de la contre-basse, ou glissé une balle de plomb dans le pavillon du trombone. Mais la passion dominante de l'étudiant espagnol, c'est la guitare; il n'y a pas d'université qui ne compte plusieurs virtuoses de premier ordre; les autres en savent jouer peu ou prou; aussi a-t-on comparé l'étudiant sans guitare à une comète sans queue :

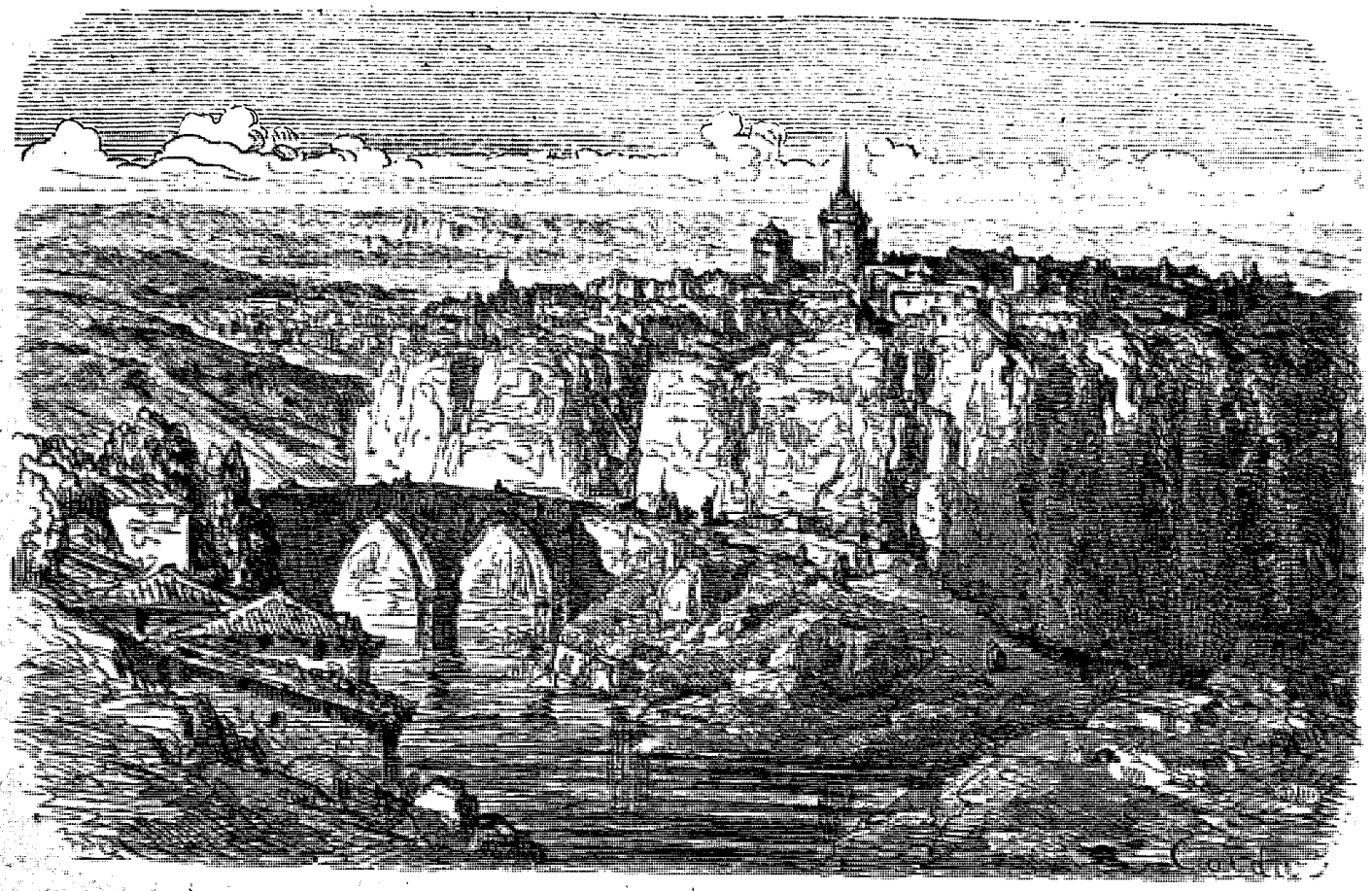
El estudiante sin guitarra
Es una cometa sin cola.

Baron Ch. DAVILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Etudiants de la rue Serpente. — Dessin de Gustave Doré.



Cuenca. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

MADRID (suite).

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

De Madrid à Cuenca par la diligence. — Arganda et son vin. — Tarancon et le duc de Riansarès. — Les *Pinares*. — La cathédrale, ses sculptures et ses vitraux. — Les marbres de la *Sierra de Cuenca*. — Des artistes espagnols peu connus : Hernando Yañez, Xamete et les Becerriles. — Les *espaderos;* une curieuse *daga* de *Didacus de Cuenca*. — Le Huecar et le Jucar. — La Sierra de Cuenca. — Retour à Madrid.

Il est une ville d'Espagne que bien peu d'étrangers vont visiter, et qui cependant peut être comparée, au point de vue pittoresque du moins, à quelques vieilles cités espagnoles, telles que Ronda, Tolède ou Avila. Mais il faut en convenir, faire le voyage de Cuenca n'est pas chose très-facile : cette petite capitale de province, il est vrai, n'est éloignée de Madrid que d'une trentaine de lieues d'Espagne, et cependant le trajet n'exige pas loin de vingt heures. Ajoutez à cela que la route n'est pas des meilleures, et vous comprendrez que peu de touristes aillent visiter Cuenca. Néanmoins le désir que nous éprouvions de voir un pays peu connu l'emporta sur la crainte des cahots, de la poussière et de la fatigue, et nous montâmes bravement dans le coupé de la diligence.

Peu de temps après avoir franchi la porte d'Atocha, nous traversions le petit village de Vallecas, et nous nous arrêtions pour relayer à Vacia-Madrid, non loin du confluent du Jarama et du Manzanarès. La contrée, plantée d'oliviers et de vignes, est beaucoup plus gaie que les environs de Madrid. Nous arrivâmes bientôt à la petite ville d'Arganda; le vin rouge de ce pays est un des meilleurs du centre de l'Espagne; le vin d'Arganda, dont le bouquet est riche et très-parfumé, rivalise sur les enseignes des *tabernas* de Madrid avec ceux de

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273, 289, 305, 321; t. XXII, p. 177.

Valdepeñas et de Cariñena. Après Fuentidueña del Tajo, où nous traversâmes le Tage, nous arrivâmes à Tarancon, une petite ville de la province de Cuenca, arrosée par le Riansarès. C'est cette rivière qui a donné son nom à un personnage célèbre dans l'histoire contemporaine de l'Espagne, et dont le père tenait, dit-on, un *estanco de tabacos* (bureau de tabac) à Tarancon.

Après cette petite ville le paysage devient plus accidenté ; la contrée que nous traversons est peut-être la plus boisée de toute la péninsule : les montagnes et les coteaux sont couverts de chênes séculaires et de pins gigantesques. Les *pinares* ou forêts de pins de Cuenca, dont Doré eut le temps de faire un croquis (voy. p. 208) pendant que la diligence gravissait une côte, sont depuis longtemps célèbres en Espagne ; c'est de ces *pinares* qu'on a tiré, comme nous l'avons dit précédemment, une partie des bois qui servirent à la construction de l'Escurial. Ces forêts passent pour être très-giboyeuses, et on raconte que Philippe IV venait quelquefois y chasser, malgré les difficultés qu'entraînait un pareil déplacement.

Cuenca (pourquoi bon nombre de voyageurs écrivent-ils toujours Cuença ?) est la ville d'Espagne qui ressemble le plus à Tolède. Comme la vieille capitale des rois visigoths, elle est bâtie sur un rocher qui s'élève à pic ; seulement les eaux du Huecar, qui l'arrosent, au lieu d'être troubles et jaunâtres comme celles du Tage, sont claires et transparentes comme le cristal.

Un des huit ponts de la ville, celui de San Pablo, qui est jeté sur le *barranco* ou ravin du Huecar avec une hardiesse remarquable, nous rappela le *puente San Martin* de Tolède ; une autre analogie, qui nous frappa, c'est que les rues de Cuenca, en partie creusées dans le roc, sont également tortueuses et escarpées ; il n'en est guère dont la pente ne soit très-raide, sauf dans la partie basse de la ville, qu'on appelle *Carreteria*. Quelques maisons, bâties sur le rocher qui domine le Huecar, offrent un aspect assez singulier, et rappellent celles qu'on voit dans les quartiers escarpés de Lyon ; il est de ces maisons qui ont jusqu'à dix étages : une moitié en contre-bas, faisant face à la rive, et l'autre au-dessus du rocher, du côté de la ville.

Cuenca n'est pas très-riche en monuments, mais sa cathédrale est remarquable, et renferme des détails très-intéressants. La construction nous a paru remonter au commencement du treizième siècle, mais plusieurs parties de l'édifice ont été successivement modifiées, notamment au temps de Charles-Quint et de Philippe II. Ce qui nous frappa d'abord dans la décoration générale, c'est la richesse des marbres, statues, bas-reliefs et colonnes ; la plus grande partie de ces marbres vient, dit-on, de la *Sierra de Cuenca*, dont les carrières étaient très-riches autrefois.

Quelques chapelles offrent des retables curieux, de belles sculptures en bois, ainsi que des *rejas* ou grilles de fer d'un travail remarquable, et qui rappellent celles de Barcelone et d'Alcala de Henarès. Une de ces chapelles, la *Capilla de los Caballeros*, est ainsi appelée parce qu'elle renferme les tombeaux de deux membres de la famille Albornoz, une des plus illustres de Cuenca ; on nous fit remarquer à l'entrée un squelette sculpté en pierre, qui passe pour une des curiosités de la cathédrale ; mais ce qui nous parut plus intéressant, ce sont d'abord les deux tombeaux des *Albornoces*, dont les sculptures, qui datent du seizième siècle, offrent des détails d'armures très-précieux, et ensuite des peintures de Hernando Yañez, dans le goût italien de la même époque. Une autre chapelle, celle de la famille de Mendoza, contient également des sculptures remarquables.

La cathédrale de Cuenca renferme en outre de curieuses sculptures de Xamete, un artiste espagnol peu connu, et dont les travaux rappellent ceux du célèbre Berruguete. Ces ouvrages, d'une belle exécution, mais malheureusement endommagés, paraissent avoir été faits pour orner un temple païen plutôt qu'une église chrétienne ; le sculpteur y a prodigué les satyres, les tritons et toutes sortes de symboles mythologiques comme on en remarque si souvent dans les ouvrages de la Renaissance.

Il est bien d'autres objets qui mériteraient une description particulière ; bornons-nous à signaler de beaux vitraux du seizième siècle et les portes en bois sculpté de la *Sala capitular*, en ajoutant que la cathédrale de Cuenca est une des plus intéressantes de l'Espagne après celles de Séville, de Tolède, de Burgos et de Léon.

Cuenca est aujourd'hui une ville de dix mille habitants au plus, presque sans commerce et sans industrie, et qui paraît devoir être longtemps encore isolée du reste de l'Espagne, car il n'est guère probable qu'un embranchement de chemin de fer doive la relier de sitôt à Madrid ou à Valence, bien qu'elle se trouve à peu près en ligne droite à égale distance de ces deux villes. Cependant c'était autrefois un centre d'une certaine importance : outre les Mendoza et les Albornoz, Cuenca a donné le jour à des personnages célèbres en Espagne, notamment à une famille d'orfévres du nom de Becerril, qui ont produit de beaux ouvrages, malheureusement détruits pour la plus grande partie.

De même que Tolède, Valence, Séville, Barcelone, Saragosse et d'autres villes de la Péninsule, Cuenca possédait au seizième siècle d'habiles *espaderos*. Nous avons vu dans la belle collection d'armes de M. Spitzer une curieuse *daga*, l'arme que les amateurs appellent aujourd'hui *main-gauche*, portant d'un côté de la lame l'inscription suivante : *Homnia vincid amor* (sic), et, de l'autre côté : *Didacus de Cuenca me faciebat*. Ce Didacus (en espagnol Diego), s'il écorchait, comme on vient de le voir, les vers d'Ovide, n'en était pas moins un très-habile *espadero*.

La vue dont on jouit du haut de la cathédrale de Cuenca est très-belle et très-étendue ; au premier plan, sont des jardins fertiles arrosés par les eaux limpi-

des du Huecar et du Jucar; plus loin, des hauteurs couvertes de forêts, les célèbres *pinares*, qui fournissent des bois pour la marine, et enfin les cimes élevées de la *sierra*, qui se confondent à l'horizon avec les nuages.

Nous avions formé le projet de pousser, dans la direction de Valence, jusqu'à Minglanilla, dont les mines de sel gemme sont, assure-t-on, les plus curieuses qu'il y ait au monde; malheureusement le mauvais temps nous fit renoncer à cette excursion, qu'on ne peut guère faire qu'à cheval, et nous reprîmes la diligence de Madrid, pour nous rendre à Ségovie en passant par la capitale.

De Madrid à Ségovie. — La Granja ou San Ildefonso, le *Versailles* de l'Espagne. — Les jardins et les statues du *sitio real*. — Le palais. — Les artistes français à San Ildefonso. — Ségovie. — Mésaventures de Mme d'Aulnoy et de Saint-Simon dans cette ville. — L'aqueduc ou le *Puente del Diablo;* fables qu'on débite à ce sujet. — L'Alcazar de Ségovie. — L'incendie de 1862. — Le donjon et ses prisonnniers : Gil Blas et Riperda. — La cathédrale : la *Piedad* de Juni et la *Custodia*. — Les laines et les draps au moyen âge. — Les *Casques de Ségovie*.

Les touristes ne s'arrêtent guère à Ségovie, et franchement ils ont bien tort, car il n'est guère de ville où l'Espagne du moyen âge soit caractérisée d'une manière plus complète et plus pittoresque.

Ségovie n'est guère qu'à une quinzaine de lieues de Madrid; le voyage est donc facile, d'autant plus qu'on peut parcourir la moitié du trajet en chemin de fer, jusqu'à la station de Villalba, à peu de distance de l'Escurial. C'est ce que nous fîmes, et quelques heures après avoir revu en passant le célèbre monastère de Saint-Laurent, nous nous arrêtâmes un jour à San Ildefonso, *sitio real de verano*, c'est-à-dire résidence royale d'été, qu'on appelle également la Granja, du nom d'un village où se trouvait autrefois une *grange*. C'est Philippe IV qui fit bâtir, en 1720, sur l'emplacement de cette grange, un château dans le goût français du temps, château entouré d'un vaste parc avec fontaines, statues, grottes, bassins, jets d'eau, et qu'on a appelé, non sans quelque raison, le *Versailles* de l'Espagne.

Rien ne serait plus fastidieux qu'une description détaillée des jardins de la Granja; qu'on se figure Versailles en petit et l'on s'en fera une idée assez exacte; seulement le *sitio real* l'emporte de beaucoup sous le double rapport de la vue, et de l'abondance et la pureté des eaux, qui descendent en cascades des montagnes voisines. Ici, comme à Aranjuez, on nous montra le bassin de la *Fama* (la Renommée), dont le jet d'eau s'élève, dit-on, à cent cinquante pieds de hauteur.

Le parc et les jardins sont ornés d'un grand nombre de statues dans le goût français de la Régence et du règne de Louis XV. Beaucoup de ces sculptures, qui sont du reste, pour la plupart, d'une exécution peu remarquable, sont l'œuvre d'artistes français dont nous croyons intéressant de donner ici les noms, quoiqu'ils soient aujourd'hui presque entièrement oubliés. Ce sont: René Frémin, Jacques Rousseau, Hubert et Antoine Demandré, Jean Thierry, Pierre Pitué et Robert Michel. La plupart de ces artistes ont également contribué à l'ornement du château de la Granja, dont la façade est d'un bel effet décoratif, bien que les détails ne soient pas d'un goût irréprochable.

Le village de San Ildefonso n'offre rien de remarquable, et comme Ségovie n'est qu'à deux ou trois lieues, nous pûmes y arriver le même jour, après avoir passé près de Valsain et de Rio-Frio, deux autres résidences royales de moindre importance, et de la *Quin'a* ou ferme de *Quita-Pesares*, nom composé qu'on pourrait traduire par *Sans-Souci*.

Il était nuit close quand nous pénétrâmes dans la ville, et quoique l'heure ne fût pas très-avancée, elle paraissait déjà plongée dans un sommeil profond. Nous repassions dans notre mémoire les récits de deux anciens voyageurs, récits fort peu rassurants pour nous, car l'un fut sur le point d'y mourir de faim, et l'autre eut grand'peine à y trouver un gîte.

Écoutons d'abord Mme d'Aulnoy : « Ségovie, dit-elle, qui est une des plus grandes villes d'Espagne, où il y avoit autrefois de plus riches marchands à cause des draps et des chapeaux que l'on y faisoit, qui a été longtemps le séjour des rois de Castille et qui n'est environ qu'à douze ou quatorze lieues de Madrid, où il n'y avoit point de pain dans toute la ville le jour que j'y arrivai; il n'y eut qu'à quatre heures après midi, qu'on le distribua par ordre du corrégidor, aussi bien qu'à Almagro; et cependant ils ne s'effarouchoient point pour cela, et disoient que c'étoit la gelée qui étoit cause que les moulins n'alloient point; parce qu'ils sont accoutumés à faire bonne chère aujourd'hui, et à mourir de faim demain. »

Saint-Simon ne fut pas plus heureux à Ségovie : c'est en vain qu'il avait eu la précaution d'envoyer à l'avance plusieurs de ses gens à cheval avec des flambeaux: on les renvoyait par les fenêtres comme des bandits dont on avait peur. « Malgré l'équipage nous eûmes le même sort partout où nous frappâmes, en sorte que pendant près d'une heure nous eûmes toute la peur de coucher sur ce pavé sans souper. Enfin nous fîmes tant de bruit à la porte d'une grande maison, qu'après avoir longtemps prié et menacé par la fenêtre, bravé par notre nombre et par la livrée du roi qui nous menoit, ces gens comprirent enfin que nous disions vrai et que nous n'étions pas des bandits. Ce fut un grand contentement que de voir ouvrir cette porte. On nous fit monter et montrer des chambres et des lits. C'étoit déjà beaucoup. Mais quand on parla de souper, point de pain ni de viande, ni de tout l'accompagnement. Le repas en chemin avoit été fort léger, et nous n'avions pas compté d'avoir rien à porter pour le soir. Il fallut bien du temps et de l'industrie pour surmonter la mauvaise humeur de gens qui nous avoient reçus malgré eux, qui trouvoient fort mauvais que nous troublassions leur repos, et pour ramasser de quoi souper et l'apprêter à l'heure qu'il étoit, et

dans un pays où les cabarets et les hôtelleries sont inconnus. Néanmoins avec de la patience nous soupâmes et nous couchâmes pas trop mal. »

Les temps sont bien changés, et l'on peut aujourd'hui arriver à Ségovie à quelque heure que ce soit sans risquer, comme autrefois, de coucher à la belle étoile. Pour nous, nous trouvâmes au *Parador* un gîte et un souper relativement satisfaisants, et le lendemain de bonne heure nous commencions nos excursions dans la ville.

Ségovie possède trois monuments remarquables: l'aqueduc, l'Alcazar et la cathédrale. Notre première visite fut pour l'aqueduc, œuvre grandiose, la plus importante de ce genre, sans aucun doute, qui existe en Espagne, et même dans d'autres pays. La partie de l'aqueduc qui arrive dans le cœur de la ville, à la place de l'*Azoquejo*, se compose de deux rangées d'arcades superposées, qui dépassent de beaucoup la hauteur des maisons les plus élevées. D'énormes blocs de granit, noircis par le temps, sont ajustés sans ciment ni mortier, et ont résisté pendant dix-huit siècles aux injures du temps et à celles des hommes.

On ignore à quelle époque remonte l'aqueduc de Ségovie; cependant la beauté de sa construction permet de l'attribuer au premier siècle de l'ère chrétienne; on peut même supposer qu'il fut élevé sous le règne de Trajan, comme les aqueducs de Mérida et d'Alcantara, qu'il surpasse, du reste, sous le rapport de la hardiesse et de l'élévation. Le peuple le désigne simplement sous le nom du *Pont*, — *el Puente;* — quelquefois aussi on l'appelle *el Puente del Diablo*, — le *Pont du Diable*, — comme si une puissance surnaturelle avait seule été capable de mener à fin une pareille construction.

Cette croyance devait être fort répandue autrefois, car nous la trouvons relatée dans un petit livre assez rare, imprimé à Paris en 1615, sous le titre d'*Inventaire général des plus curieuses recherches du royaume d'Espagne*, à propos de ce « pont faict d'un estrange artifice. Quelques-uns trouvent qu'il a esté basty par les diables; mais j'estime que c'est une fable, parce que je l'ay ouy dire en ceste mesme ville. — Ce pont, ajoute l'auteur, est contraire à tous les autres ponts du monde, parce que là où les autres servent de passage aux hommes, cestuy-cy sert pour faire passer l'eau, et les personnes passent par-dessous. Si quelqu'un désire de le voir, qu'il s'en aille à Segovia en l'Azuleio, et il treuvera que le mien dire est véritable. »

Le Vénitien Navagiero, qui séjourna quelque temps à Ségovie en 1527, vante beaucoup l'aqueduc, « travail magnifique, dit-il, dont je n'ai vu le pareil ni en Espagne, ni dans aucun autre pays.... Il est entièrement fait de pierre vive et d'œuvre rustique, comme l'amphithéâtre de Vérone, avec lequel il offre de loin une grande analogie.... En vérité cet aqueduc mérite d'être placé parmi les choses extraordinaires d'Espagne, mais non pour la raison que mettent en avant les Espagnols, qui disent que le pont de Ségovie est une merveille, parce qu'il est le contraire de tous les autres ponts sous lesquels l'eau passe, tandis qu'elle passe sur celui-ci. C'est donc, disent-ils, une des trois merveilles de l'Espagne.... »

Le voyageur ajoute que l'autre merveille est une ville ceinte de feu, « laquelle ville est Madrid, qui est entourée de cailloux ou silex, dont on tire le feu.... » La troisième merveille, dont nous avons parlé précédemment, est un pont sur lequel paissent toute l'année plus de dix mille brebis, c'est-à-dire l'espace compris au-dessus du cours souterrain du Guadiana.

L'aqueduc amène à Ségovie l'eau du Rio-Frio, — la *rivière froide*, — et commence à peu de distance de San Ildefonso; sa longueur totale est de trois lieues environ. Il forme plusieurs coudes, ce qui diminue la rapidité du courant. On raconte que les Arabes de Tolède, après avoir pris d'assaut Ségovie vers la fin du douzième siècle, démolirent plus de trente arches de l'aqueduc, et que sous le règne des rois catholiques elles furent réparées par un moine hiéronymite avec tant d'art, que la partie refaite se confond aujourd'hui avec la construction primitive.

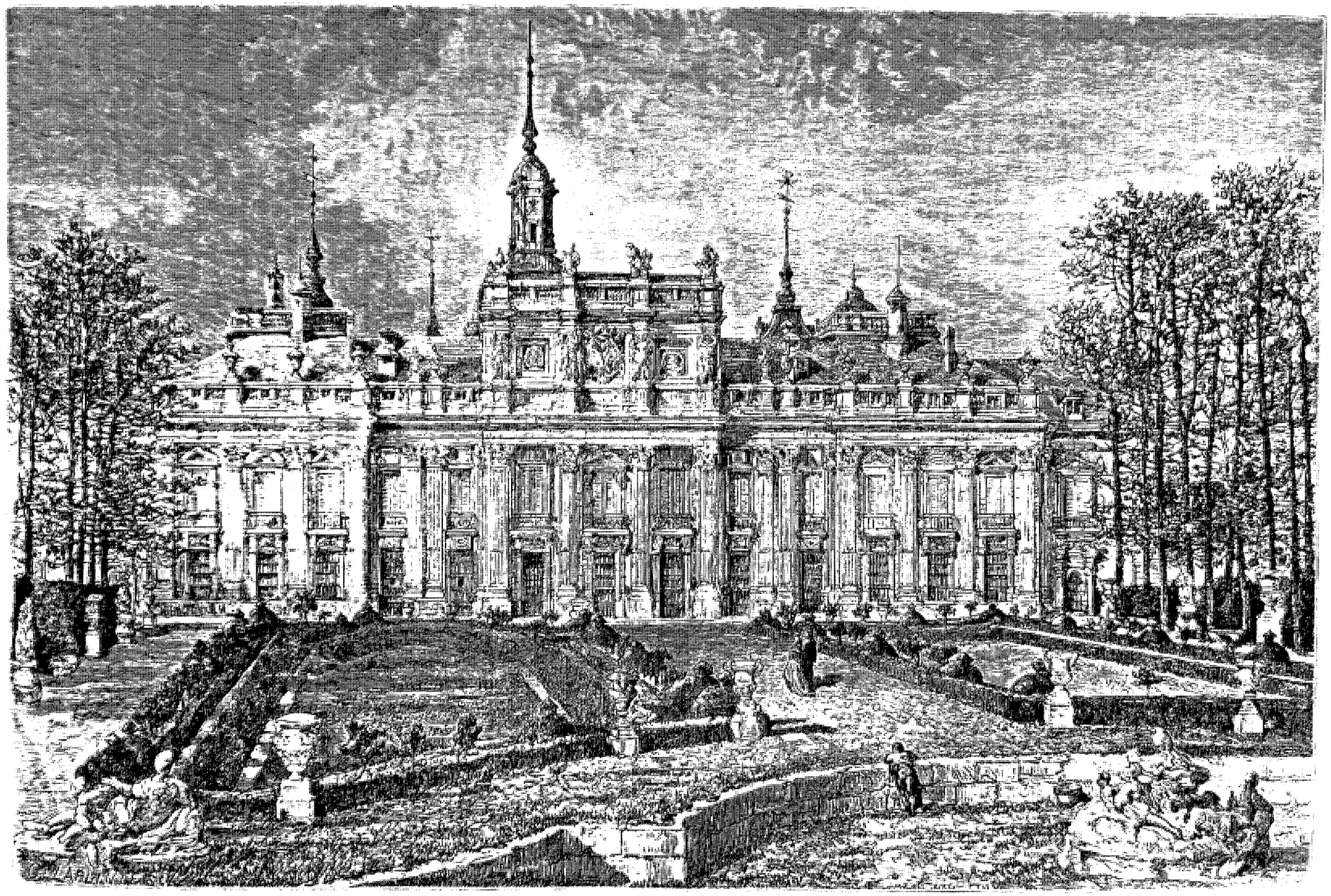
L'Alcazar de Ségovie, ainsi qu'une partie de la ville, est bâti sur un rocher élevé d'une centaine de mètres et de forme allongée; ce rocher, séparé de deux profondes vallées par deux rivières, le Clamores et l'Eresma, a été comparé à un navire dont les mâts seraient formés par les tours qui s'élèvent au-dessus de la ville. C'est sur la partie du rocher figurant l'avant du navire que s'élevait l'Alcazar, un des plus curieux monuments de l'ancienne Espagne. Nous disons *s'élevait*, car malheureusement l'ancien palais-forteresse a été en grande partie détruit par un incendie, le 7 mars 1862.

C'est dans les combles, assure-t-on, que le feu se déclara; activé par un vent d'une violence extrême, il ne tarda pas à dévorer de magnifiques salles, uniques en leur genre, et merveilleusement conservées depuis plusieurs siècles. Malgré l'intrépidité que montrèrent les habitants, aidés des élèves et des officiers du corps d'artillerie [1], il fut impossible de se rendre maître de l'incendie qui, pendant cinq jours et cinq nuits, répandit sur la ville ses lueurs sinistres.

La tour de Henri IV de Castille, qui donnait entrée dans la forteresse, fut seule préservée à cause de l'épaisseur extraordinaire de ses murs; mais un grand nombre de précieuses peintures, de riches plafonds en bois résineux et d'élégantes frises, tout cela fut entièrement consumé par les flammes.

Saint-Simon avait été frappé de la beauté de cette ancienne demeure des rois de Castille : « Les appartements des rois, dit-il dans ses Mémoires, sont admirables par leur plain-pied, leur étendue, leur structure et les ornements sages, magnifiques et très-bien exécutés dont ils sont enrichis. Leur dorure épaisse, foncée, brillante comme si elle venoit d'être faite, les

1. L'Alcazar de Ségovie était occupé depuis longtemps par une école d'artillerie.



Château de la Granja (San Ildefonso), près Ségovie. — Dessin de Gustave Doré.

plafonds avec leurs peintures exquises, et l'ordonnance des ornements, tant des murailles, des portes, des fenêtres et des plafonds, me rappela tout à fait ceux de Fontainebleau, ne balançant pas toutefois à préférer ceux de Ségovie. »

On sait que Lesage a fait de ce château la prison de Gil Blas. On renfermait autrefois au plus haut du donjon les prisonniers d'État. Parmi les personnages qui y furent détenus, nous citerons le célèbre aventurier Riperda, ambassadeur de Hollande, qui, après avoir abjuré le protestantisme pour gagner la confiance de Philippe V, s'était fixé en Espagne et avait été honoré de la grandesse et du titre de duc, avec celui d'ambassadeur extraordinaire du roi catholique. Mais sa faveur ne fut pas de longue durée : accusé de trahison, il fut arrêté et renfermé dans l'Alcazar de Ségovie. Après quinze mois de captivité, il parvint à s'échapper en 1728. Ayant réussi à gagner la servante du gouverneur, nommée Josefa Ramos, il changea d'habits avec elle, quitta sa prison à l'aide de son déguisement, et il était déjà loin quand on s'aperçut que la jeune fille avait pris la place et le costume du prisonnier d'État. Riperda, après avoir gagné le Portugal, rentra en Hollande et ne tarda pas à se rendre au Maroc ; redevenu protestant dans son pays, il embrassa l'islamisme, prit le nom d'Osman, et ne tarda pas à gagner la confiance de l'empereur, qui lui donna le commandement d'une partie de son armée. Enchanté de trouver une occasion de se venger de l'Espagne, Riperda fit la guerre contre ce pays, mais il ne fut pas heureux ; l'empereur, après l'avoir dépouillé de ses emplois, le fit jeter en prison, et à la suite d'aventures diverses, l'ancien prisonnier de Ségovie mourut misérable à Tétouan.

La cathédrale de Ségovie mérite d'être citée parmi les plus belles églises d'Espagne ; l'architecture est de l'époque où le style gothique se mêlait à celui de la Renaissance, époque si fertile en charmants chefs-d'œuvre dans presque toutes les provinces de la péninsule espagnole. On nous fit remarquer dans une des chapelles une peinture qui est en grande réputation dans le pays : c'est un grand retable de Juan de Juni, peintre castillan du seizième siècle. Cette peinture, mal éclairée malheureusement, est connue sous le nom de *Piedad* de Juni, et offre des parties d'une grande beauté.

Nous ne pûmes nous empêcher de faire de tristes réflexions en comparant l'état actuel de Ségovie à l'état de prospérité de cette ville au moyen âge et au seizième siècle ; *la fuerte Segovia*, comme on disait alors, cette grande et belle cité de cinq mille feux, dont la monnaie était si renommée et dont Navagiero comparait les femmes aux plus belles de l'Espagne.

Les laines et les draps de Ségovie jouissaient dès le moyen âge d'une réputation européenne ; tout le monde connaît le titre du drame d'Alarcon : *El tejedor de Segovia*, ou le Tisserand de Ségovie. Quand on voulait parler d'une personne très-fine, on disait qu'elle était *refinada en Segovia*, raffinée à Ségovie. Brantôme, qui savait bien l'espagnol, s'est servi quelque part de cette locution.

A Paris, vers la fin du siècle dernier, on avait donné le surnom de *Casques de Ségovie* aux habitants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, « à cause de leurs bonnets de laine ; par contre, ceux-ci nommaient *Casques de Sibérie* les aristocrates et les mauvais riches qui portaient des chapeaux de castor, les fourrures les plus précieuses et les plus rares de la Sibérie. » C'est du moins ce que nous lisons dans un ouvrage du temps intitulé : *les Casques de Ségovie*.

La Vieille Castille. — Quelques mots sur l'ancien orgueil castillan. — Des vers populaires sur le *Castellano Viejo*. — Les caricatures du dix-septième siècle. — Le *Rodomont espagnol*. — Aventure d'un gentilhomme de Saragosse qui voulait arracher les dents aux Français. — Le siége d'Arras et la *feste des Taureaux*. — Quelques anciens ouvrages satiriques imprimés en France. — De la prétendue antipathie entre les Français et les Espagnols, et de celle entre les Castillans et les autres peuples de l'Espagne. — Quelques forfanteries d'hidalgos. — Anecdote d'un cocher castillan. — Charles-Quint et François Ier.

Nous voici dans la Vieille Castille, — *Castilla la Vieja*. — La Castille ! que de choses dans ce nom ! N'est-il pas le symbole du vieil honneur espagnol, et ne fait-il pas penser aussi à cet orgueil castillan depuis si longtemps devenu proverbial ? Le majordome de Charles-Quint, Quijada, disait que les soldats castillans étaient les meilleurs qu'il y eût au monde : — *los mejores soldados del mundo*. — En effet, les troupes espagnoles faisaient trembler l'Europe au seizième siècle, et leurs succès étaient bien faits pour surexciter l'amour-propre national.

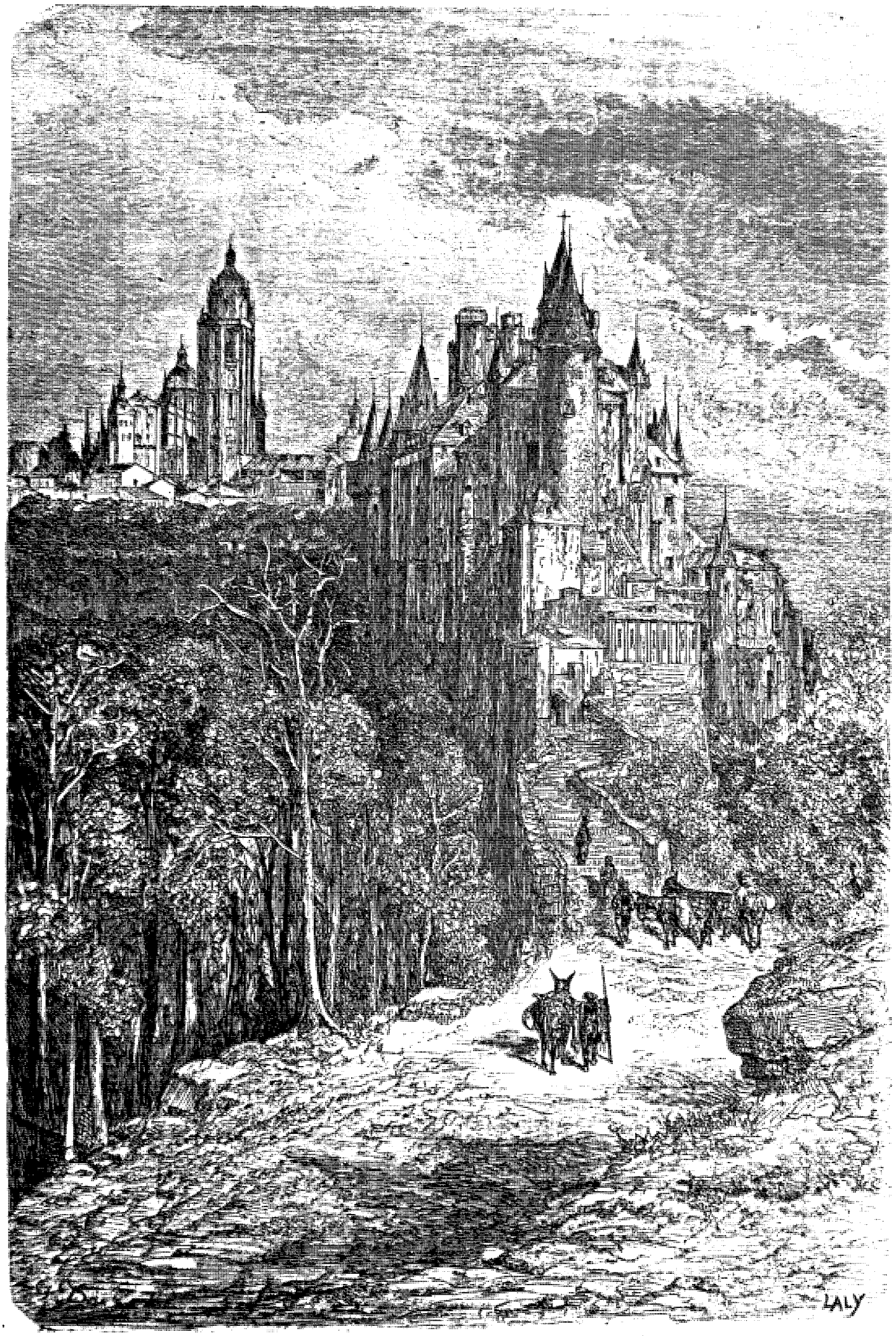
La Vieille Castille d'aujourd'hui, une des plus importantes divisions territoriales de la Péninsule, comprend onze provinces, qui ont pour capitales Burgos, Valladolid, Salamanque, Léon, Palencia, Zamora, Santander, Logroño, Soria, Ségovie et Avila. « Le *Castellano Viejo*, dit le refrain populaire, est homme de bon cœur et de bon conseil ; il n'est pas très-dégourdi, il est même quelque peu triste et lourdaud, et ce que sa simplicité offre de plus remarquable, c'est qu'il appelle franchement les choses par leur nom : »

Es el Castellano Viejo
Hombre de buen corazon
Y de muy sana intencion
Para dar un buen consejo ;
No es de gran despejo,
Es algo lerdo y mohino,
Y el fruto mas peregrino
Que su sencillez encierra,
Es solo el que da su tierra,
El pan pan, y el vino vino [1].

Nous venons de parler de l'orgueil castillan : ce n'est pas d'hier qu'il est proverbial chez nous, comme le

1. *El pan pan, y el vino vino*, est une locution proverbiale usitée en Espagne, et qui offre à peu près le même sens que le vers de Boileau :

J'appelle un chat un chat....



Ségovie : L'Alcazar et la cathedrale. — Dessin de Gustave Doré.

montrent bon nombre de livres et de caricatures qui parurent en France, notamment au commencement du dix-septième siècle. Telle est la gravure qui représente un rodomont de Castille, et qui porte pour légende ces quatre vers :

Ce Castillan croit, en mérite,
Surpasser tous les conquérans,
Et la terre semble petite
Pour borner ses desseins errans.

Dans une autre gravure nous voyons *don Haraman de Chico*, l'épée en l'air et la mine arrogante, la moustache retroussée jusqu'à l'œil, *el bigote al ojo*, comme on dit en Espagne; il s'adresse à un petit page qui l'accompagne, et lui montre des soldats qu'on aperçoit dans le lointain :

. . . . . .
Mire au bout de mon doigt tous ces gros de gendarmes :
Je vais comme un lion fondre tout droit là-bas,
Et si ces gens ne sont tous plastronnez d'enclumes,
J'en veux plus renverser du seul bout de mes plumes
Que n'eût fait Rhodomont avec cent coutelas !

Voici encore une autre gravure représentant le *Rodomont espagnol;* ce rodomont a une longue rapière au côté, le chapeau sur l'oreille, la moustache en croc, et sa tête sort d'une large fraise qui la fait ressembler au « chef de saint Jean-Baptiste en un plat. »

De bien au delà des mons
Je viens pour voir les rodomons
Qui vantent partout leur courage;
Mais croyant qu'ils n'aient pas le cœur
De me voir sans mourir de peur;
Je me fais voir dans ceste image.

Ces *rodomonts*, qui sont les aïeux de ceux qu'on appelle aujourd'hui *jaques*, *valentones* ou *perdonavidas*, sont toujours représentés avec de formidables moustaches retroussées qu'on appelait en Espagne *bigotes á la Borgoñona*, sans doute parce que la mode en avait été introduite par les Bourguignons. Les moustaches jouaient un grand rôle dans la toilette d'un Espagnol au seizième siècle, et c'est sans doute de cette époque que date l'expression proverbiale : *tener bigotes*, — avoir des moustaches, — pour désigner un homme ferme et inébranlable. Quevedo parle dans un de ses ouvrages d'un curieux accessoire de toilette, fort en usage à son époque, et qu'on appelait *bigoteras*. Ces bigoteras consistaient en une espèce d'étui ou de fourreau de peau destiné à envelopper les moustaches pour les préserver de tout contact pendant le sommeil, et dans lequel on les enfermait avant de se mettre au lit. Cent ans plus tard cet usage existait encore, et pendant la nuit on attachait les bigoteras derrière les oreilles au moyen de petits rubans.

Les habitants de l'Aragon n'étaient pas moins renommés autrefois pour leur orgueil que ceux de la Castille. Aarsen de Sommerdyck, parlant « de l'humeur des Aragonois, » dit que « ceux-ci ont sans doute autant d'orgueil que les Castillans, et s'estiment plus qu'eux, et que toutes les nations d'Espagne.... » et il cite quelques anecdotes à l'appui de son assertion : voici d'abord celle d'un « Aragonois qui voulait arracher les dents aux Français en Catalogne.... On m'a raconté qu'un jeune gentil-homme s'estant montré le mieux qu'il avoit pu pour aller en Catalogne, faire une campagne, s'amusa avant que de partir à se promener plus d'un mois dans Saragosse, tantost sur un cheval et tantost sur un autre, et dès qu'il rencontroit quelqu'un qui louoit ses chevaux, son adresse, ou ses armes, il lui demandoit si avec un tel secours, et un bras comme le sien, il ne croyoit pas qu'il y avoit moyen d'arracher les dents aux François, *con estas armas y este brazo no se sacaran las muelas à los gavachos?* Dès qu'il fut en Catalogne il trouva occasion de faire paroistre son cœur, mais il y fut assez malheureux pour y recevoir d'abord un coup au bras, et un autre à la jambe qui l'ont estropié; à présent on le nomme l'arracheur de dents : *el Sacador de muelas.* »

Le même voyageur parle d'une autre rodomontade qui lui avait été rapportée par un habitant de Saragosse, nommé Miranda, qui « recevoit par chaque ordinaire les gazettes de Paris, et d'autres avis écrits à la main.... Il nous a raconté que lors du siége d'Arras il vint un ordre de Madrid au magistrat de cette ville, de faire des préparatifs pour une grande réjouyssance, sur la prise d'une place de cette importance. Comme on ne doutoit point qu'on apprist au premier jour qu'elle s'étoit rendüe, on fit travailler à des échaffaux pour une feste de Taureaux. A peine en avoit-on dressé la moitié que par une lettre particulière, Miranda sceut qu'Arras avoit été secouru : n'osant publier une si mauvaise nouvelle, il voyoit avec admiration continuer cet ouvrage, ne pouvant s'imaginer que le Vice-Roy et les principaux de la ville n'eussent eu avis aussi bien que luy, qu'on s'étoit préparé à chanter le triomphe avant la victoire. A quelques jours de là, et comme tout estoit prêt pour la feste, le Vice-Roy reçut une lettre de Madrid, que le siége d'Arras n'avoit pas réussi, aussi-tost il mande le Gouverneur et le Magistrat de la ville, et leur fait voir ce qu'on leur écrivoit; ils en furent fort surpris, et pour s'en mieux éclaircir, ils mandèrent sur-le-champ Miranda, qui leur confessa qu'outre qu'un de ses correspondants de Paris le luy avoit écrit il y avoit plus de huict jours, il venoist de recevoir avec les gazettes un imprimé, qui en disoit les particularitez. Un de ces messieurs se mit en colere contre luy, et voulut presque le maltraiter de ce que sachant ce mauvais succez, il ne les en avoit pas avertis, afin qu'ils ne fissent pas une dépense inutile, et qu'ils ne fussent pas mocquez du peuple, le menaçant qu'il luy feroit payer les quatre ou cinq mille francs qu'il en coustoit à la ville. Le Vice-Roy, qui est plus modéré, apaisa la colère de cet homme, et fit retirer Miranda, sans que jamais on luy en ait parlé. Cependant le peuple vit abattre les échaffaux qu'on avoit dressez pour la feste, avec plus de



tristesse de se voir privez de ce divertissement, que de ce que l'on n'avoit pas reconquis Arras. »

Plusieurs ouvrages satiriques imprimés en France vers le commencement du dix-septième siècle montrent qu'à cette époque il existait chez nous une certaine prévention contre nos voisins de l'autre côté des Pyrénées. Nous pouvons citer, comme un des plus significatifs parmi les livres de ce genre, un petit volume en français et en espagnol, intitulé : « *Rodomontades espagnoles*, colligées des commentaires des très-espouvantables, terribles et invincibles capitaines, matamores (tueur de Mores), crocodilles et rayabroqueles (littéralement : qui raye les boucliers)[1]. »

Cet ouvrage est évidemment inspiré par le même sentiment de rivalité nationale que les gravures satiriques dont nous avons parlé plus haut; nous nous bornerons à en citer deux autres du même genre : l'un a pour titre : *Emblèmes sur les actions, perfections et mœurs du segnor Espagnol*, traduit du castillien[2], et l'autre : *l'Antipathie des Français et des Espagnols*, par le docteur Ch. Garcia[3].

Ailleurs, l'Espagnol est traité de *coquefredouille ;* c'est dans Mme Deshoulières que nous trouvons ce mot, dont le sens nous échappe, et qui a peut-être quelque analogie avec coque-cigrue :

« .... L'Espagnol, ce coquefredouille,
Va toujours à l'école et perd toujours bredouille. »

Un voyageur anglais qui parcourut l'Espagne en 1772 parle de la « haine nationale qui est réciproque, dit-il, entre les Espagnols et les Français, qu'on appelle en Espagne gavachos, en signe de mépris; j'ai vu quelquefois les petits garçons et les femmes du peuple courir après mon domestique Baptiste, en le poursuivant de cette épithète. » Montesquieu rappelle aussi, dans ses *Lettres persanes*, cette antipathie entre les deux peuples voisins, quand il fait écrire à un de ses personnages : « Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal, et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls Français l'honneur de les haïr. »

Cette antipathie est-elle aussi réelle qu'on s'est souvent plu à le répéter ? Nous ne le pensons pas, ou nous croyons du moins qu'on l'a grandement exagérée. Il est vrai qu'elle a été augmentée à cause de la guerre qui suivit l'invasion de l'Espagne par les Français sous le premier Empire, la guerre de l'Indépendance, comme l'appellent justement les Espagnols; mais il s'est écoulé plus d'un demi-siècle depuis ces événements funestes, dont le souvenir va tous les jours s'effaçant, surtout chez la partie éclairée et intelligente de la nation; aussi peut-on assurer que, grâce surtout aux chemins de fer, les rapports entre les deux pays sont aujourd'hui plus fréquents et plus amicaux qu'ils ne l'ont jamais été.

1. Lyon, 1619; in-12.
2. Rouen, 1626; in-12.
3. Rouen, 1638; petit in-12.

Du reste il faut reconnaître qu'il règne, même entre les Castillans et les habitants de certaines provinces de l'Espagne, sinon de l'antipathie, du moins un certain antagonisme. Tels sont, par exemple, les Catalans. Nous avons été frappé de ce vers :

Els Castillans son uns bruts.
« Les Castillans sont des gredins. »

Vers que nous lisions dernièrement dans un petit journal de Barcelone, la *Escoba* (le Balai), publié en catalan. Il est certain que les habitants de la Catalogne sont plus laborieux, plus industrieux, et par conséquent plus riches que leurs voisins de la Castille, et on ne peut dire d'eux qu'ils sont d' « invincibles ennemis du travail, » paroles que Montesquieu applique injustement aux Espagnols en général.

L'orgueil castillan est depuis longtemps proverbial, et il n'est guère d'anciens ouvrages sur l'Espagne où il n'en soit fait mention. Quelquefois même les plaisanteries sur ce sujet vont un peu loin : ceci peut s'appliquer à un très-violent pamphlet imprimé en Hollande vers la fin du dix-septième siècle, sous le titre de *Relation de Madrid*. L'auteur prétend qu'il n'y a si petit *picaro* (fripon) qui ne s'estime *hidalgo como el Rey* (gentilhomme comme le roi), et que les cochers même portent l'épée; et il va jusqu'à dire que les Espagnols sont couverts de certains insectes que nous ne nommerons pas en français, de « *Piojos*, qui s'estiment icy aussi cavaliers et hidalgos comme le reste des Espagnols, et dans cette vanité se plaisent aux bonnes compagnies, et tiennent les rangs les plus hauts et les plus visibles parmi la noblesse. »

Faut-il encore citer le mot qu'on attribue à un certain prédicateur espagnol ? Dans un sermon qu'il faisait sur la tentation de Jésus-Christ, il disait que lorsque le diable le transporta sur une haute montagne d'où l'on découvrait toute la terre, les Pyrénées, par bonheur pour le fils de Dieu, lui cachaient l'Espagne; autrement, il aurait succombé à la tentation.

On connaît aussi le proverbe populaire : « *Si Dios no fuese Dios, seria rey de las Españas, y el de Francia su cocinero.* » C'est-à-dire que si Dieu n'était pas Dieu, il serait roi d'Espagne, et le roi de France serait son cuisinier.

Les écrivains du pays ont eux-mêmes reconnu certaines exagérations de l'orgueil national. L'un d'eux, le colonel Cadahalso, consacre à ce sujet un chapitre de ses *Cartas marruecas* (Lettres marocaines) : « Sur quoi, dit-il, se fonde l'orgueil de la noblesse héréditaire ? sur ce que je suis glorieux de porter le même nom qu'un personnage qui mourut il y a huit siècles, et qui fut un citoyen utile, tandis que moi, je ne suis qu'un fainéant.... »

Le même auteur rapporte une curieuse anecdote pour montrer jusqu'où peut aller quelquefois l'orgueil de ses compatriotes. « Il y a quelques jours, je demandai mon carrosse pour aller voir un de mes amis qui était malade. Comme on me faisait attendre, je

voulus savoir si l'on avait mis les chevaux, et l'on me répondit que non. Au bout d'une demi-heure, même demande, et même réponse. Enfin, après quelques minutes, on vint me dire que les chevaux étaient attelés, mais que le cocher était occupé ailleurs. Je m'impatientai, et je descendis pour m'informer de la cause de ce retard. Mon cocher vint au-devant de moi, et me donna l'explication suivante : Monsieur, bien que je sois cocher, je suis noble, et il y a là quelques-uns de mes vassaux qui ne voulaient pas me quitter sans avoir eu l'honneur de me baiser la main. Voilà ce qui m'a retenu. Maintenant je suis à vos ordres. Où voulez-vous aller, monsieur? — Et en disant ces mots, il monta sur son siége. »

Faut-il ajouter foi à cette anecdote sur Charles-Quint que nous trouvons dans un vieux livre? « François Ier ayant reçu une lettre de l'Empereur avec ces titres pompeux : Charles, par la grâce de Dieu élu empereur des Romains, roi d'Espagne, de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre, de Jérusalem, de Naples, etc., ne prit d'autre titre en lui répondant que celui de *François, seigneur de Gentilly*, qui est un petit village près de Paris, se mocquant par là de ses rodomontades espagnoles. »

Il faut reconnaître, du reste, que le sentiment de fierté des Espagnols, si exagéré qu'on puisse le trouver, a d'un certain côté sa raison d'être. Nos voisins d'outre-Pyrénées ont le droit de parler avec enthousiasme des gloires de leur pays, qui fut le plus puissant de la terre au seizième siècle, époque où le nouveau monde avait été conquis, et où les armées de l'Espagne occupaient une bonne partie de l'Europe. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la susceptibilité des Espagnols à l'égard des auteurs étrangers qui ont parlé de leur pays. Qu'on nous permette de dire quelques mots à ce sujet.

Les absurdités débitées sur l'Espagne et sur les Espagnols. — Fréron et l'abbé de Lubersac. — Un passage du *Vago italiano*, par le P. Caïmo. — Opinion d'un ancien voyageur hollandais. — Les *Délices d'Espagne* et les *Guides*. — Un *Handbook* anglais. — Quelques quiproquos plaisants. — Cuisine et peinture, ou une nouvelle manière d'envisager l'école espagnole. — Opinion des Espagnols sur quelques écrivains français. — Alexandre Dumas. — L'histoire de la broche et de la rapière de Tolède; celle du chapeau Gibus et de l'horloger. — Les *Viajeros franceses*.

L'Espagne est peut-être le pays du monde sur lequel on a débité le plus de fables et de faussetés. Un écrivain du siècle dernier, Antonio Ponz, se plaignait déjà, dans son *Viage de España*, de ce que plusieurs écrivains étrangers parlaient de son pays avec autant d'ignorance que s'il eût été question de la Tartarie. C'est d'abord un moine italien, le P. Caïmo, l'auteur du voyage du *Vago italiano*, dont le livre est une satire parfois violente et souvent injuste; c'est Fréron, qui prétend, dans son *Année littéraire*, que l'hospitalité du peuple espagnol est comparable à celle des nations sauvages.

L'abbé de Lubersac n'a pas été moins injuste : dans son *Discours sur les monuments publics de tous les âges et de tous les peuples connus*, il assure qu'il n'y a pas en Espagne un homme qui ne croie faire un acte méritoire et agréable à Dieu en détruisant les monuments de l'antiquité. Il est vrai que l'ignorance avec laquelle cet auteur parle des choses espagnoles enlève beaucoup de poids à ses accusations. Par exemple, il place Séville dans le royaume de Cordoue, erreur du même genre que celle de cet auteur qui plaçait sur les bords du Guadalquivir le couvent de Yuste, en Estramadure; il confond le théâtre antique de Murviedro avec un amphithéâtre, et il prétend que les ruines romaines d'Italica sont de style gothique !

L'auteur italien dont nous venons de parler ne se montre pas moins injuste dans un chapitre intitulé : *Malpropreté des Espagnols*. « Trop attachés aux anciennes coutumes, dit-il, la plupart conservent leur grossièreté et ne s'en sont départis en rien. Pour vous en donner une preuve, je choisis entre toutes celles de la table. On en voit qui mangent comme nos premiers pères, non-seulement pour la qualité des mets, qui sont grossiers et apprêtés sans art, comme la nature les donne, ce qu'on ne peut blâmer; mais pour les manières impolies et dégoûtantes qu'ils ont en mangeant, comme de prendre tout sans cuiller ni fourchette, mais avec les mains, qu'ils salissent conséquemment, ainsi que leur serviette, dont ils se servent néanmoins fort souvent pendant le repas pour essuyer leur sueur; présenter à un autre dans un verre où l'on a bu soi-même; salir la nappe en y répandant ce qui est dans le plat, de sorte qu'elle devienne d'une malpropreté insoutenable; se faire servir à table par des domestiques grossiers et mal habillés, qui quelquefois se grattent la tête et font mille autres choses indécentes; manger avec une avidité gloutonne, pousser des hoquets et des r... dégoûtants, et se permettre toutes sortes d'incongruités, toutes contraires aux belles et aimables règles de la politesse; c'est ce qui se pratique dans les tables des meilleures maisons de Madrid[1]. »

Voici maintenant comment parle un voyageur hollandais : « Il se trouve, dit-il, des Espagnols si ignorants, qu'ils ne croient pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid, et d'autre roi que le leur. Quand je parle d'Espagnols ignorants, j'entends parler de ces bons et purs Castillans qui, n'ayant point quitté leur foyer, ne savent si Amsterdam est aux Indes ou en Europe[2]. »

Les différents ouvrages publiés sous le titre de *Délices d'Espagne* sont pleins d'erreurs sur ce pays, et on en peut dire autant de plus d'un *Guide*. Dans un de ces derniers, dont l'auteur montre, du reste, plus d'ignorance que de méchanceté, on assure que le cos-

1. *Voyage d'Espagne*, traduit de l'italien, par le P. de Livoy, barnabite. Paris, 1772; in-12.
2. *Voyage d'Espagne*, par Aarsen de Sommerdyck. Cologne, 1666; in-32.

tume des Andalous, original et pittoresque, est « *exactement* celui que porte Figaro sur nos théâtres.... » Plus loin, l'auteur, parlant des *diligencias del mediodia*, traduit ces mots par : diligences du *milieu du jour*, ignorant qu'ils signifient tout simplement : diligences du *Midi*.

Mais voici quelque chose de plus fort : le même auteur, décrivant un ancien édifice arabe de Séville, dit qu'on y admire un splendide plafond *par Alerce ;* or *alerce* est tout simplement le nom d'un bois résineux (mélèze) que les Arabes employaient fréquemment dans leurs constructions. Ceci rappelle la fable où il est question du nom du Pirée pris pour celui d'un homme.

Un autre Guide — celui-là est anglais, — parlant d'une église de Grenade bien connue : *las Angustias*, fait de ce nom celui d'un saint : *San Angustias*, tandis qu'il était bien facile d'ouvrir le premier dictionnaire espagnol venu, pour apprendre que ce mot signifie simplement *les Angoisses*. L'auteur de ce *Handbook for travellers* paraît avoir eu pour but de faire une longue diatribe contre l'Espagne et contre la France, tout en flattant outre mesure l'amour-propre national de ses compatriotes ; non content de tourner en ridicule les mœurs et le caractère des Espagnols, il essaye d'en faire autant de leur religion, et de leur vénération pour la Vierge, vénération qu'il appelle *mariolatry ;* comme si le premier devoir du voyageur n'était pas de respecter les croyances religieuses des peuples qu'il visite. Puis, il passe en revue les défauts de nos voisins, qu'il appelle à plusieurs reprises des « barbares pittoresques » (*picturesque barbarians*), et il les accuse de professer le plus profond mépris pour les étrangers en général.

Il faut encore entendre l'auteur anglais parler de la peinture espagnole : « Les bruns particuliers à Velazquez et à Murillo étaient fabriqués par ces artistes avec les os de leur pot-au-feu journalier, d'où vient le nom de *noir d'os* (negro de hueso). Cette analogie culinaire peut être poussée plus loin : la *olla* d'Andalousie est la plus riche et la plus succulente de toute l'Espagne ; de là le brun *local* de l'école sévillane. Moralès, un Estrémadurien, adopta le ton plus chaud du *chorizo* national, ce riche saucisson au piment rouge. Les Valenciens Joanes et Ribalta préférèrent le *morado* local, la teinte pourpre du jus de la mûre. »

L'auteur du *Catalogue* du musée de Madrid, M. de Madrazo, après avoir caractérisé comme elle le mérite cette nouvelle manière d'apprécier les diverses écoles, ajoute ces mots fort sensés : « D'après cette méthode, si vous voulez caractériser *a priori* le coloris des peintres anglais, flamands, bolonais, vous n'avez qu'à dire : les Anglais mangent beaucoup de *roast-beef*, de là leurs tons prédominants de viande rôtie ; les Flamands consomment beaucoup de beurre, de là leur coloris jaunâtre et crémeux ; les Bolonais sont grands amateurs de *mortadelle*, par conséquent leur couleur favorite doit être celle du saucisson.... *Risum teneatis !* »

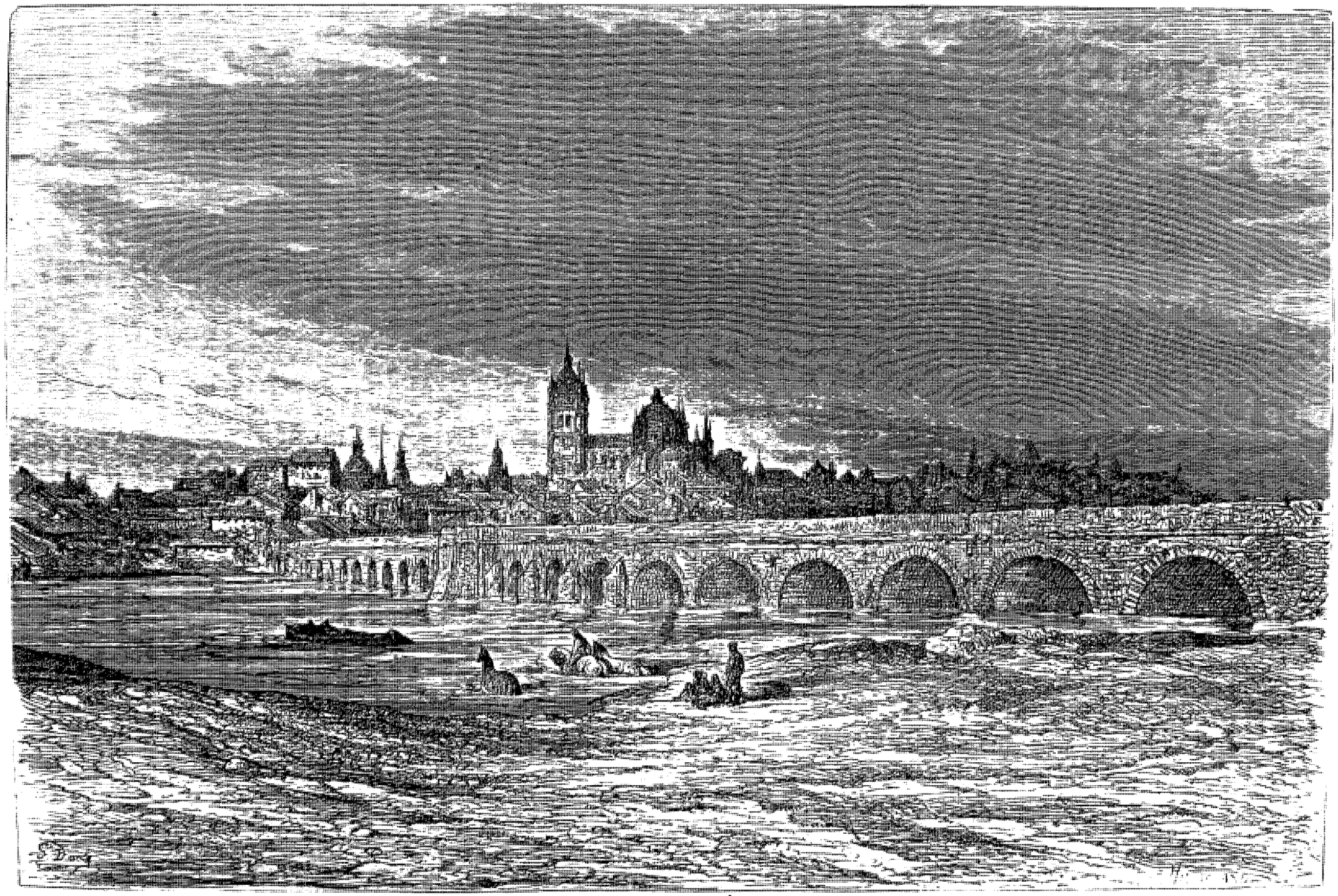
Un autre auteur anglais, Dalrymple, décrivant une soirée espagnole, appelle la réunion une *tortilla ;* il a même soin de répéter plusieurs fois ce mot, qui signifie une *omelette*, et qu'il confond avec le vrai mot : *tertulia*.

Les écrivains français qui ont parlé de la Péninsule ont été, pour la plupart, assez sévèrement jugés par la critique espagnole. Théophile Gautier lui-même n'a pas toujours trouvé grâce devant elle. Quant à Alexandre Dumas, il y a une chose que les Espagnols ne lui pardonneront jamais, c'est d'avoir dit que l'Espagne commence de l'autre côté des Pyrénées. S'il s'était borné à des plaisanteries sur le Manzanarès, passe encore ; bon nombre d'écrivains espagnols lui avaient donné l'exemple en criblant d'épigrammes le célèbre ruisseau.

Pourquoi encore l'auteur de Monte-Christo veut-il faire croire à ceux qui ne connaissent pas l'Espagne que l'usage des broches est inconnu à Madrid, quand il n'est pour ainsi dire pas de *fonda* ou de *parador* de petite ville qui ne possède un de ces ustensiles ? Il aurait même pu décrire l'appareil très-ingénieux dont on se sert dans certaines localités, pour faire tourner la broche par un chien qu'on a la précaution d'enfermer dans une roue très-élevée, ce qui empêche le pauvre animal de quitter son poste. Mais il fallait absolument amener quelques anecdotes, très-amusantes du reste, comme celle de la visite chez tous les quincailliers de la ville, un dictionnaire de poche à la main, pour demander un *asador ;* et puis il est très-ingénieux de faire rôtir un canard embroché au moyen d'une rapière de Tolède, détournée pour la circonstance de sa destination primitive.

Une autre histoire que le célèbre romancier a sur la conscience, c'est celle du chapeau Gibus dont le ressort était faussé, et qu'aucun chapelier de Madrid ne pouvait réparer. On est réduit à le porter chez un horloger, qui parvient à le redresser au moyen d'un ressort de pendule ; malheureusement le ressort se détend quelques jours plus tard avec un grand fracas : le chapeau était à échappement. La vérité est chose si monotone.... c'est le cas d'appliquer le proverbe : *se non e vero, e ben trovato*.

Dans un article de revue intitulé *los Viajeros franceses*, un auteur espagnol relève avec raison les inexactitudes qui échappent trop souvent à nos compatriotes. L'un assure, par exemple, qu'en Espagne, ce pays des souvenirs par excellence, les conducteurs et les muletiers excitent leurs animaux en chantant les *romances* du Cid, ou en entonnant quelque hymne d'amour ; un autre prétend que « les théâtres sont carrés, que Madrid n'en possède que deux, dont les entrées sont tellement étroites que le public met une heure pour y entrer, et autant pour en sortir ; les costumes, ajoute-t-il, sont inconnus et les acteurs jouent leurs rôles en bourgeois ; Tancrède paraît sur la scène en jaquette ; Orosmane, en redingote ; Zaïre, en bonnet de nuit, et Bajazet, sans turban.... Comme le nombre des



Salamanque : La ville et le pont romain. — Dessin de Gustave Doré.

actrices est insuffisant, les hommes représentent quelquefois des rôles de femme ; parfois même, la représentation est retardée d'une heure, parce que la duègne, la reine ou la jeune première n'ont pas fini leur barbe.... ».

De pareilles sottises ne méritent même pas d'être réfutées ; qu'il nous suffise de dire qu'il y a dans toutes les grandes villes d'Espagne d'excellents théâtres, et qu'ils sont même, en général, plus vastes et surtout beaucoup plus confortables que les nôtres.

Mais laissons là ce sujet, qu'il suffit d'effleurer, et contentons-nous de dire, en haussant les épaules, comme nos voisins de l'autre côté des Pyrénées : *Mentiras y disparates !* Mensonges et absurdités !

Avila. — Sa cathédrale-forteresse. — Les stalles du chœur. — La *Capilla Mayor*. — Le tombeau d'Alfonso de Madrigal *el Tostado;* fécondité extraordinaire de cet écrivain. — Les *toros de Guisando*. — Sainte Thérèse de Jésus. — D'Avila à Salamanque. — Un *posadero* castillan ; une estampe d'auberge. — Salamanque. — Décadence de la ville. — L'université ; ses professeurs et ses étudiants. — Le cardinal de Ximenez et Cervantès. — Épitaphe d'un âne qui faillit devenir bachelier. — Quelques monuments de Salamanque : le pont romain. — La cathédrale. — L'université. — La *Plaza Mayor*. — La *Casa de las Conchas*.

La plupart des voyageurs qui visitent l'Espagne superficiellement ne connaissent guère Avila que de nom. Pour eux, ce n'est qu'une station, avec arrêt et buffet, de la ligne d'Irun à Madrid. C'est pourtant une ville du moyen âge des plus curieuses entre toutes celles de la Péninsule, et qui mérite d'être visitée par le touriste, même après Fontarabie, Tolède et Cuenca.

Avila est à une demi-lieue de la station du chemin de fer ; l'aspect extérieur de la ville est des plus saisissants : une haute ceinture de murailles l'entoure sans interruption, et de nombreuses tours rondes s'élèvent à des intervalles réguliers. C'est encore aujourd'hui, sans changement aucun, la vieille ville du quinzième siècle, telle que la décrit le chroniqueur Marineo Siculo : « *Avila cercada de muchas torres con sus almenas.* » Avila entourée de nombreuses tours avec leurs échauguettes.

De tous côtés ces tours dominent la campagne à une grande distance, car la ville est bâtie sur un mamelon isolé ; aussi passait-elle, avant l'invention de l'artillerie, pour une des places les plus fortes de l'Espagne. Le voisinage du chemin de fer n'a apporté aucun changement dans l'intérieur d'Avila, qui a conservé ses rues tortueuses et ses vieilles maisons de granit noires et massives.

La cathédrale, une des plus importantes constructions du douzième siècle qu'il y ait en Espagne, ressemble autant à une forteresse qu'à une église. Nous ne saurions assez recommander aux artistes en général, et aux amateurs de bois sculpté en particulier, les merveilleuses stalles du chœur, un des plus étonnants chefs-d'œuvre de ce genre qu'ait produits l'Espagne à l'époque de la Renaissance. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la perfection du travail, ou de la richesse et de la fécondité d'invention de l'artiste, qui a su accumuler dans un petit espace mille caprices ingénieux et charmants.

Le sacristain nous montra dans la *Capilla Mayor* un tombeau orné de belles sculptures, également de l'époque de la Renaissance ; c'est celui d'Alfonso de Madrigal, surnommé *el Tostado*, — le Brûlé, à cause de son teint basané, — qui était évêque d'Avila au milieu du quinzième siècle. Ce prélat, plus connu sous le nom de *el Abulense* (Abula est le nom latin d'Avila), était un écrivain d'une fécondité étonnante : la tradition rapporte qu'il ne remplissait jamais moins de trois feuillets par jour, et on dit que les ouvrages qu'il laissa ne formaient pas moins de quarante-huit volumes in-folio, représentant un total de plus de soixante mille pages, dont une moitié en latin, et l'autre moitié en espagnol. La fécondité de ce prélat était proverbiale à l'époque de Cervantès, aussi Don Quichotte parle-t-il quelque part d'un « volume aussi gros que toutes les œuvres du Tostado. »

On nous montra à Avila plusieurs animaux ou monstres grossièrement taillés dans le granit, tout à fait semblables à ceux fort connus en Espagne sous le nom de *toros de Guisando*, et auxquels Cervantès fait allusion dans l'histoire du Chevalier de la Forêt. Ces *toros* se trouvent à Guisando, à peu de distance d'Avila, sur l'ancienne route de Madrid, dans le jardin d'un ancien couvent de moines hiéronymites. A vrai dire, la sculpture de ces prétendus taureaux est tellement informe, que des personnes ont cru qu'ils représentaient des hippopotames, d'autres des images grossières du bœuf Apis. Ces monstres de granit étaient autrefois, assure-t-on, très-nombreux dans la contrée ; diverses opinions ont été mises en avant sur leur origine, qui est restée inconnue. Ce qui est certain, c'est qu'ils remontent à une époque très-reculée, et l'opinion la plus vraisemblable, suivant nous, est qu'ils sont contemporains des premiers habitants de l'Espagne.

La gloire d'Avila, c'est d'avoir donné le jour à sainte Thérèse, *santa Teresa de Jesus*, comme on appelle ici la célèbre réformatrice de l'ordre des Carmélites. Son souvenir est encore vivant dans la ville, et on montre aux étrangers le couvent qu'elle habitait, quelques meubles de sa cellule et des manuscrits de sa main.

Après deux jours passés à Avila, nous prîmes place dans la diligence de Salamanque, en compagnie d'un picador qui se rendait dans cette ville pour y travailler ; c'était un fort aimable compagnon de route, qui nous chanta tout le long du chemin un interminable répertoire de *rondeñas* et de *malagueñas*, car c'était un enfant de l'Andalousie, comme les neuf dixièmes des toreros.

Le pays entre Avila et Salamanque est assez triste, et les auberges justifient fort bien la réputation classique des anciennes *posadas* espagnoles. Dans une de celles où nous nous arrêtâmes, nous trouvâmes un type du vrai *posadero* d'autrefois. C'était un gros homme d'une soixantaine d'années, portant la veste et la culotte courte, et coiffé d'une épaisse *gorra* de

laine ; un air de prospérité répandu sur toute sa personne donnait à croire que le métier n'était pas mauvais ; du reste il paraissait se donner fort peu de mal, et laissait les soins du service à sa femme, active et robuste Castillane.

Tout en causant avec le maître de la maison, nous aperçûmes au-dessus de sa tête une grande image coloriée qui nous parut assez curieuse : cette gravure, très-naïvement exécutée, représentait un *posadero* assis à son comptoir, un doigt en l'air, un sac d'écus à la main, et clignant de l'œil. Au-dessous se lisait cette inscription : *Abre el ojo*, il ouvre l'œil ; et au-dessus, en gros caractères, ces vers qui nous parurent renfermer toute la philosophie de l'aubergiste :

Hoy no fian aqui,
Mañana, ansi;
Si fio, no cobro,
Si cobro, no todo;
Pues, para no cobrar,
Mas vale no fiar.

« Ici, on ne fait pas crédit aujourd'hui, — Demain non plus ; — Si je fais crédit, je ne touche pas, — Si je touche, je ne touche pas tout ; — Donc, pour ne pas toucher, — Mieux vaut ne pas faire crédit. »

Outre ces sages maximes, qui nous rappelèrent notre fameux *Crédit est mort*, l'estampe contenait aussi quelques proverbes espagnols, parfaitement appropriés à la profession de posadero, tels que ceux-ci : *Dame, y darte he*, donne-moi, et je te donnerai ; — *Miel en boca, y guarda la bolsa*, du miel dans la bouche ; et garde ta bourse ; — *El hombre que en hombre fia, queda cual ciego sin guia*, l'homme qui se fie à un autre, est comme un aveugle sans guide ; et autres sentences du même genre, également dignes de Sancho Panza.

Nous arrivâmes à Salamanque au point du jour, après douze heures de voyage, et l'auberge où s'arrêta la diligence ne nous inspira à première vue qu'une confiance très-médiocre. Ce fut bien pis quand on nous conduisit à une vaste chambre où ronflait un curé à côté d'un autre voyageur. Nous résolûmes de chercher un gîte ailleurs, et nous eûmes quelque peine à le trouver, la ville ne possédant aucun établissement qui mérite le nom d'hôtel. Fort heureusement la Providence vint à notre secours, sous les traits de la femme d'un douanier, qui nous donna des chambres dans une *casa de huespedes* fort proprement tenue.

Salamanque est peut-être, de toutes les villes d'Espagne, celle qui répond le moins à l'attente du voyageur imbu des notions du passé ; on ne saurait croire combien la ville d'aujourd'hui ressemble peu à celle que dépeint Marineo Siculo, « *en la qual ay asaz de todas las cosas que son necesarias á la humana vida en grande abundancia*, — ville dans laquelle, dit l'ancien chroniqueur, on trouve en grande abondance toutes les choses qui sont nécessaires à la vie humaine. »

Il faut avouer aussi que la Salamanque d'aujourd'hui ressemble bien peu à celle que nous peint Victor Hugo dans une de ses *Orientales*.

. . . . . .
Salamanque en riant s'assied sur trois collines,
S'endort au son des mandolines,
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers.

La ville, hélas ! est triste et morne ; les étudiants ont déserté depuis longtemps son université jadis si célèbre, et les bacheliers y sont aujourd'hui chose inconnue. Le seizième siècle fut l'époque la plus brillante de Salamanque ; elle comptait alors parmi ses habitants les plus illustres personnages de la noblesse de Castille ; ses prélats étaient riches et nombreux, et Benvenuto Cellini ciselait à Rome un magnifique vase pour un de ses archevêques.

L'université de Salamanque était alors, avec celle d'Alcala de Henarès, la plus brillante de l'Espagne ; elle compta parmi ses professeurs, outre d'autres personnages illustres, le grand cardinal Ximenez de Cisneros, celui qu'on avait surnommé *Tertius rex*, — le troisième roi, et qui y enseignait la jurisprudence.

Parmi les élèves, il suffit de nommer Cervantès, qui passa deux années à Salamanque, immatriculé au nombre des étudiants, et qui habitait la *calle de los Moros*. C'est pendant ce séjour que l'auteur de Don Quichotte apprit à connaître les mœurs de l'*estudiante* espagnol, mœurs dont il a fait une peinture si remarquable dans plusieurs de ses ouvrages, notamment dans le *Quijote* et dans quelques-unes de ses nouvelles, par exemple le *Licenciado Vidriera* et la *Tia fingida* (la Tante supposée). Il connaissait également bien les environs de la ville ; ainsi c'est dans un village voisin, du nom de Pedroso, qu'il fait naître un personnage d'une de ses plus intéressantes nouvelles : *Rinconete y Cortadillo*. Cervantès avait du reste conservé un très-bon souvenir de la fameuse université, qu'il nomme à l'égal de celles de Paris et de Bologne.

Les plaisanteries n'ont pas manqué non plus à l'université de Salamanque. Un ancien voyageur raconte qu'au moment où il allait arriver dans la ville, son âne, chargé de livres, tomba dans un fossé plein d'eau ; les livres furent sauvés, mais le baudet se noya, et son maître le fit enterrer avec l'épitaphe suivante :

Aqui yace sepultado
Un borrico desdichado
Que caendo en fatal rio
Probecito se murió,
Por traer libros atados
Que quedaron bien mojados;
Y por eso no llegó a ser
En Salamanca bachiller.

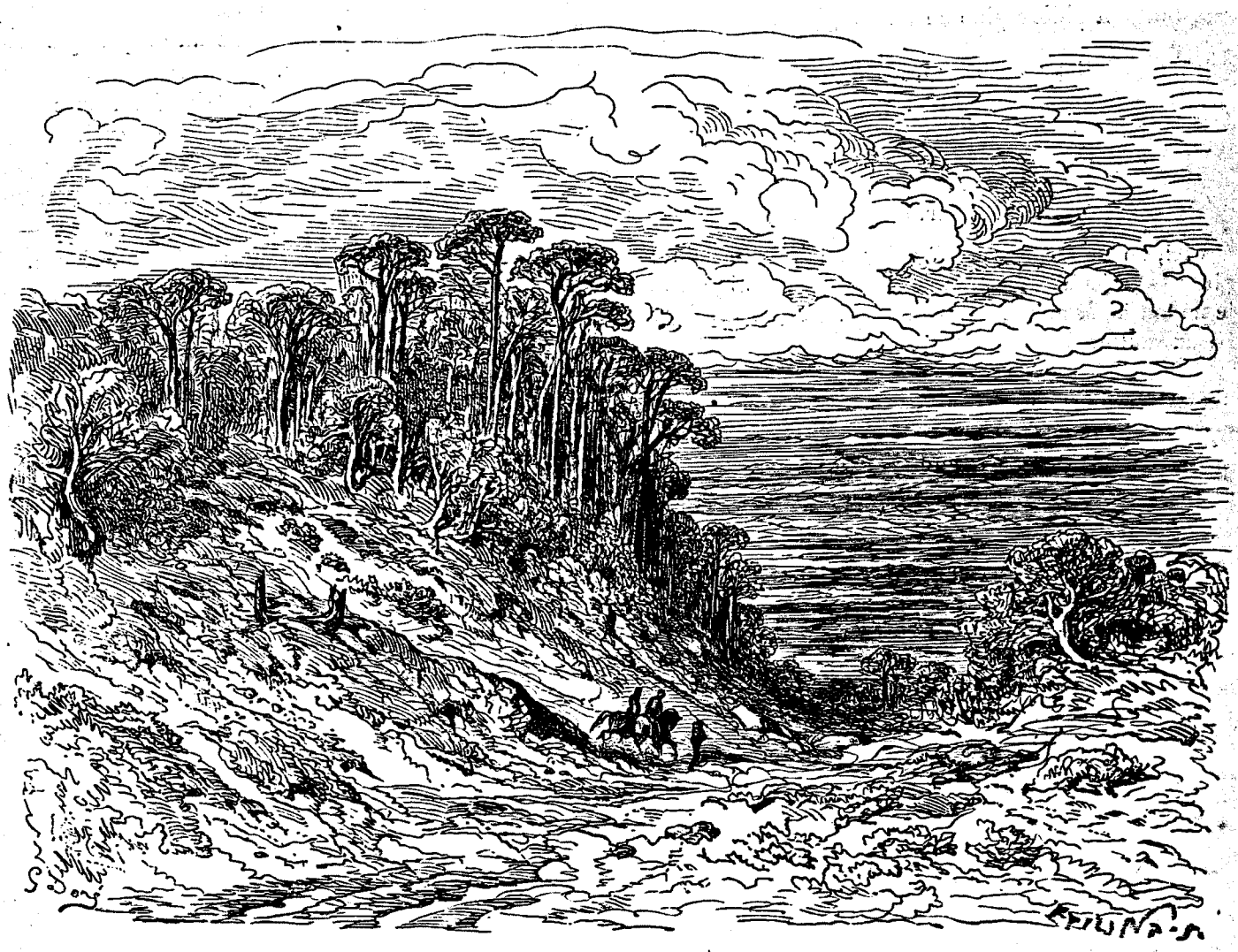
Un auteur français du siècle dernier s'est amusé à faire la traduction de cette épitaphe :

D'un âne ici c'est le tombeau :
Glorieux de porter de livres une charge,
Au bord de cette fosse il marchait trop au large,
Et culbutant, périt en les sauçant dans l'eau.

Il allait avec gravité;
Mais malheur à qui le pied manque....
Sans cet échec il eût été
Fait bachelier de Salamanque.

Salamanque, l'ancienne *Salmantica* des Romains, est une des plus vieilles villes d'Espagne; cependant le seul monument antique qu'elle possède est le beau pont de dix-sept arches jeté sur le Tormes, et qui remonte, dit-on, au temps de Trajan. Des bords du Tormes, une rivière assez large et qui possède de l'eau toute l'année, on a une très-belle vue de la ville, dont les nombreux clochers, dominés par la cathédrale, dessinent leurs silhouettes à l'horizon.

La cathédrale, le monument le plus remarquable de Salamanque, date du commencement du seizième siècle, époque où le style gothique, en Espagne, commençait à peine à se ressentir de l'influence de la Renaissance. L'extérieur est très-richement orné, notamment la *Puerta de las Palmas*, porte ainsi nommée à cause des bas-reliefs qui la surmontent, et qui représentent l'entrée du Christ à Jérusalem. On nous fit voir dans la sacristie un ancien christ byzantin en cuivre doré, connu sous le nom du *Crucifijo de las batallas;* suivant la tradition, il appartenait au Cid, qui le portait toujours avec lui dans les batailles. Signalons aussi en passant d'anciens clous de portes très-curieux, et



Les *Pinares* (forêts de pins) de Cuenca. — Dessin de Gustave Doré.

plus remarquables encore que ceux de Tolède, dont nous avons parlé précédemment.

Plusieurs autres monuments témoignent encore de l'ancienne splendeur de Salamanque: les bâtiments de l'université, d'abord, dont l'architecture appartient à plusieurs époques, et qui contenaient autrefois jusqu'à dix mille étudiants.

La Plaza Mayor, qui occupe le centre de la ville, est une des plus belles et des plus vastes qu'il y ait en Espagne; elle servait autrefois, comme la Plaza Mayor de Madrid, et sert encore de temps en temps d'arène pour les combats de taureaux. Les couvents étaient très-nombreux à Salamanque, ainsi que les anciennes maisons nobles; une des plus remarquables est celle connue sous le nom de *casa de las Conchas*, à cause des nombreuses coquilles en relief sculptées sur la façade, décoration d'un aspect très-singulier, et dont nous n'avons vu nulle part l'équivalent, sauf à Guadalajara, sur le palais de Mendoza.

Baron Ch. DAVILLIER.

(La suite à une autre livraison.)



Un bungalow à Mazagon, faubourg de Bombay. — Dessin de A. de Bar, d'après une aquarelle de Schaumburg.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS.

Au mois de juillet 1864 un bateau à vapeur anglais, de la ligne de Suez, me débarquait à Bombay.

Mon projet était de visiter toute la région septentrionale de l'Inde, qui comprend, outre la présidence anglaise du Bengale, les États feudataires du Rajasthan, le Bundelcund, le Pandjâb et le royaume de Népal.

Cette vaste région forme un parallélogramme borné au nord par les Himalayas, au sud par les Vindhyas et le fleuve Nerbudda, à l'est par le Brahmapoutre, à l'ouest par le Sindh ou Indus. La superficie de ce magnifique pays équivaut à celle de l'Europe occidentale, Italie, Espagne, France, îles Britanniques.

Nulle autre région du monde n'est mieux délimitée par la nature, mieux arrosée par des fleuves et des rivières, nulle n'est plus fertile et douée d'un climat supérieur. C'est ce pays que se sont disputé tour à tour les races envahissantes, Aryas, Grecs, Mongols et Tartares; c'est là que s'est développée cette civilisation qui a rayonné sur tout le reste du monde; berceau de toutes les religions connues, des beaux-arts et des sciences asiatiques, c'est là l'Inde, l'Inde illustrée par les Mauryas, les Touars, les Chohans et les Timourides, les plus grandes dynasties du monde. C'est là enfin seulement que les derniers représentants des races hindoues ont conservé quelque reste de leur ancienne prédominance, et que nous retrouvons des royaumes fondés avant notre ère, gouvernés par des descendants de Rama et régis par des institutions plus de cent fois séculaires. Cette Inde proprement dite n'a que peu d'analogie avec le Dekkan, la région du sud,

dont elle est restée entièrement séparée pendant des siècles.

Le peu que nous connaissons de ce pays si remarquable nous vient de renseignements fournis par des voyageurs anglais, tels que Tod, Malcolm, Heber, et qui datent déjà de plus de cinquante ans; ces voyageurs eux-mêmes n'ont parcouru que certaines portions de ce vaste continent et ont laissé à leurs successeurs bien des itinéraires nouveaux à décrire. Cependant, jusqu'à présent, à l'exception de Jacquemont, de De Warren et de quelques autres qui ont visité la vallée du Gange, et parcouru rapidement quelques provinces voisines, nos explorateurs français se sont toujours portés vers le sud ou Dekkan, consacrant leurs fatigues à l'étude de monuments connus en Europe depuis plus d'un siècle.

En entreprenant un voyage dans ce pays encore peu connu, mon premier but était de me livrer à des études approfondies sur ses monuments anciens, si j'étais toutefois assez heureux pour en découvrir, car l'opinion générale, même à Bombay, où l'on ne connaît guère que la présidence, était que le pays devait en être entièrement dépourvu. Si par expérience j'avais trouvé cette opinion fondée, je comptais prendre une autre route et me diriger vers la Birmanie; bien loin de là, mon voyage, au lieu de se limiter à quelques mois, m'occupa pendant quatre ans; je ne m'étais donc pas trompé et les photographies que j'ai rapportées en font foi.

La relation qui va suivre n'est que le récit rapide de mes aventures de voyage durant ces quatre années, le plus souvent une copie de mon journal, auquel j'ai ajouté quelques observations sur les mœurs et coutumes des pays que j'ai visités et de courtes descriptions des plus curieux monuments; j'en ai retranché les recherches archéologiques que la généralité des lecteurs eût peut-être trouvées trop spéciales.

I

BOMBAY.

Les castes. — La religion. — Une danse de bayadères. — Un drame religieux. — Les fêtes. — La fête des serpents. — La fête des *Coons*. — Les Parsis. — Un mariage. — La crise financière de 1865.

J'étais arrivé à Bombay en pleine mousson de sud-ouest; les pluies diluviennes de cette saison avaient inondé tout le pays, enlevé les ponts et les viaducs, et balayé les routes. Force me fut donc de ne pas sortir et, pour mettre à profit cette réclusion, qui ne devait pas durer moins de trois à quatre mois, je me mis à l'étude de l'hindoustani et de la langue mahârate. Je ne décrirai pas les bazars si curieux de cette ville après M. Grandidier[1], et je me borne à un aperçu rapide sur les mœurs et coutumes des races qui peuplent l'archipel et la province du Konkan.

Le fond de la population, comme dans le reste de l'Inde, est composé d'Hindous, nom générique propre à toutes les sectes si opposées qu'elles soient, qui ont adopté le système des castes, et reconnaissent la suprématie des Brahmes. Les sectes principales sont celles des *Saivas* ou adorateurs de Siva, des *Vaichnavas* ou adorateurs de Vichnou sous ses diverses incarnations, et enfin des *Jaïnas*, prédécesseurs ou successeurs des Bouddhistes qui ne reconnaissent le Panthéon hindou que comme secondaire. On sait que chacune de ces sectes se divise en quatre castes distinctes : les *Brahmanes* ou prêtres, les *Kchatriyas* ou guerriers, les *Vaïchyas*, marchands et agriculteurs, et les *Sudras*, artisans infimes et ouvriers. Pour ajouter à la confusion que crée ce système compliqué de sectes et de castes, ces dernières sont encore subdivisées en tribus et en corporations de métiers, et en outre, il existe une importante partie de la population, qui, tout en étant reconnue comme hindoue ou païenne, est placée en dehors de cette organisation.

Chez les Hindous de Bombay on trouve le mélange ordinaire de castes et sectes, mais celle des kchatriyas y est en très-petit nombre; les plus nombreux sont les brahmanes et les vaïchyas. Les brahmanes forment une tribu considérable qui se tient séparée de la plupart des autres tribus de cette caste. Ils sont vêtus entièrement de toile blanche et coiffés d'un lourd turban; leur nourriture est strictement végétale; ils ne prennent de tabac sous aucune forme.

Les *Purvous* sont d'une caste immédiatement inférieure et constituent la classe des employés de bureau; propres, actifs et honnêtes, ils remplissent les douanes, les offices du gouvernement et tous les établissements commerciaux. On les reconnaît aisément à leur turban de couleur de deux à trois pieds de diamètre. Quelques-uns de ces Purvous sont arrivés à des positions très-élevées et à des fortunes considérables; l'un d'eux, Juggernauth Sunkerseth, est devenu, de nos jours, membre du conseil du gouvernement et a été le premier de la caste qui ait obtenu les honneurs d'une statue. Ensuite viennent les *Kayeths*, de la caste des écrivains; ce sont des hommes chétifs, maigres, mais aux traits fins et intelligents, et qui ont une réputation de ruse et de fourberie assez fondée. Ils jouent ici un rôle inférieur aux Purvous, par lesquels ils ont laissé usurper près des Européens leur emploi héréditaire, mais dans le reste de l'Inde ils sont tout-puissants. Chaque kayeth, quelle que soit sa condition, sait lire et écrire une ou plusieurs langues.

Cependant la caste la plus influente de l'île est celle des marchands, composée principalement de *Buniahs* et de Jaïnas. Ils appartiennent à diverses tribus de la côte du Konkan et du Guzarate, et forment une corporation très-puissante. C'est parmi eux que se trouvent ces spéculateurs sur les cotons indiens et les toiles anglaises qui ont élevé Bombay au rang qu'elle occupe dans ce genre de commerce. D'un type quelquefois distingué et toujours intelligent, le Buniah se distingue dans la foule de Bombay par son turban rond et

1. Voyez tome XX, pages 131, 132.

élevé comme un schako ou roulé en forme de conque; il porte un *dhouti* à bande rouge qu'il drape autour de ses jambes et une longue tunique de calicot serrée sur la poitrine. Un des métiers qu'il estime le plus est celui de courtier, parce qu'il y trouve l'occasion de déployer tous ses talents commerciaux; il est quelquefois honnête, cependant on fait toujours bien de se méfier de lui en affaires.

Les riches Hindous mènent ici une existence bien différente de celle de leurs pères; sans rien changer à tout ce qui est prévu par leur code religieux, ils adoptent un luxe tout européen. Chaque soir, les promenades sont obstruées par leurs calèches, que traînent des chevaux pur sang et qu'escortent des laquais en grande livrée. Leurs maisons sont somptueuses et renferment toujours une telle quantité de meubles, d'objets d'art, de glaces et de lustres qu'on se croirait dans un magasin. La plupart du temps, ces merveilles sont entassées sans goût, mais il faut dire que leur propriétaire les considère simplement comme une collection de curiosités précieuses, propre à inspirer aux visiteurs de la province une haute idée de sa position; quant à lui, il se contente souvent d'une coquette chambre indienne dans un coin de son palais.

Les rapports de ces races avec les Européens sont très-limités; hors du commerce ou de la vie officielle, il est rare de rien voir de leur intérieur. Cependant, on ne peut leur reprocher entièrement cette réserve, quand on réfléchit qu'ils ont affaire à une nation aussi froide et aussi formaliste que la nation anglaise, et l'on ne peut vraiment demander à un individu qu'il ouvre sa maison ou donne des preuves d'amitié à qui lui refuse les mêmes marques de considération. Pour l'Anglais des colonies en général, l'Hindou n'est jamais qu'un *nigger*, et si parfois il lui témoigne quelque respect ou lui ouvre ses salons, c'est pour ses millions et non pour ses qualités.

Je puis me féliciter toutefois d'avoir eu des relations suivies et intimes avec quelques gentlemen indigènes. Cela m'a permis d'assister quelquefois à des fêtes ou à des réunions qui autrement m'eussent été fermées.

Les *nautchs* ou danses de bayadères sont un des divertissements favoris des riches et l'accompagnement obligé de toute fête; dans ces grandes occasions, le chef de la maison invite quelquefois les Européens avec lesquels il est en rapport. J'étais à peine depuis un mois à Bombay, quand je reçus une carte m'annonçant en lettres d'or que mon ami Purbutt Lallji, un riche Battiah, mariait son fils, et qu'il y aurait un grand nautch à neuf heures, auquel j'étais prié d'assister.

La rue était brillamment illuminée; une voûte de tentures, d'où pendaient de superbes girandoles, la couvrait jusqu'à la porte. Là avaient été amoncelées des montagnes de fleurs, formant une muraille derrière laquelle se cachait un bruyant orchestre portugais. A mon approche, les musiciens entonnèrent une marche militaire et Purbutt s'avança pour me recevoir; me prenant par la main, il me fit entrer dans un vaste salon où devait avoir lieu le nautch. De grands miroirs reflétaient la lumière de mille lustres, de riches tapis et des sophas tendus de cachemires couvraient le sol, et les costumes brillants des invités, les nombreux domestiques, agitant des éventails, donnaient à la salle l'aspect théâtral que les Orientaux aiment tant.

Je pris place sur un moelleux divan et je fus immédiatement entouré de serviteurs, m'offrant des sorbets et des fruits ou m'aspergeant d'eau de rose avec de grands flacons d'argent. A quelques pas de moi, les bayadères au teint pâle, aux grands yeux noirs, couvertes de diamants et d'étoffes précieuses, étaient accroupies près de leurs musiciens, attendant le signal de la danse.

La plupart des invités étant arrivés, notre hôte nous présenta son fils, un bambin de huit ans, en l'honneur duquel se donnait la fête; ces formalités remplies, il s'assit près de moi et donna le signal. Alors les danseuses se levèrent, et, déployant leurs écharpes, secouant leurs jupes plissées, firent vibrer les bracelets de grelots attachés à leurs chevilles et qui servent à marquer le pas. Après un chœur préliminaire, accompagné de violes et de tam-tams, elles formèrent un demi-cercle et l'une d'elles s'avança jusqu'à nous. Les bras arrondis, le voile flottant, elle tournait doucement sur elle-même avec un léger frémissement du corps, qui faisait résonner ses grelots; la musique douce et langoureuse semblait la bercer; ses yeux étaient à demi fermés. Elles se succédèrent ainsi à tour de rôle; l'une simulant un charmeur de serpents ou un lutteur, l'autre, ardente et passionnée, tourbillonnant avec rapidité. Une autre, parée d'une gracieuse toque brodée de perles, nous adressait des gestes provocants et suivait la musique avec un coquet mouvement de corps tout particulier. Elles finirent par une ronde animée, accompagnée de chants et de battements de mains.

Dans tout cela, rien de cette grossière immoralité que l'on s'attend communément à trouver dans les danses de bayadères; leur maintien est toujours modeste avec une pointe de coquetterie et leur costume est plus strict que celui des femmes ordinaires. Il ne faut pas non plus chercher là une danse dans toute l'acception du terme; des poses, des attitudes, des chants, voilà ce qui constitue le nautch officiel des Hindous. Je dis officiel, parce que j'eus depuis l'occasion de voir des danses d'un tout autre caractère, auxquelles les étrangers sont rarement admis; celles-là sont de vrais ballets, un peu comme ceux de nos opéras, mais tout pleins du caractère ardent et voluptueux de l'Orient. Dans toutes les autres occasions, le nautch est tellement guindé et parfois si peu attrayant, surtout si les femmes ne sont ni jeunes ni jolies, que bien des Européens désappointés se figurent assister à quelque lugubre cérémonie. Mon ami Purbutt avait heureusement montré du goût dans le choix de ses *nautchnis*, et la beauté de ces femmes, la grâce de leurs

mouvements et la richesse de leurs costumes me laissèrent une très-agréable impression.

Vers deux heures du matin, je me retirai et laissai discrètement mes amis terminer leurs cérémonies religieuses.

Un des autres amusements de l'aristocratie hindoue est le théâtre, mais, comme ils en font une chose demi-sacrée, ils sont plus exclusifs que pour les nautchs et il est très-rare qu'un Européen y assiste. La décadence religieuse et celle de la philosophie a entraîné la chute de la littérature dramatique. Les Hindous instruits ont essayé de faire revivre cette institution nationale, et les vieilles tragédies, tirées de l'oubli, reparaissent sur la scène dans le palais des riches.

Malgré toutes mes démarches, je n'avais pu encore assister à aucune de ces représentations, sinon à quelques farces, mal jouées, sur un petit théâtre public.



Un riche Parsi. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie.

Enfin un Purvou de mes amis, Govind Sounder, me promit, à la première occasion, de me faire voir un grand drame hindou; je fus donc enchanté le jour où il vint m'annoncer qu'il avait réussi à obtenir pour le soir même les services d'une excellente troupe de comédiens. Le moment venu, je me rendis à sa maison où je le trouvai en nombreuse compagnie.

Un salon avait été transformé en salle de spectacle; l'une des extrémités servait de scène et un léger rideau de calicot, accroché à un bambou, tenait lieu de toile. A peine fûmes-nous installés sur nos siéges, qu'un brahme sortit de derrière le rideau, accompagné de joueurs de flûtes, et vint placer sur le devant de la scène une idole de Ganesa, le dieu de la Sagesse; il entonna une invocation au dieu, en le priant d'éclairer l'esprit des acteurs et de leur permettre de s'acquitter convenablement de leurs rôles. Ce prélude original fut accueilli par les assistants avec recueil-



Naga Pantchami, fête des Serpents, à Bombay. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. Louis Rousselet.

lement, et je compris que cette partie de la cérémonie était prise au sérieux. Le brahme annonça ensuite que la pièce traiterait des amours du dieu Krichna, et il se retira derrière le rideau.

Ce rideau fut immédiatement relevé et nous vîmes un grand gaillard, presque nu, barbouillé d'ocre jaune et le crâne garni d'une énorme perruque, qui, assis solennellement devant l'entrée d'un temple peint sur une toile de fond, restait dans une attitude de profonde méditation. Il représentait le Richi ou religieux ascétique, qui dans le drame hindou possède toujours un pouvoir surnaturel et a le rôle de génie protecteur.

La scène fut ensuite envahie par des dieux et des déesses, parmi lesquels je reconnus le bleu Vichnou, la belle Sarasvâti, Rama et autres; s'étant inclinés devant l'impassible génie, ils récitèrent chacun une longue tirade à laquelle je ne compris pas grand chose. Ce que j'admirais le plus, c'étaient les costumes qui ressemblaient tellement à ceux des antiques idoles que je ne doutai pas qu'ils n'en fussent la reproduction exacte. La tête d'éléphant du dieu Ganesa, ses jambes, son gros ventre étaient parfaitement imités. Les dieux portaient tous de hautes mîtres dorées et des costumes brillants, et les déesses des *sarris* d'étoffe diaphane presque transparente, brodés de perles et d'or.

Peu après entra Krichna et la foule se retira; c'était un beau jeune homme, peint en bleu et vêtu comme un roi. Il se promène, sombre et pensif, et raconte avec expression les sentiments qui le torturent; son cœur se débat entre deux affections également puissantes. Son épouse, Satyavama, entre et se jette à ses pieds; ses beaux yeux noirs ruissellent de larmes, elle embrasse les genoux du dieu. D'une voix harmonieuse, et avec cette douce langue hindi, elle lui reproche son abandon; puis le voyant indécis, touché, elle se lève, l'accable de caresses et enfin l'enlace dans ses bras. Comme action, cette scène était superbe; la douleur, l'amour et la joie, tout fut exprimé avec une finesse et un naturel dont je n'aurais jamais cru une Hindoue capable. Les costumes sont si gracieux, le langage si harmonieux et les gestes si expressifs, que l'on peut suivre le drame de point en point, sans même en comprendre un seul mot.

Les acteurs se retirent dans les coulisses et font place à un nouveau personnage, Rukmini, la rivale de Satyavama. C'est une femme au type impérieux, qui nous récite avec animation toutes les ruses qu'elle a employées pour triompher du faible Krichna. Celui-ci revient avec son épouse et alors commence entre les deux femmes un dialogue vraiment admirable L'une vante sa généalogie qui va jusqu'à Vichnou, sa beauté, son esprit, et reproche à Krichna son indigne amour. L'autre répond avec douceur : son seul crime est d'avoir aimé son divin époux; elle raconte comment, jeune paysanne, entourée de ses compagnes, jouant sur les bords enchantés de la Djumna, elle fut remarquée du dieu; sa vie a toujours été simple et son amour est resté constant. Mais Rukmini triomphe, ses paroles altières réveillent l'orgueil de Krichna; Satyavama sort, revient avec son jeune fils et s'agenouillant devant le dieu, le lui présente : « Tue-nous tous les deux, dit-elle, car comment pourrions-nous vivre sans ton amour! » Poussé par Rukmini qui ridiculise ces sentiments, Krichna tend une coupe de poison à son épouse; elle la vide d'un seul trait et s'affaisse. « Ce ne sont pas les douleurs du poison qui me déchirent, dit-elle, c'est mon cœur qui est brisé par l'ingratitude de celui que j'ai tant aimé! » Elle pardonne et meurt. Mais un drame hindou ne peut se terminer d'une façon aussi lugubre, le génie protecteur entre et d'une voix tonnante demande à Krichna compte de sa conduite; celui-ci, déchiré de remords, ne peut s'excuser, il chasse Rukmini et implore le génie. Satyavama revient à la vie et présente son fils à son époux qui lui tend les bras; la toile tombe sur ce groupe au milieu des feux de bengale et des « Wah! Wah! » des spectateurs.

Cette pièce, qui dura plusieurs heures, est composée, pour la plus grande partie, de monologues très-longs, que l'acteur adresse au public. Du reste, on ne se lasse pas d'entendre ces vers bien cadencés, récités d'une voix douce et que l'acteur accompagne d'une expressive pantomime; les sentiments sont empreints d'une douceur ravissante. Je complimentai mon ami Govind sur le talent de ses acteurs et surtout sur ses charmantes actrices; mais ce dernier compliment parut l'amuser beaucoup. Après avoir bien ri, il m'expliqua que les lois du théâtre ne permettent pas de faire paraître des femmes sur la scène; tous les rôles féminins avaient été remplis par de jeunes garçons remarquables par leur beauté et la douceur de leur voix. Jamais je ne fus plus étonné et ses arguments eurent beaucoup de peine à me convaincre.

Outre les nautchs et les *tamachas* du théâtre, les Hindous trouvent encore, dans leurs nombreuses fêtes religieuses, l'occasion d'étaler un luxe et une magnificence dont ils sont toujours avides. Ces fêtes sont en si grand nombre qu'il faudrait faire un cours entier de mythologie hindoue pour les décrire; non-seulement un certain nombre sont célébrées dans toute l'Inde, mais chaque localité a des jours spéciaux consacrés à ses dieux lares, aux mânes des aïeux ou aux différentes époques de travaux agricoles. On calcule, à Bombay, que les Hindous n'ont pas moins de deux cents jours fériés: le gouvernement anglais est obligé d'en reconnaître plus de quarante pour la fermeture de ses administrations et la suspension générale des affaires. Si l'on se rappelle que Bombay a, en outre, une nombreuse population de Parsis, de Musulmans, de Juifs et de Chrétiens, qui ont tous d'innombrables jours de fête, on comprendra qu'il se passe rarement un jour sans cérémonie.

Une des fêtes hindoues, à laquelle j'assistai dans cette ville, et l'une des plus originales, est le *Naga*

pantchâmi ou la Fête des Serpents. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles. Les abords des temples sont remplis d'une foule compacte en habits de fête, et les rues bordées de petites échoppes où se débitent des gâteaux, des jouets et des statuettes de dieux.

De longues processions de femmes au costume de madone, poétiquement drapées dans leurs voiles de soie, traversent les rues en chantant et portent des offrandes de riz et de sucre, qu'elles vont répandre devant les idoles de Krichna. C'est en effet l'anniversaire du jour où ce dieu tua le grand serpent python de Bindrabund, qui désolait les rives de la rivière Djumna. Des étendards, d'énormes trompes de cuivre, des torches de fer remplies de résine enflammée apparaissent de tous côtés au-dessus de cette brillante multitude; les palanquins décorés de tentures et renfermant de gras brahmanes à l'air patelin, se croisent en tous sens.

Le flot incessant qui encombre les environs de l'étang de Paidoneh, se presse à travers les petites ruelles adjacentes, vers une place voisine où se déploie la plus importante cérémonie de la fête.

Là sont rangés deux ou trois cents *sâpwallâhs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras-capello; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras, qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le sâpwallah en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleurs qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-original. Ce singulier manége dure toute la journée et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent tous l'île et lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jongle.

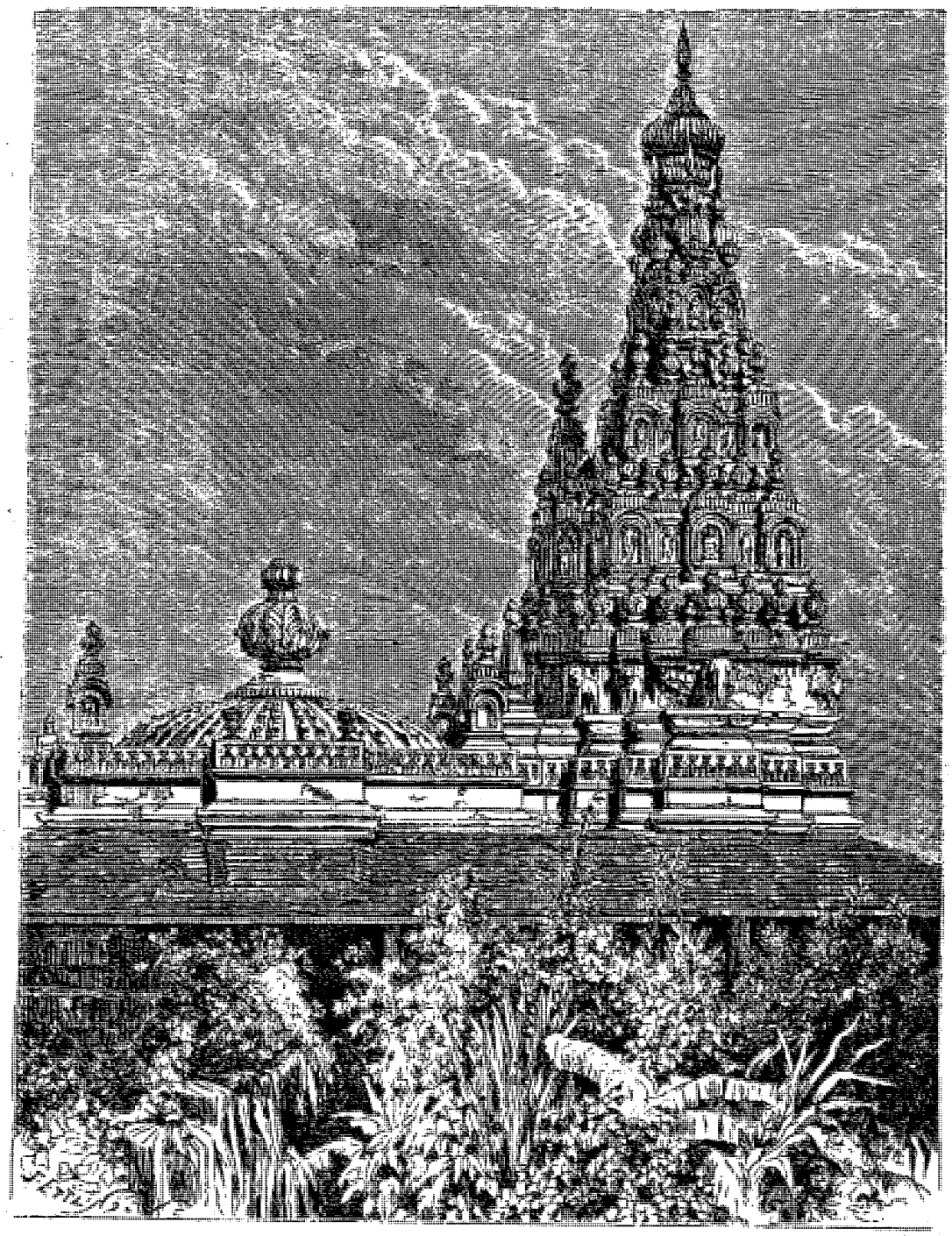
Le soir, les maisons sont illuminées, des processions escortées de torches parcourent les rues et de tous côtés retentit une effroyable cacophonie de cymbales, de tam-tams et de hautbois. Cette fête a généralement lieu en juillet ou en août, époque où les cobras sont le plus dangereuses, et l'instinct craintif de ces peuples leur a fait choisir ce moment pour apaiser le courroux de ces terribles demi-dieux.

La fête de *Naryal Puranama* ou de la pleine lune des Cocos est aussi une des plus importantes de celles qu'on célèbre à Bombay ; elle a lieu généralement vers les derniers jours de septembre et est supposée marquer la fin de la saison des pluies. Bien qu'elle soit purement hindoue, toutes les races de l'île se réunissent pour la célébrer; une foule immense s'assemble sur la plage de la Back Bay; le haut de la berge se couvre de tréteaux, de barraques, et pendant deux jours ce lieu habituellement désert présente un spectacle des plus pittoresques et des plus animés. Chacun s'approche de la mer ou même y entre jusqu'à mi-jambes et jette aussi loin que possible dans l'eau quelques noix de coco; à cette offrande, on joint une courte prière dans laquelle on implore la mer en la priant d'éloigner tout danger de ceux qui vont entreprendre de lointains voyages. Avant de sortir de l'eau, on jette encore une couronne de fleur pour remercier le flot d'avoir accepté un tribut. Des milliers de noix de coco sont ainsi jetées dans la baie pendant ces deux jours, car toute la population de Bombay vit de la mer et a intérêt à ce qu'elle lui soit favorable; pêcheurs, marins, armateurs, femmes et enfants, tous viennent la prier et implorer sa clémence. Cette coutume, dans toute sa simplicité primitive, est très-touchante et fait bien voir que l'Hindou, dans sa religion, n'oublie ni celui qu'il aime et qui est pour lui une source de bienfaits, ni celui qu'il craint et dont il faut apaiser le ressentiment; il adore le ciel, les arbres, la terre, les astres, les rivières, aussi bien que les fléaux et les serpents. Le jour de la fête des Cocos, toutes les barques indigènes sont pavoisées et un grand nombre recommencent les voyages que la mousson leur avait fait interrompre.

Les Parsis sont après les Hindous la race qui occupe le rang le plus important dans l'île de Bombay. Quelques mots sur leur origine et leur histoire serviront à expliquer leur introduction au milieu de peuples dont ils diffèrent par la couleur, la religion et les mœurs.

Les Parsis ou Guèbres sont les descendants des adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre; les successeurs d'Alexandre le Grand les persécutèrent avec cruauté; obligés d'abandonner la Perse, les Guèbres se réfugièrent dans l'île d'Ormuz, et plus tard, craignant encore les persécutions des Musulmans, ils s'embarquèrent sur des navires et vinrent aborder sur les côtes du Guzarate. Un prince rajpout, Jaya Deva, régnant à cette époque sur les provinces de Champanir, leur accorda un petit territoire sur la côte du Konkan, où ils fondèrent la ville de Sanjân. Les conditions du rajah étaient que les Parsis adopteraient un costume indien, ne mangeraient pas de bœuf et célébreraient leur mariage après le coucher du soleil; jusqu'à nos jours ils sont restés fidèles à la foi promise. La petite colonie eut beaucoup à souffrir des continuels changements de maîtres que l'Inde subit tour à tour depuis le huitième ou neuvième siècle; ils combattirent à côté de leurs protecteurs contre les musulmans et furent presque anéantis. Après la défaite, considérés comme des parias, ils restèrent patiemment dans leurs villages, se livrant à l'agriculture et à l'industrie, jusqu'au jour où les Anglais, appréciant l'avantage de s'attacher une race si dé-

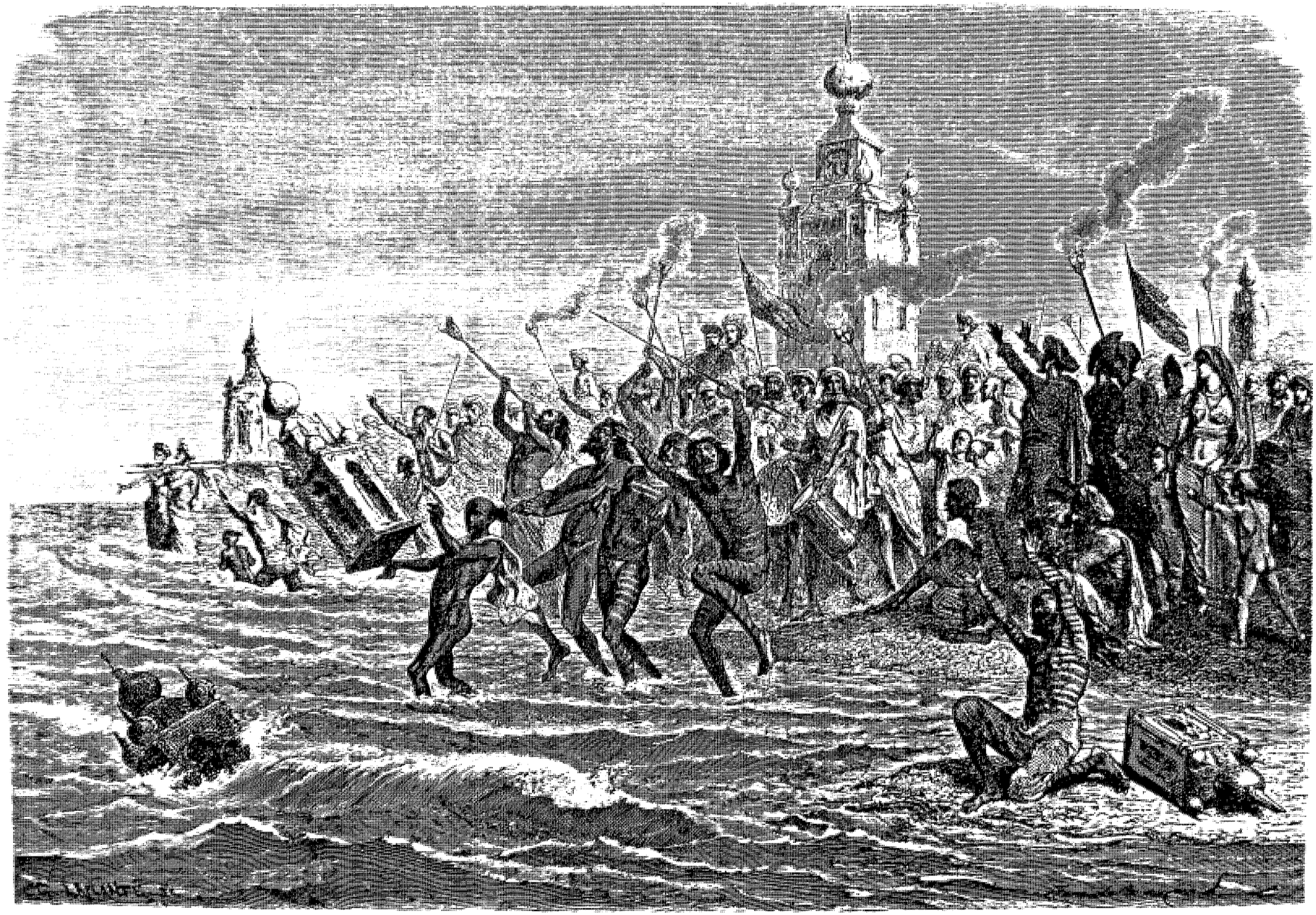
vouée et si intelligente, les attirèrent à Bombay. Ils sont aujourd'hui presque tous dans l'île et forment une tribu d'hommes riches, actifs, pleins de dévouement à la domination anglaise, et la prospérité actuelle du pays leur est due en grande partie. Il n'y a pas un seul établissement de commerce européen dans lequel l'un d'eux n'ait une part et souvent la plus considérable. Laborieux et patients, ils ont toutes les qualités des Juifs sans en avoir les défauts, car ils sont pour la plupart très-généreux et apprécient une vie de luxe et de confort. Leur influence est énorme et s'accroît de l'union et de l'amitié qui règnent entre les membres de cette race modèle. Ils se félicitent, et avec raison, de ce que dans tout Bombay il n'existe ni un pauvre ni une prostituée de leur caste; tous ceux qui sont dans le besoin sont secourus par la commu-



Temple hindou à Bombay. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

nauté, qui possède une vaste organisation d'hôpitaux et de dispensaires. Leur langage est le guzarati, pour lequel ils abandonnèrent jadis la langue des Perses, mais aujourd'hui l'anglais est devenu chez eux d'un usage continuel; leurs enfants et leurs femmes le parlent et il est probable qu'il deviendra un jour leur idiome national. Ils ont conservé le costume que leur avait imposé Jaya Deva et qui n'a de disgracieux que le bonnet, espèce de cône tronqué et penché, couvert de toile cirée; cependant, par une curieuse anomalie, ils tiennent à ce détail plus qu'au reste de leurs vêtements, que beaucoup ont changé pour ceux des Européens; ils conservent toujours leur comique coiffure, qui non-seulement est laide, mais encore ne protége ni du soleil ni de la pluie.

Leur type est presque entièrement européen, seule-



Fête du Moharum à Bombay : Les Tabouts sur la plage. — Dessin de Émile Bayard, d'après un croquis de M. Louis Rousselet.

ment ils ont tous le nez très-long et recourbé, signe distinctif des races de l'Asie occidentale. Quant à leurs femmes, elles ont su combiner les anciens costumes de la Perse et de l'Inde d'une manière charmante; elles se drapent élégamment dans une large et longue pièce de soie, qui, s'attachant d'abord autour des reins et formant jupe, s'enroule sur le buste et couvre à demi la tête. Elles ont aussi la singulière coutume de s'envelopper les cheveux d'un mouchoir blanc, qui forme sur leur front un bandeau semblable à celui de nos religieuses. Elles sont généralement très-blanches, quelquefois très-jolies et paraissent jouir d'autant de liberté que nos femmes européennes, car on les voit souvent se promener dans les bazars ou paraître le soir dans d'élégantes voitures, sur les promenades fréquentées par le beau monde.

Les Parsis sont généralement d'un caractère doux et conciliant et recherchent la fréquentation des Européens; toutes leurs manières sont copiées sur les nôtres. Ils ont de magnifiques équipages, des demeures somptueuses, donnent des dîners et des fêtes, mais d'une part ils n'ont pas le goût raffiné de l'Européen, de l'autre ils manquent du talent naturel que l'Indien possède pour user du luxe et agencer les spectacles imposants. C'est un peuple de transition, qui n'est ni européen, ni hindou. J'eus l'occasion, cependant, d'assister à une grande cérémonie de mariage, dans la maison d'un riche négociant, Cowasjee Jehanghir, et certes je crois qu'il serait difficile de voir un plus grand luxe ou de trouver des hôtes plus charmants.

La demeure de Cowasjee se trouvait au milieu d'un grand jardin, qui avait été illuminé *a giorno;* des lustres éclairaient les allées et les arbres étaient couverts de fruits et de fleurs de feu. A peine eus-je pénétré dans ce lieu enchanté, que je me vis au milieu d'une nombreuse société de gentlemen parsis qui, vêtus de leurs robes de cérémonie, longues, blanches et flottantes, se promenaient en causant; ce costume des anciens Perses donnait à la scène un caractère asiatique dont elle manquait un peu par elle-même. Je fus très-bien accueilli; nous échangeâmes de nombreuses poignées de main, et, me joignant à leur troupe, je les suivis dans l'intérieur de la maison. Là je trouvai Cowasjee, qui me fit entrer dans un riche salon, où devait se célébrer la cérémonie; les *dustours*, en grande tenue, se tenaient en cercle et récitaient déjà leurs monotones psalmodies; pendant ce temps, une bonne musique militaire, placée dans la verandah, nous jouait des valses et des quadrilles.

Quand tous les invités furent rangés autour du vaste salon, on fit cesser les accords profanes, et un grand dustour entonna l'hymne du mariage, de cette voix nasillarde dont les clergés de beaucoup de religions ont le privilége; ensuite les prêtres se mirent en rang et vinrent à la rencontre de l'heureux couple, qui entra par une des grandes portes de la salle. Le jeune homme, tout en blanc, le cou paré de colliers de fleurs, marchait à côté de la fiancée, qui, drapée dans un superbe sarri de brocard, nous cachait à demi ses traits sous un voile. Arrivés au milieu de la salle, les deux jeunes gens se prosternèrent, et, le grand dustour s'étant placé près d'eux, le groupe fut couvert d'un énorme châle de cachemire formant tente et le cachant complétement. Lorsque, vingt minutes après le bruit infernal des prêtres eût cessé et que le voile fut retiré, les deux jeunes gens étaient mariés; la jeune femme fut alors entourée d'un cercle nombreux de dames parsies, la félicitant, l'embrassant ou pleurant de joie, et le marié vint embrasser son père et serrer la main de ses amis.

Après cette curieuse cérémonie, on nous fit passer dans le jardin où, sous la sombre voûte des manguiers et des tamariniers, un magnifique souper nous attendait; les vins les plus fins, les mets recherchés d'Europe et les plus belles fleurs des tropiques couvraient entièrement la table. Des musiques anglaises et indiennes alternaient leurs harmonies, tantôt nous berçant doucement sous quelque langoureux refrain guzarate, tantôt faisant éclater la ritournelle d'un brillant quadrille parisien. Vers onze heures, nous fûmes présentés aux dames parsies; la plupart portaient des costumes couverts d'or, de diamants et de perles, qui miroitaient sous l'effet des lustres d'une manière féerique; je causai avec quelques-unes d'entre elles qui parlaient admirablement l'anglais. Ce mélange de mœurs hindoues et de dehors presque européens ne pouvait être présenté sous un plus agréable jour que celui de cette fête, et lorsque l'heure de se retirer arriva, je remerciai avec sincérité Cowasjee de son invitation.

Les Parsis n'ont pas, comme les autres Indiens, de nombreuses fêtes publiques entravant continuellement la marche des affaires; ils n'en ont qu'un petit nombre et se contentent de les célébrer par des prières et des réjouissances de famille. La fête de Zoroastre, une des principales, a lieu au mois de septembre; les femmes et les prêtres remplissent les temples et passent la journée en prières; quant aux hommes, ils se réunissent dans les jardins ou au bord de la mer et passent leur journée à des divertissements de toute sorte. Le *Nowroj* ou jour de l'an, qui vient généralement entre août et septembre, est fêté de la même manière que le nôtre; les amis se visitent, échangent des présents, donnent de grands dîners et distribuent des aumônes aux pauvres de toutes les sectes.

Les musulmans de tous rites habitant l'île de Bombay forment environ le tiers de sa population; un grand nombre, Arabes ou Persans, ne sont, à proprement parler, que des étrangers attirés par la prospérité de cette ville, et qui, une fois leur but rempli et leur fortune faite, rentrent dans leur pays. Il existe plusieurs tribus islamites de Bombay qui offrent dans leurs mœurs et coutumes quelques particularités intéressantes. Parmi celles-ci, la tribu chiite des *Bohorahs* est la plus importante; leur nom veut dire, en

guzarati, marchands, et ils se livrent sans exception au commerce. D'après la tradition, ils descendraient d'une ancienne tribu hindoue des Bohorahs, qui habitait aux environs d'Ahmedabad, et qu'un missionnaire, Mollah Ali, convertit au mahométisme. Les musulmans Sunnis, qui sont les plus nombreux, les considèrent avec horreur comme de vils hérétiques, et la différence d'opinion est la cause à Bombay de nombreux conflits entre les deux sectes. Le type de ces Bohorahs est éminemment hindou, avec quelques traces de mélanges arabes; ils monopolisent à Bombay presque tout le petit commerce; leurs boutiques, qui remplissent les bazars, sont des réceptacles de tous les articles de mercerie et de quincaillerie de l'Europe. Ils sont de mœurs tranquilles et réservées, et même les plus riches vivent avec parcimonie et sans luxe; leurs rapports avec les Européens sont purement commerciaux. Une autre secte chiite est venue se placer à côté d'eux et a ajouté à l'influence qu'ils possédaient déjà dans tout le pays; ce sont les *Kodjahs*, descendants de la tribu des Ismaïliyahs, dont le chef actuel, Aga Khan, est le successeur direct du fameux Hassan Sabah, le prince des Assassins ou le Vieux de la Montagne, si célèbre du temps des croisades. Entraînés par cette turbulente tribu, les paisibles Bohorahs se sont rangés sous la bannière d'Aga Khan et, grâce à ses intrigues, ont remporté quelques victoires sur les Sunnis de Bombay.

Il n'est pas étonnant de retrouver dans ces races converties à l'islamisme beaucoup des superstitions de leur culte primitif. Malgré les sentiments rigoureusement iconoclastes de leur religion, on peut remarquer le goût naturel que les Mahométans de l'Inde ont pour les statues et les ornements emblématiques dans leurs fêtes publiques, où il n'est pas rare de les voir figurer par centaines. Dans les réjouissances du *Moharum* (voyez p. 217), qui se célèbrent au commencement de leur année, ils fabriquent des temples en papier doré, quelquefois en métaux précieux, imitant tant bien que mal les tombes des imans, et les précipitent dans la mer après les avoir promenés triomphalement à travers la ville. En cela ils accomplissent, sans s'en douter, la même cérémonie que celle où leurs aïeux, Hindous orthodoxes, fêtaient le commencement d'une année nouvelle et offraient à la terre une dîme de leurs biens. Ces temples ou *tabouts* sont entourés de statues de fées, de chevaux et de monstres qui inspirent le plus profond dégoût aux Mahométans rigides et sont la cause de fréquents tumultes.

Leurs femmes jouissent aussi d'une plus grande liberté que celles des autres pays de l'Orient; elles sortent dans les rues le visage découvert et portent le même costume que les femmes hindoues. Quelques-unes sont jolies, mais aucune n'est propre; souvent leur saleté est repoussante, ce qui les fait distinguer aisément de leurs charmantes compatriotes païennes qui poussent la propreté jusqu'à l'excès et passent la moitié de la journée dans l'eau.

Bombay renferme aussi une importante colonie de Juifs orientaux qui, pour la plupart établis depuis des siècles dans le pays, ont adopté presque tous les usages des Mahométans et ne s'en distinguent que difficilement.

Bien des personnes en Europe ont suivi de loin ce fameux mouvement de 1864-65, qui amena un moment Bombay à l'apogée de la prospérité pour le précipiter dans les désordres d'une crise terrible. M'étant trouvé spectateur de ces faits, analogues à ceux qui agitèrent la France du temps de Law, je me permets ici d'en dire quelques mots.

L'Amérique, déchirée par les horreurs d'une guerre civile, avait privé l'Europe d'un des éléments les plus nécessaires à sa vie industrielle, le coton, et l'Inde, qui avait compris combien il serait important pour elle d'essayer de prendre une place un moment vacante, était arrivée, grâce à des efforts intelligents, à suppléer en grande partie au vide produit dans l'alimentation des manufactures du monde. Bombay était donc devenue l'entrepôt de tous les cotons de l'Inde; profitant des énormes avantages de sa situation, elle avait su attirer à elle la totalité de ce commerce et en était devenue presque le seul arbitre. Des fortunes incroyables s'accumulèrent rapidement, et alors, poussés par le désir de spéculation qui commençait à s'emparer de tous les esprits, les Hindous déterrèrent les trésors enfouis pendant des siècles et l'argent regorgea sur la place. Des projets naquirent de tous côtés; le coton, tout en restant la base du commerce, ne fut plus bientôt qu'un prétexte à spéculations effrénées. Des hommes intelligents, mais peu réfléchis, fondèrent de gigantesques compagnies. L'un d'eux, Michel Scott, aidé d'un Hindou, Premchund Roychund, proposa d'agrandir l'île et de reprendre à la mer le golfe appelé Back-Bay, terrain dont l'Océan s'était emparé depuis des siècles. La compagnie se monta et quand, peu de jours après l'émission, les actions atteignirent une prime de 75 000 francs, la spéculation ne connut plus de bornes. Des sociétés par actions, avec des capitaux extravagants, s'établirent coup sur coup; plus de soixante banques furent instituées; mais tout cela sur papier seulement, et pour avoir un nom pompeux à inscrire sur un bulletin d'action; ce ne fut plus qu'un jeu et tout le monde se mit de la partie. Les dames elles-mêmes, assises dans leurs voitures, sur le bord de la mer, s'entretenaient fiévreusement des fluctuations de la Bourse; les domestiques risquaient leurs gages et les ouvriers leurs salaires à cette insatiable roulette. Tout à coup, les nouvelles des désastres de Lee atteignirent Bombay, les banques se fermèrent et la ruine fut générale. La débâcle fut si forte que la banque de Bombay elle-même fut forcée de suspendre ses payements.

Bombay s'est relevée lentement et péniblement de cette épouvantable crise, et aujourd'hui elle aspire de nouveau, mais avec un peu plus de prudence, à redevenir la métropole commerciale de l'Inde.

II

LE KONKAN ET LES GHÂTES.

L'archipel de Bombay. — Callyan et le temple d'Ambernauth. — La traversée des Ghâtes. — Le *sanitarium* de Matheran. — Khandallah. — Le temple de Karli.

Enfin le ciel s'éclaircit, les éternelles ondées de la mousson firent place aux douces brises du nord-est et je pus songer, vers les premiers jours d'octobre, à commencer mes explorations. Je débutai par une visite minutieuse de l'archipel bombayen dans lequel on peut facilement reconnaître l'*Heptanesia* du géographe Arrien, et qui paraît avoir été peuplé et civilisé dès la plus haute antiquité. Ce groupe est composé d'une douzaine d'îles dont les principales sont : Sachthi ou Salsette, Garapouri ou Elephanta, Dravi, Basseïn, Versova, Trombay et Bombay. Le nom de cette dernière, que quelques étymologistes ont fait dériver du portugais, Bôa-Bahia, vient de Bomba, un des noms de la déesse Mamba-Devi, à laquelle l'île est dédiée. Parmi ces îles, deux, Salsette[1] et Elephanta, ont conservé de superbes souvenirs des âges reculés. Je passai plus d'un mois dans ces îles, visitant en détail les dix ou douze groupes de temples souterrains qui y sont disséminés, et dont quelques-uns, presque inconnus, m'intéressèrent beaucoup. Durant mon séjour dans les vallées sauvages de Salsette, où sous une légère tente, je bravai les malsaines chaleurs d'octobre, et surtout dans ces longues et attrayantes batailles que je livrais aux hôtes de la forêt, je commis imprudence sur imprudence et je rentrai à Bombay en proie à une fièvre paludéenne, qui me mit à deux doigts de la mort. J'étais la victime de ce vent glacial, chargé de miasmes pestilentiels, appelé par les Anglais *land wind;* les effets en sont tellement terribles qu'avant l'introduction de la quinine, il décimait annuellement la population européenne de Bombay; comme son nom anglais l'indique, il souffle de terre; il s'élève vers le soir durant les mois d'octobre et de novembre.

Je ne fus définitivement remis de ce long et violent accès de fièvre que vers le commencement de décembre; craignant une rechute, je résolus, avant d'entrer dans le Rajpoutana, de faire une rapide excursion dans le Kandeïch, excursion dont je retirerais un double avantage : elle me permettait d'achever mon acclimatation dans un pays où les communications sont encore faciles; ensuite je visiterais tous les monuments souterrains de Karli, d'Ellora et d'Adjuntah.

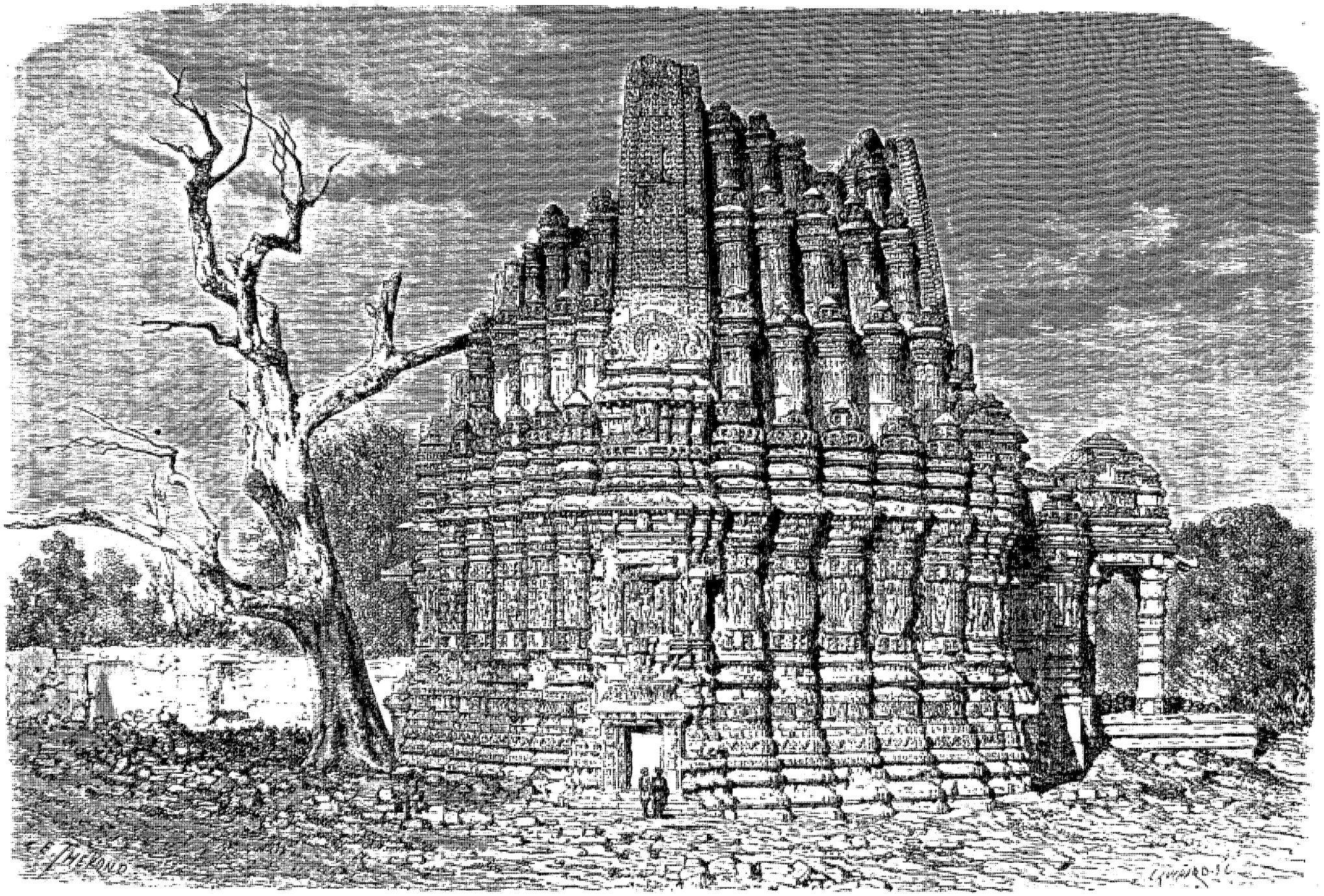


Coulie des montagnes de Matheran. — Dessin de A. de Neuville, d'après un dessin de M. Louis Rousselet.

Le 10, je prenais le train du chemin de fer *Great Indian Peninsular*, qui reliait Bombay au Dekkan et qui maintenant le rattache à Calcutta. En sortant de l'île, il traverse Salsette et débouche sur le continent en face de Tannah.

La bande de terrain qui se trouve resserrée entre le versant occidental des Ghâtes ou Ghauts et la mer, n'a pas sur ce point plus de cinquante kilomètres de largeur et forme le sud du Konkan, un des pays les plus beaux, mais les moins productifs de l'Inde. Les Ghâtes envoient jusqu'à la mer leurs ramifications et déterminent ainsi de petites vallées, couvertes d'une magnifique végétation naturelle, mais peu propres à l'agriculture. De ces vallées, celle que longe le chemin de fer est une des plus remarquables; de nombreux champs de riz courent jusqu'au bord de la jolie rivière Oulas, et les villages misérablement construits, sont grands et coquettement situés près des bois de cocotiers ou sur des tertres peu élevés. L'Oulas, principal fleuve du pays, est celui dont l'archipel de Bombay forme le delta; il est navigable sur un petit parcours pour des barques d'un faible tonnage. Sur la rive, Callyan, ancienne capitale du Konkan, fut pendant longtemps un des premiers ports de commerce de cette côte et eut probablement des relations suivies avec les Grecs. La grande dynastie hindoue des Solânki l'éleva à un degré de splendeur et de célébrité dont la tradition

1 Voyez tome XX, page 134.



Ruines du temple d'Ambernauth, près de Callyan. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

conservé le souvenir. Ses palais et ses monuments furent chantés par les poëtes, et l'un de ces derniers, dans le *Ratan Mala*, grand poëme du septième siècle, s'écrie : « Le soleil passe alternativement six mois de l'année au nord et six mois au sud, seulement afin de pouvoir comparer la merveilleuse capitale de Ceylan à la superbe ville de Callyan. » Il reste peu de toutes ces grandeurs à cette fameuse cité, maintenant réduite au rôle de chef-lieu d'une province anglaise ; ses bazars sont étroits, tortueux et sans intérêt, mais ses environs sont couverts de ruines, de palais et de temples d'une grande antiquité, et méritent l'exploration des archéologues.

Je m'y arrêtai quelques jours, que j'employai à visiter tous ces monuments. L'un des plus curieux est le grand temple d'Ambernauth, encore imposant, bien que presque entièrement ruiné. L'extérieur est couvert de minutieuses sculptures, exécutées avec ce fini délicat que les Hindous donnent à tous leurs chefs-d'œuvre, et sur l'un des côtés deux élégantes colonnes supportent un beau portique. Nulle description ne pourrait faire comprendre toute la beauté d'un style, qui ne ressemble à rien de connu en Europe ; ce n'est qu'avec la gravure sous les yeux qu'on peut apprécier la délicatesse et la fertilité d'invention déployées par le sculpteur dans ce monument (voyez p. 221). Tout alentour, la campagne est couverte de débris ; des linteaux sculptés, des bas-reliefs ou des tronçons de colonnes sont à demi cachés sous les hautes herbes des jongles ; il y aurait là de quoi composer tout un musée d'antiquités hindoues.

Le 15, je quittai Callyan pour la station de Narel, le point le plus rapproché du fameux *sanitarium* de Matheran. Presque toutes les maladies propres au climat de l'Inde cèdent le plus souvent à un changement de température, et en particulier à l'air frais des plateaux des Ghâtes, élevés ici en moyenne d'environ sept cent mètres. Des casernes ont été construites à Matheran pour les soldats malades de la garnison de Bombay et tous les commerçants et habitans aisés y ont des villas, où leurs femmes et leurs enfants passent la saison malsaine et où ils viennent eux-mêmes se retremper tous les jours de fête à l'air de la montagne. A Narel on trouve des palanquins ou des *tatous*, petits chevaux du pays, pour gagner les hauteurs de Matheran.

De Matheran, je me rendis à Kampouli, au pied des Ghâtes, pour franchir le défilé du Bore Ghât. Le chemin de fer, grâce à des travaux gigantesques, va aujourd'hui directement de Bombay à Pounah, gravit les montagnes par des rampes et les perce par des tunnels ; une lacune insignifiante de la ligne en cet endroit, nous contraignit à employer l'ancien système de locomotion. Il fallut donc trouver à Kampouli des palanquins et des porteurs pour atteindre la station de Khandallah, au sommet de la montagne. Les Ghâtes sont les rebords du grand plateau du Dekkan et n'ont par conséquent qu'un versant abrupte du côté de l'ouest. Leur nom n'est autre que le mot hindou *ghât*, ou quai ; il est des plus justes, car ces montagnes forment tout le long de la mer une muraille sans interruption, ayant de loin en loin des défilés que les Hindous appellent *ampighats* (escaliers descendant au rivage). Le village de Kampouli est coquettement situé sur une petite hauteur, à l'entrée d'un vaste cirque dont les flancs perpendiculaires jettent dans la vallée d'innombrables cascades ; les collines sont couvertes de jongles, et sur l'une d'elles se dresse un gracieux temple hindou, avec sa haute flèche pointue et ses portiques à colonnes.

La route gravit en serpentant le revers de la montagne et la caravane des palanquins, emportant tous les voyageurs du train, se déroule au bord des précipices ; la nuit nous gagne à mi-hauteur et la fraîcheur se fait déjà sentir. Notre longue ligne de palanquins escortée de porteurs de torches apparaît et disparaît au milieu des bois et des rochers ; la lumière de la lune scintille à travers les branches, et les braves *béras* nous chantent un chœur lent et monotone, mais original. Qui n'a pas voyagé dans les régions tropicales, ne peut se faire une idée de la magnificence d'une nuit pareille ! Mes porteurs me déposèrent devant le bungalow de Khandallah, où après avoir longtemps crié et frappé à la porte, j'obtins enfin un maigre souper et un lit.

Le bungalow de Khandallah est un des seuls qui aient survécu à l'établissement du chemin de fer dans le Bore Ghât, et il le doit à son admirable position. Assis sur le bord extrême du plateau, il domine un ravin profond, dont les précipices à pic se perdent dans d'épaisses forêts ; sur l'un des côtés se dresse une haute montagne, simulant à s'y tromper une forteresse, et de l'autre une magnifique cascade saute d'une hauteur de trois cent pieds dans la vallée. Aussi le bungalow est-il toujours occupé par des touristes et y trouve-t-on difficilement une chambre. A un demi-mille est un *sanitarium* renfermant des casernes anglaises et de nombreuses villas, car l'air de ce plateau est réputé plus salubre encore que celui de Matheran à cause du déboisement partiel des alentours. Par un hasard heureux, je me rencontrai avec un ingénieur du chemin de fer, qui était venu surveiller des réparations ; non-seulement il me donna d'intéressants renseignements, mais il eut l'obligeance de me faire visiter avec lui toute la ligne des Ghâtes. Les travaux exécutés sur le chemin de fer pour lui faire franchir ces montagnes, ne le cèdent en rien aux fameuses rampes si célèbres en Europe de Giovi, sur le chemin de fer de Turin à Gênes, et du Sömmering à la traversée des Alpes autrichiennes[1]. Il a fallu construire huit viaducs, percer vingt-deux tunnels, et faire des remblais de près de deux millions de mètres cubes.

1. Depuis l'époque où ont été construites les rampes du Bore Ghât, d'autres pentes beaucoup plus rapides ont été surmontées par les ingénieurs des chemins de fer. Nous citerons, en autres, la rampe du chemin de fer du Midi à la montée du plateau de Lannemezan. L'inclinaison y atteint trente-un et trente-deux millimètres par mètre. (*Note de la rédaction.*)

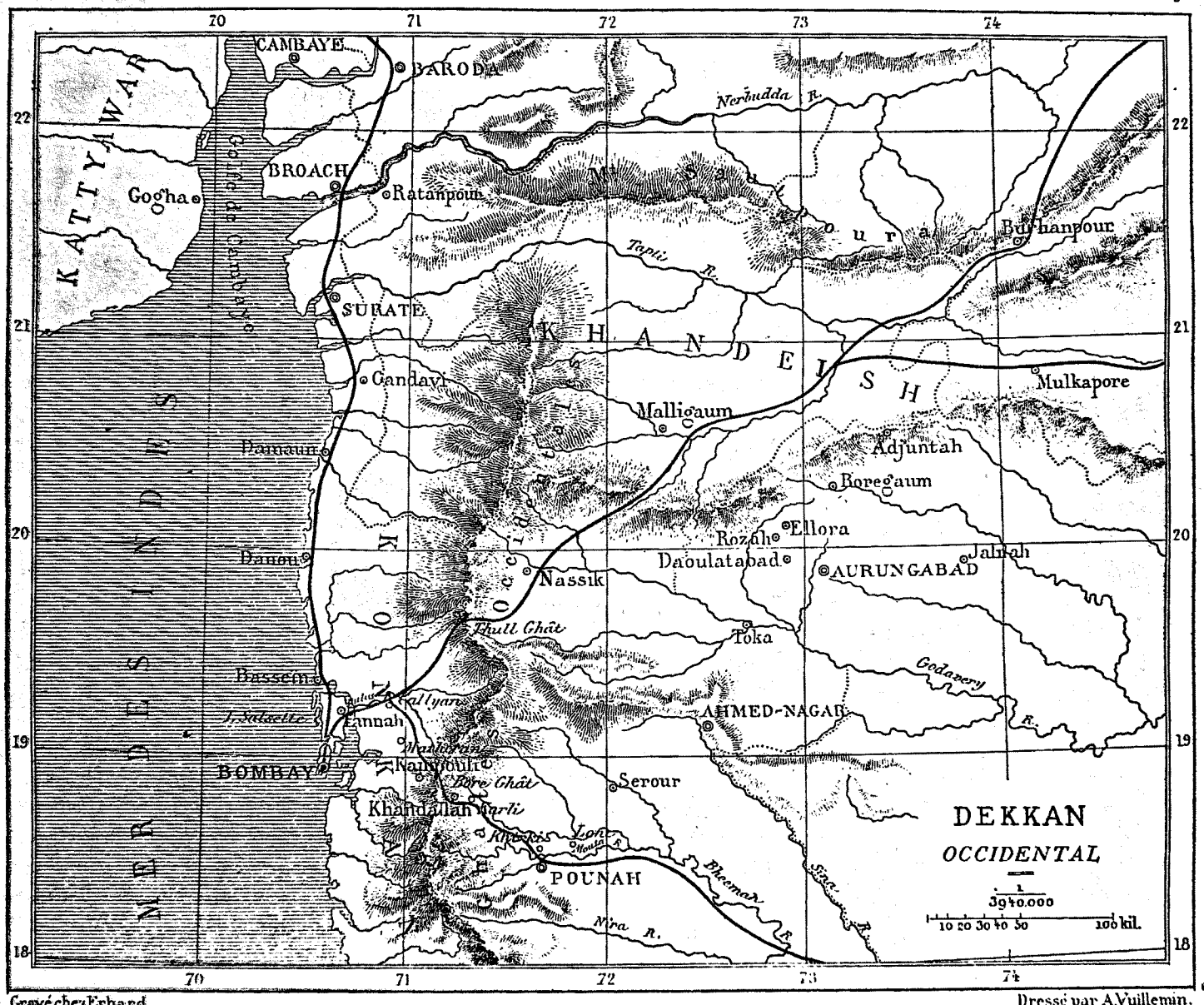
A quelques milles du village de Khandallah sont les superbes caves de Karli, de Baïresiah et de Badjah, qui constituent un groupe des plus intéressants; ces monuments appartiennent tous au style bouddhiste et datent des siècles qui ont précédé ou suivi de près l'ère chrétienne. Le grand chaïtya de Karli est la plus belle cave-temple de l'Inde, et il en existe de si nombreuses descriptions que je n'en dirai rien de plus. Quant aux autres, elles sont peu connues et, quoique très-intéressantes au point de vue archéologique, diffèrent fort peu de celle de Karli.

III

LE DEKKAN OCCIDENTAL.

Pounah. — Le palais du Peichwah. — Le quartier de Boudhwar.

De Khandallah à Pounah, capital du Dekkan occidental, on traverse de grandes plaines nues et arides, bornées par des montagnes arrondies peu élevées. L'aspect général du pays est d'un contraste frappant avec les riches et vertes vallées du Konkan; mais si la contrée est moins pittoresque, elle est plus cultivée et se



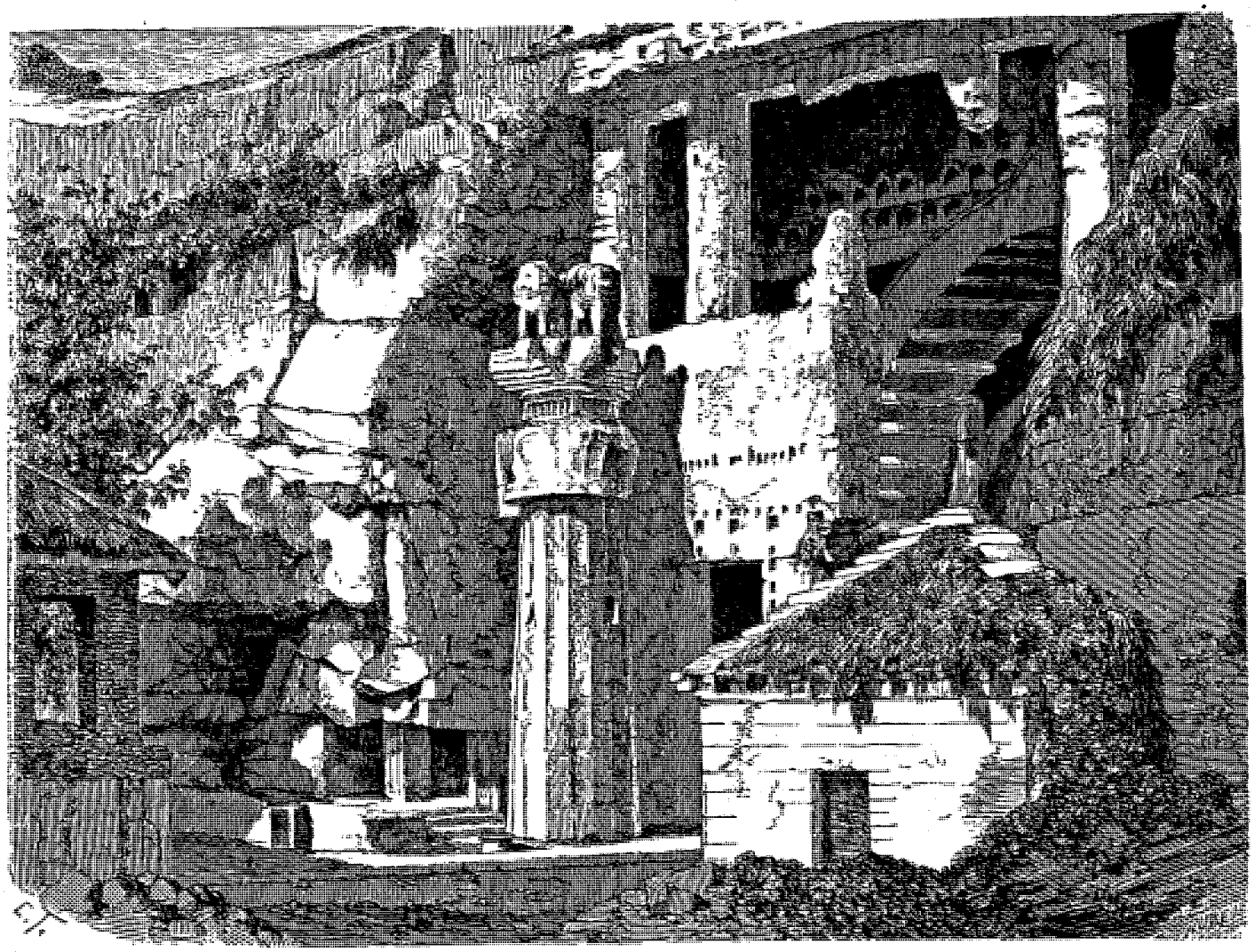
Gravé chez Erhard. Dressé par A. Vuillemin.

couvre, à la belle saison, de beaux champs de blé et de maïs. On passe à l'importante station militaire de Khirki, et l'on arrive enfin à Pounah, qui se présente coquettement assise sur les bords de la Mouta, avec ses jardins et ses pittoresques maisons hindoues.

Je me logeai dans un assez bel hôtel tenu par un Parsi et placé entre la ville et les cantonnements anglais. Ces derniers se composent, comme presque tous les établissements de ce genre, de belles maisons entourées de jardins, et placées au milieu d'un vaste Champ de Mars sur lequel se trouvent les casernes. Là demeurent tous les Européens de Pounah, au nombre de deux ou trois cents, sans compter les officiers et les employés du gouvernement. La ville est située au centre d'une vaste plaine presque dépourvue d'arbres, et qui court jusqu'aux montagnes bleuâtres de Sattara. Chacun de ses sept quartiers porte le nom d'un jour de la semaine. Elle a quelques rues larges et droites, mais la plupart sont des ruelles et des bazars tortueux. Les maisons des riches, dont les bases sont en briques et les étages supérieurs en bois et en plâtre, se font remarquer par leurs poutres sculptées et leurs panneaux couverts de peintures de dieux, d'éléphants et de tigres, faites avec des couleurs d'une grande vi-

vacité Les temples sont nombreux, généralement petits; ils ont de très-élégantes tourelles pointues, entourées de clochetons d'un effet très-gracieux, parmi les toits de tuiles et à pignons de bois des maisons environnantes. La population est presque entièrement hindoue, aussi les rues sont-elles pleines de gras brahmanes, propres et gais; de mendiants religieux, nus et barbouillés de cendres, et d'un nombre considérable de taureaux sacrés qui errent en liberté dans les bazars, mangeant ce qui leur plaît à l'étal des marchands, ou couchés çà et là et obstruant la voie. Les rues sont d'une propreté qui fait honte à la ville noire de Bombay et qu'il faut attribuer autant aux habitudes maharates qu'à l'influence anglaise. Dans plusieurs quartiers on peut encore visiter les palais des nobles qui formaient la cour de Peichwah. Le palais de ce dernier est plein de souvenirs de cette dynastie de ministres. Le guide me montra un élégant balcon à pilastres d'où se précipita Mahadeo, le jeune Peichwah, en 1797; son premier ministre, Nana Farnavèse, l'ayant réprimandé devant une assemblée générale de nobles et de chefs maharates, le prince, blessé dans sa dignité, se jeta du haut de la terrasse et mourut de sa chute.

L'intérieur du palais n'a rien de remarquable; les

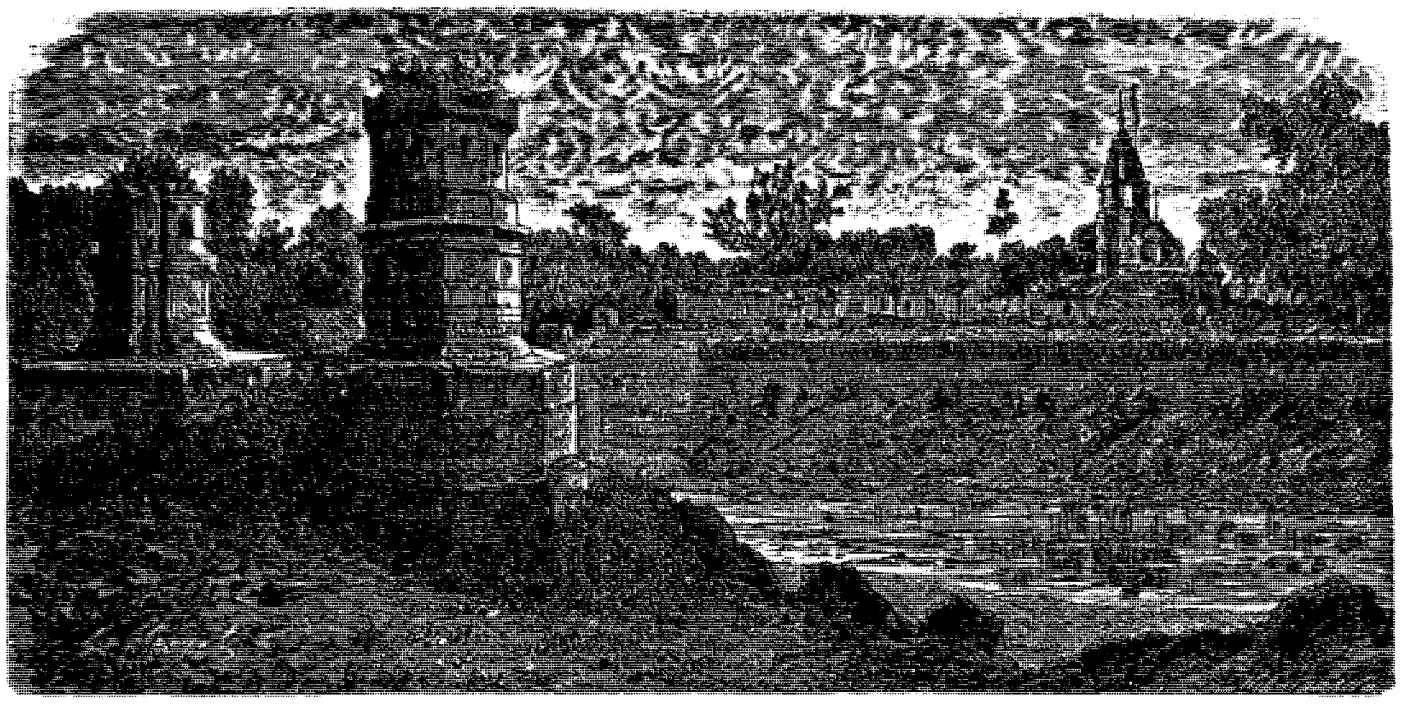


Façade du grand chaïtya de Karli. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

cours vastes et désertes, les chambres nues manquent de ces draperies, de ces peintures et de toute cette vie qui font la beauté des résidences royales de l'Inde En revanche, chaque salle, chaque corridor a son histoire de meurtre ou de violence. Ayant usurpé eux-mêmes le trône des Rajahs maharates dont ils étaient les ministres, les Peichwahs se virent à leur tour assaillis par l'ambition des Scindiahs, des Holkars et des Anglais, et depuis leur accession au pouvoir, vers 1720, jusqu'à leur chute, en 1818, époque où le dernier fut détrôné et où son territoire devint possession anglaise, leur histoire n'est qu'une suite de luttes et de désordres. Quelques-unes des anciennes maisons nobles donnent un air moyen âge au quartier de Boudhwar ou Mercredi; les grandes portes à lourds battants, les fenêtres en meurtrières, les murailles épaisses surmontées de créneaux ou de pignons massifs rappellent les constructions de la noblesse européenne au quatorzième ou au quinzième siècle; elles sont pour la plupart abandonnées et menacent ruine.

Louis Rousselet.

(La suite à la prochaine livraison.)



Baroda (voy. p. 234). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRESIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

LE DEKKAN OCCIDENTAL (suite).

Les environs de Pounah. — Loni. — Ahmednagar. — Aurungabad. — Daoulutabad. — Les excavations d'Ellora. Les temples d'Adjuntah.

A l'ouest de Pounah s'élève la colline de Parvati, couverte de temples et dominant le magnifique Jardin des Diamants (Hira-Baugh), jadis le séjour favori des Peichwahs. Là, au bord d'un bel étang, s'élève encore un de leurs palais d'été, élégant pavillon à colonnes, à demi caché par un bosquet touffu de manguiers. Les chambres en sont coquettement décorées, les corniches et les plafonds peints de fleurs et de fruits; les balcons plongent dans le feuillage des arbres : des escaliers conduisent à l'étang, aux bords ombreux, couverts de petits kiosques et de chapelles. Une rampe mène au sommet de Parvati, jusque devant le fameux temple de cette déesse, qui renferme, entre autres curiosités, une statue en argent massif de Siva, tenant sur ses genoux les statues en or pur de Parvati et Ganesa. On prétend que ces idoles ont pour yeux de gros diamants.

Un des points les plus pittoresques de Pounah est le Sangâm, confluent de la Mouta et de la Moula : c'est l'endroit où les Hindous brûlent les morts; les berges des deux rivières sont couvertes de cénotaphes et de kiosques, monuments purement commémoratifs, puisqu'ils ne recouvrent même pas de cendres; ils ont un aspect gai et riant, qui s'accorde parfaitement avec les idées hindoues, d'après lesquelles la mort n'est qu'une heureuse transition de cette vie à une vie meilleure. De légers dômes, supportés par quelques colonnes élancées, ombragent une plate-forme au centre de laquelle sont gravées sur une pierre les empreintes des pieds du défunt et une courte inscription. Le soir, ces petits pavillons sont remplis d'amis, de parents qui viennent causer, respirer l'air frais de la rivière et admirer le panorama de la ville, déroulant ses bazars et ses jardins jusqu'à la colline de Parvati.

Quoique Pounah soit aujourd'hui au pouvoir des Anglais, les Maharates la considèrent encore comme la

1. Suite. — Voy. p. 209.

capitale de leur pays, et les plus riches d'entre eux y reviennent souvent pour y jouir de ce qu'ils ont gagné ailleurs dans le commerce. Le plateau occidental du Dekkan, y compris le Kandeich et le Guzarate, est le berceau de cette race, si puissante dans ces derniers siècles. Envahi de bonne heure par la race aryenne, leur pays était déjà désigné du temps de Çakya Mouni sous le nom de Maha Rachtra, ou « le grand royaume ». Ses habitants, bien que pour la plupart cultivateurs, avaient su conserver toutes les prérogatives de la caste guerrière.

Le voyageur chinois Hiouen Thsang, au septième siècle, dit en parlant d'eux : « Ils estiment l'honneur et le devoir et méprisent la mort.... Leur roi a des goûts belliqueux et met au premier rang la gloire des armes; en tout temps il nourrit plusieurs milliers d'hommes braves et plusieurs centaines d'éléphants sauvages [1].... » Ils étaient aussi, paraît-il, déjà célèbres pour leur cavalerie. Subjugués par les Musulmans, ils se soulevèrent vers la fin du seizième siècle, attaquèrent l'empire des Mogols, et victorieux de toutes parts, envahirent l'Inde entière en pillant les trésors. Delhi leur appartint et ils furent un moment les maîtres de tout le pays compris entre les Himalayas et la Krichnah. Alors les dissensions éclatèrent entre ces nouveaux monarques et les Anglais en firent leur profit. Le Maha Rachtra presque entier fut annexé au territoire de la compagnie des Indes. La noblesse s'expatria et trouva un refuge dans les cours de ces rois; c'est là qu'il faut aller étudier les mœurs et les qualités militaires qui firent triompher ces *cosaques de l'Inde* [2]. Quant aux paysans maharates, on apprend à les connaître dans tous les villages du pays. Ils sont généralement de stature moyenne, mais forts et trapus. Ils se nourrissent de grains, de légumes et de beurre, quelquefois de chair de mouton et de sanglier; les boissons fortes leur sont permises par leur religion; ils en abusent rarement, et arrivent à un grand âge : dans beaucoup de communautés on voit des vieillards de quatre-vingt-dix à cent ans.

Le climat de Pounah est infiniment plus agréable que celui de Bombay; si l'été y est chaud et très-sec, les autres saisons sont rafraîchies par des pluies fréquentes. Le gouverneur de la présidence vient y résider avec sa cour durant plusieurs mois, et sa présence donne à la ville une animation et une gaieté que l'on ne voit plus alors dans la capitale.

Je ne fis à Pounah qu'un séjour d'une semaine, pour organiser mon voyage aux caves d'Ellora et d'Adjuntah. Le 14 janvier 1865, au matin, je me mis en route avec ma caravane; tous mes hommes paraissaient contents de commencer la vie des jongles et cheminaient en causant et en riant. Après avoir fait vingt-quatre kilomètres d'une assez bonne route où les bœufs marchaient bien, à travers un pays plat et désolé, nous atteignîmes le premier bungalow, près du village de Loni, pris par un auteur anglais, M. Thomas Coats, pour type des bourgades maharates [1]. Il occupe un tertre élevé, fait peut-être de l'amoncellement des décombres de plusieurs siècles, et domine des jardins et des champs. De loin il a l'apparence d'une masse de murs de boue ruinés, avec quelques arbres rabougris, et çà et là un haut toit de grange pointu, en tuiles. A la base du tertre, une épaisse muraille de terre entoure le village : deux portes grossières y donnent accès. Ce qui paraissait de loin n'être qu'un tas informe de boue, ce sont les maisons des paysans, construites en briques séchées au soleil, avec toits plats en chaume, enduits de chaux et formant terrasse.

Le 16, au point du jour, j'arrivai à Ahmednagar; les remparts et les tours élancées d'une forteresse défendent cette ville populeuse et commerçante, curieuse à visiter à cause du style mi-hindou mi-pathan de ses maisons et de ses bazars. Hors de la ville est une assez grande station militaire anglaise, dont les jardins et les arbres forment une oasis au milieu de la plaine desséchée. Je me fis montrer l'endroit où fut fondu le canon monstre de Bijapore, qui, selon les Hindous, lançait un boulet à trente kilomètres.

J'ai rarement vu un pays plus insipide que celui que nous traversâmes au delà d'Ahmednagar : d'interminables champs de coton couvrant la plaine, quelques arbres maigres, et çà et là une montagne bleue à l'horizon. Le Godavéry arrose cette immense vallée; en cette saison il est à sec, et son lit de plus d'un mille de large n'est qu'une nappe de sable fin et de cailloux.

Avec un vif plaisir, dans la matinée du 20, j'aperçus enfin les minarets d'Aurungabad. Cette ville se présente avec toute la beauté qui fait le charme des cités de l'Asie; ses remparts, garnis de tours rondes, sont couverts d'un dôme de feuillage, au-dessus duquel se dressent les flèches élancées des mosquées et les hautes terrasses des palais.

Aurungabad contient aujourd'hui plus de vastes édifices ruinés et de jardins que de maisons habitées. L'empereur Aurangzeb, qui remplaça l'ancien nom hindou de Kirkhi par celui que porte la ville actuellement, y fixa sa cour, et fut la cause de sa splendeur passagère. Elle se relève aujourd'hui par les soins des Anglais, qui administrent le pays pour le compte du Nizzam d'Hyderabad. Les nouveaux bazars sont larges et alignés, et les maisons d'un style élégant; il s'y fait un commerce important de soies et de brocards indigènes, et aussi de fruits exquis qui s'exportent jusqu'à Bombay. L'ancien palais de l'empereur, sur le bord de la Doudhna, est une vaste ruine qui n'a jamais dû être bien remarquable. Aurangzeb est, du reste, le seul des Grands Mogols qui ait dédaigné les beaux-arts; il ne nous a légué aucun monument comparable à ceux qu'élevèrent ses prédécesseurs. Près du palais est la tombe de Rabia Dou-

1. Julien, *Hiouen Thsang*, p. 202.
2. Malcolm, *Central India*.

1. Voy. Murray's *Hand-book*, p. 352.

rani, pour laquelle Aurangzeb, se surpassant, voulut faire un mausolée aussi beau que le Taj d'Agra, élevé par son père. Le tombeau ne fut qu'une mauvaise copie, mais il impressionne celui qui n'en a pas vu le merveilleux modèle.

A une petite distance de la ville, au milieu d'une belle pièce d'eau, est un autre mausolée remarquable, contenant les reliques du fameux saint mahométan Shah Soufi. Cette tombe est visitée chaque année par un grand nombre de pèlerins du Dekkan, cherchant la guérison de leurs maladies ou l'absolution de leurs fautes. Le climat d'Aurungabad jouit d'une très-bonne réputation : les fièvres y sont rares et le choléra inconnu, la ville se trouvant à cinq ou six cents mètres au-dessus de la mer. L'hiver y est frais, la température moyenne est alors de dix-huit degrés.

A trois ou quatre lieues au nord, un énorme bloc conique de granit, d'environ quatre-vingts mètres de haut, porte une des plus fameuses forteresses de l'Inde, Daoulutabad, le « Séjour de la Fortune ». Entièrement isolé au milieu de la plaine, il doit avoir de bonne heure attiré l'attention des races guerrières qui possédaient le pays; à sa base s'éleva une grande cité, où quelques savants ont cru reconnaître la célèbre Tagara des Grecs. Plus tard, sous le nom de Deogurh ou « Demeure de Dieu », elle devint la capitale des rois du Dekkan. L'empereur Ala Oudin la leur enleva en 1294, et un de ses successeurs, Mahomed Togluck, frappé par la position imprenable du fort, voulut en faire la capitale de l'Hindoustan; il força les habitants de Delhi à abandonner leur ville et à se transporter, au nombre de plus de soixante mille, à Daoulutabad. Ce n'est plus qu'une bourgade insignifiante.

La route qui conduit au sommet de la colline est une longue galerie pratiquée dans le roc, et ne recevant l'air et la lumière que par des lucarnes. On monte ainsi en pente douce, passant des grilles, des trappes et des herses, prêtes à arrêter celui qui aurait trompé la surveillance des sentinelles. A mi-hauteur, il faut gravir un escalier fort rapide, fermé par une plaque de fer horizontale et percée de trous; en temps de guerre, cette plaque était couverte d'un brasier ardent, entretenu nuit et jour. On n'a pu établir d'une manière sûre à quelle époque remonte ce merveilleux ouvrage; il est probablement contemporain des excavations d'Ellora. Au débouché de ce chemin, une belle porte sarrasine donne sur le rempart extérieur, mur de cinq mètres d'épaisseur, de seize de hauteur, formant sur le rebord du plateau une circonférence de plus d'une lieue. L'intérieur de la forteresse est divisé en neuf parties, par autant d'enceintes concentriques s'élevant les unes au-dessus des autres jusqu'à la dernière, qui les commande toutes.

Quelques kilomètres d'un pays accidenté me séparaient maintenant d'Ellora. Le 19, au matin, notre caravane gravissait la montée de Pipalghât, ouvrage assez considérable, fait, comme l'attestent deux colonnes placées au bord du chemin, par un noble de la cour d'Aurangzeb; pour plaire au zèle fanatique de son maître, ce courtisan se servit pour cela des matériaux de temples hindous détruits; les dalles qui pavent la chaussée sont couvertes de sculptures indiquant leur provenance. La route débouche sur un vaste plateau couvert de mausolées et de tombes musulmanes en ruine pour la plupart, et cachant leurs dômes et leurs minarets sous le feuillage d'arbres séculaires. A l'extrémité du plateau est le village de Rauzah (le Paradis), autour duquel s'étend aussi un vaste cimetière mahométan; là est la tombe de l'empereur Aurangzeb, le monument le plus simple qui ait été élevé en l'honneur d'un Grand Mogol. On y trouve aussi le mausolée d'un saint fameux, Berham Oudin, descendant du Prophète; les portes en sont recouvertes de lames d'argent embossées de dessins délicats.

Les célèbres excavations d'Ellora, sur la face occidentale de la colline de Rauzal, prennent leur nom d'un petit village, à demi caché sous les arbres, au pied d'une haute muraille de roc formant un énorme croissant. Trente ou quarante caves constituent le groupe d'Ellora : on y trouve quatre temples ou *chaityas*, vingt-quatre monastères ou *viharas* bouddhiques, et aussi des caves du style jaïna, réunissant presque tous les caractères des deux autres. La grande importance d'Ellora vient de ce qu'elle nous permet d'étudier ainsi l'architecture souterraine des Hindous sur des travaux datant du quatrième au dixième siècle de notre ère.

Longeant la montagne à la hauteur des excavations, on passe en revue des temples d'une richesse indescriptible, des monastères aux proportions grandioses. Partout le roc est fouillé, travaillé en escaliers, creusé en appartements gigantesques ou sculpté en colosses aux figures de sphinx. La nature se joint aux travaux de l'homme pour ajouter à l'effet fantastique de ces lieux; des cascades tombent devant les caves; des ravins couverts de broussailles sillonnent la base de la montagne, des arbres séculaires emplissent les gorges profondes. Mais la merveille d'Ellora est le temple monolithique de Kaïlas, qui, au lieu de caves sombres et mystérieuses, présente un édifice grandiose taillé en entier dans un seul roc, avec dômes, colonnes, flèches et obélisques. Au centre d'une vaste cour s'élève la pagode principale, atteignant, avec ses clochetons et ses tours, une hauteur de trente mètres. Toutes ses proportions sont gigantesques et les ornements en parfait rapport avec la grandeur de l'ensemble. Un beau portique, recouvrant un double escalier, conduit à une vaste salle dont la voûte est supportée par plusieurs rangées de colonnes, et sur laquelle donnent les portes de cinq chapelles. Des balcons aux légers pilastres s'avancent sur la cour; des bas-reliefs à milliers de personnages couvrent les murs. A l'arrière du temple, des éléphants et des lions, placés côte à côte, paraissent supporter sur leur dos l'édifice entier. Des passerelles de pierre réunissent le portique à un élégant pavillon placé en

avant; de chaque côté se tient un obélisque gracieux et original. En contemplant cet ensemble magnifique, si plein de symétrie, de force et de grandeur, on se demande quel génie il a fallu pour concevoir et exécuter un pareil monument. Un défaut, un filon, un vide dans la masse de basalte, et cette œuvre de géants n'eût été qu'une tentative avortée. Le seul point par lequel pèche ce temple merveilleux est sa position encaissée; ne trouvant point de bloc isolé dans lequel ils pussent ciseler leur édifice, les architectes furent obligés de tailler le flanc même de la montagne; ils formèrent ainsi une cour de cent vingt-cinq mètres de long sur soixante-deux de large, enfermée entre des parois perpendiculaires de roc dont la hauteur, à l'arrière du temple, dépasse trente mètres (sept seulement du côté de l'entrée). Il faut entrer dans la cour pour embrasser l'ensemble du merveilleux Kaïlas. De longues colonnades, garnissant la base de l'escarpe-

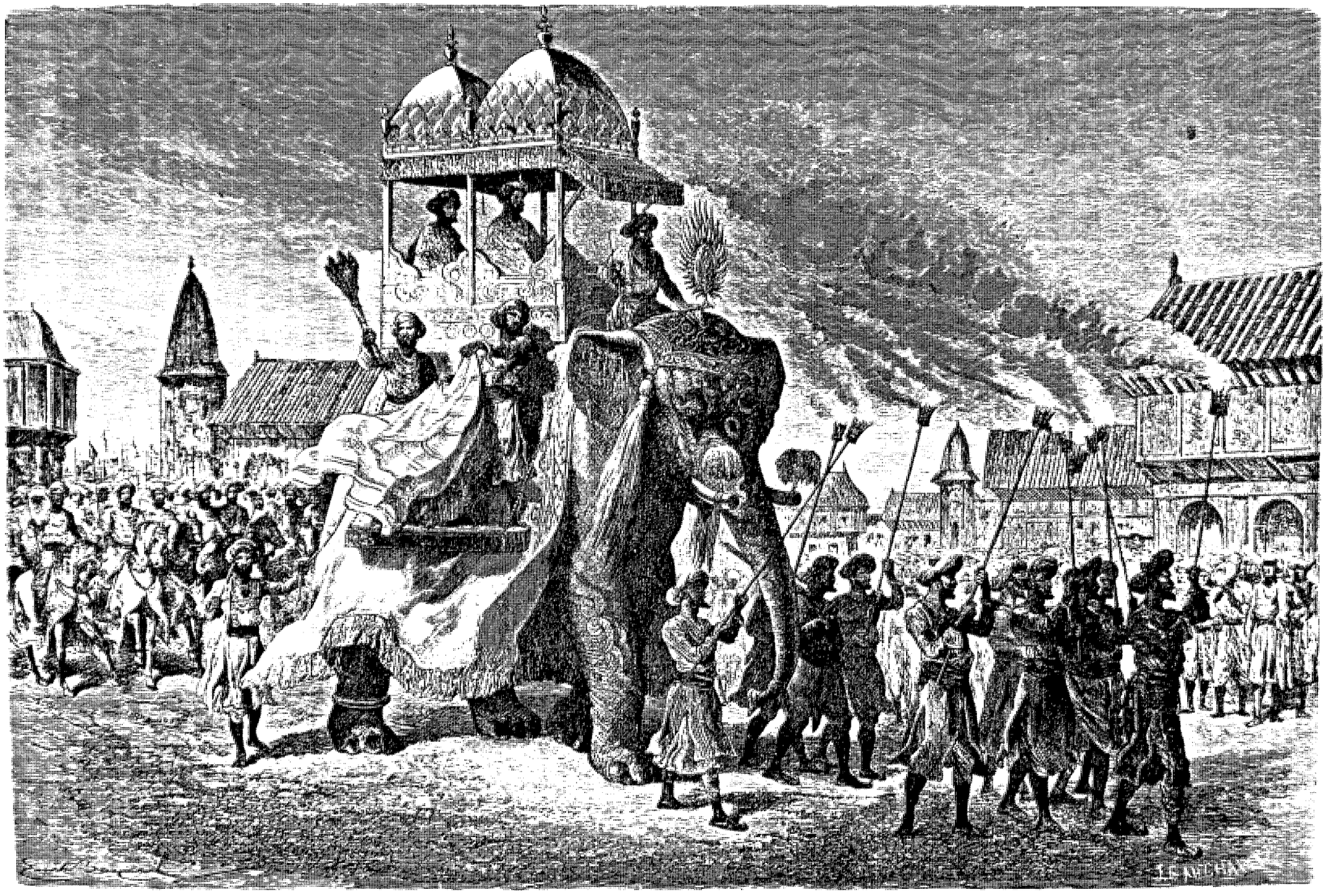


Banyan de Surate (voy. p. 231). — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie.

ment, renferment, dans une série de sculptures en relief, la plus belle et la plus complète de l'Inde, tous les dieux de la mythologie hindoue. La plupart des statues pèchent par les proportions; mais elles ont la grandeur et la solennité qu'on admire dans les œuvres égyptiennes. Le style de ce monument, unique en son genre, étant certainement étranger, on a cru pouvoir attribuer l'édifice, avec quelque probabilité, aux princes cholans, du sud de l'Inde, qui, vers le neuvième siècle, envahirent le Maha Rachtra, accompagnés des hordes tamoules expulsées jadis par les Aryas.

Je passai une semaine à visiter toutes les excavations, puis je partis pour Adjuntah, situé à quatre-vingts kilomètres environ.

La vallée des grottes est à près d'un kilomètre de la



Le roi dans le grand sowari, à Baroda (voy. p. 236). — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

ville; un pittoresque sentier y conduit par un défilé étroit, resserré entre des montagnes et rempli d'arbres de haute futaie, parmi lesquels le banian, le *pipal*, le *nîm* et le *bâr*, géants des forêts de l'Inde. Des singes sautent de branche en branche, des perroquets s'ébattent sur les bords du torrent. Le précipice se resserre de plus en plus jusqu'au Satkhound, belle chute d'eau qui tombe, en rebondissant de roc en roc, d'une hauteur de près de cent mètres; là, le ravin tourne subitement à droite, et c'est dans la haute muraille à pic, faisant face au défilé, que se trouvent les caves. Sur une longueur de cinq à six cents mètres, la montagne est percée d'une ligne de portes et de vérandahs qui, placées à une grande élévation au-dessus du torrent, ne paraissent d'abord que des ouvertures insignifiantes, mais dont les dimensions sont immenses en réalité. C'est, au point de vue archéologique, la plus complète et la plus belle série de grottes purement bouddhiques de l'Inde, et aussi la plus intéressante pour le touriste.

La magnificence de ces monuments surpasse tout ce qui existe à Ellora ou dans le Konkan. Ce ne sont plus des cavernes taillées grossièrement, ornées de statues mystiques et étranges, mais de véritables palais, élégants, gracieux et décorés de peintures admirables. Ces fresques, que la main du temps a bien voulu épargner, ont pour la plupart conservé la vivacité primitive de leurs couleurs; elles forment un musée complet, peut-être la première curiosité de cette terre si riche en souvenirs. Les colonnes sont ornées de guirlandes de fleurs, de masques et de dessins géométriques d'un goût exquis; des rosaces, où les personnages et les animaux se mêlent aux contours délicats des arabesques, couvrent les plafonds, et les murs sont divisés en panneaux à sujets divers, types, costumes, mœurs de ces époques reculées : des religieux prêchant au peuple, qui les écoute avec admiration; des princes et des nobles adorant les emblèmes sacrés; des processions où l'on voit le roi à cheval entouré de sa cour, les éléphants portant les reliques et toute la foule du cortége se rendant au temple; des combats acharnés, des siéges où le choc des combattants, la rage des assiégés précipitant des pierres énormes du haut des murailles, les engins de guerre de toute sorte, sont reproduits avec une animation et une fidélité frappantes. A côté de ces scènes tumultueuses, des groupes pleins de grâce et d'expression représentent la vie privée; tous les secrets du palais, du harem ou du gynécée, du couvent, des écoles, nous y ont révélés. Malheureusement, ces peintures ne dureront plus longtemps; dès qu'elles sont écaillées sur un point, l'humidité détache la chaux, et le panneau tombe en entier. Les voyageurs anglais ont accéléré la dégradation par leur déplorable manie de collectionner; en maints endroits, ils ont détruit toute une fresque pour emporter une tête. Ces excavations ne sont point l'ouvrage d'une seule époque; les plus anciennes paraissent avoir dix-neuf cents à deux mille ans, et les plus récentes datent sans doute du huitième ou du neuvième siècle.

Après quelques jours d'exploration, je regagnai Aurungabad, Pounah, et, le 26 février, je rentrai pour la troisième fois dans l'île de Bombay.

IV

LE KONKAN SEPTENTRIONAL.

Basseïn, la vieille cité portugaise. Le chemin de fer et les castes. — Surate, les plantations de cotonniers. — Broach.— Les mines de cornaline de Ratanpour.

Vers le milieu de mai, je me remis en route. Pour gagner le nord de l'Inde, deux routes s'offraient à moi : la plus courte, par Indore et Gwalior, avait été déjà suivie par plusieurs voyageurs; l'autre, celle du pays des Bhils et du Rajpoutana, plus longue, plus difficile, plus dangereuse, mais plus inconnue. Les descriptions déjà anciennes de Tod et de Heber me promettaient de si grandes jouissances, que je n'hésitai pas à choisir cette dernière.

Un jeune peintre flamand, M. Schaumburg, dont j'avais fait la connaissance à Bombay, demandait à me suivre. J'acceptai sa proposition avec un vif plaisir. La connaissance que j'avais déjà de l'Inde et de ses habitants me faisait redouter l'isolement dans lequel j'allais me trouver, au milieu de contrées mal disposées pour les Européens et ne renfermant qu'un très-petit nombre d'Anglais. S'il est aisé de traverser l'Inde rapidement, d'un bout à l'autre, seul et sans crainte, en se tenant dans les provinces anglaises et en suivant les grandes voies militaires, il est bien difficile d'y voyager lentement, lorsqu'on passe au milieu de populations qui, sans être franchement hostiles, voient toujours l'étranger avec défiance.

Le 22 mai, je quittai définitivement l'île de Bombay. Jusqu'au nord de Salsette le pays m'était connu; la ligne de chemin de fer traversait ces belles forêts, que j'avais vues quelques mois auparavant dans toute leur splendeur et qu'un soleil brûlant commençait à dessécher. A la pointe nord de l'île, un magnifique viaduc en fer franchit le détroit de Ghora Bandar et domine un horizon superbe . d'un côté, le majestueux bras de mer se perd entre des rives boisées et des roches énormes; de l'autre, un long promontoire escarpé, couronné par les murailles de Basseïn, ferme une baie d'un beau bleu, sur laquelle dansent une centaine de barques indigènes. Les remparts crénelés de l'ancienne cité portugaise ne défendent aujourd'hui qu'une forêt de cocotiers au-dessus desquels se montrent çà et là les tours ruinées des églises. Basseïn fut une des plus florissantes colonies lusitaniennes. Le grand Albuquerque y est enseveli, et sa tombe de marbre est maintenant cachée sous les ronces et les lianes. Autour de Basseïn, les collines sont surmontées de forts, de châteaux, de couvents, la plupart en ruine; dans nombre de villages du pays, l'élément portugais est encore important.

Au delà du petit village de Pâlghur, commencent des plaines couvertes à perte de vue d'aréquiers et de taras, palmiers distants les uns des autres d'une vingtaine de pas et formant une forêt clair-semée très-originale. Les habitants des rares villages vivent du produit de ces arbres qui leur fournissent : l'un, la noix d'arèque, et l'autre, un vin de palme dont l'alcool est fort estimé dans la contrée. Ici, le chemin de fer était encore un objet de curiosité ; aux stations, une foule compacte, venue de tous les villages voisins, contemplait curieusement l'*hâg-ghary* « ou voiture de feu ». Quelques Banians courageux se confiaient au train ; mais il fallait voir avec quelle mine effarée ils se laissaient bousculer par les employés, qui, n'admettant pas d'hésitation, les poussaient et les entassaient sans pitié dans les wagons. Ces pauvres gens se soumettaient tristement, mais sans murmure, à la règle des chemins de fer de l'Inde, qui sépare les femmes des hommes, à cause du préjugé des castes : ils suivaient mélancoliquement du regard leurs compagnes, qu'un employé faisait entrer en masse dans une voiture à l'autre extrémité du train.

Nous approchons de Surate ; les arbres disparaissent ; le sol devient rougeâtre et se couvre de plantations de cotonniers ; jusqu'à l'horizon, des champs gris et secs produisant les espèces connues sous le nom de « Surat Broach », toutes « courte-soie », très-inférieures au coton d'Amérique. Du coton ! partout du coton ! vous chercheriez en vain un champ de blé dans cette immense plaine. Ici, le paysan avait arraché ses légumes pour planter du coton, et, à chaque station, il vous persécutait de questions sur la guerre qui ensanglantait l'Amérique, pays fabuleux dont il ne connaît pas même la position sur la terre.

Vers trois heures, les murailles de l'antique cité de Surate apparurent derrière de grands arbres, et le train s'arrêta dans une gare monumentale. Des *dhumnis*, espèce de tartanes à deux roues, couvertes d'une bâche, et attelées de ces grands bœufs à bosses, si blancs et si beaux, pour lesquels Surate est à juste titre célèbre, stationnaient près de la gare ; j'en pris une, et j'allai parcourir la ville. J'y entrai par une brèche pratiquée dans les remparts, simples murailles sans glacis ni fossés, mais très-hautes, très-épaisses, et garnies de créneaux pour les archers. Ce mur délabré a conservé son nom pompeux d'Alampanah ou « Protecteur de la terre » ; il a dix kilomètres de développement, et de nombreuses tours rondes le renforcent.

Surate, dont le nom signifie *la bonne ville*, faisait partie, du temps des Ptolémées, du grand royaume de Sou Rachtra ; c'est un des ports les plus antiques de la côte. Elle conserve peu de témoins de son ancienne splendeur. En 1827, un incendie détruisit plus de six mille maisons, et fut suivi d'une inondation qui fit périr nombre d'habitants. Le quartier que je visitai d'abord était précisément celui qui avait le plus souffert ; les décombres noircis remplissaient encore les rues, et çà et là se dressaient quelques maisons sombres, avec leurs murs de briques, leurs balcons sculptés et leurs colonnes de bois, seuls restes de fameux bazars. On aurait pu se croire au lendemain de la terrible catastrophe. Un air de tristesse régnait sur la cité ; je l'attribuai d'abord à l'aspect lugubre des ruines ; mais j'appris qu'un choléra terrible enlevait chaque jour des centaines de personnes. Des processions parcouraient les rues, promenant les statues des dieux ; les temples étaient entourés de femmes apportant leurs offrandes ; à chaque instant passaient de lamentables cortéges escortant un cadavre au bûcher.

Avec quel bonheur je respirai l'air frais du haut des quais qui longent la Tapty ! Le soleil couchant dorait les cimes des palmiers ; la majestueuse rivière coulait à mes pieds, avec son port en miniature, et quelques bateaux à vapeur se balançaient au milieu d'une flottille de *patemars ;* à ma droite, la forteresse des Nababs dressait ses hauts donjons au-dessus d'un amphithéâtre de toits et de terrasses. La partie basse de la ville, avoisinant le port, a été entièrement reconstruite ; les bazars y sont larges, bordés de belles maisons et pleins d'une foule bruyante de spéculateurs. Les rues étroites que je traversais étaient peu éclairées ; mais aux carrefours brûlaient d'énormes bûchers, dont les hautes flammes jetaient, sur la foule compacte de malades qui les entouraient, une lueur sinistre. Pendant les épidémies du choléra, les Hindous allument de grands feux pour purifier l'air et permettre aux pauvres de se réchauffer.

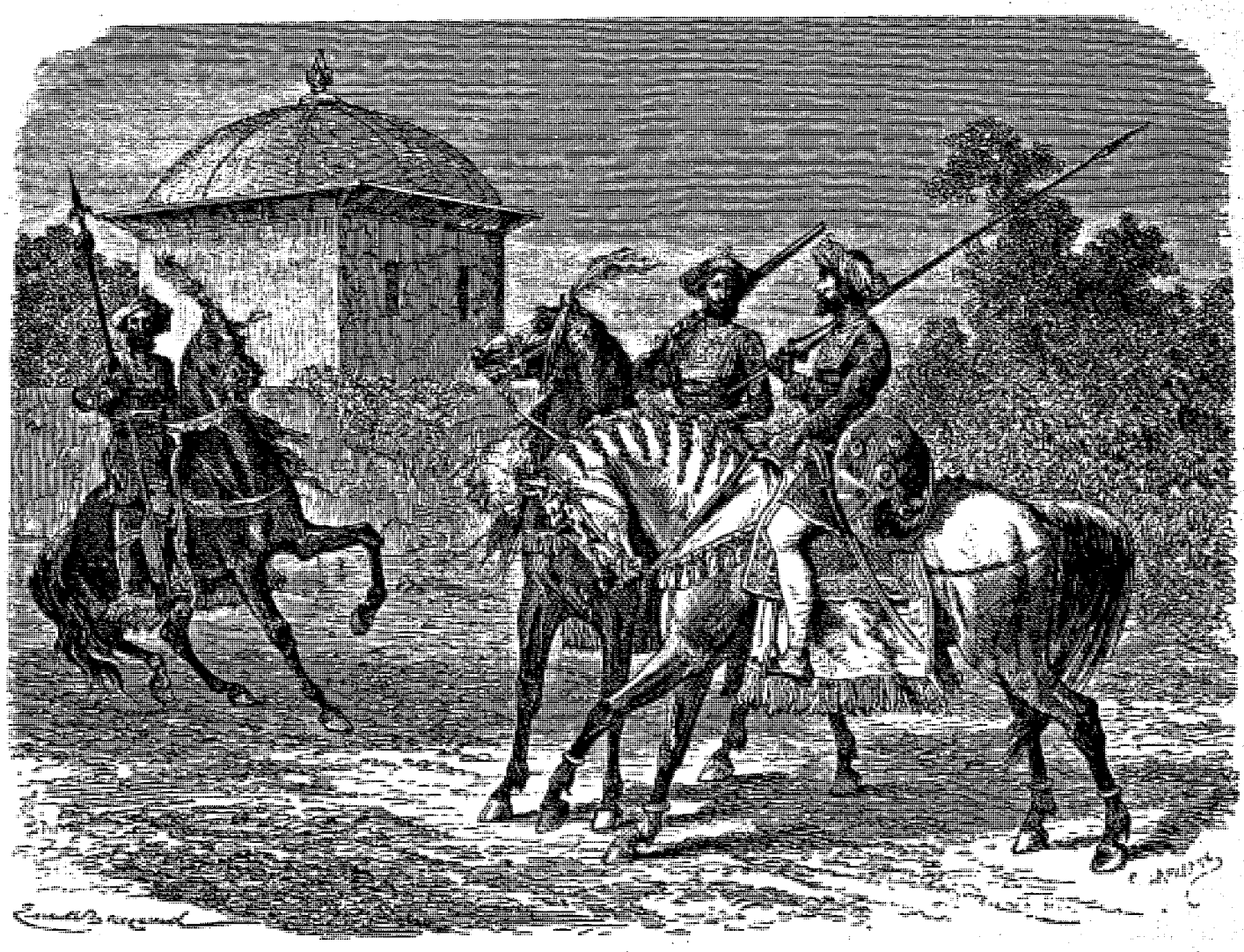
Les bazars de Surate m'intéressèrent beaucoup ; on y vend des soieries de toute beauté, et des objets d'art en fer forgé incrusté d'or et d'argent, méritant bien la réputation qu'ils ont sur toute la côte. Les Parsis possèdent à Surate plusieurs temples du feu. Ils constituent une notable partie de la population ; mais les Banians et les Jaïnas dominent : on rencontre dans les rues leurs prêtres, la tête rasée, drapés dans de larges manteaux. Ils se couvrent la bouche d'un voile, pour éviter d'avaler quelque insecte par mégarde, et tiennent à la main un petit balai, pour nettoyer l'endroit où ils s'assoient. Il y a ici, comme à Bombay, un hôpital d'animaux, connu dans l'Inde sous le nom de Pinjrapôl. Dans un vaste grenier de cet établissement, on jette tout le grain avarié des bazars, pour entretenir des millions d'insectes, cancrelats, vers, etc. ; on permet aux visiteurs de grimper à l'échelle du grenier pour contempler l'étrange spectacle.

Une des curiosités de Surate est le cimetière des anciennes factoreries européennes, contenant de très-beaux tombeaux des premières années du dix-septième siècle. La France, dans cette ville, possède encore une loge, c'est-à-dire un champ et une maison à demi ruinée, sur laquelle nous pouvons, si bon nous semble, arborer l'étendard national. Voilà ce qui reste du fameux comptoir fondé par Colbert.

Le 25 mai, au matin, je montai en wagon, à destination de Broach, à cent kilomètres plus au nord. Le

sol, toujours plat, dépourvu d'arbres, disparaît sous les plantations de cotonniers ; c'est, du reste, le district qui produit la fameuse espèce dite *Fair Broach*. Vers la station d'Uncleysur, le pays se ranime, grâce surtout aux fréquentes inondations de la Nerbouda, qu'on franchit en avant de Broach. Ce fleuve est, après l'Indus, le plus imposant des tributaires de la mer d'Oman ; il arrose le centre de l'Inde, et sert de limite entre l'Hindoustan et le Dekkan ; les Hindous le révèrent autant que le Gange. Il se jette dans le golfe de Cambaye, à quelques milles de Broach ; devant cette ville, son lit a plus de trois kilomètres. La compagnie a jeté sur ce fleuve un beau pont tout en fer, composé de soixante-cinq piles triples d'une hauteur de vingt-cinq mètres au-dessus du niveau moyen des eaux, que les crues de la mousson élèvent avec rapidité.

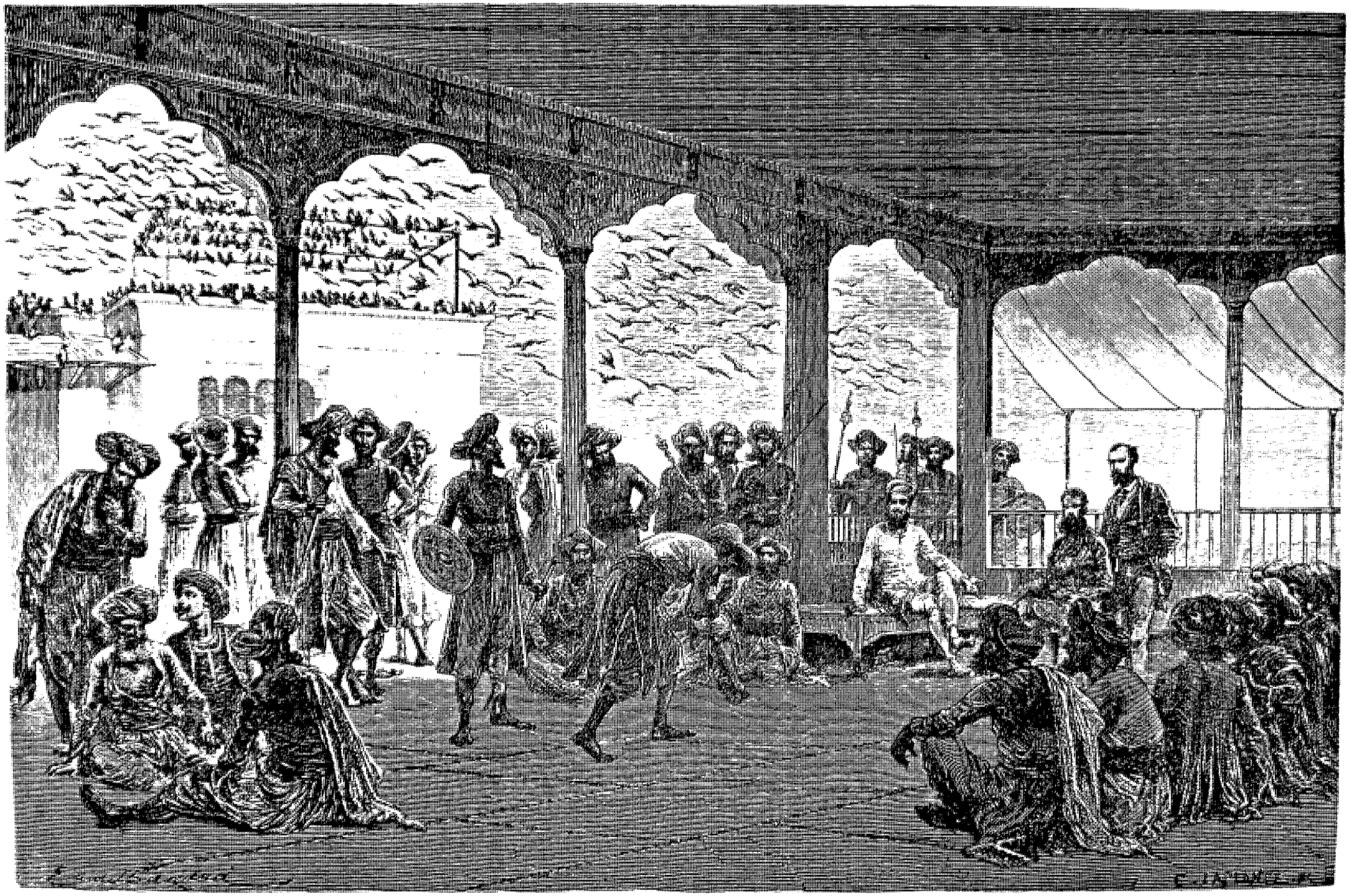
Broach est l'ancienne Barygaza mentionnée par Arrien et Ptolémée ; ce fut un des premiers ports ouverts aux Grecs par les traités qu'ils conclurent avec les rois du Sou Rachtra et du Konkan ; elle ressemble beaucoup à Surate. La grande curiosité de Broach est la Chandi Musjid, ou Mosquée d'Argent, qui renferme les mausolées des Nababs ; l'un d'eux est recouvert de lames d'argent, qui ont valu son nom pompeux à tout l'édifice ; quelques sarcophages sont en marbre blanc, richement ciselés et placés sous des dais de velours.



La garde royale, à Baroda (voy. p. 238). — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

Les fameuses mines de cornaline de Ratanpour sont à vingt-neuf kilomètres à l'est de Broach. Jusqu'à Soukal Tirth, la route suit de profonds ravins creusés par les eaux et débouche enfin sur une plaine bien cultivée. Ce village, au nord de la Nerbouda, renferme de très-beaux temples des plus fréquentés par les dévots de la province. Tout près s'élève le fameux *Kabira bâr*, le plus vieux et le plus fort banyan de l'Inde. D'après la tradition, il fut planté par le sage Kabira, bien avant l'ère chrétienne. Par l'accroissement continuel de ses branches et de ses arcs-boutants, il était arrivé à couvrir une circonférence de mille mètres ; mais un ouragan en renversa une portion considérable au commencement du siècle, et il est aujourd'hui réduit à six cents mètres. Le tronc central a disparu depuis longtemps, et l'emplacement en est occupé par un petit temple ; l'enchevêtrement des branches et des racines est tel et le feuillage est si sombre qu'il n'est pas facile de pénétrer sous cette voûte fantastique. Le sol humide et spongieux fourmille de serpents et de scorpions, et des nuées de vampires vivent dans ses feuilles. Cet arbre à lui seul est une petite forêt vierge.

Sur la rive opposée de Nerbouda commence une couche de sable fin, très-fatigante pour nos chevaux, et couvrant le pays jusqu'au village de Minawara, à dix kilomètres de là. A mesure que nous avançons, le sol



La cour du Guicowar, roi de Baroda (voy. p. 239). — Dessin d'Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

se parsème d'une quantité d'agates, à couleurs et à dimensions variées, dont le nombre va en augmentant; auprès de Ratanpour, la terre en est littéralement couverte. Les mines, à quelques kilomètres de cette ville, s'étendent au bas d'une colline peu élevée. D'innombrables galeries traversent une couche épaisse de glaise ou de terre à poterie, dans laquelle sont incrustées les cornalines et les agates. Des milliers d'Hindous y sont occupés. Transportées près de la ville, ces pierres précieuses sont étalées dans les champs et exposées au soleil. On les y laisse huit à dix mois, afin que leur couleur augmente d'intensité. Ensuite elles sont recueillies et cuites dans des pots de terre sur un feu d'excréments de brebis; les autres combustibles, paraît-il, ne valent rien pour cette préparation. Les cornalines changent alors leur couleur noire naturelle pour une teinte d'un rouge vif. Le village renferme plusieurs établissements où ces pierres sont travaillées en boules, pendants et autres objets, que l'on exporte ensuite en Afrique et en Arabie. Ces mines sont restées sous la direction exclusive des indigènes; les machines et les méthodes qu'on y emploie prouvent que les Hindous sont plus laborieux et plus entreprenants qu'on ne veut bien l'admettre d'ordinaire.

Le 29 mai, je quittai Broach. A quelques kilomètres de distance, le chemin de fer pénètre sur le territoire du Guicowar, puissant roi maharate. L'aspect du pays change subitement. Aux uniformes plaines grises succède une riante campagne, à végétation luxuriante, avec des champs de maïs, de *bajry* (espèce de millet), de canne à sucre et de *jowar* (espèce d'orge) à perte de vue. Ce district a la réputation d'être le plus fertile de l'Inde; les Hindous l'appellent le jardin du Guzarate, qui, à son tour, est le jardin de l'Hindoustan. De beaux groupes de manguiers, de figuiers et de tamarins ajoutent à la beauté du paysage; les hameaux se cachent dans de beaux vergers et les toits de chaume paraissent à peine sous les feuilles de magnifiques cucurbitacées. On entend partout le grincement des roues à norias et le chant cadencé des travailleurs aiguillonnant les bœufs employés aux citernes; l'eau coule en mille ruisseaux. On ne peut se figurer l'air de gaieté et de contentement qui règne chez les habitants de ce sol favorisé; les hommes conduisent en chantant leurs charrues, accompagnés de femmes aux formes élégantes et robustes; les enfants gambadent dans les blés ou éloignent des épis les bandes de perroquets et autres voleurs ailés; debout sur un vieux tronc, ils crient à tue-tête et lancent de petites pierres avec leur fronde.

La station du chemin de fer est à sept ou huit kilomètres de Baroda, près d'un petit camp permanent anglais. Heureusement, muni de lettres de recommandation, je me trouvai bientôt installé avec les miens sous le toit hospitalier d'un officier anglais, dans un vaste et charmant bungalow occupant le bord de la petite rivière Vichvamitra, au milieu d'un groupe de nîms magnifiques.

V

BARODA.

La ville et les faubourgs. — Tatia Sahib. — Harribakti. — L. *sowari* de l'Étoile du Sud. — Entrevue avec le Guicowar.

Baroda est la capitale des États d'un des plus puissants rajahs de l'Inde, le Guicowar. Mon futur compagnon de voyage, M. Schaumburg, ne devait me rejoindre qu'une semaine après mon arrivée, et je remis à ce moment-là ma première visite au souverain. Pour occuper ces quelques jours, j'allai visiter quelques personnes influentes de la cour en compagnie de mon hôte, capitaine anglais, et parcourir la ville, que relie au camp anglais une belle route d'une lieue de long, traversant une campagne charmante. Les grands arbres qui la bordent ont des branches mutilées, en punition, paraît-il, du crime commis par un perroquet : perché sur l'une d'elles, l'oiseau infligea à la pourpre du prince un indigne affront; l'intercession des courtisans parvint à sauver les arbres eux-mêmes.

De l'autre côté de la Vichvamitra, que traverse un vieux pont hindou à deux rangées d'arches superposées, nous entrons dans des rues étroites fourmillant de monde et à travers lesquelles il nous faut une heure pour atteindre les portes de la ville. Ces bazars extérieurs renferment au delà de cent cinquante mille âmes, beaucoup plus que la ville elle-même; les maisons sont presque toutes en bois et du style pittoresque particulier au Guzarate; des pagodes, des idoles sont placées à tous les carrefours, surmontées de bannières aux vives couleurs.

Enfin s'ouvre devant nous une grande porte, flanquée de hautes tours rondes; la façade est peinte de monstres et de divinités; les soldats du Guicowar nous présentent les armes et nous entrons dans la ville. Deux larges rues à angle droit traversent la cité d'un bout à l'autre et la divisent en quatre quartiers, trois renfermant les maisons des nobles et des riches, et le quatrième le palais du roi. A la rencontre de ces deux voies un immense pavillon, dont la base est formée de hautes arches en pierre, supporte une pyramide élevée, en bois, à plusieurs étages de balcons, couronnée d'une grande horloge; en quelque lieu que l'on se trouve, on a toujours devant les yeux cette tour monumentale, avec ses étages peints de différentes couleurs, et qui ressemble beaucoup aux pagodes de la Chine. Nous descendons de voiture devant le palais de Tatia Sahib Kilidar, le beau-fils du Guicowar.

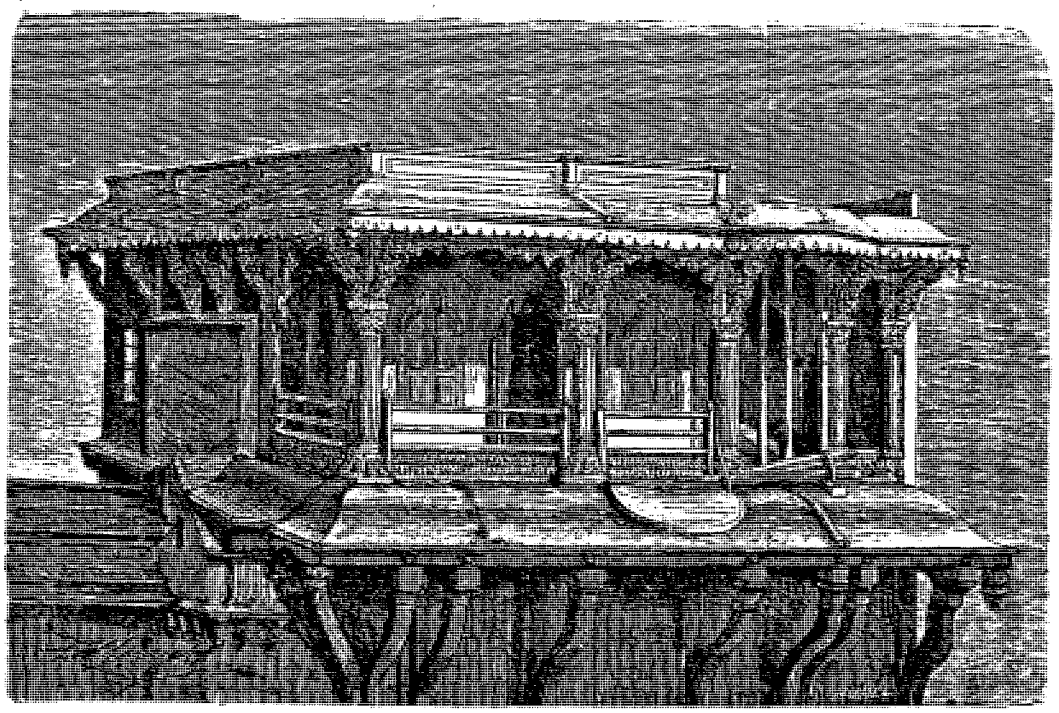
Mon compagnon s'engagea sans hésiter dans un escalier sombre, presque perpendiculaire et tellement étroit que je touchais facilement les murs de mes coudes; le sommet était fermé par une lourde trappe, qu'un domestique nous ouvrit, puis referma derrière nous. Le capitaine m'expliqua la raison de ce genre d'architecture : les nobles maharates, simples fils de paysans, étant arrivés dans ce pays en usurpateurs, avaient fait chacun de son palais une forteresse aux abords difficiles. Plus tard leurs querelles constantes

avec le souverain leur avaient fait conserver une mesure de précaution qui les tenait à l'abri du poignard des assassins. L'escalier débouche toujours dans un corps de garde ; la suprise est impossible : un homme seul défendrait aisément l'entrée contre cent.

Nous traversons de grands appartements, plusieurs cours et un labyrinthe de corridors. La maison paraît remplie de soldats et de gens de la suite du Kilidar ; elle ressemble plus à une caserne qu'à un palais : les uns jouent aux dés, d'autres chantent en s'accompagnant du luth, et beaucoup dorment étendus sur les tapis. D'étage en étage, nous sommes reçus par un huissier à canne d'argent qui nous montre le chemin ; au cinquième, nous sortons sur une immense terrasse qui couvre tout le palais et autour de laquelle sont rangés des appartements élégants, précédés de galeries à colonnes. Contrairement aux habitudes européennes qui relèguent les domestiques aux étages supérieurs, le maître de la maison occupe toujours ici la partie la plus élevée de sa demeure : c'est en effet la plus fraîche et la plus agréable. Hors de portée des émanations des bazars, les appartements reçoivent librement l'air, et les terrasses, stuquées et abritées du soleil par des tentes, se transforment en vastes salons.

Le Kilidar est un homme de vingt-cinq à trente ans, et le plus parfait type du Maharate ; son buste nu et bronzé est d'une forme parfaite, ses traits fins et distingués sont d'une grande beauté, sa physionomie a quelque chose de farouche, bien que ses grands yeux noirs toujours en mouvement, les riches boucles qui pendent à ses oreilles, et les colliers de perles qui s'étalent sur sa poitrine lui donnent un air efféminé. Je causai longuement avec lui de l'Europe, de l'objet de mon voyage, de mes projets.

Une grande dame hindoue, veuve du trésorier royal Harribakti, qui se plaisait à fréquenter la haute société



Pavillon de la reine, dans le palais de Baroda. — Dessin de H. Clerget, d'après les dessins de M. L. Rousselet.

européenne, voulut bien aussi nous recevoir. Rare occasion dans ces pays, que de pouvoir pénétrer chez une dame de grande fortune et de haute caste ! Les règles du *zenanah* (harem) sont si strictes, les préjugés si enracinés, que les dames veuves elles-mêmes n'osent que rarement s'affranchir du *purdah* (rideau) : c'est, dans l'Inde, le mot usuel pour désigner la vie du harem.

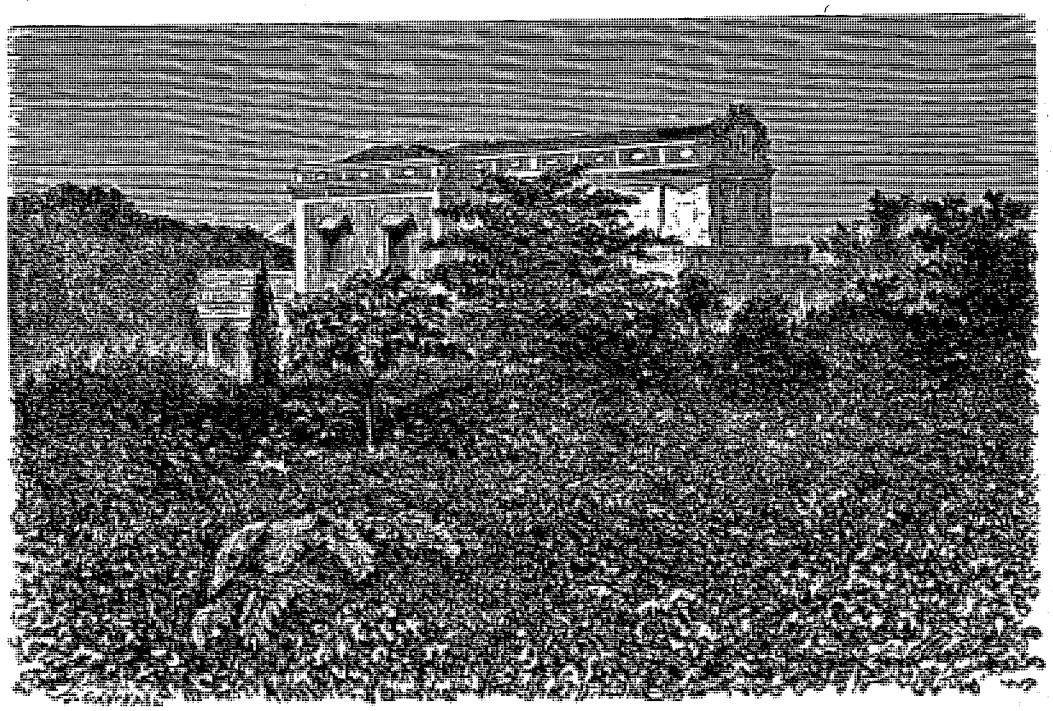
La veuve Harribakti nous reçut dans un salon tendu de damas et magnifiquement décoré ; drapée dans un léger voile de soie rose et à demi couchée sur des coussins de velours, elle brillait au milieu de toutes ses richesses ; sa figure était d'une beauté frappante, son costume étincelait de pierreries et d'or. A notre entrée, elle se souleva doucement, et nous ayant tendu la main, nous invita à prendre place à ses côtés. Sa voix douce donnait à l'élégante langue ourdhou une harmonie toute particulière ; elle m'adressa de nombreuses questions sur Paris, sur nos mœurs françaises, et principalement sur les costumes de nos dames. Mes réponses la faisaient parfois éclater de rire ; mais, ce qui l'étonnait le plus, c'est que nos dames pussent se résoudre à aller à pied dans les rues et les promenades publiques. Sa conversation vive et animée sur des sujets divers, les mots anglais qu'elle y introduisait, indiquaient chez cette femme un degré d'éducation que l'on ne s'attend guère à trouver dans les murs d'un zenanah. Elle m'invita avec aménité à renouveler ma visite, et me présenta elle-même le *pânsopari*, mélange de bétel, d'arèque et de chaux qu'il est d'habitude d'offrir aux personnes distinguées qui se retirent après une entrevue : c'est une mixture peu agréable à mâcher les premières fois, mais on s'y habitue vite ; le maître de la maison verse aussi de l'eau de rose sur les mains et la barbe de ses visiteurs.

Le lendemain, 11 juin, j'écrivis au Guicowar pour

lui annoncer officiellement notre arrivée et lui demander entrevue ; la réponse me vint le soir même, apportée de vive voix par son secrétaire particulier, un *kayeth*, plein de diplomatie et parlant très-bien l'anglais. Le roi nous envoyait ses *sâlams* en nous invitant à assister le lendemain à un grand *sowari* ou procession militaire. Il avait fait préparer un endroit d'où nous pourrions voir toute la cérémonie, et de plus il avait donné l'ordre qu'un équipage de la cour et un éléphant fussent mis à notre disposition pendant tout le temps de notre séjour à Baroda.

A l'heure convenue, le kayeth Ruttauram vint nous chercher ; la route était encombrée d'une foule compacte se rendant à la fête, et c'est avec peine que les cavaliers escortant notre voiture réussissaient, à force d'imprécations et de coups, à nous frayer un chemin. Les abords de la rivière étaient couverts de monde, toutes les maisons décorées de bannières et d'oriflammes.

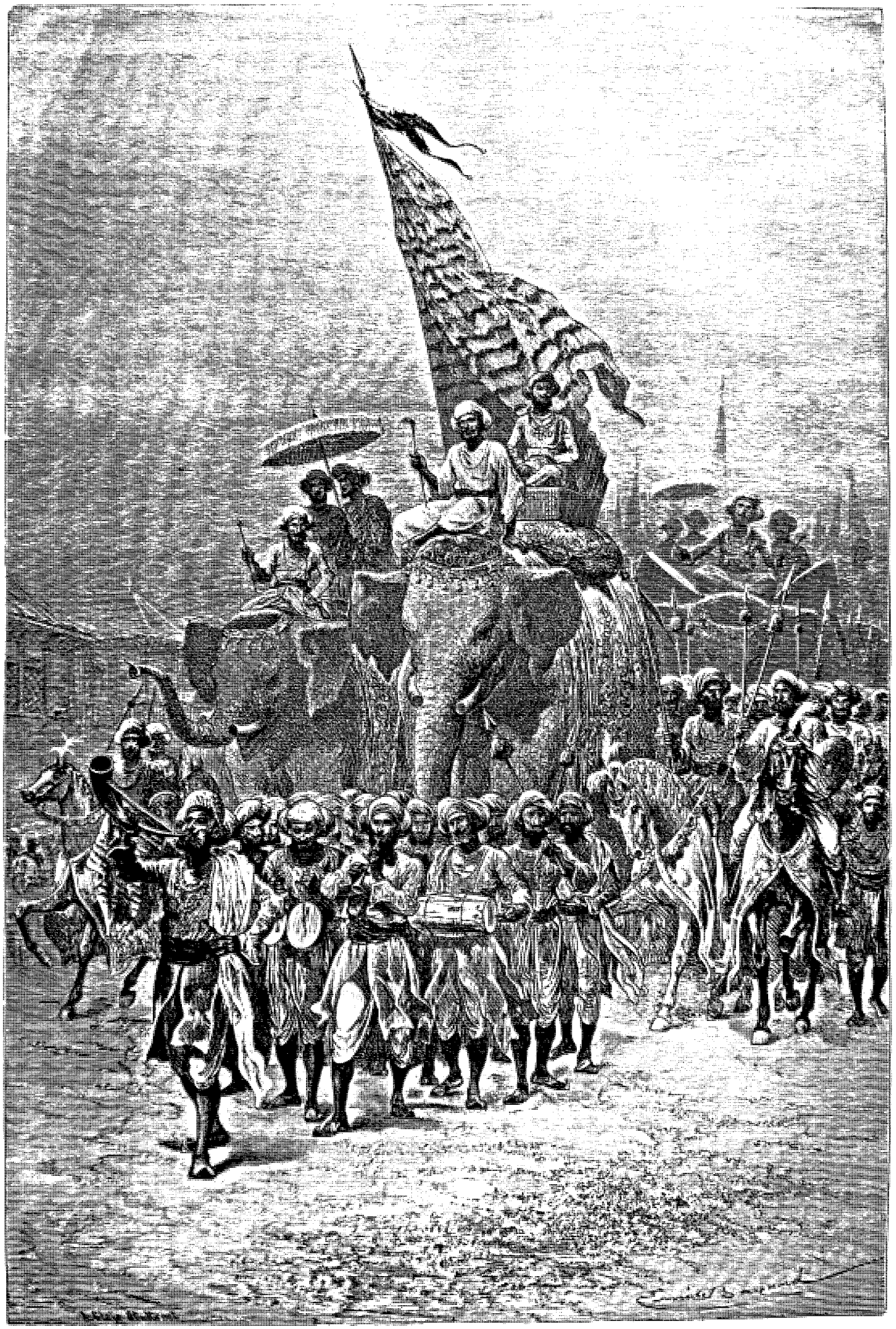
Je n'ai jamais eu, depuis, l'occasion de voir le peuple hindou sous des couleurs plus belles et plus riantes que ce jour-là. On se serait cru au moyen âge, tant les costumes brillants et les allures de la foule qui se poussait au bas de notre estrade rappelaient les descriptions de cette époque. Ici des paysans, aux énormes turbans de toile écrue, s'avancent en se tenant par la main, le nez au vent, les yeux écarquillés, et suivent avec admiration un athlète royal, géant aux allures de spadassin. Leurs femmes, gracieusement drapées dans le sarri de soie de Guzarate, surchargées de pesants ornements d'or et d'argent, s'arrêtent devant les étalages de fakirs demi-nus qui exhibent des idoles et racontent des légendes. Plus loin, des bourgeois de la ville, marchands et écrivains, vêtus de blanc, coiffés de petits turbans de couleur et l'encrier de cuivre pendu à la ceinture, forment un cercle animé ; ils critiquent la nouvelle acquisition du prince, qui ne peut



Notre résidence du jardin des Perles (voy. p. 239). — Dessin de H. Clerget, d'après M. L. Rousselet.

leur valoir que de nouveaux impôts. Des Maharates aux habits brodés d'or, la râpière au côté ; des buniahs du bazar ; de pauvres Dhers demi-nus, avec leurs traits farouches, leurs simples colliers de coquillages, leurs arcs et leurs flèches ; de gaies bayadères en pantalons collants, suivies de leurs musiciens, passent et repassent au milieu de la foule du peuple. Voici des hérauts d'armes à cheval, avec leurs longues trompettes entourées de draperies ; ils font faire place à un seigneur. Celui-ci, couvert de velours et de pierreries, le front ceint d'un *sirphej* (diadème) en diamants, qui cache à demi sa toque, arrive en caracolant sur son cheval richement caparaçonné : c'est quelque jeune noble qui se rend avec sa suite au palais pour joindre le sowari. D'élégants *rutis* (voiture hindoue) surmontés de légers dômes dorés d'où pendent des rideaux de soie, passent entraînés par quatre bœufs blancs, les cornes dorées et la bosse peinte en bleu : ce sont les équipages des dames de la cour, qui vont se poster derrière quelque treillis de marbre pour voir la cérémonie. Les rideaux s'entr'ouvrent de temps à autre, mais d'une manière si discrète, que l'on aperçoit seulement deux beaux yeux curieux. De jeunes esclaves, vêtues de rose, s'accrochent aux marchepieds des voitures de leurs maîtresses, dont elles prendront peut-être demain la place.

Les scènes varient à l'infini ; une magnifique girafe sellée, bridée et pompeusement harnachée, est conduite à travers les bazars par des serviteurs du roi ; elle excite sur son passage l'admiration de la multitude, qui pousse des exclamations capables d'effrayer un animal moins timide. En l'air plane un brouhaha de cris, de chants, de musique, près duquel le bruit d'une fête parisienne serait presque le silence. Je ne me lassais pas de contempler ce spectacle si nouveau pour moi, et qui dépassait tout ce que j'avais espéré. Ruttauram, qui voyait mon admiration, me répétait sans



L'etendard royal, dans le grand sowari, a Baroda (voy. p. 248). — Dessin d'Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

cesse : « Ce n'est rien, Sahib; c'est le sowari du Guicowar qu'il vous faudra trouver beau ! »

Elle arriva enfin cette procession, si impatiemment attendue; les soldats du guet firent débarrasser la voie et le plus profond silence régna parmi le peuple.

D'abord vinrent les troupes du rajah, commandées par des officiers européens, puis les corps arabes, les escadrons de cavalerie maharate, les *purdassis*, l'artillerie de campagne, les mousquetaires, les hallebardiers, les canonniers à dromadaire, enfin, dit-on, douze mille hommes de l'armée guicowarienne : le défilé dura plus d'une heure. Derrière s'avançait le porte-étendard royal : assis sur un superbe éléphant peint et couvert de housses brodées, il portait un drapeau en drap d'or de plus de douze mètres de haut. Autour de lui les cavaliers d'élite, chargés dans les combats de la défense de l'étendard. Armés de longues lances et de larges *tarwars* (sabres recourbés), les mains couvertes de gantelets d'acier, ils sont vêtus avec une richesse inouïe : leur justaucorps de velours cramoisi, leur culotte collante et leurs souliers pointus font le plus parfait costume de chevalier qu'il soit possible d'imaginer. Les uns portent un petit morion d'acier tenu par le turban, et une cotte de mailles sarrasine; d'autres ont d'épaisses cuirasses en peau de buffle richement brodées. Les pointes de leurs lances sont argentées, et leurs boucliers, en peau transparente de rhinocéros, ornés de bosses en or. Après eux vient un immense orchestre de tambours de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis l'immense paire de grosses caisses portées par les éléphants ou les chameaux jusqu'au petit tam-tam; ils sont plus beaux à voir qu'agréables à entendre. Suivent les nobles et barons du royaume; chacun d'eux, couvert d'or et de pierreries, monte un magnifique cheval dont la robe se distingue à peine sous les harnais et les brides plaqués d'argent et la riche housse brodée. Ils passent fièrement, lance au poing, faisant cabrer leurs coursiers à la manière hindoue; autour d'eux se pressent les serviteurs, portant leurs bannières, et les hérauts qui s'égosillent à proclamer la gloire et la magnificence de leurs maîtres. Ce froissement de riches étoffes, ce cliquetis d'épées et de bijoux, ces beaux jeunes gens sur leurs chevaux bondissants, toutes ces plumes, ces lances, ces banderoles forment un cortége étincelant auprès duquel pâlissent nos plus grandes cérémonies.

La noblesse est suivie par les hauts fonctionnaires du royaume, les ministres, les gouverneurs de provinces, les grands prêtres et les principaux courtisans. Chacun de ces personnages est monté sur un bel éléphant dont l'immense couverture à franges d'or traîne jusqu'à terre. Quatre-vingts éléphants, appréciant la richesse de leurs ornements, défilent ainsi d'un air grave et majestueux; la plupart ont la trompe et le front peints de dessins fantastiques et portent sur la tête de hautes aigrettes de plumes blanches. Chaque dignitaire est assis, les jambes croisées, dans un riche *haodah* (siége de gala) d'argent, et au-dessus de lui s'étale un splendide parasol, dont le degré de richesse indique le rang occupé à la cour. Cette partie de la procession est réellement féerique. Avec quel goût cette cérémonie avait été ordonnée ! comme tous ces soldats, ces cavaliers, ces éléphants avaient été habilement groupés pour frapper l'esprit de la multitude ! comme l'attention avait été adroitement entretenue par cette magnificence progressive jusqu'au roi, le héros du sowari !

Le voilà qui s'avance, précédé de sa famille, et ses filles et ses fils montés sur de superbes éléphants. Celui sur lequel siége le roi est un animal gigantesque. L'haodah en or massif, présent de la reine d'Angleterre, est tout étincelant de pierreries. Le Guicowar y est assis sur des coussins brodés; il porte une riche tunique en velours rouge sur laquelle se détachent une profusion de magnifiques bijoux; son turban porte une aigrette en diamants où étincelle la fameuse *Étoile du Sud*. Derrière lui se tient le premier ministre, dont le costume égale celui de son maître en richesse. Sur chaque côté de l'éléphant, quatre hommes sont debout sur des marchepieds; l'un d'eux porte le houkah donné au prince par le vice-roi de l'Inde, et les autres agitent des éventails de plumes de paon. Parmi eux se trouve aussi le héraut du roi, qui de minute en minute déploie un large drap d'or en s'écriant : « Voici le roi des rois, Khunderao Guicowar, dont l'armée est invincible et le courage indomptable. » La foule se prosterne jusqu'à ce que l'éléphant soit passé. L'animal, entièrement caché sous ses ornements, semble une montagne d'or étincelante de diamants; des hommes l'entourent en brûlant des parfums dont la fumée bleuâtre donne à la scène quelque chose de mystique.

Bientôt nous entendîmes tonner les canons, annonçant le moment de la bénédiction solennelle; puis le cortége repassa dans le même ordre, et c'est à huit heures seulement que nous regagnâmes le bungalow du capitaine. Je croyais rêver ce soir-là en me rappelant toutes les magnificences de la journée.

Le 16 juin, Ruttauram vint nous inviter de la part du roi à nous rendre au palais; il monta avec nous en voiture, et une heure après nous descendions devant l'entrée principale, simple perron de quelques pieds de haut sur lequel se tiennent les grand'gardes écossaises. Les appartements, décorés de tentures, sont d'un ensemble assez riche, mais petits. Nous arrivons à l'immense terrasse supérieure, sur laquelle s'élèvent de tous côtés des kiosques et des pavillons, quelques-uns ayant jusqu'à quatre étages. Cette masse de constructions, plantée au sommet d'un édifice presque tout en bois et dont les fondations trempent dans un sol humide, dénote beaucoup d'audace de la part des architectes et encore plus de confiance de la part du roi; les termites pourraient bien un jour faire écrouler cet imposant amas.

La surface que couvre le palais est telle que la terrasse forme un labyrinthe de cours et de corridors nécessitant un guide. Nous longeons une galerie dont le sol est littéralement couvert de souliers : c'est l'anti-

chambre royale. L'étiquette orientale oblige tout visiteur à laisser ses chaussures à la porte avant d'arriver en présence du roi, de même que chez nous il est d'usage d'ôter son chapeau. Collection complète, depuis le soulier doré à la pointe d'un pied de long jusqu'à la microscopique pantoufle de soie. Un bon courtisan eût pu, en examinant ces souliers, nous indiquer le rang, la caste et l'âge de toutes les personnes en ce moment chez le roi. Notre titre d'Européen nous exempte de cette coutume, et nous entrons bottés dans la longue vérandah où le rajah tient sa cour.

Un *choubdar*, huissier à bâton d'or, nous fraye un passage à travers la foule de solliciteurs, d'officiers et de courtisans; il annonce notre arrivée au prince par le *Maharaj! Salâm!* d'habitude. Le roi se lève, fait quelques pas vers nous, et Ruttauram nous ayant présentés, nous serre à chacun la main et nous fait asseoir à côté de lui sur un large banc de bois élégamment sculpté qui lui sert de trône. Ce banc est le seul meuble de la galerie, hors l'escabeau de Bhao Sahib, général en chef des armées. Les autres personnes, quel que soit leur rang, s'assoient par terre dans la posture habituelle aux Orientaux. C'est donc une haute marque de considération que d'être admis sur le banc royal. Quoique très-sensible à cet honneur, j'eusse préféré une chaise; mais le Guicowar, détestant les coussins comme une invention efféminée, les a bannis de la salle du trône.

Les premiers moments de notre entrevue furent silencieux. Après quelques mots de politesse asiatique, il me demanda la permission de continuer son houkah, et resta comme absorbé dans cette opération intéressante; en réalité, il voulait étudier nos physionomies avant d'engager la conversation. Je lui rendis la pareille et j'eus tout le loisir de voir à quel homme j'avais affaire. Il était vêtu d'une manière qui contrastait fortement avec son costume du sowari; habillé avec goût en toile blanche et chaussé à l'européenne, il n'avait sur lui ni la moindre broderie, ni le plus petit bijou. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, aux formes robustes et régulières, au dos un peu voûté. Sa figure est brunie par le soleil, mais par la teinte naturelle de sa peau est assez claire; ses traits caractéristiques donnent une parfaite idée de cet homme remarquable, qui réunit à une excessive bonté dans ses rapports ordinaires une cruauté inouïe dans d'autres circonstances. Il porte une légère barbe courte, qu'il a soin de tenir hérissée, à la manière maharate, en la brossant à rebrousse-poil, et sa tête est complétement rasée, moins une petite mèche au sommet de la nuque. Ses manières sont pleines de courtoisie et d'affabilité, mais plutôt bourgeoises; au lieu de se tenir inaccessible comme les autres rajahs, il ouvre son palais à tous ceux qui ont à lui soumettre une réclamation ou à lui apprendre quelque chose.

Après qu'il eut donné son houkah à un serviteur, il commença ses questions sur mon voyage et fut charmé de voir que je lui répondais directement dans son idiome guzarati. Pendant quelques heures nous causâmes : il passa en revue, avec intérêt, tous les États de l'Europe, me demandant leur importance, leur revenu, leur forme de gouvernement, leurs rapports entre eux. Il paraissait assez au courant des affaires de la France, de l'Angleterre et de la Russie, et l'accroissement du pouvoir moscovite dans l'Asie centrale le préoccupait beaucoup. Les autres nations lui étaient inconnues. Au moment de nous séparer, il me serra la main en m'exprimant le plaisir qu'il ressentait de ma visite, et je crus comprendre que ce n'était point là une simple phrase de circonstance. Il me fit promettre que je viendrais le voir tous les matins pendant mon séjour à Baroda, et comme je présentai quelques excuses, en m'appuyant sur le trajet considérable qui séparait ma demeure du palais, il m'annonça qu'il me faisait préparer une résidence dans un lieu plus rapproché.

L'origine et l'histoire de la dynastie des Guicowars sont intéressantes. Leur nom de Guicowar, qu'ils n'ont voulu abandonner pour aucun autre titre et dont ils sont fiers, signifie en maharati *gardeur de bestiaux*. Ils descendent d'une de ces familles de paysans maharatas qui, après le règne d'Aurangzeb, se rangèrent sous la bannière des Peichwas pour envahir l'empire mogol. Pillaji Guicowar, ancien domestique, devint le fondateur de la dynastie. Il commandait une partie de l'armée de ces princes, lorsqu'il s'empara, en 1724, de tout le royaume de Guzarate et de Kattywar que possède encore le souverain actuel, Khunderao.

Quelques jours après notre visite, le roi nous annonça que notre nouvelle demeure du Moutibaûgh était préparée. Le Moutibaûgh, ou « Jardin des Perles », est un élégant palais d'été, à une petite distance des faubourgs. Une longue rangée d'édifices de construction hindoue occupe un côté du jardin, qui est planté d'arbres fruitiers et de jolis bosquets; des statues, des jets d'eau, des kiosques en font un endroit charmant, et un énorme pavillon au centre enferme un musée considérable de curiosités européennes. Notre résidence était embellie par tout ce qui rend la vie agréable dans ces pays, la fraîcheur, l'ombre, un luxe confortable et une vue riante. Un nombreux domestique avait été mis à notre disposition, et notre table était entretenue à ses frais des mets les plus recherchés et des meilleurs vins d'Europe.

Une fois installé au Moutibaûgh, je devins un des hôtes assidus du palais; tous les matins, je m'y rendais en voiture et passais plusieurs heures avec le Guicowar. L'amitié que le roi avait pour moi allait en augmentant, et tous les courtisans, attentifs aux fantaisies du maître, me témoignaient le plus grand empressement. Je vivais ainsi de cette existence de cour, si semblable à ce que vit l'Europe au moyen âge. Parmi mes nouveaux amis, un de ceux que j'estimais le plus était Bhao Sahib, le favori du roi; la franchise de ses manières et l'estime qu'il me manifestait sans y mettre la vulgarité des autres courtisans, me plu-

rent, et nous devînmes par la suite très-intimes. Le matin, à son réveil, le Guicowar appelait Bhao ; il n'ouvrait les yeux que lorsque ce fidèle serviteur était devant lui, « afin, me disait-il, que la première personne sur laquelle tombe mon regard me produise une impression agréable, car c'est de la bonne ou mauvaise disposition du matin que dépendent les affaires du reste de la journée. »

Le palais de Baroda n'a rien de curieux; son immensité seule frappe. Quant aux appartements, ils sont ornés avec beaucoup de luxe et peu de goût; les meubles et les objets de fabrication européenne jurent avec les tentures hindoues et les colonnes sculptées. Le trésor royal occupe de grandes chambres à murs épais, fermées de portes en fer, que gardent de nombreuses sentinelles. Cette collection est ce que l'on peut imaginer de plus beau en fait de pierreries : des rivières de diamants, des diadèmes, des colliers, des bagues, des bracelets, tout cela provenant du pillage des trésors du Meywar, du Guzarate, du Malwa, des costumes, des manteaux brodés de perles et de pierres précieuses, d'une richesse inouïe. Parmi ces bijoux, dont la valeur se compte par centaines de millions, se distinguait un collier que le Guicowar venait de faire monter, et sur lequel brillait la fameuse *Étoile du Sud*, l'*Étoile de Dresde* et autres diamants d'une grosseur remarquable, sans doute le plus riche collier du monde. Le trésor des Guicowars est célèbre dans l'Inde, et nul autre rajah ne peut rivaliser avec eux sur ce point.

Les troupes du Guicowar, habillées et armées comme les cipayes de l'armée anglaise et commandées par des officiers européens, constituent une force bien disciplinée de quinze mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie; sur elles s'appuie l'armée irrégulière, dont le chiffre ne peut être fixé, mais que l'on peut calculer à plus de cinquante mille hommes. L'un des régiments porte le costume des grand'gardes écossaises de la reine d'Angleterre; il est monté avec un grand luxe; une des batteries d'artillerie destinée au service spécial du roi a des canons en argent; on la décore du nom pompeux de *Dulbadul*, ou le « Nuage de fumée. »

Le Guicowar entretient à sa cour un grand nombre de bouffons, personnages importants; leurs plaisanteries, parfois du plus mauvais goût, n'épargnent personne. Rangés autour du trône, ils attaquent de leurs saillies les nobles qui viennent saluer le roi, et souvent il faut à ces grands seigneurs toute la dignité hindoue pour conserver leur gravité. Ils jouent mille tours aux courtisans, attachent leurs écharpes, font tomber leur turban; quelquefois le noble ainsi insulté se venge d'eux en les faisant assassiner. Quant au roi, plus la plaisanterie est réussie, plus il rit à se tordre sur son banc : tout cela dans l'intimité de la cour; dès qu'il y a une cérémonie ou une circonstance officielle, la dignité calme de l'Hindou reprend le dessus.



Nautchni ou bayadère, à Baroda. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

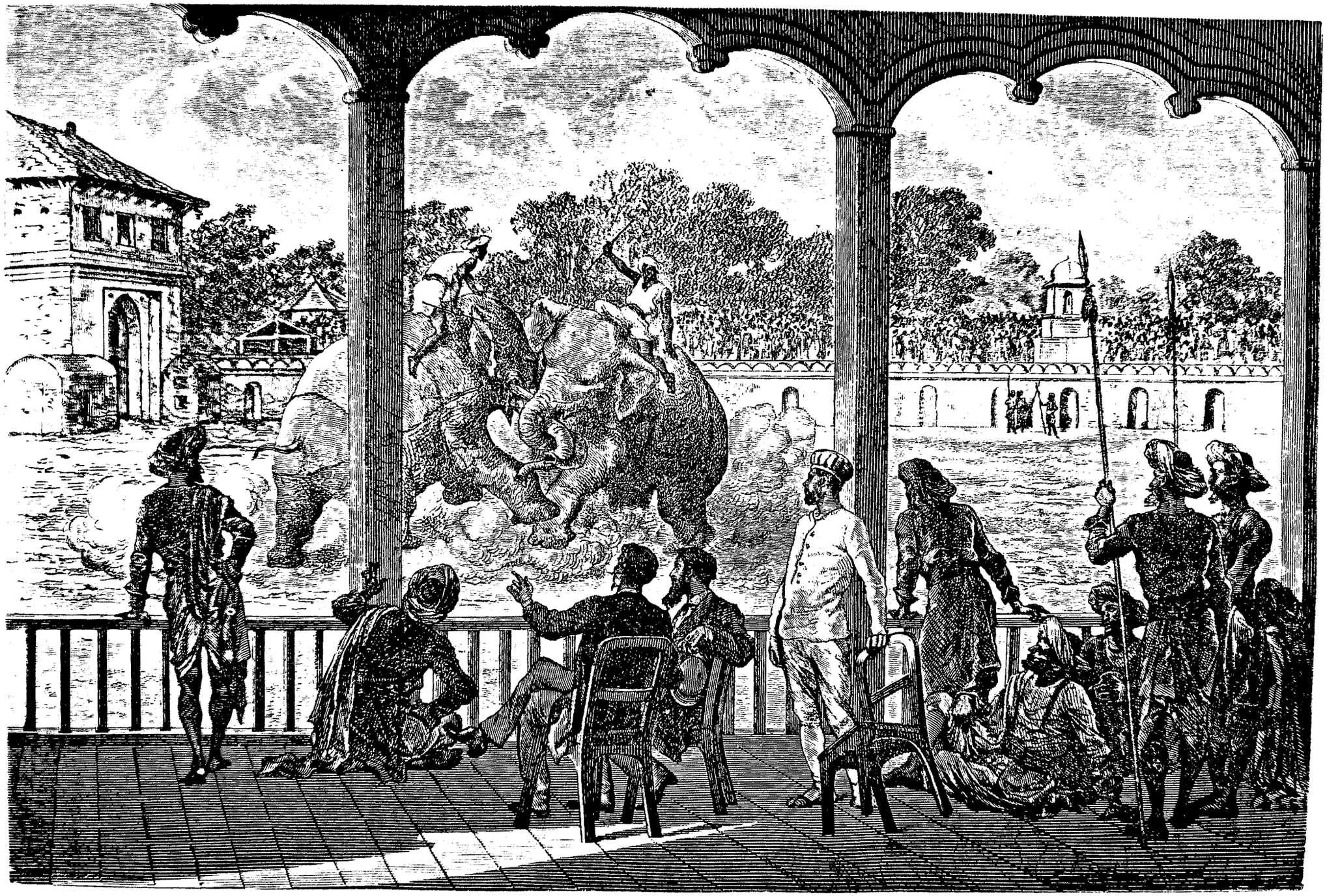
De nombreuses et jolies jeunes filles, couvertes de bijoux et vêtues de légers sarris, se mêlent à la foule bigarrée qui remplit le palais. Ce sont des bayadères, et elles ont liberté entière de pénétrer où il leur plaît. Elles arrivent jusqu'au roi, s'assoient par terre, causent avec le plus grand sans-gêne. Ce curieux privilége accordé aux bayadères est des plus utiles : leur présence supplée un peu à l'absence des dames, enfermées dans leur zenanah.

Le soir, les luths résonnent de tous côtés; les chambres et les terrasses sont illuminées; des cercles brillants se forment autour de ces charmants nautchnis, dont les chants et les danses donnent au palais un aspect de fête. Pendant ce temps, le roi et ses ministres tiennent leur *kutchery* (conseil) et discutent les affaires d'État en fumant leur houkah.

Quant à nous, ce n'est guère que vers les dix heures que nous regagnons notre solitude du jardin des Perles.

Louis ROUSSELET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Combat d'éléphants, à Baroda. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

LES FÊTES ET LES CHASSES DU GUICOWAR.

Les combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. — La lutte à coups de griffes. — Les astrologues peu complaisants. — La chasse aux antilopes. — La chasse aux sangliers. — La chasse au tigre. — La ménagerie du roi.

Vers la fin du mois de juin, les pluies nous laissèrent un peu de répit et le Guicowar en profita pour commencer la série de fêtes qu'il s'était promis de nous donner. Ce ne furent plus que chasses, joûtes et combats.

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes coutumes du moyen âge dans leur splendeur primitive. L'appauvrissement de leurs États a obligé la plupart des autres rajahs de dépouiller d'une grande partie de leur luxe ces magnifiques cérémonies, et chez quelques-uns l'influence anglaise a fait introduire des usages européens qui s'allient mal avec le goût du pays.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux sont de tous les divertissements ceux que le Guicowar préfère; il y dépense des sommes énormes. D'un caractère ardent et sanguinaire, il aime avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes est toujours en danger. Il organise lui-même ces fêtes avec une générosité qui va jusqu'à l'extravagance. Ses parcs renferment un grand nombre d'éléphants, employés spécialement pour les combats, et une semaine se passe rarement sans un de ces spectacles. L'éléphant, qui est en général un animal d'une grande douceur, peut être amené par un système de nourriture excitante à un état extrême de rage, que les Indiens appellent *musth;* il devient alors furieux et attaque tout ce qui se présente à lui, hommes ou animaux. Les mâles seuls peuvent devenir musth; il faut les nourrir pendant trois mois de sucre et de beurre pour obtenir ce résultat.

Le Maharajah m'annonça un jour, avec un bonheur évident, que le lendemain aurait lieu un combat d'éléphants. Nous allâmes voir les deux animaux qu'on allait mettre aux prises et sur lesquels de nombreux paris étaient déjà engagés. Ces deux énormes bêtes, chargées de chaînes en fer d'un poids considérable, étaient enfermées chacune par une clôture épaisse. Une foule compacte se pressait tout autour, louant ou critiquant les qualités ou les défauts de chaque animal. Le roi allait et venait au milieu des courtisans comme un simple particulier, gesticulant, criant et pariant avec les autres. Je fis aussi quelques paris avec le rajah, Bhao et plusieurs nobles, simplement pour suivre l'exemple général, car j'eusse été fort embarrassé de savoir pourquoi je donnais la préférence à l'un des éléphants plutôt qu'à l'autre.

Le lendemain, Harybâdada, le grand veneur, vint nous chercher en voiture au Moutibaûgh pour nous conduire à l'*hâghur*, ou arène des éléphants, située dans l'ancien palais des nababs du Guzarate, édifice d'une assez grande antiquité. Un beau portique conduit dans une vaste cour entourée de bâtiments en briques, avec revêtement de pierres sculptées, dont l'ensemble rappelle le style François Ier. Après avoir traversé des appartements sombres et abandonnés, nous entrâmes dans la loge du roi, où se trouvaient déjà réunis les principaux courtisans, assis sur des coussins autour du trône et des fauteuils préparés pour nous. L'arène, que nous dominions en entier, a la forme d'un vaste parallélogramme de trois cents mètres de long sur deux cents de large; elle est complétement entourée de murailles épaisses; un grand nombre de portes étroites permettent aux hommes d'entrer ou de sortir, sans que l'éléphant puisse les suivre. Le sommet des murs est garni d'estrades, qui sont livrées à la multitude, passionnée pour ces sortes de spectacles; les toits des maisons voisines, les arbres même sont couverts d'une foule bigarrée et bruyante comme à toutes les fêtes. Sur un tertre élevé, se groupent les éléphants femelles, qui semblent prendre grand plaisir à ce spectacle. Dans l'arène même sont les deux mâles, enchaînés chacun à l'une des extrémités; ils expriment leur fureur par des sons de trompe et enfoncent avec rage leurs défenses dans le sable. Par un curieux instinct, l'éléphant *musth* reconnaît toujours son *mahout* ou cornac et s'en laisse approcher même dans cette circonstance. De gracieux jeunes gens, presque nus, se promènent par groupes; ce sont les *sâtmariwallahs*, qui remplissent ici le même rôle que les *toréadors* dans les combats de taureaux et que l'on me permettra d'appeler *éléphantadors*. Ils ne

1. Suite. — Voy. p. 209 et 225.

portent qu'un léger turban de couleur et un petit caleçon très-collant, qui ne doit offrir aucune prise à la trompe de l'éléphant. Les plus agiles ont pour seules armes une cravache en nerf de bœuf et un voile de soie rouge; d'autres sont munis de longues lances, et enfin un petit nombre portent une fusée placée au bout d'un bâton et une mèche allumée. Ces derniers ont la mission la plus grave; ils doivent se porter dans différents points de l'arène et accourir pour sauver l'éléphantador en danger. Ils se placent devant l'animal en furie et font éclater sur lui leur fusée; l'éléphant effrayé recule et l'on peut alors secourir le blessé. Mais il ne leur est permis d'user de ce moyen que lors d'un danger pressant; pour chaque méprise ils sont réprimandés, et s'ils laissent tuer l'éléphantador, ils sont punis sévèrement. Tous ces jeunes gens, généralement choisis parmi les plus beaux et les mieux faits, sont d'une agilité surprenante.

Quelques instants après nous, le Guicowar pénétra dans la loge et prit place entre le grand veneur et moi; le signal fut donné et l'arène évacuée pour le *kousti* (lutte). Les mahouts prennent place sur le cou de leurs éléphants; les chaînes sont enlevées et les deux animaux se trouvent en présence. Après un instant d'hésitation, ils marchent l'un vers l'autre, la trompe levée et rugissants. La rapidité de leur course va en augmentant et la rencontre a lieu au centre de l'arène. Leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable et la violence du choc est telle que leurs pieds de devant perdent terre et qu'ils restent arc-boutés l'un contre l'autre. Chacun d'eux voit avec fureur le mahout de son adversaire et tâche de le saisir. La lutte s'engage, les trompes s'enlacent comme des bras, et les cornacs ont quelquefois à se défendre avec leurs piques. Pendant quelques minutes, les éléphants restent front contre front, jusqu'à ce que l'un d'eux faiblisse et sente qu'il va être vaincu. Ce moment est critique, car l'animal sait bien que pour fuir il doit présenter le flanc à son ennemi, qui peut le percer de ses défenses ou le renverser. Aussi le vaincu, réunissant toutes ses forces, repousse d'un seul bond son adversaire et prend la fuite. Le combat est décidé, des clameurs éclatent de tous côtés et les assistants s'occupent plus de leurs paris que des éléphants.

Il s'agit alors d'emmener le vaincu et de laisser le champ libre au vainqueur. Des hommes arrivent portant de grandes pinces en fer dentelées et dont les manches très-longs sont réunis par un ressort. Ils lancent avec adresse une de ces pinces à un pied de derrière de l'animal; par l'effet du ressort, cette pince reste fixée, les longs manches s'engagent entre les jambes de l'animal et les dents entrant à chaque pas un peu plus dans la peau, l'éléphant s'arrête court. Immédiatement il est entouré, enchaîné, lié et conduit par une troupe d'hommes armés en dehors de l'arène. Le vainqueur y reste seul, son mahout en descend, la pince est retirée et le *satmari* commence.

C'est le second acte, c'est-à-dire le combat entre l'éléphant et les hommes. L'hâghur est envahi par la brillante troupe des éléphantadors et des porte-fusées, qui accourent de tous côtés en criant. L'animal, ahuri par cette invasion subite, reste indécis, mais bientôt il reçoit un coup de cravache sur la trompe, des lances le piquent de toutes parts, et furieux il s'élance sur un des assaillants. Un autre passe devant lui en agitant son voile rouge; l'éléphant le poursuit, mais, continuellement taquiné, il change souvent de course et ne saisit personne. Après un quart d'heure d'efforts inutiles, il comprend enfin son erreur et, changeant de tactique, il attend. Alors un des meilleurs éléphantadors s'avance vers l'animal, lui donne un vigoureux coup de cravache, et bondit de côté au moment où la trompe va le saisir. Mais l'éléphant ne le quitte plus; cette fois il a choisi son ennemi et rien ne peut le lui faire abandonner; il ne reste plus au coureur qu'à gagner une des petites portes et à sortir de l'arène. L'animal, aveuglé par la furie, vient frapper la muraille, et se figurant tenir enfin son assaillant, piétine le sol avec rage.

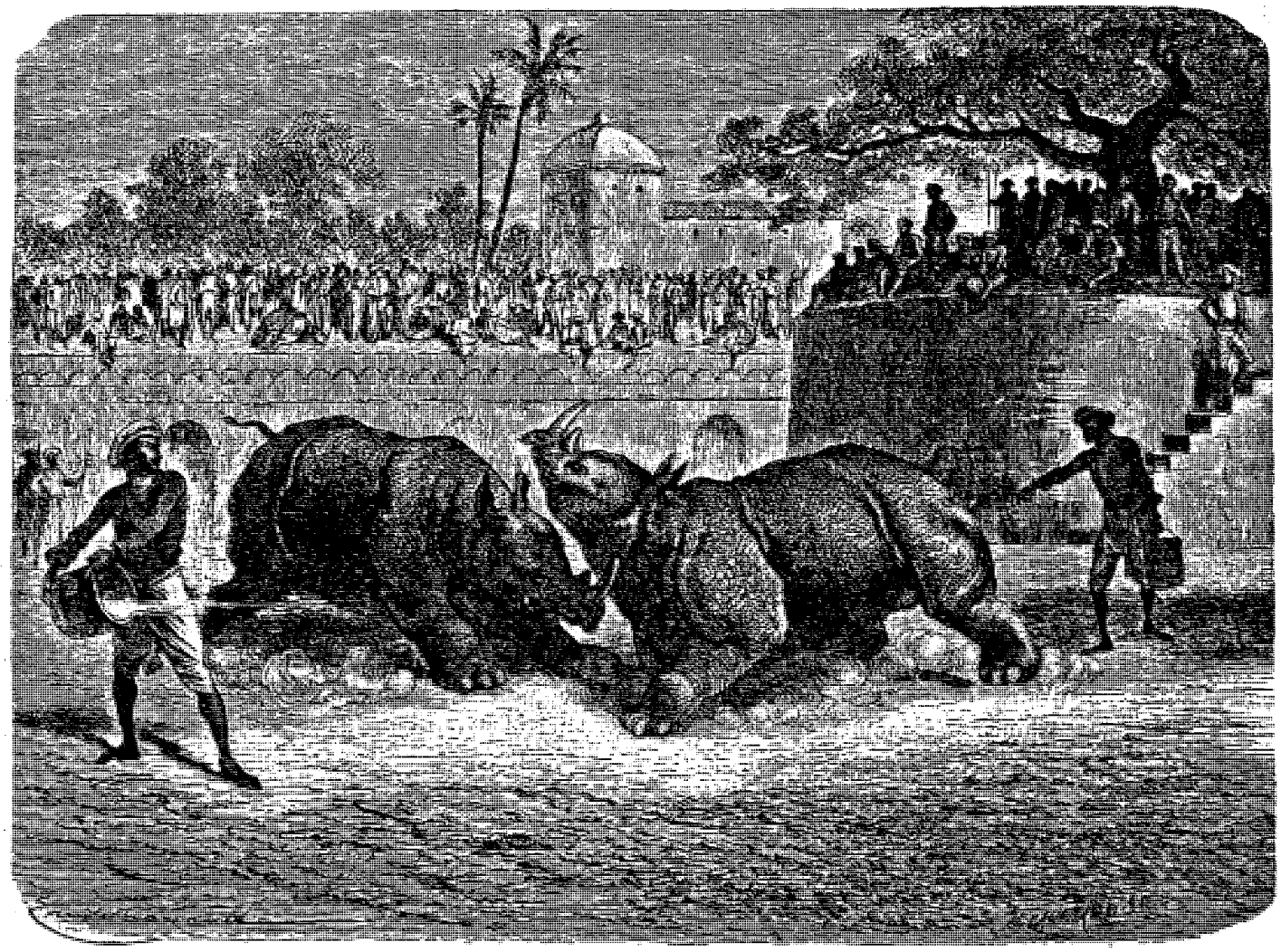
Dans le premier combat auquel j'assistai, l'éléphant poursuivait avec acharnement un jeune homme très-bon coureur, et malgré les coups de lance qui l'assaillaient, ne le perdait pas un instant de vue. Éperdu, le fuyard voulut gagner une des issues, mais au moment où il l'atteignait, la trompe de l'animal le saisit au poignet; il fut enlevé en l'air et jeté avec force contre terre. Une minute de plus et l'énorme pied déjà levé lui écrasait le crâne, quand un des portes-fusées, se précipitant au-devant de l'éléphant, le couvrit de flammes; l'animal s'enfuit en rugissant.

Enfin les trompettes sonnent et les éléphantadors disparaissent par les petites portes. L'éléphant ne comprend pas cette fuite soudaine et paraît s'attendre à quelque attaque imprévue. Une porte s'ouvre et un cavalier maharate entre dans l'arène, la lance au poing, monté sur un élégant cheval dont la queue est coupée très-court afin de ne pas donner de prise à l'éléphant. Celui-ci accourt avec fureur, en dressant la trompe, afin d'écraser l'être qu'il hait le plus. Il a en effet pour le cheval une aversion toute particulière, qu'il manifeste même dans ses moments de plus grande douceur.

Ce troisième acte du combat est le plus gracieux. Le cheval, admirablement dressé, ne bouge que sur l'ordre du cavalier, et celui-ci permet à l'éléphant de le toucher presque avec sa trompe, avant de bondir de quelques pas. Il attaque de sa lance l'énorme bête, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs; il l'amène au paroxysme de la rage; mais en ce moment même l'éléphant manifeste son intelligence extraordinaire; feignant de ne plus s'occuper du cavalier, il se laisse approcher par derrière, et faisant volte-face avec une étonnante rapidité, il est sur le point de saisir le cheval, qui ne se sauve que par un bond désespéré. Enfin le combat est terminé, le cavalier s'éloigne. Les porteurs de pinces, accueillis par les huées de la foule,

entrent pour reprendre l'éléphant. Ces pauvres gens ont fort à faire, car l'animal les charge et ils ne l'arrêtent qu'avec difficulté. Le roi fait amener le porte-fusées qui a sauvé la vie au pauvre sâtmariwallah et lui donne en récompense une pièce d'étoffe brochée et une bourse de cinq cents roupies.

Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité : c'est celui des rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître. A notre arrivée, les deux vilains animaux sont mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît être très-mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter; enfin ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quartes, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer sa corne sous la tête de son ennemi. C'est du reste là leur seul point vulnérable; aussi celui qui se trouve dans cette mauvaise position, tourne-t-il subitement la tête de manière à ce que la pointe repose sur l'os de sa mâchoire au lieu de lui traverser la gorge. Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se

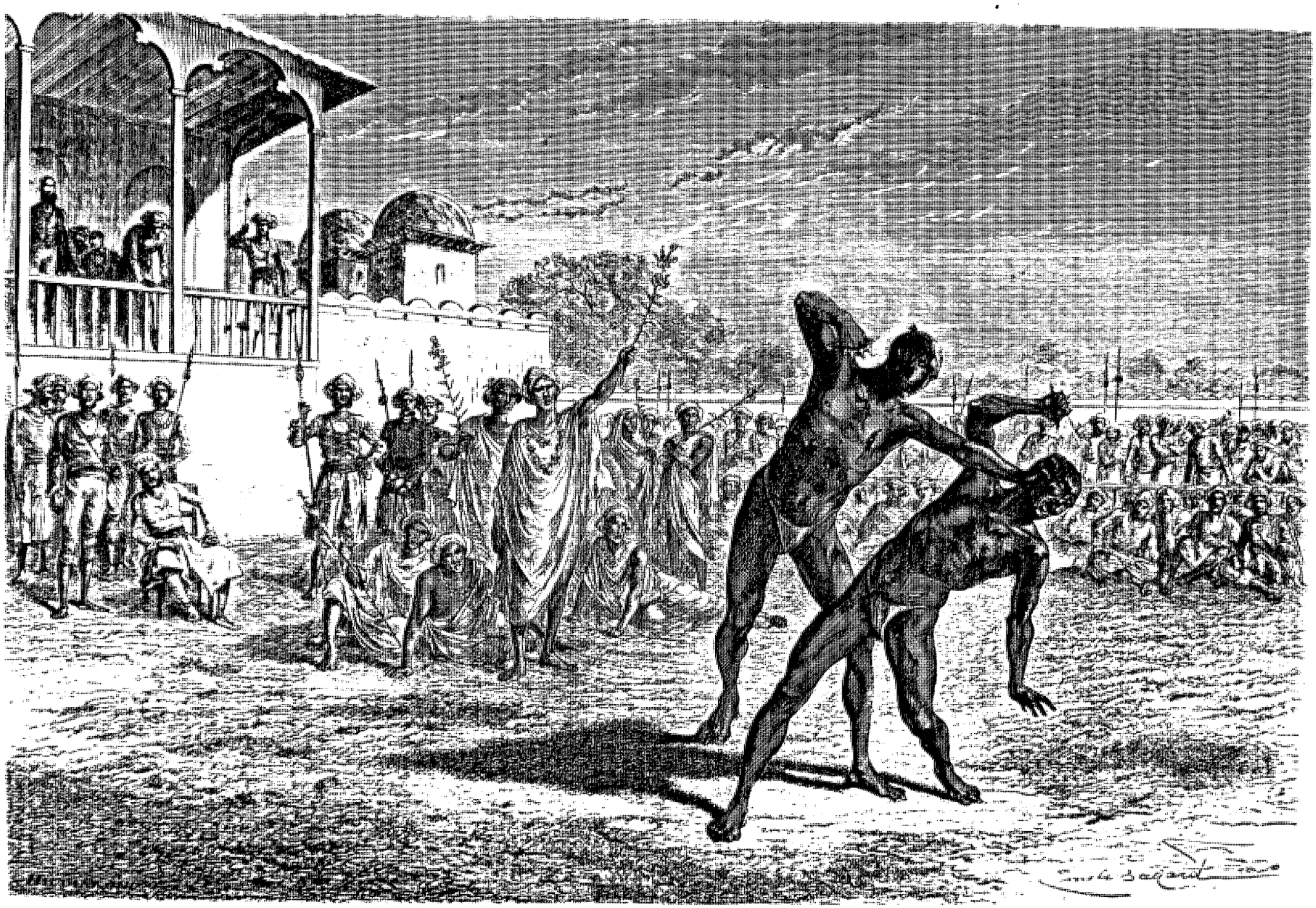


Combat de rhinocéros, à Baroda. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

séparent, et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent à plusieurs reprises avec une fureur croissante; leurs cornes se heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les rafraîchir et leur permettre de soutenir la lutte. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat; une fusée les sépare, puis ils sont attachés, lavés et emmenés.

Dans les combats d'animaux, les buffles aussi montrent une fureur terrible. Leurs cornes énormes sont une arme redoutable que redoute le tigre lui-même, et leur agilité les rend bien plus dangereux que l'éléphant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'hâghur de Baroda entre un âne et une hyène, et qui le croirait ! c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des bravos de la foule.

La passion du Guicowar ne se borne pas à faire combattre tous les animaux que l'on peut dresser pour ces sortes de jeux, il entretient encore à sa cour une véritable armée d'athlètes, célèbres dans l'Inde entière. Il se glorifie du reste d'être lui-même un *pehl-*



Le Nucki kakousti, à Baroda. — Dessin de Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

whan ou lutteur et se livre journellement à ces exercices. Chaque matin, après avoir fait ses ablutions, il se rend sur la terrasse du palais et lutte avec un de ses pehlwhans. Amateur consommé, il est très-jaloux de son talent, et serait certainement furieux si le lutteur laissait voir la moindre condescendance dans le jeu; celui-ci est donc obligé de se battre franchement avec le roi et cependant de finir en bon courtisan par lui laisser la victoire. Ces lutteurs sont recrutés dans toutes les provinces de l'Inde, mais ils viennent principalement du Pandjâb et du pays de Travancore. Élevés dès leur enfance dans cette profession, ils atteignent un développement de muscles extraordinaire. Leur nourriture, leur mode de vie et leur habitation sont réglés par le roi lui-même, qui les soigne un peu comme ses buffles et ses éléphants de combat.

Les premiers combats devaient avoir lieu le 19 juillet et nous nous rendîmes à l'hâghur pour y assister. Le rajah et ses courtisans étaient déjà arrivés et s'étaient rangés sur des chaises autour d'une arène couverte de sable. On n'attendait plus que nous, et à peine fûmes-nous assis, que deux hommes presque nus, taillés en Hercules, vinrent saluer le roi. S'étant placés au centre du cercle, ils se donnèrent une accolade fraternelle et s'enlacèrent. La règle de la lutte est que l'un des combattants renverse son adversaire sur le dos ou bien l'oblige à se déclarer vaincu. Quand l'un d'eux tient l'autre accroupi sous lui et ne peut réussir cependant à le renverser, il lui tord le poignet et essaye de le lui rompre; celui-ci demande alors grâce; mais l'ardeur qu'ils apportent à ces jeux est telle, que souvent ils préfèrent supporter la douleur que de s'avouer vaincus, et il faut interrompre la lutte sans résultat.

Un spectacle bien plus terrible, et qui ne se voit plus aujourd'hui qu'à Baroda, est le *nucki kakousti* (lutte à coups de griffes). Là les combattants, entièrement nus, parés de couronnes et de guirlandes, se déchirent avec des griffes. Ces armes étaient autrefois en acier, et rendaient certaine la mort de l'un des lutteurs; on les a supprimées comme trop cruelles. Celles qu'on emploie aujourd'hui sont en corne et attachées sur le poing fermé avec des lanières. Les lutteurs, enivrés de *bâng* (opium liquide, mêlé d'une infusion de chanvre), se ruent les uns sur les autres en chantant; leur figure et leur tête sont bientôt ensanglantées, et leur frénésie ne connaît plus de bornes. Le roi, les yeux hagards et les veines du cou gonflées, contemple ce spectacle avec une telle passion, qu'il ne peut plus rester immobile et imite du geste les actions des lutteurs. L'arène se couvre de sang, le vaincu est emmené quelquefois mourant, et le vainqueur, la peau du front pendant en lambeaux, vient se prosterner devant le roi, qui lui passe au cou un collier de perles fines et le couvre d'habits précieux. Un épisode surtout me dégoûta tellement, que, sans me soucier de l'effet que mon départ pouvait produire sur le Guicowar, je me retirai. L'un des lutteurs, que le bâng n'avait qu'à demi enivré, fit mine de vouloir fuir aux premiers coups qui lui furent portés; son adversaire le renversa et ils vinrent rouler ensemble à nos pieds. Le vainqueur, voyant le malheureux demander grâce, se tourna vers le roi pour savoir s'il devait le laisser se relever; mais celui-ci, tout à la passion du spectacle, s'écria : *Maro! maro!* (frappe! frappe!) et le crâne de l'infortuné fut impitoyablement déchiré; quand on l'emporta, il avait perdu connaissance. Ce jour-là, le rajah distribua parmi les vainqueurs une valeur de colliers et d'argent de plus de cent mille francs.

Le Guicowar est fort superstitieux. Pendant plusieurs jours nous ne pûmes commencer nos chasses, parce que les astrologues n'avaient pas trouvé un jour propice. Tous les matins, les vénérables pandits, chaussant leurs lunettes, se rangaient en cercle et faisaient semblant de consulter des tables de cuivre couvertes de signes cabalistiques. Au bout d'une heure, l'un d'eux arrivait vers nous en branlant la tête et annonçait au roi d'un air mélancolique que les augures n'étaient pas favorables. Ils agissaient ainsi dans une intention que je ne pouvais comprendre, et la plaisanterie me semblait poussée un peu loin. Heureusement le rajah se montra tellement contrarié, et manifesta un désir si vif de suivre mon conseil, et de laisser là les astrologues et leur grimoire, que la permission nous fut donnée le lendemain.

Dès le matin du jour fixé, les éléphants avec leurs haodahs de chasse étaient rassemblés devant le palais; des cavaliers allaient et venaient, portant les ordres aux villages où nous devions aller, et la foule des valets de toute sorte se démenait d'une manière bruyante. Le roi monta seul sur un éléphant; j'en occupai un avec Bhao Sahib, et Schaumburg un autre avec Harrybâdada. Nous formions un cortége des plus gais; des palanquins nous accompagnaient, portant les fusils et les provisions de bouche. Le roi, heureux de reprendre un de ses exercices favoris, riait aux éclats des quolibets et des saillies que les bouffons, perchés sur un éléphant, lançaient à la foule.

Nous étions au 22 juillet : l'air était chargé d'une légère vapeur qui donnait au feuillage des arbres et à la verdure des champs une grande vivacité; le ciel, légèrement couvert, présageait une admirable journée de chasse. La saison des pluies n'a pas ici la même violence que dans le sud, et à l'exception de juin et d'octobre, qui sont très-pluvieux, les mois intermédiaires sont comme l'été d'Europe. Toutefois, au sortir du village de Binagaum, nous trouvâmes le terrain tellement détrempé par les derniers orages, que les éléphants enfonçaient de plusieurs pieds; et il fallut les abandonner. Nous prîmes des chevaux et fîmes ainsi une ou deux lieues jusqu'à une *nullah* (ravine) fortement encaissée. Le passage occasionna un peu de confusion dans la troupe et nous prit plus d'une heure. De l'autre côté, nouveau désappointement : les chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail dans le sol ramolli, et leurs efforts pour se dégager, joints à la panique qui s'emparait d'eux, jetèrent un désordre com-

plet parmi nous. Plusieurs cavaliers furent renversés. Sur ces entrefaites, une pluie fine commença à tomber. Le Guicowar était au désespoir; si les astrologues nous avaient vus dans cette piteuse position, ils auraient certes bien ri. Il ne fallait plus songer à chasser, mais bien à rentrer de la meilleure manière possible; le signal fut donné, et chacun s'évertua à regagner le terrain solide.

Pour compenser cette journée, le grand veneur reçut l'ordre d'organiser une grande chasse aux antilopes, dans les réserves d'Étola, près d'une station de chemin de fer. Avant notre départ, Harrybâdada répondit sur sa tête que la mésaventure de Binagaum ne se renouvellerait pas et que nous trouverions les terrains en bon état. Tout fut préparé soigneusement, et un train spécial ayant été mis à la disposition du roi, nous montions, le 2 septembre, dans le wagon royal, offert au Guicowar par la Compagnie du chemin de fer. C'est un salon d'une richesse et d'une élégance inouïes, tendu de brocard et meublé à l'asiatique; au centre est un trône destiné au roi, mais que celui-ci n'occupe jamais. Le Guicowar ne manifeste qu'une confiance limitée dans les inventions européennes; quand il utilise le chemin de fer, il fait monter son favori, Bhao Sahib, sur la locomotive, se figurant par là mettre sa personne à l'abri de tout accident. Il a peut-être un peu raison, car il suffirait d'un mécanicien gagné par des conspirateurs pour envoyer le roi et sa cour dans un autre monde; dans ce pays tous les moyens sont bons pour se défaire d'un ennemi.

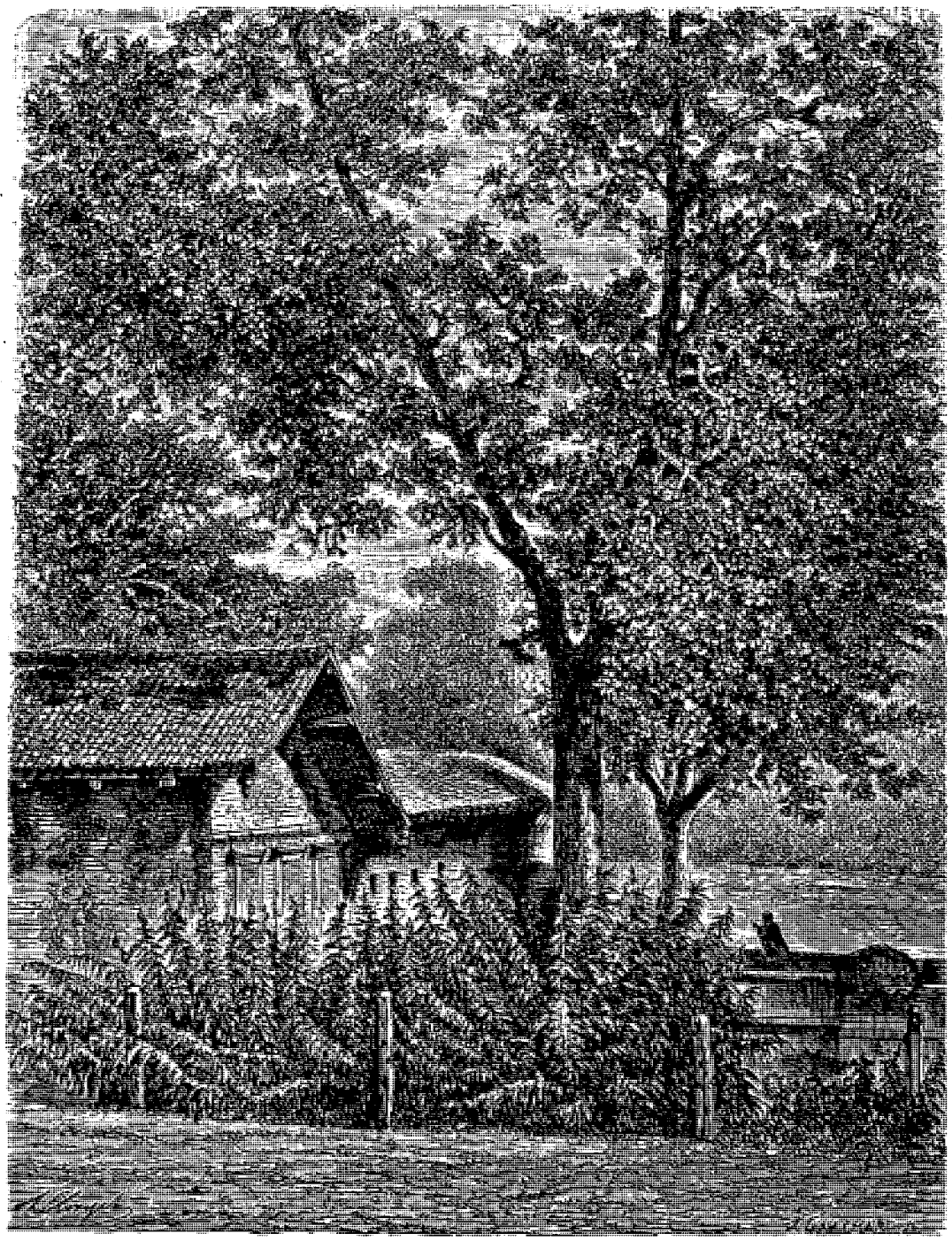
Nous arrivons sans encombre à la station d'Étola, où sont réunis les gens de l'escorte et nos chevaux. Aucun de nous n'est muni de fusils. Ce sont deux jolies panthères qui vont chasser pour nous. Chaque animal, couché dans un palanquin porté par quatre hommes, est attaché par une chaînette, et les yeux couverts d'un petit capuchon de cuir, reste parfaitement tranquille au milieu du tumulte qui se fait autour de lui. Les chasseurs, ou plutôt les spectateurs de la chasse, sont en grand nombre; on les divise en deux troupes : l'une dirigée par le roi, l'autre par Bhao. Schaumburg et moi, nous faisons partie de celle du roi, et nous sommes bientôt à cheval à ses côtés; des cavaliers scindiens, des Maharates et des musulmans forment une suite pittoresque. Nous marchons en troupe serrée, entourant la panthère portée dans son palanquin; de tous côtés apparaissent des troupeaux d'antilopes qui nous regardent avec curiosité ou prennent la fuite. Toute la tactique de cette chasse consiste à s'approcher par diverses évolutions d'un troupeau, en se tenant toujours sous le vent, car autrement les boucs flairent rapidement la panthère. Les cavaliers eux-mêmes n'inspirent que peu de défiance à ces animaux qui sont habitués à voir journellement du monde dans les champs et qui n'ont jamais entendu un coup de fusil. Quand le roi juge la distance convenable, la troupe s'arrête; la *tchita* (panthère) est descendue du palanquin et l'on retire le capuchon qui lui couvre les yeux. Elle reste un instant immobile, puis se dirige en rampant vers le troupeau; elle s'approche ainsi jusqu'à ce que les antilopes l'aperçoivent et prennent la fuite. Les chasseurs suivent au galop pour assister à la capture et à l'agonie de l'antilope. La panthère tient sa proie entre ses griffes et plonge ses dents dans le cou de l'animal; un valet s'approche, lui remet le capuchon sur les yeux et l'arrache avec quelque difficulté à son festin. Pour la récompenser, on lui donne à boire une écuelle du sang de l'antilope, puis on la replace dans son palanquin, et la chasse continue. Le plus curieux, c'est que la panthère ne s'attaque jamais aux biches ou aux faons, mais saisit toujours un bouc, même s'il ne s'en trouve qu'un seul dans le troupeau. Après plusieurs captures, la tchita se fatigue, et alors la chasse devient plus intéressante, car il arrive souvent que le *black buck* attaqué se défend bravement de ses cornes et réussit à s'échapper. L'antilope mâle est un magnifique animal; il a les cornes droites et longues parfois de quatre pieds. Il se distingue des biches par une bande noire sur le dos, qui gagne de plus en plus avec l'âge et arrive chez les plus vieux jusqu'au ventre, où le pelage est toujours d'une blancheur éclatante.

Le soir venu, nous avions capturé quinze superbes boucs; le roi donna le signal de la retraite et partit au galop. Arrivés au rendez-vous, nous y trouvâmes la troupe dirigée par Bhao, qui, moins heureuse, n'avait rapporté que neuf antilopes. Des tentes étaient dressées dans une belle clairière entourée de grands arbres, et un magnifique dîner nous attendait. Le coup d'œil était des plus animés : les domestiques de la cour passaient chargés de grands plateaux; les valets dépeçaient le gibier et le chargeaient sur des chameaux; des éléphants arrivaient de Baroda avec les porteurs de torches qui devaient nous reconduire; les derniers rayons du soleil doraient tout ce spectacle et illuminaient ces groupes de courtisans, de soldats et de chevaux. Après le dîner, la cavalcade se forma; nous montâmes sur les éléphants, et notre entrée à Baroda se fit à la lueur des torches et au son du tam-tam et du hautbois.

Pendant plusieurs jours nous continuâmes ces chasses. Dans l'une d'elles, les veneurs, au lieu d'être à cheval, se placèrent sur des chars maharates traînés par des bœufs. Ce sont de très-petites voitures à deux roues, très-légères et se renversant au moindre choc : il est facile de comprendre l'effet qu'elles produisent quand on les lance sur un terrain inégal et couvert de broussailles. Les petits bœufs qui les traînent sont très-bons coureurs, et la vue des panthères les excite beaucoup. Les chutes sont fréquentes, mais heureusement peu dangereuses, et ne font qu'exciter l'hilarité; les cahots sont ce qu'il y a de plus désagréable, car le char est entièrement en osier et manque de ressorts.

Un des *sports* les plus intéressants est la chasse à courre au sanglier, que les Anglais désignent sous le nom de *pig-sticking*. Les terrains aux environs de Ba-

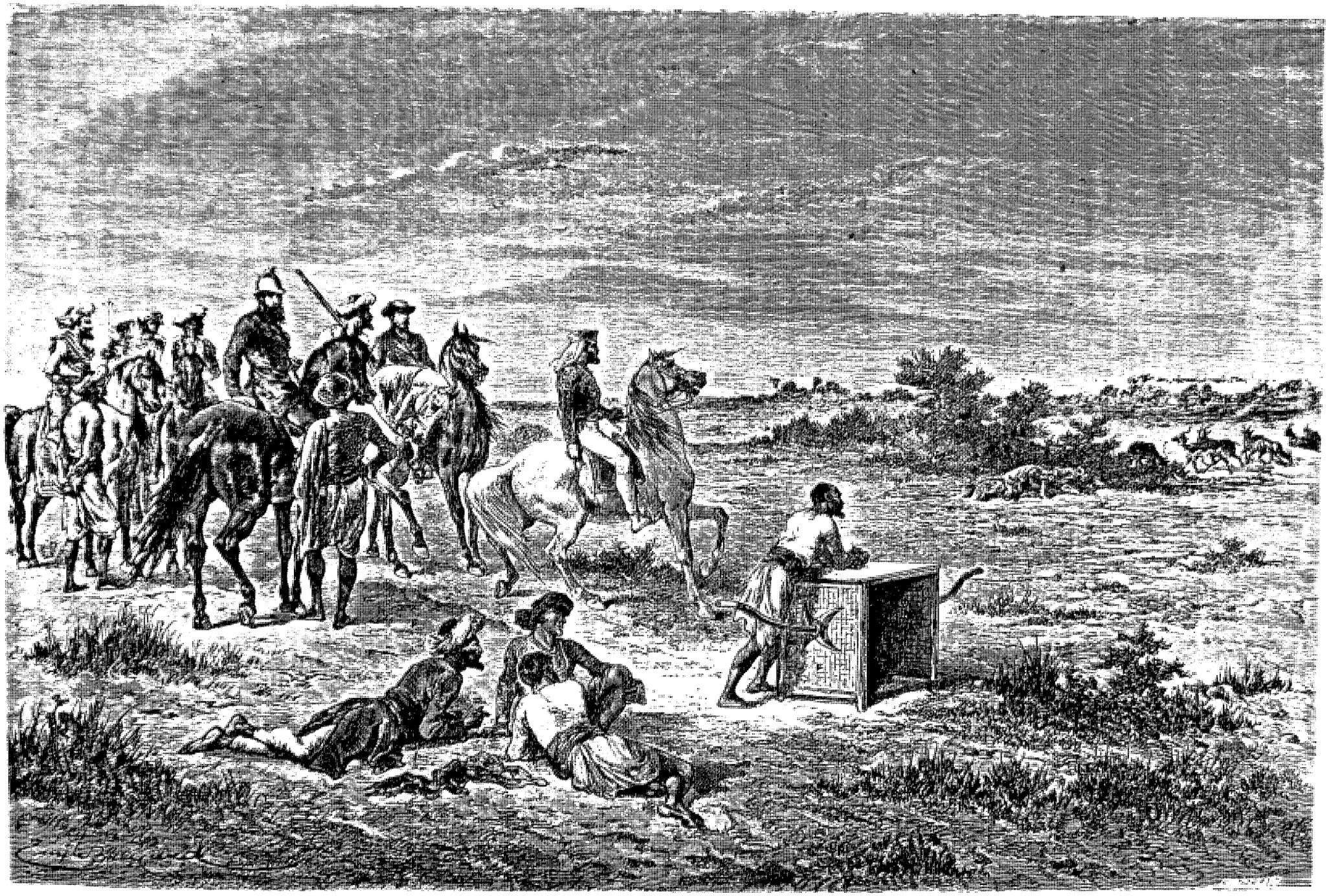
roda offrent toutes les facilités pour ce genre de chasse, et le Guicowar m'en fit voir plusieurs. Les chasseurs, généralement au nombre de huit ou dix, montent des chevaux bien dressés et habitués à cet exercice ; ils ont chacun une lance courte, de six à huit pieds de long, armée d'une pointe en acier très-acérée. Ils sont, en outre, accompagnés de pages portant d'autres lances pour remplacer celles qui seraient brisées ou perdues. Les batteurs détournent une troupe de sangliers et la rabattent devant les cavaliers ; ceux-ci se mettent alors à leur poursuite la lance en arrêt et cherchent à les transpercer. Souvent le sanglier attaqué, qui est toujours le plus fort et le plus robuste, charge les chevaux et leur fait avec ses défenses de terribles blessures. Il faut, au moment où l'on plante la lance dans le sanglier, faire tourner son cheval de manière à éviter l'at-



Maison des fakirs, a Baroda (voy. p. 251). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

taque de l'animal furieux : là est la grande difficulté. Souvent le sanglier se contente de fuir et oblige les chasseurs à le suivre à travers des terrains semés d'obstacles et où il est difficile de lui lancer l'épieu. Dans une occasion, un de ces animaux nous tint après lui pendant plus d'une heure ; blessé déjà en plusieurs endroits, il paraissait avoir conservé toute sa vigueur. Le Guicowar l'arrêta par un de ces tours d'adresse si estimés dans ces pays et qui élèvent tant la réputation d'un homme. Jetant sa lance et quittant un de ses étriers, il se pencha sur son cheval, et en passant au galop à côté du sanglier, il lui trancha la tête d'un coup de *tarwar*. Cet exploit fut accueilli par des cris d'admiration et resta pendant longtemps un des thèmes favoris de conversation à la cour.

Le 12 septembre, nous assistâmes à une grande cé



Chasse aux antilopes avec la tchita, à Baroda. — Dessin de Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

rémonie, au palais royal, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance du Guicowar. Le roi, en grand costume d'apparat, assis sur son trône, dans la salle des durbars, reçut les hommages de tous les nobles et dignitaires de la couronne. Chacun d'eux s'avançait vers le trône et, mettant un genou en terre, présentait au roi son *nuzzurani* ou tribut, pendant que les hérauts récitaient son nom et ses titres. Le nuzzurani consiste en plusieurs pièces d'or, placées sur un mouchoir de soie plié, que le noble tient dans la paume de sa main. Le roi touche le tribut, qui est recueilli par le ministre, et salue le courtisan, qui se relève et va prendre sa place.

Le jour de la fête du roi, il est de coutume de retrancher la solde d'un jour à tous les employés de la couronne, quels qu'ils soient, depuis le domestique du palais et le simple soldat jusqu'au premier ministre et au général en chef; cette somme considérable constitue les étrennes royales.

Vers le commencement du mois d'octobre, le beau temps s'étant établi d'une manière presque certaine, je profitai d'une occasion qui se présenta pour aller explorer les ruines de l'ancienne cité de Champanir, qui est située aux pieds des monts Vindhyas, à quarante-cinq kilomètres à l'est de Baroda. Le capitaine Lynch, de l'armée du Guicowar, avait organisé une chasse au tigre et nous y avait invités.

Les plaines qui s'étendent entre Champanir et la capitale sont d'une grande aridité, d'autant plus étrange que le pays environnant est extrêmement fertile. La surface du sol est tellement plate, qu'au premier abord on serait tenté d'y voir un immense champ de manœuvres pour la cavalerie; mais, en avançant un peu, on se trouve à chaque instant arrêté par des ravins profonds, d'une grande largeur, creusés dans le sol friable par les torrents qui descendent avec impétuosité de la montagne. Pendant la saison des sécheresses, ces ravins servent de routes, et l'on voyage ainsi tout le temps entre de hautes berges à pic. Il serait très-coûteux de vouloir tracer à travers ce district une voie permanente, à cause du grand nombre de ponts que l'on serait obligé de construire.

A Champanir nous trouvâmes nos tentes dressées et un nombreux personnel de valets et plusieurs éléphants que le roi avait envoyés. Nous étions campés à quelques pas des hautes murailles de l'ancienne cité, dont le circuit est d'environ deux kilomètres. L'intérieur ne contient plus qu'une forêt épaisse, parsemée de ruines; quelques admirables temples jaïnas dressent leurs hautes tours au-dessus de la jongle et çà et là un pan de muraille marque l'emplacement des antiques palais rajpouts. Immédiatement derrière la ville s'élève la superbe montagne de Pawangurh, que couronne une forteresse fameuse. C'était le siége de la cour des princes hindous, qui furent renversés en 1480 par le roi de Guzarate, Mahmoud Shah Ier; elle appartient aujourd'hui aux Maharates, qui entretiennent une petite garnison au milieu de ses ruines.

Dès le premier jour de notre arrivée, des *chikaris* (batteurs) furent envoyés dans la forêt avec des guides indigènes pour découvrir les traces de quelque tigre. La nature du terrain ne nous permettant pas d'employer les éléphants, et, ne me souciant pas moi-même pour mon premier coup d'essai de me trouver face à face avec un de ces terribles animaux, on établit un affût sur un arbre. Pour attirer le tigre à cet endroit, un bœuf fut attaché à un arbuste voisin. Le lendemain, les chikaris retrouvèrent sa carcasse à moitié dévorée et il fut décidé que la chasse aurait lieu le soir même.

A quatre heures, Lynch, Schaumburg, Tatia et moi, nous étions perchés sur notre arbre, attendant avec anxiété l'arrivée du tigre, les yeux fixés sur le cadavre du malheureux bœuf qui avait servi d'appât. La nuit tomba rapidement et l'obscurité la plus parfaite enveloppa toute la jongle. Le moindre bruit nous faisait tressaillir, et nous nous attendions à tout moment à voir briller les yeux de la bête féroce. Seuls quelques chacals vinrent renifler vers la proie, mais nous les éloignâmes. Je me rappellerai longtemps cette nuit que je passai dans la forêt, désagréablement perché et tremblant de froid et de fièvre. Les premières lueurs du matin apparaissaient et, désappointés par notre longue attente, nous allions regagner le campement, quand un des chikaris, monté sur un arbre voisin, nous fit un signe. Quelques instants après, les broussailles craquèrent et j'aperçus le tigre tant attendu; il venait lentement et avec précaution, comme flairant une embuscade. Il eut à peine fait quelques pas dans la petite clairière, que nos quatre coups partirent presque simultanément; le tigre s'arrêta stupéfait; une balle lui avait fracassé la patte de derrière, et une autre, entrée dans le flanc, devait l'avoir grièvement blessé; après une seconde d'hésitation, il s'enfonça bondissant dans la forêt.

Les chikaris descendirent de leurs postes et se mirent à sa poursuite; nous imitâmes leur exemple, mais j'avais les jambes tellement engourdies que je pouvais à peine marcher. D'abondantes traces de sang montraient le chemin que l'animal avait suivi et les batteurs nous arrêtèrent bientôt en nous désignant un épais fourré dans lequel ils l'avaient vu se réfugier. Un coup de fusil fut tiré dans cette direction, et le tigre, poussé à bout par cette dernière provocation, quitta son gîte. Il vint droit à nous, les oreilles baissées et la gueule ouverte; malgré ses blessures, ses bonds effrayants lui donnaient quelque chose de majestueux dans sa rage, mais je n'eus point le temps de faire de longues réflexions. Quand il fut à vingt pas de nous, Tatia tira et lui logea une balle dans le poitrail, mais sans l'arrêter; alors je visai soigneusement au front et pressai la détente; l'effet fut instantané, le tigre bondit en l'air et retomba sur le sol, sans vie, à quelques pas de nous. Le capitaine et Schaumburg lui envoyèrent leurs balles, pour s'assurer qu'il était mort, et nous nous approchâmes, au milieu des cris répétés des Indiens : *bâg mahrqaya !*

« le tigre est mort! » C'était un superbe animal, de sept à huit ans, n'ayant pas moins de neuf pieds du nez au bout de la queue. Ce fut le seul tigre que nous tuâmes pendant nos dix jours de battue; mais quand nous entrâmes à Baroda, nous avions en outre six très-belles panthères et un butin considérable d'autre gibier.

Le Guicowar possède plusieurs ménageries contenant une collection magnifique de bêtes féroces : lions du Kattywar, tigres de toutes espèces, panthères, ours. Ces animaux sont placés sous un hangar et simplement attachés à un poteau par une longue chaîne. Le visiteur est obligé de marcher avec précaution, et quoique les chaînes soient solides, on se sent très-peu à l'aise au milieu de cette féroce société. Une belle panthère noire est attachée devant la porte, de sorte que, pour vous permettre d'entrer ou de sortir, un des gardiens doit la retenir par la chaîne; l'animal se débat pour s'élancer sur vous comme un dogue en furie, et il faut passer lestement. Dans un autre bâtiment sont les tchitas et les lynx apprivoisés pour la chasse; on les mène en laisse tous les jours dans les bazars. Le lynx indien est un bel animal, ressemblant beaucoup au chien par la taille et la forme du corps; sa tête est plus fine, ses yeux sont félins, et ses oreilles longues et terminées par une touffe de longs poils; sa robe est d'un fauve clair sur le dos et blanche sur la poitrine. On le dresse comme la tchita, mais pour de plus petits gibiers, tels que le lièvre et le *ravin deer*. Dans un pavillon de la ménagerie sont les faucons, les milans et les buses, dressés pour la chasse des oiseaux, qui se pratique comme au moyen âge en Europe.

VII

LES PLAISIRS DU ROI. — LES ENVIRONS DE BARODA.

Les fantaisies du Guicowar. — Le « supplice de l'éléphant. » — fêtes du *Dassara*. — La maison des Fakirs. — Les remparts de Dubhog. — Le *Diwali*. — Le départ de Baroda.

Possédant un vaste pays, d'une richesse hors ligne et dans une admirable position, le roi de Baroda a été naturellement l'objet de très-vives attaques de la part d'une portion de la presse anglo-indienne, qui a fait tout ce qu'elle a pu pour amener le gouvernement impérial à déposer Khunderao.

Les coûteuses excentricités du Guicowar sont innombrables : tout ce qui est nouveau frappe sa fantaisie. Un jour ce sont les diamants; alors ses agents parcourent tous les magasins de bijoutiers, à la recherche des pierres les plus précieuses et les plus rares. Une autre fois ce sont les pigeons; il en réunit jusqu'à soixante mille dans son palais, d'espèces et de plumages les plus variés, et passe ses matinées à les faire voler en masse; ou bien il imagine le mariage de deux de ces oiseaux, et entoure la cérémonie d'un luxe extravagant. J'assistai à l'une de ces cérémonies, une des plus curieuses qu'il m'ait été donné de voir. Les deux pigeons, ornés de colliers et portés par des pages, furent amenés sur la terrasse du palais, qui avait été somptueusement décorée. Le roi et les courtisans, en habits de gala, s'étaient rangés autour des brahmes, qui récitaient les hymnes d'usage. Une somme considérable, donnée en dot aux deux oiseaux, fut, sans nul doute, accaparée par les prêtres qui avaient conseillé la cérémonie. Des danses et un grand dîner, suivi d'illuminations, conclurent la fête. Le dénoûment en fut cependant imprévu, car un gros chat qui errait dans le palais, profitant du désordre, enleva le malheureux fiancé, laissant une veuve inconsolable.

A cette fantaisie succéda un engouement pour les *boulbouls*. Ces charmants oiseaux sont les rossignols de l'Inde; leur plumage est moucheté d'une manière élégante, et leur queue est en partie d'un rouge vif; ils ont sur la tête une touffe de plumes mobiles qui leur donne un air coquet et provocateur. Plus de cinq cents de ces boulbouls furent apportés au palais, et pendant un mois leur entretien et leur éducation occupèrent le Guicowar et ses nobles. Au bout de ce temps, une bataille rangée eut lieu, dans laquelle ces gracieuses petites bêtes combattirent avec rage et se tuèrent en grand nombre.

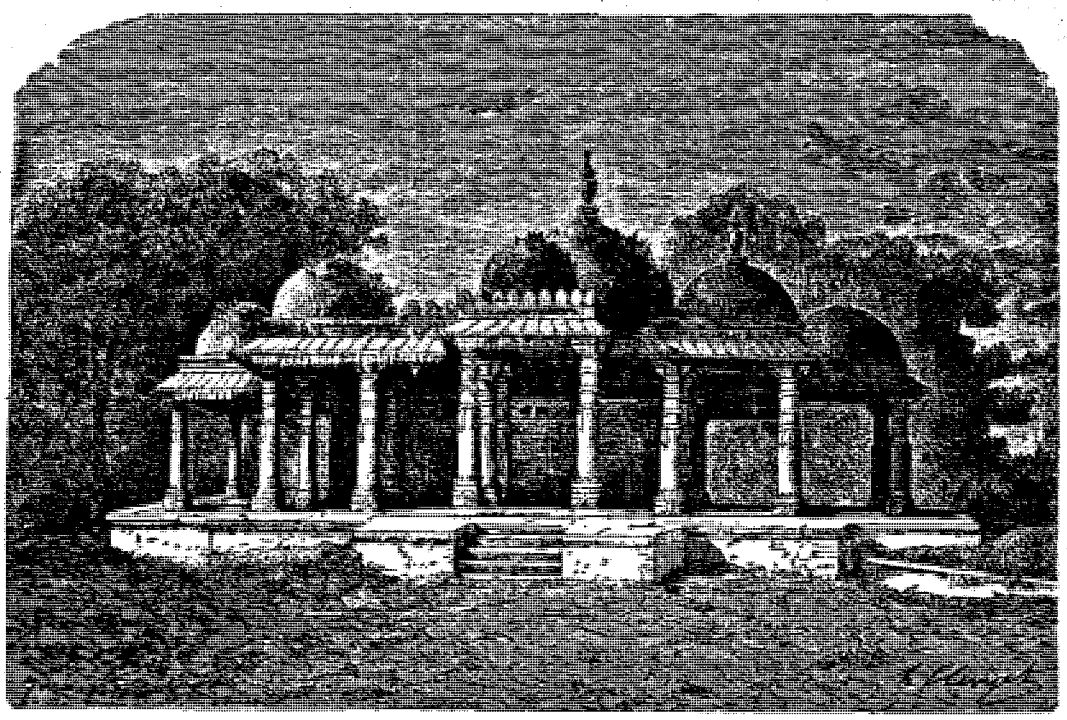
Il vint, à quelque temps de là, l'idée au Guicowar de s'entourer de tous les saints hommes qu'il pourrait réunir. Les religieux ne sont pas rares dans ce pays; aussi en peu de temps eut-il rassemblé une collection complète de *goussaïns* hindous et de *fakirs* musulmans. Il se plaisait à entretenir ces gens d'une façon royale, les vêtissant d'étoffes précieuses et leur témoignant les marques du plus grand respect.

L'un de ces saints hommes possédait la faculté de se placer dans un tel état de méditation, qu'il paraissait être devenu insensible à toutes les émotions ordinaires. Ses yeux devenaient fixes, ses membres immobiles, et un coup de pistolet tiré à son oreille ne produisait sur lui aucune sensation. Le roi l'avait ramassé sur un fumier infect, dans un des faubourgs de la ville, et l'avait entouré de tous les soins et de tout le luxe imaginable. Un *sayed* (musulman de la famille du Prophète), qui faisait partie de la sainte cohorte, refroidit un peu l'enthousiasme du Guicowar; il enleva la fille d'un riche orfèvre et se réfugia avec elle à Ahmedabad, sur territoire anglais. A la demande du roi, les autorités lui livrèrent les coupables, qui furent amenés devant le palais. Je n'ai jamais vu un spectacle plus triste : la jeune fille, debout, le visage hagard, subissait les railleries et les insultes de la foule; à ses pieds, son séducteur, qui avait pris du poison pour se soustraire à la vengeance du roi, se tordait dans d'horribles convulsions. Tout le monde assistait froidement à ce cruel spectacle.

A peu près vers cette époque, le trésor royal menaçait d'être totalement épuisé par les dépenses et surtout par l'achat de « l'Étoile du Sud » et autres diamants qui avaient coûté plus de six millions. Le roi chercha un moyen de remplir ses coffres, sans imposer de nouvelles taxes au peuple, et la ruse qu'il imagina

fut aussi efficace qu'originale. La corruption des employés de toute sorte est une chose tellement établie dans les principautés indiennes, qu'elle y est presque ouvertement reconnue; bien des appointements recherchés sont en eux-mêmes insignifiants et ne tirent leur importance que du vol. Il vint à l'esprit du Guicowar que les sommes énormes, ainsi reçues par ses fonctionnaires, pouvaient être considérées comme ayant été soustraites au revenu royal. Il fit donc distribuer à tous ses *karkhouns* la proclamation suivante : « Sa Hautesse a vu avec regret que la corruption s'est introduite dans ses administrations, mais elle espère que cet état de choses cessera promptement. Elle conseille aux employés qui se sont laissé corrompre de verser au trésor royal les sommes reçues de cette façon depuis dix ans. Sa Hautesse, considérant cette restitution comme une amende honorable, oubliera tout le passé; cependant si quelque karkhoun négligeait de rembourser les « pots de vin, » Elle se verra dans la triste obligation de sévir. » Cette annonce produisit un vrai coup d'État dans toutes les branches de l'administration; on poussa les hauts cris et les journaux eux-mêmes essayèrent de prendre la défense des karkhouns. Mais il fallut s'exécuter, et au bout de quinze jours il fut remis au trésor plus de vingt-sept *lakhs* de roupies *saïs*, ou environ sept millions de francs. Khunderao me raconta l'affaire en riant.

En dehors de ses possessions du Guzarate, le Guicowar possède la presque totalité de la vaste péninsule du Kattywar, comprise entre le golfe de Cambaye et le Runn de Kutch. Une partie de ce pays est habitée par une race peu civilisée, celle des Wâghurs, qui vit en guerre contre les gouvernements envoyés de Baroda. Un baron wâghur avait résolu de débarrasser sa patrie de l'oppression en assassinant le Guicowar. Le roi fut informé du complot, et le

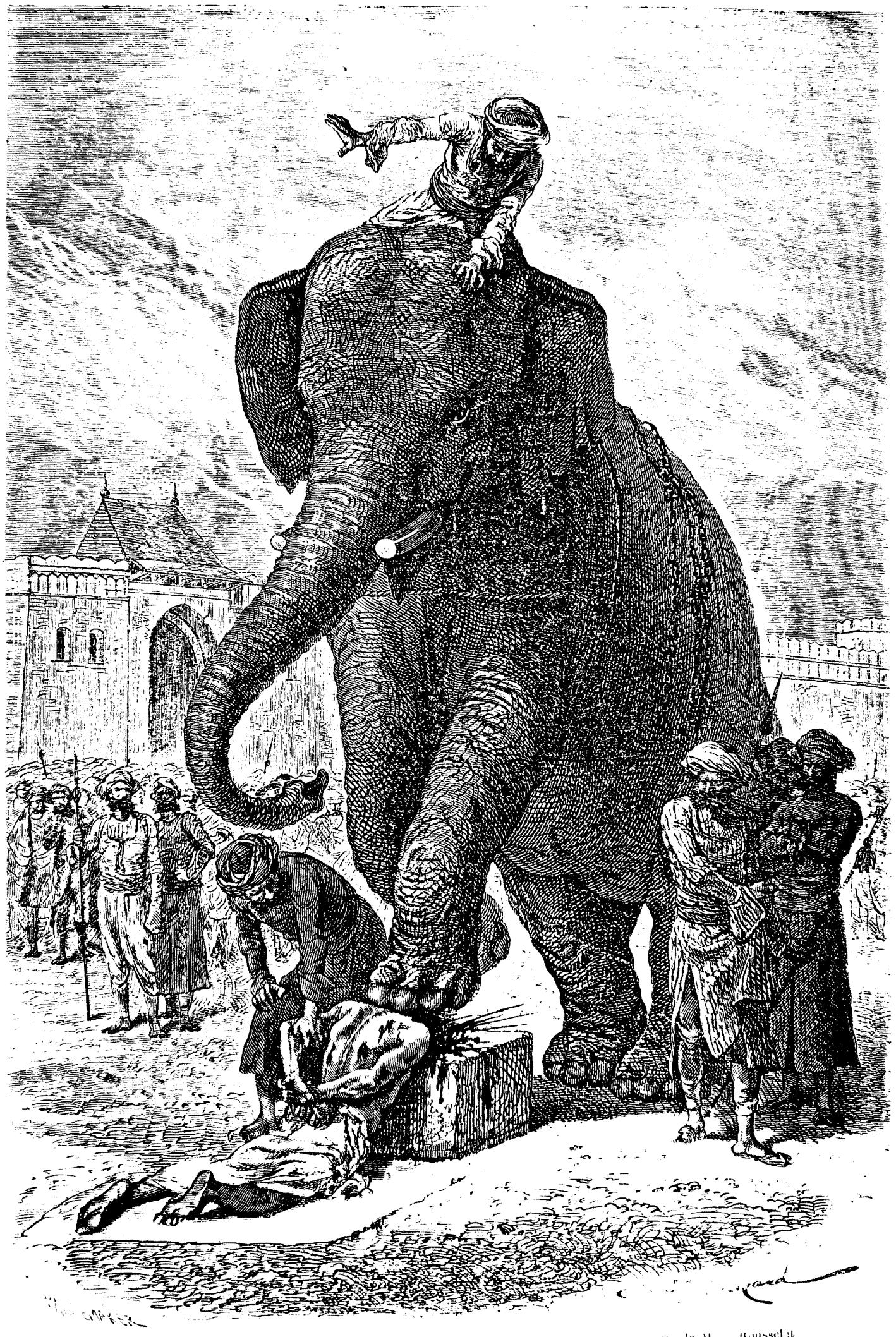


Tombe de Allum Sayed, à Baroda (voy. p. 254). — Dessin de Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

Wâghur, alors au palais, n'hésita pas à se jeter du haut de la terrasse. Par un curieux hasard, il arriva à terre sans accident et monta sur un cheval qui l'attendait à la porte; mais le Guicowar cria aux gardes arabes de le tuer, et ceux-ci l'abattirent à coups de sabre. Le complot avait aussi pour but de faire évader de la prison d'État quatre chefs Wâghurs qui y étaient enfermés depuis plusieurs années; ils s'échappèrent, mais les cavaliers du roi les reprirent avec celui qui leur avait ouvert les portes, un serrurier de la ville. Leur jugement fut court; les chefs furent décapités chacun devant une des portes de la cité et le malheureux serrurier fut condamné à périr par le « supplice de l'éléphant. »

Ce supplice est un des plus affreux que l'homme ait imaginés. Le condamné, les pieds et les mains liés, est attaché par la ceinture à une longue corde fixée aux jambes de derrière d'un éléphant. Celui-ci est lancé au grand trot à travers les rues de la ville et chacun de ses pas imprime à la corde une violente secousse qui fait bondir le corps du supplicié sur le pavé de la route. Le seul espoir qui reste au malheureux est d'être tué dans un de ces chocs; sinon, après avoir traversé la ville, on le détache, et par un raffinement de cruauté, on lui présente un verre d'eau à boire. Puis sa tête est placée sur une borne et l'éléphant bourreau l'écrase sous son énorme pied.

Une étiquette très-sévère règne à la cour; quelques usages curieux diffèrent seuls de ceux qui nous sont connus. Ainsi, il est expressément défendu à qui que ce soit d'éternuer en présence du roi; celui qui transgresserait cette défense serait rigoureusement puni, car son acte obligerait le prince à suspendre toutes les affaires de la journée jusqu'au lendemain. En revanche, quelques autres actes naturels, qui sont soigneusement bannis de notre société, sont considérés ici comme



Condamné exécuté par un éléphant, à Barotze. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. Rousselet

très-innocents; si c'est le roi qui les commet, le cercle des courtisans ne manque pas de lui adresser des félicitations à ce sujet, comme notre ancien: « Dieu vous bénisse ! » Il est aussi de bon ton, lorsque le roi bâille, de faire claquer les doigts, afin d'éloigner tout insecte qui pourrait profiter de l'occasion pour entrer dans l'auguste bouche.

Les fêtes du *Dassara* avaient commencé le 7 octobre et nous arrivions en temps opportun pour assister aux cérémonies les plus intéressantes. Cette fête, la plus importante du catalogue hindou, dure pendant dix jours et sert à marquer la fin de la saison des pluies et aussi le commencement des opérations militaires; c'est l'époque que les Maharates choisissaient toujours pour envahir les pays voisins ou reprendre les hostilités interrompues.

Les neuf premiers jours, appelés par les Indiens *Nauratri* ou les neuf veillées, sont employés à l'adoration des armes et des chevaux. Les épées, les fusils, les boucliers, soigneusement nettoyés, sont placés sur des autels et bénis par les brahmes; les chevaux ornés de guirlandes de fleurs et teints de couleurs vives sont promenés par les rues. On comprend combien ce culte a été justement prévu, dans un pays où l'humidité excessive de la mousson met les armes hors d'état et occasionne de dangereuses maladies aux chevaux. Les nuits sont passées en réjouissances de toutes sortes, et les bayadères de la ville se réunissent dans les palais du roi et des nobles pour danser.

Cette dernière coutume provient, selon la tradition, d'une ancienne promesse de Vichnou, que tous les rajahs sont tenus d'observer. « Ce dieu, d'après la légende, descendit un jour sur la terre sous la forme d'un beau jeune homme. Il faisait nuit, et se trouvant près d'un village, il y entra pour obtenir l'hospitalité; il frappa à la porte d'un prêtre brahmane, se disant que celui-là sûrement devait bien accueillir un pauvre voyageur, mais le brahme le repoussa durement; il s'adressa ainsi chez tous; partout il reçut un refus, et quelquefois des insultes. Pleurant sur la dureté des hommes, il sortait du village et allait quitter la terre, sans doute pour l'anéantir, quand sous quelques arbres il aperçut une lumière; elle venait d'une pauvre petite hutte de paille, d'où sortaient des chants harmonieux. Voulant faire un dernier essai, il implora du dehors la compassion de l'habitant de la cabane. Une jeune bayadère apparut à la porte, fit entrer le voyageur, lui donna une place à son foyer et se mit à lui préparer un repas; lorsque le jeune homme eut mangé, elle voulut le distraire par ses chants et enfin lui offrit une couche. L'hospitalité de la pauvre fille sauva le monde de sa perte et en la quittant, au matin, le dieu promit qu'à partir de ce jour elle serait respectée de tous et protégée par ses descendants. » Les rajahs qui prétendent tous tirer leur origine de Rama, incarnation de Vichnou, se croient obligés de tenir la promesse de leur ancêtre.

Le dixième jour, ou Dassara, est célébré par une grande procession, en mémoire de la bataille que Rama remporta sur le roi de Ceylan, Ravana. Khunderao Guicowar ne manque pas d'étaler dans ce sowari toutes ses richesses, et, pour rendre la cérémonie plus imposante, il y fait venir les troupes du camp anglais. La procession déboucha sur une grande place où avait été préparé un autel. Le Guicowar y descendit et annonça à ses troupes que Dieu leur avait encore épargné pour cette année les calamités de la guerre. Un beau buffle fut amené devant le roi qui, tirant son épée, lui trancha la tête d'un seul coup; c'est un tour de force que toute personne qui a vu un buffle peut apprécier à sa réelle valeur. En ce moment les canons tonnèrent et le peuple se rua sur la victime du sacrifice, qui, déchirée en lambeaux, devait servir de talisman. Ce sacrifice du buffle est fait en mémoire de la déesse Dourga, qui tua, en ce jour, le démon-buffle Maheshâsoura.

Dans une des promenades que je faisais tous les matins dans le bois avoisinant notre résidence, je découvris un jour par hasard un très-beau mausolée musulman, d'une assez grande antiquité. Il est entièrement construit avec les matériaux d'un ancien temple jaïna et remarquable par l'élégance que la dynastie des Ahmed a su donner à ses monuments en mélangeant le style musulman à celui des Hindous. Un dôme central couvrant le tombeau est entouré de neuf plus petits, qui surmontent les galeries et les portiques. Les colonnes sont d'une grande simplicité, et la salle contenant la pierre sépulcrale est formée par des cloisons de pierre ciselées à jour, en treillis délicats. Tout alentour s'élèvent des colonnes demi-brisées et les ruines d'un temple; de grands arbres répandent sur cet endroit une ombre délicieuse, et des figuiers de Barbarie, des cactus et des euphorbes entourent les pierres antiques. Je pris en affection cette retraite; j'y vins tous les matins avant le lever du soleil; des milliers de perroquets habitaient ses ombrages, et je m'amusais à les voir folâtrer ou fuir au moindre bruit comme des gerbes de fusées.

Un jour un vieux musulman à barbe blanche me conta l'histoire de la tombe. Elle renferme les cendres d'un saint fameux, Allum Sayed, qui vivait sous le règne de Mahmoud, shah du Guzarate, vers 1459. Le lieu est célèbre dans le peuple sous le nom de *Ghora-Ra-pîr* ou tombeau du Cheval, parce que, d'après la tradition, la jument du saint fut enterrée près de là, sous un arbre dont les branches sont chargées de petites effigies de chevaux, *ex-voto* des Hindous.

Un endroit aussi très-curieux et que sa proximité du Moutibaûgh me donna l'occasion de visiter souvent est le *Fakir-Kana* ou l'asile des pauvres. Là tous les jours, à certaines heures, les pauvres qui se présentent sont nourris aux frais du roi. Les brahmanes et les pauvres de castes élevées, qui ne peuvent manger d'aliments préparés par d'autres, reçoivent du riz et les combustibles nécessaires à sa cuisson; aux musulmans et aux gens qui ne sont point soumis à de pa-

reilles interdictions, on distribue des mets tout cuits et qu'ils peuvent manger sur le lieu même. Comme chez tous les Indiens, la charité s'étend jusqu'aux animaux, et chaque jour, par l'ordre du Guicowar, des serviteurs parcourent les rues, distribuant du fourrage aux bœufs sacrés, du pain aux chiens parias et du grain aux perroquets et aux oiseaux.

Le 19 octobre, je partis pour visiter la célèbre Dubhog, à vingt-sept kilomètres environ au sud-est de Baroda. C'est une ville d'une grande antiquité et qui renferme encore aujourd'hui quelques-uns des plus beaux monuments du Guzarate. Ses remparts, d'une longueur d'à peu près trois kilomètres, sont en partie debout. Ce sont les plus magnifiques de ce genre que j'aie vus dans l'Inde. Ils sont formés de blocs énormes de pierre, bien ajustés et s'élevant à plus de quinze mètres au-dessus du sol; leur face intérieure est garnie de galeries à colonnes, qui servaient de demeure à la garnison. Le plan des fortifications est un carré, ayant à chaque angle une énorme tour, d'une forme élégante; de nombreux bastions défendent les murs, et au centre de chaque côté du carré est une porte monumentale. Tous ces ouvrages sont décorés de larges bandes de sculptures qui font le tour de la ville et représentent des scènes animées et des ornements tellement compliqués, que le crayon ne peut en donner une idée.

La partie la plus magnifique de ces ouvrages est la porte de l'est, appelée par les Indiens *Hira Darwaza* ou Porte des Diamants, et que la tradition prétend avoir coûté plus de cent lakhs ou vingt-cinq millions de francs. C'est un édifice immense, de plus de cent mètres de long et de soixante de haut, entièrement couvert de bas-reliefs représentant des guerriers à cheval, des chars, des lions, des éléphants, etc. Au centre de la ville est un immense étang, entouré de grands escaliers descendant jusqu'à l'eau et tout auprès sont quelques temples hindous d'une grande beauté. On me montra aussi une étroite fissure dans un roc, à travers laquelle les pèlerins s'efforcent de passer : ils se figurent ainsi sortir de nouveau du sein de la terre, notre mère commune, et se délivrer de tous leurs péchés antérieurs. En voyant les chefs-d'œuvre inconnus de Dubhog, je regrettai de ne pouvoir les reproduire par la photographie et je compris qu'il me serait impossible de continuer mes explorations avec fruit, sans l'aide de cet art. Aussi, dès que je fus rentré à Baroda, je m'occupai sérieusement d'apprendre la photographie et je fis venir à cet effet tous les appareils nécessaires de Bombay.

Le *Diwali* vint nous amener une autre série de fêtes brillantes, dont quelques-unes surpassaient en magnificence celles que j'avais vues jusqu'alors. Le Diwali ou fête des Lampes, est célèbre par des illuminations générales en l'honneur de Lakchmi, déesse de l'Abondance. Une pièce d'or ou d'argent est placée sur un autel et reçoit les marques de vénération de tous; ce qui n'a certes rien d'étonnant, car, dans le monde entier, l'argent n'a même pas besoin de se trouver sur un autel pour être adoré. Pendant le Diwali, toutes les maisons sont réparées et peintes à neuf, et les comptes sont réglés. La fête dure quatre jours; le premier, nommé *Dhan*, est dédié à la Fortune et un cierge est brûlé dans chaque maison en l'honneur de Yama, le Pluton hindou. Le second est le *Narak* ou Enfer; ce jour-là, il est de coutume d'offrir des cadeaux à la maîtresse de la maison. Le troisième, le *Diwali* proprement dit, est aussi consacré à Saraswati, déesse de la Sagesse : c'est le premier jour de l'année indienne; les femmes balayent la maison, déposent la poussière recueillie dans une corbeille, mettent au milieu une lampe allumée et jettent le tout dans la rue en s'écriant : « Que les chagrins et la misère s'en aillent avec vous et que le règne de Bali (c'est-à-dire l'ère de la prospérité) commence ! » Le dernier jour est le *Yama Devitiya;* en souvenir de la visite que le dieu Yama rendit à sa sœur, tous les Hindous vont voir leurs sœurs dans les gynécées et leur portent des présents.

Durant les premiers jours de novembre, le Guicowar m'annonça que la reine, sa femme, désirant aller respirer l'air de la campagne, l'avait prié de me demander si je voudrais lui céder une portion de notre palais de Moutibaugh. Cette demande me surprit beaucoup, car, outre qu'il n'est point habituel à un Hindou de parler de sa femme, je croyais les règles du zenanah trop strictes pour permettre pareille chose. Je crus un moment à quelque piége; néanmoins je fis mettre à la disposition de la reine toute une série d'appartements contigus aux nôtres. Le soir même, une troupe bruyante de jeunes esclaves vint en prendre possession, et la rani elle-même s'y installa pendant la nuit. Dès ce jour, notre charmante habitation perdit toute sa tranquillité; notre jardin fut envahi par des essaims de gracieuses jeunes filles, dont les brillants sarris animaient les allées; des eunuques allaient et venaient, et tout ce monde suivait nos moindres mouvements avec curiosité. Cependant cette petite inquisition me permit d'apprendre bien des choses que je n'eusse pu connaître autrement. J'eus l'occasion de voir ainsi les dames de la cour et même la reine; mais comme on s'était fié à ma discrétion, je dois justifier cette confiance jusqu'au bout.

Le 15 novembre était venu, et il fallait songer à partir bientôt à la recherche de l'inconnu. Je rappelai sa promesse au Guicowar; mais il m'annonça qu'il me refusait l'autorisation de partir, et que je ne l'obtiendrais pas de lui. Par suite des obstacles que le roi me créa et que je ne puis reprocher qu'à un excès d'amitié pour moi, le mois de novembre fut employé en entier à conclure tous les préparatifs. Enfin, le 2 décembre, j'expédiai mes principaux bagages à Ahmedabad.

Le lendemain, je vins faire mes adieux au roi. Je le trouvai, comme d'habitude, sur la terrasse du palais, entouré de ses courtisans. Il paraissait aussi ému

que moi, et c'est à ce moment que je sentis toute l'amitié que cet homme m'avait inspirée; nous causâmes longuement. « Penserez-vous au Guicowar, me disait-il, quand vous serez dans cette immense ville dont vous m'avez si souvent parlé et où l'on doit tout oublier? Direz-vous à vos compatriotes comment je vous ai reçu, et ne me traiterez-vous pas trop durement en leur parlant de moi? Souvenez-vous quelquefois de Khunderao et de sa cour, qui avaient espéré que vous voudriez bien être un des leurs et qui vous voient partir aujourd'hui avec regret. » Puis arrivèrent les domestiques, portant le *présent royal*, que le roi me pria d'accepter en souvenir de lui. C'était un de ces *khilluts* ou cadeaux d'honneur, qui ne sont offerts qu'aux plus

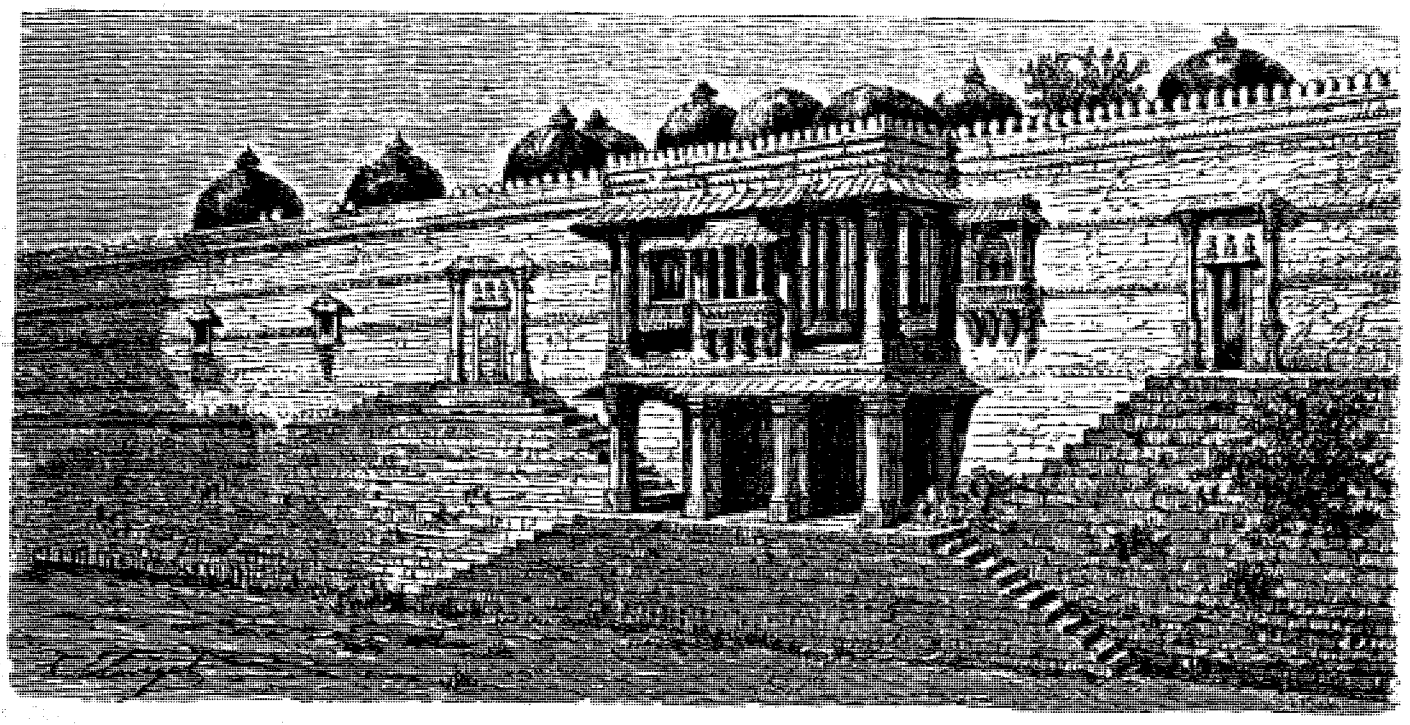


Fakir porteur de reliques, à Baroda. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

hauts personnages. Mon compagnon ne fut pas oublié non plus. Enfin je serrai une dernière fois la main à Khunderao, et je fus reconduis jusqu'à mon équipage par les nobles. Bhao Sahib, mon bon ami, ne me quitta qu'au Moutibaugh, et nous nous embrassâmes avec effusion. Je n'étais pas encore sorti de Baroda, et déjà mon cœur se serrait à l'idée que je ne reverrais plus jamais ces lieux où j'avais été si heureux, ni ces amis qui avaient été si bons pour moi.

Louis ROUSSELET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Balcon de la grande mosquée de Sirkhej. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

LE GUZARATE.

Les environs de Baroda. — Un type d'une ville de province guzarate. — Ahmedabad, ses remparts, ses palais, ses mosquées et ses tombeaux. — Les cavaliers rajpouts et le prince Mouti Sing. — La mosquée de Sirkhej, ancienne merveille de l'Inde. — Le tombeau de Chah Allum.

Au sortir de Baroda, le chemin de fer traverse des plaines fertiles arrosées par de nombreuses rivières. Le sol est fortement raviné et paraît très-accidenté, quoique le niveau supérieur en soit parfaitement horizontal. Des villes, des villages sont assis sur les bords de ces profondeurs et étagent pittoresquement leurs maisons au milieu de bosquets de manguiers et de tamarins. Les ouvrages qui supportent la voie sont des plus remarquables. On pourrait dire, sans exagérer, que la ligne passe sur un immense pont reliant Wassud à Baroda. Cette première ville est à demi cachée dans les ravins, à peu de distance de la Mhye, une majestueuse rivière que l'on franchit sur un pont à piles de fer, d'une longueur de six cents mètres et d'une hauteur de plus de quarante.

Un peu plus loin est le bourg fortifié de Neriad, qui se présente coquettement avec ses remparts crénelés et ses portes à tourelles, à demi caché par un rideau d'arbres; près de la gare se trouve un bel étang entouré de marches et dominé par de hautes terrasses demi-ruinées, que couvrent des kiosques et des temples.

Nous nous arrêtons à la station suivante pour aller jeter un coup d'œil à Khaira, ville d'une assez grande importance renfermant quelques curiosités. Un ancien pont de bois conduit à la cité hindoue, assise au confluent des rivières Seri et Watruck; des murailles de briques flanquées de tours rondes la défendent de toutes parts. C'est le type de ville de province le plus parfait du Guzarate; les rues, étroites et tortueuses, sont propres et bien tenues; les maisons, en briques, sont décorées d'une profusion de boiseries sculptées très-originales. Au centre de la ville est un grand temple jaïna, où l'on voit de très-belles sculptures sur bois et aussi des idoles à mécanique, faisant aller les bras et les jambes, ouvrant les yeux et la bouche, comme nos jouets d'enfants. Le révérend pandit qui fait les hon-

1 Suite. — Voy, p. 209, 225 et 241.

neurs du temple ne manque pas d'attirer l'attention du voyageur sur ce chef-d'œuvre d'un Vaucanson indigène, et, moyennant quelques roupies, donne un tour de clef qui met en mouvement tout ce puéril Olympe. Dans un caveau au-dessous du sanctuaire sont placées les idoles jaïnas, que le peuple ne peut contempler, mais que par une curieuse tolérance on fait souvent voir aux visiteurs. Ce sont trois statues de marbre blanc, de grande dimension, représentant trois *tirthaucars*[1] dans une de leurs attitudes traditionnelles, c'est-à-dire assis, les jambes et les bras croisés. Leurs traits ont le caractère égyptien qui se retrouve dans toutes ces statues, et leurs yeux d'argent brillent d'une manière fantastique. La nudité étant l'un des points qui distinguent ces idoles de celles des bouddhistes, l'artiste s'est appliqué à la faire ressortir autant que possible, ce qui rend les statues un peu indécentes.

Le lendemain, 5 décembre, nous arrivions à Ahmedabad, l'ancienne capitale des sultans, une des villes les plus splendides de l'Orient. Un très-bon bungalow nous permit de nous y installer confortablement, pour visiter en détail les monuments qui ont rendu la cité fameuse dans toute l'Asie. En y entrant, on voit se dresser de tous côtés des minarets élancés, des dômes élégants et de hautes arches ogivales.

Ahmedabad fut fondée, en 1426, par le sultan Ahmed Shah, sur l'emplacement d'une ancienne ville hindoue. Ce prince employa, selon toute probabilité, les matériaux provenant des ruines des capitales Rajpouter, Chandravati et Anhilwara Patan, qu'il avait saccagées pour construire ses mosquées et ses palais. Ses successeurs montrèrent le même amour pour les beaux-arts, et étant eux-mêmes d'origine hindoue, ils conservèrent dans les temples de leur nouvelle religion le style d'architecture particulier au pays, genre pur et original, bien différent du style sarrasin qui envahit l'Hindoustan avec les Mogols.

Vers 1570, la ville tomba au pouvoir des empereurs mogols et devint le siége d'une de leurs opulentes vice-royautés; la belle Nour Jehan, femme du padichah Jehanghir, y tint pendant longtemps sa cour et y établit un hôtel des monnaies célèbre. En 1737, Damaji Guicowar, profitant de l'incapacité des représentants de l'empire, annexa Ahmedabad et son riche district à son royaume de Baroda; un de ses successeurs fut obligé, en 1818, de les céder aux Anglais, qui les possèdent depuis lors.

De superbes remparts, d'un circuit de plus de sept kilomètres, entourent la cité; des tours et des bastions complètent ce système de fortifications, dont l'exécution est attribuée au sultan Mahmoud Begarha (1485). Dix-huit portes monumentales donnent accès dans l'intérieur, qu'occupait jadis une immense population; aujourd'hui de vastes jardins, des terrains incultes isolent la ville de ses remparts, et ses quartiers ne renferment pas plus de cent cinquante mille habitants.

1. Philosophes déifiés des Jaïnas.

Quoique bien déchue, cette ville est cependant d'un aspect gai et animé; de belles allées d'arbres la parcourent en tous sens, et les petites huttes des pauvres, blanchies à la chaux, se groupent autour de superbes restes de l'antiquité et leur enlèvent un peu de leur morne grandeur. Une magnifique rue, le Manik Chauk, large comme un de nos boulevards, forme le quartier commerçant de la ville et réunit en un seul point les plus grandes splendeurs d'Ahmedabad. C'est là que se tiennent les marchés, et la proximité des déserts y amène tous ces superbes types de nomades Rajpouts, Katis, Bhattis, qui donnent aux bazars un cachet de pittoresque tout particulier. Des chameaux, des éléphants passent au milieu de cette foule bigarrée et bruyante, dans laquelle des cipayes anglais maintiennent l'ordre. Cette rue part de la grande porte du Manik Burj, qui est la résidence des vice-rois, dont les énormes donjons rappellent nos bastilles d'Europe; les Anglais en ont fait un pénitencier, où des milliers de forçats sont employés à la fabrication de tapis, d'étoffes grossières et de papier. On entre dans ce palais par une belle porte sarrasine, dont la voûte couvre un corps de garde. L'installation actuelle permet peu de juger des splendeurs de cette ancienne habitation royale, et les appartements, quoique vastes, ont été trop de fois blanchis à la chaux par les inspecteurs anglais pour qu'on puisse y retrouver quelque détail intéressant. On y montre le trône du fameux apostat hindou Jaka, le fondateur de la dynastie impériale d'Ahmedabad.

La Bâdre ou citadelle est reliée au château par une longue série de bâtiments qui servaient de logement à l'importante garnison entretenue par les sultans. De vastes cours qui renfermaient jadis de poétiques jardins et que défigurent aujourd'hui de hideux bungalows anglais, quelques arcades et un énorme bastion, sont les seuls objets de quelque intérêt. On ne manque pas non plus de faire remarquer au visiteur une antique cible placée au-dessus de l'une des portes et encore couverte de marques; c'est le but qu'un archer expérimenté essayait d'atteindre chaque fois que le sultan partait pour un voyage ou une expédition; si la flèche manquait de frapper le centre, l'entreprise était abandonnée, du moins jusqu'au lendemain.

A une petite distance du château, la rue de Manik Chauk est coupée par un superbe arc de triomphe auquel ses trois arches sarrasines ont fait donner le nom de *Tiu Durwazé* ou Trois Portes : c'est un des plus gracieux monuments du style du seizième siècle. De l'autre côté de cet arc de triomphe est la Jumah Musjid, mosquée cathédrale, la gloire d'Ahmedabad. On lit sur la porte que le sultan Mahmoud Shah Begarah, le Preneur de villes, la construisit avec les débris de temples infidèles, en l'an de l'hégire 827. L'édifice principal est au bout d'une immense cour dallée entourée de cloîtres à colonnes. La façade est percée de trois portes ogivales d'une grande hauteur, à travers lesquelles apparaissent les innombrables colonnes qui supportent la voûte de la grande salle. De chaque

côté de la porte du milieu s'élèvent deux minarets d'une grande richesse de détails, mais dont les sommets furent renversés par le tremblement de terre de 1818. En entrant dans la vaste salle des prières, on est saisi d'admiration à la vue de ses longues rangées de colonnes fantastiquement sculptées; les dômes, formés d'assises concentriques découpées, sont surélevés au-dessus de la voûte par un étage de colonnettes qui laisse entrer un flot de lumière dans le temple. L'absence complète de statues, le nombre des colonnes et la richesse de leurs ornements donnent à ce temple hindou, transformé en mosquée, un cachet éminemment original. Au milieu de la salle, en face de la niche de la Mecque, est une immense dalle qui recouvre, d'après la tradition, l'ancienne idole jaïna du temple; tout vrai croyant, en entrant dans l'enceinte sacrée, vient frapper du pied cette dalle en signe de mépris pour le symbole d'idolâtrie qu'elle recouvre. Auprès de la mosquée est la basilique impériale où reposent sous de riches dais de marbre les dépouilles mortelles des empereurs Ahmed, Mohamed et Koutub Oudin; autour d'eux sont rangés leurs épouses et leurs descendants. Ces tombes sont toutes d'une forme élégante, couvertes de sculptures et quelquefois de mosaïques.

Ahmedabad renferme encore aujourd'hui plus de cinquante mosquées et un grand nombre de mausolées dignes d'une étude spéciale. C'est, sans nul doute, la ville de l'Inde la plus riche en monuments de ce genre. Ces mosquées sont pour la plupart entourées de jardins et de vergers, et sont toujours placées sur de hautes terrasses en pierre dominant les maisons environnantes. On comprend combien cette disposition fait ressortir la beauté des ogives, des dômes et des minarets se détachant sur l'azur du ciel indien.

Un mausolée fort remarquable par la simplicité et le bon goût de son architecture est celui qu'on appelle généralement *Rani-Ra-Rauzah* ou Tombe des Reines, entouré d'une verandah à colonnes; l'intérieur en est richement décoré de sculptures.

Les maisons des riches habitants sont construites en briques et en bois; on retrouve dans toutes ce caractère original qu'une profusion de balcons et de colonnettes sculptées donne aux maisons du Guzarate. Particularité remarquable, les maisons d'Ahmedabad ne sont jamais peintes, ce qui permet à la brique et au bois de prendre ces riches tons de vétusté que les artistes aiment tant.

Quelques jours après notre arrivée, je faisais à cheval une promenade du matin, aspirant à pleins poumons l'air frais et embaumé, quand je vis s'avancer rapidement vers moi un tourbillon de poussière. J'eus à peine le temps de me ranger, et je vis passer cinq ou six calèches de forme antique, bizarrement attelées à la Daumont, et contenant plusieurs natifs, que je reconnus à leurs turbans d'or pour des personnages importants. Ces voitures étaient suivies par une vraie horde de cavaliers au type cosaque, barbe flottante, lance au poing, qui bondissaient sur de grands chevaux du désert, superbement harnachés. Tout cela passa en un clin d'œil. Je saluai machinalement, et le salut me fut rendu par l'un des voyageurs. Je restai fort intrigué de la présence de ces hôtes étranges dans cette bonne ville anglaise, et me hâtai de rentrer au bungalow. J'en trouvai la cour envahie par les cavaliers mystérieux, qui l'avaient sans façon transformée en bivouac; les feux flambaient de tous côtés; les chevaux étaient attachés en ligne, et dans un coin reposaient les voitures de gala, encore couvertes de poussière. Tout ce brouhaha était occasionné par l'arrivée du prince Mouti Sing, fils du rajah de Marvar. Les cavaliers qui composaient son escorte étaient des Rajpouts du clan Rahtore, un des plus renommés du désert indien.

En attendant que le prince se fût reposé de sa marche, j'examinai avec intérêt ces braves Rajpouts qui allaient et venaient autour de la maison. Leur figure franche et ouverte, leur allure martiale m'inspiraient de la sympathie. J'en abordai quelques-uns, et je restai frappé de leur attitude digne et respectueuse, bien différente de la basse servilité du peuple guzarati. Je leur parlai de ces sables qu'ils venaient de traverser; je leur demandai s'ils n'avaient pas tous cru entrer dans le paradis en voyant les jardins du Guzarate; mais leurs réponses me témoignèrent combien ils chérissaient leur patrie. L'un d'eux me dit : « Notre désert est sec et aride; mais les oasis qui se cachent dans les replis de nos montagnes Aravalis sont plus belles et plus riches que nulle autre terre de l'Inde! » Son enthousiasme était juste, ainsi que plus tard je pus en juger moi-même.

Le lendemain de l'arrivée du prince, j'envoyai mon *khansamah*, revêtu pour l'occasion de la dignité de *tchoubdar*, porter nos salaams à l'étranger. Celui-ci, en réponse, m'envoya un huissier à canne d'or, qui, après toutes les salutations d'usage, m'annonça que je pourrais être reçu le jour même. Je me présentai avec Schaumburg à l'heure fixée, et trouvai Mouti Sing dans une grande salle où quatre chaises et un tapis constituaient le durbar réglementaire. Il nous serra affablement la main, s'assit entre nous deux et commença péniblement une conversation anglaise. J'y coupai court en lui répondant en hindi; enchanté de m'entendre parler sa langue, il se mit à parler cet idiome avec une grande animation. Il m'assura que son père, le roi de Marvar, serait heureux de nous recevoir à sa cour, et que du reste l'hospitalité connue des autres rajahs rajpouts ne laissait point douter un instant que nous dussions être partout l'objet d'une réception chaleureuse. « Un voyageur européen, me dit-il, est chez nous une chose presque inconnue; les seuls que nous voyons sont les ambassadeurs envoyés par le vice-roi, ou bien quelques officiers regagnant leurs garnisons ou se rendant à Bombay. Quant à un Français, je ne me souviens pas qu'il en soit jamais venu un à Joudpore. » Il me donna des renseignements très-exacts sur la manière dont j'aurais à voyager, sur les diffi-

cultés que j'aurais à surmonter, et m'engagea fortement à suivre la route de Dissa, Serohi et Joudpore, au lieu de visiter le pays des Bhîls et Oudeypour. Mais ma décision était prise sur ce point, et je ne pus que lui promettre de faire mon possible pour atteindre Joudpore par la voie d'Ajmir.

Ce prince Mouti Sing est le quatorzième ou quinzième parmi les cent fils du vieux rajah de Joudpore, Tukt Sing. Ce monarque patriarche possède un royaume d'une grande étendue, mais comprenant plus de déserts que de sol arable; cependant sa capitale est une des belles villes du Rajpoutana, et ses revenus sont encore considérables. Mouti Sing me parlait avec enthousiasme des plaines giboyeuses de sa patrie, et me promettait à mon arrivée des chasses merveilleuses. C'était un vrai Rajpout par ses traits fins et caractérisés, son teint clair et sa longue barbe divisée en deux énormes favoris; mais son attitude un peu efféminée et son langage diplomatique m'avaient un peu prévenu contre lui. J'appris du reste plus tard que je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons.

Je consacrai les quelques jours qui me restaient encore avant notre départ d'Ahmedabad à visiter les environs, qui sont charmants et rappellent en outre un nombre presque incalculable d'événements historiques. Ma première excursion fut pour Sirkhej, l'ancienne résidence d'été de l'empereur Ahmed, située à huit kilomètres de la ville. Partis à quatre heures du matin de notre bungalow, nous étions, au lever du soleil, sur les bords de la Subermutti, le gracieux cours d'eau qui baigne les remparts d'Ahmedabad. Nos domestiques et les quelques provisions que nous emportions occupaient une charrette à bœuf, qui devait passer la rivière à gué. L'eau était basse; mais le courant était encore d'une telle violence, que je craignais à tout moment de voir la charrette s'en aller à la dérive. Assis sur mon cheval, qui avait bravement passé l'eau, je restais à contempler ce spectacle, auquel une matinée d'hiver indien ajoutait tant de beauté. La rivière étincelait, des nuées d'oiseaux aquatiques voltigeaient à la surface, et sur l'autre rive un léger brouillard bleuâtre couvrait la longue ligne des remparts et des donjons; l'air vif et pénétrant, malgré la présence du soleil, produisait sur moi une sensation délicieuse. Rien n'est comparable, du reste, à la magnificence d'une matinée d'hiver dans l'Inde; c'est le printemps d'Europe, mais avec la mise en scène grandiose de ces régions favorisées.



Le bungalow des voyageurs à Ahmedabad. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

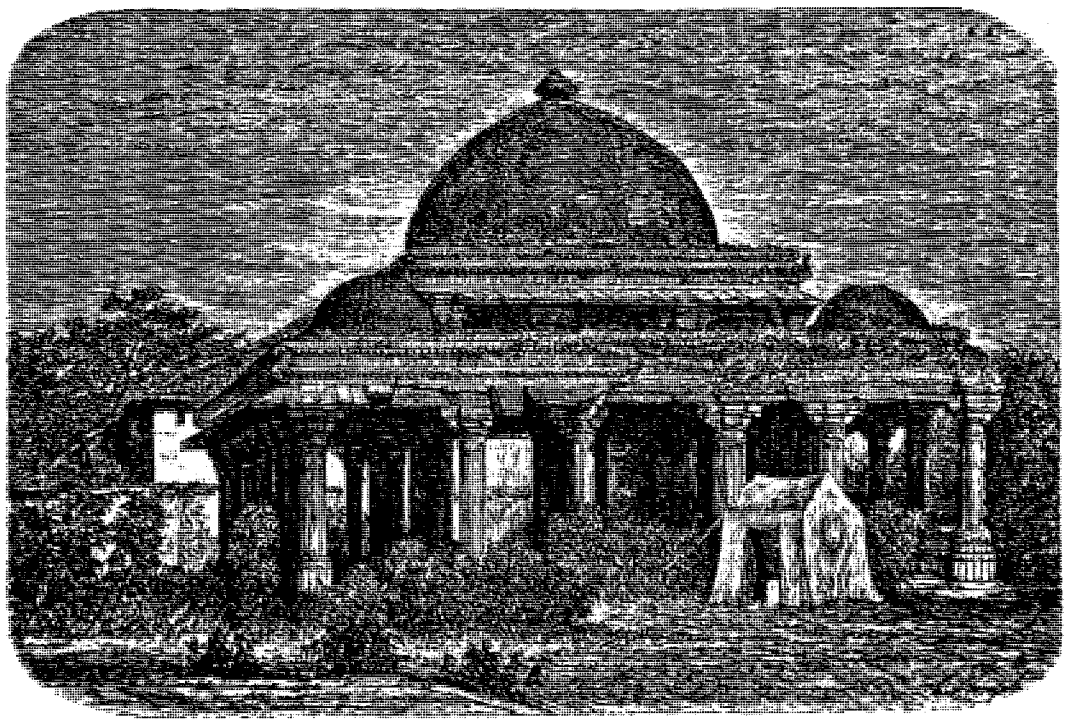
Aussitôt après le passage de la charrette, nous partîmes au galop dans la direction de Sirkhej; nous suivions des sentiers sablonneux ou tapissés d'un léger gazon, encaissés entre de hautes haies de cactus cier

ges, de figuiers raquettes, couvertes de convolvulacées et de mille autres lianes en fleurs. Des quantités de tourterelles rieuses, au plumage blanchâtre, s'envolaient à notre passage avec ce léger cri qui ressemble à un ricanement; des perroquets passaient en déchirant l'air de leurs cris perçants et des boulbouls gazouillaient dans tous les bosquets. Des arbres séculaires aux troncs gigantesques ombragent des mausolées aux dômes pointus et donnent à ce paysage riant un cachet de grande beauté.

Après une demi-heure de galop, nous entrâmes dans une plaine cultivée, mais assez nue d'aspect, à l'extrémité de laquelle se montraient les hauteurs de Sirkhej couronnées de silhouettes de monuments. La Subermutti coulait jadis au pied de ces collines, et son lit desséché, couvert d'un sable fin et sans consistance, retardait la course de nos chevaux. Sur la berge se dressent deux hautes tours, dont la base est entièrement ruinée par l'eau et qui formaient l'entrée principale du domaine impérial; la voie est encore pavée de grandes dalles, et des débris de voûtes surplombent d'une manière menaçante la tête du passant.

Nous nous dirigeâmes vers la mosquée, la seule partie du palais qui soit aujourd'hui habitable. La lourde porte en était fermée; je descendis de mon cheval et fis résonner plusieurs fois le marteau de fer guilloché, qui est resté en place. Le plus profond silence régnait autour de nous; seuls, quelques ramiers effrayés par le bruit inaccoutumé volaient en cercles au-dessus de nos têtes. Après quelques minutes d'attente, j'entendis tirer des verrous, et un petit vieillard à longue barbe blanche et à mine fantastique vint ouvrir le guichet. C'était le saint homme préposé à la garde de ce lieu saint; il nous reçut avec beaucoup d'affabilité.

Nous entrons tout d'abord dans une grande cour



Tombeau de la reine Sipri, à Ahmedabad. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

dallée entourée de portiques et dont le centre est occupé par un lourd édifice musulman surmonté d'un dôme doré. C'est là que, sous une châsse d'argent massif, reposent les reliques de Cheik Ahmed Gunj Bukeh, le confesseur de l'empereur Ahmed et le patron tutélaire de Sirkhej. Sa tombe est un but de pèlerinage pour tous les zélés musulmans des environs, et deux fois l'an la cour déserte se remplit de milliers de visiteurs. En avant du *Gumbay* ou mausolée du Gunj Bukeh, est un kiosque formé de seize colonnes élancées supportant neuf dômes; c'est un des plus gracieux édifices de ce genre qui aient jamais été élevés par les Indo-Musulmans.

Sur le côté gauche de la cour est un beau péristyle, qui sert d'entrée aux tombeaux des Ranis; ce sont de grandes chambres dont les voûtes cintrées sont supportées par des piliers massifs; les tombes en marbre blanc sont placées dans des chapelles, entourées de grilles de pierre ciselées à jour. L'aspect de ces chambres est imposant, mais (il en est de même de tous les mausolées musulmans) il ne respire point la tristesse; de larges fenêtres à balcons y portent des flots de lumière et dominent une vue splendide sur le grand étang, qui baigne le pied de la mosquée à vingt mètres plus bas. C'est là que nous décidâmes d'établir notre domicile temporaire, avec le consentement de notre guide. Un immense escalier qui descend au lac sépare ces chambres d'une autre série d'appartements plus considérables, dans lesquels sont rangées les tombes de plusieurs empereurs, entre autres celle du fameux Mahmoud Begarha. L'autre côté de la cour est occupé par la vaste mosquée, qui est, dit-on, une copie exacte de la grande mosquée de la Mecque. Je n'ai point vu cette dernière, mais je doute fort qu'il y

ait aucune analogie entre les colonnes hindoues de Sirkhej et celles du temple arabe.

L'étang, qui est aujourd'hui desséché, couvre une superficie de près d'un kilomètre carré ; au temps d'Ahmed, ce devait être une des merveilles de l'Inde. La mosquée et les édifices adjacents occupent l'un des côtés, et les trois autres sont formés par de gigantesques escaliers, que couronnaient de magnifiques palais. Deux de ces édifices subsistent encore; ce sont le palais d'Ahmed et le harem. Leurs hautes façades relevées par des étages de colonnes et des bandes de sculpture leur donnent un cachet d'imposante grandeur que l'on retrouve peu dans les ouvrages musulmans postérieurs. De larges tunnels solidement construits conduisaient en dessous de ces palais aux bords de l'étang. A l'un des angles est une écluse monumentale, par où se déversaient dans le bassin les eaux de la Subermutti. Nous restâmes pendant plusieurs jours à Sirkhej, nous occupant à dessiner ou photographier les plus intéressants monuments. Le lac nous fournissait du poisson excellent que nos domestiques s'amusaient à prendre avec des filets improvisés et notre table était garnie de perdrix et de bécassines, produit de notre chasse aux environs.

Notre seconde excursion fut pour le mausolée de Chah Allum, situé à deux milles d'Ahmedabad, autour duquel est un vaste assemblage de tombes, de mosquées, de palais et de jardins. Le mausolée lui-même est surmonté d'un dôme élevé et contient plusieurs salles; dans l'une d'elles est la tombe de porphyre de Chah Allum. Cette salle est décorée d'incrustations en nacre et le jour n'y pénètre qu'à travers de délicats treillis de pierre. La grande mosquée adjacente est un long bâtiment à colonnes, placé sur une belle terrasse et possédant encore en parfait état ses deux minarets élancés d'une hauteur de vingt-cinq à trente mètres. Sous la terrasse un étang souterrain, dont les lourds piliers supportent la voûte, sont couverts de symboles et de signes cabalistiques.

Les environs d'Ahmedabad offrent un si grand nombre de curiosités, que l'on néglige nécessairement en les visitant beaucoup de monuments qui ne manqueraient pas autre part d'exciter l'admiration. Il en est de même à Delhi ; mais là se sont succédé des dynasties nombreuses et des races puissantes, tandis qu'ici les règnes de quelques princes vivant au quinzième siècle ont produit toutes ces merveilles.

La ville anglaise d'Ahmedabad est à quatre kilomètres de la ville indienne, à laquelle elle est reliée par de magnifiques allées de pîpuls et de bârs. Elle s'étend dans une vaste plaine et comprend, outre les casernes et autres établissements militaires, de jolies habitations entourées de jardins, occupées par une centaine d'Européens, employés de la couronne. Tout près de là est le palais de Chahi Baugh, construit en 1625 pour servir de résidence au vice-roi, sultan Kurrum. Ce prince n'y pénétra jamais, parce que l'architecte avait négligé d'élever la porte principale de l'enceinte à une assez grande hauteur pour donner passage à l'éléphant qu'il montait. Avant que le portail pût être corrigé, son père Jehanghir était mort et il échangeait sa vice-royauté pour le trône de Delhi avec le titre de Chah Jehan.

Une des seules distractions que possèdent les officiers anglais de la garnison est la chasse, et les plaines voisines leur fournissent les meilleurs *sports* de l'Inde. Le tigre et la panthère abondent et il n'est pas rare de rencontrer des lions, qui descendent des gorges du Kattuyavar ; quant aux cerfs, antilopes, sangliers et autres gibiers inférieurs, ils y sont en grande quantité. Je profitai d'une invitation qui me fut adressée par plusieurs des officiers de la garnison pour assister à une battue qui devait avoir lieu aux environs. Le gibier que l'on se proposait de poursuivre n'était ni le tigre ni le lion, animaux que l'on ne chasse ordinairement qu'en été, mais le nilgau, cette grande antilope que les Indiens désignent sous le nom de bœuf bleu. C'est un superbe animal, de la taille de notre cerf, mais aux formes plus fines; sa robe est d'un gris perle qui chez quelques-uns devient d'une teinte presque bleue. Sa tête longue, légèrement bombée comme celle de certains chevaux, est armée de deux cornes acérées et droites qui n'atteignent jamais ou rarement plus de trente centimètres de longueur. Le Jardin des Plantes de Paris possède peut-être encore deux très-beaux spécimens de cette race d'antilopes.

Le rendez-vous des chasseurs avait été fixé près de Lamba Gaum, village situé à quelques lieues d'Ahmedabad et chacun devait s'y rendre de son côté. Schaumburg et moi, nous quittâmes le bungalow à deux heures du matin par une nuit fort obscure; les guides nous précédaient avec des torches, précaution indispensable dans un pays où le sol des routes est tellement crevassé que les chevaux trébuchent à chaque pas. Après une assez longue marche, nous aperçûmes les feux du camp des chasseurs; les batteurs en assez grand nombre, enveloppés dans leurs couvertures de laine, formaient un cercle compacte autour d'un immense bûcher. Le froid très-vif de la nuit me faisait assez envier leur position, et croyant être des premiers, j'allais leur demander une place au foyer, quand je fus salué par plusieurs « *Halloa !* » et le rideau d'une tente se soulevant, je me vis accueillir par nos hôtes. Ils étaient arrivés avant nous et, en bons Anglo-Indiens, ils avaient déjà fait dresser leurs tentes et tout organisé comme pour une résidence de plusieurs jours. Entré dans la tente principale, je les trouvai occupés à boire du *brandy pany* et à fumer en attendant le matin ; on nous eut bientôt fait place et quelques instants après, les pieds sous la table, nous dégustions les *cheroots* et les liqueurs du *mess court*. Il n'y avait personne dans notre gaie société qui n'eût assisté à quelque chasse émouvante, et les récits qui se succédaient sans interruption eussent pu former un fort intéressant volume.

J'étais arrivé depuis une heure ou deux lorsqu'un

shikari passa la tête par l'ouverture de la tente en nous criant : « *Sahib-log, dïn hané jahté ! shikari-logun tayardhai !* » tout le monde fut sur pied en un instant et en peu de temps nous étions réunis au dehors, les ceintures sanglées, bottés et le fusil sur l'épaule. Une lueur blanchâtre vers l'orient annonçait l'approche du jour. Le froid était tellement vif, que mes doigts se refusaient à tout service et je dus les griller un peu à la flamme. La plaine légèrement ondulée, couverte des touffes de l'herbe *kălam*, haute d'une quinzaine de pieds, formait un excellent terrain de chasse ; les cavaliers embusqués derrière ces herbes, sur les points les plus élevés, pouvaient dominer tous les mouvements des batteurs et voir arriver les antilopes. Ce dernier point est important, car le nilgau aux abois est un dangereux animal ; se sentant cerné de toutes parts, il charge avec fureur et malheur à celui qui se laisserait surprendre sur le passage du troupeau ! Les batteurs, qui étaient déjà en place, formaient dans la plaine un arc de plusieurs milles, dont la ligne des chasseurs représentait la corde.

Le jour était arrivé pendant tous ces préliminaires, et bientôt j'entendis les cris perçants des shikaris ; la plaine parut alors s'animer tout à coup et nous pûmes distinguer plusieurs groupes d'antilopes ordinaires et un fort troupeau de nilgaus. Ces animaux, effrayés par les clameurs, bondissaient tantôt dans une direction, tantôt dans une autre ; quelques-uns même, comprenant peut-être d'instinct que le danger réel était de notre côté, se dirigèrent vers les batteurs et forcèrent les lignes. Après plusieurs tours, les nilgaus s'élancèrent à fond de train vers nous ; il était à craindre que nous ne pussions les arrêter. Placé moi-même près de l'extrémité opposée à celle vers laquelle ils se dirigeaient, je déplorais déjà ce contre-temps, quand j'entendis plusieurs coups de feu et je vis le troupeau s'arrêter subitement et se diriger vers moi. Cette manœuvre leur fut fatale, car ils essuyèrent ainsi notre feu en écharpe et j'en vis chanceler et tomber deux aux premiers coups. Toute la troupe passa devant moi au triple galop ; je visai un beau mâle qui se trouvait en tête, il bondit sous le coup, mais continua sa course ; la balle de mon voisin le fit rouler à terre. Encore quelques coups de fusils et la bande, renversant les batteurs, disparut dans la plaine.

Quatre de ces magnifiques animaux gisaient sur le sol, percés de balles ; les batteurs fabriquèrent des brancards, et les chasseurs, escortés de leur butin, regagnèrent triomphalement les tentes. Un bon déjeuner nous y attendait et l'air vif du matin ayant ouvert nos appétits, chacun fit honneur au *pale ale* et au *corned beef*. Ce devoir accompli, les uns s'étendirent sur des lits pour faire la sieste, d'autres partirent à la chasse des lièvres et des perdrix ; quant à moi, je me joignis à un des officiers, pour tâcher de découvrir des paons, que l'on disait très-nombreux dans le voisinage.

Nous en eûmes bientôt tué quelques-uns et nous nous préparions à regagner le campement, quand mon compagnon, en apercevant un sur le haut d'un arbre auprès du village, le visa et le fit rouler à terre. A peine le coup de feu avait-il retenti, que nous vîmes accourir à nous de tous côtés les villageois, et nous nous trouvâmes bientôt au centre d'un cercle compacte et bruyant. Bientôt des pierres commencèrent à pleuvoir sur nous et je compris que notre position pouvait devenir dangereuse, si nous ne réussissions pas à calmer un peu l'excitation de cette foule. Apercevant le *patel* (maire) du village au milieu de la cohue, je le mis en joue en lui criant que s'il ne faisait immédiatement retirer le peuple, je commencerais les représailles en tirant sur lui. Se voyant pris, il ordonna à ses hommes de se tenir tranquilles et s'avança vers nous ; il nous pria de l'excuser, disant qu'il était dévoué au Sahib-log et qu'il avait en vain essayé de s'opposer à l'attaque que nous venions de subir. Il m'expliqua que ce village contenant plusieurs brahmanes, ses habitants considèrent les paons comme sacrés et ne permettent point qu'on les chasse. Je promis de m'abstenir de chasser l'oiseau sacré, à condition qu'il nous serait permis d'emporter notre gibier et que les villageois se retireraient tout de suite. Ce traité fut accepté ; la foule nous lança encore quelques huées, mais, voyant que nous étions décidés à nous défendre, elle nous laissa partir.

Rentrés à nos tentes, je racontai au capitaine B... notre aventure. Il blâma l'imprudence du jeune officier qui m'accompagnait, et m'assura que nous étions heureux d'en avoir été quittes à si bon marché. Le paon est l'emblème de la déesse Sarasvati, la Junon indienne qui préside aux naissances et aux mariages ; comme tel, il est vénéré dans tous les États rajpouts et la chasse en est strictement prohibée, du moins aux abords des villes et villages. Le gouvernement anglais a du reste reconnu cette coutume par une loi. Cependant on ne sait que rarement à quoi s'en tenir sur l'opinion des habitants de tel ou tel village, vu que les uns supplient les Européens d'exterminer les paons qui occasionnent des dégâts énormes, tandis que les autres se battent pour les défendre ; il arrive donc continuellement des conflits, qui ont eu souvent des suites tragiques de part et d'autre.

Le lendemain, j'eus plusieurs conférences avec des chameliers, qui pour me porter jusqu'à Oudeypour me demandaient un prix exorbitant, à cause de la mauvaise réputation du chemin que j'avais choisi pour m'y rendre. Enfin je conclus le marché avec l'un d'eux, qui devait me fournir, pour la somme de cent quatre-vingts roupies, deux chameaux de selle et sept chameaux de bagage. J'achetai une petite tente très-légère, ne voulant pas trop m'encombrer dans ces passages difficiles, et je complétai tout mon attirail de lits, de batterie de cuisine et autres objets dont nous allions avoir besoin dans ces pays dénués d'hôtels et de bungalows, et où je prévoyais que nous resterions au moins une année.

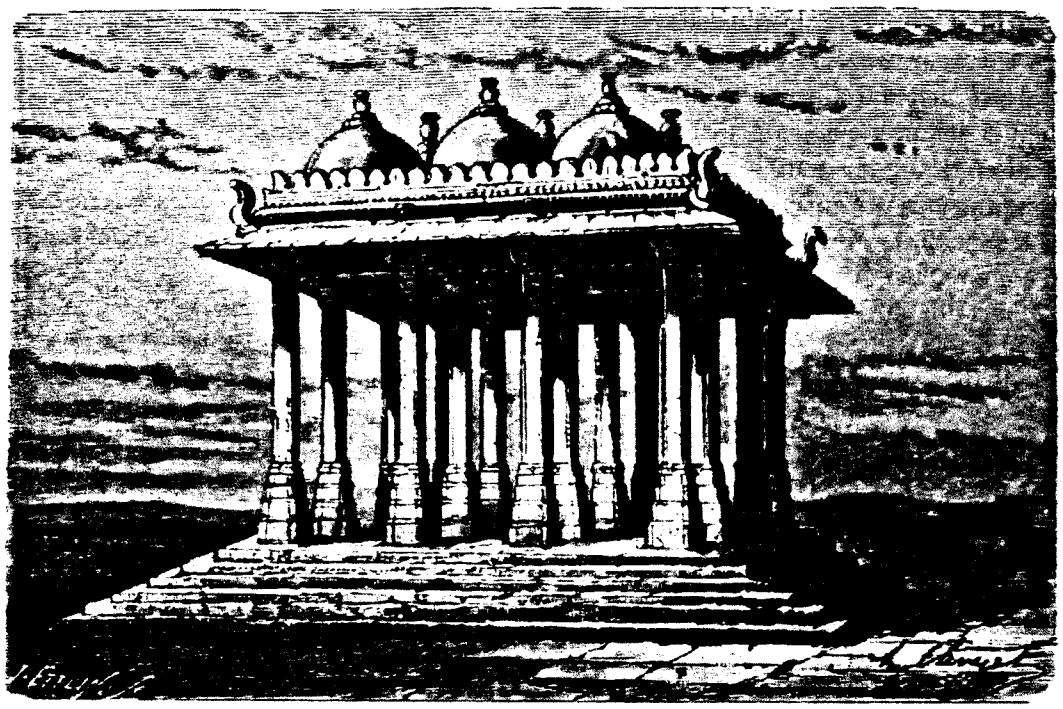
IX

LE PAYS DES BHÎLS.

La caravane. — Le campement de Raypour. — Les monts Doungker. — Le thakour de Tintouï. — Le *baoli*. — Les mœurs des Bhîls. — Le tigre mangeur d'hommes. — Le rhakkâm de Sameyra.

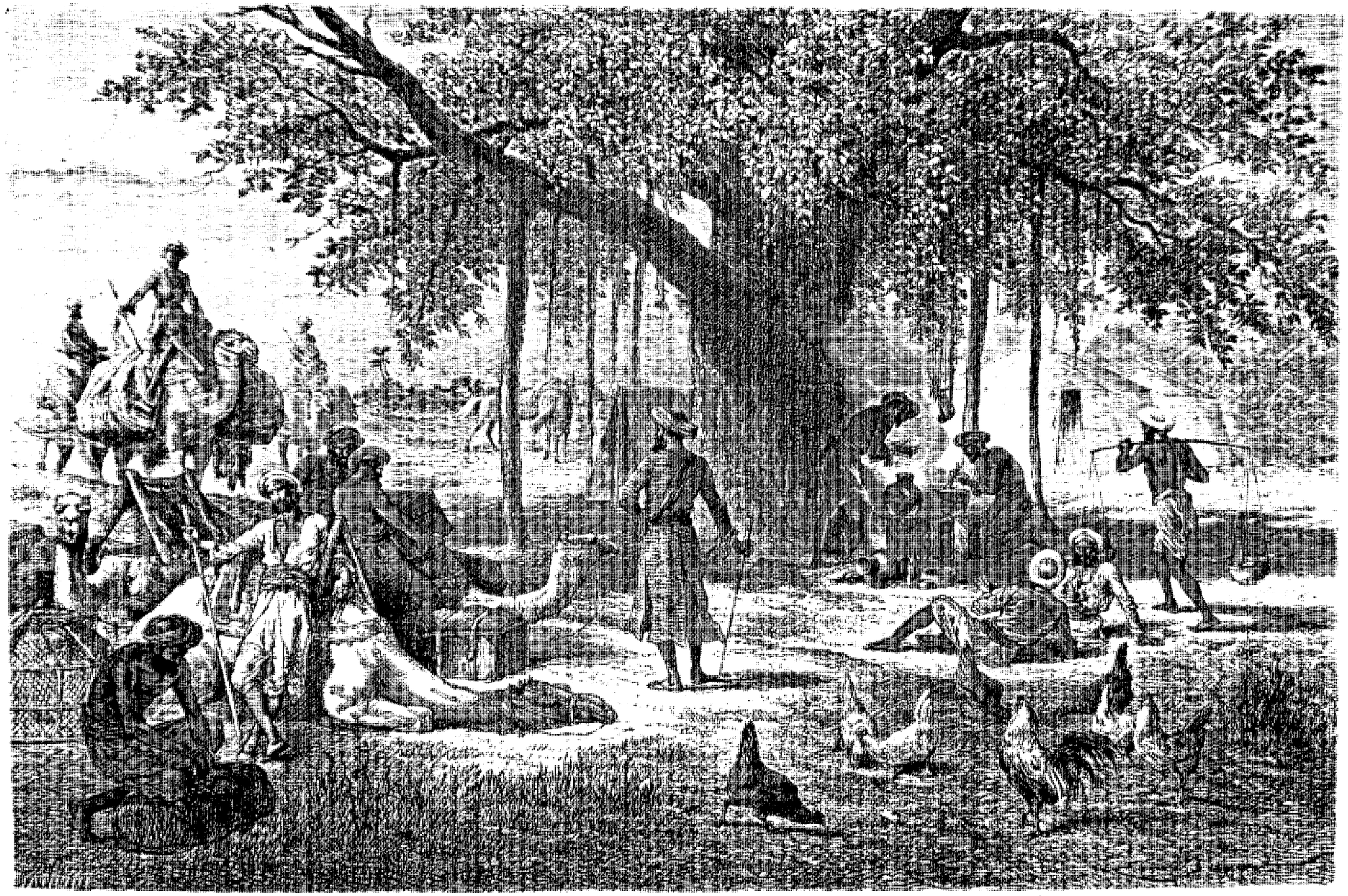
J'avais fixé au 19 le départ de la caravane, et, à l'heure indiquée, les chameaux groupés dans la cour du bungalow attendaient leur chargement. Les deux qui devaient nous servir de monture étaient brillamment harnachés, avec des housses de soie et des glands à profusion ; mais tous ces ornements n'étaient que pour la cérémonie du départ et devaient disparaître dès que nous serions en campagne. Le personnel de la caravane se composait de nos quatre domestiques, de deux sanivallas et de sept chameliers ; tout ce monde était armé de sabres et de fusils, et chacun d'eux se figurait être très-probablement appelé à s'en servir sous peu. Je les assemblai tous devant le perron du bungalow et leur fis un petit *speech*, leur assurant que le pays que nous allions traverser était parfaitement sûr, et que du reste, étant bien armés, nous n'avions rien à craindre de la part des Bhîls. J'établis un chef de caravane, et ayant consulté la carte que j'avais dressée de notre itinéraire, je lui ordonnai d'aller camper le soir même au village de Raypour, à vingt-quatre kilomètres d'Ahmedabad. Quant à nous, j'avais décidé que nous passerions encore la nuit sous le toit hospitalier du bungalow et ne rejoindrions notre camp que le lendemain matin.

A quatre heures du matin, je fus tiré de mon sommeil par le sanivalla ; j'éveillai à mon tour Schaumburg, et en quelques minutes nous étions prêts. Le sani, accroupi à la porte, m'attendait ; je mis quelques couvertures sur la selle pour la rendre plus confortable et je pris place sur le siége de derrière ; mon conducteur enfourcha celui de devant, et le chameau bondit comme un ressort sur ses pieds. La selle des chameaux de course, comme le savent sans doute la plupart de mes lecteurs, est double, de sorte que les deux cavaliers se trouvent emboîtés l'un dans l'autre. La position de celui qui est à l'arrière n'est pas des plus agréables, à cause de cette proximité ; mais je l'avais choisie pour me faire un peu aux mouvements du chameau, avant d'essayer de le conduire moi-même. Je restai pendant une demi-heure sans pouvoir retrouver mon équilibre, violemment secoué et me cramponnant au dos de mon chamelier ; mon compagnon ne souffrait, du reste, pas moins. Mais, au bout de ce temps, je me sentis plus à mon aise, et je pus prêter plus d'attention à la route que nous suivions. Ahmedabad était déjà loin de nous, et l'aube éclairait une plaine immense, couverte de champs nus et parsemée de groupes d'arbres annonçant l'emplacement des villages.



Le kiosque d'Ahmed, à Sirkhej. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

A Raypour, que nous atteignîmes à six heures du matin, je trouvai notre tente plantée sous un gros arbre au bord d'une rivière et à une portée de fusil du village. Nos bagages étaient rangés autour d'un autre arbre où nos gens avaient établi la cuisine et leurs quartiers généraux ; des fusils et des sabres accrochés aux branches donnaient à l'ensemble un aspect guerrier. Je ne saurais dire combien ce spectacle, doré par ce beau soleil du matin, me transportait de joie ; c'était bien le début de la partie sérieuse de mon voyage. Jusqu'ici j'avais suivi des chemins battus, dans des pays où l'influence civilisatrice se faisait sentir et sur lesquels je possédais de nombreux renseignements ; ici tout pour moi était inconnu. Que devais-je trouver dans le Rajpoutana, un bon ou un mauvais accueil,



Notre campement à Raypour. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet

un paradis ou un désert? Je passai la journée à courir dans le village, à tuer quelques lièvres et des paons, qui dans ce pays n'étaient pas sacrés, et vers le soir j'eus le magnifique spectacle de la rentrée des troupeaux, deux ou trois mille bœufs et buffles passant au galop et se ruant vers la rivière presque desséchée pour se désaltérer d'une longue journée de soif.

Je copierai désormais mon journal, ce qui me permettra de présenter aux lecteurs les épisodes de cette marche, d'une manière plus succincte et plus exacte :

21 *décembre.* — Nous quittons Raypour à deux heures du matin, et après avoir passé la rivière à gué, nous nous trouvons sur le territoire du Guicowar. La nuit est très-obscure, mais le pays est parfaitement plat; nos chameaux avancent sans difficulté; les villages sont tous à une certaine distance de la route, car nous n'en rencontrons aucun avant Deagaum, une ville assez importante que nous atteignons à quatre heures. Nous sommes arrêtés à la porte de la ville par quelques *sowars*, qui nous demandent notre lieu de destination et nous procurent des *bohimias* pour nous conduire au prochain village. Cette institution des bohimias est une des plus curieuses et des plus utiles de ce pays : ce sont des gens de basse caste chargés de guider, moyennant une faible redevance, les voyageurs de village en village. Leur service est obligatoire, et le conseil communal les rétribue en leur accordant le droit de séjour dans la localité et certaines portions de terres arables. Le pays étant entièrement dépourvu de routes tracées, le voyageur risquerait fort d'errer à l'aventure dans la campagne, en l'absence de ces guides. Ces pauvres gens ont un métier fort pénible, étant obligés de se lever à toute heure de la nuit pour aller escorter pendant plusieurs lieues les caravanes, qui leur payent un peu moins d'un sou par *cóss* de deux milles anglais ; bien heureux encore si on ne les force pas à doubler la marche et si on ne les renvoie pas sans aucune rétribution. L'aube nous retrouve encore au milieu de ces interminables plaines ; cependant les arbres deviennent plus nombreux, et forment de petites forêts qui annoncent l'approche de la montagne. A six heures, nous atteignons le village de Resial, où nous campons pour la journée. Nous essayons ici en vain d'avoir quelques provisions, et sommes obligés de nous contenter de poulets et du produit de notre chasse. Le chef du village vient me rendre visite et me demande de lui faire cadeau d'un des paons que j'ai tués; je lui en donne un et distribue les autres à notre escorte.

22 *décembre.* — Au sortir de Resial, que nous quittons à deux heures du matin, nous entrons dans de vastes landes sablonneuses où le froid se fait vivement sentir; nos gens, enveloppés dans leurs couvertures, paraissent en souffrir beaucoup. Au lever du jour, nous nous enfonçons dans des ravins profonds creusés par les pluies; les berges découpées affectent les formes les plus fantastiques, et les villages perchés sur les sommets paraissent situés au haut de collines inaccessibles, tandis qu'ils se trouvent en réalité de plain pied avec la plaine. Auprès du village d'Hursole, nous passons une belle rivière qui roule entre des falaises à pic de quinze mètres de hauteur; la grande largeur de son lit, la hauteur de ses murailles de terre et l'absence complète de végétation donnent un aspect de sauvage grandeur à cette nullah presque desséchée. De l'autre côté, nous remontons dans la plaine, où nous trouvons les ruines d'un ancien cantonnement anglais abandonné depuis quelques années. Les toits effondrés sont couverts de lianes, et les jardins, dont les murs sont encore debout, sont pleins d'une végétation exubérante.

A quelques milles de ce camp ruiné court une chaîne de collines nues et peu élevées, que l'on peut considérer comme les premiers soubassements des monts Dounghêr, du côté du Guzarate. C'est derrière ces collines que commence le Bâgur ou pays des Bhîls, région sauvage et montagneuse qui sépare les plateaux du Malwa de Guzarate, et qui limite au sud-est la vaste contrée des Rajpouts. Les montagnes qui couvrent ce district forment le point de jonction des deux grandes chaînes indiennes des Aravalis et des Vindhyas.... La chaleur est déjà excessive quand nous franchissons ces collines; aussi nous arrêtons-nous à peine quelques instants pour chasser et abattre une antilope.

Une course d'une heure, à travers une plaine de sable, et sous un implacable soleil, nous amène au village guicowarien de Bâr Dankrôl. Par suite d'une erreur de calcul, la marche d'aujourd'hui a été de vingt-cinq kilomètres, et tout mon monde arrive au camp exténué de fatigue, car cette étape, qui serait considérée comme fort modérée en Europe, est presque une marche forcée dans un pays sans routes, où il faut faire continuellement des tours et détours. Bâr Dankrôl est un assez grand village, au milieu d'un beau bosquet de manguiers; ses habitants sont encore du type guzarate et paraissent avoir autant d'aversion pour les Bhîls que leurs compatriotes de la plaine. Dans la soirée, je fais une importante adjonction à notre caravane : ce sont quatre soldats de Puttiala, solides gaillards, armés de sabres et de fusils à mèche, qui, se rendant dans leur pays, demandent à se joindre à nous pour traverser le pays des Bhîls; j'accepte aussitôt leur proposition, leur promettant que, s'ils se conduisent bien, je les récompenserai généreusement à Oudeypour. L'arrivée de ces auxiliaires est accueillie avec joie par mes gens, et la garde du camp leur est confiée pour la nuit.

23 *décembre.* — Quelques heures de marche nocturne nous amènent à l'extrémité de ces plaines monotones que nous parcourons depuis Baroda, et au matin nous arrivons à un joli village dont les huttes sont échelonnées sur une pittoresque colline de quartz laiteux. De l'autre côté de ce village court une petite rivière, dont le lit ombragé de grands arbres et bordé de hauts buissons de bruyère en fleur rappelle les gracieux ruisseaux de la Suisse; l'eau bouillonne entre des rochers de marbre et, se subdivisant en mille ca-

naux, va se perdre dans les champs auxquels elle donne une étonnante fertilité. Nous apercevons de loin quelques hommes presque nus, que mes hommes me déclarent être des Bhîls. Cette riante campagne cesse tout à coup, et nous traversons une belle forêt, au sortir de laquelle nous arrivons au bord d'un superbe lac. Le coup d'œil est de toute beauté ; cette vaste nappe d'eau, couverte de lotus en fleurs parmi lesquels se jouent des milliers d'oiseaux aquatiques, est encadrée par un rideau de banians et autres géants des tropiques aux feuillages sombres. Aucun être humain n'apparaît sur ces plages, et les hôtes du lac jouissent en toute tranquillité de la belle matinée. De longues rangées de flamants aux ailes roses font sentinelle sur l'un des îlots à fleur d'eau ; des bataillons d'oies sauvages, des canards de cent espèces différentes sillonnent en vraies flottes ces eaux profondes ; des poules d'eau au plumage pourpre ou indigo sautillent sur les larges feuilles des lotus, et des hérons, des adjudants et des *karkhoundj* garnissent les racines inondées des arbres de la berge. Je défends à mes gens de troubler ce peuple aquatique, et nous passons sur la plage sans occasionner grand émoi. Des chemins s'enfoncent entre des haies fleuries qui dépassent nos têtes, et forment une charmante avenue qui nous conduit jusqu'au *mekkâm*.

Le mekkâm ou lieu de campement est, en général, un bois placé auprès d'un village et dont le terrain est nivelé. Il est spécialement réservé aux voyageurs, et toujours pourvu d'une citerne et quelquefois d'un petit temple, de sorte que le pèlerin trouve tout ce qui lui est nécessaire, de l'eau, de l'ombre et un lieu sacré pour accomplir ses dévotions. Le mekkâm de Tintouï est de toute beauté : de grands manguiers, des nîms et des banians entourent une clairière couverte d'un gazon vert et uni sur laquelle je fais placer notre tente ; à peu de distance apparaît le village, assis sur une colline, à l'entrée des sombres défilés, dont les pics bleuâtres garnissent l'horizon ; un fort aux remparts crénelés domine la campagne.

Tintouï, qui a une grande importance par sa position à l'entrée des défilés des monts Dounghêr, appartient encore au Guicowar et forme l'extrême frontière de ses États ; mais ce gros bourg est la résidence d'un baron rajpout ou thakour qui, tout en reconnaissant la suzeraineté du roi de Baroda, est le vrai roi du pays. Ces thakours correspondent tout à fait à nos barons du moyen âge ; il est très-curieux de rencontrer le système féodal en existence de nos jours, et surtout de le trouver avec toutes les particularités qui se rapportent à nos institutions d'autrefois. Les thakours ont droit de justice sur leur terre, et ne reconnaissent leur dépendance du souverain que par un tribut en espèces ou en hommes d'armes et par quelques rares visites à la capitale. Fiers et turbulents, ils sont en querelle continuelle avec leurs voisins et vivent largement du pillage des caravanes traversant leur pays. Le gouvernement anglais a bien, il est vrai, mis en apparence bon ordre à ce système de brigandage ; mais, au lieu de le faire disparaître, il l'a modéré et régularisé. De détrousseur de caravanes, le thakour s'en est fait le protecteur ; au lieu de les piller, il les taxe d'après le système de *black mail* pratiqué autrefois par les *highlanders*. Une caravane arrive-t-elle sur le territoire d'un thakour, elle doit payer un tant pour cent sur la valeur de ses denrées, et achète ainsi la garantie d'un passage sûr à travers les défilés ; si, au contraire, se fiant sur sa force, elle se hasarde sans ce sauf-conduit, elle sera certainement attaquée et pillée par toutes les bandes de la montagne. Le thakour, exerçant les fonctions de magistrat, reçoit les plaintes des infortunés, les enregistre pompeusement et met toute sa garnison sur pied ; mais les recherches sont toujours vaines ; les soldats reviennent sans captifs, et le thakour montre aux marchands quelle a été leur folie d'avoir refusé l'appui de son bras redoutable.

A mon arrivée à Tintouï, je suis reçu par les gardes du thakour, qui me présentent ses respects et m'annoncent sa visite ; mais, curieux de voir le château, je les prie de me conduire près de leur chef. Une rampe très-raide, pavée de grandes dalles sur lesquelles les chevaux glissent à chaque pas, nous conduit à la porte du donjon, défendue par des tourelles et une enceinte de pieux ferrés. L'intérieur ressemble tellement à nos forteresses féodales des douzième et treizième siècles, que le lecteur peut se figurer le premier venu des nombreux châteaux qui dominent les bords du Rhin. Un enchevêtrement bizarre de tours, de pignons et de terrasses domine d'un côté le précipice, au fond duquel se montrent les paisibles maisons de Tintouï. Le thakour, un noble Rajpout à barbe blanche, me reçoit avec beaucoup d'affabilité et s'informe du but de mon voyage ; au nom de son souverain Khunderao, il s'incline profondément, en me répondant qu'il est mon esclave puisque je suis l'ami du puissant Guicowar, et que je puis disposer entièrement de sa personne, de ses hommes et de son pays. Je me contente seulement de lui demander sa protection pour le passage des défilés, et quelques cavaliers pour ajouter à l'importance de ma caravane. Je le questionne ensuite sur ces fameux Bhîls, sur leurs habitudes et leurs mœurs, et j'obtiens de lui une foule de détails intéressants. Il déplore avec une tristesse qui n'est point feinte les déprédations trop considérables exercées par ses tribus, qui ont ruiné le pays en détournant les caravanes. Le brave homme se plaint naturellement de la rapacité de ses voisins, qui l'empêche d'exercer la sienne.

Quelques heures après ma visite, le baron vient me présenter officiellement ses respects dans mon camp ; il est accompagné d'une troupe de cavaliers rajpouts, aux types de reîtres, qui caracolent sur leurs jolis chevaux kattywaris ; les villageois, massés à distance respectueuse, contemplent l'entrevue ; les gestes du vieux thakour sont remplis de dignité, et ses moindres paroles respirent la politesse pleine d'étiquette

d'un courtisan de la cour d'Oudeypour, modèle du bon ton dans l'Inde entière. Au moment des adieux, il me serre dans ses bras en me disant que, si tant d'hivers n'avaient passé sur sa tête, il n'eût cédé à personne l'honneur de guider ma caravane jusqu'aux avant-postes. Son fils et trois cavaliers doivent se joindre à nous, et viennent le soir même planter leur tente à côté des nôtres.

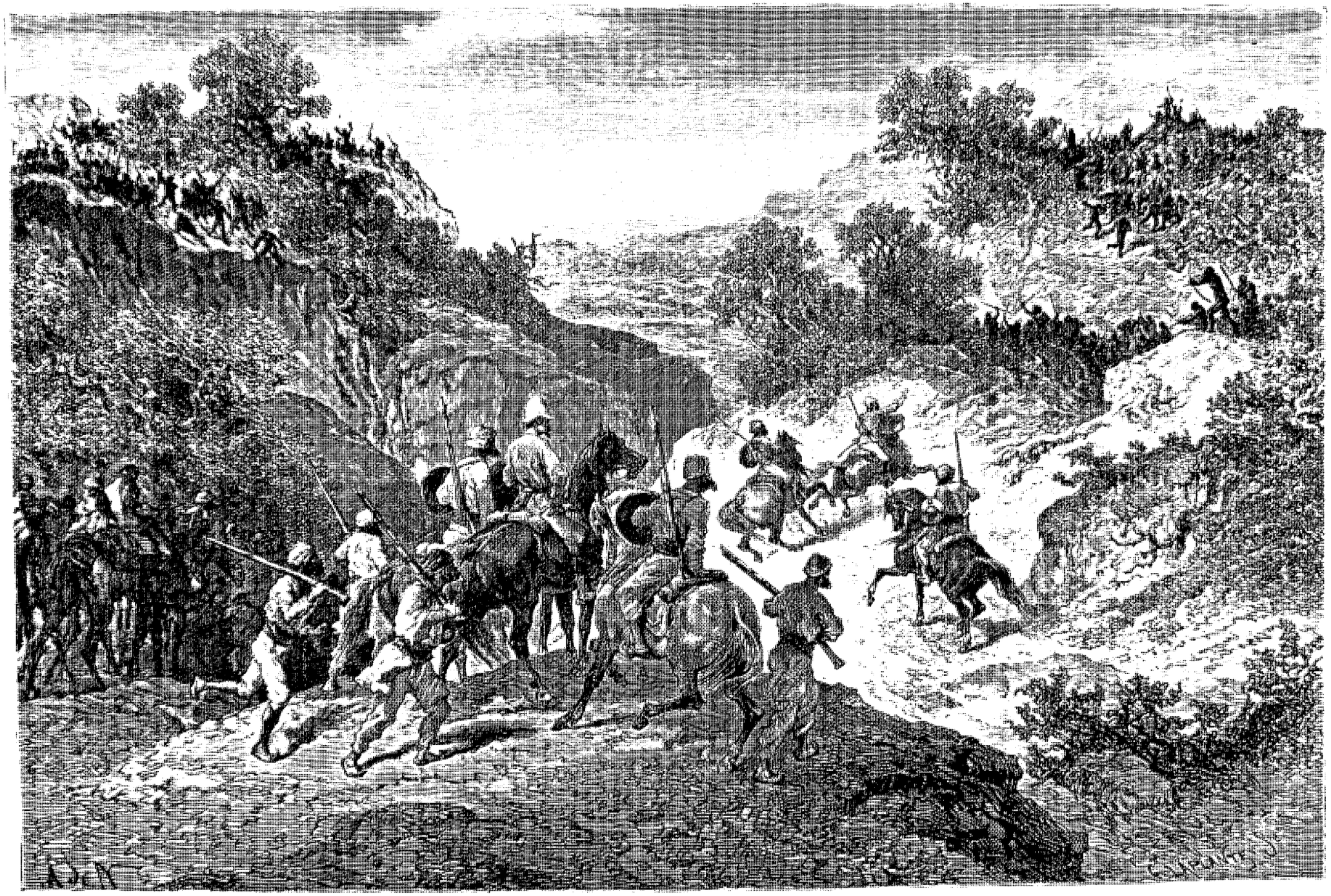
Le mekkam de Tintouï possède une de ces antiques citernes connues sous le nom de *baolis* et que l'on peut classer parmi les plus intéressants monuments du pays. C'est à l'extérieur une rangée de *tchatris* ou kiosques, placés à égale distance les uns des autres; l'entrée du baoli est sous le premier kiosque, d'où part un escalier, descendant à un palier situé immédiatement au-dessous du second kiosque, qui se trouve ainsi supporté par deux étages de colonnes; l'escalier s'enfonce toujours et le nombre des étages de colonnes augmente d'un à chaque kiosque, jusqu'au dernier, placé au-dessus de quatre ou cinq étages entourés de galeries; à l'extrémité est un large puits circulaire dont le niveau d'eau baigne les dernières marches. Ces édifices ont quelquefois une longueur de plus de cent mètres et contiennent de véritables salles aux voûtes supportées par d'élégants piliers et aux parois décorées de bas-reliefs. Dans un lieu désert, peu de monuments frappent plus le voyageur, descendu pour la première fois dans ces magnifiques galeries.



Fort de Sameyra, pays des Bhîls. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Mais il est temps de dire au lecteur quelques mots de ces Bhîls qui nous préoccupaient depuis si longtemps et chez lesquels nous venions de pénétrer.

Les Bhîls peuvent être considérés comme les débris de la grande race autochthone qui peuplait les contrées connues sous le nom de Rajpoutana et de Malwa. Refoulés par l'invasion aryenne, ils se réfugièrent dans les montagnes et, oubliant peu à peu leur antique civilisation, tombèrent dans l'état de dégradation où nous les trouvons encore aujourd'hui. Leurs légendes n'ont conservé que peu de souvenirs de l'époque où ils régnaient en maîtres dans les plaines; cependant dans un des chants de leurs bardes nous retrouvons l'origine de la haine qui existe entre eux et les brahmanes. D'après eux, le dieu Mahadeo, errant un jour exténué de fatigue dans une forêt, fut recueilli par une jeune femme d'une grande beauté; il l'épousa et en eut plusieurs enfants, dont l'un deux, remarquable par sa laideur, sa peau noire et sa grande force, tua Nandi, le bœuf sacré du dieu. En punition de son crime, il fut maudit, exilé dans les forêts et reçut le nom de Nichada ou Bhîl, c'est-à-dire le proscrit. Cette légende n'indique-t-elle pas que ces peuples, n'ayant point voulu se plier comme les autres Soudras au joug des



Les voyageurs arrêtés par les tribus des Bhils, dans les défilés de Bitchouwara. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

brahmes, furent accusés par eux du crime le plus odieux aux yeux des Hindous, celui d'avoir tué le bœuf sacré, crime que dans leur fierté ils n'ont jamais voulu désavouer? Deux faits prouvent suffisamment l'ancienne puissance des Bhîls : d'abord le rôle que joue toujours l'un des leurs dans le couronnement des rois rajpouts du Meywar, où un Bhîl remet au souverain les emblèmes de sa nouvelle dignité; et ensuite la vénération qu'ils ont conservée pour quelques villes ruinées dont les restes attestent une époque d'une assez grande civilisation.

Traités pendant des siècles comme des bêtes féroces, les Bhîls se sont intitulés « les voleurs de Mahadeo » et ont exercé de terribles représailles contre ce peuple hindou qui les avait bannis. Se retirant en des contrées inaccessibles, ils ont vécu dans une indépendance presque complète, ne payant de revenus à personne et jetant la terreur parmi les marchands et les cultivateurs. Ils sont divisés en clans ou tribus, commandés par un chef auquel ils obéissent aveuglément et qui dirige leurs expéditions de maraude. Leurs villages ou *pâls* sont toujours placés sur des hauteurs dominant les routes et chaque maison forme une véritable forteresse dont les épais murs de pierre supportent une toiture de chaume ou de tuiles. Les maisons sont placées au centre d'une enceinte d'une grande hauteur, formée de broussailles et de cactus entrelacés; en cas de danger, les Bhîls se retranchent derrière ces murailles à travers lesquelles ils guettent leurs ennemis et peuvent même lancer leurs flèches. A la moindre alarme sérieuse, les femmes et les enfants réunissent les bestiaux et se sauvent dans des cavernes profondes.

Ils ne reconnaissent aucune caste entre eux, et se marient entre eux de tribu à tribu. Leur mariage est des plus simples. A un jour fixé, tous les jeunes gens à marier choisissent parmi les jeunes filles nubiles et chacun se retire avec l'objet de son choix dans la forêt, d'où il revient légalement marié quelques jours après. Leur religion est toute primitive, leurs principales divinités étant les maladies et les éléments; un amas de pierres barbouillées d'ocre rouge, ou une dalle grossièrement sculptée constitue leur temple. Ils ont cependant une dévotion toute particulière pour le *mhowah*, cet arbre gigantesque qui leur fournit tout, du pain, du bois et de l'eau-de-vie; ils suspendent des ustensiles de fer à ses branches. Ils n'ont aucun préjugé sur les aliments, et mangent indifféremment des animaux immondes, tels que rats, serpents, crocodiles.

Les Bhîls sont en général de taille moyenne et, quoique manquant des formes élégantes de l'Hindou, sont beaucoup plus robustes; leur force et leur agilité sont parfois surprenantes. Leurs traits sont grossiers, le nez presque aplati et les pommettes saillantes; leurs cheveux noirs pendent autour de leur tête sans aucun soin; une simple corde attachée aux tempes leur tient lieu de turban. Ils sont presque entièrement nus, ne portant en général qu'un *langouti* de deux ou trois doigts de large. Les femmes sont d'un type supérieur, moins foncées et d'une taille élégante; leur démarche est toujours empreinte d'une certaine fierté. Leur costume consiste en un pagne qui entoure les reins et, se repliant sur l'épaule, laisse un des seins à nu; elles portent aux bras et aux jambes un tel nombre d'anneaux de cuivre qu'ils atteignent du poignet à l'épaule et de la cheville au genou. Le Bhîl ne sort jamais sans son arc et ses flèches; l'arc est très-ingénieusement fabriqué de deux morceaux de bambou, le plus mince formant la corde; les flèches ont deux pieds de long et sont faites d'un jonc très-léger, emplumé et armé d'une pointe en fer forgé, de cinq à six centimètres de long. Ils sont très-adroits au maniement de cette arme et lancent leurs traits avec beaucoup de précision à soixante mètres; ils s'en servent même pour chasser le tigre. La chasse et la pêche sont leurs occupations favorites : ils se réunissent en grand nombre pour faire des battues et empoisonnent les cours d'eau au moyen de lait de cactus afin de recueillir le poisson.

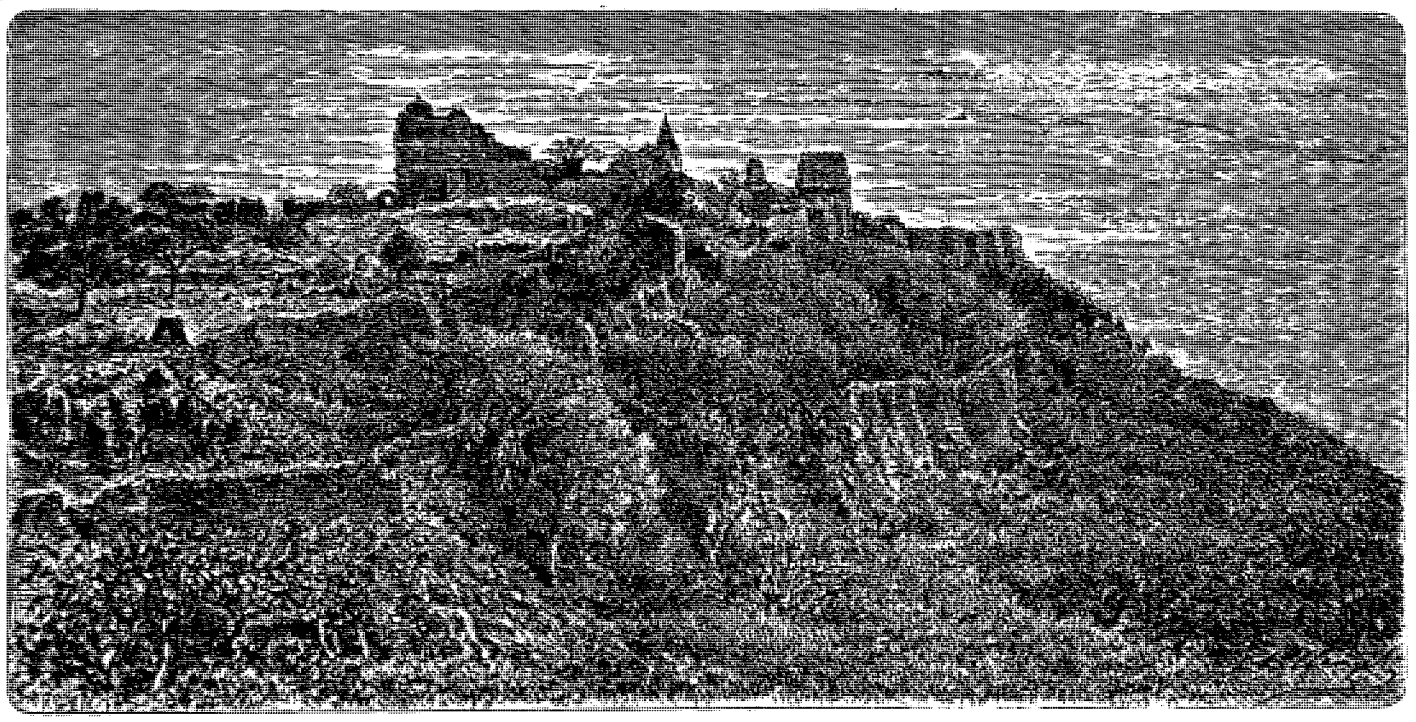
Quoique très-courageux, ils sont prudents et n'attaquent jamais un ennemi sans être sûrs de le vaincre; mais la guerre est un besoin pour eux, et lorsqu'ils n'ont aucun ennemi à combattre, ils défient un clan voisin avec lequel ils livrent de terribles batailles. Les femmes bhîls exercent une grande influence sur leurs époux et l'on dit qu'elles sont très-humaines envers les prisonniers. Malgré leurs luttes intestines, les tribus se réunissent toujours dans un cas de danger commun; aussitôt que le *kisri* ou cri de guerre, composé de quelques syllabes aiguës, retentit dans la vallée, il est transmis de pâl en pâl, et en peu de temps des centaines de guerriers sont rassemblés sur un seul point; les Bhîls imitent aussi très-habilement les cris des chacals, des hyènes, des oiseaux de nuit, et peuvent ainsi se communiquer des signaux sans éveiller l'attention des voyageurs.

Malgré tous leurs défauts, les Bhîls ont deux qualités qui manquent aux Hindous, une profonde reconnaissance envers leurs bienfaiteurs et un grand respect pour la foi jurée. Ils ont donné une preuve éclatante de la première dans la révolte de 1857, en protégeant les Anglais menacés par leurs cipayes et en s'enrôlant eux-mêmes pour aller combattre les insurgés. Ils doivent beaucoup en effet aux Anglais, qui ont tout fait pour les tirer de leur barbarie et qui ont déjà réussi à arrêter les razzias que les Rajpouts faisaient annuellement dans le pays, pour brûler les pâls et les récoltes des malheureux sauvages.

Les tribus bhîls peuplent encore aujourd'hui le Bâgur, une partie de la chaîne des Aravalis et presque toutes les Vindhyas; on peut donc en évaluer le nombre à un ou deux millions d'âmes, ce qui montre qu'ils constituent encore une des races importantes de l'Inde. Le mélange des Bhîls et des Rajpouts a donné naissance à la caste des Bhilâlas, qui sont assez nombreux dans les vallées du Meywar, mais qui ne possèdent aucune des qualités de l'une ou l'autre race.

24 *décembre.* — Ce matin, au moment du départ, il y a presque une révolte dans notre troupe, qui refuse de se mettre en route avant le lever du soleil. La cause de cette conduite étrange est la nouvelle que sur le chemin guette en ce moment un *admikanewallah*, c'est-à-dire un tigre mangeur d'hommes. Le jeune thakour se joint à moi pour les décider à se mettre en marche et y réussit en leur démontrant que, puisque le tigre vient de tuer un homme (c'était là la nouvelle qui les avait tant effrayés), il doit être rassasié et que le moment est des plus favorables pour passer sains et saufs. Nous quittons le camp au milieu des murmures des chameliers, qui trouvent que c'est déjà bien assez d'exposer leurs chameaux à être pris par les Bhîls, sans que les tigres se mettent de la partie. Notre troupe est devenue cependant assez imposante pour éloigner ces ennemis ; elle se monte maintenant à vingt-trois hommes armés, de quoi soutenir une bataille contre des sauvages sans armes à feu.

Buktawur Sing, le jeune thakour, chevauche à côté de moi et me distrait avec ses anecdotes sur les Bhîls. Il me parle aussi des dégâts que commet dans le pays ce tigre mangeur d'hommes, qui a tant effrayé nos gens; il se passe peu de jours sans qu'il fasse une nouvelle victime et il est tellement rusé, que les chasseurs n'ont encore jamais pu l'atteindre. Les Hindous prétendent que le tigre qui a goûté une fois de la chair de l'homme, ne peut plus en manger d'aucune autre espèce; d'un autre côté, les chasseurs européens, ayant souvent remarqué que ces admikanewallahs sont pelés et malades, ont attribué cet état maladif à l'effet de la chair humaine. L'explication la plus simple de ces deux hypothèses est celle-ci: lorsque le tigre vieillit, il perd la plus grande partie de sa force et toute son



Résidence du Thakour, à Tintouï. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

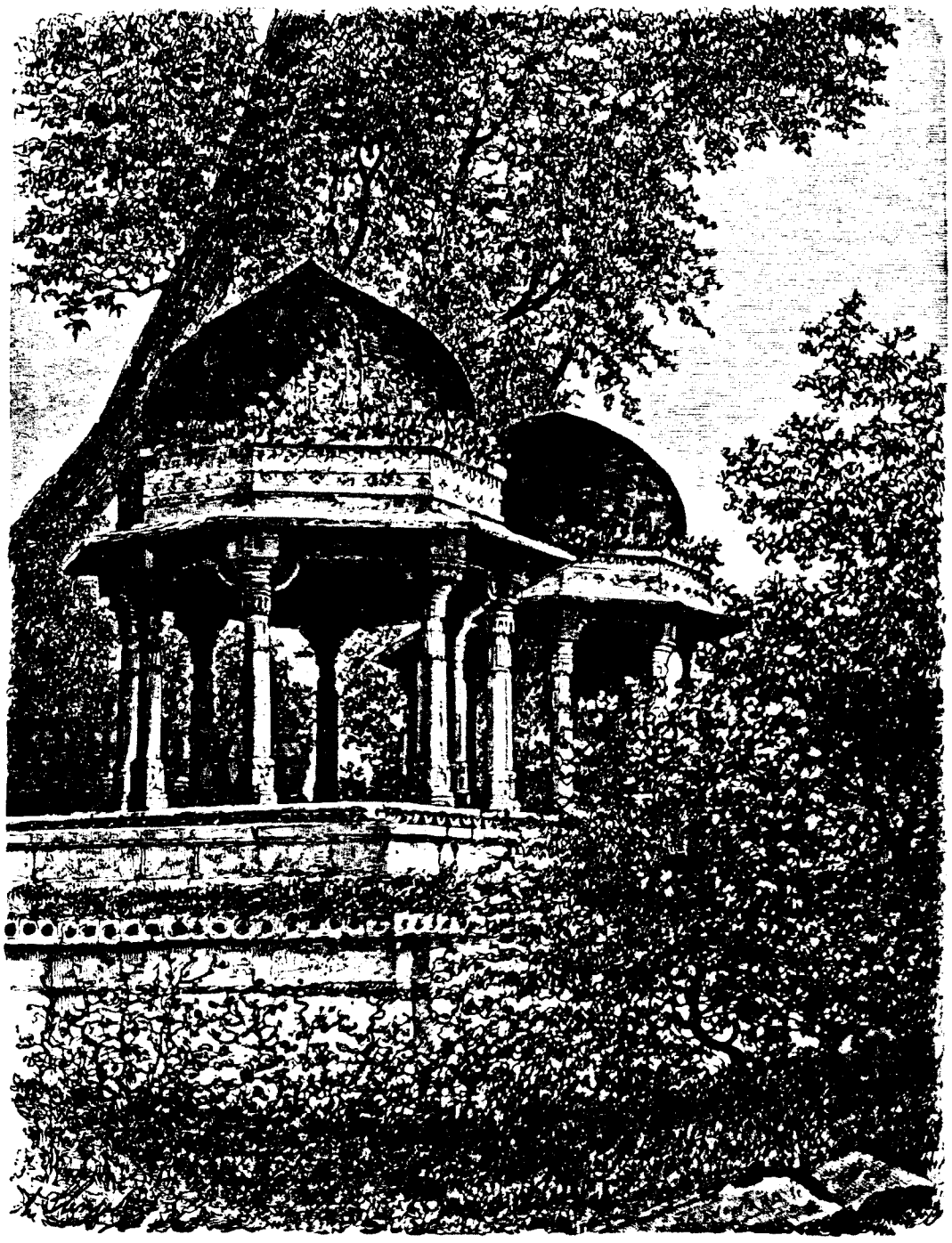
agilité; veut-il alors attaquer comme jadis un bœuf égaré dans la montagne, il en est repoussé; veut-il poursuivre un cerf ou un antilope, il se voit dans l'impossibilité de l'atteindre. Il guette alors anxieusement sur le chemin et voit arriver un homme; sa faim lui a fait surmonter la terreur qu'il a toujours eue pour cet étrange animal et il y trouve une proie facile.

A peu de distance de Tintouï, les défilés se resserrent, et au point du jour nous nous trouvons au fond d'une gorge étroite, que surplombent de toutes parts des murailles de rochers noirâtres; une épaisse forêt, composée des plus magnifiques essences de l'Inde, enveloppe les flancs et les crêtes de la montagne. Le paysage est d'une beauté sauvage et grandiose ; des blocs énormes de marbre blanc jetés çà et là étincellent au soleil ; des torrents écumeux roulent avec fracas dans les ravins ou tombent en gerbes argentées du haut des précipices. Les sauvages pâls des Bhîls, placés comme des forteresses sur le sommet des falaises, avec une maigre ceinture de champs à leurs pieds, ressemblent, avec leurs murs de broussailles, à de gigantesques nids d'aigles. De distance en distance la silhouette d'un Bhîl se détache au sommet d'un roc: ce sont les sentinelles qui surveillent la route ; mais notre nombre et la protection du thakour nous garantissent de toute attaque.

L'une des vallées que nous traversons vers huit heures du matin est un des endroits les plus sacrés du Bâgur: au centre d'un bois planté d'arbres fruitiers s'élèvent trois ou quatre pagodes, d'une grande antiquité, que visitent à une certaine époque de l'année les tribus bhîls et même les Rajpouts des environs. Ce sont des temples à tours élancées et couvertes de sculptures, de magnifiques colonnes d'ordre jaïna supportant d'élégants péristyles, et des statues d'éléphants levant la trompe à l'entrée. Au moment de notre passage, quelques bardes seuls habitaient cette oasis, et j'enviai leur sort ; à quelques pas des temples, un

large ruisseau s'enfonçait en serpentant sous les arbres, et des milliers d'oiseaux au plumage doré et des perroquets prenaient leurs ébats parmi les branches.

Le soleil est déjà haut sur l'horizon quand nous atteignons le mekkâm de Sameyra. Ce village, appartenant à un thakour vassal du rajah de Dounghèrpour, est placé à l'entrée d'une riche mais petite vallée. Ici aussi le fort du thakour domine les environs. A quelques pas de notre tente est un de ces curieux baolis que j'ai déjà décrits à Tintouï; celui-ci paraît être d'une plus grande antiquité, et ses colonnes et bas-reliefs sont supérieurs comme exécution. Vers le soir, les jeunes femmes bhîls viennent remplir leurs cruches à la citerne: j'admire ces groupes superbes de

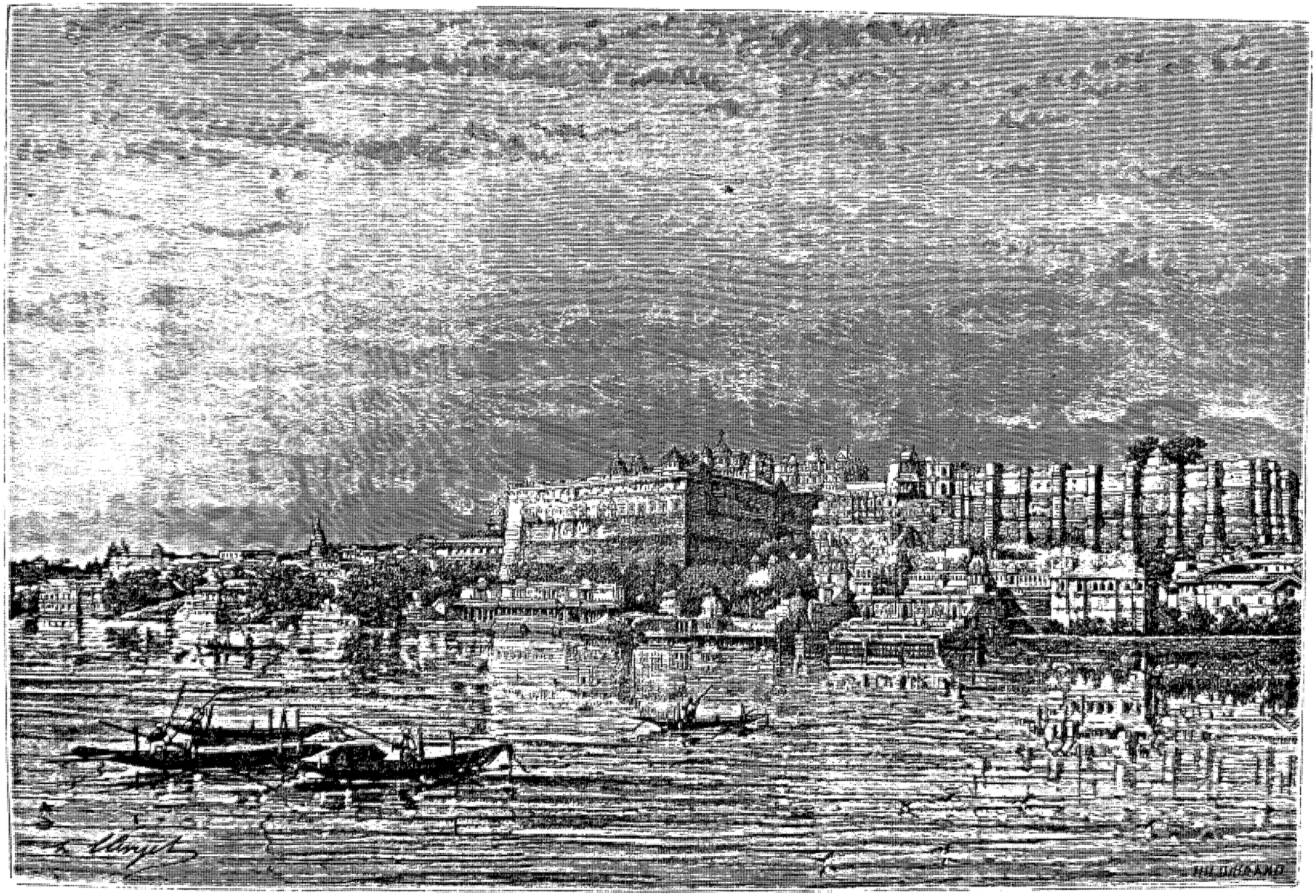


Tombeaux de Thakours, à Tintouï. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

jeunes filles demi-nues, aux formes élégantes, s'avançant avec grâce en portant leurs lourdes amphores sur la tête; quelques guerriers aux traits farouches viennent s'asseoir sous les kiosques du baoli, et nous examinent attentivement. Le soleil couchant dore les cimes qui nous entourent, éclairant d'une lumière fantastique le sublime tableau étalé devant nous. Cette nuit, les sentinelles sont doublées; les feux sont allumés autour du camp pour montrer aux Bhîls que nous veillons.

L. ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Oudeypour sur le lac. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE

PAR M. LOUIS ROUSSELET.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

LE PAYS DES BHÎLS ET OUDEYPOUR.

Fâcheux incident. — Un Rajpout ivre. — La vallée de Kherwara. — La chaîne des Aravalis ; ses richesses. — Pursad. — Les lynx. — Nous nous égarons. — Oudeypour, capitale du Meywar. — Campement dans les Arènes. — Nous sommes soupçonnés d'espionnage — Les Rajpouts. — Légendes. — Le Rao de Baidlah.

25 *décembre*. — Ayant à traverser quelques passages difficiles, nous ne levons notre camp qu'à six heures du matin. Le pays est d'un aspect sauvage indescriptible; le fond des vallées est encombré de rochers amoncelés, entre lesquels serpentent d'étroits sentiers; il est merveilleux de voir avec quelle patience et quelle adresse nos chameaux lourdement chargés franchissent ces obstacles. Les cavaliers de Tintouï et les soldats de Puttiala forment avec moi l'avant-garde; nos chameaux sous la garde des chameliers, et une trentaine de voyageurs qui nous ont rejoints à divers endroits de la route pour traverser les défilés sous notre protection, sont réunis au centre, et Schaumburg avec quelques cavaliers ferme la marche. Ce redoublement de précautions nous a été recommandé, parce que nous avons à franchir un des districts les plus redoutables; les habitants, parfaitement insoumis, n'y respectent aucune caravane. Après plusieurs passages très-resserrés, nous entrons dans une vallée fertile, encaissée entre de superbes montagnes; le coup d'œil est imposant : ces masses de rochers, ces forêts couvrant les talus, forment un ensemble grandiose. Les pâls des Bhîls sont nombreux et apparaissent échelonnés des deux côtés.

A peine étions-nous entrés dans ce repaire, qu'un incident faillit arrêter tout à fait notre marche. Depuis le matin, nous rencontrions des Bhîls qui passaient calmes et silencieux à côté de nous sans répondre au salut fraternel que leur adressaient nos sowars; l'un de ceux-ci, indigné de cette impolitesse, profita de ce qu'un Bhîl se trouvait seul pour se jeter sur lui, le frapper et lui arracher son arc et ses flèches. Ce fait, qui pouvait avoir de si terribles conséquences pour nous, s'était passé à mon insu, occupé que j'étais à discuter avec Buktawur; mais j'en fus bientôt informé, car le soldat, sachant que j'avais manifesté le désir de posséder des flèches bhîls, vint triomphant m'apporter son trophée. Je compris aussitôt le danger que nous courions; à peine avais-je eu le temps de donner quelques ordres, que le cri de guerre retentit dans la vallée et fut répété par tous les échos; de tous les pâls que nous pouvions apercevoir sortaient des hommes qui descendaient en courant vers nous. Vous dire la confusion qui éclata alors dans le centre de notre caravane serait presque impossible : les femmes poussaient des cris, les marchands se démenaient comme des fous, les chameaux même se joignaient au vacarme. Quant à nos soldats, leur attitude fut digne d'éloges : chacun se mit à charger ses armes, à allumer les mèches, et ils attendirent mes ordres.

Les Bhîls nous voyant prendre position, s'avançaient irrésolus; nos carabines les intimidaient un peu; cependant ils étaient déjà en grand nombre, et se hasardaient à lancer des flèches, mais hors de portée. Quelques-uns parvinrent à s'approcher de nous en rampant derrière des buissons, nous décochèrent des traits, dont l'un atteignit un chameau qui se mit à lancer des ruades et ajouta au désordre. J'allais donner ordre de répondre en ouvrant le feu sur eux, quand je vis un vieux cavalier rajpout de notre escorte de Sameyra partir au galop vers de hautes touffes d'herbes rapprochées de nos chameaux. Bientôt nous le vîmes faire volte face et tomber le sabre levé sur un vieillard bhîl blotti dans les herbes; en un clin d'œil il l'eut fait prisonnier et lui eut lié les mains. Son action produisit un effet magique; j'entendis pousser des cris terribles; des flèches en grand nombre tombèrent autour de nous, et plusieurs coups de feu partirent de la caravane. Nous battîmes en retraite avec notre prisonnier, et le vieux sowar, ayant eu le temps de me dire qu'il connaissait très-bien ce vieillard comme le chef d'un des pâls, je fis crier aux Bhîls que s'ils continuaient à nous assaillir, notre premier acte serait de tuer le vieux chef. On nous répondit par des cris, mais sans se retirer.

Je fis détacher le vieux Bhîl, qui m'expliqua en mauvais hindoustani combien les gens de sa tribu avaient été peinés et étonnés de l'insulte que nous leur avions faite; ils se croyaient les protégés des Européens, et n'étaient pas habitués de leur part à de pareils procédés. « Certes, ajoutait-il, c'est la première fois que quelqu'un a la témérité de braver les Bhîls dans leurs vallées. » Il demandait la reddition de l'arc

1. Suite. — Voy. p. 209, 225, 241 et 257.

et des flèches prises, et celle du soldat coupable, avant de nous permettre de continuer notre route. Je lui assurai que je déplorais cet événement, et lui offris de lui rendre l'arc et les flèches et d'obliger le sowar à faire des excuses; il eût bien tenu à avoir ce malheureux en son pouvoir, mais il finit par se soumettre à mes conditions. S'avançant entre deux soldats vers les siens, il leur transmit nos arrangements. L'arc et les flèches furent rendus; quant à lui, nous le retînmes avec nous jusqu'au sortir de la vallée. Au moment de lui rendre sa liberté, je lui fis verser un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avala d'un seul trait. Il rejoignit prestement les siens, qui nous avaient suivis silencieusement, et de là il lança sur nos gens toutes les imprécations imaginables, leur criant qu'ils ne devaient leur salut qu'à la présence des Sahibs, et leur jurant que s'il revoyait jamais l'un d'eux dans la vallée, il aurait sa vengeance. Cette dernière menace ne parut point émouvoir nos sowars, qui avaient pourtant à retourner par ce même chemin pour rentrer chez eux.

Nous campons aujourd'hui près du bourg de Bitchouwara, situé au centre d'une large vallée; nous plaçons notre tente à l'abri d'une colline portant un temple dédié à Ganesa, pour nous garantir un peu du vent glacial qui souffle depuis le matin. Le thakour de l'endroit vient nous rendre visite, mais s'étant livré à de copieuses libations, sans doute pour se donner une contenance, il arrive dans un état d'ébriété déplorable; il paraît être fier et dur avec ses sujets, qui se plaignent hautement de lui en sa présence, et il nous donne durant l'entrevue un spectacle d'un sério-comique inouï, nous faisant des excuses continuelles, se disculpant des accusations portées contre lui, et nous prenant, en un mot, pour des agents anglais envoyés pour lui faire rendre compte de sa conduite.

Ayant besoin de quelques provisions que je ne puis me procurer dans le village, je fais avec lui une négociation d'après laquelle il accepte de me livrer huit poules et quatre douzaines d'œufs contre une bouteille de rhum anglais. Une heure après, il reparaît titubant au haut de la colline, suivi de ses nobles l'escortant respectueusement; il porte lui-même les poules, qu'il dépose avec force simagrées à mes pieds et part enchanté, emportant sa bouteille. Durant tout mon séjour dans l'Inde, je n'ai jamais vu un homme de caste, surtout un Rajpout, dans le triste état où s'était mis le thakour de Bitchouwara.

26 *décembre.* — Les défilés deviennent plus spacieux, les montagnes sont plus basses, nues, et paraissent entièrement composées d'un schiste lamellé très-brillant, sillonné d'épais filons de quartz laiteux. Partis à cinq heures du matin de notre dernier camp, nous atteignons Kheirwara vers midi. C'est une longue vallée entourée de montagnes arrondies et de peu de hauteur; au centre se trouve la *out-station* anglaise de Kheirwara, dont les bungalows, les casernes et le bazar couvrent de petits mamelons isolés. Cet avant-poste est un point d'observation établi par le gouvernement britannique depuis quelques années, pour tenir les Bhîls en échec. La garnison est entièrement composée de montagnards indigènes commandés par trois officiers européens qui, avec le médecin, constituent toute la société de ce point perdu. Un Havildar du régiment bhîl nous conduit très-poliment à un joli bungalow, que le major tient aimablement à la disposition des rares visiteurs.

27 *décembre.* — Le plaisir de nous trouver dans une habitation confortable nous décide à rester encore aujourd'hui à Kheirwara; c'est la première maison de l'Inde dans laquelle je trouve une cheminée, et le froid rigoureux me fait apprécier tous les plaisirs d'un bon feu. Le major est un homme charmant, affable, et qui nous témoigne autant d'intérêt que d'étonnement pour le but qui nous fait traverser ces régions sauvages. Il écoute attentivement tout ce que je lui raconte, et considère que nous avons échappé à un grand danger dans notre engagement du 25. Le soir, nous passons une soirée charmante avec les officiers, réunis chez le major; tous sont étonnés de la route que nous avons prise. Cent trente kilomètres nous séparent du terme de notre voyage; mais, quoique encore dans les régions bhîls, nous n'avons plus rien à craindre.

Le 28 décembre, au matin, notre caravane s'éloignait de Kheirwara, accompagnée de cinq cavaliers du contingent d'Oudeypour par lesquels le major avait remplacé les sowars de Sameyra et Tintouï, que j'avais congédiés. A deux ou trois kilomètres de la station, nous nous enfoncions dans les défilés; les montagnes avaient changé totalement d'aspect, leurs pics d'une grande hauteur, nus et décharnés, ressemblaient fort peu aux abruptes mamelons du Bâgur méridional et leurs chaînes plus espacées formaient de larges vallées arrosées de cours d'eau. Nous étions sortis des Vindyas pour entrer dans les Aravalis. Cette chaîne de montagnes, qui, se détachant du grand réseau, s'étend au nord à travers tout le Rajpoutana jusqu'à Delhi, est une des plus riches et des plus inconnues de l'Inde entière. Sa masse est principalement composée de granits reposant sur des ardoises d'un bleu foncé massives et compactes; ses vallées abondent en quartz colorés et aussi en ardoises schisteuses lamellées, présentant toutes les teintes possibles depuis le pourpre jusqu'à l'or. Ses gisements de marbre blanc sont d'une richesse inépuisable et à côté se trouvent les marbres noirs, colorés, les gneiss, les syénites. Outre l'or, l'argent, le cuivre, le plomb et l'étain, la chaîne renferme en quantité le cristal de roche, l'améthyste, l'escarboucle, le grenat et aussi quelques petites émeraudes. Toutes ces richesses gisent inexploitées, soigneusement cachées aux Européns par les habitants du sol, incapables eux-mêmes d'en tirer parti. Les montagnes, surgissant d'un plateau de quatre cents à cinq cents mètres au-dessus de la mer, dépassent onze cents mètres par quelques-unes de leurs cimes.

Après une longue marche de quarante kilomètres, nous atteignîmes Pursad, où nous devions camper.

La vallée entourant le village a été déboisée pour faire place aux champs, ce qui permet d'embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil; les maisons s'échelonnent pittoresquement sur la croupe d'un pic aride de cinquante mètres de haut, couronné de quartz rose; les jardins descendent doucement jusqu'à une nullah, et, dominant le tout, se dressent la flèche élancée d'une pagode et les tours du donjon baronial. Les parties plus élevées de la montagne sont parsemées de pâls bhîls, dont les murs en ardoise schisteuse étincelaient d'une manière féerique.

Nous hésitâmes un instant entre un antique et pittoresque caravansérail et un banian séculaire au bord de la nullah; enfin le dernier l'emporta et nos tentes vinrent se grouper sous ses immenses rameaux. Je reçus la visite du thakour, et dans la journée deux sowars de Kheirwara nous rejoignirent, envoyés en supplément par le major. Notre caravane avait fait la boule de neige depuis Ahmedabad; un étranger eut pu nous prendre pour l'avant-garde d'une expédition au lieu de paisibles voyageurs en marche.

Un des officiers de la garnison de Kheirwara avait eu la bonté de me donner un volume du voyage de l'évêque Heber dans l'Inde centrale, et je passai ma soirée à puiser dans le récit de cet infatigable voyageur des renseignements sur le pays que j'allais parcourir. En 1820, époque où il entreprit de visiter le Rajpoutana, ce voyage était, dit-il lui-même, considéré comme aussi périlleux que celui du centre de l'Afrique. Il eut beaucoup de difficultés à réunir dans le Bengale une escorte pour l'accompagner dans ces pays, que tout le monde dépeignait comme sauvages et inhospitaliers, dépourvus de provisions et d'eau, et infesté par des bandes de brigands, qui n'étaient guère plus à redouter pour le voyageur que les habitants eux-mêmes. Ce sont sans doute ces descriptions un peu exagérées de Tod et Heber qui ont fait délaisser par la plupart des explorateurs ce magnifique pays, sur lequel nous n'avons guère d'autres renseignements depuis cette époque. Il est vrai que c'est encore un pays peu abordable au simple touriste, si j'en juge par les précautions dont nous avions été obligés de nous entourer depuis que nous y étions entrés.

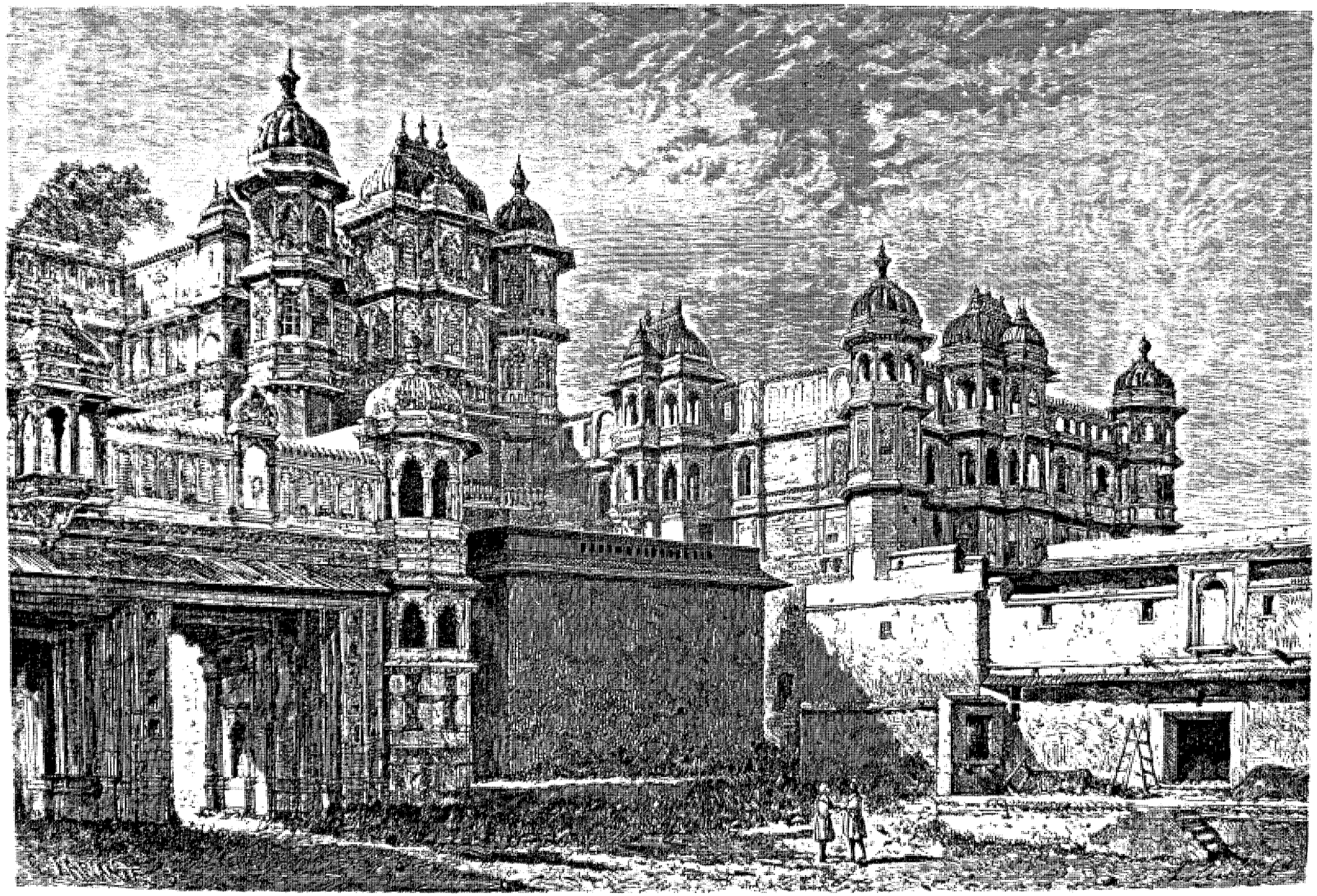
Plusieurs fois pendant la nuit je fus réveillé par les cris perçants des lynx rôdant autour du camp. Ennuyé par leur persistance, je sortis de la tente pour dire à une des sentinelles de les éloigner à coups de fusil. Mais les soldats, fatigués de la longue marche du matin, dormaient tous autour des feux, abandonnant la garde du camp à la lune qui brillait d'un éclat inaccoutumé. Je me dirigeais vers les paresseux pour les rappeler à leur devoir, quand je vis à peu de distance de moi un animal se dresser sur ses pattes et s'éloigner lentement; c'était une tchita, qui s'était approchée des feux dans l'espoir de surprendre un de nos chiens. Je la laissai s'éloigner en paix et réveillai les gardes, avec une verte semonce pour leur négligence.

Le 29 au matin, nous entrions dans une série de gorges, de ravins et de défilés, d'une nature tellement sauvage, que je crus un moment que la route serait impraticable pour nos bêtes de charge. Le sol était formé d'ardoises foncées présentant leurs arêtes en lames de couteau; je ne puis encore comprendre comment nos pauvres chameaux s'en tirèrent sans blessures. A la vue de leurs longues pattes et de leur énorme bosse, on ne croirait pas combien ces vaisseaux du désert sont utiles dans la montagne, portant sur leur dos de lourdes caisses simplement équilibrées, et franchissant avec l'assurance d'un mulet de montagne les passages les plus difficiles.

A onze heures, nous descendions dans une belle vallée que parcourt une nullah rapide; un groupe de magnifiques temples en marbre blanc se dressent au milieu de la plaine, à une petite distance du village de Jowar. Le major Mackenzie m'avait recommandé de les visiter et m'avait même conseillé de m'établir dans l'un d'eux. Je suivis son conseil, et tandis que nos hommes piquaient leurs tentes sous les banians séculaires, qui gardent l'entrée, je prenais possession d'une salle splendide dans la plus grande pagode.

C'était le premier spécimen de cette fameuse architecture jaïna du Rajesthan qu'il me fut donné de voir, et je le visitai avec le plus grand intérêt. Le sanctuaire, surmonté d'une haute tour légèrement pyramidale, est couvert d'une infinité de statues et de délicates sculptures, formant un merveilleux fouillis; la plupart représentent des musiciens, des danseuses, des monstres, des dieux hindous qu'adorent les impassibles pontifes des gymnosophistes de l'Inde. En avant du sanctuaire s'étend le *tchâori*, la partie la plus importante du temple, celle qui est réservée aux adorateurs; il est composé de colonnes élancées, anguleuses et d'une grande simplicité, formant une vaste salle carrée, entourée de balcons. Les piliers laissant au centre de la salle même un vaste espace circulaire, recouvert d'une de ces merveilleuses coupoles jaïnas que des colonnettes exhaussent de plusieurs pieds au-dessus du toit plat de la salle, lui donnent quelque chose de léger et d'aérien. Dans aucun monument je n'avais trouvé cette hauteur, cette légèreté et cette simplicité de bon goût; le marbre blanc, dont il est entièrement construit, avait reçu de l'âge une teinte jaunâtre qui fait ressembler l'édifice entier à un gigantesque bloc d'ivoire sculpté.

En face du temple principal gisent des statues en grand nombre, quelques-unes en serpentine et en marbre noir, provenant des ruines de temples détruits. De l'autre côté de la rivière, au pied d'un escarpement d'ardoises rosées, se trouve un autre groupe de temples habités par les chauves-souris envahissant les ronces, et contenant quelques statues de Tirthankars. Tous ces monuments témoignent des efforts que les missionnaires jaïnas firent pour convertir et civiliser les populations de ces vallées; ils y réussirent peut-être un moment, mais de leur passage il ne reste plus aujourd'hui que ces restes grandioses.



Le palais du Maha Rana d'Oudeypour. — Dessin de H. Clergot, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Une seule étape nous séparait maintenant d'Oudeypour, mais comme elle devait être longue et pénible, et qu'il nous restait encore quarante-cinq kilomètres de marche à travers les montagnes, j'annonçai à mes hommes que nous profiterions de la pleine lune pour lever le camp à une heure du matin. Nous ne fîmes donc qu'un somme et à l'heure indiquée, nous étant pourvus de guides bhîls fournis par le takour de Jowar, nous nous mettions en marche. La lune éclairait brillamment la campagne et nous avancions rapidement, quand le guide nous déclara s'être trompé de chemin. Cela paraissait peu probable, mais il fallut cependant nous résigner à le suivre à travers la forêt, nos chameaux trébuchant contre les rocs, s'entravant dans les buissons épineux; nos malédictions paraissaient émouvoir fort peu le Bhîl, qu'un de nos sowars avait attaché avec une corde pour lui enlever toute velléité de fuite. Pour comble de malheur, de gros nuages s'amoncelèrent rapidement, le vent commença à souffler à travers les arbres et la nuit devint d'une obscurité profonde. Mes gens étaient fort effrayés, craignant d'avoir été entraînés dans un guet-apens par le guide; nous entendîmes à plusieurs reprises des mouvements suspects dans la jongle, aussi me décidai-je à interrompre notre marche dans la première clairière que nous rencontrâmes. On alluma des feux, nous descendîmes de nos montures et nous attendîmes patiemment, l'œil aux aguets, l'arrivée de l'aube.

Vers cinq heures du matin, nous nous remîmes en route et nous eûmes la satisfaction de trouver un sentier qui nous conduisit à un pâl. Avant d'y arriver, un tigre vint nous donner l'alarme, il croisa notre chemin, nous examina quelques instants et s'enfonça dans les broussailles; mais sa vue avait fort inquiété les chameaux. Au premier pâl, des Bhils répondirent assez complaisamment à notre appel et s'offrirent de nous guider ; ils accablèrent d'invectives celui qui nous avait conduit depuis Jowar, mais peut-être parce qu'il n'avait pas bien exécuté leur plan.

Au lever du soleil, nous traversions de magnifiques forêts, où nous entendîmes plusieurs fois les cris des tigres et vîmes de nombreux troupeaux de sangliers. Puis la végétation parut cesser tout à coup, et à sept heures nous étions entourés d'innombrables mamelons peu élevés et couverts de hautes herbes de l'espèce *kalam*. J'ai rarement vu paysage plus original. Le gibier abondait dans ces herbes et j'y tuai de la route même un grand nombre de perdrix et de coqs de jongle.

Nous contournons la dernière colline. Oudeypour, la capitale du Meywar, est devant nous. Mes hommes criaient et sautaient de joie; quant à moi, je restais en extase devant le sublime panorama qui se déroulait à mes pieds. Jamais je n'avais espéré rien voir d'aussi beau; c'était comme l'apparition d'une ville féerique des *Mille et une Nuits*. Au premier plan, une longue ligne de forts, de pagodes, de palais se détache sur une forêt de jardins, au-dessus desquels apparaît la ville, fantastique enlacement de clochetons, de tours, de kiosques, gravissant une colline pyramidale; le sommet de celle-ci porte un immense palais de marbre blanc qui brille sur le fond bleu des montagnes. Ce palais aux proportions grandioses apparaît planant comme la nouvelle Jérusalem au-dessus d'une cité terrestre. Ni la plume, ni le crayon ne pourraient rendre l'effet merveilleux de cette ville si bien nommée Oudeypour, la « ville du Soleil Levant. » Bientôt le beau spectacle disparaît à nos yeux et nous descendons péniblement les ravins désolés qui gardent ce paradis.

Arrivé près de la ville, je m'informai auprès de quelques passants du chemin conduisant à la Résidence et on s'empressa de nous y accompagner. C'est un vaste palais surmonté de dômes et d'immenses terrasses, qui couvre tout le sommet d'un monticule à un ou deux kilomètres des remparts. Des domestiques à livrée écarlate m'apprirent à mon grand désappointement que l'agent anglais n'était point encore revenu de sa tournée, et que de plus il nous serait impossible en son absence de trouver un logement quelconque dans la cité. Je jetai un regard désespéré sur la campagne environnante, mais je ne vis que des monticules pierreux, sans le moindre arbre pour protéger notre tente du soleil de la journée, du froid des nuits. Un *djemadar* ou chef des domestiques arriva en courant à ce moment et nous offrit de nous installer dans un de ces corps de bâtiment du palais. Il n'y avait pas à hésiter, et j'acceptai, un peu à contre-cœur, l'offre du djemadar, me promettant de quitter la résidence dès que j'aurais pu trouver un campement quelconque.

Le lendemain, 31 décembre, notre premier soin fut d'aller à cheval rendre visite au Dewan, Lutchmun Rao, pour lequel nous avions la lettre de major Mackenzie. Nos sowars s'étaient joints à nous comme escorte et notre petite troupe se dirigea vers la porte des Éléphants, la plus rapprochée de celles qui donnent entrée dans la ville. Les remparts, hauts et crénelés, sont entourés d'un fossé profond rempli d'eau courante, mais ce sont de simples murailles, d'une grande épaisseur et sans contre-forts de terre; quelques coups de canon y feraient une brèche formidable. De distance en distance, le mur s'appuie sur de lourds bastions carrés, armés de canons. La porte elle-même est très-solidement fortifiée et forme un chemin tournant défendu par plusieurs herses et sous le feu des canons. Les battants sont armés de pointes en fer, qui empêchent les assaillants d'employer des éléphants pour les enfoncer.

Le commandant du corps de garde sort à notre approche et nous demande où nous allons. Au nom du Dewan, il nous fait signe de passer et nous donne un soldat pour nous conduire à la demeure du ministre. Nous entrons dans un bazar tumultueux, très-étroit, où nos sowars nous font faire place avec beaucoup d'insolence; les gens nous regardent tous avec curiosité et paraissent peu habitués à voir d'autres Européens que les gens de l'ambassade. Tout est nouveau pour moi, l'architecture des maisons, les types

des habitants; de tous côtés je vois se dresser des temples, de somptueuses structures entre des bouges demi-ruinés. Tout ce qui m'entoure est non-seulement nouveau, mais encore d'un pittoresque frappant, l'un genre que je ne soupçonnais même pas.

Je mets pied à terre dans la cour de la maison de Lutchmun Rao. C'est un édifice assez pauvre, mais original; des galeries à colonnes garnissent les façades et des fenêtres avancent en saillie leurs caissons cloisonnés de dalles, percés de petits trous. Le ministre nous reçoit bien, mais c'est un brahme et non un Rajpout; il s'informe du but de notre voyage, et nous répond par ces promesses indiennes, qui ne permettent rien du tout. « Nous voulons voir le Maharana! » — « Certainement, il sera très-heureux de vous recevoir! » mais quand et comment, je ne pus obtenir de lui la moindre explication. Ce ministre est en somme un pauvre homme qui n'a aucun pouvoir et qui craint de nous le faire voir.

Je lui demande instamment de nous donner un logement quelconque dans la ville, mais il refuse de prendre cette responsabilité sur lui sans consulter le Rana et nous offre les bâtiments de l'Hawalla, ou Arènes, en dehors de la ville près de la Résidence.

Je rentre à la Résidence et trouve tous mes hommes en habits de fête; notre table porte un repas homérique: des quartiers de venaison, des légumes, des fruits! Je demande l'explication de tous ces appareils de fête; mes domestiques viennent en rang me saluer et me disent que c'est pour célébrer la fin de l'année et me mettre dans de bonnes dispositions pour commencer la prochaine. Nous nous asseyons, Schaumburg et moi, seuls au festin et buvons à cette nouvelle année, où nous attendent tant d'événements et qui nous trouve isolés, abandonnés dans une ville inhospitalière. Mais nos impressions devaient bien changer en quelques jours!

Le lendemain, 1er janvier 1866, nous opérons le transport de notre camp dans les bâtiments des Arènes. Dans tout autre moment, j'eusse admiré ceux-ci, mais la journée était froide et je ne pus découvrir à travers ces colonnades un seul abri contre le vent, ce qui me rendit tout à fait mélancolique. Je fus obligé de faire transformer en appartement artificiel le centre de la plus grande salle, en tendant d'un pilier à l'autre les khanats de notre tente.

Ces arènes, dans lesquelles avaient lieu jadis les combats d'éléphants et les luttes d'hommes, sont composées de plusieurs grands pavillons, circonscrivant en partie une longue cour, défendue du côté de la campagne par des murs. Les pavillons sont d'un style très-imposant; élevés sur des terrasses en pierre de six à dix mètres de haut, ils sont formés par des rangées de piliers supportant une toiture plate. Celui que nous occupions ne contenait pas moins de quarante-huit piliers disposés sur quatre rangs, formant une très-jolie perspective. Dans ces constructions, du reste, aucun mur ne vient arrêter la vue, et du centre de cet appartement élevé on domine tout le panorama des environs. Tel était le logement que nous devions à la haute protection du premier ministre et à la munificence du Rana; très-beau et très-grandiose comme monument, très-agréable sans doute en été, mais très-inconfortable pendant les froids.

Nous reçûmes peu après notre installation plusieurs visites, entre autres celles du directeur des prisons royales et d'un capitaine des gardes; ces deux derniers furent très-polis avec nous, mais nous accablèrent de questions sans cesse renouvelées; je vis bientôt que l'on nous prenait vaguement pour des espions. J'avais beau dire que nous étions venus pour visiter le pays, en étudier les mœurs, en explorer les merveilles, on me disait toujours: « Qui vous envoie? » et toutes mes explications ne pouvaient leur faire croire que, par amour de la science, j'avais affronté tous les dangers d'un si long voyage. Le premier ministre vint lui-même, suivi d'une escorte importante, nous rendre visite; il fut d'une politesse désespérante, admirant la façon ingénieuse dont nous avions transformé le Bara Derah, s'extasiant sur nos chevaux et sur tous les objets que nous avions avec nous; puis, de l'air le plus naturel du monde, il me pria de lui exposer la mission politique dont j'étais chargé, m'assurant que le Rana seul en serait informé. Voyant que je persistais dans mes dénégations, il me promit de me présenter officiellement au prince dès le jour suivant.

Le lendemain, même cérémonie. Au moment où je m'acheminai vers le palais pour me rendre à l'audience promise, un des secrétaires du roi, Bulcount Rao, accourut à cheval et me fit rebrousser chemin; d'un air de grande importance, il m'informa que j'avais à expliquer, avant l'entrevue, tout ce que je dirais au Rana. J'avais fort envie de le renvoyer en lui disant que je ne tenais même pas à voir le Rana; mais j'eus assez de patience pour recommencer mes explications et pour me contenter de la réponse habituelle. Mes paroles, cette fois, avaient été sténographiées par le secrétaire, et il partit en m'assurant que j'aurais sous peu de jours l'entrevue désirée. Si j'insistais tant pour voir le Rana, c'est qu'une fois reçu par lui, je pouvais compter sur une bonne réception de la part de tous les autres rajahs rajpouts, qui le considèrent comme le chef de leur race.

Le Maha Rana actuel du Meywar, Sambou Sing, jeune homme de dix-huit ans, rajpout ghelote du clan des Sesoudias, est le représentant reconnu des Souryavansis, la fameuse race Solaire de l'Inde. Sa personne est pour tous les Hindous un objet de vénération, et il a droit au titre pompeux de *Hindou Souradje* ou Soleil des Hindous. Cette considération, qui s'attache à une famille de princes d'un rang secondaire pour la puissance, lui vient de la courageuse résistance qu'elle opposa aux envahisseurs musulmans. Vaincue, elle repoussa ces profitables mésalliances avec la famille impériale de Delhi, que les autres rajahs s'empressèrent d'accepter, et conserva au prix de

son sang la pureté sans tache de sa caste. Ce courage lui a valu non-seulement la première place à la tête de la noblesse de l'Inde, mais aussi de nombreux honneurs et prérogatives. Dans une assemblée de princes, le Rana occupe toujours le siége d'honneur, et il a droit à la parole; dans les discussions qui éclatent souvent entre Rajpouts sur des points de caste ou de religion, il est seul arbitre et juge sans appel.

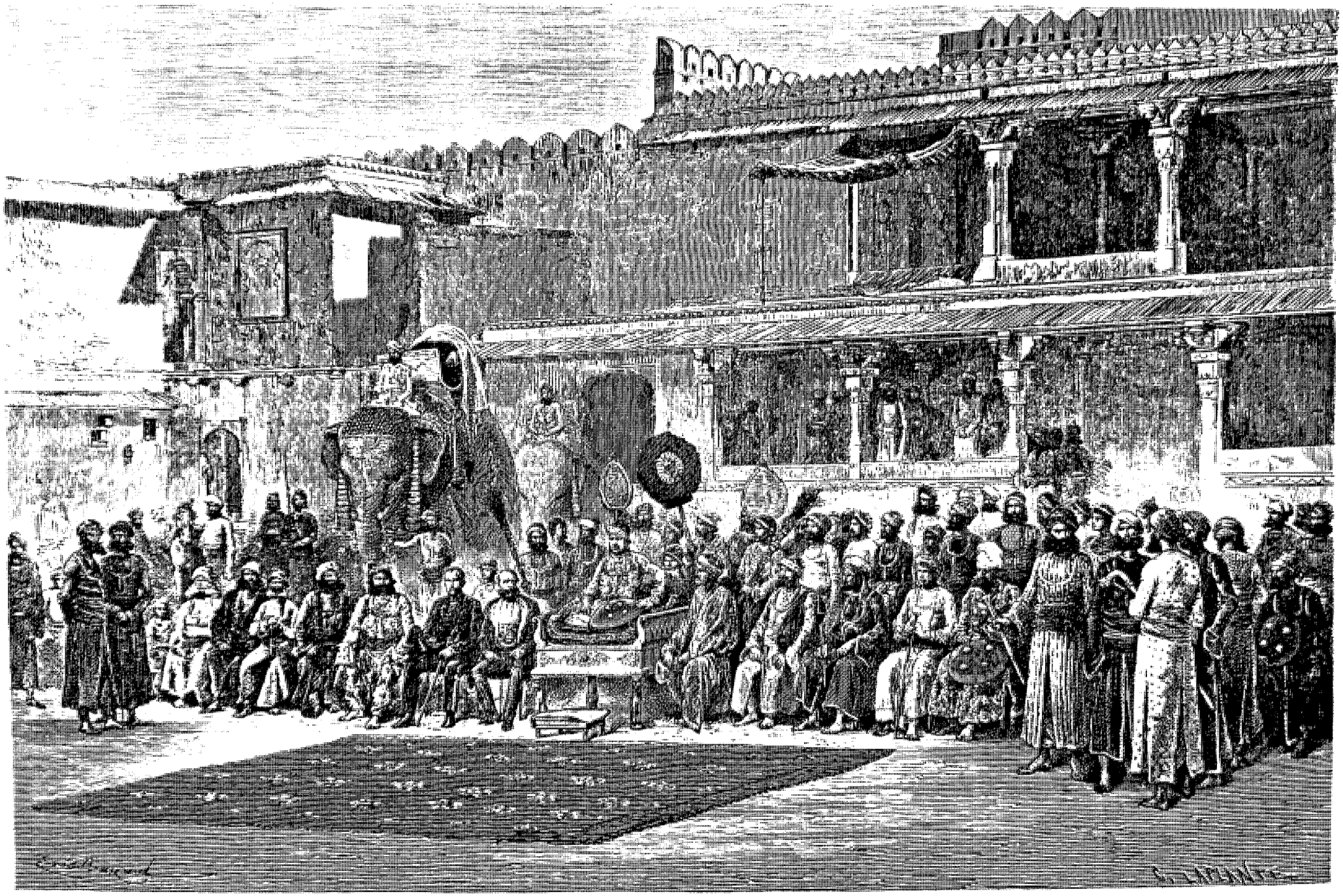
Le territoire de cette famille est à peu de chose près tel qu'il a toujours été depuis que le Ghelote Bappa renversa en 728 les rois Mori de Chittore, et établit la dynastie des Ranas. Il comprend les provinces du Meywar, limitées au sud par les Vindhyas, à l'ouest par les Aravalis, à l'est par le Malwa, et au nord par la province anglaise d'Ajmêr. Les revenus de cet État, s'élevant aujourd'hui à quarante lakhs de roupies, le rangent parmi les États de second ordre, quoique son étendue vraiment considérable lui assigne un rang supérieur; l'avenir est du reste très-grand pour ce pays, qui doit arriver à centupler son rapport.



Sanboy Sing, Maha Rana d'Oudeypour. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Parmi les prétentions généalogiques des Ranas, il en est deux qu'il est curieux de noter: ils se rattacheraient aux rois de Perse par la fille du dernier Chosroès, le grand Nouchirvan, qui épousa un des Ranas, et aussi aux empereurs romains de Constantinople par une alliance de même nature. Il n'y a pas de famille au monde qui possède des annales plus correctement tracées, depuis les temps fabuleux, que la famille des Ranas de Chittore et d'Oudeypour.

C'est à Oudeypour que sont de nos jours encore les chefs des principales tribus rajpoutes, sesoudias, rahtoras, cholans; c'est même le seul point où cette race se soit conservée dans toute sa pureté. On retrouve encore chez les Rajpouts ces qualités brillantes, cette



Grand Durbar du Maha Rana d'Oudeypour. — Dessin de Emile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

fierté, cette loyauté et cette urbanité qui excitèrent à un si haut degré l'enthousiasme du colonel Tod, leur panégyriste et leur historien; ils se sont moins que partout ailleurs laissé influencer par le contact des races envahissantes, Mogols ou Anglais. Leur nom signifie « Fils de rois », et chacun d'eux peut retracer dans les temps reculés sa généalogie jusqu'aux souverains du pays. Chaque tribu se divise en clans, ayant un nom distinctif; par une curieuse et très-sage loi, il est défendu aux membres d'un clan de se marier dans le clan même : ils doivent aller chercher leurs épouses dans une autre tribu rajpoute, ce qui tend à resserrer les relations entre tribus et entretient le sang dans toute sa vigueur.

Les noms que portent les clans sont toujours dérivés d'une action mémorable accomplie par leur fondateur. Ainsi la race royale d'Oudeypour, les Sesoudias, doivent leur nom à la légende suivante : Un jour, un des Ranas, chassant dans les plaines du Meywar avec ses nobles, avala par accident une grosse mouche; cet insecte logé dans son estomac lui occasionnait de si vives souffrances, qu'il voulut attenter à ses jours; mais un fakir se présenta, qui offrit de guérir le Rana. Ayant coupé, à l'insu de tous, le bout de l'oreille d'une vache, le saint homme enveloppa le morceau dans un linge, et l'ayant attaché à un fil, le fit avaler au Rana. L'appât arrivant dans l'estomac, la mouche s'y accrocha par instinct et fut ainsi facilement retirée. Le prince insista pour connaître le moyen employé, et le fakir, poussé à bout, avoua le terrible secret. En apprenant qu'un morceau de l'animal sacré avait ainsi passé ses lèvres, le Rana fut consterné; il ne se sentait plus digne de vivre après un pareil crime, aussi résolut-il de se donner la mort et de se purifier les lèvres en avalant du plomb fondu. Entouré de courtisans en pleurs, le prince prit le vase d'une main ferme, le vida d'un seul trait; mais, ô miracle des dieux, le métal en fusion passa ses lèvres sans les brûler et se transforma dans sa bouche en une eau délicieusement fraîche. Reconnaissant la protection divine dans cette merveilleuse transformation, le Rana et sa tribu prirent le nom de Sesoudia, dérivé du substantif *siça* (plomb). Quelques tribus rivales prétendent, il est vrai, que ce nom est dérivé de *sissa* (lièvre), et qu'il fut donné à cette tribu, parce que ses guerriers abandonnèrent un jour la poursuite d'un ennemi pour chasser un lièvre qui avait croisé leur route. On voit que le calembour lui-même est en honneur parmi les Rajpouts.

Les Sesoudias sont un type de la race des Fils de rois; grands, bien faits, ils ont des traits fiers, expressifs, d'une grande beauté et appartenant tout à fait à la physionomie aryenne; ils portent la barbe très-longue et la divisent en deux grands favoris pointus qui forment une particularité presque distinctive de tout Rajpout. Leur seule profession est celle des armes, et ils constituent dans le Meywar toute l'aristocratie et l'armée. Très-courageux, ils sont excellents cavaliers et intrépides chasseurs. La chasse est pour eux plus qu'un passe-temps, c'est un culte; ils sont tenus, par leurs lois religieuses, de s'y livrer à certaines époques de l'année, et passent rarement quelques semaines sans poursuivre les bêtes fauves. Le jeune Rajpout, arrivé à l'âge viril, n'est reçu dans la société des hommes qu'après avoir tué de sa main un des énormes sangliers des Aravalis; il part seul, armé de son bouclier et de son lourd *catâr*, et se portant sur un sentier battu par ces animaux, il attend, le genou en terre, l'arrivée de son terrible adversaire; s'il est vainqueur, il rentre au logis et invite les hommes de sa famille à un festin dont son gibier forme la pièce de résistance. Le Rajpout est très-friand de la chair du sanglier, dont il se nourrit presque exclusivement dans certaines saisons.

Les turbans des Rajpouts sont toujours coquets et très-gracieusement tressés; leur forme varie beaucoup; les uns sont disposés en toque à bords relevés, et d'autres en un parfait casque grec. Leur costume, très-élégant, se compose d'une longue tunique collante et de pantalons aussi très-collants, généralement faits d'étoffes richement brodées et rehaussées de passementeries d'or; seuls entre toutes les castes de l'Inde ils portent aux pieds et aux mains de lourds bracelets en or massif. Leur ceinture est toujours garnie d'un arsenal de poignards, dagues, épées, et à leur épaule pend le bouclier rond en peau de rhinocéros transparente, orné de bosses en or. Leurs chevaux sont harnachés avec beaucoup de goût et de luxe; la selle est haute, rembourrée et couverte de housses de soie; de chaque côté pendent des queues de yâk, d'une blancheur de neige, qui cachent les jambes du cavalier; la tête du cheval, parée de panaches, est attachée au poitrail par une martingale très-courte, ce qui force l'animal à arrondir son cou d'une manière fort gracieuse. Ils soignent beaucoup leurs chevaux et aiment à les voir très-gras; comme des Maharates, ils les font sauter, bondir et caracoler.

Les femmes rajpoutes sont grandes, bien faites et quelquefois très-belles; celles des nobles vivent enfermées dans la zenanah, les autres sont libres et sortent le visage découvert, mais ramènent modestement leur sarri sur la face quand elles se croient obvervées par un Européen. Leur costume est très-gracieux et moins léger que celui des femmes du Guzarate et du Dekkan : elles portent une large jupe plissée tombant à mi-jambe, un léger corset qui ne couvre que les seins et les épaules, laissant le ventre et le dos à nu, et une écharpe de gaze ou de soie dont elles s'enveloppent le buste en ramenant une pointe sur la tête. Comme les femmes de toutes les races de l'Inde, elles étalent sur leur personne une quantité prodigieuse d'ornements en or et argent.

Chaque Rajpout aisé a au moins trois femmes; mais ici elles jouent un rôle très-important dans la vie puplique : rien ne se fait sans l'opinion des hôtes du gynécée. Un homme refusera toujours de rendre réponse tout de suite; il faut qu'il aille consulter sa femme, et ce n'est que la décision de celle-ci qu'il vous apporte

en réponse. Les Rajpouts ont ce respect pour la femme qui caractérise toutes les races chevaleresques; leurs poëmes sont pleins d'aventures entreprises pour délivrer quelque beauté prisonnière, ou pour venger l'honneur de quelque dame. Leurs grandes guerres ont eu presque toujours une femme pour sujet, et j'aurai l'occasion de raconter, au sujet de Chittore, avec quel héroïsme toute une ville se laissa détruire plutôt que de livrer une princesse réclamée par Akber. Encore aujourd'hui, une femme rajpoute ayant une insulte à venger envoie un bracelet au guerrier qu'elle a choisi pour la défendre, et ce simple gage l'oblige à embrasser la querelle de la dame. Du reste, l'histoire du Rajpoutana abonde de traits d'héroïsme de la part de femmes rajpoutes elles-mêmes.

Une classe encore fort en honneur parmi les Rajpouts, depuis la plus haute antiquité, est celle des bardes ou poëtes héroïques. Chaque tribu, chaque famille importante, chaque souverain ou baron féodal en entretient un. Le devoir du barde est de conserver toutes les anciennes traditions se rattachant à l'origine de la race et de la famille; c'est lui qui tient l'arbre généalogique, et qui dans les grandes occasions récite les noms des ancêtres et rappelle les hauts faits qui les ont illustrés. Il est aussi poëte, compose des hymnes et des dystiques pour les cérémonies de famille, et ses improvisations charment les réunions du soir. La personne du *bhât* ou barde est sacrée; c'est à lui que revient l'honneur d'aller porter les défis ou les déclarations de guerre; il arrange les unions, et joue le principal rôle dans toutes les négociations. Il s'occupe aussi d'astrologie, et parmi les tribus du désert est plus considéré que le prêtre brahmane lui-même.

Les Rajpouts se parent aujourd'hui du titre de kchatriyas, servant jadis à désigner la race guerrière aryenne qui vint s'établir sur les hauts plateaux de l'Hindoustan, en compagnie des brahmanes, la race des prêtres. Comme kchatriyas, ils disent descendre de Rama, le vainqueur de Lauka, roi de la race solaire, ce qui ferait remonter leur établissement dans le pays à deux mille ans avant Jésus-Christ. Mais il est presque certain aujourd'hui que leur invasion dans l'Inde entière date d'une époque beaucoup plus moderne. D'après les brahmes, les kchatriyas furent tous anéantis par un soulèvement des autres castes que dirigeait Parasourama, une des incarnations de Vishnou, plusieurs siècles avant notre ère. Anéantis ou non, ils perdirent leur prépondérance, car nous voyons plusieurs familles de Soudras, les Mauriyas entre autres, se succéder sur le trône impérial de Magadha. Les Rajpouts ne firent leur apparition sur la scène politique de l'Inde qu'au sixième ou septième siècle; ils étaient restés longtemps établis sur les frontières de l'Indus, et Tod croit retrouver en eux des tribus scythiennes qui avaient envahi peu à peu les frontières occidentales de l'Inde. Entre le sixième et le septième siècle, nous voyons ces tribus rajpoutes devenir toutes puissantes; les Chandelas s'emparent du Malwa, les Chohans et Rahtores de Canouje et Delhi, les Ghelotes et Baghelas du Meywar et du Guzarate. A cette époque encore, les Rajpouts se tenaient séparés de la grande famille hindoue, leur religion était celle des Jaïnas, et toutes leurs traditions se groupaient autour du noble mont Abou, au cœur du désert Indien. Ils furent rapidement gagnés au brahmanisme saïva, et établirent alors ces prétentions au titre de kchatriyas, que les brahmanes eux-mêmes ont sourdement refusé de reconnaître jusqu'à notre temps. Leur type si différent des autres Hindous, leurs mœurs et coutumes se rapprochant plus de celles des Parthes et des Scythes que de celles des kchatriyas védiques, tout porte à croire que les Rajpouts sont les représentants de la dernière invasion de la race indo-européenne dans l'Inde.

Le froid était devenu de plus en plus rigoureux et notre demeure n'était plus supportable. Je ne voyais plus d'autre alternative que celle de continuer mon voyage vers la province anglaise d'Ajmîr et d'abandonner le pays inhospitalier du Rana sans même l'avoir exploré. Nous n'avions pas encore pu visiter la ville et nos excursions s'étaient bornées aux environs immédiats des Arènes, mais ces excursions m'avaient révélé des choses si curieuses que je persistais à rester malgré le mauvais accueil qui nous était fait.

Du sommet d'une montagne voisine ma vue avait plongé sur une scène féerique; j'avais aperçu la ville descendant avec ses jardins et ses palais jusqu'aux rives d'un lac immense, encadré par des montagnes majestueuses; du centre de cette vaste nappe s'élevaient deux groupes de palais et d'arbres, et à mes pieds des canaux surmontés de ponts élégants sillonnaient des faubourgs populeux; le palais des Ranas, comme dans la première vue que j'en avais eue, planait au-dessus de ce panorama dans son éclatante blancheur. Il y avait déjà plusieurs jours que j'étais campé au pied des murs de cette ville et j'ignorais encore qu'elle possédât ce lac et toutes les beautés que mon excursion à la montagne m'avait fait découvrir.

Le chef des prisons, qui venait me voir de temps à autre, s'offrit à me faire visiter la prison principale. C'est un gracieux petit fort, couronnant le sommet d'une des collines de peu de hauteur qui dominent les remparts de la cité; au-dessus de la porte principale est un corps de logis, à tourelles, avec des fenêtres à balcons et d'épaisses corniches inclinées, d'un très-joli style; c'est là que demeure le *tannâdar*. Les prisonniers sont logés sous de grands hangars; ils couchent sur la terre battue et tout le long des salles sont de longues barres de fer où sont attachées leurs chaînes pendant la nuit. Ils sont traités avec assez d'humanité; leurs fers sont légers et simplement rivés aux chevilles, mais assez longs pour leur permettre de courir. Chaque prisonnier conserve le costume qu'il portait au moment d'entrer en prison et tout ce qui concerne sa caste est scrupuleusement respecté; il reçoit chaque jour sa nourriture, qu'il prépare lui-même, et pour cela il allume son feu et puise son eau

en entière liberté. Les détenus sont employés à l'entretien ou à l'établissement des routes, mais leur travail journalier de quelques heures est peu surveillé. En somme ils ne sont pas trop à plaindre, et les hôtes de nos prisons d'Europe se tiendraient pour satisfaits d'avoir un pareil sort.

Au moment où je désespérais d'arriver à un résultat quelconque, il m'arriva un aide inattendu, qui rétablit tout à fait nos affaires à Ondeypour. C'était le Rao de Baidlah, le premier baron du royaume, qui, ayant appris tardivement notre arrivée, s'empressait de venir nous tirer de la fâcheuse position où nous nous trouvions. Je le vis arriver porté dans une riche litière, entouré d'une brillante escorte, et le prenant par la main, je l'aidai à mettre pied à terre pour le conduire cérémonieusement à son fauteuil. Cette action, quelque simple qu'elle paraisse, me servit beaucoup.

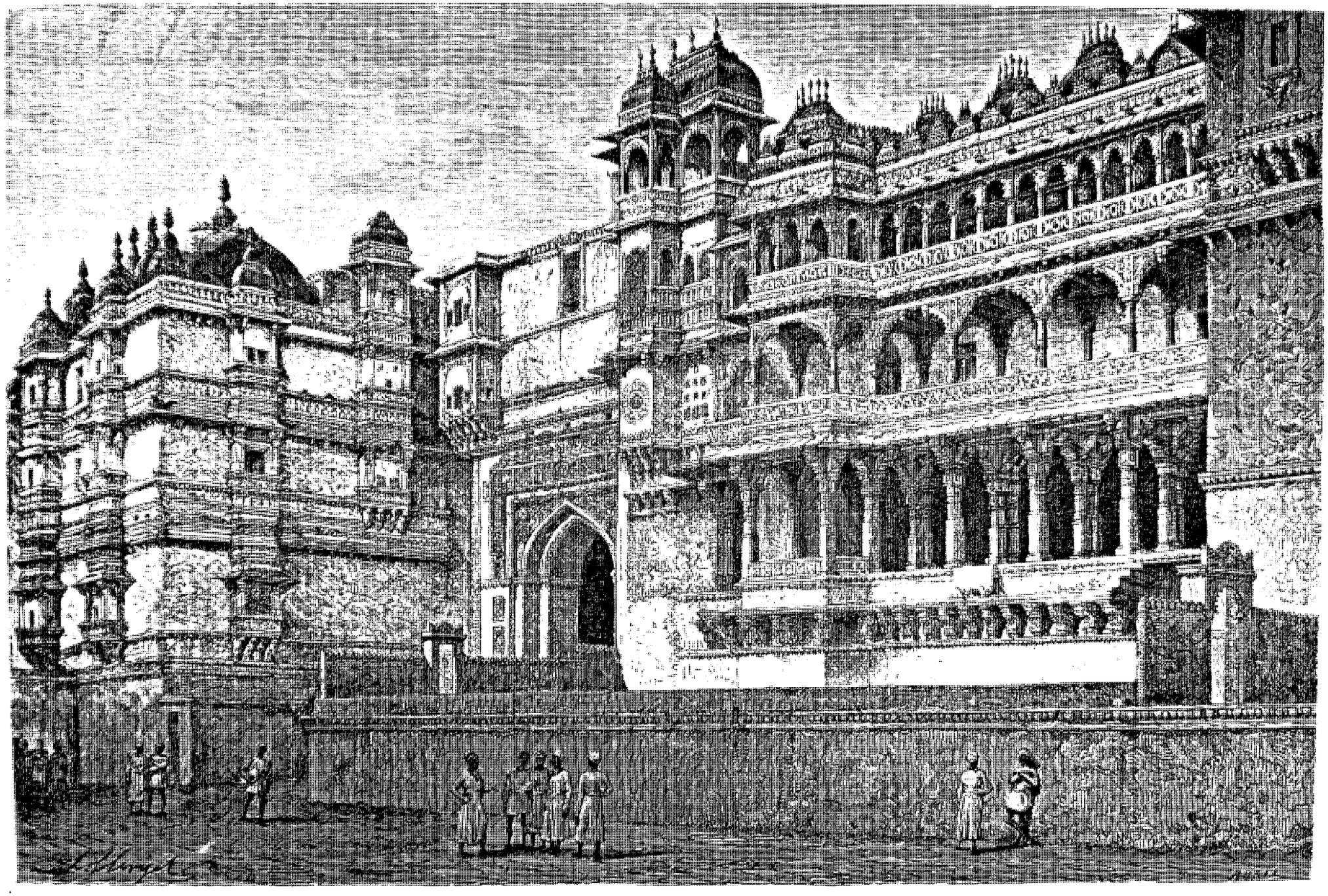
« Où avez-vous donc appris l'étiquette indienne, qu'ignorent si généralement les Sahibs? » me demanda le Rao. Ce fut l'occasion pour moi de lui parler de mon long séjour à Baroda, de mon intimité avec le Guicowar et du but que je m'étais proposé en venant dans le Meywar. Il m'écouta attentivement, me reprocha de ne pas m'être adressé à lui dès mon arrivée et m'assura que le Rana me ferait sûrement oublier ma première impression en me recevant avec autant d'éclat que l'avait fait Khunderao.

Le Rao de Baidlah est un beau vieillard, type parfait du Rajpout; ses manières sont dignes et élégantes, et sa conversation est d'une franchise, tempérée par l'étiquette, que l'on trouve rarement chez les Indiens. Il est le chef du conseil feodal des seize Raos ou ducs du royaume de Meywar, ces puissants feudataires, qui avant l'intervention des Anglais dans les affaires du pays étaient arrivés à rendre presque nul le pouvoir du souverain. Ces Raos, presque tous descendants de la famille royale, se partagent le pays en grands fiefs, dans lesquels ils exercent un gouvernement presque indépendant; retirés dans leur capitale, ils ne viennent que rarement à Oudeypour et sont souvent en révolte ouverte contre le Rana. Le gouvernement britannique a beaucoup travaillé au renversement de cette puissance des Raos et à la concentration du pouvoir dans les mains du Rana, mais il n'a jusqu'à présent réussi que superficiellement. Les territoires du Rao de Baidlah sont très-vastes et lui rapportent plus de douze cent mille francs par an; sa capitale n'est qu'à quelques lieues d'Oudeypour, ce qui lui permet d'y résider tout en fréquentant la cour. Il est de la tribu des Chohans et possède certaines prérogatives curieuses; ainsi le 3 du mois de Samvatsiri, les insignes de la royauté lui sont apportés à Baidlah et il vient en grande pompe rendre visite au Rana, qui le reçoit lui-même à l'entrée du palais. D'un esprit fin et pénétrant, il a su gagner la confiance absolue du jeune prince et en même temps se faire l'ami du gouvernement britannique. Il représente en somme deux partis : il tient à la conservation de l'ancienne splendeur de la maison d'Oudeypour et aux prérogatives de la noblesse, mais en même temps il appuie l'introduction des nouvelles idées apportées dans le pays par les Européens. « Conservateur libéral, » il serait heureux de voir le commerce et l'industrie européenne s'asseoir dans le pays, à condition toutefois que l'on respectât ses priviléges. C'est à son influence que l'on doit la protection qui fut accordée aux fugitifs européens pendant la révolte de 1857; ceux-ci furent non-seulement protégés contre les rebelles, mais encore nourris, logés et bien soignés pendant plusieurs mois. La reine d'Angleterre récompensa le vieux Rao en lui envoyant un riche sabre d'honneur, qu'il nous montra avec orgueil.

Sa première visite dura plus d'une heure; il lui fallut examiner tous nos bagages, jusqu'à nos ustensiles de toilette, et il s'extasia longtemps sur un stéréoscope contenant des vues coloriées des Tuileries et de Versailles; je dus lui en faire cadeau, car il ne pouvait s'en détacher. Pour nous montrer qu'il était à la hauteur des habitudes civilisées, il accepta un verre de *sherry* et me demanda un cigare; ceci m'étonna plus qu'on ne peut le penser, n'ayant jamais vu d'Indien, surtout de haute caste, adopter ainsi ouvertement nos coutumes; depuis, j'ai pu me convaincre que les Rajpouts avaient laissé de côté les principes de leur caste, en ce qui regarde l'usage de nos vins et de nos tabacs, dont ils font une grande consommation.

Le Rao nous avait à peine quittés que nous recevions plusieurs *dalis*, corbeilles de fruits et de légumes, de la part de quelques nobles, et le soir le Rana nous envoya un tchoubdâr nous porter son salaâm accompagné d'un superbe dâli; la visite du Baidlahji avait amené un revirement complet.

Le matin, un éléphant envoyé par le Rao était à notre porte, ainsi qu'un djemadar avec quatre sowars, comme escorte. Le secrétaire du roi, Bulwant-Rao, qui nous doit servir de cicerone, nous fait traverser un faubourg qui contient les villas des riches habitants d'Oudeypour; de tous les côtés de petits monticules sont couverts de jardins ombreux, dans lesquels nous voyons d'élégants kiosques à colonnes, des pavillons placés au bord de pièces d'eau et de nombreux temples aux tourelles de marbre. Nous pénétrons dans la ville par une porte flanquée de bastions et nous longeons un magnifique bazar; les maisons sont toutes construites en pierre et surmontées de terrasses; les boutiques sont placées sous des arcades qui bordent la rue de chaque côté et ont un aspect de propreté et de régularité auquel on ne s'attendrait pas après avoir vu les constructions du Guzarate. L'apparence générale de la ville est des plus frappantes; chaque maison a ses chatris supportant de légers dômes; des balcons et des fenêtres à treillages de pierre relèvent les façades, et les terrasses s'étagent dans un désordre pittoresque; des sculptures, des arabesques, des fresques donnent à la plus humble habitation un aspect monumental.



Cour du palais d'Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Quelques-unes des rues sont droites et longues, et il y règne une grande animation; dans l'une sont tous les cordonniers, dans l'autre les tisseurs de turbans; ici chaque magasin est un véritable arsenal de sabres, de fusils, de boucliers; plus loin des robes de brocard, des bijoux d'or remplissent les échoppes; chaque industrie, chaque métier occupe un quartier à part et chacun paraît peu se soucier de la concurrence que lui fait son voisin. Le quartier noble contient des édifices grandioses, de vrais châteaux forts avec murailles crénelées, tours, palais et casernes, mais leur beauté est déparée par les nombreuses ruines qui flanquent les plus belles constructions. La présence de ces débris dans une partie de la ville où le terrain est d'un prix relativement élevé vient du respect malentendu que les Rajpouts ont pour les œuvres de leurs pères; ils ne veulent ni les réparer, ni les démolir et les laissent, une fois écroulées, là où le hasard les a fait tomber. De toutes les parties de la ville, on aperçoit le palais, majestueux ensemble de dômes, de tourelles, de portiques.

Nous gravissons péniblement les rues qui conduisent jusqu'à l'enceinte extérieure de l'habitation royale; elles sont tellement escarpées, que les voitures n'y parviennent qu'avec difficulté. Sur la grande rue qui conduit de l'Hattipole au palais et tout près de l'entrée principale est la grande pagode royale, dédiée à Juggernauth et construite par Pertap-Sing, vers la fin du seizième siècle. Elle est placée sur une haute terrasse en marbre blanc, à laquelle conduit un bel escalier, gardé par deux éléphants de marbre, la trompe levée. Le temple tout entier est en marbre blanc et couvert de sculptures; la grande tour, d'une forme très-élégante, s'élève à vingt-cinq mètres environ; au sommet une hampe plaquée d'or porte l'étendard du dieu. Un gracieux pavillon à colonnes, coiffé d'un toit pyramidal, précède le sanctuaire; des bas-reliefs représentant des incidents de la vie de Krichna ornent les bas côtés, et des statuettes d'éléphants et de lions entourent le soubassement; ce péristyle est un des plus beaux morceaux d'architecture jaïna d'Oudeypour.

Nous descendons ensuite le versant de la colline, en faisant face au lac, et nous atteignons une porte monumentale placée au bord de l'eau. Cet arc de triomphe est, comme tous les monuments d'Oudeypour, en marbre blanc; il est percé de trois arches dentelées et supporte un élégant attique, entouré de balcons. Les Indiens ont pour cette porte appelée *Tripolia* ou Triple porte une grande vénération; elle est réservée aux cortéges et aux processions qui se rendent au lac, dans les nombreuses fêtes qu'on y célèbre. Un bateau nous attend au quai pour nous conduire aux îles et bientôt nous voguons sur la surface tranquille du Pechola; la ville se déroule le long de cette vaste nappe d'eau, y reflétant ses arbres et ses maisons. Resserré d'abord en un bras étroit, que surplombent de petits promontoires couverts de palais, le lac s'épanche ensuite en une immense ellipse de quinze kilomètres de long sur sept kilomètres de large, enfermant au centre les deux îles Jug-Navas et Jug-Munder. D'un côté court une chaîne de montagnes anguleuses, dont la ville couvre les premiers soubassements, de l'autre s'étendent de grands marécages, entourés d'une forêt épaisse et dominés par des pics isolés, d'une grande hauteur.

L'île Jug-Navas, où nous abordons, est la plus rapprochée; elle est entièrement occupée par une série de palais qu'éleva le Rana Juggut Sing, et qui couvre une superficie de cent soixante ares anglais. Ces palais comprennent des salles de réception, des appartements, des bains, des kiosques d'une grande élégance d'architecture et d'une richesse d'ornementation fabuleuse. Le marbre est la seule pierre employée dans les constructions : colonnes, voûtes, réservoirs, murailles, allées des jardins, tout est en marbre blanc ou noir; les murs sont ornés de mosaïques étincelantes et les principales chambres décorées de fresques historiques d'une grande valeur. Chaque corps de bâtiment a son jardin entouré de galeries; là des parterres de fleurs, des bosquets d'orangers et de citronniers s'élèvent au milieu d'un méandre de ruisseaux, dont les canaux forment des dessins bizarres; d'immenses manguiers et de superbes tamarins couvrent de leur ombrage ces élégants palais; des cocotiers, des dattiers lancent au-dessus des dômes leurs panaches que balance doucement la brise du lac. Les moindres détails sont en rapport avec la beauté de l'ensemble; rien de grandiose, rien qui frappe ou fatigue l'esprit; les palais sont petits, élégants, confortables : ce sont des résidences de plaisir, où le Rana vient se délasser de la pompe solennelle qui règne toujours à la cour du Soleil des Hindous.

Je serais resté des heures entières dans le Jug-Navas, mais Bulwant Rao me pressa d'aller dans la seconde île, où nous attendait un déjeuner envoyé par le Baidlahka-Rao. De loin déjà, Jug-Munder apparaît comme un mirage féerique avec sa ligne de dômes et de palmiers se reflétant dans l'eau. Nous abordons à un escalier de marbre, à côté duquel une rangée d'éléphants, la trompe levée, paraissent supporter le quai; un manguier gigantesque remplit presque la première cour, entourée de palais; de l'autre côté est un jardin, occupant tout le coin de l'île et sur lequel donne un grand édifice couronné d'un dôme mogol et décoré par mon guide du nom de palais de Shah Jehan. Ce prince, fils de l'empereur Jehanghir, s'étant révolté contre son père, se réfugia à la cour du Rana Kouroun, fils d'Oumra, qui l'accueillit d'une manière magnifique. Il lui fit construire dans l'île de Jug-Munder un somptueux palais, au haut duquel il plaça le croissant musulman; l'intérieur fut décoré de mosaïques en jaspe, agate et onyx, tendu de riches draperies, et dans une des salles fut placé un trône taillé dans un seul bloc de serpentine verdâtre, supporté par de quadruples cariatides femelles. Dans la cour, une chapelle, aussi en serpentine, fut consacrée au saint musulman Madar. Tous ces souvenirs de l'hospitalité

princière de Kouroun existent encore. A l'extrémité du jardin est un pavillon de six mètres de long sur trois mètres et demi de large appelé la chambre des Douze Pierres, parce qu'il est composé de douze blocs de marbre blanc. Sur la face occidentale de l'île, est un vaste palais, surmonté de quatre dômes de tortue, et comprenant de magnifiques jardins; enfin de distance en distance des kiosques, supportés par de nombreuses colonnes, s'élèvent du milieu du lac, ce qui leur procure une fraîcheur délicieuse. Cette poétique résidence, élevée pour un proscrit royal, devait, par une curieuse coïncidence, servir longtemps après de refuge à d'autres fugitifs; c'est ici que, en 1857, les malheureux Anglais, débris des garnisons de Neemuch et d'Indore, trouvèrent un asile pour empêcher toute tentative contre eux de la part des fanatiques qui remplissaient la ville. Les barques du lac avaient été réunies à Jung-Munder, et les Européens purent y attendre tranquillement la fin de cette tempête.

Après un frugal déjeuner, que nous savourons dans un des kiosques, nous remontons en bateau; de ce point du lac on embrasse toute la ligne des palais d'Oudeypour. D'abord, à l'extrémité de la colline, le palais d'Oumra, aujourd'hui inhabité, puis le palais actuel, avec sa zenanah crénelée, le Rosana dont l'immense muraille descend du sommet du plateau au bord du lac, et ses jardins parsemés de kiosques, qui couvrent le penchant jusqu'à l'eau, et enfin la ville dont la fantastisque silhouette s'évanouit dans les grands arbres. Le Pechola reflète sur sa surface limpide ce merveilleux assemblage, et en fait une des vues les plus belles de l'Inde et du monde.

En regagnant le quai, on me fait voir les bateaux de cérémonie du Rana; ce sont d'immenses gondoles d'une forme très-gracieuse et qui peuvent contenir une centaine de personnes. L'arrière est disposé en plusieurs étages et sur le plus élevé est placé le trône du Rana; à l'avant sont de grandes statues de chevaux ou de paons, à demi immergées dans l'eau.

Le soir, nous recevons la visite de notre ami, le Rao de Baidlah, et nous le remercions du plaisir qu'il nous a procuré; il vient nous annoncer qu'il a donné ordre à ses shikaris de nous conduire dans un endroit charmant, où nous trouverons du gibier en abondance. Le lendemain, en effet, on nous mène à un petit lac ravissant, caché dans un ravin où nous trouvons des nuées d'oies et des canards; les crocodiles y sont très-nombreux, ce qui nous fait perdre beaucoup de gibier, mais nous nous rattrapons sur les perdrix et les lièvres, qui foisonnent dans les environs.

Le Rao de Baidlah nous retint ainsi pendant plusieurs jours, imaginant chaque jour de nouvelles distractions, quand enfin, un beau matin, je fus réveillé par des volées de coups de canon, annonçant l'événement tant attendu, l'arrivée de major Nixon, l'agent politique du vice-roi des Indes auprès du Maha Rana. Je lui écrivis immédiatement, en lui envoyant mes lettres de recommandation; une demi-heure après, nous étions assis avec lui devant un bon déjeuner. En apprenant la froideur avec laquelle nous avions été accueillis, il n'en parut nullement étonné et m'assura que nous avions été pris sans doute pour des espions russes; mais il m'engagea à prolonger encore notre séjour, me promettant qu'aussitôt après avoir été présentés par lui au Maharana, nous trouverions tout autant à étudier et à voir dans cette cour qu'à celle de Baroda. Il donna des ordres immédiatement pour que nous puissions quitter notre camp des Arènes et venir nous loger près de lui. Le même soir, le major nous présenta aux deux officiers anglais, l'ingénieur et le docteur, constituant avec lui tout le personnel européen de l'ambassade. J'ai rarement passé une soirée plus agréable; il me semblait que des mois s'étaient écoulés depuis que je n'avais vu un visage blanc, et l'anglais lui-même résonnait harmonieusement à mes oreilles. On but à notre bienvenue dans la Vallée Heureuse et nous ne nous séparâmes que fort avant dans la nuit.

XI

LA COUR DU MAHA RANA D'OUDEYPOUR.

Le palais. — Audience solennelle.

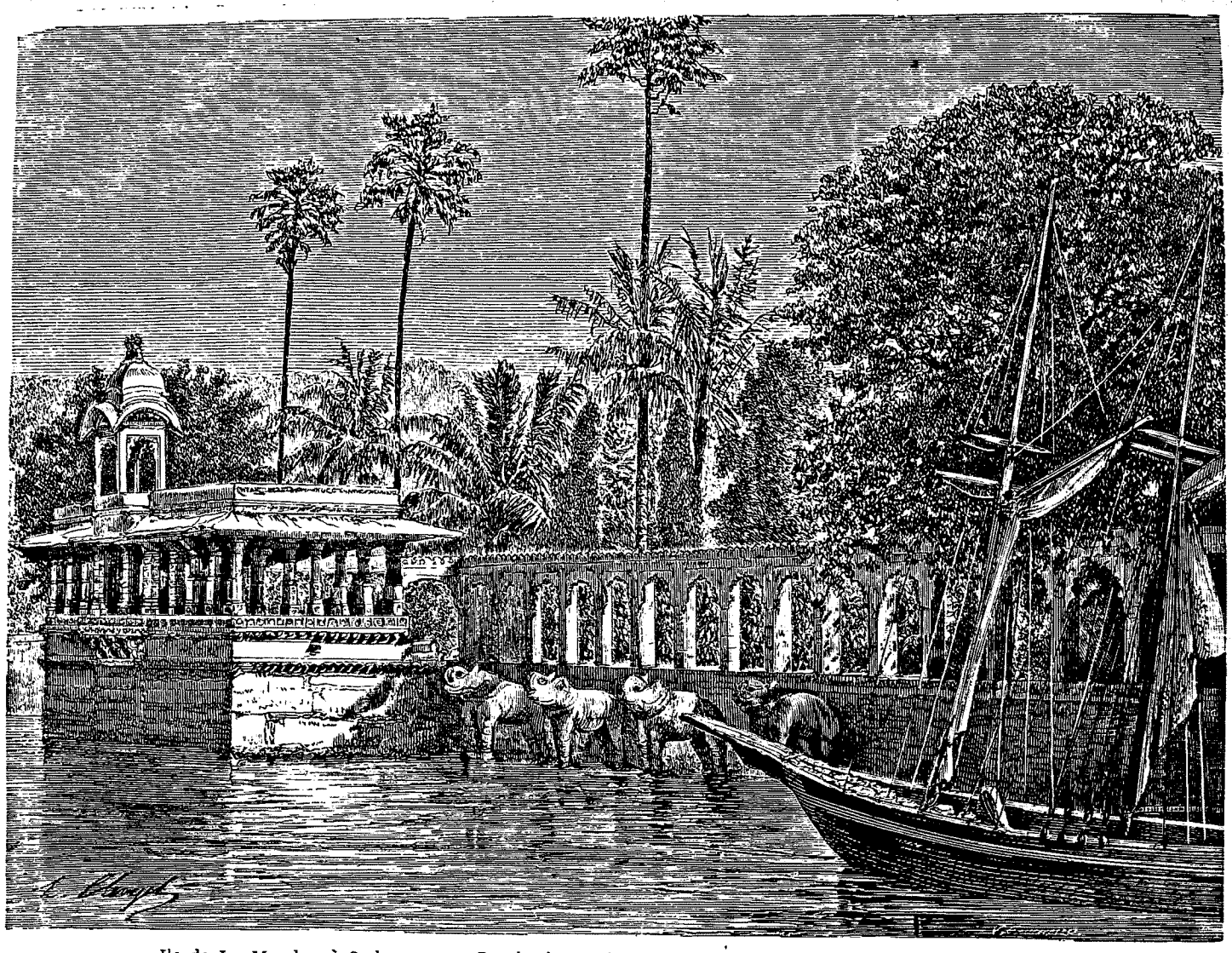
Comme je l'avais prévu, l'arrivée de l'agent politique anglais changea immédiatement notre position à Oudeypour; le Rana, informé officiellement de notre arrivée, voulut bien cesser de voir en nous des espions russes, venus pour l'entraîner dans quelque conspiration, et consentit à nous recevoir en notre qualité de voyageurs français. Poussant à l'extrême sa complaisance, le major Nixon offrit de nous présenter lui-même au prince et s'arrangea pour que la première entrevue nous dédommageât de notre longue attente. Une voiture du palais, avec une escorte d'honneur, vint nous prendre à la Résidence, et nous traversâmes ainsi triomphalement la ville. A la grande porte, à trois arceaux, qui sert d'entrée au palais, les soldats de la garde royale, nous présentent les armes et nous mettons pied à terre dans l'immense cour; le Rao de Baidlah, chargé par le Maha Rana de nous recevoir, nous attend au haut du perron.

Avant de suivre les tchoubdars à canne d'or, qui nous conduisent à la salle du trône, je m'arrête un instant pour contempler cette merveilleuse demeure, dont l'approche m'avait été si jalousement défendue jusqu'alors : de hautes murailles percées de fenêtres à grillages de pierre, des tours surmontées de dômes élégants, des galeries s'étageant jusqu'à une hauteur prodigieuse, tout cela en marbre blanc et couvert d'un fouillis de détails; l'ensemble est féerique comme richesse, surprenant comme proportions; c'est un gigantesque assemblage, auquel rien ne peut se comparer.

Mais je ne puis jeter qu'un coup d'œil à ces merveilles et pénétrer à la suite du major dans de longues galeries voûtées, d'une fraîcheur délicieuse, qui nous conduisent par une pente insensible aux étages supérieurs. C'est en plein *Durbar* que le Rana nous fait

l'honneur de nous recevoir. Ce mot s'applique, dans tout le Rajpoutana, aux audiences solennelles tenues par les rajahs entourés des principaux nobles, et par extension aussi au souverain lui-même, quand il préside aux grandes cérémonies. La salle du trône est dans une cour d'un des étages supérieurs ; une immense toile tendue au-dessus en fait un appartement vaste et frais. Les huissiers nous introduisent bruyamment ; le roi est assis sur un trône d'argent supporté par des lions d'or et les nobles forment de chaque côté un demi-cercle. A notre vue, le prince descend du trône et s'avance de quelques pas vers nous ; il nous serre la main, et nous prenons place à ses cotés sur des fauteuils d'argent.

Sambou Sing avait, comme je l'ai déjà dit, dix-huit ou dix-neuf ans ; sa figure est douce et agréable, mais ses traits manquent de la finesse qui caractérise en général sa race ; ses manières sont affables, prévenantes et empreintes de dignité. C'est d'une façon fort gracieuse qu'il s'excuse tout d'abord de n'avoir pu accéder immédiatement à notre demande d'audience, et nous assure que des raisons purement politiques l'ont con-

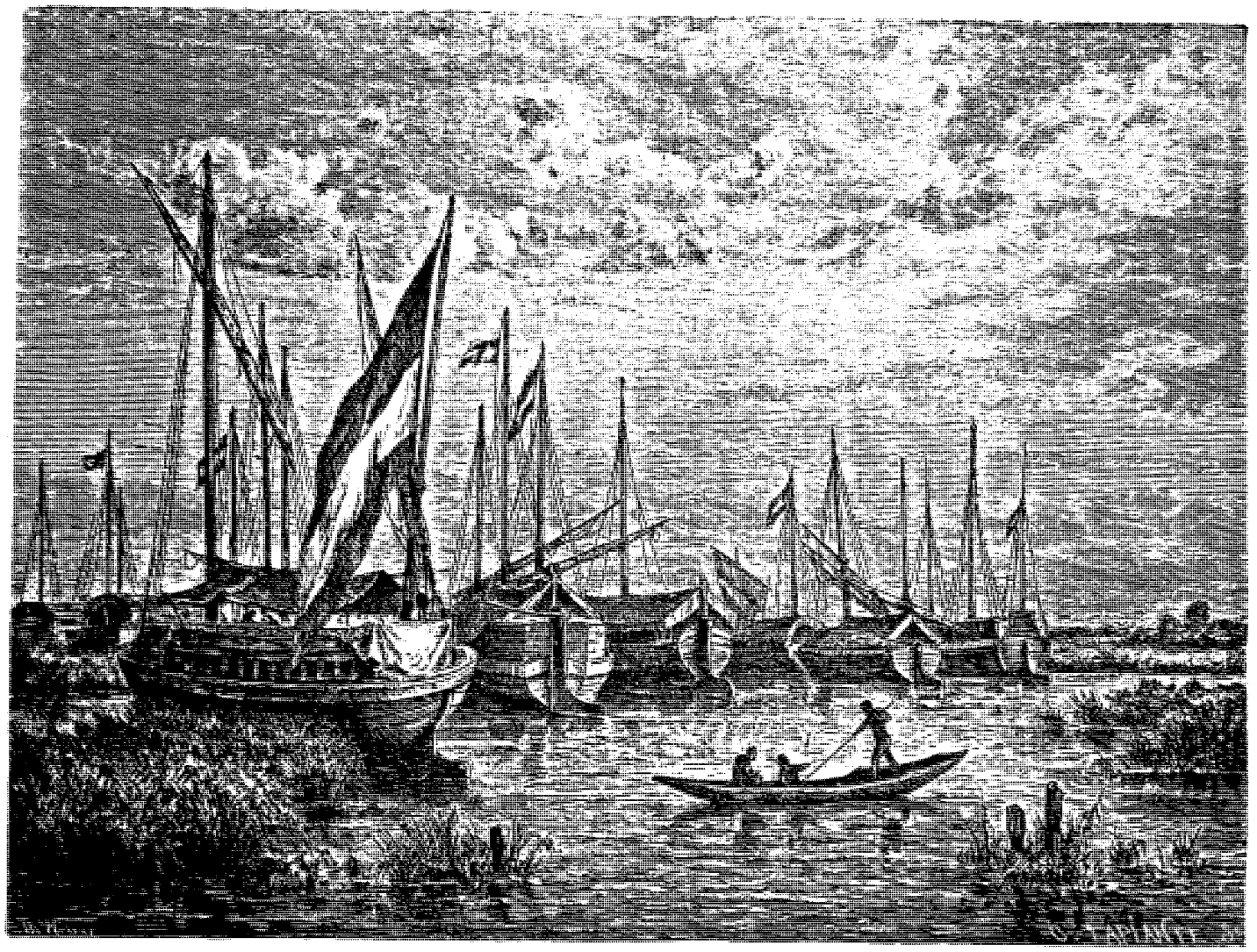


Ile de Jug-Munder, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

traint à ces délais. Il écoute avec attention ce que je lui dis sur le but de mon voyage, me questionne longuement sur la France et finit par m'inviter à prolonger encore mon séjour à Oudeypour. Au moment où nous nous levons pour quitter la salle, le Rana fait lui-même la cérémonie de l'*utter* et *pân*, dont j'ai déjà parlé en décrivant la cour de Baroda ; il remet à l'ambassadeur, à mon compagnon et à moi un paquet de feuilles de bétel appelé *bîra* et jette quelques gouttes d'essence de rose sur nos mouchoirs. Cette cérémonie, employée dans toutes les cours de l'Inde au moment de se séparer, a ici une signification importante ; il faut être un prince de haut lignage, un guerrier fameux ou un étranger de distinction pour recevoir le bîra des mains du Maha Rana d'Oudeypour. C'est un honneur considéré comme un titre de noblesse. Je mets sans sourciller le fameux bîra dans ma poche et remonte en voiture avec l'agent politique, accompagné des salâams des nobles, qui nous escortent jusque dans la cour.

Louis ROUSSELET.

(La suite à une autre livraison.)



Station de Meshra-el-Rek. — Dessin de Th. Weber d'après un dessin de M. de Heuglin.

MADEMOISELLE TINNE,

PAR MM. ZURCHER ET MARGOLLÉ.

1861-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

En recueillant les notes suivantes dans les divers récits qui ont fait connaître les explorations des dames Tinne, notre principal désir a été de rendre un juste hommage à la mémoire de la plus jeune de ces dames, Mlle Alexine Tinne, arrêtée par une fin tragique dans le cours des lointains voyages qu'elle poursuivait avec une énergique persévérance pour l'avancement de la science et le progrès de l'humanité.

Nous savons combien cette aimable et courageuse personne était peu désireuse d'attirer sur elle l'attention publique; mais cette attention, éveillée par le plus triste événement, doit maintenant être portée sur tout ce qui peut accroître la sympathie et le respect pour une si touchante victime de la barbarie.

Mlle Alexandrina P. F. Tinne, née à la Haye le 17 octobre 1835, était fille de M. Philippe-Frédéric Tinne[1], marié en secondes noces à la fille aînée du vice-amiral baron Théodore-Frédéric van Capellen, qui, de sa propre initiative et sans attendre les instructions de son gouvernement, prit part, avec l'escadre hollandaise qu'il commandait, au bombardement d'Alger, le 29 août 1816, par la flotte anglaise de lord Exmouth. On sait qu'après avoir châtié l'insolence des corsaires algériens, l'amiral anglais força le

1. Ancien secrétaire (1791) de la légation, en Grande-Bretagne, de Leurs Hautes Puissances les États des Provinces-Unies; — secrétaire (1803) du gouvernement de la colonie de Demerari; — négociant à Liverpool (1813).

dey à lui remettre douze cents esclaves. Le généreux sentiment qui avait décidé son grand-père à cette expédition se retrouve dans toute la vie et dans les périlleux voyages de Mlle Tinne, entraînée par une ardente sympathie vers les races malheureuses qui, sous une domination barbare, subissent encore les maux de l'esclavage.

M. P. F. Tinne, né en Hollande et naturalisé en Angleterre, où il avait longtemps résidé après son retour des colonies, avait le goût des voyages. Il emmena son enfant dans une tournée qu'il fit en France, en Italie et en Suisse, de 1842 à 1844, année de sa mort. En 1847 et 1848, Mme Tinne conduisit sa fille dans les Pyrénées. Elle avait établi sa résidence à Pau, d'où elle ne revint à la Haye qu'en 1849.

Pendant son séjour à Pau, la jeune Alexine prit des leçons de langue espagnole, et avec tant de succès qu'elle put, en 1853, servir d'interprète à sa mère lors d'un petit voyage à Madrid. Plus tard, au Caire, elle apprit l'arabe avec la même facilité.

Dans l'été de 1854, la mère et la fille, reprenant leurs excursions, se rendirent à Copenhague, puis en Norvége et en Suède. Ce voyage dans la Scandinavie fut poussé par mer jusqu'à Drontheim.

Durant son séjour à La Haye, la proximité de la Bibliothèque royale permit à Mlle Tinne de se livrer à son vif penchant pour l'étude. « Je l'ai trouvée souvent, nous écrit son oncle, M. Hora-Siccama[1], étendue sur le plancher de son cabinet de travail, au milieu d'in-folio, qu'elle prétendait pouvoir mieux compulser de cette façon. »

Vers la fin de 1855, les dames Tinne visitèrent le midi de l'Allemagne, avec l'intention de passer une partie de l'hiver à Vienne. Mais, apprenant qu'elles y trouveraient le choléra, elles changèrent de route et s'arrêtèrent à Vérone, Milan et Venise. Au moment de quitter Trieste, le chemin de Vienne était encombré par les neiges : « Le bateau à vapeur allait partir pour l'Égypte, et nous partîmes avec l... » écrivait Mme Tinne. Ce voyage était vivement désiré par sa fille, qui, dans une récente lettre, disait : « Je ne suis pas très-curieuse de voir l'Amérique ni l'Australie ; mais l'Afrique, je ne saurais dire pourquoi, m'a toujours attirée. Dès mon enfance, et quand j'apprenais la géographie, il y avait un grand espace vide au milieu de la carte d'Afrique, où je désirais toujours aller. Je suis parvenue déjà maintenant une fois jusqu'à cette région inconnue, et j'y retourne encore, — comme un papillon à la lumière, — peut-être instinctivement. »

Ce voyage en Égypte s'étendit jusqu'à la première cataracte du Nil, et, au retour, de Louqsor à Cosseïr, sur la côte ouest de la mer Rouge. Au mois d'avril 1856, les dames Tinne quittaient le Caire et s'embarquaient à Alexandrie pour se rendre à Jaffa. Après avoir séjourné à Jérusalem et fait, au delà du Jourdain, une visite au cheikh des Arresieh, une des plus grandes tribus du désert, les voyageuses poussèrent jusqu'à Damas et revinrent à Beirouth par le Liban. Avant la fin de l'année, elles se retrouvaient au Caire, d'où elles partirent bientôt pour faire sur le Nil une nouvelle excursion qui les conduisit jusqu'en Nubie. Dans les premiers mois de 1857 elles retournèrent à Beirouth, et de là se rendirent à Tripoli, puis à Palmyre. Après un séjour de quelque temps aux environs de Tripoli, près des grands cèdres qui ombragent un des plus beaux sites du Liban, elles revinrent en Hollande par Constantinople, Athènes, Trieste, Vienne, Prague et Dresde.

Cette vie nomade avait un grand charme pour les deux voyageuses, éprises, comme toutes les âmes d'élite, de la libre et changeante existence qui semble offrir à la sympathie plus d'occasion de se manifester. Le ciel lumineux, l'aspect à la fois gracieux et sévère, les grands souvenirs, les ruines superbes des régions qu'elles parcouraient, attachaient aussi les deux voyageuses à leur vie errante. Mais le sentiment qu'on trouve le plus souvent exprimé dans leurs récits, c'est un profond amour de la nature, une vive admiration, touchante par sa grandeur unie parfois à une simplicité presque enfantine, pour les déserts, les forêts, les fleuves, les arbres, les fleurs, les oiseaux rares, dont les riches couleurs, la grâce et la beauté les ravissaient. Devant leur habitation du Caire, de grands palmiers élevaient leurs couronnes de feuillage dorées par le soleil. La photographie qui représente Mlle Tinne devant cette habitation, prêtant son bras à une enfant sauvée par elle de l'esclavage, est toute son histoire : c'est le libre génie de l'Occident, dans sa dignité morale, apportant à l'Orient les sentiments de justice et d'humanité qui délivreront un jour du plus cruel asservissement des races laborieuses ne demandant qu'à s'unir à nous pour la conquête pacifique des fertiles régions qu'elles habitent.

Mlle Tinne était grande et svelte, blonde et pâle Très-simple dans sa mise, elle portait quelquefois, pendant son séjour au Caire, le costume égyptien à larges manches ouvertes, plus commode dans ce brûlant climat, et dont l'ampleur faisait valoir sa grâce naturelle. Une étoffe orientale roulée autour de sa tête rehaussait la délicatesse de ses traits, mêlés d'énergie et de bonté.

Ce qui précède fera comprendre les sentiments qui déterminèrent les dames Tinne, après un repos en Hollande, à retourner en Orient, accompagnées cette fois de l'une des sœurs de Mme Tinne, Mlle Adrienne van Capellen, aimable et charmante femme qui avait été dame d'honneur de la reine de Hollande.

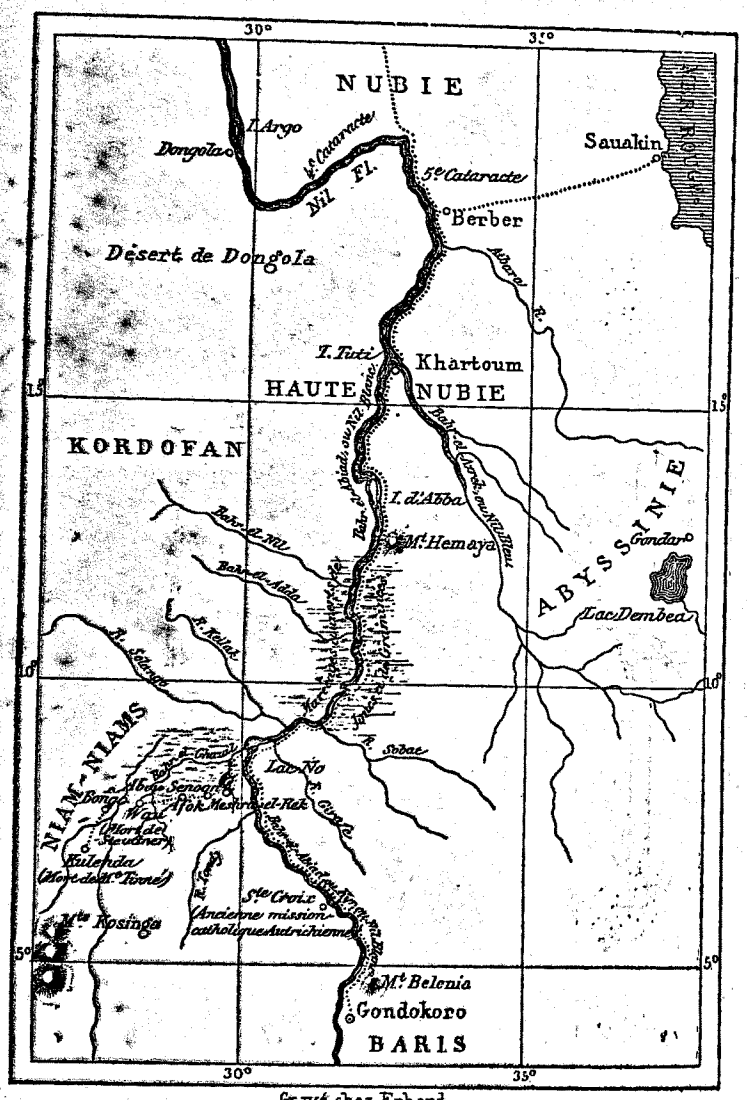
Elles partirent de Marseille en juillet 1861, et, dès leur arrivée en Égypte, s'établirent encore près du Caire. Là, elles formèrent bientôt de nouveaux projets de voyage, et, au mois de janvier 1862, elles quittaient

1. Les notes qu'a bien voulu nous communiquer M. Hora-Siccama, président de la Chambre des comptes à la Haye, nous servent ici de guide pour suivre les dames Tinne dans leurs premiers voyages.

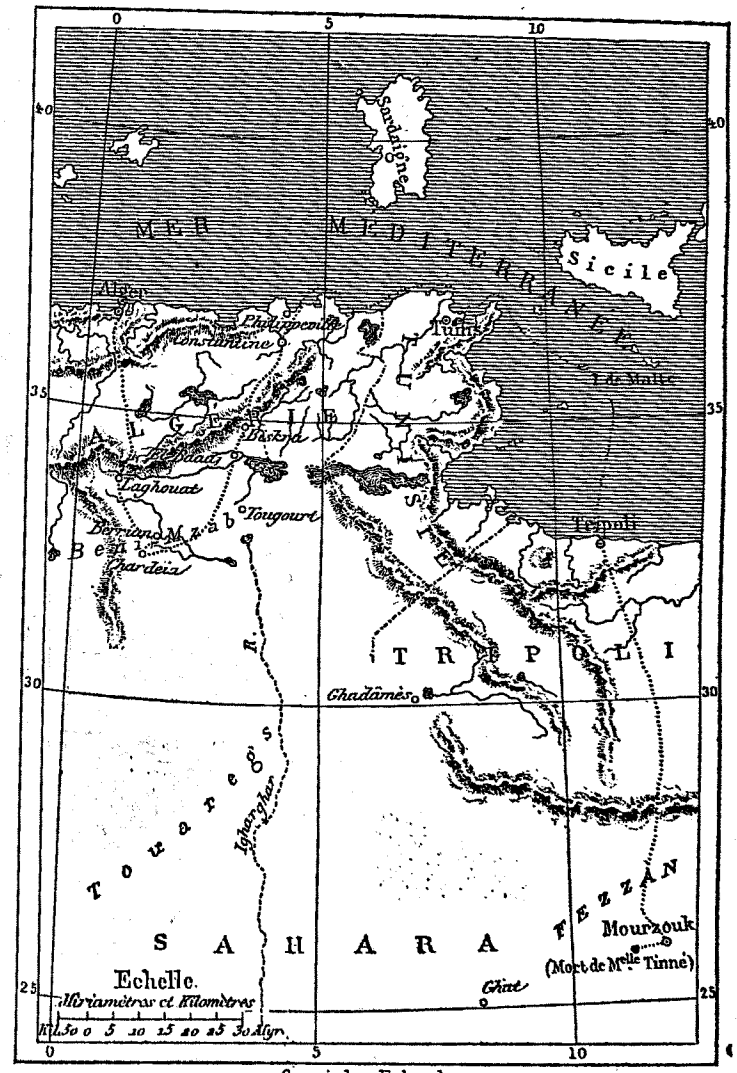
leur résidence pour une grande expédition vers le Haut-Nil et l'intérieur de l'Afrique. C'est de cette exploration que nous pourrons maintenant parler avec quelque détail, grâce au récit qu'en a donné M. J. A. Tinne[1], membre de la Société royale de géographie, récit qu'il a bien voulu nous communiquer en l'accompagnant de nouvelles indications. Nous avons complété ces indications en nous servant de l'intéressant volume récemment publié par M. Th. de Heuglin[2], géographe distingué qui avait suivi les dames Tinne, et qui partagea leurs fatigues et leurs peines, ainsi que de la touchante relation placée par un savant botaniste, le docteur Kotschy, de Vienne, en tête du magnifique ouvrage dédié par Mlle Tinne et son frère à la mémoire de leur mère. « Le titre de *Plantes Tinnéennes*, dit M. J. A. Tinne dans la préface, a été proposé pour un volume contenant, sur vingt-sept planches, un choix de trente-trois espèces les plus intéressantes de la collection, et parmi elles vingt-quatre nouvelles. C'est un hommage rendu à la mémoire de mon excellente mère qui, ayant toujours aimé passionnément les arbres et les fleurs, ne cessait de me faire, dans ses lettres, les descriptions les plus pittoresques des jouissances et de l'intérêt qu'elle éprouvait à chacune de ses découvertes dans des pays presque inexplorés et si éloignés de sa patrie[3]. »

Après avoir complété les préparatifs de l'expédition pendant cinq mois de séjour dans leur charmante habitation du Caire, les voyageuses s'embarquèrent sur le Nil le 9 janvier 1862. « Le principal but de ce nouveau voyage, dit M. Kotschy, était de connaître les Éthiopiens riverains du Nil que l'on a coutume de prendre pour esclaves. Les dames Tinne voulaient contribuer, dans la mesure de leurs forces, à l'abolition de ce trafic honteux et déjà défendu par les lois. Le vif amour de la science et des connaissances nouvelles les engageait aussi dans leur périlleuse entreprise. »

Elles gagnèrent d'abord Korosko, où elles laissèrent les trois bateaux qu'elles avaient loués au Caire pour transporter le nombreux personnel, les vivres et le ma-



Gravé chez Erhard



Gravé chez Erhard

1. *Geographical Notes of expeditions in central Africa by three dutch ladies*, by John A. Tinne Esq. F. R. G. S. — Un résumé de cette relation a été donné par M. V. A. Malte-Brun, dans les *Nouvelles Annales des voyages*, année 1865.

2. *Reise in das Gebiet des weissen Nil und seiner westlichen Zuflüssen in den Jahren* 1862-1864, von M. Th. von Heuglin.

3. *Plantes Tinnéennes*, ou descriptions de quelques-unes des plantes recueillies par l'expédition tinnéenne sur les bords du Bahr-el-Ghazal et de ses affluents; ouvrage orné de vingt-sept planches, composé par MM. Théodore Kotschy et Jean Peyritsch, publié aux frais d'Alexandrine P. F. Tinne et John A. Tinne. — Dédié à la mémoire de Henriette-Marie-Louise, veuve de Phil.-Fréd. Tinne, fille aînée de Théod.-Fréd. baron van Capellen, vice-amiral néerlandais. — Vienne, 1867.

tériel nécessaires à leur expédition. En quittant le Nil, dont la navigation entre Korosko et Abou-Hamed est très-difficile, elles commencèrent le 26 février leur voyage à travers le désert de Nubie, région coupée par des bancs de roches et des collines, et beaucoup moins aride que son nom semble l'indiquer.

Au-dessous d'Abou-Hamed, l'expédition joignit le Nil, dont on remonte encore difficilement le courant rapide entre cette station et Berber. Durant cette première partie du voyage, elles avaient trouvé partout un accueil hospitalier, les femmes de chaque village venant gracieusement les inviter au repos en leur offrant du lait et des dattes.

Après un court séjour à Berber, elles reprirent des barques pour suivre le Nil jusqu'à Khartoum. Elles s'y arrêtèrent jusqu'en mai, et continuèrent ensuite



Mme Tinne. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

leur voyage sur un bateau à vapeur loué au prince Halim, ancien gouverneur du Soudan; les barques suivaient à la remorque.

Dans cette partie de son cours, le Nil Blanc est ombragé par des forêts d'acacias noirs et de tamariniers chargés de plantes grimpantes. Ces forêts, qui forment des abris impénétrables aux rayons du soleil, sont le refuge des buffles, des gazelles et de grandes troupes de singes au pelage bleuâtre. Les cigognes, les pintades, les tourterelles dont les vols s'abattent sur les hautes branches, y abondent. Dans le fleuve on voit passer les hippopotames et les crocodiles au milieu des touffes de plantes aquatiques qui bordent la rive. A la surface des eaux limpides s'étalent les larges feuilles et les belles fleurs des nymphéas, entourés la nuit de lucioles qui remplissent l'air d'étincelles.

Mais les tristes impressions causées par la rencontre de bateaux chargés d'esclaves venaient souvent assombrir et troubler la poésie du voyage dans ces lieux sauvages et magnifiques. Nous citerons ici le passage suivant d'une lettre de Mlle Tinne, datée des montagnes de Dinka (17 juin 1862) et adressée à M. Hora-Siccama :

« C'est ici que j'ai vu pour la première fois la *traite des noirs*. Jamais de ma vie je n'ai été si étonnée et si terrifiée. J'en avais entendu parler comme tout le monde; j'avais lu beaucoup de descriptions de caravanes d'esclaves, mais je n'avais pas une idée de l'étendue du mal, ni de la cruauté et du cynisme des trafiquants. Ces trafiquants arabes, et la plupart européens, ont des soi-disant gardes, qui sont des chasseurs de nègres, et qui vont cerner et brûler les villages, pillent



Mlle Tinne. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

tout ce qu'ils trouvent, et ramènent des centaines de nègres aux barques dans lesquelles on les introduit en cachette dans les États du vice-roi; — car, quoique la loi contre l'esclavage soit parfaitement nulle dans les régions éloignées du gouvernement, on fait pourtant un peu semblant de la respecter.

« Mais ici tout se passe sans la moindre pudeur, et le commerce ayant réussi cette année, tout le rivage était couvert de grandes taches noires, que je vis, en approchant, être des nègres serrés les uns contre les autres au point de ne faire qu'une masse, que l'on surveillait ainsi plus aisément. Tous étaient nus, et les hommes avaient la tête et le cou attachés à une poutrelle assez lourde pour qu'ils ne pussent la soulever seuls. Ce qui me frappa le plus était leur maigreur excessive. Les marchands les affament par économie; mais il faut que

la nature nègre s'y prête ; un Européen ne pourrait probablement rester dans cet état sans mourir.

« Les malheureux voyaient sans doute que nous étions émus de pitié, et comme je circulais dans les groupes, une femme qui tenait un petit enfant me prit la main et me dit quelque chose qu'on me traduisit. C'était une prière pour me demander d'obtenir de son maître la faveur de voir son second fils et sa mère, qui appartenaient à un autre marchand. On me l'accorda, et la réunion fut si touchante que je les achetai tous quatre. Je les garde chez moi à l'heure qu'il est, en attendant que nous passions près de leur pays pour les y renvoyer.

« Le lendemain, deux vieilles femmes que leur maître avait abandonnées parce qu'elles étaient trop affaiblies pour être vendues, venaient se mettre sous notre protection ; car lorsqu'on prévoit que le prix de la vente ne couvrira pas les frais d'entretien d'un esclave, on le chasse, on le laisse mourir sans lui donner même une gorgée d'eau, et ses parents, s'il en a dans la troupe, le voient s'éteindre sans pouvoir lui porter secours, ni même en approcher.

« Enfin, je ne puis vous dire toutes les infamies dont nous fûmes témoins pendant que nos bateaux étaient près de ces campements. Aussi toutes les tribus nègres du Fleuve-Blanc, autrefois si paisibles et si hospitalières, sont maintenant dans une exaspération bien naturelle. Il faut prendre de fortes escortes là où l'on allait auparavant tout seul, et même le commerce de l'ivoire en souffre, car c'est à peine si les noirs veulent se risquer à l'apporter. »

Les nègres donnent le nom de Turcs à tous les blancs, et le chant de guerre suivant, par lequel des tribus naguère douces et inoffensives s'excitent à la résistance, montre assez le déplorable état auquel elles ont été réduites par un odieux trafic :

« Ils étaient immenses nos superbes troupeaux ; le lait de nos vaches eût suffi pour blanchir les flots de la mer Rouge ; il eût fait déborder le lit du Barka.

« Mais il est venu le Turc exécré, et, fléau pire que le simoun, il a tout dévasté.

« L'abondance inondait nos nombreuses demeures, et les hyènes hurlaient en vain autour des villages défendus par nos guerriers ; aujourd'hui les hyènes passent et rient ; nos villages sont déserts.

« Car il est venu le Turc exécré et, plus vorace que l'hyène, il a tout ravagé.

« Courrier de Dieu (Mahomet), fais-nous rencontrer le Turc sans son *tonnerre* et que notre lance s'enfonce ivre de joie dans son cœur de tigre.

« Courrier de Dieu, à tes amis fidèles tu as promis ton paradis et des houris à l'œil de gazelle ; donne-nous un jour de sanglantes représailles, et garde pour d'autres paradis et houris.

« Car il est venu le Turc exécré,

« Le Turc à l'œil de vipère,

« Et, peste du désert, il a tout massacré. »

On peut voir dans l'émouvante relation d'un voyage au Soudan de M. Ferdinand de Lesseps (*Histoire de l'Isthme de Suez*) le misérable état des populations de cet infortuné pays, épuisées par les tributs excessifs qu'en ont tirés depuis quarante ans leurs barbares dominateurs, et par l'insatiable et cruelle avidité des trafiquants. L'Égypte semble aujourd'hui mieux comprendre ses véritables intérêts, et les ordonnances, citées par M. de Lesseps, qui ont été récemment rendues par le vice-roi, doivent ouvrir au Soudan une nouvelle période. Les sentiments de justice et d'humanité qui ont dicté ces ordonnances, n'ont pas cessé d'être invoqués par les grands explorateurs de cette riche région, et tous ont exprimé leur loyale indignation contre un état de choses justement flétri par l'opinion, publique. Nous citerons principalement le docteur Robert Hartmann, M. Guillaume Lejean, et le capitaine Speke.

Après avoir passé l'île d'Abba, les dames Tinne s'arrêtèrent devant le mont Hemaya. Là il fut décidé que Mme Tinne retournerait à Khartoum avec le bateau à vapeur, pour le faire réparer et en renouveler la location, pendant que le reste de la troupe camperait au pied des collines.

Le 21 juin, le bateau était de retour. Il amenait avec de nouvelles provisions un renfort de soldats turcs.

Entre le mont Hemaya et le Bahr-el-Ghazal le fleuve coule au milieu de marécages couverts de joncs et de graminées. Arrivée au confluent du Sobat, l'expédition remonta cette rivière jusqu'au point où elle cesse d'être navigable. Cette excursion dura dix jours, après lesquels le voyage fut continué, sans autre incident que les grandes réceptions faites aux voyageurs par les chefs arabes des villages où l'on s'arrêtait pour prendre du bois et des vivres. Ces chefs, qui font subir aux tribus conquises la plus détestable tyrannie, entouraient les dames Tinne, qu'ils croyaient parentes du sultan, de respects et de prévenances extraordinaires. Ils allèrent jusqu'à offrir de proclamer reine du Soudan Mlle Tinne, dont ils admiraient la grâce, le courage et la généreuse confiance.

A partir du lac No, où débouche le Bahr-el-Ghazal, et dont les eaux transparentes contrastent avec la teinte laiteuse du Nil Blanc, de grands arbres à l'élégant feuillage, des papyrus et diverses plantes couvertes de brillantes fleurs, reparaissent sur les rives du fleuve, dont le fort courant et les nombreuses sinuosités rendent la navigation dangereuse.

Du 4 au 15 septembre l'expédition fit une nouvelle halte à Sainte-Croix, où des missionnaires de l'église catholique autrichienne avaient fondé un établissement, abandonné depuis à cause de son insalubrité. Pendant cette station Mlle Tinne accompagnée de sa femme de service, de l'un des missionnaires et de quelques hommes d'escorte, fit une excursion dans l'intérieur.

Le séjour à Gondokoro, où l'on arriva le 30 septembre, fut employé à diverses courses aux environs, le haut Nil n'étant pas alors navigable. Mais bientôt la plus grande partie des hommes de l'expédition et

Mlle Tinne urent si gravement atteints par les fièvres, qu'il fallut quitter ce lieu malsain et retourner à Khartoum.

A peine les dames Tinne eurent-elles pris quelques jours de repos, qui suffirent à leur rétablissement, qu'elles conçurent un nouveau plan de voyage. Cette fois il s'agissait de l'exploration des régions inconnues qui s'étendent à l'ouest du Bahr-el-Ghazal. Les vaillantes voyageuses espérant enrichir la géographie de belles découvertes, firent pour cette entreprise des préparatifs sur une grande échelle. Deux *dahabiehs*, navires égyptiens installés avec un certain luxe, et deux barques de transport furent joints au bateau à vapeur. La flottille portait près de deux cents personnes, y comprise une escorte de soixante-cinq soldats. Pour les transports par terre on emmenait trente mulets, un cheval et quatre chameaux. Les approvisionnements se composaient de vivres pour dix mois et de nombreux objets devant servir aux échanges.

Les avertissements relatifs aux dangers qui les attendaient n'arrêtèrent pas les voyageuses. « Ne vous alarmez pas, écrivait Mme Tinne, nous avons avec nous deux savants, et, pour nous garder, la renommée populaire que c'est la fille du sultan qui passe sur son vaisseau de feu. »

Ces savants étaient M. de Heuglin, que nous avons mentionné plus haut, et M. Steudner, médecin et naturaliste Ils avaient été envoyés en Afrique quelques années auparavant, à la suite d'une souscription recueillie en Allemagne pour rechercher les traces du voyageur Vogel. Un naturaliste hollandais, M. le baron d'Ablaing, obtint aussi de faire partie du voyage. L'une des dames, Mlle Van Capellen, se trouvant encore trop fatiguée pour repartir, résolut d'attendre à Khartoum le retour de ses parentes.

MM. de Heuglin et Steudner partirent en pionniers sur un bateau à voiles le 25 janvier. Le lac No fut assez rapidement atteint, mais dans le Bahr-el-Ghazal la navigation devint pénible à cause des nombreuses plantes aquatiques qui l'obstruent dans cette saison.

Il fallut vingt jours pour franchir la distance du lac No à Meshra-el-Rek, station fixée pour le rendez-vous général et où s'arrête la navigation dans la direction de l'ouest. C'est une sorte de lac au milieu duquel se trouve l'île de Kit, dont l exploration fut très-intéressante au point de vue de la botanique.

Les dames Tinne arrivèrent le 10 mars. Leur flottille eut de la peine à se placer au milieu des barques de commerce déjà réunies au port de Rek, pour y attendre les charges d'ivoire achetées par les traitants aux tribus de l'intérieur. L'expédition devait désormais poursuivre sa route par terre. Mais on reconnut l'insuffisance du nombre des porteurs pour les volumineux bagages dont on s'était muni, et il fut convenu que MM. de Heuglin et Steudner seulement iraient en avant, avec les animaux chargés et une troupe de soldats, afin de chercher un lieu de campement pour la saison des pluies dans laquelle on allait entrer. Après avoir engagé comme porteurs le plus grand nombre de nègres possible, ils devaient revenir au port pour emmener tout le monde. Partis le 23 mars, ils avancèrent dans la direction des monts Kosanga, qu'ils espéraient atteindre après douze jours de marche. La rencontre de girafes et d'antilopes, de très-beaux oiseaux au milieu de bois de palmiers et de gigantesques sycomores, le passage de la rivière de Djur, la visite de quelques groupes d'habitations de nègres furent les principaux incidents de la route jusqu'au village de Wau, où ils durent s'arrêter, M. Steudner y étant tombé gravement malade, sous l'influence de l'insalubrité de l'air. Le mal fit de rapides progrès et, le 10 avril, ce vaillant explorateur succombait victime de son dévouement à la science. M. de Heuglin, après avoir rendu les derniers devoirs à son regretté compagnon, poursuivit seul sa mission. Il arriva le 17 à Bongo, dans le pays des Éthiopiens Dor, et parvint à y engager cent cinquante porteurs avec lesquels il retourna vers la flottille.

L'expédition prit terre le 17 mai. La saison des pluies s'annonçait déjà, et un terrible orage éclata pendant la nuit qui suivit le débarquement. Après une marche pénible on arriva, le troisième jour, au village d'Abou-Senoon. On y était à peine campé qu'une nouvelle tempête vint assaillir les voyageurs. Sous une pluie torrentielle entremêlée de grêle, Mlle Tinne faillit étouffer entre les plis de sa tente renversée par le vent. Entièrement mouillée et saisie de froid, elle fut prise d'une fièvre intense. Dans cet état elle dut contribuer à apaiser une révolte des soldats qui devenaient très-exigeants pour les vivres.

Aussitôt après sa maladie, qui dura huit jours, la marche en avant fut reprise.

Après les pluies des premiers jours le temps devint très-beau, et on fut dédommagé par le riant aspect du pays que l'on traversait. Les villages étaient très-peuplés, et, en quittant leurs campements, les dames Tinne laissaient des présents aux scheikhs et aux habitants, en reconnaissance de l'accueil qu'elles recevaient.

On marchait sur un sol généralement rouge à cause de la grande abondance de matières ferrugineuses qu'il renferme ; çà et là il était caché sous un tapis d'herbe ombragé par des arbres d'un port magnifique. Les jardins attenant aux habitations étaient enclos de hautes haies formées par des euphorbes. En avançant vers le sud-ouest la contrée devint plus sauvage et on commença à rencontrer des traces de troupeaux d'éléphants et de buffles. Pendant neuf jours on passa par des régions d'une merveilleuse beauté. Tantôt c'étaient des plaines couvertes de hautes graminées et de fleurs rares aux parfums suaves, tantôt des bois de gardenias fleuris, aussi hauts que des pommiers, au milieu desquels s'élevaient des jasmins et des sensitives. A ces charmants arbustes succédaient des forêts d'arbres majestueux, aussi beaux que ceux qu'on admire dans les parcs de l'Europe et aussi variés dans leur port et leur feuillage. D'autres arbres portaient des fruits

semblables aux oranges, aux prunes et aux cerises sauvages, et les lianes qui s'y enlaçaient étaient garnies de grappes ou de baies vivement colorées. Dans les clairières se dressaient les aloès et les cactus. Quelquefois on rencontrait des étangs entourés d'arbres dont les branches se courbaient gracieusement vers l'eau ; dans ces fraîches retraites croissaient en foule les iris, les orchidées et les amaryllis. Des bandes d'oiseaux, des gazelles, des antilopes, sortaient des massifs de verdure aux approches de la caravane, effrayés par le bruit de sa marche.

Le 21 juin on atteignit Wau, et bientôt après Bongo, où un négociant, du nom de Biselli, avait sa résidence. Il offrit le premier jour la plus généreuse hospitalité aux dames Tinne et à leur suite, mais immédiatement ses dispositions changèrent, et il chercha

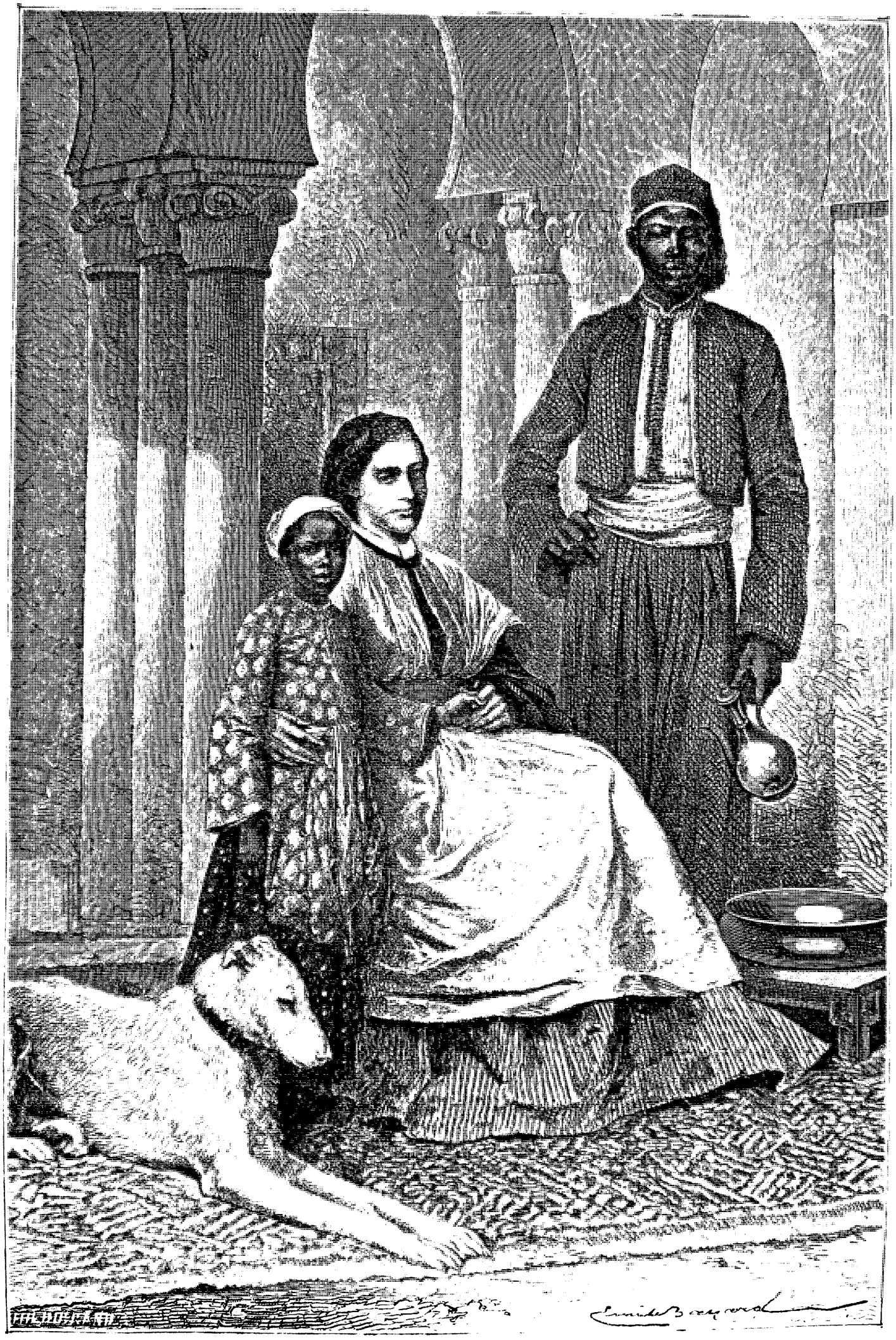


Le Soudanien Fourré. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

à tirer parti de la position de ses hôtes pour leur faire payer à un prix exorbitant ses services et ses marchandises.

Un autre lieu de halte fut chosi à quelques journées de marche plus à l'ouest, près du village de Kalenda. Les dames Tinne ont laissé leur nom à cet établissement, où l'on construisit des huttes. Elles y passèrent deux semaines très-heureuses, faisant de grandes excursions dans les forêts voisines et y recueillant des échantillons pour l'herbier qui devait plus tard servir à la publication des *Plantes Tinnéennes*.

Le 11 juillet, Mme Tinne tomba malade. La fièvre augmenta graduellement, et, malgré les soins les plus dévoués de sa fille, elle expira le 20. Courbée sous le poids de la douleur, mais l'âme toujours ferme, Mlle Tinne fit cesser les préparatifs du voyage pro-



Mlle Tinne dans son habitation du Caire. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

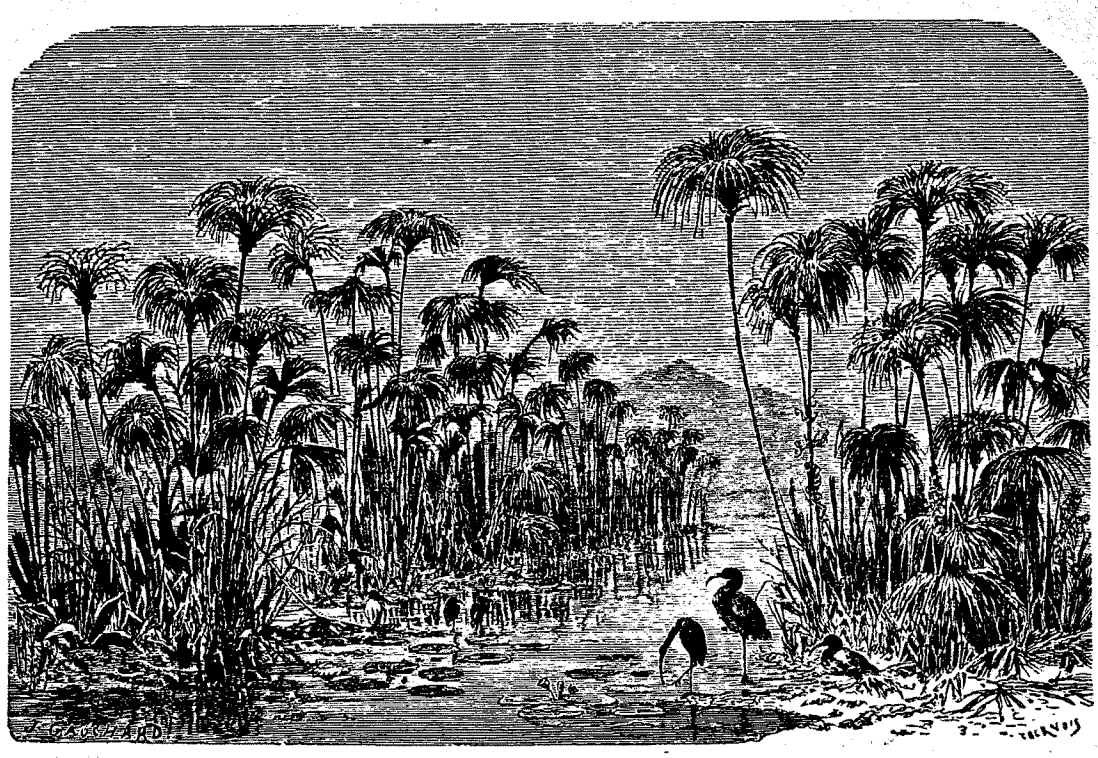
jeté et commença à tout disposer pour le retour à Khartoum. Malheureusement la saison ne permettait pas de se remettre aussitôt en route, et le funeste climat devait faire encore d'autres victimes.

Le 29 août mourut l'une des deux femmes de chambre que ces dames avaient amenées de la Hollande. Bientôt après, la plus jeune, qui n'avait que vingt ans, fut aussi atteinte par la maladie, et, sous le coup de tant de désastres, elle eut de fréquents accès d'aliénation mentale. Elle succomba vers la fin de janvier 1864. Mlle Tinne resta près d'elle et l'assista pendant six mois sans quitter sa hutte.

On se remit en route le 2 février. Le lac No fut traversé à la fin du mois. Le 29 mars, la flottille mouilla devant Khartoum après quatorze mois d'absence.

Quel triste retour, en comparaison des joyeuses manifestations qui avaient signalé le départ! A la place des pavois aux couleurs éclatantes, les mâts portaient des signes de deuil qu'ils gardèrent devant un nouveau malheur. Mlle van Capellen, restée à Khartoum, et déjà fortement éprouvée par le climat, ne survécut pas à la nouvelle de la mort de sa sœur.

Mlle Tinne se retira dans le voisinage de la ville, sur l'île Tuti, et y vécut pendant plusieurs semaines dans une complète solitude. Enfin elle pensa au retour, et M. de Heuglin lui proposa de rentrer en Égypte par Souakin et la mer Rouge. Les voyageurs se mirent en route le 5 juin et suivirent le Nil jusqu'à Berber, où l'organisation d'une caravane occupa près de deux mois. De Souakin, que l'on atteignit le 25 septembre, Mlle Tinne se rendit sur un frêle bateau arabe à Djeddah, afin de s'y embarquer pour Suez sur le paquebot; mais elle avait été mal informée, et elle dut revenir par le même bateau prendre son point de départ à Souakin, après cette double et très-pénible traversée. A la fin de l'année, elle était de retour au



Le Bahr-el-Ghazal. — Dessin de E. Tournois d'après une gravure des *Plantæ Tinneanæ*.

Caire, avec une suite composée principalement de nègres et de négresses soudaniens qu'elle avait délivrés, en diverses circonstances, pendant le voyage. Elle prodigua ses soins, avec la plus touchante humanité, à ceux d'entre eux qui furent atteints par le choléra, pendant l'épidémie qui sévissait alors en Égypte.

Si cruellement séparée de ses plus chères affections, Mlle Tinne trouva un refuge contre la douleur dans l'infatigable activité que lui inspiraient ses généreux sentiments, unis au désir de contribuer à l'avancement de la science. Dans le courant de l'année 1865, elle s'embarqua, à Alexandrie, avec une grande partie de sa suite, sur un yacht qu'elle avait loué, et visita l'île de Candie, une partie de la Grèce et les côtes d'Italie. Elle arriva en France au printemps de l'année suivante, pour attendre, au port de Toulon, un autre yacht acheté par son frère en Angleterre, et qu'il avait fait équiper en Hollande par d'excellents matelots. C'est pendant ce séjour que nous eûmes l'occasion de rendre à Mlle Tinne quelques services qui la rapprochèrent de notre famille. Elle y fut accueillie avec une vive sympathie, et depuis ne cessa de lui témoigner une sincère affection.

De Toulon, elle se rendit à Alger, où elle passa l'hiver dans une maison de campagne située aux environs de la ville. Après le tremblement de terre qui eut lieu au commencement de janvier 1867 et qui causa tant de ruines, elle visita les centres de population qui avaient le plus souffert, et y répandit d'abondants secours.

Un nouveau plan de voyage l'occupa ensuite. Elle voulait visiter le Sahara algérien, s'arrêter quelque temps à Tougourt, et se diriger de là vers le centre de l'Afrique. Nous la suivrons dans cette expédition et dans celle qui s'y rattache, à l'aide de quelques ex-

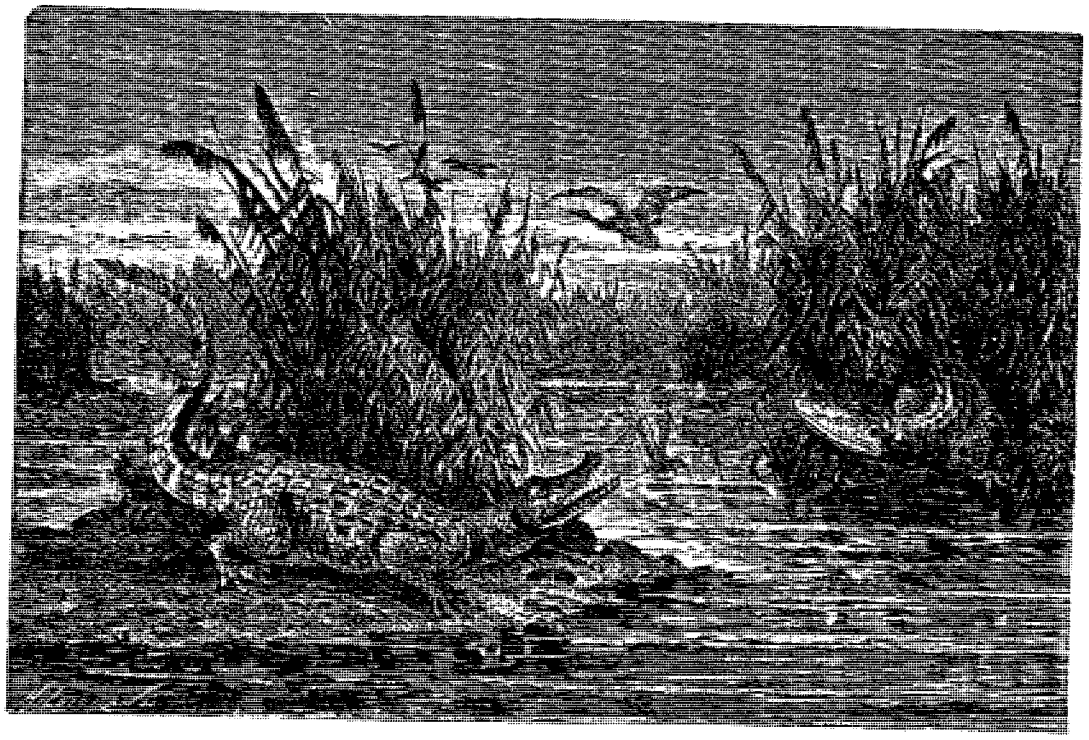
traits de lettres qu'elle nous écrivit de différents points, et dont la dernière est datée de Mourzouk, d'où elle partit pour l'excursion dans laquelle elle devait succomber, victime d'une odieuse trahison.

« Au Mzab, 6 juin 1868.

« .... Je suis si contente de revoir quelque chose qui ressemble à mes chers déserts de l'Est, et de me retrouver dans un pays de caravanes, de palmiers et de soleil, et autres souvenirs aimés de jeunesse, que je ne veux pas attendre d'être plus loin pour épancher un peu ma joie avec ceux qui, comme vous, ont la bonté de s'intéresser au voyage et à la voyageuse.

« Je ne sais pas si je vous ai dit, dans mes dernières lettres de Laghouat, que je comptais me mettre en route le 12 du mois passé ; dans tous les cas, c'est ce jour-là, qu'après tous les embarras habituels au jour de départ d'une caravane, nous avons enfin réussi à nous mettre en route.

« Notre voyage a commencé par les jolies dayas, sortes d'oasis de verdure, de térébinthes, formées par une dépression de terrain où les eaux séjournent en hiver. Ces abris sont charmants, et tous les soirs notre guide s'arrangeait pour nous y faire camper. Du reste, dans cette saison, le Sahara même n'est pas un désert. Couvert de plantes aromatiques et d'une variété infinie de jolies petites fleurs, son aspect est plus agreste que morne. Ce n'est pas encore, sans doute, *mon* désert grandiose et effrayant du Soudan, aux sables ardents, aux pierres noires et calcinées, et aux couleurs éclatantes ; mais enfin j'ai bien joui du trajet de Laghouat ici. La joie d'Abdallah et des autres Sou-



Le Bahr-el-Ghazal : Les crocodiles. — Dessin de Th. Weber d'après une gravure des *Plantæ Tinneanæ*.

daniens faisait plaisir à voir : ils semblaient si heureux de se retrouver dans un milieu qui leur rappelait les habitudes de leur patrie.

« La première ville du Mzab, sur notre passage, a été Berriän, un petit refuge idéal blotti dans une vallée de sable. Ses jardins, la première chose vraiment africaine que nous ayons vue, me rappelèrent un peu le Soudan. La masse des palmiers et des arbres fruitiers tranchait sur le beau sable jaune ; les vignes formaient des arcades entre les palmiers : c'était un endroit charmant. J'étais dans le ravissement, et je ne pouvais me décider à repartir, retenue d'ailleurs aussi par la bonne réception qu'on nous faisait, grâce aux recommandations du commandant de Laghouat.

« Nous sommes maintenant à Gardeia, ou plutôt campés dans les magnifiques jardins de palmiers, d'abricotiers, de grenadiers et de figuiers qui avoisinent cette ville. Elle forme, avec cinq autres toutes rapprochées, le Mzab proprement dit. Nous attendons pour aller à Métlili des nouvelles d'un parti d'insurgés qu'on a signalés rôdant aux environs avec des intentions hostiles. »

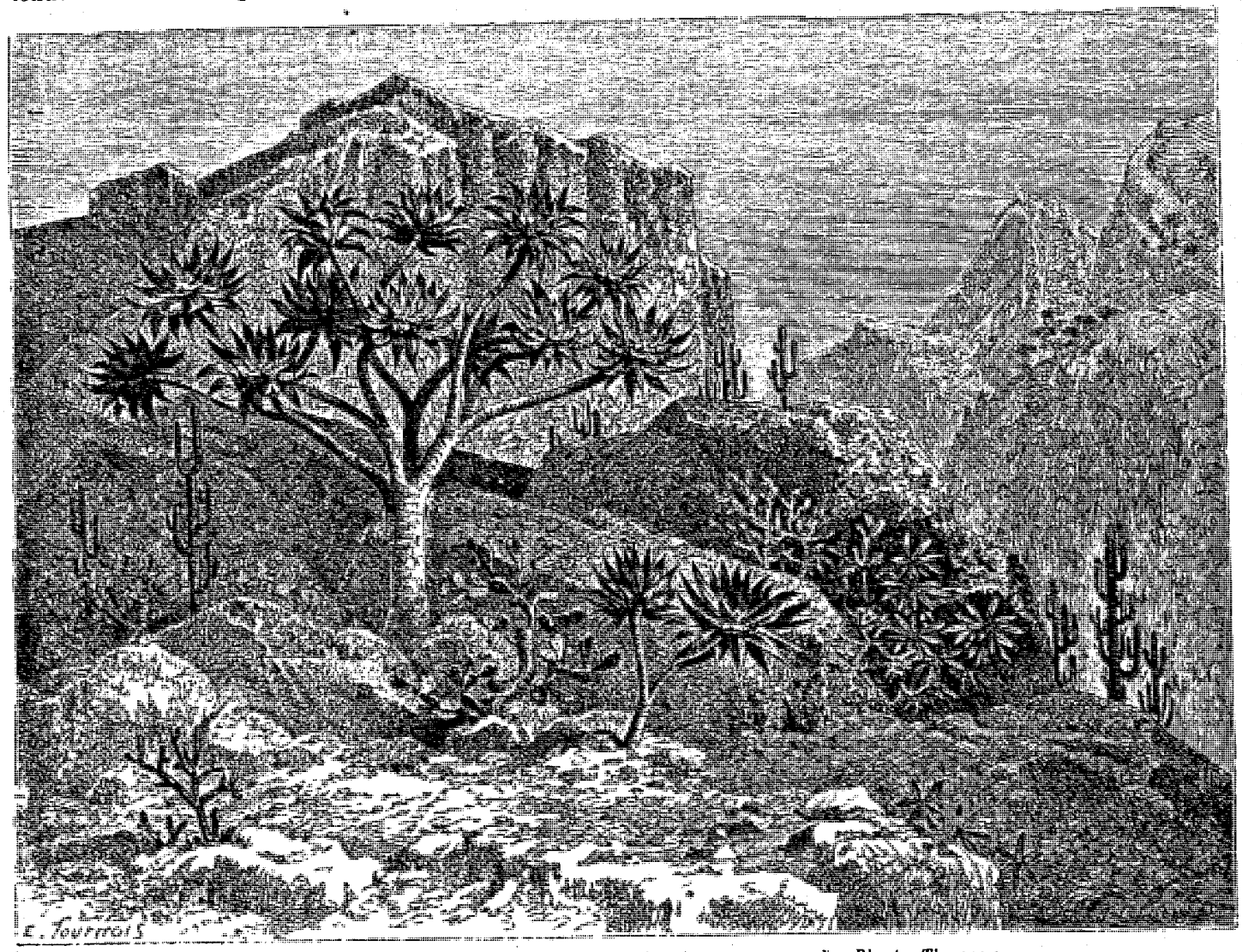
« Tripoli, 16 novembre 1868.

« La dernière fois que je vous ai écrit, j'étais au Mzab, et le voyage prenait une tournure favorable. Le pays commençait à devenir africain. J'avais l'espoir d'aller loin : j'étais contente. Malheureusement, tout cela ne dura pas longtemps. Des dépêches de plus en plus alarmantes, annonçant que des insurgés des frontières marocaines sillonnaient le pays, nous forcèrent d'abord à renoncer au voyage de Ouargla, et ensuite à prendre la route nord-est pour nous diriger vers le Souf. Finalement, nous dûmes retourner dans le vilain pays que j'avais été si heureuse de quitter en faisant un immense détour pour atteindre l'Est. Ce voyage, qui dura près de deux mois, fut des plus désagréables, à tous les points de vue. Allant en zigzag pour dérouter ceux qui nous guettaient, nous mîmes beaucoup de temps à faire peu de chemin à travers un pays des

plus laids, sans caractère, sans originalité, aride, sans grandeur, n'ayant que de l'eau infecte et parfois impossible à boire, tourmentés par des orages de sable, et avec des chameaux qui, commençant à être blessés, jetaient et brisaient le bagage. Enfin ce fut une ennuyeuse et décourageante marche qui mit tout le monde sur les dents.

« Arrivée à peu de distance de Biskra, où je croyais être hors de tout danger, j'espérais enfin pouvoir me diriger rapidement vers le Souf et le sud-est, quand le commandant de Biskra m'écrivit que des voyageurs avaient été massacrés sur la route. Il fallait donc attendre indéfiniment que l'état des choses s'améliorât. Mais la perspective d'une longue attente dans ce pays de malheur était si triste, que je résolus d'aller à Tripoli par mer, et de partir de là, comme tant d'autres voyageurs, pour pénétrer dans le Sud.

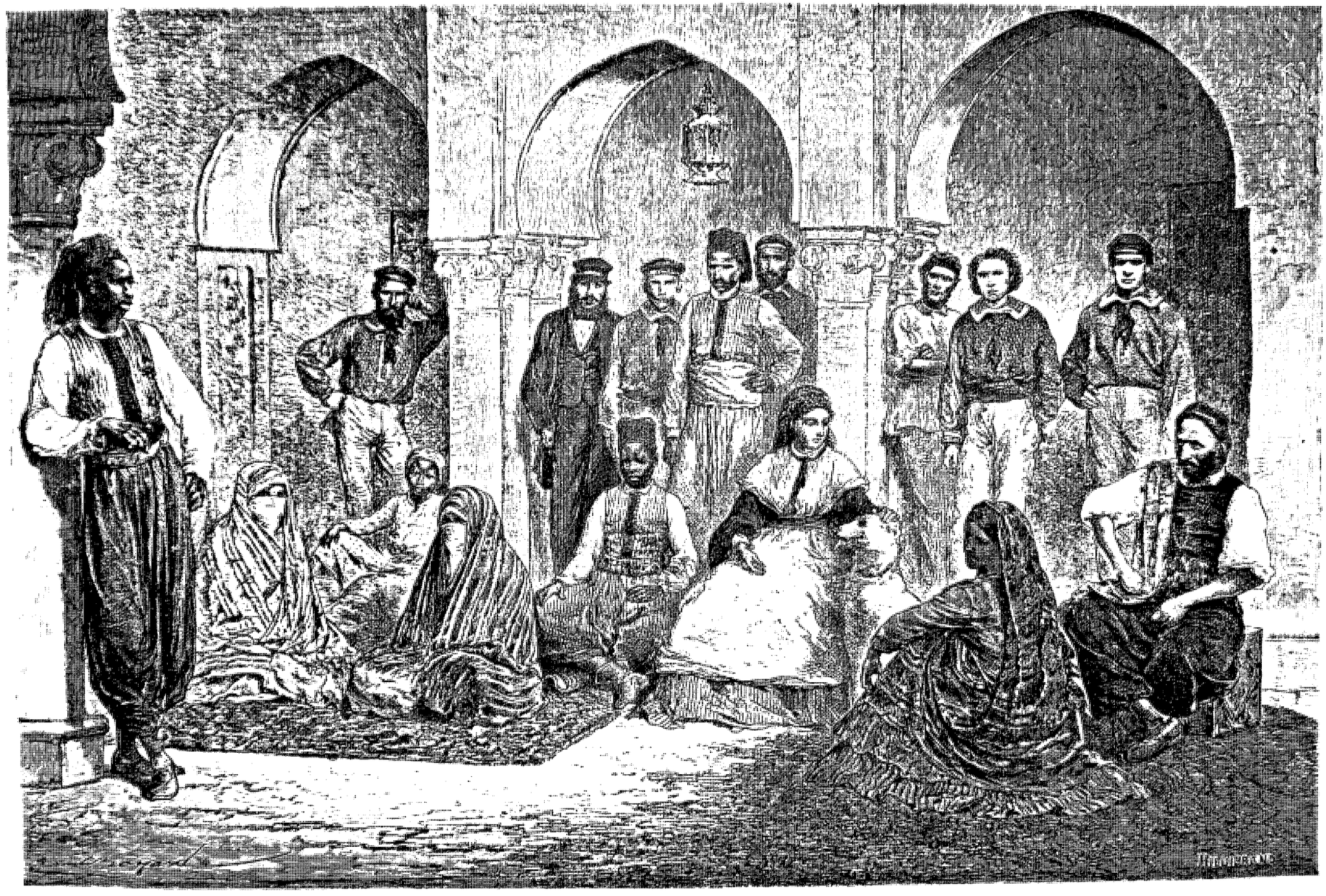
« Nous nous dirigeâmes donc vers la côte, et commençâmes une nouvelle marche, qui semblait devoir être facile dans un pays civilisé et habité par des Européens, mais qui précisément à cause de cela fut la plus pénible de toutes. Vous savez que les chameaux d'Algérie sont accoutumés à marcher par troupes, sans bride et à leur guise, se heurtant, se poussant dès qu'il y a un passage étroit. Quand, après Constantine, nous nous trouvâmes, avec près de cent chameaux



Le désert de Nubie. — Dessin de E. Tournois d'après une gravure des *Plantæ Tinneanæ*.

effrayés et indisciplinés, et des chameliers paresseux et stupides, sur une route étroite, souvent côtoyée par des précipices, et fréquentée par des voituriers brutaux et grossiers pour la plupart, qui ne voulaient pas attendre, je ne puis vous dire ce que j'eus à souffrir. Il y avait aussi à chaque instant des disputes avec les propriétaires, dont nos chameaux rongeaient les vergers en passant. Nous faisions des journées de douze heures pour nous délivrer de ces ennuis; nous arrivions donc le soir, bien fatigués, bêtes et gens, et nous devions chercher longtemps, assis sur la route comme des bohémiens, à louer un lieu de campement, tout étant semé et cultivé. Enfin jamais je n'oublierai ce voyage-là. Je regrettais alors les vilaines steppes sans eau que nous avions tant maudites.

« Nous arrivâmes à Philippeville exténués. Nous espérions nous reposer avant d'embarquer; mais, pour comble de malheur, on nous campa maladroitement près d'un marécage, et nous fûmes tous saisis par les fièvres, qui ne nous ont pas quittés depuis. Ce fut une désolation; pendant plusieurs jours, il n'y eut que deux négresses et moi sur pied, et nous dûmes soigner tout le monde. Enfin, un peu remis, nous nous embarquâmes sur un voilier que j'avais nolisé pour Tunis, où je restai huit jours, et qui ne me plut guère. Nous partîmes de là pour Malte, d'où nous devions aller de



Mlle Tinne et es gens de sa maison, à Alger. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

suite à Tripoli. Mais mes gens et moi y fûmes si malades, toujours des fièvres, que nous fûmes contraints d'y rester quelques semaines avant de pouvoir venir ici.

« Il y a environ un mois que je suis arrivée ; j'ai passé ce temps à être très-souffrante encore, à recevoir de nombreuses visites, et à faire des préparatifs énormes et compliqués.

« Mon plan est d'aller à Ghadamès, de là à Mourzouk, à Ghât et plus loin, si c'est possible. Je verrai un peu, d'après les circonstances, ce que je ferai après. J'espère partir dans vingt jours. »

Mourzouk, 3 avril 1869.

« Nous voici, pour une fois, arrivés où nous voulions aller, et j'ose donc venir me présenter au souvenir de mes amis. J'avais tellement perdu, pendant mon malencontreux voyage dans le Sahara algérien, l'habitude d'atteindre mes destinations, ayant mis un an pour *ne pas* arriver à Tougourt, que, devenue tout à fait sceptique, je ne voulus pas croire que je verrais Mourzouk avant d'avoir franchi ses murailles.

« Partis le 30 janvier, nous arrivâmes ici en trente six jours, y compris les jours de halte, ce qui n'est pas mal marcher. L'aspect du pays, sans être aussi saisissant que celui des déserts du Soudan, est cependant bien plus caractéristique et *africain* que les mornes stériles de l'Algérie. Quelques paysages sont même assez frappants, entre autres les montagnes d'El-Soda, toutes noires, comme leur nom l'indique et entrecoupées de vallées d'un jaune brillant, ce qui fait un singulier effet. Le climat est excellent ; nous n'eûmes pas un seul mauvais jour. La flore me paraît variée, et quant à la minéralogie, vous en jugerez vous-mêmes, car j'ai soigneusement ramassé tout ce qui me paraissait curieux et fait une petite collection que je vous enverrai à la prochaine occasion.

« Ce qui a le moins répondu à mon attente dans ce pays est Mourzouk même. Les habitants n'offrent rien de remarquable, au contraire ce sont les êtres les plus misérables que j'aie vus depuis l'Algérie. Les Touaregs ne viennent que rarement, et les Tibbous, que je m'attendais à trouver étranges comme les riverains du Nil Blanc, sont simplement des gens non pas tout à fait, comme j'allais dire, *vous et moi*, mais comme les Arabes sang mêlé de Tripoli.

« Je resterai pourtant assez longtemps ici, car j'ai de grands projets ! — D'après les informations que j'ai recueillies et qui sont très-favorables, j'ai décidé d'aller au Bornou, et j'ai besoin de nombre de choses qu'il me faut faire venir. Cela durera assez de temps, et pour ne pas rester ici, je pense aller d'abord chez les Touaregs, si un de leurs grands chefs, Ikhenoukhen, auquel nous avons écrit, veut me donner sa protection. Il faut soixante jours de marche environ pour aller d'ici à Kouka, la capitale du Bornou ; l'eau est abondante et le danger, dit-on, sera conjuré par une forte escorte. »

Diverses versions ont été publiées sur l'assassinat de Mlle Tinne par les Touaregs. Le récit le plus complet se trouve dans l'interrogatoire d'un témoin, le jeune Soudanien Fourré[1], par le tribunal criminel de Tripoli, document qu'a bien voulu nous communiquer M. le baron Émile de Testa, consul général de Hollande dans cette résidence.

Fourré raconte d'abord qu'après un assez long séjour à Mourzouk, Mlle Tinne se rendit à la petite ville de Ouadi-el-Scherki, où se trouvait le scheik Ikhenoukhen, afin d'obtenir sa protection pour visiter le pays des Touaregs. Après la lui avoir assurée, Ikhenoukhen avait désigné le marabout Hadj Ahmed-bou-Selah pour l'accompagner. Il fallut sept jours pour faire les préparatifs à Mourzouk, et la petite caravane se dirigea ensuite du côté de Ghât sous la conduite du marabout.

Mlle Tinne n'avait plus auprès d'elle que deux de ses matelots hollandais, Kees et Ary[2] ; le reste de sa troupe se composait de ses Soudaniens et de domestiques arabes et nègres engagés en différents endroits, malheureusement sans garanties suffisantes. L'un d'eux, Mohamed-el-Kébir, de Tunis, paraît avoir été complice de la trahison qui amena le meurtre de sa maîtresse. Déjà à Mourzouk des relations s'étaient établies entre Mlle Tinne et quelques Touaregs auxquels elle avait fait distribuer des vivres, des étoffes et de l'argent pour s'assurer au besoin leurs services, mais sans les joindre à son escorte. A peine était-on arrivé au troisième campement que ces Touaregs, qui avaient suivi la caravane à quelque distance sans avoir été désignés par Ikhenoukhen, se présentèrent en proférant entre eux des menaces dans le cas où on ne satisferait pas aux demandes qu'ils voulaient faire. La conduite de Mohamed paraît suspecte dès ce moment. — « Le chef des Touaregs, Hadj-Scheikh, dit Fourré dans sa déposition, fit demander par Mohamed à la demoiselle, pour lui et chacun de ses compagnons, un burnous rouge et cinquante talaris. La demoiselle répondit qu'elle ne voulait rien donner, qu'elle ferait ses cadeaux à tous quand elle arriverait chez Ikhenoukhen. Hadj-Scheikh dit alors qu'étant brouillé avec lui il ne recevrait probablement rien, et qu'il désirait avoir ce qu'il demandait avant l'arrivée. La demoiselle lui donna un des burnous, des pièces de mousseline pour turban et un petit sac d'argent. Après avoir reçu ces objets, les Touaregs se portèrent encore en avant pour attendre la caravane. De leur côté les chameliers ne voulurent pas partir le lendemain, et l'un d'eux, pour causer du retard, rompit une outre d'eau. La demoiselle dit alors : « Je ne veux plus avancer, nous retournerons à Mourzouk. » Mais un des Touaregs, Scheikh Hadj-Ahmed et Mohamed intervinrent en disant à la demoiselle de ne

1. D'autres interrogatoires, et entre autres ceux des femmes Beya et Saada, sont venus depuis confirmer la vérité de ce récit.

2. Cornelis Oostmans, de Groningue, et Adriaan Jacobse, de Zieriksee

rien craindre et lui promettant de la conduire partout où elle voudrait avec sécurité. « Si vous retourniez à Mourzouk, ajoutèrent-ils, ce serait une honte pour le marabout. » La demoiselle, pour ne pas faire déplaisir, consentit à partir de nouveau. Lorsque au campement d'Aberdjoudj les Touaregs reparurent, elle leur fit encore donner à manger.

« Le lendemain, 1er août, on se leva de très-bonne heure, parce que l'eau était encore distante de quatre jours. Au moment d'enlever les tentes, une dispute s'éleva entre les chameliers, qui se mirent bientôt à se battre. Le nègre Denghi et moi nous nous efforçâmes de les séparer. Pendant ce temps les Touaregs étaient arrivés. Je tâchai de retenir le hollandais Kees qui voulait aller enlever son fusil d'entre les mains de l'un d'entre eux, Boubakr, qui s'en était emparé.

« Tout à coup celui-ci donna à Kees un coup de lance qui le transperça et vint me blesser moi-même à la cuisse. Je m'évanouis, et quand je revins à moi, je vis que tout le monde avait fui et que le hollandais Ary était tué d'un coup de sabre sur la tête. Je perdis encore connaissance, et ensuite, en me relevant, je vis Boubakr à cheval appelant et rassemblant les serviteurs et les femmes qui s'étaient enfuis. »

A la question si tout le monde sans exception avait pris la fuite, Fourré répond que Mohamed le Tunisien, un autre serviteur arabe, Ramadhan, ainsi que Hadj Ahmed-Bou-Selah, étaient restés auprès des Touaregs. « Ceux-ci, continue-t-il, allèrent prendre les caisses qui étaient dans les tentes, et n'en trouvant pas les clefs dans les poches de Kees où Mohamed leur dit qu'elles étaient, ils se mirent à les briser.

« Quand on me transporta dans la tente, je croyais que la demoiselle vivait, et je m'adressai à Hadj Ahmed pour savoir où elle se trouvait. Il me répondit qu'il ne savait pas où elle était et qu'il craignait qu'elle n'eût été tuée par les Touaregs. Aussitôt que les femmes arrivèrent dans la tente, je leur demandai où était la maîtresse. Elles me dirent qu'on l'avait assassinée et que l'assassin était un Touareg du nom de Muheddin, engagé à Mourzouk comme chamelier. Ce Muheddin est parti pour Ghât avec les Touaregs.

« Le matin Mohamed vint prendre les négresses Yasmina et Saada, les nègres Denghi, Ali et Abidu, et les conduisit vers les Touaregs; mais ceux-ci ne gardèrent que Yasmina. Hadj Ahmed-Bou-Selah partit aussi avec les Touaregs. Bou-Selah et Boubakr, m'a-t-on dit, ont partagé l'argent et les bagages de la demoiselle en deux parts, dont l'une pour les Touaregs et l'autre pour les chameliers arabes. Nous étions vingt et une personnes pour retourner au Fezzan. On nous donna des chameaux, et quelques Touaregs nous accompagnèrent jusqu'à Tésaoua, où ils nous quittèrent avant d'entrer dans la ville parce qu'ils avaient participé au pillage. »

Un certain nombre des serviteurs de Mlle Tinne s'étaient aussi emparés d'objets lui appartenant. On les trouva sur eux aux portes de Mourzouk, où le mudir, averti de ce fait par Fourré, fit fouiller toute la bande. Au moment où celui-ci énumérait tous ces objets, dont la plupart furent trouvés tachés de sang, il fondit en larmes et les membres du tribunal, vivement émus, suspendirent l'interrogatoire. « Je pleure, dit Fourré, parce que je suis inconsolable de la perte que j'ai faite, ayant vécu dès mon enfance auprès de la demoiselle comme un fils. »

Nous n'ajouterons que quelques lignes à ce triste récit qui confirme la relation donnée par le docteur Nachtigal dans sa lettre à M. Henri Duveyrier[1]. Ainsi que l'établit cette relation, un personnel insuffisant et en grande partie peu dévoué accompagnait Mlle Tinne, et les bruits fabuleux mis en circulation chez les Sahariens touchant les immenses richesses qu'elle transportait dans ses volumineux bagages, ont été le principal mobile du meurtre, que ne purent détourner sa courageuse confiance et sa grande bonté. M. H. Duveyrier, dans les observations dont il a fait suivre la communication du docteur Nachtigal, demande avec justice qu'on n'étende pas la responsabilité d'un acte si odieux à la race entière des Touaregs, dont il a pu apprécier les qualités pendant un séjour de plus d'une année auprès de leurs grands chefs. On se rappelle que très-jeune encore, mais familiarisé avec la langue arabe et doué d'une énergique volonté, M. Duveyrier avait fait comprendre à ces chefs l'importance commerciale des routes du Soudan, placées entre leurs mains. L'insécurité de ces routes dans le Fezzan, conséquence de la faiblesse du gouvernement local turc, est au fond la première cause de la mort de Mlle Tinne. Nous croyons avec M. Duveyrier qu'il importe que le gouvernement français et le gouvernement anglais, plus directement intéressés dans la question, prêtent à la Hollande dans cette circonstance l'appui de leur influence. La violation de l'*amân* accordé à Mlle Tinne par Ikhenoukhen est un crime dont les Touaregs eux-mêmes doivent demander le châtiment, tant au point de vue de leurs intérêts qu'à celui de la sainteté qu ils attachent à cet acte de protection. La sécurité des explorateurs dans le centre de l'Afrique n'importe pas seulement à l'établissement de nouvelles voies commerciales; elle permettra aussi de résoudre les plus intéressantes questions géographiques, ainsi que le dit très-bien M. Duveyrier :

« Si les circonstances permettent à M. Nachtigal de prendre la direction du sud-est en quittant le Bornou et de pousser ensuite jusqu'au Nil, comme il en a formé le projet, il rapportera de son voyage la solution du plus grand problème que présente encore la géographie du centre de l'Afrique, c'est-à-dire la détermination du point de partage des eaux entre le bassin du Nil, celui du lac Tsâd, celui du Bénoué, et conséquemment du Niger. » Mlle Tinne nous avait parlé d'un semblable projet, et sa rencontre avec le docteur Nachtigal l'aurait vraisemblablement engagée à en poursuivre la réalisation si elle avait pu atteindre le Bornou.

1. *Bulletin de la Société de géographie.* — Février 1870.

Mais le désir de contribuer à d'importantes découvertes n'était pas le seul mobile qui la portait vers les régions inexplorées de l'Afrique. A ces aspirations élevées elle joignait, nous l'avons déjà dit, un profond sentiment d'humanité qui, ne connaissant ni les inégalités de race, ni les différences de religion, embrassait dans une idéale union tous les membres de la famille terrestre. Ce sentiment n'excluait pas une vue très-nette des erreurs, des préjugés, des vices et des mensonges qui séparent nos sociétés de cet idéal, ainsi que des grands obstacles qu'il nous faudra surmonter pour y atteindre. C'est dans cette double tendance que se trouve la grandeur et l'originalité d'une vie si prématurément terminée.

M. Duveyrier a rendu un double hommage à la mémoire de Mlle Tinne dans quelques lignes que nous sommes heureux de reproduire :

« Tous les admirateurs des grandes et nobles entreprises, dirigées en vue d'enrichir la masse des connaissances humaines, de rapprocher de notre vieille Europe des peuplades encore dans l'enfance, mais qui n'en sont pas moins appelées à participer tôt ou tard



Les bords du Nil Blanc. — Dessin de E. Tournois d'après une gravure des *Plantæ Tinneanæ*.

aux bienfaits de la civilisation; tous ceux enfin qui ont contemplé le spectacle d'une femme également douée des dons de l'esprit et de la fortune, et s'élançant dans un milieu rude, âpre, sans se laisser arrêter ni par la perspective des fatigues et des privations, ni par celle de l'inclémence du climat, ni par celle enfin des dangers auxquels sa vie sera exposée; tous ceux-là, dis-je, saisis d'abord d'étonnement et d'enthousiasme, se sont sentis frappés au cœur par le crime dont Mlle Tinne a été victime. »

Pour nous, nous garderons toujours vivant à notre foyer le souvenir de cette noble et gracieuse personne, si touchante et respectable dans sa simplicité, dans la candeur d'une âme aimante et pure, dans la libre expansion d'un esprit sincère et d'un cœur dévoué. Passionnée pour les généreuses entreprises qu'elle poursuivait avec une bonne volonté que rien ne put décourager, elle rendait pour ainsi dire visible, sous une forme charmante, cette belle pensée d'Emerson : « Le génie de l'humanité est le sujet réel dont la biographie est écrite dans nos annales. »

ZURCHER et MARGOLLÉ.



Scène de mœurs : Une soirée chez une jeune Laotienne (voy. p. 318). — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V

Mort de M. Louis de Carné. — Détails rétrospectifs sur le voyage, donnés par M. Delaporte.

Il en est bien peu, parmi ceux qui ont supporté les angoisses du siége de Paris, qui n'aient appris, à la fin de cette longue reclusion, la perte d'un parent ou d'un ami, douleur nouvelle à ajouter à toutes celles qu'ils venaient d'éprouver. C'est à ce moment que les trois membres de la commission d'exploration du Mékong, qui ont participé à la défense de la capitale [2], ont appris la mort d'un de leurs compagnons, dernier tribut prélevé par l'impitoyable faucheuse dans leurs rangs déjà éclaircis. Les lecteurs du *Tour du Monde* voudront bien me permettre, avant de reprendre un récit si longuement interrompu par les événements, de consacrer quelques lignes de sympathiques regrets à la mémoire de cet estimé collègue.

M. Louis de Carné a succombé en Bretagne, dans le courant de novembre dernier, aux suites des fatigues endurées pendant le voyage d'exploration auquel il avait pris part. C'était, on s'en souvient sans doute, le plus jeune des membres de la commission, au sein de laquelle il représentait le ministère des affaires étrangères. Il avait à peine vingt-huit ans. D'un tempérament ardent, mais impressionnable et délicat, le

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.
2. MM. Delaporte, Thorel et Garnier.

corps n'a pu résister chez lui aux dures épreuves qui avaient laissé intacte son énergie morale, et, depuis son retour en France, il avait constamment souffert de maladies dont le germe avait été contracté en Indo-Chine. C'est une victime de plus à ajouter au long martyrologe des sciences géographiques. M. de Carné a publié en 1869-70, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une série d'articles, impressions et souvenirs du voyage qui lui a coûté la vie. Ce récit, écrit d'un style élevé et soutenu, sobre d'incidents et de faits, riche d'appréciations, dénote un talent d'observation, parfois inexpérimenté, mais toujours ingénieux et fin.

J'ai regretté que les dissentiments qui se sont élevés entre M. de Carné et moi l'aient empêché de prendre part à la rédaction de la relation officielle du voyage. J'ai oublié depuis longtemps ces dissentiments, et je ne me ressouviens aujourd'hui que pour le regretter, du hardi et spirituel compagnon avec qui deux ans de fatigues et de dangers m'ont été communs.

Je vais maintenant laisser la plume pendant quelque temps à M. Delaporte, que les lecteurs du *Tour du Monde* connaissent déjà par ses intéressants dessins. Chargé pendant ma maladie et mes diverses absences de me remplacer dans mes fonctions géographiques, il a dû faire seul plusieurs excursions, pendant lesquelles il a recueilli quelques nouveaux détails de mœurs qui compléteront la rapide esquisse que j'ai déjà faite moi-même du Laos inférieur. M. Delaporte continuera en même temps le récit du voyage de la commission, que j'avais quittée, si on se le rappelle, à Oubon, au mois de janvier 1867, jusqu'au moment où je l'ai rejointe à Houten, au mois de mars de la même année.

Stung Treng. — Maladie de M. Garnier. — Cataractes de Khon. Séjour à Bassac. — Scènes de mœurs.

Le lecteur se souvient de nous avoir vus campés à Stung Treng, sur le bord du Sé Cong[1]. C'est là que nous le prions de vouloir bien revenir avec nous et c'est à ce moment que nous reprendrons le récit du voyage.

Pendant le cours de l'exploration du Mékong, les membres de la commission durent plusieurs fois se séparer pour se rendre parallèlement aux différents points qu'il était intéressant de visiter, sans apporter de retard au cours du voyage. Souvent aussi la fatigue et les maladies forcèrent les uns ou les autres d'interrompre leurs travaux, qui temporairement étaient alors confiés à leurs compagnons.

C'est pour suppléer M. Garnier pendant une maladie et pour rendre compte de la partie d'exploration du fleuve faite sans son concours, que nous avons été amené à prendre la plume. Nous avons cru devoir réunir ici tout ce que nous avions à dire, bien que cela nous exposât à rappeler des parties du voyage déjà connues. Nous prions le lecteur de vouloir bien maintenant se reporter à Stung Treng.

Nous étions campés dans une petite case en bambous sur le bord de la rivière; en cet endroit, qui est près de son confluent avec le Mékong, le Sé Cong présente une largeur d'environ huit cent cinquante mètres, tandis que celle du fleuve dépasse deux mille cinq cents; ses rives sont couvertes de forêts sauvages et touffues. La saison des pluies était commencée; le Sé Cong s'était déjà élevé de plusieurs mètres en une nuit; toutes les pirogues du village couvraient la rivière, arrêtant au passage les grands troncs d'arbres déracinés et entraînés par l'inondation. C'est ainsi que chaque année le village se procure à peu de frais sa provision de bois, que l'eau se charge de transporter elle-même jusqu'au pied des habitations.

Le commandant de Lagrée avait, dès l'arrivée, gagné la faveur du chef des bonzes en lui faisant cadeau de quelques images pour sa pagode. Nous apprîmes de lui qu'outre la ruine en briques de la pointe de Stung Treng, il en existait d'autres plus belles sur la rive droite du Mékong, en face de l'embouchure de la rivière. Aussitôt nous résolûmes de nous y rendre. Munis de quelques légers cadeaux, nous traversâmes le fleuve dans une petite pirogue, pagayant nous-mêmes, et nous allâmes demander un guide au chef du village le plus voisin des ruines. Celui-ci se fit, suivant l'usage, beaucoup prier et finit par nous donner deux hommes avec lesquels nous nous enfonçâmes dans la forêt. Il est à remarquer qu'au Laos, quand une pagode a été abandonnée, on ne la répare jamais, on la laisse tomber en ruines, et si ce lieu sacré est isolé dans la forêt, les Laotiens se détournent généralement pour ne pas troubler la solitude du monument et pour éviter les esprits qui dans leur croyance se plaisent à le hanter. Nous avancions en chassant, et nous atteignîmes bientôt un lieu marécageux couvert de grands arbres entremêlés de bambous et d'épaisses broussailles. Puis nous suivîmes quelques instants un sentier rarement fréquenté par les hommes, et nous aperçûmes enfin cachées au milieu du feuillage les vieilles tours en briques que nous cherchions. Il y en avait encore trois debout : deux assez grandes, mais en mauvais état; la troisième, espèce de sanctuaire de cinq à six mètres de hauteur à peine, était mieux conservée. Nous nous empressâmes de la débarrasser des lianes qui nous en cachaient la vue et nous aperçûmes des détails d'une délicatesse et d'une perfection que nous ne nous attendions pas à trouver en pareil lieu.

L'édifice se composait de quatre murs construits en briques épaisses et solides, recouverts d'une espèce de pyramide tronquée formant escalier, et qui jadis devait être terminée par une flèche dorée. Les murs étaient ornés de soubassements, de pilastres, de frises, de corniches fines et élégantes. On remarquait surtout deux guirlandes très-délicatement travaillées, compo-

1. Voy. livraison 550, page 47.

sées l'une de fleurs, l'autre d'oiseaux aux ailes étendues : le tout en briques moulées, qui sont ce que j'ai vu de mieux en ce genre dans les vieilles ruines du Laos.

Dans l'antiquité, les Laotiens construisaient en magnifiques blocs de pierre les monuments dont nous vîmes les admirables ruines à Bassac et à Angcor; puis vinrent les monuments en grosses briques, beaux encore et solides. Peu à peu leurs descendants ont perdu le secret de cette dernière fabrication, et les briques actuelles, beaucoup plus petites et moins serrées de grain, ne résistent pas longtemps aux attaques des éléments. Les Laotiens de nos jours construisent encore avec goût; leurs pagodes, quoique édifiées sur des modèles peu variés, charment l'œil par leurs flèches, par leurs toits relevés en courbes élégantes et artistement étagés, et par leurs mille ornements; mais elles ne sont pas de longue durée.

Le sanctuaire que nous visitions était âgé d'un bon nombre de siècles, à en croire la tradition, d'accord avec l'archéologie. Pendant que nous poursuivions nos recherches, nous fûmes surpris par une pluie battante, un véritable déluge comme on en voit souvent en cette saison; nous cherchâmes à pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire par une porte à demi enterrée et obstruée de branches et de feuillages. En y entrant, nous fûmes assaillis par une multitude de chauves-souris, dont l'odeur suffocante suffit pour nous arrêter. Cependant la pluie nous avait tellement trempés, qu'à mon grand regret il me fut impossible de dessiner ce remarquable monument.

Déjà mes compagnons avaient repris la route du village, pensant retrouver sans peine le chemin qu'ils venaient de parcourir dans la forêt; je les suivis en compagnie des deux guides, qui semblaient ne vouloir pas m'abandonner seul au milieu des ruines. Au moment où nous arrivâmes au village, nous trouvâmes le vieux chef tout seul, assis sur sa natte, et occupé à chanter mélancoliquement, en s'accompagnant sur la grande guitare du pays, un air qui semblait composé pour la circonstance. Le temps s'écoula; l'orage avait recommencé avec une grande violence, et nous ne voyions pas arriver mes compagnons. Les villageois s'émurent et bientôt ils se dispersèrent dans les environs, cherchant et appelant les chasseurs égarés. Ceux-ci revinrent enfin couverts de boue, les vêtements en désordre. Malgré le mauvais temps, ils avaient continué à chasser et s'étaient perdus dans les marais. Il était temps qu'on les retrouvât; autrement ils eussent couché dans la forêt, et les gens du pays affirmaient que le tigre n'était pas loin. Tout ce que nous avions dans nos poches passa aux mains des habitants du village, et nous suspendîmes au cou du jeune fils du chef une belle piastre bien brillante, en témoignage de notre reconnaissance. Puis nous nous hâtâmes de traverser le fleuve et de regagner Stung Treng, où l'on commençait aussi à être inquiet sur notre sort.



Navigation dans un bras latéral du fleuve. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

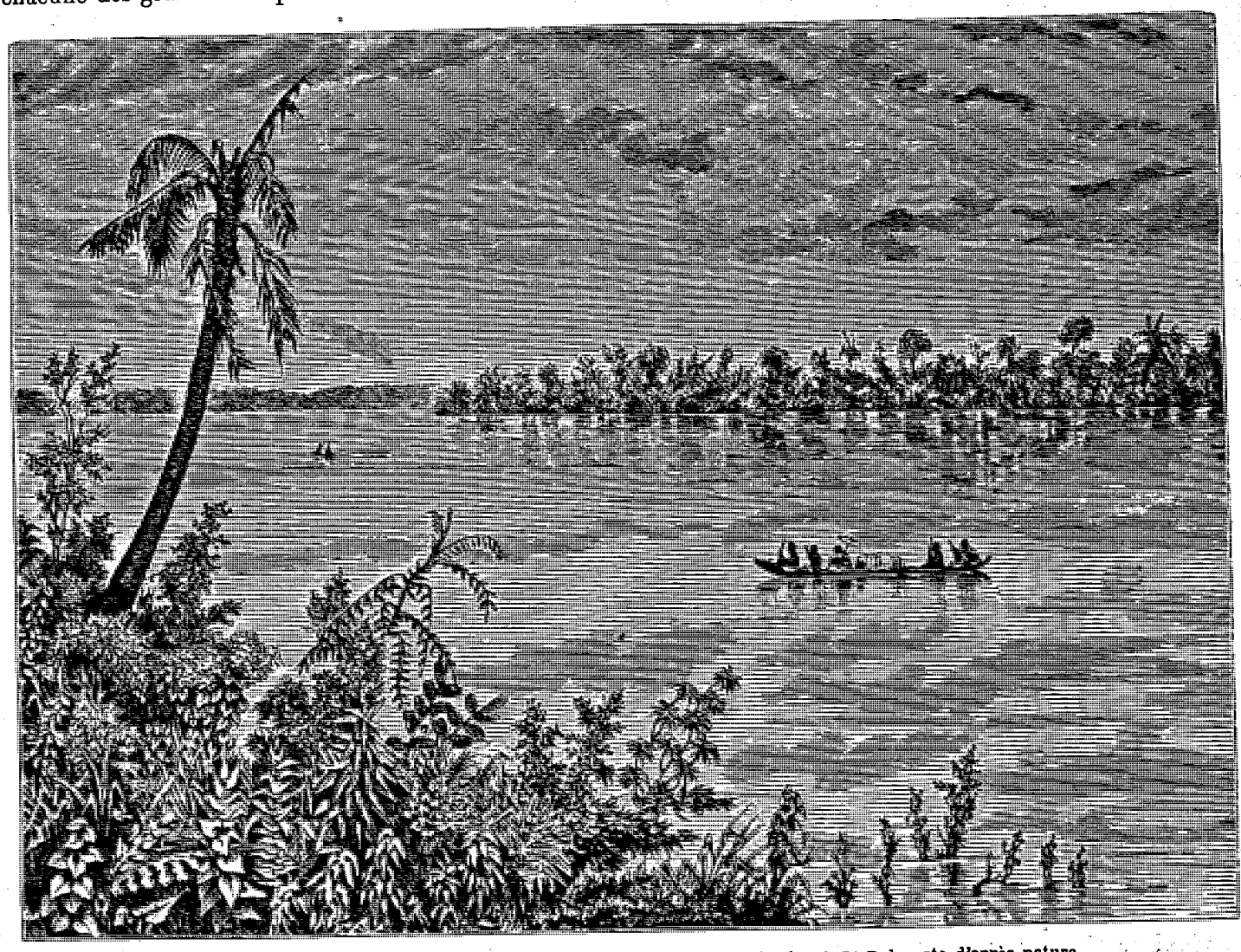
En attendant le départ, nous fîmes quelques reconnaissances dans la forêt voisine, où abondaient gibier et bêtes féroces de toutes sortes. Elle était déjà marécageuse et malsaine, et nous en rapportâmes nos premières fièvres. Pendant ce temps, le commandant de Lagrée réunissait à grand'peine les barques nécessaires à la continuation du voyage. Le 10 août, nous nous mîmes en route.

Une de nos barques transportait M. Garnier sans connaissance : son état presque désespéré nous faisait concevoir les plus grandes craintes. Déjà, dès le début du voyage, le Dr Thorel avait été le premier gravement atteint; peu de temps après, épuisé par les fatigues et les émotions que lui avait causées l'exploration si dangereuse du cours du fleuve, M. Garnier tomba malade à son arrivée à Stung Treng. Son état s'aggrava rapidement, et pendant huit jours nous causa de vives inquiétudes. Heureusement la maladie devait bientôt céder, et, grâce aux soins des docteurs Joubert et Thorel, notre collègue, après quelques semaines de convalescence, pourrait reprendre le cours de ses travaux. Que n'en a-t-il été de même pour nos deux autres compagnons de voyage si malheureusement ravis à notre affection : l'un, le commandant de Lagrée, notre chef si aimé et si regretté, mort, hélas! sur une terre lointaine et dans un des moments les plus critiques de notre expédition, sans avoir pu goûter le plaisir et la gloire du retour ; l'autre, M. Louis de Carné, notre ami, si dis-

tingué par le cœur et l'intelligence, qui n'a revu le sol de la France que pour y souffrir pendant de longs mois et succomber enfin à une maladie causée par les fatigues de notre long voyage !

Après avoir traversé le Sé Cong en face de Stung Treng, nous nous mîmes en marche le long de la rive gauche du Mékong, tantôt remontant près du bord, tantôt naviguant dans quelque bras latéral où le courant était moins violent, ou même au milieu des arbres en pleine forêt inondée. Toutes les fois que nous rencontrions un torrent, une barque légère allait attacher à la rive opposée un câble en rotin, sur lequel chacune des grandes barques se halait successivement pour traverser le grand courant. Si parfois le câble venait à casser, la barque, tournoyant rapidement, était entraînée vers le milieu du fleuve, et, bien que l'on fît force de rames, elle ne parvenait à regagner la rive que bien loin de son point de départ.

Chaque soir nous faisions halte, soit sur la rive, soit au pied de quelque grand arbre dans la forêt. Le repas, rapidement préparé, était servi sur une natte ou sur de larges feuilles de bananier sauvage ; des lianes tortueuses nous servaient de siéges, et, s'il pleuvait, quelque énorme banian ou le feuillage épais des plantes grimpantes nous servaient d'abri (p. 313).

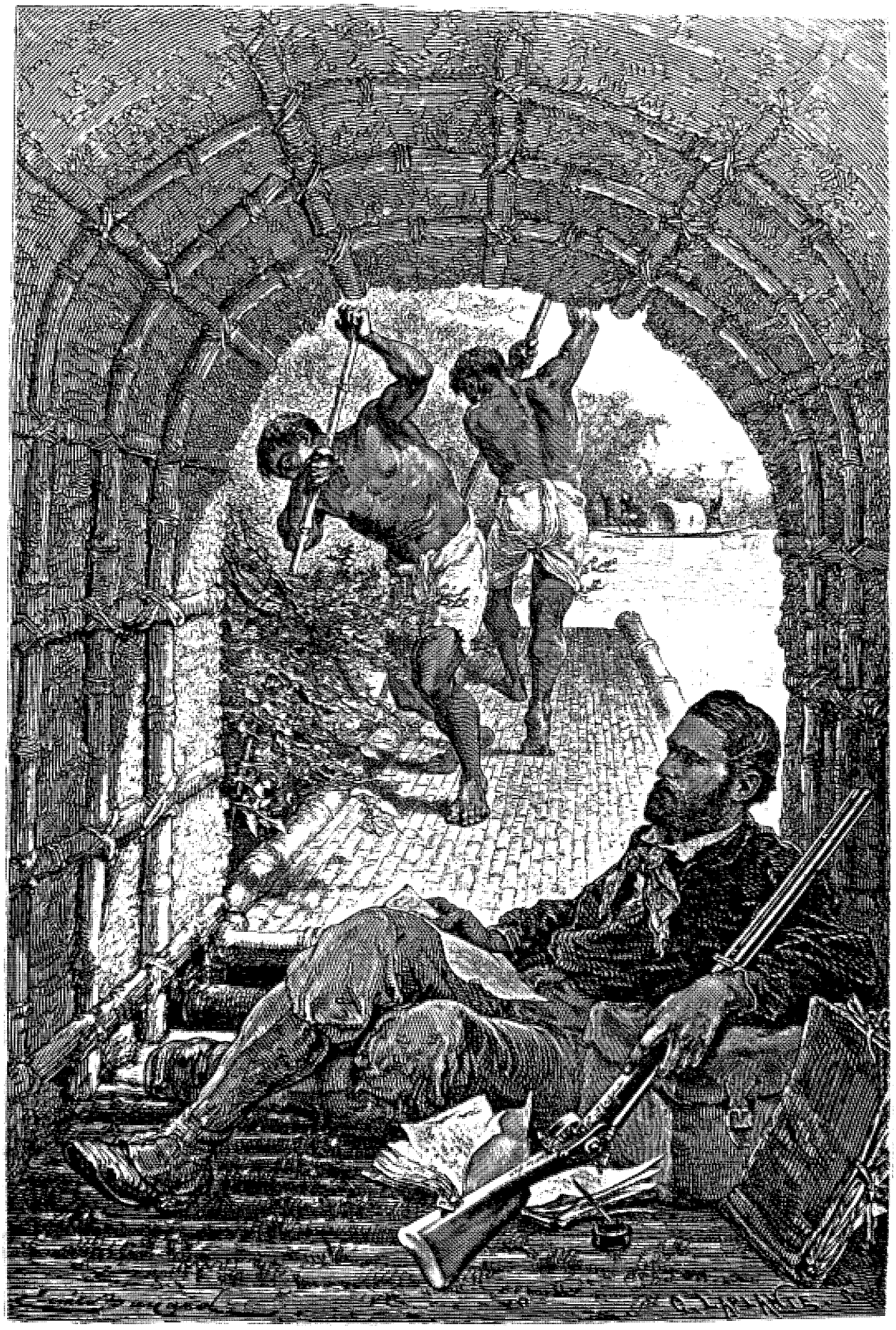


Vue du Sé Cong ou rivière d'Attopeu pres de son confluent. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

Pendant cette partie de l'exploration, le ciel fut presque toujours chargé de nuages; le léger toit de feuilles qui recouvrait nos barques était souvent traversé par les pluies, et ne servait guère qu'à nous garantir du soleil, dont les rayons étaient brûlants dès qu'ils perçaient les nuages.

Un soir, nous nous étions arrêtés à l'embouchure d'un torrent; après souper, nous nous étendîmes sur des nattes au fond de nos barques. Le ciel était noir, l'air lourd et chaud, tout annonçait un orage. Vaincus par la fatigue, nous commencions enfin à trouver quelque repos dans le sommeil, malgré le bruit lointain de l'ouragan. Tout à coup nous fûmes réveillés par une pluie torrentielle qui, nous inondant entièrement, remplit nos barques.

Au milieu du désordre des éléments, un bruit sourd et grandissant arriva à nos oreilles; l'eau s'agita avec fracas, et nous vîmes s'avancer une grande ligne d'écume. En quelques secondes elle se rua sur nous, nous couvrit ainsi que nos barques et entraîna celles qui étaient mal attachées. Pendant les premiers instants le désordre fut inexprimable : des cris de détresse se faisaient entendre, les pirogues s'entre-choquaient ou étaient heurtées par quelque tronc d'arbre entraîné à fleur d'eau. Par bonheur, le danger passa vite : toutes les barques avaient pu s'accrocher à quel-



que branche ou à quelque rocher, et, au point du jour, nous pûmes constater que si notre matériel avait subi de graves avaries, du moins notre personnel était sain et sauf. Le violent orage que nous avions entendu au loin, avait élevé le niveau du torrent d'une douzaine de pieds pendant la nuit; mais cette crue si rapide ne devait durer que quelques heures, et déjà les eaux commençaient à baisser.

Nous poursuivîmes notre navigation, sur la rive, au milieu des arbres. Les forêts avoisinantes étaient sauvages, la végétation épaisse et luxuriante ; des troupes de singes et d'écureuils des espèces les plus variées peuplaient les grands arbres, parmi lesquels nous admirions parfois un superbe yao, le roi de ces forêts, dont le tronc s'élève souvent sans aucune branche à la hauteur de vingt-cinq ou trente mètres, et dans lequel les Laotiens creusent leurs pirogues. A peine apercevions-nous de temps en temps quelque bête fauve qui le matin venait boire au bord du fleuve; le silence de la nuit était au contraire fréquemment troublé par les cris des hôtes habituels de la forêt : le cerf, le tigre et l'éléphant.

Le 17 août, à la halte du soir, nous venions de gravir une petite colline pour admirer les derniers feux du soleil couchant, quand nos bateliers appelèrent notre attention sur un grondement lointain qui se confondait avec le murmure du vent dans la forêt. C'était le bruit de la grande cataracte de Khon, l'une des merveilles les plus grandioses qu'il soit donné au voyageur de contempler, et l'objectif de nos désirs depuis plusieurs mois.

Encore quelques heures de marche et nous allions donc jouir d'une de ces rares émotions qui récompensent amplement le voyageur de ses fatigues. Le matin, nos bateliers, plus gais qu'à l'ordinaire, halaient ou poussaient vigoureusement nos barques au milieu des rochers, des arbres submergés et des vieux troncs encore attachés au rivage. On sentait que leur rude corvée touchait à son terme ; à notre arrivée à Khon, nous devions, en effet, leur rendre la liberté pour prendre de nouvelles barques au-dessus de la cataracte. Quant à eux, pour regagner Stung Treng, ils n'avaient qu'à se laisser emporter par le courant rapide pendant une seule journée. Pour faire en montant le même trajet, il nous avait fallu huit jours.

Après avoir franchi les nombreuses pointes d'îles et d'îlots qui encombrent le lit du fleuve, de nos barques nous découvrîmes une magnifique nappe d'eau encadrée par un berceau de verdure, et s'étendant jusqu'au pied de collines boisées qui forment dans le lointain une petite chaîne de montagnes. C'est ce massif rocheux, qui, barrant la plaine, arrête le fleuve, le force à détourner quelque temps son cours, pour venir surmonter l'obstacle au point où il est le moins élevé. Nous approchions ; à chaque instant le bruit des mille chutes, qui embrassent une étendue de plus de dix kilomètres, se faisait entendre avec plus de force. Nous traversâmes successivement les cinq ou six bras du fleuve, séparés par des îles qui font elles-mêmes partie de l'immense barrage. A chaque passage il fallait d'abord s'élever dans le courant; puis, la barque quittant le bord, se lançait de toute sa vitesse à force de rames ; elle franchissait ainsi diagonalement le courant fort rapide, et venait aborder à quelques centaines de mètres plus bas sur la rive opposée. Presque partout la profondeur était considérable ; la sonde, quand on pouvait s'en servir, accusait dix, quinze, vingt mètres et même davantage.

Nous nous engageons enfin dans un étroit torrent, avançant d'arbre en arbre, de rocher en rocher ; le torrent se resserre encore, le fracas augmente, puis devant nous une belle nappe d'eau tombe écumante du milieu des rocs élevés. Déjà nous nous demandons avec quelque anxiété quel nouveau moyen nos intrépides bateliers vont employer pour nous faire franchir ce passage dangereux, quand heureusement, au détour d'un massif de verdure, nos barques abordent à une toute petite plage dans le bassin même qui baigne le pied de la cascade. Nous sommes arrivés à l'île de Khon, qui donne son nom à toute la cataracte.

Du débarcadère au village où nous devions camper il n'y a pas deux kilomètres ; on gravit d'abord un étroit et charmant sentier dans la forêt, puis on suit, au milieu des rizières, le chemin boueux qui conduit au village. Nos barques furent vite déchargées, et nos bagages rapidement transportés à dos d'hommes ou dans un vieux char à buffles que le chef du village mit à notre disposition. M. Garnier était encore d'une extrême faiblesse. Nos docteurs l'installèrent dans un hamac, veillant sur lui et recommandant (précaution inutile) la plus grande attention aux gens qui le transportaient. Depuis quelques jours déjà notre inquiétude sur les suites de la maladie avait diminué. Ce fut pourtant seulement à partir de son arrivée à Khon que M. Garnier reprit complétement connaissance et fut tout à fait hors de danger. Au milieu de cette splendide nature, sous les flots de ce soleil ardent, tempéré par l'ombre des grands arbres et la fraîcheur des eaux de tous côtés retombant en poussière, il y avait plaisir à voir notre compagnon renaître à la vie, regarder étonné le paysage étincelant, interroger ses voisins, s'interroger lui-même comme s'il sortait d'un rêve et comme si toutes ces beautés n'étaient pour lui qu'une illusion prête à s'évanouir.

A peine le chef de l'île de Khon, excellent Laotien, encore alerte et hardi comme un jeune homme, malgré ses soixante ans, nous eut-il installés dans notre campement, qu'à l'aide de guides et de renseignements nous partîmes à la découverte.

Pendant la saison des pluies, quand les eaux sont hautes et non-seulement remplissent le lit du fleuve, mais souvent encore débordent sur les campagnes environnantes, le petit nombre des commerçants qui remontent le fleuve sont, comme nous l'avons été, forcés de changer de barques à Khon. Dans la saison sèche, au contraire, il existe un canal sinueux et allongé, une

sorte de torrent par lequel, au prix de mille fatigues et de mille dangers, les Laotiens familiarisés avec la difficile navigation du fleuve peuvent haler leurs barques vides et continuer leur voyage. Les barques sont alors déchargées à l'entrée du canal et leur chargement est transporté par terre jusqu'au-dessus de la cataracte, au lieu du nouvel embarquement.

Le commandant de Lagrée s'occupa d'abord d'étudier en détail cet important passage, tâche rendue périlleuse et difficile par la hauteur des eaux, et qu'il réussit cependant à mener à bonne fin. Pendant ce temps, de mon côté, je parvenais à atteindre, sur la rive gauche du bras de Papheng, la chute de ce nom, la seconde en grandeur et la plus pittoresque de celles qui composent l'ensemble de la cataracte.

Au milieu des rochers et des îlots de verdure, une énorme masse d'eau se précipite d'une hauteur perpendiculaire de vingt mètres pour rejaillir en flots écumeux, puis retomber encore de rocher en rocher, et disparaître sous la végétation de la forêt. Du rivage, je ne pouvais apercevoir qu'une partie du tableau : il me fallut grimper sur un arbre pour jouir du coup d'œil de l'ensemble de cette chute, qui s'étend sur une largeur de près de mille mètres; puis, m'accrochant aux branches et aux rochers, je descendis jusqu'à l'eau. Sur le bord était rejeté un grand tronc d'arbre déraciné, et plus loin on voyait le cadavre d'un caïman emporté et brisé par le courant. L'eau roulait avec bruit à mes pieds; sous le soleil brûlant, chaque goutte de la cascade, chaque feuille humide étincelait. La voix de mon guide, que j'entendais à peine au milieu du fracas de ces chutes, m'arracha à la contemplation de ce splendide spectacle. Nous regagnâmes la pirogue, amarrée quelques centaines de mètres plus haut, et, repassant le bras de Papheng, je repris le sentier qui conduit à Khon.



Vue du bassin du Mekong au-dessous des cataractes de Khon. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

Chemin faisant, je m'informai du meilleur moyen de bien voir la grande chute de Salaphé, la plus importante de toutes, qui s'étend sur une largeur de deux mille mètres, au pied même des montagnes, et qu'on nous avait dit être inabordable. Le lendemain, je me fis conduire dans un îlot rapproché de la chute, en amont. Avant de partir, mon guide s'était livré à de singuliers préparatifs, dont je n'avais pu comprendre le but, malgré tous les efforts qu'il s'était évertué à faire pour me l'expliquer. Relevant jusqu'à la ceinture son léger langouti, il s'était enduit les pieds et les jambes d'une composition de chaux et de jus d'arec. La précaution était loin d'être inutile, car à peine avions-nous abordé l'îlot, que mon Laotien me montra sur le sol des myriades de sangsues, les unes fines comme des aiguilles, les autres plus grosses, atteignant parfois la longueur de six ou sept centimètres. A notre approche, elles se levaient, se dressaient sur chaque feuille morte, sur chaque brin d'herbe, et, de tous les côtés, bondissaient pour ainsi dire jusqu'à nous. L'enduit dont mon compagnon s'était couvert les jambes le préservait de leurs morsures; pour moi, au bout de peu d'instants, j'étais devenu la proie de quelques dizaines de ces animaux, qui montaient à qui mieux mieux sur mes jambes et me faisaient force saignées. Impossible de m'arrêter pour me débarrasser de ces ennemis acharnés; pour une sangsue que je faisais tomber, il m'en venait dix nouvelles. J'avisai un grand arbre aux environs; je pris ma course; je grimpai rapidement, et lorsque je fus hors de l'atteinte de ces maudites bêtes, je songeai à me délivrer de celles qui me faisaient subir leurs incommodes piqûres : je quittai mes vêtements, et j'arrachai les sangsues une à une. J'avais peine à leur faire lâcher prise; ma ceinture ne les avait pas arrêtées dans leur ascension, car j'en trouvai une qui s'était glissée jusque sur ma poitrine.

Je profitai de ma position élevée pour monter plus haut encore. Du sommet de mon arbre, à plus de trente mètres du sol, ma vue embrassait l'horizon par-dessus la plupart des autres arbres environnants; à mes pieds se déroulait le magnifique panorama du fleuve : au-dessus des cataractes s'étendait une immense nappe d'eau, d'où émergeaient des milliers de bouquets de verdure; plus bas, au pied des collines, des flots d'écume entraînés par le vent disparaissaient dans les profondeurs de l'horizon. Le coup d'œil était imposant; mais je n'étais pas encore devant la grande chute de Salaphé, que nous entendions gronder au-dessous de nous et que nous n'avions pas encore pu contempler dans toute son immensité. Cette chute est séparée de l'île de Khon par quelques îlots couverts d'arbres et de rochers, qui de ce côté en masquent presque entièrement la vue.

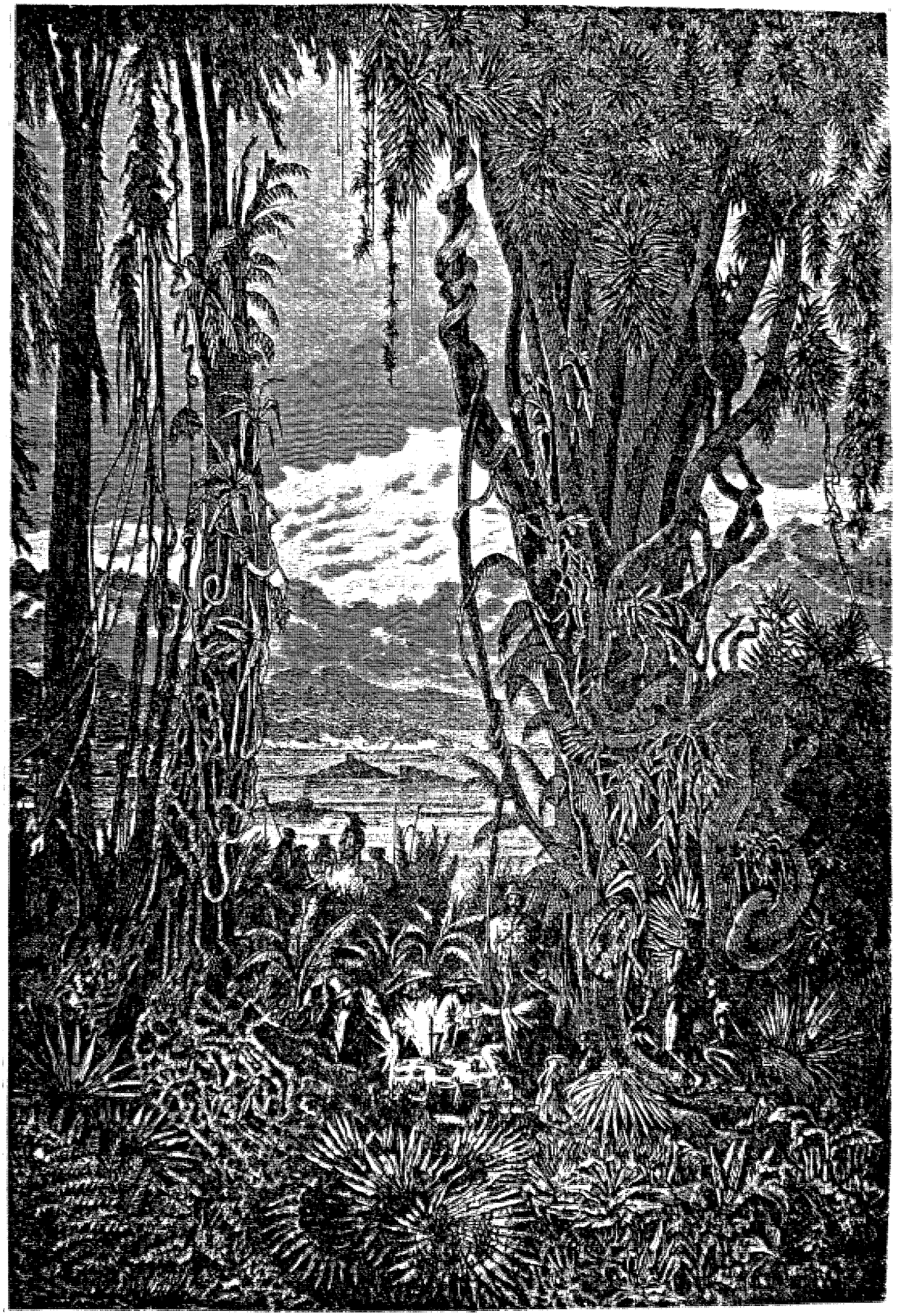
Nous dûmes donc entreprendre une nouvelle expédition, en changeant cette fois nos préparatifs. Quelques-uns de nos hommes d'escorte m'accompagnaient; l'un d'eux s'était muni d'une ligne de sonde. Après avoir traversé un petit bouquet de bambous situé sur le chemin qui, un peu plus bas, conduit au débarcadère des pirogues pendant la saison des eaux basses, nous obliquâmes sur la droite et nous gagnâmes la rive. Notre guide, complétement nu cette fois, nous fit signe de l'attendre un instant. Attachant alors un des bouts de la ligne de sonde à un arbre, il s'élança à la nage vers l'îlot opposé, traversa comme un poisson un courant d'une extrême violence, et bientôt prit pied sur un rocher qu'il connaissait. Se halant alors aux branches d'arbres courbées par le courant, il amarra quelques mètres plus haut l'autre bout de la ligne. Je me dépouillai aussi de mes vêtements, et, moitié nageant, moitié m'aidant de la ligne, je parvins à suivre la direction de mon guide, non sans de violents efforts. La ra-



Cataractes de Khon : Vue de la chute de Papheng. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature

pidité du courant était telle que, pour ne pas lâcher la ligne qui me coupait les doigts, il me fallait la certitude qu'au-dessous de moi, et tout près, le torrent faisait un saut de quinze mètres de haut, où j'aurais infailliblement été entraîné et brisé sur les rochers.

Parvenus sur l'autre bord, nous nous glissâmes à travers les pierres, les lianes et les branches; le grondement des eaux se transformait en un bruit effroyable, et, à la sortie du bois qui couvrait l'île, nous nous trouvâmes en face de la cataracte. Sur une largeur de deux kilomètres, à perte de vue, une prodigieuse masse d'eau se précipitait écumante; on eût dit une mer furieuse se brisant sur mille rochers. En face de nous, tout près, l'eau qui venait frapper le roc sur lequel nous étions assis et le faire trembler sur sa base, tombait en nappes perpendiculaires de douze à quinze mètres de haut, et rejaillissait en se brisant sur d'autres rochers. Cette partie de la chute est divisée en huit ou dix cascades diverses, par autant de masses rocheuses couvertes de végétation. Plus loin, nous ne distinguâmes plus qu'un immense rapide. Les blocs de grès qui encombraient le fleuve étaient complétement recouverts par les eaux qui s'entre-choquaient : on ne voyait qu'écume à la surface ou poussière tourbillonnant dans l'air. Plus loin encore, quelques pointes noires, quelques crêtes, des îlots et des flots d'écume se succédaient jusqu'à l'autre rive, dont il était impossible d'approcher, et où le courant semblait se précipiter et se briser plus violemment encore. Si, détournant nos yeux de cette première ligne, nous regardions à nos pieds et sur la grande nappe qui s'étendait un peu au delà de la première chute, nous n'apercevions qu'un champ d'écume, et des lames qui se repliaient et suivaient en mugissant les contours des rochers. Nous avions déjà pu voir cette partie de la cataracte de la petite plage où nous avait conduits notre première excursion. Les

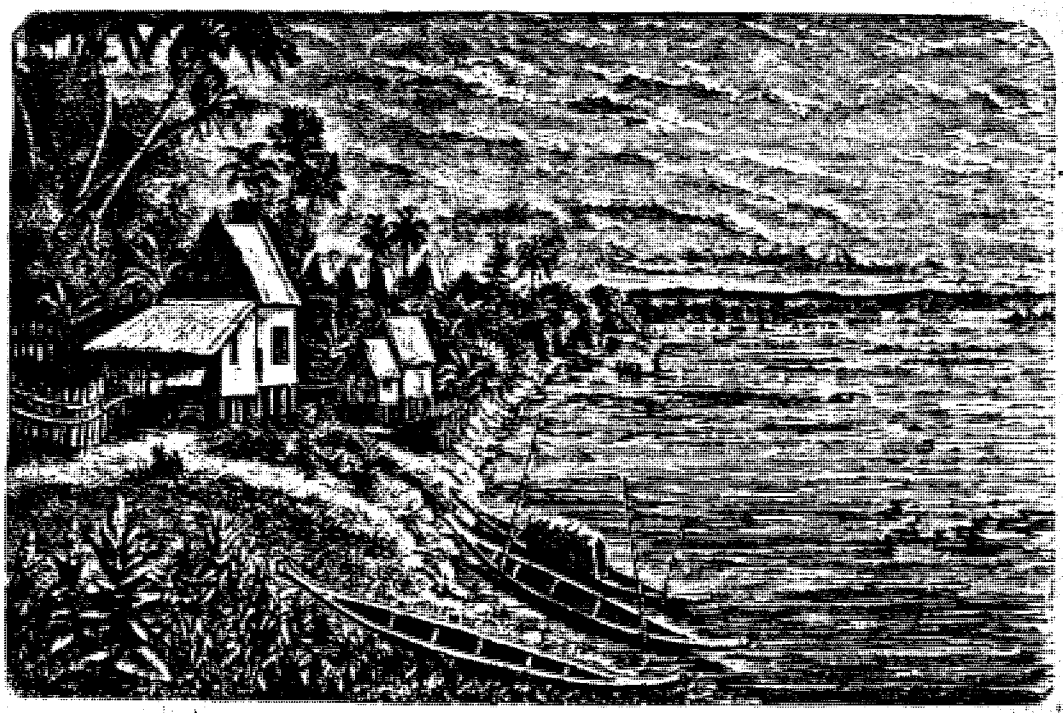


lames, venant s'y briser et y mourir comme le flux et le reflux d'une mer agitée, y déposaient des branches mortes, des caïmans, ou de gros poissons qui s'étaient imprudemment laissé emporter et briser par le courant.

Le moyen de locomotion, tout primitif, employé pour nous faire traverser le bras du fleuve ne m'avait pas permis d'emporter mon attirail ordinaire de dessin. Ce ne fut qu'après mon retour que j'esquissai le croquis que le lecteur a vu dans une des précédentes livraisons, sous le titre de *Chute du Salaphé*, et qui ne donne malheureusement qu'une idée très-imparfaite de l'immensité et de la beauté de ce spectacle. Pour la chute de Papheng, je fus plus heureux.

Le soleil nous brûlait; mais, afin de nous garantir de ses rayons dont l'atteinte nous eût été fatale, nous avions cherché un abri sous d'épais feuillages. Tout en songeant de combien ces scènes grandioses dépassaient, en magnificence, ce que j'avais vu ailleurs, je me rappelai l'enthousiaste description qu'a faite de la chute du Rhin un de nos plus féconds romanciers, et je me demandais sous quelles couleurs magiques il nous eût dépeint les cataractes de Khon s'il lui eût été donné de les voir. Au milieu de ces cataractes, la chute du Rhin n'eût certainement paru qu'un petit accident, digne à peine d'attirer un instant l'attention.

Pendant que j'étais tout à mon admiration, notre guide me frappa sur l'épaule : il était ému. Il venait d'apercevoir sur le sable des traces de tigre presque fraîches. Ces audacieux animaux, qui abondent dans les forêts, voyagent par terre et par eau sans redouter aucun danger : ils viennent ainsi surprendre le gibier qui foisonne dans les îles du fleuve et n'a que bien peu de chances de leur échapper. Dans le simple attirail où nous nous trouvions, nous n'avions qu'une chose à faire : éviter le mieux possible d'attirer l'attention de la bête fauve, si par hasard



Khong. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

elle était encore dans le fourré. Aussi jugeâmes-nous prudent de battre en retraite sans tarder, et nous regagnâmes la rive par le procédé employé en venant, heureux d'en être quittes pour une si grande fatigue des articulations des bras, que quinze jours après nous sentions encore nos muscles endoloris. Le lendemain, lorsque nous revînmes chercher notre ligne de sonde que nous avions laissée étendue aux arbres pour la faire sécher, nous nous aperçûmes, non sans quelque émotion, que si la vie de l'homme ne tient qu'à un fil, celui duquel la nôtre avait dépendu, pendant quelques instants, avait été bien près de se rompre; car, à peine essayâmes-nous de tendre notre ligne séchée, qu'elle cassa par le milieu au premier effort.

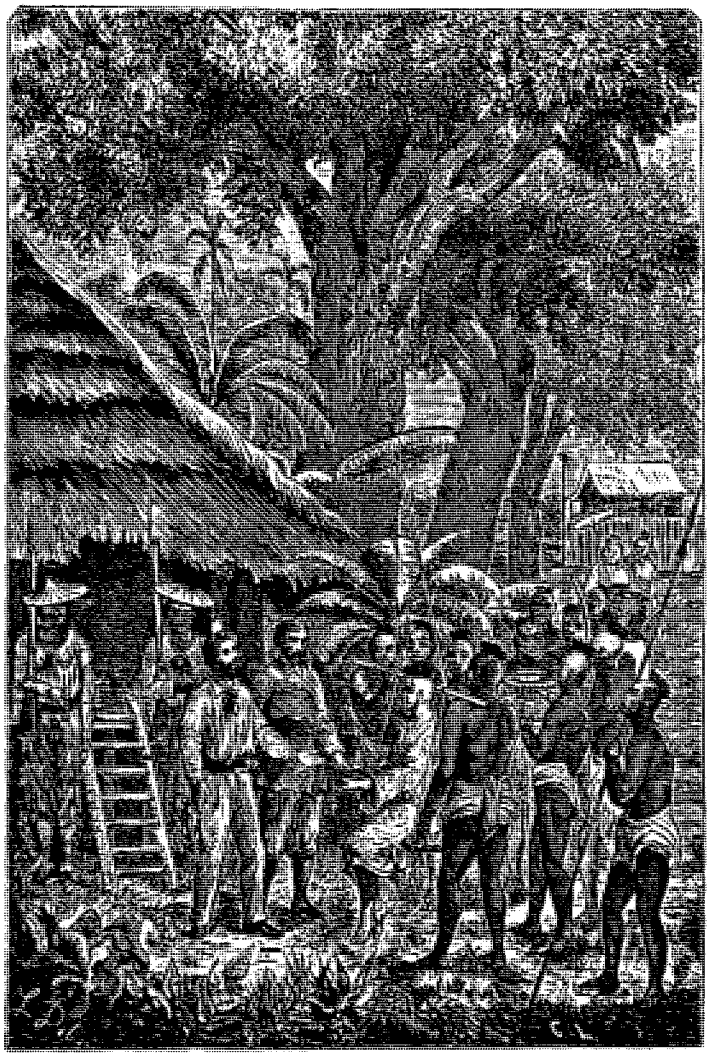
Notre séjour à Khon se prolongeait, et chacun de nous avait le temps de se livrer à ses occupations spéciales. Le Dr Thorel explorait du matin au soir la forêt, où il faisait chaque jour une ample récolte des plantes les plus variées. Le Dr Joubert soignait nos malades et ceux de l'île, en même temps qu'il cassait des cailloux avec son marteau de géologue. Si M. Garnier n'était pas encore assez vigoureux pour supporter de grandes fatigues, du moins recouvrait-il chaque jour un peu plus de force. Seul M. de Carné était éprouvé par des fièvres lentes et persistantes dont tous, moins que lui pourtant, nous allions être si cruellement atteints. Le commandant de Lagrée avait fait prévenir le gouverneur de Khong, qui nous envoya enfin le complément des barques nécessaires pour nous transporter au chef-lieu de sa province.

Nous arrivâmes à Khong après deux jours d'une navigation assez laborieuse dans un fleuve toujours immense, mais divisé en une foule de bras par de nombreuses îles de toutes dimensions.

M. Garnier a déjà raconté comment nous fûmes reçus par le vieillard qui gouverne la province.

La ville de Khong s'étend sur le bord du fleuve; ses maisons apparaissent à peine au milieu de la verdure des jardins, plantés de toutes sortes de palmiers : cocotiers, borassus, aréquiers. A un mille de la ville, on atteint le sommet des premières collines, d'où le voyageur embrasse, dans un merveilleux panorama, toute la vallée du fleuve que nous venions de parcourir. A gauche, il voit le grand bras, bordé par la ville; à ses pieds, les rizières, les bois et les jardins de l'île de Khong, renommée pour sa fertilité; à droite, quelques mamelons peu élevés, puis le second bras du Mékong; plus loin, toute la vaste plaine qui s'étend à perte de vue, couverte d'une épaisse forêt d'un vert foncé, et sillonnée de nombreux rubans d'argent, bras du fleuve qui coule partout à pleins bords. Enfin, à l'horizon se profilent en silhouette, sur le bas du ciel, les collines de Khon en face, la chaîne de Tonly-Repou sur la droite, et, entre les deux, d'autres montagnes s'éloignent de plus en plus; ces dernières, à peine visibles, appartiennent à la province d'Angcor, à plus de vingt-cinq lieues.

Le 6 septembre, nous quittions l'île de Khong; le 11 au matin, après cinq jours d'une navigation, relativement facile, le long des rives fertiles et peuplées du fleuve dont le cours s'était régularisé, nous apercevions les montagnes de Bassac, dont les sommets étaient voilés de nuages. Nous arrivâmes dans la journée à cette ville, où nous devions faire un long séjour.



Une visite du roi de Bassac. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

Une pluie incessante nous confinait dans notre campement, sur le bord du fleuve, dont la crue atteignit une hauteur de quinze ou seize mètres. Peu à peu les eaux baissèrent, et le fleuve redevint praticable. M. Garnier, heureusement rétabli, put aller, en compagnie du Dr Thorel, faire une rapide reconnaissance du Sé Don, à quelques lieues au-dessus de Bassac.

De son côté le commandant de Lagrée partait, avec le Dr Joubert et M. de Carné, pour une grande excursion dans la province d'Attopeu, si intéressante à tous les points de vue, et surtout parce qu'elle est la plus voisine de notre colonie de Cochinchine. Un mois entier fut consacré à cette excursion, ce qui permit aux voyageurs de remonter le Sé Don presque jusqu'à sa source, de rejoindre ensuite la rivière d'Attopeu ou Sé Cong, que nous avions déjà rencontrée à Stung Treng, et de revenir enfin, à travers les régions habitées par les sauvages tributaires et la grande forêt de la rive gauche du fleuve, au campement de Bassac.

Pendant ce temps, le docteur Thorel et moi nous devions rester seuls dans cette ville. Nous profitâmes de notre séjour, le docteur pour enrichir son herbier par de fréquentes ascensions dans les montagnes, moi pour compléter ma collection de vues des belles ruines de Wat Phou, et mes études sur les objets d'art, les coutumes, les mœurs de la race paisible qui nous donnait si cordialement l'hospitalité. La température était devenue délicieuse; la nuit, le thermomètre descendait jusqu'à dix ou douze degrés au-dessus de zéro; et pendant que nous jouissions avec bonheur d'une fraîcheur que l'un et l'autre nous n'avions pas goûtée depuis longtemps, les indigènes, claquemurés dans leurs maisons, grelottaient, malgré les couvertures dont ils s'enveloppaient, ou se pressaient autour de grands feux allumés à la porte de leurs habitations. Le jour, un soleil splendide, un ciel sans nuages et trente degrés de chaleur nous rappelaient les beaux jours d'été de la France. L'eau du fleuve, moins jaunie, nous permettait de prendre plusieurs bains dans la journée, sans avoir à craindre la voracité des caïmans, plus audacieux en eau trouble; le sol desséché, la campagne plus ferme étaient devenus plus favorables à la chasse et aux excursions. Quand nous restions à la maison, de nombreux visiteurs nous assiégeaient; ils étaient toujours bien reçus; à Bassac nous ne comptions que des amis. Un honnête Laotien pourtant, le joueur de tambour de l'endroit, aurait pu être animé de graves ressentiments contre nous. Ce fut le seul incident qui jeta quelque trouble dans la bonne harmonie de nos relations.

La femme de cet infortuné tambour s'était malencon-

trousement éprise de l'un de nos Européens, le soldat Rande, assez mauvais sujet. Un beau jour elle réunit tout ce qu'elle put trouver d'argent chez elle, une cinquantaine de francs peut-être, enivra Rande, et se disposa tout simplement à l'enlever. Rande avait bu beaucoup d'eau-de-vie de riz, et son ivresse se changea bientôt en folie furieuse. Il erra dans le village, effrayant les habitants par des coups de revolver tirés à tort et à travers, et refusant d'obéir aux conseils des braves gens qui l'invitaient à aller prendre un repos nécessaire. L'émotion était grande; le roi de Bassac s'en préoccupait fort et vint nous faire part de ses inquiétudes. Nous convînmes que partout l'ordre serait donné de fermer les portes. Mais comme notre homme était extrêmement leste, et que nous n'avions pu réussir à nous en emparer de force, nous fûmes obligés d'attendre la nuit pour le mettre dans l'impossibilité de nuire. Cependant la soirée s'écoula sans accident. Le lendemain avant le jour, Rande, la tête basse, vint humblement implorer son pardon. Une vague rumeur disait bien que vers le milieu de la nuit il avait reçu, du tambour et de ses amis sans doute, une volée de coups de bâton solidement appliqués; quoiqu'il n'en ait jamais voulu convenir, je serais volontiers porté à le croire. Pendant qu'il expiait dans la prison du village ses moments d'erreur, la sensible Laotienne vint au milieu de la nuit lui offrir de nouveau les moyens de fuir avec elle. Le perfide, croyant atténuer ses torts, saisit la main qu'elle lui avait tendrement abandonnée et la retint dans cette position forcée, sans égard pour les reproches de cette malheureuse qui voulait tout sacrifier pour lui, jusqu'à ce qu'au lever du soleil il eût fait constater l'incident par ses gardiens. On a vu comment nous profitâmes du voyage que M. Garnier fit peu de temps après à Pnom Penh pour nous débarrasser de ce mauvais soldat, dont la conduite indisciplinée ne pouvait que nous susciter des désagréments et indisposer contre nous des populations douces et paisibles qui nous faisaient partout un si bon accueil.

L'une de nos visiteuses habituelles de Bassac était une charmante jeune fille de mandarin que ses parents auraient été enchantés de colloquer en mariage à quelqu'un de nous. Comme notre interprète Alexis avait déjà plusieurs fois pris femme sur notre route, et qu'au Laos une femme se quitte presque aussi facilement qu'elle se prend, la chose ne paraissait pas impossible aux bons parents. La famille était riche, tous les actes habituels de la vie laotienne s'y accomplissaient avec une certaine pompe. Le maître du logis, mandarin important, possédait de grandes propriétés dans les environs et occupait un nombreux personnel. Trouvant dans cette famille comme un résumé assez complet de la civilisation laotienne, je cédais assez souvent aux invitations qu'elle m'adressait, et c'est là que j'ai trouvé les modèles de la plupart des meubles, armes, ustensiles ou objets de ménage que j'ai dessinés au Laos. J'étais donc un hôte assidu de la maison, j'avais déjà fait le portrait des grands-parents, aussi me fut-il facile d'obtenir la permission de faire celui de la jeune fille, l'une des plus jolies de Bassac. La demoiselle, bien lavée, bien peignée, vêtue de soie un peu plus qu'à l'ordinaire, posa de la meilleure grâce du monde. Elle en fut récompensée par beaucoup de petits cadeaux, entre autres une demi-douzaine d'aiguilles, une charmante petite cravate en soie écarlate, quelques perles fausses et un magnifique saphir de Ceylan, du prix de cinquante



Portrait d'une jeune fille de mandarin laotien de Bassac. — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. L. Delaporte.


J. Delaporte

centimes, qui la rendirent la plus fière et la plus heureuse fille de la ville.

Sur ces entrefaites, le docteur Thorel m'annonça qu'il avait découvert dans la montagne un nouveau sentier qui devait nous conduire, en marchant quelque peu sur les mains et en sautant un certain nombre de passages périlleux, à une crête que nous avions aperçue de plusieurs côtés dans nos courses. On devait avoir de là une vue magnifique, et ce point était pour nous un objectif constant. Cette fois encore nous en fûmes pour nos peines. Bien qu'il nous fût difficile de trouver une voie accessible, c'était plaisir de gravir ces montagnes escarpées, abrités comme nous l'étions sous l'ombrage des grands arbres, rencontrant à chaque pas quelque énorme rocher bizarrement découpé ou quelque merveille de végétation qui, aussitôt analysée par le botaniste, nous apparaissait toujours sous un aspect intéressant. Nous rapportâmes de cette excursion une récolte riche de plantes précieuses, une bonne chasse et le croquis d'un lit de torrent alors desséché, mais que nous avions vu quelques mois auparavant rouler ses eaux furieuses et nous barrer le chemin dans nos promenades. A cette époque, presque tous les torrents étaient taris; à peine trouvions-nous dans nos courses quelque creux de rocher bien abrité, ayant conservé un peu d'eau, où nous pouvions étancher notre soif.

Notre séjour à Bassac se prolongeait et le temps ne nous paraissait pas long, tant nous avions d'occasions de l'employer. Aux excursions dans les environs succédaient les promenades dans la ville, les heures passées à apprendre la langue, à étudier les monuments. Parfois aussi, au fort de la chaleur, je me retirais dans la case; je prenais mon violon, ce fidèle compagnon de voyage, et j'essayais de distraire mes amis fatigués en leur faisant entendre des airs qui rappelaient la patrie absente.

Comme je ne sortais guère sans dessiner, j'avais été, dès mon arrivée, suivi de jeunes gens, désireux d'observer l'artiste européen et de se lier d'amitié avec lui. Mes loisirs musicaux m'avaient également créé de nombreuses connaissances, et presque tous mes amis laotiens étaient de jeunes oisifs des meilleures familles du pays, du reste plutôt curieux qu'indiscrets, et qu'il m'était facile de congédier au besoin. Je profitais de leur bonne volonté pour étudier à fond les mœurs du pays, et leur naturel prévenant me rendait la chose facile. Un jour on m'invitait à assister à une lutte, un autre à un mariage, à un convoi funèbre. Quelquefois j'étais convié à une partie de chasse ou de pêche, ou bien à une fête d'intérieur, ou à quelque soirée en petit comité de buveurs et de musiciens.

Je ne fus donc nullement étonné lorsqu'un soir je vis entrer dans la case un de mes jeunes amis qui tant bien que mal me fit comprendre qu'il avait à me faire voir quelque chose de tout à fait extraordinaire et m'invita à le suivre sans tarder. Je commençais à comprendre la langue du pays pour les choses usuelles de la vie, mais pas encore assez pour saisir ce dont il pouvait bien être question. Dans tous les cas, si j'en jugeais à l'air de mystère de mon ami, ma curiosité n'avait qu'à gagner à accepter immédiatement l'invitation qui m'était offerte. Mes préparatifs furent faits en un instant, et nous partîmes, suivant rapidement la longue et à peu près unique rue de Bassac.

Il est vrai de dire que mon guide, au lieu de marcher sur la chaussée, semblait raser la muraille avec un air de précaution inaccoutumé. Nous fûmes bientôt arrivés au faubourg de la ville : mon Laotien s'arrêta quelques instants, observa les alentours, puis nous voyant seuls, me poussa dans une petite porte entrebâillée et nous nous trouvâmes au milieu d'un vaste jardin, suivant à pas plus lents une allée de bambous à l'extrémité de laquelle nous découvrîmes bientôt une case perdue au milieu du feuillage. Mon Laotien frappa discrètement à la porte. A travers les lianes tressées qui formaient une espèce de jalousie, on apercevait la lueur d'un lampion qui faisait paraître l'appartement tout à fait lugubre. La porte s'ouvrit soudain sans bruit.

Nous entrâmes promptement.

Au fond du corridor d'entrée se trouvait une petite pièce encombrée d'objets de toute sorte que j'eus peine à distinguer d'abord. Quand après quelques minutes mes yeux furent mieux habitués à cette demi-obscurité, je pus apercevoir accumulés pêle-mêle dans les coins de la salle des nattes roulées ou déployées, des vases grands et petits, des vêtements, une peau de panthère, un rouet, de petites cassettes, des plateaux, un amas de fleurs, étrange fouillis auquel je ne pouvais rien comprendre. Mais ce qui attira bientôt toute mon attention, ce fut la scène qui se passait entre mon Laotien et la maîtresse du logis, que je n'avais pas remarquée en entrant.

C'était une jeune Laotienne de dix-sept à dix-huit ans, fort joli spécimen du beau sexe au Laos : teint presque blanc, yeux vifs, taille bien prise, minois des plus agaçants, de superbes cheveux noirs, l'air mutin, un peu effarouché par ma présence, le geste rapide et le regard hardi.

Mon Laotien était à ses genoux. Il avait à la main une fleur qu'il lui présentait en récitant je ne sais quelle mélodie rhythmée qui ressemblait fort à de la poésie. Mais ce qui me frappa davantage, ce furent les gestes dont il accompagnait sa déclamation. Il prenait à chaque instant les poses les plus étonnantes, se tordait les bras, allongeait le cou, et faisait de telles contorsions que j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux jusqu'au bout. La belle était attentive et paraissait s'amuser beaucoup à ce jeu, tout en m'envoyant à la dérobée quelques regards.

J'avais déjà vu sur de vieilles peintures de temples laotiens des scènes de pantomimes de ce genre, et je m'étais figuré que l'imagination capricieuse de l'artiste n'avait voulu représenter que des particularités de la vie

des héros, des dieux ou des génies des anciens temps. Quel ne fut pas mon étonnement quand je retrouvai ces mêmes pantomimes dans une scène de la vie privée et qu'on juge si je ne fus pas intéressé au plus haut point par ce spectacle bizarre!

Il y eut un moment où la jeune Laotienne frappa dans ses mains. Aussitôt, une vieille femme ridée, soulevant une natte, nous servit sur un plateau quelques fruits, du thé, des cigarettes, et disparut.

Pendant que, tout en faisant honneur aux rafraîchissements qui nous étaient offerts, j'échangeais quelques paroles avec la maîtresse du logis, nous entendîmes un léger bruit de pas aux alentours. On frappa doucement à la porte. La jeune Laotienne nous fit signe de rester immobiles, et comme personne ne répondit aux nouveaux arrivants, ils se retirèrent sans faire de bruit.

Quand notre visite fut terminée, nous prîmes, pour retourner au logis, les mêmes précautions qu'en venant.

Je quittai mon Laotien sur le seuil de ma case, et en prenant mes notes je dis quelques mots de mon aventure au docteur Thorel, qui plus tard les répéta à mes autres compagnons de voyage. Je leur offre aujourd'hui le dessin (p. 305) et le récit détaillé qu'ils m'ont plusieurs fois demandé depuis.

Vers la fin de notre séjour à Bassac, il y eut grande rumeur dans la ville au sujet d'un tigre qui, sans respect pour le saint lieu, était venu trois nuits de suite s'emparer des chiens et des porcs de la pagode royale. On avait suivi ses traces, mais elles se perdaient dans les marais voisins. Aussitôt que nous fûmes prévenus, nous fîmes dresser un affût sur un arbre, au-dessus du passage habituel de la bête fauve.

Nous nous promettions les plus vives émotions; mais, soit que l'animal nous eût éventés, soit qu'il se fût déjà dégoûté de la nourriture sacrée, il ne reparut plus, et nous en fûmes pour quelques nuits passées à la belle étoile et pour maintes piqûres de moustiques.

Le roi, à qui le commandant de Lagrée avait fait cadeau d'un beau fusil orné d'or et d'argent, brûlait d'envie de se signaler par quelque haut fait: jugeant l'occasion favorable, il organisa une grande chasse; seulement, comme il craignait, suivant l'habitude du Laos, qu'il n'arrivât quelque accident à ses hôtes, il ne nous fit prévenir que le soir à son retour. De tigres, on en avait vu, mais on n'en rapportait aucun. Les chasseurs avaient seulement tué quelques sangliers. De sa royale main le prince avait daigné abattre deux perruches. Il était fort content de son fusil et surtout enchanté de lui-même.

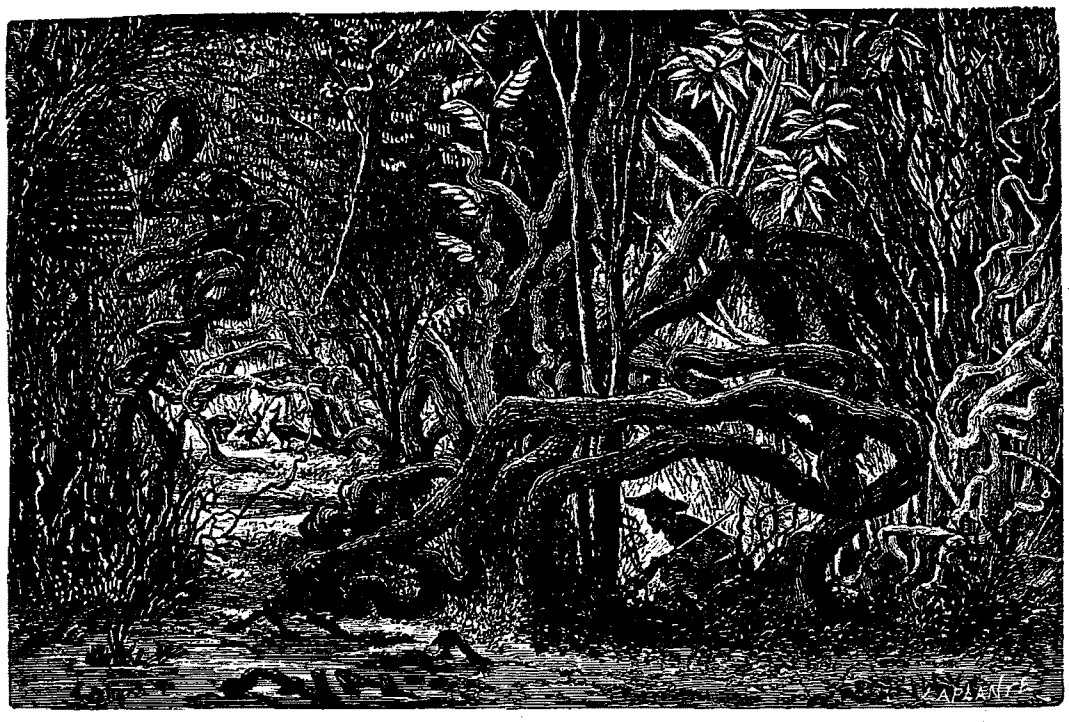
Les chasseurs de Bassac prennent le plus souvent le gros gibier dans des filets ou des piéges de toutes sortes; les grandes chasses sont rares. Dans ces forêts elles se font à dos d'éléphants; c'est le moyen d'approcher du gibier, que n'effraye pas la vue de ces animaux. Je faisais habituellement des chasses plus modestes. Quelquefois je passais des journées entières à courir ou à ramper dans les marais desséchés, à l'ombre d'un épais fouillis d'arbres, entremêlés de lianes et de plantes grimpantes de toute sorte. Des compagnies de paons et de poules sauvages s'y tenaient pendant la grande chaleur. La chasse en était difficile et non sans danger. C'est en effet une croyance répandue dans ces pays, que le tigre et le paon fréquentent habituellement les mêmes parages (page 320).

Un soir, assis au pied d'un tamarinier dont les écureuils venaient grignoter les fruits sur nos têtes, le Dr Thorel et moi nous tînmes conseil. Il fut résolu que le lendemain nous entreprendrions une nouvelle excursion dans les montagnes, et que cette fois nous ferions les derniers efforts pour atteindre l'un des sommets auquel jusqu'alors il nous avait été impossible de parvenir. Nous partîmes donc dès l'aube, emmenant avec nous notre compagnon habituel, le tagal Luiz, un de nos hommes d'escorte, vigoureux, adroit, se pliant à tous les services et d'une fidélité éprouvée, aujourd'hui paisible père de famille à Saïgon, où nous l'avons ramené sain et sauf. De guides indigènes, nous n'en usions plus depuis longtemps, car le docteur, habitué à explorer les environs, les connaissait aussi bien que les gens du pays. Nous traversâmes rapidement les marais et les rizières mûres qui nous séparaient du pied des montagnes; un sentier nous conduisit jusqu'au lit d'un grand torrent qui était le lieu de notre première halte, et d'où nous nous orientions habituellement pour commencer nos ascensions. De là, nous lançant dans la forêt, nous gravîmes lentement des pentes escarpées, arrêtés çà et là par un précipice, ou par un de ces immenses rochers à pic qui s'étagent et forment comme de gigantesques escaliers sur les flancs de la montagne. La forêt avait déjà changé d'aspect, l'air était plus vif, nous dominions toutes les vapeurs de la plaine. Nous gagnâmes une arête inclinée que nous continuâmes à gravir, et nous parvînmes à un terre-plein de quelques mètres carrés, parfaitement favorable pour la halte du déjeuner.

Après avoir pris un instant de repos, il fallut nous mettre à la recherche d'eau, rare à pareille hauteur et dans cette saison. Heureusement nous nous trouvions tout près du lit d'un torrent à sec; en fouillant au milieu des rochers, nous finîmes par découvrir, conservée à l'abri du soleil et du vent, une petite nappe d'eau fraîche et limpide, qui, pour comble de bonheur, contenait quelques anguilles de montagne, petites, mais délicieuses. L'eau étant peu profonde, il nous fut facile d'en pêcher quelques-unes. Pendant que nous nous livrions à cette occupation, à la fois agréable et rafraîchissante, notre tagal Luiz avait allumé du feu; en un instant les anguilles furent grillées et servies sur une belle feuille de bananier, à côté de notre provision de riz à la laotienne. Nous terminâmes notre repas en cueillant quelques bananes sauvages, et nous cherchâmes à nous orienter de notre

mieux et à trouver un chemin praticable pour mener à bonne fin notre excursion si bien commencée. Le Dr Thorel, grimpé sur un arbre où il avait aperçu une fleur rare, interrogeait l'horizon; j'entendis une exclamation de joie : il avait entrevu, au milieu du feuillage, le sommet que nous désirions atteindre; nous étions en bonne route.

Nous repartîmes avec une nouvelle ardeur, et après une longue marche et bien des efforts, nous nous trouvâmes engagés sur une arête étroite, si étroite qu'il nous était par moments impossible d'y passer deux de front. Armés du grand couteau qui ne quitte jamais le Laotien habitant les forêts, il fallut tailler à droite et à gauche pour nous ouvrir un passage. Il nous semblait pourtant que nous suivions une sorte de sentier sur lequel d'autres avaient marché ou plutôt rampé avant nous. Aussi avancions-nous l'œil au guet et le fusil armé, prêts à toute rencontre. Tout à coup un paon, égaré à ces hauteurs, s'envole devant nous; nous le laissons aller, le lieu n'étant pas favorable à la chasse. Nous gravissons alors une espèce d'escalier d'où les cailloux, détachés par notre marche, vont rouler à droite et à gauche dans les précipices. Mais voilà qu'un amas de broussailles desséchées nous barre tout à coup le passage. Nous approchons avec précaution et bientôt nous avons sous les yeux l'explication de notre sentier. Ces broussailles formaient une bauge de sanglier, heureusement pour nous abandonnée, car ce n'eût pas été chose facile de conquérir la place si elle eût encore été gardée par ses anciens hôtes. Au delà l'arête devenait de plus en plus aiguë; les rochers, ébranlés, n'étaient soutenus que par les lianes qui



A la chasse aux paons. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

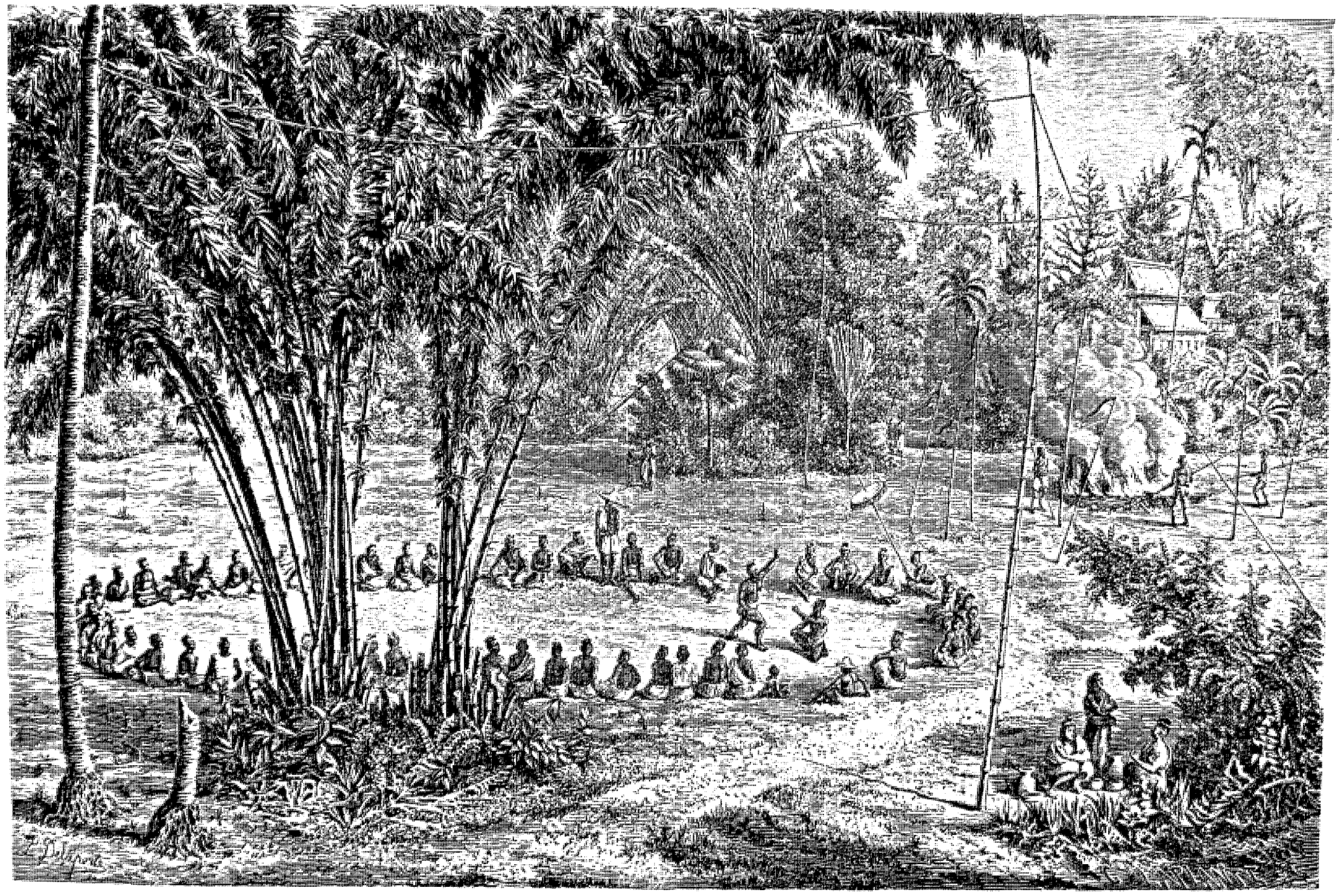
les enserraient; nous continuâmes à grimper, nous accrochant aux pierres et aux plantes.

Enfin nous parvînmes au sommet. A droite, le rocher sur lequel nous nous asseyions était taillé à pic; à gauche, il formait une pente abrupte de grès rougeâtre sur lequel apparaissaient de rares plantes grimpantes échappées des fissures.

Notre observatoire était excellent, mais périlleux. Nous étions exposés, d'un côté, à tomber de soixante mètres de hauteur sur les sommets des arbres de la forêt; de l'autre, à rouler de rocher en rocher à une profondeur beaucoup plus grande encore. Devant nous se dressait un quartier de rocher, surmonté d'un banian qui couronnait de son feuillage cette pointe inaccessible. De ce sommet la vue que notre regard embrassait était splendide : à nos pieds la ville de Bassac, des cases, quelques pagodes à peine visibles et noyées dans la verdure; plus loin, l'immense plaine sillonnée par le grand fleuve, et çà et là les rizières jaunissantes se détachant au milieu du vert foncé de la forêt. Sur l'autre rive du fleuve, nous apercevions encore les grands bois, puis les montagnes d'Attopeu dominées par le beau pic auquel les indigènes ont négligé de donner un nom, et que M. Garnier eut l'heureuse idée de nommer Pic de Lagrée. Puisse ce nom lui être conservé, et rappeler aux colonisateurs futurs de ces belles et riches contrées le souvenir de l'homme excellent et regretté qui, au prix de sa vie, leur en a ouvert le premier la route! Derrière nous s'étendait le rideau des autres montagnes de Bassac, dont les plus hauts sommets surpassaient à peine de quelques centaines de mètres celui que nous avions gravi.

L. DELAPORTE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Jeux funèbres au Laos : La lutte. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INEDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V (suite).

Chasses en plaine et en montagne. — Cérémonies funèbres au Laos. — Quelques mots sur les monuments khmers.
(Texte par M. L. Delaporte.)

Le Dr Thorel, qui jamais encore n'était parvenu à une pareille élévation, ne pouvait contenir sa joie en pensant qu'il allait rapporter le soir une riche moisson de plantes nouvelles. Pour moi, j'étais déjà en train de prendre le croquis rapide, qui devait nous rappeler plus tard cette pénible mais charmante excursion. Luiz tenait aussi à honneur de faire partie du paysage ; il s'était adossé au rocher, ayant à ses pieds sa chasse du jour, une espèce de petite panthère assez rare dans le pays.

L'ascension avait été pénible, la première partie de la descente fut plus dangereuse encore. Nous n'en vînmes pas à bout sans y laisser quelques lambeaux de nos vêtements, et même de notre peau. Une fois arrivés à notre halte du déjeuner, nous coupâmes par une route plus rapide que celle que nous avions prise le matin.



Tête à quatre faces du mont Crôm. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

Si la boîte du naturaliste était bien remplie, nos gibecières en revanche étaient fort plates. Tout en pressant notre marche, le docteur nous fit remarquer un tronc d'arbre énorme, celui d'un magnifique banian qui portait, nous assura-t-il, de quoi régaler toute la ville de Bassac au moins. Il n'exagérait pas, car un essaim, une nuée de pigeons verts s'envola à notre approche, et, après quelques évolutions dans les airs, vint se reposer sur les branches élevées de l'arbre. Le sol était jonché de petits fruits dont les pigeons sont extrêmement friands, et il en tombait à chaque instant sur nos têtes quelques-uns détachés par le picotement des oiseaux.

Avec un peu de patience, nous réussîmes à abattre une demi-douzaine de pigeons, puis nous nous hâtâmes de sortir de la forêt, et nous arrivâmes à notre campement, harassés, mais enchantés de notre journée.

Le lendemain, pendant que nous achevions notre déjeuner, nous reçûmes une nouvelle visite du jeune Laotien qui m'avait fait passer récemment une si intéressante soirée. Nous l'invitâmes à prendre avec nous une tasse de café, boisson inconnue au Laos, où le café n'est pas cultivé, bien que le climat soit très-favorable à son développement. Puis notre visiteur m'engagea à prendre mon album et à venir faire une promenade avec lui.

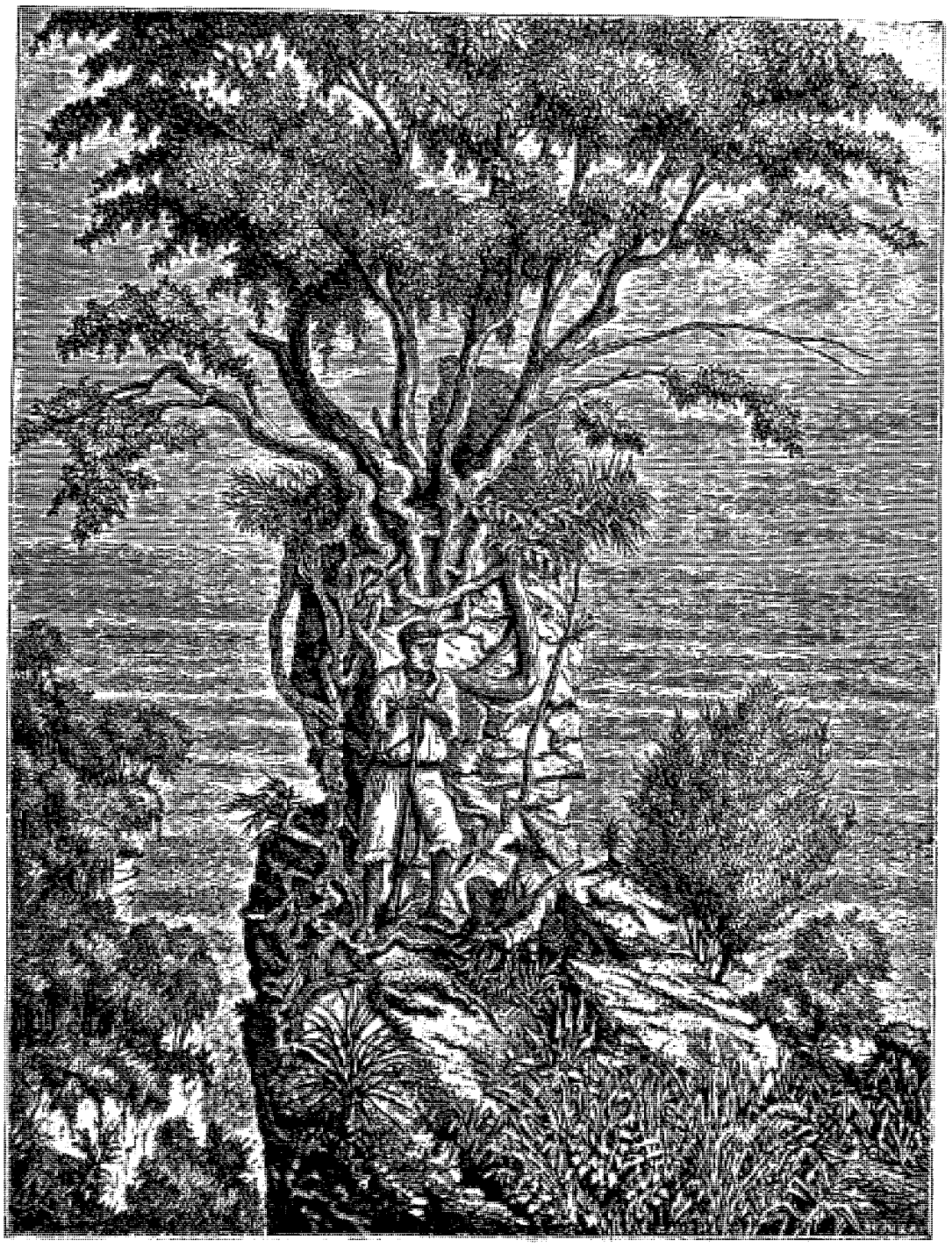
Nous suivîmes un sentier ombragé parmi les jardins, et après quelques détours nous nous trouvâmes bientôt en face d'une grande place couverte çà et là de cendres et de débris de feux. Derrière un bouquet de hauts bambous, une cinquantaine d'hommes, assis en rond dans une espèce d'amphithéâtre, entouraient deux lutteurs déjà aux prises et semblaient prendre le plus vif intérêt à la lutte commencée. A quelques pas de là, trois hommes ranimaient la combustion d'un feu qui s'éteignait faute d'aliments. Quelques bonzes, drapés dans leurs grandes pièces d'étoffe jaune, regagnaient la pagode ou regardaient de loin ce spectacle. Deux ou trois femmes étaient assises à terre, au milieu de paniers de fruits et de grandes bouteilles de grès pleines de vin de riz, rafraîchissements tout prêts pour les spectateurs ou les lutteurs échauffés.

Au milieu des assistants, un Laotien, vêtu d'un langouti et d'une veste de soie de couleur éclatante, s'abritait sous un parasol porté par un enfant assis derrière lui. Ce personnage semblait encourager vivement l'un des lutteurs, pendant qu'une partie de l'assemblée prenait parti pour l'adversaire. La lutte était sérieuse. On avait ouvert les paris, et de fortes sommes étaient engagées de part et d'autre. Nous nous assîmes à peu de distance pour suivre dans tous ses dé-

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 305.

tails cette scène pleine d'animation. J'admirais la souplesse des deux lutteurs, robustes gaillards exercés à ce jeu depuis leur enfance; j'étais charmé de l'adresse avec laquelle ils s'évitaient ou cherchaient à se surprendre. Parfois, fièrement campés l'un devant l'autre, ils se regardaient en pleins yeux, dessinant à peine quelques mouvements de hanche ou d'épaule; ou bien, on les voyait gambader d'un bout à l'autre du cirque, en prenant des poses de théâtre, mais non sans s'appliquer parfois quelque vigoureux coup de poing qui faisait rougir leur peau bronzée par le soleil.

Mon compagnon m'apprit que nous assistions à une cérémonie funèbre du pays. Au Laos on n'enterre les morts qu'après les avoir brûlés, et les funérailles d'un Laotien d'une certaine importance s'achèvent rarement



A la chasse sur une crête de montagne, près Bassac. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

sans un spectacle de ce genre, à la suite et sur le lieu même de la crémation du défunt.

Suivant la coutume du pays, le cadavre du mandarin laotien, auquel ses amis rendaient les honneurs funèbres, avait été conservé plusieurs jours dans son cercueil à la maison mortuaire. Les parents, les amis s'étaient réunis. On avait pour se consoler beaucoup mangé et beaucoup bu.

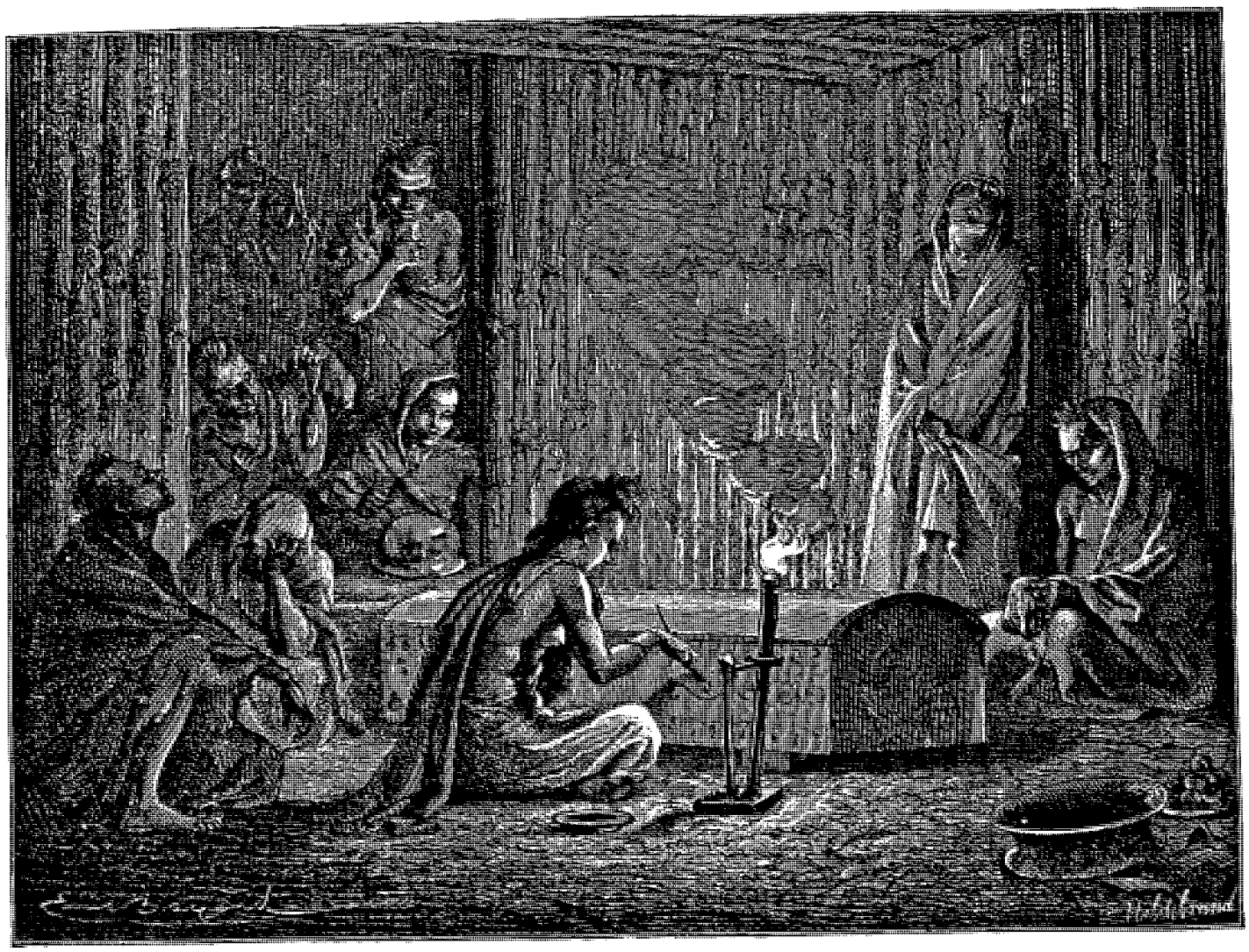
Les Laotiens ne redoutent pas la mort outre mesure. La grande crainte, la grande préoccupation, c'est qu'après le trépas les esprits ne s'emparent de l'âme du trépassé, et ne lui jouent de vilains tours. Pendant le jour, les esprits ne font guère de tentatives, mais la nuit ils sont plus audacieux, et il est, paraît-il, fort difficile de se mettre à l'abri de leurs atteintes. Pourtant, avec de nombreuses prières, et surtout en faisant un

grand tapage, on parvient généralement à conjurer leur maligne influence.

On convoque donc les bonzes du voisinage qui, assis autour de la bière, psalmodient leurs prières. Le jour, et surtout la nuit, toute la famille veille avec eux. Les femmes s'occupent à orner le cercueil de fleurs ou de petits ouvrages en cire pour rendre la combustion plus facile. Les hommes, armés de gongs, de tam-tam et de tous les instruments qu'ils ont pu rassembler, accompagnent, le plus bruyamment possible, les prières des bonzes.

Lorsque le jour fixé pour la dernière cérémonie est arrivé, de grand matin le tapage redouble, comme pour appeler les parents et les amis qui arrivent en habits de fête. On se dispose à transporter le cadavre au lieu où il doit être brûlé en grande pompe. C'est ordinairement une place consacrée à cet usage dans le voisinage des villes importantes.

En tête du cortége marchent les bonzes, le plus vieux le dernier. Puis vient le cercueil, porté sur les épaules d'une dizaine de jeunes gens, et surmonté d'une espèce de dais en bambou, orné de fleurs et de feuillages, qui doit brûler aussi sur le bûcher. Les hommes suivent, le plus riche ou le plus important des parents du mort en tête. Enfin, arrivent les femmes et les enfants, portant de longs bambous ornés de banderoles



La veillée mortuaire dans une famille pauvre. — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. L. Delaporte.

de toutes couleurs qu'on fixe en terre pendant la crémation.

On aperçoit de loin, aux alentours du bûcher, des mâts en bambous, ou de vieux troncs de palmiers aux sommets desquels sont tendues de longues lianes qui forment comme une barrière aérienne pour arrêter une dernière fois les méchants esprits.

Le bûcher est dressé à une des extrémités de la place. Il se compose de morceaux de bois d'égale longueur disposés avec soin en couches entrecroisées, et il s'élève à la hauteur des épaules, de sorte que les porteurs passant moitié d'un côté, moitié de l'autre, y déposent le cercueil sans aucun effort. Les hommes se rangent tout autour, et les femmes se tiennent un peu en arrière. Les bonzes récitent leurs prières, et reçoivent encore une fois les offrandes que les parents du défunt ne manquent pas d'apporter pour eux et leur pagode ; puis le chef des bonzes monte sur le bûcher, et là, debout, les mains étendues au-dessus du cercueil, il prononce à haute voix une dernière prière.

Dès qu'il est descendu, on met le feu aux matières résineuses placées sous le bûcher. Un brillant jet de flammes s'élance et entoure le cercueil. Les ornements sont consumés les uns après les autres, le bûcher s'affaisse, le cercueil disjoint laisse échapper le cadavre

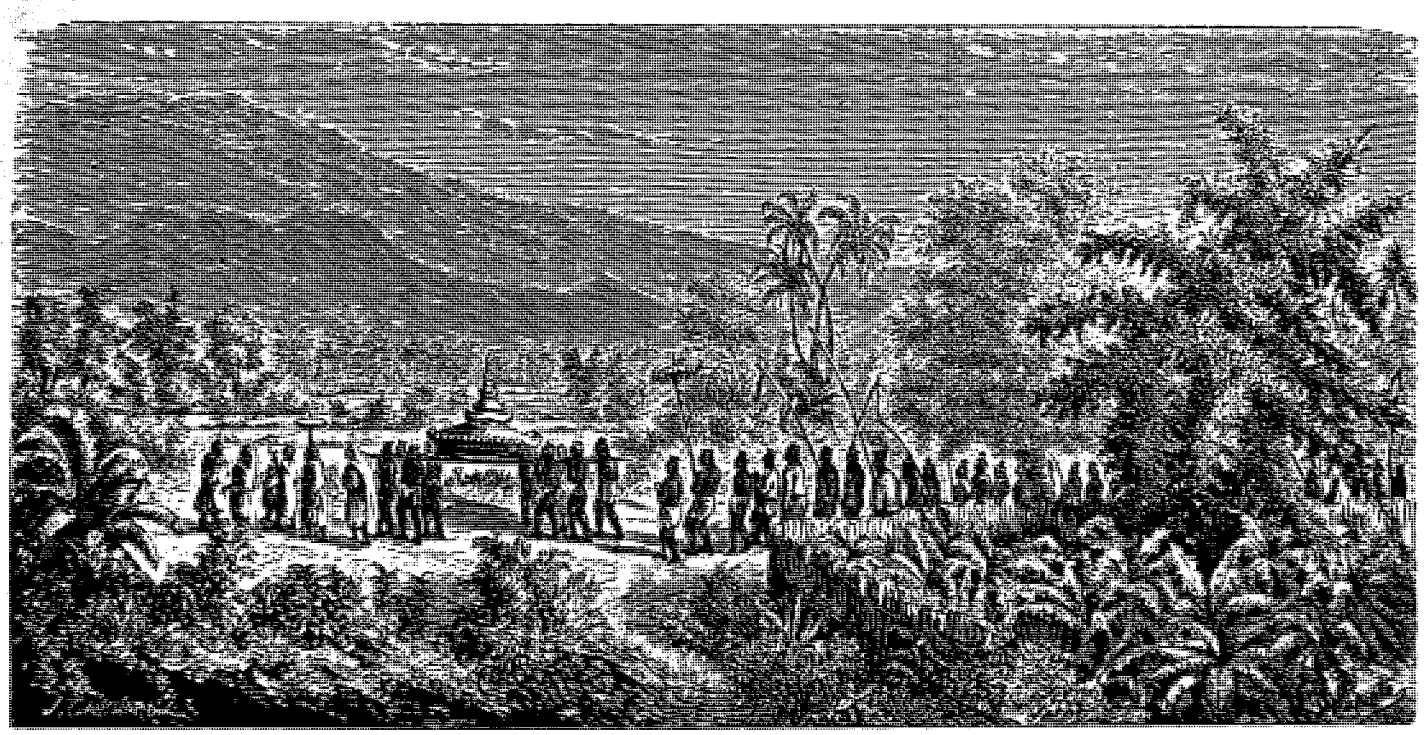
à demi brûlé ; quelques hommes, armés de longues perches, le maintiennent tranquillement au milieu des flammes; personne dans l'assistance ne manifeste à cette vue la plus légère émotion. On laisse ainsi la combustion s'accomplir, et on ne touchera plus à ces restes humains de toute la journée. Les femmes s'éloignent, et les hommes suivent le président de la cérémonie qui va leur offrir le spectacle d'une lutte en l'honneur du défunt.

Le lendemain, quand les cendres sont refroidies, la famille du mort viendra recueillir ses os, les renfermera dans une urne et les enfouira dans la terre. On marquera la place par un petit monument en pierre ou par un simple poteau sculpté.

Les Laotiens n'ont pas de cimetières; chacun enterre les ossements de ses parents dans l'endroit qui lui convient, ordinairement auprès des habitations. L'entourage des pagodes est réservé aux bonzes et aux gens riches. On élève quelquefois des pyramides ou des pagodes comme monuments funéraires des princes : la plupart des grands édifices dont nous avons admiré les ruines au Laos, passent dans la tradition pour avoir été construits au temps de la splendeur du pays, soit sur les tombeaux mêmes des bonzes célèbres ou des rois de la contrée, soit seulement en souvenir de leur mort.

Cependant le temps s'écoulait, et le bruit vague d'une révolte au Cambodge croissait chaque jour. Une bande d'insurgés était venue jusqu'à Stung Treng pour s'emparer de la commission française, peu de temps après notre départ. Une troupe nombreuse battait la campagne sur la frontière de la province de Bassac.

Déjà le roi se préparait à faire partir ses objets précieux et ses femmes. Chaque jour nous devenions plus inquiets sur le sort de M. Garnier, lorsqu'un matin une petite barque accosta en face de notre campement,



Convoi funèbre d'un riche Laotien. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

et nous fûmes aussi charmés que surpris de l'en voir sortir en parfait état.

Nous recevions en même temps des nouvelles rassurantes du commandant de Lagrée et de ses compagnons. Le commandant, atteint au milieu des forêts d'un violent accès de fièvre pernicieuse, n'avait échappé à la mort que grâce aux soins empressés et à la médication énergique du docteur Joubert, et la petite expédition qui traversait à dos d'éléphant les forêts de la rive gauche du Mékong, allait nous arriver incessamment.

Le 4 décembre, nous étions de nouveau tous réunis dans le campement de Bassac : les voyageurs nous racontaient les péripéties de leur tournée.

Dès le début, le docteur Joubert avait fait d'intéressantes observations géologiques. Grâce à la baisse des eaux, il avait pu voir à découvert la magnifique chaussée basaltique qui s'étend sur une grande surface plane au pied de la chute du Sé Don. Puis il avait rencontré d'immenses champs de lave, et reconnu plusieurs cratères de volcans éteints, dans des parages où l'existence n'en avait jamais été signalée. En passant à travers des forêts sauvages peuplées de nombreuses bêtes féroces, nos chasseurs s'étaient rencontrés face à face avec un des plus redoutables animaux du pays, le rhinocéros, dont jusqu'alors nous n'avions aperçu que les traces.

Puis les voyageurs avaient été bien reçus à Attopeu, chef-lieu de la province, et jolie ville assise sur le bord du Sé Cong, qui charrie de la poudre d'or dans ses eaux. De là ils avaient fait une excursion de quelques jours chez les sauvages habitant les sommets des montagnes les plus rapprochées. Ils avaient ensuite redescendu la rivière, et, contournant par le sud le massif monta-

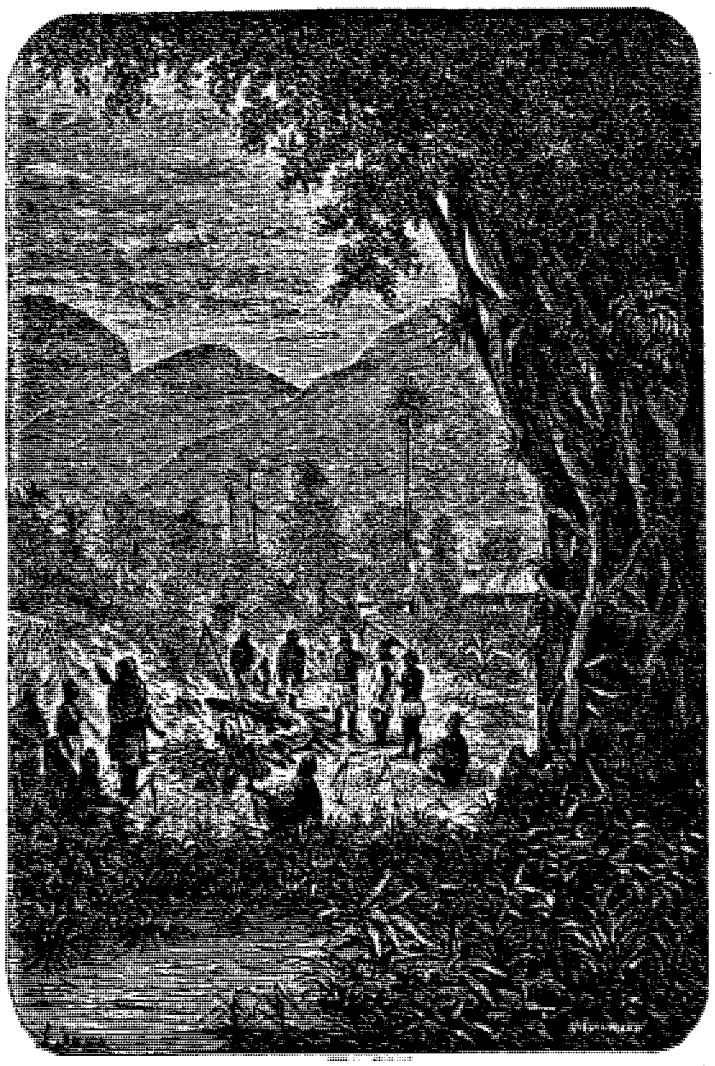
gneux dont le centre est impénétrable, ils avaient achevé d'en parcourir la circonférence.

Rien ne nous retenait plus à Bassac, que la lenteur habituelle avec laquelle on préparait nos barques. Pour occuper nos dernières journées, nous fîmes encore quelques parties de chasse dans le nord de la plaine, que nous avions peu visité jusqu'alors. Le paysage n'est pas séduisant de ce côté ; la forêt s'y trouve entremêlée de grands espaces où il ne pousse que de hautes herbes sèches, au milieu desquelles il est difficile de se frayer un passage.

C'est dans une de ces chasses que mes compagnons virent pour la première fois un serpent boa d'une taille extraordinaire. Autant que nous en pûmes juger, il avait trois mètres de longueur.

A notre approche, l'animal se glissa rapidement dans les herbes et disparut. Mes camarades, qui ne l'avaient aperçu que de loin, n'eurent pas l'occasion de connaître cette fois l'émotion que peut causer un pareil animal vu d'un peu près. Quant à moi, j'en avais déjà fait l'expérience. C'était la seconde fois que je me trouvais en face d'un reptile de cette dimension, et les circonstances qui accompagnèrent ma première rencontre sont assez singulières pour mériter d'être racontées.

Pendant mon séjour en Cochinchine, je fus embarqué sur la canonnière *la Mitraille*, commandée par le capitaine Brueyre-Dellorier, aussi charmant homme du monde qu'officier distingué. Durant une de nos stations à Baria, m'étant trouvé indisposé, j'allai prendre quelques jours de repos au chef-lieu de la province. Je fus reçu chez l'officier qui la gouvernait alors, M. le lieutenant de vaisseau Mourin d'Arfeuille, connu de toutes les personnes qui ont voyagé en Cochinchine pour sa gracieuse hospitalité autant que pour son audace extrême et son adresse rare à la chasse des bêtes fauves. Quand je fus à peu près rétabli, nous entreprîmes un jour l'ascension des montagnes de Baria. En approchant du sommet, nous avancions au milieu d'épaisses broussailles, marchant à la file. Par hasard je me trouvais à la tête de notre petite colonne, le fusil en main, prêt à tirer un magnifique coq sauvage qui s'était levé à notre approche. Dans un regard rapide jeté à mes pieds, j'aperçus, étendu en travers du sentier, une sorte de tronc d'arbre que j'enjambai sans plus de précaution. Un soldat qui me suivait en fit autant : mais, au moment où l'un des Annamites qui venaient derrière allait franchir à son tour l'obstacle qui nous avait si peu arrêtés, nous l'entendîmes pousser un cri étranglé. Aussitôt nous détournons la tête, et nous voyons ce malheureux immobile, la jambe encore en l'air et la figure toute bouleversée, tandis qu'un énorme boa relevait lentement ses anneaux jaunâtres et se retirait presque dans notre direction, en se retournant d'un air assez peu rassurant. M. d'Arfeuille, plus habitué que nous à de pareilles rencontres, nous criait bien de tirer ; mais nous étions tellement émotionnés par cette scène inattendue, que le monstre eut le temps de disparaître dans les broussailles avant que nous n'eussions tenté d'empêcher sa retraite.

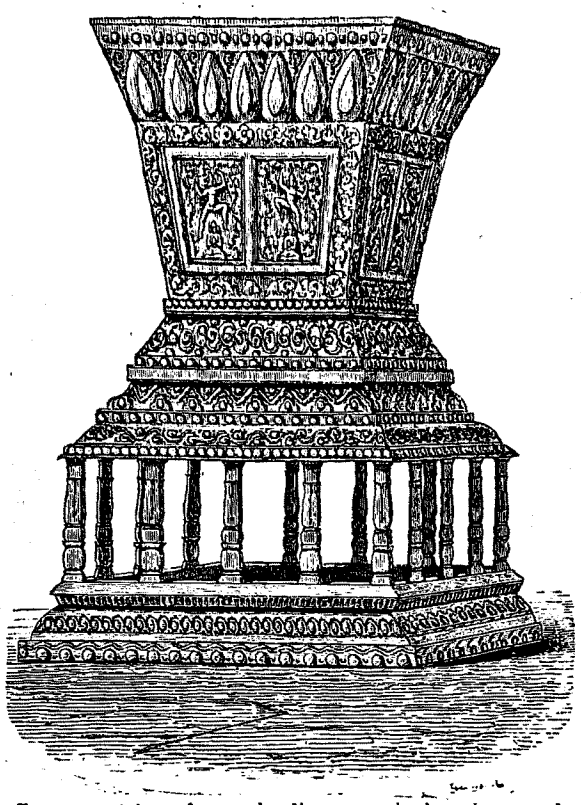


Crémation d'un Laotien pauvre. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

La veille du jour fixé pour le départ de Bassac je fis une dernière excursion aux ruines de Wat Phou, que je ne quittais qu'à regret. Le fusil sur l'épaule, je suivis les chaussées qui entourent encore aujourd'hui d'immenses pièces d'eau situées dans la plaine, au pied du monument. De tous côtés, de magnifiques grues Antigone s'envolaient à mon approche en agitant les roseaux. J'entrai bientôt dans la forêt, et, arrivé au bout de l'allée principale, je gravis le long et rapide escalier qui mène au sanctuaire, situé à une grande hauteur sur le flanc du rocher. Dans leurs monuments, les Khmers, sans doute par suite de quelque idée religieuse, construisaient toujours des escaliers d'autant plus rapides, avec des marches d'autant plus étroites qu'on s'approchait davantage du saint des saints de l'édifice, dont l'accès était ainsi rendu réellement difficile.

Arrivé au sommet, je me mis de nouveau à fouiller parmi cette luxuriante végétation, craignant toujours d'avoir laissé passer quelque chef-d'œuvre inaperçu. Que de beautés disparues en effet ! Que de richesses

recouvertes par les sables des torrents ou les feuilles mortes de la forêt et foulées aux pieds seulement par la bête fauve ou par l'indigène ignorant, qui regarde ces merveilles de l'art d'un œil aussi indifférent que le rocher brut d'où elles ont été tirées ! Du sanctuaire je grimpai sur une pente escarpée jusqu'à la fontaine sacrée. Cette petite source se trouve dans une anfractuosité en forme de grotte, au-dessous d'un immense rocher se dressant à pic derrière le sanctuaire. L'eau qui, par une permission spéciale du ciel, y coule toute l'année, même dans le fort de la sécheresse, suinte goutte à goutte et parvient à peine à remplir un petit réservoir dans lequel le pèlerin fatigué peut se désaltérer.

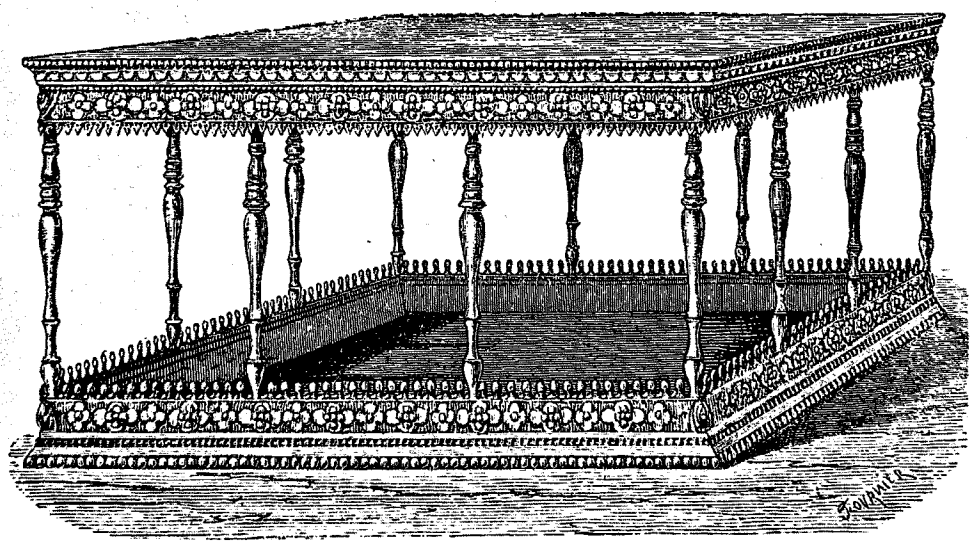


Coffre servant à renfermer les livres sacrés dans les pagodes. Dessin de E. Thérond d'après M. L. Delaporte.

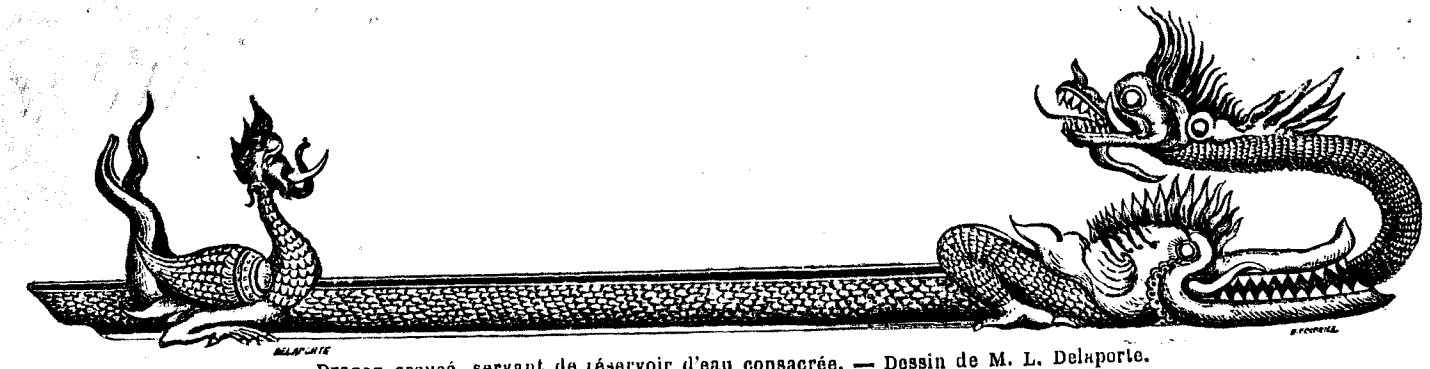
Après avoir trempé mes lèvres dans cette eau fraîche et limpide, je m'étendis à l'ombre du rocher, la tête appuyée sur une vieille pierre admirablement fouillée qui gisait devant la grotte. Jetant les yeux autour de moi, sur les ruines qui m'entouraient, mon esprit se reporta aux jours que nous avions employés à visiter Angcor la grande, ce monde de colonnes brisées, de tours et de statues demi-écroulées, cette antique forêt de pierres, restes inanimés, se cachant au milieu d'une nouvelle forêt vivante, dont les racines qui l'enlacent et les troncs qui la couvrent de leurs débris avancent chaque jour la destruction.

Quelle grandeur de conception, quelle richesse, quelle beauté d'ensemble, et en même temps quelle perfection et quelle variété de détails dans ces immenses monuments !

Pour moi, je l'avoue, jamais je n'ai ressenti une émotion plus profonde que le jour où, après avoir traversé la forêt d'Angcor, je me trouvai tout à coup en face de la belle colonnade qui forme comme une sentinelle avancée pour prévenir le voyageur qu'il va se trouver en présence d'un chef-d'œuvre ; ce jour



Tablette servant à déposer les offrandes. — Dessin de E. Thérond d'après M. L. Delaporte.



Dragon creusé, servant de réservoir d'eau consacrée. — Dessin de M. L. Delaporte.

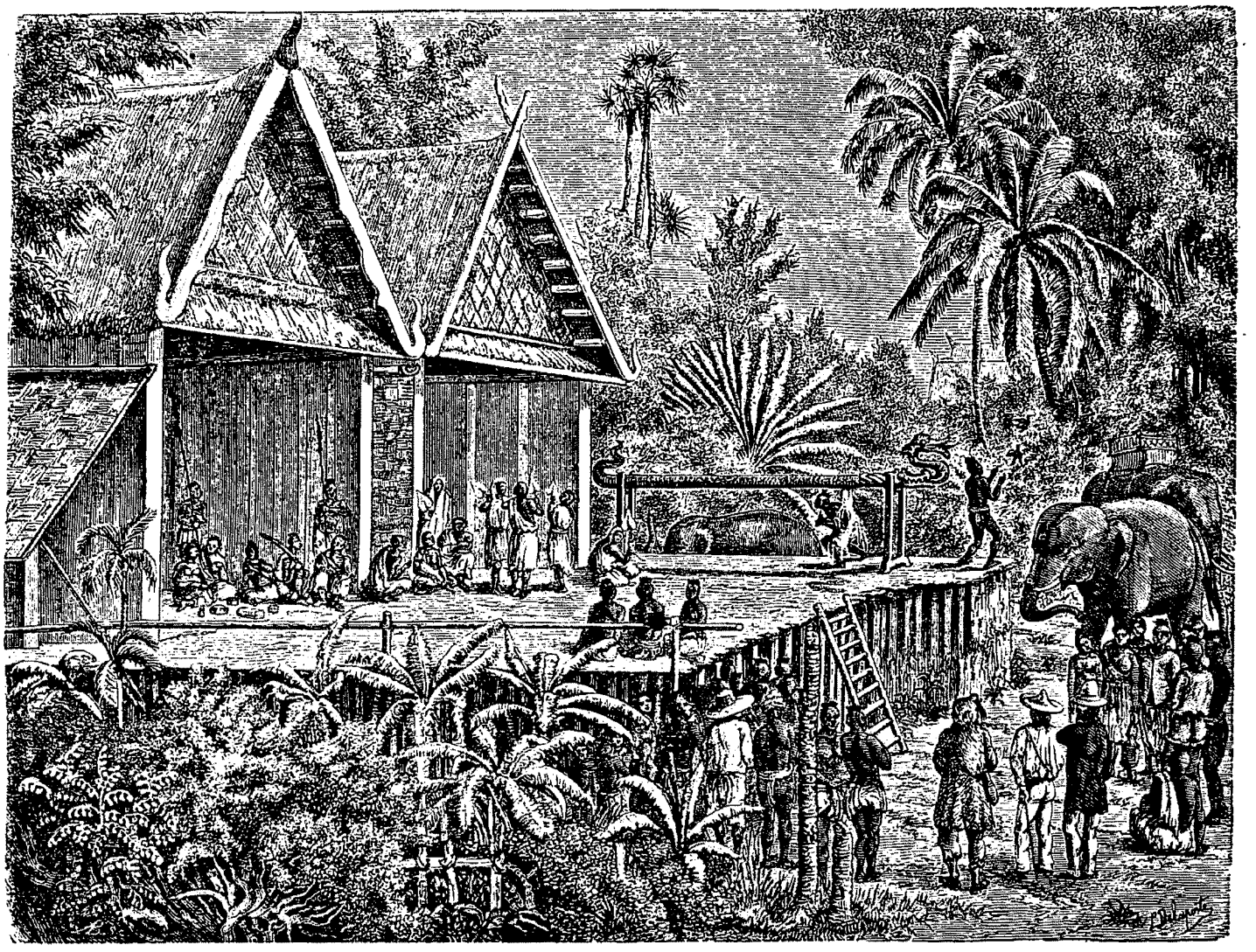
où, pénétrant à travers le premier péristyle, je découvris, encadrée par les colonnes d'un portique, la vaste avenue de palmiers au bout de laquelle s'élevaient au milieu du feuillage les longues colonnades et

les hautes tours de la merveilleuse pagode d'Angcor Wat.

Sans m'étendre longuement sur ces ruines si bien décrites par M. Garnier, mais jamais trop vantées, et admirables à tant de points de vue, qu'il me soit permis, au moment où nous allons quitter pour toujours ces vestiges d'une civilisation artistique si avancée, de rappeler ici quelques-unes des impressions personnelles que m'inspiraient la vue et la comparaison de ces beaux monuments khmers.

A Angcor Tom, au milieu de ces amas de décombres qui marquent la place de l'immense ville transformée en forêt, nous avions été frappés, à la vue des monuments les plus anciens, par le grandiose et l'étrangeté des formes. L'homme et les animaux y jouent le principal rôle.

Dans le monument de Baïon, la figure humaine, ou plutôt la figure d'un dieu, ornée de colliers, de diadèmes et recouverte d'une espèce de tiare, se reproduit plus de deux cents fois avec des dimensions souvent prodigieuses, et entre seule dans la composition des quarante-deux tours, dont quelques-unes dépassent vingt mètres de hauteur. La base de chaque tour est en effet formée par quatre têtes colossales se reliant par les côtés, et couronnées de leurs diadèmes. La pyramide qui les surmonte n'est autre chose qu'une grande



Cérémonie religieuse de l'investiture du roi d'Oubôn. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

tiare embrassant les quatre diadèmes et se terminant par une flèche. Dans les portes d'entrée de la ville, les trois tours, formées également de têtes humaines, sont flanquées de six éléphants plus grands que nature engagés en cariatides et portant des guerriers sur leurs têtes. Les dragons à sept et à neuf têtes sont employés fréquemment dans cette architecture ; on les trouve à tous les angles principaux des édifices, on les retrouve encore aux cinq entrées de la ville, où ils atteignent plus de cent mètres de longueur. Leur corps interminable est alors supporté par de longues files de géants, de singes ou d'animaux fantastiques.

A Angcor Wat, au contraire, l'étrange a disparu, l'art s'est épuré, partout on admire le goût, la finesse, la perfection. Le monument situé hors de la ville s'étend sur un développement immense. Conçu et exécuté avec le même art et le même ensemble que Baïon, la main d'œuvre y est encore plus achevée ; l'ornementation est répandue avec une profusion inouïe et toujours avec un goût irréprochable.

Ces deux monuments appartiennent sans doute au même art, mais dans le second les faces humaines, les grands géants, les animaux plutôt bizarres que beaux ont disparu comme base principale de décoration, et ne se retrouvent que dans les bas-reliefs et comme ornements secondaires. Les colonnes sont devenues plus

sveltes, les tours sont plus élancées; elles sont toujours surmontées de pyramides en forme de tiares, mais l'aspect en est complétement modifié. Les quatre faces des tours sont maintenant accusées seulement par d'élégantes consoles superposées, en retrait les unes sur les autres, et supportant chacune trois petites pyramides aiguës. Ces consoles sont reliées entre elles par des pilastres angulaires, disposés circulairement et terminés par de petites pyramides qui se raccordent avec celles des consoles et forment ainsi une légère couronne dentelée à chaque étage.

Les galeries sont plus spacieuses, les escaliers et les portes plus larges, ornés seulement de lions de grandeur naturelle. Les voûtes sont plus perfectionnées. Les cours intérieures, qui n'existent pas dans l'autre monument, sont ici d'un effet remarquable, toutes entourées de riches colonnades chargées d'ornementations à chaque encoignure.



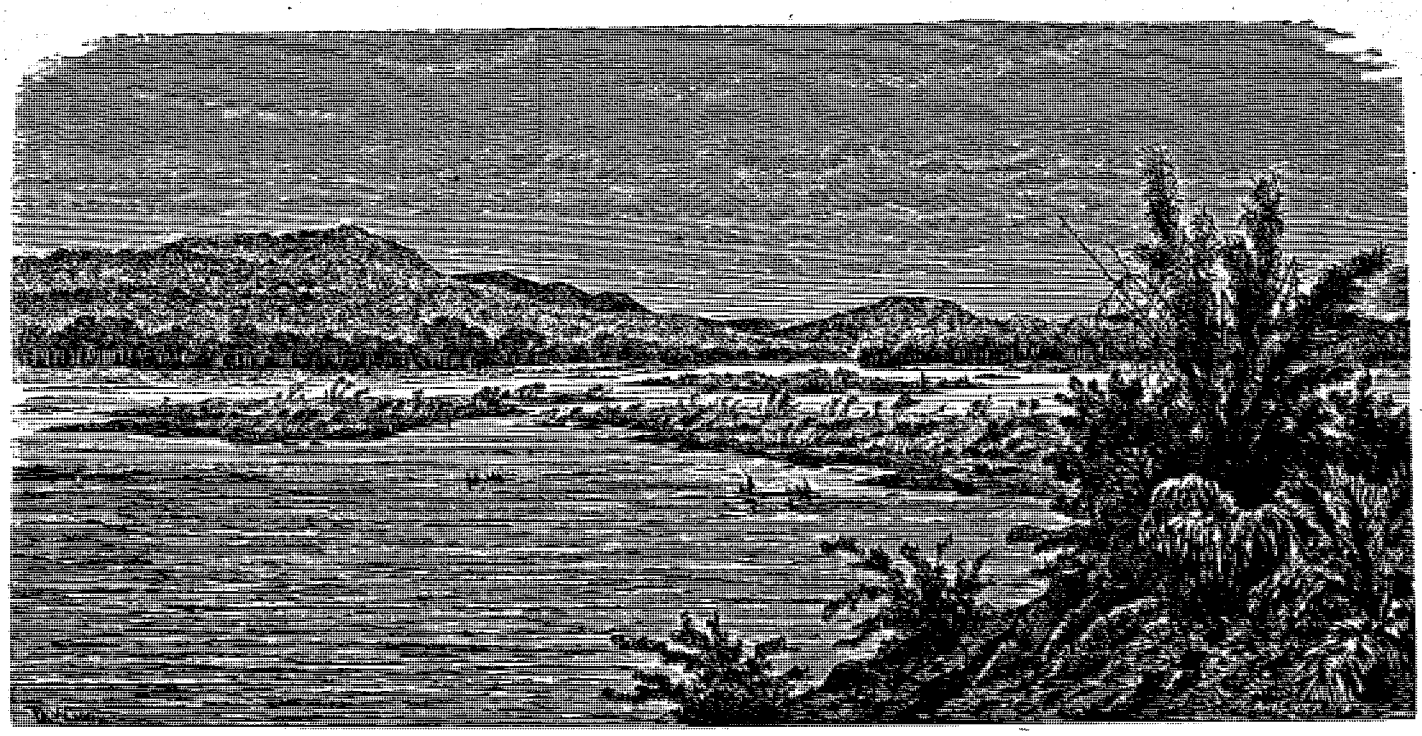
Incendie sur les bords du Sé Moun. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

Il est facile de voir que les portes et les chaussées d'Angcor Tom et les tours à faces humaines de Baïon sont les produits d'un art jeune encore et d'une civilisation dans laquelle le merveilleux et le grandiose tenaient la première place. Angcor Wat au contraire est le résultat d'un art plus épuré, plus avancé; c'est l'expression la plus accomplie de l'ancienne architecture cambodgienne. D'ailleurs ce que les artistes ont cherché en construisant ces monuments, semble avoir été uniquement l'effet décoratif; ils l'ont parfaitement atteint au moyen de ces longues colonnades étagées et de ces tours innombrables qui s'élancent dans un ciel toujours bleu, dépassant de toute leur hauteur les magnifiques palmiers qui les entourent.

Ce qu'il y avait de plus remarquable à Wat Phou, c'était la beauté des sculptures couvrant les murailles du sanctuaire. Elles sont admirablement conservées et ne le cèdent en rien à ce que nous avons vu de plus parfait en ce genre à Angcor.

Si nous avions pu admirer déjà la variété, l'animation de nombreux bas-reliefs, qui reproduisent avec un grand naturel les scènes de toute sorte, de paix, de guerre, des promenades triomphales, des tableaux de la vie d'intérieur, du ciel, de l'enfer, nous avions pu reconnaître que c'est surtout dans la sculpture d'ornementation que les Khmers ont excellé et ne craignent aucun rival. La délicatesse, le fini avec lequel ils savent fouiller la pierre pour y représenter des fleurs, des oiseaux, des animaux, des arabesques les plus variées n'ont été dépassés nulle part. Pour la représentation de la forme humaine ils n'ont pas atteint le même degré de perfection. Les connaissances anatomiques leur manquent. Les têtes sont parfois belles; le corps et les membres ne sont que des enveloppes bien remplies sous lesquelles on ne devine ni veines, ni muscles.... Les mains et les pieds sont généralement mal faits et les doigts sont presque toujours d'égale longueur.

Cependant il nous a été donné d'admirer quelques statues vraiment belles. La plus remarquable est celle du fameux dieu à quatre faces du mont Crôm, près d'Angcor. Un quadruple tronc dont les huit bras ont eu presque tous le sort de ceux de la Vénus de Milo, porte quatre faces réunies et terminées par une espèce de diadème ou casque élevé. Ces quatre faces placées à angle droit sont à peu près identiques. Elles reproduisent en l'idéalisant un type que nous avons plusieurs fois remarqué au Laos et au Cambodge. La tête est celle d'un homme jeune, nez un peu arqué, front droit, bouche fine, les yeux à peine bridés et bien ou-



Le Mékong vu de la pointe de Pak Moun. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

verts, la lèvre supérieure ornée d'une petite moustache retroussée, l'air à la fois noble et fier. De face et de profil cette tête est très-belle et fait le plus grand honneur au sculpteur inconnu qui l'a conçue, dans un pays où il n'avait sous les yeux pour modèles que des types d'un ordre moins élevé (voy. p. 322).

La statue du roi Lepreux, assis à la manière laotienne sur son piédestal, ne manque ni de beauté, ni de noblesse dans l'attitude (voy. p. 28 et 75). La vieille tête du roi, qui, suivant la légende, aurait entrepris la contruction de Wat Phou, est aussi digne d'attirer l'attention de l'artiste. Toutes ces figures, assez conformes aux règles de la statuaire, y dérogent cependant en un point qui frappe les yeux et leur donne un air étrange; je veux parler de la longueur démesurée des oreilles. Ce développement excessif n'est pas un embellissement; c'est un attribut particulier; un des nombreux signes qui doivent distinguer le Bouddha prédestiné.

Bassac possédait aussi son chef-d'œuvre dans ce genre; c'était une très-vieille tête, détachée de son tronc, mutilée, et qu'on conservait soigneusement dans une petite pagode. Cette vieille tête représentait bien le Bouddha tel que le comprennent les Laotiens et tel que leur religion le leur montre, toujours élevé sur un autel et contemplant de là avec un air de paternelle bonté, qui n'exclut pas une certaine majesté, la foule des fidèles qui viennent lui rendre leurs hommages (voy. p. 79). Cette tête me rappelait aussi certains types qui se rencontrent dans le pays.

Le 25 décembre nous quittions enfin Bassac.

Le 7 janvier 1867, nous arrivâmes à Oubôn, d'où M. Garnier repartit presque immédiatement (voy. p. 82).

Oubôn. — Sculptures sur bois au Laos. — Cérémonies de la consécration du roi. — Incendie sur les bords du Sé Moun. — Pêche et chasse. — Tourbillons et rapides. — Radeaux sur le Mékong.

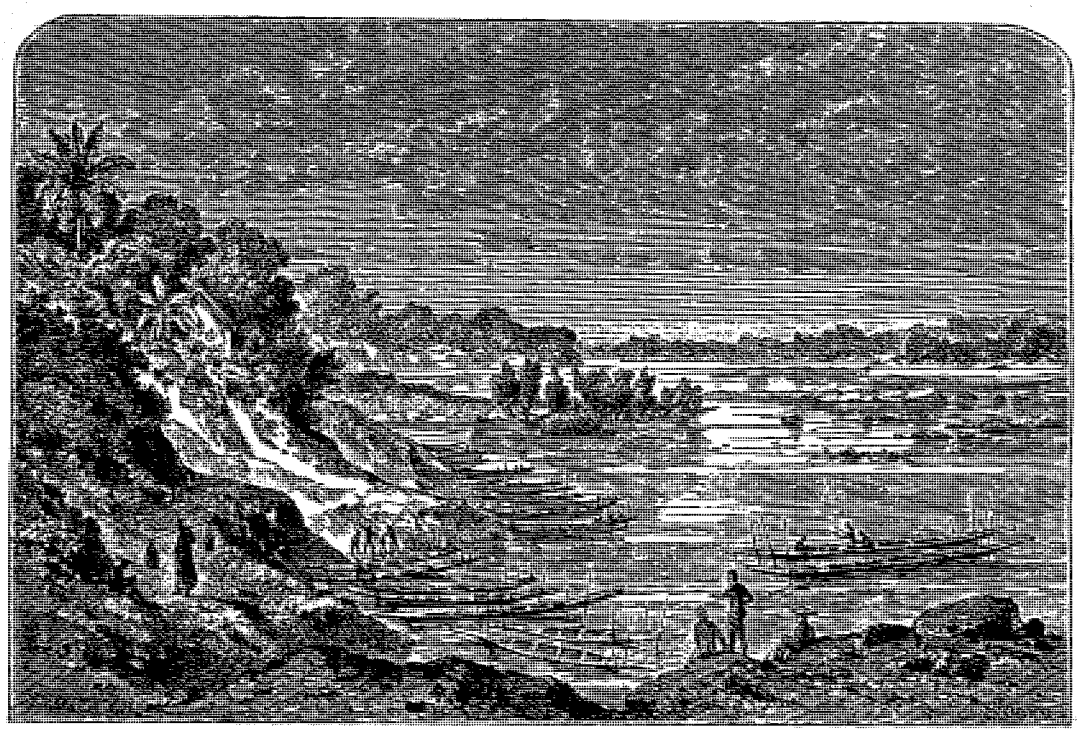
La ville d'Oubôn fut pour nous, dès l'arrivée, un séjour des plus agréables. Nous jouissions d'une température délicieuse, d'un logement superbe et d'une table parfaitement servie. Le roi et les personnes de sa famille nous entouraient d'attentions.

La ville est assez grande pour une ville laotienne. Les maisons, belles et spacieuses, sont construites au milieu de vastes jardins; les pagodes sont riches et très-ornées, entourées pour la plupart de rangées de hauts palmiers plusieurs fois séculaires et d'immenses banians, arbre sacré, qui vit, dit-on, des milliers d'années, et qui, avec ses branches retombant jusqu'à terre pour y prendre racine et former de nouveaux troncs, fait à lui seul toute une forêt.

Le roi signala au commandant de Lagrée une vieille cage d'éléphant en bois dur, très-finement sculpté et jadis doré. Les guerriers qu'elle contenait s'y trouvaient protégés sur les côtés par deux grands boucliers en bois, et en arrière par un dossier monumental, couvert de sculptures de toute sorte, fleurs, oiseaux, arabesques, et incrusté de pierres précieuses et de morceaux de verre étamé.

Cette relique est un des plus beaux spécimens de la sculpture sur bois que nous ayons vus à Laos, où cet art est très-cultivé. Tous les Laotiens sont excellents charpentiers; ils sculpent avec goût une infinité d'objets : petits instruments usuels du ménage, fenêtres ou toits des maisons, et surtout meubles et ornements de toute sorte pour les pagodes.

On nous montra aussi à Oubôn une de ces petites loges ou guérites dans lesquelles les bonzes pieux se confinent parfois des mois entiers pour prier, et, entre



Port de Pak Moun. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

autres objets finement travaillés, de petites tablettes destinées à recevoir les boules de riz qui chaque matin sont déposées en offrandes sur les autels, et plusieurs de ces coffres où sont renfermés les livres sacrés, écrits sur des feuilles de palmier tallipot. Nous remarquâmes encore une espèce de grand dragon en bois et sculpté, suspendu aux colonnes de l'un des bas côtés de la pagode principale. Le corps du dragon, creusé intérieurement et formant comme une grande auge, sert, dans certaines pratiques religieuses, de réservoir d'eau bénite. Quelques-uns de ces dragons sont d'une dimension considérable. Nous en vîmes plus tard, à Luang Prabang, un de quinze mètres de longueur (voy. p. 336 et 327).

Le roi d'Oubôn était tout récemment installé à sa résidence, et n'avait pas encore reçu la consécration religieuse. Cette fête se préparait; elle devait avoir d'autant plus d'éclat, que jusqu'à ce jour la province n'avait été régie que par un simple gouverneur. Plus favorisé, le nouvel arrivant avait rapporté de Bankok le titre de roi. Il devenait l'égal de son voisin de Bassac.

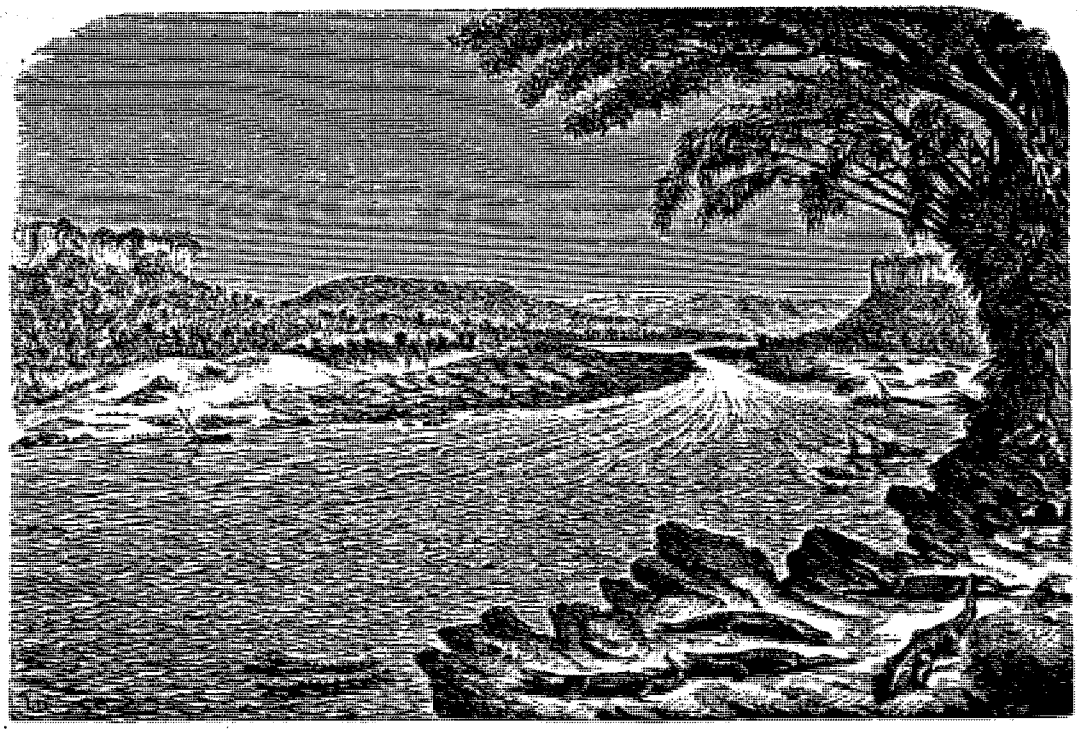
Deux jours à l'avance, un mandarin du palais vint nous inviter gracieusement, de la part de son maître, à honorer de notre présence la grande solennité. Les chefs du village, les notables de la province étaient convoqués, et tous les habitants invités à se réjouir de la nouvelle dignité accordée à leur souverain. Déjà la grande place était encombrée d'arrivants, les uns simples piétons, d'autres en chars à bœufs, quelques-uns avec un cortége d'éléphants. Ils campaient en plein air aux environs de notre logement, et se pressaient autour de nous, aussi curieux de voir les Européens que d'assister à la fête.

Le matin du grand jour nous fûmes assourdis par le bruit des gongs, tambours et congs du pays. On se réunit autour du palais ; bientôt le cortége s'avança et défila sur la grande place. Monté sur un éléphant de grande taille, remarquable par des défenses magnifiques, le roi d'Oubôn parut, entouré de gardes à pied et à cheval, et suivi de ses grands dignitaires, montés comme lui. Vinrent ensuite des éléphants plus petits, chargés des dames de la cour. On se dirigea vers de grands hangars, dans lesquels la cérémonie devait s'accomplir, et où déjà les bonzes de la pagode royale étaient réunis en prières.

Ce fut seulement vers midi que nous nous disposâmes à aller prendre notre part de la fête, qui devait durer toute la journée. Le commandant de Lagrée était en grande tenue; pour nous, plus humbles, nous l'accompagnions de loin en amateurs.

Nous arrivons juste au bon moment. Le gong résonne, la foule disséminée se rapproche et vient se grouper autour de l'estrade sur laquelle va se passer la scène.

Le roi, jusqu'alors assis dans l'intérieur du plus grand des deux bâtiments, se lève, et, escorté par quelques-uns des principaux de sa cour, s'avance au milieu de la plate-forme, qui nous rappelle tout à fait l'avant-scène de nos théâtres en plein vent. Les bonzes le suivent et l'entourent en psalmodiant des prières, pendant qu'il se dépouille de ses vêtements, aussitôt remplacés par une pièce d'étoffe blanche. Alors les bonzes s'écartent et ouvrent passage au roi, qui vient seul se placer, le corps courbé, précisément au-dessous du grand dragon que nous avions vu dans la pagode quelques jours avant. Les prières recommencent, et le roi reçoit la douche sacrée, pendant qu'un des assistants de sa suite, placé sur le coin de l'estrade, rend la li-



Vue du fleuve au-dessus du grand tourbillon près Phou Lan. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

berté à deux tourterelles captives, voulant montrer par là que tout, jusqu'aux animaux, doit être heureux en un si beau jour.

Quand l'eau que contenait le corps du dragon est complétement écoulée sur le corps du roi, on lui apporte de nouveaux vêtements, par-dessus lesquels il s'entoure d'une grande couverture blanche, et il revient prendre sa place dans l'intérieur de la salle.

A ce moment, il nous fait prier de venir prendre part à une collation qui ne sera que le prélude d'un repas plus copieux, et de réjouissances qu'on prolongera fort avant dans la nuit.

Nous prenons place, assis ou couchés sur le plancher, suivant la coutume du pays, autour d'une natte sur laquelle on a bientôt déposé tout le service : de grands bols contenant du riz d'une blancheur éclatante, quantité de bols plus petits remplis de piments, concombres en tranche, pastèques, œufs, viande de porc (le grand régal du pays), hachée ou coupée en petits morceaux, des bananes délicieuses, et, pour breuvage, du vin de riz de première qualité au dire des Laotiens, mais dont nos gosiers européens ne peuvent pas, malgré toute notre bonne volonté, apprécier le mérite.

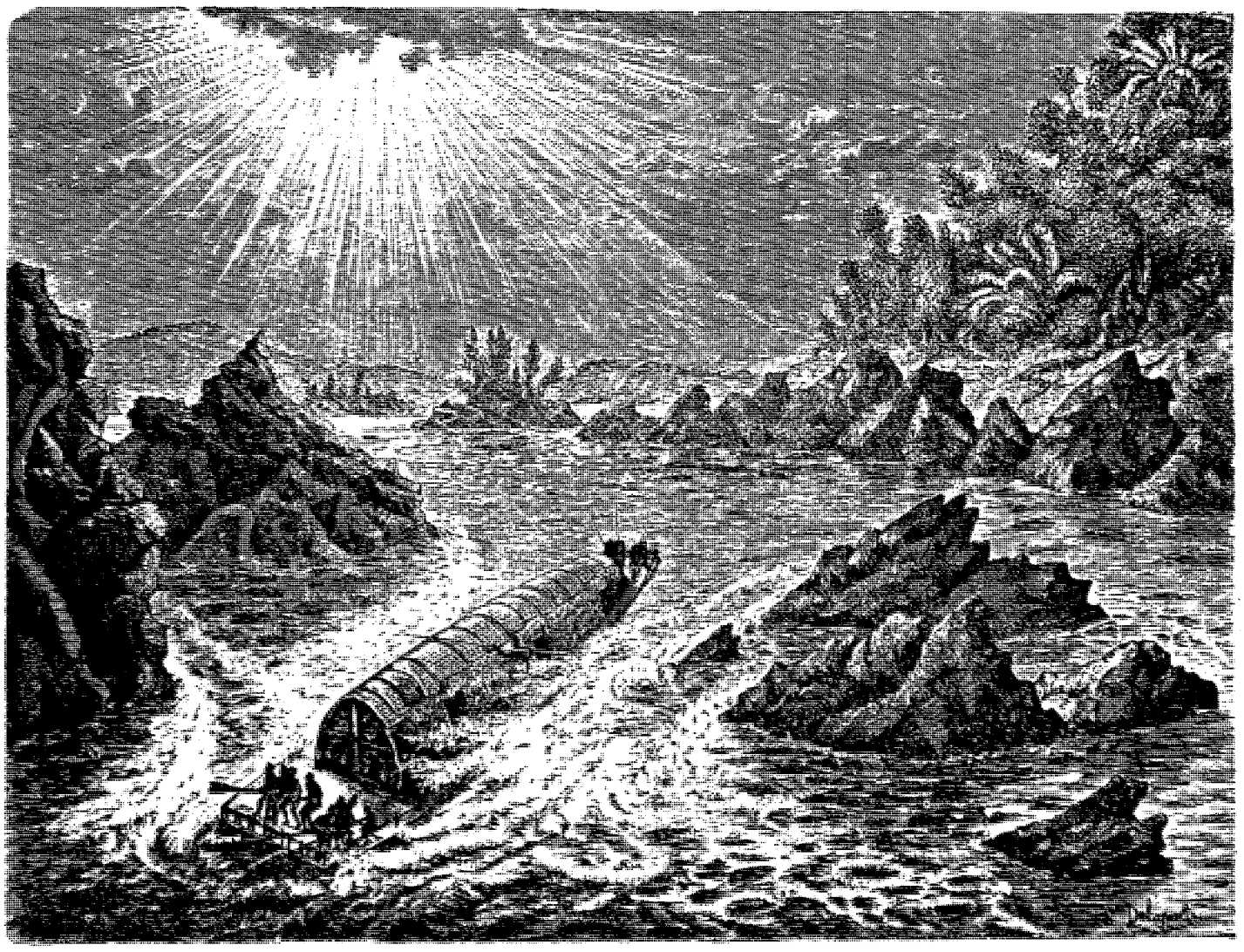
Nous avions négligé une utile précaution, à laquelle pourtant nous pensions d'habitude, celle d'apporter cuiller et fourchette; aussi éprouvons-nous quelque hésitation à suivre l'exemple de nos hôtes, qui remplacent avec la plus grande aisance ces utiles instruments par l'adresse de leurs doigts. Pendant que timidement nous nous hasardons à rouler entre nos mains notre boulette de riz, nous entendons les rires et les plaisanteries des dames de la cour, qui soulèvent curieusement le coin d'un rideau qui les cache dans l'appartement voisin, et s'égayent en observant notre embarras.

Nous trempons le bout de nos lèvres dans une petite tasse de vin de riz grande comme un dé à coudre, et nous buvons à la santé du roi, qui s'en montre très-flatté. De son côté, il nous fait remarquer qu'il est assis sur un beau tapis que le commandant de Lagrée lui a envoyé la veille. On cause quelques instants, et nous prenons congé.

Le soir, l'animation était grande dans la ville et sur la place. Le roi fit lancer quelques fusées rapportées de Bankok. Partout les feux petillaient; des troupes de chanteurs et de musiciens parcouraient bruyamment les chemins, et l'on rencontrait même, au milieu de la réjouissance publique, quelques Laotiens ayant oublié la sobriété si remarquable de leur race.

Le surlendemain de la fête du couronnement, à l'aube du jour, le roi nous envoya deux chevaux fringants pour aller visiter des salines peu éloignées d'Oubôn. Ces salines, source de richesse pour les villages environnants, sont nombreuses et disséminées sur une grande partie de la province.

Dans certains endroits bas, l'eau séjourne pendant toute la saison des pluies. Quand la sécheresse revient, cette eau, qui s'est saturée de sel, existant en grandes masses dans les couches inférieures du sol, se vaporise en déposant à terre une couche d'un sel assez impur,



Radeau laotien franchissant un rapide. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

qui est alors recueilli par les habitants et exporté dans les contrées voisines.

De retour de cette excursion, je fis mes préparatifs de départ. Le commandant de Lagrée m'envoyait redescendre le Sé Moun jusqu'à son embouchure. De là je devais rentrer dans le Mékong et le remonter dans une petite barque, le fleuve offrant en cet endroit de grandes difficultés de navigation. Mon intention était de rejoindre le reste de l'expédition, une fois les difficultés passées, à Kémarat, chef-lieu de la province voisine, où mes compagnons devaient se rendre à dos d'éléphant, en huit ou dix jours de marche.

Parti d'Oubôn le 16 janvier, je redescendis rapidement le Sé Moun dans une toute petite pirogue. Je voyageai sans m'arrêter un jour et deux nuits, me laissant aller au faible courant. Ma barque, qui tirait à peine quelques pouces d'eau, glissait sur les rochers et franchissait facilement les rapides peu dangereux que nous rencontrions.

Nous voguions ainsi à la dérive, lorsque nous aperçûmes, au détour d'une pointe de rocher, une pirogue qui se dirigeait vers nous. Dans cet endroit si peu fréquenté, c'était un événement. Attirés par des gémissements étouffés qui s'échappaient du fond de cette barque, nous nous hâtâmes de la rejoindre. Une pauvre femme y était étendue, pâle et à demi morte. Son

mari nous raconta que, se trouvant près de là occupé à couper du bois dans la forêt, pendant que sa femme gardait la pirogue sur la rive, un jeune tigre s'était doucement glissé jusqu'à elle, et la saisissait déjà, lorsqu'elle poussa un grand cri. Vite il était accouru, encore chargé de branches d'arbre. L'animal, effrayé à son approche, avait heureusement lâché prise, et s'était retiré lentement dans le fourré, tandis que le malheureux Laotien portait au fond de sa pirogue sa femme sans connaissance, et se hâtait de regagner sa cabane.

Au coucher du soleil, j'étais arrivé à un endroit où nous avions tous campé quinze jours auparavant. Il y avait à peu de distance des rapides assez difficiles à franchir; il fallut s'arrêter pour passer la nuit. Les traces de notre première halte avaient disparu, remplacées par celles des nombreux animaux sauvages qui peuplaient ces forêts où le passage de l'homme est un accident assez rare.

Au milieu de la nuit, je fus tout à coup réveillé par un grand bruit; j'ouvris les yeux et j'aperçus, à peu de distance, briller un superbe incendie. Mes bateliers avaient fait du feu pour se garantir des bêtes fauves, et la flamme, s'étant étendue à un bouquet de bambous desséchés, avait bientôt gagné la forêt. L'incendie était dans toute sa beauté. Les bambous, les broussailles et les herbes sèches formaient près de terre une fournaise ardente, sur laquelle se détachaient en noir les vieux troncs élevés. Les lianes desséchées s'enflammaient et portaient parfois la flamme jusqu'au sommet des plus grands arbres, et pendant que les bambous échauffés éclataient comme le bruit d'une fusillade, quelques palmiers brûlés par le pied s'affaissaient au milieu des flammes (voy. p. 329).

L'ardeur du feu se ralentissant un peu, je me recouchai le plus loin possible du foyer, sur le bord de l'eau, car je commençais aussi à griller. Mais l'incendie en s'étendant s'éloignait peu à peu de la rivière. Je me rendormis donc tranquillement. Le lendemain, au lever du soleil, on ne voyait plus qu'une épaisse fumée dans le lointain. Sans nous inquiéter de ce que deviendrait la forêt, pour laquelle ces sortes d'accidents sont habituels, nous reprîmes notre route.

Peu après, mes bateliers me demandèrent à faire halte, pour pêcher dans un endroit de la rivière qu'ils disaient être très-poissonneux. Le Sé Moun, contrairement à la plupart des rivières du pays, a des eaux d'une limpidité parfaite, et le poisson qu'on y pêche est exquis, à tel point que nulle part ailleurs je ne me rappelle avoir mangé d'aussi bon poisson de rivière. J'accédai volontiers au désir de mes rameurs, curieux d'ailleurs de savoir comment ils allaient faire la pêche, car je ne leur avais vu ni lignes ni filets d'aucune sorte. On amarra la barque au rivage, et mes Laotiens, complétement nus, se mirent à l'eau au milieu des rochers où ils se tinrent debout ou assis, et plongeant tout entiers; puis, de temps à autre, je vis sortir un bras de l'eau, et un poisson gros ou petit lancé sur la rive tombait près de moi. Les pêcheurs se tenaient immobiles au milieu des rochers, guettant le poisson qui venait nager ou glisser sur le fond auprès d'eux; ils avaient l'adresse de le saisir dans les infractuosités de rochers où il s'engageait sans défiance, et ne le laissaient pas glisser entre leurs mains. Je profitai de la circonstance pour prendre un bain et j'essayai, mais sans aucune espèce de succès, le procédé de pêche nouveau pour moi que je voyais si habilement employé.

A midi nous atteignîmes le grand barrage de rochers que nous avions eu tant de peine à franchir à notre premier passage. L'eau avait encore baissé; elle coulait partout, au milieu et en dessous de cet amas de grosses roches amoncelées d'une rive à l'autre. Parmi les pierres et les bancs de sables étaient quelques mares où dormaient de nombreux caïmans que nous ne dérangions pas. Nous déchargeâmes notre barque, et, après l'avoir traînée sur les rochers, nous la remîmes à flot au-dessous de l'obstacle.

Lors de notre premier passage, désirant occuper la journée que nos bateliers employaient à traverser les rapides, M. de Carné, le docteur Joubert et moi, nous nous étions dès le matin enfoncés dans la forêt pour y faire à la fois une course d'exploration et une partie de chasse. Après une heure de marche nous nous engageâmes dans de hautes broussailles, où nous ne tardâmes pas à nous trouver séparés. Au moment où je m'y attendais le moins, je débouchai dans une clairière couverte d'une herbe fine et touffue, ombragée de grands arbres disséminés et traversée par le plus joli petit ruisseau qui se pût voir. C'était un filet d'eau coulant sur un lit de petits cailloux et s'arrêtant çà et là pour former des nappes calmes et limpides; de grandes herbes, des plantes aquatiques masquaient parfois son cours bordé à droite et à gauche par une rangée d'aréquiers sauvages, petits palmiers gracieux et délicats dont les tiges les plus élevées ne dépassent guère sept ou huit pieds de hauteur.

Pendant que je côtoyais tranquillement ses bords, je fus arrêté subitement par la rencontre de traces nombreuses et fumantes encore qui ne me laissaient aucun doute sur le voisinage d'éléphants sauvages. Je me dissimulai aussitôt dans un massif de bambous, scrutant des yeux les alentours. Bien m'en avait pris, car, à peine eus-je disparu dans ma cachette, que je vis à cent mètres de moi les bambous et les broussailles s'agiter, puis une troupe d'éléphants, se jouant, cassant de jeunes tiges de bambous ou bien arrachant de l'herbe fraîche, se dispersa dans la clairière. Tout à coup l'un des plus gros releva la tête et fit résonner dans sa trompe un son semblable à celui que pourraient produire une vingtaine de cors sonnant à la fois la même note; les autres humèrent l'air et parurent inquiets. Quant à moi, rassuré seulement à moitié, je restais immobile, lorsque j'entendis retentir deux coups de fusil, qui tirés au loin par le docteur Joubert, étaient rapprochés par les échos de la forêt. Les co-

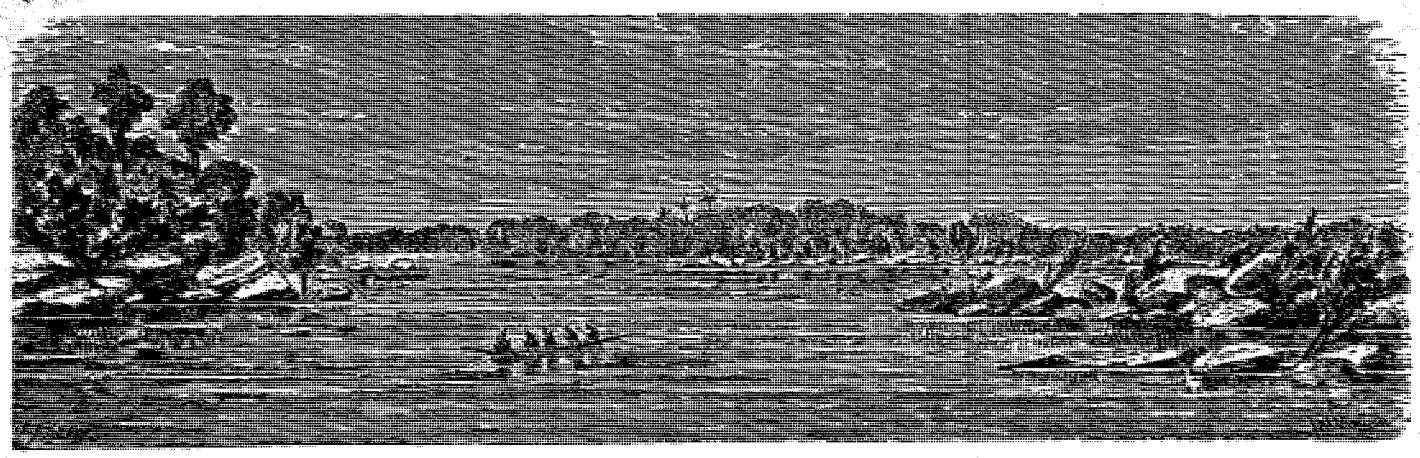
losses s'ébranlèrent, partirent, et, passant comme une trombe à dix pas de moi, firent trembler la terre sous leur masse; en un instant ils disparurent dans la forêt.

Je repris ma pérégrination et ma chasse avec une fortune diverse; après avoir gravi maints rochers et avoir souvent interrogé ma boussole et l'horizon, je parvins, au coucher du soleil, près de la rivière, une demi-lieue en aval de mon point de départ. Presque en même temps mes compagnons arrivaient de différents côtés; les uns et les autres, faute de précautions au départ, nous nous étions égarés dans les bois.

Dix minutes après avoir remis à flot notre pirogue au-dessous du rapide, je me trouvai à Pak Moun. Je renouvelai soigneusement mes observations, puis je me procurai une nouvelle barque et je payai les bateliers qui m'avaient amené jusque-là, ajoutant au prix convenu quelques petits cadeaux qui les rendirent heureux.

J'allais donc de nouveau m'embarquer pour l'inconnu, et reprendre l'exploration d'une des parties les plus extraordinaires et les plus dangereuses du grand fleuve, objet constant de nos recherches. Ma curiosité, vivement excitée par les merveilleux récits qu'on nous faisait depuis plusieurs mois sur cette nouvelle partie du Mékong, ne tarda pas à être satisfaite. Plus tard même la réalité devait dépasser mon attente.

J'avais à peine remonté un mille au-dessus de Pak Moun, que je me trouvai dans le fleuve, calme comme un lac, coulant entre deux berges à pic de dix-huit mètres de hauteur (l'année précédente, la crue avait atteint ce niveau), et large seulement de cent vingt à cent cinquante mètres. Qu'était donc devenue cette immense masse d'eau? Ce fleuve qui à Bassac remplissait un lit de deux kilomètres et demi de large, et avait un courant si rapide, il était là tout entier. Dans ces eaux calmes, d'énormes poissons se jouaient, et venaient respirer en lançant l'eau à la surface. Deux fois je laissai tomber mon plomb de sonde en réunissant tout ce que j'avais de cordes et en ajoutant quelques lianes flexibles; je pus m'assurer que sous ma pirogue il y



Embouchure du Sé Moun. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

avait plus de cent mètres d'eau, mais je n'atteignis pas le fond.

Ce calme ne devait pas être de longue durée. Déjà de grands bancs de rochers commençaient à reparaître. En arrivant à Ban Kum le courant est divisé par un îlot de grosses roches formant deux bras de quarante à soixante mètres de large, d'où l'eau resserrée s'élance et tourbillonne. Je mis pied à terre sur l'îlot, où je trouvai quelques Laotiens occupés à nettoyer des peaux et à les étendre au soleil. De là nous lançâmes la barque pour traverser le courant, et nous eûmes bientôt atteint la rive.

Le village était en grand émoi : on avait chassé la veille et tué trois sangliers dont je venais de voir les dépouilles. Groupées autour de grands feux et d'énormes chaudrons, les femmes étaient occupées à les couper par morceaux pour en retirer la graisse, pendant que les enfants se bourraient de grillades. Aussi eus-je à me donner beaucoup de peine pour décider trois hommes à s'arracher à de si douces occupations et à me conduire en pirogue jusqu'au prochain village.

En continuant à remonter le fleuve, nous voyons s'élancer sur chaque rive de petites collines dont la crête est taillée à pic; les sommets et les versants qui descendent jusqu'au rivage sont couverts de superbes forêts; le fleuve remplit parfois un lit d'un kilomètre de largeur. Plus haut, de nombreux rochers, de vastes bancs de sable apparaissent bientôt dans son lit : on dirait un torrent d'une étendue immense, desséché après l'orage. A peine reste-t-il un étroit passage qui mesure moins d'une cinquantaine de mètres. Les eaux du fleuve qui coulaient naguère sur une vaste nappe d'une rive à l'autre, contournent maintenant les rochers, et viennent, avec un courant de plus en plus rapide, se rencontrer et se confondre dans cette passe étroite. Ce n'est plus qu'écume, lames qui s'entre-choquent, courant vertigineux et tourbillons énormes qui se creusent, s'engouffrent et disparaissent avec fracas (voy. p. 332).

C'est là un des plus dangereux *kengs* (rapides) pour les barques et les radeaux qui descendent le fleuve.

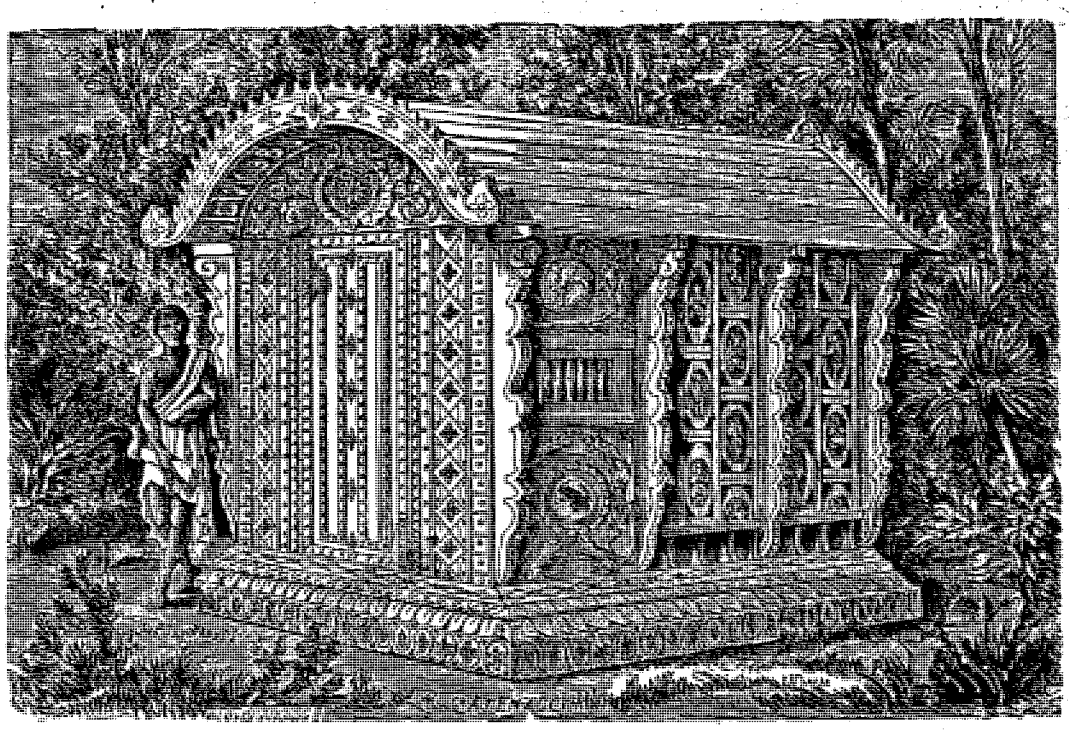
Ces radeaux qu'on laisse dériver au courant viennent parfois de villages très-éloignés. Dans le passage des rapides, une fois lancés, rien ne peut les arrêter.

Comme ils vont lentement et qu'ils offrent une grande résistance, dans ces courants effrayants ils sont couverts par la lame qui se brise sur eux, et ils enfoncent quelquefois de plusieurs pieds sous l'eau. Aussi, lorsqu'ils ne sont pas solidement attachés, ou s'ils heurtent un rocher, la violence du courant les démolit-elle souvent en quelques instants (voy. p. 333).

Généralement, les radeaux sont composés de plusieurs longs faisceaux de bambous solidement attachés avec des câbles en rotin et reliés ensemble par des traverses sur lesquelles on a établi un seul ou un double plancher étagé. Les marchandises se placent sur les planchers, et sont recouvertes d'un toit en paille. On ménage dans l'intérieur un logement pour les hommes qui montent le radeau.

Les conducteurs les dirigent au moyen de grands avirons qu'on peut manœuvrer simultanément à chaque extrémité et qui servent aussi de gouvernails (voy. p. 333).

Quand on a un passage difficile à franchir, il est bien rare que le patron du radeau ne commence pas par faire une petite prière et l'offrande de quelques boulettes de riz qu'il lance dans le fleuve. On se sert d'amarres pour diriger le radeau à son entrée, puis, une fois lancés, on implore de nouveau le Bouddha, et on attend les événements. Les Laotiens des bords du fleuve, les femmes aussi bien que les hommes, nagent comme de vrais poissons; l'eau est leur élément de prédilection; ils opèrent quelquefois le sauvetage des marchandises d'un radeau échoué, dans des positions qui feraient hésiter tout autre qu'eux. La cargaison recueillie, on va couper des bambous dans la forêt, on



Guérite servant aux bonzes pour faire des retraites religieuses. — Dessin de H. Catenacci d'après un dessin de M. L. Delaporte.

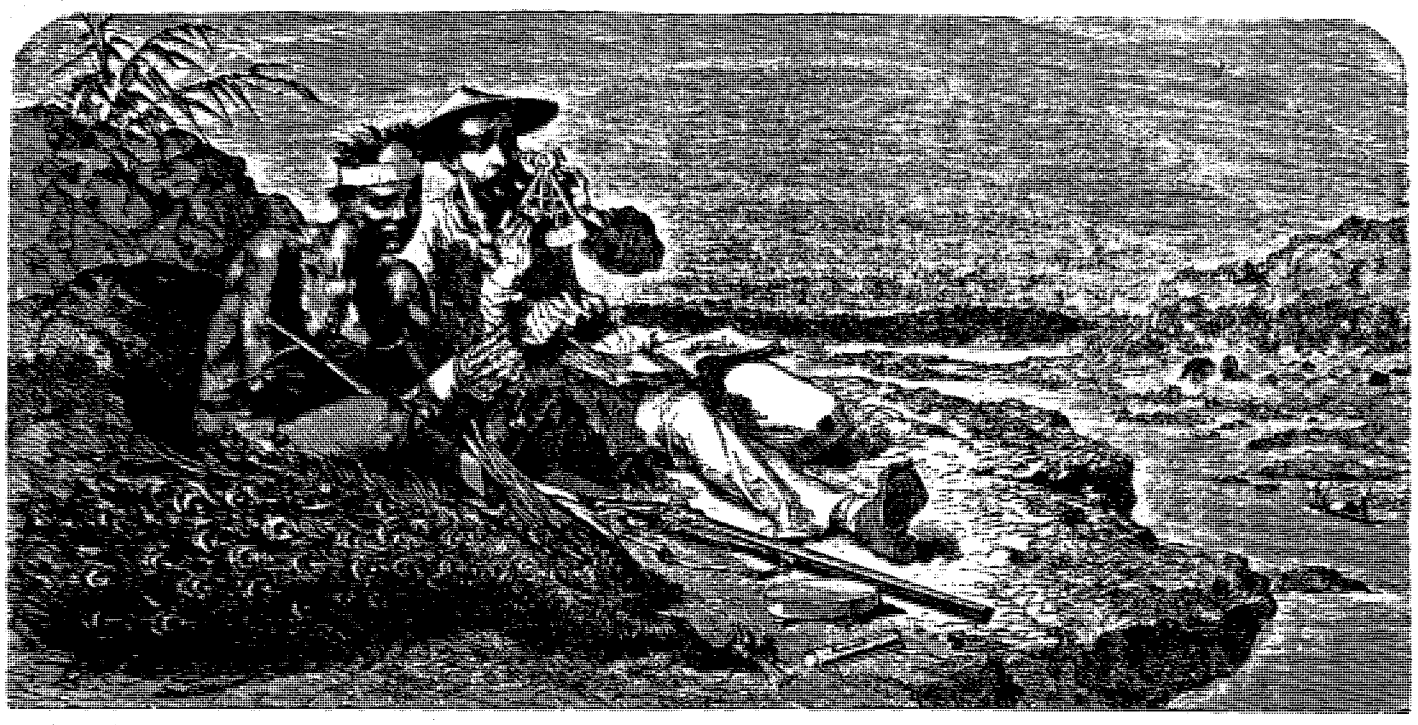
construit un nouveau radeau, et l'on continue bravement la route, en espérant une chance meilleure aux prochaines difficultés.

Pour passer le rapide, nous fûmes obligés de décharger notre barque, et de la traîner sur les rochers l'espace d'une cinquantaine de mètres. Avec une pirogue comme la nôtre, c'était besogne possible; mais quelle peine eussions-nous eue pour faire passer par là toute notre expédition! Nous avions mis plus d'une grande journée à franchir le rapide du Sé Moun. Dans cette partie du Mékong, il y avait une série ininterrompue de difficultés de tout genre. Le commandant de Lagrée avait donc sagement agi en faisant prendre la route de terre à l'expédition.

L'heure de midi approchant, je m'arrêtai pour faire mon observation habituelle. Pendant que je m'installais sur un rocher, j'avais aperçu, derrière une touffe de feuillage, une chevelure, puis un œil qui se montraient par instants. Bientôt l'œil avait été accompagné du second, puis un nez et enfin une tête tout entière apparut. Rassuré par mon immobilité et probablement intrigué par ma singulière occupation, un sauvage s'était approché timidement d'abord, puis, prenant confiance, avait cherché bientôt à voir lui aussi ce que je pouvais bien trouver là de si intéressant.

L. Delaporte.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Midi près Phu Lan. — Rencontre d'un sauvage. — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868.

V (suite).

Une rencontre. — Tourbillons et rapides. — Course en forêt. — Arrivée à Kémarat. — La haute-cour de justice. — Soirée musicale. Airs et instruments laotiens. — Dans la pagode. — Hospitalité des bonzes et tolérance religieuse au Laos.

(Texte de M. Delaporte.)

Ce sauvage était vraiment une bonne pâte de sauvage et facile à apprivoiser. Ma barbe, ma couleur l'intriguaient fort; mon fusil faisait son admiration. Tout à fait enhardi, il alla chercher derrière un arbre son arme, une petite arbalète en bois dur et flexible, qui lançait des flèches de bambou dont quelques-unes avaient une pointe de fer. Il était tout fier du produit de sa chasse : c'était un paon orné d'une queue magnifique, qu'il comptait échanger avec quelque marchand chinois.

J'eus toutes les peines du monde à décider ma nouvelle connaissance à se tenir tranquille pendant que j'essayais de faire son portrait. Les sauvages de ce pays sont très-superstitieux. En pareille circonstance, généralement ils avaient peur, croyant à quelque sortilége. Parfois ils se mettaient à trembler de tous leurs membres, ou bien, poussant des cris, ils s'enfuyaient à toutes jambes.

Mon nouvel ami supporta la terrible épreuve avec plus de courage; le portrait achevé, je lui souhaitai bonne chasse et le quittai en lui faisant cadeau d'un petit collier de verroterie pour sa femme.

Le 22 janvier au soir, nous aperçûmes Ban Yapeut, village où les voyageurs qui se rendent dans la province de Kham Tong Niai ont l'habitude de passer le fleuve. J'atteignis bientôt après les grands rochers qui forment Keng Yapeut, où je devais changer de rameurs.

Nous allumâmes notre feu, nous fîmes cuire notre riz et, la nuit venue, nous nous étendîmes sur le rocher, à la belle étoile, ou sous de petits toits improvisés. Fatigués comme nous l'étions, notre sommeil fut à peine troublé par les cris des éléphants sauvages qui fréquentent en assez grand nombre les collines de l'autre rive, et par le rugissement de quelque tigre égaré sur la plage.

Keng Yapeut est un des principaux rapides qu'on rencontre dans la traversée de Pak Moun à Kémarat. Au milieu du fleuve, les rochers resserrés ne laissent

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305 et 321.

qu'un passage étroit dans lequel il se précipite avec une extrême violence, tandis que vers les rives des rocs à peine couverts d'eau forment, de chaque côté, de petites cascades entremêlées de tourbillons extrêmement difficiles à franchir. Aussi fallut-il encore porter notre pirogue à travers les rochers, pour la remettre à flot au-dessus. J'étais désireux de connaître la profondeur des eaux à l'endroit de la passe, dans le fort du courant. Ce ne fut que par l'offre de quelques ticaux d'argent que je pus décider mes deux rameurs à me faire franchir le dangereux rapide. Nous étant élevés dans le courant, le long de la rive, nous gagnâmes le milieu du fleuve; à mesure que nous approchions, nous nous voyions entraînés avec une vitesse extrême, lorsque nous arrivâmes près d'une ligne blanche d'écume, existant à la rencontre du cours rapide des eaux et des contre-courants qui se forment derrière les rochers. Un vigoureux coup de pagaye donné à temps nous fit franchir l'endroit difficile, non sans voir notre embarcation à moitié remplie d'eau. Nous nous hâtâmes de nous écarter des grands tourbillons et des lames qui brisaient comme celles d'une mer agitée, et nous prîmes terre sur la rive opposée. Je gravis un rocher élevé, et qui pourtant était couvert par les hautes eaux pendant trois mois de l'année. De là je dominais tout le rapide, et il me fut facile d'en prendre le croquis (voy. p. 340).

Au-dessus de Keng Yapeut on rencontre Keng Kaak, puis le fleuve se resserre et coule d'un courant insensible, entre de hauts rochers escarpés dans un lit d'une grande profondeur. Pendant que nous remontions, mon interprète nous précédait ou nous suivait le long de la rive, espérant tirer quelques coups de fusil sur le gibier qui abondait dans ces régions rarement fréquentées. Emporté par son ardeur, il s'enfonça dans la forêt; comme il avait un guide et qu'il connaissait le lieu de la halte du soir, je continuai paisiblement ma route jusqu'à Keng Se-hon, que nous franchîmes sans accident, et nous parvînmes bientôt à Ban Se-hon. Il faisait nuit noire lorsque arrivèrent de leur côté mon interprète et son guide, tous deux exténués de fatigue, mais racontant monts et merveilles de leur excursion un peu forcée : éléphants, bœufs sauvages, tigres, cerfs, compagnies de paons et de poules, ils avaient vu tout cela, et, n'eût été le manque de munitions, ils fussent revenus accablés sous le poids de tout leur gibier. A de si beaux récits, comment ne pas se laisser tenter ? Comme je regrettais précisément de laisser derrière moi quelques points superficiellement étudiés, au lever de la lune je me rembarquai dans la petite pirogue qui m'avait amené et qui regagnait son village ; j'étais accompagné d'un chasseur du pays, et je laissais là mon interprète prendre un jour de repos dont il avait grand besoin.

Nous descendîmes doucement le courant entre les rochers. La nuit était splendide, la lune se réfléchissait sur la calme surface des eaux, et des forêts voisines sortaient une foule de bruits étranges. Au haut des grands arbres les paons poussaient leurs cris discordants, les grands cerfs bramaient sur les collines; parfois on entendait le rugissement sinistre d'un tigre qui glaçait d'effroi les autres habitants de la forêt. Tout à coup retentit au-dessus de nos têtes un bruit éclatant, suivi d'un grondement semblable au roulement du tonnerre ; et, près de nous, nous apercevons les formes noirâtres de quelques éléphants qui se meuvent sur les rochers.

Tout en jouissant de ce spectacle nocturne, nous naviguions rapidement, et, au point du jour, j'étais de nouveau à Keng Kaak (voy. p. 341).

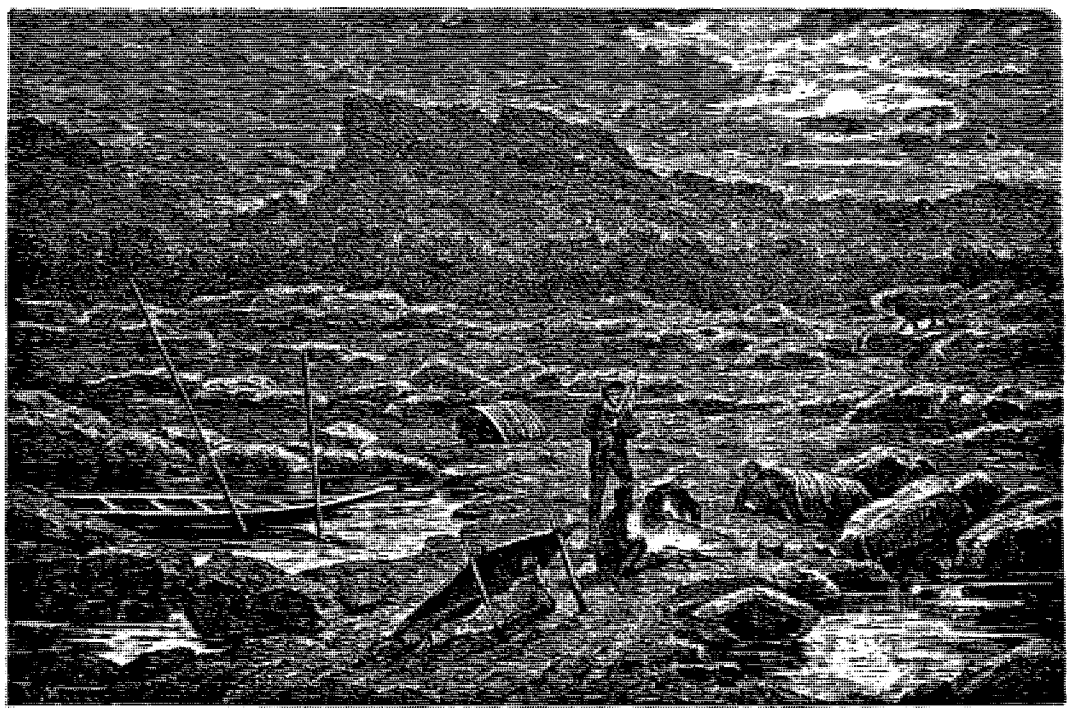
Je prends congé de mes rameurs et je saute sur la rive avec mon guide. A peine sommes-nous à terre, qu'une troupe de grands oiseaux, encore mal éveillés, volant lentement le long du lit d'un torrent, vient droit à nous. Au moment où ils vont passer au-dessus de nos têtes, mes deux balles abattent deux superbes paons, qui, foudroyés, tombent à quelques pas. Mon Laotien les a bientôt ramassés, liés ensemble et suspendus sur son épaule, et, sans être trop embarrassé de son fardeau, il me guide le long de la berge par de petits sentiers de lui connus. De temps en temps un caïman, dérangé dans son sommeil, se plonge lentement dans le fleuve, mais la chaleur augmente, et les paons que nous apercevions picorant dans les terrains frais, commencent à rentrer sous les grands arbres. Caché derrière un gros rocher, j'en surveille une bande attardée, et j'ai la chance d'atteindre un coq superbe que nous allons chercher, tandis que le reste de la bande s'envole en poussant les cris les plus discordants. Nous atteignons bientôt une hutte isolée au milieu des bois, et entourée d'une forte palissade de huit pieds de haut, servant aux indigènes de retraite contre les tigres. Puis nous quittons le fleuve, nous gravissons les collines qui le bordent et nous arrivons sur les plateaux. Nous ne sommes plus dans la forêt; les grands arbres, les lianes sans nombre ornées de fleurs aux mille couleurs ont disparu. Les plateaux sont formés de grès rougeâtre à peine couvert de terre végétale, les arbres sont clair-semés, rabougris, les herbes desséchées. Le rocher travaillé et creusé par les eaux depuis des siècles, affecte mille formes variées; et ses anfractuosités ou espèces de cuvettes sont encore à moitié pleines de l'eau qui couvrait la terre pendant la saison des pluies (voy. p. 343). Cependant les traces de gibier abondent; mon guide me fait remarquer les restes d'un cerf qui a servi de pâture aux tigres et aux chacals pendant la nuit; plus loin un troupeau de bœufs sauvages s'enfuit en soulevant des nuages de poussière.

Un instant nous nous rapprochons du fleuve : mon Laotien me montre les empreintes toutes fraîches de trois éléphants qui viennent de le traverser à la nage. Avec une adresse et des précautions infinies, ces animaux ont pu descendre une berge glissante et presque à pic; on voit dans la forêt, ouverte comme une large allée, la route qu'ils ont suivie.

La chaleur est accablante : je mouille mes vêtements et je tiens un mouchoir humide autour de ma tête, sous mon large chapeau de paille laotien. Chaque fois que nous rencontrons une mare ou quelque bassin creusé par les eaux dans le rocher, nous nous y plongeons pour y trouver un peu de fraîcheur. Ces réservoirs naturels ont été remplis quelques mois auparavant, à la saison des pluies. Déjà ils sont peuplés de magnifiques poissons, tant la vie a d'activité sous ces climats. Nous marchons avec peine, chargés des abondants produits de notre chasse. De grosses perdrix grises se lèvent encore sous nos pas; à peine ai-je le courage de leur envoyer quelques grains de plomb. Mais voilà dans le lointain des cocotiers, des palmiers aux tiges élancées : c'est notre village; nous y parvenons enfin. Nous le traversons en relevant un peu la tête. Arrivés auprès du rivage et à peine entrés dans la petite cabane qui nous est destinée, nous nous laissons tomber sur une natte, harassés de fatigue et de faim, satisfaits de notre journée, mais non moins heureux de la voir terminée.

Bientôt on nous annonça le chef du village, un bon vieillard qui vint me complimenter et m'offrir quelques rafraîchissements, des goyaves, des pamplemousses à chair rose, et d'excellents cocos dorés de l'espèce la plus délicate.

Tous ces fruits furent reçus avec empressement; mais, ne voulant pas être en reste avec mon hôte, qui devait d'ailleurs m'envoyer une barque pour le lendemain, je lui donnai une large part de mon gibier. J'en laissai une autre à mon guide, qui l'avait bien gagnée, et je gardai le reste pour moi. J'avais apporté, entre autres pièces, un jeune paon que je destinais à notre repas du soir; en un clin d'œil il fut dépouillé de sa brillante parure par les jeunes filles du village, qui étaient accourues pour voir l'étranger; elles se dispu-



Une halte de nuit près de Keng Kaak. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

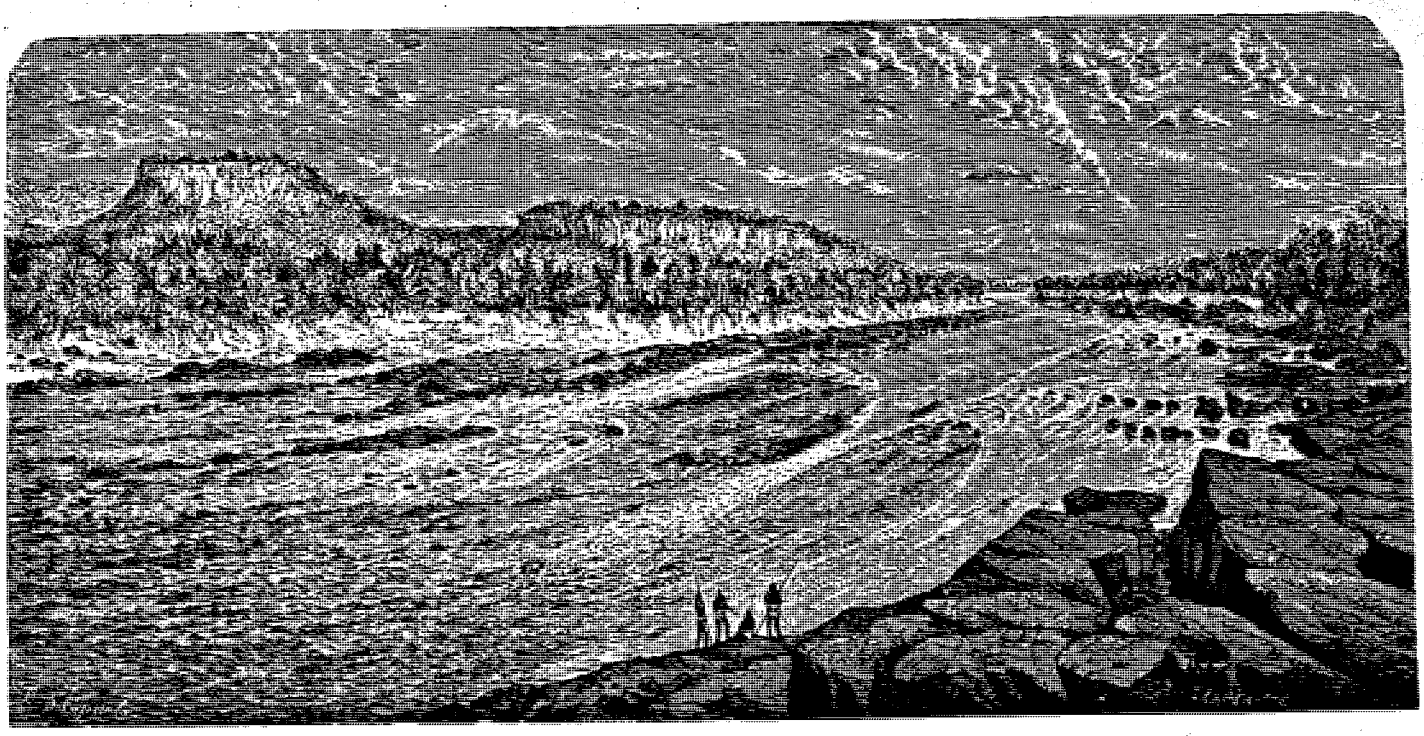
taient les plus jolies plumes et les entrelaçaient gracieusement dans leurs cheveux. Mon interprète surveillait la cuisine, et moi, couché sur ma natte, je contemplais ce charmant tableau en respirant avec un certain plaisir le fumet qui s'exhalait du paon embroché dans une baguette de bois et grillant au-dessus d'un grand feu allumé à la porte de ma cabane.

Au point du jour nous nous rembarquâmes; nous continuions à remonter péniblement, franchissant une série de rapides difficiles et dangereux. J'eus encore occasion de mesurer deux passages où le fleuve est contenu tout entier dans un lit de quarante-cinq à cinquante mètres de largeur. Le 24, à midi, nous atteignîmes un hameau de pêcheurs situé au-dessous d'un grand rapide. Tous les habitants étaient occupés à tendre et à retirer leurs filets près des rives et dans les contre-courants. A certaines époques, les poissons remontent en quantité énorme dans le haut du fleuve. Dans ces passages étroits, il est alors facile d'en pêcher un grand nombre. Notre pirogue s'étant trouvée un instant en travers du courant, une bande de poissons lancés sautèrent hors de l'eau pour franchir ce nouvel obstacle; quelques-uns tombèrent dans la pirogue. Nous en pûmes saisir deux ou trois; les autres, par de vigoureux coups de queue, eurent bientôt passé pardessus le bord et retombèrent dans l'eau.

J'approchais de Kémarat. Il me restait à voir Keng Konluang, où le fleuve, resserré entre de grands rochers, fait un coude brusque qui présenterait à la navigation, si jamais on osait la tenter dans cette partie du fleuve, un obstacle sérieux. Après avoir passé devant l'embouchure d'une rivière, Sé Bang-nuhong, qui à cette époque n'avait qu'un filet d'eau, tandis qu'à la saison des pluies elle est large de cent mètres et pro-

fonde de quinze, nous arrivâmes à Keng Kanien, le dernier grand rapide avant Kémarat. C'est dans cet endroit que se présenta de la façon la plus marquée le phénomène des grands tourbillons, que j'avais observé déjà plusieurs fois. A des intervalles réguliers, au-dessous des points où les eaux se réunissent dans des passages étroits, parmi les flots d'écume et les lames qui s'entre-choquent, un tourbillon se creuse, large et profond de plusieurs mètres; il est suivi de deux autres de moindres dimensions. Après deux ou trois minutes, ces tourbillons disparaissent pour se reformer bientôt et recommencer ainsi indéfiniment. Je montais une pirogue longue et légère. Mes huit pagayeurs essayèrent d'abord de s'aider du contre-courant et de lancer la pirogue de toute sa vitesse, pour franchir d'un seul coup en rasant la rive. Vains efforts! il fallut céder au torrent, et mes rameurs furent encore obligés de haler la pirogue hors de l'eau et de la porter à dos par-dessus les rochers.

De Keng Kanien à Kémarat, le lit du fleuve est parsemé de milliers de rochers de toutes formes et de toutes dimensions. Les hommes étaient continuellement dans l'eau, et ne cessaient guère de pousser, de soulever ou de porter la barque. Cependant les rochers disparaissaient peu à peu, et le courant se ralentissait sensiblement jusqu'au moment où le Mékong, redevenu un fleuve superbe, coulait à pleins bords dans son vaste lit. Nous atteignîmes alors le confluent d'une belle et large rivière, le Sé Banghien, et quelques minutes plus tard nous abordions sur la rive opposée, au pied de Kémarat. A peine à terre, je vis venir à ma rencontre un Laotien dont la tournure distinguée et la suite nombreuse m'annonçaient un important personnage. Grand, bien fait, drapé à la romaine dans



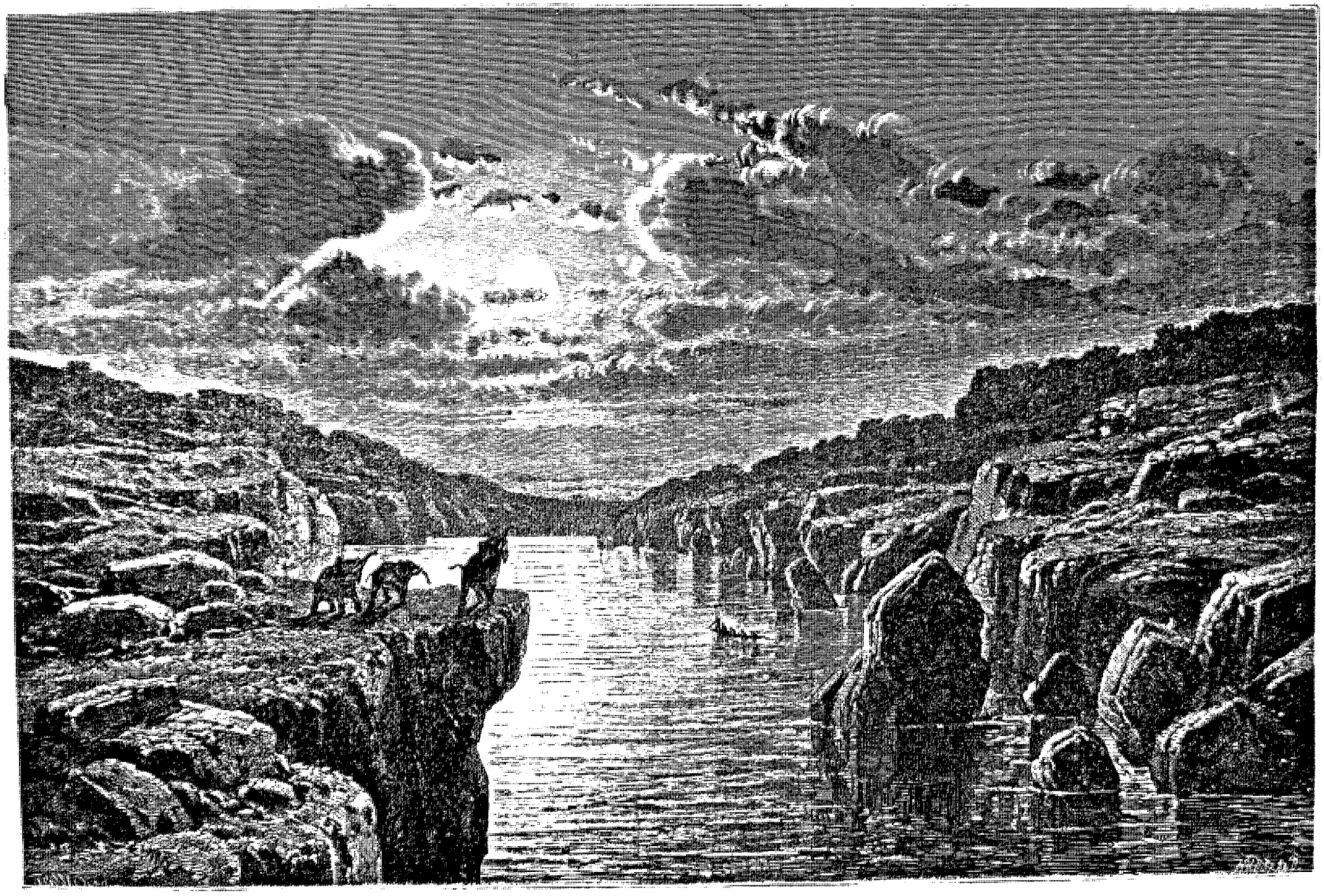
Keng Yapeut. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

une pièce d'étoffe qui couvrait toute la partie supérieure de son corps, il avait une démarche rare au Laos, et une figure vraiment remarquable : front haut, nez droit, yeux grands et beaux quoique un peu bridés, lèvres bien dessinées, visage orné d'une superbe barbe blanche qu'il laissait flotter au vent en redressant la tête (voy. p. 342). Ce personnage m'aborda sans embarras en m'adressant un compliment plein de civilité. Je lui rendis sa politesse d'un air digne, et notre connaissance fut aussitôt faite. Mon nouvel ami nous conduisit alors au sala préparé pour recevoir toute l'expédition, et il nous laissa bientôt, après avoir fait apporter les objets et les vivres dont nous avions besoin.

Une fois installé, je pris un repos dont j'avais grand besoin après les fatigues des précédentes journées. J'avais aussi fort à faire pour mettre en ordre les notes hydrographiques que j'avais recueillies de Pak Moun à Kémarat, au milieu des accidents de toutes sortes qui avaient rendu ma tâche extrêmement pénible.

Cependant je commençais à être impatient de voir arriver mes compagnons de voyage. Chaque jour, pendant que je faisais mes observations astronomiques, les habitants, réunis autour de moi, m'examinaient curieusement, ne sachant s'ils devaient sourire ou admirer; puis ils me demandèrent si, à travers ma lunette qui voyait tout, j'avais aperçu le commandant de Lagrée, et s'il allait bientôt arriver.

Enfin, dans la matinée du 30 janvier, on me prévint que les *falangs* approchaient, et presque aussitôt j'aperçus le lourd cortége des éléphants qui s'avançaient à pas mesurés. Les cornacs, assis sur leurs têtes puissantes, les excitaient en frappant leur peau épaisse avec une sorte de crochet de fer. Le cortége fit une brillante entrée au milieu de la population rassemblée sur son passage. Le docteur Joubert ouvrait la mar-



Descente du fleuve pendant la nuit, de Ban Se-hon à Keng Kaak. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte

che, portant dans ses bras son chien, son pauvre Fox, faible et malade; puis vinrent le docteur Thorel et M. de Carné, le fusil sur l'épaule. Nos Annamites, nos Tagals défilèrent gaiement à pied, sac et fusil au dos; nous avions trois malades couchés dans des cages d'éléphants. Enfin le seul Français de l'escorte qui nous restait, le marin Moëllo, un Breton brave et fidèle, précédait le commandant de Lagrée. Ce dernier parut escorté des autorités de Kémarat, qui étaient allées le complimenter un peu au delà de l'entrée de la ville. Nous échangeâmes de cordiales poignées de main, et nous nous racontâmes rapidement les principales péripéties de nos différents voyages (voy. p. 344).

La commission, retenue par les instances du roi, n'avait pu partir que le 23 janvier. La route que l'on suivit était tracée pour les chars, assez fréquentée et très-bonne dans cette saison. De temps en temps, la forêt rabougrie était entrecoupée de maigres rizières. Le peu d'eau qu'on rencontrait était salée; les puits mêmes ne donnaient qu'un liquide désagréable à boire.

Le second soir, on fit halte dans la forêt. Aussitôt que les chars eurent été mis en ordre et les bœufs attachés aux alentours, nos Laotiens se répandirent dans les bois le couteau à la main, et apportèrent bientôt des monceaux de bambous et de branches d'arbres avec lesquels ils eurent, en une demi-heure, construit une belle hutte en feuillage assez grande pour loger toute la commission. Puis ils se firent de petits gourbis; ils allumèrent de grands feux tout autour, et les plus fatigués s'endormirent pendant que d'autres montaient la garde et entretenaient les feux en chantant quelque récitatif langoureux de leur pays.

Le quatrième jour on atteignit Amnat. Là, les gens d'Oubôn furent congédiés; les deux mandarins du roi restèrent seuls pour achever de mériter les cadeaux que, suivant l'usage, le chef de l'expédition ne manquerait pas de leur offrir à leur départ. Ils se mirent de suite à l'œuvre pour rassembler les éléphants indispensables à la continuation du voyage. Pendant ce temps, nos voyageurs eurent le loisir de se promener aux alentours d'Amnat.

Le village d'Amnat est construit sur un petit mamelon s'élevant au milieu d'une plaine cultivée en rizières. Le pays environnant est commerçant et industrieux. On y exploite de riches mines de fer; on y cultive les vers à soie et l'insecte qui produit la laque.

Au pied même du village, au milieu des bosquets de bambous, mes compagnons remarquèrent des cercueils conservés en plein air, à la manière usitée chez quelques peuplades sauvages et dans certaines parties de la Chine. Avant d'être fermés, ces cercueils sont remplis de chaux vive, puis on les place sur quatre pieux qui les maintiennent à quelques pieds au-dessus du sol. On plante alentour une forte palissade pour les préserver de l'atteinte des animaux, et l'on recouvre le tout d'un petit toit de paille qui les abrite.



Un petit mandarin à Kémarat. — Dessin de Janet Lange d'après un dessin de M. L. Delaporte.

D'Amnat à Kémarat le trajet se fit en trois journées, à travers une forêt souvent aride et des terrains plus ondulés.

Le sala était vaste et commode; tout le monde y fut placé à l'aise. Hommes et bagages installés, vivres reçus et cadeaux échangés avec les mandarins de la ville, M. de Lagrée s'occupa de payer les cornacs et les porteurs de bagages, qui avaient hâte de regagner leurs villages. Nous avions parmi nos objets d'échange quelques gros rouleaux de fil de laiton, extrêmement apprécié dans ces contrées. Précisément on se servait encore à Kémarat de la monnaie de Bassac, c'est-à-dire de petits lingots d'un mélange de cuivre et d'étain. Notre laiton devenait un vrai trésor. Nous voici donc taillant notre fil de cuivre en morceaux proportionnés au rang des personnes à qui nous le donnions en payement. Nous fûmes ainsi débarrassés d'un grand poids, et nos Laotiens s'en allèrent contents, contents de peu il est vrai.

Le commandant de Lagrée aurait voulu se servir des lettres du roi de Siam, uniquement pour se procurer des moyens de transport, puis payer les hommes employés au prix du pays. Mais, sans cadeaux, les mandarins faisaient la sourde oreille, et il nous était

impossible à nous seuls de réunir le nombre d'hommes nécessaire. Quand les mandarins avaient reçu la gratification obligée, ils nous envoyaient leurs corvéables, qui étaient alors *censés* faire notre travail pour le compte de leurs maîtres. La récompense que nous leur donnions était donc plutôt une gratification qu'un salaire. J'étais caissier; j'insistais souvent près du commandant de Lagrée pour augmenter les rétributions. Mais lui, plus prudent, sut être économe, et bien lui en prit, car nous n'eûmes pas assez pour aller jusqu'au bout, malgré les dures privations que nous nous imposâmes pour ménager notre modique trésor.

Le docteur Joubert eut bientôt lié connaissance avec le mandarin qui m'avait reçu à mon débarquement. Ce Laotien, d'un esprit plus vif et plus intelligent que la plupart de ses compatriotes, aurait voulu tirer parti des riches mines de fer existant sur les plateaux dans les environs. Le docteur faisait avec lui de grandes courses, étudiant les terrains, expérimentant les minerais, pendant que M. Thorel s'enfonçait dans la forêt. M. de Carné et moi nous faisions des études de mœurs dans la ville ou aux environs.

Un jour nous passâmes devant le sala qui servait de palais de justice. La haute cour était en séance; nous nous fîmes expliquer l'affaire, qui ne manquait pas d'intérêt.

Un habitant de Kémarat, nouvellement marié, avait été obligé d'entreprendre un voyage. Son absence devait durer quelques jours à peine. Sa jeune femme l'avait accompagné les larmes aux yeux jusqu'à la barque qui devait l'emmener, et elle ne s'était séparée de lui qu'après lui avoir fait les plus tendres adieux. Les jours se succédèrent, puis les semaines, et bientôt deux grands mois s'écoulèrent sans qu'on reçût de nouvelles de l'absent. Or, un voisin célibataire s'était pendant ce temps épris des charmes de la pauvre dé-



Effet de destruction par les eaux sur les plateaux. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

laissée et avait essayé de lui faire oublier son malheur. Il réussit bientôt à lui persuader que c'en était fait de son mari, et que certainement elle ne le reverrait jamais; il parla tant et si bien que notre inconsolable ne tarda pas à être consolée et mariée.

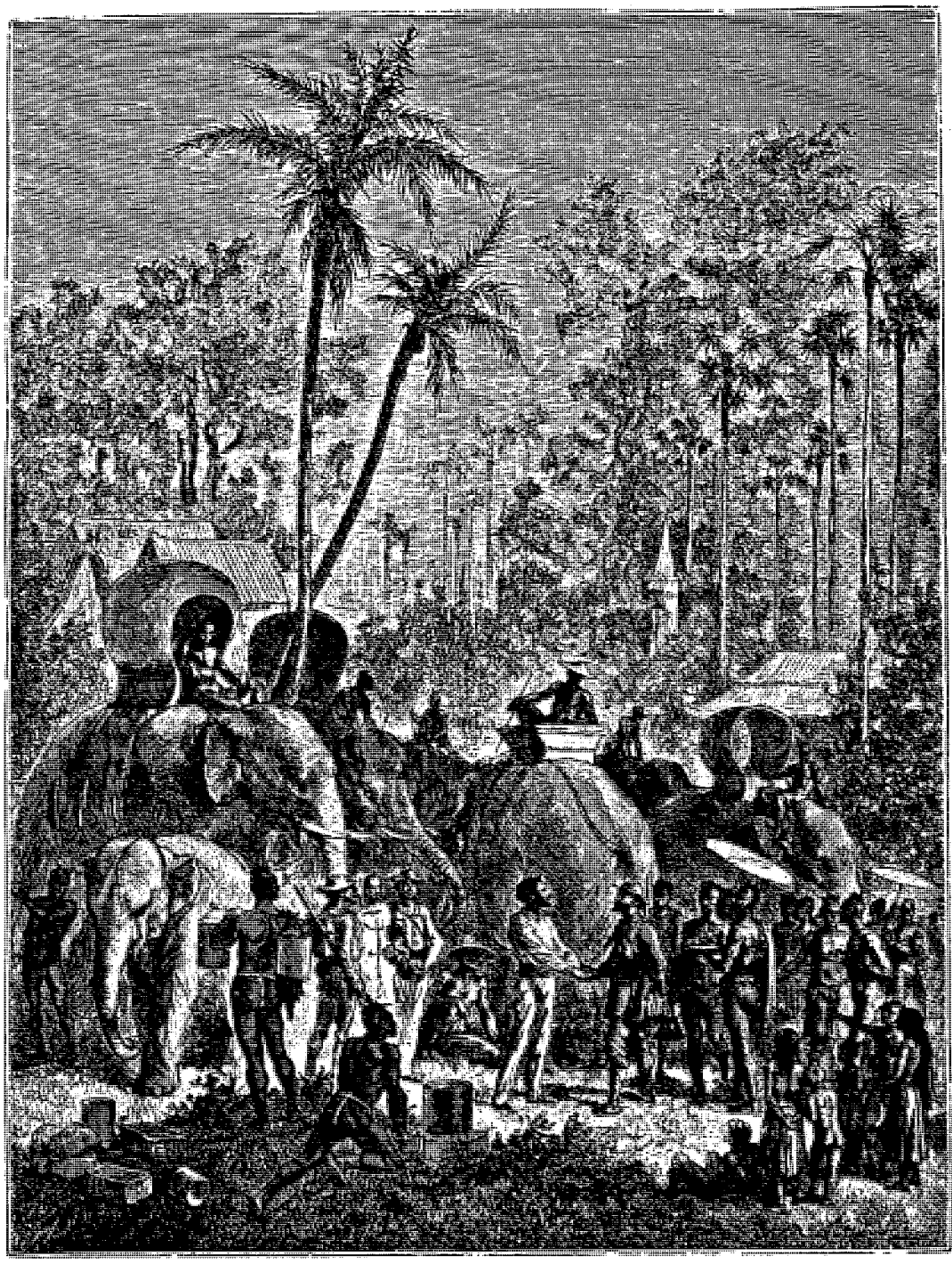
Au moment où l'on y pensait le moins, le mari, retenu en route par une grave maladie, débarque à Kémarat. Comment peindre sa douleur quand, en arrivant chez lui, il apprend la triste vérité? Sans perdre de temps, il se rend chez les parents de l'infidèle et leur raconte son infortune. Séance tenante, toute la famille va chercher la jeune femme, qui se tenait cachée chez son second mari, et la réintègre bon gré mal gré au premier domicile conjugal.

Mais cela ne se passa pas sans de vifs reproches de part et d'autre, et comme le mari, poussé à bout, s'oubliait jusqu'à administrer une trop sévère correction à sa coupable moitié, celle-ci sauta par une fenêtre et s'enfuit de nouveau chez son second mari, en lui jurant que rien désormais ne pourrait les séparer.

L'affaire en resta là pendant quelque temps; les parents et les amis essayèrent d'un accommodement, mais sans y réussir. Il fallut en référer au grand tribunal, devant lequel les trois délinquants comparurent le jour où nous étions présents. La jeune femme, accroupie à la manière laotienne, à la place des accusés, baissait langoureusement les yeux. Les trois familles rassemblées alentour étaient en grand émoi; le président les rappelait parfois au silence et à l'ordre. Tous les désœuvrés de la ville n'avaient pas manqué d'accourir pour assister à un débat si intéressant. Le pauvre mari, malade encore, faisait triste figure. Ses prétentions n'étaient pas exorbitantes : il demandait à reprendre sa femme. « Certainement, disait-il, il faut qu'un

mauvais esprit se soit emparé d'elle et l'ait rendue folle. Elle n'est pas méchante, et nous nous entendions si bien pendant les premiers jours de notre mariage! Qu'on me la rende, et je me charge de la faire revenir à de meilleurs sentiments. » La femme ne l'entendait pas ainsi, et les parents avaient fait en vain tous leurs efforts pour la ramener à la raison. Sa défense était simple : elle avait été abandonnée, oubliée, battue, et surtout elle aimait ailleurs. Aussi ne voulait-elle plus entendre parler de son premier mari, et mourrait-elle plutôt que d'être forcée de retourner avec lui. D'ailleurs, ce qui arrangerait bien des choses, son amant, touché de tant de tendresse, avait promis à la famille de magnifiques cadeaux de noce. Après des débats aussi longs qu'agités, le tribunal prononça son jugement.

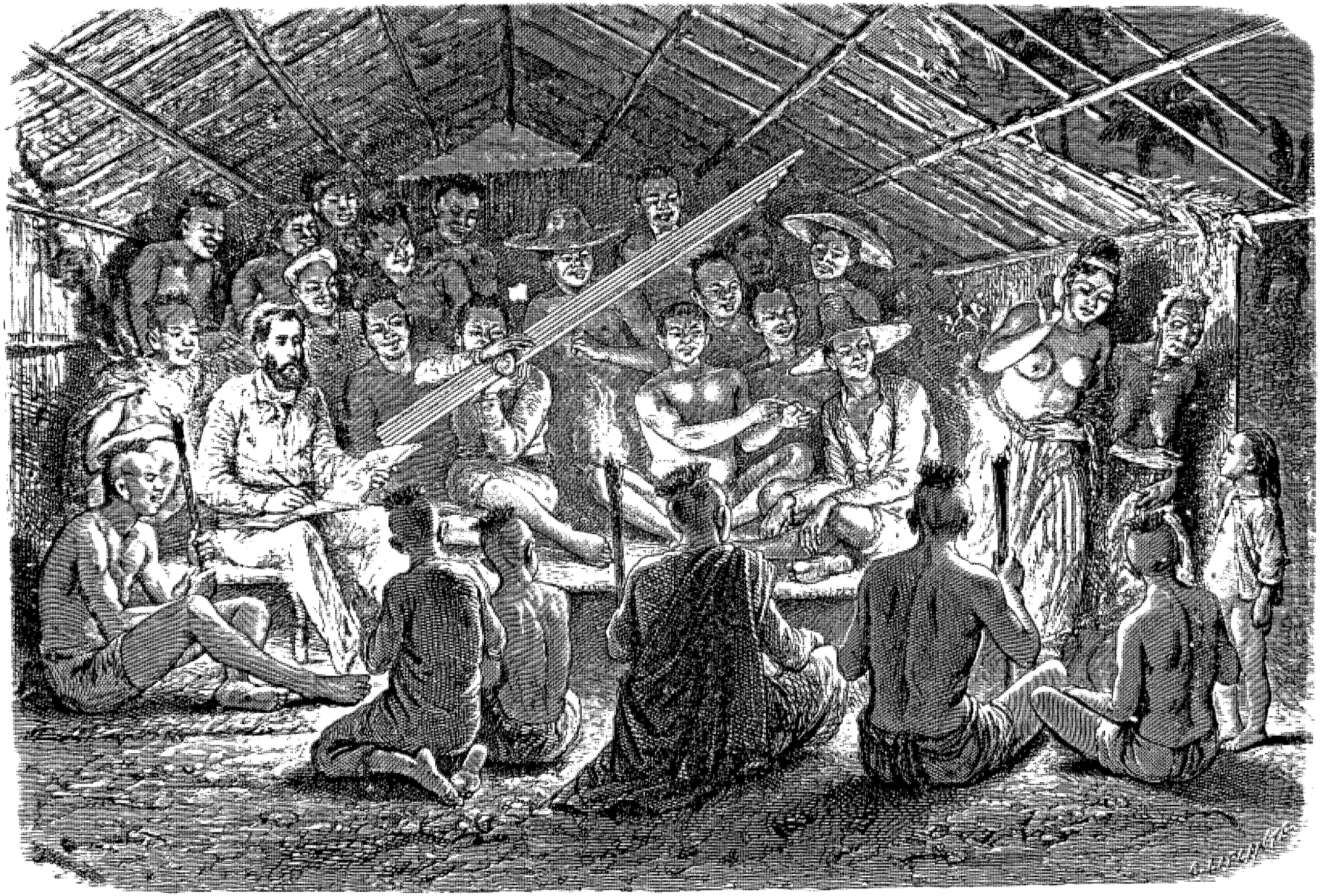
La belle fut condamnée à être exposée sur la place



M. Delaporte reçoit le commandant de Lagrée et le reste de l'expédition à leur arrivée à Kémarat.
Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

publique aux moqueries des passants, et à être corrigée d'importance à coups de verges; sa famille, à restituer au mari malheureux les cadeaux qu'il avait faits en prenant femme, à savoir : une paire de buffles, un bœuf et quelques objets de moindre importance; le complice, à payer également un fort dédommagement au mari, qui, de son côté, perdrait tous ses droits sur son infidèle; enfin, après qu'une forte amende aurait été avant tout soldée au tribunal par les trois parties et les autres dispositions du jugement exécutées, les plaideurs pourraient s'en retourner tranquillement chacun chez eux, et les deux amoureux auraient le droit de persévérer dans leurs nouvelles noces sans que personne eût rien à y redire.

Ce mémorable jugement rendu, tout le monde fut à peu près content. La jeune femme, honteuse en ap-



Soirée musicale au Laos. — Dessin de Janet Lange d'après un dessin de M. L. Delaporte.

parence, heureuse intérieurement, essuya bravement les plaisanteries de l'assistance, et reçut sans trop broncher une bonne volée de coups de rotin qui lui furent administrés sous les yeux d'une partie du tribunal. Puis elle fut emmenée par sa famille et celle de son second époux. — Les noces furent célébrées peu de jours après. Nous y étions invités, malheureusement nous quittâmes Kémarat sans pouvoir y assister.

Le commandant de Lagrée avait passé les premières journées de son séjour au sala, s'occupant de recevoir les autorités de la ville, les voyageurs ou les marchands passants pour en obtenir le plus de renseignements possibles. Il se décida à aller faire, à dos d'éléphant, une reconnaissance du cours supérieur du Sé Banghien, et une excursion de quelques jours chez les tribus sauvages qui sont disséminées dans les forêts environnantes.

Le 3 février, la petite caravane se mit en route. Nous la conduisîmes jusqu'au bord du fleuve, et nous nous amusâmes à voir les éléphants traverser le courant, partie à gué, partie à la nage. Quelquefois leur dos entier sortait de l'eau, d'autres fois l'extrémité seule de leur trompe se montrait au-dessus des vagues, ou bien, plongeant subitement, ils disparaissaient tout entiers. Nous les vîmes aborder au rivage, se secouer et lancer de l'eau avec leur trompe. Puis ils se mirent à genoux et on leur attacha la cage sur le dos; les voyageurs y montèrent, les cornacs prirent place, et la caravane disparut au milieu des arbres de la rive.

L'excursion se fit presque entièrement dans la forêt. M. de Lagrée rencontra plusieurs villages habités par des tribus Puthaï, Suè et Khas-Duon. La campagne rappelait celle des environs d'Oubôn; on y retrouvait des marais salants. Dans ces terres plus arides, l'arbre à résine ou *mai-chic* pousse en grande quantité, et les sauvages l'exploitent par places, en pratiquant intérieurement au bas du tronc des ouvertures en forme de godets où ils recueillent la résine qui coule goutte à goutte. Quand la récolte est terminée, on cicatrise la blessure avec le feu, et l'arbre en paraît peu atteint.

Je profitai du retour du commandant pour redescendre en barque jusqu'à Keng Kanien. Nous suivîmes le chenal en sondant; le courant était violent, de cinq à sept nœuds en moyenne. Tout à coup mon plomb de sonde se trouva engagé dans les rochers du fond; je ne voulus pas lâcher ma ligne; ce qui fit que notre barque tournoya et se remplit d'eau. Nous eûmes un moment d'émotion, mais nous en fûmes heureusement quittes pour la peur; mon plomb de sonde y resta, et je perdis dans la secousse l'album que j'avais apporté. Aussi le dessin du rapide que j'ai fait de mémoire est-il plutôt destiné à donner une idée des tourbillons qu'à représenter exactement Keng Kanien (voy. p. 348).

Le lendemain je fis une promenade qui devait me procurer des émotions plus douces. Le soir je cheminais en rêvant, dans le sentier conduisant à un hameau voisin; la route était bordée de grands mangliers, de tamariniers au feuillage léger, de palmiers, de grands bambous qui balançaient au vent leurs panaches. Mon attention fut éveillée par un chant accompagné d'un instrument harmonieux : je m'approchai et je vis, sous un vieux toit en ruine, une vingtaine d'hommes, paysans ou bateliers, se tenant serrés les uns près des autres; dans le fond, deux ou trois sauvages des montagnes se dissimulaient de leur mieux et osaient à peine se montrer. Au milieu étaient un chanteur et un musicien qui l'accompagnait en jouant de l'instrument laotien appelé *khèn*, dont les sons doux et mélancoliques rappellent les notes basses d'un hautbois joué avec une grande douceur. Quelques-uns de ces indigènes étaient déjà venus voir les Français à la ville. Ils s'empressèrent autour de moi, me firent asseoir à la meilleure place, et les musiciens reprirent leurs chants avec un nouveau zèle. Des coupes pleines de vin de riz servirent à rafraîchir les artistes ou les auditeurs altérés. Quelques-uns tenaient dans leurs mains de grosses torches qui projetaient une lueur rougeâtre sur la peau cuivrée des assistants. Le chanteur levait ses bras nus en l'air et agitait ses mains en cadence; de temps à autre, il s'adressait à l'un des assistants, et improvisait quelque plaisanterie qui excitait les rires de l'assemblée. On applaudissait en criant et en gesticulant quand il débitait quelque propos malin. Pendant que chacun était attentif, deux femmes, l'une vieille et ridée, l'autre jeune, jolie et fort bien faite, s'étaient approchées peu à peu pour voir l'étranger; elles paraissaient prendre goût au spectacle, et elles furent bientôt près du premier rang. Tout d'un coup, le chanteur me désigne d'une main à ses auditeurs, et de l'autre indiquant les deux curieuses, leur adressa, au milieu des ricanements de la société, quelques paroles fort piquantes sans doute, car voilà mes villageoises honteuses et confuses qui s'enfuirent en courant jusque dans leur maison.

Les Laotiens aiment et comprennent la musique incomparablement mieux que leurs voisins les Annamites et les Chinois. Leur instrument le plus remarquable, particulier au Laos (voy. p. 345), se nomme khèn. Il sert ordinairement à accompagner le chant. Parfois, dans les belles soirées ou les jours de fête, on rencontre des troupes de jeunes gens qui se promènent sur les chemins, jouant ensemble ou tour à tour. Le khèn se compose d'un nombre pair de bambous accouplés, dont les nœuds ont été coupés intérieurement, et qui forment comme des tuyaux d'orgue. On en compte de dix à seize, de grandeur progressive, attachés les uns aux autres, et réunis vers le bas par un bambou plus gros qu'ils traversent perpendiculairement. Ce dernier est muni, à l'une de ses extrémités, d'une petite embouchure semblable à celle d'une cornemuse, et communique avec tous les autres. L'instrument se tient entre les paumes des deux mains qui embrassent le gros bambou, les doigts venant s'appuyer un peu au-dessus et fermer les trous dont chacun des tuyaux est percé à cet endroit. Il résulte de

cette disposition qu'on peut faire sortir autant de sons à la fois qu'il y a de trous bouchés. Pour bien remplir l'instrument, il faut déployer un souffle puissant. Aussi se contente-t-on de jouer le plus souvent une série d'accords à trois ou quatre notes, lentes et ténues, qui sortent avec beaucoup de douceur et accompagnent agréablement les chants ou récitatifs, dont le rhythme est presque toujours langoureux. Il y a des instruments de diverses grandeurs : les plus petits, à l'usage des enfants, ont un mètre environ; les plus grands atteignent trois à quatre mètres environ, et dépassent en hauteur la plupart des salles des maisons ; on est obligé de les tenir inclinés pour s'en servir.

J'avais l'habitude, pendant notre séjour prolongé à Bassac, de m'asseoir, dans les belles soirées, sur un banc au pied d'un grand tamarinier, tout près de notre campement, et j'y passais des heures à jouer sur mon violon les airs qui me venaient à la mémoire. Chaque fois, j'étais entouré d'un cercle d'auditeurs attentifs qui essayaient, après m'avoir entendu, de reproduire les airs qu'ils retenaient le mieux (travail souvent impossible, à cause de l'imperfection de leurs instruments). Ce n'étaient pas les morceaux vifs et légers qui les frappaient le plus : *Orphée aux enfers* ou *la Belle Hélène* les laissaient assez froids, tandis que les motifs tristes et mélancoliques les impressionnaient parfois vivement. Plus tard, dans le cours de notre voyage, le Dr Joubert, qui avait une fort jolie voix, et moi, nous eûmes une fois le plaisir de faire venir les larmes aux yeux des femmes d'un des rois du Laos, en leur chantant le *Miserere* du *Trouvère* et les airs les plus émouvants de *Norma*.

Un de mes auditeurs les plus assidus était un étranger venu dans Bassac pour affaires, et qui ne manquait à aucune de mes soirées. Grâce à lui, je pus recueillir exactement quelques airs du pays qu'il me jouait sur



Tombeaux à Amnat. — Dessin de M. L. Delaporte.

une espèce de petite flûte nommée *cluï*, assez répandue au Laos. Les amateurs que j'avais entendus jusqu'alors variaient et agrémentaient tellement leurs morceaux, qu'il m'était impossible, au milieu de cette continuelle broderie, de démêler l'air primitif. L'artiste étranger, plus habile que ses rivaux, accentuait les airs d'une façon qui n'appartenait qu'à lui, et leur donnait un charme particulier. Aussi ai-je essayé de reproduire fidèlement dans l'air qui suit sa notation originale (voy. p. 350).

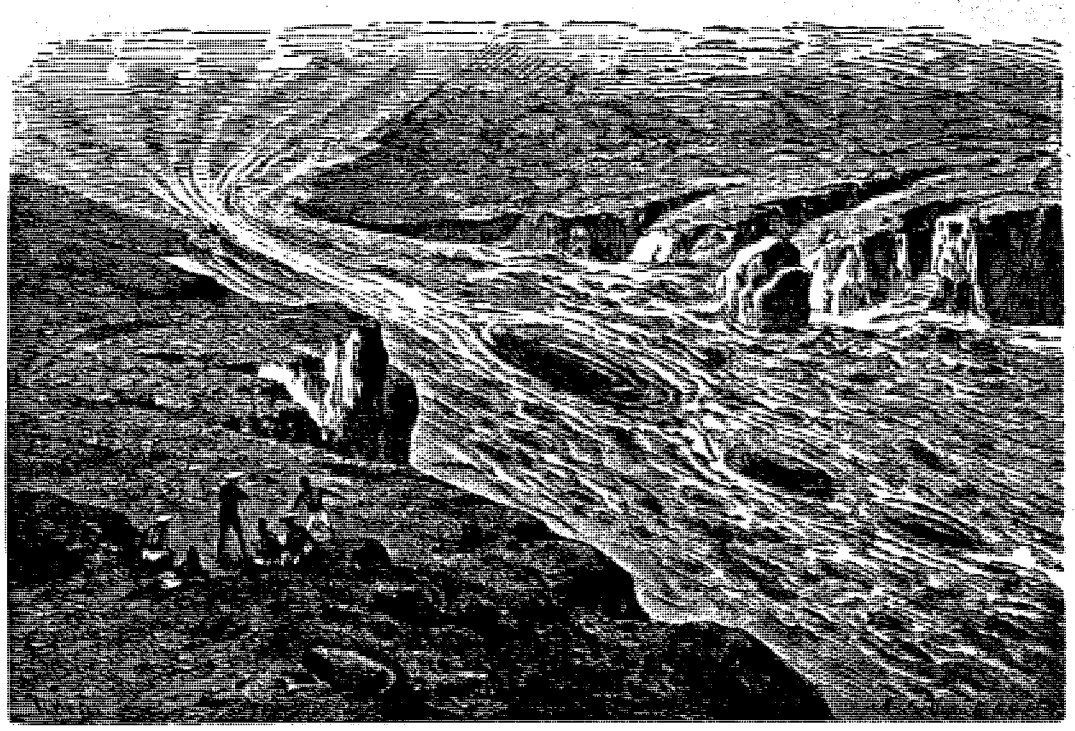
L'air primitif est suivi de deux variations. C'est, en effet, l'habitude des musiciens, qui jouent parfois des heures entières, d'improviser régulièrement, à la suite du chant principal, une longue série de variations. Ces fantaisies interminables sont le plus souvent caractérisées par l'addition au thème primitif d'une foule de notes d'agrément ou de trilles faciles à exécuter sur ce genre d'instrument. Du reste il faut bien dire, pour ne pas exagérer les talents musicaux des Laotiens, qu'ordinairement ils se contentent de jouer leurs airs dans un mouvement assez rapide, uniforme et sans expression. Parfois les deux instruments, le cluï et le khèn, se réunissent, l'un en jouant le chant, l'autre par une série d'accords cadencés formant l'accompagnement. Le duo n'est pas désagréable. Du reste, le lecteur pourra en avoir une idée approximative en supposant joué, par un flageolet et un harmonium en sourdine, l'air que je reproduis ici d'après mon artiste distingué de Bassac et un excellent joueur de khèn qu'il m'amena un soir (voy. p. 351).

Je reprends maintenant mon récit au point où je l'avais laissé avant cette digression sur l'art musical et sur les musiciens du Laos, et je reviens à la soirée dont je me trouvais l'auditeur inattendu. La nuit était

déjà avancée ; nos musiciens terminèrent la séance, et comme il était trop tard pour retourner à la ville, quelques-uns des assistants me conduisirent à la pagode du village. A mon arrivée, un bonze qui veillait encore m'offrit une natte et un petit coussin de bois pour y reposer ma tête. La pagode était occupée déjà par d'autres voyageurs qui dormaient dans un coin, étendus sur le plancher. Le bonze se retira, et je ne tardai pas à m'endormir à côté des compagnons que le hasard me donnait.

Ce n'était pas la première fois que je couchais dans une pagode ; combien de fois encore devais-je passer les jours et les nuits à l'abri de ces toits hospitaliers pendant la suite de notre expédition ? Dans ces pays, où les voyages sont peu fréquents, il n'existe ni hôtels ni auberges. Les étrangers n'ont pour refuge que les salas, construits exprès pour eux dans les villes et les grands bourgs, ou les pagodes dans les petits villages. C'est là qu'ils habitent pendant leur séjour. Dans les villes commerçantes, outre le sala, certaines pagodes sont particulièrement affectées au service des voyageurs, tandis que les autres demeurent réservées au culte. C'est dans celles-ci que les fidèles viennent de préférence accomplir leurs devoirs religieux. Il y règne constamment un profond silence et une demi-obscurité, plus propres au recueillement et à la prière.

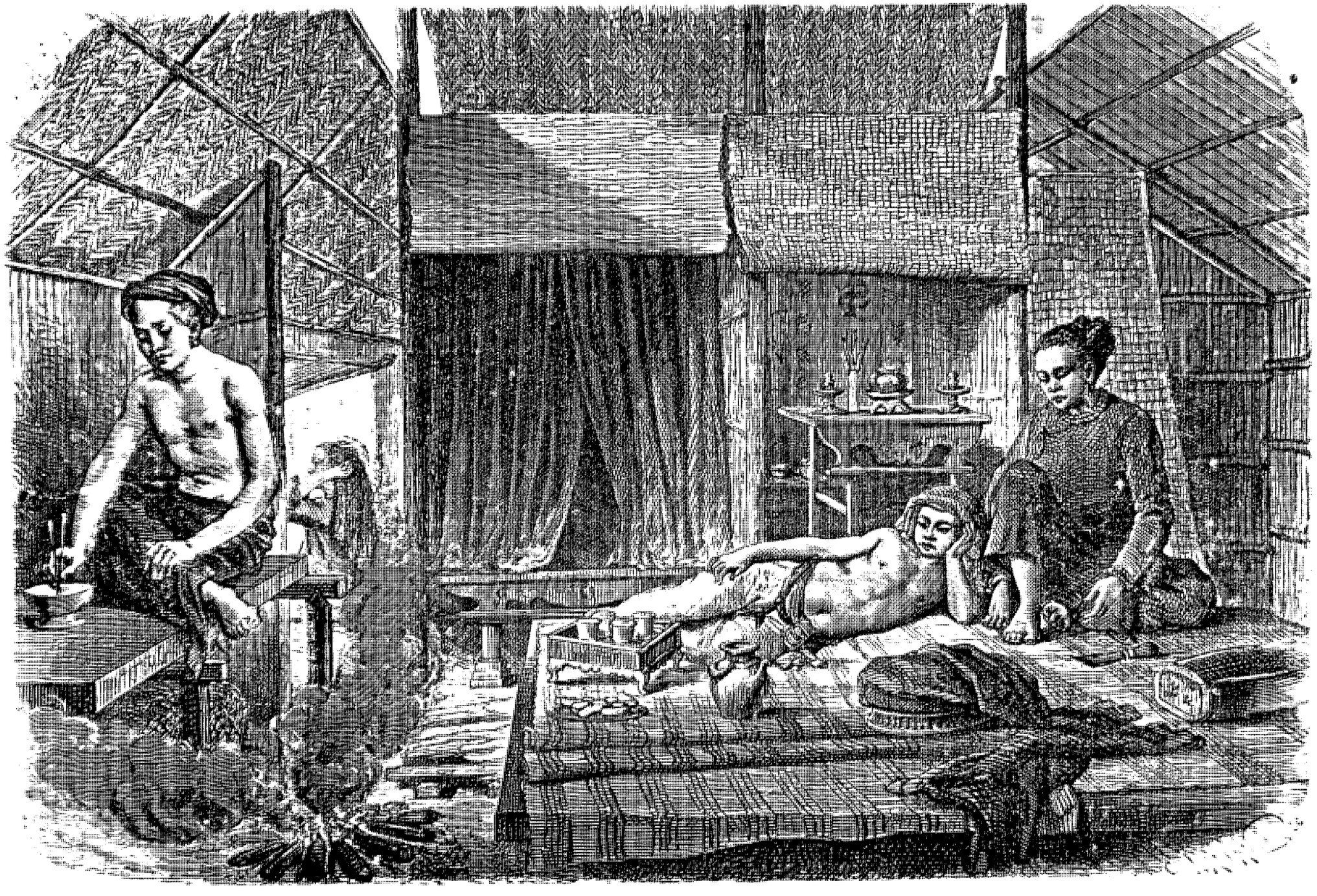
Dans les hameaux, il n'y a généralement qu'une pagode : les voyageurs s'y rendent directement, et ils ont si peu de besoins, que cela vaut pour eux le meilleur hôtel. Les bonzes accueillent tous les arrivants avec une égale cordialité, sans leur demander ni qui ils sont, ni où ils vont, ni ce qu'ils veulent ; sans s'inquiéter de connaître leur nationalité, leur religion, leur position sociale. Dès qu'un étranger a mis le pied dans la pagode, il est chez lui ; il y mange, il y fume, il y dort, en un mot il y vaque à toutes les occupations de sa vie



Grand tourbillon de Keng Kanien. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

habituelle avec autant de liberté que s'il était dans sa propre maison. Il semble qu'aussitôt entré, il soit sous la protection tutélaire du Bouddha et obtienne sa part du respect dû à son divin protecteur.

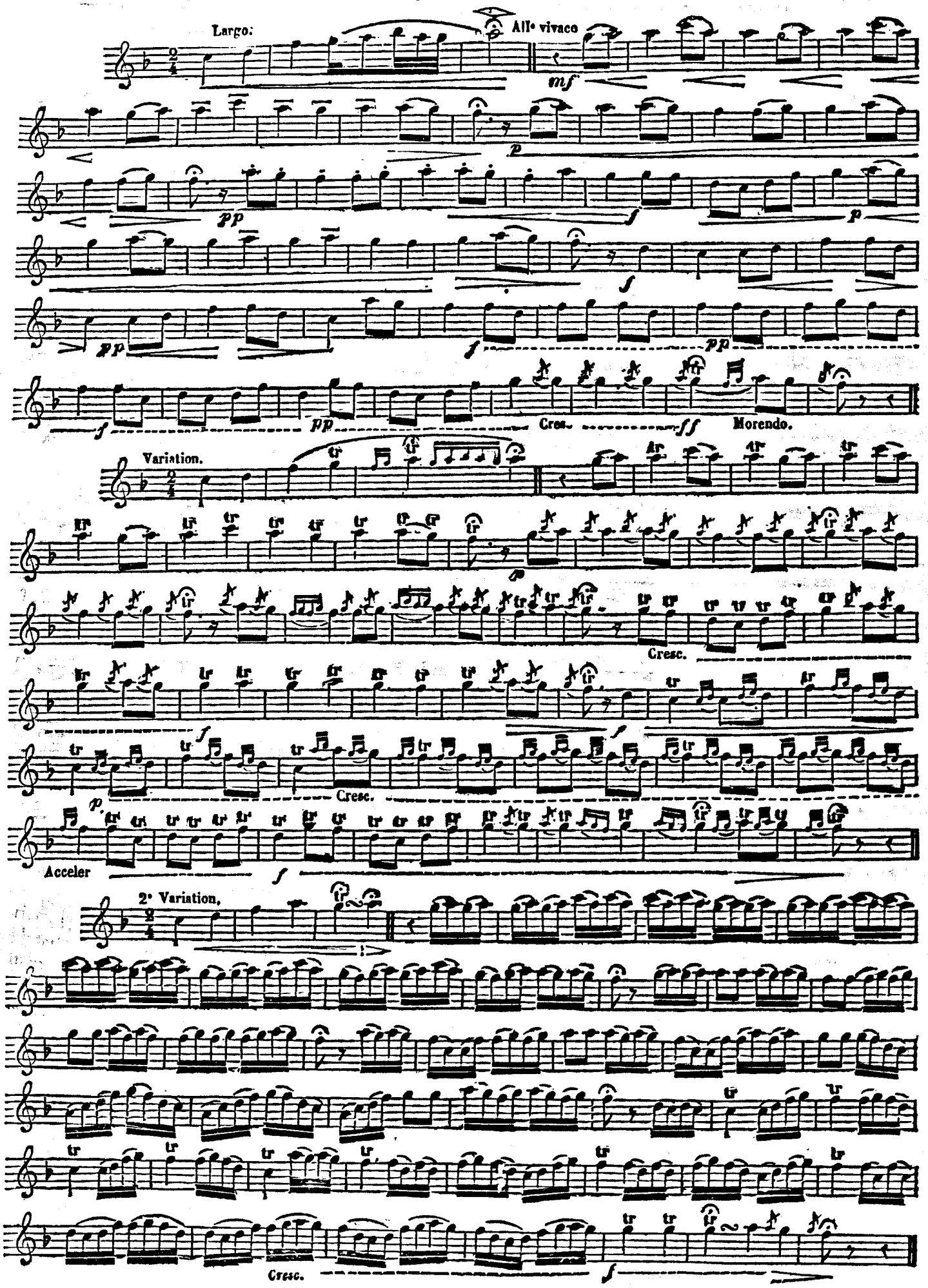
Cette hospitalité si complète offerte par les bonzes, au nom et pour ainsi dire à la place du Bouddha lui-même, m'a toujours paru l'un des traits les plus caractéristiques des mœurs religieuses de ces pays. Nous avons, pendant le cours de notre longue marche, demandé l'hospitalité dans plus de cent pagodes : que nous fussions seuls ou nombreux, bien portants ou malades, que nous séjournions une nuit ou plusieurs, toujours nous trouvions même accueil, même bienveillance et même empressement. Notre présence ne paraissait rien déranger dans les occupations habituelles des bonzes. Nous nous efforcions de gêner le moins possible l'accomplissement de leurs cérémonies simples et touchantes. Mais s'il arrivait parfois que quelque voyageur outrepassât les bornes d'une juste retenue, ils laissaient passer le fait inaperçu et donnaient rarement aucune marque d'impatience. D'ailleurs, plus nous avançâmes dans notre voyage, et plus nous eûmes d'occasions d'admirer la tolérance religieuse de ces peuples. On peut dire qu'elle est absolue chez les bouddhistes laotiens, et cela est d'autant plus à remarquer que leur sentiment religieux est fort développé et qu'ils semblent tous très-attachés à leur culte. Chez leurs voisins les Chinois la tolérance est aussi complète, mais elle est de plus alliée à une indifférence religieuse extraordinaire ; nous pourrons en citer plus tard des exemples remarquables. Aussi avions-nous peine à comprendre comment ces populations si patientes peuvent être amenées à exercer contre les missions européennes des actes de persé-



Un intérieur annamite à Lakon. — Dessin de Janet Lange d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

AIR AVEC VARIATIONS POUR CLUÏ.

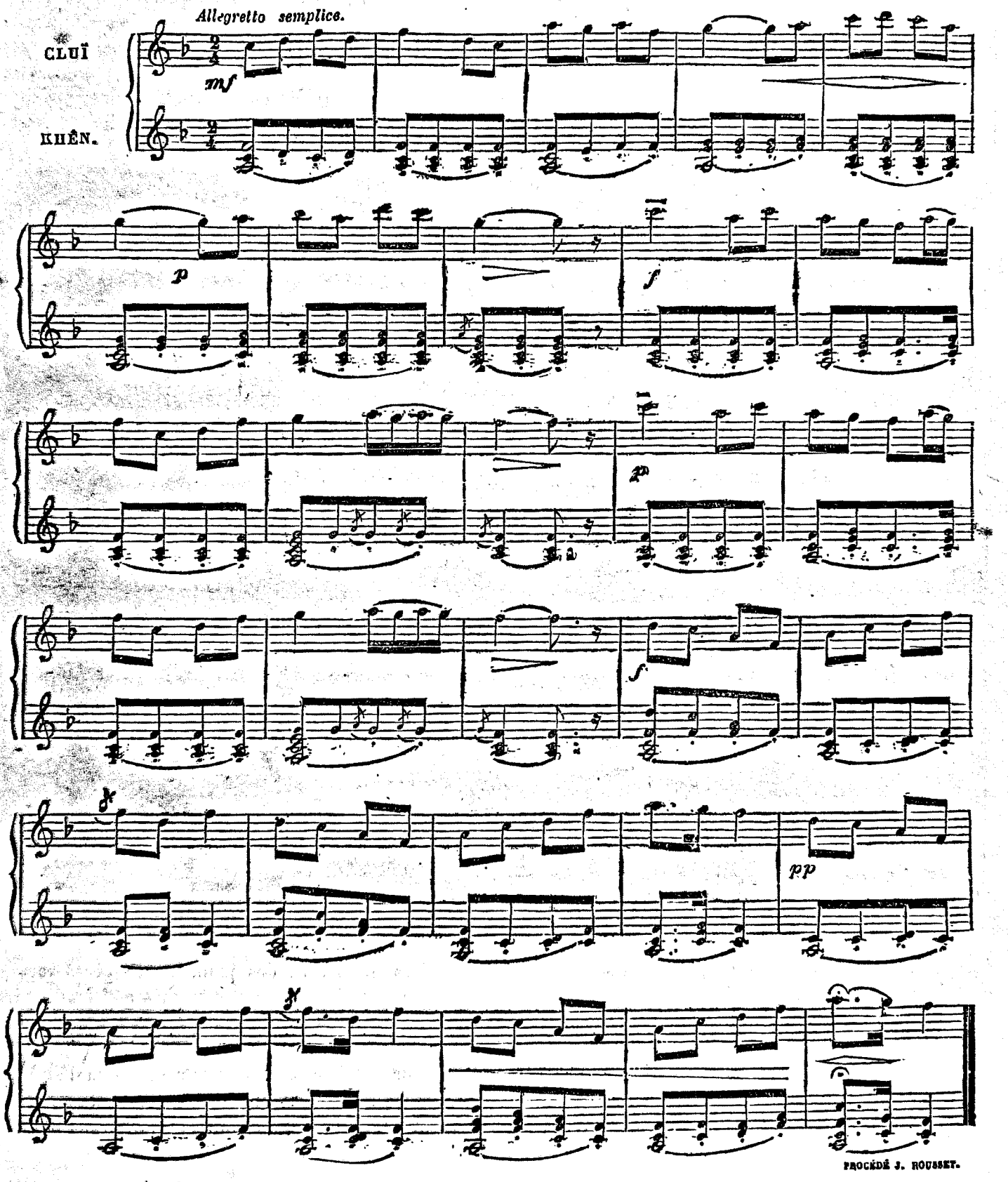
Noté par M. L. Delaporte.



cutions sanglantes dont le récit vient trop souvent nous affliger. Nous en causions fréquemment entre nous; partagés d'opinions sur cette grave question à notre départ de Saïgon, la succession des faits qui nous passaient sous les yeux avait fini par nous mettre tous d'accord. En présence des contrastes dont

DUO POUR CLUÏ ET KHÈN.

Noté par M. L. Delaporte.



nous étions frappés, nous ne pouvions nous empêcher de reconnaître que sous le rapport de la tolérance, la comparaison est entièrement à l'avantage des prêtres du Bouddha. Le commandant de Lagrée nous a raconté à ce sujet une petite anecdote bien simple, à laquelle je n'ajouterai aucune réflexion.

Dans une ville du Cambodge où il avait séjourné plusieurs mois, il avait fait la connaissance du chef des

bonzes d'une pagode en renom. C'était un vieillard érudit, affable et vénéré dans la contrée. M. de Lagrée passait souvent des heures entières à l'interroger et à s'instruire près de lui sur les mœurs, la religion et les antiquités du pays. Parfois, en allant lui rendre visite, il lui arrivait de se rencontrer avec un missionnaire établi dans la même ville, homme de science et de valeur. Le vieux bonze les recevait tous deux avec la plus grande cordialité; il s'empressait de leur faire les honneurs de sa pagode et de sa petite maison bâtie à côté. Mais, soit par distraction, soit pour toute autre cause, le missionnaire ne mettait guère le pied dans la pagode sans avoir le chapeau sur la tête, la pipe à la bouche, et il ne se gênait pas pour cracher, causer à haute voix et rire avec éclats. Son hôte ne semblait pas y faire la moindre attention. M. de Lagrée s'absenta quelques semaines; puis, rentrant à la ville, il reprit le cours de ses études et de ses visites à la pagode. Pendant quelque temps il n'y vit plus le missionnaire, dont l'absence laissait un vide dans les entretiens d'autrefois. Il en demanda la raison au vieux bonze. Celui-ci lui répondit d'une voix grave, mais sans amertume, qu'il s'était présenté chez le missionnaire et lui avait demandé à visiter sa petite



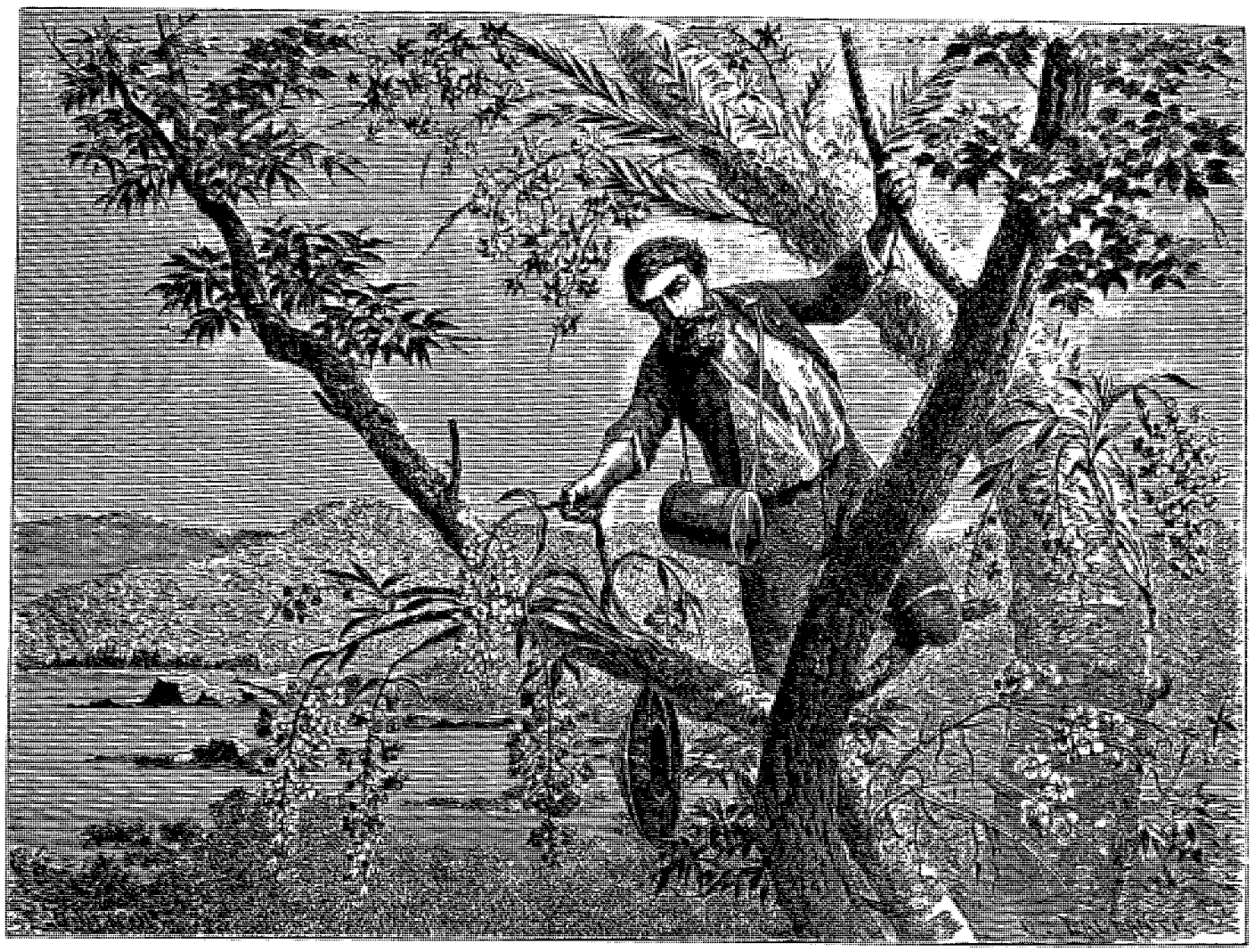
Cabane de Laotien pauvre. — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

église, mais qu'à sa grande surprise et à son profond chagrin sa demande avait été accueillie par un refus méprisant. Depuis lors leurs relations avaient cessé complétement.

Après avoir passé la nuit dans la pagode, j'en partis le matin pour Kémarat. En revenant, je remarquai sur le bord du sentier une charmante petite hutte, habitation d'un pauvre Laotien, véritable nid d'oiseau, supportée par quelques piquets, perdue au milieu d'arbres fruitiers de toutes sortes : un grand manglier, un tamarinier couvert de gousses de fruits, des bananiers en fleurs, des palmiers d'espèces variées, cocotiers, palmiers à sucre, coryphas aux feuilles immenses, aréquiers aux troncs desquels s'attachaient de longues tiges de bétel. Des plantes grimpantes s'étalaient sur le toit et couvraient un hangar à l'abri duquel la famille travaillait à confectionner de petits engins en minces lames de bambou pour pêcher dans les rizières.

L. Delaporte.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le docteur Thorel découvrant des orchidées épiphytes (voy. p. 367). — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. L. Delaporte

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INEDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868.

V (suite).

Une famille d'affranchis. — Petit drame. — Départ de Kémarat. — Rapide. — Navigation en eau calme. — Ban Mouk. — Muong Mai. Peunom. — Extérieur et intérieur du monument. — Histoire d'Alevy.

(Texte par M. L. Delaporte.)

Je m'approchai, je liai conversation avec les habitants de la cabane, et ils m'eurent bientôt conté toute leur histoire. C'était une famille d'esclaves affranchis, transformés en propriétaires laotiens, et vivant heureux dans leur petite maison. On les reconnaissait d'ailleurs à leurs oreilles largement percées et à leur couleur se rapprochant de celle de la suie, moins rouge que celle des Laotiens de la ville; car on rencontre quelquefois dans la campagne des paysans dont la peau est presque aussi sombre que celle des nègres. Les affranchis que j'avais devant les yeux, bien que vêtus et coiffés à la manière laotienne, conservaient le type des sauvages des montagnes de la rive gauche du Mékong, d'où ils étaient originaires. Après de longues années de fidèles services, leur maître leur avait rendu la liberté et fait cadeau du petit coin de terre sur lequel je voyais leur case construite, et dont le produit, joint à celui de leur pêche et de leur chasse, suffisait à tous leurs besoins.

Pendant notre long séjour au Laos, je n'ai rien retrouvé de semblable à ces tristes scènes d'esclavage qui nous avaient si vivement émus à Stung Treng

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321 et 337.

et dans le Cambodge ; rien qui m'ait rappelé ces barques chargées de malheureuses créatures humaines enchaînées, que des marchands d'esclaves, atroce engeance, venaient d'acheter dans les montagnes des bords du Se Cong et emmenaient au marché de Pnom Penh, en les accablant de mauvais traitements pour les habituer sans doute à leur nouvelle condition. Puisse une plaie si horrible disparaître bientôt d'une contrée sur laquelle la France exerce les droits de protectorat ! Au Laos, les esclaves n'ont le plus souvent rien qui puisse les distinguer des indigènes. Ce sont plutôt des domestiques que des esclaves, ils font partie de la maison. La loi règle les peines que peut leur infliger le maître, et punit sévèrement celui qui outrepasse ses droits. Si l'esclave commet une faute grave, il est traduit devant le tribunal qui le juge. En somme, en dehors de la privation de la liberté, ils ne semblent pas malheureux et leur condition diffère peu de celle de la plupart des habitants du pays.

Lorsque j'arrivai au sala, mes compagnons venaient d'achever leur déjeuner. Ils étaient encore tous réunis, les uns déjà au travail, les autres fumant quelques-unes de ces grosses cigarettes que les indigènes roulent dans des feuilles de bananier, et qu'ils portent souvent comme ornement dans le large trou pratiqué dès l'enfance au bas de leur oreille. A peine étais-je assis, que nous entendîmes un grand bruit et des vociférations. Tout à coup un homme à peu près nu et tout sanglant se précipita dans la cour par la barrière ouverte, et vint se jeter à nos pieds en implorant notre protection. Presque en même temps nous vîmes arriver une troupe de Laotiens armés de bâtons et de pierres; ils s'arrêtèrent sur le seuil de notre porte à la vue du malheureux dont nos docteurs s'étaient déjà approchés pour examiner ses blessures.

On nous eut bientôt raconté le petit drame qui s'achevait sous nos yeux.

A peu de distance du sala, s'élevaient au milieu d'un jardin les bâtiments d'habitation du gouverneur de Kémarat. Ce haut personnage était pour le moment en route vers Bankok, où l'avaient appelé les ordres de son souverain afin d'y régler quelques affaires de la province. Pour voyager plus rapidement, il avait laissé dans sa maison la plus grande partie de sa suite habituelle, ainsi que toutes ses femmes. Pendant l'absence du mari, l'une de ces dames avait été obsédée par les importunités d'un mauvais sujet qui avait osé la menacer. La dame prévint les amis du gouverneur, qui s'embusquèrent, attendirent le téméraire, l'assaillirent et le poursuivirent jusqu'à notre porte.

Quelques mandarins, arrivés sur ces entrefaites, nous firent comprendre que nous avions tort de nous occuper d'un si grand coupable et de lui témoigner un intérêt dont il n'était pas digne. Le malheureux faisait pitié à voir, il perdait du sang et s'affaiblissait de plus en plus. Le commandant de Lagrée leur répondit que la première chose à faire était de donner au blessé les soins que réclamait son triste état. Plus tard ils pourraient, s'ils le désiraient, le faire punir suivant les lois du pays.

Les acteurs et les spectateurs de la scène se retirèrent, sans trop comprendre et même en maugréant un peu. Bientôt après, nous vîmes arriver le père et la mère du blessé. Les pauvres gens ne savaient comment nous remercier de ce que nous avions fait pour leur fils alors que tout le monde était irrité contre lui; et pendant le peu de temps que nous passâmes encore à Kémarat, ils ne cessèrent, malgré nos refus, de nous apporter les seules richesses qu'ils eussent à nous offrir, les meilleurs fruits de leur jardin, les plus beaux poissons du fleuve.

Le matin du 14 février, nous faisions nos adieux aux autorités et nous nous disposions à quitter Kémarat. On nous avait apprêté six grandes barques, et, outre nos bateliers ordinaires, nous n'emmenions pas moins de quatre-vingts hommes pour nous aider à franchir une dernière ligne de rochers qui barre le fleuve à une lieue en amont de la ville.

Absorbé désormais, en l'absence de M. Garnier, par le soin des chronomètres et par le tracé du cours du fleuve, j'ai remis au docteur Joubert la tâche importante de surveiller les bagages. Il faut le voir debout, sur le haut de la rive, donnant ses ordres, comme un général, à la troupe des indigènes qui obéissent en courant, tant sa belle prestance leur impose de crainte et de respect. On sait en effet que chez les Orientaux l'embonpoint et la haute taille sont regardés comme des faveurs des dieux; l'homme qui possède ces précieux avantages leur semble désigné tout naturellement pour le commandement, et chacun se soumet à lui comme par instinct.

Partis vers le milieu du jour, nous campons le soir en plein lit du Mékong, et nous passons la nuit sur des blocs de grès qui font partie du rapide. Nous entendons près de nous le fleuve mugir en se brisant sur les rochers. Le courant est d'une extrême violence, les rocs, couverts d'écume, sont inabordables. Impossible de trouver un seul passage où nous puissions remonter dans nos barques. Aussi dès le matin sont-elles déchargées des bagages que les indigènes vont avoir à transporter jusqu'à l'endroit où le fleuve redeviendra praticable. Puis nous halons successivement toutes nos pirogues vides en suivant un petit chenal naturel large de quelques mètres, hérissé de rochers, et dans lequel l'eau court en formant une succession de rapides et de cascades. Toute la journée est employée à cette pénible besogne, et c'est seulement au coucher du soleil que nous pouvons congédier le supplément de travailleurs que nous avaient donnés fort à propos les autorités de Kémarat.

Au-dessus de ce dernier rapide, le fleuve redevient magnifique. Il coule sur une largeur de deux mille mètres dans une plaine immense, riche terrain d'alluvion couvert de la végétation la plus puissante. Nous rencontrons bientôt quelques îlots verts, aux berges garnies de plantations de coton ou de tabac. De la rive

gauche nous passons à la droite, et nous nous engageons dans un bras étroit qui abrége notre route. Des deux côtés, les grands arbres surplombent sur nos têtes; penchés vers le fleuve, les palmiers, les lianes et les bouquets de bambous s'entre-croisent et forment des masses de verdure qui étincellent au soleil. Quelle vie, quelle lumière dans cette nature tropicale! Que nous tournions nos regards ou sur l'eau du fleuve qui scintille, ou sur le sable enflammé du rivage, ou sur la végétation inondée de soleil, nous sommes éblouis. Qui n'a vu ces merveilleux effets de lumière ne peut se les figurer. Les couleurs les plus vives, les plus tranchantes, s'encadrent naturellement et s'harmonisent dans ces splendides paysages. Les luxuriants tableaux de la nature sont encore plus brillants et plus complets lorsque aux jours de fête les indigènes se promènent dans les campagnes vêtus de pièces de soie aux nuances les plus éclatantes et les plus variées.

Nos barques naviguent maintenant dans une eau calme, les bateliers pour se délasser quittent leurs grandes perches en bambou dont le maniement est si pénible et se mettent aux rames.

Pendant que nous avançons le long du rivage, une troupe de petits singes aux couleurs bizarres descend de branche en branche jusqu'à terre et nous amuse par ses sauts et ses gambades. Ils ont le poil gris et le visage noir ; une grande barbe blanche va d'une de leurs oreilles à l'autre. Aucun de nous n'a la pensée de décharger son fusil sur ces innocents animaux dont la chair ne procure qu'un médiocre régal : nous gardons notre poudre pour de meilleures occasions. Bientôt nous approchons d'un hameau; la troupe folâtre s'arrête alors et rentre dans la forêt.

Le lendemain, avant le jour, nous nous remettons en route : nous avançons rapidement quand nous voyons notre première barque s'arrêter, puis nos bateliers sauter dans l'eau et s'avancer sur la grève. Ils ont aperçu le cadavre d'un jeune cerf étendu sur le sable. Tout autour de larges traces attestent le passage du tigre qui l'a tué quelques heures auparavant lorsqu'il venait se désaltérer au fleuve. Pendant la saison sèche, l'eau devient si rare que les animaux de la forêt accourent de plusieurs lieues pour boire. Le tigre se met alors en embuscade dans les passages les plus fréquentés et fait ainsi sans peine une chasse abondante. Quelquefois il abandonne sa proie à peine entamée. Aussi nous est-il arrivé fréquemment de faire de pareilles trouvailles. Nous devons même l'avouer, le gros gibier que nous avons mangé dans ces parages était plus souvent abattu par le tigre que par nous-mêmes. Il ne faudrait pas croire en effet que la chasse fût facile pour nous qui n'avions pas l'attirail nécessaire à des chasseurs de profession : aussi le plus souvent nous nous contentions de décharger notre fusil sur le gibier que le hasard faisait passer à notre portée. Tout animal qui n'était pas tué sur le coup était perdu. Comment l'atteindre sans chiens dans ces grands bois pleins de fourrés impénétrables et dont on ne voyait jamais la fin ?

Notre récit, en effet, se passe pour ainsi dire dans une seule et interminable forêt. Nous y sommes entrés dans le Cambodge, et nous n'en sommes sortis qu'en mettant le pied sur la terre de Chine, dix-huit mois plus tard. Plaines, collines, montagnes, étaient partout couvertes d'une végétation tropicale. Faisions-nous l'ascension d'un sommet élevé, nous découvrions tout autour de nous de vastes horizons d'un vert sombre; souvent on n'y distinguait aucun lieu habité. D'autres fois les villages et les rizières qui les entouraient ne paraissaient que de petits îlots perdus au milieu d'un immense océan de verdure. La surface cultivée n'est rien en comparaison de l'étendue envahie par les bois. Quelle carrière ouverte aux colonisateurs que cette terre qui pourrait facilement nourrir le centuple de ses habitants !

Le 22 février, à onze heures du matin, nos barques s'arrêtaient sur la rive droite du fleuve en face de l'embouchure d'une large rivière, le Sé Bangfay. Nous apprîmes plus tard que ce cours d'eau descend des hautes montagnes calcaires qui s'étendent un peu plus haut entre le fleuve et la Cochinchine. Au dire des indigènes, il disparaît pendant quelques lieues de son cours, s'enfonçant au-dessous d'une de ces montagnes pour ne reparaître que de l'autre côté de la masse de rochers.

Nous gravîmes un escalier ou plutôt une échelle de cinquante pieds de haut, appuyée sur la berge à pic. A droite et à gauche du débarcadère, quelques cases soigneusement construites formaient un petit village d'une apparence plus riche qu'à l'ordinaire. Perpendiculairement au fleuve une étroite avenue se perdait à travers une multitude de palmiers. En suivant des yeux sa direction on apercevait dans le lointain, au milieu des arbres, le sommet d'une haute pyramide surmontée d'une flèche dorée, et en effet, bientôt après nous arrivâmes près du monument de Peunom, sanctuaire révéré dans une grande partie du Laos et dont on nous avait parlé dès Bassac.

Quelle que fût mon impatience, il me fallut d'abord faire l'observation habituelle de midi, après quoi je me hâtai de rejoindre mes compagnons, qui avaient déjà commencé leur visite. On nous avait tant vanté la beauté du monument et son antiquité perdue dans la nuit des temps, que nous avions espéré rencontrer à Peunom une de ces merveilleuses ruines khmers si nombreuses au début de notre voyage. Malheureusement cet espoir fut déçu, et nous nous trouvâmes en face d'un édifice de construction inférieure et d'origine relativement moderne. Cependant cette haute pyramide s'élevant au milieu d'une foule de clochers et de flèches élégantes, environnés de cocotiers penchés, de légers aréquiers et de grands palmiers droits comme des colonnes, présentait sous le ciel embrasé un coup d'œil d'ensemble imposant et pittoresque.

Le monument se compose, au centre, d'une grande pyramide massive, à base carrée, très-haute et très-

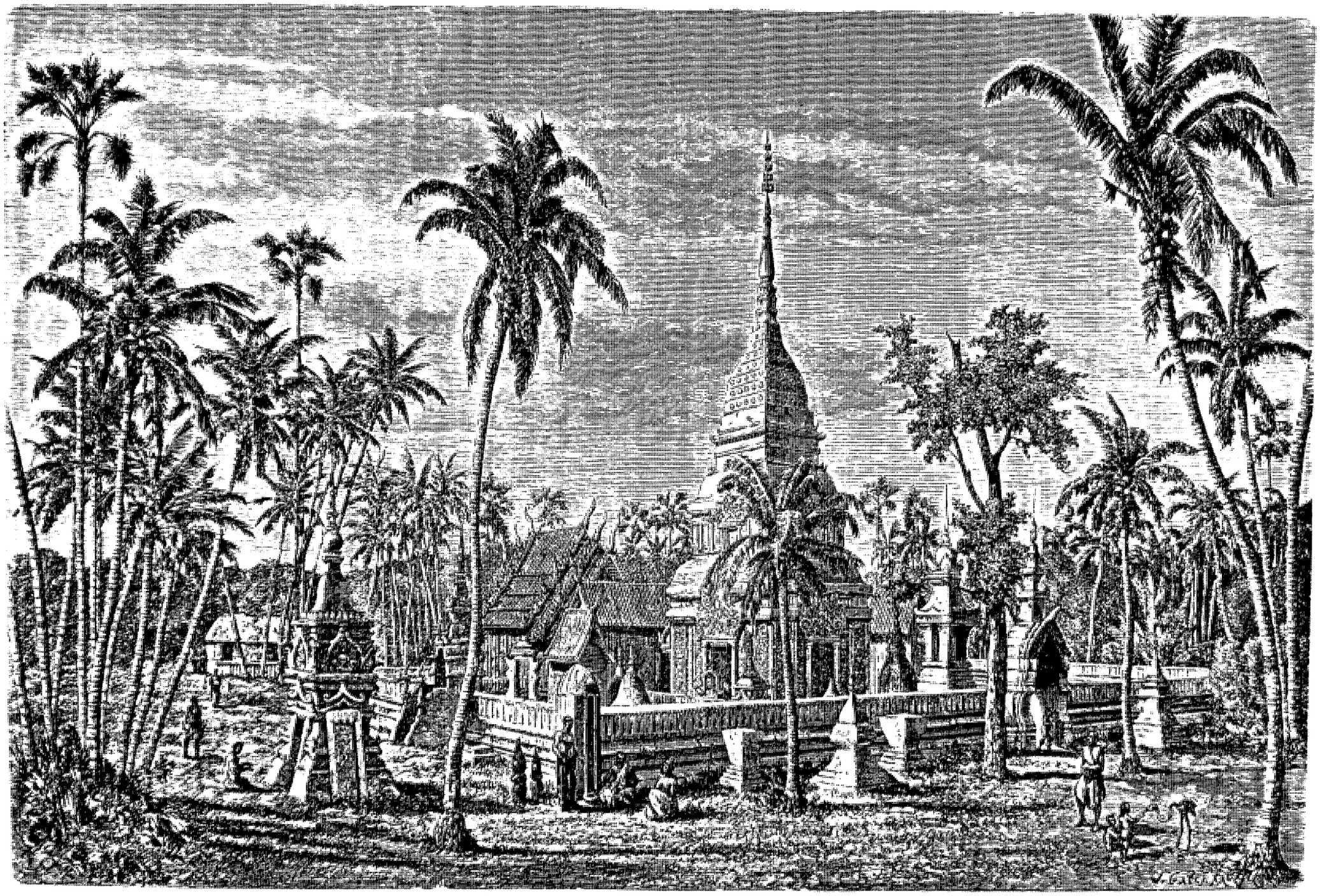
élancée. Son sommet se termine par une flèche portant une suite de petites couronnes métalliques garnies de clochettes. Jadis toute la pyramide était dorée. Elle est entourée d'une triple enceinte de murs parallèles à chacune de ses faces, et ornés de moulures représentant des feuilles d'arbre ou des arabesques. Chaque enceinte a trois portes avec clochetons et encadrement. Dans l'espace compris entre les murailles, sont construits sans ordre une foule de petits monuments également terminés par des flèches garnies de clochettes. Ces tombeaux s'élèvent sur l'emplacement où ont été déposées les cendres de quelque saint personnage. Dans l'axe de la pyramide, à l'orient et à la hauteur de la troisième enceinte, une pagode toute neuve a été bâtie selon le dernier style siamois. Elle est entourée d'une colonnade légère. Son toit, à cinq étages superposés, se recourbe aux extrémités; toutes les arêtes sont couvertes de dentelures en petits ouvrages de terre cuite, et terminées par des pointes hardiment relevées vers le ciel. Ce temple est situé sur l'emplacement d'un autre très-ancien qui était tombé en ruines. On y entre, à chaque bout, par une double porte en bois remarquablement sculptée et représentant des personnages ou des animaux symboliques.

Cette première inspection terminée, je fis choix d'un point de vue favorable et je m'y installai avec mes crayons pour toute la journée. La pagode avait un air de fête. Tout autour étaient plantés de longs bambous portant à leur sommet de minces flammes de couleur qui ondulaient au gré du vent. De nombreux pèlerins, vêtus de leurs plus beaux costumes, se promenaient, faisaient leurs stations aux tombeaux des principaux saints, s'agenouillaient et priaient en brûlant des cierges. Quelques-uns collaient sur la pyramide des feuilles d'or en offrande. Des bonzes drapés dans leurs pièces d'étoffe jaune, quelques bonzesses, reconnaissables à leur tête rasée et à leur costume blanc, étaient agenouillés çà et là et semblaient abîmés dans de pieuses méditations. Pendant que j'étais tout à mon dessin, le commandant de Lagrée mesurait et prenait le plan du monument. Un examen plus attentif nous fit bientôt remarquer un détail qui nous avait échappé d'abord. Les faces de la pyramide étaient formées d'un revêtement de briques épaisses et artistement moulées, qui avaient tant de fois été chargées d'enduits de toutes sortes qu'on avait peine à y démêler quoi que ce fût. Cependant une face, beaucoup mieux conservée que les autres, gardait encore quelques traces de la dorure primitive. An milieu, les briques encadraient une porte à deux battants couverte d'arabesques, et entourée de moulures représentant des fleurs ou des ornements de fantaisie. A droite et à gauche, des moulures verticales figuraient des pilastres sculptés, et sur les deux panneaux, au milieu d'arabesques, quatre sujets principaux se détachaient, représentant des rois ou des dieux montés sur des chevaux au galop, des éléphants ou des chars, et suivis de gens armés ou de serviteurs portant au-dessus de leurs têtes des parasols à plusieurs étages. Le soubassement était orné de petites figures bizarrement accroupies en forme de cariatides. Au-dessus de la porte, une divinité semblait recevoir les hommages de lions et d'hommes agenouillés des deux côtés. Au premier étage, où la même décoration se répétait, deux princes, supportés par deux animaux fantastiques, se faisaient face, ressortant au milieu d'arabesques à moitié effacées. Cette découverte importante nous prouvait d'une façon indiscutable l'antiquité du monument primitif de Peunom.



Une fresque à droite d'une des portes de la pagode de Peunom. — Dessin de M. L. Delaporte.

La plupart des ruines que nous devions retrouver plus tard au Laos ne remontent qu'à des époques beaucoup plus récentes. A peine pourrait-on assigner avec certitude aux plus anciennes d'entre elles une existence de trois ou quatre siècles. Elles permettent de suivre, tant au Laos que dans le royaume de Siam, et particulièrement à Ajuthia, son ancienne capitale, les différentes transformations par lesquelles a passé l'architecture siamoise. Les monuments en belle brique moulée constituent la transition entre le vieil art khmer et l'art nouveau. Dans la période moderne, on ne trouve plus qu'une imitation grossière des modèles



Vue du monument de Peunom. — Dessin de E. Thérond d'après un dessin de M. L. Delaporte

laissés par la race disparue. Puis, s'épurant peu à peu, se perfectionnant et se combinant avec l'art chinois auquel elle emprunte les toits élevés et recourbés des pagodes, cette imitation, complétement transformée, a fini par acquérir l'originalité et la perfection qu'on admire surtout dans les monuments de Bankok, capitale actuelle du royaume. Ces édifices, presque tous religieux, sont d'une élégance remarquable. Le temple proprement dit n'est qu'un prétexte pour construire, au milieu des jardins, une multitude de pyramides, tours, flèches de toutes sortes, de toutes grandeurs, tantôt éparses, tantôt groupées suivant des plans symétriques et artistement conçus. Quelquefois les monuments sont imposants par leur masse, comme la grande pyramide de Wat Chang qui domine toute la plaine de Bankok, s'élevant bien au-dessus des plus hauts palmiers, et une autre immense pyramide encore inachevée, à laquelle travaillaient, quand je la vis, un nombre infini d'ouvriers : je ne pouvais la regarder sans penser à la tour de Babel.

Le plus souvent ces constructions n'atteignent pas des dimensions si considérables et tirent leur principal mérite des ornements parfois baroques, mais presque toujours d'une forme très-agréable, dont ils sont couverts et même surchargés. Malheureusement tous pèchent par un défaut commun, c'est-à-dire le peu de solidité des matériaux qui entrent dans leur construction : la chaux, la brique et le bois. Les charpentes des pagodes, sculptées avec art, forment la partie la plus remarquable des temples, et c'est là que les architectes siamois semblent avoir déployé le plus de talent. Les toits étagés se recourbent avec grâce; ils sont ordinairement couverts de briques vernissées aux couleurs vives, représentant des dessins variés, et ils s'harmonisent admirablement avec la grande lumière et la végétation propres à ces contrées. Leurs légères colonnes, leurs mille flèches dorées, leurs ornements à jour, leurs courbes relevées et ondulées comme des queues de dragon, rivalisent de grâce et de légèreté avec les tiges élancées et les panaches gracieux des palmiers qu'elles dépassent souvent en hauteur. Les artistes siamois sont incontestablement parvenus à créer une architecture originale et d'une beauté remarquable. Et pourtant quelle différence entre ces constructions élégantes, mais d'un art pour ainsi dire secondaire et vouées à une prompte destruction, et les merveilleux restes des anciens monuments cambodgiens qui portent depuis tant de siècles et qui longtemps encore porteront à leurs descendants les témoignages d'un art dont la magnificence n'a jamais été dépassée !

Mais revenons à la pagode de Peunom. Nous en visitâmes l'intérieur. Les murailles sont couvertes de fresques semblables à celles de la plupart des pagodes de Bankok, et figurant les sujets les plus divers, mystères religieux, combats singuliers, grandes batailles, palais célestes, jardins du séjour des bienheureux, dieux ou mandarins en promenade, enlèvements de princesses, supplices infernaux, lions, tigres, éléphants, rhinocéros, dragons, monstres marins et une foule d'autres animaux fantastiques. Nous remarquâmes particulièrement de chaque côté de la porte d'entrée deux figures représentant un seigneur du seizième siècle et sa femme en grand costume; on nous assura que cette peinture n'était que la reproduction d'une autre plus ancienne de la vieille pagode. L'original avait été offert par un ambassadeur hollandais envoyé vers 1641 en mission à la ville capitale de Vien Chan, située un peu plus haut sur le fleuve, et les bonzes l'avaient soigneusement conservée en souvenir de son passage.

La nuit arrivait, nous rentrâmes au sala près du fleuve. Après dîner, nous devisions en avalant quelques gorgées d'une infusion destinée sur la foi de notre botaniste à nous rappeler le thé, et sucrée avec une espèce de mélasse noire tirée du borassus, et décorée du titre pompeux mais assez menteur de sucre de palmier. Tout à coup la porte s'ouvrit doucement et dans la pénombre se glissa une forme vague surmontée d'un crâne fraîchement rasé. Nous regardions avec surprise ce fantôme enveloppé des pieds à la tête dans une grande pièce d'étoffe blanche, lorsque le voile tomba, et nous partîmes spontanément d'un éclat de rire en reconnaissant ainsi accoutré notre interprète laotien Alevy qui nous avait quittés trois jours auparavant pour nous devancer à Peunom, où il avait, disait-il, de graves devoirs religieux à remplir.

Il se tenait dans un coin du sala, les yeux timidement baissés, moitié souriant, moitié honteux. Nous nous aperçûmes alors qu'il avait la main gauche enveloppée d'un linge sur lequel paraissaient quelques taches de sang. M. de Lagrée le questionna : il lui répondit d'une voix douce et le sourire sur les lèvres. Sa figure naïve avait une expression singulière, il semblait en extase. Nous eûmes bientôt l'explication de ce mystère. Mais pour le faire comprendre au lecteur, il est nécessaire de lui donner quelques détails sur les antécédents de ce jeune fanatique.

L'histoire d'Alevy était un véritable roman. Tout jeune, il habitait avec sa famille dans le haut du cours du Mékong sur la frontière du Laos birman. Son père ayant perdu sa femme et tous ses autres enfants, prit l'habit de bonze, le fit prendre à son fils, et tous deux un bâton à la main partirent comme nos anciens pèlerins pour visiter les lieux sacrés du Laos. Ils descendirent le fleuve, faisant halte à chaque village, vivant d'aumônes et logeant à la pagode, dans la forêt ou sur le rivage. Se trouvait-il sur leur passage un sanctuaire vénéré ou un bonze célèbre, ils s'arrêtaient quelques jours ou même quelques semaines, puis repartaient pour continuer leur pèlerinage. Parfois ils se joignaient à des caravanes de voyageurs, d'autres fois ils poursuivaient seuls leur route, errant à l'aventure. Lorsqu'un cours d'eau leur barrait le passage, ils se construisaient, avec des bambous coupés dans la forêt, un radeau et traversaient la rivière ou descendaient le courant. C'est ainsi qu'ils avaient passé une partie des

rapides si dangereux du fleuve, bravant les plus redoutables périls avec une insouciance qu'une foi digne des anciens temps et une confiance illimitée dans la protection du Bouddha pouvaient seules expliquer.

Dans ces longues pérégrinations, le jeune Alevy avait beaucoup vu et beaucoup appris, mais tous ses souvenirs d'enfant étaient bien confus, et il était difficile d'en tirer quelque renseignement sérieux. Cependant il avait rapporté de ses voyages une espèce de langage universel au moyen duquel il parvenait à se faire comprendre des différentes tribus que nous rencontrions sur notre route. Un jour, au milieu du pèlerinage, le père d'Alevy tomba malade dans une petite pagode, et au bout de quelques semaines il y mourut. On offrit au fils de le garder dans le village, mais bientôt il s'ennuya et continua seul son voyage. Ce fut alors qu'il arriva à Peunom, où il séjourna longtemps chez un vénérable bonze dont il nous avait parlé quelquefois et dont il avait gardé un religieux souvenir.

Après son premier passage à Peunom, Alevy avait continué son voyage et descendu le Mékong jusqu'à la ville de Compong Luong, où résidait alors le roi du Cambodge. Pendant son séjour, sa jeunesse, sa bonne mine et l'intérêt qui s'attache aux gens qui viennent de loin, lui avaient bientôt gagné l'amitié de la reine mère. Elle l'avait nommé bonze de son choix dans une pagode qu'elle même avait fait construire sur ses vieux jours; quel changement et que d'honneur pour le jeune et aventureux pèlerin de la veille! Cependant Alevy était devenu homme; un beau jour les charmes d'une jeune fille de la ville le séduisirent, il renonça à la robe jaune et se maria. Mais au bout d'un an son humeur voyageuse, excitée peut-être par des malheurs privés, le reprit. Le commandant de Lagrée l'avait vu à la cour du roi du Cambodge et l'avait souvent interrogé sur ses voyages. Pensant qu'il pourrait nous être utile, il lui proposa de retourner avec nous aux lieux où il avait passé son enfance et qu'il désirait vivement revoir. Le jeune homme accepta avec joie. Il dit adieu à sa femme en lui rendant la liberté et partit avec nous. Une fois sortis du Cambodge, nous traversâmes des contrées où les femmes ont une réputation de beauté relative bien méritée. Alevy, redevenu libre, ne resta pas insensible à leurs attraits et se remaria plusieurs fois selon les coutumes du pays dans les villes où nous séjournions. Cette inconstance extrême, si semblable à la licence, eut son châtiment : sa santé s'altéra. Rentré en lui-même et pénétré de repentir, Alevy résolut de se purifier. C'était dans cette intention que, gagnant sur nous trois jours d'avance, il était allé au célèbre sanctuaire de Peunom, qui lui semblait le lieu le plus propice à l'accomplissement de ses desseins. Arrivé là, il se fit raser la tête, revêtit la robe des bonzes, et après avoir passé une nuit en prières, il se rendit près du plus vieux bonze de la pagode pour le consulter sur une pensée que le Bouddha lui avait suggérée et qu'il voulait mettre à exécution. Le cas était nouveau et embarrassant; toutefois le vieillard, après quelques instants de réflexion, lui avait répondu ces simples paroles : « Mon fils, fais selon ton cœur. » Alors le coupable repentant n'avait plus hésité. Il s'était rendu dans une chapelle tout près de la grande pyramide, et là sur un petit autel, devant une vieille statue du Bouddha, il s'était d'un seul coup de couteau tranché l'extrémité d'un doigt de la main gauche. Ce sacrifice expiatoire lui avait rendu le calme de la conscience. Plein de foi, il paraissait heureux. Le commandant de Lagrée lui reprocha doucement de lui avoir caché son dessein et chercha à lui faire comprendre que le meilleur moyen de réparer ses fautes n'était pas de mutiler son corps, mais de changer de conduite. Alevy feignit de reconnaître qu'il avait tort et probablement continua à s'applaudir au fond du cœur du moyen héroïque par lequel il avait expié ses erreurs.

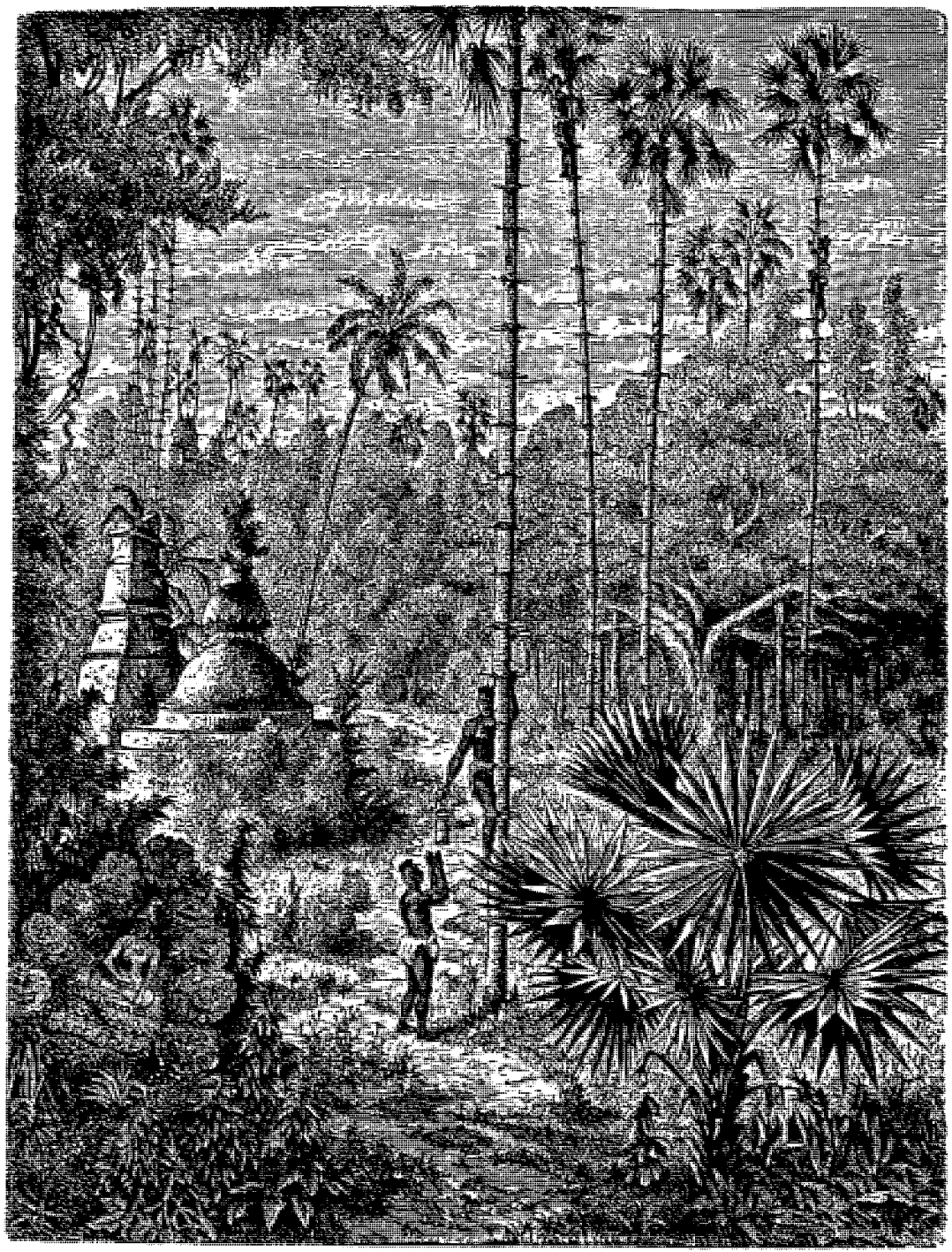
Lakon. — Panorama des montagnes. — Une colonie annamite. — Excursion aux montagnes de marbre. — Le grand cirque et les grottes. — Vin de palmier. — Fresques laotiennes. — Le docteur Thorel court un danger. — Excursion dans la forêt.

Notre séjour à Peunom dura quelques heures à peine. Au lever du soleil, nous retournâmes faire une dernière visite au monument, puis nous revînmes à nos barques. Dans l'immense plaine que traverse le Mékong, aucun rocher ne s'oppose plus à son cours; il s'est creusé un lit suivant une ligne droite du nord au sud. Aussi du haut de la berge élevée à vingt mètres au-dessus de la plage, nous n'apercevions aucun rivage dans la direction du cours du fleuve qui se prolongeait jusqu'à l'horizon comme un lac sans fin. Le soleil montant et les vapeurs du matin s'étant dissipées pendant que nous faisions nos préparatifs de départ, nous fûmes tout surpris d'apercevoir, dans le nord, des formes bleuâtres à peine visibles qui nous semblèrent être quelque effet de mirage ou des nuages bizarrement découpés; on eût dit de vieilles ruines de fortifications du moyen âge, tours élevées, toits arrondis ou en pointe, murailles en partie écroulées. Les indigènes nous dirent que nous avions devant les yeux les montagnes de Lakon, au pied desquelles nous arriverions le lendemain. Il nous était difficile de croire à l'existence de pareilles montagnes dont les formes invraisemblables devaient nous étonner de plus en plus à mesure que nous en approcherions. En effet, en continuant à remonter, nous voyions se dessiner davantage des profils étranges, tantôt verticaux ou même surplombants, tantôt découpés comme d'immenses créneaux ou des dentelures fantastiques. Ces énormes rochers de marbre de différentes nuances ont dû être chassés par quelque convulsion de la croûte terrestre; ils sont sans doute sortis tout d'une pièce en se frayant difficilement un passage à travers les roches de grès qui forment le sous-sol du pays.

A l'endroit où le fleuve rencontre ces masses prodigieuses, il est obligé de faire un léger coude. Nous y arrivâmes à la fin de la deuxième journée, et nous vîmes alors se dérouler sur la rive droite au milieu du

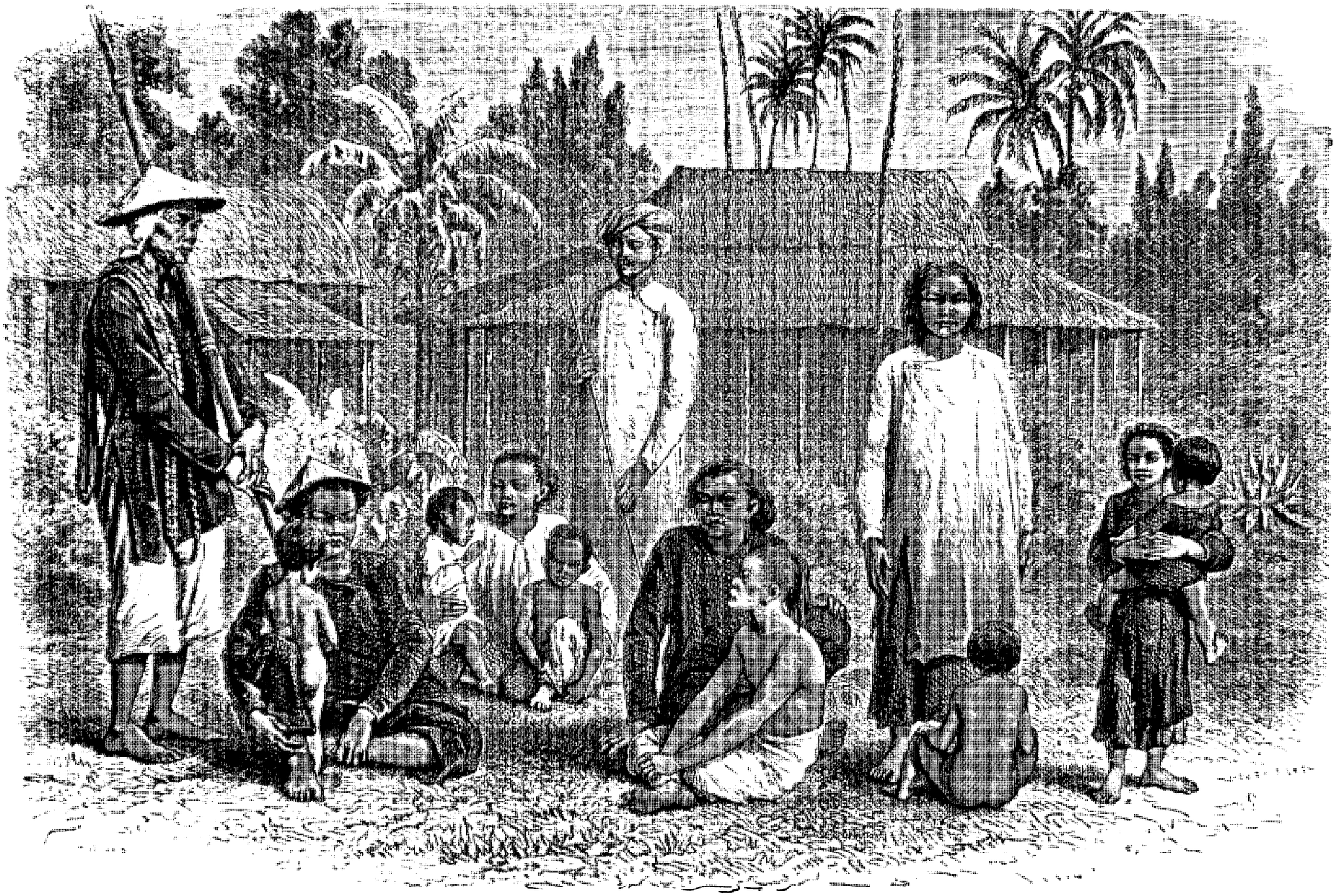
feuillage, la longue file des cases de la ville importante de Lakon. La plage était garnie de barques de commerçants et de pêcheurs ; de grands filets suspendus en ligne à des bambous séchaient au grand air. De petits abris pour les voyageurs, des piles de bois et de marchandises, des radeaux chargés donnaient aux abords de la ville une animation à laquelle nous n'étions pas accoutumés. Nous achevâmes assez tard de décharger nos barques, et nous fîmes porter nos bagages au sala dans lequel nous allions loger ; il était construit sur la rive, au-dessous d'un grand manguier qui le couvrait de ses rameaux. Quand l'opération fut terminée, nous nous étendîmes sur le plancher, nous réservant de faire plus ample connaissance avec la ville le lendemain matin.

Au point du jour, nous fûmes réveillés par le bruit



Palmiers borassus et recolte du vin de palmier. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

du gong de la pagode voisine. Déjà un certain mouvement régnait sur la plage et dans la ville. Quelques curieux se groupaient autour de notre sala. Un grand sac de riz, des fruits, du poisson et quelques tranches de buffle desséché au soleil, nous arrivèrent, envoyés par le mandarin chargé provisoirement de pourvoir à nos besoins. Profitant de la fraîcheur du matin, nous fîmes alors une longue promenade d'un bout à l'autre de la ville, qui nous sembla riche et populeuse. Les pagodes y étaient nombreuses et les cases bien construites, les habitants respiraient l'aisance, les jardins étaient verts et bien entretenus. Derrière la ville, dans un terrain vague sur le bord des rizières, quelques compagnies de voyageurs campaient sous des abris en feuillage. Nous revînmes de notre promenade par la rue principale, jolie route longeant la rive et abri-



Émigres annamites de Lakon. — Dessin de Janet Lange d'après un dessin de M. L. Delaporte.

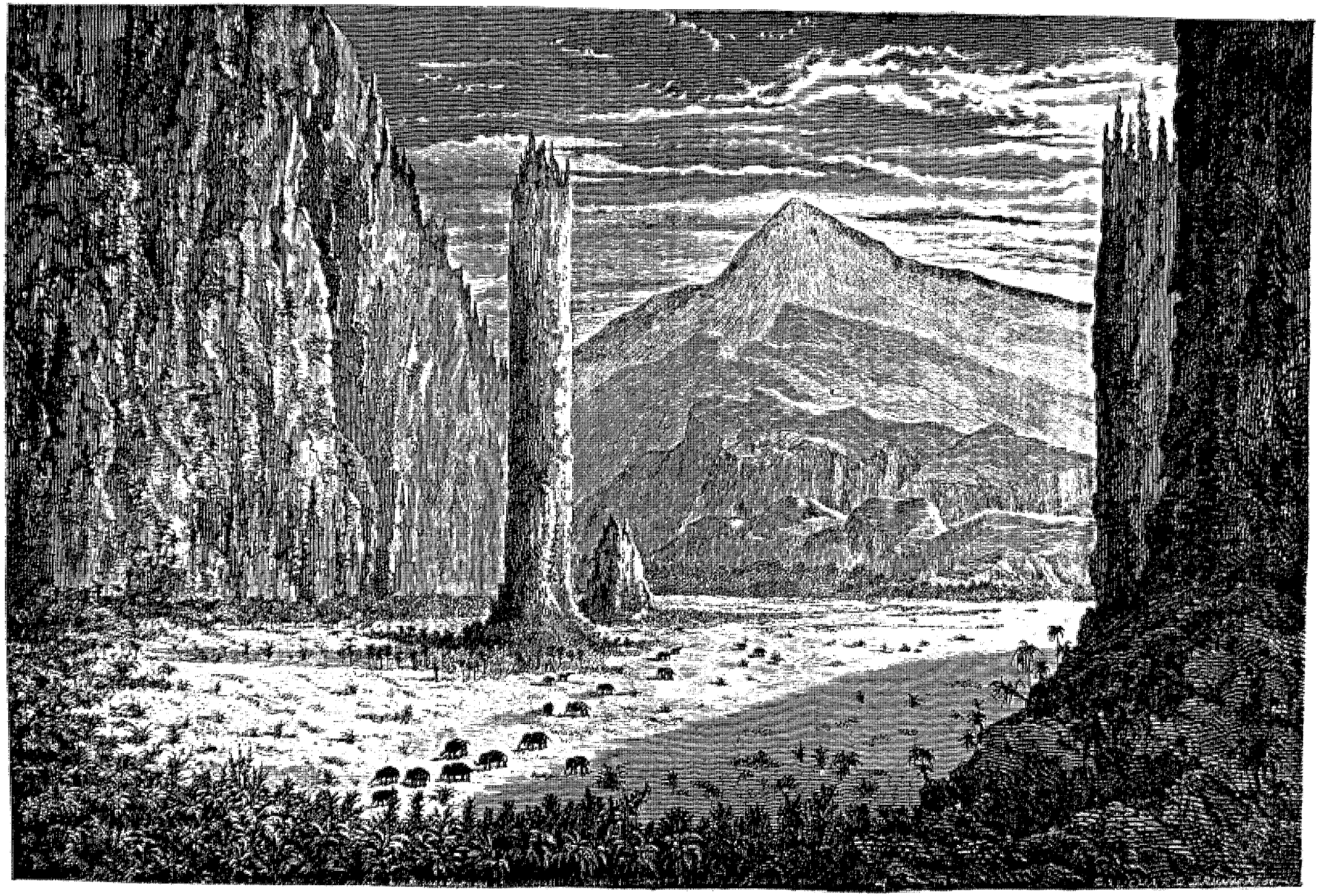
tée presque sur tout son parcours par les arbres et les plantes grimpantes des jardins qui la bordent. De là, en jetant les yeux du côté du fleuve, nous apercevions à travers chaque échappée la plage de sable, l'eau calme, les forêts de la rive opposée et au-dessus le long panorama des montagnes de marbre se développant à perte de vue. Au coude du fleuve, il y avait aussi sur l'autre rive un hameau de pêcheurs.

A notre retour, nous trouvâmes les abords du sala littéralement encombrés de curieux et de visiteurs; tout ce que le beau sexe de Lakon avait de plus distingué s'y était donné rendez-vous, apportant des fruits ou des légumes pour les échanger contre quelque parure européenne. Ces dames ne paraissaient pas sauvages, et nous étions étonnés de les voir si peu effarouchées par nos barbes incultes, qui au premier abord avaient le don d'effrayer leurs compatriotes. Mais nous fûmes bien plus surpris en apercevant groupés autour de notre escorte une vingtaine d'Annamites, de vrais habitants de notre Cochinchine, qui semblaient se livrer à des démonstrations d'une joie insensée. Nous apprîmes alors qu'il y avait tout près de la ville une colonie de familles du royaume d'Annam, qui, à la suite de guerres et d'une famine terrible, avaient été forcées de s'expatrier. Ils avaient franchi la grande chaîne des montagnes de Cochinchine, s'étaient lancés dans la forêt, et, après avoir erré longtemps dans ces vastes solitudes, étaient enfin parvenus à Lakon, où ils étaient établis depuis quelques années. Quel bonheur inattendu pour eux de retrouver des compatriotes, et aussi quel plaisir pour les Annamites de notre escorte dont quelques-uns commençaient déjà à regretter le sol de la patrie! Dans l'élan de leur joie, les pauvres exilés nous regardaient nous-mêmes comme de vieux amis. Bientôt hommes, femmes, enfants, toute la petite colonie joyeuse s'établit autour du sala, et pendant notre séjour à Lakon ce fut pour nos hommes d'escorte festin et liesse sans fin. Pour nous, nous n'eûmes pas la moindre peine à nous procurer nos vivres : gibier, poisson, fruits et légumes nous arrivaient en abondance; nous n'avions que l'embarras du choix.

Dans l'après-midi, nous nous rendîmes au village occupé par nos nouveaux amis. Il ressemblait à s'y méprendre à l'un des hameaux nouvellement construits sur la lisière des forêts en Cochinchine; son aspect était pauvre, mais rien n'avait été changé aux habitudes de l'ancienne patrie. Je manifestai le désir d'en prendre le croquis. Les habitants s'y prêtèrent de la meilleure grâce et se tinrent à la porte de leurs cases tout le temps que dura mon travail. Puis on nous fit entrer dans la plus belle maison, où nous trouvâmes un intérieur d'un confortable rappelant celui des campagnards aisés de Cochinchine. On voyait que dans leur fuite précipitée les exilés avaient pu sauver une bonne partie de leurs modestes richesses. La case était grande : au milieu se trouvait le petit autel domestique garni de chandeliers, d'un brûle-parfums, d'une petite statue du Bouddha et de grandes bandes de papier rouge couvertes de caractères chinois et de dessins symboliques. Un lit entouré de sa moustiquaire, une grande table en bois dur, un joli plateau nacré et un service à thé complet y figuraient aussi. Nous trouvâmes même étendue sur la table une jeune femme parée de bracelets et de colliers d'ambre, qui nous sembla moins dépourvue de beauté que ne le sont ordinairement ses compatriotes. Elle se leva à notre arrivée, et, sur l'ordre de son mari, elle nous offrit le thé et une corbeille de petites bananes de l'espèce la plus délicate. Du reste, je dois dire qu'en dehors de cette case, tout le reste du village présentait un aspect malpropre, et les habitants avaient le costume et l'air disgracieux qui frappent les Européens débarquant pour la première fois en Cochinchine.

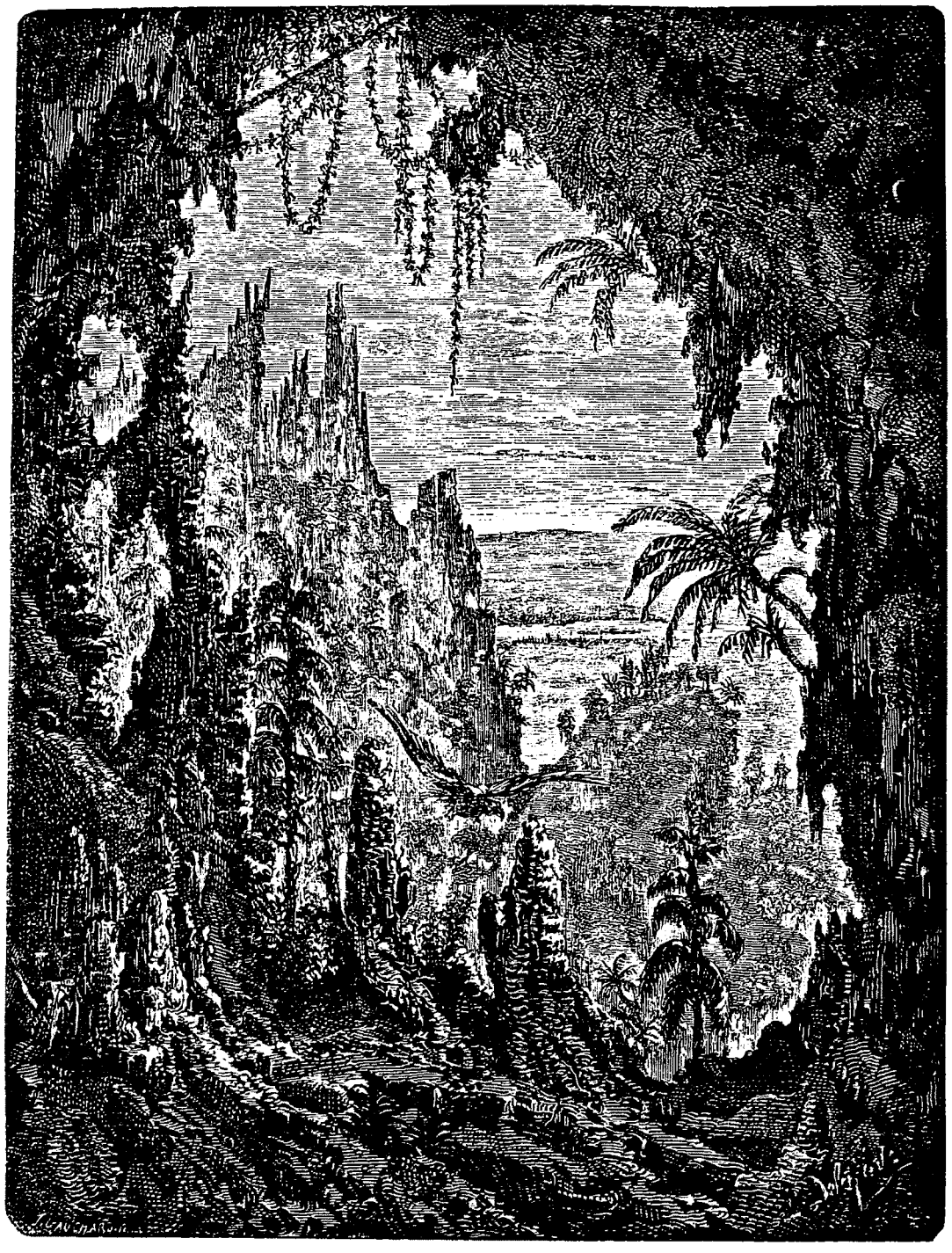
Notre géologue et notre botaniste étaient impatients d'aller voir de près les montagnes qui se dressaient en face de nous et qui leur promettaient une riche moisson d'observations et de découvertes. Ils eurent bientôt organisé leur excursion et partirent une après-midi emportant des provisions pour quelques jours. Ils traversèrent le fleuve avec un guide et deux éléphants et s'engagèrent dans la forêt. Ils devaient d'abord visiter les carrières d'où s'extrait le marbre qui sert à la fabrication de la chaux. Cette industrie offre un certain développement. L'exploitation se fait dans de grands fours; la chaux est très-blanche et se vend soit pour la construction des pagodes, seuls édifices bâtis en maçonnerie, soit pour être mêlée au bétel ou à l'arec que les indigènes ont l'habitude de mâcher. Nos docteurs devaient ensuite visiter les grottes et d'autres curiosités de la montagne. A mesure qu'ils approchaient, le paysage devenait plus pittoresque et plus accidenté; au-dessus des arbres, les montagnes grandissaient à vue d'œil : on commençait à juger de l'énorme proportion de leurs roches à pic; les détails s'accentuaient, on distinguait les découpures, les pointes, les grottes; à chaque anfractuosité, on apercevait entremêlés des arbres, des lianes, des plantes grimpantes ou des palmiers. Nos explorateurs s'arrêtaient souvent pour ramasser une pierre intéressante ou pour cueillir une fleur inconnue. Le docteur Joubert avait également de nombreuses occasions d'exercer son adresse sur les paons ou les poules sauvages qu'il ne cessait de rencontrer. Déjà le jour baissait quand la petite caravane s'engagea dans un fouillis de bambous et de grands arbres à travers lesquels on ne pouvait plus rien apercevoir. Lorsqu'elle en sortit, elle se trouva en face du spectacle le plus bizarre et le plus fantastique que l'on pût imaginer.

Deux immenses murailles de rochers sombres, hautes de plusieurs centaines de mètres, bordaient un large défilé qui s'ouvrait et laissait voir une plaine nue et brillante. La muraille de gauche s'étendait au loin, formant une longue ligne décroissante en perspective. Celle de droite s'élevait au-dessus d'un amas d'énormes roches entassées pêle-mêle; elle semblait tourner comme l'enceinte d'un château fort et se terminait brusquement par une ligne verticale, découpée



Entree d'un grand cirque naturel dans l'interieur des montagnes de Lakon. — Dessin de M. L. Delaporte d'apres MM. Joubert et Thorel.

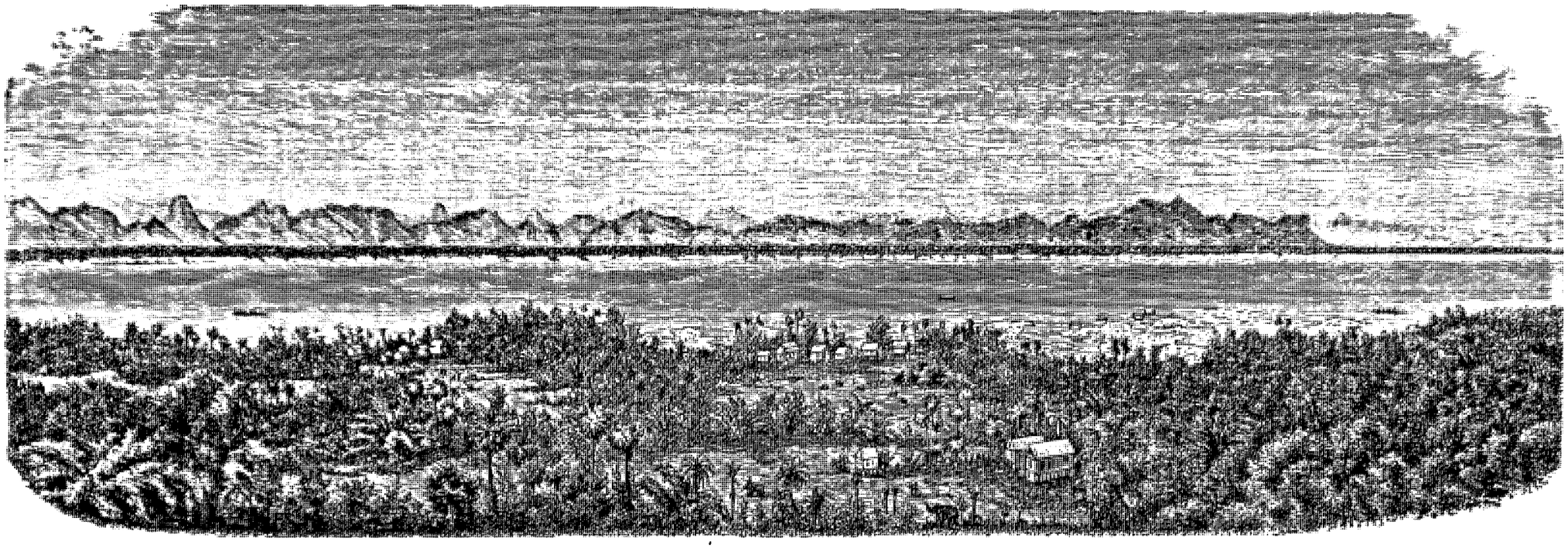
et dentelée. Au sommet on voyait des créneaux, des cônes tronqués, des aiguilles, mille découpures, des rochers aux formes les plus bizarres, produits d'une architecture naturelle rappelant sur une échelle grandiose les ornements de nos vieilles cathédrales gothiques; dans les murailles, on apercevait une multitude de crevasses, de grottes, de taches sombres, de bandes noirâtres. Entre les deux montagnes à pic s'étendait une plaine sans végétation; au loin quelques petites mares étincelaient réfléchissant la lumière de la lune qui commençait à se montrer à travers les pointes des rochers. Dans le lointain, de hautes montagnes, formant le fond du paysage, entouraient et fermaient de leurs pentes ardues cette espèce de cirque gigantesque. Dans la direction de l'entrée, à trois cents mètres en avant, au point le plus apparent du tableau, deux



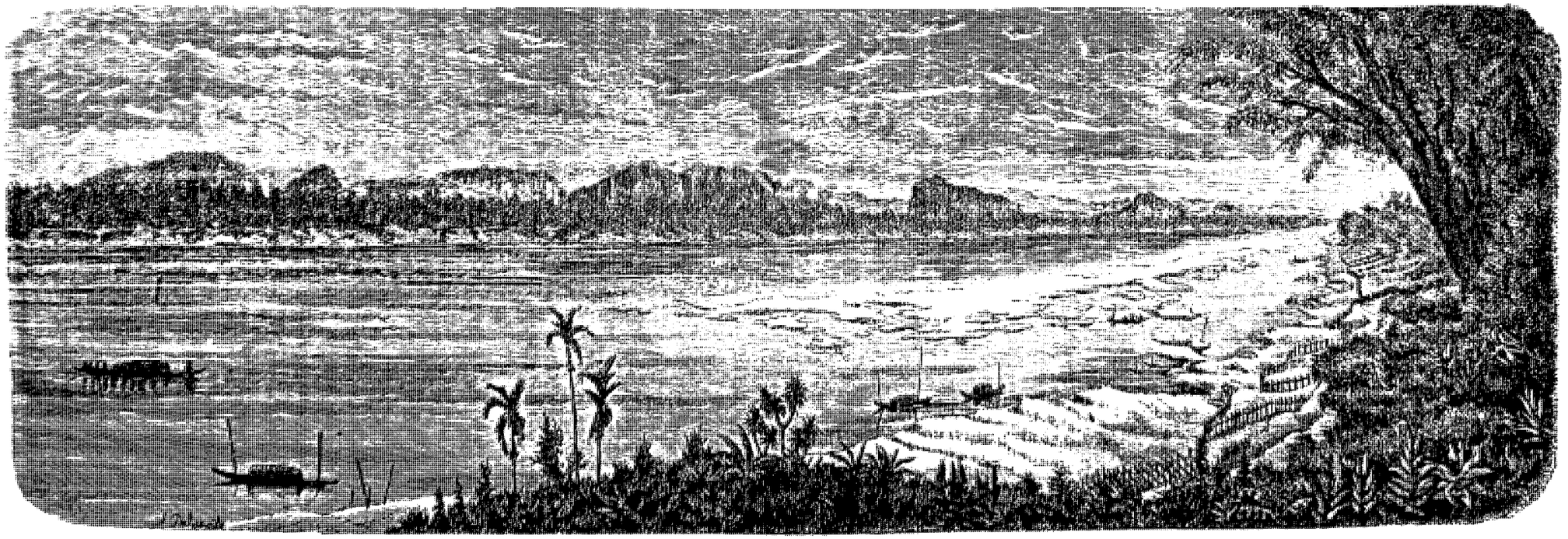
Vue prise de l'intérieur d'une grotte dans les montagnes de Lakon. — Dessin de M. L. Delaporte d'après MM. Thorel et Joubert.

rochers verticaux, semblables à deux tours élancées ou plutôt à deux énormes cierges, s'élevaient à une prodigieuse hauteur, isolés, sortant d'un bouquet de verdure qui croissait à leurs pieds. L'un de ces rochers avait deux ou trois cents mètres de hauteur; l'autre, beaucoup moins élevé, semblait s'être éboulé en partie et avoir tout autour jonché le sol de ses débris.

Transportés d'admiration, nos deux compagnons s'étaient arrêtés pour contempler ce merveilleux spectacle, quand ils entendirent tout à coup un formidable grondement retentir, et se répéter d'échos en échos jusque dans les profondeurs du cirque. Une troupe d'éléphants sauvages, qui ne paraissaient pas plus gros que des moutons à côté des énormes masses qui les environ-



Partie est des montagnes de Lakon, vue à vol d'oiseau prise avant d'arriver à Lakon. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.



Partie ouest des montagnes de Lakon, vue prise de la rive du fleuve entre Lakon et Houten. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

naient, sortit d'un fourré et parut dans la plaine; puis, suivant une espèce de chemin creux formé par le passage des eaux, elle s'avança dans la direction des voyageurs. Indécise, elle s'arrêta un moment; mais bientôt, prenant sa course, elle s'échappa par la grande entrée du cirque, seule ouverture par laquelle ces animaux pussent entrer ou sortir. Au milieu de ces émotions, les cornacs avaient peine à réprimer les velléités de liberté que ce voisinage avait fait naître chez leurs éléphants domestiques. Le danger fut heureusement conjuré, et on atteignit bientôt le lieu où l'on devait passer la nuit. C'était une petite grotte où l'on voyait encore des restes de feux, traces du passage de quelques autres voyageurs. Les cornacs prirent la précaution de bien attacher les éléphants, le guide alluma de grands brasiers, on prit le repas du soir, puis chacun déploya sa natte et l'étendit sur le rocher pour y passer la nuit.

Les premiers rayons du soleil éclairèrent les mille découpures des sommets longtemps avant que la plaine ne fût sortie de l'ombre. Après avoir contemplé sous son nouvel aspect le spectacle si merveilleux de la veille et s'être ainsi assurés qu'ils n'avaient pas été le jouet d'un rêve de la nuit, M Joubert et M. Thorel firent une rapide course dans la plaine, pendant que les cornacs soignaient leurs montures. Le guide les conduisit d'abord à une superbe grotte creusée dans la muraille près des grands rochers isolés, et qui n'avait paru la veille que comme une tache noire sur la paroi du marbre. On escalada quelques roches, et on pénétra dans cette grotte peu élevée au-dessus du sol. Elle était spacieuse, haute de dix à vingt mètres, arrondie en voûte et profonde. Des stalagmites en tapissaient le sol, et des stalactites, aux formes les plus variées, retombaient de la voûte jusqu'à terre.

Après avoir admiré pendant quelques instants les effets de lumière produits par les rayons du soleil levant qui venaient se jouer dans ces cristallisations, nos voyageurs continuèrent leur marche au pied de l'immense muraille. Le docteur Thorel recueillait au flanc des rochers les plantes logées dans les anfractuosités. Aussitôt que la paroi n'était plus verticale, dès qu'un petit enfoncement permettait à quelques racines de s'y attacher, on voyait des lianes et des plantes grimpantes se cramponner au roc et laisser pendre leur feuillage qui se balançait au gré du vent. Si les échancrures étaient plus larges, des arbustes, des arbres même, des palmiers d'espèces variées décoraient de leurs teintes diverses ces grandes murailles aux tons grisâtres auxquelles ils donnaient un aspect moins sombre et plus animé. On prit bientôt un sentier dans la montagne; à mesure que l'on s'élevait, l'horizon, du côté de la rive gauche du fleuve, se garnissait de sommets à perte de vue. Au milieu de ces singuliers caprices de la nature, le voyageur avance de surprise en surprise. Des montagnes entières sont, sur certaines de leurs faces, taillées à pic; quelques-unes surplombent, d'autres se terminent ici par des aiguilles, là par des dômes; aussi loin que la vue peut s'étendre à l'est, les sommets succèdent aux sommets, les derniers se perdant dans les vapeurs de l'horizon et probablement se prolongeant jusqu'à la grande chaîne qui resserre le royaume d'Annam entre elle et la mer et limite ainsi la contrée arrosée par le Mékong et ses affluents.

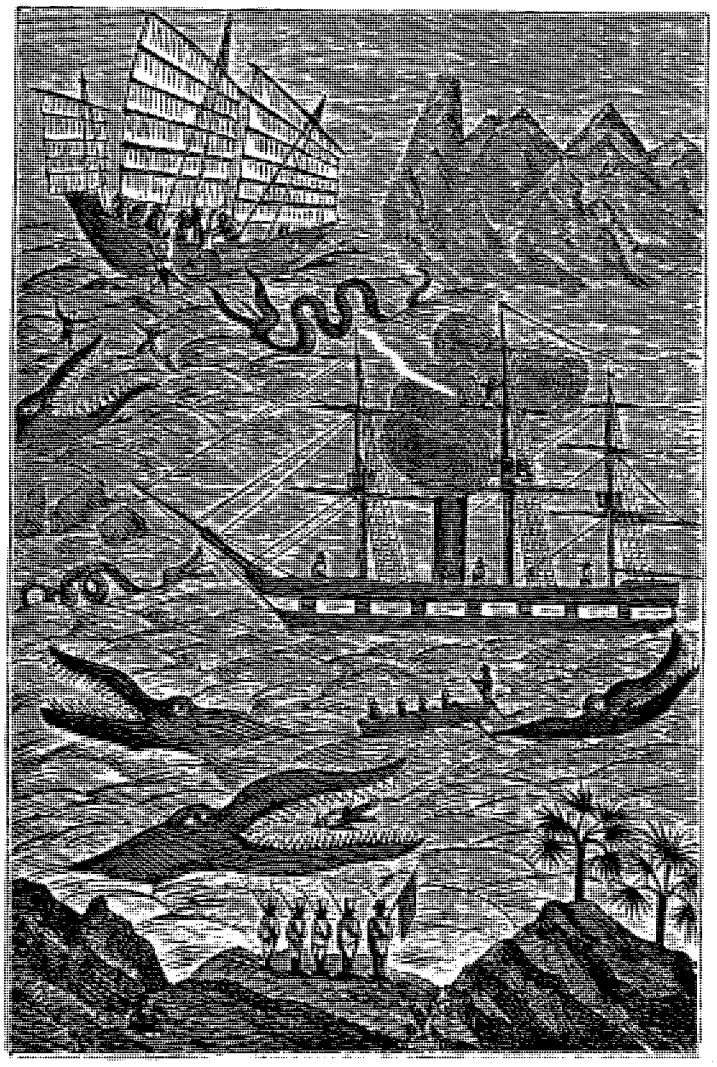
Pendant que nos deux compagnons exploraient l'intérieur des montagnes de Lakon, je m'occupais de déterminer la position des principaux sommets que l'on pouvait apercevoir de la ville.

Après trois jours d'absence, nos docteurs revinrent à Lakon, enthousiasmés de leur excursion. Ils nous la peignirent sous les couleurs les plus séduisantes et nous firent regretter de n'avoir pu y prendre part. Heureusement ils m'apportaient quelques croquis, fruits de leurs communs efforts: l'un représentait le grand cirque, l'autre une petite grotte d'où l'on découvrait le cours du fleuve et la plaine de la rive opposée. Grâce à leurs indications recueillies au moment où leurs impressions étaient encore vives et à une course que je fis moi-même plus tard, j'ai pu compléter leurs esquisses et présenter ces curieux dessins au lecteur.

M. de Carné, que son état maladif avait retenu au campement, avait fouillé tous les monuments de la ville et découvert, dans une pagode isolée, d'intéressantes fresques auxquelles un artiste du pays mettait la dernière main. Nous retournâmes les examiner ensemble. Le peintre de Lakon nous apprit avec un certain orgueil qu'il avait pris des leçons à Bankok et qu'il connaissait fort bien les Européens. Il avait en effet retracé sur une partie des murailles de la pagode ses souvenirs de voyage, quelque peu agrémentés et défigurés par son imagination fantaisiste. Ses fresques représentaient un pêle-mêle de jonques chinoises, de navires européens, les uns avec d'immenses cheminées fumantes, les autres ayant toutes leurs voiles déployées, des soldats à l'exercice, des marins au cabaret s'empressant auprès des femmes du pays, et ce qu'il y avait de plus remarquable, quantité de monstres et de serpents de mer qui avalaient d'une seule bouchée les imprudents marins égarés sur leur empire.

En revenant de notre promenade, nous rencontrâmes quelques Laotiens portant des seaux en gros bambous remplis d'un liquide que nous prenions pour de l'eau. Les porteurs nous dirent que c'était une boisson du pays; nous en avalâmes quelques gorgées. Elle était douce et agréable, et se rapprochait un peu de certains vins du Rhin, avec un goût prononcé de pierre à fusil. Lorsqu'on tenait la tête au-dessus des vases qui la contenaient, on sentait les vapeurs qui s'en exhalaient monter au cerveau. C'était du vin de palmier fraîchement recueilli, et c'est ainsi qu'il faut le boire pour jouir de sa saveur et de son parfum, car il ne se conserve pas plus de vingt-quatre heures sans fermenter. Les Laotiens nous offrirent alors de nous conduire à une plantation voisine et de nous montrer

comment on s'y prend pour le récolter. Nous acceptâmes et nous arrivâmes bientôt à une clairière plantée de grands palmiers borassus. Une partie seulement était exploitée. Pour recueillir le vin, qui n'est autre que la séve de l'arbre, il suffit de faire une incision à la tige des feuilles, au milieu de la tête de l'arbre, et de suspendre au-dessous un bambou dans lequel la séve tombe goutte à goutte. Les Laotiens ont inventé, pour grimper au haut de ces palmiers droits et quelquefois unis et élevés comme de grands mâts de navires, un procédé aussi simple qu'ingénieux. Ils transforment le palmier en une véritable échelle ; pour cela, ils attachent au tronc, avec de petites lanières de rotin fraîchement coupé et alors aussi flexible et plus résistant que nos meilleurs osiers, de petits morceaux de bambous dépassant le tronc à droite et à gauche, espacés d'un pied environ et servant ainsi d'échelons. Il fallait voir les Laotiens, vêtus seulement d'un caleçon relevé et serré autour du corps comme une ceinture, grimper avec une rapidité surprenante au sommet de ces grands arbres et rivaliser d'agilité avec les singes et les écureuils de la forêt.



Fresque dans une pagode de village. — Dessin de M. L. Delaporte.

Du champ de palmiers à Lakon il n'y avait plus que quelques centaines de mètres. Nous eûmes bientôt atteint la ville. Nous retrouvâmes le docteur Thorel, qui venait aussi de bien employer sa journée. Il avait remonté le fleuve sur la rive aussi loin qu'elle était praticable, puis s'était engagé dans la forêt. Il revenait heureux et fier de ses nouvelles découvertes. C'était une collection d'orchidées épiphytes que je me mis immédiatement à reproduire à l'aquarelle pour en conserver les brillantes couleurs. L'une d'elles surtout était d'une beauté rare ; ses fleurs ressemblaient à un groupe de pensées géantes d'un beau violet clair, mêlé de nuances dorées. D'autres rappelaient pour la forme les grappes de fleurs de l'ébénier des Alpes, mais elles étaient plus garnies, plus longues et de couleurs variées. Le docteur nous raconta qu'il lui avait fallu courir quelque danger pour les atteindre. Au milieu de sa promenade, il avait aperçu de belles grappes de fleurs pendantes aux branches d'un arbre élevé. Le tronc en était si gros qu'il désespérait de pouvoir les atteindre ; enfin, après plusieurs essais infructueux, il réussit à grimper jusqu'aux premières branches. Il allongeait déjà la main pour saisir les fleurs, lorsqu'il découvrit, se laissant pendre à la branche supérieure, la tête et une partie du corps d'un long serpent doré qui n'était qu'à quelques pieds au-dessus de lui. Si peu rassurante que soit cette vue, il ne perd pas son sang-froid ; il allonge la main d'un geste rapide, saisit la touffe, l'arrache et se laisse glisser en bas de l'arbre sans lâcher son trésor et sans même regarder ce que devient son redoutable ennemi. Il fallait tout l'amour de la science qui possède le docteur Thorel pour se risquer à pareil jeu. Quand il arriva au pied de l'arbre, ses vêtements étaient en lambeaux, ses membres couverts de contusions, mais il avait conquis une plante inconnue. Bientôt revenu de son émotion, il s'était remis tranquillement à la recherche de nouveaux trésors. Au Laos, de pareils aventures sont assez rares ; il y a beaucoup moins de serpents malfaisants qu'on ne pourrait le supposer. C'est à peine si pendant notre séjour dans ce pays nous avons eu l'occasion d'en tuer quatre ou cinq.

Lorsque j'eus terminé mes travaux géographiques, je partis en compagnie du docteur Joubert pour explorer en chassant les forêts à l'ouest de Lakon Après une longue journée pleine de fatigues, nous nous égarâmes vers le soir en poursuivant un chevreuil blessé que nous ne pouvions réussir à atteindre. A bout de forces, et désespérant de retrouver notre chemin, nous nous disposions à passer la nuit à la belle étoile, lorsque, m'avançant dans une partie qui semblait moins fourrée, j'aperçus au loin un massif de verdure surmonté par quelques têtes de palmiers, indice ordinaire du voisinage des habitations. J'appelai aussitôt le docteur ; fort contents de cette découverte, nous nous remîmes en marche, et suivis du Tagal Luiz, qui nous avait accompagnés, nous nous dirigeâmes assez allègrement vers les palmiers entrevus, dans l'espoir de trouver bientôt un gîte pour la nuit. Vingt minutes plus tard, nous atteignions les premières cases d'un

petit village. En quelques instants, nous étions entourés par tous les habitants, aussi étonnés que curieux de nous voir. Nous nous assîmes alors à la porte de la première habitation venue, et les indigènes ne tardèrent pas à nous apporter des vivres et des rafraîchissements. C'était presque toujours ainsi que nous étions reçus dès le premier abord; toutes ces populations sont bonnes et douces; de notre côté, nous répondions à leur bon accueil par les petits cadeaux ordinaires. Cette fois, comme on le pense bien, notre provision n'était pas grande ; cependant le docteur Joubert, homme de précaution, tira de sa poche deux petits couteaux, des ciseaux et quelques grosses épingles à tête de verre, et les distribua aux dames du village. Cet échange de bons procédés acheva de nous gagner les cœurs; nous nous installâmes tranquillement et nous fîmes un excellent dîner à la manière du pays. Puis l'un des Laotiens qui nous tenaient compagnie, et qui nous avait déjà vus à la ville, s'offrit à nous conduire à la pagode où nous le suivîmes avec plaisir, car nous avions hâte de nous reposer de cette pénible journée. C'était, comme nous le vîmes le lendemain, un petit édifice en briques recouvert de toits à angles relevés, et qui ne manquait pas d'un certain cachet pour une église de village. Tout autour, dans une enceinte plantée de palmiers et d'arbustes, étaient construites de petites cases, modestes demeures des bonzes de l'endroit.

Nous fûmes accueillis très-cordialement par ceux-ci ; ils étaient déjà prévenus de notre arrivée et nous invitèrent à nous installer dans un coin de leur pagode garni de nattes assez confortables. Nous étions littéralement harassés; les bonzes s'en aperçurent, et dès qu'ils nous virent commodément installés, ils se retirèrent dans leurs cases, nous laissant paisibles maîtres de la pagode. Nous ne tardâmes pas à nous endormir d'un profond sommeil sous l'œil protecteur du Bouddha.

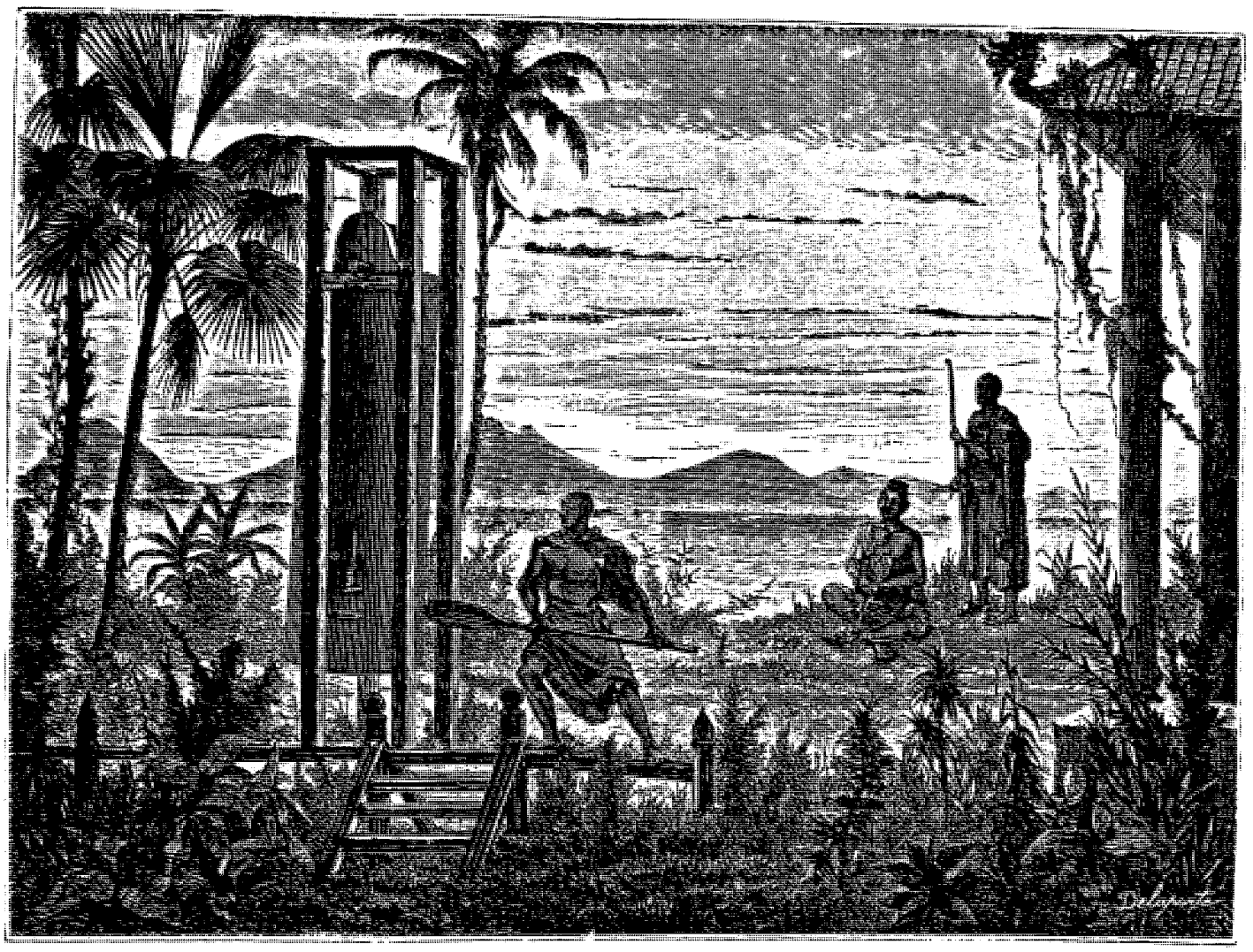


Tombeaux sur le bord du fleuve. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

Le lendemain, au point du jour, pendant que nous étions encore plongés dans un demi-sommeil, nous vîmes les bonzes faire doucement leur apparition dans le lieu saint. Ils venaient de récolter sur les plateaux placés exprès aux entrées de l'enceinte, les boules de riz apportées par les fidèles avant le lever du soleil. L'un d'eux alla consacrer sur l'autel une partie de ces pieuses offrandes, tandis que d'autres en distribuaient le reste aux cigognes et aux grues domestiques consacrées au Bouddha. Les oiseaux du voisinage, habitués à ces largesses quotidiennes, venaient hardiment en prendre leur part. Puis un jeune homme, armé d'une sorte de pilon de bois, vint frapper à coups redoublés sur un tronc d'arbre creux suspendu comme une cloche dans la cour de la pagode, et qui résonnait sourdement (voy. p. 369). En même temps nous entendions un bruit confus de voix enfantines : c'était la classe ordinaire faite par les bonzes aux jeunes novices de la pagode. Intrépide comme toujours, et déjà délassé de sa course de la veille, le docteur Joubert prit sans tarder son fusil et partit avec Luiz pour visiter les environs.

L. DELAPORTE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Bonze battant la cloche de bois d'une pagode. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INEDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V (suite).

Fin des détails rétrospectifs sur le voyage donnés par M. L. Delaporte.

Pour moi, me sentant encore fatigué, je restai tranquillement étendu sur ma natte, curieux d'observer ce qui se passerait dans la pagode pendant la matinée. Les bonzes allaient et venaient sans faire attention à moi; quelques minutes après le départ du docteur, je les vis tous s'agenouiller devant l'autel où le plus âgé d'entre eux adressait au Bouddha une prière à laquelle les autres répondaient par une espèce de psalmodie assez semblable à des litanies. La prière fut courte; chacun des bonzes prit ensuite sa boîte et son éventail, et ils partirent pour aller faire au village leur collecte habituelle. Je m'avançai jusqu'à la porte pour les examiner; ce n'était pas du reste la première fois que je les voyais se livrer à cette promenade régulière. Chaque matin, dans les villes et les villages, les bonzes s'en vont processionnellement par les rues recueillir les offrandes des fidèles. Ils marchent à la file et par rang d'âge, les plus vieux en tête, s'appuyant parfois sur de grands bâtons, les plus jeunes derrière. D'une main, ils soutiennent une grande boîte ronde suspendue à leur épaule; de l'autre, ils portent un large éventail destiné d'a-

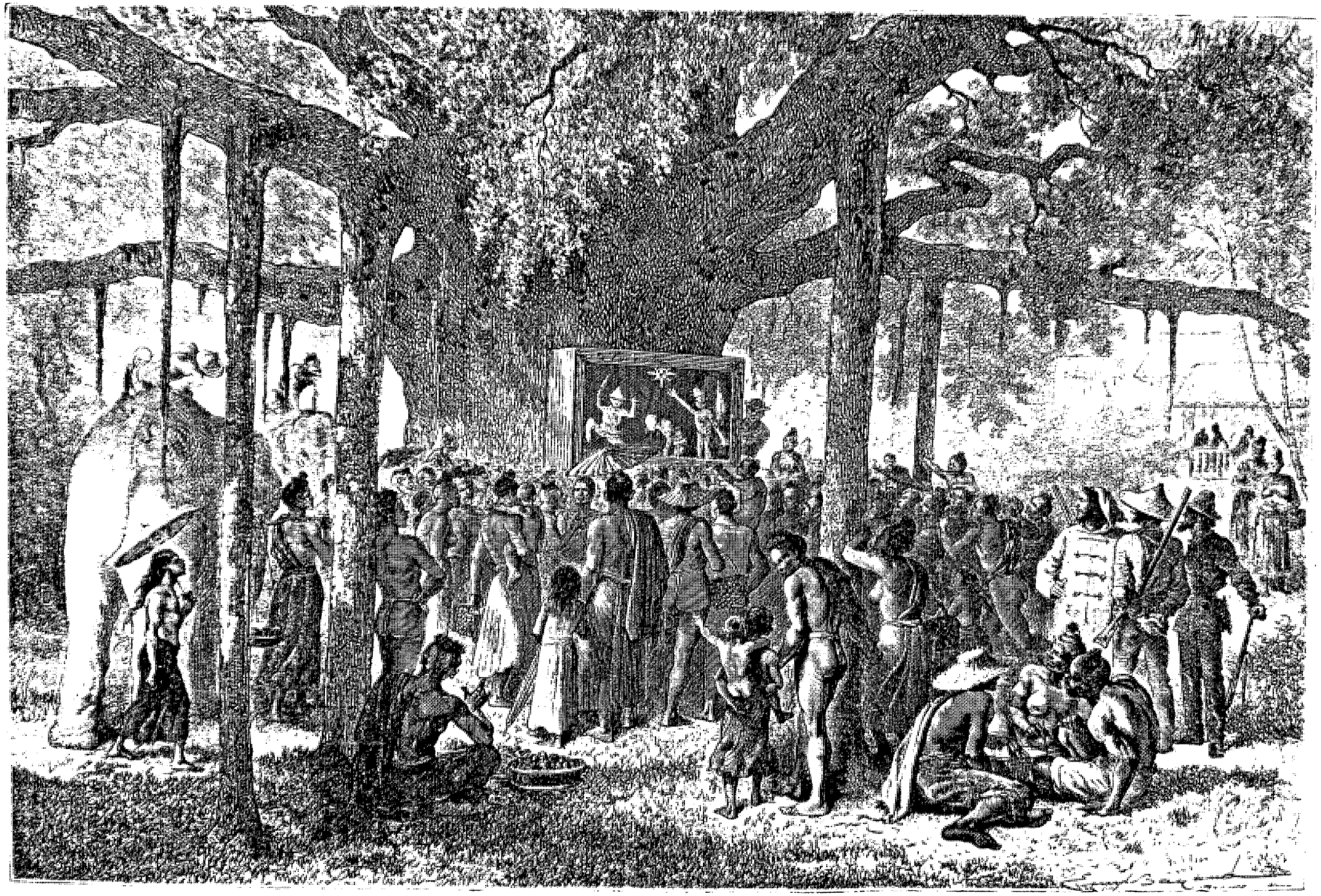
1. Suite.— Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, et 353 XXII. — 571e LIV.

bord à les préserver de la vue des femmes, mais aussi à leur cacher la figure et les dons des fidèles. Le Bouddha ne veut recevoir d'autres dons que ceux qui lui sont librement offerts, en dehors de toute pression morale. Il y a, dans cet usage de l'éventail, une pensée pleine de grandeur, et qui rappelle involontairement la maxime plus parfaite encore du christianisme qui veut que la main droite ignore ce que donne la main gauche. Les offrandes sont recueillies de deux façons. Tantôt les bonzes, à l'abri de leurs éventails, les reçoivent de la main même des fidèles qui les déposent dans les boîtes des derniers venants (les plus jeunes et les plus forts). Tantôt ils les recueillent eux-mêmes sur de petits meubles où les fidèles les ont déposées d'avance et que l'on voit près des cases ou à l'embranchement des chemins. A la porte des habitations, ces petits récipients sont d'une simplicité extrême et consistent en une simple planche carrée, en forme de plateau, fichée par le milieu sur un bambou planté en terre; mais aux carrefours des chemins ils sont plus luxueux : tantôt ils se composent d'un petit monument en pierres ou briques, tantôt ils sont construits à l'instar des chapelles du Bouddha, et représentent une vraie miniature de pagode, avec un toit sur le plateau pour protéger les offrandes contre les intempéries des saisons et les atteintes des animaux. Les objets offerts consistent presque toujours en productions naturelles du pays, boules de riz, légumes, fruits divers. Une petite partie est consacrée au Bouddha et placée sur ses autels dans de petites tablettes en bois ornées et sculptées, le reste sert à l'entretien des bonzes. Une règle sévère leur interdit de se nourrir d'autres choses que d'offrandes. Mais souvent les bonzes en distraient une partie pour la donner aux voyageurs nécessiteux qui leur ont demandé l'hospitalité.

Tandis que j'examinais les bonzes de loin, quelques vieilles femmes s'avancèrent du village dans ma direction. Curieux d'observer leurs dévotions, je revins m'étendre sur ma natte, et j'attendis tranquillement leur arrivée. Elles entrèrent bientôt après dans la pagode; elles apportaient des fruits et des fleurs à bénir. Elles se prosternèrent successivement devant les diverses statues du Bouddha, et se retirèrent après qu'un novice leur eut octroyé la prière et la bénédiction qu'elles désiraient. Une heure après, les bonzes rentrèrent, et sur-le-champ ils adressèrent au Bouddha une prière d'actions de grâces. La collecte avait été bonne; ils m'offrirent poliment des fruits, en échange desquels je proposais au doyen de la pagode de lui faire son portrait. Le brave homme parut flatté et il accepta avec empressement. Il avait une belle figure et des traits bien accentués; en quelques coups de crayon, je saisis le mieux que je pus sa ressemblance et je lui donnai mon dessin, qu'il reçut avec plus de plaisir que ne méritait assurément ce rapide croquis. Vers onze heures, les bonzes prirent ensemble leur unique repas. Dans cette pagode, comme dans plusieurs autres, ils observaient la vieille règle du Bouddha : règle rigoureuse, qui ne permet aux religieux qu'un seul repas par jour avant midi et fait exclusivement avec les offrandes de la matinée. Ailleurs la règle s'est adoucie, les bonzes se permettent deux repas et ne se font pas scrupule de rompre le jeûne. Ils sont néanmoins très-sobres partout; ils s'abstiennent de vin de palmier et de spiritueux. Ils sont également chastes, et on entend rarement dire qu'ils aient failli à leur devoir. Ils observent aussi scrupuleusement leur vœu de pauvreté, car ils ne thésaurisent pas les offrandes des fidèles, qui ne consistent qu'en objets de consommation journalière ou d'ornements pour le culte. Sous ces trois rapports, les bonzes ressemblent beaucoup aux moines, mais ils en diffèrent à d'autres égards; leurs vœux sont temporaires. Peut prendre la robe qui veut, pourvu qu'on s'astreigne à la règle pendant le temps qu'on la garde. Mais cette prise de robe n'engage qu'autant que la volonté persiste, et on peut la quitter dès qu'on le veut. Cette liberté d'abandonner à son gré la vie religieuse rend plus faciles les obligations qu'on s'impose, et lorsqu'un bonze ne se sent plus capable de continuer ses fonctions et a perdu sa vocation, il se retire simplement, sans que cette retraite entraîne pour lui aucune mésestime publique. Aussi les bonzes jouissent-ils auprès des peuples d'une véritable autorité morale et d'un respect incontesté. Ce qui contribue encore à augmenter leur considération, c'est qu'ils se renferment exclusivement dans leurs attributions religieuses. Dans tout le cours de notre voyage, nous n'avons jamais ouï dire qu'un bonze se fût, en aucune façon, immiscé aux affaires de l'État. Étrangers aux choses temporelles, et ne s'occupant que de leur religion, ils pratiquent leur culte sans nul autre souci que celui de la Divinité. Si parfois la politique veut consacrer par des cérémonies religieuses quelques-uns de ses grands actes, il faut qu'elle aille à la pagode chercher les ministres du Bouddha, qui l'oublient aussitôt qu'elle en est sortie.

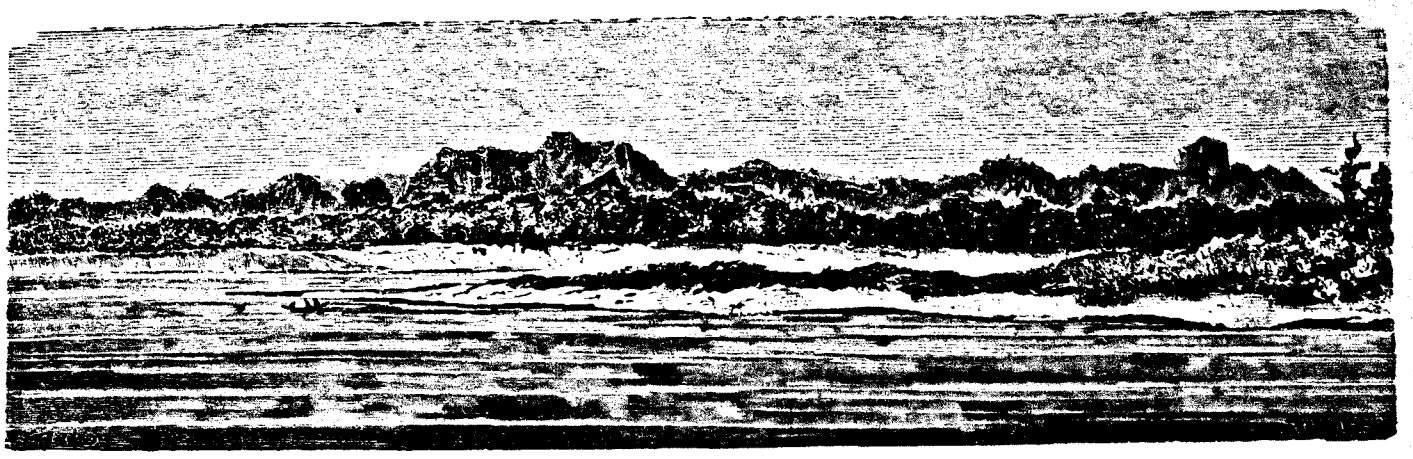
Pendant que les bonzes achevaient leur repas, le docteur Joubert rentra de sa course, rapportant quelques poules sauvages. Nous avions très-bon appétit et nous fîmes honneur à sa chasse. Puis nous allâmes prendre congé des bonzes : nous les trouvâmes occupés à faire la seconde classe de leurs novices dans la plus grande de leurs habitations. Au Laos, c'est à la pagode que les enfants des parents aisés reçoivent l'instruction. Pendant toutes les années de leurs études, ils ont la tête rasée et revêtent la robe de bonze, qu'ils quittent à leur sortie seulement. Nous jetâmes un coup d'œil sur la petite réunion des bambins à tête rasée et nous reprîmes à la hâte le chemin de la ville.

Tout en marchant, je racontai au docteur les différentes scènes qui s'étaient passées devant moi à la pagode et je lui communiquai mes réflexions. Involontairement nous comparions les rites du bouddhisme avec les coutumes de la religion chrétienne : nous étions frappés des nombreuses ressemblances que



Les Annamites de l'escorte donnant une representation a leurs compatriotes de Lakon. — Dessin de Emile Bayard d'apres M. L. Delaporte

nous trouvions entre les cérémonies de notre culte et celles du culte plus ancien de Bouddha. La consécration des vice-rois laotiens nous rappelait le sacre de nos rois. Comme chez nous, à l'époque des Rogations, les Laotiens ont des fêtes et des processions pour attirer les faveurs du Bouddha sur les biens de la terre; les bénédictions du Mékong à la fête des bateaux ressemblent aux bénédictions de la mer et des barques de pêcheurs sur nos côtes de France. Les statues du Bouddha, les petites pagodes à offrandes placées aux embranchements des chemins, nous rappelaient les calvaires, les statues des saints de nos carrefours et les troncs de nos églises; la tête rasée des bonzes, leur prise de robe et leur repas unique avant midi, nous faisaient songer à la tonsure, au jeûne, à l'ordination. Les sermons de nos prêtres se retrouvent dans les lectures des livres saints faites aux assistants du haut des chaires des pagodes, toutes pareilles à celles de



Vue de Phou Lekfay et de Pha Phou. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

nos églises. On fait des offrandes aux bonzes et au Bouddha dans tous les grands événements de la vie. Les bonzes vont en quête de leur subsistance dans les villages, comme faisaient chez nous les anciens ordres mendiants. Dans les pagodes, nous avons vu souvent les habitants faire brûler des cierges votifs, comme cela se fait dans notre pays devant les statues ou les reliques vénérées. A Bassac, lors de la cérémonie religieuse à laquelle nous avait invités le vice-roi, la pagode était illuminée avec des cierges, comme nos églises le sont aux jours de grandes fêtes. Nous avons aussi assisté à la consécration de l'eau sainte dont les bonzes font usage dans leur culte.

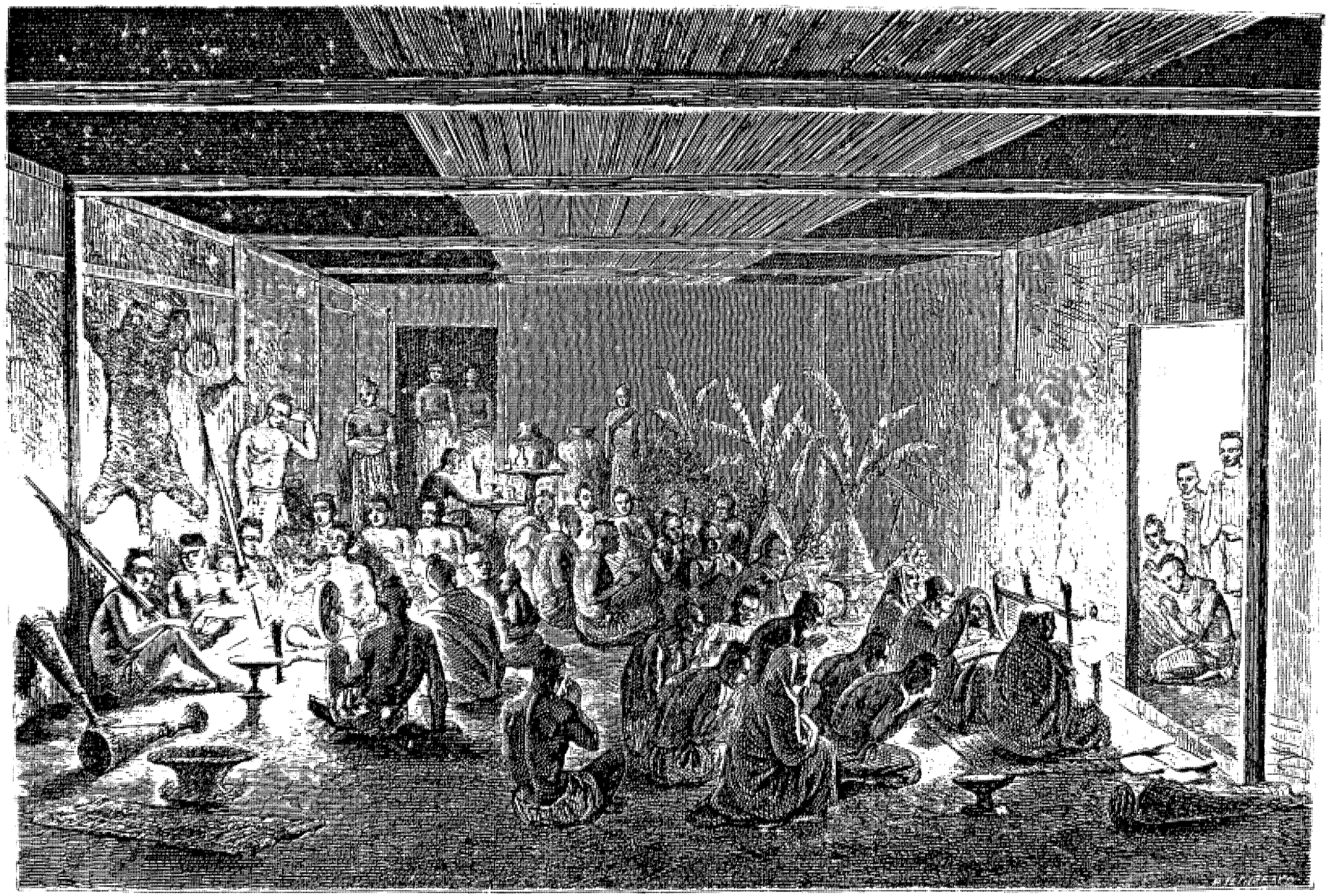
Pendant que nous parlions de ces rapprochements



Bancs de schistes à découvert dans le lit du fleuve. — Dessin de E. Tournois d'après un croquis de M. L. Delaporte.

et d'une foule d'autres, le temps s'était rapidement écoulé, et nous fûmes tout surpris d'arriver à la ville.

Le lecteur se rappelle que nous avons laissé nos Annamites heureux d'avoir rencontré leurs compatriotes, et festoyant du matin au soir avec eux. Le séjour à Lakon fut pour les hommes de notre escorte une utile diversion. Ils avaient quitté leur pays depuis dix mois: le voyage ne pouvait avoir pour eux un grand attrait. Il n'était pas facile de leur conserver un moral assez solide pour résister aux fatigues, aux privations et aux ennuis d'une route si prolongée. Parmi eux il y avait heureusement un jeune homme vif, gai, sans souci, plein d'imagination et d'entrain, s'ingéniant sans cesse à trouver un amusement inattendu ou un nouveau tour pour distraire ses compagnons. Tiao, tel était son nom, avait déjà parcouru différents degrés de l'échelle sociale: il avait été successivement



Préparatifs la nuit qui précède un jour de fête d'offrandes. — Dessin de Jinet Lange d'après M. L. Delaporte.

petit commissionnaire, cultivateur, batelier, soldat, et même acteur au théâtre annamite de Saïgon. Aussi ne fûmes-nous qu'à moitié surpris lorsqu'un jour nous le vîmes, assisté d'un autre Annamite son ami particulier, dresser des bambous, les entourer en guise de rideaux de pièces d'étoffe empruntées à quelque garde-robe laotienne, et tirer de son sac de voyage un certain nombre de petites figures de sa façon avec lesquelles il se mit tout aussitôt à donner à ses amis une vraie représentation de théâtre de marionnettes. Peu à peu ce théâtre improvisé se perfectionna : Tiao imagina des trucs et fabriqua un plus grand nombre de personnages. On invita les dames du pays aux représentations, et bientôt le petit théâtre obtint un tel succès, qu'on s'y rendait de plusieurs lieues à la ronde. Nous étions souvent étonnés, en arrivant dans de nouveaux villages, d'apprendre que sa réputation nous y avait précédés.

Nos artistes ne pouvaient se dispenser de faire goûter à leurs compatriotes le plaisir d'une représentation en leur honneur; aussi en organisèrent-ils une tout à fait extraordinaire à laquelle ils convièrent tous les habitants de Lakon.

Tiao, prévoyant que cette fois l'assistance serait beaucoup plus nombreuse, fit choix d'un nouvel emplacement. Le décor naturel avait déjà par lui-même quelque mérite : le théâtre était dressé au pied d'un banian au tronc énorme, aux branches retombantes, assez étendues pour couvrir acteurs et spectateurs de leur ombre; à droite et à gauche, on apercevait les cases de la ville surmontées par les lignes des palmiers et par les panaches des hauts bouquets de bambous; en se retournant, on avait devant soi la vaste nappe des eaux du fleuve, la forêt, les montagnes étranges et un ciel bleu sans nuages.

Quand tout le monde fut rassemblé, Tiao réclama le silence; puis, au milieu de l'attention générale, le rideau se leva et les marionnettes parurent.

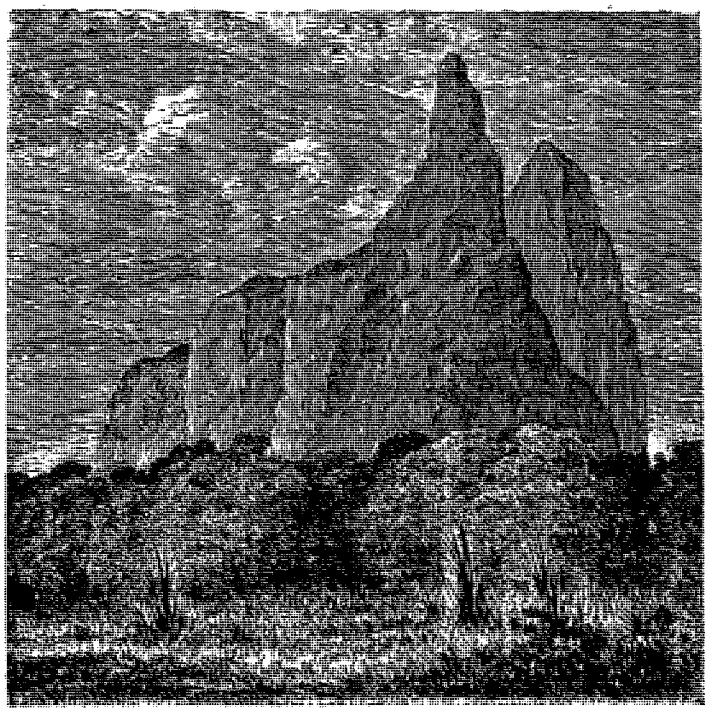
Dès son début, la représentation avait transporté toute l'assistance; les femmes, les enfants se tordaient de rire à l'attitude comique des marionnettes et aux intonations baroques de Tiao. Les personnages étaient variés; on voyait successivement sur la scène un Chinois à la longue queue, le soleil et la lune, un soldat annamite, un gendarme et un officier français, un mandarin laotien, sa femme et une dame européenne de Saïgon. Pour faire honneur aux exilés, ce petit monde comique s'entretenait en langue annamite par la bouche de Tiao et de Vioï son compère. Mais de temps en temps l'un d'eux, s'adressant au public laotien dont nos hommes d'escorte commençaient à pouvoir se faire comprendre, expliquait ce qui allait se passer avec force gestes et d'une façon si burlesque, que les assistants en riaient jusqu'aux larmes. La représentation ne fut interrompue qu'à l'heure du dîner, et, à la demande générale, on la reprit encore le soir à la lueur des torches; elle se prolongea assez avant dans la nuit. Nos acteurs avaient vraiment une verve inépuisable. Ce fut une grande journée pour la ville de Lakon.

Le lendemain, les dames, pour témoigner leur reconnaissance, apportèrent toutes sortes de friandises et du vin de palmier, dont nos hommes n'usèrent pas avec toute la modération désirable. Je serais bien étonné si la première question que feront les habitants de Lakon aux Européens qui passeront par cette ville ne sera pas de leur demander s'ils ont un théâtre, et si plus tard on ne trouve pas reproduite, au milieu des fresques de quelque pagode, la mémorable représentation dont nous offrons le dessin au lecteur.

Le lendemain de ce jour de fête, nous passâmes tous notre matinée au sala, ce qui nous donna l'occasion d'assister à un autre spectacle auquel nous ne nous attendions pas. Vers les huit heures, le docteur Joubert, qui travaillait en plein air avec son marteau, ses réactifs et les échantillons qu'il avait rapportés de sa course aux montagnes, nous appela. Nous vîmes alors descendre sur la plage une véritable procession de femmes, de filles et d'enfants : c'étaient les dames de la ville allant prendre leur bain habituel. Elles traversèrent le banc de sable et atteignirent le bord du fleuve, puis elles entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux, s'accroupirent en enlevant d'un tour de main leurs jupes qu'elles jetèrent sur la rive, et se lancèrent à la nage. Au bout d'un certain temps, elles se mirent à se promener sur la plage, à se lancer de l'eau, à courir les unes après les autres, en un mot, à folâtrer à leur aise, sans se préoccuper des indiscrets qui pourraient se trouver aux environs. Quelques-unes d'entre elles sortirent bientôt du bain, et ayant repris leurs vêtements, vinrent passer près de notre sala. Elles s'arrêtèrent, un peu confuses à notre vue; puis, s'enhardissant assez vite, elles demandèrent au docteur Joubert de leur permettre de regarder dans une petite lorgnette dont il se servait en ce moment. Le docteur leur passa la lorgnette, et elles aperçurent leurs compagnes aussi bien que si elles n'avaient été qu'à quelques pas. Moitié honteuses, moitié charmées de leur découverte, nos baigneuses nous quittèrent et s'en allèrent en courant raconter ce qu'elles venaient de voir à leurs compagnes. Cela ne parut pas causer à celles-ci une bien grande frayeur, et ne les empêcha pas de prolonger et accentuer un peu mieux leurs jeux innocents. Le bain terminé, nous reçûmes la visite des baigneuses, qui ne nous quittèrent pas sans avoir toutes regardé à travers la lorgnette du docteur et admiré les curiosités que nous tenions en réserve à la disposition des visiteurs.

Nous reçûmes ce jour-là une invitation pour passer la soirée dans une maison en fête. Une famille riche et dévouée au culte de Bouddha se préparait à faire en grande solennité des offrandes à la principale pagode de la ville, comme cela se voit assez souvent au Laos. Dans de pareilles circonstances, voici comment se passe la cérémonie. La veille du jour fixé, et quelquefois pendant les quatre ou cinq jours qui précè-

dent, il y a dans la grande salle de l'habitation des donateurs une sorte d'exposition publique de tous les objets qu'ils ont rassemblés et qu'ils se proposent d'offrir en présent. Pendant ce temps, les parents, les amis viennent leur rendre visite et joindre leurs cadeaux particuliers à l'offrande générale. Nous allâmes, suivant l'usage, faire notre visite pendant la journée, et nous portâmes comme cadeaux quelques objets européens. On nous reçut fort bien, et on nous renouvela l'engagement de ne pas manquer à la soirée. Lorsque nous arrivâmes, après dîner, nous trouvâmes la famille entière et les amis rassemblés dans la salle de l'exposition. Le nombre des offrandes avait grossi considérablement depuis le matin; elles étaient amoncelées au centre de la pièce, un peu en désordre: on y voyait à peu près tout ce qui peut servir à un Laotien pour les usages ordinaires de la vie; au milieu, de grands plateaux chargés de fruits, ornés de fleurs et surmontés des feuilles allongées et retombantes de bananiers sortant de terre; sur le plancher, quelques pièces d'étoffe jaune destinées à servir de vêtements aux bonzes, un amas de cocos et de régimes de bananes, de la cire, quelques petites bougies suspendues par le bout à des tringles de bois horizontales et portées sur un pied orné de sculptures grossières, des éventails, une large provision de coton, deux grands couteaux pour couper le bois, une boîte à offrandes, quelques petites flammes en ouvrage d'aiguille faites par les mains des dames de la maison pour l'ornement de la pagode. Au milieu de tout cela étincelait, appuyé sur un cadre de bambou, notre cadeau, un beau portrait de sainte Cécile enluminé et entouré d'une baguette de cuivre doré, qui allait se trouver bien étonné le lendemain d'être triomphalement porté à la pagode. La salle était éclairée par de grosses torches; à l'un des côtés, quatre bonzes, enveloppés de leurs robes et tenant à la main leurs éventails, faisaient face à la muraille : ils récitaient des prières ou lisaient dans des livres sacrés. Autour d'eux, la famille écoutait avec recueillement, se prosternant à la lecture de quelques passages ou répétant à mi-voix quelques versets. Dans l'intervalle des prières, plusieurs musiciens faisaient résonner des accords sur leur khèn, pendant que d'autres, assis au dehors sur la plate-forme qui précédait la maison, s'égayaient et jouaient des airs plus légers sur le cluï. De temps en temps aussi les enfants frappaient à coups redoublés sur des gongs et des tambours, apparemment pour troubler le sommeil des dormeurs du voisinage. Peu à peu une certaine animation se remarqua dans l'assistance : on allait et venait à l'intérieur et hors de la maison. Pendant que les grands parents étaient encore attentifs à la prière, les hommes plus jeunes allaient, dans la demi-obscurité, causer avec les jeunes filles spécialement chargées d'apprêter les breuvages, le riz et les légumes pour le repas du soir. Bientôt nous vîmes les plateaux et les flacons circuler; les bonzes avaient disparu à l'approche du repas, et l'assemblée devenait plus libre et plus bruyante. Un improvisateur se plaça dans un coin de l'appartement voisin; on fit cercle autour de lui, et avec un accompagnement de khèn, moitié en chantant moitié en déclamant, il fit l'éloge de l'amphitryon, se moqua successivement des ridicules de tous les assistants, fit quelque peu rougir les jeunes filles, et en somme divertit fort ses auditeurs. Puis les bonzes rentrèrent : on se remit à prier. Nous nous retirâmes alors sans bruit; une partie des assistants en fit autant; d'autres, plus intimes, restèrent pour passer toute la nuit avec la famille.



Vue des montagnes de plomb. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis du commandant de Lagrée.

Le lendemain, le bruit des gongs et des tambours annonça, suivant l'usage invariable, le commencement de la fête, et chaque famille, revêtue de ses plus beaux vêtements, se disposa à aller porter ses présents à la pagode. Les hommes se chargèrent des plus lourds fardeaux, les femmes prirent les plus légers, et, chacun portant quelque offrande, le cortége se mit en route. En tête marchait un danseur vêtu d'une longue robe et la tête couverte d'un masque burlesque. Puis venait, coiffé d'une espèce de turban orné de plumes de paon, un joueur de tambour qui frappait sur son instrument avec les mains, les coudes et les pieds alternativement, en prenant des poses comiques. Un groupe de jeunes gens sautaient autour d'eux, et les accompagnaient sur divers instruments en marquant la mesure. Alors apparut le chef de la famille, portant les objets les plus précieux, des étoffes et un coffret renfermant des feuilles d'or destinées à rafraîchir les dorures des statues de la pagode; derrière lui, un serviteur portait le parasol, insigne de son rang de mandarin. Les hommes suivaient avec les diverses parties de l'offrande, en-

suite venaient les femmes rangées à la file, quelques-unes abritées du soleil sous de petits parasols de couleur. Le cortége s'avança lentement, faisant de temps à autre une halte pendant laquelle les musiciens redoublaient de tapage et les danseurs exécutaient leurs pas les plus savants. On arriva à la cour de la pagode; elle était déserte, les bonzes s'étaient retirés dans leurs cases et ne se montraient pas. Le joueur de tambour et ses compagnons firent une ou deux fois le tour de la pagode en continuant leurs exercices chorégraphiques, puis ils déposèrent leurs instruments. Tout rentra dans le silence, chacun prit une attitude grave, et l'on pénétra respectueusement dans le sanctuaire. Après avoir récité quelques prières, on déposa les offrandes devant les autels, où ils restèrent à la disposition des bonzes. Cette fête fut la dernière dont nous fûmes témoins à Lakon. Nous étions restés neuf jours dans cette station, et nous avions terminé toutes les études que comportait le pays. Nous en partîmes le 5 mars (voy. le dessin p. 93).

Au sortir de la ville, nous côtoyâmes la rive droite du fleuve, qui décrit une courbe en contournant la chaîne de Lakon à une distance de trois ou quatre kilomètres. Nous vîmes alors, à mesure que nous avancions, ces pics et ces sommets bizarres changer de formes, se rapprocher, se masquer les uns les autres, pendant que dans le nord-est, devant nous, des montagnes plus lointaines et des formes moins accidentées se découvraient peu à peu. La partie la plus rapprochée était un énorme bloc de rochers, anguleux, s'élevant à peu près à pic, et désigné plus particulièrement sous le nom de Phou Lekfay, que les habitants donnent aussi quelquefois à toute la chaîne. C'était au pied de cette montagne que s'exploitaient les carrières

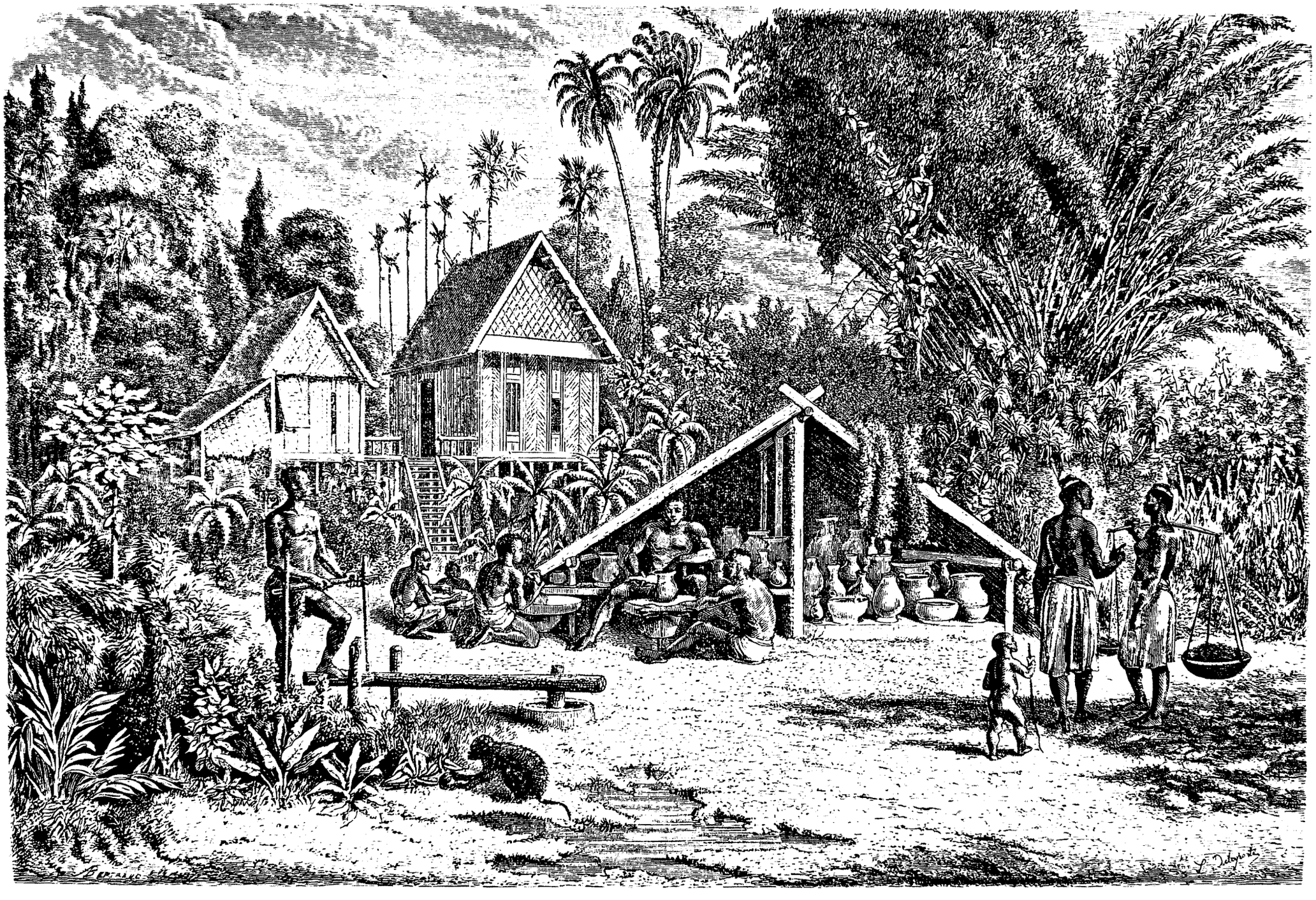


Embouchure de la rivière de Saniaboury. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

de marbre dont j'ai déjà parlé. Vers le soir, nous atteignîmes Ban Attamat où la chaux est fabriquée à peu près comme chez nous, en chauffant des pierres calcaires (du marbre) dans de grands fours en briques. Ces fourneaux sont construits sur le haut de la berge et la nuit leurs feux se voient au loin éclairant l'eau comme des phares.

Après avoir amarré nos barques, nous gravîmes la berge et nous atteignîmes le village. Par extraordinaire, le temps était lourd et couvert, de gros nuages s'amoncelaient, le jour allait finir, nous arrivions juste à temps pour admirer le coucher du soleil derrière la large nappe d'eau du Mékong et les sommets des montagnes. Quel splendide spectacle qu'un lever ou un coucher du soleil dans ces pays tropicaux lorsque le ciel est voilé par quelques nuages! En face de nous, à l'horizon, de larges bandes d'un rouge de sang laissaient à peine percer quelques rayons du soleil qui allait disparaître. Les gros nuages amoncelés se coloraient de teintes pourpres. Leurs teintes dégradées à mesure qu'ils s'écartaient du couchant devinrent de plus en plus vives. Bientôt le ciel entier fut embrasé pendant que dans le nord de petits coins restés sans nuages se nuançaient de vert clair et de vert azuré, teintes que l'on n'observe guère que dans les ciels chargés des vapeurs de la mer ou dans les pays tropicaux. Quelques instants plus tard les feux du ciel s'éteignaient progressivement, les nuages reprenaient des teintes jaunes ou grises, et nous ne tardions pas à être plongés dans une nuit profonde.

Nous dînâmes à la lueur des torches sous un hangar inoccupé, puis nous redescendîmes dans nos barques. A peine étions-nous couchés qu'un vent violent se mit à souffler et un véritable ouragan se déchaîna sur nous. Les rafales, s'abattant sur le large lit du fleuve du nord au sud, soulevèrent des lames d'eau et



Fabrication des poteries, à Saniaboury. — Dessin de M. L. Delaporte d'apres nature.

d'écume; les coups de tonnerre se succédèrent sans interruption pendant une heure; les éclairs étaient si éblouissants que nos yeux ne pouvaient en supporter l'éclat, nos barques étaient pleines d'eau, nos bagages trempés. Nous allâmes demander l'hospitalité à la pagode pour achever notre nuit. Le lendemain, les premiers rayons du soleil eurent bientôt pompé l'eau et fait disparaître les derniers restes de ce trouble passager de l'atmosphère. Cet orage, le premier que nous eussions vu depuis le commencement de la saison sèche, était un avant-coureur de ces mois pénibles pendant lesquels le ciel recommence à se couvrir de vapeurs. A cette époque, l'air s'alourdit et se charge d'électricité; la température, qui n'est plus rafraîchie par les brises du nord, s'élève encore. Presque chaque soir les amas de nuages sont sillonnés d'éclairs jusqu'à ce que des orages de plus en plus fréquents conduisent insensiblement à la saison des pluies continuelles; mais nous n'en étions pas encore là, et avant d'y arriver, un grand mois de saison intermédiaire nous restait encore à passer.

En nous réveillant, de la porte de la pagode, où nous avions achevé notre nuit, nous vîmes la ligne sans fin de la rive gauche du Mékong garnie de forêts et surmontée d'une série ininterrompue de montagnes se perdant dans le lointain. Ce panorama embrassait la moitié de l'horizon.

Nous reprîmes notre traversée : quelques bancs de sable, des amas de roches schisteuses vinrent encombrer et rétrécir le lit du fleuve qui, à partir de ce moment, s'inclina de plus en plus vers l'ouest. Sa direction était presque ouest-nord-ouest et il avait repris sa largeur et son apparence habituelles quand nous approchâmes de Houtén : nous atteignîmes le soir cette ville située juste en face de l'embouchure du Sé Hin Boun. Du côté de Houtén, un petit banc de sable était à découvert devant le débarcadère; de l'autre côté, la rivière peu considérable disparaissait rapidement à travers la forêt. Nous allâmes en reconnaître l'entrée. L'eau limpide et calme coulait au milieu de rochers et à l'abri d'un berceau de verdure. Quelques jours plus tard, le commandant de Lagrée et le docteur Joubert partirent pour en remonter le cours.

Le nom de Houtén a sans doute rappelé au lecteur un point de notre itinéraire déjà connu de lui. C'est en effet dans cette ville que M. Garnier, après avoir accompli le voyage accidenté et périlleux qu'il a raconté, parvint à nous rejoindre. Depuis une quinzaine de jours, nous l'attendions avec une vive impatience; la mission dont il était chargé devait avoir une importance décisive pour la réussite de notre expédition. Aussi fûmes-nous heureux de le voir arriver sain et sauf, ayant mené à bonne fin son entreprise difficile, et apportant, outre des missives et des passe-ports de l'empereur de Chine, des nouvelles de France et même quelques lettres particulières.

L. Delaporte.

VI

Départ de Houtén. — Nong Kay et les ruines de Vien Chan.

Je reprends maintenant le récit interrompu du voyage. Le lecteur se souvient sans doute que j'avais rejoint, le 10 mars, l'expédition à Houtén. Le commandant de Lagrée en était parti depuis trois jours, avec le docteur Joubert, pour remonter le Hin Boun, affluent du Cambodge, dont l'embouchure, comme on vient de le voir, se trouvait sur la rive gauche du fleuve, vis-à-vis notre campement. D'après les renseignements recueillis par le chef de l'expédition, des mines de plomb étaient exploitées par les indigènes dans la vallée de cette rivière, à une vingtaine de milles de Houtén, et il avait désiré se rendre compte par lui-même de la nature et de la valeur de ce gisement.

Il avait donc remonté en barque le Hin Boun pendant deux jours, et avait débarqué le 8 mars sur la rive gauche de cette rivière, près de son confluent avec le Nam Haten, petit affluent innavigable. Là nos voyageurs avaient mis pied à terre et avaient suivi la vallée de ce cours d'eau. Le 9 mars, ils visitèrent, près du village de Nanhô, une grotte de près de quatre cents mètres de longueur et d'une hauteur de trente à quarante mètres, dont les parois étaient formées d'un marbre gris veiné de noir. Ils étaient arrivés dans la région des mines de plomb.

Quatre ou cinq hameaux, disséminés dans un rayon de quelques kilomètres, sont les centres d'exploitation. La production du métal paraît peu considérable : un mineur n'obtient guère dans une saison que huit à dix livres de plomb. Les étrangers ne sont pas admis à travailler aux mines. Faute de prendre des précautions suffisantes pendant le traitement du minerai, la population indigène est affligée de maladies scrofuleuses et offre le plus misérable aspect. La mort par suite de coliques est fréquente. Quand un malheur de ce genre arrive, on arrête les travaux dans tous les villages pendant une semaine. On ne tolère sur les lieux d'exploitation aucun habit rouge ou blanc. Les habitants croient fermement que ces couleurs excitent les mauvais génies de la montagne, auxquels ils attribuent toutes leurs infortunes, et qu'ils tâchent d'apaiser le plus possible à l'aide de nombreux sacrifices.

Il résulte des informations prises par le commandant de Lagrée qu'il n'y a de ce côté aucune communication avec le Tong King, dont la vallée du Hin Boun semble séparée par une longue série de montagnes. La formation métamorphique déjà rencontrée à Lakon semble prédominer dans toute cette région, dont les grottes de marbre rappellent les fameuses grottes de Tourane, et appartiennent sans aucun doute à la même époque géologique.

Le commandant de Lagrée revint de cette excursion le 12 au matin, et je me hâtai de lui rendre compte des résultats de ma mission. Les passe-ports de Chine dont j'arrivais muni permettaient de donner au voyage la plus grande extension possible. Pour la première

fois depuis plus de trois mois, nous nous trouvions enfin tous réunis, pleins d'ardeur et de santé, autour du chef de l'expédition ; aux longs tâtonnements du début allait succéder l'exécution nette, ferme et rapide du programme qu'il s'était tracé.

Malheureusement, la saison sèche touchait déjà à sa fin ; les pluies allaient venir, et avec elles leur cortége de difficultés matérielles et de maladies. Il fallait même se hâter pour n'être point trop assailli par le mauvais temps avant notre arrivée à Luang Prabang, seul point assez important pour qu'un long séjour pût y être fructueusement employé. Les lecteurs du *Tour du Monde* se rappellent que c'est dans cette ville laotienne qu'avait succombé Mouhot, et nous étions impatients de retrouver et de dépasser les traces de cet infortuné voyageur.

Dès le lendemain, nous quittâmes Houtén pour nous rendre à Saniaboury, muong situé, comme le précédent, sur la rive droite du fleuve, à l'embouchure du Soumcam, affluent assez important de cette rive. La distance n'est que de huit à neuf milles géographiques environ. Le fleuve coule paisiblement, dans cet intervalle, entre des berges basses et sablonneuses, et ne décrit qu'une courbe à peine sensible qui incline son cours jusqu'à l'ouest-nord-ouest. Partis à six heures et demie du matin, nous arrivâmes à dix heures et demie. Un nouvel arrêt nous était imposé là pour changer de barques, et ces étapes trop fréquentes avaient été, depuis Bassac, une des plus grandes causes de la lenteur de notre voyage. Il eût certainement mieux valu acheter dès le début les embarcations nécessaires et louer des bateliers au mois ou jusqu'à une destination convenue ; nous eussions eu moins de temps à perdre en démarches auprès des chefs indigènes et plus de temps à employer en recherches et en travaux scientifiques. Notre bien-être, notre indépendance, les résultats mêmes du voyage auraient beaucoup gagné à cette combinaison. Malheureusement la grosse dépense qu'elle eût exigée tout d'un coup était trop forte pour le trésor de l'expédition. Le chiffre des ressources accordées à M. de Lagrée par le gouverneur de la colonie de Cochinchine était complétement hors de proportion avec les besoins d'un personnel nombreux et la grandeur du voyage entrepris, et plus tard nous devions souffrir plus cruellement encore d'une pénurie qui ajouta de si nombreuses difficultés à celles que l'on a toujours à vaincre quand on cherche à se faire jour au milieu de contrées inconnues.

Ainsi que la plupart de ses collègues, le gouverneur de Saniaboury était parti pour Bankok, afin d'assister aux funérailles du second roi de Siam. Sa femme nous fit de très-bonne grâce les honneurs de sa capitale, riant village dont les cases, disséminées dans l'angle formé par le Cambodge et le Soumcam, respirent l'air de propreté et d'aisance commun à toutes les habitations de cette partie du Laos. Comme à l'ordinaire, le logement de l'expédition était préparé à l'avance, et l'on fit immédiatement partir un courrier pour Ponpisay, le muong suivant, afin que l'on pût y faire préparer immédiatement de nouveaux moyens de transport.

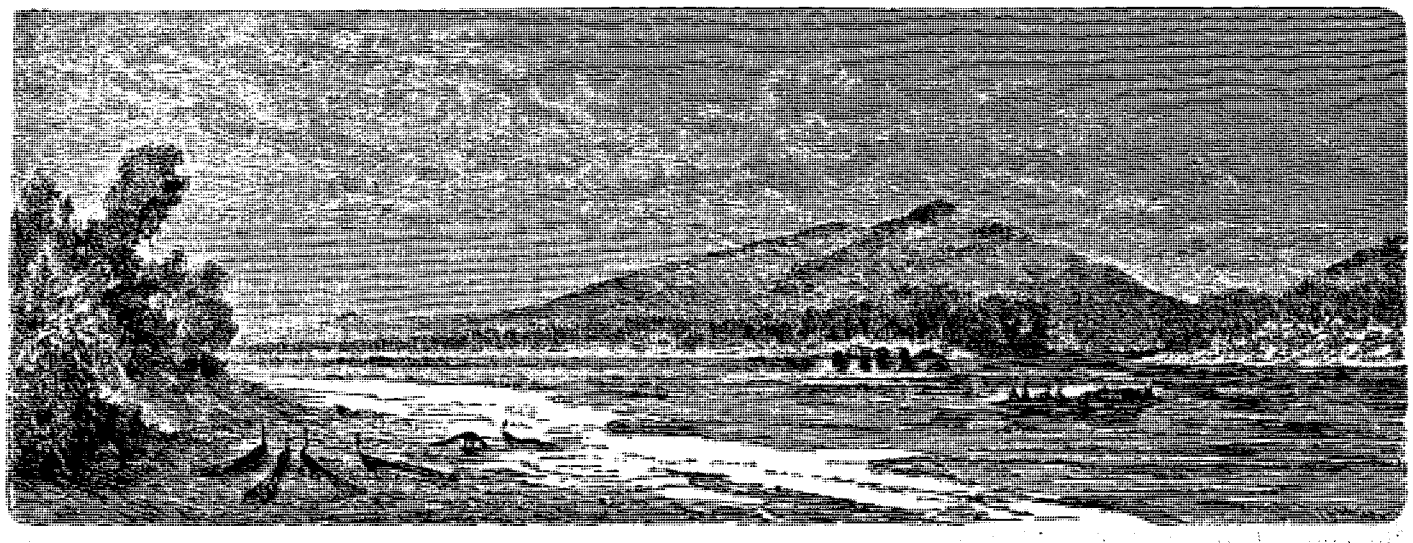
Nous ne séjournâmes que soixante-douze heures à Saniaboury. Non loin de là se trouve une fabrique de poteries que le docteur Joubert alla visiter. Les procédés indigènes sont des plus simples : les fours employés sont demi-circulaires et contiennent plusieurs gradins sur lesquels sont disposés les vases à cuire ; le feu est allumé au pied du gradin inférieur, et les flammes vont lécher la partie supérieure du four pour venir déboucher au centre du demi-cercle. Il y a aussi dans le voisinage un grand nombre de fours à chaux, auxquels les formations calcaires de la rive gauche fournissent d'abondants aliments.

C'étaient là les seules particularités intéressantes d'un pays semblable pour tout le reste à ce que nous avions vu jusqu'alors. Nous le quittâmes le 16 au matin. Le prochain muong était cette fois assez éloigné : on nous annonçait un trajet de huit à neuf jours et une navigation assez facile. Ce long parcours devait sans aucun doute nous révéler des particularités géographiques intéressantes. Nous nous trouvions, en effet, à ce moment de notre voyage, très-près des côtes de l'océan Indo-Chinois ; une trentaine de lieues nous en séparaient à peine, et la présence à Lakon d'une colonie d'Annamites, gens d'un naturel peu voyageur, indiquait suffisamment que les communications entre le Tong King et le Laos étaient devenues faciles. L'infléchissement persistant du cours du fleuve au nord-ouest était produit sans doute par la rencontre des contre-forts de la grande chaîne qui limite au couchant l'empire d'Annam, et nous nous attendions à en voir les sommets apparaître bientôt à l'horizon.

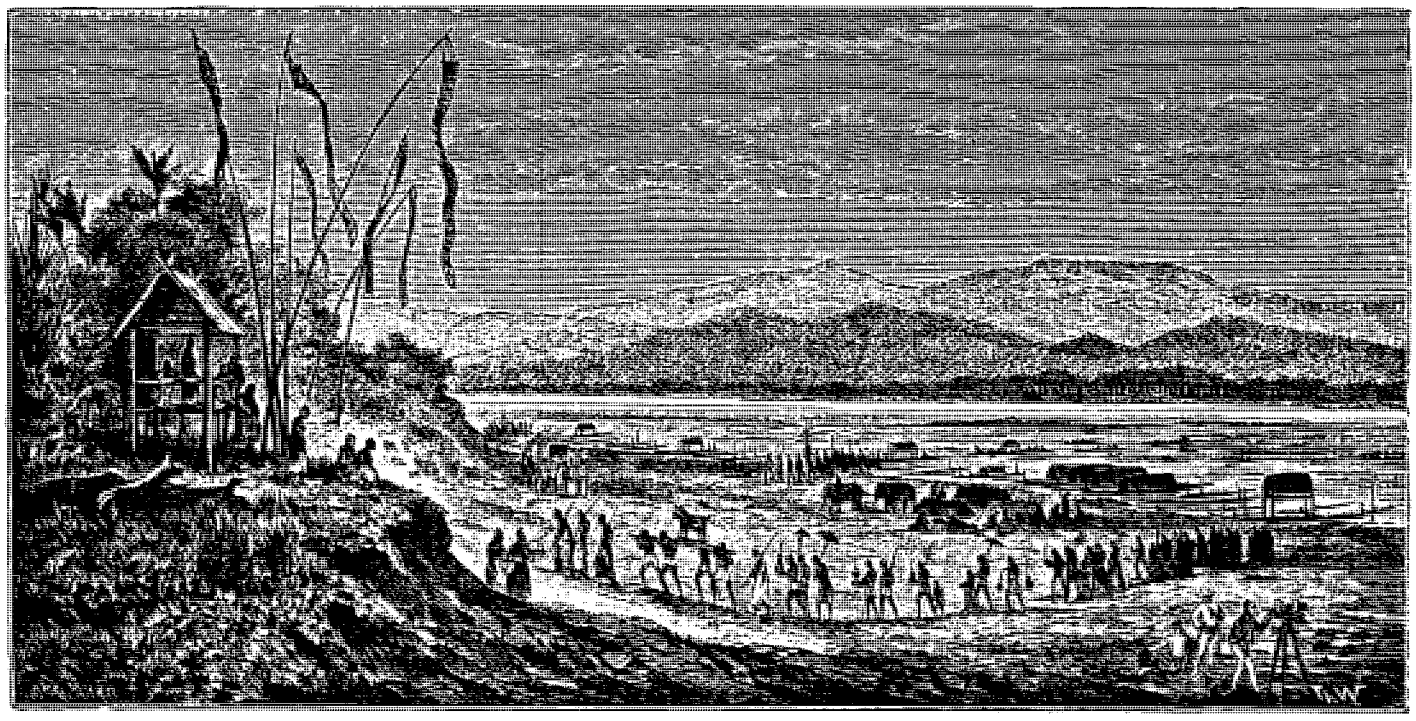
Quelques heures après notre départ de Saniaboury, les villages et les arbres fruitiers disparurent sur les rives du fleuve, et furent remplacés par la forêt. Le soir, après avoir doublé une île, Don Kassec, précédée et suivie de nombreux bancs de sable au milieu desquels le chenal du fleuve est difficile à déterminer, nos barques s'arrêtèrent le long de la rive droite, dans une anse naturelle où elles n'avaient rien à craindre du courant. Quand on est resté immobile tout un jour dans une étroite pirogue, les yeux fixés sur une boussole et la main occupée à esquisser une carte, on a grande hâte de sauter à terre pour y prendre quelque exercice. C'est ce que je fis des premiers, et après avoir franchi la bande de hautes herbes qui bordait la plage et la séparait de la forêt, je me mis à la recherche d'un lieu propice à la promenade.

Le jour commençait à baisser, et la vue des objets devenait confuse ; mais, habitué aux formes bizarres des troncs d'arbres et aux tressaillements étranges que le vent imprime aux grandes lianes jetées d'un arbre à l'autre comme des ponts suspendus, je regardais plus à mes pieds qu'autour et au-dessus de moi.... Je ne vois pas trop comment cela se fit : aucun bruit insolite n'était venu attirer mon attention ; en jetant par

hasard les yeux sur un arbre mort au pied duquel je m'étais arrêté un instant, je m'aperçus tout d'un coup que ce que j'avais pris pour une touffe de feuillage jauni était une masse vivante en équilibre sur une fourche de l'arbre, à un mètre ou deux au-dessus de ma tête, et dans laquelle je reconnus un léopard. Fort troublé par l'idée du danger que je venais de courir et que je courais encore, je fis un bond en arrière et je me mis à battre en retraite en marchant à reculons, pour ne pas perdre de vue l'animal qui dardait sur moi un regard étincelant. Il descendit lentement le long de l'écorce rugueuse du vieux tronc; j'avoue qu'il me parut à ce moment d'une longueur démesurée. Puis, il se mit en devoir de me suivre pas à pas, s'arrêtant quand je m'arrêtais, mais paraissant bien décidé à ne pas laisser augmenter la faible distance qui nous séparait. J'essayai en vain, pour abréger cette désagréable promenade, de la puissance fascinatrice que l'on attribue au regard humain sur les animaux féroces : c'était, hélas! la seule arme à ma disposition, et le moindre révolver eût fait bien mieux mon affaire. J'osais à peine jeter derrière moi un coup d'œil furtif pour me guider. Une chute m'eût perdu, et les chances de m'embarrasser les pieds au milieu des racines et des ronces étaient fort grandes. Je dus à cette crainte de battre en retraite avec une lenteur qui sauvegarda ma dignité. Heureusement la berge n'était pas loin, Après un temps qui me parut un siècle, j'atteignis la lisière des hautes herbes. Le bruit des bateliers faisant leurs préparatifs de campement le long de la rive parvint à mes oreilles et à celles de mon compagnon, qui jugea prudent de cesser de m'escorter. Il se retira lentement dans la forêt. Je revins aux barques encore tout ému, et je demandai ma carabine du ton dont le roi Richard dut demander un cheval. Tous ces messieurs, le commandant de Lagrée en tête, s'armè-



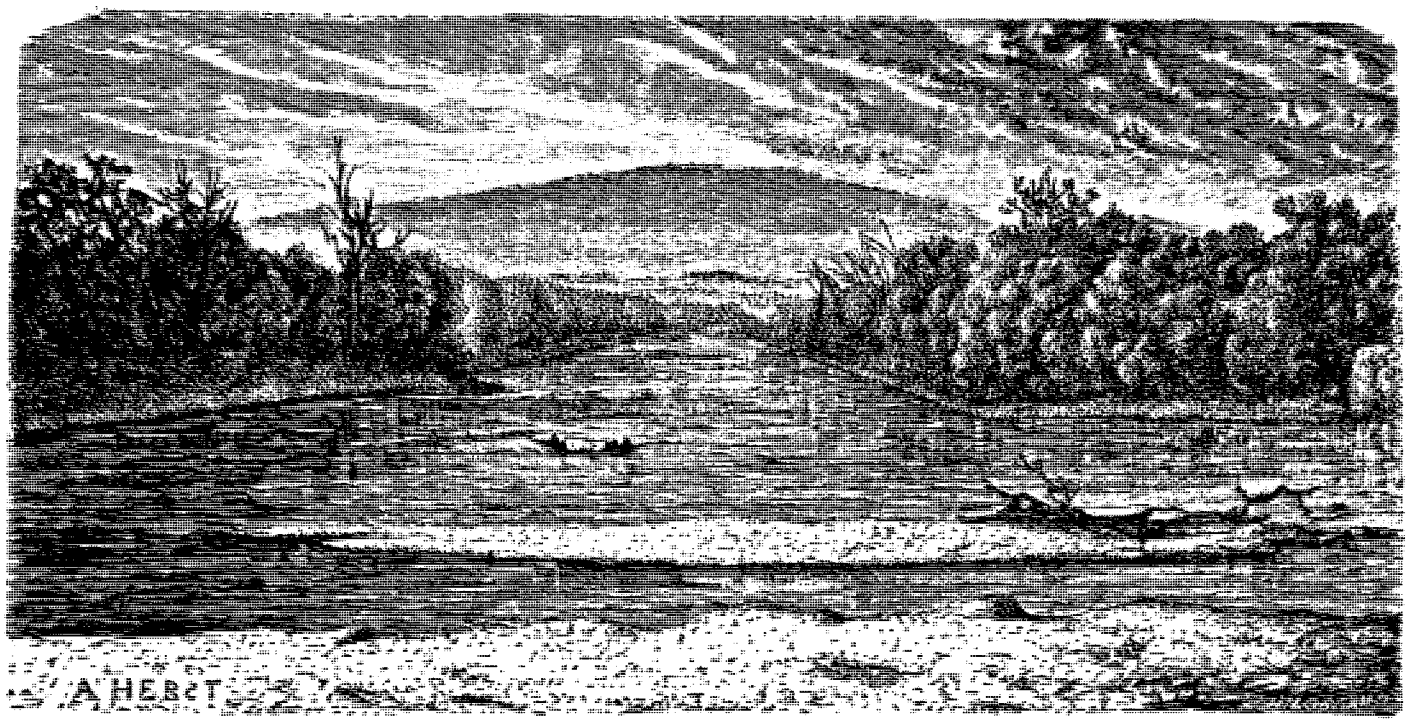
Embouchure du Nam Kdin. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.



Arrivée à Ban Bouncang un jour de fête : M. Garnier se prépare à observer l'éclipse. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

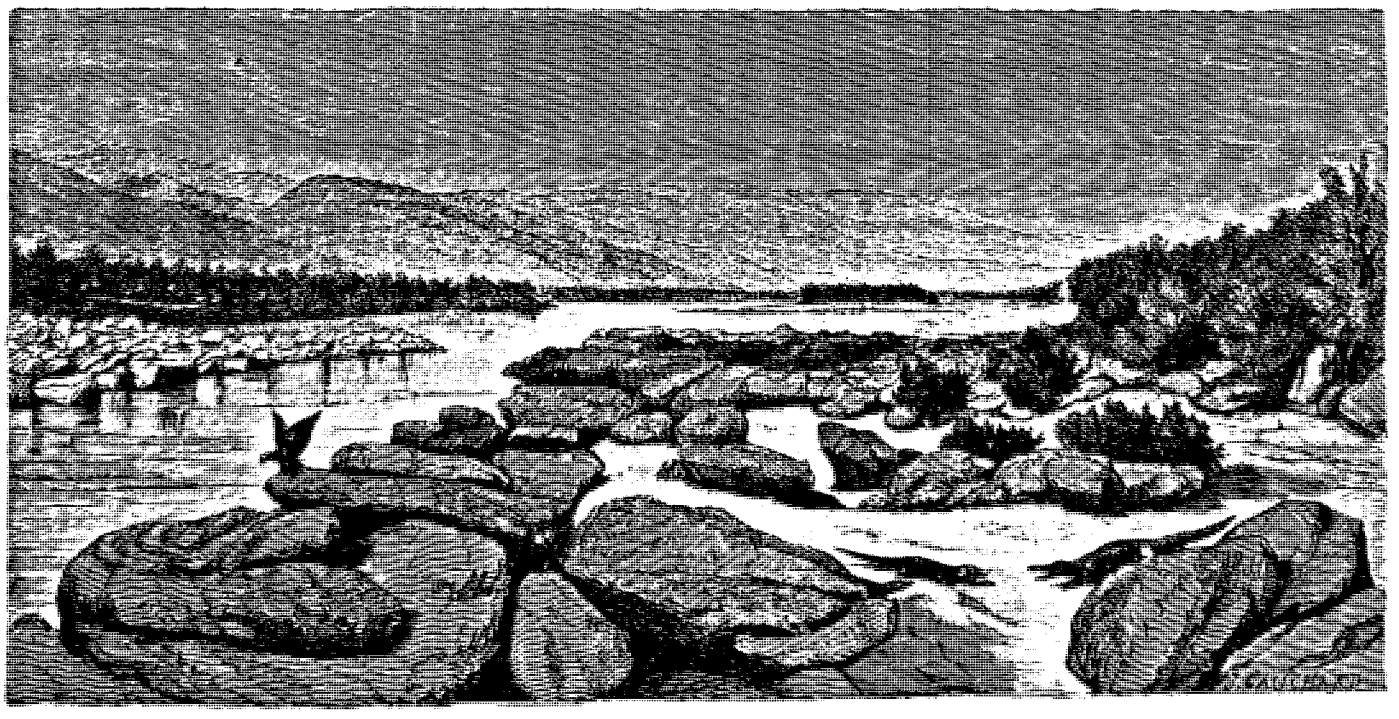
rent et nous nous élançâmes dans la fôret. Après une courte battue que la nuit rendit infructueuse, nous revînmes à notre campement, n'ayant rendu à l'animal que la peur qu'il m'avait faite à moi-même.

Le lendemain, les rives du fleuve devinrent plus accidentées; un massif montagneux, appelé Phou Ngou par les indigènes, apparut droit devant nous, dentelant l'horizon d'une triple ligne de sommets; quelques petites collines se montrèrent en même temps sur la rive droite. Le 18 mars au soir, nous nous arrêtions au pied



Embouchure du Se Ngum. — Dessin de A. Herst d'après M. L. Delaporte.

des premiers contre-forts de Phou Ngou. Quelques villages de nouvelle formation s'élevaient sur la rive gauche; ils étageaient leurs rizières sur les dernières pentes de la montagne. Ils dépendaient du gouverneur de Houtén, quoiqu'ils ne se trouvassent point sur son territoire. Au Laos, l'impôt est basé sur le nombre des



Une rive du fleuve. — Dessin de J. Laurens d'après M. L. Delaporte.

habitants inscrits, et ceux-ci ne sont autorisés à se déplacer pour aller chercher au loin des terres plus fertiles, qu'en conservant l'attache de la province sur les registres de laquelle ils figurent. Aussi n'est-il pas rare de trouver, à côté les uns des autres, des villages relevant d'autorités très-différentes et souvent fort éloignées.

Les petites chaînes, détachées du massif principal de Phou Ngou, au pied desquelles nous nous trouvions, couraient parallèlement au fleuve, dont la direction de-

puis Saniaboury s'était relevée au nord-nord-ouest. Nous ne pouvions douter que ce ne fussent là des ramifications de la grande chaîne de Cochinchine, et nous n'allions pas tarder sans doute à trouver des indices du voisinage des Annamites ; mais, dès le lendemain, à partir de l'embouchure d'une jolie rivière, appelée Nam Kdin[1], dont la vallée, d'une apparence pittoresque, semblait se diriger au nord-ouest, le fleuve tourna brusquement à l'ouest entre deux berges devenues plus hautes, désertes et très-boisées, et le long desquelles les traces des animaux sauvages, troupeaux de buffles et d'éléphants surtout, se montraient fort nombreuses. Nous trouvâmes même un cerf abattu par un tigre et laissé presque intact sur la berge. Ce fut pour nous une excellente aubaine, et nous vécûmes pendant deux jours des reliefs de Monseigneur le tigre, comme l'appellent les Annamites.

Quelques blocs de grès réapparurent dans le lit du fleuve, légèrement rétréci, et formèrent à certains coudes de petits rapides très-facilement franchissables dans cette saison. Un autre massif montagneux peu élevé, celui de Phou Hong, succéda, sur la rive droite, à celui de Phou Ngou auquel maintenant nous tournions le dos.

Nous arrivâmes le 20 mars à l'embouchure d'un affluent navigable, le Nam San, qui paraissait provenir de cette nouvelle chaîne. Un grand et beau village, Bouncang, s'élevait vis-à-vis, sur la rive droite, et nous prîmes terre, vers quatre heures du soir, sur la magnifique plage de sable que la baisse des eaux avait laissée à découvert au pied des maisons et des jardins qui bordaient le fleuve. Nous nous trouvions là dans la province de Ponpissay, à égale distance de son chef-lieu et de Saniaboury. Une fête mettait toute la population en liesse : c'était jour de pleine lune, consacré, comme l'on sait, par les rites bouddhiques. Les pagodes regorgeaient de fleurs, de fruits et de fidèles. Dans les rues du village, un grand nombre de marchands ambulants se disputaient les faveurs de la foule. Il me sembla même que le nombre et la variété des étalages offerts au public attestaient une civilisation plus raffinée et des goûts moins simples que ceux du Laos méridional. Le commerce avec Bankok par Korat trouve, sur ce fertile et populeux plateau que le fleuve contourne si paisiblement à partir de Banmouk et dont le Se Moun est une des grandes artères, un débouché plus facile et des communications plus régulières que ceux que les provinces de Bassac et de Khong peuvent lui offrir. Aussi les marchandises européennes, cotonnades et objets de quincaillerie, étaient-elles relativement assez nombreuses à Bouncang. Quant aux denrées indigènes, nous remarquâmes pour la première fois l'apparition de la cannelle.

Mais pour moi le plus grand intérêt de notre halte était moins dans le spectacle animé et parfois, hélas! — aviné, — qu'offrait la population de Bouncang, que dans une éclipse de lune que j'espérais pouvoir observer à la chute du jour. Malheureusement l'horizon était légèrement embrumé, comme il arrive toujours après les chaudes journées de la saison sèche, et, d'après les limites que j'assignais à notre longitude, le phénomène devait se produire presque immédiatement après le lever de la lune. Quelques légers *strati* vinrent à ce moment s'ajouter au rideau de vapeurs qui voilaient l'orient, et mes préparatifs devinrent inutiles. Ce fut pour moi une vive contrariété que la perte de cette occasion de rectifier notre position géographique et de régler nos chronomètres. Elle ne se représenta plus dans toute la suite de notre voyage.

Le lendemain, nous continuâmes à faire de l'ouest en remontant le fleuve; cette direction où il persistait depuis trois jours n'était point un coude ordinaire produit par un accident de terrain local ; elle attestait un changement réel et durable dans l'orientation générale de la vallée que nous explorions. De temps en temps nous découvrions, enveloppée dans les lentes sinuosités du fleuve, une île, joyau verdoyant sur les eaux paisibles dont elle élargissait le lit sablonneux et peu profond ; quelquefois aussi, des bancs de roches, assises souterraines des montagnes de la rive gauche, venaient étrangler brusquement le fleuve, qui retrouvait alors pendant un court intervalle ses grandes profondeurs d'autrefois et un courant plus accentué. Ces rapides n'offraient aucun danger à ce moment de l'année; mais les quelques rochers épars sur les rives, et alors à découvert, produisent, aux hautes eaux, des tourbillons si violents, que le passage reste impossible, pendant quelques semaines, à l'un de ces rapides nommé Hang Hong. Les batel ers entretiennent soigneusement quelques fleurs au pied d'une petite statue de Bouddha placée sur l'un des rochers qui le dominent.

A partir de Hang Hong, le Cambodge, qui avait conservé jusque-là une certaine tendance à se relever au nord, s'infléchit de plus en plus vers le sud ; les sommets des chaînes de la rive gauche s'abaissèrent et disparurent ; les méandres du grand fleuve devinrent aussi capricieux et aussi rapides que ceux d'une petite rivière. Nous passâmes par tous les rumbs sud, est et ouest du compas, et cela à notre grand dépit, car la seule direction que nous aurions voulu suivre eût été celle du nord, qui seule pouvait nous rapprocher des sources du grand fleuve et nous amener dans des régions d'un aspect plus nouveau et d'un climat plus favorable. Dans un voyage de cette nature, on est toujours impatient de changement, et chaque jour qui n'apporte pas une émotion nouvelle est un mécompte. Les plus gracieux paysages deviennent monotones quand ils se succèdent les mêmes pendant deux fois vingt-quatre heures.

En ce moment, l'aspect du Cambodge se rapprochait de plus en plus de celui du Se Moun, au-dessus d'Oubon. Le cours des deux rivières était devenu parallèle. Le fleuve était désert ; quelques barques de

1 *Nam*, qui, en laotien comme en siamois, veut dire *eau*, remplace, dans la partie moyenne et supérieure du Laos, le mot *Se*, usité dans le Laos inférieur pour désigner une rivière.

pêcheurs de loin en loin : on sentait que le commerce ne se servait plus de la voie fluviale, la plaine au milieu de laquelle celle-ci se frayait un trop sinueux chemin offrant des routes aussi faciles et plus directes.

Le 23 mars, nos bateliers nous montrèrent, sur la rive droite, une pagode qui contenait l'empreinte d'un pied de Bouddha. Ces sortes d'empreintes sont excessivement nombreuses au Laos. On sait que les plus célèbres, pour les bouddhistes du sud, sont celles du pic d'Adam, sur lequel Gautama a posé son pied gauche, et de la montagne appelée par les Siamois Swana Bapato, et plus connue sous le nom de Prabat Moi (pied sacré), qui est située entre Korat et Bankok.

Les maisons et les jardins commençaient à réapparaître en grand nombre sur les bords du fleuve, qui continuait toujours son étonnante course au sud. Nous approchions du chef-lieu de la province. Le soir du même jour, nous nous arrêtâmes à Nong Coun, village considérable situé vis-à-vis l'embouchure du Se Ngum, le plus grand affluent de la rive gauche du fleuve que nous eussions rencontré depuis Houtén. D'après les renseignements que nous recueillîmes, cette rivière peut être remontée six jours en barque, et traverse une région forestière très-productive. C'est de là que viennent en partie la cannelle, dont nous avions constaté l'apparition quelques jours avant sur les marchés indigènes, et le benjoin, qui ne vaut guère dans le pays que quatre francs cinquante centimes le kilogramme. Le commandant de Lagrée eut un instant l'intention d'autoriser M. Thorel à se faire conduire aux lieux mêmes où l'on récolte la précieuse écorce; mais, malgré le très-vif désir de notre botaniste, la nécessité d'accélérer notre voyage fit renoncer à ce projet.

Le lendemain, 24 mars, nous arrivâmes à Ponpissay,



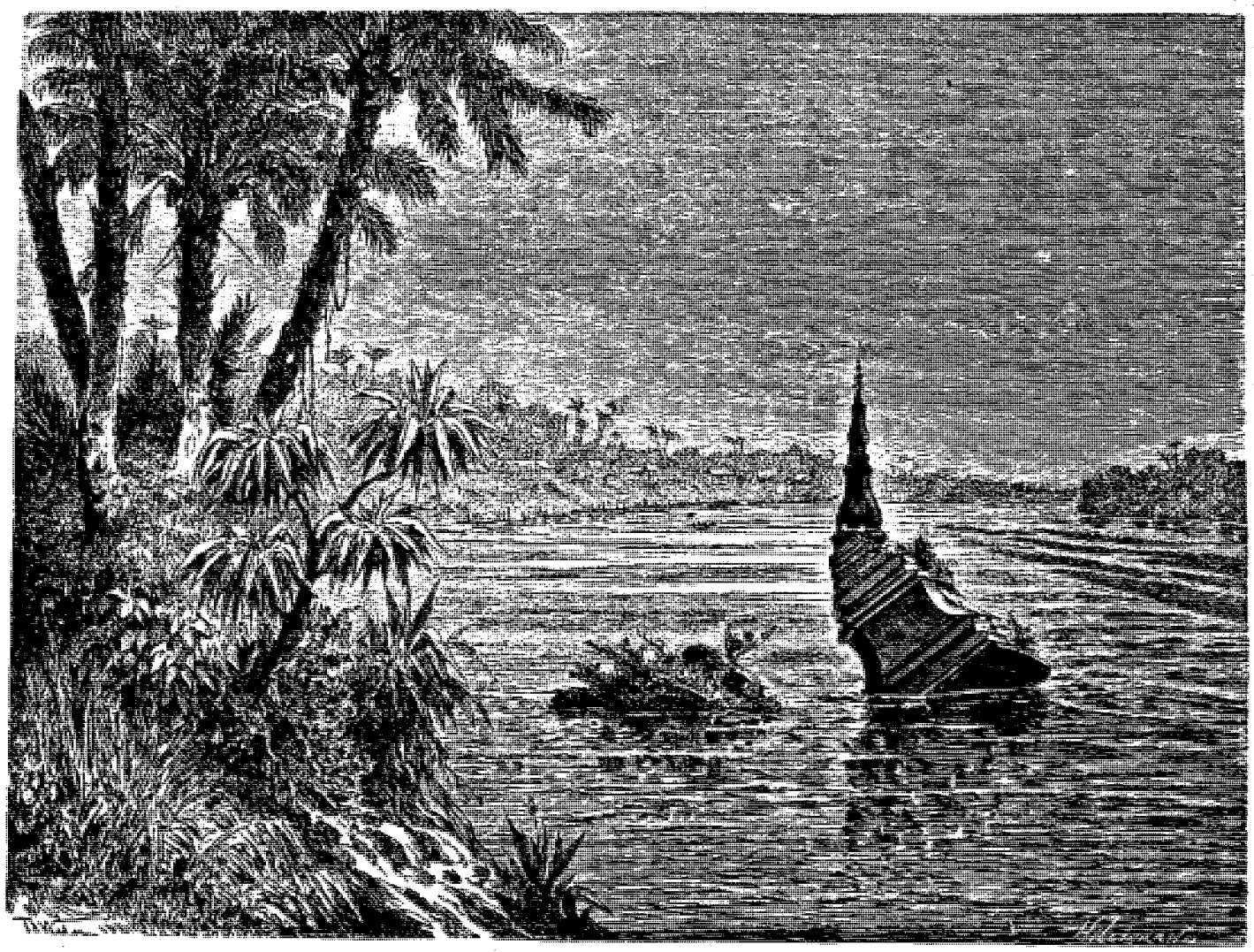
Un chemin dans les rizières, à Nong Kay, un jour de fête. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

où l'on travaillait déjà à l'armement des barques qui devaient remplacer celles de Saniaboury. L'accueil des autorités fut en rapport avec cette activité de bon augure. Ponpissay s'étend sur les deux rives d'un petit affluent de la rive gauche appelé Luong. De nombreuses pagodes attestent la richesse de ce centre de population. Les maisons y sont plus élevées que d'habitude au-dessus du sol, et les vastes rez-de-chaussée ainsi obtenus servent d'ateliers pour le tissage de la soie et du coton. Je ne doute pas que Ponpissay ne soit le lieu cité dans la relation de Wusthof sous le nom de Huyloun (*huei*, ruisseau, rivière, en laotien, et *loun*, contraction de Luong), comme célèbre pour la fabrication des vêtements de soie. « Ce sont les meilleurs, dit-il, que l'on exporte au Siam, Tonequin, Quinam et Camboje. » Ce commerce n'existe plus aujourd'hui, la domination siamoise ayant absorbé à son profit toutes les relations extérieures des régions laotiennes ; mais les langoutis de soie de cette partie du Laos méritent encore la réputation qu'ils avaient acquise au dix-septième siècle par les couleurs brillantes et la finesse de leur tissu.

Le muong prochain, dont nous n'étions qu'à un jour et demi de marche, était celui de Nong Kay. C'est dans sa circonscription que se trouvent les ruines de Vien Chan, l'ancienne métropole du Laos et le terme du voyage accompli par Wusthof en 1641. Un grand intérêt de curiosité s'attachait à l'étude de ces ruines. Nous n'allions certes pas y trouver les merveilles d'art du Cambodje ; nous allions y lire couramment une page d'histoire moderne, au lieu de nous trouver en présence d'un indéchiffrable problème d'archéologie. Comme si ce n'était pas assez de cet aiguillon pour notre impatience, le temps redevenait chaud et orageux ; à cinq heures du soir, le thermomètre accusait encore plus de trente-trois degrés. La brise régu-

lière du nord-est, dont nous étions habitués depuis six mois à ressentir l'influence rafraîchissante, faiblissait; l'horizon du sud-ouest s'illuminait fréquemment d'éclairs, et le roulement lointain du tonnerre commençait à se faire entendre. Tous ces indices nous annonçaient la venue des pluies. Le fleuve allait grossir, et les difficultés de la navigation grandir outre mesure. Les raisons de se hâter étaient nombreuses, on le voit, et nous commandaient même de ne point consacrer un temps trop long à la visite des ruines de Vien Chan.

Nous nous remîmes en route le 26 mars, après avoir grassement rémunéré les bateliers de Saniaboury. Nous venions de remonter, grâce à eux, plus de deux cents kilomètres de fleuve. On nous montra dans la forêt, près de l'endroit où nous fîmes halte pour déjeuner, les vestiges d'une ancienne résidence des rois de Vien Chan. Nous atteignîmes le soir même la limite des provinces de Ponpissay et de Nong Kay. Le lendemain, nous examinâmes avec curiosité des excavations faites par les chercheurs d'or dans un banc quartzeux aurifère qui rétrécit extrêmement le lit du fleuve. Les indigènes connaissent l'usage du mercure pour le



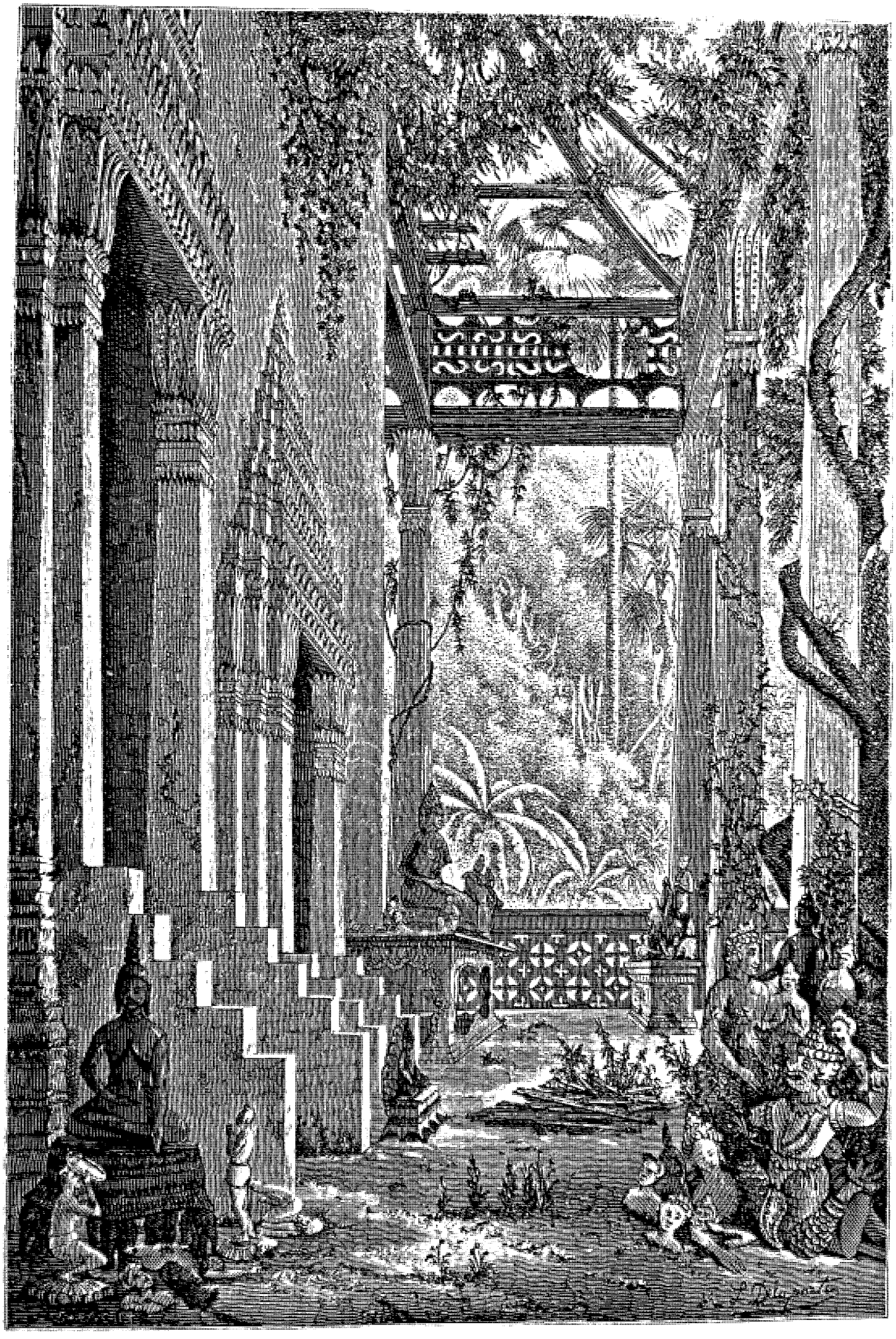
Tat Nong Kay. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

traitement du précieux métal, et nous les trouvâmes occupés en assez grand nombre au lavage des sables; ce travail paraît ne leur donner aujourd'hui que d'assez minces résultats.

Immédiatement après avoir contourné ce lieu d'exploitation, le fleuve, dont la direction, depuis Ponpissay, s'était beaucoup relevée vers l'ouest, revint au sud en s'élargissant. Une de ces pyramides, si fréquentes dans les pays bouddhiques, et qui sont destinées soit à indiquer un lieu sacré, soit à contenir une relique, nous apparut de loin, isolée sur les eaux, au milieu du vaste demi-cercle creusé par le courant le long de la rive droite du fleuve; depuis dix ans déjà, elle avait été détachée de la berge sur laquelle elle avait été jadis construite, et elle restait à demi inclinée sur l'onde comme un navire en détresse prêt à sombrer.

F Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.



Péristyle de Wat Phra Keo, à Vien Chan. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1],

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

VI (suite).

Nong Kay. — Les ruines de Vien Chan.

Tant que cette pyramide restera debout, elle sera un point de repère excellent pour mesurer les empiétements du fleuve, empiétements qui, au milieu de terrains meubles, se reproduisent à chaque coude du côté extérieur et occasionnent sur la rive opposée des atterissements ou des bancs de sable qui atteignent parfois des dimensions colossales. Pour le moment, le Tat penché nous signalait Nong Kay, où nous prîmes terre à onze heures du matin.

Nong Kay, fondé après la destruction de Vien Chan par les Siamois, a hérité en partie de son importance: c'est le plus grand centre de population que l'on rencontre sur les bords du Mékong de Pnom Penh à Luang Prabang; les maisons, construites parallèlement à la rive, forment une rue de plus de deux kilomètres de long, coupée par plusieurs ruelles, ou plutôt par des sentiers perpendiculaires au fleuve; les colporteurs chinois y sont assez nombreux pour former un quartier à part, où l'on trouve, remisés sous des hangars, les nombreux chars à bœufs qui servent à leurs voyages à Korat. Cette dernière ville est le centre d'approvisionnement de tout le plateau qu'arrosent le Se Moun et ses nombreux affluents et que le Mékong enveloppe du côté du nord en faisant cet immense détour à l'ouest dont nous étions loin encore d'avoir atteint l'extrémité.

Comme à Bouncang, la population était en fête: c'était le moment où, le repiquage du riz étant terminé, les cultivateurs n'ont plus qu'à désirer une saison pluvieuse favorable. Aussi prodiguent-ils les prières et les offrandes. Les sentiers qui du village conduisaient aux rizières, étaient ornés de banderoles flottant à l'extrémité de hauts bambous, et l'on trouvait à chaque carrefour de petits autels sur lesquels on faisait brûler des aromates (voy. p. 383).

Le gouverneur de Nong Kay était à son poste. C'était le premier des chefs de province que nous eussions rencontré qui se fût dispensé d'aller à Ban Kok assister aux funérailles du second roi. Son acçueil fut des plus courtois. Le commandant de Lagrée avait à lui demander un important service: celui de faire reconduire à Ban Kok, pour le remettre entre les mains du consul français, notre interprète européen pour la langue laotienne, le nommé Séguin, qui nous avait donné par sa conduite de nombreux et sérieux motifs de mécontentement, et dont les allures trop entreprenantes pouvaient nous créer plus tard de graves difficultés. Nous étions à peu près tous capables de demander aux indigènes les renseignements qui nous étaient nécessaires pour nos différents travaux. Le laotien Alévy, qui, si on se le rappelle, avait été adjoint à l'expédition à Compong Luong, conversait d'ailleurs couramment en cambodgien avec le commandant de Lagrée et lui servait d'interprète dans les relations officielles avec les autorités du pays. Enfin, la modicité de nos ressources et la difficulté des transports nous faisaient trouver avantageuse toute diminution, même la plus légère, apportée dans notre personnel ou notre matériel.

Le gouverneur de Nong Kay accepta volontiers la responsabilité de ce rapatriement forcé. Séguin partit sous escorte le 1er avril; il devait retrouver, à quelques jours de marche de Nong Kay, la route que Mouhot avait suivie, en partant de Ban Kok, pour aller rejoindre le Mékong à Pak Lay. A mon retour en France, il m'a fourni quelques renseignements utiles sur la région qu'il a ainsi parcourue.

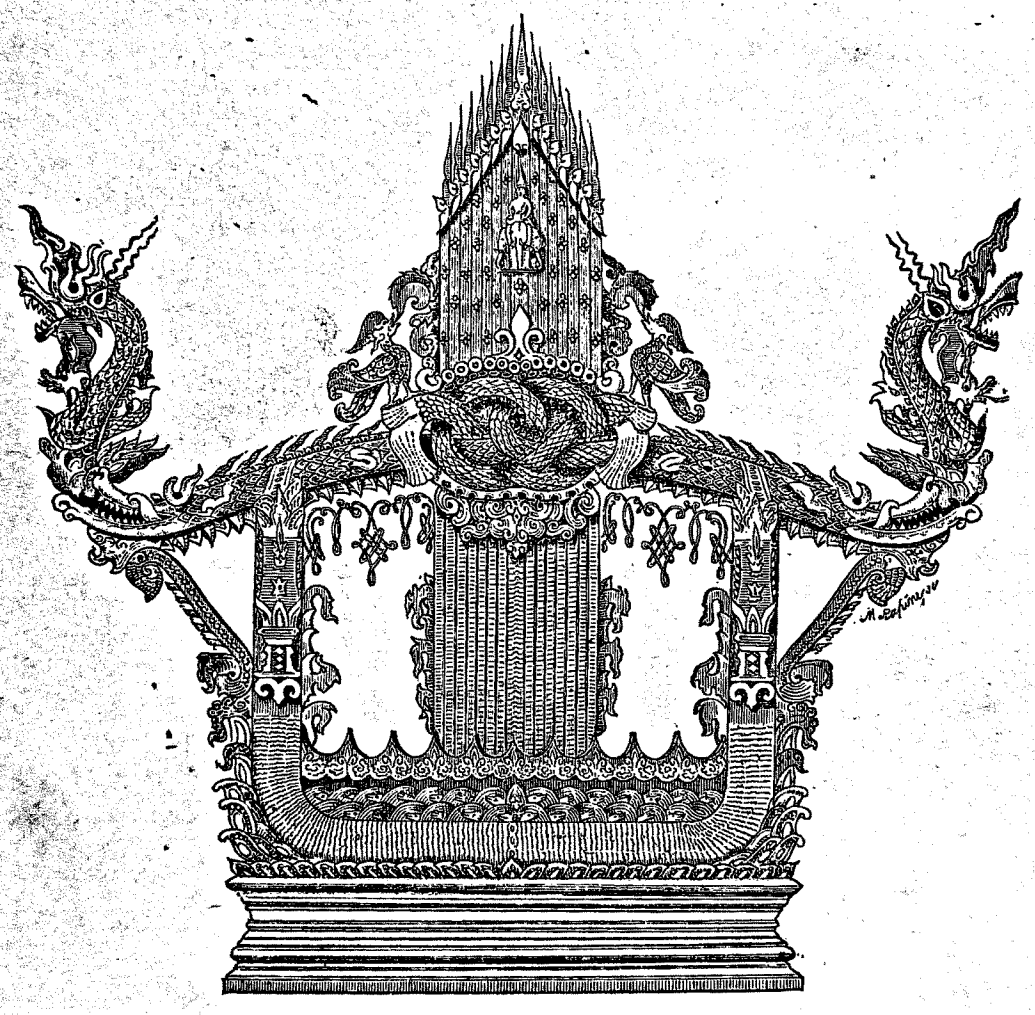
Le même jour, nous quittions Nong Kay pour nous rendre enfin à Vien Chan. L'emplacement de la célèbre métropole du Laos n'est distant par terre du chef-lieu actuel de la province que de trois lieues à peine; les détours du fleuve triplent ce trajet. Le commandant de Lagrée eût pu cependant arriver le soir même, grâce aux nombreux rameurs de la pirogue royale mise à sa disposition par le gouverneur, mais il préféra ne pas se séparer du reste de l'expédition.

A partir de Nong Kay, le fleuve continue sa course au sud jusqu'à Muong Couk, ancien chef-lieu de province de la monarchie détruite, qui a conservé, chose rare en Indo-Chine, le nom qu'il portait il y a plus de deux siècles. C'était, nous apprend Wusthof, « le point le plus commerçant de tout le pays de Louwen. Il s'y croise toutes sortes de marchandises. Les négociants maures et ceux de Siam s'y rencontrent pour le trafic des vêtements. Un Maure, entre autres, y vendit toutes ses provisions en deux ans qu'il y resta et y loua pour s'en aller soixante charrettes qu'il chargea de

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353 et 369

benjoin, de gomme laque et d'or à destination de son pays. » On aime à retrouver vivante et riche, dans le récit du commis hollandais, cette région si merveilleusement dotée par la nature, où la cupidité et l'oppression siamoises ont aujourd'hui accumulé les ruines et ramené l'immobilité. Muong Couk reste encore de nos jours un gros bourg où sont des chantiers de construction pour les barques. En amont et en aval, les villages se succèdent sans interruption sur les rives du fleuve qui cesse enfin de se diriger au sud, revient au nord-ouest et va recevoir, sept milles plus loin, le Nam Mong, petite rivière qui a entassé à son embouchure une énorme barre de sable. C'est là que nous passâmes la nuit; le commandant de Lagrée trouva dans une pagode du village une inscription en vieux caractères presque effacés par le temps, dont il prit l'empreinte avec soin.

Le lendemain à une heure, nous arrivâmes à Vien Chan : deux cases avaient été construites pour nous sur un banc de sable au pied de la berge, en cet endroit très-haute et très-attaquée par le courant. Le fleuve, qui remonte droit au nord à partir de l'embouchure du Nam Mong, forme ici un coude brusque à l'ouest, direction dans laquelle il se maintient à perte de vue; sa largeur redevient considérable et dépasse un kilomètre. C'est son dernier épanouissement avant de s'engager pour toujours dans la région hérissée de montagnes au seuil de laquelle nous nous trouvions.



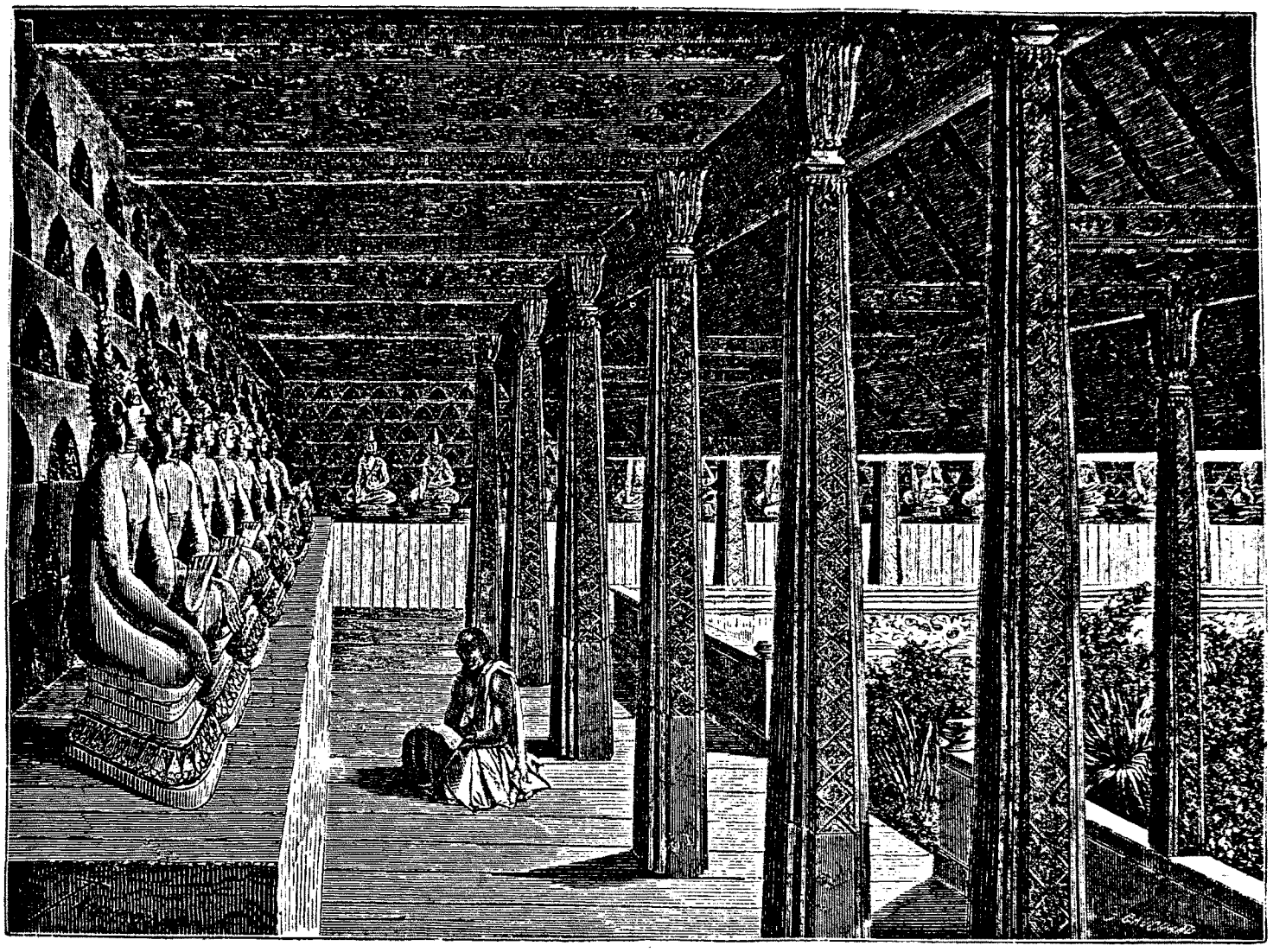
Porte-cierges de Wat Sisaket. — Dessin de E. Thérond d'après un dessin de M. L. Delaporte.

Nous nous hâtâmes de nous engager (voy. p. 39) dans la forêt déjà épaisse qui cachait les ruines de la malheureuse cité. Quelques sentiers s'y croisaient: l'un d'eux nous conduisit rapidement à l'emplacement même du palais du roi. Ses dimensions sont considérables, et il était facile, malgré les broussailles qui avaient tout envahi, d'en retrouver les principales dispositions. Les matériaux n'en étaient point durables: des briques, du bois et une sorte de béton ou de ciment formant le pavé des cours ou le revêtement des murs et des escaliers; mais l'ensemble de la construction avait un caractère d'élégance et dénotait une richesse de décoration remarquable: les colonnes en bois dur étaient sculptées avec soin et portaient des traces de dorure; partout des moulures et des arabesques, des animaux fantastiques gardant les entrées ou supportant les soubassements. Rien d'ailleurs de bien nouveau ou de bien original pour ceux d'entre nous qui avaient déjà visité Ban Kok ou qui connaissaient par des dessins ou des photographies ses principaux monuments. Le silence absolu qui régnait dans l'enceinte d'une ville jadis si populeuse et si riche, frappait seul l'esprit d'étonnement. Si le lecteur veut bien se rappeler la rapide esquisse que j'ai faite dans une livraison précédente [1] de l'histoire de Vien Chan, la destruction de cette capitale par les Siamois ne remontait qu'à qua-

1. Voy. page 54.

rante années à peine, et son emplacement était devenu inhabitable! C'est pour cette implacable façon de faire la guerre qu'a été écrit le mot de Tacite: *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* L'incendie et l'esclavage après la victoire sont, pour la plupart des races asiatiques, le dernier mot de la conquête. Nous trouvions dans les ruines et la solitude de Vien Chan un exemple frappant de ces destructions brutales.

Malgré ses murailles bastionnées et entourées d'un large fossé, malgré la défense naturelle du grand fleuve qui la couvrait du côte de Ban Kok, Vien Chan avait succombé d'autant plus rapidement en 1828 que son roi, nommé Anu, n'était point préparé à une lutte aussi sérieuse. Vers 1825, il avait été rendre au roi de Siam ses hommages de prince tributaire et en avait été reçu avec une faveur marquée. A son retour à Vien Chan, des discussions fort vives s'élevèrent entre lui et le mandarin siamois chargé de la frontière, qui prélevait des droits exorbitants sur le commerce laotien. Le roi porta, mais en vain, ses réclamations à Ban Kok: il voulut alors faire justice par la force du fonctionnaire prévaricateur. Ce recours aux armes fut présenté par celui-ci comme une révolte ouverte, préméditée depuis longtemps. Tout le Siam s'en émut et se leva en masse contre le dernier royaume laotien. Les provinces voisines, Xieng Mai, Lagong, Labong, Muong Nan,



Chonkhon de Wat Sisaket. — Dessin de E. Thérond d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Muong Phe, durent fournir à elles seules dix-neuf mille combattants, quoique leur population s'élevât à peine à cent cinquante mille âmes. Xieng Mai fut vivement sollicité par le roi Anu de se joindre à lui pour reconquérir l'indépendance de la race laotienne; mais, après quelque hésitation, le *seña*[1] de cette province n'osa prendre sur lui une détermination aussi hardie, et résolut d'obéir aux ordres de Ban Kok. Il a dû vivement regretter son aveugle soumission, quand, après la destruction de Vien Chan, le gouvernement siamois a encore appesanti son joug sur tout le Laos.

Le Praya Mitop, ou « général siamois » désigné pour conduire cette guerre, se distingua par son habileté et ses violences, et son souvenir exécré fait trembler encore aujourd'hui les populations. Ce fut un écrasement sans merci. Les vaincus étaient entassés dans des hangars auxquels on mettait le feu. Le plus grand nombre de ceux que l'on emmena captifs mourut en route de misère; le reste fut partagé entre les nobles siamois. Gutzlaff, dans son voyage à Ban Kok, en 1830, a visité les chefs laotiens qui, s'étant soumis tout d'abord, avaient eu la vie sauve: il vivaient enfermés

1. On appelle ainsi la réunion des mandarins qui forment le conseil du roi ou du gouverneur de chaque province laotienne. *Seña* en pali signifie ministre, conseiller, et doit être également l'étymologie du titre du mandarin de droite ou Muong Sen.



Tours et pagode en ruines dans la forêt (Vien Chan). — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

dans une pagode bâtie près de la ville, sur les bords du fleuve. Quant au roi de Vien Chan, il fut enfermé dans une cage, où il mourut promptement. Son fils réussit d'abord à s'échapper, mais il fut poursuivi et atteint auprès d'une pagode, du toit de laquelle il se précipita.

Pour prévenir à jamais toute nouvelle tentative de rébellion, la population du royaume fut dispersée, et l'on repeupla le pays à l'aide de Laotiens tirés des provinces de la rive droite du fleuve, entre autres de Sivanaphoum. C'est à ce moment que fut érigé le Muong Nong Kay.

Le palais des rois de Vien Chan, malgré ses toits effondrés et ses colonnades incendiées, est la seule habitation dont les vestiges soient encore reconnaissables grâce aux enceintes épaisses et aux cours pavées qu'il eût été trop long de détruire. Partout ailleurs d'informes monceaux de briques indiquent seuls sous les broussailles l'emplacement des maisons les plus considérables. Il n'y a d'autres édifices restés debout que les pagodes ; mais, abandonnées par leurs prêtres et construites des mêmes matériaux que le palais, quarante saisons pluvieuses en ont terni les fragiles splendeurs. La hâtive végétation des tropiques, qui adoucit heureusement l'aspect de ces dévastations barbares en les recouvrant de verdure et de fleurs, donne de loin à ces sanctuaires ruinés un cachet trompeur de vétusté ; de hautes herbes croissent partout sur les sacrés parvis, des plantes grimpantes étreignent déjà les colonnes, des arbres vigoureux se font jour au travers des toitures.

Le plus considérable de ces temples est Wat Pha Keo que nous visitâmes au sortir du palais, auprès duquel il se trouve. C'était la pagode royale. Son fronton en bois, délicatement sculpté, tout étincelant de ces plaques de verre que les Siamois et les Laotiens savent entremêler aux dorures pour leur donner plus d'éclat, nous apparut au milieu de la forêt gracieusement encadré de lianes et tout enguirlandé de feuillage. L'or avait été prodigué sur les quatre faces des colonnes qui supportaient le toit à demi écroulé, et une ornementation byzantine, d'un effet vraiment remarquable, avait recouvert jadis toutes les parties du monument. Malgré le peu de solidité de cette ornementation, elle donne aux édifices un saisissant aspect, et les nombreuses pagodes de ce style contenues dans Vien Chan devaient produire de loin une impression éblouissante qui justifie les récits merveilleux des premiers voyageurs et la grande réputation de richesse et de puissance qu'avait acquise dans la Péninsule le royaume de Lan Sang.

La statue que Wat Pha Keo était censé contenir, et qui lui a donné son nom, est célèbre dans les fastes bouddhiques de l'Indo-Chine : c'est une des plus anciennes représentations du Bouddha. « Cinq siècles après sa mort, dit la légende, — (43 ans avant J. C.) — Neac Asen voulut faire une statue du sage avec la pierre appelée *Monichot*. Prea En (le dieu Indra) promit de la lui donner et alla la demander aux Yaks (les Yacshas de la mythologie hindoue), qui refusèrent. Il n'apporta donc à Neac Asen que la pierre *Morocot*. Neac Asen ne sut comment s'y prendre pour la façonner et fut obligé de recourir de nouveau à Prea En, qui fit la statue en sept jours. Elle fut placée au chef-lieu du Muong Phutalibat (Xieng Mai), fondé par Neac Asen.

« Trois cents ans après, une guerre s'éleva entre ce royaume et Muong Kam (Ava) et dura trois ans sans résultats. On envoya la statue Pha Keo à Ceylan avec des ambassadeurs, et l'on obtint des secours. En l'an 1000, Anorutha Thamarat, roi du Muong Man (Birmanie), envoya à Ceylan des bonzes pour copier les livres et demander Pha Keo. On leur accorda, en effet, la précieuse image ; mais au retour un vent violent força le navire qui la portait à aborder dans le royaume d'Intapahit (Cambodge), où l'on garda la statue. Quelque temps après, elle fut conquise par Siam ; plus tard, elle revint à Xieng Mai après avoir passé successivement entre les mains des princes de Campheng et de Muong Rai. En l'an 2000 (1457 de J. C.), elle fut prise par Vien Chan. » D'après d'autres traditions, elle n'aurait quitté Xieng Mai pour venir à Vien Chan qu'en 1639. Telle est l'histoire abrégée de la merveilleuse image d'après les soutras laotiens. Le fameux Phaja Tak, qui releva la puissance siamoise après la destruction d'Ayuthia par les Birmans, s'empara de Vien Chan en 1777, et apporta la statue de Pha Keo à Ban Kok, comme le trophée le plus précieux de sa victoire. Ce fut la dernière aventure de la célèbre idole. On peut la voir aujourd'hui dans la pagode située à l'intérieur du palais du roi de Siam. Elle est sculptée en effet dans une seule pierre verte, et a environ cinquante centimètres de hauteur. Mgr Pallegoix dit que cette pierre est une sorte d'émeraude et lui attribue une valeur d'un million.

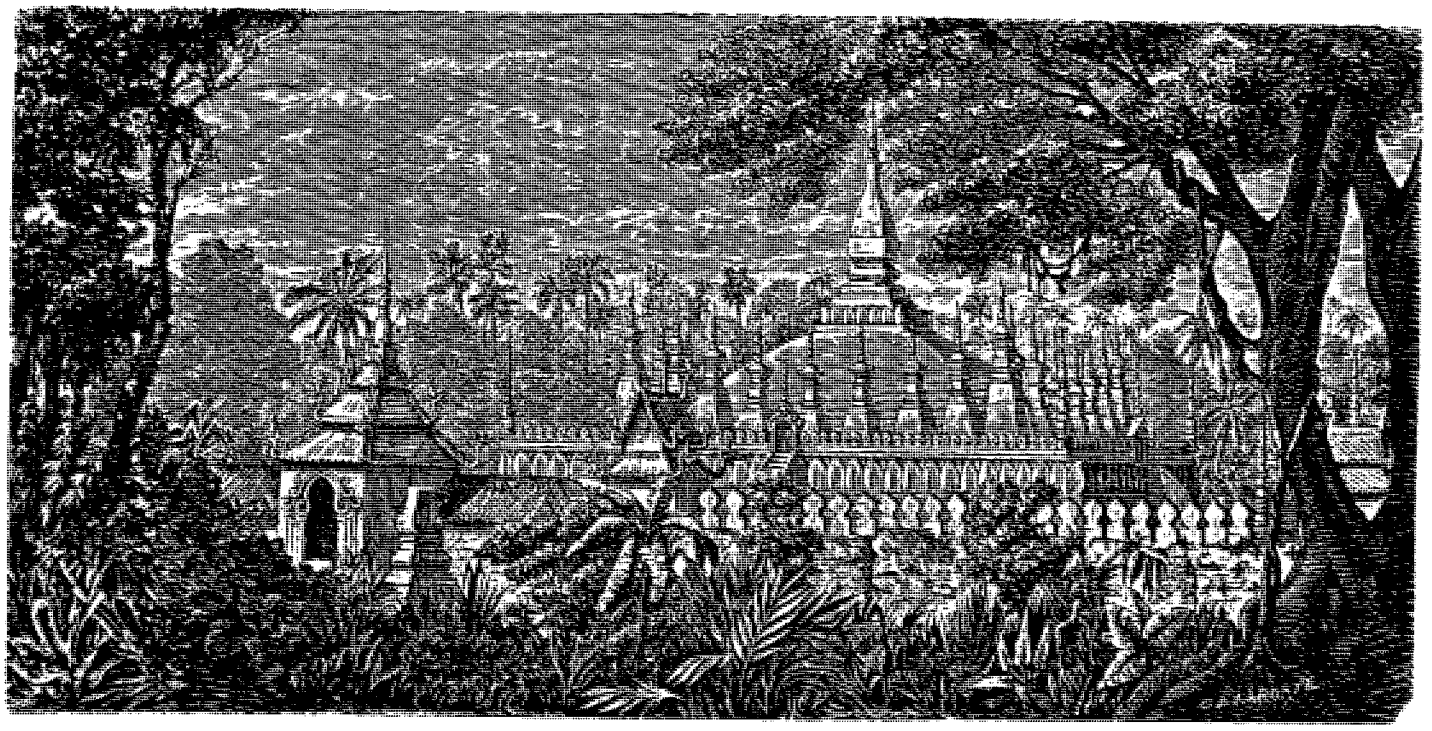
Cette statue historique n'est pas la seule à défrayer les récits des pagodes, et plusieurs autres, Pha Bang, Pha Sehing, Pha Kenchan, partagent cet honneur avec elle. Pha Bang et Pha Kenchan avaient à Vien Chan des autels qui rivalisaient de splendeur avec ceux de Pha Keo ; mais les pagodes qui les contenaient et qui étaient voisines, ne sont plus qu'un monceau de ruines. De nombreux tombeaux et quelques petits dagobas sont restés intacts auprès de ces ruines, et permettent de retrouver facilement dans la forêt l'emplacement que la tradition assigne à ces anciens temples (voy. p. 389).

A peu de distance au nord de Wat Pha Keo, se trouve, au milieu de la forêt, une pagode de dimensions moindres et d'un aspect plus modeste, qui est restée presque intacte au milieu de la destruction universelle : c'est Wat Si Saket. On aperçoit en y entrant une infinité de petites statues du Bouddha, placées dans des niches dorées et tapissant du haut en bas toute la surface des murs. Cette ornementation singulière rappelle celle des terrasses de Boro Bodor, le célèbre monument bouddhique de Java. Devant l'autel, nous

admirâmes un porte-cierge en bois sculpté, d'une originalité de dessin et d'une finesse de travail extrêmement remarquables. A quelques pas de la pagode s'élève la bibliothèque, cette indispensable annexe de tous les temples au Laos : elle était en partie détruite. Profitant de l'absence de tout indigène, nous grimpâmes aux colonnes vermoulues qui supportaient et isolaient du sol le plancher de ce tabernacle littéraire; dans l'intérieur, quelques livres sacrés gisaient çà et là: ils se composaient de bandes longues et étroites, découpées dans les feuilles d'une espèce particulière de palmier, dorées sur tranche et réunies en cahiers. Chacune d'elles contenait sept ou huit lignes de cette écriture arrondie particulière aux peuples de la péninsule indo-chinoise, et qui se différencie, au premier coup d'œil, de l'écriture de l'Inde proprement dite, dont elle est dérivée. Chacun de nous voulut en emporter un spécimen, qu'il cacha soigneusement au plus profond de sa petite valise, pour dissimuler aux indigènes un larcin qu'ils auraient considéré comme un sacrilége.

Enfin, attenant directement à la pagode, se trouve une galerie rectangulaire qui s'ouvre intérieurement sur une cour: ses murailles sont couvertes, comme celles du temple lui-même, de petites niches contenant la statue du Bouddha. C'était le *Vihara* (*Chonkhon*, en laotien) ou monastère qui servait de logement aux prêtres desservant Wat Sisaket.

En continuant à traverser la forêt dans la direction du nord, on ne tarde pas à rencontrer l'enceinte bastionnée de la ville, qui est restée en assez bon état, et dont les fossés sont encore pleins d'eau. Une porte voûtée d'une construction solide permet de déboucher sur la campagne et s'ouvre sur une belle avenue plantée d'arbres, qui se dirige à l'ouest-nord-ouest. Nous nous y engageâmes, et au bout de trois quarts d'heure

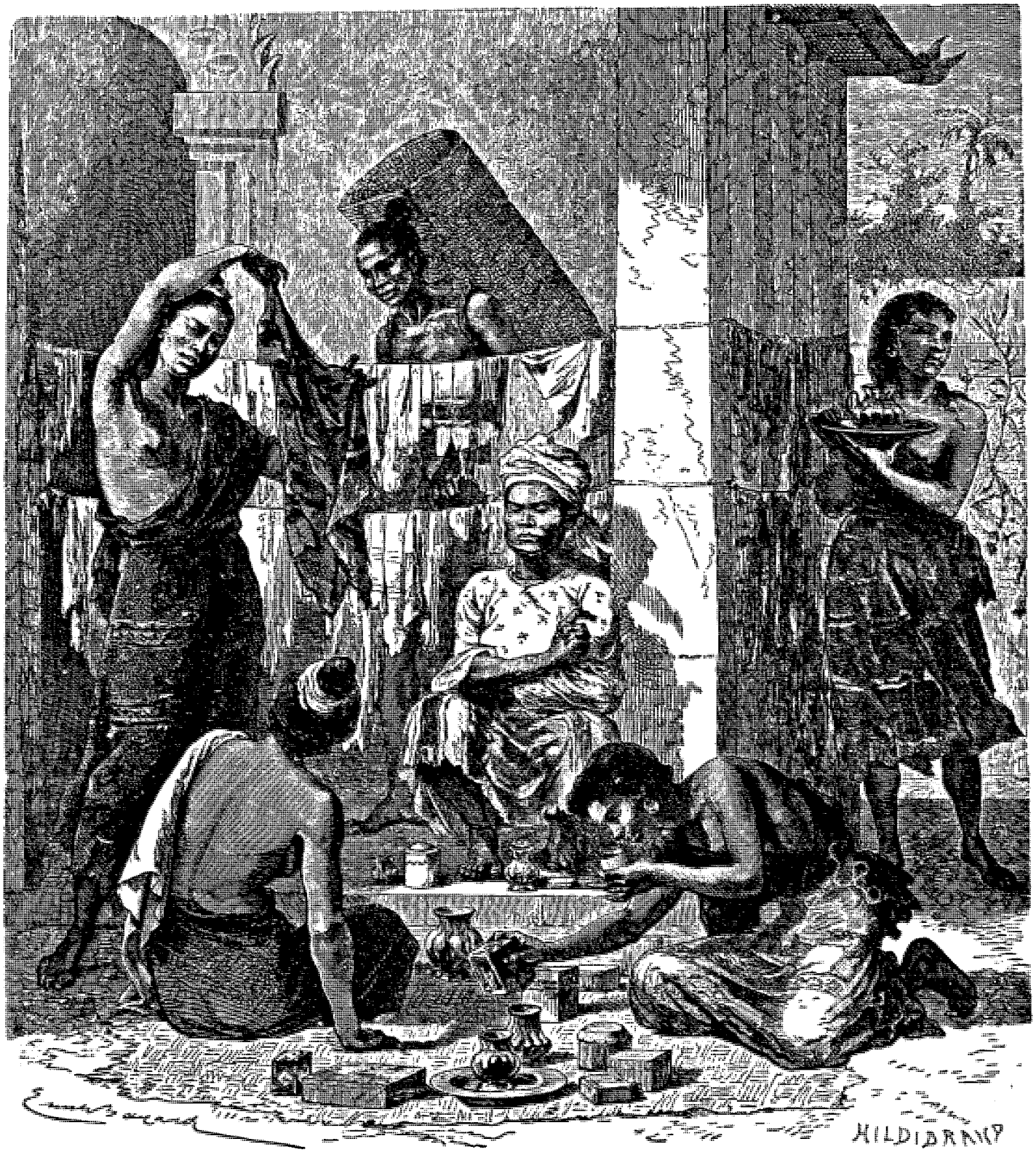


Tat Luong, à Vien Chan. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

de marche, nous arrivâmes à Tat Luong, l'un des dagobas des plus célèbres du Laos. La pyramide centrale qui présente cette forme rectangulaire à la base, arrondie au sommet, que nous avons déjà trouvée en usage au Cambodge, repose sur deux terrasses superposées. La terrasse supérieure supporte vingt-huit pyramides de dimension moindre, qui entourent la base de la pyramide centrale; elle communique avec la terrasse inférieure par deux escaliers pratiqués sur le milieu des faces nord et sud. Sur la terrasse inférieure se trouve, du côté est, un élégant pavillon qui abrite une petite pyramide de trois à quatre mètres de hauteur. Au respect témoigné par les indigènes, nous vîmes que c'était là le véritable sanctuaire : l'or y était prodigué avec une extrême profusion, et le gouverneur actuel de Nong Kay, à qui était due cette reconstruction en petit de la pyramide centrale, y avait dépensé plus d'un millier de néns (de soixante-dix à quatre-vingt mille francs). De cette dernière terrasse, quatre escaliers donnent accès au dehors. Les logements des bonzes nombreux qui desservent le lieu sacré et plusieurs pagodes dont quelques-unes sont à demi ruinées, s'élèvent tout autour du Tat. En dedans de l'entrée orientale, une pierre debout relate les circonstances de son érection, qui remonte à la première moitié du seizième siècle. La base de tout le monument mesure cent cinquante mètres sur cent soixante; son élévation dépasse trente mètres.

Ce fut dans la plaine qui s'étend autour de Tat Luong qu'eut lieu, en 1641, la réception de Gérard Van Wusthof et de ses compagnons, par le roi de Vien Chan. Les magnificences déployées par les Laotiens dans cette occasion sont longuement racontées par le naïf commis de la Compagnie des Indes, et c'est

à peu près la seule partie de son récit qui ait été reproduite par Dubois[1], dans le résumé qu'il donne de ce voyage. L'année suivante, le jésuite Jean-Marie Leria arrivait à son tour dans la capitale du Laos, et y recevait un accueil non moins cordial. J'ai déjà dit, dans une livraison précédente, que son récit se trouve dans les *Lettres* de Marini *sur les missions du Japon et du Tong-King;* mais, ici encore, il faut consulter l'édition originale de Marini, et non la traduction française, qui est très-abrégée, et d'où le nom de

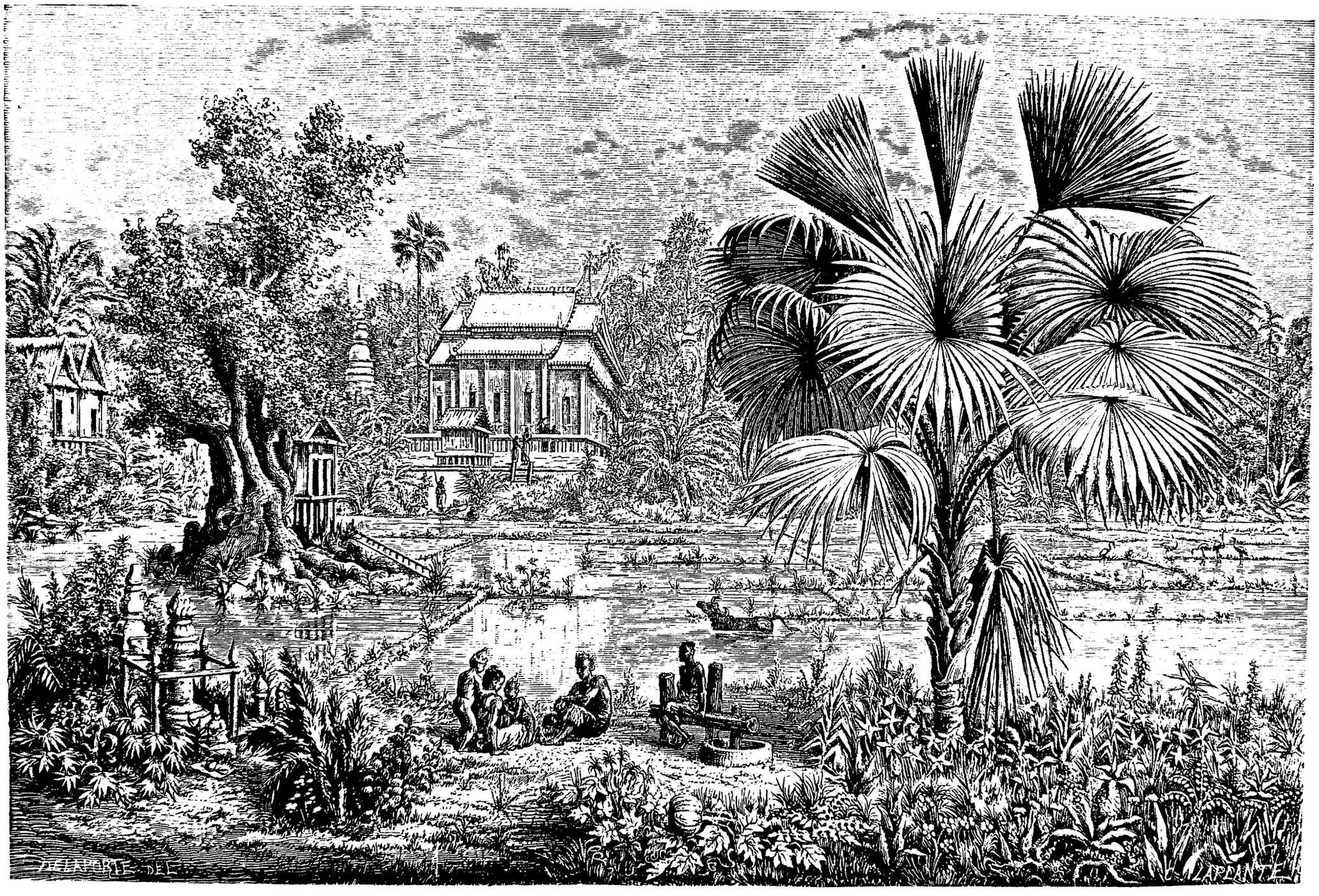


Marchands birmans vendant aux Laotiennes à la porte d'une pagode de Muong Mai. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Leria a disparu, ce qui a fait croire à M. Léon de Rosny et à M. de Carné que c'était Marini lui-même

1. *Vie des gouverneurs généraux avec l'abrégé des établissements hollandais aux Indes orientales*, la Haye, 1763. C'est là qu'a été puisé jusqu'à présent tout ce qui a été dit et cité du voyage de Wusthof. Le Bulletin de la Société de géographie vient de donner, dans son numéro de septembre-octobre 1871, la traduction française de ce voyage (*Le Voyage inconnu des Néerlandais du royaume du Cambodge au royaume de Louwen*, annoté par M. Francis Garnier), qui a été ainsi publié pour la première fois *in extenso* dans une langue usuelle.

1. *Tableau de la Cochinchine*, rédigé sous les auspices de la



Palmier corypha, rizières et pagode, à Muong Mai. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

qui avait recueilli sur les lieux les renseignements qu'il donne sur le Laos.

D'après le récit de Wusthof, la grande pyramide était recouverte, de son temps, de plaques d'or formant un poids total de mille livres, c'est-à-dire ayant une valeur de près de deux millions de francs, et ce monument était tellement vénéré par les indigènes qu'aucun d'eux ne passait devant sans tenir à la main un cierge allumé en signe d'hommage.

La journée du 3 avril fut entièrement consacrée aux études diverses qu'appelait la cité détruite. Pendant que le commandant de Lagrée interrogeait les vieillards et écrivait sous la dictée d'Alévy les soutras laotiennes qui se rapportaient aux édifices et aux traditions historiques du royaume de Vien Chan, M. Delaporte en dessinait les principales ruines, et M. Joubert examinait les nombreuses statues de cuivre accumulées dans les pagodes de la partie orientale de la ville. Comme à Nong Kay, le fleuve, qui forme là, on se le rappelle, un coude prononcé de l'est au sud, ronge la berge, qui se creuse chaque année davantage sous l'action du courant. Les temples bâtis jadis sur le bord de l'eau s'affaissent et s'écroulent, et les statues de bronze qu'elles contiennent disparaissent sous les eaux sans que personne ose, pour les préserver de cette destruction, les enlever aux autels où elles recevaient jadis les hommages des fidèles.

Dans la matinée du 4, pendant que je levais le plan de Tat Luong, le commandant de Lagrée achevait de relever la partie ouest de l'enceinte, dont la veille j'avais pris la partie est : munis de documents suffisants pour reconstituer les principaux traits de l'ancienne capitale du Laos, talonnés d'ailleurs par la saison qui devenait décidément pluvieuse, nous nous remîmes en route le jour même. Pour la première fois depuis notre départ, la partie du fleuve que nous allions remonter était, jusqu'à Pak Lay, point où Mouhot avait rejoint le Mékong, absolument vierge de vestiges européens.

VII

La région des rapides. — Rencontre d'un Européen. — Pak Lay. Arrivée à Luang Prabang.

Quelques milles au-dessus de Vien Chan, le Mékong s'encaisse définitivement entre deux rangées de collines qui resserrent et dominent son lit de toutes parts. Ses eaux, qui jusque-là, majestueuses et tranquilles, s'étaient paisiblement déroulées en formant de capricieux méandres sur le vaste plateau du Laos central, accélèrent leur course et bouillonnent au milieu des roches. Le noble fleuve, qui comptait parfois sa largeur par kilomètres, endigué maintenant entre deux barrières dont l'élévation va sans cesse en augmentant, se trouve contenu tout entier dans un fossé qui atteint rarement cinq à six cents mètres de largeur, et dont il ne réussit jamais à sortir. Aux eaux basses, il n'occupe même plus qu'une fraction minime de cet espace, et son lit ne présente au regard qu'une surface rocheuse inégale et tourmentée, mosaïque grandiose où l'on rencontre des échantillons de toutes les formations métamorphiques, marbres, schistes, serpentines, jades même, curieusement colorés et quelquefois admirablement polis. Au centre, une étroite fissure, sorte de canal dont la largeur se réduit parfois à quarante mètres, mais dont la profondeur en atteint plus de cent, renferme toutes les eaux du fleuve, qui y coule impétueux entre deux murailles de roches complétement à pic. A de rares interruptions près, tel est l'aspect que devait nous offrir le Mékong jusqu'au point où nous allions être obligés de quitter ses rives, et cet aspect, il le conserve très-probablement jusqu'au Tibet. Aucun fleuve du monde ne présente sans doute sur un aussi long espace une physionomie aussi singulière et aussi remarquable.

Le soir même de notre départ de Vien Chan, nous arrivâmes au pied des collines entre lesquelles le fleuve allait s'engager et se frayer un difficile et sinueux chemin. Pendant une dizaine de milles à partir de Vien Chan, ses eaux, larges et peu profondes, coulent entre des rives basses couvertes de maisons et de jardins, et suivent une ligne droite dirigée à l'ouest, quelques degrés nord. Au point où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, la largeur du fleuve tombe brusquement à deux cents mètres, et la sonde accuse, assez près du bord, quarante-huit mètres de profondeur, mais le courant reste faible et la surface des eaux paisible. Rien ne faisait prévoir encore les difficultés de navigation que nous allions rencontrer les jours suivants.

Le lendemain, 5 avril, nous fîmes encore assez facilement une dizaine de milles entre deux rives de plus en plus resserrées; le fleuve se réduisit à une centaine de mètres de largeur, tandis que la sonde accusait soixante mètres de fond. Les hauteurs boisées qui encadraient la rivière offraient un aspect pittoresque, mais sauvage : nulle habitation, nulle trace de l'homme sur les berges, dont les animaux de la forêt avaient repris possession. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à un premier rapide formé par les cailloux et les galets qu'accumule à son embouchure un petit affluent de la rive gauche du fleuve, le Nam Thon. Au delà, le lit du fleuve s'élargissait en s'encombrant de roches, et offrait entièrement le singulier aspect que j'ai essayé de décrire en commençant. Nos bateliers se déclarèrent incapables de nous conduire au milieu de ce labyrinthe d'écueils, et nous dûmes demander des guides au chef d'un petit village situé sur la rive droite, un peu au-dessus du rapide. Ce ne fut pas sans peine que nous les obtînmes : les difficultés du passage étaient trop grandes, la saison pluvieuse déjà trop avancée; aucun mandarin, même les mandarins siamois, ne remontait le fleuve à pareille époque; bref, on ne répondit pas de faire passer nos barques,

Société d'ethnographie, par Léon de Rosny et Eugène Cortambert. Nous aurions à signaler d'autres erreurs dans cet ouvrage.

si légères et si petites qu'elles fussent, jusqu'au Muong prochain, celui de Xieng Cang. Ces réserves faites pour mettre leur responsabilité à l'abri, quelques indigènes se décidèrent à se joindre comme pilotes à nos équipages laotiens.

Le fleuve commençait déjà, sur quelques points, à déborder du chenal central qu'il occupe pendant la saison sèche, et formait au milieu des roches une série de petits lacs quelquefois sans issue, ou qui ne communiquaient ensemble que par de petites chutes infranchissables. Aussi nos barques souvent fourvoyées devaient-elles à chaque instant revenir en arrière pour retrouver le lit étroit et profond de la fissure principale; mais là le courant était des plus violents, et, pour contourner chaque coude de cette route sinueuse, il fallait faire usage de cordes. (Voy. p. 397.) Aux points les plus resserrés, l'eau s'engouffrait avec une rapidité telle entre les deux parois du chenal, qu'il devenait nécessaire de décharger complétement les barques pour leur faire remonter le courant. Les bagages étaient transportés à dos d'hommes de rochers en rochers au-dessus du rapide, où ils étaient embarqués de nouveau.

On comprend que cette pénible navigation ne pouvait être que fort lente. Le 8 avril, nous n'étions encore qu'à une douzaine de milles du premier rapide franchi le 5. Le cours du fleuve, après s'être un instant relevé jusqu'au nord-ouest, était revenu au sud-sud-ouest. De petites chaînes de montagnes s'étageaient dans toutes les directions en arrière des rives. Au milieu de la plaine de rochers au sein de laquelle se perdaient les eaux du Mékong, s'élevaient çà et là quelques arêtes schisteuses recouvertes de végétation; aux hautes eaux, les bouquets d'arbres qui les surmontaient se transformaient en îles verdoyantes, et la hauteur de leur piédestal de roche pouvait servir à mesurer la crue totale du grand fleuve. Nous étions arrivés au pied de l'un des rapides les plus dangereux de cette région, le Keng Chan (*keng* veut dire rapide en laotien). Cette fois, les bateliers de Nong Kay se refusèrent absolument à risquer le passage. Il nous fallut camper dans le lit du fleuve, au pied du rapide. Il ne présentait aucune autre difficulté que celles que nous avions rencontrées jusqu'à présent; mais sa longueur considérable augmentait les chances d'immersion des barques, qu'il aurait fallu traîner contre un courant de foudre pendant plus de cent mètres. On envoya des émissaires au village le plus voisin pour en obtenir de nouvelles barques.

Les rives de l'endroit désert où nous nous trouvions arrêtés portaient les marques les plus nombreuses et les moins équivoques du passage des bêtes sauvages. De véritables troupeaux de cerfs avaient tracé, en certains endroits, un large chemin pour venir se désaltérer dans les eaux du fleuve; quelques-uns de nos hommes passèrent la nuit à l'affût pour essayer de les surprendre, et ils réussirent à en tirer un ou deux; mais les animaux blessés eurent assez de force pour atteindre les broussailles de la rive, au milieu desquelles on les perdit. Il eût été aussi difficile que dangereux de les y poursuivre.

Le 9 avril, vers dix heures du matin, de nouvelles barques arrivèrent du village de Sanghao, situé sur la rive droite, à six ou sept milles en amont de Keng Chan. Pendant qu'elles chargeaient nos bagages et qu'elles remontaient à la cordelle l'étroit chenal du fleuve, nous nous acheminâmes à pied le long de la rive gauche, afin que chacun de nous pût se livrer plus à son aise à ses études favorites.

Dans un voyage de cette nature, on ne doit certes pas s'attendre à trouver toujours des chemins frayés. Mais, quelque habitués que nous fussions déjà à prendre « à travers champs », la rude gymnastique à laquelle nous dûmes nous livrer pour atteindre pédestrement Sanghao, ne laissa pas que de nous paraître horriblement fatigante. Dès ce moment, la plupart d'entre nous marchaient pieds nus, quelques-uns pour s'habituer de bonne heure à cette nouvelle souffrance, et réserver pour les grands jours de cérémonie leur dernière paire de soüliers, quelques autres par absolue nécessité. Pour ma part, dans mon voyage à pied d'Angcor à Ban Mouk, j'avais achevé d'user toute ma provision de chaussures. Les « va-nu-pieds » de la bande, comme nous nous appelions en plaisantant, devaient donc avancer avec la plus grande précaution, pour ne pas se blesser contre les arêtes vives des roches; la surface de celles-ci était parfois assez échauffée par les rayons du soleil pour nous arracher de véritables cris de douleur, et il était comique de nous voir courir alors à toutes jambes pour aller rafraîchir dans la flaque d'eau la plus voisine notre épiderme brûlé. Malheureusement, ces bains multipliés ne faisaient que la rendre plus sensible encore, et malgré des prodiges d'agilité, il nous devenait impossible de nous aventurer au milieu des hautes herbes qui bordaient la rive, sans nous déchirer profondément les jambes.

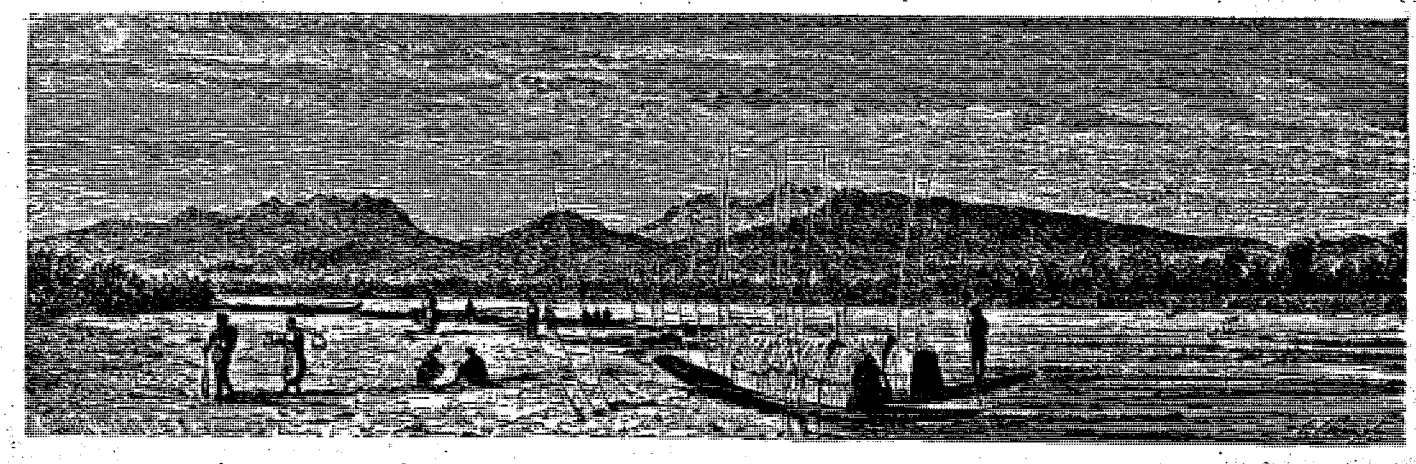
Nous mîmes, ce jour-là, cinq heures à franchir les dix kilomètres qui nous séparaient de la halte du soir, et ce fut avec une sorte de découragement que nous constatâmes que, loin de nous être endurcis à ces épreuves, nos souffrances restaient tout aussi vives qu'au début.

Les fatigues de cette journée n'empêchèrent point deux d'entre nous, MM. Delaporte et Joubert, de se jeter à travers forêt le lendemain, pour chasser les paons et les cerfs qui paraissaient abonder de tous côtés. Ils ne nous rejoignirent que fort tard, le même jour, à Ban Ouang, où nous commencions à être inquiets de leur absence. Leur chasse avait été moins fructueuse que pénible et intéressante. Ils avaient trouvé le cadavre d'un cerf de la plus grande espèce à moitié dévoré par un tigre, et en suivant les traces de ce dernier, ils étaient tombés au milieu d'une bande d'éléphants dont ils s'étaient hâtés de s'éloigner, non sans se perdre quelque peu dans les dédales de la forêt. Il n'y a pas de partie de plaisir plus attrayante que ces sortes d'excursions en pays inconnu et gi-

boyeux, où l'imprévu naît pour ainsi dire sous chacun de vos pas ; mais il aurait fallu pouvoir s'y consacrer tout entier, et disposer de loisirs et de ressources qui nous manquaient.

A Ban Ouang, le fleuve se redresse pendant quelques milles à l'ouest, puis revient de nouveau non plus au sud-sud-ouest, mais au sud, quelques degrés est. Il suit cette direction pendant une vingtaine de kilomètres, sans déviation sensible, et cette longue perspective se termine par une haute aiguille calcaire formant un cône parfait qui semble jaillir du sein des eaux. Nous nous demandions si nous n'allions pas bientôt rencontrer, en continuant à cheminer ainsi, le Menam ou l'un de ses affluents, et si la communication indiquée sur quelques cartes entre les deux fleuves n'était point une réalité. Quelques sommets élevés dominaient les rives escarpées du fleuve, et limitaient de tous côtés l'horizon restreint qui était accessible à nos regards du fond de l'espèce de fossé où coulaient les eaux du Mékong. Nous étions, depuis Sanghao, dans la province de Xieng Cang, appelé aussi Muong Mai, « le Muong nouveau, » à cause de sa récente reconstruction. Le pays était devenu moins désert: la culture du coton y paraissait assez répandue, et, dans les villages, nous trouvions fréquemment les habitants occupés à faire mouvoir de petites machines à égrener, d'une disposition fort simple et fort ingénieuse.

Le 11 avril, nous trouvâmes à Ban Couklao les barques envoyées à notre rencontre de Muong Mai. Elles nous permirent de renvoyer les barques requises depuis Keng Chan dans les villages environnants, et qui ne pouvaient, sans de graves inconvénients, être trop longtemps distraites de leur service habituel de pêche ou de transport. Ce fut dans le nouveau transbordement que ce changement nécessita, que fut cassé mon baromètre marin à mercure, lourd et incommode appareil emprunté à l'une des canonnières de la Cochinchine, et nullement approprié aux exigences d'un voyage par terre. Combien alors je regrettai de n'avoir point trouvé à Pnom Penh les baromètres Fortin que j'avais fait demander en France, et qui, grâce à l'insouciance du gouvernement de la colonie sur tout ce

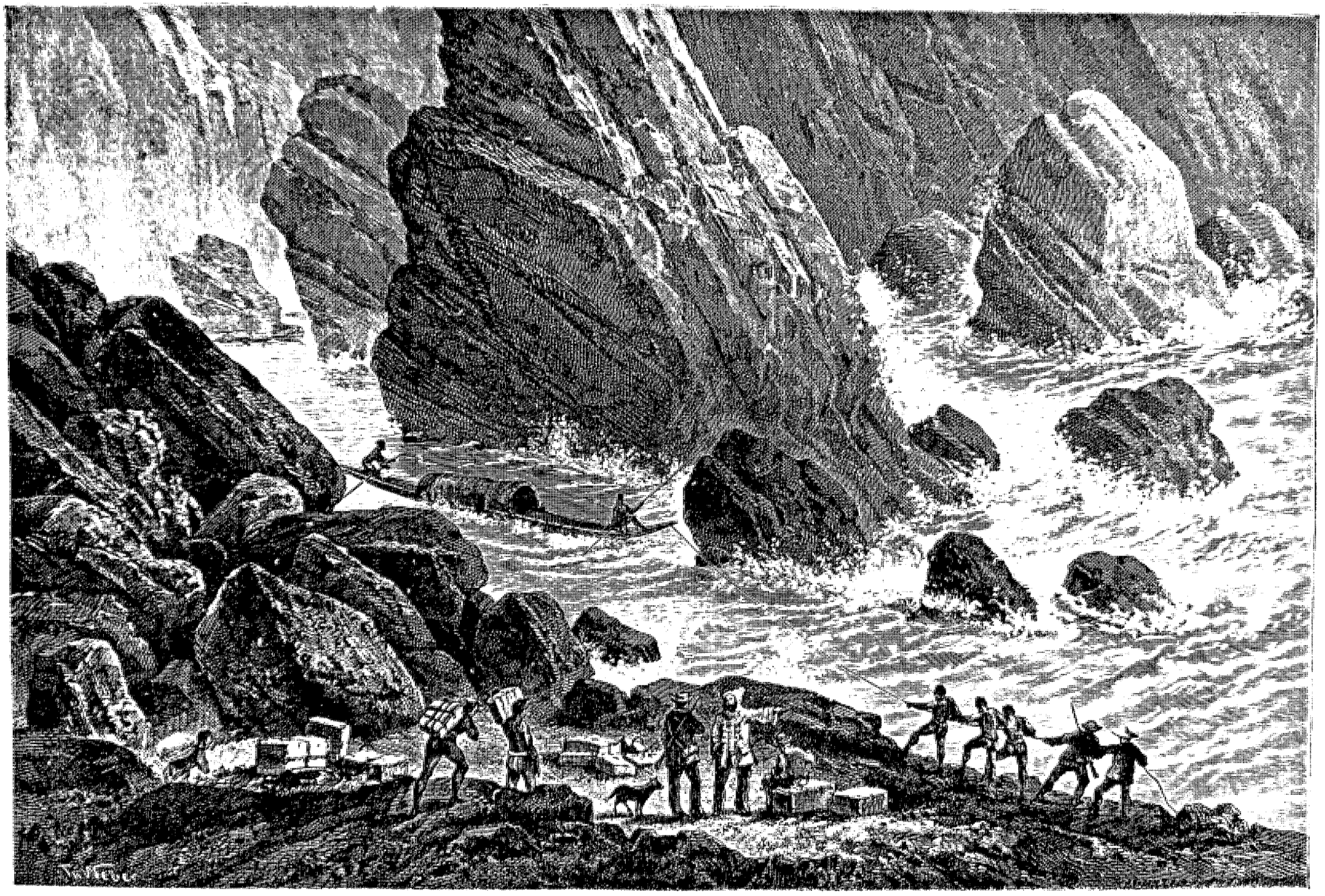


Vue des montagnes en face de Muong Mai. — Dessin de Hubert Clerget d'après un croquis de M. L. Delaporte.

qui concernait l'expédition, étaient restés inutiles à l'observatoire de Saïgon ! A partir de ce moment je n'eus plus à ma disposition, pour l'observation des hauteurs, qu'un baromètre holostérique, instrument qui est loin, on le sait, d'offrir des garanties suffisantes d'exactitude.

Le lendemain, après le passage d'un dernier rapide dans lequel le fleuve passe brusquement du sud-ouest au nord pour revenir ensuite à l'ouest-sud-ouest, la vallée du Mékong parut s'élargir, les roches qui encombraient son lit disparurent presque complétement, et il sembla sortir du pâté montagneux au milieu duquel il se débattait depuis quelques jours. Nous arrivions à Xieng Cang. Avant la prise et la destruction de Vien Chan, ce muong se trouvait sur la rive gauche du fleuve ; mais les Siamois, depuis cette époque, n'ont plus voulu que les chefs-lieux des provinces laotiennes pussent, en cas de rébellion, utiliser le fleuve comme ligne de défense, et le placer comme une barrière entre eux et leurs conquérants. Ils ont donc exigé le transport, sur la rive opposée, de la petite ville de Xieng Cang ; de là l'appellation de Muong Mai, par laquelle on la désigne maintenant dans le pays, concurremment avec son ancien nom. La même précaution a été prise par le gouvernement de Ban Kok pour tous les autres muongs situés sur les bords du fleuve, et, depuis Stung Treng, l'expédition n'avait rencontré aucun centre de population important sur la rive gauche du Cambodge.

Du nouvel emplacement qu'occupe Xieng Cang, la vue des montages de l'autre rive est fort pittoresque; moins à pic, s'étageant en pentes plus douces que dans la région que nous venions de parcourir, elles offrent une série de petites vallées perpendiculaires au fleuve, retraites boisées et charmantes qu'arrose un ruisseau à l'eau claire et vive. Le village lui-même est bien construit; les cases sont très-hautes; on y tisse le coton, dont la culture succède pendant la saison sèche à celle du riz. La pagode principale, située à l'entrée des rizières, auprès d'un bouquet de beaux palmiers du genre corypha, est richement ornée à l'intérieur, et contient, entre autres choses remarquables, un porte-cierges antique en bois sculpté, comparable à ce que nous avions déjà trouvé de plus beau



Passage d'un rapide. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

dans ce genre. Au moment de notre passage, des colporteurs birmans avaient étalé leur pacotille sur le parvis du temple, et débitaient aux indigènes des cotonnades aux couleurs vives et quelques menus objets de quincaillerie anglaise. Grâce au chemin fait à l'ouest depuis Houtén, nous n'étions plus qu'à une centaine de lieues de Moulmein, qui se trouve presque sous le même parallèle que Xieng Cang, et qui est, comme on le sait, une colonie anglaise et un port importants établis à l'embouchure de la Salouèn. C'est de ce point que rayonnent, à l'intérieur du Laos, les Pégouans, ou les Birmans des possessions britanniques, à qui la connaissance des produits recherchés par le commerce européen et le haut prix auquel ils vendent aux indigènes les objets de provenance anglaise, permettent de réaliser des bénéfices considérables.

Le gouverneur de Xieng Cang était à Ban Kok, comme la plupart de ses collègues; mais la réception que nous firent à sa place les membres du *seña* n'en fut pas moins cordiale et hospitalière. Après les premiers pourparlers, le commandant de Lagrée s'informa des dispositions générales de la population pour les Européens dans le royaume de Luang Prabang, aux limites duquel nous étions maintenant arrivés. Il lui fut répondu que les querelles qui s'étaient élevées récemment entre l'État de Xieng Mai et les Anglais au sujet de l'exploitation des bois de Teak, avaient profondément ému les principautés voisines. Les gens de Xieng Mai se refusaient, paraît-il, à admettre le jugement rendu à ce sujet par le gouvernement siamois, jugement qui était conforme aux prétentions anglaises, et les mandarins de Xieng Cang pensaient qu'ils seraient soutenus, en cas de conflit, par Luang Prabang. C'était sans doute pour s'assurer des dispositions de ce dernier pays que les Anglais y avaient envoyé des officiers, que nous ne pouvions pas manquer de rencontrer sur notre route, puisque de cette ville ils avaient l'intention de redescendre le cours du fleuve.

Cette dernière nouvelle fut pour nous un véritable coup de massue. Nous nous crûmes devancés, dans la région que nous voulions explorer, par une expédition scientifique rivale. L'intérêt attaché par les Anglais aux découvertes géographiques dans le nord de l'Indo-Chine et les efforts qu'ils avaient déjà tentés dans ce but les années précédentes, donnaient au fait qui nous était annoncé un degré de vraisemblance qui ne nous permit pas de le révoquer en doute un seul instant. Nous regrettâmes amèrement alors le temps perdu à Bassac à attendre les passe-ports et les instruments que la colonie de Cochinchine devait nous faire parvenir, et que j'avais dû, après quatre mois d'attente infructueuse, aller chercher moi-même à Pnom Penh. Au point de vue politique, notre influence et notre prestige avaient tout à perdre à la comparaison qu'allaient faire les indigènes entre la pauvre et modeste mission française, voyageant sans éclat, sans escorte, obligée de mesurer ses générosités et ses dépenses aux faibles ressources mises à sa disposition, et l'expédition anglaise, composée, nous disait-on, de plus de quarante Européens, et déployant un faste en rapport avec la richesse du puissant gouvernement colonial qui l'avait sans doute organisée. Nous nous demandions avec anxiété quelle était la partie du fleuve que cette expédition avait pu reconnaître au-dessus de Luang Prabang. A partir de ce point jusqu'à Pak Lay, le cours du fleuve était connu par le voyage de Mouhot, et nous arriverions probablement à temps dans cette dernière ville pour achever, avant tout autre voyageur, la reconnaissance de la partie sud du fleuve, dont le cours, levé pour la première fois, demeurerait notre propriété incontestable. Mais il était dur, pour qui avait espéré de plus vastes découvertes et la gloire plus éclatante de pénétrer jusqu'en Chine par la vallée du Cambodge, de se contenter d'un lot relativement aussi mince que le tracé de six cents milles géographiques du cours de ce fleuve.

Ainsi, notre voyage commençait à peine, et déjà l'inconnu manquait sous nos pieds; là où nous avions espéré une récolte vierge encore de tout moissonneur, il ne nous restait plus qu'à glaner sur les pas d'autrui. Nous en étions inconsolables. Le commandant de Lagrée surtout était plus affecté qu'il ne se l'avouait à lui-même. Une réflexion lui vint cependant, qui nous réconforta un peu. « Les Anglais n'ont pu, nous dit-il, reconnaître bien haut le fleuve du côté du Tibet, puisque, partis sans doute de Birmanie, ils se rabattent déjà vers le sud; eh bien! s'ils ont reconnu avant nous la partie médiane du cours du fleuve, nous prendrons notre revanche dans le Nord, et nous pousserons jusqu'aux sources, s'il le faut, pour dépasser leurs traces. » L'émulation dans les entreprises scientifiques est un ressort d'une incomparable puissance. Le chagrin que nous avions ressenti tout d'abord en nous voyant devancés, devint un stimulant qui nous anima d'une ardeur plus grande et d'une foi nouvelle. Ce fut dans ces dispositions que, le 14 avril, nous nous remîmes en route.

Un peu en aval de Xieng Cang, nous rencontrâmes un de ces radeaux construits en bambous, dont il a déjà été parlé, véritables maisons flottantes qui permettent, lorsqu'on descend le fleuve, de transporter de nombreux voyageurs et des quantités énormes de marchandises. Celui-ci avait à bord une véritable colonie de bonzes et autres indigènes qui, partis de Luang Prabang, allaient visiter le sanctuaire célèbre de Peunom. On se rappelle sans doute le trait d'héroïque piété que ce lieu sacré avait inspiré à notre trucheman Alévy. Nous souhaitâmes aux dévots pèlerins une interprétation moins sévère des volontés du Bouddha.

Le fleuve conservait la physionomie plus paisible qu'il avait revêtue aux environs de Xieng Cang. Son lit, beaucoup plus étroit, était en entier occupé par ses eaux, et c'est à peine si, de loin en loin, une assise de roches traversant le fond venait produire une accélé-

ration dans la vitesse du courant, qui était redevenu très-faible. La profondeur, au lieu de présenter les énormes inégalités des jours précédents, se maintenait d'une façon régulière entre dix et douze mètres. Notre navigation était aussi facile et aussi rapide qu'elle avait été pénible et lente entre Vien Chan et Xieng Cang. Nous passâmes ainsi devant l'embouchure du Nam Leui, située sur la rive gauche, à quelques milles en avant de Xieng Cang.

Cette rivière avait été reconnue déjà par Mouhot; mais ses notes n'en indiquaient pas sans doute assez clairement la direction, et sur la carte de son voyage, on l'a fait couler vers le sud, en sens inverse de son cours véritable. Cette erreur, que sa mort prématurée et si regrettable explique aisément, prouve combien il est difficile à tout autre qu'à celui qui les a prises, de tirer parti de notes de voyage écrites à la hâte et pleines de sous-entendus et d'abréviations. Depuis que nous nous rapprochions de l'itinéraire suivi par l'infortuné naturaliste, nous étudiions chaque soir sa carte avec le plus grand soin pour contrôler les renseignements des indigènes. La position de Leui, centre d'une exploitation importante de fer magnétique qui était à deux jours de marche dans le sud-est par rapport à nous, était évidemment indiquée trop au nord sur cette carte, puisquelle était marquée plus au nord que nous n'étions nous-mêmes. Mais l'épreuve décisive du degré de certitude que pouvait présenter le travail géographique de Mouhot devait être faite à Pak Lay, point où la route de la commission française et la sienne allaient se croiser pour la première fois.

A partir de l'embouchure de Nam Leui, le fleuve contourne une série de collines isolées, d'origine calcaire, autour desquelles il forme des lacets comparables aux méandres de la Seine aux environs de Paris. Comme direction générale, nous avions cessé de faire du sud, mais nous continuions à faire toujours de l'ouest. Nous nous trouvions en ce moment un peu au-dessous du dix-huitième parallèle, et à un degré environ à l'est du méridien de Ban Kok, c'est-à-dire presque droit au nord et à une centaine de lieues de cette dernière ville. Nous nous expliquions, en ce moment, comment Mouhot, qui était parti de Ban Kok, n'avait eu à faire, dans l'intérieur du Laos, pour rejoindre le Cambodge, que les deux cinquièmes environ de la route que nous avions dû parcourir, depuis Pnom Penh, pour arriver au même point[1].

Le 16 avril au matin, la rive gauche du fleuve s'aplanit et les chaînes de collines s'en éloignèrent. Comme s'il avait retrouvé soudain sa liberté d'action, le Mékong se redressa vers le nord et se maintint dans cette direction en ne présentant plus que des inflexions insignifiantes. Il y avait six semaines que nous n'avions eu l'heur de suivre une pareille route. En même temps le lit du fleuve s'élargit et quelques grandes îles s'y montrèrent : nous n'étions plus qu'à une douzaine de milles de Pak Lay.

Ce fut à ce moment qu'on nous annonça que les Anglais, redescendant le fleuve, étaient partis le matin même de ce dernier point et que nous n'allions pas tarder à voir passer leurs radeaux. Le commandant de Lagrée, pour dégager sa responsabilité, s'occupa immédiatement de la rédaction d'une note destinée au gouverneur de la Cochinchine française. Cette note résumait les principales circonstances de notre voyage depuis notre départ de Saïgon, indiquait les causes des retards survenus dans l'accomplissement de notre mission, causes dont aucune ne nous était imputable, et faisait valoir la célérité avec laquelle, une fois muni des passe-ports que j'avais dû aller chercher jusqu'à Pnom Penh, j'avais rejoint l'expédition en marchant, sans m'arrêter, plus de trente jours de suite, et l'activité déployée à partir de ce moment pour regagner le temps perdu. De mon côté, j'achevai à la hâte un croquis de la carte du fleuve contenant tout notre itinéraire depuis Cratieh et je l'accompagnai d'une brève indication des principaux résultats géographiques dont nous pouvions les premiers revendiquer l'honneur. Ces différents travaux terminés, nous attendîmes de pied ferme nos collègues en exploration indo-chinoise.

A midi, un premier radeau apparut : hélé par le petit mandarin laotien qui était chargé de nous conduire de Xieng Cang à Pak Lay, il manœuvra de façon à venir aborder à la pointe d'amont de l'île le long de laquelle nos barques se tenaient amarrées. Le courant le porta bientôt sur nous. Il n'y avait à bord aucun Européen; mais nous apprîmes de ceux qui le montaient qu'un second radeau n'allait pas tarder à passer qui en contenait trois. C'était à ce chiffre que se réduisaient les quarante Anglais qu'on nous avait annoncés. Un mandarin siamois d'un rang élevé les accompagnait, et, au dire des gens du radeau, avait autorité sur eux. Cette dernière circonstance commença à nous faire douter du caractère que nous avions supposé jusque-là à la prétendue mission européenne. Le second radeau se montra à ce moment : en voyant sa conserve arrêtée auprès de nous, il fit mine de venir la rejoindre : puis quelque hésitation parut se manifester à bord; il reprit le fil du courant et alla prendre terre à une assez grande distance de nous, à l'extrémité d'aval de l'île. Dès que nous fûmes sûrs qu'il manœuvrait pour s'arrêter, le commandant de Lagrée me dépêcha à bord pour ouvrir les négociations et entrer en relation officielle avec les nouveaux venus.

Au lieu des uniformes anglais que je m'attendais à rencontrer, quelle ne fut pas ma surprise en me voyant accueilli par un Européen simplement vêtu, qui me souhaita le bonjour en français. Je me trouvais en présence d'un employé de notre colonie de Cochinchine, M. Duyshart, Hollandais de naissance, qui avait quitté Saïgon pour prendre du service auprès du roi de Siam, dont il avait été nommé le géographe ordi-

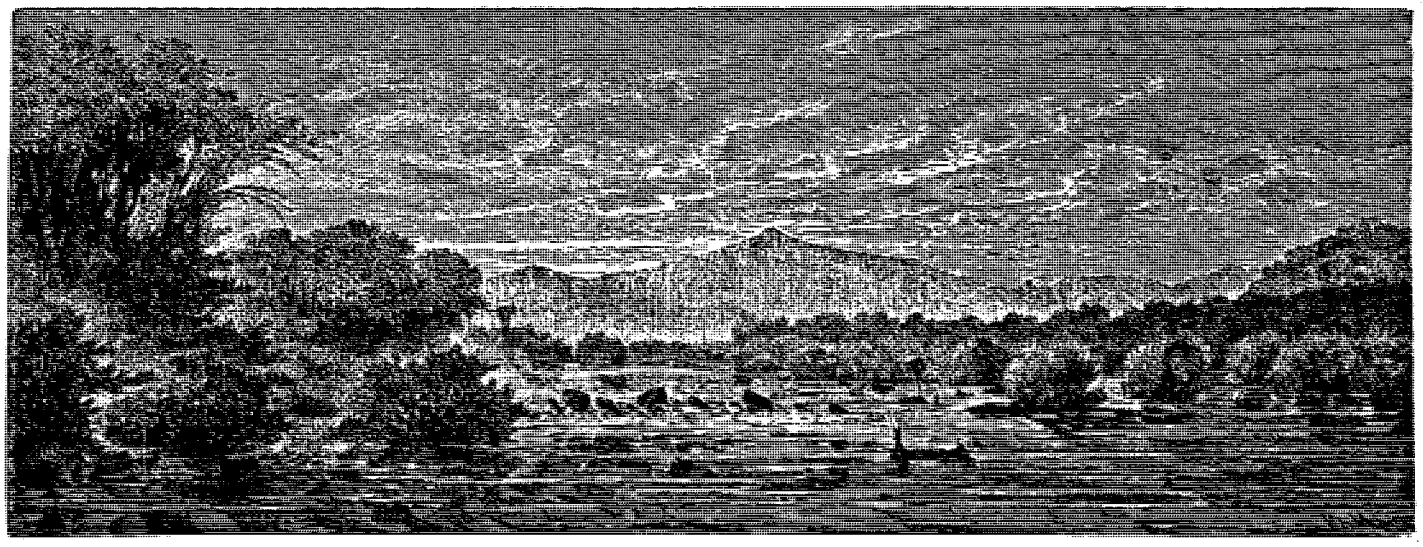
1. Une carte de cette première partie du Voyage sera jointe à la prochaine livraison.

naire. Il avait quitté Ban Kok au commencement de la saison sèche dernière, avait remonté en barque la branche la plus orientale du Menam, jusqu'au moment où elle était devenue innavigable, puis avait rejoint par terre le Cambodge à un point nommé Xieng Khong, situé près des limites du Laos Siamois et du Laos Birman. Depuis Xieng Khong, il descendait le fleuve en radeau et avait pour mission de faire le levé géographique de son cours. La saison pluvieuse l'effrayait beaucoup et il ne comptait pas achever ce travail cette année même; il voulait retourner hiverner à Ban Kok, pour reprendre à la prochaine saison sèche ses travaux géographiques dans le sud. Il avait la tête remplie de terribles histoires sur l'insalubrité du Laos, et parut nous considérer comme des gens morts, puisque nous persistions à nous avancer dans le Nord malgré les pluies.

Quant aux deux autres Européens qui l'accompagnaient, c'étaient deux métis nés de femmes siamoises qui lui servaient d'aides et de domestiques.

M. Duyshart m'avoua que notre rencontre lui avait causé les plus vives appréhensions. Le bruit avait couru à Luang Prabang qu'un certain nombre de Français remontaient le fleuve à la tête d'une troupe de Cambodgiens armés; il connaissait vaguemnt la révolte qui venait d'ensanglanter cette dernière contrée, et il avait craint un instant de se trouver en présence d'une bande de maraudeurs et de pillards, qui pouvait lui faire un mauvais parti. Aussi avait-il cherché à éviter cette rencontre et ne s'était-il un peu rassuré qu'en voyant le radeau qui le précédait entrer en pourparlers amicaux avec nos barques. Il avait cependant jugé prudent de s'arrêter en aval, pour pouvoir au besoin détaler plus promptement.

Ainsi, grâce aux exagérations des indigènes, nous nous étions des deux côtés alarmés inutilement. La



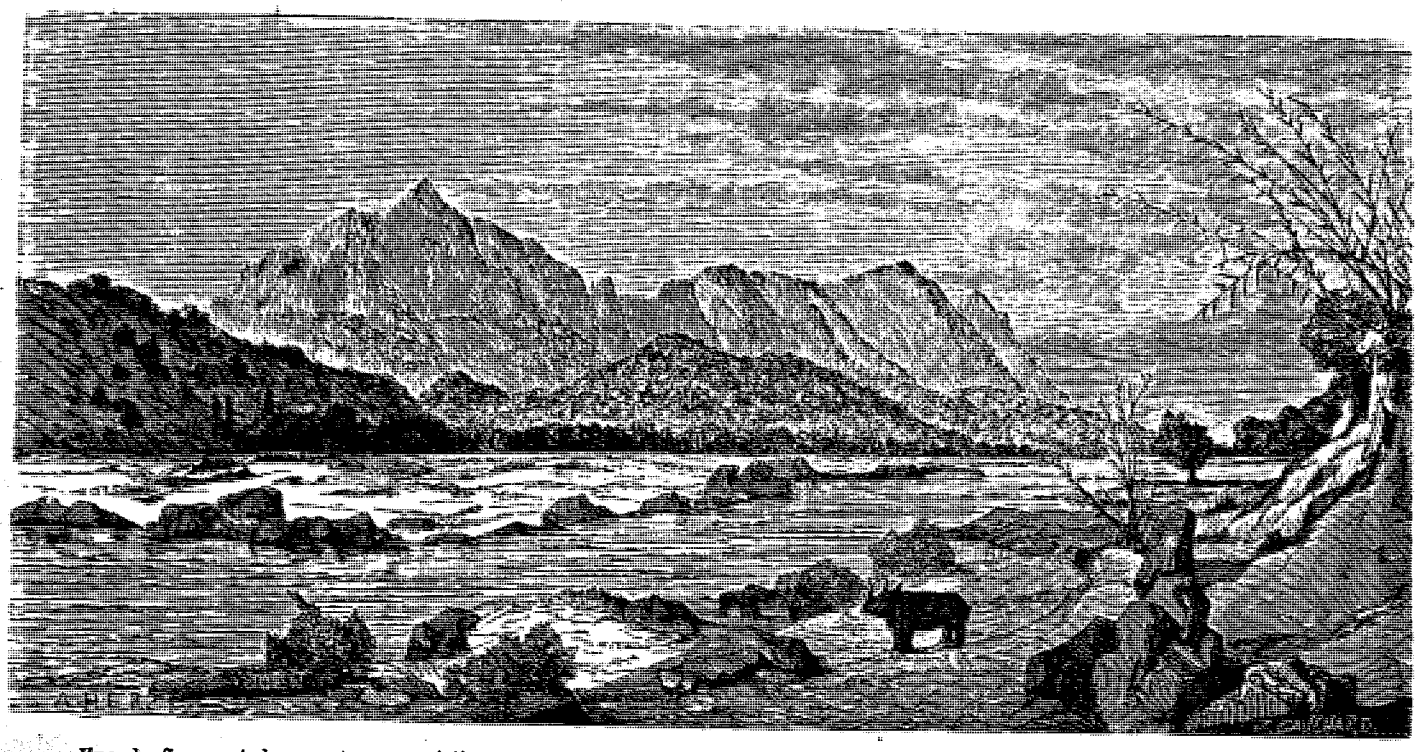
Keng Sao et les montagnes des environs de Pak Lay. — Dessin de Th. Weber d'après un dessin de M. L. Delaporte.

mission de M. Duyshart était cependant une mission scientifique, et il était muni d'instruments d'observation qui lui avaient permis de dresser une carte des pays qu'il avait parcourus. Mais son voyage n'avait pas la portée que nous lui avions supposée tout d'abord. Il avait reconnu, il est vrai, le cours du Cambodge 120 milles au-dessus de Luang Prabang, mais il n'était pas sorti des limites des possessions siamoises. Xieng Khong, le point le plus haut qu'il eût atteint sur le fleuve, n'était que peu au-dessus du vingtième parallèle, et se trouvait presque à l'ouest de la ville qui avait été le terme du voyage de Mouhot. Le fleuve faisait dans l'intervalle un nouveau crochet vers le sud qui augmentait considérablement la distance. A Xieng Khong, le Mékong paraissait venir du nord-ouest; comme largeur et comme débit, il ne paraissait pas encore sensiblement amoindri; mais, à partir de ce point, il s'engageait dans une contrée où les populations étaient en guerre les unes avec les autres et où M. Duyshart pensait qu'il nous serait impossible de pénétrer.

M. Duyshart avait été parfaitement accueilli à Luang Prabang, et il me montra les cadeaux qu'il avait reçus du roi. Il va sans dire que, comme envoyé officiel du roi de Siam, son voyage était complétemant défrayé par les populations qu'il traversait. Son étonnement fut grand quand il apprit que nous payions scrupuleusement tous les services qu'on nous rendait. Il me laissa entrevoir cependant que, quoique fort accoutumé à la manière de faire des Asiatiques, les exactions et les abus de pouvoir du mandarin siamois qui l'accompagnait, lui paraissaient souvent exorbitants.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Vue du fleuve et des montagnes qui l'entourent, prise le 21 avril. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868.

VII (suite).

Pak Lay. — Les rapides Keng Luong et Keng Sanioc. — Un radeau naufragé. — Un poisson gigantesque. — Arrivée à Luang Prabang. Importance de cette ville au point de vue politique. — Quelques considérations sur le rôle de la France en Indo-Chine.

En échange de ses intéressants renseignements, je donnai à M. Duyshart quelques indications sur la route qu'il allait suivre et les latitudes des principaux points qu'il allait rencontrer en descendant le fleuve. Il voulut bien se charger de remettre nos lettres et nos plis officiels au consul de France à Ban Kok, et il s'est acquitté scrupuleusement de cette mission. Grâce à lui, la carte de notre voyage jusqu'au point où nous l'avions rencontré parvint à Saïgon quelques mois après. Malgré son imperfection, elle fut immédiatement publiée par ordre du gouverneur de la colonie, dans le but de prendre date pour nos découvertes. C'est ce croquis, reproduit peu après dans les *Mitteilungen*, qui fit connaître en Europe les premiers résultats géographiques de notre exploration.

Depuis mon retour en France, je n'ai pu retrouver aucune trace des travaux de M. Duyshart; leur publication eût été fort utile pour reconstruire la carte de la vallée supérieure de la branche la plus orientale du Menam. Il est possible que le gouvernement siamois, qui n'avait fait entreprendre ce voyage que dans le but de contrôler nos propres assertions, et de pouvoir discuter en connaissance de cause la question toujours pendante de ses véritables limites du côté du Cambodge et de la grande chaîne de Cochinchine, ait cru devoir garder entièrement pour lui les renseignements rapportés par son géographe en titre. Peut-être aussi M. Duyshart a-t-il succombé aux fatigues de son voyage. Il serait regrettable dans ce cas que ses notes et ses observations ne fussent point tombées entre les mains de personnes qui puissent en tirer parti.

A une heure et demie, je pris congé de M. Duyshart, dont le radeau se mit aussitôt en marche. Sa rencontre, les renseignements qu'il nous donnait sur le haut du fleuve étaient certainement l'événement le plus considérable du voyage depuis notre départ de Saïgon. En élargissant sensiblement le cercle de nos connaissances dans le nord de la vallée du fleuve, il nous faisait entrevoir en même temps de nombreuses difficultés au delà de Xieng Khong. La plupart d'entre nous fai

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337 353, 369 et 385.

saient bon marché d'indications que M. Duyshart ne donnait que d'après le dire des indigènes, dont les exagérations nous étaient connues. Néanmoins nos causeries et nos discussions furent longtemps défrayées et animées par cet incident inattendu de la présence d'un Européen au milieu de ces contrées sauvages.

Le soir même, nous franchissions les limites du royaume de Luang Prabang. Nous nous trouvions à l'extrémité du rapide appelé Keng Sao. Le fleuve, qui en cet endroit avait plus d'un kilomètre de large, présentait un aspect assez semblable à celui qu'il nous avait offert au-dessus de Sombor dès la rencontre des premiers rapides. Des brousses submergées, des îlots et des roches encombraient ce vaste espace, et nous dûmes le lendemain nous servir plusieurs fois de cordes pour faire passer à nos barques les points les plus difficiles du chenal sinueux qu'il faut suivre au milieu de tous ces obstacles (voy. p. 400).

Un peu au-dessus de Keng Sao, le lit du Cambodge se rétrécit et se nettoie un peu. Les collines se rapprochent encore une fois des rives et enferment entre deux parois de roches toutes les eaux du fleuve. Les maisons de Pak Lay apparaissent au milieu des grands arbres qui bordent la rive droite. Au pied de la berge, qui avait à ce moment une quinzaine de mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'eau, s'étend devant le village un long banc de sable sur lequel avaient été construites quelques grandes cases en bambou, pour recevoir M. Duyshart, le mandarin siamois qui l'accompagnait et les gens de leur suite. C'était là une installation toute prête dont nous nous empressâmes de profiter quand, le 17 avril, à dix heures du matin, nous débarquâmes à notre tour à Pak Lay.

Le village, construit en pleine forêt, présente une physionomie différente de celle que nous étions accoutumés à rencontrer. Pas de palmiers aux environs des cases, et les rizières, qui partout ailleurs touchent les dernières maisons, sont ici fort éloignées dans l'intérieur; le pays, plus accidenté, offre peu de plaines pour cette culture. La forêt elle-même revêt un aspect plus sévère et des teintes plus sombres. Le yaô, ce magnifique arbre à huile qui sert dans le Sud à construire des pirogues, a disparu; de nombreuses essences nouvelles font leur apparition. Au nord du village et cachée dans les arbres, s'élève une petite pagode dépourvue de toutes les constructions accessoires qui entourent ordinairement un temple au Laos, mais mieux placée pour inspirer le recueillement.

Les fêtes de la saison continuaient encore. Les arceaux de la forêt retentissaient de clameurs joyeuses : partout s'élevaient des autels improvisés et s'organisaient les jeux habituels. Notre présence au milieu des spectateurs n'excitait aucune émotion. Les habitants paraissaient d'un naturel plus réservé, et étaient loin de nous témoigner la curiosité indiscrète dont nous avions eu à subir jusque-là les importunités. Il est vrai qu'ils étaient déjà familiarisés avec les figures européennes. Il y avait six ans que Mouhot avait passé à Pak Lay, venant de Muong Leui et de Ban Kok.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais acquis la conviction que toutes les latitudes attribuées par Mouhot aux points qu'il avait visités entre Korat et Luang Prabang étaient beaucoup trop septentrionales. Les indications que m'avait données M. Duyshart m'avaient confirmé dans la pensée que l'erreur signalée plus haut sur la position de Muong Leui n'était point un fait isolé, mais qu'elle se renouvelait en grandissant sans cesse jusqu'à Luang Prabang. Je pus, à Pak Lay, premier point commun entre notre itinéraire et celui de Mouhot, mesurer exactement cette erreur. La latitude de ce point avait été donnée par lui de dix-neuf degrés seize minutes cinquante-huit secondes; je trouvai dix-huit degrés douze minutes vingt secondes, c'est-à-dire une différence en moins de plus de soixante-quatre milles géographiques. Le transport à dos d'éléphant des instruments de Mouhot, dans la région montagneuse qui sépare Korat de Pak Lay, avait été funeste, on le voit, à leur exactitude.

Il n'y a que des communications très-restreintes entre cette partie de la vallée du fleuve et Ban Kok. Le mouvement commercial n'est cependant pas absolument nul. Une route assez bonne longe la rive droite du fleuve, entre Pak Lay et Luang Prabang. Ce fut celle que suivit Mouhot pour se rendre à ce dernier point. Elle était fréquentée jadis par les caravanes chinoises, qui partaient chaque année du Yun-nan et se dirigeaient, une partie sur Ken Tao, province située entre Muong Leui et Pak Lay; l'autre partie dans l'ouest, sur Muong Nan et Xieng Mai. Ces caravanes, composées d'une centaine de personnes et de deux ou trois cents chevaux ou bœufs porteurs, venaient échanger des ustensiles de cuivre et de fer, de la passementerie, de la soie grége et du fil d'or, contre du coton, de l'ivoire, des cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes d'oiseaux et des crevettes séchées qui, sur ces derniers marchés, proviennent de Moulmein. Depuis les guerres qui ont désolé le sud de la Chine et la rive gauche du Mékong, ce trafic a complétement cessé et on ne rencontre plus sur cette route que quelques colporteurs pégouans. Xieng Mai et Muong Nan communiquent aujourd'hui avec le Yun-nan par la voie plus commode de Xieng Tong, que le voyage du lieutenant, aujourd'hui général Mac Leod, accompli en 1837, n'a pas peu contribué à faire suivre.

Le fleuve n'est pas entièrement abandonné comme moyen de transport entre Luang Prabang et le Laos méridional. Il sert de route à un commerce local qui est loin, il est vrai, d'avoir l'importance du précédent. Il a été parlé déjà, dans le cours de cette relation, des grands radeaux qui réussissent à franchir les rapides les plus dangereux. Ce sont les seules embarcations usitées par les commerçants ou les voyageurs qui descendent le fleuve. Les pirogues de cette zone sont devenues beaucoup plus petites, par suite de la disparition de l'espèce de yaô propre à leur construc-

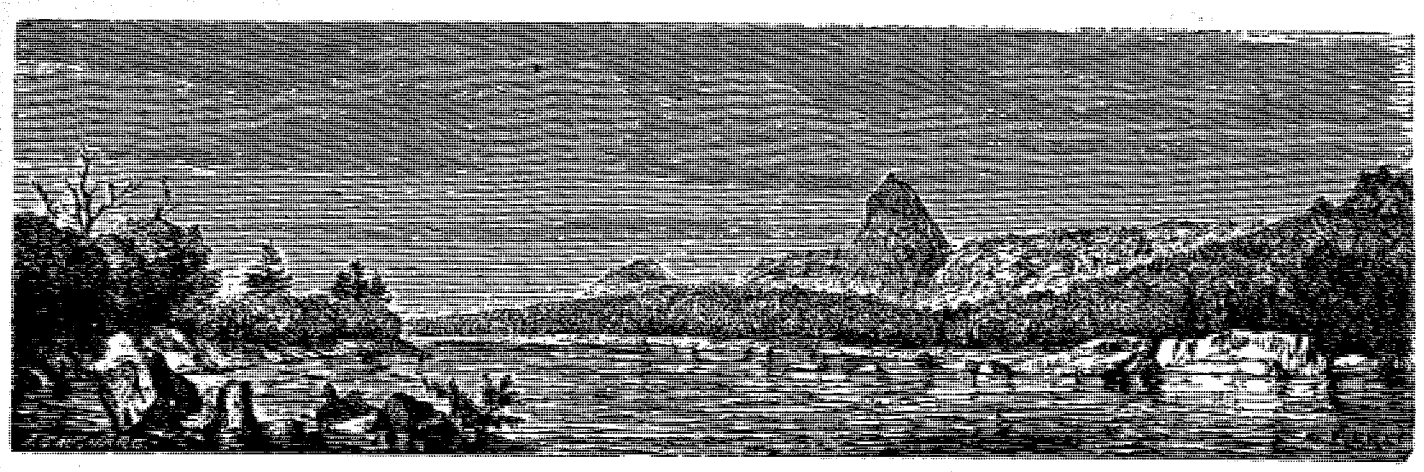
tion, et ne pourraient que difficilement recevoir les marchandises d'une nature aussi encombrante que les nattes et les poteries que Luang Prabang expédie dans le sud, principalement à Nong Kay.

Nous congédiâmes à Pak Lay les barques de Xieng Cang, et le chef du village déploya la plus grande activité pour nous en faire préparer de nouvelles, en nombre plus considérable, en raison de leur plus faible dimension. Il fallut sept piroguos du village pour remplacer les cinq qui nous avaient amenés. Elles furent prêtes en quarante-huit heures, et le 19 avril au matin nous nous remîmes en route.

Jusqu'à Luang Prabang, et même jusqu'à Xieng Khong, l'ascension du fleuve ne pouvait plus avoir le côté imprévu que nous avait offert notre voyage de Houtén à Pak Lay : nous connaissions à peu près la direction que nous allions suivre ; mais la transformation de la végétation et de la population, qui était plus sensible chaque jour depuis que nous remontions vers le nord, donnait au paysage un caractère de nouveauté qu'il n'avait pas eu depuis longtemps. Les montagnes calcaires qui dominaient la vallée du fleuve affectaient les formes les plus tourmentées et les plus bizarres, et encadraient ses eaux de lignes dentelées d'un effet original. De véritables jets de marbre se dressaient parfois subitement sur les rives, et formaient des murailles à pic que le fleuve baignait d'une onde tantôt tranquille, tantôt écumante.

Le Mékong était loin de couler à pleins bords entre les berges de plus en plus élevées qui limitaient son cours : une grande partie de son lit était à découvert ; il fallait souvent, pour arriver à la rive, franchir de longs espaces hérissés de rochers. Çà et là quelques bancs de sable sur lesquels s'élevaient d'immenses pêcheries, véritables villes de bambou déjà abandonnées par les pêcheurs, la crue des eaux pouvant se faire sentir maintenant d'un moment à l'autre.

Le lendemain de notre départ de Pak Lay, nous passâmes au pied d'une haute montagne à deux sommets, Phou Khan, descendant jusqu'au fleuve en trois gradins gigantesques, dont le dernier offre une hauteur verticale de plus d'une centaine de mètres. Sur



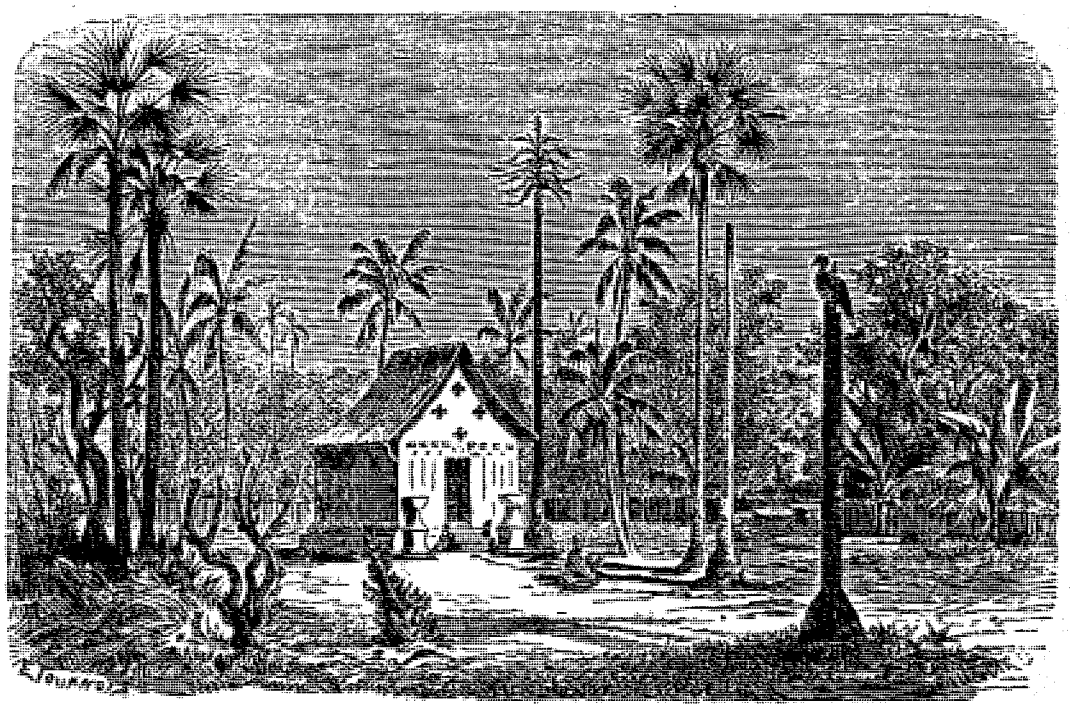
Vue prise au-dessus de Ban Muong Diap. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. L. Delaporte.

l'autre rive se trouve un village, Muong Diap, auquel nous nous arrêtâmes un instant ; il fallut, pour y arriver, grimper à une échelle en bambou, d'une vingtaine de mètres de hauteur, la rive étant trop à pic et la roche qui la composait trop dure pour que les habitants aient pu y pratiquer les sentiers habituels. Nous fûmes récompensés de notre ascension par une vue des plus pittoresques : nous avions devant nous la longue perspective du fleuve, longeant pendant plusieurs milles la haute chaîne qui, vis-à-vis de nous, était venue tangenter son cours. Dans cet intervalle et paraissant jaillir de ses ondes, une série d'aiguilles calcaires bordaient la rive gauche et élevaient aux cieux leurs flèches aiguës et dénudées. A leur pied, une végétation vigoureuse dissimulait la roche et se réfléchissait dans les eaux profondes. Une rivière, le Nam Poun, venait près du village mêler ses eaux à celles du Cambodge, et sa vallée sinueuse déchirait d'une ligne plus sombre l'uniforme plaine de verdure que formaient, vues à distance, les forêts de la rive opposée.

Pendant trois jours, nous ne vîmes plus aucune habitation sur les bords du fleuve, et nous dûmes chaque soir coucher dans nos barques. Les seuls incidents de la navigation étaient les rapides que nous rencontrions tous les trois ou quatre milles, et qui pour la plupart étaient formés par les galets et les roches accumulés à leur embouchure par les nombreux petits affluents que le fleuve reçoit dans cette région. Nos bateliers franchissaient ces obstacles sans cordes et avec leurs gaffes, à l'aide de quelques vigoureux efforts. De temps en temps un orage illuminait d'éclairs multipliés la scène du fleuve, et mêlait au bruit de ses eaux les roulements du tonnerre mille fois répétés par les montagnes des rives. La grêle n'était point rare pendant ces grains qui duraient à peine une demi-heure et qui abaissaient brusquement la température de quatre ou cinq degrés.

Le cours du fleuve était remarquablement droit et dirigé au nord ; en certains endroits, il remplissait entièrement son lit : sa largeur se réduisait alors à cent cinquante mètres environ ; les collines qui le bordaient avaient un aspect si régulier, qu'on eût dit un canal. Une série de petites cascades tombaient de tous côtés dans ses eaux avec un bruit argentin (voy. p. 409).

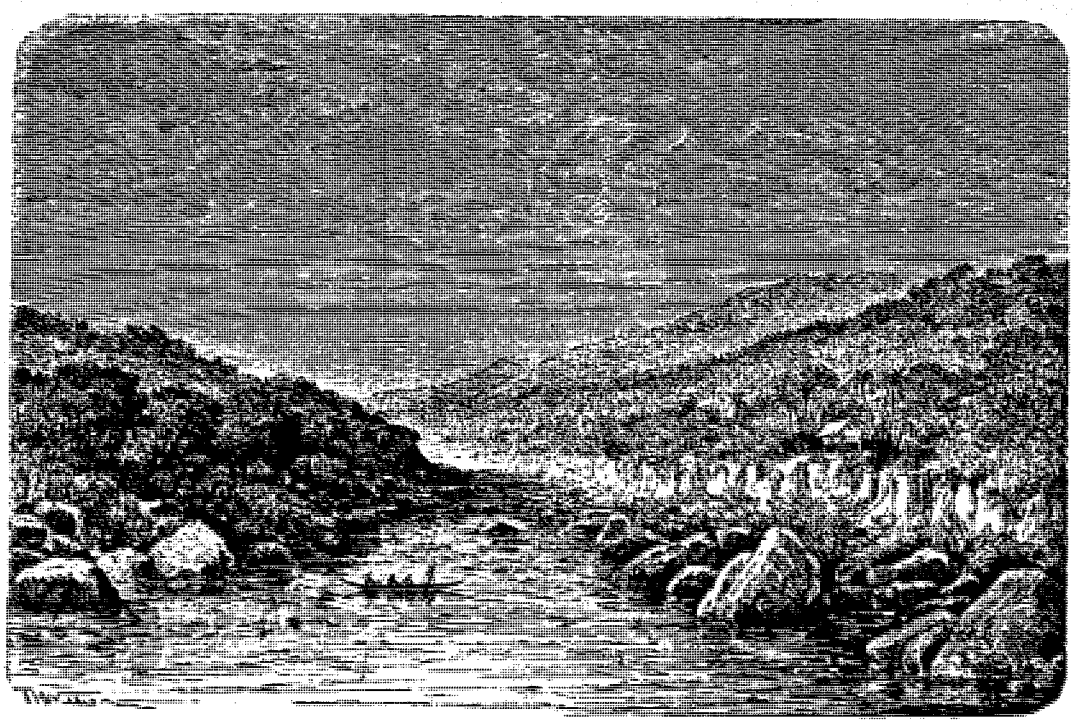
Le 23 avril, nous rencontrâmes sur la rive gauche, à l'embouchure d'une petite rivière, le Nam Loua, un groupe de cases où nous essayâmes de renouveler notre stock de provisions de bouche qui se trouvait absolument réduit à du riz. Nous ne trouvâmes que des œufs. Le soir nous fûmes plus heureux, et nous pûmes acheter dans un village assez considérable, situé, comme le précédent, à l'embouchure d'une rivière, le Nam Neun, une quantité satisfaisante de volailles au prix de quinze centimes l'une. Dans la journée nous avions



Petite pagode champêtre à Pak Lay. — D ssin de E. Tournois d'après un dessin de M. L. Delaporte.

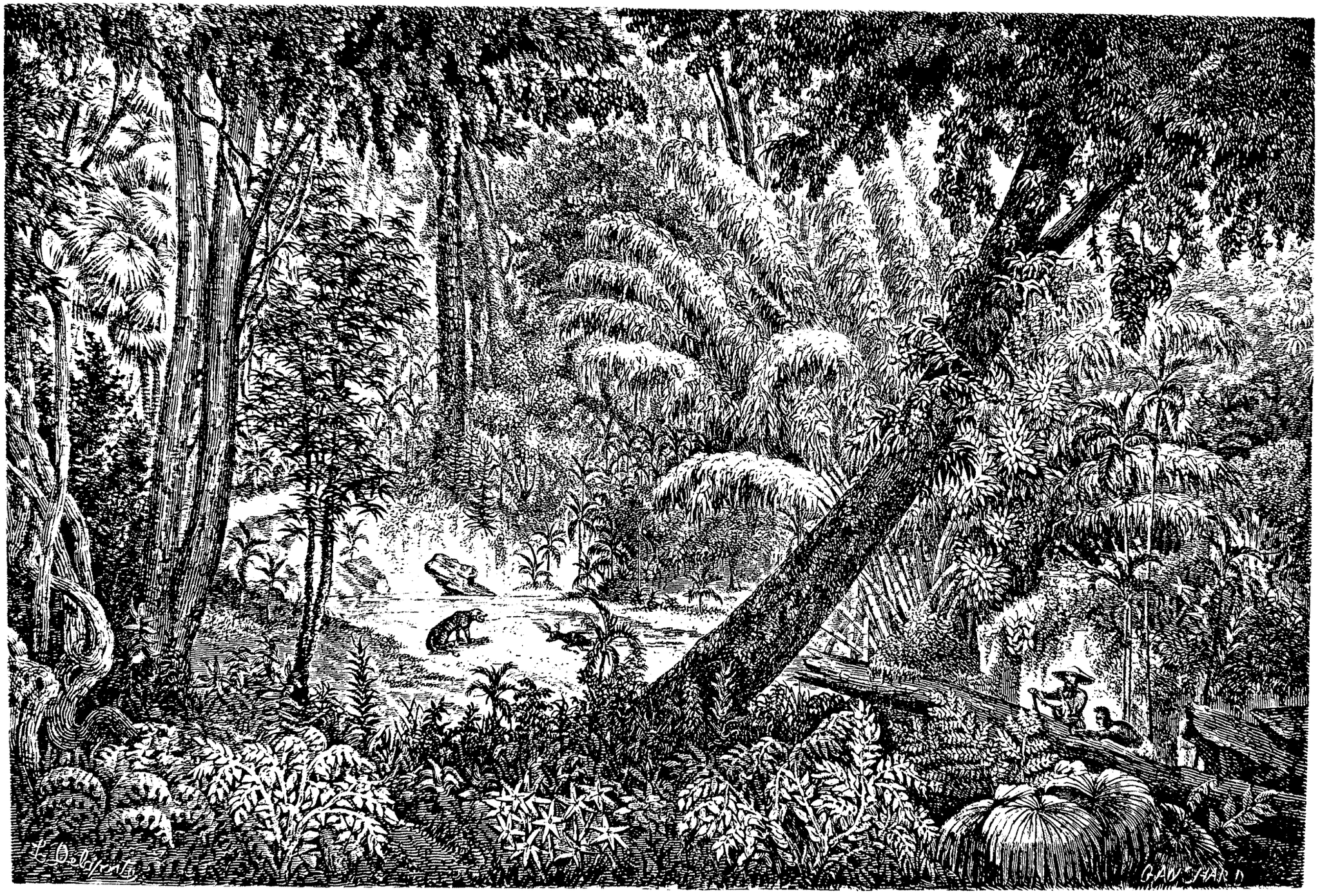
reconnu un affluent considérable de la rive droite, le Nam Houn, qui est loin d'avoir en ce point la largeur de cent mètres que lui attribue Mouhot.

A partir du Nam Neun, on nous annonçait les difficultés les plus grandes : le fleuve n'allait présenter qu'une succession de rapides. En quittant le village



Roches et champ de saules au milieu du fleuve. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

auprès duquel nous avions passé la nuit, il se rétrécit et sa profondeur augmente rapidement : je trouvai successivement trente mètres, puis soixante mètres. Nous arrivions au pied de Keng Luong, l'un des rapides les plus dangereux que nous eussions à franchir. Comme pour nous en montrer les périls, un cadavre emporté par le courant vint à ce moment passer près de nos barques. C'était celui d'un sauvage appartenant à l'une des nombreuses tribus qui habitent les montagnes voisines du fleuve. Un banc de sable et des



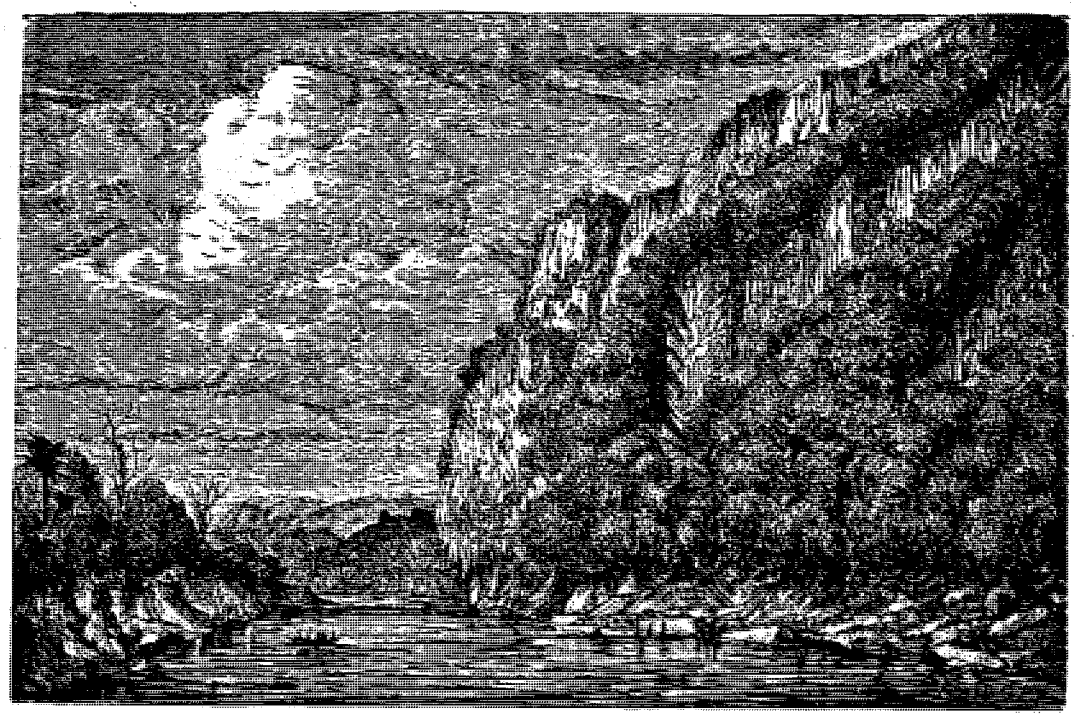
Intérieur de forêt entre Nong Kay et Pak Lay. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

roches s'avançaient sur la rive gauche et formaient au-dessous du rapide une sorte de petite baie à l'abri des remous ; ce fut là que nos barques abordèrent : il fallait les décharger complétement et leur enlever jusqu'aux toits en feuilles et la carcasse en bambou sur laquelle ils étaient établis. Pendant que les bateliers et nos Annamites s'occupaient de ce travail, nous remontâmes le long du banc de sable pour reconnaître la difficulté.

Trois énormes rochers s'élevaient au milieu du fleuve et formaient une sorte de barrière longitudinale qui le partageait en deux bras. Le dernier de ces îlots se terminait vis-à-vis la pointe du banc sur lequel nous nous trouvions et ne laissait là qu'un étroit passage, heureusement très-court, dans lequel les eaux s'engouffraient avec une violence inouïe. C'était ce passage que devaient prendre nos barques. De la rive où nous nous trouvions, il était impossible de juger quelle était la force du courant dans l'autre bras du fleuve : mais au bruit sourd qui nous parvenait et aux jets d'écume qui blanchissaient les intervalles du rideau de roches qui nous masquait la rive droite, il était évident que ce second passage était absolument impraticable.

Je voulus cependant m'en assurer *de visu*.

En amont du rapide, d'énormes falaises de rochers abrupts encaissent de tous côtés les eaux du fleuve et forment une sorte de bassin d'apparence circulaire, où les eaux calmes, noires et profondes ne trahissent le voisinage du danger que par d'imperceptibles rides, effets de l'attraction du courant. Sur les parois du rocher, on distinguait nettement au-dessus de nos têtes la ligne tracée par le fleuve à l'époque des hautes eaux; elle accusait entre les deux saisons une énorme différence de niveau. Pendant que le commandant de Lagrée et M. Delaporte cherchaient à la mesurer, je me jetai à l'eau et traversai le fleuve à la nage. Il n'avait guère plus de deux cents mètres de large. J'eus quelque peine à prendre pied aur l'autre rive; elle était formée d'énormes blocs de pierre entassés les uns sur les autres et se prolongeant sous l'eau, pareils aux débris d'un mur cyclopéen. Quand j'eus réussi, non sans quelques écorchures, à me hisser sur l'un d'entre eux, les rides dont j'ai parlé plus haut se transformaient déjà en vagues menaçantes qui se brisaient en écumant sur ce lit inégal. Vis-à-vis de moi la falaise s'était écroulée pour livrer passage à un torrent, en ce moment presque à sec, mais qui pendant chaque jour de pluie accumule à son embouchure une immense quantité de galets. Ces galets joints aux roches provenant de la berge couvraient entièrement le bras du fleuve que j'avais devant moi. Les eaux, irritées de ce soudain obstacle et attirées par le vide profond de la partie en aval où elles retrouvaient soudain une profondeur de soixante mètres, se précipitaient au milieu des roches qu'elles recouvraient d'une mer d'écume, et au bout d'une course furibonde de plusieurs centaines de mètres venaient se joindre à l'extrémité du dernier îlot à l'espèce de torrent que formait là le bras de la rive gauche.



Montagnes calcaires en face de Ban Muong Diap. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. L. Delaporte.

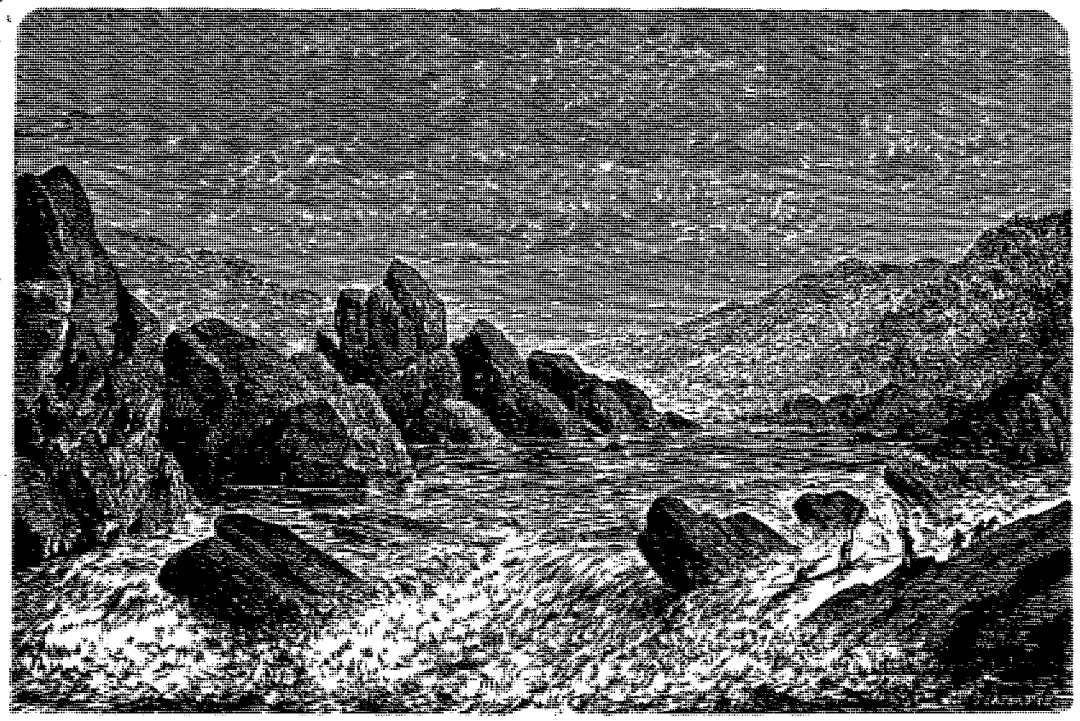
Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle éblouissant et assourdissant à la fois, je m'éloignai le plus possible en amont avant de me rejeter à l'eau pour retraverser le fleuve; mais, n'eût été la force du courant que je ne pouvais vaincre sans prendre une avance considérable, j'aurais vivement préféré un exercice de nage plus long d'une heure à cette promenade de dix minutes sur ces rochers aigus aux parois glissantes sur lesquelles il m'était souvent impossible de me tenir debout et nécessaire de me traîner à quatre pattes.

Quand j'arrivai enfin sur l'autre rive, le commandant de Lagrée et M. Delaporte avaient réussi à mesurer le marnage du fleuve : il dépassait seize mètres ! L'aspect du rapide au moment des hautes eaux doit être magnifique : toutes les roches qui occupent le milieu de la rivière sont recouvertes, et le Cambodge n'offre plus qu'une masse imposante d'écume coulant à pleins bords entre deux parois de rochers.

A midi, toutes nos barques avaient franchi sans accident et à l'aide de cordes le passage difficile. On les couvrit et on les chargea de nouveau, et nous nous remîmes en route.

Les obstacles se multiplièrent devant nous pendant toute la journée, sans présenter cependant de difficulté aussi sérieuse que celle que nous venions de vaincre. Le chenal était de plus en plus encombré et rétréci par les roches, et à chaque angle, ou à chaque anfractuosité de leurs parois, il fallait lutter contre un courant dont la vitesse se décuplait tout à coup. La vallée du fleuve était redevenue complétement déserte et présentait un aspect de plus en plus sauvage. A quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes devant un nouveau rapide, Keng Sanioc, qui nécessita encore le déchargement de nos barques. Le passage en fut remis au lendemain.

Une seule roche debout au milieu du fleuve et formant une arche naturelle plus irrégulière et moins grandiose que celle du Toulinguet à l'entrée de Brest se prolongeait sous l'eau par de larges assises et créait devant nous une sorte de chute torrentueuse qui accusait un dénivellement subit de près d'un mètre entre les eaux d'amont et celles d'aval. En halant nos barques vides avec des cordes contre ce courant de foudre, l'une d'elles se remplit ; mais le patron, resté fièrement debout au gouvernail, n'en continua pas moins à la diriger entre deux eaux, et les effets combinés de



Keng Luong (24 avril). — Dessin de Th. Weber d'après un dessin de M. L. Delaporte.

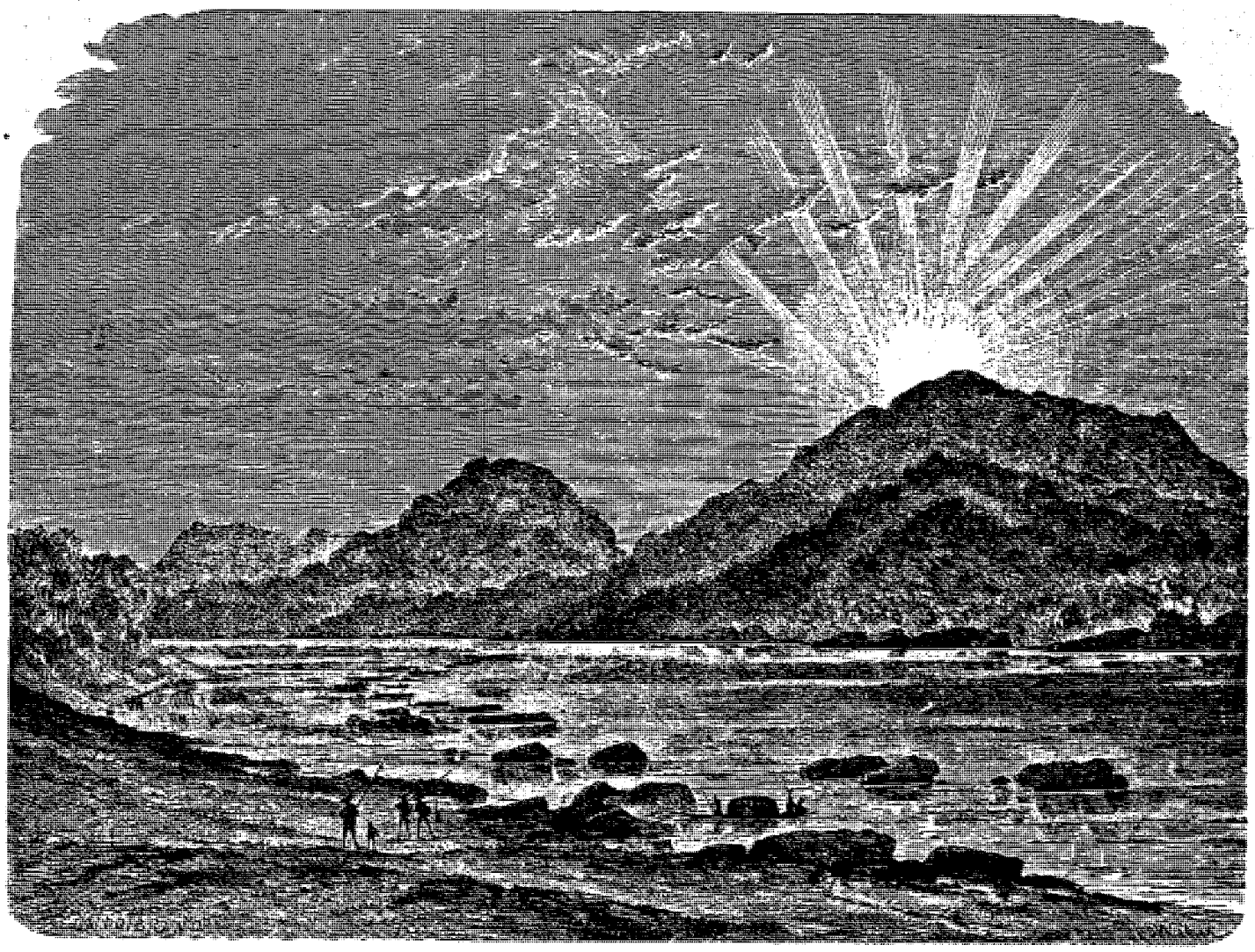
son aviron et de notre amarre réussirent à amener le long du bord la légère pirogue, qui fut vidée et remise à flot en un clin d'œil.

Le reste de la journée se passa à contourner péniblement une haute montagne calcaire qui s'élevait sur la rive droite du fleuve, et au pied de laquelle ses eaux décrivaient un demi-cercle. Vers le soir, nous avions réussi à doubler cette espèce de promontoire ; le courant s'était calmé ; des plages de sable remplaçaient les falaises de roches ; celles-ci se terminaient du côté de la montagne, au nord de laquelle nous nous trouvions maintenant, par un mur calcaire d'une grande élévation, surplombant sur le fleuve. Une cascade jaillissant du sommet et ses eaux brillantes, à demi voilées par un rideau de lianes, d'arbustes et de plantes grimpantes qui croissaient de toutes parts sur la pierre humide, retombaient en pluie fine, tout irisée des rayons du soleil couchant. Nous nous arrêtâmes sur un banc de sable pour jouir de ce charmant paysage et préparer notre campement pour la nuit. Quelques marchands laotiens y étaient arrivés avant nous : ils nous montrèrent à peu de distance un radeau naufragé sur les roches et déjà complétement envahi par les eaux. C'était là leur embarcation, et ils travaillaient activement à en sauver le contenu : déjà étalés sur le sable, se trouvaient des nattes, des gâteaux de cire, des paquets de gingembre. Mais que de choses avariées ou entraînées sans retour par le courant ! Les malheureux voyageurs n'en supportaient pas moins cette infortune avec beaucoup de philosophie, et songeaient déjà à reconstruire un nouveau radeau avec les bambous de la rive.

Nous étions à ce moment très-près de Thadua, l'une des étapes de Mouhot dans son voyage par terre de

Pak Lay à Luang Prabang. A une centaine de mètres de la berge, se trouvait une route assez large remplie de traces d'éléphants et de bœufs porteurs. C'était celle que suivaient jadis les caravanes chinoises et qu'avait prise le voyageur français.

Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à un grand village, Ban Coksay, où nous devions changer de barques. Notre isolement commençait à nous peser et nous avions hâte de voir de plus près les populations nouvelles que nous traversions. Coksay avait une belle pagode et ce fut le premier point qui attira notre attention. L'un des bonzes, gagné par les façons avenantes de notre géologue et le voyant à la recherche de toutes sortes de cailloux, vint lui montrer en grand secret un morceau d'anthracite. Jugez de l'émoi du docteur Joubert à la vue du précieux combustible. Il fut malheureusement impossible de savoir d'où provenait cet échantillon et si la région avoisinante recélait des filons exploités. La défiance des indigènes est grande, on l'a déjà vu dans le cours de ce récit, et ils n'ont garde de fournir à un étranger des renseignements précis sur les richesses minérales que leur pays peut contenir. Soit pour ce motif, soit par ignorance réelle, le bonze, malgré les petits cadeaux à l'aide desquels on essaya de capter sa confiance, ne voulut donner aucune indication utile sur la façon dont ce spécimen de

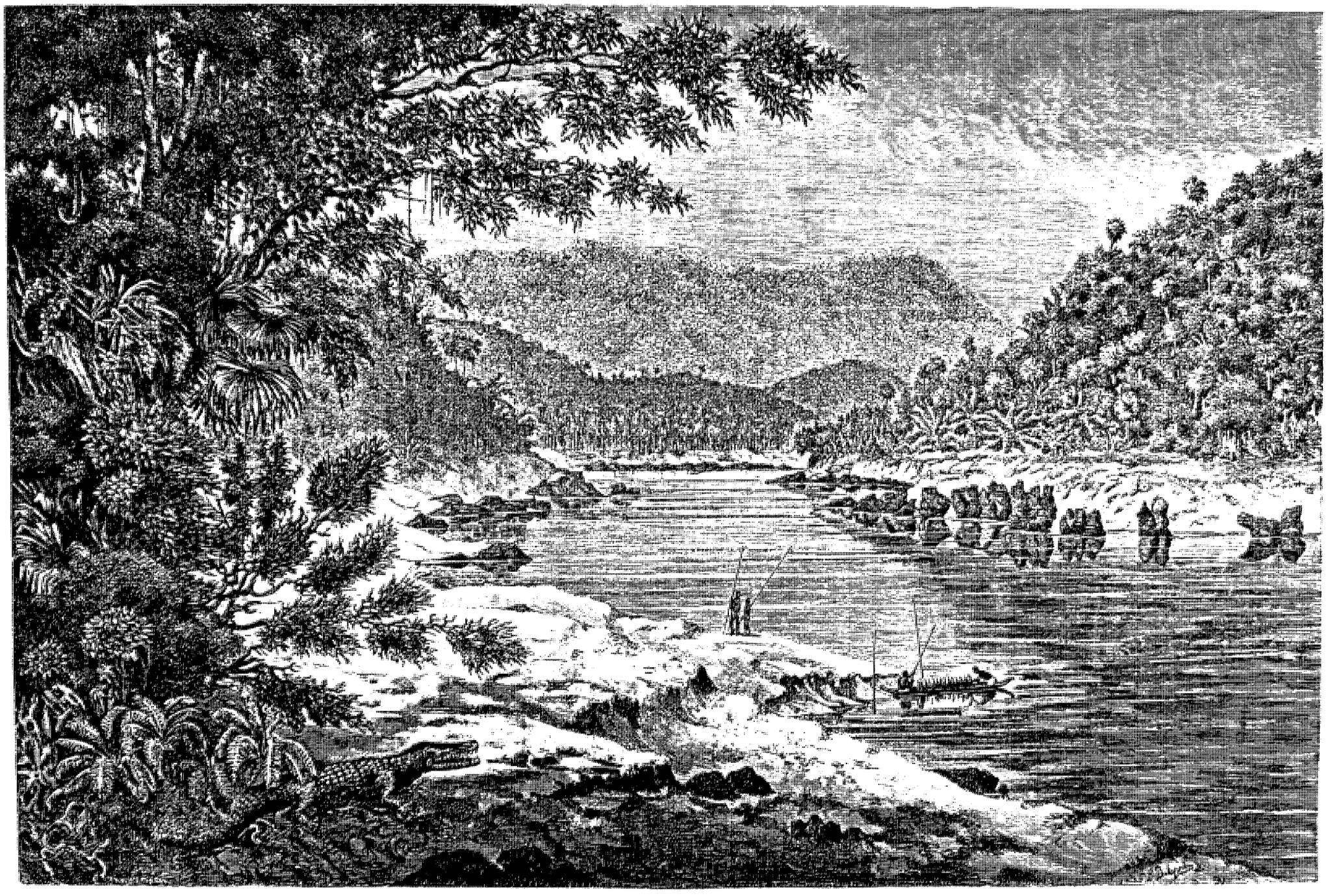


Vue des montagnes en face de Ban Coksay. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

houille était venu en sa possession. Nous en restâmes donc aux conjectures.

La population de Ban Coksay est laotienne; mais un grand nombre de sauvages des montagnes avoisinantes viennent dans le village y échanger quelques produits; ceux que nous vîmes appartenaient pour la plupart à la tribu des Khmous, excessivement nombreuse dans les environs de Luang Prabang. Leur physionomie n'avait plus cette expression soumise et craintive que les sauvages du sud ont dans leurs relations avec les habitants de la vallée du fleuve. Ils traitaient au contraire d'égal à égal avec la race conquérante. Au sein de cette région montagneuse, leur propre berceau, ils reprenaient l'ascendant de leur énergie native et de leurs qualités plus viriles. Leur nombre, le besoin que l'on avait d'eux pour défendre contre des voisins entreprenants les défilés des montagnes, en faisaient des auxiliaires que l'on ménageait, et non, comme à Bassac ou à Attopeu, une matière imposable, productive de poudre d'or et d'esclaves.

En face du village se trouvaient de grandes pêcheries dont la campagne paraissait avoir été très-fructueuse. Quelques indigènes employaient les derniers jours qui leur restaient encore, avant la crue des eaux, pour jeter une dernière fois leurs filets dans les parties du fleuve abritées du courant par une disposition heu-



Une vue du Mékong le 22 avril. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

reuse des rochers des rives; dans ces endroits frais, calmes et profonds, les gros poissons que nourrit le Cambodge trouvent, au milieu de tant de tourbillons et de rapides, le repos qui leur est nécessaire pour frayer. Nous fûmes témoins de la capture de l'un d'eux, qui nous étonna par ses énormes dimensions : il fallut le concours de cinq ou six hommes pour l'amener sur la rive. Il n'y avait malheureusement personne parmi nous à qui l'ichthyologie fût familière, et je ne puis renseigner le lecteur sur le genre et l'espèce auxquels appartenait cet infortuné habitant des eaux. Il eût été cependant intéressant de reconnaître s'il était parent d'une des grandes espèces que nourrit le grand lac du Cambodge, et qui sont, au moment de la baisse des eaux, l'objet d'une pêche si fructueuse. Cette abondance de poisson, qui est particulière aux grands fleuves de l'Asie, fournit en Chine un appoint si considérable à l'alimentation des classes pauvres, que l'on a fait plusieurs tentatives pour acclimater en Europe quelques-unes des espèces les plus communes dans le fleuve Bleu. Est-ce au Tibet qu'il faut chercher le point de départ de ces poissons, qui sont certainement les rois de l'eau douce? Les lits de roche et les énormes profondeurs que présentent les cinq grands fleuves Brahmapoutre, Iraouady, Salouen, Cambodge, Yang-tse-Kiang, qui se dégagent du plateau de l'Asie centrale par son angle sud-est, sont-ils les causes déterminantes de leur production? Voilà bien des questions à résoudre pour un naturaliste.

Pour le moment, la seule chose que je puisse affirmer, c'est que la chair du poisson que l'on venait de prendre sous nos yeux est une excellente nourriture.

A pareille pièce il fallait un gros acquéreur, et notre présence sur les lieux était pour le pêcheur une bonne fortune inattendue. Prévenu aussitôt par nos Annamites, très-connaisseurs et très-friands de poisson, notre chef de gamelle, M. Delaporte, accourut sur la rive et marchanda l'animal. Après un court débat, il lui fut adjugé pour une valeur équivalant à vingt-cinq sous environ de notre monnaie. Il pesait plus de soixante kilogrammes. Nos Annamites s'occupèrent immédiatement de le débiter en tranches et de le faire sécher au soleil, pour ajouter au garde-manger de l'expédition tout ce qui ne pouvait se consommer le jour même.

Le 27 au matin, nous quittâmes Ban Coksay. Après avoir franchi, immédiatement après notre départ, un rapide peu difficile, nous constatâmes un changement notable dans l'aspect général de la contrée. Les mouvements de terrain devinrent moins brusques ; les ondulations des collines qui se succédaient sans interruption le long des rives, prirent plus d'ampleur, nous offrirent des échappées plus nombreuses sur l'intérieur du pays, des perspectives plus lointaines. L'horizon élargi nous laissa voir, sur la rive gauche du fleuve, cinq plans de montagnes graduellement étagés, de l'ouest à l'est ; sur les pentes, devenues moins abruptes, quelques villages se montrèrent çà et là en amphithéâtre. Le tapis sombre de verdure qui recouvrait uniformément toute la contrée, se diapra de taches d'une nuance plus claire, indiquant les cultures de riz de forêt.

Ce procédé de défrichement, employé surtout par les sauvages, est des plus simples et n'exige d'autre matériel aratoire qu'une hache. On coupe les arbres et les broussailles vers le milieu de la saison sèche ; quelques semaines après, on y met le feu. Dès que les premières pluies arrivent, on plante le riz à l'aide d'un bâton dans la légère couche de cendres qui recouvre le sol. On a ainsi, la première année, une magnifique récolte ; elle devient moins abondante la seconde année, et presque nulle la troisième. Le cultivateur change alors de localité, et prépare de nouveaux champs par de nouveaux incendies. Cette agriculture primitive est moins pénible que la culture savante des rizières permanentes de la plaine, qui exigent des labours et l'installation d'un système d'irrigation compliqué ; mais elle n'est possible que dans une région forestière où la population est clair-semée et la végétation vigoureuse. Les espaces incendiés ne peuvent être remis en culture qu'une douzaine d'années après la dernière récolte de riz. C'est le temps qui est en moyenne nécessaire pour que la forêt reprenne possession du champ abandonné.

Le 28, nous franchîmes encore plusieurs rapides, dans lesquels le fleuve, devenu plus large, éparpillait ses eaux peu profondes entre quelques îles et de nombreux bancs de sable ; le soir, nous nous arrêtâmes à Ban Seluang pour changer une dernière fois de barques : nous n'étions plus qu'à quelques milles de Luang Prabang. Grâce à l'activité déployée par tout le monde, nous pûmes dès le lendemain matin à sept heures nous remettre en route pour cette dernière destination.

Il fallait nous montrer avec tous nos avantages dans la capitale moderne du Laos. Depuis deux jours déjà, nos Annamites et nos Tagals fourbissaient leurs armes et mettaient en ordre leur tenue. Avant de tourner le dernier coude que forme le fleuve au-dessous de Luang Prabang, nous nous arrêtâmes pour revêtir nos plus beaux habits. Notre escorte avait réellement une attitude martiale sous son costume d'une blancheur éclatante, et elle portait avec beaucoup de désinvolture le grand col bleu rabattu des matelots français. Parmi les Annamites surtout, c'était à qui donnerait l'air le plus crâne aux ailes retroussées de son chapeau de paille et mettrait le mieux en évidence le ruban noir sur lequel le nom de *Mékong* s'étalait en lettres d'or.

Notre toilette terminée, nous doublâmes la pointe que formait sur la rive droite une petite colline calcaire. La ville de Luang Prabang nous apparut alors sur la rive opposée, à deux milles de distance environ. Le coup d'œil qu'elle nous offrait était des plus pittoresques et des plus animés. Depuis notre départ de Cochinchine, nous n'avions pas rencontré une agglomération aussi considérable de maisons. Leurs toits

pressés s'alignaient en séries parallèles le long du fleuve et entouraient de tous côtés un petit monticule qui s'élevait comme un dôme de verdure au milieu de cette surface grisâtre de chaume. Au sommet de ce monticule, un Tat ou Dagoba dégageait sa flèche aiguë du feuillage des arbres, et formait le trait dominant du paysage. Quelques pagodes s'étageaient sur les pentes de cette espèce de mont sacré, et leurs toits rouges tranchaient vivement sur le vert sombre de la végétation. Au pied des berges, hautes d'une quinzaine de mètres, des radeaux fixes, sur lesquels étaient construites de nombreuses cases, composaient, au-dessous de la ville, comme une seconde cité, que de nombreux sentiers en zigzag, qui apparaissaient de loin comme autant de lacets blancs, reliaient aux maisons de la rive. Des centaines de barques de toutes dimensions montaient ou descendaient rapidement le long de ce faubourg flottant, tandis que de larges et lourds radeaux, venant du haut du fleuve, cherchaient lentement près du bord un endroit commode pour s'amarrer et décharger leurs marchandises. Un monde de bateliers et de portefaix se mouvait au pied de la berge, et il s'en échappait une clameur confuse qui se mélangeait au murmure des eaux du fleuve et au bruissement des palmiers que le vent balançait sur les bords.

Deux plans successifs de hautes montagnes formaient à ce tableau un sombre canevas sur lequel, tout inondés de lumière, le fleuve et la ville s'enlevaient avec vigueur. Quelques nuages flottaient au-dessus des plus hautes cimes, et traçaient une ligne de démarcation irrégulière et indécise entre le vif azur du ciel et les teintes bleuâtres et dégradées des plus lointains horizons terrestres.

Sur l'autre rive du fleuve régnaient un calme et un silence relatifs; sur la berge même, de longues rangées de bambous destinés à faire sécher les filets et le poisson; un peu au delà, des jardins, quelques maisons éparses et des pagodes; en troisième plan, une rangée de collines aux pentes abruptes et dénudées.

Il était midi quand nos barques s'arrêtèrent devant la ville : un mandarin subalterne se trouvait là pour nous recevoir. Nos hommes en armes descendirent à terre et formèrent la haie sur le passage du commandant de Lagrée. Guidés par notre cicérone indigène, nous gravîmes la berge, et nous pénétrâmes dans la ville. Pour la première fois, nous trouvions des rues très-larges et assez régulières, se coupant à angle droit, et formées par les maisons elles-mêmes ou par les hautes palissades qui en entouraient les dépendances. Après un court trajet, nous arrivâmes à Wat Pounkeo, pagode qui nous était assignée pour demeure jusqu'à ce qu'un logement spécial nous fût construit.

La population, qui eût été fort incommode si elle eût été importune, se montra moins empressée à nous voir que nous ne l'avions craint. Soit que le séjour de Mouhot et le passage de M. Duyshart eussent émoussé déjà sa curiosité, soit qu'elle fût trop affairée pour s'apercevoir de notre présence, nous n'eûmes à nous débarrasser que des quelques gamins trop audacieux qui franchissaient l'enceinte de la pagode, et nous pûmes visiter la ville et observer ce qui s'y passait sans trop de gêne et sans trop d'émoi.

Un affluent assez important du Cambodge, le Nam Kan, vient contourner à l'est et au nord la petite colline au pied de laquelle la ville est construite et partage celle-ci en deux parties inégales dont la plus considérable reste au sud de son embouchure. Les bords du Nam Kan offrent, jusqu'à une assez grande distance dans l'intérieur, une succession ininterrompue de pagodes et de grands jardins où l'on cultive le bétel et où notre botaniste retrouva pour la première fois des pêchers, des pruniers, des lauriers-roses. Nous entrions dans une zone plus tempérée, où les fruits et les arbustes de l'Asie centrale peuvent croître et se développer.

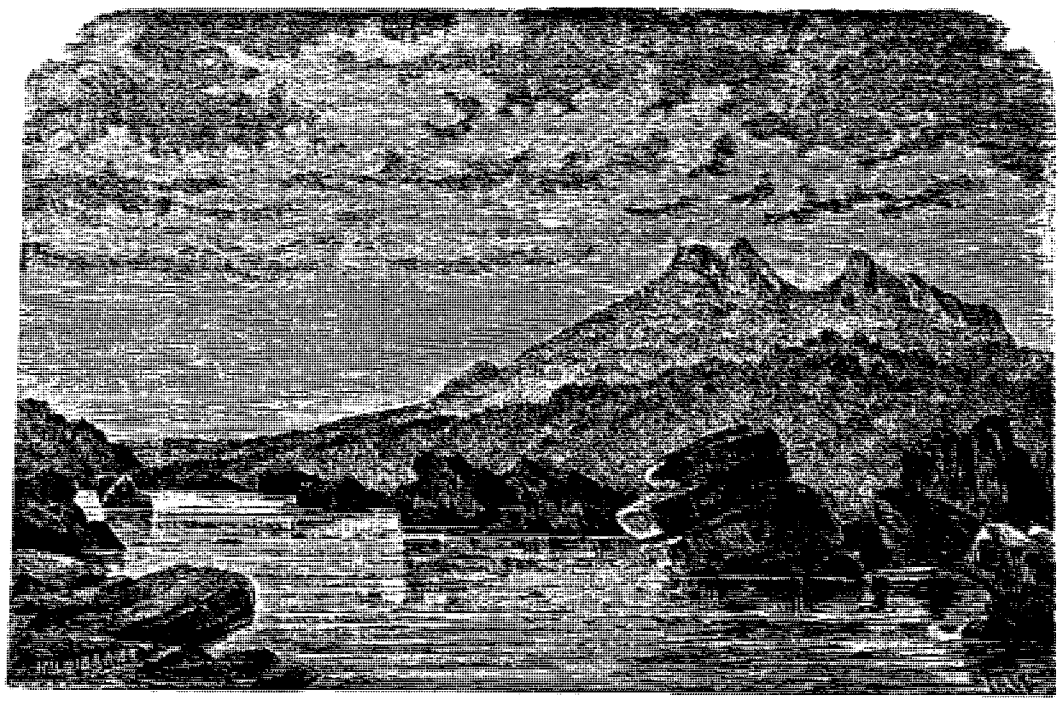
C'est dans la partie méridionale de la ville que s'élève le palais du roi, énorme entassement de cases entouré d'une haute et forte palissade, et formant un rectangle dont l'un des côtés est contigu à la base de la colline centrale, qui est en cet endroit presque à pic. Un escalier de plusieurs centaines de marches est pratiqué là dans le roc et conduit directement à la pyramide sacrée qui en couronne le sommet. Un marché quotidien et excessivement animé se tient sous des hangars spéciaux situés près du confluent du Nam Kan et du Cambodge; mais tous les marchands sont loin de pouvoir y trouver place, et les échoppes en plein vent se prolongent encore pendant plus d'un kilomètre le long d'une grande rue parallèle au fleuve, sur laquelle donne la pagode que nous avions pour logement. C'était la première fois depuis notre départ de Pnom Penh que nous trouvions un marché dans le sens que l'on est habitué en Europe à donner à ce mot.

Cette activité subite, ce commerce devenu relativement considérable, si on en jugeait par les types nombreux et divers qui représentaient à Luang Prabang toutes les nations de l'Indo-Chine et de l'Inde, accusaient, évidemment, moins un changement de race ou une augmentation des produits du sol, qu'une différence radicale dans le régime politique. Plus riches et plus commerçantes encore avaient été les régions du Laos méridional au temps de leur indépendance; l'oppression et le monopole siamois, en faisant aux vainqueurs une trop large part dans les bénéfices, ont seuls dégoûté les vaincus d'un travail devenu stérile et d'échanges qui se trouvent ruineux. A Luang Prabang, si la vie renaissait, c'est que la sujétion siamoise ne devait comporter que des charges légères et que l'on sentait à Ban Kok quels ménagements étaient dus à cette puissante province.

La fondation de Luang Prabang ne paraît remonter qu'au commencement du dix-huitième siècle[1]. La Loubère, dont les informations sur le royaume de Siam et les pays environnants sont si sûres et si complètes, et

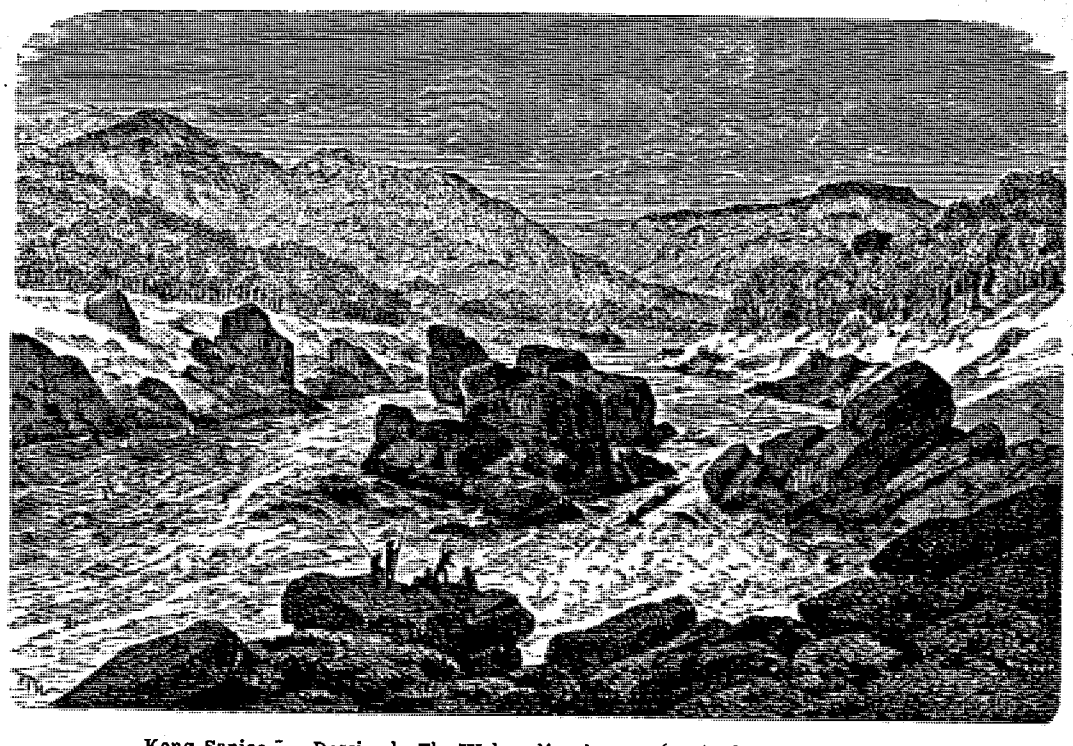
1. Voy. page 54.

dont le récit se rapporte aux années 1687-88, ne mentionne pas cette principauté. L'éloignement de Luang Prabang du théâtre des guerres qui désolèrent l'Indo-Chine au dix-huitième siècle contribua beaucoup à assurer sa prospérité, après avoir été sans doute l'une des causes déterminantes de sa fondation. Son gouvernement a été assez habile pour obtenir la protection nominale de la Chine, moyennant l'envoi tous les huit ans de deux éléphants en signe d'hommage : il s'est assujetti également à un tribut triennal vis-à-vis l'em-



Une vue du fleuve le 24 avril. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

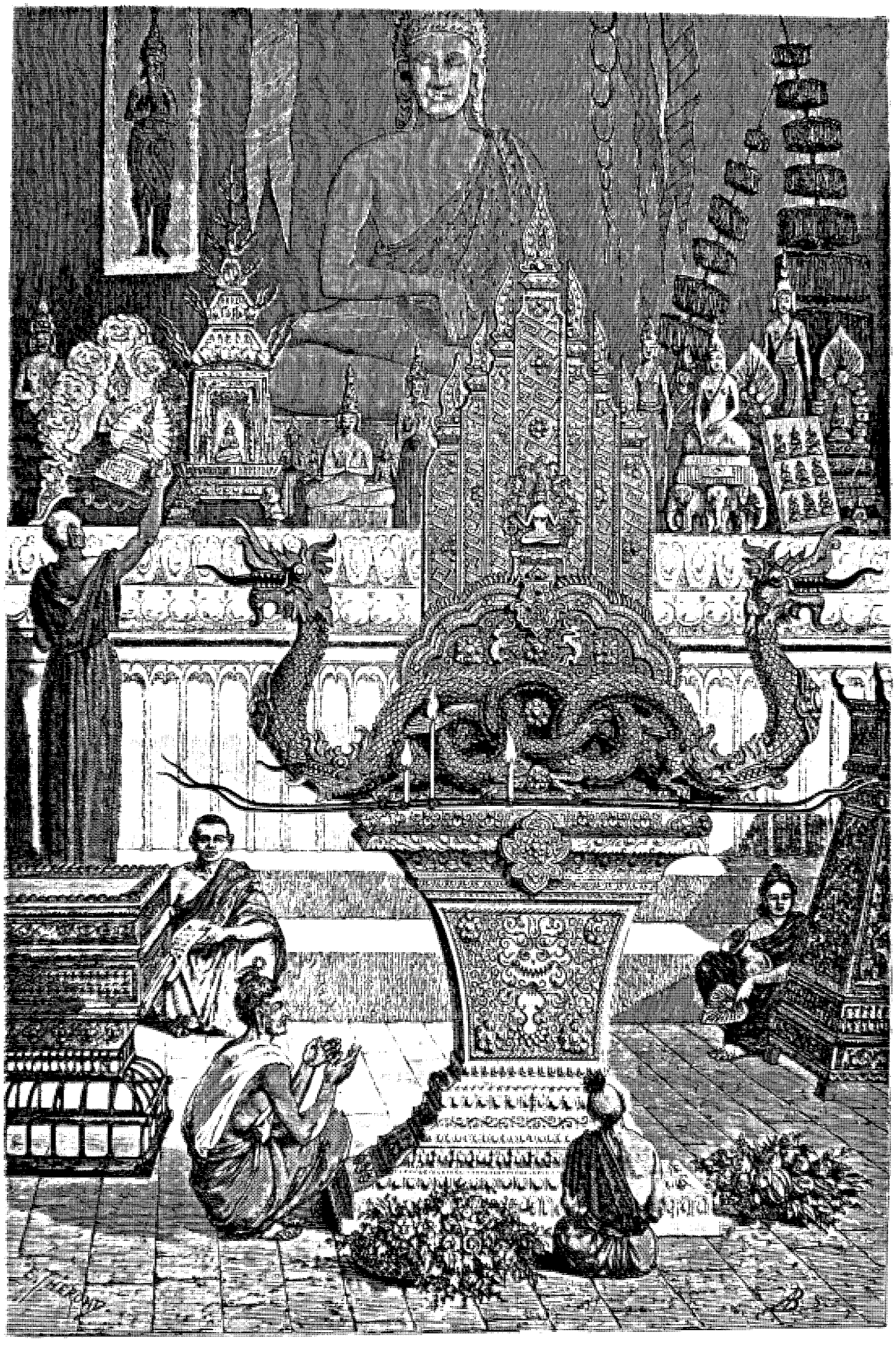
pire d'Annam auquel son territoire est limitrophe. La contrée montagneuse qu'il faut traverser pour atteindre Luang Prabang, l'énergie plus grande que sa population doit au mélange des tribus sauvages, nombreuses et guerrières, qui habitent les confins du Tong King et du Laos, mettent cette province dans des conditions



Keng Sanioc. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

exceptionnelles de résistance aux exigences de Siam. Aussi fut-ce la seule province du Laos à qui il ne fut demandé aucun contingent lorsqu'il s'agit en 1828 de dompter la rébellion de Vien Chan. Luang Prabang resta absolument neutre pendant la lutte, et si des rivalités de famille firent accueillir à ses gouvernants avec une joie secrète la chute du roi Anu, ils donnèrent avec empressement un asile à tous les réfugiés du royaume vaincu, et Ban Kok n'osa les leur réclamer.

En 1837, d'après un document officiel communiqué



Intérieur de pagode et porte-cierge antique. — Dessin de E. Thérond d'après un croquis de M. L. Delaporte.

au général Mac Leod pendant son séjour à Xieng Mai, la ville de Luang Prabang comptait sept cents maisons, c'est-à dire environ cinq à six mille habitants, et la province entière cinquante mille habitants. Depuis, ce nombre a considérablement augmenté : de nouvelles guerres se sont élevées en 1851 entre Siam et les principautés laotiennes, soumises à la Birmanie. Quelques années après est survenue la révolte des mahométans dans le Yun-nan. Luang Prabang a su rester étranger à toutes ces luttes et faire respecter ses frontières menacées au nord et au nord-ouest; de nombreux émigrants ont afflué des pays dévastés, attirés par la tranquillité dont jouissait le nouveau royaume. La ville de Luang Prabang n'a pas aujourd'hui les quatre-vingt mille âmes que lui donnait par ouï-dire Mgr Pallegoix, mais elle a certainement plus que les sept ou huit mille habitants que lui accordait Mouhot : j'estime sa population actuelle le double environ de ce dernier chiffre. Quant à celle de la province entière, elle ne peut guère être évaluée d'une façon précise : je crois cependant qu'en la fixant à cent cinquante mille habitants, on resterait plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

A l'instar de Siam, il y a à Luang Prabang un premier et un second roi. Ce dernier était parti pour Ban Kok et son retour était attendu dans un mois environ. Nous espérions vaguement que le consul de France profiterait de cette occasion pour nous faire parvenir quelques lettres. Mais il importait avant tout d'entrer en relations officielles avec les autorités de la ville, d'en obtenir des renseignements sur l'état des pays voisins et sur les difficultés qui nous y attendaient et de savoir si nous pourrions compter sur la bonne volonté du roi pour les vaincre. Ce n'est qu'après avoir éclairci tous ces points qu'il était possible de fixer la durée de notre séjour et l'étendue des travaux à entreprendre à Luang Prabang. Aussi le commandant de Lagrée entra-t-il immédiatement en pourparlers avec les délégués du *Sena* pour demander au roi une audience, en fixer le jour et en régler le cérémonial.

Il était très-important dans ces premières négociations de poser l'influence française comme elle devait l'être aux yeux des autorités indigènes et de leur faire entrevoir le rôle prépondérant qu'elle serait un jour appelée à jouer dans cette partie de la péninsule. Le royaume de Luang Prabang se trouve aujourd'hui le centre laotien le plus considérable de toute l'Indo-Chine, le lieu de refuge et le point d'appui naturel de toutes les populations de l'intérieur qui veulent fuir le despotisme des Siamois ou des Birmans : despotisme que l'affaiblissement de la domination chinoise, jadis régulatrice de toutes ces contrées, a laissé sans contrepoids.

Cette domination, bienveillante et sage, qui excitait la production au lieu de l'énerver et augmentait le bien-être et les forces vives des populations soumises en les élevant dans l'échelle de la civilisation, lègue aujourd'hui aux puissances européennes un rôle qu'elle n'est plus capable de remplir. L'Angleterre se trouve actuellement appelée à lui succéder dans le nord de l'Indo-Chine, bouleversé si souvent, où les populations, en proie à des guerres incessantes, aspirent ardemment à un état de choses plus régulier et plus stable, et accueilleront avec une vive satisfaction l'immixtion étrangère qu'elles ont d'elles-mêmes souvent réclamée.

Mais c'est à Luang Prabang que doivent s'arrêter les progrès de l'influence anglaise, si nous voulons tenir la balance égale et occuper dans la péninsule le rang que les intérêts de notre politique et de notre commerce nous invitent à y prendre. La France ne peut pas abdiquer le rôle moral et civilisateur qui lui incombe dans cette émancipation graduelle des populations si intéressantes de l'intérieur de l'Indo-Chine; elle ne doit pas oublier que cette émancipation est la condition expresse des libertés et des franchises commerciales nécessaires à l'établissement de relations fructueuses pour notre industrie. La suzeraineté d'un gouvernement asiatique signifie toujours monopole, transactions obligatoires, par conséquent immobilité; l'intervention européenne au dix-neuvième siècle doit signifier liberté commerciale, progrès et richesse.

Il convenait donc de faire sentir au roi de Luang Prabang que nous pourrions un jour nous subtituer aux droits exercés sur sa principauté par la cour de Hué devenue aujourd'hui notre vassale, et qu'il devait dès à présent essayer de s'appuyer sur l'influence française pour résister aux prétentions des pays voisins et faire cesser cette fatigante recherche d'équilibre qu'il s'efforçait de maintenir entre elles. Il était facile sans doute de lui faire comprendre que de notre côté seulement son indépendance ne courait aucun danger et que son rôle politique pouvait grandir. Trop éloigné de nous pour avoir jamais à craindre une sujétion directe qui n'était point d'ailleurs nécessaire à la réalisation de nos vues, il pouvait refléter, pour ainsi dire, notre puissance et remplacer tant de gênantes tutelles par une protection efficace et sans exigences. Nous ne lui demanderions en effet que de favoriser le développement du commerce vers la partie méridionale de la péninsule, de nous aider à faire disparaître les entraves fiscales, d'améliorer les routes dans cette direction.

Telle est la thèse que je plaidais avec chaleur auprès du commandant de Lagrée dans nos conversations sur ce sujet et que son expérience lui faisait trouver quelque peu prématurée. Cette conquête morale, que les intentions déjà manifestées de quelques princes laotiens vous semblent devoir rendre prompte et facile, me répondait-il, demande une persévérance de dessein, une suite dans les idées dont le gouvernement colonial de l'Angleterre nous a donné de grands exemples, mais que nous paraissons en France incapables d'imiter.

La destruction de notre marine sous la république et le premier empire, la longue interruption qui en est résultée dans nos relations commerciales et maritimes, la centralisation excessive qui a contribué depuis à arrêter l'expansion du pays en tuant l'initiative privée, nous ont désintéressés complétement des questions

CARTE DE L'INDO-CHINE MÉRIDIONALE

dressée par FRANCIS GARNIER Lt de Vaisseau

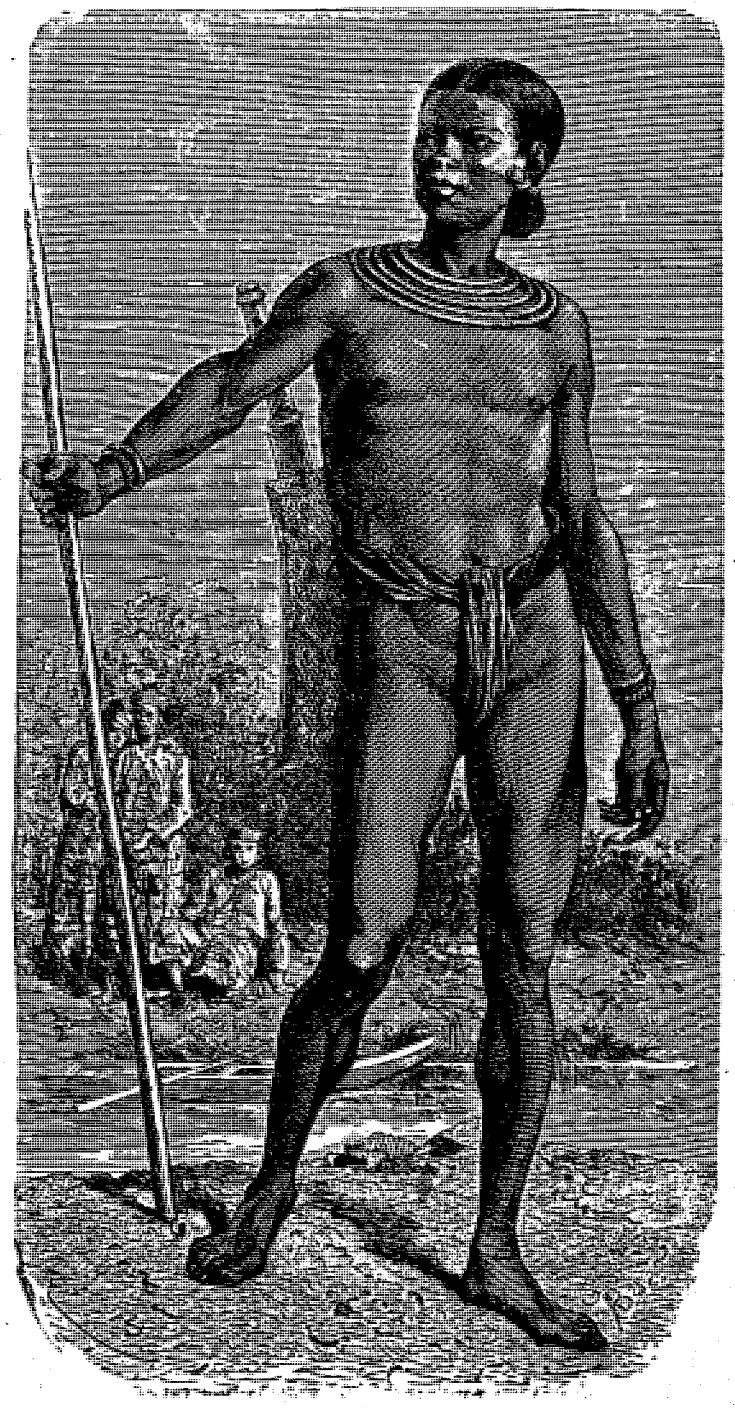
Itinéraires général de la Commission / particuliers français

Gravé et imp. en relief par Erhard.

lointaines. Notre diplomatie s'est montrée incapable de renouer dans les pays d'outre-mer la chaîne des traditions politiques qui avaient fait la gloire et la fortune coloniales de la France au dix-septième et au dix-huitième siècle. Elle a été impuissante à reconstituer un corps de doctrines, à donner un point de départ et un point d'arrivée au savoir-faire des chancelleries. Depuis plus d'un demi-siècle, nos consuls, nos chargés d'affaires à l'étranger, nos gouverneurs de colonies ignorent profondément ce que la politique française doit chercher et ce qu'il faut qu'elle évite. Partout ils vivent au jour le jour, ne sachant ni se proposer un but ni le poursuivre avec cette ténacité et cette sobriété de moyens dont l'Angleterre nous donne l'exemple.

A l'inverse de ce qui avait lieu jadis, les agents anglais ont partout une grande influence, presque partout la suprématie; les nôtres se déconsidèrent comme à plaisir en renversant le lendemain ce que leur prédécesseur a édifié la veille. Ce n'est que par des efforts énormes et disproportionnés que nous arrivons à obtenir le moindre résultat, le plus mince avantage matériel.

Ainsi, il faut renoncer à tous les avantages que nous donnent la prépondérance de notre pavillon sur tout le littoral oriental de l'Indo-Chine, la possession des embouchures du Cambodge, les traités qui remettent entre nos mains les destinées d'une race éminemment intelligente et souple, et douée de facultés colonisatrices remarquables, la race annamite, le don même d'assimilation particulier à la race française qui trouverait si bien à s'exercer sur les populations douces et timides du Laos, si nous ne parvenons pas à donner plus de stabilité, plus d'ampleur à notre système colonial, si nous ne renonçons pas à ces erements funestes qui consistent à remplacer un gouverneur ou un diplomate le jour où il commence à connaître le pays où il est chargé de défendre les intérêts de la France, ou si nous ne savons pas en faire les exécuteurs dociles d'une politique aussi invariable dans son but que réservée dans ses moyens.



Sauvage des collines des bords du fleuve, entre Pak Lay et Luang Prabang. Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. L. Delaporte.

Le lecteur me pardonnera ces longues et sérieuses réflexions, déplacées peut-être dans un simple récit de voyage. Au lendemain des désastres qui ont atteint notre pays et presque tari ses ressources, n'est-il pas utile de lui montrer la voie où il peut retrouver de nouvelles sources de richesse et d'influence? La reconstitution d'un nouvel empire des Indes dans cette péninsule si heureusement située entre l'Inde et la Chine peut seule créer à notre industrie et à notre commerce épuisés par tant de sacrifices, compromis par de si lourdes charges, des débouchés suffisants pour lutter avec les industries et les commerces rivaux. Nous nous préparerons ainsi un accès à cet immense marché de la Chine intérieure, si ardemment convoité aujourd'hui par la Russie et par l'Angleterre, et dont la possession suffira à la richesse et à la grandeur de la nation qui sera assez habile pour y pénétrer la première.

F. GARNIER

(*La suite à une autre livraison*)

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1870-1871

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Dix-huit mois d'interruption; lacune à remplir. — Un grand changement dans la carte politique de l'Europe centrale. L'Empire Germanique — II. L'Angleterre et la Russie en Asie. Rivalité d'intérêts, émulation de découvertes. — Champ d'exploration des Anglais de l'Inde; leurs entreprises récentes. — III. Aperçu de l'Asie centrale et de sa disposition physique. Le plateau tibétain et ses grandes chaînes de montagnes. — Les plus hautes sommités du globe. — IV. Acquisitions et explorations russes dans le centre et l'est de l'Asie. Boukharie. Samarkand. Turkestan. Frontières de la Mongolie. Territoire de l'Amoûr. La politique, le commerce et la science. — V. L'histoire expliquée par la géographie. La zone centrale de l'Asie et les anciennes migrations d'Asie en Europe. — Un autre champ d'études antiques, l'Arabie. Trois voyages récents dans le sud de l'Arabie Heureuse, ancien pays des Himyarites. Récolte abondante. — VI. Courte excursion en Afrique. Toujours pas de nouvelles directes et certaines de Livingstone. — L'expédition égyptienne au haut Nil. MM. Baker et de Bizemont. Retour de M. Bizemont en France à la nouvelle des événements de 1870. Jusqu'à présent pas de résultat scientifique connu. — Voyage d'un naturaliste dans la même région. Le Dr Schweinfurth. Présage d'une relation importante. — VII. Retour vers l'Orient. Excursion ethnologique dans le Grand Archipel d'Asie. Une nouvelle race inscrite sur la carte ethnographique du globe. La race Océanique. — VIII. Malais et Polynésiens; leur place dans la série naturelle des peuples du globe. — Les immigrations polynésiennes. Problème résolu. — IX. Coup d'œil sur l'Amérique. Les études de la canalisation de l'Isthme. Le chemin de fer du Pacifique et les relations du Far West. — La vallée de l'Amazone. Le Pérou. Antiquités, ethnographie. — M. Dall et le nouveau Territoire américain d'Alaska. — X. État des expéditions polaires. La mort de Gustave Lambert. — Les expéditions actuelles ou projetées. M. Ambert. M. Pavy. M. Hall. Routes par la mer de Sibérie, par le détroit de Béring, par le détroit de Smith. — Les expéditions allemandes et le Dr Aug. Petermann. Compte rendu de l'expédition de 1868. Notice sur celle de 1869-70. Perte de *la Hansa;* retour de *la Germania.* Une troisième expédition à l'étude.

I

Des événements doublement funèbres ont interrompu depuis dix-huit mois mes communications semestrielles avec les lecteurs du *Tour du Monde*. Les choses du dehors, cependant, n'ont pas suspendu leur marche habituelle, et, dans le calme que nous avons retrouvé, c'est pour nous une joie en même temps qu'un devoir de revenir aux travaux de la science et aux pures jouissances de l'esprit.

D'autant plus que durant ces deux dernières années des entreprises considérables, de beaux voyages, des découvertes importantes ont notablement ajouté au domaine géographique. Mais, avant de nous transporter vers les contrées lointaines, arrêtons un instant notre regard sur l'Europe.

Un grand changement, ai-je besoin de le dire? s'y est produit dans la géographie politique et dans la balance des États. Un empire Germanique s'est reconstitué sous la main de la Prusse agrandie, plus compacte, plus puissant, plus menaçant qu'il ne le fut jamais au temps de la Maison de Habsbourg. Pour la quatrième fois depuis le dix-septième siècle, la carte de l'Europe a été remaniée dans un cercle plus restreint en apparence, dans des conditions non moins absolues en réalité. Ce qu'il adviendra de cette création, nous n'avons pas à le prévoir. Nous devions constater le fait.

II

Deux grandes puissances se sont effacées devant cette transformation de l'Europe centrale; ces deux nations, nous les retrouvons en Asie, mais là dans la plénitude de leur initiative et de leur action souveraine. Sur ce terrain, l'Angleterre et la Russie, ouvertement ou dans le demi-jour de la diplomatie, luttent depuis de longues années pour la prépondérance. Émulation ou rivalité, les deux puissances sont là en présence depuis trois quarts de siècle. L'Angleterre, maîtresse absolue de l'Inde, est souveraine dans le Midi; la Russie règne dans le Nord et dans l'Est, depuis la mer Caspienne jusqu'aux mers orientales. De ces deux positions, que séparait une large zone au milieu du continent, les deux rivales se sont rapprochées peu à peu en s'avançant dans la région du centre. De l'Oxus au Iaxartes, actuellement leurs positions respectives, elles ne sont plus séparées que par un intervalle de quelques marches. Pendant longtemps, les progrès de la Russie au cœur de la Boukharie, les envahissements, comme on disait alors, éveillèrent de vives inquiétudes chez les maîtres de l'Inde; ces craintes, plus ou moins fondées, se sont amoindries ou voilées. Aujourd'hui la note est amicale. Le monde doit s'en féliciter, après tout; les maux affreux de la guerre font mieux apprécier les bénédictions de la paix.

A côté des grands intérêts politiques et commerciaux qui sont au fond de ces questions nationales, la science aussi tient sa place, et une place considérable. Chaque pas fait en avant dans des contrées peu ou mal connues est une conquête pour la science du globe. C'est une conquête aussi pour la civilisation générale, car la

barbarie des tribus répandues au cœur de l'Asie tient en partie à leur isolement. Le contact des nations chrétiennes, la création d'intérêts et de besoins nouveaux, une influence morale inévitable, adouciront ces rudes natures. En attendant, la géographie asiatique fait des progrès rapides. Les Anglais de l'Inde, depuis deux ou trois ans, y ont contribué pour une part considérable sur leurs frontières du nord et du nord-ouest.

Au delà de cette immense barrière de granit et de glace qu'on nomme l'Himâlaya — Himâlaya signifie « Séjour des Neiges » — s'étend le Tibet sur une longueur de six à sept cents lieues, depuis les frontières de la Chine jusqu'aux confins du Kachmîr. Le Tibet est une puissante intumescence de l'écorce terrestre, un énorme massif dont le niveau moyen paraît se maintenir à une altitude de quatre mille mètres au moins au-dessus du niveau de la mer (presque la hauteur du Mont-Blanc), et dont la chaîne himâlayenne, qui descend en pentes rapides vers les plaines du Gange et du Pendjab, forme l'escarpement méridional. Les parties orientales du Tibet, qu'aucun de nos explorateurs n'a visitées, sont fort peu connues; mais, dans l'ouest, on sait que deux grandes chaînes de montagnes, le Karakoram et le Kouènloun, courent, à peu de distance l'une de l'autre, dans le sens des parallèles, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, laissant entre elles et l'Himâlaya, là où elles s'en écartent le plus dans leur direction un peu divergente, un intervalle de cent à cent cinquante lieues. Cet intervalle, c'est le Tibet qui l'occupe. L'Himâlaya, le Karakoram et le Kouènloun partent d'un point commun qui se trouve non loin du Kachmîr, vers le nord-ouest; il y a là ce que dans la géographie naturelle on nomme un *nœud* de montagnes, nœud gigantesque d'où se détachent, en outre, deux autres chaînes formidables : le Bolor, qui est l'*Imaüs* des anciens et qui se porte droit au nord, et l'Hindou-kousch, qui court à l'ouest au-dessus du Kâfiristân et de l'Afghanistan. Non loin du point central d'où rayonnent ces cinq grandes chaînes, se trouve le plateau de *Pamir*, terrasse gigantesque que les Orientaux, par un instinct remarquablement juste de la vérité physique, ont surnommé le « Toit du Monde ». Cet ensemble de montagnes constitue un système analogue à nos Alpes d'Europe, mais sur de bien autres proportions. On peut dire que ce que le continent asiatique est à son appendice européen, les Alpes d'Asie le sont aux Alpes d'Europe. Non-seulement le massif tibétain qui porte ces montagnes est le plus élevé que présente la surface terrestre, mais les pics dont ses chaînes sont hérissées sont les plus hautes sommités du globe. Un des pics de l'Himâlaya, le Gaoûrisânkar dans le Népâl oriental, pic que les Anglais ont nommé mont Everest, est la plus haute montagne connue; sa hauteur, mesurée trigonométriquement, s'est trouvée de vingt-neuf mille deux pieds anglais, ou huit mille huit cent quarante mètres, juste deux lieues de hauteur verticale au-dessus du niveau de la mer. Un pic récemment mesuré dans la chaîne du Karakoram, le Snowy Peak ou Pic Neigeux, à cinquante-cinq lieues à vol d'oiseau vers le nord-est de Srinagar, capitale du Kachmîr, atteint presque la même altitude, vingt-huit mille deux cent soixante-dix-huit pieds anglais (huit mille six cent dix-neuf mètres). On a longtemps regardé le Chimborazo, un des pics volcaniques des Andes équatoriales (six mille cinq cent trente mètres), comme la plus haute montagne du globe : elle est aujourd'hui bien distancée, comme on voit. A côté de ces hauteurs prodigieuses, on a presque honte pour le Mont-Blanc, le colosse de notre Europe, d'inscrire son modeste chiffre, quatre mille huit cent quinze mètres.

III

On est encore bien loin de connaître dans le détail la topographie et la disposition physique du plateau tibétain et de ses grandes chaînes; cependant, d'après ce que l'on en sait, on a tout lieu de croire que le Kouènloun forme au nord l'escarpement du massif, comme l'Himâlaya en forme l'escarpement méridional. Ce qui est certain, c'est que des hautes plaines du Tibet, enveloppées de leurs immenses ceintures de froides montagnes, on descend, au nord, par des pentes plus ou moins abruptes, plus ou moins allongées, vers des plaines inférieures dont le niveau général n'est plus, à ce qu'il semble, que de mille à douze cents mètres. Ces plaines inférieures, en partie montueuses, ondulées, semées de steppes herbeuses et de terrains fertiles, en partie couvertes d'immenses espaces de sables arides, se partagent entre les tribus mongoles et les populations turques : les premières, au nord et à l'est, livrées à la vie pastorale; les secondes, à l'ouest, converties pour la plupart à la vie agricole et sédentaire. Le pays que ces dernières occupent se nomme le Turkestan oriental : oriental, pour le distinguer des territoires turcs de Khokand, de la Boukharie, de Khiva, etc., situés de l'autre côté des monts Bolor, jusqu'à la mer Caspienne. Le Turkestan oriental était naguère, comme le sont encore aujourd'hui la Mongolie et le Tibet, soumis à l'autorité du gouvernement de Péking; depuis 1863, au milieu de la dislocation qui de toutes parts menace l'empire, il s'est rendu indépendant sous un chef qui réside à Khotan. C'est un pays arrosé par une grande rivière (la rivière de Yarkand) et par de nombreux affluents; il possède des villes populeuses, notamment les trois grandes cités de Khotan, Yarkand et Kachgar, dont les territoires, fertiles et bien cultivés, produisent en abondance du riz, des grains, des fruits et de la soie. Au temps des Chinois, il se faisait un commerce d'échange avec le Ladak et le Kachmîr; mais ce commerce n'a jamais été bien important, à cause de la difficulté des routes à travers les montagnes du Kouèn-loun et de Karakoram. Le chef du nouvel État, homme énergique et intelligent, a compris bien vite combien des relations plus suivies et plus actives contribueraient à enrichir son pays et à grossir son propre trésor; aussi attira-t-il près de lui, il y a

six ans, un des ingénieurs de la grande triangulation de l'Inde, M. Johnston, et se montra-t-il dans les meilleures dispositions à l'égard des rapports qu'il y aurait à nouer avec les Anglais. Cette ouverture répondait trop bien aux préoccupations du gouvernement de l'Inde pour n'être pas avidement saisie. Dans le même temps, c'est-à-dire en 1867 et 68, que l'on envoyait dans l'intérieur du Tibet, déguisés en marchands musulmans, des Pandits ou lettrés hindous possédant la science pratique des ingénieurs européens, avec la mission d'étudier l'intérieur du pays dont la politique chinoise interdit l'accès aux Européens; dans ce même temps, disons-nous, on organisa une expédition chargée de rechercher, en dehors du Ladak, les routes les plus faciles et les plus courtes qui peuvent exister entre le nord-ouest de l'Inde et le Turkestan oriental. Cette mission fut confiée à M. Hayward, et le gouvernement de l'Inde a trouvé en lui un agent bien préparé, dévoué à sa tâche, et y apportant une haute intelligence. M. Hayward s'empressa de se mettre en rapport avec la Société de géographie de Londres, dont il reçut les instructions; sa mission a eu ainsi un caractère scientifique en même temps que commercial.

Quoique restée malheureusement inachevée par la mort du voyageur, tombé, comme tant d'autres avant lui, sous les coups d'un assassin, l'entreprise de M. Hayward n'en a pas moins produit un résultat géographique très-considérable. Mieux que personne ne l'avait fait encore, il a reconnu, sur une étendue de près de six degrés du nord au sud, une zone embrassant l'extrémité nord-ouest du Tibet et la moitié occidentale du Turkestan. Il a fait la carte de cette longue zone, et il l'a remplie de détails nouveaux bien définis. Il a visité le premier plusieurs localités importantes, Yarkand notamment, et en a déterminé scientifiquement les coordonnées : la latitude, par des observations directes; la longitude, par des transports chronométriques qui ne sauraient laisser place à des écarts notables; l'altitude, par l'observation du degré d'ébullition de l'eau. La carte et le journal font partie du dernier volume (t. XL) du *Journal de la Société de géographie* de Londres; c'est, sans contredit, un des morceaux les plus intéressants dont se soit enrichie depuis longtemps la géographie asiatique.

IV

La Russie, de son côté, a largement contribué à enrichir, à perfectionner la carte de l'Asie intérieure. Chacun de ses progrès politiques ou militaires a été marqué par d'excellents travaux et d'actives explorations. Ses ingénieurs, ses naturalistes, ses astronomes suivent de près chaque pas qu'elle fait en avant. L'académie de Pétersbourg, mais surtout la Société de géographie russe, dont la fondation date de 1845, contribuent avec zèle à cet immense déploiement d'investigations scientifiques. Pour les études historiques, pour l'érudition proprement dite, la Russie n'a peut-être pas encore le pied bien sûr depuis qu'elle s'est isolée autant qu'elle l'a pu de ses auxiliaires étrangers; mais, dans les sciences naturelles et mathématiques, elle ne craint aucune comparaison. Les cartes de ses officiers d'état-major, de même que celles qui accompagnent les nombreuses publications de la Société de géographie, marchent de pair avec les meilleures de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, sinon pour l'exécution, du moins pour le fond.

En 1868, une carte générale de la nouvelle province russe de Turkestan a été publiée à Saint-Pétersbourg; cette carte, qui donne la moitié septentrionale du pays compris entre l'Oxus et les steppes kirghizes, ne représente déjà plus, en 1871, les connaissances acquises sur plusieurs parties de cette région. Les Russes ont fondé, dans le cours de ces trois années, un établissement sur la côte orientale de la mer Caspienne. Sur le Syr-Daria (l'ancien Iaxartes), leur frontière, qui s'arrêtait entre Khodjend et Khokand, embrasse aujourd'hui cette dernière ville et le khanat dont elle était la capitale : le bassin tout entier du Syr-Daria est décidément un territoire russe. Là ne s'est pas arrêtée leur prise de possession. Des démonstrations hostiles les ont de nouveau ramenés en Boukharie, et l'antique cité de Samarkand, dont la renommée remplit l'Orient, appartient aujourd'hui à l'empire des tzars. Des reconnaissances et des levés topographiques ont sillonné les nouveaux territoires. La vallée de Zérafchân, où la ville de Samarkand est située, vallée si célèbre dès les plus anciens temps sous le nom de *Sogd* (la *Sogdiane* de la géographie classique), a été levée dans une partie considérable de son étendue; des reconnaissances ont été poussées plus avant dans le sud jusqu'à l'Oxus, et font l'objet de communications imprimées au *Bulletin de la Société de géographie* russe. Aucun voyageur européen n'avait vu jusqu'alors ces territoires intérieurs, qui touchent au versant occidental du plateau de Pamir. Ici les reconnaissances russes et les explorations anglaises se rejoignent, séparées seulement par l'épaisseur du Bolor, dont M. Hayward n'a pu, comme il se le proposait, explorer les passes. Au nord du plateau de Pamir, les monts Thiañ-Chañ ou Montagnes Célestes, qui forment le prolongement de la chaîne de Bolor, et comme celle-ci l'escarpement occidental du grand plateau central, marquent actuellement la frontière russo-chinoise, en vertu du traité de Péking de 1860 complété par un protocole de 1864. Les ingénieurs russes ont tout récemment fait la carte de ces montagnes inexplorées et de toute la vallée supérieure du Syr-Daria, dont la branche principale prend le nom de Naryn. Un mouvement hostile des tribus musulmanes a, sur ces entrefaites, attiré les armes russes au delà de cette partie de la frontière, et le territoire mongol de Gouldja a été militairement occupé. Encore une conquête dont profitera la géographie. Chaque jour ainsi dissipe le crépuscule qui enveloppait ces contrées intérieures; les notions indécises et un peu flottantes que l'on pouvait

tirer des livres et des cartes chinoises ou des auteurs musulmans, font place aux données précises que fournit la science européenne. C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle un système resté célèbre plaça le berceau des sciences et de la civilisation du monde antique sur le grand plateau d'Asie, — dans une région dont la population est vouée par la nature même du sol à la vie inculte des races nomades. Plus loin encore vers le levant, aux dernières limites du continent sur la mer du Japon, la colonisation russe se développe graduellement dans le nouveau territoire de l'Amoûr. Presque absolument inconnu il y a vingt ans et peuplé seulement de quelques rares tribus à demi sauvages, ce grand territoire maritime, transformé peu à peu par l'agriculture et le commerce, est appelé sans nul doute à un avenir dont on ne peut encore mesurer l'étendue. Dès à présent, le réseau détaillé de ses rivières et de ses montagnes enrichit une partie naguère à peu près nue de la carte d'Asie.

V

Cette étude assidue, ces explorations incessantes qui nous révèlent la nature vraie, l'aspect et le relief de l'Asie intérieure, n'ont pas seulement pour nous l'intérêt abstrait de la réalité géographique : elles touchent aussi à de grands événements des temps passés et nous les font mieux comprendre. L'histoire s'explique ici par la géographie. Dans d'autres conditions territoriales, la zone centrale de l'Asie n'aurait pas versé sur l'Europe ces flots de populations, ces migrations de peuples entiers refoulées de proche en proche, qui ont peuplé notre Europe aux temps primitifs, et qui à d'autres époques y ont apporté le bouleversement et la désolation. L'histoire tout entière de notre continent est un cycle immense où tout se tient et s'enchaîne, les événements et les races.

S'il nous était permis de pénétrer dans les détails [1], les investigations géographiques de ces deux dernières années nous fourniraient encore bien des faits intéressants. Il en est un cependant que nous mentionnerons encore avant de nous éloigner du sol asiatique. Celui-là se rapporte à l'Arabie. L'Arabie est une terre qui vit de son passé plus que du présent. Aujourd'hui perdue dans ses sables, isolée de l'histoire du monde, elle a eu, elle aussi, ses jours de vie; elle a eu ses jours de poésie et de grandeur. Là où végètent actuellement quelques cheïks obscurs, moitié brigands, moitié patriarches, dans cette partie de la Péninsule dont la mer Rouge baigne la plage et que les anciens nommèrent l'Arabie-Heureuse, il s'est élevé, à diverses époques, des États florissants et des villes populeuses, centre d'un riche commerce alimenté par l'or de ses torrents et par ses aromates. Maintenant encore elle a ses excellents cafés auxquels le port de Moka donne son nom. Parmi les peuples et les races royales antérieurs à l'islamisme, les Himyarites sont restés les plus célèbres; leur nom, qui signifie « les Rouges », fut répandu dans tout le sud-ouest de la péninsule arabe et dans les mers qui la baignent. Le nom des Phéniciens (rameau antique d'Himyar) et celui d'Érythrée appliqué à la mer environnante ne sont que des traductions ou des équivalents grecs de l'appellation arabe. Le rouge était chez les Arabes, de même que chez les Égyptiens, le symbole de la noblesse de la race, par opposition à la couleur foncée des Kouschites, qui sont les Éthiopiens des Grecs. D'innombrables vestiges du passage des Himyarites, ruines ou inscriptions, sont restés sur le sol, et déjà, à plus d'une reprise, des voyageurs dévoués ont cherché, au péril de leur vie, à recueillir ces débris historiques, les seuls qui nous restent, au milieu des tribus ignorantes et fanatiques qui les gardent sans en connaître la valeur. Par un heureux concours de circonstances, la région sud-ouest de la Péninsule, une des contrées les moins visitées de l'Arabie à cause de la disposition inhospitalière de ses habitants, a été parcourue presque simultanément, en 1869 et 70, par trois explorateurs familiers avec la langue et parfaitement préparés à ce hasardeux voyage. L'un de ces voyageurs, M. le baron de Maltzan, est Allemand; un autre, M. Munzinger, est Suisse; le troisième, M. Halévy, est Français. Tous les trois ont rapporté de leurs courses de nombreux documents pour la géographie et l'histoire; mais le plus favorisé a été M. Halévy, qui voyageait avec une mission du ministère de l'Instruction publique et les instructions de l'académie des Inscriptions. Sa moisson a été de près de sept cents inscriptions en caractères himyarites. Riche besogne pour nos orientalistes.

VI

Puisque nous sommes à deux pas de l'Afrique, deux mots des entreprises qui s'y poursuivent. La plus ancienne et aussi la plus importante, celle du docteur Livingstone, n'a pas, depuis dix-huit mois, avancé d'un pas. Toujours pas de nouvelles directes du voyageur lui-même. On a su néanmoins, par la voie des Arabes qui viennent de l'intérieur à la côte, qu'il n'avait pas quitté depuis longtemps les environs du grand lac. Quelles raisons retiennent l'illustre explorateur dans le cercle où il tourne depuis si longtemps? Nous l'ignorons. Il ne paraît pas s'être beaucoup éloigné du Tanganîka vers l'ouest, ni s'être avancé au nord comme il en avait le projet. Dans tous les cas, il a dû réunir d'abondants matériaux sur la région centrale où il est confiné, et l'on ne peut que faire des vœux ardents pour son prochain retour.

L'expédition du haut Nil entreprise en 1869 par M. Samuel Baker sous les auspices du khédive d'Égypte, expédition à la fois politique et scientifique à laquelle s'était joint spontanément un officier du génie français, M. de Bizemont, n'a pas eu jusqu'à présent, que je sache, de résultat notable pour les découvertes. M. de Bizemont a quitté le Nil sur la fin de 1870, à la première nouvelle des événements, pour venir mettre

1. Les détails, il nous faut les renvoyer au volume maintenant prochain de l'*Année géographique*.

son épée au service de la France; et M. Baker, au moins jusqu'aux dernières nouvelles, n'a pas atteint l'Albert Nyanza (le lac que les Anglais regardent comme la grande source du fleuve d'Égypte), ce qui était le principal but scientifique de la mission. Un naturaliste allemand, le Dr Schweinfurth, qui est parti dans le même temps que M. Baker pour la région du haut Nil où il est encore, a jusqu'à présent plus fait à lui seul, à ce qu'il semble, que la coûteuse expédition égyptienne. M. Schweinfurth, à partir du confluent du Bahr-el-Ghazal (qui se trouve sous le neuvième degré de latitude), s'est porté à l'ouest du grand fleuve dans une région toute coupée de rivières. Il est parvenu, d'après la carte dont il a envoyé une ébauche, jusqu'à trois degrés et demi de latitude nord, à soixante ou quatre-vingt lieues dans le nord-ouest du grand lac Albert-Nyanza, étudiant le pays, ses conditions physiques, ses productions et ses habitants. Ses lettres, adressées aux deux principaux organes géographiques de l'Allemagne, les *Mittheilungen* de Petermann à Gotha, et le journal de la Société de géographie de Berlin, ont un sérieux intérêt par les détails physiques, ethnographiques et géographiques qu'elles nous apportent. Il y a dans ce voyage l'étoffe d'une relation fort importante.

Des explorations intéressantes se poursuivent aussi dans l'Afrique australe; nous en parlerons plus amplement une autre fois. L'attention, en ce moment, est surtout attirée de ce côté par la découverte des diamants que l'on trouve en grande quantité dans certaines rivières de ces contrées. L'Afrique semblerait vouloir faire concurrence au Brésil et à l'Inde.

VII

Nous nous reportons à l'orient pour gagner l'Amérique par le Grand Océan, que sillonnent actuellement les paquebots californiens; mais nous ferons, si vous le voulez bien, une station ethnographique en touchant à l'Archipel Asiatique. Il ne s'agit de rien moins que d'une race nouvelle jusqu'à présent méconnue, ou, pour parler plus exactement, d'une grande famille naturelle du genre humain dont les membres disjoints sur d'immenses espaces ont entre eux des rapports d'étroite parenté jusqu'à présent inaperçus. Il est vrai que la science des races humaines est à peine entrée dans une phase d'études nettes et précises: plût à Dieu que l'ethnographie eût dit son dernier mot sur des questions dont la politique abuse étrangement!

Revenons au fait actuel, que nous allons exposer aussi brièvement que possible.

Si l'on jette les yeux sur une carte du monde, — et il n'est pas un seul cabinet, pas une seule bibliothèque publique ou privée où une telle carte ne dût être en évidence, — on voit se déployer en avant de la côte orientale d'Asie, sur une étendue de quinze à seize cents lieues, une longue suite d'îles que de petites mers fermées, — petites par rapport à l'immensité de l'Océan, — la mer de Chine, la mer du Japon, la mer d'Okhotzk, etc., séparent du continent. Ces îles sont quelquefois isolées, comme Formose, plus communément réunies en groupes, comme les îles de la Sonde, avec Bornéo, les Philippines, etc., ou bien disposées en longues chaînes comme les îles du Japon et les Kouriles.

Parmi toutes ces îles, dont le nombre est infini, le groupe de beaucoup le plus considérable est celui que forme, sous la dénomination générale de Grand Archipel d'Asie, la masse de terres comprise entre le dixième degré de latitude sud et le vingtième degré de latitude nord, masse formée de plusieurs milliers d'îles grandes et petites et présentant cinq agroupements principaux: les îles dites de la Sonde (Sumatra, Java, etc.), Bornéo, Célèbes, les Moluques et les Philippines. Le Grand Archipel est circonscrit d'un côté par la Chine méridionale et l'Indo-Chine, contrées dont les peuples appartiennent à la famille Mongole; de l'autre par les terres des Papous, par la Nouvelle-Guinée et l'Australie, dont les populations indigènes sont des Noirs Océaniens, les uns à cheveux droits, d'autres à cheveux crépus et laineux.

Dans le Grand Archipel, la masse de la population est tout à fait différente des peuples limitrophes que nous venons d'énumérer, et elle-même se compose de deux éléments absolument dissemblables, — dissemblables par les traits, par la langue, par les habitudes et le genre de vie, par l'habitation géographique. Les uns occupent, à peu près sans exception, l'intérieur des grandes îles dans leurs parties les moins accessibles; ils vivent au milieu des forêts, dans le fond des vallées, et ils y mènent une vie à moitié sauvage dans une farouche indépendance. Les autres occupent partout le pourtour maritime; ils ont des villes, professent l'islamisme, courent les mers, font le commerce, et présentent une civilisation relative. Ceux-ci sont universellement connus sous le nom de *Malais*. Physiquement ils ressemblent un peu aux Chinois, aux Siamois et aux autres peuples de race mongole, mais avec des traits adoucis. La peau est plus claire, surtout chez les femmes, ou bien a une teinte foncée particulière; l'œil est moins oblique et mieux fendu, le nez plus saillant, le visage moins large aux pommettes, le menton moins pointu, les formes générales mieux développées. La chevelure est noire et lisse, et la barbe faible. Ce ne sont, si l'on peut dire, que des demi-Mongols auxquels conviendrait assez bien l'épithète de Mongoloïdes, comme on appelle Négroïdes certains Noirs du centre et du sud de l'Afrique qui tiennent en partie du nègre, en partie du blanc. L'autre élément de la population, l'élément sauvage de l'intérieur des îles, est très-différent d'aspect et de physionomie. C'est une race tout à fait blanche, avec les traits à peu près sinon absolument caucasiques. Les cheveux sont noirs, lisses, épais, la barbe forte, l'ensemble du système pileux abondant; le nez est droit ou légèrement aquilin, les yeux tout à fait européens, la coupe du visage ovale. Les mêmes traits se retrouvent chez toutes les populations sauvages de l'intérieur des grandes îles, chez les Battas de Su-

matra, chez les Dayaks de Bornéo, chez les Tagals de Luçon, chez les Bizayas de Mindanao, etc.

C'est déjà un fait bien remarquable que l'existence de cette race blanche aux traits caucasiques au milieu d'un cercle de populations toutes différentes, Mongols, Malais, Papous, Nègres Océaniens, Noirs d'Australie ; mais ce fait devient encore plus caractéristique et prend de bien autres proportions par l'extension que lui donne tout un ensemble de faits analogues observés en dehors du Grand Archipel.

VIII

L'on peut dès à présent établir d'une manière à peu près indubitable que la race blanche du Grand Archipel a eu deux vastes ramifications : l'une au Nord, dans toutes les îles qui bordent à l'orient la côte asiatique depuis Formose jusqu'au Kamtchatka; l'autre à l'Est, dans tous les archipels intertropicaux du Grand Océan, en revenant au sud-ouest jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Le premier fait, celui de l'expansion de la race primordiale du Grand Archipel d'Asie dans toutes les îles orientales du continent asiatique, résulte de l'existence dans toutes ces îles, à Formose, dans l'île de Haï-nañ, dans les îles Lieou-khieou, dans l'île de Niphon et les autres terres du Japon, dans l'île de Yéso et dans une partie au moins des Kouriles, d'une population aborigène, dont les traits et la constitution physique sont les mêmes que ceux des tribus intérieures de Sumatra, de Bornéo et des Philippines, c'est-à-dire offrant une configuration tout à fait analogue à celle des nations européennes. Dans les îles Lieou-khieou et au Japon, là où il n'y a pas eu mélange de sang chinois, la physionomie caucasique est frappante, — d'autant plus frappante qu'elle a près d'elle, comme opposition, la physionomie mongole de toutes les nations continentales de l'Asie, à partir de l'Imaüs. Il est impossible d'imaginer un contraste plus saisissant, plus absolu. Dans l'île d'Yéso et dans le sud de l'île de Sakhalin, les aborigènes sont connus sous le nom d'Aïnos, et l'on sait qu'une des particularités qui chez eux a le plus étonné les observateurs, est le développement de la barbe et de tout le système pileux du corps, particularité que fait d'autant mieux ressortir l'absence presque complète de la barbe chez les Mantchoux, les Chinois et les autres nations de race mongole.

L'expansion de la race blanche primordiale des îles asiatiques dans tous les archipels polynésiens nous paraît d'une démonstration non moins évidente. On sait que partout où les insulaires de la Polynésie ont été trouvés purs, — et c'est la très-grande généralité des cas, — on les a dépeints comme des hommes d'une beauté fort remarquable par la stature et la configuration, par la noblesse et la régularité des traits, par leur longue chevelure noire, lisse ou bouclée, qu'accompagne fréquemment une barbe magnifique. Sous tous ces rapports, les insulaires des Marquises, de Taïti, de Tonga et des îles avoisinantes, ont été présentés comme des modèles que n'aurait pas désavoués la statuaire antique. Leurs femmes, lorsqu'elles sont jeunes, n'offrent pas une physionomie moins heureuse; nous n'avons certes pas oublié avec quel enthousiasme les grands navigateurs du dernier siècle parlent de la grâce voluptueuse des femmes de la « Nouvelle-Cythère ». Quant à la nuance de la peau, très-variable selon l'âge et la classe, on sait que chez les jeunes filles et la plupart des chefs elle n'est pas plus foncée (malgré leur habitation au voisinage de l'équateur) que chez les Andalous et les Siciliens.

Nous avons donc encore chez les Polynésiens un peuple que sa configuration rapproche des races Caucasiques. La parenté physique entre cette race sporadique et la race blanche du Grand Archipel d'Asie est matériellement évidente. On a souvent débattu la question de l'origine des Polynésiens : cette question n'en est plus une. Elle se trouve résolue par la nature même des choses. Une des fortes objections que l'on ait élevée contre l'origine asiatique des insulaires de la Polynésie, se tirait des grands courants qui traversent l'Océan de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du voisinage de l'Amérique aux plages de l'Asie : cette objection n'existe plus, depuis que l'étude plus complète de l'hydrographie océanienne a fait connaître l'existence d'un contre-courant permanent qui porte de l'ouest à l'est, un peu au nord de l'équateur. Il ne faut que regarder un planisphère physique où les courants soient indiqués. La dissémination des nombreux groupes d'insulaires polynésiens qui non-seulement présentent partout le même type de physionomie, mais dont les idiomes ne diffèrent que par des nuances de dialectes à des distances de centaines et de milliers de lieues, cette dissémination, si étonnante au premier abord, s'explique d'elle-même par l'enchaînement de causes naturelles. Il n'est plus besoin de recourir à la supposition héroïque d'un continent brisé dont les archipels polynésiens seraient les seuls débris, non plus qu'à la supposition d'une origine américaine contraire à toutes les analogies, à tous les faits avérés. Le problème, tel qu'il s'est posé pour nous, se dénoue de lui-même.

Donc, pour nous résumer, il existe à l'orient de l'Asie une race dont le type caractéristique est sa ressemblance avec les races blanches de l'Occident; cette race semble avoir eu pour siége primitif les îles de l'Archipel Asiatique, où elle a encore ses représentants inaltérés. Elle a eu deux ramifications principales : l'une au nord, jusqu'à Yéso et aux Kouriles, par Formose et le Japon; l'autre à l'est, dans les archipels de la Polynésie.

Un trait caractéristique de cette race orientale, c'est de n'habiter que des îles; sous ce rapport, comme il faut un nom nouveau à une chose nouvelle, elle serait assez convenablement désignée par la dénomination de *race Océanique*.

Ajoutons que la race malaise, que l'on a prise communément pour type des populations de l'Archipel Asiatique, n'a aucun droit à cette distinction. Elle ne

peut être, en réalité, qu'un rameau de la race primordiale, de notre race Océanique, altéré par une forte immixtion de sang mongol. C'est une race hybride. Il en est de même de la race japonaise, fortement imprégnée de sang chinois par de nombreuses colonies historiquement connues (quoique le type originel y perce fréquemment), et dont la civilisation est d'origine chinoise, comme la civilisation malaise est d'origine en partie indienne, en partie arabe. Les Japonais et les Malais n'en représentent pas moins, à des degrés différents, la partie civilisée de la race Océanique, comme les Polynésiens, les Aïnos, les Dayaks, les Battas et leurs congénères, en représentent la partie inculte et barbare.

On voudra savoir à qui appartient cette découverte qui inscrit une race nouvelle sur la carte ethnographique du globe, et donne la clef de problèmes historiques comptés parmi les plus obscurs : celui qui trace ces lignes ne met aucun amour-propre d'auteur à dire que c'est à lui que cette bonne fortune est échue. Le mérite, après tout, n'est pas grand : il n'a fallu que serrer d'un peu près certaines questions flottantes, rapprocher des faits d'ailleurs bien connus, et en tirer, je me trompe, en laisser sortir les conséquences naturelles.

IX

L'Amérique, où nous abordons, sans nous présenter de faits bien saillants ni de grandes découvertes, — le champ des découvertes se rétrécit de jour en jour, — ne laisse pas de nous apporter sa part de faits géographiques dignes d'intérêt. L'attention se porte de plus en plus sur la canalisation de l'isthme central ; les Américains du nord, auxquels cette œuvre paraît définitivement dévolue, ont hâte de regagner l'avance que l'œuvre française de l'isthme de Suez a prise sur eux. Les études se poursuivent sur des points différents ; les trois principaux, le Darien, le Nicaragua et le Téhuantépec, — le sud, le centre et le nord, — ont chacun des avantages et des inconvénients entre lesquels il ne paraît pas que les ingénieurs ni les financiers soient jusqu'à présent définitivement fixés. En attendant, le grand chemin de fer du Pacifique est dans le nord l'occasion de relations déjà nombreuses : les unes marquées du cachet fantaisiste du touriste voyageur qui éprouve le besoin d'informer le monde de ses courses et de ses impressions ; d'autres, telles que l'important volume de M. Bell[1], celui de M. Ludlow[2], et d'autres qu'il nous faut omettre, ajoutant réellement à nos connaissances par des informations sérieuses sur les contrées du Far West. Les territoires se peuplent, les villes se fondent, les États s'organisent : tout cela marche avec une rapidité vertigineuse dont on ne trouverait plus d'exemple dans le Vieux Monde. Une ville de l'ouest, Chicago, qu'un terrible incendie vient de réduire en cendres, comptait il y a vingt ans 25 000 âmes : elle en avait il y a trois mois 250 000. Dans le sud, des reconnaissances, des études, des voyages d'essai, préparent l'avénement de la ligne de l'Amazone comme voie de communication entre les États ci-devant espagnols de la zone équatoriale et l'Atlantique. L'instructive et attachante relation de M. James Orton[1] peut être citée même après celle de M. Agassiz. Les communications de M. Squier et de M. Forbes sur le Pérou, sur sa géographie, ses vieux souvenirs indigènes et sa population native[2], sont nourries de faits et pleines d'intérêt. A l'autre extrémité du continent, un formidable volume de M. Will. Dall trace un tableau complet du territoire boréal d'Alaska (la ci-devant Amérique russe), que le gouvernement de Saint-Pétersbourg a vendu aux États-Unis en 1867[3]. M. Dall, chef d'une commission chargée en 1866 de faire une exploration complète du nouveau territoire, rend compte des opérations et du voyage de la commission, décrit le pays et ses habitants, retrace l'histoire des reconnaissances russes et autres depuis l'origine, et fait connaître les données astronomiques et topographiques sur lesquelles repose la construction de la carte. C'est aussi une page authentique ajoutée à la description actuelle de notre planète.

1. *New tracts in North America*. Lond., 1869, 2 vol.
2. H. Ludlow, *The Heart of the Continent*. New-York, 1870. 1 vol.

X

Nous touchons ici au bassin polaire où se sont dépensés depuis dix ans tant d'énergie et d'efforts. Nous n'avons plus à parler de ceux de Gustave Lambert, frappé d'une balle prussienne au temps du siége de Paris ; la mort a dénoué pour lui les embarras d'une situation devenue à peu près inextricable. Nous ne voulons pas revenir sur les causes qui avaient amené cette situation regrettable ; nous ne gardons de Gustave Lambert que le souvenir de son ardeur enthousiaste, de ses remarquables capacités, de son dévouement à l'entreprise et de la prodigieuse activité qu'il y avait consacrée. Un autre marin, presque son homonyme, M. Ambert, a manifesté l'intention de reprendre l'expédition suspendue ; nous craignons fort que d'ici à quelque temps encore les circonstances ne soient peu favorables à ce projet. Dans tous les cas, il paraît que le plan de M. Ambert serait de tenter l'aventure par la mer de Sibérie à l'est du Spitzberg, direction vers laquelle semblerait aujourd'hui pencher également le Dr Augustus Petermann, l'ardent promoteur des expéditions allemandes. Il est certain qu'à chance égale, une route qui est à la porte même de l'Europe a sur l'immense circuit exigé par le détroit de Béring un bien grand avantage. Cependant cette dernière voie n'est pas abandonnée ; elle va, dit-on, être reprise, si elle ne

1. *The Andes and the Amazon*. Lond., 1870, 1 vol.
2. E. G. Squier, *On the geography and ancient monuments of Peru* ; New-York, 1870. — David Forbes (de la Soc. roy. de Londres), *on the Aymara Indians*, Journal of the Ethnol. soc. of Lond., 1870, p. 193-305. Monographie capitale.
3. *Alaska and its resources ;* Lond., 1870, 1 vol. de 640 pages, avec des illustrations et une carte originale.

l'est déjà, par M. Oct. Pavy en partant de San Francisco, et peut-être par d'autres encore. Une autre expédition, certaine celle-là et depuis cet été en voie d'exécution, est partie de l'Amérique du Nord sous le commandement du capitaine Hall, sur le navire *Polaris;* cette nouvelle expédition américaine reprend la voie de la baie de Baffin et du détroit de Smith, si bien préparée en 1861 par le Dr Hayes. La palme lui serait réservée, que cela ne nous étonnerait pas.

Cependant l'Allemagne ne renonce pas à la lutte où depuis trois ans elle est si vaillamment entrée, stimulée sans relâche par le Dr Petermann. Chez les Allemands, comme en France et en Amérique, l'objectif est, comme on sait, l'exploration complète du bassin polaire; tous ont la noble ambition de planter au Pôle même le drapeau de la science. Ni la première expédition de la *Germania*, en 1868, ni la seconde, commencée en 1869 et terminée au milieu de septembre 1870, n'ont pu, à cause des glaces, gagner d'assez hautes latitudes pour faire des découvertes géographiques; mais les deux expéditions n'en ont pas moins eu des résultats fort importants pour la physique terrestre, pour l'histoire naturelle et pour l'hydrographie de la mer boréale. Le capitaine Koldewey, commandant des deux expéditions, a publié, de concert avec le Dr Petermann, le compte rendu de la première[1]; et la seconde, en attendant la relation complète qui se prépare, a été l'objet de plusieurs notices sommaires.

L'expédition, qui se composait de deux navires, la *Germania* et la *Hansa*, quitta Bremerhaven le 15 juin 1869; mais, après avoir marché de conserve pendant cinq semaines, un de ces épais brouillards que Pythéas, le premier navigateur connu qui ait affronté les mers du Nord, comparait à une substance spongieuse que le navire fend avec effort, séparait les deux bâtiments, qui ne devaient plus se revoir. C'était le 29 juillet, par 75 degrés de latitude. La *Germania*, qui portait le chef de l'expédition, continua d'avancer au nord à travers des glaces flottantes; mais le 10 août, par 75° 31′, une banquise immobile empêcha décidément d'aller plus loin. C'est le point le plus septentrional que le navire ait atteint; on était sur la côte orientale du Groenland, à 19° 36′ de longitude ouest de Paris. La bordure de glace fixe attachée à la côte s'étendait bien à 16 kilomètres au large, et en avant de cette large ceinture d'énormes champs de glaces flottantes présentaient un courant tellement pressé qu'il était absolument impossible de s'y frayer un passage. Le capitaine se décida, en conséquence, à revenir au sud, vers l'île Pendulum (par 74° 40′ de lat.), pour attendre là qu'une amélioration se produisît dans l'état de la glace. Mais du haut d'une montagne on put bientôt se convaincre que l'on était emprisonné pour l'hiver. Le 22 septembre, en effet, le bâtiment était complétement cerné. Les dispositions furent prises en conséquence, non-seulement pour l'hivernage, mais aussi pour les observations magnétiques, astronomiques, météorologiques et physiques que l'on avait à poursuivre à bord, et pour les excursions que l'on devait entreprendre en traîneau. Ces excursions sur la côte ont été poussées jusqu'au 77° 1′ de latitude. On put recueillir des échantillons nouveaux de plantes et de rochers, outre des crânes au nombre de onze, des armes et divers ustensiles que l'on trouva sur la route. Quant aux indigènes eux-mêmes, on n'en vit pas dans ces parages. On ajouta, sur l'espace de 1 degré de latitude, quelques intéressants détails à la carte; la côte, par ses profondes coupures, présentait un caractère qui rappelait les fiords de la Norvége. D'un point très-élevé, on vit se dessiner à l'horizon une chaîne de montagnes dont on estima la hauteur à plus de 4000 mètres. C'est un trait de configuration qu'on ne soupçonnait pas dans le Groenland. Les chasseurs purent abattre durant tout l'hiver une ample provision de gibier, rennes, lièvres du Nord, poules des neiges, etc.

Le 24 août 1870, la *Germania* était déprisonnée; obligée de revenir en Europe par l'épuisement du combustible, elle arrivait le 11 septembre en vue du Weser. Qu'était devenue la *Hansa?* Ce brave petit navire qui avait fait seul la campagne de 1868 sous le nom de *Germania* (que dans la campagne actuelle il avait cédé au bâtiment principal monté par le chef de l'expédition), venait d'avoir une triste destinée. Pris au milieu des glaces dans le courant d'octobre, après sa séparation involontaire de l'autre bâtiment, il fut assailli par les masses flottantes et écrasé sous leur choc. Ce fut un banc de glace qui servit de radeau. Après plusieurs semaines passées dans cette situation horrible, l'équipage avait réussi à atterrir à la côte sud-ouest du Groenland, d'où il gagna la colonie danoise de Frederiksdal. L'un des hommes était devenu fou.

Une troisième expédition allemande est à l'étude.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

15 novembre 1871.

1. Cette relation remplit un des Cahiers Complémentaires (Ergänzungsheft n° 28) des Mittheilungen, sous ce titre : K. Koldewey und A. Petermann, *Die erste deutsche Nordpolar-Expedition*, 1868; Gotha, janvier 1871, in-4°, x-56 pages, avec deux cartes. Les résultats scientifiques ont été bien résumés par M. Ch. Grad, dans le *Bulletin* de la Société de géographie de Paris, cahier de septembre 1870, p. 97-122.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Entrée principale d'Angcor Wat vue en dedans	E. Thérond. . .	1
Le commandant de Lagrée	Émile Bayard. .	3
Sanctuaire du mont Crom	H. Clerget. . .	4
Façade principale d'Angcor Wat	E. Thérond. . .	5
Bouddha a quatre faces du mont Crom	E. Tournois . .	8
Angcor Wat : Édicule nord-ouest	E. Thérond. . .	9
Angcor Wat : Angle extérieur des galeries qui conduisent du premier au deuxième étage	H. Clerget. . .	13
Angcor Wat : Fragment de bas-relief	Rapine	16
Ruines du mont Bakheng	H. Clerget. . .	17
Angcor Wat : Tour d'angle du second étage	E. Thérond. . .	19
Angcor Tom : Ce qui reste de la chaussée des Géants	E. Tournois . .	20
Angcor Wat : L'une des entrées de la galerie des bas-reliefs	E. Thérond. . .	21
Angcor Tom : Un géant a neuf têtes	E. Tournois . .	23
Angcor Tom : La chaussée des Géants restaurée	E. Thérond. . .	24
Angcor Tom : Baion ou Monument des Quarante-deux Tours restauré	E. Thérond. . .	25
Angcor Tom : Géants supportant une terrasse	E. Tournois . .	27
Angcor Tom : Le roi Lépreux	E. Tournois . .	28
Commission d'exploration du Mékong	Émile Bayard. .	29
Angcor Tom : Fragment de bas-reliefs de Baion	E. Thérond. . .	32
Une rue a Compong Luong	E. Bocourt. . .	33
Pagode nouvellement construite a Compong Luong	E. Tournois . .	35
Pyramide de Pnom Pénh	E. Tournois . .	36
Les danseuses du roi de Cambodge	E. Bocourt. . .	37
Départ de Pnom Pénh en canonnière	A. Herst	39
L'une des faces du sanctuaire de Pnom Bachey	E. Thérond. . .	40
Détail de la porte du sanctuaire	E. Thérond. . .	41
Arrivée aux rapides de Sombor	A. Herst	42
Navigation dans la forêt	A. Herst	43
Le commandant de Lagrée recevant le chef des bonzes a Stung Treng	E. Bocourt. . .	44
Une vue sur les rapides	A. Herst	45
Le marché a Pnom Pénh	E. Bocourt. . .	46
Ruines a la pointe de Stung Treng	E. Tournois . .	47
Têtes de sauvages a Stung Treng	Janet-Lange . .	48

	DESSINATEURS.	
Passage du petit bras qui sépare l'île de Khong de la chute de Salaphe.	Th. Weber. . .	49
Vue du fleuve au-dessus de la chute de Salaphe	E. Tournois . .	52
Chute de Salaphe	Th. Weber. . .	53
Campement de la commission française a Khong	E. Tournois . .	55
Les montagnes de Bassac, vues de l'île Deng	A. Herst	56
Le supplice du rotin au Laos	Janet-Lange . .	57
M. Garnier observant la hauteur du soleil	A. Marie. . . .	59
Laotiens	Janet-Lange . .	60
Femmes d'un mandarin laotien	Janet-Lange . .	61
Ustensiles de pêche.	B. Bonnafoux . .	62
Tombeau d'un bonze	E. Bocourt. . .	63
Chasse au cerf	Janet-Lange . .	64
Vue de Phou Molong	E. Tournois . .	65
M. Joubert aux chutes du Se Don.	A. Marie	67
Portrait du vieux Chinois de Bassac	Janet-Lange . .	68
Pagode royale a Bassac.	E. Tournois . .	69
Le chef de l'île de Khon et sa femme.	Janet-Lange . .	70
Profil du Bouddha en bronze de la pagode royale.	E. Thérond. . .	71
Intérieur de la pagode royale de Bassac	H. Clerget. . .	72
Cérémonie de la prestation de serment du roi de Bassac	Janet-Lange . .	73
Costumes observés pendant les courses de Bassac	E. Bocourt. . .	74
Pièce d'eau du monument de Wat Phou.	E. Tournois . .	74
Une borne de la chaussée de Wat Phou.	E. Thérond. . .	75
Statue du roi qui a bati Wat Phou	E. Thérond. . .	75
Extérieur du sanctuaire de Wat Phou	H. Clerget. . .	76
Intérieur du sanctuaire de Wat Phou	E. Thérond. . .	77
Dessus de porte sculpté a Wat Phou.	E. Thérond. . .	78
Corniche sculptée a Wat Phou	E. Thérond. . .	79
Tête de Bouddha trouvée dans un sanctuaire en ruine a Bassac. . . .	Rapine.	79
Figure sculptée sur un rocher a Wat Phou.	E. Thérond. . .	80
Vue du fleuve au pied de Phou Fadang	A. Herst	81
Passage du premier rapide du Se Moun.	J. Laurens . . .	85
Ordination d'un bonze au Cambodge	E. Bocourt . . .	87
Un théatre au Cambodge	Janet-Lange . .	89
Façade sud d'Angcor Wat.	E. Thérond. . .	91
Famille laotienne portant des présents a la pagode.	Janet-Lange . .	93
Types de Cambodgiens	Janet-Lange . .	96
Embouchure de la rivière Cadena	Riou.	97
Embouchure de la rivière Cuchua	Riou.	99
Vue de Sausipata.	Riou.	100
Départ de l'examinador	Émile Bayard. .	101
Rivière Ccoñi aux environs de Sausipata	Riou.	103
Groupe de fougères arborescentes aux environs de Sausipata	Riou.	105
Papillons de Sausipata	A. Mesnel . . .	107
Ajoupa de Jimiro	Riou.	108
Vue de la rivière Ccoñi aux environs de Jimiro.	Riou.	109
Torrent et échelles de Guarapascana	Riou.	112
Rivière de Ouitubamba.	Riou.	113
Rivière de Saniaca.	Riou.	116
La plage des Calcéolaires	Riou.	117
Le tombeau d'un interprète	Riou.	119
Site et ajoupa de Maniri	Riou.	120
Groupe de palmiers devant Maniri	Riou.	121
Les cônes de Patabamba	Riou.	124
Rivière de Chuntapunco.	Riou.	125
Construction d'un radeau a maniri	Riou.	128
Voyageurs lavant leur linge sale en famille.	Émile Bayard. .	129
Lavage de sables aurifères sur les plages de la rivière Ouitubamba . .	Riou.	131

	DESSINATEURS.	
Traversée de la rivière Maniri	Riou	133
Chemin frayé a travers bois	Émile Bayard	135
Les deux Camantis	Riou	137
Halte de nuit au pied du Machu Camanti	Riou	139
Taillis de quinquinas aux environs des Camantis	Riou	141
Déserteurs passés par les armes	Émile Bayard	144
Jonque chinoise, a Singapore	Th. Weber	145
Fougères rares sur le mont Ophir		148
Rade de Singapore	Th. Weber	149
Rade de Singapore	Th. Weber	149
Faisans Argus, mâle et femelle	A. Mesnel	152
Un village a Bornéo	Th. Weber	153
Orangs-outangs	A. Mesnel	156
Un village a Bornéo	Lancelot	157
Case de pêcheurs, a Bornéo	Th. Weber	160
Guerriers dyaks	A. de Neuville	161
Coléoptères, a Bornéo		164
Femelle orang-outang		165
Grenouille volante a Bornéo		165
Forgerons a Bornéo	A. Marie	167
Famille d'orangs-outangs	A. Mesnel	168
Combat d'un Dyak et d'un orang-outang	A. de Neuville	169
Armes et ustensiles des indigènes de Bornéo	B. Bonnafoux	170
Armes et ustensiles des indigènes de Bornéo	B. Bonnafoux	171
Famille dyak	A. de Neuville	172
Dyaks en chasse	A. de Neuville	173
Pont de bambous dyak		174
Vanda-lowii, orchidée de Bornéo		175
Paysage a Bornéo	Th. Weber	176
Étudiants de la « tuna »	G. Doré	177
L'Escurial : Vue générale	G. Doré	181
Bibliothèque de l'Escurial	G. Doré	184
Étudiants de la tuna voyageant avec des arrieros (muletiers)	G. Doré	187
Étudiants de la tuna donnant une sérénade	G. Doré	192
Cuenca	G. Doré	193
Chateau de la Granja (San Ildefonso) près Ségovie	G. Doré	197
Ségovie : L'Alcazar et la cathédrale	G. Doré	199
Ségovie : La cathédrale	G. Doré	201
Salamanque : La ville et le pont romain	G. Doré	205
Les « Pinares » (forêts de pins) de Cuenca	G. Doré	208
Un bungalow a Mazagon, faubourg de Bombay	A. de Bar	209
Un riche Parsi	Émile Bayard	212
Naga-Pautchami, fête des Serpents, a Bombay	A. de Neuville	213
Temple indou a Bombay	E. Thérond	216
Fête du Moharum a Bombay : Les Tabouts sur la plage	Émile Bayard	217
Coulie des montagnes de Matheran	A. de Neuville	220
Ruines du temple d'Ambernauth, près de Callyan	E. Thérond	221
Façade du grand chaïtya de Karli	E. Thérond	224
Baroda	H. Clerget	225
Banian de Surate	Émile Bayard	228
Le roi dans le grand sowari, a Baroda	Émile Bayard	229
La garde royale, a Baroda	Émile Bayard	232
La cour du Guicowar, roi de Baroda	Émile Bayard	233
Pavillon de la reine, dans le palais de Baroda	H. Clerget	235
Notre résidence du jardin des Perles	H. Clerget	236
L'étendard royal, dans le grand sowari, a Baroda	Émile Bayard	237
Nautchni ou bayadère, a Baroda	A. de Neuville	240
Combat d'éléphants, a Baroda	Émile Bayard	241

	DESSINATEURS.	
Combat de rhinocéros, a Baroda	Émile Bayard.	244
Le Nucki kakousti, a Baroda	Émile Bayard.	245
Maison des fakirs, a Baroda	H. Clerget.	248
Chasse aux antilopes avec la tchita, a Baroda	Émile Bayard.	249
Tombe de Alum Sayed, a Baroda	H. Clerget.	252
Condamné exécuté par un éléphant, a Baroda	Émile Bayard.	253
Fakir porteur de reliques, a Baroda	A. de Neuville.	256
Balcon de la grande mosquée de Sirkhej	H. Clerget.	257
Le bungalow des voyageurs, a Ahmedabad	H. Clerget.	260
Tombeau de la reine Sipri, a Ahmedabad	H. Clerget.	261
Le kiosque d'Ahmed, a Sirkhej	H. Clerget.	264
Notre campement a Raypour	Émile Bayard.	265
Fort de Sameyra, pays des Bhîls	H. Clerget.	268
Les voyageurs arrêtés par les tribus des Bhîls, dans les défilés de Bitchouwara	A. de Neuville.	269
Résidence du Thakour, a Tintoui	H. Clerget.	271
Tombeaux de Thakours, a Tintoui	H. Clerget.	272
Oudeypour sur le lac	H. Clerget.	273
Le palais du Maha Rana d'Oudeypour	H. Clerget.	277
Sanboy Sing, Maha Rana d'Oudeypour	Émile Bayard.	280
Grand Durbar du Maha Rana d'Oudeypour	Émile Bayard.	281
Cour du palais d'Oudeypour	H. Clerget.	285
Ile de Jug-Munder, a Oudeypour	H. Clerget.	288
Station de Meshra-el-Rek	Th. Weber.	289
Mme Tinne	Émile Bayard.	292
Mlle Tinne	Émile Bayard.	293
Le Soudanien Fourré	Émile Bayard.	296
Mlle Tinne dans son habitation du Caire	Émile Bayard.	297
Le Bahr-el-Ghazal	E. Tournois.	298
Le Bahr-el-Ghazal : Les crocodiles	Th. Weber.	299
Le désert de Nubie	E. Tournois.	300
Mlle Tinne et les gens de sa maison, a Alger	Émile Bayard.	301
Les bords du Nil Blanc	E. Tournois.	304
Scène de mœurs : Une soirée chez une jeune Laotienne	Émile Bayard	305
Navigation dans un bras latéral du fleuve	J. Delaporte.	307
Vue du Sé Cong ou rivière d'Attopeu près de son confluent	L. Delaporte.	308
M. Louis de Carné : Intérieur d'une grande barque de voyage cambodgienne	Émile Bayard.	309
Vue du bassin du Mékong au-dessous des cataractes de Khon	L. Delaporte.	311
Cataractes de Khon : Vue de la chute de Papheng	L. Delaporte.	312
Une halte de nuit sur les bords du Mékong	L. Delaporte.	313
Khong	L. Delaporte.	314
Une visite du roi de Bassac	L. Delaporte.	315
Portrait d'une jeune fille de mandarin laotien de Bassac	Émile Bayard.	316
Torrent desséché dans les montagnes de Bassac	L. Delaporte.	317
A la chasse aux paons	L. Delaporte.	320
Jeux funèbres au Laos : La lutte	L Delaporte.	321
Tête a quatre faces du mont Crôm	L. Delaporte.	321
A la chasse sur une crête de montagne, près Bassac	L. Delaporte.	323
La veillée mortuaire dans une famille pauvre	Émile Bayard.	324
Convoi funèbre d'un riche Laotien	L. Delaporte.	325
Crémation d'un Laotien pauvre	L. Delaporte.	326
Coffre servant a renfermer les livres sacrés dans les pagodes	E. Thérond.	327
Tablette servant a déposer les offrandes	E. Thérond.	327
Dragon creusé servant de réservoir d'eau consacrée	L. Delaporte.	327
Cérémonie religieuse de l'investiture du roi d'Oubôn	L. Delaporte.	328
Incendie sur les bords du Sé Moun	L. Delaporte.	329
Le Mékong vu de la pointe de Pak Moun	Th. Weber.	330

TABLE DES GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Port de Pak Moun	Th. Weber	331
Vue du fleuve au-dessus de grand tourbillon près Phou Lan	L. Delaporte	332
Radeau laotien franchissant un rapide	L. Delaporte	333
Embouchure du Sé Moun	Th. Weber	335
Guérite servant aux bonzes pour faire des retraites religieuses	H. Catenacci	336
Midi près Phu Lan. — Rencontre d'un sauvage	Émile Bayard	337
Une halte de nuit près de Keng Kaak	Th. Weber	339
Keng Yapeut	L. Delaporte	340
Descente du fleuve pendant la nuit, de Ban Se-hon a Keng Kaak	Th. Weber	341
Un petit mandarin, a Kémarat	Janet-Lange	342
Effet de destruction par les eaux sur les plateaux	L. Delaporte	343
M. Delaporte reçoit le commandant de Lagrée et le reste de l'expédition a leur arrivée a Kémarat	Émile Bayard	344
Soirée musicale au Laos	Janet-Lange	345
Tombeaux a Amnat	L. Delaporte	347
Grand tourbillon de Keng Kanien	Th. Weber	348
Un intérieur annamite a Lakon	Janet-Lange	349
Cabane de Laotien pauvre	E. Tournois	352
Le docteur Thorel découvrant des orchidées épiphytes	E. Tournois	353
Une fresque a droite d'une des portes de la pagode	L. Delaporte	356
Vue du monument de Peunom	E. Thérond	357
Palmiers borassus et récolte du vin de palmier	L. Delaporte	360
Émigrés annamites de Lakon	Janet-Lange	361
Entrée d'un grand cirque naturel dans l'intérieur des montagnes de Lakon	L. Delaporte	363
Vue prise de l'intérieur d'une grotte dans les montagnes de Lakon	L. Delaporte	364
Partie est des montagnes de Lakon, vue a vol d'oiseau prise avant d'arriver a Lakon	L. Delaporte	365
Partie ouest des montagnes de Lakon, vue prise de la rive du fleuve entre Lakon et Houten	L. Delaporte	365
Fresque dans une pagode de village	L. Delaporte	367
Tombeaux sur le bord du fleuve	Th. Weber	368
Bonze battant la cloche de bois d'une pagode	L. Delaporte	369
Les Annamites de l'escorte donnent une représentation	Émile Bayard	371
Vue de Phou Lekphay et de Pha Phou	Th. Weber	372
Bancs de schiste a découvert dans le lit du fleuve	E. Tournois	372
Préparatifs la nuit qui précède un jour de fête d'offrande dans une famille laotienne	Janet-Lange	373
Vue des montagnes de plomb	Th. Weber	375
Embouchure de la rivière Seiabury	Th. Weber	376
Fabrication des poteries, a Seiabury	L. Delaporte	377
Embouchure du Nan Din	Th. Weber	380
Arrivée a Boun Kong un jour de fête	Th. Weber	380
Embouchure du Se Ngum	A. Herst	381
Une rive du fleuve (eaux calmes)	J. Laurens	381
Un chemin dans les rizières, a Non Kaï un jour de fête	Th. Weber	383
Tat Non Kaï	Th. Weber	384
Péristyle de Wat Pha Keo, a Vien Chan	L. Delaporte	385
Porte-cierges de Wat Sisaket		387
Chonkhon de Wat Sisaket	E. Thérond	388
Tours et pagode en ruine dans la forêt (Vien Chan)	L. Delaporte	389
Tat Luong, a Vien Chan	L. Delaporte	391
Marchands birmans vendant aux Laotiennes a la porte d'une pagode de Muong Mai	Émile Bayard	392
Palmier coripha, rizières et pagode, a Muong Mai	L. Delaporte	393
Vue des montagnes en face de Muong Mai	H. Clerget	396
Passage d'un rapide	Th. Weber	397
Keng Sao et les montagnes des environs de Pak Lay	Th. Weber	400

	DESSINATEURS.	
Vue du fleuve et des montagnes qui l'entourent, prise le 21 avril. . .	A. Herst	401
Vue prise au-dessus de Ban Muong Diap.	A. Herst	403
Petite pagode champêtre, a Pak Lay	E. Tournois. . .	404
Roches et champ de saules au milieu du fleuve	Th. Weber . . .	404
Intérieur de forêt entre Nong Kay et Pak Lay	L. Delaporte . .	405
Montagnes calcaires en face de Ban Muong Diap	A. Herst	406
Keng-Luong (24 avril)	Th. Weber . . .	407
Vue des montagnes en face de Ban Coksay.	Th. Weber . . .	408
Une vue du Mékong, le 22 avril	L. Delaporte. .	409
Une vue du fleuve, le 24 avril	Th. Weber . . .	412
Keng Sanioc.	Th. Weber . . .	412
Intérieur de pagode et porte-cierge antique	E. Thérond. . .	413
Sauvage des collines des bords du fleuve, entre Pak Lay et Luang Prabang.	E. Thérond. . .	416

CARTES ET PLANS.

Carte des environs d'Angcor, par MM. Doudart de Lagrée et Francis Garnier. 7
Plan d'Angcor Wat 11
Itinéraire de Wallace de Malacca a Bornéo 147
Carte de la Malaisie 163
Carte du Dekkan occidental 223
Carte du Nil, de la Nubie a Gondokoro 291
Carte de l'Afrique du Nord, d'Alger a Mourzouk 291
Carte du voyage de M. Fr. Garnier. 415

TABLE DES MATIÈRES.

Voyage d'exploration en Indo-Chine, texte inédit par M. Francis **Garnier**, lieutenant de vaisseau ; illustrations inédites d'après les dessins de M. **Delaporte**, lieutenant de vaisseau (1866-1867-1868).

Départ de Saïgon. — Arrivée à Compong Luong. — Excursion aux ruines d'Angcor..... 1
Excursion aux ruines d'Angcor (suite)..... 17
Pnom Penh. — Départ du Cambodge. — Pnom Bachey. — Rapides de Sombor. — Stung Treng..... 33
Les cataractes de Khong. — Ile de Khong. — Arrivée et séjour à Bassac..... 49
Séjour à Bassac (suite)..... 65
Départ de Bassac. — Voyage à Pnom Penh et retour dans le Laos..... 81

Voyage dans les vallées de Quinquinas (Bas-Pérou), par M. Paul **Marcoy** (1849-1861. — Texte et dessins inédits)..... 97

L'archipel malaisien, patrie de l'orang-outang et de l'oiseau de paradis. — Récits de voyage et étude de l'homme et de la nature ; par Alfred Russell Wallace.

Singapore. — Description de la ville et de l'île, que j'ai visitées plusieurs fois de 1854 à 1862. — Malacca et le mont Ophir (de juillet à septembre 1854). — Bornéo. — L'orang-outang..... 145

L'orang-outang (suite)..... 162

Voyage en Espagne, par MM. Gustave Doré et le baron Ch. **Davillier**. — Madrid (suite). — (1862. — Dessins inédits de Gustave Doré. — Texte inédit de M. le baron Ch. Davillier.)

Les environs de Madrid. — Les châteaux en Espagne ou *castillos en el aire*. — Le *Cazador del Canal*. — La *Casa del Campo*. — Le Pardo et ses chasses. — Les tapisseries espagnoles : la fabrique royale de Santa-Barbara ; les anciens tapis de « l'ouvrage d'Espaigne ». — L'Escurial. — Le vœu de Philippe II. — Le gril de saint Laurent. — L'architecte Juan Bautista de Toledo. — Le guide aveugle Cornelio. — Le *Patio de los Reyes*. — Le *Relicario*. — Le *Panteon* et le *Podridero*. — Le cercueil de l'infant don Carlos. — La bibliothèque de l'Escurial. — Les appartements de Philippe II. — Alcala de Hénarès. — L'université et le cardinal Ximenez. — Encore l'infant don Carlos. — La maison où naquit Cervantès. — Les étudiants espagnols. — L'*estudiante de la tuna*. — Quelques couplets populaires. — La *sotana*, le *tricornio* et le *manteo*. — La *cuchara de palo*. — Le *pandero*. — Les *estudiantinas*. — Une sérénade burlesque. — La quête. — Le *moscon*. — Les *filosofos*. — Les *teologos*. — Les *medicinantes*. — Les *legistas*..... 177

De Madrid à Cuenca par la diligence. — Arganda et son vin. — Tarancon et le duc de Riansarès. — Les *Pinares*. — La cathédrale, ses sculptures et ses vitraux. — Les marbres de la *Sierra de Cuenca*. — Des artistes espagnols peu connus : Hernando Yañez, Xamete et les Becerriles. — Les *espaderos* ; une curieuse *daga* de *Didacus de Cuenca*. — Le Huecar et le Jucar. — La Sierra de Cuenca. — Retour à Madrid. — De Madrid à Ségovie. — La Granja ou San Ildefonso, le *Versailles* de l'Espagne. — Les jardins et les statues du *Sitio Real*. — Le palais. — Les artistes français à San Ildefonso. — Ségovie. — Mésaventures de Mme d'Aulnoy

et de Saint-Simon dans cette ville. — L'aqueduc ou le *Puente del Diablo;* fables qu'on débite à ce sujet. — L'Alcazar de Ségovie. — L'incendie de 1862. — Le donjon et ses prisonniers : Gil Blas et Riperda. — La cathédrale : la *Piedad* de Juni et la *Custodia*. — Les laines et les draps au moyen âge. — Les *Casques de Ségovie*. — La Vieille-Castille. — Quelques mots sur l'ancien orgueil castillan. — Des vers populaires sur le *Castellano Viejo*. — Les caricatures du dix-septième siècle. — Le *Rodomont espagnol*. — Aventure d'un gentilhomme de Saragosse qui voulait arracher les dents aux Français. — Le siége d'Arras et la *feste des Taureaux*. — Quelques anciens ouvrages satiriques imprimés en France. — De la prétendue antipathie entre les Français et les Espagnols, et de celle entre les Castillans et les autres peuples de l'Espagne. — Quelques forfanteries d'hidalgos. — Anecdote d'un cocher castillan. — Charles-Quint et François Ier. — Les absurdités débitées sur l'Espagne et sur les Espagnols. — Fréron et l'abbé de Lubersac. — Un passage du *Vago italiano*, par le P. Caïmo. — Opinion d'un ancien voyageur hollandais. — Les *Délices d'Espagne* et les *Guides*. — Un *Handbook* anglais. — Quelques quiproquos plaisants. — Cuisine et peinture, ou une nouvelle manière d'envisager l'école espagnole. — Opinion des Espagnols sur quelques écrivains français. — Alexandre Dumas. — L'histoire de la broche et de la rapière de Tolède; celle du chapeau Gibus et de l'horloger. — Les *Viajeros franceses*. — Avila. — Sa cathédrale-forteresse. — Les stalles du chœur. — La *Capilla Mayor*. — Le tombeau d'Alfonso de Madrigal *el Tostado;* fécondité extraordinaire de cet écrivain. — Les *toros de Guisando*. — Sainte Thérèse de Jésus. — D'Avila à Salamanque. — Un *posadero* castillan; une estampe d'auberge. — Salamanque. — Décadence de la ville. — L'université; ses professeurs et ses étudiants. — Le cardinal de Ximenez et Cervantès. — Épitaphe d'un âne qui faillit devenir bachelier. — Quelques monuments de Salamanque : le pont romain. — La cathédrale. — L'université. — La *Plaza Mayor*. — La *Casa de las Conchas*..... 193

L'INDE DES RAJAHS. — VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE, par M. Louis ROUSSELET (1864-1868. — Texte et dessins inédits).

BOMBAY : Les castes. — La religion. — Une danse de bayadères. — Un drame religieux. — Les fêtes. — La fête des serpents. — La fête *des Cocos*. — Les Parsis. — Un mariage. — La crise financière de 1865. — LE KONKAN ET LES GHATES : L'archipel de Bombay. — Callyan et le temple d'Ambernauth. — La Traversée des Ghâtes. — Le *sanitorium* de Matheran. — Khandallah. — Le temple de Karli. — LE DEKKAN OCCIDENTAL : Pounah. — Le palais du Peichwah. — Le quartier de Boudhwar..... 209

LE DEKKAN OCCIDENTAL (suite) : Les environs de Pounah. — Loni. — Ahmednagar. — Aurungabad. — Daoulutabad. — Les Excavations d'Ellora. — Les temples d'Adjuntah. — LE KONKAN SEPTENTRIONAL : Basseïn, la vieille cité portugaise. — Le chemin de fer et les castes. — Surate; les plantations de cotonniers. — Broach. — Les mines de cornaline de Ratanpour. — BARODA : La ville et les faubourgs. — Tatia Sahib. — Harribakti. — Le *sowari* de l'Étoile du Sud. — Entrevue avec le Guicowar..... 225

LES FÊTES ET LES CHASSES DU GUICOWAR : Les combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. — La lutte à coups de griffes. — Les astrologues peu complaisants. — La chasse aux antilopes. — La chasse aux sangliers. — La chasse au tigre. — La ménagerie du roi. — LES PLAISIRS DU ROI; LES ENVIRONS DE BARODA : Les fantaisies du Guicowar. — Le « supplice de l'éléphant ». — Fêtes du *Dassara*. — La maison des Fakirs. — Les remparts de Dubhog. — Le *Diwali*. — Le départ de Baroda..... 242

LE GUZARATE : Les environs de Baroda. — Un type d'une ville de province guzarate. — Ahmedabad; ses remparts, ses palais, ses mosquées et ses tombeaux. — Les cavaliers rajpouts et le prince Mouti Sing. — La mosquée de Sirkhej, ancienne merveille de l'Inde. — Le tombeau de Chah Allum. — LE PAYS DES BHÎLS : La caravane. — Le campement de Raypour. — Les monts Doungker. — Le thakour de Tintouï. — Le *baoli*. — Les mœurs des Bhîls. — Le tigre mangeur d'hommes. — Le rhakkâm de Sameyrx..... 257

LE PAYS DES BHÎLS ET OUDEYPOUR : Fâcheux incident. — Un Rajpout ivre. — La vallée de Kherwara. — La chaîne des Aravalis; ses richesses. — Pursad. — Les lynx. — Nous nous égarons. — Oudeypour, capitale du Meywar. — Campement dans les Arènes. — Nous sommes soupçonnés d'espionnage. — Les Rajpouts. — Légendes. — Le Rao de Baidlah. — LA COUR DU MAHA RANA D'OUDEYPOUR : Le palais. — Audience solennelle..... 274

MADEMOISELLE TINNE, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ (1861-1869. — Texte et dessins inédits.)..... 289

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE (1866-1867-1868. — Illustrations inédites d'après les dessins de M. DELAPORTE, lieutenant de vaisseau).

Mort de M. Louis de Carné. — Détails rétrospectifs sur le voyage, donnés par M. Delaporte. — Stung Treng. — Maladie de M. Garnier. — Cataractes de Khon. — Séjour à Bassac. — Scènes de mœurs..... 305

Chasse en plaine et en montagne. — Cérémonies funèbres au Laos. — Quelques mots sur les monuments khmers. — Oubôn. — Sculptures sur bois au Laos. — Cérémonie de la consécration du roi. — Incendie sur les bords du Sé Moun. — Pêche et chasse. — Tourbillons et rapides. — Radeaux sur le Mékong..... 322